Digitized by the Internet Archive
in 2008 with funding from
Microsoft Corporation

http://www.archive.org/details/p4revuedesdeuxm1854pariuoft

REVUE

DES

DEUX MONDES

XXIVe ANNÉE

SECONDE SÉRIE DE LA NOUVELLE PÉRIODE

TOME VIII. — 1er OCTOBRE 1854.

PARIS. — IMPRIMERIE DE J. CLAYE
RUE SAINT-BENOÎT, 7.

REVUE

DES

DEUX MONDES

XXIVe ANNÉE

SECONDE SÉRIE DE LA NOUVELLE PÉRIODE

TOME HUITIÈME

PARIS

BUREAU DE LA REVUE DES DEUX MONDES

RUE SAINT-BENOÎT, 20

1854

AP
20
R5
n. pér.
Sér. 2
t. 8

17151

LES CONFESSIONS

D'UN

RÉVOLUTIONNAIRE ITALIEN

Lorenzo Benoni, passages in the life of an Italian, edited by a friend; Edinburgh, Thomas Constable, 1854.

Ce n'est pas seulement aux intérêts matériels que la guerre est défavorable : la littérature en souffre également, sans avoir, pour patienter et attendre, les mêmes ressources que les intérêts matériels, — les nécessités de la vie, par exemple, auxquelles bon gré, mal gré, il faut satisfaire, et les dépenses capricieuses de la vanité et de la sensualité, qui, assez vivaces pour résister aux révolutions et aux tempêtes, offrent toujours à l'industrie une source intarissable d'affaires et de profits. Il en est autrement avec les choses qui n'existent que par les loisirs d'un certain public et la curiosité des esprits. Cette curiosité ne se porte plus sur le roman nouveau ou l'œuvre dramatique récente, mais sur les dépêches télégraphiques, les correspondances étrangères et les lettres des amis absens qui nous aident à suivre le mouvement des flottes, les marches des armées, les ravages du choléra. Dans un tel état de choses, la curiosité de l'écrivain est, elle aussi, fort émoussée; il ne prend plus le même plaisir à observer le monde auquel il est mêlé, à pénétrer les secrets de la vie qui l'environne : il partage la disposition générale et porte involontairement les yeux là où les porte le monde entier. Alors éclosent par milliers les livres de circonstance; c'est le bon moment pour une

foule d'écrivains de trouver à placer leur prose en fabriquant un livre qui n'aurait jamais été fait, ou de se faire un nom en publiant une brochure politique. Chacun saisit l'occasion aux cheveux, et des écrits éphémères sur *la Russie*, sur *Schamyl*, sur *les Intérêts de l'Allemagne*, etc., viennent encombrer le marché littéraire. Cette remarque ne s'applique pas d'ailleurs seulement à la France, et nous n'avons cette année à signaler aucun de ces livres si fréquens en Angleterre et même en Amérique, où, sous une forme populaire et romanesque, l'écrivain nous raconte ses explorations et ses découvertes au sein de la société, et touche aux questions morales qui nous intéressent et nous agitent le plus. Pas de *Mary Barton*, pas d'*Alton Locke*, pas d'*Oncle Tom*, pas de contes d'Hawthorne! En Angleterre comme en France, les livres de circonstance ont la vogue et menacent de la garder longtemps.

Un des derniers livres qui ait eu le privilége d'exciter la curiosité des lecteurs anglais nous reporte aux idées et aux questions qui nous agitaient il y a quelques années à peine et qui reviendront encore nous agiter trop probablement, hélas! Il n'est point écrit par une plume anglaise, il est l'œuvre d'un ancien révolutionnaire italien, d'un ex-membre de *la Jeune-Italie*, d'un ami de Mazzini, et renferme la confession des espérances et des déceptions d'un républicain désabusé. Cette lecture a été pour nous un véritable plaisir et comme un baume rafraîchissant. Quel bonheur d'échapper pour un moment à la politique du jour, de ne plus entendre parler du Pruth et du Sereth, de ne plus être obligé de s'intéresser aux destinées de la Turquie, mais de pouvoir être ému des douleurs d'une nation de même race que nous, os de nos os, chair de notre chair, et de rêver avec tristesse sur le sort d'un pays qui a produit les plus grands hommes des temps modernes, sur la patrie de Dante et de Michel-Ange, de Machiavel et de Galilée! Avec quel plaisir nous nous sommes intéressé aux illusions et aux fautes de ces jeunes fous, écrivant, projetant, complotant, formant des sociétés secrètes, traçant des plans de constitution, chantant la république future et prophétisant à tue-tête le retour des jours de Saturne à cette terre des dieux, des poètes et des héros!

M. Ruffini, l'auteur du livre, écrit sans amertume et sans colère. Pas un mot de haine contre les gouvernemens qui l'ont persécuté ne tombe de sa plume. Une douce ironie brille au-dessus de toutes ces pages écrites avec une verve toute juvénile, et où le souvenir fait revivre avec tous leurs enchantemens les illusions des premières années; — encore cette ironie modérée et contenue ne s'applique-t-elle jamais qu'à sa personne, à ses actes et à ses fautes. L'auteur, qui doit toucher maintenant au milieu de la vie, nous semble, si

nous osons conjecturer dans des matières si délicates, être arrivé à cette sérénité qui s'achète par tant de souffrances et de déceptions, mais qui ne manque jamais d'être le partage et la récompense des natures nobles et élevées.

Dans la jeunesse, à l'époque où l'on est tout amour, foi et espérance, et où les trois vertus théologales forment pour ainsi dire le fonds de notre être moral, à cet âge merveilleux et rapide où l'on ignore ce que c'est que le mal, où les passions ne sont pas encore des vices et présentent un aspect charmant, certaines âmes se font une idée trop haute de la vie et de ce qu'elle peut être; mais le désenchantement, qui ne manque jamais d'arriver, et la triste certitude qu'elles ne manquent jamais d'acquérir, que les rêves ne sont que des rêves, n'ébranlent cependant pas toujours en elles la fidélité aux croyances qui ont fait leur vie. Ces croyances font encore leur orgueil, ne pouvant plus faire leur mobile d'action, et leur ouvrent les sources de la consolation et de la paix. Ces âmes pèsent leurs illusions d'autrefois contre les réalités d'aujourd'hui : les premières n'existent pas, mais elles sont plus belles; les secondes existent, mais elles sont difformes. Alors elles arrivent à se dire qu'en définitive elles ne s'étaient pas trompées. Elles reconnaissent et avouent sans hésiter qu'elles ne rencontrent nulle part leurs idées, mais peut-être parce qu'elles n'étaient faites que pour elles. Elles gardent donc leurs chères utopies, refusent d'y renoncer, et permettent au monde d'agir et de penser autrement qu'elles. Les personnes qui arrivent à cet état moral conservent toute leur jeunesse d'âme sans l'intolérance de tempérament de la jeunesse. Elles consentent à voir le monde marcher autrement qu'elles ne l'avaient souhaité. Elles se résignent à ne pas voir triompher leurs idées. Elles restent en paisible possession de leurs croyances sans troubler celles d'autrui. Elles sourient d'elles-mêmes et de leur persistance à croire encore à des choses auxquelles tout le monde a renoncé. De là l'air de noblesse et la suprême distinction qui s'attache aux personnes qui sont arrivées à cet état moral, et que vous ne retrouverez jamais ni chez l'ambitieux fourvoyé, ni chez l'homme vulgaire et sensuel désabusé, ni chez le renégat versatile qui met ses apostasies sur le compte de l'expérience et des années.

L'impression générale que nous avons gardée du livre de M. Ruffini nous fait croire qu'il a été écrit dans de telles dispositions morales. L'auteur est toujours un libéral, s'il n'est plus républicain; il croit toujours au bien comme dans sa jeunesse, s'il ne croit plus aux sociétés secrètes; il ne renie aucun de ses premiers rêves, ce sont les moyens qu'il a employés pour les réaliser qu'il condamne. Il est aisé de voir que si par un miracle M. Ruffini pouvait rétrograder, il

servirait encore les mêmes dieux; seulement il les servirait autrement. Nous signalons ce fait comme très honorable pour M. Ruffini. Il n'est pas rare de voir de notre temps des demi-conversions et des conversions entières; mais il est rare de voir un homme persister dans ses anciennes idées, ne pas calomnier ses anciennes croyances, et se contenter de se condamner soi-même et de dire : « C'est moi qui fus un serviteur maladroit, imprudent, insensé. »

Il n'y a pas non plus trace dans ce livre de ce détestable esprit italien moderne que nous appellerons tout crûment du nom d'athéisme. Si vous avez rencontré par hasard quelque Italien réfugié, et que la conversation ait pris une certaine tournure, vous aurez été peut-être frappé de l'amertume impie et de l'accent blasphématoire de ses paroles. Triste effet de la servitude et de la tyrannie sur une population sensible, impressionnable et entraînée vers les choses extérieures! Cette impiété a du reste un caractère fort singulier et essentiellement italien; elle a un caractère superstitieux et presque catholique. Cet athéisme n'est pas celui de l'homme qui n'a pu arriver à croire en Dieu, ni celui de l'homme qui a dû renoncer à croire; c'est celui de l'homme refusant de reconnaître la puissance d'un être plus fort que lui et qui l'écrase. Je vois encore le geste, le regard, j'entends encore l'accent d'un pauvre Italien, pendant qu'il me citait avec un enthousiasme mêlé de rage cette parole de Guerrazzi, je crois : « Pourquoi les choses ne sont-elles pas autrement? Demandez-le à celui qui, pouvant faire mieux, ne l'a pas voulu faire. » Un mélange malsain d'athéisme à la Jacopo Ortis et de colère à l'Alfieri compose très souvent le caractère des révolutionnaires italiens contemporains, et suffirait presque seul à expliquer leurs fautes et leur absence d'esprit pratique. Les poings levés vers le ciel n'arrangeront nullement les affaires de l'Italie, et les imprécations lancées contre Dieu ne peuvent nuire qu'à ceux qui les profèrent. Nous avons cherché avec curiosité si nous trouverions trace de ce sentiment dans *Lorenzo Benoni*, et nous devons dire à la louange de l'auteur qu'il ne s'y laisse apercevoir nulle part. Du reste, l'auteur s'abstient soigneusement de parler de religion et de laisser apercevoir ses croyances religieuses personnelles. Il est permis de supposer que M. Ruffini n'est pas un catholique très orthodoxe, mais il ne hasarde nulle part une réflexion philosophique, et n'attaque même le clergé italien que d'une façon très modérée. En somme, son livre est, sous ce rapport, l'œuvre d'un homme sensé, revenu des discussions oiseuses, et comprenant l'inutilité des polémiques qui ne peuvent pas aboutir.

L'auteur s'est servi de cette forme autobiographique que les écrivains anglais emploient si volontiers, et où, dans un cadre romanesque, ils aiment à raconter les réalités d'une existence individuelle.

Ce livre est donc un récit, et un récit fort bien fait, varié, plein de portraits, semé çà et là de pages éloquentes, amusant surtout, et c'est là son principal mérite. C'est un vrai plaisir que de voir, au milieu de ces pages écrites en langue anglaise, éclater la vie et le mouvement de l'Italie. Pas de longues conversations, pas de passions métaphysiques, pas de subtilités protestantes dans les sentimens amoureux, mais en revanche peu d'esprit pratique et peu de profondeur dans tous les passages traitant de la politique; peu de fermeté de trait dans toutes les descriptions de la vie réelle, peu d'esprit d'analyse et d'observation morale. Une certaine veine comique tout italienne y court cependant; la pantomime des personnages, leurs ridicules physiques et extérieurs, mais ceux-là seulement, y sont fort bien saisis et reproduits. Ce livre est, en un mot, tout le contraire de ce qu'il aurait été, s'il eût été écrit par un Anglais. Les caractères, les portraits, les incidens de la vie politique, y eussent été bien mieux saisis et racontés, toutes les relations de Lorenzo avec le chef révolutionnaire qu'il désigne sous le nom de Fantasio, y eussent tenu bien plus de place; mais en revanche quels sentimens amoureux alambiqués, quel médiocre platonisme, quels scrupules de langage, quelles conversations entortillées nous aurions eus! Ici ce sont au contraire tous les passages qui se rapportent à l'amour, au plaisir physique, à la sensualité, à la description extérieure des objets et des personnes, qui sont les plus éloquens et les plus naïfs. Ce livre est donc curieux en ce qu'il nous montre en même temps ce que le Latin a de supérieur au Saxon et ce que le Saxon a de supérieur au Latin.

La meilleure manière de faire comprendre ce livre est de l'analyser en y mêlant le moins possible nos idées personnelles, de le raconter d'une manière désintéressée et à la façon d'un secrétaire abrégeant un rapport. Il y aurait de la maladresse à mêler nos sentimens et nos impressions aux sentimens et aux impressions de l'auteur; il y aurait du pédantisme à opposer nos opinions politiques à celles d'un homme qui avoue sincèrement que la voie où il entra n'était pas la meilleure, et qui fait assez clairement entendre que, s'il lui était donné de rétrograder dans la vie, les moyens qu'il a employés ne sont pas ceux qu'il choisirait.

I. — LES ANNÉES D'ENFANCE.

Lorenzo Benoni, issu d'une bonne famille de bourgeois de Gênes, au moment où s'ouvre le récit, n'est encore qu'un enfant, déclinant et conjuguant les substantifs et les verbes de la langue latine et servant la messe de son oncle le chanoine, qui habite dans une petite ville

à égale distance de Gênes et de Nice, le meilleur des hommes, mais le plus ennuyeux des oncles et le moins amusant des précepteurs. Les occupations de sa vie étaient aussi peu variées que les occupations de son esprit; les unes et les autres se résumaient en une seule : la récolte des olives et la préparation subséquente de ces fruits. Les rares instans où la pensée des olives n'absorbait pas toutes les facultés de son intelligence étaient employés par le bon chanoine à injurier la France et les Français. « Ce que la France ou les Français avaient fait au vieux chanoine, je ne le sais pas, nous dit son neveu, mais je me rappelle une certaine anecdote qu'il répétait sans se lasser, avec un plaisir toujours nouveau et un remarquable contentement de lui-même. Se trouvant une fois dans le voisinage du Var, là où cette rivière sépare les états sardes de la France, il avait traversé le pont, était entré sur le territoire français, avait fait la *nique* à la France, et s'en était retourné triomphant. Que la France se tire de là comme elle pourra ! »

La maison du chanoine était assez triste. La cuisinière, la vieille Margherita, personne sèche, revêche, presque méchante, d'une économie qui frisait l'avarice, aurait volontiers, par dévouement pour la bourse de l'oncle, réduit à la portion congrue le neveu, qu'elle regardait comme un intrus. Le professeur de latin, jeune abbé, long, râpé, émacié, portant sur le visage les traces de ses jeûnes forcés, était un de ces décens affamés que les pays du midi ont toujours produits en abondance. De tels personnages n'étaient pas faits pour jeter beaucoup de variété dans la vie du jeune Lorenzo, qui aurait joyeusement préféré à leur monotone compagnie celle du moindre enfant du voisinage. Un soir, au moment du souper, un joyeux vacarme se fait entendre dans la rue que le chanoine habite. Au carillon bizarre des clochettes se mêle le son grotesque de casseroles et de poêles à frire, que frappent à tour de bras les voisins en belle humeur. Un bruit exhilarant de pelles et de pincettes se marie harmonieusement à la voix criarde du fifre et à la voix rauque et sourde du tambourin; des chansons bouffonnes et des braiemens d'âne, des quolibets féminins et des cris d'enfans, complètent cette agréable musique. Lorenzo n'y tient plus : il sort sur la pointe du pied, et va prendre part au charivari dont la ville régale un veuf remarié. La punition du coupable ne se fait pas attendre : il est ramené à la maison avunculaire et condamné au *carcere duro,* c'est-à-dire à l'emprisonnement dans l'office noir, avec privation de souper. Ce supplice dure plusieurs semaines, au bout desquelles Lorenzo, ennuyé et affamé, sort de sa prison et de la maison de son oncle, prend à pied la route de Gênes, où il arrive chez son père, qui quelques jours après le renvoie au collége royal. Ce *carcere duro,* cette pre-

mière résistance à la tyrannie et cette évasion sont de l'année 1818. Quatorze ans plus tard environ, l'auteur échappait à un plus redoutable *carcere duro* et avait essayé de résister à des tyrannies plus sérieuses que celles du bon chanoine : il ne lui fallut pas longtemps du reste pour acquérir la certitude que le monde est peuplé de despotes. Où ne rencontrait-il pas la tyrannie? Il la rencontrait au foyer paternel, où trônait son père, despote capricieux, désagréable, homme charmant d'ailleurs et d'une politesse remarquable toutes les fois qu'il était hors de chez lui. Il la rencontrait au collége sous une triple forme, sous la forme de l'esprit exclusif de caste dans la personne d'un de ses condisciples, le prince d'Urbino, — sous la forme de l'abus de la force physique dans la personne d'un autre élève, Anastase, — sous la forme de l'abus de pouvoir et de l'injustice morale dans la personne des professeurs. Lorenzo résista successivement à ces trois tyrannies, il finit par triompher des trois et même par établir une république éphémère; mais cette résistance opiniâtre lui coûta son meilleur ami : triste présage pour l'avenir et qui ne devait que trop se réaliser!

M. Ruffini a longuement insisté sur les années de son enfance, et nous ne pouvons lui en faire un reproche. Qui n'aime à revenir vers ces années où tout était plus beau et où l'on sentait plus vivement? Ce n'est même que dans l'enfance que les impressions sont vives. Malheur à celui qui à cet âge n'en a pas fait provision pour toute sa vie! C'est l'époque où nous avons eu la notion la plus nette des choses, l'époque où nous avons vu les neiges les plus blanches, les rayons de soleil les plus dorés, les froids les plus piquans, les chaleurs les plus accablantes. D'autres sensations arrivent avec les années, des sensations artificielles, compliquées, presque abstraites et métaphysiques, qui gênent la liberté de nos sens, et nous empêchent de sentir comme autrefois. Et d'ailleurs cette vie des enfans n'est-elle pas, sous une forme innocente, exempte de périls, la répétition du drame ennuyeux, lamentable et fatigant qu'ils auront à jouer plus tard d'une manière sérieuse? Ces coteries d'enfans qui se font opposition les unes aux autres, qui ont chacune leurs grands hommes, que sont-elles, sinon le symbole de cette force d'association qui sert de base à la société en même temps qu'elle crée le mensonge social, et qui fait que dans le monde une douzaine d'imbéciles qui se soutiendront mutuellement auront plus d'influence et de pouvoir que l'homme le plus remarquable? Ces combats à coups de poing livrés pour des points d'honneur puérils ne sont-ils pas de véritables duels? En vérité, toute la vie future de Lorenzo est contenue dans sa vie de collége : qu'importe que l'on résiste au vice-recteur ou au gouvernement piémontais? Tous ces amis qui fondent une république à

la manière de Rome et de Sparte sont les mêmes qui formeront le carbonarisme et fonderont *la Jeune-Italie*. Tous ces enfans sont là déjà tels qu'ils seront dans la vie : le jeune Lorenzo est déjà ardent, romanesque, rêveur, disert; Anastase, lâche, rapace, insolent et bas; le brave Sforza a déjà le courage froid et la fermeté de caractère qu'il déploiera plus tard en face de la prison et de la mort; le courageux Alfred, esprit lourd, cœur dévoué, a déjà cette puissance de sacrifice qui le ferait monter tranquillement sur l'échafaud, lui innocent, pour sauver un ami coupable. La scène seule changera, les acteurs resteront les mêmes.

Lorenzo, ainsi que nous l'avons dit, rencontre bientôt au collége la tyrannie sous ses formes les plus variées. Le roi Charles-Félix, étant en tournée à Gênes, devait recevoir une députation du collége, qui, selon l'usage, se composait du père recteur (il est inutile de dire que le collége était dirigé par des ecclésiastiques), du vice-recteur et des cinq élèves qui s'étaient le plus distingués dans les cinq divisions. Si la justice, non la politique et la flatterie, avait été consultée, Lorenzo aurait de droit représenté sa division; mais Lorenzo n'avait aucun titre nobiliaire, et le prince d'Urbino fut nommé à sa place.

« Les autres enfans qu'on choisit pour compléter la députation étaient les deux fils d'un grand d'Espagne, le fils d'un général piémontais et l'héritier d'un riche planteur de l'île de Cuba, tous jeunes gens très bien choisis par rapport au rang et à la fortune, mais desquels on peut dire, pour se servir de l'expression anglaise, qu'ils n'étaient pas capables d'incendier la Tamise. En vérité le prince était presque un phénix en comparaison d'eux. Pas une place, pas une seule n'avait été réservée au mérite réel.

« Les révérends pères qui dirigeaient le collége royal, et qui étaient avant tout les humbles serviteurs des pouvoirs existans, savaient bien que ce qu'on leur demandait était de former des sujets dociles plutôt que des raisonneurs tracassiers. Quelque orgueilleux qu'ils fussent de leurs élèves distingués, ils se gardaient donc bien de les montrer à une cour où le talent était la pire recommandation, et la meilleure, un titre de noblesse ou une fortune de quelques millions. A cette époque surtout, les idées étaient l'épouvantail de la haute société. C'était à elles qu'on devait les dernières insurrections de Naples et du Piémont. Aussi pensait-on qu'il était grandement temps d'y mettre fin. Pour débuter, on avait fermé les universités de Turin et de Gênes, et le programme de François Ier, empereur d'Autriche, faisait rapidement son chemin en Piémont. En réponse à un plan d'instruction publique qui lui avait été présenté à Milan par un professeur distingué, sa majesté impériale avait prononcé ces mots laconiques : « Tout cela est de trop. Si mes sujets savent lire et écrire, ils en savent assez. »

A ce système d'obscurantisme ajoutez les préjugés séculaires dont les meilleurs esprits étaient encore infectés, et vous aurez une idée

du régime intellectuel qui florissait en Italie vers l'an 1820. M. Ruffini cite à ce sujet un exemple assez curieux. Le père recteur du collége était un homme remarquable, et qui avait admirablement pénétré la nature de l'enfant, si l'on en juge par son système de terreur. « Un certain mystère entourait toutes ses actions, et particulièrement les punitions qu'il infligeait. » Lorsqu'un enfant avait commis une faute grave, il était enlevé, et on ne le revoyait plus de quelques jours. Un jour il mande Lorenzo, lui montre du doigt un livre saisi dans son pupitre, *le Paradis perdu*, et lui présente en même temps un autre livre ayant pour titre : *Index librorum prohibitorum a summo pontifice*. Voici le discours passablement grotesque que tint à Lorenzo cet homme pénétrant, qui appliquait le système de politique de Venise au gouvernement de son collége :

« — Eh quoi ! monsieur ! aurais-je dû m'attendre à cela de votre part ? Est-ce ainsi que vous récompensez les soins et la tendresse qu'ont eus pour vous vos professeurs ? Est-ce donc à vous précipiter tête baissée dans l'impiété que vous employez les talens qu'il a plu à Dieu de vous prodiguer ? Vous lui devez compte de votre temps, et vous l'employez à lire des livres impies, à répandre le poison de l'hérésie parmi vos jeunes compagnons, vous qui devriez au contraire les édifier par votre exemple ! Vraiment Biscozza est un ange en comparaison de vous (Biscozza était notoirement le plus mauvais sujet du collége). Que sont ses polissonneries, si on les compare à l'impiété ? Savez-vous bien que par le seul fait d'avoir lu ce livre, vous êtes en état de péché mortel ? Savez-vous que s'il plaisait à Dieu de vous frapper de mort à ce moment (et puisse sa divine clémence vous donner le temps de vous repentir !), vous iriez à l'éternelle perdition ? pouvez-vous penser à cela sans frémir, ou bien avez-vous déjà atteint au sommet de cette philosophie moderne qui nie l'infaillibilité du vicaire du Christ, ou même le Christ lui-même ? »

Revenons au voyage du roi de Piémont et au choix de la députation reçue par Charles-Félix. Il ne faut pas demander si Lorenzo avait ressenti vivement l'injustice qu'on lui avait faite en lui préférant le prince d'Urbino. Aussi, lorsque le prince rend compte à son retour des magnificences auxquelles il a été invité à prendre part, Lorenzo, la rage dans le cœur, ne manque pas de l'humilier, et ici se place une anecdote qui caractérise admirablement la nature des deux classes d'hommes les plus importantes de la société, — l'aristocrate de naissance et l'homme des classes moyennes.

« — Vous paraissez inquiet, Lorenzo ! dit le prince, fixant soudainement les yeux sur moi.

« — ..... Pas le moins du monde, mon *cher garçon;* si j'ai ressenti quelque inquiétude, c'était à votre sujet, mais votre récit l'a entièrement dissipée.

« — Quelle inquiétude, au nom du ciel! avez-vous dû ressentir à mon endroit? demanda le prince avec un accent de surprise mêlée de déplaisir.

« — Eh mais! une inquiétude très naturelle. Supposez que le roi, au lieu de vous *interroger sur papa et maman*, vous eût interrogé sur vos études, — quelque question d'histoire par exemple!

« — Eh bien! quoi! j'eusse répondu alors aussi bien que n'importe qui.

« — C'est là précisément ce dont je n'étais pas sûr. Supposez que sa majesté vous eût demandé le nombre des unités requises par Aristote dans une tragédie, où, quand et par qui le sonnet italien a été inventé, vous auriez peut-être eu grand'peine à répondre.

« A ce sarcasme, le prince fut embarrassé, d'autant plus qu'il ne pouvait nier son ignorance, et que cependant il n'était pas disposé à l'admettre. — Vous n'êtes pas mon examinateur, que je sache, répliqua-t-il en affectant un air de dignité; aussi je ne prendrai pas la peine de vous prouver le contraire.

« — Eh bien! donnez-nous une définition de la poésie en général, et laissons les autres questions.

« — Sur ma parole, s'écria le prince, je ne sais pas pourquoi vous vous donnez ces airs de supériorité. Devons-nous tomber à vos pieds et adorer le génie dans votre adorable personne?

« Ce sarcasme, qu'il accompagna d'un profond salut d'humilité ironique, causa un éclat de rire général. — Il n'est pas nécessaire, répondis-je froidement, d'être un génie pour en savoir un peu plus que vous n'en savez.

« — Ah! pour cela je vous vaux bien, répliqua le prince. J'espère que j'en ai donné des preuves, surtout en poésie.

« Il s'aventurait sur un terrain dangereux. — Comment! répondis-je, ce misérable second prix vous a, je crois, tourné la tête, et cependant vous le devez à un sonnet de Frugoni, que vous avez d'ailleurs gâté en le copiant.

« — C'est une calomnie, s'écria le prince, qui devint rouge comme le feu.

« — Je pourrais prouver mon dire le livre en main, si je voulais, mais je ne veux pas. Nous verrons toutefois si je ne trouve pas moyen de vous guérir de vos prétentions à la poésie. »

Dans cette scène, le plus sot des deux enfans n'est pas celui qu'on pense. Lorenzo représente parfaitement dans cette occasion l'importance excessive et exagérée que les classes moyennes attachent à l'intelligence, l'orgueil qu'excite en elles le savoir, et par suite l'invincible penchant au pédantisme qui dépare toutes leurs qualités. Il est malheureux que Lorenzo n'ait pas été boiteux ou bossu, parce qu'alors nous aurions vu se dessiner le penchant contraire, l'importance exagérée accordée à l'élégance, à la grâce et aux choses extérieures, la tendance au dandysme en un mot. Le prince n'aurait pas manqué de reprocher à Lorenzo ses défauts physiques, comme aiment trop souvent à le faire les personnes de sa condition.

Le prince, comme beaucoup d'aristocrates, n'est soutenu que par

l'orgueil que lui donne son rang et par l'importance que lui donne sa naissance; mais trouvez moyen d'ébranler cet orgueil et de dissiper ce prestige qui l'environne : il perdra confiance en lui-même et reconnaîtra sans trop se faire prier son infériorité réelle. C'est là un fait qui s'est rencontré et qui se rencontre assez fréquemment dans le monde; c'est aussi ce qui arriva. Défié par Lorenzo à un combat poétique en vers italiens, le prince ne trouve rien de mieux à faire que de copier sa composition dans un recueil quelconque : Lorenzo découvre la fraude, et du moment où le prince se sent humilié, du moment où sa conduite coupable a été dévoilée, un certain sentiment d'honneur que la naissance, à défaut d'intelligence, manque rarement de donner, lui fait comprendre la nécessité d'expier sa faute; il devient le meilleur et le plus dévoué des amis; il aidera désormais Lorenzo dans toutes ses entreprises, il l'aidera à renverser le tyran Anastase et à fonder une république sur le modèle romain; plus tard il sera carbonaro avec lui, et prendra part à la formation de la société secrète de *la Jeune-Italie*. Tel qu'il nous est présenté par son ami Lorenzo, le prince est un assez bel échantillon de la noblesse de cœur que donne non pas la nature, mais la naissance et le titre acquis.

C'est entre le prince et Lorenzo qu'est concertée la chute du tyran Anastase. Qu'était ce tyran? Une sorte de vaurien plus redoutable à ses camarades que jamais baron féodal ne le fut à ses vassaux ou aux marchands voyageant sur les grandes routes, une espèce de Louis XI toujours suivi de deux acolytes aussi méchans que lui et qui étaient comme les grands prévôts et les exécuteurs des hautes œuvres de ce souverain arbitraire et pillard. Partout où il apercevait une friandise, un objet capable d'exciter sa rapacité, Anastase s'en emparait, levait des contributions sur les poches de ses camarades, fouillait les pupitres, décrétait des impôts. Un complot est ourdi. A un signal donné, toutes les voix s'écrient: A bas le tyran!... Anastase est renversé et appelle en vain à son aide ses deux acolytes, qui, désertant sa cause, s'unissent à ses ennemis. Alors Lorenzo comprend pour la première fois le caractère des foules et ce que c'est que la lâcheté humaine : une leçon dont il ne devait pas profiter plus tard!

« Anastase était assis à sa place, la tête penchée contre son pupitre et sanglotant; mais son désespoir et ses larmes, loin d'éveiller la compassion dans les cœurs des révoltés, ne servirent qu'à donner naissance aux quolibets et aux jeux de mots les plus amers... De tous côtés partaient rumeurs, insultes, reproches sanglans. — Crie, monstre, toi qui as tant fait crier les autres. — Quelle pitié eus-tu pour moi le jour où tu m'as si cruellement fouetté? — Où est le rire par lequel tu répondais aux cris de tes victimes? — Oh! mon bon ami, disait un autre, nous avons un petit compte à régler. Où est le canif que

tu m'as volé? — Où est mon ballon neuf? — Où est ma bouteille de *rosolio?* — Où est...? etc. Et ainsi une douzaine de voix se succédaient les unes aux autres avec la rapidité des coups d'un marteau frappant sur l'enclume. « Mais, cria le premier qui avait parlé, qu'est-ce qui nous empêche de reprendre notre propriété? — C'est juste! » répondirent les autres, et en un moment toute la foule des réclamans spoliés se précipita vers le pupitre d'Anastase, qui eut tout juste le temps de s'échapper. Fidèle à mon rôle de modérateur, j'essayai d'empêcher cette anarchique explosion, et, ne pouvant y réussir, je tâchai de lui donner au moins le caractère et la forme d'une revendication régulière de la propriété. Mes exhortations et mes prières se perdirent au milieu des passions bouillonnantes de cette foule altérée de vengeance. En un instant, le pupitre assailli fut brisé, et non-seulement tous les objets réclamés furent repris, mais tout ce qui appartenait à Anastase, — livres, plumes, papiers, — fut mis en pièces et foulé aux pieds; ce qui ne put être déchiré fut jeté par la fenêtre.

« Je déplorais en silence ces actes de vandalisme, et j'apprenais pour la première fois, à ma grande mortification, qu'il est plus aisé d'exciter les tempêtes populaires que de les arrêter, lorsqu'une fois elles sont déchaînées. Ce que je ressentis en ce moment s'est représenté plus d'une fois à mon esprit dans la suite, lorsque je lisais les histoires des révolutions, et m'a donné la clé de bien de ces contradictions apparentes dont l'existence des hommes publics offre des exemples frappans dans les temps révolutionnaires. Hélas! pourquoi faut-il que l'abus soit si près de l'exercice du droit, que la licence accompagne la liberté, et que le mal marche côte à côte avec le bien? Mais telle est l'humanité. »

Le tyran renversé, il fallait constituer la liberté. « Que pensez-vous d'un gouvernement républicain? avait demandé Lorenzo au prince. Sparte, Athènes et Rome durent à ce gouvernement leurs plus beaux jours de gloire et de prospérité. » Lorenzo rédigea un plan de constitution qui fut acclamé par la foule et dont nous citerons les trois dispositions principales : 1° le pouvoir national résidait dans la division entière; 2° ce pouvoir était délégué par la majorité des votes à deux consuls chargés de l'administration de la justice et du maintien de la liberté; les punitions corporelles étaient abolies comme indignes d'hommes libres; 3° les crimes contre la chose publique étaient punis par l'ostracisme. Sur la proposition du prince, qui tint à honneur de faire à lui tout seul sa nuit du 4 août, tous les titres de noblesse étaient et devaient rester abolis. Les deux premiers consuls nommés furent naturellement le prince et Benoni. Le jeune Lorenzo se comporta dans ces fonctions suprêmes avec justice et modération, en cherchant de son mieux à modérer la sévérité de son collègue, qui appliquait à tort et à travers l'ostracisme pour les fautes les plus légères. L'inauguration des consuls se fit avec grande pompe; les deux magistrats, précédés de leurs licteurs, entourés de leurs gardes, lurent la constitution au peuple, qui leur répondit par les cris enthou-

siastes de : Dieu sauve la république! Et la liberté fut fondée, mais pour un temps seulement, hélas! car les choses de ce monde sont périssables. Il suffit d'une absence forcée de Lorenzo pour faire crouler la jeune république.

Cependant les années d'enfance touchaient à leur terme, et ce prologue de la vie, qui en est en même temps la parodie, conduisait Lorenzo à l'existence sérieuse, périlleuse, semée de douleurs.

II. — LES ANNÉES DE JEUNESSE ET LE CARBONARISME.

Au sortir du collége, Lorenzo alla continuer ses études au séminaire. Il était alors entré dans l'adolescence, et à l'instinct d'imitation qui lui avait fait copier les républiques grecque et romaine allait succéder un instinct plus noble, mais déjà plus dangereux, c'est-à-dire cet enthousiasme vague, indéfini, qui se porte indifféremment sur tous les objets à l'époque où l'expérience ne nous a pas encore enseigné l'existence des poisons et n'a pas éveillé en nous le sens critique et le discernement. Ce n'était plus des hommes de Plutarque et des récits de Tite-Live que se nourrissait sa jeune imagination, mais des histoires des saints et des martyrs, des spectacles ascétiques qu'il avait sous les yeux. Un soir qu'il se promenait à l'heure de l'*Ave Maria*, il entre dans une église appartenant à l'ordre des capucins; là, à la lueur incertaine de quelques lampes tremblottantes, il contemple les novices agenouillés sur la pierre et chantant leurs psaumes. De temps à autre, un novice relevant la tête vers l'image du Sauveur découvre ses traits amaigris par le jeûne et la prière. Ce spectacle émeut profondément Lorenzo, qui prend pour une révélation une exaltation momentanée et une forte impression sensuelle. Une voix intérieure semblait lui dire : C'est là ce que tu cherches. Lorenzo sort de l'église tout brûlant de l'enthousiasme du martyre; il rêve d'aller prêcher l'Évangile en Chine ou au Japon, et il découvre son projet à sa mère, qui le renvoie à l'oncle Jean.

Cet oncle Jean est un des personnages les plus curieux du livre, il est malheureux que l'auteur n'ait pas mis son caractère en pleine lumière et n'en ait fait qu'un comparse. L'oncle Jean est le type du véritable honnête homme tel qu'il peut exister aujourd'hui, bon, affectueux, indulgent, sans enthousiasme pour aucune cause, et refusant de prendre parti pour aucune, parce que dans la situation actuelle des choses il se rendrait infailliblement complice d'infamies et de lâchetés ou d'étourderies et de désastres. Il n'aime pas l'ancien régime et il le verrait tomber sans grands regrets, parce qu'il sent bien que tant qu'il ne sera pas renversé, le mal ne fera qu'empirer, et il ne voudrait pas le voir renverser, parce qu'il n'espère rien d'une

population qui a été trop longtemps soumise à ce régime. Il désespère des nobles et des prêtres, des bourgeois et du peuple; l'état des choses est pour lui un dilemme dont on ne peut sortir : ou l'ancien régime continuera d'exister et le mal ne fera qu'augmenter jusqu'à ce que la mort arrive, ou il sera renversé et la maladie, aggravée subitement par cette crise imprévue, ne fera qu'amener une mort plus rapide. Embarrassé par ce dilemme, il se repose sur le temps du soin d'arranger les affaires, et se complaît dans la pensée que tout ira pour le mieux malgré les hommes. Cette opinion, qui était celle de l'honnête oncle Jean relativement aux affaires italiennes vers l'an de grâce 1820, commence à se répandre rapidement ailleurs qu'en Italie. Ce n'est pas la plus saine partie de la population qui de nos jours prend fait et cause à outrance pour tel ou tel principe; les honnêtes gens commencent à se distinguer à ce signe, qu'ils ne voient rien qui vaille la peine d'être aimé. Hélas! hélas! *Dî avertant omen!* Une des conversations de l'oncle Jean expliquera mieux que nos commentaires ses opinions politiques.

« — Vous voyez les choses, me disait-il quelquefois, non comme elles sont, mais telles que votre imagination vous les peint. Presque tout le monde, je vous l'accorde, méprise et déteste le gouvernement, mais il n'en prospère pas moins pour cela. Analysez la société et dites-moi où vous voyez ces vertus viriles, cet esprit de dévouement qui régénère les nations. Regardez nos nobles par exemple : les vieux boudent le gouvernement; croyez-vous que ce soit par amour de la liberté? Allons donc! ils agissent ainsi parce qu'ils voudraient tenir les rênes eux-mêmes. Les jeunes ne pensent qu'à leurs chevaux et à leurs maîtresses. Les classes moyennes sont rongées par l'égoïsme; chaque individu est absorbé par son emploi, ou sa maison de banque, ou ses cliens, tous en général par la rage de faire de l'argent : le nombre *un* est leur Dieu.

« — Mais le peuple, mon oncle?

« — J'arrive à lui. Le peuple est ignorant et superstitieux (ce n'est pas sa faute, mais il est ainsi), et par conséquent l'esclave des prêtres, ces ennemis-nés de tout progrès. Le peuple entend la messe le matin et s'enivre le soir, il pense néanmoins qu'il s'est mis en règle avec Dieu et sa conscience. Que reste-t-il donc? Un certain nombre de jeunes gens bourrés d'histoire grecque et romaine, généreux, enthousiastes, — je ne le nie pas, — mais parfaitement incapables de faire autre chose que de se faire pendre. Absence de vertu, mon cher enfant, est synonyme d'impuissance : la masse est pourrie au fond du cœur, je vous le dis. Supposez un moment que vous puissiez faire table rase de ce qui existe : que bâtirez-vous avec de tels matériaux? Un édifice qui repose sur des poutres pourries n'a pas de fondemens bien solides et croulera au premier choc. Le mal est à la racine de la société.

« — Eh bien! alors, m'écriai-je avec véhémence, attaquons le mal à sa racine.

« — Êtes-vous fou? disait mon oncle, se levant alarmé et mordant ses on-

gles. Pensez-vous qu'on puisse retourner la société comme une crêpe ? En vérité ce garçon est sur la route de l'hôpital des fous.

« — Mais, mon oncle, s'il est inutile de trouver mauvais les fruits de l'arbre et s'il est fou de l'attaquer à la racine, tout progrès est impossible, et tout ce qu'il nous reste à faire, c'est de nous croiser les bras de désespoir.

« — Ce n'est pas ce que je dis. Le progrès vient de lui-même, la Providence le veut ainsi. Il y a dans le monde moral aussi bien que dans le monde physique des principes mystérieux qui se développent d'une manière qui nous est inconnue et même malgré nous. Grâce à ce travail latent, les choses sont en meilleur état qu'il y a cent ans et même cinquante ans, et dans cinquante ans d'ici, vous qui êtes jeune, vous verrez encore de nouveaux progrès. Il faut prendre le mal présent avec patience et laisser le temps faire son œuvre : que chacun dans son humble sphère essaie de devenir meilleur et de rendre meilleurs ceux qui l'entourent ! Là, et là seulement, est la pierre angulaire de notre régénération future. Quant à moi, mon cher ami, lorsque j'entrerai dans une boutique et qu'on voudra bien me demander seulement le juste prix de l'article que je vais acheter, je considérerai que mon pays aura fait une plus importante conquête que s'il s'était donné toutes les institutions de Sparte et d'Athènes par-dessus le marché. »

L'oncle Jean est donc chargé de souffler sur l'enthousiasme religieux de son neveu, et il y réussit à peu de frais. Son bon sens pratique lui a appris que les héros, comme les plus vulgaires des hommes, ne doivent pas être trop exposés aux tentations, qu'on est plus sceptique après un bon dîner qu'à jeun, et que dans la jeunesse, à l'époque où le sang domine et où le caractère a trop de mollesse pour résister, les rêves de sensualité peuvent en un moment remplacer les rêves d'héroïsme, *et vice versâ*. Avec une surprenante rapidité, il invite donc son neveu à dîner, refuse de l'écouter avant le dessert, et alors, après avoir rempli les verres de vieux *lacryma-christi*, il consent à recevoir les ouvertures du jeune homme, impatient de lui confier ses projets de prédication et de martyre. « Mais d'abord laissez-moi vous dire, mon cher enfant, qu'un homme peut faire très bien son salut dans le monde, qui contient assez de fous et de coquins, d'épreuves et de désappointemens pour le fatiguer jusqu'à la mort et en faire un saint. » Telle est la première observation de l'oncle Jean. « Maintenant, mon cher neveu, pour prêcher les idolâtres, il faut connaître à fond les argumens de la théologie : il vous faut donc préalablement étudier la théologie. Pour prêcher à des Chinois, il faut préalablement savoir le chinois. Commencez donc par ces études indispensables, et dans quelque cinq ou six ans, si votre vocation persiste, vous serez encore assez jeune pour affronter le martyre. » L'enthousiasme de Lorenzo se sent ébranlé en partie par les conseils de son oncle, en partie par une autre influence : « Je ne suis pas sûr que les deux verres de lacryma-christi que j'avais bus

n'eussent pas contribué jusqu'à un certain point à ce facile abandon de mes plans monastiques. Ils faisaient sur moi un effet singulier, un effet mondain, si j'ose ainsi parler; ils coloraient toutes choses à mes yeux d'une teinte rosée, qui, par contraste, faisait paraître la cellule d'un couvent si sombre, si désolée, si froide à mon imagination! » D'autres visions ne tardèrent pas à succéder aux visions mystiques, — des visions plus sensuelles, fruits de ses lectures romanesques, et *les Mille et une Nuits* remplacèrent bientôt pour lui *la Légende Dorée*. Princesses captives, palais enchantés, jardins d'Armide, trésors cachés, diamans mystérieux, talismans, furent à leur tour pour lui des réalités; il conversa avec des ombres, joua avec des chimères, et poursuivit de toute l'ardeur de ses jeunes désirs des vapeurs colorées, comme nous l'avons tous fait.

Cependant l'heure était venue de faire choix d'une profession. Lorenzo décida qu'il suivrait la carrière du barreau, et entra à l'université pour faire ses études de droit. Qu'était-ce alors qu'une université piémontaise? L'insurrection sarde de 1821 venait d'éclater et avait été réprimée impitoyablement, et plus impitoyablement vengée encore. La jeunesse des universités s'était fait remarquer dans l'insurrection, surtout à Turin, où les étudians, secondés par une compagnie de soldats, avaient déterminé l'insurrection. Aussitôt que la révolte fut comprimée, le gouvernement ne se contenta pas de sévir contre les étudians qui y avaient pris part; il résolut de les frapper en masse, et fit fermer les universités de Turin et de Gênes. Peu de temps après, on les reconstitua sur un nouveau modèle. Pour prévenir désormais l'introduction dans les universités de l'esprit de révolte, le gouvernement ne crut pouvoir mieux faire que de prendre des mesures qui semblaient devoir exclure forcément des études libérales de larges catégories de citoyens; il crut pouvoir y arriver en créant deux classes d'étudians : ceux dont les parens pourraient prouver la possession d'une certaine étendue de propriétés foncières, et ceux dont les parens ne le pourraient pas. En outre, deux modes distincts d'examen furent créés pour chacune de ces deux catégories, « et le mode d'examen des étudians de la deuxième catégorie fut entouré, dit Lorenzo, d'une telle complication de difficultés, qu'on put espérer que les plus résolus n'oseraient affronter de telles épreuves. » Toutefois ces espérances furent trompées, et cet arbitraire absurde manqua son effet. Pendant la fermeture des universités, la masse des aspirans aux professions libérales s'était tellement augmentée, que, malgré toutes les mesures restrictives, les inscriptions ne furent jamais plus nombreuses. Les familles riches des classes moyennes avaient employé à acheter des propriétés foncières le capital qu'elles avaient laissé auparavant dans le commerce

ou entre les mains des banquiers. Malheureusement toutes les difficultés n'étaient pas surmontées lorsqu'on avait justifié de sa fortune : il fallait encore pouvoir présenter une foule de certificats dont la plupart étaient ridicules, dont quelques-uns étaient odieux. La liste en est longue, curieuse et bonne à citer. Tout étudiant qui se présentait à l'université devait y déposer les certificats suivans : « — 1° de naissance et de baptême, — 2° de vaccine; — 3° un certificat constatant que l'étudiant avait suivi pendant deux ans les cours de philosophie, et qu'il avait passé les examens obligés; — 4° un certificat de bonne conduite signé par le prêtre de sa paroisse; — 5° un certificat constatant qu'il s'était rendu à l'église tous les jours de fête pendant les derniers six mois; — 6° un certificat constatant qu'il s'était confessé chaque mois pendant les derniers six mois; — 7° un autre, constatant qu'il s'était confessé et avait communié à Pâques pendant la dernière année; — 8° un autre encore, constatant que son père et sa mère possédaient une fortune immobilière, pour donner à chacun de leurs enfans une part égale à la somme déterminée par la loi pour l'admission de l'étudiant à l'université; — 9° enfin un certificat de police attestant qu'il n'avait pas pris part au mouvement insurrectionnel en 1821. » A propos de ce dernier certificat, Lorenzo ne put s'empêcher de faire en riant l'observation qu'il n'avait que douze ans lorsque le mouvement de 1821 avait éclaté, et qu'il était par conséquent impossible qu'il y eût pris part. Alors le secrétaire chargé de recevoir les inscriptions répondit en prenant un air de dignité que « les règlemens étaient faits pour être observés et non pour être discutés. » Lorsqu'on a pris si bien ses mesures, on n'a point à craindre d'admettre aucun anarchiste; mais qu'arrivera-t-il cependant, si tous ces jeunes gens si bien triés, n'étant pas anarchistes avant leur admission, le deviennent après, et à quoi serviront alors toutes ces minutieuses précautions ?

Une fois entré à l'université, les tracasseries, les chicanes, les obstacles irritans, ne cessaient pas chaque jour d'inquiéter, de harceler et d'arrêter l'étudiant, et d'abord les cours ne se faisaient pas dans l'enceinte de l'université, mais dans les demeures respectives des professeurs. Il fallait donc courir tout le long du jour d'un bout de la ville à l'autre, heureux lorsqu'on pouvait arriver à temps pour avoir une place dans ces chambres trop petites pour contenir les étudians, et lorsqu'on n'était pas obligé d'entendre la leçon sur l'escalier. Ces obstacles multipliés auraient dû exciter l'indulgence des professeurs, ils ne faisaient au contraire qu'exciter leur sévérité. Au commencement du cours, le professeur faisait l'appel nominal et inscrivait les noms des absens. Après trois absences, le professeur

refusait de signer la carte de l'étudiant, et l'obligeait à perdre ainsi trois mois. Ce qu'on demandait à l'étudiant, ce n'était pas de l'intelligence et du travail, mais de la soumission et une assiduité mécanique. « La lettre était tout, dit Lorenzo, l'esprit n'était rien. Le but qu'on s'était proposé était de former des machines et non des hommes. L'université était comme une énorme presse destinée à extirper de la génération présente toute indépendance d'esprit, toute dignité, tout respect de soi-même, et lorsque je passe en revue tous les nobles caractères qui ont cependant échappé à ce lit de Procuste, je ne puis m'empêcher de penser avec orgueil combien les élémens moraux de notre nature italienne, dont on parle si légèrement, doivent être forts pour sortir purs et vigoureux d'une atmosphère aussi délétère. » Personne à qui se fier parmi les inférieurs, qui étaient tous des espions et obligés de consentir à l'être pour obtenir et conserver leurs places. Tel est le brillant tableau que trace Lorenzo Benoni de l'université de Gênes pendant les années de la restauration.

Il n'est pas étonnant que des jeunes gens, tous ardens à la tête chaude, perpétuellement agacés par un despotisme aussi provoquant, sentissent s'amasser dans leurs cœurs des trésors de haine et s'agiter dans leur esprit des pensées de vengeance. Ce n'était pas d'ailleurs à l'université seulement qu'ils rencontraient l'arbitraire; ils le rencontraient partout, dans leurs promenades, au sein de la société, dans leurs réunions, dans les lieux de plaisir. Un jour par exemple, Lorenzo et ses amis se promenaient pendant la nuit sur le pont de Carignano. Au bout de quelques instans, ils s'aperçoivent qu'ils sont suivis de près par deux carabiniers. « Que faites-vous là? leur demanda l'un d'entre eux. — Nous nous promenons. — Il est trop tard pour se promener. — Il n'est jamais trop tard pour faire un tour pendant une si belle nuit. — La nuit est faite pour dormir, et vous feriez-mieux d'aller au lit. — Nous n'avons pas sommeil. — Peu importe, vous ferez bien d'aller vous coucher. — Est-ce un ordre que vous nous donnez? — Oui, messieurs. — Et si nous n'obéissons pas? — Nous serons obligés de vous mettre au poste. » Une autre fois la censure ordonna la suppression dans un opéra du mot *libertà*, et ordonna de le remplacer par le mot *lealtà* (fidélité). Ce ne sont là d'ailleurs que des peccadilles à côté des abus de pouvoir de toute nature que rapporte Lorenzo Benoni, et dont nous lui laissons la responsabilité. Ces faits qui ont depuis deux ans remué toute l'Europe, ce sans-façon de despotisme et d'arbitraire qui a provoqué tant de discours dans le parlement d'Angleterre et fait écrire tant de lettres à M. Gladstone, sont choses de vieille date en Italie; mais, — circonstance à noter, — ils n'ont commencé à frapper

tous les yeux que lorsqu'ils ont été dénoncés officiellement, pour ainsi dire, par une assemblée d'hommes dont la position donnait des garanties de modération et d'exactitude, et non par une bande de jeunes enthousiastes qui donnaient trop facilement prise aux reproches d'exagération et d'ambition subversive. Parmi les souvenirs de Benoni relatifs à l'administration piémontaise et au clergé, nous choisirons cependant une anecdote qui, à cause de son caractère dramatique, figurerait fort à son avantage dans le terrible roman de *Melmoth* ou dans tel autre livre de la littérature funèbre et anglicane. Quant au lecteur, il en tirera les conséquences qu'il voudra, selon son goût ou son aversion pour les moines et la vie monastique.

Une habitude assez répandue parmi les populations italiennes est celle des *retraites*, exercices religieux bien connus des pays catholiques, et auxquels on assiste pendant le carême. Ces exercices étant obligatoires pour les étudians, Lorenzo dut s'y rendre. Un soir, pendant qu'il était agenouillé près d'un confessionnal, il entend une voix chuchotter à son oreille : « Ne bougez pas, j'ai besoin de vous parler. Laissez la porte de votre chambre ouverte cette nuit. » Vadoni, celui qui parlait ainsi, était un des anciens camarades de collége de Lorenzo, une des créatures humaines les plus inoffensives qu'on pût voir, une pauvre tête, un tempérament obéissant, et dont tous les lauriers cueillis au collége se résumaient dans les prix de bonne conduite et de sagesse. Vadoni était orphelin, et n'avait pour parent qu'un vieil oncle dur, avare, égoïste, bigot, soumis à l'influence ecclésiastique et toujours en proie aux terreurs de l'enfer, dont ses vices et sa mauvaise nature le rendaient d'ailleurs parfaitement digne. Les moines, dont il faisait généralement sa compagnie, n'eurent pas de peine à prendre bientôt une grande influence sur l'esprit du jeune Vadoni. Ils étaient si doux, si bons, si polis, — son oncle au contraire était si dur et si morose, — leur couvent était si paisible, si propre, la maison avunculaire était si sordide et si ennuyeuse..... Bref, sa faible cervelle n'y tint pas. Il se figura qu'il était appelé à la vie monastique, ses religieux amis l'encouragèrent, et son oncle, trop heureux d'être débarrassé de son neveu, n'eut garde de l'en dissuader.

Le vieux Vadoni était riche; si son neveu prononçait définitivement ses vœux, tous les biens dont il devait légalement hériter deviendraient la propriété du couvent. Si on laissait échapper Vadoni, l'héritage s'enfuyait avec lui, et il allait s'enfuir, car au bout de six mois de vie claustrale le pauvre garçon soupirait après la liberté. Il avait reconnu qu'il n'était pas fait pour la vie monastique. Prières, exhortations, menaces, furent employées pour le retenir, mais en vain; on eut recours alors à des moyens plus terribles.

« L'époque de la majorité de Vadoni approchait, et par conséquent avec elle l'heure fatale où les vœux devaient être prononcés. Le supérieur fit encore tous ses efforts pour l'amener à cette détermination, mais il échoua de nouveau. Alors le pauvre garçon fut plongé dans une *segreta*, c'est-à-dire dans un cachot souterrain, éclairé seulement par une petite lampe placée dans une tête de mort. Sa nourriture se composait de pain et d'eau, et il avait pour tout lit une couche de paille. Pendant la nuit, il était fréquemment éveillé par des bruits de chaînes et par des voix mystérieuses qui le menaçaient de l'éternelle damnation. Le malheureux Vadoni ne put soutenir cette épreuve, il supplia qu'on le retirât de ce séjour de terreur, qui lui était devenu insupportable, et fit toutes les promesses qu'on exigeait de lui. « Dans un mois, dit Vadoni en terminant son récit, je serai majeur et je serai moine; oui, je sens que toute ma force de résistance est épuisée. Je n'étais pas né pour lutter. Ils m'ont accablé, épuisé, annihilé. Je suis perdu si vous ne me sauvez pas. Je vous aperçus l'autre jour, et un rayon d'espérance illumina mon esprit. Je n'ai dans le monde personne qui puisse me sauver que vous.»

« Hélas! que pouvais-je faire pour lui, moi, pauvre jeune étudiant sans relations, sans influence et sans argent? Vadoni avait arrangé dans sa tête tout un plan romanesque que je devais exécuter : je devais lui procurer un déguisement, une échelle de corde, et un passage à bord de quelque vaisseau partant pour l'Amérique. Je sentis immédiatement que tout cela était impossible, et je le lui déclarai. J'essayai de relever son courage, je l'exhortai à la résistance, mais en vain. Il n'y avait plus en lui une étincelle d'énergie. « Je suis perdu sans espoir de salut, s'écria-t-il dans un accès de désespoir. J'avais besoin d'être protégé contre ma propre faiblesse. Pourquoi résisterais-je? Une demi-heure de cette terrible *segreta*, je le sens bien, aura raison de toute mon opposition. »

« — Je verrai votre oncle si vous voulez, lui dis-je. Écrivez-lui une lettre, je m'en chargerai; je plaiderai votre cause de toutes mes forces. — Je le veux, répondit Vadoni avec l'accent du découragement. Demain soir à l'église vous aurez ma lettre. Je n'en espère rien; que Dieu vous bénisse cependant! Vous avez été toujours bon pour moi. Comptez sur mon affection. Je serai certainement un mauvais moine, mais jamais, j'espère, un mauvais ami. » Le lendemain soir il m'apporta sa lettre, et le lendemain je quittai mon isolement temporaire, Dieu sait avec quels sentimens. »

Lorenzo porte la lettre au vieux Vadoni. Quelques jours se passent sans qu'il puisse obtenir une audience. A la fin cependant il est admis. — « Vous pouvez juger, monsieur, de la pénible surprise que m'a causée la lettre de mon neveu; mais depuis j'ai reçu un nouveau message dans lequel je suis heureux de trouver l'expression des sentimens qui lui sont habituels. » En effet, une nouvelle lettre avait suivi la première, et dans cette épître le pauvre Vadoni exprimait les sentimens du plus profond regret pour ce qu'il avait écrit dans un moment d'aberration, il se déclarait tout prêt à entrer dans cet *état qu'il avait volontairement choisi*. « Il était évident, dit Lorenzo, que

la *segreta* avait exercé une influence considérable sur la détermination de mon pauvre ami. » Quelques mois après, il apprit que le novice Vadoni avait prononcé ses vœux.

Nous pourrions multiplier les anecdotes, mais nous devons nous borner. Il en est une cependant que nous citerons encore, non qu'elle ait un caractère politique, mais parce qu'elle exprime tout un côté sauvage de la nature humaine, ce qu'il y a de plus odieux dans le despotisme des êtres vulgaires, je veux dire l'insulte aux victimes, la plaisanterie devant la mort ou la souffrance, le sarcasme jeté au malheur, cette infâme belle humeur et ces plaisanteries cyniques qui sont le partage de certains instrumens de la tyrannie, des Jeffreys et des Fouquier-Tinville. Un prisonnier politique, depuis longtemps détenu dans la forteresse de Mondovi, avait demandé à plusieurs reprises la permission de se faire faire la barbe. Le commandant fit part de cette demande au gouverneur de la province de Cuneo, qui accorda l'autorisation par la dépêche suivante, que Lorenzo déclare textuelle : « Le prisonnier aura les mains, les bras et les jambes liés à une chaise; deux sentinelles seront placées l'une à sa droite, l'autre à sa gauche; derrière lui se tiendra un soldat; devant lui se tiendra le commandant, ayant le major de la forteresse d'un côté et son aide-de-camp de l'autre. Dans cette attitude, nous permettons au prisonnier de se faire raser tout à son aise. »

Il n'est pas étonnant que, témoins de tant d'actes arbitraires qui faisaient l'élément premier des conversations de chaque jour, qui atteignaient tantôt des parens, tantôt des amis, les jeunes citoyens d'une ville qui n'avait jamais supporté qu'impatiemment la domination piémontaise, qui se souvenait de son ancienne grandeur et de son ancienne liberté, fussent entraînés à des rêves de vengeance; mais quelle que soit la haine qu'on éprouve théoriquement pour la tyrannie, il n'est rien de tel pour comprendre l'injustice comme d'être soi-même la victime de l'injustice. Or c'est là ce qui arriva à Lorenzo. Un matin, pendant qu'il était encore au lit, un messager entre dans sa chambre et lui remet une lettre portant le sceau de l'université avec cette suscription : « Au signor Lorenzo Benoni, pour lui être remis en personne. » Il ouvre la lettre et y lit qu'il est exclu de l'université pour une année entière. Quel crime pouvait-il donc avoir commis? Lorenzo fouille dans sa tête, et n'y trouve pas le souvenir du plus petit péché véniel. Il court à l'université, entre dans le cabinet du secrétaire, et, ne le trouvant pas, va l'attendre à la porte, afin de ne pas le manquer. « Quel est mon crime? qu'ai-je fait? lui demanda-t-il dès qu'il l'aperçut. — Vous le savez mieux que personne, répond le secrétaire. » Lorenzo se retire, et rencontre un étudiant qui l'informe du délit dont il est accusé. Le dimanche précédent, à l'heure

de l'office divin, une odeur insupportable s'était tout à coup répandue dans la chapelle de l'université; plusieurs étudians avaient été accusés de cette mauvaise plaisanterie, et Lorenzo était du nombre. Or il se trouvait que précisément Lorenzo s'était absenté du service ce dimanche-là, et qu'il avait passé les heures de l'office dans un café de la ville, où il s'était amusé à donner une leçon de billard à un de ses camarades. Prouver un *alibi* n'était pas chose facile : comment avouer qu'on n'avait pu commettre une faute parce qu'on en avait commis une autre? Ce qu'il y avait de mieux à faire, c'était de se soumettre en silence à la condamnation qui le frappait. « C'est un dilemme sans issue, lui avait dit un de ses amis. Vous ne pouvez appeler en témoignage un maître de café et deux ou trois de vos condisciples qui à ce moment étaient supposés assister à l'office, cela serait absurde et ne servirait à rien. Supportez cet accident avec courage, c'est tout ce que vous pouvez faire. »

Tel ne fut pas l'avis du père de Lorenzo, homme intraitable et tyrannique, comme nous l'avons dit. Pour se soustraire aux colères et aux sarcasmes de son père, Lorenzo se décide à aller trouver un des chefs de l'administration universitaire, M. Merlini, personnage aigre-doux, mielleux, caressant, dangereusement insinuant, mélange d'inquisiteur et de juge d'instruction. « En quoi puis-je rendre service à M. Farina? dit l'excellent homme en feignant de se tromper de nom dès qu'il aperçoit Lorenzo. — Je vous demande pardon, monsieur, mon nom est Benoni. — Ah! c'est vrai; ma mémoire est si faible... Quel service puis-je rendre à M. Benoni? » Lorenzo explique les motifs de sa visite, et alors a lieu la conversation suivante, curieuse en ce qu'elle renferme ce mélange de violence et de souplesse, de terrorisme et de politesse extérieure, d'indulgence apparente et d'inflexibilité réelle qui compose la politique du despotisme :

« Vous avez, dit-il, une façon si claire d'exposer les choses, qu'il me semble maintenant me souvenir tant soit peu de l'affaire que vous avez mentionnée. Vous vous déclarez non coupable, et certes c'est bien votre droit. Quel coupable a jamais été assez fou pour s'avouer tel? Hi! hi! hi! vous me rappelez la dernière cause que j'ai plaidée devant la cour criminelle. Je prononçai un plaidoyer qui, je dois le déclarer, obtint un brillant succès. C'était une affaire de parricide. Les preuves contre nous étaient accablantes. Mon homme avait mis dans sa tête de s'avouer coupable. — Vous ne le ferez pas, dis-je, et il ne le fit pas pour son bonheur, car mon plaidoyer le fit acquitter. — Et M. Merlini se mit à rire de nouveau.

« A la vérité, je n'apercevais pas ce que cette anecdote avait de commun avec l'affaire en question, mais je ne hasardai aucune observation sur ce sujet.

« — Vous dites que vous êtes innocent, reprit M. Merlini; très bien, mais où est la preuve à l'appui de votre assertion?

« — Je vous demande bien pardon, monsieur, mais n'est-ce pas à l'accusateur de prouver la culpabilité? L'innocence n'a pas besoin d'être prouvée; elle est toujours présumée, n'est-ce pas?

« — Admirable, parfaitement bien dit, très solidement raisonné, mon cher monsieur Benoni. Il est aisé de voir que vous avez du sang d'avocat dans les veines, et je suis tout joyeux de voir les progrès que vous faites. Seulement, dans votre affaire, mon cher monsieur, soyez assez bon pour remarquer que le tribunal a prononcé son jugement, et que par conséquent il existe ce que nous appelons *res judicata*. Hi! hi! hi!

« — Mais si le tribunal a condamné sans entendre l'accusé?

« — Cela dépend, mon cher monsieur, de la nature exceptionnelle du tribunal. La commission de l'instruction publique est une sorte de magistrature paternelle qui est présumée ne jamais prévariquer,... et contre les décisions de laquelle il n'y a pas d'appel, ajouta M. Merlini — cette fois avec une grimace.

« — Soit, repris-je, mais la commission d'instruction publique, une fois mieux informée, ne peut-elle pas annuler ses propres décisions?

« — Pour qu'une telle chose arrive, il faut qu'il y ait des motifs sérieux, très sérieux. Maintenant soyons francs, vous m'intéressez, et je désire vous être utile. Pour obtenir l'indulgence de la commission, il faut la mériter, et il n'y a qu'un moyen pour cela : c'est de me dire ici, tout à fait entre nous, en toute confiance, comme en confession, les noms des auteurs du désordre de dimanche dernier.

« — Dénoncer mes camarades! dis-je en tressaillant. Quand bien même je saurais ce que vous me demandez, et je ne le sais pas, rien ne pourrait m'engager à me rendre coupable d'une action aussi vile.

« M. Merlini cessa alors de faire patte de velours, et montra ses griffes. — Vous les connaissez, dit-il, et vous êtes l'un d'eux. Et quand bien même cela ne serait pas, les détestables paroles que vous venez de prononcer font de vous moralement leur complice. Allez, monsieur, vous recevez ce que vous méritez. »

Proscrit temporairement de l'université, à quoi le jeune Lorenzo pouvait-il passer son temps? Comment satisfaire à cette exubérante activité de la jeunesse, lorsqu'on est ni chargé d'une tâche régulière, ni amoureux, ni très lancé dans le monde des vanités et de la mode, sinon en s'occupant des affaires du genre humain, en cherchant à mettre ses rêves en pratique? La plupart des folies des jeunes gens proviennent du grand nombre d'heures qu'ils ont à dépenser, et de la nécessité où ils sont de les remplir tant bien que mal. La jeunesse, c'est le travail de Sisyphe roulant éternellement son rocher qui retombe sans cesse, c'est le tonneau des Danaïdes éternellement rempli et éternellement vide : doux supplice, ardent martyre dans lequel s'usent les forces de l'âme et du cœur, qui livre à la vie sérieuse des hommes qui ne sont plus que l'ombre et la moitié d'eux-mêmes, période fatale que la nature, jalouse, dirait-on, de la

noblesse, du courage et du génie auquel pourrait parvenir le genre humain, a voulu placer à l'entrée de la vie active pour user ces forces étonnantes et éteindre ce feu généreux qui pourraient réaliser des prodiges d'héroïsme et d'amour! C'est là que se perdent inutilement des trésors d'énergie, que vont littéralement au néant les semences de tant de vertus; c'est là que se contractent les habitudes et les vices qui dépareront la vie entière : heureux encore si ces fautes et ces orages ne brisent pas la vie sur sa tige dès le début! Oh! si l'on pouvait sauter à pieds joints cette période terrible, le monde serait deux fois plus beau, plus riche, mieux ordonné qu'il ne l'est. Le pauvre Lorenzo en fit l'expérience. Dans les loisirs forcés que lui avait faits l'université, il se nourrit de songes politiques et rêva d'indépendance nationale. Autour de Lorenzo se groupait tout un petit cénacle d'amis aussi jeunes, aussi ardens et aussi oisifs que lui : son frère César Benoni, cœur tout aussi dévoué, mais imagination moins romanesque, esprit plus pratique et plus terre-à-terre; Sforza, caractère énergique, âme de stoïcien, sobre, frugal, pauvre et supportant légèrement la pauvreté; le prince d'Urbino, chevaleresque et sûr ami, esprit lourd, mais remplaçant la finesse par le dévouement; enfin, avant tous les autres, Fantasio, le mystique rêveur, le remuant, le ténébreux Fantasio, ou autrement dit Mazzini en personne.

Lorenzo nous donne un portrait de ce bizarre et célèbre révolutionnaire dans sa jeunesse, avant la prison et les longs exils, avant les malheurs et les fautes, au moment où le rôle de conspirateur est charmant comme la jeunesse, au printemps de la révolution italienne, à l'époque de la floraison première des sociétés secrètes :

« Fantasio était mon ami d'un an. Il avait une belle tête, un front large et proéminent, des yeux noirs comme le jais, qui par momens lançaient des éclairs. Son teint était olive pâle, et ses traits, remarquablement frappans d'ailleurs, étaient comme enchâssés dans une forêt de cheveux noirs et flottans qu'il portait ordinairement longs. L'expression de sa physionomie, qui était grave et presque sévère, était tempérée par un sourire d'une grande douceur mêlée d'une certaine finesse qui trahissait une riche veine comique. Il parlait bien et abondamment, et lorsqu'il s'échauffait, il y avait dans ses yeux, ses gestes, sa voix et dans toute sa personne une puissance de fascination tout à fait irrésistible. Sa vie était une vie de solitude et d'étude; les amusemens habituels aux jeunes gens de son âge n'avaient pas d'attrait pour lui. Sa bibliothèque, son cigare, son café, quelques promenades, mais rarement pendant le jour, plus fréquemment dans la soirée et au clair de lune et toujours dans des lieux solitaires, étaient ses seuls plaisirs. Ses mœurs étaient irréprochables, sa conversation était toujours chaste. Si quelqu'un des jeunes compagnons qui l'entouraient se permettait par hasard quelque plaisanterie égrillarde ou quelque expression à double sens, Fantasio y mettait fin immédiatement par quelque parole qui ne manquait jamais son effet.

Telle était l'influence que lui donnaient la pureté de sa vie et son incontestable supériorité.

« Fantasio était très versé dans la connaissance de l'histoire et de la littéture non-seulement de son pays, mais des pays étrangers. Shakspeare, Byron, Goethe, Schiller, lui étaient aussi familiers que Dante et Alfieri. D'un corps frêle et maigre, il avait une infatigable activité d'esprit; il écrivait beaucoup et bien à la fois en vers et en prose, et il y avait à peine un genre qu'il n'eût pas essayé, essais historiques, critique littéraire, tragédies, etc. Amant passionné de la liberté sous toutes les formes, un indomptable esprit de révolte contre tous les genres de tyrannie et d'oppression respirait dans son âme ardente. Bon, sensible, généreux, il ne refusait jamais ses conseils ni ses services, et sa bibliothèque bien fournie, comme sa bourse bien pourvue, était toujours à la disposition de ses amis. Peut-être aimait-il trop à déployer l'éclat de ses talens de discussion aux dépens du bon sens, en soutenant par momens d'étranges paradoxes; peut être y avait-il une légère affectation dans son invariable costume noir, et son horreur pour les cols de chemise apparens était certainement quelque peu exagérée; mais tout compte fait, c'était un noble jeune homme. »

Je ne doute pas que le portrait n'ait été ressemblant à cette époque, et quelques-unes des qualités que Lorenzo prête à Mazzini peuvent très bien expliquer certains actes de sa vie ultérieure. Qui n'a connu quelqu'un de ces jeunes gens prématurément sérieux et qui ont peine à porter la gravité de leurs pensées, dont la nature morale est trop forte pour leur tempérament, et dont les aspirations sont un poids trop lourd pour leur caractère? Tel a été, je le crois du moins, le malheur de M. Mazzini; il semble qu'il y ait eu une disproportion marquée entre ses ambitions et ses forces, entre le but qu'il s'assignait et les moyens que sa nature pouvait lui fournir. Tout le monde a vu le portrait de ce révolutionnaire célèbre : une belle et intelligente figure, rêveuse et (contradiction frappante!) spirituelle en même temps, un air d'exaltation mêlé à beaucoup de ruse, peu de force et de solidité dans les traits! Sur l'ensemble général de la physionomie court un rayon d'élévation morale, vague et inquiète, semblable à une mince couche d'huile répandue sur un vase d'eau. Deux réflexions vous saisissent en contemplant cette figure : c'est d'abord l'absence complète de solidité qu'elle révèle, et puis une certaine contradiction dans les diverses expressions qu'on peut y lire. On dirait qu'un masque rêveur, exalté à la moderne, à l'allemande ou à l'anglaise, a été placé sur le véritable visage, qui se laisse apercevoir par les trous du masque, visage spirituel, fin, mobile, tout italien. Lorenzo nous apprend que Mazzini possédait une riche veine comique. Qui s'en serait jamais douté en lisant ses proclamations et ses opuscules politiques? — Encore cette vieille tragédie d'une nature primitivement bien douée et qui s'est faussée par trop d'ambition et

de surexcitation artificielle, en se proposant un but trop lointain, ou en se chargeant de porter un fardeau trop pesant! — La fascination que Mazzini exerçait sur ses amis explique très bien et le dévouement avec lequel ils l'ont suivi dans toutes ses entreprises, et l'implacable étourderie avec laquelle il les a compromis ou sacrifiés. Les vertus de sa vie privée lui méritaient-elles la confiance qui l'accompagnait dans la vie publique? Il y a quelquefois une sorte de prestige moral dont abusent aux dépens de leurs amis et de leurs concitoyens des hommes parfaitement honnêtes et vertueux d'ailleurs. On croit à leurs opinions politiques et on ne songe pas à les discuter, parce que leur vie est irréprochable; certes l'histoire de Mazzini contient plus d'un fait de ce genre-là.

Instruit comme il l'était, actif, plein d'éloquence et de fougue en tous sens, il aurait pu, en restreignant ses ambitions, rendre de grands services à son pays comme publiciste, critique, défenseur des idées modernes. Il était fait pour être un initiateur. La guerre des classiques et des romantiques était alors dans tout son éclat; il avait pris hardiment parti pour les derniers. Il avait défendu Manzoni et Rossini contre leurs détracteurs dans une série d'articles publiés par un journal florentin dévoué aux idées romantiques. Déjà cependant il roulait dans sa tête le plan fatal qui devait occuper toute sa vie. La révolution grecque avait éclaté et attirait les regards de l'Europe entière. Dans cette lutte héroïque et glorieuse, quoi qu'on en puisse dire aujourd'hui (des résultats désastreux n'empêchent jamais un acte héroïque d'être héroïque), Mazzini était surtout frappé d'un fait, — le rôle important qu'avait joué la société secrète connue sous le nom d'*Hétairie*. « Ne sommes-nous pas, disait-il souvent, vingt-quatre millions d'hommes? Sommes-nous moins intelligens, moins braves que les Grecs? Lisez l'histoire de notre temps, et vous verrez de quoi sont capables les Italiens, lorsqu'ils sont bien dirigés et bien commandés; vous verrez les prodiges de valeur qui ont été accomplis par nos légions italiennes en Espagne, en Russie, partout. Le joug étranger qui pèse sur nous est-il moins lourd, moins dégradant que celui qui écrasait les Grecs? Le supportons-nous avec plus de patience? Qu'est-ce qui nous manque donc pour accomplir ce que les Grecs ont accompli? Rien, si ce n'est de nous entendre les uns les autres. Nous manquons d'une hétairie, voilà tout. » Cette idée favorite d'une grande société secrète faisait souvent le sujet des conversations de Fantasio avec ses jeunes amis, qu'il n'avait pas de peine à convaincre. Dès cette époque, il avait conçu le plan de ce qui fut plus tard *la Jeune-Italie*. Il l'avait rédigé et proposé à la facile approbation de ses compagnons. Il ne voulait pas restreindre son *hétairie* à Gênes et au Piémont seulement, et il fit un

voyage à Florence, où il avait parmi les jeunes libéraux un grand nombre de connaissances, pour les gagner à son projet et étendre son plan à la Toscane; mais il y avait déjà là une société secrète, les libéraux toscans avaient reçu récemment des ouvertures des *carbonari* de Bologne, et alors à quoi bon une nouvelle société?

Le carbonarisme, fondé d'abord dans le royaume de Naples contre l'occupation française, encouragé par le roi Ferdinand en personne, n'avait pas tardé à devenir formidable aux souverains italiens eux-mêmes. Il était alors dans toute sa floraison, non-seulement en Italie, mais dans toute l'Europe. C'était le carbonarisme qui avait soulevé les révolutions de 1821. Le pape Pie VII l'avait excommunié, le roi Ferdinand l'avait persécuté après l'avoir encouragé. « Toutes ces rigueurs, dit Lorenzo, avaient accru la fascination qu'exerçait cette secte, au lieu de la diminuer. Une atmosphère de sombre poésie entourait ces êtres étranges que l'imagination populaire se figurait tenant leurs séances dans les bois et les cavernes à l'heure de minuit, et continuant leur œuvre mystérieuse sans s'inquiéter en rien des foudres du Vatican ou de la perspective de l'échafaud. » Fantasio dut donc se contenter pour le moment de s'affilier à cette toute-puissante société. Il multiplia les voyages et les correspondances. Il essaya d'aller à Bologne sous prétexte de comparer et d'examiner quelques manuscrits très rares de *la Divine Comédie,* en réalité pour se concerter avec les chefs de la *vente* de cette ville; mais le gouvernement lui refusa un passeport. Cependant l'œuvre secrète n'en marchait pas moins rapidement. Deux émissaires toscans s'étaient rendus auprès de Fantasio. Lorenzo, qui les contemplait avec la curiosité passionnée d'un sauvage et d'un enfant, décrit ainsi les impressions qu'il éprouvait à leur aspect.

« Les deux émissaires avaient un message spécial pour la vente suprême de Paris. Paris! l'inconnu! l'infini! la vente suprême! un je ne sais quoi couronné de nuages porteurs de la foudre! On chuchotait des noms, des noms que je n'avais jamais entendu prononcer, que depuis ma première enfance je n'avais jamais rencontrés dans mes lectures sans un frisson d'admiration respectueuse, des noms qui dans ma pensée représentaient des demi-dieux, Lafayette, Lamarque, Foy! Mon cœur se gonflait, ma tête se troublait, un désir passionné d'accomplir quelque chose de grand s'emparait de moi. Combien ces jeunes gens étaient heureux! comme je les admirais! comme je les enviais! deux beaux, nobles, sincères jeunes hommes s'il y en eut jamais, croyant fermement à chacune des paroles qu'ils prononçaient, et prêts à verser leur sang pour témoigner de la vérité de ces paroles! Ce n'est que d'hier encore que tombait l'un d'entre eux en combattant les Autrichiens dans un faubourg de Bologne. Honneur à toi, brave Marliani! »

Les souhaits de Lorenzo seront bientôt accomplis : lui aussi sera *carbonaro*. Depuis quelque temps il a surpris entre Fantasio et son frère César des conversations mystérieuses qui cessent à son approche. On semble le redouter et se défier de lui. Enfin le secret lui est révélé. « Ayez un peu de patience, lui dit Fantasio; votre âge soulève encore quelques difficultés, mais tout sera bientôt terminé.» En effet, quelques mois après, Lorenzo était initié à la société secrète. La scène de l'initiation est curieuse et a un caractère tout italien; elle commence dans un bal masqué et se termine dans l'appartement somptueux d'un riche gentilhomme.

« La foule était grande dans les salles du Ridotto, et le bal extrêmement animé. Il pleuvait et faisait froid dehors : excellente raison pour se réunir dans cette salle agréable, si comfortablement chaude! Tout avait un aspect si brillant! tous paraissaient si heureux et si gais! Les masques étaient nombreux, les travestissemens étaient généralement de bon goût, et quelques-uns étaient splendides. Il n'était que onze heures et demie; j'avais encore une demi-heure pour faire un tour dans la salle du bal; je me mêlai donc au flot joyeux qui allait et venait et se pressait à travers la longue suite des appartemens. On dansait dans deux ou trois endroits différens, et je ne pus m'empêcher de sourire en passant auprès des danseurs au souvenir de mon infortuné début dans la gaie science de Terpsichore longtemps auparavant. Un feu croisé de saluts, de bouquets, de plaisanteries, de calembours et d'espiégleries, autorisés par la circonstance, partaient de tous côtés autour de moi comme des pétards.

« Un groupe compacte obstrue le chemin : qu'est-ce là? C'est une servante, vrai type génois, avec son spencer en velours, son *mezzaro* national et ses jupons courts, dialoguant avec un *gianduja*, type piémontais : le gouvernement et l'opposition face à face! —Deux écus par mois, crie la servante, deux écus pour une fille comme moi! Allez au diable, allez, impertinent animal. (Rires des assistans.) Ils sont tous les mêmes, ces mangeurs de *polenta*. Ils viennent affamés et sans le sou, et ils s'engraissent de notre chair. » La majorité de l'assemblée, qui appartient à l'opposition, applaudit cette délicate allusion à un plat favori des Piémontais et à leur pauvreté proverbiale.

« Plus loin, une nourrice en favoris noirs, portant dans ses bras une poupée de bois, persifle un Adonis suranné qu'elle a poussé dans un coin. Cette nourrice, à ce que m'apprennent mes voisins, porte la terreur partout où elle passe. Elle sait les secrets de tout le monde. En vain le pauvre homme, que la plaisanterie ne réjouit pas, fait des efforts désespérés pour s'échapper. Son persécuteur sans merci le suit de près et insiste pour avoir l'adresse de la boutique où il a acheté sa perruque de chanvre. Le Lovelace suranné se met sérieusement en colère, ce qui est contre les règles, et la joie des assistans n'en est que plus grande; mais minuit sonne, et il est temps d'aller rejoindre César.

« Il n'était pas encore dans la salle du rendez-vous; je m'assis donc, et je regardais la foule bigarrée qui passait devant moi. De temps à autre, un

masque m'appelait par mon nom ou dirigeait son doigt vers moi d'une manière menaçante. Deux dominos noirs s'arrêtèrent sur le seuil et regardèrent comme s'ils cherchaient quelqu'un, puis ils se dirigèrent vers moi. Le plus grand des deux m'appela par mon nom : — Que faites-vous là tout seul?

— Je contemple des fous, comme vous voyez.

— Vous attendez quelqu'un? glapit le petit domino, habillé en femme, mais qui était un homme évidemment.

— Précisément, j'attends quelqu'un.

— Une dame, je parie! continua le petit domino.

— Une dame à favoris noirs en tout cas, répondis-je.

— Une très belle dame; je la connais, ajouta le grand domino.

— Si vous la connaissez, vous en savez plus long que moi.

— Je sais son nom et je vous le dirai tout bas. — Le domino s'arrêta et laissa tomber ces mots dans mon oreille : *L'heure a sonné.*

« Je tressaillis comme frappé d'une secousse électrique, et je dis en me levant : — Enfin! je suis prêt.

— Alors, suivez-nous.

« Ils traversèrent les salles encombrées, et me précédèrent sur les escaliers, puis dans la rue. Je les suivais de très près; enfin nous entrâmes dans une allée obscure, où mes guides s'arrêtèrent. — Je vous demande pardon, dit le plus grand, mais il est indispensable que nous vous bandions les yeux. — Je fis un signe de tête affirmatif, et un mouchoir fut noué autour de mes yeux. Il faisait froid, humide, et nous étions tous enveloppés dans nos manteaux. Mes compagnons me prirent chacun par un bras, et nous marchâmes ainsi en parfait silence, tournant à droite, à gauche, et quelquefois, à ce qu'il me semblait, retournant en arrière. Deux autres personnes, autant que j'en pouvais juger par le bruit des pas, nous suivaient de près. Enfin nous nous arrêtâmes. Je n'avais pas la moindre idée de l'endroit où nous pouvions être. J'entendis une clé tourner dans une serrure, nous entrâmes et montâmes deux étages; on ouvrit une porte, on traversa un corridor : nous avions enfin atteint notre destination.

« On me débanda les yeux, et je me trouvai dans une vaste chambre plutôt richement qu'élégamment meublée. Un grand feu brûlait dans une énorme cheminée, et une lampe pesante recouverte d'un globe d'albâtre répandait une douce et tendre lumière autour de l'appartement. Le plancher était recouvert d'un épais tapis d'un rouge sombre; une large draperie en damas à fleurs de même couleur tombait en plis splendides à l'extrémité de la chambre, et cachait probablement une alcôve. Nous étions cinq dans cette pièce, — les deux personnes qui m'avaient amené, deux autres également enveloppées dans des dominos noirs, probablement celles qui nous avaient suivis, et moi. Le grand domino noir, qui paraissait être le chef, et que j'appellerai désormais le président, s'assit dans un fauteuil; les deux derniers s'assirent à ses côtés, et le domino habillé en femme devant lui. Le président m'ordonna de m'avancer, ce que je fis; je me tins debout, regardant les quatre hommes et en face de l'alcôve. Après un court moment de silence, une sorte d'examen commença. Ce fut le grand domino qui parla en me tutoyant.

« Quels étaient mes noms de famille et de baptême et mon âge? Je les donnai. — Savais-je pourquoi j'étais dans ce lieu? Je croyais le savoir. — Persistais-je dans mon intention d'entrer dans la *Société des bons Cousins?* J'y persistais de tout mon cœur. — M'étais-je formé une idée nette des terribles devoirs que je m'imposais? Je savais qu'aussitôt que j'aurais prêté ce serment solennel, mon bras, mon intelligence, ma vie, mon être enfin, ne m'appartiendraient plus, mais appartiendraient à l'ordre. — Étais-je prêt à mourir mille fois plutôt que de révéler les secrets de l'ordre? étais-je prêt à obéir aveuglément et à abdiquer ma volonté devant la volonté des supérieurs de l'ordre? Incontestablement je l'étais. Si l'on m'eût dit d'ouvrir la fenêtre et de me précipiter la tête la première, je n'aurais pas hésité. — Pendant que ces mots sortaient chauds comme la lave du fond de mon âme, je vis ou plutôt il me sembla voir les rideaux de l'alcôve se remuer doucement. Était-ce une illusion, ou bien quelqu'un était-il caché derrière? Je ne m'inquiétai pas longtemps de cette circonstance, car que signifiait un mystère de plus ou de moins dans ce grand mystère?

« L'examen terminé, le président me fit agenouiller et prononça la formule du serment d'une voix haute et distincte, en appuyant avec force sur les phrases les plus significatives. Cela fait, il ajouta : « Prenez une chaise, et asseyez-vous; vous le pouvez maintenant que vous êtes un des nôtres. » J'obéis; on me choisit un nom d'adoption, et on me fit connaître quelques mots, quelques signes mystérieux par lesquels je pourrais me faire reconnaître de mes frères, mais avec l'injonction expresse de ne les employer qu'en cas de nécessité, etc. »

Être *carbonaro,* pour Lorenzo cela représentait toute une existence de dévouement, de périls, de combats, dont tout ardent jeune homme est friand, si nous pouvons nous servir de cette expression. Il était déjà affilié depuis plusieurs mois, il s'attendait à avoir à renverser sous peu de jours un gouvernement, et il ne voyait arriver aucun ordre. Lorenzo commençait à penser qu'il avait été mystifié, et il avait fait part de ses craintes à Fantasio, lorsqu'un matin ce dernier vint le trouver. — Eh bien! que vous avais-je dit, incrédule? J'ai un ordre pour vous. — Un ordre! A ce mot, je relevai la tête comme un cheval de guerre au son de la trompette. — Oui, un ordre; nous sommes tous convoqués pour ce soir au pont de Carignano. — Ils s'y rendent, et trouvent au rendez-vous une quinzaine de personnes, toutes revêtues de longs manteaux. Minuit sonne. Alors, avec le premier coup de l'horloge, un grand fantôme, jusqu'alors caché dans un coin et tout semblable à un spectre qui sort de terre, parut et prononça d'une voix creuse les mots suivans : « Priez pour l'âme de X..., de Cadix, condamné à mort par la haute vente pour parjure et trahison de l'ordre; avant que minuit ait achevé de sonner, il aura cessé de vivre. » L'horloge sonnait lentement; l'écho du dernier coup s'élevait encore lorsque la voix ajouta : « Dispersez-vous. » Et chaque groupe se retira.

Cette scène mélodramatique mécontenta fort Lorenzo, qui vit très bien que tout cela n'était qu'un mensonge fait pour intimider des esprits puérils. « Ainsi donc les émotions de cette journée, ce mystère, cet ordre de se tenir armé, tout cela n'avait pour but que de nous faire assister à un misérable *truc* de théâtre. C'était trop mauvais! » Nous sommes de l'avis de Lorenzo, mais nous ferons à sa place deux observations : la première, c'est qu'il est évidemment fort difficile de faire quelque chose d'une armée de conspirateurs lorsqu'on n'a rien à entreprendre, de même qu'il est difficile de faire quelque chose d'une armée de soldats lorsqu'on n'est pas en guerre. Dans le premier cas, on satisfait par des scènes mélodramatiques aux besoins d'imagination dont tout conspirateur doit être travaillé, comme dans le second cas on amuse par des revues l'oisiveté des troupes. La seconde observation, c'est qu'en effet tout cela est bien vide et bien puéril. Est-ce que quelques actes de courage accomplis en plein soleil n'auraient pas mieux valu que tous ces mystères? Et le plus petit acte de vertu, la résistance la plus modérée à l'arbitraire, l'exemple de la justice et de l'énergie individuelle donné publiquement n'auraient-ils pas été mille fois plus féconds en résultats que toutes ces momeries ténébreuses et théâtrales? Il y a un certain courage dans la vie du conspirateur, mais c'est un courage secondaire que celui qui a besoin d'être entretenu par des moyens qui ressemblent à des excitans et à des boissons enivrantes.

III. — LILLA.

Cependant les pensées de politique et de conspiration n'occupaient pas seules l'âme de Lorenzo. Depuis longtemps, des ombres traversaient son imagination, ombres vagues, à vrai dire, mais qui avaient toutes un incontestable caractère féminin. Ses pensées ne demandaient pas mieux que de se fixer sur un objet précis; il faisait à l'occasion différentes remarques, et entre autres que Santina, la fille du propriétaire chez qui il logeait, avait des yeux noirs pleins de flammes, qui la faisaient singulièrement ressembler à une bohémienne. Un matin, Santina entre dans sa chambre et lui remet une lettre toute mignonne et parfumée, portant pour sceau un Amour le doigt sur les lèvres, avec le mot *discrétion*. — Une lettre d'une dame! dit Santina en la remettant. Elle était d'une dame effectivement, et contenait ces douces et caressantes paroles, pleines de promesses et d'espérances : « Je connais votre secret, je sais à quelle noble tâche vous vous êtes dévoué. Les âmes comme la vôtre n'ont pas besoin d'encouragement; mais vous ne serez peut-être pas fâché d'apprendre qu'une amie s'intéresse à vous et vous accompagne de tous ses vœux. Si cette nou-

velle vous est agréable, soyez aujourd'hui à l'Acquasola entre quatre et six heures de l'après-midi, et portez un camélia blanc à votre boutonnière. Pas un mot de tout ceci. Vous ne me connaissez pas, mais vous me connaîtrez en temps et lieu, si vous êtes discret. En attendant, pensez quelquefois à celle qui pense souvent à vous. » On peut imaginer sans peine les émotions qui remplirent cette journée, les ardeurs, les désirs curieux, l'activité sans but, l'agitation sanguine, toutes les sensations pénétrantes et énervantes de plaisir inquiet et de fiévreux bonheur dont l'énumération serait trop longue. Jamais le soleil n'avait été si beau que ce jour-là, jamais la nature n'avait été aussi éclatante, jamais les soucis et les besoins de la vie matérielle n'avaient été aussi légers, jamais les hommes n'avaient été des ombres plus muettes.

« On était dans les premiers jours d'avril. L'air était si clair, la verdure si fraîche, le soleil si brillant! Hier encore, tout paraissait froid et sentait l'hiver. Quel merveilleux changement! — Oh! salut à toi, douce nature; jamais je ne t'ai tant admirée, jamais je ne t'ai sentie avec autant d'intensité qu'à ce moment. Es-tu réellement plus belle que de coutume, ou est-ce la joie que je porte dans mon cœur qui jette sur toi ces couleurs si belles? — Un sentiment de tendresse infinie inondait tout mon être; j'aimais jusqu'aux vaches qui paissaient tranquillement aux rayons du soleil. Une vieille femme s'approcha de moi et me demanda la charité. Son mari était malade à l'hôpital, et elle était misérable. Ce dernier mot résonna à mes oreilles comme une note discordante et presque comme un reproche. Quelqu'un pouvait-il être malheureux dans un jour pareil? — Venez ici, ma bonne femme. — Et je lui donnai toute la petite monnaie que je possédais. Si j'avais été riche, elle aurait eu au moins du pain pour toute sa vie. Je l'aurais fait, et je le lui dis. Elle me regarda d'un air moitié reconnaissant, moitié étonné. — C'est un beau jour, n'est-ce pas, ma bonne dame? — Un beau temps pour les semailles, s'il continue encore un peu! répondit-elle avec un signe de tête dubitatif. — S'il continue! Pourquoi donc ne continuerait-il pas? Ces vieillards seront-ils donc éternellement des oiseaux de mauvais augure? »

Les jours se passent, les billets anonymes se succèdent, la déesse reste toujours invisible. Enfin le voile se déchire, le rendez-vous devient sérieux, et Lorenzo s'achemine au lieu fixé. Avec quels tressaillemens et quels battemens de cœur! Oh! comme il lui semble que la journée est longue! et lorsque l'heure désignée s'approche, comme il lui semble que le temps s'enfuit vite au contraire! Il en est presque à désirer que le rendez-vous soit manqué. Peut-être n'aura-t-elle pu venir! Mais non, un pas encore, et il est à ses côtés. « Qui parla le premier, ce qui fut dit, comment je me trouvais à côté d'elle, de tout cela je n'ai pas le moindre souvenir. » Le temps s'écoule, elle est partie, et il est toujours là, plongé dans l'extase. « Les étoiles brillaient, les rossignols chantaient doucement, des

milliers de mouches lumineuses étincelaient dans l'air, qui semblait imprégné d'amour. C'était comme un conte de fée. Je restai longtemps aspirant le bonheur par chaque pore et baisant le bouquet de roses qu'elle m'avait laissé. Lorsque je rentrai à la maison, ma mère fut frappée de mon air de bonheur. — Comme vous êtes beau ce soir, mon chéri ! me dit-elle en me passant la main dans les cheveux; je ne vous ai jamais vu autant à votre avantage. — Je me sens si heureux ! répondis-je en l'embrassant, la rougeur au front. — Dieu te bénisse, mon cher fils ! répondit-elle. — J'allai me coucher, me répétant ces incomparables vers de Pétrarque :

Chiare, fresche, dolci acque,

en substituant le nom de Lilla à celui de Laure, et je sommeillai toute la nuit sans me réveiller. »

Mais le plus doux bonheur a son amertume, et Lilla n'était pas femme à ménager l'amertume. C'était un de ces caractères féminins par excellence, faits pour dérouter à chaque instant, et qui demanderaient une analyse de tous les momens, une scrupuleuse surveillance de soi-même, dont la passion n'est pas capable. Le bonheur avec elle ne serait durable que si le rayon sous lequel elle a vu Lorenzo pour la première fois pouvait l'entourer d'une éternelle auréole; mais les rayons sont fugitifs, et fugitifs aussi les sentimens de Lilla. Frappée de tout ce qui brille, elle a aimé Lorenzo comme elle aurait aimé un beau soleil, un beau costume, un beau cheval. Lorsqu'elle le vit pour la première fois, c'était le jour de la réception de Lorenzo comme carbonaro; la réception avait eu lieu dans l'appartement de son frère, et Lilla se trouvait par hasard cachée derrière les rideaux de l'alcôve. Les yeux de Lorenzo brillaient ce soir-là d'un éclat si héroïque, si exalté, si romanesque, que Lilla en conserva bon souvenir. Au fond, Lilla n'est qu'une jeune et belle sauvage; elle n'a aucunement ce qu'on nomme le sens moral, non par dépravation, mais par ignorance absolue : elle ne sait ce que c'est, et sa nature ne lui dit rien à cet égard. Obéissant en toute chose à son caprice et à sa passion du moment, elle est par conséquent, comme toutes les femmes de son caractère, capable de méchanceté sans être instinctivement méchante, et cependant, malgré tous ces défauts vains et puérils, qui ne peuvent manquer de frapper presque immédiatement, Lilla est dangereuse précisément à cause de ces défauts mêmes. Sa légèreté, ses caprices ne sont point des charmes, mais sont des stimulans funestes, qui aiguillonnent, excitent et tiennent en haleine l'amour tout en le lassant. C'est une de ces femmes dont on se sépare dix fois et vers lesquelles on revient autant de fois, car la vanité a de singuliers accommodemens, et l'orgueil blessé est un mauvais

conseiller. La facilité qu'on a de se venger de ces natures qui offrent tant de prise, le plaisir de les fouler aux pieds sans qu'elles puissent se défendre, le regret qu'on éprouve ensuite de ces quasi-lâchetés, la crainte d'avoir été trop dur, prolongent outre mesure ces orageuses passions, qui ne finissent jamais chez les hommes vulgaires, qui flétrissent et empoisonnent leur vie, et dont les natures élevées elles-mêmes ne se délivrent qu'avec peine et après de longs combats. Lorenzo eut à faire toutes ces expériences.

Telle était donc Lilla, jeune femme de vingt ans à peine, fille d'un noble génois et d'une actrice, veuve du marquis d'Anfo et sœur du comte Alberto, ce même domino qui avait présidé la séance nocturne où Lorenzo fut reçu carbonaro. Enfant gâté de son père, jamais ses caprices n'avaient été contrariés, et à dix-sept ans elle s'était mariée par amour avec un des dandies les plus renommés de Rome, élégant cavalier qui, ayant épousé Lilla plutôt pour refaire sa fortune dilapidée que par une inclination bien marquée pour elle, eut la galanterie de se briser le cou trois mois après son mariage. Gracieuse, coquette, spirituelle, volontaire, au fond Lilla n'aimait guère que la vanité, tout ce qui brille un moment, et tout ce qui donne un succès d'un moment. Elle aimait, par exemple, les couleurs voyantes, qui attirent invinciblement l'œil; elle avouait avec naïveté qu'elle pouvait se consoler de l'absence de celui qu'elle aimait toutes les fois qu'elle produisait un effet et qu'elle obtenait un succès d'admiration. Boudeuse, querelleuse, changeante, gracieux Protée féminin, il ne fallait jamais la prendre au mot, ni compter sur la force de son affection, lorsque sa vanité pouvait être blessée. On ne devait attendre d'elle ni indulgence, ni pitié pour les plus légères fautes vénielles contre l'élégance et le bon goût. Un jour, le pauvre Lorenzo est saisi d'une sorte de petite-vérole qui le défigure momentanément. Il écrit à Lilla en lui annonçant son départ prochain pour les bains de mer, et s'excuse de ne pouvoir se présenter auprès d'elle avec la ridicule figure que lui avait faite sa maladie. Lilla se fâche et lui ordonne de venir dès le lendemain, s'il veut expier sa faute et obtenir son pardon. Pouvait-il supposer que son affection pût être influencée par un tel accident? « Je fus assez faible pour céder. Lilla fut choquée à ma vue, et ne put s'empêcher de le laisser voir. Je le remarquai, et j'en fus piqué. Notre entrevue fut froide et courte. Nous nous sentions tous deux mal à l'aise, et lorsque nous nous séparâmes, il y avait un nuage entre nous. Pauvre Lilla! ce n'était pas sa faute, mais la mienne. Les hommes doivent faire très attention à ne pas choquer ce sentiment d'élégance et de beauté qui est inné chez les femmes, et qui n'est jamais blessé avec impunité. Ma figure était rouge et gonflée, et une grande partie de ma chevelure, ma seule beauté,

avait été coupée par ordre du médecin. En réalité, j'étais assez laid pour effrayer un quadrupède ! Quelle merveille que Lilla m'ait trouvé tel! »

Brouilles et raccommodemens occupèrent ainsi plusieurs mois, mais enfin l'orage éclata. Parmi les connaissances de Lorenzo et de ses amis se trouvait un certain Beltoni, fat d'insupportable belle humeur, élégant de mauvais goût, très satisfait de lui-même et le faisant entendre à autrui. Un jour, Lorenzo, caché derrière un rideau, surprend toute une conversation dans laquelle Beltoni se vante de ses aventures amoureuses. La malheureuse femme qui fait le sujet de la conversation n'est autre que Lilla elle-même. Lorenzo passe toute la nuit à rassembler les lettres qu'il a reçues d'elle et à écrire la lettre de séparation, tâche difficile et qu'il faut recommencer plus d'une fois. — C'est trop dur ! c'est trop indulgent ! c'est trop froid ! — La lutte finit par une défaite. Après tout, ce Beltoni est un fat, toute cette histoire est peut-être une pure invention de sa part. Lorenzo a une entrevue avec Lilla. Comment, elle, aimer cet homme ! quelle odieuse histoire! Elle a été coupable par légèreté peut-être, Beltoni l'amusait, il contait de si plaisantes histoires, mais voilà tout. La tempête éclate avec son habituel accompagnement de pleurs, de sanglots, d'évanouissemens. Lorenzo cède encore et s'en retourne calmé, mais refroidi. Les relations continuent. Cependant un jour de fête populaire Lorenzo aperçoit à un balcon la tête de Lilla penchée près de celle de Beltoni. Le paquet de lettres scellées depuis plus d'un mois est envoyé immédiatement, et les billets d'explication et d'excuse de Lilla sont rigoureusement refusés. Le silence se fait pendant quelques mois autour de Lorenzo. Enfin Lilla apparaît subitement un matin à la campagne, dans un lieu écarté dont Lorenzo avait fait sa retraite favorite, et alors a lieu la scène définitive et violente, inévitable et nécessaire dénouement.

« — Vous voilà enfin, dit-elle. Je suis à vous chercher et à vous attendre depuis deux heures.

« J'étais tellement étonné et stupéfait, que je ne pus trouver un mot à répondre.

« — Vous vous attendiez peu, poursuivit-elle amèrement, à ce qu'un jour je ferais usage de la belle description que vous m'aviez faite de cette vallée et de ce que vous appeliez d'habitude votre oasis dans le désert, pour venir vous y surprendre, assez peu agréablement à ce qu'il me semble.

« — Si vous désiriez me surprendre, vous avez, je le confesse, réussi parfaitement; agréablement, cela ne se peut guère. La démarche que vous venez de faire est si imprudente, si téméraire ! Nous pouvons être vus de tous côtés.

« La lèvre de Lilla se plissa. — Vous craignez que je ne porte atteinte à ma réputation ? Comme vous êtes devenu prudent tout à coup ! Vous l'étiez moins lors de nos rendez-vous quotidiens dans le jardin.

« — Je regrette de vous voir ici, parce que je crains, bien plus parce que

je suis sûr qu'il ne peut résulter rien de bon de cette entrevue. Toutefois je suis tout prêt à écouter ce que vous pouvez avoir à me dire.

« — Vous avez une manière froide et tranquille de dire et de faire des choses amères, qui vous appartient en propre et qui fait bouillir le sang.

« Je vis qu'elle était en train de se mettre en fureur, et je restai silencieux. Il se fit une pause.

. . . . . .

« — Je vous en prie, lui dis-je, ne récriminons pas à l'endroit du passé. Qu'il nous serve plutôt de leçon. Nous avons fait une expérience. Nous n'étions que deux enfans; nous ne nous connaissions pas l'un l'autre, nous nous connaissions peu nous-mêmes. Le temps nous a révélé des différences de sentimens et d'habitudes qui sont tellement incompatibles... Bref l'expérience n'a pas réussi. Il faut nous avouer la vérité: vous ne m'avez jamais aimé.

« — Peut-être! interrompit brusquement Lilla; je ne sais pas... Mais ce que je sais bien, continua-t-elle avec chaleur, c'est que depuis...

« Elle s'arrêta, et changeant subitement de ton : — Nous devons être amis ou ennemis à mort. Choisissez.

« — Mon choix est déjà fait, dis-je en respirant librement; soyons amis, et séparons-nous en paix.

« — Non, non, pas de séparation; soyez encore pour moi ce que vous fûtes autrefois.

« — Cela, je ne le puis pas, et je ne le serai jamais, répondis-je immédiatement.

« — Jamais! dites-vous. Et elle tressaillit de la tête aux pieds comme saisie d'un frisson. Je ne répétai pas le mot, mais je fis un geste qui en voulait dire tout autant.

« — Bien alors! Soyons ennemis et agissons comme tels. Il faut que j'aie votre vie, ou que vous ayez la mienne.

« En parlant ainsi, elle tira de la poche de son amazone deux petits pistolets et m'en offrit un.

« — Bah! ceci est de la folie, répondis-je presqu'en souriant et en prenant le pistolet, que je jetai à terre. Vous pouvez me tuer si cela vous fait plaisir, mais jamais je ne lèverai mon petit doigt contre une femme.

« — Une femme! Comme vous êtes généreux! dit-elle avec dédain; comme les airs de supériorité virile vous vont bien! — Puis éclatant de rage : — Oui, une femme, une femme mortellement offensée qui demande réparation, entendez-vous? Ne vous reste-t-il donc plus une étincelle d'honneur?

« Je demeurai immobile. Je vis qu'elle était sur le point de me frapper avec sa cravache, mais je ne remuai pas.

« — Oh! pourquoi ne suis-je pas un homme? — Elle jeta à terre le pistolet qu'elle tenait.

« — Je voudrais que vous le fussiez, murmurai-je.

« — Le voudriez-vous? répliqua-t-elle. Je prends acte de ce vœu, et vous vous en souviendrez quelque jour. — Puis elle partit.

« Elle n'avait pas fait dix pas, lorsqu'on entendit à peu de distance la voix de Santina qui m'appelait par mon nom. Lilla revint sur ses pas et dit en riant d'une façon maladive : — Ah! c'est votre négresse? Je veux la voir.

« — Vous ne la verrez pas, dis-je.

« — Craignez-vous que je ne la tue?

« — Vous voulez insulter une pauvre fille innocente, qui ne vous a fait aucun mal; voilà ce que je crains et ce que je ne permettrai pas, répondis-je.

« Cependant Lilla persistait et s'efforçait de me repousser. Que pouvais-je faire? Pour prévenir un malheur, je n'avais d'autre moyen que de répondre à Santina que j'y allais et que je désirais qu'elle s'en retournât, tout en retenant les mains de Lilla. Lorsque j'eus vu Santina rentrer à la maison, je laissai Lilla libre, et je lui dis : — Je vous demande pardon de la violence que je vous ai faite. Vous me remercierez un jour de vous avoir empêchée de commettre un acte indigne de vous.

« — Misérable! dit-elle d'une voix rauque, le compte que nous avons à régler ensemble est lourd; mais le jour du règlement viendra, tenez-vous-le pour dit. — Et à ces mots, elle s'en alla. »

Cette scène est belle; elle a du mouvement et de l'originalité, elle est presque excentrique, et par conséquent elle doit être vraie. En général, quel que soit l'arrangement artistique du livre, on sent que M. Ruffini a surtout écrit avec ses souvenirs. C'est là ce qui fait le charme de cet épisode d'amour. La figure de Lilla n'aurait jamais été aussi vivante, si l'auteur n'avait pas écrit de mémoire; elle n'aurait jamais été aussi vivement illogique, aussi follement insensée. Nous recommandons spécialement cet épisode aux romanciers anglais. Lilla est bien un portrait de femme, elle n'est pas entourée de ces nuages métaphysiques qui enveloppent comme des déesses ossianiques toutes les héroïnes du roman contemporain (celles de M. Thackeray exceptées, et encore!). En général d'ailleurs les caractères de femmes dans la littérature anglaise ont toujours été trop tout d'une pièce : ils sont ou trop angéliques, ou trop odieux, ou trop grossiers. Les nuances infinies du caractère féminin manquent pour adoucir et varier cette uniformité.

Lilla tint parole, et sa vengeance faillit être terrible. A quelque temps de là, Lorenzo la rencontre au spectacle, causant et riant avec un jeune officier des gardes du corps, à qui elle le désignait ouvertement. Involontairement les yeux de Lorenzo se portant sur cette loge, son regard rencontra celui du jeune officier, et il lui sembla lire une expression de défi dans la physionomie de ce dernier. A la sortie du spectacle, l'officier l'arrête, et quelle n'est pas sa surprise en reconnaissant le tyran Anastase, la terreur du collége, détrôné par lui naguère! Un duel s'ensuit, et Lorenzo tombe blessé. La rancune de Lilla n'alla pas plus loin, et elle poussa l'indulgence jusqu'à venir, voilée, demander chaque jour de ses nouvelles. Lorenzo ne la revit plus que deux fois, et dans des circonstances encore plus tragiques. Lilla venait alors s'humilier et solliciter son pardon, que Lorenzo, quoiqu'il ne le dise pas ouvertement, fut trop heureux de lui accorder.

IV. — CONSPIRATION ET EXIL.

Jusqu'ici, qu'avait rapporté le carbonarisme à Lorenzo? Peu de chose : tout compte fait, il lui avait donné, grâce à un heureux hasard, une maîtresse, et par suite infiniment d'ennuis, plus un duel où il avait failli perdre la vie. Tous les carbonari n'ont pas eu cette chance, et beaucoup ont été plus maltraités.

Cependant 1830 était arrivé, et l'œuvre souterraine du carbonarisme, triomphante en France, semblait devoir triompher également dans toute l'Europe. Un enthousiasme bizarre, qui ne s'est jamais vu depuis, qui ne s'était jamais vu auparavant, s'était emparé de tous les peuples. Les hommes allaient être rendus à leur vraie nature; toutes les chaînes allaient tomber, et des rois citoyens allaient régir sagement, du haut de leurs trônes vermoulus, les mains liées et un bâillon sur la bouche, des populations ivres de liberté, qui s'abandonneraient sans contrôle, en vertu des droits de l'homme, à tous les excès de la licence. Néanmoins, avant de tomber au rang de rois citoyens, les monarques absolus de l'Europe firent un dernier effort; ils prirent leurs précautions en Italie comme dans le reste de l'Europe, et en Piémont comme dans le reste de l'Italie. Un matin, l'oncle Jean entre haletant dans la chambre de Lorenzo : — Ah bien! de jolies nouvelles! Fantasio est arrêté, plusieurs autres sont arrêtés, peut-être allez-vous l'être aussi. Pourquoi diable vous ai-je empêché de vous faire capucin? — Lorenzo et son frère César courent au domicile de Fantasio. Il était bien absent. Tout était encore dans le même état que lorsqu'il avait quitté sa chambre. Le volume de Byron était ouvert à la page même qu'il lisait lorsqu'on l'avait arrêté, et près du volume se trouvait une feuille de papier sur laquelle étaient écrites quelques pensées suggérées par la lecture du poème. Huit *carbonari* avaient été arrêtés avec Fantasio, et dans le nombre se trouvait un des amis de Lorenzo, le brave Sforza. Lorenzo parcourt toute la ville pour connaître les motifs de l'arrestation et savoir s'il n'y aurait pas moyen de faire évader Fantasio. Le premier carbonaro auquel il s'adresse est un certain docteur Peretti, un homme sans âge, qui pouvait avoir de vingt-cinq à cinquante ans, timide et égoïste comme doivent l'être nécessairement des gens aussi bien conservés. Peretti répond à ses questions en murmurant à voix basse que le mot *isolement* est pour le quart d'heure le mot d'ordre de la société. Lorenzo reçoit un meilleur accueil du comte Alberto, le frère de Lilla; mais le comte ne savait rien et ne connaissait aucun des chefs de la société. Ces chefs étaient tous d'ailleurs de vieux conspirateurs, débris de 1821, trop prudens et trop expérimentés, qui avaient une défiance

innée des jeunes gens en général et des jeunes *carbonari* en particulier; il n'y avait donc rien à attendre d'eux.

Heureusement l'oncle Jean, moins fiévreux que son neveu, avait glané un à un tous les détails de l'affaire. Fantasio et ses compagnons étaient purement et simplement accusés d'avoir fait partie d'une société secrète. Le cas, quoique grave, ne pouvait cependant pas entraîner une condamnation capitale. Une commission nommée par le roi Charles-Félix usa d'indulgence, et déclara qu'il n'y avait pas lieu de poursuivre. Fantasio reçut des passeports et partit pour la France. Lorenzo et son frère l'accompagnèrent jusqu'à la diligence et lui firent leurs adieux. « Ayez bon courage, leur dit-il, conservez le feu sacré et aimez-moi toujours. Vous aurez bientôt de mes nouvelles. » Ils en eurent effectivement bientôt après. Heureux eussent-ils été s'ils n'en avaient pas reçu!

En effet, un matin que Lorenzo était occupé à fumer dans son étude en attendant des cliens qui ne se hâtaient pas d'arriver, on frappe à la porte, et on lui remet une lettre signée *Lazzarino*. Cette lettre l'informait qu'une compagnie d'assurances établie à Marseille désirait fonder une maison de correspondance à Gênes, et on priait Lorenzo de vouloir bien se rendre le lendemain dans un quartier qu'on désignait pour traiter de cette affaire. Lorenzo va au rendez-vous, et se trouve face à face avec un petit homme bavard, remuant, affairé, plein de mystères et de chuchotemens, un de ces dévoués, indiscrets et compromettans conspirateurs dont le silence même est toujours plein de révélations, et dont la prudence est plus dangereuse que les étourderies d'autres personnes. — « Ah! ah! n'ai-je pas bien arrangé toute cette affaire? s'écrie-t-il dès qu'il aperçoit Lorenzo. — Mais quelle affaire? Soyez assez bon pour m'expliquer... — Bien, bien, tout va bien. Lorsque Lazzarino entreprend un message, ah! ah! Lazzarino est connu, et ce n'est pas à moi d'en dire davantage sur ce sujet (il se frappe la poitrine), on peut s'y fier. Tout est en sûreté là. — Si je comprends bien, vous avez un message à me remettre. — Un message! Donnez-lui ce nom si cela vous fait plaisir; Fantasio l'a nommé autrement lorsqu'il me l'a confié. — Lazzarino, m'a-t-il dit, voilà une bombe chargée, une bombe avec mèche allumée. Promettez-vous de la remettre intacte à mes amis? — Certes, dis-je. — Faites attention, c'est une affaire de vie ou de mort, et plutôt que de laisser tomber ce message entre d'autres mains que celles auxquelles il est destiné, vous devez le réduire, et vous avec lui, en poussière. Voulez-vous vous en charger? — Certes, dis-je... Et il est là. (Se frappant de nouveau la poitrine.) Que dites-vous de cela? hein! » Malgré sa vantardise, Lazzarino, comme il le prouva, était un homme à qui on pouvait se fier, et Fantasio, avec sa connaissance

des conspirateurs, avait bien choisi son émissaire. Un plus prudent aurait moins risqué d'être découvert, mais, une fois pris, il n'aurait pas hésité à livrer le message pour sauver sa vie. Lazzarino était capable de crier à tue-tête qu'il portait avec lui une conspiration; mais cela une fois annoncé à l'univers, rien n'aurait pu lui arracher son message. « L'homme est un animal divers et ondoyant, » disait Montaigne; la sagesse n'est pas toujours le partage des courageux, ni le courage le partage des sages. »

Le message contenait différentes lettres pour Gênes, Turin, etc., avec le plan détaillé et minutieux de cette fameuse société secrète qui fut plus tard connue sous le nom de *la Jeune-Italie,* et une lettre adressée aux deux frères Benoni, dans laquelle Fantasio leur faisait part de ses idées politiques sur la régénération de l'Italie. Selon Fantasio, l'édifice de juillet menaçait ruine, et ne tarderait pas à crouler. Il fallait donc être prêt pour le moment où l'Europe serait de nouveau en combustion. Il n'y avait plus rien à faire avec le carbonarisme; sa prudence pédantesque, son dédain pour la jeunesse n'étaient plus de saison. Les sociétés secrètes formées jusqu'alors, et qui se contentaient de porter pour devise le mot *liberté* sans autre affirmation plus précise, étaient désormais condamnées à l'impuissance, et cesseraient bientôt d'exister. Si la nouvelle société dont il leur confiait la fondation voulait vivre, il fallait qu'elle prît une devise, qu'elle formulât un *credo,* et ce *credo,* cette devise, ne pouvaient être que le mot *république italienne.* Il fallait se défier des erreurs et des illusions du passé. Point n'était besoin dans la nouvelle société de grands noms et de grandes influences. Des jeunes gens dévoués, prêts à mourir à chaque instant sans mot dire, suffiraient à la tâche de la régénération italienne. Puis venait un plan détaillé de la nouvelle société secrète. Elle devait se composer d'un comité central établi à Gênes, qui serait en perpétuelle communication avec le comité directeur de Marseille, — de comités provinciaux établis dans toutes les villes principales et subordonnés à l'action du pouvoir central, puis de chefs propagandistes établis dans toutes les villes inférieures, et en communication avec les comités provinciaux. Les adeptes devaient se diviser en deux classes : les *simples membres* et les *propagandistes.* Les règlemens avaient été tracés avec un soin tout à fait minutieux; toutes les précautions avaient été si bien prises, qu'il semblait impossible que la conspiration fût jamais découverte. « Enfin, dit ironiquement Lorenzo, ce plan faisait très bien sur le papier; restait à savoir comment il supporterait l'épreuve de la pratique. »

L'*hétairie* italienne est donc enfin fondée, mais dans quelles conditions désastreuses? Une observation nous frappe surtout à la lecture des instructions de Fantasio : c'est que cette fameuse *hétairie* est

bien une société secrète pure et simple, c'est-à-dire une chose en dehors de la vraie société, une chose que celle-ci doit ignorer, dans laquelle ses représentans ne peuvent entrer, et par conséquent dirigée contre elle. C'est une œuvre souterraine et de ténèbres, dont les dogmes doivent demeurer ignorés du monde et conquérir le monde par surprise. La recommandation que fait Fantasio d'éviter avec soin les noms célèbres et les influences reconnues est significative et tout à fait caractéristique de ce plan révolutionnaire. Fantasio veut régénérer la société sans s'appuyer sur les élémens de cette société. Ambition chimérique! les philosophes discutent encore pour savoir si Dieu lui-même a pu tirer la création *de nihilo*.

Dès le soir même, les amis de Fantasio se rassemblèrent, et le plan fut adopté avec enthousiasme. Cinq jeunes gens exaltés et sans expérience furent les premiers fondateurs de l'œuvre souterraine qui devait faire tant de mal à la cause italienne, exciter tant de soulèvemens intempestifs, donner lieu à tant de répressions cruelles, ouvrir tant de chemins d'exil et dresser tant d'échafauds. Les larmes viennent aux yeux lorsqu'on pense au sort qui attend tous ces braves enfans, victimes futures des chimères d'un rêveur politique et d'un artiste en conspirations. Vertueux et étourdi Fantasio! que de choses fatales contient le fameux message remis à Lazzarino! Fautes politiques irréparables, hécatombes humaines, tombes prématurément ouvertes pour recevoir tes amis d'enfance, condamnations à mort, fusillades, espérances italiennes déçues, inutile révolution de Florence, insensée révolution romaine, bataille de Novare, défection et trahison, tout cela est contenu dans ce funeste message, — et pourtant quels amis dévoués, dignes sinon d'une meilleure cause, au moins d'un meilleur chef! « Je vous remercie, mes amis, dit César (le frère de Lorenzo, qui venait d'être nommé chef de la société par acclamation), et maintenant à la besogne! J'ai le pressentiment que peu d'entre nous verront le résultat final de nos efforts; mais la semence que nous avons lancée germera après nous, et le pain que nous avons jeté sur les vagues surnagera et se retrouvera un jour. » Pauvre César! un jour, dites-vous; jamais peut-être! Quant à cette semence, elle ne produira que des moissons stériles. Cette prophétie n'est vraie que par un certain côté : peu d'entre vous verront la fin de ces efforts. « Combien de fois, ajoute Lorenzo, je me suis rappelé ces paroles et le sourire mélancolique qui les accompagna! » Puis les amis se séparent comme les apôtres après la mort du Christ, pour aller porter la bonne nouvelle et les lettres de Fantasio aux localités avoisinantes. La société grandit rapidement par l'accession de membres d'autres affiliations qui acceptent sans hésiter le *credo* de Fantasio. « Une secte se fondant avec un capital de cent

membres, tous de bonne famille, bien élevés, intelligens, actifs, une secte ainsi constituée ne pouvait manquer de mener les choses bon train, surtout si nous tenons compte de la richesse du sol sur lequel elle avait à travailler. »

Cette richesse, c'étaient les causes de mécontentement qui existaient en Italie et surtout à Gênes, où dominaient deux sortes de haines, la haine de l'Autriche et la haine du gouvernement piémontais. Malheureusement cette dernière dominait dans les deux classes les plus nombreuses de la société, la vieille aristocratie et le peuple; quelques hommes des classes moyennes et quelques jeunes nobles partageaient seuls la première. Cette animosité, que l'effet du temps et le règne de Charles-Albert ont amortie et à peu près éteinte, était naturellement une raison d'oppression nouvelle et une source d'obstacles sans cesse renaissans pour la nouvelle société. Les Italien sse trouvaient ainsi se haïr beaucoup plus qu'ils ne haïssaient les étrangers. Néanmoins, en dépit de ces obstacles, les ressentimens étaient assez nombreux pour fournir de nombreuses recrues à l'œuvre de Fantasio, et en peu de temps la société se grossit d'hommes appartenant à toutes les classes, nobles, légistes, fonctionnaires du gouvernement, marins, artisans, prêtres et moines. La bannière républicaine fut arborée, et tous la reconnurent comme la leur presque sans objection. Ce fait est assez singulier, et Lorenzo l'explique en disant qu'il n'y avait alors aucun prince italien auquel on pût se fier. Le pape était en dehors de la question. Il ne fallait pas penser aux princes de la maison de Bourbon, le roi de Naples et le prince de Lucques. Le duc de Toscane était un Autrichien, et le duc de Modène également, sinon par la naissance, au moins par les sentimens et la politique. Le roi de Sardaigne, Charles-Albert, était alors impopulaire. Il y a une dernière raison que Lorenzo ne donne pas : c'est qu'à cette époque tous les regards étaient tournés vers la France; on s'attendait à y voir la république triompher avant peu, et les illusions libérales étaient poussées si loin, que le gouvernement constitutionnel lui-même ne semblait plus qu'une variété du despotisme. Ce sentiment, qui fut un moment général dans l'Europe entière, et qui s'est maintenu plus ou moins jusqu'à la révolution de 1848, — œuvre de cette illusion vieillie, arrivée alors, comme on put le reconnaître, à la décrépitude et au radotage, — influa plus peut-être que Lorenzo ne l'avoue sur cette facile acceptation du *credo* républicain.

Cependant tous les membres de la société n'étaient pas également républicains; les révélations de Lorenzo à cet égard sont assez curieuses et expliquent certains tiraillemens qui ont eu lieu dans la politique des révolutionnaires italiens, surtout depuis 1848. « Tous ceux qui faisaient partie de la société n'étaient pas républicains par

conviction; beaucoup au contraire, surtout parmi ceux qui se joignirent à elle postérieurement à sa fondation, auraient préféré une monarchie représentative à une république, et s'ils acceptaient la dernière, c'était par sentiment de l'impossibilité pratique où l'on se trouvait de proposer autre chose. D'autres s'inquiétaient surtout de ce grand point principal, l'indépendance de l'Italie, et pour y atteindre, ils étaient prêts à accéder à toute forme de gouvernement, quelle qu'elle fût. On peut comprendre, cela étant expliqué, comment il arriva que lorsqu'en 1848 Charles-Albert accorda une constitution et rompit ouvertement avec l'Autriche, ce qui restait de l'association se divisa en deux fractions. L'une, qui se composait des deux élémens que nous venons de mentionner, se rallia autour de l'étendard du roi constitutionnel, champion de l'indépendance nationale, tandis que l'autre, le parti républicain, s'abstint de prendre part au mouvement, et même se déclara contre lui, parce qu'il était dû à l'initiative d'un roi et qu'il était commandé par un roi. »

Tout marcha bien pendant un temps. Le comité-directeur de Marseille applaudissait de loin à l'œuvre et l'encourageait activement. Les équipages des vaisseaux marchands de Gênes qui faisaient commerce à Marseille étaient tous soigneusement endoctrinés, et transportaient en Italie des ballots de pamphlets et de brochures politiques que les clubs de la société distribuaient dans l'intérieur du pays. On avait aussi pratiqué des intelligences dans l'armée piémontaise, par l'entremise d'un jeune officier d'artillerie nommé Vittorio, beau garçon de vingt-deux ans, héros taillé en Hercule, chrétien fervent et égaré qui cherchait dans les sociétés secrètes et la république les moyens de réaliser sur la terre les préceptes du Nouveau Testament. La propagande fit naturellement de nombreuses recrues dans une armée aristocratiquement constituée. Par ce moyen, on était sûr de ne pas manquer d'armes et d'entraîner dans un mouvement révolutionnaire, ayant pour mots d'ordre *Italie et indépendance nationale,* au moins une partie de l'armée piémontaise; mais ces succès si rapides avaient bien leurs revers, en attendant les catastrophes sanglantes, et Lorenzo raconte d'une manière assez sceptique, et sur le ton d'un homme quelque peu désabusé, les désagrémens de sa vie de conspirateur.

« Avez-vous jamais vu une de ces décorations de théâtre dont l'effet est si frappant à distance, mais qui, vues de près, n'offrent plus à l'œil que des trous, des pâtés de couleurs difformes, et des coups de pinceau qui semblent avoir été donnés au hasard? Il en est de même jusqu'à un certain point d'une conspiration. Vue à distance et d'ensemble, rien n'est plus frappant et plus poétique que cette puissante réunion de volontés et de forces poussées par une même impulsion et se dirigeant dans les ténèbres, à travers des difficultés

et des dangers de tout genre, vers la plus noble et la plus légitime des conquêtes, celle de la liberté et de l'indépendance; mais si de la contemplation de cet ensemble vous descendez aux détails, adieu la poésie et salut à la très plate prose! Que d'égoïsme et que de petitesses embarrassent les fils de ce mécanisme compliqué!

« Véritablement, je vous l'assure, le sentier d'un conspirateur n'est pas semé de roses, surtout quand il s'agit de conspirateurs placés dans notre situation, c'est-à-dire connus de tout le monde et accessibles à un chacun. Je ne connais pas d'existence qui demande une abnégation et une patience plus continuelles. Il faut qu'un conspirateur prête l'oreille à toute sorte de bavardages, caresse toutes les variétés de vanités, discute sérieusement des sottises: malade à n'en pouvoir plus, oppressé qu'il est par tant de commérages vides de sens, de vanteries ineptes et de vulgarité, il faut qu'il garde un maintien complaisant et placide. Un conspirateur cesse de s'appartenir à lui-même, et devient le jouet de tous ceux qu'il rencontre; il faut qu'il sorte lorsqu'il aimerait mieux rester chez lui, qu'il reste lorsqu'il préférerait sortir, qu'il parle lorsqu'il désirerait garder le silence, et qu'il veille lorsqu'il aimerait à dormir. Véritablement c'est une misérable vie. Elle a, il est vrai, quelques joies rares, mais douces, les relations occasionnelles avec des esprits élevés et des âmes dévouées, et la conviction que toutes ces peines et tous ces tracas abrégent pied à pied la route qui conduit à une fin noble et sacrée.....

« Ceux qui parlent de sociétés secrètes organisées de manière à rendre toute découverte impossible disent des sottises. Les sociétés secrètes impossibles à découvrir n'existent que dans l'imagination de quelques personnes crédules à l'excès. Ces sociétés-là ressemblent aux armées qui n'existent que sur le papier, et qui par conséquent ne courent aucun risque d'être battues. Une association qui comprend un grand nombre de membres et qui s'agite est une mine toujours sur le point de sauter. Dans ses rangs se trouvent des vantards, des fanatiques, des imprudens, qui sont par eux-mêmes un véritable danger, — et telle est la nature humaine, que même parmi les membres les plus disposés à la prudence, l'impunité finit par engendrer une fausse sécurité qui conduit à la ruine. Les conspirateurs peuvent être assimilés aux hommes qui travaillent avec des matériaux inflammables. D'abord ils s'entourent de toutes les précautions possibles; mais bientôt et par degrés insensibles, ils négligent un jour une bagatelle, un autre jour une autre, jusqu'à ce qu'ils se soient familiarisés avec le danger, et à la longue, voyant que les matières inflammables n'ont pas encore fait explosion, ils finissent par s'imaginer qu'elles n'éclateront jamais. »

Quel malheur que toutes ces réflexions ne se présentent à l'esprit qu'après l'expérience faite, et lorsque tout est consommé et irréparable! Au moment même où le comité central de Gênes envoyait des émissaires en Piémont, afin de savoir si tout était mûr pour une insurrection, la bombe éclata. Les comités provinciaux demandaient du temps, les réponses étaient indécises, et le comité-directeur en fut réduit à adopter à une faible majorité un ajournement de deux mois; mais le hasard et la fatalité ne s'ajournent pas. Deux sergens du

régiment de Vittorio furent arrêtés, et voici à quelle occasion. Une querelle avait eu lieu entre les deux sergens, et l'un d'eux fut blessé. Le coupable avait, dans un moment de fraternité militaire, reçu les confidences de son antagoniste, qui appartenait à la société. Il résolut de révéler ces confidences dans l'espoir de gagner son pardon. Une fois le gouvernement mis sur la voie, il lui fut facile de connaître à fond toute l'affaire. On essaya d'abord d'intimider et de corrompre le sergent dénoncé, qui résista bravement. Alors on eut recours à un stratagème; on lui lut des dépositions fausses par lesquelles il était incriminé : le sergent se laissa prendre au piége, et raconta tout ce qu'il savait. Aussitôt les arrestations se succédèrent; César, le frère de Lorenzo, Vittorio, Sforza, furent saisis et emprisonnés, et après les arrestations vinrent, comme toujours, les jugemens des cours martiales et les condamnations à mort. Plusieurs furent fusillés dans des circonstances horribles et avec des raffinemens qui dévoilent un des plus tristes côtés de la nature méridionale, c'est-à-dire la cruauté. Les prisonniers eurent aussi, comme en France pendant la terreur, une manière de *journal du soir*. Parfois on s'écriait sous leurs fenêtres : « Un tel a été fusillé, demain ce sera votre tour. » Passons sur ces scènes pénibles, qui accompagnent trop souvent les répressions nécessaires, de même que l'anarchie accompagne trop souvent la liberté, et qui sont un déshonneur pour la nature humaine. Un seul incident horriblement dramatique nous suffira.

« Un prisonnier condamné à Alexandrie, et qui a survécu à son long emprisonnement dans le fort de Fénestrelle, a laissé dans ses mémoires le passage suivant : « D'abord mes livres, c'est-à-dire une Bible, un recueil de prières et l'histoire des capucins célèbres du Piémont, me furent enlevés; puis on me mit une chaîne aux pieds, et je fus conduit dans un cachot encore plus sombre, plus humide et plus sordide que celui que j'avais occupé jusqu'alors, percé d'une fenêtre à double rangée de barreaux et fermé par une porte à double serrure. En face de mon cachot était celui du malheureux Vochieri, un autre prisonnier politique. Comme on laissait sa porte ouverte, je pus voir par une fente qui se trouvait dans la mienne ce qui se passait. Vochieri était assis sur un escabeau de bois, une chaîne pesante autour du pied, deux gardes de chaque côté, le sabre nu; un troisième, le fusil au bras, se tenait devant la porte. Le profond silence qui régnait était terrible. Les soldats semblaient plus consternés que le prisonnier lui-même. De temps à autre, un vieux capucin venait le visiter. C'est ainsi que ce malheureux passa une semaine entière. Son agonie fut vraiment longue et terrible. Enfin il fut exécuté. Le général Galateri, gouverneur d'Alexandrie, persista jusqu'au dernier moment dans ses efforts pour lui arracher des révélations, en lui faisant apercevoir la perspective d'un pardon possible. « Délivrez-moi de votre odieuse présence, c'est tout ce que je vous demande, répondit Vochieri. » Le gouver-

neur furieux lui donna un violent coup de pied dans le ventre. Vochieri, malgré les chaînes qui le retenaient, lui cracha au visage. Par un raffinement de cruauté presque incroyable, on le fit passer pour aller à la mort sous les fenêtres de sa propre maison, afin que sa femme, sa sœur et ses deux jeunes enfans pussent contempler ce spectacle déchirant. Ce ne furent pas des soldats, mais des gardes-chiourmes qui furent choisis pour l'exécuter. Le gouverneur trouva convenable d'assister à l'exécution en grand uniforme et assis sur un canon. »

Cependant Lorenzo va, lui aussi, être arrêté, s'il ne fait diligence ou s'il n'est pas sauvé par quelque incident imprévu. Sa pauvre mère se précipite aux pieds de la madone : « Mère de miséricorde, s'écrie-t-elle avec une ferveur navrante, oh! épargne-moi, épargne-moi celui-là! Mais que la volonté de Dieu soit faite maintenant et toujours! » Les officiers de police entrent, et le commissaire qui les précède donne lecture de l'ordre du gouverneur de Gênes, qui leur enjoint d'arrêter Camillo Benoni, avocat. Camillo est un des frères de Lorenzo, parfaitement innocent de toute participation au complot. Si cette méprise dure encore quelques jours, Lorenzo est sauvé. On fait en secret tous les préparatifs de départ, et le fugitif s'embarque... après quelles scènes! — après les adieux de sa mère, après les adieux de Lilla, qui vient demander son pardon, après les convulsions de désespoir de la pauvre Santina, qui l'avait aimé en silence, naïvement et passionnément. Quel voyage aussi! quelles alarmes! Passer des nuits entières sans sommeil, se confier avec abandon à des hommes dont on n'est pas sûr, trembler à chaque instant qu'ils ne vous livrent, mieux que cela, qu'ils ne se débarrassent de leur responsabilité en se débarrassant de votre personne par quelque procédé expéditif; se cacher dans des tanières comme une bête fauve traquée, passer des journées sous des tas de feuilles comme un reptile, traverser des torrens à la nage, toutes ces aventures et tous ces périls, Lorenzo les éprouva. La folie, l'insomnie, la faim, le danger de mort imminente, la dureté et l'indifférence des hommes, il eut à faire toutes ces expériences en quelques jours. Après avoir traversé le Var à la nage et avoir été jeté sur ses rives évanoui et sanglant, il arrive à Marseille et va trouver Fantasio. Fantasio l'embrasse et le regarde d'un air sombre. « J'ai été fort inquiet de vous, balbutia-t-il, et... Il s'arrêta et hésitait à parler; enfin je hasardai cette question : — Des nouvelles du pays, mauvaises peut-être... Fantasio essaya de répondre, mais ne put pas et se détourna. —Au nom du ciel, m'écriai-je, n'essayez pas de me tromper. Dites-moi ce qui est arrivé! Qu'est-il arrivé à César?—Fantasio se cacha le visage et sanglota. Je compris tout. — O Dieu de clémence, César n'était plus! »

Les confessions de l'auteur s'arrêtent ici, au moment où l'expiation est complète, trop complète; mais les longues années d'exil, les souffrances, les pensées amères du proscrit, de tout cela nous ne savons rien, l'auteur ne nous dit rien. Nous pouvons en conjecturer quelque chose cependant. L'orage a brisé dans sa fleur cette existence; une brillante carrière a été interrompue dès le début; quelque chose d'irréparable est arrivé, qui fera, bon gré, mal gré, dépendre toute la vie de Lorenzo d'une noble folie de jeunesse et d'un instant d'enthousiasme justifiable sans doute, mais imprudent Les choses se sont-elles passées ainsi? Si le contraire est arrivé, félicitons-en Lorenzo et prenons cordialement congé de lui.

Nous n'aurons pas le courage d'exprimer sur ce livre une opinion politique; nous ne ferons pas un reproche à l'auteur d'avoir suivi le drapeau de la république plutôt que celui du gouvernement constitutionnel, et nous laisserons le gouvernement constitutionnel se défendre tout seul. S'il est une chose que nous n'ayons jamais comprise, ce sont les disputes des Italiens sur les formes de gouvernement; la question italienne n'est pas malheureusement une affaire de forme politique, c'est surtout et avant tout une question de vie ou de mort, d'être ou de n'être pas; aussi peut-on demeurer fort indifférent à tous les systèmes politiques qui ont été proposés, et par suite assez indulgent pour toutes les fautes qui ont été commises. Celui qui est soumis à l'oppression ne raisonne pas toujours d'une manière bien saine, et il serait d'ailleurs assez ridicule de prêcher la modération à l'homme qu'on accable de coups. Il y a des faits historiques devant lesquels il faut suspendre son jugement, parce qu'il y a des circonstances, pour les nations comme pour les individus, qu'on ne peut bien comprendre qu'après les avoir traversées soi-même. Lorsque j'entends parler des fautes commises par les nations malheureuses, et que j'en entends parler avec une sévérité pédantesque, je me demande involontairement ce que nous ferions, si nous avions à supporter les mêmes épreuves. Vous êtes-vous jamais vu forcé, après avoir longtemps lutté pour rester calme, de vous soulever contre un être tyrannique ou seulement déplaisant? Et pourtant ce n'était là qu'un incident momentané. Savez-vous à quel état d'esprit vous arriveriez si cet incident durait toujours, si votre vie tout entière y était liée indissolublement? Le duc de Brunswick adressa au peuple français une proclamation menaçante; vous connaissez la sanglante tragédie, longue de trois jours et de trois nuits, qui en fut la suite. Nous qui avons supporté deux invasions, — avec quels ressentimens et quelle amertume! — nous savons combien nos cicatrices ont été longues à guérir. Encore aujourd'hui, à certains momens et sous l'influence de certains courans de l'atmos-

phère politique, ces plaies se rouvrent et saignent. Qu'eût-ce été si l'invasion se fût prolongée, si ce fait momentané qui troubla notre existence nationale était devenu désormais la règle de notre vie? Lorsque nous sommes enclins à trop de sévérité par intérêt, par esprit de parti, ou par mauvaise humeur politique, pensons à ce que nous ferions si nous étions placés dans les mêmes circonstances, et la réflexion nous donnera toute l'indulgence que la passion ne nous donne pas. Nous n'avons pas besoin de dire à quel parti nous voudrions voir confiés les intérêts de l'Italie, mais ce ne sont là pour nous que des opinions théoriques et froides : ceux qui ont enduré des souffrances pratiques ont des opinions un peu plus exagérées, et nous n'avons naturellement pas la naïveté de nous étonner du fait.

Peut-être d'ailleurs sommes-nous porté à l'indulgence par un goût particulier pour l'Italie. De toutes les nations malheureuses, c'est celle que nous aimons le mieux et pour laquelle nous faisons les vœux les plus ardens, et c'est celle au contraire pour laquelle le public européen a toujours montré le moins de sympathie. Le sort des Irlandais arrache des larmes d'attendrissement à toutes les bonnes âmes dévotes et pieuses, et ce sort est véritablement digne de pitié. Toute une nation en haillons, et quels haillons! c'est là certainement un spectacle peu gai. Nous connaissons toutes les vives et charmantes qualités du peuple irlandais, mais nous ne pouvons nous dissimuler que ce n'est là après tout qu'une peuplade à demi sauvage, brillamment douée, qui n'a jamais rien fait et qui ne fera jamais rien pour l'humanité; dès lors la destinée de ces frères celtiques doit nous toucher beaucoup moins. Tous les partis ont déploré le sort de la Pologne, et il est certain qu'on l'a injustement et cruellement traitée, que les Polonais sont un brave peuple, capable de fournir de vaillans soldats, de se battre vaillamment et étourdiment, et qu'ils ont produit plusieurs héros; mais je sais aussi qu'en plein XVIIIe siècle leurs grands seigneurs propriétaires de serfs menaient encore la vie féodale, et je ne puis plus m'étonner de la chute lamentable de cette nation. Les Espagnols ont été aussi héroïques qu'il est possible de l'être, mais je sais que leur héroïsme avait un but mauvais, qu'il était menaçant pour la liberté des autres peuples, et je dois, en gémissant, reconnaître que leur décadence est une expiation. L'Italie au contraire n'a jamais vu le flambeau de la civilisation s'éteindre chez elle. Elle a été la première des nations modernes, elle a fait l'éducation de toutes les autres, et elle brillait du plus magnifique éclat lorsque toute l'Europe était encore plongée dans les ténèbres. Nous avons généralement dans la tête un faux type d'Italien qui nous cache le véritable caractère de ce peuple, l'Italien *lazzarone*, paresseux, gourmand, mangeur de macaroni et dilettante sensuel, l'Italien du théâtre et

des mascarades! Nul peuple au contraire n'a été plus sérieux et plus ardent dans les choses sérieuses. La foi morale, l'intrépidité intellectuelle, la passion portée dans la science, nul n'a eu toutes ces qualités, nous dirions presque ces vertus, autant que le peuple italien. Leurs spéculations ne sont pas froides comme l'intelligence, mais chaudes comme la vie qui les inspira et le climat sous lequel elles se produisirent. En vérité, la placidité, la sérénité de Leibnitz et de Newton me semblent glaciales, comparées à la fougue scientifique et au génie brûlant de Galilée. Les ingénieuses dissertations de Montesquieu sont admirables de pénétration judicieuse; mais il est probable que *l'Esprit des Lois* ne fera jamais éprouver de bien fortes émotions à personne, tandis qu'il est impossible de lire Machiavel sans se sentir déchiré, affligé, troublé comme à la représentation d'un drame. Albuquerque, Vasco de Gama, l'infant don Henri, furent des héros, mais jamais ils ne le furent au même degré que le Génois Christophe Colomb, l'âme la plus religieuse et la plus naïvement dévouée aux œuvres de Dieu qui ait jamais été. Le sublime Milton paraît presque pédantesque, compassé, mesquin à côté de Dante. Les peintres espagnols et hollandais sont de grands artistes qui expriment admirablement, les premiers le fanatisme catholique, les seconds la trivialité de la vie bourgeoise; mais les peintres italiens ne sont pas seulement des artistes : ce sont de très grands hommes ayant des *conceptions,* des conceptions qui ne sont pas le reflet de préjugés populaires ou la copie exacte des trivialités de la vie de chaque jour, qui sont éternelles comme le monde idéal et moral dont elles nous reproduisent les personnages.

Voilà pourquoi j'aime l'Italie et le peuple italien; c'est le peuple qui a été le plus ardemment sérieux, et personne ne l'a remplacé sous ce rapport. Depuis les Italiens des XVe et XVIe siècles, l'humanité a eu encore de très grands hommes, mais elle a eu une note de moins, la plus puissante, la plus grave de toutes. Cette ardeur sérieuse n'est pas cependant éteinte en Italie; vous la retrouvez encore chez les Italiens, mais exagérée et pervertie comme leur peinture après les Carrache; vous la retrouvez, mais envenimée, enfiellée, pleine de rages impuissantes, de blasphèmes, de colère et de tristesse sombre et fiévreuse chez un Alfieri et un Foscolo. L'étincelle est recouverte sous d'épaisses couches de cendres, mais elle n'est pas morte; elle brillera de nouveau aux regards pour allumer, nous l'espérons, non pas un incendie, mais un flambeau bienfaisant.

ÉMILE MONTÉGUT.

L'EMPIRE

ET SES HISTORIENS

LE ROI JOSEPH

ET SES MÉMOIRES.

En retraçant naguère le tableau de l'empire, en mettant en relie ses élémens de force et de faiblesse, nous avons suivi une première fois (1) dans ses phases principales la lutte engagée par la puissance du génie contre celle de la nature. Au sein de l'Europe soumise par les armes, renouvelée par les dynasties, nous avons entendu s'élever les premiers éclats de la tempête amassée par de longues humiliations. Après avoir montré comment des gouvernemens routiniers étaient tombés devant un homme doué au plus haut degré de l'intelligence politique et militaire, qui semblait s'être retirée d'eux, nous avons vu ce grand homme arrêté dans sa course à travers le monde sitôt que les nations eurent pris la place des cabinets, et qu'à la lutte des armées eut succédé la lutte des peuples. Les résultats les plus généraux de l'œuvre impériale ont pu seuls trouver place dans cette première étude, et je saisis une dernière fois l'occasion de pénétrer plus avant dans la vie et dans les réalités de cette grande ère historique. L'intérêt sérieux qu'une publication récente vient d'appeler sur un frère de Napoléon en fournit assurément une occasion naturelle (2). Le portrait du roi Joseph, tel qu'on peut le tracer d'après ses

(1) Voyez les livraisons du 15 février, du 1er et 15 mars 1854.

(2) *Mémoires et Correspondance du roi Joseph,* 10 vol. in-8°, Paris 1854.

Mémoires, aujourd'hui terminés, éclaire d'un jour singulier l'époque impériale et la politique même de l'empereur. Le frère de Napoléon nous fait toucher au doigt dans sa correspondance le fort et le faible du système napoléonien au dehors. Ce livre montre, d'un côté, la situation violente des peuples placés sous la suprématie française, et celle non moins pénible des lieutenans qui recevaient mission de la maintenir; il constate, de l'autre, les prodiges à peine croyables de surveillance, pour ne pas dire d'ubiquité, à l'aide desquels un seul homme résistait aux obstacles que lui opposaient chaque jour et les nationalités outragées et les princes nouveaux qui s'efforçaient de concilier leur dévouement à sa personne avec leurs devoirs envers leurs sujets.

Rarement révélations plus inattendues sont arrivées au public, et l'impression en a été universelle autant que profonde. Si cette longue correspondance ajoute encore à l'idée qu'on s'était faite d'une initiative personnelle et d'une vigilance partout présentes, comment méconnaître qu'elle entraîne la plus solennelle condamnation du système qui conduisait un grand homme à étouffer le cri de ses plus chères affections, et à repousser obstinément les leçons de l'expérience et les supplications du dévouement? Le modeste Joseph est loin sans doute, dans ces pages, d'approcher de son formidable frère : c'est la lutte de l'observation sensée contre les conceptions d'un orgueil grandiose, de la douceur résignée contre la rudesse impitoyable. Le dirons-nous cependant? c'est presque aussi le triomphe du bon sens sur le génie.

Si l'on prenait cette correspondance des deux frères au pied de la lettre, il faudrait en conclure que chez Napoléon l'esprit avait étouffé le cœur; mais la victime toujours soumise de ces dédains nous en suggère elle-même une explication plus consolante. Dans le fragment historique où Joseph raconte la jeunesse de celui auquel il dut toutes les gloires et toutes les épreuves de sa vie, il maintient que l'empereur Napoléon était né avec un cœur aussi chaud que son imagination était ardente; il affirme que pour n'être jamais arrêté par les obstacles et afin de décourager à l'avance toutes les supplications, il avait, sitôt son avénement au pouvoir, superposé à son caractère une impassibilité systématique très calculée, dont on ne parvenait à triompher qu'en communiquant directement avec lui. Ainsi s'expliquerait en effet le ton général de cette correspondance, toute de parti pris sur les personnes aussi bien que sur les choses, où l'on ordonne toujours sans discuter, où les plus amers reproches ne sont tempérés par aucun témoignage d'approbation.

Nul chef d'empire ne s'est identifié avec son rôle comme l'a fait Napoléon. Il s'est cuirassé de sa pourpre comme de ses armes, et n'a

jamais consenti à se séparer des attributs extérieurs de la souveraineté, même aux jours où ceux-ci n'étaient plus qu'un embarras pour sa personne et qu'une aggravation pour ses souffrances. Il imposait à Sainte-Hélène aux compagnons de son exil une étiquette aussi stricte qu'à Erfurt et à Dresde, et chacun sait que le refus du titre impérial par le gouvernement anglais devint la cause première des tortures où s'éteignit sa vie. Qu'il y a loin de ce personnage qui ne délasse jamais son front du poids de sa couronne d'épines au bon jeune homme dont les premières lettres de cette correspondance nous révèlent la laborieuse jeunesse et les naïves affections! L'élève reconnaissant de l'abbé Recco, l'ami de Desmazis qui empruntait trente mille francs pour sauver sa mère, le jeune officier qui remplissait de la lecture du *Contrat social* ses soirées de garnison, et qui consignait les tendresses de son âme et les généreuses illusions de sa pensée dans des écrits d'une simplicité touchante, cet homme-là, tout entier à ses devoirs de famille et à ses rêves démocratiques, ne saurait être soupçonné dans le fier correspondant impérial qui transmet à celui qui avait été si longtemps son frère bien-aimé des ordres que ne tempère aucune expression de tendresse; il n'existe déjà plus dans le général Bonaparte, sitôt que celui-ci est appelé au commandement en chef de l'armée d'Italie. La transition entre la nature première et la nature artificielle s'opère soudainement, presque à vue d'œil, à l'instant même où Napoléon prend dans les affaires de son pays une place prépondérante et commence à pressentir ses destinées.

Ce qui domine d'abord dans le second fils de Charles Bonaparte, soit qu'on l'observe à Brienne dans les labeurs d'une adolescence sérieuse, ou qu'on le suive à son retour en Corse au milieu des soins qu'il consacre avec Joseph aux intérêts de sa nombreuse famille, ce sont d'une part des sollicitudes domestiques très actives, de l'autre des croyances fort ardentes, empruntées aux publicistes de son temps, sur la liberté politique et l'efficacité des formes républicaines pour assurer le bonheur des peuples. Fils dévoué d'une mère à laquelle une mort prématurée a légué un lourd fardeau, le jeune Napoléon pense beaucoup à ses affaires et davantage encore à celles des siens; au point de vue politique, c'est un disciple dogmatique de Rousseau et de Raynal. Tel on le voit à Toulon utilisant avec un savoir-faire tout méridional son premier succès et la bienveillance de quelques membres de la convention pour se grandir lui-même et pour assurer la position de tous ses frères, — tel on le retrouve à Paris au 13 vendémiaire, prenant possession de sa grandeur par un éminent service rendu à la cause républicaine, mais conservant encore devant les premiers sourires de la fortune une attitude remarquable de modération et de prudence. De touchans témoignages de confiance pro-

digués à celui qu'il nomme encore *son frère bien-aimé,* de piquantes incitations à sa belle-sœur pour qu'en lui donnant le plus vite possible un petit neveu, elle se procure le suprême bonheur de la vie, *celui de nourrir et d'élever des enfans;* des préoccupations très vives touchant le sort et l'avenir de sa famille, enfin des opinions républicaines fort prononcées, voilà quels sont les caractères de ces épanchemens heureux, où se révèle l'homme primitif avant sa transformation. Dans ces lettres d'un intérêt sans égal, quelques mots, en dissonance avec le ton général, permettent seulement, et comme par hasard, de constater l'identité des deux natures : c'est ainsi qu'après ses premiers succès militaires à Toulon et à Paris, et au sein du bien-être dont ils sont devenus la source, il se sent tourmenté de son repos, et qu'il éprouve, tout en jouissant beaucoup de la vie, une sorte de fiévreux besoin d'affronter la mort.

« Tu le sais, mon ami (écrit-il à Joseph en novembre 1795), je ne vis que par le plaisir que je fais aux miens. Si mes espérances sont secondées par le bonheur qui ne m'abandonne jamais, je pourrai vous rendre tous heureux et remplir vos désirs... Sois très insouciant de l'avenir, très content du présent, gai, et apprends un peu à t'amuser. Moi, je suis satisfait. Il ne me manque que de pouvoir me trouver à quelque combat : il faut que le guerrier arrache des lauriers ou meure au champ de gloire... Je suis peu attaché à la vie, la voyant sans grande sollicitude, me trouvant constamment dans la situation où l'on se trouve la veille d'une bataille, convaincu par sentiment que lorsque la mort se trouve au milieu pour tout terminer, s'inquiéter est folie. Tout me fait braver le sort et le destin, et si cela continue, mon ami, je finirai par ne pas me détourner lorsque passe une voiture. »

Dans cette introduction presque naïve à une vie pompeuse et théâtrale, il est facile de saisir la portée du trait final, et l'on peut pressentir que cet homme tenté de ne pas se déranger *lorsque passe une voiture* poursuivra bientôt sa fortune avec une sorte de sérénité olympienne à travers l'écroulement des empires et l'immolation des générations accumulées. C'est la fatalité qui se révèle et l'étoile de l'empire qui se lève.

Aussitôt que le général Bonaparte fut investi du commandement en chef de l'armée d'Italie, son premier soin fut d'appeler le cher confident de son enfance à partager ses naissantes grandeurs. L'homme qu'il aspirait quelques mois auparavant à pourvoir d'un consulat dans le pays même où il le ferait bientôt régner devenait en 1797 ministre plénipotentiaire à Rome. Joseph portait à Pie VI les premières ouvertures bienveillantes que le souverain pontife eût reçues de la France depuis la révolution, et l'on pouvait entrevoir déjà dans les habiles ménagemens prescrits par le jeune général envers la cour romaine ses profondes pensées d'avenir. Lors de l'insurrection po-

pulaire qui entraîna la mort du général Duphot, Joseph déploya une énergie tempérée par une grande prudence, et sa conduite dans ces conjonctures redoutables lui valut presque pour la dernière fois de son frère des éloges affectueux et partis du cœur. Déjà le vainqueur de l'Italie calculait la portée de toutes ses paroles; il commençait à prendre cette attitude impassible du commandement qu'il conservait encore sur le rocher de Sainte-Hélène, et qui fut l'un de ses moyens les plus puissans pour agir sur l'imagination des hommes.

La correspondance des deux frères est à peu près suspendue durant la campagne d'Italie, sauf quelques instructions adressées à Joseph, et qui revêtent une forme presque exclusivement diplomatique. Si l'on aspirait, ce qui n'est point du tout dans ma pensée, à écrire une monographie complète de Napoléon, et à le suivre dans les secrets épanchemens de son âme durant la période qui s'ouvre au premier passage des Alpes pour s'achever au retour d'Égypte, à la veille du 18 brumaire, ce serait donc à d'autres sources qu'il faudrait puiser. La plus abondante entre toutes est assurément sa correspondance avec Joséphine, soit que dans les premiers transports de sa passion Napoléon partage sa vie entre son amour et la guerre, écrivant chaque jour, et de tous les champs de bataille, à la femme qu'il a installée à Milan sur le pied d'une souveraine, soit que, malheureux par l'absence et irrité par les soupçons, il lui adresse du fond du désert des reproches aussi brûlans que les témoignages de sa tendresse. Dans cette piquante correspondance, le vainqueur de Mondovi apparaît comme un très jeune homme enivré des douceurs d'un premier amour, et il les exprime dans le style qui était depuis Rousseau celui des boudoirs et des salons. Ces lettres, où la passion vise un peu à l'effet, et qu'on dirait inspirées par les *héroïdes* de Colardeau, révèlent à chaque ligne l'influence de l'école déclamatoire et sensuelle dont le triste Saint-Preux était alors le maître et le héros (1).

Les expressions plus ardentes que naturelles dont se revêt le langage du jeune général, lorsqu'il parle à la femme qui l'enivre, sont remplacées dans les lettres des deux frères par quelques traits d'une vérité saisissante. Après avoir triomphé aux Pyramides et ren-

(1) Du quartier-général de Marmirolo, d'où le général Bonaparte dirigeait l'investissement de Mantoue, il écrivait à Joséphine :

« Depuis que je t'ai quittée, j'ai toujours été triste. Mon bonheur est d'être près de toi. Sans cesse je repasse dans ma mémoire tes baisers, tes larmes, ton aimable jalousie, et les charmes de l'incomparable Joséphine allument sans cesse une flamme vive et brûlante dans mon cœur et dans mes sens. Quand pourrai-je, libre de toute inquiétude, passer tous mes instans près de toi, n'avoir qu'à t'aimer et ne penser qu'au bonheur de te le dire et de te le prouver? Je croyais t'aimer il y a quelques jours; mais depuis que je t'ai vue, je sens que je t'aime mille fois plus encore. Depuis que je te connais, je

versé un empire, il éprouve et confesse des douleurs contenues, mais profondes; du sein des palais d'Orient, les plus chers souvenirs le reportent vers la maison qui ne fut pas seulement celle de la victoire, mais l'asile sacré des premières amours; il déclare fade et triste la gloire qui sera pourtant désormais la seule idole de sa vie, et l'âme de bronze dont le lecteur va contempler durant dix longs volumes l'attitude impassible pousse un cri suprême comme pour se rattacher une dernière fois à la nature humaine. « J'ai beaucoup de chagrins domestiques... Ton amitié m'est bien chère : il ne me reste plus pour devenir misanthrope qu'à la perdre et te voir me trahir... C'est une triste position d'avoir à la fois tous les sentimens pour une même personne dans un seul cœur. Fais en sorte que j'aie une campagne à mon arrivée, soit près de Paris, soit en Bourgogne; je compte y passer l'hiver et m'y enfermer : je suis ennuyé de la nature humaine; j'ai besoin de solitude et d'isolement; les grandeurs m'ennuient; le sentiment est desséché. La gloire est fade à vingt-neuf ans; j'ai tout épuisé; il ne me reste plus qu'à devenir bien vraiment égoïste... Je compte garder ma maison, jamais je ne la donnerai à qui que ce soit... Je n'ai plus que de quoi vivre. Adieu, mon unique ami, je n'ai jamais été injuste envers toi. Tu me dois cette justice, malgré le désir de mon cœur de l'être : tu m'entends? Embrasse ta femme et Jérôme (1). »

Si la lassitude de la gloire fut aussi passagère chez Napoléon que l'accès de misanthropie jalouse par lequel cette lassitude était alors provoquée, toutes les pages de sa correspondance, à partir de cette époque, constatent que l'égoïsme ne tarda pas à prendre dans son cœur la large place qu'il menaçait déjà de lui donner. Devenu depuis Marengo maître de la France, et depuis Austerlitz maître du monde, Napoléon s'occupa sans doute beaucoup de sa famille : celle-ci ne tint pas dans ses préoccupations et dans ses projets une moindre place qu'elle ne l'avait fait durant la première période de sa vie; mais il s'en occupait tout autrement qu'au temps où, avec un si sérieux dévouement filial, il consacrait les premiers fruits de sa gloire à l'assister dans ses besoins. Au lieu de servir les intérêts de ses frères, il fit de ceux-ci les instrumens de sa propre puissance, et lia leurs destinées

t'adore tous les jours davantage : cela prouve combien la maxime de La Bruyère, que *l'amour vient tout d'un coup,* est fausse. Tout dans la nature a un cours et différens degrés d'accroissement. Ah! je t'en prie, laisse-moi voir quelques-uns de tes défauts; sois moins belle, moins gracieuse, moins bonne surtout; ne sois surtout jamais jalouse, ne pleure jamais : tes larmes m'ôtent la raison, brûlent mon sang. Crois bien qu'il n'est plus en mon pouvoir d'avoir une pensée qui ne soit pas à toi et une idée qui ne te soit pas soumise. Viens me rejoindre, et au moins qu'avant de mourir nous puissions dire : Nous fûmes tant de jours heureux! »

(1) Napoléon à Joseph. Le Caire, 25 juillet 1798.

aux combinaisons d'une politique dont ils subissaient la responsabilité tout entière, bien qu'elle leur apportât plus d'épreuves que de grandeurs, de douleurs que de jouissances. Avec ce changement dans les dispositions du vainqueur de Marengo commence réellement la vie politique du roi Joseph, qui nous offrira, dans deux épisodes significatifs, la plus triste démonstration de ce qu'avait souvent d'inapplicable et d'excessif le système pratiqué par Napoléon vis-à-vis des peuples vaincus et des princes de sa famille placés à leur tête.

I.

Entré avec Lucien, durant la campagne d'Égypte, au conseil des cinq-cents, Joseph Bonaparte ne tarda pas à prendre, après le 18 brumaire, une situation fort importante dans les affaires. Ses précédentes missions diplomatiques, ses mœurs élégantes et douces le désignaient au choix de l'homme qui se préoccupait dès lors d'élever sa famille au niveau de sa propre position, et il devint, sans que personne eût le droit de s'en étonner, le signataire de ses grandes transactions avec l'Europe. Joseph négocia successivement avec le comte de Cobentzel à Lunéville et avec lord Cornwallis à Amiens; il eut l'insigne honneur de signer le concordat, qui, après les négociations les plus ardues, résolut un problème que la gravité des circonstances put seule rendre soluble, celui de reconstituer l'église gallicane par l'application la plus hardie du principe ultramontain.

L'éditeur de la correspondance de Joseph et de Napoléon s'est réservé de publier à part les nombreuses dépêches qui se rattachent à ces graves transactions. M. Ducasse a pensé, non sans raison, que ces pièces touchaient plus à la politique générale du consulat qu'à la personnalité même des agens auxquels était attribuée la mission de l'appliquer. On sait déjà d'ailleurs que si Joseph Bonaparte, dirigé par M. de Talleyrand, se montra, aux congrès de Lunéville et d'Amiens, scrupuleusement dévoué à la volonté suprême dont le ministre des relations extérieures n'était lui-même que le très souple instrument, il sut plusieurs fois adoucir la rigueur de ses instructions par des ménagemens heureux et par des formes constamment bienveillantes. Doué de peu d'initiative, presque timide quand sa conscience et son honneur n'étaient pas directement engagés, Joseph était bien l'ambassadeur qu'il fallait au guerrier qui négociait à coups de canon, et dont les agens ne pouvaient guère avoir d'autre mérite que celui de tempérer le caractère impérieux de leurs instructions par une grande modération personnelle. Après qu'il eut attaché son nom à ces monumens immortels d'une grandeur que n'avait pas encore désertée la prudence, l'aîné des Bonaparte fut appelé dans les rangs de l'armée,

et commanda un régiment au camp de Boulogne. La vie militaire devenait l'initiation nécessaire au rôle assigné déjà par le premier consul à ceux que le sang avait associés à sa destinée en les associant à sa personne. La pensée dynastique obséda Napoléon dès l'aurore de l'empire, car il conçut d'emblée et presque d'un seul jet, nous croyons l'avoir établi, les gigantesques plans qu'il allait mettre huit années à accomplir. Cet homme qui ne respirait à l'aise que sur un trône ne pouvait rien souffrir d'obscur autour de lui, car cette obscurité aurait rejailli sur lui-même. Force était ou de grandir avec lui ou de lui demeurer étranger, et pour rester son frère, il fallait devenir un roi.

Sous le consulat, Joseph avait refusé avec une persistance honorable la présidence du sénat, dont il était membre, s'effrayant d'un fardeau que d'autres lui paraissaient plus propres à porter. S'il avait le goût de l'influence, il n'avait point celui des affaires, et sa réserve naturelle repoussait la responsabilité qu'elles imposent. Il jouissait d'ailleurs avec plénitude de l'existence élégante et facile qu'un riche mariage lui permettait de mener à Mortefontaine. Il aimait le commerce des gens de lettres, et, selon l'esprit de la société formée sous l'influence de Jean-Jacques et de Bernardin de Saint-Pierre, il combinait ce goût-là avec celui de la vie champêtre : double disposition destinée à être étrangement trompée par le sort, mais qui, se réveillant chez Joseph Bonaparte à chacune des épreuves de sa vie, servit à consoler ses derniers jours.

L'empire était à peine constitué, que la république cisalpine proposait un trône au frère aîné de l'empereur, offre que Joseph déclina résolument, soit qu'il considérât comme précaire encore l'existence du nouveau royaume fondé dans la Haute-Italie, soit, ainsi qu'il le déclare, qu'il ne voulût point paraître infirmer, par l'acceptation d'une souveraineté étrangère, la valeur du plébiscite qui l'avait désigné pour la succession impériale.

Ce refus paraît d'ailleurs n'avoir aucunement contrarié Napoléon, dont la pensée était déjà de mettre sur sa propre tête cette couronne de fer qu'il alla bientôt prendre à Milan; mais l'empereur aurait été loin d'accueillir avec la même indifférence des objections qui seraient venues contrarier ses projets sur le royaume des Deux-Siciles, lorsqu'il entrevit, à la fin de 1805, la possibilité d'en disposer. En appelant une flotte anglo-russe à Naples au mépris d'une convention de neutralité récemment signée avec la France, la reine Caroline avait fourni au vainqueur d'Austerlitz l'une des occasions qu'il recherchait avec le plus d'ardeur; elle l'avait mis en mesure de profiter des fautes commises par les princes de la maison de Bourbon pour leur substituer sa famille, et pour commencer le vaste établissement dynasti-

que dont le traité de Presbourg avait préparé l'avénement prochain.

Lorsque Napoléon confiait à son frère le commandement en chef de l'armée destinée à s'emparer de Naples, et qu'il le nommait son lieutenant dans ce royaume, laissant très clairement percer ses intentions définitives, il entendait bien moins assurément servir les intérêts des membres de sa famille que faire de ceux-ci les soutiens d'un système européen dont des royautés nouvelles étaient dans sa pensée les supports nécessaires. Joseph, le plus en vue par son importance personnelle entre les quatre frères de Napoléon, le plus dévoué en même temps que le plus soumis, se trouva donc, sous peine de rompre comme Lucien toute relation avec un homme auquel il avait voué autant d'admiration que de tendresse, conduit à devenir l'agent principal au dehors d'une politique qui, tout en paraissant servir les intérêts de son élévation personnelle, ne s'inspirait en réalité que d'une seule pensée : politique égoïste qui n'admettait pour personne ni le droit de la contredire, ni le droit de la conseiller, et qui, en poussant ses instrumens au sommet de toutes les grandeurs, infligeait à la dignité de ces rois de théâtre les épreuves les plus cruelles et les plus douloureuses humiliations.

La conquête du royaume de Naples s'opéra presque sans résistance dans les premiers mois de 1806, et le roi Ferdinand, réfugié en Sicile sous la protection d'une armée anglaise, ne compta plus de défenseurs que dans la forte place de Gaëte et dans les inaccessibles montagnes des Calabres. L'heureuse issue de cette expédition fut amenée par les habiles dispositions militaires de Masséna et Reynier, et Joseph assura le succès de nos armes par sa modération et sa bienveillance envers un pays dont toute l'Europe savait qu'il était appelé à placer la couronne sur sa tête. Le futur roi de Naples fit des efforts persévérans pour rétablir les traditions de la discipline et de l'honnêteté dans cette glorieuse armée d'Italie, dont les plus illustres chefs venaient de donner de tristes exemples de cupidité. Il s'efforça d'épargner aux vaincus la plupart des maux et des humiliations attachés à la conquête; aussi monta-t-il sur le trône avec l'assentiment non équivoque de la plus grande partie de la noblesse et du clergé, avec celui de la totalité de la bourgeoisie napolitaine. La situation des choses à Naples différait essentiellement de celle qu'il était malheureusement destiné à rencontrer en Espagne deux années plus tard. L'expédition française, provoquée par une violation flagrante des traités, avait été parfaitement légitime, au moins dans sa cause. Le but en était connu et avoué bien avant qu'elle ne s'accomplît, car dès la fin de 1805 *le Moniteur* avait annoncé au monde, avec la concision d'un arrêt du destin, que la maison de Naples allait cesser de régner. S'il pouvait paraître imprudent, dès l'avénement de l'empire, de procé-

der avec cette fière audace à la fondation du nouveau système européen dont le trône impérial devenait le centre, il n'y avait du moins dans un tel procédé rien de perfide ni de clandestin.

Si le caractère des événemens survenus à Naples et en Espagne fut tout différent, celui des deux peuples ne l'était pas moins. Le royaume de Naples ne possédait pas, comme l'Espagne, un esprit public énergique et une dynastie vraiment nationale. Les petits-fils de Philippe V, qui régnaient depuis deux générations à Naples, n'étaient guère pour ce pays foulé depuis cinq siècles par les armées étrangères que les continuateurs de ces vice-rois contre lesquels s'étaient épuisés les derniers restes du patriotisme napolitain. De plus la maison de Bourbon avait été conduite dans les Deux-Siciles, pour résister à l'invasion des idées françaises depuis la révolution, à consommer cette étroite alliance du pouvoir absolu avec la démocratie qui, en Espagne et en Portugal, a été de nos jours le mobile de quelques-uns des plus curieux épisodes de l'histoire. Rentrée à Naples en 1799 après la chute du régime éphémère inauguré par nos soldats, une princesse — à laquelle ses passions ôtaient à la fois toute mesure et toute prévoyance — avait demandé aux classes élevées de la société un compte terrible des sympathies avec lesquelles elles avaient accueilli le gouvernement précédent, et la royauté avait eu l'irréparable malheur de recourir à des armes qui avaient été jusqu'alors à l'usage exclusif de ses ennemis. Les places publiques de Naples ruisselaient encore du sang versé par une aveugle réaction, lorsque Joseph arriva dans ce pays à la tête d'une armée victorieuse, donnant, par le seul fait de sa présence, aux nombreuses victimes de ces malheurs l'espérance de reprendre dans leur patrie l'importance inhérente à leur position sociale et à leurs lumières. Dès son avénement, le nouveau prince se trouva donc représenter à Naples un parti considérable qui avait été vaincu, et auquel il rendait la confiance. Il fut en mesure d'appliquer dans des conditions plus favorables que partout ailleurs ces innovations administratives et ces réformes intelligentes qui, dans la pensée de l'empereur Napoléon, devenaient simultanément pour la France le gage de sa prépondérance politique, et pour les peuples conquis la rançon de leur liberté. Joseph Bonaparte crut donc pouvoir s'asseoir sur le trône des Deux-Siciles en s'y présentant comme l'expression d'un principe original et fécond. Sans négliger l'appui que lui assurait l'armée française pour achever la soumission de son royaume, il s'efforça de tempérer l'œuvre de la conquête militaire par celle de la régénération politique, et en agissant ainsi, il devait se croire en pleine harmonie avec le système que l'empire prétendait représenter en Europe aussi bien qu'en France.

Cette pensée fut celle de toute la vie de Joseph Bonaparte, à Naples comme en Espagne, et il avait à peine mis le pied sur le sol où on l'envoya régner, qu'il l'exprimait avec éclat, convaincu qu'en la révélant, il s'assurait à la fois et le droit et la force.

« Peuples du royaume de Naples, disait-il en pénétrant dans ces belles provinces, l'ancienne dynastie avait renoncé à votre amour et oublié que l'affection d'un peuple est le plus précieux des droits que puisse avoir un souverain à le gouverner. Je n'ai trouvé parmi vous que les impressions de la terreur que vous avaient inspirée les injustices de votre cour. Ne craignez plus; le cours de ses vengeances est terminé. Unissez-vous d'affection, de confiance et de zèle aux mesures que je prends pour améliorer vos finances, pour diminuer vos besoins, pour vous assurer la justice et la paix. Que la nation soit sans inquiétude et sans alarmes : elle éprouvera dans peu les effets des intentions bienfaisantes de l'empereur et des soins qui m'ont été recommandés pour rendre à ce peuple toute sa splendeur et toute son ancienne prospérité. Vos magistrats sont conservés. Je n'imposerai aucune contribution de guerre; je ne souffrirai pas que vos propriétés soient lésées en aucune manière; enfin il dépendra de vous de n'avoir connu de la guerre que le nom (1). »

A peine proclamé roi, Joseph se mit résolument à l'œuvre, multipliant ses efforts pour concilier le rôle de commandant en chef d'une force armée étrangère, qui se considérait comme vivant en pays ennemi, avec celui d'un prince réformateur qui prétendait représenter dans les Deux-Siciles un intérêt puissant et légitime. L'appui non équivoque qu'il rencontra dans les hautes classes lui permit de constituer un ministère qu'il composa de seigneurs et de magistrats napolitains, en leur adjoignant quelques hauts fonctionnaires français dont l'empereur l'avait autorisé à utiliser les lumières et le dévouement. Il établit dans les provinces une administration qui jusqu'alors existait à peine en dehors de l'enceinte de la capitale; puis, abordant les difficultés par leur racine même, il supprima la féodalité, de l'avis unanime de son conseil. C'était faire rentrer sous la juridiction de la couronne quatorze ou quinze cents principautés, duchés et baronies, petites souverainetés que leurs seigneurs visitaient à peine une fois dans leur vie, tant l'abord en était inaccessible, et qui ne leur rapportaient guère que le droit d'y entretenir quelques hommes d'armes et d'y faire rendre en leur nom par leurs agens une justice odieusement vénale. Pour ces modifications profondes à un ancien ordre de choses qui ne se survivait que dans ses abus les plus révoltans, le nouveau roi obtint le concours de la noblesse presque tout entière, concours qui se conçoit d'autant mieux, que le système des propriétés

(1) Proclamation du 21 février 1806.

inaliénables et le droit de dévolution réservé à la couronne, à défaut d'héritiers directs, ruinaient fréquemment l'aristocratie sans que cet inconvénient fût compensé pour elle par aucun avantage politique.

Le clergé, réduit dans la plupart des provinces à un état voisin de la misère, ne donna pas de moins grand cœur la main à des réformes qui, en échange de vastes propriétés d'un rapport à peu près nul, lui assuraient des revenus fixes et plus élevés. Enfin la restauration des finances concilia au nouveau gouvernement l'adhésion des petits propriétaires et des commerçans, très nombreux dans le nord du royaume. Sous l'ancienne dynastie, la perception des impôts frappés sur les objets de consommation avait été aliénée à de nombreuses compagnies de traitans, et les impositions territoriales étaient reçues par des spéculateurs qui achetaient à forfait le droit de les percevoir directement pour leur propre compte. A ces impositions tout arbitraires venaient se joindre celles que le peuple payait aux seigneurs de fiefs, et qui demeuraient en presque totalité aux mains de leurs intendans. Une véritable anarchie régnait dans la perception des revenus royaux, dont on comptait plus de cent espèces différentes, et cette perception plaçait aux ordres de simples particuliers, avec une force armée permanente, des administrations très nombreuses, indépendantes du gouvernement, et décidant souverainement toutes les questions auxquelles elles étaient elles-mêmes intéressées.

La perception de tous les revenus publics fut reprise par la couronne à titre de droit régalien, et ces revenus reçurent bientôt après un accroissement notable par la vente des terres communales, qui suivit comme une conséquence naturelle la suppression du système féodal. Ces terres, d'une vaste étendue et jusqu'alors stériles, furent acquises et cultivées moyennant une rétribution annuelle payée au trésor, et leur culture ne favorisa pas moins l'intérêt public que les intérêts privés.

Assuré de l'adhésion des capitalistes, appuyé par le clergé, servi dans son ministère et dans sa cour par la plupart des grandes familles, Joseph prit alors son rôle de roi au sérieux. Il entreprit d'organiser une sorte de garde civique et quelques régimens napolitains pour assurer la sécurité du royaume, tandis qu'il préparait, à l'aide de l'armée française, la soumission des Calabres et la conquête de la Sicile, occupée par les troupes anglaises. Il ne crut pas impossible de se faire accepter à un autre titre que celui de conquérant par un peuple qui n'avait conservé aucun respectueux souvenir du gouvernement précédent, et auquel il apportait des réformes utiles avec des intentions droites et loyales. Tout résolu qu'il était à subordonner ses projets à ceux de l'empereur, dont il ne cessa pas un moment de se considérer comme le sujet le plus soumis, il se persuada que le

pays sur lequel on l'avait envoyé régner pouvait, même sous une occupation militaire qui ne devait être que temporaire, conserver des pouvoirs distincts et une sorte d'existence propre, — et en travaillant avec ardeur à cette œuvre, il crut demeurer fidèle à cette pensée de progrès continu sous la suzeraineté impériale qui était le fond même du programme napoléonien pour sa politique extérieure. Il aspira donc à se faire aimer plus encore qu'à se faire craindre, et ne crut pas impossible d'être roi de Naples en demeurant prince français.

Ce n'était malheureusement point ainsi que l'empereur comprenait l'application de son vaste système. Il entendait lier les pays tributaires à la France beaucoup moins par l'avantage qu'ils rencontreraient à la servir que par l'impossibilité matérielle où on les mettrait de lui résister. Joseph voulait ménager les Napolitains pour les amener à aimer la France; Napoléon entendait les écraser pour n'avoir jamais à les craindre. Il répugnait au roi d'imposer des contributions de guerre qu'il avait pris le solennel engagement d'épargner aux populations inoffensives; il entrait dans le plan très arrêté de l'empereur que ces contributions fussent frappées d'une part pour épuiser le pays, de l'autre pour améliorer le sort de son armée. L'un s'efforçait d'éviter les révoltes, et l'autre aspirait à les voir naître; le premier craignait, en répandant le sang, d'élever un obstacle entre lui et le pays; le second tenait avec Machiavel les révoltes et les exécutions militaires pour indispensables à la consolidation de toute conquête. Joseph travaillait à instituer un gouvernement appuyé sur l'assentiment des classes intelligentes, et se flattait de rattacher fortement celui-ci à la France par l'influence naturelle des institutions et des idées; Napoléon tenait un tel espoir pour ridicule et chimérique. Il déclarait n'avoir foi qu'en la force pour maintenir l'édifice que la force avait élevé. Inquiète de l'avenir, même dans la plénitude de sa puissance, sa pensée se reportait souvent sur un retour de fortune; il se supposait battu sur l'Isonzo, contraint d'évacuer Venise, menacé de perdre l'Italie, et avec une justesse de vues que les événemens ont pleinement confirmée, il faisait pressentir à Joseph la réaction inévitable sous le coup de laquelle tomberaient bientôt les créations artificielles par lesquelles la France croyait avoir transformé l'Europe. Étrange sagacité, qui devient la condamnation la plus éclatante du système dont on pénétrait aussi clairement les conséquences!

Convaincu qu'il n'y a nulle espérance de faire accepter sincèremens aux populations soumises la suprématie impériale, Napoléon ne demande qu'une chose aux princes de sa famille chargés d'appliquer ses instructions au dehors: augmenter à tout prix ses propres ressources maritimes et militaires pour soutenir la guerre contre

l'Europe, dans laquelle il s'engage de plus en plus, et dont il entrevoit si bien les chances funestes au moment même où il semble, par la témérité de sa politique, prendre plaisir à les préparer. La correspondance des deux frères (de mars à mai 1806) montre quels pressentimens traversaient l'esprit du maître du monde au point culminant de sa fortune, et permet de juger sur pièces la politique qui, doutant à ce point de son avenir, imposait de telles tortures à son plus dévoué serviteur.

« Mon frère, je vois que vous promettez, par une de vos proclamations, de n'imposer aucune contribution de guerre, que vous défendez que les soldats exigent la table de leurs hôtes. A mon avis, vous prenez des mesures trop étroites. Ce n'est pas en cajolant les peuples qu'on les gagne, et ce n'est pas avec ces mesures que vous donnerez les moyens d'accorder de justes récompenses à votre armée. Mettez trente millions de contributions sur le royaume de Naples, payez bien votre armée, remontez bien votre cavalerie et vos attelages, faites faire des souliers et des habits : tout cela ne peut se faire qu'avec de l'argent. Quant à moi, il serait par trop ridicule que la conquête de Naples ne valût pas du bien-être et de l'aisance à mon armée. Il est impossible que vous vous teniez dans ces limites-là... Je n'entends pas dire que vous ayez fait fusiller aucuns lazzaroni; cependant je sais qu'ils donnent des coups de stylet. Si vous ne vous faites pas craindre dès le commencement, il arrivera des malheurs. L'établissement d'une imposition ne fera pas l'effet que vous imaginez; tout le monde s'y attend et la trouvera naturelle. Vos proclamations aux peuples de Naples ne sentent pas assez le maître. Vous ne gagnerez rien en caressant trop. Les peuples d'Italie, et en général les peuples, s'ils n'aperçoivent pas de maître, sont disposés à la rébellion et à la mutinerie.....

« Mon frère, je reçois votre lettre du 15 mai. Vous ne connaissez point le peuple en général, moins encore les Italiens. Vous vous fiez beaucoup trop aux démonstrations qu'ils vous font... La victoire produit sur tous les peuples le même effet qu'elle produit aujourd'hui sur les Napolitains. Ils vous sont attachés parce que les passions opposées se taisent; mais aux premiers troubles sur le continent, lorsque la nouvelle se répandrait que je suis battu sur l'Isonzo, que Venise est évacuée, vous verriez ce que deviendrait ce bel attachement. Et comment en serait-il autrement? Qu'avez-vous fait pour eux? Ils voient la puissance de la France, et ils croient que, parce que vous êtes nommé roi de Naples, tout est fini, parce que la nature des choses l'ordonne, parce que cela est de la nouveauté et parce que cela est sans remède... Vous comparez l'attachement des Français à ma personne à celui des Napolitains pour vous; cela paraîtrait une épigramme. Quel amour voulez-vous qu'ait pour vous un peuple pour qui vous n'avez rien fait, chez lequel vous êtes par droit de conquête avec quarante ou cinquante mille étrangers?... Si vous n'aviez point d'armée française et que l'ancien roi n'eût point d'armée anglaise, qui serait le plus fort à Naples? Il y a dans votre lettre de l'engouement, et l'engouement est très dangereux... Je vois avec peine le système que vous suivez. A quoi vous serviront cinquante mille gardes provinciaux

armés ou organisés? Au premier bruit de guerre sur le continent, ces individus seront au moins neutres, et leurs chefs ouvriront des négociations avec l'ennemi. A la nouvelle d'une bataille perdue sur l'Isonzo ou sur l'Adige, ils se tourneront contre vous. Suis-je en paix ou vainqueur, qu'en avez-vous besoin?... Ces gens-là s'enorgueilliront et croiront n'être pas conquis. Tout peuple étranger qui a cette idée n'est pas soumis... Un seul cri italien : « Chassez les barbares au-delà des Alpes! » vous arrachera toute votre armée. Si vous ne prenez point de mesures plus vigoureuses que celles que vous avez prises jusqu'ici, vous serez détrôné honteusement à la première guerre continentale. Vous êtes trop bon, surtout pour le pays où vous êtes. Il faut désarmer, faire juger et déporter... Si vous gouvernez votre pays avec vigueur et que vous en retiriez cent quarante à cent cinquante millions de contributions, vous aurez six vaisseaux de guerre et autant de frégates, qui, joints à ma marine de Toulon, rendront plus difficile et plus chanceuse aux Anglais leur domination sur la Méditerranée. N'employez pas trop les troupes napolitaines, qui vous abandonneraient si j'étais battu en Italie. Il faut calculer ainsi. Employez des troupes qui ne vous abandonneront pas. Souvenez-vous bien de ce que je vous dis : le destin de votre règne dépend de votre conduite à votre retour de Calabre. Ne pardonnez point; faites passer par les armes au moins six cents révoltés : ils m'ont égorgé un plus grand nombre de soldats. Faites brûler les maisons de trente des principaux chefs de villages, et distribuez leurs propriétés à l'armée. Désarmez tous les habitans, et faites piller cinq ou six gros villages de ceux qui se sont le plus mal comportés. Recommandez aux soldats de bien traiter les villes qui sont restées fidèles. Privez de leurs biens communaux les villages révoltés, et donnez-les à l'armée, surtout désarmez avec vigueur. »

Loin de s'affliger des résistances que Joseph rencontre dans les Calabres, l'empereur inclinerait, ce semble, à s'en féliciter, car ces résistances lui paraissent de nature à permettre dès lors une première et large application de ce système de colonisation militaire dont il a emprunté la pensée à César et à Octave. Il voudrait donc que l'on fît pour ces rudes contrées ce que l'Angleterre de Cromwell fit pour l'Irlande, et que la propriété du sol y passât, par droit de conquête, aux mains des soldats français. Napoléon propose à Joseph de rendre de sa pleine puissance impériale un décret pour confisquer la moitié des revenus publics et particuliers dans toutes les provinces insurgées. Cet acte permettrait d'établir dans le royaume de Naples trois ou quatre cents familles françaises investies de riches fiefs provenant, ou du domaine de la couronne, ou de la dépossession de ceux qui auraient pris les armes contre la France, ou des biens confisqués sur un certain nombre de couvens. L'empereur entend d'ailleurs que les chefs de cette nouvelle féodalité européenne, dont il rêve la création, aient tous une maison à Paris, parce que c'est là qu'est le centre de tout le système; il se propose d'entourer son trône d'un certain nombre de grandes fortunes élevées à son ombre

et dispersées dans tous les pays tributaires, ces fortunes y demeurant seules considérables, par l'effet même des dispositions du code civil. Il présente enfin celui-ci comme l'instrument le plus puissant de la domination française au dehors.

« Puisque la Calabre s'est révoltée, pourquoi ne prendriez vous pas la moitié des propriétés du pays pour les distribuer à l'armée? Ce serait une ressource qui vous serait d'un grand secours, et en même temps un exemple pour l'avenir. On ne change et on ne réforme pas un état avec une conduite molle; il faut des mesures extraordinaires et de la vigueur. Comme les Calabrais ont assassiné mes soldats, je rendrai moi-même le décret par lequel je confisquerai à leur profit la moitié des revenus de la province, particuliers et publics; mais si vous commencez par prendre pour principe qu'ils ne se sont pas révoltés, et qu'ils vous ont toujours été attachés, votre bonté, qui ne sera que faiblesse et timidité, sera très funeste à la France. »

« Envoyez-moi, écrit-il encore à Joseph en 1806, tous les matériaux sur les mesures odieuses dérivant du droit de conquête qu'il serait nécessaire de prendre, en faisant cependant le moins de mal possible au pays. Il faut établir dans le royaume de Naples un certain nombre de familles françaises, qui seront investies des fiefs, soit provenant de l'aliénation qui serait faite de quelques domaines de la couronne, soit de la dépossession de ceux qui ont des fiefs, soit des biens des moines en diminuant le nombre des couvens. Dans mon sentiment, votre couronne n'aurait aucune solidité, si vous n'aviez autour de vous une centaine de généraux, de colonels et autres, et des officiers attachés à votre maison, possesseurs de gros fiefs dans les royaumes de Naples et de Sicile. Je pense que Bernadotte, Masséna, devraient être fixés à Naples avec le titre de princes et avec de gros revenus qui assurassent la fortune de leur famille. Ce moyen, je le prends pour le Piémont, pour l'Italie, pour Parme; il faut qu'entre ces pays et Naples il ressorte la fortune de trois ou quatre cents officiers français, tous jouissant de domaines qui seraient dévolus à leurs descendans par droit de primogéniture. Dans peu d'années, cela se mariera dans les principales maisons, et le trône se trouvera consolidé de manière à pouvoir se passer de la présence d'une armée française. »

Lorsque l'on comprenait ainsi les droits issus de la conquête, il était fort naturel que l'on s'inquiétât beaucoup de l'avenir de celle-ci. Aussi n'est-il pas une des lettres de l'empereur à son frère qui ne fasse toucher au doigt tout ce que dans la pensée même du conquérant il y a d'artificiel et de menacé dans l'édifice si audacieusement élevé par son génie, et qui ne tende à présenter les peuples assujettis comme frémissant sous le joug et en disposition constante de s'en délivrer. « Lorsque vous employez un Napolitain, répète-t-il sans cesse à Joseph, demandez-vous toujours ce que ferait cet homme-là le jour où je serais défait par l'Autriche et où l'empire serait menacé! »

Mais cette question, que l'empereur posait à son frère comme devant déterminer la mesure de sa confiance, n'impliquait-elle pas aussi la plus irrécusable condamnation du système? Joseph n'a besoin certainement d'aucune excuse devant la postérité pour avoir tenté d'appliquer celui-ci d'une manière moins complète et moins rigoureuse. Aux injonctions qui lui étaient adressées, aux reproches réitérés sur l'excès de sa confiance et de sa bonté, le roi de Naples pouvait, après une année de règne, répondre par des faits, car dès le commencement de 1809 la pacification du pays était à peu près consommée. Après un siége mémorable, Gaëte avait enfin cédé à l'ascendant des armes françaises. Les débarquemens opérés par les Anglais sur tous les points du littoral avaient été repoussés, et sauf les places de Scylla et de Reggio, protégées par des abords fort difficiles et par la proximité des côtes de Sicile, les Calabres étaient à peu près soumises. Joseph avait paru de sa personne dans ces provinces reculées, où quelques exemples de sévérité, qu'il avait grand soin de faire sonner bien haut à Paris, avaient produit moins d'effet que sa bienveillance et sa sollicitude pour tous les intérêts publics. Peu guerrier, quoique brave de sa personne, ce prince avait dû commencer dans ces âpres montagnes l'apprentissage du métier de général en chef nominal qu'il allait faire bientôt après en Espagne dans des conditions plus critiques et plus douloureuses. A Naples en effet, il avait moins à s'inquiéter des chances du champ de bataille, toujours à peu près assurées, que des exigences personnelles de l'homme prodigieux qui, des solitudes du Nord où l'avait alors porté sa fortune, entendait régler tous les mouvemens de son armée d'Italie jusque dans leurs plus minutieuses particularités, et qui, emprisonné dans les boues de la Pologne, préparait la conquête de la Sicile comme pour se délasser d'un repos forcé de quelques mois.

Il fallait que Joseph satisfît à toutes ces exigences, et qu'il répondît ponctuellement à toutes les questions d'un souverain qui connaissait le personnel de ses armées au point de juger lui-même l'aptitude des officiers les plus obscurs. Napoléon dévorait le temps comme l'espace; tout retard était un tort, quelque impérieuse qu'en fût la cause, et tout échec était un crime aux yeux de celui qui avait placé sa force dans son prestige, et n'avait encore connu de la fortune que ses faveurs. Le vainqueur d'Iéna et de Friedland, le formidable négociateur qui partageait en ce temps-là le monde à Tilsitt, entendait que ses lieutenans fussent heureux comme il l'était lui-même; manquer de bonheur, c'était presque manquer de fidélité, car c'était ébranler la foi des peuples en son étoile. Aussi quelles irritations et quels dédains lorsque Joseph hasardait une objection timide, lorsqu'il demandait de l'argent ou des hommes, comme si, dans ces

temps de merveilles, le nom et la fortune de l'empereur ne devaient pas suffire à tout! Quelles rudes leçons lorsque des irrégularités et des lacunes se glissaient parfois dans ces états hebdomadaires que l'empereur déclarait être *les livres les plus agréables de sa bibliothèque!* Quelque soumis que Joseph fût à son frère et quelque bonne volonté qu'il y mît, il ne pouvait parvenir à prendre du plaisir là où il lui était textuellement prescrit d'en trouver (1).

Si Joseph recevait sans amertume et le plus souvent sans observation les reproches les moins fondés, on pouvait néanmoins pressentir déjà que dans les grandes occasions ce caractère doux et soumis s'élèverait à la hauteur de ses devoirs. Pendant que Napoléon, enivré par la victoire, marchait à la domination du monde, à la veille d'engager avec la Prusse une lutte dont l'issue, quelle qu'elle fût, ne pouvait être que funeste à la France, il recevait du roi de Naples des conseils dont la fermeté tranche d'une manière remarquable avec la réserve habituelle de Joseph en face de son frère :

« Sire, je suis dans cette situation d'esprit que votre majesté connaît en moi, et dans laquelle j'aime à dire tout ce que je crois bon : eh bien! votre majesté doit faire la paix à tout prix. Votre majesté est victorieuse, triomphante partout; elle doit reculer devant le sang de ses peuples : c'est au prince à retenir le héros. Quelque étendue de pays de plus ou de moins ne doit pas vous retenir; toutes les concessions que vous ferez seront glorieuses, parce qu'elles seront utiles à vos peuples, dont le plus pur sang s'écoule, et que, victorieux et invincible comme vous êtes de l'accord de tous, nulle condition ne peut vous être supposée prescrite par un ennemi que vous avez vaincu. Sire, c'est l'amour que je porte à un frère qui est devenu un père pour moi, c'est ce que je dois à la France et aux peuples que vous m'avez donnés qui me dictent ce discours de vérité. Quant à moi, sire, pour atteindre ce but salutaire, tout ce que vous ferez me conviendra; je m'estimerai heureux des dispositions qui me regarderont, quelles qu'elles puissent être. Sire, vous ne devez plus exposer au hasard d'une rencontre le plus beau monument élevé à la grandeur de la race humaine, je veux dire la masse de gloire et de grandeur inouie qui compose votre vie depuis dix ans (2). »

Cette belle lettre est antérieure de plusieurs années aux jours de désastres durant lesquels la langue de tous les flatteurs se délia tout

(1) « *Je vous recommande de vous plaire* à lire vos états de situation. La bonne situation de mes armées vient de ce que je m'en occupe tous les jours une heure ou deux; et lorsqu'on m'envoie chaque mois les états de mes troupes de terre et de mes flottes, ce qui forme une vingtaine de gros livres, je quitte toute autre occupation pour les lire en détail, pour voir la différence qu'il y a entre un mois et l'autre. Je prends plus de plaisir à cette lecture qu'une jeune fille n'en prend à la lecture d'un roman. C'est pour moi une chose horrible de voir dans vos états vos corps n'être pas réunis dans une même province. » (Napoléon à Joseph, 20 août 1806.)

(2) Joseph à Napoléon, 29 mars 1807.

à coup pour demander la paix; elle impliquait d'ailleurs de la part de Joseph la chance de ne point obtenir la Sicile, que la paix maritime négociée au commencement de 1807 aurait probablement conservée au roi Ferdinand. A côté de ce document qui honore le prince, il serait facile de citer plusieurs lettres qui font aimer l'homme. Nous n'en choisirons qu'une, qui résume, dans l'effusion d'une tendresse charmante, les résultats obtenus et les espérances alors rêvées. C'est comme le testament de cette royauté de passage qui était à la veille d'aller payer sur un autre trône, par les plus atroces tortures, les joies rapides du succès relevées par celles d'une bonne conscience :

« Ma chère Julie, je suis venu passer le dimanche ici (à Sainte-Lucie, près Naples). Il est remarquable que ce sont les jours de fête que je choisis pour me reposer un peu. Cela te prouve que je suis forcé d'employer les autres jours au travail du cabinet. Au reste, la réponse à tout, c'est le résultat de ce qui se passe ici. Les billets de banque de Naples, qui perdaient 25 pour 100 à mon arrivée, sont au pair aujourd'hui. J'ai, avec mes propres moyens, fait la guerre et le siége de Gaëte, qui a coûté six millions de francs; j'ai trouvé le moyen de nourrir et de solder quatre-vingt-dix mille hommes, car j'ai, outre soixante mille soldats de terre, trente mille hommes en marins, invalides, pensionnés de l'ancienne armée, gardes-côtes, canonniers littoraux, et j'ai quinze cents lieues de côtes, toutes entourées, bloquées et attaquées souvent par l'ennemi. Et avec tout cela je n'ai pas assez surchargé les impôts pour que les propriétaires fonciers et le peuple soient mécontens; ils le sont si peu, que je puis sans imprudence voyager presque seul partout, que Naples est aussi tranquille que Paris, que je trouve à emprunter ici ce que l'on peut prêter, que je n'ai pas une seule classe de la société mécontente, et que l'on sait généralement que si je ne fais pas mieux, ce n'est pas ma faute; que je donne l'exemple de la modération, de l'économie; que je n'ai pas de luxe, que je ne fais aucune dépense pour moi, que je n'ai ni maîtresses, ni mignons, ni favoris, que personne ne me mène, et que l'on est dans le fait si bien ici, que les officiers et autres Français que je suis forcé de renvoyer se plaignent, quand ils sont dehors, de n'être pas restés à Naples. Lis donc ceci, ma bonne Julie, à maman, à Caroline, puisqu'elles ont de l'inquiétude, et dis-leur que, si elles me connaissaient mieux, elles seraient plus tranquilles. Dis-leur qu'on ne change pas à mon âge; rappelle à maman qu'à toutes les époques de ma vie, citoyen obscur, cultivateur, magistrat, j'ai toujours sacrifié avec plaisir mon temps à mes devoirs. Ce n'est pas moi certes, qui prise peu les grandeurs, qui puis m'endormir dans leur sein : je ne vois dans elles que des devoirs et jamais de droits. Je travaille pour le royaume de Naples avec la même bonne foi et le même abandon qu'à la mort de mon père je travaillais pour sa jeune famille, que je n'ai cessé de porter dans mon cœur... La justice veut que je rende ce peuple heureux autant que me le permet le fléau de la guerre. J'ose dire que, malgré sa situation, le peuple de Naples est peut-être plus heureux qu'aucun autre. Sois bien tranquille, ma chère amie, et sois convaincue que ces sentimens sont aussi invariables dans mon âme que l'immortel attachement que je te porte ainsi qu'à mes enfans; et s'il est un

sacrifice qui me coûte, c'est celui de votre éloignement. L'ambition ne me ferait pas faire deux pas, cela est vrai, si j'avais pu rester tranquille; mais l'honneur et le sentiment de mes devoirs me feraient faire trois fois par an le tour de mon royaume pour soulager trois malheureux. Dans cet état de choses, je remercie le ciel de m'avoir donné une bonne conscience et une bonne femme pour me juger ce que je vaux. — Je vous embrasse tendrement tous les trois (1). »

Au commencement de 1808, Joseph accomplissait le plus cher de ses vœux : il appelait sa famille autour de ce trône où l'avait porté le système de son frère plus que sa tendresse, et dont le développement ultérieur de ce même système allait bientôt le faire descendre. En liant la Russie à tous ses desseins, en berçant à Tilsitt son jeune empereur de l'espoir de partager avec lui la domination du monde, Napoléon s'était assuré la possibilité de disposer sans contrôle de l'Europe méridionale et d'en renouveler au besoin toutes les dynasties. La pensée carlovingienne qu'il caressait dès son avénement à l'empire avait déjà fasciné cet esprit puissant, et le maître du monde n'était plus maître de lui-même. Entendant substituer sur tous les trônes sa race à celle des Bourbons, l'établissement de sa famille en Espagne était devenu, depuis le congrès de Tilsitt, l'irrésistible tentation de sa vie.

II.

C'était une chose fort difficile assurément que d'opérer une telle révolution par la violence dans un pays où Napoléon était alors pour toutes les classes de la société l'objet d'un culte en quelque sorte religieux. Il semblait impossible même au vainqueur de l'Europe de briser un gouvernement contre lequel il était sans aucun grief, et qui épiait toutes ses volontés pour y déférer avec une humble soumission. Il paraissait plus impossible encore de chasser une dynastie où l'on voyait un vieux roi et son successeur, si tristement divisés, ne s'accorder que dans leur soumission empressée au puissant empereur, dont ils imploraient respectueusement l'amitié et l'alliance. Cependant, quelque insurmontables que parussent ces difficultés, la passion de Napoléon était trop excitée pour qu'il reculât devant elles, et plusieurs mois avant d'être arrêté sur les moyens, son esprit était manifestement fixé sur le but.

Dans l'une de ses courses rapides au sein de son vaste empire entreprise aux derniers jours de 1807, Napoléon avait rencontré le roi de Naples à Venise : il l'avait chargé de rattacher à ses projets dynastiques son frère Lucien, en lui offrant un trône sous la condition, ho-

(1) Joseph à la reine Julie, 26 avril 1807.

norablement repoussée par ce dernier, de rompre un mariage cher à son cœur et sacré pour sa conscience. Sans parler à Joseph des moyens d'exécution qu'il était loin d'avoir préparés à cette époque, et qui lui furent bientôt après fournis par les événemens d'Aranjuez, Napoléon fit entrevoir à son frère aîné qu'il serait conduit à changer l'ordre de choses existant en Espagne, et il obtint sans doute de son absolu dévouement l'assurance d'une déférence au moins éventuelle à ses vues. Quoique la correspondance des deux frères soit muette à cet égard, ceci ressort de l'empressement que mit Joseph à accepter la couronne d'Espagne peu de mois après, et à se rendre à Bayonne sur l'invitation de son frère, sans lui adresser une seule observation.

Si dans le cours de la carrière politique de ce prince il y a un reproche sérieux à lui adresser, c'est assurément d'avoir permis à l'empereur de disposer de lui pour un acte qui était la sanction même de cette théorie de monarchie universelle dont la modération et le sens droit de Joseph mesuraient si bien les inévitables conséquences. Engagé dans cette désastreuse aventure, lié par son honneur comme roi et comme Français au sort de la politique déplorable suivie en Espagne, on comprend fort bien que, malgré le désespoir que cette politique inspirait à ce prince et dont témoignait chacune de ses lettres, Joseph n'ait pas été jusqu'à rompre avec éclat par une abdication qui aurait affaibli son frère, déjà cruellement puni de ses fautes et déserté par la fortune; mais qu'à Venise il n'ait pas repoussé l'éventualité qui, de son aveu même, lui fut au moins indiquée, qu'il ait été moins énergique que Louis dans ses refus et moins fidèle aux Napolitains que celui-ci ne le fut aux Hollandais; qu'à la veille d'un acte qui ne pouvait s'accomplir que par un crime, Joseph n'ait pas opposé à son frère le double obstacle de ses conseils et de ses refus, — c'est ce qu'il est difficile de comprendre et plus difficile encore d'excuser.

Pour s'expliquer la conduite du roi de Naples et le sacrifice qu'il consentit à faire en quittant un royaume pacifié pour aborder une terre où l'attendaient de si implacables inimitiés, il faut se rendre compte des illusions qu'on entretint d'abord sur l'issue des événemens qui avaient eu pour résultat de placer sur la tête du prince des Asturies la couronne du roi son père. Ces événemens avaient quelque chose de si repoussant dans leur cause et de si odieux dans leur résultat final, ils avaient soulevé une indignation si profonde au sein de la généreuse nation qui assistait depuis quinze ans au déshonneur de ses maîtres, que Napoléon estima possible, en élargissant ces plaies au lieu de les fermer, de faire accepter à ce pays une dynastie nouvelle. L'empereur regarda même cette substitution comme

facile du moment où Charles IV, rendu à la liberté, eut manifesté l'intention de reprendre la couronne et la ferme volonté de ne se séparer dans aucune circonstance de l'odieux favori qui lui était rendu. Cette illusion exista un moment à Bayonne, même parmi les grands d'Espagne et les nombreux personnages qui formaient la suite de Charles IV et de Ferdinand VII. Tout attristés que fussent en effet ceux-ci de l'attentat qui leur arrachait leurs princes, ils n'en avaient pas complétement mesuré l'effet sur l'opinion publique, et leur premier mouvement avait été d'accepter la dynastie choisie par un homme qu'on croyait alors assez fort pour l'imposer, en s'efforçant de faire sortir d'un changement réputé inévitable la régénération de leur malheureuse patrie par des institutions nouvelles.

Proclamé roi d'Espagne le 6 juin 1808, Joseph avait été salué en cette qualité à Bayonne, après le départ des princes espagnols, par leurs plus fidèles serviteurs; il avait conservé dans son conseil, sans éprouver un seul refus, les principaux ministres de Charles IV, et les plus grands personnages de la monarchie ne s'étaient pas refusés à composer sa cour. MM. Urquijo, Cevallos, O'ffarill, Azanza, Jovellanos, Mazaredo, étaient au nombre des ministres conservés, et ces ministres pronostiquaient au nouveau roi l'heureuse issue des premières difficultés; les ducs de l'Infantado, de Hijar, del Parque, beaucoup d'autres personnages qui allaient trois mois après fournir des chefs à la grande insurrection nationale, entouraient ce prince, et ne refusaient pas de sacrifier leur attachement personnel à l'œuvre réparatrice dont Joseph s'occupait avec ardeur depuis son arrivée à Bayonne. La nouvelle constitution avait été délibérée durant dix longues séances; elle tendait à donner des garanties à tous les intérêts qui en avaient manqué jusqu'alors, et à mettre l'administration de l'Espagne en harmonie avec la nôtre. Cette constitution reçut les plus honorables signatures, et le curieux portefeuille que nous a ouvert l'éditeur des *Mémoires du roi Joseph* contient de nombreuses lettres d'adhésion à cette royauté de la veille, au premier rang desquelles il est triste d'avoir à citer, comme exprimant les sentimens les plus cordiaux et les plus chaleureux, celle même du roi Ferdinand, si peu digne des héroïques efforts que son nom inspirait alors à sa patrie.

Durant quelques jours, et tant qu'il n'eut pas franchi la frontière, Joseph crut n'avoir pas changé de terrain, et se considéra comme appelé à continuer en Espagne l'œuvre qu'il avait à peu près terminée à Naples. Cette illusion était profonde comme l'erreur qui l'inspirait. La dynastie tenait dans les respects et les affections de toutes les classes de la société espagnole autant de place qu'elle en occupait peu dans le royaume des Deux-Siciles. Les turpitudes des der-

niers temps avaient exalté dans la Péninsule le sentiment monarchique, bien loin de l'y affaiblir, car ces scandales avaient eu pour effet de reporter sur la tête d'un jeune prince le chevaleresque attachement que l'Espagne gardait à ses rois. La haine pour Godoï, l'amour pour Ferdinand, auquel la poésie populaire prêtait autant de vertus qu'il avait de vices, — dans ce double sentiment était concentrée la vie tout entière de cette étrange nation. Celle-ci avait entretenu pour Napoléon une admiration exaltée, parce qu'elle s'était expliqué l'occupation armée de l'Espagne par la pensée secrète attribuée à l'empereur de renverser le favori exécré; mais lorsqu'elle vit Godoï ménagé, Ferdinand captif et la couronne des rois catholiques escamotée dans un tour de gobelet, il n'y eut pas une classe de la société, de celles-là surtout qui vivent de la vie populaire, depuis le moine jusqu'au muletier, depuis le contrebandier jusqu'au soldat, qui ne se sentît atteinte dans son honneur, et où la colère ne s'exaltât jusqu'à la rage. Jamais peuple ne fut plus unanime, et jamais unanimité ne fut plus invincible.

On connaît les miracles de cette résistance, qui en quelques semaines fit sortir de terre dix armées et contraignit à Baylen vingt mille hommes des meilleures troupes de la France à ternir pour la première fois l'honneur de leur drapeau. Ce spectacle apparaissait avec autant d'éclat aux bords de la Bidassoa que sur ceux du Guadalquivir, car la résistance nationale n'était pas moins manifeste dans les provinces basques qu'en Andalousie. Voir cela n'était sans doute qu'un mérite assez vulgaire : ce mérite manqua néanmoins au génie, puisque nul n'entretint sur la portée des événemens de la Péninsule des illusions plus complètes et plus persistantes que Napoléon. Pour Joseph, s'il avait été fasciné un moment à Bayonne par l'espérance de se faire accepter comme représentant d'un principe nouveau de gouvernement et de progrès, si telle avait été la croyance première des hommes considérables dont il était entouré, il eut à peine mis le pied sur le territoire de son nouveau royaume, qu'il pénétra tout d'un coup et comme d'instinct la radicale incompatibilité qui existait entre lui et l'Espagne. Cette impression fut en quelque sorte foudroyante. Les lettres dans lesquelles elle est exprimée forment la partie la plus saisissante de cette correspondance, celle qui relève le plus la sagacité du malheureux prince. On le suit avec un intérêt douloureux dans ce voyage de Bayonne à Madrid, qui, après un séjour d'une semaine dans la capitale, se termine par une première retraite sur l'Ebre, conséquence immédiate du grand désastre de Dupont. Jamais observateur n'a vu plus juste, et jamais roi ne s'est fait moins d'illusions sur l'avenir de sa royauté.

Parti le 9 juillet de Bayonne, escorté de tous les ministres et de

cette brillante cour qui suivit plus tard l'impulsion nationale sans l'avoir provoquée, Joseph écrivait trois jours après à l'empereur : « La situation des choses est telle que je me reproche le temps que j'ai perdu dans de misérables villages. Je me décide à partir pour Madrid par le chemin le plus court, pour y arriver le plus tôt possible. L'esprit est partout très mauvais (1). » Le lendemain, il entrait à Vittoria, et l'aspect seul de cette ville constatait la profonde antipathie qu'on y éprouvait pour sa cause. A chaque heure, des désertions étaient signalées dans l'escorte royale. Les nouvelles des Asturies, de la Galice, de Valence, de l'Andalousie, ne permettaient plus de douter de l'immense étendue de la crise, et pendant que les masses le repoussaient par patriotisme, les fonctionnaires s'éloignaient par calcul.

« Sire, s'écriait déjà Joseph, *personne n'a dit jusqu'ici toute la vérité à votre majesté. Le fait est qu'il n'y a pas un Espagnol qui se montre pour moi, excepté le petit nombre de personnes qui ont assisté à la junte et qui voyagent avec moi. Les autres, arrivés ici et dans les autres villages avant moi, se sont cachés, épouvantés par l'opinion unanime de leurs compatriotes...* Je ne suis pas étonné de la gravité des circonstances; *mais il est plus essentiel que jamais qu'il n'y ait qu'un centre d'autorité dans l'armée.* Votre majesté est trop juste pour ne pas sentir que, dans une circonstance semblable, *je dois avoir sa confiance tout entière et exclusive* (2). »

Quelques jours après, le roi atteignait Burgos, et quoique cette ville dût être encore sous l'impression de la victoire remportée quelques jours auparavant sur les insurgés à Medina del Rio-Seco par le maréchal Bessières, la situation n'apparaissait pas à Joseph sous des couleurs moins sombres.

« Partout où l'opposition n'est pas armée, elle est au moins passive et sourde. C'est au point que le maréchal Bessières était en présence d'une armée de quarante mille hommes sans s'en douter, que le général Merlin, que j'avais envoyé auprès de lui, n'a pu trouver un guide en offrant de l'or à pleines mains. *Il parait que personne n'a voulu dire l'exacte vérité à votre majesté.* La besogne taillée est très grande; pour en sortir avec honneur, il faut des moyens immenses. *La peur ne me fait pas voir double.* En quittant Naples, j'avais bien livré ma vie aux événemens les plus hasardeux. Depuis que je suis en Espagne, je me dis tous les jours : Ma vie est peu de chose et je vous l'abandonne; mais je ne peux vivre avec la honte attachée à l'insuccès : il faut de grands moyens en hommes et en argent... De quelque manière que se résolvent les affaires d'Espagne, son roi ne peut que gémir, puisqu'il faut conquérir par la force; mais enfin, puisque le sort en est jeté, faudrait-il rendre les déchiremens moins longs. Je ne suis point épouvanté de ma posi-

(1) Joseph à Napoléon. Vergara, 11 juillet 1808.
(2) Joseph à Napoléon. Vittoria, 12 juillet 1808.

tion, mais elle est unique dans l'histoire : *je n'ai pas ici un seul partisan* (1)... »

Enfin Joseph arrivait à Madrid, et trouvait dans la capitale du royaume la confirmation de toutes les appréhensions qui l'avaient assailli durant ce douloureux voyage. Le peuple espagnol, qui avait mis d'abord quelque réserve dans la manifestation de ses sentimens secrets, leur donna un libre cours sitôt que les nouvelles de l'Andalousie eurent commencé à transpirer. La bourgeoisie, jusqu'alors hésitante, fournit de nombreuses recrues aux insurgés; les grands s'isolèrent d'abord et partirent bientôt après, les domestiques même des ministres abandonnaient leurs maîtres en leur écrivant qu'ils allaient rejoindre l'armée. C'était l'émigration générale de toutes les classes de la société s'opérant, s'écrie Joseph, avec le même entrain qu'y apportait la noblesse française en 89. Tous les seigneurs qui avaient pris parti pour la royauté nouvelle, le duc de l'Infantado à leur tête, adhéraient à l'irrésistible mouvement qui emportait un grand peuple. Ce n'était plus cinquante mille, mais cent mille hommes de vieilles troupes que Joseph estimait nécessaires pour réduire l'Espagne, et il annonçait en termes formels à l'empereur que dans trois mois il ne serait plus temps, l'insurrection pouvant avoir alors sous les armes cinq cent mille hommes animés d'un enthousiasme non moins irrésistible que celui des bataillons qui, aux premières années de la révolution, repoussèrent chez nous la coalition européenne. Chacune de ses lettres se terminait par cette formule invariable : « Nous n'avons pas ici un seul partisan, et la nation tout entière est exaspérée. »

Le roi Joseph néanmoins ne désespérait pas complétement de l'avenir, si l'empereur se décidait immédiatement à un effort immense. Il le suppliait de venir lui-même faire face à cette crise, et demandait en attendant, comme unique moyen de l'atténuer, le rappel de cinq ou six hommes sur lesquels portait plus spécialement la haine publique, et la prompte substitution de généraux honnêtes gens à des généraux pillards et compromis. Il réclamait enfin l'exercice sérieux de son autorité royale dans les provinces où il était en mesure de l'appliquer, cet exercice étant le seul moyen de prouver aux Espagnols qu'ils formaient encore une nation indivisible et indépendante. A la veille de quitter sa capitale après une semaine de séjour, déjà abandonné de la plupart de ses ministres et répudié par ceux qui s'étaient faits ses premiers serviteurs, le malheureux prince poussait un cri de désespoir pour lui-même et d'inquiétude pour son frère; il lui demandait, *sous peine de voir sa gloire et sa fortune échouer en Espagne,* trois armées de cinquante mille hommes agissant en masse,

(1) Joseph à Napoléon, 18 juillet 1808.

avec cinquante mille hommes pour conserver les communications (1) !

L'empereur n'avait pas soupçonné la portée de l'œuvre consommée en Espagne. Le systématique mépris qu'il entretint toujours pour les résistances nationales, lorsque celles-ci ne se produisaient pas sous la forme d'armées régulières, ne lui avait pas permis de pressentir les destinées de cette immortelle insurrection de paysans et de capucins, contre laquelle allaient s'user ses forces et s'évanouir son prestige. Aux premières inquiétudes de son frère, il avait répondu en l'invitant à garder tout son sang-froid et en exprimant la crainte qu'*il ne vît double*. Durant plusieurs jours, il se borna à l'inviter à montrer de la *confiance*, surtout de la gaieté, et à *bien soigner sa santé* (2)! Puis, lorsque Bessières, eut triomphé de Cuesta à la bataille de Rio-Seco, Napoléon déclara que cette victoire allait *tirer le rideau de toute cette affaire d'Espagne*, illusion qui se comprend moins, puisque cette fois les troupes françaises avaient rencontré devant elles une armée de quarante mille hommes. Quelques jours plus tard, l'empereur, voyant toutes les provinces soulevées et comprenant enfin que le roi allait se trouver en face d'obstacles sérieux, lui rappelait, pour échauffer son cœur, que Henri IV et Philippe V avaient dû l'un et l'autre conquérir leur royaume, exemples que rétorquait fort bien Joseph en lui répondant que Henri IV avait au moins un parti en France, et que Philippe V ne combattit que l'étranger, tandis qu'il voyait s'armer contre lui toute une nation exaspérée (3).

Chaque heure apportait au malheureux frère de Napoléon une preuve nouvelle qu'il avait hérité de la haine dont le peuple avait accablé si longtemps Godoï. Obligé de quitter Madrid quelques jours après y être entré, pressé qu'il était par une armée victorieuse et une insurrection imminente, Joseph adressait à l'empereur ces prophétiques paroles de l'un de ces gîtes inhospitaliers où s'abritait pour un jour son errante fortune : « Il faut deux cent mille Français pour comprimer l'Espagne et cent mille échafauds pour y maintenir le prince qui sera condamné à régner sur eux. Sire, on ne connaît pas ce peuple : chaque maison sera une forteresse, et chaque homme a la volonté de la majorité. Deux mille domestiques m'ont quitté à la fois malgré les forts appointemens que j'avais donnés; nous ne trouvons pas un guide, pas un espion (4). » Quelques jours auparavant, il avait écrit au maître du monde : *Votre gloire, sire, échouera en Espagne!*

A ces sinistres pressentimens l'empereur ne répondit d'abord que

(1) Joseph à Napoléon. Madrid, 29 juillet 1808.

(2) Napoléon à Joseph. Bayonne, 17, 18, 21 juillet 1808. Voyez aussi la lettre de Berthier au général Savary du 18 juillet.

(3) Joseph à Napoléon. Madrid, 24 juillet.

(4) Joseph à Napoléon. Briviesca, 14 août.

par ces manifestations calculées de radieuse confiance destinées à fasciner l'imagination des hommes : « Je pourrai trouver en Espagne les colonnes d'Hercule; je n'y rencontrerai pas les limites de mon pouvoir ! » mais il dut bientôt comprendre que son frère n'avait rien exagéré, et qu'il lui fallait, pour contenir l'Europe profondément émue d'un spectacle si nouveau, un immense effort militaire, soutenu du prestige de sa présence. A la fin de cette même année 1808, durant laquelle il s'était flatté d'avoir réglé à jamais les destinées de la Péninsule, il entrait en Espagne, conduisant la grande armée d'Austerlitz et d'Iéna, commandée par l'élite de ses maréchaux.

Le génie militaire de Napoléon obtint au-delà des Pyrénées le succès sur lequel il était en droit de toujours compter. Son armée défit les insurgés partout où ils se hasardèrent à se mesurer avec elle. L'empereur entra à Madrid victorieux, après avoir conquis deux cents lieues de terrain et pas une seule adhésion. Il y rétablit, après plusieurs semaines d'incertitude, l'autorité plus nominale qu'effective du roi Joseph, qu'on avait vu suivre le quartier impérial dans une attitude dont les humiliations et les angoisses n'avaient pas été adoucies, tant s'en faut, par les égards personnels de son frère. La première partie de la campagne de 1809 aurait eu sans doute sur le sort de ce pays une influence décisive, si l'on n'avait eu en face de soi un peuple plutôt qu'une armée. Ce peuple s'exaspérait autant par ses défaites qu'il s'exaltait par ses succès. Lorsque l'empereur quitta l'Espagne, il n'avait guère soumis d'ailleurs que les provinces qui s'étendent de la capitale à la frontière de France; il avait moins assuré à son frère la possibilité de régner que la possibilité de s'enfuir; il laissait les provinces du midi insurgées, les Anglais maîtres de la Galice, et il chargeait l'un de ses lieutenans d'en délivrer le nord du royaume et de les rejeter à la mer. C'était s'exposer à replacer, sous quelques jours, le roi Joseph dans une position presque semblable à celle dont l'intervention personnelle de Napoléon avait eu pour but de le tirer.

Déjà d'ailleurs l'empereur portait la peine de ses fautes, et les événemens auxquels il avait si longtemps commandé lui commandaient à leur tour. Dans la pensée que depuis les affaires d'Espagne la France avait cessé d'être invulnérable, l'Autriche avait pris les armes, espérant se venger d'Austerlitz au risque de rencontrer Wagram. L'empereur dut donc quitter soudainement la Péninsule, sans y avoir avancé l'œuvre de la conquête, et sans y avoir même ébauché celle de la pacification. Force lui fut de courir aux bords du Danube, d'où son destin devait, trois années plus tard, le porter sur ceux de la Moskowa, pour le rejeter bientôt après sur les bords du Rhin et

de la Seine; il partit pour le nord, laissant ses vieilles troupes, ses meilleurs généraux et les finances de son empire à jamais engagés dans une entreprise sans issue, puisqu'elle consistait à vaincre la seule force qui soit invincible.

Une nation ulcérée pour laquelle l'Europe entière conspirait par ses vœux secrets, un roi sans royaume dont le long dévouement commençait à ne plus surmonter les amertumes et les dégoûts, des généraux exclusivement préoccupés de leur propre fortune, tous divisés et mécontens d'être employés à une œuvre stérile sur laquelle la pensée du maître ne s'arrêtait qu'avec répugnance, le péril partout, le commandement nulle part, — tel fut le déplorable spectacle qu'offrit l'Espagne, lorsque l'empereur, en la quittant, en remit la destinée à toutes les chances du hasard. Comme pour égaler dans cette affaire l'impéritie de la conduite à l'immoralité de l'entreprise, on parut prendre plaisir à exposer à la dérision des peuples la fortune du prince qu'on leur avait imposé. Chargé du commandement en chef des divers corps de l'armée française, Joseph recevait chaque jour des maréchaux qui les dirigeaient l'avis, plus ou moins respectueusement formulé, qu'on ne tiendrait compte d'aucun de ses ordres militaires, d'aucune de ses prescriptions politiques, d'aucune de ses décisions administratives. Chacun agissait en effet à sa guise, en s'inspirant de sa pensée personnelle, ou en arguant d'instructions expédiées directement, par ordre de l'empereur, du fond de l'Allemagne ou de la Russie. Les conseillers d'état, et jusqu'aux auditeurs en mission, imitaient et dépassaient les maréchaux français dans leurs prétentions et dans leurs exigences; aucun droit ne restait à cette royauté nomade, qui avait pour demeure un camp sans avoir d'armée, et que les généraux et les fonctionnaires de l'empire renvoyaient d'Hérode à Pilate, couverte de lambeaux de pourpre et tenant à la main son sceptre de roseau.

Napoléon devenait injuste en devenant malheureux, et faisait subir à son frère le contre-coup de calamités que celui-ci avait eu du moins l'incontestable mérite de prévoir. On éprouve une vive émotion en voyant de quel ton celui que le maître du monde avait fait roi est contraint de parler, dans son propre royaume, aux dépositaires de l'autorité impériale; on est encore plus saisi en voyant avec quelle parfaite indifférence et quel dédain mal déguisé ses observations sont accueillies. Enfin les hommes les plus étrangers à l'art militaire sont confondus d'étonnement, lorsqu'ils voient dans la correspondance du frère de l'empereur les ordres les plus contradictoires se mêler et se heurter selon la fantaisie des généraux ou les arrière-pensées d'une ambition qui commence à escompter les chances les plus hasardées de l'avenir.

Après la faute d'avoir appelé son frère au trône d'Espagne, la plus grande faute qu'ait commise Napoléon est de ne l'y avoir pas fait respecter, et l'on ne saurait comprendre la systématique persistance mise à enlever à ce prince le seul moyen d'action qui lui restât sur ses sujets, puisqu'il ne pouvait représenter quelque chose en Espagne qu'en y conservant l'exercice d'un pouvoir indépendant. Durant ce drame de quatre années, Joseph s'efface, malgré ses efforts persistans et désespérés pour représenter quelque chose, entre un pays qui le repousse et une armée qui semble ignorer sa présence. Devenu le bouc émissaire de cette désastreuse affaire d'Espagne, quoiqu'il n'en fût que la victime, il voit chacun rejeter sur lui les dangers issus de ses propres fautes, et il subit toutes les conséquences d'une anarchie qu'on lui laisse à peine le droit de signaler. Depuis longtemps, l'empereur a cessé de répondre à ses protestations comme à ses plaintes, et c'est désormais par l'organe de son major-général et de ses ministres qu'il adresse à celui qu'on nomme encore le *roi d'Espagne* des ordres destinés à être le lendemain remplacés par des ordres contraires.

Au lieu de chercher à grandir dans l'opinion le prince auquel il imposait la rude tâche de réconcilier avec la France une généreuse nation exaspérée, l'empereur semblait prendre plaisir à le rabaisser, afin de pouvoir imputer à autrui des malheurs qu'il ne permettait pas d'imputer à lui-même. Il rendait justice aux bonnes qualités de Joseph, à la culture de son esprit, à la douceur de ses mœurs, mais il répétait en toute occasion que son frère n'était pas militaire, qu'il était sans expérience de la guerre. En même temps il abreuvait de dégoûts le maréchal Jourdan, quoiqu'il l'eût donné lui-même pour major-général au roi d'Espagne; d'invincibles antipathies contre ce vieux serviteur de la république le décidaient à le maintenir dans une situation d'infériorité vis-à-vis des collègues appelés à recevoir ses instructions dans la Péninsule, et qui tous étaient pourvus de riches dotations et de titres princiers. Aucune force morale ne protégeait donc le centre d'où émanaient, dans ces conjonctures si difficiles, et la direction politique et celle des opérations militaires. Les dispositions d'esprit trop connues de l'empereur énervaient par avance la discipline, et préparaient à chacun des excuses pour ses fautes.

Tel était l'état des choses au moment où les maréchaux employés en Portugal et en Espagne subordonnaient, avec une évidence que cette correspondance rend trop éclatante, l'accomplissement de leurs devoirs militaires au soin de leur fortune et au rêve de leur propre grandeur. Il n'en faut certainement pas davantage pour faire comprendre et le double échec de nos armées en Portugal, et cette longue retraite devant deux nations soulevées, qui des rives du Minho nous

ramena jusqu'aux Pyrénées; de telles causes suffisent pour expliquer le décousu d'opérations presque impossibles à suivre, tant elles sont dépourvues de direction et d'unité.

Au milieu de ces obstacles, aggravés chaque jour par le dédain des généraux français et par l'absence de toute ressource financière, Joseph s'efforça néanmoins de poursuivre un système. Quelque incertain qu'en pût être le résultat, après les cruels événemens qui avaient séparé les deux nations, il faut bien reconnaître que ce système était le seul dont l'application pût être tentée avec quelques chances de succès. A Naples, Joseph s'était montré empressé de s'entourer de fonctionnaires français, et on l'avait vu sollicitant presque toujours en vain de l'empereur l'autorisation de les appeler à de grands emplois publics. En Espagne, il professa une politique toute contraire. N'appelant auprès de lui que le très petit nombre d'Espagnols dévoués à sa cause, il repoussa avec persévérance tous les Français, ne cédant pas même sur ce point aux injonctions de l'empereur. Le nouveau roi n'eut qu'une seule pensée, celle de rassurer l'Espagne sur la conservation de sa nationalité, et de donner satisfaction à ses jalouses susceptibilités contre la domination étrangère. Cette préoccupation, à peu près nulle au-delà des Abruzzes, était en effet dominante de l'autre côté des Pyrénées, et s'il avait existé pour une dynastie imposée par la France une sérieuse possibilité de faire oublier le vice de son origine, c'eût été en se présentant comme la dernière garantie de l'intégrité de la monarchie menacée par l'ambition impériale. Tel fut le rôle qu'entreprit de jouer le roi Joseph, et dont il s'efforça fort infructueusement de faire admettre à son frère la convenance et la nécessité.

Cette affectation à repousser l'influence française, qu'à vrai dire la triste situation de Joseph ne comportait pas, lui fit perdre malheureusement plus de terrain à Paris qu'elle ne lui en fit gagner à Madrid; elle éveilla les plus vives irritations de l'empereur sans rapprocher de lui les Espagnols. Toutefois, lorsque le sort des armes devenait décidément favorable à la France, et que l'insurrection recevait quelque grand coup, le patriotisme castillan, qui voyait dans la royauté le symbole de sa nationalité même, ne repoussait pas d'une manière absolue la perspective d'indépendance que s'efforçait de lui ménager Joseph, et, plutôt que de se laisser morceler, l'Espagne inclinait par momens à subir cette royauté représentée par un prince honnête et protégée par une force qui semblait encore commander à la fortune. Cette sorte de demi-retour vers Joseph, comme moyen d'éviter l'absorption au sein du grand empire, devient plus sensible chaque fois que l'étoile de Napoléon reprend son éclat. On en demeure frappé à la fin de 1809 après la bataille de Wagram. La

victoire d'Ocaña, qui prépara l'heureuse expédition conduite par Joseph au sein de l'Andalousie dans l'année 1810, fit faire à cette idée des progrès non équivoques. Enfin, si l'on en croit les singulières révélations faites vingt ans plus tard au prince exilé par le général Mina, exilé lui-même alors, les *guerilleros* les plus fameux et les hommes les plus considérables de l'insurrection auraient été sur le point de lui adresser des propositions dans ce sens, lorsqu'à la veille de la guerre de Russie, Napoléon rassemblait l'immense armée qu'on croyait appelée à agir sous ses ordres dans la Péninsule (1).

Durant la campagne de 1810, Joseph put nourrir quelques instans peut-être cette illusion, qui consolait sa vie, qu'un jour viendrait où il pourrait servir d'intermédiaire entre la conquête française et la nationalité espagnole. Ce rôle aurait été bien difficile dans tous les temps, mais il était rendu complétement impossible par la manière dont l'empereur comprenait les devoirs de son frère dans le pays qu'il voulait bien, on ne sait trop pourquoi, consentir à nommer *son* royaume.

Durant cette excursion dans les provinces méridionales, qui fut le plus brillant épisode de la vie militaire de Joseph, ce prince entra à la tête de l'armée française victorieuse à Séville, à Cordoue, à Grenade, à Malaga, et s'y présenta moins en conquérant qu'en pacificateur. Il répétait partout ces paroles, solennellement prononcées au jour de sa proclamation comme roi d'Espagne : *Mes premiers devoirs seront pour l'Espagne. J'aime la France comme ma famille, l'Espagne comme ma religion. Je suis attaché à l'une par les affections de mon cœur, à l'autre par ma conscience.*

Lorsque Joseph jurait d'abdiquer la couronne que la volonté de son frère avait placée sur son front, s'il ne pouvait la porter avec honneur, ces chaleureuses affirmations étaient parfois applaudies, même au sein des populations les plus hostiles, parce qu'on y voyait une sorte de protestation contre des bruits de partage de la monarchie catholique chaque jour propagés par la presse anglaise, et qui n'étaient malheureusement que trop fondés. Pendant que Joseph adressait à Paris les bulletins de ses succès, on y préparait en effet une mesure qui ne laissait guère de doute sur les intentions menaçantes de l'empereur, et ces actes allaient placer le roi Joseph dans une situation d'autant plus humiliante vis-à-vis de ses nouveaux

(1) « A midi, je reçois M. O'Meara et avec lui le général Mina. Il reste tête à tête avec moi jusqu'à deux heures; il m'apprend qu'en 1812 lui, l'Infantado, Ballesteros, Montijo, étaient d'accord pour me reconnaître roi d'Espagne, si l'empereur eût consenti à retirer les troupes françaises. Il m'a dit aussi que j'avais entièrement acquis l'opinion de l'Empecinado, qui était prêt à faire cause commune avec eux pour moi, etc. » (Lettre de Joseph. Londres, 16 janvier 1834, tome X.)

sujets, qu'il venait de se porter garant des pensées généreuses de Napoléon.

Pendant le séjour de Joseph à Malaga, il y reçut les décrets impériaux du 8 février 1810, qui bouleversaient toute l'organisation militaire et administrative donnée par l'empereur lui-même à la Péninsule dans le cours de l'année précédente. Le commandement en chef de l'armée était retiré au roi, qui ne conservait que celui du corps destiné à couvrir Madrid; toutes les provinces contiguës aux frontières de France, avec les provinces du nord et du centre, étaient érigées en grands gouvernemens, complétement soustraits à l'autorité du roi d'Espagne. Les généraux français gouverneurs réunirent tous les pouvoirs civils et militaires, et des auditeurs au conseil d'état durent y exercer sous leurs ordres les principales fonctions administratives. Quoique l'Andalousie ne fût pas comprise au nombre des gouvernemens créés par ces décrets, l'administration en fut confiée, avec les mêmes pouvoirs et la même indépendance, au maréchal Soult, qui commandait dans cette grande province l'armée alors occupée au siége de Cadix. L'autorité militaire et politique du roi se trouva donc restreinte dans les limites de la Nouvelle-Castille, et jamais titre royal plus dérisoire ne fut porté par une plus déplorable victime du système impérial.

La pensée de Napoléon perçait de plus en plus. Il se proposait en effet de prononcer bientôt la réunion pure et simple à l'empire de toutes les provinces situées au-delà de l'Èbre, laissant entrevoir en même temps, quoique d'une manière confuse, l'intention de donner au roi son frère quelque compensation du côté du Portugal, qu'il se réservait de diviser selon les convenances de sa politique. En attendant que les succès de nos armes permissent d'exécuter ces hardis projets, Joseph recevait l'injonction formelle de ne plus parler désormais de la constitution de Bayonne, dont les dispositions fondamentales garantissaient l'intégrité de la monarchie catholique.

Les obstacles qui s'accumulaient de toutes parts, bien loin d'ouvrir les yeux de l'empereur sur les dangers de son entreprise, le poussaient donc à des projets plus téméraires. Il avait spontanément garanti l'existence politique de l'Espagne en y envoyant régner son frère, et lorsqu'une consécration plus solennelle encore de cette indépendance devenait la seule base possible d'une pacification non moins importante pour l'empire que pour la Péninsule, Napoléon la refusait à l'Espagne et à son frère! Il aurait respecté cette monarchie soumise et sans défense, et il se préparait à la partager lorsqu'elle avait armé cinq cent mille hommes pour protéger son existence!

Joseph n'avait qu'une conduite à tenir après les décrets de 1810; il fallait en réclamer le rappel immédiat, ou adresser respectueuse-

ment à l'empereur, avec l'invariable volonté de la maintenir, une renonciation à la couronne qu'il ne pouvait plus porter avec honneur. Des avertissemens éclatans étaient alors les seuls services que les princes de sa famille pussent adresser à Napoléon, emporté par le vertige de la gloire et de la puissance. Joseph avait déjà formulé cette résignation deux années auparavant à l'occasion de dissidences beaucoup moins sérieuses (1), et ce qu'il y avait eu en 1808 d'imprudent et d'exagéré dans ses paroles et dans ses actes fût devenu légitime et politique en 1810, en présence des intentions manifestées par l'empereur; mais, arrêté par l'irrésistible ascendant que la volonté de son frère exerçait sur lui, Joseph ne sut qu'exhaler ses plaintes amères sans conclusions et sans effet. Vingt fois il offrit de descendre du trône, annonçant même qu'il y était invariablement résolu (2); mais soit confiance dans des promesses toujours trompées par l'événement, soit appréhension de créer des embarras à une politique devant laquelle commençaient à éclater de toutes parts les orages qu'elle avait elle-même accumulés, soit enfin difficulté de rentrer convenablement dans la vie privée après avoir occupé deux trônes, jamais Joseph ne fit suivre ses plaintes d'une résolution décisive, et, entraîné par les événemens, il semble, de guerre lasse, renoncer à les dominer. L'empereur ne se préoccupa plus des réclamations du roi d'Espagne que pour les éluder par des satisfactions apparentes, ou pour témoigner avec éclat toutes les irritations qu'elles lui causaient. Ainsi se perpétua, jusqu'au jour de la catastrophe, d'un côté une indifférence hautaine et dédaigneuse, — de l'autre une attitude comminatoire, mais indécise, qui ne saurait être longtemps gardée sans que les plus honorables caractères y perdent quelque chose de leur sérieux et de leur dignité. On éprouve cette pénible impression à la lecture des derniers volumes de cette correspondance, toute pleine de récriminations qui restent sans réponse, et de menaces d'abdication auxquelles il n'est donné aucune suite.

Le roi d'Espagne prit le parti de tenter enfin près de l'empereur une démarche personnelle. Convaincu qu'en communiquant directement

(1) Je citerai ici cette première lettre du 8 décembre 1808. Elle peut être considérée comme le type de toutes celles qui remplissent cette longue correspondance, et auxquelles l'empereur Napoléon ne crut jamais devoir répondre :

« La honte couvre mon front devant mes prétendus sujets. Je supplie votre majesté de recevoir ma renonciation à tous les droits qu'elle m'avait donnés au trône d'Espagne. Je préférerai toujours l'honneur et la probité au pouvoir si chèrement acheté. En dépit des événemens, je serai toujours votre frère le plus affectionné, votre ami le plus tendre. Je redeviens votre sujet, et attends vos ordres pour me rendre où il plaira à votre majesté que je me rende. »

(2) Voyez spécialement les lettres des 10 septembre et 18 novembre 1810, du 24 décembre 1811 et du 23 mars 1812.

avec son frère, il ranimerait en son cœur une tendresse refroidie, mais non éteinte, il voulut lui faire connaître lui-même la vérité sur la Péninsule et sur ceux d'entre ses lieutenans qui s'y préparaient une grande fortune politique pour toutes les éventualités de l'avenir. En 1811, Joseph fit donc une apparition à Paris. Il en repartit avec la promesse qu'il ne serait pas donné suite aux premiers projets de partage, et avec l'assurance non moins précieuse d'un subside mensuel indispensable pour payer ses serviteurs et sustenter sa maison, car ce prince avait été contraint plus d'une fois, pour faire face à ses premiers besoins, de vendre son argenterie et jusqu'aux vases sacrés de sa chapelle; mais le million promis cessa bientôt d'être payé, et des renseignemens puisés aux plus hautes sources laissèrent croire au roi qu'on se préparait à Paris à décréter l'annexion de la Catalogne à l'empire. Au vrai, l'empereur n'avait relativement à l'Espagne aucun projet arrêté; il reportait le plus rarement possible sa pensée sur ce pays, où s'engloutissaient et ses trésors et ses armées, et sans avoir le courage d'une résolution décisive, il avait l'instinct confus de difficultés insurmontables. Un tel état d'esprit le prédisposait à l'amertume et à l'injustice; Joseph ne tarda pas à l'éprouver, et ne remporta de son court séjour en France que le bonheur de contempler pour la dernière fois son glorieux frère au sein de sa puissance et d'une prospérité qui ne s'était pas encore démentie. Si le commandement général des armées, qu'il recouvra en 1812, fut une satisfaction d'amour-propre, cette satisfaction fut à peu près stérile, car aucun des maréchaux ne subordonna ses opérations aux ordres du roi, tous se préoccupant exclusivement de dégager près de l'empereur leur responsabilité personnelle. L'Espagne était une terre maudite où l'on combattait loin de l'œil et de la faveur du maître, et où l'on n'avait que la triste consolation de s'accuser les uns les autres.

Il était trop tard d'ailleurs, et le sort de ce pays venait de se décider sur les bords de la Bérésina bien plus que sur le champ de bataille des Arapyles. Dès l'année 1813, Joseph n'eut plus à combattre pour son trône, mais pour la France. Retarder l'invasion de nos frontières méridionales par l'armée anglo-espagnole aux ordres de lord Wellington, telle devint sa seule pensée, et tel fut son seul devoir.

Ainsi finit simultanément aux bords de l'Èbre et aux bords du Rhin, devant le soulèvement des peuples, ce rêve de suprématie européenne auquel l'empire avait sacrifié des destinées si glorieuses et si faciles. Si un prince fut jamais en mesure de faire accepter un pareil système aux populations auxquelles il était imposé, ce fut assurément Joseph; il y convenait par sa parfaite honnêteté autant que

par son dévouement fraternel. Les instrumens n'ont donc pas manqué à Napoléon; sa famille l'a servi aussi loyalement que la France, et je ne sais pas de condamnation plus éclatante à porter contre la pensée impériale de 1807 que les vains efforts et les longues tortures de ce prince.

Redevenu en 1814 le serviteur et le premier sujet de son frère, Joseph comble l'empereur malheureux des témoignages d'une tendresse dont le silence de celui-ci avait depuis longtemps interrompu les effusions. Aux derniers momens de l'empire, Joseph reçut la mission de défendre contre sept cent mille hommes Paris, — Paris sans armée et *sans armes* (1), et la fatalité qui le poursuit associe son nom à une capitulation dont il n'est pas plus responsable que de la perte de l'Espagne. Il y a dans ce dernier acte de la carrière du frère aîné de Napoléon beaucoup de malheurs accumulés, mais on y chercherait vainement des fautes. Il n'est pas en effet un acte, si désastreuses qu'en aient été les suites pour la cause de l'empire, qui n'ait été consommé d'après les instructions formelles auxquelles l'héroïsme et le génie auraient désobéi peut-être, mais qui devaient être scrupuleusement respectées par la fidélité modeste à laquelle on avait si rudement appris à toujours douter d'elle-même.

Avec l'empire finit la vie publique de Joseph. L'ancien roi de Naples et d'Espagne, devenu le citoyen honoré d'une république, survécut vingt-trois ans à l'homme qu'il avait aimé et servi avec une fidélité que ne lassa ni le malheur ni l'injustice. Il prend aujourd'hui sa place dans l'histoire. Les torts de Joseph furent ceux de sa position et surtout de son dévouement. Ses qualités au contraire sont à lui seul. Il est impossible de n'être pas frappé, à la lecture de cette volumineuse correspondance, de la bonté de son âme, de la rectitude habituelle de son esprit, et surtout de la sagacité de ses prévisions. Ces qualités-là sont chez Joseph à l'état latent : il ne sait ni les mettre en relief ni les faire valoir, trop souvent même il accepte en ayant raison l'attitude d'un homme qui a tort. Aussi n'a-t-il pas fallu moins que l'importante publication qui nous a aidé dans cette étude pour mettre chacun à sa place, et pour restituer une sorte de physionomie propre à l'homme doux et timide perdu dans les rayons de la gloire fraternelle.

L. DE CARNÉ.

(1) Le défaut absolu d'armes et de munitions pour défendre Paris est une circonstance nouvelle mise dans tout son jour par la correspondance militaire qui remplit le dixième volume des *Mémoires de Joseph*.

LITTÉRATURE POPULAIRE

DE

LA GRANDE-BRETAGNE

LES BALLADES DU CYCLE DE ROBIN HOOD.

I. *The Robin Hood Garlands and Ballads, with the tale of the Lytlle Geste*, edited by John Mathew Gutch; London, 2 vol. 1850. — II. *The Great hero of the ancient minstrelsy of England, Robin Hood*, by Joseph Hunter; London 1852.

Au XVIe siècle, les ballades de Robin Hood étaient dans toute leur gloire, tout le monde les chantait, au moins dans les momens de gaieté. Skelton, poète satirique du temps d'Henri VIII, en a mis un refrain dans la bouche du cardinal Wolsey. Au XVIIe, elles avaient perdu de leur faveur. Un jour, la commission du parlement chargée de porter à Charles Ier, dans Oxford, les propositions des chambres en vue de la paix, après avoir parlé devant sa majesté de la sérieuse question qu'elle avait à débattre avec elle, lui demanda la réponse qu'elle devait rapporter au parlement. Comme le roi, en remettant la réponse aux commissaires, refusait de leur en faire connaître le contenu, et que les honorables s'étaient aventurés à faire remarquer combien le procédé leur paraissait peu civil : « Que vous importe, dit Charles Ier, puisque vous n'êtes que des porteurs de messages? S'il me prenait fantaisie de vous donner à porter la chanson de Robin Hood et de Little John, ne seriez-vous pas bien obligés de faire la commission? »

Il faut donc penser qu'à cette époque, en 1644, les chansons de Robin Hood étaient tenues pour des fables frivoles et de nulle conséquence, et qu'un prince croyait mortifier suffisamment des députés indociles en les chargeant d'un pareil message. On ne peut contester que toutes ces chansons sur le franc-archer eurent leur temps de discrédit; la vogue de Robin Hood dans

un certain public ne le sauvait pas du mépris de tous ceux qui se piquaient de goût et de littérature. Il existait un proverbe anglais qui était le commentaire du mot de Charles Ier : « Les contes de Robin Hood sont bons pour les fous. » Le bandit populaire n'était pas en faveur; le goût public se portait vers de plus grandes choses. L'Angleterre avait eu le règne d'Élisabeth et celui de Jacques Ier, c'est-à-dire peut-être son grand siècle. Le moyen, après les admirables stances de Spencer, de revenir à ces vieilles strophes pauvrement rimées! Le moyen de goûter les bons tours de Robin Hood et de Little John après les drames de Shakspeare ou de Ben Jonson! Ce n'est pas tout : ce qui courait alors parmi le peuple sous le nom de *Guirlandes de Robin Hood* ne renfermait pas les meilleures pièces du cycle de ce franc-archer. Quelques-unes parmi les plus remarquables demeuraient ensevelies dans les bibliothèques, ou vivaient seulement dans la mémoire de quelque vieux ménétrier. Toutes celles qui circulaient étaient du XVIe ou du commencement du XVIIe siècle. Pour rendre quelque charme à ces compositions généralement méprisées, il fallait que le goût public fût un peu changé. C'est ce qui arriva au siècle suivant. Le changement du goût se fit à la suite des changemens politiques. Lorsqu'un gouvernement libéral modéré se fonda en Angleterre, toute la nation cessa peu à peu de modeler sur la cour toutes ses idées, tous ses sentimens, tous ses plaisirs; toutes les classes fournirent quelque chose au nouvel ordre qui s'établissait. Il se fit un compromis général des idées de la nation, et l'Angleterre s'y reposa : ce fut le siècle de la reine Anne. La part du peuple fut petite en littérature; le peuple est naturellement modeste, quand on ne le flatte pas : cependant il eut sa part. On s'avisa de trouver qu'il y avait de la grâce, de l'énergie, de l'éloquence dans certains chants populaires. Addison, le classique Addison, consacra deux numéros du *Spectateur* à la ballade de *Chevy-Chace*. Il la comparait, il est vrai, à *l'Enéide* de Virgile, et la soumettait à une sorte de critique pour laquelle elle n'était pas faite; de plus il s'en tenait à la seconde rédaction de cette ballade, rédaction du XVIe siècle, fort belle sans doute, mais déjà élégante et sentant le métier. C'était pourtant beaucoup que de ne pas repousser les strophes chantées par les ménestrels des comtés du nord, et de leur faire les honneurs du *Spectateur*.

De la ballade de *Chevy-Chace* à celles de Robin Hood, il y a encore bien loin; mais l'exemple était donné. Percy publia, vers le milieu du siècle, son célèbre recueil de vieilles poésies anglaises, parmi lesquelles on trouve une des plus belles ballades sur le franc-archer, celle de *Robin Hood et Guy of Gisborne*. Cependant le héros de la forêt attendait son historien : il le trouva dans l'un des hommes les plus originaux et les plus savans de l'Angleterre; c'était Joseph Ritson. Cet homme d'humeur bizarre, qui ne mangeait pas plus de viande que le plus sévère des pythagoriciens, portant dans ses études une ardeur à laquelle les objets semblaient manquer, cet homme qui, pour son malheur, n'eut aucune religion d'aucune sorte, mais qui, pour l'instruction de ses contemporains, a toujours travaillé, Joseph Ritson, se prit d'amour pour Robin Hood. D'où venait ce penchant si décidé pour le franc archer? Trouvait-il quelque malin plaisir à raconter ses querelles avec les évêques et les moines? Cette vie bizarre d'un homme en guerre ouverte avec la société d'autrefois, libre au fond des forêts et se faisant redouter dans tout le

pays à la ronde, généreux avec les petits, indomptable avec les grands, cette vie romanesque, et qui ne ressemble à aucune autre, éveilla-t-elle son attention, et trouva-t-elle le secret de plaire à un homme de lettres fort paisible, mais qui avait le goût de l'étrange? Quoi qu'il en soit, Ritson fut le premier historien de Robin Hood.

Il donna en 1795 une grande partie des ballades sur cet archer dans une collection qui portait le titre du célèbre *outlaw*. Dans ce recueil, il reproduisait le *Lyttle Geste*, épopée entière sur Robin Hood, fort peu connue jusque-là. Il la réimprimait d'après un exemplaire unique de 1489. Le tout était précédé d'une vie du héros, de nombreux commentaires sur cette vie, et même d'un arbre généalogique, en vertu duquel le brave *outlaw* devenait bel et bien comte de Huntingdon, s'appelait Fitz-Hooth au lieu de Hood tout court, comme un descendant des Normands, avait dans les veines du sang de Guillaume le Conquérant, et marquait sa place dans l'histoire comme un rival et comme un ennemi de Jean-sans-Terre. Ritson n'osait avancer toutes ces choses bien sérieusement. Moitié plaisanterie, moitié prudence, il ne quittait pas tout à fait le ton du badinage. Depuis Ritson, Robin Hood a beaucoup grandi aux yeux de la critique; il a repris ses proportions de héros.

Ainsi le franc-archer a été d'abord célébré comme Charlemagne et Arthur, comme les rois de l'histoire et comme ceux de la fable, puis il est tombé dans un certain discrédit; il a été, un siècle ou deux, en possession d'amuser le vulgaire et d'exercer des poètes médiocres; puis encore il a repris faveur, et de nos jours c'est presque un grand procès qui s'agite, de savoir s'il a été comte ou simple archer, s'il était Saxon, s'il était un personnage politique, s'il vivait au XIIe, XIIIe ou au XIVe siècle, si enfin (car l'incertitude va jusque-là) il a jamais existé. D'autre part, les plus anciennes et les meilleures des ballades dont il a fourni la matière sont tombées dans l'oubli durant l'époque où le nom du héros s'est obscurci. Telles sont surtout l'épopée du *Lyttle Geste*, la ballade de *Robin Hood et Guy de Gisborne*, celle de *Robin Hood et le Moine*, qui n'a vu le jour qu'en 1829. Aujourd'hui elles sont lues et goûtées du public, et il n'est plus permis de méconnaître l'originalité, la grâce, la poésie d'une bonne portion du cycle de Robin Hood. Nous ne pouvons donc hésiter entre la délicatesse dédaigneuse et l'admiration décidée; nous donnerons tort au proverbe sur les contes de Robin Hood, et nous ne craindrons pas de traiter le franc-archer en héros.

Quel est ce héros? Comment s'est formée une tradition populaire si étrange et pourtant si vivace? — Telle est la question qui se présente d'abord. Les critiques ont imaginé six ou sept systèmes sur ce point de littérature; mais il n'y a qu'une chose qu'ils soient parvenus à prouver, c'est l'impossibilité d'arriver à une certitude. L'antiquaire Stukeley a fait de Robin Hood un Robert Fitz-Ooth, comte de Huntingdon, descendant par sa mère de l'illustre maison de Vere, une des plus anciennes d'Angleterre, et par son père de Ralph Fitz-Ooth, lord de Kyme, de race normande et d'une famille alliée des rois d'Écosse, et qui comptait Guillaume le Conquérant parmi ses aïeux. Ritson, qui a mis la plus profonde érudition au service du héros des forêts, consent à le reconnaître pour un comte, quoiqu'il ne semble pas tenir sérieusement pour son blason, et il le fait vivre entre Richard Cœur-de-Lion et le

roi Jean. Percy, le savant éditeur des *Reliques of ancient poetry*, veut que le brave archer ne soit ni plus ni moins qu'un *yeoman;* c'est le dernier rang des gens de guerre; après le *yeoman*, il n'y a plus que le valet et le serf. L'illustre auteur de l'*Histoire de la Conquête d'Angleterre par les Normands*, M. Augustin Thierry, a donné du personnage de Robin Hood l'explication la plus ingénieuse et la plus intéressante. A son avis, c'est un de ces proscrits saxons qui, préférant l'exil et les dangers à l'esclavage, se cachaient dans des forêts épaisses ou dans des marais inaccessibles, et continuaient contre les usurpateurs normands une guerre de tous les jours. Cette hypothèse, appuyée de nombreux fragmens des ballades, a fourni à M. Thierry un de ses meilleurs chapitres. L'auteur anonyme d'une étude qui a paru en 1841 dans la *Westminster Review* se rapproche beaucoup de l'opinion de M. Thierry; il ne fait pas de Robin un Saxon insoumis qui prolonge dans les forêts la résistance à la conquête des Normands, mais il suppose que le franc-archer est un des proscrits qui survécurent à la défaite des barons révoltés à Evesham et à la mort de Simon de Montfort en 1265. C'était un homme du peuple, mais un homme libre, un *yeoman*. Privé de ses biens, *exheredatus*, il se jeta dans les forêts pour y trouver la vengeance et la liberté. M. Gutch, éditeur du dernier recueil des ballades de Robin Hood, qu'il a bien augmenté, se range à l'avis du rédacteur de la *Westminster Review*. Le *yeoman*, après avoir combattu dans les rangs du parti national et anglais, le parti des lois anglaises et de la grande charte, se fait braconnier, et, joyeux dans la verte forêt, prend de temps en temps sa revanche sur ses ennemis. M. Thomas Wright, un des écrivains les plus versés dans les antiquités nationales, embarrassé des difficultés que soulève chacune des hypothèses de ses devanciers, a recours à un moyen extrême : ne pouvant se décider à prendre Robin Hood pour un comte de Huntingdon, ni pour un Saxon révolté, ni pour un bon *yeoman* qui a combattu pour la grande charte, et ne trouvant pas de condition nouvelle à lui donner, il en fait un esprit, un démon, une de ces superstitions populaires dont les Anglais d'autrefois peuplaient les forêts et les solitudes. C'est désormais un de ces lutins que les imaginations saxonnes ont importés des vieilles forêts de Germanie, et voilà Robin Hood devenu je ne sais quel dieu teutonique.

M. Joseph Hunter enfin, auteur de petites monographies historiques pleines de science, a découvert un Robin Hood parmi les huissiers de la chambre du roi Édouard II, en 1323. Or il se trouve que dans le *Lyttle Geste* Robin Hood fait sa paix avec un roi nommé Édouard, et devient son serviteur : vîte le héros des ballades devient huissier de la chambre, ce qu'on appelait *portour* dans le français corrompu qui se parlait ou s'écrivait à la cour d'Édouard II. Bien plus, nous apprenons le chiffre de son traitement, il recevait trois *pence* par jour. Ne croyez pas cependant que M. Hunter se soit décidé légèrement à mettre le fier *outlaw* dans une fonction si pacifique. Édouard II est le seul roi de ce nom qui ait visité la forêt de Sherwood, où séjournait Robin Hood dans les conditions qui sont marquées par le poète auteur du *Lyttle Geste*. Par une singulière coïncidence, le Robin Hood de la forêt et celui de la chambre du roi ne restent l'un et l'autre que quinze mois au service d'Édouard, et sur ce point le *Lyttle Geste* se trouve vérifié par

les rôles de la maison du roi, conservés à l'échiquier de la Grande-Bretagne. Ce n'est pas tout, M. Hunter découvre à peu près l'origine de cet huissier devenu tout à coup si poétique : il est probablement originaire de Wakefield; il a des parens répandus dans le Yorkshire, et c'est justement là le pays où vécut le braconnier Robin Hood. Je ne m'arrête pas à d'autres détails, où les ballades et les archives publiques semblent prendre plaisir à s'accorder pour plaire à M. Hunter. Il faut vraiment que sa théorie soit bien impossible, pour que nous la rejetions malgré tant de vraisemblance.

Parmi tant de systèmes sur Robin Hood, il y a un trait général qu'on peut observer, et qui peut servir à les classer en quelque sorte en deux groupes différens. Selon les uns, ce personnage, ennemi de la société, telle qu'elle est organisée dans son pays, ennemi surtout de ceux qui la gouvernent, placé en embuscade contre les grands seigneurs, contre les puissans, contre les riches, est le représentant d'une haine de nation contre nation, le continuateur d'une guerre qui n'a plus de théâtre que les forêts, plus d'armes que l'assassinat ou le brigandage. C'est une petite guerre sans fin, une haine irréconciliable; c'est la guerre des Saxons vaincus contre les Normands vainqueurs, et la lutte constante, quoique désespérée, d'une opiniâtre nationalité. A ce point de vue, la longue popularité de Robin Hood démontre la durée de la lutte intérieure et cachée. Les chants sur Robin Hood étaient une poétique protestation contre l'envahissement de l'étranger, une plainte interminable ou une invective amère contre la tyrannie. Toute la masse du peuple, celle qui chantait ces ballades, ne supportait donc qu'avec peine le joug d'une dynastie normande, d'évêques normands, ou du moins applaudissait au ménestrel populaire, qui l'amusait aux dépens des usurpateurs. Comme rien ne prouve que le cycle de Robin Hood ait pris naissance avant l'idiome national, et que celui-ci n'a guère vu le jour qu'au XIIIe siècle, voilà donc une protestation politique qui traverse les âges, voilà un déchirement intérieur qui se perpétue durant deux ou trois cents ans. Nous arrivons au siècle des Édouards, et il y a encore des Saxons et des Normands; une partie de la nation prétend être la maîtresse, quoique se reconnaissant étrangère; l'autre partie lutte encore, et se souvient de ses héros, quoique depuis si longtemps vaincue.

Selon d'autres historiens, les nations que le sort a mêlées ne demeurent pas ennemies et sous les armes, comme des adversaires en champ clos; elles ont une puissance merveilleuse pour s'absorber réciproquement. Le peuple saxon surtout avait cette force au plus haut degré; vaincu, broyé sous le joug de fer de ses conquérans, il a mieux fait que de prendre sa revanche et de battre son vainqueur, il a ouvert son sein, et il l'y a fait disparaître. Au bout d'un siècle, il ne restait plus des Normands que la langue, les arts, les richesses, les idées, toutes les armes enfin avec lesquelles on avait fait la conquête; mais ceux qui les portaient n'étaient plus. Comment des ballades, altérées peut-être d'âge en âge, mais peut-être aussi ne remontant pas au-delà du XIVe siècle, contiendraient-elles l'histoire indéfiniment prolongée de cette lutte incroyable, si contraire au caractère saxon? D'où viendrait cet esprit opiniâtre de résistance dans les ballades, lorsqu'il disparaît si complétement dans les faits? D'ailleurs, si l'on regarde de plus près à ces ballades, où voit-

on qu'elles respirent la révolte et la haine politique? Robin Hood n'est pas fort délicat sur le point du bien d'autrui, il n'est pas respectueux envers les abbés, il en veut à un certain évêque; mais il est fort dévoué au roi, et vous le fâcheriez très fort en l'appelant rebelle. Il est proscrit, il est bandit, il est peut-être voleur de grand chemin; mais il n'est pas insurgé. C'est un sujet incommode, mais loyal dans le sens le plus anglais du mot. Il dépouille les sujets du roi en criant : Vive le roi! Non, Robin Hood n'est pas un Saxon révolté. S'il a une valeur politique, c'est un de ces hommes si nombreux qui levèrent un drapeau dans les forêts, dans les marécages, dans les châteaux les plus écartés, entre le XIIIe et le XIVe siècle. Si vous ne voulez pas lui donner cette importance, c'est tout simplement un bandit, un braconnier, tout ce que vous voudrez; mais il faut renoncer à en faire un rebelle.

Voilà deux manières très opposées d'envisager Robin Hood. On pourrait appeler la première — le *système français*. On sait que M. Augustin Thierry est le premier qui ait expliqué ainsi le héros des archers. La tournure poétique de son hypothèse, la vraisemblance dont il a su l'entourer, la grande autorité de son nom, tout s'est réuni pour faire la fortune de cette explication. On peut dire qu'en France elle est généralement adoptée (1). Je ne trouve aucun critique anglais qui l'ait acceptée purement et simplement; deux seulement, M. Gutch et un écrivain de la *Revue de Westminster*, ont traduit ou extrait le chapitre de M. Augustin Thierry sur Robin Hood, et, s'ils ne se rangent pas à son avis, du moins ils s'en écartent beaucoup moins que les autres. Le second système, ou *système anglais*, est, à vrai dire, négatif, puisqu'il consiste à combattre l'opinion de l'auteur de *l'Histoire de la Conquête*. Il contient d'ailleurs toute espèce d'explications, depuis celle qui élève le franc archer à la dignité de pair d'Angleterre jusqu'à celle qui en fait un esprit follet. Cependant toutes ces hypothèses ont ce point commun : c'est que Robin Hood, chef de parti, bandit, voleur ou esprit follet, est un sujet fidèle, et qu'il compte parmi ses vertus un *loyalisme* irréprochable. Chacun de nous apporte, on le voit, plus ou moins ses préjugés dans l'histoire. Nous autres Français, livrés, Dieu sait pour combien de temps, à une lutte de classes sociales entre elles, nous voyons partout de ces tiraillemens, et, l'éloignement grossissant quelquefois les objets, nous nous exagérons peut-être un peu la durée de ces combats entre races, de ces guerres entre vainqueurs et vaincus, entre conquérans et esclaves. Les Anglais, abrités depuis longtemps déjà par une constitution que personne ne veut détruire et par une royauté que tout le monde affectionne, s'imaginent difficilement qu'il n'en ait pas toujours été ainsi. Parce que la race saxonne et ses rois font depuis des siècles cause commune, parce qu'ils ont trouvé l'art de faire de l'opposition sans révolte et de tenir tête à l'autorité sans devenir rebelles, ils veulent effacer la révolte et la rébellion de leur histoire.

Entre tant de théories, quelle sera notre préférence? Rien n'engendre le doute comme plusieurs certitudes, et quand on a parcouru tous ces systèmes,

(1) Je ne citerai pas tous les auteurs français qui ont embrassé sur ce point l'opinion de l'illustre historien, mais je ne puis passer sous silence la thèse ingénieuse de M. Barry sur le cycle de Robin Hood. C'est un développement intéressant du chapitre de M. Thierry.

il est assez malaisé de choisir entre eux. Pour faire ce choix avec liberté d'esprit, il faut étudier le personnage de Robin Hood en lui-même, comme il s'offre à nous, dans l'histoire et dans la poésie, dans les chroniqueurs et dans les ménestrels. Nous ne prétendons pas construire une théorie nouvelle; nous pourrons nous ranger à celui des systèmes connus qui nous paraîtra le plus vraisemblable, et s'il est nécessaire de le modifier un peu, nous n'hésiterons pas à le faire, avec la connaissance que nous aurons acquise des témoignages et des monumens.

I.

L'histoire a ses injustices et ses vengeances. Ceux qui l'écrivent sont hommes, ils ont des passions. Non-seulement ils peuvent recueillir tout le mal qui s'est dit de ceux qui furent leurs ennemis, ils peuvent encore leur faire plus de tort en se taisant. Jusqu'au XVIe siècle, on ne trouve pas un chroniqueur anglais qui ait parlé de Robin Hood. Un personnage dont les poètes ont raconté tant de prouesses, dont il décrivent quelquefois la vie avec tant de détail, le suivant en quelque sorte à la trace dans des lieux qu'ils nomment avec une exactitude qu'on peut aujourd'hui vérifier, un héros populaire qui ne ressemble en rien à ceux des poèmes chevaleresques, pas même par les hyperboles et les invraisemblances, un tel homme serait-il simplement une invention? Robin Hood est l'ennemi déclaré des évêques, des moines et des frères; il les dévalise, il les rançonne. Ne serait-il pas possible que son souvenir eût été banni de tous leurs livres, qu'ils eussent effacé son nom de l'histoire, dont les moines étaient les seuls interprètes? N'y aurait-il pas eu contre lui une sorte de conspiration du silence? Si cette supposition avait quelque fondement, les moines et les évêques que Robin Hood a si mal traités seraient aujourd'hui bien vengés. L'absence de toute mention de Robin Hood dans les chroniqueurs anglais a fait croire à plus d'un qu'il n'y avait jamais eu de Robin Hood.

Mais les Anglais avaient des ennemis fort bien instruits de leurs affaires; c'étaient leurs voisins les Écossais. Les moines d'Écosse n'avaient pas les mêmes raisons que ceux d'Angleterre pour garder le silence sur le célèbre *outlaw*. Robin Hood n'était pas un mauvais chrétien; il passait pour entendre trois messes de suite, toutes les fois qu'il était possible. Il était fort dévot à Notre-Dame; il gardait sa haine pour les riches abbés d'Angleterre, que les bons moines d'Écosse n'aimaient peut-être pas beaucoup plus, parce qu'ils les avaient vus sans doute venir à la suite de l'armée conquérante d'Édouard Ier. D'ailleurs la vie du brave Robin Hood ne différait pas beaucoup de celle de leur héros Wallace. Quand l'Écosse gémissait sous le plus dur esclavage, quand elle avait perdu ses rois, que les seigneurs n'avaient plus de châteaux, que le pauvre n'était plus assuré de sa chaumière, un chef s'était offert, qui s'était mis à la tête des Écossais désespérés. Ce n'était pas un comte ni un duc; c'était un simple gentilhomme qui fut protecteur de l'Écosse, et ne voulut jamais être appelé que sir William Wallace. Un jour, assiégé dans sa maison de la ville de Lanark, il s'échappe. Durant son absence, les Anglais brûlent sa maison, tuent sa femme et ses domestiques. Wallace jura qu'il se

vengerait, et de ce jour datèrent pour l'Écosse les premiers efforts de la liberté. Il se jette dans les montagnes, d'où il fond sur l'ennemi à chaque instant, à l'improviste, comme un oiseau de proie; il leur prend victime pour victime, sang pour sang. Plus les Anglais sont cruels, plus la vengeance est inflexible. Après avoir touché au succès, Wallace fut trahi par une partie des siens; il fut livré aux Anglais. Suivant une tradition du pays, le signal convenu pour se jeter sur lui fut de retourner un pain sur la table, en sorte que le côté plat fût par-dessus. Cette vie d'aventures et de combats, cette fin mélancolique, ressemblent assez à la vie et à la fin du bandit anglais. Robin Hood combattait sans doute un peu pour la même cause, la liberté, contre les mêmes ennemis, les lords d'Angleterre. Il mourut, ayant eu la veine coupée par une parente qu'il avait priée de le saigner. Quel que soit ce Robin Hood que nous connaissons si mal, il y avait entre les deux proscrits cette différence considérable : l'un avait derrière lui toute une nation, il est manifeste que l'autre n'avait qu'une bande; mais cette différence n'a pas fait illusion aux chroniqueurs écossais : ils ont fait place à Robin Hood dans leurs chroniques, et ils en ont parlé non sans quelque complaisance. De quelque manière qu'on s'explique ce silence absolu d'un côté, cette attention de l'autre, il n'en demeure pas moins singulier que nous soyons réduits à faire l'histoire d'un proscrit anglais si célèbre avec des fragmens de chroniques écossaises.

On nous permettra de négliger une mention qui est faite de Robin Hood en tête d'un poème latin de 1304. Il suffit de rapporter les deux textes historiques auxquels nous devons de pouvoir rendre au célèbre bandit une existence réelle : ce sont de bien faibles débris, ce sont des miettes historiques; mais on est forcé de s'en contenter.

Le premier chroniqueur qui ait parlé de Robin Hood est Jean Fordun, auteur du *Scotichronicon*. Prêtre d'Aberdeen, qui aimait l'histoire et les lettres, curieux des antiquités et des souvenirs historiques, beaucoup plus qu'on n'avait accoutumé d'être à cette époque; ayant fait des voyages en Angleterre et consulté les monumens, les inscriptions, les bibliothèques, les traditions populaires; écrivant le latin avec assez d'élégance pour le XIVe siècle, tel est le personnage qui nous a laissé ces lignes sur Robin Hood : « Dans ce temps, parmi ceux qui furent dépossédés et bannis, on vit s'élever et se rendre menaçans ces fameux brigands *Robert Hood* et *Littill John*, avec leurs complices, que le vulgaire ignorant célèbre avec tant d'admiration et d'avidité dans des comédies et des tragédies, et dont il aime à entendre répéter les chansons par les jongleurs et les ménestrels plutôt que tout autre roman. On raconte pourtant de cet homme quelques traits recommandables comme le suivant. Étant un jour à Barnesdale, où il fuyait la colère du roi et la fureur du prince, il entendait très dévotement la messe suivant sa coutume, et rien ne pouvait le déterminer à interrompre l'office. Comme un certain vicomte et des officiers du roi qui l'avaient souvent poursuivi le cherchaient dans la solitude où il assistait à la messe, au fond des bois, ceux de ses gens qui en eurent avis, venant le trouver, lui conseillèrent de prendre au plus tôt la fuite. Par révérence pour le sacrement qu'il adorait alors avec une profonde dévotion, il s'y refusa complétement. Tandis que ses autres hommes étaient agités par la crainte de la mort, Robert, se confiant en celui qu'il avait adoré,

accompagné du petit nombre de ceux qui étaient demeurés à ses côtés, en vint aux mains avec ses ennemis, les vainquit sans peine, et, enrichi de leurs dépouilles et de leurs rançons, il résolut désormais de tenir en un respect plus grand encore les ministres de l'église et la messe, ayant toujours présent à l'esprit ce dicton populaire : — Il est exaucé de Dieu, celui qui entend souvent la messe. »

Le second historien qui parle de Robin Hood est Bower, abbé de Saint-Columb, continuateur de Fordun; il ajoute ces lignes au récit de son maître : « En cette année encore (1266), les barons dépossédés d'Angleterre et les barons royaux exercèrent de grands brigandages, *grassati sunt acrius*, parmi lesquels Roger de Mortimer occupait les marches du pays de Galles, et John Daynill, l'île d'Ely. Robert Hood vivait alors comme un *outlaw* (proscrit) dans les bois et les forêts les plus épaisses. »

Ce témoignage confirme entièrement le premier. Voilà bien Robin Hood à sa place dans l'histoire, avec un rôle politique, et combattant pour une cause bien déterminée. Ces témoignages sont fort peu de chose sans doute; cependant, si les ballades n'existaient pas, si nous n'avions que cette page curieuse sur un personnage si singulier, l'histoire ne dédaignerait pas encore de lui consacrer un souvenir. Aujourd'hui qu'elle s'efforce de faire revivre l'esprit des temps, les mœurs et le caractère des peuples, elle n'aurait garde d'oublier un nom qui a surnagé parmi les tempêtes et les naufrages du passé. En l'absence de tout autre témoignage, elle ajouterait cette physionomie originale, même dans son obscurité, au tableau qu'elle voudrait faire de cette époque; elle lui ferait sa place dans le mouvement général. C'est ce que nous voudrions essayer en quelques paroles en nous servant de tous les moyens qui sont à notre disposition, excepté des chants relatifs à notre héros. En un mot, tâchons de nous figurer le Robin Hood historique comme s'il n'y avait pas de ballades de Robin Hood.

Il ne saurait être bien difficile d'indiquer aujourd'hui les principaux traits de la lutte où les historiens ont placé Robin Hood : nous avons pour guide l'admirable *Histoire de la Conquête de l'Angleterre*. Sur les événemens généraux, nous ne ferons en quelque sorte que suivre, interpréter et développer la pensée de M. Thierry. Si nous modifions un peu son système sur le sujet particulier de Robin Hood, c'est encore à lui que nous en emprunterons les moyens.

Selon toute apparence, la haine entre les Saxons et les Normands d'Angleterre était en voie de s'effacer deux siècles après la conquête. Deux peuples, seraient-ils aussi grands ennemis que maîtres et esclaves peuvent l'être entre eux, ne vivent pas impunément côte à côte; il arrive à la fin que l'un extermine l'autre, ou qu'ils finissent par s'unir et s'absorber réciproquement. Des luttes nouvelles peuvent se reproduire, vague ressentiment des luttes primitives; mais l'ancienne querelle s'oublie, et les haines du présent effacent celles du passé. Les successeurs de Guillaume le Bâtard héritèrent non-seulement de sa conquête, mais des nécessités de sa position. Rois étrangers, campés dans un royaume conquis, ils eurent tous une pente naturelle à se confier dans des amis étrangers comme eux. Ce fut la faute presque inévitable des deux dynasties normande et angevine. Comme il suffisait de n'être pas

Anglais pour arriver aux charges et aux richesses, il arriva un temps où des étrangers dépossédèrent les Normands eux-mêmes. Les Angevins, les Poitevins, les Provençaux, les Italiens, vinrent disputer les faveurs des rois qui tenaient à leur pays soit par leur propre naissance, soit par leurs mères, soit par leurs femmes, soit par leur éducation. Bientôt tout fut pour eux, et de même que les Normands, étant plus spirituels que les Saxons, les tenaient aisément à l'écart, il se trouva que les hommes du midi de la France, plus spirituels que les Normands, les dépouillèrent à leur tour. Dès lors on vit Normands et Saxons se rapprocher pour la première fois : il se trouva pour la première fois qu'ils avaient une aversion, une haine commune. Avoir un ennemi commun, telle est l'origine des alliances, telle est aussi celle des nationalités. Jean-sans-Terre donna le premier l'exemple d'employer les Saxons, c'est-à-dire la multitude, contre son frère Richard Cœur-de-Lion. Les barons normands l'employèrent à leur tour contre Jean-sans-Terre et ses favoris étrangers. On fit venir un prince de France, le fils de Philippe-Auguste, pour détrôner en son nom un roi qui ne s'entourait que de gens venus d'Angers, de Poitiers, de Bordeaux. Puis ce prince français, amenant à sa suite des gentilshommes, des chevaliers, des évêques français, fut chassé à son tour au nom de Henri III, fils de Jean-sans-Terre. Que fit Henri III, monté sur le trône? Ce qu'avaient fait tous ses devanciers. Il appela autour de lui des gens du pays de sa femme, des Provençaux, et, par une suite naturelle, des Savoyards et des Italiens. De son côté, son frère Richard, nommé empereur pendant le grand interrègne, s'entourait d'Allemands. Cette fois, l'Angleterre fut le théâtre d'une insurrection, la plus formidable et la plus acharnée qu'elle eût jamais vue. Tout ce qui possédait quelque chose, au moins la liberté personnelle, prit part à cette lutte contre le roi et surtout contre ses adhérens. Les barons, hardis parce qu'ils sentaient que leur cause était populaire, mirent à leur tête le plus hardi d'entre eux, Simon de Montfort, comte de Leicester, le fils de celui qui avait gagné en France, dans la guerre des Albigeois, une si grande célébrité. C'était aussi une croisade que commandait le fils, mais une croisade vraiment anglaise, toute politique, croisade des intérêts nationaux contre les étrangers.

L'armée de Simon de Montfort comptait des hommes de tous les rangs, ayant en tête une grande partie de la nation, car nous savons que la ville de Londres tout entière se prononça pour le chef de l'insurrection. Henri III fut à deux doigts de sa ruine. Simon de Montfort remporta une victoire éclatante à Lewes (1264). Il fit prisonnier le prince de Galles. Le roi était perdu, si tous les barons avaient été d'accord; mais il y a apparence que cette alliance avec la multitude ne plaisait pas à tous. Simon de Montfort, plus libéral ou plus politique, ne craignait pas d'aller au-delà de la grande charte; il avait convoqué un parlement, où les bourgeois des villes envoyaient des députés. Le comte de Glocester, peu partisan sans doute de ces droits accordés à la multitude saxonne, rendit à Henri III son fils Édouard, et lui fournit les moyens de battre l'armée des barons. La bataille d'Evesham (1265) fut une nouvelle bataille d'Hastings. Vaincu par le roi, Simon de Montfort, comme un nouvel Harold, fut sanctifié par l'enthousiasme populaire. Le royaume fut déchiré de nouveau par des luttes partielles : des *outlaws* de

toute sorte occupèrent les marécages de l'ouest, les montagnes du pays gallois, les forêts du Yorkshire. Il fallait des troupes réglées, des ressources nombreuses, pour tenir dans des châteaux et dans un camp fortifié. Telles furent les positions occupées par les barons qui ne voulurent pas rentrer en grâce. A côté de ces barons toutefois, il y avait, parmi les soldats de la cause nationale, des hommes libres, d'une condition inférieure, ceux que la vengeance royale privait de leurs champs ou de leur maison. Parmi ces dépossédés et ces bannis, *exheredati et banniti*, il se trouva un homme qui sut s'élever au-dessus de tous. Avait-il combattu à Lewes, à Evesham? L'histoire ne le dit pas. Était-il proscrit pour quelque faute particulière? La tradition pourrait le faire croire, mais les historiens gardent là-dessus le silence. Il paraît seulement certain que cet homme dont le nom indique l'origine saxonne et la condition modeste, se mit à la tête d'un certain nombre de proscrits, *surrexit et caput erexit;* que, secondé par quelques amis, parmi lesquels il comptait surtout un certain *Little John*, nom essentiellement populaire, il choisit pour séjour les forêts, *fruteta et dumeta sylvestria*, abri naturel des faibles, de ceux qui n'ont pas d'armées ni de vassaux pour se défendre, mais qui résistent par une association où le chef n'est que le premier entre ses égaux. Cet homme extraordinaire a reçu de l'histoire le nom de brigand, *sicarius*, peut-être parce qu'il n'était pas baron, et qu'il n'avait pas de vassaux pour faire la guerre dans les règles; mais il avait quelques vertus, quelques traits d'un noble caractère, et un historien étranger, qui n'a pas de motif pour n'être pas impartial, n'a pas craint de nous les faire connaître. Il avait une dévotion ardente et naïve. Sans doute il pouvait nourrir quelque haine contre certains membres du clergé, qui avaient pris le parti du plus fort; mais il avait une confiance entière en Dieu, et il bravait les plus grands dangers pour assister à la messe. La forêt du pays de Barnsdale était souvent sa retraite. C'est un pays qui s'étend dans la largeur de quatre ou cinq milles au sud du West-Riding, entre la rivière de Went et la ville de Doncaster, aujourd'hui cultivé, mais qui était encore couvert de bois du temps de Henri VIII. Une voie romaine qui le traverse du sud au nord fut peut-être souvent le théâtre de ses combats ou de ses vengeances. C'était un mauvais passage pour certains voyageurs au XIIIe siècle. Nous savons que la dernière année d'Édouard Ier, les évêques de Saint-Andrew et de Glasgow et l'abbé de Scone, ayant été mandés à Winchester par le roi, furent escortés par vingt archers dans cette forêt redoutable, et ce surcroît de dépense est justifié dans les comptes du roi par ces deux mots : *A cause de Barnsdale, propter Barnesdale* (1). Le vaillant proscrit fut même assez redoutable pour exciter la colère du roi Henri III et de son fils Édouard, *iram regis et fremitum principis;* il fut long-temps poursuivi par un vicomte dont l'historien oublie peut-être le nom et par d'autres officiers du roi, *a quodam vicecomite et ministris regis.*

Cependant la lutte finissait peu à peu sur tous les points. Des partisans de Simon de Montfort s'étaient retirés dans les marécages d'Axholm, sur les bords de la Trent, à l'est et tout près du pays de Barnsdale. Le prince

(1) Hunter's *The Great hero of ancient minstrelsy*, etc., p. 14.

Édouard les réduisit; il se tourna ensuite vers les comtés du midi, fit rentrer Londres dans l'obéissance, et pacifia les comtés de l'est. Tous les seigneurs rebelles obtinrent des conditions et se rendirent. Un seul chef, parmi ceux que l'histoire a nommés, persista dans la résistance. Soit qu'il nourrît contre ses oppresseurs une haine plus vigoureuse ou plus ancienne, soit qu'il n'y eût pas de pardon à espérer pour un homme obscur et sans naissance, soit qu'il ne pût profiter d'aucune des amnisties qui furent publiées, le proscrit des forêts paraît avoir longtemps continué sa carrière de périls et d'aventures. S'il fit sa paix avec le roi, les historiens ne le disent pas; leur récit nous porterait plutôt à croire le contraire. Il demeura fidèle à sa retraite des bois, comme ses devanciers, les vieux Saxons, après la conquête. Mathieu Paris raconte que beaucoup d'entre ceux-ci, sous Guillaume le Bâtard, se réfugièrent dans les bois avec leurs familles, et qu'ils se condamnèrent à vivre dans la solitude pour échapper à l'esclavage. Ces mêmes forêts du Yorkshire avaient servi de séjour à un Saxon nommé Sweyn, chef d'une bande nombreuse (1). Jamais cette manière de protester contre la tyrannie n'était tombée en désuétude; l'histoire de l'Angleterre, dans ces siècles reculés, en offre des traces bien fréquentes. Ce proscrit fut donc l'héritier des Saxons rebelles; il représenta l'esprit de liberté de l'ancienne race conquise et opprimée. Il serait injuste de le regarder simplement comme un brigand : il fut un homme hors la loi, *outlaw*. Ses griefs étaient peut-être moins clairs et sa cause moins juste que celle de ses premiers devanciers. Nous voyons en lui la décadence de cette race de proscrits: cette opposition armée contre la loi, l'*outlawry*, a visiblement dégénéré, elle se trouve sur les confins de la guerre de partisans et de la bande de voleurs, les successeurs de celui-ci ne seront bientôt plus que des braconniers; mais enfin il combat encore pour quelque droit méconnu: il y a quelques nobles souvenirs attachés à ce nom, et il est cité parmi ceux qui ont soutenu les libertés anglaises à leur naissance. Ce proscrit s'appelle Robin Hood; le voilà tel que nous avons pu le décrire d'après l'histoire. Nous allons voir ce qu'en a fait la poésie.

II.

Ces révoltes des barons contre les princes inspiraient les poètes du temps. Les chansons étaient une manière d'agir sur les esprits; c'était une arme nouvelle apportée dans le combat. Parmi les personnages célébrés dans ces chants populaires, un seul survécut à son siècle et fut chanté par les générations successives : ce fut Robin Hood. Durant trois ou quatre cents ans, la poésie n'a pas cessé d'en entretenir le peuple anglais.

On devine aisément qu'un héros qui sert si longtemps de texte à des ménestrels doit être devenu à la fin presque méconnaissable. Chaque siècle a un peu changé son costume et laissé sur lui son empreinte. Au milieu de tous ces chants, souvent médiocres ou mauvais, quelquefois excellens, provenant de tous les dialectes du royaume et de toutes les époques de l'histoire,

(1) *Histoire de la Conquête d'Angleterre*, par M. Aug. Thierry, livre v.

il nous faut un fil conducteur et une méthode. D'autres y ont songé bien avant nous : M. Edward Barry, auteur d'une étude remarquable sur le cycle de Robin Hood, s'est posé une question analogue. Après avoir embrassé la théorie de M. Augustin Thierry sur Robin Hood, c'est-à dire après en avoir fait le type des Saxons fuyant la domination normande, M. Barry distingue dans les ballades les altérations produites par le développement poétique lui-même, puis celles qui résultent de la poésie chevaleresque, de l'esprit de la renaissance et des alternatives politiques. Il n'indique pas la marche de ces altérations; il saisit souvent du même coup d'œil des ballades d'époques très différentes, et les comparant au type abstrait de Robin Hood, il en extrait ce qui lui paraît provenir d'une source étrangère. Notre but est plus déterminé que celui de M. Barry; nous voulons savoir ce que les générations successives de poètes populaires ont ajouté au personnage historique, en distinguant, s'il est possible, dans les ballades, ce qui est traditionnel et ce qui est d'invention. Il est donc nécessaire de discerner les époques et de classer les ballades par rang d'âges.

Toutefois il ne peut être question d'analyser soixante ballades, et quand nous bornerions notre étude aux principales, à celles qui ont servi de types et de modèles, les traits du personnage que nous voulons peindre seraient encore trop disséminés, et le détail étoufferait la pensée de l'ensemble. Après avoir fait l'histoire de Robin Hood, nous ne renonçons pas cependant à faire son roman, et comme ce roman change sans cesse avec les ballades, au lieu de suivre les changemens dans chaque pièce, ce qui serait infini, nous formerons des groupes divers de ces ballades selon le siècle dont elles portent la marque, et nous observerons les altérations du roman d'époque en époque. Qu'on nous accorde un peu de cette attention que nos ancêtres ne refusaient pas aux romans de Roland, d'Alexandre ou d'Amadis. Nous ne pouvons promettre de si beaux coups d'épée, ni des prouesses si merveilleuses. Robin Hood a du courage, mais il ne dédaigne pas de se servir de la ruse que l'adversité lui a rendue nécessaire, et de la finesse que la nature a mise dans son caractère. Nous ne pouvons pas surtout conter de belles histoires d'amour. Il n'y a pas de femme dans le cycle poétique du franc-archer, ou celle qu'on y a introduite n'y est entrée que par violence, quand la simplicité primitive s'était corrompue; Robin Hood n'a pas d'amour,

Ce n'est qu'un glorieux qui ne dit rien de tendre.

Mais nous espérons que la simplicité même de ce type populaire sera digne d'inspirer l'intérêt.

Le Robin Hood du XIVe siècle, le vrai, le pur Robin Hood, respire dans le *Lyttle Geste* et dans la ballade de *Robin Hood et le Moine*. C'est un brave *yeoman* — qu'on peut se représenter tel que Chaucer a décrit cette classe d'hommes, un de ces chasseurs tenant le milieu entre l'homme de guerre et le paysan, archers durant la guerre, braconniers durant la paix, s'attachant quelquefois à un chevalier et lui servant d'escorte. Il porte un habit et un capuchon d'un drap vert qui se fabriquait à Lincoln; à son baudrier, également vert, est suspendue une gerbe de flèches bien aiguës et garnies de

plumes de paon; il tient à la main un grand arc. Son visage est hâlé par les intempéries du ciel, il ne porte pas d'armoiries au bras comme le *yeoman* de Chaucer, car il ne s'appartient qu'à lui-même; mais, comme lui, il est armé d'une grande épée et d'un petit bouclier qu'il porte à gauche, et sa droite est munie d'une bonne dague aussi pointue qu'un fer de lance. Porte-t-il un saint Christophe d'argent sur la poitrine, ainsi que le commun des *yeomen?* S'il porte quelque insigne religieux, ce doit être plutôt l'effigie de la sainte Vierge. Ajoutez à ce costume un cor dont il fait retentir les bois, et vous vous ferez une assez juste image de Robin Hood.

« Robin Hood était un honnête homme entre tous dans le pays; chaque jour, avant de dîner, il entendait trois messes,

« L'une en l'honneur du Père, l'autre du Saint-Esprit; la troisième était pour Notre-Dame, qu'il aimait plus que tout.

« Robin aimait Notre-Dame par haine du péché mortel; il n'eût jamais fait de mal à une compagnie où une femme se serait trouvée. »

Mais pour aimer à entendre la messe et pour être fort dévoué au culte de la Vierge, Robin Hood n'en est pas moins brouillé avec les moines. Un jour qu'il s'était rendu à Nottingham, pour assister au saint sacrifice, il est reconnu par un moine qui le trahit. Le héros aurait péri misérablement, si ses braves archers n'avaient sauvé leur chef et tiré vengeance de la trahison. Je ne sais si Robin Hood avait réellement cette haine pour les moines; mais qu'importe? Ce personnage est devenu le type populaire, et les poètes lui prêtent les passions du peuple. Le XIVe siècle vit la naissance de l'hérésie en Angleterre; les lollards s'y répandaient peu à peu; ils s'assemblaient dans des solitudes, et formaient des sociétés secrètes où l'on prêchait contre les *frères* venus de Rome, et l'on chantait : « Autour de Jésus, il n'y avait ni évêques ni cardinaux. » Il n'en faut pas douter, Robin Hood aurait moins plu, s'il n'avait été l'ennemi des gens d'église. Le peuple d'Angleterre était secrètement prédestiné au schisme et à l'hérésie. Avant la réforme, il était à demi protestant.

Robin Hood ne dîne que lorsqu'il a trouvé quelque fier baron, quelque évêque ou archevêque pour faire les frais du repas; mais il épargne le peuple, il aime les archers et même les chevaliers ou écuyers qui sont bons et honnêtes. Quand c'est un chevalier qui se présente, il commence par lui offrir une chère de prince; il le fait asseoir à sa table sous la verte feuillée, devant des nombles de daim, des cygnes, des faisans, des oiseaux d'étang, toute espèce de gibier. Tel est le menu d'un *outlaw*. Mais arrive le quart d'heure de Rabelais : il n'est pas juste qu'un *yeoman* paie pour un chevalier; Robin demande de l'argent. Si le chevalier est riche, il s'en retourne satisfait sans doute de son repas, mais un peu moins content d'avoir vidé sa bourse; s'il est pauvre, Robin Hood a pitié de sa misère; si même il est ruiné, s'il est lié par des engagemens trop pesans pour lui, surtout si son domaine est entre les mains d'un abbé qui lui a prêté de l'argent, Robin Hood est généreux; il lui fait des avances. Un *yeoman* qui se nourrit de faisans et de cygnes a toujours quelques centaines de livres sterling à prêter à un chevalier qui est dans la gêne. Ce n'est pas tout : si l'équipage du chevalier laisse à désirer, Robin Hood est capable de lui donner de beaux habits, un cheval, un page

même, et à cet effet il choisira son serviteur le plus fidèle. C'est ainsi que le héros de la *yeomanry* venge un déshérité, *disherytye*. Remarquez ce mot du *Lyttle Geste*, il est une date; voilà bien les amis de Robin Hood, les déshérités, *exhæredati*, dont parle l'Écossais Fordun.

Non-seulement Robin Hood aide les bons chevaliers, amis du pauvre peuple, à retirer leurs châteaux des mains des abbés, mais il les aide aussi à les défendre contre les shériffs. Cette alliance défensive et offensive de certains chevaliers et des *yeomen* est l'image de ce qui se passait réellement entre le peuple et la noblesse des derniers rangs, *gentry*. En lisant les poétiques combats du brave *yeoman* Robin Hood et du chevalier Richard-at-Lee contre les officiers du roi, nous ne pouvions nous empêcher de songer que Simon de Montfort avait appelé dans son parlement des chevaliers pour représenter les comtés, et des bourgeois pour représenter les villes. Une fois sauvés des mains du shériff, le *yeoman* et le chevalier son ami se retiraient ensemble « dans la verte forêt, parmi les fondrières, les mousses et les marécages. » Là, malgré les plaisirs de la chasse et de la liberté, ils se décident quelque beau jour à demander leur grâce au roi. Nous serions fort injustes envers Robin Hood, si nous n'étions pas très persuadés de son loyalisme. Lui et ses amis sont dévoués à la personne du roi. « Notre roi, notre gracieux roi, » ainsi l'appellent-ils toujours. Quand ils sont en sa présence, ils plient le genou devant lui, ils le servent à table avec empressement. Cependant c'est un respect d'une nature spéciale; il s'allie avec de singulières libertés, comme on va le voir bientôt.

Ce Robin Hood si fidèle au roi pourrait-il être un de ces Saxons révoltés contre les suites de la conquête? Comment les ballades, tout altérées qu'on les suppose, ne portent-elles pas quelques marques de cette protestation armée contre la dynastie conquérante? Voilà une objection faite par les critiques anglais; elle ne manque pas d'une certaine gravité. Ou il faut supposer qu'à des chants plus saxons, plus hostiles, plus rebelles, qui auraient tous péri, ont succédé des ballades où l'esprit des temps a inoculé la fidélité, le patriotisme sous leurs formes nouvelles, ou bien il faut croire que ces ballades ne sont pas si fort altérées, et que Robin Hood est d'une époque où la haine avait changé d'objet, et les griefs anciens s'étaient évanouis sous les nouveaux.

Mais nous n'avons pas achevé le portrait de Robin Hood. Nous avons dit comment il se comporte lorsque, à l'heure de dîner, le hasard lui présente un chevalier. Quand c'est un abbé qui se montre sur la route de Barnesdale, il se plante sur le milieu du chemin :

« Sire abbé, avec votre bon plaisir, arrêtez un instant.

« Nous sommes des *yeomen* habitant cette forêt, sous l'arbre vert; nous vivons des daims de notre roi, et n'avons pas d'autre ressource.

« Vous avez des églises et des rentes, et une grande quantité d'or. Donnez-nous un peu de votre argent, au nom de sainte Charité! »

Ce n'est pas seulement l'argent qui court de grands risques. Malgré sa piété, Robin Hood pourrait bien ne pas se contenter de dépouiller l'abbé, et oublier le respect dû aux ministres de l'église. Il faut bien égayer un peu le bon peuple lollard répandu dans les comtés, car ces ballades sont un pro-

duit des comtés, c'est une littérature qui naquit et vécut dans les campagnes. Un jour pourtant c'est le roi lui-même qui est caché sous la robe de l'abbé. Il se donne d'abord pour un envoyé du souverain :

« Je n'aime personne au monde autant que mon roi; bienvenu soit le sceau de mon seigneur et maître! Moine, sois le bienvenu toi-même pour ta nouvelle!

« Sire abbé, pour ta nouvelle aujourd'hui tu vas dîner avec moi; pour l'amour de mon roi, tu vas dîner sous l'arbre du chasseur. »

Robin Hood souffle dans son cornet; cent quarante jeunes gens accourent, plient le genou devant lui et se mettent en rang. « C'est un admirable spectacle, dit le roi; ses hommes sont plus à ses ordres que mes hommes ne sont aux miens. » Robin et ses archers commencent à tirer de l'arc. Le jeu national de l'Angleterre est représenté dans toute sa naïveté populaire. Ceux qui manquent le but reçoivent un soufflet. Quand c'est le tour de Robin Hood, c'est le roi qui se charge de le corriger, et son soufflet est d'une vigueur royale. Ceci est assez étrange, mais voici qui l'est encore davantage. Quand le roi s'est fait connaître, et c'est la pesanteur du soufflet qui sert de reconnaissance, quand Robin Hood a obtenu son pardon, et qu'il suit le roi à Nottingham, on s'arrête en route pour se délasser; on tire de l'arc, et le roi prend part à l'exercice. Ici Robin Hood prend sa revanche, et toutes les fois qu'Édouard frappe à côté, c'est Robin qui l'en punit, et il n'y va pas de main morte. Après tout, ce n'est peut-être là qu'une trivialité pour amuser les grossiers *yeomen* de l'Angleterre. Pourtant la familiarité est un peu excessive dans un homme qui s'agenouillait tout à l'heure devant le simple cachet du roi. Faut-il prendre les soufflets au sérieux et les respects en plaisanterie? Il nous semble que le ménestrel exprime ici les sentimens même du peuple anglais : très soumis à la règle, il s'agenouille devant l'image, devant le nom du roi, mais il prend sa revanche à l'occasion, et lui rend soufflet pour soufflet. Les députés des communes se mettaient à genoux pour remettre à Charles Ier des adresses rebelles. C'est à genoux que l'université d'Oxford déclara devant Jacques II qu'elle n'obéirait pas au roi. Au reste, c'était une invention qui devait être applaudie par l'auditoire. Nous la retrouvons encore dans un poème chevaleresque sur Richard Cœur-de-Lion. Le héros de la croisade est en prison chez l'empereur d'Allemagne, à qui il a été livré par le duc d'Autriche. Le fils de l'empereur, jeune homme confiant dans sa propre force, veut se procurer le plaisir de frapper Cœur-de-Lion à la joue. Il lui propose de se laisser donner un soufflet à condition que le soufflet sera rendu. La proposition est bizarre, mais elle est acceptée. Le jeune homme, qui est fort vigoureux, applique sur le visage de Richard un soufflet, qui le laisse un instant étourdi. Il est vrai que le roi avait passé deux jours sans manger; l'empereur voulait prendre le lion par la faim. A un pareil jeu, il faut être bien nourri : Richard prie son rival de remettre la seconde manche au lendemain matin. Celui-ci est apparemment un beau joueur : il fait servir à Cœur-de-Lion un bon souper. Richard y fait honneur, et passe le reste de la soirée à chauffer ses mains devant l'âtre de la cheminée. Comme le fils de l'empereur est homme de parole, il vient le lendemain pour que Richard s'acquitte envers lui de sa dette. Le roi la lui paie largement, intérêt et principal : de son soufflet il l'étend raide

mort! Ce jeu singulier ressemble assez au jeu d'Édouard et de Robin Hood. Ne devait-on pas battre des mains à ces épisodes, qui mettaient sa grâce le roi d'Angleterre de niveau avec les héros du coup de poing?

Robin Hood passe quinze mois à la cour; mais comme il aime à se faire honneur, il paie à chaque instant pour les chevaliers, pour les écuyers, pour tout le monde. Il dépense son bien et celui de ses hommes. L'ennui le prend. S'il voit des archers tirer de l'arc, il pousse des gémissemens; il regrette sa forêt et la liberté :

« Monseigneur le roi d'Angleterre, accordez-moi ma demande.

« J'ai bâti une chapelle dans Barnsdale, une chapelle fort agréable à voir; elle est consacrée à sainte Marie Magdeleine, et j'y voudrais aller.

« Voilà sept nuits que je ne puis ni dormir ni fermer l'œil, voilà sept jours que je ne puis ni manger ni boire.

« Je suis fort chagrin de n'y pouvoir plus aller; j'ai fait vœu de m'y rendre nu-pieds et en chemise de laine.

« — S'il en est ainsi, dit notre roi, je ne puis l'empêcher. Je te donne un congé d'une semaine, pas davantage. »

Robin Hood retourne à ses bois de Barnesdale; il y retrouve ses compagnons, qui méritent bien quelque attention. Ce sont de braves archers appelés Reynold, Little Mutch, Scathelock, Gilbert *aux blanches mains;* mais le plus brave et le plus habile de tous, c'est *Little John* (Petit-Jean), nom ironique, car c'est un géant. Little John est celui qui dresse le mieux les piéges au shériff. Un jour il entre dans sa maison comme archer; on devine que c'est pour lui jouer quelque tour : il lui vole son argenterie et lui débauche son cuisinier. Argenterie et cuisinier passent au service de Robin Hood. Le shériff lui-même est amené dans un guet-apens, et n'en réchappe qu'à force de grands sermens de respecter les *outlaws.* Ce Little John est visiblement destiné à faire rire les assistans. C'est un joyeux camarade; il aime à dîner.

« Il arriva un mercredi que le shériff était à la chasse, et Little John était dans son lit : on l'avait oublié à la maison.

« Il était donc à jeûn que l'heure de midi était déjà passée. — Messire maître d'hôtel, je t'en prie, donne-moi à dîner, dit Little John.

« C'est trop long pour moi de jeûner jusqu'à cette heure...

« — Tu n'auras ni à manger ni à boire, dit le maître d'hôtel, tant que monseigneur ne sera pas rentré en ville. — Je jure Dieu, dit Little John, que je te casserais plutôt la tête!

« Le bouteiller était fort peu courtois. Il se trouvait alors assis par terre; il saute à la porte du cellier et la ferme à double tour.

« Little John donna un tel coup au bouteiller, qu'il lui fendit presque les reins en deux; quand il eût vécu cent ans, il en eût boité le reste de sa vie.

« Little John enfonça la porte du pied, entra dans le cellier, et fit main basse sur l'ale et sur le vin...

« Little John mangea, Little John but, tant qu'il lui fit plaisir... »

Au reste, on dîne souvent dans les ballades de Robin Hood : sur cette fonction de la vie, ces vieux chants des Anglais ressemblent beaucoup à leurs romans modernes.

Ce Little John se prend quelquefois de dispute avec son maître. Quand ils tirent de l'arc, le maître ne veut pas être battu, il n'aime pas à payer l'enjeu, et Little John lui reproche durement sa mauvaise foi; mais leurs querelles ne sont pas longues, et il suffit que Robin Hood coure quelque danger pour voir arriver son fidèle Little John.

Robin Hood demeure vingt-deux ans encore dans la forêt. Au bout de ce temps, il succombe par trahison. Il avait quitté ses amis en leur disant: « Demain je vais à l'abbaye de Kyrkesley pour me faire saigner. » Il n'en revient pas. La prieure, sa parente, et un chevalier Roger de Doncaster, que le poète accuse d'être l'amant de la prieure, le font disparaître.

« Jésus-Christ aie pitié de son âme! s'écrie le ménestrel, Jésus-Christ mort sur la croix! car il fut un brave *outlaw*, et fit beaucoup de bien aux pauvres gens. »

Tel est le personnage de Robin Hood dans les deux poèmes les plus anciens de ce cycle. Les traits principaux de sa figure resteront désormais comme ils sont sortis de l'imagination des plus anciens poètes, car la poésie a ses traditions comme l'histoire. Sans revenir sur tous les linéamens que nous avons tracés d'après ces ballades presque primitives, nous pouvons dire que Robin Hood n'a pas ici cet air triste et menaçant qu'on lui supposerait en le prenant pour un Saxon rebelle, ou même pour un Anglais de Simon de Montfort, héritier sans le savoir des griefs des Saxons ses ancêtres. C'est un type populaire et démocratique; s'il a perdu du côté de la noblesse et de la fierté, il a gagné beaucoup en grâce, en esprit, en originalité. Il plaît par où plaît la faiblesse luttant contre la force dans un combat de ruses et de surprises. Il est joyeux et content dans la conscience de sa liberté; il ne murmure pas contre la loi qui le proscrit; il n'a pas de maisons; il n'aime pas les villes; il aime la forêt comme une patrie, au lieu de la détester comme un exil. D'ailleurs sa forêt est riante; un printemps éternel l'habite; les feuilles y sont toujours vertes et forment toujours une tente au-dessus de sa tête, pour cacher sa retraite et protéger son sommeil. Les ballades de Robin Hood commencent le plus souvent par la description d'une belle matinée de mai; ses batailles se livrent toujours par un beau jour d'été; c'est à la Saint-Jean qu'il fait ses campagnes. En un mot, ces ballades, qui faisaient rêver au peuple une liberté sans limites, sont toujours pleines de soleil, de lumière et de joie. C'est la fête de la nature et de la poésie. Que dirai-je? le mot même qui sert à désigner cette poésie, le mot *mirth*, signifie joie. « Voulez-vous un chapitre de joie? » disait le ménestrel, et il chantait et on lui donnait un *groat* (un liard) pour son chapitre de joie. Ce caractère joyeux et franc des ballades de Robin Hood est bien remarquable; rarement il verse le sang, à moins que ce ne soit celui du shériff qui veut sa mort, ou du moine qui le trahit.

Dans le cycle poétique de ces francs-archers, on peut distinguer deux époques et deux espèces de héros. Trois bannis choisirent, dans un temps reculé, les forêts du nord pour retraite. Ces hommes, dont l'histoire ne parle pas, mais dont le souvenir s'est conservé dans les proverbes et dans une ballade célèbre, sont Adam Bell, William de Cloudesly et Clym of the Clough. Ces bannis précédèrent sans doute Robin Hood; c'était du moins l'opinion géné-

rale dès le XVIe ou le XVIIe siècle. Plus rapprochés de l'époque de la conquête, il est impossible de dire combien de temps ils firent peut-être aux officiers du roi une guerre plus sérieuse et plus hardie. S'il en faut croire la ballade dont nous venons de parler, ils osaient engager des luttes jusque dans les villes; ils avaient des maisons dans lesquelles ils soutenaient des siéges en règle. Fatigués de la résistance, ils venaient un jour trouver le roi, librement, hardiment, sans demander ni sûreté, ni audience. Ces *outlaws* ont quelque chose de plus rude, de plus rebelle, de plus menaçant; ils vivaient d'ailleurs sous un ciel plus nuageux; la nature y est plus austère et plus triste. Cette couleur plus sombre du paysage, jointe au caractère plus guerrier, plus sévère de ces proscrits du nord, semble se refléter dans la petite épopée. Le poète ne parle guère de plaisirs et de joie; il ne décrit ni le printemps, ni les doux rayons du soleil, ni les doux chants des oiseaux; toute sa poésie est dans le cœur et dans le sentiment de la liberté.

Si nous avions des preuves suffisantes de la priorité de ces *outlaws* du nord sur Robin Hood, si ce poème de Cloudesly portait des marques d'une antiquité plus reculée, nous pourrions facilement nous imaginer que ces francs-archers représentent les vieux Saxons indociles; ces trois *outlaws* formeraient comme la transition entre les Saxons et Robin Hood. Beaucoup de traits tirés du poème tendraient à nous le persuader : les sentimens y sont plus sérieux, les passions plus fortes, les combats y sont acharnés, les *outlaws* sont fiers et menaçans; mais nous avouons que cette hypothèse n'est pas assez fondée. Là où nous voyons une différence d'époque et de temps, il pourrait bien se faire que tout s'expliquât par la différence des lieux. Robin Hood a moins de noblesse que Cloudesly et ses compagnons, mais il a plus d'esprit et de grâce. Robin Hood, au début, résume donc la joyeuse Angleterre du moyen âge, l'Angleterre démocratique non encore affranchie, puisant la liberté dans sa joie, et sa joie dans une souplesse de génie qui lui est particulière.

III.

Dès le XVe siècle commencent les altérations du caractère poétique de Robin Hood. Les uns conservent au héros des forêts le ton guerrier du *Lyttle Geste;* c'est toujours un modèle de bravoure, il sort vainqueur de tous les combats qu'il a livrés. Les autres le font de plus en plus vulgaire; il est souvent battu, bâtonné en particulier, quand il a osé se mesurer contre un homme du peuple. Ses exploits ne sont plus que ceux de la ruse et de l'artifice. Les modèles de ces deux genres sont les deux ballades les plus connues du XVe siècle sur Robin Hood; la première a pour titre *Robin Hood et Guy de Gisborne*, et la seconde, *Robin Hood et le Potier*.

De la première, quoique fort remarquable, nous ne voulons tirer qu'un trait assez frappant. Robin Hood, après un combat qui dure « tout un long jour d'été, » triomphe, grâce à la vierge Marie, d'un *yeoman* aposté contre lui par le shériff de Nottingham. Après avoir vaincu Guy de Gisborne, il lui coupe la tête et la plante à l'extrémité de son arc.

« Robin tira un couteau d'Irlande et fit des entailles dans la figure de sir

Guy; il n'y avait pas un homme né d'une femme qui pût deviner de qui c'était la tête. »

Puis il s'habille des vêtemens de son ennemi et va se présenter au shériff comme étant Guy de Gisborne lui-même apportant la tête de Robin Hood. Ce trait passablement cruel, et qui est unique dans le cycle de Robin Hood, réveille plus d'un souvenir de l'histoire de la vieille Angleterre. On ne peut s'empêcher de songer à ces proscrits qu'on définissait de véritables loups, dont on apportait la tête pour recevoir la récompense : *A tempore quo utlagatus est* (*outlawed*) *caput gerit lupinum*, dit un auteur du temps de Richard Ier, cité par Ritson; « du moment qu'il est déclaré *outlaw*, sa tête est celle d'un loup. » Ne semble-t-il pas même qu'on retrouve ici je ne sais quel souvenir confus de la loi d'*anglaiserie?* Quand les barons normands chassaient dans les forêts, souvent une flèche inconnue venait leur donner la mort; il y eut même des princes qui périrent ainsi, frappés par un ennemi qu'on n'apercevait jamais. Comme le meurtrier caché dans les bois échappait toujours, et d'ailleurs était protégé dans sa fuite par la population saxonne, on levait une amende sur le canton où l'on trouvait le corps d'un Normand assassiné. Au lieu de livrer le coupable, les populations payaient ou bien mutilaient le corps, de manière qu'on ne pût reconnaître s'il était normand ou anglais. Si cette mutilation de la tête de Guy de Gisborne était une vague réminiscence de celles qu'on faisait réellement pour échapper à la loi normande, ne serait-ce pas un curieux exemple de l'altération poétique des traditions?

Robin Hood et le Potier, ballade fort ancienne, puisqu'on la fait remonter quelquefois jusqu'au XIVe siècle, commence une nouvelle veine dans le cycle du franc-archer. Robin, ayant imaginé un piége qu'il veut tendre au shériff, arrête sur la route un potier qui menait à Nottingham sa charrette remplie de sa marchandise. Robin est battu. Il a recours aux moyens de douceur obtient du potier qu'il lui cède sa charrette et sa marchandise, et se rend à Nottingham. Là il se défait bien vite de son chargement, vendant trois *pence* ce qui en valait cinq. « Hommes et femmes disaient tout bas : Ce potier ne fera jamais ses affaires. » Mais Robin ne songe pas à réussir dans le commerce : c'est au shériff qu'il en veut. Il fait présent à la femme du shériff des pots qui lui restent; cette gracieuseté la gagne à Robin Hood, qui est invité à dîner. Après le dîner, le tir de l'arc et les paris; on cause de Robin Hood. Le faux potier promet au shériff de lui montrer Robin Hood; il l'emmène à la forêt, le rançonne, et le renvoie avec un présent pour sa femme.

« Tu es venu à cheval, et tu t'en retourneras à pied. Salue bien ta femme de ma part; c'est une excellente personne.

« Je lui enverrai un blanc palefroi, qui marche à l'amble aussi vite que le vent; pour l'amour de votre femme, je ne vous ferai pas plus de chagrin. »

Ce petit récit est naïf et piquant, mais la poésie en est un peu vulgaire et subalterne. C'est le premier type des aventures grotesques et triviales de Robin Hood. Le belliqueux *outlaw* est battu par un potier; il ne fait plus au shériff qu'une guerre de ruses; il ne songe plus à le tuer, mais à le dévaliser. Autre changement fort grave : il flatte la femme du shériff, il lui fait des cadeaux, et la met de son parti. Ce n'est plus ce Robin Hood si dévot à la

sainte Vierge, et qui respectait les femmes au point d'épargner toute compagnie où il s'en trouvait une. C'est la première fois qu'on voit une femme dans les ballades de Robin Hood. Il faut bien remarquer aussi que Robin Hood est battu toutes les fois qu'il s'adresse à des hommes du peuple. Contre des lords, contre des évêques, contre le roi lui-même, il fait merveilles, il met en fuite les archers et les chevaliers; mais rencontre-t-il un potier, un boucher, un colporteur, un mendiant, un vagabond, il est régulièrement mis hors de combat; on lui fend la tête d'un coup de bâton, il s'évanouit; il faut que Little John et les autres viennent à son secours. Nous ne pouvons donner une meilleure preuve du sens démocratique de ces ballades; elles commencent par être une glorification des classes guerrières du peuple, de la *yeomanry*. C'est une intarissable épopée en l'honneur de l'arc, cette arme d'honneur de la chevalerie populaire. La *yeomanry* a désormais une poésie qui lui appartient; elle a ses chansons de geste. Cependant l'esprit démocratique de cette poésie arrive bien vite à ses dernières conséquences : loin de conserver le peu d'idéal dont elle avait d'abord entouré le nom de Robin Hood, elle le fait descendre bien vite aux trivialités. Elle veut qu'il se mesure avec des bouchers et des chaudronniers, qu'il rejette son bouclier traditionnel et son épée pour combattre avec le bâton. Non-seulement elle veut qu'il déroge, mais il faut qu'il soit battu pour le plus grand honneur des gens du peuple, et peut-être aussi des corps de métiers. Les diverses nations de l'Europe avaient leur rôle dans les grands cycles de Charlemagne et du roi Arthur; les corps de métiers avaient ainsi le leur dans le petit cycle de Robin Hood. Les ménestrels populaires avaient des chansons pour tous, depuis les potiers de Nottingham jusqu'aux valets de ferme de Wakefield, et le héros de ces chansons était toujours quelque valet de ferme ou quelque potier, qui donnait une leçon à Robin Hood et qui lui tendait ensuite la main pour devenir son associé. N'y a-t-il pas aussi dans les vieux poèmes des chevaliers qui n'admettent des compagnons dans leur ordre qu'après s'être mesurés avec eux?

Ce personnage de Robin Hood, tout joyeux et tout populaire qu'il était dès le principe, est désormais représenté de deux manières différentes, et fournit matière à deux classes de ballades fort distinctes. Les unes conservent des traces fidèles de la conception primitive du franc-archer; l'idéal de l'*outlaw* préférant la liberté périlleuse à une paisible servitude, la poésie du héros des forêts, tout ce qui fait le charme de cette création originale de Robin Hood, respire encore dans ces chants. Les autres se rapprochent de plus en plus de la réalité vulgaire; le franc-archer n'est plus qu'un voleur de grand chemin d'assez bonne composition et de joyeux caractère, qui se bat avec le premier venu, et payant à boire quand il a trouvé son maître. Les premières rappellent toutes par quelque côté le *Lyttle Geste;* les secondes sont plus ou moins des imitations de la ballade de *Robin Hood et le Potier*.

Telles sont la plupart des ballades de la fin du XVe et de tout le XVIe siècle. Les unes sont une peinture poétique et un peu idéale du franc-archer. C'est Robin Hood sauvant de la mort les trois enfans d'une veuve sur la place publique de Nottingham, rançonnant un évêque, gagnant un prix au jeu de l'arc malgré le shériff, faisant asseoir à sa table le roi Richard Cœur-de-Lion déguisé en moine, mettant en déroute les officiers du roi; c'est enfin la mort

et la sépulture de Robin Hood. L'imitation du *Lyttle Geste* est si frappante, les emprunts si évidens, que l'on peut prendre cette petite épopée pour le type primitif de ce genre plus noble et plus relevé. Les autres ballades de cette période dérivent presque toutes de celle du *Potier;* c'est toujours un combat au bâton avec un mendiant, un tanneur, un boucher, un chaudronnier, un berger, un colporteur, un porcher, un vagabond. Toujours Robin Hood est vaincu, et toujours il fait du vainqueur une nouvelle recrue pour sa troupe. L'imitation de la ballade du *Potier* est trop manifeste pour qu'il soit nécessaire d'insister; celle-ci est à son tour le type primitif du genre trivial et populaire dans le cycle de Robin Hood.

Quels que soient les changemens apportés au personnage de Robin Hood dans ces deux classes de ballades, les traits originels subsistent; le franc-archer est toujours un *yeoman* vivant de braconnage, faisant bonne guerre aux seigneurs, aux évêques et aux moines, jouant des tours au shériff, protecteur des petits et des pauvres, gai compagnon, ami de la joie et du plaisir, mais du plaisir innocent de la chasse et de la liberté. Quands les ressources d'un fonds si simple et si borné furent épuisées, on se jeta hors des voies battues; les altérations poétiques devinrent considérables. Robin Hood devint un héros de roman : c'est l'Écosse, le pays aux ballades dramatiques et romanesques, qui donna peut-être le premier exemple de faire de Robin Hood un fils de seigneur, de lui prêter des amours et des aventures galantes. Tantôt c'est un Willie de haute naissance qui a séduit la fille unique du comte Richard; celle-ci fuit la maison de son père, et donne le jour à un enfant qui s'appelle Robin Hood, à cause du bois où il est né, *Robin o' th' wood;* tantôt c'est une fille du roi, maltraitée par sa belle-mère, qui s'habille en homme, et va rejoindre Robin Hood pour devenir son épouse; tantôt enfin c'est une fille du célèbre Jack Cade qui inspire à Robin Hood une amoureuse passion. Ailleurs Robin Hood rencontre la fille d'un tanneur; il lui déclare son amour, et la défend contre ses deux frères, qu'il met à mort l'un après l'autre.

On peut dire de Robin Hood, comme de Roland, que c'était un héros sans amour. Le Robin Hood poétique était purement et simplement le type de l'archer et du braconnier; le Roland de la chevalerie était le modèle des guerriers chrétiens; ni l'un ni l'autre ne songeaient aux femmes. La plus grave altération qu'ait subie le caractère de Roland, c'est l'amour. Boiardo annonça le changement complet qu'il y avait fait, quand il intitula son poème *Orlando innamorato.* Il en est de même de Robin Hood. Les vieux ménestrels en avaient fait un Hippolyte à leur manière, n'aimant qu'une femme, la vierge Marie, et cet amour n'est pas le trait le moins poétique, ni le moins touchant de ce personnage. Les poètes du XVIe siècle n'ont pas plus respecté la chasteté du héros des forêts que celle du neveu de Charlemagne. Parmi les amours de Robin Hood, le plus célèbre et le plus populaire est assurément celui de *Marian.* Il serait malaisé de déterminer nettement l'origine de cette invention d'une jeune fille qui aime Robin Hood, qui se déguise en archer, et combat, nouvelle Clorinde, contre son amant; blessée par lui, elle est reconnue, et suit l'*outlaw* dans sa forêt. Il n'y a qu'une ballade sur ce sujet, et elle est du XVIIe siècle. Cette Marianne est un des personnages principaux des *jeux de mai, may-games;* Robin figurait aussi dans ces jeux

avec Little John, Sathlock et autres compagnons du franc-archer. Il paraît que les amours de Robin et de Marian viennent du célèbre *Jeu de Robin et Marion*, qui se chantait en France dès le XIVe siècle, et qui s'introduisit bientôt dans les petites représentations dramatiques des jeux de mai. Par une confusion assez naturelle, du personnage pastoral de Robin, dans *Robin et Marion*, on fit le braconnier Robin Hood, et, par suite de cette confusion, le franc-archer fut accolé à cette Marian ou Marion, espèce de beauté champêtre représentée par un garçon dodu et joufflu, qui était en possession de réjouir les paysans. Robin et Marian devinrent le roi et la reine de mai; le franc-archer fut transformé en une sorte de génie trivial et grossier du printemps; sa pesante Marian fut la Flore de ce Zéphyre en grosses bottes et en capuchon vert. Ce n'est pas que la confusion du *may-game* et de la légende de Robin Hood n'ait produit que des jeux et des chants dépourvus de grâce. Nous avons une ballade du XVIe ou du XVIIe siècle qui raconte avec enjouement, et dans des strophes pleines d'élégance, la naissance, l'éducation et le mariage de Robin Hood. Le brave *yeoman*, issu de chevalier par sa mère, excellent archer, vigoureux lutteur, point voleur ni pillard, rencontre dans la forêt de Sherwood Clorinda, reine des bergers, portant une robe de velours vert et des brodequins qui lui montent jusqu'au genou. Ils s'éprennent d'amour aussitôt l'un pour l'autre, et la ballade se termine sur leurs noces.

Des jeux grossiers et informes du *may-game*, Robin Hood et Marian passèrent au théâtre, qui avait, à cette époque-là du moins, le privilége de tout ennoblir. Robin Hood devint Robert, comte de Huntingdon, et Marian fut Mathilde, fille de lord Fitzwater. Celle-ci préférait son amant au roi Jean-sans-Terre, et renonçait à ses richesses pour suivre Robert proscrit et devenu franc-archer dans les forêts. Anthony Munday, l'un des contemporains de Shakspeare, a fait sur ce sujet un drame qui est demeuré populaire. On ne pouvait faire du héros de Robin Hood, le héros de la *yeomanry*, une métamorphose plus complète : le voilà devenu comte et mari d'une jeune comtesse. Il ne manquait plus que de produire ses titres de noblesse, et c'est ce que l'on donna sous la forme de cette épitaphe prétendue authentique :

« Ici, sous cette petite pierre, gît Robert, comte de Huntingdon. Jamais il n'y eut si bon archer; le peuple le nomma Robin Hood; l'Angleterre ne reverra pas des *outlaws* comme lui et ses hommes. »

La vie et les actions de Robin Hood, après avoir été de l'histoire, sont devenues des épopées, des chants et des ballades; sous cette forme changeante et diverse, elles ont amusé le peuple anglais pendant quatre siècles; elles ont formé durant cette période une bonne partie de sa littérature vulgaire. De ballades qu'elles étaient, elles sont devenues des jeux dramatiques et des dialogues représentés dans les carrefours; elles ont été la légende bizarre et dégénérée du printemps et des joyeusetés champêtres. Puis elles sont montées sur le théâtre; elles ont chaussé le cothurne, et ont fait figure à côté des drames de Shakspeare. Du théâtre elles passent dans les recueils populaires et dans de petits volumes, ornés d'assez vilaines gravures, qui avaient cours dans les provinces et dans les campagnes; de ces volumes à bon marché, elles

tombent dans l'oubli. Plus tard elles reviennent en faveur; la belle saison refleurit pour elles; de ballades et de drames qu'elles s'étaient faites, elles deviennent des poésies nouvelles et des romans. Walter Scott en fait un des plus charmans épisodes de son beau roman d'*Ivanhoe*, et James, le trop fécond, mais habile imitateur de Walter Scott, en tire son roman de *Forest Days*. Enfin la légende de Robin Hood, après avoir passé par toutes les formes de la littérature et par tous les caprices des poètes, revient à son point de départ. Le roman historique la rend à l'histoire, et c'est M. Augustin Thierry qui s'est chargé de l'y inscrire de nouveau.

Quand on part des ballades pour s'expliquer Robin Hood, on est jeté dans les suppositions les plus contraires; on peut arriver à croire qu'il n'est qu'un voleur plus délicat que de coutume, un braconnier plus hardi qu'à l'ordinaire, ou, ce qui est à peu près la même chose, qu'il n'a jamais existé, qu'il est un mythe populaire, la fiction heureuse de quelque poète. Si, au lieu du doute, l'étude des ballades fournit quelque théorie positive, il n'en est pas de plus heureuse, de plus poétique, de plus vraisemblable que le chapitre de M. Thierry sur les *outlaws*. Leur amour de la liberté, leur attachement à la verte et joyeuse forêt, leurs revanches sur les barons et les lords, sur les évêques et les abbés, leur soin de ménager le pauvre, laboureur et artisan, leur générosité même et leur dévouement pour les faibles et pour les opprimés, tout cela s'accorde à merveille pour faire croire que ces *outlaws* ne sont autres que ces nombreux Saxons réfugiés dans les forêts après la conquête, et qui prolongèrent la résistance après que tout le reste eut reconnu la loi du vainqueur. Cependant on objecte à cette explication si plausible que les ballades ne font jamais mention d'une résistance au roi lui-même et d'un regret pour d'autres rois, pour un drapeau déchu, pour une nationalité éteinte; partout elles protestent du dévouement le plus entier à la personne royale.

Quand on part de l'histoire pour résoudre le même problème, il n'y a pas deux théories auxquelles on puisse aboutir, ni deux époques auxquelles on puisse s'arrêter. On arrive naturellement au système de l'écrivain de la *Revue de Westminster* et de M. Gutch, l'éditeur du charmant recueil que nous avons sous les yeux. Robin Hood a pris part à l'insurrection des barons contre Henri III; il a suivi Simon de Montfort aux combats de Lewes et d'Evesham; il a fait usage de son épée et de ses redoutables flèches pour la défense de la grande charte et du parlement. L'auteur du *Scotichronicon* permet bien de le comprendre ainsi, et son continuateur paraît le faire entendre; mais ici encore se présente une objection analogue à celle que nous faisions tout à l'heure. Si Robin Hood a embrassé la cause des barons révoltés, comment ses ballades n'en parlent-elles pas? comment se fait-il qu'elles ne les nomment que comme des ennemis? Si Robin Hood s'est trouvé enrôlé dans un grand parti, s'il a combattu sur quelque champ de bataille, pourquoi n'en reste-t-il aucune trace dans les chansons?

Nous avons pris Robin Hood tour à tour dans l'histoire et dans les ballades; nous acceptons les données de la première, et nous les vérifions, nous les contrôlons par le témoignage des secondes. Robin Hood ne nous paraît être ni simplement un Saxon révolté après la conquête, ni tout uniment un

soldat de Simon de Montfort. Nous croirions volontiers qu'il fut proscrit pour quelque cause particulière, antérieure à la guerre civile dont il fut contemporain. Il fut un des derniers chefs de cette population mystérieuse des forêts, qui ne s'était probablement pas éteinte depuis le temps de la conquête. Il faisait la guerre à sa façon contre les seigneurs et les officiers du roi, sans se souvenir qu'ils étaient d'une race ennemie, venue du continent. Son nom eût peut-être échappé à l'histoire, s'il n'y avait eu de son temps une de ces grandes luttes qui mettent en mouvement toutes les parties de la société et produisent au jour des hommes et des choses jusque-là enfouis dans les ténèbres. Sans qu'il eût cessé peut-être sa vie de franc-archer, il se trouva mêlé dans les événemens de cette lutte. Il devint sans doute un centre et un point de ralliement pour des aventuriers ou trop obscurs pour obtenir grâce, ou trop remuans pour goûter le repos. Son courage ou son obstination lui méritèrent une place dans les traditions complaisantes du peuple et dans les souvenirs rapides des historiens. Nous nous arrêtons dans ce développement de notre hypothèse : la légende de Robin Hood ne nous paraît pas comporter une trop forte mesure de dogmatisme. Si, par notre éclectisme, Robin Hood n'a plus un caractère aussi bien déterminé, s'il n'est plus le vieux Saxon rebelle aux rois normands, s'il n'est plus le proscrit de Lewes et d'Evesham et le défenseur du parlement, il a un caractère plus général et une valeur plus compréhensive; il venge les petits des injures des grands; il triomphe de la force par la ruse; il dépouille les riches de leurs biens mal acquis, pour partager leurs biens entre les pauvres. C'est un type grossier et violent; mais la violence est la seule justice dont les esprits peu éclairés conçoivent l'idée. C'est surtout un type populaire. Les romanciers du moyen âge, témoins du triomphe de la violence, ont imaginé le modèle aussi noble que singulier d'une chevalerie qui parcourait le monde, vengeant la justice et redressant lse torts. Robin Hood dans ses forêts n'est pas autre chose : c'est le chevalier errant du peuple; c'est le roi Arthur de la multitude.

L. ÉTIENNE.

LE

GOUFFRE-GOURMAND

RÉMINISCENCES DE LA VIE RÉELLE.[1]

I.

Vuillafans est une jolie bourgade de douze ou quinze cents habitans, qui se trouve dans la vallée de la Loue, entre Besançon et Pontarlier, à une forte lieue en amont d'Ornans. Les deux moitiés du village sont unies, d'un côté à l'autre de la rivière, par un vieux pont de pierre où s'élève une croix au pied de laquelle on n'a qu'à pivoter sur soi-même pour embrasser du regard un joli panorama, bien qu'on soit pourtant là au fond d'une étroite vallée. Du côté exposé au midi, tous les versans des collines sont drapés de vignes qui ne s'y maintiennent que grâce à des murs de soutènement hissés les uns sur les autres, comme les marches d'un escalier. La vigne ne demanderait pas mieux sans doute que de grimper jusqu'au-dessus de ces versans, mais elle est arrêtée aux deux tiers de son ascension par un énorme banc de rochers à couche uniforme et à coupe verticale, qui se continue ainsi depuis la source de la Loue, distante de trois lieues, jusqu'au-dessous d'Ornans. Au-delà

(1) La forme donnée à ce récit indique assez quelle a été l'intention de l'auteur. Il s'agit moins ici d'un roman que d'une sorte de confession, telle qu'on peut l'imaginer sortant de la bouche d'un simple artisan, à une de ces heures de recueillement et de retour vers le passé, comme il s'en trouve dans les plus humbles existences. Par là s'expliquent quelques développemens que le cadre d'une composition plus strictement romanesque eût exclus peut-être, mais qui ont leur place dans un ensemble d'impressions et de confidences familières tel que celui-ci.

de ce corsage de rochers, on n'aperçoit plus que des déserts et des broussailles. Il est rare du reste de trouver une vallée aussi gracieuse, aussi régulière dans ses formes. Plus haut que Vuillafans, cette vallée est si étroite, que les deux villages de Lods et de Mouthiers n'ont réussi à s'y établir, tant bien que mal, qu'à la condition de se cramponner perpétuellement aux flancs mêmes de la colline. Près de Vuillafans au contraire, l'espace s'élargit brusquement de toute la profondeur du vallon de Vertvau, au bord duquel semblent s'avancer curieusement quelques maisons du village d'Echevannes, comme on s'avance au bord d'un puits pour en admirer le fond. En face du promontoire de Château-Neuf, qui a l'air de s'affaisser avec complaisance dans son manteau de vignes, en faisant la cloche, comme une jeune fille dans sa robe de bal, se carre, du côté de l'ombre, la jolie montagne de Devant-la-Faie, tout habillée de broussailles et taillée comme un de ces tas de pierres à forme tumulaire que les cantonniers entretiennent le long des grandes routes. Au revers de Devant-la-Faie s'ouvrent, derrière Château-Vieux, les gorges de Raffenau et de Vergetôle, d'où s'échappe le Biez-Blanc, ainsi nommé sans doute parce qu'à la moindre cessation de pluie les cailloux blancs de son lit sont complétement à sec. Comme les habitans de Vuillafans ne pratiquent pas d'autre culture que celle de la vigne, toute la plaine en amont et en aval du village est plantée de cerisiers superbes qui, tous les printemps, à l'instant de la floraison, donnent à cette localité le plus charmant aspect. De grandes lignes de peupliers le long de la rivière, d'énormes noyers le long des chemins à voiture, de nombreuses touffes d'oseraie le long des ruisseaux, complètent et accidentent ce gracieux ensemble.

Tel est le pays où je vins au monde, par un beau jour de juillet, dans une fosse de vigne. Mes parens n'étaient plus jeunes ni l'un ni l'autre quand arriva cet événement. Ils étaient occupés à ébourgeonner tous deux leur vigne des Chassagnes, vis-à-vis le Moulin-en-Haut, quand ma mère, qui ne s'y attendait pas encore, fut prise tout à coup du mal d'enfant. Si la pauvre femme se trouva alors bien peu à son aise, on doit comprendre que mon père passa aussi lui-même un assez vilain quart d'heure. Comme il n'y avait pas moyen pour lui d'abandonner la place, il se retourna en jetant un regard suppliant à gauche, dans les vignes de Château-Neuf, où fort heureusement il aperçut Fanfan Griselit, notre voisin, qu'il se mit à appeler de toutes ses forces, en criant au secours.

Fanfan Griselit arriva et repartit aussitôt en souriant pour aller chercher la sage-femme au village. A l'instant où celle-ci et le voisin tout essoufflés se trouvèrent au bas de la vigne, ils aperçurent, au milieu des bourgeons en feuilles lui montant jusque sous les bras,

mon père qui leur montrait quelque chose d'un air de triomphe et qui leur criait tant qu'il pouvait : — Voici le merle! voici le merle! Le merle, c'était moi, bien entendu.

La sage-femme, sans reprendre haleine, s'empressa autour de ma mère, en dépêchant Fanfan Griselit au moulin, à l'effet de s'y procurer les moyens de transporter la malade. Un instant après, Fanfan revint tout en nage, avec une table de sapin et un oreiller sur le cou. On étendit sur la table les paquets de bourgeons de vigne qui avaient été abattus depuis le matin, on glissa ma mère sur ce matelas de verdure, en réservant l'oreiller pour lui soutenir la tête; on lui rabattit son tablier sur la figure, pour la préserver du soleil, et les deux hommes l'enlevèrent ainsi comme sur une civière. Quant à moi, j'ouvrais alors, à ce qu'il paraît, la marche, enveloppé dans les bras et le tablier de la sage-femme, et criant déjà comme un aveugle. Il était alors à peu près midi; le cortége rencontra, en rentrant au village, une procession de femmes qui allaient porter le dîner à leurs maris dans les vignes.

— *Jeu* (1) ! Mais qu'est-il donc arrivé, Pierre Joset?

— Ce qui est arrivé? Eh bien! pardié, n'entendez-vous pas le merle qui chante là-bas dans les bras de la sage-femme?

— *Jeu!*... Pauvre Pélagie, à la vigne!... Et vous dites, Pierre Joset, que c'est un...

— Un merle! encore une fois. Oui. Êtes-vous sourde? S'il n'est pas bon vigneron, celui-là, ce ne sera pas pour avoir commencé trop tard son apprentissage.

Comme ma mère était forte et vigoureuse, elle ne tarda pas à se trouver complétement remise. Mon père était si content d'avoir un garçon, qu'ayant rencontré, le dimanche suivant, M. Groscler, notre maître, lisant les affiches sur la place, il n'hésita pas à le prier de vouloir bien me servir de parrain. M. Groscler accepta, et le baptême fut célébré le soir même après vêpres. Là, on ajouta à mon nom patronymique de Péchard le prénom de mon parrain, Stanislas, qu'on ne tarda pas à rogner d'avant et d'arrière, de manière à n'en plus laisser qu'un tronçon qu'on avait bien soin de prononcer en sifflant : *Tanisse.*

Mon père s'appelait donc Pierre-Joset Péchard; mais comme il était fortement grêlé, on le désignait communément par le sobriquet de *Vacciné.* Ma mère s'appelait Pélagie. En parlant de nous dans le village, on disait tout simplement: « Chez le Vacciné. » Mes parens étaient bien pauvres tous deux à l'instant de leur mariage; mais à force de travail et d'économie ils arrivaient, dans les bonnes années,

(1) Abréviation de Jésus.

à nouer à peu près les bouts. Quand la récolte était mauvaise, c'était leur maître qui leur avançait quelque argent pour aller acheter du blé le mardi au marché d'Ornans, sauf à être remboursé tant par des journées de travail à son service particulier tout le long de l'année que par le prix ou l'abandon d'une partie de la vendange à la récolte suivante.

Notre maison se trouvait dans une ruelle étroite de Vuillafans, aboutissant au haut de la rue Charrière. Elle n'était pas brillante. Tout le logement se résumait dans la cuisine et le *poêle,* ou chambre d'habitation. Comme la grande cheminée de la cuisine fumait beaucoup, on était obligé de reblanchir de temps en temps les murs du poêle au moyen d'un balai trempé dans la chaux vive. Au-dessus était le grenier, où l'on hissait de la rue les paquets de foin et les fagots de sarmens au moyen d'une poulie, et au-dessous, à cinq pieds sous terre, l'écurie de notre chèvre, par où il fallait passer pour aller à la cave. Pendant toute ma première enfance, je couchai au poêle, dans un petit lit d'osier, au pied de celui de mes parens. Plus tard on me relégua à la cuisine, dans une espèce d'alcôve, sous l'escalier qui conduisait de la cuisine au grenier.

Mon père avait été soldat. Il avait rapporté du service l'habitude de fumer, une grande habileté à battre la caisse, et toutes sortes d'histoires de caserne. C'était lui qui faisait, au son du tambour, les annonces par le village, et la caisse de la commune, qu'il avait soin de tenir toujours bien propre, était, au-dessus du buffet du poêle, le plus bel ornement de cette pièce. Comme gagne-pain, mon père joignait donc à la culture de la vigne la profession de crieur public, et ma mère, celle de laveuse de lessives. Autant ma pauvre mère était économe, autant mon père était enclin à dépenser l'argent pour boire, quand il en trouvait le prétexte. Aux approches de l'hiver, quand le vin nouveau commençait à être buvable, il lui arrivait assez souvent le dimanche d'inviter un ami, en m'envoyant chez la bouchère acheter quelques morceaux de ragoût tout cuit et tout fumant, dont l'invité était censé faire la dépense; mais j'ai tout lieu de croire que la plupart du temps ce n'était là qu'un moyen commode pour mon père de se mettre en garde contre les reproches de prodigalité qu'aurait pu lui adresser ma mère. Comme je participais toujours à la fête, je n'avais garde de laisser deviner mes soupçons, ne comprenant pas alors que l'on pût accueillir un instant de joie avec une mine aussi maussade que celle que faisait ces jours-là la pauvre femme.

Dès le bas-âge, mon père m'avait appris à boire un verre de vin d'un seul trait, en baisant ensuite le dessous du verre avant de le remettre sur la table. Je faisais cela avec l'adresse grave et mécanique d'un chien qui happe le morceau de sucre qu'on lui a mis sur le

bout du nez en le menaçant du doigt, et toutes les fois aussi mon tour de force était couvert de nouveaux applaudissemens. Mon père me regardait alors avec des yeux baignés d'un fluide étrange, et son compère s'écriait infailliblement : — Quel gaillard ça va faire tout de même! Là-dessus arrivaient les histoires de vieux soldat. La plus fréquemment répétée, c'était celle du poulailler :

« Pour lors, disait mon père, nous étions donc dans la plaine de Leipzig depuis deux ou trois jours à nous regarder dans le blanc des yeux avec les Russes et les Prussiens, comme deux chats qui vont se sauter dessus. Dans notre corps d'armée, on ne savait plus ce que c'était que des distributions de vivres. J'avais le ventre aussi creux que mon tambour. Un matin, voilà-t-il pas un brigand de poulet, c'est-à-dire un coq, qui vient montrer son nez à une portée de fusil de notre campement! Moi, je ne fais ni une ni deux; je regarde si on m'observe, et je me mets à courir sur le coq. Je ne savais d'où il venait; seulement un coq, il me semblait que ça pouvait faire supposer des poules, les poules une écurie, une cuisine, des pots de beurre, des omelettes, des bandes de lard, un tourne-broche et tout le tremblement. Me voilà donc à galoper à travers les haies. Un autre tambour *de chez nous* me venait après avec un grand sac. Voilà que bientôt, à force de poursuivre le maudit coq, nous apercevons une église, puis une maison à côté. Le coq s'élance, comme si le diable était à ses trousses, dans son poulailler. — Bon! que je dis au tambour *de chez nous*, il paraît qu'il y a gras. Je parie que c'est une cure, ici! Tiens, toi, mets-toi là au trou avec ton sac; moi, je vais entrer dans l'établissement et les faire dénicher. Tu les ensacheras au fur et à mesure qu'elles sortiront, et quand le sac sera plein, nous irons les plumer à l'aise.

« Voilà donc que je m'enfile par le trou comme par la porte d'un tonneau. Ce n'était pas là le difficile; mais une fois dedans, voilà toutes ces scélérates de poules à se démener comme des diables dans l'eau bénite. Plus moyen de voir ni d'entendre goutte. Pendant que je cherchais à m'orienter, tout à coup une porte s'ouvre, une grosse fille se montre en criant au secours, et derrière la fille un grand diable de curé arrive avec un trident. — *Was machen sie da?* qu'il me dit en allemand, ce qui signifie à peu près : Qu'est-ce que vous faites là? — Je voulais leur répondre que je leur avais tout bonnement ramené leur coq, mais je m'aperçois qu'ils ne sont pas d'humeur à donner là-dedans, sur quoi je m'empresse de redonner moi-même de la tête par le trou pour sortir au plus vite. Voilà-t-il pas que l'autre, le tambour de chez nous, en voyant paraître quelque chose, n'a rien de plus pressé que d'ouvrir son sac tout au large, et de me faire plonger dedans bon gré mal gré, tandis qu'à l'intérieur

je sentais ce brigand de curé qui me labourait avec son trident! J'aurais eu à mes trousses trente-six chiens enragés, que je n'eusse certes pas braillé plus fort. Cet imbécile de tambour finit cependant par comprendre, et me tira de toutes ses forces par les épaules pour me dégager, mais l'autre me retenait par la patte. On peut comprendre que je n'étais pas à la noce. Enfin suffit. Je finis par sortir à peu près au complet. Quand une fois je fus dehors, je me remis, par le trou, à invectiver contre mon brigand de curé, en lui promettant bien que sous peu il aurait de mes nouvelles; mais, hélas! le lendemain au soir le *brutal* chantait. Sept ou huit cents bouches à feu! un train du diable! Les Russes, les Prussiens, les Autrichiens et même les Saxons, puis la retraite, et bonsoir! Si bien que j'en ai été pour mes coups de trident, et que le curé a conservé ses poules. »

Une pareille histoire, racontée, pendant vingt ans, deux ou trois fois par mois, dans les mêmes termes et avec les mêmes inflexions de voix, peut bien sans doute devenir un peu fastidieuse : cela n'empêche pas que sitôt que je fus en âge de la comprendre, elle m'intéressa fortement, et dans le regret qu'inspirait alors la déroute de Leipzig à mon jeune patriotisme, la douleur de penser que mon père n'avait pas pu rendre au curé ses coups de trident, comme il se l'était promis, entrait pour une bonne part.

Bientôt vint le moment d'aller à l'école. Le maître d'alors était un petit homme court et gros, à tête chauve et à mine fleurie, qu'on appelait le *maître Pernet*. A Vuillafans, la maison commune, où se trouvent la salle d'école et l'habitation du maître, est située sur la rive gauche de la Loue, à une extrémité du village. Pour aller de l'école à l'église, il faut traverser le Champ-de-Mars, le pont et la place. Il me semble encore voir le maître Pernet, avec ses petites jambes arquées, arpenter tout cela en sautillant agréablement sur la pointe des pieds, et en ôtant son grand chapeau-tromblon à tous ceux qu'il rencontrait, ce qui faisait alors voltiger au vent les quelques mèches de cheveux fins qui lui restaient sur la nuque. Soit qu'il s'agenouillât trop souvent, soit que ses vêtemens ne fussent pas d'une bien bonne coupe, son pantalon portait une si forte empreinte de ses genoux, qu'il avait toujours l'air d'être trop court. Le bonhomme avait pour moitié une femme à figure en lame de couteau, aussi osseuse et décharnée qu'il était lui-même rondelet. Cette femme avait nom Madeleine; nous autres écoliers, nous l'appelions entre nous Bas-de-Laine; pour le maître, en parlant d'elle il disait toujours : « Mon épouse. » Madeleine n'avait pas d'enfans. Le ciel, sous ce rapport du moins, semblait n'avoir pas béni ses amours; aussi le trop-plein de son cœur était-il obligé de se rabattre sur un petit roquet gros comme une carotte, avec des jambes fluettes et élancées comme celles d'une

araignée. Il s'appelait Azor. Quand il marchait, c'était d'une façon si singulière, que son arrière-train arrivait toujours au but en même temps que son museau. Azor et Madeleine avaient la voix aussi criarde et chevrotante l'un que l'autre. Ils avaient évidemment été faits l'un pour l'autre, aussi Madeleine l'aimait-elle beaucoup, bien qu'elle réservât cependant encore une bonne partie de ses affections pour sa chèvre. La chèvre, Azor et Madeleine, tout cela ne faisait qu'un autrefois dans la réalité, d'où il résulte tout naturellement que cela ne fait qu'un aujourd'hui dans mon souvenir.

La salle de classe semblait avoir été formée de trois pièces contiguës qu'on avait réduites à une seule en supprimant les cloisons. Les murs en étaient si délabrés, qu'en maint endroit les pierres se montraient à nu, aussi tristes à voir que les genoux et les coudes d'un mendiant par les trous de sa défroque usée. L'estrade du maître d'école était appuyée contre la fenêtre du centre. Le dos de sa chaise formait un petit buffet à deux portes dont la clé ne le quittait jamais. D'un côté de ce buffet pendait un fouet terminé par une gerbe de grosses ficelles à nœuds. Dans cette classe, il n'y avait de tables que pour les grands; les petits restaient assis sur des bancs le long des murs, et étaient obligés d'apprendre leurs leçons sur leurs genoux. Aux rares instans d'étude, toute la salle bourdonnait comme une ruche d'abeilles, mais il suffisait aussi du moindre prétexte pour y faire éclater le plus affreux vacarme. Parfois un chaudronnier auvergnat, se trompant de porte, entrait brusquement avec tout son bagage d'entonnoirs, de cafetières et de soufflets sur le dos, en demandant imperturbablement « si on n'avait rien à raccommoder par là. » Le maître Pernet dans ce cas devenait furieux, car nos vociférations prenaient des proportions si violentes, qu'il était obligé de taper à tour de bras sur la table pendant dix minutes avec son manche de fouet, en pestant contre nous, avant de parvenir à rétablir le silence. L'apparition de Madeleine, en société d'Azor et de la chèvre, était toujours aussi pour nous une excellente aubaine en ce genre, d'autant mieux que le maître n'osait guère se fâcher devant sa femme. Les uns prenaient alors la chèvre par les cornes, par la barbe ou par la queue, pendant que d'autres agaçaient le chien. Il en résultait un tel tohu-bohu, que les deux époux étaient obligés de crier pour se comprendre.

Sans doute, il nous eût fallu rester bien longtemps à une académie pareille pour devenir de grands grecs. Toutefois, comme, sans trop me flatter, j'étais un des premiers de la classe, je me trouvai à dix ans savoir lire et écrire à peu près couramment. Aussi, quand il y avait quelque arpentage à faire dans la commune, était-ce toujours moi qui portais la chaîne.

La maison de M. Groscler, notre maître et mon parrain, se trouvait au bout du pont, de l'autre côté du Champ-de-Mars, c'est-à-dire parfaitement en vue de la fenêtre supérieure de la salle de classe. Souvent, au lieu d'apprendre ma leçon, je restais les yeux tournés de ce côté. D'habitude, je voyais en profil Mme Groscler y travailler à sa fenêtre. Quelquefois aussi j'y apercevais de face sa petite fille, Mlle Lucie. Mme Groscler était originaire de Besançon. Elle avait apporté, disait-on, une forte dot à son mari. C'était une grande femme à l'air fier et un peu replète, qui semblait ne se résigner qu'avec impatience à la vie monotone de Vuillafans. Je n'ai que trop bien appris à connaître plus tard ses dispositions à la coquetterie. Mme Groscler faisait à Besançon de fréquens voyages dans sa voiture, en société de mon père, qui lui servait de cocher. Cette dame, toutes les fois que je la rencontrais chez elle, où j'accompagnais souvent ma mère, m'intimidait au dernier point. Je la trouvais si belle dans sa toilette de grande dame, qu'elle me faisait toujours l'effet d'une princesse, et que j'osais à peine la regarder. Quant à M. Groscler, mon parrain, c'était un homme simple, tranquille et assez sans-façon. Il devait avoir au moins dix ans de plus que sa femme. Il la laissait maîtresse absolue de ses allures, et ne s'occupait guère que de son jardin, de sa cave et de la rentrée de ses fermages. Ma mine à la fois douce et éveillée l'intéressait. Tous les premiers de l'an, il donnait cinq francs à ma mère pour m'acheter des souliers neufs, et promettait que si j'étais toujours bien sage, il s'occuperait de moi plus tard. Mon père et ma mère faisaient grand cas de M. Groscler; mais ils n'osaient, non plus que moi, se prononcer sur le compte de madame. Leur vanité naïve se complaisait de temps en temps à l'entendre proclamer la dame la plus élégante et la plus riche de Vuillafans; ils attribuaient ses grands airs à son origine bisontine, et sa sévérité envers Mlle Lucie aux exigences naturelles d'une bonne éducation; mais ils n'allaient pas plus loin.

Un jour que Mme Groscler était apparemment occupée ailleurs, nous aperçûmes, en sortant de classe, Mlle Lucie, alors âgée de six ou sept ans, seule à la fenêtre, et s'adonnant avec ivresse au plaisir de faire des bulles de savon. On était alors au mois de mai. Les hirondelles tourbillonnaient dans les airs avec les papillons. Une brise fraîche faisait frissonner les feuilles des saules alignés en rideau devant la maison de M. Groscler, le long de la rivière. Sur le pont, deux ou trois chasseurs épiaient, leur fusil à la main, les truites qui sémillaient dans les eaux limpides, et en ce moment tout ensoleillées, de la Loue. Les bulles de Mlle Lucie, emportées par la brise, s'en allaient voltigeant jusqu'au milieu du Champ-de-Mars. Elle soufflait dans son chalumeau de si bon cœur, que ses joues se gonflaient comme deux

petites pommes roses au milieu de ses mèches de cheveux, qu'elle rejetait de temps en temps en arrière par un mouvement de tête plein de grâce. Nous autres écoliers, nu-pieds et sans veste pour la plupart, nous n'eûmes naturellement rien de plus pressé que de jeter nos livres pour courir, les bras étendus, au-devant de ces merveilles aériennes. En un instant, nous nous trouvâmes tous rassemblés en demi-cercle sous la fenêtre de Mlle Lucie, qui, s'animant peu à peu comme cela arrive toujours à ce jeu singulier, riait aux éclats de nos gambades. Comme j'avais fini, à mon insu, par être beaucoup plus occupé d'elle que de ses bulles de savon, mes poursuites, à ce qu'il paraît, n'étaient pas heureuses. — Attendez, Tanisse!... en voici une belle pour vous! me cria-t-elle tout à coup, et aussitôt elle se mit à souffler avec une ardeur nouvelle. Ce caressant appel m'avait réveillé. J'attendais avec impatience que la bulle se détachât, et je m'élançai à sa poursuite avec un sentiment de bonheur indicible. La bulle s'envolait dans la direction de la rivière. Je l'aurais poursuivie à travers les flammes, et rien ne me prouve que je ne me fusse pas élancé à l'eau pour l'atteindre si elle ne se fût brisée tout à coup contre la margelle du pont.

Quand je revins sous la fenêtre, Mlle Lucie n'y était plus. Mme Groscler était survenue. Je l'entendis tancer vertement sa fille de s'amuser ainsi avec de *petits polissons*. Au même instant, la fenêtre se ferma; mes camarades intimidés se dispersèrent, et je rentrai chez nous tout capot. A partir de ce moment, ce ne fut plus seulement de la timidité, ce fut une haine sourde que je ressentis devant Mme Groscler.

Chaque printemps ramenait l'époque de la lessive chez notre maître. C'est ma mère qui y jouait le rôle principal, les deux servantes de la maison ayant assez de leur besogne journalière. Ma mère m'utilisait d'ordinaire pour l'*enlessivage*. Comme la cuve était fort grande, je montais dedans nu-pieds pour mieux disposer le linge à mesure qu'elle me le tendait. Ma mère, tout en travaillant, ne cessait de vanter la finesse de ce beau linge et les multitudes d'aunes de toile qu'il avait fallu pour le faire. Quant à moi, j'étais préoccupé d'autre chose. Je constatais à part moi qu'il avait un air beaucoup plus propre en arrivant à la cuve que le nôtre en sortant de l'armoire. Tant que durait le coulage, je venais à la cuisine basse manger avec ma mère. J'aimais à voir cette cuve si pleine à laquelle on était obligé d'ajouter encore des rallonges pour y superposer les cendres. J'aimais à voir blanchir en s'échauffant dans la chaudière le *lessus* (1) qui remplissait toute la cuisine d'une si épaisse vapeur

(1) Eau de lessive.

quand on le versait tout bouillant sur la cuve, où il faisait voguer comme de petits bateaux les coques d'œuf égarées dans la couche de cendres. Mais c'est le jour du lavage surtout que j'étais heureux. Dès la veille, on avait apprêté au bord de la rivière, au Pré-Bailly, la place des laveuses, opération qui se réduit à creuser un petit réservoir dans les pierres du courant pour y rincer le linge dès qu'il a été suffisamment savonné et frotté sur le banc. L'instant du lavage arrivé, on garnit ce réservoir d'un grand drap qu'on maintient au fond de l'eau avec des cailloux; les laveuses s'alignent en aval, et au bruit du beuglement familier des vaches qui arrivent à l'abreuvoir et des criailleries des canards battant des ailes ou se disant bonjour d'une rive à l'autre, la besogne commence. Ma hotte au dos, c'est moi qui assortissais les laveuses. Pendant ce temps-là, ma mère *indiquait* le linge, c'est-à-dire le passait à l'indigo avec une des servantes ou le pendait dans les greniers, laissant sa place vide au bord de la rivière.

Un jour, j'arrivais ainsi chargé d'une énorme hottée de nappes toutes chaudes et fumantes, quand j'aperçus Mlle Lucie, qui lavait de toutes ses forces à la place que venait de quitter ma mère. Elle avait fait la lessive du trousseau de sa poupée, et se faisait un devoir de le laver elle-même. Tout à coup un faux mouvement fit tomber son grand chapeau de paille que le courant se mit à emporter comme une plume. — Mon Dieu! comme maman va me gronder! s'écria-t-elle d'une voix navrante. La grande Hirmine, l'une des laveuses, avait sauté au râteau pour repêcher le fuyard; mais il n'était déjà plus temps. C'est à ce moment que je débouchais au coin du pont avec ma hottée de nappes. A cette hauteur, la Loue n'a qu'une médiocre profondeur, mais cette profondeur augmente rapidement à mesure qu'elle descend sous la grande arche du pont. Avec cela, le chemin soutenu par un mur est de dix pieds plus élevé que le niveau de la rivière. J'avais vu tomber le chapeau, j'avais aisément deviné le cri de Mlle Lucie. Affranchi tout à coup de ma hotte, je ne sais comment, je fondis par un élan machinal, mais irrésistible, sur le chapeau comme un tiercelet sur un poussin. Je tenais le chapeau, mais j'étais trop petit pour prendre pied, et comme j'oubliais de nager, je me sentais couler à la dérive. Cependant je revins à moi assez tôt pour saisir au passage l'arête verticale de la pile du pont contre laquelle je me dressai enfin tout joyeux en secouant ma chevelure ruisselante et en montrant fièrement ma capture, dont je me coiffai en passant sous le menton sa petite bride de ruban, puis en six brasses je me retrouvai au rivage.

La grande Hirmine, que je viens de nommer, tiendra trop de place dans ces souvenirs pour que je n'en dise pas tout de suite quelques

mots. Son prénom véritable était, je crois, *Herminie;* mais les gens de Vuillafans avaient martyrisé ce nom-là sans plus de scrupule que le mien. Amie intime de ma mère, la grande Hirmine avait été longtemps domestique chez M. Groscler avant qu'il ne se mariât, et n'en était sortie qu'après l'arrivée de Mme Groscler. Celle-ci ne lui avait pas trouvé l'humeur assez souple pour obéir toujours sans observation. Il en était résulté une première querelle à la suite de laquelle elle avait pris congé. Le fait est que la grande Hirmine n'était pas facile à brider. C'était une grande femme déjà vieille, à la figure maigre, avec des pommettes saillantes, des yeux pétillans, une grande bouche édentée et un menton de ganache. Quand quelqu'un l'ennuyait et qu'elle en venait à planter ses poings sur ses hanches pour lui dire son compte, on en entendait de rudes, car la grande Hirmine passait pour la plus forte en gueule de tout le village. Tout cela ne l'empêchait pas d'avoir un cœur d'or pour ses amis, d'être toujours la première à prendre le parti des gens dans la peine et de se moquer parfaitement du *qu'en dira-t-on?* Du reste, la grande Hirmine avait un certain instinct d'honnêteté qui ne la trompait guère. Quand on l'entendait crier bien fort, mon père disait toujours : — Bon! la voilà qui donne! l'assimilant ainsi à un chien de chasse qui vient de trouver la piste. En effet, on pouvait être sûr alors qu'elle venait d'éventer quelque turpitude.

La grande Hirmine avait eu environ mille francs de patrimoine, dont les intérêts, joints aux petites économies qu'elle avait faites pendant ses longues années de service, avaient abouti à lui constituer un revenu de quatre-vingts francs. Avec cela, elle vivotait dans une petite chambre, en y joignant ce qu'elle gagnait en allant à sa journée comme laveuse de lessive. L'hiver, elle venait souvent à la veillée chez nous, tant par amitié que pour économiser son bois et sa lumière. Mon père se plaisait à la taquiner sur ses prétendus besoins de mariage. La pauvre fille avait eu des amours malheureux, ou plutôt des amours *rentrés,* comme disait mon père; aussi le romanesque produisait-il sur elle le plus étonnant effet. M. Groscler me prêtait de temps en temps quelques livres que je lisais chez nous à la veillée. Mon auditoire habituel se composait de mon père aiguisant ses échalas, — de ma mère filant sa quenouille ou rapiéçant nos culottes, — de la Virginie Martel tricotant un bas, ainsi que de la grande Hirmine, et enfin de Félicien Griselit, mon intime ami, qui était chargé d'entretenir le feu. Comme alors je ne lisais encore qu'exactement plutôt que couramment, *Télémaque* nous dura un mois, d'autant mieux qu'à chaque séance venaient les réflexions. Dans le principe, la grande Hirmine avait tellement pris en grippe le sage Mentor, qu'elle lâchait quelques mailles à son tricot toutes les

fois qu'il revenait en scène. Elle l'appelait un *vieux grigou.* Quand j'arrivai au passage où, pour faire sortir Télémaque de l'île de Calypso, Mentor le pousse par surprise dans la mer, la grande Hirmine faillit renverser la lampe en étendant les bras comme pour recevoir le fils d'Ulysse. Le lendemain, elle nous avoua qu'elle n'avait pas fermé l'œil de toute la nuit. Télémaque l'intéressait personnellement au dernier point. — A-t-il pourtant du guignon! s'écriait-elle avec un soupir à chacune de ses mésaventures. Aussi fut-ce un grand soulagement pour elle que de le voir, à la fin du volume, arriver à l'île d'Ithaque, qu'elle appelait l'*île de Tictac;* mais alors elle fut tourmentée du besoin de savoir la suite. Je demandai cette suite à M. Groscler, qui, peu versé à ce qu'il paraît dans les choses littéraires, m'assura avoir prêté cet ouvrage à des gens sans ordre qui lui avaient égaré le second volume.

. . . . . .

Un instant de halte. Je viens de relire les pages qui précèdent; ce sont des enfantillages. Pourquoi les ai-je écrites? Je ne sais; mais que m'importe? cela m'amuse, cela me repose; il ne m'en faut pas plus. Personne n'en saura jamais rien; personne par conséquent ne me demandera compte de mon encre ni de mon papier. Après tout, ma vie a été ce qu'elle a pu. Mes défauts, mes erreurs et mes vertus, si j'en ai, sont à moi. Je les garde et j'en accepte la responsabilité. Les expériences d'autrui ne profitent à personne. On ne peut déduire son sort que de son propre fond.

En définitive, si le présent et l'avenir se font noirs, pourquoi ne me retournerais-je pas vers ces horizons de l'enfance qu'illuminaient de si rians espoirs? — De rians espoirs, dis-je? Oui, au fait, j'y mettais assez de bonne volonté pour qu'ils me parussent tels. C'est la foi qui sauve, n'insistons pas trop là-dessus. Je n'avais sans doute pas besoin d'écrire tout cela pour me le rappeler, car j'y ai rêvé bien souvent depuis quelques années, sans m'imaginer nullement que je l'écrirais jamais. Cependant je suis content d'avoir commencé. Écrites, toutes ces petites choses me semblent maintenant plus réelles et plus près de moi. Dorénavant, quand je voudrai me souvenir, je prendrai ce manuscrit, qui me fera l'effet d'une lunette d'approche. Ce sera vivre, il est vrai, à reculons, à la manière des écrevisses, mais les écrevisses doivent avoir aussi bien que moi leurs raisons pour en agir ainsi. Il se peut qu'au fond elles soient plus sensées qu'elles n'en ont l'air. Et d'ailleurs qu'est-ce qui me prouve que ces mille petits riens soient moins importans que les billevesées qui mettent les hommes si fort en fièvre? Rien n'est absolument grand, rien n'est absolument petit. L'absolu n'est pas de ce monde. Je ne puis, après tout, avoir foi au présent qu'à la condition de respecter le

passé, car ce sont les minutes du passé qui, additionnées les unes au bout des autres, me donnent aujourd'hui la somme totale du présent. Un sac de blé n'est formé que de petits grains de blé, une voiture de foin que de petits brins d'herbe, la mer que de petites gouttes d'eau, le globe que de petits grains de sable, et l'éternité que de petites secondes.

II.

Aux approches du printemps, on nous prépara à la première communion. A l'école, chez M. Groscler et chez mes parens, j'entendais parler de cette préparation d'un ton si solennel, que je finis par me ranger à l'idée générale. La première communion joue à dix ans un rôle quelque peu analogue à celui de la conscription à vingt. L'une clôt l'enfance, l'autre ouvre l'âge viril. Quant à moi, j'avais alors onze ans. Mlle Lucie n'en avait que huit; cependant elle fut admise à communier avec nous. A force d'entendre dire : — « Oh! quand Tanisse aura fait sa première communion, on fera ceci et cela, » je pris de mon importance personnelle un assez vif sentiment, que ne diminua certes point, aux approches de Pâques, l'arrivée de la tailleuse et du cordonnier. C'était la première fois qu'on me faisait des souliers sans clous. Le matin j'étais dans le ravissement en voyant le cordonnier déballer ses alènes, passer son fil à l'espagnolette de la fenêtre du poêle, puis enfin couper ses semelles et se mettre à l'œuvre. Pour tout au monde, j'eusse voulu pouvoir me dispenser ce jour-là de l'école. Quelle excellente leçon de cordonnerie j'aurais prise, et comme j'en eusse profité ! Deux jours après, ce fut le tour de la tailleuse. M. Groscler avait donné à ma mère une de ses vieilles vestes et un pantalon de drap. Mon père prétendit qu'en retournant cette étoffe primitivement de prix, j'allais être *ficelé comme un préfet*. La grande Hirmine avait ajouté à tout cela une de ses cornettes de calicot blanc pour me servir de cravate. En m'embrassant pour me congédier, bien avant le premier coup de la messe, ma mère était profondément émue. Ces pauvres mères sont toutes les mêmes. Elles ont devers elles des réservoirs de tendresse dont on ne saura jamais le fond. Une bonne mère comme la mienne, cela m'a toujours paru la plus belle invention du Créateur.

Bientôt nous allâmes à la communion. Au moment fixé, nous ouvrîmes chacun la bouche, de manière à recevoir l'hostie sans qu'elle touchât ni les dents ni les lèvres. Après les garçons vinrent les jeunes filles. C'est Mlle Lucie qui ouvrait la marche. Elle était habillée tout en blanc. En l'apercevant dans le grand voile de gaze qui l'enveloppait comme un nuage de la tête aux pieds, j'oubliai un instant tout

le reste, et la communion, et la messe, et mes souliers neufs, pour ne plus me rappeler que ce qu'on m'avait raconté de plus beau jusqu'à ce jour sur les plus beaux anges du bon Dieu.

. . . . . .

— Ah çà, Vacciné, demanda un jour M. Groscler à mon père, qu'est-ce que tu vas faire de Tanisse, maintenant que le voilà grand garçon?

— Pardié! notre maître, vous pensez bien que je n'en veux pas faire un banquier; il fera comme moi : il ira à la vigne.

— Tiens, vois-tu, si tu étais de mon avis, il me semble que ce serait dommage d'en faire un *va-t-aux vignes*. Je trouve qu'il est déjà pas mal savant pour son âge. Si tu voulais m'en croire, nous aviserions à autre chose.

— Pardié! notre maître, ce n'est pas la bonne volonté qui manque; mais il faut avoir *de ce qui glisse*, et vous savez bien...

— Écoute : il m'est venu une idée.

— Je ne dis pas le contraire.

— Il sait lire, écrire et compter?

— Oh! pour ça!

— Le maître et M. le curé m'ont dit qu'ils avaient toujours été bien contens de lui.

— Oh! je crois bien qu'il aura fait tout son possible.

— Eh bien! mon cher Vacciné, si tu es de mon avis, je crois que je lui ai trouvé une place.

— Ah! ah! vous êtes bien bon, notre maître.

— J'ai parlé à M. Joliot, le percepteur, qui le prendrait volontiers pour faire ses commissions.

— Ah! ah! pour courir chez les contribuables en retard, avec les billets jaunes?

— Pour faire tout ce qui se trouvera; il faut un commencement partout.

— C'est juste. Eh bien! ma foi, je n'ai rien contre.

— Il gagnera, pour commencer, six francs par mois, avec son dîner à la cuisine.

— Eh bien! pardié! c'est déjà quelque chose.

— Vois-tu, Vacciné, toi et la Pélagie vous faites comme moi, vous n'êtes plus tout jeunes. Le moment viendra où vous aurez peut-être bien de la peine à vous en tirer. Que Tanisse aille à la vigne, ça ne le mettra guère en état de vous aider sur vos vieux jours, tandis qu'avec une petite place, qui peut devenir quelque chose par la suite des temps... enfin voilà. J'ai promis à Tanisse de m'occuper de lui : tu vois que je suis homme de parole.

Mon cher parrain, je m'en aperçois seulement maintenant, faisait

assez économiquement les choses; cela ne nous empêcha pas de lui en savoir le plus grand gré, et dès le lundi suivant je fus installé dans mon nouvel emploi. De ma vie je n'oublierai la joie que j'éprouvai au bout du mois à toucher mes premiers six francs et à venir les apporter à ma mère. Toutefois, en les lui remettant, j'eus soin de dire que la pièce de vingt sous qui dansait dans ma main avec la grosse pièce, comme un poulain autour de sa jument, serait pour acheter du tabac à mon père, qui, faute d'argent, fumait depuis quelques jours de la feuille de noyer. Ma mère gronda une fois de plus contre la pipe et les *pipeurs;* mais nous la laissâmes dire, et, mon père ayant eu à faire le soir une annonce non payée par le village, je crus remarquer que sa caisse résonnait beaucoup mieux depuis qu'il avait retrouvé du tabac.

Dans mes instans de loisir, qui étaient fréquens, j'étais toujours, comme précédemment, aux ordres de M. Groscler. Quand mon père avait affaire ailleurs, c'est moi qui allais à Ornans avec la voiture chercher et reconduire le maître de musique de Mlle Lucie; c'est moi aussi qui le soir apportais de la rivière l'eau pour arroser la salade du jardin. A pareille heure, ces dames venaient quelquefois travailler sous les pruniers qui bordaient les plates-bandes de fleurs devant les fenêtres donnant de ce côté. Le salon de M. Groscler était au rez-de-chaussée de plain-pied avec le jardin; ce salon était éclairé par une fenêtre et une porte vitrée à deux battans. De ce côté, la maison était tapissée du haut en bas d'une grande treille dont les bourgeons touffus enguirlandaient en été toute la largeur des fenêtres. Quand ces dames étaient seules, elles ne disaient pas grand'chose; seulement, de temps à autre j'entendais Mme Groscler s'écrier avec humeur : — Mais, Lucie, tiens-toi donc droite! Quelquefois aussi il arrivait des dames en visite; alors on abordait infailliblement le chapitre de la toilette, le chapitre des servantes et le chapitre des demoiselles à marier; on parlait aussi de Mlle Lucie, de *son tour qui allait bientôt arriver,* et Mme Groscler ne manquait jamais de se récrier sur le peu de progrès que faisait sa fille, qui, depuis un an qu'elle étudiait le piano, ne savait pas encore *jouer une petite valse.* Le fait est que Mlle Lucie n'avait pas de dispositions pour la musique, ce qui n'empêchait pas Mme Groscler de regarder le talent de se tenir droite et de *jouer une petite valse* comme la plus belle garantie d'avenir.

Vuillafans est un pays de cerises; quand l'année est bonne, les riches propriétaires ont l'habitude de les faire cueillir *à la moitié* par leurs vignerons, c'est-à-dire que ceux-ci ont, soit en argent, soit en nature, la moitié de la récolte pour leur peine. C'est une opération difficile et dangereuse, car les chutes sont fréquentes. La majeure partie de ces cerises est distillée; le *kirsch* de Vuillafans est

réputé dans les environs. Avec le reste, on fait une confiture spéciale au pays qu'on appelle de la *cougnarde*. Cette confiture se fait à pleine chaudière. On enlève le noyau des cerises en les froissant à la poignée sur un crible à baguettes, puis on remue le résidu dans la grande chaudière avec une forte pelle en bois, jusqu'à ce que le tout soit suffisamment réduit par l'évaporation. Ce remuage, qui dure toujours de longues heures, est fatigant et ennuyeux. Un jour que la grande Hirmine en avait été chargée chez M. Groscler, nous la vîmes arriver brusquement chez nous tout essoufflée.

— Qu'est-ce qu'il y a donc, Hirmine? lui demanda mon père.

— Ce qu'il y a?... Il y a... il y a qu'il est arrivé à midi chez M. Groscler deux chinois de Besançon, qu'il y en a un que je voudrais bien tenir tout seul au fond du vallon de Vergetôle, rien que pour lui faire voir quel joli quart d'heure il passerait!

— Et qu'est-ce qu'il vous a donc fait?

— Il m'a fait... il m'a fait qu'il est venu à la cuisine basse avec madame, pour voir comment je faisais ma *cougnarde*. Vois-tu, mon cher Vacciné, une figure à souffleter tout de suite? Un teint citron-moisi, des cheveux plats, des yeux cafards, un regard faux, une voix de chat; il a eu le toupet de venir débiter jusque sous mon nez des fariboles à madame, et madame, Dieu me pardonne, me faisait l'effet d'y prendre goût. Moi, vois-tu, ça m'a mis en fureur, parce que je lui en veux toujours à cette femme-là! Si elle avait eu le bon esprit de rester à Besançon, moi, je serais restée aussi où j'étais et d'où personne ne songeait à me renvoyer, au contraire. L'autre a voulu venir goûter ma *cougnarde;* moi, qui me sentais cuire dans ma peau, je lui ai fait sauter, à ce qu'il paraît, de la *cougnarde* toute bouillante sur la main. Alors il se fâche; moi, je l'envoie coucher. Il me donne un coup de pied; moi, je lui applique ma pelle sur la figure, et je le laisse se débarbouiller avec madame, qui hurle après moi comme une possédée. Pour le coup, tu dois comprendre que j'ai fait la croix sur la porte de cette maison-là, et que de longtemps je n'y rentre...

Le monsieur qui avait si désagréablement impressionné la grande Hirmine s'appelait M. Protet. Il n'était effectivement pas beau. C'était un homme de trente-cinq à quarante ans. Je ne sais si cela venait de ce que les opinions de la grande Hirmine avaient déteint sur moi, mais le fait est qu'à première vue je me sentis mal à l'aise en le regardant. C'était un de ces hommes aux manières visqueuses qui soulèvent le cœur aux gens de mon espèce. On le disait avoué à Besançon. L'autre monsieur était ingénieur des ponts-et-chaussées. Il venait dans le vallon pour y faire les premières études de la belle route de Besançon à Pontarlier qui s'est exécutée depuis. Comme il lui fallait quelqu'un pour porter son attirail, M. Groscler m'avait re-

commandé à lui. Je l'accompagnai dans les rochers de Mouthiers à toutes ses excursions.

La visite de ces messieurs se renouvela plusieurs fois pendant l'été. En automne, ils voulurent aller une fois à la chasse aux alouettes dans la plaine de la Barèche, au-dessus de la côte d'Échevannes. C'est moi qui fus chargé de les accompagner pour tirer le miroir. Je vins les prendre chez M. Groscler à quatre heures du matin. Il fallait être là-haut de bonne heure pour profiter du soleil levant. Leurs beaux carniers de chasse avaient été garnis de vivres dès la veille. Cependant, quand j'arrivai, je trouvai Mme Groscler déjà levée, et faisant à ces messieurs les honneurs de son chez elle en mantelet blanc et en cornette du matin. Je me passai au cou le carnier de M. Protet, et nous partîmes. Cinq quarts d'heure après, nous étions en position de chasse, assis au pied d'un buisson, le miroir planté en terre à quinze pas en avant. Il avait fait une petite gelée blanche qui argentait légèrement tous les chaumes de la plaine. Bientôt le soleil sortit des brouillards du côté de la source de la Loue. Les alouettes, depuis longtemps éveillées, le saluèrent par un redoublement de cris joyeux. La journée promettait d'être bonne. Je me mis à tirer ma ficelle, et le miroir commença à lancer ses fusées de rayons éblouissans. Quelques minutes après, cinq ou six alouettes battaient des ailes en planant au-dessus, presque immobiles, avec de petits cris de désireuse angoisse. Deux coups de fusil partirent. Une seule alouette tomba. M. Protet avait manqué. Un instant après, la même décharge se renouvela avec le même résultat. M. Protet avait encore manqué. On rechargea les armes sans bouger de place, et la manœuvre se continua ainsi pendant une heure et demie. J'aurais bien voulu prendre à M. Protet son beau fusil double pour voir si je ne serais pas plus adroit, mais je n'osai. L'ingénieur tuait à peu près à tout coup; M. Protet ne réussit que quelques fois. Bref, quand les alouettes cessèrent de donner, nous nous levâmes enfin tout engourdis pour les ramasser et déjeuner. Il y en avait vingt-sept. Le soleil arrivait au haut du ciel.

Au retour, nous trouvâmes les bestiaux d'Échevannes à l'abreuvoir, les paysans allant à la charrue, et les haies du village remplies de moineaux criards. Au-dessus de la côte, nous nous arrêtâmes pour admirer le beau paysage qui s'ouvrait à nos pieds, les maisons grises de Vuillafans groupées comme un troupeau autour du gros clocher bourru, les cerisiers des prés dont les feuilles commençaient à rougir, et le petit brouillard qui se traînait encore sur la Loue, puis enfin nous descendîmes par les sentiers. En arrivant au bas de la côte, nous aperçûmes Mme Groscler qui venait à notre rencontre en grande toilette et avec son ombrelle. Elle nous salua de loin en agi-

tant son mouchoir. M. Protet doubla le pas pour arriver le premier près d'elle. — Pauvre ami, tu as bien chaud, lui dit discrètement Mme Groscler en l'abordant. Puis l'ingénieur nous rejoignit, et il ne fut plus question que de nos exploits. J'attribuai d'abord cette familiarité à quelque parenté entre eux; je n'ai que trop bien su depuis qu'il n'en était rien.

Mes appointemens chez le percepteur avaient été portés à dix francs par mois; mais, à mesure que je grandissais, je sentais grandir aussi mes préoccupations de l'avenir et l'évidence de la nécessité où j'étais de gagner davantage. Aussi, quand l'ingénieur offrit de me prendre avec lui à Besançon, acceptai-je aussitôt. J'avais seize ans; il était garçon. Les trois cents francs qu'il me proposa me semblèrent une fortune, d'autant mieux que je devais avoir mon lit dans un cabinet attenant à sa chambre, et que sa défroque devait servir à mon entretien. Il ne restait donc plus à ma charge que ma nourriture. Avec presque un franc par jour, il me semblait que j'allais mener une vie de Cocagne. Les vêtemens de rebut de l'ingénieur me semblaient bien devoir être un peu trop grands, mais je me disais qu'en repliant le pantalon comme quand on a à traverser un chemin boueux, et les manches comme quand on veut se laver les mains, je ne tarderais pas, en grandissant, à m'y trouver tout à fait à l'aise. Cependant je ne pouvais non plus laisser en dehors de mon budget l'obligation de prélever sur ma paie la part de mes parens. Au moment de les quitter pour entrer dans une vie qui me semblait devoir être si fastueuse, je me rendais mieux compte que jamais de ce qu'il y avait de misères dans la leur. Aussi me promettais-je bien de leur envoyer au moins cent cinquante francs par an; mais je comptais sans mon hôte. La vie se trouva plus chère à Besançon que je ne l'avais cru, et je ne parvins à économiser soixante francs la première année que grâce aux bontés d'une cuisinière de Vuillafans en service à Besançon, qui avait toujours quelques gouttes de bon bouillon à me donner quand j'allais la voir.

J'avais bien trouvé une petite pension d'ouvriers où l'on mangeait assez copieusement et à bon marché; mais, comptant sur la vigueur de ma santé, je n'y allais que tous les deux jours afin de moins dépenser. Les jours intermédiaires, je me contentais d'une livre et demie de pain qui me coûtait cinq sous, d'un morceau de fromage qui me coûtait deux sous, et de l'eau de la fontaine qui ne me coûtait rien. Le lendemain, il est vrai, j'avalais une soupe formidable, avec des légumes à l'avenant, sans compter que ces jours-là aussi j'avais toujours un petit morceau de bœuf bouilli, qui ne pouvait manquer de me sembler du luxe, quand je pensais qu'à pareille heure mon père dînait probablement d'une croûte de pain frottée d'ail ou d'une

écuelle de lait caillé de notre chèvre. Par momens, il me venait bien quelque scrupule de manger peut-être un peu plus que pour mon argent, mais je me rassurais en me disant que le maître de pension devait toujours pouvoir s'en tirer sur l'ensemble de ses pratiques. De cette façon, ce n'était plus de lui que je profitais, c'était du superflu de mes commensaux. L'ingénieur avait une petite bibliothèque; dans mes instans de loisir, j'usais largement de la permission qu'il m'avait donnée d'y puiser. C'est là que j'ai commencé mon éducation.

Le jour de la Fête-Dieu, je reçus à Besançon la visite de la grande Hirmine. Elle me donna le désir de voir la procession comme le seul motif de son voyage, mais je comprends bien maintenant que je l'intéressais au moins autant que la procession. Pour arriver à huit heures du matin, à pied, il avait fallu qu'elle partît au moins à trois heures. Elle m'apportait une paire de chaussettes bleues tricotées par ma mère, et un demi-litre de *maquevin* (1) pour son propre compte. Nous courûmes pendant quelques instans ensemble pour voir sur différens points le défilé de la procession; mais, quand nous arrivâmes dans la rue Saint-Vincent, près de l'hospice des enfans-trouvés, elle se retourna brusquement en me disant qu'elle en avait assez. C'est par elle que j'appris alors que mon ami Félicien Griselit faisait la cour à la Virginie Martel, et qu'ils se marieraient sans doute aussitôt qu'il aurait tiré à la conscription. Ne sachant point encore par moi-même ce que c'était que l'amour, je n'avais guère pu le deviner chez les autres; aussi ces préoccupations si précoces de mariage chez un jeune homme de mon âge me semblèrent-elles toutes drôles. La grande Hirmine m'apprit également que Mlle Lucie était depuis Pâques au *Sacré-Cœur* de Besançon; puis, le soir, elle repartit à la fraîcheur. Le plaisir de m'avoir vu semblait lui avoir fait oublier ses cinq lieues du matin.

. . . . . .

J'avais pour commensal, dans ma pension, un jeune homme de mon âge qui s'appelait Pidoux. Il venait d'entrer comme apprenti dans une imprimerie; je le rencontrais déjà depuis assez longtemps là, mes jours *de dîner,* lorsque je me hasardai à lui adresser la parole, chose que sa turbulence et ma timidité avaient toujours empêchée. La glace une fois rompue, les confidences allèrent bon train. Il s'informa de ce que je faisais et de mes ressources. Je lui répondis de mon mieux, et d'un ton qui dut lui prouver combien je lui savais gré de cet intérêt. Plus habitué que moi, à ce qu'il paraît, à apprécier les convenances de la vie et à déduire l'avenir du présent, il ne

(1) Vin cuit mélangé d'eau-de-vie.

tarda pas à me démontrer qu'eu égard à ma situation de famille, je m'engageais dans une direction qui ne me convenait nullement. Après six pénibles mois d'apprentissage, Pidoux était arrivé à gagner trente sous par jour dans une imprimerie; il comptait bien arriver à trois ou quatre francs et même six. — Fais comme moi, me dit-il, à moins que tu ne tiennes absolument au plaisir de casser des pierres sur les routes. — Six francs par jour! Je sentis les larmes me venir aux yeux. Si je l'eusse osé, j'aurais embrassé Pidoux. Six francs par jour! Pendant quarante-huit heures je ne cessai de répéter à part moi ces quatre mots, mais aussi, à supposer qu'on me reçût à l'atelier, comment faire pour vivre pendant six mois d'infructueux apprentissage? Bien résolu à ne pas manquer une occasion si belle, et cependant ne sachant non plus à quelle autre porte frapper, je me décidai à écrire mes projets et ma situation à mon père, en le priant de me renvoyer, si cela était possible, ce qui lui resterait de ma dernière offrande, accompagnant tout cela de la promesse de lui rendre la somme largement dans le plus bref délai. Hélas! j'avais compté sans les gardes forestiers et les amendes. Mon père avait été pris à faire des échalas dans les bois d'Ornans, et tout l'argent sur lequel je comptais y avait passé. Quatre jours après, je reçus trente-cinq francs, mais, pour les réaliser (je ne le sus que plus tard), mes parens avaient été obligés de vendre leur chèvre, ainsi que la provision de foin qui lui était destinée pour l'hiver; encore la grande Hirmine avait-elle tiré les cinq francs de sa propre bourse. Quand je donnai avis de mes projets à l'ingénieur, il finit par les approuver en me glissant dans la main dix francs de plus que ce qu'il me devait. Voilà comment je devins imprimeur au lieu d'être vigneron, comme au jour de ma naissance l'avait pronostiqué mon père.

Au bout de quatre mois, j'étais complétement acclimaté dans l'atelier où Pidoux s'était empressé de m'introduire; seulement ma bourse était à sec, quand un beau matin je vis arriver mon père. Il avait été si content d'apprendre que j'allais bientôt gagner rondement ma vie *en écrivant en lettres moulées,* qu'il avait voulu voir cela par lui-même. La *forme* d'une affiche réclamant *un chien perdu* se trouvant précisément sous la presse, je me fis un devoir d'en tirer moi-même un exemplaire pour mieux faire comprendre à mon père les procédés du travail de l'imprimeur. Il fut si enchanté de ma réussite, qu'il demanda combien cela coûtait. Quand il sut que cela ne coûtait rien, et qu'il pouvait s'en emparer, il plia l'affiche avec un vrai bonheur pour la porter à ma mère. Dans mes causeries avec Pidoux, j'avais eu occasion de lui raconter l'histoire du poulailler de Leipzig; aussi n'eut-il rien de plus pressé que d'inviter mon père à en donner une nouvelle édition à tous nos camarades. Mon père ne se fit pas prier. Son air

de satisfaction naïve, dans un accoutrement qui n'accusait que trop bien sa position précaire, s'encadrant tout à coup dans le souvenir des guerres de l'empire, finit par toucher vivement mes confrères, et je les vis bientôt faire entre eux une collecte, avec le produit de laquelle on m'envoya chercher un panier de bouteilles de bière au café voisin. Mon pauvre père était aux anges. Quand il voulut partir, tout l'atelier vint lui serrer chaleureusement la main. Il m'embrassa en me félicitant de l'amabilité de mes camarades et en me remettant vingt-cinq francs gagnés par lui à cueillir les cerises de M. Groscler.

Deux jours après, tous les *messieurs* de Vuillafans payaient cinq sous au facteur pour une lettre imprimée sur laquelle se trouvait reproduite littéralement l'histoire du poulailler sous ce titre : *Une Position délicate, souvenir intime du temps de l'empire,* par Pierre-Joset Péchard, dit *le Vacciné.* C'est moi qui avais livré toutes les adresses à Pidoux, sans me douter de l'usage qu'on en voulait faire. Mon père reçut aussi son exemplaire, mais celui-là, l'expéditeur avait eu la politesse de l'affranchir. Cet envoi insolite aux *messieurs* de Vuillafans avait presque failli compromettre la position de mon père; cependant on ne tarda pas à reconnaître à sa mine sincèrement étonnée combien il était étranger à la chose. On prit alors le parti d'en rire, en oubliant les cinq sous payés au facteur, et mon père garda la caisse de la commune.

Au premier voyage que je fis à Vuillafans, après cette visite de mon père, je ne fus pas peu surpris de voir chez nous, au poêle, l'exemplaire du *Souvenir de Leipzig* collé au mur à côté de l'affiche du *chien perdu.* Cela me fit rire alors; mais maintenant voilà que je sens les larmes me venir aux yeux en pensant à l'ineffable tendresse paternelle qui avait présidé à tout cela. Les délicatesses du cœur sont un luxe que la misère interdit trop souvent aux pauvres gens aussi bien que les autres luxes; mais quand chez eux elles se font jour malgré la misère, c'est toujours d'une certaine façon, qui les rend d'autant plus touchantes.

Mon apprentissage était depuis longtemps terminé, et j'en étais arrivé à l'étape des trois francs par jour, ce qui m'avait mis à même de rembourser enfin mes parens de toutes leurs avances. Ils avaient retrouvé une chèvre, et mon père pouvait acheter tous les trois ou quatre jours son paquet de gros tabac. La grande Hirmine ayant refusé le remboursement de ses cinq francs, je lui achetai un joli foulard, qu'elle mettait en guise de châle tous les dimanches. J'avais pu aussi me procurer quelques livres, et, en continuant à vivre économiquement, je me sentais en position d'attendre assez tranquillement l'avenir, quand tout à coup je me trouvai en face de l'obligation de tirer à la conscription. Cette perspective me donnait bien

quelque souci, car, malgré mes trois francs par jour, je ne pouvais me racheter, et si j'avais la main malheureuse, toutes mes belles perspectives, édifiées au prix de tant de peines, allaient s'en aller en fumée. Un tailleur, un cordonnier, un sellier, un maréchal, n'ont rien à redouter en ce genre; ils ne tardent pas à trouver au régiment l'exercice parfois très lucratif de leur industrie, et, quand arrive leur libération, ils retournent à la vie civile dans des conditions assez avantageuses. Il n'en est pas de même des imprimeurs. En tout cas, je ne fus pas long à me résigner : la résignation est la providence du pauvre.

Au jour fixé, j'arrivai à Vuillafans. Félicien Griselit faisait les fonctions de capitaine, et mon père tout naturellement servait de tambour. La veille, toute la colonne, composée de treize hommes, y compris mon père, était allée comme d'ordinaire dans les villages de la montagne, d'où ils étaient revenus ornés chacun d'une poule vivante attachée par les pattes entre les ailes de leur grand chapeau claque. Comme on s'attendait à ma venue, on m'avait aussi apporté ma poule. Mon père fut enchanté de me voir si résolu; ma mère, au contraire, était dans des transes mortelles. Elle avait déjà fait dire je ne sais combien de messes et brûlé je ne sais combien de bouts de chandelle, de compte à demi avec la Virginie Martel, devant l'autel privilégié de saint Nicolin, le patron de Vuillafans, sans se douter même, les bonnes femmes, qu'elles jouaient peut-être là un bien mauvais tour à ce brave saint en le mettant ainsi aux prises avec ce dieu aveugle et brutal — le Hasard, dont les décisions sont encore admises en tant de matières comme le dernier mot de la sagesse, dans cet étrange pays de France, qui se vante d'être le premier du monde! Quant à la grande Hirmine, elle avait eu recours à un moyen homœopathique qui me semble aujourd'hui plus logique. Au hasard elle avait opposé les cartes, qui lui avaient appris que pour Félicien et pour moi tout irait au mieux, et c'est aussi ce qui arriva.

Je pus juger des angoisses antérieures de ma mère et de la Virginie aux transports de joie avec lesquels elles nous sautèrent au cou, quand elles nous virent revenir avec de simples bouquets de fleurs artificielles à notre chapeau, au lieu de deux ou trois grands plumets au moyen desquels cherchent à se consoler ceux qui ont eu la main malheureuse. Notre chèvre ayant fait depuis peu deux gros cabris, on les saigna sans rémission, et pendant deux jours la nappe ne quitta plus la table.

A la même époque, Mlle Lucie, âgée de dix-sept ans, était sortie du Sacré-Cœur, et j'appris bientôt qu'il était question de marier Mlle Lucie avec M. Protet. Notre voisin Félicien Griselit était au moment de réaliser ses projets conjugaux. La pensée de ce double

mariage me jeta dans une tristesse étrange pendant que je revenais de Vuillafans à Besançon. Libre désormais de mon avenir, je commençais à me sentir seul. Jusqu'alors, toutes mes pensées avaient été absorbées par la violence du désir d'arriver au point où je me trouvais; maintenant j'avais atteint une position bien supérieure à tout ce que raisonnablement je pouvais espérer, et voilà que je recommençais à me sentir tourmenté d'horribles inquiétudes.

L'idée de voir Mlle Lucie mariée ne m'était jamais venue. Quand on m'apprit le projet de mariage avec M. Protet, il me sembla qu'on m'arrachait un morceau du cœur avec des tenailles. Jamais sans doute, dans le fond le plus intime de ma pensée, je n'avais eu l'outrecuidance d'élever la moindre prétention jusqu'à la fille de M. Groscler; cependant il me semblait voir un brouillard de sang passer devant mes yeux chaque fois que le nom de Lucie, ce nom que j'osais à peine articuler, s'accouplait dans mes rêves à celui de Protet. Le sentiment de ma position relativement précaire et subalterne me donnait des rages que je n'osais m'avouer à moi-même. Tout en cherchant à lutter contre ces dispositions sauvages, j'arrivais à découvrir en moi des amas de tendresses délirantes. Pour moi, jusque-là, ni la femme ni les femmes n'avaient existé, et maintenant toutes les femmes autres que Lucie me semblaient personnellement responsables de l'impossibilité où je me sentais d'arriver jamais à elle. Elles me faisaient horreur. Ah! si j'étais condamné à traîner toujours pauvrement et solitairement ma vie, de quel droit cet homme venait-il m'enlever brusquement ma dernière planche de salut, le calme de mon *inconscience* et de ma résignation? Puisqu'il lui fallait une femme à cet homme, pourquoi venait-il s'interposer ainsi entre moi et la seule qui me semblât digne des adorations si pures qui bouillonnaient en moi? N'étais-je donc pas assez misérable de me sentir à jamais un étranger, un *indifférent* pour elle? Fallait-il donc y joindre encore le martyre permanent de la savoir aux bras d'un autre? Et quel autre, aussi bien, serait dans le cas de l'aimer de l'amour dont je l'eusse aimée, moi? — Moi, un *indifférent* pour elle! Mais qu'est-ce qui le prouvait? Combien de fois au contraire, pendant toute la durée de notre enfance, n'avais-je pas surpris dans sa voix, dans la douceur de son regard, dans la gentillesse de ses allures, la preuve évidente du contraire? Si à tous les instans je m'étais senti si prêt à me sacrifier tout entier pour elle avec ravissement, avait-elle donc pu n'y rien deviner? Non, c'était impossible; l'amour d'un côté ne saurait être que le pressentiment de la réciprocité de l'autre. Mon dévouement eût-il été à ce point absolu, si elle n'avait été, bien qu'à son insu, toute disposée à accepter ce dévouement, et peut-être même à le récompenser un jour? Donc c'était moi qui avais

dû être le premier occupant dans ce cœur naïf et pur, et l'autre, en intervenant, n'avait fait que me dépouiller d'un bien qui m'appartenait de par tous les droits les plus sacrés. Par quoi avais-je été séparé d'elle en définitive? Par quelques milliers de francs. Pourquoi le sort, en nous destinant aussi manifestement l'un à l'autre, avait-il eu la maladresse de ne pas compléter mieux son œuvre? Pourquoi n'était-elle pas née pauvre comme moi, ou moi riche comme elle? Riche! qu'est-ce qui prouvait que je ne le deviendrais pas un jour par mon intelligence et mon travail? Je ne serais pas le premier. De Lucie à moi, tout se réduisait donc à une question de temps. Pourquoi ne l'avait-on pas laissée m'attendre, comme c'était peut-être son désir? On l'avait contrainte, c'était évident, et maintenant, au lieu du bonheur sans nom dont nous étions destinés à jouir l'un par l'autre, voilà que nous allions être, chacun de notre côté, éternellement malheureux!

Un mois plus tard, j'appris que la noce de Félicien et celle de Mlle Lucie avaient eu lieu le même jour, la première à six heures du matin et la seconde à dix. La première avait été très simple, mais très gaie; l'autre très pompeuse, mais assez triste. On me dit que Mlle Lucie avait été pâle comme un linge et avait eu les yeux rouges en descendant de voiture devant la porte de l'église. Son beau livre de prières doré sur toutes les coutures lui était alors tombé des mains, ce qui est regardé dans le pays comme le plus mauvais présage. Le bas de sa belle robe de soie blanche s'était même déchiré au marchepied. Toutes les vieilles femmes accourues pour admirer la mariée prétendirent que cet accroc du marchepied était certainement une invitation du ciel à ne pas aller plus loin. Pour Félicien, il avait choisi ce jour-là afin de profiter des pétards tirés en l'honneur de M. Protet sans dépenser de poudre. Un encombrement d'ouvrage à l'imprimerie m'avait servi de prétexte pour refuser son invitation. Quant à la grande Hirmine, il n'y avait pas eu moyen non plus de la décider à accepter.

. . . . . .

Un matin, en allant à l'atelier, j'aperçus au coin de la rue Moncey une dame voilée qui se dirigeait du côté de l'église Saint-Jean avec un livre de prières. Je crus reconnaître sa tournure, et au lieu d'aller à l'atelier, je me mis à la suivre. Au bout de quelques pas, tous mes doutes avaient cessé : c'était Mme Lucie. Comme on était au mois de juillet, sa mise du matin était simple, mais pleine de fraîcheur. A toutes les lacunes du trottoir devant les portes cochères, je voyais son pied, chaussé d'une bottine couleur puce digne de Cendrillon, apparaître discrètement sous sa robe. Elle était enveloppée dans un grand châle blanc qui laissait deviner tous les mouvemens de sa

taille. En haut, la nuque blanche et pleine de vie de son cou dégageait tout à l'aise une jolie bouclette de petits cheveux récalcitrans sous le bavolet du chapeau. J'avançais machinalement en me heurtant aux passans, qui avaient tout droit de me prendre pour un fou. Je me trouvai arrivé à l'église sans m'en être aperçu.

Mme Lucie prit une chaise et s'y laissa tomber sur ses genoux d'une façon hâtive qui me semblait révéler un certain accablement. Au lieu d'ouvrir son livre, elle mit ses deux mains sur ses yeux, et sembla se plonger ainsi dans une méditation profonde. Comme depuis quelques jours le temps était à l'orage, j'entendis inopinément au dehors le bruit des gouttières. Mme Lucie n'avait pas de parapluie. Comme la messe était à moitié dite, je m'empressai de sortir pour en trouver un à tout prix. Le mien n'était que de coton, c'est-à-dire lourd, et déjà tout déteint. Je courus chez Pidoux, qui en avait un superbe. Comme je rentrais à l'église, la messe venait de finir. J'étais percé jusqu'aux os. La préoccupation du chef-d'œuvre d'éloquence auquel je me croyais tenu en pareille passe m'avait fait oublier d'ouvrir le parapluie de Pidoux. Mme Lucie était toujours dans la même posture. Je m'approchai d'elle en retenant ma respiration, qui était devenue bruyante par l'effet de la course; je touchai légèrement du doigt son châle. Elle fit un soubresaut en se retournant surprise. Ses yeux étaient rouges. Cependant il me sembla qu'ils se rasséréneaient un peu en m'apercevant.

— Madame, il pleut!... soupirai-je en lui présentant le parapluie. Tous mes beaux projets d'éloquence venaient d'échouer misérablement sur ces trois mots.

— Quoi! c'est vous, mon bon Tanisse!... oh! merci!

Enchanté de cette réponse, je m'étais aussitôt retiré à mon poste d'observation. Bientôt je vis Mme Lucie se retourner avec embarras. Elle m'aperçut et vint à moi.

— Mon bon Tanisse, vous ne m'avez pas dit où je dois vous le renvoyer.

— Si madame a la bonté de le prendre avec elle, je viendrai le rechercher ici demain.

— Eh bien! oui.

Là-dessus je me retirai tout à fait. J'étais sûr désormais d'entendre encore une fois Mme Lucie prononcer mon nom le lendemain. J'étais sûr même que pendant le jour sa pensée serait un peu occupée de moi. J'aurais embrassé volontiers tous ceux que je rencontrais, tant je me sentais heureux.

III.

Quelque temps après, je revenais de Pontarlier, où mon patron m'avait envoyé pour une quinzaine donner un coup de main à un imprimeur de ses amis. J'étais parti le soir, après ma journée finie, comptant venir coucher à Vuillafans, qui n'est éloigné que de quatre lieues, pour regagner Besançon le lendemain. A Pontarlier m'était arrivée la nouvelle de la mort de mon parrain, emporté subitement par un coup d'apoplexie. La nuit me surprit au-dessus de Mouthiers, à la naissance de la vallée de la Loue; mais la lune donnait, le temps était au beau, et, absorbé par le souvenir de cet homme simple à qui, en définitive, je me croyais à peu près redevable de la bonne direction qu'avait prise ma destinée, je laissai mes regrets et mes douleurs s'exhaler de mon âme comme un encens de reconnaissance au bruit du rugissement de la Loue dans le fond de cette gorge terrible qu'elle a à franchir dès ses premiers pas. Je ne prêtais aucune attention ni à la hardiesse du tracé, ni à la magnificence de décoration de la route que je suivais, quand je fus tout à coup rappelé à moi-même par la voix à moi bien connue de l'horloge de Vuillafans, qui sonnait lentement onze heures dans le lointain. Alors seulement je m'aperçus d'une certaine fatigue. La brise constamment fraîche au-dessus de la montagne, surtout après le coucher du soleil, me semblait s'être réchauffée insensiblement à mesure que je descendais. J'étais arrivé sous la Roche-du-Chêne. Je m'assis un instant au bord de la route.

La Loue en cet endroit forme brusquement un double coude pareil à celui que décrit une baïonnette au bout de son fusil. Elle commence à s'assoupir en une nappe d'eau paisible, grâce à la grande écluse du Moulin-en-Haut, qui bruit incessamment à quelques pas. Les deux rives de ce joli bassin sont bordées de grands noyers inclinés qui semblent se mirer dans l'eau. Pendant tout le jour, on voit s'y refléter en sens inverse les deux coteaux boisés qui encaissent la Loue, et les nuages blancs y courir sur un ciel souterrain qu'on prendrait facilement, à première vue, pour celui d'un autre hémisphère. Rien ne trouble alors la superficie de ces belles eaux, si ce n'est l'aile bleue des martins-pêcheurs qui s'élancent au moindre bruit d'une rive à l'autre, ou les cabrioles des truites qui font la chasse aux mouches tant que dure le jour, et dont chaque saut ride cette glace humide d'innombrables cercles concentriques tout disposés à s'étendre ainsi jusqu'au bout du monde, si les pelouses du rivage le leur permettaient.

Le premier des deux coudes décrits ainsi par la Loue est causé

par un rocher d'une vingtaine de pieds sur lequel passe un étroit sentier familier aux pêcheurs. Au pied de ce rocher, les eaux sourdes et verdâtres forment des entonnoirs permanens qu'il serait difficile de contempler longtemps d'en haut sans être pris de vertige. Ces entonnoirs correspondent, dit-on, à de grandes cavernes dans lesquelles habitent des truites et des ombres énormes. Un jour, un plongeur habile de Vuillafans voulut en avoir le cœur net. Il s'élance donc comme une flèche au fond du gouffre, pénètre dans ces cavernes et sent bientôt tout frétiller autour de lui. Fixer un de ces poissons par les ouïes à chacun de ses doigts et à chacune de ses dents fut l'affaire d'un clin d'œil; mais ce n'était pas tout : il fallait sortir. Vainement tâtonnait-il depuis quelques secondes à toutes les parois de la caverne; il ne pouvait retrouver d'issue. L'agitation causée par son apparition subite avait troublé ces eaux si claires, et, malgré l'énergie prodigieuse de ses poumons, il commençait à n'en pouvoir plus. L'épouvante le saisit. Il abandonne sa prise en toute hâte et se met à bondir désespéré dans ces vagues sombres qui l'étouffent. Tout à coup un orbe lumineux reparaît au-dessus de sa tête, il rassemble tout ce qui lui restait de force, donne un vigoureux coup de jarret et se retrouve à flot. L'instant d'après, il était étendu, pâle comme un mort, sur l'herbe du rivage, se promettant bien qu'on ne l'y reprendrait plus.

Maintenant, que cela tienne à la voracité bien manifeste qu'accusent ces entonnoirs ou seulement à l'opiniâtreté qu'ils mettent à ne pas se laisser ravir leurs belles truites, toujours est-il que c'est ce gouffre-là qu'on appelle *le Gouffre-Gourmand.*

J'étais donc là, tristement assis, à méditer sur mon passé et mon avenir, en m'efforçant de conjurer la préoccupation involontaire de cette sinistre légende, quand tout à coup je vis apparaître à travers les cerisiers de l'autre rive une ombre noire qui en un clin d'œil se trouva debout, en plein clair de lune, au sommet du rocher. Au même instant, un cri aigu vint frapper mes oreilles. Je crus reconnaître la voix, et je bondis de terre comme électrisé en m'élançant vers le rivage; mais l'ombre avait disparu. Seulement la surface du gouffre était agitée, et j'en voyais sortir un sourd bouillonnement. Le doute ne m'était plus possible. Le gouffre venait d'absorber une victime. Je me sentis envahi subitement par une angoisse si déchirante, que, sans m'expliquer de quoi il pouvait s'agir, je jetai là ma veste et m'élançai à la nage dans la direction du bouillonnement. J'y arrivais à peine, que je me sentis saisi à la jambe par une main convulsivement crispée. Me rappelant alors quel danger il y a à se laisser saisir ainsi en pareille occurrence, je secouai fortement la jambe, ce qui fit faire un nouveau plongeon à la victime que je voulais sauver. Plus

sûr enfin de ma direction, je virai lestement de bord pour ressaisir cette main quand elle reparut à flot, et je me hâtai de cingler ainsi vers le rivage. La fraîcheur de l'eau et la solennité du moment avaient décuplé mes forces. Je pris à la brassée ce pauvre cadavre que j'étendis aussitôt sur l'herbe, la face contre le ciel, pour le reconnaître au clair de lune. Ce cadavre, c'était celui d'une femme, et cette femme, c'était Mme Lucie!

Que faire? J'avais bien entendu dire que des gens prennent alors le noyé par les pieds pour lui faire dégorger l'eau qui l'étouffe en le secouant la tête en bas, mais ce moyen, absurde en toute occurrence, me semblait surtout impraticable avec une nature aussi délicate. J'arrachai donc aussitôt le corsage pour sentir si le cœur battait encore, et ne parvins pas à y saisir la moindre pulsation. Les mains étaient raides, la figure livide et les dents serrées. Ces pauvres cheveux ayant perdu leur peigne pendaient en arrière tout en désordre dans les plis d'un grand voile de crêpe retenu sous le menton par le ruban du bonnet.

Je me sentis le désespoir dans l'âme, mais j'étais animé aussi de toutes les forces surhumaines que donne le désespoir. Il faut avoir passé par de semblables crises pour savoir ce que c'est. Ah! comme toutes préoccupations égoïstes étaient en ce moment loin de moi! Faute d'avoir mieux à ma portée, j'appliquai tout à coup mes lèvres ardentes sur ces lèvres glacées, et me mis à aspirer à pleins poumons. Après deux ou trois efforts des plus vigoureux, je tâtai de nouveau la place du cœur. Il était toujours mort; seulement il me sembla bientôt sentir le sein de la pauvre femme se contracter imperceptiblement sous ma main. Un vague espoir me revint pour le cas où je réussirais à trouver d'assez prompts secours. Je jetai donc ma veste sur ce sein glacé, je pris la pauvre femme dans mes bras en appuyant sa tête sur mon épaule comme celle d'un enfant qui dort, et je me mis à courir vers le moulin.

Tout en courant, je me sentis bientôt pris d'une répugnance inexpliquée à paraître ainsi devant des étrangers hébétés de sommeil. Je pensai à la grande Hirmine, qui habitait dans une cour des premières maisons du village de Vuillafans, et je continuai à courir jusque-là.

A mon appel, la grande Hirmine, qui ne dormait pas encore, sauta du lit. — Quel diable de cadeau est-ce que tu m'apportes là? demanda-t-elle d'un ton inquiet.

— Ce n'est pas un cadeau, c'est un cadavre, le cadavre de Mme Lucie! répondis-je en me précipitant vers son lit.

Au nom de Lucie, la grande Hirmine ne dit plus mot. Pendant que je cherchais la lampe à tâtons, je l'entendais, elle, jeter au foyer une poignée de chenevottes et un fagot de sarmens. Je recommençai

à appliquer mes lèvres sur celles de Lucie, et au même instant toute la pièce s'illumina des grandes flammes du foyer.

— Voyons, Tanisse, prends ce matelas par la tête, je le prendrai, moi, par les pieds, et nous l'apporterons là devant le feu.

Une fois près du feu, la grande Hirmine déshabilla Lucie toute nue et l'enveloppa dans la grosse mante de laine qui servait de couverture à son lit, puis elle se mit à la frictionner. — Tanisse, donne-moi le vinaigre que voilà sur le dressoir, et ma vieille bouteille d'eau-de-vie qui est dans mon buffet, puis tu remettras des sarmens sur le feu, et tu me chaufferas l'un après l'autre tous ces jupons de laine.

Les deux bouteilles passèrent en lotions sur la tête et sur l'estomac, où la grande Hirmine appliqua ensuite les jupons quand ils étaient brûlans. Les chauffages continuèrent ainsi pendant plus d'une heure. A la fin, un soupir étouffé nous sembla se dégager de la poitrine, le cœur recommençait à battre, les soupirs se multiplièrent. Les bras firent mine de vouloir bouger, puis les lèvres se mirent à balbutier des sons inarticulés. Nous pensâmes que c'était le délire. La crise dura un quart d'heure, et l'accablement amena le sommeil.

La grande Hirmine approcha alors ses lèvres de celles de Lucie pour se rendre compte du degré de régularité qu'avait retrouvé sa respiration. Les choses parurent lui sembler dans un état à peu près satisfaisant. Elle se releva, alla à la porte, qu'elle ferma à la clé et au verrou, puis elle me dit brièvement : — Sèche-toi.

Dans le fait, j'avais aussi complétement oublié mes habits mouillés, qu'elle sa grande chemise étroite qui lui servait de fourreau. Quant à l'idée d'appeler un médecin, je ne me le suis rappelé que plus tard, elle ne nous vint pas même ni à l'un ni à l'autre. Ce ne fut qu'en entendant grincer le verrou de la porte que je retrouvai le sentiment net de la situation. J'avais vaguement compris que ce verrou venait de clore à jamais ma vie ancienne, et qu'il ne s'ouvrirait plus que pour me mettre en face de l'inconnu.

La grande Hirmine resta longtemps silencieuse. Sa mine, si brusque d'habitude, semblait néanmoins tantôt s'attendrir et tantôt se crisper, selon le cours de ses pensées contraires. — Écoute, Tanisse, me dit-elle enfin, je sens là que, quand cette pauvre petite se réveillera, nous allons apprendre des choses... des choses affreuses. Vois-tu, Tanisse, moi, je connais mon monde. A nous trois, comme nous voilà, nous n'avons sans doute pas grandes ressources, mais c'est égal. Rien n'empêche que nous ne restions encore comme cela, maîtres de nous, un jour ou deux. Ça donne toujours un peu de large pour dresser ses quilles, pas vrai? Faudra voir, vois-tu; à nous deux, nous n'aurons peut-être pas trop de tout notre courage; mais

enfin on est là, pas vrai? Toi, tu as déjà fait le plus fort de la besogne; c'est déjà un bon coup. Il paraît bien que son heure n'était pas encore venue, à cette pauvre petite, puisque tu t'es trouvé là juste pour la sauver. Faut attendre, vois-tu, nous ne savons rien encore; mais, pour en venir là, cette pauvre petite, elle qui est douce comme un pigeon, faut bien qu'elle ait de rudes choses à dire. Eh bien donc! Tanisse, devant un homme, tu comprends, une pauvre petite *damelette,* ça n'est pas habitué comme nous autres à en entendre bon gré mal gré de toutes les couleurs. Faut la ménager, pas vrai? Pour lors, quand elle se réveillera et qu'elle pourra parler..., vois-tu, peut-être que ça presse...., il te faudra monter cette échelle-ci, qui va à mon petit grenier, et tu attendras là-haut sur les fagots que j'aie fini de la confesser. Vois-tu, il y a des choses que les femmes ne peuvent se dire qu'entre elles! Tu comprends ça, pas vrai?

— Oui, oui, ma bonne Hirmine, lui répondis-je. Vous avez raison; sans vous je n'y aurais peut-être pas pensé. Oui, les femmes comme vous, on peut s'en rapporter à elles. Voyez-vous, si ç'a été une bonne chance que j'aie pu la sauver, c'en a été une meilleure encore que j'aie pensé tout de suite à venir chez vous. Ça me donne de l'espoir. Je sens bien, moi aussi, que nous allons apprendre des choses lamentables; mais en tout cas disposez de moi, à la vie et à la mort. Cette pauvre Lucie! je n'ai que ma vie et mes bras à lui offrir, mais ils sont à elle, ou plutôt ils sont à vous, ma bonne Hirmine. Voyez, il faudra bien que vous ayez, vous, de la tête pour les trois, car moi je ne sais plus où j'en suis. Seulement ne me ménagez pas. Dites, et je ferai.

— Eh bien! c'est bon; voilà qui est dit....

Il faisait depuis longtemps grand jour. Nous avions entendu les vaches des voisins revenir de l'abreuvoir. La grande Hirmine aurait dû aller ce jour-là laver une lessive. En ne la voyant point paraître, les gens qui l'attendaient avaient envoyé deux autres laveuses pour savoir la cause de son absence. Celles-ci étaient restées un quart d'heure à taper à grands coups de pieds contre la porte en l'appelant par son nom. Comme personne ne leur répondait, elles se décidèrent à s'éloigner; mais leur tapage avait fini par éveiller Lucie. Elle poussa d'abord un profond gémissement en appelant son père, puis elle fixa sur nous un regard stupide sans parvenir à s'expliquer où elle était.

Le son de nos voix connues la rappela cependant bientôt au sentiment de la réalité. Alors elle tomba dans des convulsions horribles. La grande Hirmine me fit signe des paupières, et je montai au petit grenier. De là, il m'était impossible d'entendre les paroles, mais je distinguai la nuance de leurs intonations. Jamais je n'eusse soupçonné d'une part l'énergie d'un si violent désespoir, de l'autre des

ressources de tendresse aussi délicate et maternelle. Je suais à grosses gouttes. Au bout d'une demi-heure, les deux voix se turent, et je vis la figure de la grande Hirmine apparaître livide au-dessus de l'échelle. En quelques mots, tout me fut expliqué. J'abrége le triste récit que j'eus alors à entendre. Le misérable qui avait épousé Lucie était l'amant de Mme Groscler. C'était pour s'assurer la fortune du père qu'il avait exigé la main de Lucie en menaçant sa mère de l'abandonner, si on répondait à cette exigence par un refus. Une horrible scène, dont Lucie avait été le témoin par mégarde, lui avait tout appris. Étourdie, glacée de terreur, elle s'était mise à courir sans savoir où elle allait. Elle avait atteint ainsi le Gouffre-Gourmand, et là, dans un sentier glissant, le pied lui avait manqué... — Maintenant tu sais tout, ajouta la grande Hirmine. La mère est ruinée, la fille est dans mon lit, le vieux est au cimetière, et le gendre ne tardera sans doute pas à être à la potence. Et dire pourtant que je n'ai pas eu le bon esprit de l'assommer tout d'un coup avec ma pelle à *cougnarde!*

— Ah! mon pauvre Tanisse, pourquoi ne m'avez-vous pas laissé mourir? s'écria de son côté Lucie en m'apercevant. Je serais maintenant auprès de mon pauvre père, et délivrée de tous les maux. Pourquoi m'avoir forcée à conserver une vie désormais à charge à moi et à tout le monde, en exposant ainsi la vôtre? Dites, que vais-je devenir maintenant?

— Ma pauvre dame...

— Oh! je vous en prie, ne m'appelez plus de ce nom, car je ne veux plus l'entendre, jamais! jamais!

— Dis Lucie tout court, Tanisse; il n'y a plus ici ni de monsieur, ni de madame.

— Mademoiselle Lucie, je ne pensais guère que c'était pour vous que je sautais à l'eau, mais puisque le bon Dieu m'a fait l'honneur de se servir de moi pour vous sauver la vie, soyez sûre que je me tiendrai bien fier de pouvoir, au prix de toute la mienne, vous rendre un peu du bonheur dont vous avez toujours été si digne.

Les larmes étouffaient ma voix. Mon émotion détourna un instant l'attention de Lucie de ses propres infortunes. Elle me tendit sa main, que je pris dans la mienne en me jetant à genoux; mais la pensée ne me vint même pas d'en approcher mes lèvres. Quand je réfléchis maintenant avec quelle frénésie mes lèvres avaient pressé les siennes quelques heures auparavant, et que je me rappelle le sentiment d'adoration surhumaine qui me fit alors tomber à genoux devant elle comme devant une sainte, je me rends mieux compte du charme que trouve dans son propre dévouement un cœur aussi sincèrement désintéressé que l'était en ce moment le mien.

— Écoutez, mes petits, avait repris la grande Hirmine; voici une petite panade blanchie avec un reste de bonne crème. Avalez-moi vite ça; vous devez en avoir besoin, puis après nous parlerons d'affaires. Voyez, nous sommes ici chez nous, aussi loin de tout le reste du monde que Robinson dans son île. Il faut tirer le rideau sur toute notre vie passée, et ne plus songer qu'à la nouvelle. Avec un peu de courage, j'ai l'idée que nous ne perdrons pas beaucoup au change. Voilà la robe de Lucie qui s'en va être sèche aussi bien que ses bas, sa chemise et ses bottines. Quand les fers seront chauds, c'est moi qui vais repasser tout cela. Voyons, fais du feu, Tanisse, et je te repasserai aussi tes affaires. Je n'entends pas que vous sortiez d'ici comme des *guenilleux,* pour qu'on dise que je vous ai mal soignés, et il faut être en mesure de décamper ce soir. Voyez-vous, je suis sûre que les *cognards* (les gendarmes) ne tarderont pas à montrer leur nez par ici, et je n'entends pas, moi, que mes deux pigeons soient fourrés là dedans ni peu ni prou. Laissons-les laver leur linge sale entre eux, ce ne sera pas de luxe. Il faut partir d'ici à dix heures du soir. Nous arrangerons une chaise comme une hotte avec des coussins et des bretelles pour y mettre notre petite, et, afin que personne n'ait vent de rien, nous irons prendre la voiture quand elle passera à Saint-Gorgon, au-dessus de Mouthiers, vers minuit. Personne ne saura qui nous sommes ni d'où nous venons, et demain matin nous serons en Suisse. Une fois là, tout ira bien. Je viens de trouver trois pièces d'or dans la boursette de notre petite. Puis voilà sa montre et le beau diamant qui est à la clé. Moi, j'ai là trente francs dans mon tiroir que je vais y prendre. Toi, Tanisse, tu m'as dit en avoir aussi une trentaine gagnés à Pontarlier. Ça fait déjà quarante écus. Ce serait bien le diable si tu ne trouvais pas de l'ouvrage là bas. Moi, d'abord, si jamais je deviens savante par la suite des temps, je te promets de ne lire que les livres que tu auras imprimés, pour qu'ils se débitent mieux. Vois-tu, Tanisse, voilà le beau foulard que tu m'as donné qui va justement servir de bonnet à notre petite. Tout de même, tu as eu là une fameuse idée de me donner ce foulard! Elle va être belle avec comme une petite cantinière. En Suisse! en Suisse! les petits! c'est moi qui me charge d'aller vous mener jusque-là et de rapporter ma chaise. Si on nous voit, nous dirons que nous allons en pèlerinage à Notre-Dame-des-Ermites, et si on me demande pourquoi je ne suis pas allée laver la lessive aujourd'hui, je leur dirai que j'avais la colique.

La grande Hirmine avait dit tout cela d'un ton d'inspiration si comique, mais si pénétrante, qu'à mesure qu'elle parlait, je sentais le cauchemar dont ma poitrine était oppressée s'alléger de plus en plus. De caverne sans issue qu'elle était encore tout à l'heure, la situation

n'était plus pour ainsi dire qu'un puits du fond duquel nous retrouvions, en levant les yeux, un petit coin de ciel. La foi robuste, l'assurance imperturbable de la bonne femme me gagnaient. Je ne savais pas encore bien comment tout ce qu'elle disait là se ferait, mais déjà j'étais intimement persuadé que cela se ferait et que cela devait se faire. Quant à Lucie, elle ne disait mot. Elle regardait avec stupeur. La grande Hirmine s'approcha d'elle d'un air de douce caresse : — N'est-ce pas que j'ai raison? lui demanda-t-elle.

Lucie semblait ne pas comprendre. Quant à moi, tout cela me paraissait si parfaitement raisonné, que ce silence me pétrifiait.

— Mon Dieu! mon Dieu! suis-je assez misérable et délaissée? finit par s'écrier Lucie.

Il me sembla qu'on me transperçait le cœur avec un fer rouge. La grande Hirmine fit un léger mouvement de tête, mais elle se tut, d'un air qui paraissait attendre ce qui allait suivre.

— Que va dire le monde? ajouta bientôt Lucie.

— Ah! c'est là ce qui vous occupe, ma pauvre petite mésange? Ce que dira le monde? Eh bien! pardi, je vous conseille de vous en occuper. Ce que dira le monde! mais pour nous, encore une fois, il n'existe plus, le monde, pas plus que s'il venait d'être englouti. Quels risques avez-vous à courir avec lui? Le monde ne vous a-t-il pas laissé faire tout le mal qu'on a voulu sans souffler le moindre mot? Délaissée, dites-vous? Ah çà! mais pour qui donc nous prenez-vous ici, Tanisse et moi?

— Oui, oui, mes bons amis, je sais bien. Pardon, pardon d'avoir ainsi parlé, mais, je vous en prie, comprenez-moi, ayez pitié de moi. Tous les autres ont des parens, des amis. Vous, Tanisse, vous avez votre bon père, votre bonne mère..., oui, à propos! que vous ne sauriez ainsi abandonner; mais à moi, que me reste-t-il?

— Écoutez-moi un instant, petite. Ce qu'il vous reste, dites-vous? Il vous reste nos cœurs et nos bras, qui sont prêts à tout braver, à tout supporter et à tout vaincre, entendez-vous bien? pour faire que votre beau front blanc que voilà puisse se reposer en paix, content et heureux, quelque part. Voyons, chère enfant du bon Dieu, un peu de courage! Ce n'est pas à votre âge qu'il faut ainsi se laisser abattre. Qui vous dit qu'un de ces quatre matins vous n'allez pas être débarrassée de... enfin suffit! Le guignon vous frappe dur, je ne dis pas non, mais n'importe. Quand on sait vite se secouer en sortant d'un grand malheur, on ne va pas loin sans se retrouver tout à fait sec. Quant aux parens de Tanisse, voyez, c'est moi qui m'en charge. N'ayez pas peur, ils ont la peau dure; ils savent aussi bien que moi ce que c'est que la misère. Quand on ne vit que de ça, on finit par s'y faire, c'est comme la soupe à l'ail. Pour lors donc, quand je croirai

utile de leur dire la chose, c'est mon affaire; mais rien ne presse. Il est inutile de les mettre en souci pour rien. S'ils étaient là d'ailleurs, je suis bien sûre qu'ils seraient les premiers à dire que j'ai raison. Croyez-moi, ma petite, une bonne affection, toute joyeuse de se voir acceptée, comme la nôtre, vaudra toujours mieux que la pitié la plus cossue. Ce que dira le monde? Ah! ma pauvre enfant, vous ne savez pas où on peut être conduit quand on veut se régler ainsi sur ce que dira le monde.

La grande Hirmine, qui s'était assise auprès du lit en passant sa main sous la tête de Lucie, s'affaissa tout à coup d'un air endolori sur la couverture; puis bientôt elle se releva résolument et reprit :

« Après tout, oui, c'est aujourd'hui le jour des confessions générales; il faut que je fasse aussi la mienne. Tanisse, viens t'asseoir sur cette chaise. Bon! Maintenant donne-moi ta main, et laissez-moi parler. Voyez, ma pauvre petite, il me semble que nous sommes ici juste comme au jugement dernier, où tout le monde sera bien obligé de vider son sac. Eh bien! donc, moi je veux vous vider aussi le mien, là, tout de suite. Voyez-vous, ce sont des choses dont jamais personne n'a su le plus petit mot, ni ici, ni nulle part. Tout cela s'est passé entre le bon Dieu et moi. Il m'a bien punie, c'est vrai; enfin soit, pourvu que ça vous profite, en vous faisant voir à quoi on peut être conduit par cette crainte de ce que dira le monde.

« Faut vous dire d'abord, quoique je n'aie jamais été une beauté, qu'à seize ans je n'étais cependant pas tout à fait aussi laide qu'aujourd'hui. J'avais alors des joues roses et des cheveux fins tout comme une autre. Le nez était bien un peu court, la bouche un peu grande, les jambes un peu longues, les pieds un peu forts et la taille un peu maigre, mais n'importe. Si j'étais grande, j'étais forte; si j'étais maigre, j'étais leste. Tout cela ne m'empêchait pas d'avoir de beaux yeux. Mes yeux, voyez-vous, les gens me disaient parfois qu'ils auraient été dans le cas d'allumer de la poudre, ce que je ne peux pas savoir, n'en ayant jamais eu pour essayer. Enfin suffit. Quoique jeune, c'était toujours moi qui portais à la procession le gonfalon des grandes, parce que, dans le fait, j'étais aussi grande qu'elles, et elles étaient bien aises de me laisser la charge, en ménageant leurs gants à tenir les cordons, tout en se faisant mieux voir aux garçons. Chez nous, j'étais l'aînée de trois petits frères et sœurs qui ne sont pas arrivés à vingt ans. Ma mère, qui était veuve, avait assez de peine à s'en tirer; aussi était-elle pas mal dure pour moi. Presque tous les jours j'avais ma rossée; mais ça n'empêche, que Dieu la mette en gloire! Pour lors, voilà qu'il vient une fois un maçon piémontais, qui travaillait à Vuillafans, lui demander de lui tremper la soupe et de le laisser coucher sur notre foin. Très bien. Ma mère, qui n'était pas fâchée de

gagner deux ou trois sous, s'empresse de dire oui. Au bout de dix jours, voilà le Piémontais qui s'écrase un pied sous une pierre. On le rapporte chez nous, on court chercher la Josette Desbiez, qui était de son temps une fameuse *rhabilleuse*, et nous voilà soignant le Piémontais de notre mieux. Moi, qui m'étais déjà habituée à lui par rapport à ce qu'il me disait toujours bonjour, tandis que ceux de Vuillafans ne me disaient rien du tout, cela me faisait une peine extrême de le voir ainsi malade. Un jour qu'il avait entendu ma mère me quereller par rapport à notre connaissance, il me dit de ne pas avoir peur, qu'aussitôt qu'il serait guéri, il irait chercher ses papiers pour nous marier, et qu'il m'emmènerait dans son pays. Moi, je comptais là-dessus comme « bon Dieu bonne âme. »

« Au bout d'un mois, voilà donc qu'il part, en me disant qu'il reviendra bientôt. J'attends un mois, rien n'arrive; mais je me disais que son pays était peut-être trop loin pour qu'il pût être déjà de retour. J'attends deux mois, rien n'arrive, et cependant je commençais à m'apercevoir que je n'irais pas jusqu'au bout de l'année sans avoir bien besoin de le revoir. J'attends trois mois, toujours rien. Je me dis alors qu'il était peut-être malade, et je ne lui reprochais à part moi que de ne pas donner au moins de ses nouvelles. Au bout de quatre mois, plus moyen d'attendre. — Qu'est-ce que dira le monde? commençai-je à me demander. Là-dessus la peur me prit, et un beau matin je levai la semelle sans rien dire à personne. J'allai droit à Besançon. Là, je cherchai à gagner ma vie en lavant la lessive à la barque sur le Doubs, mais ça n'a pas duré. Pour que personne ne pût arriver à me bien connaître, j'étais obligée de changer de gîte à tout moment. Quand je ne pus plus tenir en ville, je me mis à rôder par les villages, tantôt en mendiant et tantôt en travaillant. La nuit, je couchais sur le foin, à l'écurie, au coin d'un bois, n'importe où. Ah! dites donc, j'en ai vu *de grises*, comme on dit. Pour lors, voilà que, le moment venu, j'étais au milieu d'un bois. Je m'en tirai comme je pus. C'était un beau gros garçon. Quand je dis qu'il était beau, ça n'est pas étonnant; vous savez le proverbe : *Peute chatte, beau minon.* — Qu'est-ce que dira le monde? me demandai-je encore une fois. Me voilà obligée de gagner la vie d'un autre, juste au moment où je ne pouvais plus seulement gagner la mienne. M'en retourner avec mon pauvre petiot chez nous, c'était impossible. Il me semblait que ma mère lui eût arraché les yeux et à moi aussi. Continuer à vivre ainsi errante par le monde, sans pouvoir le soigner, il aurait été trop malheureux; c'est alors que je pensai à l'hospice... »

La grande Hirmine s'arrêta tout à coup en faisant un effort comme pour étouffer un sanglot, puis elle reprit :

« Oui... à l'hospice. Là, au moins, me disais-je, il sera bien soi-

gné; je lui mettrai une marque au bras, et quand le Piémontais reviendra, nous irons le redemander ensemble pour qu'il soit aussi de la noce, et tout sera dit. Quand le père sera là, je n'aurai plus peur de ce que dira le monde. Pour lors, voilà donc que je l'enveloppe, ce pauvre petiot, avec ma cornette de cou, puis j'étends mon mouchoir de poche par terre, je fais un bon petit matelas de mousse bien douce et bien sèche. Là-dessus je pose mon petiot, enveloppé dans ma cornette blanche, pour que ça ne le pique pas, et je referme le mouchoir de poche avec des épingles, en ne laissant de libre qu'un petit trou pour qu'il voie clair et puisse respirer. Je n'étais pas loin de la ville, mais je ne voulais y rentrer qu'à la nuit. Je le mis donc, ce pauvre ange, sur mes genoux, en pleurant comme une Madeleine et en le couvrant de mes baisers. Pour lors, vers onze heures du soir, j'étais à rôder autour de l'hospice. Quand la rue fut complétement déserte, je regardai bien de tous côtés pour m'assurer que personne ne me voyait, et j'allai mettre le petiot sur la porte, en me cachant dans un coin d'où je pouvais le surveiller à la lueur du réverbère. Je croyais que la porte s'ouvrirait bientôt, mais elle ne s'ouvrit pas. J'étais dans des transes mortelles. Minuit sonna. Je commençais à sentir le frais, j'eus peur qu'il n'eût froid, et j'allai le reprendre pour le réchauffer dans mes bras. Il y resta deux heures. Je mourais d'envie de m'enfuir avec, mais je ne savais où. Je me décidai à le reporter. A peine venais-je de le lâcher, que je vis arriver un chien du bout de la rue. Je fus effrayée et je courus le reprendre. Il sonna trois heures et demie. La rue était redevenue tranquille. Le petit jour commençait à poindre. J'essuyai bien sa petite bouche, qui était toute mouillée de mes larmes, et j'allai le remettre sur la porte. Une demi-heure après, cette porte s'ouvrit. Un nuage noir me passa sur les yeux. J'y portai vite les mains pour le chasser; mais quand je fus parvenue à revoir un peu clair, mon pauvre petiot avait disparu.

« Je n'ai pas besoin de vous dire comment je fus reçue par ma mère en rentrant chez nous après cinq mois d'absence; mais ça m'était égal, je ne sentais pas les coups. Je ne pensais plus qu'au bonheur d'aller réclamer mon petiot quand le Piémontais reviendrait. Au bout d'un an, il n'était pas revenu, mais ça ne m'empêchait pas d'espérer toujours. Ah! ma pauvre amie! que Dieu vous préserve d'une pareille attente! Dans le principe, je pensais presque autant au Piémontais qu'à mon petiot; mais, la seconde année arrivant sans ramener le Piémontais, je commençai à penser moins à lui pour penser d'autant plus à mon petiot. Le jour, la nuit, partout, je n'avais plus que lui devant les yeux. Une nuit, en rêve, je crus l'entendre qui m'appelait en me tendant ses petits bras. Pour le coup, je n'y tins plus. Je me levai sur-le-champ. — Les gens diront ce qu'ils voudront, pensai-je.

Je m'en tirerai toute seule comme je pourrai, mais je veux ravoir mon petiot. — J'arrivai à Besançon à dix heures. J'allai droit à l'hospice, et je racontai bien comment était faite la marque que je lui avais mise au bras... Un instant après, le portier revint en me rapportant cette marque... Quant à mon pauvre petiot, il était enterré depuis deux jours. »

La grande Hirmine, suffoquée par ses larmes, s'affaissa de nouveau sur la couverture, et pendant un instant on n'entendit plus que le bruit saccadé de ses sanglots. C'était la première fois que je voyais pleurer cette pauvre femme. Je regardai machinalement Lucie. Le spectacle inopiné d'une douleur maternelle si poignante me sembla lui avoir fait oublier complétement ses propres maux.

— Ah! ma pauvre Lucie! s'écria tout à coup d'un ton déchirant la grande Hirmine en relevant la tête, comprenez-vous maintenant à quoi on peut être mené quand on commence à se demander: Qu'est-ce que dira le monde? Si j'avais eu au premier moment le courage de ne consulter que mon cœur, je l'aurais eu au moins, ce pauvre petiot, pour me faire oublier tout le reste, pour m'aimer un peu en échange de tout l'amour que je lui aurais donné, et je ne serais pas arrivée à mon âge sans avoir eu jamais personne pour me dire une bonne parole. Au lieu de le garder, comme je l'aurais dû, je l'avais lâchement abandonné, et je ne tardai pas à être punie moi-même par l'abandon de tous les miens. Bientôt après ma mère mourut, mes petits frères et sœurs moururent, et un beau matin je me suis trouvée chez nous toute seule. Alors, il est vrai, le bon Dieu semble avoir eu pitié de mes larmes, car c'est peu après qu'il me donna pour amie la Pélagie, qui bientôt à son tour eut un beau garçon, comme eût été le mien, et ce garçon, c'est mon Tanisse, que voilà, et que je vous cède aujourd'hui, pauvre petite, parce que vous en avez cruellement besoin. Pour sûr, il me serait impossible de vous faire un meilleur cadeau!

IV.

Le lendemain, à neuf heures du matin, nous étions aux Verrières. La grande Hirmine venait de nous embrasser pour la dernière fois en bourrant encore nos poches de noix et de pruneaux, dont elle avait garni les siennes en partant, et je me retrouvai seul avec Lucie dans l'intérieur de la voiture publique.

C'est un bien triste serrement de cœur que celui qu'on éprouve en quittant pour la première fois son pays, même dans les conditions de demi-liberté où je me trouvais. Le souvenir de ce que je souffrais alors m'a fait mieux comprendre plus tard ce qu'a de cruel la peine de

l'exil pour nous autres Français, qui ne sommes complétement nous-mêmes qu'au milieu des nôtres et dans notre *chez nous;* mais en ce moment j'étais entièrement absorbé par le sentiment de mes propres douleurs, et je fus à peine tiré de ma préoccupation par le bruit de la portière qui s'ouvrit pour laisser entrer un voyageur. C'est alors seulement que je m'aperçus de ce qu'avait d'insolite la mise de Lucie, avec sa robe noire et le foulard rouge qui lui enveloppait la tête. La veille au soir, la pauvre enfant avait déjà bien péniblement ressenti les premières atteintes de sa situation nouvelle, en se trouvant dépourvue de tous ces petits détails de toilette si indispensables à une jeune femme élevée comme elle. Avec son gros peigne propre, mais presque aussi largement denté qu'un peigne d'écurie, la grande Hirmine était cependant parvenue à remettre sa belle chevelure à peu près en ordre. Pour lustrer les bandeaux, l'eau fraîche avait tant bien que mal remplacé la pommade. Nous comptions trouver à Neuchâtel de quoi réparer à peu près toutes les lacunes. Affaissée dans son coin de voiture, et le bras droit soutenu par la bretelle, Lucie ne tarda pas à s'endormir.

Ébranlée aussi bien que moi jusqu'au fond du cœur par les raisonnemens de la grande Hirmine, effrayée surtout par l'idée d'être appelée à déposer contre sa mère et son mari, elle avait fini par s'abandonner à nous à discrétion; mais ses forces étaient à bout. Bientôt sa pauvre tête endormie s'appuya contre mon épaule, et jusqu'à Neuchâtel je restai immobile pour la laisser dormir. Ses lèvres sèches étaient à moitié entr'ouvertes. Elle respirait péniblement. Ses joues portaient encore la trace luisante de toutes ses larmes de la veille. Son sein se soulevait et s'abaissait avec effort. La pensée de toutes les luttes et de toutes les appréhensions qui avaient dû tourmenter cette pauvre femme me navrait; en même temps l'idée d'être désormais le seul dépositaire, le seul appui de cette vie si chère, me remplissait d'un ineffable sentiment d'orgueil malgré les incertitudes de l'avenir. Tous mes secrets élans d'amour s'étaient transformés et sublimés, il est vrai, au choc des derniers événemens; mais plus je me croyais dorénavant désintéressé sous ce rapport, et plus aussi je me délectais, à part moi, à la saveur un peu âpre de mon abnégation.

A Neuchâtel, nous nous fîmes servir à dîner dans une chambre à part, pour échapper aux regards importuns qu'aurait pu attirer sur nous notre air un peu étrange, puis nous achetâmes quelques objets de toilette indispensables. Lucie était si faible, qu'elle ne pensa même pas à faire difficulté d'accepter mon bras. Je m'en trouvais si heureux que, pour empêcher ses pieds de se fatiguer sur les pavés, je fus plusieurs fois sur le point de la prendre tout à fait dans

mes bras, comme un enfant. Elle continuait à rester silencieuse. La vue du lac et des grandes Alpes dans le lointain, spectacle tout nouveau pour nous, la jeta dans une morne rêverie. Je la reconduisis dans notre chambre, et je me mis à chercher de l'ouvrage dans les imprimeries, mais je n'en trouvai pas; seulement j'appris que ma qualité d'ouvrier français pourrait me faire bien accueillir à Berne, où elle me donnerait, — pour la *composition* française, — le pas sur les ouvriers allemands, qui en sont ordinairement chargés. Une autre question grave me préoccupait : Lucie était sans passeport. Comment lui en procurer un? Faute de mieux, je pensai à Pidoux, que je savais brave et dévoué, malgré l'excentricité de quelques-unes de ses allures; mais, pour écrire à Pidoux, il fallait lui donner au moins quelques raisons, vraies ou fausses, de ma conduite. Je prétextai une équipée galante, et je fis appel au camarade dont je connaissais les *habitudes volcaniques* aussi bien qu'à l'ami. A peine avais-je écrit à Pidoux, qu'il me fallut aussi répondre à mon hôte. Celui-ci nous avait installés de prime-abord dans une chambre à un seul lit. Le soir, quand on me présenta dans la salle à manger le registre des voyageurs, je tombai dans un grand embarras : comment y qualifier Lucie? J'hésitai longtemps en feignant de m'intéresser beaucoup aux noms des précédens voyageurs, puis je finis par me dire que puisque l'hôte ne nous donnait qu'une chambre, c'était une preuve qu'il n'y avait pas d'invraisemblance extérieure à ce que nous fussions époux. M'en tenant donc à cette interprétation présumée, je pris la plume en tremblant, j'écrivis : *Péchard et femme,* et je refermai brusquement le livre. Ce mot de femme, bien que non précédé du pronom possessif, me remuait jusqu'au fond de l'âme. Je fus sur le point de reprendre le livre, mais il était trop tard; je m'empressai de sortir, tant il me semblait qu'on allait découvrir ma supercherie.

Je venais de mentir à Pidoux, je venais de mentir à mon hôte. Je commençai à sentir malgré moi comme un double remords. Lucie se disposait à se coucher. Il allait de soi pour elle que j'avais une autre chambre; cependant il n'en était rien. Ayant négligé jusque-là d'en demander une, l'inscription du registre me semblait un obstacle invincible à le faire. Comme j'allais me retirer, Lucie me tendit la main en me souhaitant une bonne nuit d'une voix étouffée. — Mon Dieu! mon Dieu! Tanisse, qu'allons-nous devenir? ajouta-t-elle aussitôt, et sa tête toute en larmes vint s'affaisser contre ma poitrine. Je tenais toujours sa main. Malgré tous mes efforts pour rester calme, mes larmes se mirent aussi à tomber sur ses bandeaux aplatis; mon bras enveloppa irrésistiblement sa taille, et je m'écriai à mon tour, en la pressant respectueusement contre moi : — Courage! courage, pauvre amie! tout s'est bien passé jusqu'ici, et je suis sûr

que cela continuera de même. — Enfin je lui recommandai vivement de bien fermer sa porte et de ne pas se lever trop tôt, puis je sortis.

L'instant d'après, je me trouvais à errer au bord du lac, en proie à une perplexité des plus violentes et ne sachant que devenir. Les heures sonnaient, les lumières s'éteignaient, la plage était devenue déserte. Comme la nuit était belle, je pris le parti de m'étendre sur un banc, pour m'y abandonner au cours tumultueux de mes pensées, en attendant le sommeil. — Lucie ma femme! me répétais-je intérieurement. Ces trois mots revenaient sans cesse. Hélas! malgré les présomptions lugubres qui pesaient désormais sur sa vie, elle n'avait pas cessé d'être pour moi Mme Lucie, la même à qui j'avais autrefois porté si craintivement à l'église Saint-Jean le parapluie de Pidoux. Sans doute je me rappelais parfaitement avoir prétendu en moi-même, à l'époque de son mariage, que si on l'eût laissée m'attendre, je deviendrais peut-être assez riche un jour pour oser aspirer à peu près raisonnablement à elle; mais, hélas! combien je me sentais loin encore de ce point lumineux vaguement entrevu au fond de l'avenir! Les événemens venaient de brusquer inopinément mes prétentions, avant que je fusse à même d'y faire honneur. Supporter à moi seul les incertitudes de ma vie d'ouvrier ne m'avait jamais inquiété; mais maintenant, pour Lucie, il ne me fallait plus que des certitudes. Si je ne trouvais pas de l'ouvrage à Berne, que deviendrions-nous? Nos ressources, déjà entamées, ne pouvaient aller loin. D'ailleurs, pour Lucie, ce n'était plus seulement à l'indispensable que je prétendais. Pour elle, je voulais absolument un certain luxe modeste et un certain comfortable. Ainsi rêvais-je, couché sur l'épaule, la face tournée contre le lac qui clapotait à deux pas. La dureté du banc commençant à me blesser, je me retournai sur le dos, ce qui me fit apercevoir les étoiles scintillantes à travers les branches des grands tilleuls, et aussitôt mes pensées changèrent. — Bah! me dis-je alors, ce n'est pas moi qui ai provoqué les événemens qui m'enveloppent; ce n'est donc pas à moi que peut revenir la responsabilité morale de leurs conséquences. On a fait appel à mon dévouement, j'y ai répondu comme je me croyais obligé de le faire. J'y ai mis toute ma bonne volonté, toute ma franchise, toute mon abnégation; à Dieu le soin du reste! Si un jour Lucie devait se trouver libre, pourquoi, après tout, mon beau rêve ne viendrait-il pas à se réaliser?

. . . . . .

Être aimé de Lucie! Lucie ma femme! Oh! ce rêve est-il donc déjà si peu de chose, que j'aie dès aujourd'hui le droit de me plaindre? Où eussé-je rencontré une pareille femme, si le hasard n'était venu la jeter dans mes bras? Or avoir la faculté d'un tel amour,

c'est en avoir aussi l'invincible besoin, car alors il n'y a plus moyen de se contenter d'un autre. Donc, sans cet affreux malheur, ma vie à moi était murée d'avance. J'aurais fini peut-être par épouser un jour une autre femme, mais pour la rendre malheureuse en étant malheureux moi-même. Quand on se sent à la hauteur du *plus*, on ne peut pas se résigner au *moins*. Cet apparent malheur n'est en définitive que la nébuleuse aurore des joies sereines qui me sont peut-être réservées. Peut-être! oui, voilà le nœud de la question. Si je n'arrive pas à le trancher, ce sera bien ma faute. La pauvre Lucie n'a guère le cœur plein que des souvenirs de son père et de son enfance. Qui me dit que dans ces souvenirs-là je n'ai pas aussi depuis bien longtemps ma place? Le présent est triste, oui; mais le passé a eu ses charmes, et l'avenir peut les faire revivre.

Il y avait deux jours que nous étions installés à Berne, et j'y avais trouvé déjà quelque travail, quand je reçus une réponse de Pidoux. Mon camarade m'envoyait le passeport qu'on avait délivré à une jeune femme de chambre arrivée tout récemment de Louesche. Ce passeport pouvait à la rigueur convenir à Lucie. Pidoux m'apprenait en même temps qu'on avait arrêté l'avoué Protet à Vuillafans sous la prévention de plusieurs faux et même d'assassinat. On avait aussi arrêté sa belle-mère par suite de la brusque disparition de la femme de l'avoué. Mme Groscler était donc impliquée dans une accusation d'assassinat! Cette idée me fit frissonner. C'est la grande Hirmine qui nous avait décidés à fuir par des raisons que j'avais acceptées d'abord comme irréfutables; mais était-ce bien réellement là le parti que nous eussions dû prendre? Allais-je laisser cette femme sous le coup d'une prévention pareille? Et comment faire pour l'en tirer? Mille doutes affreux assaillaient à la fois mon âme. Si grand que soit le crime, n'est-ce pas un crime aussi que de s'en trop venger? A l'instant même où je n'avais plus de guide, plus de refuge que ma conscience, je la sentais donc torturée par tous les points!

Nous nous étions établis dans une petite chambre à alcôve et à cheminée qui nous coûtait vingt francs par mois. Cette chambre était suivie d'un petit cabinet borgne. Lucie avait été fort contristée de me voir coucher là sur le canapé que j'y transportais tous les soirs, mais les exigences de notre budget et mes protestations sincères que je m'en trouvais fort bien avaient fini par calmer ses scrupules.

Si poignante que fût notre situation, je parvenais néanmoins quelquefois dans mes rêves à la regarder pour ainsi dire comme non avenue, et à espérer tout gratuitement que cela ne durerait que quelques jours. J'avais tellement présens à la mémoire la configuration des lieux, le son de voix des personnes dont nous étions séparés, que le sentiment des distances de temps et d'espace s'évanouissait com-

plétement. Lucie était aussi, sans qu'elle s'en rendît compte, dans des dispositions toutes pareilles. Souvent le soir, quand nous n'avions plus rien à lire, nous causions à voix basse des souvenirs de notre enfance, mais sans toucher jamais aux faits ni aux personnes qui nous avaient imposé cet exil. Notre petite chambre était simple, mais propre, et donnait de loin sur la rivière. Mes trois francs par jour nous faisaient soixante-douze francs par mois. Une fois notre loyer prélevé là-dessus, il ne restait certes pas de quoi mener grande vie. Lucie, le comprenant, songea à y suppléer au moyen de quelques travaux de femme; mais, sauf la couture ordinaire, elle ne pouvait guère recourir qu'à la broderie. J'abondai cependant dans cette idée, bien moins, hélas! dans l'espoir d'un profit très problématique qu'afin de lui savoir une préoccupation bienfaisante, où elle puiserait peut-être quelque satisfaction personnelle. La broderie finie, il fallait la vendre. Bien qu'à vil prix, je n'y réussissais pas toujours. Alors, pour lui en épargner l'aveu, je profitais de toutes les occasions qui s'offraient de travailler la nuit, ce qui finissait par maintenir notre budget à environ deux francs par jour.

Pourquoi insisterais-je ici sur les tristes détails de cette lutte contre la misère? Faut-il l'avouer? les préoccupations de la vie matérielle deviennent si absorbantes dans des conditions pareilles, que je ne pensais plus guère à autre chose. Trouver en rentrant Lucie les yeux sans larmes était devenu pour moi le bonheur suprême. L'habitude de notre vie à deux avait d'ailleurs fini par simplifier beaucoup de nos rapports, en leur donnant sinon plus de familiarité, du moins une certaine teinte que je regardais comme plus fraternelle. Lucie me semblait avoir avec moi plus d'abandon. Quant à moi, j'étais sûr d'éprouver beaucoup moins de gêne. La vie de privations volontaires que je m'étais imposée n'était plus de mon âge; je ne tardai pas à en ressentir des atteintes qui m'inquiétèrent fortement à l'idée de tomber tout à coup malade. Pour ne pas en arriver à cette triste extrémité, je me remis donc à une alimentation plus régulière, au risque, hélas! de m'endetter comme tant d'autres, sans entrevoir même la possibilité de m'acquitter jamais. Un jour, en rentrant chez moi, je trouvai Lucie tout en larmes. La femme de l'hôtelier à qui je devais une assez forte somme, fatiguée d'attendre un paiement que je remettais de jour en jour, était venue la poursuivre de ses invectives. Je pris Lucie avec transport dans mes bras pour la porter sur le canapé. Là, sans dégager mon bras qui enveloppait sa taille, je me mis à écarter les belles boucles de ses cheveux qui lui voilaient le visage, et tout à coup, par l'effet d'un entraînement que je n'avais pas même eu le temps de prévoir, je sentis mes lèvres fiévreuses humer les larmes qui inondaient ses joues. Soit surprise, soit accablement, soit entraînement pareil au mien, la pauvre Lucie ne

songeait pas même à se défendre. Dès lors je n'avais plus besoin d'aveux, ni de paroles; je me trouvais emporté brusquement au sein même de ces ravissemens sans nom dont, sitôt que je me retrouvais en présence de Lucie, il me devenait si manifeste que jamais je ne pourrais seulement approcher.....

Ah! du haut de ces régions azurées où tu planes aujourd'hui heureuse et libre, ombre adorée, pardonne au nom des larmes toujours renaissantes qui ruissellent de mon cœur, pardonne, ô sainte victime! si malgré tous les déchiremens auxquels, à partir de ce jour, je vis ton âme en proie, le courage me manque pour articuler ici la moindre parole de repentir! Dis, maintenant que tu es affranchie de toutes les impostures, de toutes les défaillances, de toutes les oppressions de ce bas monde, dis si jamais pareille pureté de cœur, si jamais pareille complication d'infortunes, si jamais pareille évidence de prédestination ont pu mieux préparer, mieux justifier, mieux sanctifier d'avance un pareil amour? Tu ne comprenais pas, ma pauvre amie, où, en sortant de tes bras, transfiguré par tes caresses, je pouvais trouver ce rayonnement si étrange, cet aplomb si sûr, cette audace à briser tous les obstacles, tandis que toi, faible et abattue, tu te repliais dans tes larmes! Ah! tu le vois bien maintenant, n'est-ce pas que j'avais raison quand, prosterné à tes pieds, je te protestais si ardemment que nous étions parfaitement dans tous nos droits, et qu'un amour comme le nôtre n'avait pas besoin d'une autre justification que le fait même de son existence?

Oui, quand je parvenais à t'arracher un instant à ces remords si gratuits qui te martyrisaient pour t'emporter de nouveau dans ce tourbillon de splendeurs indicibles dont tu avais inondé mon âme, oui, tu en convenais alors, à travers les larmes, en passant ta main si douce dans ma chevelure, tu reconnaissais que je te disais vrai; tu avouais que le jour aussi venait enfin de se faire en toi, que nos deux vies devaient manifestement avoir été destinées par le ciel à ne faire qu'une vie, et que par moi seul tu pouvais être si heureuse! Il était impossible que j'eusse tort, disais-tu; rien de moi ne pouvait être mal. Comment se faisait-il donc que ce qui te semblait si légitime de ma part se trouvât tout à coup un crime, comme tu disais, relativement à toi?.....

Le printemps était revenu. Les feuilles poussaient aux arbres, et les oiseaux recommençaient à chanter dans les branches. Un jour, un gendarme vint tout à coup me demander à l'atelier; je sentis d'abord un frisson me courir de la tête aux pieds.

— C'est vous qui vous appelez Stanislas Péchard, natif de Vuillafans, département du Doubs, en France?

— Mais oui...

— Eh bien! il faut venir avec moi à l'hôpital; il y a là une vieille femme mourante qui vous demande.

Ma terreur subite était passée, mais pour faire place à un étonnement qui n'était guère moins pénible.

— Ah!... enfin... le voilà donc... mon Tanisse! Je savais bien,... moi,... qu'il était... ici!

C'était la grande Hirmine. Je m'élançai à son cou d'une telle violence, qu'elle ne vint pas à bout de terminer sa phrase. Oui, la grande Hirmine, pâle comme une morte et décharnée comme un squelette, dans un lit d'hôpital à Berne! Je ne sais combien de temps je restai à l'étreindre en sanglotant dans ses bras; seulement il vint un moment où je sentis ses pauvres lèvres, déjà presque glacées par la mort, balbutier avec effort sous les miennes :

— Allons!... allons!... voyons!... Ta... Ta.. Allons!... voyons!

Je relevai brusquement la tête en essuyant une larme, et je m'écriai : — Mais enfin, pour l'amour de Dieu, comment se fait-il donc que vous soyez là?

— Allons... voyons, Ta... Ta;... voyons, voyons; laisse-moi... d'abord... te regarder... un peu... pour que... je sache... si c'est bien toi;... et puis... après... on te dira la chose.

La pauvre femme rejeta en effet un peu sa tête en arrière, comme pour mieux me voir; puis, après un instant de contemplation muette, ses lèvres, toujours balbutiantes, se mirent à dire :

— Pauvre Ta... Tanisse... va!... Oui, ma foi, c'est bien lui; mais il a bien souffert... Pas vrai? Ça se voit. Moi, vois-tu... je m'y connais. Mais enfin... le voilà... ça suffit... Il ne me reste plus... à moi... qu'à te dire... les choses... et puis, après... je plierai... boutique... Ah çà! mais, dis donc, Tanisse, c'est un pays d'ours... par ici. C'est tout comme... les Autrichiens en 1815. Écoute... je vais te dire... les choses. Vois-tu, j'ai donc été malade... que j'ai cru un instant... que c'était le bout... Pour lors, vois-tu, j'ai dit... moi d'abord... je veux encore... revoir une fois... mon Tanisse;... puis après... bonsoir! Écoute, je veux te dire une chose, vois-tu; mais il ne faut pas que tu fasses... la bête. Vois-tu, nous avons eu tous les malheurs à la fois... là-bas... depuis toi. Toutes ces histoires... de procès nous ont donné le coup, à la Pélagie... et à moi...

— Ma mère! ma mère! que fait-elle, ma pauvre mère?

— Vois-tu, Tanisse, elle fait... comme je ferai tout à l'heure... elle se repose.

— Morte! Oh! mon Dieu! ma mère!

— Vois-tu... sois raisonnable, Tanisse!... Voyons, écoute-moi donc... mon petit... Je n'ai peut-être pas de temps à perdre pour te dire toutes... les choses. Pour lors... vois-tu, c'est moi qui l'ai em-

ballée, de mon mieux... va... sois tranquille... comme tu vas m'emballer... moi-même. Service pour service,... pas vrai?... Tu comprends que toutes ces affaires de procès... nous ont donné le coup... à ta mère, à ton père et à moi.

— Mon père!

— Oh! lui... il est encore là... qui t'attend. Va, sois tranquille. Les hommes... c'est plus dur... que les femmes; mais il nous a pris la fièvre, et j'ai dit à la Pélagie, tout comme je te dis ici : — Sois tranquille; c'est moi qui m'en charge... de Tanisse. — Ainsi tu vois donc bien! Allons, Tanisse, mon petit, voyons! ne pleure donc pas comme ça. Pour lors, quand on m'a vue au lit,.. voilà qu'il s'est trouvé que j'avais une masse... de parens... tu comprends... par rapport à mes billets... dont ils croyaient déjà hériter... Moi... quand je les ai vus venir... comme ça... des gens... qui m'auraient bien laissé manger au loup... de mon vivant, je me suis dit : Minute, on ne part pas... toutes les fois qu'on emballe! Il faudra bien que j'en revienne encore de celle-ci pour quelques jours... Je veux d'abord revoir mon Tanisse, tu comprends..... Pour lors voilà que, quand j'ai pu me lever, je suis allée chez le notaire, et je lui ai dit : — Monsieur le notaire, il me faut mon argent... Deux jours après, il m'a apporté mes quinze cents francs. J'en avais seize, mais j'en ai donné cent à ta mère pendant qu'elle était malade,... en lui disant... que cela venait de toi. Elle a cru ça, la Pélagie. J'ai mis mes quinze cents francs dans le bas... que voilà. Je les ai attachés... en ceinture... sur mes reins, et j'ai fermé ma porte en me disant : Je veux aller voir mon Tanisse. J'avais une fièvre de cheval, c'est pas là l'embarras; mais je me suis dit que j'y mettrais le temps qu'il faudrait, et puis que le long du chemin je trouverais peut-être des voituriers complaisans. Je suis donc arrivée ici aux portes de la ville;... mais il paraît que je n'en pouvais plus, et que je suis tombée... sur le pavé... les quatre fers... en l'air. Des gendarmes sont venus près de moi en me parlant leur *charabia*... que je n'y entendais goutte. Moi, je leur ai dit : — Je veux voir mon Tanisse!... — — Qu'est-ce, votre Tanisse? qu'ils m'ont dit. — C'est Tanisse... de chez le Vacciné; ne le connaissez-vous pas? — De tous ces imbéciles-là, pas un ne te connaissait. Pour lors ils se sont mis à me tâter. Quand ils ont senti mon paquet d'argent, ça leur a fait relever le nez. L'argent,... vois-tu,... ça fait toujours de l'effet. Il y en a un qui a dit qu'il fallait m'apporter ici... vu que j'avais de quoi payer. Il est venu un grand docteur qui a l'air assez bon enfant, ça c'est vrai. Je lui ai demandé s'il te connaissait; il m'a dit que non. Alors il m'a demandé ce que tu faisais, je lui ai dit que tu faisais des livres; — d'où tu étais, je lui ai dit : — De Vuillafans. — Où est ça, Vuillafans? — C'est près d'Ornans. — Où est-ce ça, Ornans? —

C'est près de Besançon. — Alors il a dit qu'il fallait aller s'informer à la police. Un instant après, ils m'ont demandé si c'était toi, Stanislas Péchard. Je me suis rappelé que tu avais effectivement le nom de Stanislas; mais je leur ai bien dit aussi qu'à Vuillafans on ne te disait pas autrement que Tanisse tout court. Alors donc ils sont allés te chercher, et te voilà, mon cher enfant! Mais la petite, où est-elle donc? Pourquoi ne l'as-tu pas amenée?

Je courus chercher Lucie, qui faillit mourir d'émotion en se jetant à son tour dans les bras de la grande Hirmine.

— Pauvre enfant! va, elle a bien souffert aussi, elle! Mais écoutez,... je crois que ça presse... Je suis allée moi-même porter une petite lettre à la poste à Besançon, et là-dessus l'*autre* est resté seul *dedans*... On l'a envoyé pour dix ans dans le régiment des deux à deux. Il y avait de faux billets, toute sorte d'histoires. On a tout vendu à Vuillafans... de façon qu'il n'est plus resté aux uns et aux autres que les yeux pour pleurer. Moi, j'ai dit : Quand je serai au bout, j'irai porter mes quinze cents francs à mes petits, et me voilà.... Écoute, Tanisse, je veux encore te dire une chose. Quand j'aurai tourné l'œil... tout à l'heure,... tu prendras ce bout de tresse bleue qui pend là à mon cou, et tu le garderas, n'est-ce pas? en souvenir de moi. C'est la marque que j'avais mise au bras de mon pauvre petiot avant de le porter à l'hospice; depuis ce temps-là, elle ne m'a plus quittée. Allons, maintenant... je crois que j'ai tout dit. Venez... les deux;... que je vous embrasse... encore... une fois... et soyez toujours...

La grande Hirmine ne put achever. Nous étions encore courbés tous deux sur elle à la couvrir depuis un moment de nos larmes, que déjà son âme s'était envolée.

Le lendemain au soir, quand on voulut la porter en terre, je ne fus pas peu surpris de voir une dizaine de mes camarades d'imprimerie venir lui faire avec moi cortége. La nuit tombait à l'instant où l'on arrivait au cimetière. Quand on eut mis le cercueil dans la fosse, mes camarades, qui avaient probablement été renseignés par quelqu'un de l'hôpital, allumèrent chacun une petite torche de résine qu'ils avaient apportée avec eux, et aux lueurs de ces torches flamboyantes dans la nuit devenue obscure, ils se mirent à chanter en chœur, sur la mélodie de *Wo Kraft und Muth,* qui est, je crois, de Weber, les strophes suivantes :

L'ombre descend, la journée est finie;
Voici la nuit : heureux en ce moment
Qui, comme toi, femme simple et bénie,
Sur ses bienfaits s'endort tranquillement!
Que cette herbe te soit légère!
Te voilà libre de soucis.

Repose en paix sur la terre étrangère :
Les nobles cœurs sont de tous les pays!

Tous les printemps les marguerites franches
Étoileront ton front silencieux,
Comme des yeux d'or aux paupières blanches
Plongeant au loin dans l'infini des cieux.

Dans ces bosquets, les petites mésanges
Viendront nicher en gazouillant tout bas,
Comme là-haut gazouillent les beaux anges;
Les oiseaux sont nos anges ici-bas.

Ici, du lit de mousse où tu reposes,
Tu n'as, le soir, qu'à te lever un peu
Pour voir là-bas les grandes Alpes roses
Dresser leur front rose dans le ciel bleu.

Enfans du peuple, à toi, fille de France,
Nous dédions cet humble chant d'adieu,
Ce chant de mort ou plutôt d'espérance,
Qui te suivra jusqu'auprès du bon Dieu!
Que cette herbe te soit légère!
Te voilà libre de soucis.
Repose en paix sur la terre étrangère:
Les nobles cœurs sont de tous les pays!

V.

Les forces de ma pauvre Lucie étaient à bout. Pendant quatre jours, je restai à son chevet sans savoir si à la perte de ma mère et de la grande Hirmine n'allait pas d'un instant à l'autre s'ajouter la sienne. Pour elle aussi bien que pour moi, la phase des larmes était passée; notre accablement n'était plus de l'angoisse, mais de la stupeur. Hélas! n'y avait-il pas bien de quoi? Quelle autre impression pouvait produire sur une âme aussi timide et aussi délicate que celle de Lucie la pensée d'être la femme d'un forçat? L'approche d'un malheur en ce genre a beau planer menaçante sur notre tête depuis le jour de l'arrestation du coupable; le besoin d'espérance est si impérieux en nous, que, malgré toutes les invraisemblances, nous nous y acharnons à notre insu jusqu'au dernier moment, si bien que l'explosion finale de la sentence, quand elle arrive, nous écrase toujours comme un coup de foudre imprévu.

Lucie n'était pas femme, hélas! à se réfugier dans cette conviction que les crimes sont affaire personnelle. Pour en arriver là, il faut savoir dégager les susceptibilités du point d'honneur de toute préoccupation de vanité, il faut avoir un sentiment net d'indépendance et de responsabilité qui lui manquait complétement. A cette âme consternée, deux asiles cependant eussent pu s'ouvrir encore : la conscience de sa candeur angélique, ou la vigoureuse et fière acceptation

de mon amour; mais hélas! ces deux idées, qui me semblaient avoir si manifestement le droit de se renforcer l'une par l'autre dans son cœur, étaient précisément celles qui le torturaient le plus. Son innocence... elle n'existait plus pour elle; son amour... elle l'appelait un crime. Il n'était pas jusqu'à mon abnégation absolue dont elle ne réussît à se faire un nouvel instrument de supplice.

— Ah! mon pauvre ami! pourquoi donc ne m'avoir pas laissée mourir? s'écriait-elle. J'étais sans reproche alors, et je pouvais arriver devant Dieu sans crainte, tandis que maintenant tu vois à quoi t'entraîne la déplorable idée que tu as eue d'intervenir en protecteur dans une vie qui ne devait plus être protégée. Ta mère est morte en t'appelant sans doute à ses derniers momens, et c'est moi qui suis cause que tu n'étais pas là pour lui fermer les yeux. Non, va, ce ne sont pas tes intentions que j'accuse, tu as été pour moi le plus noble et le plus généreux des hommes. Par toi, j'ai entrevu même un instant à quelle joie immense j'aurais pu prétendre; mais, pour en arriver là, regarde comme il a fallu que tout fût bouleversé autour de nous, comme il a fallu que nous perdissions de vue toutes les exigences les plus simples de la vie. Tu veux que je trouve dans mon amour la force de vivre, mon bon Tanisse; mais ne vois-tu pas que cet amour n'est éclos qu'au milieu d'opprobres et de cadavres? Une vie comme la mienne valait-elle un dévouement pareil au tien et à celui de la grande Hirmine? Ta vie était calme et régulière, et c'est moi qui, en acceptant étourdiment tes sacrifices, l'ai à jamais troublée. Non, non, va, ne cherche plus à me rassurer, ne cherche plus à me consoler. Vois-tu, je suis perdue! Dieu ne m'avait donné des forces que pour atteindre le moment où il savait bien qu'il me rappellerait à lui. Tu as voulu lutter contre lui, tu as voulu réaliser l'impossible; tu vois ce qui arrive quand on prétend dompter la fatalité.

Certes je me croyais le droit de me supposer déjà quelque expérience en fait de déchiremens de cœur; mais, à la secousse que m'imprimèrent ces paroles, je reconnus bien vite que je n'étais pas à bout. La vie morale de Lucie venait d'être frappée à mort, je le compris d'instinct. Dès lors tous mes beaux rêves impossibles, toutes mes radieuses espérances n'étaient plus que des ombres vaines qui allaient s'anéantir comme ces bulles de savon à la poursuite desquelles j'avais failli autrefois me jeter dans la rivière. La frêle constitution de la pauvre femme n'était pas de force à résister au vent acerbe des hautes cimes sur lesquelles je m'étais cru le droit, le devoir et la force de l'emporter. Il est des natures faites pour la lutte, et je croyais être du nombre; à celles-là le ciel donne une énergie de vitalité, une imperturbabilité d'espérance en proportion de la longueur du chemin qu'elles ont à parcourir. Il en est d'autres qui sont

évidemment nées victimes, et qui n'ont de répit dans la vie qu'en proportion du plus ou moins de temps qu'elles mettent à trouver leur bourreau. Était-ce donc à moi qu'était dévolu ce rôle affreux envers Lucie? De quelle excuse m'était maintenant tout mon étalage de bonnes intentions, tout ce fatras de sentimens emphatiques, si en définitive mon amour devait aboutir à l'assassiner? Quel droit avais-je de me croire au fond de ma pensée moralement si supérieur à elle, dès qu'avec son seul bon sens de simple créature elle arrivait à constater plus vite que moi l'impossibilité de la tâche que j'avais si légèrement entreprise?

Devant un abîme si nouveau pour moi, je fus pris de vertige, et je ne sais à quelle résolution désespérée je me fusse porté envers moi-même, si aussitôt je ne me fusse rappelé que, matériellement au moins, Lucie avait toujours besoin de moi. Ah! que j'étais loin désormais de toutes ces combinaisons fantastiques d'avenir qui m'avaient un instant traversé la tête! Avec quelle humilité suppliante je me sentais prêt à racheter ce qu'à mon tour aussi j'appelais mon crime! Évidemment coupable à mes yeux envers Lucie, je n'osais non plus reporter ma pensée vers mes pauvres parens, dont l'un venait de mourir sans même que je le susse, dont l'autre allait peut-être mourir aussi en m'accusant d'ingratitude. Mieux je me rendais compte de la noble vie de la grande Hirmine en l'embrassant enfin dans son ensemble, et plus je me sentais rapetissé dans ma propre estime, en voyant à quoi se réduisaient mes ressources, une fois qu'elle n'était plus là pour me protéger. Sans doute, jamais mes pauvres parens n'avaient beaucoup compté sur l'efficacité de mon appui : l'exiguité de leurs besoins assure aux pauvres des luxes de désintéressement dont on n'a pas l'idée; mais pouvais-je en toute tranquillité de conscience exploiter ce renoncement, qui n'était encore que présumé, en sacrifiant les devoirs primordiaux de la nature à ceux que je venais de compliquer si lamentablement par quelques instans d'oubli?

J'avais reçu depuis peu une lettre de Pidoux, qui se trouvait maintenant à Paris. Le souvenir de toutes les angoisses que j'avais éprouvées à Berne s'ajoutant bientôt au violent désir de revoir mon père, toutes mes préoccupations se portèrent de ce côté. Sans doute, dans l'état où elle était, je ne pouvais abandonner Lucie au milieu de gens toujours aussi étrangers pour elle qu'à l'instant de notre arrivée; mais n'y aurait-il pas moyen de lui faire continuer à Paris l'incognito à l'abri duquel elle vivait ici? Une fois installés là-bas, et cela nous était facile maintenant avec la fortune que nous avait laissée la grande Hirmine, ne pourrais-je pas trouver quelques jours pour venir à Vuillafans? Lucie accueillit la communication de cette

idée avec un mouvement de joie qui eût terminé à l'instant même toutes mes irrésolutions, si j'en eusse éprouvé.

Quinze jours après, nous étions établis dans la jolie petite chambre d'un cinquième étage donnant au loin sur les marronniers du jardin du Luxembourg. Comme cette installation semblait devoir être définitive, j'avais arrangé la chambre de Lucie de manière à lui rappeler autant que possible la vie comfortable de son enfance. Là du moins nous étions dans nos meubles; les rideaux perse de la fenêtre et de son petit lit étaient à nous; la pendule, la glace, la commodé, le tapis étaient à nous. Ni dans notre intérieur, ni au dehors, personne ne s'occupait plus de nous. Ce changement de lieux et de situation ne tarda pas à dissiper un peu mes idées noires. Il me sembla bientôt que je m'étais exagéré beaucoup de choses à Berne après la mort de la grande Hirmine, et tout en me promettant de respecter désormais ces limites de la fraternité que je déplorais si sincèrement d'avoir un instant franchies, je ne pouvais m'empêcher de penser aussi que Lucie deviendrait peut-être libre d'un jour à l'autre.

C'est dans ces dispositions meilleures que je pris un beau matin la route de mon village, en laissant Lucie approvisionnée de tout pour les dix jours que devait durer mon absence. Il n'était qu'onze heures du matin quand j'arrivai au Moulin-en-Bas, à dix minutes de Vuillafans. Le temps était beau, cependant je voyais peu de vignerons dans les vignes, et la cloche sonnait. Ce son de cloche, qui devait être pour un enterrement, me rappela bien douloureusement le souvenir de ma mère, et déjà les larmes me venaient aux yeux, quand tout à coup mon attention fut attirée par une décharge de quelques coups de fusil, dans l'enceinte du cimetière, sur le chemin de Château-Vieux, de l'autre côté de la rivière. Au même instant, un roulement de tambour voilé se fit entendre. Je m'arrêtai, pris d'une sueur de mort, à regarder le cortége qui défilait en aspergeant d'eau bénite le cercueil dans la fosse, et malgré moi mes dents se mirent à claquer. Saisi d'un pressentiment sinistre, je m'élançai à travers les prés et la rivière; j'escaladai la colline et le mur d'enceinte du cimetière, et je vins tomber plus mort que vif sur le tas de terre dont on allait recouvrir mon père...

— Ah! par pitié, Lexandre! m'écriai-je là en tendant mes bras supplians au fossoyeur; Lexandre, laissez-moi embrasser encore une fois mon pauvre père!

— Tiens! c'est toi, Tanisse! Eh bien! tu arrives à belle heure!

— Lexandre, il faut que j'embrasse encore mon père!

— Attends, attends, puisque c'est ça, je vais donner un coup de pioche au couvercle. Pauvre Vacciné! lui qui s'imaginait sans doute que tout était dit après les quatre coups de fusil que les autres ont

voulu lui tirer dessus pour lui faire honneur, et voilà que maintenant il faut le déclouer.

Lexandre, impassible comme tous les fossoyeurs, ne faisant pas sauter le couvercle assez vite pour mon impatience, je le saisis moi-même à belles griffes, puis je déchirai le vieux drap qui servait de suaire, et je retrouvai enfin là, morte, oui, mais toujours sereine et résignée, la figure de mon pauvre père.

Quand je repris mes sens, le cortége, revenu sur ses pas à la nouvelle de ce qui se passait, faisait cercle autour de moi. Félicien Griselit m'arracha avec violence de cette fosse dans laquelle j'allais me précipiter avant le cercueil, et m'emmena, la tête perdue, chez lui.

Là, je m'enfermai et ne voulus parler à personne. Il devenait évident pour moi qu'à mon insu je devais avoir commis quelque grand crime, car comment expliquer autrement cette succession de coups du sort si terribles depuis quelques mois? Félicien avait déjà deux gros garçons, et sa femme lui en promettait un troisième. Tout son petit ménage respirait l'aisance et le contentement. A onze heures du soir, malgré tous ses efforts pour me retenir, je voulus aller coucher dans notre triste maison, pour m'y repaître plus à l'aise de mes pensées de mort et de mon désespoir. Une fois seul, je m'enfermai et me roulai avec une sorte d'emportement funèbre sur ce lit où venait de mourir mon pauvre père. Bientôt je reportai mes regards hébétés dans la chambre qu'éclairait un rayon de lune. Tout y était dans l'ordre d'autrefois, à cela près que le tambour de la commune n'était déjà plus sur le buffet. Ce tambour et mon père étaient sortis ensemble le matin pour ne rentrer ni l'un ni l'autre : l'affiche du chien perdu et celle du poulailler étaient toujours au mur; je les en détachai avec précaution et je les mis dans ma poche. A trois heures du matin, Félicien vint taper à la fenêtre, et j'allai lui ouvrir. Il me parla alors de la disparition de Mme Groscler et de la grande Hirmine. Je fis semblant de ne rien comprendre. Félicien déposa un petit sac d'argent sur la table, et se mit à me raconter le projet qu'il avait formé de m'acheter ma maison. Mes parens avaient laissé quelques dettes. Il avait calculé tout cela d'avance, et me proposa de le constituer purement et simplement en mon lieu et place, tant pour les dettes que pour le mobilier de la maison, moyennant la somme de six cents francs, dont il m'apportait la moitié comptant. Je m'empressai d'accepter, et nous partîmes pour aller passer acte de tout cela chez un notaire, à Ornans. Sitôt l'opération terminée, nous nous embrassâmes, lui pour rentrer dans sa vie laborieuse, mais calme et régulière, et moi pour retourner aux tristes incertitudes qui m'attendaient à Paris.

Lucie me sauta au cou avec une effusion toute gracieuse qui me

navra, en me faisant comprendre à quel bonheur nous eussions pu en définitive prétendre l'un par l'autre dans des conditions meilleures. Elle s'informa de mon père avec une sollicitude dont je lui sus un gré infini, mais je n'eus pas le courage de troubler sa joie en lui avouant la vérité, et je lui répondis qu'il allait au mieux. Malgré une pâleur extrême et une petite toux sèche qui me faisaient assez comprendre combien en elle tout était profondément ébranlé, je ne pus m'empêcher d'admirer l'aisance et la distinction de manières qu'elle avait reprises pendant mon absence, au milieu de ce petit intérieur à peu près sortable où je l'avais laissée. Elle avait profité de mon voyage pour remettre en ordre tous mes petits effets. La fenêtre de mon cabinet était garnie de fleurs aussi bien que celle de sa chambre. Le contraste devenait si frappant avec les impressions que j'avais rapportées de Vuillafans, que je me sentis un instant redevenu presque aussi étranger à cette chère enfant que j'avais cru l'être autrefois avant tous nos malheurs.

Sous l'impression de la douce et vivifiante atmosphère qui m'entourait, je me surprenais à croire par moment que le malheur s'était enfin éloigné de nous, quand un dimanche, en me promenant avec Lucie dans une allée retirée du Luxembourg, je sentis tout à coup son bras se crisper sur le mien. Je n'eus que le temps de la retenir pour l'empêcher de tomber à la renverse. Sa figure était devenue tout à coup livide; ses yeux lançaient des regards fixes comme ceux d'une statue. Je regardai dans la même direction, et j'aperçus, à une vingtaine de pas, sur un banc, une vieille femme enveloppée d'un grand châle, dont les couleurs flétries, mais encore éclatantes, contrastaient singulièrement avec le chapeau déformé qui trahissait sa misère. Je ne m'expliquai pas tout de suite pourquoi Lucie regardait ainsi cette femme; mais, comme son tremblement nerveux commençait à m'effrayer, je m'empressai de la prendre dans mes bras, pour l'emporter dans notre chambre, qui n'était pas loin.

— Ah! mon ami..., voici la fin! s'écria-t-elle sitôt qu'elle se trouva sur son lit.

Je regardais avec stupeur.

— Quoi! tu n'as donc pas reconnu ma mère?

Cette parole et la fièvre violente qui s'était emparée de Lucie me firent craindre pour la jeune femme une crise des plus graves. Je courus aussitôt chercher un médecin, qui partagea mes inquiétudes.

— Ah! pauvre ami! ce n'est pas seulement un médecin qu'il me faut, me dit Lucie quand il fut parti. Je sens là que je suis à bout.

Lucie parlait d'un ton si pénétré, qu'oubliant mes beaux projets de réserve, je me précipitai à son cou en la couvrant de mes larmes et de mes caresses.

— Oui, mon bon Tanisse! sois tranquille, va, je t'aime, je t'aime de toute mon âme! Oui, je puis te le dire librement maintenant que j'entrevois le terme de mes maux... et un peu aussi des tiens...

Je protestai par un redoublement de larmes.

— Oui, je t'aime, va, sois tranquille, mais d'un amour qui n'est déjà plus de ce monde; aussi à celui-là, vois-tu, je m'abandonne maintenant sans la moindre crainte. C'est même sur cet amour-là que je compte pour me faire trouver grâce devant Dieu. Tu vois si je l'aime, mon amour, et si j'en fais estime! Oui, en arrivant là-haut, je dirai au bon Dieu : — Mon Dieu! regardez là-bas mon bon Tanisse, voyez si l'on peut être meilleur, et plus généreux, et plus dévoué que lui; voyez dans les crises les plus violentes par lesquelles il vous a plu de l'éprouver, voyez si son courage et sa bonté ne sont pas restés toujours aussi fermes et inépuisables. Eh bien! tout indigne que j'en étais, voilà l'homme qui m'a aimée. A défaut d'autres mérites, permettez-moi donc, ô mon Dieu! d'espérer que vous me tiendrez un peu compte des siens, et alors je m'avancerai devant votre saint tribunal en toute confiance! — Oui, mon bon Tanisse, voilà ce que je dirai; mais auparavant, vois-tu, je voudrais...

— Un prêtre!

— Oui, mon cher ami; va, que cette pensée ne t'effraie ni comme présage d'un événement que je sens bien être maintenant inévitable, ni surtout comme atteinte possible à ce que nous sommes irrévocablement l'un à l'autre. Je n'ai rien à renier de ce qui fait en ce moment ma gloire et mon espoir, mais j'ai mes faiblesses dont il faut que j'obtienne le pardon; j'ai mes misères, dont il faut que je me débarrasse, si je veux être sûre d'être admise à te précéder dans ce monde de paix et de félicité où nous aurons toute l'éternité pour nous aimer sans la moindre crainte.

Depuis longtemps déjà j'éprouvais bien quelques doutes sur l'utilité de l'intervention du prêtre entre Dieu et l'âme du pauvre agonisant qui s'apprête à paraître devant lui, mais l'accent d'autorité onctueuse que prenait la voix de Lucie à cet instant fatal n'était pas de ceux à l'encontre desquels la pensée pouvait venir d'élever une objection. — Après tout, me disais-je, de quoi l'homme peut-il être sûr ici-bas, si ce n'est exclusivement de sa sincérité? Hors de là tout n'est-il pas discuté et discutable? Pour mon propre compte, je suis bien libre sans doute de penser ce que je voudrai à mes risques et périls sur toutes les questions de cette nature; mais en matière de croyances, c'est-à-dire de sentimens, je ne puis m'arroger sous aucun prétexte le droit de sonder les reins d'un autre. Les vrais sentimens s'éprouvent et ne se discutent pas.

— Ah! maintenant me voilà heureuse, reprit Lucie d'une voix

caressante quand le prêtre fut sorti. Écoute, mon bon Tanisse, je lui ai tout dit! Oh! ne fronce pas le sourcil, va, car il a été bien bon pour moi, et il a su tout comprendre. Lui parler de moi, c'était forcément lui parler aussi de toi; mais sois sans crainte, va! Si j'ai gagné à cela la certitude de mon pardon, je suis bien sûre que tu y as gagné aussi la conquête de son estime. Écoute, Tanisse; s'il m'a pardonné, ç'a été à une condition, et je suis sûre que tu ne trouveras pas mauvais que j'y souscrive. Vois-tu, je me sens si heureuse de ce que je viens de faire, si heureuse surtout de pouvoir m'endormir tout à l'heure sous ton bon regard, que je me sentirais de force à embrasser même celui qui m'a fait le plus de mal; aussi pense combien il me tarde de pouvoir au moins embrasser ma mère! Oui, Tanisse, que ce mot ne te surprenne pas : comment pourrais-je réclamer là-haut l'indulgence du bon Dieu, si, avant de paraître devant lui, j'en avais manqué moi même?

Ah ! si jamais j'ai eu le sentiment net et vif de la grandeur à laquelle peuvent s'élever à certaines heures les natures les plus simples, ce fut bien en écoutant, agenouillé devant Lucie, ces paroles si inattendues. Quel charme surhumain les approches de la mort prêtaient-elles donc à cette douce enfant, pour qu'elle arrivât si subitement à me faire contempler d'un œil presque serein cette séparation terrible dont, une heure auparavant, je repoussais encore l'idée avec effroi? De pareilles âmes ne sont-elles pas, à de pareils momens, au moins aussi adorables que l'autel devant lequel elles se prosternent?

J'eus longtemps à chercher avant de découvrir le domicile de Mme Groscler. Quand j'entrai dans sa mansarde, éclairée par une fenêtre s'ouvrant en tabatière, nous poussâmes presque simultanément un cri étouffé de stupeur. Je n'aurais pas eu le cœur encore tout inondé des paroles émouvantes de Lucie, que l'aspect de tant de misère m'eût certainement désarmé.

— Madame, je viens, de la part de Lucie, qui se meurt, vous prier de vouloir bien venir recevoir son dernier soupir.

— Quoi !... que... Lucie... à Paris... qui se meurt !

— Madame, remettez-vous; c'est une prière que je vous apporte de sa part, une prière instante, et pas autre chose... Le seul fait de ma démarche doit vous prouver, madame, avec quelle profonde reconnaissance elle accueillera cette dernière bonté de votre part.

Un instant après, les deux pauvres femmes tombaient sans mot dire dans les bras l'une de l'autre. Il était temps, car bientôt, à la suite d'émotions si vives, une crise se déclara. Lucie prit nos mains dans les siennes, les serra avec tout ce qui lui restait de forces en murmurant un dernier adieu; puis sa tête s'inclina, et tout fut dit.

En rentrant du cimetière où j'avais accompagné seul avec Pidoux

la dépouille de Lucie, je repris dans le secrétaire les affiches du poulailler et du chien perdu, le petit morceau de tresse bleue et le foulard rouge de la grande Hirmine; je mis tout cela bien soigneusement dans ma poche. Je pris ensuite mon petit paquet de hardes sous mon bras, et je dis à Mme Groscler : — Madame, vous êtes ici maintenant chez vous. Le bail de cette chambre vient d'être fait pour trois mois. Il reste cinq cents francs dans un tiroir de ce secrétaire dont voilà la clé. — Et là-dessus je sortis.

. . . . . .

Voilà donc enfin que j'ai terminé ma tâche. Est-il bien sûr, mon pauvre Tanisse, qu'en relisant ces pages, tu en tireras les résultats calmans que tu avais en vue ? Pourquoi pas? Si j'y ait dit le mal, j'y ai dit aussi le bien. Le bien et le mal, — on n'est homme qu'à cette double condition, et je trouve qu'il n'y a pas plus à rougir de l'un, quand on a été sincère, qu'à se pavaner de l'autre. L'homme, dit-on, n'est ni ange ni bête, et sitôt qu'il cherche à faire l'ange, il n'arrive qu'à faire la bête. C'est mon avis; aussi je prétends rester homme, ni plus ni moins, tel que Dieu m'a fait. A ceux qui sont sûrs d'avoir atteint la perfection en tout, je laisse le soin charitable de me jeter la pierre.

Oui, elle est morte, ma pauvre Lucie; morte, la grande Hirmine; morte, ma mère; mort, mon père. Voilà pourtant toutes les victimes, tous les dévouemens, tous les amours, et même tous les crimes qu'il a fallu pour faire de moi l'homme que j'étais à vingt-cinq ans! Beau résultat, en vérité, pour une élaboration pareille ! Mais que dis-je? Non, il n'est pas vrai que j'aie été le but et la cause de tout cela, pas plus que le naufragé qui parvient à gagner seul le rivage n'est cause de la tempête qui a englouti son vaisseau.

Oui, sans doute, pour moi, le chemin de la vie a été rude, mais je n'y ai pas moins marché à peu près toujours dans mes propres chaussures, et quand mes propres chaussures ont été en lambeaux, je n'en ai pas moins continué à marcher en avant, au risque de m'ensanglanter les pieds au tranchant des cailloux. Ce que j'ai fait, je le ferais encore. L'accablement m'est venu parfois, mais non pas le doute. Je ne réclame de la destinée ni passe-droit ni faveur; seulement je ne suis ni humble ni orgueilleux. Si l'orgueil égare, l'humilité énerve, je ne veux ni de l'un ni de l'autre; au lieu de tout cela, je me contente d'être fier et non pas vain. La fierté est la conscience de notre force, ou tout au moins de notre dignité personnelle, tandis que la vanité est l'aveu implicite du contraire. La fierté fait les hommes libres, la vanité fait les parasites. Oui, tout cela, c'est très bien. Et cependant, voyons, là, franchement, la main sur la conscience, est-il bien sûr, mon cher Tanisse, que cette pauvre Lucie, d'ailleurs si

digne d'être aimée, eût produit sur toi une impression aussi vive, si le prestige de sa position, relativement brillante, ne s'était mis de la partie? Est-il bien sûr que tu te fusses jeté avec un empressement aussi aveugle au-devant de tous les sacrifices, s'il se fût agi de la fille de pauvres gens comme ceux dont tu es né?

La question est embarrassante, j'en conviens; la solution peut même devenir humiliante pour ton amour-propre, que tu trouvais tout à l'heure si légitime; mais encore, ce n'est pas une raison pour n'y point répondre. Et à supposer même que dès le début ta vie se fût trouvée pour ainsi dire de plain-pied avec celle de Lucie, voyons, en y réfléchissant sérieusement maintenant, te crois-tu fort assuré que votre bonheur des premiers jours, des premières années peut-être, eût duré toujours? Est-il bien sûr que cette douce, mais faible créature ne se fût pas blessée bien souvent au contact de ton écorce, devenue de plus en plus rude aux chocs des événemens? Est-il bien sûr que tu serais allé loin avant de reconnaître qu'au lieu d'une femme capable de retremper ton âme aux instans de fatigue, au lieu d'une femme prête à te suivre dans toutes tes luttes matérielles et morales, tu n'avais dans tes bras qu'une débile enfant?

Qu'est-ce donc alors que l'amour, et vaut-il tous les sacrifices qu'on lui fait, si, au premier examen sérieux que je m'avise d'en faire, je vois se dresser devant moi des points d'interrogation pareils? Mais pourquoi aussi me casser la tête sur toutes ces arguties de procureur? Elle est morte, ma pauvre Lucie! je n'ai donc plus à me tenir en garde contre les mécomptes qui eussent pu nous attendre si nous avions eu à vivre l'un pour l'autre. Peut-être n'est-ce pas un mal que les choses se soient ainsi arrangées. En tout cas, je le sens assez à mes larmes toutes les fois que je pense à elle : ç'a été pour moi un bien rare privilége que cet amour si beau qui est venu illuminer et protéger toute ma première jeunesse. Qu'importent à l'amour tous les argumens? N'est-ce pas sa gloire au contraire de trouver assez de ressources en lui-même pour avoir le droit de faire abstraction de tout le reste? Au milieu des déchiremens que j'ai subis, bien des illusions se sont peut-être évanouies en moi, c'est possible; mais aurai-je, comme tant d'autres, la niaiserie de déplorer la perte de mes illusions, c'est-à-dire de mes erreurs? Ne sens-je pas en moi assez de vigoureuses certitudes pour combler toutes les lacunes? La vraie sagesse ne consisterait-elle pas à ne demander à la vie que le peu qu'elle doit donner, tout en s'avouant que ce peu même, il faut d'abord le conquérir?

MAX BUCHON.

LA MÉTÉOROLOGIE

EN 1854

ET SES PROGRÈS FUTURS

DES INFLUENCES MÉTÉOROLOGIQUES SUR LA SANTÉ DES HOMMES ET DES ANIMAUX ET SUR LES PRODUCTIONS AGRICOLES.

Le commencement de l'année 1854 a été marqué par des circonstances météorologiques qui ont appelé l'attention du public sur les phénomènes atmosphériques ordinaires, lesquels n'excitent guère l'intérêt général quand il ne s'y joint pas un motif d'espoir ou de crainte qui mette en action un mobile plus puissant que la curiosité scientifique. Les pluies persistantes du printemps dernier, menaçant la récolte des céréales de 1854 après une année d'un très faible produit, donnaient de justes appréhensions aux esprits les moins sérieux, et l'on se demandait d'où provenait cette constitution humide si incommode actuellement et si menaçante pour l'avenir. Dire que la persistance des vents d'ouest, du reste assez faibles, qui dominaient alors, était la cause de ces pluies continuelles, c'est provoquer la question de savoir pourquoi le vent d'ouest persistait plus longtemps en 1854 que dans les années ordinaires. Dans l'ignorance où nous sommes encore des mouvemens généraux de l'atmosphère en chaque saison de l'année, en chaque mois, en chaque jour, nous ne pouvons rien dire sur la qualité et la direction de la masse d'air qui va arriver sur nos têtes. Il faut donc différer notre ambition scientifique jusqu'au moment où les progrès de la physique du globe nous permettront de suivre la marche des courans d'air d'un bout à l'autre de la terre pour savoir quelle masse d'air va bientôt nous arriver, de quelle région elle proviendra, et quel sera son degré de chaleur ou d'humidité. Jusque-là

nous ne verrons que les détails, mais point du tout l'ensemble des opérations de la nature, et de là résultera l'impossibilité complète de rien prévoir de ce qui pourrait être si éminemment utile à la santé, à l'industrie agricole et à mille intérêts de nos sociétés modernes, si compliquées dans leurs besoins et dans leurs échanges.

Après avoir fait remarquer que la constitution pluvieuse qui a dominé plusieurs mois dans le nord de la France ne s'est pas fait sentir au même degré dans le midi, et notamment dans le bassin de la Gironde et de l'Aude, je dirai que le caractère remarquable de cette année 1854 a été un calme très grand. Dans aucune autre année, le vent n'a été aussi faible, et par suite la constitution atmosphérique n'a point été fortement prononcée. Cette année semble une année de transition entre un système de courans atmosphériques dirigés d'une certaine manière et un système subséquent avec des courans autrement dirigés que par le passé et d'une intensité plus grande. Les courans d'air chaud venant de l'ouest, qui d'année en année étaient remontés vers le nord, vont-ils reprendre, à travers le milieu de l'Europe, la direction qu'ils avaient il y a quelques années, et qu'en résultera-t-il pour les climats du nord dans l'ancien et le nouveau monde? C'est ce que nous pourrions savoir si nous avions des postes météorologiques assez nombreux et assez bien pourvus d'instrumens précis distribués sur un nombre suffisant de points de notre globe, soit sur les continens, soit en pleine mer; mais nous sommes encore bien loin de posséder les données nécessaires à l'établissement de ces belles lois de la nature.

En nous restreignant donc forcément aux observations de détail en l'absence des grandes causes principales, nous rappellerons que dans notre théorie de la pluie ce sont les masses d'air humide qui, étant soulevées par une cause quelconque dans l'atmosphère, s'y dilatent, s'y refroidissent, et précipitent en pluie leur humidité primitive. Or, dans une atmosphère calme ou du moins animée par des déplacemens très lents, le moindre arrêt ou ralentissement dans le mouvement progressif des masses antérieures doit produire un excès d'épaisseur, ou si l'on veut un soulèvement partiel de ces couches, par suite un refroidissement correspondant, et ultérieurement une vraie pluie. Or c'est ce qu'on pouvait fréquemment observer dans les mois pluvieux de cette année. D'abord le calme s'établissait, ensuite commençait la pluie. Jamais le proverbe, que *la pluie abat le vent*, n'a été plus vérifiable. De plus, le soulèvement des masses *pleuvantes* et non transparentes a été rendu très sensible par la profonde obscurité qui accompagnait ces ondées si fréquentes et si abondantes en eau. Si les courans de l'air eussent été plus prononcés, il n'y aurait point eu de ces alternatives d'arrêts et de mouvemens faibles qui produisaient ces changemens d'épaisseur et par suite de hauteur des couches d'air voisines du sol. Telle est, je pense, la cause qui, jointe à la persistance d'un faible vent d'ouest, a donné naissance aux phénomènes observés.

Dans le midi de la France, le commencement de l'année a été signalé par des froids assez vifs et par une sécheresse désastreuse. M. de Gasparin, frère du membre de l'Institut, avait eu l'idée de préserver de la gelée ses oliviers

en blanchissant à la chaux le tronc et les grosses branches de ces arbres. Cette expérience lui avait été suggérée par ce qui avait été dit dans cette *Revue* de l'influence de la couleur des surfaces sur le rayonnement. Non-seulement les oliviers ainsi blanchis ont très bien résisté à la gelée, mais ils ont été bien moins sensibles aux effets de la sécheresse et ont conservé leurs feuilles vertes, tandis que d'autres oliviers non blanchis les avaient toutes desséchées et pour ainsi dire *grillées* par la sécheresse prolongée.

Tout porte à croire que nous sommes rentrés dans le cours ordinaire des phénomènes de transport des masses d'air, de chaleur et d'humidité qui sont habituels à notre climat, à nos régions et aux diverses localités qu'elles comprennent. Il n'y a donc pas lieu, comme le pensaient plusieurs personnes, à changer de mode de culture et à modifier les habitudes de la vie *moyenne*. Ce n'est d'ailleurs qu'aux influences météorologiques sérieusement étudiées qu'il appartient de déterminer le meilleur régime à suivre sous ce double rapport.

I.

On a dit depuis longtemps que la santé était un bien dont on ne connaissait le prix que quand on ne le possédait plus; mais s'il est des circonstances occultes compromettantes pour la santé, ce sont en première ligne les influences météorologiques. Tout le monde perçoit immédiatement les impressions agréables ou pénibles de la chaleur et du froid; mais on ne se rend pas aussi bien compte de l'influence de la pression de l'air indiquée par le baromètre. Quand le temps est chaud avec le baromètre bas, on dit ordinairement qu'il fait un temps lourd. C'est le contraire qui a lieu, puisque l'abaissement du baromètre indique un moindre poids dans l'air; mais on prend un affaissement des forces physiques pour l'effet produit par une augmentation imaginaire du poids de l'air. Il est facile de voir qu'en respirant alors un air dilaté par la chaleur et par une pression moindre, on fait passer par les poumons, à chaque inspiration, une quantité d'air moindre que dans l'état normal de l'atmosphère, et qu'il doit s'ensuivre une débilitation des forces analogue à ce que l'on éprouve dans l'air embrasé des déserts sablonneux ou bien dans l'atmosphère raréfiée des hautes montagnes. Le remède se trouve facilement dans les parfums et les boissons aromatisées. On sait que dans l'ascension du Mont-Blanc par Saussure, ses guides nombreux, montagnards grossiers, cessèrent à une certaine élévation de boire et de manger pour reprendre des forces, l'eau-de-vie même ne leur convenait plus : ils demandaient de l'eau de Cologne; et dans l'excursion de Caillié à Tombouctou, lorsqu'au milieu du désert l'eau tiédie n'offrait plus aucun soulagement à la caravane, les voyageurs furent tirés d'affaire par des boîtes de pastilles de menthe qui se trouvèrent dans leur approvisionnement.

Mais c'est surtout l'humidité de l'air qui joue un rôle important dans l'hygiène d'une localité. Rappelons d'abord que sur onze parties de nourriture que l'on prend en alimens solides ou liquides, il y en a huit qui se dissipent

par une transpiration insensible. Ainsi, sur onze demi-kilogrammes que mangerait ou boirait un homme dans un jour, il y aurait quatre kilogrammes qui seraient employés à fournir à cette transpiration. Aussi, dès que cette fonction vitale si importante est lésée, comme dans le cas de ce qu'on appelle vulgairement un *refroidissement*, les symptômes les plus alarmans se manifestent tout de suite. Or dans un air trop humide l'exhalation est entravée par la présence d'une trop grande quantité d'eau déjà existante dans l'air, et si l'air est au contraire trop sec, il dessèche les poumons et trouble l'économie ordinaire de l'organisation. C'est ce qu'éprouvent ceux qui s'élèvent à de grandes hauteurs sur les montagnes ou dans des aérostats, et tel est aussi l'effet du vent du désert appelé *simoun*, dont la sécheresse est extrême. Sous ce point de vue, le climat de la France comparé à celui de l'Angleterre est beaucoup plus salubre, car tandis qu'en Angleterre l'humidité est très grande au point que le bois ne s'y conserve que sous une couche de vernis, en France, ou du moins à Paris, l'air contient en moyenne à peu près la moitié de l'humidité qu'il pourrait contenir au maximum, étant tout juste intermédiaire entre la sécheresse absolue et l'humidité extrême.

Tout le monde sait que les personnes atteintes de maladies de poitrine ont besoin d'un air chaud et humide. La sécheresse de l'air leur est mortelle, et souvent même on place leur lit dans les étables. En général cependant on peut dire que les habitations et les climats trop humides sont malsains, et les Anglais, qui quittent leur île pour le séjour de Montpellier, de Porto ou de Madère, éprouvent un soulagement immédiat dans les cas de rhumatisme, d'humeurs froides, de cachexie sérieuse, et de toutes les maladies auxquelles l'humidité est nuisible. C'est une des parties les moins avancées de la météorologie que celle qui a pour objet l'étude des influences de l'atmosphère sur l'homme en santé et en maladie. Quelque jour, l'hygiène météorologique sera l'une des branches les plus cultivées comme les plus utiles des sciences de l'organisation vitale. Remarquons que lorsqu'une science s'appuie sur deux autres, ses progrès sont bien plus lents que pour des connaissances plus simples; car, pour les faire avancer, il faut qu'il se trouve un homme également supérieur dans les deux sciences. Au reste, quand la simple logique n'attribuerait pas une extrême importance à l'étude des influences atmosphériques, il suffirait des soins à donner à la santé publique dans l'assainissement des maisons et des rues, dans les cliniques des hôpitaux civils et militaires, pour recommander on ne peut plus sérieusement cette branche de nos connaissances expérimentales.

Je n'ai point mentionné parmi les influences météorologiques toutes celles qui agissent sur les nerfs, ces instrumens de sensibilité qui trop souvent deviennent des instrumens de souffrance. Il est incroyable jusqu'à quel degré de perception délicate peuvent arriver ces organes, même dans les organisations vigoureuses. Que l'on compare les sensations d'une personne qui part pour la promenade par un beau temps égayé de soleil, ou par un temps triste et froid d'automne, ou encore par un de ces jours de printemps où le vent d'est rend le soleil lui-même malsain par des alternatives agaçantes de chaud et de froid également pénibles pour les personnes nerveuses.

Ici devrait se placer la mention des influences qui produisent les maladies épidémiques, et en première ligne ce terrible choléra asiatique qui depuis un quart de siècle décime les populations de l'Europe; mais ce fléau mystérieux, qui détruit si rapidement non-seulement la vie, mais encore l'organisation, a échappé jusqu'ici à toutes les investigations de la physiologie. La fièvre jaune a été étudiée dans son action sur certaines portions des organes qu'elle affecte; on a reproduit ses effets par certains réactifs et par certains poisons, tandis que, pour le choléra, rien de pareil n'a pu être obtenu, et cette affection, souvent foudroyante, a échappé jusqu'ici à tout l'art des Magendie et des Orfila. Est-ce une influence nerveuse? Alors d'où viennent des effets de décomposition si rapide? Est-ce autre chose? Alors pourquoi ne retrouve-t-on pas de traces de l'agent matériel qui a produit de si énergiques effets? Enfin quelle peut donc être la nature de l'émanation, de l'effluve exhalée de la terre qui détermine la recrudescence de ces épidémies? — La question, loin de laisser entrevoir une solution, n'est pas même encore bien posée.

En général, la quantité de matière nécessaire pour agir sur le système nerveux et sur nos organes est extrêmement petite. On a analysé chimiquement l'air infect pris dans l'égout de Montmartre et celui qui avait été recueilli dans un espace libre et bien isolé sur les quais, près du pont de la Concorde, et chimiquement parlant, on les a trouvés identiques. Un morceau de musc qui avait fourni pendant vingt ans des émanations odorantes à l'air libre n'avait rien perdu de son poids. L'air qui donne les fièvres de marais et celui de la Zélande, qui donne constamment les fièvres d'automne, ne déposent rien d'appréciable aux réactifs les plus sensibles. Quelles influences physiques faut-il donc imaginer ou admettre?

Si l'on stationne dans une chambre fermée où se trouvent des fleurs très odorantes, comme par exemple des tubéreuses, on cesse d'en sentir l'odeur au bout de quelque temps; pour certaines personnes, l'action cependant ne cesse pas avec la sensation. Beaucoup de dames par exemple ne résisteraient pas à cette influence occulte, et finiraient imperceptiblement par se trouver mal. Il y a donc là une puissante action qui se produit sans être manifeste à nos sens, et au moyen d'émanations tellement subtiles, qu'elles échappent à toute appréciation physique du poids. L'influence météorologique des contrées malsaines ou envahies par les maladies épidémiques est-elle de ce genre? C'est ce que nous ignorons complétement. Au reste, ces agens mystérieux ne seraient pas plus étranges ni plus subtils que ceux que la physique reconnaît sous les noms de *fluide électrique* ou *magnétique*, de principe de la chaleur et de la lumière, ni enfin que le fluide universel lui-même, cet éther si éminemment élastique et impondérable qui sert de véhicule à la chaleur et à la lumière, comme l'air sert de véhicule au son, aux bruits divers et à toutes les vibrations non perceptibles à l'oreille. On ne doit point s'étonner que de pareils agens ne trahissent leur existence que dans des cas très exceptionnels, car si rien ne peut les contenir, les arrêter, les renfermer, les circonscrire, comment en aurons-nous la sensation? C'est à peu près ainsi que nous concevons l'éther impondérable, intangible, non perceptible à nos sens, excepté dans le cas de vibration, où il agit sur nos sens comme

chaleur et comme lumière. C'est encore ainsi que l'air dans lequel on ne fait pas des mouvemens trop brusques cède et se laisse déplacer de manière à être non perceptible à nos sens, tandis que, s'il est mis en vibration sonore, il nous apporte la sensation des instrumens de musique, de la voix, et en général de toutes les mille vibrations qui viennent l'agiter.

Quant à la santé des animaux, il ne semble pas qu'elle soit soumise aux mêmes influences que celle de l'homme. Ainsi, dans les marais pontins et dans la campagne de Rome, exposés à la *mal-aria*, les buffles et les autres animaux ont un air de prospérité qui ne laisse aucun doute sur leur excellent régime hygiénique. Pourtant les animaux sont sujets, comme nous, à des mortalités sans causes apparentes. Après l'époque du choléra de 1832, la même maladie dépeupla les basses-cours et sévit particulièrement sur les dindons. Les moutons sont sujets à de fréquentes épizooties. Tout le monde a lu la description de la peste des animaux dans Virgile. Enfin j'ajouterai que dans les essais d'acclimatation tentés au jardin de Batavia, après qu'on avait couvert des hectares entiers de vers à soie, une maladie épizootique les faisait périr presque tous, et les ramenait forcément à une espèce d'équilibre que la nature semble avoir établi, et dont on n'enfreint pas impunément les lois. S'il en était autrement, une race aurait depuis longtemps envahi tout le globe, elle y vivrait seule, à peu près comme les plantes sociales dans certaines contrées du globe, d'où elles excluent toute autre végétation.

Cependant on peut présumer que les animaux ne périssent pas par des influences aussi subtiles que celles qui frappent l'homme, et cela tient peut-être à ce que leur organisation nerveuse est bien inférieure au système nerveux humain. Il semble qu'on a toujours reconnu dans les épizooties quelles étaient les influences de nourriture, d'habitation, de régime, qui avaient amené ces mortalités. La conclusion de tout ceci sera que nous savons encore bien peu de choses sur les influences physiques qui déterminent les épidémies, et que nous ne savons rien du tout sur l'influence cholérique.

Si de la santé des animaux nous passons à la santé des plantes, c'est-à-dire à leur culture utile, nous sommes en plein dans le domaine de la météorologie. Plus tard, et à mesure que les circonstances en amèneront le besoin ou le désir, j'essaierai de faire connaître tout ce que l'agriculture doit à l'excellent livre de M. le comte de Gasparin; ici il ne sera question que de météorologie.

Les plantes, privées de la faculté de se transporter d'un lieu dans un autre, naissent, croissent et meurent au même lieu. Pour elles, point de migrations, point d'influences climatologiques à éviter ou à rechercher. La chaleur, l'humidité, la sécheresse, la pluie et tous les météores agissent donc sur elles immédiatement; mais c'est surtout la chaleur du soleil et l'arrosement de la pluie, ou plus poétiquement, si l'on veut, l'eau et le feu, qui déterminent leur croissance et leur fructification. La plus importante des plantes, celle que Cérès donna aux humains, ce produit hâtif de l'été qui nourrit tous les habitans des zones tempérées, nous servira d'exemple. Le blé et les autres céréales, telles que le seigle et l'orge, exigent une certaine quantité de chaleur

pour arriver à maturité. Heureusement le degré de force de la chaleur n'est pas indispensable, et au moyen d'un nombre plus grand de jours d'une chaleur plus faible, chaque espèce arrive à maturité, comme avec un moindre nombre de jours de plus forte chaleur. L'orge étant de toutes les céréales celle qui exige la moindre somme de chaleur pour arriver à maturité, elle devra fructifier à des latitudes ingrates où le froment ne mûrirait pas. C'est ainsi que l'orge est cultivée jusqu'à l'extrême Norvége septentrionale. On a construit des cartes qui montrent les limites des diverses cultures, comme aussi les limites qui pour les plantes sauvages bornent le domaine de chacune d'elles. Toutes ces déterminations sont dues originairement à M. de Humboldt, qui en a fourni le type déjà presque parfait d'après ses voyages et ses recherches de cabinet.

Venons maintenant aux maladies des plantes, si l'on peut appeler ainsi l'invasion d'un insecte qui vient pulluler sur la vigne et ses fruits, ou bien se développer sur les bulbes nutritifs de la pomme de terre. Il est évident que ce n'est point là une maladie proprement dite. A ce compte, l'homme, qui dévore une énorme quantité de raisins et de pommes de terre, serait pour ces deux productions une maladie pire que celles qui affligent la vigne et la plante de Parmentier. D'où vient pourtant l'invasion récente de ces insectes sur ces deux produits nutritifs? C'est évidemment que par une culture outrée en engrais on a essayé de faire rendre à ces deux plantes une quantité de produits supérieure à celle qu'elles donnaient précédemment dans des conditions de croissance plus saines pour elles, et par suite plus durables. Maintenant l'influence appelée *maladie des pommes de terre* cessera lorsqu'elle aura détruit tous les plants susceptibles de contracter cette disposition morbide. Alors les plants et les espèces de pommes de terre qui subsisteront seront ceux dont la constitution ne peut être influencée par la cause qui ruine les autres espèces. C'est ainsi qu'à part les influences météorologiques, les épidémies déciment l'humanité. Nous ne sommes pas les descendans de ceux qui ont été atteints par ces fléaux successifs, mais bien de ceux dont la constitution n'était pas apte à les subir. Un grand nombre des maladies des anciens et du moyen âge ont complétement disparu, et si quelques-unes de ces épidémies reparaissent de siècle en siècle, c'est que le développement des êtres a reproduit dans la population quelques-unes des organisations détruites par les épidémies précédentes, lesquelles organisations se sont trouvées par suite attaquables par les causes morbides, contagieuses ou non, qui n'ont pas cessé d'exister. On peut concevoir que la vigne, cultivée autrefois dans un terrain sec et non fumé, devait avoir son bois et ses fruits plus secs, plus robustes, moins attaquables par les insectes parasites que dans les circonstances actuelles, tout à fait différentes. De même les bulbes féculisans de la pomme de terre, poussés par la culture à des dimensions exagérées, ont dû être accessibles à des développemens morbides que ne comportait pas le développement normal de la plante. Si le blé a échappé jusqu'ici à ces fâcheuses influences, c'est que cette plante est depuis si longtemps cultivée dans la vue d'un maximum de rendement, qu'elle a sans doute déjà subi toutes les maladies possibles que comporte son organisme. Une

maladie du blé serait bien autrement fatale que la maladie actuelle de la vigne; mais elle ne semble pas à craindre d'après ce qui vient d'être dit. Au reste, à mesure que le globe se peuplera, la culture des céréales et des plantes à fécule en des lieux fort éloignés permettra, dans les années de disette, de s'approvisionner dans des localités étrangères qui n'auront pas éprouvé les mêmes circonstances de stérilité. Plusieurs personnes ont peine à concevoir comment le blé, qui dans les latitudes moyennes de l'Europe, de l'Asie et de l'Amérique, donne des récoltes si abondantes et si précieuses, ne peut fructifier dans les contrées intertropicales, où le manque d'hiver semblerait devoir favoriser le développement de la plante. A cela il est facile de répondre que c'est précisément le manque d'hiver qui réduit le blé semé dans la zone torride à l'état d'herbe qui se reproduit par rejetons et non par graines. En effet pour le blé, comme pour mille autres plantes annuelles, la graine est un moyen de perpétuer l'espèce d'une année à l'autre, puisque chaque individu meurt au bout de la saison de son développement, tandis que dans les pays chauds, où la vie persiste dans la plante plusieurs années, comme chez nous dans le gazon, et où la propagation se fait par rejetons latéraux, la plante ne monte point en épis et ne donne point de récolte de grains. Sans doute plusieurs plantes herbacées des climats plus chauds que le nôtre passeraient à l'état de plantes à graine en se naturalisant chez nous et en devenant plantes annuelles. Nous touchons ici à une des parties les plus intéressantes de la météorologie. En voyant l'acclimatation du sucre, du café et du blé dans les Indes occidentales, celle du maïs et de la pomme de terre chez nous, on conçoit tout ce qu'on peut espérer de ce genre d'acquisition de richesse, tant par la naturalisation des animaux que par celle des plantes.

Le moment viendra plus tard d'explorer d'autres parties de ce vaste ensemble qui forme le domaine de la météorologie. Je ne dirai aujourd'hui qu'un mot sur l'acclimatation de l'homme lui-même dans des contrées nouvelles, et je choisirai pour exemple la population actuellement si prospère des États-Unis. Il n'y a pas encore un siècle que, pour assurer la santé des jeunes gens de l'un et de l'autre sexe, on les envoyait passer en Europe le temps de leur adolescence. Plusieurs villes de France avaient leurs pensionnats pleins de ce qu'on appelait alors des créoles, quoiqu'ils n'eussent dans les veines aucune goutte de sang indien. Aujourd'hui même encore, depuis que la culture a assaini le sol, et quand la population longtemps décimée s'est pliée aux exigences du climat, la vie moyenne est sensiblement plus courte aux États-Unis qu'en Europe. On sait encore que la race dominatrice des Mamelouks n'a jamais pu se reproduire en Égypte. Ce sont là de frappans exemples d'influences météorologiques sur lesquelles le monde administratif comme le monde savant devra avoir les yeux constamment ouverts, même pour une localité aussi voisine que l'Algérie.

II.

Il sera sans doute à jamais impossible pour une localité quelconque de prédire pour un jour donné l'état de l'atmosphère, et, suivant l'expression vulgaire, de pronostiquer la pluie ou le beau temps. En effet, l'étendue de terrain qui reçoit la pluie est souvent tellement circonscrite, que ce qui serait annoncé pour Paris ne serait plus vrai pour Orléans, Rouen ou Amiens. Il faut donc, au nom de la logique, borner ses exigences, et ne demander à la science que des généralités sur les saisons, les vents dominans, la sécheresse ou l'humidité, le froid ou le chaud. La plupart de ceux qui remplissent les colonnes des almanachs ordinaires ne sont guère embarrassés pour les pronostics qu'il y mettent avec la plus grande assurance : ils évitent seulement d'indiquer des gelées pour le mois d'août et des chaleurs pour le mois de janvier; les temps variables sont affectés au printemps et à l'automne, et pourvu que l'almanach de l'année ne soit pas identique avec celui de l'année précédente, tout est bien. Quoique la science moderne ne reconnaisse pas l'influence de la lune, c'est toujours à la nouvelle et à la pleine lune, ainsi qu'au premier et au dernier quartier, que les indications de changement de temps sont annexées.

Voici du reste les conseils que je donnais à un faiseur d'almanachs relativement à ces indications véridiques qui, suivant l'expression anglaise, constituent un *loyal* almanach. Prenez toutes les indications de temps que l'on peut raisonnablement supposer pour la lunaison dont il s'agit. Ce seront, par exemple, pour une lunaison de printemps, les mots « variable, humide, sec, froid, chaud, beau fixe, inconstant, gelée, pluie, giboulées, gelée blanche, temps couvert, temps serein, vent, calme, etc.; » inscrivez chacune de ces indications sur un bulletin particulier; après avoir mélangé ces bulletins dans une urne, tirez-en un au hasard, et donnez-le comme type de la lunaison en question: alors vous aurez fait raisonnablement tout ce que comporte l'état de la science.

On voit d'ailleurs, par le grand nombre d'indications diverses qu'admet une lunaison quelconque, combien on a peu de chance de tomber juste sur la vérité dans cette sorte de divination. On cite à ce sujet l'anecdote suivante, arrivée à un de ces éditeurs de *loyaux almanachs* anglais qui se vendent par millions d'exemplaires. Il voyageait à cheval, et, s'étant arrêté d'assez bonne heure à une auberge, il voulut ensuite continuer sa route par un temps qui ne semblait nullement faire craindre la pluie : —Monsieur, lui dit l'hôte, je ne vous conseille pas de partir; vous ne serez pas à deux milles d'ici, que vous serez mouillé jusqu'aux os, et vous ne trouverez guère d'abri sur la route. Croyez-moi; j'ai un almanach qui ne me trompe jamais. — Comme on le pense bien, l'homme aux pronostics météorologiques, qui en connaissait au mieux la valeur, ne tint compte de ces paroles et se mit en route; mais à moitié chemin de la localité qu'il voulait atteindre, il fut assailli d'une telle averse, entremêlée de vent et d'orage, que la

prédiction qui lui avait été faite se trouva réalisée dans la plus stricte rigueur. Étonné au suprême degré de la prescience météorologique du *landlord* qu'il venait de quitter, il veut avoir le mot de l'énigme, et, rebroussant chemin, il revient à l'auberge d'où il était parti, mais dans un état qui donnait complétement gain de cause à celui qui avait voulu le retenir. — Comment, dit-il à l'hôte, avez-vous pu deviner si juste le temps épouvantable que nous venons d'avoir? — Rien de plus simple, lui dit celui-ci. Figurez-vous que j'ai l'almanach de *** (c'était précisément le nom du voyageur); ce *gaillard-là* est un impudent menteur, mais en prenant le contre-pied de tout ce qu'il annonce, je ne suis jamais en défaut; tenez, voyez! il annonce du beau temps pour ce soir : n'ai-je pas eu raison de vous conseiller de ne pas vous mettre en route?—Le riche directeur de la fabrique d'almanachs garda le silence et l'incognito, bien qu'il aimât ensuite à raconter sa mésaventure. D'après l'incertitude des pronostics, l'hôte aurait été dans la pleine raison, s'il avait dit que le temps était toujours différent de celui qu'annonçait l'almanach; mais que ce fût précisément l'opposé, c'était une chance tout aussi peu probable que l'affirmative.

Cette question des pronostics météorologiques, futile en elle-même, puisque le hasard seul préside au choix de ceux que l'on place à chaque lunaison, se rattache à une des illusions de l'esprit humain contre laquelle les meilleurs esprits ne sont pas toujours en garde, et qui tend à donner une importance exagérée à la science de tous ceux qui se mêlent de prédire l'avenir, soit en morale, soit en politique, soit en astrologie, tant pour les sociétés que pour les individus. Cette illusion provient de ce que l'on fait beaucoup plus d'attention à une prédiction qui vient à se réaliser qu'à cent autres qui se trouvent en défaut. Pour trouver admirable la sagacité d'un devin, il faudrait tenir compte de toutes les fois où il n'a pas conjecturé juste, et on trouverait que pour une fois où trois dés jetés au hasard ont amené brelan d'as au commandement, ils ont mille autres fois amené de tout autres points. Dans l'automne de 1846, j'avais appris que les pêcheurs de baleines avaient été obligés d'aller chercher celles-ci bien plus au nord que d'habitude. J'en conclus que les courans d'eau chaude du nord de l'Atlantique, évités par les baleines, étaient remontés cette année plus haut que d'ordinaire, et que le vent d'ouest, qui est le vent dominant de l'Europe, nous arriverait plus chaud que de coutume, et nous donnerait un hiver très doux. Ma prédiction me fit honneur en se réalisant; mais ayant voulu pronostiquer sur l'hiver suivant, d'après certaine position du pôle de froid européen, la saison me donna un démenti complet. J'eus beau indiquer hautement ma méprise, la coïncidence de l'année précédente avait bien plus frappé les esprits que la discordance de l'année actuelle. Il va sans dire que depuis je supprimai toute prédiction.

D'ici à longtemps sans doute les météorologistes seront réduits au rôle obscur d'historiens au lieu du rôle brillant de prophètes. Le secret du progrès actuel des sciences, c'est précisément de ne pas croire à l'impossible et *provisoirement* de savoir ignorer. Une dame questionnait un secrétaire de l'Académie des sciences nommé Duhamel, et s'impatientait des réponses négatives qu'elle obtenait sur toutes ses questions. — Mais à quoi sert donc, lui dit-elle enfin,

d'être savant, si vous ne pouvez répondre à aucune de mes demandes? — Madame, cela sert à savoir dire : *Je ne sais pas!*

De bons esprits ont cherché dans les registres météorologiques des années antérieures s'il n'y aurait point une période fixe au bout de laquelle les saisons se reproduiraient de la même sorte pour la chaleur, la pluie, les vents, les productions de la terre. Jusqu'ici, rien de bien établi n'a entraîné l'assentiment universel. La période lunaire de dix-huit à dix-neuf ans, qui ramène les mêmes configurations de ce satellite, les mêmes éclipses, les mêmes positions par rapport au soleil, est la seule qui ait été un peu remarquée. L'année 1816 fut exceptionnelle pour l'humidité et la température, et dix-neuf ans après, l'année 1835 présenta les mêmes caractères; dix-neuf ans encore après, c'est-à-dire au commencement de la présente année 1854, on crut apercevoir un effet de cette période que les Grecs avaient nommée *période du nombre d'or*. On prétend que plusieurs de ceux qui veulent sérieusement prévoir le caractère d'une année commençante se reportent aux registres de l'année qui a précédé celle-ci de dix-huit ou dix-neuf ans; mais en suivant les indications résumées dans les tableaux de M. Glaisher, je n'ai point retrouvé cette période bien définie, et en cherchant la période des débâcles des glaces polaires, celle des époques de congélation ou de dégel de la Baltique, surtout celle de la navigation ouverte ou interrompue sur le fleuve Saint-Laurent, au Canada, on n'a rien encore trouvé de satisfaisant. Au reste, il n'y a rien d'absurde à supposer une reproduction périodique des mêmes constitutions atmosphériques et à chercher dans la nature physique comme dans l'état social l'histoire de l'avenir par celle du passé. Cette méthode a trop bien réussi aux astronomes, *les seuls qui*, suivant l'observation de Laplace, *puissent se flatter justement de prédire l'avenir*, pour que, même dans un ordre de phénomènes plus complexe, on ne cherche pas à saisir des analogies qui conduiraient à des présomptions assez probables. Néanmoins l'écueil de toutes ces recherches, c'est la prétention qu'ont tous les consulteurs de registres météorologiques — de vouloir identifier en tout les années qu'ils prennent pour similaires dans leurs périodes. Il suffirait qu'elles eussent des points de ressemblance dans les caractères principaux, et il est très possible que les périodes ne soient pas les mêmes pour la chaleur, l'humidité, les vents dominans, les orages électriques, etc.; alors chaque année prendrait son caractère de plusieurs influences diverses. Ajoutons que chaque saison pourrait bien avoir sa période distincte. Ainsi le retour des étés excessifs pourrait bien n'être pas réglé par la même loi que le retour des hivers rigoureux, ce qui semble du reste résulter des faits comme de la théorie. Rien que de naturel en tout ceci, car les élémens qui influent sur le printemps, par exemple, comme succédant à l'hiver, ne sont pas les mêmes que ceux qui influent sur l'été comme succédant au printemps, et, s'il était nécessaire de le prouver, on ferait concevoir assez facilement que l'été est à peu près exempt de ces fluctuations capricieuses qui, dans nos climats, rejettent les temps d'hiver dans les premiers jours du printemps, ou font anticiper les temps de printemps sur les derniers jours de l'hiver.

Parmi les phénomènes météorologiques, il faut aussi compter les marées,

et à ce propos nous rappellerons les effets extraordinaires qui résultent de la configuration du lit de la Seine dans la portion qui s'étend de Quillebœuf à Caudebec. Par une fatalité incroyable, le public de Paris connaît à peine le magnifique spectacle de ces grands mouvemens de masses liquides qui sont célèbres dans la Saverne, dans l'Humber et dans la Dordogne, comme aussi à l'embouchure nord de l'Amazone et dans l'une des bouches occidentales du Gange. Le samedi 7 octobre 1854 sera un jour privilégié pour ce magnifique déploiement des forces motrices du soleil et de la lune, et pour ce soulèvement de l'océan, qui leur obéit; deux fois dans la journée du 7 octobre, la mer viendra se précipiter en nappe roulante contre les quais de granit de Quillebœuf à l'heure et à la minute inscrites depuis plusieurs années dans les éphémérides astronomiques. Les curieux arrivant le vendredi 6 par le bateau à vapeur de Rouen au Hâvre auront deux fois ce spectacle à Quillebœuf le samedi 7, et ceux qui reviendront le dimanche matin vers Paris par les mêmes bateaux auront encore avant leur départ une troisième exhibition de cet envahissement prévu de la terre par l'océan. Là sont *ces plages que la terre et la mer revendiquent alternativement*, suivant la belle expression de Lucain :

> Quàque jacet littus dubium quod terra fretumque
> Vindicat alternis vicibus.

Ainsi que nous l'avons dit, la météorologie est une science tout à fait moderne. Ses progrès dépendaient de ceux de tant de sciences diverses, qu'elle a dû naturellement les suivre dans l'ordre chronologique de son développement : la mécanique, la physique, l'optique, le magnétisme, la chaleur, l'électricité, la chimie, la géologie, la minéralogie et la géographie physique lui servent de base. Ajoutez-y l'art d'observer dans les voyages, que nous devons au doyen octogénaire des savans, M. de Humboldt, qui est aussi le premier des *connaisseurs* de la nature, et vous ne serez pas étonné que l'on soit encore si peu avancé dans cette science, qui naguère n'était rien, et qui sera un jour *presque tout*, comme le globe qui forme son domaine.

Donc, pour poser une question que les générations futures, en accumulant les travaux de la pensée et ceux de l'expérience, seront encore bien des siècles à résoudre, imaginons que sur un grand nombre de points du globe systématiquement choisis l'on place des observateurs qui fassent connaître pour chaque jour la marche des courans de l'air et la quantité totale de déplacement des masses atmosphériques avec toutes les circonstances de transparence ou de brouillard, de chaud ou de froid, de sécheresse et d'humidité, et avec les retours de ces mêmes courans : on saura à chaque date où en est de position cette grande mer aérienne sans rivages qui enveloppe le globe entier, on saura d'où vient chaque partie et où elle va, ce qu'elle a pris dans sa course d'influences météorologiques, et ce qu'elle va porter dans les régions qu'elle va aborder; on pourra donc prévoir d'avance l'effet qu'elle y produira, et se guider là-dessus pour les soins de la santé publique et privée, pour l'élève des bestiaux et les semis ou plantations agricoles d'hiver, d'été

ou d'automne, et pour la culture des plantes qui exigent tel ou tel degré de chaleur. C'est ainsi que dans la présente année, si l'on eût pu prévoir la chaleur de l'été qui vient de finir, on eût pu cultiver le maïs dans les environs de Paris, où rarement l'été est assez chaud pour mener cette plante à parfaite maturité. Cela n'arrive guère qu'une fois sur trois ou quatre ans, de même à peu près qu'à Hambourg, dans les meilleures expositions, le raisin ne mûrit qu'une fois tous les sept ans.

C'est évidemment au moyen de la science appliquée que l'homme peut maîtriser la nature en se pliant à ses lois et en ne demandant à chaque terrain et à chaque région que ce qu'on en peut obtenir avec facilité et abondance. Quand cette vérité sera devenue populaire, les nations rivaliseront de zèle pour l'établissement de stations terrestres ou maritimes qui concourront à la connaissance du globe. Un petit nombre de quarts de siècle, ou si l'on veut de générations scientifiques, suffiront pour reconnaître les vérités les plus générales et les plus usuelles; mais quant au détail, la complication des élémens qui entrent dans la question demandera un temps plus long, et les prévisions seront bornées à des temps antérieurs bien plus restreints.

Imaginons un observateur contemplant du haut des Pyrénées les vallées françaises ou espagnoles qui s'étendent à leur pied, ou bien encore contemplant du sommet du Puy-de-Dôme la belle et riche Limagne d'Auvergne avec ses villes, ses rivières, ses campagnes fertiles, au-dessus desquelles des brises inconstantes promènent parfois des nuages entrecoupés d'éclaircies, et qui tantôt versent des pluies mobiles, tantôt ne font que produire ce qu'on appelle un temps couvert. N'est-il pas vrai que cet observateur voyant les phénomènes d'ensemble percevra d'un coup d'œil quelles sont les localités qui vont recevoir la pluie, le temps couvert, ou les rayons directs du soleil? Or ce que ferait l'observateur de la montagne pour une vallée placée sous ses yeux serait fait par ceux qui suivraient la marche des instrumens météorologiques, si à tout instant les dépêches de la télégraphie-électrique mettaient — sous les yeux des nationaux intéressés à savoir le temps qui se prépare — tous les documens nécessaires pour prévoir d'avance l'état de l'atmosphère d'après l'indication de la région d'où viennent les couches d'air et de l'état où elles se trouvent en marchant ainsi vers le point qui les attend. Des prédictions locales de vent et de brouillard ont déjà été opérées en Angleterre par ce procédé, qui, tout en excluant l'idée d'une possibilité de divination plusieurs années ou même plusieurs mois à l'avance, donne presque la certitude qu'au moins quelques jours avant on saura sur chaque point du globe ce qu'on peut attendre des météores de l'air, de l'eau et du feu, météores qui ont tant d'influence sur la santé comme sur la production et les opérations agricoles. La météorologie sera alors comme la pierre philosophale tant cherchée par les anciens alchimistes. Elle donnera la santé et la richesse.

BABINET, de l'Institut.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

30 septembre 1854.

L'intérêt du moment reste plus que jamais concentré vers l'Orient, sur la Crimée et Sébastopol. C'est là que le regard de l'Europe est fixé, attendant l'issue de l'expédition commencée. Les armées alliées, parties dans les premiers jours de septembre, ont débarqué sans trouver de résistance, sans combattre, sur le sol russe, à Old-Fort, et ont marché immédiatement sur Sébastopol. A cette heure même, des événemens décisifs sont probablement accomplis. Malgré tout ce qu'il y a d'imprévu dans cette guerre, et quoique les forces de la Russie, toutes les fois qu'on a pu les aborder, aient singulièrement perdu de ce prestige que leur prête l'inconnu, il ne faut point compter sans doute sur un facile succès. C'est la citadelle de la puissance russe dans la Mer-Noire que nos soldats attaquent en ce moment, et une coïncidence étrange a placé, pour défendre cette citadelle, le hautain envoyé du tsar à Constantinople, le prince Menchikof lui-même. Le résultat de la campagne de Crimée, en le supposant favorable, comme il faut le croire, doit donc être d'un grand poids. Il peut changer la face de la guerre; il peut aussi exercer une sérieuse influence sur le reste de l'Europe, sur ce qu'on peut appeler la partie diplomatique de la crise où nous sommes. Il faut souhaiter surtout qu'il mette un peu d'ordre et de netteté dans la politique de l'Allemagne, travaillée jusqu'ici par des tendances contraires et livrée à des tiraillemens qui se résolvent pour la Prusse dans l'inaction, pour l'Autriche dans une action qu'il est permis encore de ne point croire proportionnée à la grandeur de la question, ni même à la grandeur du pays qui la pratique.

Ce n'est point que nous méconnaissions la position avancée prise par l'Autriche et les garanties sérieuses qu'elle a données à l'Europe. L'Autriche peut avoir une manière autrichienne de comprendre la question qui s'agite sur le Danube et dans la Mer-Noire. Dans le fond cependant, elle veut évidemment ce que veulent l'Angleterre et la France; elle ne veut point de ce

qui existait avant la guerre. Son armée occupe ostensiblement les principautés comme alliée de la Turquie, de la France et de l'Angleterre. Il y a mieux : si on a dû éprouver quelque surprise de la décision par laquelle elle a décliné toute pensée de guerre actuelle contre la Russie, des faits récens montrent que ce n'était point là l'indice d'un changement de politique. Une proclamation du commandant en chef des forces autrichiennes dans la Valachie, du général Hess, avait donné lieu à quelques interprétations fâcheuses; des doutes s'étaient élevés au sujet de quelques faits qui semblaient transformer l'occupation en une sorte d'interposition armée entre les belligérans. Ces doutes se sont dissipés aux premières explications, et l'empereur François-Joseph a fait expédier au général Hess l'ordre de ne mettre aucune entrave aux mouvemens de l'armée turque sur Galatz et Ibraïla. Diplomatiquement, l'Autriche n'a point cessé de maintenir les garanties de paix du 8 août. Si, comme puissance allemande, elle est obligée de les restreindre dans les propositions à la diète, ainsi que l'atteste une circulaire adressée à ses représentans en Allemagne, afin de ne point engager une lutte avec la Prusse,—comme puissance européenne, elle reste fidèle à ces garanties. Dans une note adressée le 12 septembre à Saint-Pétersbourg, M. de Buol les considère encore, après le refus de la Russie, comme les seules qui eussent pu conduire, dans les circonstances actuelles, à une paix solide et durable. Il réserve les efforts et l'action de l'Autriche pour un moment où elle pourra avec plus d'efficacité les faire valoir dans l'intérêt d'une solution telle qu'elle convient aux besoins de l'Europe. Ceci n'exclut pas, comme on voit, toute pensée de guerre à un moment donné. Cependant plus on accumule les preuves de l'acquiescement moral de l'Autriche à la politique occidentale, moins le système d'action adopté par elle devient explicable. C'est justement parce qu'il y avait une certaine contradiction entre la politique avouée de l'Autriche et ses actes, que l'Europe a reçu avec quelque surprise une déclaration d'immobilité au moment même où venaient d'être repoussées avec hauteur des conditions que le cabinet de Vienne proclamait indispensables au rétablissement de la paix. Si l'heure n'est point venue de coopérer à la lutte commune par ces efforts et cette action dont parle M. de Buol, on peut se demander quand elle viendra, et si l'importance de l'Autriche ne se trouvera point diminuée dans une situation nouvelle qu'elle n'aura contribué à créer que par une expectative bienveillante, mais circonspecte. Tout cela est vrai aujourd'hui comme il y a quinze jours. La situation n'a pas changé; elle peut changer d'un instant à l'autre, et c'est alors que l'Autriche pourrait regretter de n'avoir pas pris au moment voulu une attitude plus décidée.

Le motif qui a retenu, qui retient encore l'Autriche, ce n'est point sans doute un sentiment de considération pour la Russie, qu'elle sait bien avoir irritée profondément : c'est la défaillance de la Prusse, tout occupée à faire partager ses incertitudes à l'Allemagne. On ne saurait certes imaginer un rôle plus triste et plus incompréhensible que celui de la Prusse. C'est le rôle d'une puissance qui passe son temps à épuiser en contradictions et en inconséquences un crédit chaque jour moins efficace. Elle a donné son adhésion à des protocoles dont elle décline les conséquences. Elle a signé avec l'Autriche un traité spécial dont elle se couvre justement pour ne rien faire et pour em-

pêcher le cabinet de Vienne de mesurer sa politique active à ses intérêts, nous dirons presque à ses engagemens. Les mêmes conditions de paix du 8 août qu'elle appuyait récemment auprès du cabinet de Saint-Pétersbourg, elle les déclare inacceptables pour l'Allemagne dans une circulaire du 3 septembre, et à travers toute sorte de détours elle arrive en fait à cette neutralité que la Russie lui demandait au commencement de la guerre. Quant à ce que veut la Prusse, il serait fort difficile de le dire; elle est parvenue à se créer un mythe qu'elle appelle l'intérêt allemand, et c'est au nom de l'intérêt allemand qu'elle se tient pour satisfaite de l'évacuation des principautés par l'armée russe. La circulaire de M. de Manteuffel aux représentans de la cour de Berlin en Allemagne n'est que le résumé singulier des tergiversations de la politique prussienne. Il faut admirer surtout avec quelle subtilité le président du conseil du roi Frédéric-Guillaume déduit ce qu'il y aurait de paradoxal à considérer comme un cas de guerre la possibilité d'un retour offensif des Russes dans les principautés, lorsque les puissances occidentales n'ont point vu ce cas de guerre, à l'origine, dans l'occupation même. D'abord l'invasion russe a-t-elle jamais été envisagée autrement que comme une violation de territoire qui entraînait pour la Turquie une situation de défense légitime et pour les cabinets des devoirs nouveaux? L'Europe a attendu, elle a retenu la Turquie, non parce qu'elle méconnaissait le caractère de l'agression de la Russie, mais par modération, pour détourner encore, s'il se pouvait, les conséquences plus générales qui devaient sortir de ce fait. La Prusse peut s'applaudir d'un résultat tel que l'évacuation des principautés. Si cependant la Turquie eût laissé son territoire violé sans défense, si l'Angleterre et la France n'avaient pas envoyé leurs soldats, si l'Autriche elle-même, mobilisant ses armées, ne s'était pas montrée prête à agir, la Prusse pourrait-elle s'applaudir aujourd'hui de la retraite des Russes? Si tout le monde continuait à l'imiter encore, atteindrait-on le but auquel le cabinet de Berlin lui-même a souscrit, et qui consistait à préserver l'Europe du retour de semblables perturbations? N'importe, les principautés sont évacuées, l'intérêt allemand est satisfait, la Prusse propose à la diète de ne rien faire, et c'est ainsi que le cabinet de Berlin comprend le rôle d'une grande puissance! Ce qu'il peut y avoir de péril dans cette politique, il n'est pas difficile de le pressentir. Qu'on le remarque bien : s'il y eut jamais une question claire et simple dans sa grandeur, c'est celle qui s'agite aujourd'hui. Un intérêt européen s'est présenté tout d'abord à la sollicitude des puissances de l'Occident, et elles en ont accepté la défense. L'union de l'Europe était une garantie non-seulement en faveur de cet intérêt, mais contre les complications d'un autre ordre qui pouvaient naître d'une divergence de politique, — et plus que personne peut-être la Prusse est en position de pressentir quelle pourrait être la nature de ces complications, sur qui elles pourraient principalement peser. L'union de l'Europe avait le double avantage de rendre la guerre contre la Russie plus prompte et plus décisive, et de ne laisser s'élever aucune autre question sur le continent. Et pour quel but la Prusse semble-t-elle abandonner cette politique? Pour cette chimère destinée à colorer son inaction, l'intérêt allemand! Peut-être aussi craint-elle d'aider à l'agrandissement de l'Autriche. Pendant ce temps, la France, l'Angleterre et la Turquie se battent

sur le Danube et à Sébastopol pour la liberté et la sécurité de l'Europe. Nous ne savons, il est vrai, si la voix de la Prusse en sera plus écoutée au moment décisif de la paix. Tant que la politique de la Prusse d'ailleurs a pu être considérée comme l'effet d'une indécision qui ne nuisait qu'à elle-même en la mettant par degrés hors d'une des plus grandes affaires de ce temps-ci, on a pu ne point trop presser cette volonté irrésolue et flottante. Le jour où cette inaction de la Prusse ressemblerait trop à un système calculé pour cacher une connivence avec la Russie, les puissances occidentales auraient incontestablement le droit de demander au cabinet de Berlin d'accepter son rôle et d'en subir les sérieuses responsabilités.

La Turquie présente un spectacle particulier dans cette étrange guerre; elle justifie les sympathies et le concours de l'Europe par ce qu'elle a déjà fait pour se défendre elle-même, et par les inspirations de sa politique intérieure. Rapprochée de l'Occident par un intérêt commun, elle en subit l'influence et en reçoit l'esprit. La guerre actuelle aura peut-être des résultats qu'on ne prévoyait pas; elle remuera cet empire, ouvert aujourd'hui à nos soldats et à notre civilisation. Le sultan vient de publier un firman qui a pour objet d'assurer l'exécution de la charte de Gulhané, et qui est un pas de plus dans la voie des réformes. Le sultan se propose de corriger les vices de l'administration actuelle, d'élever la justice au-dessus des vénalités et des corruptions, trop habituelles aujourd'hui. L'amélioration du sort des rayas est un des points principaux de cette politique de réforme. L'égalité de tous les sujets, chrétiens et ottomans, du sultan doit devenir un fait après avoir été admise en principe. Chose singulière, ce *malade* que l'empereur Nicolas condamnait à une mort prochaine s'est montré assez vivace encore. Il l'a été assez pour soutenir la lutte avec héroïsme contre les Russes, et en même temps il travaille à sa régénération intérieure. Rattachée au système européen, la Turquie doit trouver dans ce contact le conseil permanent et la garantie d'une vie nouvelle.

Au milieu de cet ensemble de faits et d'incidens qui se mêlent dans le développement complexe de la crise actuelle, l'opinion publique aujourd'hui va naturellement saisir le premier, le plus simple, le plus décisif : c'est l'expédition commencée sur les côtes de la Crimée. Les considérations d'équilibre, le travail des négociations, les subtilités de la diplomatie, sont du domaine du petit nombre; l'intérêt d'une grande action de guerre est du domaine de tous. L'instinct universel ne voit que les armées en présence et une lutte dont il attend l'issue avec anxiété. L'attention se partage dès lors d'une manière fort inégale entre ces opérations lointaines, objet d'une curiosité ardente, et des questions intérieures qui auraient suffi en d'autres instans pour intéresser et émouvoir l'esprit public. Depuis bien des années déjà, on discute, sans arriver à s'entendre, sur les meilleures conditions du régime commercial de la France, sur la protection et sur l'abaissement des tarifs. C'est une nécessité pressante et imprévue qui est venue provoquer une solution toute pratique, temporaire encore sans doute, mais faite pour servir d'expérience. C'est l'insuffisance des récoltes de céréales qui a déterminé l'an dernier une réduction des droits sur les grains étrangers; c'est l'étrange fléau dont sont frappées toutes les contrées vinicoles de la France qui condui-

sait récemment à abaisser les tarifs sur les vins. Le gouvernement vient d'ajouter à cette dernière mesure en dégrevant également jusqu'à un certain point l'introduction des eaux-de-vie étrangères de toute nature. Jusqu'ici, le droit était de 50 fr. par hectolitre sur les eaux-de-vie de vin, de 200 fr. sur les eaux-de-vie de cerises et de riz, de 20 fr. sur les rhums et tafias de nos colonies; toutes les autres eaux-de-vie étaient frappées d'une prohibition absolue. Le décret récent lève ces prohibitions et admet toutes les eaux-de-vie moyennant un droit uniforme de 15 fr. par hectolitre d'alcool pur. Ainsi se trouvent dégrevés ces objets principaux d'alimentation. L'intérêt des consommateurs est satisfait, autant que cela est possible aujourd'hui. Il n'en peut être de même par malheur de l'intérêt des producteurs, atteints dans leurs ressources les plus essentielles, dans leur travail, dans toute leur industrie. Ce n'est pas de l'abaissement des tarifs qu'ils ont à souffrir, le maintien de droits élevés ne serait point pour eux un remède. La triste gravité de leur situation est dans cette fatalité qui pèse sur leurs récoltes, et qui les laisse en face des mêmes charges sans qu'ils aient les mêmes moyens d'y suffire; elle est dans un travail sans rémunération, dans la durée possible de cette stérilité de la production vinicole, dans l'extension même de ce fléau, dont on cherche vainement la nature et la cause, à d'autres fruits de la terre. Il y a là certes un fait qui mérite d'être considéré pour la place qu'il prend dans les conditions économiques du pays et pour les perturbations dont il est la source.

Le gouvernement a pourvu pour le moment à l'un des effets les plus désastreux de ces perturbations, en ce qui touche les consommateurs, par les mesures qu'il a récemment décrétées. Le gouvernement s'est occupé aussi, dans un ordre bien différent et tout spécial, d'une réforme dont la pensée est en discussion depuis longtemps : c'est la réforme de la police municipale de Paris, qui va être organisée à peu près sur le modèle de la police de Londres. Comme on voit, ce n'est pas par un caractère particulièrement politique que se distinguent les diverses questions intérieures qui ont aujourd'hui la première place. S'il fallait revenir à la politique, ce serait encore en passant par l'agriculture. Faute d'autres manifestations, l'agriculture n'a-t-elle point en effet ses comices, ses réunions annuelles où la politique se crée bien quelque issue, pour peu qu'il s'y trouve des hommes qui ont passé par les affaires? M. Dupin a donc publié le discours qu'il n'a pu prononcer devant le comice agricole de Clamecy, par suite du triste état sanitaire de ces contrées. M. Troplong, président du sénat, adressait récemment une allocution à la société d'agriculture du département de l'Eure. Ces documens ont leur intérêt, ne fût-ce qu'en raison des hommes de qui ils émanent. M. Dupin, si l'on s'en souvient, a fait un peu parler de lui il y a quelque temps; mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit, et ce n'est pas de cela qu'il a parlé. Il a parlé de bien des choses, notamment de la paix et de la guerre, et même, la prose ne suffisant pas, il a mêlé des citations poétiques sur la *trompette guerrière*, revenant encore une fois sur ce fameux mot qui lui a été faussement attribué : « Chacun chez soi, chacun pour soi ! » et qui était en réalité celui-ci : « Chacun chez soi, chacun son droit ! » A vrai dire, nous ne savons pas si la guerre actuelle peut passer pour une stricte application

du mot de M. Dupin. Quoi qu'il en soit, l'ancien président de l'assemblée législative l'entend ainsi. M. Dupin, du reste, rappelle dans son discours une parole récente de l'empereur, un fragment de dépêche du maréchal Saint-Arnaud ; il multiplie, dans ce langage familier et pittoresque qui lui est propre, les conseils d'hygiène à ses compatriotes de la Nièvre, les avis sur la culture des terres. Seulement, le discours n'ayant pas été prononcé devant son auditoire naturel et manquant son but spécial, on se demande à qui il s'adresse par l'impression.

Quant à l'allocution de M. Troplong, c'est une apologie des *gens de campagne*, qui ne pouvait certes mieux trouver sa place que dans une réunion d'agriculture, bien qu'elle prenne peut-être parfois dans l'expression un caractère un peu démesuré. M. Troplong explique presque notre histoire tout entière par le développement et l'intervention de ces simples et mâles populations rurales. C'est de là qu'il semble faire jaillir la vie et la puissance. La pensée du président du sénat ne dépasse point sans doute la limite d'une juste sympathie pour les habitans des campagnes. D'autres ne s'arrêtent pas en si bon chemin. Il est de mode, depuis quelque temps, de parler beaucoup des paysans, de les exalter, de les représenter comme la force suprême de conservation et de stabilité, comme la source unique de l'autorité sociale, comme l'élément de la civilisation. Ainsi qu'il arrive toujours, des faits exceptionnels se transforment en lois supérieures, en manifestations de la volonté providentielle. Que ne dit-on pas! Les paysans seraient bien étonnés s'ils connaissaient les théories dont ils sont l'objet et le prétexte; mais ils ont autre chose à faire qu'à s'instruire sur ce point: ils ont à vivre de leur vie laborieuse et rude, à cultiver leurs champs, à recueillir leurs moissons, quand ils peuvent. Chose étrange! ne remarque-t-on pas qu'il y a une façon de prononcer ce mot de paysan, qui ressemble à la manière dont certains démocrates prononcent le mot de peuple? Des deux côtés, paysan ou peuple, c'est le même être factice et mystérieux dont on se sert pour supprimer simplement tout le reste dans la société; seulement le but est un peu différent, s'il est également chimérique. En France malheureusement, il en a été souvent ainsi : nos révolutions ont consisté moins à faire vivre ensemble les divers élémens sociaux qu'à proclamer leur incompatibilité et à les faire régner exclusivement tour à tour; tantôt c'est la liberté, tantôt c'est l'autorité. Un jour c'est une classe qui revendique la direction de la société, le lendemain c'est l'instinct des masses qui est invoqué comme le créateur et l'inspirateur des pouvoirs. Tout cela a trouvé ses théoriciens avant ou après l'événement, pour en démontrer la légitimité par l'histoire, par les fins providentielles. Il n'y avait qu'une chose dont on ne tenait compte : c'était la réalité.

Ce fait seul suffirait peut-être pour marquer la différence profonde qui existe entre nos révolutions et les révolutions par lesquelles l'Angleterre est passée avant d'arriver à l'état où elle est fixée aujourd'hui, et c'est ce qui rend l'histoire du peuple anglais si instructive. M. Macaulay s'est plu, on le sait, à raconter une des plus grandes époques de l'Angleterre, en resaisissant en quelque sorte la génération des faits qui ont amené ce victorieux et définitif dénouement de 1688. L'œuvre de M. Macaulay méritait certes la

popularité qu'elle a obtenue par l'animation du récit, par la finesse des portraits autant que par l'intelligence des événemens politiques qui fait le sérieux attrait de chacune de ses pages. Elle conserve cette vigoureuse couleur dans la traduction nouvelle que vient d'en faire M. Emile Montégut. C'est désormais une œuvre toute française. M. Emile Montégut est un des jeunes talens qui sont en voie de croissance, et qui ne peuvent que doubler leur force en prenant terre, pour ainsi dire, sur les faits. Il a le goût des idées, ce besoin de la nouveauté qui est le tourment des esprits hardis. Aussi s'est-il attaché, dans ses premières études, à des écrivains tels que Carlyle et Emerson, dont il a tracé de remarquables portraits et fait connaître les vues souvent singulières. Analyste pénétrant et sévère des dernières révolutions qui ont agité la France, des problèmes qu'elles ont soulevés, M. Montégut ne pouvait que gagner en se faisant l'interprète de l'*Histoire d'Angleterre depuis Jacques II* de M. Macaulay, en vivant dans une sorte d'intimité avec cette civilisation si réelle et si forte, en même temps qu'elle est si différente de la nôtre.

D'où naît donc l'intérêt de cette longue histoire de l'Angleterre couronnée par le mouvement de la fin du XVIIe siècle? C'est que la réalité y domine partout depuis le premier moment où apparaît ce qui est devenu la constitution anglaise, — constitution elle-même née des faits, des mœurs, et qui est restée identifiée avec l'existence tout entière de cette étrange et vigoureuse race. Les luttes que soutient l'Angleterre n'ont rien de spéculatif, elles ne sont point l'effet de théories ingénieuses ou arbitraires qui cherchent à prévaloir et à changer capricieusement l'organisation de l'état. C'est au contraire au nom de ses vieux droits que le peuple anglais résiste au moment où il sent qu'il va glisser sur la pente des monarchies absolues, comme le reste de l'Europe. Son champ de bataille est cette frontière longtemps indécise, dont parle M. Macaulay, entre les droits du peuple et la prérogative du roi. La lutte s'engage sur l'imposition des taxes, sur le *pouvoir de dispense*, c'est-à-dire sur des questions représentant les intérêts les plus réels et les plus vivaces. Il y a sans doute, à mesure que la lutte se développe, des déchiremens profonds, des scissions sanglantes, des conflits où disparaît même un moment la monarchie. L'Angleterre cependant revient sur ses pas, retrouve son terrain et s'y établit. De ce caractère si réel, il résulte que les divers élémens de la société anglaise ne cherchent point à s'exclure mutuellement, ils vivent d'incessans compromis, reliés par un intérêt commun; ils marchent ensemble au même but, et lorsque sous le faible Jacques II, l'église, le peuple, le parlement, tous les partis se sentent menacés, il s'accomplit par le fait même une révolution pacifique qui n'est la victoire d'aucune opinion, d'aucune secte, d'aucun homme, mais en quelque sorte la sentence de l'opinion publique se manifestant d'une manière invincible et inscrivant ses garanties dans la déclaration des droits. C'est ce que M. Macaulay appelle une révolution défensive. Encore même l'Angleterre s'efforce-t-elle de maintenir à cette révolution le caractère le plus régulier possible. En nommant un nouveau roi, elle ne fait que le placer sur un trône vacant par la fuite de Jacques II. Restant toujours d'ailleurs sur le terrain de la réalité, l'Angleterre ne se croit nullement obligée, pour faire

honneur à l'absolu et à la logique, de faire disparaître les contradictions apparentes que de longues traditions peuvent avoir accumulées dans son existence. Ces contradictions tiennent à la diversité même des élémens qui ont contribué à former la société anglaise, et qui ont été encore sa force au milieu des révolutions de notre siècle.

Dans la variété des peuples contemporains, il est certes plus d'une nuance morale et politique. Observez cette échelle de la civilisation humaine à ses degrés divers : elle s'étend de la puissante Angleterre à la Grèce actuelle, qui, sous le même nom de monarchie constitutionnelle, cache, à coup sûr, des choses bien différentes. Destinée singulière que celle de ce petit peuple, qui a été tour à tour l'objet de l'enthousiasme de l'Europe pour son passé et d'une sévérité universelle pour sa conduite récente ! L'enthousiasme était-il mérité? La sévérité est-elle légitime? La vérité est que la Grèce a été un peu gâtée par notre culte tout littéraire pour ses souvenirs, et elle s'est accoutumée à se considérer comme une sorte de petit centre du monde, comme la fin dernière de tous les événemens de l'Europe. Si l'Angleterre et la France lui fournissaient les premiers moyens de vivre en garantissant ses emprunts, elles devaient se trouver très heureuses évidemment d'être payées avec les souvenirs de Miltiade et de Thémistocle. Si l'empereur Nicolas voulait aller à Constantinople, c'était, sans aucun doute, dans le dessein secret de donner la cité du Bosphore au roi Othon. La Grèce était le pays par excellence. Dans la pensée de bien des Grecs, la Seine et la Tamise n'étaient que des affluens souterrains du Céphise et de l'Ilissus! Ainsi parle un écrivain nouveau, M. Edmond About, dans un livre spirituel et triste sur *la Grèce contemporaine*. Le livre de M. About est une sorte de voyage un peu humoristique à travers les campagnes helléniques, à travers la cour et la ville, les mœurs politiques et les mœurs sociales, les hommes et les choses, les vices, les ridicules, les ruines et les espérances de la Grèce moderne. L'humour est dans les détails, les traits sont vivement accusés; c'est en tout une peinture où la couleur satirique est prodiguée. Par malheur le fond du tableau reste peut-être vrai en beaucoup de points, et les amusantes esquisses de M. About sont parfois des chapitres d'histoire.

Depuis vingt-cinq ans que la Grèce est indépendante, où donc est-elle arrivée? — Des mœurs politiques vénales et violentes souvent, des campagnes incultes, une population stagnante, une agriculture subitement paralysée après quelques années de progrès, des finances fantastiques qui ne peuvent suffire ni à la dette ni au budget ordinaire, des habitudes invétérées de fraude à l'égard de l'état, un gouvernement presque toujours impuissant : — tel est le tableau que trace M. About. La Grèce s'est donné, il est vrai, il y a quelques années, un régime constitutionnel; mais quelle est la réalité de ce régime? Il y a, à ce qu'il semble, plusieurs natures d'élection, et les faits ne justifient que trop ce que dit M. About à ce sujet : il y a les élections qui s'achètent et les élections qui s'enlèvent. Quant aux premières, qui sont les plus nombreuses, il s'agit uniquement d'y mettre le prix, et ceci est l'affaire du gouvernement. Si l'élection est difficile, alors la force intervient, et l'élu peut dire souvent ce mot que rapporte l'auteur de *la Grèce contemporaine :* « Mon élection nous a coûté quatorze hommes. » On devine ce que

devient dans ces conditions le régime représentatif. Ajoutez à cela une royauté restée, malgré tout, étrangère, qui se considère elle-même comme telle, et que la Grèce regarde presque comme un hôte dans le palais d'Athènes. Le roi Othon fait ce qu'il peut pour plaire à son peuple. Il cède à ses entraînemens, à ses passions; il revêt au besoin le costume du pallicare; le fond cependant reste allemand dans la petite cour hellénique. La reine elle-même, avec une imagination plus ardente et plus de décision de caractère, s'entoure volontiers de l'étiquette germanique. La royauté sert à préserver la Grèce d'une anarchie plus grande, mais elle a peu fait jusqu'ici pour le développement moral, politique ou matériel du pays. Le régime constitutionnel est une fiction à travers laquelle se font jour toutes les infirmités et les incohérences du royaume hellénique.

Est-ce à dire que la Grèce manque des conditions nécessaires pour revivre d'une vie nouvelle? Le peuple grec est resté certainement un des peuples les plus intelligens de la terre. Il réunit même bien des qualités qui rendent possible l'application du régime constitutionnel. L'instinct de l'égalité est inné chez lui, et établit entre les classes des rapports qui vont jusqu'à une familiarité singulière. Il tient de sa race le goût et le besoin de s'occuper des affaires publiques. Il a l'amour naturel de la liberté; mais cet instinct de la liberté, poussé jusqu'au sentiment excessif d'indépendance individuelle, prend parfois, il faut le dire, des formes étranges : il devient la piraterie ou le brigandage, et les Thermopyles sont hantées par de tout autres personnages que des Léonidas. Le peuple grec est industrieux et a le génie du commerce, mais il aime peu le travail. Il est patriote surtout, et c'est le trait le plus éclatant de son caractère; mais son patriotisme se compose d'élémens singuliers : tantôt il se manifeste par une passion jalouse et exclusive d'individualisme, comme cela est arrivé dans la loi sur les autochthones, qui exclut des emplois publics tous les Grecs qui ne sont pas nés dans le petit royaume actuel; tantôt il se laisse aller, comme on l'a vu récemment, aux ambitions démesurées. Constantinople est le grand but. C'est une croyance populaire que du sommet du Taygète le 1er juillet on aperçoit à l'horizon la ville du Bosphore. De simples paysannes endorment leurs enfans en leur chantant : «Dors, mon petit pallicare, je te donnerai quelque chose de beau, Alexandrie pour ton sucre, le Caire pour ton riz, et Constantinople pour y régner trois ans. » Dans le serment qu'ils prêtent au roi, les membres du synode n'oublient pas le vœu d'agrandissement pour la royauté grecque. C'est ainsi qu'entre ces tendances diverses, ce patriotisme étrange manque le but réel, qui devrait être de travailler d'abord à régulariser la Grèce actuelle avant de songer à l'agrandir. Les Grecs viennent d'être victimes de ce patriotisme périlleux, et c'est l'œuvre du ministère de M. Mavrocordato de réparer les désastres de cette politique chimérique dans son objet et ingrate envers l'Occident. Le cabinet d'Athènes a bien plus à faire qu'à effacer les traces des dernières insurrections : il a la difficile mission de réorganiser le pays, de prendre en main la ferme direction de tous les intérêts moraux et matériels, et de donner enfin à la Grèce un caractère sérieux parmi les peuples.

Il est heureusement des peuples plus favorisés, qui prospèrent sous le bienfaisant régime des institutions libres, et la Belgique est de ce nombre aussi bien que la Hollande. Ce n'est pas que ces pays soient exempts de crises;

seulement ces crises sont le jeu régulier des institutions et se dénouent sans violences. Le ministère belge, comme on sait, avait récemment donné sa démission. Quelques jours se sont écoulés pendant lesquels le roi Léopold paraît avoir fait appel à des hommes politiques qui se sont récusés; il n'est du moins rien résulté de ces diverses négociations, si tant est que de simples conversations aient pu avoir ce caractère. Enfin, après ces quelques jours d'incertitude, il a été décidé dans un dernier conseil que le cabinet actuel resterait au pouvoir et que les chambres seraient réunies à la mi-octobre. La question politique devra naturellement se poser entre les partis dans le parlement, et elle peut devenir d'autant plus difficile que les opinions sont plus balancées. Le gouvernement paraît devoir aussi proposer au parlement de modifier la législation sur l'entrée des céréales. On avait cherché à expliquer par une exportation considérable l'élévation du prix des grains, qui s'est maintenue après la dernière récolte et qui a provoqué des désordres sur divers points, à Bruxelles en particulier. Il n'en est rien cependant, puisque, d'après une publication officielle, l'importation des périodes les plus récentes a surpassé de beaucoup l'exportation. C'est là une des questions graves qui se présenteront au parlement.

Les chambres belges vont donc se réunir d'ici à peu; les chambres hollandaises viennent de recommencer leurs travaux à La Haye. Ce moment était attendu avec un certain intérêt pour connaître avec plus de précision le résultat des dernières élections, qui ont donné quelques membres de plus au parti de M. Thorbecke. Les opinions diverses avaient une occasion naturelle de se dessiner dans la désignation des candidats à la présidence de la seconde chambre et dans la discussion de la réponse au discours royal; il n'en a rien été cependant. L'ancien président de la chambre, M. Boreel van Hogelanden, désigné de nouveau comme premier candidat, a été nommé par le roi. La discussion de l'adresse n'a soulevé aucun incident sérieux. Votée d'abord dans la première chambre, l'adresse vient de l'être également dans la seconde, presque sans débat et à l'unanimité des voix. Dans les deux chambres des états-généraux, elle est à peu près une paraphrase du discours royal. C'est ainsi que les chambres hollandaises ont répondu au sentiment exprimé par le souverain sur la nécessité de l'union et d'une confiance mutuelle entre la représentation nationale et le gouvernement. Au reste dans son ensemble, le discours du roi avait laissé une impression favorable; il montrait la Hollande en paix avec tous les pays, calme à l'intérieur, développant son industrie, améliorant ses finances au point de rendre possible un dégrèvement d'impôts, — et comme ce tableau est vrai, les états-généraux n'ont eu qu'à sanctionner cet exposé de la situation du pays, en recommandant surtout de maintenir le système d'économie auquel est due la restauration des finances publiques. Si les chambres ont voté leur adresse à l'unanimité, cela ne veut point dire évidemment que les partis aient abdiqué leurs opinions et leurs principes; mais c'est le signe des conditions favorables dans lesquelles commence la session, et, sous ces heureux auspices, les discussions qui s'ouvriront sur des questions telles que celle de l'enseignement ne peuvent qu'être plus fructueuses.

L'Espagne n'a plus les clubs en permanence; Madrid semble moins menacé pour le moment de voir se relever les barricades qui se dressaient, le

28 août, à l'occasion du départ de la reine Christine. Le ministère fait ce qu'il peut pour soutenir le fardeau de la situation créée par le dernier mouvement révolutionnaire, et pour sauvegarder du moins la paix matérielle; mais l'incertitude politique n'est pas près de se dissiper au-delà des Pyrénées, et l'état général du pays, compliqué par l'apparition d'un fléau désastreux, est loin de reprendre un aspect plus régulier. A vrai dire, le ministère lui-même participe de cette incertitude et de cette incohérence de la situation de l'Espagne. Le moins embarrassé des membres du cabinet n'est point, à coup sûr, le ministre des finances, qui se trouve en présence d'une diminution de toutes les recettes, d'un accroissement de dépenses, suites de la dernière révolution, et d'une dette flottante plus élevée qu'elle ne l'a jamais été, même sous les ministères précédens. N'y eût-il que cette difficulté, elle serait déjà considérable. Il en existe malheureusement une autre plus grave encore, c'est la lutte évidente d'influences qui travaille le ministère. On a parlé d'une crise qui aurait pour résultat d'envoyer le ministre des affaires étrangères, M. Pacheco, à Rome, de faire passer aux affaires étrangères le général O'Donnell, et de donner à ce dernier pour successeur au ministère de la guerre le général Gurrea, dévoué partisan d'Espartero. C'était en même temps affaiblir la partie modérée du cabinet et enlever au général O'Donnell la direction de l'armée. Que ce plan ait été conçu, cela ne semble point offrir de doute. Il a échoué seulement devant le refus du général O'Donnell, et le ministère restera sans doute tel qu'il est pendant les élections qui vont s'accomplir et jusqu'à la réunion des cortès, qui doit avoir lieu le 8 novembre.

C'est là aujourd'hui l'intérêt dominant de la situation de l'Espagne, livrée depuis deux mois à une direction provisoire. Que va-t-il sortir de ces élections? Il est d'autant plus difficile de le pressentir, que le sort de la Péninsule est soumis à ce jeu de hasard qu'on nomme le *scrutin de liste*. De toutes parts déjà s'organise le mouvement électoral et se préparent les candidatures. On en cite de toutes les couleurs, et même l'un des membres du ministère San-Luis, M. Esteban Collantes, se présente, dit-on, à Palencia. La manifestation la plus sérieuse qui ait eu lieu pour imprimer une direction à ce mouvement électoral est celle de ce qu'on nomme *l'union libérale*, qui représente la fusion des divers élémens libéraux ralliés à la dernière révolution. L'*union libérale* s'est rassemblée au théâtre de l'*Oriente*, sous la présidence du général Concha, marquis del Duero, et elle a adopté un programme qu'elle propose aux électeurs. Tel qu'il a été définitivement adopté, ce programme comprend l'institution de la garde nationale pour la protection de l'ordre public, la liberté de la presse, l'élection populaire des députations provinciales et des municipalités, la réforme des budgets, une loi organique sur l'instruction et sur l'admission dans les fonctions publiques, l'organisation de l'armée permanente et de la flotte, la construction des chemins de fer et un examen sévère des concessions antérieures, la centralisation des intérêts nationaux et politiques combinée avec la décentralisation de la vie communale, l'établissement inexorable de la responsabilité ministérielle tant pour le passé que pour l'avenir, etc. On peut croire que plus d'un des articles de ce programme restera en route, d'autant plus qu'on n'en est pas à expérimenter au-delà des Pyrénées les effets de plusieurs de ces dispositions. L'adoption de ce pro-

gramme a été précédée d'ailleurs d'une discussion qui n'a point laissé d'offrir quelque intérêt. Plusieurs hommes politiques de l'Espagne, MM. Gonzalez Bravo, Escosura, le général Infante, y ont pris part. En général, il ne s'est élevé aucun doute sur l'existence de la monarchie, sur la conservation de l'armée permanente, sur la nécessité de maintenir énergiquement l'ordre public. Un orage a éclaté seulement lorsqu'un orateur, M. Garcia Tassara, a dit que, seul, le parti modéré avait su *faire du gouvernement;* M. Tassara voulait dire qu'un gouvernement ne pouvait vivre que par les idées libérales conservatrices, et c'est ainsi qu'il a expliqué sa pensée après les plus vives interpellations.

En vérité, la première parole de M. Tassara n'est-elle pas justifiée par les faits? Voici deux mois qu'une révolution a éclaté au-delà des Pyrénées : quels ont été ses résultats? quels sont ses bienfaits? quelle est l'efficacité de l'action du gouvernement? L'état de l'Espagne répond malheureusement sur tous ces points. L'effet de tout mouvement révolutionnaire dans la Péninsule, c'est de relâcher tous les liens politiques et administratifs. Chaque junte, chaque corporation populaire, chaque municipalité même se crée une façon d'indépendance et gouverne à sa guise; c'est ce qui est arrivé, on ne le sait que trop, et c'est ce qui dure encore. Récemment, dans la province de Cacerès, un alcade prenait un arrêté pour interdire les réunions de plus de trois personnes dans les maisons, et de plus de deux personnes dans la rue, le soir venu; il édictait des amendes, tout cela pour empêcher les dénigremens contre l'autorité et *pour mille autres choses*, ajoutait-il. Dans l'Aragon, le désordre a un autre caractère. Des négocians français sont allés acheter du vin dans le pays, et on s'est opposé au transport de cette denrée. On empêche les producteurs nationaux de vendre leur récolte, les étrangers de commercer librement, et il s'est trouvé à Saragosse des journaux démocratiques pour engager les Aragonais à persister et à boire leur vin. Mais un des traits les plus tristes de cette révolution, c'est une véritable curée de tous les emplois publics. Le ministre de la justice, M. Alonso, se distingue entre tous par son zèle de révocation. Des magistrats ayant de longs services, complétement étrangers à la politique, sont brutalement destitués, et si l'on s'étonne de ces faits, les partisans du ministre répondent que ces magistrats destitués sont en effet fort dignes, mais qu'ils doivent laisser la place à d'autres. Dans l'armée, depuis la révolution, il a été nommé plus de dix lieutenans-généraux, des maréchaux de camp et des brigadiers dans une proportion beaucoup plus grande encore. Nous ne parlons pas des officiers au-dessous de ce grade. Jusqu'ici, c'est là véritablement le grand résultat de la révolution, le résultat effectif, tandis que tout le reste est en paroles et en programmes. Nous faisons la part des embarras du gouvernement, de même que de ses bonnes intentions. Ainsi on ne saurait trop louer une circulaire du ministre de l'intérieur réprouvant hautement la conduite d'un agent électoral qui allait, dans certaines localités de l'Aragon, menacer les populations, si elles ne votaient pas pour les candidats du gouvernement; mais cela même est l'indice du mal et des conditions étranges dans lesquelles vont se faire ces élections, d'où dépend cependant le salut de l'Espagne.

L'Espagne triomphera sans doute encore une fois des périls qu'elle tra-

verse à la faveur de ses institutions monarchiques. En sera-t-il de même de ces autres pays espagnols du Nouveau-Monde? Cette année a eu le triste privilége d'être éprouvée par bien des épidémies. Au-delà de l'Atlantique, il y a une épidémie véritable de guerres civiles et de révolutions, et on compterait à peine un ou deux pays, qui aient échappé à l'invasion. Il y a quelques mois déjà, la Nouvelle-Grenade voyait surgir à Bogota une dictature militaire dont on ne sait encore si le président légal, le général Obando, est le prisonnier ou le complice. C'était le fruit amer de cette domination démagogique qui s'est emparée de la république grenadine depuis quelques années. Quoi qu'il en soit, le nouveau dictateur, le général Melo, supprimait la constitution, dispersait les autorités légales et restait maître de Bogota. Son autorité réelle, il est vrai, était enfermée dans les murs de la ville; de toutes parts, la résistance éclatait dans les provinces, et elle avait pour chefs des hommes de tous les partis provisoirement ralliés sous le drapeau de la constitution violée. Le général Tomas Herrera s'emparait de l'autorité exécutive, à défaut du président, resté à Bogota. Le général Lopez se rendait dans le sud pour aller lever des soldats au nom de la résistance. Le général Mosquera, ancien président conservateur, prenait le commandement des provinces de l'Atlantique. Ainsi d'un côté c'était la dictature, de l'autre un mouvement de résistance assez confus, organisé sous le drapeau d'une légalité constitutionnelle qui avait justement contribué à jeter le pays dans cette anarchie. La dictature disposait des forces les plus sûres de l'armée. L'insurrection avait pour elle l'appui des provinces. Les deux partis n'ont pas tardé à en venir aux mains, et les premiers engagemens n'étaient pas fort décisifs. L'insurrection s'occupait cependant de se régulariser, et un congrès extraordinaire a dû se réunir à Ibague. Le premier acte des chambres paraissait devoir être la mise en accusation du général Obando, à qui on reproche d'avoir favorisé le mouvement dictatorial sans oser se mettre à sa tête. Il y a en effet, ce semble, des motifs assez plausibles. Sous prétexte qu'il était tenu prisonnier, Obando est resté à Bogota, où il vit dans une asez grande intimité avec le général Melo, qui a pour lui toute sorte de déférences. Quant à la dictature, elle n'a point tardé à recourir aux moyens les plus extrêmes. Manquant de tous moyens financiers, le général Melo a imposé une contribution forcée sur les négocians et les riches propriétaires, lesquels n'ont pas mis, on le conçoit, un grand empressement à s'exécuter, soit qu'ils fussent cachés, soit qu'ils n'eussent pas réellement l'argent qu'on leur demandait. Alors on a employé un procédé infaillible. Ceux qu'on a pu saisir, on les a enfermés dans un cachot, en les privant d'air, de lumière, de nourriture, jusqu'à ce qu'ils aient fini par payer, afin d'échapper à une mort affreuse. La femme d'un riche capitaliste de Bogota n'a pu supporter cette épreuve, et on l'a trouvée morte dans sa prison. Tel est le spécimen étrange des excès de cette anarchie de la Nouvelle-Grenade.

Le Pérou, pour sa part, est agité depuis un an par une guerre étrangère, et depuis six mois par la guerre civile. La révolution intérieure a suspendu naturellement la lutte engagée avec la Bolivie, qui s'est trouvée merveilleusement servie par cette circonstance. Si du reste le président bolivien, le général Belzu, a trouvé un auxiliaire dans l'insurrection

péruvienne, le gouvernement de Lima, de son côté, a eu pour lui les tentatives de soulèvement qui n'ont cessé d'agiter la Bolivie, de telle sorte qu'en définitive la révolution reste le fait dominant de cette situation. On sait comment cette révolution est née au Pérou. Un homme considérable du pays, M. Domingo Elias, en donnait le premier signal l'an dernier par une lettre où il dénonçait les abus de l'administration financière du général Echenique. L'exil infligé dans cette circonstance à M. Elias ne faisait que le pousser à une résolution plus extrême, et bientôt il paraissait dans le nord du pays, à Tumbes, à la tête d'un soulèvement. Vaincue sur ce point, l'insurrection renaissait peu après à Ica, et ici elle prenait un caractère plus grave; M. Elias n'était plus seul, on invoquait le nom du général Castilla, que l'insurrection nommait chef suprême de la république. Castilla était-il réellement étranger à ce mouvement? La vérité est qu'il était en ce moment à parlementer avec le gouvernement, proposant au général Echenique d'aller par sa seule présence, sans forces militaires, apaiser l'insurrection; il ajoutait, comme par manière d'avertissement, que la révolution menaçait de s'étendre, et qu'elle éclaterait à Arequipa. C'est ce qui ne manquait pas d'arriver. La ville d'Arequipa se prononçait, et bientôt le général Castilla, disparaissant de Lima, se trouvait à la tête de ce nouveau mouvement. L'accession d'un homme environné d'un assez grand prestige militaire et poltique ne pouvait évidemment qu'aggraver la révolution. C'est à ce moment, en effet, qu'elle a pris de la consistance. D'autres généraux exilés du Pérou, le général San-Roman et le général Vivanco, sont accourus aussitôt, et leur présence n'était qu'une complication de plus, car aucun d'eux ne passait pour vouloir subordonner ses prétentions à celles de Castilla.

Cette révolution dure depuis six mois, et dans cet intervalle que s'est-il passé? L'insurrection a gagné successivement plusieurs provinces; le général Castilla a pu étendre ses opérations jusqu'à Cuzco, Ayaccucho, Junin. Rien de décisif cependant n'a été fait par les insurgés. Le gouvernement, de son côté, menacé au nord et au sud, a envoyé sur tous les points des forces militaires; mais il n'a pu encore triompher du mouvement, et il a même éprouvé des échecs sérieux. Le général Torrico, chargé d'aller combattre les insurgés du sud, se retirait bientôt précipitamment. Un bataillon, embarqué sur un navire de l'état, disparaissait tout entier dans le naufrage du bâtiment qui le portait. Le général Echenique a fini par aller se mettre lui-même à la tête de l'armée, et la rencontre qui aura lieu entre l'insurrection et le président décidera sans doute des destinées du Pérou. S'il y a quelque chose de triste, c'est de voir un homme tel que le général Castilla, dont la présidence a laissé les plus honorables souvenirs, ainsi jeté dans un mouvement révolutionnaire. Quelques reproches qu'ait pu mériter d'autre part l'administration du général Echenique, ce serait un service que le président actuel rendrait au Pérou, s'il faisait triompher en lui la légalité, ajournant à la prochaine élection les questions qui pourraient être alors tranchées régulièrement.

CH. DE MAZADE.

REVUE LITTÉRAIRE.

Frédéric Ozanam. — *Un Pèlerinage au pays du Cid.*

A l'intérêt qu'inspire le charmant opuscule dont nous voudrions dire ici quelques mots se mêle une émotion pénible : ces pages tour à tour riantes, austères, poétiques, chaleureuses, ces pages où le savant commentateur de Dante, l'éloquent professeur de la Sorbonne, l'homme excellent que nul n'a connu sans l'aimer, semble avoir en quelque sorte condensé toutes les qualités de son esprit et de son cœur, ces pages sont des pages posthumes. Celui qui les traçait d'une main déjà affaiblie par les approches de la mort n'a pas même eu le temps de les relire imprimées; il repose maintenant dans la tombe, enlevé à la fleur de l'âge dans toute l'expansion d'un talent qui grandissait chaque jour, et laissant dans l'âme de ses nombreux amis, de ses confrères, de toute cette jeunesse qui se pressait sympathique autour de sa chaire, le sentiment douloureux d'une perte à jamais regrettable pour l'enseignement et les lettres.

Il y a déjà un an que M. Ozanam n'est plus, et dans un temps où la mobilité des événemens efface si vite le souvenir des personnes, son souvenir est resté vivant au cœur de tous ceux qui l'ont approché. Depuis la notice si touchante que M. Ampère a publiée dans le *Journal des Débats,* il a paru sur M. Ozanam divers travaux estimables; on prépare en ce moment une édition de ses œuvres complètes, et dernièrement encore l'assemblée nombreuse et recueillie que réunissait dans l'église des Carmes un triste anniversaire attestait par sa présence que la mémoire d'un beau talent rehaussé par un noble caractère laisse des traces qui ne s'effacent pas en un jour. Sous l'impression de cet affligeant souvenir, nous éprouvons le besoin de parler de M. Ozanam à ceux qui ne l'ont pas connu, de dire à notre tour ce que nous aimions, ce que nous admirions en lui, et combien de mérites divers offrait cette existence si pure, si belle et si tôt brisée. M. Ozanam était de ceux qui ne sont pas appelés à vivre longtemps. Il avait la passion du travail, et le travail le tuait. Quoique le plus doux des hommes, il aurait pu dire comme Boerne, un des plus âpres écrivains de l'Allemagne : « Je n'écris pas seulement avec de l'encre et une plume, mais avec le sang de mes veines, avec la moelle de mes os, avec mes muscles, avec mes nerfs. » Il joignait une imagination ardente et colorée à l'esprit investigateur, à la ténacité consciencieuse et infatigable de l'érudit; il avait de plus une chaleur de cœur, une exaltation d'âme, un enthousiasme fébrile du bien et du beau, qui ne lui permettaient de traiter aucun sujet sans y dépenser une partie de sa vitalité; mais cette flamme intérieure toujours brûlante, qui minait et corrodait sa constitution frêle et nerveuse, faisait en même temps sa puissance comme écrivain et surtout comme professeur.

Dans cette carrière si redoutable de l'enseignement littéraire, dont les difficultés ne sont bien comprises que par ceux qui les ont expérimentées, — où il faut tant d'efforts pour arriver seulement jusqu'au médiocre, tant de qualités différentes pour atteindre au bien, et où l'excellent est peut-être plus rare que dans toutes les autres carrières, — M. Ozanam apportait un assemblage de talens acquis et de dons naturels qui devaient avant peu le placer

à la hauteur des maîtres les plus illustres. Solidité, élégance, élévation, netteté, spontanéité, sûreté de mémoire, entraînement chaleureux, possession de soi-même, rien ne lui manquait de ce qui est nécessaire pour faire un professeur accompli. Qu'on ajoute à cela la force particulière que lui donnaient des convictions religieuses ardentes et fermes, et l'on comprendra l'impression qu'il produisait sur un auditoire. Nous voudrions le peindre dans cette chaire de littérature étrangère à la Sorbonne qui l'a grandi et qui l'a dévoré, mais ce portrait est déjà fait (et beaucoup mieux que nous ne pourrions le faire) par un écrivain bien connu des lecteurs de la *Revue des Deux Mondes*. Nous n'avons qu'à l'emprunter aux belles pages que M. Ampère a consacrées à la mémoire de M. Ozanam : ces pages, empreintes d'un sentiment de douleur intime et profonde, honorent singulièrement l'homme qui a mérité de tels regrets. « Ceux qui n'ont pas entendu professer Ozanam, dit M. Ampère, ne connaissent pas ce qu'il y avait de plus personnel dans son talent. Préparations laborieuses, recherches opiniâtres dans les textes, science accumulée avec de grands efforts, et puis improvisation brillante, parole entraînante et colorée, tel était l'enseignement d'Ozanam. Il est rare de réunir au même degré les deux mérites du professeur, — le fond et la forme, le savoir et l'éloquence. Il préparait ses leçons comme un bénédictin, et les prononçait comme un orateur : double travail dans lequel s'est usée une constitution ardente et frêle, et qui a fini par la briser ! Mais aussi quelles heures ! Quand Ozanam paraissait dans sa chaire avec sa figure pâle, sa voix vibrante, tout rempli d'un sujet profondément étudié, quand, s'échauffant peu à peu sous l'empire de quelque sentiment généreux de religion ou d'humanité qu'il savait faire jaillir des matières les plus arides, tout ému, tout palpitant, il mêlait l'enthousiasme à la science, passionnait l'érudition, élevait par moment la chaire du professeur au niveau de la tribune oratoire ou de la chaire chrétienne, — il passait sur son auditoire de ces frémissemens qui sont le témoignage de l'éloquence le plus incontestable, parce qu'il est le plus involontaire. »

La notice de M. Ampère nous dispense également d'entrer dans l'analyse des principaux ouvrages de M. Ozanam. Nous ne ferons que mentionner son beau volume sur *Dante et la philosophie catholique au* XIIIe *siècle*, dans lequel il a si heureusement restitué à cette grande figure de l'auteur de *la Divine Comédie* son véritable caractère, sous le poète découvrant le théologien, et suivant dans tous ses détours le travail subtil et profond de la pensée humaine au moyen âge. Nous ne dirons aussi qu'un mot des *Études germaniques*, honorées deux fois par l'Académie des Inscriptions et belles-lettres du grand prix Gobert, ouvrage substantiel où l'auteur expose l'histoire de la civilisation chrétienne dans le monde barbare, en mêlant aux dissertations les plus savantes un heureux choix de ces légendes, de ces récits poétiques et populaires qu'il aimait, dont il savait tirer un merveilleux parti, et qui donnaient tant de charme et de couleur à son érudition. Nous ne nous arrêterons qu'un instant à ce gracieux travail intitulé *les Poètes franciscains en Italie au treizième siècle*, dans lequel M. Ozanam s'est plu à redonner la vie à d'humbles moines, à encadrer dans les considérations historiques les plus hautes les détails de mœurs les plus attrayans, et la poésie tendre, mystique et naïve des disciples de saint François. C'est au dernier ouvrage d'Ozanam

que nous avons hâte d'arriver, parce que ce court récit d'un voyage à Burgos, publié depuis sa mort sous le titre d'*Un Pèlerinage au pays du Cid*, offre, comme nous l'avons dit, une sorte de résumé de toutes les qualités de son esprit et de son cœur. Il y apparaît en effet tout entier avec cette élévation d'idées, cette vivacité d'imagination, ce coloris de style, ce mélange de gaieté, de finesse, de sérieux et d'onction qui fait qu'on rencontre tour à tour en lui un touriste amusé et amusant, un érudit consciencieux, un poète inspiré, un chrétien ému et émouvant. On a bien souvent, par exemple, décrit la mer; est-il beaucoup de nos grands coloristes, sans en excepter Chateaubriand lui-même, qui aient su rendre la poésie de la mer avec des couleurs plus belles que M. Ozanam dans ce tableau que nous empruntons à son *Pèlerinage?* « La grandeur infinie de la mer ravit dès le premier aspect; mais il faut la contempler longtemps pour apprendre qu'elle a aussi cette autre partie de la beauté qu'on appelle la grâce. Homère le savait bien, et c'est pourquoi, s'il donnait à l'Océan des dieux terribles et des monstres, il le peuplait en même temps de nymphes et de sirènes enchanteresses. J'ai vu le jour s'éteindre au fond du golfe de Gascogne, derrière les monts Cantabres, dont les lignes hardies se découpaient nettement sous un ciel très pur. Ces montagnes plongeaient leurs pieds dans une brume lumineuse et dorée qui flottait au-dessus des eaux. Les lames se succédaient azurées, vertes, quelquefois avec des teintes de lilas, de rose et de pourpre, et venaient mourir sur une plage de sable, ou caresser les rochers qui encaissent la plage. Le flot montait contre l'écueil et jetait sa blanche écume, où la lumière décomposée prenait toutes les couleurs de l'arc-en-ciel: les gerbes capricieuses jaillissaient avec toute l'élégance de ces eaux que l'art fait jouer dans les jardins des rois; mais ici, dans le domaine de Dieu, les jeux sont éternels. Chaque jour ils recommencent et varient chaque jour, selon la force des vents et la hauteur des marées..... David avait aussi admiré ce spectacle, et peut-être, du haut du Carmel, son regard embrassait-il les espaces mouvans de la Méditerranée, lorsqu'il s'écriait : Les soulèvemens de la mer sont admirables : *Mirabiles elationes maris.* »

A côté de cette page d'un ton si imposant, le voyageur nous décrira gaiement un jeu de paume dans le pays basque. Il nous montrera les anciens du village siégeant au banc des juges, sans oublier la fraîche retraite ménagée dans le mur qui garde la bouteille conseillère des cas difficiles. Plus loin, c'est l'attirail homérique d'une cuisine d'auberge à Burgos qui réjouit un instant les yeux de ce malade à qui son estomac débile ne permet d'apprécier ce spectacle qu'au point de vue de l'art. Ailleurs, s'il s'agit de peindre les monumens et de raconter l'histoire de la capitale de la Vieille-Castille, l'érudit et le poète prennent alors le pas sur le touriste, et en quelques pages il déroule devant nos yeux toutes les splendeurs de Burgos. Lorsqu'il faut enfin quitter la patrie du Cid, le voyageur que la mort tient déjà sous sa main termine ses adieux par une poétique invocation à Notre-Dame de Burgos.

« Le moment est venu, dit-il, de prendre congé de ces beaux lieux que je ne reverrai plus, et auxquels je vais laisser suspendue une partie de mes affections et de mes regrets, comme j'en ai déjà laissé à tant de vieilles villes, de montagnes et de rivages. Il y a quelque part en Sicile des tronçons de colonnes ombragées d'un bouquet d'oliviers, à Rome un oratoire dans les cata-

combes, au pied des Pyrénées une chapelle côtoyée par des eaux limpides qui fuient sous un pont voilé de lierre; il y a sur les côtes de Bretagne des grèves mélancoliques où mes souvenirs retournent avec un charme infini, surtout quand l'heure présente est triste et l'avenir inquiet. J'ajouterai Burgos à ces pèlerinages de ma pensée qui me consolent quelquefois du pèlerinage douloureux de la vie. Souffrez donc que j'embrasse d'un dernier regard l'ensemble de la cathédrale, que je m'agenouille dans le radieux sanctuaire, devant la Vierge du retable, et si la prière d'un catholique vous scandalise, ne m'écoutez pas. — O Notre-Dame de Burgos, qui êtes aussi Notre-Dame de Pise et de Milan, Notre-Dame de Cologne et de Paris, d'Amiens et de Chartres, reine de toutes les cités catholiques, oui, vraiment, « vous êtes belle et gracieuse, » *pulchra es et decora*, puisque votre seule pensée a fait descendre la grâce et la beauté dans ces œuvres des hommes. Des barbares étaient sortis de leurs forêts, et ces brûleurs de villes ne semblaient faits que pour détruire. Vous les avez rendus si doux, qu'ils ont courbé la tête sous les pierres, qu'ils se sont attelés à des chariots pesamment chargés, qu'ils ont obéi à des maîtres pour vous bâtir des églises. Vous les avez rendus si patiens, qu'ils n'ont pas compté les siècles pour vous ciseler des portails superbes, des galeries et des flèches. Vous les avez rendus si hardis, que la hauteur de leurs basiliques a laissé bien loin les plus ambitieux édifices des Romains, et en même temps si chastes, que ces grandes créations architecturales, avec leur peuple de statues, ne respirent que la pureté et l'immatériel amour. Vous avez vaincu jusqu'à la fierté de ces Castillans qui abhorraient le travail comme une image de la servitude; vous avez désarmé un grand nombre de mains qui ne trouvaient de gloire que dans le sang versé; au lieu d'une épée, vous leur avez donné une truelle et un ciseau, et vous les avez retenus pendant trois cents ans dans vos ateliers pacifiques. O Notre-Dame, que Dieu a bien récompensé l'humilité de sa servante! et en retour de cette pauvre maison de Nazareth, où vous aviez logé son fils, que de riches demeures il vous a données! »

Citer de telles pages est sans doute le meilleur moyen de faire apprécier cet esprit à la fois si austère, si ardent, si gracieux et si doux; mais le portrait de M. Ozanam ne serait pas complet si nous n'insistions sur quelques traits caractéristiques de sa physionomie qui lui gagnaient des sympathies dans les camps les plus divers. L'auteur du *Pèlerinage au pays du Cid* était, on le sait, un catholique très pieux, catholique non pas seulement de parade, mais de pratique sévère et constante. Les travaux les plus ardus de l'intelligence n'avaient altéré en rien la candeur et la ferveur de sa foi. C'était précisément ce mélange d'une érudition solide et d'un sentiment religieux empreint d'une sorte d'exaltation juvénile et poétique qui donnait aux leçons du professeur un attrait tout particulier. Dans la vie ordinaire, la piété de M. Ozanam n'offrait aucune de ces nuances d'aigreur ou de sécheresse qu'elle présente quelquefois quand elle s'unit à des caractères qui ne sont pas foncièrement bons; elle ne produisait chez lui qu'un redoublement d'aménité et de grâce. Doué d'un esprit très fin et qui aurait pu facilement l'entraîner jusqu'à la causticité, M. Ozanam n'allait jamais au delà d'une certaine gaieté inoffensive qui rendait sa conversation piquante sans la rendre blessante pour personne, pas même pour les absens. On a dit souvent que le catholicisme est une grande école de respect. Ce principe, qui n'est pas toujours observé dans les empor-

temens de la polémique religieuse, dirigeait invariablement la parole et la plume de M. Ozanam, inébranlable dans ses convictions personnelles, mais n'employant jamais pour les répandre d'autre langage que celui de la persuasion. Jamais il ne confondit le doute sincère avec l'hostilité et la mauvaise foi; il savait honorer la probité et le talent partout où il les rencontrait, et nul homme ne s'attacha plus que lui à pratiquer scrupuleusement ce beau précepte : *In necessariis unitas, in dubiis libertas, in omnibus caritas.* Il va sans dire que sa piété n'était pas oisive. Tout le temps que lui laissaient ses occupations de professeur et d'écrivain était consacré à de bonnes œuvres; il était l'un des fondateurs de la société de Saint-Vincent-de-Paul; toutes les associations qui ont pour but l'éducation ou le soulagement du pauvre trouvaient en lui un coopérateur actif et zélé. Non-seulement il accomplissait tout ce bien sans faste, mais il y mettait une sorte de pudique mystère qui n'a été complétement dévoilé qu'après sa mort. C'est cette partie cachée de sa vie qui a fait dire à un maître éminent, à M. Ampère, parlant de cet ami plus jeune, qu'il entourait d'une affection toute paternelle : « Il m'inspirait du respect par ses vertus. »

La piété de M. Ozanam offrait encore un autre caractère, qui explique son influence sur la jeunesse des écoles, et qu'il importe de mettre en lumière. Enfant soumis de l'église dans les choses de la foi, M. Ozanam était pour tout le reste un homme de son temps. N'ayant jamais eu à se reprocher aucune complicité dans les folies de son siècle, il ne se croyait pas tenu de lui rompre en visière et de méconnaître ce qui se mêle d'instincts généreux et de légitimes espérances à ses plus déplorables erreurs. L'étude de l'histoire lui avait appris que l'église, en gardant son unité doctrinale, s'était adaptée, dans le cours des âges, aux sociétés les plus différentes et aux formes de gouvernement les plus opposées. Dans les rapports de l'église avec les temps qu'elle traverse, M. Ozanam trouvait l'application de cette belle parole de Chateaubriand : « Son cercle flexible s'étend avec les lumières et les libertés, tandis que la croix marque à jamais son centre immobile. » Il était persuadé que la force morale d'une société se mesure surtout à la dose de liberté qu'elle peut supporter sans péril pour l'ordre, et là où d'autres ne voient que des instincts mauvais à étouffer, il voyait, lui, des aspirations salutaires, mais confuses, à éclairer et à régler.

L'étude de l'histoire lui avait appris également que, même en partant comme il le faisait du dogme de la chute et de la rédemption, le mouvement des sociétés humaines n'a plus de sens, si l'on n'y reconnaît pas à travers des irrégularités accidentelles et passagères un progrès général qui, sous l'influence même du christianisme, « s'accomplit obscurément, sourdement, jusqu'à ce qu'il se fasse jour et éclate dans une plus juste économie de la société et dans une plus vive lumière des esprits. » Ce catholique fervent était donc à la fois un partisan de la liberté et un défenseur de l'idée vitale du progrès.

Les dernières leçons qu'il professa à la Sorbonne pendant l'hiver de 1852, et dont les deux premières ont été publiées, témoignent de la persistance de ses convictions. Dans un moment où après tant de mécomptes, tant d'illusions déçues, des esprits légers pouvaient considérer sa tentative comme une sorte de dérision, il annonça bravement qu'il traiterait du progrès, et qu'il chercherait la démonstration de sa théorie dans les siècles mêmes qui sem-

blaient s'y refuser le plus, c'est-à-dire en étudiant l'histoire de l'esprit humain depuis la décadence romaine jusqu'au XIIIe siècle. De là le titre de son cours *du progrès dans les siècles de décadence.*

Après avoir prouvé que l'idée du progrès bien entendue, c'est-à-dire avec la subordination de l'élément matériel à l'élément moral, loin d'être une idée païenne, est au contraire une idée inconnue à l'antiquité, et qui date du précepte de l'Évangile : *Estote perfecti;* après avoir établi que cette loi imposée à l'individu s'applique également à la société, M. Ozanam s'attachait à rendre raison des irrégularités qu'elle présente dans l'histoire : « S'il n'y avait, dit-il, dans l'homme qu'un bon principe, le progrès n'en serait que le développement calme et régulier; mais il y a dans l'homme deux principes, l'un de perfection, l'autre de corruption; — dans la société deux puissances, la civilisation et la barbarie. Le progrès est donc une lutte; cette lutte a des alternatives de défaite et de victoire. Toute grande période dans l'histoire part d'une ruine et finit par une conquête. » Entre la ruine d'une forme sociale qui doit périr et l'établissement d'une société nouvelle, il y a d'ailleurs une distance qui ne se franchit pas en ligne droite, et où se manifestent les oscillations de la liberté humaine. « Il y a des jours de maladie, des années d'égarement, des siècles qui n'avancent pas, des siècles qui reculent... Dans ces périodes de désordre, Dieu laisse les personnes maîtresses de leurs actes, mais il a la main sur les sociétés; il ne souffre pas qu'elles s'écartent au-delà d'un point marqué, et c'est là qu'il les attend pour les reconduire par un détour pénible et ténébreux plus près de cette perfection qu'elles oublièrent un moment. » C'est à ce point de vue que le professeur catholique ne craignait pas de rendre hommage à « l'*admirable élan de* 1789, qui, disait-il, fut détourné de sa voie, mais qui ramenait les peuples aux traditions du droit public chrétien. » Distinguant entre les révolutions et les jugeant avec une entière liberté d'esprit, M. Ozanam trouvait en leur faveur des argumens jusque chez M. de Bonald. N'est-ce pas en effet M. de Bonald qui a écrit cette phrase curieuse sous sa plume : « Les révolutions elles-mêmes, ces scandales du monde social, deviennent, entre les mains de l'ordonnateur suprême, des moyens de perfectionner la constitution de la société? »

Telles étaient les idées générales que M. Ozanam appliquait à la période historique qui sépare la chute de l'empire romain des temps modernes. C'est en respectant le passé sans lui sacrifier ni le présent ni l'avenir, c'est en s'associant à tous les sentimens généreux de la jeunesse sans la flatter jamais dans ses chimères ou dans ses erreurs qu'il se faisait aimer de ceux-là même qui ne partageaient point l'ardeur de sa foi. C'est en cherchant dans l'histoire des lettres la confirmation de toutes les grandes vérités sur lesquelles repose la civilisation chrétienne, c'est en défendant ces mêmes vérités au nom du progrès social, en montrant l'industrie et la science impuissantes à faire la force d'une société privée de grandeur morale, que M. Ozanam travaillait à préparer les générations nouvelles à cette vie de liberté intelligente et régulière dont notre siècle éprouve le désir sans pouvoir s'en assurer la jouissance, parce qu'il n'a pas encore acquis les vertus qu'elle exige.

Au plus fort de ses espérances de catholique libéral, au plus beau moment de la vie d'un pontife tant éprouvé depuis, M. Ozanam écrivait de Rome : « Depuis soixante ans, la société veut, cherche la liberté; elle ne saurait s'en

passer à aucun prix. Elle ne peut pas se passer non plus du christianisme. Cependant on lui a fait croire que ces deux grands biens sont incompatibles, qu'il faut choisir, et elle n'a pu prendre sur elle de renoncer ni à l'un ni à l'autre. » Celui qui parlait ainsi croyait que le problème de cette alliance était enfin résolu; il se trompait : le problème subsiste, et ses difficultés, loin de s'amoindrir, semblent s'accroître de jour en jour; mais c'est ce qui rend plus regrettable encore la perte de M. Ozanam. Comment ne pas déplorer en effet qu'un homme dans l'esprit duquel s'était opérée si sincèrement cette conciliation qui paraît si difficile à tant d'autres, comment ne pas déplorer qu'un tel homme, influent par la dignité de sa vie, par la parole, ait quitté le monde et ne puisse plus contribuer pour sa part à élever, à épurer les âmes, à pacifier et à rapprocher les cœurs? LOUIS DE LOMENIE.

TYPES OF MANKIND OR ETHNOLOGICAL RESEARCHES BASED UPON THE ANCIENT MONUMENTS, PAINTINGS, SCULPTURES AND CRANIA OF RACES, etc., par J.-C. Nott et G. Gliddon (1). — Ce volumineux ouvrage a été publié en Amérique au mois de juin 1854, et n'a pénétré en France que depuis peu de temps. M. Morton, à qui l'on doit la première idée de ce travail, croit à la diversité spécifique des hommes. Ce savant, dont le nom, célèbre et populaire de l'autre côté de l'Océan, est si peu connu parmi nous, étudiait depuis fort longtemps une question qui préoccupe tour à tour les naturalistes et les historiens, les archéologues et les philosophes. La physiologie et l'anatomie ne lui avaient pas paru suffisantes pour la résoudre, et, voulant arriver à la vérité, il s'était instruit presque dans toutes les branches des connaissances humaines. L'ethnographie en effet est une science difficile et plus difficile encore pour un Américain que pour tout autre. On est bien prompt à accuser les écrivains de cette nation de défendre l'esclavage, et ils ont besoin d'avoir plus raison que d'autres pour échapper à d'odieuses imputations. Si la doctrine de la diversité humaine pouvait excuser cette inconséquence funeste d'un état libre, personne n'hésiterait à sacrifier ses convictions à la cause de l'humanité; mais il est bien évident pour tout esprit de bonne foi que c'est l'unité de but dans la création, et non une consanguinité matérielle, qui est le fondement de la fraternité humaine. Assurément il est triste, il est *désolant*, pour employer une expression de M. de Humboldt, d'établir entre les races une distinction profonde et permanente. Cependant cette différence est avouée de tous. Qu'importe donc, pour les droits innés à toute créature raisonnable, que tous les hommes aient eu dès l'origine ces caractères qui les distinguent, ou qu'ils les aient acquis par des dégradations ou des perfectionnemens successifs? Qu'importe que cette barrière ait été posée entre les hommes par le Créateur, ou qu'elle ait été élevée peu à peu par des lois inconnues de la nature jusqu'à devenir infranchissable?

M. Morton mourut au printemps de l'année 1851, laissant quelques manuscrits et une collection de crânes admirable. Deux savans, MM. Nott et Gliddon, qui s'intitulent modestement ses élèves, voulurent honorer sa mémoire et compléter son œuvre. Leur travail, qui dans l'origine ne devait consister qu'en une exposition succincte des doctrines de leur illustre compatriote, devint bientôt l'ouvrage le plus important peut-être de l'ethnogra-

(1) London and Philadelphia, gros in-4°, 1854.

phie moderne. Tous les amis des sciences s'intéressèrent à leur publication, et chacun essaya d'y contribuer de son mieux. Aussi l'ouvrage n'est-il, à vrai dire, qu'une suite de dissertations sur les diverses parties de cette science. Outre des mémoires inédits de M. Morton sur l'*Origine du genre humain, les Dimensions du cerveau chez l'homme*, etc., il renferme un mémoire de M. Usher intitulé *Géologie et Paléontologie dans leurs rapports avec l'origine des hommes*, une notice de M. Patterson sur Morton, un travail de M. Agassiz et divers essais de M. Nott sur la physiologie et l'anatomie, de M. Gliddon sur l'archéologie et la Genèse. Parmi les preuves les plus négligées jusqu'ici de la diversité humaine, on doit citer celles que renferme un essai de M. Agassiz sur *la Distribution naturelle du règne animal*. Au premier abord, les animaux paraissent jetés sur la terre d'une façon irrégulière, et leur distribution ne semble pas soumise à des lois fixes et permanentes. La chaleur a été longtemps considérée comme l'unique cause de leur distribution géographique. Il n'en est rien cependant, et le monde peut être divisé en provinces zoologiques, sans que la température soit le seul guide de cette division. Ainsi la *faune* du côté occidental de l'Europe n'est pas celle du bassin de la mer Caspienne; les animaux qui habitent l'ouest de l'Amérique ne se trouvent pas dans la partie orientale de ce continent, quoique la latitude soit la même. M. Agassiz a remarqué que ces divisions zoologiques correspondent aux divisions établies par l'observation des types humains. Partout où la *faune* est la même, les hommes appartiennent à la même race; lorsqu'elle varie, ils varient avec elle à peu près dans les mêmes limites. Les deux types les plus profondément séparés sont l'Alfouroux et l'Européen, et l'Australie ne renferme guère que des édentés et des marsupiaux (le fourmilier, le kanguroo, l'ornithorinque, etc.), mammifères presque inconnus dans nos contrées. La race mongole au contraire, qui présente avec la nôtre d'assez grandes analogies, est entourée d'animaux qui ressemblent fort à ceux que nous avons sous les yeux. Le Français ne diffère guère plus du Chinois que la chèvre (*capra siberica*) ne diffère du bouquetin (*capra ibex*), le yak du bœuf, l'ours du Thibet de l'ours brun, l'argali du mouton, etc. Ces divisions ne sont pas accidentelles, et chaque peuple n'a pas choisi en s'établissant dans un pays les animaux propres à satisfaire ses besoins ou ses caprices.

On a la preuve certaine, par les travaux de M. Ch. Pickering, vérifiés naguère par M. de Rougé, que depuis plus de cinq mille ans la *faune* d'Égypte n'a pas varié. Les travaux de M. Owen ont même montré que, dans les périodes zoologiques passées, les espèces animales de chaque contrée présentent des caractères semblables à ceux des espèces actuellement vivantes. La nature en effet a opposé aux migrations des animaux des difficultés insurmontables; elle les a pourvus de l'instinct, force inconnue et incompréhensible qui les attache au sol qu'ils habitent, à ces *centres de création* si bien démontrés par M. Milne Edwards. La mer aussi se divise en provinces zoologiques invariables, quoiqu'elles ne soient pas séparées par des obstacles matériels. Des croisemens multipliés peuvent seuls affaiblir cet instinct. Les hommes eux-mêmes sont loin d'en être exempts, et il faut, suivant M. Agassiz, admettre également pour eux des centres de création. Il est vrai que l'intelligence l'emporte parfois sur l'instinct et donne aux hommes une certaine mobilité; mais la nature physique impose à cette mobilité des bornes assez étroites,

surtout lorsque la race est très pure. Il est remarquable que, chez les hommes comme chez les animaux, les croisemens seuls peuvent modifier cette tendance. Ainsi la race caucasique, qui sacrifie chaque année à son humeur voyageuse des milliers d'individus, est loin d'être pure, et n'est devenue à peu près cosmopolite que grâce à de nombreux mélanges. Il serait curieux de rechercher ce qui arrivera lorsque ce type aura absorbé tous les autres, et que les races inférieures auront disparu. M. Gliddon se demande si la loi de la nature, qui, sans interdire le mélange des espèces, rend cependant les unions de ce genre peu fécondes, accomplira son œuvre de destruction, et si, dans des temps futurs, des ossemens fossiles de la race caucasique resteront seuls pour témoigner de l'existence passagère des hommes sur notre planète.

La nation américaine est essentiellement pratique. Ses savans sont un peu de l'école de Cuvier, qui se défiait tant de la spéculation; leur science ne consiste guère que dans une nomenclature assez aride des faits. M. Agassiz, qui est d'origine genevoise, n'a pas évité ce défaut de ses nouveaux compatriotes, et c'est à peu près la seule critique que nous puissions faire de ce travail. Il eût été intéressant, par exemple, de généraliser les observations dont nous parlons, de nous montrer quels rapports ont entre eux les hommes et les animaux qui habitent les mêmes provinces. On éclairerait peut-être ainsi d'un nouveau jour les rapports si curieux et si inconnus du physique et du moral. A mesure qu'on s'éloigne des pôles et qu'on se rapproche de l'équateur, la machine animale semble se perfectionner : il en est de même à quelques égards de la nature physique de l'homme; mais tandis que les animaux les plus intelligens, les singes, ne peuplent que les forêts des tropiques, à côté d'eux se trouvent les derniers des hommes, comme si la nature avait voulu nous faire toucher au doigt, pour ainsi dire, la démarcation qui sépare l'homme de l'animal, et nous interdire toute comparaison entre l'instinct le plus développé et l'intelligence la plus obtuse.

Dans un mémoire très érudit, M. Gliddon discute un des principaux argumens des unitaires, le dixième chapitre de la Genèse, avec une grande liberté et une certaine intelligence des antiquités et de la langue hébraïque. Suivant lui, l'auteur inspiré de la Genèse, en parlant de la dispersion des fils de Noé sur la terre, n'a pu s'occuper que de la très petite partie du monde que connaissaient les Hébreux, et des peuples dont lui-même n'ignorait pas l'existence. Une ingénieuse et séduisante comparaison des noms des fils de Noé avec ceux des peuples qu'ils ont engendrés, suivant M. Gliddon, accompagne cette dissertation, dont les idées principales paraissent analogues à celles de l'ancien bibliothécaire du Vatican, M. l'abbé Lanzi.

Y a-t-il des hommes fossiles? M. Usher répond à cette question par une affirmative un peu hasardée. Il est bien vrai qu'on a trouvé dans le *diluvium* du Mississipi des ossemens humains que des savans croient appartenir aux périodes passées de notre état géologique; mais ce fait n'a pas encore été assez prouvé pour motiver des conclusions certaines. Il est bien vrai qu'on ne peut plus soutenir, comme autrefois, que l'existence des hommes fossiles soit impossible, mais la question n'est pas encore tranchée. Elle est en effet difficile. Pour démontrer qu'un os d'animal est fossile, il y a deux manières : étudier sa forme d'abord, puis l'âge de la couche de terre où on le trouve. Les hommes ayant toujours eu le même squelette, la première indication ne peut

nous servir ; la seconde reste seule, et elle est la plus incertaine des deux.

Ce que nous venons de dire des *Types of Mankind* suffit sans doute pour donner une idée de cet important ouvrage. Tel qu'il est, malgré des imperfections qu'explique la manière dont il a été composé, il a pour les ethnographes un grand intérêt, et leur fournira beaucoup d'utiles matériaux. Il faut rendre hommage au dévouement de MM. Nott et Gliddon, qui ont consacré tant de recherches et de travaux à perpétuer les idées et la mémoire d'un homme qui honore l'Amérique. Tous les savans des États-Unis ont essayé de contribuer à cette publication, les uns par leurs écrits, les autres par leurs collections; des négocians même les ont aidés de leur argent et de leurs vaisseaux. Nous avons été étonné du nombre des souscripteurs réunis par un livre qui n'a guère d'intérêt que pour une classe de lecteurs très restreinte. Une nation qui doit sa grandeur à son industrie s'honore en montrant qu'elle sait faire des sacrifices à la science et à la gloire de ses enfans. Les auteurs le sentent et l'expriment; ils ont le bonheur réservé aux peuples libres : ils sont fiers de leur pays.

PAUL DE RÉMUSAT.

GOETHE UND WERTHER, BRIEFE HERAUSGEGEBEN VON KESTNER (GOETHE ET WERTHER, CORRESPONDANCE PUBLIÉE PAR KESTNER (1). — La grande époque de la littérature germanique a été suivie d'un temps de repos assez long. Les ouvrages qu'elle a produits ont provoqué depuis plusieurs années de nombreux commentaires, et parmi ces appréciations ainsi multipliées il en est qui ont été utiles, qui ont servi à éclairer l'opinion publique sur des écrivains dont les qualités échappaient souvent à un jugement immédiat. A côté des commentaires sont venus peu à peu se placer des documens d'un intérêt plus général peut-être, des correspondances intimes et inédites par exemple, telles que ces lettres de Goethe et de la famille Kestner récemment publiées. On sait que dans les principaux ouvrages de Goethe, c'est la vie intérieure du poète qui se révèle et qui s'épanche en quelque sorte; c'est par exemple un fait acquis depuis longtemps que le rôle joué dans la conception de *Werther* par un épisode tristement réel, le suicide du jeune Jérusalem, qui s'était tué par amour. Bien d'autres influences ont agi, de concert avec cet épisode, sur Goethe au moment où il écrivait *Werther*, et l'histoire intime d'un roman célèbre compte aujourd'hui, grâce à la correspondance qu'on vient de publier, un chapitre de plus.

Goethe avait vingt-trois ans lorsqu'il fit la connaissance de Kestner. Ce dernier rend compte dans une lettre que nous allons citer de l'impression que Goethe fit sur lui. Avant tout, il est peut-être bon de faire observer que le style de cette correspondance porte dans son désordre original le caractère robuste qui était propre à la seconde moitié du XVIIIe siècle.

« Au printemps de l'année 1772, écrit Kestner, est arrivé ici un certain Goethe de Francfort, de sa profession docteur en droit, âgé de vingt-trois ans, fils unique d'un père riche. L'intention de son père était qu'il exerçât sa profession; mais son projet à lui est d'étudier Homère, Pindare, etc., et de s'occuper de ce que son génie, sa manière de penser et son cœur lui inspireront. Il a une imagination extrêmement vive, d'où il résulte qu'il

(1) Un vol. in-8°, chez Cotta, à Stuttgart.

s'exprime le plus souvent par figures et métaphores. Il dit aussi de lui-même qu'il parle toujours improprement, qu'à bien prendre il ne sait jamais s'exprimer; mais il espère, quand il sera plus âgé, pouvoir penser et dire ses idées telles qu'elles sont. Il ressent vivement toutes les émotions, mais souvent aussi il a beaucoup de puissance sur lui-même. Sa manière de penser est noble; libre de préjugés, il agit comme bon lui semble, sans rechercher si cela plaît aux autres, si c'est la mode, ou si les mœurs le permettent. Il déteste toute contrainte. Il aime les enfans, et il est porté à s'entretenir avec eux; il est bizarre, et il y a différentes choses dans ses manières, dans son extérieur qui pourraient le rendre désagréable; mais il est bien vu par les enfans, par les femmes et par d'autres personnes. Il estime profondément le sexe féminin. *In principiis*, il n'est pas encore ferme, et il s'efforce seulement d'adopter un système positif. Il n'est pas ce que l'on appelle *orthodoxe*, mais ce n'est pas par orgueil ou par caprice, ou pour se donner de l'importance. Sur certaines matières essentielles il communique avec peu de personnes, il n'aime pas déranger les autres dans leurs idées paisibles. Il déteste le scepticisme, aspire à la vérité et à la détermination de certaines matières capitales : il croit être fixé au sujet des principales; mais, autant que j'ai pu l'apercevoir, il ne l'est pas encore. Il ne va pas à l'église ni à la communion; car, dit-il, je ne suis pas assez hypocrite pour cela. »

La plupart de ces observations sont d'une vérité saisissante et s'accordent avec tous les jugemens recueillis plus tard sur Goethe. Par une lettre de Kestner, datée du 18 novembre de la même année, nous apprenons que Goethe a fait par hasard la connaissance de Charlotte. Cette Charlotte, dont il fit plus tard l'héroïne de son roman, devait être épousée par Kestner, et il est curieux de voir comment celui-ci parle des rapports du jeune poète avec sa future. « Goethe, dit-il, vit en elle l'idéal qu'il s'était fait d'une excellente fille. Il l'observait dans sa vie domestique, et il devint en un mot son adorateur. La découverte qu'elle ne pouvait lui donner que de l'amitié ne se fit pas attendre longtemps..... Cependant, quoique forcé d'abandonner tout espoir, qu'il abandonna réellement, il ne put gagner sur lui-même, malgré sa philosophie et son orgueil naturel, de vaincre entièrement son inclination. Il avait d'ailleurs des qualités qui pouvaient le rendre dangereux, surtout pour une femme sensible et de bon goût; mais Charlotte sut le traiter de telle sorte que nul espoir ne put éclore en lui, si bien qu'il dut l'admirer encore dans sa manière d'agir. Son repos en a beaucoup souffert; il y eut quelques scènes remarquables qui me firent estimer davantage Charlotte et qui me rendirent Goethe plus précieux comme ami, mais qui me causèrent de l'étonnement en me montrant comment l'amour peut faire, des hommes les plus forts et les plus indépendans, des êtres étranges. Le plus souvent il me fit de la peine, et des luttes intérieures se développèrent en moi, car d'un côté je craignais ne pas être aussi capable que lui de rendre Charlotte heureuse, d'un autre côté je ne pouvais pas supporter la pensée de la perdre. Ce dernier sentiment prit le dessus; quant à Charlotte, je n'ai même pas pu apercevoir en elle l'ombre d'une semblable réflexion. Bref, après quelques mois, il comprit que, pour sa tranquillité, il avait besoin de se faire violence. Enfin, s'étant bien déterminé, il partit sans faire ses adieux après avoir déjà essayé plusieurs fois de fuir..... »

Goethe ne cessait pas d'aimer tendrement celle qu'il savait être à jamais perdue pour lui : son attachement allait si loin, qu'il correspondait même avec le frère de Charlotte; mais ces lettres nous prouvent que Goethe sait toujours retrouver, même après les agitations les plus violentes, le calme de l'âme indispensable pour des créations vraiment harmonieuses. Intérieurement il était peut-être plus agité que ne le feraient croire ses lettres, car il avait cette chasteté naturelle qui rougit en jetant sur le papier ses sentimens les plus secrets. La correspondance continua même après le mariage de Kestner avec Charlotte. Kestner avait connu le jeune Jérusalem, qui s'était trouvé en face d'une autre femme à peu près dans la position de Goethe en face de Charlotte. Après le suicide de Jérusalem, Kestner fit une sorte de récit de cette histoire tragique et l'envoya à Goethe, qui se trouvait alors à Francfort. Le poète fut frappé de la ressemblance du sort du jeune Jérusalem avec le sien, et en écrivant son *Werther*, il confondit alors un épisode de sa propre vie avec celui qui venait de faire une si grande sensation en Allemagne. Il prépara la famille Kestner à la surprise qu'elle allait éprouver en lisant le roman qui avait pris naissance au milieu d'elle, et lui envoya un exemplaire de son *Werther* avant que l'édition ne fût rendue publique. Kestner répondit au poète par une lettre où une sorte de jalousie mal contenue perçait sous des observations en apparence purement littéraires. On comprend, à vrai dire, toute la susceptibilité de Kestner, qui se voyait devenu l'original d'un personnage dont le rôle dans le roman est nécessairement ingrat. « O poltron que vous êtes, lui dit Goethe, si vous pouviez seulement sentir la millième partie de ce que *Werther* est à mille cœurs, vous ne calculeriez pas les frais que vous fournissez à sa création ! Je ne voudrais pas retirer *Werther* même au péril de ma vie. Et crois-moi, si tu as de la patience, tes appréhensions disparaîtront comme des fantômes nocturnes, et je promets alors que j'effacerai tout ce qui reste de soupçons et de fausses interprétations dans ce public babillard, comme un vent pur du nord fait disparaître le brouillard et la vapeur.... »

Les observations de Kestner n'en eurent pas moins pour résultat de faire changer à Goethe certains traits du caractère d'Albert, lorsqu'il retoucha son *Werther* en 1783. Ce fut un sacrifice qu'il offrit à l'amitié. Goethe réserva pour son *Faust* l'expression complète des agitations de sa vie intétérieure, et les élémens de ce poème ne furent guère fournis que par cette longue lutte d'une nature qui s'était toujours efforcée de deviner l'énigme de l'existence humaine. *Faust* est en quelque sorte le Prométhée allemand, qui cherche à ravir aux dieux immortels le secret de la vie. Néanmoins, si nulle part le génie de Gœthe ne se révèle plus pleinement que dans cet étrange poème, nulle part aussi mieux que dans *Werther* il ne nous initie aux premières crises de son épanouissement, et l'intérêt qui s'attache à cette curieuse époque de la vie du poète ne peut manquer de rejaillir sur sa correspondance avec Kestner.

Dr BAMBERG.

V. DE MARS.

RUBENS

SA VIE ET SES ŒUVRES

Anvers et Cologne se disputent l'honneur d'avoir donné naissance à Rubens. Ce procès durait depuis deux siècles, quand M. Bakhuisen van der Brink est venu le trancher, en réduisant à néant les prétentions de Cologne et d'Anvers. Anvers, il est vrai, n'avait jamais produit d'argumens d'une grande valeur; mais les droits de Cologne semblaient solidement établis, car si Rubens ne dit nulle part : Je suis né à Cologne, il dit formellement : Cologne, où j'ai été élevé jusqu'à l'âge de dix ans. Or on sait d'une manière certaine que son père, Jean Rubens, jugea prudent de quitter Anvers, sa ville natale, où il remplissait les fonctions d'échevin, en 1568, pour aller se fixer à Cologne avec sa femme, Marie Pipeling. Cologne servait alors de refuge aux martinistes, c'est-à-dire aux luthériens et à ceux qu'on soupçonnait d'attachement aux doctrines nouvelles. Comme Rubens est né en 1577, et que sa mère, Marie Pipeling, n'est revenue à Anvers qu'en 1587, après la mort de Jean Rubens, on avait tout lieu de penser que Cologne revendiquait justement l'honneur d'avoir donné naissance à l'un des plus grands peintres dont l'histoire ait gardé le souvenir. Cette revendication semblait si légitime, que Cologne n'avait pas hésité à l'inscrire en lettres d'or sur une plaque de marbre noir. On lit en effet au-dessus de la porte d'une maison de très modeste apparence, rue des Étoiles : *Ici naquit Pierre-Paul Rubens,* et plus loin : *Ici mourut Marie de Médicis;* mais les recherches patientes de M. Bakhuisen ont décidé la question en faveur de Siegen, ville du duché de Nassau. Par des actes juridiques, par la

correspondance de Marie Pipeling, il demeure établi qu'en 1577, c'est-à-dire l'année même de la naissance de Pierre-Paul Rubens, Jean Rubens habitait la ville de Siegen, non qu'il eût choisi librement cette résidence, mais parce qu'elle lui avait été assignée par la volonté de Guillaume le Taciturne, après deux ans de captivité dans une forteresse. Quelle était la cause de cette captivité, de cette résidence forcée dans la ville de Siegen? M. Bakhuisen nous l'apprend pièces en main. Jean Rubens s'était laissé séduire non par la beauté, mais par le rang d'Anne de Saxe, mariée à Guillaume le Taciturne. Il paraît encore démontré que la princesse fit les premières avances à l'échevin d'Anvers. L'intrigue fut découverte, et le mari trompé, d'accord avec la famille de sa femme, résolut d'étouffer le scandale en séparant les deux amans.

Jean Rubens expia durement sa faiblesse, et fut même menacé de la peine capitale. Marie Pipeling, qui demeurait à Cologne lorsqu'il se rendit coupable d'infidélité, intercéda pour lui pendant toute la durée de sa captivité, tantôt près du duc de Nassau, tantôt près de Guillaume le Taciturne, et M. Bakhuisen a publié de nombreux extraits de ces lettres suppliantes, qui demeurèrent toutes inutiles; car Jean Rubens n'aurait pas sauvé sa tête et recouvré sa liberté sans la mort d'Anne de Saxe, dont Guillaume s'était séparé pour se remarier. Les lettres de Marie Pipeling sont remarquables par l'expression du dévouement conjugal; elle pardonne généreusement à son mari en songeant aux années de bonheur qu'elle lui doit et aux enfans nés de leur union. La dernière lettre, qui sollicitait pour Jean Rubens le droit de rentrer dans sa patrie, ne lui appartient sans doute pas tout entière, quoiqu'elle soit signée de son nom. Il est plus que probable que Jean Rubens y mit la main, car le ton des lettres précédentes ne s'accorde pas avec le ton de celle-ci. Toutes les prières adressées par Marie Pipeling à Guillaume le Taciturne se réduisent en effet à une seule : — Pardonnez-lui comme je lui pardonne. — La dernière lettre, sauf quelques lignes où se retrouve l'accent de la tendresse et du dévouement, n'est qu'un vain étalage d'érudition, plus capable d'irriter que d'apaiser le mari trompé. Pour émouvoir, pour attendrir, pour désarmer Guillaume, Marie Pipeling lui rappelle les noms de tous les hommes illustres qui ont été trompés par leurs femmes et qui ont usé de clémence. L'argument n'est pas heureux, et M. Bakhuisen pense avec raison que Guillaume n'a pas lu cette dernière lettre, si savante et si ridicule.

Après avoir lu les documens dont je viens de parler, il n'est plus permis de placer à Cologne la naissance de Pierre-Paul Rubens, car il est prouvé qu'en 1577 Jean Rubens n'avait pas encore obtenu la faculté de quitter Siegen, et devait, à la première réquisition, se

présenter devant les autorités locales. Avant son emprisonnement, il avait déjà cinq enfans; Pierre-Paul Rubens fut le sixième, et sa naissance démontra aux plus incrédules que Marie Pipeling n'avait pas gardé rancune à son mari, car elle ne donna jamais prise au moindre soupçon d'infidélité. Après la mort de Jean Rubens, elle revint à Anvers et fit preuve d'une grande habileté pour récupérer la plus grande partie de ses biens, qui avaient été confisqués.

Pierre-Paul Rubens, à qui sa mère avait donné le nom des deux apôtres, parce qu'il était né le jour où l'église fête leur mémoire, fut placé comme page chez la veuve du comte de Lalaing; mais il s'ennuya bien vite de cette oisiveté, et quitta le service de la comtesse pour suivre son penchant et se livrer à l'étude de la peinture. Son premier maître fut Adam van Noort, qui jouissait alors à Anvers d'une grande célébrité, et dont le nom serait aujourd'hui complétement oublié, s'il n'eût été sauvé par le nom de son élève. Ce que Rubens apprit chez son premier maître, il serait difficile de le déterminer, car nous ne possédons aucun tableau qui se rapporte à cette première période de son éducation. Les biographes nous apprennent qu'il demeura chez son premier maître pendant quatre années, et qu'il sentit, malgré son jeune âge, toute l'insuffisance de cet enseignement.

Rubens abandonna les leçons d'Adam van Noort pour entrer dans l'atelier d'Otto Venius ou van Veen. Il demeura chez ce nouveau maître aussi longtemps que chez le premier, c'est-à-dire pendant quatre ans. Quelques écrivains affirment qu'il prit chez lui le goût de l'allégorie et ajoutent naïvement à ce premier grief une accusation qui se recommande au moins par le mérite de la singularité. Otto Venius, non content d'inspirer à son élève le goût de l'allégorie, lui avait encore inoculé une passion excessive pour les lettres. Si cette accusation était prouvée, le second maître de Rubens serait un grand coupable; heureusement pour sa mémoire, le second grief ne peut être établi sur des preuves décisives. Quant au premier grief porté contre lui, il n'est que trop légitime, et nous tenons le corps du délit, un traité complet de l'allégorie, signé Otto Venius, que Reynolds a dénoncé comme un livre bon tout au plus à distraire les enfans. Ce serait dans ce livre maudit que Rubens aurait puisé les premiers germes de son goût pour l'allégorie. Sa passion excessive pour les lettres, maladie non moins dangereuse à coup sûr, devrait être imputée aux jésuites, qui avaient commencé son éducation. La part d'Otto Venius est déjà bien assez lourde sans qu'on charge sa mémoire de ce nouveau reproche. Laissons donc aux jésuites toute la responsabilité de ce dernier délit.

L'allégorie n'est pourtant pas la seule chose qu'Otto Venius ait

enseignée à son élève. Les biographes nous assurent qu'il possédait au suprême degré la connaissance des belles manières, qu'il aimait les splendides vêtemens, et que Rubens prit chez lui la passion du velours et du satin : exemple périlleux, dangereux modèle, qui expliquerait, à les en croire, le luxe des compositions de Rubens. C'est là sans doute un renseignement très digne d'attention. Il en est un pourtant que nous aurions souhaité rencontrer et qui nous manque. Otto Venius, adonné au vice de l'allégorie, au vice des lettres, au vice des belles manières et des beaux vêtemens, avait encore à se reprocher un vice non moins dangereux, et qui d'ordinaire n'est pas moins contagieux que les précédens : il aimait, il imitait Corrége. Comment Rubens s'est-il préservé de ce dernier danger? C'est une question que les biographes n'ont pas résolue, et qui pourtant méritait d'exercer leur sagacité. Le souvenir de Corrége n'a pas laissé de trace dans les œuvres de Rubens; il est donc probable qu'Otto Venius imitait maladroitement ce maître illustre et justement admiré. Adroite ou maladroite, l'imitation ne pouvait d'ailleurs séduire l'esprit de son élève, qui aspirait à vivre d'une vie indépendante. Rubens se sentait appelé vers l'Italie; il voulait puiser librement à cette source féconde et généreuse, interroger à sa guise toutes les écoles qui assurent à ce beau pays le premier rang dans l'histoire de la peinture. Présenté par Otto Venius à l'archiduc Albert et à l'infante Isabelle comme son élève favori, accueilli avec bienveillance pour son mérite présumé, surtout pour la grâce de ses manières, il partit pour la patrie de Raphaël, de Léonard, de Michel-Ange; l'archiduc et l'infante lui avaient donné des lettres de recommandation pour les principaux souverains de l'Italie. Bellori assure qu'il possédait lui-même la plus puissante des recommandations : l'élégance de sa démarche, la noblesse et l'affabilité de ses manières, l'abondance et la variété de sa conversation, lui conciliaient tous les suffrages. C'est là, si je ne me trompe, une réunion de circonstances atténuantes en faveur d'Otto Venius.

Au lieu de courir à Parme, comme on aurait pu le penser d'après les leçons de son dernier maître, pour étudier à loisir la coupole décorée par Corrége, Rubens se rendit d'abord à Venise, dont les maîtres lui avaient inspiré une vive prédilection. Titien et Paul Véronèse l'attiraient par la splendeur et l'harmonie de leurs compositions. Il les étudiait avec ardeur et s'efforçait de leur dérober leur secret. Un gentilhomme de Mantoue, qui demeurait dans la même hôtellerie, lui demanda la faveur de le voir travailler; admis dans son atelier, il fut séduit tout à la fois par son affabilité et par la rapidité de son travail. De retour à Mantoue, ce gentilhomme recommanda Rubens à son souverain en termes si vifs, que le duc

de Mantoue résolut d'attacher le jeune peintre à son service, et lui fit des offres brillantes qui furent acceptées. La galerie du prince renfermait un grand nombre de tableaux de Jules Romain; aussi les biographes n'ont-ils pas manqué d'attribuer à Jules Romain la hardiesse qui éclate dans les compositions de Rubens, comme ils attribuent à Otto Venius le goût de son élève pour l'allégorie. Pour ma part, je ne crois pas que le maître mantouan ait joué un grand rôle dans le développement du génie de Rubens, et je n'arrive pas à saisir entre eux un trait de parenté. Jules Romain, livré à ses propres forces, ne possède ni une véritable abondance, ni une véritable hardiesse. *Le Combat des Géans,* qui décore une des salles du palais du T, si vanté par ses contemporains, étonne par sa bizarrerie, sans exciter un seul instant l'admiration. Le spectacle d'une telle œuvre n'était, pour Rubens, ni un sujet d'émulation, ni une source d'enseignement. Pour expliquer la fougue du maître flamand, il n'est pas besoin de recourir à Jules Romain. Venise et Rome nous l'expliqueraient, si les compositions qu'il a prodiguées ne portaient le caractère de la spontanéité. Titien et Paul Véronèse lui offraient la splendeur et l'harmonie, le Tintoret lui montrait la hardiesse poussée jusqu'à la témérité. Plus tard, quand il vit Rome, la chapelle Sixtine lui révéla jusqu'où peut aller la hardiesse justifiée par une science profonde : en présence de Michel-Ange, le souvenir du Tintoret n'était plus un danger. Nous savons, à n'en pouvoir douter, que Rubens étudiait, en Italie, toutes les écoles avec la même ardeur, quoique la nature de son génie l'entraînât vers l'école vénitienne. A Milan, il copiait la *Cène* de Sainte-Marie des Grâces, et s'il ne dérobait pas à Léonard le secret de la beauté suprême, il n'étudiait pas ses œuvres avec moins d'assiduité que les œuvres de Titien et de Paul Véronèse. Dans l'espace de huit ans, — 1600-1608, — il visita toutes les villes d'Italie qui pouvaient lui offrir des leçons. Il était à Gênes, comblé d'honneurs; la noblesse et la bourgeoisie se disputaient ses œuvres, quand il fut rappelé à Anvers par une lettre qui lui apprenait la maladie de sa mère; il arriva trop tard pour lui fermer les yeux.

La mort de Marie Pipeling fut pour Rubens un coup cruel; il se retira dans le couvent de Saint-Michel, où sa mère avait été ensevelie, et y demeura quatre mois pour se livrer tout entier à sa douleur. Il ne pouvait oublier tout ce qu'il devait à cette excellente femme. C'était elle, en effet, qui avait surveillé les premières années de son éducation, et qui, par l'habileté de ses démarches, avait su réunir les débris du patrimoine confisqué. Quand la douleur du fils reconnaissant fut un peu apaisée, il revint à ses études chéries, aux travaux qui devaient fonder sa renommée. Grâce à la vigilance

de sa mère, il se trouvait en mesure d'acheter une maison dans une des plus belles rues de la ville. Il avait rapporté d'Italie des trésors précieux, dignes de faire envie aux plus riches amateurs : tableaux, statues, camées, pierres gravées. Il voulait loger tous ces trésors de façon à pouvoir en jouir librement. Aussi à peine était-il installé dans sa nouvelle demeure, qu'il prit le parti de la démolir pour la reconstruire à l'italienne, car, à l'exemple de tous les grands artistes de la renaissance, il ne séparait pas dans sa pensée les trois arts du dessin, et possédait des notions étendues en architecture. Il avait dessiné les plus beaux palais de Gênes, et ce travail important, publié après sa mort, prouve surabondamment qu'il en avait étudié avec soin toutes les dispositions. Les plans et les coupes de ces édifices, qui jouissent en Europe d'une si légitime renommée, avaient attiré son attention aussi bien que leur aspect pittoresque. Il conçut donc et dessina pour son usage une maison qui devait réunir une habitation élégante et commode, un musée et un atelier. Comme il jetait les fondations de sa nouvelle demeure, il franchit à son insu les limites d'un terrain qu'il avait acheté, et empiéta sur le domaine de la compagnie des arquebusiers, qui s'appelait la compagnie du Serment. Menacé d'un procès qu'il aurait sans doute perdu, il entra en composition par l'entremise de son ami Rockox, et prit l'engagement de peindre pour ses adversaires un tableau tiré de la vie de saint Christophe. C'est à cette menace de procès que nous devons la fameuse *Descente de Croix*, placée aujourd'hui dans la cathédrale d'Anvers. Comme la vie de saint Christophe ne lui offrait pas de grandes ressources, il eut recours aux études de sa première jeunesse pour tourner la difficulté. Interrogeant l'étymologie, il prit pour sujet principal le Christ descendu de la croix et *porté* par ses bourreaux, qui le détachent de l'instrument de son supplice, et peignit sur les volets la Vierge-Mère, qui l'a *porté* dans ses flancs, et saint Christophe, qui l'a *porté* sur ses épaules. C'était faire de l'étymologie une application large et capricieuse. Les philologues peuvent à bon droit sourire, la postérité ne songera pas à se plaindre.

Bientôt il sentit le besoin d'endormir ses regrets en prenant une compagne; il épousa une belle jeune fille, Isabelle Brandt, et trouva dans sa tendresse tout le bonheur qu'une femme peut donner. Isabelle aimait son mari d'un amour sincère, et les biographes modernes qui ont bien voulu comparer les dates n'ont pas eu de peine à réfuter les méchans propos d'Houbraken et de Weyermann. Il n'est pas vrai, comme ils l'ont dit et comme on s'est plu à le répéter, qu'Isabelle ait été la maîtresse d'Antoine Van Dyck, et que Rubens, doublement jaloux du plus illustre de ses élèves comme mari et comme peintre, lui ait conseillé le voyage d'Italie pour se délivrer d'un amant et d'un

rival dans son art. Il n'est pas vrai qu'il lui ait offert sa fille en mariage, et que Van Dyck l'ait refusée par amour pour la mère, car Isabelle Brandt était morte lorsque Van Dyck partit pour l'Italie, et n'avait pas donné de fille à son mari; elle ne laissait que deux fils, Albert et Nicolas, dont Rubens a réuni les portraits sur une seule toile. D'ailleurs l'élève chéri de ce grand maître était amoureux d'Anna van Ophem, qui avait une charge à la cour de l'archiduchesse; sa souveraine lui avait confié des fonctions qui d'ordinaire ne sont pas le partage des femmes, le soin de surveiller ses meutes. Anna van Ophem était alors dans tout l'éclat, dans toute la fraîcheur de sa beauté, et Van Dyck, avant de franchir les Alpes, s'arrêta plusieurs mois dans la résidence de sa maîtresse, au hameau de Saventhem. Rubens apprit bientôt que son élève oubliait la gloire dans les bras d'Anna van Ophem, et ce ne fut pas sans peine qu'il le décida à poursuivre son voyage.

Lors même que ces détails, confirmés par de nombreux témoignages, ne seraient pas parvenus jusqu'à nous, nous n'aurions pas besoin de recourir à la jalousie pour expliquer le conseil donné à Van Dyck par son maître. Après ce séjour de huit ans en Italie dont il avait largement profité, faut-il s'étonner que Rubens l'ait engagé à visiter cette terre si féconde en enseignemens? Bien que ses compatriotes se plaisent à répéter que ni Rome, ni Florence, ni Venise, ni Milan, n'ont contribué au développement de son génie, il estimait trop haut la moisson qu'il avait recueillie pour ne pas envoyer le plus habile de ses élèves dans la patrie de Léonard et de Michel-Ange. Il est donc avéré aujourd'hui que les mésaventures conjugales de Rubens sont une fable inventée par l'envie. Ses rivaux, pour se venger de sa supériorité, ont imaginé une calomnie que les chroniqueurs ont répétée trop légèrement, et qui se trouve démentie par la comparaison des dates. La mémoire d'Isabelle Brandt est une mémoire sans tache, aussi bien que celle de Marie Pipeling. Elle comprenait toute la valeur de l'homme dont elle portait le nom, et ne rêvait pas d'autre bonheur que l'amour de son mari. On a dit avec raison que la gloire ne préserve pas des infortunes conjugales, et l'infidélité d'Armande Béjart n'est malheureusement pas le seul argument que l'on puisse invoquer : le génie n'est pas une garantie de bonheur domestique; mais il ne faut pas oublier que Rubens avait trente-trois ans lorsqu'il épousa Isabelle Brandt, et que cette fois du moins il ne courait pas les mêmes chances que l'auteur du *Misanthrope* donnant son nom à une fille dont il aurait pu être le père. Et puis son séjour chez la comtesse de Lalaing n'avait pas été sans profit pour lui; l'artiste applaudi se souvenait à propos des leçons recueillies par le jeune page. Il connaissait le danger des tentations et savait l'art

de les écarter sans témoigner aucune défiance. Lorsqu'il perdit Isabelle, après seize ans d'un bonheur sans trouble et sans nuage, il la pleura comme il avait pleuré sa mère, et, dans une lettre écrite quelques jours après sa mort, il lui rendit pleine justice. Il ne la regretta pas seulement parce qu'il l'aimait, parce qu'elle répondait à sa tendresse, mais parce qu'elle était excellente et méritait l'estime et l'admiration de tous par l'élévation de son esprit, par la douceur inaltérable de son caractère, par sa piété sans ostentation. S'il eût été jaloux, s'il eût été trompé, aurait-il ainsi parlé d'Isabelle? On dira peut-être qu'il imitait la générosité de Marie Pipeling pour Jean Rubens; mais si la conduite de sa mère offre un exemple difficile à suivre, elle n'est pas difficile à comprendre, car il s'agissait de sauver la tête de son mari. Après la mort d'Isabelle, Rubens, soumis à la même épreuve que sa mère, n'avait qu'à se taire: le pardon même ne lui prescrivait pas le mensonge.

Quatre ans après cette perte, qui lui avait semblé irréparable, il ne craignit pas d'épouser une jeune fille de seize ans, Hélène Fourment, qui était sa nièce par alliance; il avait alors cinquante-trois ans: c'était jouer gros jeu. De la part d'un homme qui avait vécu à la cour, qui connaissait le monde et le train des mœurs de son temps, on a peine à concevoir une telle imprudence, et pourtant il ne paraît pas qu'il ait eu à s'en repentir. Le mari d'Armande Béjart avait quarante ans lorsqu'il commit la faute qui devait empoisonner sa vie. Rubens, arrivé à l'âge de cinquante-trois ans, ne recula pas devant l'évidence du danger, et la calomnie, qui avait traité si méchamment la mémoire d'Isabelle Brandt, n'a pas même effleuré celle d'Hélène Fourment. Elle oubliait les rides de son mari en contemplant l'immortelle jeunesse de son génie. Dans l'espace de dix ans, elle lui donna cinq enfans, et les contemporains ne lui reprochent pas un seul jour d'égarement. Toutefois, malgré le bonheur que Rubens trouva dans son second mariage, je n'oserais proposer son exemple à personne, même aux hommes d'un génie avéré. Espérer combler par la gloire un intervalle de trente-sept ans sera toujours une grande témérité. Si l'orgueil joue souvent un grand rôle dans l'amour, le bonheur de porter un nom éclatant suffit bien rarement à contenter pendant dix ans le cœur d'une jeune femme. Le sort de Rubens peut donc être considéré comme un sort privilégié. Son imprudence ne lui a pas coûté un regret. La jeunesse et la beauté d'Hélène Fourment ne lui ont pas suscité un rival. Entouré de ses enfans, il partageait ses journées entre son art et les devoirs de famille. Son génie ne doit rien au malheur. Il s'est rencontré parmi ses biographes des esprits quinteux qui ont cherché à expliquer le caractère de ses compositions par le bonheur constant de sa vie. Peu s'en faut qu'ils ne

trouvent un sujet de reproche dans la paix inaltérable dont il a joui jusqu'à son dernier jour. Ils l'accusent de n'avoir pas su exprimer la douleur, et voient dans ses œuvres l'image fidèle de sa vie. Pour peu qu'on ait feuilleté l'histoire de la peinture, on sait à quoi s'en tenir sur la valeur de cette théorie. Sans doute la douleur a souvent hâté le développement du génie; mais l'on peut citer plus d'un artiste éminent qui a su l'exprimer avec une rare éloquence, et qui pourtant n'a pas connu le malheur. Quel peintre a jamais rendu mieux que Fra Angelico les angoisses de la Vierge au pied de la croix? Et comment s'est écoulée pourtant la vie entière de Fra Angelico? Toutes ses journées se partageaient entre l'art et la prière; les heures qu'il ne donnait pas à Dieu, il les donnait à la peinture. Giotto, qui par la vérité, par l'énergie de l'expression, ne le cède à personne, et qui souvent même, dans cette partie de son art, s'est montré plus habile que des maîtres venus après lui et qui possédaient une science plus profonde, Giotto n'est pas connu par ses souffrances. La douleur a trouvé en lui un éloquent interprète, quoique ses jours n'aient pas été troublés. Il ne faut donc pas chercher dans la douleur la condition inévitable du génie.

Rubens, livré à toutes les inquiétudes de la pauvreté par l'imprévoyance de sa mère, à tous les tourmens de la jalousie par l'infidélité d'Isabelle Brandt et d'Hélène Fourment, n'aurait pas nécessairement surpassé le Rubens que nous connaissons dans le domaine de l'expression. Si la fréquentation des cours a pu développer en lui le goût de la splendeur, si la richesse qu'il a connue avant la gloire lui a rendu plus facile la pratique de son art, si le bonheur constant qui a rempli toute sa vie a laissé des traces dans quelques-unes de ses compositions, où la nature tout entière semble partager la sérénité des personnages, il ne faut pas croire que la prévoyance de sa mère, la tendresse et la fidélité de ses deux femmes aient appauvri son génie et lui aient dérobé toute une source d'inspiration. Incertain du lendemain, trompé dans ses affections, travaillant entre les murailles nues d'un atelier lézardé, il n'est pas démontré qu'il se fût placé par l'expression au premier rang des maîtres de son art. Ses œuvres, moins nombreuses, auraient sans doute gardé le caractère splendide qui nous étonne aujourd'hui.

Les travaux de Rubens furent souvent interrompus par des missions diplomatiques. Je n'ai rien à dire de la mission qui lui fut confiée par Vincent de Gonzague, duc de Mantoue, son premier protecteur en Italie, car elle est tellement insignifiante, qu'elle mérite à peine une mention. Rubens, au dire de ses biographes, fut chargé de conduire en Espagne de magnifiques présens que le duc destinait au roi, à savoir un très beau carrosse et sept chevaux de race. En

vérité, pour accomplir une telle mission, tous les dons que possédait le protégé de Vincent de Gonzague étaient parfaitement inutiles; il n'y a pas là de quoi illustrer une carrière diplomatique. J'aime à penser pourtant que les fonctions de l'ambassadeur allaient un peu au-delà, et qu'il avait quelque chose à dire au roi d'Espagne; mais les biographes ont négligé de nous apprendre de quelle nature étaient les négociations qu'il devait entamer ou terminer. Celles qu'il entreprit pour l'archiduc Albert ou pour Philippe IV ont une importance très réelle, et l'histoire en doit tenir compte. Neuf ans avant la naissance de Rubens, le sang des comtes d'Egmont et de Horn avait rougi l'échafaud sur la place de l'hôtel de ville de Bruxelles. L'impitoyable domination du duc d'Albe avait laissé dans tous les cœurs un ineffaçable souvenir. Rubens ne paraît pas s'être associé aux légitimes ressentimens de ses compatriotes, car il mit sans scrupule ses talens au service de la monarchie espagnole. Il fit plusieurs voyages à Madrid, à La Haye et à Londres, tantôt pour instruire le roi d'Espagne de l'état des esprits dans les Pays-Bas, tantôt pour sonder les dispositions de l'Angleterre en interrogeant Gerbier, son agent diplomatique en Hollande, tantôt enfin pour jeter les bases d'une alliance offensive et défensive entre les cours de Londres et de Madrid. On ne peut nier qu'il n'ait déployé dans ces diverses missions une véritable habileté, car il réussit à réaliser les vœux du souverain qui l'employait. Cependant on ne peut voir sans tristesse un homme de génie se vouer au service des oppresseurs de son pays. Les succès qu'il a obtenus dans ces fonctions délicates, qui exigent toujours de la souplesse, de la dextérité, de la persévérance, et surtout de la pénétration, ne sauraient nous abuser sur le caractère déplorable de son rôle diplomatique. Il est vrai que Jean Rubens, qui s'était condamné volontairement à l'exil comme suspect d'attachement aux doctrines protestantes, avait embrassé publiquement la foi catholique pour rentrer en grâce auprès de l'archiduc, et que le dévoûment à la domination espagnole était pour son fils un héritage de famille; mais Pierre-Paul possédait une intelligence trop étendue pour ne pas comprendre tout ce qu'il y avait d'humiliant dans cette domination, et ses admirateurs les plus sincères, tout en reconnaissant son aptitude singulière pour les fonctions diplomatiques, ne peuvent s'empêcher de déplorer qu'il se soit laissé distraire de ses travaux de prédilection, de ceux qui ont fondé sa renommée, pour servir un gouvernement qui traitait si durement son pays.

Dans sa mission à Madrid, il fut comblé d'honneurs et de prévenances, et l'ambassadeur, fêté par toute la cour, employait les loisirs que lui laissaient ses fonctions à peindre le roi, la reine et les principaux seigneurs, qui se pressaient chaque jour dans son atelier.

Un jour, Jean de Bragance, qui fut plus tard roi de Portugal, invita Rubens à venir lui rendre visite à sa maison de plaisance de Villa-Viciosa. Rubens partit avec un nombreux cortége de seigneurs espagnols et flamands. Le futur roi, en apprenant de quelle nombreuse escorte il était accompagné, lui dépêcha un de ses courtisans pour lui témoigner son regret de ne pouvoir l'attendre; il était, disait-il, rappelé à Lisbonne par des affaires de la dernière importance. En réalité, la seule avarice avait dicté ces excuses mensongères; il craignait d'avoir à défrayer trop de monde. Comme le messager de Jean de Bragance offrait à Rubens une bourse de cinquante pistoles pour les dépenses de son voyage : « Remerciez son altesse, répondit en souriant l'ambassadeur, j'ai pris mille pistoles avant de me mettre en route. »

Sa dernière mission à La Haye fut marquée par un épisode fâcheux où son orgueil fut cruellement éprouvé. Comme il se rendait à son poste avec les instructions écrites que l'archiduchesse lui avait confiées, la noblesse flamande réclama énergiquement contre sa nomination, et le duc d'Arschot fut chargé de le remplacer. Rubens devait lui remettre ses instructions. A cette occasion, le duc lui écrivit une lettre qui nous a été conservée, et qui est un véritable modèle d'impertinence, sinon de beau style : « Je m'étonne, lui dit-il, que vous ayez pris la licence de m'écrire, au lieu de venir me trouver en personne à la taverne où je suis allé deux fois pour vous attendre. N'oubliez pas à l'avenir la distance qui sépare les gens de votre sorte des gens de la mienne. » Rubens dévora cet affront et remit ses instructions. Il avait été anobli par Philippe IV, et nous avons ses armoiries; mais il n'était que chevalier, et le duc d'Arschot n'ignorait pas que tous les ancêtres de Rubens, depuis 1350 jusqu'à son aïeul, avaient été tanneurs, que son aïeul était épicier, que son père, Jean Rubens, était le premier qui eût exercé une profession libérale. Un roturier d'une roture si avérée pouvait-il remplir des fonctions diplomatiques? Le duc d'Arschot était de trop bonne maison pour le croire. Le jour où il reçut cette lettre impertinente, Rubens comprit, mais trop tard, qu'il aurait dû, pour sa gloire et sa dignité, rester peintre et ne pas se mêler de diplomatie, puisque sa capacité reconnue et les titres de noblesse qu'il avait reçus du roi d'Espagne n'effaçaient pas aux yeux du duc d'Arschot sa qualité d'intrus. Son ambassade en Angleterre fut couronnée d'un plein succès : il réussit à nouer une alliance entre les cours de Londres et de Madrid; mais, dans cette occasion même, malgré les honneurs dont il fut comblé, il dut comprendre qu'on ne le trouvait pas d'assez bonne maison, car, lorsqu'il eut posé les bases de l'alliance, un autre ambassadeur, un diplomate de vieille noblesse fut chargé de signer le traité. Son talent même pour la

peinture, s'il faut en croire ses biographes, était considéré par les courtisans de Charles Ier comme une dérogation à ses fonctions diplomatiques. Un bel esprit de la cour, fort entiché de sa race, se trouvant un jour dans son atelier, lui aurait dit : « Monsieur l'ambassadeur, à ce que je vois, se délasse quelquefois de ses graves fonctions en faisant le métier de peintre ? — Non pas, aurait répondu Rubens, je me délasse de la peinture en faisant l'ambassadeur. » Quoi qu'on puisse penser de l'à-propos de cette réplique, il est à croire que le peintre ne fut pas très flatté de se voir ainsi traité.

Revenons aux travaux qu'il n'aurait jamais dû quitter. Les biographes nous apprennent de quelle manière il partageait son temps. Il se levait de très bonne heure et allait toujours entendre la première messe. Était-ce de sa part piété sincère ou acte de courtisan? La dernière hypothèse est celle qui offre le plus de vraisemblance. La messe entendue, il se mettait à l'ouvrage jusqu'à midi. A midi, il dînait, suivant l'usage de son temps; en quittant la table, il reprenait sa palette, sans éprouver le besoin de se reposer après son repas, car il était très sobre par tempérament et par calcul : il savait qu'une nourriture trop abondante entrave l'exercice de l'intelligence. Il travaillait habituellement jusqu'à cinq heures, puis il choisissait dans ses écuries un des nombreux chevaux qu'il avait achetés du fruit de son travail ou reçus en présent, et allait se promener hors de la ville pendant une heure ou deux. Dans ses promenades solitaires, il méditait à loisir ses œuvres futures ou contemplait le paysage et observait tous les accidens de la lumière décroissante. Ce fut pendant une de ces courtes absences que ses élèves, ayant obtenu, à force de prières, du gardien de son atelier la permission de voir une œuvre inachevée, effacèrent, dans leurs jeux étourdis, la tête et la draperie d'une Vierge. Consternés de leur faute, ils se consultaient pour aviser aux moyens de la réparer. Bientôt ils reprirent courage, et d'une voix unanime ils décidèrent que Van Dyck était seul capable de repeindre la tête et la draperie effacées. Van Dyck se rendit aux vœux de ses camarades et justifia pleinement leur confiance. Le lendemain, Rubens reprit son œuvre inachevée sans se douter qu'Antoine y avait mis la main, et plus tard, lorsqu'il le sut, il oublia de gronder ses élèves.

Parmi les biographes de Rubens, plusieurs, au lieu d'attribuer sa prodigieuse fécondité à l'irrésistible entraînement de son génie, ont voulu expliquer par l'avarice, par la cupidité, le nombre incroyable de ses ouvrages. Sa vie tout entière me semble démentir cette accusation ou du moins la réfuter : il vivait splendidement, menait un train de prince, et sa bourse n'était jamais fermée à ses amis. Ses nombreux traits de générosité envers ses élèves et même envers ses

rivaux ne permettent pas d'ajouter foi à la justice de ces reproches. Lorsque Van Dyck, à son retour d'Italie, se plaignait de l'indifférence de ses compatriotes et confiait à son maître son profond découragement, Rubens lui achetait à l'instant même toutes ses œuvres achevées et inachevées. La cupidité qui se révèle par une pareille conduite est à coup sûr une cupidité bien innocente. On a dit qu'il estimait cent florins le travail de ses journées, et qu'il fixait le prix de ses tableaux d'après cette estimation. J'ai peine à croire que ce renseignement soit parfaitement authentique. Si on le rapproche en effet des comptes qui nous ont été conservés, on ne tarde pas à découvrir qu'il ne s'accorde pas avec le bon sens. Ainsi la *Descente de Croix,* peinte pour la compagnie des arquebusiers, n'a été payée que deux mille quatre cents florins, plus une paire de gants de huit florins pour Isabelle Brandt. Si Rubens estimait sa journée cent florins, il aurait donc achevé en vingt-quatre jours cette œuvre capitale. Quelle que fût sa prestesse, sa dextérité, la chose n'est pas croyable. Un tel prodige ne peut figurer que dans les contes de fées. Ses biographes ne craignent pas d'affirmer qu'il peignit en un seul jour *la Kermesse,* que nous avons au Louvre. De tels *on dit* ne méritent pas un seul moment d'attention. La décoration de White-Hall lui fut payée trois mille livres sterling; il aurait donc achevé cette œuvre immense dans l'espace d'une année. Il n'y a pas un juge éclairé qui consente à le croire.

Nous voyons dans une lettre de Rubens adressée à Peiresc, célèbre antiquaire de la Provence, qu'il se plaint de n'avoir pas encore reçu le prix de ses travaux du Luxembourg, exécutés pour Marie de Médicis, et qu'il compare la conduite de la reine-mère envers lui à la générosité de Buckingham. Il reconnaît pourtant que le mariage d'Henriette de France entraîne sa mère à de grandes dépenses, et que sa lenteur à le payer ne doit pas lui attirer le reproche d'avarice. Si c'est dans cette lettre qu'on a puisé les élémens de l'accusation dirigée contre Rubens, si c'est là qu'on prétend trouver les preuves de sa cupidité, il n'a pas besoin d'être défendu. D'ailleurs, quoiqu'il sût administrer avec un ordre parfait son patrimoine et le fruit de ses travaux, il ne thésaurisait pas. Il avait vendu au duc de Buckingham la collection qu'il avait rapportée d'Italie dix mille livres sterling, en se réservant toutefois le moulage des statues, des camées et des pierres gravées aux frais de l'acquéreur, et à sa mort ses héritiers trouvaient chez lui une collection nouvelle dont la vente dépassa cinq cent mille francs. Un avare qui dépense pour ses études, pour le plaisir de ses yeux, pour la joie de son intelligence, les trois quarts d'un million, est un avare d'une espèce nouvelle; dans tous les cas, il n'appartient certainement pas à la famille d'Harpagon.

Rubens mourut à l'âge de soixante-trois ans, d'un accès de goutte remontée. Quelques jours avant sa mort, sentant sa fin approcher, il écrivait à son compatriote Duquesnoy, qui a fait pour Saint-Pierre de Rome la statue de saint André : « Vostre gloire et vostre célébrité, monsieur, rejaillissent sur notre nation entière. Si mon âge et la goutte funeste qui me dévore ne me retenaient ici, je partirais à l'instant et irais admirer de mes propres yeux des choses si dignes d'éloges; mais, puisque je ne puis me procurer cette satisfaction, j'espère du moins avoir celle de vous revoir incessamment parmi nous, et je ne doute pas que notre chère patrie ne se glorifie un jour des ouvrages dont vous l'aurez enrichie. Plût au ciel que cela arrive avant que la mort qui va bientôt me fermer les yeux pour jamais me prive du plaisir inexprimable de contempler les merveilles qu'exécute votre main habile, que je baise du plus profond de mon cœur! (Anvers, 17 avril 1640.) » La crainte exprimée dans cette lettre ne fut que trop tôt justifiée. Rubens expirait le 30 mai 1640; on lui fit de magnifiques funérailles : magistrats, clergé, noblesse, bourgeoisie, la population tout entière suivit son cercueil jusqu'à l'église Saint-Jacques, où il fut placé dans le caveau funèbre de la famille Fourment, et trois jours après on célébra en son honneur un service dont la pompe eût flatté l'orgueil des plus fières familles.

C'est là certes une vie bien remplie. Cet homme prodigieux n'était pas demeuré un seul jour inactif. Il entretenait une correspondance avec les hommes les plus éminens de l'Europe. Comme s'il eût pris pour guide le mot de Charles-Quint sur les hommes qui connaissent à fond plusieurs langues, il avait appris de bonne heure et il parlait familièrement le flamand, l'anglais, l'allemand, le français, l'italien, l'espagnol et le latin. Il avait étudié avec une égale ardeur presque toutes les parties de la science humaine; il était peintre avant tout, mais parlait en homme éclairé sur les questions les plus diverses. Malgré le nombre immense de ses œuvres, il n'est pas vrai qu'il se soit abandonné aux hasards de l'improvisation, comme se plaisent à le répéter tant d'esprits frivoles. La méditation ne lui était pas inconnue, et s'il a savouré toutes les joies de la puissance créatrice, il s'était préparé à cette formidable activité par de longues études, par la solitude et la réflexion. Produire était pour lui un bonheur de tous les instans; mais il avait acheté ce bonheur et ne l'avait pas rencontré sur sa route. S'il avait reçu du ciel le génie, il l'avait fécondé par un travail opiniâtre. Il avait interrogé d'un œil avide tous les maîtres de l'école italienne. Il n'avait rien négligé pour leur dérober leurs secrets, et embrassait dans sa pensée l'histoire entière de l'art, depuis Phidias jusqu'à Michel-Ange. Il ne faut pas d'ailleurs se méprendre sur les limites de sa fécondité. Quelle que

fût la puissance de son génie, il n'aurait jamais eu le temps de peindre tous les tableaux qui portent son nom. Quand il avait esquissé une composition, il la confiait à ses élèves, qui l'ébauchaient, qui souvent même l'exécutaient presque entièrement, et comme il savait choisir à propos ses auxiliaires, il pouvait l'achever en quelques jours. Cette méthode, qui peut seule expliquer le nombre de ses œuvres, a plus d'une fois éveillé la défiance des ignorans. Un chanoine qui lui avait demandé un tableau d'église, voyant l'œuvre aux trois quarts faite sans que le maître eût paru, lui écrivit pour se plaindre : « C'est un tableau de votre main que je veux, lui disait-il; notre marché ne peut tenir, si vous abandonnez la besogne à vos élèves. » Rubens eut grand'peine à rassurer le chanoine. L'acheteur ne comprit l'injustice de ses craintes et de ses reproches qu'en voyant l'œuvre terminée sous ses yeux par la main du maître.

Énumérer les tableaux qu'il a signés de son nom, et qui ornent aujourd'hui les principales galeries de l'Europe, serait un travail sans profit pour le lecteur. Le catalogue de Smith, qui a servi de base à toutes les publications du même genre, les porte au-delà de treize cents. Il nous suffira, pour estimer son génie, pour en saisir le caractère, pour en déterminer la portée, de choisir dans ce catalogue immense les compositions qui révèlent d'une manière éclatante les diverses faces de cette vaste intelligence, qui avait embrassé avec un égal bonheur toutes les parties de la peinture.

La première qui se présente à la pensée, la plus célèbre dans l'histoire, est aujourd'hui placée dans la cathédrale d'Anvers; je veux parler de la *Descente de Croix*. C'est d'ordinaire à cette composition que les admirateurs et les adversaires de Rubens demandent leurs argumens. Cet ouvrage est à coup sûr un des plus importans, un des plus précieux qu'il ait produits. Pour nous servir d'une locution familière aux écrivains italiens, la *Descente de Croix* est à elle seule une école de peinture. Si elle ne contient pas son génie tout entier, elle nous en montre au moins la meilleure partie; n'eût-il produit que cette œuvre, il compterait parmi les plus grands maîtres de son art. La composition est pleine de grandeur et de simplicité. Deux ouvriers, placés au sommet de la croix, tiennent dans leurs dents le linceul du Christ, et de leur main demeurée libre accompagnent le corps du crucifié. Joseph d'Arimathie et Nicodême le soutiennent dans leurs bras. Saint Jean, debout au pied de la croix, en face de la Vierge-Mère, les aide dans l'accomplissement de ce pieux devoir. Un des pieds du Christ s'appuie sur l'épaule de Madeleine agenouillée. Salomé, accroupie derrière Madeleine, contemple d'un œil éploré ce douloureux spectacle. Il serait difficile d'imaginer une scène plus émouvante et plus simplement rendue. Le corps du Christ,

modelé avec une rare élégance, n'a rien de théâtral. La tête s'incline sur la poitrine, le corps tout entier s'affaisse, et tous les membres sont raidis par la mort.

A ne consulter que la réalité, abstraction faite de toute doctrine, il faut bien reconnaître que Rubens, dans cette œuvre, s'est placé à côté des peintres les plus habiles. Quelle que soit la prédilection qui nous entraîne, que notre sympathie appartienne à Florence ou à Rome, à Venise, à Parme ou à Milan, nous sommes éblouis par la hardiesse des attitudes, par la science profonde qui éclate dans toutes les parties de ce tableau; mais ce n'est pas là le seul mérite qui le recommande. N'apercevoir dans la *Descente de Croix* que l'expression de la réalité, c'est ne pas la comprendre. Il y a dans cette composition quelque chose de plus qu'une exacte imitation de la forme humaine. La douleur de la Vierge est une douleur vraie, une douleur poignante. On peut discuter à loisir l'élégance de son ajustement, on ne pourra jamais nier avec bonne foi le caractère pathétique de la tête. La douleur de Madeleine, aussi vraie que la douleur de la Vierge, est empreinte d'un autre caractère; il y a dans la pécheresse convertie une tristesse passionnée. L'épaule qui reçoit le pied du Christ a soulevé des colères que j'ai peine à comprendre. Les puristes ont crié à la vulgarité. J'ai beau méditer cet étrange reproche, je n'arrive pas à deviner comment on pourrait le justifier. Je vois dans ce mouvement un trait de génie. La piété de Madeleine ne peut ressembler à la piété de Marie; sa douleur ne connaît pas encore la résignation. A genoux aux pieds du crucifié, les cheveux épars, elle s'indigne autant qu'elle s'afflige de la mort du Christ; il y a dans ses larmes presque autant de colère que de désolation. Elle veut toucher le corps du Christ : est-ce donc là un mouvement qui blesse le goût et révolte la piété? N'en déplaise aux esprits chagrins, je n'y vois rien qui ressemble à une profanation. On accuse saint Jean, le disciple bien-aimé, de se poser devant le spectateur dans une attitude théâtrale : on oublie ou l'on feint d'oublier que son attitude s'explique et se justifie par l'action qu'il accomplit. Il ne se cambre pas pour étaler l'élégance de ses formes; il se renverse en arrière pour soutenir plus sûrement les jambes du Christ. Son regard, attaché sur la Vierge, exprime à la fois l'affliction et l'espérance. Il semble dire à la mère éplorée : « Votre fils n'est pas mort tout entier; résignez-vous, un jour il vous sera rendu.» Joseph d'Arimathie et Nicodême accomplissent leur pieux devoir avec une gravité qui révèle une foi profonde. Le cadavre qu'ils soutiennent dans leurs bras n'est pas pour eux un cadavre que la terre doive garder, une proie livrée à la corruption. Ils croient fermement à la résurrection du crucifié; leur maître n'est pas perdu sans retour.

L'expression de leur visage n'a donc rien qui doive nous étonner : leur gravité n'est pas de l'indifférence; ils espèrent, et, s'ils ne sont pas encore consolés, ils ne perdent pas courage. Quant aux ouvriers placés sur le sommet de la croix, faut-il s'étonner que leur visage ne respire pas la douleur? Pour eux, le Christ n'est qu'un fardeau qu'ils soutiennent; ils ne voient dans ce cadavre qu'un salaire à gagner. Leur parfaite indifférence, que je n'entends pas contester, n'a pas besoin de justification.

Ainsi, parmi les neuf figures dont se compose ce tableau, il n'y en a pas une qui ne se recommande par la vérité : mouvement du corps, expression des têtes, tout est conçu avec sagesse, rendu avec fidélité. Laissons en paix les déclamateurs qui ne veulent voir dans la *Descente de Croix* qu'une scène païenne. Ne troublons pas le puéril triomphe dont ils semblent si fiers. A les entendre, ils regrettent de ne pas apercevoir dans le corps du Christ les signes évidens d'une prochaine résurrection. Que signifie cet ingénieux reproche, sinon qu'ils souhaiteraient un cadavre d'une nature inconnue jusqu'ici, un cadavre qui ne fût pas tout entier envahi par la mort? Rubens serait un païen, parce que le corps du Christ s'affaisse entre les bras de Nicodême et de Joseph, parce que ses jambes ne peuvent plus le porter, parce que le sang ne circule plus sous cette chair inanimée? Le sang recueilli dans un vase, qui est déjà coagulé, révolte leur piété. Je n'essaierai pas d'apaiser leur colère. Qu'ils s'applaudissent de cette merveilleuse découverte, qu'ils se glorifient de leur sagacité : le paganisme de Rubens n'arrive pas jusqu'à mon intelligence; pour pénétrer ce mystère d'iniquité, il faut sans doute posséder un sens qui me manque. Si l'on veut dire que le *Stabat Mater* du couvent de Saint-Marc à Florence respire une piété plus fervente que la *Descente de Croix,* je l'accorderai volontiers; mais entre cette concession, que le bon sens, que l'évidence me commandent, et l'accusation que je viens d'énoncer, l'intervalle est trop grand pour qu'il soit possible de le combler. Que Rubens soit constamment préoccupé de son art, que, dans la représentation même d'une scène consacrée par la foi chrétienne, il n'oublie jamais de séduire, d'enchanter les regards, je le reconnais sans hésiter; mais je suis bien forcé d'affirmer en même temps que dans la *Descente de Croix* il n'a violé aucune convenance religieuse, qu'il a compris toutes les conditions du sujet, qu'il a rendu avec éloquence la douleur de Marie, de Madeleine et de saint Jean. Si la *Descente de Croix* de la cathédrale d'Anvers n'émeut pas aussi profondément que le *Stabat Mater* du couvent de Saint-Marc, ce n'est pas la faute de Rubens, c'est la faute de son temps. Philippe II avait compté sur le bourreau pour raffermir du même coup l'autorité de l'église et son autorité. L'histoire démontre assez clairement qu'il se

trompait. Son impitoyable cruauté, qui a coûté tant de sang aux Pays-Bas, digne de la réprobation de tous les cœurs généreux, étonne à bon droit tous les esprits éclairés comme une grossière méprise : la terreur ne réveille pas la foi. La piété de Rubens n'était pas la piété d'un anachorète ou d'un croisé; mais il n'y a dans la *Descente de Croix* rien dont puisse s'alarmer ou s'étonner la piété la plus sincère.

Le *Crucifiement de saint Pierre,* placé aujourd'hui à Cologne, non pas dans la cathédrale, comme l'a dit récemment un écrivain mal informé, mais dans la modeste église de Saint-Pierre, n'offre pas une étude moins intéressante que la *Descente de Croix.* Ce fut un des derniers ouvrages, peut-être même le dernier, du maître flamand; mais comme il occupe une place à part parmi ses compositions religieuses, comme il n'a pas moins d'importance que la toile dont se glorifie la cathédrale d'Anvers, et qu'il se recommande à l'attention des connaisseurs par une exécution toute différente, je ne crois pas devoir tenir compte de la chronologie, et je veux essayer dès à présent de le caractériser. La fabrique de Saint-Pierre de Cologne, comprenant l'immense valeur de ce tableau, en a fait un objet de spéculation. Les visiteurs qui entrent dans l'église n'aperçoivent sur le maître-autel qu'une copie de la composition de Rubens; un avis écrit en trois langues avertit les curieux qu'ils ont à payer un demi-thaler pour voir l'original. M. Gachet a publié récemment deux lettres de Rubens qui se rattachent à l'histoire de ce tableau et qui en expliquent le caractère spécial. Quatre ans avant sa mort, il recevait une lettre signée du nom de George van Geldorp, peintre flamand établi en Angleterre depuis quelques années. Il s'agissait d'un tableau d'autel tiré de la vie de saint Pierre. Rubens, accablé de commandes, ne pouvait pas toujours répondre sur-le-champ à ses nombreux correspondans. Il ne répondit à George van Geldorp que l'année suivante, et lui proposa le *Crucifiement de saint Pierre.* Il espérait trouver dans le supplice inusité du martyr des effets nouveaux. Cependant, avant de prendre un parti, il demandait quelles seraient les dimensions de la toile, jugeant avec raison que cette condition, toute matérielle, devait déterminer le choix du sujet. Il s'était d'abord étonné de voir une telle commande lui venir de Londres. Il ne comprenait pas qu'une ville protestante voulût avoir un tableau d'autel. Quand il sut que George van Geldorp lui avait écrit de la part de Jabach, célèbre amateur de Cologne, il résolut de se surpasser. Le *Crucifiement de saint Pierre* avait séduit son imagination; il voulait le traiter à loisir et donner dans cette œuvre la mesure complète de son savoir. Aussi ne se pressait-il pas de l'achever. Malgré la prodigieuse rapidité qui lui était familière, il n'y avait pas encore mis la dernière main en 1638. George van Geldorp pria un de ses

amis d'Anvers, Lemens, de voir où en était le tableau promis à Jabach. Rubens cette fois s'empressa de répondre. Il était content de sa nouvelle composition; il croyait avoir réussi, et pensait qu'elle serait comptée parmi ses plus belles œuvres; mais il ne voulait pas être pressé, et demandait qu'on lui laissât le loisir de l'achever à sa guise. A sa mort, ses héritiers trouvèrent l'œuvre achevée dans son atelier, et le *Crucifiement de saint Pierre* fut acheté pour le compte de Jabach.

Je ne veux pas conclure des lettres publiées par M. Gachet que Rubens ait travaillé quatre ans à ce tableau : ce serait dénaturer le sens de ces documens. Ce n'était certainement pas la seule composition qui l'occupât; mais comme il tenait à se contenter, et que les nécessités de la vie matérielle ne l'obligeaient pas à se séparer de son œuvre avant d'avoir réalisé sa volonté tout entière, il la prenait, la quittait et la reprenait, l'oubliait pendant quelques semaines pour y revenir avec plus d'entrain et de liberté. C'est une méthode excellente; par malheur, il n'est pas donné à tous les artistes de la suivre; la liberté dans le travail est un privilége qui n'appartient qu'au petit nombre. Rubens en profita dignement. Toutes les parties de son tableau sont traitées avec un soin scrupuleux, avec une exactitude, une précision qui étonnent ses plus fervens admirateurs. Sans vouloir placer le *Crucifiement de saint Pierre* au-dessus de la *Descente de Croix,* je pense qu'il faut avoir vu le premier de ces deux morceaux pour apprécier justement le savoir de ce puissant maître. A ne considérer que l'invention, il a produit bien des œuvres du même ordre; mais si l'on veut parler de l'exécution, la plupart de ses œuvres, comparées au *Crucifiement de saint Pierre,* paraîtront inachevées. Pureté des contours, finesse du modelé, justesse des mouvemens, tout se trouve réuni dans cette admirable composition. Je ne parle pas de la splendeur du coloris. Il serait hors de propos de comparer, sous ce rapport, le *Crucifiement de saint Pierre* et la *Descente de Croix,* car ce dernier tableau n'est plus aujourd'hui ce qu'il était en sortant des mains de l'auteur. Il a subi, hélas! comme tant d'autres chefs-d'œuvre, les outrages d'une main inhabile qui prétendait le rajeunir et lui rendre son premier éclat. Il a été *réparé* comme chez nous Lesueur, Nicolas Poussin et André del Sarto. Il n'est donc pas permis aujourd'hui de parler du coloris de la *Descente de Croix;* nous serions exposé à mettre sur le compte de Rubens les étranges caprices des réparateurs.

Je n'ai pas besoin de rappeler que saint Pierre fut crucifié la tête en bas. Voici comment sont disposés les personnages dans le tableau de Cologne : à gauche du martyr, un bourreau agenouillé enfonce la croix en terre; un autre, à droite, soutient la main gauche du

supplicié; trois autres lient ses pieds et les clouent à la croix. Cette donnée, on le voit, présente de nombreuses difficultés. Pour ne commettre aucune bévue en la traitant, il faut posséder une science profonde, n'ignorer aucun des secrets de l'anatomie, et se tenir en garde contre l'exagération. Or Rubens n'a rien négligé pour satisfaire à toutes ces conditions. Non-seulement il a su imprimer aux bourreaux la sauvage énergie qui leur appartient, non-seulement il a écrit sur le visage du martyr la résignation et la foi, mais il a rendu avec une merveilleuse fidélité le gonflement des veines et le jeu de la lumière sur le corps de saint Pierre. Il n'y a pas trace d'exagération; la figure tout entière se distingue par la simplicité. Il est évident pour tous ceux qui ont étudié attentivement ce tableau que Rubens a gardé jusqu'à son dernier jour toute la puissance de ses facultés; Titien, qui a traité le même sujet dans sa vieillesse, ne se montre pas toujours égal à lui-même; il est vrai qu'il peignait encore à quatre-vingt-dix-neuf ans, quand il fut emporté par la peste. Dans un âge si avancé, il est bien difficile de manier le pinceau d'une main sûre; la composition que j'ai vue il y a quelques années à l'académie de Venise, et qui est aujourd'hui replacée dans une église, révèle trop clairement une main défaillante. Entre le *Crucifiement* de Cologne et la *Descente de Croix* d'Anvers, il n'y a aucune différence pour la richesse de l'invention; la main du maître sexagénaire est aussi sûre, aussi ferme que la main du jeune maître à son retour d'Italie; son savoir a grandi sans attiédir son imagination.

Faut-il regretter que Rubens n'ait pas traité toutes ses œuvres avec le même soin que le *Crucifiement de saint Pierre?* Faut-il déplorer la rapidité avec laquelle il exécutait ses travaux? Je suis très loin de le penser. S'affliger de cette rapidité si prodigieuse, que plusieurs biographes ont encore exagérée, c'est ne pas comprendre la vraie nature de cet heureux génie. Pour se révéler pleinement, il avait besoin de multiplier ses œuvres, d'exprimer sa puissance sous des formes sans cesse renouvelées. Pour certains esprits, même de l'ordre le plus élevé, la lenteur est une nécessité; pour d'autres esprits d'un ordre égal, la lenteur ne serait le plus souvent qu'une souffrance sans profit, et Rubens était de ces derniers, car il ne faut pas s'abuser sur la véritable durée de son dernier travail : bien qu'il se soit écoulé quatre ans entiers entre le commencement et la fin de ce tableau, il n'est pas probable que l'auteur ait renoncé, en l'exécutant, à ses procédés ordinaires. Chacune des figures dont il se compose a sans doute été modelée rapidement, si l'on ne tient compte que du temps pris pour chaque morceau; mais le peintre les a quittées et reprises plus d'une fois avant de les achever, et tout en travaillant vite, il a l'air d'avoir travaillé lentement.

S'il était permis de prendre au sérieux l'éternel reproche adressé à Rubens par ses détracteurs, s'il était nécessaire de prouver par un argument péremptoire l'étendue et la profondeur de son savoir, on trouverait dans le *Crucifiement de saint Pierre* une réponse victorieuse. On a souvent dit et j'entends dire chaque jour que le plus grand des maîtres flamands ne sait pas dessiner. Cette accusation banale serait facilement réfutée par la *Descente de Croix;* mais le tableau de Cologne démontre encore mieux que le tableau d'Anvers que l'auteur savait au besoin, et dès qu'il le voulait, arrêter le contour de ses figures, modeler avec finesse les parties les plus délicates sans rien perdre de sa splendeur habituelle. Le *Crucifiement de saint Pierre* est d'un dessin énergique, élégant et pur; pour le nier, il faut renoncer à la bonne foi. Que les formes choisies par Rubens ne plaisent pas à tous les yeux, je le conçois sans peine; que la force éclate dans ses compositions plus souvent que la grâce, c'est une vérité reconnue depuis longtemps; que plus d'une fois il ait sacrifié le contour au coloris, il n'est pas permis de le nier, mais il n'agissait pas ainsi par ignorance. S'il préférait la splendeur à la précision, il n'avait pas pour le choix des lignes le mépris qu'on lui attribue trop souvent; il savait toute l'importance du dessin et l'avait étudié avec ardeur; seulement il avait une manière de voir et de rendre la nature qui lui appartenait et qui donnait à tous ses personnages un caractère spécial. Parmi ses nombreux détracteurs, il y en a plus d'un qui prend son originalité pour une preuve d'ignorance. Il a prouvé maintes fois qu'il connaissait tous les secrets de la forme humaine, mais jamais il ne l'a prouvé aussi clairement que dans le *Crucifiement de saint Pierre*. L'élégance de saint Jean et de Salomé, le torse entier du Christ dans la *Descente de Croix*, peuvent être invoqués comme d'éclatans témoignages de savoir. Il y a dans cette œuvre immortelle un choix de lignes dont le goût le plus sévère ne saurait s'offenser; les jambes mêmes du Christ, dont le mouvement a soulevé tant de colère parmi ceux qui prétendent posséder seuls le secret de l'harmonie linéaire, ne me semblent pas mériter la réprobation dont elles sont frappées, car elles sont vraies dans le sens dramatique et dans le sens anatomique. Toutefois le *Crucifiement de saint Pierre* prouve encore mieux l'injustice de l'accusation que j'ai rappelée.

La galerie du Louvre édifierait les adversaires de Rubens, s'ils consentaient à regarder, au lieu de déclamer en détournant les yeux avec dédain; Anvers et Cologne achèveraient leur conversion, s'ils n'étaient résolus à nier systématiquement le savoir de ce maître illustre. L'étude des deux tableaux dont je viens de parler ne peut laisser aucun doute aux esprits sincères qui prennent la peine de s'éclairer avant d'affirmer ou de nier; mais cette méthode, enseignée

par le bon sens, ne convient pas aux détracteurs de Rubens; ils trouvent plus commode de le condamner comme ignorant, de le maudire comme un fléau, sans aller visiter Anvers et Cologne. Ils ne veulent pas exposer la pureté des doctrines qu'ils professent aux dangers d'une telle épreuve; il est vrai que la logique la plus vulgaire réprouve une telle obstination. Ils déclarent vénéneux le fruit qu'ils refusent de goûter; mais pourquoi le goûteraient-ils, puisqu'ils savent d'avance que c'est un poison? Et qu'on ne prenne pas nos paroles pour un jeu d'esprit : si je donne à la discussion la forme de la raillerie, c'est qu'il est difficile de garder son sérieux quand on entend dire que Rubens ne sait pas dessiner.

En 1620, Marie de Médicis, s'étant réconciliée avec son fils Louis XIII à Angoulême, voulut consacrer cet heureux événement dans une suite de tableaux destinés à décorer son nouveau palais du Luxembourg. A la recommandation du baron de Vicq, ambassadeur des Pays-Bas à Paris, elle fit choix de Rubens. Cette précieuse collection est aujourd'hui placée dans la galerie du Louvre. A coup sûr, tout n'est pas à louer dans cette série de compositions; il y a plus d'un épisode que le goût ne saurait approuver. Le mélange des idées chrétiennes et des idées païennes est un caprice au moins singulier. Je suis loin pourtant de partager la colère des historiens qui blâment d'une manière absolue l'emploi de l'allégorie. Je doute fort que la représentation littérale des faits eût fourni au peintre vingt compositions d'un puissant intérêt. Si l'allégorie envisagée d'une façon générale offre au pinceau de nombreux dangers, au spectateur plus d'une énigme à deviner, on ne peut nier pourtant qu'elle ne serve à poétiser des faits souvent très prosaïques. Marie de Médicis trouvait dans sa vie le sujet d'une épopée, Rubens n'était pas tout à fait du même avis. Il ne croyait pas pouvoir réaliser le vœu de la reine-mère sans le secours de l'allégorie. S'il s'est parfois laissé entraîner à des inventions bizarres, qui ne se comprennent pas facilement sans la lecture du programme, il faut reconnaître cependant que la biographie de Marie de Médicis, prise dans son ensemble, se recommande par la grandeur, l'éclat et la nouveauté. Je n'essaierai pas de justifier la présence de Neptune à Marseille en face de l'archevêque; mais les admirables sirènes qui se jouent au milieu des flots, dont les épaules et les hanches révèlent tant de puissance et de jeunesse, leur poitrine palpitante où la lumière ruisselle, leurs yeux ardens, leurs narines dilatées et voluptueuses qui appellent le désir, les tritons qui leur font cortége, seront toujours un sujet d'étonnement et d'étude pour ceux qui aiment la peinture. Que Neptune et l'évêque de Marseille soient un peu étonnés de se rencontrer, je ne le conteste pas; mais comment aurais-je le courage de condamner le caprice auquel

nous devons ces ravissantes sirènes, ces merveilleux tritons? Rubens n'a jamais rien créé de plus beau; jamais la peinture n'a mieux exprimé la chair frémissante et la splendeur de la lumière. Que les puristes s'affligent tout à leur aise de cette monstrueuse alliance, qu'ils crient à la profanation, je n'essaierai pas de les apaiser, car le plus simple bon sens m'oblige à leur donner raison dans le domaine des idées. Oui, sans doute, Neptune, les tritons et les sirènes entourant la galère qui amène en France Marie de Médicis seront toujours pour les hommes de goût une étrange fantaisie, et cependant l'*Arrivée de la reine* est un des plus admirables tableaux dont l'histoire fasse mention. On peut le condamner au nom des convenances que la peinture doit respecter aussi bien que la poésie : si l'on consent à ne tenir compte que de la beauté des figures, il faut l'absoudre et le glorifier.

Je ne serai pas plus indulgent pour la manière dont Rubens a représenté *la Ville de Lyon allant au-devant du roi et de la reine.* Deux lions attelés et conduits par des amours sont à coup sûr un singulier emblème, le bon sens et le goût pourraient souhaiter quelque chose de mieux; mais Henri IV et Marie de Médicis, sous la figure de Jupiter et de Junon, désarment sans effort les juges les plus sévères. Quelle grâce et quelle majesté! Ne faut-il pas pardonner cet emprunt fait à l'Olympe en voyant le prodigieux parti que l'auteur a su tirer de sa faute? L'expression martiale de Jupiter ne convient-elle pas au Béarnais? Le fier visage de Junon ne rend-il pas à merveille la joie de la nouvelle épouse? Supprimez par la pensée l'emploi de l'allégorie, et voyez à quels élémens se réduit le fait consigné par l'histoire. Sans doute Rubens a usé de l'allégorie avec une liberté qui dégénère trop souvent en licence; mais qu'il est habile à racheter sa faute! Comme il commande, comme il impose le pardon par la hardiesse du dessin, par la splendeur du coloris!

Je ne pousserai pas plus loin cette apologie de l'allégorie, car le lecteur achèvera sans peine ce que j'ai commencé. Dans toutes les compositions où l'auteur a violé les lois du goût, il a pris soin de se justifier par l'énergie de l'expression, par le charme de la couleur. Résolu à poétiser tous les sujets que lui fournit la vie de Marie de Médicis, il ne recule devant aucune témérité : emblèmes païens, emblèmes chrétiens, tout lui est bon, pourvu qu'il trouve moyen de montrer la puissance de son pinceau. Sans doute il vaudrait mieux que le bon sens fût constamment satisfait aussi bien que les yeux, sans doute nous devons regretter que le peintre ait trop souvent compté sur la pénétration du spectateur : Nicolas Poussin n'eût jamais commis de pareilles méprises; mais si Rubens cède le pas à Nicolas Poussin dans le domaine de la philosophie, comme il le dé-

passe dans le domaine de la peinture! Il a beau se tromper, multiplier les fautes, outrager le goût : il y a dans ses figures de femmes tant de souplesse et de grâce, dans ses figures d'hommes tant d'énergie et de fierté, qu'on est forcé de l'admirer tout en condamnant ses caprices.

Il y a dans la *Vie de Marie de Médicis* plusieurs épisodes où le goût ne trouve rien à reprendre. Il me suffira de citer *Henri IV confiant à la reine le gouvernement du royaume.* Quelle douce et touchante majesté dans le visage, dans l'attitude de la reine! Quel empressement et quelle sécurité dans le mouvement et dans la physionomie du roi! Il remet aux mains de la reine le globe, symbole de la puissance; il lui abandonne les destinées de la France sans inquiétude, sans hésitation, persuadé que ce précieux dépôt sera fidèlement gardé. Peut-on souhaiter, peut-on rêver deux plus beaux portraits? Est-il possible d'apporter plus de vérité dans l'expression des sentimens, plus de naturel et de vivacité dans les mouvemens? Et comment louer dignement la figure de femme placée à gauche de la reine? La beauté de ses épaules, la transparence de ses joues, la fraîcheur de ses lèvres, la sérénité de son regard, éblouissent tous les yeux. En présence de telles merveilles, comment ne pas oublier les fautes que le bon sens relève dans la *Vie de Marie de Médicis?*

Cette série de compositions biographiques fut achevée, selon le témoignage de Michel en deux ans, selon Walpole en trois ans. J'ai déjà dit ce qu'il faut penser de cette prodigieuse fécondité, à quelles limites il convient de la réduire. Les esquisses faites à Paris par Rubens, sous les yeux de la reine-mère, qui venait souvent le visiter dans son atelier, ont été mises en œuvre à Anvers par ses élèves. Il suffit de citer leurs noms pour ramener le prodige aux proportions de la vraisemblance : Van Dyck, Jordaens, Gaspard de Crayer, van Egmont, Diepenbeck, Corneille Schut, Erasme Quellyn, Momper, Vilders, Lucas van Uden, François Sneyders, traduisaient fidèlement la pensée du maître. Avec de tels auxiliaires, Rubens pouvait contenter tous les souverains d'Europe et décorer en quelques années les palais du Luxembourg, de l'Escurial et de White-Hall.

Parmi les quatre-vingt-six lettres de Rubens publiées à Bruxelles par M. Gachet, on en trouve plusieurs qui se rapportent à la galerie de Médicis et qui sont adressées soit à Peiresc, soit à Valavès. Le mariage d'Henriette de France avec Charles Ier occupait alors toutes les pensées de la reine-mère, et le protégé du baron de Vicq attendait le prix de ses travaux. Il demande à ses correspondans s'ils peuvent lui donner des nouvelles de l'abbé de Saint-Ambroise, personnage en crédit auprès de la reine-mère, qui devait hâter le paiement de ses tableaux. Il est certain que ces lettres témoignent un peu d im-

patience, mais elles ne prouvent pas la cupidité dont parlent quelques biographes. Il est fâcheux que ces nouveaux documens, d'ailleurs si intéressans, puisqu'ils nous montrent l'érudition encyclopédique de Rubens, ne nous apprennent rien sur la composition de la galerie du Luxembourg. A côté d'une dissertation sur les travaux numismatiques de Goltzius, nous aimerions à trouver quelques détails sur la vie de Rubens à Paris, sur ses entretiens avec la reine-mère, avec les dames de la cour. Il serait curieux de savoir si l'allégorie entrait dans les goûts personnels de Marie de Médicis, si le peintre a suivi ou combattu ses conseils, car une reine ne peut guère entrer dans un atelier sans donner son avis. Un tel renseignement aurait pour nous plus d'intérêt que l'anecdote sur la duchesse de Guéménée rapportée par un des biographes de Rubens. Que M. de Bautru ait présenté Rubens au cercle de la cour, que la reine-mère lui ait demandé le nom de la plus belle, et qu'il ait répondu : « Si j'étais Pâris, je donnerais la pomme à la duchesse de Guéménée, » ce récit prouve que Rubens, bien qu'habile courtisan, ne se croyait pas obligé de préférer la beauté de la reine à la beauté de ses dames d'honneur. Nous aimerions à l'entendre parler de son art, et nous dire pourquoi, en nous retraçant la vie de Marie de Médicis, il ne s'en est pas tenu à l'histoire. Quoiqu'il ne soit pas difficile de deviner le motif qui l'a décidé à prendre ce parti, l'explication donnée par un homme de cette trempe, initié depuis longtemps à la connaissance de l'antiquité, aurait pour nous un charme singulier. Rubens essayant de justifier le mélange des idées païennes et des idées chrétiennes dans un sujet tout moderne nous intéresserait un peu plus qu'un madrigal sur Pâris et la duchesse de Guéménée.

A coup sûr, la *Vie de Marie de Médicis* serait une école dangereuse pour les jeunes peintres qui n'auraient pas encore étudié d'autres modèles : ce n'est pas là en effet qu'ils pourraient puiser les principes d'un goût pur; mais quoi que puissent dire les partisans exclusifs de l'Italie, il y a dans cette biographie, qui a suscité, qui mérite tant de reproches, si l'on ne considère que le côté philosophique de l'art, des leçons sans nombre pour la jeunesse et pour l'âge mûr. Les élèves qui n'ont pas encore quitté les bancs, les peintres qui ont déjà vieilli dans la pratique de leur métier ne consulteront jamais sans profit l'*Arrivée de la reine à Marseille* et *Henri IV lui remettant le gouvernement du royaume*. Il y a dans ces deux compositions, pour un homme vraiment épris de la beauté, une source inépuisable d'émulation; mais, pour que l'étude de Rubens porte ses fruits, il faut qu'elle soit commencée de bonne foi, poursuivie avec sincérité; il faut interroger sa peinture et la copier, comme on interroge, comme on copie le modèle vivant, sans acception de système ou d'école. Si

l'on se place devant ces œuvres avec la résolution préconçue d'échapper au danger qu'elles présentent, autant vaut ne pas les regarder, car une étude ainsi commencée, ainsi poursuivie, ne sera jamais qu'une étude stérile. Que le peintre qui veut apprendre son métier, en posséder tous les secrets, oublie pour quelques jours le mélange des idées chrétiennes et des idées païennes, et qu'il tâche d'imiter les tritons et les sirènes de Rubens : s'il réussit à les reproduire, il aura fait un pas immense, car il saura exprimer la vie. Maître d'un tel secret, il pourra librement aborder les programmes les plus difficiles. Qu'il engage une lutte courageuse, qu'il s'efforce de transcrire les portraits d'Henri IV et de Marie de Médicis, et s'il n'oublie rien, s'il ne gâte rien dans ces deux admirables figures, il peut prendre confiance en lui-même et songer sans crainte aux tâches les plus délicates. Malheureusement, parmi les jeunes peintres, les uns condamnent Rubens sur parole pour plaire à leurs maîtres, pour faire preuve de docilité; d'autres l'étudient comme le roi de la peinture, comme un homme sans aïeux et sans descendans, comme l'expression complète et suprême de la beauté; ils ne souffrent pas qu'on discute une seule de ses œuvres; leur admiration va jusqu'à l'idolâtrie. Ceux qui l'étudient et permettent pourtant la discussion sont en petit nombre. Il serait à souhaiter que cette dernière catégorie s'accrût de jour en jour, car c'est à elle qu'appartient le vrai sentiment de l'art.

Pour montrer toute la variété de cet heureux génie, il convient d'appeler l'attention sur deux tableaux placés dans la galerie du Louvre, je veux parler de *la Kermesse* et de *l'Arc-en-ciel*. Rapprochés de la *Descente de Croix* et du *Crucifiement de saint Pierre*, ces deux tableaux prouvent d'une manière victorieuse que Rubens avait embrassé tous les genres, qu'il avait étudié avec la même ardeur tous les aspects de la nature. Jamais la joie populaire n'a été représentée avec plus d'éclat et d'entrain que dans *la Kermesse*. Le tumulte et la confusion de cette fête sont rendus avec une verve qui n'a jamais été dépassée. Tous les groupes de cette composition expriment l'ivresse de la joie, la rage du plaisir. On se demande avec étonnement comment la main à laquelle nous devons la *Descente de Croix* a pu exécuter ces danses folles, tumultueuses, effrénées. Il n'y a pas une figure inutile, pas un personnage qui ne prenne part à la fête. Quel immense intervalle entre cette *Kermesse* et les compositions de David Teniers le fils sur le même sujet! Dans ces dernières, d'ailleurs si dignes d'étude, nous n'avons que la réalité, l'image fidèle, mais prosaïque, de la joie populaire. Rubens, comme en se jouant, sait trouver dans cette donnée un admirable poème. Il ne se contente pas de peindre ce qu'il a vu, il ne s'en tient pas à ses souvenirs, il s'élève au-dessus de la réalité; il agrandit, il transforme, il ennoblit la scène qui a charmé ses yeux.

Le spectacle de cette fête rendrait la vigueur au vieillard perclus; on dirait que les danseurs sont frappés de vertige. Les femmes, étreintes d'une main puissante, se laissent emporter par le tourbillon. Plus on étudie ce tableau, et plus on admire la prodigieuse variété des épisodes. La jeunesse et l'âge mûr sont confondus dans une commune ivresse. S'il me fallait désigner dans l'œuvre de Rubens une composition qui se puisse comparer à *la Kermesse,* je nommerais *les Démons précipités dans l'enfer par saint Michel.* Ce dernier tableau en effet, qui se voit à Gand, dans la galerie de M. de Scamps, et qu'on appelle vulgairement *la Grappe de raisin,* est le seul qui révèle la même ardeur d'imagination. Il serait pourtant puéril d'établir un parallèle entre *la Kermesse* et *la Grappe de raisin.* La diversité des sujets ne permet pas d'y songer. Si je les rapproche, c'est uniquement parce qu'ils nous donnent, chacun à sa manière, le sentiment de l'infini : damnés et danseurs fourmillent, et l'œil le plus exercé ne saurait les compter.

Le paysage connu sous le nom de *l'Arc-en-ciel* nous étonne d'abord par sa profondeur; nous embrassons du regard un espace immense. L'harmonie linéaire qui relie entre elles toutes les parties de ce tableau n'est pas un moindre sujet d'admiration. La forme élégante des arbres placés à la droite du spectateur, les mouvemens ondulés du terrain, la ténuité des fonds et la transparence du ciel seront l'éternel désespoir des paysagistes. Parmi les peintres qui ont consacré leur vie entière à ce genre unique, il n'y en a pas un qui soit allé plus loin. Les personnages et les animaux du premier plan sont distribués habilement, et reposent la vue. Il règne dans toute cette composition un calme, une sérénité qui reportent la pensée vers l'âge d'or. L'homme qui a pu concevoir *la Kermesse* et *l'Arc-en-ciel,* n'eût-il exécuté que ces deux tableaux, serait compté parmi les maîtres les plus savans. Que faut-il donc penser de la souplesse et de la fécondité de son génie, quand on passe en revue tous les sujets qu'il a traités, tous les épisodes de l'Ancien et du Nouveau Testament, de l'histoire ancienne et de l'histoire moderne, qui ont tour à tour exercé son imagination, et que son pinceau a su rendre avec un égal bonheur?

Rubens, pour remplir de son nom l'Europe entière, avait formé dans son atelier une école de graveurs qui travaillaient sous ses yeux, qu'il dirigeait, qu'il animait de ses conseils. Parmi ces interprètes habiles et dévoués qui vulgarisaient sa pensée, il en est trois dont les noms sont associés à la gloire du maître : Paul Dupont, Bolswert et Vostermann. On retrouve dans leurs planches tout le génie de Rubens. Jamais peintre n'a trouvé de burin plus obéissant et plus fidèle. Paul Dupont, Bolswert et Vostermann ne songeaient pas

à la régularité symétrique des tailles, qui excite chez les ignorans une si vive admiration; ils s'attachaient avant tout à rendre la manière et le style du maître. Chez eux, nulle ostentation dans le maniement de l'outil. Ils ne tiennent pas à briller, à creuser dans le cuivre des losanges irréprochables; ils n'ont qu'un seul désir, une seule ambition, l'interprétation du modèle; ils vivent de la vie du maître; ils n'ont d'autre pensée, d'autre volonté que la sienne; ils ne discutent pas ce qu'il a fait, ils le copient. Chairs et draperies, ils traduisent tout ce qu'ils voient, sans rien omettre, sans rien ajouter. Ils n'essaient pas d'amollir ce qui leur paraît trop dur, de raffermir ce qui leur paraît manquer de solidité. Quoi qu'ils puissent penser de l'œuvre confiée à leur burin, ils s'effacent tout entiers pour ne laisser voir que l'œuvre elle-même. Cette abnégation constante n'est pas un signe de médiocrité; loin de là, c'est la preuve la plus éclatante d'intelligence qu'un graveur puisse donner, car il est chargé de traduire et non de corriger son modèle. La méthode suivie par Bolswert, Paul Dupont et Vostermann est aujourd'hui tombée en discrédit. La plupart des graveurs se croient obligés de modifier le modèle qu'ils sont chargés de traduire; l'infidélité est pour eux une affaire d'honneur. Il n'y a guère qu'Henriquel Dupont, Calamatta et Mercuri qui comprennent aujourd'hui le mérite de la fidélité, et c'est à cette conviction qu'ils doivent la meilleure partie de leur talent. Ils mettent leur orgueil à ne rien exprimer qui ne soit dans le texte original, et les vrais connaisseurs applaudissent à leur modestie. Ils ont mis à profit l'exemple de Bolswert sans essayer de suivre servilement ses traces. car ils savent qu'il y a pour chaque maître un genre de gravure spécial. Le burin de Bolswert, qui convient à Rubens, ne conviendrait pas à Raphaël; le burin de Marc-Antoine Raimondi, qui convient à Raphaël, ne conviendrait pas à Rubens. Également fidèles, également dociles, ces deux interprètes ne parlent pas la même langue, n'ont pas le même accent, et la diversité de leur style est une preuve de leur sincérité.

Il y a trois choses à considérer dans Rubens : les origines de son talent, l'action qu'il a exercée sur le développement de la peinture, les avantages et les dangers que présente l'étude de ses œuvres. C'est la seule manière de déterminer avec précision, avec justice, le rang qui lui appartient, la place qu'il occupe dans l'histoire. Or, malgré les dénégations obstinées de la plupart de ses compatriotes, il est certain qu'il doit beaucoup à l'Italie. Les huit années qu'il a passées au-delà des Alpes ont modifié profondément, je ne dis pas la nature de son génie, mais la forme de sa pensée. Ce n'est assurément ni dans l'atelier d'Adam van Noort, ni dans celui d'Otto Venius qu'il a puisé les élémens de son style; le tableau de ce dernier que nous

possédons au Louvre me dispense de toute démonstration. Le peintre éminent qu'Anvers et Cologne se disputaient depuis deux siècles, et que Siegen vient de conquérir par les recherches patientes de M. Bakhuisen, doit à l'Italie la meilleure partie de sa puissance. Je n'ai pas à revenir sur Mantoue : ce n'est pas à Jules Romain que Rubens a pu emprunter son style. Rome et Venise peuvent seules nous expliquer l'audace, l'abondance et la splendeur de ses conceptions. En parlant ainsi, je n'entends pas rayer du problème une donnée capitale, ses facultés primitives; je veux concentrer l'attention sur le développement de ces facultés et sur les maîtres qui les ont agrandies. Pour moi, et je crois n'être pas seul de mon avis, Rubens procède de Rome et de Venise. Florence et Milan ont excité sa curiosité sans prêter à sa pensée des formes nouvelles. Il a connu les œuvres de Léonard, il a même copié la *Cène* de Sainte-Marie-des-Grâces, et cette copie, vulgarisée par la gravure, nous étonne à bon droit, car il serait difficile d'imaginer une imitation plus infidèle. Il a connu les fresques de Raphaël, mais il ne paraît pas en avoir tiré grand profit, ou du moins le Sanzio n'a laissé aucune trace dans ses œuvres. Paul Véronèse et Michel-Ange sont les vrais maîtres, les aïeux directs de Rubens. Il a consulté, il a étudié Titien et Giorgione; mais il doit à Paul Véronèse le goût des grandes machines, des immenses décorations. Quant à l'audace de son dessin, ne rappelle-t-elle pas l'audace du *Jugement dernier? La Grappe de Raisin* n'est-elle pas un souvenir de la chapelle Sixtine? Sans vouloir contester l'indépendance, l'originalité du maître flamand, je crois pouvoir affirmer qu'il relève de Paul Véronèse et de Michel-Ange. Moins élégant que le premier, moins savant que le second, il a tiré de leurs leçons un prodigieux profit. Pour ceux qui connaissent l'Italie, pour ceux surtout qui ont étudié la chapelle Sixtine et visité à plusieurs reprises l'académie des beaux-arts de Venise, je ne pense pas que cette affirmation ait besoin d'être démontrée. Quant à ceux pour qui l'Italie est lettre close ou qui ne possèdent sur Paul Véronèse et Michel-Ange que des notions incomplètes, il n'est pas facile de les convaincre, car les argumens à produire reposent sur des faits qu'ils ignorent. Cependant *les Noces de Cana,* que nous avons au Louvre, et la copie du *Jugement dernier* placée à l'École des Beaux-Arts de Paris seront un commencement de preuve pour tous les hommes de bonne foi. Quoique *les Noces de Cana* aient subi l'outrage d'une restauration, quoique Sigalon, désespérant de déchiffrer les figures noircies par la fumée des cierges, ait exécuté le tiers inférieur du *Jugement dernier* plutôt d'après le modèle vivant que d'après la muraille de la Sixtine, ces deux toiles fournissent de précieux renseignemens sur le style de Rubens. Il a dérobé à Paul Véronèse et à Michel-Ange ce

qui convenait à la nature de son génie, et se l'est assimilé de façon à le faire sien. Lors même qu'il les imite, il garde toujours un accent qui lui appartient. S'il ne sait pas faire de l'architecture un emploi aussi heureux que l'auteur des *Noces de Cana,* s'il n'écrit pas la forme avec autant de précision que l'auteur du *Jugement dernier,* il y a dans ses plus belles œuvres, dans ses compositions les plus éclatantes, quelque chose qui rappelle tour à tour Rome et Venise.

Pour assigner au talent de Rubens cette double origine, il n'est pas nécessaire de posséder une bien vive pénétration; il suffit d'examiner la question avec bonne foi, de ne pas accepter sur parole une opinion toute faite et transmise de main en main comme une monnaie de bon aloi. A Dieu ne plaise que je contredise le sentiment reçu pour le puéril plaisir d'exprimer un sentiment nouveau : le paradoxe n'est à mes yeux qu'une joie d'enfant; mais l'histoire de la peinture nous montre dans Rubens un disciple de Rome et de Venise et ne permet pas de voir en lui un génie sans aïeux et sans maître. Peu importe que l'opinion vulgaire lui attribue une originalité absolue, tant pis pour l'opinion vulgaire si elle ne s'accorde pas avec l'histoire. D'ailleurs, aux yeux des hommes de bon sens, l'avis que j'énonce n'est pas une atteinte portée à la gloire de Rubens. Si le maître flamand relève de Paul Véronèse et de Michel-Ange, les générations venues après lui relèvent à leur tour de son puissant génie. Si la connaissance du passé nous défend de voir en lui un homme entièrement nouveau dans le sens radical du mot, sa part est encore assez belle, assez grande, assez glorieuse, assez digne d'envie. Entrer dans une famille où figurent Michel-Ange et Paul Véronèse, serait-ce par hasard déroger? Instruit par Venise, par la chapelle Sixtine, fécondé par ce double enseignement, le génie de Rubens a créé des œuvres immortelles. Vouloir qu'il ait tout tiré de lui-même est une prétention que la raison répudie.

L'action de Rubens sur le développement de la peinture n'est pas difficile à déterminer. Il a imprimé à toutes les représentations de la nature humaine un caractère de vie et de réalité que la peinture ne connaissait pas avant lui. Envisagées sous ce point de vue exclusif, ses œuvres nous offrent un caractère tout nouveau. Il n'y a pas dans l'histoire entière de l'art avant le XVIIe siècle un seul tableau qui se puisse comparer aux siens pour la vérité prise dans le sens prosaïque du mot. Rubens, profitant des leçons de ses prédécesseurs, s'est efforcé de nous montrer la chair telle qu'il la voyait, et, quelle que soit la doctrine que l'on veuille défendre, il faut bien reconnaître qu'il a touché le but. Pour marquer son rang dans l'histoire, pour montrer les élémens nouveaux qu'il a introduits dans la peinture, c'est ainsi qu'il faut l'envisager. Comme peintre de la chair, comme

interprète de la vie, il n'a pas de rival. Quoi qu'on puisse penser des formes qu'il a choisies et reproduites, l'évidence commande de confesser qu'avant lui personne n'avait exprimé la vie avec autant d'énergie. Ce n'est pas d'ailleurs qu'il transcrive la réalité telle qu'il l'aperçoit, il s'en garde bien; il sait que le pinceau le plus habile ne dispose pas des mêmes ressources que la nature. Aussi n'essaie-t-il pas d'engager une lutte où il serait vaincu; mais, désespérant d'atteindre à la beauté harmonieuse et pure dont les maîtres d'Italie lui ont offert le plus parfait modèle, ou peut-être entraîné par sa propre nature, il s'attache résolument à l'expression de la vie.

Ses deux élèves les plus célèbres, Van Dyck et Jordaens, ont cédé à l'ascendant de son génie et suivi la même voie selon la mesure et le caractère de leurs facultés personnelles. Van Dyck, en appliquant les leçons de son maître, s'est souvent montré plus élégant, plus noble que lui. S'il ne possède pas la même abondance, s'il n'apporte pas dans l'invention autant de vigueur et de spontanéité, — pour tout dire en un mot, s'il lui cède le pas dans le domaine poétique, — il lui arrive d'imiter la nature avec plus de finesse. Jordaens engage avec la réalité une lutte plus obstinée, mais en même temps plus imprudente. Parfois il échoue, parfois il réussit, et quand le succès couronne ses efforts, il demeure encore bien au-dessous du maître. Plus réel, plus exact, plus littéral, il ne rencontre jamais la splendeur harmonieuse de Rubens. Quelques ignorans pourtant le proclament supérieur à son maître. Ces deux exemples suffisent pour marquer l'action exercée sur le développement de la peinture par le chef de l'école flamande. Tous les noms que je pourrais citer m'obligeraient à répéter ce que je viens de dire. Il faut donc nous en tenir à Van Dyck et à Jordaens.

L'action de Rubens a-t-elle été salutaire? A-t-elle agrandi, a-t-elle amoindri le domaine de l'art? Van Dyck et Jordaens se chargent de répondre à cette question. Les esprits fins et délicats ont mis à profit les élémens nouveaux; les esprits d'une nature vulgaire les ont employés sans en comprendre le danger et ont exagéré ce que le maître avait dit : c'est le sort commun de toutes les doctrines. Il se rencontre pour recueillir la parole, pour écouter les enseignemens des hommes illustres, tantôt des auditeurs pénétrans, tantôt des disciples dociles, mais incapables d'interpréter les leçons qu'ils ont entendues. Van Dyck représente le côté salutaire, le côté fécond de l'action exercée par Rubens; Jordaens en représente le côté périlleux. Je ne conçois pas d'autre manière d'exprimer le sens historique de Rubens.

J'arrive maintenant au rang qu'il faut lui assigner. Après les cinq grands maîtres de l'Italie, après Léonard de Vinci, Michel-Ange,

Raphaël, Titien et Corrége, le nom de Rubens est le premier qui se présente à la pensée de tous les hommes éclairés. Si je nomme Titien de préférence à Paul Véronèse, bien que ce dernier soit uni au maître flamand par une parenté plus étroite, c'est que les procédés techniques de Titien ont quelque chose de plus personnel, et offrent par conséquent une valeur historique plus facile à déterminer. Rubens appartient à cette grande famille qui s'accroît lentement, dont tous les membres servent à marquer des époques mémorables dans le développement du génie humain. Je ne le mets pas sur la ligne des grands maîtres italiens, je le place immédiatement après eux. Bien qu'il ait passé huit ans en Italie, il n'est pas douteux qu'Anvers n'ait joué un grand rôle dans le choix de ses modèles. Il avait rapporté de nombreux dessins dont il pouvait faire usage; mais comme il tenait avant tout à l'expression de la vie, tout en consultant ses dessins d'Italie, il peignait d'après les modèles qu'il avait sous les yeux. Or, quoiqu'il soit facile de rencontrer à Anvers et surtout à Bruges d'admirables modèles, quoique le mélange du sang espagnol et du sang flamand offre dans ces deux villes des types accomplis de vigueur et de jeunesse, il faut bien reconnaître que les filles d'Albano, de Frascati, de l'Ariccia, de Tivoli, de Genazzano sont très supérieures aux filles de Bruges et d'Anvers. Par la beauté des lignes, par la noblesse de l'expression, par la fierté du regard, elles dominent de très haut les modèles que Rubens avait sous les yeux depuis son retour d'Italie. Engagé dans une lutte de chaque jour avec la nature, obligé de la consulter à toute heure, il a opéré des prodiges. Personne ne l'a surpassé, personne n'est allé aussi loin que lui dans l'expression de la vie. Si les grands maîtres de l'Italie se placent au-dessus de lui par l'expression de la beauté, sa part est encore assez riche pour assurer l'immortalité de son nom.

GUSTAVE PLANCHE.

UN MISSIONNAIRE

EN CHINE

L'Empire chinois, par M. HUC, ancien missionnaire apostolique en Chine.

Les missionnaires catholiques qui se dévouent à la conversion des Chinois ont rarement le loisir d'écrire leurs impressions de voyage. Après avoir franchi de longues distances pour atteindre à l'extrémité de l'empire le champ de bataille de leur apostolat, il faut encore qu'ils parcourent sans relâche les districts confiés à leur zèle, et qu'ils visitent, à travers mille périls, les familles ou les petites communautés chrétiennes, rares oasis de la foi enclavées dans les terres bouddhiques. Que de fatigues, que d'émotions et d'aventures pendant ces pieuses étapes! Quelle prudence, et plus souvent quels prodiges de témérité ou d'adresse pour braver ou tromper la vigilance des mandarins! Ce serait, à coup sûr, un curieux livre qu'un guide du missionnaire en Chine. On peut en juger par les récits touchans que publient les *Annales de la propagation de la foi;* mais ces correspondances familières, écrites au jour le jour, dans de courts intervalles de repos, ne sont que les pages détachées d'un livre qu'il faudrait recomposer à loisir. De tous les missionnaires qui ont dans ces dernières années parcouru la Chine, M. Huc est le seul qui nous ait donné une relation suivie et régulière d'une partie de ses pérégrinations apostoliques. Il y a quatre ans, il racontait le voyage aventu-

reux qu'il entreprit en 1844 et 1845 dans la Tartarie et au Thibet (1); aujourd'hui, fidèle à sa promesse, il raconte son retour du Thibet et nous fait traverser de l'ouest à l'est le vaste empire chinois.

M. Huc, on s'en souvient, avait franchi, en 1844, les frontières occidentales de la Chine pour aller, avec M. Gabet, fonder à Lhassa le siége d'une mission catholique. Parfaitement accueillis dans la capitale du Thibet par la population, par les lamas et par le régent, les deux missionnaires avaient en peu de temps opéré plusieurs conversions, et ils se promettaient une abondante moisson de fidèles. Malheureusement ils avaient compté sans les susceptibilités jalouses de l'ambassadeur que la cour de Pékin entretient à Lhassa. Le mandarin Kichan prit ombrage. « — Il fait ici un froid terrible, dit-il à M. Huc, le climat est malsain : vous seriez mieux en France. — Mais point du tout; le pays nous plaît. — Ah ! nous verrons bien ! » Et alors commence une série de méchans tours, de petites persécutions, de grandes menaces adressées tant aux missionnaires qu'au régent thibétain. Celui-ci, excellent homme, qui d'abord avait soutenu ses hôtes, dut à la fin s'avouer vaincu, et le départ des missionnaires fut décidé. Kichan, satisfait de sa victoire, leur prodigua dès ce moment toutes sortes d'égards. Voilà donc MM. Huc et Gabet qui se remettent en route pour la frontière chinoise, d'où ils doivent se rendre dans la capitale de la province de Sse-tchouen, et de là à Canton; mais cette fois ils ne voyageront plus en missionnaires, « à la façon des ballots de contrebande. » Vous les verrez entourés d'une escorte de mandarins, et foulant au grand jour le pavé ou plutôt la poussière des routes impériales. Ce ne sont point des délinquans reconduits de brigade en brigade jusqu'à la frontière; ce sont de nobles étrangers poliment condamnés à se voir rapatriés aux frais du gouvernement chinois. Singulier voyage qui n'a point encore eu son pareil dans les annales des missions catholiques en Chine et qui méritait assurément d'être conté !

I.

Ta-tsien-lou (*la forge des flèches*) est la première ville que l'on rencontre en sortant du Thibet; elle appartient à la province de Sse-tchouen. MM. Huc et Gabet y arrivèrent au commencement de juin 1846, trois mois après avoir quitté Lhassa. Ils venaient de franchir, à cheval et Dieu sait par quels chemins, cinq mille cinquante *lis*, soit environ cinq cent cinq lieues. Un peu de repos leur était nécessaire, et puis nos voyageurs allaient désormais faire route sur le territoire

(1) Voyez, sur ce voyage et sur *les Missions de la Haute-Asie*, la *Revue* du 15 juin 1850.

du Céleste-Empire; ils allaient échanger leur escorte thibétaine contre une escorte chinoise, et, comme ils n'étaient pas bien sûrs que les mandarins tiendraient à leur égard les engagemens pris par Kichan, ils avaient besoin de préparer mûrement leur plan de campagne. Ta-tsien-lou était donc pour eux une station très importante. Ils eurent d'abord à soutenir une lutte en règle contre le mandarin qui voulait absolument les condamner à continuer le voyage à cheval: exigence cruelle! A la fin le palanquin fut accordé.

Puis vint la grave question du costume. La toilette thibétaine, c'est-à-dire le casque en peau de loup et la longue tunique en pelleterie, n'était plus de mise dans le Sse-tchouen. Les Chinois n'auraient eu qu'une fort piètre idée de gens aussi mal vêtus. Les voyageurs se firent donc confectionner de belles robes bleu de ciel, selon la dernière mode de Pékin, et ils chaussèrent de magnifiques bottes en satin noir ornées de hautes semelles. Ils auraient pu à la rigueur se contenter de cet accoutrement, qui devait commander partout la considération et le respect; ils imaginèrent cependant d'y joindre une large ceinture rouge et une calotte jaune brodée, du sommet de laquelle pendaient de longs épis de soie rouge. Pour le coup, les mandarins de Ta-tsien-lou trouvèrent l'idée exorbitante. Une ceinture rouge, un bonnet jaune! mais ce sont là les attributs de la famille impériale! Le livre des rites est formel sur ce point. Impossible de tolérer une infraction aussi monstrueuse aux lois, aux coutumes et aux costumes de l'empire; il faut ôter ceinture et bonnet. Bref, ce fut autour des deux Européens une véritable émeute. M. Huc déclara qu'en sa qualité d'étranger il demeurait libre de s'habiller à sa guise, et qu'il ne ferait plus un pas sans avoir sa ceinture rouge et sa calotte jaune. Ce dernier argument était péremptoire, car les mandarins désiraient par-dessus tout être débarrassés d'hôtes aussi incommodes. Ceux-ci purent donc s'éloigner triomphalement de Ta-tsien-lou dans leurs palanquins et avec les vêtemens que vous savez.

On voit, dès le début, quelle attitude les missionnaires entendaient prendre en face des autorités chinoises. Peut-être trouvera-t-on que cette attitude était quelque peu forcée, et que les mandarins n'avaient pas tout à fait tort contre ces étrangers d'humeur si difficile; mais il est juste de tenir compte de la situation et des personnages. Une longue expérience du caractère chinois avait appris à M. Huc que devant les mandarins il ne faut jamais plier. « Les mandarins, dit-il spirituellement, sont comme leurs longs bambous: une fois qu'on est parvenu à leur saisir la tête et à les courber, ils restent là; pour peu qu'on lâche prise, ils se redressent à l'instant avec impétuosité. » Ces petites scènes qui se produisaient ainsi dès

les premiers pas de ce long voyage à travers le Céleste-Empire, ces querelles de Chinois à propos de palanquins et de costumes, devaient servir merveilleusement les intérêts des missionnaires. Les mandarins surent tout de suite qu'ils avaient affaire à des gens qui n'aimaient pas à être contrariés et qui ne céderaient pas; puis la calotte jaune valait bien le combat qu'elle avait coûté. En voyant passer ces étrangers coiffés des couleurs impériales, les populations allaient naturellement les prendre pour des personnages très considérables, honorés d'une mission de l'empereur. Partout en effet les regards ébahis des Chinois s'arrêtèrent avec respect sur ces nobles bonnets dont la teinte jaune et les broderies inaccoutumées illuminaient en quelque sorte l'intérieur des palanquins.

La caravane est donc en route pour Tching-tou, capitale de la province de Sse-tchouen. Le mandarin qui l'avait commandée sur le territoire du Thibet devait la quitter à la frontière de la Chine; mais il fut obligé de continuer sa corvée jusqu'au chef-lieu de la province, aucun des mandarins de Ta-tsien-lou ne s'étant soucié de prendre sa place. L'escorte recrutée à Lhassa reçut un renfort de jeunes soldats conduits par un sous-officier qui cheminait à son aise, un parapluie d'une main et un éventail de l'autre. Quant aux palanquins, quatre porteurs, payés à raison de un sapèque par *li* ou un sou par lieue, les enlevèrent rapidement par les routes les plus difficiles, de sorte que bientôt l'escorte fut honteusement distancée. Il fallut cependant franchir une immense montagne, le Fei-yue-ling, dont les flancs escarpés et les précipices rappelaient à nos voyageurs les plus mauvais jours du Thibet; mais les palanquins se tirèrent avec honneur du mauvais pas, et après cette dernière épreuve la caravane arriva dans une région fertile, semée de riches vallons et de collines verdoyantes. C'était bien la Chine avec le charme de sa riante nature, embellie par le soleil du mois de juin. Les missionnaires reconnaissaient le tableau animé et pittoresque qui avait si souvent, dans le cours de leurs tournées apostoliques, égayé leurs yeux; ils retrouvaient les villages populeux, les hôtelleries, les pagodes au toit recourbé, les bosquets de bambous et de bananiers encadrant des bâtimens de fermes, partout l'image du travail, du mouvement, de cette animation régulière que l'on rencontre jusque dans les régions les plus reculées du Céleste-Empire. Enfin ils sentaient la Chine à l'odeur fortement musquée qui s'échappe du terroir, odeur singulière que je me souviens parfaitement, pour ma part, d'avoir aspirée dans cet étrange pays.

Rien n'est plus rude qu'un voyage en palanquin, surtout quand il faut, après une journée de balancemens et de soubresauts, passer la nuit dans une auberge chinoise. Or le mandarin de l'escorte se

montrait peu difficile pour le choix des auberges, et les missionnaires, bien qu'ils n'eussent pas contracté des habitudes de sybarites, avaient quelque peine à concilier cet excès d'économie avec les magnifiques promesses que leur avait prodiguées Kichan en leur donnant congé à Lhassa. Une seule fois, sur la route de Tching-tou, ils reçurent l'hospitalité dans un véritable palais, où ils se virent traités avec une exquise politesse, servis avec luxe et visités par les plus gros mandarins de l'endroit. C'était le *koung-kouan* ou palais communal. — A toutes les étapes sur les principales routes de l'empire, il y a un *koung-kouan* exclusivement réservé aux mandarins de haut rang qui voyagent pour le service public, et les gouverneurs de la ville sont chargés de payer les dépenses. — M. Huc et M. Gabet n'eurent garde de dédaigner le splendide festin qui était préparé en leur honneur; ils ne s'expliquaient guère cependant une réception aussi fastueuse, et ils voulurent avoir le mot de l'énigme. Or ils découvrirent que Kichan avait réellement ordonné de les traiter partout comme des mandarins de première classe et de les loger à ce titre dans les *koung-kouan* des villes où ils devaient passer, mais que le chef de l'escorte avait très adroitement éludé ses instructions. Le mandarin avant d'arriver à l'étape faisait dire aux gouverneurs que les deux étrangers confiés à sa garde voulaient absolument aller à l'auberge, et qu'il suffisait de lui remettre la somme d'argent qui aurait été consacrée à les défrayer dans le palais communal. On devine le reste. L'honnête homme prenait tout l'argent et dépensait le moins possible. Ce n'est là d'ailleurs qu'un échantillon de ses peccadilles : nous ferons mieux de ne plus nous arrêter à de pareilles bagatelles et d'entrer tout de suite dans la capitale de Sse-tchouen, où d'après les ordres de l'empereur les missionnaires doivent être jugés.

Kichan, on le pense bien, s'était hâté d'écrire à Pékin qu'il venait d'arrêter deux prêtres européens au Thibet, qu'il avait saisi dans leur bagage des livres, des cartes de géographie, des emblèmes de religion, toutes choses fort suspectes, et qu'il avait pris les mesures nécessaires pour faire conduire ces étrangers sur le territoire chinois. Aussitôt l'empereur ordonna au vice-roi du Sse-tchouen de procéder à une enquête et de lui adresser un rapport détaillé sur tous les faits qui se rattachaient au voyage des missionnaires. Il fallait donc exécuter les ordres de l'empereur ; mais en vérité il eût été impossible de montrer plus d'égards envers des prévenus cités devant un tribunal sous le coup d'une accusation qui en d'autres temps avait entraîné le dernier supplice. — Un palanquin pour voiture cellulaire, un mandarin pour gendarme, une auberge et même le *koung-kouan* pour prison, pendant le trajet les respectueux hommages des autorités et la curiosité bienveillante des populations,

voilà le traitement à coup sûr fort inusité qui, depuis la frontière de la Chine jusqu'à Tching-tou, avait été infligé à ces grands coupables. Il est vrai qu'au bout de cette route semée de roses se dressait le tribunal redouté des juges de Sse-tchouen; mais, dès leur arrivée à Tching-tou, les prévenus durent être à peu près rassurés. On les conduisit d'abord chez l'un des trois préfets qui se partagent l'administration et la police de la ville. Ce mandarin leur donna une courte audience, et quand il apprit qu'on avait commis l'impertinence de les loger dans des hôtelleries comme de simples mortels, il tança vertement le chef de l'escorte. Après cette entrevue, les missionnaires furent conduits à la résidence qui leur était assignée; c'était un palais habité par un magistrat de second ordre. On y avait disposé des appartemens très comfortables.

Le lendemain, le préfet invita les missionnaires à dîner. En Chine comme ailleurs, on fait parfois les affaires à table. Tout en veillant à ce que les échansons remplissent fréquemment de vin chaud les petits verres de ses convives, le mandarin, qui avait également invité un de ses collègues, employait tous ses talens de diplomate à convertir la causerie en interrogatoire et à préparer ainsi, *inter pocula*, le dossier du procès. Les accusés ne furent pas dupes de ce petit manége, et ils surent toujours ramener la conversation vers « la pluie et le beau temps. » Après le dîner cependant, l'entretien présenta plus d'intérêt; mais ce fut des mandarins que vinrent les confidences. On parla du christianisme et de sa situation dans le Sse-tchouen. — Le préfet entra à ce sujet dans des détails dont la précision étonna singulièrement les missionnaires. « Nous pensions bien, dit M. Huc, que les chrétiens, malgré leurs précautions à se cacher, ne pouvaient jamais réussir à déjouer complétement la surveillance de la police et des tribunaux, nous savions qu'ils étaient connus, qu'on n'ignorait pas les lieux et les heures de leurs réunions, qu'on pouvait même assez facilement soupçonner parmi eux la présence des Européens; mais nous étions bien loin de croire que la plupart des mandarins étaient au courant de toutes leurs affaires. A Lhassa, Kichan nous avait déjà annoncé que dans la province du Sse-tchouen nous rencontrerions beaucoup de chrétiens, il nous signala même les endroits où ils étaient en plus grand nombre. Pendant qu'il était vice-roi de la province, il était instruit de tout; il savait que les alentours de son palais étaient presque entièrement habités par des chrétiens, et de chez lui il entendait le chant des prières, quand on se réunissait aux jours de fête. — Je sais même, ajouta-t-il, que le chef de tous les chrétiens de la province est un Français nommé *Ma* (Mgr Perocheau, évêque de Maxula) ; je connais la maison où il réside; tous les ans il envoie des courriers à Canton

chercher de l'argent et des marchandises; à une certaine époque de l'année, il fait la visite de tous les districts où il y a des chrétiens. Je ne l'ai pas tracassé, parce que je me suis assuré que c'est un homme vertueux et charitable. — Il est évident que, si l'on voulait s'emparer en Chine de tous les chrétiens et de tous les missionnaires, la chose ne serait peut-être pas très difficile; mais les mandarins se garderaient bien d'en venir là, parce qu'ils se trouveraient surchargés d'affaires qui, en définitive, ne leur rapporteraient aucun profit, ils seraient même grandement exposés à être dégradés et envoyés en exil. Les tribunaux de Pékin et l'empereur ne manqueraient pas de les accuser de négligence et de leur demander comment ils ont été jusqu'à ce jour sans savoir ce qui se passait dans leur mandarinat et sans faire exécuter les lois de l'empire. Ainsi l'intérêt personnel des magistrats est souvent pour les chrétiens une garantie de paix et de tranquillité. »

L'entretien des missionnaires avec les deux magistrats confirma donc l'exactitude des déclarations de Kichan sur l'état du catholicisme dans la province du Sse-tchouen, et le procès qui allait être jugé devait avoir d'autant plus d'importance, qu'il pouvait, suivant l'issue, effrayer ou rassurer les nombreux chrétiens de Tching-tou, dont l'anxiété était naturellement des plus vives. Les mandarins mirent d'ailleurs la plus grande diligence à réunir toutes les pièces de l'instruction, et quatre jours seulement après leur entrée à Tching-tou, MM. Huc et Gabet furent mandés devant le tribunal. Pendant ce court délai, on avait eu pour eux tous les soins imaginables; on leur avait donné deux valets de chambre, et le vice-roi avait attaché à leurs personnes deux mandarins à globule doré, chargés de leur tenir compagnie et de les égayer par les charmes de leur conversation. En outre, le magistrat qui habitait le palais ne manquait pas de venir leur rendre fréquemment ses devoirs, et plusieurs personnages de distinction tenaient à honneur de visiter les nobles étrangers, dont l'arrivée et le prochain jugement étaient l'objet des entretiens de toute la ville.

Aussi, à l'heure fixée pour l'ouverture du procès, les abords du tribunal étaient-ils encombrés d'une immense foule au milieu de laquelle les missionnaires purent remarquer quelques visages sympathiques; c'étaient des chrétiens, dont les regards mornes trahissaient une vive inquiétude. Les accusés s'avancèrent d'un pas ferme dans la salle, où siégeaient les juges. Ils montèrent un escalier dont les douze marches en pierre étaient bordées par deux rangs de bourreaux couverts de longues robes rouges et armés de leurs instrumens de supplice. Le président était un homme d'une cinquantaine d'années, « lèvres épaisses et violettes, joues pantelantes, teint blanc

sale, nez carré, oreilles plates, longues et luisantes, front profondément sillonné de rides, yeux probablement petits et un peu rouges, mais cachés derrière de rondes et grandes lunettes, retenues à la sommité des oreilles par un petit cordon noir. Son costume était superbe; sur sa poitrine brillait un large écusson où était représenté en broderie d'or et d'argent un dragon impérial; un globule en corail rouge, décoration des mandarins de première classe, surmontait son bonnet officiel, et un long chapelet parfumé et orné de médaillons était suspendu à son cou. » Les autres juges portaient à peu près le même costume. Derrière eux se tenaient des officiers en habits de soie; des soldats armés entouraient la salle; enfin un public d'élite occupait dans les couloirs latéraux des places réservées.

« Tremblez, tremblez, » s'écrièrent en chœur les bourreaux, lorsque MM. Huc et Gabet traversèrent leurs rangs. « A genoux, accusés, » chantèrent à leur tour huit greffiers de leur plus belle voix. Les accusés restèrent debout. A une seconde sommation appuyée de gestes très impérieux, ils répondirent qu'ils ne s'agenouilleraient pas, attendu que ce n'était point l'usage dans leur pays, et ils rappelèrent la tolérance que leur avait accordée, sur cette question d'étiquette, l'ambassadeur Kichan. Le président n'insista pas, et après un assez long silence il procéda à l'interrogatoire. — De quel pays êtes-vous? — Pourquoi êtes-vous venus en Chine? — Où avez-vous appris le langage de Pékin, etc.? — Puis on apporta devant le tribunal les papiers et les différens objets qui avaient été saisis à Lhassa dans le bagage des missionnaires, et que Kichan avait eu soin de renfermer dans une caisse scellée avec de grands cachets rouges. Tout était parfaitement en règle : les accusés reconnurent les objets qui leur étaient représentés, et on les invita à rédiger et à signer en français comme en chinois une attestation *ad hoc*. Les formalités ne se seraient pas accomplies avec plus d'ordre devant un tribunal européen.

Quand ces préliminaires furent terminés, le magistrat qui occupait le siége à la droite du président, et qui remplissait l'office de juge d'instruction, prononça un violent réquisitoire et adressa aux prévenus une foule de questions auxquelles ceux-ci jugèrent à propos de ne pas répondre, en déclarant qu'ils ne comprenaient pas un pareil langage. Le président répéta les questions d'un ton plus calme; il demanda notamment aux missionnaires quels étaient les Chinois qui les avaient introduits dans l'empire et ceux qui les avaient logés. Ils déclarèrent qu'aucune puissance humaine ne les forcerait à commettre une dénonciation. Les juges paraissaient assez embarrassés de cette attitude si décidée; aussi l'un d'eux s'avisa-t-il de soulever un incident: il fit remettre aux missionnaires une feuille

de papier sur laquelle étaient écrites en traits grossiers les lettres de l'alphabet européen, et il les pria de lire en appuyant sur les intonations. Cette fois il fut obtempéré à cette requête fort innocente, et les magistrats eurent la satisfaction d'entendre lire très distinctement les vingt-quatre lettres de l'alphabet : la lecture les intéressa même au point qu'ils en demandèrent une seconde, plus lente et plus accentuée. « Il paraît, dirent les accusés, que nous sommes ici des maîtres d'école, et que vous êtes nos élèves. » A cette réflexion, qui ne manquait pas de justesse, tous les assistans, magistrats et auditoire, de rire à gorge déployée. L'intermède de l'alphabet venait de produire un excellent effet, et les juges étaient décidément en joyeuse humeur. Le président crut devoir toutefois revenir aux choses sérieuses. Il demanda pour quel motif et en vue de quel profit les Français cherchaient à convertir les Chinois à la religion chrétienne; puis il multiplia ses questions sur le christianisme. Les missionnaires ne laissèrent pas échapper l'occasion de faire publiquement et dans une circonstance aussi solennelle l'exposé de leurs croyances, et le tribunal dut entendre leur sermon. Enfin le président leur dit très poliment qu'ils avaient sans doute besoin de repos, et il leva la séance.

Les missionnaires avaient gagné leur procès. Deux jours après leur comparution devant le tribunal, le vice-roi de Sse-tchouen, Pao-hing, les invita à se rendre à son palais, et il eut soin de leur envoyer deux beaux palanquins de parade et une brillante escorte. Tous les mandarins civils et militaires de Tching-tou avaient été convoqués en grande cérémonie, et ils se tenaient debout dans une antichambre voisine de la salle d'audience, où le vice-roi, vêtu d'une modeste robe en soie bleue et assis, les jambes croisées, sur un divan, fit introduire les missionnaires. L'entretien roula d'abord sur les incidens du voyage. Pao-hing annonça qu'il venait de destituer le chef de l'escorte, qui, en ne logeant pas les voyageurs dans les palais communaux, avait compromis la dignité de l'empire. Il s'emporta ensuite contre Kichan, ce faiseur d'embarras, qui, suivant lui, aurait agi bien plus sagement en laissant les missionnaires se promener à leur guise dans le Thibet. — Mais enfin, puisque vous voilà, où voulez-vous aller? — Nous voulons aller au Thibet, à Lhassa, répondit tout naturellement M. Huc. — Au Thibet? Si cela n'avait dépendu que de moi, vous y seriez encore. Maintenant n'y pensons plus; il faut aller à Canton, où vous serez remis au représentant de votre nation. Je réponds de vous sur ma tête. — Pao-hing prit congé de ses hôtes après leur avoir adressé quelques observations sur l'irrégularité de leur costume, car MM. Huc et Gabet ne quittaient jamais la ceinture rouge non plus que le fameux bonnet jaune. Ils déclarèrent qu'ils

désiraient s'habiller ainsi. Le vice-roi se mit à rire et leur laissa carte blanche.

Pao-hing était de l'école, fort nombreuse en Chine, des mandarins qui détestent les embarras et qui s'accommodent volontiers de tout, pourvu que l'on épargne leur responsabilité; il se serait bien gardé, s'il avait été le maître, d'arrêter deux Européens, de faire un gros procès, de révolutionner la ville et la province et d'appeler sur une question aussi compromettante l'attention du cabinet de Pékin. Combien il eût préféré fumer tranquillement sa longue pipe, mâcher la noix d'arec et boire sa tasse de thé, plutôt que de chercher querelle au christianisme, dont il n'avait, en vérité, nul souci! Sa mauvaise humeur contre le fougueux Kichan était caractéristique, et dès qu'il eut achevé son rapport à l'empereur, rapport fort honnête qui relatait assez exactement les faits, il ne songea plus qu'à repasser à son collègue de la province de Hou-pé les hôtes importuns que lui avait si mal à propos envoyés l'ambassadeur chinois à Lhassa. Il se montra toutefois jusqu'au dernier moment plein de bienveillance envers les missionnaires. Dans l'audience qu'il leur accorda le jour du départ, il leur remit une copie des instructions qu'il avait données aux mandarins chargés de les accompagner jusqu'à la capitale de la province voisine, et ces instructions pourvoyaient avec le plus grand soin aux moindres détails du voyage. Il accueillit les observations qui lui étaient soumises sur la situation des chrétiens dans le Céleste-Empire et sur la nécessité d'exécuter fidèlement les promesses faites, en 1844, au nom de l'empereur, à l'ambassadeur français, M. de Lagrené; il s'engagea même à intercéder en faveur du christianisme lors de son prochain voyage à Pékin. Pao-hing et les missionnaires se quittèrent donc les meilleurs amis du monde, et quand MM. Huc et Gabet remontèrent dans leurs palanquins pour continuer leur route à travers la Chine, ils purent apprécier ce que vaut l'amitié d'un vice-roi. Tous les mandarins de Tching-tou s'inclinaient devant eux; la population se pressait avec enthousiasme sur leur passage; les chrétiens, sortant de la foule, invoquaient leur bénédiction par de hardis signes de croix. C'était une marche triomphale. Ils étaient entrés dans la capitale du Sse-tchouen, pour y comparaître devant les juges; ils en sortaient maintenant, applaudis, fêtés, suivis d'un splendide cortége. Un mandarin de première classe eût été à bon droit jaloux de tant d'honneurs prodigués à ces barbares de l'Occident!

II.

La province du Sse-tchouen, que nos voyageurs doivent traverser, est la plus vaste et l'une des plus riches de l'empire chinois. Elle mesure environ trois cents lieues de largeur et renferme neuf villes de premier ordre, cent quinze villes d'ordre inférieur, un grand nombre de forts et de places de guerre. C'est un beau pays, couvert de fertiles plaines, de montagnes pittoresques et de gracieux vallons. Çà et là jaillissent des lacs dont les eaux poissonneuses nourrissent des colonies de pêcheurs. Partout on rencontre des canaux et des rivières navigables, qui portent des milliers de jonques et qui répandent sur leurs rives la fécondité et la richesse. Le Yang-tse-kiang, ce fleuve géant qui traverse la Chine dans toute sa largeur, sillonne le Sse-tchouen du sud-ouest au nord-est. Les produits du sol sont aussi abondans que variés : ici des céréales qui doivent nourrir l'énorme population de plusieurs provinces; là, des plantes textiles et tinctoriales, principalement le chanvre et l'indigo; ailleurs, le thé, le tabac, les plantes médicinales, etc. Quant au peuple, il est à la fois plus intelligent et plus poli que dans la plupart des autres provinces; il fournit à la cour des légions de mandarins civils et militaires, et il compte dans les annales du Céleste-Empire de nombreuses illustrations. Enfin c'est dans le Sse-tchouen que le christianisme paraît avoir fait le plus de progrès : M. Huc estime qu'il y a dans la province au moins cent mille chrétiens.

Nos missionnaires avaient donc, en quittant Tching-tou, la perspective d'un voyage agréable et commode. Ils allaient cheminer en grand équipage, tantôt sur les routes impériales, tantôt par eau, avec un état-major de deux mandarins et une escorte de douze satellites. Les *koung-kouan* ou palais communaux que l'habile administration de Kichan, précédemment vice-roi de Sse-tchouen, avait établis comme autant de caravansérails dans les principales villes d'étape, devaient s'ouvrir pour eux, et les gouverneurs, avertis officiellement de leur passage, avaient reçu l'ordre de les héberger comme des personnages de haut rang. Cependant, malgré les brillantes promesses de cet itinéraire, MM. Huc et Gabet n'étaient pas au bout de leurs peines. Les fourberies de leurs aides de camp, les mille tours des mandarins, le déplorable état des routes, les tempêtes du Yang-tse-kiang, la vermine, les moustiques, les cancrelats, tout conspirait contre eux. A chaque étape, il fallait tancer les magistrats, faire la grosse voix, combattre ruse par ruse, entêtement par entêtement, entamer une campagne en règle et disputer le terrain pied à pied. Il y avait là de quoi lasser la patience la plus aposto-

lique; mais les deux missionnaires qui pour le moment voyageaient, bien malgré eux, aux frais des autorités chinoises, n'étaient pas d'humeur à battre en retraite devant les mandarins, et dans toutes les rencontres ils culbutaient l'ennemi avec une intrépidité sans pareille. Ce système, qui, on doit le dire, ne comportait pas la moindre dose de patience, leur avait trop bien réussi jusqu'à leur arrivée dans la capitale du Sse-tchouen pour qu'ils n'en poursuivissent pas l'application impartiale dans le reste de la province.

Les Chinois voyagent beaucoup; on serait donc tenté de croire que les moyens de locomotion sont chez eux très perfectionnés. Par eau, les trajets s'accomplissent assez à l'aise. Les mandarins et les personnes riches possèdent de bonnes jonques, comfortablement aménagées, qui les transportent sans trop de fatigue d'une province à l'autre, à travers les fleuves, les lacs et les canaux qui coupent, dans le midi surtout, une grande partie du territoire. Cependant beaucoup de canaux sont aujourd'hui si mal entretenus, que la navigation se trouve fréquemment interrompue. Quant aux fleuves et aux lacs, on ne saurait s'y fier par tous les temps : les ouragans ne sont pas rares, et les voyageurs prudens se voient forcés de rester au port. — Dans les provinces septentrionales de l'empire, où les voies navigables sont moins nombreuses, il faut souvent franchir par terre de longues distances. Or les palanquins, suspendus sur les épaules de quatre porteurs qui ne marchent pas toujours à pas égaux, sont très fatigans, à plus forte raison les chariots, qui ne sont pas le moins du monde suspendus, où il faut se tenir assis, les jambes croisées, et qui versent très souvent, ce qui expliquerait, suivant M. Huc, l'habileté des Chinois dans l'art si difficile de raccommoder les bras et les jambes. On voyage aussi en brouette, ce qui n'est peut-être pas aussi dangereux, car on verse de moins haut, mais n'est probablement pas plus commode. Enfin on peut aller à cheval, à mulet ou à âne. — Les routes impériales étaient autrefois larges, bien dallées et entretenues avec soin. On retrouve encore, aux abords de quelques grandes villes, des vestiges de leur ancienne magnificence; mais à mesure que l'on s'éloigne des principaux centres de population, ces routes se rétrécissent en minces sentiers et ne conservent d'impérial que le nom. Plus d'arbres, plus de dalles, plus de ponts pour traverser les moindres cours d'eau. Les Chinois font remonter à l'avénement de la dynastie tartare-mantchoue la destruction de leurs voies de communication, qui, sous les vieilles dynasties nationales, avaient été pour les plus illustres souverains l'objet d'une vive sollicitude, et ce n'est pas l'un des moindres griefs qui justifient l'insurrection actuelle.

Le système des hôtelleries ne vaut guère mieux que les routes. Pour les trajets par eau, cela importe peu, attendu que l'on prend

ses repas dans la jonque; mais pour les voyages par terre, l'inconvénient est très sensible : aussi le Chinois prudent a-t-il bien soin de faire sa provision de vivres lorsqu'il doit loger dans les petites villes, si mieux il n'aime cumuler en un seul repas déjeuner, dîner et souper, de façon à pouvoir atteindre, l'estomac plein, un chef-lieu de district où les auberges lui offriront plus de ressources. Les missionnaires, qui avaient droit à l'hospitalité des palais communaux, pouvaient ne point se préoccuper de ce détail. Cependant ils eurent à passer la nuit dans plusieurs localités dépourvues de *koung-kouan*, et les renseignemens fournis par M. Huc sur un certain hôtel des *Béatitudes*, situé dans une certaine ville du Sse-tchouen nommée Yao-Tchan, m'empêcherait tout à fait, le cas échéant, de me loger à cette belle enseigne.

Ce fut le jour même du départ de Tching-tou que commencèrent les tribulations des voyageurs. Le mandarin Ting, à qui le vice-roi avait confié la conduite de la caravane, ne songeait qu'à remplir sa bourse. Il avait fourni de mauvais palanquins, diminué le nombre des porteurs, et il annonçait ainsi l'intention de lésiner sur toutes choses au détriment des missionnaires. Il fallut donc le rappeler vertement à l'ordre; mais il était trop Chinois pour ne pas s'indemniser immédiatement de ce petit mécompte. On arriva le lendemain sur les rives du Yang-tse-kiang. Le fleuve coulait avec majesté, entraînant dans son cours rapide une flotte de jonques. — Si nous faisions route en bateau? proposa le mandarin. Les chemins vont devenir détestables : des montagnes! des précipices! les palanquins ne s'en tireront pas! — Tout le monde est d'accord, et voilà Ting enchanté. Il loue une mauvaise barque, et y installe son monde, puis il envoie un de ses gens sur la route de terre recueillir le tribut que les gouverneurs des villes auraient dû payer aux étapes suivantes pour les frais de séjour de toute la caravane. Pendant ce temps, une pluie battante inonde la jonque, et les malheureux passagers sont obligés de se blottir dans une petite chambre enfumée de tabac et d'opium. Ce n'est pas tout : on débarque à Kien-tcheou, et le mandarin, qui prend goût à la perception des impôts, se garde bien de conduire ses voyageurs au palais communal; il les dirige sur l'auberge des *Désirs accomplis*, sauf à acquitter la dépense, qui sera plus que couverte par le tribut du gouverneur. Ici encore il faut batailler pour forcer, malgré l'obstination de Ting, malgré la diplomatie des autorités de Kien-tcheou, l'entrée du palais communal. Je regrette de ne pouvoir reproduire ici les détails de ces luttes si gaiement décrites par M. Huc; ce sont de curieux tableaux de mœurs, où tous les personnages sont mis en scène avec un art infini, qui, j'aime à le croire, emprunte à la vérité son plus grand charme. D'un côté, les deux mis-

sionnaires, qui réclament avec acharnement et dans toutes les langues, en chinois par-ci, en mogol par-là, leur droit au *koung-kouan*, qui malmènent leurs guides, dont ils ne sont, à vrai dire, que les prisonniers, qui traitent de haut en bas les mandarins grands et petits, civils et militaires, dans les villes de première classe comme dans les moindres bourgs, qui enfoncent les portes et casseraient les vitres, s'il y en avait; d'un autre côté, les mandarins tout ébahis d'abord à la vue de ces voyageurs d'espèce inconnue; puis, quand il faut débourser, rusant, mentant, menaçant, levant les yeux et les mains au ciel, enfin, au moment suprême et à bout de fourberies, cédant tout, s'exécutant presque de bonne grâce, désarmant entre les mains du plus fort et se rendant à discrétion : voilà les scènes de cette ravissante comédie, que M. Huc devait cependant trouver infiniment trop prolongée.

Est-ce donc ainsi que la Chine est administrée? Voilà donc comment se comportent dans cette terre classique de la monarchie absolue les représentans de l'autorité! voilà les mandarins! Le portrait n'est pas édifiant; lors même qu'il paraîtrait quelque peu chargé (et je m'expliquerai plus tard sur ce point), il est instructif, et il doit nous aider à comprendre l'énigme si compliquée de l'insurrection chinoise, dont l'Europe commence à se préoccuper assez vivement. « Nous avons vu, dit M. Huc, la corruption la plus hideuse s'infiltrer partout, les magistrats vendre la justice au plus offrant, et les mandarins de tout degré, au lieu de protéger les peuples, les pressurer et les piller par tous les moyens imaginables. » Tous les faits, les moindres incidens du voyage accompli par les deux missionnaires ne sont que le développement de ce témoignage, et viennent jeter une vive lumière sur la situation intérieure de la Chine. On aurait tort cependant d'attribuer au mécanisme des institutions chinoises la responsabilité de ces affreux désordres. Au fond, les institutions sont patriarcales : bien qu'elles reposent sur l'absolutisme, elles désavouent l'oppression et la tyrannie. L'empereur, suivant l'expression antique, est le père et la mère du peuple, et le principe d'autorité découle de la notion de famille; mais depuis la conquête tartare, cette charte, consacrée par les traditions séculaires, a cessé d'être une vérité. Tout en respectant la forme des institutions, les Tartares, effrayés de leur petit nombre au milieu de leurs innombrables sujets, se sont appliqués à changer les rouages et à fausser par des réformes d'abord peu sensibles le système en vigueur sous les anciennes dynasties. Ainsi, obligés de laisser aux Chinois une grande partie des fonctions publiques, et craignant que l'influence de ces fonctionnaires, naturellement hostiles, ne parvînt à miner leur autorité, ils décrétèrent qu'aucun man-

darin ne pourrait exercer son emploi dans le même lieu pendant plus de trois années. M. Huc signale avec raison cette mesure comme étant la principale cause de la désorganisation qui a envahi peu à peu tous les rangs de l'administration chinoise. Les mandarins sont nommés dans un pays qu'ils ne connaissent pas, où ils ne sont pas connus, d'où ils savent qu'ils partiront à jour fixe. Ils ne songent plus dès lors qu'à amasser au plus vite, à force d'extorsions et d'exactions, une fortune dont ils iront, à l'autre bout de l'empire, enfouir la honte et savourer impunément les jouissances. Là où il n'y a plus de responsabilité morale, le gouvernement paternel disparaît. En voulant briser, comme c'était d'ailleurs leur droit, les influences politiques, menaçantes pour leur conquête, les Tartares ont brisé du même coup le lien de famille qui unissait étroitement les différentes classes de la société chinoise. Cet expédient a contribué sans aucun doute à maintenir depuis deux siècles leur dynastie sur le trône de Pékin, mais il a préparé en même temps une dissolution inévitable dont nous voyons se produire aujourd'hui les premiers symptômes. C'est en 1846 que M. Huc a rencontré sur les rives du Yang-tse-kiang les incroyables mandarins dont il a retracé les portraits; en 1850, la révolte éclatait au fond de la province du Kwang-si. Il y a entre ces portraits de mandarins et cette révolution populaire un rapport très direct qui doit frapper tous les esprits, et l'on ne saurait vraiment faire un crime aux Chinois de s'être insurgés contre de pareils maîtres.

Mais il est temps de rejoindre nos missionnaires. On ne les avait pas trompés en leur annonçant qu'ils trouveraient sur leur route un assez grand nombre de chrétiens. Ils les reconnaissaient aux signes de croix faits à la dérobée dans les rangs épais de la foule et à l'émotion secrète qu'ils éprouvaient en traversant certains groupes d'où s'échappaient, visibles pour eux seuls, les radieux éclairs de la foi. A Tchoung-king, ils reçurent une lettre d'un évêque catholique qui, du fond de sa retraite, leur donnait des nouvelles assez tristes de sa mission, et signalait notamment l'arrestation de trois chrétiens emprisonnés à Tchang-tcheou, ville de troisième ordre où les voyageurs devaient s'arrêter. Le parti de MM. Huc et Gabet est bientôt pris. Ils arrivent à Tchang-tcheou, s'installent au palais communal, donnent audience au mandarin du lieu, et, après les politesses d'usage, ils l'interrogent sur les chrétiens. « Avez-vous ici beaucoup de chrétiens? — Une quantité. — Et sont-ce de braves gens? — Sans aucun doute. Comment des hommes qui suivent votre sainte doctrine ne seraient-ils pas ornés de toutes les vertus! — Le bruit court cependant qu'il y a trois chrétiens enfermés dans la prison du tribunal. — N'en croyez pas un mot, ce sont de fausses rumeurs. Le peuple de

nos contrées ment avec une facilité vraiment déplorable! » L'audience terminée, le mandarin se retire tout joyeux; mais les missionnaires, qui connaissent leur monde, ne le tiennent pas quitte : ils lui envoient immédiatement un petit billet indiquant le nom, l'âge, la profession des prisonniers, et lui déclarent qu'il a menti indignement, etc. Au bout de quelques instans, les trois chrétiens arrivent avec leur absolution complète, et le mandarin transmet piteusement ses humbles excuses.

Ainsi, partout où ils passaient, les deux voyageurs voyaient les autorités trembler devant eux, et cette fois ils avaient eu la satisfaction de pouvoir employer au profit de leurs coreligionnaires persécutés l'influence singulière qu'ils devaient, il faut bien le dire, à leur réputation de caractères intraitables. Les mandarins, d'ordinaire si insolens quand ils n'avaient devant eux que leurs dociles sujets, se sentaient subjugués par l'aplomb de ces étrangers qui chargeaient à fond sur leurs fourberies et leurs mensonges, et qui les poussaient sans miséricorde jusque dans leurs derniers retranchemens. Comment résister à de pareilles gens? Ne s'avisent-ils pas d'exercer le droit de grâce et d'ouvrir aux criminels la porte des prisons, absolument comme s'ils étaient des vice-rois en tournée? Il ne leur manque plus que de chasser les magistrats de leurs siéges, de s'emparer du tribunal, de citer les mandarins à leur barre et de prononcer des arrêts. Quoi de plus logique? Et en effet, le lendemain même de la scène de Tchang-tcheou, nous allons assister à l'aventure la plus extraordinaire, la plus incroyable de tout le voyage.

C'était dans la petite ville de Leang-chan. Les chrétiens, assez nombreux dans cette ville et aux environs, accouraient avec empressement au palais communal, où les missionnaires, encouragés par leur triomphe de la veille, les affermissaient dans la foi et leur annonçaient un avenir meilleur. Témoins de ces visites et de ces entrevues assez suspectes, les mandarins ne disaient mot, mais ils n'en étaient pas plus satisfaits; à la fin, l'un d'eux eut la malencontreuse idée de saisir dans la chambre des missionnaires un paquet et une lettre qui venaient de leur être apportés de la part d'un chrétien nommé Tchao. Le paquet contenait des fruits secs, et la lettre quelques phrases de complimens et d'adieux. L'acte du mandarin trop zélé constituait une véritable violation de domicile, fait très grave qui ne pouvait demeurer impuni; en outre, Tchao venait d'être emprisonné sous la prévention de complot. « Il faut un jugement, s'écrient les missionnaires, et un jugement public, en notre présence! — Calmez-vous, leur dit le préfet; Tchao va être relâché, et il ne restera plus trace de l'affaire. — Non pas! il faut un bon jugement, et nous ne quittons pas la place que l'arrêt n'ait été rendu. » Pour comprendre

la portée de cette menace, on doit se rappeler que les voyageurs et leur escorte sont hébergés et nourris aux frais du préfet, en sorte que celui-ci est naturellement très désireux de les voir partir et très effrayé pour sa bourse de les voir rester. Aussi, après quelques pourparlers, le jugement de Tchao est accordé, et le magistrat a tant de hâte d'en finir, qu'à minuit il envoie prévenir les missionnaires que le tribunal est prêt et que l'audience va s'ouvrir. « Nous fûmes introduits, dit M. Huc, dans la salle d'audience, qui était splendidement éclairée par de grosses lanternes en papier de diverses couleurs. Une multitude de curieux, parmi lesquels devait se trouver un grand nombre de chrétiens, encombrait le fond de la salle. Les principaux mandarins de la ville et nos trois conducteurs se trouvaient, à la partie supérieure, sur une estrade élevée, où on avait disposé plusieurs siéges devant une longue table. Aussitôt que nous fûmes arrivés dans ce sanctuaire de la justice, les magistrats nous firent l'accueil le plus gracieux, et le préfet nous dit qu'il fallait prendre place aussitôt pour commencer vite le jugement. La situation était critique; comment allait-on se placer? Personne ne paraissait bien fixé sur ce point, et notre présence semblait donner au préfet lui-même des doutes sérieux au sujet de ses prérogatives : il avait bien sur le devant de sa tunique de soie violette un dragon impérial richement brodé en relief; mais nous portions, nous, une belle ceinture rouge. Le préfet avait un globule bleu, et nous autres nous étions coiffés d'un bonnet jaune. Après quelques instans d'hésitation, nous nous sentîmes une telle surabondance d'énergie, que nous éprouvâmes le besoin de diriger nous-mêmes les débats. Nous allâmes donc nous installer fièrement sur le siége du président, et nous assignâmes à nos assesseurs la place qu'ils devaient occuper à droite et à gauche, chacun suivant le degré de sa dignité. Il y eut dans l'auditoire un petit mouvement d'hilarité et de surprise qui n'avait pourtant aucun caractère d'opposition. Les mandarins se trouvèrent du coup complétement désorientés, et se placèrent, comme des machines, selon qu'il leur avait été dit. » Après ce coup d'état, la séance fut ouverte. Les missionnaires, qui avaient comparu pour leur propre compte devant le tribunal de Tching-tou, étaient assez au courant de la procédure; ils firent donc toutes choses selon les règles. D'abord ils placèrent sur la table le corps du délit, c'est-à-dire la lettre et le paquet, dont le mandarin auteur de la saisie reconnut l'identité, puis ils firent passer ces deux paquets sous les yeux de tous les juges, pour que ceux-ci fussent en mesure d'apprécier le délit en parfaite connaissance de cause. Ces préliminaires accomplis par le ministère d'un huissier qui était « coiffé d'un bonnet de feutre noir taillé en pain de sucre et orné de longues plumes de faisan, » l'accusé Tchao fut introduit devant le

tribunal. C'était un Chinois d'excellente tournure, dont la physionomie intelligente promettait un acteur tout à fait approprié au rôle que les missionnaires lui avaient assigné d'avance dans la représentation extraordinaire donnée par eux aux habitans de Leang-chan. Tchao salua le président et les juges, et il allait s'agenouiller, suivant la mode chinoise, pour subir son interrogatoire, quand le président lui dit de rester debout. A ce moment, le préfet voulut intervenir, et, prétextant la difficulté que les missionnaires éprouveraient à se faire bien comprendre de l'accusé, il offrit complaisamment de poser lui-même les questions; mais il fut repoussé avec perte, et l'interrogatoire commença. En réponse aux questions qui lui furent adressées, l'accusé fit connaître son nom, son âge, le lieu de sa naissance, sa religion. Il déclara qu'il était chrétien; il reconnut avoir écrit la lettre et envoyé le paquet de fruits secs « pour témoigner aux pères spirituels sa pitié filiale; » il se défendit d'avoir agi contrairement aux lois et protesta de la pureté de ses intentions. Tout allait au mieux : le président approuvait fort les réponses de Tchao; les juges, consultés par lui, abondaient dans son sens, et il ne restait plus qu'à prononcer, à la satisfaction générale, un arrêt de non-lieu. Cependant M. Huc jugea que l'occasion était merveilleuse pour aborder devant les mandarins et en présence de toute cette foule la question du christianisme. Il interrogea Tchao sur le nombre et la condition des chrétiens dans la province, et il se procura ainsi, en plein tribunal et dans cette courte audience, plus de renseignemens qu'il n'en eût obtenu peut-être dans une longue tournée apostolique; il termina l'incident en annonçant à haute et intelligible voix qu'un édit de l'empereur avait autorisé les chrétiens à se livrer aux pratiques de leur culte, et qu'on pouvait désormais adorer Dieu en toute liberté. — Cela dit, il daigna demander au préfet s'il pensait que Tchao dût être mis en liberté : « Assurément, » répondit le mandarin, espérant enfin être délivré de cette rude séance, et le chrétien fut immédiatement relâché. — Les missionnaires auraient pu à la rigueur se contenter de cet arrêt; mais ils se sentaient en veine de rendre la justice, et M. Huc prenait goût à son siége de président. Restait le mandarin qui avait saisi la lettre et fait emprisonner Tchao. Évidemment il était coupable, puisque Tchao venait d'être proclamé innocent; en conséquence M. Huc le déclara indigne de continuer son service, et lui retira purement et simplement les fonctions qu'il avait été chargé de remplir dans l'escorte. Ainsi fut close cette mémorable audience!

On croirait rêver en lisant de pareilles aventures, car, après tout, la Chine est un pays civilisé, où les notions d'autorité et de hiérarchie sont depuis plusieurs siècles répandues parmi le peuple, où l'intelligence, l'esprit et le bon sens sont pour le moins aussi dévelop-

pés que dans nos régions occidentales! Je ne me charge pas d'expliquer la tolérance exagérée dont firent preuve en cette occasion les mandarins de Leang-chan. M. Huc ne doute pas que sa ceinture rouge n'ait produit sur toute la population de l'endroit un effet magique, et il attribue en grande partie à ce détail si précieux de son costume la réussite de sa campagne judiciaire. Je croirais plutôt que les Chinois ont été complétement abasourdis en voyant ces deux étrangers s'établir sans plus de façon au banc des juges, et que la crainte de provoquer une rixe compromettante ou seulement un embarras pour l'administration locale a déterminé les mandarins à laisser passer la justice des missionnaires. Il convient toutefois d'ajouter que l'aventure tourna au profit de la petite chrétienté de Leang-chan. A partir de ce moment, il n'y eut plus de persécutions : les magistrats cessèrent d'entraver l'exercice du culte catholique, et il est probable que les habitans de Leang-chan n'oublieront pas de si tôt le sermon de M. Huc.

Ce fut à travers cette longue série de luttes et d'accidens que les voyageurs parcoururent, de l'ouest à l'est, la province du Sse-tchouen et arrivèrent aux frontières du Hou-pé. On les avait prévenus que cette province ne leur offrirait pas autant de ressources que le Sse-tchouen: la plupart des villes ne possédaient point de palais communaux, et la population était grossière et ignorante. Ces renseignemens peu avantageux auraient pu décourager des touristes moins endurcis aux mille et une misères d'un voyage en pays chinois. Il n'y avait pas d'ailleurs à choisir. Heureusement on pouvait faire une bonne partie du trajet sur les eaux du Yang-tse-kiang, dont le cours large et rapide forme en quelque sorte la grande route de la province. Je ne raconterai plus les contestations qui s'élevèrent encore dans plusieurs villes entre les missionnaires et les mandarins; j'aime mieux, pour la rareté du fait, citer la mention honorable que M. Huc accorde au magistrat de la petite ville d'I-tou-hien, — un jeune Chinois aimant les conversations sérieuses, connaissant l'existence et l'étendue des cinq parties du monde et demandant si les gouvernemens européens auront bientôt fait de percer l'isthme de Suez. Plus tard, en approchant de Canton, M. Huc rencontra un lettré, d'origine mogole, qui le surprit également par la précision de sa science géographique, d'où il conclut qu'il ne faudrait pas juger la géographie en usage dans le Céleste-Empire d'après les cartes ridicules qui ont été apportées en Europe. Je crois cependant que sauf de très rares exceptions les Chinois, même les Chinois lettrés, sont aujourd'hui encore très peu versés dans la connaissance de la mappemonde, et je n'en veux pour preuve que les grossières erreurs dont fourmillent leurs ouvrages les plus récens. Il en est de

même des sciences mathématiques : d'après l'aveu fait à M. Huc par le vice-roi du Sse-tchouen, les astronomes de Pékin se trouveraient fort en peine de continuer le calendrier rédigé par les missionnaires autrefois admis à la cour de l'empereur Khang-hi. Ce calendrier avait été préparé pour une assez longue série d'années, et il paraît qu'on est arrivé au bout. En un mot, il est certain que l'étude des sciences est très arriérée dans le Céleste-Empire, et que les notions apportées au XVIIe siècle par les jésuites de Pékin sont aujourd'hui entièrement perdues.

Quant à la médecine, c'est un sujet fort délicat qu'il faut laisser aux personnes compétentes. Les médecins chinois tâtent le pouls, pratiquent l'acuponcture, formulent d'interminables ordonnances pour rétablir l'équilibre entre les esprits vitaux et réconcilier le principe aqueux avec le principe igné. M. Huc fut malheureusement condamné à entendre les longues dissertations et à subir les remèdes du docteur de la ville de Kuen-kiang, où il tomba sérieusement malade. On le guérit avec des pilules rouges infusées dans une tasse de thé, ou du moins la guérison succéda à l'absorption de ce remède, qui est considéré en Chine comme souverain, et dont la composition est un secret appartenant à une famille de la capitale. On comprend que M. Huc se montre fort indulgent pour la médecine chinoise. Il ne se borne pas à faire observer, ce qui est vrai, qu'il y a en Chine autant de maladies qu'ailleurs, et que la mortalité n'y est pas proportionnellement plus grande que dans nos pays de l'Occident : il attribue de plus à la médecine du Céleste-Empire la guérison de plusieurs maladies qui en Europe sont réputées incurables. Il cite, par exemple, les traitements employés contre la rage et contre la surdité. Du reste, en Chine est médecin qui veut; la loi ne prescrit point d'examen et n'exige aucun diplôme. La profession est généralement exercée par des bacheliers qui, ne se sentant pas en mesure d'obtenir un grade supérieur et d'aspirer au mandarinat, apprennent les formules et se livrent à l'art de guérir. Beaucoup de médecins sont en même temps pharmaciens, ce qui explique l'immense consommation de remèdes qu'entraîne chaque maladie; mais les produits pharmaceutiques sont en général peu coûteux, et les malades peuvent limiter leurs frais en se faisant traiter à prix fixe. — Les magistrats de Kuen-kiang n'épargnèrent aucun soin et ne reculèrent devant aucune dépense pour hâter la guérison de M. Huc. Si le missionnaire leur avait causé le chagrin de mourir dans leur ville et sous leur juridiction, c'eût été pour eux, vis-à-vis des autorités supérieures, un cas de responsabilité très grave. Ils s'étaient pourtant préparés à cette douloureuse éventualité en commandant le cercueil destiné à contenir la dépouille mortelle de leur hôte. Ce

cercueil, qu'ils s'empressèrent de montrer à M. Huc, était fait de quatre énormes troncs d'arbres « bien rabotés, coloriés en violet, puis recouverts d'une couche de beau vernis. » C'était une bière de première classe. Nos lecteurs savent sans doute qu'en Chine il est d'usage d'acheter à l'avance son cercueil, et il faut être bien dénué de ressources pour ne point se procurer cette satisfaction.

En passant à Han-tchouan, nos missionnaires furent témoins d'une manifestation politique en l'honneur d'un mandarin militaire qui venait d'être destitué de son poste à la suite d'intrigues ourdies contre lui à Pékin. Le mandarin était à cheval, entouré d'un nombreux cortége et acclamé par une immense foule. Arrivé près de l'une des portes de la ville, il s'arrêta : deux vieillards lui retirèrent respectueusement ses bottes et lui mirent une paire de chaussures neuves. Les vieilles bottes furent ensuite suspendues sous la voûte de la porte, et le cortége reprit sa marche. « Cet usage singulier de déchausser un mandarin quand il quitte un pays est très répandu et remonte à une haute antiquité; c'est un moyen adopté par les Chinois pour protester contre l'injustice du gouvernement et témoigner leur reconnaissance au magistrat qui a exercé sa charge en père et mère du peuple. Dans presque toutes les villes de Chine, on aperçoit, aux voûtes des grandes portes d'entrée, de riches assortimens de vieilles bottes toutes poudreuses et tombant quelquefois de vétusté. C'est là une des gloires, un des ornemens les plus beaux de la cité. L'archéologie de ces antiques et honorables chaussures peut donner, d'une manière approximative, le nombre des bons mandarins qu'une contrée a eu le bonheur de posséder. » Telle est l'explication de M. Huc sur ce curieux incident de la paire de bottes. L'honorable missionnaire la tient d'un Chinois catholique qui l'accompagnait : il avoue qu'il eut d'abord beaucoup de peine à y croire, mais qu'il dut plus tard demeurer convaincu de l'exactitude du renseignement en voyant un grand nombre de portes ainsi armoriées. Il serait donc malséant de se montrer incrédule, et réellement ce serait dommage que l'explication ne fût point vraie. Il ne me reste qu'à regretter de n'avoir remarqué aucune paire de bottes suspendue aux portes des quelques villes chinoises que j'ai visitées, et je ne sache pas que jusqu'ici aucun voyageur ni même aucun missionnaire ait signalé cette étonnante coutume.

A peu de distance de Han-tchouan, MM. Huc et Gabet arrivèrent sur les bords du lac Ping-hou, magnifique nappe d'eau, où le génie industrieux des Chinois a semé un archipel factice d'îles flottantes qui excitent à bon droit la surprise et l'admiration des étrangers. Ces îles sont formées d'énormes radeaux en bois de bambou, et sur ces radeaux couverts d'une couche de terre végétale s'élèvent des

maisons et des cultures. Des familles entières habitent ces fermes flottantes qui tantôt demeurent à l'ancre, mollement bercées par les eaux, tantôt déplient leurs immenses voiles et se promènent lentement sur le lac. Tous les grands lacs du Céleste-Empire sont, à ce qu'il paraît, émaillés de ces corbeilles de fleurs et de verdure, charmantes métairies qui naviguent avec leurs colons et leurs récoltes. Pourquoi faut-il que ces îlots gracieux, dont l'assemblage mouvant offre à l'œil un tableau si pittoresque, n'éveillent dans l'esprit que les sombres pensées de la misère? Ce n'est point de gaieté de cœur ni par originalité que les Chinois, forçant la nature, se livrent en quelque sorte à la culture des lacs, et s'avisent d'élire domicile au milieu de l'eau. S'ils quittent la terre ferme, c'est que celle-ci ne peut les nourrir. Pour une population aussi nombreuse, le sol est insuffisant, et il rejette sur les rivières et sur les lacs le trop-plein qui l'encombre. De là cette émigration des classes déshéritées, cet exil ingénieux dans les bateaux et dans les îles flottantes : explication malheureusement trop simple d'un fait que les touristes admirent comme un décor de paysage, et qui n'est en réalité qu'un expédient imaginé contre l'excessive misère du peuple.

Après avoir traversé le lac Ping-hou, les missionnaires se rendirent à la ville de Han-yang, où ils s'embarquèrent de nouveau pour traverser le Yang-tse-kiang et gagner, sur l'autre rive, la capitale de la province du Hou-pé. La jonque qui les portait, poussée par un vent favorable, mit près d'une heure à atteindre le mouillage d'Ou-tchang-fou. — Que sont nos petites rivières d'Europe auprès de ce large et puissant fleuve, le *fils de l'Océan!* A plus de deux cents lieues de son embouchure, le Yang-tse-kiang est presque un bras de mer, et de loin ses rivages se perdent dans les brouillards de l'horizon. Admirable instrument de richesse que la nature a donné au Céleste-Empire! Un jour viendra, et peut-être ce jour est proche, où les lourdes jonques se transformeront en légers *steamers,* où la vapeur remplacera les voiles de rotin, qui attendent souvent la brise dans les plis de leur éventail. Dieu sait combien de forces endormies se réveilleront alors au souffle du génie occidental! Ce fleuve si grand, la vapeur le rendra plus grand encore par l'emploi qu'elle fera de ses eaux. Je ne puis m'empêcher de courir ainsi vers l'avenir, quand je suis des regards et que j'accompagne de mes vœux nos missionnaires ballottés sur leur jonque, surpris au milieu du fleuve par une bourrasque et voguant non sans péril vers Ou-tchang-fou. Ils abordent cependant, et nous pouvons enfin nous reposer quelque temps avec eux dans la capitale du Hou-pé.

III.

Ou-tchang-fou occupe au centre de la Chine une position très importante; c'est une immense place de commerce. Par le Yang-tse-kiang et par les rivières ou canaux qui aboutissent au grand fleuve, elle communique avec la plupart des provinces. En face d'elle sont situées deux villes très considérables : Han-yang, que nous venons de quitter, et un peu plus au nord, Han-keou. D'après M. Huc, ces trois cités contiendraient ensemble une population de huit millions d'âmes. Je reproduis cette évaluation, parce que, venant d'un témoin oculaire, elle justifierait les calculs qui ont été produits sur l'énorme population du Céleste-Empire, calculs que beaucoup de bons esprits ont regardés comme exagérés. Huit millions d'habitans dans trois villes dont une seule est capitale de province! huit millions agglomérés dans un étroit espace, pressés sur les deux rives d'un fleuve, étouffés dans un amas de petites maisons ou dans des milliers de bateaux! Pourquoi alors n'admettrait-on pas le chiffre de 333 millions indiqué en 1794 par lord Macartney et celui de 361 millions qui, suivant M. Huc, résulterait des derniers recensemens opérés sous la dynastie mantchoue? « Lorsque les Hollandais vinrent la première fois à la Chine, écrivait Le Gentil en 1716, ils demandèrent si les femmes y mettaient au monde vingt enfans à la fois, tant la multitude du peuple les surprit. Pour moi, j'aurais fait volontiers la même question. Cette foule n'est pas seulement remarquable dans les villes, elle l'est encore dans les campagnes et dans les moindres bourgs. J'approuve fort l'idée d'un voyageur qui dit que l'empire de la Chine est une grande ville qui a douze cents lieues de circuit. » Et en effet cette prodigieuse population de la Chine a de tout temps émerveillé les voyageurs qui ont visité ce curieux pays. On rencontre bien dans certaines régions des terrains vagues d'une assez grande étendue, et M. Huc reconnaît que parfois, dans les provinces du sud, on croirait voyager au milieu des déserts de la Tartarie; mais ces vides sont largement compensés par l'exubérance de population qui couvre les bords des fleuves, des canaux et des lacs ou qui habite les nombreuses villes de bateaux. Comment nourrir ces multitudes entassées? Conçoit-on les ravages qu'une récolte insuffisante ou seulement une inondation qui arrête les transports doit produire dans les provinces intérieures? Aussi l'agriculture est-elle particulièrement honorée, et ce n'est pas en vain qu'une tradition vieille de trente siècles ramène chaque année, vers la fin du mois de mars, la cérémonie du labourage où le souverain conduit la charrue et trace le premier sillon dans le champ sacré. L'empereur Khang-hi a rangé

avec raison parmi ses plus beaux titres de gloire la découverte d'une nouvelle espèce de riz. Les magistrats dans leurs proclamations, les poètes dans leurs vers, les philosophes dans leurs écrits, rappellent sans cesse au peuple la supériorité de l'industrie agricole sur toutes les autres industries, et il suffit de traverser le moindre district pour juger avec quel soin au versant des collines comme au fond des vallées le sol est mis en culture, et pour admirer les procédés simples et ingénieux qui répandent partout les bienfaits de l'irrigation. Cependant l'activité agricole ne résoudrait pas à elle seule le problème des subsistances dans ce vaste pays. Il faut que la navigation et le commerce distribuent entre les différentes parties du territoire et transportent souvent à des distances fort éloignées les produits du sol. Là encore éclate le génie patient et laborieux de la race chinoise. Voyez partout ces jonques chargées à couler bas qui encombrent les ports, ces armées de portefaix qui manœuvrent incessamment à travers les rues étroites des villes, ces boutiques sans nombre, — boutiques fixes ou ambulantes, — où se vendent les approvisionnemens de chaque jour pour des millions de consommateurs! Si le mouvement perpétuel est quelque part, c'est en Chine qu'on le doit chercher, dans le triangle formé par les trois villes de Ou-tchang-fou, Han-yang et Han-keou. Cette dernière surtout est le centre d'énormes opérations de transit et d'entrepôt; une grande partie du commerce intérieur du Céleste-Empire passe par ses magasins. Le commerce étranger n'est pour ainsi dire qu'une goutte d'eau dans ce gouffre, où aboutissent tous les courans qui alimentent les besoins de 360 millions d'hommes. Les Européens s'exagèrent singulièrement leur importance, s'ils se figurent que l'interruption de leur trafic dans quelques ports de la côte exercerait quelque influence sur le marché intérieur. On ne s'en apercevrait seulement pas, et les factoreries de Canton et de Shang-haï pourraient crouler sans qu'il y eût le moindre ralentissement d'affaires dans les magasins de Han-keou ni sur le Yang-tse-kiang. Nous devons ainsi comprendre pourquoi la dynastie tartare a montré si peu d'empressement à favoriser l'intervention commerciale de l'Europe dans les transactions de l'empire. Le négoce intérieur suffit à l'activité des Chinois, et le gouvernement n'apercevait pas d'intérêt sérieux à modifier pour le commerce une politique qui avait si longtemps adopté pour devise l'exclusion systématique des étrangers.

La province du Hou-pé est moins étendue et surtout moins fertile que celle du Sse-tchouen; le sol est coupé de marais qui rendent le climat insalubre; la population paraît débile et chétive. Quant aux chrétiens, leur nombre ne dépasse pas quatorze mille, et ils ont à subir de fréquentes persécutions. Enfin ce fut à Ou-tchang-fou que

deux prêtres catholiques, M. Clet en 1822 et M. Perboyre en 1838, reçurent le martyre. Le Hou-pé et sa capitale devaient donc figurer parmi les étapes les plus pénibles dans le voyage de nos missionnaires.

Avant de quitter Han-yang, M. Huc avait commis une faiblesse. Les mandarins de la ville ne lui ayant pas fait servir un repas convenable, il s'était oublié au point de commander son dîner au restaurant et de le payer. Imprudence fatale! car il perdait d'un seul coup le fruit des victoires qu'il avait jusqu'alors remportées avec tant de peine contre le mauvais vouloir ou l'apathie des mandarins. Au lieu de parler haut et ferme, suivant son habitude, il avait cédé; — il avait payé! Aussi le gouverneur du Hou-pé daigna-t-il à peine s'occuper des deux voyageurs lors de leur entrée à Ou-tchang-fou. On leur donna pour logis une petite cellule de pagode, où ils se trouvèrent fort mal. Il n'y avait plus à hésiter : il fallait revenir, sans le moindre retard, à la pratique vigoureuse de l'ancien système, pousser droit aux mandarins, et dicter sans miséricorde les conditions de la paix. MM. Huc et Gabet montèrent donc dans leurs palanquins, se rendirent directement au palais, forcèrent les portes au mépris de la consigne et des rites, et demandèrent à parler au gouverneur. Grande rumeur dans tout le palais : mais enfin le mandarin, après avoir vainement tenté divers faux-fuyans, se vit obligé de donner audience à ces visiteurs incommodes, et, à la suite d'une conversation très vive, les voyageurs obtinrent d'être immédiatement transférés dans un beau temple bouddhique, entouré de cours et jardins, orné de belles terrasses et garni de nombreux domestiques. La faute d'Han-yang était largement réparée, et les missionnaires avaient reconquis aux yeux des mandarins tout le prestige de leur mauvaise réputation. Il leur était d'autant plus nécessaire de faire acte de vigueur, qu'ils allaient changer d'escorte, et il importait que les nouveaux guides fussent dès le premier jour au courant des us et coutumes de nos voyageurs.

Au sortir d'Ou-tchang-fou, les missionnaires se dirigèrent vers la province du Kiang-si. La première partie du trajet ne fut marquée par aucun incident qui mérite d'être rapporté; il y a bien encore dans le récit de M. Huc quelques histoires d'auberges chinoises et de mandarins récalcitrans, mais le lecteur doit être maintenant blasé sur ces détails, qui finissent par devenir un peu monotones. Cependant à Hoang-meï-hien, ville frontière du Hou-pé, les voyageurs furent reçus avec une magnificence dont ils avaient perdu l'habitude depuis qu'ils avaient quitté l'hospitalière province du Sse-tchouen. Les mandarins leur rendirent les plus grands honneurs; ils firent tirer pour eux, pendant la nuit, un splendide feu d'artifice, et leur

donnèrent une sérénade. — La pyrotechnie joue un rôle considérable dans la vie des Chinois; à toute occasion, les paisibles habitans du Céleste-Empire se livrent à une prodigieuse consommation de pétards : naissances, mariages, enterremens, spectacles, réceptions de mandarins, réunions d'amis, tout est célébré par de bruyans feux d'artifice. Les pétards sont suspendus par gros paquets à de longues perches de bambous; on met le feu à l'un des paquets, et tous les autres partent successivement. Lorsqu'une jonque lève l'ancre, les matelots brûlent des pétards, soit en guise de réjouissance, soit pour appeler l'attention des dieux et se les rendre propices; la même cérémonie se répète lorsque la jonque arrive au mouillage. J'ai habité pendant quelques mois, à Macao, une maison dont les fenêtres avaient vue sur la rade, et dans les premiers temps j'étais matin et soir assourdi; on s'accoutume pourtant à ce bruit comme au son des cloches. Quant à la musique chinoise, c'est un bruit tout différent, et j'avoue que je ne suis jamais parvenu à m'y habituer.

Jusqu'alors les missionnaires, suivant le cours du Yang-tse-kiang, avaient presque constamment marché de l'ouest à l'est. Dès leur entrée dans le Kiang-si, ils traversent une dernière fois le fleuve, et ils marchent vers le sud. Une distance de deux cents lieues les sépare encore de Canton! Ils s'embarquent sur une jonque pour franchir le lac Poyang, qui mesure environ quinze lieues de long sur cinq ou six de large, et, descendus sans encombre sur la rive méridionale de cette charmante nappe d'eau qui a inspiré tant de poètes chinois, ils reprennent leurs palanquins jusqu'à Nan-tchang-fou, capitale du Kiang-si. La route, à travers de vastes prairies calcinées par le soleil, est des plus fatigantes. Heureusement nos voyageurs ont la bonne fortune de trouver, dans un corps de garde où ils s'arrêtent, du vinaigre de polype! Ce vinaigre est peu connu en Chine, et très certainement on ne le connaissait pas en Europe avant la description de M. Huc. Voici ce dont il s'agit. « On place le polype dans un grand vase rempli d'eau douce à laquelle on ajoute quelques verres d'eau-de-vie. Après vingt ou trente jours, ce liquide se trouve transformé en excellent vinaigre, sans qu'il soit besoin de lui faire subir aucune manipulation ni d'y ajouter le moindre ingrédient. Ce vinaigre est clair comme de l'eau de roche, d'une grande force et d'un goût très agréable. Cette première transformation une fois terminée, la source est intarissable, car à mesure qu'on en tire pour la consommation, on n'a qu'à ajouter une égale quantité d'eau pure, sans addition d'eau-de-vie. » Le livre de M. Huc contient, pour l'usage de la vie commune, plusieurs recettes qui ne manquent pas d'originalité, par exemple le moyen d'empêcher un âne de braire (on lui attache une grosse pierre à la queue), un procédé pour lire dans les yeux d'un

chat quelle heure il est, etc.; mais quelque estimables que soient ces découvertes, je les place bien au-dessous du vinaigre de polype. Ce vinaigre serait une véritable conquête pour l'économie domestique, et l'on doit regretter que M. Huc n'ait pas rapporté en France l'un de ces polypes de la Mer-Jaune qu'il a possédé pendant un an, et qui lui distillait tous les jours d'excellent vinaigre.

Nan-tchang-fou compte parmi plus grandes villes de la Chine. C'est un lieu de passage pour les marchandises qui s'échangent entre le nord et le midi de l'empire; aussi le commerce y est-il très considérable. Nos missionnaires, voyant que les mandarins ne savaient point trop où les loger, avisèrent un beau bâtiment qui était « le palais des compositions littéraires. » Les principales villes renferment un établissement semblable, qui est exclusivement réservé aux cérémonies et aux exercices de la puissante corporation des lettrés. MM. Huc et Gabet se firent conduire directement à ce palais, où ils se trouvèrent si bien installés, qu'ils ne voulurent absolument pas le quitter malgré le scandale que cette prise de possession, tout à fait contraire aux rites, devait exciter parmi les docteurs. Du reste, les mandarins se montrèrent indulgens pour cette petite irrégularité, et les missionnaires purent jouir en paix des quelques jours de halte qu'ils passèrent dans la capitale du Kiang-si, au milieu des chefs-d'œuvre de l'industrie chinoise. C'est en effet dans cette province que sont situées les grandes fabriques de porcelaine qui approvisionnent tout l'empire. La ville de King-te-tching, à l'est du lac Poyang, renferme au moins cinq cents fabriques et une population de plus d'un million d'âmes, qui est employée presque tout entière à la fabrication et au commerce de la porcelaine. Après cette industrie, que l'on peut considérer comme l'une des gloires de la Chine, il est juste de mentionner les succès obtenus par la pisciculture dans les étangs de Kiang-si. M. Huc lui consacre une page très instructive, qui sera lue avec plaisir par nos pisciculteurs de France. « Vers le commencement du printemps, un grand nombre de marchands de frai, venus, dit-on, de la province de Canton, parcourent les campagnes pour vendre leurs précieuses semences aux propriétaires des étangs. Leur marchandise, renfermée dans des tonneaux qu'ils traînent sur des brouettes, est tout simplement une sorte de liquide épais, jaunâtre, assez semblable à de la vase. Il est impossible d'y distinguer à l'œil nu le moindre animalcule. Pour quelques sapèques, on achète plein une écuelle de cette eau bourbeuse, qui suffit pour ensemencer, selon l'expression du pays, un étang assez considérable. On se contente de jeter cette vase dans l'eau, et en quelques jours les poissons éclosent à foison. Quand ils sont devenus un peu gros, on les nourrit en jetant sur la surface des viviers des herbes tendres et hachées menu.

On augmente la ration à mesure qu'ils grossissent. Le développement de ces poissons s'opère avec une rapidité incroyable. Un mois tout au plus après leur éclosion, ils sont déjà pleins de force, et c'est le moment de leur donner de la pâture en abondance. Matin et soir, les possesseurs de viviers s'en vont faucher les champs et apportent à leurs poissons d'énormes charges d'herbe. Les poissons montent à la surface de l'eau et se précipitent avec avidité sur cette herbe, qu'ils dévorent en folâtrant et en faisant entendre un bruissement perpétuel; on dirait un grand troupeau de lapins aquatiques. La voracité de ces poissons ne peut être comparée qu'à celle des vers à soie quand ils sont sur le point de filer leur cocon. Après avoir été nourris de cette manière pendant une quinzaine de jours, ils atteignent ordinairement le poids de deux ou trois livres, et ne grossissent plus. Alors on les pêche, et on va les vendre tout vivans dans les grands centres de population. » Ainsi, dans cette branche si intéressante d'industrie, où nous sommes encore aux tâtonnemens, aux essais, aux expériences de laboratoire, les Chinois auraient depuis longtemps obtenu des résultats définitifs, et la pisciculture serait chez eux un fait accompli! Nous savions déjà que cet étrange peuple, avec son génie simple et pratique et son esprit d'observation, nous a devancés de plusieurs siècles dans la carrière des découvertes. Avant nous, les Chinois ont inventé la poudre, la boussole, l'imprimerie, bien d'autres choses encore. A cette liste, qui serait longue, il faut ajouter l'art de fabriquer le poisson, et dans un pays qui a trois cents millions d'habitans à nourrir, c'est une découverte de premier ordre. Le poisson, qui abonde d'ailleurs sur les côtes et dans les eaux intérieures de la Chine, occupe une large place dans l'alimentation du peuple.

De Nan-tchang-fou, nos voyageurs allaient se rendre directement à Canton. Le gouverneur du Kiang-si pourvut avec une grande libéralité à tous les préparatifs de leur départ. Comme ils devaient faire route par eau, il leur procura deux magnifiques jonques, l'une pour eux, l'autre pour les mandarins et les gens de la suite; en outre une jonque de guerre leur était donnée comme conserve. Quant aux approvisionnemens, ils étaient mis à la charge des villes où la flottille allait passer; chacune de ces villes avait ordre de donner aux missionnaires, pour le service de leur table, un tribut de 5 onces d'argent (environ 50 francs). Aussi M. Huc ne manque-t-il pas de louer hautement la générosité des mandarins de Nan-tchang-fou, et il fait connaître à ce sujet la maigre pitance que le gouvernement chinois alloue au colonel russe qui, tous les dix ans, conduit la légation du tsar de Kiakhta à Pékin. Voici de quoi se compose la ration : — par jour un mouton, une tasse de vin, une livre de thé, une cruche de

lait, deux onces de beurre, deux poissons, une livre d'herbes salées, quatre onces de fèves fermentées, quatre onces de vinaigre, une once de sel et deux soucoupes d'huile de lampe; tous les neuf jours, un dîner de quatre services à la chinoise. — Nos missionnaires étaient bien plus largement traités, et ils n'avaient rien à envier à la légation du tsar.

Ils naviguèrent d'abord pendant quinze jours, comfortablement installés dans le salon de leur jonque, s'arrêtant chaque soir dans un port, repartant le lendemain matin au bruit des pétards et du tam-tam, recevant partout les hommages et le tribut des mandarins, partout honorés comme des personnages du plus haut rang. Ils arrivèrent ainsi au pied de la montagne Meï-ling, qui sépare le Kiang-si de la province de Canton. C'est par-là que doivent passer les marchandises que l'entrepôt de Canton expédie dans les régions intérieures de l'empire. Après avoir franchi en palanquin les sentiers escarpés du Meï-ling, où ils rencontrèrent de longues files de porte-faix ployant sous le poids des ballots, les missionnaires se trouvèrent à Nan-hioung, grande ville de commerce sur les rives du fleuve Chou-kiang. Ils s'embarquèrent de nouveau sur une jonque mandarine, et en six jours de navigation ils furent rendus à Canton (octobre 1846). Les voilà enfin au terme du voyage, à deux pas des factoreries européennes, presque en Europe. On ne leur fit pas longtemps attendre l'heure de la délivrance. Le vice-roi les remit, contre un reçu en règle, entre les mains du consul hollandais, M. van Bazel, et dès ce moment ils n'eurent plus rien à démêler avec les autorités du Céleste-Empire.

IV.

Ainsi s'accomplit ce voyage extraordinaire. En six mois, MM. Huc et Gabet venaient de parcourir le Thibet et quatre provinces de la Chine, le Sse-tchouen, le Hou-pé, le Kiang-si et le Kwang-tung; ils avaient descendu le Yang-tse-kiang, l'un des plus beaux fleuves du monde, le plus curieux peut-être par la variété et la physionomie singulière des populations qui bordent ses rives ou qui plantent en quelque sorte leur tente dans ses eaux; ils avaient traversé les lacs Ting-hou et Poyang, franchi les crêtes abruptes de la montagne Meï-ling, et enfin navigué sur le Chou-kiang. En un mot, ils avaient vu la Chine, non pas à travers le voile plus ou moins épais que les défiances politiques opposent encore aux regards des étrangers, non pas avec les précautions infinies que les préjugés et la persécution imposent au zèle des missionnaires catholiques, mais librement, ouvertement, face à face. Et, dans le cours de cet étonnant voyage,

que d'épisodes, que de scènes étranges, que d'aventures! Tout cela est raconté par M. Huc de la façon la plus divertissante. Ne vous attendez pas à retrouver dans son livre le style du missionnaire : l'auteur déclare lui-même qu'il s'est arraché pour un moment aux préoccupations exclusives de son caractère apostolique, et que, réservant aux *Annales de la propagation de la foi* les expansions pieuses, les aspirations ardentes du chrétien, il a voulu surtout, par cette relation de son voyage, présenter une description de l'empire chinois à l'usage de tout le monde. On ne doit donc pas être surpris de rencontrer dans son récit tant de scènes comiques, grotesques même, et souvent peu édifiantes. Ce sont des scènes chinoises. M. Huc n'a fait que peindre le tableau dans lequel il a figuré, non comme missionnaire, mais comme simple particulier, convoyé d'un bout à l'autre de l'empire par ordre des autorités chinoises, et obligé de combattre à toute heure pour conquérir un repas, un logis, un palanquin ou une jonque. Certes on ne saurait exiger beaucoup de gravité dans le récit de cette campagne, involontairement entreprise par M. Huc et par son digne lieutenant, M. Gabet, contre les mandarins du Céleste-Empire. Je ne sais trop pourtant (et sur ce point je m'en rapporte à l'impression des personnes qui ont lu ce livre), mais il me semble que parfois l'ardeur du combat a entraîné un peu loin les deux champions, et que les vainqueurs n'ont pas su toujours résister aux enivremens du triomphe. Et puis, s'il faut dire toute ma pensée, je croirais volontiers qu'il y a çà et là dans le récit certains détails de mise en scène qui ont emprunté au moins quelques traits à l'*humour* et à la vivacité spirituelle de l'écrivain. Je ne m'en plaindrais certainement pas, s'il ne s'agissait que d'une relation de voyage; mais M. Huc s'est en même temps proposé de décrire les institutions, les mœurs, les habitudes du peuple chinois : alors je me demande si ce but est toujours atteint, et je m'inquiète à la pensée que les couleurs du tableau pourraient être parfois trop chargés.—Je prends par exemple les portraits de mandarins qui figurent dans la galerie de M. Huc. Sauf de rares exceptions, les dépositaires de l'autorité dans les provinces traversées par nos deux missionnaires sont représentés sous les traits les plus noirs. Non-seulement ils sont fourbes, menteurs, voleurs, ils vendent la justice, etc., mais encore, à en juger par plusieurs scènes, très amusantes du reste, qui sont décrites dans la relation de M. Huc, ils seraient en général d'une niaiserie et d'une bêtise incomparables. De plus, comme le physique doit répondre au moral, presque tous sont fort laids; un mandarin peint par M. Huc passe à l'état de caricature. Bref, les lecteurs qui n'ont jamais eu la bonne fortune de contempler un mandarin (et c'est le plus grand nombre) sont parfaitement autorisés à concevoir la plus

triste idée de l'espèce. Cependant, s'il est vrai que la vénalité et la corruption ont pénétré profondément à tous les degrés de l'administration chinoise, et qu'au point de vue moral l'autorité a perdu son ancien prestige (ce qui explique en partie, comme je l'ai indiqué plus haut, l'origine et les progrès de l'insurrection actuelle), ce n'est pas à dire pour cela que, sous le rapport intellectuel et physique, la corporation des mandarins se compose en majorité de personnages stupides et grotesques. Les magistrats inférieurs de Sse-tchouen et du Hou-pé ont pu être abasourdis par les procédés très insolites des deux missionnaires, et, dans la crainte de se compromettre au sujet de ces voyageurs affublés de bonnets jaunes, ils ont dû en mainte occasion faire preuve d'une incroyable faiblesse de caractère. Un mandarin dans l'embarras en face d'un Européen n'est capable que de tout céder. Cet incident de rencontre n'empêche pas néanmoins qu'il ne puisse être, au demeurant, distingué de manières, assez instruit, et que, dans l'exercice ordinaire de ses fonctions, il ne possède les facultés intellectuelles que l'on trouve chez les dignitaires les plus corrompus des nations civilisées; en un mot, il n'est pas toujours ridicule. Quant à la beauté ou à la laideur des mandarins, c'est une question de goût : les Chinois ne représentent certainement pas le type de la beauté; mais ils ne me paraissent pas inférieurs à bien d'autres races, et je ne vois pas pourquoi la figure d'un mandarin en Chine serait nécessairement plus laide que celle d'un préfet en France. J'admets cependant que, par suite d'une très mauvaise chance, MM. Huc et Gabet n'aient eu affaire le plus souvent qu'à des magistrats ineptes et très laids. Mon observation n'a d'autre but que de prémunir le lecteur contre l'application générale de ce signalement aux mandarins du Céleste-Empire.

M. Huc n'est guère plus indulgent pour le peuple chinois que pour les mandarins. Suivant lui, les Chinois sont irréligieux, ivrognes, joueurs, débauchés; ils battent leurs femmes, etc. S'ils ont quelques vertus, ce ne sont que des vertus égoïstes. Dans la préface de son livre, M. Huc, après avoir signalé l'optimisme des missionnaires du XVIIe siècle, critique le pessimisme des missionnaires modernes, qui, en représentant la Chine sous des couleurs peu riantes, « ont, sans le vouloir, exagéré le mal. » J'éprouve dès lors moins de scrupule à supposer que lui-même a, sans le vouloir, exagéré les vices des habitans du Céleste-Empire, car je ne vois réellement pas ce qu'on pourrait dire de pis contre l'ensemble d'une nation. Les correctifs ou les circonstances atténuantes admises de temps en temps dans le cours du réquisitoire ne détruisent pas l'impression générale qui doit rester dans l'esprit du lecteur, impression qui n'est rien moins que favorable à cet immense peuple, dont les missionnaires catholiques

ont entrepris la conversion. Il est un point toutefois sur lequel M. Huc a fourni des éclaircissemens très précieux, — je veux parler de l'infanticide, — et il me semble que, malgré la sévérité très légitime des conclusions, son témoignage atténue singulièrement les accusations dont on a, dans ces dernières années, poursuivi la nation chinoise.

On se souvient de l'espèce d'agitation excitée à Paris et dans toute la France en faveur des petits Chinois, que l'on sacrifie, disait-on, par milliers et même par millions, « et qui périssent soit dans les eaux des fleuves, soit sous la dent des animaux immondes. » Les missionnaires avaient, en effet, raconté que l'on rencontre fréquemment en Chine, le long des routes, sur les fleuves, les lacs et les canaux, des cadavres de petits enfans. M. Huc ne doute pas de l'exactitude de ces récits, mais voici en quels termes il s'exprime : « Pendant plus de dix ans, nous avons parcouru l'empire chinois dans presque toutes ses provinces, et nous devons déclarer, pour rendre hommage à la vérité, que nous n'avons jamais aperçu un seul cadavre d'enfant.... Toutefois nous avons la certitude qu'on peut en rencontrer très souvent.... » Et alors M. Huc explique que, les frais de sépulture étant très coûteux, les parens, déjà pauvres, ne veulent pas se réduire à la mendicité pour ensevelir leurs enfans, et qu'ils se contentent de les envelopper dans quelques lambeaux de nattes, puis de les exposer dans un ravin ou de les abandonner au courant des eaux. « Mais on aurait tort de conclure que les enfans étaient encore vivans quand ils ont été ainsi jetés et abandonnés. Cela peut cependant arriver assez souvent, surtout pour les petites filles dont on veut se défaire et qu'on expose de la sorte, dans l'espérance qu'elles seront peut-être recueillies par d'autres. » A l'aide de ces explications, on peut ramener les faits à leur juste valeur. Que l'infanticide existe en Chine, cela n'est pas douteux; les édits publiés par le gouvenement contre cet odieux crime l'attesteraient suffisamment à défaut de nombreux et incontestables témoignages. Dans un pays où la population est excessive, où la misère est grande, où les institutions charitables n'ont pris encore aucun développement, il n'y a pas à s'étonner qu'il en soit ainsi. L'infanticide n'est pas pour cela un fait général en Chine, une habitude, un trait de mœurs; il n'atteint pas les proportions qui lui ont été attribuées. Les Chinois aiment leurs enfans, je dirai même qu'ils les aiment avec une expansion de tendresse dont tous les voyageurs qui ont visité un point quelconque du Céleste-Empire ont été frappés et touchés. Vous pouvez battre impunément un Chinois; mais n'ayez pas le malheur de malmener un enfant dans les rues de Canton ou de Shang-haï, quand même vous seriez assailli, suivant l'usage, par les cris et les quolibets d'une

bande de gamins! Les Chinois qui en seraient témoins ne vous le pardonneraient pas. Des embarras très sérieux, de véritables émeutes sont survenus, dans les rues de Canton, à la suite de quelque légère correction infligée à un enfant taquin par un Européen impatienté. On calomnie donc le peuple chinois lorsqu'on l'accuse d'infanticide comme d'un crime fréquent et systématique. Loin de moi la pensée de blâmer les pieux appels qui ont été faits à la charité française par l'association de la Sainte-Enfance, ni de contester les services très réels que cette association a rendus : à quelque degré qu'il existe, l'infanticide doit être combattu; mais parce que l'on sauve quelques enfans, on n'acquiert pas le droit de déshonorer tous les pères.

Malgré le dévouement des missionnaires catholiques, le christianisme fait en Chine très peu de progrès. M. Huc n'estime qu'à 800,000 le nombre des chrétiens dans tout l'empire. Sur une population qui dépasse 300 millions d'âmes, ce chiffre est insignifiant. C'est à l'indifférence du peuple en matière religieuse au moins autant qu'aux persécutions qu'il faut attribuer la stérilité des efforts apostoliques. On peut dire en effet que les habitans du Céleste-Empire n'ont point d'autre foi que le culte des ancêtres, dont il a été si souvent parlé. Ils honorent par surcroît, si cela leur plaît, Bouddha, Confucius, Lao-tze ou Mahomet, et ils observent plus ou moins exactement les pratiques superstitieuses que prescrit l'un ou l'autre de ces différens cultes; mais on ne remarque point dans les cérémonies extérieures la présence du sentiment religieux. De son côté, le gouvernement est complétement sceptique, et il laisse chacun libre de croire et de pratiquer à sa guise. Cependant cette tolérance ne s'applique pas à la religion chrétienne, parce que celle-ci n'est point considérée précisément comme une secte religieuse, mais plutôt comme une association secrète, imbue de doctrines étrangères et pouvant ainsi mettre en péril l'indépendance de l'empire. En traitant ce grave sujet, M. Huc rappelle les démarches tentées en 1844 par M. de Lagrené pour obtenir en faveur des chrétiens de la Chine le bienfait de la liberté religieuse; il rend hommage aux excellentes intentions de notre ambassadeur, mais il fait observer que l'édit obtenu par la diplomatie n'a produit aucun résultat sérieux, qu'il n'a pas reçu dans les provinces la publicité nécessaire, que les chrétiens sont persécutés comme par le passé, et que peut-être même leur condition a été moins favorable à la suite de ces négociations, dont le prétendu succès avait rempli d'espérance toutes les âmes pieuses.

Pour apprécier exactement les faits, il convient de se reporter aux principaux incidens des pourparlers engagés dès 1844 entre M. de Lagrené et le commissaire impérial Ky-ing, au sujet du christianisme. L'ambassadeur français était arrivé en Chine pour conclure

un traité d'amitié et de commerce. Dans le cours des négociations relatives à ce traité, il pressa vivement le commissaire impérial de plaider auprès du cabinet de Pékin la cause de la religion chrétienne. Cette demande était purement officieuse, car il semblait impossible d'introduire dans la convention commerciale une clause formelle en faveur du christianisme, ou de stipuler un arrangement spécial sur une matière aussi délicate. Ky-ing acquiesça à la proposition, et vers la fin de 1844, il adressa à Pékin une *pétition respectueuse*, pour appeler la clémence impériale sur les chrétiens « qui ne commettraient aucun délit. » L'empereur approuva la pétition. Dès ce moment, on avait obtenu un point essentiel, à savoir que les chrétiens ne seraient plus persécutés en tant que chrétiens. M. de Lagrené ne jugea point cependant cette concession suffisante : il reprit les négociations, il demanda que l'on définît clairement les droits des catholiques, qu'on autorisât ceux-ci en termes exprès à ériger des églises, à se réunir pour prier en commun, à vénérer la croix et les images, etc., en un mot à observer librement toutes les pratiques extérieures de leur foi; de plus il insista pour que les édits de tolérance, qu'il savait bien devoir être illusoires s'ils n'étaient pas rendus publics, fussent notifiés officiellement sous le plus bref délai dans toute l'étendue de l'empire. Après de longues discussions, Ky-ing céda, et au mois d'août 1845 il communiqua à M. de Lagrené une dépêche qu'il adressait aux mandarins supérieurs pour être transmise également à tous les fonctionnaires subalternes, et par laquelle il réglait les différentes questions soulevées par l'ambassadeur. Or c'est d'après cette communication de 1845, et non d'après l'édit de 1844 (le seul dont M. Huc fasse mention) qu'il faut apprécier les négociations suivies en faveur des catholiques, et si l'on examine attentivement les pièces qui ont été publiées (1), on reconnaîtra que le négociateur français avait très bien compris la portée des lacunes signalées avec raison par M. Huc dans l'édit de 1844, et qu'il avait, par de nouvelles instances, arraché aux scrupules effrayés de Ky-ing toutes les concessions qu'il était humainement possible d'espérer.

Tel fut le système adopté par l'ambassadeur français dans la conduite de cette grave affaire. M. Huc nous déclare qu'il aurait agi autrement. Dès son arrivée à Canton, il aurait pris pour point de départ de la discussion les atrocités commises contre les missionnaires catholiques martyrisés dans l'intérieur du Céleste-Empire. « Il eût fallu, dit-il, presser vivement le gouvernement chinois sur ce point; le moment était favorable, on eût dû l'acculer, c'était chose facile, dans sa sauvage barbarie, et là exiger impitoyablement de lui une

(1) M. Lenormant a exposé dans *le Correspondant* la série des négociations engagées en 1844 et 1845. Les documens qu'il a produits, d'après une communication du département des affaires étrangères, répandent une vive lumière sur l'ensemble de la question.

réhabilitation éclatante de tous nos martyrs à la face de tout l'empire, une amende honorable insérée dans la *Gazette de Pékin*, enfin un monument expiatoire sur la place publique de Ou-tchang-fou, où M. Perboyre avait été étranglé en 1840. De cette manière, la religion chrétienne eût été glorifiée à jamais dans tout l'empire, les chrétiens relevés dans l'opinion publique, et la vie des missionnaires rendue inviolable. » Je suis convaincu que M. Huc aurait bravement envoyé à Ky-ing cet ultimatum : divers épisodes de son voyage attestent qu'il ne se refuse rien avec les mandarins; mais je suis convaincu aussi que le tartare Ky-ing n'aurait jamais consenti à discuter sur de pareilles bases, et qu'il eût rejeté bien loin et la réhabilitation éclatante, et les excuses au *Moniteur* de Pékin, et le monument expiatoire; puis, la question étant ainsi engagée, non-seulement il n'y aurait pas eu de traité de commerce, et la mission aurait éprouvé un échec complet à la face du monde entier, mais encore il y aurait eu rupture entre les deux gouvernemens, et la France, pour soutenir sa parole, se serait vue obligée de déclarer la guerre à la Chine! Voilà, si je ne me trompe, où nous aurait menés la politique de M. Huc. Je persiste à croire que l'ambassade de 1844 a été beaucoup mieux inspirée, dans l'intérêt même des missions catholiques. Par l'édit de 1844 et par la notification de 1845, nous avons obtenu une satisfaction morale. Devons-nous maintenant nous en tenir à ce résultat, si incomplet qu'il soit, ou bien faut-il ouvrir à coups de canon l'entrée de la Chine, et faire une croisade dans l'extrême Orient? La question se pose en ces termes absolus. On n'est pas maître de la restreindre, car la France ne saurait s'en tenir à de simples menaces, et la guerre sortirait nécessairement d'une menace bravée ou d'une réclamation repoussée. Tous les gouvernemens qui se sont succédé en France ont jugé que la religion ne devait pas être prêchée, ni même vengée par les armes; fidèles aux principes du droit international, ils ont laissé au gouvernement chinois la libre exécution de ses règlemens intérieurs, ainsi que la faculté de tolérer ou d'interdire la prédication et l'exercice d'une religion étrangère. Il serait superflu de justifier cette politique. Je me borne à faire observer, en terminant, que MM. Huc et Gabet ne seraient peut-être point revenus à Canton, si le traité de 1844 n'avait imposé au gouvernement chinois l'obligation de remettre entre les mains des consuls les sujets français, missionnaires ou autres, arrêtés dans les provinces de l'empire où la circulation est interdite aux étrangers. Il n'est donc pas juste de prétendre que les efforts de la diplomatie sont demeurés complétement stériles.

Je ne saurais aborder ici les nombreuses questions traitées par M. Huc dans sa description de l'empire chinois; l'honorable missionnaire a pu étudier toutes les faces de son vaste sujet pendant quatorze années d'apostolat. Un séjour aussi prolongé dans les pro-

vinces de la Chine donne à M. Huc le droit de se montrer sévère à l'égard des touristes qui, pour avoir posé le pied à Macao ou dans quelque port à moitié *européennisé* du littoral, ont jugé à propos de présenter au public un tableau des mœurs, des coutumes et des institutions chinoises. L'auteur use largement de ce droit, et les malencontreux touristes, tout comme les publicistes d'Europe qui se permettent d'écrire sur le Céleste-Empire, sont traités par lui comme s'ils étaient des mandarins du Hou-pé. Le traitement est un peu rude : est-il juste? Nous ne sommes plus au temps où un voyage *à la Chine* paraissait un événement; grâce à la vapeur, on se rend aujourd'hui à Canton en moins de deux mois; les journaux anglais de Hong-kong et de Shang-haï nous arrivent régulièrement; enfin il y a en Angleterre, aux États-Unis et même en France un assez bon nombre de personnes qui ont habité plus ou moins longtemps les ports de Chine ou qui ont étudié dans les colonies européennes de l'Asie la physionomie particulière des émigrans chinois. Par conséquent, les touristes et les publicistes seraient très mal venus à parler de la Chine comme s'il s'agissait du Congo; on ne les croirait plus et on se moquerait d'eux. Sans être précisément *ouverte*, la Chine n'est plus, comme par le passé, un pays tout à fait inconnu, sur lequel on puisse impunément broder des contes des *Mille et une Nuits*.

L'ouvrage de M. Huc a déjà obtenu un légitime succès. Cependant, si l'on en retranche les aventures du voyage, on y trouve peu de choses nouvelles et inédites. Je n'en veux pour preuve que les citations assez nombreuses que l'auteur a extraites des livres publiés soit par les anciens missionnaires, soit par des voyageurs qui se sont bornés à visiter les ports de Chine. Je suis même obligé de prévenir le lecteur qu'il ne doit point attribuer exclusivement à M. Huc toutes les descriptions de mœurs qui se rencontrent dans son récit, et qui se produisent ou plutôt sont reproduites sans la moindre indication des sources où elles ont été puisées. Ainsi j'ai lu dans le *Voyage autour du Monde* de Le Gentil une description des différentes cérémonies qui se rattachent aux mariages chinois, et j'ai eu le plaisir de relire cette même description, un peu moins complète, il est vrai, dans l'ouvrage de M. Huc. Je comprends qu'il n'y ait pas en Chine deux façons de se marier, et les récits de deux voyageurs également véridiques doivent présenter une grande analogie; mais il paraît difficile que l'analogie s'étende aux détails du texte (1). C'est dans une

(1) On peut comparer les pages 53 à 96 du deuxième volume du *Nouveau voyage autour du Monde*, par Le Gentil (Amsterdam 1728), avec les pages 259 à 268 du deuxième volume (deuxième édition) de *l'Empire chinois*, par M. Huc. On remarque aisément la similitude *textuelle* d'un grand nombre de phrases dans les deux livres. Seulement la description du mariage chinois dans le livre de M. Huc est moins détaillée que dans celui de Le Gentil, et l'ordre des paragraphes n'est pas le même.

lettre datée d'Émouy (Amoy) le 6 décembre 1716, que Le Gentil écrivait son chapitre sur le mariage. Peut-être ne s'est-il inspiré lui-même que d'une relation antérieure. Quoi qu'il en soit, le texte de M. Huc ne peut être considéré sur ce point que comme une réimpression.

Sans insister plus qu'il ne convient sur des objections de détail, nous devons nous préoccuper surtout des indications générales que l'on peut tirer du livre de M. Huc. Ces indications confirment celles qui nous ont été fournies sur la Chine dans les nombreux ouvrages publiés depuis le traité de Nankin. Les institutions politiques du Céleste-Empire, profondément altérées par la domination tartare-mantchoue, chancellent sur leurs vieilles bases et menacent ruine, car le principe du gouvernement paternel est incompatible avec l'autorité, nécessairement défiante et jalouse, d'une dynastie conquérante. En même temps la hiérarchie administrative et les mœurs privées périssent dans le naufrage qui engloutit peu à peu les institutions. La centralisation puissante qui pendant des siècles a relié toutes les parties de cette vaste monarchie demeure aujourd'hui sans force, sans prestige : les mandarins sont devenus incapables de commander, et les peuples sont las d'obéir. Enfin, au sein de cette société qui a connu avant nous les bienfaits de la civilisation, qui a accompli tant de merveilles dans l'industrie, et qui aujourd'hui encore est si habile et si ingénieuse dans les combinaisons du commerce, il n'y a plus, à ce qu'il semble, ni religion ni sentiment religieux. Les vieux cultes de l'Orient y sont tombés dans le mépris; la philosophie de Confucius ne représente plus qu'une sorte de littérature historique; le christianisme lui-même, malgré tant d'efforts héroïques, tant de martyres, n'a pu faire circuler au milieu de ces ruines le souffle vivifiant d'une foi nouvelle. Quand on envisage ce triste tableau, on comprend qu'en présence de la démoralisation des classes supérieures et de l'apathie des populations, quelques bandes audacieuses aient levé avec succès le drapeau de la révolte. Peu importe que nous connaissions exactement les principes politiques et les doctrines religieuses proclamées par les chefs de l'insurrection. Il se passera peut-être encore plusieurs années avant la révélation du véritable mot d'ordre qui agite l'empire chinois; mais du moins nous pouvons dès à présent distinguer avec quelque certitude l'origine de cette crise; nous comprenons la rapidité et l'étendue de ses progrès, et M. Huc aura contribué à nous expliquer par ses *impressions de voyage* l'un des événemens les plus considérables et les plus étranges de l'histoire contemporaine.

CH. LAVOLLÉE.

LA

LITTÉRATURE ESPAGNOLE

ET SES HISTORIENS MODERNES

I. *History of spanish Literature*, by G. Ticknor, 3 vol. New-York, 1849. — II. *Recherches sur l'Histoire politique et littéraire de l'Espagne pendant le moyen âge*, par R.-P.-A. Dozy, tome Ier. Leyde, 1849. — III. *Darstellung der spanischen Literatur im Mittelalter*, von Ludwig Clarus, 2 vol. Mayence, 1846. — IV. *Romancero general*, etc., por don Agustin Duran, 2 vol. Madrid, 1849-51. — V. *Romanze storiche e moresche e Poesie scelte spagnuole, tradotte in versi italiani*, da Pietro Monti, 1 vol. Milan, 1850. — VI. *Geschichte der dramatischen Literatur und Kunst in Spanien*, von A. F. von Schack, 3 vol. Berlin, 1845-46. — VII. *Obras poeticas propias* de Luis Ponce de Leon, etc., recogidas y traducidas en aleman, por C. B. Schlüter y W. Storck, 1 vol. Munster, 1853. — VIII. Traductions et publications diverses en France, en Allemagne et en Espagne, 1844-1853.

Cette crise redoutable que doivent subir les peuples quand l'heure est venue pour eux de se renouveler ou de déchoir à jamais n'a encore produit en Espagne, depuis un quart de siècle, que des convulsions incohérentes. Ni les gouvernemens qui se disaient réguliers, ni les tumultueuses victoires de l'esprit libéral n'ont pu donner à ce pays la possession de lui-même et tracer une voie à ses volontés inquiètes. La révolution militaire qui a éclaté au mois de juin 1854 sera-t-elle plus heureuse que les tentatives infécondes qui l'ont précédée ? Cette victoire remportée au nom de la moralité et de la constitution saura-t-elle rester pure de tout excès et résister à l'anarchie? Ce n'est pas nous qui sommes disposé à désespérer de l'Espagne. Au premier bruit de révolution, on croit souvent faire preuve de sagesse en criant à la décadence des sociétés européennes, comme si toute l'histoire du genre humain n'était pas remplie de ce *grand fracas* dont parle Bossuet, et comme s'il n'y avait pas dans la vie particulière des peuples des heures de transformation orageuse exactement semblables à ces crises que traverse chaque des-

tinée individuelle. L'ancien régime est mort en Espagne; une ère meilleure doit prendre sa place. Le moyen âge, qui a duré là plus que partout ailleurs, a disparu pour toujours des Pyrénées à Cadix; il faut que l'homme aujourd'hui, conservant de cette tradition épuisée tout ce qui a droit de survivre, établisse son activité sur d'autres fondemens. Au despotisme succéderont les garanties sociales, au gouvernement absolu de la foi succédera la religion librement acceptée par la raison maîtresse d'elle-même. Qui sait tout ce que l'Espagne peut accomplir encore, avec la vivace originalité qui lui est propre, dans ces voies sévères de la pensée moderne? — Illusions! disent les esprits chagrins; espérances impies! s'écrient les hommes à qui une rupture avec le passé offre toujours l'idée d'un sacrilége. — L'Europe ne pense pas ainsi; l'Europe croit qu'il y a encore chez les nations romanes des ressources de rajeunissement et de vie qui ne seront pas perdues pour l'avenir.

Quoi qu'il en soit, on ne peut qu'être frappé de l'attention intelligente accordée en ce moment par l'Europe au passé littéraire de l'Espagne. Les théories de M. Léopold Ranke sur l'union des races germanique et romane ne sont pas de vaines formules. Depuis une quinzaine d'années, l'histoire de la poésie et de l'imagination espagnole a inspiré les plus sérieux travaux. Que les publicistes informés de l'état politique de ce pays en racontent les agitations et les malheurs : à travers ces alternatives de succès inquiétans et de rechutes honteuses, les critiques ne se lassent pas de mettre en lumière les trésors qui ont enrichi, du XIIIe siècle au XVIIe, le patrimoine intellectuel des vainqueurs des Mores. Il est impossible de ne pas remarquer ici l'instinct de cette association morale qui s'établit de plus en plus entre les peuples de l'Occident; il y a vraiment du nord au sud une communauté des esprits, et cette communauté veut ne laisser périr aucune de ses richesses. Certes nous sommes loin de l'époque où Montesquieu ne craignait pas d'écrire dans les *Lettres persanes :* « Vous pouvez trouver de l'esprit et du bon sens chez les Espagnols, mais n'en cherchez pas dans leurs livres. Voyez une de leurs bibliothèques, les romans d'un côté et les scolastiques de l'autre : vous diriez que les parties en ont été faites et le tout rassemblé par quelque ennemi secret de la raison humaine. Le seul de leurs livres qui soit bon est celui qui a montré le ridicule de tous les autres. » Ces vives boutades qui amusaient le XVIIIe siècle pourraient faire sourire aujourd'hui aux dépens du railleur. Il est vrai que c'est là un spirituel artifice de Montesquieu, et que le Persan Rica, après avoir cité cette lettre d'un Français voyageant en Espagne, ajoute aussitôt avec verve : « Je ne serais pas fâché, Usbek, de voir une lettre écrite à Madrid par un Espagnol qui voyagerait en France. » Un Espagnol qui voyagerait en France, et même en Angleterre, en Hollande, en Allemagne et jusqu'aux États-Unis, un Espagnol qui visiterait Paris et Londres, Leyde et Goettingue, Berlin et Boston trouverait partout chez les lettrés un retour inattendu de sympathie et de respect pour les monumens intellectuels de son pays. Ces bibliothèques ridicules dont se moque le correspondant de Rica, il s'apercevrait bientôt qu'elles sont devenues l'objet des recherches les plus patientes, du plus affectueux enthousiasme, et il pourrait croire, en vérité, qu'un concours est ouvert en Europe sur l'histoire des lettres espagnoles, tant il verrait se déployer de toutes parts une généreuse émulation! Ne faut-il pas signaler ici une sorte

d'encouragement tacite? Ne semble-t-il pas que la grande famille européenne, voyant ce peuple traverser péniblement une crise si périlleuse, se plaise à lui remettre sous les yeux sa gloire et sa prospérité d'autrefois, afin que, dans ce rude travail de rénovation, il ne rejette pas ce qui est le fond de son génie et ne se détruise pas lui-même en voulant se transformer?

Il y a surtout deux vives époques dans l'histoire littéraire de l'Espagne : le moyen âge et le XVIe siècle;— le moyen âge avec ses essais d'épopée, avec son brillant *Romancero* et plus tard avec ses écrits didactiques, où le bon sens moderne qui s'éveille est encore associé d'une façon si originale à l'enthousiasme chevaleresque ou religieux; — le XVIe siècle et le commencement du XVIIe, où le théâtre se lève plein de jeunesse et d'éclat, où la satire, avec Michel Cervantes, cache sous les inventions les plus joyeuses une profonde gravité morale, où mille promesses enfin, attestant le juvénile essor de l'esprit moderne, semblent présager les triomphes de sa virilité. Ces périodes sont brillantes toutes les deux, brillantes surtout par le mouvement généreux, par l'élan continu qui s'y déploie; mais, tandis que de l'enfance du moyen âge on passe régulièrement à l'adolescence du XVIe siècle, l'esprit espagnol, arrivé à ce point, se trouve brusquement arrêté; l'absolutisme de l'état et de l'église étouffe tous ces germes de vie, et un moyen âge artificiel, un moyen âge sans naïveté et sans grâce, illustré encore par le génie de Calderon, ouvre un interrègne littéraire qui durera près de deux siècles.

Ce sont ces deux périodes si dignes d'intérêt qui ont été étudiées de nos jours avec une laborieuse émulation. Signalons d'abord les écrivains qui les embrassent toutes les deux à la fois, et, puisqu'il s'agit surtout de recherches érudites, mettons au premier rang le docte travail dont l'Amérique a fait présent à l'Europe. Depuis l'histoire de Bouterweck, histoire très digne d'estime, mais restée incomplète malgré les supplémens des traducteurs espagnols, MM. de la Cortina et Hugalde y Mollinedo, l'*History of spanish literature* de M. George Ticknor est le seul ouvrage qui retrace dans tout son développement la vie intellectuelle de l'Espagne. M. Ticknor a eu tout récemment de laborieux auxiliaires. Ici c'est M. le docteur Julius qui, dans une traduction savante, enrichit de notes et d'indications bibliographiques les pages de son modèle; là c'est un des hommes qui connaissent le mieux la littérature espagnole, un homme dont les ouvrages, comme celui de M. Ticknor, font autorité à Madrid, un érudit viennois, M. Ferdinand Wolf, qui s'unit à M. Julius pour annoter l'écrivain de Boston. M. Ticknor a eu aussi en Espagne des traducteurs habiles, don Pascual de Gayangos et don Enrique de Vedia, qui ont, sur bien des points, complété ses recherches.

Après les tableaux d'ensemble viennent les monographies et les peintures de détail. Voyez d'abord le moyen âge : l'histoire réelle et l'histoire légendaire du Cid Campeador, le *Poema del Cid*, les chroniques en prose ou en vers qui s'y rattachent, les branches diverses du *Romancero* ont trouvé par toute l'Europe d'ingénieux interprètes. Dans ces domaines encore si peu explorés il y a trente ans, les critiques de Paris, de Leyde, de Leipzig, rencontrent les écrivains de Londres, de Florence et de Madrid : c'est M. Clarus et M. Dozy, c'est M. Pietro Monti et don Agustin Duran, c'est Robert Southey et M. Magnin. Des mentions particulières sont dues à M. Dozy et à

M. Clarus. M. Dozy est un orientaliste qui défriche vaillamment l'histoire si mal connue de l'Espagne arabe, et bien que son livre mérite souvent de graves reproches, bien que son exposition soit confuse et que ses polémiques révèlent un goût très contestable, il a déployé tant de science, il se fraie sa route avec tant d'audace à travers les ronces et les épines du moyen âge espagnol, qu'il est impossible de ne pas lui marquer une des premières places parmi les *romanistes* contemporains. M. Clarus joint à une érudition très sûre une âme poétique et pieuse, et l'on sent, à lire ses pages éloquentes, combien il est heureux de mettre en lumière les trésors du catholicisme espagnol au XIIIe siècle. Ce brillant essor de poésie épique et lyrique pour lequel MM. Clarus et Dozy nous fournissent des renseignemens si nombreux, est-il la seule inspiration de l'Espagne au moyen âge? Non, certes; la littérature didactique, inaugurée avec tant de grâce par Alphonse le Savant et continuée par les chroniqueurs des XIVe et XVe siècles, va nous offrir un de ses plus charmans chefs-d'œuvre, *le Comte Lucanor*, popularisé par deux traductions, allemande et française. C'est bien encore l'esprit du moyen âge, c'est sa grâce, sa candeur, sa loyauté chevaleresque, avec un sentiment plus fin du monde réel. Déjà cependant l'heure sonne où l'esprit moderne renouvelle toute l'Europe, et il semble qu'on voie luire un rayon de cette lumière plus haute sur la scène où Gil Vicente, Lope de Rueda et Torrès Naharro préparent les triomphes de Lope de Vega et de Calderon.

L'Espagne du XVIe siècle n'est pas étudiée avec moins de zèle que l'Espagne du moyen âge. L'historien qu'il faut citer ici en première ligne est un Allemand, M. Frédéric de Schack. Son *Histoire du Théâtre espagnol*, malgré les erreurs si graves qui en affaiblissent l'autorité, est le fruit d'une érudition courageuse; antérieure à l'ouvrage de M. Ticknor, elle reste encore un document indispensable, même après les excellens chapitres de l'écrivain américain sur cette brillante école où des poètes tels que Lope et Calderon rassemblent autour d'eux des Alarcon, des Guillen de Castro et des Tirso de Molina. On sait combien le *Cours de Littérature dramatique* de Guillaume de Schlegel avait déjà éveillé le goût et l'intelligence du théâtre espagnol; on connaît aussi ces traductions si habiles où Gries et Malsbourg reproduisaient, aux applaudissemens de Goethe, les principaux chefs-d'œuvre de Calderon. Le pays de Schlegel et de Gries a bien maintenu son rang : à côté de l'histoire de M. de Schack, nous avons à noter deux volumes d'*autos sacramentales* de Calderon traduits en vers par M. le baron d'Eichendorf, et un volume de supplément ajouté à la traduction de Gries par une femme d'un talent distingué. La France rivalise encore ici avec l'Allemagne : nous pouvons mettre en regard des travaux de M. de Schack les belles recherches de M. Fauriel sur la *Dorothée* de Lope de Vega (1), les articles dont M. Magnin a enrichi le *Journal des Savans*, les excellentes études insérées ici même par M. Louis de Viel-Castel bien avant la publication de l'écrivain allemand (2), et les spirituelles pages où M. Prosper Mérimée apprécie avec tant de finesse

(1) Voyez la *Revue* du 1er septembre 1839 et du 15 septembre 1843.

(2) Voyez la *Revue* du 15 mars, 1er mai, 15 juillet, 1er novembre 1840, 1er février 1841.

et de précision les bizarreries de la scène espagnole. En Angleterre, lord Holland a publié, il y a plus de trente ans déjà, une vie de Lope de Vega à laquelle il a ajouté plus tard la biographie de Guillen de Castro avec la traduction de plusieurs drames. Ces travaux toutefois n'y ont pas été poursuivis comme en France et en Allemagne. Le pays de Shakspeare semblait naturellement appelé à étudier le théâtre de Calderon et de Lope; c'est le pays de Corneille et celui de Schiller qui ont le mieux satisfait à cette tâche. N'oublions pas l'Espagne elle-même, qui, depuis le réveil littéraire des vingt dernières années, depuis le brillant essor dramatique du duc de Rivas et de M. Gil y Zarate, a produit, nous le verrons, tout un vaillant groupe de critiques et vengé d'un injurieux dédain son théâtre national. Ce théâtre des XVIe et XVIIe siècles se rattache par mille côtés au roman; il tient aussi, dans Calderon surtout, à la littérature religieuse. Littérature religieuse et littérature romanesque, nous rencontrons sur notre chemin ces deux produits si originaux de l'esprit espagnol : ici les hymnes de Luis de Léon ont exercé l'habileté de deux poètes allemands; là le *Don Quichotte* d'Avellaneda, traduit pour la première fois en français, nous fournit d'intéressans problèmes. En un mot, c'est toute l'histoire littéraire du pays de Cervantes qui est tracée de tous les côtés à la fois avec un redoublement d'ardeur et d'enthousiasme.

Tel est ce remarquable et savant concours sur les destinées intellectuelles de l'Espagne. Si l'Allemagne y occupe le premier rang par le nombre des publications et l'importance des découvertes, la France, par le goût, par l'intelligence vive et pénétrante, par l'érudition ingénieuse et philosophique, lui dispute la prééminence : nobles luttes qui ont eu déjà pour effet de réveiller le patriotisme littéraire en Espagne et de produire des érudits tels que don Agustin Duran; féconde émulation de sympathies qui raniment un passé glorieux et adressent au présent de magnifiques appels! Du Cid Campeador aux héros de Lope de Vega, des hymnes de Gonzalo Berceo aux *autos* de Calderon, toute cette vive littérature romantique, étudiée aujourd'hui avec plus d'amour et de profondeur, nous révèle ses rapports avec les destinées mêmes du peuple qui l'a produite. L'Espagne du moyen âge s'éclaire en quelque sorte d'une lumière nouvelle, et l'exploration de ce riche domaine est une des tentatives qui font le plus d'honneur à la science littéraire de notre âge.

I.

Le plus ancien et le plus beau de nos vieux poèmes français est consacré à la gloire d'un héros qui, après être devenu pendant tout le moyen âge le centre d'une littérature épique, a fini par se transformer d'une façon singulièrement fantasque dans les strophes de Boiardo et de l'Arioste. Le plus ancien monument de la poésie castillane est aussi une chanson de geste; mais la grande figure qui en est l'âme, bien loin de s'altérer avec le temps sous l'élégante ironie des poètes artistes, a été se débarrassant toujours de sa rudesse première pour offrir peu à peu la plus parfaite image de l'amour et de la loyauté, du patriotisme et de la chevalerie. Aucun des poètes qui ont chanté Roland au moyen âge n'a égalé l'austère majesté de Théroulde; au contraire, tous les poètes qui ont glorifié don Rodrigue de Bivar, les

romances qui, du XIVe au XVIe siècle, ont développé librement la tradition du héros de Valence, ont anobli la sauvage physionomie tracée par l'auteur inconnu du *Poema del Cid*. Le Roland de Théroulde est empreint d'une dignité homérique; le Cid du poème espagnol est encore attaché par maints endroits à la réalité fâcheuse que les imaginations vont idéaliser de siècle en siècle. Roland se bat pour la France, pour la douce France, pour le pays de l'empereur Charles, *à la barbe blanche et fleurie;* le Cid se bat *pour avoir de quoi manger*. Quelle différence dans leur histoire primitive! quelle différence aussi dans la destinée que le temps leur a faite! Le Roland de Théroulde descend bientôt de cette dignité idéale où l'avait placé le poète du XIIe siècle; le Cid du vieux poète castillan gravit d'année en année ce faîte lumineux où, transfiguré par la foi d'un peuple, il devient une personnification plus qu'humaine de l'héroïsme. Quatre siècles après Théroulde, Roland n'est plus qu'un personnage romanesque dont s'amuse la fantaisie de l'Arioste, et c'est à ce moment-là même que Philippe II demande à la cour de Rome la canonisation du Cid! Voilà certainement de singuliers contrastes. Que la noble figure de Roland s'altère et se décompose, que le doute succède à la foi et le sourire à l'émotion austère, c'est là certes un phénomène attristant, mais ce fait ne saurait surprendre l'historien des idées : nous y voyons, dans un exemple célèbre, la destinée même du moyen âge. L'objet de notre surprise, c'est bien plutôt la fortune extraordinaire de la légende du Cid. Quoi! il y a une figure toute chevaleresque dont le moyen âge a fait son culte, et quand le moyen âge décline, cette figure grandit sans cesse! Le sourire incrédule de l'esprit moderne ne remplace pas ici la foi des premiers temps! La légende s'embellit chaque jour de richesses nouvelles, le héros se moralise et se purifie dans l'imagination de tous, et ce héros appartient à la patrie de Cervantes! L'historien de la poésie veut avoir la clé de ce mystère, il veut savoir si c'est le caractère du héros ou le caractère du peuple tout entier qui explique cette dérogation aux lois de l'esprit humain; il interroge avidement l'obscure légende, il s'adresse au Cid, et lui dit comme Gil Vicente dans la plus charmante de ses comédies : « Répondez, au nom de Dieu, seigneur, qui êtes-vous? (*Decidnos, por Dios, señor, quien sois vos?*)

On s'est beaucoup occupé depuis cinquante ans de la biographie du Campeador. En 1805, le grand historien Jean de Müller, publiant une nouvelle édition des romances de Herder, composa une histoire du héros qui est une des œuvres les plus remarquables de cette littérature du Cid, comme s'expriment nos voisins. Inspiré par sa vive sagacité historique, Jean de Müller avait deviné que le *Poema del Cid*, confronté avec les événemens et les dates, devait servir de base à une restitution de la réalité. Deux ans après, don Manuel José Quintana, dans le premier volume de ses *Vidas de Españoles celebres* (Madrid, 1807), publiait aussi une *Vie du Cid* réputée classique dans son pays. En 1808, paraissait la *Chronique* du laborieux poète anglais Robert Southey (*Chronicle of the Cid*), où l'histoire du Cid, puisée dans les romances et les récits du moyen âge, est un complément heureux de la belle tentative de Jean de Müller. Robert Southey avait un oncle, M. Herbert Hill, ecclésiastique d'un rare mérite et amateur éclairé des littératures romanes, qui fai-

sait partie de la colonie anglaise de Lisbonne; ce fut une occasion pour lui de visiter l'Espagne et le Portugal en 1795; il avait environ vingt-deux ans. Deux ans après, il publia le récit de son voyage, enrichi surtout de traductions poétiques, et depuis lors il ne cessa de suivre avec une attention sympathique tous ces problèmes de la vieille littérature castillane que soulevait déjà le zèle croissant des érudits. Un ouvrage espagnol, fort admiré dès son apparition, mais en butte aujourd'hui aux plus violentes attaques, donnait alors le signal et inspirait le goût des recherches originales; je parle du livre de don Juan Antonio Conde sur la domination des Arabes en Espagne, publié à Madrid en 1820. Dès lors les études nouvelles sur le Cid se succédèrent avec éclat. Une des meilleures biographies du vainqueur de Valence est celle qu'a donnée en 1828 un docte écrivain de l'Allemagne, M. Huber. Un autre Allemand, M. Aschbach, professeur à l'université de Bonn, à qui l'on doit une intéressante histoire des Ommayades, a imprimé en 1843 un mémoire intitulé *de Cidi historiæ fontibus dissertatio*. Il faut citer ici les histoires d'Espagne publiées en France vers cette époque, celle de M. Rosseeuw Saint-Hilaire et celle de M. Romey; le Cid joue un rôle trop considérable au XIe siècle, sa vie est trop mêlée aux destinées du pays tout entier pour que les deux historiens aient pu négliger les problèmes de cette biographie mystérieuse. Presque tous les écrivains que je viens de nommer élevaient des doutes sur l'histoire traditionnelle du Cid; M. Damas-Hinard, au contraire, dans l'introduction de son *Romancero*, défendait, selon moi, avec plus de générosité que de véritable critique le vieil idéal du héros chevaleresque. Enfin en 1845 M. George Dennis publiait à Londres un agréable volume intitulé *le Cid*, dans lequel il résumait brièvement les documens fournis par les poètes primitifs de l'Espagne (*The Cid, a short chronicle founded on the early poetry of Spain*).

On voit que ces biographies sont presque toutes empruntées aux poétiques récits du XIIe et du XIIIe siècle, que chacun interprétait à sa manière avec plus ou moins de méthode et de sagacité. Rappelons en peu de mots ces documens : c'était d'abord la vieille chanson de geste, publiée au XVIIIe siècle par Thomas Sanchez, sous le titre de *Poème du Cid*, et qui devrait bien plutôt, selon la remarque de M. Magnin, renouvelée avec verve par M. Dozy, s'appeler dans le style du moyen âge *la chanson du Cid*. C'était ensuite *la Cronica general de España*, rédigée au XIIIe siècle par Alphonse *le Savant* (*el sabio*), qu'on appelle à tort Alphonse le Sage; puis *la Cronica del Cid*, imprimée à Burgos en 1512 d'après un manuscrit de ce célèbre couvent de Saint-Pierre de Cardeña, où était le tombeau du Cid. Ajoutez à cela quelques pages, quelques renseignemens épars çà et là dans des chroniques, dans des annales latines ou espagnoles, dans la chronique latine de Burgos, dans les annales espagnoles de Tolède, dans les annales latines de Compostelle, dans le *Liber Regum*, dans les chroniques des deux savans évêques Lucas de Tuy et Roderich de Tolède; ajoutez, dis-je, à *la chanson du Cid* et aux deux chroniques qui s'y rattachent ces brèves et naïves indications, vous aurez tout ce qu'on possédait sur l'époux de Chimène, lorsqu'en 1792 un écrivain espagnol, le père Risco, publia sous ce titre, *la Castilla y el mas famoso Castellano*, un livre qui fut un événement. Risco prétendait avoir découvert à Léon, dans

la bibliothèque du couvent de Saint-Isidore, le manuscrit d'une très ancienne histoire du Cid commençant par ces mots : *Hic incipit gesta de Roderici Campidocti*. Or, cette *Historia Roderici* (c'est le titre sous lequel la publiait Risco) contenait des détails tout à fait inattendus, qui contrariaient singulièrement l'héroïque idéal des romances. On y voyait, par exemple, que le Cid s'était mis plusieurs fois au service des princes arabes; on le voyait agir comme un chef de bandes, comme un condottiere ambitieux et cupide, sans le moindre souci de la religion, sans respect de sa foi et de la parole jurée. C'était le Cid de la réalité en face du Cid des romances, le vrai Cid barbare du XIe siècle opposé subitement au Cid de la chevalerie. Jean de Müller n'avait pas mis en doute l'authenticité du manuscrit, et il avait fait usage de la découverte du père Risco; mais l'année même où Jean de Müller publiait sa biographie du Cid, le jésuite espagnol Masdeu, dont l'érudition confuse n'était pas animée par une très vive intelligence du moyen âge, déclara, dans le vingt-deuxième volume de son *Histoire d'Espagne*, que le texte imprimé par Risco n'était qu'un tissu de fables absurdes. Bien plus, il prétendait avoir cherché inutilement ce précieux manuscrit, et de négation en négation, il allait jusqu'à nier l'existence même du Cid. Le père Risco se disposait à relever le défi du jésuite quand la mort l'emporta; Masdeu mourut lui-même peu de temps après, et la discussion se trouva subitement arrêtée, laissant beaucoup de doutes et d'obscurité dans les esprits. Enfin en 1829 les deux traducteurs espagnols de Bouterweck, MM. de la Cortina et Hugalde y Mollinedo, prouvèrent que le manuscrit existait et donnèrent un fac-simile des cinq premières lignes du texte. Il y avait donc là bien évidemment un document nouveau, un document dont il fallait sans doute contrôler l'inspiration et discuter la valeur, mais qu'il était impossible de ne pas placer auprès des autres témoignages dont nous parlions tout à l'heure, la chanson de geste publiée par Sanchez, *la Cronica general* d'Alphonse le Savant, et *la Cronica del Cid* du couvent de Cardeña.

D'autres documens vinrent bientôt s'ajouter à ceux-là. M. Francisque Michel publia en 1846, dans les *Annales de Vienne*, comme appendice à un savant travail de M. Ferdinand Wolf, un fragment mélangé de vers et de prose intitulé *Cronica rimada de las cosas de España*. Ce manuscrit, signalé déjà par don Eugenio de Ochoa et par l'allemand Huber, contient l'histoire d'Espagne depuis le roi Pélage jusqu'à Ferdinand le Grand. Bien que ce tableau embrasse trois siècles, le sujet principal est le siècle de Ferdinand le Grand, et le héros est Rodrigue de Bivar. Or, dans la *Cronica rimada* comme dans l'*Historia Roderici*, le Cid apparaît çà et là sous un jour absolument contraire à l'inspiration des romances. N'y cherchez pas, par exemple, les amours de Rodrigue et de Chimène; Rodrigue épouse Chimène comme s'il y était contraint, et si le roi Alphonse la lui donne, c'est dans un pur intérêt politique. Le Cid de la *Cronica rimada* est un chef altier, violent, indiscipliné, qui se met sans cesse au-dessus du roi, et de quel roi, je vous prie? au-dessus de ce Ferdinand Ier qui porta de si rudes coups à la puissance des Mores. « J'aimerais mieux, dit le Cid à Ferdinand, ressentir la plus vive des souffrances que de vous voir mon seigneur. » Quand il s'approche du roi pour lui rendre hommage, il a l'air si terrible avec sa longue épée, que le

roi s'écrie : « Emmenez ce diable ! » Ce roi n'est pas seulement, comme le Charlemagne de nos chansons de geste, un personnage débonnaire et volontiers ridicule, il n'a plus rien du caractère royal; c'est Rodrigue qui fait tout, c'est Rodrigue qui décide des destinées de l'état. Si Ferdinand et le Cid se rencontrent quelque part, le Cid est pris pour le maître, et il arrive même que le pape un jour lui offre la couronne d'Espagne. A côté de cette *Cronica rimada*, qui autorisait tant de conjectures sur les erreurs dont fourmille la tradition du Cid, mentionnons un poème latin publié par M. Edelestand du Méril dans ses *Poésies populaires latines du moyen âge* (Paris, 1847). Le poème latin du Cid pourrait bien être, selon l'opinion de M. Julius, la mise en œuvre la plus ancienne de la tradition héroïque, et il ne serait pas surprenant qu'il eût précédé les chants espagnols, c'est-à-dire le *Poema del Cid* et la *Cronica rimada*, comme le poème latin de Walther d'Aquitaine publié par M. Jacob Grimm a précédé en Allemagne tous les fragmens épiques dont les *Niebelungen* sont le couronnement. N'y remarquez-vous pas à chaque ligne, sous le bizarre vernis d'un latin monacal, des traits de barbarie qui conviennent au héros et à l'écrivain du XIe siècle?

On voit combien de questions soulevaient ces documens nouveaux. Deux opinions surtout se sont produites dans ces derniers temps : les uns, comme M. Aschbach, M. Magnin, M. Rosseeuw-Saint-Hilaire, voulaient que le Cid fût une sorte d'aventurier barbare, un chef féodal avide de combats et de pillage, comme cela ne ressort que trop souvent du manuscrit découvert par Risco et même de certains passages de la chronique d'Alphonse; les autres, comme M. Damas-Hinard, M. Clarus et l'éloquent Joseph Goerres, persistant à voir dans les brillantes romances du XIVe et du XVe siècle la trace idéalisée, mais au fond très fidèle, de la tradition historique, attribuaient au ressentiment des chroniqueurs arabes tous les détails fâcheux que renferment en maints endroits les vieux documens espagnols. Telle était sur ce point la divergence des systèmes quand un savant orientaliste de Leyde, M. Dozy, dans un ouvrage assez récent, a repris vaillamment la question tout entière, et à l'aide de lumières nouvelles empruntées aux textes arabes, a essayé de fixer une fois pour toutes les irrésolutions de la critique.

L'ouvrage de M. Dozy porte ce titre *Recherches sur l'histoire politique et littéraire de l'Espagne pendant le moyen âge*. En examinant des manuscrits arabes de la bibliothèque de Gotha, M. Dozy s'aperçut que l'un de ces manuscrits contenait sous un titre inexact un ouvrage fort curieux d'un Arabe du XIIe siècle. L'auteur, qui joue un rôle important dans la littérature musulmane, s'appelle Ibn-Bassam, et son livre, intitulé *Dhakkirah*, est un tableau « des poètes et des écrivains en prose rimée qui fleurirent en Espagne dans le Ve siècle de l'hégire. » Un long passage de ce livre est consacré au Cid, et ce document a d'autant plus de prix pour l'histoire que l'auteur, selon la remarque de M. Dozy, l'écrivit à Séville l'année 1109 de notre ère, c'est-à-dire dix années seulement après la mort du Cid. Or il résulte de ce passage, publié tout au long avec le texte et la traduction par M. Dozy, que le Cid se mit en effet au service d'un prince arabe, et que bientôt, trompant celui-là même qui avait invoqué son secours, il lui prit sa ville de Valence. Ainsi se serait accomplie cette brillante conquête qui termina la carrière du

Cid. Le Cid avait servi d'abord certains princes arabes contre d'autres princes de même race; c'était l'époque des rivalités intestines entre les Mores d'Espagne. « Quand Ahmed-Ibn-Iousof-Ibn-Houd, raconte le chroniqueur arabe, s'aperçut que les soldats de l'émir des musulmans sortaient de chaque défilé, et que, placés sur tous les beffrois, ils épiaient ses frontières, il hala un certain chien galicien appelé Rodrigue, et surnommé le Campeador... Auparavant, ç'avaient été les Benou-Houd qui l'avaient fait sortir de son obscurité, ils s'étaient servis de son appui pour exercer leurs violences excessives, pour exécuter leurs vils et méprisables projets; ils lui avaient livré différentes provinces de la Péninsule.... Aussi sa puissance était devenue très grande, et semblable à un vautour, il avait pillé toutes les provinces de l'Espagne. »

Au milieu des imprécations dont le chroniqueur arabe accable *le chien galicien*, il y a place pour de magnifiques éloges. Il est vrai que ces éloges ont trait à l'époque où le Cid Campeador, engagé au service des émirs musulmans, battait les barbares, comme les appelle Ibn-Bassam, c'est-à-dire les princes chrétiens, les comtes de Barcelone et les rois d'Aragon. Écoutez encore Ibn-Bassam : « Cet homme, le fléau de son temps, était par son amour pour la gloire, par la prudente fermeté de son caractère et par son courage héroïque, un des miracles du Seigneur. Peu de temps après, il mourut à Valence d'une mort naturelle. La victoire suivait toujours la bannière de Rodrigue (que Dieu le maudisse!); il triompha des princes barbares; à différentes reprises il combattit leurs chefs, tels que Garcia, surnommé par dérision *la Bouche-Tortue*, le comte de Barcelone et le fils de Ramire : alors il mit en fuite leurs armées, et tua avec son petit nombre de guerriers leurs nombreux soldats. On étudiait, dit-on, les livres en sa présence, et on lui lisait les gestes des Arabes; et quand il en fut arrivé aux faits et gestes d'Al-Mohallab, il fut ravi en extase, et se montra rempli d'admiration pour ce héros. »

Voilà donc un texte d'une singulière clarté qui confirme de point en point tout ce qui avait paru absurde ou calomnieux, soit dans la chronique d'Alphonse le Savant, soit dans le manuscrit mis au jour par Risco. Dira-t-on qu'il faut se défier des ressentimens des Arabes? Y a-t-il ici seulement de ces cris de colère qui, sortant de la bouche de l'ennemi vaincu, sont un titre de plus pour le vainqueur? S'agit-il des imprécations qui attestent l'épouvante et la rage de ceux qu'a dispersés le vautour? Non, certes; ce n'est pas contre les malédictions d'Ibn-Bassam, c'est contre ses éloges qu'il faudrait pouvoir défendre la mémoire de Rodrigue. Dans le récit de l'historien musulman, comme dans l'*Historia Roderici*, le Cid avait d'abord été un vaillant condottiere au service des Benou-Houd, les rois arabes de Saragosse : l'*Historia Roderici* ajoute que Rodrigue a battu souvent les princes chrétiens; Ibn-Bassam rappelle ces victoires en termes enthousiastes, et il s'arrête au milieu de ses imprécations pour glorifier la prudence, la fermeté, le courage héroïque de celui qu'il appelle un des miracles du Seigneur!

Toute cette discussion est la partie capitale des *Recherches* de M. Dozy, et ce point semble désormais acquis à l'histoire. On se fait trop souvent de fausses idées du moyen âge; rétablissons nettement la vérité. Ce que la moralité moderne condamnerait dans la conduite du Cid était jugé tout autrement par ses contemporains. Le patriotisme était une vertu inconnue au moyen

âge, inconnue surtout à la féodalité guerrière des premiers temps. C'est avec les agrandissemens successifs de la royauté que l'esprit national se forme; c'est la royauté, en Espagne comme en France, qui crée la conscience de la patrie. Cette grande inspiration assurément ne manque pas à notre saint Louis, elle ne manque pas non plus en Espagne à des hommes tels qu'Alphonse VI et Ferdinand III, mais n'en cherchez pas la trace chez les ducs et les barons de la société féodale. Ne demandez pas non plus au Cid de la réalité ces sentimens de chevalerie et de patriotisme qui ne sont nés que longtemps après lui. Le Cid avait les idées et les vertus de son temps, les vertus guerrières surtout, un mélange de ruse et d'audace, de prudence et d'intrépidité très nettement signalé par l'historien arabe. Il était le plus puissant chef du XIe siècle; aucun nom ne rappelait plus de vigoureux coups de main, d'entreprises extraordinaires et d'éclatantes victoires. C'est par là qu'il frappa l'imagination populaire. Qu'importe qu'il eût fait peut-être autant de mal aux chrétiens qu'aux Arabes, qu'il eût ravagé les terres des Espagnols et violé leurs églises autant de fois qu'il avait pillé les villes musulmanes et livré les fils du prophète à la dent des dogues affamés? On ne voyait qu'une chose : le chef aux grandes expéditions et aux grands coups d'estoc et de taille. Les sentimens publics s'anoblirent ensuite de siècle en siècle; la conscience nationale s'éveilla, la lutte des Espagnols contre les Mores devint une croisade patriotique et religieuse. Il fallut alors un symbole, un type idéal, un héros et un saint en qui se personnifiât tout un peuple. Qui devait-on choisir? Celui qui remplissait déjà les imaginations, le Cid Campeador. Rodrigue de Bivar sera le héros des grandes luttes nationales, c'est lui qui pendant plus de trois siècles, du XIIIe au XVIe, embelli, purifié, transfiguré par la pieuse illusion des chanteurs qui attribuent au héros imaginaire le progrès même des mœurs et des esprits, va devenir le plus noble type de l'amour, de l'honneur, de la chevalerie, de la religion et du patriotisme.

Il n'y a plus de doute possible sur tous ces points après les complètes dissertations de M. Dozy. Il est à regretter seulement que le tact littéraire et le sentiment poétique n'égalent pas chez l'orientaliste hollandais la vaillante ardeur de la science. Les précieux résultats historiques de son ouvrage sont noyés dans l'exposition la plus confuse. L'érudition de M. Dozy est très étendue, très-sûre, très minutieuse; on voit qu'il a fait d'immenses lectures; il peut citer des argumens sans nombre à l'appui de chaque idée qu'il émet, et comme il ne veut se priver d'aucun de ses avantages, incapable de choisir entre tant de richesses qui ont la même valeur à ses yeux, incapable de sacrifier une citation ou un exemple, il interrompt à chaque pas le développement de ses idées pour disserter sans fin sur les détails. Ce sont ainsi à tout instant, à tout propos, des dissertations dans une dissertation et des parenthèses dans une parenthèse. Si c'était là le seul défaut du long travail de M. Dozy, on devrait pardonner à l'artiste en faveur du savant; mais un défaut bien plus grave, un défaut qui rendrait ridicules, en vérité, les ménagemens d'une critique sincère, c'est à la fois le caractère prétentieux de l'écrivain et l'intraitable orgueil de l'érudit. Espérons que l'exemple de M. Dozy ne trouvera pas d'imitateurs : les pédans de la renaissance grecque et latine

du XVe siècle seraient dépassés par les pédans de la renaissance orientale du XIXe. Certes on ne nie pas que la connaissance des textes arabes ne fournisse d'indispensables lumières à l'étude du moyen âge espagnol, le livre seul dont nous parlons en serait une preuve suffisante; est-ce une raison pour rayer d'un trait de plume les services de ceux qui ont cherché la vérité par des voies différentes? A lire les *Recherches* de M. Dozy, il semble que lui seul soit digne de toucher à l'histoire littéraire ou politique de l'Espagne. Au milieu de ses dissertations les plus ardues, ce sont soudain des explosions d'invectives ou des bouffonneries de mauvais ton contre les écrivains les plus dignes de respect. Et pourquoi de telles fureurs? Parce qu'on n'est pas d'accord avec lui sur un nom propre ou sur une date. Jamais vocabulaire de savant irrité n'a été plus complet. « Je te soutiendrai par vives raisons, dit le Pancrace de Molière, que tu es un ignorant, un ignorantissime, ignorantifiant et ignorantifié, par tous les cas et modes imaginables. » Le reproche d'ignorance serait peu de chose encore dans la bouche de M. Dozy; celui-ci est un épicier et celui-là un faussaire. L'épicier, c'est le savant jésuite Masdeu qui s'est trompé plus d'une fois, je l'avoue, et de la façon la plus grave, sur les choses et les hommes du moyen âge, mais qui méritait cependant, par sa vie toute dévouée au travail, de ne pas être apostrophé de ce style-là. Le faussaire, c'est le laborieux Conde, celui-là même dont M. Ticknor parle avec tant de déférence et d'affection dans la préface de son docte livre. Conde a eu le mérite de comprendre le premier toute l'importance des documens arabes, et il a eu l'ambition de créer, comme on l'a dit, l'histoire de l'Espagne musulmane : généreuse ambition à laquelle la science et la sagacité n'ont pas toujours répondu comme il fallait. Il est bien certain que Conde ne savait pas suffisamment l'arabe, qu'il lui est arrivé maintes fois de faire des contresens énormes, et d'être mené ainsi, de contresens en contresens, à des interprétations qui n'ont plus le moindre rapport avec le texte. C'était le devoir de la critique de signaler toutes les erreurs de Conde, c'était son devoir aussi de traiter avec déférence le vétéran d'une entreprise glorieuse. Quand M. Dozy appelle Conde *le grand faussaire*, ce n'est pas seulement une faute littéraire qu'il commet là. Comment s'étonner, après de telles choses, que l'impétueux orientaliste de Leyde semble ignorer les plus simples règles de la politesse et de la modestie? Comment s'étonner qu'il s'offre à lui-même en holocauste une hécatombe d'historiens et de critiques? Français, Allemands, la plupart de ceux qui se sont occupés récemment de l'histoire d'Espagne ne sont que des barbouilleurs. M. Dozy ne s'est pas encore, on le voit, débarrassé de la fougue de la jeunesse : il lui reste à compléter la science par le sentiment de l'art, s'il veut rendre de réels services à cette histoire de l'Espagne qui est déjà pour lui l'objet d'une si farouche sollicitude.

A la place de ces notes et de ces détails où se plaît l'érudition contentieuse de M. Dozy, on aimerait mieux trouver dans son livre des études plus littéraires sur les monumens de la vieille poésie castillane. Pourquoi n'a-t-il pas mieux apprécié, à la lumière des documens nouveaux qu'il a produits, cette remarquable *Chanson du Cid* sur laquelle se croisent encore tant d'opinions contraires? L'ouvrage de M. Clarus est bien plus complet sur ce point. M. Clarus écrit ces mots avec confiance à la première ligne de sa préface : « Personne

ne méconnaîtra, je pense, le sentiment d'amour avec lequel cette étude a été entreprise et conduite. » C'est là, en effet, l'originalité de cette exposition de la littérature espagnole au moyen âge; M. Clarus est passionné pour son sujet. Il aime le moyen âge dans tous les pays de la chrétienté, il l'aime particulièrement en Espagne. Il l'aime, non pas à la façon de nos enthousiastes de parti pris qui en parlent sans le connaître; il l'aime, non pas en haine du monde moderne et de ces transformations de mœurs et d'idées qui ne sont que la croissance régulière du genre humain; il l'aime pour ses franches allures, pour sa liberté naïve, pour ce premier essor de l'esprit qui a tant de fraîcheur et de charme. L'enthousiasme de M. Clarus l'induira quelquefois en erreur; l'ensemble du moins porte un caractère évident de vérité, et ce vif amour de l'écrivain pour son sujet a souvent éclairé l'érudit autant qu'il inspirait l'artiste. On a beaucoup écrit sur le *Poema del Cid;* je n'ai lu nulle part une analyse plus fidèle et une plus juste appréciation de ce monument. Avant M. Clarus, on ne s'était attaché qu'à des fragmens épars. M. de Sismondi seul avait suivi jusqu'au bout le récit du vieux chanteur, mais en le décolorant par une froide analyse; l'enthousiasme intelligent de M. Clarus est un guide que j'aime à recommander. Lisez le texte espagnol après avoir étudié les pages de l'historien allemand, et sous ces vers incultes vous découvrirez de merveilleux instincts. Le génie épique est là. Je ne parle pas seulement de ces formes naïves, de ces répétitions solennelles qui rappellent le langage d'Homère, tant il est vrai que des situations analogues engendrent les mêmes habitudes de pensée et de style! Il y a certes beaucoup de charme dans ces appellations réitérées : *Mon Cid, mon Cid Ruy Diaz, mon Cid Campeador, celui qui est né dans une heure propice, celui qui a ceint son glaive dans une heure bénie, — que en buen ora nasco, que en buen ora cinxo spada.* Si c'étaient là cependant les seules qualités homériques de *la Chanson du Cid*, mieux vaudrait n'en rien dire; mais quelle force, quelle vivacité dans les peintures! Comme les passions sont ardentes et sincères! Comme les sentimens primordiaux de l'humaine nature, l'amour de l'homme pour sa compagne, l'amour du père pour sa fille, sont habilement associés aux sentimens plus complexes de l'honneur féodal! Quel art aussi dans les contrastes! Les infans jouent dans *la Chanson du Cid* le même rôle que Ganelon dans *la Chanson de Roland.* Ajoutons que la satire, l'ironie plaisante et familière, chose rare chez ces poètes primitifs, apparaît çà et là dans plusieurs scènes sans nuire à la gravité de l'ensemble : le lion du Cid courbant le front devant son maître, le Campeador saisissant l'animal par la nuque et allant le remettre en cage, tandis que les infans tremblent de peur dans leurs cachettes, c'est là un tableau tout composé qui devrait tenter un peintre de genre. Ce qu'il faut surtout signaler, c'est la grandeur du sentiment féodal. Quelle fierté homérique dans l'attitude du Cid! « Don Rodrigue devant le roi Alphonse, dit très bien l'éloquent Ozanam, c'est Achille devant Agamemnon (1). »

On n'a peut-être pas assez remarqué combien cette chanson de geste était le fondement des principales romances consacrées au Cid. *La Chanson du*

(1) *Pèlerinage au pays du Cid*, Paris 1854.

Cid a été écrite au XIIIe siècle; du XIIIe au XVIe, tous les auteurs de romances ne font que reprendre et dessiner avec plus d'art les scènes variées du poème. Il y avait d'abord eu un premier travail au sein de la conscience populaire : c'était celui par lequel le Cid de la réalité, le Cid barbare que nous avons vu tout à l'heure devenait le glorieux représentant de la croisade espagnole. Du XIe au XIIIe siècle une grande partie de cette transformation est accomplie : le Cid de la chanson de geste est déjà, comme le Cid du *Romancero*, un modèle de patriotisme et de dévouement religieux. Ce caractère s'épurera dans les romances, mais il est évident qu'il existe. Sur certains points seulement la tradition n'a pas encore inventé, au début du XIIIe siècle, tout ce qui composera plus tard cette merveilleuse légende. Le Cid amoureux, — je ne dis pas le Cid passionné qui exprime si noblement la lutte du devoir et de l'amour, celui-là est la création de Corneille, — le Cid amoureux, brillant, chevaleresque, le Cid de certaines romances et de Guillen de Castro, n'apparaît pas encore dans le vieux poète. Les plus récens éditeurs du *Romancero*, M. Depping dans sa collection si précieuse, M. Damas-Hinard dans son élégante traduction, ont adopté, pour la commodité du lecteur, une division fondée sur la nature de ces petits poèmes, — romances historiques, romances chevaleresques, romances moresques. Rien de mieux assurément à cause de l'incertitude des dates; mais, sans vouloir préciser des dates pour des poèmes transmis de bouche en bouche et remaniés sans doute plus d'une fois par l'inspiration populaire, ne pourrait-on pas tenter une division d'un autre genre? A telle époque l'esprit féodal est en révolte ouverte, à telle autre il s'adoucit; cette date est celle des sentimens chevaleresques qui s'éveillent, celle-ci rappelle le progrès de l'enthousiasme religieux, à cette autre se rattachent les rapports de l'Espagne avec la France. On marquerait ces progrès, ces transformations ou seulement ces incidens de la vie publique, et on les retrouverait dans les chants populaires. Quel curieux tableau que celui des romances distribuées dans cet ordre, selon la progression historique des idées et des mœurs! Les idées, les mœurs, les intérêts, les passions de chaque période se reflètent ainsi pendant quatre cents ans sur la figure consacrée du Campeador, et c'est en ce sens qu'il faut répéter les expressives paroles de Corneille : « Ces sortes de petits poèmes sont comme les originaux décousus de leurs anciennes histoires. »

On peut recommander cette distribution nouvelle des romances aux érudits habiles qui défrichent si vaillamment ce beau sujet. C'était naguère un sol abandonné; c'est aujourd'hui un domaine qui s'enrichit de jour en jour. Sans parler de M. Damas-Hinard, que M. Magnin a déjà apprécié ici même, de laborieux critiques en Italie, en Allemagne, en Espagne, ont consacré leurs veilles à l'étude du *Romancero*. Un écrivain italien, M. Pierre Monti, a publié à Milan en 1850 une intéressante traduction en vers des principales romances espagnoles (*Romanze storiche e moresche e Poesie scelte spagnuole, tradotte in versi italiani*). Ce n'est pas la première fois que l'Italie s'occupe du moyen âge espagnol; un poète lyrique peu connu en France, mais qui a été, avant Manzoni lui-même, le promoteur du mouvement national qui régénérait les lettres italiennes, avait déjà traduit avec beaucoup d'habileté une centaine de vieilles romances bien choisies. Je parle de Giovanni Berchet, poète généreux et critique enthousiaste, qui rassembla autour de lui les jeunes chefs

du romantisme italien, Gioja, Tommaseo Grossi, Alexandre Manzoni, et fonda à Milan au commencement de ce siècle le *Conciliatore*, vif et brillant organe de la rénovation littéraire. Les *Romanze storiche* de M. Pierre Monti se rattachent avec honneur aux *Vecchie romanze spagnuole* de Giovanni Berchet. Comme son docte devancier, M. Monti est un critique habile et un écrivain de talent : par ses belles traductions de Lope de Vega et de Calderon, il avait déjà rendu de grands services aux lettres italiennes; les *Romanze storiche*, avec les intéressantes notices qui les accompagnent, peuvent être signalées comme un des meilleurs produits de l'érudition littéraire dans ces dernières années. Mais c'est en Allemagne surtout que le *Romancero* a été l'objet de profondes études. Quand les écrivains français, anglais, italiens, se sont occupés des chants populaires de l'Espagne, ils l'ont fait, comme cela est naturel, à l'aide des travaux publiés en Espagne; plus hardis ou plus heureux, les érudits allemands ont eu sur ce point le mérite d'une féconde initiative, ce sont eux qui ont révélé à l'Espagne elle-même les merveilleuses richesses qu'elle négligeait. A une époque où personne encore n'avait étudié le *Romancero* à la lumière d'une critique sérieuse, M. Jacob Grimm publiait sa *Silva de Romances viejos* (Vienne 1815), et M. Depping son premier recueil de romances (1817). Depuis lors bien des éditions se sont succédé : en Espagne celles de don Agustin Duran (1832) et de don Eugenio Ochoa (1838), en Allemagne celle de M. Adalbert Keller (Stuttgart 1840), — et don Agustin Duran, l'un des plus courageux explorateurs de cette vieille littérature castillane, a été obligé de dire dans une publication récente : « Les premières anthologies de romances régulièrement conçues appartiennent à l'Allemagne. Ce sont des Allemands qui ont le plus fait pour l'histoire de notre littérature, de notre poésie, de notre théâtre, de nos chroniques. » Le livre où don Agustin Duran s'exprime en termes si flatteurs pour l'Allemagne est le dernier et le plus complet de tous les *romanceros* publiés jusqu'à ce jour; il a paru à Madrid de 1849 à 1851, en deux volumes in-8°, sous ce titre : *Romancero general, o Coleccion de Romances castellanos anteriores al siglo* XVIII, *recogidos, ordenados, clasificados, y anotados por don Agustin Duran.* L'originalité de ce recueil, ce n'est pas seulement qu'il est plus complet que tous les autres, c'est surtout que l'éditeur a essayé une division nouvelle. Don Agustin Duran ne se préoccupe plus de la nature du sujet, il cherche à fixer l'époque où chaque romance fut composée. Malheureusement je n'y trouve pas le tableau que j'indiquais tout à l'heure; l'auteur, pour opérer son classement, se fonde avant tout sur les modifications de la langue, comme si des chants transmis de bouche en bouche ne devaient pas changer de vêtemens à chaque période, et comme si telle romance, dont l'inspiration est du XIIIe ou du XIVe siècle, ne pouvait appartenir par le style au XVe ou au XVIe! N'importe, c'est là un heureux commencement; il fallait d'abord distribuer les romances d'après les dates de l'idiome, avant de chercher à les classer (travail bien autrement périlleux) suivant l'inspiration historique qu'elles reproduisent. Don Agustin Duran, qui rend si généreusement hommage à ses devanciers d'Allemagne, reprend et donne ici l'avantage à son pays; le plus riche et le plus savant des *romanceros*, c'est à Madrid maintenant qu'il faut aller le chercher.

La Chanson du Cid, le *romancero* du Cid et tous les autres *romanceros*

qui s'y rattachent, le *romancero* de ce Ferran Gonzalès que les Mores appelaient le vautour carnassier (*el buytre carnicero*), celui de Bernard de Carpio, celui des infans de Lara, celui de Charlemagne et de ses pairs, ne sont pas les seuls monumens épiques et lyriques du génie espagnol au moyen âge; l'église eut aussi son *romancero* épique dans les mystiques poèmes du moine Gonzalo Berceo. Quelle ferveur enthousiaste! quelle piété tendre et exaltée! *La Vie de san Domingo* (ou saint Dominique) *de Solis, la Vie de saint Millan, les Douleurs de Notre-Dame, les Signes du Jugement dernier, le Sacrifice de la Messe, le Martyre de saint Laurent* et *la Vie de sainte Oria,* composent tout un cycle d'une douceur et d'une suavité exquise. Aucune autre littérature, avant *la Divine Comédie,* n'avait si bien chanté ce qu'on pourrait appeler dans le langage des mystiques les premières délectations de l'âme religieuse. Ce christianisme espagnol, qui plus tard, dans son opposition au protestantisme et sous l'influence de l'inquisition, prendra trop souvent chez Calderon les allures d'une dévotion farouche, on le voit s'épanouir ici avec toute la naïveté de l'enfance. Le froid Bouterweck n'y avait vu que des vers alignés, Sismondi en signalait avec dédain la couleur monacale, et M. Ticknor lui-même, malgré ses ardentes prédilections pour le passé littéraire de l'Espagne, est souvent bien sévère pour le poète de san Domingo; éclairé par une sympathie plus intelligente, M. Clarus a découvert dans ces peintures enfantines bien des trésors d'inspiration. La pensée chevaleresque a produit aussi au XIIIe siècle la curieuse chanson de geste d'Alexandre le Grand (*Poema de Alejandro Magno*), de Juan Lorenzo Segura, étudiée par M. Clarus avec une rare intelligence de la poésie du moyen âge; mais bientôt ces essais d'épopée historique, religieuse ou chevaleresque sont comme arrêtés subitement par un esprit nouveau qui se lève, et tandis que les romances continuent de fournir à l'imagination du peuple une série de petits drames admirablement expressifs, le vieux génie épique disparaît, laissant son œuvre interrompue. L'esprit qui le remplace est un esprit net, sensé, tourné surtout vers l'étude et la peinture des choses réelles. C'est le moment où la prose castillane est créée du premier coup par Alphonse le Savant. Grave et digne avec l'auteur de la *Cronica general* et des *Siete partidas,* cet esprit nouveau est satirique et hardi avec le joyeux archiprêtre de Hita; puis il prend plaisir à enseigner, il aime les exemples, les moralités, l'art de bien penser et de bien vivre, et voici naître l'inspiration didactique presque au lendemain de l'épopée primitive. Remarquez toutefois que cette inspiration didactique conserve encore la naïveté du moyen âge; on ne trouve pas ici le pédantisme et la sensualité grossière du *Roman de la Rose.* Quand les sentimens dont je parle auront rencontré l'expression qui leur convient, ce seront des œuvres d'un charme très original et auxquelles on ne pourra rien opposer dans les littératures contemporaines, ce sera un piquant mélange de l'enthousiasme chevaleresque et du bon sens pratique, ce sera ce *Comte Lucanor,* qui, grâce à une traduction récente, a sa place parmi les travaux dont nous voulons nous occuper ici.

Qu'est-ce que *le Comte Lucanor?* Une sorte de bréviaire des honnêtes gens écrit par un prince du XIVe siècle. L'auteur du *Comte Lucanor* est l'infant don Juan Manuel, neveu d'Alphonse le Savant et petit-fils de Ferdinand le

Saint. Il était né à Escalona le 5 mai 1282. Jeté bien jeune encore au milieu des guerres civiles de son temps, plein d'ardeur et d'ambitieux projets, chargé avec deux autres princes de la tutelle d'Alphonse XI et de la régence de Castille, exposé plus tard à la jalousie perfide du jeune roi, obligé de lever l'étendard de la révolte pour protéger ses droits et sa vie, il finit par se réconcilier avec son seigneur, et fut un de ses plus vaillans compagnons d'armes dans les héroïques batailles de Tarifa et d'Algésiras. Il y a peu d'existences, dans ce moyen âge espagnol si agité, qui nous offrent autant de luttes et de catastrophes tragiques. Ce fut là pour cet esprit si bien doué une série d'expériences fécondes. Don Juan Manuel était brave comme son aïeul Ferdinand le Saint et passionné pour les lettres comme son oncle Alphonse X. La pensée lui sourit un jour de résumer par écrit toutes les réflexions que sa turbulente destinée avait éveillées dans son âme, et il composa *le Comte Lucanor*.

Le comte Lucanor, — ce sera, si vous voulez, don Jean Manuel lui-même, — est un homme de bonne volonté qui désire en toute occasion suivre le chemin de la sagesse et de l'honneur. Or il a auprès de lui un bon et digne conseiller nommé Patronio. Patronio, — ce sera cette fois la conscience de don Juan, cette conscience droite, sage, éclairée par la pratique de la vie et nourrie de la lecture des sages, — Patronio prête une oreille attentive aux consultations du comte Lucanor, et jamais on ne vit un serviteur plus fidèle, un ami plus sensé, un directeur plus habile à présenter la morale sous une forme vive et charmante. A chaque demande du comte, Patronio répond par une fable, par un apologue, par une histoire, par une anecdote empruntée à ses souvenirs, et il en tire en quelques mots une conclusion nette et sûre. Sans tomber dans l'erreur des écrivains qui voient partout l'influence arabe dans la poésie espagnole (M. Dozy les réfute avec verve, et les traducteurs espagnols de M. Ticknor, tout en combattant sur ce point l'orientaliste de Leyde, sont forcés de convenir que cette influence n'a été ni si profonde ni si étendue que l'avait pensé l'historien Antonio Conde), sans exagérer, dis-je, cette action de la poésie arabe, il est impossible de ne pas signaler tout ce que don Juan Manuel doit à la sagesse orientale. Don Juan Manuel a mis en œuvre des récits qui n'ont pénétré que plus tard dans les lettres européennes, et qu'il puisait directement à la source. *Le Meunier, son Fils et l'Ane, le Corbeau et le Renard, l'Hirondelle et les petits Oiseaux, la Laitière et le Pot au Lait, le Vieillard et ses Enfans,* tous ces apologues dont La Fontaine a fait des chefs-d'œuvre, d'autres encore que le moyen âge n'a pas connus, vous pouvez les lire dans les élégans récits de Patronio. La forme change quelquefois : ainsi dans *le Comte Lucanor* Perrette s'appelle doña Truhana, et le pot au lait est un pot de miel; le vieillard et ses enfans si bien chantés par La Fontaine, ce sont chez Patronio les deux chevaux unis contre le lion. Le plus souvent vous trouvez, au lieu de fables, des récits de l'histoire d'Espagne, des exemples tirés des chroniques ou des souvenirs même de l'auteur. Rien de plus varié que cette gerbe d'histoires morales; ici, c'est un récit chevaleresque qui semble détaché des pages de Froissard; là, c'est une sorte d'aventure romanesque, mais brève, rapide et illuminée toujours d'une belle pensée chrétienne. Calderon a mis en drame une de ces jolies histoires (il ne

paraît pas cependant qu'il l'ait empruntée à don Juan Manuel), mais il lui a enlevé sa précision et sa noblesse : la moralité de Patronio devient un long tissu d'intrigues et d'aventures bizarres. Lisez le drame de Calderon intitulé *el Conde Lucanor*, et comparez-le au chapitre XXV de l'œuvre de don Juan Manuel, vous comprendrez la vive originalité de l'infant de Castille. Ce qui me frappe dans la morale de Patronio, c'est l'accord de l'inspiration chevaleresque et de la prudence politique; tantôt on dirait un Froissard amoureux des prouesses héroïques, tantôt il semble voir un grave Commynes qui ne veut être dupe ni des hommes ni des choses. Les dernières lueurs du moyen âge qui décline, les premières clartés de l'esprit moderne qui s'approche, tout cela se combine avec grâce dans l'âme de don Juan Manuel, et une vive foi religieuse, tempérée, si on l'ose dire, par le bon sens, recouvre harmonieusement ces contradictions charmantes. Signalons encore un autre caractère : ce bréviaire de la sagesse pratique, composé par un prince qui a joué un si grand rôle dans les guerres civiles de son pays, ce n'est pas un code à l'usage des politiques et des ambitieux, ce sont des enseignemens pour tous. Personne mieux que don Juan Manuel n'avait le droit de rendre ce témoignage à son œuvre : « Beaucoup de gens, écrit-il en son prologue, n'entendent pas ce qui est abstrait ou difficile; ils ne peuvent donc aimer certains livres ni prendre goût à les lire, et par suite ils n'en tirent aucune utilité. Voilà pourquoi, moi, don Juan, fils de l'infant Manuel, gouverneur-général de la frontière et du royaume de Murcie, j'entreprends de faire ce livre... Dieu, dont la bonté et la miséricorde sont la source de tout ce qui est et sera bon, fera, je l'espère, que ceux qui le liront en profitent pour son service, pour leur avantage dans ce monde et leur salut dans l'autre; il sait que je n'ai pas d'autre but. » Et il ajoute encore avec un naïf et légitime orgueil : « J'ai composé cet ouvrage des plus belles paroles que j'ai pu trouver; *fiz este libro compuesto de las ma sfermosas palabras que yo pude.* »

Il y a plus d'un reproche à adresser au système du traducteur; M. de Puibusque ne se pique pas d'une fidélité littérale, et il arrive souvent que les tours naïfs de son modèle disparaissent tout à fait sous sa plume. M. de Puibusque se défie et avec raison de l'archaïsme du langage : « Il m'a paru, dit-il, qu'avant tout il fallait être intelligible, et que, puisque je traduisais pour mes contemporains, je ne devais pas leur parler le langage de Gilles Corrozet, de Nicolas Collin ou de d'Herberay des Essarts. » Rien de mieux; mais sans faire un calque servile de cette langue espagnole du XIVe siècle, sans rien prendre à d'Herberay des Essarts ni à Gilles Corrozet, il était possible à un écrivain ingénieux de ne pas effacer par des tours trop modernes les naïves allures du comte et de son sage conseiller. Si le vers français, dans sa dignité un peu fière, est rebelle à la traduction des poètes, la prose du moins, la prose fixée par Descartes et Pascal, conserve encore assez de souplesse pour se modeler sur les œuvres du moyen âge. Le principal attrait de cette traduction, c'est qu'elle ajoute quelques pages nouvelles au texte de don Juan Manuel. M. de Puibusque a vu à Boston la bibliothèque espagnole de M. Ticknor, la plus belle peut-être qu'il y ait dans le monde, et le savant américain lui a révélé l'existence d'un manuscrit de Madrid inconnu au premier éditeur, à l'éditeur de 1575, Argote de Molina lui-même. Ce manuscrit,

qui semble, au moins en partie, une copie contemporaine du manuscrit original confié par le prince à la garde des moines de Peñafiel, contient un chapitre de plus que tous les manuscrits connus et toutes les éditions publiées jusqu'à ce jour. M. de Puibusque a enrichi son livre de cette précieuse trouvaille, et cette histoire, cet exemple, comme dit don Juan Manuel, intitulé *de ce qui advint à don Lorenzo Suarès Gallinato lorsqu'il décapita un prêtre renégat* est certainement un des plus dramatiques récits de Patronio.

Ce *Comte Lucanor* signale une des plus charmantes périodes de l'histoire littéraire de l'Espagne. Bouterweck oppose ce qu'il appelle la naïveté instinctive de don Juan Manuel à la naïveté savante de La Fontaine (*unabsichtliche naivetaet*, *künstliche naivetaet*). Laissons là ces parallèles, qui feraient tort aux deux écrivains. L'œuvre de La Fontaine est un ensemble achevé, et sa grâce, sa vivacité dramatique, sa philosophie sans efforts, sa peinture accomplie de la vie humaine, tout lui assure une place incomparable. L'originalité de don Juan Manuel est charmante à sa manière; prenez garde d'y porter atteinte par des rapprochemens maladroits. L'auteur du *Comte Lucanor* est bien à sa place dans le cadre du XIVe siècle; les dernières lueurs du soleil couchant et les premières clartés de l'aube prochaine se jouent gracieusement sur son livre. C'est là qu'il faut le voir avec son expérience avisée et sa confiance en Dieu, avec son ardeur chevaleresque et sa finesse souriante, instruisant les hommes pour leur profit dans ce monde et leur salut dans l'autre. « Louis XII, raconte Gabriel Naudé, faisoit un grand estat des livres de Cicéron traitant des devoirs d'un chascun en sa vocation. » L'œuvre de don Juan Manuel est un de ces livres moraux, un de ces recueils de bonne et vaillante prudhomie qui plaisaient particulièrement à ces pasteurs des peuples placés entre le moyen âge et la renaissance, à un Charles V, à un Alphonse V d'Aragon, à un Louis XII. Et n'admirez-vous pas comme il y a un progrès charmant des premières inspirations épiques de l'Espagne à cette philosophie aimable? N'admirez-vous pas quel développement régulier des scènes altières de *la Chanson du Cid* aux sages dialogues du *Comte Lucanor?*

II.

Dans ce vaste domaine de la littérature espagnole, c'est surtout le théâtre du XVIe et du XVIIe siècle, après la poésie du moyen âge, qui a le plus occupé les historiens et les critiques. L'Espagne elle-même, il faut le reconnaître, quoiqu'elle ait trop souvent laissé aux étrangers le soin d'exhumer ses richesses, a donné ici le signal des explorations courageuses. On sait qu'une pléiade d'écrivains, il y a une vingtaine d'années environ, a essayé de régénérer la scène de Calderon et de Lope de Vega. Il était assez naturel que ce généreux essor des poètes provoquât les travaux de l'érudition. Tandis que don Angel de Saavedra, duc de Rivas, et don Antonio Gil y Zarate, secouaient enfin le joug de l'imitation française, et ramenaient l'art dramatique aux sources nationales, les critiques ne devaient pas demeurer sourds à cet appel, et il appartenait à la science de retrouver dans les livres la grande tradition évanouie, comme l'auteur de *la Fuerza del Sino* la réveillait au fond des âmes. Ce mouvement se déclara presque au lendemain du jour où le

duc de Rivas eut fait jouer le beau drame de *la Fuerza del Sino*. Le drame du duc de Rivas (ce fut un événement dans l'histoire littéraire du XIXe siècle) est de 1835. En 1836 commençait à Madrid la publication du théâtre ancien et moderne de l'Espagne, qui compte déjà plus de cent volumes : *Galeria dramatica, teatro antiguo, teatro moderno*. Le *Teatro antiguo* surtout fut une révélation qui arrivait à point. A dater de ce moment, les travaux sur Lope, sur Calderon, et même sur les dramatistes moins connus qui ont préparé leurs triomphes, se succèdent sans relâche et satisfont la vive curiosité des esprits. En 1839, c'est don Agustin Duran qui donne dans la *Revista de Madrid* une belle étude sur Lope de Vega; en 1840, c'est un recueil très digne d'estime, le *Semanario pintoresco español*, qui publie les recherches de M. Juan Colon y Colon sur les prédécesseurs de Lope, *Noticias del Teatro español anterior à Lope*. En 1842, la *Revue de Madrid* reçoit un travail substantiel de M. Mesonero Romanos, intitulé *Rapide coup d'œil historique sur le théâtre espagnol*. De 1842 à 1844, M. Gonzalo Moron donnait aussi, dans sa *Revista de España y del estrangero*, un essai littéraire et philosophique sur le même sujet. Enfin M. Gil y Zarate, le même qui renouvelait si brillamment sur la scène la verve et les hardiesses de Lope, publiait dans le second volume de son *Manuel de Littérature* de savantes pages sur son maître bien-aimé (1). N'oublions pas le premier peut-être de tous ces critiques, le célèbre poète don Alberto Lista y Aragon, qui, dans le second volume de ses *Ensayos literarios y criticos* (Madrid 1844), a donné une série d'excellens chapitres sur les maîtres de la scène. Je pourrais citer encore d'autres travaux qui appartiennent à cette période; je pourrais signaler cette belle *Bibliothèque des Auteurs espagnols*, dont le second volume reproduit, avec beaucoup de notes et d'additions indispensables, la dissertation de Moratin sur les origines du théâtre en Espagne. Qu'il nous suffise d'indiquer ici les œuvres les plus importantes : on voit assez, par ce concours des critiques et des poètes, combien la longue indifférence de l'Espagne pour son théâtre national a fait place à des sympathies passionnées.

Il s'en faut bien cependant que ces travaux des critiques espagnols puissent donner une idée complète de l'ancien théâtre. On avait là de curieuses études de détail ou des vues générales empreintes d'un enthousiasme intelligent; mais qui donc avait songé à tracer l'histoire tout entière de cette scène espagnole, à la suivre dans ses débuts, dans ses premiers bégaiemens, dans ses hardiesses qui s'éveillent, dans ses transformations capricieuses, dans son passage de l'inspiration ecclésiastique à l'inspiration romanesque, et dans son retour du roman à l'église? Ce travail est de ceux qui veulent toute une vie de patience. Que de laborieuses recherches! combien de lacunes à combler et de ténèbres à éclaircir! Il est vrai que le résultat où l'on tend vaut bien de tels efforts. Le théâtre espagnol est à la fois un des plus curieux problèmes à résoudre et l'une des plus riches conquêtes à faire dans l'histoire de la poésie. Telle a été l'ambition d'un savant écrivain de l'Allemagne, M. Adolphe-Frédéric de Schack, et le succès de son œuvre l'a bien récom-

(1) *Manual de Literatura*, 2 vol., Madrid 1844. Voyez dans la *parte* II, *Resumen historico de la Literatura española*, le chapitre intitulé *Escritores dramaticos*.

pensé. Je ne dirai pas qu'il ait résolu le problème, qu'il ait porté un jugement décisif sur cette partie si originale et si controversée encore de la littérature moderne, mais certainement il y a fait les plus sérieuses découvertes, et soit qu'il faille casser ses arrêts, soit qu'un jour, à l'aide de documens nouveaux, on vienne combler chez lui des lacunes inévitables, il sera touours impossible de ne pas tenir compte de ce qu'il a fait. Les reproches très graves que nous serons forcé d'adresser à l'auteur n'enlèvent rien aux victoires de son érudition. Celui qui a écrit un tel livre s'est emparé à jamais de l'histoire du théâtre espagnol.

L'ouvrage de M. de Schack, *Histoire de la Littérature et de l'Art dramatique en Espagne*, se compose de trois volumes : le premier nous conduit jusqu'à Lope de Vega; le second est consacré à Lope et à la brillante pléiade qui l'entoure; le troisième, rempli presque tout entier par Calderon, expose ensuite la longue décadence du théâtre et les essais de régénération qui ont été tentés de nos jours. Après une rapide introduction sur l'origine du théâtre moderne, introduction où M. de Schack rencontre nécessairement les doctes recherches de M. Magnin, il nous fait traverser les deux curieuses périodes qui vont des premiers temps du peuple espagnol au règne de Ferdinand et d'Isabelle, et du règne de Ferdinand et d'Isabelle au règne littéraire de Lope de Vega. M. de Schack n'avait pas ici un seul guide à consulter : Moratin pouvait bien lui fournir quelques indications; mais l'Espagne ne possède aucun de ces répertoires comme en ont composé Collier pour l'Angleterre, Riccoboni pour l'Italie, et les frères Parfaict pour la France; il fallait tout retrouver du premier coup, à force de sagacité et d'ardeur. La tâche n'a pas effrayé M. de Schack, et ces deux périodes qui précèdent Lope de Vega ne sont pas les moins intéressantes de son livre; on y voit se former peu à peu tous les élémens populaires d'où les poètes du XVIe et du XVIIe siècle sauront extraire de l'or.

C'est surtout l'influence de l'église qui se manifestera dès le début. En Espagne comme partout, l'église a été l'institutrice du théâtre. Ce développement des jeux dramatiques sous l'égide et la direction de l'église était déjà assez avancé au XIIIe siècle pour qu'Alphonse le Savant, dans son code des *Siete Partidas*, ait cru nécessaire d'en régler l'emploi. Remarquez ici un fait qui ne semble pas avoir frappé l'esprit de M. de Schack : au moment même où l'influence de l'église sur le théâtre va disparaître presque partout en Europe, elle se règle et se consolide en Espagne. Du IXe au XIIe siècle, la maîtresse-veine dramatique, comme dit si bien M. Magnin, c'est l'inspiration sacerdotale; mais vers le milieu du XIIIe siècle, cette inspiration perd peu à peu le premier rang, et les deux autres élémens de la littérature dramatique au moyen âge, la jonglerie seigneuriale et la jonglerie foraine et populaire, pour employer encore les formules du savant écrivain français, se substituent manifestement au drame ecclésiastique. En France, en Allemagne, en Angleterre, ce développement naturel suit à peu près le même cours. Rien de pareil au-delà des Pyrénées. Il y a bien là, comme chez nous, des confréries de comédiens qui travaillent à émanciper l'art théâtral; mais en même temps que l'autorité ecclésiastique réprouve leurs jeux profanes, elle autorise et surveille les représentations édifiantes, utilisant ainsi au profit de la foi « cet instinct mimique

qui est (je cite encore M. Magnin) un des attributs de notre nature, » et qui se déployait plus que partout ailleurs chez ces vives imaginations du Midi. A l'époque où Alphonse le Savant condamnait les spectacles trop libres et permettait la mise en action des scènes de l'Évangile, la fête du Saint-Sacrement, instituée par le pape Urbain IV, était accueillie en Espagne avec une dévotion empressée. Ce fut une occasion nouvelle pour les spectacles ecclésiastiques. Que ces spectacles aient toujours été fidèles à leur programme, il est impossible de le croire; l'ardeur spontanée de l'art encore enfant l'entraînait sans cesse hors des limites tracées, et toute cette période nous offre une lutte continuelle entre l'instinct dramatique qui veut briser ses liens et le pouvoir religieux qui le réprime. Ce qu'il y a de remarquable, c'est que l'alliance de ces deux esprits, alliance depuis longtemps rompue dans le reste de l'Europe, ne se dénoue jamais complétement. L'église ne maudit pas l'art dramatique, elle veut seulement le moraliser et l'employer à son profit; elle ne le chasse pas, et s'il s'égare, elle le ramène au pied de l'autel. Le concile d'Aranda, en 1473, tout en renouvelant avec force les prohibitions des *Siete Partidas*, fait aussi les mêmes réserves en faveur du drame religieux.

Voilà donc deux faits très expressifs que cette première période met en pleine évidence. Le théâtre espagnol a des relations prolongées avec l'église, il s'introduit dans le culte, il en est un important accessoire, et en même temps le besoin de liberté, sans lequel l'art n'existe pas, l'entraîne sans cesse, même sous les voûtes de ces cathédrales qui l'accueillent si complaisamment, à des œuvres profanes où les passions mondaines réclament leur place. C'est là un trait particulier au caractère espagnol, et qui se retrouve jusqu'au dernier jour de son histoire. Calderon, avec ses mystiques *autos* et ses longs romans dialogués, est l'éclatant produit des contradictions naïves de ce vieux théâtre.

Admirez combien ce double caractère se marquera plus nettement de siècle en siècle! La première période littéraire succède à cette période des instincts primitifs. L'écrivain qui l'inaugure est un certain Juan del Encina, qui florissait sous le règne de Ferdinand et d'Isabelle; après une vie agitée, il devint prêtre comme Lope de Vega et Tirso de Molina, comme Calderon et Antonio Solis, et mourut en 1534 à Salamanque, où l'on voit son tombeau dans la vieille cathédrale. Ces poètes dramatiques, revêtus de la robe du prêtre ou du moine, ne sont pas rares dans l'histoire littéraire de l'Espagne. La plus grande part de la vie intellectuelle de Juan del Encina s'était passée à l'ombre de l'église; poète, il y avait fait représenter ses drames; prêtre, il y exerçait le saint ministère, et il lui arrivait souvent de mener de front ce double office : ne convenait-il pas que la cathédrale de Salamanque lui prêtât son dernier asile? Les pièces qui firent la réputation de Juan del Encina sont des pastorales religieuses. D'ordinaire le cadre est très simple et la composition tout enfantine : des bergers sont réunis autour du berceau du Christ ou à la porte de l'étable; ils se communiquent la bonne nouvelle, ils célèbrent la gloire de l'enfant miraculeux et expriment les émotions pieuses que devaient ressentir les spectateurs. Quelquefois cependant le poète s'enhardit peu à peu; il anime la scène et cherche l'intérêt, sinon dans l'action, au moins dans la variété des personnages. Ainsi une de ces pièces nous montre deux ermites qui vont

au Saint-Sépulcre et s'entretiennent de la mort du Christ avec une pieuse douleur. Sainte Véronique survient et joint ses larmes à leurs plaintes; ils arrivent au tombeau, ils s'agenouillent, et un ange paraît qui leur annonce la résurrection prochaine du Sauveur. Il n'y a pas là d'action; ce sont des groupes plutôt que des drames; on dirait quelque tableau de fra Angelico dont les personnages prennent tout à coup une voix. Le charme de ces œuvres enfantines, c'est la tendre naïveté de l'inspiration. Eh bien! ce même poète si doux, si religieux dans ses pastorales évangéliques, il écrit aussi des pièces profanes, et tantôt ce sont de ces bouffonneries qui deviendront plus tard les *entremeses* de Lope et de Calderon, tantôt ce sont de romanesques aventures, de galantes histoires d'amour comme dans l'œuvre qu'il a intitulée *Fileno y Zambardo*. De l'inspiration monacale à l'inspiration mondaine la distance n'était pas longue pour des poètes qui obéissaient si fidèlement à tous les instincts de leur âme.

Un événement littéraire qui appartient à la période de Juan del Encina contribua singulièrement à répandre le goût des peintures profanes sans diminuer pour cela le nombre des pièces religieuses : *la Célestine* venait de paraître, l'année 1500, à Salamanque. On connaît le ton de ce bizarre ouvrage; on sait de quelles vives couleurs il peint les folies, les égaremens, les misères de la passion, si bien qu'on oublie souvent le cynisme du sujet pour ne voir que l'esprit et la fine observation des détails. Déjà au XIVe siècle Jean Ruys, l'audacieux archiprêtre de Hita, avait emprunté les mêmes tableaux à une comédie latine du moyen âge, comédie faussement attribuée à Ovide, et qui rappelle plutôt les lubriques inventions de Pétrone. L'auteur de *la Célestine* ne mit pas en vers le *Pamphilus* qui avait inspiré Jean Ruys; il en fit un roman, moitié récit, moitié dialogue, qui exerça une grande influence sur la littérature dramatique. Tandis que des pastorales religieuses comme celles de Juan del Encina continuent d'édifier les fidèles à la fête de Noël ou du Saint-Sacrement, ne vous étonnez pas si les auteurs de ces naïfs *autos sacramentales* commencent à peindre librement toutes les péripéties des aventures galantes; *la Célestine* est là qui leur fournit des modèles. J'ai comparé ces pastorales de Juan del Encina aux compositions du pieux dominicain de Fiesole; ce qu'il y a d'étrange pour nous, et ce qui est pourtant bien espagnol, c'est de voir réunis dans une même personne le peintre naïf de l'Italie du XIVe siècle et le poète licencieux du XVIe, Orgagna et le cardinal Bibiena, fra Angelico et Machiavel!

Quelquefois ce mélange se produit, non-seulement chez le même écrivain, mais, chose plus piquante encore, dans le même ouvrage. Gil Vicente nous fournit là-dessus de curieux renseignemens. Gil Vicente, poète portugais, appartient à l'histoire du théâtre espagnol, et par l'influence qu'il a exercée à Madrid, et par les pièces castillanes qu'il a écrites. A la fois auteur dramatique et acteur, il obtint de glorieux succès vers la fin du XVe siècle, et s'éleva bientôt à une réputation européenne : Érasme apprit le portugais, dit-on, uniquement pour lire ses comédies. Gil Vicente est le premier qui donna le nom d'*autos* à ses compositions religieuses; il en faisait de deux sortes, les unes — espèces d'églogues sacrées comme les pastorales de Juan del Encina, les autres plus compliquées et représentant des allégories mystiques. Or ces allé-

gories contenaient souvent un singulier amalgame du sacré et du profane, de l'inspiration religieuse et des peintures mondaines. Gil Vicente a écrit un grand nombre de comédies romanesques où l'influence de *la Célestine* est visible. C'est le moment, en effet, où le théâtre laïque va s'émanciper de jour en jour. Pendant toute la première moitié du XVIe siècle, ce théâtre s'étend, s'organise et assure ses libertés. Voici Torrès Naharro avec son recueil de comédies intitulé *Propaladia*, et Lope de Rueda avec ses comédies, ses pastorales et ses pièces bouffonnes (*pasos*). Avant que les recherches de M. de Schack eussent mis en lumière les œuvres de Juan del Encina, Torrès de Naharro et Lope de Rueda étaient considérés comme les fondateurs du théâtre espagnol; Cervantes et Lope de Vega leur ont plus d'une fois donné ce nom, et c'est encore ainsi que les désigne M. Ticknor, quoiqu'il ait profité et des renseignemens de M. de Schack, et d'une savante biographie de Juan del Encina, par M. Ferdinand Wolf. Si Torrès Naharro et Lope de Rueda n'ont pas fondé le théâtre espagnol, ce sont eux du moins qui ont le plus contribué à l'affranchir de la tutelle ecclésiastique. On ne trouve pas dans les œuvres de Lope de Rueda un seul de ces *autos* religieux qui étaient la principale inspiration de ses prédécesseurs. Est-ce à dire que les rapports du théâtre et de l'église vont être interrompus? Non sans doute, et c'est encore là un trait particulier à l'Espagne. Au moment où l'instinct dramatique recule les bornes de son domaine, l'église a soin de ne pas laisser se dénouer les liens qui unissaient l'art de la scène à la prédication des choses saintes. Le concile de Tolède en 1565 et 1566, renouvelant les prescriptions d'Alphonse X et du concile d'Aranda, fixe plus régulièrement l'usage des représentations sacrées : on ne pourra plus jouer d'*autos* dans les églises avant de les avoir soumis à l'autorité religieuse; les représentations n'auront jamais lieu pendant la messe, elles sont interdites aussi à de certains jours, le jour des Innocens par exemple, et surtout il est défendu aux prêtres d'y remplir eux-mêmes quelque rôle que ce soit. Ainsi parle le concile, mais il se garde bien de proscrire l'usage des drames qui peuvent ranimer par de vivantes images la piété des fidèles. Bien plus, deux ans après, en 1568, l'autorité religieuse invoque elle-même ce précieux secours; elle décide que « tous les ans, à la Fête-Dieu, il sera représenté au moins deux *autos* tirés de la Sainte-Écriture. »

C'est donc un fait bien établi que ces deux élémens du théâtre espagnol, l'inspiration sacerdotale et l'inspiration romanesque, naissent, grandissent, triomphent ensemble, et que si par instans leur intimité semble rompue, bientôt les liens sont habilement renoués. Il y a là manifestement un double instinct national auquel les poètes et l'église donnaient satisfaction. Souvent aussi les maîtres de la scène se servaient du drame religieux comme d'un moyen pour protéger la hardiesse des représentations profanes; c'est ainsi que dans la seconde moitié du XVIe siècle les drames religieux, réservés jusque-là aux églises et aux petits spectacles forains, passent sur les vrais théâtres et deviennent une des formes de la littérature dramatique. Ne serait-ce pas là précisément la différence des *comedias divinas* et des *autos sacramentales?* M. de Schack ne sait comment expliquer cette distinction; il soupçonne seulement que les *comedias divinas* répondaient aux *mystères*, et les *autos* aux *moralités* de notre moyen âge; mais pourquoi ces deux genres ne se seraient-

ils pas, comme chez nous, développés à peu près dans le même temps? Et puisque selon M. de Schack les *comedias divinas* sont bien postérieures aux *autos*, n'est-il pas naturel de penser que les *autos* représentent surtout les pièces jouées dans les églises, tandis que les drames, religieux aussi, mais plus compliqués, plus littéraires, et exécutés dans les théâtres, prenaient le nom de *comedias divinas?* Que plus tard le nom consacré d'*autos* ait été appliqué à des œuvres composées pour la scène, surtout par des poètes qui étaient, comme Calderon, la personnification éclatante du moyen âge,—je ne pense pas que ce fait enlève rien à la validité de notre conjecture.

Quoi qu'il en soit, voilà tous les élémens du théâtre espagnol rassemblés par le travail continu des instincts et des imaginations populaires : les successeurs de Torrès Naharro et de Lope de Rueda s'enhardissent d'heure en heure; d'autres essais de théâtres laïques se poursuivent à Séville, à Valence, à Madrid. L'école de Séville est une école savante qui essaie d'imiter le théâtre antique; l'école de Valence cherche aussi des émotions nouvelles en dehors des traditions nationales; mais ni l'une ni l'autre, malgré les hommes de talent qui les soutiennent, ne réussissent à se faire accepter. Partout triomphent l'inspiration irréligieuse et l'inspiration romanesque. Cervantes publie ses *Nouvelles* qui seront pour ce théâtre plus cultivé ce qu'a été *la Célestine* pour le théâtre naissant, et les *comedias divinas* passent de l'ombre discrète du sanctuaire au grand jour de la scène. Ces élémens sont bien confus encore, ainsi que l'attestent les sévères reproches de Cervantes à la littérature dramatique de son temps; mais enfin tout est prêt, tout s'agite; le chaos n'attend plus que le souffle de l'esprit : Lope de Vega et Guillen de Castro, Alarcon et Tirso de Molina, Moreto, Solis et Calderon peuvent paraître.

On s'est beaucoup occupé de tous ces brillans poètes, particulièrement de Lope de Vega. Sans remonter jusqu'aux deux volumes que lord Holland lui consacrait en 1817, sans remonter jusqu'à la biographie qu'un littérateur consciencieux, M. de la Beaumelle, insérait en 1822 dans les *Chefs-d'OEuvre des Théâtres étrangers*, biographie puisée aux sources et dont M. de Schack s'est plus d'une fois servi, les travaux ne manquent pas en France, en Espagne, en Allemagne, en Angleterre, sur l'homme que Cervantes appelle *le miracle de la nature*. Les poètes ses contemporains et ceux qui l'ont immédiatement suivi ont été aussi l'objet de curieuses recherches; les leçons enthousiastes de Guillaume de Schlegel portaient leurs fruits, et le théâtre espagnol du XVIIe siècle, par tout ce qu'il a d'éclatant et de mystérieux, aiguillonnait la curiosité des historiens littéraires. Je ne viens pas répéter ce qui a été dit ici même ou ailleurs à propos de Lope et de ses émules; je veux savoir seulement si le livre de M. de Schack modifie sur quelques points les résultats acquis. L'occasion est bonne à saisir: M. de Schack est sans doute de tous les critiques de notre âge celui qui a pénétré le plus avant dans l'œuvre du poète de Madrid. Je ne sais si Lope de Vega parmi ses contemporains, c'est-à-dire parmi ses admirateurs passionnés, en a compté beaucoup qui aient lu ou vu représenter ses quinze cents drames, ses quatre cents *autos*, et pardessus le marché ses innombrables bouffonneries connues sous le nom d'*intermèdes;* ce que je sais bien, c'est que les trois cents drames qui nous restent du poète, sans parler d'une quinzaine d'*autos* et d'une courte série

d'*intermèdes*, n'ont été lus tout entiers que par un bien petit nombre d'amateurs intrépides. Peut-être était-il plus facile de voir jouer les quinze cents drames au XVIIe siècle que de lire au XIXe les trois cents échappés au naufrage; outre les liens qui unissent le poète aux hommes de son époque, outre cette communauté de langue, de souvenirs, d'inspirations, qui faisaient d'une telle étude un plaisir sans effort, les œuvres de Lope n'avaient qu'à se produire sur la scène pour provoquer la sympathique curiosité de la foule; aujourd'hui quelques drames seulement du prodigieux maître se sont maintenus au théâtre de Madrid, et si vous voulez lire ses œuvres imprimées, il en faut chercher çà et là les tomes dépareillés, celui-ci au *British Musœum*, celui-là à la Bibliothèque impériale de Paris, ces autres à Madrid, à Séville, à Vienne, à Goettingue, à Boston. M. de Schack n'a rien négligé pour arriver au bout de sa tâche; veilles, fatigues, voyages, sacrifices de santé et d'argent, rien n'a pu arrêter son ardeur, et il a lu en effet, il a lu, plume en main, avec l'attention d'un navigateur qui marque tous les passages des mers inexplorées, il a lu les trois cents drames ou comédies de Lope de Vega. Encore une fois, quels sont les résultats nouveaux de cette laborieuse enquête?

L'idée qui domine tout l'ouvrage de M. de Schack, qui en est l'inspiration continue, qui en explique les exagérations et les erreurs, peut se résumer en peu de mots. Il n'y a, selon l'écrivain allemand, que deux théâtres vraiment modernes, vraiment originaux, deux théâtres qui expriment avec franchise le génie national du pays où ils sont nés : — c'est le théâtre espagnol et le théâtre anglais, — et le théâtre espagnol, par sa richesse, par son développement complet en tous les sens, est bien supérieur au théâtre de Shakspeare. Le théâtre espagnol est donc le premier de tous, et l'homme qui représente ce théâtre, l'écrivain en qui se personnifie cette gloire incomparable, c'est Lope de Vega. Telle est la thèse que soutient M. de Schack, telle est l'inspiration de ses profondes recherches et de ses attrayantes analyses. Je résume l'opinion de M. de Schack afin de la discuter plus nettement. Pour réfuter les erreurs que M. de Schack a mêlées à des recherches d'une valeur inestimable, il faudrait recommencer son livre, et cette comparaison des théâtres d'Angleterre et d'Espagne exigerait des volumes; je veux être clair sur ce sujet, obscurci par l'enthousiasme irréfléchi des Allemands, je veux être bref et précis dans une matière immense. Or M. de Schack, par l'exactitude et l'impartialité de ses analyses, nous fournit amplement de quoi rectifier ses théories. Jamais on n'avait eu tant de renseignemens lumineux sur les œuvres de Lope de Vega, jamais il n'avait été si commode de pénétrer dans l'inspiration du grand dramatiste espagnol, d'en suivre les caprices, d'en mesurer la hauteur et l'étendue. Ces analyses si nombreuses, ces citations si bien choisies, c'est le dossier le plus complet qu'on pût souhaiter pour mettre fin à ce grand procès; nous ne demanderons qu'à M. de Schack lui-même les moyens de le combattre.

On soupçonnait depuis longtemps que Lope de Vega, au milieu des prodiges de sa fécondité, n'avait pas atteint une seule fois au faîte suprême de son art, qu'aucune de ses œuvres ne réalisait cette beauté merveilleuse où la nature, interprétée par le génie, devient un idéal sacré, à la fois cher et véné-

rable à tous les temps comme à tous les pays. On soupçonnait que dans cette phalange innombrable de compositions dramatiques il n'y avait pas un *Othello*, un *Cinna*, une *Athalie*, un *Egmont*, un *Wallenstein*. Les analyses si complètes de M. de Schack ne laissent plus aucun doute sur ce point. Certes je n'oublie pas avec quel respect il faut parler d'un homme tel que Lope de Vega; quand on le voit, pendant un demi-siècle, de 1585 à 1635, alimenter la scène de son pays, éveiller les émotions de la foule, soutenir une admiration toujours croissante; quand on le voit ajouter à ce travail effrayant des œuvres poétiques de toute espèce, poèmes épiques, poèmes didactiques, poèmes comiques, épigrammes, satires, traités de méditation religieuse; quand on le voit continuer l'Arioste, lutter avec l'épopée italienne, écrire un poème sur Marie Stuart, et toujours, dans tous les sujets, parler une langue trop souvent chargée de couleurs, il est vrai, mais pleine de vie, de fraîcheur et de jeunesse, l'esprit reste confondu devant la fertilité d'une telle inspiration. Je m'incline, comme Cervantes, devant ce *miracle de la nature*, mais je me rappelle que Cervantes aussi a blâmé résolument chez Lope l'emploi de ces dons incomparables. Je suis disposé, autant que personne, à m'enthousiasmer pour ce génie privilégié, et j'admire de confiance tout ce qu'il aurait pu faire : il s'agit cependant de ce qu'il a fait. « Ce qu'il a fait? dit M. de Schack; il a créé le théâtre national, il a porté sur la scène, dans des centaines de chefs-d'œuvre, tous les grands souvenirs de l'histoire d'Espagne, chroniques, traditions, légendes, et il a fondé à jamais, par la magie de son art, le patriotisme superbe de ses concitoyens. » Quelle gloire que celle-là, s'il était possible de l'accorder à Lope! mais non, il n'a fait que se soumettre à l'esprit de son temps, et voyant dominer le goût des choses romanesques, il a mis en roman toutes les traditions merveilleuses que lui fournissait le passé de son pays. La matière était là, la plus belle matière qui ait jamais été donnée à un poète, les immortels souvenirs d'une croisade de sept cents ans; si Lope de Vega en eût tiré le grand drame, la grande tragédie, à la fois espagnole et humaine, nationale et universelle, il n'y aurait pas un poète à lui comparer dans toute l'histoire de la poésie moderne. Il a préféré se plier à l'esprit littéraire de son époque, à l'esprit prolongé du moyen âge, au goût des aventures, des anecdotes, des surprises, des imbroglios, et cette grande tradition épique dont il aurait dû s'emparer en maître n'a été pour lui que le cadre où il a placé ses romans.

Il y a dans le théâtre de Lope de Vega un grand nombre de drames historiques qui peuvent faire illusion à première vue. Presque toute l'histoire d'Espagne depuis ses origines a fourni des sujets à cette imagination prodigue. *La Amistad pagada* (*l'Amitié récompensée*), ce sont les luttes des Celtibères contre les Romains; *el Rey Wamba* est le tableau des désordres qui précédèrent la ruine de la monarchie gothique; *el Postrer Godo de España*, qui rappelle le titre du poème de Robert Southey (*Rodrigue, le dernier des Goths*), est une sorte de trilogie qui représente d'abord l'histoire de Rodrigue et de Florinde, puis l'invasion des Mores, et enfin la reconstitution d'un royaume chrétien sous Pélage. *El Primer rey de España* nous peint les premiers triomphes de cette Espagne chrétienne. Dans *las Almenas de Toro* (*les Créneaux de Toro*), nous voyons les querelles de Sanche le Brave et de ses

sœurs, l'assassinat du roi et quelques traits de l'histoire du Cid; dans *lo Cierto por lo Dudoso* (*le Certain pour l'incertain*), la rivalité de Pierre le Justicier et de Henri de Transtamare. *El Milagro por los Celos* (*le Miracle de la jalousie*) raconte la chute d'Alvaro de Luna sous Jean II; *el Piadoso Aragonez* (*l'Aragonais digne de pitié*), l'histoire de Carlos de Viana, ses révoltes, sa mort, à la suite de laquelle Ferdinand le Catholique devint l'héritier du royaume d'Aragon. Lisez *el Mejor mozo de España* (*le Meilleur fils de l'Espagne*), vous y verrez l'annonce de la future grandeur de Ferdinand et d'Isabelle; *el Nuevo Mundo discubierto por Christobal Colon*, c'est la merveilleuse conquête du grand navigateur génois. Enfin *la Vitoria del marques de Santa-Cruz* est consacrée à un fait d'armes auquel Lope de Vega a pris part dans sa jeunesse. Voilà les principales pièces historiques de Lope de Vega, celles où il s'est le plus efforcé de représenter sous forme poétique les événemens réels, et vous voyez que, depuis les temps primitifs jusqu'au milieu du XVIe siècle, aucune époque de ces annales, ni la période romaine, ni la période gothique, ni la lutte contre les Mores, ni l'anarchie du moyen âge, ni les commencemens de l'unité moderne, n'ont échappé à cette imagination intrépide. Il y a là certes une série de sujets éclatans, mais presque toujours les romanesques aventures et les péripéties bizarres viennent altérer la majesté de l'histoire. Ce sont des intrigues amoureuses, des princesses enfermées dans des cachots, des découvertes, des surprises, tout ce qui peut fournir des occasions propices à la fierté des sentimens chevaleresques. Si le poète se prive parfois de cette ressource, soyez sûr du moins qu'il aura recours aux anecdotes; au lieu d'une large peinture, vous trouverez des détails sans grandeur, et ce drame, avec sa verve, son éclat, ses vives paroles, ses situations singulières et piquantes, ce drame, qui devait élever l'histoire à la dignité de la poésie, ne sera le plus souvent qu'une chronique dialoguée. Ce qui manquera toujours à Lope, c'est cette puissante unité qui concentre les rayons sur un point et crée une figure immortelle. Le courroux d'Achille *avec art ménagé*, comme dit Boileau, remplit toute une Iliade; Lope de Vega se défie de son art, il aime trop à conter, il s'accommode trop aisément au goût de son pays et de son siècle. Ses chroniques et ses biographies dramatiques étincellent de beautés du second ordre; mais le poète y fait-il entrevoir une seule de ces conceptions vigoureuses qui sont la suprême grandeur d'*Hamlet* et de *Cinna*; de *Macbeth* et d'*Athalie*?

Le goût du roman est si fort chez le fécond dramatiste, qu'il semble ne chercher dans toute l'histoire qu'une occasion de le déployer à l'aise. Lope de Vega ne s'en est pas tenu aux annales espagnoles; France, Italie, Allemagne, Angleterre, tous les pays de l'Europe lui ont fourni des drames prétendus historiques. Ici c'est la lutte de Rodolphe de Habsbourg et du roi de Bohême Ottocar (*la Imperial de Othon*); là c'est l'anarchie de la Hongrie avant Mathias Corvin (*el Rey sin regno*). Dans *el Gran Duque de Moscovia*, il traite le sujet qui a tenté aussi Schiller, Pouchkine et tout récemment M. Prosper Mérimée; dans *el Castigo sin venganza*, il peint ce tragique épisode de la cour de Ferrare que Byron a illustré dans sa *Parisina*. L'histoire de France lui inspire deux drames qui malheureusement n'existent plus, l'un sur Jeanne d'Arc (*la Poncella de Orleans*), l'autre consacré, selon toute vraisem-

blance, à l'assassin d'Henri III (*el Valiente Jacobin*), et qui se serait placé peut-être à côté de ces panégyriques de Jacques Clément prononcés en chaire par les prédicateurs de la ligue. Si Lope de Vega, en traitant des sujets nationaux, n'a pas su s'élever au vrai drame historique, n'espérez pas trouver dans les drames qu'il emprunte à l'histoire de l'Europe du nord ce chef-d'œuvre que nous cherchons. Lorsque Shakspeare promène son imagination chez les peuples modernes, lorsque Goethe et Schiller, entraînés par son exemple, nous conduisent en Italie, en France, en Suisse, en Allemagne, en Angleterre, ce qu'ils poursuivent avant tout, c'est ce que poursuivent Corneille et Racine dans les sujets antiques, la vérité, la nature, l'éternelle nature, c'est-à-dire le cœur et les passions sous le costume particulier d'un pays. Lope de Vega ne se soucie ni de la réalité locale ni de la vérité universelle, il ne veut qu'une occasion pour ses romanesques tableaux. S'il touche même parfois à de grands faits contemporains, il y déploie ses imbroglios comme s'il eût pris pour texte quelque vieille légende fabuleuse. Voyez la pièce qu'il a intitulée *la Nécessité déplorable* (*la Fuerza lastimosa*)! Il y a d'évidentes allusions à l'expédition de Philippe II contre l'Angleterre; mais savez-vous quelle transformation subit *l'invincible Armada?* Il ne s'agit plus de la lutte de deux peuples et de deux religions, il s'agit des plus étranges aventures qu'on puisse imaginer. Une fille du roi d'Irlande donne rendez-vous dans le palais à un gentilhomme qui l'aime. Un autre gentilhomme surprend le secret, fait arrêter son rival, escalade la fenêtre de la princesse au moment indiqué et profite de la méprise à la faveur de l'ombre. De là des complications sans fin : douleur de l'amant qui s'enfuit en Espagne, où il épouse la fille du comte de Barcelone; désespoir de la princesse, qui se croit abandonnée et dont la raison se trouble. Après quelques années, le gendre du comte de Barcelone revient dans son pays avec sa femme et ses enfans, persuadé que toute cette histoire est finie; mais le roi d'Irlande lui donne l'ordre de tuer sa femme et d'épouser la princesse qu'il a déshonorée. En vain proteste-t-il de son innocence, je ne sais quel dévouement chevaleresque à son roi le décide à obéir, et il livre sa femme aux bourreaux. Bientôt cependant, à la suite de ces odieuses catastrophes, la guerre éclate entre l'Espagne et l'Irlande, et la flotte du comte de Barcelone tirerait vengeance de ce pays d'assassins, si de nouveaux événemens, — surprises, reconnaissances, explications, — ne replaçaient toutes choses dans l'ordre. C'est ainsi que Lope de Vega voilait à ses concitoyens le spectacle de la réalité et les emmenait avec lui dans les merveilleuses régions du roman. Quand les Espagnols du XVIIe siècle voyaient le comte de Barcelone envahir les îles britanniques et châtier les meurtriers de sa fille, ils oubliaient peut-être que l'*invincible Armada* avait semé les mers de ses débris et que Marie Stuart n'était pas vengée.

Romans, aventures, attrait des choses imprévues, mouvement des faits et rapidité du dialogue, voilà ce qui remplit le théâtre de Lope de Vega. S'il y a certains domaines de l'histoire qui comportent une telle poésie, ce sera là son triomphe. On peut signaler dans son œuvre toute une série de drames sur les iniquités de la société féodale : ce sont des seigneurs qu'enflamme tout à coup la vue d'une belle vassale et qui veulent triompher de sa vertu

par la ruse ou la force. Quelquefois le poète nous montre des rois même coupables de ces violences; le plus souvent le roi est le gardien de la justice et le refuge du vassal outragé. Voyez *la Niña de Plata, la Belle aux yeux d'or*, comme traduit M. Damas-Hinard; voyez surtout *Peribanez et le Commandeur d'Ocaña*. Quel intérêt! quelles ressources d'imagination! Dans tous ces tableaux de genre, Lope de Vega est un maître sans pareil. Il a le secret de la vie, et l'on entend retentir, au milieu de ces intrigues trop compliquées, des cris de passion sortis du cœur et des entrailles. Les pièces mêmes où l'on regrette que le but soit manqué abondent en traits de génie. Si l'on compare l'*Honrado Hermano* à l'*Horace* de Corneille, on voit nettement toute la distance qu'il y a de la tragédie au drame romanesque, et cependant quelles inspirations de détail! Lorsque la Julie de Lope de Vega, voyant revenir son frère Horace chargé des dépouilles de son amant, lui crie avec une fureur où éclate toute son âme : « Ta victoire n'est pas complète! Il faut que tu me frappes, moi aussi : je suis Curiace, moi! *Yo soy Curiacio, yo soy!* » un tel cri assurément est de ceux qui rachètent bien des fautes. Imaginez d'après cela le charme de ses tableaux, quand toutes ces vives qualités d'intérêt et de passion peuvent se déployer dans le cadre qui leur convient! Ses comédies surtout seront souvent des merveilles d'élégance. Ce n'est pas la grande comédie, celle qui reproduit la nature même et crée des types où se reconnaît l'humanité; c'est une comédie à part, où la fantaisie de Shakspeare s'unit à l'intérêt d'une intrigue habilement nouée. Anecdotes et imbroglios sont ici bien à leur place, et de gracieuses figures, dessinées d'une touche légère, passent et repassent sur cette trame étincelante. *Le Secrétaire de soi-même, le Chien du Jardinier, les Miracles du mépris, l'Hameçon de Phénice, la Belle mal mariée, Aimer sans savoir qui*, et surtout *le Grand Impossible*, dont M. Alfred de Musset a donné dans *la Quenouille de Barberine* une contre-partie si charmante, voilà peut-être les meilleurs titres de Lope de Vega. Néanmoins son grand titre avant toute chose, c'est cette verve féconde qui créait non-seulement des drames et des comédies, mais des poètes. Son action sur tous les théâtres européens a été immense. Tantôt cette influence est directe, tantôt elle s'exerce par l'entremise des dramatistes espagnols qu'il suscitait autour de lui; sous l'une ou l'autre forme, il est impossible de la nier. « Quand je vois dans une comédie des inventions ingénieuses, dit M. Guillaume de Schlegel, quand j'y vois de la hardiesse, de la gaieté et un facile développement d'intrigue, je n'hésite pas à prononcer qu'elle est d'origine espagnole, lors même que l'auteur ne s'en douterait pas lui-même et croirait avoir puisé à une source plus voisine. » Atténuez l'exagération de ces paroles, elles s'appliqueront surtout à Lope de Vega. Descartes demandait la matière et le mouvement afin de créer un monde; la matière et le mouvement, voilà ce que Lope a fourni au drame; d'autres viendront, et le théâtre moderne sera créé. Shakspeare ne lui doit rien, mais Corneille et Molière tireront de ces élémens confus des œuvres immortelles, et dans le pays même de Lope des écrivains comme Calderon et Alarcon sauront s'élever, sous l'impulsion de son génie, à un idéal qu'il ne soupçonnait pas. Si M. de Schack avait apprécié ces choses avec plus de précision, il n'aurait pas sacrifié, comme il l'a fait, toute cette poésie moderne dont Lope de Vega indique surtout le lumineux essor.

Injuste envers le théâtre anglais, puisqu'il le met au-dessous du théâtre espagnol, injuste même envers l'auteur du *Prince Constant* et l'auteur du *Tisserand de Ségovie*, puisque les quinze cents comédies de Lope lui paraissent le degré suprême de l'art, pouvons-nous être surpris que M. de Schack ait dépassé, en jugeant notre théâtre, toutes les injustices et toutes les bévues dont la critique allemande, depuis Guillaume de Schlegel, s'est montrée si prodigue? Écrire l'histoire du théâtre en Espagne, quelle excellente occasion d'immoler les poètes de la France! Guillen de Castro porte sur la scène la grande figure du Cid; il écrit une œuvre que j'admire autant que personne, une œuvre où toutes les romances du Cid, romances héroïques ou religieuses, sont reproduites avec une poésie enthousiaste, mais qui ressemble plus à une épopée en dialogue qu'à un drame véritable. Corneille s'inspire de cette composition épique; il en traduit quelques scènes, et surtout, au milieu de cette longue biographie du héros, il découvre un trait vaguement indiqué par le poète espagnol, la lutte du devoir et de la passion; son instinct de la haute poésie lui dit que tout le drame est là; il s'empare de cette idée, il la féconde et en tire cette œuvre enchanteresse que l'Europe entière, du vivant même de l'auteur, a saluée de ses acclamations. C'est ainsi que la question se présentait jusqu'ici, même aux yeux de ces critiques allemands qui jugent encore la poésie et les arts de la France avec les passions de 1813. Schlegel n'avait pas lu la pièce de Guillen de Castro; il croit seulement que le poète français a suivi le plan de la pièce espagnole, et sans s'expliquer davantage sur l'originalité de l'œuvre, il ne dissimule pas le plaisir que lui cause dans les vers de Corneille cette noble lutte de l'amour et de l'honneur. Voyez avec quelle intelligence M. de Schack va réparer les fautes de Schlegel! Toute la poésie, toute la puissance pathétique de Guillen de Castro a disparu dans la pièce de Corneille. Corneille est plat, Corneille est gauche, Corneille est sec et stérile, Corneille ne fait que coqueter à la française avec ces fiers sentimens d'honneur que déploie si bien l'auteur des *Mocedades del Cid*. Quant à la forme, elle est digne du fond; l'œuvre française est la parodie de l'œuvre espagnole, et si Corneille a reçu le nom de *Grand*, ce fut sans doute par ironie. Que vous semble de cette diatribe dont j'adoucis les termes? Je pensais que M. de Schack était un de ces esprits attardés comme il y en a longtemps encore après les réactions violentes; j'espérais qu'une appréciation de cette force devait être ridicule partout, à Berlin et à Leipzig aussi bien qu'à Paris. Illusion trop confiante! cette page a été fort bien accueillie au-delà du Rhin, et les traducteurs allemands de M. Ticknor, mécontens de voir M. Ticknor trop indulgent, disent-ils, pour *le Cid* de Corneille, ont cité en note, comme un correctif indispensable, la sentence de M. de Schack. Ce n'est rien encore, M. de Schack a trouvé le moyen de faire mieux. A propos des comédies de Lope de Vega, il rencontre Molière sur son chemin, et il s'écrie superbement : « Celui qui cherche dans les comédies des tableaux de conversation prosaïquement empruntés à la nature, des imitations ponctuelles d'une réalité commune, des personnifications de vices et de folies avec des types de moralité formant contraste, celui qui va au théâtre pour entendre d'amères invectives et des explosions satiriques, ou bien pour voir de ces scènes grossièrement bouffonnes qui provoquent un rire de paysan, celui-là fera bien de ne pas s'approcher de Lope de Vega et de se dédommager avec

Molière et Wycherley, avec Goldoni et Kotzebue. » L'auteur du *Misanthrope* et du *Tartufe* abaissé au rang du cynique Wycherley! Le maître incomparable de la scène comique confondu avec Kotzebue, avec Goldoni, et sacrifié aux élégantes fantaisies de Lope de Vega! On ne réfute pas de telles choses; on les cite, cela suffit. M'obligerait-on aussi à discuter avec M. de Schack lorsqu'il affirme que les personnages de Racine sont des poupées de bois, et qu'ils parlent ridiculement la langue des marionnettes?

Je me demande, au reste, si ce sont là des opinions littéraires, ou si ce n'est pas plutôt un acharnement préconcu contre le génie même de la France. Quand Schlegel s'efforce de déprécier Molière, il est dupe de son système; l'homme qui outrage ici et Molière, et Corneille, et Racine, est un de ces gallophobes dont la grande inspiration est la haine. Grave, attentif, scrupuleux sur tout le reste, il semble devenir un autre homme dès qu'il est question de nous. Cet érudit, qui se croirait si coupable s'il commettait une erreur de date ou une omission insignifiante à propos des poètes les plus obscurs de l'Espagne, perd la notion du juste et de l'injuste au nom seul des immortels maîtres de notre langue. Corneille fait jouer *le Cid* en 1636; vingt-deux ans après, un poète castillan nommé Diamante, s'inspirant à la fois et de la peinture épique de Guillen de Castro et du pathétique de Corneille, reproduit presque littéralement plusieurs scènes du poète français dans le drame intitulé *l'Homme qui honore son père* (*el Honrador de su padre*). Les dates sont là, l'imitation de Diamante est manifeste, et M. de Schack, obéissant à un premier mouvement d'impartialité, signale en effet ce que Diamante doit à Corneille; mais qu'importent les dates? qu'importe ce premier mouvement involontaire? L'historien se ravise dans son troisième volume, et des réflexions plus sérieuses ne lui permettent pas de mettre en doute que Corneille ait traduit Diamante. Voltaire l'avait dit déjà, mais Voltaire était trompé par des dates inexactes. M. de Schack conteste-t-il les renseignemens de la critique moderne? A-t-il trouvé une preuve nouvelle? Non, point de raisons, point de discussion, nulle preuve; le principal argument est celui-ci : la pièce de Diamante est trop belle pour que le poète castillan ait pu la prendre à Corneille. Après cela, comment s'étonner que l'auteur nie obstinément ce que la scène française a pu rendre parfois à la scène espagnole? Si Corneille a copié Diamante sans le nommer, lui qui citait si loyalement ses modèles, il a bien pu composer son *Héraclius* d'après le fantasque drame de Calderon, *en esta vida todo es verdad y todo mentira*. Selon toutes les vraisemblances, c'est le contraire qui est vrai; encore une fois, qu'importe? Sur tous ces points-là, le consciencieux Allemand a fait son siége d'avance. Et maintenant que M. le docteur Julius, dans ses annotations de Ticknor, proclame comme une suprême autorité les jugemens de M. de Schack; que M. Ferdinand Wolf, dans un savant article des *Blaetter für literarische Unterhaltung* (1849, n° 90), répète et envenime encore toutes les violences du grand historien qu'il admire : — s'ils obéissent à de niaises rancunes contre la France, nous les plaindrons de cette maladie opiniâtre; s'ils sont de bonne foi, au contraire, et que ce soit là vraiment leur façon d'entendre la poésie, nous prendrons la liberté de leur dire comme l'Italienne des *Confessions* de Rousseau : « Allez étudier les mathématiques! »

Non, ne les condamnons pas aux mathématiques, ramenons-les seulement à l'érudition, à la critique des textes et aux lectures patientes. C'est là l'incontestable valeur du livre de M. de Schack. Les torts si graves du laborieux écrivain ne nous empêchent pas de signaler avec joie l'immense service qu'il a rendu à l'histoire littéraire. Son étude sur Calderon, grâce aux analyses, aux rapprochemens, à l'explication des sources, est un des plus utiles travaux que l'on puisse consulter. Ce qu'il y avait de mieux là-dessus en Allemagne avant la publication de M. de Schack, c'étaient les profondes recherches de M. Valentin Schmidt, insérées en 1822 dans les *Annales de Vienne* et reproduites presque en entier par M. Rosenkranz dans son intéressante *Histoire de la Poésie* (Halle 1833). Le troisième volume de M. de Schack surpasse tous les savans mémoires qui l'ont précédé. Le génie de Calderon sera bientôt mieux connu en Europe. Tandis que M. Damas-Hinard nous donnait de plusieurs de ses drames une traduction élégante et fidèle, tandis que M. Louis de Viel-Castel, juge si compétent de ce vieux théâtre, en publiait ici même d'excellentes analyses, l'attention se reportait, au-delà du Rhin, sur cette grande et singulière figure. L'admiration de Guillaume de Schlegel pour l'auteur du *Prince Constant* avait inspiré les belles traductions de Gries et de Malsbourg; l'ouvrage de M. de Schack a rappelé à M. le baron d'Eichendorf qu'il avait déjà traduit avec un rare bonheur un volume d'*autos sacramentales*. M. d'Eichendorf vient d'ajouter à son travail un second volume qui contient quelques-unes des *comedias divinas* les plus dignes d'attention. Rapportons encore à l'influence de M. de Schack le supplément qu'une femme d'esprit vient d'ajouter au Calderon de Gries. Alarcon, si peu connu il y a quelques années, avant que M. Ferdinand Denis, dans ses *Chroniques chevaleresques*, eût donné une traduction très ingénieuse du *Tisserand de Ségovie*, Alarcon, qui attire aujourd'hui les recherches d'une critique enthousiaste (1), tient parfaitement sa place dans l'ouvrage de l'historien allemand. Moreto, Tirso de Molina, Rojas, Solis, Christoval de Monroy, sont aussi étudiés avec soin, et bien que M. de Schack préfère la première période, où domine le nom de Lope de Vega, cette seconde génération indique manifestement un effort vers un idéal supérieur.

Il siérait peu d'apprécier incidemment l'œuvre d'un génie comme Calderon. Si je résume pourtant l'impression que me laissent tant de doctes études, si je cherche à me représenter le poète tel que ces lumières nouvelles le découvrent à nos regards, je suis frappé, je l'avoue, de voir en lui le résumé le plus complet de ce moyen âge espagnol que nous a tout à fait dévoilé M. de Schack. L'esprit romanesque et l'esprit religieux s'unissent en lui, portés, si l'on peut dire ainsi, à leur puissance la plus haute. Il a plus de force, plus d'art, un idéal plus élevé que Lope de Vega, mais il ne sort pas des limites que se traçait le vieux Juan del Encina. Les drames de Lope pèchent trop souvent par le manque de profondeur; les drames de Calderon sont

(1) Un des poètes dramatiques de l'Espagne, M. Hartzenbusch, vient de donner une excellente édition d'Alarcon dans cette *Biblioteca de Autores españoles*, si bien dirigée par M. Rivadeneyra. M. Hartzenbusch a publié aussi dans la même collection l'édition la plus complète qu'on ait aujourd'hui des comédies de Calderon.

l'œuvre d'une pensée plus sérieuse. Les *autos* de Lope sont de mauvaises rapsodies scolastiques; les *autos* de Calderon, à travers leurs bizarreries sans nombre, sont comme des visions éblouissantes. Et toutefois, malgré cette supériorité de son art, il ne s'affranchit pas encore des entraves du passé. Il pouvait, comme Shakspeare, résumer cette vive époque d'où il procède, et inaugurer un théâtre tout moderne. Shakspeare est moderne, comme Corneille, comme Racine, comme Pascal, comme Bossuet; Calderon est le dernier, et, avec Dante, le plus merveilleux des poètes du moyen âge. N'oubliez pas cependant que du poète florentin au poète espagnol il y a près de quatre siècles, et quels siècles! quel mouvement des esprits! quelle transformation de l'humanité! Aussi cet attachement de Calderon pour le moyen âge, tout sincère qu'il fût en réalité, comment n'aurait-il pas souvent les allures passionnées d'un système? Je ne dirai pas avec Sismondi que l'auteur de *la Dévotion à la Croix* est le poète de l'inquisition, je dirai seulement qu'il est l'expression d'un moyen âge artificiellement prolongé. Ce n'est pas ici ce catholicisme naïvement épanoui dont les légendes et les superstitions même ont un caractère de sérénité charmante; on sent une inspiration contrainte et comme le parti-pris d'une pensée de polémique; on sent le poète nourri des pensées du XIIIe siècle, mais qui écrit ses drames au lendemain de la réforme et du concile de Trente. M. Joseph de Maistre parle quelque part de la mythologie chrétienne du moyen âge; cette mythologie était naïve et pleine de charme, elle est factice chez Calderon. S'il y avait quelque chose de païen dans la dévotion du XIIIe siècle, ce paganisme involontaire était bien racheté par la candeur des esprits; le paganisme, au contraire, a un caractère réfléchi chez le grand poète espagnol. Voyez se dérouler ce drame étrange intitulé *la Dévotion à la Croix*, assistez aux ténébreuses aventures du *Purgatoire de saint Patrice*, et puis lisez une page de Bossuet ou de Bourdaloue, de Fénelon ou de Malebranche: vous comprendrez quelle distance il y a de ce moyen âge de convention au christianisme de la pensée moderne. Calderon nous montre d'abominables scélérats qui gardent au milieu de leurs forfaits je ne sais quelle adoration superstitieuse pour des symboles matériels de l'église; ils peuvent continuer dès lors à verser le sang, ils peuvent se jouer à plaisir de tout ce qu'il y a de plus saint sur la terre et dans le ciel : ce symbole matériel est un talisman qui les sauve. Ne croyez pas qu'il s'agisse de peindre ici la dévotion du bandit espagnol ou italien; c'est une théorie tout entière, où un brillant mysticisme d'imagination et de langage ne dissimule guère le grossier matérialisme du fond. Je sais bien que Calderon a écrit *le Prince Constant*, et que ce Régulus chrétien est une des plus sublimes créations de la poésie religieuse. Combien d'autres pièces encore, combien d'*autos sacramentales* et de *comedias divinas* où l'exaltation de la foi semble transfigurer l'humanité et mêler le ciel et la terre dans un prodigieux éblouissement! Ce serait un beau sujet pour un historien philosophe, de montrer dans le théâtre de Calderon cette lutte involontaire entre le vrai et le faux, entre les superstitions d'un moyen âge artificiel et les inspirations sincères d'un christianisme spiritualiste. A coup sûr, ces inspirations plus élevées, on les voit poindre en maintes rencontres chez l'audacieux auteur du *Prince Constant*, comme on voit l'esprit moderne, avec sa raison agrandie et sa liberté régulière, apparaître çà et là chez Tirso de Molina, chez Moreto, chez Rojas,

chez Alarcon surtout, et présager un âge meilleur. Symptômes bien fugitifs, hélas! Le despotisme et l'inquisition portent leurs fruits, les maîtres de l'art ne trouvent pas dans la conscience générale de leur temps l'appui dont le poète dramatique a besoin, et au moment où nous croyons voir luire à l'horizon la première aube de la renaissance, une période de mort a déjà commencé.

Et pourtant, que de germes de vie dans ce XVIe et ce XVIIe siècle! Ici, c'est l'école des mystiques penseurs, l'école de sainte Thérèse, de Luis de Léon, de Luis de Grenade, un des groupes les plus originaux que présente l'histoire des lettres espagnoles; là, c'est l'esprit vigoureux et charmant, qui, associant le bon sens le plus vif au sentiment des fières traditions de son pays, semblait par son *Don Quichotte* avoir résolu le problème proposé à l'Espagne et donné le signal des transformations de l'esprit public. Deux habiles poètes allemands viennent d'attirer de nouveau l'attention sur le groupe des penseurs mystiques par une traduction excellente des hymnes de Luis de Léon. Quand on voit ce noble écrivain expier dans les cachots de l'inquisition les pieux élans de sa belle âme, quand on voit, non pas l'hérésie à coup sûr, mais le spiritualisme, puni comme un crime envers l'autorité religieuse, on comprend mieux tout ce que le régime d'un Philippe II a pu étouffer de fécondes semences et détruire de trésors. Il faut remercier M. Schlüter et M. Storck d'avoir traduit avec tant de soin les hymnes de celui que les Espagnols appellent *le maître de la langue castillane*. Il faut remercier aussi M. Germond de Lavigne d'avoir ranimé notre admiration pour Cervantes en nous faisant mieux apprécier l'œuvre de ce téméraire Avellaneda qui osa disputer à l'inventeur la gloire de terminer *Don Quichotte*. Je dis que notre admiration pour Cervantes a redoublé; ce n'est pas là pourtant ce que voulait le traducteur. M. Germond de Lavigne connaît très bien l'Espagne du XVIe et du XVIIe siècle, et il a le goût des curiosités littéraires; il était tout naturel que le traducteur de *la Célestine* et de *don Pablo de Ségovie* se prît un jour d'une belle passion pour le *Don Quichotte* d'Avellaneda, et qu'il voulût le venger de l'oubli et du dédain. Toutes les questions de bibliographie et d'histoire qui se rapportent à ce singulier épisode sont traitées par lui avec soin. Si vous voulez savoir les conjectures les plus probables sur l'écrivain pseudonyme qui eut l'audace de rivaliser avec Cervantes, si vous êtes curieux de connaître les détails de cet épisode, les opinions des principaux critiques espagnols, les destinées du livre d'Avellaneda, lisez la dissertation de M. Germond de Lavigne. Les jugemens littéraires de l'habile traducteur sont-ils aussi irréprochables que son érudition? Non, certes; il ne faut pas chercher une pensée impartiale dans ce plaidoyer pour Avellaneda. L'œuvre d'Avellaneda est d'ailleurs sous nos yeux, c'est cela seul qu'il faut voir. De l'esprit, du talent, de l'invention comique, il y en a certainement chez l'audacieux pseudonyme : quelle distance pourtant du copiste au modèle! Où est cette grâce souriante, cette gaîté franche et bien venue? où est surtout ce don merveilleux de l'invention qui fait de don Quichotte et de Sancho des personnages vivans? Avellaneda emprunte l'idée de Cervantes et la suit logiquement comme un rhétoricien exercé qui ne s'écarte pas du plan de son discours. Qu'on vante tant qu'on voudra cette régularité timide, il y a dans les œuvres de l'art une logique supérieure: c'est le développement

libre et complet d'une création qui a reçu le souffle de la vie. Bien loin d'accorder à M. Germond de Lavigne que la seconde partie de *Don Quichotte*, infidèle à la pensée première de l'auteur, ne soit plus que le jeu d'une imagination qui s'amuse, je crois avec M. Ticknor qu'elle est au moins égale à la première. Aiguillonné par l'audace d'Avellaneda, le vieux Cervantes a lâché la bride à son génie. Quelle richesse! quelle verve de bon sens et de gaieté! comme les figures se dessinent avec plus de précision et se recouvrent d'un coloris plus brillant! Connaîtriez-vous Sancho si vous ne l'aviez vu gouvernant son île? Auriez-vous une complète idée de don Quichotte si vous ne l'aviez vu, au milieu de ses aventures sans nombre, éternellement fidèle à sa Dulcinée? Avellaneda a eu la triste pensée de le guérir de cet amour, et la pensée plus triste encore de placer le dénouement de son récit à l'hôpital. Comparez ces plates inventions à la fin du don Quichotte de Cervantes, à son retour, à sa maladie, à son repentir, à sa mort calme et chrétienne. Comparez aussi tant de poétiques épisodes à cette sotte et fastidieuse histoire de Barbara qui tient une place si grande chez le pseudonyme. Cette étude est curieuse, et encore une fois nous devons remercier M. Germond de Lavigne de nous l'avoir rendue si facile; le texte d'Avellaneda était tombé dans l'oubli, voici maintenant son livre accessible à tous les lecteurs, et quiconque prendra soin de comparer Cervantes et son rival éprouvera, j'en suis sûr, une sorte d'admiration rajeunie pour la merveilleuse chronique de Cid-Hamet-ben-Engeli.

Non, ne touchons pas légèrement à cette renommée de Cervantes. C'est la plus haute figure de ce XVIIe siècle, où l'esprit moderne, sans briser aucune des traditions nationales, devait se débarrasser des liens de l'enfance et commencer une vie nouvelle. Si cette aspiration est quelque part en Espagne, c'est chez Cervantes que vous la trouverez. Avec quelle force de pensée il juge le théâtre de son temps! Quels conseils il donne à Lope de Vega, quand il lui montre la loi de l'unité et qu'il l'engage à méditer plus longuement! Comme il semble prévoir les erreurs de Calderon, lorsqu'il condamne ces inventions de miracles qui défigurent la religion sur la scène! Quel sentiment il a de la poésie, de son rôle viril, de son ministère sacré! Et combien la littérature espagnole, au lieu de mourir subitement après ce moyen âge factice dont le génie de Calderon voilait trop bien les périls, combien, dis-je, la littérature espagnole aurait encore accompli de grandes choses, si, d'après les magnifiques paroles de Cervantes, elle se fût associée à la vérité, à la philosophie, à la science, à toutes les sciences, qui ont mission de parer sa beauté et de s'y refléter avec orgueil ! « La poésie, seigneur hidalgo, est, à mon avis, comme une jeune fille d'un âge tendre et d'une beauté parfaite que prennent soin de parer et d'enrichir plusieurs autres jeunes filles, qui sont toutes les autres sciences, car elle doit se servir de toutes, et toutes doivent se rehausser par elle. »

III.

Après les deux grandes époques dont la gloire est le meilleur patrimoine de l'Espagne, c'est le mouvement littéraire de notre âge qui a occupé l'attention de l'Europe. Pourquoi étudierait-on le XVIIIe siècle? Le XVIIIe siècle en Espa-

gne est une longue éclipse du génie national. *El siglo* XVIII° *mató nuestra nacionalidad literaria*, s'écrie don Agustin Duran. Ceux qui regrettent pour tous les peuples modernes l'heureuse influence du moyen âge devraient se donner la peine de réfléchir aux destinées de l'Espagne. Le moyen âge, à les entendre, avait les mains pleines de trésors, et la littérature, comme la société politique, aurait enfanté des prodiges si le fatal esprit de la renaissance n'était venu tarir les sources merveilleuses. Il y a malheureusement un fait bien simple qui renverse ces étranges théories, c'est que la renaissance n'a pas pu tuer le moyen âge; le moyen âge était mort depuis longtemps en France et en Angleterre, en Italie et en Allemagne, quand un esprit nouveau vint prendre sa place. Ce fait, qui a trop échappé aux historiens littéraires, est surtout manifeste au-delà des Pyrénées. Partout ailleurs, on a pu croire que la renaissance avait remplacé violemment le moyen âge, et de là les regrets et les plaintes de ces candides esprits qui vont répétant chaque jour : Pourquoi faut-il que le réveil des lettres antiques ait comprimé l'essor de la pensée chrétienne? Pourquoi le catholicisme n'a-t-il pu réaliser toutes ses promesses?—Considérez les destinées intellectuelles de l'Espagne, et voyez ce que devient cette illusion d'un paradis perdu. Certes, on ne dira pas ici que la renaissance a tué le moyen âge : de toutes les contrées romano-germaniques, l'Espagne est la seule qui n'ait pas subi l'action de cette littérature ancienne qui donnait à l'Europe entière le signal d'un développement nouveau. En vain quelques savans isolés ont-ils mérité les éloges et les encouragemens d'Érasme, en vain quelques poètes érudits essayaient-ils d'introduire sur la scène les imitations de l'art grec et latin : l'influence de l'antiquité n'y a jamais été comme dans le reste de l'Europe un événement universel. L'Espagne, en un mot, n'a pas eu de renaissance, et le moyen âge, entretenu avec une fidélité obstinée, a pu y faire fleurir et prospérer tous les germes qu'il contenait : qu'est-il devenu? Il est mort comme partout, comme en Italie, comme en France, comme en Allemagne; il est mort, un peu plus tard, j'y consens, parce que son existence avait été prolongée par le tribunal du saint-office et le gouvernement de Philippe II, mais enfin il est mort, mort naturellement, sans surprise, sans violence, mort d'inanition et de décrépitude, et j'ajoute que, la renaissance n'ayant pas jeté de nouveaux germes, il est mort sans laisser d'héritier.

Ce n'était pas trop des grandes luttes du commencement de ce siècle pour réveiller cette noble race et l'arracher à son funeste isolement. Il y avait alors un chef puissant qui renouvelait l'Europe entière, soit en faisant pénétrer à la suite de ses aigles les principes de 89, soit en provoquant d'héroïques résistances où se redressaient les nationalités endormies. L'influence qu'il eut, sans le vouloir, sur les peuples allemands, il l'exerça aussi sur l'Espagne; au-delà des Pyrénées ainsi qu'au-delà du Rhin, Napoléon fut le terrible initiateur des temps nouveaux. Ces hommes qui nous avaient combattus avec désespoir dans les défilés de leurs *sierras* nous devaient d'avoir fait cause commune avec l'Europe. L'odieux régime de Ferdinand VI s'efforça vainement d'étouffer l'esprit qui se levait, l'Espagne était associée désormais à l'œuvre de la société moderne, elle avait les mêmes problèmes à résoudre, elle portait dans son cœur le même espoir et le même tourment sublime; ce fut là sa renaissance.

Le mouvement littéraire de l'Espagne du XIXe siècle s'était produit au milieu des larmes; Quintana était enfermé dans la prison de Pampelune, Moratin, fuyant la misère, s'éteignait tristement à Paris; Antonio Conde était proscrit, Martinez de la Rosa passait cinq années au fond d'un cachot sous le ciel brûlant de l'Afrique, Alcala Galiano était condamné à mort au moment où, réfugié à Londres, il donnait pour vivre des leçons de langue espagnole; Gallego, Hermosilla, Mauri, presque tous enfin languissaient dans les prisons, ou bien étaient forcés, comme Dante, de monter et de descendre l'escalier de l'étranger. Rudes épreuves virilement supportées, et qui attestaient, au milieu de tant de causes de découragement, les ressources des générations nouvelles! Il y a un recueil publié à Londres de 1824 à 1827, *Ocios de Españoles emigrados*, qui est pour l'Espagne un vrai titre d'honneur; c'est là qu'on vit apparaître, du fond de la terre d'exil, les premiers symptômes de cette rénovation littéraire qui a grandi avec éclat depuis 1830. Enfin Ferdinand VII meurt en 1833, et le régime constitutionnel s'établit pour protéger le trône d'un enfant contre les revendications d'un absolutisme détesté. Sera-ce la fin de la crise? Non, c'est le début d'une période où le passé et l'avenir se battent dans les ténèbres. Après ce moyen âge si longtemps prolongé, l'émancipation est venue trop vite; ce malheureux peuple ne sait que faire d'une liberté qui l'enivre. Obligée de se défendre pied à pied contre la faction du droit divin, la royauté libérale avait aussi à se maintenir au milieu des agitations de son parti. Insurrections de caserne, soulèvemens démocratiques, aucun épisode révolutionnaire ne manque à ces tristes années, et l'on vit le pouvoir passer tour à tour aux mains de tous les partis, également incapables d'en faire usage pour le salut commun. A coup sûr, si l'on eut jamais le droit de désespérer d'un peuple, ce fut pendant ces turbulens imbroglios : ce qu'on avait pris pour le réveil d'une existence meilleure ressemblait parfois à une longue agonie, et l'on eût dit que l'Espagne ne pouvait ni vivre ni mourir. Elle vivait cependant, et c'est à ce moment-là même, c'est au milieu de cette triste anarchie politique et sociale qu'un brillant essor des esprits vint consoler les observateurs attentifs. Pouvait-on croire que l'Espagne ne franchirait pas un jour le périlleux défilé qui mène du moyen âge à l'ère moderne, lorsqu'on la voyait, à travers tant d'agitations et tant d'orages, se créer toute une littérature? Ce théâtre qui relevait ses ruines, cette poésie lyrique qui reprenait son vol, ces orateurs, ces érudits, ces philosophes, qui agrandissaient le domaine de la littérature du XVIe et du XVIIe siècle, c'étaient là pour l'avenir des garanties plus certaines que les constitutions et les chartes. Tandis que des ministres sans expérience laissaient péricliter entre leurs mains la cause de la rénovation de l'Espagne, des poètes comme le duc de Rivas et M. Gil y Zarate, des érudits comme don Agustin Duran et don Pascual de Gayangos, des penseurs même comme Jacques Balmès et Donoso Cortès, rendaient témoignage à leur pays et l'associaient pour toujours au mouvement intellectuel de notre âge.

Les écrivains qui se sont occupés de l'histoire littéraire de l'Espagne dans ces dernières années n'ont pas méconnu cette importance de la nouvelle école. M. Édouard Brinckmeier, sous la forme d'une continuation de Bouterweck, a publié tout un volume où l'on pourrait souhaiter plus de méthode et de talent, mais qui est animé au moins d'une foi vive dans les destinées

de cette littérature rajeunie. A travers les révolutions de 1820, de 1834 et de 1836, M. Brinckmeier suit d'un regard sympathique le travail des partis littéraires; à la tradition classique des *afrancesados* succède peu à peu un groupe d'écrivains distingués qui s'inspirent librement de Lope, de Calderon et de Cervantes. Ils ne reproduisent pas ces vieux maîtres, ils étudient leur langue, ils leur demandent les sentimens généreux qui ont droit de survivre à un passé disparu sans retour; ils reprennent en un mot le mouvement interrompu à la fin du XVIIe siècle, et n'est-ce pas un heureux symptôme de voir ce sentiment des traditions nationales servir de correctif chez un grand nombre d'esprits à l'impatient désir des innovations politiques? M. de Schack, tout dévoué qu'il est à la littérature dramatique du moyen âge, s'associe aux espérances que donne le réveil de la scène, et après d'intéressans chapitres consacrés à Gorostiza, à Martinez de la Rosa, à Breton de los Herreros, à Gil y Zarate, au duc de Rivas, à Eugenio Hartzenbusch et à José de Larra, il termine son ouvrage par des encouragemens et des vœux. M. Ticknor ne doute pas non plus de l'avenir de l'Espagne et de sa littérature.—Assurément, dit-il, on ne verra refleurir ni les vieilles romances, ni les vieilles chroniques, ni les brillans drames du XVIe et du XVIIe siècle : un temps nouveau inspirera de nouvelles œuvres.— Et pour que ces nouvelles œuvres puissent répondre à l'attente publique, l'écrivain américain adresse de mâles conseils à l'esprit espagnol. Il n'était peut-être pas très nécessaire de prémunir l'Espagne contre une soumission servile à l'autorité politique et religieuse; je lui sais gré plutôt d'avoir signalé parmi les vertus dont le développement viril fera la gloire de l'Espagne la vieille noblesse du génie castillan, c'est-à-dire le fier sentiment de l'honneur et une profonde aversion pour tout ce qui est vulgaire et bas. M. Ticknor fait bien d'insister sur ce point; chaque peuple a son rôle spécial dans le travail commun de la civilisation, et s'il est vrai que celui-ci ait reçu plus particulièrement l'instinct de ce qui est noble et hardi, s'il est vrai que ces âmes *plus grandes encore que folles*, comme disait La Fontaine, aient été chargées de garder en dépôt la tradition de l'héroïsme et le mépris des pensées grossières, il est évident que leur rôle n'est pas fini. Dans un temps qui n'est pas tourmenté par la passion de l'honneur, l'action de l'Espagne régénérée ne serait pas superflue.

C'est ainsi que les historiens littéraires conservaient obstinément l'espoir au moment où tant de sérieux esprits croyaient l'Espagne condamnée à une irrémédiable impuissance. Il faut avouer que des symptômes sinistres se multipliaient : comment expliquer, hélas! la profonde insouciance de ce pays au milieu des guerres civiles et des insurrections militaires? Cette insouciance est encore un des traits de l'Espagne du moyen âge. L'Espagne a mis près de huit cents ans à se débarrasser de l'invasion africaïne; on dirait qu'elle aime à jouer avec le péril, et qu'au fond de toutes ses fautes il y a je ne sais quelle imperturbable confiance dans ses destinées à venir. Naïve témérité qui rappellerait trop aujourd'hui les prouesses du héros de Cervantes! Je lis chez un voyageur anglais (1) une piquante tradition espagnole où se

(1) *A handbook for Travellers in Spain and readers at home. With notices of Spanish history*, by Richard Ford; 2 vol., London 1845.

peint bien cette insouciance dont je parle. Après les glorieuses conquêtes de Séville et de Cadix, le roi Ferdinand le Saint vient de mourir; en entrant au paradis il rencontre le grand patron de l'Espagne qu'on révère à Compostelle, et il lui demande d'assurer à jamais la prospérité de sa patrie. — Que lui souhaites-tu? répond saint Jacques. — D'abord, un beau climat. — Accordé. — Une fertilité inépuisable; que le blé, la vigne et l'olivier lui rendent chaque année de magnifiques récoltes. — Accordé. — Donne à ses filles la beauté, et le courage à ses fils. — Accordé. — Donne-lui enfin, pour couronner tout, un bon gouvernement. — Non, non, trois fois non, neuf fois non! s'écrie saint Jacques. Si l'Espagne avait un bon gouvernement, tous les anges quitteraient le ciel pour aller l'habiter.

Voilà la fierté de l'Espagne; elle se console de ne pas être bien gouvernée, elle se console de ne pas avoir une existence politique régulièrement assise; elle est si riche et si heureuse, que ce bonheur-là, ajouté aux autres, rendrait jaloux les habitans du ciel! L'écrivain anglais assure que cette légende a cours aujourd'hui même, et qu'il l'a recueillie de la bouche du peuple. Est-ce une plainte sous forme poétique? Est-ce une illusion et une fanfaronnade? Il y a sans doute un peu de tout cela, mais l'illusion ne serait plus permise. L'appauvrissement de ce grand pays est un symptôme assez expressif; sans l'ordre et la liberté régulière, on doit s'en apercevoir à l'heure qu'il est, les dons de saint Jacques de Compostelle ne préserveraient pas le royaume de Ferdinand le Saint d'une chute irréparable. Le mouvement littéraire des dernières années aura été pour les politiques un salutaire exemple; c'est alors qu'on a marché vers un but sans indifférence et sans précipitation, c'est alors qu'on a vu de nobles esprits inaugurer vaillamment l'époque moderne sans renier tout ce qu'il y a d'élémens immortels dans la tradition du passé. Que l'Espagne s'affermisse dans cette voie, elle est assurée de ne pas périr. Elle pourra traverser encore bien des épreuves, car dans ce passage du moyen âge au monde moderne elle a été surprise par des révolutions prématurées, et elle n'a pas eu comme les peuples du nord cette éducation de trois siècles qui a suivi la renaissance. Voilà vingt ans à peine qu'elle s'est émancipée du moyen âge : comment s'étonner de ses agitations et de ses chutes incessantes? Rien n'est perdu cependant; l'esprit politique se forme, et un amour laborieux de la patrie succède à l'insouciance d'autrefois; le bon sens public comprendra que des rivalités de généraux ambitieux ou les menées des anarchistes ramèneraient l'Espagne aux plus tristes jours de ce moyen âge dont elle veut s'affranchir. L'Espagne possède une royauté constitutionnelle, c'est-à-dire la meilleure des sauvegardes pour le développement de ses droits. Puisse-t-elle, à travers les épreuves inévitables de l'avenir, conserver fidèlement ce principe! A cette condition seulement, le pays de Calderon et de Lope reprendra un rang glorieux parmi les virils représentans de l'esprit moderne.

SAINT-RENÉ TAILLANDIER.

LES

BUVEURS D'EAU

SCÈNES DE LA VIE D'ARTISTE.

III.

LAZARE.

I. — LA GRAND'MÈRE.

La lutte contre la misère n'était pas toujours la pire des épreuves pour les jeunes gens que nous avons vus former l'association des *Buveurs d'eau* (1). Quelques scènes nouvelles de leur histoire montreront ce que les membres de cette association exclusive avaient à souffrir quand ils voyaient le monde étendre parmi eux son influence en dépit des barrières qu'ils s'étaient flattés de lui opposer. Le conflit de leur fierté avec des convenances jusqu'alors méconnues, les relations délicates qui s'établissaient entre les jeunes artistes et certains amis devenus pour eux des protecteurs, composent un douloureux chapitre dans cette vie exceptionnelle dont nous n'avons pas encore retracé les plus tristes aspects.

Revenons un moment à deux personnages qui ont déjà figuré dans ces récits. Quelques détails sur leur intérieur peuvent servir de prologue à des scènes dont l'orgueil, aux prises avec des nécessités impitoyables, formera le principal lien.

A l'époque où Antoine et son frère Paul avaient pris le parti de quitter leurs parens pour suivre en liberté leur vocation, ils avaient

(1) Voyez les premiers épisodes de cette série dans la *Revue* du 15 novembre 1853, du 15 mars et 1er avril 1854.

été suivis par leur grand'mère, qui avait voulu malgré eux s'associer aux chances hasardeuses d'une existence dont la rigueur certaine ne pouvait pas avoir de terme limité. L'installation en commun de l'aïeule et de ses petits-fils eut lieu dans un logement situé rue du Cherche-Midi, à l'étage supérieur d'une vaste maison habitée en partie par des familles d'artisans. Ce logement, dont le loyer était très modique, se composait seulement de deux pièces. La plus habitable et la mieux exposée fut réservée à la grand'mère. Elle y disposa avec la minutieuse symétrie particulière aux vieilles gens tous les objets à elle appartenant qu'elle avait emportés de chez son gendre, c'est-à-dire tout son petit ménage qui avait vieilli avec elle, depuis le miroir où elle avait toute enfant souri à son premier sourire jusqu'au crucifix d'ivoire jaune qui avait reçu le dernier souffle de son mari, brave et robuste artisan mort à son œuvre comme un soldat sur la brèche, et qu'elle avait vu un jour rapporter chez elle sur la civière de l'assistance publique.

Chacun de ces meubles et une foule de petits objets sans utilité apparente rappelaient à la grand'mère une date chère à sa mémoire, et formaient autour d'elle un paisible horizon de souvenirs domestiques auquel son regard était tellement habitué, qu'on n'aurait pu changer de place la moindre chose sans qu'elle le remarquât. Aussi avait-elle exigé de ses enfans qu'ils n'entrassent jamais dans sa chambre pendant son absence, tant elle craignait que leur étourderie, qui lui était connue, n'apportât quelque désordre au milieu de son intérieur, où la meilleure loupe n'aurait pu découvrir un seul grain de poussière, quand elle avait tout essuyé, épousseté avec autant de soins et de précautions qu'eût pu le faire le plus vigilant gardien d'un musée.

La pièce occupée par les deux frères avait été arrangée à leurs frais de façon à pouvoir servir d'atelier. Autant la chambre de l'aïeule paraissait, à cause de l'encombrement qui y régnait, pleine à n'y pouvoir remuer, autant l'atelier paraissait nu et vide, Antoine et son frère n'ayant eu pour le garnir que les objets indispensables pour leur travail. Ils y couchaient tous les deux dans des hamacs en toile à voile qu'ils avaient fabriqués eux-mêmes, et que l'on tendait chaque soir.

La grand'mère, qui souffrait de voir ses enfans coucher dans des hamacs, voulait qu'ils achetassent des lits. Antoine s'y refusa, donnant pour prétexte qu'un lit était un meuble gênant dans un atelier de peintre. — Et puis, ajoutait-il en riant, nous sommes si paresseux, mon frère et moi, que si nous en avions un, nous n'aurions jamais le courage de le faire.

— Est-ce que je ne suis pas là, moi? s'écria naïvement la grand'-

mère. Achetez au moins des matelas pour mettre dans vos hamacs! Comment pouvez-vous reposer dans ces grands sacs de toile qui se balancent toujours?

— Quand on est fort, qu'on est jeune et qu'on a travaillé toute la journée, le meilleur matelas pour bien dormir est une bonne fatigue.

— Mais la santé? murmurait l'aïeule inquiète.

— Nous sommes très bien dans nos hamacs; les marins, qui sont tous des hommes vigoureux, n'ont pas d'autres couchettes. Et puis, grand'mère, la vérité vraie, ajoutait Paul, c'est que dans notre situation nous devons considérer comme inutile tout ce qui n'est pas de première nécessité.

Outre ses meubles, la grand'mère possédait encore quelques épargnes, qu'elle avait lentement et discrètement amassées dans l'intention de les laisser après elle à ses petits-enfans. A cet humble héritage s'ajoutait une petite rente qui lui était servie par les propriétaires de la fabrique au service de laquelle son mari avait péri victime d'un accident. Cette pension, dont elle avait abandonné une partie à son gendre pendant tout le temps qu'elle avait demeuré chez lui, était, malgré la modicité de ses besoins, insuffisante pour la faire vivre seule.

Telles étaient les uniques ressources naissantes avec lesquelles fut installé le ménage de l'aïeule et de ses deux petits-fils. Cependant, quelques jours après le départ de ceux-ci, leur père, cédant aux sollicitations de sa femme et éprouvant peut-être quelque scrupule d'avoir laissé partir ses enfans les mains vides, leur envoya à chacun cent francs, accompagnés d'une lettre dans laquelle il les avertissait que c'était le dernier secours qu'ils devaient attendre de lui. Faisant, disait-il, la part de leur inexpérience et de l'entraînement qui les avaient l'un et l'autre détournés de la profession à laquelle il les avait destinés, il leur accordait un délai de trois mois pour se soumettre à sa volonté. Passé cette époque, il leur déclarait qu'ils deviendraient complétement étrangers pour lui.

En recevant la lettre dont nous avons donné le résumé, Paul voulait renvoyer l'argent qu'elle accompagnait. — Nous n'avons rien demandé à notre père, et cette façon d'aumône est humiliante, disait-il. Antoine haussa les épaules. — Nous sommes déjà assez malheureux de la mésintelligence qui existe entre nous et notre père, répondit-il; cette lettre nous prouve d'ailleurs qu'il se préoccupe de nous encore plus que nous ne le pensions, et nous ne devions guère nous y attendre après ce qui s'est passé entre nous. A son point de vue, il a peut-être raison de persister dans sa volonté, comme nous croyons avoir des motifs pour persister dans la nôtre.

On était précisément au commencement d'un hiver qui menaçait

d'être rigoureux. Les deux cents francs arrivaient à propos pour faire face aux dépenses qui allaient être doublées par la mauvaise saison. Antoine et son frère avaient calculé que leurs ressources, soigneusement ménagées, pouvaient les mener jusqu'au beau temps. « Il faut, disaient-ils, que notre dernier charbon de terre brûle encore au retour de la première hirondelle. Nous avons devant nous quatre mois assurés pour la liberté de notre travail; mais après ces quatre mois, si bien employés qu'ils soient, nous serons à bout de ressources et encore hors d'état de nous en procurer de nouvelles. »

La prévision d'Antoine se réalisa. Six mois après leur sortie de la maison paternelle, les ressources étaient toutes épuisées, et ils se trouvaient à la veille de ne pouvoir plus continuer leurs études. Ce fut alors que la grand'mère déclara à ses enfans qu'elle avait l'intention de travailler. Toutes les supplications que lui adressèrent les deux frères pour la faire renoncer à ce projet furent inutiles. A quelle industrie avait-elle voué ses bras fatigués par une existence déjà si laborieusement remplie? Ses enfans l'apprirent avec un serrement de cœur véritable. Ne pouvant reprendre l'état qui l'avait aidée à vivre pendant son veuvage, elle n'avait pas reculé, si dure qu'elle pût lui paraître, devant la seule condition compatible avec son grand âge et sa faiblesse apparente : — elle s'était faite femme de ménage, et par toutes sortes de raisons, quelquefois plaisantes, elle s'efforçait de dissimuler aux yeux de ses enfans le côté servile de cette condition qu'elle n'avait pu choisir, mais qu'elle se trouvait encore heureuse d'accepter, elle qui ne supposait pas, dans son ignorance du mal, qu'on pût éprouver de la honte sinon de ce qui n'était pas bien.

Toutes ces délicatesses instinctivement trouvées par son cœur maternel étaient bien appréciées par les deux frères, mais elles ne suffisaient pas pour apaiser le remords quotidien qui les troublait lorsqu'ils voyaient chaque matin partir leur grand'mère. Il y eut même à ce propos une scène très vive entre Antoine et son frère. Nous la raconterons pour faire apprécier certaines nuances différentes qui existaient dans le caractère des deux artistes.

Un jour, ils avaient reçu la visite d'un jeune homme qu'ils avaient connu plusieurs années auparavant, et de qui leurs nouvelles relations les avaient séparés depuis. Ils furent donc un peu étonnés de le voir arriver chez eux, et lui-même laissa paraître quelque surprise lorsqu'il se trouva en face des deux frères. — Comment donc avez-vous appris notre demeure? demanda Antoine.

— Mais, répondit le jeune homme, je ne croyais pas avoir le plaisir de vous rencontrer. Je venais dans cette maison pour y chercher une bonne femme qui fait les ménages et qu'on m'a recommandée.

Probablement que le concierge m'aura donné une fausse indication, ou que je me serai trompé, puisqu'au lieu de m'adresser chez elle j'ai frappé à votre porte.

Antoine, qui observait son frère, s'aperçut que Paul avait une contenance très embarrassée et était devenu alternativement très rouge et très pâle. Cependant, comme c'était particulièrement à lui que le jeune homme paraissait s'adresser, et que le regard de son frère l'invitait à répondre, Paul se décida à rompre le silence. — La personne dont vous parlez, dit-il en balbutiant, demeure en effet dans cette maison.

— Auriez-vous l'obligeance de m'enseigner son logement? demanda naturellement le jeune homme.

— Mais, reprit Paul avec un nouveau mouvement d'hésitation qui n'échappa point à son frère, c'est qu'elle est ordinairement sortie à cette heure.

— On m'a prévenu en bas que je trouverais du monde chez elle, reprit le nouveau venu.

— Et on ne vous a pas trompé, puisque vous nous avez rencontrés, dit Antoine, qui, à l'instant où il prononçait ces mots, surprit dans les yeux de son frère une expression de pénible étonnement.

— Ah! je comprends, fit le jeune homme après une courte hésitation. Peut-être cette bonne femme, qui est sans doute votre voisine, vous a priés, pendant son absence, de prendre les adresses des personnes qui viendraient la demander.

Antoine regarda son frère comme pour le provoquer à une réponse. Paul se borna à incliner la tête affirmativement. — Alors, reprit leur ancien ami, donnez-moi un bout de papier et un crayon, je vais écrire mon adresse, que je vous prierai de remettre à votre voisine aussitôt que vous la verrez.

— Mais, mon cher, interrompit Antoine, la personne dont vous parliez n'est pas notre voisine, c'est notre grand'mère.

A cette révélation inattendue, celui à qui elle venait d'être faite avec une grande simplicité ne put retenir un mouvement; mais c'était un garçon d'esprit, et devinant qu'il avait affaire à un garçon de cœur, il déchira sans aucune affectation le morceau de papier sur lequel il avait commencé à écrire son adresse, et, tirant de sa poche une carte de visite, il la déposa sur une table en face d'Antoine en disant : — On me trouve chez moi tous les matins jusqu'à dix heures, dit-il. — Il y avait dans le seul fait de cette substitution un sentiment de délicatesse qui ne pouvait passer inaperçu. Antoine l'en remercia d'un regard et observait, avec une ironie qui lui semblait difficile à contenir, l'attitude embarrassée de Paul. Comme pour faire oublier aux deux frères le véritable motif de sa présence

chez eux, leur ancien ami y resta encore quelque temps à parler de l'époque où ils s'étaient connus, évitant d'ailleurs avec soin d'aborder dans la causerie tout sujet qui aurait pu lui donner une tournure embarrassante pour ceux dont il croyait devoir ménager la discrète susceptibilité.

Quand il fut sorti, il y eut entre les deux frères un moment de silence. Paul, qui connaissait le caractère d'Antoine, devinait dans ses traits une préoccupation à laquelle il sentait instinctivement n'être pas étranger. Cependant les façons d'être de son aîné l'inquiétaient; il y avait dans ce calme sérieux, avant-coureur des orageux débats domestiques, quelque chose de quasi solennel à quoi il n'était pas habitué. Il pressentait vaguement que l'esprit de son frère était en proie à une lutte douloureuse. Quelquefois il surprenait dans les yeux d'Antoine un rapide éclair d'indignation hautaine, auquel succédait un regard de pitié dédaigneuse qui tombait sur lui lent et lourd, comme une offense qu'on ne peut pas relever. Ne pouvant supporter plus longtemps cette incertitude menaçante, il préféra aborder le premier une explication qu'il supposait inévitable, et fournit le prétexte qui devait l'amener en étendant sa main pour prendre la carte de visite déposée sur la table par le jeune homme qui venait de se retirer. — Qu'en veux-tu faire? dit froidement Antoine en s'emparant de la carte de visite avant Paul.

— Je voulais la serrer pour la remettre à notre grand'mère quand elle rentrera.

— Je la lui remettrai moi-même, répondit Antoine;... tu pourrais peut-être l'oublier.

— Pourquoi? fit Paul avec un commencement d'animation.

— C'est que tu as bien peu de mémoire, dit Antoine, puisque tout à l'heure tu semblais ne pas te souvenir que ce pouvait bien être à notre grand'mère que Jules avait affaire.

— Écoute, interrompit Paul, n'interprète pas mon silence autrement qu'il ne doit être interprété. Je croyais qu'il n'était pas utile d'apprendre à Jules ce que tu as jugé à propos de lui faire connaître.

— Ta raison! ta raison! donne-la vite! murmura Antoine, dont le visage était envahi par une pâleur terne qui indiquait un vif bouleversement intérieur.

— Ma raison, reprit son frère, c'est qu'il y a telle circonstance où il est pénible d'apprendre une chose qui semble placer les gens que l'on connaît dans une condition de supériorité vis-à-vis de soi. Cette circonstance s'est présentée pour Jules tout à l'heure. Il lui était difficile de n'être point gêné en face de nous par une démarche dont il ne pouvait pas prévoir les suites. Aussi n'a-t-il pas su dissimuler assez vite son embarras. Et toi-même, ajouta Paul en regardant son frère, je me suis aperçu que tu as rougi légèrement.

— C'est de ta propre rougeur que j'ai rougi, malheureux! interrompit Antoine avec éclat : je te connais maintenant; je n'ai plus même l'espoir du doute. Tu viens de me donner la preuve que tu étais capable de toutes les lâchetés que l'égoïsme inspire. Subtilise, mens et démens; appelle un vice à la défense d'un autre, unis l'hypocrisie à la vanité; je t'ai jugé : tu es un ingrat!

— Mon frère, mon frère! s'écria Paul avec un accent de supplication.

— Non, reprit Antoine avec une véhémence croissante; devant moi, tout à l'heure tu as renié, par ton embarras et ton silence, celle dont tu devrais être le soutien et qui se fait ton appui; tu as lâchement rougi de celle qui se fait servante pour que tu sois libre. Tu as eu honte de t'avouer l'enfant d'une femme qui est autant ta mère que si elle t'avait donné le jour. Et cette abominable honte, cette ingratitude parricide, tu essaies de la justifier, tu espères que je t'écouterai, que je te croirai peut-être! Ah! malheureux! malheureux! acheva Antoine en pressant dans ses mains les deux mains de son frère et en les secouant avec une violence telle que celui-ci ne put retenir une plainte et s'affaissa écrasé sur une chaise.

Antoine était sincère dans son indignation. Son cœur, épris d'un âpre amour de la justice, ne pouvait contenir ses révoltes lorsqu'il la croyait violée. Où d'autres se fussent efforcés de chercher les côtés véniels d'une faute ayant quelque apparence de gravité morale, son impitoyable loyauté repoussait toute excuse, et s'élevait au-dessus de toute considération, de toute affection. L'ingratitude surtout lui causait une horreur muette et profonde, comme celle que peut inspirer la présence d'un reptile venimeux. En croyant reconnaître dans la conduite de son frère un de ces mauvais instincts contre lesquels sa rigidité était sans indulgence, son premier mouvement avait été une sorte de honte à laquelle avaient succédé des reproches dont l'amertume était montée à ses lèvres. Ce qui l'avait le plus irrité, c'était la tentative de défense entreprise par son frère pour atténuer son silence et son embarras pendant la scène qui venait de se passer. Il ne voyait, comme il l'avait dit, dans cette justification qu'une subtilité hypocrite alliée à un acte que sa pieuse exagération considérait à l'égal d'un crime domestique. Paul, qui en l'écoutant analysait tous ces sentimens, acceptait une partie des reproches dont il était l'objet, il confessait avoir mal agi en éprouvant quelque répugnance à avouer l'humble condition de sa grand'mère; mais il trouvait aussi que cette répugnance avait été mal interprétée, il persistait à maintenir que l'hésitation et l'embarras qu'il avait témoignés avaient été causés par la crainte où il était de faire naître quelque observation blessante de la part de leur ancien ami.

L'explication se prolongea encore longtemps entre les deux frères,

mais peu à peu elle perdit le caractère d'âpreté qu'elle avait à son début et ne tarda pas à se terminer par une réconciliation que chacun d'eux souhaitait en même temps qu'il la jugeait nécessaire. Ils pensaient avec raison que toute apparence de contrainte dans leurs rapports alarmerait leur grand'mère, et que son inquiète sollicitude voudrait en rechercher les causes. — Que deviendrions-nous, disaient-ils, si la paix s'éloigne de nous? où trouver désormais le loisir familier qui permet d'épancher d'un cœur à l'autre les amicales confidences et les encouragemens de l'espérance, si nous n'arrachons pas aussitôt que poussée cette mauvaise herbe de discorde? — La volonté d'oublier ce débat et le motif qui l'avait fait naître fut mutuelle entre les deux jeunes gens; mais ils avaient prononcé des paroles qui causent une impression souvent aussi lente à s'effacer qu'elle est prompte à se renouveler à la moindre allusion involontaire, de même que des blessures guéries et cicatrisées depuis longtemps se rouvrent quelquefois et réveillent passagèrement une douleur qui, pour n'être pas durable, n'en est pas moins pénible. C'est qu'il est telles discussions où la colère arme la bouche de mots qui font balle et que toute balle fait trou. Aussi, et malgré eux, Antoine et Paul furent-ils quelques mois encore sous l'influence de cet incident que leur grand'mère ignora toujours.

Celle-ci continua ses modestes occupations en ville, et le gain qu'elle en retirait, ajouté à sa petite rente, put suffire provisoirement à entretenir dans la maison la possibilité de vivre, mais d'une existence restreinte, dans de telles habitudes d'économie, que le plus pauvre ménage aurait éprouvé de la difficulté à s'y soumettre.

Nous nous sommes étendu avec quelques détails sur cet intérieur d'Antoine et de Paul, parce qu'il doit être le centre principal autour duquel viendront se grouper les futurs épisodes de cette série, et se mouvoir les nouveaux personnages qu'il nous reste à mettre en scène. Nous croyons devoir rappeler que nous n'écrivons pas un roman, mais seulement une suite de scènes dont l'enchaînement se révèlera peu à peu avec assez d'évidence pour que nous puissions nous épargner de longues et pénibles transitions.

Comme nous l'avons dit, la société des buveurs d'eau avait été fondée par Antoine et son frère Paul, associés au peintre Lazare et au poète Olivier. Ce dernier était parmi ses compagnons le seul qui pût mettre quelques ressources certaines au service de ses espérances et de son ambition. Il remplissait les fonctions de secrétaire auprès d'un personnage envoyé en France par un gouvernement étranger pour une mission scientifique qui en abritait peut-être une autre moins officielle. Olivier n'allait chez ce personnage que deux heures par jour, et il était rétribué en conséquence de son travail,

— c'est-à-dire d'une manière fort chétive. Cependant les cinquante francs qu'il recevait chaque mois lui constituaient du moins une sécurité d'existence qui manquait à ses camarades, puisque ceux-ci, étant encore dans la période des études, ne pouvaient retirer aucun profit de leurs travaux. Aussi, lorsqu'ils parlaient entre eux du poète Olivier, ils l'appelaient en riant le *capitaliste*.

II. — LA MARRAINE.

Lazare, dont on s'occupera plus spécialement dans le présent récit, bien qu'il fût le plus pauvre des membres de la société, était cependant le seul qui aurait dû trouver des ressources en dehors de son art. Il comptait dans sa famille plusieurs personnes qui, sans être riches, eussent été en état de lui être utiles, et en avaient manifesté l'intention quelquefois; mais Lazare avait repoussé des avances faites dans une forme qui blessait son amour-propre, parce que les personnes qui lui faisaient ces propositions n'avaient paru accorder qu'une confiance médiocre à son avenir d'artiste, et toute espèce de doute à cet égard lui semblait injurieux.

Lazare avait pour marraine la femme d'un des premiers négocians de Paris, Mme Renaud. C'était une amie d'enfance de sa mère, et elle avait reporté sur Lazare une partie de l'affection qu'elle avait eue pour la défunte. Cette dame avait un jour proposé au jeune homme de lui faire une pension qui lui assurerait au moins les premières nécessités de l'existence, mais c'était à la condition que si au bout de deux années il n'était pas parvenu à se créer une position indépendante, il renoncerait à la peinture pour aborder une carrière plus sérieuse. Sa marraine exigeait en outre qu'il habitât dans sa propre maison, et qu'il s'engageât à renoncer à voir toute société en dehors de celle où elle vivait elle-même. Lazare essaya de lui faire comprendre que sa profession même l'obligeait à contracter des relations avec des personnes étrangères au monde qu'elle recevait; il lui objecta que la vie d'un artiste n'était pas possible, restreinte dans un milieu unique, que l'indépendance était une atmosphère nécessaire au développement des facultés, que toute habitude était pesante, et mille autres raisons. Il ne put parvenir à convaincre sa marraine. La bonne dame partageait certains préjugés qui représentent la vie d'artiste comme un enfer de désordre et de débauche; elle s'obstina dans ses premières conditions, et, Lazare ayant refusé de s'y soumettre, elle lui déclara qu'elle l'abandonnait.

C'est peu de temps après cette rupture que l'artiste avait fait la connaissance d'Antoine et de son frère. Quand Lazare avait instruit *l'homme au gant* de la proposition que lui avait faite sa marraine,

celui-ci l'avait beaucoup blâmé de ne l'avoir pas acceptée. — Mais songez donc, lui avait-il dit, à tout ce qu'on peut faire pendant deux années uniquement employées au travail!

— Ah! répondit Lazare, vous ne vous doutez pas de ce qu'est la maison de Mme Renaud. Pour un artiste, c'est l'enfer. La compagnie qu'on y reçoit se compose de gens dont la conversation ressemble au remue-ménage d'une pile d'écus; ils professent pour tout ce qui est l'intelligence, l'esprit et l'art, un mépris tel que je n'ai jamais pu passer une soirée entière au milieu d'eux sans me faire une méchante querelle avec quelqu'un. Si j'étais l'hôte d'une pareille maison, j'y deviendrais fou ou idiot. Aussi, bien qu'elle soit rude, je préfère ma misère à un bien-être qui ne serait en résumé qu'une sorte d'esclavage.

— Mais, reprit Antoine, n'êtes-vous pas souvent l'esclave de cette misère, et y trouvez-vous pour votre travail cette liberté qui vous serait du moins garantie par ce bien-être que vous repoussez, quand il vous serait peut-être facile de l'acquérir au prix de quelques concessions?

— Qu'importe? répliqua Lazare. J'aime mieux arriver tout seul que d'avoir une obligation à des gens pour lesquels je ne puis avoir aucune sympathie, parce qu'ils me blessent de toutes les manières. Je ne parle pas de Mme Renaud, c'est une femme excellente; mais son mari est un double cuistre : il a toute la bêtise sonore d'un parvenu qui n'a que des gros sous pour aïeux; il m'exècre, et je le lui rends avec usure, comme il prête.

Un an s'était passé depuis cette rupture quand un jour Lazare rencontra sa marraine qui sortait d'une église. Il aurait bien voulu l'éviter, car il était alors dans un piteux état de costume; mais elle vint au-devant de lui, et, l'ayant examiné un instant avec une expression de tristesse : — Tu n'es pas heureux, mon enfant? lui dit-elle.

— Je suis heureux à ma manière, répondit l'artiste, je suis libre.

— J'irai te voir demain pour causer avec toi. Donne-moi ton adresse. Je pense que tu es seul chez toi, et que ma visite ne sera pas indiscrète.

— Comment seul! fit Lazare, qui ne comprenait pas le véritable sens de l'interrogation. Certainement que je suis seul.

— Eh bien! attends-moi demain dans la matinée.

Mme Renaud vint le lendemain chez Lazare, comme elle avait promis; mais elle n'avait pas fait trois pas dans l'atelier qu'elle fut obligée de s'asseoir. Elle était véritablement navrée par le misérable aspect du lieu. Lazare, qui la regardait, s'aperçut qu'elle pleurait. — Qu'avez-vous? lui demanda-t-il avec une douceur respectueuse.

— Méchant enfant! lui répondit sa marraine en l'attirant auprès

d'elle pour l'embrasser; ne devines-tu pas la cause de mon chagrin? Comment peux-tu vivre ainsi?

— Comment pourrais-je vivre autrement?...

— Tu sais bien qu'il ne tient qu'à toi, répondit Mme Renaud. Veux-tu me promettre de devenir raisonnable? Je ferai ta paix avec mon mari.

— Qu'est-ce que vous appelez devenir raisonnable, ma marraine?

— Mais j'entends par là renoncer à un état qui n'en est pas un, et dans lequel tu perds inutilement ta jeunesse, ta santé. Si tu voulais!... Tu sais pourtant bien que mon mari pourrait te pousser dans une belle carrière.

— Ma carrière est toute tracée, dit Lazare. Dieu merci, je n'en suis plus à douter de ma vocation. Elle est certaine. J'ai déjà du talent, j'en puis acquérir davantage, et, lorsque j'aurai pu le constater, mon talent me fera un nom et une position que je ne devrai qu'à moi-même. Soyez tranquille, mon avenir ne fera pas pitié.

— Mais le présent! dit Mme Renaud.

— Le présent, c'est autre chose, dit Lazare; je comprends qu'il ne fasse pas envie, cependant j'ai été encore plus malheureux.

— Est-ce possible? interrompit sa marraine.

— Sans doute, répondit le jeune homme. Les efforts que j'ai dû accumuler pour traverser mon premier temps d'épreuve me semblaient bien plus pénibles à une époque où je n'étais point sûr qu'ils eussent un but. Je pouvais me tromper comme tant d'autres qui sont sincères dans leur erreur; mais je vous le répète et vous l'assure, à l'heure qu'il est je puis avoir confiance en moi. J'ai tous les élémens nécessaires pour réussir; ce n'est plus qu'une question de temps, et si le chemin est mauvais, je m'en console en songeant qu'il mène où je veux aller, c'est tout droit. Voilà pourquoi je ne consentirai point à revenir sur mes pas.

Comme Lazare achevait, il entendit frapper à sa porte. — Désirez-vous que je ne réponde pas? demanda-t-il à sa marraine.

— Ouvre au contraire, répondit celle-ci. C'est probablement quelqu'un qui doit me rejoindre ici.

Lazare ouvrit. Un homme se présenta en saluant. Il était porteur d'une grosse tête carrée encadrée dans des favoris rouges. Un sourire obséquieux se dessinait sur sa bouche, qui paraissait fendue avec un sabre. Son accent et son maintien révélaient en même temps sa nationalité et sa profession.

— Monsieur est un tailleur qui vient pour te prendre mesure d'un habillement, dit Mme Renaud.

Le tailleur s'inclina et tira gravement de sa poche un mètre, des fils à plomb, une petite équerre et un carnet qu'il déposa sur la table. Lazare le regardait avec surprise et le prenait pour un géo-

mètre. — Mais, ma marraine, dit-il en se retournant vers celle-ci, je n'ai pas besoin d'habits.

Mme Renaud joignit les mains et regarda le jeune homme comme pour lui dire : — Mais vois donc dans quel état tu es!

Quant au tailleur, qui avait déjà apprécié l'utilité de ses services, en entendant la dénégation de son futur client, il demeura comme frappé de stupeur. Déjà il ouvrait la bouche pour un immense éclat de rire, mais le respect vint clore ce rictus dédaigneux, et il rentra dans une immobilité de soldat prussien pétrifié par la discipline. Sur l'invitation de sa marraine, Lazare consentit à se laisser prendre mesure par le tailleur, qui employa pour cette opération des instrumens de précision dont la présence entre ses mains indiquait suffisamment à l'artiste qu'il n'avait point affaire à un industriel vulgaire, mais à un praticien hors ligne. Le tailleur se retira en promettant de revenir dans trois jours essayer les habits.

— Ma chère marraine, dit Lazare quand il se trouva seul avec Mme Renaud, je vous remercie beaucoup de ce que vous voulez bien faire pour moi; mais si vous le permettiez, l'argent que vous donnerez au tailleur pourrait être appliqué bien plus utilement.

— Mais, mon ami, tu as le plus grand besoin de vêtemens, dit Mme Renaud; le pitoyable état dans lequel je t'ai rencontré hier m'a fait saigner le cœur. Ce fut dans l'idée que j'aurais à propos de toi une conversation avec mon mari que je t'ai annoncé ma visite pour ce matin.

La marraine de Lazare fit alors à celui-ci le résumé de l'entretien dont il avait été le sujet. M. Renaud avait été frappé du récit que lui avait fait sa femme. — Tout le monde sait que ce garçon est votre filleul, lui avait-il dit; nos amis et nos connaissances l'ont vu souvent ici. Ils peuvent le rencontrer comme vous l'avez rencontré vous-même, et faire de fâcheuses remarques en le voyant sous la livrée de la misère. Un filleul n'est pas un parent : dans la légalité, on ne lui doit rien, surtout quand il se montre si peu digne de l'intérêt qu'on a voulu lui témoigner; cependant je comprends vos scrupules, je les approuve et je les partage. Il est nécessaire d'aller au-devant des méchantes suppositions que pourrait nous attirer l'abandon dans lequel vit ce garçon. Voyez-le. Renouvelez-lui les propositions que je lui ai déjà faites. Peut-être a-t-il maintenant quelque regret de les avoir repoussées. S'il persistait néanmoins dans la déplorable voie d'où nos conseils n'ont pu l'écarter, eh bien! non pour lui, mais pour nous, je ferai encore une concession. Annoncez-lui qu'il pourra venir prendre ses repas ici, à la condition d'être exact aux heures. En outre, comme nous ne pouvons pas le recevoir dans l'état où il se trouvait quand vous l'avez rencontré, vous vous entendrez avec mon tailleur pour qu'il l'habille d'une façon convenable.

Si habilement que Mme Renaud eût essayé de déguiser l'amour-propre qui, bien plus qu'un véritable intérêt, avait été le mobile des offres de service que son mari l'autorisait à porter à Lazare, celui-ci ne s'était point mépris sur les intentions qui les avaient dictées. — Je sais gré à M. Renaud de cette récidive, dit l'artiste; mais c'est à vous, ma chère marraine, que je garde la reconnaissance, car sans votre initiative je ne pense pas que M. Renaud se serait souvenu de moi. Je pourrais peut-être chercher la véritable cause de ce retour de bienveillance que je n'ai jamais sollicité; mais comme la découverte pourrait me fâcher, j'aime mieux n'y voir que la pensée très sincère de me rendre service. Seulement, lorsqu'on veut rendre réellement service à quelqu'un, il faut l'obliger dans le sens de ses véritables besoins. Or mes besoins véritables ne sont pas là où vous les voyez. A part deux ou trois amis qui sont dans la même position que moi, je ne connais personne, et comme l'opinion des étrangers ou des passans m'est absolument indifférente, je n'attache aucune importance aux remarques qu'on peut faire sur mon costume. Un crédit ouvert chez le marchand de couleurs me serait beaucoup plus utile qu'un crédit chez le tailleur.

— Mais pourquoi ne pas s'habiller comme tout le monde? interrompit sa marraine.

— Je ne suis pas tout le monde et ne suis pas du monde, répondit Lazare.

— Mon enfant, il faut pourtant se soumettre aux usages.

— Je vis en dehors des usages; ce n'est point cynisme ni stupide désir d'originalité, c'est nécessité.

— Enfin, mon ami, insista Mme Renaud, comprends donc bien ceci, que tu ne peux pas venir chez moi ni paraître à ma table vêtu comme un malheureux.

— J'aurai toujours du plaisir à vous voir, ma marraine; mais je réserverai mes visites pour les heures où je pourrai les faire sans vous compromettre. Quant à l'autre proposition que vous me faites de prendre mes repas chez vous, je ne l'accepte pas. Je gênerais à votre table, et j'y serais gêné. Maintenant, acheva-t-il, il y a un moyen d'arranger tout cela, et celui-là du moins me sera véritablement profitable. Au lieu de mettre à ma disposition son tailleur et son cuisinier, que M. Renaud me donne l'argent qu'il consacrerait à me vêtir et à me nourrir! Il y aura tout bénéfice pour lui et pour moi.

— Mon mari n'y consentira pas, dit Mme Renaud en secouant la tête. Il suppose que tu mènes une existence déréglée, et craindrait que tu ne fisses de ton argent un usage qui ne te servirait pas.

— Ni à lui non plus, murmura Lazare. Eh bien! reprit-il tout haut, s'il n'a pas confiance en moi, qu'il prenne ses précautions, je ne m'y

oppose pas. Au lieu de me remettre l'argent, qu'il m'accrédite chez un marchand où je pourrai prendre tout ce qui est nécessaire pour mon travail, et qu'il paie lui-même ma pension dans un petit restaurant du voisinage.

— Mon mari ne voudra pas non plus, répondit Mme Renaud; il trouvera singulier, comme je le trouve moi-même, que tu refuses de venir chez lui quand il te le propose.

— En effet, interrompit Lazare avec vivacité, personne ne serait instruit de sa générosité.

— C'est mal ce que vous dites là, Lazare, dit Mme Renaud en se levant. Que vous importe l'intention, si le résultat est profitable?

— Mais je vous ai expliqué qu'il ne pourrait pas l'être.

— C'est la seconde fois que tu nous refuses, dit Mme Renaud.

— Au moins reconnaîtrez-vous que je n'avais rien demandé, répondit Lazare, qui laissa sa marraine sortir de chez lui fâchée.

Trois jours après, le tailleur revint comme il l'avait promis pour essayer les habits.

— Vous pouvez remporter cela, lui dit Lazare.

Antoine, qui se trouvait précisément chez son ami, le prit à part :

— Tu as tort, lui dit-il; prends toujours les habits; l'argent que tu pourras en retirer te mettra pendant un mois du pain sur la planche, du feu dans ton poêle et des couleurs sur ta palette.

— Non, dit Lazare après avoir hésité, je ne veux pas avoir l'air de faire à cet homme aucune concession. — Et il renvoya le tailleur avec l'habillement.

Antoine avait haussé les épaules.

— Tu ne m'approuves pas? lui demanda Lazare.

— Quand on a une longue route à faire dans un chemin mauvais et qu'on se trouve déjà gêné par sa chaussure, je n'approuve pas que l'on y mette volontairement des cailloux.

— Il y a des choses que nous n'entendons pas de la même façon, répondit Lazare avec le ton d'un homme qui fuit devant une discussion, parce qu'il ne possède pas d'assez bons argumens pour la soutenir.

— Il y a en effet plusieurs choses que nous comprenons différemment, répliqua Antoine; mais de laquelle veux-tu parler en ce moment?

— Tu dois bien t'en douter, fit Lazare : je veux parler de l'amour-propre. Non-seulement tu parais ne pas le comprendre, mais encore il est des circonstances où tu vas jusqu'à le blâmer.

— Nécessairement, ou je ne serais pas logique, dit Antoine. Je ne comprends pas l'amour-propre quand il n'est que la constante et puérile préoccupation d'une susceptibilité toujours en éveil. Je le

blâme parce que, mal employé, ce n'est le plus souvent qu'un mauvais conseiller de petites faiblesses, et que toutes les concessions qu'on lui accorde deviennent autant d'hommages que l'on rend à son propre égoïsme. Ayons de l'orgueil, à la bonne heure; voilà un sentiment raisonnable où l'on peut puiser des forces réelles. Quant à l'espèce d'amour-propre à laquelle tu te montres fâcheusement enclin, je te le dis franchement, les trois quarts du temps ce n'est que de la dignité en plâtre. J'en prendrai un exemple dans la circonstance actuelle, continua Antoine. Quel bénéfice vas-tu retirer de ce puritanisme exagéré, quoi que tu en dises, avec lequel tu as repoussé les propositions que te faisait ta marraine? Aucun.

— J'ai protesté, répondit Lazare, contre le rôle de parasite et de subalterne que M. Renaud voulait me faire jouer dans sa maison, et mon refus lui fera comprendre que je ne suis pas la dupe de cette bienveillance hypocrite.

— Eh bien! le bénéfice est nul à tous les points de vue. Ton refus aura seulement porté atteinte à l'affection que te témoignait ta marraine. Quant à son mari, si les gens qui t'ont vu chez lui parlent de toi avec une intention désobligeante en comparant sa fortune et ta misère, il en sera quitte pour répondre : « Que voulez-vous? Ce garçon est tellement fier, qu'il ne veut rien accepter de moi. Je ne peux pourtant pas l'aider malgré lui. » Veux-tu que je te dise le fond de ma pensée à ton égard? ajouta Antoine.

— Continue, puisque tu es en veine, dit Lazare.

— Eh bien! j'ai peur que tu ne sois disposé à vouloir faire de ta misère un piédestal sur lequel tu montes pour poser devant ta propre vanité.

— Décidément c'est un sermon, murmura Lazare, qui avait rougi. Comme il peut être long, je m'asseois, ajouta-t-il. Allons, prêche-moi sur l'humilité. Tu peux te montrer facilement éloquent, car tu es plein de ton sujet!

Antoine rougit à son tour, et, prenant une chaise, il vint s'asseoir juste en face de Lazare : — Mon cher ami, lui dit-il, je vais t'expliquer mon système. Si l'humilité que tu parais me reprocher y joue un rôle, tu reconnaîtras que ce rôle a son utilité. Cite-moi un exemple où ton amour-propre t'aura servi autrement que pour te procurer une de ces stériles jouissances qui laissent dans l'esprit un germe d'aigreur : je te donne raison sur-le-champ. Tu connais mon but, puisqu'il est le même que le tien. Pour l'atteindre, je pratique la logique que m'enseigne la nécessité. Le jour où j'ai permis à ma grand'mère d'accepter la condition de servante pour que je fusse libre de faire de l'art, j'ai réuni en faisceau toutes les fiertés, toutes les vanités, tous les préjugés de respect humain que l'homme traîne

après lui comme pour embarrasser sa marche, et je les ai brisés afin d'ouvrir un chemin libre au passage de ma volonté. Si j'avais vécu de son temps, j'eusse peut-être hésité à imiter Salvator, qui se jeta, une carabine à la main, dans les Abruzzes, pour conserver son pinceau de l'autre; mais je n'hésiterais pas à prendre une livrée, comme Chatterton refusa de le faire, si le maître que je servais me laissait une certaine somme de liberté pour être artiste quand je ne serais plus valet.

— Voilà des principes un peu larges! interrompit Lazare.

— Les vêtemens étroits gênent les mouvemens, répondit Antoine. La véritable indépendance dans notre position, c'est la liberté du travail, et le véritable esclavage, c'est l'impossibilité où nous sommes quelquefois de pouvoir travailler. Dans ces cas-là, qui ne sont que trop fréquens, je ne marchanderais pas, pour mon compte, les moyens qui pourraient m'aider à sortir de l'inaction, dussent-ils me coûter quelques concessions du genre qui te répugne, d'autant plus que ces moyens seraient toujours de ceux qu'on peut avouer, et que toutes mes actions pourraient passer devant ma conscience sans avoir besoin de se détourner, comme une femme laide qui rencontre un miroir.

III. — EUGÈNE.

Quelque temps après cet entretien, qui avait laissé un peu de froid entre les deux amis, Lazare rencontra dans le jardin du Luxembourg un jeune homme qui, à l'époque de son enfance, avait été son camarade de jeux. Eugène était un agréable compagnon, suffisamment instruit, paraissant aimer le plaisir, non comme une distraction d'ennuis qu'il n'avait pas, mais pour le plaisir lui-même, et possédant pour le présent une certaine aisance qui lui permettait d'attendre patiemment la fortune réelle que lui réservait l'avenir. Les souvenirs du passé renouèrent entre Eugène et Lazare des relations qui restèrent pendant quelque temps dans les limites d'une certaine réserve. Ils s'en tenaient le plus souvent à l'échange d'un *bonjour* pressé ou d'une poignée de main rapide. Cependant Eugène avait su attirer Lazare sur le terrain des confidences. Celui-ci avait alors raconté sa vie à son ancien ami, et tout en lui confiant ses espérances pour l'avenir, il n'avait pas dissimulé la nature des difficultés contre lesquelles il avait à lutter, lui et ses camarades les buveurs d'eau. Ces récits, qui avaient initié Eugène aux mystères d'une existence que son scepticisme d'homme heureux n'eût pas osé deviner, l'avaient intéressé. Il ne répondit néanmoins par aucune apparence de pitié blessante aux confidences qu'il venait de recevoir; mais un jour il arriva chez Lazare, et surprit celui-ci en flagrant délit de misère.

Lazare parut étonné et en même temps contrarié de cette visite à laquelle il s'attendait si peu, et il en demanda amicalement le motif à son ami, qui, après toute sorte de détours pour ménager la susceptibilité du peintre, lui fit des offres de service. Malheureusement Lazare était dans un de ces momens de découragement profond qui rendent les natures les plus pacifiques accessibles à une misanthropie agressive. Il était mécontent de son travail, il était fatigué de ces pénibles luttes sans résultat que les artistes appellent la *mauvaise veine,* et qui, en se prolongeant, le soumettaient aux stériles et douloureuses fièvres de l'impuissance. Lui d'ordinaire si patient pour faire le siége d'une difficulté, il se sentait frappé de l'inertie morale qui paralyse toutes les forces; il aurait eu besoin de mouvement, de distraction, de plaisir; il éprouvait des convoitises de bien-être qu'il ne lui était pas permis de satisfaire. La société de ses amis les buveurs d'eau n'était d'aucun allégement pour cet ennui tyrannique. Une aigreur irritante se mêlait à tous ses propos, si bien qu'Antoine lui avait dit dans la familiarité de leur langage que, s'il voulait broyer du noir, il pouvait bien rester chez lui. C'était le parti que Lazare avait pris; mais son mal avait redoublé dans la solitude, et c'était au moment où la crise était arrivée à son état le plus aigu qu'avait paru Eugène.

Dans les fâcheuses dispositions où il se trouvait, Lazare accueillit mal des offres présentées avec autant de sincérité que de sympathie réelle. Il s'étonnait qu'Eugène n'eût pas deviné que, malgré tout ce qu'elles avaient de bienveillant, il existait des initiatives indiscrètes, et qui prouvaient à celui qui en était l'objet qu'on ne l'avait pas ou qu'on l'avait mal compris. Il se déclarait presque blessé de ce qu'on eût ainsi interprété ses confidences faites de bonne foi. Après tout, il avait tort d'être surpris : les gens du monde ne peuvent pas avoir l'intelligence de ces délicatesses, familières à ceux que n'a point encore blasés le laisser-aller des habitudes mondaines. Eugène, fort étonné de ce langage, avait supporté sans rien dire cette tirade farouche, détachée en phrases saccadées, en petits mots qui auraient voulu être acerbes et qui n'atteignaient pas leur but, puisque le sentiment qui les faisait naître en manquait lui-même. Cependant, durant cette chagrine improvisation, qu'il ne voulait pas interrompre dans la crainte de fournir un nouvel aliment à la mauvaise humeur de Lazare, Eugène avait éprouvé l'impression pénible qui se produit quand on voit une bonne intention mal comprise et retournée contre soi-même. Il laissa Lazare terminer son discours, et quand il le supposa achevé, il se borna à lui dire : — Mon cher ami, je vous demande pardon de vous avoir dérangé. Il fait un peu froid chez vous, je vous quitte. — Il lui tendit la main de bonne grâce et la

laissa assez longtemps dans la sienne, comme pour faire un appel à un meilleur esprit de justice.

— Gageons que vous me trouvez ridicule! dit Lazare avec le sourire d'un homme qui sait avoir tort.

— Je ne veux pas profiter de la première fois que je viens chez vous pour vous dire une chose désagréable, répondit tranquillement Eugène.

Lazare comprit le reproche et laissa partir son ami. Furieux de ce que celui-ci ne l'eût pas violenté pour lui faire avouer la stupidité de sa conduite, il eut un moment l'intention de courir après Eugène ou de lui écrire pour s'excuser de la méchante réception qu'il lui avait faite, mais il puisa dans son amour-propre toutes sortes de raisons frottées d'un faux vernis de dignité qui l'arrêtèrent. Il préféra s'en remettre au hasard d'une prochaine rencontre pour s'expliquer amicalement avec Eugène. L'occasion ne se fit pas attendre. Huit jours après, comme Lazare sortait du Musée, il fut assailli par une grosse pluie qui menaçait de pénétrer dans le carton qu'il avait sous le bras et où se trouvait un dessin achevé dans la journée. En courant pour se mettre à l'abri sous l'un des guichets du Louvre, il s'entendit appeler : c'était Eugène qui passait en voiture. Celui-ci fit arrêter le cocher, ouvrit la portière, et tendit la main à Lazare pour l'aider à monter dans le coupé.

— Vous ne refuserez peut-être pas ce service-là, lui dit-il en riant, surtout par le temps qu'il fait?

— Tenez, dit Lazare gaiement, pour me mettre plus à l'aise, faites-moi donc le plaisir de me dire que j'ai été stupide avec vous l'autre jour.

— De tout mon cœur, répliqua Eugène sur le même ton; je n'ai pas pour m'abstenir les mêmes raisons que ce jour-là, je ne suis ni chez vous ni chez moi : vous avez été complétement absurde.

— Que voulez-vous? Tout allait mal ce jour-là : la cheminée fumait, mon tabac était humide, je ne pouvais pas travailler; j'avais envie... mieux que ça... j'avais besoin de me disputer.

— Je n'aime pas beaucoup ces parties-là, reprit Eugène, surtout dans certaines conditions; mais si vous voulez venir avec moi dans un endroit où la cheminée ne fume pas et où l'on trouve du tabac sec, nous nous disputerons tant que vous voudrez, après dîner toutefois.

— Tenez, interrompit Lazare, confession entière : le jour où vous êtes venu, je crois que j'étais à jeun, à moins que ce ne soit la veille.

— Alors, reprit Eugène avec un accent de véritable reproche, vous avez été plus que ridicule; vous avez été cruel.

— Cruel? fit Lazare.

— Oui, interrompit Eugène, parce que vous m'avez laissé partir en emportant l'idée de ce que vous venez de m'avouer. Ah! je vous en ai voulu, vrai!

— Ne parlons plus de cela, fit Lazare embarrassé.

— Oui, pour le moment, mais nous en reparlerons plus tard. Je vous emmène, n'est-ce pas?

— Mais où allons-nous? Chez vous? demanda Lazare.

— Chez moi, fit Eugène en riant, oui... un peu!

— Comment! reprit Lazare naïvement, vous n'êtes pas chez vous tout à fait?

— Vous le saurez tout à l'heure, dit le jeune homme.

Eugène conduisit Lazare chez sa maîtresse. C'était une jeune femme d'apparence assez distinguée, qui, restée veuve et sans fortune, avait été dans l'obligation de mettre à profit pour vivre le talent très remarquable qu'elle possédait sur le piano. Ses relations avec Eugène n'avaient apporté aucun changement dans son existence, animée seulement par une affection qu'elle voulait sans doute, pour la rendre plus durable, détacher de tout intérêt. Claire était jolie, mais elle appartenait à cette race de femmes, types des figures de second plan, dont le charme peut se dépeindre d'un seul mot : la grâce au repos. Sa beauté véritable ne se révélait que pour solenniser les joies intérieures de son âme. C'était comme la robe de fête de son visage.

— Ma chère *Minerve,* lui dit Eugène en lui présentant Lazare, un de mes amis qui passe la soirée avec nous...

Au nom singulier que son ami donnait à sa maîtresse, l'artiste avait dressé la tête; il s'aperçut que la jeune femme avait souri et rougi. — Je l'appelle *Minerve,* dit Eugène embrassant Claire, parce que c'est la sagesse même. Tout à l'heure je la prierai d'aller mettre son casque et de m'adresser ses remontrances, parce qu'hier j'ai fait des folies.

Dans un lieu où l'on vient pour la première fois, de même que le bon accueil est le salut des personnes, le bon aspect est le salut des choses. Il y a des maisons où, sans qu'on sache pourquoi, les fauteuils semblent se reculer quand on veut s'y aller asseoir, et d'autres au contraire où ils semblent venir au-devant de vous avec d'amicales et hospitalières invitations. Au bout d'une heure, Lazare était aussi à l'aise dans ce joli salon, où toutes les séductions de l'intérieur avaient été prévues, que s'il en eût été l'hôte assidu depuis longtemps. Tout en causant, il se promenait et regardait quelques gravures simplement encadrées qui garnissaient les murs. C'étaient des reproductions des maîtres modernes, et leur choix indiquait un véritable goût d'artiste. Presque toutes ces gravures étaient avant la

lettre. — Ceci vous représente la galerie de Minerve, dit Eugène en riant.

Pendant que Lazare examinait avec la curiosité familière aux artistes quelques bronzes antiques placés sur une étagère, Eugène et Claire causaient entre eux à voix basse. — De quelle folie voulais-tu me parler tout à l'heure? demandait la jeune femme avec un accent presque inquiet.

— J'ai été en soirée hier, et je suis retombé dans mon péché favori, dit Eugène.

— Tu as joué? fit Claire avec reproche.

— Que veux-tu? L'occasion, l'herbe tendre,... et puis on jouait la bouillotte!

— Tu as perdu?

— Au contraire, j'ai gagné cent écus; seulement ce qui me fâche, c'est que la plus grosse partie de mon gain a été perdue par un pauvre garçon qui n'a pas le moyen de supporter les revers de la mauvaise fortune. J'aurais voulu qu'il me demandât du temps pour me rembourser, et ce matin même il m'a envoyé mon argent.

— Il ne fallait pas le prendre, dit Claire naïvement.

— Ma chère enfant, tu parles en ignorante des lois brutales de ce plaisir stupide qu'on appelle le jeu. De ma part, un pareil refus équivalait à une injure, ou tout au moins à une indiscrétion, dont la bonne intention pouvait être méconnue par un amour-propre déjà irrité. J'ai fait récemment une école dans une circonstance à peu près semblable, et tu vois celui qui m'a donné la leçon, ajouta-t-il plus bas en désignant Lazare, qui continuait à examiner les curiosités contenues dans une vitrine.

— Tu t'y seras peut-être mal pris avec ce jeune homme? fit Claire.

— Je t'ai conté l'affaire, reprit Eugène. J'ai agi franchement; mais, pour obliger les gens, s'il faut monter à l'assaut de leur orgueil, ce n'est pas encourageant. Tiens, continua-t-il en tirant de sa poche une petite bourse algérienne qu'il tendit à Claire, c'est là mon gain. Si tu avais quelque fantaisie à satisfaire, il faut parler. Plutus offre ses dons à Minerve, ajouta-t-il en riant.

— Je prendrai la bourse parce qu'elle est jolie, mais non l'argent, dit Claire. D'abord la somme est trop forte, et puis je n'en aime pas la source.

— Je te prie de croire que je l'ai gagnée loyalement, interrompit Eugène. Un coup magnifique, trois engagés, et moi brelan quarré, — le merle blanc de la bouillotte!

— Comme tu es joueur! Rien que le souvenir du jeu te passionne encore.

— C'est vrai; mais puisque je gagne toujours...

— Ce serait presque une raison de t'abstenir. C'est comme si tu avais un talisman, et du moment où tu ne cours pas de chance, c'est presque déloyal.

— Ah! fit Eugène en riant, ceci est par trop subtil, et j'ai à répondre que je ne m'abstiendrais pas même dans le cas où je serais constamment malheureux. Allons, continua-t-il en voulant mettre la bourse dans la main de Claire, prends toujours, ce sera pour ta liste civile. Les rois en ont bien une, à plus forte raison les déesses. Tu feras des embellissemens dans ton olympe.

Claire consentit à prendre l'argent, mais à la condition qu'elle l'emploierait à sa fantaisie. — Fonds secrets alors! dit Eugène.

Resté seul un moment avec Lazare, Eugène lui avait fait ses confidences à propos de Claire. Il en résultait que de son côté du moins la passion était absente de cette liaison, qui avait succédé à un amour orageux. — Claire est bien la meilleure créature que j'aie jamais rencontrée, disait Eugène. Malheureusement son affection placide, en guérissant mon cœur de blessures faites par une autre femme, m'a habitué à une sorte de tendresse tranquille qui est tout au plus à la passion ce que l'écho est au son. Au fond, je lui suis très attaché, et mon égoïsme trouve son compte dans ce milieu de sentimens tempérés qui ne me prennent de mon temps que ce que je veux bien leur en donner, et me laissent toute mon indépendance de cœur et d'esprit...

— Vous ne l'aimez pas, interrompit Lazare.

— Point comme elle croit être aimée du moins, répondit Eugène; mais je serais désespéré qu'elle pût le soupçonner. Comment la trouvez-vous? ajouta-t-il.

— Charmante.

— Et vous, fit Eugène, comment gouvernez-vous les amours?

— Moi, répondit Lazare, je ne comprends pas l'amour dans la misère. Pour moi, c'est une passion de luxe, et toute chose de luxe m'est interdite.

— Et comment vos vingt-cinq ans s'arrangent-ils de cela? fit Eugène.

— Vous savez par ce que je vous en ai dit quelle est ma position, continua l'artiste. J'ai de l'ambition juste ce qu'il en faut pour atteindre à mon but, et je l'atteindrai, parce que j'ai expérimenté l'allure de ma volonté; par le chemin qu'elle m'a fait faire déjà, je puis apprécier où elle peut me conduire. Seulement, pour arriver, j'ai dû me créer pour ainsi dire une nature de convention. Quand la disette pénètre dans une maison, on supprime les bouches inutiles. Moi, j'ai fait de même avec tous les plaisirs, toutes les jouissances,

toutes les convoitises que je ne puis satisfaire, et pour échapper aux tentations, j'ai muré ma vie. Je mentirais en vous disant que je suis parvenu sans peine à vaincre toutes les rébellions d'une jeunesse insoumise et turbulente comme un enfant qu'on retient loin des jeux de son âge. Mon atelier a été souvent le théâtre de luttes douloureuses entre moi captif et ma volonté geôlière; mais force est toujours restée à la loi, comme on dit, et la loi qui règne là, c'est la nécessité. J'ai donc tout sacrifié à l'art, et en échange du sacrifice que je lui faisais de mes plaisirs et de mes passions, l'art m'a fait connaître les sévères voluptés du travail victorieux. Aux jours d'incertitude et de découragement, il m'a ranimé par des joies fortifiantes comme un breuvage énergique, délicieuses comme un fruit savoureux dans une écorce amère. C'est ainsi que j'ai vécu jusqu'à présent, acceptant la vie, non pas telle que je l'eusse souhaitée, mais telle qu'elle m'était faite, et vivant avec la misère comme les Orientaux avec la peste, me soumettant scrupuleusement à cette règle, que toute occupation ou préoccupation qui me prendrait une heure de mon temps, sans utilité pour mon travail, serait un vol que je me ferais à moi-même, puisque mon temps et mon travail sont mes seuls patrimoines. Vous comprenez que dans de telles conditions d'existence l'amour serait pour moi un véritable cataclysme; il produirait dans ma vie, écartée volontairement de tout ce qui peut la distraire de son but, l'effet d'un coup de vent qui entre par une fenêtre : il mettrait tout sens dessus dessous.

— Alors la femme n'existe pas pour vous? demanda Eugène, un peu surpris.

— Si fait, répondit Lazare, comme modèle.

Claire interrompit les deux jeunes gens pour annoncer qu'on allait se mettre à table. Après le dîner, on revint au salon pour y prendre le café. Eugène demanda à Claire la permission de s'absenter pendant une demi-heure. Il avait une visite à faire dans le voisinage. Lazare voulait sortir avec lui; mais le jeune homme le pria de tenir compagnie à sa maîtresse et d'attendre son retour, qui ne tarderait pas. Resté seul avec Claire, Lazare la pria de faire un peu de musique. Elle se mit au piano et joua quelques mélodies des maîtres allemands, qui étaient ses favoris. A une exécution supérieure elle joignait le sentiment qui chez un artiste complète la science et peut quelquefois y suppléer. A propos d'un fragment de Beethoven que Lazare s'était déclaré inintelligent à comprendre, ils avaient entamé une discussion qui de la musique s'étendit sur tous les autres arts. Eugène rentra sur ces entrefaites. — Ai-je été longtemps? demanda-t-il.

— Nous ne nous en étions pas aperçus, répondit naïvement Lazare.

— Diable! diable! fit le jeune homme en riant.

— Ah! mon cher, ne soyez pas jaloux! interrompit Lazare en montrant le cahier de musique ouvert sur le piano : Beethoven était en tiers.

— Eh! dit Eugène sur le même ton de plaisanterie, ce n'est pas un tiers rassurant.

Comme Lazare, vers la fin de la soirée, se disposait à se retirer, Eugène, le voyant fureter dans le salon, lui demanda ce qu'il cherchait.

— Le carton que j'avais en entrant; je croyais l'avoir déposé ici, répondit l'artiste.

— Pardon, dit Claire en se levant, je l'avais mis de côté, — et elle entra dans une pièce voisine d'où elle ressortit bientôt, tenant le carton à la main.

— Peut-on voir? demanda Eugène.

— Parfaitement, fit Lazare; — puis, ouvrant lui-même le carton, il en tira le dessin qu'il contenait. C'était une copie de la *Joconde* de Léonard de Vinci.

— C'est de vous? fit Eugène.

— Non, répondit Lazare; c'est d'un de mes amis qui fait partie de la société dont je vous ai parlé. On lui a fait connaître dernièrement un lithographe qui lui a commandé quelques copies d'après les maîtres pour en faire des têtes d'étude. Comme Paul ne va pas très vite en besogne et qu'il avait toute sorte de raisons pour achever celle-là, je lui ai donné un coup de main.

— Mais c'est très beau cette copie, dit Claire en s'approchant.

— Il me semble qu'il y a beaucoup de talent là-dedans, ajouta Eugène.

— Il y a surtout beaucoup de patience et beaucoup de temps perdu.

— Est-ce bien payé encore?

— Honteusement, reprit Lazare. Un travail comme celui-là vaudrait bien deux cents francs; on en donnera tout au plus cinquante, si on l'accepte.

— Et pourquoi le refuserait-on, si on l'a commandé?

— Pour essayer de l'avoir encore à moins. L'individu qui l'a commandé spécule sur la situation de Paul. Dernièrement il lui a refusé une copie du genre de celle-ci parce qu'il y avait un défaut dans la pâte du papier. Ce n'est que par faveur qu'il a consenti à la prendre en faisant subir une réduction de moitié sur le prix convenu. J'avais même assez peur que la pluie qui commençait à tomber au moment où je vous ai rencontré ne pénétrât dans le carton et ne fît quelques taches sur le dessin de Paul. Si on n'en voulait pas...

Comme Lazare achevait de parler, une goutte de cire fondue tomba sur le dessin qu'il se préparait à replacer dans le carton.

— Maladroite! s'écria Eugène en se retournant vers Claire, qu'il surprit tenant à la main le flambeau incliné.

La jeune femme regarda son amant d'une façon singulière, et mit rapidement son doigt sur sa bouche. — Voilà un dessin perdu, n'est-ce pas, monsieur? dit-elle à Lazare.

— Mais non, madame, répondit l'artiste avec un certain embarras. Cela ne fera qu'une tache légère, et comme elle est cachée dans un pli de vêtement, elle passera inaperçue.

— Je vous demande pardon, le dessin est gâté. C'est ta faute, dit Claire en se retournant vers Eugène : c'est toi qui m'as poussée.

— Eh bien! puisque nous sommes deux dans l'accident, nous serons de moitié dans la réparation, répliqua Eugène, qui paraissait avoir compris.

— Monsieur, dit Claire, comme votre ami ne pourra plus trouver le placement de ce dessin...

— Mais je vous assure, madame, interrompit Lazare avec vivacité, que tout le dommage est réparé. Voyez, ajouta-t-il en montrant l'endroit où était tombée la goutte de cire, qu'il avait enlevée avec son canif, il faudrait avoir su l'accident pour en retrouver la trace.

— Vous nous avez dit vous-même tout à l'heure que votre ami avait eu un dessin pareil à celui-ci refusé pour un défaut encore moins saillant, insista Claire.

— Vous aviez même peur d'une goutte de pluie, ajouta Eugène.

— Monsieur Lazare, dit la jeune femme, vous ne pouvez pas vous refuser à une chose aussi juste que celle que je dois vous proposer. J'ai par maladresse gâté une œuvre qui n'a plus de valeur pour la personne qui l'a commandée : c'est donc à moi que ce dessin appartient; mais pour qu'il m'appartienne, il faut d'abord que je le paie. Quel en est le prix?

— Madame, je vous l'ai dit tout à l'heure : Paul était convenu de cinquante francs avec la personne qui lui avait commandé ce dessin.

— Pardon, fit Claire en souriant, mais vous disiez que cette personne spéculait sur la situation de... des artistes avec qui elle faisait des affaires.

— Et comme Claire ne veut pas être confondue avec ces gens-là, ajouta Eugène, elle entend payer l'œuvre ce qu'elle vaut, c'est-à-dire la somme que vous avez évaluée vous-même. C'est deux cents francs que tu as à donner, mon enfant, dit le jeune homme en se retournant vers sa maîtresse, qui lui adressa un sourire de remerciement.

Lazare resta un moment indécis, regardant tour à tour Eugène et Claire, qui l'observaient de leur côté. — Madame, dit l'artiste en tirant la copie du carton pour la mettre sur une table, voici le dessin, il vous appartient aux conditions qu'il vous plaira, et que j'accepte

au nom de mon ami. Seulement vous conviendrez avec moi que voilà une tache qui est tombée bien à propos.

Claire prit dans la poche de son tablier le petit portefeuille algérien que lui avait donné Eugène, et en tira dix louis qu'elle déposa sur la table en face de Lazare. — Tu me commanderas deux cadres, dit-elle en se retournant vers Eugène, car j'espère bien que l'ami de M. Lazare ou M. Lazare lui-même voudra bien se charger de donner un pendant à ma *Joconde*.

Depuis cette soirée, Lazare avait eu ses entrées à la maison. Il y dînait une ou deux fois par semaine, et quelquefois restait seul pendant des heures entières à tenir compagnie à Claire, car Eugène avait toujours quelque prétexte pour se retirer après le repas. Ces absences, qui devenaient de plus en plus fréquentes, inquiétaient la jeune femme, et, malgré les efforts qu'elle faisait pour la dissimuler, elle laissait voir une préoccupation d'esprit dont Lazare devinait bien la nature. Un soir, Claire se trouvait seule avec Lazare, qui tisonnait en fumant au coin de la cheminée. Ils n'échangeaient à de longs intervalles que quelques rares paroles. Claire était au piano. Elle s'arrêta tout à coup au milieu d'un morceau. Son silence fit relever la tête à Lazare, et dans la glace qui se trouvait en face de lui, il aperçut l'image réfléchie de la jeune femme. Claire pleurait. Lazare laissa tomber la pincette sur le chenet. Ce bruit la tira de sa rêverie. Elle se remit au piano.

— Jouez-moi donc quelque chose de gai, lui dit Lazare en l'interrompant au milieu d'un *adagio* de Beethoven. Ces mélodies allemandes sont tristes comme un *Angelus* dans la campagne.

— Que voulez-vous que je vous joue? demanda Claire.

— De la musique joyeuse, dit Lazare en s'approchant du piano; quelque chose du *Postillon de Lonjumeau*... ou du *Barbier de Séville*, ajouta-t-il avec un accent d'indifférence trop naïve pour qu'elle fût sincère.

— Oh! mon pauvre monsieur Lazare, dit Claire en riant, j'aurai bien de la peine à faire votre éducation musicale. Pouvez-vous comparer deux choses qui ont si peu de rapport entre elles, *le Postillon* et *le Barbier?* Quelle hérésie!

— Eh! fit Lazare, c'est pourtant sur tous les orgues, *le Postillon*. Il y a surtout un air... *Oh! oh!*...

— Voulez-vous vous taire, barbare! s'écria la jeune femme en couvrant par de formidables accords la voix du jeune homme.

— Est-ce que je chante faux? demanda-t-il avec une apparence de naïveté si bien jouée, que sa compagne ne put y tenir et lui éclata de rire au nez. Lazare feignit d'être fâché par cette joie ironique, et retourna au coin de la cheminée. — C'est égal, se disait-il en re-

gardant dans la glace le visage de la jeune femme, maintenant épanoui par la gaieté dont il était la cause, — voilà un changement à vue qui ne m'a pas coûté cher. Pendant qu'elle pense à ma bêtise, elle ne pense pas à autre chose.

Quelques jours après, se trouvant seul avec Eugène, Lazare lui donna à entendre que sa maîtresse s'alarmait de la régularité de ses absences. — Elle vous en a parlé? demanda-t-il avec vivacité.

— Non, répondit Lazare, mais j'ai compris.

Eugène fit un geste d'impatience.

— Si vous avez quelque affaire délicate qui vous appelle en ville, continua Lazare, mettez-y un peu de discrétion. Je ne suis pas toujours là pour détourner par une balourdise la pensée de Mme Claire, quand elle s'engage dans la voie du soupçon. — Et il lui rappela l'incident de la précédente soirée.

— Claire m'a conté cela, dit Eugène. Quand je suis rentré ce soir-là, j'avais bien peur d'un interrogatoire embarrassant; mais j'ai au contraire trouvé mon juge d'instruction d'une bonne humeur miraculeuse... Il ne faut pas lui en vouloir, mais vous savez qu'elle est terrible à propos de musique. Il paraît que vous lui avez dit quelque chose d'énorme, car elle se moquait de vous de bien bon cœur.

— Je comprends cela, répondit tranquillement Lazare. Lorsque j'entends un ignorant avancer à propos de mon art une de ces opinions qui vous coiffent un homme d'un bonnet à longues oreilles, cela me met en rage. Rien n'est plus sensible que les sympathies de l'artiste, le moindre choc les froisse.

— On dirait que vous éprouvez du regret d'avoir froissé Claire dans les siennes. Rassurez-vous, ajouta Eugène, elle ne pousse point les choses si loin que vous, et vos hérésies musicales la mettent tout simplement en belle humeur.

— Dont vous profitez, interrompit Lazare.

— Et dont je vous remercie, dit Eugène, maintenant que je sais quelle était votre intention.

Peu de temps après, Eugène, étant allé prendre Lazare dans son atelier, le ramenait dîner chez Claire. Comme ils arrivaient devant la maison, un commissionnaire, qui se promenait sur le trottoir en face, s'approcha d'Eugène et lui tendit une lettre. — Quelle imprudence! dit le jeune homme. Quand on vous enverra, ne m'attendez jamais devant cette maison; restez au coin de la rue. Prenez cette lettre, je vous en prie, continua Eugène en s'adressant à Lazare; décachetez-la; faites semblant de la lire, et payez le commissionnaire en ayant soin de lui rendre une réponse. — Claire peut être à sa fenêtre, ajouta-t-il tout bas.

Lazare fit tout ce que son ami lui avait dit. Lorsqu'ils furent dans

l'escalier, Eugène reprit la lettre et la lut rapidement à la lueur du bec de gaz. — Il faut absolument que je réponde. Comment faire? dit-il. Je ne puis redescendre; Claire a pu me voir rentrer.

— Message de femme, hein? fit Lazare.

— Message du diable! répondit Eugène.

Ce fut la femme de chambre qui vint lui ouvrir la porte de l'appartement. — Madame n'est pas rentrée, dit-elle.

— Faites votre réponse, dit Lazare à son ami; je la porterai à un commissionnaire, ou j'irai la remettre moi-même.

— Mettez-vous à la fenêtre, répondit Eugène; vous m'avertirez si vous voyez Claire dans la rue. — Et, s'asseyant devant un petit bureau-secrétaire, il commença à écrire. Tout à coup Lazare, qui était à la fenêtre, jeta sa canne sur le parquet; Eugène dressa la tête, et vit son ami qui le regardait en lui indiquant par un geste que Claire était dans la chambre voisine. En effet, il avait aperçu la jeune femme qui se retirait de la fenêtre au moment où lui-même apparaissait à celle du salon. — Elle aura vu le commissionnaire, dit Eugène à voix basse.

— Alors elle aura vu aussi que c'était à moi qu'il remettait sa lettre, fit Lazare; votre précaution était bonne.

— Pas tant. L'idée de faire croire qu'elle n'était pas rentrée cache quelque piége, dit Eugène, qui avait achevé sa réponse.

La lettre était pliée, cachetée; il ne lui restait plus qu'à y mettre l'adresse. Comme il allait l'écrire, Lazare distingua le faible frôlement d'une robe de soie auquel s'ajoutait le bruit que fait le mécanisme d'une serrure sur laquelle on pèse doucement pour l'ouvrir avec précaution. — Mon cher, dit Lazare assez haut pour être entendu de la chambre voisine, je vous prierai de ne point dire à Mme Claire que je me sers de son encre et de son papier pour ma correspondance galante. — Et s'étant approché du bureau où Eugène, qui avait deviné son intention par ses paroles, lui avait cédé la place, Lazare s'y installa. — Le nom, l'adresse? fit-il tout bas. —Hermine, Chaussée-d'Antin, 20, lui glissa le jeune homme à l'oreille.

Au moment où Lazare écrivait, la porte de la chambre s'ouvrit, et Claire entra. — Ne vous dérangez pas, dit-elle en riant à l'artiste, qui s'était retourné en feignant un grand embarras.

— Il y a longtemps que tu es rentrée? lui demanda Eugène en allant l'embrasser.

— J'arrive, dit-elle en rougissant de son mensonge.

Eugène, rassuré par le visage de sa maîtresse, dont la tranquillité lui disait qu'elle avait été la dupe du petit manége de Lazare, recouvra tout son sang-froid. — Où trouve-t-on des commissionnaires? demanda Lazare, qui avait pris sa canne et son chapeau.

— Au coin de la rue, répondit Eugène. Vous allez remonter? j'imagine.

— Mais je vais faire porter votre lettre au commissionnaire, interrompit Claire; donnez-la-moi.

Et la jeune femme étendit la main vers l'artiste. — Non, répondit celui-ci; j'ai quelques recommandations à faire au porteur; je préfère descendre moi-même. Je suis de retour dans cinq minutes.

Pendant la courte absence de Lazare, Eugène et sa maîtresse restèrent embarrassés en face l'un de l'autre. Une vague inquiétude flottait encore dans l'esprit de Claire, dont le visage supportait difficilement le masque de la dissimulation, et Eugène, qui l'observait, attendait avec une inquiétude égale le retour d'un indice rassurant qui lui vînt annoncer que cette fois du moins il en serait quitte pour la peur.

— Quel temps fait-il dehors? demanda Claire avec indifférence en s'approchant de la cheminée et en appuyant son brodequin sur la barre du foyer pour l'exposer à la chaleur de l'âtre.

— Comment! fit Eugène, tu viens de dehors, et tu me demandes le temps qu'il fait? A quoi donc penses-tu?

Cette naïveté échappée à la jeune femme devenait pour lui une preuve que tout n'était pas fini; il se mit donc à tout hasard sur la défensive, et chercha à deviner de quel côté viendrait l'attaque. Ce fut la franchise naturelle de Claire qui le lui indiqua par l'obstination de son regard, arrêté depuis un moment sur une lettre à moitié dépliée qu'elle venait d'apercevoir sur le marbre de la cheminée. Le soupçon de Claire était tombé en arrêt sur ce billet, dont la présence lui avait été dénoncée par une forte odeur d'ambre.

— Diable! pensa Eugène; on ne songe jamais à tout. Ce chiffon de papier serait beaucoup mieux placé, pour mon repos, dans la cheminée que dessus.

Il se rassura cependant en faisant la réflexion que cette lettre, à laquelle Lazare portait une réponse, ne pouvait fournir aucune accusation directe contre lui, puisque son nom ne s'y trouvait pas. Son plan fut vite conçu, et il avait une réponse toute prête en cas d'interrogation. Claire de son côté dévorait des yeux la lettre qu'elle supposait, par son contenu, devoir mettre fin à ses incertitudes. En faisant courir ses doigts sur le marbre de la cheminée comme sur un clavier, il lui arrivait de temps en temps d'effleurer le billet, dont le contact lui causait une tentation de curiosité aussitôt contenue par l'attitude indifférente d'Eugène. Cette insouciance apparente était une ruse du jeune homme, qui avait compris que le moindre signe d'inquiétude qu'il laisserait paraître confirmerait le soupçon de Claire, et rendrait plus difficile l'explication qu'il comptait lui don-

ner. Il la laissa donc se livrer à son petit manége, et se mit tranquillement à rouler une cigarette. Comme il l'allumait au verre de la lampe, quelques débris de tabac brûlé tombèrent sur la tablette de la cheminée. — Prends donc garde! s'écria Claire, tu vas brûler le velours. — Et elle se baissa un peu pour chasser avec son souffle les cendres tombées de la cigarette d'Eugène.

Dans cette position, elle put jeter un rapide coup d'œil sur la lettre; mais celle-ci n'étant pas ouverte dans le sens de l'écriture, elle ne réussit pas à saisir un mot de nature à justifier ou à détruire ses présomptions. Un grain de cendre rebelle fournit à Claire un prétexte de souffler un peu plus fort. La lettre s'envola et vint tomber sur le tapis. La jeune femme se baissa avec précipitation, ramassa le billet et fit une moue de dépit, lorsque, l'ayant retourné du côté où se trouve ordinairement la suscription, elle ne vit aucune adresse. — Elle sera venue sous enveloppe, pensa-t-elle en replaçant la lettre à l'endroit où elle se trouvait. Quelque désir qu'elle eût de fixer ses doutes, Claire reculait devant une brutale indiscrétion. De là tous ces détours, toutes ces subtilités qui n'échappaient point à Eugène, et dont il souriait intérieurement, ce qui ne l'empêchait pas de rendre justice aux allures discrètes de cette jalousie en éveil, qui chez bien d'autres femmes, et en pareille circonstance, n'eût pas montré les mêmes scrupules. Eugène s'approcha de Claire. — Qu'est-ce qui se passe là-dedans? lui demanda-t-il en lui frappant sur le front du bout des doigts. Et pourquoi la sage Minerve a-t-elle les yeux de Junon?

Claire secoua la tête et ne répondit rien. Eugène s'éloigna d'elle, prit la lettre restée sur la cheminée, la plia en petit carré et se disposa à la mettre dans sa poche. — C'est cela qui t'inquiète? fit-il en montrant le papier.

— Dam!...

— *Sancta simplicitas!* reprit le jeune homme; comment, tu ne comprends pas?... C'est pourtant aussi clair que de l'eau de roche. L'ami Lazare a reçu tantôt à notre porte un message fort galamment ambré, comme tu peux en avoir la preuve, ajouta-t-il en faisant passer le billet parfumé devant le visage de la jeune femme. C'est à ce message qu'il était en train de répondre quand tu es entrée, et c'est cette réponse qu'il porte en ce moment.

— Mais, dit Claire en observant son amant, ne trouves-tu pas singulier que M. Lazare reçoive chez nous sa correspondance?

— Surtout quand elle est ambrée, fit le jeune homme. C'est à la fois singulier et indiscret; mais voici comment j'expliquerai le fait. Lazare attendait cette lettre quand je suis allé le prendre dans son atelier. L'ayant pressé de me suivre, il aura laissé notre adresse à son concierge pour qu'on lui expédiât ici le message attendu. Le mes-

sager est arrivé derrière nous; il a rattrapé Lazare à la porte et a fait sa commission.

— Comment ce commissionnaire aurait-il reconnu M. Lazare dans la rue? continua Claire avec cette persistance qui rend l'inquisition féminine si périlleuse.

— C'est probablement son messager ordinaire... Un rien t'arrête!...

— Ce n'est pas comme toi : tu as réponse à tout, dit Claire; mais, ajouta-t-elle, si ce commissionnaire connaît M. Lazare, comment se fait-il que ce soit d'abord à toi et non pas à lui qu'il ait remis cette lettre?

Cette fois Eugène, ne se trouvant pas prêt à la parade, prit le parti de rompre : — Eh! eh! dit-il, si vous avez vu cela, vous n'étiez donc pas dehors! Menteuse et curieuse dans un seul jour! Je vous marque deux mauvais points, Minerve! — Et il appliqua doucement ses mains sur chacune des joues de Claire.

— Tu ne m'as toujours pas répondu, dit-elle.

Eugène pensa qu'une preuve d'extrême confiance ferait peut-être diversion dans l'esprit inquiété de la jeune femme : — Aimes-tu les pommes? lui dit-il gravement... Oui, tu dois aimer celles-là.

Claire l'écoutait sans comprendre.

— Eh bien! reprit Eugène en lui présentant son bras élevé au-dessus de sa tête, eh bien! fille d'Ève, voilà un pommier, secoue la branche, et partageons le fruit défendu.

Claire aperçut la lettre tant convoitée dans la main d'Eugène, qui s'amusa deux ou trois fois à la lui retirer au moment où elle allait s'en emparer. Il finit par la laisser tomber à ses pieds. Claire la ramassa avec précipitation et se mit à lire. — C'est d'une femme! dit-elle entre ses dents.

— Je ne cacherai pas que je m'en doutais, répondit Eugène. Lazare voulait me persuader que c'était de son notaire, mais je n'ai accepté son dire que sous toutes réserves. Ce garçon-là est un puritain de la pire espèce. C'est un hypocrite. A l'entendre, il menait une vie auprès de laquelle l'existence des anachorètes les plus vénérés n'était qu'une saturnale. Tu sais que tu m'as promis que je serais de moitié dans l'indiscrétion, continua le jeune homme. Est-ce que nous devrons toujours offrir à Lazare un bouquet de fleur d'oranger pour sa fête? N'en est-il qu'à la préface? lui fait-on espérer un dénoûment? que dit cette lettre?

— C'est la lettre d'une femme qui a de l'esprit et pas de cœur, murmura Claire pensive.

— Il y en a tant qui n'ont ni l'un ni l'autre, répondit Eugène en faisant un mouvement qui échappa à Claire préoccupée de sa lecture.

— Tiens, lis, dit-elle à Eugène quand elle eut achevé.

Celui-ci prit la lettre, et parut la lire avec attention. — Tu as raison, fit-il avec une ironie dont l'accent pouvait être suspecté; ce billet a été écrit au coin d'une table de toilette, entre le pot de rouge et la boîte à poudre de riz, pendant qu'un créancier battait le rappel avec ses grosses bottes dans l'antichambre. Cependant, comme il y a trois pages, il y avait peut-être bien trois créanciers. Il n'y a pas un mot de cette lettre qui ne soit un chiffre tordu en hameçon, avec une niaiserie sentimentale au bout pour amorce : c'est une facture en style de romance.

— Oh! dit Claire, ce pauvre Lazare sera-t-il en état de l'acquitter?

Eugène releva la tête : — Fais-lui la leçon, dit-il à Claire. D'après cette lettre, je le crois en mauvaises mains.

— Il faudrait d'abord qu'il me fît sa confidente, répondit Claire. Puis elle ajouta en regardant le jeune homme jusqu'au fond des yeux : N'as-tu pas remarqué dans cette lettre une contradiction singulière? On y fait allusion à une soirée passée avant-hier avec M. Lazare.

— Eh bien? fit Eugène.

— Eh bien! affirma Claire, M. Lazare a passé la soirée d'avant-hier avec moi.

— Pendant que je passais la mienne chez mon père, dont c'est le jour, répliqua vivement Eugène. Qu'est-ce que cela prouve? Il y a un certain monde où la soirée ne commence qu'après le coucher du gaz.

Au même instant, Lazare rentra. Son retour ne laissa pas d'alarmer Eugène. Il craignait qu'une brusque interrogation de Claire ne vînt à embarrasser l'artiste, qui, n'étant pas prévenu, pourrait bien ne pas prendre l'initiative du personnage qu'il devenait utile de lui faire jouer. Claire ne les perdait pas de vue ni l'un ni l'autre, et se promettait bien de les surveiller pendant le dîner; mais comme on allait se mettre à table, la femme de chambre vint la demander pour un détail d'intérieur. — Voici une lettre qui m'a fait mettre à la question depuis une heure, dit rapidement Eugène à son ami en lui remettant le billet. Elle vous appartient, ajouta-t-il avec un accent significatif. Vous êtes amoureux, et il est nécessaire que Claire soit votre confidente.

— Nécessaire pour vous, dit Lazare.

— Pour elle aussi, puisque cette ruse lui rendra la tranquillité.

— Je comprends. — Allons, j'accepte le rôle; mais je ne sais pas trop comment je le jouerai.

— Chut! voici Claire.

Eugène s'attendait à ce que sa maîtresse lancerait pendant le dî-

ner quelques phrases qui fourniraient à Lazare l'occasion d'entrer en scène; mais elle s'abstint de toute allusion à ce qui s'était passé. En quittant la table, Eugène annonça qu'il allait sortir. — Me restez-vous? demanda Claire à l'artiste.

— Oh! fit Eugène, je crois qu'il est imprudent de compter ce soir sur l'ami Lazare. Il a reçu certaines dépêches...

— Je n'ai affaire que dans une heure ou deux, répondit l'artiste.

— Eh bien! fit Eugène en s'adressant à Claire, comme je serai peut-être rentré avant le départ de Lazare, tu ne passeras pas la soirée seule. Toi qui aimes les romans, ajouta-t-il tout bas en lui désignant l'artiste, fais-lui raconter le sien.

Resté seul avec Claire, Lazare demeura fort contrarié du personnage qu'il avait accepté. Quelque chose dont il ne se rendait pas bien compte le blessait dans ce rôle. Pour qu'il atteignît le but que son ami s'était proposé en le lui confiant, il fallait qu'il mît dans ses révélations une conviction qui leur retirât toute apparence mensongère; mais saurait-il tromper la finesse d'une femme ayant l'expérience des sentimens que devant elle il devait feindre pour une autre? Son observation assidue n'intimiderait-elle pas le jeu d'un comédien novice? En supposant que Claire devinât la figure sous le masque, quand elle lui aurait retiré le sien, quelle attitude aurait-il devant elle? Une fort ridicule sans doute. Le moins qu'elle pût faire, c'était de se moquer de lui, et dans cette moquerie il était bien difficile qu'elle ne mêlât pas quelque amertume à propos de cette conspiration préméditée qui avait pour but de la tromper... Ce dénouement inquiétait Lazare. Il voyait sa situation compromise dans la maison où la rancune de Claire pouvait aller jusqu'à le mettre dans l'obligation de ne plus reparaître. Et cependant ce qu'il redoutait le plus, c'était que son récit fût accepté, et qu'aux yeux de la jeune femme cette fable eût l'apparence d'une vérité. Cette inquiétude n'était qu'instinctive, il n'en soupçonnait pas la cause précise, mais elle existait. Toutefois il put espérer quelque temps qu'il n'aurait pas besoin de jouer ce rôle qui lui répugnait. Au lieu d'aller au-devant des confidences de Lazare, Claire la première lui fit les siennes. Ce fut l'épanchement déjà pénible, mais non pas encore plaintif, d'une âme qui se sent blessée, et n'ose pas regarder sa blessure dans la crainte de la trouver trop profonde. On voyait dans ce récit que son amour pour Eugène, au lieu d'être l'hôte paisible de son cœur, y brisait chaque jour quelque nouvelle illusion. Elle en rapprochait bien encore les débris, mais ceux-ci devenaient sans cesse plus nombreux, et elle avouait avec découragement que la patience pourrait

bien lui manquer. Il y avait dans ces aveux quelque chose d'amer, et à qui eût été plus expérimenté que Lazare en pareille matière, la confession de cet amour en eût présagé l'agonie. Cependant c'était la seule affection de sa vie; elle lui était chère, et bien chère. N'ayant plus d'espérance pour la soutenir debout, elle l'étayait avec des souvenirs.

Une pareille confidence, faite par une femme qui a encore devant elle plus de jeunesse qu'elle n'en a laissé derrière, peut donner à penser à l'homme qui l'écoute, surtout s'il est jeune. Claire avait pourtant parlé sans arrière-pensée, et c'est de même qu'elle fut écoutée. Dans ce récit, dans la forme du langage et les façons d'être qui l'avaient accompagné, Lazare avait surtout deviné une chose : c'est que Claire parlait beaucoup plus pour être interrompue que pour être écoutée, et chacune de ses phrases, au lieu de solliciter une consolation banale, était comme un appel à un démenti des craintes qu'elles exprimaient. Cette intention fut comprise et saisie par l'artiste. Lazare entreprit donc une lutte contre tous les soupçons et toutes les craintes que Claire avait laissé voir... Ces excuses, ces explications qu'il sut trouver, elles n'étaient pas nouvelles pour la jeune femme, qui les avait cent fois employées pour se rassurer elle-même; mais, en les retrouvant dans la bouche d'un autre, elle en tira cette conséquence, qu'il fallait bien que cela fût vrai. Comme la soirée était déjà fort avancée, Claire s'excusa auprès de Lazare de l'avoir retenu aussi longtemps auprès d'elle. — Vous le voyez, reprit-elle; Eugène avait bien promis de rentrer, et cependant... Ah! vous avez beau dire... mes pressentimens me disent que j'ai une rivale.

— Eh bien! interrompit brusquement Lazare, tant pis pour lui; je ne puis pas vous voir souffrir comme cela, et dussé-je me fâcher avec Eugène, je vais tout vous dire.

— Merci, dit Claire, qui devint pâle. — Et tendant sa main à Lazare : — Parlez, ajouta-t-elle brièvement. Il est avec une femme, n'est-ce pas?

— Il est avec quatre... les quatre dames du jeu de cartes, répondit l'artiste en riant, et voilà le secret de ces absences, de ces momens de mauvaise humeur que vous attribuez à d'autres préoccupations. Il perd tout son argent.

— Quel bonheur! s'écria Claire. Il n'osait pas me le dire, parce que je lui avais défendu de jouer. Mais pendant que vous me consolez, il y a quelqu'un qui se désole peut-être.

— Qui donc? demanda Lazare.

— La personne qui vous attend sans doute.

— Ah! oui, fit Lazare, rappelé à son personnage au moment où il comptait être dispensé de le jouer. Eh bien! ajouta-t-il avec une fatuité majestueuse, on m'attendra...

En le reconduisant, la jeune femme, pour l'éclairer, abaissa sa lampe vers la rampe de l'escalier; mais le rayon lumineux projeté par l'abat-jour mit en évidence un papier froissé resté sur le carré. Le regard de Claire s'arrêta instinctivement sur ce papier; elle le ramassa, et, après l'avoir déplié, reconnut l'enveloppe d'une lettre adressée à Eugène. Une chose la frappa, c'est que la suscription était, comme la lettre qui l'avait tant tourmentée dans la soirée, à l'encre bleue.

— Lazare, dit-elle en se penchant sur la rampe, remontez, vous avez oublié quelque chose.

Le jeune homme obéit.

— Qu'est-ce? demanda-t-il, sans voir les traits altérés de Claire.

— Vous avez laissé sur la cheminée une lettre.

— Non, non, répondit l'artiste; je l'ai mise dans ma poche tout à l'heure, je vous assure.

— Non, reprit Claire, elle est restée où je vous dis. Venez la prendre.

Lazare fouilla dans sa poche, trouva le billet et le montra triomphalement; mais avant qu'il eût pu l'en empêcher, Claire lui avait arraché la lettre des mains. Elle en compara l'écriture avec celle de l'enveloppe dans laquelle elle la fit glisser, et, rendant le tout à Lazare, elle lui dit seulement : « Regardez cette adresse! » Le jeune homme jeta les yeux sur l'enveloppe et vit le nom d'*Eugène;* il secoua la tête.

— Vous le voyez, dit Claire, ceci détruit tout votre travail, et je crois qu'on ne vous attend plus.

Avant que l'artiste eût pu lui dire un mot, elle était rentrée chez elle. Comme Lazare tournait le coin de la rue, il rencontra Eugène.

— Félicitez-moi, lui dit celui-ci. Je viens de rompre la chaîne de Mlle Hermine. Et chez moi, comment cela s'est-il passé?

— Il paraît que c'est la soirée aux ruptures. Je crois que Claire a rompu avec vous.

Et Lazare raconta à Eugène le dernier épisode qui avait terminé la soirée.

— Diable! dit le jeune homme avec inquiétude, vraiment, vous croyez?...

— J'en ai peur, dit Lazare.

Et les deux jeunes gens se séparèrent pour aller chacun de son côté.

D'après la disposition d'esprit où il avait laissé Claire, Lazare s'attendait à recevoir le lendemain la visite d'Eugène, qui lui apporterait sans doute les nouvelles d'une rupture entre lui et sa maîtresse. Le jeune homme ne vint pas ce jour-là ni le suivant; Lazare se mit en route pour aller chez lui, mais il revint sur ses pas. En chemin, il avait fait cette réflexion, que la présence d'un tiers pouvait être gênante au milieu d'un *casus belli* de ménage. Cette abstention que lui dictaient les convenances lui sembla un peu dure; sa curiosité ne s'y soumettait pas sans regret. Le quatrième jour, n'ayant pas entendu parler d'Eugène, il prit le parti d'aller chez Claire. Comme il arrivait devant la maison de celle-ci, il remarqua que les volets étaient fermés, ce qui semblait indiquer que l'appartement était inhabité. Lazare en tira cette conséquence, que la crise prévue par lui avait eu un départ pour conclusion. Machinalement il se dirigea vers le logement particulier d'Eugène, qui avait une chambre chez son père : là peut-être il pourrait savoir quelque chose; un scrupule le retint, il se rappela qu'un jour, étant allé voir son ami chez lui, dans un cas de pressante nécessité, un domestique de la maison était entré dans la chambre d'Eugène au moment où celui-ci lui remettait de l'argent. L'idée que ce domestique pourrait attribuer à sa visite un but semblable fut plus forte que la curiosité : il n'entra point chez Eugène, et revint à son atelier.

— Il est certain, pensa-t-il, que tout s'est passé comme je l'avais prévu; il y aura eu séparation. Après cela, Eugène n'aura eu que ce qu'il méritait; j'en suis fâché pour lui, et un peu aussi pour moi : c'était une maison agréable. J'y mettrais du mien pour que cela ne fût pas arrivé; Eugène sera désolé, parce qu'au fond, soit habitude ou autre chose, il tenait à Claire. Elle-même, malgré tout ce qu'elle disait, lui était encore très attachée; elle n'aura point pris sans souffrir un parti aussi extrême. Ce serait peut-être faire plaisir à tous les deux que de leur servir de trait d'union. Cependant ce serait me risquer dans un rôle indiscret, on pourrait de part et d'autre me prendre pour un fâcheux. C'est égal, je voudrais bien savoir ce qui en est.

Le lendemain, vers le milieu de la journée, Lazare allait se mettre à travailler, lorsqu'il entendit un bruit de pas dans l'escalier et reconnut la voix d'Eugène, qui fredonnait dans le corridor. — Ceci n'a point l'air d'être un *De profundis*, pensa l'artiste. Au même instant, son ami entrait dans l'atelier, la figure radieuse comme un ambassadeur de bonne nouvelle. — Que diable faites-vous, et que s'est-il passé depuis l'autre soir? demanda vivement Lazare, vous m'avez laissé dans une inquiétude...

— Et à quel propos, bon Dieu? dit Eugène.

— Comment! fit l'artiste, et il lui rappela dans quelles circonstances il l'avait laissé la dernière fois qu'il l'avait vu.

— Oh! c'est fini, répliqua le jeune homme.

— Ah! dit Lazare, je m'en doutais. Je crois vous avoir prévenu.

— Vous ne me comprenez pas, reprit Eugène. Les choses n'ont pas eu les suites que je pouvais craindre. La scène a été vive, très vive, c'est vrai : il a été question de rompre, on en a discuté les moyens; mais discuter n'est pas agir, et dans un cas pareil, quand le fait ne suit pas les paroles, autant vaut ne pas menacer. Il est telles choses qui ne peuvent s'exécuter que dans de certaines conditions, à certaines heures. La nuit n'est pas propice pour les séparations, surtout entre gens qui n'ont pas le désir réel de se quitter; les heures sont trop longues, il faut les combler par des explications mutuelles qui amènent presque toujours des rapprochemens. Après les reproches viennent les larmes, et vous savez le proverbe : petite pluie abat grand vent. La conclusion de ces sortes de scènes nocturnes, c'est qu'on ajoute un nouvel anneau à la chaîne qu'on a voulu briser, et à l'heure où le soleil se lève, on fait absolument le contraire de ce que faisait Roméo quand il entendait l'alouette. C'est à peu près ce qui nous est arrivé à Claire et à moi. Le lendemain de cette fameuse aventure de la lettre, nous sommes partis pour la campagne par le premier convoi, et à trente lieues d'ici, il y a un petit pays perdu dans les bois dont les échos peuvent répéter notre amoureux ramage.

— Eh bien! dit Lazare, je suis enchanté que cela se soit arrangé, car enfin, ajouta-t-il naïvement, je pouvais avoir des inquiétudes.

— Seulement, dans tout ceci, ajouta Eugène, je ne crains qu'une chose, c'est que Claire ne vous garde rancune de vous être fait le complice de mes fredaines en prenant la dernière pour votre compte afin de la tromper.

— Mais si je voulais la tromper, c'était dans une bonne intention, interrompit l'artiste étonné.

— Ah! que voulez-vous? les femmes!... dit Eugène. Et là-dessus, on vous attend ce soir pour dîner.

— Non pas, je ferais chez vous trop sotte figure.

Lazare céda cependant aux instances de son ami et à celles de la nécessité. Ce ne fut pas sans embarras qu'il se retrouva en face de la jeune femme, qui de son côté remarqua en lui quelque apparence d'hostilité. La première fois qu'il se vit en tête à tête avec la maîtresse d'Eugène, celle-ci lui dit : — Ne me parlez jamais de ce qui s'est passé. Je veux l'oublier.

— Y parviendrez-vous? lui demanda-t-il.

— J'y tâche, et, je dois être juste, Eugène paraît vouloir m'y aider.

Lazare fit en effet la remarque qu'Eugène redoublait d'attention auprès de sa maîtresse.

Environ un mois après cette soirée, Lazare, qui continuait à être familier dans la maison, crut remarquer quelques symptômes indiquant une décroissance dans la lune de miel renouvelée. Voyant Claire triste, il lui demanda ce qu'elle avait. Elle ne lui répondit pas, et se borna à lui montrer sur la tablette de son piano une romance qui portait pour titre : *Je me souviens*. Ce jour-là, Eugène avait déclaré qu'après le dîner il était obligé de passer la soirée en ville. — Lazare te tiendra compagnie, dit-il à Claire. L'artiste inclina la tête affirmativement. Après le dîner, on passa au salon. Eugène s'installa avec une voluptueuse paresse au fond d'un fauteuil et se mit à fumer, sans reparler de ses projets de sortie, qu'il paraissait avoir complétement oubliés. Lazare regardait la pendule et suivait les mouvemens du visage de Claire, dont la tristesse paraissait augmenter au fur et à mesure que l'aiguille s'approchait de neuf heures. Comme neuf heures sonnaient, Eugène se leva et agita le cordon de la sonnette de service. La servante parut à la porte du salon. — Apportez à monsieur son habit noir et son chapeau, dit Claire.

— Non, Marie, interrompit Eugène en se laissant retomber dans le fauteuil, apportez-moi mes pantoufles et ma robe de chambre.

Lazare, qui avait pris un charbon dans le foyer pour allumer son cigare, ne s'aperçut qu'à la douleur causée par la brûlure qu'il essayait de s'allumer les doigts. — Ah! que c'est gentil de rester! s'écria Claire.

— Voilà comme je fais les surprises, moi, lui répondit Eugène. Lazare, je vous joue un piquet.

— Merci, répliqua celui-ci, j'ai un rendez-vous.

— Comme celui de l'autre jour et avec la même personne? demanda Claire avec une intention semi-ironique, atténuée cependant par l'offre de sa main qu'elle lui fit en signe d'adieu.

— Dam! murmura l'artiste un peu piqué en désignant Eugène, si c'était avec la même personne, la place serait libre maintenant.

Et il sortit presque brusquement. Ce soir-là, Lazare se promena pendant deux heures dans les rues de Paris, les pieds dans la neige, faisant intérieurement une querelle au mauvais temps, à lui-même, et presque disposé à en faire une aux passans qu'il rencontrait sur son chemin. Ce fut dans ces dispositions singulières qu'il monta chez les buveurs d'eau, ayant vu de la lumière à leur fenêtre. Antoine travaillait à la lampe; il mettait la dernière main à un dessin qui était une de ses premières compositions. Lazare lui en avait fait beaucoup de complimens quelques jours auparavant. Antoine s'attendait à en

recevoir de nouveaux, car il était fort satisfait de son travail. Ce fut le contraire qui arriva : Lazare le découragea par des critiques dont chacune était l'envers de ses précédens éloges. Antoine crut devoir lui signaler ces contradictions avec lui-même. — Quand on n'est pas disposé à suivre un avis, on ne le demande pas, répondit sèchement Lazare.

— Alors tu n'es pas content de mon dessin? dit Antoine.

— Qu'est-ce que cela peut te faire, puisque tu supposes que je fais de la contradiction pour le plaisir d'en faire?

— Cela me fait, reprit Antoine, que, puisque tu n'es pas content de mon travail, j'hésite à te demander un service que je voulais réclamer de toi.

— Lequel?

— Je voulais te prier de me placer ce dessin chez ton ami Eugène. Je comptais même te prier aussi de le voir demain à ce propos. La dernière livre d'huile est dans la lampe, et le dernier morceau de bois brûle dans le poêle. Demain l'atelier chômera, non pas faute d'ouvriers, mais faute d'outils. Si ton ami pouvait acheter ce dessin, cela nous rendrait du courage pour un bout de temps.

— Cela arrive mal, dit Lazare, je suis brouillé avec Eugène.

Il n'eut pas plus tôt dit ces paroles, qu'il le regretta, supposant qu'Antoine allait lui demander la raison de cette brouille, qu'il ne pourrait expliquer, puisqu'elle n'existait pas. Ce fut en effet ce qui arriva. — C'est fâcheux que vous soyez mal ensemble, dit Antoine; puisque ce garçon est riche et connaît du monde, comme tu me l'as dit, par ses relations ou par lui-même il aurait pu nous être utile.

— Quelle raison de nous être utile peut avoir un garçon qui ne nous connaît pas?

— Je ne parle pas de nous, mais de toi. Je t'ai entendu, il y a encore peu de temps, parler de lui avec mille éloges; nous te croyions son ami, comme tu paraissais être le sien.

— A ce point que vous étiez jaloux de lui, interrompit Lazare, et quand j'allais le voir, vous me plaisantiez en disant : — Voici Lazare qui va dans le monde!

— La plaisanterie était bien innocente, et si nous étions jaloux d'une affection qui t'éloignait de nous, cela prouve le cas que nous faisons de la tienne.

— Écoute, reprit Lazare avec un peu plus de douceur, je crois que nous ferons bien à l'avenir de ne point chercher de relations ni d'affections hors de chez nous. Mes visites chez Eugène me causaient des distractions : d'abord je venais plus rarement ici, ensuite c'était un milieu où je ne me trouvais pas à l'aise. Malgré son apparente bien-

veillance, Eugène, par éducation, par idées prises dans le monde où il vit, et qui est l'antipode du nôtre, devait être hostile à certains principes que son existence heureuse ne lui permet pas de comprendre. Mon attitude chez lui était pénible. J'avais toujours l'air d'aller lui demander un service, et je ne pouvais pas ouvrir la bouche, qu'il ne mît aussitôt la main à la poche.

— Cela ne ressemble guère au récit que tu m'as fait de tes allures dans la maison de ton ami, dit Antoine, et tu as peut-être sans motif sérieux donné de l'éperon à ta susceptibilité.

— Nul n'est meilleur juge que moi en pareille matière, répondit Lazare.

— Nul au contraire n'est ordinairement plus mauvais juge, et tu en as donné la preuve trop souvent pour qu'on ait perdu le droit de te suspecter.

— Si tu me reproches mon penchant à une trop prompte susceptibilité, je te riposterai par quelques observations sur ton penchant à la curiosité, qui, en dépassant certaines limites, devient de l'indiscrétion. Voilà une heure que tu tournes autour de moi pour savoir ce qui s'est passé entre moi et Eugène, et il y a au moins une demi-heure que tu as compris que j'avais des raisons pour ne pas le dire. Même dans la plus grande intimité, il y a des choses qu'on désire garder pour soi. Et d'ailleurs quel intérêt peux-tu avoir à ce que je sois ou ne sois pas dans de bons termes avec Eugène, que tu ne connais pas?

— Comme je ne mets pas de verrou à mes pensées, je croyais te l'avoir dit tout à l'heure, répliqua Antoine.

— J'entends, fit Lazare. Tu avais compté faire de moi le commis-voyageur de la société. Peu importe en effet à ceux qui n'en ont que les bénéfices l'ennui de ce rôle de frère quêteur, tantôt bien, tantôt mal accueilli, et importun toujours.

— Que l'occasion se présente pour moi de me créer des relations : — si elles peuvent produire des ressources à la communauté en facilitant à ses membres le placement de leurs œuvres, j'affirme que mon orgueil daignera s'abaisser à ces fonctions, quelles que soient d'ailleurs les concessions qu'elles pourront exiger de lui. On ne peut me faire le reproche d'être envieux, continua Antoine; eh bien! je t'ai envié, Lazare, le jour où tu es revenu ici nous mettre sur nos chevalets deux mois de travail, c'est-à-dire deux mois de progrès à faire, deux mois de forces nouvelles à dépenser, en nous apportant l'argent du dessin de Paul, que ton ami Eugène avait acheté avec une délicatesse à laquelle toi-même tu as rendu justice.

Lazare allait peut-être avouer à son ami que cette explication, qui menaçait de tourner en querelle, n'avait pas de but, puisque ses

relations avec Eugène n'étaient point rompues et qu'il n'avait aucun grief contre lui; mais au moment où il ouvrait la bouche pour faire cet aveu, l'artiste trouva le sens, l'origine de ce grief très réel, qu'il supposait imaginaire une minute auparavant. Tout ce qu'il avait dit à propos d'Eugène pour dire quelque chose, il le pensait. Pourquoi? Ce fut en se faisant cette question qu'il prit congé d'Antoine; ce fut avec ce pourquoi qu'il s'endormit, ou plutôt qu'il ne dormit pas. Le lendemain, dès le matin, Lazare courut chez Antoine. — Ne m'en veux pas, lui dit-il, de ce qui s'est passé hier; si tu veux savoir la raison qui m'empêche de retourner chez Eugène, duquel je n'ai aucunement à me plaindre, c'est qu'Eugène a une maîtresse qui est musicienne, et je me suis aperçu que ce n'était point seulement le charme de la musique qui me faisait trouver du plaisir à être avec elle.

— Tu es amoureux, fit Antoine; diable! il faut te soigner. Quand cela ne rend pas très bon, cela rend très mauvais, l'amour.

— Je me suis juré à moi-même de ne plus mettre les pieds dans la maison, reprit Lazare, et je me tiendrai parole. Tu comprends maintenant quelle réserve m'impose un tel état de choses, et tu seras comme moi de cet avis, que je ne puis réclamer ou accepter aucun service d'un garçon dont je suis le rival.

— Tu as raison, dit Antoine.

IV. — CLAIRE.

Comme il s'y était engagé, Lazare avait cessé tout à coup ses visites chez Claire. Au bout de quelque temps, Eugène, très étonné de cette rupture, dont il ne pouvait soupçonner la cause, vint chez Lazare pour lui en demander l'explication. L'artiste lui fit très franchement part de ses motifs. Eugène parut d'abord ne pas accepter sérieusement la révélation qui venait de lui être faite. Il fallut toute l'insistance de Lazare pour le persuader que rien n'était exagéré dans tout ce qu'il lui avait dit. — Claire est bien loin de se douter de cela, fit Eugène; elle ne comprend rien à votre absence, et s'imagine qu'elle ou moi nous avons fait ou dit à notre insu quelque chose dont votre amour-propre, que nous savons un peu irritable, se sera froissé. Elle m'envoyait positivement m'en expliquer avec vous. Me voilà en vérité fort embarrassé pour lui répondre, car enfin je ne puis pas lui faire connaître le véritable motif de votre retraite; mais voyons, là, entre nous et bien sincèrement, ne pouvez-vous pas vaincre ce... sentiment? ajouta Eugène après une courte hésitation. Depuis un mois que vous n'avez pas vu Claire, l'absence a dû faire son œuvre d'oubli. J'accepte vos scrupules, mais je me demande s'ils sont bien légitimes.

— Je ne puis rien vous dire de plus que ce que vous savez, répondit Lazare. Quand je croirai pouvoir retourner chez vous sans danger pour mon repos, — je ne parle pas du vôtre, qui ne peut se croire menacé, — vous m'y verrez revenir, et je souhaite que ce puisse être bientôt. Jusque-là ne nous voyons ni ailleurs ni ici.

— Pourquoi? demandait le jeune homme un peu étonné. Je comprends que vous ne veniez point chez Claire; mais que moi je vienne chez vous, cela est tout différent.

— Après l'aveu que j'ai dû vous faire, reprit Lazare, nous serions mutuellement embarrassés vis-à-vis l'un de l'autre. Les circonstances nous font une situation exceptionnelle. Pour la tranquillité et la sincérité de nos relations futures, attendons que la cause qui les aura momentanément suspendues n'existe plus.

— Vous êtes un singulier garçon.

— Au moins, reconnaîtrez-vous qu'il n'y a rien de suspect dans ma conduite?

— Vous êtes d'une loyauté rigoureuse, je le reconnais, dit Eugène; mais pourquoi l'étendez-vous jusqu'à nos rapports personnels? Les raisons que vous me donnez pour ne plus nous voir paraissent avoir été improvisées dans le dessein de dissimuler votre intention véritable.

— Je vous ai fait un aveu qui doit vous donner la mesure de ma franchise.

— Eh bien, soit! j'accepte votre arrangement; mais vous allez me promettre une chose.

— Laquelle?

— C'est que vous vous souviendrez que j'aurai toujours du plaisir à vous voir et à vous être agréable. J'ai confiance dans votre talent et dans son avenir, et ce sera m'obliger que de me fournir des occasions de vous le prouver en n'hésitant pas à me demander un service. Ce que je vous dis là est très franc, Lazare, entendez-le bien. Vous avez dans l'esprit de fâcheuses dispositions qui vous tiennent presque toujours en état d'hostilité préventive contre une classe de la société que vous ne connaissez pas. Laissez-moi vous prouver que vous êtes quelquefois dans l'exagération, et si une sympathie bienveillante s'offre à vous être utile et à vous rapprocher du but où tendent vos efforts, en supprimant quelques-uns des obstacles qui vous en séparent, accueillez-la sans la soumettre aux subtilités d'une analyse défiante; voilà ce que je voulais vous dire, et bien vous dire, souhaitant que vous ayez bien entendu.

— Mais je crois vous avoir donné la preuve que je vous avais compris, répondit Lazare; il n'y a pas encore longtemps que j'ai eu recours à vous.

— Eh bien! pour le présent et pour l'avenir, reprit Eugène, agissez de la même façon. Voyons, je m'en vais d'ici, continua le jeune homme moitié riant, moitié sérieux; je n'y reviendrai que lorsque vous me rappellerez, et j'ignore quand vos scrupules feront cesser ma disgrâce. Vous manque-t-il quelque chose pour travailler?

— Ce ne sont pas les moyens de travail qui me manquent, reprit Lazare; c'est l'instinct du travail lui-même.

— Cependant, dit Eugène, vous étiez en train de peindre quand je suis entré. Vos brosses sont encore fraîches, vous voyez bien que vous travaillez.

— Je n'appelle pas travailler, répondit l'artiste, une lutte pénible avec l'impuissance de produire. Mieux vaudrait me croiser les bras que de me fatiguer quotidiennement en d'inutiles efforts qui n'ont pour résultat que le découragement.

— Peut-être êtes-vous trop difficile avec vous-même, reprit Eugène. Voyons donc ce que vous faites.

Et avant que Lazare eût pu prévenir son mouvement, le jeune homme avait retourné la toile posée à l'envers sur le chevalet de l'artiste, dont le visage rougit subitement. Eugène avait un peu pâli au contraire. — Je croyais, fit-il, vous avoir entendu dire que vous ne saviez pas faire le portrait? Celui-ci me paraît pourtant réussi; je retrouve bien Claire dans cette figure modeste, qui pourrait servir de type à la déesse des vertus domestiques.

— Comment! s'écria Lazare, vous trouvez cela ressemblant? mais vous ne l'avez donc jamais vue?

Eugène regarda l'artiste avec étonnement : — Je parle de la femme que je connais, et non d'une autre, répliqua-t-il. J'ignore comment vous l'avez vue ou cru voir; mais telle qu'elle existe, elle est reproduite sur cette toile, une image réfléchie dans une glace ne serait pas plus fidèle : c'est bien là son front calme, ses cheveux régulièrement lissés de la même façon, sa bouche, qui ne connaît qu'un sourire, et ses yeux, qui semblent toujours chercher une erreur dans une addition. Quoi que vous en disiez, je reconnais Claire : seulement la présence de son portrait dans cet atelier m'explique bien des choses, et particulièrement la raison qui vous porte à m'en exclure; mais on aurait pu arranger cela pour la commodité de tout le monde. Je ne serais pas venu à l'heure des séances.

— Comment! dit Lazare avec un pénible étonnement, vous supposez...

— Laissez-moi achever, reprit Eugène en arrêtant par un geste une protestation de Lazare. Je ne tire de la venue de Claire chez vous aucune conclusion qui puisse sérieusement m'alarmer, ou offenser votre loyauté que je ne mets pas en cause. J'aurais de la

répugnance à vous croire capable d'avoir fait usage, pour me nuire dans son affection, des confidences que vous avez reçues à propos de la véritable nature de mes sentimens pour elle. Comment et pourquoi vous vous en êtes épris, je pourrais vous l'expliquer, si vous ne le saviez pas mieux que moi. Claire vous aura séduit à son insu, je n'en fais pas doute, précisément par tous les côtés que j'apprécie le moins chez une femme, par la modestie de ses goûts, par l'inaltérable douceur de son caractère, par cette beauté vague qui ne se précise que sous l'empire d'impressions un peu vives, dont sa tranquille nature évite le retour beaucoup plus qu'elle ne le recherche. Ajoutez à cela une intelligence sérieuse, réservant seulement pour l'art et ce qui s'en approche des facultés d'enthousiasme et de passion que je souhaiterais lui voir appliquer moins spécialement. Cela plus que le reste aura, j'imagine, fait naître entre elle et vous une fraternité de race à laquelle mon ignorance bourgeoise n'a pas le droit de prétendre. Par ceux de vos entretiens auxquels j'ai assisté, je devine quels étaient vos entretiens du tête-à-tête. Le jour où vous avez soupçonné les dangers qu'on peut courir à faire quotidiennement de l'esthétique avec une jolie femme dont on a l'amant pour ami, vous avez cessé de venir, espérant que l'absence arrêterait le mal à son début; mais soit que vous ne l'ayez pas pris à temps, soit que le mal ait eu des racines plus profondes que vous ne l'aviez cru, l'expérience vous a donné un démenti. Ceci est la première phase de votre passion, car c'en est une.....

— Vous l'ai-je nié? répliqua Lazare.

Eugène étendit en souriant sa main vers le portrait de Claire. — Devant une telle preuve, cela serait inutile.

— Mon ami, s'écria Lazare, je vous donne ma parole d'honneur que ce portrait est une œuvre de souvenir. Et tenez, s'il faut tout vous dire, j'ai presque du regret que nos relations aient pris, depuis quelque temps, un certain tour d'intimité qu'elles n'avaient pas auparavant.

— Je le comprends, répliqua Eugène avec une certaine vivacité. Cette intimité devient un obstacle devant lequel se cabrent vos scrupules, qui dans d'autres circonstances auraient passé outre. Je suis votre ami, je vous l'ai prouvé, j'ai tout à l'heure manifesté le désir de vous le prouver encore, et cette amitié vous gêne. Que nous devenions étrangers, vous n'avez plus aucune raison de ménagemens, je rentre à vos yeux dans le droit commun; votre passion continue, puisqu'elle peut agir en liberté, à obéir à l'égoïste devise du désir : chacun pour soi. En deux mots, ajouta Eugène en désignant la toile où souriait la figure de Claire, vous n'hésiteriez plus à dire à l'original ce que vous dites sans doute au portrait.

Lazare se promenait à grands pas dans son atelier en cassant par petits morceaux le manche d'une brosse qu'il tenait à la main. — Je ne sais pas si vous allez bien me comprendre, dit-il enfin; mais j'affirme que tout ce que vous allez entendre est la vérité, et, si singulière qu'elle vous paraisse, vous m'obligerez en y ajoutant foi. Et d'abord, je vous le répète, Mme Claire n'est jamais venue ici, et je ne l'ai pas vue depuis le jour où j'ai été chez elle pour la dernière fois. Lorsque je me suis condamné à ne plus la voir pour la raison que vous savez, j'espérais bien que cette absence amènerait l'oubli; ce n'était là, à ce qu'il paraît, qu'un remède de bonne femme. Malgré moi, toutes mes pensées retournaient aux lieux que j'avais quittés : ma vie était troublée et bouleversée, comme je vous le disais un jour, par un amour entré chez moi ainsi qu'un coup de vent par une fenêtre. C'est alors que j'ai songé à utiliser cet amour tout en le servant.

Eugène dressa la tête et parut écouter avec plus d'attention.

— J'arrive à l'origine de ce portrait, continua Lazare; elle vous expliquera quelle véritable signification peut avoir sa présence dans mon atelier, et fera, je l'espère, disparaître toute équivoque de votre esprit. On m'avait dit, et j'avais lu souvent, que l'amour possédait une puissance d'inspiration dont l'art pouvait faire son profit. Des chroniques ont cité des exemples de chefs-d'œuvre qui n'avaient pas d'autre source. J'ai voulu renouveler l'expérience, j'ai fait poser mes souvenirs, et j'ai commencé ce portrait. Je vous en ai dit assez pour craindre de vous dire tout. J'avouerai donc que j'avais un double but en me mettant à l'œuvre. D'abord je me rapprochais de celle dont je m'étais éloigné volontairement pour des raisons que je vous ai fait connaître. Ensuite cette tentative devait avoir pour résultat de fixer mes irrésolutions. Si la passion de l'homme avait un écho dans le travail de l'artiste, l'œuvre qu'il allait produire sous l'influence de cette passion en porterait l'empreinte. Ce portrait ne serait pas seulement une reproduction plus ou moins fidèle d'une figure périssable, mais une création vivante. Alors tout était dit. Au lieu de combattre cet amour comme j'avais tenté de le faire, je l'acceptais avec ferveur. Amant, je faisais de ma passion l'hôte assidu de ma solitude, où elle eût été reine, à la condition qu'elle se ferait l'esclave de l'artiste aux heures du travail, — que le sentiment deviendrait un instrument.

— Et, dans votre opinion, que vous a répondu l'expérience? demanda Eugène.

— Vous le voyez, répondit Lazare en indiquant sa toile.

— Si vous me demandez mon impression exacte, dit le jeune homme, je vous répéterai ce que je vous ai dit déjà : — C'est Claire

à n'en pas douter. Cependant, exposez publiquement cette figure, je doute qu'elle attire le regard, parce que l'exactitude même de sa ressemblance la rejette dans la foule des types insignifians qui n'intéressent personne.

— Alors ceci est la preuve de mon impuissance, répondit Lazare. Cette figure ne ressemble donc pas au modèle que je voulais incarner dans le monde de l'art! Ce n'est qu'un masque froid où manque la vie qui perpétue les œuvres, et le sceau qui est l'empreinte de la création.

— Enfin, demanda Eugène, la conclusion? En supposant que le miracle païen se renouvelât pour vous, et que cette image peinte s'animât sur cette toile et descendît devant vous comme autrefois la statue devant Pygmalion, que lui diriez-vous?

— Rien, répondit Lazare, car je ne reconnaîtrais pas ma Galathée.

— Vous êtes fou, mais votre folie est amusante, interrompit Eugène. Cependant, puisque vous convenez que votre expérience a échoué, que deviendra votre amour? Vous comprenez que cela m'intéresse.

— Mon amour, dit Lazare en regardant sa toile, mon impuissance l'a blessé; laissez-lui le temps de mourir.

— Vous me préviendrez pour l'enterrement, répliqua Eugène. Seulement permettez-moi de vous dire une chose.

— Dites.

— C'est que ma très faible intelligence bourgeoise n'atteint pas à la hauteur de votre système. Cette bizarre transformation de la passion en instrument, comme vous dites, me paraît tout simplement le dernier mot de l'égoïsme, et je la trouve monstrueuse.

Ainsi que Lazare venait de le faire pressentir, la passion de l'artiste pour Claire, ou du moins la préoccupation d'esprit à laquelle il avait cru donner ce nom s'était éteinte dans l'isolement, comme une lampe dans un lieu sans air. Il avait presque gardé rancune à la jeune femme du temps inutile que lui avait fait perdre le stérile souvenir qu'il avait emporté d'elle. Environ deux mois après la visite qu'il avait reçue d'Eugène, il lui écrivit ce mot, qui devait avoir pour lui une signification convenue : « Je vous invite à l'enterrement. Venez. »

Cet étrange billet tomba entre les mains de Claire, qui en demanda l'explication à Eugène. Celui-ci se rappela ce que Lazare lui avait dit de la mort de son amour; il ne put s'empêcher de rire et livra à sa maîtresse le mot de l'énigme. Elle en rit d'abord avec lui, mais demeura rêveuse quand elle fut seule. Cette révélation surprenait Claire au milieu des dernières crises qui précèdent la fin d'une passion épuisée par les lassitudes d'une longue lutte. Depuis l'absence de

Lazare, Eugène avait repris son train de vie ordinaire, et dans la solitude où il la laissait, Claire avait souvent regardé la place occupée autrefois par l'artiste. Aux heures mêmes où celui-ci évoquait son souvenir pour le fixer sur la toile, elle appelait son image pour l'asseoir auprès d'elle au coin de cette cheminée où ils avaient passé de si bonnes soirées. En apprenant l'existence de cet amour posthume, elle ne s'en offensa pas. Peu à peu cette idée d'avoir été aimée par Lazare combla dans son cœur le vide que venait chaque jour y faire la pensée de ne l'être plus par Eugène. Celui-ci, emporté au courant des distractions qui l'éloignaient de plus en plus de sa maîtresse, ne prenait point garde aux singuliers changemens qui se produisaient en elle, tant dans ses manières que dans son langage. Un jour, sans pleurs, sans plainte, sans reproche, ils se quittèrent, n'ayant rien à se pardonner, tant ils avaient déjà oublié tous deux le mal qu'ils avaient pu se faire l'un à l'autre pendant une époque de leur vie dont le dernier chapitre devait être un adieu froidement poli, comme peuvent en échanger deux étrangers qui, après avoir voyagé ensemble, se séparent pour aller chacun de son côté. Eugène, engagé vers ce temps dans une intrigue demi-sérieuse qui tendait sous ses pas la chausse-trappe d'un contrat de mariage, ne voyait que très rarement Lazare, qui ignorait sa rupture avec Claire. Lazare l'apprit de la jeune femme elle-même, dont il reçut à son grand étonnement la visite un matin. La voyant vêtue de noir, il ne put s'empêcher de lui demander à quelle occasion elle était en deuil.

— Mais, répondit-elle en souriant, depuis un certain billet de faire-part qui m'est tombé entre les mains.

— Et, dit Lazare, si le mort en question faisait comme mon patron?

Claire ne répondit pas... ce jour-là.

HENRY MURGER.

LA

MISSION DE BABYLONIE

ET L'ART BABYLONIEN

Dans les derniers mois de l'année 1851, deux missions archéologiques étaient instituées, l'une pour explorer la Haute-Mésopotamie, l'autre pour visiter le territoire où s'élevait autrefois Babylone. En suivant M. Place au milieu des fouilles de Ninive, nous avons déjà fait connaître les résultats de la première de ces missions (1). La seconde, celle de Babylonie, placée sous la direction d'un orientaliste distingué, M. Fulgence Fresnel, doit appeler à son tour notre attention : quelques découvertes intéressantes viennent en effet de couronner ses recherches. Nous ne nous bornerons pas d'ailleurs à raconter, d'après les relations des explorateurs eux-mêmes, les travaux de la mission de Babylonie. Pour faire apprécier le vrai caractère des services rendus par M. Fresnel et ses compagnons de voyage à l'histoire de l'art, il importe de bien définir à la fois le théâtre où ils avaient à opérer et la nature des problèmes qu'ils avaient à résoudre. Un coup d'œil jeté sur l'histoire de la Babylonie et sur l'état actuel de son territoire doit donc précéder naturellement le récit de l'excursion dont l'ancien empire de Sémiramis et de Nabuchodonosor vient d'être le but.

I.

« Babylone semblait être née pour commander à toute la terre. Ces peuples étaient pleins d'esprit et de courage. De tout temps, la philosophie régnait parmi eux avec les beaux-arts, et l'Orient n'avait guère de meilleurs soldats que les Chaldéens. » Bossuet, dans ce peu de mots, nous fait connaître

(1) Voyez la *Revue* du 1er avril 1853.

l'importance de Babylone, qui, sous le second empire d'Assyrie, devint la capitale du royaume, et qui, sous Nabuchodonosor Ier et Nabuchodonor II, fut au moment de dominer l'univers.

Chaque peuple a des prétentions à une haute antiquité; mais sous ce rapport, nul ne l'emporte sur les Chaldéens. Le prêtre Bérose faisait remonter l'empire de Babylone et de la Chaldée au commencement du monde. Sa première dynastie avait quelque chose du gigantesque des races antédiluviennes : elle comprenait dix rois, dont le premier serait Alorus et le dernier Xysuthrus, et elle avait régné 432,000 ans. Débrouiller le chaos de ces origines, et mettre d'accord Bérose, Syncelle, Polyhistor, Hérodote, Ctésias et tous ceux qui se sont occupés de la chronologie babylonienne, la chose nous paraît impossible. Nous préférons nous en rapporter aux livres saints, qui placent les commencemens des royaumes de Babylone et de Ninive à la cinquième génération après le déluge, 2218 ans environ avant notre ère. Le fondateur de Babel ou Babylone serait Nemrod, « le fort chasseur devant l'Éternel. » Outre Babel, Nemrod aurait fondé les villes d'Érec (1), Accad, Niffar et Chalné au pays de Scin'har (2). Du pays de Babel sortit Assur, qui bâtit Ninive, Reboboth-Hir, Kalah, et Resen, entre Ninive et Kalah, qui est une grande ville. La Bible, en citant Nemrod et Assur comme constructeurs de ces premières villes, indique suffisamment qu'ils furent les fondateurs de l'empire de Chaldée et de l'empire d'Assyrie.

A l'époque de Nemrod, la religion des Babyloniens paraît avoir été un déisme pur, analogue au déisme des Juifs, qui plus tard se corrompit et se changea en idolâtrie. C'est alors que Nemrod fut adoré sous le nom de *Bel*, *Baal* (roi, seigneur), et confondu avec le soleil. Les Juifs ne tombèrent jamais absolument dans ces erreurs. Syncelle nous a conservé la liste de la première dynastie chaldéo-babylonienne. Les Chaldéens, selon lui, furent les premiers qui prirent le titre de rois. Le premier de ces rois fut Évéchius, que nous connaissons sous le nom de Nemrod. Il fonda Babylone et régna six ans et demi. Viennent ensuite Chomasbelus, Porus, Nechubes, Nabius, Oniballus, Zinzerus ou Chinzir. Ces six rois régnèrent 218 ans et demi. Cette pre-

(1) Aujourd'hui Warkha, comme l'ont reconnu récemment MM. Fulgence Fresnel et Oppert.

(2) Ce pays de Scin'har n'est-il pas le même que le Schin'âr ou pays de Sennaar dont parle dans un des rapports que nous avons pu consulter M. Fulgence Fresnel? C'est là que, selon la Genèse, les premiers hommes, après le déluge, bâtirent la première ville et élevèrent la première pyramide à degrés, la plus haute qui ait jamais existé (un stade olympique, soit 569 pieds de roi de hauteur). M. Fresnel ajoute : « Comme Moïse nous apprend que la ville et la tour de Babel furent bâties dans un champ de la terre de Schin'âr, il s'ensuit que le Birs-Nimroud, masse imposante, seule ruine grandiose, véritablement grandiose de toute la région babylonienne, située dans le voisinage d'un canal qui est nommé Sindjar, doit occuper l'emplacement de la tour de Babel, que l'on identifie d'ordinaire avec la pyramide à degrés de Belus, temple, observatoire et tombeau. » Mais alors comment n'a-t-on pas rencontré au Birs-Nimroud de ces briques des rois de Sennaar dont les Anglais possèdent un si grand nombre dans leurs collections, et qui proviennent de monumens antérieurs à l'établissement de l'empire assyrien?

mière dynastie comprenait donc sept rois et aurait eu une durée de 225 ans (1). Sous Zinzerus ou Chinzir, vers le XVIe siècle avant notre ère, une invasion de pasteurs arabes, analogue à l'invasion des Hycsos de l'Égypte et à la conquête arabe sous les successeurs de Mahomet, s'empara de la Babylonie, dont les peuples étaient tombés dans la mollesse. Ninive et les Assyriens, plus aguerris et mieux défendus, résistèrent aux conquérans, qui ne purent es soumettre. Loin de là : trois siècles plus tard, un roi d'Assyrie, du nom de Bélus, attaqua les Arabes, amollis à leur tour par les délices de Babylone, les chassa et réunit cette ville à son empire. C'est alors que Babylone fut la tributaire de Ninive et la seconde capitale de l'empire assyrien.

Ninus, fils de Bélus, agrandit cette derniere ville, à laquelle il donna son nom. Sémiramis, sa femme, se passionna de son côté pour Babylone, nouvellement conquise, et par ses fondations lui donna une nouvelle splendeur. A en croire les historiens grecs, cette reine aurait construit des murs qui avaient 365 stades de circuit, des quais, des ponts, une galerie, espèce de tunnel qui passait sous l'Euphrate, un lac qui servait à la décharge de ce fleuve, des pyramides à degrés ou jardins suspendus, enfin tous ces ouvrages qui, après plusieurs siècles, excitaient encore par leur grandeur l'admiration d'Alexandre et de ses soldats. Néanmoins un fait positif, et auquel les travaux de la mission de Babylonie donnent un haut degré de certitude, contredit formellement les spéculations auxquelles les historiens se sont livrés sur ces anciennes époques historiques. On est autorisé, d'après ce fait, à reléguer les exploits et les travaux de Sémiramis au rang de ces contes dont les Orientaux, amis du merveilleux, sont si prodigues. La plupart des briques trouvées à Babylone même, parmi les ruines des principaux édifices de cette ville et dans toute la contrée environnante, de Bagdad au Birs-Nimroud, portent l'estampille de Nabuchodonosor II.

On se rappelle le songe de ce prince expliqué par Daniel, et sa folie, quand, se croyant transformé en animal, « il mangea du foin comme un bœuf, et que son corps étant trempé par la rosée du ciel, les cheveux lui crûrent comme les plumes d'un aigle, et les ongles comme les griffes d'un oiseau (2). » Cette folie de Nabuchodonosor dura sept années, pendant lesquelles sa femme Amuthis ou Nitocris, princesse originaire d'Ecbatane, dans la Médie, prit les rênes de l'empire. Les femmes sont extrêmes en tout, dans le bien comme dans le mal; Nitocris, pendant sa régence, fit preuve d'une activité prodigieuse et déploya les talens d'une grande reine: aussi Hérodote, qui se passionne assez aisément, nous semble-t-il avoir dépouillé Sémiramis d'une partie de son prestige en faveur de sa brillante rivale. Quoi qu'il en soit, Nitocris sut gouverner avec autant de modestie que de gloire et de bonheur. Nous ne rencontrons en effet son estampille sur aucune des briques qui appartiennent aux monumens qu'elle a fondés, mais toujours la marque du malheureux époux au nom duquel elle régnait. Ces briques marquées au

(1) M. Oppert, l'un des membres de la mission qui dans ces dernières années a exploré la Babylonie, a trouvé et décrit un curieux vase qui paraît avoir appartenu à l'un des premiers monarques chaldéens.

(2) Daniel, ch. IV.

nom de Nabuchodonosor II confirment pleinement d'ailleurs les paroles que le prophète Daniel met dans la bouche de ce prince : « N'est-ce pas là cette grande Babylone dont j'ai fait le siége de mon royaume, que j'ai bâtie dans la grandeur de ma puissance et dans l'éclat de ma gloire (1)? »

Sur cette restauration de la vieille Babylone, ou plutôt sur la fondation d'une Babylone nouvelle juxtaposée à l'ancienne, l'histoire profane est d'accord avec les livres saints. Diodore et les Grecs, sur la foi de Ctésias, médecin de leur pays, attaché à la cour d'un des monarques achéménides, successeurs des rois chaldéens, attribuaient à Ninus et à Sémiramis, ces personnages mythiques, toutes les merveilleuses constructions de Babylone. Le Chaldéen Bérose s'inscrit en faux contre cette opinion, et accuse de mensonge les historiens grecs. Josèphe (2) nous a conservé le passage suivant de son histoire chaldéenne qui ne paraît laisser aucun doute sur l'origine de ces grandes fondations : « Napobolassar, roi de Babylone, étant mort dans la ville des Babyloniens après vingt-neuf ans de règne, son fils Nabuchodonosor revint en Babylonie et prit les rênes de l'empire... Il restaura la ville antique et en construisit une autre auprès d'elle. Ce prince, pour plaire à sa femme Nitocris, née chez les Mèdes, et qui aimait les paysages montagneux, fit faire des voûtes au-dessus de son palais avec de si grosses pierres, qu'elles paraissaient comme des montagnes; il fit couvrir ces voûtes de terre et planter dessus une si grande quantité d'arbres de toute sorte, que ce jardin, suspendu en l'air, a passé pour l'une des merveilles du monde. »

M. Fulgence Fresnel fait observer avec beaucoup de justesse que ces jardins suspendus répondaient d'ailleurs à un besoin du pays. L'objet principal de ces édifices élevés était en effet d'obtenir la plus grande ventilation et la plus basse température possibles dans les nuits d'été. Ce besoin devait être plus impérieux encore pour une princesse née à Ecbatane, et qui, du milieu des montagnes de la Médie, se trouvait transportée dans des plaines dont M. Fulgence Fresnel compare la température à celle de la fournaise des trois jeunes hommes de Daniel. « Pendant trois mois consécutifs, de onze heures du matin jusqu'à quatre et demie du soir, dit ce voyageur, nous avons eu une chaleur qui oscillait entre 32 et 36 degrés Réaumur, à l'ombre, au nord, dans un courant d'air. » Ce terme de 36 degrés, point extrême de l'échelle du seul thermomètre que la mission possédât, a été atteint en juillet et en août, et M. Fresnel est certain qu'il eût été dépassé, si l'échelle eût été plus étendue. « Pour moi, ajoute-t-il, qui avais déjà passé douze ans de ma vie au-delà du tropique, j'ai été réduit à m'envelopper dans des draps mouillés, au grand effroi et malgré les remontrances de tout notre monde (3). »

A l'occasion de cette confusion entre les reines Nitocris et Sémiramis, M. Fulgence Fresnel fait fort bien remarquer que, pour les Grecs transportés en Asie, le seul nom de Sémiramis répondait à toutes les questions de l'histoire ancienne (4). C'est ainsi qu'en Égypte Pharaon et son premier ministre

(1) Daniel, ch. IV, v. 27.
(2) Josèphe, *Antiq.*, liv. X, ch. XI.
(3) M. Fulgence Fresnel, rapport adressé à M. le ministre d'état.
(4) M. Fulgence Fresnel a une prétention plus ambitieuse et plus délicate, c'est celle

Joseph expliquent tout et répondent à tout. A Bagdad, c'est Nemrod qui a tout fait; dans l'Yémen, c'est Scheddah, fils d'Aad; au Hedjaz, ce sont les Beni-Hélât. C'est ainsi que dans nos pays tous les camps retranchés appartiennent à César, toutes les anciennes chaussées à la reine Brunehaut.

Le livre de Daniel renferme l'histoire de Nabuchodonosor depuis le commencement de son règne jusqu'au renversement de l'empire assyrien par les Mèdes et les Perses. Il nous donne les détails les plus précis sur la politique, les mœurs et les superstitions des Babyloniens, et contient sur leurs arts les particularités les plus curieuses. C'est ainsi que dans la fameuse orgie de Balthasar nous voyons le roi, ses femmes et les grands de sa cour boire dans des vases d'or et d'argent qui ont été apportés du temple de Jérusalem, tout en exaltant leurs dieux d'or, d'argent, d'airain, de bois et de pierre, ce qui nous prouve que dans la composition de leurs idoles les Babyloniens faisaient usage de toutes ces matières. La chronique des trois jeunes hommes à la fournaise nous apprend également que les rois de Babylone élevaient des statues colossales composées des plus riches métaux. En effet, la statue que le roi Nabuchodonosor avait fait dresser dans la campagne de Doura (1), — et devant laquelle tous les hommes, de quelque nation, de quelque tribu, de quelque langue qu'ils fussent, devaient se prosterner au moment de la dédicace, sous peine d'être jetés dans une fournaise, — était d'or et avait 60 coudées de haut sur 6 de large, c'est-à-dire 90 pieds de hauteur sur 9 de large à la base. Peut-être y a-t-il là cependant erreur de proportion.

L'histoire de ce dieu Bel, de boue au dedans, d'airain au dehors, auquel les Babyloniens offraient chaque jour douze mesures de farine du plus pur froment, quarante brebis et six grandes cuves de vin pareilles sans doute à celles qui ont été trouvées dans le cellier des rois assyriens à Khorsabad, et la façon dont le prophète Daniel convainquit les prêtres de supercherie nous initient aux mystères du temple babylonien. Ajoutons que dans sa naïveté ce récit et celui de la mort du grand dragon que les Babyloniens adoraient touchent presque au comique et nous prouvent que de tout temps les hommes

d'avoir retrouvé l'*œil bleu* de la reine Nitocris sur l'un des fragmens de briques émaillées qu'il a recueillies au Kasr (un des principaux *tumulus* qui couvrent l'emplacement de Babylone). Cet œil est colossal comme celui de Junon, Βοῶπις. Diodore nous raconte, d'après Ctésias, que cette princesse était représentée sur les mosaïques des murs intérieurs du palais lançant un javelot sur une panthère, et c'est sur les fragmens de ces mosaïques trouvés au Kasr que M. Fresnel a retrouvé cet œil bleu auquel une Mède, une fille du nord de l'Asie, lui paraît avoir des droits incontestables. M. Fresnel a bien aussi retrouvé deux *yeux noirs* qui ne peuvent être que ceux du roi Nabuchodonosor descendant de Nemrod fils de *Chus* et par conséquent de race noire ou bronzée.

(1) M. Fresnel place la campagne de Doura dont parle Daniel dans l'enceinte même de Babylone, où il a retrouvé un canal qui porte sans la moindre altération le nom de *Doura*. « N'est-il pas rationnel d'admettre que l'inauguration de la statue de Nabuchodonosor dut avoir lieu dans la capitale de l'empire chaldéen, dit M. Fresnel, ou dans son voisinage immédiat, et non pas, selon les données géographiques de Polybe et d'Isidore Charax, au confluent du Chaboras avec l'Euphrate, à cent lieues de Babylone, bien qu'il y eût à cet endroit un lieu du nom de Doura? » M. Oppert a signalé un autre Doura, situé dans le voisinage de Babylone, et croit avoir rencontré dans cette localité le piédestal de la fameuse statue d'or.

furent les mêmes, faciles à duper, faciles à s'irriter, puis quand leurs passions et leurs faiblesses sont en jeu, se refusant à la lumière et voulant être trompés.

Sous le fastueux et bizarre Nabuchodonosor et sous sa femme Nitocris, l'empire babylonien atteignit le plus haut degré de puissance. « Quels ouvrages n'entreprit-il point dans Babylone! s'écrie Bossuet; quelles murailles, quelles tours, quelles portes et quelles enceintes y vit-on paraître! Il semblait que l'ancienne tour de Babel allât être renouvelée dans la hauteur prodigieuse du temple de Bel, et que Nabuchodonosor voulût de nouveau menacer le ciel. » A en croire d'anciennes traditions, ce prince aurait poussé ses conquêtes jusque dans la Libye et en Espagne (1). Sous ses successeurs amollis dont Daniel fut le ministre, qui aimaient la vérité, mais qui ne savaient ni la faire accepter ni la faire respecter par leurs sujets, qui les appelaient des rois juifs, la race chaldéenne fut vaincue une dernière fois et asservie par les Mèdes et les Perses. Maître à son tour de Babylone, Alexandre fut séduit par l'aspect de grandeur de cette ville et songea à en faire la capitale de son vaste empire; mais la mort ne lui permit pas d'accomplir ses projets. Cette mort porta à la splendeur de l'antique cité chaldéenne un coup dont elle ne se releva jamais; sa ruine fut rapide et justifia bientôt les paroles des prophètes:

« Cette grande Babylone, cette reine entre les royaumes du monde, qui avait porté si haut l'orgueil des Chaldéens, sera détruite comme le Seigneur renversa Sodome et Gomorrhe;

« Elle ne sera plus jamais habitée, elle ne se rebâtira point dans la suite de tous les siècles; les Arabes n'y dresseront pas même leurs tentes, et les pasteurs n'y viendront point pour s'y reposer;

« Mais les bêtes sauvages s'y retireront, ses maisons seront remplies de dragons: les autruches y viendront habiter, et les satyres y mèneront leurs danses (2). »

La prophétie suivante est la seule peut-être qui ne se soit pas accomplie: « On ne tirera point de toi de pierre pour l'édifice, ni de pierre pour le fondement, mais tu seras éternellement détruite, dit le Seigneur (3). » En effet, Ctésiphon et Bagdad, ces rivales de Babylone, ont été construites avec des matériaux provenant de ses ruines; aujourd'hui la petite ville musulmane de Hillah et plusieurs villages qui s'élèvent sur son emplacement sont bâtis avec les débris de ses palais et de ses temples. On peut même considérer ces temples et ces palais comme autant d'inépuisables carrières, exploitées encore de nos jours par les *sakkharah* ou extracteurs de briques.

M. Oppert, membre de l'expédition française de Babylonie, a réuni, sur l'histoire primordiale des peuples qui ont habité ou conquis la Chaldée, des monumens d'une haute importance et qui éclaireront bien des points restés obscurs. M. Oppert paraît croire à l'existence de deux Babylones, celle de Sémiramis et celle de Nabuchodonosor, construites toutes deux sur l'emplacement des rui-

(1) Josèphe, *Ant.* liv. x, ch. xi.
(2) Isaïe, chap. xiii.
(3) Jérémie, chap. li, v. 6.

nes actuelles, et M. Fulgence Fresnel partage la même opinion. Au reste, le *Moudjelibéh*, le *Kasr*, le tumulus d'*Amran-ibn-Alí*, et tout cet énorme amas de ruines qui couvrent la rive gauche de l'Euphrate représentent assez le cadavre de la double capitale d'un double empire, qui, à travers différentes révolutions, aurait duré près de deux mille ans. M. Oppert a reconnu l'emplacement des jardins suspendus de Sémiramis, et a fouillé leurs ruines, connues aujourd'hui sous le nom de la colline d'*Amran-ibn-Alí*. Dans ces fouilles, il a recueilli un grand nombre d'objets qui vont enrichir les collections du Louvre, et ses observations lui ont permis d'essayer une restauration ingénieuse, mais tant soit peu conjecturale, de ces jardins si fameux. Le savant explorateur a terminé avec beaucoup de soin et à travers mille difficultés le relèvement trigonométrique de l'emplacement de Babylone. Cette opération lui a permis de dresser le plan détaillé de cette ville immense, qui présentait un carré de 23 kilomètres de côté. Il est vrai que des champs cultivés, destinés à garantir sa population des horreurs d'une famine en cas de siége, étaient compris dans cette enceinte, et que la ville proprement dite ne couvrait guère qu'une superficie de 20 kilomètres carrés, c'est-à-dire environ la moitié de l'espace occupé aujourd'hui par Paris. C'est sur l'emplacement de ces ruines et au bord de l'Euphrate qu'est bâtie la ville florissante de Hillah.

La résidence royale, qu'il ne faut pas confondre avec la ville habitée, hors de laquelle elle était située, était renfermée dans une grande enceinte fortifiée, et constituait à elle seule une véritable ville entourée d'une triple muraille, l'une en briques cuites avec du bitume, les deux autres en briques crues, et couvrant sur les deux rives de l'Euphrate un espace de près de 7 kilomètres carrés. Là étaient réunis le palais, la forteresse et les fameux jardins suspendus. Le *Birs-Nimroud* (la tour de Babel), cette ruine la plus importante de la contrée, était placée dans le quartier le plus éloigné du centre de la ville, qui s'appelait jadis *Borsippa*. Ce monument et ce quartier étaient distans de l'enceinte royale de plusieurs lieues, c'est-à-dire deux ou trois fois la distance peut-être de l'Arc de triomphe de l'Étoile et du quartier environnant au quartier central de la Cité.

Le panorama suivant, esquissé sur place par M. Oppert, et que nous extrayons d'une lettre qu'il nous adressait de Bagdad l'an dernier, fait connaître avec toute la netteté désirable la configuration de la région babylonienne, son état présent et même son état passé. « C'est du minaret (1) de Hillah que se présente le mieux, dit M. Oppert, le panorama de la Babylone actuelle. En se tournant vers le sud-ouest, on aperçoit d'abord la masse gigantesque du *Birs-Nimroud*, le Borsippa et Borsiph des anciens Grecs et Juifs.

(1) M. Oppert nous a raconté qu'il était monté sur le minaret de Hillah, accompagné d'un janissaire et avec la permission du pacha. Six semaines après son ascension, le croissant mal raccommodé tomba pendant un violent orage. On ne manqua pas d'attribuer cet événement au chien de *giaour*, qui avait écrit des formules d'imprécations sur le minaret; « mais, ajoutait M. Oppert, ces messieurs, ayant déjà eu l'occasion de faire ma connaissance, se bornaient à soupirer sur ma scélératesse en prenant le café et en fumant la pipe, et je leur laissai cette innocente distraction. Du reste, le minaret étant sunnite et eux schiites, ils semblaient enchantés au fond de ce tour joué aux Turcs, qu'ils craignent énormément. »

C'est ici que les rabbins, originaires de Babylone, placent le théâtre de la confusion des langues, et, chose remarquable, le nom de Borsippa peut s'expliquer par *Tour des langues*. Le *Birs-Nimroud* domine le panorama de Babylone, de quelque partie qu'on le voie. A 200 mètres de là s'élèvent les tumulus immenses d'Ibrahim-el-Khalil, où, d'après les auteurs orientaux, le patriarche ou premier musulman Abraham a été jeté dans une fournaise ardente par ordre de Nemrod. Je place ici les temples de Borsippa dont parle Nabuchodonosor et la nécropole des Chaldéens; une inscription trouvée sur ce point dans un tombeau est datée de Borsippa, le 30 du mois (illisible) de la quinzième année de Nabonide, 540 ans avant Jésus-Christ.

« Placé sur le minaret d'Hillah, on aperçoit dans le lointain, à la distance de quatre heures, et dans la direction du sud, la belle forêt de Sameri, entourée de tumulus. A travers une éclaircie, on voit la ruine Mouckkallah, à la limite de l'antique Babylone, avec les temples de Dowayra et de Deylem, si ce dernier amas de poussière, comparable à un plateau assez étendu, ne représente pas plutôt une des fortifications de l'ancienne ville.

« En se tournant toujours vers la gauche, les palmiers de Tenhareh et de Dabláh laissent apercevoir le filet argenté de l'Euphrate, sur la rive gauche duquel l'œil ne rencontre qu'une plaine aride, sans ces plantations de palmiers qui donnent un certain charme à l'aspect de la rive arabe. Quelques tumulus clair-semés, mais cachés à l'observateur placé sur le minaret, ne peuvent interrompre la triste monotonie de ces parages. Le plus méridional et le plus considérable de ces tumulus porte le nom de Moudejlibèh, et peut avoir fait partie de l'enceinte de Babylone. Ce n'est qu'au nord-est que l'œil trouve un point de repos que lui offre la grande masse de l'Oheymir et des tumulus qui l'entourent. C'est ici que je place la partie nord-est de la ville de Nabuchodonosor.

« Maintenant, en nous tournant vers le nord, nous apercevons la forêt et la coupole de Ali-Ibn-Hassan, évidemment bâtie sur l'emplacement d'un ancien temple, et plus dans le lointain une mosquée consacrée au roi Salomon, qui représente également un édifice antique. Tout à fait au nord de Hillah apparaît Babel, dont la partie supérieure seule émerge des palmiers qui bordent les rives de l'Euphrate, de Hillah jusqu'à Soura. Une éclaircie nous laisse apercevoir le tumulus d'Amran avec ses coupoles; mais la végétation cache entièrement le Kasr.

« En quittant maintenant la Mésopotamie pour rentrer en Arabie, on voit au loin, comme une ondulation interrompant la ligne droite de l'horizon, le Khodr, et on rencontre successivement, dans le vaste désert du nord-ouest, le Cheikh-Edris avec une mosquée ornée de peintures grotesques, le Sheteigheh et le Tell-Ghazalik. Vers le sud-ouest, la végétation recommence; les palmiers de Tahmasia et de Scherifeh, s'élevant sur des terrains jadis sacrés, cachent à la vue les marais et les eaux de Hindigeh, qui se montrent vers le sud-ouest, et qui nous ramènent vers le *Birs-Nimroud*, d'où nous étions partis. »

Cette description de M. Oppert, l'un des membres les plus éclairés et les plus actifs de la mission française de Babylonie, nous conduit naturellement sur le terrain qu'elle a exploré. Un rapide examen de ses travaux achèvera

de nous faire connaître l'état actuel de décomposition de la vieille cité que les imprécations des prophètes ont rendue si fameuse.

II.

La mission de Babylonie avait été instituée, nous l'avons dit, en même temps que celle de la Haute-Mésopotamie, dans les derniers mois de l'année 1851. Au moment où ses membres quittaient la France, nous exprimions ici même en ces termes les espérances qui s'attachaient aux deux explorations projetées : « Dans quelques semaines, ces courageux missionnaires de l'art vont être à l'œuvre, Babylone et Ninive n'auront plus de mystères pour eux, et qui peut prévoir les surprises nouvelles que leur ménagent ces plaines de la Mésopotamie, qui naguère nous ont révélé tout un art et le vieux sol de la Chaldée? C'est là qu'apparurent les premières villes que l'homme ait fondées : Babylone, Achad, Resen, Chalé, Nachor, Ur, la ville d'Abraham. Quel intérêt offriront à leurs recherches les ruines de ces cités, contemporaines des premiers âges du monde ! »

On a vu plus haut que, pour ce qui concerne la Haute-Mésopotamie, nos prévisions avaient été justifiées, et nous avons fait connaître les beaux résultats de l'exploration de M. Place. Si la mission de Babylonie a été moins heureuse et n'a pas produit tout ce qu'on en attendait, M. Fresnel, qui la dirigeait, et MM. Oppert et Thomas, ses courageux collaborateurs, ne s'en sont pas moins livrés à cette *exploration sérieuse* du sol de Babylone, que l'Académie des Inscriptions et Belles-lettres avait réclamée. Longtemps renfermée dans Bagdad par une de ces guerres ou révoltes locales dont ce pays est si souvent le théâtre, ce ne fut que vers le commencement de l'été de 1852 que la mission de Babylonie put commencer ses travaux. MM. Oppert et Thomas, dans une première excursion à Séleucie et à Ctésiphon, mesurèrent et dessinèrent dans cette dernière ville la magnifique ruine appelée l'*arc de Cosroès*, construction à la fois babylonienne et byzantine, qui, selon M. Oppert, n'a résisté aux vols des constructeurs de Bagdad que par sa surprenante solidité, tout le reste de Ctésiphon ayant été transporté dans cette ville. Les voyageurs reconnurent que la Mésopotamie, à la hauteur de Bagdad, avait été couverte successivement de centres de population très considérables. En effet, tout l'espace compris entre Séleucie et Hillah est couvert de débris de poteries et de briques appartenant à des constructions de différentes époques. MM. Oppert et Thomas, après être restés deux jours à Ctésiphon, revinrent de nuit à Bagdad. « Je ne suis pas de ces hommes *à clair de lune* comme on en trouve en Germanie, dit M. Oppert, mais l'aspect de Ctésiphon et de Séleucie vus au clair de lune a réellement quelque chose de saisissant. »

Cette excursion avait lieu en juin 1852; le 7 juillet suivant, M. Fresnel et ses compagnons s'étaient établis à Hillah sur le sol même de l'ancienne Babylone; le 15, les fouilles et l'exploration de la ville biblique commencèrent.

Cette exploration porta d'abord sur le tumulus du *Kasr* et sur le groupe d'*Amran-ibn-Ali*, où furent ouvertes les premières tranchées. Ces fouilles furent assez productives en petits objets, en pierres dures, en statuettes et terres cuites d'un travail grec ou parthe, ces dernières d'un style tout à fait

barbare. Les recherches de MM. Fresnel et Oppert tendaient particulièrement à fixer la position des divers édifices de Babylone. Il résulterait de leurs explications que le monticule ruine d'*Amran-ibn-Alí* appartiendrait à l'époque la plus ancienne et serait formée par les débris des constructions de Sémiramis, que le *Kasr*, où toutes les briques portent le nom de Nabuchodonosor, remonterait à ce monarque; enfin Babel, ou le *Moudjelibéh* (la bouleversée), appartiendrait à différentes époques, mais ce ne serait plus la fameuse tour de Babel; MM. Oppert et Fresnel retrouvent cette tour dans le *Birs-Nimroud*, situé, comme nous l'avons vu, à plusieurs heures des autres ruines. Le colonel Rawlinson partage à cet égard leur opinion, et paraît fixé sur l'identité du *Birs-Nimroud* avec Borsippa ou Babel, la *Tour des Langues*.

La grande enceinte, qui, selon MM. Fresnel et Oppert, ne comprendrait pas moins de vingt-cinq lieues carrées, ne présente, à l'exception du *Birs-Nimroud*, situé à son extrême limite vers le sud, qu'une vaste plaine coupée de canaux et quelques tumulus d'une faible hauteur, disséminés sur son étendue.

Dans les premières fouilles exécutées sur l'emplacement du *Kasr*, indépendamment de ces briques portant le nom de Nabuchodonosor, M. Fresnel fit la trouvaille de nombreux morceaux de briques émaillées, couvertes de fragmens ou parties de figures d'hommes et d'animaux et d'inscriptions cunéiformes dont les caractères, en émail blanc, se détachaient sur un fond d'azur. Ces fragmens sont à son avis la preuve la plus irrécusable de l'identité du *Kasr* et du palais de Nabuchodonosor, décoré, comme nous l'apprennent Ctésias et Diodore, de grandes mosaïques en briques émaillées représentant des sujets de chasse. Cette découverte, concordant d'une manière si exacte avec les descriptions laissées par ces deux auteurs de ces peintures appliquées sur des briques sculptées en relief et soumises ensuite à la cuisson, a certainement une véritable importance historique et archéologique. La rencontre que M. Place faisait vers le même temps, dans un des palais des souverains de Ninive, de plusieurs de ces mosaïques émaillées, encore appliquées au mur, y ajoute un haut intérêt.

L'éminence ou tumulus que forment les débris du Kasr, le palais-citadelle des rois de Babylone, ne présente qu'un amas confus de débris pulvérisés. Il en est de même des tumulus formés par les restes d'autres grands édifices antiques qui s'élevaient hors de la ville (1). Il en est un, on l'a vu, que les *modernes Babyloniens* appellent *Moudjelibéh* (la bouleversée). M. Fresnel compare ce monticule à une immense carrière de briques en exploitation depuis la mort d'Alexandre, et d'où sont sorties toutes ces bourgades qui occupent différens points de l'emplacement de la ville antique. Cette exploitation, conduite sans méthode, a transformé les débris du vieux palais en un véritable chaos. Il n'est donc permis de hasarder que de très vagues con-

(1) Par exemple, le tumulus le plus septentrional de Babylone, qui ne porte pas d'autre nom que Babel. C'est ce nom à la fois biblique et moderne qui fit croire à Pietro della Valle, Beauchamp et d'autres, que le tumulus ainsi appelé par les paysans du voisinage était un reste de « la tour de Babel. » Ces voyageurs n'avaient pas vu le Birs-Nimroud, et d'ailleurs le mot *Babel* ne signifie pas en arabe « la tour de Babel, » mais bien la ville de Babylone. (Rapports inédits de M. Fresnel.)

jectures sur l'ensemble de ce vaste édifice. M. Fresnel a reconnu toutefois que l'Euphrate, en se portant d'occident en orient, comme le prouvent la différence de niveau de ses bords et l'escarpement de la rive orientale, corrodée par ses eaux, avait frayé son nouveau lit à travers les substructions du grand palais, qui paraissent s'étendre au loin sous les eaux mêmes du fleuve.

M. Thomas, architecte attaché à l'expédition, profitant du moment où les eaux de l'Euphrate étaient descendues au-dessous de leur niveau ordinaire, a fouillé des massifs adhérens à ces substructions, et y a rencontré des sarcophages en terre cuite, d'une exécution grossière, mais qui, par l'étrangeté de leurs formes et l'exiguité de leurs dimensions, ont fixé l'attention des membres de l'expédition. Leur largeur n'est en effet que de 40 centimètres, leur longueur de 36, et leur hauteur de 50. Le corps placé dans ces espèces d'urnes devait être replié sur lui-même, les genoux touchant au menton, les bras croisés entre la poitrine et les cuisses, formant une sorte de paquet. M. Fulgence Fresnel suppose que ces sarcophages n'étaient destinés qu'aux classes infimes de la cité. Bien que ces sarcophages aient été trouvés au niveau des anciennes substructions des palais babyloniens, et qu'on pût les croire d'origine chaldéenne, MM. Fresnel et Oppert les regardent comme appartenant aux Parthes.

Une tranchée, poussée à une profondeur de 5 ou 6 mètres à travers les débris du Kasr, permit en outre aux explorateurs de reconnaître que les fondations du palais avaient été sapées en tous sens par les anciens carriers ou *sakharah*. Les parties restées adhérentes ressemblent à d'énormes roches, et menacent la vie des ouvriers sur lesquels elles sont comme suspendues. Ces fragmens, composés de briques d'un pied carré, liées entre elles par un mortier de chaux, sont entassés dans une telle confusion, qu'il n'est pas d'architecte, quelque active que fût sa pénétration, qui pût, non pas restituer l'ancien édifice, mais seulement établir quelques conjectures probables sur sa forme et son véritable emplacement. « Cet emplacement, ajoute M. Fresnel, est cependant indiqué par d'énormes pans de mur de deux à trois mètres d'épaisseur qui n'occupent qu'un point de cette mer de débris, et semblent n'avoir d'autre destination que d'attester un grand naufrage. Sur une des collines culminantes, un arbre solitaire, le plus vieux de toute la contrée, le célèbre *athléh*, ce tamarin que Rich prit pour un salix (1) (en vertu sans doute du psaume *Super flumina Babylonis*), se présente à quelques rêveurs comme un dernier rejeton des arbres des fameux jardins suspendus; tout le reste n'est que poussière. On conçoit en effet que durant un laps de tant de siècles, tous les édifices ou objets, petits ou grands, qui se trouvaient à la surface ou dans les couches supérieures aient dû être ou détruits ou enlevés. »

Un seul monument était resté sur place, à demi renversé et enseveli dans les débris de la partie nord-est du Kasr : c'est un groupe colossal représentant un lion terrassant un homme. M. Fresnel l'a fait relever et replacer en quelque sorte sur sa base. Ce groupe, qui n'acquiert d'importance que par sa masse, est très fruste et tout à fait dégradé. La matière est un granit gris ou noir extrêmement grossier et sans homogénéité. M. Thomas a reconnu que l'ar-

(1) Bien qu'il n'ait jamais été question de saules dans le texte hébreu.

tiste chaldéen, grec ou persan, qui avait entrepris l'exécution de ce morceau de sculpture, n'avait jamais achevé son travail, que de plus les barbares ont mutilé. Par exemple, le mufle du lion a été intégralement enlevé. M. Fresnel ajoute que le même sujet, exécuté en marbre blanc et couvert d'inscriptions cunéiformes, se retrouve à Suse, l'ancienne résidence des rois de Perse; c'est donc un sujet essentiellement *persan* et nullement babylonien ou chaldéen. Et comme le sculpteur persan a laissé son groupe inachevé, il est plus que probable qu'il se rapporte au règne du dernier Darius, Darius-Codoman, en qui s'éteignit la dynastie des Achéménides. On songea un moment à faire rapporter en France ce groupe colossal, mais son état de dégradation et l'énorme dépense qu'eût occasionnée le transport ont fait abandonner ce projet.

L'une des découvertes les plus intéressantes qui aient été faites par l'expédition française est celle des tombeaux trouvés dans le tumulus d'*Amran-ibn-Ali*, au sud du Kasr, et que l'on regarde comme la partie la plus ancienne de Babylone. Ce monticule, ainsi que les groupes d'Homayra et de Babel, faisait partie des palais royaux de la rive gauche de l'Euphrate. Des tranchées, ouvertes sur un point que les *sakkarah* nomment *El-Kobour* (les tombeaux), ont amené la découverte de plusieurs sarcophages renfermant des squelettes bardés de fer et portant des couronnes d'or. Les squelettes, à l'exception de quelques parties du crâne, étaient réduits en poussière; mais le fer, bien qu'oxydé, et l'or des couronnes sont encore parfaitement distincts et pondérables. M. Fresnel regarde ces tombeaux comme macédoniens et les rapporte aux compagnons d'Alexandre ou de Séleucus. Les couronnes d'or ne sont, à proprement parler, qu'un bandeau ou frontal, garni de six feuilles de laurier ou d'une sorte de peuplier du pays, trois à droite, trois à gauche, ayant leurs pointes tournées vers le milieu du front. La ciselure de ces feuilles est assez délicate, et les nervures sont nettement accusées. Au-dessous du bandeau, on rencontre toujours une certaine quantité d'or en feuilles qui couvrait probablement les yeux, ou qui tenait lieu du masque d'or réservé aux riches dans d'autres contrées. La quantité de fer qui accompagne quelques-uns de ces cadavres est tout à fait surprenante. L'un d'eux était comme enveloppé tout entier d'une bande de ce métal de 7 centimètres de largeur sur 4 mètres 40 centimètres de longueur. Dans l'un de ces tombeaux, on a rencontré des pendans d'oreilles et point de fer. C'était sans doute le tombeau de la femme d'un des guerriers.

La construction de ces sarcophages gréco-babyloniens est des plus simples. Ce sont de petits murs parallèles distans l'un de l'autre de 70 centimètres et longs de 2 mètres 70 centimètres, construits en briques ou mortier de plâtre; ces murs sont surmontés d'un toit dont les versans sont formés de briques juxtaposées à plat; d'autres briques entières scellées avec le plâtre ferment exactement chacun des bouts du tombeau.

Non loin des tombeaux d'Amran, on a découvert un autre tombeau de femme d'une construction identique. Ce tombeau renfermait plusieurs statuettes en marbre ou en albâtre représentant Vénus, Junon, et un personnage coiffé d'un bonnet phrygien, à demi couché. C'est un ouvrage grec d'une assez bonne exécution. Ce même tombeau renfermait des bijoux, tels qu'opa-

les montées en bagues, pendans d'oreilles d'un travail compliqué, boucles d'or, etc.; mais le squelette n'avait pas de couronne d'or.

Indépendamment de ces trouvailles, ces fouilles, abandonnées et reprises à diverses fois, ont amené la découverte d'une grande quantité de menus objets tels que médailles de bronze et argent, bijoux en or et pierreries, instrumens en ivoire, figures de bronze, albâtre et terre cuite massive, animaux en pierre dure, bronze et argent, amulettes, vases en albâtre, sphéroïdes, cônes et disques en pierre dure, vases ou fioles en verre doré grecs, persans ou chaldéens; verreries et verroteries, cylindres en pierre dure, terres cuites fines avec inscriptions, petits objets usuels, gâteaux en terre cuite, dont l'un contient un contrat babylonien; pierres noires, fragmens de poterie avec des inscriptions cunéiformes offrant plusieurs styles différens, et qui ont déjà exercé la pénétration de M. Oppert et du colonel Rawlinson. Il faut ajouter à ces objets un grand nombre de briques avec inscriptions, dont quelques-unes sont absolument nouvelles, d'autres remarquables, soit par des variantes précieuses pour le philologue, soit par une rare netteté de l'empreinte (1).

D'autres résultats de la mission, moins saisissables peut-être pour la foule, mais sur lesquels MM. Fresnel et Oppert ont droit d'insister, c'est ce que l'on pourrait appeler les résultats scientifiques. Leur séjour prolongé à Hillah et sur le sol de Babylonie a mis en effet M. Oppert à même de dresser la carte la plus exacte de la ville et de la contrée environnante, d'étudier plusieurs questions, souvent controversées, pendantes depuis plus d'un siècle, dont le haut intérêt ne saurait être méconnu, et de les résoudre en parfaite connaissance de cause, c'est-à-dire de *visu*, la toise ou le graphomètre à la main.

Tels sont les travaux de l'expédition française. On n'en peut méconnaître l'importance, mais la curiosité était vivement excitée; l'imagination marche vite lorsqu'il est question de Babylone, et l'on attendait beaucoup plus. Toutefois il ne serait pas exact de dire, comme on l'a fait, que cette expédition ait complétement échoué. Il est plus juste de reconnaître qu'elle a fait ce qu'il était humainement possible de faire, et qu'elle a obtenu à peu près les seuls résultats qu'on était en droit d'attendre, eu égard aux moyens mis à sa disposition.

Divers reproches ont été adressés au chef qui la dirigeait. Le plus sérieux est de n'avoir opéré en quelque sorte que sur le sol de Babylone et de n'avoir pas étendu son exploration à d'autres localités, — particulièrement à Niffar et à Warkah, deux points du Bas-Euphrate, qui promettaient, à ce que l'on croyait, une riche moisson archéologique. Ce reproche nous paraît grave. Aussi M. Fulgence Fresnel s'est-il vivement défendu contre cette accusation. Nous citerons avec quelque étendue, comme propres surtout à compléter les notions que nous avons recueillies sur Babylone et les villes ruinées du Bas-

(1) Cette collection, qui, — M. Fulgence Fresnel nous l'assure, — ne craint le parallèle avec aucune autre formée dans le même lieu, remplit quarante caisses pesant environ 2,000 kilogrammes, et va être prochainement dirigée sur Paris. L'un de ses principaux mérites et celui sur lequel M. Fulgence Fresnel paraît surtout insister, c'est la complète certitude de son origine babylonienne, car elle a été formée tout entière d'objets recueillis ou d'acquisitions faites sur l'emplacement même de la ville chaldéenne.

Euphrate, les réponses qu'il a adressées à ce sujet, soit à l'administration, soit au secrétaire perpétuel de l'Académie des Inscriptions et belles-lettres. « Je m'estime heureux, dit-il, que ma détresse financière m'ait empêché de tenter, aux dépens de la France, une expérience coûteuse et improductive. M. Loftus, envoyé par une société de souscripteurs, au nombre desquels le le roi de Prusse figure pour une somme de 50,000 francs, vient de passer quatre mois à explorer la Chaldée, et n'en a presque rien rapporté. Sur une localité voisine de Warkah, à Sunderah, il a découvert des empreintes de cylindres, bien conservés à la vérité, mais sur terre crue, rien en terre cuite, si ce n'est une seule statue acéphale, rien en marbre, albâtre, basalte, pierre dure, etc., point de sculptures, etc. »

M. Fresnel ajoute, dans la lettre qu'il a adressée au secrétaire perpétuel de l'Académie des Inscriptions et belles-lettres : « Il n'y a pas bien longtemps que je regardais comme une des plus grandes infortunes l'impossibilité où je me trouvais d'explorer Niffar et Warkah, deux sites de la région du Bas-Euphrate qui m'étaient particulièrement recommandés. Plus de regrets! Je remercie aujourd'hui la Providence d'avoir réservé à d'autres que nous les frais d'une exploration qui probablement n'eût pas été plus profitable à la France qu'elle ne l'a été à l'Angleterre. On sait en France, depuis la dernière publication de M. Layard, *Discoveries in the ruins of Niniveh and Babylon*, le peu qu'il recueillit à Babylone et à Niffar, malgré tous les moyens de succès que la prudence conseille et que l'argent réalise. Restait donc Warkah, où l'on espérait trouver les plus anciennes annales du monde... Nouvelle illusion! Revenu tout récemment d'Angleterre avec l'intention d'explorer ce point avant tout autre, M. Loftus s'y rendit de Bagdad en novembre dernier, et dut l'abandonner après deux mois d'un travail improductif. Il a été moins malheureux sur une localité voisine, nommée Sunderah, où il a trouvé un assez grand nombre de tablettes, dites astrologiques ou astronomiques, d'une belle conservation, mais qui, je pense, n'intéressent que faiblement le savant ou l'artiste. C'est donc aux environs de Mossoul, en Assyrie et Haute-Mésopotamie, qu'il faut chercher un nouveau musée, ce qui s'explique d'ailleurs de la manière la plus simple par la différence des matériaux employés dans les constructions assyriennes ou babyloniennes. »

M. Fresnel, insistant sur cette différence, continue en ces termes : « Je ne veux pas surfaire mon abnégation, car je persiste à croire que, si mon lot est ingrat et stérile à la surface, il est riche au fond, et que si j'avais les moyens de fouiller les ruines de la Basse-Mésopotamie à une grande profondeur, j'arriverais à des monumens d'une haute valeur. Malheureusement pour nous, la matière de nos tumulus, qui n'est en général que briques cuites réduites en fragmens et poussière, ne permet que bien rarement un travail souterrain. Il est aisé de pratiquer des galeries dans les tumulus assyriens, résultant de l'écrasement d'un énorme ensemble de briques crues, matière intégrante de tous les murs ninivites et recouvrant les dalles d'albâtre qui en formaient jadis le revêtement. On conçoit que sous ces masses énormes de terres alluviales compactes, une multitude d'objets précieux se soient conservés pendant des dizaines de siècles; mais ici, à Babylone, au *Kasr*, par exemple, il faut travailler à ciel ouvert, si l'on ne veut pas

risquer sa vie et celle des ouvriers. A *Amram-ibn-Alí*, où nous avons pu pratiquer beaucoup de galeries à cause de la grande proportion d'humus qui se joint dans ce vaste tumulus aux fragmens de briques et de poteries, j'ai cependant perdu un ouvrier écrasé par un éboulement. Il faut donc en Babylonie travailler à ciel ouvert, et, par une conséquence inévitable, entreprendre d'immenses déblais, c'est-à-dire remuer et transporter à une distance convenable des millions de mètres de briques concassées. »

Le calcul suivant de M. Oppert vient à l'appui des raisons données par M. Fresnel, et nous montre la difficulté, sinon l'impossibilité, d'exécuter des fouilles efficaces sur l'emplacement de Babylone, si l'on ne se décide à faire une dépense considérable. « J'ai fait le calcul, dit M. Oppert, qu'en moyenne, un ouvrier à Babylone remue 1 mètre cube par jour, en faisant entrer dans l'évaluation les gens employés à enlever la poussière. En moyenne, nous payons un ouvrier 2 piastres 1/2 par jour; chaque mètre cube coûte donc 2 piastres 1/2. En évaluant la masse du Kasr à 1 million 1/2 de mètres cubes, celle de Babel à 2 millions, celle de *Amran-ibn-Alí* à 3 millions, nous aurons un total de 6 millions de mètres cubes environ. Toutefois il ne faudrait, en moyenne, remuer que la vingt-cinquième partie du tout, c'est-à-dire que pour chaque cube de 3 mètres de côté, on n'a besoin de remuer qu'un cube de 1 mètre de côté. Il n'y aurait donc qu'à déplacer et explorer 240,000 mètres cubes, ce qui nécessiterait une dépense de 600,000 piastres, soit 140,000 fr. » Le *Birs-Nimroud* et *Ibrahim-el-Khalil*, qui à eux seuls représentent 11 millions environ de mètres cubes, coûteraient ainsi le double de cette somme à fouiller : aussi M. Oppert pense-t-il qu'il ne faudrait faire sur ces deux points qu'une exploration superficielle.

On conçoit qu'en présence de difficultés de cette nature, M. Fulgence Fresnel ne parle qu'avec un véritable sentiment d'envie de ces monticules argileux, revêtus d'une belle robe de verdure, du pachalik de Mossoul, dont l'exploration était échue en partage à M. Place. Cette même différence qu'on rencontre dans les matériaux et la construction des édifices babyloniens et ninivites devait se produire dans leurs arts, plus rustiques à Ninive, plus raffinés à Babylone. Nous croyons, par exemple, que les sculpteurs babyloniens, « tous ces artisans d'idoles, » comme dit Isaïe, employaient des matériaux sinon plus durables, du moins plus précieux que les artistes de Ninive. Cette statue de 60 coudées que Nabuchodonosor fit ériger dans la plaine de Doura et dont M. Oppert croit avoir retrouvé le piédestal, toutes les descriptions que nous ont laissées les livres saints du luxe monstrueux de la grande Babylone, ne permettent aucun doute sur ce sujet. Isaïe prophétisant la chute de Babylone et nous faisant assister à la ruine et à la dispersion de ses habitans, nous donne une idée du grand nombre d'idoles qui peuplaient leurs temples. « Bel a été rompu, s'écrie-t-il, Nabo a été brisé; les idoles des Babyloniens ont été mises sur des bêtes et sur des chevaux; ces dieux que vous portiez dans vos solennités lassent par leur grand poids les bêtes qui les emportent. » Ces idoles étaient la représentation exacte de la figure de l'homme dans toutes ses attitudes et sous tous ses aspects. Elles avaient les mêmes membres et les mêmes organes, portaient les mêmes vêtemens, étaient couvertes des mêmes armes, ornées des mêmes joyaux, honorées des mêmes attributs;

il ne leur manquait que le mouvement et la parole. Cette similitude entre ces idoles et les hommes qui les adoraient a excité par-dessus tout la colère des prophètes. Le plus explicite de tous est le prophète Baruch. Dans ces exhortations passionnées qu'il adresse au peuple de Dieu, qu'il veut détourner de l'idolâtrie, il se complaît dans la description la plus insultante de ces dieux des gentils. Où trouverons-nous des renseignemens plus précis et plus curieux sur les arts et la statuaire des Babyloniens que dans quelques passages de Baruch ?

« Vous verrez dans Babylone, dit-il aux Juifs qu'on emmène en esclavage, des dieux d'or et d'argent, de pierre et de bois, que l'on porte sur les épaules et qui se font craindre par les nations.

« La langue de ces idoles a été taillée par le sculpteur. Celles mêmes qui sont couvertes d'or et d'argent n'ont qu'une fausse apparence, et elles ne peuvent point parler.

« Comme on fait des ornemens à une fille qui aime à se parer, ainsi, après avoir fait ces idoles, on les pare avec de l'or.

« Les dieux de ces idolâtres ont des couronnes d'or sur la tête, mais leurs prêtres en retirent l'or et l'argent et s'en servent eux-mêmes.

« Ces dieux ne sauraient se défendre ni de la rouille ni des vers... L'un porte un sceptre comme un homme, comme un gouverneur de province, mais il ne saurait faire mourir celui qui l'offense. L'autre a une épée et une hache à la main, mais il ne peut s'en servir pendant la guerre ni s'en défendre contre les voleurs... Ces dieux de bois, de pierre, d'or et d'argent ne se sauveront point des larrons et des voleurs. »

Outre ces simulacres, dans la composition desquels entraient toutes les matières énumérées par le prophète, les Babyloniens avaient des bas-reliefs analogues à ceux qu'on rencontre dans les monticules ninivites. Des fouilles poussées jusqu'à la base des édifices, c'est-à-dire à 80 pieds au-dessous du niveau du sol actuel, amèneraient peut-être la découverte de fragmens de sculptures de ce genre, mais nous doutons fort qu'on pût retrouver des statues ou d'autres objets de quelque valeur, car le vainqueur, on le sait d'après le témoignage d'Isaïe, ne laissait rien de ce qui pouvait s'emporter.

On sait quel emploi faisaient les Babyloniens des peintures sur émail dans la décoration de leurs palais. Ces peintures étaient accompagnées d'inscriptions en caractères cunéiformes. Sur les fragmens de briques émaillées trouvés au Kasr, les lettres sont en émail blanc sur un fond bleu, et présentent un léger relief. Les personnages et les animaux figurés sur ces émaux étaient, en effet, modelés de façon à offrir une légère saillie, avant qu'on appliquât la couleur. Les briques ainsi modelées et coloriées étaient ensuite présentées à la cuisson, comme nous l'apprend Diodore d'après Ctésias. Ces peintures sur émail n'étaient pas les seules que les Babyloniens fissent entrer dans la décoration de leurs édifices. Quelques passages du fameux XXIIIe chapitre d'Ézéchiel, qui surpasse en énergie et en crudité les plus violentes peintures de Juvénal, nous montrent jusqu'à quel degré de réalité, sinon de perfection, étaient parvenus les artistes chaldéens dans la représentation de la nature.

« Mais Ooliba a donné dans de bien autres excès, car ayant vu des hommes peints sur la muraille, des images des Chaldéens tracées avec des couleurs,

qui avaient leurs baudriers sur les reins, et sur la tête des tiares de différentes couleurs, qui paraissaient tous officiers de guerre et avaient l'air des enfans de Babylone et du pays des Chaldéens, où ils ont pris naissance,

« Elle s'est laissée emporter à la concupiscence de ses yeux; elle a conçu pour eux une folle passion et elle leur a envoyé ses ambassadeurs en Chaldée.

« Et les enfans de Babylone étant venus vers elle,... elle a été corrompue par eux, et son âme s'est rassasiée d'eux. »

Ces détails précieux sont peut-être les plus complets qui existent sur les peintures chaldéennes. Ces officiers de guerre dont parle Ezéchiel ont un grand air de famille avec les personnages de la frise cintrée de Khorsabad, qui portent sur la tête des espèces de tiares vertes; seulement ces derniers sont ailés. Les fougueux désirs que conçoivent les filles d'Israël à la seule vue des peintures murales des Chaldéens, imitées par des artistes de leur pays, témoignent mieux que bien des descriptions du talent des peintres babyloniens. Ézéchiel, Baruch, Jérémie et tous les prophètes qui se trouvaient au nombre des Juifs transportés à Babylone, sous le règne de Nabuchodonosor, virent la royale cité dans toute sa splendeur et prophétisèrent sa ruine prochaine; mais il résulte de ces prophéties mêmes que c'est à juste titre que l'on a placé sous le règne de ce prince l'apogée de l'art babylonien, tandis que l'apogée de l'art ninivite remonte à l'époque de Sardanapale, c'est-à-dire cent et quelques années plus haut.

Cet art babylonien était fameux dans tout l'Orient. « Babylone est une coupe d'or dans la main du Seigneur qui a enivré toute la terre; toutes les nations ont bu de son vin, et elles en ont été agitées! » s'écriait Jérémie, faisant magnifiquement allusion à cette irrésistible influence que les Babyloniens exerçaient surtout par les arts. Bientôt cependant, témoin anticipé de la ruine de la fastueuse cité, il pousse un long cri de désolation : « Voici ce que dit le Seigneur des armées : Ces larges murailles de Babylone seront sapées par les fondemens et renversées par terre; ses portes si hautes seront brûlées, et les travaux de tant de peuples et de nations seront réduits au néant, seront consumés par les flammes et périront. »

Les résultats de la mission de Babylonie, rapprochés du témoignage des prophètes, ne nous laissent, on le voit, aucun doute sur ce qu'avait à la fois de fastueux et d'éphémère l'art chaldéen. S'il est permis de tirer une conclusion des recherches poursuivies depuis trois années environ dans cette région de l'Orient, c'est que la civilisation chaldéenne était arrivée à ce degré de raffinement qui se traduit souvent dans les arts par l'exagération des proportions et l'extrême richesse des matières employées, ce qui, loin de créer des œuvres durables, n'est au contraire qu'une cause de prompte et inévitable destruction. Telle est du moins l'impression que nous laissent les monticules formés des restes pulvérisés de ces gigantesques édifices et les rares débris qu'on a pu arracher au territoire babylonien; telle est aussi la conviction à laquelle nous conduisent les récentes appréciations des explorateurs qui l'ont parcouru.

F. MERCEY.

HISTOIRE MUSICALE

RUBINI

L'un des chanteurs italiens les plus populaires et les plus admirés de l'Europe, Rubini, est mort à Romano, village près de Bergame, le 2 mars 1854. Retiré du théâtre depuis l'année 1845, il se reposait de ses longues fatigues dans une villa somptueuse qu'il avait édifiée aux sons de sa lyre, comme le fils de Jupiter, Amphion, avait construit jadis la ville de Thèbes, lorsque la mort est venue le surprendre âgé à peine de soixante et un ans. Comme tous les grands artistes qui ont vivement excité l'enthousiasme du public, Rubini a été le sujet d'un grand nombre d'historiettes et d'anecdotes apocryphes, d'où il est fort difficile d'extraire cette vérité aimable qui seule est digne d'intéresser les esprits cultivés. Nous essaierons cependant de choisir quelques faits précis de la vie de ce virtuose célèbre, qui laissera une trace ineffaçable dans l'histoire de l'art de chanter au XIXe siècle.

Giam-Battista Rubini était né au mois de mai 1793, dans le village de Romano, près de Bergame. Fils d'un pauvre messager chargé de famille, Rubini fut d'abord destiné à être un humble tailleur. Placé en apprentissage dans un atelier de Bergame, il était un jour accroupi sur un établi et chantait comme un bienheureux, lorsque passa dans la rue un dilettante qui écouta d'une oreille surprise cette voix d'adolescent déjà timbrée et pleine de charme. Le dilettante s'approche du jeune ouvrier, le questionne sur sa famille, va trouver son père et le décide à mettre son fils dans une maîtrise où il est resté jusqu'à l'âge de dix-huit ans.

Nous passons sur une foule d'épisodes plus ou moins vraisemblables et piquans, qui paraissent avoir exercé la fantaisie des biographes, pour dire tout simplement que l'admirable artiste qui a étonné l'Europe a commencé sa carrière dramatique en chantant dans les chœurs. Sur une vieille affiche du théâtre de la Scala, à Milan, de l'année 1812, que Rubini avait conservée et

fait encadrer précieusement, on voit son nom figurer parmi les *seconds ténors du chœur*. Ses appointemens étaient alors de quarante sous par soirée. Pouvait-il prévoir qu'il laisserait un jour une fortune de plus de trois millions? Deux ans après cette obscure apparition au théâtre de la Scala, Rubini s'engagea dans une troupe de chanteurs ambulans, comme il y en a tant en Italie, et fit ses premiers débuts dans le rôle d'Argirio de *Tancredi*, de Rossini, qui venait d'être représenté à Venise avec un immense succès. Rubini avait alors vingt et un ans, et la cantatrice qui jouait Aménaïde, fille du roi de Syracuse Argire, en avait au moins cinquante. La fortune n'ayant pas répondu aux efforts de l'*impresario*, celui-ci eut l'étrange idée de transformer sa troupe de chanteurs en une compagnie de danseurs. Il leur fit étudier tant bien que mal un ballet alors fort en vogue, *I Molinari* (les meuniers), dont les répétitions eurent lieu dans un pré, sur la lisière d'un bois. A la représentation, qui se fit dans une bourgade dont l'histoire n'a pas conservé le nom, le public se souleva en masse contre ces pauvres *ballerini* improvisés, qui durent passer la nuit enfermés dans le théâtre pour échapper au danger d'être lapidés. Rubini se plaisait à raconter cet épisode burlesque de sa brillante carrière.

Après d'autres tentatives plus ou moins heureuses, Rubini fut engagé à Brescia pour le carnaval de l'année 1815. Le succès qu'il obtint dans cette ville déjà importante lui valut d'être appelé à Venise au théâtre *San-Mosè*, et puis enfin à Naples, où il débuta au théâtre *de' Fiorentini*. C'est dans cette grande ville que Rubini, sous la direction de son compatriote Nozzari, qui lui donna de si bons conseils, fixa l'attention de l'Italie et vit commencer sa grande renommée. Engagé par Barbaja pour un grand nombre d'années, il dut rester longtemps sous la tutèle de ce trafiquant, qui ne le cédait qu'à beaux deniers comptans aux villes qui désiraient sa possession. C'est ainsi qu'après avoir été successivement à Palerme, à Rome, où il excita l'enthousiasme dans *la Gazza ladra*, Rubini se rendit à Vienne en 1824. Beethoven, qui l'entendit alors, fit mettre pour lui des paroles italiennes à son admirable élégie d'*Adelaïde*, que Rubini a popularisée en Europe.

Ce fut en 1825 que ce grand chanteur vint à Paris pour la première fois. Il débuta au Théâtre-Italien, le 6 octobre, par le rôle de Ramiro de la *Cenerentola*, avec un immense succès. De retour en Italie, où Barbaja le rappelait, il dut y rester jusqu'en 1831, où il recouvra entièrement son indépendance. Il revint alors à Paris, qu'il n'a plus quitté qu'en 1842, alternant avec Londres, où il chantait pendant la saison d'été. En 1842, Rubini, au comble de la gloire, quitta Paris et Londres, et, comme nous dirions aujourd'hui, le monde occidental, pour aller à Saint-Pétersbourg, où il est resté jusqu'en 1845. Agé alors de cinquante-sept ans, chargé d'honneurs et de richesses, il se retira dans la villa magnifique qu'il avait édifiée au lieu même de sa naissance, et c'est là qu'il est mort, laissant une fortune de plus de trois millions.

Rubini était un homme simple, doux et bon, dont l'instruction modeste ne s'élevait guère au-dessus des premiers élémens; son éducation musicale n'était pas plus avancée, car il lui fallait le secours d'un accompagnateur pour déchiffrer la moindre *canzonetta*. Doué d'une vive sensibilité, d'une

grande mémoire et de cet instinct merveilleux qui supplée à la connaissance, mais que la connaissance ne peut jamais remplacer, Rubini a été l'un des plus admirables chanteurs de notre temps, un mélange d'improvisateur et d'imitateur patient dont il importe de bien saisir la physionomie.

Les ténors qui ont acquis assez de célébrité pour laisser un nom dans l'histoire ne sont pas très nombreux. Avant la naissance du drame lyrique et jusqu'à la fin du XVIIIe siècle, ce sont les sopranistes et les *prime donne* qui régnaient presque sans partage dans l'opéra italien, dans la chapelle des princes et des communautés religieuses. On n'a commencé à écrire pour la voix de ténor qu'assez tard, et le premier qui se soit signalé comme ténoriste de mérite est un nommé Buzzolini, qui était chanteur de la chambre du duc de Mantoue vers la fin du XVIIe siècle. Dans le siècle suivant, les ténors commencent à figurer avec avantage à côté des sopranistes les plus prestigieux, et les compositeurs leur consacrent des rôles assez importans, particulièrement dans les opéras bouffes. Parmi les ténoristes célèbres du XVIIIe siècle, on peut signaler Ettori, qui fut longtemps au service du prince palatin, et qui chantait à Padoue en 1770 avec un très grand succès; Balino, qui fut élève de Pistocchi, et qui est mort à Lisbonne en 1760; Rauzzini, qui fut à la fois un chanteur célèbre et un compositeur distingué, et qui est mort à Bath, en Angleterre, en 1810; Raff, né à Gelsdorf, dans le duché de Juliers, élève de Pistocchi, et le plus grand chanteur qu'ait produit l'Allemagne au XVIIIe siècle; Davide père, une des voix les plus étonnantes qui aient existé, chanteur admirable et puissant qui partagea, avec son contemporain Ansani, l'admiration de l'Italie; Mandini, chanteur exquis qui faisait partie de la troupe italienne qui vint à Paris au théâtre de Monsieur en 1789; Viganoni, qui a créé le rôle de Paolino dans *le Mariage secret* de Cimarosa; Crivelli, qui chanta longtemps à l'Opéra-Italien de Paris, et qui produisit dans le *Pirro* et la *Nina* de Paisiello un effet dont les vieux amateurs se souviennent encore; Babbini enfin, l'un des plus délicieux ténors de l'ancienne école italienne, qui a eu l'honneur de donner quelques conseils à Rossini sur l'art de chanter. L'avénement de ce maître illustre produisit dans l'économie de la musique dramatique une grande révolution dont le principal caractère fut que les voix naturelles de soprano, mezzo-soprano, contralto, ténor et basse prirent dans l'harmonie la place qu'elles occupent dans l'échelle sonore. Grâce à cette heureuse réforme, qui fut encore plus le résultat de la nécessité que de l'initiative du maître, et qui d'ailleurs avait été essayée avant Rossini, d'abord par Mozart, ensuite par Cimarosa et Paisiello, les ténors remplacèrent les castrats dans la préoccupation du compositeur, qui leur assigna dans presque tous ses ouvrages le rôle prépondérant.

Parmi les ténors remarquables que le génie de Rossini a suscités, et qui font partie de l'escorte de virtuoses qui ont interprété son œuvre et qui l'accompagneront dans l'histoire, il faut citer d'abord Garcia, qui a créé le rôle d'Almaviva dans *il Barbiere di Siviglia*, artiste consommé dont la voix puissante et souple ne redoutait aucune difficulté. Davide, fils naturel du grand ténor de la fin du XVIIIe siècle que nous avons cité plus haut, fut un chanteur de génie pour qui Rossini composa un grand nombre d'ouvrages. Il figura successivement dans *il Turco in Italia*, *Otello*, *Ricciardo e Zoraïde*, *la Donna del Lago*, la *Zelmira*, etc. Lorsque Davide fils vint à Paris en 1829, sa

voix, fatiguée par toute sorte d'excès, ne possédait plus qu'une sonorité inégale et capricieuse. Au milieu d'une foule de traits d'assez mauvais goût, de manières et de *vezzi* ridicules, le grand artiste se révélait encore cependant et transportait le public d'admiration comme dans le duo du second acte de *la Gazza ladra*, qu'il chantait avec Mme Malibran. Nozzari, chanteur savant et d'un goût parfait, a été dans les principaux opéras de Rossini l'inséparable compagnon de Davide, auquel il a donné de très bons conseils. N'oublions pas Mombelli, père de la *prima donna* que nous avons entendue à Paris en 1823, où elle nous a révélé surtout le premier finale de la *Cenerentola*. Rossini avait rencontré Mombelli au début de sa carrière à Rome en 1812, où il écrivit pour lui un rôle dans son premier opéra, *Demetrio e Polibio*. Il faut nommer encore Bianchi, Bonoldi, Serafino, pour qui a été composée la partie de ténor dans *l'Italiana in Algieri;* Donzelli, voix puissante, sonore, mais lourde; enfin Rubini, pour qui Rossini n'a écrit qu'une seule cantate, *la Riconoscenza*, sorte de pastorale à quatre voix qui fut exécutée à Naples au théâtre Saint-Charles, le 27 décembre 1821, dans une soirée au bénéfice de l'immortel maestro. Bien que par la souplesse, par l'éclat et la bravoure de son talent, Rubini appartienne évidemment à l'école de chanteurs qu'a formés l'auteur d'*il Barbiere*, d'*Otello* et de *Semiramide*, il est certain cependant que le musicien qui a su le mieux utiliser et faire ressortir les qualités intimes de ce grand artiste, c'est Bellini.

Nous l'avons dit bien souvent, il existe entre le compositeur dramatique et les interprètes connus de sa pensée une influence secrète et réciproque, dont le critique doit tenir compte. Pour un ou deux musiciens sublimes qui, comme Mozart, comme Rossini dans les meilleurs de ses opéras, savent créer des chefs-d'œuvre sans excéder les limites des voix ordinaires, il y a un grand nombre de compositeurs qui s'empressent de saisir la moindre curiosité de la nature, et mettent leur plume au service d'un virtuose exceptionnel. Nulle part ce fâcheux système n'a été plus souvent pratiqué qu'en Italie, et nous avons aussi, en France, la moitié du répertoire de l'Opéra-Comique qui n'a dû une partie de son succès qu'à la voix extraordinaire de Martin. Entre le génie touchant et mélancolique de Bellini, la voix et la sensibilité pénétrantes de Rubini, les rapports d'analogie étaient si nombreux et si naturels qu'ils ont dû se sentir attirés l'un vers l'autre comme les deux moitiés d'un seul et même être qui se retrouvent et se confondent dans une conception de l'art. C'est à Milan, en 1827, qu'eut lieu cette heureuse rencontre du compositeur et du virtuose, et l'opéra d'*Il Pirata*, représenté au théâtre de la Scala, fut la première bataille qu'ils gagnèrent ensemble. Cet opéra, qui commença la fortune du jeune maestro de Catane, accrut aussi la réputation de son admirable interprète. *La Sonnambula* fut le second ouvrage que Bellini composa pour son chanteur favori. Cet opéra fut également représenté à Milan, au théâtre de la Canobiana, en 1831. Puis vinrent *les Puritains*, donnés au Théâtre-Italien de Paris en 1834, où Bellini mourut six mois après son chef-d'œuvre, comme Hérold après son *Pré aux Clercs*. Donizetti a écrit aussi pour Rubini le rôle de Percy dans son opéra d'*Anna Bolena*, représenté à Milan en 1831, quelque temps après *la Sonnambula*, et par les mêmes virtuoses.

La voix de Rubini était celle d'un ténor élevé ayant une étendue de plus

de deux octaves depuis le *mi* en bas jusqu'au *fa* aigu, qu'il atteignait, dans certains passages, par un *sbalzo* héroïque qui excitait toujours l'admiration de l'auditoire. Cette voix, d'une flexibilité prodigieuse, n'était pas d'une sonorité homogène. Ce n'est même que dans la partie supérieure de son échelle, à partir du *mi*, entre la quatrième et la cinquième ligne de la portée, que la voix de Rubini s'échauffait, vibrait, et lançait des étincelles mélodiques qui éblouissaient l'oreille. Il pouvait aller jusqu'au *si* aigu en imprimant à chaque son cette vibration puissante et mâle qu'on désigne dans les écoles sous le nom de *notes de poitrine*, parce que ces notes semblent, en effet, sortir du foyer même de la vie. Arrivé à cette limite extrême, le virtuose disparaissait dans un *falsetto* lumineux qui formait avec les cordes précédentes un contraste-magique. Cette brusque opposition d'ombre et de lumière, où la clarté opaque et douce des *notes de tête* faisait ressortir la sonorité vigoureuse des cordes naturelles, était l'un des effets les plus fréquemment employés par Rubini. L'oreille étonnée suivait le chanteur dans son ascension triomphale jusqu'aux derniers confins de la voix de ténor, sans apercevoir aucune solution de continuité dans cette longue spirale de notes diversement éclairées, et qui jaillissaient sur un tissu mélodique toujours persistant.

A cette faculté, presque naturelle chez lui, de passer sans cahot du registre de la voix de poitrine à celui de la voix de tête, Rubini en joignait une autre non moins importante : c'était une longue respiration dont il avait appris à économiser la force. Doué d'une large poitrine, où ses poumons pouvaient se dilater à l'aise, il prenait un son élevé, le remplissait successivement de lumière et de chaleur, et, lorsqu'il était complétement épanoui, il le lançait dans la salle, où il éclatait comme une flamme de Bengale aux mille couleurs. Cet artifice d'un effet irrésistible, Rubini l'avait emprunté à la vieille école italienne, où il était employé fréquemment, surtout par les sopranistes qui étaient particulièrement doués d'une longue haleine.

La voix de Rubini, d'un timbre délicieux et pénétrant qu'il suffisait d'entendre pour en être charmé, était, nous l'avons déjà dit, d'une flexibilité prodigieuse. Les gammes simples et doubles, les arpèges, les trilles frappés sur les cordes les plus élevées, les *gruppetti*, les *appoggiature*, les plus riches et les plus ingénieuses combinaisons de la vocalisation étaient accomplies par le virtuose avec une bravoure et une rapidité qui laissaient à peine le temps à l'oreille éblouie d'en apprécier la difficulté. La contexture de ces *gorgheggi* merveilleux, ou, comme on dit encore dans les écoles, la pâte ou *tessatura* de cette vocalisation étincelante, n'était pas toujours d'une qualité irréprochable et manquait souvent de consistance. Les notes s'enfuyaient trop rapides et trop serrées les unes contre les autres, et le chanteur n'était pas toujours le maître de modérer son élan et de s'arrêter dans la carrière, comme un cavalier intrépide qui refrène son coursier d'une main souveraine. D'ailleurs un mouvement vicieux des lèvres, dont Rubini n'a jamais pu se corriger, laissait apercevoir un certain effort et indiquait suffisamment que l'éducation vocale du virtuose avait été faite un peu à l'aventure. Ce défaut, très commun de nos jours, et que M. Mario s'est empressé d'exagérer, comme un écolier qui n'imite d'abord que les imperfections de son modèle, était très-sévèrement défendu dans l'ancienne école italienne. On ne voulait pas alors que le visage du chanteur exprimât autre chose que le

sentiment dont il était pénétré, et l'on exigeait que les mystères de la vocalisation et du mécanisme restassent toujours cachés aux yeux du public : grande règle pour tous les arts, et qu'on a trop oubliée de notre temps.

Aux qualités physiques qu'on peut considérer comme les instrumens de l'intelligence et de l'âme d'un chanteur, Rubini joignait une sensibilité profonde et une grande aptitude à s'assimiler le style des différens maîtres. Il chantait aussi bien l'*Adélaïde* de Beethoven, d'un accent si éminemment lyrique, que le *Don Juan* de Mozart et *Il matrimonio segreto* de Cimarosa. Aucun virtuose moderne n'a imprimé à l'air d'*il mio tesoro*, du chef-d'œuvre de Mozart, un cachet plus indélébile d'élégance et de noble indignation, et l'on se rappelle avec quelle hardiesse Rubini, au lieu d'exécuter le trait un peu vieilli qui se trouve à la vingt-sixième mesure de l'andante, s'emparait de la partie du premier violon, et frappait sur le *la* aigu un trille vigoureux qui précipitait la cadence et soulevait les acclamations de la salle. Depuis Viganoni, qui a créé le rôle de Paolino du *Mariage secret*, aucun ténor n'a chanté aussi bien que Rubini l'air à jamais inimitable de *pria che spunti*. Quelle suavité et quelle morbidesse d'accens ! Comme le virtuose avait bien compris cet hymne de la jeunesse et d'un chaste amour qu'on exhale sans efforts, ainsi qu'un parfum de l'âme, et qui peint le bonheur au sein de la famille et de la paix domestique ! Qu'est donc devenu ce style *di mezzo carattere* si pur et si difficile, qui est à la musique et à l'art de chanter ce qu'était à la statuaire et à la poésie antiques cette émotion sereine et contenue qui en formait le principal caractère ? Voulez-vous saisir cette nuance délicate et suprême qui sépare le style pur et tempéré des Mozart et des Cimarosa de la musique moderne ? Lisez une églogue de Virgile ou bien une idylle d'André Chénier, et comparez-les à une pièce de poésie de M. Victor Hugo par exemple : vous comprendrez à l'instant ce qui distingue le beau du pittoresque, c'est-à-dire Raphaël de Rubens.

Bien que Rubini chantât aussi avec une grande distinction les opéras de Rossini, dont il possédait un peu le *brio* et la fougue passionnée, et qu'il fût admirable dans certaines parties du rôle d'Almaviva du *Barbier de Séville*, dans celui d'*Otello*, bien qu'il exécutât d'une manière prodigieuse le fameux duo de *Mosè : parlar, spiegar*, où il luttait de bravoure et de prestidigitation vocale avec Tamburini, ce n'est vraiment que dans les ouvrages de Bellini qu'il était tout à fait inimitable. Il faut lui avoir entendu chanter le premier air du *Pirata*, *nel furor delle tempeste*, et surtout le second motif, *come un' angelo celeste*, où l'on trouve déjà le germe de cette mélopée courte et touchante qui forme le trait saillant du génie de Bellini, pour avoir une idée de la puissance d'émotion que possédait cet incomparable virtuose. Il n'était pas moins remarquable dans le duo du second acte du même opéra, et je sens encore retentir au fond de mon cœur cette phrase : *Vieni, cerchiam pe' mari !* qui n'était surpassée que par celle qui vient après et qui en est le complément :

Per noi tranquillo un porto
L'immenso mar avrà.....

Il y avait dans la voix de Rubini, quand il chantait cette cantilène adorable, une sorte de mélancolie qui s'évaporait dans un horizon magique, et qui vous communiquait le sentiment de l'immensité.

Dans le rôle d'Elvino de *la Sonnambula*, le talent de Rubini s'était élevé avec le génie de son compositeur préféré. Tout le monde se rappelle à Paris comment il disait la phrase : *Prendi, l'anel ti dono*, dans le duo du premier acte, et avec quel mélange de grâce et d'émotion naïve il chantait le joli madrigal qui forme le sujet du second duo : *Son geloso*. Dans le *quintetto* du finale du premier acte, Rubini était d'un pathétique sublime en chantant la phrase si connue et si touchante :

Ah! tel mostri s' io t' amai
Questo pianto del mio cor!

Et qui donc ne donnerait dix opéras en cinq actes, comme ceux qu'on représente chaque jour, pour entendre chanter à Rubini, une seule fois par semaine, ce cri de l'amour désespéré, dans le duo du second acte de *la Sonnambula :*

Pasci il guardo, e appaga l'alma
Dell' eccesso de' miei mali;
Il più tristo de' mortali
Sono, crudà, e il son per te!

Dans le rôle d'Arturo des *Puritains*, qui a été sa dernière création, Rubini a laissé de tels souvenirs d'émotion et d'enchantement, qu'on ne peut que les rappeler à ceux qui l'ont entendu, sans prétendre à en transmettre l'idée aux générations qui n'ont pas eu ce bonheur. Citons d'abord la phrase du quatuor du premier acte :

A te, o cara, amor talora
Mi guidò furtivo e in pianto,

où le virtuose épanouissait sa voix comme une rose printanière aux rayons du jour; puis à cette phrase *spianata* et sereine, il opposait avec vigueur celle qui accompagne ces paroles : *tra la gioja e l' esultar* en poussant un magnifique *la* de poitrine qui retentissait jusque dans les nues, et se répercutait dans les profondeurs de l'harmonie. Dans le finale du premier acte, il lançait avec puissance le passage *non parlar di lei ch' adoro*, où il faisait un point d'orgue des plus audacieux. Citons encore la romance du second acte, *A una fonte afflitto e solo*, que Rubini murmurait et laissait échapper de ses lèvres comme un soupir, et dans le duo qui suit cette romance la phrase pleine d'éclat *nel mirarti un solo istante*, puis enfin le duo entre Elvira et Arturo, où Rubini s'élevait à une grande énergie d'expression dans ce passage mémorable :

Non mi sarai rapita,
Fin che ti stringerò.

Dans *Anna Bolena* et la *Lucia* de Donizetti, Rubini n'était pas moins admirable que dans les opéras de Bellini. Dans le premier de ces ouvrages, où il a créé le rôle de Percy, il chantait avec une émotion profonde l'air fameux de *vivi tu, te ne scongiuro*, où Donizetti a évidemment imité la tournure mélodique de son jeune rival. Quant à la scène de la malédiction qui forme le nœud dramatique du beau finale de la *Lucia*, aucun chanteur n'a pu reproduire le sanglot de fureur que Rubini lançait alors de sa bouche frémissante.

Rubini n'était pas un comédien soigneux et vigilant comme l'ont été un grand nombre de chanteurs italiens, tels que Garcia, Lablache, Pellegrini, Mmes Pasta, Malibran et Grisi. Il ne s'occupait guère que de la scène ou du morceau où il était placé sur le premier plan. Ce moment passé, il s'éclipsait volontiers et se retirait, comme Achille, dans sa tente, sans prendre grand souci du développement de la fable dramatique. Dans l'air, le duo ou le finale où il avait une partie active et prépondérante, Rubini se réveillait tout à coup et déployait toute l'énergie et le charme de son incomparable talent. Son geste court et sobre, sa pantomime expressive et pittoresque complétaient suffisamment le mouvement intérieur de son âme, et semblaient aider à l'épanouissement de ses poumons plutôt qu'ils n'étaient la manifestation plastique du personnage qu'il représentait. C'est dans le timbre et la sonorité de son organe, dans les prolations savantes et les accens de sa voix que se renfermait toute la puissance dramatique de Rubini. Lorsqu'il avait à chanter un air placide comme celui de *pria che spunti* du *Mariage secret*, ou bien une phrase palpitante d'émotion intime comme celle du quatuor des *Puritains*, il s'avançait sur les bords de la scène, se tenait immobile, et, la main naïvement posée sur son cœur, il exhalait *i suoi dolci lamenti* qui se communiquaient de proche en proche et répandaient dans la salle l'émotion et l'enchantement. C'est ainsi que procédait Babbini, qui était pourtant un comédien distingué, et nous avons vu Mme Pasta, dont personne n'a jamais contesté l'intelligence dramatique, se recueillir comme une chaste muse en chantant l'air *di tanti palpiti* de Tancrède, où Mme Malibran n'a pu l'égaler.

Ce n'est pas que dans les combinaisons vocales, dans le nombre d'accens, de couleurs, d'arabesques ou *ricami* mélodiques, Rubini fût d'une très grande fécondité d'imagination. Ses ornemens les plus usités étaient la double gamme ascendante et descendante, le trille vigoureusement frappé sur les cordes élevées du registre de poitrine, une certaine vibration pathétique qu'il imprimait à une même note qu'il faisait scintiller successivement, une émission large et puissante de la voix de poitrine, d'où il se lançait par un *portamento* héroïque dans les hautes régions de la voix de tête, et puis enfin, grand stratagème du clair-obscur, le passage brusque de la pleine voix au son *smorzato* le plus imperceptible, sorte de crépuscule où l'oreille avait souvent de la peine à s'orienter. Par ce procédé qu'il employait constamment et qu'il semble avoir emprunté à Davide fils, ainsi qu'un grand nombre d'inflexions et de *gorgheggi* hardiment conçus, Rubini prouvait bien qu'il était un chanteur moderne issu de la nouvelle école de musique dramatique, que Rossini a inaugurée dans l'histoire. S'il nous fallait caractériser en quelques mots les tendances de l'art moderne aussi bien en musique qu'en peinture et en littérature, nous dirions que le trait saillant qui distingue les productions de notre siècle, c'est le fracas des couleurs, l'entassement tumultueux des effets, les péripéties violentes, le brusque rapprochement des ombres et des lumières qui dispense de ce goût suprême qui sait préparer et amener l'émotion, comme un fruit savoureux se mûrit lentement sur la branche où Dieu l'a fait éclore. Dans la vie comme dans les œuvres de l'esprit, rien n'est plus rare de nos jours qu'un long horizon où la lumière dissémine ses teintes et conduit entement le regard vers un point désiré. Cette progression ascendante de so-

norité qui s'accroît par le mouvement et qui éclate tout à coup comme une gerbe de lumière électrique, ce *crescendo* enfin dont Rossini a tant abusé, on le retrouve partout, dans les faits politiques, dans la vie morale tout autant que dans la fantaisie. Par ses qualités comme par ses défauts, Rubini appartenait à son temps et à l'école de musique qui en a exprimé les tendances.

On rapporte que la reine Marie-Antoinette demanda un jour à Sacchini si Garat, le fameux chanteur, était bon musicien. — Non, répondit l'illustre maestro, il n'est pas musicien, *mais c'est la musique même.* On aurait pu appliquer à Rubini cette heureuse saillie de l'auteur d'*OEdipe à Colone.* Son instinct était si parfait et si sûr, son oreille si prompte et si délicate à saisir au passage les nuances les plus fugitives, qu'il aurait fallu vivre dans sa plus grande intimité pour apercevoir ce que son éducation musicale laissait à désirer. Jamais devant le public et dans les morceaux d'ensemble les plus compliqués, tels que le sextuor de *Don Juan*, Rubini ne trahissait la moindre hésitation. Il était même d'une docilité d'enfant à suivre les mouvemens qu'on voulait lui indiquer, et il disait souvent à ses camarades et au chef d'orchestre qui semblaient le consulter sur la convenance et la propriété d'un rhythme : —*Ne vous occupez pas de moi; allez, je vous suivrai.* Cet exemple d'un virtuose admirable qui sait à peine déchiffrer quelques notes de musique, et qui devine par l'instinct les plus savantes combinaisons du génie, est un phénomène qui s'est produit souvent en Italie. Ansani, qui a été le maître de M. Lablache au conservatoire de Naples, ne savait littéralement pas une note de musique. Ses élèves étaient obligés de lui chanter et de lui apprendre par cœur le morceau sur lequel ils voulaient avoir ses conseils. Davide fils, Mme Pasta et beaucoup d'autres chanteurs célèbres étaient presque dans le même cas. Nous pourrions citer des exemples bien autrement remarquables de la puissance de l'intuition dans les arts du génie, comme les appelle Voltaire, et il nous serait facile de prouver que les plus grandes choses de ce monde sont le résultat d'un aperçu de l'instinct. Voilà pourquoi la poésie est l'essence de tout ce qui est beau et durable.

Homme de mœurs simples et réservées, Rubini aimait à vivre dans l'intérieur de sa famille. En 1819, il avait épousé à Milan une cantatrice française, Mlle Chomel, qui avait été élevée au conservatoire de Paris, où elle avait reçu des leçons de Garat. Cette union, qui paraît avoir été heureuse, avait tellement absorbé les affections de Rubini, que l'une de ses plus grandes craintes était d'éveiller la jalousie de sa femme. Lorsqu'après avoir chanté l'un de ses morceaux favoris qui excitait les transports du public, il rentrait dans les coulisses où chacun s'empressait de lui témoigner son admiration, il se sauvait bien vite dans sa loge pour éviter, disait-il en riant, une querelle de ménage. La mère la plus rigide n'aurait pas donné à son fils de meilleurs conseils que ceux que Rubini donnait aux jeunes ténors qui se destinaient au théâtre. C'est qu'en effet, pour bien chanter et pour chanter longtemps, il ne faut pas oublier le sens caché de ce vers de Juvénal parlant d'un chanteur grec, Thrysogonus, qui avait perdu la voix :

..... sunt quæ
Thrysogonum cantare vetent.

Rubini se ménageait beaucoup. Sobre et de goûts faciles, il évitait toute

espèce d'excès. Les jours de représentation, il dînait à deux heures, puis se rendait au théâtre, se couchait dans sa loge et dormait jusqu'à six heures : un domestique venait alors l'éveiller; il s'habillait et paraissait devant le public frais et dispos; aussi a-t-il conservé le charme et la puissance de sa voix jusqu'à la mort. On assure que pendant les dix années qu'il a passées à Saint-Pétersbourg, Rubini, n'ayant plus aucun souci de l'avenir, s'est élevé à des effets inconnus de ses admirateurs de Paris, de Londres et de Milan. Rubini était d'une taille moyenne et assez vigoureusement constitué. Sur des épaules larges s'élevait une tête dont le caractère n'était pas précisément la distinction; mais son visage criblé de petite-vérole s'illuminait par la puissance du chant, et cet homme assez vulgaire se transfigurait tout à coup en un artiste sublime, dont les plus belles femmes de l'Europe auraient voulu posséder l'affection. Telle est la force merveilleuse de l'inspiration et du sentiment :

Du moment qu'on aime,
On devient si doux!

Rubini avait eu deux frères, dont l'un a parcouru obscurément la même carrière que lui et dont l'autre est resté un chanteur d'église. Comme il n'a pas laissé d'enfans, son immense fortune ira sans doute enrichir ses neveux.

Le pays où est né Rubini a produit successivement les plus célèbres ténors de l'Italie. C'est de cette province de l'ancienne république de Venise, où Bergame est située, que sont sortis Viganoni, Davide père et fils, Nozzari, Bianchi, Donzelli et Bordogni. Digne successeur de ces grands artistes, Rubini s'est élevé au premier rang des chanteurs dramatiques de notre temps. Doué d'une voix admirable et d'un instinct supérieur, il a deviné promptement les secrets de son art et a émerveillé l'Europe par l'éclat et la fluidité de sa vocalisation, par le charme, la soudaineté et la puissance de ses accens. Comprenant tous les styles et tous les maîtres, aussi familier avec la musique de Mozart et de Cimarosa qu'avec celle de Rossini et de Donizetti, il a eu le bonheur de rencontrer au début de sa carrière un jeune compositeur dont le génie mélodique était éminemment approprié à la nature de son talent et de sa sensibilité. L'auteur du *Pirata* et de *la Sonnambula*, qui était aussi inexpérimenté dans l'art d'écrire que Rubini dans la lecture musicale, trouva dans son cœur des mélodies neuves et touchantes qui firent sa gloire et celle de son interprète.

Bellini et Rubini, noms doux et charmans à l'oreille, vous traverserez les âges unis d'un lien indissoluble, comme un double témoignage de la supériorité de la poésie et du sentiment sur les artifices du métier et de la volonté. Tous les deux ont été enfans de la grâce et de la nature : Bellini, écolier de génie, trouvait d'instinct des harmonies aussi fines et aussi pénétrantes que ses mélopées, et Rubini, chanteur inspiré, en interprétant la musique de son maître préféré, semblait exprimer les émotions naïves de son cœur.

P. Scudo.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

14 octobre 1854.

Un seul fait, une seule question domine l'opinion publique et suffit à la captiver. Quels sont les progrès de notre expédition dans la Crimée? Sébastopol est-il pris? La citadelle de la Russie dans l'Euxin est-elle tombée entre nos mains? Telle est l'unique préoccupation depuis quinze jours, durant lesquels la parole a été aux événemens, aux nouvelles contradictoires, aux fausses joies du patriotisme surexcité, pour être maintenant aux regrets laissés par la mort prématurée du maréchal Saint-Arnaud, du chef vigoureux qui avait organisé la première victoire, sous le poids de laquelle il a succombé. Le débarquement des armées alliées sur les côtes de Crimée était à peine connu, qu'on annonçait déjà un avantage signalé obtenu par nos soldats dans leur première rencontre avec les Russes. Cette nouvelle était suivie presque instantanément d'un bruit plus surprenant encore qui venait éclater en Europe : c'était la chute de Sébastopol! Il n'y avait point à en douter : un Tartare, un malheureux Tartare arrivé à Bucharest en avait apporté le récit authentique, transmis aussitôt à Vienne. La ville russe était sous la pointe de l'épée de nos généraux; six vaisseaux de la flotte du tsar avaient été coulés, et le prince Menchikof menaçait de se faire sauter avec le reste, si l'attaque continuait; l'armée russe tout entière était taillée en pièces ou prisonnière. Sans doute, en y réfléchissant, ces nouvelles étaient bien un peu promptes. Un débarquement en pays ennemi, deux ou trois batailles rangées, une place formidable emportée comme une ville ouverte, une flotte détruite,— tout cela accompli en quelques jours eût dénoté une audace singulière de la part des armées alliées ou une étrange faiblesse de la Russie. Il n'est pas moins vrai que tout le monde y a cru en Europe, même ceux qui n'y voulaient pas croire, ou qui auraient souhaité un tout autre résultat. C'est l'honneur de nos soldats d'avoir inspiré d'eux-mêmes cette idée, que rien ne leur était impossible, comme aussi c'est l'augure d'un succès certain. Pour le moment cepen-

dant c'était un beau rêve, une héroïque illusion. Le récit du Tartare s'est trouvé démenti. De nouvelles batailles n'avaient point été livrées, Sébastopol n'était pas pris. L'opinion publique, remuée par ces événemens, repassait de l'enthousiasme à l'attente. L'illusion disparue, que restait-il? Il restait la réalité, et cette réalité était certes bien suffisante, puisqu'elle se compose d'un débarquement heureux, d'une bataille suivie d'une victoire éclatante, de la prise de possession de deux points essentiels au nord et au sud de Sébastopol et des premières opérations d'investissement de la ville russe. Digne acheminement à un résultat plus décisif préparé avec autant d'habileté que de vigueur! Les mâles et simples paroles du maréchal de Saint-Arnaud restent comme l'inséparable commentaire de cette œuvre de quelques jours.

Qu'on songe en effet qu'il a suffi de peu de jours pour changer toutes les conditions de la guerre, pour placer les armées alliées sous l'influence favorable de la victoire en présence des obstacles nouveaux qu'elles ont eu à vaincre. C'est le 15 et le 16 septembre que nos forces débarquaient en Crimée; le 20, elles se trouvaient en face de l'armée russe, marchaient sur elle et la mettaient en déroute. Ces soldats, décimés un mois auparavant par les maladies, se sont trouvés retrempés par la lutte et prêts à tout entreprendre. La presqu'île où opèrent nos troupes est coupée, comme on sait, par plusieurs cours d'eau qui marquent les lignes de défense, — l'Alma, la Katcha, le Belbeck. C'est sur les bords de l'Alma que s'est livrée la première bataille de la première guerre générale qui ait remué l'Europe depuis quarante ans. Le plus simple tracé des lieux suffit à montrer quelles difficultés les soldats de la France et de l'Angleterre ont eu à surmonter. Une rivière sinueuse et profondément encaissée, une chaîne de collines abruptes, des falaises à pic du côté de la mer, une forteresse naturelle en un mot, telle était la position où étaient retranchés les Russes, au nombre de près de cinquante mille hommes, disposant de plus de cent bouches à feu, dominant les armées alliées, et pouvant les compter homme par homme, comme on l'a dit. Tout indique que le prince Menchikof se croyait inexpugnable. La preuve en est qu'il avait demandé à Alma des vivres pour trois semaines. Au lieu de trois semaines, c'est trois heures qu'il a fallu aux armées alliées pour emporter ces positions, à la faveur d'un mouvement par lequel l'armée russe s'est vue débordée de toutes parts. Tandis que les Anglais tournaient les collines vers la gauche, nos soldats, sous le feu de l'ennemi, montaient à l'assaut des hauteurs de la droite, et bientôt dix mille hommes apparaissaient au sommet de ce plateau que les Russes croyaient inaccessible. Pris ainsi de tous les côtés, ayant à faire face sur tous les points à la fois à des forces menaçantes, les Russes n'ont plus eu d'autre ressource que la fuite, et après trois heures de combat, les armées alliées campaient à l'endroit même où les soldats du tsar les attendaient le matin. La voiture et la correspondance du prince Menchikof restaient entre les mains de nos généraux. Plus de six mille Russes avaient été mis hors de combat. Nos pertes, quant à nous, s'élevaient à près de trois mille hommes, morts ou blessés, répartis entre les armées de la France et de l'Angleterre. Deux de nos généraux, le général Canrobert et le général Thomas, avaient été atteints dans l'action, le premier fort légèrement, le second d'une manière plus grave. Ainsi se terminait cette première

journée victorieuse du 20 septembre, pendant laquelle les armées alliées avaient cimenté leur union en rivalisant d'intrépidité et de vigueur.

Dans le feu même de l'action, on retrouvait la différence de caractère des deux peuples : les Anglais marchaient au combat avec un stoïque et mâle courage, avec une inébranlable solidité; nos soldats avaient le même élan, la même ardeur indomptable qui les a toujours distingués. Le résumé de la bataille de l'Alma, c'est le mot du maréchal Saint-Arnaud quand il dit que, si les Anglais et les Français avaient occupé les positions des Russes, ceux-ci ne s'en seraient point rendus maîtres. La portée même de la victoire de l'Alma peut se mesurer d'après les opérations qui ont suivi. Nos armées n'ont rencontré l'ennemi ni sur la Katcha, ni sur le Belbeck. Elles ont pu sans coup férir aller prendre possession de Balaclava, au sud de Sébastopol, de façon à cerner la place au nord et au midi, en même temps qu'elles s'assuraient un port où ont dû débarquer les nouveaux renforts attendus de divers points de la côte de Turquie. Les Russes ne se sont point opposés à cette marche. Le prince Menchikof attendait lui-même des secours, disait-on. Il est probable aussi qu'il était peu pressé de livrer de nouveau bataille avec une armée démoralisée par la défaite. D'ailleurs les opérations des Russes, il faut le dire, ne sont pas toujours faciles à pénétrer. On a pu notamment remarquer un fait singulier dont il n'était pas aisé de saisir le sens. Le prince Menchikof, a-t-on dit, faisait récemment combler la passe du port de Sébastopol. Or le lieutenant du tsar se trouvait en ce cas faire justement ce que nos amiraux auraient eu un moment le projet de faire eux-mêmes, afin de tenir la flotte russe captive dans le port sous le canon des armées alliées. L'escadre de l'empereur Nicolas s'est condamnée ainsi à ne plus sortir que vaisseau par vaisseau, ce qui ne dénote point l'intention de venir livrer bataille à nos flottes. Seulement on peut se demander quel est le but de cette immobilisation des forces navales de la Russie? Dans peu de jours sans doute, les événemens qui se poursuivent actuellement en Crimée viendront dire le dernier mot de cette lutte et achever cette campagne comme la victoire de l'Alma l'a commencée.

C'est au lendemain même d'un premier succès dû à son habileté et à ses efforts, à la veille peut-être d'un succès plus décisif encore, sur lequel il avait le droit de compter, que le maréchal de Saint-Arnaud a succombé, épuisé par la maladie et par la fatigue. Déjà, quand il quittait la France, il y a quelques mois, pour aller se mettre à la tête de l'armée, il luttait contre le mal qui vient de l'emporter. Il a eu à lutter encore en Orient contre d'autres atteintes. Ce n'est que par la plus rare énergie et par une étrange force de volonté qu'il parvenait à maîtriser ses souffrances physiques. L'instinct militaire, le besoin d'attacher son nom à quelque grand fait d'armes, semblaient lui servir de ressort. Cette lutte permanente contre la nature physique est certainement un des plus héroïques spectacles. Le maréchal de Saint-Arnaud était arrivé en Crimée à bout de forces, éprouvé par la traversée, en proie à un mal qui ne faisait que s'accroître, et néanmoins dans la journée de l'Alma il restait encore douze heures à cheval, il parcourait plusieurs fois le champ de bataille. Son dernier rapport, à travers une certaine sérénité virile, laisse percer une sorte de pressentiment pénible. « Ma santé est toujours la même,

écrivait-il; elle se soutient entre les souffrances, les crises et le devoir. Tout cela ne m'empêche pas de rester douze heures à cheval les jours de bataille; mais les forces ne me trahiront-elles pas? » Au moment où il s'exprimait ainsi, le maréchal de Saint-Arnaud n'avait plus que quelques jours à vivre : il était vaincu par le mal, et il mourait bientôt à bord du bâtiment qui le transportait à Constantinople. Le maréchal n'avait pas encore cinquante-huit ans. Quelque regret qui s'attache à une telle mort, nous ne savons vraiment s'il faut plaindre celui qui tombe ainsi en soldat, presque sur le champ de bataille, et en voyant la victoire lui sourire. C'est à coup sûr la plus belle fin qu'un homme de guerre puisse envier; c'est la mort dans la gloire d'un grand fait d'armes. Le maréchal de Saint-Arnaud avait su, par son énergie, commander la confiance à cette armée qui marchait sous ses ordres. S'il n'a pu mener jusqu'au bout cette expédition qu'il avait habilement préparée et intrépidement conduite jusqu'à son dernier jour, le général Canrobert, qui lui succède, l'achèvera sans nul doute. C'est à lui maintenant de dénouer victorieusement cette campagne, dont l'issue exercera une incontestable influence sur les affaires d'Orient et sur la situation générale de l'Europe.

Quant à la France et à l'Angleterre, quelle que soit cette issue, il est peu probable qu'elles renouvellent aucune espèce de proposition de paix. La première condition de toute tentative de pacification serait évidemment l'acquiescement formel et explicite du cabinet de Saint-Pétersbourg aux garanties générales qui ont été déjà réclamées. Et ce n'est pas tout encore, puisque la campagne actuelle est de nature à introduire de nouveaux élémens dans les négociations qui pourraient s'ouvrir. Cela veut dire, si nous ne nous trompons, que les chances de paix sont très faibles, et qu'elles comptent à peine dans la balance au moment présent. Quant à l'Autriche et à la Prusse, une des plus curieuses questions peut-être, ce serait de savoir quelle influence réelle ont pu avoir sur leur situation respective les derniers événemens et même tous ces bruits de foudroyans succès qui se sont répandus un instant. Les événemens de la Crimée ont eu incontestablement pour premier résultat de resserrer les liens entre l'Autriche et les puissances occidentales. On ne saurait le conclure seulement du soin empressé qu'a mis l'empereur François-Joseph à faire féliciter notre gouvernement du succès de nos armées; il y a un fait plus caractéristique encore, c'est l'attitude de la Russie vis-à-vis de l'Autriche. L'empereur Nicolas n'en est plus à dissimuler ses menaces; il les laisse éclater par des mesures qui frappent le commerce autrichien, en attendant mieux. Le cabinet de Vienne ne l'ignore pas. Il sait bien que tout le rapproche de l'Angleterre et de la France. Ce qui le retient encore peut-être, c'est qu'il craint d'avoir à soutenir une campagne d'hiver en Pologne. L'Autriche n'aperçoit qu'un inconvénient qui lui est propre, — inconvénient qui lui-même s'efface devant l'avantage d'opposer à la Russie un ensemble compacte de forces pour lui dicter une paix délibérée en commun, utile à tous les intérêts, préservatrice pour toutes les situations. Du reste, les événemens qui s'accomplissent aujourd'hui ne peuvent que rendre plus sensible ce qu'il y a d'étrange dans les rapports de l'Autriche et de la Russie, et il est permis de croire que le cabinet de Vienne suivra les inclinations naturelles de sa politique. En sera-t-il de même de la Prusse? Et quelles sont les inclinations

de la Prusse? L'expédition de Crimée ne laisse point, à ce qu'il paraît, d'avoir fort troublé l'esprit du roi Frédéric-Guillaume. Après s'être séparé de la France et de l'Angleterre, il n'est point impossible que le souverain prussien n'arrive aussi bientôt à se séparer complétement de l'Autriche. Que lui restera-t-il alors? Il lui restera son isolement; il pourra répéter le mot de Médée : « Moi seul! » et ce ne sera peut-être point assez. Le roi Frédéric-Guillaume s'applaudit beaucoup aujourd'hui, dit-on, de sa neutralité, et les raisons qu'il en donne ont leur prix : c'est que l'empereur Nicolas n'était point évidemment aussi fort et aussi dangereux qu'on se plaisait à le représenter. Ce n'est point peut-être le tsar même, c'est l'Occident qui tend à troubler l'équilibre de l'Europe. Il ne s'agit point en vérité de savoir si la force de la Russie est à la hauteur de son ambition, quand elle rencontre une autre force capable de lui résister; il s'agit de savoir si c'est un état normal que celui où cette ambition peut mettre deux grands peuples dans la nécessité de prendre les armes pour lui opposer une barrière, de même que c'est une assez curieuse imagination de représenter l'Occident comme menaçant l'équilibre de l'Europe à l'heure où il combat pour sa défense. Il n'y a qu'un inconvénient, c'est que la Prusse elle-même a souscrit à cette politique, sauf à en décliner les conséquences, et il serait étrange que, par son fanatisme de paix et d'inaction, ce fût justement la Prusse qui amenât la guerre au cœur de l'Europe, d'où on avait voulu la tenir éloignée. C'est là cependant ce qui pourrait finir par arriver. Il vaut mieux croire encore que les événemens de la Crimée auront assez de vertu pour inspirer à la Prusse de plus sages et de plus prudentes résolutions. L'Allemagne tout entière n'est point heureusement comme la Prusse. La masse de l'Allemagne a partagé l'impression profonde, universelle, causée par les premiers succès des armées alliées, et il en a été ainsi, à vrai dire, de toutes les nations du continent, parce qu'elles ont senti que là où étaient les puissances occidentales, là était le droit européen, là était la garantie d'un grand intérêt commun.

Il est fâcheux que l'attitude des gouvernemens de l'Allemagne réponde si peu à celle des populations. Pendant que les armées de la France et de l'Angleterre arrosent la Crimée de leur sang dans un intérêt si manifestement général, les gouvernemens germaniques en sont encore à discuter entre eux sur la question de savoir dans quelle limite l'intérêt de la confédération est lié à celui de l'Europe. Pour quelques-uns même c'est déjà trop oser, et ceux-là ne s'étudient qu'à rechercher dans la législation fédérale les moyens de retarder indéfiniment tout débat, de susciter des entraves à ceux qui, plus prévoyans et plus fermes, s'aperçoivent des dangers auxquels ces lenteurs exposent la patrie commune, et ont à cœur de jouer dans les événemens un rôle plus digne d'elle. Ces efforts des uns pour paralyser la bonne volonté des autres ont eu toutefois un effet auquel les premiers ne semblent pas s'être attendus : ils ont provoqué enfin une énergique et générale impatience dans laquelle nous voyons un heureux symptôme. Toute l'Europe a remarqué le langage précis, l'argumentation péremptoire en faveur d'une participation éventuelle à la guerre que le cabinet de Vienne a opposée au langage embarrassé, à l'argumentation captieuse de celui de Berlin en faveur de l'abstention la plus complète et de la neutralité la plus absolue. L'Autriche,

fatiguée de l'opposition sourde ou avouée qu'elle rencontre là même où elle était légalement autorisée à compter sur un loyal concours, laisse entendre que, si l'on tient à se séparer d'elle, elle en prendra son parti et suivra la voie que lui tracent ses intérêts. Tel est l'objet de la dépêche, en date du 30 septembre, adressée par le comte Buol au ministre de l'empereur à Berlin. La démarche de l'Autriche a d'autant plus d'importance, que, quelques jours auparavant, cette puissance répondait dans le même esprit à un mémorandum bavarois où se trouvaient reproduites, sous une autre forme, les objections de la Prusse.

On sait les points sur lesquels roule la discussion entre l'Autriche et les anciens confédérés de Bamberg, que le cabinet de Berlin combattait naguère encore, et à la tête desquels, pour toute ambition, il aspire aujourd'hui à se placer. Le traité du 20 avril est-il ou non resté en vigueur? Conserve-t-il ou non toute sa force depuis que les principautés du Danube sont évacuées par les Russes? La négative ne serait pas douteuse, si l'on prouvait que le but en vue duquel le traité a été conclu se trouve atteint; mais l'évacuation des principautés n'implique de la part de la Russie aucun engagement propre à rassurer les intérêts germaniques. La retraite de ses troupes derrière le Pruth n'a rien de définitif ni d'irrévocable. Si elle a quitté la Moldo-Valachie, c'est par des considérations stratégiques qui peuvent l'y ramener demain. Le traité de Berlin, n'eût-il d'autre objet que l'évacuation des deux principautés, demeure donc obligatoire en principe. D'autre part, il est bien prouvé, et la Prusse le reconnaît, que l'occupation des principautés par l'Autriche est conforme aux intérêts germaniques et à l'esprit du traité de Berlin. Or la Prusse reconnaît également que, dans le cas où l'Autriche serait attaquée par suite de la conduite qu'elle aurait suivie pour assurer l'objet du traité, les obligations contractées deviendraient exécutoires. N'y a-t-il donc aucun danger pour les troupes autrichiennes d'être attaquées par la Russie dans les positions qu'elles ont prises de l'autre côté des Carpathes? Du moment où un retour agressif de la Russie reste possible, du moment où elle ne s'interdit pas de franchir de nouveau le Pruth, rien n'assure que l'Autriche ne sera pas troublée dans la démonstration militaire que les intérêts allemands lui imposaient impérieusement. Le traité n'est donc point seulement en vigueur: s'il n'exige pas de la Prusse une action immédiate, il lui commande du moins des préparatifs qui la mettent en mesure de faire face à un danger éventuel, et qui peut être prochain.

La Prusse évidemment ne se fait pas d'illusions sur la valeur des fins qu'elle oppose à des considérations qui ne comportent pas de réplique; aussi est-ce en dehors du traité lui-même qu'elle va chercher des prétextes pour abriter sa faiblesse. Elle voudrait que, tout en prenant la défense des intérêts germaniques compromis ou menacés, le cabinet de Vienne s'engageât à ne coopérer en rien avec les puissances occidentales. Elle lui demande de se réserver l'occupation exclusive des principautés, d'en refuser l'accès à la Turquie, dont elles sont la possession, et sans l'assentiment de laquelle les troupes autrichiennes n'avaient aucun droit d'en franchir la frontière. Elle désirerait que l'entrée en fût fermée aux armées alliées de la Porte en dépit du traité par lequel cette puissance s'est engagée à les laisser libres de choisir le point de

son territoire qu'elles jugeraient le plus favorable au succès de leurs opérations militaires. Il y a dans cette thèse trop de puérilité pour que la Prusse, en la soulevant à Vienne, ait voulu autre chose que se donner le plaisir d'argumenter pour gagner du temps. Il s'est produit néanmoins en Allemagne une prétention plus singulière encore s'il est possible, celle d'être appelé à apprécier et à discuter les bases de la paix future sans sortir d'une neutralité opiniâtre, jalouse à notre égard, pleine pour l'ennemi commun d'une sollicitude qui ne se laisse que trop deviner aujourd'hui. Ce serait là certainement un fait nouveau dans l'histoire des neutres en temps de guerre, et l'Autriche ne pouvait que traiter de haut ce vœu si parfaitement naïf d'être admis à participer aux avantages sans avoir contribué aux sacrifices.

Le cabinet de Vienne a pour son compte un trop juste sentiment de l'importance de la paix qui suivra la guerre actuelle et de l'influence qu'elle exercera sur l'avenir de l'Europe, pour ne pas comprendre ce qu'il y aurait de désavantageux à renoncer à toute action sur la marche des événemens en s'isolant du reste de l'Europe. Lié diplomatiquement à la France, à l'Angleterre et à la Porte elle-même par des engagemens solennels, quoique incomplets, il a déjà fait un pas décisif en dehors de l'idée de neutralité et de médiation en occupant les principautés au nom de la Porte et en commun avec elle. Plus la lutte s'étend et s'aggrave, plus il se sent lui-même poussé par l'intérêt et le devoir à jeter son épée dans la balance. Un moment va donc venir nécessairement où il n'y aura plus de place pour l'hésitation et l'incertitude; que l'Allemagne l'aide ou non, l'Autriche sera amenée à descendre sur le champ de bataille à côté de la France et de l'Angleterre, et à charger son armée de défendre en commun avec les puissances occidentales les principes sur lesquels sa diplomatie est tombée d'accord avec elles.

Quelle sera dans cette éventualité la conduite de l'Allemagne? Verra-t-on la Prusse et quelques-uns des états secondaires prendre des résolutions hostiles et prêter à la Russie l'appui de leurs armes pour lui témoigner la sincérité de la sollicitude qu'elles lui montrent aujourd'hui? Ou bien, marchant à contre-cœur dans la ligne des intérêts allemands et européens, iront-ils tardivement rejoindre les drapeaux de l'Autriche, au risque d'arriver sur le terrain lorsque leur concours n'y sera plus nécessaire? Il n'est pas probable, en tout cas, que ces gouvernemens puissent rester neutres, et ce n'est pas quand la faiblesse des hommes s'avoue et s'affiche à ce degré, qu'elle peut avoir quelque chance de résister à la force des choses.

La Prusse et ses alliés ne cessent de protester de leur ardent désir de voir la crise terminée et la paix rétablie. C'est un vœu auquel on ne peut que s'associer; mais nous sommes bien forcés de dire que la politique de la Prusse va directement contre ce but, qu'elle proclame spécialement le sien. L'histoire des développemens de la crise actuelle atteste assez combien les ménagemens de l'Allemagne pour la Russie au début du différend ont servi à encourager les prétentions de cette puissance et à l'aveugler sur les chances de son ambition. Il a été possible à une certaine époque de lui faire accepter une solution pacifique, en montrant que l'on était fermement uni pour résister à tout prix à d'injustes appétits d'agrandissement; il a été possible de circonscrire la guerre et d'amener une prompte réconciliation entre la Porte

et la Russie, en déclarant qu'on lui ferait la guerre, si elle restait sourde aux conseils. On a craint de la faire. Qu'en est-il résulté? Une lutte maintenant européenne, qui vraisemblablement se prolongera aussi longtemps que le gouvernement russe, malgré les défaites de ses armées, pourra conserver quelque moyen de résistance. Si la Prusse veut sincèrement et virilement une paix prompte, il n'y a donc qu'un parti à prendre : c'est de suivre une voie tout opposée à celle où elle est entrée depuis qu'elle essaie de s'isoler de l'Autriche et de l'Europe. Au lieu de donner à croire à la Russie que sa cause conserve des sympathies et qu'elle pourrait trouver des alliés, il faut, par un langage énergique et des démonstrations dignes d'un grand pays, faire entendre au cabinet de Saint-Pétersbourg que l'unique ressource qui lui reste pour éviter de plus grands désastres est de demander la paix. Espérons encore que la Prusse, émue des considérations élevées et pressantes renfermées dans la dernière circulaire de l'Autriche, appréciera une situation très simple, dont l'issue ne saurait être ni incertaine, ni lente, si l'Allemagne reste associée à la politique des puissances occidentales, mais qui pourrait devenir, dans le cas contraire, très compliquée et très difficile pour la confédération germanique.

Si l'impression éveillée par les premiers incidens de la campagne de la Crimée a été spontanée et vive partout, elle l'a été naturellement plus encore dans les deux pays qui comptaient leurs soldats sur le champ de bataille de l'Alma, en Angleterre et en France. Depuis longtemps sans doute, on n'avait vu en France un tel frémissement d'opinion, une aussi ardente curiosité des événemens, et, nous l'ajouterons, une telle unanimité dans un sentiment généreux. Le patriotisme a résolu pour un moment cet insoluble problème de réunir toutes les opinions en les plaçant sur un terrain où elles pouvaient former les mêmes vœux, confondre leurs sympathies et leurs espérances. L'enthousiasme avait été universel et d'une spontanéité électrique au premier bruit de la chute de Sébastopol, à cet éclair subit d'une victoire si complète. Le désappointement n'a pas été moins naïf et moins prompt, quand il a fallu se contenter pour le moment d'une bataille gagnée et d'une série d'opérations heureuses. On s'en est pris alors un peu à tout, au malheureux messager première cause de toute cette émotion, aux gouvernemens, aux télégraphes, à la presse, à la Bourse, et cela même est l'indice de l'intérêt ardent qui s'attache aux affaires actuelles. Qu'on ne croie point d'ailleurs que cet intérêt se concentre dans un certain monde, dans le monde qui lit des journaux et qui suit la marche de la politique. S'il est un fait remarquable au contraire, c'est que la guerre, une fois dégagée de l'obscurité des négociations et des discussions diplomatiques, est devenue l'affaire de toutes les classes. On serait fort étonné peut-être de voir avec quelle curiosité les populations les plus éloignées des villes s'informent des opérations militaires. C'est certes pour la première fois que bien des habitans des campagnes entendent parler de Sébastopol, et beaucoup sans doute ne seraient pas loin de le prendre pour un homme. Il n'est pas moins vrai qu'ils recherchent les nouvelles, qu'ils s'en entretiennent, et c'est avec une incroyable rapidité que le bruit de la prise de Sébastopol était allé réveiller partout ce simple et mâle instinct national que la guerre fait toujours vibrer. C'est dans ces ins-

tans surtout qu'on peut reconnaître ce qu'il y a de ressort et de vigueur dans ce pays si éprouvé par les révolutions. On en a eu l'exemple depuis un an. La France a été engagée dans une lutte qui peut grandir encore, comme elle peut s'apaiser; elle a souffert d'une disette qui a réduit bien des populations à vivre des privations les plus cruelles; elle a vu un fléau terrible désoler certaines de ses provinces : elle a supporté ces épreuves avec virilité, et celle de la guerre ne sert qu'à éveiller sa fierté.

Les révolutionnaires se trompent bien, quand ils imaginent qu'il ne s'agit que de bouleverser ce pays et de lui donner la fièvre pour le rendre plus fort et plus redoutable, comme aussi il ne faudrait point croire que son goût du repos aille jusqu'à ne pas vouloir s'occuper de ses affaires. La vérité est que la France ne se soucie guère au fond d'être ni révolutionnée, ni endormie; son idéal est toujours dans une activité normale, régulière et libre, et dans cette activité elle a de quoi rendre la guerre glorieuse ou la paix féconde. Des diverses épreuves que la France vient de traverser, l'une subsiste toujours, c'est la guerre. L'épidémie qui régnait depuis un an tend à disparaître, la disette n'est plus à craindre, et le haut prix des grains ne s'est maintenu que par suite de circonstances spéciales, entre lesquelles il faut compter peut-être une saison peu favorable au travail des champs. C'est pour mieux assurer l'alimentation publique que le gouvernement vient de proroger la mesure qui permet la libre entrée des grains étrangers, et il a complété en même temps ses récens décrets en dégrevant des droits d'importation les vins de liqueur en pièces ou en bouteilles. Ces vins, comme tous les autres, ne paieront désormais que 25 centimes par hectolitre à leur entrée. Les récoltes qui se font aujourd'hui ne sont malheureusement pas de nature à démontrer l'inutilité de cette mesure. Ces questions ont leur valeur sans doute; elles ne représentent pourtant qu'un des aspects de la vie intérieure de la France. Elles disparaissent devant l'intérêt de la guerre, comme elles disparaîtraient devant tout ce qui pourrait signaler le réveil de l'activité intellectuelle.

La politique offre d'ailleurs des spectacles qui varient selon les pays. Ici le calme et la vie régulière, là l'agitation et la fermentation de tous les levains révolutionnaires. C'est avec la plus grande peine que l'Espagne marche à travers toutes les complications de la crise nouvelle qui s'est ouverte devant elle. Des désordres qui se propagent et qui ne s'apaisent sur un point que pour renaître sur l'autre, des élections qui s'accomplissent et dont le résultat restera un problème tant que les cortès ne seront pas réunies, une incertitude universelle, des divisions de partis, des menaces de guerre civile, des manifestes de tout genre, telle est l'histoire la plus actuelle de la Péninsule. Les désordres matériels occupent évidemment la première place dans cette histoire, et l'anarchie prend un peu toutes les formes. Récemment encore diverses villes devenaient le théâtre de scènes où éclate cette anarchie. L'esprit de sédition s'emparait à tel point de Malaga, de Jaen, que rien n'était respecté, pas plus les propriétés que les personnes. Sur d'autres points, c'est le choléra qui sert de prétexte. A Burgos, c'est la cherté du pain qui vient de provoquer une émeute, et cette émeute a pris les proportions d'une collision sanglante. Burgos est cependant une des plus paisibles villes du royaume

espagnol. Une hausse légère du prix du pain a donné le signal de l'agitation. Une portion du peuple s'est attroupée et a mis le feu à des voitures chargées de grains qui devaient être expédiés à Santander. Bientôt on ne s'est plus arrêté là : les bandes d'émeutiers ont envahi les maisons de quelques-uns des principaux négocians, et y ont porté le pillage et l'incendie. Après quelques heures, pendant lesquelles l'émeute a eu le temps d'exercer ses violences, les autorités locales ont fini par proclamer la loi martiale. Des décharges ont été faites par les troupes, et il y a eu des morts et des blessés. Ceci n'est en définitive que le pendant de ce qui avait lieu, il y a quelques jours, dans l'Aragon, où l'on arrêtait également des transports de vins achetés par des négocians français. Or il est curieux de voir ce qu'est la réalité, tandis que les orateurs des réunions électorales de Madrid proclament la liberté commerciale en théorie. Les faits sont malheureusement le plus étrange et le plus éclatant démenti de tous ces programmes que les élections ont fait naître, et auxquels le général Prim, récemment arrivé tout exprès d'Orient, a voulu ajouter le sien. Le général Prim semble vouloir se constituer le chef d'une fraction du parti progressiste; il n'est nullement partisan de la fusion qu'a essayé de réaliser l'union libérale. Il veut la réforme des impôts, l'équilibre du budget, l'abolition de l'impôt du sel et du tabac, la liberté, la moralité, l'égalité, l'enseignement gratuit, l'abolition de la conscription, après quoi le général Prim veut encore la monarchie! Une assemblée constituante progressiste, dit-il, nous donnera une constitution monarchique avec toutes les garanties d'une bonne république. On voit quelle est la confusion d'idées qui règne au-delà des Pyrénées, et les élections ne font naturellement que refléter cette confusion, qui va par malheur toujours croissant.

C'est dans cette situation, au milieu de ce mouvement électoral, que tombaient récemment au-delà des Pyrénées deux manifestes qui se lient intimement à la crise actuelle. L'un de ces manifestes est du fils de don Carlos, du comte de Montemolin; l'autre émane de la reine Christine et a un caractère public, bien qu'il soit sous la forme d'une lettre adressée à la reine Isabelle. Il serait difficile de préciser le sens de l'appel que le fils de don Carlos adresse au peuple espagnol. Que propose le comte de Montemolin à la Péninsule? Il lui propose naturellement de l'accepter pour roi; mais dans quelles conditions? Là est le mystère malgré l'art calculé de certains passages de ce manifeste. Toujours est-il que le comte de Montemolin promet à l'Espagne l'oubli, la tolérance, la paix, la prospérité, l'union dans *l'amour mystique*. Ce manifeste par lui-même n'aurait pas une grande valeur, s'il n'était l'indice des espérances nouvelles qu'a dû concevoir le parti carliste, et s'il ne se rattachait à des mouvemens qui se sont déjà manifestés dans la Catalogne.

Tel est l'effet d'une révolution en Espagne : tous les périls renaissent à la fois, et le meilleur auxiliaire que puisse trouver le comte de Montemolin, c'est l'anarchie. Le manifeste de la reine Christine a un autre caractère; il est l'expression d'une autre situation. C'est une défense contre les imputations dont la veuve de Ferdinand VII a été l'objet. Le manifeste de la reine Christine paraît avoir produit une certaine impression à Madrid et réveillé les haines dont la mère de la reine Isabelle a failli être victime. Nous ne vou-

drions pas entrer dans l'examen de ce document. Il faut bien dire cependant qu'en tout cela il y a eu véritablement peu d'héroïsme de la part des hommes qui ont conquis le pouvoir par une révolution à Madrid. Que la reine Christine ait été sauvée le 28 août, cela se peut. A-t-on pour cela le droit de l'accuser d'avoir oublié ce service? Ceux qui l'accusent n'avaient-ils pas oublié eux-mêmes de bien autres services rendus à l'Espagne par l'ancienne régente? Il y a un autre point qui serait à signaler dans le manifeste de la mère d'Isabelle II. Oui, la reine Christine a le droit de rappeler que ces dix années qui viennent de s'écouler ont été des années heureuses pour l'Espagne. Elles lui ont donné la paix; elles lui avaient donné des institutions administratives qu'il eût suffi d'améliorer, au lieu de les détruire, comme on l'a fait légèrement. Les adversaires de cette politique modérée qui a régné dix ans sont aujourd'hui au pouvoir. Ils peuvent donc à leur tour réaliser tous les bienfaits qu'ils promettent. Nous le souhaitons, mais nous ne le croyons pas. Ce qui est certain, c'est que la première conséquence de cette révolution a été de produire l'état actuel, de jeter l'Espagne dans une crise dont elle ne se relèvera pas de si tôt.

C'est surtout en présence des lacunes que les révolutions viennent créer parfois dans la vie intérieure d'un pays, qu'on aime à interroger cette vie idéale qu'entretient la littérature, et qui n'est souvent que le commentaire ou le reflet des réalités publiques. N'eût-il qu'à s'étudier lui-même dans tout ce qu'il a fait ou ce qu'il a tenté, dans les vœux qui l'ont ému ou les hommes qui l'ont personnifié, notre siècle aurait certes encore un champ immense à explorer. Il y a parfois un intime et indéfinissable attrait dans cette étude quand elle s'applique à quelqu'une de ces existences qui ont passé à travers les agitations de leur temps, et qui ont eu la fortune, ne fût-ce qu'un jour, ne fût-ce qu'une heure, d'intéresser, de passionner les âmes. Souvent même une gloire incomplète ou à demi éclipsée ne sert qu'à rendre cet attrait plus émouvant. Ce que tant d'autres ont fait pour des génies plus puissans de tous les pays, pour des renommées plus universelles, un écrivain piémontais, M. Pietro Giuria, vient de le faire pour un homme éprouvé et modeste dans un livre sur *Silvio Pellico et son temps*. Tout n'est point dit encore sans doute sur l'auteur de ce livre des *Prisons*, qui semble inspiré tout entier par l'évangélique esprit de l'*Imitation*. Le nouveau biographe lui-même aurait pu ajouter plus d'un trait au tableau qu'il retrace pour le laisser moins indécis et pour justifier plus complétement son titre. A travers le récit de M. Giuria et les fragmens inédits qui l'accompagnent, on peut voir cependant se dessiner cette nature souffrante et douce du poète de Saluces, qui mourait, il y a quelques mois, après Berchet, Grossi, Balbo, et après avoir été, lui aussi, une des premières renommées contemporaines de l'Italie.

Silvio Pellico avait écrit des tragédies, des hymnes, des chants qui n'étaient dans sa pensée que des fragmens inachevés d'un grand poème sur l'Italie du moyen âge; mais il avait surtout l'auréole de dix ans de captivité au Spielberg : douloureuse épreuve qui venait le saisir au seuil de sa jeunesse, au moment où il partageait toutes les espérances d'une rénovation nationale où il avait sa place dans ce groupe d'écrivains italiens de 1820, — les Manzoni, les Berchet, les Romagnosi, les Gioia, les Visconti! Silvio Pellico était à coup sûr

un conspirateur peu dangereux; il a plus fait contre l'Autriche par un petit livre que par aucune conjuration. C'est que ce livre était l'expression d'une plainte sans fiel, d'une résignation sans amertume; c'était le récit d'une âme en qui la piété avait étouffé, non pas tout souvenir, mais tout ressentiment violent. Ce livre des *Prisons*, qui a fait sa gloire, Silvio Pellico ne put le mettre au jour sans rompre presque avec ses amis d'autrefois, qui lui reprochaient de trahir le libéralisme, et qui s'effrayaient surtout de ses tendances religieuses. La piété en effet, une piété fervente et sincère, c'est là ce qui remplit les vingt dernières années de la vie de Silvio Pellico. On lui avait proposé, à sa sortie du Spielberg, de venir en France, en lui assurant une position; il refusa. La captivité avait visiblement développé en lui un goût douloureux de solitude. Entré bientôt dans la maison de la marquise Barolo plutôt comme ami qu'à tout autre titre, il ne fut plus partagé qu'entre le soin d'une santé épuisée, des travaux peu suivis, et des pratiques religieuses chaque jour plus assidues. Il avait trouvé la vie simple et calme qui lui convenait. « Je lis, dit-il dans une lettre, je pense, j'aime mes amis, je ne hais personne, je respecte les opinions d'autrui, et je conserve les miennes : voilà ma vie, qui n'est pas sans douleurs, mais qui n'est pas non plus sans consolations! » Dans le redoublement de sa foi et de ses pratiques religieuses, Silvio Pellico avait-il abdiqué ses espérances nationales et libérales d'autrefois? L'illusion s'en était allée, le fond de la conviction était resté. « L'âge, disait-il, en mûrissant mes opinions, les a modifiées sans en changer la substance. » Seulement il bornait le devoir patriotique à une sorte de résistance intime et passive. Il tenait principalement à se séparer des révolutionnaires et en général de tous les esprits exclusifs. En 1848, son vœu eût été dans l'accord des princes italiens : « Vœu certainement juste, ajoutait-il, mais inutile comme beaucoup d'autres bons désirs! » Lors des premières élections dans le Piémont, il eût accepté peut-être de représenter Saluces, son pays natal; on ne le nomma pas, et quand plus tard on lui offrit la candidature, il n'était déjà plus temps, ses forces déclinaient rapidement. Ce n'était point son rôle d'ailleurs; son rôle était celui d'une victime aux yeux du monde, même lorsque ce mot n'exprimait plus rien de réel depuis longtemps. Comme homme, Silvio Pellico reste le type d'une résignation douce et attendrie que le malheur n'a fait que dégager en la marquant de l'empreinte chrétienne. Comme poète, ce n'est point un génie supérieur, mais il a eu des inspirations pleines de suavité et de grâce qu'il faut aller chercher moins dans ses tragédies que dans ses fragmens lyriques. Par ses opinions aussi bien que par son talent poétique, Silvio Pellico était d'une génération déjà plus qu'à demi disparue; il se rattachait à un mouvement littéraire qui a eu le temps de se renouveler plusieurs fois en Italie, et qui est venu malheureusement aboutir à une certaine confusion.

CH. DE MAZADE.

REVUE DRAMATIQUE

LA COMÉDIE FRANÇAISE ET Mlle RACHEL.

Mlle Rachel nous est revenue après une absence de six mois. Tous ceux qui ont suivi la tragédienne depuis seize ans, qui ont épié les transformations accidentelles de son talent, savent que ces longues absences ne profitent pas à sa gloire. Chaque fois qu'elle demeure hors de Paris pendant quelques mois, elle nous revient toujours avec un goût déplorable pour l'exagération. Cette fois encore nous avons pu constater ce fâcheux résultat de ses pérégrinations. Elle vient de passer en revue les rôles les plus applaudis de son répertoire, et ses flatteurs les plus dévoués, les plus serviles, n'oseraient soutenir qu'elle soit en progrès. Non seulement elle n'a rien appris, mais elle a beaucoup oublié. Elle ne vaut pas ce qu'elle valait. Pour ma part, je n'ai jamais pensé qu'il y eût en elle l'étoffe d'une tragédienne complète : il lui manque bien des qualités dont l'art dramatique ne saurait se passer; mais avant de tenter ces longs voyages dont les journaux nous donnent le bulletin, elle possédait du moins un mérite singulier que personne n'osait lui contester. Si elle ne savait pas toujours émouvoir, parce qu'elle est rarement émue, elle apportait constamment dans sa diction une simplicité qui abusait les auditeurs inexpérimentés, et qui lui tenait lieu de sensibilité. Aujourd'hui la simplicité a disparu. La manière étrange dont elle a représenté Marie Stuart et Camille suffirait à démontrer la légitimité de mon affirmation. Je ne parle ni de Monime, ni de Pauline, car elle n'a jamais bien compris ces deux rôles, d'une nature si exquise et si élevée. Il y a dans ces deux personnages une délicatesse qu'elle n'a jamais saisie complétement, et que ses professeurs ne pouvaient lui révéler. Pour apprécier l'égarement de son talent, je vais donc m'en tenir aux rôles de Marie Stuart et de Camille.

Tous ceux qui fréquentent le théâtre se rappellent encore l'étonnement de l'auditoire, il y a seize ans, lorsque Mlle Rachel, dans la fleur de l'adolescence, vint réciter les imprécations de Camille. A cette époque déjà si loin de nous, elle écoutait le récit de son frère et se contentait de révéler par le jeu de sa physionomie les combats intérieurs de son âme. Chacun admirait la grandeur et la simplicité de sa pantomime. Que nous sommes loin aujourd'hui de ces belles soirées! que nous sommes loin de cet art majestueux et savant, qui, sans pouvoir remplacer la passion vraie, la passion profonde et sincère, excitait du moins l'admiration! L'expression du visage, si habilement combinée, a fait place à des gestes convulsifs, à des attitudes laborieuses, qui

ne seraient pas toujours acceptées dans un théâtre secondaire. Camille, au lieu d'écouter son frère avec une colère contenue, se tord les bras, se renverse à demi évanouie sur le dos de son fauteuil. Sa pantomime ne permet pas de croire qu'elle écoute; ses contorsions ne sauraient se concilier avec la liberté de son intelligence. A voir comme elle se démène, il est impossible qu'elle comprenne le sens des paroles prononcées devant elle. Ce qu'elle représente, ce qu'elle exprime, ce n'est pas la colère contenue, c'est-à-dire le sens vrai du rôle écrit par Corneille : c'est le début d'une attaque d'épilepsie. On s'attend à chaque instant à voir l'écume déborder de ses lèvres, et quand elle se lève pour maudire son frère et la grandeur romaine payée du sang de son amant, on s'étonne à bon droit de cette énergie inattendue. On trouverait plus naturel, plus vraisemblable qu'elle fût emportée hors de la scène pour être livrée aux soins des médecins. Je crois volontiers que cette pantomime exagérée lui a valu de nombreux applaudissemens loin de la France, loin de Paris; mais les hommes de goût, les spectateurs doués d'un sens délicat, ne peuvent accepter cette parodie de Corneille. Si le mot semble dur, la vérité le commande; c'est le seul qui puisse traduire fidèlement ma pensée, et j'ajouterai, sans craindre un démenti, que je suis ici l'écho d'un grand nombre de spectateurs. La Camille que nous avons connue, que nous avons admirée il y a seize ans, a disparu tout entière. Au lieu d'une jeune fille sincèrement éprise, qui ne peut hésiter entre sa patrie et son amant, chez qui l'orgueil romain ne saurait imposer silence aux affections du cœur, nous avons une fille malade, incapable d'écouter, incapable de comprendre, et par conséquent incapable de maudire. Ses imprécations contre la grandeur romaine, contre la cruauté de son frère, deviennent un non-sens. La simplicité, la sobriété de la pantomime nous avaient préparés à l'émotion; nous avions écouté en tremblant l'anathème de Camille contre une gloire achetée du sang de son amant. Ses convulsions pendant le récit d'Horace nous condamnent à l'indifférence. Quand elle se lève pour maudire la victoire, quand elle appelle la foudre sur sa patrie, nous demeurons froids; nous ne l'écoutons plus qu'avec distraction. Pour avoir franchi les limites de la vérité pendant le récit d'Horace, elle a perdu toute autorité sur l'auditoire. L'impassibilité répond à l'exagération comme un châtiment légitime. Tous ceux qui ont assisté aux dernières représentations de la tragédie de Corneille sont là pour attester la vérité de ces reproches. Mlle Rachel, enhardie ou plutôt égarée par les applaudissemens des contrées lointaines, a voulu frapper trop fort et oublié de frapper juste. Il n'y a là rien qui doive nous surprendre; mais tous ceux qui aiment son talent doivent s'en affliger, et les louanges que la flatterie lui prodigue, l'encens qu'elle respire et qui l'enivre, les hyperboles qu'on entasse pour lui persuader qu'elle ne peut faillir, ne sauraient changer les termes de la question. Elle est sortie de la vérité; tant qu'elle n'y rentrera pas, elle ne retrouvera pas la sympathie qu'elle avait conquise.

Le rôle de Marie Stuart donne lieu à des remarques du même genre. Autrefois Mlle Rachel paraissait comprendre ce personnage : elle apportait dans l'expression de l'ironie une modération que le malheur lui commandait; elle n'oubliait jamais, en raillant la reine d'Angleterre, qu'Élisabeth tenait entre ses mains la vie de sa prisonnière; en un mot, elle demeurait fidèle au bon sens et à l'histoire. Aujourd'hui le bon sens et l'histoire sont oubliés; il ne s'agit plus pour la tragédienne de railler sa rivale, mais de l'accabler : l'ironie a fait place à l'injure. C'est là une étrange manière de comprendre l'art dramatique; tous les hommes de bon sens se réuniront pour la réprouver. Autrefois Mlle Rachel n'eût jamais commis une telle bévue. Parlant devant un auditoire pour qui les moindres inflexions de sa voix avaient une signification déterminée, elle n'était jamais tentée de recourir à l'exagération; mais dans les contrées qu'elle a parcourues, n'étant pas comprise à demi-mot, elle a dénaturé le rôle de Marie Stuart pour produire de l'effet. Pour être applaudie, elle n'a pas reculé devant un contre-sens. Aujourd'hui tous ses vrais amis, tous ceux qui sont animés pour elle d'une sympathie sincère doivent lui dire qu'elle fait fausse route, et qu'elle invente une reine d'Écosse dont l'histoire n'a jamais entendu parler. Sa pantomime, son accent, loin d'exciter la pitié, loin de rallier les cœurs à son infortune, donnent raison à Élisabeth. La cruauté de la reine d'Angleterre disparaît devant les outrages de sa rivale : Marie Stuart prend soin de la justifier. Le contre-sens est si fort, l'histoire est si violemment pervertie, que le spectateur ne comprend plus rien aux plaintes de Marie Stuart, lorsqu'elle entend les apprêts de son supplice. Le bruit du marteau qui retentit sur les planches de l'échafaud n'émeut plus personne. Chacun se dit que la prisonnière va recueillir le salaire de ses invectives. Elle a voulu la mort, elle l'obtient; elle a perdu le droit d'accuser le sort. Le personnage dessiné par Schiller, dont quelques débris se trouvent encore dans la pâle copie de M. Lebrun, n'a rien à démêler avec le personnage représenté par Mlle Rachel. Marie Stuart, dans l'histoire, dans la tragédie allemande et même dans la tragédie française, excite la pitié. Dès qu'elle se venge par l'invective, elle perd tous ses droits à notre compassion; elle ne craint plus la mort, elle l'appelle de tous ses vœux; chacun des outrages qu'elle prodigue à sa rivale aiguise la hache du bourreau : comment donc oserait-elle se plaindre?

Le public ne tient pas envers Mlle Rachel la conduite qu'il devrait tenir. Il ne l'applaudit plus comme il l'applaudissait autrefois; mais son silence ne suffit pas pour lui prouver qu'elle est déchue, ou du moins égarée. Si le public veut retrouver la tragédienne dont il recueillait avidement les moindres paroles, il faut qu'il se résigne à lui témoigner moins d'empressement. Tant qu'il accourra pour l'entendre et ne lui témoignera son désappointement que par son silence, elle restera ce qu'elle est aujourd'hui, elle continuera de dénaturer les personnages qu'elle devrait représenter, et se contentera des applaudissemens dont elle connaît le prix. L'immobilité de l'orchestre

et des loges sera pour elle une leçon perdue. Pourvu qu'une vingtaine d'enthousiastes disciplinés saluent son entrée en scène et la rappellent après la chute du rideau, elle ne prendra nul souci des remontrances. Il serait temps de lui signaler tous les périls de la voie où elle s'engage. Ses nombreuses pérégrinations, qui ont déjà singulièrement amoindri son talent, finiront par l'anéantir. Qu'elle s'enrichisse tout à son aise, qu'elle entasse des monceaux d'or, mais qu'elle ne compte plus sur les applaudissemens d'un auditoire intelligent; qu'elle se livre tout entière à l'industrie, mais qu'elle ne s'étonne pas si les amis de l'art dramatique la voient partir sans regret et revenir sans joie. Pour elle, Paris n'est plus qu'un pied-à-terre. Elle donne à la Comédie-Française les mois qu'elle n'a pas pu négocier sur les marchés d'Europe ou d'Amérique. Nous ne sommes pour elle qu'un pis-aller. Il ne reste donc plus maintenant qu'un seul enseignement à lui offrir; le silence ne lui a rien dit : que la solitude se charge de l'instruire. Puisqu'elle nous prend quand elle ne trouve rien de mieux, et nous laisse en toute hâte dès qu'elle trouve à placer son temps d'une manière plus fructueuse, ne lui témoignons pas un empressement qu'elle ne mérite plus. Elle n'a aucun souci des intérêts du théâtre qui a fait sa gloire; elle envoie sa démission à ses camarades, et revient parmi eux pour les quitter encore; elle demande des rôles nouveaux, les étudie, les répète, pour les jeter ensuite au panier. Nous devons souhaiter que cette conduite ne soit pas encouragée. Mlle Rachel, longtemps fêtée comme la poule aux œufs d'or, a pris soin de détruire le prestige qui s'attachait à son nom. Au témoignage des hommes qui savent le train des choses, elle désorganise l'administration, elle entrave le répertoire et décourage tous les écrivains assez crédules pour compter sur ses promesses. On disait, il y a seize ans, qu'elle allait régénérer l'art dramatique; les flatteurs disaient même qu'elle sauvait notre langue. Ce qu'il y a de plus clair dans sa conduite, c'est qu'elle se moque de tout le monde.

Le gouvernement manifeste l'intention d'encourager l'art dramatique et l'art musical par tous les moyens dont il peut disposer : c'est une intention excellente, un dessein généreux que nous ne saurions trop louer. Nous craignons seulement qu'il n'ait pas choisi la route la plus sûre pour toucher le but qu'il se propose. Quoiqu'il n'administre pas directement le Théâtre-Français, il intervient dans toutes les transactions entre le directeur et les comédiens, entre le directeur et les auteurs. Or cette façon de procéder présente plus de dangers que d'avantages. Les comédiens élèvent des prétentions exorbitantes qui sont trop souvent acceptées. Les auteurs, se confiant dans les promesses qu'ils ont reçues, se voient déçus dans leurs espérances après plusieurs mois, parfois même après plusieurs années d'attente. Le procès engagé entre M. E. Legouvé et Mlle Rachel est là pour démontrer ce que j'avance. Quelle sera l'issue de ce procès? Je l'ignore; mais lors même que M. E. Legouvé obtiendrait gain de cause, l'inscription seule du procès au rôle du tribunal serait déjà pour les auteurs dramatiques un motif trop légi-

time de défiance. Le directeur du Théâtre-Français devrait être investi d'une autorité suffisante pour contraindre une comédienne, si éminente qu'elle soit, à remplir ses promesses. On disait autrefois : Noblesse oblige. Ne peut-on pas dire du talent ce qu'on disait de la noblesse? Le talent donne-t-il le droit de traiter comme une lettre morte les engagemens les plus formels? La célébrité absout-elle d'avance de tous les manquemens de foi? Je ne sais pas ce que vaut la *Médée* de M. Legouvé. Pour traiter la question qui nous occupe, je n'ai pas à m'en inquiéter. Le théâtre a reçu la pièce et s'est engagé à la jouer; c'est là le seul point dont nous ayons à tenir compte. Aux yeux de tous les hommes loyaux, cet engagement est sérieux; pourquoi donc n'est-il pas tenu? Mlle Rachel, pour avoir traité si cavalièrement Casimir Delavigne, dont chacun peut discuter le talent, mais dont personne ne peut contester l'importance littéraire, se croit-elle tout permis? Si c'est là le privilége du talent et de la célébrité, c'est un bien triste privilége. Si le directeur ne peut la contraindre à tenir ses promesses, à quoi donc se réduit l'autorité du directeur? Elle avait commencé les répétitions de la *Médée* avant de partir pour la Russie; elle refuse maintenant de les reprendre, parce qu'elle a signé un engagement avec l'Amérique. Si le gouvernement tolère de tels procédés, quel appel peut-il faire aux écrivains dramatiques? En face d'une telle conduite, quel travail entreprendre? Comment poursuivre une tâche épineuse, si l'on n'est pas sûr de recueillir le fruit de ses veilles? Il suffit de constater ces légitimes appréhensions pour éveiller la sollicitude de l'autorité supérieure.

La mesure prise à l'égard de l'Opéra nous paraît bien autrement périlleuse. Le gouvernement prend en main l'administration de ce théâtre. A peine a-t-il signé les engagemens les plus onéreux, que le plus étrange oubli de toutes les convenances paie sa générosité. Il croyait, en prodiguant l'or, s'assurer le talent d'une cantatrice applaudie; Mlle Cruvelli quitte la France et oblige l'administration de l'Opéra à renvoyer les spectateurs désappointés. Sans doute tous les directeurs peuvent être dupes; de trop nombreux exemples sont venus prouver que les comédiens et les chanteurs ne prennent pas toujours leurs engagemens au sérieux; mais si Mlle Cruvelli, au lieu d'avoir affaire au gouvernement, avait traité avec un directeur responsable, obligé de sauvegarder les intérêts de ses bailleurs de fonds et ses intérêts personnels, qui ne sauraient être séparés de leurs intérêts, elle n'eût pas agi si lestement; elle y eût regardé à deux fois avant de prendre le chemin de fer, elle aurait redouté le châtiment de sa conduite. Placée en face du gouvernement, elle n'éprouve pas la même inquiétude. Quel que soit le chiffre du dédit consenti par elle, à supposer qu'un procès s'engage, elle sait trop bien que remise lui sera faite des dommages demandés, pièces en main, par l'avocat de la liste civile. Le gouvernement se montrera généreux, elle y compte bien. Après son équipée, dans six mois, dans un an, elle nous reviendra comme l'enfant prodigue. Pour la recevoir, pour la fêter, on tuera le veau gras, et l'on passera l'éponge sur son escapade.

Si l'administration de l'Opéra était demeurée une entreprise industrielle,

une spéculation privée, les choses ne se passeraient pas tout à fait ainsi. Mlle Cruvelli ne reparaîtrait pas à l'Opéra sans expier ce que ses amis veulent bien appeler une étourderie, un coup de tête. Un directeur responsable, qui, lorsque sa caisse est vide, ne peut compter que sur les recettes pour la remplir, n'accueillerait pas la transfuge en lui ouvrant les bras. Avant d'oublier son escapade, il demanderait, il obtiendrait une légitime réparation, une compensation en bons écus sonnans. Croirait-on d'aventure que l'indulgence et la générosité du gouvernement profitent à l'art dramatique, à l'art musical? Ce serait une méprise. Que demain Mlle Cruvelli regrette les applaudissemens de Paris, et rentre en grâce sans bourse délier, et avant trois mois nous verrons son exemple porter ses fruits. Le baryton ou le ténor n'hésitera pas à se moquer de l'administration comme elle s'en est moquée. La liste civile n'est-elle pas là pour combler le déficit? Ce qui vient de se passer à l'Opéra devrait ouvrir les yeux du gouvernement, et lui prouver que la meilleure manière d'encourager l'art dramatique et l'art musical n'est pas d'administrer directement les théâtres. Qu'il leur accorde une subvention généreuse, rien de mieux; mais qu'il ne garantisse pas un bill d'indemnité aux caprices de Mlle Cruvelli; car s'il persiste dans la voie où il s'est engagé, sa générosité ne profitera qu'aux comédiens et aux chanteurs, dont les intérêts ne peuvent se confondre avec ceux de la musique et de l'art dramatique. Que Mlle Cruvelli et Mlle Rachel convertissent en or les applaudissemens du public; qu'elles achètent du fruit de leur travail une villa splendide sur les bords du lac de Côme ou sur la pente du Pausilippe, personne ne s'en plaindra; mais qu'elles signent des engagemens sans se croire obligées absolument de les tenir, c'est pour l'Opéra et le Théâtre-Français une situation que doivent déplorer tous les amis de l'art dramatique et de la musique. Que le gouvernement prenne en considération les conséquences inévitables de son intervention directe dans l'administration des théâtres, et qu'il se hâte de les prévenir. Qu'on rétribue les chanteurs et les comédiens selon leur mérite, qu'on paie largement le plaisir qu'ils donnent au public, pas une voix ne s'élèvera pour blâmer une générosité si bien placée. Que le gouvernement n'abandonne pas entièrement aux caprices de la spéculation, aux exigences de la cupidité les théâtres qu'il subventionne; qu'il impose aux directeurs des conditions favorables au développement de l'art, tout en laissant une part suffisante aux ouvrages qui font recette, et qui possèdent, à défaut d'une valeur sérieuse, le mérite de la nouveauté; qu'il ne gêne pas dans leurs habitudes frivoles les spectateurs qui préfèrent un vaudeville sans couplets aux plus beaux vers du *Misanthrope*, un ballet égrillard aux plus beaux ouvrages de Gluck ou de Rossini, — tous les bons esprits applaudiront à sa tolérance; mais qu'il ne croie pas que la meilleure manière d'encourager l'art dramatique soit d'administrer les théâtres par lui-même.

GUSTAVE PLANCHE

V. DE MARS.

FILS ET SUCCESSEURS D'ATTILA

II.

LES TRIBUS HUNNIQUES APRÈS ATTILA ET LA COALITION HUNNO-SLAVE CONTRE L'EMPIRE D'ORIENT.

I.

Tandis qu'Hernakh et les autres fils d'Attila (1), qui étaient devenus hôtes de l'empire, se façonnaient à la vie sédentaire, les Huns nomades, que l'ascendant de Denghizikh avait cessé de maîtriser, retombèrent dans leurs anciennes discordes. De l'Hunnivar au Volga, du Tanaïs au Caucase, les campemens des Huns n'offrirent plus qu'un vaste champ de bataille où leurs tribus s'entre-déchirèrent. « On eût pu croire, dit un historien contemporain, que ce redoutable nom allait être effacé du monde. » A la guerre civile se joignit la guerre étrangère.

Au bout de vingt ans environ, et dans les dernières années du ve siècle, quand les élémens de ce chaos commencèrent à se débrouiller, voici l'aspect que présenta l'ancien royaume de Denghizikh : — des tribus hunniques avaient disparu sans laisser de trace, d'autres avaient changé de demeure; des peuplades lointaines s'étaient rapprochées, des groupes nouveaux s'organisaient, et sous des noms jusqu'alors inconnus on voyait s'élever des dominations déjà redoutables.

(1) Voyez la livraison du 15 juillet 1854.

Près du Bas-Danube, entre ce fleuve et le Dniéper, habitaient toujours des Huns sans dénomination spéciale, postérité directe et non mélangée des bandes d'Attila. Les contrées au-delà du Dniéper, en tournant les Palus-Méotides et les steppes du Caucase, appartenaient aux deux grandes hordes des Huns coutrigours et des Huns outigours, dont le cours sinueux du Don séparait les campemens : les Coutrigours campaient à l'occident des Palus-Méotides, les Outigours à l'orient. Le nom de ces hordes indiquait, par sa composition même, où entrait le mot d'*ouigour* ou *ougour,* qu'elles s'étaient formées par la fusion des anciens Huns (l'histoire nous atteste qu'elles en sortaient) avec ces peuplades ougouriennes qui parcouraient alors, pures ou mélangées, le grand trapèze borné par le Volga, la Caspienne et la chaîne de l'Oural. Les Ougours étaient eux-mêmes des Huns du rameau oriental ou blanc. Lorsqu'en 375 les Huns noirs, les Finno-Huns, envahirent l'Europe orientale, sous la conduite de Balamber, ils entraînèrent dans leur mouvement des tribus ougouriennes : Attila en comptait plusieurs dans son armée, Denghizikh en eut davantage, et à la faveur des dernières discordes, elles avaient fait un grand pas de plus en Occident. Arrière-garde des Huns noirs dans ce trop-plein que l'Asie septentrionale versait sur l'Europe, elles étaient l'avant-garde des Turks, avant-garde eux-mêmes des Mongols. Au-delà des Coutrigours et des Outigours, vers le nord et sur le moyen Volga, paraissait un peuple hunno-finnois, encore étranger à l'Europe, où il devait acquérir bientôt une triste célébrité, — le peuple bulgare, descendu récemment des hauts plateaux de la Sibérie. Échelonnés ainsi entre l'Europe et l'Asie, ces groupes divers représentaient avec quelques mélanges l'empire d'Attila, et venaient réclamer son héritage dans la dévastation du monde romain.

Tout groupement nouveau, toute transformation des peuples nomades est suivie d'une expansion au dehors : c'est la loi de ces sociétés des steppes et le secret de bien des conquêtes. Les Huns du Danube, comme pour échapper à leurs agitations intérieures, se mirent à déborder sur leurs voisins, et, trouvant au midi la rive romaine bien gardée, ils se reversèrent à l'ouest, dans les vastes plaines d'où descendent le Bug, le Dniester et le Dniéper. Ils y rencontrèrent des barbares tout aussi féroces et plus pauvres qu'eux, les Antes, dont les nombreux essaims, répandus sur le cours moyen de ces fleuves, se prolongeaient vers le nord jusqu'aux limites des populations finnoises. Les Antes formaient le rameau oriental des nations slaves, et on s'accorde à les considérer comme les ancêtres des Russes. Quand les Huns s'aperçurent qu'ils avaient plus à perdre qu'à gagner avec de tels ennemis, ils leur tendirent fraternellement la main, leur proposant d'aller piller de compagnie les riches provinces du Da-

nube. Ce fut la première association conclue dans le berceau de l'empire de Russie entre les deux élémens principaux dont il devait se composer un jour, le Slave oriental et le Hun finnois. Cette première alliance en amena une troisième, celle des Bulgares, que les Huns appelèrent à leur aide des bords du Volga. Ainsi s'organisa une des plus formidables coalitions qui eussent encore menacé Constantinople et la civilisation de l'ancien monde.

Alors et pour la première fois retentit dans l'histoire ce mot de *Slave* aujourd'hui si fameux. Cette grande race et les vastes espaces qu'elle couvrait au nord des Carpathes, entre la Baltique et la Mer-Noire, n'avaient guère été connus jusqu'alors que par des noms étrangers, résultats de la conquête. Soumis à un double courant d'invasion, — de la part des Asiatiques du côté du soleil levant, de la part des Germains et des Scandinaves du côté du soleil couchant, — les *Slaves* et la *Slavie* n'avaient jamais été libres. Vers le commencement de notre ère, ils appartinrent aux Sarmates, peuple nomade venu probablement du Caucase, et le pays s'appela *Sarmatie*. Au IVe siècle, les Goths scandinaves, devenus puissans sur la Mer-Noire, subjuguèrent les Sarmates, et avec eux les Slaves, leurs vassaux ou serfs. Balamber en 375 ayant détruit l'empire d'Hermanarik, Goths, Sarmates et Slaves se rangèrent tous à la fois sous la domination des Huns. A la mort d'Attila, il se passa un phénomène curieux. Les Goths, séparés des Huns, partirent pour leur vie d'aventures dans le midi de l'Europe; les débris de la nation sarmate, suivant la fortune de Denghizikh ou d'Hernakh, se confondirent parmi les hordes hunniques, tandis que les autres peuples germains, qui auraient pu prendre leur place comme dominateurs de la Slavie, étaient emportés par cette force irrésistible qui poussait les Germains sur l'Italie : les Slaves n'avaient donc plus de maîtres, et ils se trouvèrent libres sans avoir rien fait pour le devenir. Ils n'eurent plus qu'à reprendre possession de la terre qui leur appartenait et du nom qu'ils se donnaient eux-mêmes.

Que signifie ce nom de *Slave*, — *Slove* dans l'ancien idiome russe, *Sclave* dans les écrivains grecs et romains (1)? La vanité nationale le tire du mot *slava*, qui veut dire gloire; mais ce mot lui-même dérive de *slova*, parole, comme en latin *fama* (la renommée) dérive de *fari* (parler) (2). La gloire, c'est la parole du genre humain sur un hé-

(1) Le premier annaliste des Russes, Nestor, appelle *Slovènes* les peuples que les Grecs et les Romains appelèrent *Sclavènes* et *Sclavines*. — L'*a* et l'*o* se confondent d'ailleurs dans plusieurs dialectes slaves.

(2) Dans *slova*, parole, l'*l* est aspirée et se prononce avec un son guttural que les Grecs ont très bien pu rendre par *cl* ou *khl*, et qu'ils rendent même quelquefois par *th* : on trouve *sthlavoi* dans l'orthographe de plusieurs noms où le mot *slave* entre comme composé.

ros ou sur un peuple. L'interprétation la plus sensée du nom de *Slave* ou *Slove* est donc *celui qui a la parole,* qui parle l'idiome national de la race, et, par une corrélation de termes qui justifie cette interprétation, l'étranger est *celui qui ne parle pas, niemmé,* littéralement *le muet.* La langue est le moyen de reconnaissance du Slave; c'est par elle que le sentiment de la fraternité se maintient entre toutes les fractions de la race, quelles que soient les diversités de vie sociale ou de condition politique. Telle cette race se montre à nous aujourd'hui depuis la Dalmatie jusqu'aux régions polaires, telle aussi nous l'entrevoyons dès l'aurore de sa résurrection à la liberté. Elle se divisait alors en trois grandes branches, partagées à leur tour en confédérations et tribus. A l'est et sur les fleuves qui descendent dans la Mer-Noire était le rameau des Antes dont j'ai parlé tout à l'heure, et qui avait pour voisins les peuples finnois et asiatiques. A l'ouest se trouvait la branche des Vénètes ou Vendes, qui, appuyés sur la Baltique, confinaient au nord avec les Finnois d'Europe, au midi avec les Germains : ce rameau slave avait été connu de bonne heure par les navigateurs grecs et les voyageurs romains. Entre les deux se trouvait une troisième branche portant un nom dérivé de celui de la race elle-même, les Slovènes ou Sclavènes, qui paraissent n'avoir été qu'un ramas de tribus slaves sans organisation particulière. Chacune de ces divisions principales avait son mode d'action sur le midi de l'Europe et sa future destinée. Tandis que les Antes, cherchant à déborder les Carpathes du côté de l'orient, s'unissaient aux populations hunniques pour attaquer l'empire romain par le Bas-Danube, les Vendes, à l'occident des Carpathes, pesaient sur les peuples germains de la Thuringe et de la Bohême. Les Slovènes intermédiaires, se trouvant acculés au pied de cette chaîne, que les Gépides gardaient bien, se jetèrent à droite ou à gauche, se joignant tantôt aux Vendes, tantôt aux Antes, et c'est ainsi que nous les trouverons mêlés à toutes les grandes entreprises de leur race sur le haut comme sur le Bas-Danube.

L'apparition des Slaves n'eut rien de rassurant pour le monde civilisé : cette nouvelle *barbarie* présentait un spectacle on ne peut plus sombre et repoussant. Si longtemps asservie sous des conquérans qui consommaient sans produire et pour lesquels elle travaillait, la race slave avait pris les habitudes de la vie sédentaire; elle connaissait les premiers rudimens des arts, mais sa grossière industrie avait des bornes bien étroites. Ce qu'on appelait ses villes n'était qu'un amas de cabanes malsaines, disséminées sur de grands espaces et cachées comme des tanières de bêtes fauves dans la profondeur des bois, au milieu des marais, sur des roches abruptes, partout en un mot où l'homme pouvait aisément se garer de l'homme. La misère

et une malpropreté hideuse y faisaient leur séjour. Là pullulaient des familles ou des groupes de familles dans une complète promiscuité, vivant nus à l'intérieur des cabanes, et au dehors se couvrant à peine de la dépouille des bêtes ou de lambeaux d'une étoffe noirâtre que les femmes savaient tisser. Quelques tribus se barbouillaient de suie de la tête aux pieds en guise de vêtemens. Le Slave mangeait la chair de toute espèce d'animaux même les plus immondes; mais le millet et le lait composaient surtout sa nourriture. Naturellement paresseux et ami du plaisir, il avait des vertus hospitalières : il recherchait les étrangers et les traitait bien, on vantait aussi la fidélité de sa parole; mais ces bonnes qualités avaient de terribles retours. A son état habituel d'apathie succédaient des accès de violence féroce; alors il devenait sans pitié, et son imagination exaltée par l'enivrement du carnage lui fit inventer des supplices, qu'on n'oublia plus, qui sont demeurés jusqu'à nous comme une triste conquête de la cruauté humaine. Le guerrier slave, marchant tête et poitrine nues, un long coutelas au côté, et dans la main un paquet de javelots dont le fer était empoisonné, ressemblait à un chasseur d'hommes. Pour lui en effet, la guerre n'était qu'une chasse. Se battre en ligne, se former en rangs serrés, coordonner ses mouvemens sur des combinaisons d'ensemble, était un art que son intelligence n'atteignait pas encore : sa tactique à lui, c'était celle des embuscades. Il excellait à se tapir derrière une pierre, à ramper sur le ventre parmi les herbes, à passer des journées entières dans une rivière ou un marais, plongé dans l'eau jusqu'aux yeux, et ne respirant qu'à l'aide d'un roseau; là il guettait patiemment son ennemi pour s'élancer ensuite sur lui avec la souplesse et la vigueur des animaux qu'il semblait avoir pris pour modèles.

La vie morale était chez lui, comme tout le reste, à ses premiers essais. A peine avait-il l'idée du mariage. Dans la plupart de ses tribus existait la communauté des femmes, et cet état se prolongea bien longtemps après que le christianisme, ce grand réformateur des sociétés sauvages, eut entamé celle-ci. De vagues instincts religieux, obscurcis d'un côté par le fétichisme, de l'autre par les pratiques de la sorcellerie, se faisaient jour çà et là dans ses institutions. Quelques tribus avaient l'idée d'une intelligence suprême, régulatrice des choses et des hommes; elles ne croyaient pas, nous dit Procope, que le monde fût gouverné par le hasard. Chez d'autres régnait un dualisme qui rappelle l'Orient. Celles-ci reconnaissaient deux divinités, l'une blanche, source de tout bien, l'autre noire, source de tout mal; mais le dieu noir avait seul des temples. Pourquoi se serait-on occupé du dieu blanc qui ne faisait de mal à personne?

Tel était le Slave, premier allié convié par les Huns à la curée du

monde romain; nous allons dire maintenant quel était le second.

Le Bulgare, ou plus correctement *Voulgar*, appartenait au groupe des Huns finnois et à l'arrière-ban de ce groupe : amené par les dernières guerres civiles, il était venu du fond de la Sibérie planter ses tentes au bord du grand fleuve qui s'appelait alors et s'appelle encore aujourd'hui dans les langues tartares *Athel* ou *Athil*, et qui prit le nom de *Volga* (fleuve des Voulgars) quand la domination bulgare fut devenue célèbre en Europe (1). Il faudrait remonter au IVe siècle, époque de l'apparition des premiers Huns, pour retrouver dans l'histoire une impression de terreur et de dégoût comparable à celle qu'excitèrent ces nouveau-venus des solitudes septentrionales, aussi brutes que les bêtes des forêts au milieu desquelles ils avaient vécu jusqu'alors. A côté d'eux, le Hun d'Europe, en contact depuis plus d'un siècle avec les Romains et les Germains, pouvait presque se dire civilisé. Leur laideur, leur saleté, leurs instincts féroces, semblaient dépasser tout ce qu'on avait jamais connu. Le Bulgare détruisait pour détruire, tuait pour tuer, s'attachait à effacer tout travail de l'homme, comme pour ne laisser après lui que la représentation de ses déserts. On ne lui savait ni religion, ni culte, si ce n'est le *chamanisme*, qu'il pratiquait avec un grand luxe de superstitions. Quelque chose de diabolique s'attachait à ce peuple hideux, dont les sorciers, plus hideux que lui, évoquaient les esprits de ténèbres avec d'effroyables convulsions. C'étaient ses devins, ses conseillers politiques et ses prêtres, et l'on racontait d'eux des choses étranges auxquelles la crédulité ne manquait pas d'ajouter foi. On disait que dans un coin de l'armée pendant la bataille, ils avaient l'art de fasciner l'ennemi, de le troubler, de l'abuser par des visions fantastiques. Le Bulgare, sans frein dans ses appétits, avait la lubricité des bêtes : tous les vices étaient son partage, et il en est un auquel il a la gloire infâme d'avoir donné son nom dans presque toutes les langues de l'Europe. Ses institutions semblaient combinées pour le meurtre plus encore que pour la guerre; nul chez lui n'arrivait au commandement qu'après avoir tué un ennemi de sa propre main. Il n'y avait pas jusqu'à sa manière de combattre, jusqu'à son arc énorme et ses longues flèches sûres de toucher le but, jusqu'à son coutelas de cuivre rouge et à ce filet dont il emmaillottait ses ennemis tout en courant, qui n'inspirassent une appréhension involontaire, soit par leur nouveauté, soit par sa dextérité prodigieuse à s'en ser-

(1) Cette domination, qui eut pour siége la ville de *Bulgaris*, située près du lieu où s'élève actuellement Kasan, embrassa tout le cours du Volga ainsi que le nord de la mer Caspienne. Bulgaris était au Xe siècle le centre d'un trafic considérable; elle tomba au XIIIe siècle, ainsi que la domination bulgare, sous les armes de Batou, fils aîné de Tchinghiz-Khan.

vir. Aussi, de tous les barbares qui ravagèrent l'empire romain, celui-ci est resté le plus abominé des contemporains et le plus flétri par l'histoire. *Maudit-de-Dieu* devint l'épithète ordinaire, ou pour mieux dire le synonyme du mot Bulgare, et cette qualification, arrachée par la souffrance aux générations romaines du VIe siècle, est entrée dans l'histoire, qui lui a donné sa consécration.

Onze ans à peu près avant cet appel que leur faisaient les Huns, les *maudits-de-Dieu* avaient essayé d'arriver jusqu'au Danube. Une de leurs hordes partant du Volga où ils étaient à peine établis menaçait déjà les provinces méso-pannoniennes, quand le grand Théodoric, prenant avec lui en toute hâte ce qu'il put réunir de soldats goths et romains, alla l'attendre dans les plaines du Dniester, la battit, la mit en déroute, et lui blessa son roi de guerre nommé Libertem. Les Bulgares avaient oublié leur échec et ne se souvenaient plus que de la richesse proverbiale de la Romanie et du grand nombre de ses villes, lorsque leur vint la proposition des Huns, qu'ils acceptèrent sans balancer. Ce peuple, qui figurera au premier plan de nos récits, est encore un des élémens dont s'est composée la nation russe, moitié asiatique et moitié slave dès l'origine de son histoire. On le voit, le premier noyau de ce grand empire, destiné à tant de péripéties, essaya de se former au VIe siècle, sur la lisière de l'Asie et de l'Europe, par l'alliance des deux barbaries conjurées contre l'empire romain. Son premier objet, le pillage de la vallée du Danube; son premier cri de guerre : *à la ville des Césars!* a-t-il beaucoup changé depuis?

Ce fut pendant l'hiver de 498 à 499 que l'armée des barbares coalisés, à laquelle un historien byzantin donne le nom de hunno-vendo-bulgare (le mot de Vende étant employé quelquefois dans une acception générique pour désigner tous les Slaves), déboucha sur la rive gauche du Danube. L'hiver était la saison que les barbares de ces contrées choisissaient le plus ordinairement pour leurs irruptions en Mésie, « attendu, dit Jornandès, que le Danube gèle chaque année, et que ses eaux, prenant la dureté de la pierre, peuvent donner passage non-seulement à de l'infanterie, mais à de la cavalerie, à de gros chars attelés de trois chevaux, en un mot à toute espèce de convoi : d'où il suit que l'hiver une armée envahissante n'a besoin ni de radeaux, ni de barques. » Un autre avantage encore faisait choisir aux barbares le temps des gelées pour commencer leurs campagnes. Les flottilles romaines en station sur le fleuve étant prises dans les glaces, ils pouvaient à leur gré tourner les forteresses, et rien ne les arrêtait plus jusque dans le cœur du pays : étaient-ils battus plus tard ou retournaient-ils vainqueurs avec leur butin lorsque le fleuve était dégelé? ils le franchissaient suivant la coutume des Asiatiques sur des outres

attelées à la queue de leurs chevaux. L'armée hunno-vendo-bulgare surprit les Romains, qu'une longue paix avait endormis. Le commandant de l'Illyrie, qui se nommait Aristus, eut peine à réunir quinze mille hommes, avec lesquels il marcha au-devant des barbares, traînant à sa suite sept cents chariots chargés d'approvisionnemens et d'armes. Les deux armées se rencontrèrent près d'un cours d'eau que les historiens appellent Zurta, et dont la position précise nous est inconnue. C'était une petite rivière encaissée dont l'eau était profonde et les berges très escarpées d'un côté. Soit nécessité fatale de la position, soit incapacité du général, les Romains, au lieu de se retrancher derrière ce fossé, se le placèrent à dos et commencèrent l'attaque. Ils croyaient peut-être avoir bon marché de masses tumultueuses qu'aucun ordre apparent ne dirigeait; mais il n'en fut pas ainsi. Ces visages hideux, ces cris sauvages, la nouveauté des armes et de l'ennemi, effrayèrent les légions, qui, se voyant débordées par les escadrons huns et bulgares, ne songèrent plus qu'à échapper. La Zurta était derrière; il fallait la traverser et gravir ses escarpemens sous des nuées de flèches, et il y eut là un affreux massacre. Quatre mille Romains furent égorgés, noyés, écrasés sous les pieds des chevaux, et trois officiers impériaux restèrent parmi les morts après avoir bravement, mais vainement combattu. Les vaincus, au lieu de s'en prendre à eux-mêmes, à leur imprudence, à leur lâcheté, à l'inhabileté de leur commandant, expliquèrent leur défaite par les illusions magiques que savaient jeter les chamans bulgares, et qui avaient, disaient-ils, paralysé leurs bras. On remarqua aussi, non sans frayeur, qu'une nuée de corbeaux devançait les escadrons bulgares dans leur marche, ou les couvrait pendant la bataille, comme si les *maudits-de-Dieu* avaient fait un pacte avec la mort. Tel fut le début de la coalition hunno-slave sur les terres de l'empire. Quand les barbares eurent amassé beaucoup de butin, ils allèrent le mettre à couvert dans quelque vallon retiré des Carpathes, et se préparèrent à une nouvelle campagne.

Les expéditions des années suivantes, sans être aussi désastreuses pour les Romains, n'en profitèrent guère moins aux barbares, qu'une terreur inexprimable favorisait dans toutes leurs courses. Les coalisés n'agissaient pas toujours en commun, ils se divisaient parfois sur le terrain, soit pour piller plus à l'aise une grande étendue de pays, soit pour trouver plus de facilité à vivre. Les Huns et les Bulgares, qui étaient cavaliers, s'arrangeaient de manière à traverser le Danube sans danger, soit à l'aller, soit au retour; mais les Slaves, qui étaient fantassins, ne le pouvaient pas toujours, les garnisons romaines les pourchassant, et les flottes de navires à deux poupes interceptant le fleuve quand ses eaux étaient libres. Ils s'adressèrent alors aux Gé-

pides pour obtenir passage sur la partie du fleuve qui bordait leurs terres et dont ils avaient la disposition. Les Gépides portaient le nom d'alliés de l'empire et se prétendaient ses fidèles amis; ils ne manquaient pas de toucher chaque année une gratification de la cour de Constantinople, promettant toujours, contre les entreprises des Goths, une assistance qu'ils ne donnaient jamais. Ce titre d'alliés ne les empêcha pas d'accueillir la proposition des Slaves. Ils s'engagèrent par traité à laisser passer ces brigands, à leur fournir des barques moyennant une pièce d'or par tête. C'était piller l'empire par leurs mains; mais les Gépides n'avaient pas de si minces scrupules. Quand le gouvernement byzantin, soupçonnant leurs manœuvres, leur demandait des explications, ils niaient audacieusement les faits, ou bien ils accumulaient prétexte sur prétexte pour les colorer. L'empereur hésitait à leur parler le langage des armes; avec trois ennemis terribles sur les bras, il craignait d'en provoquer un quatrième.

Durant les tristes années qui fermèrent le ve siècle et ouvrirent le vi^e, les provinces voisines du Danube purent étudier à leurs dépens toutes les variétés de la férocité humaine, car les races barbares qui les dévastaient avaient chacune sa façon particulière de torturer et de détruire. On connaissait les procédés du Hun d'Europe, issu des bandes d'Attila, et, comme je l'ai dit, celui-là était presque civilisé à côté de ses compagnons; mais le Slave et le Bulgare joignaient à des cruautés inconnues le supplice de l'épouvante. Le Slave, ennemi invisible et toujours présent, tapi derrière toutes les broussailles, caché jusque dans les rivières, attendait la nuit pour faire ses surprises; il fondait alors sur une ville, sur un village, sur une troupe en marche, et là où il avait passé, il ne restait plus âme vivante. Pendant longtemps il ne sut pas faire de prisonniers. Il dut apprendre par l'expérience qu'il y avait souvent profit à épargner un être humain qui pouvait être racheté, et qu'une mère, un enfant de famille riche ou le magistrat d'une ville avaient leur valeur en argent. Alors, au lieu de tuer tout, il emmenait tout en captivité, et les malheureux provinciaux mouraient de fatigue et de misère sur les routes. Les Antes commettaient ces horreurs dans lesquelles ils furent encore dépassés par les Slovènes quand ceux-ci se joignirent à leurs expéditions. C'est aux Slovènes que les contemporains attribuent le supplice du pal, invention tristement célèbre, qui s'est perpétuée jusqu'à nos jours dans les contrées du Danube. La civilisation romaine frémit à la vue de ces longues files de pieux garnis de corps agonisans qui restaient étalés sur les chemins comme des trophées de la barbarie. Quelquefois ils attachaient leurs prisonniers par les membres à quatre poteaux, la tête pendante en arrière, et ils

leur brisaient le crâne à coups de bâton, comme on fait aux chiens et aux serpens, dit l'écrivain grec. Ceux des habitans que les Slaves ne pouvaient pas emmener étaient enfermés avec des bœufs et des chevaux dans des étables garnies de paille où on mettait le feu, puis les barbares partaient au bruit des clameurs humaines mêlées avec le mugissement du bétail et les éclats de l'incendie. C'était là un de leurs passe-temps. Avec les Bulgares, autres souffrances, autres terreurs. Rien n'échappait à ces rapides escadrons, plus légers et plus destructeurs que les sauterelles de leurs steppes. Sur leur passage, les moissons étaient brûlées, les vergers détruits, les maisons rasées, et dans les ruines même il ne restait pas pierre sur pierre. Longtemps après, quand l'herbe et les broussailles avaient recouvert de grands espaces, jadis cultivés et habités, le Mésien disait en soupirant : « Voilà la forêt des Bulgares! » Ce sauvage, muni du filet de guerre qu'il balançait dans sa main gauche, le jetait en passant avec une prestesse et une sûreté merveilleuses, et quand il avait emmaillotté sa victime, lançant son cheval au galop, il traînait le filet contre terre au moyen d'une courroie attachée à l'arçon de sa selle, jusqu'à ce que le malheureux prisonnier s'en allât par morceaux.

En parcourant dans les historiens du temps ces lugubres tableaux, on se demande d'abord pourquoi l'empire romain ne se leva pas comme un seul homme, pour mettre un terme à tant de misères; mais les mêmes historiens nous fournissent la réponse : l'empire avait tout autre chose à faire. D'autres intérêts, d'autres luttes, passionnées jusqu'à la fureur, absorbaient les générations contemporaines, et ne permettaient pas d'entendre les cris de détresse partis des provinces du Danube. L'église d'Orient traversait alors une des crises les plus formidables et les plus longues qui aient ébranlé le christianisme. La question de savoir si les deux natures divine et humaine étaient séparées ou réunies dans la personne de Jésus-Christ, et quelle part revenait à chacune d'elles dans l'œuvre de la rédemption, question aussi délicate qu'importante à résoudre, avait été, en 428, jetée par le patriarche de Constantinople, Nestorius, dans la discussion publique, et depuis lors elle n'en était plus sortie, ou plutôt, grandissant par la controverse, où la subtilité grecque se donnait ample carrière, elle était devenue l'unique occupation des esprits. Nestorius avait nié l'union personnelle des deux natures, prétendant que le Verbe divin, après son incarnation, avait habité simplement dans l'humanité comme dans un temple, et refusant à Marie le titre de mère de Dieu : le moine Eutychès releva le défi, mais se plaçant précisément au point opposé, il confondit les deux natures jusqu'à faire mourir la Divinité sur la croix. Ces deux solutions extrêmes faussaient également le christianisme : la première faisait évanouir

le mérite de la rédemption en transformant le sacrifice sanglant du Calvaire en une pure apparence et en un spectacle sans réalité ; la seconde aboutissait à l'absurde conséquence du suicide de Dieu même. En vain le concile de Chalcédoine, avec l'autorité de la tradition et la saine interprétation des Écritures, formula la doctrine orthodoxe des deux natures en une seule personne; en vain l'église romaine adopta les décisions du concile comme la voix du christianisme lui-même : l'esprit grec n'abandonnait pas aisément la dispute. Les hérésies de Nestorius et d'Eutychès donnèrent naissance à d'autres hérésies moins absolues, que chacun put pondérer à sa guise et qui n'eurent de limites que l'infini. Il naquit aussi, dans une intention plus honnête que celle d'être chef de secte, des hérésies de conciliation, si l'on peut ainsi parler, lesquelles cherchèrent à mettre des contre-poids dans les dogmes, et combinèrent les erreurs pour en tirer une vérité qui ne blessât personne. Ces dernières tentatives ne firent qu'obscurcir la question, altérer le sens religieux, et jeter en Orient la foi chrétienne dans un dédale inextricable.

Ce fut un des malheurs de l'église orientale d'avoir toujours à compter avec les empereurs non-seulement en matière de discipline, mais aussi pour le règlement des dogmes : legs fatal de la succession du grand Constantin. Les césars de Byzance, patriciens, soldats ou bouviers, se crurent tous tenus d'être théologiens. Il en arriva mal plus d'une fois à eux-mêmes, et surtout à l'empire. On sait combien les *formulaires* de l'empereur Constance, ses décisions canoniques appuyées par les légions, troublèrent profondément l'église, rendirent confiance et autorité au polythéisme et préparèrent la réaction païenne de Julien; on sait aussi que la funeste séparation qui se manifesta au sein du christianisme entre les Barbares devenus presque tous ariens et les Romains catholiques, fut due au prosélytisme insensé de Valens : les triomphes de Valens et de Constance empêchèrent, à ce qu'il paraît, l'empereur Zénon de dormir, car il eut la prétention de terminer par un décret impérial la controverse des deux natures. Ce décret, qu'il publia en 482, sous le titre d'*hénotique,* c'est-à-dire d'*acte d'union,* laissa l'église plus divisée que jamais. L'hénotique présentait une formule de foi que les évêques devaient souscrire, et l'empereur, pour montrer son impartialité comme juge et sa supériorité comme théologien, y condamnait tout le monde, lançant l'anathème à droite et à gauche sur les décisions présentées avant lui, et mettant le concile de Chalcédoine à peu près au niveau d'Eutychès et de Nestorius. Tout le monde étant condamné, naturellement personne ne fut content; les évêques résistèrent, et l'épée des soldats fut employée à les convaincre. Zénon mourut sur ces entrefaites, heureusement pour la paix du monde. Sa fin fut entou-

rée de mystère. On raconta que pendant un des accès d'épilepsie auxquels il était sujet et que provoquait son intempérance, des officiers de sa cour, ses compagnons de débauche, l'avaient porté vivant dans un sépulcre, où il avait été trouvé plus tard, les poings rongés. Sa femme, Ariadne, se hâta de le pleurer, et dans le premier trouble où le changement de règne jetait Constantinople, elle recommanda au choix du sénat, de l'armée et du peuple, Anastase le *Silentiaire.*

Sous plus d'un rapport, le choix n'était pas mauvais, et on l'accueillit avec faveur. Attaché en qualité de chambellan aux petits appartemens du prince, qui s'appelaient, dans le langage ampoulé de l'étiquette byzantine, *l'asile du silence,* Anastase avait la réputation d'un homme d'esprit sans ambition, honnête, bienfaisant et pieux à sa manière. Il avait plu jadis à l'impératrice Ariadne, qui profita de son veuvage pour en faire un empereur et l'épouser. Malgré son âge de soixante ans et ses cheveux d'une blancheur éclatante, Anastase paraissait encore beau; ses traits réguliers et fins étaient empreints d'une grande douceur, et ses yeux *dispairs,* dont l'un était noir et l'autre bleu, attiraient l'attention par leur expression singulière. De toutes les passions qui avaient pu agiter sa vie, Anastase n'en avait pas eu de plus constante et de plus vive que la théologie. Dans sa jeunesse, il s'était livré avec ardeur aux spéculations religieuses; il avait eu son système à lui, son hérésie, son symbole de foi. Devenu silentiaire, il s'oubliait encore jusqu'à venir catéchiser dans l'église de Constantinople, où il soutint des thèses qui n'étaient pas toujours orthodoxes. Le patriarche s'en étant plaint à l'empereur, Zénon lui conseilla de faire prendre son chambellan par des clercs, de le faire tondre comme un moine, et de l'offrir dans cet état à la risée publique. Cette menace calma l'ardeur théologique du silentiaire, qui sembla avoir mis de côté toutes ses erreurs; mais le patriarche lui avait gardé rancune : quand le sénat, le peuple et l'armée proclamèrent Anastase empereur, le patriarche déclara qu'il ne le couronnerait pas. Or c'était un usage passé presque en force de loi que l'évêque de la métropole impériale posât la couronne sur le front du césar nouvellement élu, ce qui donnait à l'autorité spirituelle, sinon le droit d'approuver l'élection, au moins celui d'y créer des embarras, et il pouvait être dangereux de passer outre. Ariadne alarmée fit intervenir les chefs du sénat; elle intervint elle-même, et un accommodement fut négocié entre Anastase et le patriarche. Le nouvel auguste s'engagea à souscrire la formule du concile de Chalcédoine, et à en faire observer les canons; l'engagement fut pris par écrit, signé de sa main impériale, déposé dans le trésor de l'église métropolitaine et précieusement gardé comme une pièce de conviction qu'on opposerait à l'empereur parjure, s'il lui arrivait de man-

quer à la condition essentielle de son couronnement. On se doute bien que le certificat d'Anastase eut le sort de beaucoup de chartes, programmes, sermens, concessions de tout genre, faits, octroyés, subis, à toutes les époques, sous la dictée de la nécessité.

Tout marcha bien d'abord : Anastase administrait sagement; il était économe des deniers publics, ennemi de la corruption et de la vénalité des charges, bienveillant pour les personnes; il abolit des impôts odieux, apporta des réformes dans les mœurs et défendit entre autres choses les combats sanglans des hommes contre les bêtes. Dans sa vie privée, il était dévot sans être chrétien, allait à l'église avant le jour, jeûnait, faisait de grandes aumônes; le peuple le regardait comme un saint, et criait sur son passage : « César, règne comme tu as vécu! » Mais bientôt les sectaires, ses anciens compagnons d'hérésie, commencèrent à l'assiéger, et le pouvoir de tout faire réveilla en lui le démon du prosélytisme religieux. Né d'une mère manichéenne, Anastase avait sucé avec le lait le goût des rêveries persanes qu'il mêlait secrètement à son christianisme : c'était la tendance particulière de son esprit. Les vrais chrétiens, à ses yeux, se trouvaient dans cette bizarre école dirigée par un esclave persan devenu évêque, et où l'on prétendait marier la religion de Zoroastre à celle du Christ. Anastase en répandit les missionnaires dans tout l'Orient. Lui-même se fit construire au palais impérial un oratoire dont les murs étaient couverts de figures d'animaux et de symboles de toute sorte en usage chez les manichéens et les gnostiques. Enfin le bruit courut qu'il travaillait à une nouvelle traduction des Évangiles, attendu, disait-il, que la version vulgaire était incorrecte et rustique. Ces essais d'immixtion aux choses religieuses eurent lieu d'abord avec quelque prudence; ce qui retenait l'empereur, c'était son engagement écrit d'observer les canons du concile de Chalcédoine, engagement gardé au trésor de l'église de Constantinople en même temps que les actes eux-mêmes du concile. Rien ne lui eût coûté pour le tenir en sa possession : il essaya de corrompre le trésorier Macédonius, devenu patriarche de Constantinople, il essaya de l'effrayer, le tout sans succès. Il fut plus heureux avec les actes originaux du concile, qu'un prêtre lui livra pour de l'argent, et qu'il déchira et brûla de sa main. L'insensé crut voir son serment s'exhaler dans la flamme avec ces pages qu'il avait juré de maintenir.

La conscience ainsi allégée, Anastase ouvrit une campagne contre le catholicisme : son plan d'attaque ne manqua ni d'habileté ni de puissance. Il remit en vigueur l'hénotique de Zénon, qui avait le caractère d'une loi de l'empire, et tout en affectant un grand zèle pour ce formulaire qui anathématisait tous les autres, il lâcha la bride aux nestoriens, aux eutychéens, aux ariens, en un mot à tout

ce qui n'était pas catholique. Toute hérésie lui semblait bonne, pourvu qu'elle reniât le concile de Chalcédoine, son épouvantail. Il en résulta une anarchie de doctrines sans exemple et sans nom. Anastase attaqua alors la liturgie, dans laquelle il introduisit des innovations qui recélaient le venin de ses doctrines; les prêtres résistèrent; le peuple se souleva, mais des soldats, l'épée au poing, firent chanter une *doxologie* de la façon de l'empereur. Une troupe de moines syriens étant descendue d'Asie à Constantinople pour assommer le patriarche, d'autres moines accoururent le défendre; on se battit dans les cloîtres, on se battit dans les églises. A Constantinople, où la population était en grande majorité catholique, des processions de prêtres, de bourgeois, de soldats, tous armés, se mirent à parcourir les rues sous les bannières militaires jointes à celle de la croix, mêlant au chant des litanies des cris de guerre et des malédictions contre l'empereur. Ces processions se rendaient au cirque, où l'on tenait concile en plein vent. Une de ces assemblées osa déposer Anastase, qui la fit dissoudre à grands coups de lance par les gardes du palais. Le peuple de son côté ne montrait guère plus de modération. Tout prêtre suspect de complicité ou simplement de faiblesse vis-à-vis d'Anastase était égorgé sans miséricorde, et on promenait sa tête au bout d'une pique. Un moine et une religieuse que l'empereur affectionnait périrent ainsi massacrés, et leurs cadavres liés ensemble allèrent balayer le pavé des rues.

Ces horreurs présageaient une guerre civile, qui ne tarda pas à éclater, et elle éclata précisément dans ces provinces du Danube ravagées si violemment par la guerre étrangère, mais où la foi catholique était enracinée. Un général illyrien, nommé Vitalianus, d'ancienne souche barbare, leva le drapeau de l'orthodoxie catholique, sous lequel accoururent par milliers les habitans des campagnes, les citadins, les soldats. En trois jours, il réunit une grande armée. On laissait là sa maison, sa famille à l'aventure, exposées au fer des Bulgares; les garnisons romaines désertaient leur poste, pour courir à la croix; il se présenta même des Huns comme auxiliaires de l'orthodoxie, et on les accepta. Vitalien marcha sur Constantinople et mit le siége devant la Porte-d'Or; mais le sénat et les plus notables habitans s'interposèrent pour empêcher une prise d'assaut. On négocia au nom d'Anastase, dont on se rendit garant, et la guerre traîna en longueur. Vitalien, que ses partisans voulaient nommer empereur, mais qui avait plus de foi que d'ambition, consentit enfin à traiter sous les sécurités qu'on lui offrait. Ses conditions furent : le rappel des évêques exilés, la convocation d'un concile œcuménique sous la présidence de l'évêque de Rome, dont la foi dans ces difficiles matières n'avait jamais varié, l'arbitrage du

même évêque entre les prélats orientaux et l'empereur en cas de dissentiment possible; et comme on savait ce que valaient les sermens d'Anastase, Vitalien exigea que le sénat, le corps des magistrats et les premiers citoyens de la ville souscrivissent aussi ces conditions. Il se fit remettre en outre le commandement suprême des forces stationnées dans le voisinage de Constantinople. Ainsi Anastase fut placé sous la triple tutèle des habitans de sa ville impériale, d'un de ses généraux et d'un évêque étranger. On croyait avoir bien rivé sa chaîne, et il échappa. Le concile œcuménique, toujours convoqué, une fois réuni, ne délibéra jamais; le pape ne gagna rien non plus sur l'empereur malgré sa fermeté; Vitalien se vit enlever son commandement, et les catholiques découragés remirent l'épée dans le fourreau. Ne penserait-on pas, à la lecture de ces faits déjà vieux de treize siècles et demi, parcourir sous des noms, des costumes, des formules différentes, le récit de quelque événement d'hier? Ce roi en tutelle sous son peuple, ces engagemens écrits, ces sermens arrachés, niés, éludés, tout cela ne nous reporte-il pas à des scènes dont nous ou nos pères avons été témoins? C'est que les passions des hommes et leurs allures sont les mêmes, quel que soit le mobile qui les pousse et le court moment où ils s'agitent : seulement sommes-nous bien sûrs d'avoir toujours eu dans nos discordes politiques un mobile aussi respectable et aussi sérieux que devait l'être pour des générations chrétiennes une atteinte portée au dogme fondamental de leur foi?

On comprend maintenant comment, sans lâcheté et sans mériter toutes les injures dont nous nous plaisons à poursuivre rétrospectivement à travers l'histoire ce que nous appelons le Bas-Empire, — le gouvernement romain, dans les dernières années du ve siècle et le commencement du vi^e, pouvait n'attacher qu'une médiocre attention aux courses des Barbares, — Huns, Bulgares et Slaves, — dans la vallée du Danube. Il fallut que Constantinople elle-même et le siége de l'empire se trouvassent en péril pour réveiller un peuple et un empereur absorbés dans les intérêts d'en-haut. Les places échelonnées pour couvrir les approches de la grande cité n'arrêtaient pas toujours des détachemens qui savaient se glisser dans leurs intervalles d'autant plus aisément qu'ils se composaient de cavalerie, d'une cavalerie agile, infatigable. A plusieurs reprises, on put donc voir les enfans perdus des armées barbares pénétrer dans la campagne de Constantinople, jusqu'au cœur de cette riche banlieue que les contemporains nous dépeignent comme la plus délicieuse contrée du monde. Il faut lire les écrivains du vi^e siècle, et surtout Procope, pour se faire une idée de ce qu'avaient produit, sous le beau ciel de la métropole de l'Orient et autour de ses mers transparentes, les merveilles des arts

et du luxe jointes à celles de la nature. Lorsqu'ils nous parlent de ces sites magnifiques qui dominent la Propontide, la Mer-Noire ou le Bosphore, de ces eaux vives et abondantes, de ces villas de marbre se dessinant sur des rideaux de forêts, de ces églises, de ces palais, de ces jardins en amphithéâtre, rangés sur le contour des golfes, « comme des perles dans un collier, » ils rencontrent le sentiment et quelquefois l'expression d'une vraie poésie. La terre même, malgré toutes ses beautés, n'avait pas suffi au luxe de la Rome orientale, et des môles jetés à grands frais faisaient étinceler au-dessus de la mer des habitations de porphyre et d'or que la soie et le cèdre garnissaient au dedans. Un peuple de statues de bronze ou de marbre de Paros, reliques du génie des Hellènes, animait ces solitudes enchantées. C'est là que les patriciens de Byzance venaient jouir d'un repos voluptueux gagné trop souvent aux dépens des provinces, là que les Rufin, les Eutrope, les Chrysaphius étalaient ces prodigalités insolentes qui, après avoir soulevé contre eux la colère de leurs contemporains, font encore leur condamnation dans l'histoire. Qu'on se figure l'effroi causé par l'apparition des bandes bulgares dans ce paradis des Romains d'Orient! On oublia pour un moment la querelle des deux natures, et pour un moment on pensa aux souffrances des malheureux Mésiens.

Ce fut alors qu'Anastase entreprit le grand ouvrage auquel son nom est resté attaché, et dont les vestiges s'aperçoivent encore aujourd'hui à treize lieues environ de Constantinople, du côté du couchant. Les Romains, dans la défense de leur territoire, employaient fréquemment les remparts ou murs fortifiés adossés à des obstacles naturels, et couvrant des cantons, quelquefois même des provinces entières. Des portes y étaient laissées de distance en distance pour les communications avec le dehors. Gardés en temps ordinaire par quelques postes seulement, ces remparts recevaient en temps de guerre l'armée défensive, qui s'y tenait à couvert comme derrière une place forte. L'empire d'Orient comptait nombre d'ouvrages de ce genre, qui se multiplièrent à mesure qu'il fallut substituer les moyens matériels à l'esprit militaire; les Thermopyles elles-mêmes en reçurent, et furent mieux défendues par une ligne crénelée que par les poitrines des derniers Spartiates. Constantinople, comme on sait, était située sur un isthme que baignent au midi la Propontide, au nord la Mer-Noire, et que le Bosphore sépare de l'Asie. Anastase entreprit d'isoler du continent l'espèce de presqu'île qui renfermait la ville et sa banlieue, et d'en faire une île, suivant l'expression des auteurs du temps. Pour cela, il traça le plan d'une fortification qui la coupait d'une mer à l'autre dans une longueur de dix-huit lieues. Commencé en l'année 507, cet immense

travail fut exécuté rapidement : c'était un mur en pierre, garni d'un fossé sur le front, haut de vingt pieds, large d'autant, et flanqué de tours communiquant ensemble par des galeries. La muraille, à chacune de ses extrémités, était protégée par le voisinage d'une ou plusieurs places de guerre : ainsi l'extrémité méridionale, qui plongeait dans la Propontide, se trouvait encastrée, pour ainsi dire, entre Heraclée et Sélymbrie, toutes deux puissamment fortifiées. Par ce moyen, Constantinople et les campagnes voisines furent mises à l'abri, sinon d'une invasion, au moins d'une surprise et d'un coup de main. On applaudit, sous ce rapport, à la sollicitude de l'empereur, sans toutefois s'abuser sur l'étendue de la protection. Les gens sensés comprirent que dans le cas d'une grande guerre, l'armée de défense ne serait jamais assez nombreuse pour opposer une résistance égale sur un front de dix-huit lieues, et qu'un ennemi avisé pourrait toujours s'emparer d'une portion du mur, profiter des fortifications pour s'y retrancher, et tenir de là son adversaire en échec. Voilà ce que purent annoncer et écrire les hommes prévoyans ; mais le peuple de Constantinople se crut en parfaite sûreté : l'empereur avait fait une chose populaire, et ce fut assez pour le moment.

Huns, Bulgares et Slaves laissèrent la Mésie tranquille jusqu'en l'année 517, où leur retour est mentionné dans les chroniques byzantines. Une d'elles le signale par ces lignes étranges, tout empreintes d'une terreur mystique : « En la dixième indiction, sous le consulat d'Anastase et d'Agapit, cette chaudière qui, suivant la prédiction du prophète Jérémie, est allumée du côté de l'aquilon contre nous et nos péchés fabriqua des traits de feu, et avec ces traits fit de profondes blessures à la plus grande partie de l'Illyrie... » La Grèce fut ravagée jusqu'aux Thermopyles, et l'Illyrie jusqu'à l'Adriatique; mais l'ennemi n'approcha point de Constantinople. Les Barbares traînaient à leur suite une multitude de prisonniers dont ils demandaient la rançon. Mille livres d'or qu'Anastase envoya à Jean, préfet d'Illyrie, n'ayant pas suffi à les racheter tous, beaucoup furent emmenés au-delà du Danube, beaucoup aussi furent égorgés par vengeance ou intimidation sous les murs des villes qui refusaient d'ouvrir leurs portes.

Anastase mourut d'un coup de foudre l'année suivante, quatre-vingt-huitième de son âge et vingt-septième de son règne, et au rêveur manichéen qui avait tant troublé l'empire succéda un vieux soldat sans prétentions théologiques, mais dont le cœur était romain. Justin (il se nommait ainsi) était né à Bédériana, dans la Dardanie mésienne, et cette circonstance fut heureuse pour les provinces du Danube, qui avaient tant besoin de secours. Tout autre soin cessant, Justin s'occupa de les remettre en état de défense, et il commença un

travail de restauration de toutes les places fortes, lequel fut continué et achevé plus tard par son neveu Justinien. Les neuf années que régna ce vieux soldat comptèrent parmi les plus paisibles de l'empire d'Orient : on n'entendit parler ni de Slaves, ni de Huns, tant les Barbares étaient convaincus qu'on ne les ménagerait point, s'ils osaient se remontrer. Justin mourut en 527 d'une mort digne de sa vie. Une ancienne blessure qu'il avait reçue à la jambe s'étant rouverte, la gangrène l'emporta. Son successeur, désigné d'avance, fut ce même neveu qu'il avait associé à ses travaux sur le Danube ainsi qu'à l'exercice de la puissance impériale, Justinien, dont le nom devait avoir un si grand retentissement dans les siècles.

II.

L'histoire et le roman ont altéré à qui mieux mieux les traits de cette grande figure de législateur conquérant, qui domine le VIe siècle et tend la main en arrière aux Théodose, aux Constantin, aux Septime-Sévère, aux Adrien. Le roman commença pour Justinien, au sein de la Grèce du moyen âge, par la légende de Bélisaire aveugle et mendiant, déjà répandue au XIIe siècle. Quant à l'histoire, elle fut double pour lui dès son vivant : la même plume haineuse et vénale qui le louait en public se chargea de le dénigrer en secret, le glorifiant et le noircissant pour les mêmes actes, faisant de lui, ici un héros et un ange, là un monstre plus détestable que Néron ou Domitien, et mieux encore, un esprit de ténèbres, un démon incarné sous les traits d'un homme. Entre ces deux excès de la flatterie et de la méchanceté, le jugement de la postérité est resté indécis, et par une tendance assez ordinaire à notre nature, qui préfère la satire au panégyrique, ceux-là même à qui les actions publiques de Justinien arrachent une admiration involontaire s'empressent de la tempérer par la lecture des *Mémoires secrets* (1). Nous tâcherons d'écarter ces nuages, et de montrer ce césar des jours de déclin, tel que l'ont pu voir les contemporains impartiaux. Sa personnalité remplit tellement tout son siècle, même quand il n'est plus, qu'on ne saurait l'abstraire des faits sans les laisser incomplets. D'ailleurs la vie privée des empereurs romains est un élément nécessaire à l'intelligence du monde romain. L'éducation de palais, sous les gouvernemens héréditaires, jette trop souvent les princes dans un moule uniforme; en tout cas, elle tend à les séparer de leurs su-

(1) Ces *Mémoires secrets* ou *Anecdotes* de Procope sont un libelle que le secrétaire de Bélisaire s'est amusé à composer contre Bélisaire lui-même, Justinien, Théodora, en un mot contre tous les personnages au milieu desquels il vivait et auxquels il n'épargnait pas les flatteries publiques.

jets et de leur temps. Sous un gouvernement électif, où les caractères arrivent tout trempés à la souveraine puissance, le prince est presque toujours un des types saillans de son époque, et on peut étudier en lui comme une image résumée des sujets. Quelques détails sur Justinien et sa famille justifieront cette vérité.

Vers l'an 474 et pendant le règne de l'empereur Léon étaient arrivés de Bédériana à Constantinople trois jeunes paysans qui, un bâton à la main et un sayon de poil de chèvre sur l'épaule, avec quelques pains noirs, venaient chercher fortune dans la ville impériale. Comme ils étaient grands et bien tournés, un recruteur les enrôla dans la milice du palais, où ils firent tous trois leur chemin, moitié par leur bravoure, moitié par la souplesse et l'habileté de conduite qui distinguait les montagnards de leur pays. L'un d'eux fut l'empereur Justin, qui de grade en grade était devenu commandant supérieur de ces mêmes milices palatines où il avait été simple soldat. A la mort d'Anastase, l'eunuque grand-chambellan, voulant faire pencher le choix de l'armée vers une de ses créatures, remit à Justin une grande somme d'argent pour la distribuer aux soldats : Justin la prit, la distribua, fut lui-même proclamé auguste, et l'on rit beaucoup du tour que le capitaine des gardes avait joué au grand-chambellan. Quand Justin eut sa fortune faite, il appela près de lui sa sœur Béglénitza, femme d'un paysan de Taurésium, nommé Istok, et leur fils Uprauda, qu'il voulut élever comme sien, car il n'avait point d'enfans. Les trois campagnards déposèrent, en même temps que leur costume illyrien, leurs noms, qui auraient par trop égayé la haute société de Constantinople; on leur donna des noms latins sonores, on leur fabriqua même une généalogie qui les faisait descendre d'une branche de la noble famille des Anicius, implantée autrefois en Dardanie. En vertu de ce baptême latin, Béglénitza devint Vigilantia; Istock, Sabbatius, et Uprauda prit ce nom de Justinianus qu'il a su rendre immortel.

Le pâtre de l'Hémus n'avait pas reçu dans son enfance une éducation bien soignée, s'il est vrai, comme le raconte Procope, qu'il ne pouvait signer son nom qu'à l'aide d'une lame d'or évidée dont il suivait les traits avec sa plume; en tout cas, il voulut qu'il en fût tout autrement de son neveu. Le jeune Uprauda reçut les meilleurs maîtres en toute chose et les étonna par l'activité insatiable et l'universalité de son intelligence : éloquence, poésie, droit, théologie, art militaire, architecture, musique, il voulut tout savoir et sut tout. Devenu empereur, il travailla lui-même à ces monumens éternels du droit qui font sa première gloire. Ses rapports au sénat étaient toujours son ouvrage, et il les improvisait souvent, quoique avec un accent un peu rude, et qui décelait son origine illyrienne. L'église

grecque chante encore aujourd'hui une des hymnes qu'il composa, et dont il faisait aussi la musique. Enfin plusieurs monumens de Constantinople et des provinces furent construits sur ses plans ou d'après ses avis. Quant à la guerre et à ses accessoires, il en acquit la théorie et la pratique comme tous les jeunes Romains, soit dans les camps, soit sur les champs de bataille. Cette éducation ne prit tout son développement que lorsque Justin fut devenu empereur : Justinien avait alors trente-cinq ans. Mais au plus fort de cet enfantement de son génie, une passion plus profonde, plus indomptable encore que celle du savoir, vint maîtriser son cœur : il s'éprit de la danseuse Théodora, qui était alors la fable de Constantinople par le désordre de ses mœurs non moins que par son étonnante beauté. Quelles que fussent les représentations de sa mère, les refus de son oncle, les prohibitions même de la loi, qui défendait de tels mariages, les comédiennes ainsi que les prostituées étant réputées personnes infâmes, avec qui le mariage était nul, Justinien voulut l'épouser, et son ardente opiniâtreté fit tout fléchir. Il fallut que le vieux soldat fît lui-même réformer la loi qui protégeait l'honneur de son nom. Au reste, malgré les vices de cette femme et les maux que son orgueil, ses rancunes et son immoralité purent causer à l'empire, on hésite à condamner sans rémission celui qui l'épousa, quand on voit quel amour sincère, quel culte fidèle et presque pieux il porta toute sa vie « à la très respectable épouse que Dieu lui avait donnée : » c'est ainsi qu'il s'exprime dans une de ses lois. Théodora balançait d'ailleurs ses grands vices par de grandes qualités : un esprit pénétrant, toujours en éveil, un jugement sûr, une décision à laquelle Justinien dut au moins une fois son trône et sa vie.

Ce prince était d'une taille au-dessus de la moyenne; il avait les traits réguliers, le visage coloré, la poitrine large, l'air serein et gracieux; ses oreilles étaient mobiles, conformation déjà remarquée dans Domitien, et qui fournit contre le nouvel empereur plus d'une allusion méchante. On raconte qu'il prenait plaisir à se vêtir à la manière des Barbares, surtout à celle des Huns. Il menait dans son palais la vie austère des anachorètes; pendant un carême (c'est lui-même qui nous le dit, non sans un peu d'ostentation), il ne mangea point de pain, ne but que de l'eau, et prit pour toute nourriture, de deux jours l'un, un peu d'herbes sauvages assaisonnées de sel et de vinaigre. Il dormait à peine quelques heures et se réveillait au milieu de la nuit pour travailler aux affaires de l'état et à celles de l'église, ou parcourir, en proie à une agitation fébrile, les longues galeries du palais. C'était pendant ces heures d'insomnie et de méditation solitaire qu'il se familiarisait avec les grands desseins qui germaient dans sa tête, et qui finirent par lui sembler à lui-même des inspira-

tions de Dieu. Ces habitudes passablement étranges accréditèrent les fables dans lesquelles on le peignit comme un démon, un esprit malfaisant qui ne dormait point, ne mangeait point, et n'avait d'humain que l'apparence. Cette faculté de doubler ainsi les heures de la vie permit à Justinien, arrivé tard à l'empire, puisqu'il avait déjà quarante-cinq ans, de faire plus à lui seul que beaucoup de grands empereurs pris ensemble.

A peine sur le trône, il commença ce grand ouvrage de législation qui subsiste depuis tant de siècles, et sert de fanal aux législateurs des peuples modernes à mesure que ceux-ci se dégagent des ténèbres du moyen âge. La conception d'un code unitaire se liait dans son esprit à la reconstitution du monde romain, dont il colligeait, éclaircissait, simplifiait les lois en les adaptant au changement des mœurs; puis il confia aux armes le soin de créer cet empire à qui il avait préparé un code.

Si l'on veut bien comprendre Justinien, il faut le saisir à ce moment solennel où il jette son pays dans la plus héroïque et la plus imprévue des entreprises, la guerre d'Afrique contre les Vandales, que devait suivre celle d'Italie contre les Goths, puis une troisième qu'il méditait en Espagne, et peut-être une quatrième en Gaule, partout enfin où des dominations barbares s'étaient assises sur les dépouilles de Rome. Il n'avait point d'armée : il s'en fait une en portant d'abord la guerre en Perse, où il dicte la paix, et de cette campagne sortent des généraux capables de tout oser et de tout accomplir, — Bélisaire, Narsès et Germain. Quand il entretient son conseil privé de ses projets sur l'Afrique, il ne rencontre qu'étonnement, incrédulité et terreur. Ses ministres les plus complaisans croient lui rendre service en le combattant. On s'était habitué à considérer l'Afrique comme perdue et les Vandales comme invincibles; on ne savait plus trop bien ce qu'était cette ancienne province de l'empire, avec laquelle les rapports même commerciaux étaient à peu près rompus, puisque le préfet du prétoire soutint dans le conseil qu'il faudrait plus d'un an pour pouvoir envoyer un ordre aux armées et recevoir la réponse. Les soldats, qui se rappellent peut-être Charybde et Scylla, s'effraient d'une campagne de mer, et le peuple murmure à l'idée d'une augmentation d'impôts. Resté seul de son avis, Justinien commençait à douter de lui-même, quand la religion le raffermit. Un évêque arrivé du fond de l'Orient à Constantinople, lui demande audience et lui parle en ces termes : « Prince, Dieu qui révèle quelquefois par des songes sa volonté à ses serviteurs, m'envoie ici pour te réprimander. « Justinien, m'a-t-il dit, hésite à délivrer mon église du joug des Vandales, ces impies ariens. Que craint-il? Ne sait-il pas que je combattrai pour lui? Qu'il prenne

les armes, et je le ferai maître de toute l'Afrique! » Justinien crut avec bonheur à ce songe, qui répondait à sa pensée : l'instinct religieux lui rend la foi politique, et sous cette double illumination il ouvre la série des rapides et brillantes campagnes où l'on vit Constantinople délivrer Rome et reconquérir Carthage. Le reste des projets qu'avait pu concevoir Justinien demandait plus que la vie d'un homme, et malheureusement il n'eut pas de successeur. On a dit, pour rabaisser sa gloire, qu'il devait ses victoires à ses généraux; mais l'idée et la direction de la guerre, à qui les dut-il sinon à lui-même? Son règne donna à l'empire quatre généraux comparables à ceux des beaux temps de Rome, Bélisaire, Narsès et les deux Germain : pareille bonne fortune n'arrive jamais qu'aux grands rois.

Les barbares de la Slavie et de la Hunnie, qui n'avaient point remué pendant tout le règne de Justin, reparurent dès qu'il fut mort, comme pour sonder le nouvel empereur. Choisissant toujours l'hiver pour franchir le Danube, ils s'élancèrent dans la petite Scythie, et déjà ils menaçaient la Thrace quand Germain les défit dans une grande bataille. Trois ans après, ce fut le tour des Slovènes, que le maître des milices de Thrace, Khilbudius, rejeta sur la rive gauche du Danube, puis au-delà des Carpathes, et il leur fit une rude guerre au milieu de leurs villages; mais il périt pendant une marche imprudente, où il se laissa envelopper. Khilbudius était Slave d'origine et excellent pour les guerres qui se faisaient sur le Danube; sa mort parut aux Barbares un vrai triomphe et leur rendit toute leur audace. Les Bulgares ne tardèrent pas à se remettre de la partie; ce fut encore la même émulation de pillage et de cruautés. Un jour que les Bulgares battus par les Romains regagnaient à toute bride le Danube, les légions, revenant joyeuses à leur camp sans beaucoup d'ordre et de prudence, tombèrent dans une division bulgare que l'on supposait fort loin. Les Romains surpris commencèrent à se débander, et furent bientôt en pleine déroute. Au milieu de ce désordre, les cavaliers bulgares, pénétrant dans les rangs des fuyards, faisaient la chasse aux officiers, les enlevant avec leurs filets pour en avoir plus tard rançon. Ils jetèrent ainsi leurs lacs sur les trois officiers principaux de l'armée romaine qu'ils réussirent à emmaillotter : c'étaient Constantiolus, Godilas et Acum. Godilas, encore libre d'une main, trancha les mailles avec son poignard et s'échappa; les deux autres furent pris. Constantiolus se racheta au prix de mille pièces d'or; mais Acum fut emmené en esclavage. Il était Hun, originaire des colonies mésiennes et converti au christianisme : l'empereur lui-même l'avait tenu sur les fonts de baptême. Peut-être ces circonstances bien connues des Bulgares à cause du grade élevé d'Acum attirèrent-elles sur lui un traitement plus rigoureux. Sept ans de

tranquillité complète succédèrent à ces courses de brigands; puis la guerre recommença en 538, mais plus sérieusement cette fois.

Les Barbares avaient bien choisi le moment pour tenter une attaque sur le nord de l'empire, dont toutes les troupes étaient engagées en Italie. Le sort même de Bélisaire, bloqué dans les murs de Rome, put sembler quelque temps compromis; c'est ce qu'avaient pensé les Franks, qui de l'alliance des Romains venaient de passer à celle des Goths moyennant la cession de la province narbonnaise. Présentant à tous les peuples germains la cause des Goths comme celle de la Germanie elle-même, ils les excitaient à prendre les armes, espérant créer une forte diversion du côté du Danube. Les Germains, à leur tour, ne manquèrent pas d'exciter les populations de race différente qui étaient voisines du fleuve. Ce fut probablement par suite de ces provocations que les Antes, les Bulgares et les Huns repassèrent leurs limites en 538. Ne trouvant point d'obstacles à leur marche, ils s'éparpillèrent dans toutes les directions. Trente-deux châteaux forcés en Illyrie, la Chersonèse de Thrace envahie, la côte de l'Asie-Mineure dévastée par une bande qui franchit l'Hellespont entre Sestos et Abydos, furent les événemens désastreux de cette guerre. Une autre bande qui s'avança jusqu'aux Thermopyles, trouvant le passage fermé d'une muraille, tourna le défilé par les sentiers de l'OEta, et, se jetant sur l'Achaïe, la ravagea jusqu'au golfe de Corinthe. Comme une inondation se retire des ruines qu'elle a faites, les Barbares regagnèrent ensuite leur pays, repus de carnage, chargés de dépouilles, et maîtres de cent vingt mille prisonniers romains qui étaient pour eux un butin vivant.

Justinien désespéré reprit alors le grand travail de défense auquel il avait coopéré sous le règne de son oncle, et que d'autres besoins lui avaient fait suspendre. Il le reprit avec une activité que rien ne ralentit plus. Ce fut une œuvre prodigieuse qui embrassa non-seulement la rive droite du Danube et l'intérieur des provinces de Scythie, de Mésie, de Dardanie et de Thrace, mais, au-delà du fleuve, tous les points importans de la rive gauche qui avaient été abandonnés depuis deux siècles. Singidon, Viminacium, Bononia, Ratiaria, Noves, en un mot toutes les grandes places de la haute et de la Basse-Mésie sortirent de leurs ruines; toutes furent réparées, beaucoup furent agrandies : de simples châteaux devinrent des villes, des tours se transformèrent en citadelles, suivant les besoins de la situation. Sur la rive gauche, les forts de Constantin et de Maxence furent réoccupés, et la tour qui servait jadis de tête au pont de Trajan du côté des Barbares, relevée sous le nom de *tour Théodora,* domina de nouveau les gorges du fleuve. La petite Scythie, route ordinaire des incursions nomades, reçut de nombreux ouvrages de défense, tant

sur le fleuve que sur la mer. Il s'y trouvait de vieux châteaux démantelés dont les Slaves avaient fait leurs repaires; on en délogea ces barbares pour y replacer des garnisons romaines. Enfin dans l'intérieur du pays, entre le Danube et l'Hémus, Justinien fortifia tout ce qui était susceptible d'être fortifié. Il fit construire aussi çà et là de grandes enceintes crénelées propres à recevoir, en cas d'invasion, les paysans avec leurs familles et leurs meubles.

Ces précautions salutaires n'étaient pas prises seulement contre les Huns et les Slaves; la crainte des Gépides y avait bien sa part. Ce peuple, longtemps à la solde de l'empire en qualité d'ami, resta fidèle à l'alliance romaine tant que les Goths, auxquels il servait de contre-poids, occupèrent la Pannonie. Quand ceux-ci eurent transporté leurs demeures en Italie, les Gépides voulurent s'emparer des plaines de la Save, mais ils rencontrèrent l'opposition des Romains, qui revendiquaient pour eux-mêmes la possession du pays. Ils s'en vengèrent alors par des hostilités tantôt sourdes, tantôt déclarées. Ce n'était pas, comme chez beaucoup de peuples germains, la violence franche et brutale qui caractérisait les relations des Gépides avec leurs voisins; leur politique avait quelque chose de cauteleux et de sournois, qui semblait vouloir singer la politique byzantine. Tout en protestant de leur bonne foi, ils empiétaient chaque jour sur quelque portion des plaines de la Save; ils se glissèrent même dans les murs de Sirmium, qu'ils refusèrent ensuite d'évacuer. On connut bientôt aussi leur participation aux pillages des Slaves et leurs intrigues avec les Franks. Cette conduite inquiétait à bon droit le gouvernement impérial, qui, absorbé par la guerre d'Italie, sentait sa faiblesse sur le Danube. Pour se garantir de ce côté, Justinien fit descendre les Lombards du plateau de la Bohême, où ils étaient comme en observation, et leur abandonna, sur la rive droite du Danube, non-seulement l'ancien domaine des Ostrogoths en Pannonie, mais aussi la partie du Norique qu'avaient habité les Ruges avant leur passage au-delà des Alpes. Il concéda ces territoires aux Lombards sous les conditions de sujétion politique et de service militaire attachées au titre de fédéré. C'était une barrière vivante qu'il voulait placer entre les Gépides et lui. Anastase avait fait la même chose en petit quelques années auparavant, en colonisant des Hérules dans les campagnes de Singidon. Cet expédient, fort usité par le gouvernement romain, ne réussit qu'à demi cette fois, à cause du caractère des Lombards, réputés féroces et turbulens entre tous les Germains. Leur nouvelle position ne leur fit point démentir leur renommée : ce furent assurément de rudes voisins pour les Gépides, qu'ils étaient chargés de tourmenter, mais ils ne se montrèrent guère plus doux pour les provinces romaines qu'ils étaient chargés de défendre. La vue de ces

riches contrées avait une dangereuse attraction pour eux, et Justinien fut bientôt obligé de s'interposer entre ses sujets et ses hôtes.

Toutefois son principal but se trouvait atteint. A force d'attaques, d'affronts, de provocations de toute sorte, Gépides et Lombards en vinrent à se haïr d'une de ces haines profondes, implacables, comme il n'en existe qu'entre voisins et parens. Leurs deux rois, Aldoïn, qui gouvernait les Lombards, et Thorisin, qui commandait aux Gépides, envenimaient encore la haine nationale par leur inimitié personnelle. Les choses allèrent à ce point, qu'en l'année 548 les deux peuples, résolus d'en finir par une guerre à outrance, s'envoyèrent réciproquement un défi dans la même forme que ceux des combats singuliers pratiqués entre guerriers germains. Le lieu et le jour furent convenus pour une bataille dans laquelle une des nations devait rester sur la place, et le jour fut choisi assez éloigné pour que chaque partie eût le loisir de mettre sur pied toutes ses forces et de se procurer des secours au dehors. Le plus puissant des alliés possibles, celui qui devait jeter le poids le plus lourd dans la balance des combats, c'était assurément l'empereur des Romains, et ce fut le premier auquel pensèrent les deux nations, chacune, il est vrai, à sa manière. Les Lombards, malgré les reproches qu'ils avaient fréquemment encourus, se croyaient le droit de réclamer l'assistance directe de l'empire, tandis que les Gépides bornaient leurs prétentions à obtenir sa neutralité. Chaque peuple se hâta d'envoyer une ambassade à Constantinople, dans l'intention de prévenir son ennemi et de présenter d'abord sa cause sous le jour le plus favorable. L'empressement fut tel, en effet, que les deux ambassades, arrivées en même temps dans la ville impériale, se trouvèrent avoir demandé audience pour le même jour. Justinien décida qu'il les entendrait séparément et à des jours différens; mais la première audience fut pour les Lombards. Admis près du trône où l'empereur siégeait au milieu de sa cour, le chef des envoyés d'Aldoïn récita ce discours préparé que l'histoire contemporaine a recueilli :

« Nous ne saurions assez admirer, ô Romains, la stupide insolence des Gépides, qui, après tant de mal fait à votre empire, viennent vous proposer de lui en faire encore davantage. C'est avoir une étrange idée de la facilité de ses voisins que de leur demander assistance lorsqu'on les a indignement offensés. Réfléchissez seulement à ce qu'est l'amitié des Gépides, ce sera le meilleur moyen de vous guider vous-mêmes. Si ce peuple ne s'était montré perfide qu'envers quelque nation lointaine et peu connue, nous aurions besoin de beaucoup de paroles et de temps pour vous peindre ses habitudes et sa nature, et il nous faudrait recourir à des témoignages étrangers; mais, ô Romains, nous n'invoquerons ici de témoignage que le vôtre : c'est vous qui nous fournirez un exemple, et un exemple récent.

« A l'époque où les Goths tenaient encore la Pannonie, les Gépides se ren-

fermaient prudemment dans leurs limites; on ne les voyait point mettre le pied sur la rive droite du Danube, tant l'épée des Goths leur faisait peur. Oh! dans ce temps-là ils étaient les fédérés, les bons amis du peuple romain; tes devanciers, ô empereur, leur envoyèrent beaucoup d'argent, et toi-même tu as été magnifique à leur égard. Sans doute qu'ils payaient vos bienfaits par de grands services? Par aucun, ni grand ni petit. Il est vrai qu'ils ne vous faisaient point de mal; mais comment vous en auraient-ils fait? Vous aviez renoncé à vos anciens droits sur le territoire qu'ils habitent à la gauche du Danube, et les Goths les contenaient sur la rive droite! C'est un beau service en vérité que celui qui provient de l'impuissance de nuire, et on peut fonder dessus une amitié bien solide!

« Maintenant voilà les Goths chassés de toute la Pannonie, et vous, Romains, embarqués dans des guerres lointaines, vous envoyez vos armées aux extrémités de l'univers. Que font les Gépides? Ils vous attaquent, ils vous pillent, ils envahissent votre province. Les paroles nous manquent pour qualifier une pareille scélératesse, qui n'attente pas seulement à la majesté de votre empire, mais qui viole les lois les plus saintes de l'amitié et les stipulations de votre alliance. O empereur, les Gépides t'enlèvent Sirmium, ils traînent les habitans romains en servitude, ils se vantent de dominer bientôt la Pannonie tout entière! Comment donc ont-ils gagné les terres dont ils sont maîtres? Est-ce par des victoires remportées pour vous, ou avec vous, ou contre vous? Au prix de quelle bataille ce pays leur est-il tombé dans les mains? C'est peut-être comme un supplément aux subsides que vous leur avez si longtemps payés pour être vos amis!

« Non, depuis qu'il existe des hommes, on n'a rien vu de plus impudent que l'ambassade qu'ils t'adressent, ô empereur! Sachant que nous leur préparons une rude guerre, ils accourent près de toi; ils se présenteront devant ton trône, et ils pousseront peut-être l'insolence jusqu'à te demander des secours contre nous qui sommes tes fidèles. Peut-être au contraire t'offriront-ils la restitution de ce qu'ils t'ont volé; dans ce cas, fais honneur de leur bon sens tardif et de leur repentir aux épées des Lombards prêtes à sortir du fourreau, et daigne nous en remercier. De deux choses l'une : ou bien ils viennent te confesser leur repentir, et alors songe que ce repentir est forcé, ou bien, gardant ce qu'ils t'ont pris, ils viennent te demander encore davantage, et comprends qu'ils te font la dernière insulte que l'on puisse adresser à un homme.

« Nous te parlons là dans notre simplicité de barbares, rudement et sans l'éloquence que mériteraient de si grandes choses. Tu ajouteras à nos paroles ce qui leur manque, pesant dans ta sagesse les intérêts des Romains et ceux des Lombards. Tu songeras surtout à ceci : c'est qu'il est naturel que nous, Lombards et Romains, qui professons également le culte catholique, nous restions unis contre les Gépides, qui sont ariens, et par-là encore nos ennemis. »

Après ce discours, qui peut donner une idée de l'éloquence germanique au VIe siècle, les ambassadeurs des Lombards furent congédiés, et ceux des Gépides ayant été introduits le lendemain, Justi-

nien entendit la contre-partie de ce qu'il avait entendu la veille. Si le message des Lombards, rude, acerbe, mais adroit dans sa rusticité, avait eu pour but de piquer d'honneur les Romains et d'aiguillonner leurs rancunes, celui des Gépides, non moins adroit dans sa feinte modération, fut calculé pour mettre en contraste leur esprit de soumission et de paix avec l'orgueil sauvage de leurs rivaux. « Les Gépides, en adressant cette ambassade à l'empereur des Romains, venaient demander un juge plutôt qu'un allié, et il fallait bien qu'ils eussent été attaqués injustement, puisqu'ils cherchaient un arbitre : le provocateur d'une querelle se conduirait-il ainsi? Personne au reste ne s'aviserait d'attribuer une pareille démarche à la peur : on savait trop bien qu'en nombre comme en vaillance le Gépide était autre chose que le Lombard. Si donc le premier invoquait dans la circonstance présente l'amitié de l'empereur, c'était par déférence et respect, et aussi pour lui offrir sa part d'un triomphe assuré. » — « O césar, dirent encore les envoyés de Thorisin, les Lombards sont pour toi des amis d'hier : les Gépides sont de vieux alliés éprouvés par le temps. Les Lombards n'ont pour eux qu'une audace insensée qui les porte à se ruer sur tout ce qui les approche; les Gépides sont sages et puissans. Vingt fois nous avons voulu te soumettre nos griefs, les Lombards s'y sont opposés, et maintenant qu'ils ont amené la guerre au point où ils voulaient, inquiets de leur faiblesse, ils espèrent t'armer contre tes amis. Ces voleurs prétendent qu'ils nous attaquent parce que nous occupons Sirmium, comme si les terres et les villes manquaient à ton empire, comme si tu n'avais pas tant de provinces dans le monde que tu cherches des peuples pour les habiter. Nous-mêmes, nous aimons à le proclamer : le pays que nous possédons, nous le devons à la générosité des Romains. Or le bienfaiteur doit appui et protection à celui qu'il a gratifié. Octroie-nous donc ton assistance contre les Lombards, ô empereur! ou du moins reste neutre entre eux et nous : ce faisant, tu aviseras convenablement aux intérêts de ton peuple, et tu obéiras à la justice. »

Justinien délibéra longtemps en lui-même et avec son conseil sur ce qu'il convenait de faire dans la circonstance. Se mêlerait-on de la querelle ou laisserait-on les deux champions s'entre-détruire tout à leur aise, sans favoriser ni l'un ni l'autre? Si l'on se décidait à intervenir, il fallait évidemment assister les Lombards. D'excellentes raisons plaidaient pour chacun des deux partis, car si d'un côté les Romains devaient désirer le prompt anéantissement des Gépides, d'un autre côté il y avait péril pour eux à fortifier outre mesure ces Lombards, d'une amitié déjà si incommode. Tout bien considéré, on éconduisit les premiers, et on promit aux seconds un secours de dix mille cavaliers romains et de quinze cents Hérules auxiliaires,

sauf à examiner quand et comment la promesse serait remplie. Un incident qui suivit de près la double ambassade fit reconnaître à Justinien qu'il avait pris le plus sage parti, et que l'apparente humilité des Gépides n'était qu'un leurre pour endormir sa prévoyance.

Dans cette grande presqu'île qui termine la Mer-Noire au nord et la sépare des Palus-Méotides, presqu'île appelée autrefois Cimmérienne et maintenant Crimée, habitait le peuple des Goths tétraxites, humble débris du vaste empire d'Hermanarik. Quand cet empire tomba, en 375, sous les coups des Huns de Balamber, des Goths fugitifs vinrent chercher la liberté dans le groupe de montagnes qui couronne la péninsule au midi, et qui portait encore au VIe siècle de notre ère l'antique dénomination gauloise de *Dor* ou *Tor*, c'est-à-dire de *haut pays* (1). Ils y occupaient des vallées fertiles et bien arrosées, propres au labourage ainsi qu'à l'éducation des troupeaux, et avec le temps ils formèrent un petit peuple aussi connu par ses mœurs hospitalières et pacifiques que par sa bravoure quand il était provoqué. On ne trouvait chez lui ni villes ni fortifications d'aucune sorte, ces fils des vieux Germains ayant conservé religieusement l'aversion de leurs ancêtres pour les murailles et les clôtures, qu'ils regardaient comme des prisons. Leur petite république, aussi sage que guerrière, se maintenait presque toujours en paix, malgré le voisinage des Huns outigours, établis dans le nord de la presqu'île et dans les steppes à l'est du Bosphore cimmérien, et celui des Huns coutrigours, qui possédaient le pays à l'ouest des Palus-Méotides, tant ces tribus indomptables avaient appris à respecter le bouclier quadrangulaire et la longue épée des Goths tétraxites! Les villes romaines qui bordaient la côte méridionale, où se faisait un grand commerce, Cherson, Sébastopol, Théodosie et Bosphore, gardienne du détroit, trouvaient dans la petite république gothique une honnête et utile alliée, et un échange mutuel de bons offices faisait que cette alliance n'éprouvait jamais de mécomptes. Les Goths tétraxites étaient chrétiens. De quelle église? Appartenaient-ils à celle qui admettait le symbole de Nicée et la consubstantialité des deux premières personnes divines dans le mystère de la sainte Trinité, ou bien partageaient-ils les erreurs d'Arius avec les autres nations de leur sang disséminées en Europe? — On l'ignorait à Constantinople,

(1) « *Dory* maritima regio, ubi ab antiquo Gothi habitant. » Procop., *Ædif.*, III, 7. C'est de là que la partie méridionale de la péninsule cimmérienne avait reçu dans les fables grecques le nom de Tauride. Les noms où entre le radical *dor* sont très fréquens dans les pays habités autrefois par les races gauloises, témoin les *Taurisques*, les *Taurini* et les nombreux monts *Dor*, *d'Or* et *Tor* qui existent en Gaule et dans les Alpes, soit orientales, soit occidentales. On sait d'ailleurs que les Cimmériens (Kimri) furent une des souches d'où sortirent les nations gauloises. (Voyez l'*Hist. des Gaulois*, t. Ier.)

et ils ne le savaient pas eux-mêmes, si nous en devons croire un contemporain : rudes et ignorans en doctrine, mais bons chrétiens dans la naïveté de leur foi. Or leur évêque venait de mourir, et ils se demandaient avec inquiétude comment ils pourraient s'en procurer un autre, quand le bruit se répandit que les Abasges, peuple du Caucase nouvellement converti au christianisme, en avaient reçu un de Constantinople. Ce fut pour eux un trait de lumière, et une députation partit sans perdre de temps pour aller solliciter du grand empereur des Romains l'octroi d'un évêque à ses fidèles amis les Goths tétraxites.

Ces gens simples, admis à l'audience de Justinien, exposèrent en peu de mots l'objet de leur voyage, et l'évêque qu'ils demandaient leur fut gracieusement promis. Ils semblèrent ensuite vouloir reprendre la parole comme s'ils avaient quelque chose d'important à ajouter; mais, en promenant leurs regards sur le cortége nombreux et brillant dont le prince aimait à s'entourer, ils s'arrêtèrent tout interdits. L'empereur, qui vit leur trouble, les invita à une autre conférence, secrète et intime cette fois. Les honnêtes ambassadeurs avaient voulu payer leur bien-venue à l'empereur et à l'empire en révélant certaines choses qui intéressaient grandement la politique romaine, et comme il s'agissait des Huns leurs voisins, les Goths avaient craint d'amener, en parlant devant tant de monde, des indiscrétions dont ils auraient plus tard à se repentir. Ouvrant alors leur cœur librement, ils peignirent à Justinien l'état des Coutrigours et des Outigours, leurs agitations intérieures, leur soif de l'or et les rivalités de leurs chefs, et firent sentir combien il serait facile et utile à l'empire romain de jeter la division parmi ces barbares, afin de les empêcher de se réunir contre lui. Justinien se croyait sûr des Coutrigours, qui touchaient de sa munificence une gratification annuelle, et il n'apprit pas sans dépit que ces faux alliés avaient promis d'assister les Gépides dans leur campagne contre les Lombards, et que le marché se concluait à l'époque même où les ambassadeurs de Thorisin sollicitaient si modestement sa neutralité. Les Goths tétraxites ne se bornèrent point à des révélations : ils offrirent les bons offices de leur république contre les Coutrigours dans la guerre, qui pouvait éclater au gré des Romains; après quoi ils se retirèrent.

Le conseil fut trouvé bon, et tandis que les ambassadeurs goths regagnaient leurs montagnes de Tauride, des émissaires intelligens partirent de Constantinople pour les steppes où campaient les Outigours, au-delà du Caucase. Cette horde avait alors pour roi un certain Sandilkh, personnage envieux et cupide, chez qui la bassesse le disputait à la vanité. La seule idée que les Romains le dédaignaient, tandis que leurs caresses ainsi que leur argent allaient chercher le

roi des Coutrigours, qui ne le valait pas, faisait sécher Sandilkh de colère, et dans ses retours amers sur lui-même il ne savait ce qu'il devait le plus haïr du rival heureux qui l'effaçait, ou de l'empereur Justinien, si mauvais juge du mérite. A la vue des émissaires romains arrivés dans son camp, son front s'épanouit, et il songea à prendre sa revanche. Les propositions qu'apportaient ceux-ci étaient nettes et sans ambages : ils offraient au chef des Outigours la subvention qu'avait touchée jusqu'alors celui des Coutrigours, à la condition que le premier se constituerait le gardien du second, et que chaque fois que les Coutrigours enverraient quelque expédition du côté du Danube, Sandilkh en ferait une dans leurs campemens, qu'il traiterait de façon à ramener les troupes coutrigoures sur leurs pas; autrement il ne ménagerait rien pour les châtier. Ces propositions fort claires, comme on voit, parurent d'abord révolter Sandilkh. Du ton d'un homme longtemps méconnu et qui sent qu'on a besoin de lui, il s'écria avec emphase : « Vous êtes vraiment injustes, ô Romains, quand vous exigez que j'extermine des compatriotes et des frères, car sachez que non-seulement les Coutrigours parlent la même langue que nous, s'habillent comme nous, ont les mêmes mœurs et les mêmes lois, mais qu'ils sont du même sang que les Outigours, quoique les deux peuples soient gouvernés par des chefs différens. Voici cependant ce que je puis faire pour rendre service à votre empereur. J'irai surprendre les campemens des Coutrigours, et je ferai main-basse sur leurs chevaux que j'emmènerai tous avec moi. Il en résultera que vos ennemis, n'ayant plus de montures, ne pourront de longtemps vous faire la guerre, et alors vous dormirez en paix. » Les envoyés romains auraient pu rire de l'offre de Sandilkh, si elle n'eût eu par trop l'air d'une moquerie insolente; mais ils sentirent l'intention, et l'un d'eux, retournant dans le cœur du barbare l'aiguillon de la jalousie, lui demanda ironiquement si ses compatriotes et frères les Coutrigours, dont il montrait tant de souci, partageaient avec lui l'argent que les Romains leur donnaient, et si lui-même comptait sur une part de leur butin quand ils viendraient piller les terres de l'empire. Le coup porta juste. Sandilkh, hors de lui, jeta le masque, reçut les présens, et jura de faire aveuglément tout ce qu'on lui demandait.

Tandis que les deux politiques gépide et romaine travaillaient ainsi par des mines et des contre-mines les barbares de la Mer-Noire et les tiraillaient en sens contraire, le jour fixé pour le grand duel des Gépides et des Lombards arriva. Les champions se trouvèrent pris au dépourvu, les secours qu'ils attendaient de part et d'autre leur ayant fait défaut; toutefois le point d'honneur germanique n'en exigeait pas moins qu'ils répondissent à un engagement

si solennel. Leurs armées se rendirent donc sur le terrain; mais, à peine en présence, elles tournèrent le dos et s'enfuirent à toutes jambes chacune de son côté, comme frappées d'une terreur panique. Les deux rois assistaient à cette étrange déroute sans pouvoir l'arrêter. En vain Thorisin, qui crut avoir l'avantage, se jetait au-devant de ses Gépides, les menaçant et les suppliant tour à tour; en vain Aldoïn, confiant dans sa force, criait à ses Lombards de demeurer : le champ de bataille fut vide en un moment, il n'y restait que les deux rois seuls ou presque seuls. Force leur fut de reconnaître dans cet événement un arrêt du ciel qui mettait leur honneur à couvert, et sous l'impression involontaire de frayeur qu'ils ressentaient eux-mêmes, ils conclurent une trève de deux ans, pendant lesquels ils comptaient arranger leurs différends à l'amiable, ou prendre mieux leurs mesures pour les trancher armes en main.

La réconciliation fut de courte durée, et bientôt Gépides et Lombards ne songèrent plus qu'à leurs préparatifs de guerre. Les Gépides devaient recevoir des Coutrigours, à un jour fixé, un secours de douze mille cavaliers d'élite; mais il y avait encore une année à passer avant l'expiration de la trève quand le secours arriva, conduit par un chef de grand renom appelé Kinialkh. Cet incident troubla fort le roi Thorisin; que ferait-il de ses hôtes en attendant la guerre? Les renvoyer chez eux, ce serait les mécontenter et s'en priver peut-être pour une autre fois : en tout cas, fallait-il les payer d'avance. Les recevoir en Gépidie, les héberger, les nourrir toute une année et encourir les inconvéniens inséparables d'une pareille hospitalité, c'était un autre parti presque aussi dangereux que le premier. Thorisin était en proie à ces incertitudes, quand une idée lumineuse traversa son esprit. Montrant à Kinialkh les grasses campagnes de la Mésie qui s'étendaient en amphithéâtre sur la rive droite du Danube, il lui proposa de l'y transporter avec tout son monde, qui trouverait là du butin et des vivres en abondance, ce qu'ils n'auraient pas chez les Gépides. Kinialkh ébahi agréa la proposition, et les douze mille cavaliers coutrigours, après avoir franchi sans encombre le Danube et ensuite la Save, pénétrèrent au cœur de la Mésie, hors de l'atteinte des postes romains qu'ils avaient tournés. Justinien, averti de ces faits, fit expédier sur-le-champ au roi Sandilkh une dépêche ainsi conçue :

« Si, connaissant ce qui se passe et pouvant agir, tu restes tranquille chez toi, nous admirons ta perfidie non moins que l'erreur où nous sommes tombé le jour où nous te donnâmes la préférence sur ton rival le roi des Coutrigours. Si au contraire tu ignores ce qui se passe, tu es excusable, mais nous attendons pour le croire que tu te sois mis en devoir d'agir. Les Coutrigours viennent chez nous, moins pour ravager nos états (ce qu'ils ne feront pas

longtemps) que pour nous prouver qu'ils valent mieux que les Outigours. Nous leur avons remis l'argent que nous te destinions; avise maintenant au moyen de le leur reprendre. Écoute, Sandilkh : si après un tel affront tu n'es pas bientôt vengé, c'est que tu ne le peux ou ne l'oses pas, et nous alors, changeant de conduite, nous reviendrons à ceux que tu crains, et auxquels, en ami, nous te conseillerons de te soumettre. Nous serions fou de vouloir partager l'humiliation du faible quand il ne tient qu'à nous d'avoir l'alliance du fort. »

La dépêche de la chancellerie impériale fit bondir de colère l'orgueilleux Sandilkh, qui, pour bien prouver qu'il savait gagner son argent quand il le voulait, se mit en route avec toute son armée pour le campement des Coutrigours. Les Goths tétraxites, qui avaient le mot, l'attendaient avec un contingent de deux mille fantassins bien armés au passage du Tanaïs, et se joignirent à lui. Les Coutrigours, quoique pris à l'improviste et privés d'ailleurs de leur meilleure cavalerie, envoyée sur le Danube, firent bonne contenance et marchèrent au-devant de Sandilkh; mais la fortune leur fut contraire. Un grand massacre suivit leur défaite; leur camp fut pillé, leurs femmes enlevées, leurs enfans traînés en servitude : l'épée des Goths tétraxites et la flèche des Huns outigours rivalisèrent à qui mieux mieux pour le service des Romains. Il y avait dans le camp saccagé plusieurs milliers de captifs mésiens ou thraces que les Coutrigours détenaient pour en tirer rançon. Ils étaient étroitement gardés et chargés de fers. Le tumulte de la bataille ayant dispersé leurs gardes, ces captifs brisèrent leurs fers et se cachèrent, puis des chevaux qui leur tombèrent sous la main leur permirent de fuir. Arrivés avec toute la précipitation de la crainte et de l'espérance au bord du Danube, ils y racontèrent les événemens dont ils venaient d'être témoins.

Kinialkh cependant manœuvrait dans les plaines de la Mésie contre Aratius, qui cherchait à le cerner, mais le cherchait assez mollement, se souciant peu de compromettre sa petite armée, et comptant sur un dénoûment pacifique au moyen des nouvelles qu'on attendait des campagnes du Don. Sitôt que ces nouvelles arrivèrent, l'empereur les lui fit tenir avec ordre de les communiquer à Kinialkh. On devine aisément quel en fut l'effet : Kinialkh et ses cavaliers n'eurent plus qu'un désir, aller défendre ou venger leurs familles; ils n'eurent plus qu'un cri de colère contre les infâmes Outigours, leurs frères dénaturés. Aratius profita de ces bonnes dispositions pour négocier avec eux leur retraite, et ils s'engagèrent à ne toucher à la tête ni à la propriété d'aucun Romain, si on ne les inquiétait point, jurant en outre de ne plus porter les armes contre l'empereur. Kinialkh dit alors adieu aux Gépides, qui virent s'envoler avec lui tout espoir de secours contre les Lombards. A quelque temps de là, une bande de

deux mille Coutrigours, femmes, enfans, guerriers, échappés aux flèches de Sandilkh, vint ranger ses chariots en face du Danube. Elle demandait avec instance la permission de passer le fleuve et quelque coin de terre à cultiver dans les provinces romaines. Le chef qui la conduisait, nommé Sinio, avait servi sous Bélisaire en Afrique, et réclamait cette faveur comme prix de son sang versé pour l'empire : Justinien accorda tout, et Sinio fut interné ainsi que sa bande dans un canton de la Thrace qui manquait d'habitans.

Tout allait bien jusque-là : l'orage qu'on avait pu craindre du côté du nord se trouvait dissipé, et les Gépides, dans leur isolement, n'étaient plus en face des Lombards un ennemi assez redoutable pour que l'empire eût besoin de se mêler de leurs querelles; mais la politique à double visage a ses déboires et ses retours quelquefois amers. Peu de mois après le départ de Kinialkh et l'admission de Sinio en Thrace, l'empereur reçut un message de Sandilkh. Ce message n'était point écrit, car les Huns n'avaient aucune connaissance de l'alphabet, suivant la remarque d'un historien du temps, et leur oreille ne saisissait pas même la valeur des lettres : leurs envoyés apprenaient par cœur les missives dont ils étaient chargés, et les récitaient ensuite mot pour mot à celui ou ceux qu'elles concernaient (1). C'est ainsi que la chose se passa vis-à-vis de Justinien. Admis à l'audience impériale, l'ambassadeur outigour, représentant et truchement du roi Sandilkh, s'exprima en ces termes :

« J'ai appris dans mon enfance un proverbe dont on vantait la sagesse et qui m'est resté dans la mémoire. Le voici, s'il m'en souvient bien (2) : « Le loup, animal féroce, changera peut-être son poil; mais ses instincts, il ne les changera jamais, parce que la nature ne lui a pas donné le pouvoir de s'amender. » Tel est le proverbe que moi, Sandilkh, j'ai appris de la bouche des vieillards, qui m'enseignaient par là indirectement comment il faut juger les hommes. Je tiens également cette autre chose de l'expérience, laquelle est bien naturelle à un barbare comme moi, vivant au milieu des champs. Les bergers prennent des chiens qui tettent encore, ils les élèvent, les nourrissent soigneusement dans leurs maisons, et l'on voit en retour les chiens, devenus grands, s'attacher par reconnaissance à la main qui les a nourris. Si les bergers agissent ainsi à l'égard des chiens, c'est afin que ceux-ci gardent et protégent leur troupeau, et qu'ils repoussent le loup quand le loup arrive. Cela se pratique ainsi partout, à ce que je crois, et nulle part on n'a vu les chiens dresser des embûches aux moutons et les loups les garder. C'est une espèce de loi que la nature a dictée aux chiens, aux moutons et aux loups.

(1) « Quippè Hunni etiam nunc rudes planè sunt litterarum quas ne auribus quidem admittunt. Quare omnia regis sui mandata more barbarico memoriter relaturi erant legati. » Procop., *Bell. Goth.*, IV, 19.

(2) « Olim puer proverbium didici, quod jactari audiebam, idque ejusmodi est si benè memini. « Procop., *Bell. Goth.*, IV, 19.

Je ne suppose pas qu'il en soit autrement chez toi, quoique ton empire abonde en toute sorte de choses même très éloignées du sens commun (1). Dans le cas où je me tromperais, fais-le savoir à mes ambassadeurs, afin qu'à la veille de devenir vieux, j'apprenne encore quelque chose de nouveau.

« Or, si telle est la loi de nature, tu as eu tort, suivant moi, en recevant dans ta compagnie les Coutrigours, dont le voisinage ne te valait déjà rien, et en donnant place en-deçà de tes frontières à ceux que tu ne pouvais contenir au-delà. Sois sûr qu'ils te montreront bientôt quel est leur naturel. Si le Coutrigour est vraiment ton ennemi, il travaillera sans relâche à ta ruine dans l'espoir d'améliorer sa condition, nonobstant ses défaites. Il ne s'opposera jamais à ce qu'on vienne ravager tes terres, de peur qu'en battant tes ennemis il ne te les rende plus chers, et que tu n'y voies une raison de les traiter plus favorablement que lui-même. Effectivement qu'est-il arrivé entre nous? Nous autres Outigours nous habitons des déserts stériles, tandis que les Coutrigours ont reçu de vous, ô Romains, des terres fécondes, produisant des vivres en abondance. Ils n'ont que le choix parmi les mets qui leur plaisent et s'enivrent dans vos celliers. Vous leur accordez même l'entrée de vos bains. Ces fugitifs que nous avons chassés pour vous servir se promènent chez vous tout brillans d'or, vêtus d'étoffes fines et magnifiques, après qu'ils ont traîné dans leurs campemens une foule innombrable de captifs romains, exigeant d'eux les plus rudes travaux de l'esclavage et les faisant mourir sous le bâton lorsqu'ils étaient en faute. Nous au contraire, par des fatigues et des dangers infinis, nous avons arraché les captifs romains à ces maîtres féroces, et grâce à nous ils ont pu revoir leurs familles. Voilà ce qu'ont fait les Outigours et les Coutrigours; puis chaque peuple a reçu sa récompense, comme tu le sais, ô empereur : les premiers habitent encore des steppes où la terre ne suffit pas à les nourrir; les seconds partagent le patrimoine de ceux qu'ils avaient faits esclaves, et qui nous doivent la liberté. »

Telle fut la verte réprimande que, dans son style oriental, Sandilkh adressait à Justinien; celui-ci n'y répondit que par des caresses et des présens dont il combla les ambassadeurs et leur roi. L'or aplanissait tout chez ces barbares avides, et le mécontentement de Sandilkh fut apaisé. Bientôt il eut à se garder lui-même contre les attaques désespérées des Coutrigours, et le sang coula par torrens dans les steppes du Tanaïs et du Caucase, avec des alternatives de fortune. Quant aux Gépides, réduits à leurs seules forces, ils auraient peut-être voulu éviter la guerre avec les Lombards; mais ceux-ci tinrent ferme, et il fallut au jour marqué reparaître sur le champ de bataille. Aldoïn avait compté sur les secours promis par Justinien, lesquels n'arrivèrent pas à temps, de façon qu'il ne dut se fier qu'à son épée. Elle prévalut : les Gépides, après une lutte meurtrière, furent mis en déroute, et les Lombards vainqueurs eurent le droit de dire

(1) « Neque in tuo imperio, quamvis rebus cujusque ferè generis, et forte à communi intelligentiâ remotissimis abundet, aliter hæc se habere existimo. » Procop., *Bell. Goth.*, IV, 19.

que l'empereur des Romains leur avait manqué de parole. C'étaient au reste des alliés bien peu honorables pour un état civilisé que ces féroces Lombards, étrangers à toute loi divine et humaine. Vers ce temps-là même, ceux qui servaient comme auxiliaires de l'empire en Italie se rendirent coupables d'excès tellement abominables, que Narsès aima mieux les licencier, malgré leur bravoure, que de laisser ainsi déshonorer son drapeau.

Une tranquillité profonde suivit ces troubles passagers. Les Huns ne reparurent plus, et la querelle des Lombards et des Gépides continua de marcher sans que l'empire s'en mêlât autrement que pour la rendre plus implacable. Tandis que les provinces du nord respiraient, la conquête de l'Italie s'achevait par les mains de Narsès, dont le bonheur égalait le génie, et le mauvais vouloir des Franks austrasiens ainsi que leurs essais de coalitions barbares s'évanouissaient devant ses victoires. Dans l'extrême Orient, le roi de Perse consentant à une nouvelle paix, Justinien put se dire avec vérité le pacificateur en même temps que le *reconstructeur* du monde romain, *restitutor orbis*. Il atteignit ainsi l'année 558, trente-deuxième de son règne et soixante-dix-septième de son âge. A ce comble de gloire, il sembla s'affaisser sur lui-même. Les hésitations et la torpeur succédèrent à l'activité dévorante et à la foi en soi-même, ce double et invincible instrument de sa grandeur. Il se mit à craindre la guerre, parce que la guerre entraîne après elle des chances de fortune et le mouvement; il la craignit aussi parce qu'elle crée des généraux, et que dans un état électif un général glorieux et populaire est une menace vivante pour un prince vieilli : ce trône où il était assis ne le lui enseignait que trop. C'est là la vraie raison qui le rendit ingrat pour Bélisaire et le laissa juste pour Narsès, en qui il lui était défendu de voir un rival. L'histoire nous dit aussi que les nobles conquêtes par lesquelles Justinien honorait et agrandissait l'empire en avaient épuisé les ressources. Les réserves accumulées par Anastase, dont la mauvaise administration coûtait à l'empire plus de pleurs que d'argent, n'avaient pas tardé à s'écouler, et Justinien avait dû augmenter les impôts pour faire face aux dépenses de la guerre. Maintenant qu'il croyait avoir assez fait pour son règne, il trouvait l'armée lourde, et il la licencia en partie comme inutile désormais. La paie des soldats fut diminuée; ils se dégoûtèrent, et on ne les remplaça pas; les auxiliaires barbares, dont on réduisit les capitulations, se retirèrent aussi en grand nombre du service romain. Si l'on ajoute à cette désorganisation des diverses milices leur mauvaise administration et l'improbité trop générale de leurs chefs, on se figurera le pitoyable état où dut tomber l'armée sous un prince qui lui devait tout. La corruption administrative est résumée en ce peu de mots d'un auteur contemporain : « Le trésor militaire était devenu la caisse privée des

généraux. » Le même historien nous apprend que par un résultat de ces désordres l'effectif des troupes, qui était en temps normal de six cent quarante-cinq mille hommes, tomba vers cette époque à cent cinquante mille seulement, et encore étaient-ils dispersés en Italie, en Afrique, en Espagne, en Arménie et sur les frontières de l'Euphrate, du Caucase et du Danube. Quant aux Huns et aux Slaves, Justinien s'en préoccupait à peine : on eût dit que le vainqueur des Vandales et des Goths eût rougi d'employer ses soldats contre des sauvages qui s'entre-détruisaient au moindre signal pour un peu d'or.

Encore si l'économie irréfléchie provenant de l'affaiblissement de l'armée avait profité au public, elle n'eût été qu'un demi-mal; mais elle vint alimenter le goût toujours croissant de Justinien pour les constructions. C'était la seule activité qui survivait dans son intelligence amortie. On prétend qu'il bâtit ou répara à lui seul autant d'édifices et de villes que tous ses prédécesseurs à la fois. Cette exagération montre du moins combien sa part fut grande. Beaucoup de ces entreprises furent magnifiques, la plupart furent utiles; mais la gêne créée par des dépenses hors de proportion avec les ressources fit maudire jusqu'à l'utilité même. On se vengea des impôts par des injures. Ce fut un déchaînement misérable de calomnies et d'absurdités telles que celles dont Procope s'est fait l'écho, et que la haine prenait peut-être pour vraies, se souciant peu de la vraisemblance, pourvu que la malignité fût satisfaite. On exhumait les souvenirs de Théodora, alors au cercueil, pour en accabler Justinien. Ses inspirations les plus patriotiques, ces conquêtes et ces travaux législatifs qui lui ont valu l'immortalité, étaient ravalées, flétries par des interprétations sans bonne foi et présentées même comme des crimes. Il ne manquait pas de gens qui prenaient parti pour les Vandales et les Goths contre l'empereur : Procope serait là au besoin pour nous le prouver. Une injure facile et qu'on ne s'épargnait guère dans les conciliabules de mécontens consistait à refuser à Justinien son nom romain et ses titres. Il n'était plus là, comme au préambule de ses lois, Justinien l'Invincible, le Vandalique, le Gothique, le Persique, le Francique, le Hunnique, etc., mais tout simplement Uprauda, fils du bouvier Istok et de la paysanne Béglénitza. Seulement on oubliait d'ajouter que le fils du bouvier illyrien avait donné un code à l'empire d'Auguste et replacé la statue de Jules-César au Capitole. Tels étaient les tristes retours que la vieillesse amenait à la gloire de Justinien : elle en réservait de pareils à sa fortune.

Les années 557 et 558 effrayèrent le monde romain par une accumulation de calamités qui put faire croire à la fin du monde. Le bouleversement des saisons, la peste, les tremblemens de terre semblèrent s'être donné rendez-vous pour frapper à coups redoublés la malheureuse population de l'empire. La peste, après avoir désolé

les côtes de l'Asie et de la Grèce, s'abattit sur Constantinople avec une telle violence, que les cadavres restèrent longtemps entassés dans les rues, faute de bras, de litières ou de barques pour les enlever. Les tremblemens de terre ne firent pas moins de victimes; on entendait la nuit, sous le sol des rues, un grondement sourd, et chaque secousse laissait échapper des exhalaisons de vapeurs noires qui empoisonnaient l'air. Le bruit des maisons croulant se mêlait de momens en momens à ce tonnerre souterrain. Le dôme de l'église de Sainte-Sophie, merveille de ce siècle, se fendit en deux, et l'on raconte que des colonnes arrachées à leurs bases, lancées en l'air comme par l'impulsion d'une baliste, allèrent à de grandes distances écraser les habitations. Un quartier voisin de la mer s'abîma presque sous les flots. Enfin, ce qui eut des suites plus funestes encore, la longue muraille bâtie par Anastase en travers de l'isthme de Constantinople fut ruinée sur plusieurs points. Il ne manquait que la guerre pour combler la mesure des maux, et la guerre, une guerrre sauvage, éclata pendant l'hiver de 558 à 559.

Elle venait des Coutrigours, qui, vainqueurs des Outigours après six ans de lutte acharnée, demandaient compte au gouvernement romain de sa complicité avec leurs ennemis. Il faut dire que c'était moins l'immoralité des actes en eux-mêmes qui excitait les Coutrigours et leur mettait les armes à la main que le regret de leur ancienne subvention passée aux Outigours; dans leur roi Zabergan, il y avait le fiel de l'orgueil blessé et le désir de montrer sa force à ceux qui lui préféraient Sandilkh. Il proclamait hautement que c'était là surtout la cause de la guerre. Ce barbare intelligent, hardi, comparable à Denghizikh, dont il était le successeur, n'ignorait point qu'il trouverait les Romains décimés par les plus épouvantables fléaux et la rive droite du Danube à peu près sans défense. Avec l'autorité qui accompagne toujours la victoire chez les nomades de l'Asie, il fit un appel aux Bulgares et aux Slaves, qui s'empressèrent d'accourir sous ses drapeaux, et Zabergan se mit en route, à la tête d'une armée formidable. Le Danube, gelé jusqu'au fond de son lit dès le début de l'hiver, semblait de moitié dans l'entreprise des Huns : aussi leur marche fut-elle facile à travers la petite Scythie et la Mésie inférieure, qu'ils ne s'amusèrent point à piller, et après avoir franchi non moins rapidement les gorges de l'Hémus, ils firent halte dans les environs d'Andrinople. C'est là, à vrai dire, que commença la campagne. Au sud de cette métropole de la Thrace se croisaient trois grandes voies dirigées vers des points importans de la Grèce et de l'Asie : à droite, la route de la Grèce proprement dite, qui, contournant la mer Égée, gagnait les défilés de l'Olympe et celui des Thermopyles; à gauche, la chaussée de Constantinople, et entre les deux, dans la direction du sud-est, le chemin de la Chersonèse de Thrace conduisant en

Asie par l'Hellespont. Zabergan partagea son armée en trois corps qu'il envoya par chacune de ces routes ravager le cœur de la Grèce, les riches cités de la Chersonèse, la côte d'Asie et enfin Constantinople elle-même, si on pouvait l'enlever par un coup de main. Il se chargea de cette dernière expédition, qui ne paraissait pas la plus aisée, et, prenant avec lui sept mille hommes, l'élite de son innombrable cavalerie, il partit à toute vitesse par la chaussée de Constantinople. Assurément son entreprise eût été folle, s'il avait projeté avec ses sept mille cavaliers l'attaque en règle d'une ville si bien fortifiée; mais il voulait tenter une surprise, piller la banlieue, et en tout cas opérer une diversion favorable aux expéditions de la Chersonèse et de l'Achaïe.

Il fallait que des rapports certains eussent fait connaître à Zabergan le mauvais état du mur d'Anastase et l'abandon des postes de défense, car il poussa droit aux brèches faites par les derniers tremblemens de terre et entra hardiment dans la campagne de Constantinople. Quand on pense qu'il existait en Thrace une colonie de Coutrigours, celle de Sinio, à qui Justinien avait donné des terres six ou sept ans auparavant, on se rappelle involontairement le message du roi des Outigours et le bon sens de son apologue prophétique. Les treize lieues qui séparaient la longue muraille des abords de la ville impériale furent bientôt franchies par la légère cavalerie de Zabergan, qui vint dresser son camp près du fleuve Athyras, dans le bourg de Mélanthiade, à cinq lieues seulement des remparts.

Cette apparition inattendue jeta Constantinople dans un trouble extrême. On savait l'ennemi en-deçà de la longue muraille, mais on ne le savait pas si près, aux portes mêmes de la métropole, et la terreur fut aussi grande que si la ville eût été prise. Les habitans désertèrent leurs maisons pour aller s'entasser sur les places et dans les églises les plus éloignées de Mélanthiade, comme s'ils eussent senti déjà l'atteinte des flèches ennemies; encore la foule ne s'y croyait-elle pas en sûreté : au moindre incident, à quelque clameur lointaine, au bruit d'une porte violemment poussée, l'épouvante la prenait, et elle se dispersait à droite ou à gauche comme un essaim d'oiseaux effarouchés. La peur n'épargnait pas plus les grands que les petits; nul ne commandait, et l'on ne disposait rien pour la défense. La première pensée de l'empereur avait été une pensée pieuse; pour garantir de la profanation et du pillage les églises des faubourgs, dont les approches étaient encore libres, entre Blaquerne et la Mer-Noire, il avait ordonné d'en retirer l'argenterie, les reliquaires, les étoffes précieuses, et de les mettre à couvert soit dans les murs, soit de l'autre côté du Bosphore. La campagne et le port se couvrirent donc de chariots ou de barques qui se croisaient en tout sens : c'était le seul mouvement qu'on aperçût au nord et à l'est de la ville.

Enfin une troupe de braves citadins vint s'offrir d'elle-même pour aller reconnaître l'ennemi conjointement avec les gardes du palais; ils partirent ensemble, mais on les vit bientôt revenir dans le plus grand désordre, laissant derrière eux une partie de leurs gens. Quelques charges de la cavalerie ennemie les avaient dispersés. La milice palatine n'était plus alors ce qu'on l'avait vue autrefois, quand les empereurs la choisissaient dans l'armée entière, dont elle était l'élite et l'orgueil. Zénon avait commencé à l'abâtardir en y introduisant, pour sa sûreté personnelle, des Isauriens, qui n'avaient point ou qui avaient mal fait la guerre. Anastase la désorganisa encore davantage en laissant vendre les places de gardes, auxquelles de nombreux priviléges, des exemptions et une forte solde étaient attachés. De riches bourgeois s'en emparèrent à prix d'argent, et il n'y eut bientôt plus de soldats dans la garde palatine. Ainsi le siége de l'empire et la vie de l'empereur se trouvèrent confiés à une milice couverte d'or, mais qui ne savait pas manier le fer : troupe de parade, faite pour orner un triomphe, et non pour le procurer.

Encouragés par ce premier succès, les barbares sortirent de leur camp et vinrent cavalcader devant la Porte-d'Or, à la grande honte de la ville qui ne pouvait plus recevoir de secours que par mer. C'était pour l'œil des Romains un triste et décourageant spectacle que ces bandes de cavaliers hideux courant la campagne, fouillant les villas pour en tirer des femmes ou du butin et transformant en écuries les portiques de marbre et de cèdre. Le riche patricien pouvait observer du haut de la muraille, à la direction de la poussière ou de la flamme, le sort de la maison de plaisance où il avait englouti sa fortune. Cependant arriva dans Constantinople un corps de vieux soldats, vétérans de Bélisaire en Afrique et en Italie : ils n'étaient que trois cents, mais ils demandaient à se battre. Leur arrivée réveilla le souvenir du chef dont ils invoquaient le nom avec orgueil et confiance. Bélisaire était alors sous le poids d'une de ces disgrâces dont Justinien payait périodiquement ses services, et que le grand général, il faut bien le dire, supportait sans fermeté d'âme, allant au-devant des affronts, et quêtant, confondu dans la foule des courtisans, un regard que le prince s'obstinait à lui refuser. Cette faiblesse de caractère et ce besoin ardent de faveur avaient été pendant toute la vie de Bélisaire un encouragement pour ses envieux et un triomphe pour la médiocrité, dont les prétentions se grandissent de toutes les petitesses des héros. Ce fut la seule misère de cet homme illustre, qu'une tradition poétique a fait aveugle et mendiant, mais qui malheureusement fut trop riche pour la pureté de sa gloire. Son nom cache deux personnages bien différens dont il faut soigneusement tenir compte dans l'histoire : l'homme de la vie civile et le soldat. Le premier, pusillanime, altéré d'honneurs et d'argent, inutile à ses amis,

jouet volontaire d'une femme qui avait tous les vices de Théodora sans rien avoir de ses qualités; le second, généreux, fidèle, inaccessible à la peur, inébranlable dans le devoir, et d'un héroïsme que ne surpassèrent point les hommes tant vantés de Rome républicaine. Semblable à l'Antée de la fable, Bélisaire avait besoin de toucher du pied la terre des batailles pour se retrouver tout entier.

Quand l'empereur le mandant au palais lui confia sa défense et celle de l'empire, le vieux Bélisaire sembla renaître. Ses cheveux blancs et ses membres cassés reverdirent sous le casque et la cuirasse, qu'il ne portait plus depuis si longtemps. Sa présence suffit à créer une armée. Les citadins qui avaient des armes et les campagnards qui n'en avaient point vinrent également solliciter une place dans sa troupe, qui ne comptait de soldats que les trois cents vétérans, la milice palatine étant réservée pour la défense des murailles. La cavalerie manquait à Bélisaire : il fit main-basse sur tous les chevaux qui se trouvaient dans Constantinople; chevaux des particuliers, chevaux du cirque ou des écuries de l'empereur, il prit tout, et quand il eut organisé sa petite armée, il alla placer son camp à quelques lieues de la ville, près du bourg de Chettou, à l'opposite du camp des barbares, dont il était séparé par un épais rideau de bois. Une fois en campagne, il fit régner dans ce ramas d'hommes de toute espèce la discipline d'une armée régulière. Son camp, délimité suivant toutes les règles de la stratégie, garni d'un large fossé et d'un rempart palissadé, devint une citadelle imprenable. Le jour, ses coureurs battaient au loin la plaine; la nuit, des feux étaient allumés à de grandes distances, tout cela pour faire prendre le change à l'ennemi, qui crut effectivement l'armée romaine nombreuse, et resta sur la défensive. C'est ce que demandait Bélisaire, qui voulait former ses bourgeois. Les paysans, chassés des villages, accouraient de toutes parts à lui, et il les acceptait même armés de coutres de charrue ou de simples bâtons. Chacun eut son utilité et son rôle à remplir. La cavalerie s'exerçait, les recrues s'instruisaient à l'exemple des vieux soldats; ceux-ci reprenaient l'habitude de voir l'ennemi, celles-là l'acquéraient tous les jours. Bélisaire présidait à tous les exercices casque en tête et cuirasse au dos, le premier sur le rempart et le dernier dans la tente. Il évitait soigneusement toute provocation de sa troupe, toute rencontre de ses coureurs avec l'ennemi; son plan était d'attendre les barbares et de leur inspirer une folle hardiesse, afin de les écraser ensuite à coup sûr.

Cependant ces lenteurs commencèrent à peser aux vieux soldats, qui murmurèrent; les recrues elles-mêmes se prirent d'une confiance sans bornes : il y avait là un grand danger que les conseils et les exhortations du général cherchèrent incessamment à prévenir. Autant les chefs mettent ordinairement de soins à exciter leurs soldats, au-

tant il en employait à refroidir les siens. « Camarades, leur disait-il en montrant ses cheveux blancs, est-ce pour vous pousser à des témérités brillantes que l'empereur vous a donné un commandant de mon âge? Non, c'est pour vous retenir et vous faire entendre la voix de l'expérience... Je croirais offenser les vainqueurs des Vandales et des Goths en leur parlant de courage devant des Huns coutrigours; mais songez que si nous avons la vaillance, ils ont le nombre. Ils font la guerre comme des voleurs, sachons la faire comme des soldats. Qu'ils viennent nous attaquer derrière ce fossé où nous sommes formés en masse compacte, et on verra combien une armée diffère d'une troupe de brigands!... Croyez-le bien, camarades, la victoire arrachée au hasard par l'impétuosité du sang n'est pas la meilleure; la vraie victoire est celle que la maturité des plans a préparée, et que l'on gagne avec le sentiment calme de sa force. » C'était par de tels discours que Bélisaire faisait descendre dans ces hommes grossiers la sagesse qui l'animait; il sentait trop bien qu'il ne lui était permis de rien risquer dans une situation pareille, que de sa victoire enfin dépendait leur salut à tous et peut-être celui de la ville. Au reste il se fit bientôt comprendre des courages même les plus emportés. Des cavaliers ennemis étant venus chevaucher insolemment jusqu'aux fossés de son camp, il défendit de les poursuivre, et les soldats ne murmurèrent point. Les historiens du temps ne parlent qu'avec admiration de ces trois cents vétérans, qu'ils comparent aux trois cents Spartiates de Léonidas. « Les uns et les autres montrèrent, disent-ils, les mêmes sentimens de générosité et de dévouement à la patrie; mais les trois cents de Léonidas gagnèrent leur gloire dans la défaite : ceux de Bélisaire l'ont gagnée dans la victoire. »

Cependant les Huns ne se méprenaient plus sur le nombre de leurs ennemis, et quoique le nom de Bélisaire leur inspirât une secrète défiance, ils résolurent de tenter l'offensive. Deux mille cavaliers éprouvés furent choisis sur les sept mille, et Zabergan se mit à leur tête. Son projet était de surprendre les Romains par une marche rapide à travers la forêt qui séparait les deux camps; mais Bélisaire, que ses éclaireurs servaient bien, et qui d'ailleurs comptait autant d'espions qu'il y avait de paysans dans la campagne, averti des mouvemens qu'on apercevait chez les barbares, arrêta aussitôt ses dispositions. La forêt était traversée dans la direction de Chettou à Mélanthiade par une grande route à droite et à gauche de laquelle il n'existait que des sentiers étroits, sinueux, impraticables pour des chevaux. Bélisaire envoya sa cavalerie armée de cuirasses et de lances occuper les fourrés sur les deux lisières du chemin, avec ordre de s'y tenir cachée jusqu'à ce que l'ennemi se fût engagé dans la traverse. Ceux des paysans qui n'avaient que des bâtons reçurent pour instructions de s'éparpiller dans la forêt, de frapper les arbres, de

traîner à terre des branchages, dans la pensée de faire croire à une grande multitude et d'effrayer les chevaux. Bélisaire lui-même se posta en travers de la route, suivi de ses vétérans et de son infanterie bourgeoise. Toutes ces mesures furent exécutées avec une précision merveilleuse. Effectivement la masse des barbares parut, et, n'ayant point observé d'ennemis jusqu'alors, entra sans hésitation dans le défilé. Quand elle y fut bien engagée, les cavaliers romains se démasquèrent et chargèrent à la fois sur les deux flancs, en brandissant leurs armes et poussant ensemble de grands cris, auxquels répondirent les paysans, qui se mirent à frapper les arbres, à secouer et traîner des rameaux, comme il leur avait été ordonné. Le vent soufflant au visage des barbares, ils recevaient dans les yeux des tourbillons de poussière qui les aveuglaient eux et leurs chevaux. Ce fut le moment que prit Bélisaire pour avancer, et les Huns sentirent tout à coup en face d'eux une barrière de fer.

Ce qui suivit ne saurait se décrire : ce fut un tumulte effroyable, un pêle-mêle de chevaux qui se cabraient, de cavaliers renversés sous leurs montures, de masses se pressant, se culbutant les unes sur les autres. Le combat fut vif aux premiers rangs, cavalerie contre infanterie, et Bélisaire, enveloppé un moment, se dégagea en tuant ou blessant plusieurs ennemis avec la décision et la vigueur de bras d'un jeune homme. L'épée romaine n'eut bientôt plus qu'à éventrer des chevaux ou à percer des hommes à moitié étouffés. Les paysans les assommaient à terre avec leurs bâtons. Quatre cents des soldats de Zabergan jonchèrent la forêt, le reste s'enfuit dans toutes les directions. Un historien remarque qu'à la différence des retraites ordinaires des Huns, toujours très meurtrières, parce que ces barbares décochaient leurs flèches avec une grande justesse tout en fuyant, celle-ci n'eut de danger que pour eux, tant il y régna de précipitation et de désordre. Si Bélisaire avait eu une cavalerie exercée et faite à la fatigue, aucun ennemi n'aurait échappé, Zabergan lui-même eût été pris. Les Romains, maîtres de la forêt, enlevèrent leurs blessés (ils n'avaient pas un seul mort), et rentrèrent dans leur camp pour s'y reposer. Au même moment, le camp des Huns présentait un spectacle à la fois curieux et effrayant. La vue de leur roi fugitif et de ses escadrons arpentant la campagne à bride abattue frappa les Huns d'épouvante; ils se crurent perdus sans ressource, et commencèrent à se taillader le visage avec la pointe de leurs poignards en poussant des hurlemens lugubres : c'était la manière dont se manifestait leur deuil dans les grandes calamités publiques. Quant à Zabergan, il fit sans perdre un instant plier les tentes, atteler les chariots, et décampa de Mélanthiade, du côté de la longue muraille.

Bélisaire songeait à le suivre avec son armée rafraîchie. Il aurait eu bon marché sans doute d'un ennemi paralysé par la frayeur;

mais, contre toute prévision, il rentra à Constantinople, où un message impérial le rappelait. Son rappel sans motif avouable fit deviner aux moins clairvoyans la récompense qu'on réservait à ce dernier et suprême service. Bélisaire s'était montré trop grand au milieu de la terreur générale, et le peuple lui avait donné des signes trop éclatans d'admiration et de confiance pour qu'on lui sût gré longtemps de sa victoire. Le cri de « Bélisaire sauveur de l'empire! » sortait de toutes les places, de toutes les rues, de toutes les maisons de Constantinople, comme poussé par la ville elle-même : il réveilla l'envie endormie ou muette pendant le danger. On entoura Justinien de soupçons; on lui fit voir son général, naguère disgracié, triomphant aujourd'hui de l'empereur plus encore que de l'ennemi. Que serait-ce si on ne l'arrêtait dans sa demi-victoire, s'il revenait se présenter aux adorations de la multitude après avoir détruit l'armée des Huns, qui n'était qu'effrayée, et traînant Zabergan chargé de chaînes, comme autrefois Gélimer! Justinien ne put suppporter une pareille idée, et il rappela son général. Pour détruire le mauvais effet de cette mesure, il partit lui-même avec l'armée qui était l'ouvrage de Bélisaire, et suivit à petites journées les Huns jusqu'à la longue muraille qu'il fit réparer sous ses yeux. Zabergan l'avait repassée avec la précipitation de la peur, et se trouvait déjà au cœur de la Thrace. On dit qu'à la nouvelle du traitement fait à son vainqueur, il retourna sur ses pas et se mit à piller tranquillement plusieurs villes qu'il avait d'abord épargnées. Cet éloge indirect n'était pas fait pour consoler le vieux général des injustices de sa patrie.

Tout en pillant et se vengeant de son échec par des cruautés dignes du plus abominable barbare, Zabergan attendit le retour des deux autres divisions de son armée, auxquelles il avait envoyé l'ordre de se rallier. Elles n'avaient pas été plus heureuses que la sienne. La division de Grèce s'était laissée arrêter aux Thermopyles; celle de la Chersonèse avait également échoué, mais la première s'était fait battre par les paysans thessaliens, aidés de quelques soldats; la seconde n'avait cédé qu'après des péripéties qui faisaient honneur à son audace. Voici ce qui s'était passé de ce côté.

L'isthme étroit qui sépare la presqu'île de Thrace du continent était anciennement intercepté par un mur bas, aisément franchissable au moyen d'échelles, et qui ressemblait assez, dit Procope, à une clôture de jardin. Justinien avait remplacé cet ouvrage inutile et ridicule par un rempart formidable. Le nouveau mur, muni d'un fossé à berges escarpées, se composait de deux galeries crénelées placées l'une sur l'autre, dont la première était voûtée et à l'épreuve des plus lourds projectiles, de sorte qu'il opposait à l'ennemi sur tout son front une double rangée de soldats et de machines de guerre. Deux môles puissamment fortifiés, auxquels la mer servait de ceinture, le pro-

tégeaient à ses extrémités. Les Coutrigours trouvèrent derrière ce rempart une petite armée bien disciplinée et un jeune général plein de génie, Germain, fils de Dorotheus, l'élève et l'enfant adoptif de Justinien. Tous les efforts des barbares pour enlever l'obstacle de vive force restèrent sans succès; plusieurs fois ils battirent en brèche les galeries, plusieurs fois ils en tentèrent l'escalade et furent toujours repoussés avec de grandes pertes. Les surprises ne leur réussirent pas mieux que les assauts, tant l'active sollicitude du général allait de pair avec la constance du soldat. Il y avait de quoi désespérer; mais le courage revenait aux Huns lorsqu'ils songeaient à ces villes opulentes enrichies par le commerce du monde, Aphrodisias, Cibéris, Callipolis, Sestos, dont il leur faudrait abandonner la dépouille, et ils résolurent de tout essayer plutôt que de renoncer à une pareille bonne fortune.

Un moyen se présenta à leur esprit, c'était de tourner un des môles par mer et d'attaquer la muraille tout à la fois à revers et sur son front. La chose ainsi décidée, ils se mirent à ramasser dans la campagne tout ce qu'ils purent trouver de roseaux et de bois pour construire une flotte. Choisissant les plus fortes tiges de roseaux, ils les réunissaient par des liens afin d'en former des claies, qui étaient ensuite assujetties à trois traverses de bois, placées une à chaque bout, et la troisième au milieu. Trois ou quatre de ces claies amarrées ensemble composaient un radeau capable de soutenir quatre hommes. La partie antérieure du radeau s'amincissait et se recourbait en manière de proue pour mieux fendre l'eau; deux rames étaient attachées à chacun de ses flancs, et une pelle posée à l'arrière lui servait de gouvernail. Les interstices des roseaux étaient soigneusement bouchés avec de la laine et du menu jonc, pour empêcher l'eau de s'y introduire. Tels furent les navires imaginés par les Huns. Ils en construisirent environ cent cinquante, qu'ils transportèrent sur le golfe de Mélas, qui baigne la côte occidentale de la Chersonèse, puis par une nuit bien noire ils les mirent à flot et y embarquèrent six cents hommes armés de toutes pièces. Ils espéraient tourner le môle sans bruit et surprendre à leur débarquement les défenseurs du rempart endormis ou oisifs, mais ils avaient compté sans la vigilance de Germain. Le général avait tout deviné. Tandis qu'ils fabriquaient leur flotte de roseaux, il faisait venir la sienne, de grands et solides navires, de tous les ports de l'Hellespont, et la cachait dans l'anse formée entre le rivage et le môle.

La flotte des Huns s'avança d'abord en mer à grand renfort de rames, par une marche lente et saccadée : les vagues se jouaient de ces corbeilles légères qu'elles élevaient et abaissaient sans cesse, tandis que les rameurs luttaient péniblement contre les courans qui les entraînaient à la dérive. Elle approchait cependant et avait déjà dé-

passé le môle, quand les galères romaines, se démasquant, fondirent de toutes parts sur elle. Le premier choc fut si violent, qu'une partie des barbares tomba de prime saut à la mer; les autres se cramponnèrent aux roseaux pour ne pas culbuter; nul d'entre eux ne resta assez ferme sur ses pieds pour tenir une arme, porter ou parer un coup. Semblables à des tours mouvantes, les trirèmes passaient et repassaient au milieu des radeaux, les faisant chavirer par leur choc ou les abîmant sous leur carène. Comme les barbares étaient hors de la portée de l'épée, les légionnaires se servaient de longues piques pour les atteindre; on les perçait, on les assommait, on les tirait avec des crocs comme des poissons pris dans une nasse. Pour terminer le combat, les Romains se mirent à couper les liens des roseaux au moyen de harpons tranchans et à détruire les assemblages des claies, de sorte que les Huns furent tous engloutis jusqu'au dernier. Germain voulut compléter sa victoire navale par une sortie dans laquelle il força le camp barbare; mais, emporté par son ardeur, il s'exposa trop et reçut à la cuisse un coup de flèche qui le blessa mortellement. L'armée romaine perdit en lui un de ses chefs les plus aimés, l'empire sa plus chère espérance : ce fut la consolation que les Coutrigours rapportèrent de leur défaite.

Zabergan n'avait plus qu'à partir; il reprit le chemin du Danube, traînant dans ses bagages une armée de captifs plus nombreuse que ses soldats. C'étaient des habitans des villes, des femmes, des enfans, des vieillards de Thrace, de Macédoine, de Thessalie, de la campagne de Constantinople, qu'il avait enlevés pour trafiquer de leur rançon. Il fit annoncer partout que les prisonniers qui n'auraient pas été rachetés par leurs familles seraient mis à mort sous un court délai. L'empereur les racheta des deniers publics, et on l'en blâma. Que n'eût-on pas dit s'il eût fourni à Zabergan un prétexte pour exécuter ses menaces et frapper des têtes qui appartenaient en grande partie aux familles nobles de ces provinces! Le roi hun se montra coulant dans la négociation, parce qu'il apprit qu'une flottille de vaisseaux à deux poupes se dirigeait vers le Danube pour lui en fermer le passage : il demanda et obtint la paix. Il trouva d'ailleurs à son arrivée aux bords du Don de quoi satisfaire son humeur belliqueuse. Pendant son absence, Sandilkh avait pris une revanche terrible, et la guerre recommença entre les Outigours et les Coutrigours, plus sanglante, plus implacable que jamais. L'un des deux peuples devait périr infailliblement par les mains de l'autre, si une troisième nation hunnique, arrivant sur ces entrefaites, ne se fût chargée de le sauver en les asservissant tous les deux.

AMÉDÉE THIERRY.

DES HALLUCINATIONS

DU

MYSTICISME CHRÉTIEN

LA STIGMATISATION ET LES STIGMATISÉS.

I. J. Goerres, *Die Christliche Mystik*, 4 vol. in-8°, Ratisbonne 1837-42, — II. L'abbé F. Nicolas, *l'Extatique et les Stigmatisés du Tyrol*, in-12, Paris 1844. — III. *La Douloureuse Passion*, d'après les *Méditations* d'Anne-Catherine Emmerich, in-12, Paris 1847. — IV. *L'Amante du Sacré Cœur*, par l'abbé F. Boulangé; 3e édition, Le Mans, 1849. — V. *Les Révélations célestes et divines de sainte Brigitte de Suède*, traduites par M. J. Ferraige, 4 vol. in-12, Avignon 1850.

Il y a dans l'ordre des maladies de l'esprit toute une classe d'affections également dignes d'examen par le rapport qui les unit à ce qu'il y a de plus respectable dans l'homme, et par la bizarrerie des phénomènes qui le plus souvent les accompagnent. Nous voulons parler de ces visions dont les annales du mysticisme chrétien nous offrent tant d'exemples, et qui, sous la forme de stigmates ou d'extases, se sont tant de fois reproduites depuis saint François d'Assise. A côté de ces maladies singulières est venu se placer le cortége des imitations que multiplie l'orgueil ou la fraude, et ainsi s'est déroulé pendant plusieurs siècles, ainsi se continue sous nos yeux mêmes un spectacle qui appelle à des titres bien divers l'attention du physiologiste et du penseur. Plusieurs publications récentes montrent assez que ce sujet n'est pas sans préoccuper quelques esprits, attirés par curiosité ou par sympathie vers l'étude de ces étranges témoignages de l'action du mysticisme sur les sens et sur la pensée de l'homme. L'histoire des stigmatisés et des extatiques a été malheureusement écrite presque toujours à un point de vue qui excluait la critique :

reprendre les récits divers dont l'ensemble forme cette histoire pour les soumettre à l'épreuve de la discussion, montrer d'abord le phénomène dans ce qu'il a de réel et de sérieux, puis dans les diverses imitations qu'il a provoquées, ce serait peut-être éclairer quelques épisodes dont la place n'a pas encore été suffisamment marquée dans les égaremens de l'esprit humain. Cette tâche, ainsi définie, mérite qu'on l'entreprenne; mais avant de l'essayer, nous devons fixer par quelques considérations générales le caractère des faits à étudier.

L'observation de tous les jours nous révèle l'existence d'un lien étroit entre ce que les médecins appellent *le physique* et *le moral*. Les hommes voués par goût ou par profession à l'étude de la science médicale ont été particulièrement à même de constater ces rapports curieux, et parmi les travaux qu'on leur doit sur ce sujet se place un livre remarquable que tous les penseurs ont lu (1). Malheureusement la physiologie s'est toujours vue entraînée à faire ressortir l'action du physique sur le moral plutôt que l'influence du moral sur le physique : c'est seulement en passant qu'elle signale la réaction de la partie immatérielle de notre être sur son enveloppe sensible, et cependant il existe une foule de faits, encore mal connus des médecins et totalement ignorés du vulgaire, dont la cause remonte à cet influx mystérieux de l'esprit sur le corps, de l'imagination sur les organes. Des phénomènes bizarres se sont produits sous l'empire de cette réaction; ils ont été tenus par les uns pour miraculeux, ils ont été niés par les autres comme absolument inadmissibles. Les gens crédules et les sceptiques se sont placés là, comme dans bien d'autres cas, sur un terrain tout à fait différent, et la science en a été fort souvent réduite à suspendre son arrêt, car toute conciliation était impossible entre deux affirmations opposées. C'est depuis que l'étude des maladies mentales a mieux dirigé l'attention des médecins vers les faits psychologiques, longtemps méprisés par eux, c'est alors que les obscurités ont commencé à se dissiper, et qu'une part notable a été accordée, dans certains phénomènes, dans certaines affections morbides, à l'influence du moral.

Que nous puissions contracter une maladie par un effet de la crainte excessive d'en être atteints, en vertu d'une préoccupation qui nous poursuit et nous en fait chercher sans cesse sur nous les symptômes, — c'est là un fait qui n'est pas rare et dont les praticiens pourraient nous fournir de frappans exemples. De même un mal simulé peut finir par s'emparer de celui qui feint d'en être attaqué. Des malheureux qui, pour exciter la commisération publique, se donnaient les apparences de l'épilepsie, de la folie, de l'asthme ou de maux ana-

(1) Voyez, sur l'ouvrage de Cabanis, l'excellent travail de M. Ch. de Rémusat dans la *Revue* du 15 octobre 1844.

logues, n'ont pas tardé à être attaqués par ces affections et sont devenus victimes de leur propre fraude : c'est là un second fait, moins fréquent sans doute que le précédent, mais dont la possibilité a été plus d'une fois constatée par des médecins. L'imitation, ou, pour mieux parler, la contagion de l'exemple, est aussi à son tour un moyen de propagation pour le mal. Ces affections nerveuses ou tout au moins intimement liées à un désordre du système nerveux, dont il est si dangereux de simuler les symptômes, se transmettent uniquement par la vue de ceux qui en souffrent, bien souvent sur la nouvelle qu'une personne en a été atteinte. C'est ainsi que l'on a eu des contagions d'épilepsie, de chorée, de folie, de suicide, d'hystérie. Ne faisons-nous pas journellement l'expérience que certains spasmes nerveux, le rire, le bâillement, se gagnent par imitation?

Si l'imagination peut faire contracter une maladie par l'ébranlement puissant qu'elle imprime à l'organisme, elle peut aussi, en vertu d'une action inverse, suspendre l'effet d'un mal dont nous étions attaqués. Elle change jusqu'à un certain point les conditions biologiques et opère une révolution analogue à celle que l'art médical cherche à obtenir dans les momens de crise. Dans l'aliénation mentale déjà, on voit, sous l'empire de l'excitation intellectuelle, la douleur disparaître, les organes acquérir une insensibilité qui rend le fou indifférent aux mutilations et aux brûlures, qui lui permet de s'exposer impunément au froid, à l'humidité, lui fait braver la faim et la privation de sommeil. Il en est de même dans une grande exaltation religieuse. L'Hindoustan offre le spectacle de misérables fanatiques se soumettant par dévotion aux supplices les plus atroces, ou parvenant, par une incroyable persévérance de volonté, à triompher des besoins les plus instinctifs. Pour des douleurs physiques moins graves que celles dont se jouent les *sannyasis* de l'Inde, une forte préoccupation suffit à les faire oublier. Dans la chaleur du combat, souvent le soldat ne s'aperçoit pas de blessures qui, dans d'autres occasions, lui causeraient des douleurs cuisantes; on a vu de violens maux de dents ou des accès de névralgie disparaître tout à coup, lorsque l'attention était puissamment détournée vers un objet extérieur.

Ce ne sont là que les premiers degrés de la réaction du moral sur le physique. Cette réaction peut, comme on le voit, paralyser la douleur : un pas de plus, elle guérira le mal, et c'est en effet ce qui souvent a eu lieu. Ces cures nombreuses qui se sont opérées et qui s'opèrent encore dans les pèlerinages, près des reliques et des tombeaux des saints, qui ont été également constatées chez les bouddhistes et les musulmans, aux *stupas* ou aux marabouts, cures que l'on retrouve dans l'antiquité aux temples d'Esculape ou de Sérapis, que produisait par exemple le contact de l'os prétendu de l'épaule

de Pélops, — ces guérisons extraordinaires ont presque toutes la même origine. L'esprit, fortement impressionné, réagit sur les organes et sur les parties malades; la foi, en un mot, détermine la guérison. C'est une cause identique qui a communiqué parfois une vertu médicale à l'attouchement d'amulettes ou à la récitation de certaines paroles. Des charlatans, Valentin Greatrakes, Gassner et Cagliostro, opéraient aussi leurs cures merveilleuses grâce à la crédulité de leurs cliens. Au moyen âge, il y avait plusieurs églises qui se disputaient l'honneur de posséder la robe sans couture du Sauveur, les clous qui avaient servi à son crucifiement, la tête, le fémur droit ou tel autre os d'un saint. Eh bien! ces reliques contradictoires, et dont les unes étaient nécessairement fausses, n'en produisaient pas moins toutes également des guérisons miraculeuses. Marsile Ficin rapporte que certains malades furent guéris en touchant des ossemens d'animaux que l'on donnait pour des reliques; Pierre Pomponat et Corneille Agrippa ont relevé des faits analogues.

Voilà donc un point établi : l'imagination fortement excitée peut agir sur nos organes, tantôt pour y développer des maladies, tantôt pour les guérir. C'est à l'ordre des maladies créées par l'imagination qu'appartiennent les affections bizarres nées sous l'influence du mysticisme chrétien. Quand l'imagination est vivement frappée, elle contraint, nous le répétons, tout l'organisme à se plier à ses créations; on concevra donc qu'elle soit capable d'imprimer sur une partie du corps, vers laquelle elle a concentré tout son effort, une marque, une espèce de plaie qui laissera ensuite une véritable cicatrice. C'est de la sorte que l'on a vu des individus s'imaginer en rêve recevoir des blessures, des coups, être frappés d'une maladie : le lendemain, à leur réveil, ou quelques jours après, sous l'empire de cette persuasion, des traces d'inflammation se montraient sur les parties de leur corps qu'ils supposaient avoir été atteintes. Les solitaires de la Thébaïde et quelques visionnaires faisaient voir sur leur peau les marques rougeâtres qu'avait laissées le fouet du démon ou de l'ange qui les avait châtiés. L'auteur d'un curieux travail sur la *chorée,* M. Hecker, nous apprend que les prétendues cicatrices laissées par les morsures supposées de la tarentule changent de couleur lors des accès nerveux. Le célèbre physiologiste Burdach assure que l'on vit un jour une tache bleue sur le corps d'un homme venant de rêver qu'il avait reçu une contusion à cet endroit. Lorsque les convulsionnaires prenaient au tombeau du diacre Pâris la pose du Christ sur la croix, souvent leurs extrémités devenaient rouges, la paume de leurs mains s'enflammait, une sorte de stigmate passager accompagnait cette méchante parodie de la passion. La possibilité de faits de ce genre devient encore bien plus

grande lorsque la circulation du sang est profondément troublée, lorsqu'à la suite d'un désordre physique les fonctions régulières ne s'opèrent plus. Alors des organes qui dans l'état physiologique n'avaient aucune liaison directe avec le cerveau lui communiquent, par un rapport sympathique qui s'établit entre eux, leur propre inflammation, et réciproquement reçoivent du cerveau une disposition inflammatoire. De là les formes étranges et multiples que prennent l'hystérie et l'hypochondrie, formes qui déroutent tous les jours nos praticiens. Les symptômes des maladies les plus graves se présentent, la puissance de certaines facultés physiques ou morales est portée à un degré extraordinaire, et la sensibilité est tellement exagérée ou pervertie, que l'on a pu croire à des sens nouveaux, à la vision par l'épigastre, à la vertu divinatoire, au don des miracles. Aussitôt cependant que la santé s'est rétablie, tous les phénomènes merveilleux s'évanouissent.

Ainsi l'action du moral sur le physique, étudiée scientifiquement, est reconnue assez puissante pour créer de graves et bizarres maladies. D'autre part, ces maladies appartiennent à l'ordre de ces affections nerveuses qui se propagent aisément par l'imitation, et qu'il est également facile de simuler. Tel est le principe qui nous paraît dominer l'histoire des stigmatisés, soit qu'on suive la maladie des stigmates et de l'extase dans son aspect le plus respectable, comme effet réel d'une profonde surexcitation du moral, — soit qu'on l'observe dans les formes singulières que depuis deux siècles surtout l'orgueil et l'imitation lui ont fait contracter.

I.

De toutes les figures que nous offre l'histoire religieuse du moyen âge, il n'en est guère qui ait un cachet plus prononcé que celle de saint François d'Assise. Ce remarquable personnage est le type accompli du moine chrétien et par conséquent du mysticisme, qui est l'âme et l'aliment de la vie monacale. Ce n'est point seulement un simple fondateur d'ordre, qui s'élève par ses vertus au premier rang; c'est un réformateur, un véritable théosophe. Dans l'antiquité il fût devenu un dieu, dans l'Orient il eût été regardé comme un prophète. L'Europe catholique ne pouvait le placer si haut sans porter atteinte à son orthodoxie, mais elle en a fait un saint, un saint qui occupe le faîte de la hiérarchie des bienheureux. Sa canonisation a été entourée de tout l'éclat d'une apothéose; ses disciples ont poussé l'admiration jusqu'à le tenir pour l'être le plus parfait qui eût, après la Vierge, paru entre les créatures. Renchérissant incessamment sur leur culte d'amour et d'admiration, ils sont arrivés au point de le

comparer à Jésus-Christ, et s'il eût été possible de reconnaître une Trinité en quatre personnes, les ordres mendians y eussent certainement introduit leur fondateur comme une *hypostase* divine. On connaît l'ouvrage singulier du père Barthélemy de Pise intitulé *Liber aureus inscriptus, liber conformitatum vitæ beati ac seraphici patris Francisci ad vitam Jesu-Christi Domini nostri,* lequel a eu plusieurs éditions, et dont l'objet est de faire ressortir l'analogie de saint François d'Assise avec le Rédempteur. On y lit que la venue au monde du saint docteur fut annoncée par les prophètes, qu'il eut douze disciples, que l'un d'eux, nommé Jean de Capella, fut rejeté par lui comme Judas l'avait été par Jésus; que saint François fut tenté par le démon, dont les efforts demeurèrent impuissans; qu'il se transfigura à l'instar de son divin maître, et qu'il opéra des miracles absolument semblables à ceux de l'Évangile. On trouve encore, dans ce bizarre traité la proposition suivante : que saint François avait mérité le nom de *Jesus Nazarenus rex Judæorum* à raison de la conformité de sa vie avec celle de Jésus de Nazareth.

L'origine de ces étranges opinions, qui obtenaient un grand succès chez les ordres mendians, ne tenait pas seulement au soin qu'avait pris le pieux ermite de régler sa vie sur celle de son Sauveur; elles avaient leur explication dans un fait extraordinaire qui, s'étant passé en 1224, dernière année de l'existence de saint François, le marqua en quelque sorte du sceau d'une élection spéciale de la grâce. Saint François avait éprouvé les douleurs du crucifiement et reproduit sur son propre corps le sacrifice sanglant de la passion.

Il était arrivé à la fin de sa carrière, après avoir vu réussir tous ses projets; il avait obtenu du pape Honorius III la confirmation de l'ordre fondé par lui pour les deux sexes; il avait inauguré une règle nouvelle, qui était regardée comme la conception la plus parfaite qu'on eût jamais eue de la vie monastique. Satisfait d'une tâche si glorieuse, il s'était démis du généralat entre les mains de Pierre de Catane pour ne plus songer qu'à son salut. Il se retira en conséquence dans une solitude de l'Apennin, entre l'Arno et le Tibre, non loin de Camaldoli et de la Vallombrosa, et fixa sa retraite sur une montagne appelée l'Alverne, que lui avait abandonnée le propriétaire, un seigneur du pays, nommé Orlando Cataneo. Là, dégagé de tous les devoirs et de toutes les préoccupations de la vie pratique, saint François se livrait sans mesure aux rigueurs de l'ascétisme le plus sévère et méditait incessamment en Dieu. Des extases s'emparaient de temps à autre de son esprit et le rendaient de plus en plus indifférent aux objets de la terre; les macérations, les abstinences se succédaient chez lui sans relâche. Parmi les carêmes surérogatoires qu'il s'était imposés se trouvaient les quarante jours qui séparent la fête de l'Assomption de celle de saint Michel. Exténué par le jeûne et

s'abîmant un jour dans les élans de la prière la plus ardente, il crut entendre Dieu qui lui ordonnait d'ouvrir l'Évangile, afin que ses yeux pussent y lire ce qui serait le plus agréable à son créateur. Frappé de cet avertissement, saint François remercia Dieu dans une nouvelle prière qui dépassa encore en ferveur celles auxquelles il se livrait depuis le commencement de ce carême. « Ouvre-moi le livre sacré, » dit-il au frère Léon, qui l'avait suivi dans sa retraite. Trois fois cette épreuve fut faite, et trois fois le volume s'ouvrit au récit de la passion. Le saint crut reconnaître là un ordre de pousser son imitation de la vie du Sauveur plus loin qu'il ne l'avait encore fait. Sans doute il avait imposé silence à la chair par la mortification et crucifié son esprit et ses désirs, mais il n'avait point encore soumis son corps au supplice du calvaire, et c'est ce supplice que Dieu lui prescrivait en lui montrant du doigt le récit de l'Évangile.

Après cette épreuve, le solitaire n'eut plus qu'une pensée, le crucifiement de son divin maître. Il en passa et repassa en esprit les douloureuses phases, s'exaltant davantage à chaque contemplation nouvelle. En même temps qu'il exténuait son corps par un jeûne prolongé, il travaillait à évoquer en lui le tableau émouvant du Sauveur sur la croix. Dans ses visions, il était tellement absorbé par la pensée du Dieu souffrant, qu'il perdait conscience de lui-même et se croyait transporté dans un monde surhumain. Le jour de l'*exaltation de la croix*, comme il s'était livré plus encore que de coutume, en raison de la solennité, à une de ces contemplations extatiques, il lui sembla qu'un séraphin ayant six ailes ardentes et lumineuses descendait rapidement de la voûte des cieux et s'approchait de lui. L'esprit angélique soutenait entre ses ailes la figure d'un homme, les pieds et les mains attachés à une croix. Au moment où le saint contemplait ce spectacle miraculeux avec une émotion et un étonnement profonds, la vision s'évanouit tout à coup; mais le pieux anachorète en avait ressenti un contre-coup étrange, et toute son économie était demeurée gravement troublée. Il éprouva surtout aux pieds et aux mains des sensations douloureuses qui firent bientôt place à des altérations, à des espèces de plaies qu'il considéra comme des stigmates de la passion du Christ.

Le miracle du mont Alverne eut un immense retentissement. Rien n'était mieux fait pour frapper des imaginations avides de merveilleux et fortifier la vénération profonde que le saint personnage excitait par ses travaux et ses vertus. Le pape proclama les stigmates de saint François un don miraculeux de la grâce, et les chrétiens tinrent ce prodige pour une démonstration péremptoire du mystère de la rédemption, à raison surtout de cette circonstance, que les stigmates avaient été imprimés au saint le jour de l'*exaltation de la croix*. L'allégresse que causa le miracle fut surtout grande chez les francis-

cains. C'était en effet le triomphe de leur ordre. Ce prodige donnait une preuve éclatante de l'amour infini de Jésus-Christ pour l'homme qu'il avait ainsi appelé à offrir sur la terre une image visible de sa divinité. Il y eut donc désormais pour les religieux mendians deux passions, celle de Jésus-Christ et celle de saint François. On vit un gardien des cordeliers de Reims, le père Lanfranc, faire inscrire au fronton de son couvent : *Deo homini et beato Francisco, utrique crucifixo* (à l'Homme-Dieu et à saint François, tous deux crucifiés)! Les franciscains allèrent jusqu'à prétendre que les plaies du fondateur de leur ordre étaient tellement semblables à celles du Christ, que la Vierge elle-même s'y était méprise. De même que dans l'antiquité on avait vu des dieux secondaires placés par une dévotion de mode au-dessus du dieu principal, saint François devint, pour bon nombre de ceux qui suivaient sa règle, égal et même supérieur à Jésus-Christ. En 1486, un certain cordelier nommé Jean Marchand, dépassant encore ce qu'on avait dit des miracles du saint et des circonstances qui avaient accompagné sa stigmatisation, soutint à Besançon les propositions suivantes : saint François avait pris la place laissée vacante par Lucifer depuis sa chute; car le chef des légions rebelles ayant été précipité du ciel en châtiment de son orgueil, la créature qui avait poussé le plus loin l'humilité devait naturellement hériter de sa royauté. Saint François était semblable à Jésus-Christ de quarante manières; c'était un second Christ et un second fils de Dieu; sa conception avait été prédite par un ange à sa mère, et de même que le Sauveur, il avait vu le jour dans une étable entre un bœuf et un âne. Les douleurs que la stigmatisation avait fait éprouver au saint égalaient celles que Jésus-Christ avait ressenties sur la croix. — Étendant singulièrement le court instant où le solitaire avait été en communion de souffrance avec son divin maître, Jean Marchand avança que le supplice du fondateur de son ordre avait duré tout un jour et qu'il s'était terminé à l'heure même où l'Homme-Dieu avait rendu l'esprit. Jésus s'était chargé d'imprimer en personne à son serviteur les cinq plaies, et cette seconde passion, ajoutait le cordelier, avait été accompagnée des mêmes prodiges que la première : la pierre s'était fendue au moment où le saint avait reçu la blessure au côté, et, second Jésus-Christ, il avait fait sa descente aux enfers, ou, pour parler plus exactement, en purgatoire, afin d'aller délivrer ceux qui s'y trouvaient avec les habits de son ordre, visite qu'il renouvelait tous les ans à l'anniversaire de sa fête! — La faculté de théologie de Paris censura ces énormités; mais saint François n'en demeura pas moins chez les frères mendians une véritable divinité, et le miracle de sa stigmatisation, l'ineffable témoignage de la protection que Dieu accordait à leur ordre.

Cette faveur insigne tourna la tête à une foule de franciscains, qui

pensèrent que, puisque Jésus-Christ avait pu reproduire chez le docteur d'Assise le fait de sa passion, ils pouvaient, eux, obtenir de leur fondateur une part de la grâce et des douleurs méritoires qui lui avaient été communiquées. Des images représentant la stigmatisation miraculeuse sur le mont Alverne circulèrent dans tous les couvens, et l'on commença à parler d'autres exemples de ce prodige, absolument inconnu avant saint François. Arrivèrent les théologiens (1), qui écrivirent des traités sur la matière et prétendirent que le don des stigmates était après tout un de ces nombreux bienfaits de la grâce divine qui se manifestent de temps à autre chez les fidèles. Saint Paul avait dit dans son épître aux Galates *qu'il portait sur son corps les stigmates du Seigneur.* On imagina que le grand apôtre avait, de même que saint François, reçu l'empreinte des cinq plaies. Il y avait dans la Bible plusieurs allusions à l'usage répandu en Orient de porter sur le bras droit un signe indicatif de la divinité au service de laquelle on s'était voué, et c'est à cette habitude que se rapportent vraisemblablement les paroles mêmes de saint Paul. On prétendit expliquer tout cela par des stigmatisations, et l'on recomposa de la sorte une généalogie de stigmatisés. Le fait est que cette grande famille n'est pas à beaucoup près d'aussi ancienne date qu'on le prétendait, et qu'il est impossible de lui trouver d'autre ancêtre que saint François.

Hommes et femmes livrés à la vie mystique briguèrent bientôt, au sein des ordres mineurs, la faveur accordée à leur fondateur. Quelques vies d'extase et de contemplation obtinrent le couronnement de leurs désirs, et les annales de ces ordres ont conservé le nom de plusieurs âmes pieuses qui partagèrent dans leurs ravissemens célestes les souffrances de la passion. Tels furent Philippe d'Acqueria, Benoît de Reggio, capucin de Bologne, qui vivait dans les premières années du XVIIe siècle, Charles de Saeta ou plutôt de Sazia, simple frère lai, qui fut marqué des stigmates en 1646, un autre frère lai du nom de Dôdo, de l'ordre des prémontrés, Angèle del Paz, moine de Perpignan, et le frère Nicolas de Ravenne, dont les plaies ne furent découvertes qu'après sa mort.

Les stigmates du saint séraphique ne tardèrent pas cependant à exciter la jalousie des dominicains. Ils s'étaient produits précisément au moment où la rivalité était le plus prononcée entre les mendians et les frères prêcheurs. Ces derniers voyaient surtout d'un œil d'envie la hauteur à laquelle un pareil miracle élevait le patron de leurs ennemis. L'organisation des moines de saint Dominique présentait une certaine analogie avec celle des franciscains, et ceux-ci accusaient

(1) Le plus célèbre des traités théologiques sur les stigmates est celui du jésuite Théophile Raynaud, intitulé : *De Stigmatismo sacro et profano, divino, humano, dæmoniaco Tractatio.*

le fondateur de l'ordre des moines prêcheurs d'avoir puisé dans la règle de saint François l'idée et le modèle de son tiers-ordre, tandis que les dominicains s'efforçaient de jeter le plagiat sur le dos de saint François. L'insigne grâce des stigmates ruinait cette prétention, et, afin de parer à la force miraculeuse de l'objection, ils prétendirent avoir aussi leur stigmatisé. On voulut opposer miracle à miracle, et pour rendre l'opposition plus sensible, les dominicains choisirent une femme, une religieuse de ce tiers-ordre de Saint-Dominique si jaloux du tiers-ordre de Saint-François. C'était sainte Catherine de Sienne, dont les visions avaient servi déjà de contre-partie aux révélations de sainte Brigitte. On sait en effet que tandis que Dieu révélait à cette sainte, au grand triomphe des scotistes, le fait de l'immaculée conception de Marie, sainte Catherine apprenait du ciel que la Vierge avait été conçue dans le péché, ce que criaient bien haut les thomistes. Des images représentant la nouvelle stigmatisée parurent aux mains des dominicains. On y voyait la sainte recevant de Jésus-Christ lui-même la marque de ses divines plaies par le moyen des rayons ensanglantés qui s'en échappaient, et, afin de renchérir sur saint François, qui s'était trouvé suffisamment martyrisé par l'impression des saints stigmates aux pieds, aux mains et au côté, on traça sur le front de la pieuse vierge l'empreinte de la couronne d'épines. Rien ne manquait donc plus à la passion de sainte Catherine, rien, si ce n'est la réalité. Tout n'était cependant pas controuvé dans ce miracle, à l'aide duquel les dominicains fermaient la bouche à leurs adversaires. La sainte, livrée aux exercices continus de la contemplation, de l'ascétisme le plus dur, sujette aux visions et aux extases, avait, sans doute sous l'empire du désir jaloux de son ordre, aspiré à ces stigmates qu'avait obtenus saint François, et dans un de ses délires mystiques, elle s'était imaginé les recevoir : elle avait ressenti les douleurs des cinq plaies et cru un instant en distinguer les marques; mais ces glorieuses cicatrices avaient disparu, et rien ne put attester l'insigne faveur qu'elle avait méritée. Aussi en 1483 vit-on les franciscains réclamer avec force contre la fraude de leurs rivaux et les images menteuses qu'ils distribuaient. Le souverain pontife accueillit la plainte et condamna la contrefaçon; toutefois il prit soin plus tard d'adoucir la rigueur de sa bulle à l'égard des dominicains, assez mortifiés.

Tel est donc le double fait qui se place au début de l'histoire des stigmatisés. Malgré les discussions que provoquèrent le miracle du mont Alverne et celui moins authentique de Sienne, le résultat fut le même : une émulation singulière s'empara des deux ordres de Saint-François et de Saint-Dominique. Pendant une période de plusieurs siècles, c'est dans les rangs des franciscains ou des dominicains qu'on rencontra presque constamment les stigmatisés. La plu-

part des personnes, hommes ou femmes, qui embrassaient la règle de l'un des deux ordres, s'imposèrent pour modèles saint François ou sainte Catherine. Les regards fixés sur leurs images, méditant la passion du Sauveur et appelant de tous les élans de la prière la plus fervente le don des stigmates, ces mystiques furent quelquefois assez heureux pour déterminer le même miracle. Madeleine de Pazzi, Hieronyma Caruaglio reçurent sur leur corps les empreintes de cinq rayons de sang mêlés de feu qui s'échappèrent du ciel; Ursule Aguir, qui s'imaginait déjà porter sur la tête une couronne d'épines invisible, étant à prier, en 1592, dans une église le jour de la fête de saint Benoît, vit sainte Catherine lui apparaître un crucifix à la main; les clous qui perçaient les membres du Sauveur se détachèrent et allèrent se fixer à ses mains et à ses pieds. Ursule tomba sans connaissance, puis, revenant à elle, elle pria le Seigneur, comme on dit que l'avait fait sainte Catherine, de ne point rendre ses stigmates visibles, ce qui lui fut accordé. C'est encore en méditant devant un crucifix que sainte Gertrude d'Oosten ressentit les douleurs des cinq plaies, qui ne tardèrent pas à devenir visibles. On retrouve les mêmes rayons de feu s'échappant, soit du crucifix, soit des profondeurs célestes, dans la stigmatisation d'Anne de Vargas, retirée au couvent de Sainte-Catherine à Vallisolet en Espagne, dans celle de Colombe Rocasani, de Jeanne de Verceil, de Stephana Quinzani, de Marie de Lisbonne, etc.

L'influence de l'exemple est donc manifeste. Les méditations sur les stigmates de sainte Catherine ont réagi sur l'imagination des femmes qui l'avaient pour patronne ou qui se la proposaient pour modèle. Plus rarement le martyre allégorique de saint François eut le même effet sur les esprits féminins; on en a cependant quelques exemples. Angela della Pace, jetant les yeux dans une chapelle sur une image de la stigmatisation de saint François, crut entendre le religieux d'Assise lui parler et répondre à la demande qu'elle lui faisait. « Ce ne sont pas des plaies que tu vois, mon enfant, dit-il à Angela, qui n'avait alors que neuf ans, ce sont des joyaux, » et comme la petite exprimait le vœu d'en recevoir de semblables, elle vit soudain s'ouvrir la voûte de la chapelle, en descendre le Sauveur sous la figure d'un enfant crucifié enveloppé de lumière, qui lui imprima les miraculeuses plaies. Angela tomba sans connaissance en poussant un cri de douleur. On accourut à son secours, et on amena des médecins qui trouvèrent marqués sur ses membres les mêmes stigmates que représentait l'image devant laquelle elle était prosternée.

Nous ne multiplierons pas les récits des visions bizarres qui, à partir du xve siècle, attestèrent l'action fascinatrice exercée par le phénomène des stigmates. On remarquera seulement que chaque fois les visionnaires ajoutaient des circonstances qui rendaient leur

martyre plus semblable à celui de Jésus. Déjà sainte Catherine de Sienne avait reçu, disait-on, la couronne d'épines. Sainte Catherine de Raconisio sentit sur le front l'empreinte d'une double couronne, qui se retrouve aussi chez Jeanne de Jesu-Maria, de Burgos. Les horreurs de ce supplice, infligé également à Jeanne-Marie de la Croix, religieuse clarisse de Roveredo, à Marie Villana, à Vincentia Ferreria de Valence, se joignirent, chez Véronique Giuliani, à la réception du calice d'amertume qui avait été présenté au Sauveur par un ange dans le jardin des Oliviers; elle en avait bu plusieurs fois le fiel. Ce même calice était venu s'approcher des lèvres de sainte Catherine de Raconisio, alors qu'elle contemplait avec ravissement une image de saint Pierre crucifié, sur laquelle on lisait ces mots : *Ma fille, prends et bois le sang qui a été versé pour ton salut.* La bienheureuse Archangela Tardera, sainte Lutgarde, la bienheureuse Catherine Ricci de Florence, éprouvèrent les effets de la flagellation du Christ et en conservèrent les marques. Stephana Quinzani, dont le nom a déjà été prononcé, portait à la fois les stigmates de la flagellation et ceux de la couronne d'épines. Sainte Claire de Montefalco obtint de son époux céleste qu'il lui gravât sur le cœur la croix et tous les instrumens de son martyre. Aussi le biographe de la sainte, le père Rabby, déclare-t-il qu'elle surpassa tous ceux qui avaient reçu les stigmates.

Ainsi graduellement se complétaient dans la personne des extatiques les circonstances de la passion. Ce drame douloureux était l'objet de leur méditation constante et excitait vivement leur sensibilité. Il est vraiment curieux de voir à quel point certains mystiques étaient arrivés à participer aux souffrances du Sauveur, ou, pour me servir de leur langage, à porter sa croix. Une pieuse fille, Marguerite Ebnerin, avait acquis, par exemple, un tel degré de sensibilité, qu'à la vue seule d'un crucifix, elle fondait en larmes et pleurait jusqu'à l'épuisement de ses forces. Ces femmes tombaient dans un véritable état de monomanie mélancolique qui rappelle celui où se trouvent quelques aliénés *lypémaniaques.* Les extatiques arrivaient par degrés à suivre toutes les phases de la passion, à s'identifier avec les souffrances du Sauveur de façon à assister en esprit aux diverses scènes qui avaient marqué la mort du Christ. C'est ce qu'on remarque dans la vie de plusieurs des stigmatisés. Agnès de Jésus, en assistant mentalement à ces tableaux émouvans, partageait si vivement les douleurs physiques et morales dont elle était témoin, qu'elle les ressentait successivement. C'est aussi ce qui est rapporté de Jeanne de Jesu-Maria, de Burgos. Depuis le mercredi jusqu'au vendredi soir, elle tombait dans une extase durant laquelle passait devant ses yeux toute l'histoire des souffrances du Christ, qu'il lui était donné de partager, et pendant vingt ans ces accès de contemplation

se reproduisirent chaque semaine. Cette extatique répétait en gestes et en pensée l'exercice de dévotion qu'on appelle le *chemin de la croix*, et prenait les unes après les autres les diverses poses du Christ indiquées dans les stations. Les plus célèbres visions de ce genre sont celles d'Anne-Catherine Emmerich, qui forment un véritable supplément de l'Évangile. Elles ont été recueillies dans un livre qui a eu plusieurs éditions et qui est encore lu avidement par bien des catholiques. Sans doute un écrivain exercé a prêté son style à la religieuse augustine de Dulmen, mais il n'est point impossible qu'elle ait elle-même décrit de cette façon circonstanciée et pittoresque les tableaux qu'elle avait sous les yeux, et qui n'étaient que le reflet des images et des lectures dont sa tête était remplie. Sous l'empire de l'extase, comme dans quelques affections nerveuses, on observe un développement de la mémoire et des facultés imaginatives qui communique aux malades une certaine éloquence et rend présens à leur esprit une foule de choses et de faits en apparence oubliés. On voit le même phénomène se reproduire dans le rêve, dans le somnambulisme naturel et divers genres de folie. Le fait observé chez Anne-Catherine Emmerich a d'ailleurs devancé les stigmates, puisque nous voyons un pieux Écossais, du nom de Walthen, mort en 1214, et qui a eu les honneurs de la canonisation, assister dans ses extases à la représentation de la passion. *Raptus in spiritu vidit vir sanctus seriatim dominicam passionem repræsentari coram oculis suis,* disent les actes conservés par les Bollandistes (1).

Les voyages en pensée dont il est parlé dans la vie d'autres extatiques sont de même les effets d'une de ces visions singulières que détermine la surexcitation de la mémoire. Tel est le cas de sainte Lidwine, qui croyait se rendre en Terre-Sainte sous la conduite de son ange gardien, tandis qu'elle demeurait immobile, et celui de Marie d'Agreda, qui, désirant la conversion des habitans du Mexique, se transporta mentalement dans ce lointain pays. De pareilles hallucinations nous reportent à la prétention qu'ont les somnambules de voyager en pensée, prétention que de graves esprits ont eu trop souvent le tort de prendre au sérieux.

Dans les exemples que nous rapportons, il est à noter que ce sont toujours les femmes qui dominent. Le nombre des stigmatisées connues est presque décuple du chiffre des hommes qui reçurent cette singulière faveur. Parmi cette classe d'extatiques, on en a compté plusieurs qui se plaignaient de violentes douleurs de cœur, et à l'ouverture de leurs corps on observa des lésions à cet organe. On ne manqua pas d'y voir le stigmate du coup de lance qui fit expirer Jésus

(1) *Act. Sanct.* III Aug., p. 264.

sur la croix, et l'on alla jusqu'à raconter que le cœur de diverses stigmatisées était percé à jour. C'est ce que les théologiens ont appelé le *vulnus divinum*. L'auteur de la *Mystique chrétienne*, M. J. Goerres, a recueilli un grand nombre de ces miracles. L'histoire de Cécile de Nobili, qui vivait à Nuceria en Ombrie, vers 1665, démontre suffisamment le caractère tout naturel et purement maladif d'un pareil stigmate. Cette religieuse éprouvait en effet, dès son enfance, les palpitations les plus violentes et des constrictions de cœur qui finirent par l'enlever dans sa vingt-cinquième année. Quelques marques, quelques lésions observées après la mort sur le cœur de saints personnages suffisaient d'ailleurs aux dévots pour qu'ils y reconnussent la figure symbolique de la plaie du Sauveur ou l'image de son supplice. A ce sujet, on peut citer le *miracle des miracles* qui fit tant de bruit à Rome. On crut voir sur le corps du bienheureux Jean Yepès, dit *Jean de la Croix*, qui avait été exposé dans un monastère de Ségovie, les figures du Sauveur, de la Vierge et des saints, empreintes merveilleuses que n'apercevaient que ceux qui avaient la foi, car d'autres moins prévenus tentèrent en vain d'être témoins du prodige.

Tels sont les faits principaux qui se rattachent à l'histoire de la stigmatisation, considérée comme phénomène physique se produisant sous l'empire de l'exaltation religieuse. La folie humaine a malheureusement aussi son rôle dans les étranges visions que provoque le mysticisme, et c'est ce rôle que la vie de quelques extatiques représente avec une netteté singulière.

II.

Le don des stigmates répondait plus encore qu'aucun des autres présens de la grâce à ce besoin de mortification et d'ascétisme qui a de tout temps travaillé certaines âmes. La souffrance a pour les caractères énergiques et fortement trempés une sorte d'attrait, un genre de séduction particulier, car elle leur fournit un moyen de montrer leur résignation et d'exercer leur vertu; elle leur donne accès à des mérites qui dans une vie calme et douce leur fussent demeurés fermés; elle les relève à leurs propres yeux en les rendant plus dignes de la Divinité, en les rapprochant davantage de la source infinie et du type accompli de tous les mérites. C'est là le secret de l'influence prodigieuse qu'exerce sur certaines personnes la méditation de la passion du Christ. Quoi de plus glorieux et de plus consolant à la fois, pour ceux qui cherchent Dieu par le chemin des souffrances et des misères, que cette marque sensible imprimée sur notre être charnel, et qui semble témoigner que les souffrances endurées pour son nom et pour sa gloire lui ont été agréables? La vie

du cloître ou de la cellule est tout un monde à part d'émotions et de jouissances intérieures qu'il est impossible de comprendre, si l'on ne cherche pas à se représenter dans quel ordre d'idées, dans quelle sphère habitent ceux qui l'ont embrassée. Aujourd'hui surtout que cette vie est plus étrangère que jamais à l'intelligence des masses, nous sommes plus ignorans de ce qui la caractérise.

L'ascète mystique éprouve de véritables délices à mortifier de plus en plus sa chair. L'esprit a saisi avec un tel empire la direction de ses actes, que le pieux rêveur assiste avec une sorte d'indifférence et même avec une joie secrète aux supplices qu'il inflige au corps. Le mystique est pour lui-même comme un médecin qui mesure froidement à l'intensité de la douleur l'espoir qu'il met dans le révulsif énergique auquel il a recours : plus est grande la souffrance, plus il espère dans la guérison du mal dont son âme est atteinte, et ce mal, c'est la vie, la vie d'ici-bas, loin de Dieu, où tout glace, tout énerve et corrompt, la vie qui n'est à l'âme embrasée de l'amour divin qu'une longue et cruelle attente.

Pour mieux faire saisir ces caractères étranges, il faut, au fond d'un de ces couvens des tiers-ordres de Saint-François et de Saint-Dominique qui nous ont offert le miracle de la stigmatisation, aller chercher quelques-unes de ces pauvres filles qui y ont consumé leur existence. Leurs vies en diront plus que toutes les analyses psychologiques.

A la fin du XVIe siècle vivait au Pérou une sainte dont les vertus ascétiques impressionnèrent vivement ses contemporains, et qui est devenue une des patronnes de la ville où elle a vu le jour. Cette femme est sainte Rose de Lima. Sainte Rose était née dans une position brillante et favorisée de la fortune; sa pauvreté a été toute volontaire. Le modèle qu'elle s'est sans cesse proposé, c'est cette même sainte Catherine de Sienne dont nous venons de voir tout à l'heure la stigmatisation exercer une si prodigieuse influence. Dès l'âge le plus tendre, la vie contemplative et ascétique lui apparut avec tout l'attrait d'une irrésistible vocation, et, coupant la belle chevelure qui commençait à parer sa beauté naissante, elle la consacra à Jésus-Christ. Tel fut le premier acte d'hostilité qu'elle dirigea contre son corps. Quoique son front eût perdu les boucles qui l'encadraient élégamment, son visage gardait encore un charme auquel plus d'un cœur se montrait déjà sensible. Elle voulut réserver pour Jésus-Christ seul, pour l'époux céleste qu'elle s'était choisi, cette beauté à laquelle prétendait la créature. Elle se barbouilla le visage de manière à se rendre méconnaissable, mais non pas comme les femmes du Thibet, qui savent faire disparaître promptement, une fois rentrées dans la chambre de leur époux, le masque noir à l'aide duquel elles

dérobent au public les charmes qui n'appartiennent qu'à un seul; elle rendit cette laideur profonde et durable, car, se disait-elle, en quoi Jésus-Christ aurait-il besoin de la beauté physique, puisque c'est au cœur qu'il s'adresse, puisque c'est du cœur qu'il est épris? Elle lava ses mains dans la chaux vive pour brûler et faire gercer sa peau. Une fois entrée en religion, afin de faire cesser une poursuite de mariage qui bravait encore une résolution si fortement prise, Rose ne mit plus de bornes aux austérités qu'elle s'imposa. Déjà depuis longtemps elle s'était condamnée à une abstinence continuelle de viande, et elle jeûnait trois jours de la semaine au pain et à l'eau; mais la privation ne suffisait pas à son âme dévorée du désir du martyre : elle voulut y ajouter la souffrance et le dégoût, qui n'en est qu'une autre forme. Elle mêla à ses alimens les herbes les plus amères; elle les arrosa même avec du fiel de mouton. Pendant le carême, elle en diminuait graduellement la quantité. Elle arrivait à vivre de quelques pepins d'orange. Toutes les nuits, elle prenait la discipline, et malgré les représentations de son confesseur, elle alla jusqu'à s'administrer cinq mille coups dans l'espace de quatre jours. Puis, quand ses épaules ne présentaient plus qu'une large plaie, elle les chargeait d'une lourde croix de fer et se rendait ainsi nu-pieds dans le jardin du couvent. La sainte s'enfonça aussi sur la tête une couronne hérissée de pointes, la changeant tous les jours de place afin de multiplier les blessures que cette cruelle coiffure ouvrait en son front. Enfin elle se revêtit d'un double cilice, et après s'être frotté tout le corps avec des orties, elle étreignit ses bras et ses reins dans des chaînes qui lui causaient les douleurs les plus insupportables. Et quand, dans son ardeur de souffrir, sainte Rose avait ainsi épuisé toutes les tortures, une joie intérieure s'emparait d'elle et les lui faisait oublier; elle était heureuse et fière d'avoir imité et ressenti les angoisses de son Sauveur. Sous ce ciel brûlant du Pérou, comme sous le climat dévorant de l'Hindoustan, l'ascétisme, on le voit, prend des proportions gigantesques, et la volonté soutenue par la foi opère des prodiges dont la seule pensée ferait reculer les cœurs les plus indomptables.

Transportons-nous maintenant dans les montagnes du Tyrol, dans cette contrée, située aux confins de l'Allemagne et de l'Italie, où l'esprit rêveur et mystique du Nord s'allie aux passions ardentes et aux résolutions hardies du Midi. C'est là qu'habite une population simple et crédule, qui a gardé la foi du moyen âge et chez laquelle les traditions, les légendes pieuses se transmettent religieusement de père en fils. Au Tyrol, le souvenir d'une célèbre stigmatisée, Jeanne-Marie de Roveredo, a exercé depuis une cinquantaine d'années une influence singulièrement active. Dans le cours de cette

période, trois extatiques ont offert à l'observation contemporaine cet étrange phénomène des stigmates, tel qu'il s'était produit au xve siècle. L'une est Maria de Moerl, l'extatique de Kaltern; la seconde est Maria Domenica Lazzari, de Capriana; la troisième est Crescentia Nieklutsch, de Tscherms. Toutes trois étaient dans la jeunesse quand les stigmates apparurent sur leur corps, et divers voyageurs qui les ont visitées nous ont laissé sur elles de curieuses relations. Maria de Moerl, la première, était, comme sainte Rose, issue d'une noble famille, mais cette famille avait éprouvé de grands revers, et son père s'était vu réduit à tenir une petite auberge. Maria ne reçut que l'instruction la plus vulgaire; elle fréquenta une école primaire, et sa santé débile, jointe à une dévotion précoce, laissa peu de temps à la culture de son intelligence. Malade et cherchant dans des exercices de piété continuels l'oubli de ses souffrances, elle tourna toute son activité vers la vie contemplative. Chez des jeunes filles dont la santé est mal affermie, où la révolution de la jeunesse ébranle une organisation délicate, il se fait souvent une réaction cérébrale qui les jette dans une mélancolie sur laquelle se greffe tout naturellement la dévotion. C'est ce moment qui décide souvent des vocations religieuses et de la destinée de bien des femmes. Maria venait de perdre sa mère, ce qui augmentait encore ses souffrances morales. Elle tomba dans un de ces découragemens profonds qui préludent si souvent à la vie ascétique; elle passa par cette succession fréquente de sentimens différens, d'états opposés qui trahissent le trouble de l'économie. A des élans d'amour pour le Sauveur, à des transports qui lui faisaient goûter par avance les joies éternelles, succédaient des momens de tristesse poignante et de découragement profond. Ces femmes mystiques, qui se croient l'objet des attentions particulières de Jésus-Christ, s'imaginent fréquemment être ensuite délaissées par lui. Elles s'accusent alors de leur manque de sensibilité et de leur ingratitude; la dévotion cesse d'être pour elles une consolation, et si elles essaient d'échapper à ces épreuves cruelles en rentrant dans la vie pratique, en s'appliquant à l'exercice des bonnes œuvres, leur charité participe encore de l'inégalité de leur humeur. On trouve dans les écrits de sainte Thérèse une analyse profonde de ces bizarres vicissitudes dont se plaignait aussi sainte Rose de Lima. Maria de Moerl fut assiégée pendant quelque temps par des tribulations terribles qui mettaient en péril sa félicité et son salut; elle passa par des retours, des réactions morales qui lui semblaient des tentations envoyées par l'esprit des ténèbres; mais, pour combattre l'ennemi qui s'était insinué en elle, elle ne fit que redoubler ses mortifications et ses austérités. Son organisation délicate était minée chaque jour davantage par cette lutte intérieure qui puisait ses armes

dans des privations bien faites pour lui enlever l'énergie physique. Parvenue à sa dix-huitième année en 1830, les tourmens de la divine passion finirent par faire comme irruption dans la jeune fille qui les avait médités si longtemps. D'horribles convulsions, des angoisses de mille sortes la plongèrent tout à coup dans un état voisin de la mort. La souffrance à laquelle elle condamnait tous les jours sa chair amaigrie, la douleur morale dont elle abreuvait son âme desséchée par le contre-coup de l'épreuve physique, se donnaient en quelque sorte la main. Alors, après avoir cent fois fait craindre pour sa vie, Maria de Moerl tomba par intervalles dans un état d'extase dont les crises, d'abord fort courtes, se rapprochèrent par degrés. La réception de l'eucharistie la plongeait dans un tel ravissement et absorbait à un tel degré ses facultés souffrantes, que tout lui devenait alors indifférent : elle demeurait immobile et abîmée dans une contemplation qui se prolongea une fois jusqu'à vingt-six heures. Depuis lors, la vie du monde sembla se retirer tout à fait de Maria. On était au mois d'août 1833; des milliers de pèlerins ne tardèrent pas à venir visiter l'*Addolorata,* qui demeurait indifférente en présence de ce nombreux concours : elle ne voulait plus avoir de rapports avec ce monde que par l'intermédiaire de son confesseur, dans l'obéissance absolue duquel elle s'était placée. Enfin l'année suivante, en 1834, cette longue méditation de la passion porta ses fruits, et l'on découvrit sur ses membres les stigmates dont elle avait été marquée. Chaque vendredi, le sang coula des blessures, et le vendredi-saint, ainsi que le jour de la fête des stigmates de saint François, les plaies saignèrent avec plus d'abondance que jamais. Le phénomène avait atteint son plus haut degré d'intensité, et les voyageurs qui la visitèrent depuis ce temps la trouvèrent dans un état cataleptique qui en faisait à peine une créature vivante. Son corps était couvert de mille plaies qu'on regardait comme autant de stigmates; son œil était immobile, ses mains restaient crispées sur sa poitrine, ses doigts étaient serrés les uns contre les autres, son corps était incliné en avant dans une posture qu'une autre personne aurait pu à peine garder quelques minutes. C'est ainsi que s'exprime un voyageur allemand, M. E. de Hartwig, auquel on doit d'intéressantes lettres sur le Tyrol. Quant à sa nourriture, elle était juste ce qu'il fallait pour soutenir cette frêle enveloppe : quelques grains de raisin, du jus de fruit et un peu de mie de pain lui suffisaient comme aliment pendant plusieurs jours.

Maria-Domenica Lazzari et Crescentia Nieklutsch présentent à des degrés divers et avec un caractère moins prononcé quelques-uns des phénomènes de l'extatique de Kaltern. Chez la première, tout indique une perversion complète dans l'économie et un trouble profond

dans la santé. Chez la seconde, la macération et l'abstinence n'ont point autant dévasté l'économie : c'est la méditation en Jésus-Christ qui constitue tout le mouvement de la pensée. Le corps n'obéit plus à l'esprit que pour représenter les jeudis et les vendredis de chaque semaine les scènes de la passion par une pantomime animée, qui a pour intermèdes des momens d'extase.

A ceux qui douteraient du rôle de l'orgueil dans ces bizarres maladies, il suffit de signaler les relations dont les extatiques du Tyrol sont les héros. Quand on jette les yeux sur quelques-uns de ces récits, publiés à l'usage des catholiques sur les stigmatisés du Tyrol, — celui de M. l'abbé Nicolas par exemple, — on ne peut se défendre d'un sentiment de tristesse et de pénible surprise. Voilà donc une sorte de procès-verbal médical présenté comme une introduction à la vie dévote, un livre qui glorifie la maladie et l'hallucination sous prétexte de guérir les cœurs! Il y a quelque chose de plus déplorable encore dans l'histoire de la stigmatisation, c'est que l'on a prodigué parfois les mêmes honneurs à des hypocrites et à des imposteurs.

III.

Nous voici à une dernière période de l'histoire des maladies provoquées par le mysticisme chrétien. On a vu dans les stigmatisés et dans les extatiques l'influence de la piété d'abord, puis celle de l'orgueil exalté par la foi. Des mobiles moins nobles ont pénétré aussi dans le domaine de ces maladies; l'imitation intéressée ou puérile s'est produite à côté du vrai phénomène. Les exemples ne manquent pas pour caractériser cette dernière phase de la maladie morale que nous étudions. A mesure que le mobile s'abaisse en quelque sorte, l'influence contagieuse semble gagner en puissance. Avant de parler des impostures sur lesquelles nous n'avons point à insister, c'est la forme épidémique revêtue à certaines époques par les maladies du mysticisme qui doit nous occuper.

Les témoins oculaires et les historiens des visions ont trop souvent contribué à propager des influences qui semblaient pouvoir n'agir qu'au sein des cloîtres ou de la solitude. Ils ont célébré à l'envi l'empire de la volonté sur la chair. Sans doute il y a là un juste motif d'admiration, mais quand le corps n'est mis à cette rude discipline de l'esprit que pour en reproduire les aberrations, quand, au lieu d'accomplir le rôle que lui assigne la Providence, il n'est plus que l'instrument lent du suicide, faut-il proposer un semblable modèle à l'imitation? Les historiens complaisans des phénomènes de l'extase ne se sont malheureusement pas arrêtés devant cette question, et

l'admiration des fidèles qui voyaient dans les stigmatisés autant de victimes expiatoires se dévouant pour leurs frères est venue en aide à la contagion de l'exemple pour perpétuer les miracles des stigmates. L'idée de l'extase expiatoire a ainsi constitué à son tour un genre propre d'épidémie mystique. On la retrouve dans les visions d'un assez grand nombre de dévotes des XVIe et XVIIe siècles.

Marie de l'Incarnation se voyait parfois plongée dans des flots de sang qu'elle reconnaissait pour être celui de Jésus-Christ, versé, disait-elle, à cause des péchés qu'elle avait commis; alors elle s'offrait pour être immolée et sacrifiée à la place du Sauveur. Catherine de Bar, qui prit le nom de mère Mechtilde et qui était née à Saint-Dié, en Lorraine, en 1619, fonda à Rambervilliers, quarante ans après, en 1659, un nouvel ordre monastique sous la règle de saint Benoît modifiée, et avec le titre de *Religieuses adoratrices perpétuelles du très saint sacrement de l'autel*. Le caractère propre de ces religieuses était de se donner comme des victimes s'offrant en réparation des outrages faits à Jésus-Christ dans l'eucharistie, répétition journalière de la passion. Tous les jours, une des sœurs entrait en retraite depuis le matin jusqu'à vêpres. Elle était alors *victime* réparatrice. Quand les autres sœurs allaient au réfectoire, elle sortait du chœur la dernière, la corde au cou, la torche à la main. Toutes les religieuses étant à leur rang, elle leur rappelait qu'elles étaient des victimes immolées à la place de Jésus-Christ; puis, s'étant inclinée, elle retournait au chœur pendant le dîner, et y restait jusqu'après vêpres à titre de victime séparée du troupeau et destinée au sacrifice.

L'influence que cet ordre singulier exerça sur quelques femmes d'un esprit faible et enclin au mysticisme fut assez grande. On vit se reproduire chez les catholiques, mais dans des proportions moins fortes, ce qui s'observe chez les Hindous brahmanistes. Les *victimes* s'imposaient des rigueurs, des pénitences extraordinaires, et cherchaient à reproduire par des actes ascétiques les horreurs de la passion. Quelques dévots attachèrent une grande vertu à cette répétition du sacrifice offert en expiation de nos crimes. Un certain Desmarets-Saint-Sorlin, soutenu par les jésuites, proposa sérieusement une armée de cent quarante mille *victimes* pour combattre les jansénistes de Port-Royal et renverser toutes les citadelles du diable.

L'enthousiasme qui avait un moment porté les franciscains à saluer un second avénement de Jésus-Christ dans la personne de leur fondateur et les avait mis ainsi sur la pente d'une nouvelle religion, différente du christianisme, se reproduisit vers 1732 à propos des *victimes*. Des rêveurs assurèrent que le second retour de Jésus-Christ serait précédé de l'immolation de victimes dont le sang mêlé à celui du Sauveur apaiserait la colère divine. La plus célèbre des femmes

qui donnèrent dans ces extravagances est Mlle Brohon, morte à Paris en 1778. Cette visionnaire avait, comme sainte Catherine de Sienne, sainte Thérèse et d'autres femmes mystiques célèbres, un certain mérite de style, de la chaleur et souvent même de l'éloquence. Elle a composé divers ouvrages qui ont paru pour la plupart sous le voile de l'anonyme. Mlle Brohon ne tarda pas à exercer un véritable empire sur des gens distingués; elle occupa de ses hallucinations et de ses prétendues prophéties une foule de membres du clergé et des personnes de la haute société. L'établissement des victimes devint bientôt la question à la mode. Il s'agissait de fonder un nouveau culte dont Mlle Brohon serait la législatrice, et qui était destiné à reproduire avec des grâces nouvelles l'ineffable bienfait de la médiation de l'Homme-Dieu. Les victimes devaient avoir en effet, c'était leur nouvelle institutrice qui l'assurait, un excès de grâce divine qu'elles pouvaient utilement appliquer à détourner les fléaux dont était menacé le genre humain; elles prenaient sur elles l'anathème général et devenaient de la sorte le centre commun et le réservoir de toutes les faveurs divines, Dieu se servant de leur canal pour les répandre sur la terre. En 1774, la prophétesse mystique écrivit à Christophe de Beaumont, archevêque de Paris, pour lui prédire que Dieu allait exercer son jugement sur les nations, décimer la terre et se choisir un peuple nouveau; auparavant il était absolument nécessaire d'établir des victimes qui s'immolassent continuellement à Dieu. Il va sans dire que Mlle Brohon devait être la première. A la tête des victimes, celle-ci proposait de placer son propre directeur, naturellement plus avant dans le secret de sa pensée qu'aucun autre ecclésiastique, l'abbé du Garry, vicaire de Saint-Pierre-aux-Bœufs et depuis curé de Ville-d'Avray. Quoique Mlle Brohon menaçât la France de grands malheurs, si elle se refusait à cet holocauste féminin, le prélat tint peu de compte de ses avertissemens. Elle se tourna alors vers le roi, déjà malade et auquel peu de jours devaient être encore comptés. Elle lui exposa fort au long dans un placet le projet de son institution et ne lui demandait rien moins que sa fille, Mme Victoire, pour l'une des victimes. Le nombre devait en être fixé à douze; on aurait ainsi représenté le collége apostolique par un collége investi de la même mission. Toutefois la prophétesse n'avait pas voulu exclure complétement le sexe masculin du nouveau sacerdoce mystique; les hommes entraient pour moitié dans les douze, mais ils n'occupaient que le second rang. Aux femmes revenait tout l'honneur de la mission nouvelle. Il s'agissait en effet d'humilier le sexe masculin, qui avait abusé de sa supériorité, et de le piquer de jalousie en présence du zèle déployé par le sexe le plus faible.

On voit que Mlle Brohon était sur le chemin d'une religion qui

n'est pas sans quelque ressemblance avec les idées des millénaires et des mormons (1). Elle protestait pourtant de son attachement à la sainte église, de son respect pour le corps des pasteurs unis au pape. Elle frisait l'hérésie, et dans la crainte de l'anathème elle s'efforçait d'éloigner toute accusation d'hétérodoxie. C'est cette crainte qui a frappé de stérilité, au sein du catholicisme, les germes dont sont sorties dans les pays protestans tant de confessions et de sectes. Ne pouvant donner un libre cours à leurs rêveries et à leurs utopies religieuses, beaucoup de catholiques ont tourné vers le mysticisme l'activité de leur imagination, enchaînée par l'autorité sévère de l'orthodoxie. Comme l'église laisse un libre cours à l'amour divin et n'assigne aucune forme déterminée à la vie dévote et contemplative, les fidèles chez lesquels déborde le sentiment religieux, et qui l'associent à un besoin de nouveautés, se sont rejetés sur les rêveries mystiques, et ont imposé sous forme de règles monacales les idées qu'ils ne pouvaient prêcher comme articles de foi. C'est ce qui explique pourquoi les aberrations dont nous cherchons ici à indiquer le vrai caractère ne se montrent que chez les catholiques; chez les réformés, elles sont en effet d'un autre genre. Ceux-ci cherchent l'inspiration de la vérité divine dans une méditation nouvelle des livres saints; ceux-là travaillent à pénétrer dans les profondeurs de la volonté de Dieu par un commerce secret avec lui. Toutefois les deux écoles se rencontrent en certains points, et tandis que quelques sectes protestantes, telles que les swedenborgiens, sont sur la limite du mysticisme catholique, d'autres, et les rêveurs groupés autour de Mlle Brohon furent du nombre, sont sur la limite du sectarisme protestant. Comme cette visionnaire n'épargnait pas le clergé dans ses écrits, elle finit par ameuter contre elle tous les bons catholiques. Il en fut de même de Suzanne Labrousse, qui chercha à renouveler avec quelques variantes, peu d'années avant la révolution, la doctrine des victimes, et compta parmi ses dupes le fameux dom Gerle, prieur des chartreux de Vauclaire, et Ponthard, évêque de Périgueux.

En France, le refroidissement des croyances explique comment, depuis le dernier siècle, le mysticisme extatique devient un phénomène de plus en plus rare; mais dans les contrées au contraire où la foi catholique est restée pleine de ferveur, ces aberrations se produisent encore à des intervalles peu éloignés. En Bavière, dans le Tyrol, sur les bords du Rhin, le mysticisme catholique est très florissant. L'esprit allemand est porté à la contemplation et à l'illuminisme. Plus qu'aucun autre, quand la voie des sectes nouvelles lui est interdite, il doit se précipiter dans les étranges imaginations qui ont eu pour dernier fruit les stigmates. Aussi dans ce siècle, ou à la

(1) Voyez, sur *les Mormons*, la *Revue* du 1er septembre 1853.

fin du siècle dernier, outre Anne-Catherine Emmerich, outre les trois extatiques du Tyrol, rencontre-t-on encore deux autres stigmatisées, Colombe Schanolt, morte à Bamberg en 1787, et Madeleine Lorger, morte à Hademar en 1806.

C'est sous l'influence des doctrines mystiques qui continuent à prédominer dans l'Allemagne catholique, qu'un professeur de l'université de Munich, M. J. Goerres, a composé son curieux *Traité du mysticisme chrétien,* où il prétend donner une forme scientifique et presque rationnelle aux aberrations, aux hallucinations, aux délires religieux de tous les genres qu'il a pu rencontrer. Il s'est fait ainsi le promoteur d'une réaction mystique contre la théologie rationaliste. Les vies des saints extatiques, racontées avec un enthousiasme qui exclut toute critique, avec une ferveur qui ne veut admettre aucune restriction, ont été distribuées et colportées chez les paysans de l'Allemagne méridionale. La France a subi aussi le contre-coup de ce retour singulier vers les idées du moyen âge. L'imagination de notre midi s'est allumée au récit de visions, d'extases et de stigmatisations. Lyon et Avignon ont été les deux centres de cette propagande mystique, faite à l'aide de petits livres distribués dans les campagnes; l'apparition de la stigmatisée de Villecroze, Mme Miollis, et l'histoire plus récente d'une autre extatique ne semblent pas étrangères à ces influences. Quant à l'Italie, le mysticisme y avait toujours régné, et on ne s'étonnera pas de rencontrer au commencement de ce siècle à Ozieri, en Sardaigne, une stigmatisée, Rose Cerra, religieuse capucine.

L'influence de la piété, de l'orgueil, de l'imitation dans les maladies des mystiques, soulève encore pour le moraliste des questions dignes d'examen; mais que dire de l'intervention de la fraude dans un domaine où l'on n'aurait voulu rencontrer que l'exaltation de la foi? Le lien qui unit la puérile infatuation des visionnaires à certaines supercheries moins excusables est cependant trop évident. Le désir de se donner en spectacle, de se proposer comme un modèle d'abnégation et d'humilité, devait finir par suggérer aux filles extatiques l'emploi de supercheries et de fraudes pieuses pour en imposer à ceux que leur parole n'aurait pu suffisamment convaincre. N'avait-on pas découvert chez les convulsionnaires de Saint-Médard des ruses mises en usage pour mieux attirer le public et accroître ainsi leur réputation de sainteté? Bien que dégagées des choses de ce monde, les visionnaires ont souvent mis en défaut la pénétration même de leurs directeurs spirituels, et quelquefois aussi il a été dangereux pour les confesseurs de se refuser à entrer dans les imaginations de leurs pénitentes. On connaît le fameux procès du père Girard et de Mlle Cadière, qui jouait à peu près la stigmatisée, puisqu'elle prétendait avoir reçu au côté gauche, pendant son som-

meil, une blessure de la main d'un ange. Le fait est que le pauvre père Girard, sous le coup d'une accusation de séduction, d'inceste spirituel, de magie et de sorcellerie, n'échappa au bûcher qu'à la majorité d'une voix, et cela pour avoir encouru le ressentiment de sa pénitente, qui n'avait pu en faire sa dupe.

On citerait facilement bien des exemples de mystifications du même genre dont ont été victimes les personnes les plus graves. Il faut en effet une grande habitude de ces sortes d'impostures pour échapper, lorsqu'on est déjà tourné vers la dévotion et le mysticisme, à l'influence qu'une piété apparente et une grâce surnaturelle exercent sur nous. Saint-Simon, dans ses *Mémoires*, a tracé avec beaucoup de vérité le portrait d'une de ces pieuses intrigantes qui se jouaient de leur directeur comme du public, Mlle Rose, que le cardinal de Noailles chassa de son diocèse. — Gerson, dans son *Traité sur les vérités nécessaires au salut*, parle d'une autre visionnaire de Savoie, dont le procès fut instruit à Bourg-en-Bresse. Cette femme se donnait pour l'une des cinq que Dieu avait choisies afin de racheter les âmes de l'enfer, et s'était jouée pendant longtemps de la simplicité et de la dévotion du clergé de son pays. — L'idée de simuler sur son corps ces mêmes plaies que le Christ reçut au Calvaire était déjà venue à un imposteur deux ans avant le miracle du mont Alverne. En 1222, on avait condamné au concile d'Oxford un personnage qui portait empreints aux pieds, aux mains et au côté les stigmates de Jésus-Christ. — Personne n'a oublié non plus la fameuse affaire de Rose Tamisier, qui occupa un tribunal du Vaucluse au mois de septembre 1851. Rose était depuis longtemps connue par sa vie mystique, et sa physionomie rappelle d'une manière frappante ce qu'on dit des extatiques stigmatisés. Elle portait sur la poitrine des stigmates qui rendaient du sang, imprimaient sur le linge qu'on y appliquait des images mystérieuses, et, au dire du curé de Saignon, ils dessinèrent un jour une figure de Vierge. Toutes les circonstances de cette étrange affaire ont dénoté en Rose Tamisier ce mélange de dévotion, de ruse, d'intrigue, que nous venons de remarquer chez les visionnaires. Toutes ces femmes sont de la même famille psychologique; Rose Tamisier sort de la branche la plus vulgaire, tandis que Mlle Brohon appartient à la branche la plus distinguée; mais on doit appliquer à toutes le proverbe espagnol : *Medio de loco y medio de picaro.*

En dépit de la fraude évidente que décelait le miracle opéré par Rose Tamisier, les populations du Vaucluse et des départemens limithrophes ont été vivement frappées des récits débités sur son compte. Au lieu de la tenir pour une hypocrite, on a plaint Rose comme une martyre. En cela, les gens crédules subissaient visiblement l'influence des écrits mystiques colportés parmi eux. Ceux qui

regardaient la stigmatisation comme le plus précieux des dons de la grâce ne pouvaient voir dans les juges qui avaient condamné l'imposture que de vrais persécuteurs. Les esprits étaient parfaitement préparés d'ailleurs à accepter la merveille de Rose Tamisier. Dans un département voisin du Vaucluse, à Villecroze, dans le Var, Mme Miollis, dont le nom a déjà été prononcé, montrait aux pèlerins qui la venaient visiter la trace des clous qui avaient percé les membres du Sauveur. Des linges appliqués sur son front et sur sa poitrine avaient présenté une empreinte exacte, écrit son biographe, de la couronne d'épines et de la croix. La vue de ces linges, qui circulaient comme des reliques, avait convaincu plus d'un sceptique; certaines personnes leur prêtaient la vertu de communiquer une heureuse disposition à la dévotion de *la croix* et du *sacré sang*. Depuis 1840, il n'était bruit parmi les dévots que de ces faits extraordinaires, et la publicité donnée à de tels récits explique la propagation du phénomème dont ils fortifient l'influence épidémique. Je puis citer pour ma part un exemple de cette action contagieuse que peut exercer encore aujourd'hui l'exaltation des stigmatisés. A douze lieues de Paris, je vis, il y a quelques années, entrer dans une église une femme vêtue de blanc, un voile et une couronne d'épines sur la tête, un roseau à la main; ses traits respiraient la quiétude, bien qu'il y eût quelque chose de morne et d'égaré dans sa physionomie. Elle s'approcha de l'autel, et, s'agenouillant sur les marches, elle se mit à pousser de profonds soupirs; puis elle prononça de nouvelles exclamations de tristesse, remerciant *son doux Sauveur de la grâce qu'il lui avait faite de lui envoyer les stigmates, comme à la bonne madame Miollis*. On chuchotait, on se demandait ce qu'était cette folle; la foule s'amassait dans la chapelle, lorsqu'un prêtre vint à passer et ordonna à la patiente de se retirer. C'était, nous dit-il, une intrigante qui cherchait à étonner le public et ne produisait que du scandale. La prétendue stigmatisée sortit en déplorant l'aveuglement de ceux qui méconnaissaient la miséricorde divine. Des scènes de ce genre ne sont pas rares dans le midi de la France; en Espagne et dans l'Amérique méridionale, elles sont encore plus fréquentes. A côté du mormonisme et des rêveries des sectaires, le mysticisme a aussi sa place à revendiquer comme une source d'aliénation mentale. Les pieux historiens de la stigmatisation, au lieu d'édifier les âmes, ont en effet semé trop souvent la folie, quand ils n'ont pas suggéré des moyens à la ruse, préparé des dupes et tendu des piéges à la crédulité naïve.

Parmi les explications de ce singulier phénomène, il en est une que légitiment d'assez nombreux exemples. On peut supposer que, dans ces accès d'extase qui mettent l'imagination hors d'elle-même et font perdre au moi conscience de ses actes, les stigmates ont été

souvent imprimés par le mystique sans qu'il en ait eu connaissance. Le malade est devenu le jouet d'une hallucination qui lui représente des rayons célestes ouvrant dans ses membres les plaies qu'il se fait lui-même. Le retour fréquent de semblables hallucinations a pu rendre chronique cette stigmatisation d'abord tout artificielle. Un religieux trappiste qui est en même temps médecin, M. Debreyne, dans son *Essai sur la Théologie morale dans ses rapports avec la physiologie et la médecine*, publié à Paris en 1843, attribue à une cause analogue un fait de stigmatisation. La femme qui avait été soumise à son examen n'avait rien dans sa conduite et son caractère qui pût faire croire qu'un miracle de la grâce se fût opéré en sa faveur. Dieu, disait-elle, l'avait choisie pour l'objet de ses complaisances; mais il faut avouer que ces complaisances étaient d'une nature extraordinaire et fort naïve tout à la fois. Quand cette jeune fille tombait dans un accès d'extase, on lui trouvait soudain à la main, et sans qu'on pût savoir comment, des morceaux de sucre et des pommes cuites qu'elle assurait venir de la sainte Vierge, de l'enfant Jésus et de saint Jean-Baptiste. « Ce sucre était excellent, dit l'ecclésiastique qui nous a donné une relation de la merveille; il était en morceaux, tel qu'on en met dans un sucrier, et j'en ai mangé une fois. » — « Quand ce sucre tombait ou lui venait, c'est toujours le même ecclésiastique qui parle, on ne le voyait que lorsqu'il était très près des mains. Non-seulement on ne pouvait s'imaginer d'où elle aurait pu se procurer ce sucre, mais on s'est assuré par tous les moyens possibles qu'elle n'avait pas un seul morceau de sucre sur elle, ni dans son bonnet, ni dans ses habits, ni dans son lit, ni sur sa couche nue, qu'on a quelquefois posée à terre pour rendre toute jonglerie impossible. »

A ce miracle des morceaux de sucre, le corps de cette jeune fille joignait celui des stigmates. On eut recours aux précautions les plus minutieuses pour s'assurer si elle n'usait pas là aussi de quelque supercherie. On mit sous la bande dont on avait étroitement serré la mystérieuse plaie, faite à l'un des pieds, une hostie non consacrée, qui eût accusé l'intervention d'une aiguille ou d'une épingle, et le vendredi soir on retrouvait l'appareil parfaitement en place et le linge imprégné cependant du sang que la plaie versait tous les vendredis. Le père Debreyne reconnut le *naturalisme* du miracle, et il en a proposé une explication ingénieuse, fondée sur la possibilité de rendre périodique une exsudation sanguine, obtenue d'abord artificiellement. Au milieu du XVIe siècle, une stigmatisée du même genre attira l'attention de saint Ignace de Loyola. Sa tête présentait aussi les marques de la couronne d'épines et répandait un sang abondant à certains jours commémoratifs. La dévotion entoura cette extatique

d'une vénération profonde, car elle avait, comme celle de Kaltern, des momens de ravissement en Dieu, durant lesquels elle demeurait insensible à tout ce qui l'entourait. Malheureusement la conduite ultérieure de la sainte ne répondit pas à ce que promettait un pareil miracle, et saint Ignace de Loyola, qui ne pouvait s'expliquer que Dieu eût choisi pour trésor de sa grâce une personne si indigne, mit les stigmates sur le compte du démon. On sait que ce fut le procédé dont usaient constamment au moyen âge les théologiens pour expliquer les miracles opérés par des hérétiques ou des hommes vicieux et coupables. Puisque la merveille ne venait pas de Dieu, elle était, disaient-ils, évidemment envoyée par Satan pour abuser et séduire les créatures. Il fallut donc aussi reconnaître les stigmates du diable, et ceux qui ont écrit sur la démonologie nous en ont donné effectivement la description. Le diable marquait ceux qu'il possédait de signes aux pieds, aux reins et près du cœur. Les plus savans démonologistes nous assurent cependant que ces stigmates ne versent pas de sang, et se distinguent seulement à l'insensibilité des chairs et de la peau. Il est aisé de reconnaître dans cette circonstance un fait d'anesthésie, comme il s'en rencontre fréquemment chez les cataleptiques.

Ainsi ce que l'on avait d'abord regardé comme le don le plus précieux de la grâce finissait par descendre au rang des marques visibles de la damnation. Ce miracle, qui enthousiasmait tant de dévots, à force de se répéter, provoquait chez plus d'un homme pieux une sorte d'incrédulité, et avant de proclamer la merveille, on commençait par s'enquérir du caractère de celui qui en était l'objet. C'est qu'en effet la stigmatisation est en elle-même un phénomène stérile, indigne d'être proposé à une piété solide et active. C'est une aberration de l'économie qui peut, chez certaines personnes, procéder d'un sentiment respectable et profond d'amour divin, mais qui n'aboutit qu'à dégrader notre nature, en nous réduisant à un état permanent de torpeur et d'imbécillité analogue à celui des ascètes indiens. Le christianisme est de son essence une religion pratique et active. Les grâces de la stigmatisation sont au fond antipathiques à son esprit. A mesure que nous avançons davantage dans cette voie d'applications charitables et d'œuvres utiles qui font aujourd'hui la force du christianisme, nous nous éloignons de ce mysticisme extatique qui a pour couronnement la stigmatisation. Malheureusement c'est ce que les biographes des stigmatisés ont toujours méconnu. Leurs livres n'ont eu d'autre objet que de répandre l'enthousiasme pour le prétendu miracle; à les en croire, ces récits d'hallucinations, d'extases et de crises nerveuses sont un des moyens les plus puissans de glorifier la Divinité et d'édifier les âmes. Quant à nous,

la moralité que nous tirons de la lecture de leurs ouvrages est bien différente. Nous n'avons retracé l'histoire et le mode de production du phénomène que pour découvrir les causes de cette maladie intellectuelle qui s'est répandue comme une épidémie. Une aberration de la vie d'un grand saint est devenue le point de mire d'une foule d'esprits ignorans et fanatiques. L'aberration, au lieu de rester isolée, est ainsi passée à l'état de contagion. L'orgueil et la fraude se sont ensuite entendus pour la propager. Une littérature mystique, une suite de biographies laudatives, de panégyriques, ont répandu, popularisé l'histoire de la stigmatisation, et cette littérature est devenue l'aliment de natures faibles auxquelles elle a tourné la tête. Les biographes des stigmatisés se sont bien gardés de laisser entrevoir à leurs crédules lecteurs qu'il pouvait y avoir dans la stigmatisation un simple fait morbide, un effet de quelque hallucination. Toutefois l'église paraît avoir compris que la piété s'était étrangement fourvoyée; elle a prudemment évité de donner au miracle de la stigmatisation un grand retentissement, et les stigmatisés contemporains, au lieu d'être glorifiés comme ceux du moyen âge, n'ont pu recueillir que l'obscure admiration de quelques dévots.

Quel remède apporter à une maladie qui s'est montrée si vivace jusqu'à nos jours, qui pourrait peut-être se répandre davantage par un de ces retours vers les idées du moyen âge dont nous sommes parfois menacés? Il en est un peut-être : c'est de détourner sur un sol moins stérile le courant des sentimens affectueux et tendres qui débordent chez les stigmatisés, c'est de trouver à leur élan une direction encore en harmonie avec leur nature, et qui ne soit pas cependant ce travail intérieur qui anéantit graduellement le corps sous l'influence de l'esprit. Les mystiques extatiques sont d'ordinaire des âmes aimantes, en quête d'émotions plus chastes que les amours terrestres. Ces émotions ne font pas défaut dans le domaine de la charité pratique, dont les ressources et les moyens sont inépuisables. C'est à ceux qui choisissent la tâche difficile de diriger les consciences que revient ce rôle ou ce devoir. Au lieu de se faire les complices des pieuses extravagances dont on leur confie le secret, les confesseurs ont à faire prévaloir, dans les conseils qu'ils donnent à leurs pénitens, un bon sens pratique et un encouragement aux bonnes œuvres. C'est du reste ce qui s'opère déjà en plus d'un point. Les règles monastiques, dont plusieurs ont été conçues sous l'empire des aberrations mystiques, cèdent peu à peu à l'influence des idées modernes, et la vie pratique a gagné dans les cloîtres tout ce que la vie contemplative a perdu. On pourrait citer bien des exemples d'imaginations ridicules sur lesquelles a construit la charité. Cette transformation des stériles créations du mysticisme en institutions bienfaisantes est

un fait significatif qui montre avec quelles armes il faut désormais combattre certaines aberrations religieuses. Sans rentrer dans le récit des hallucinations, qui n'aurait plus rien à nous apprendre, il est utile cependant de citer deux exemples qui mettent cette vérité en évidence.

Les bénédictines du Saint-Sacrement, enfantées par les rêveries de Catherine de Bar, sont aujourd'hui un ordre voué à l'enseignement et tenant des maisons d'éducation remarquables par la bonne instruction qui s'y donne. Les institutions fort nombreuses qui sont placées sous l'invocation du Sacré-Cœur, et qui jouissent d'une estime méritée, sortent, pour ainsi dire, des hallucinations de Marie Alacoque. Marie ou plutôt Marguerite Alacoque, car tel est son véritable nom, est l'institutrice du genre de dévotion appelé *culte du Sacré-Cœur de Jésus et de Marie*. L'acte fondamental de ce culte consistait dans la donation réciproque que Jésus-Christ et la sœur Alacoque, religieuse de la Visitation de Parai-le-Monial, s'étaient faite de leurs deux cœurs. La mère Greffier, supérieure du couvent, voulut bien, pour obéir à Jésus-Christ, écrire la donation de Marguerite. Jésus-Christ en fut très satisfait, et il dicta à son tour la sienne à la sœur Alacoque, qui l'écrivit de son sang en ces termes : « Je te constitue héritière de mon cœur et de tous ses trésors pour le temps et pour l'éternité; je te promets que tu ne manqueras de secours que lorsque je manquerai de puissance. Tu seras pour toujours la disciple bien-aimée, le jouet de mon bon plaisir et l'holocauste de mon amour. » Voilà pourtant l'acte extravagant qui a servi de base à l'établissement d'un culte auquel la piété a su faire porter d'heureux fruits!

Des faits du même genre ne sont pas rares dans l'histoire des religions. Des institutions utiles et morales parviennent à se greffer sur des superstitions et des rêveries qui, prises en elles-mêmes, supporteraient à peine l'examen. On oublie bien vite l'idée primitive pour ne plus s'attacher qu'aux bienfaits qui s'y sont substitués, tant il est vrai que le bon sens garde toujours ses droits, et que tôt ou tard il finit par déposséder la crédulité et l'extravagance; mais en se purifiant, en se dépouillant peu à peu de leur caractère originel, ces institutions religieuses n'en perdent jamais complétement l'empreinte, et sitôt que la raison cesse de veiller, l'on voit reparaître les folies et les écarts primitifs. Pour conjurer un semblable danger, il n'est point de moyen plus sûr que de montrer les faits dans leur vérité historique, et, tout en rendant justice à l'esprit qui a métamorphosé ces œuvres de la dévotion, de ne point dissimuler cependant ce qu'il y a eu de puéril et d'affligeant parfois dans leur origine : c'est ce que nous avons essayé de faire pour la stigmatisation.

ALFRED MAURY.

UN MISSIONNAIRE

DE

LA CITÉ DE LONDRES

DU SAUVAGE DE LA CIVILISATION.

Notes and narratives of a six years' Mission principally among the Dens of London, by R. W. Vanderkiste, late London City missionary; London, James Nisbet, 1854.

M. Vanderkiste a été *missionnaire de la Cité de Londres!* Quelles pensées attristantes ne fait pas venir à l'esprit ce titre singulier de *missionnaire* dans la capitale du royaume-uni! Y a-t-il donc au milieu de nous des contrées inconnues, des savanes inexplorées où n'ait jamais pénétré la civilisation? Pour que ce titre de *missionnaire* de la Cité de Londres soit justifié, il faut nécessairement que nous ayons dans nos grandes villes des sauvages ou des païens; et si nous en avons, quelles sont leurs mœurs? Ces mots *the Dens of London* (*les repaires de Londres*) le disent assez; encore ce terme de *repaire* est-il loin de rendre toute l'énergie du mot anglais *den,* qui est comme l'expression générique qui sert à désigner toutes les habitations maudites, depuis la caverne où se blottit la bête fauve jusqu'au bouge où se cache le voleur et jusqu'à la taverne où s'enivre le mendiant.

Des missions ont été établies dans les contrées lointaines du monde pour prêcher l'Évangile à des sauvages qui ignorent le christianisme et la civilisation, mais qui ignorent aussi les maladies honteuses, la dépravation morale, la faim et l'extrême besoin. Leur corps robuste et sain est nu, il est vrai; mais cette nudité est décente et ornée de bizarres élégances. Leurs repas pendent aux branches de leurs forêts, leurs

fleuves leur fournissent des bains rafraîchissans; ils reconnaissent un grand esprit, maître du monde, et adorent un manitou, image grossière de l'âme de l'univers; ils sont sagement gouvernés par leurs vieillards, qu'ils écoutent avec docilité; ils sont discrets et fiers; ils ont un beau langage figuré, plein de couleurs et d'images, dans lequel se reflètent comme dans un lac les choses naturelles. Nous plaignons néanmoins ces hommes, nous gémissons de les voir emmaillottés dans tant de préjugés et de superstitions, et les deux grandes églises qui se partagent la chrétienté envoient leurs missionnaires pour gagner ces âmes à Dieu et à la civilisation. Regardons cependant autour de nous, au sein de nos propres cités; nous y verrons des sauvages beaucoup plus rebelles à la prédication et infiniment moins gracieux, des sauvages sans naïveté, qui semblent avoir sucé tous les venins de la civilisation et n'exister que pour les absorber en eux, comme la tradition veut que les serpens et les crapauds existent pour sucer les venins de la terre. Leurs fleuves, ce sont les ruisseaux boueux des ruelles étroites et des carrefours; leurs ornemens, des loques fétides. Ils ont un langage figuré comme celui du sauvage d'Amérique, mais d'une énergie atrocement expressive, qui sue le meurtre, le vol et le vice. Ils n'ont ni feu, ni lieu, ni Dieu, ni lois, ni gouvernement. Ils vivent au-dessous de la société, dont ils rongent les fondemens comme des termites, — mine toujours chargée, qui n'attend qu'une occasion et qu'une main perverse pour faire sauter l'édifice social. Nous ne les nommons pas des sauvages, et nous ne consentons pourtant pas à les regarder comme des citoyens; nous les appelons chrétiens, et nous refusons de les traiter comme nos frères; nous les flétrissons des noms expressifs et mérités de *populace* et de *canaille;* nous sommes toujours en garde à leur endroit, nous édictons contre eux des lois et des règlemens de police à l'infini; nous payons toute une armée pour les traquer, les surprendre et les châtier. Ils ne sont ni éducables, ni convertissables, et nous n'en faisons pas moins les efforts les plus charitables pour les ramener dans de meilleures voies, pour leur faire entrevoir quelques rayons du monde moral. Hospices, sociétés religieuses, prédications, aumônes, enquêtes administratives, nous employons tous ces spécifiques qui manquent rarement leur effet sur les natures primitivement bonnes; mais, miracle singulier, ils n'ont aucun effet sur ces âmes perverties! Le nombre n'en diminue pas, et il semble augmenter au contraire avec chaque effort tenté pour le réduire. Cette société sauvage est véritablement comme l'hydre de Lerne : à mesure qu'on coupe une tête, il en renaît deux de la blessure, si bien qu'on en est à se demander si la vraie société n'est pas réellement dupe de sa charité, et s'il ne vaudrait pas mieux, tout en se prémunissant contre cette populace,

l'abandonner à la misère et au vice, pour lesquels elle semble faite.

La conduite de la société moderne à l'égard de ces sauvages est pleine de contradictions; elle les repousse, elle ne peut en supporter la vue, et cependant elle est pour eux pleine d'une sollicitude fort singulière; elle se préoccupe beaucoup moins vivement de la classe si nombreuse et si respectable du peuple, fondement de l'état, sans lequel les nations ne pourraient exister. Ces flots d'hommes qui vivent au jour le jour, et dont les plus heureux vivent, si l'on peut s'exprimer ainsi, au mois le mois, qui ont à supporter toutes les péripéties de la civilisation et de la nature, qui sont à la merci d'un caprice des élémens, d'une spéculation malheureuse, d'un été pluvieux, d'une cherté de grains, dont la vie est un jeu de bourse éternel, et qui sont, comme les fonds, tantôt à la hausse, tantôt à la baisse; — ces hommes qu'une semaine de chômage jette dans la détresse, qu'une maladie ruine irréparablement, et qui néanmoins combattent bravement pour se défendre contre tant d'ennemis insaisissables et acharnés, n'excitent pas chez les contemporains la même préoccupation que les hommes dont la destinée morale est irrévocable, — mendians de profession et d'habitude, voleurs et criminels. C'est pour ces derniers qu'on parle et qu'on écrit, c'est pour eux que les philanthropes s'agitent, ce sont eux que les romanciers et les dramaturges affectionnent; à certains momens, on dirait presque que la société les estime et les considère comme un de ses produits nécessaires et une de ses créations les plus originales. Il est facile de trouver la source de cette préoccupation : elle provient d'un des vices régnans parmi nous, je veux dire de cette sentimentalité sensuelle que le spectacle de la misère morale et matérielle émeut et chatouille en même temps. Nous contemplons une existence condamnée : quel attendrissement facile nous procure ce spectacle! Et en même temps, par contraste, nous faisons un retour sur nous-mêmes qui sommes riches, bien élevés, instruits, et nous nous disons volontiers : Quelle différence! Mais l'homme qui nous touche de plus près, qui nous coudoie, qui habite notre quartier, qui est enchaîné à nous par les services que nous rend son travail, et qui, malgré sa grossièreté fréquente, ses violences, sa mauvaise humeur, est un des nôtres par la moralité, — nous ne songeons ni à le plaindre, ni à le soulager, ni à regarder dans sa vie. Il gagne péniblement son existence, il fait tous ses efforts pour rester décent et honnête : il n'est pas intéressant. S'il eût passé sur les bancs de la police correctionnelle et de la cour d'assises, il aurait eu les honneurs de la publicité et serait devenu une manière de personnage; les feuilletons en auraient parlé, les salons en auraient fait l'objet de leurs conversations un quart d'heure; M. Dumas l'aurait mis en drame, et M. Sue en roman; les philanthropes auraient visité son

cachot, qu'ils auraient déclaré trop chaud ou trop humide, et les médecins, après avoir palpé sa tête ou sondé son tempérament, se seraient écriés : Une forte nature, malheureusement mal dirigée! Je dois dire toutefois que ce sentiment malsain n'a été général qu'en France. Tous les livres, toutes les brochures, tous les traités, tous les romans qui ont été composés chez nous sur les classes populaires ne se rapportent presque jamais qu'aux criminels ou à ceux qui sont prêts à le devenir. En Angleterre au contraire, les classes pauvres et restées morales ont conquis l'attention de la société, ou à tout le moins, ce qui est important, l'ont partagée avec les malheureux devenus la proie du crime.

Quoi qu'il en soit, cette populace est digne d'attention, non-seulement parce qu'elle est dangereuse, mais surtout et avant tout parce qu'elle est une honte et un scandale. Le sauvage de la nature n'est qu'un être bizarre qui reculerait de dégoût devant le sauvage de la civilisation. Lorsque les Indiens Ojibbeway étaient à Londres, raconte M. Vanderkiste, quelques personnes s'efforcèrent de les convertir au christianisme, et s'attirèrent de la part du chef de ces sauvages la réponse suivante : « Mes amis, je vous dirai que lorsque nous sommes venus dans ce pays, nous pensions que les blancs étaient tous des hommes bons et tempérans; mais plus nous voyageons et plus nous nous apercevons que cette supposition était une erreur. A notre arrivée, nous pensions que la religion des blancs faisait de tous d'honnêtes gens, et nous désirions, à cause de cela, nous entretenir avec vous; mais maintenant nous devons dire que nous ne le désirons plus du tout. Mes amis, je suis tout prêt à converser avec vous, si cela peut faire quelque bien aux milliers d'individus pauvres et affamés que nous voyons chaque jour dans vos rues à mesure que nous les traversons. Nous voyons des centaines de petits enfans les pieds nus dans la neige, et nous avons pitié d'eux, car nous savons qu'ils sont affamés, et nous leur donnons de l'argent toutes les fois que nous passons près d'eux. En quatre jours, nous avons donné vingt dollars à ces enfans affamés, et nous ne donnons notre argent qu'aux enfans. On nous rapporte que les parens de ces petits malheureux vivent dans des cabarets où ils achètent de l'eau de feu, s'enivrent, et dans leurs discours insultent et blasphèment à chaque instant le Grand-Esprit. Vous parlez d'envoyer des habits noirs aux Indiens; mais nous n'avons pas de tels petits malheureux parmi nous, nous n'avons pas de tels ivrognes, ni des gens qui blasphèment ainsi le Grand-Esprit : les Indiens n'osent pas agir ainsi; ils implorent le Grand-Esprit, et il est bon pour eux. Nous pensons donc qu'il vaudrait beaucoup mieux que vos prédicateurs restassent chez vous, et qu'ils employassent tous leurs

efforts dans vos propres rues, qui réclament certes tout votre courage et toute votre bonne volonté. Tel est mon avis. J'aimerais à n'en pas dire davantage. »

Ce chef indien avait raison : il ne faisait point tache, lui, dans la nature, ni même dans l'ordre moral; mais les mendians auxquels il donnait l'aumône dans les rues sont une lèpre morale et un objet de dégoût physique : ils ne sont capables que d'augmenter la somme de misère et de crime dans la société, d'engendrer le typhus et de nourrir la peste. L'Indien était un objet de curiosité, il n'était pas un objet de scandale. On a beaucoup parlé des mendians anglais et irlandais; mais ce que je n'ai vu dépeint nulle part, c'est le spectacle honteux et indécent qu'ils présentent. L'artiste lui-même, l'amateur de pittoresque et de beaux haillons n'y trouverait pas son compte. A chaque instant la vue est blessée, et le cœur se soulève autant par horreur que par pitié. J'ai souvent pensé, lorsque je rencontrais ces mendians anglais si tristes et si hideux, aux mendians des pays catholiques, et je n'ai pu m'empêcher d'avouer que l'avantage (si l'on peut employer cette expression) restait aux derniers. L'Italie, l'Espagne, le midi de la France, sont la terre classique des mendians; mais là ils n'ont relativement rien de cet aspect repoussant. Ils peuvent courir nu-pieds, la terre est sèche et chaude; ils peuvent dormir en plein air, l'atmosphère est tiède et pure; leurs vêtemens, composés de pièces de toutes couleurs, leur donnent une apparence pittoresque et presque gaie. Ils sont relativement décens, ce sont les dandies de la mendicité. Le climat leur permet de se passer de bien des choses dont les hommes du Nord ont un besoin absolu. Les mœurs traditionnelles ont familiarisé leurs concitoyens avec cet étalage sur la voie publique de plaies et de haillons. Pour l'Anglais au contraire, un mendiant est un objet auquel jamais il n'a pu s'habituer, et qu'il traite avec une rudesse qui blesse souvent l'étranger nouvellement débarqué. Le climat défend d'aller à demi nu; aussi le mendiant anglais n'est pas seulement un être choquant, il est encore un être absurde. Il est absurde en effet de marcher nu-pieds sur des pavés boueux et d'aller sans chemise sous le brouillard. De toutes les populaces en un mot, la populace anglaise est la plus laide et la plus repoussante.

C'est pourtant cette populace que le digne M. Vanderkiste s'est chargé pendant six ans de prêcher, de catéchiser et de moraliser. A-t-il réussi, et les succès qu'il a obtenus valaient-ils la peine qu'il s'est donnée? Nous en doutons. Son livre renferme bien quelques anecdotes de voleur converti, de prostituée repentante, de mendiant vertueux, mais il est trop évident que les exceptions ne font que confirmer la règle générale; cette populace a le cœur fermé et endurci, elle n'a pas d'yeux pour voir ni d'oreilles pour entendre. Le

nombre des demi-conversions que raconte M. Vanderkiste est plus considérable que celui des conversions entières. Si par momens tous ces vauriens ou tous ces pauvres diables ont une velléité de travail, de bonne conduite, ou pleurent en écoutant le prédicateur, ce n'est là qu'une émotion momentanée, toute du tempérament et de la chair. Au lit de mort, les criminels endurcis ont quelquefois des remords terribles, dus à cet instant rapide et solennel où toute la vie se résume et apparaît aux regards de l'agonisant telle qu'elle a été et dans son unité suprême. En somme, il est trop clair que le plus souvent M. Vanderkiste en a été pour ses frais de prédication. Il demande plus de missionnaires; nous étions trop peu nombreux, dit-il. Involontairement, après avoir lu son livre, on se pose la question de savoir si la police ne serait pas préférable à la prédication, et s'il ne vaudrait pas mieux un plus grand nombre de constables qu'un plus grand nombre de missionnaires. L'idée que nous voudrions faire ressortir de cette navrante analyse, la moralité que nous voudrions tirer de ce livre est tout entière contenue dans ce simple point d'interrogation : quel est le meilleur moyen de faire cesser cette lèpre honteuse, des prédicateurs ou des constables? une charité patiente et religieuse ou une charité *militaire,* aux moyens sommaires et expéditifs?

La *mission de la Cité de Londres,* née en 1835, est sortie d'une de ces initiatives individuelles auxquelles l'Angleterre doit une partie de sa grandeur et de sa force : elle fut fondée par un philanthrope nommé David Nasmith et établie sur les bases religieuses les plus sensées. La société n'exclut aucune des sectes qui reconnaissent le *credo* protestant et le dogme de la Trinité; elle comprend par conséquent les dissidens de toutes les communions, à l'exception des catholiques et des unitaires. Un des articles de son règlement est ainsi conçu : « Les missionnaires doivent éviter toute controverse sur la constitution et le gouvernement des églises chrétiennes, leur but principal étant d'enseigner au peuple des districts qui leur sont assignés la voie du salut qui nous a été ouverte par Jésus-Christ. » Les missionnaires ne furent d'abord que quatre; mais peu à peu la société en a augmenté le nombre, et, selon M. Vanderkiste, elle comptait l'an passé deux cent quarante-cinq missionnaires, et pouvait disposer d'une somme de 23,053 livres sterling (plus de 576,225 fr.). Ces missionnaires ne sont pas tous, tant s'en faut, de grandes intelligences; ils appartiennent pour la plupart à ce clergé inférieur d'Angleterre encore assez borné et fanatique, mais qui a conservé l'esprit chrétien plus que le haut clergé, et qui plus d'une fois a soutenu l'église anglicane chancelante en ranimant l'esprit évangélique et en faisant passer ainsi l'œuvre religieuse de Luther avant l'œuvre poli-

tique de Cranmer. Néanmoins plusieurs des missionnaires sont des hommes d'une éducation supérieure, et quelques-uns même ont été des agrégés de Cambridge et d'Oxford. La société a très sagement décidé que les devoirs du missionnaire devraient absorber toute son attention, et qu'il devrait renoncer à toute autre occupation scientifique ou littéraire. Ce qu'on exige de lui, c'est une vie de dévouement ingrat et obscur, non une vie d'égoïsme cultivé et brillant. Le but de la société est purement et simplement la propagation de l'Évangile parmi les païens de la Cité. Ce titre de missionnaire de la Cité n'est point un terme excentrique, car il serait plus facile de trouver des fidèles dans certaines îles à demi sauvages que dans certaines paroisses de Londres. M. Vanderkiste calcule qu'il y a plus de communians à la Jamaïque, sur une population de 380,000 habitans, que dans Londres entier sur une population de 2,103,279 âmes, et que dans les îles de Tonga et d'Havaï de la mer du Sud, une moitié de la population, qui se compose de 18,000 âmes, assiste à l'office divin, tandis que dans la paroisse d'Islington, par exemple, qui compte une population de 55,690 âmes, la moitié des églises et des chapelles sont vides.

M. Vanderkiste a été un de ces missionnaires et s'est dévoué pendant six ans à ce dur travail sans récompense. Les notes qu'il nous donne aujourd'hui sont souvent curieuses à lire, non pour ce qu'il a accompli, mais pour ce qu'il raconte et révèle. C'est un appendice curieux aux livres qui ont été publiés sur les classes pauvres et criminelles depuis une dizaine d'années. Il est malheureux que l'auteur n'ait pas voulu, soit par pudeur, soit par un respect exagéré de son lecteur, raconter tout ce qu'il avait vu. Le quartier dans lequel M. Vanderkiste a exercé ses saintes fonctions est le quartier de Clerkenwell, au nord de Londres, un des districts les plus immondes de la grande cité, hanté par une population de mendians et de voleurs, de taverniers de bas étage, leurs compères, et de receleurs juifs, leurs complices. La population de Clerkenwell, qui comprend les deux paroisses de Saint-James et de Saint-John, était en 1851 de 53,584 habitans. Sur ce chiffre, on peut admettre qu'il y en a les deux tiers qui sont plongés dans le plus complet dénûment. Aussi, lorsque les épidémies passent dans cette population compacte, elles font une moisson effrayante d'existences humaines. Durant le choléra de 1849, le nombre quotidien des décès était de cent sur une population d'environ 50,000 âmes, et le fléau dura à peu près toute l'année. Cette population de 50,000 âmes, à laquelle M. Vanderkiste borne les renseignemens qu'il nous donne, n'est qu'une faible partie de la population misérable de la grande capitale. Que serait-ce donc si nous avions les notes de tous les confrères du missionnaire sur les

districts qu'ils ont visités! « Clerkenwell, dit un journal de Londres cité par M. Vanderkiste, c'est le district de la fange, de l'ignorance et du vice; ses défilés ne sont connus que du *policeman* déguisé, lorsqu'il se faufile par des escaliers disjoints et brisés jusqu'au repaire du voleur nocturne, ou du pauvre et doux missionnaire de la Cité, en habit râpé, agenouillé à minuit devant la paille infecte sur laquelle repose quelque paria agonisant. » Immondes sont les rues de ce district, immondes aussi les habitans et les habitations. Une fois, une fosse d'aisances qui se trouvait dans White-Horse-Court se brisa et resta longtemps sans réparation; quelques jours après, le typhus exerçait ses ravages dans tout le quartier. Ce ne sont là néanmoins que des accidens. Quant aux ordures permanentes au milieu desquelles croupissent des milliers d'hommes, on peut en avoir une idée par ces mots de notre missionnaire : « Les punaises, les puces et tous les autres genres de vermine y abondent et m'ont terriblement tourmenté. J'ai été forcé de soumettre mes habits à un examen quotidien, et souvent, lorsque je faisais mes visites dans la nuit, j'ai vu des régimens de punaises courir sur mes habits et mon chapeau. Les exhalaisons étaient souvent si fétides, que ma bouche se remplissait de salive et que j'étais forcé de me retirer. »

Les mœurs des habitans sont à l'unisson de la scène où se joue le sordide drame de leur vie. Parfois les Irlandais se ruent les uns sur les autres et se massacrent. Quatre femmes s'unissent pour en battre une seule, et la laissent presque morte. Une femme envoie à une autre sur le point d'accoucher un violent coup de pied dans le ventre. Des bambins à peine sortis de la mamelle volent, crochètent des portes, prennent leur part d'une expédition nocturne ou d'un assassinat. Les plus paisibles de ces malheureux trompent les angoisses de la faim dans d'horribles tavernes, en se répétant ce bel axiome : Une goutte de *gin* vous rend tout joyeux! — Des mères apprennent à leurs enfans à blasphémer ou à prononcer des paroles obscènes, en menaçant de les battre s'ils n'obéissent pas. Les boutiquiers se plaignent que le commerce est presque impossible, tant les polissons déguenillés du quartier prennent plaisir à pratiquer l'éducation spartiate, qui permettait aux enfans de voler, pourvu qu'ils ne se laissassent pas surprendre. Tous, voleurs ou mendians honnêtes, meurent de faim, couchent sur la paille et vont à peu près nus. « Visitant une famille dans Frying-Pan-Alley, je trouvai le mari, qui depuis longtemps était sans ouvrage, mâchant quelque chose de noir. Je lui demandai ce que cela était; il sembla répugner à me le dire, mais je le pressai, et il m'avoua que c'était un os qu'il avait trouvé dans un tas d'ordures et qu'il avait fait passer au feu. Ces gens crevaient littéralement de faim; ils n'avaient pas mangé depuis deux jours. Je leur

donnai immédiatement quelque argent pour acheter des alimens qu'ils se procurèrent aussitôt, et en les mangeant l'empressement du père et de la mère était si convulsif, que je fus réellement alarmé. » Le terrible romancier Maturin, qui semble n'avoir rien ignoré des souffrances physiques de la misère et de la faim, aurait pu, malgré la solidité de son horrible science, trouver dans ces repaires à glaner quelques observations. Quelles sont, par exemple, les sensations physiques d'un homme qui n'a pas mangé pendant trois jours? C'est ce qu'un *gypsy* (bohémien) expliqua assez agréablement à M. Vanderkiste. « Le premier jour, dit-il, n'est pas bien difficile à supporter, si on a une bribe de tabac à mâcher; le second est horrible, c'est un épouvantable grincement de dents; le troisième jour n'est pas non plus bien douloureux; vous vous sentez si faible, il semble que vous alliez vous fondre et vous évanouir. »

Cependant, au milieu de toutes ces misères, il se rencontre, non de grandes âmes certainement, cela n'est guère possible, mais des demi-vertus, des instincts d'honnêteté qui ne sont pas encore éteints, et une obéissance à la loi morale qu'on ne s'attendrait pas à y trouver. M. Vanderkiste en cite bon nombre d'exemples, et c'est sur ceux-là qu'il aime à s'étendre plutôt que sur les exemples de dépravation irrévocable. Son devoir de ministre chrétien le lui commande, et il le remplit scrupuleusement, trop scrupuleusement même quelquefois à notre sens. Savez-vous ce qu'il faut parfois de courage moral pour résister au vice? Vous ne vous êtes jamais trouvé, n'est-il pas vrai? dans cette situation affreuse où il semble que le bien soit notre ennemi, et que lui obéir soit abandonner notre droit naturel de légitime défense? Dans le quartier où M. Vanderkiste exerçait ses fonctions de missionnaire se trouvait une jeune fille de dix-huit ans, qui avait été séduite et était chargée d'un enfant, conséquence de sa faute. Ce n'était que par le travail le plus acharné qu'elle pouvait parvenir à se nourrir misérablement et à soutenir son enfant, qui était extrêmement turbulent et réclamait presque à lui seul tout son temps. « Ne pouvant pour ainsi dire pas travailler pendant le jour, il lui fallait veiller la nuit, saisie de froid et le ventre vide, pour coudre des chemises et border des souliers, sans quoi elle n'aurait pu avoir un morceau de pain. — Lorsque je regardais cette petite créature, disait-elle, et que je pensais à la misère que j'éprouvais à cause d'elle, je sentais venir en moi une horrible envie de la tuer, et cette tentation était si forte, que j'étais presque sur le point d'y succomber; mais une nuit je rêvai que j'avais commis le meurtre et que l'enfant était étendu mort dans un petit cercueil. J'éprouvai des sensations terribles et j'entendis comme une voix, qui me semblait celle de Dieu, qui me disait : « Tu ne tueras pas! » Lorsque je me réveillai et que je

vis que je ne l'avais pas tué, oh! comme je remerciai Dieu! Je n'ai plus eu dans la suite ces horribles pensées. » Résister aux suggestions du crime, cela n'est encore relativement pas très difficile, quelle que soit la position dans laquelle l'homme se trouve placé, car le crime est une chose extrême qui demande, pour être exécutée, une dépravation si complète, que l'homme en est, grâce à Dieu, très rarement capable. Ce qui est plus difficile, c'est de résister aux suggestions du vice, à l'ivrognerie, à l'intempérance, et ce qui est plus difficile même que tout cela, c'est de résister au découragement, de ne pas s'abandonner, de conserver au sein de la plus extrême misère une certaine décence et l'amour des choses que la fatalité et le malheur semblent vouloir vous refuser.

L'histoire d'un pauvre homme qui n'avait qu'une seule chemise, et qui trouvait moyen de l'avoir toujours propre, est sous ce rapport remarquable. « Je me retire dans quelque coin écarté, et là je me dépouille de ma chemise; puis je cours à un cul-de-sac qui se trouve en haut de Whitecross-Street, et où sort d'un tuyau pratiqué dans le mur une grande quantité d'eau chaude qui a servi à quelque travail mécanique. Là je lave ma chemise, puis je cours aux fours à chaux de l'autre côté de Blackfriars-Bridge, je fais sécher ma chemise, et je la remets. Une chemise propre, cela vous met si à l'aise! je ne peux supporter la saleté. » Cette anecdote fut révélée au public anglais par quelques journaux, et un don de plusieurs chemises fut envoyé à ce malheureux, qui dut le recevoir avec reconnaissance, si, comme Goethe le prétend, les présens les plus agréables sont ceux qui se composent de choses que nous aimons par instinct, mais que nous ne pouvons nous procurer que rarement. Il y a là encore un exemple de cette remarquable publicité anglaise que l'on pourra appeler excentrique si l'on veut, mais qui a l'immense avantage de ne laisser passer sans l'enregistrer aucun fait, aucun acte, aucune pensée digne d'attention.

Un des plus tristes côtés de la vie du misérable, c'est qu'il faut qu'il s'enfonce de plus en plus dans sa misère et dans ses vices, et qu'une fois une habitude déréglée prise, ou un métier coupable adopté, il doit continuer sous peine de mourir de faim. Les métiers immoraux et interlopes abondent naturellement parmi cette population sauvage, païenne, superstitieuse. Là, à côté d'un mendiant irlandais déguenillé, vit un saltimbanque crotté, avec son costume de parade souillé, ses loques de soie, ses galons et son clinquant dédorés; là vivent les *gypsies* aux métiers bizarres, rempailleurs de chaises, tondeurs de chiens, chanteurs de carrefours, nécromanciens; là de sales tireuses de cartes, éraillées et affamées, encouragent les espérances ou augmentent le désespoir de tous ces

misérables en faisant le grand et le petit jeu, — un jeu où doivent avant toutes les autres couleurs apparaître les piques, signe de malheur et de détresse, ou les carreaux, signe des longs voyages, celui de Botany-Bay par exemple, ou celui, plus lointain encore, de l'éternité. M. Vanderkiste a eu la chance de trouver quelques restes d'honnêteté chez certains de ces misérables honteux de la vie d'escroquerie qu'ils menaient et désireux de gagner leur pain par un autre métier, si cela leur était possible. Un pauvre comédien ambulant fit part un jour au prédicateur de ses scrupules de conscience; il lui était impossible de satisfaire aux exigences de son public. Les spectateurs qui venaient assister à ses représentations voulaient des pantomimes et des chants obscènes : il ne pouvait se résigner à cette nécessité; il était un homme religieux, et il ne pouvait consentir à faire des choses que réprouvaient la morale et la loi de Dieu. « Je considère, disait-il, qu'il est plus honnête d'aller fouiller les ordures pour y trouver sa vie que de faire le métier que je fais. Je le déteste : il n'y a rien au-dessous. » Des sentimens semblables furent exprimés au prédicateur par une vieille tireuse de cartes qui ne demandait pas mieux que de renoncer à vivre du maigre produit de la bêtise de ses frères en mendicité, même au risque de mourir de faim. « C'était pour avoir un morceau de pain que je faisais ce métier, lui dit-elle; que suis-je après tout? Une pauvre veuve. Je suis là assise sans une braise pour me chauffer, sans une croûte à me mettre sous la dent, sans un brin de tabac (elle avait l'habitude de fumer), et voilà que des fous viennent pour se faire dire leur bonne aventure : je suppose que le diable les envoie pour tenter une pauvre vieille comme moi; mais, grâce à Dieu et à notre Seigneur Jésus, dont vous m'entretenez si bien, je tiendrai dorénavant mes mains nettes de ce métier, car il n'y a rien de bon à en espérer, et, béni soit Dieu! j'en vois maintenant toute l'immoralité. » Elle tint parole, et mourut dans ces sentimens.

Malheureusement tous les habitans du district visité par M. Vanderkiste ne sont pas aussi vertueux, si on peut se servir de cette expression. Nous voudrions donner une idée de la vie et des mœurs de ces bouges, et cette tâche a sa difficulté, car l'horreur a sa monotonie, et manque souvent de variété. Ce sont toujours les mêmes scènes de misère, de brutalité, d'intempérance. S'il vous arrive par exemple de visiter quelqu'une de ces tristes habitations à une heure trop avancée de la soirée, vous courez risque de vous heurter contre un objet inanimé qui secouera à demi son immobilité, pour vous adresser quelque injure. « Mme T..., s'étant levée de bonne heure, comme de coutume, pour aller à son marché, se heurta dans les escaliers contre un objet qu'elle ne pouvait voir dans l'obscurité. Elle reconnut la voix d'une prostituée qui vivait dans la maison, et qui

lui adressa une injure obscène. S'étant procuré une lumière, Mme T... trouva la misérable créature couchée sur les escaliers, ivre morte, un verre d'une main et une bouteille de l'autre. » Maintenant laissons l'antichambre et entrons. Voici en quelques lignes la peinture d'une de ces familles. L'esquisse est concise, nette, et ne laisse rien à désirer : « J. D. est un voleur. Son père vit illégitimement avec sa mère et avec une des filles qu'il a eues d'une autre femme. Ils habitaient tous pêle-mêle dans une petite chambre depuis longtemps. La plus jeune des deux femmes, lors de ma dernière visite, tenait dans ses bras deux jumeaux âgés de huit jours, qui étaient les enfans de cet homme. » Encore un croquis, mais en s'en tenant là par respect pour le lecteur : « Les deux C... ont été longtemps voleurs. L'aîné, je suis heureux de le dire, a abandonné cette criminelle profession. La mère était une ivrognesse, et le père un homme de mœurs débauchées. La mère mourut soudainement du choléra en 1849; le père était alors âgé d'environ soixante ans. Une nièce, jeune fille de dix-neuf ans, vint pour soigner Mme C... dans sa maladie, et dès le lendemain de sa mort s'annonça comme la nouvelle Mme C... Les deux fils, quoique voleurs de profession et par conséquent hommes de mauvaises mœurs, protestèrent cependant contre cette insulte faite à la mémoire de leur mère, et furent immédiatement mis à la porte. Le père s'en alla dans le quartier de Whitechapel avec sa maîtresse. Quelque temps après, celle-ci enleva tout ce que contenait l'appartement, et s'enfuit avec un autre homme. Le misérable vieillard, en revenant de son travail et en trouvant sa chambre dépouillée, sentit « que la voie des pécheurs est rude à parcourir. » Il revint un matin à son ancienne maison, située dans mon district et où sa femme était morte, dit quelques mots au logeur et alla dans la cour. Là on le trouva pendu à un crochet fiché dans le hangar, qui était si bas, que pour accomplir son dessein, le malheureux fut obligé de replier ses jambes en arrière. Lorsqu'on le découvrit, il était à peu près mort. »

Les repaires de la prostitution infime sont plusieurs fois décrits par M. Vanderkiste; mais, quelque chaste et décente que soit sa plume, ces scènes présentent un aspect trop repoussant et roulent sur des sujets trop attristans pour s'y arrêter davantage : nous les laissons aux amateurs de pittoresque à tout prix; ils iront les y chercher, si bon leur semble. Il vaut mieux couronner ce hideux tableau par deux faits statistiques capables d'exciter la pitié et de remuer la haine pour le mal jusqu'au fond des plus froides entrailles. Dans cette population de mendians et de voleurs, il ne faut pas oublier qu'une grande partie se compose d'enfans et de femmes. Quel est leur sort aux uns et aux autres? Les plus grands criminels de ces

districts ne sont pas les hommes faits, mais les enfans. La période la plus criminelle de la vie est pour l'habitant de ces quartiers de quinze à vingt ans. C'est ainsi qu'il jette sa gourme et épuise le feu de la jeunesse. « Les jeunes gens de quinze à vingt ans, dit M. Vanderkiste, ne forment pas un dixième de la population, mais ils commettent au moins un quart des crimes. » Quant aux femmes, leur salaire insuffisant et incertain est la source des plus grandes misères et des plus grandes hontes. M. Vanderkiste raconte que, dans une réunion singulière, qui se tint à Shadwell il y a quelques années, et où assistaient plus de mille femmes, toutes couvertes de vêtemens que le terme de haillons n'aurait désignés que d'une manière impropre, on posa cette question : — Combien ont gagné 8 shillings la semaine dernière? — Pas une main ne se leva dans toute l'assemblée, non plus qu'au chiffre 7. Cinq avaient gagné 6 shillings, vingt-huit 5 shill., treize 4 shill. 6 pence, cent quarante-deux 3 shill., cent cinquante 2 shill. 6 pence, soixante-onze 2 shill., quatre-vingt-deux 1 shill. 6 pence, quatre-vingt-dix-huit 1 shill.; quatre-vingt-douze femmes avaient gagné moins de 1 shill., et deux cent-trente-trois n'avaient pas travaillé de toute la semaine. Telles sont les ombres qui obscurcissent les splendeurs de la civilisation, et qui doivent nous rendre modestes, moins prompts à nous vanter de nos progrès.

Cependant le progrès naturel de la civilisation a fait sentir son influence dans ces bouges infects comme dans les plus élégans quartiers, et Clerkenwell n'est plus tout à fait ce qu'il était autrefois. Les vols y sont plus rares et les criminels moins nombreux. Jadis le chiffre des victimes qu'il fournissait à la potence était si énorme, qu'il avait été surnommé « la garenne de Jack Ketch (la garenne du bourreau). » La police s'y hasardait rarement, et quand elle s'y engageait, elle marchait en grand nombre et armée jusqu'aux dents. Les luttes entre les criminels et les constables y étaient fréquentes et sanglantes. Le quartier de Clerkenwell conserve le souvenir de cette époque, à laquelle se rattachent quelques légendes sinistres. On se rappelle encore cette femme qui, condamnée à la potence pour avoir mis en circulation de faux billets d'une livre sterling, trouva moyen de s'introduire dans l'œsophage un petit tube en argent, échappa de cette façon à la mort, et fut rendue à ses amis les faussaires et les faux-monnayeurs. Ce quartier avait aussi ses lieux de rendez-vous célèbres où se réunissaient les voleurs, et l'un des plus renommés était le cabaret du *Cerf Blanc*, aujourd'hui disparu. Le gouvernement était pour ainsi dire complice des voleurs, car, sous l'ancien système de police, les frais de poursuite étaient si considérables, qu'on ne cherchait à saisir les coupables que dans le cas où

un grand crime avait été commis. Lorsqu'un *watchman* avait fait ce qu'on appelle chez nous une bonne prise, c'est-à-dire lorsqu'il arrivait avec un certain nombre de vauriens, on lui disait volontiers le mot de Talleyrand : Pas tant de zèle! Bref, les incidens qui se passaient dans ce quartier auraient fait pâlir les plus brutales inventions de M. Sue lui-même. Clerkenwell n'a plus le même aspect. Le système de police inauguré par Robert Peel a porté un grand coup à ces mœurs infâmes et à cette impunité. « Voyez-vous, monsieur! disait un voleur converti à M. Vanderkiste; j'aimerais mieux un sou de pain gagné honnêtement que toutes les bonnes prises qui peuvent vous arriver de l'autre *manière*. Vous n'êtes jamais en repos; au moindre bruit que vous entendez, vous vous figurez que quelque *peeler* (*policeman*) vient pour vous saisir! » Ce vigilant *policeman*, auquel rien n'échappe, que vous rencontrez dans toutes les rues de Londres, qui semble se multiplier et jouir du don d'ubiquité, a donc accompli plus de miracles de conversion que le bon M. Vanderkiste n'en accomplira jamais, et ceci nous conduit à exprimer une pensée vraie et sensée, bien que quelques personnes puissent la trouver dure, mais une pensée qu'il faut exprimer plutôt en vue de la société française, où le pouvoir de l'état est tout et celui des individus rien, qu'en vue de la société anglaise, où l'initiative individuelle a tant de puissance. Si on arrive du reste à cette conclusion, qu'en Angleterre même l'initiative individuelle est impuissante dans cette question, et que la plus simple mesure d'administration a plus d'efficacité que les efforts de la brûlante charité, on doit naturellement croire à l'impuissance de la charité en France.

Il est évident que la société moderne, laïque, protestante, la société régie par le pouvoir temporel de l'état, gouvernée administrativement, a et doit naturellement avoir pour les mendians, les vagabonds et les classes infimes une plus grande aversion que l'ancienne société catholique, soumise à la direction du clergé. Le gouvernement laïque à la manière moderne a tout à la fois plus d'esprit de justice et moins d'esprit de charité que le gouvernement ecclésiastique. Quand il prend une mesure, il ne s'inquiète pas de savoir combien de personnes elle blessera; il n'a qu'à se demander si elle est juste et prudente. Gouverner avec régularité, avec exactitude, sans tenir compte des détails et des individus, tel est son but. Or il est assez singulier que tandis que le pouvoir fait sentir son action rigide et sans appel à toutes les parties saines de la société, les classes infimes soient les seules qui, par une faveur bizarre, soient exemptées de cette compression terrible. Le percepteur vient réclamer à jour fixe ses contributions, et n'a ni un jour ni une heure à accorder à celui qui ne peut pas payer. La conscription enlève ses enfans au

père de famille, qui ne peut réclamer, et dont toutes les douleurs sont vaines. Par arrêt de l'état, on m'exproprie forcément d'une maison qui m'est chère, et d'où je ne veux pas sortir. Une personne morale invisible, insaisissable, que je ne connais pas, que je ne connaîtrai jamais, nommée le gouvernement, m'impose tous les jours de l'année des taxes, des charges, des devoirs. Je suis l'esclave de cette personne morale, parce que j'ai un rang dans la société, un champ, une terre, une chaumière, un métier. Que fera-t-on alors de l'homme sans aveu, du vagabond, du mendiant, si l'on agit ainsi avec moi! Sans doute on le prendra sans autre préambule pour en faire forcément un être honnête, si cela est possible, et dans tous les cas pour en faire un être utile. Eh bien! non. L'état, qui n'a pas, qui ne peut avoir pour ces populations infimes l'esprit de charité du prêtre, qui ne peut donner au mendiant ni conseils, ni paroles affectueuses, se borne à le faire surveiller par sa police et juger par ses tribunaux, s'il s'est rendu coupable de quelque délit! Quelle contradiction bizarre! On laisse le mendiant et le vagabond libres de mourir et de céder aux tentations de la misère, d'être criminels à plaisir, et en vérité on peut dire qu'il n'y a pas dans la société moderne de liberté plus respectée que celle de l'homme qui n'a que faire de la liberté, ou qui ne peut en faire qu'un mauvais usage!

Cependant cette question de la mendicité et du vagabondage, du paupérisme, comme on dit en langage d'économie politique, est une de celles où le gouvernement moderne, tel qu'il est constitué, peut faire le plus de bien. On vient de voir qu'une simple mesure de police prise par sir Robert Peel avait suffi pour restreindre considérablement l'industrie des voleurs de profession à Londres. Le pouvoir peut faire d'autant plus de bien, que cette question est une de celles qui excluent la sensibilité et cette niaise compassion qui ne sont pas précisément les défauts des gouvernemens modernes. Elle demande au contraire de la rigueur, de la sévérité, une certaine dureté de justice, et commande presque qu'on fasse violence aux sentimens naturels à l'homme pour donner satisfaction à ces mêmes sentimens. Les gouvernemens, en un mot, doivent et peuvent se donner un droit suprême sur ces populations qui vivent à la merci du hasard; ils le doivent au nom de l'humanité et en dépit de toutes les doctrines de libéralisme imbécile qui courent le monde, car le mal moral et la faim ne sont point des choses auxquelles on puisse appliquer les fausses doctrines du *laissez faire* et du *laissez passer*. Il nous semble que l'état pourrait dire un beau jour, sans interpréter trop arbitrairement l'étendue de ses droits : « On a de notre temps réclamé un droit nouveau pour l'homme, c'est le droit au travail, et je consens à le reconnaître, si en même temps on veut bien re-

connaître une obligation de date plus vieille que ce droit nouveau, c'est-à-dire l'obligation du travail. Or je vois que, soit par paresse et incurie, soit par fatalité, désespoir ou impuissance, bon nombre d'hommes dans notre société échappent à cette obligation, ou sont incapables de la remplir, si personne ne leur vient en aide. La charité privée et la charité publique prodiguent inutilement leurs trésors pour secourir ces misères, et n'aboutissent à aucun résultat sensible autre qu'une satisfaction de conscience chez ceux qui ont donné. Ces misères et ces vices irrémédiables engendrent d'autres misères et d'autres vices; ces mendians gênent et empêchent de vivre toute une classe respectable à laquelle on doit laisser la liberté, celle qui ne s'est point abandonnée et qui lutte courageusement. J'agirai donc militairement à l'égard de ces populations déclassées, parce que j'ai reconnu que c'était l'unique moyen de leur être utile et d'accomplir le devoir qui me commande non-seulement de veiller à la conservation matérielle de la société, mais d'empêcher que le mal moral ne prenne chez elle de trop grandes proportions. Que fais-je lorsque je prends un jeune conscrit que j'arrache à sa charrue ou à son atelier? Je le décrasse, je l'habille, je le nourris, je prends toutes les précautions possibles pour conserver sa santé et sa moralité, et en retour j'exige qu'il obéisse sans mot dire à mes ordres, et je l'y oblige par les moyens les plus sévères, par une discipline stricte, par la salle de police, par la prison, par le conseil de guerre. Grâce à cette méthode, je transforme en quelques mois ce lourdaud têtu, niais, indiscipliné; j'en fais un homme, et je lui communique quelques-unes des vertus les plus importantes de l'homme, le courage, la discipline, le sentiment de l'ordre, le sentiment de l'honneur, le patriotisme, l'esprit de corps, le dévouement. Ce que je fais pour garder les frontières et défendre le territoire de la patrie, je n'aurais pas le droit de le faire pour la défense de la société et pour la sauvegarde de la morale! Allons donc! je crois fermement que j'ai ce droit, et en tout cas je le prends. J'économiserai au budget des frais de bagne, de prison, de justice inutiles. Je n'attendrai plus avec patience que des gens sans aveu aient commis un crime ou un délit pour les châtier et me défaire d'eux. Tous ceux qui n'exerceront pas un métier reconnu, qui n'auront aucun moyen d'existence avouable, qui seront adonnés au vagabondage, tous ceux chez qui la mendicité sera une habitude constatée par un nombre de délits légalement déterminé, qui depuis plus d'un an n'auront pu, pour une cause ou pour une autre, se procurer un travail honnête, tous ceux-là seront recherchés, appréhendés, dépouillés de leurs haillons, enrégimentés militairement, condamnés à un travail forcé que je me chargerai et qu'il me sera facile de leur fournir. J'ai des terres à défricher, des

marais à dessécher, des colonies à fonder. Je ne les traiterai point en esclaves, je leur paierai un salaire exact et convenable, et je rendrai à la liberté ceux qui en seront dignes. » Tel est le langage que pourrait bien un jour tenir l'état, lorsque toutes les expériences auront été vaines, et lorsqu'on se sera aperçu enfin qu'une salutaire sévérité est l'unique moyen de vider cette grande et terrible question.

Je dirai de la charité privée et publique ce que je dis du gouvernement. Tous les ans, des sommes énormes sont dépensées en aumônes infructueuses. La société donne beaucoup, mais d'une manière inintelligente et stérile. On se croit quitte de tout devoir, lorsqu'on a versé à son bureau de bienfaisance, à son église, à sa municipalité, l'argent qu'on destine à secourir l'infortune; mais donner n'est pas tout, il faudrait encore, et c'est là l'affaire importante, surveiller l'emploi et administrer la distribution de ces dons. Aucun système efficace et sensé n'a jusqu'à présent été mis en pratique pour faire sortir un bien réel de toutes ces taxes des pauvres dont notre société sent chaque année le fardeau peser un peu plus lourdement. Le riche donne parce qu'on lui demande, et jette d'une main indifférente sa pièce d'or dans le tronc qu'on lui présente; d'autres donnent par sensibilité nerveuse, d'autres parce qu'ils ont peur, d'autres enfin pour satisfaire à un devoir individuel. Toutes ces manières de donner sont stériles. Une seule serait fructueuse, donner en demandant compte de l'emploi du don et en surveillant l'aumône jusque dans la main qui la reçoit. De leur côté, les administrations gaspillent en secours dérisoires, qui ne peuvent pas même être pour ceux qui les reçoivent un soulagement de quelques jours, en bons de pain, en distribution de vivres, les fonds qui leur sont non pas confiés, mais abandonnés. Est-ce qu'un bon système de travail établi une fois pour toutes ne serait pas mille fois plus utile? Est-ce qu'on ne pourrait pas, au lieu de ce gaspillage, ouvrir certains travaux permanens? Il semble qu'on pourrait aisément remédier à cet état de choses en établissant dans chaque préfecture une espèce d'office des travaux publics départemental, qui, administré sévèrement, concentrerait toutes les aumônes et tous les dons qui vont se perdre inutilement dans l'océan infini de la mendicité et de la paresse. Si la charité en France avait de l'activité et de l'initiative, nous ne ferions pas ces observations; mais notre charité est sentimentale ou indifférente : elle n'a pas d'idées, pas d'ardeur, pas de persévérance. Le Français n'a que deux manières de faire le bien : il le fait avec insouciance ou par sensibilité. Étant donné le caractère national, on n'a donc rien à attendre des individus dans cette question, et on doit tout attendre de l'état : résultat fâcheux certainement, et auquel il faut se résigner par logique, mais par logique seulement, car l'initiative individuelle, l'ac-

tivité spontanée de l'homme est toujours préférable à l'action mécanique, régulière, froide et dure des gouvernemens.

Le travail seul, un travail forcé, continuel, sans temps d'arrêt, sans chômage, sans trop grandes variations de salaire, est susceptible de moraliser ces populations misérables. La religion n'a aucune prise sur elles, et surtout le protestantisme. Le protestantisme, de sa nature, est populaire, mais non *populacier;* il admet bien des variétés d'opinions, de croyances, de caractères, mais il procède aussi par larges catégories d'exclusion. Il a plus d'esprit de justice que d'esprit de mansuétude, et comme il a ses prédestinés à la damnation ou au salut, il a aussi ses parias, qu'il repousse et refuse d'admettre, même lorsqu'il va vers eux leur porter des paroles de paix. Le protestantisme est essentiellement une religion d'*honnête homme,* de solide fermier, de rude *yeoman*, de vertueux *squire,* une religion de père de famille et de citoyen, excellente pour tous ceux qui ont à remplir un devoir social, à s'acquitter de leurs fonctions de juré, d'électeur, de maire et d'alderman; mais il n'a aucune consolation à donner à ceux qui sont devenus la proie du mal et le jouet de Satan : s'ils ne veulent ou ne peuvent pas se convertir, qu'ils croupissent dans leur damnation temporelle en attendant la damnation éternelle qui leur est réservée! Le catholicisme agit d'une manière diamétralement différente, et il est remarquable que c'est la seule religion qui ait pu tirer quelque parti de la populace. Il ne la convertit pas, il ne la rend ni plus riche, ni plus laborieuse, ni plus vertueuse; il la console et la rend inoffensive, lui arrache ses dents venimeuses et lui rogne ses griffes terribles. Le catholicisme a pour le mendiant une mine inépuisable d'espérances; il a des images, des rosaires, des scapulaires, des amulettes, doux opiums faits pour endormir la douleur et peupler de beaux rêves la vie des misérables. Aussi le catholicisme est-il et sera-t-il de tout temps la religion préférée des deux plus malheureuses catégories d'hommes qui existent : dans les bas-fonds de la société, la religion de tous les pauvres diables dont le sort est irrévocable, et auxquels toute espérance temporelle est interdite; — dans les hauteurs brillantes du monde, la religion des hommes qui ont trop vécu, et sur lesquels tout sentiment terrestre est désormais sans action. Il est trop certain que tous les malheureux que M. Vanderkiste a prêchés sont de fort médiocres protestans, et qu'ils ne comprennent pas un mot de leur religion. Aux questions posées par le prédicateur, ils font les réponses les plus dérisoires et les plus grotesques. Comment en serait-il autrement? Le protestantisme, qui pour un homme cultivé est un système fort simple, qui philosophiquement est beaucoup moins abstrait et compliqué que le catholicisme, ne peut cependant être compris que très imparfaite-

ment par une nature ignorante et grossière. Le protestantisme doit être compris par l'esprit et la pensée, et n'a aucun de ces symboles, de ces images qui pour les natures grossières sont autant de moyens d'initiation religieuse. Ceux qui ont lu attentivement la Bible auront pu, entre autres grands enseignemens, y apprendre comment il faut parler à des populations charnelles et aux instincts idolâtres. « Que ceci soit comme un signe dans votre main et un monument devant vos yeux! » répète fréquemment Moïse à ses Hébreux, lorsqu'il veut les convaincre de l'importance d'une grande vérité ou de la nécessité de certaines pratiques. Le protestantisme n'a aucune de ces ressources; aussi tous les mendians de M. Vanderkiste sont-ils d'une ignorance religieuse qui fait frémir.

Les plus religieux, bien que l'auteur ne veuille pas l'avouer, et qu'il gronde sourdement contre les doctrines de la grande Babylone, sont encore les pauvres Irlandais catholiques. Au milieu de ses déclamations inutiles, M. Vanderkiste fait à leur égard une observation judicieuse. « Je remarquerai, dit-il, que la population catholique romaine, quoique aussi ignorante, au fond, de sa religion que la population protestante, aussi négligente dans la pratique de son culte, est cependant extrêmement bigote. » Cette observation pourrait s'appliquer à bien d'autres populations que celle des mendians irlandais, mais elle prouve qu'ils tiennent d'âme et de cœur à leur religion, soit qu'ils la pratiquent ou non. Cet amour se traduit parfois sous les formes les plus violentes, il se complique de la haine de race qui anime les Irlandais contre l'Angleterre. Un jour le missionnaire visite le taudis d'un Irlandais. « En entrant je lui dis : Monsieur Callaghan, je suppose que vous pouvez deviner facilement qui je suis? Il me répondit en souriant : Oui, monsieur, et me présenta un siége. Nous causâmes très agréablement pendant quelques minutes. Il me raconta qu'il allait à la chapelle catholique romaine et me parla des prêtres qui y célébraient le culte. Il ajouta : Je présume que vous êtes venu demander pour l'entretien de la chapelle? Je lui assurai que je n'étais pas venu pour recevoir, mais pour communiquer la connaissance du saint Évangile de notre Seigneur Jésus-Christ. — Mais, je vous prie, de quelle religion êtes-vous? me demanda-t-il. Je le lui dis, et aussitôt après cette révélation un grand changement s'opéra dans sa conduite. Il entra dans une colère furieuse et devint livide de rage. Ce fut en vain que j'essayai de lui démontrer combien il était convenable de discuter avec calme et douceur les sujets de religion. Les insultes qu'il déversa sur moi et ma religion étaient d'un caractère réellement horrible. Il se leva, ouvrit la porte, et déclara que si je ne sortais pas à l'instant, il me ferait descendre les escaliers à coups de pied. » Une autre fois, le prédicateur harangue une multitude catho-

lique déguenillée, lorsqu'un Irlandais décemment vêtu sort de la foule et lui coupe la parole par un de ces sarcasmes ironiques au moyen desquels les serviteurs dévoués des bonnes maisons aiment à rabaisser la morgue des parvenus et l'orgueil du succès insolent. Dans ce cas particulier, la grande maison déchue, c'est l'Irlande, et le parvenu triomphant, c'est l'église anglicane. « Vraiment! dit l'Irlandais furieux, tout savetier peut aujourd'hui mettre un habit noir le dimanche et s'en aller prêcher; mais il fut un temps où il en aurait coûté la vie à un homme pour faire une chose semblable. » Un des confrères de M. Vanderkiste, un certain M. Bullin, s'en tira à moins bon marché; il fut précipité du haut des escaliers d'une maison de Saint-Giles, et mourut des suites de ses contusions.

Ces Irlandais, dans leur détresse, ont donc cependant une consolation, et je préfère grandement leurs superstitions à l'ignorance absurde ou à l'athéisme raisonneur de la canaille anglicane dont nous entretient M. Vanderkiste. Ces superstitions ont au moins un caractère gracieux, quelquefois plein de poésie, — un rayon de soleil qui luit sur de la fange! Tantôt c'est un jeune Irlandais malade qui, pour tromper sa souffrance et sa faim, joue sur le mélodieux chalumeau de son pays des hymnes catholiques où saint Dominique et saint François remplacent le Christ aux côtés de Dieu et appellent à la vie éternelle les enfans de la terre qui croient en eux; tantôt c'est une pauvre femme à son lit de mort, qui demande qu'on lui allume cinq chandelles, afin, dit-elle, « d'éclairer son voyage pour le ciel. » Singulière puissance du catholicisme! ceux qui y ont été élevés, même alors qu'ils n'y croient plus, n'y renoncent jamais de cœur. On en sort par la pensée, on y reste attaché de fait et matériellement. Il y a dans l'amour qu'il inspire quelque chose de la vénération que nous avons pour la femme qui nous a élevés et nourris. Tel s'en croit bien loin qui en est encore très près. On peut s'en séparer, on ne l'oublie jamais; on peut ne plus croire en lui, on ne peut jamais le haïr, et l'homme le plus dégagé de ses croyances, pour peu qu'il ait une âme noble, se surprendra toujours à parler avec affection et reconnaissance de cette vieille et douce nourrice qui a bercé, endormi et consolé tant de générations, trompé tant de misères, éclairé d'un rayon chaud et bienfaisant tant et de si longs siècles de ténèbres. Cet amour obstiné des mendians irlandais pour leur religion, M. Vanderkiste l'a retrouvé chez des hommes d'une tout autre condition, chez les émigrés italiens, hongrois, polonais. Là encore les conversions qu'il se flattait d'accomplir n'étaient évidemment qu'apparentes. Il avait catéchisé entre autres un jeune lieutenant polonais de mœurs assez dissolues, et l'avait amené à adopter le *credo* anglican; « mais cette conversion ne fut jamais profonde chez lui,

nous dit-il, ce n'était qu'une lampe fumeuse, une faible flamme. » A l'heure de la mort, au moment où le converti récitait les prières protestantes, les souvenirs du culte catholique lui revinrent à la mémoire, et il manifesta, à la grande humiliation de M. Vanderkiste, le désir de baiser un crucifix. Cette populace catholique, pour nous résumer d'un mot, n'en est pas moins très pervertie; seulement elle a sur la populace protestante le mérite d'être profondément attachée à sa religion. Cet attachement n'a certainement rien de bien moral, ni de très élevé; c'est trop évidemment un instinct tout physique et semblable aux instincts de la bête, mais enfin il existe, et on doit le constater.

Un autre phénomène bizarre que présente le catholicisme est le suivant : un catholique peut très bien être un malhonnête homme et n'en être pas moins très dévot, et ceci atténue tant soit peu le mérite de cet attachement que nous avons signalé. L'Italien peut voler, l'Espagnol tuer, l'Irlandais s'enivrer du matin au soir et se vautrer dans la plus sale débauche, sans oublier un signe de croix, une génuflexion devant la madone, une prière, une visite à la chapelle. Le contraire a lieu dans le protestantisme; aussitôt qu'un protestant devient un malhonnête homme, il cesse d'être protestant. Sa religion tout intérieure et morale n'existe plus pour lui, et la vie qu'il a librement choisie n'est pas faite pour la lui rappeler. Qu'est-ce que la vie habituelle d'un voleur, par exemple, peut lui rappeler de sa religion, et comment ses pensées intérieures auront-elles jamais quelque chose de commun avec la foi morale en l'Évangile et en Jésus-Christ? La religion protestante est une religion qui en Angleterre a pénétré jusqu'aux couches les plus profondes du peuple; mais on peut dire qu'au contraire du catholicisme, elle s'arrête là où commence non pas la misère, mais le vice habituel et le crime. Cette observation suffira peut-être à expliquer pourquoi dans les bas fonds de la société anglaise on ne retrouve pour ainsi dire plus de trace du sentiment religieux, ainsi que le confesse loyalement M. Vanderkiste.

Toute cette canaille appartient de nom à l'église nationale d'Angleterre, et ne compte dans ses rangs qu'un très petit nombre de dissidens calvinistes. M. Vanderkiste n'a rencontré qu'un seul unitaire, ce qui ne nous surprend point, ces sortes de doctrines étant généralement encore moins acccessibles au vulgaire que le protestantisme anglican. Elle ne connaît rien de la religion, et ne peut naturellement rien en connaître. Les réponses absurdes que le prédicateur recevait de ses ouailles montrent assez que l'enseignement religieux qu'il s'efforçait de leur donner ne servait qu'à les rendre plus ignorantes encore. Un vieillard très docile et très attentif aux discours du prédicateur lui fit un jour la question suivante : « Je voudrais

vous adresser une question, monsieur, parce que je sais que vous me redresserez, si je me trompe. Lorsque je vais me coucher, je dis mes prières comme vous me l'avez ordonné, et je mets ainsi mes mains devant mes yeux (il se couvrit la figure de ses mains); alors je vois des choses si belles, qui ressemblent à des étincelles et qui tourbillonnent, et je voulais vous demander si cela n'était pas une image du ciel, monsieur? » Quel peut être le sentiment qu'on éprouve lorsqu'après avoir passé plusieurs mois à catéchiser un homme, on voit que tous ses soins ont abouti à un pareil résultat? M. Vanderkiste ne le dit pas. Il se contenta probablement de redoubler de charité; mais si l'axiome philosophique, que la fin doit être en proportion avec les moyens, est vrai, le bon missionnaire a fait de son temps un assez triste emploi. Un autre néophyte de M. Vanderkiste, une femme, avait une manière fort originale de comprendre l'efficacité du baptême; elle était persuadée que ce sacrement rendait les enfans plus vigoureux. Beaucoup d'entre eux ignorent réellement ce que fut Jésus-Christ, et la mission qu'il est venu remplir sur la terre. « Savez-vous qui est Jésus-Christ? demanda M. Vanderkiste à un de ces misérables. — Oh! monsieur, on m'a toujours dit que c'était le père de notre bon Dieu. » La conversation suivante peut aussi donner une idée de la satisfaction que M. Vanderkiste devait trouver dans l'accomplissement de ses devoirs. « M....., lui dis-je, mon ami a pris beaucoup de peine pour vous instruire; je vais vous adresser quelques questions. Savez-vous ce qu'était Jésus-Christ? — Non, monsieur, répondit-il après un instant de silence, c'est très difficile à dire. — Savez-vous s'il était le frère de saint Jean? — Non, je ne le sais pas. — Pouvez-vous me dire ce que c'est que la Trinité? — Non, monsieur. — Êtes-vous un pécheur? — Oh! certainement, monsieur, nous sommes tous des pécheurs. — Avez-vous jamais fait le mal? — Non, je ne crois pas l'avoir jamais fait. — N'avez-vous jamais commis de péché? — Non, je ne crois pas en avoir commis. — Mais croyez-vous que vous soyez un pécheur? — Oh! certainement, monsieur, nous sommes tous des pécheurs. — Qu'est-ce qu'un pécheur? — Je ne le sais pas bien exactement, j'ai toujours eu une si pauvre tête! » Quelquefois les réponses sont extrêmement comiques. « Pensez-vous qu'en se baignant dans le Gange, on puisse laver ses péchés? demanda un jour le missionnaire après avoir décrit certaines fêtes hindoues à un de ses prosélytes. — Je ne vois pas pourquoi cela ne serait pas, répondit-il. »

Cette stupidité à l'endroit des choses de la religion revêt deux formes principales, une niaise docilité et une indiscipline sceptique; elle est également intense et également complète sous ces deux formes. L'habitude du prédicateur était de lire quelque chapitre de

la Bible ou du Nouveau Testament, et puis de poser des questions pour savoir s'il avait été compris. Pendant tout le temps que durait la lecture, tous les mendians hochaient la tête, faisaient des signes approbatifs, et exprimaient leur satisfaction par quelqu'une de ces ingénieuses paroles : « Une belle histoire en vérité ! une très belle prière ! » Arrivait enfin le moment de l'examen. — Savez-vous sur quel sujet roulait la lecture? — demandait le prédicateur. Jamais aucune réponse exacte n'était faite à cette question. Quelques-uns s'excusaient en disant qu'ils étaient trop bêtes, d'autres en disant qu'ils n'étaient pas des savans. Tous ne sont pas aussi soumis, et il se rencontre dans cette populace bon nombre d'esprits forts et de libres penseurs avancés qui se déclarent *infidèles,* comme on dit en Angleterre, et qui font entendre au missionnaire qu'ils en savent long, qu'ils connaissent les ruses des prêtres, et qu'ils ne sont pas venus à leur âge pour croire à tous ces charlatanismes (*humbugs*). Un homme qui faisait profession d'*infidélité* me dit qu'il était absurde de supposer que Jésus-Christ n'avait pas eu de père, et ajouta : « Nous en savons plus long ! » — Croyez-vous qu'il y ait eu un premier homme? demandai-je. — Certainement, répondit-il; autrement comment eût-il pu y en avoir un second? — Dites-moi quel fut le père du premier homme? — Oh! vous parlez d'Adam et d'Ève, me dit-il, c'était *dans l'autre monde.* » En lisant la description de cette stupidité désespérée, la vilaine pensée que toute cette charité n'est qu'une duperie ne vous est-elle pas venue à l'esprit? Heureusement que cette noble vertu ne calcule pas, qu'elle est aveugle comme l'amour, et qu'elle répand ses trésors inépuisables avec une infatigable prodigalité.

Les sociétés de tempérance ne sont pas plus heureuses que les sociétés de missionnaires et n'opèrent que des conversions fort incomplètes. Il est inutile de demander si ces populations misérables sont portées à l'ivrognerie. Chaque peuple a un vice national que la nature semble avoir créé pour atténuer certaines vertus trop énergiques ou certaines facultés trop dominantes. On dirait qu'elle a eu besoin d'employer ce moyen pour maintenir l'équilibre moral entre les peuples et empêcher le despotisme des races fortes sur les races plus faibles. Qui sait en effet où serait allée l'Espagne sans la paresse? Qui sait ce qu'eût engendré l'âme fertile, inventive, élastique de la France sans la vanité? Qui sait de quels périls l'énergique Angleterre menacerait le monde, si l'intempérance ne mettait un frein à cette fougue calculatrice et froide et à cette absorbante activité? Mais ces vices nationaux, qui atténuent sans les ruiner les qualités des classes cultivées, pèsent au contraire de tout leur poids sur les classes populaires et deviennent le vice dominant de leur existence,

le vice qui absorbe en lui tous les autres. Le mendiant anglais boit comme le *gentleman;* seulement le *gentleman* a d'autres passions qui l'affranchissent de ce joug honteux, tandis que le mendiant n'a et ne peut avoir que celle-là. L'intempérance, c'est le vice profondément enraciné, inguérissable du peuple anglais. L'ignorance peut se dissiper, et une fois qu'elle est dissipée, elle ne revient plus : tous ces sauvages sans religion pourront un jour se convertir; l'intempérance, quelque remède qu'on applique, ne perdra jamais ses horribles droits. Si M. Vanderkiste n'a guère accompli que des demi-conversions, combien cela est plus vrai de l'œuvre des sociétés de tempérance! Dans le chapitre qu'il consacre à l'intempérance, M. Vanderkiste cite deux ou trois exemples de conversions qui sont toujours suivies de rechutes terribles. Deux époux qui pendant de longues années avaient été adonnés à l'ivrognerie se convertirent aux doctrines de la société de tempérance, et à partir de ce moment une amélioration sensible eut lieu dans leur condition. Les années s'écoulèrent, on pouvait les croire bien décidément corrigés, lorsqu'un jour ils eurent un instant de tentation qui fut plus fort que leur courage. Ils recommencèrent à boire, sobrement d'abord; mais bientôt l'ancienne habitude reprit toute sa puissance. Le linge fut vendu, les meubles mis en gage; la détresse et la misère revinrent. Leur intempérance ne fut plus comme autrefois libre de soucis; les remords l'escortèrent, et les deux époux se rejetèrent mutuellement la responsabilité de leur nouvelle misère. Un jeune homme qui logeait au-dessous de leur chambre, et dont leurs querelles nocturnes troublaient fréquemment le sommeil, surprit un matin un bruit sourd; saisi d'un funeste pressentiment, il monta et ouvrit la porte. Il arriva assez à temps pour sauver la vie à la femme, qui s'était pendue de honte et de désespoir au chevet de son lit. L'histoire d'une pauvre femme de taille colossale, amazone en guenilles, qui s'enivrait du matin au soir, et qui, une fois en état d'ivresse, brandissait son balai sur tous ceux qui l'approchaient, est du même genre. Elle eut honte de ses vices, devint une *teetotaller* et une fervente habituée des *meetings* de tempérance. Cet état de grâce dura plusieurs années, au bout desquelles M. Vanderkiste la rencontra une fois ivre morte, saisie de froid, le visage couvert de sang et entourée d'une haie de mendians et de voleurs. On pourra se faire une idée des ravages de cette passion, si l'on sait que d'après les calculs de lord Shaftesbury les classes laborieuses de l'Angleterre dépensent annuellement en bière, esprits et tabac une somme de 50,000,000 st., et que la seule ville de Londres compte 11,000 cabarets, tandis qu'elle ne possède que 2,500 boulangers et 1,700 bouchers.

La charité, la bienfaisance, l'instruction religieuse, sont donc, on

le voit, inefficaces, et ne peuvent mordre sur cette population. Ce dévouement serait-il donc niaiserie et duperie pure? Oh! non, il ne faut pas prononcer une aussi dure parole. N'eût-il fait qu'un seul converti parmi toute cette populace, le bon missionnaire n'aurait point perdu ses peines, car après tout que faisons-nous dans le monde, sinon combattre incessamment le mal? Une orgueilleuse philosophie moderne a posé en principe que le mal pouvait et devait être détruit; mais cet espoir est insensé, et si l'on creusait profondément la question, peut-être trouverait-on qu'il est coupable. La pauvre humanité, vieille de six mille ans, n'est point un dieu enfant qui commence à avoir conscience de sa divinité; elle est bien plutôt, et de notre temps plus que jamais, un Lazare souffrant et nécessiteux, couvert de plaies qui reparaissent à mesure qu'elles sont guéries. Le devoir de l'homme n'est pas de détruire le mal, qui repousse comme l'ivraie, mais de le sarcler sans relâche, afin que le bon grain puisse croître et mûrir; seulement le sarclage peut s'opérer de différentes manières, et la plus efficace, la plus rapide, la moins coûteuse, doit naturellement être préférée. Jadis des centaines d'hommes étaient employées pendant de longues semaines à détruire lentement, péniblement les mauvaises herbes d'une terre de quelques arpens; aujourd'hui la herse passe sur la moisson naissante, et en un jour fait l'œuvre d'une semaine entière. C'est ce procédé nouveau que l'on peut réclamer pour le sarclage moral, et quelle herse meilleure pour une telle besogne que le gouvernement à la façon moderne? Il pourrait, s'il le voulait, après une résolution bien arrêtée, accomplir en quelques années ce que nos pères accomplissaient péniblement en plusieurs siècles. La question dont il s'agit n'est pas au fond plus difficile que toute autre; mais elle réclame trois choses qui se trouvent rarement réunies ensemble : une tête froide et sage, un bon et grand cœur, un bras impitoyable. L'état seul peut opérer ce sarclage général, ce nettoyage des écuries d'Augias; l'initiative individuelle a trop peu de puissance matérielle pour l'entreprendre avec efficacité, et sur des populations telles que celles dont nous venons de parler, la puissance morale n'est pas suffisante : il faut qu'elle soit toujours escortée de la puissance matérielle, qui sait forcer l'obéissance. Que les âmes religieuses et charitables se rassurent : elles rencontreront toujours assez de mal dans le monde pour exercer leur dévouement, et d'ailleurs elles trouveront partout autour d'elles dans l'accomplissement de leurs devoirs envers le peuple pauvre et laborieux, dans l'accomplissement de leurs devoirs civiques, dans la vie privée, dans le dévouement à l'humanité, dans le dévouement à la science, un meilleur emploi de leurs vertus.

ÉMILE MONTÉGUT.

UN

POÈTE BOURGEOIS

AU QUINZIÈME SIÈCLE

II.

LA POÉSIE DE GUILLAUME COQUILLART.[1]

I. — NOVICIAT LITTÉRAIRE.

Nous avons raconté la vie intime de Guillaume Coquillart, et nous avons vu combien chacune des tendances de son caractère et de son esprit était la conséquence, presque le résumé de l'existence que menait alors la bourgeoisie dans la bonne ville de Reims. La destinée littéraire de ce poète est soumise aux mêmes influences, et c'est encore la position de Reims qui va donner leur couleur particulière, âpre, satirique et sceptique, à ses premières œuvres. Le vrai noviciat de sa poésie, c'est cette vie politique de la bourgeoisie sous la main de la royauté, et c'est ce qui doit tout d'abord attirer nos regards.

Louis XI, en montant sur le trône, trouva toutes les classes de la nation sur le chemin de la guerre sociale, déjà toutes prêtes à attaquer le boulevard général, la royauté, pour en venir ensuite à lutter sans obstacle les unes contre les autres. Le populaire, persécuteur dans les grandes villes, persécuté dans les campagnes, avait désiré dans ses momens de détresse un pouvoir qui le protégeât exclusivement, et pendant le court espace de temps où il avait exercé la tyrannie, il avait à peu près compris ce qui lui était nécessaire pour rendre cette tyrannie plus durable : il avait entrevu qu'il ne lui manquait, à lui représentant le nombre et la force, que l'union et l'organisation. Il s'organisait donc à l'abri des associations des métiers, et il inventait déjà,

(1) Voyez la livraison du 1er septembre 1854.

mais secrètement, des mesures analogues à celles qui composent aujourd'hui la charte du socialisme. On a vu l'influence et les tendances de la bourgeoisie. Pour la féodalité, elle n'avait sans doute plus tout son ascendant moral; mais, concentrée entre des mains puissantes, elle avait gagné en énergie ce qu'elle avait perdu en étendue. Retrempée du reste par la guerre, qui avait été son berceau, par là retombant un peu dans l'état barbare, elle devait supporter difficilement à l'avenir la discipline de cette hiérarchie qui avait été sa gloire et sa raison d'être. Elle était, et c'est ce qui causa sa ruine, entraînée à désirer la continuation des querelles. Maintenant qu'elle se trouvait les armes à la main, elle allait donc essayer de rentrer par la force dans les villes, d'où la diplomatie bourgeoise l'avait chassée, dans le gouvernement de la patrie, où la royauté ne lui avait plus laissé qu'une place restreinte et diminuée de jour en jour.

On n'a pas généralement aperçu ces germes de la guerre sociale qui menaçait de suivre la guerre civile, et on n'a vu dans Louis XI qu'un tyran de mélodrame. On en a fait aussi l'adversaire exclusif de la féodalité, et en cela encore on ne l'a guère compris. Sans doute ce mépris des formalités inutiles qui est propre aux esprits puissans et actifs, ce dédain des manières, de la pompe, de l'étiquette, qui distingue les génies indépendans maîtres d'une position incontestée, ce masque de bonhomie, cet amour des contes grivois et des facéties grossières, cette astuce, cette diplomatie tortueuse préférées à la force ouverte et au bruit des armes, tout cela lui a donné l'apparence d'un bourgeois. Sans doute aussi la puissance que la bourgeoisie devait aux circonstances et surtout à sa propre habileté a forcé Louis XI à s'occuper plus spécialement d'elle et à paraître la protéger quand il ne faisait que la surveiller. On l'a ainsi nommé le roi de la bourgeoisie, mais il a trompé l'histoire, comme il a trompé ses contemporains; l'apparence a caché la personne. Incontestablement, dans les pays comme la Normandie, où la noblesse était encore redoutable, Louis XI encouragea les influences bourgeoises, accorda des foires, des priviléges, des franchises, fit des visites et de belles harangues aux bonnes villes, et passa fort gravement la revue des milices armées; mais là où, puissante et orgueilleuse, la bourgeoisie essaya de réveiller quelqu'une des traditions d'indépendance qu'avaient caressées ses pères, il la traita plus rudement peut-être que la féodalité elle-même. En somme il n'était l'ennemi ni de cette féodalité, ni de cette bourgeoisie; il était vraiment le roi, c'est-à-dire l'adversaire implacable de toute indépendance de caste et de toute tendance fédérative. Il était le roi en ceci encore, que sa brutalité même sauva non seulement la patrie, mais souvent l'avenir de ces classes contre qui elle s'exerçait. C'est surtout dans la ville de Reims que l'on peut observer la querelle de ces diverses classes, la lutte sourde de la diplomatie communale contre la royauté, et nulle part la politique de Louis XI, comme aussi les tendances du populaire, de la bourgeoisie, de la féodalité, ne furent plus curieusement caractérisées.

Pendant son sacre à Reims, Louis XI s'était trouvé dans une position difficile : connaissant le mauvais vouloir du plus grand nombre des anciens serviteurs de Charles VII, il n'avait pu refuser l'honneur que voulait lui faire Philippe de Bourgogne, et celui-ci l'avait accompagné à Reims à la tête

de toute sa noblesse de Flandres, de Bourgogne et d'Artois. Louis n'avait pas oublié le grand amour que les Rémois avaient porté à Philippe de Bourgogne; il en voyait les preuves dans la réception cordiale qu'ils faisaient à ce duc, et il avait pris les plus minutieuses précautions afin de cacher cet enthousiasme, ou au moins afin d'en diminuer la portée en le faisant passer pour un devoir imposé par lui à la ville de Reims. Toutefois il avait compris qu'il fallait surtout desserrer ces vieux liens d'amitié en se rendant populaire, et il avait promis l'abolition des impôts.

Le roi et le duc partis, on *cueillit* les impôts comme à l'ordinaire. Les bourgeois se plaignirent à haute voix, et le peuple murmura sourdement. Un mois environ après le sacre, les gens des petits métiers s'assemblèrent, s'armèrent de toute sorte de traits, d'arbalètes, de hallebardes et autres *bastons* de défense, coururent sus aux collecteurs des aides, les pourchassèrent, pillèrent leurs maisons, brûlèrent leurs registres, et, dit une chronique, en pendirent quelques-uns qui avaient oublié la science de bien fuir. C'était dans de tels accidens que la diplomatie bourgeoise brillait de tout son éclat. Elle commença par mettre la main sur quelques-uns des séditieux les plus mal renommés et dont il serait utile de se défaire en tout état de cause, puis elle attendit; mais Louis XI n'était pas homme à commencer son règne sous de tels auspices, et on apprit bientôt que Mgr Joachim Rouault, maréchal de France, nommé commissaire du roi en cette partie, se dirigeait vers la Champagne, fort escorté de gens de guerre. La bourgeoisie s'empressa d'envoyer cinq des plus habiles et des plus honorables habitans pour remontrer qu'elle n'avait point pris part à une si damnable sédition, et que les plus compromis des rebelles se trouvaient déjà entre les mains de la justice : le commissaire les accueillit froidement et continua sa route. Pendant quelques jours, on vit entrer dans la bonne ville une foule de marchands, *manouvriers*, laboureurs, portant figures étrangères et inconnues. Joachim Rouault arriva à son tour avec une petite troupe; tous ces étranges marchands se changèrent en autant de soldats, et Reims se trouva directement sous l'autorité du roi. Après avoir fait saisir environ deux cents des plus coupables et terrifié les bourgeois en annonçant qu'il allait s'enquérir des complices, Joachim Rouault se contenta de punir une centaine des mutins, parmi lesquels six furent écartelés, décapités ou pendus; les autres furent fustigés, essorillés, emprisonnés ou bannis. La bourgeoisie put apprendre deux choses dans cet événement, qu'on appela le *micmaque de Reims :* la première, c'est qu'elle venait de rencontrer un roi qui se servait plus habilement qu'elle de la politique bourgeoise; le second enseignement, le bailly de Vermandois le lui donna à son de trompe, quand il publia que « un grand nombre de gens mécaniques, sous umbre et couleur de fraternité, alliances et confédérations, tenaient des assemblées et congrégations particulières en dehors de toute juridiction, dans lesquelles assemblées ils statuaient entr'eux des édicts et ordonnances, et levaient sur eux des deniers mis en boîtes et en trésors communs. » C'était ainsi que la royauté protégeait les bourgeois contre eux-mêmes, et que, tout en se défendant, elle défendait forcément les lois de la justice, l'avenir de la patrie et de la société.

Cependant la sévérité du roi n'avait pas touché directement les bourgeois. Quelques années de tranquillité leur firent oublier les ennuis où les avait

jetés le *micmaque*, comme aussi le demi-siècle de calme et de paix qu'ils devaient à la royauté avait effacé de leur mémoire les misères et les angoisses mortelles de la guerre de cent ans. Ils n'y voyaient plus que ces rêves d'indépendance qui les avaient bercés, ces joies de la vanité et de l'orgueil dont ils ne se rappelaient déjà plus les dures expiations. Ils auraient voulu retrouver dans le roi Louis cet ami discret et respectueux de la bonne ville qu'ils avaient rencontré dans le duc Philippe, et, sentant au contraire cette main de la royauté qui les maintenait toujours le plus près possible du cœur de la France, ils murmuraient et se révoltaient intérieurement. Ils montraient leur mauvais vouloir en se faisant lents dans les choses nécessaires, inertes dans les choses utiles, taquins dans les choses indifférentes, en se plaignant sans cesse, en résistant toujours jusqu'à ce qu'ils sentissent la première flamme de la colère du roi. Louis XI trouva bientôt un homme selon son cœur, et il envoya à ses très chers manans et habitans de Reims messire Raulin Cochinnart, qui, une fois capitaine de la ville, fit de ces si puissans et si rétifs bourgeois les plus dociles constructeurs de murailles qu'on pût voir.

Ce Cochinnart était une sorte de Richelieu sur un petit théâtre, un de ces esprits fermes et obstinés qui voient dans le lointain un but grand et noble, et qui y marchent droit sans s'arrêter devant nul obstacle et sans s'inquiéter des détails de l'exécution. — Dans les détails d'exécution rentrent nécessairement la vie et la fortune de ceux qui se trouvent sur le chemin. — Il avait reçu de son maître la mission de s'opposer au renouvellement de la guerre civile, en empêchant Édouard d'Angleterre de prendre par le sacre une apparence de légitimité. Il avait donc juré que Reims ne tomberait pas aux mains des Anglais, et quand il avait devant les yeux ce but, qui était pour lui le salut de la patrie, peu lui importaient les plaintes de Marguerite, veuve de Jehan Vakier, pillée par ses sergens, et les clameurs que faisaient pousser à toute la ville les voleries insignes commises par les Jehan Bresche, les Robinet Bresche, les Pernet Cabi et les autres gens de mauvaise vie qu'il employait à rendre malléable l'indocilité bourgeoise.

Sur ces entrefaites, c'est-à-dire en 1472, le pouvoir féodal sembla se réveiller du long sommeil où l'avaient tenu les derniers seigneurs de Reims. Le saint archevêque Jean Juvénal venait de mourir. Son successeur, Pierre de Laval, avait l'orgueil des grands barons; il était Montmorency par les lignes paternelles, du sang de Bretagne par les femmes de sa maison; neveu de Charles VII, cousin-germain de Louis XI, c'était un des plus grands seigneurs du royaume. Il arrivait sur le trône archiépiscopal, les yeux fixés sur la position que les seigneurs de Reims avaient occupée au XIe siècle, et il était décidé à faire reculer jusqu'à ces limites tous ceux qui, roi, abbés, bourgeois, avaient profité des malheurs des temps pour usurper les droits du patrimoine de saint Rémy. Fier et ferme, impatient et dédaigneux, il se trouvait au nombre de ceux qui poussent jusqu'à l'apogée de la puissance les pouvoirs jeunes et en chemin de monter, mais qui tuent sans retour les pouvoirs sur le déclin de la ruine. Il était né deux siècles trop tard; la féodalité ne pouvait plus supporter un stimulant aussi énergique.

Raulin Cochinnart, en arrivant dans la ville, commença par attaquer en face le pouvoir féodal. Il commanda aux dizainiers et connétables de détruire

le château de Porte-Mars. C'était la forteresse féodale d'où relevaient un grand nombre des fiefs de la mouvance archiépiscopale. Les bourgeois détestaient cette forteresse; elle était depuis deux siècles l'occasion de toute sorte de négociations; elle avait entrée dans la campagne, entrée dans la ville, et elle empêchait la commune d'être complétement maîtresse de ses murailles : c'était néanmoins un crime de lése-seigneurie que de la détruire. Voyant Cochinnart décidé à ne pas reculer, les Rémois feignirent d'avoir peur de leur archevêque, firent maintes représentations, demandèrent une garantie au nom du pouvoir royal, et après avoir envoyé des ambassadeurs à Pierre de Laval pour lui démontrer qu'ils ne cédaient qu'à la force, ils s'en allèrent joyeusement détruire ces vieilles murailles, célèbres déjà dans les romans de chevalerie. L'archevêque comprenait bien qu'il ne pouvait lutter directement contre le représentant du roi. Il fit donc circonvenir Louis XI, et crut faire acte de bonne politique en demandant le titre de lieutenant-général du roi pour le pays de Reims. Louis, plus habile que l'archevêque, le lui accorda; il comprenait quel avantage lui donnait le premier seigneur ecclésiastique de France en devenant le fonctionnaire de la royauté. Armé de ce pouvoir, celui-ci revint à Reims, fit saisir et chasser tous les acolytes de Cochinnart, et, forçant ce dernier à comparaître devant lui, « il ne savait, lui dit-il, ce qui le retenait de le faire mettre en sa bombarde et jeter jusqu'au Bois-Salins. » Les bourgeois, broyés entre les deux mains de l'archevêque qui tenaient chacune un des pouvoirs souverains de la nation, s'humilièrent, expièrent encore une fois les ruses de leur politique et promirent 900 livres pour la reconstruction du château; mais le sénéchal de Normandie, M. de Saint-Pierre, et Jehan Raquin, amis de Cochinnart, représentèrent au roi le tort qu'il laissait faire à ses fidèles serviteurs, et combien adroitement l'archevêque se servait de son titre de lieutenant au profit du pouvoir féodal. Louis, furieux, envoya un mandement à son bailly de Vermandois; ce mandement, brutal et injurieux pour le duc de Reims, le cassait de sa lieutenance, déchargeait les bourgeois de leur promesse de 900 livres et remettait Cochinnart à la tête de la ville. L'archevêque vit qu'il était inutile de lutter, il se retira à son abbaye de Saint-Nicolas d'Angers, et Cochinnart trouva le lendemain sur sa table ces simples mots : « Le roy ne vivra point toujours ! »

La commune était donc encore une fois victorieuse; mais sa joie fut de courte durée, et la tyrannie du nouveau maître ne connut bientôt plus de bornes. On venait d'apprendre la venue en France d'Édouard d'Angleterre; cette nouvelle apporta au capitaine de Reims le plus sûr moyen de satisfaire sa vengeance contre les officiers et amis de l'archevêque, contre le clergé et contre les bourgeois en général, dont il avait remarqué la joie à l'annonce de sa chute. C'est surtout aux biens qu'il s'attaqua, et la somme qu'il *cueillit* par les amendes, confiscations, compositions, fut immense. Heureusement pour les Rémois, le roi ne vécut pas toujours, comme l'avait dit Pierre de Laval, et en 1485 trois commissaires furent nommés pour interroger Cochinnart sur ses excès. Ils le trouvèrent à Amboise, dans sa maison d'Entre-les-Ponts; il était dans son lit, aveugle, cassé par la vieillesse, brisé par les infirmités, mais aussi énergique que quand il tenait sous sa main de fer l'orgueilleuse capitale de la Champagne. Il ne nia rien, ou guère. Du reste,

dès 1477, Louis XI, averti des violences de son commissaire, fort peu irrité contre lui peut-être, mais voyant les fortifications à peu près complètes et la commune rendue docile, Louis XI l'avait retiré. Aussi bien quant à Reims l'œuvre politique était faite, le populaire avait été puni dans son sang, la bourgeoisie dans sa fortune, la féodalité dans son orgueil, et de longtemps on ne devait entendre parler de jacquerie, d'indépendance fédérative, de souveraineté seigneuriale. Ce fut vers cette époque que Guillaume Coquillart entra dans la littérature.

Depuis l'instant où nous l'avons perdu de vue, en 1463, au moment où il achevait sa traduction de Flavius Josèphe, il avait grandi en influence et avait conquis la double position que lui promettaient ses qualités diverses. Jean Juvénal avait pris en affection le sage et laborieux traducteur de l'*Histoire des Juifs*, il l'avait nommé procureur de l'archevêché, c'est-à-dire, après le bailly, le premier des officiers temporels. En 1470, nous le voyons arriver au conseil de la ville, en suivre assidûment les séances, souvent défendant les droits de l'archevêque et toujours veillant, dans le cercle de son influence, au profit de la bonne ville. Jean Juvénal l'avait nommé en 1472 son exécuteur testamentaire, Pierre de Laval lui avait conservé sa position; mais tout cela attira sur lui la dangereuse attention de Cochinnart. Aussi commença-t-il par le mettre, comme les grands politiques de Reims pouvaient le dire, entre l'enclume et le marteau, en le nommant un des commissaires chargés de veiller au travail des fortifications en son absence. C'était l'exposer à la haine de ses concitoyens s'il se montrait sévère, à la malveillance des officiers du roi s'il se montrait facile. Il est probable que le poète rémois préféra la malveillance de Cochinnart, car nous voyons celui-ci lui extorquer 50 écus d'or et une douzaine de fines serviettes, ce qui donne une satisfaisante idée de sa position de fortune. Pendant ce temps, Guillaume cherchait à recueillir le fruit de sa traduction de Josèphe, et nous le voyons enfin reçu docteur en décret. A partir de ce moment, la période la plus difficile du travail de sa vie était terminée, il pouvait être sûr de sa fortune, il n'avait plus qu'à attendre les récompenses. Il passait la plus grande part de ses loisirs dans la plus notable et la plus intelligente société de Reims, au milieu des chanoines et des officiers tant spirituels que temporels de l'archevêché. Dans ces réunions, on discutait toutes les conséquences de la révocation de la pragmatique sanction, on agitait toutes ces questions de réforme qui remuaient alors si profondément les esprits; on comparait ce qui se passait avec ce qu'on avait vu au temps de la jeunesse, et rien de tout cela ne tombait en vain dans l'esprit du poète. Le temps favorable était donc venu, qui devait briser les dernières entraves de ce génie singulier, et tout se réunissait pour le pousser à la poésie qui convenait le plus à sa tournure d'esprit.

Il n'avait pu s'abandonner à son genre sarcastique et gai au milieu des douleurs de la patrie; mais maintenant la France était redevenue riche, pleine d'aise, presque agitée déjà par cette surabondance de luxe, d'activité et de fièvre hardie qui suit toujours la paix et le bonheur. A l'abri derrière la royauté, le caractère français reparaissait, le rire revenait, non point ce rire âcre et plein de malédictions qui est dans l'histoire l'écho des jours d'angoisses, mais ce rire léger qui voltige autour des ridicules. Pourtant la royauté

n'avait pu procurer que le bien-être, et ce bien-être même avait encore contribué à développer ces rudimens de dépravation et d'affaiblissement du sens moral que contenaient les crimes et les misères du passé. La foi seule eût pu reconstruire la pureté et la simplicité des mœurs, mais la foi était blessée pour bien longtemps. Coquillart avait devant ses yeux la deuxième des générations qui étaient nées depuis la guerre; cette génération ne touchait par aucun point au moyen âge, elle portait toute la peine des fautes paternelles, et elle était possédée par un besoin de luxe, de joie bruyante, de jouissances matérielles qui signalait la naissance d'un nouveau monde. Le poète rémois était surtout frappé de voir que la vie tout entière et pour toutes les classes était devenue une vie de loisir : chacun faisait l'école buissonnière et passait le temps à courir les fêtes, qui n'étaient plus réglées et organisées comme autrefois. La fantaisie entrait violemment dans l'humanité, et elle chassait la vieille société fondée par l'église. Les jeunes gens de la bourgeoisie se conduisaient tout comme autrefois se conduisaient les seuls jongleurs, et ils bâtissaient toute leur existence sur le plan de cette vie exceptionnelle que menaient, au grand détriment de leur conscience et de leur avenir, les plus libertins d'entre les écoliers. Le monde moderne prenait donc pour règle de sa conduite générale ce qui n'avait été que l'exception du moyen âge, et ce furent surtout ces idées qui jetèrent Coquillart dans la littérature. Il avait alors cinquante-six ans, et quand cette foule de nouveaux masques fit irruption sur la scène de ses observations, son esprit était assez calmé pour lui permettre d'embrasser d'un coup d'œil l'ensemble de ces portraits.

En l'année 1477, on vit circuler dans les bonnes sociétés de la ville de Reims un petit opuscule intitulé *le Playdoyer d'entre la Simple et la Rusée.* C'était le premier ouvrage d'*honorable homme et sage* maître Guillaume Coquillart. Il fut à un an de distance suivi par *l'Enqueste d'entre la Simple et la Rusée.* Il s'agit dans ces deux ouvrages du *mignon,* l'amoureux par excellence, réclamé par deux femmes, la Simple et la Rusée. Celle-ci l'a enlevé dernièrement à sa rivale. Dans la première pièce, Me Simon et Me Olivier, avocats, plaident devant Me Jehan l'Estoffé, le juge, sur la question de propriété du mignon. L'enquête est ordonnée; elle fait le sujet de la deuxième pièce. Là, devant un jury grotesque, comparaissent six témoins destinés à représenter toutes les infamies de la ville, et qui racontent les causes et détails de la querelle entre les deux femmes. Les termes de droit sont ingénieusement attachés à la trame; chaque texte est juste, chaque glose est grave; enfin c'est une enquête, un plaidoyer parfait et sérieux quant à la forme; il n'y a que le fond, le débat, qui soit comique.

Ce débat peut être, au gré des imaginations amoureuses du symbolisme, le sujet de diverses interprétations. C'est la querelle de la vieille et de la nouvelle société, ou de la vieille et de la nouvelle littérature se disputant le génie de la France, ou bien encore des vieilles et des nouvelles amours symbolisées sous le nom de la Simple et de la Rusée. A première vue, c'est la lutte entre la femme galante des temps passés et celle des temps modernes. La première, la Simple, c'est l'amoureuse du moyen âge, à peu près fidèle, bonne et facile, ennemie acharnée de l'amour platonique, mais se contentant de jouir secrètement de ses amours. Pour la Rusée, la coquette moderne, elle est fausse,

hypocrite, pleine d'afféterie; il lui faut le grand bruit, le brillant, l'effronterie. C'est ainsi une philosophique manière de montrer les deux espèces de femmes qui se disputent le royaume d'amour. Tout y va au fait, tout y est simple, réel, brutal. La caricature y est double. Dans la forme, c'est la caricature des cérémonies de dame Justice; dans le fond, c'est la satire des poésies amoureuses, c'est le voile arraché à tous ces poèmes, romans, chansons, où l'on cache hypocritement sous la langueur, sous les plaintes modulées et les gémissemens imbéciles, ce qui n'est en définitive que passion matérielle, emportement de la chair et des sens.

Après ces deux pièces parurent probablement ces monologues du *Puys*, de *la Botte de Foing*, du *Gendarme cassé*. Pourtant ces ouvrages, qui ne portent pas de date, vinrent peut-être plus tôt. Dans le monologue du *Puys* surtout, on trouve quelque chose de moins arrêté et de moins brutal; on croirait que l'auteur n'a pas encore foi en son genre, et c'est là qu'on rencontre le plus de souvenirs de la jeunesse et de l'université. En tout cas, ces monologues sont un genre inventé par Coquillart, un genre qui tient le milieu entre le conte et la farce, destiné, comme le conte, à narrer quelque aventure scandaleuse, mais ressemblant fort à un dialogue récité par un seul personnage. C'était, autant qu'on en peut juger, des sortes d'intermèdes qui prenaient leur place au milieu des danses et des festins de la nation rémoise, et on peut les regarder comme les bouquets à Chloris, les chansons de dessert de la bourgeoisie au XVe siècle. Le meilleur de ces monologues est incontestablement celui du *Gendarme cassé*. Les gens d'armes avaient toujours été, nous l'avons vu, les ennemis particuliers des Rémois, tout dernièrement encore ils avaient fort maltraité le pays environnant; peut-être y a-t-il là quelque souvenir de Cochinnart; aussi le gendarme est-il représenté d'une âpre façon. C'est bien l'ignoble soudard, le vieux routier qui a perdu le respect de toute chose, avec ses observations de mauvais lieux, ses opinions et études de mœurs qui sentent la taverne et le pillage. C'est lui naturellement qui a mission d'exposer les plus rudes exemples, les plus odieux caractères de femmes, et c'est dans sa bouche que le poète met la plus amère satire contre cette fièvre de luxe qui attaquait la bourgeoisie.

Cette poésie, toute cynique qu'elle fût, était loin d'avoir porté atteinte à la gravité du jurisconsulte. Le 10 octobre 1481, Regnault Doulcet, lieutenant-général de M. le bailly de Vermandois, confie à Coquillart ainsi qu'à trois autres hommes de loi le soin de mettre par écrit toutes les coutumes de Reims : ce travail lui valut à peu près de 35 à 50 sols par jour, grosse somme; mais après l'affaire sérieuse revint la caricature, qui lui apporta plus d'honneur que l'autre ne lui avait apporté d'argent. Les *Droits Nouveaulx*, qu'il commença vers cette époque, sont le plus long et le plus original de ses ouvrages. Le grand travail de réforme qui se faisait dans le droit et dans la discipline ecclésiastique lui donna l'idée de cette joyeuse satire, qui peut être considérée comme une charge de la *Somme* de quelque Me Drogon de Hautvillers, ou bien comme une caricature des cours et arrêts d'amours, surtout des *Aresta amorum* de Martial d'Auvergne. Il y a sans doute là aussi une arrière-pensée de comparaison entre le vieux monde chrétien, grave et moral, que lui avaient fait entrevoir les leçons maternelles, et la futilité des

nouvelles choses, la méchanceté, le trouble survenus dans les volontés et les idées du temps présent. Il indique en effet qu'il vient enseigner trois choses, *les modes fringantes, les paroles élégantes, les termes juristes,* et il revient souvent sur cette idée de *mots nouveaux, droits nouveaulx, modes et rhétorique nouvelles.* En résumé, ces *Droits Nouveaulx,* véritable cours de galanterie trouvère, fort utile à comparer avec la galanterie des XVIIIe et XIXe siècles, ces *Droits* sont bâtis sur le modèle des livres de jurisprudence. C'est une réunion de statuts du droit canon et du droit naturel, le tout caricaturé d'une façon cynique, mêlé à des contes obscènes, à des règles qui conviendraient à une maison de prostitution, et arrangé avec les formules, les divisions, les gloses, rubriques, interprétations, qui constituent l'apparence d'un traité de droit civil. C'est ainsi encore une raillerie de l'art juridique unie à une vive et piquante satire des mœurs du siècle, mais où le mot, l'esprit, la nécessité de faire ressortir le portrait, l'emportent sur la réflexion et l'idée morale.

C'est après avoir terminé les *Droits Nouveaulx* que Coquillart entra dans les ordres : l'archevêque et le chapitre lui accordèrent la cinquante-septième prébende, qui vint à vaquer. Le 21 avril 1483, il put prendre possession de sa stalle de chanoine. Il était enfin arrivé à cette gloire qui avait été le but de toute son ambition, et ce fut sans doute avec un grand sentiment d'orgueil qu'il se vit revêtu de la chape d'honneur, portant à son choix le chaperon fourré ou le bonnet rond de docteur, et montant sur son pupitre pour y chanter matines dans le magnifique chœur de la cathédrale de Reims.

Le nouveau chanoine fut choisi pour composer un poème qu'on devait réciter en grand appareil devant le nouveau roi Charles VIII, lorsqu'il viendrait se faire sacrer. Ce ne fut pas sans une certaine inquiétude qu'il se vit appelé à donner aussi solennellement la mesure de son talent. C'était sur lui que comptaient ses concitoyens, comme sur la gloire de la nation rémoise; il aurait pour auditeurs tous les émules des Molinet, des Chastellain, des Octavien de Saint-Gelais, et peut-être exposerait-il aux railleries de ces savans et élégans esprits la poésie provinciale et le génie de la Champagne. Il ne savait pas que c'était à peu près la dernière fois que les échos de la vieille littérature allaient retentir parmi les princes et à la cour des rois de France; mais dans son cercle intime il reçut bien des conseils contradictoires : céderait-il à l'école savante alors à la mode, et chercherait-il quelque pâle imitation de Me Alain, ou bien obéirait-il courageusement au genre bourgeois? Il prit ce dernier parti, et composa *le Blason des Armes et des Dames,* c'est-à-dire la comparaison et l'éloge des biens qu'on trouve dans les unes et dans les autres. Il travailla d'ailleurs plus qu'il n'avait jamais fait; il évita les négligences de style, suivit et développa plus complétement ses idées, enveloppa son cynisme habituel d'un triple voile, sans rien perdre pourtant de sa vivacité, de sa franchise et de sa simplicité. Il dut être singulièrement applaudi, et cette verve, ce charme dans les détails, cette invention gentille, cette forme joyeuse, facile et légère, pouvaient plaire aux deux sortes d'écrivains qui se partageaient alors la cour, aux fins et aux délicats comme aux amoureux de la grosse gaieté, à ceux qui, tournés encore vers le moyen âge par Louis XI et les *Cent Nouvelles,* se rattachaient aux trouvères, à ceux-là aussi qui pressentaient déjà la renaissance et présageaient François Ier.

On lui attribue encore quelques ballades qui n'ont guère de caractère. Pour moi, je lui attribuerais plus volontiers *les Repues franches* de Villon; la coupe des vers, la tournure du style, bien des expressions et une certaine harmonie propres à Coquillart (1), — tout cela, joint à quelques détails caractéristiques, m'a à peu près persuadé que cet ouvrage ne pouvait être que de lui.

II. — LA COMÉDIE HUMAINE A LA FIN DU XVe SIÈCLE.

Nous connaissons le poète; pénétrons dans son œuvre, et demandons-lui quelle était cette société bourgeoise et corrompue qui devait enfanter l'âge moderne.

Le Dieu de ce monde au milieu duquel nous mène le poète bourgeois, c'est nécessairement l'amour, — non point cet amour des temps chevaleresques, l'amour *au cœur de lyon, au cœur d'agnel,* héroïque au milieu des aventures guerrières, ailleurs humble, doux et courtois, sensuel sans doute, mais fidèle jusqu'à la mort. Iseult la blonde et la belle Maguelonne, la douce Grisélidis, sa sœur passionnée la châtelaine de Vergi et toutes leurs gracieuses compagnes se sont endormies au départ des chevaliers de la dernière croisade, et peut-être attendent-elles pour se lever le retour si longtemps espéré du roi Arthur et de l'enchanteur Merlin. Marot, avec sa poésie gentille, essaiera de réveiller les plus légères de leurs sœurs, et sans doute elles étaient dignes d'entendre la divine musique de Ronsard, le roi des poètes; mais ce n'étaient point là les amours qui avaient frappé Coquillart. Il n'avait non plus ni vu ni entendu cette sorte de misérable passion qui constitue la poétique des amans de ce temps-ci; il n'eût point compris ces sophismes qui se trempent si laborieusement dans les larmes pour briller au soleil de la rhétorique, et il eût singulièrement raillé cette fièvre d'impuissance qui descend jusqu'au suicide pour y chercher une preuve de vigueur. Ce qu'il nous

(1) Nous croyons devoir rassembler ici, dans un résumé bibliographique, nos indications sur l'œuvre littéraire de G. Coquillart. Cet œuvre comprendrait : 1° *Le Playdoyer d'entre la Simple et la Rusée;* — 2° *l'Enqueste d'entre la Simple et la Rusée;* — 3° les trois *Monologues* du *Puys,* de *la Botte de Foing,* du *Gendarme Cassé,* autrement appelé le *Monologue des Perrucques;* — 4° *les Droits nouveaulx;* — 5° *le Blazon des Armes et des Dames;* — 6° trois ballades avec les réponses à deux de ces ballades. — Il est probable que le poète de Reims pourrait revendiquer encore quelques-unes de ces petites pièces vives et satiriques qui pullulent vers la fin de ce siècle. Nevizan dans sa *Sylva Nuptialis,* Hotman dans le *Matago de Matagonibus,* La Croix du Maine dans sa *Bibliothèque,* lui attribuent deux ou trois de ces pièces sans apparence de raison. Pour nous, il nous suffira d'avoir indiqué l'air de parenté très rapproché que nous avons trouvé entre les œuvres authentiques de Coquillart et deux ouvrages anonymes, — *le Mystère de la Vengeance de Notre-Seigneur* et *les Repues franches* de Villon.

Coquillart fut imprimé pour la première fois, selon toute probabilité, en 1491. Pendant toute la première moitié du XVIe siècle, les éditions de ses œuvres se succédèrent à bien peu d'intervalles. Les plus importantes sont celles de 1522, 1525, 1532 et 1535. L'édition que publia Urbain Coustelier en 1722 était jusqu'ici la seule qui fût un peu répandue dans le public; elle est néanmoins de beaucoup inférieure à celle que M. Tarbé a publiée à Reims en 1852, avec une intelligence parfaite tant de l'époque que du poète.

montre, c'est ce qu'on peut appeler l'amour bourgeois, *l'amour des dimanches* de la bourgeoisie; c'est le sensualisme gaillard des jours de fête dans la cité joyeuse. C'est le sentiment dans sa plus matérielle acception, brutal et grossier, naïf et franc dans sa brutalité, plein de vie, de naturel et *de tapage* au milieu de sa corruption. C'est l'amour de ceux-là qui ont hâte de jouir : pressés qu'ils sont entre le travail de la semaine qui vient de finir et le travail de la semaine qui va commencer, ils n'ont pas grand temps pour la coquetterie; ils n'ont ni le loisir, ni le repos d'esprit qui laissent mûrir la poésie du sentiment. Tout au plus ont-ils la poésie des sens, celle qui apporte l'ivresse et la volupté par les tendres et les brillantes couleurs, par le froissement du velours et de la soie, par le cliquetis de l'or et des bijoux, par le bruit des chansons joyeuses et des verres vibrans. Pour ces fêtes, les nouveaux élégans de la bourgeoisie quittent le foyer domestique, mais ils le quittent un seul jour. Corrompus, pourtant honteux encore, ils entendent la famille qui les appelle et qu'ils vont rejoindre; il faut que le plaisir soit emporté séance tenante et que la coquetterie abrège fort ses cérémonies. Qui sait? Avant la fête suivante, le foyer domestique aura peut-être converti ces transfuges à sa douce gravité.

C'est bien là du reste la passion distinctive de ce XVe siècle, qui est déjà assez sorti du moyen âge pour avoir rencontré l'effronterie de la corruption, pas assez entré dans le monde moderne pour avoir osé chanter la poésie de la débauche. Cet amour leste et grossier, ce mépris de la femme, railleur, franc, plein de bonhomie, mais implacable et sans ménagement, étaient bien dans le caractère de la bourgeoisie d'alors. Sans cesse en contact avec le peuple, éloignée, par l'activité de sa vie, de ce poli de civilisation que donne le loisir, la bourgeoisie du XVe siècle avait gardé assez intactes les qualités propres au génie du populaire français; une fois hors de la vie de ménage, elle était volontiers dans ses ébats brutale et grivoise. Privée de l'éducation chevaleresque, elle ne respectait pas la femme en tant que femme, mais en tant qu'elle était respectable, c'est-à-dire bonne mère, épouse docile et fidèle. Plaçons-nous donc avec Coquillart au milieu de cette ville de Reims dont il a été le poète, suivons-le dans une de ces fêtes auxquelles préside l'Amour du moyen âge; nous connaîtrons ainsi le poète par le monde qu'il a créé, ou plutôt qu'il a reproduit, et c'est le meilleur moyen de le juger.

Le voilà, le prince des sens, l'Amour, le dernier seigneur de la commune affranchie. Il n'est ni blanc ni rose, et ce n'est pas un enfant; c'est un robuste jeune homme, haut en couleur, à la figure riante et ronde, aux mains rudes et aux épaules carrées. Il n'a ni arc ni flèches : ce sont les armes qui atteignent les cœurs parfumés et les déshabillés galans; mais il porte à sa main droite la coupe d'argent nette et grossièrement ciselée, la coupe vingt fois vidée qui fait les yeux vainqueurs et les sens invincibles; il agite dans sa main gauche la bourse aux écus d'or, et tout autour de lui gisent les plus riches produits de la *marchandise*, les bijoux de l'orfévre, les toiles fines du tisserand, les étoffes brillantes de la draperie; c'est par là qu'il achète les plus rebelles de ses ennemies. Ce n'est point l'orgie pourtant qu'il célèbre; non, les dieux antiques ne sont pas encore ressuscités, et les voiles de la pudeur jetés par le christianisme sur le corps de la femme ne sont pas encore en

lambeaux. Il ne connaît pas les raffinemens de la volupté, et il a conservé quelque grâce, un peu de cette fraîche poésie des champs et des feuilles, du soleil et du printemps que le moyen âge, en sa jeunesse, avait donnée pour compagne à la poésie du sentiment. Au XVe siècle, sans doute, les bijoux ont presque remplacé les fleurs, et les jeunes filles des poèmes ne portent plus ces gracieux ornemens, ces jupes ornées de roses pures, ces ceintures de violettes et ces couronnes de nouvel églantier, avec lesquelles elles allaient chanter la veillée du dieu gentil. Néanmoins l'amour bourgeois a bien souvent couru aux fêtes des villages voisins, il a assisté aux processions du *Grand-Bailla*, aux fêtes de la rosée, aux plantations du *mai*, et il en a rapporté, avec des pannerées de feuilles, de mousses et de fleurs, l'intelligence des fraîches et riantes couleurs. Il est là maintenant, ce dieu vainqueur, dans la cité vieillie et corrompue, sous son dais, au haut bout de sa table bruyante; mais les tentures sont réjouissantes à l'œil, et le plancher de la salle est couvert de romarins, de muguets, de lavandes et de giroflées. Il habite son palais, et ce palais, si ce n'est une halle, est presque un hôtel de ville. Il est entouré de sa cour, et sa cour a ses officiers comme M. le bailly de Vermandois; ses conseillers portent cotte verte, ses huissiers ont la tête couverte de chapeaux de fleurs de houx, et ses avocats sont là prêts à invoquer les droits nouveaux, ces droits des sens que ne promulguait pas la poésie des temps passés. Pour lui, il a haut et puissant maintien, il prêche ses éternels mensonges, et tous ses sujets répètent en chœur : C'est lui qui « est le roi de toute douceur, de toute courtoisie et loyauté; » c'est lui qui rend « l'homme prompt, prudent et sage; sans lui, nul ne devient parfait. » Parfois il s'abandonne aux élans de sa nature cruelle, il dompte alors ses ennemis,

> Par un ris de la queue de l'œil
> Qui les mène jusqu'au mourir,

et malgré son air bonhomme, malgré sa figure enluminée, ses yeux s'arment de méchantes coquetteries, comme s'il était toujours le descendant de Vénus, la fille de la mer capricieuse. C'est alors qu'il tourmente ses serviteurs pour leur faire inventer les ruses, les mots élégans et amoureux; il les force maintenant à rire, bientôt à soupirer; maintenant résolus, puis découragés, maintenant gracieux et bientôt sombres, ils font par son ordre mille grimaces et singeries, et bien souvent n'ont-ils pour toute récompense que les yeux dédaigneux de leurs maîtresses, les menues pensées, les *marmousemens*, le songer creux, qui arrêtent leurs bras et contractent leurs fronts pendant le travail de la semaine. Cependant il se rappelle bientôt qu'il est le dieu des fêtes et l'amour bourgeois; il laisse ses joyeux amis

> Dancer, bondir, tourner, virer,
> Fringuer, pomper, chanter, saulter;

Et si quelquefois il les fait

> Musser soubs tonnes, soubs cuveaulx,
> Grimper pignons et fenestrages,
> Soupples comme queues de naveaulx
> Et mornes comme gens saulvages,

ce ne sont là que les moins âcres et les plus bourgeoises des épices que le

hasard puisse mettre aux amourettes pour en relever la saveur. Aussi le dieu est-il entouré d'une suite nombreuse; tous ses jeunes vassaux, les *mignons*, fils des grands marchands de la cité rémoise, les *bustarins*, élégans des petits métiers, les *rustarins*, verts galans de campagne, tous se pressent autour de lui. Ils se promènent en pourpoints de satin, cheveux longs, perruques de prix, et les flûtes, les rebecs, les *tabourins* vont donner le signal du *train*, du *petit-rouen*, de tous les branles et de toutes les basses danses. A côté d'eux sont les dames de pensées amoureuses,

Si cointes, si polies, si frisques,
Si pleines de doulces amours,
Si propres pour trouver replicques,
Si promptes pour donner secours,
Si humaines à gens de cour.

Chacun rit, raille, conte sornettes; chacun raconte les merveilleuses aventures de Gaultier et de Michelet, ces types gaillards, ces don Juan des classes marchandes : c'est un cliquetis de médisances; chacun discute les causes, droits et devoirs d'amour, chacun se vante et chacun coquette. Le palais du dieu est plein, les portes mêmes sont encombrées par un nombre infini de galantins qui se pressent d'arriver dans le temple, et le poète satirique nous montre à l'arrière-plan, où nous ne le suivrons pas, les lits parés, les parquets d'herbes vertes, tandis que les plus réservées de ces honnêtes dames montent en quelque tournelle pour y visiter la lingerie de la famille.

Puis, quand il a ainsi dépeint le temple et l'idole, quand il a esquissé la scène générale et bâti le théâtre, Coquillart amène les personnages divers, toute la troupe des joyeux et dévergondés enfans de la corruption nouvelle, les verts galans, les femmes folles; il dramatise les commérages, analyse les anecdotes scandaleuses, enfin il va faire passer sur ce théâtre presque toute la ville de Reims.

Maintenant tout est préparé. Le poète se lève alors. Pour faire courtoisie à sa poésie et aux auditeurs, il a revêtu sa belle chape d'honneur, son bonnet rond de docteur, qui n'étaient point faits pour se trouver à telle aubade; puis il emprunte tout ce qui sonne bonheur et plaisir, tout ce qui dans la bonne ville porte au loin la fête de l'air, les annonces joyeuses, la promesse des journées sans travail; il appelle à lui les sonneries de la Saint-Jean, le son des trompes royales ou communales annonçant les entrées de roi, les farces et les mystères, enfin toutes les cloches fériales, les tambourins des jongleurs et les violes des ménétriers. Il se tourne aux quatre coins de l'horizon; il convoque tout ce monde qui ne pense plus à Dieu, tout ce qui veut rire dans la ville satirique et brutale, dans la Champagne au vin léger, aux têtes folles, aux paroles libres : bonshommes de Reims, gens épicés; gascons de Vitry, bragards de Saint-Dizier, gouailleurs d'Avize; vous, glorieux de Laon, chats de Meaux, coqs de Dormant, vivans de Nogent; vous aussi, lourdauds de Châlons, dormeurs de Compiègne, venez, venez tous, le rire va commencer, les bras vont se déraidir, les fronts vont se dérider; le vieux poète va chanter les saturnales de la bourgeoisie. Ce que valent de tels chants, vos filles le montreront à vos gendres, et vos petits-fils le sauront au siècle suivant dans les guerres civiles; vous, riez, sautez, dansez, accourez tous :

Frisques mignons, bruyans enfans,
Monde nouveau, gens triumphans,
Peuple tout confit en images,
Parfaits ouvriers, grands maîtres Jehans,
Toujours pensans, veillans, songeans
A bastir quelques haulx ouvrages,
Laissez bourgades et villages
Afin d'être nos auditeurs.

Venez, venez, sophistiqueurs,
Gens instruits, plaisans, topiqueurs,
Remplis de cautelles latentes,
Expers, habiles, decliqueurs,
Orateurs, grands rhetoriqueurs,
Garnis de langues esclatantes.

Venez, pompans, bruyans légistes;
Médecins et ypocratistes,
Laissez vos saulces, vos moustardes;
Mignons, laissez chevaux et bardes,
Vos grands bastons, vos becs d'oustardes...
Ça, mes mignonnes danceresses,
Mes très plaisantes bavarresses,
Délaissez vos amoureux traits;
Mes grandes entreteneresses,
Combien que vous soyez maistresses,
Escoutez nos moyens parfaicts...
Advisé me suis au matin
De vous lire des droits nouveaulx.

Quels sont ces droits nouveaux? Le berceau de l'enfant est là, là aussi le fauteuil de l'aïeule, et le bonhomme de mari, ce niais de tradition, ce bouffon de l'éternelle comédie, gagne durement la vie de la famille; il aune son drap, remue sa houe et fait sauter sa navette; il ramasse ainsi les derniers sourires de sa vieille mère, les fêtes de l'adolescence pour son enfant, et procure à sa femme la vie débarrassée des soucis et de la misère. Mais quoi! qu'est cela pour la femme du temps nouveau? Le vieux Christ est là, au fond de l'alcôve conjugale; il est là depuis bien des générations, étendant ses deux bras d'ivoire jauni par le temps, et semant de ses mains sanglantes toutes les bénédictions du foyer domestique. Qu'est cela encore? Ce sont les *anciens droits*. Les droits nouveaux, on les fait valoir quand la brune est venue et que l'occasion est favorable; il n'est pas besoin de les définir. S'il reste encore quelque honte, bien, qu'on pleure demi-larme, et tout sera dit. Pourtant voilà la vengeance qui arrive, et Coquillart nous montre, avec sa finesse et son cynisme ordinaires, la coquetterie, le dernier juge, l'exécuteur des hautes œuvres de la morale en ce monde passionné. Ce n'est pas qu'il veuille prêcher; non, il ne le sait pas faire; il appelle ses ouvrages *les Festes*, et il se contente de traîner par les cheveux, devant le dieu et devant sa cour, tous les ridicules de la bonne ville.

Voici donc *Dangier*, le mari trompé, remuant et jaloux. C'est le plastron de tout joyeux esprit, la victime turbulente du seigneur Amour. C'est lui

sans doute qui l'a affublé de cette étrange façon. Son seul aspect découragerait la plus vertueuse matrone. Il est tout pesant,

Il vous a les yeux endormis,
Rouges, et le corps tant maussade
Penchant devant, la couleur fade!
Les jambes aussi menuettes
Comme fuseaulx, les joues retraites!
Il est si tendre et si flouet
Qu'il semble, à le veoir, bien souvent
Qu'il eust besoing d'un coup de fouet
Pour le faire tirer avant.
Il va toujours traine-gaînant
Sur son cheval emmy les rues,
Tout en songeant, le bec au vent,
Sçavoir s'il verroit nulles grues.

Avec son grand chaperon, sa large cotte, son pourpoint qui lui tombe jusqu'aux genoux, bourré devant, derrière, à la vieille mode, avec ses bottes qu'il a héritées de l'archevêque Turpin, Dangier a l'air d'un niais qui vient d'obtenir de monsieur le bailly le fermage des vieilles chausses de la ville. Il est toujours radotant contre la mode des pourpoints courts et des hauts-de-chausses étroits, chose malhonnête et impudique. Sa femme s'en va parmi ses voisines, disant qu'autant vaudrait une vieille commère, et qu'il est tout au plus bon à rimer le refrain de quelque ballade. Pourtant il est encore le maître, on l'appelle « monseigneur; » le moyen âge n'a pas tout entier disparu. Il rentre encore de temps en temps, le bonhomme, au moment utile, et l'on sait quelles terribles peurs il fit parfois aux amoureux qui venaient enseigner à sa femme les rubriques des *droits nouveaux*, quelles nuits il leur a fait passer dans les greniers, quelles courses légères à travers les rues, quels sauts dans les puits, quelles chutes entre les bras de notre cousin le guet! Non, on ne bat pas encore son vénérable pourpoint de chamois, on respecte ses dignes épaules et on tremblotte en présence de cette épée du temps du roi Dagobert que son aïeul a gagnée à la bataille de Rosebecque. Cependant tout cela va venir; Me Coquillart lui donne déjà les honnêtes conseils : « Bonhomme, faites bruit quand vous rentrez, et criez benoîtement :

Qui est céans? ne vous déplaise;
Au moins deviez vous l'huis fermer,
S'il fût venu des autres gens!

En attendant, il rassemble sur son pauvre corps, plus maigre que souche, tous les gracieux surnoms : c'est *Jeannin Dada*, c'est *Jeannin Turlurette*, c'est Me *Macé Goguelu*.

A côté de lui, rentrant tout essoufflée après une longue absence, voici la *mignonne*, la *sadinette*, la *fringante*, que sais-je? C'est la jeune femme de Me Dangier, celle qui se plaint si amèrement que son mari ressemble trop à une vieille commère. Elle est chargée de bijoux et de pierres précieuses; ses affiquets, épingles et agrafes sont enrichis de pointes de saphirs ou d'émeraudes; ses anneaux portent des symboles amoureux; sous ses aiguillettes,

sous ces touffes de rubans terminées par des aiguilles d'or et d'argent ciselés, on entrevoit des chiffres entrelacés qui ont bien exercé l'imagination du pauvre homme. Du reste elle est vêtue à la dernière mode : elle a le chaperon de Pontoise, la ceinture tissue d'argent et de soie garnie de lames d'or; d'un côté pend l'aumônière richement ornée, et de l'autre le miroir encadré d'un métal brillant. Dans les jours d'automne, elle porte la robe fourrée d'hermine, comme une noble dame, et elle méprise la fourrure de putois, qui faisait les beaux jours des bourgeoises ses aïeules. Maintenant elle est revêtue d'une belle cotte de satin cendré de Florence, et elle n'est pas dans ses plus beaux atours. A la fête prochaine, pour paraître belle et grande, elle qui est ronde et rouge comme groseille, elle portera des pantoufles qui auront bien vingt-quatre semelles. Et tous ces ornemens, ce n'est point le mari qui les a achetés; ils lui viennent sans doute par héritage

De maître Enguerrand Hurtebise
Son aïeul, qui mourut transi
L'autre jour au pays de Frise.

Et le bonhomme se doit bien garder de chercher d'où cela lui vient, car, disent les sages, à cheval donné on ne doit point la gueule ouvrir. D'où arrive-t-elle, en ce moment, si brillante? Peut-être de ces caquets de l'accouchée où l'on fauche et étrille la réputation d'autrui, et c'est le plus honnête des endroits où on l'accuse d'aller. — C'est une vraie fée, disent ses adorateurs; elle elle est pleine de petits ris et de petites *façonnettes*. Et toutes ces minettes, ces yeux si vifs, qui étaient comme les miroirs des plaisirs mondains, enchantaient ces pauvres égarés du moyen âge, naïfs encore et ignorant le véritable sens de ces caprices qui naissent de l'écume du monde nouveau. Cependant Coquillart poète fait parfois déjà de bien énergiques tableaux des ruses des coquettes.

Mais la famille n'est pas complète : entre le mari et la femme il manque quelque chose, et ce n'est pas l'enfant, c'est l'entremetteuse d'abord, puis l'amant, et il les amène sur la scène. — Celle-ci, c'est la vieille aux yeux rians, qui promet aux femmelettes chaperon, robe fourrée, et aux gentils mignons quelque femme de *gros grain*, quelque dame *haut atournée*. C'est une grande vieille sibylle, caduque, menaçant ruine, barbue comme un vieux franc archer. Quant aux types d'amoureux, ils foisonnent chez Coquillart. Le premier qui se présente, c'est le descendant de la grande bourgeoisie, le fils de ces hauts et puissans bourgeois *qui avaient bien quinze cents francs de revenu*. Il était destiné à passer sa jeunesse dans l'étude, son âge mûr dans le travail, et à devenir ainsi le chef de la commune, un des conducteurs du peuple; mais maintenant le voici par les rues, suivi de Gauthier Fouet son valet, de Bec-à-Brouet son page, et de Colin Suisse son ménétrier; il *clique* fièrement du patin, mince chaussure à haut talon dont le bruit attire sur lui l'attention des galantes bourgeoises et met en mouvement tous les couvre-chefs féminins. Demain il sera dans les salles de bal et dans les festins, il foulera dédaigneusement du pied les lavandes, les romarins, et, plus hautain qu'un châtelain de Poitou, il raillera toutes les danses qui réjouissent les élégans de second ordre, le *grand tourin*, la *gorgiase*, la *bergière*, la *maistresse*, les *filles à ma-*

rier; il ne voudra danser que les *trois états*, car il a mis sa *galvardine* (1) de migraine (2) rouge à larges manches et sa *capeline* (chapeau) aux larges bords ornés de plumes et de rubans. Les autres danses sont les branles de l'âge d'or, les sauts du temps *boniface*, et elles sont trop honnêtes pour une époque où les femmes se laissent corrompre pour se distraire et sont adultères sans s'en être aperçues. Il est donc là au milieu de ses compagnons, débitant sur ses amours quelque chanson que les pages feront courir par les rues comme s'ils étaient les *scribes* et les *promoteurs* de la dégradation des femmes. Les sourcils de ce mignon sont peints *de vive peinture*, il porte à la main sa canne à bec d'outarde, et ses chaussures sont larges et rondes comme une raquette. Il a l'estomac orné d'un tas de lacets bigarrés, son beau pourpoint des grands jours a un collet de satin renversé, pour laisser voir le linge fin; ses manches sont larges comme bombardes et ornées d'un effilé long de trois doigts; elles laissent voir un bras revêtu de fine batiste et orné d'un chapelet composé de grains brillans comme des fleurs d'or. Enfin, l'épée au côté, la daguette troussée pointe en l'air, il a pris l'air d'un gentilhomme. Qui défendra à l'avenir les libertés de la bonne ville?

La bourgeoisie moyenne ne manque pas à la galerie, et le jeune marchand est devenu peut-être plus bruyant que le fils de l'échevin. Celui-ci est plus fat, plus satisfait de lui, plus *advantageux en petits faits*, mais nous le voyons parfois grotesquement suspendu à la glu qu'il avait disposée. L'autre, plutôt hardi et tapageur, fait la guerre de brocards avec les bons bourgeois qui raillent son équipage galant et lui prédisent les haillons de l'avenir. Vêtu de vert, au côté le bouquet de romarin, le bonnet renversé sur l'oreille comme s'il *guignait* toutes les femmes, un portrait attaché à la toque, il s'en va, tranchant du régent, s'exposer à tous ces caprices féminins qui sont plus violens que vents de bise.

Ung monseigneur du May planté,
Sailly du fin fons d'une estable,
Sera aujourd'huy attincté
Comme ung duc, comme ung connestable;
Et s'iln'est estourdy, muable,
Léger comme oyselet sur branches,
On dit qu'il n'est pas recevable
Pour un soupper de nopces franches.

C'est surtout aux galans des petits métiers, à ces ouvriers que la vanité a mordus, c'est à ceux-là que le poète rémois prodigue ses sarcasmes. Ceux-là ne sont pas les *fringans*, ni les *friquets*, ce sont les *fringuelotés*. Et voilà de mes galans! ils n'ont pas dix francs vaillant, ils ne pourront trouver six blancs au fond de leurs poches à la fin de la semaine, et on les voit, tout fiers de leur robe de migraine, baguenauder autour des femmes! Gens de porc et de bœuf, il leur faut une chaîne pour singer les chevaliers; ils porteraient plutôt la chaîne de leur puits et l'anneau de leur pelle à feu! On dirait de gros trésoriers; regardez-les demain, ces *varlets dimancherets :* ils

(1) Étoffe de luxe, teinte en rouge.
(2) Vêtement à larges manches.

ont retourné leur robe, ce sont des savetiers. Et encore, et toujours, défiez-vous de ceux-là qui portent ces longs cheveux étendus comme hérissons; toutes les perruques ne cachent point les oreilles.

Habitz de modes non pareilles,
Pourpoins de drap d'or longs ou courts,
Chaisnes, colliers, plumes vermeilles
Appartiennent à gens de cours.
Mais ung tas de fringueraulx lourds,
Ung outrecuydé, ung folastre,
Aura ung pourpoint de velours
Contrefaisant du gentillastre!
Tisserans, mesureurs de plastre
Fringuent, et font des capitaines;
Je leur donne, pour faire emplastre,
Les sanglantes fièvres quartaines!

Sortons maintenant de ce palais de l'amour bourgeois, parcourons toute la ville, nous y trouverons le même mélange de ridicule et de corruption.

Celle qui passe avec tant de rires, et menant si grand tumulte, escortée d'une vieille aux yeux malins, d'un page aux blonds cheveux, entourée d'une bande de neveux ou cousins sans doute, c'est une bourgeoise de basse lignée, sans rentes et sans terre. Elle a bien un mari; mais, que veut-on? le pauvre homme mourrait de faim, et il trouve sa maison grandement garnie de vin, de blé, de bois, de vaisselle d'argent. Du reste il est innocent comme Judas; il ne voit, n'entend rien. On fait grand bruit chez lui pourtant : il y a toujours autour de sa femme une brigade de porte-perruques, le tabourin joyeux sonne en chambre et en salle; on y joue tout le jour, au son des cymbales, au *glic* et à la *condemnade;* on n'y fait que danser, patheliner; les morceaux sont toujours servis, les drageoirs toujours ouverts.

On ne rencontre par les rues qu'un tas d'écuyers sans suite; *sires d'un prunier fleuri, chevaliers sous leur cheminée,* ils ont pour fief le *sel qui croît en la Mer-Rouge.* Sur la grande place, il y a une foule de francs archers; ils sont de la lignée des choux, sortis de la cliquette d'un moulin, et on les voit, plus fiers que les grands chefs de guerre, se promener au soleil, brillans comme Caresme-Prenant; ils attendent que le soir soit venu pour visiter, l'épée à la main, les bahuts des marchands endormis. Auprès des tavernes, lorgnant piteusement les brocs, jurant par saint Godégrand, voilà le gendarme cassé, un véritable gibet à pied; sa lance est au grenier, qui sert à sécher les vieux linges; il a bu épée et houseaux, et il raconte à tout venant les bonnes infamies du temps de la guerre civile.

Entrons dans la salle des assises. Salut, Me Adam de Tire-Lambeaux, Me Oudard de Main-Garnie, Me Ponce Arrache-Boyaux, Gratien de Taste-Potence, Regnault Prend-Tout! Salut, tous, juges bénins et conseillers vénérables! Salut aussi, digne notaire en parchemin de corne,

Maître Mathieu de Hoche-Prune,
Recepveur de rifle pecune,
Grant cousin de Happe-la-Lune.

Il y a séance solennelle. Voici tous les savans de la ville, tous les *forge-*

latin, tous les docteurs *mâche-gloses*. On discute la grande question, la Simple contre la Rusée, l'amoureuse d'autrefois contre la galante des temp modernes. Maître Jehan l'Estoffé préside, gravement assis, raide et pompeux comme une épousée; c'est un véritable éplucheur de chardons, un vrai contrôleur de bélitres. Les avocats sont là qui s'insultent hypocritement, tâchant de vaincre les bonnes raisons par les injures et les idées par les mots. Monseigneur le juge semble gagné par la Rusée, sa raide gravité n'a pu tenir contre ces yeux reluisans comme les facettes d'un diamant; mais il y a parmi les jurés nombre de sages personnages : voleurs dans leurs boutiques, raffineurs de draps, maîtres clercs en faux poids, grands abatteurs de mensonges, ils sont trop vieux pour n'être pas touchés par les charmes de l'antique fée qui présida aux corruptions de leur jeunesse, la simple et débonnaire fille de joie. Ce sont bonnes gens et discrètes personnes.

Nous pourrions descendre plus bas encore, mais nous avons donné de cette étrange société, de cette curieuse manière de peindre, une idée aussi complète que le permettait une si révoltante corruption. Il en est du reste de cette littérature comme de l'esprit que donne le vin, et elle ressemble au lendemain d'une orgie. Quelques contractions nerveuses, quelques fiévreuses lueurs rappellent seules que ces faces pâles, ces lèvres bleues, ces yeux éteints, ont été des visages illuminés par l'âme du vin, des yeux brillans, des lèvres comme enflammées par le feu de l'esprit. Ainsi en est-il de la poésie de Coquillart, et quand nous la prenons loin des événemens qui l'ont inspirée, séparée de ce cynisme qui en est comme la parure, nous ne la voyons plus qu'inerte et décolorée; à quelques traits seulement, nous pouvons reconnaître tout ce qu'il y avait en elle de vivant et d'original. Il y a là sans doute une grande leçon pour les littératures fiévreuses comme l'est celle de notre siècle : elles ne peuvent arriver à la postérité que d'une assez triste façon, n'y paraissant au grand jour que privées de leur énergie, de ce qui fait leur vie et explique leur influence.

Cependant, si nous sommes sévère pour la poésie de Coquillart, nous nous gardons bien d'en conclure une vie corrompue. Pourtant, comment en sa vieillesse, avec son caractère et sa position, a-t-il pu arriver dans sa poésie à un tel cynisme? C'est là une question d'histoire littéraire des plus importantes, c'est aussi la question capitale de cette étude, car la solution de ce problème donne non-seulement le mot de l'histoire du XVe siècle, mais elle jette aussi une grande lumière sur la vie morale de tout le moyen âge.

Je ne puis croire que Coquillart n'ait été qu'un vieillard libertin; Marot, qui le dit, paraît avoir obéi uniquement à l'attrait d'un double jeu de mots. Comment admettre que l'ami, presque le confident du saint et savant archevêque Jean Juvénal des Ursins, que cet homme accablé d'honneurs et de respects par toutes les classes d'une cité maligne et sensée, choisi comme chef par les deux classes les plus graves et les plus saintes de cette ville, comment admettre qu'un tel homme n'ait été qu'un honteux vieillard perdu de débauche, et qu'il soit mort à quatre-vingt-dix ans des suites du libertinage de toute sa vie! Coquillart a été un écrivain singulièrement cynique, il a commencé à l'être à près de soixante ans; c'est un triste et étrange mystère sans doute, mais il s'explique.

Il n'était pas rare de voir les bons *gaudisseurs* porter fort sérieusement

livre d'heures à leur ceinture, et s'en servir très pieusement. Le catholicisme, au moment où les guerres civiles avaient affaibli son influence, n'avait pas encore vaincu l'obscénité des paroles, comme il avait, et depuis longtemps, vaincu la cruauté, l'indiscipline, la licence du sang barbare et la *voluptuosité,* si je puis dire, du sang romain. Aussi bien cette légèreté et ce cynisme de paroles n'avaient pas, au point de vue moral, les conséquences qu'ils auraient maintenant. L'imagination générale n'était pas encore développée, le travail matériel y avait mis obstacle, et le loisir n'avait pas encore aiguisé les sens; aussi cette licence dans les mots ne paraissait-elle devoir produire d'autre résultat que de fouetter les esprits appesantis par la gravité de la vie ordinaire et de maintenir quelque vivacité aux corps lassés par le travail constant. Ce peu de danger qu'une telle liberté offrait alors, joint à la naïveté et à l'amour de la réalité, amenait parfois les plus saints personnages à ce qu'on appelle de nos jours la grossièreté. Au XVe siècle, cette licence devint plus générale, elle arriva jusqu'à la brutalité la plus abandonnée, et les hommes les plus graves subirent comme une nécessité mystérieuse qui les poussait au cynisme. Michel Menot, Olivier Maillard et les autres prédicateurs populaires restent pour nous, malgré les lourdes railleries d'Henri Estienne, de grands esprits et de véritables apôtres; rien n'égale leur brutalité. Anthoine de La Salle, homme grave, personnage austère, digne précepteur des enfans de la maison d'Anjou, justement vénéré à la cour de Bourgogne, l'auteur des *Quinze Joies de Mariage,* devient le rédacteur des *Cent Nouvelles,* auprès desquelles les *Contes* de La Fontaine sont des idylles. On a publié dernièrement le plus intéressant ouvrage qui peut-être ait été écrit au XVe siècle, les *Mémoires* de Philippe de Vigneulles; nous y trouvons un bourgeois simple, bon et naïf, pieux, intelligent, rangé, et ce même Philippe de Vigneulles a laissé des *Contes* qui ne le cèdent en rien aux *Cent Nouvelles.* Coquillart et bien d'autres encore se trouvent dans une position analogue.

Les poètes bourgeois de ce temps nous présentent donc un singulier spectacle. Ils semblent toujours avoir à parler à une grande assemblée composée de deux sortes d'hommes : les uns, au bas bout de la table, bruyans, grossiers, sauvages encore, réclamant à grands cris le rire gras et franc; les autres, au haut bout, graves et pieux, mais naïfs, simples de cœur, faciles d'esprit, penseurs qui veulent pour ainsi dire se baigner dans la gaieté, afin de s'y reposer. Il faut que le poète parle à ces deux classes en même temps, qu'il jette à ce bruyant populaire des choses vives, grivoises et hardies, des anecdotes saupoudrées de gros sel, des proverbes et des dictons à l'emporte-pièce. Il faut pourtant parler de manière à ne pas blesser l'autre portion d'auditeurs, tout en comptant assez sur la pureté de leur esprit et la naïveté de leur jugement pour aller loin dans le cynisme.

C'était tout ce que le catholicisme avait pu alors obtenir de réserve. Et lorsqu'à la fin du XVe siècle le torrent de brutalité devint irrésistible, les moines prédicateurs tournèrent la difficulté et s'emparèrent de ce cynisme de langage pour prêcher au peuple la plus sainte et la plus pure morale. C'était une politique excellente peut-être, mais désespérée, que d'employer un tel instrument, et ce fut par là que Luther réussit lorsque les délicatesses de la renaissance ôtèrent cette arme aux mains des moines, en effrayant tous

ceux qui eussent voulu s'en servir. La réforme en effet avait organisé une armée de railleurs écorchant impitoyablement tous ceux qui essayèrent de parler aux masses la seule langue qu'elles comprissent, et que Luther, Bèze, Ulric de Hutten, parlaient, l'un au populaire, les deux autres à la bourgeoisie des universités, des cours de justice, des arts libéraux. D'autres, comme Henri Estienne, trouvèrent dans ce cynisme le signe d'une grande corruption : ils ne voulaient point voir que les moines, tant qu'ils l'avaient pu, avaient fait une guerre à mort aux jongleurs, dont les chants entretenaient dans le peuple l'amour et l'habitude de cette grossièreté. Ils ne se disaient pas non plus qu'après tout il ne fallait pas reprocher au moyen âge et au catholicisme les mœurs d'un siècle qui n'était corrompu que parce qu'il leur échappait.

Pour nous, dans tout le cours de cette étude, nous avons été préoccupé de soulever, une à une, les causes de cette corruption et de cette brutalité de la bourgeoisie au XVe siècle; nous nous sommes efforcé de poser en parallèles constans les accidens qui jetaient la bourgeoisie dans ce dévergondage et les raisons qui poussaient Coquillart à le choisir pour inspiration; nous avons ainsi tenu continuellement en présence, et subissant des influences analogues, le génie du poète et l'objet de sa poésie. Par là nous croyons avoir montré la nécessité et la logique de cette littérature, si étrange qu'elle soit.

Nous avons vu, dès avant la naissance de Coquillart, la perturbation du sens moral, l'indulgence pour la corruption, la tendance vers le matérialisme, qui menaçaient la bourgeoisie française et son poète. Tous les événemens qui survinrent dans le siècle, la nature particulière du génie rémois, l'éducation, la littérature du temps, toutes les influences qui plient le cœur et l'esprit de l'homme se réunirent pour développer ces semences de corruption dans la ville de Reims, et ces germes de brutalité dans l'esprit du poète rémois. La vie qu'il mena, les observations qui vinrent le chercher d'elles-mêmes, tout encouragea les tendances de sa nature vers les choses extérieures, tout le poussa vers l'esprit au détriment de la réflexion morale.

A un moment donné, la tranquillité, la richesse, le bien-être matériel, permirent aux crimes qui avaient signalé le commencement du siècle de produire et de montrer tous leurs fruits : la bourgeoisie, jetée hors du foyer domestique, entraînée vers la vie légère, inaugura un nouveau monde. Un flot de masques étranges accourut sur la scène, ils se précipitèrent avec la pétulance de l'ivresse, et ils frappèrent violemment les yeux du poète par leurs qualités les plus remarquables, qui étaient le bruit, le brillant, l'extérieur en un mot. Les événemens semblaient ainsi prendre plaisir à précipiter énergiquement le génie de l'écrivain rémois sur sa pente naturelle. Il écrivit donc ce qu'il voyait, mais seulement ce qu'il voyait, et il écrivit avec les qualités que le siècle lui avait faites. Cette même indifférence morale, qui rendait cette bande de fous si désordonnée, guida sa plume; ce vieillard grave et honorable ne pense même pas à la satire morale et chrétienne : le siècle en avait fait seulement un homme d'esprit. Il voit passer *la grande volte* humaine, comme dit Octavien de Saint-Gelais, mais joyeuse, bondissante et folle; ce sont les *fêtes*, se dit-il, les fêtes de l'esprit et du rire; le rire règne, et il prendra le seul langage qui ne soit pas discordant avec ce rire. Il fuira la gravité et craindra par-dessus tout de paraître un prêcheur. Il sentait que son esprit se serait trouvé mal à l'aise en compagnie de réflexions graves; peut-être crai-

gnait-il de faire fuir ses auditeurs et de ne pouvoir ainsi faire parvenir jusqu'à eux le petit nombre de vérités qu'il veut leur dire. Peut-être aussi ne pensait-il à rien de tout cela et suivait-il seulement cette loi de l'*age quod agis*, qui paraît avoir été la grande règle de conduite du moyen âge : consciencieux, réguliers et naïfs, les gens de ce temps laissaient la morale aux prédicateurs, la gravité aux affaires; la joie simple et emportée aux fêtes et aux contes, sans trop penser que les souvenirs des contes peuvent bien parfois s'introduire au foyer domestique. Coquillart est ainsi un poète réaliste, il fait parler à chacun de ses personnages son langage particulier, et il parle aux gens de son temps le langage qu'ils veulent entendre, sans se préoccuper de savoir si ce langage est cynique.

En somme, il n'y a dans le poète rémois que l'art et la méthode qui soient condamnables, et nous avons vu que cet art, descendant de la tradition des trouvères, lui avait été imposé, non par sa vie, mais par le génie de la ville de Reims. Cette littérature des jongleurs avait été, dès le commencement, la littérature des *vilains* mise en regard de la littérature chevaleresque; elle avait toujours eu pour principes fondamentaux la plus grossière franchise et le mépris de la femme. Au XVe siècle, ces défauts s'étaient accrus; la guerre avait ravivé la brutalité, et le cynisme avait atteint ses dernières limites. Cette grâce dont les romans de chevalerie avaient entouré la *damoiselle* avait disparu, mais elle n'était pas encore remplacée par ce respect de convention que la femme, armée de coquetterie et appuyée sur la poésie langoureuse, arrachera au monde moderne. Le XVe siècle est un siècle de transition, et la femme entre le respect qu'elle n'inspire plus et l'adoration qu'elle n'a pas encore su faire naître, la femme était placée par la littérature dans une position humiliante et équivoque.

Ainsi Coquillart, ennemi par sa position de la poésie chevaleresque, disciple d'une école hostile à la littérature, platement galante et hypocritement réservée, des cours d'amour, hostile aussi à cette autre école littéraire, l'école du clergé, vraiment morale sans doute, mais insipide et inaccessible au peuple, Coquillart devait nécessairement être un écrivain grossier et cynique. Il devait opposer l'amour matériel aux gracieuses et menteuses poésies du temps passé; il devait en arriver où il en est venu, à traiter les femmes comme des êtres sans conscience morale. Il ne faut pas oublier non plus que la littérature ne se mêlait pas alors à la vie : c'était une chose de pur loisir en dehors de la vie intime, des devoirs et des affaires.

Il faut conclure de tout cela que de tels écrits indiquent une société étrangement corrompue, et chez le poète une absence de réflexion, un manque de logique, mais non le libertinage précisément. Coquillart n'était pas un débauché, il n'était qu'un bourgeois faisant de la littérature, un bourgeois qui était entré trop tard dans l'état ecclésiastique pour avoir pu changer sa doctrine littéraire et les habitudes de son esprit. Après tout, s'il se laisse souvent emporter par l'entraînement de l'esprit et le besoin de la plaisanterie, il y a aussi dans ses portraits une singulière puissance de satire et de correction. Il fut sans doute pour beaucoup dans les lois somptuaires qui signalèrent la fin du siècle, et bien des infamies que les chastes leçons de l'église ne pouvaient atteindre, bien des corruptions que les larmes maternelles ne

pouvaient laver, bien des ridicules qui s'en allaient devenir des plaies sociales, furent stigmatisés par ce fouet brutal, qui devait passer dans la boue pour les trouver et les toucher.

III. — LA LITTÉRATURE BOURGEOISE.

Après l'apparition de ces œuvres, la vie de Coquillart ne fut plus qu'une succession de bonheurs et d'honneurs. Il était l'homme célèbre par excellence, la gloire, la fierté de la nation rémoise, et cette gloire avait tous les caractères de ces triomphes que les petites villes seules savent décerner. Complète, absolue, accordée naïvement, elle retombait sur tous les habitans de la cité, les illustrait tous; elle était la joie des amis de la bonne ville, la jalousie des ennemis, et on eût été malvenu, malmené peut-être, en cherchant à la discuter et à l'amoindrir. Il était ainsi devenu l'oracle, le représentant de l'esprit des Rémois, et les merveilleux monumens dont la ville était pleine, les châsses étincelantes dont elle était si fière, les preuves de courage et d'habileté dont son histoire était remplie, ne jetaient pas plus de splendeurs sur l'antique domaine de Saint-Remy que la poésie de Guillaume Coquillart. Reims était d'ailleurs une ville forte et puissante; elle jouait un rôle historique; aussi l'autorité que Coquillart acquit par cette poésie s'exerça sur de grandes choses. Il devint le premier des citoyens; mais la bonne ville ne voulait pas de serviteurs inutiles : la grande bourgeoisie était ainsi constituée, que la gloire, la puissance acquises au service de la nation municipale et accordée par l'assentiment de tous, devaient toujours retourner au profit de tous et au service continuel de la nation. La vie du moyen âge était l'activité constante, et Coquillart avait seulement gagné ceci, que rien de grand ne se faisait sans lui.

En 1486 (1), Maximilien d'Autriche se prépare à reconquérir l'ancien héritage des ducs de Bourgogne; Reims se lève en armes contre lui, et Coquillart est chargé avec onze autres citoyens de veiller à la défense de la ville. En 1487, le chapitre le nomme chanoine de Sainte-Balzamine. Vers 1490, il est nommé official : c'était le plus haut titre auquel pouvait parvenir la bourgeoisie rémoise dans l'ordre religieux; l'official était le second personnage du diocèse; le prévôt du chapitre, les abbés des divers monastères étaient dans une certaine limite soumis à sa juridiction; toutes les causes de la province ecclésiastique pouvaient être appelées devant ce tribunal de la justice métropolitaine, tandis qu'au contraire les causes scellées du sceau mystérieux de l'officialité rémoise, — le cerf élevé sur un piédestal avec cette légende *cervus remensis*, — toutes ces causes ne reconnaissaient d'autre tribunal d'appel que la cour de Rome. Vers cette époque pourtant, il semble que la Providence ait voulu jeter quelques soucis au milieu de cette existence glorieuse et faire comprendre au poète ce qu'il y avait d'absolument immoral dans sa littérature. Le dimanche des *brandons* de l'année 1490, à la suite de la représentation de quelques moralités satiriques, la populace quitta la

(1) Nous devons ces détails sur les dernières années de Coquillart à M. P. Tarbé, qui a publié, il y a quelques années, une excellente édition des œuvres de ce poète.

commanderie du Temple, où avait lieu la représentation, et se précipita vers l'enclos du chapitre, où elle commit mille désordres. Le lendemain, des jeunes gens parcoururent la ville en récitant des vers obscènes, injurieux aux femmes et au clergé. On fit courir le bruit qu'ils étaient tirés des poésies de Coquillart, et ce fut cela sans doute qui le décida à faire imprimer ses propres vers. C'est en effet à l'année 1491 qu'avec toute apparence de raison, le dernier éditeur de Coquillart fait remonter la première édition de ses œuvres. Cette publication ne fit qu'augmenter sa renommée et sa puissance. En 1493, il est nommé grand chantre, troisième dignité du chapitre, donnant juridiction sur le bourg de Betheny, la présidence du chapitre en l'absence du doyen et du prévôt, la police du chœur, et l'honneur d'avoir son nom à côté de celui de ces deux dignitaires en tête de tous les actes capitulaires. En 1496, il est élu par le clergé pour aller à Laon ratifier la paix faite avec l'Angleterre. Enfin il est chargé de solliciter auprès du pape la confirmation de l'élection de l'archevêque Robert Briconnet.

A partir de cette époque, il commence à se retirer de la vie publique; mais il avait transmis une part de son illustration et de son autorité à tout ce qui portait son nom; la bonne ville savait récompenser ses glorieux enfans jusqu'aux dernières générations. Le vieux poète voyait tous ceux de sa race, les Denys, les Nicolas, les Jehan, les Guillaume, occuper les plus hautes charges de la municipalité et de l'église, et le nom de Coquillart resta illustre pendant tout le XVIe siècle, jusqu'au moment où un Guillaume Coquillart, troisième du nom, mourut, comme son grand-oncle, chanoine de Sainte-Balzamine.

Le poète champenois passa dans la retraite les dernières années de son existence. Il y avait alors dans la province bourguignonne un pauvre poète, Roger de Collerye, dont la destinée devait être l'obscurité, destinée aussi misérable que celle de l'écrivain rémois avait été brillante. C'était pourtant le seul disciple que Coquillart devait avoir; mais les premiers essais de Pierre Gringore parvinrent peut-être à sa connaissance, il put prévoir que celui-ci serait comme lui un glorieux disciple des vieux trouvères, le dernier représentant de la poésie bourgeoise, mais aussi le plus grand et le plus complet. Quant à lui, sa carrière était terminée; les hommes lui avaient donné toutes les gloires dont ils peuvent disposer, mais le monde qui l'avait tant honoré avait disparu, les esprits qu'il savait si bien réjouir étaient ouverts à d'autres inspirations; il était pour ainsi dire le dernier de sa race. Il était le seul qui eût vu la grande guerre de cent ans, les antiques vertus des temps passés et la puissance presque souveraine de la bonne ville. La cour l'emportait sur la bourgeoisie, et la musique des paroles sur l'observation des mœurs. Il n'avait plus rien à faire en ce monde, et il se tourna vers le Seigneur pour lui demander la seule gloire, la seule grandeur, la seule harmonie, qui soient éternelles. — Il mourut en l'année 1510.

Une telle vie est étrange pour nous, et de telles récompenses ne couronnent plus la poésie. La littérature s'adresse maintenant aux classes lettrées, et, à part quelques momens de surexcitation intellectuelle, les classes lettrées jouissent plus par la critique que par l'admiration. Le peuple, lui, a des récompenses pour ses écrivains : c'est lui qui est le véritable auditoire du poète, lui qui sait flatter son orgueil d'une merveilleuse façon par l'enthousiasme

naïf et aveugle. C'est là ce qui explique toute la vie de Coquillart : il a écrit pour le peuple, et sa poésie est un des plus accomplis modèles de la poésie bourgeoise. Toutefois quelques-unes de ses qualités ne sont pas l'attribut exclusif de cette sorte de poésie, et on a pu remarquer en lui, ce qui est commun à bien des écrivains du moyen âge, une grande habileté de versification et cette singulière facilité de style qui naît de la vivacité de l'esprit et de l'activité de la mémoire. Ces qualités font qu'il n'y a pas un seul mot de perdu pour la gaieté, que les moindres détails sortent de l'ensemble tout en s'y confondant, et malgré leur brutalité arrivent parfois à l'élégance par leur vive naïveté et leur vérité brillante. Ce style encadre d'une charmante façon tous ces lestes et jolis tableaux, ces contes si vifs, si pleins de naturel et de franchise, ces scènes d'intérieur tracées avec une finesse d'observation parfaite, enfin ces détails particuliers et ingénieux propres à chaque état et à chaque caractère. C'est bien là la littérature facile à croire, difficile à faire, dont La Fontaine paraît avoir eu seul le secret depuis le moyen âge. On peut dire de l'écrivain rémois qu'il a vraiment le génie de la forme légère, l'instinct d'une harmonie particulière comparable à la musique dansante. Jamais homme n'a mieux dépeint d'un mot, mieux fait un tableau d'une phrase. Tout ce qu'il dit saute aux yeux ou se laisse toucher du doigt, et chaque personnage est peint d'une manière grotesque sans doute et joyeuse à voir, mais saisissante, impossible à méconnaître : aucune des nuances d'un sentiment naturel et ordinaire ne lui échappe. Il est par-dessus tout un homme d'un esprit infini, et pourtant, chose peu commune, cette exubérance d'esprit lui permet toujours la simplicité dans l'analyse. Enfin il joint deux qualités bien opposées, la naïveté de l'esprit et la raillerie, la gentillesse et l'âpreté.

Pourtant ce ne fut point à tout cela qu'il dut son bonheur et sa gloire, et ce n'est pas dans ces qualités que nous trouvons sa véritable originalité. Ce qui le recommande à ses contemporains, c'est, avons-nous dit, qu'il fut un bourgeois écrivant pour des bourgeois sur des sujets exclusivement bourgeois, composant ainsi une littérature avec les instincts, les inspirations, les idées, les préjugés, la vie journalière de la bourgeoisie. Cette espèce de littérature est unique dans notre histoire littéraire; c'est à ce titre qu'elle réclamait pour la vie de Coquillart une étude approfondie, et qu'elle réclame pour elle-même une analyse sérieuse de sa méthode et de ses procédés.

Le poète rémois touchait à tous les ordres de la bourgeoisie, et il écrit pour eux tous, aussi bien pour celui qui tient au menu peuple que pour les puissantes familles de l'échevinage et pour le clergé. Aussi possède-t-il quelques-unes des qualités de la littérature populaire, la vie, l'activité, la *personnalisation*, l'invention des masques et des caractères fictifs, en même temps qu'il présente les caractères de la littérature plus particulièrement bourgeoise, le goût de la *dramatisation*, un art naturel de mise en scène et l'obervation des alentours; mais il faut reconnaître que c'est de cette dernière qu'il se rapproche le plus souvent. Il est vraiment le bourgeois écrivant. Il n'est pas devenu littérateur de métier, il écrit plutôt avec spontanéité qu'avec art, plutôt avec sa nature qu'avec science et un travail constant. Il avait conservé son caractère et le mettait tout entier dans ses écrits. Vif et actif, il ne pouvait s'arrêter que rarement à regarder une idée sous toutes ses faces, et jamais à la résumer. C'était une nature aisément accessible à certaines ob-

servations particulières : il ne recevait que les images des objets extérieurs, il ne voyait que les manières, les étoffes, la toilette, dont il est resté un des plus utiles historiens; mais ces images, il les recevait avec une telle impétuosité, une telle couleur, qu'il se hâtait de les fixer sur le papier, comme s'il eût craint de les voir déjà parties ou bientôt décolorées. C'est ainsi qu'il est entré dans la littérature avec sa vie tout entière, ses habitudes et son métier. La poésie de Coquillart est donc comme le journal de la ville de Reims au XVe siècle. Nous ne pouvons retrouver sans doute les allusions ni les origines de tous ces commérages qui naissaient dans les fêtes : tout cet esprit ne nous arrive plus que comme l'écho d'un éclat de joie lointaine; mais qu'il soit aiguisé comme le sourire, entraînant comme le rire à gorge déployée, il paraît toujours le résumé des réunions de ces fins et gaillards esprits de la classe moyenne décidés à s'amuser aux dépens de tout, sans autre méchante excitation que le vin léger de la Champagne.

Ne semble-t-il pas aussi que dans ce style, où les mots sont si vifs, si sonores, d'une sonorité si joyeuse et plaisante, on entende le bruit de ces mille clochettes des moutiers de Reims, le clapotement de toutes ces langues médisantes, les échos de tous ces caquets où les bons mots, les éclats de rire, les tournures alertes jouent tout le rôle aux dépens des idées, de la réflexion, de la morale? Ces inversions, cette absence de transitions que nous avons remarquées n'étaient pas dues seulement à la nature du poète, elles venaient aussi de cette habitude où est le populaire de dédaigner, par amour de la rapidité, les tournures et les mots qui donnent à une phrase une apparence plus logique et plus philosophique, mais qui sont rigoureusement inutiles à l'intelligence de cette phrase. Cette agglomération de synonymes, de mots courts, qui permettait au lecteur de voir facilement et sans travail plusieurs faces de la même idée, qui lui servait la pensée toute délayée et comme à plusieurs gorgées, cette méthode portait bien encore la trace d'une origine bourgeoise. Elle préférait l'analyse à la généralisation; au lieu de s'imposer, comme le style de notre époque, par la puissance d'une image qui forme comme un foyer de lumière, elle procédait par une série d'étincelles, et c'était bien le style qui convenait à l'observateur des petits faits, des mille aventures de la vie vulgaire. De plus cette manière de présenter ainsi toutes les facettes de son sujet, d'amener cette série de synonymes qui semble se défier de l'intelligence de l'auditeur, et lui chercher, comme pour un enfant, des chances diverses de frapper son imagination, cette manière était évidemment imposée par ces auditeurs de la bourgeoisie, gens de travail corporel, plus habiles à saisir un fait par son apparence que par ses conséquences philosophiques, plus habitués à regarder ce fait qu'à l'approfondir, plus accoutumés enfin à énumérer les petites lueurs qui en sortent qu'à le résumer. On retrouve facilement aussi à quels auditeurs, à quels admirateurs s'adressaient ces remarques moitié naïves, moitié malicieuses, appuyant un peu lourdement sur des détails qui pouvaient être insignifians pour des esprits distingués, mais qui provoquaient une joie profonde et soulevaient des murmures flatteurs chez ces simples et faciles esprits enchantés de retrouver si superbement enchâssés leurs bons mots de tous les jours. Toutes les comparaisons de Coquillart sont tirées de la vie vulgaire, du mécanisme des métiers, de la partie technique de la mar-

chandise, de la cuisine, etc., mais surtout de l'art judiciaire. Beaucoup de ses plaisanteries sont basées sur les mots et axiomes du droit, et son style ressemble tantôt aux vives répliques de l'avocat, tantôt aux graves délibérations couchées sur les registres de messieurs les conseillers de ville.

C'est du reste dans la recherche fréquente, dans le grossier et ultra-naïf arrangement des comparaisons et des images qu'il faut chercher son principal défaut. Parfois sans doute ces comparaisons s'élèvent; ainsi il comparera la guerre à un couvent, et la Guerre dira :

Mes moynes portent haulberjon
En leur grant messe, au lieu de froc,
Leur cloistre, c'est quelque donjon
De pierre, juché sur un roc;
Tirer, lutter, jouster au croc
Sont les cérimonies et signes;
Un coup d'espée, taille ou d'estoc,
C'est la bénéisson des matines.
Leurs orgues, ce sont serpentines
Qui s'en vont vif comme le vent;
Les gros boullets à couleuvrines,
Ce sont les miches du couvent.
Le grand prieur de Passe-avant
Et l'abbé d'Eschappe-qui-peult
Les viennent visiter souvent;
Mais ne les a pas qui veult.

On le voit, il manque toujours de simplicité, et il succombe à cette prétention qui est propre, il faut le dire encore, à l'esprit bourgeois parvenu à conquérir un auditoire, des admirations, une position dans le monde savant ou littéraire. Il ne se laisse pas aller comme les écrivains bourgeois de la Flandre à la gravité pédante, au style magnifiquement empesé et traînant; mais il est possédé par ce besoin de ne pas parler comme tout le monde, de trouver des élégances, des figures de langage destinées à frapper d'admiration les coteries de petite ville, et quand à grand'peine il a trouvé ces comparaisons, il les croira si précieuses, qu'il ne les lâchera pas avant de les avoir épuisées. Il use souvent aussi fort naïvement d'une forme de style, l'énumération, et ces énumérations ne sont autre chose la plupart du temps qu'une analyse du cœur d'après une formule reçue qui, vivement et avec concision, place à la suite l'un de l'autre tous les sentimens réveillés ou créés par un fait :

Armes font croistre cœurs joyeulx
Et multiplier en lyesse;
Aux robustes, aux vertueux
Augmentant force et hardiesse;
Aux magnanimes, la proesse,
Aux confédérés, l'alliance,
A courages haulx, gentilesse,
A gens résolus, asseurance,
Aux constans, la persévérance,
Aux larges, libéralité,
Aux rudes, prompte intelligence,
Engin cler, et subtilité, etc.

Ces énumérations, répétitions, comparaisons, jouent, sous des formes diverses, un assez grand rôle dans la littérature du XVe siècle. Elles se rattachent à l'allégorie métaphysique, et on en retrouve l'origine dès Rutebœuf et *le Roman de la Rose*. Ce n'est pas ici le lieu de dire comment cette rhétorique est née et s'est développée; Coquillart du reste lui donna une tournure souvent satirique et brutale, mais toujours bourgeoise. En résumé, il a, comme écrivain, les défauts que lui imposait une vie passée en dehors du travail littéraire, et ces défauts, nous les avons montrés avec franchise. Nous devons le reconnaître néanmoins, il a l'esprit si juste et si naturel, que son improvisation arrive souvent au même résultat que la réflexion, et que sa légèreté cache des observations toujours fines, ingénieuses, parfois profondes. Il reste donc pour nous un poète réaliste, d'une espèce unique, d'un talent original et d'une valeur littéraire incontestable.

Je ne veux pas quitter ce génie solitaire sans ancêtres et sans disciples, cette littérature, monument d'un âge complétement passé, avant de dire comment ce poète qui parle une langue presque étrangère, qui explique des mœurs à peu près inconnues, qui s'adresse à une classe entièrement transformée, comment ce poète est par ses instincts le contemporain de nos poètes, et comment cette littérature est de même race que la nôtre.

Le XVe siècle et le XIXe siècle, nés dans des circonstances à peu près semblables, élevés, instruits et secoués par des événemens analogues, ont de grandes ressemblances, des analogies curieuses, des instincts, des tendances qui vont presqu'aux mêmes buts. Sans doute bien des traits sont distincts, le langage a changé, ainsi que les habits et les formules; la forme tout entière en un mot a un aspect différent; tout a changé, si l'on veut, et les deux siècles suivent des sentiers différens; cependant c'est la même faculté de l'âme qui dirige d'autres masques : elle produit en eux des contorsions diverses, mais elle les pousse dans la même voie. C'est ainsi que Coquillart est un des nôtres : c'est à nous qu'assis là-bas à l'extrême limite du XVe siècle, il donne des leçons; c'est à nous qu'il apprend comment les classes bourgeoises, lorsqu'elles perdent la foi, l'esprit de discipline et de sagesse, tombent de la dictature dans la corruption, se consolent de l'abaissement moral par la volupté, et voient leur influence perdue pour bien des générations.

Coquillart est, comme bien des littérateurs de notre époque, un de ces écrivains dont le seul talent est de voir : les choses les frappent plus que les idées; les caractères se présentent à eux, non avec les pensées qu'ils ont, mais tout habillés, avec le bruit qu'ils font, les couleurs qu'ils portent. Ces littérateurs ne regardent jamais sérieusement l'âme : aussi s'inquiètent-ils peu de la morale; ce sont des peintres en littérature. Coquillart avait donc reçu cette vue, qui est un des attributs du génie, et qui chez lui eût été certainement du génie, si elle avait été plus complète, si elle eût embrassé les passions et les caractères, au lieu d'apercevoir seulement les grelots que portent ces caractères, les grimaces que produisent ces passions; mais il cherchait uniquement les courbettes, les drôleries, les plumets et les bijoux qui distinguent les sentimens quand ils sautillent gaillardement dans les fêtes de la vie légère, quand ils se promènent coquettement vêtus de neuf, enivrés de vin pétillant, et traînés par la jeunesse dans les danses, les amourettes et les festins de la bour-

geoisie. Ces sortes de poètes saisissent tout cela d'une vue prompte, nette et subtile; ils n'ont besoin de travail, ni d'arrangement, ni de réflexion; leur esprit est peuplé d'images, mais les images seulement s'y reflètent. Ils n'aperçoivent pas l'usurier derrière l'habit de velours, la fatigue du lendemain après le vin pétillant, le travail douloureux et l'âge mûr caduc après l'irréflexion et la jeunesse usée. Seulement ils voient bien que l'habit est lourdement neuf, le velours maladroitement porté; les jambes sont vacillantes, et les amourettes légères, et ils rient. Tout au plus remarquent-ils le ruisseau boueux sous les jambes vacillantes, la coquetterie et l'infidélité derrière les amourettes; ils ne crieront pas gare, et c'est leur seule manière de faire de la morale. Leur littérature devient dès lors une espèce particulière de paganisme, non pas ce paganisme des beaux temps de l'art antique tout préoccupé de la beauté matérielle, mais le paganisme des vieilles civilisations, celui qui est la punition des sociétés chrétiennes aux époques où la foi s'affaiblit, c'est-à-dire la passion, non du beau corporel, mais du bizarre, du monstrueux, de l'original et du risible.

De tels poètes, qui ont plutôt des sens que de la raison, plutôt des formules que des pensées, portent encore un autre signe, ce signe qui donne un si effroyable caractère à la littérature de notre temps, je veux dire la raillerie universelle contre toute religion et toute morale, contre eux-mêmes, contre leurs opinions quand ils en ont, contre leur conscience quand parfois elle se réveille. Ils sont entraînés par une sorte de délire mystérieux et de fièvre étrange; ils sont amoureux de la pensée présente, il faut qu'elle leur appartienne, qu'ils l'écrivent; elle est vile, imbécile, ou menteuse, peu importe, pourvu qu'elle soit brillante : il est nécessaire qu'elle soit reconnue leur propriété, leur maîtresse à la face du monde artistique. Ils n'ont plus ni jugement ni raison, ils sont possédés par leur invention, et jamais les possessions diaboliques du moyen âge n'ont exercé une aussi cruelle tyrannie. Ce délire de la forme, cet emportement de l'image qui se sont emparés de notre siècle existent sans doute à un moindre degré chez Coquillart; il lui reste encore quelque bon sens, mais il a bien aussi ce caractère d'attaquer ce qu'il respecte au fond de sa pensée.

Dans les deux siècles, les mêmes causes avaient produit les mêmes effets : la vie bruyante de la première moitié du siècle avait réveillé les images des choses. Il en est toujours ainsi après les temps fort agités. Quand beaucoup d'événemens ont passé en peu d'instans sous les yeux d'une génération, toutes les facultés se trouvent surexcitées. La fièvre saisit l'imagination effrayée par de profondes terreurs, par l'attente et l'effroi d'une société nouvelle. La mémoire est tenue en continuelle activité par la comparaison entre les choses du passé et les mœurs du temps présent. Dans ces troubles suprêmes, la fortune passe à chaque instant à la portée des mains de tous, mais poursuivie par la mort qui la suit de près, et, pour faire fortune comme pour éviter la mort, la volonté reste toujours armée en guerre. C'est surtout dans la génération suivante qu'un tel mouvement manifeste sa puissance; il est alors généralisé, il devient la loi de l'époque. Dans l'art, il produit toujours deux choses, l'activité de la forme, c'est-à-dire la littérature d'images et de comparaisons, et l'inertie dans les idées, c'est-à-dire le scepticisme.

Telle a été en effet, nous l'avons dit, dans le XVe comme dans le XIXe siècle, la conséquence des troubles; mais dans cette ressemblance générale de physionomie, que de traits différens!

L'ironie n'avait jamais perdu ses droits en France, depuis les croisades surtout. Elle avait essayé son arme légère contre chacun des pouvoirs ou des classes qui avaient dirigé le moyen âge: le clergé, la féodalité, la royauté et la bourgeoisie. Le *Voyage à Constantinople*, cette parodie naïve des pèlerinages en Terre-Sainte; Rutebœuf, l'ancêtre de Villon, et qui représente si admirablement comme lui le double génie de l'Ile de France, la grâce et l'énergie, l'atticisme moderne et la sensibilité réelle; puis tous ces conteurs, tous ces fabulistes hardis qui cachent sous leur rire la lutte du tiers-état contre la noblesse, et la haine de la poésie vagabonde des jongleurs contre la science rentée du clergé, — toute cette chaîne de raillerie occupe une certaine place dans la littérature française, mais elle n'en est pas l'idée importante. Il va en être autrement au XVIe siècle. La littérature en images du bourgeois Coquillart commence la grande raillerie de ce XVIe siècle, comme la littérature en images de nos faux gentilshommes continue la terrible raillerie du XVIIIe. Et cette dernière est aussi une littérature bourgeoise, quoiqu'elle se soit efforcée de grimacer le ton leste, l'élégance de l'aristocratie, et qu'elle travaille péniblement à en endosser les manchettes, à en formuler les jurons. Toutes deux sont sceptiques sans doute, mais le scepticisme de Coquillart s'arrête aux habits, aux vanités, aux plus apparens vices de son siècle; le scepticisme de nos prétendus poètes touche les fondemens de la nature humaine, il insulte Dieu, tourmente la conscience et salit les plus saintes inspirations de l'âme.

Pourtant, quoique la foi soit encore puissante au XVe siècle et qu'elle n'existe guère dans le nôtre, la raillerie du premier est plus effrayante. Alors elle est toute naïve; comme effrayée de son audace, elle s'avance en tremblant, poussée par une force fatale; elle s'arrête volontiers aux choses indifférentes, et ce n'est qu'hypocritement qu'elle s'approche de ce qui est sacré; mais elle annonce le scepticisme de l'avenir, elle est le premier mot du doute, la raillerie de notre temps en est le dernier.

Oui, et qu'on ne nous accuse pas de paradoxe, le scepticisme du XIXe siècle annonce la foi; cette impiété pimpante ne fait guère que piller le bagage moral du XVIIIe siècle. Ce n'est pas là la fiévreuse raillerie de Luther, l'âcre raillerie de Calvin et de Bèze, la nerveuse et pétulante raillerie d'Ulric de Hutten et de d'Aubigné, la lourde, mais naïve raillerie d'Henri Estienne. Tous les efforts de scepticisme ont été vains, tout le bruit d'impiété inutile: aucun des poètes railleurs de notre temps n'a pu former une école, à peine ont-ils quelques disciples épars et moribonds sans lien et sans talent. Notre siècle attend pour former son école que les échos de ces lugubres rires soient affaiblis; il attend que la première lueur de l'aube fasse évanouir toutes les folles ombres proposées à l'admiration de notre jeunesse. Alors sans doute la voie sera libre pour la foi, pour la vraie poésie, pour l'observation sincère, sensée et profonde du cœur humain, pour toutes les sources d'inspiration qu'avaient entrevues les poètes bourgeois du XVe siècle, et qui attendent encore les poètes du XIXe.

C.-D. D'HÉRICAULT.

LE

LIVRE DE LAZARE

Les lecteurs de la *Revue* savent déjà quel intérêt s'attache aux *novissima verba* de M. Henri Heine. C'est un étrange spectacle que celui de ce poète luttant contre les dernières souffrances, et trouvant dans l'essor de sa verve humoristique une consolation et un refuge. Au point de vue de la poésie pure comme au point de vue de la vie morale, il y a là une étude doublement instructive. Ce maître de la forme lyrique va-t-il encore faire subir à la poésie allemande des transformations inattendues? Ce railleur audacieux, chez qui se croisent tant de sentimens contraires, sortira-t-il de la région du doute et de l'ironie, et le verra-t-on développer enfin les germes meilleurs répandus çà et là dans ses poèmes? Telles sont les questions que s'adressent les amis de M. Henri Heine à chacune de ses publications, telle est l'anxiété qui agite particulièrement son public d'Allemagne, et qui se traduit chaque fois par des vœux, par des encouragemens ou par des reproches amers.

Les poésies que vient d'écrire M. Henri Heine, et qui paraissent dans sa patrie, à Hambourg, en même temps que nous en donnons ici une traduction française, sont un document de plus pour cette étude littéraire et morale. Si l'on ne considère ici que le poète, jamais M. Henri Heine n'a manié une langue plus nerveuse et plus souple, jamais ce mélange de simplicité familière et de fantaisie ardente qui fit la fortune du *Livre des Chants* n'a produit des effets plus extraordinaires. Nul écrivain depuis Goethe n'a façonné l'idiome germanique avec cette puissance magistrale; on dirait parfois de véritables tours de force. Quant au fond même des pensées, — et c'est là surtout ce qui intéresse le lecteur français, puisqu'une traduction ne saurait rendre ni les hardiesses ni les dextérités de cette langue originale, — il semble qu'on y entende le cri suprême de l'inspiration humoristique. Ce sont comme les songes de la fièvre, c'est comme le délire de la souffrance. Tantôt des satires bouffonnes se mêlent à des plaintes d'une amertume poignante, tantôt le

poète, placé entre la vie et la mort, les confronte et les raille toutes les deux. Quelle sera sa destinée dans ce monde mystérieux au seuil duquel la maladie l'enchaîne? Que sera ce monde lui-même? Sera-ce celui du moyen âge, l'enfer en bas, le paradis en haut, et saint Pierre tenant les clés célestes? Cet anthropomorphisme, qu'il est si difficile d'éviter et dont on ne se préserve le plus souvent que pour tomber dans les vides abstractions, lui inspire des peintures bouffonnes, où s'exprime surtout, ne vous y trompez pas, l'impuissance de la pensée métaphysique. Et cette vie même qu'il va quitter, lui est-elle mieux connue? Que d'énigmes, et quelles énigmes! Pourquoi tant d'injustices? pourquoi tant de douleurs imméritées? La vie lui apparaît alors sous maintes formes grotesquement odieuses, et il déroule les strophes du *Négrier*, ou bien il imagine un fantasque et effrayant symbole : il chante *le Château des Affronts*. Au milieu de tout cela éclatent des cris de souffrance. Quand sa pensée est plus calme, il cherche une forme nouvelle pour quelque idée morale, et crée des fables romantiques d'un modèle inconnu; le plus souvent il se cramponne avec désespoir au passé, ou bien il trace d'une main fébrile des tableaux parisiens; il raconte, comme il dit, ses inquiétudes babyloniennes et les concerts des chats sur les toits, se mêlant au vacarme intérieur de sa pensée; puis viennent des souvenirs d'Allemagne, des satires politiques, littéraires, musicales, des portraits et des scènes charivariques, l'entrevue du roi de Prusse et du poète souabe George Herwegh, et un burlesque empereur plébéien sous la figure d'un démocrate de Cologne; car dans cette confession des heures suprêmes les fautes et les travers d'autrui jouent très souvent le principal rôle, de même que dans ces aspirations au repos le regret des jouissances matérielles, il faut bien le dire, tient une place singulièrement agrandie. Ce regret des voluptés impossibles serait même, si on le prenait au mot, la conclusion de ces pensées sur la mort. Toujours l'ironie, comme on voit, toujours le dédain de l'âme et la négation de la vertu, toujours enfin ces théories méprisantes que l'humoriste ne craint pas de s'appliquer à lui-même! Quelle que soit l'originalité des nouvelles strophes du poète, nous croyons que ce n'est là encore qu'une crise dans le développement de sa pensée. Il y a certainement une poésie plus haute pour un écrivain de cette valeur, il y a des inspirations plus sérieuses et plus consolantes pour celui qui se donne le symbolique nom de Lazare. C'est peut-être là le dernier mot de l'*humour;* ce n'est pas le dernier mot de M. Henri Heine.

I.

SOIF DE REPOS.

Laisse saigner tes blessures, laisse tes larmes couler sans tarir; il y a dans la douleur des débauches de volupté secrète, et les pleurs sont un baume bien doux.

Si une main étrangère ne t'a pas blessé, tu feras bien de te blesser toi-même; n'oublie pas non plus de remercier gracieusement le bon Dieu quand des larmes mouilleront tes joues.

Le bruit du jour s'évanouit, la nuit descend avec ses longs crêpes. Dans son sein, point de fripon ni d'imbécile qui vienne troubler ton repos.

Là tu seras en sûreté contre la musique, contre la torture du piano-forte, contre la magnificence du Grand-Opéra, contre ses terribles tintamarres de bravoure.

Là tu ne seras plus poursuivi, torturé, par la tourbe des virtuoses, par le génie de Giacomo, et par les applaudisseurs chargés de porter son nom jusqu'aux confins du monde.

O tombeau, tu es le paradis des oreilles délicates qui craignent le bruit du peuple. La mort est bonne; cependant il vaudrait mieux encore n'être amais né.

II.

EN MAI.

Les amis que j'ai embrassés, que j'ai aimés, m'ont fait subir les plus indignes traitemens. Mon cœur se brise; là-haut cependant le soleil salue en riant le mois de la volupté.

Le printemps est en fleurs. Dans la verte forêt résonne le chant joyeux des oiseaux, et fleurs et jeunes filles sourient d'un sourire virginal; — ô monde charmant, tu es hideux!

Je serais vraiment tenté de louer l'Orcus; là jamais de contraste impertinent qui nous mortifie. Pour les cœurs souffrans, la place est bien meilleure, là-bas, au bord des eaux nocturnes du Styx.

Son bruissement mélancolique, le vacarme désolé des Stymphalides, le chant des Furies, si aigu, si perçant, et au milieu de tout cela les aboiemens de Cerbère.

Tout cela forme une lugubre harmonie avec le malheur et la tristesse. Dans la sombre vallée de l'empire des ombres, dans les domaines maudits de Proserpine, tout est d'accord avec nos larmes.

Mais ici, en haut, que le soleil et les roses me torturent cruellement! Le ciel se raille de moi, le bleu ciel, le ciel de mai... O monde charmant, tu es horrible!

III.

LE CORPS ET L'AME.

La pauvre âme dit au corps : Je ne te quitte pas, je reste avec toi, avec toi je veux m'abîmer dans la nuit et la mort, avec toi boire le néant. Tu as toujours été mon second moi, tu m'enveloppais amoureusement comme un vêtement de satin doucement doublé d'hermine... Hélas! il faut maintenant que, toute nue, toute dépouillée de mon corps, être purement abstrait, je m'en aille errer là-haut, comme un rien bienheureux, dans les royaumes de la lumière, dans ces froids espaces du ciel, où les éternités silencieuses me regardent en bâillant. Elles se traînent là pleines d'ennui et font un claquement insipide avec leurs pantoufles de plomb. Oh! cela est effroyable; oh! reste, reste avec moi, mon corps bien-aimé!

Le corps dit à la pauvre âme : Oh ! console-toi. Ne t'afflige pas ainsi. Nous devons supporter en paix le sort que nous fait le destin. J'étais la mèche de la lampe, il faut bien que je me consume; toi, l'esprit, tu seras choisi là-haut pour briller, jolie petite étoile, de la clarté la plus pure. Je ne suis qu'une guenille, moi; je ne suis que matière; vaine fusée, il faut que je m'évanouisse et que je redevienne ce quej'ai été, — un peu de cendre. Adieu donc, et console-toi. Peut-être d'ailleurs s'amuse-t-on dans le ciel beaucoup plus que tu ne penses. Si tu rencontres le grand *Baer* (1) — non pas l'ours Meyer — dans la voûte des étoiles, salue-le mille fois de ma part.

IV.

LES PANTOUFLES ROUGES.

La méchante chatte, si vieille et si grise! elle disait qu'elle était cordonnière! Il y avait devant sa fenêtre un petit étalage de pantoufles pour les jeunes filles, petites pantoufles de maroquin, de satin, de velours, ornées de garnitures d'or et de rubans à mille fleurs. La plus jolie de toutes, c'était une paire de pantoufles d'un rouge écarlate; au merveilleux éclat de ses reflets, mainte fille, en passant, avait la joie au cœur.

Une jeune et blanche souris de bonne maison passait devant l'étalage de la cordonnière. Elle revient sur ses pas et s'arrête, elle regarde par la fenêtre et dit enfin : Salut, madame la chatte! Vous avez de bien jolies petites pantoufles rouges. Si elles ne coûtent pas trop cher, je les achète; dites-moi votre prix.

La chatte répondit : Ma gentille demoiselle, je vous en prie, entrez, honorez ma demeure de votre présence. Les plus belles demoiselles viennent chez moi, des duchesses même, la première noblesse... Les pantoufles, je vous les laisserai à bon marché; mais voyons d'abord si elles vous vont. Ah! je vous prie, entrez et asseyez-vous.

Ainsi parle d'un ton doucereux la méchante et perfide chatte, et la blanche petite inexpérimentée tombe dans le piége, dans le guet-apens meurtrier. La souris s'assied sur un banc et tend sa jambe fine pour essayer les souliers rouges; — c'était un type d'innocence et de sérénité. — Tout à coup la méchante chatte la saisit et l'égorge avec ses griffes furieuses. Elle lui mord sa pauvre petite tête et dit : Ma chère, ma blanche petite créature, ma petite souris, te voilà morte comme une souris, raide morte! Toutefois je veux placer sur ta tombe les petites pantoufles écarlates; quand la trompette du jugement sonnera pour la dernière danse, tu sortiras du tombeau comme les autres, et alors tu mettras les petites pantoufles rouges.

MORALE DE LA FABLE.

Blanches petites souris, prenez garde à vous! ne vous laissez pas amorcer par l'éclat des choses du monde! Mieux vaut, je vous le conseille, mieux vaut trotter pieds nus que d'acheter des pantoufles chez la chatte.

(1) *Den grossen Baeren*, la grande Ourse.

V.

SOUCIS BABYLONIENS.

La mort m'appelle. — Je voudrais, ô ma bien-aimée, te laisser dans une forêt, dans une de ces forêts de sapins où hurlent les loups, où nichent les vautours, où grogne d'une façon effroyable la truie sauvage, l'épouse du porc aux poils blonds.

La mort m'appelle. — Ce serait mieux encore, ma femme, mon enfant, si je te laissais en pleine mer, lors même que le vent du nord fouetterait les vagues, et que des profondeurs de l'abîme tous les monstres qui y dorment, requins et crocodiles, s'élanceraient la gueule béante.

Crois-moi, mon enfant, ma femme, — ni la mer sauvage, irritée, ni la forêt redoutable ne sont aussi périlleuses que le séjour où nous sommes. Si terribles que soient le loup, et le vautour, et le requin, et tous les monstres de la mer, Paris contient des bêtes plus méchantes et plus furieuses encore, — Paris, la splendide et riante capitale du monde, Paris qui chante et qui danse, le beau Paris, enfer des anges et paradis des diables! — Penser que je dois te laisser seule ici, ah! cela me bouleverse le cerveau, cela me rend fou!

Les mouches noires voltigent autour de mon lit avec des bourdonnemens moqueurs; elles se posent sur mon nez, sur mon front : — fatale engeance! Quelques-unes d'entre elles ont des visages d'hommes, il y en a aussi qui ont des trompes d'éléphant comme le dieu Ganesa chez les Hindous. J'entends au fond de mon cerveau un grand remue-ménage. Il me semble que quelqu'un y fait sa malle, et que mon esprit, — ô mon Dieu! — que mon esprit va déguerpir avant que je ne m'en aille moi-même.

VI.

LE NÉGRIER.

I.

Le capitaine du navire, *mynher* van Koek, est assis dans sa cajute, occupé à faire ses comptes. Il calcule le prix du chargement et les bénéfices probables.

« La gomme est bonne, le poivre est bon, j'en ai trois cents sacs et trois cents tonneaux. J'ai aussi de la poudre d'or et de l'ivoire; mais la marchandise noire est ce qui vaut le plus.

« J'ai six cents nègres que j'ai acquis par échange, et presque pour rien en vérité, aux bords du Sénégal. La chair est ferme, les nerfs sont tendus; on dirait du bronze bien coulé.

« En échange j'ai donné de l'eau-de-vie, des perles de verre, des instrumens d'acier. J'y gagnerai huit cents pour cent, si la moitié seulement reste en vie. Oui, s'il me reste seulement trois cents nègres dans le port de Rio-Janeiro, la maison Gonzales Perreiro me comptera cent ducats par tête. »

Tout à coup *mynher* van Koek est arraché à ses méditations. Le chirurgien du navire entre dans la cajute, M. le docteur van der Smissen.

C'est une figure sèche et mince, le nez plein de rouges verrues. — Eh bien! chirurgien naval, crie van Koek, comment vont mes chers noirs?

Le docteur le remercie de son intérêt et dit : « Je venais vous annoncer que la mortalité cette nuit a considérablement augmenté.

« Il en mourait l'un dans l'autre environ deux par jour. Aujourd'hui il en est mort sept, quatre hommes et trois femmes. J'ai inscrit aussitôt les pertes sur le registre.

« J'ai examiné minutieusement les cadavres, car souvent ces coquins font les morts, afin qu'on les lance dans les flots.

« Je leur ai enlevé leurs chaînes, et, selon mon habitude, j'ai fait jeter les corps à la mer ce matin au point du jour.

« Aussitôt des requins s'élancèrent du sein des vagues; ils arrivaient par bataillons; ils aiment tant la chair noire! Ce sont mes pensionnaires.

« Ils suivaient la trace de notre navire depuis que nous avons quitté la côte. Les scélérats flairent l'odeur des cadavres avec des narines de gourmet.

« C'est tout à fait comique de les voir happer les morts. Celui-ci croque une tête, celui-là une jambe; les autres avalent des lambeaux de chair.

« Quand tout est dévoré, ils se trémoussent joyeux autour des flancs du navire et me regardent avec de grands yeux de verre à fleur de tête, comme s'ils voulaient me remercier du déjeuner. »

Van Koek en soupirant lui coupe la parole : « Comment adoucir le mal? comment arrêter le progrès de la mortalité? »

Le docteur répond : « Beaucoup de noirs sont morts par leur faute : c'est leur mauvaise odeur qui a corrompu l'air dans le navire.

« Beaucoup aussi sont morts de mélancolie, parce qu'ils s'ennuyaient à périr. Un peu d'air, un peu de musique et de danse suffira pour guérir le mal. »

« Bon conseil! s'écrie van Koek. Mon cher chirurgien est sage comme Aristote, le précepteur d'Alexandre.

« Le président de la société pour le perfectionnement des tulipes à Delft est un très habile homme; mais il n'a pas la moitié de votre esprit.

« Vite! de la musique! de la musique! Je donnerai un bal aux noirs sur le pont, et gare à celui que la danse n'amusera pas! Nous le régalerons de coups de fouet. »

II.

Du haut des tentes bleues du ciel, des milliers d'étoiles regardent, toutes brillantes de désirs, comme de grands yeux intelligens, comme des yeux de belles femmes.

Elles regardent en bas vers la mer, couverte au loin des vapeurs pourprées du phosphore. Les vagues murmurent voluptueusement.

Aucune voile ne flotte sur les mâts du navire négrier. Il est comme dépouillé de ses agrès; mais des lanternes brillent sur le pont à l'endroit où s'ébattent la musique et la danse.

Le pilote joue du violon, le cuisinier souffle dans une flûte, un matelot bat du tambour, et le docteur sonne de la trompette.

Environ cent nègres, hommes et femmes, poussent des cris de joie, et sautent et gambadent comme des fous. A chacun de leurs mouvemens, les chaînes résonnent en cadence.

Ils broient sous leurs pieds les planches avec des sauts d'enragés, et mainte belle noire entoure voluptueusement de ses bras le corps nu de son compagnon. — A travers ce vacarme retentit plus d'un gémissement.

Le garde-chiourme est maître de plaisirs; il stimule à coups de fouet les danseurs fatigués et les excite à la joie.

Et *dideldumdei!* et *schnedderedeng!* Le tapage attire du fond des flots les monstres de la mer, endormis de leur stupide sommeil.

Encore engourdis, ils arrivent; ce sont des requins, des centaines de requins; ils lèvent les yeux vers le navire et restent tout ébahis d'étonnement.

Ils se sont cependant aperçus que l'heure du déjeuner n'est pas encore venue; ils bâillent et ouvrent leur gueule jusqu'au fond; leurs mâchoires sont plantées de dents pointues comme une scie.

Et encore *dideldumdei!* et *schnedderedeng!* La danse ne s'arrête pas. Les requins, d'impatience, se mordent eux-mêmes la queue.

Je crois qu'ils n'aiment pas la musique, comme beaucoup de leurs pareils. Ne te fie à aucune des bêtes qui n'aiment pas la musique, dit le grand poète d'Albion.

Et *dideldumdei!* et *schnedderedeng!* La danse va toujours. Mynher van Koek est assis près du grand mât, et il joint les mains en priant :

« Pour l'amour du Christ, épargne, Seigneur, la vie des pécheurs de peau noire! S'ils t'ont offensé, tu sais qu'ils sont aussi bêtes que des bœufs.

« Épargne leur vie au nom du Christ qui est mort pour nous tous, car s'il ne m'en reste pas trois cents à Rio-Janeiro, j'aurai fait une mauvaise affaire! »

VII.

AFFRONTENBOURG.

Le temps s'écoule, mais le château, le vieux château, avec ses créneaux et ses tours, avec ses hôtes bizarres, rien ne peut l'effacer de mon souvenir.

Je vois encore la girouette qui tournait en criant sur le toit. Chacun regardait prudemment de ce côté avant d'ouvrir la bouche.

Quiconque voulait parler consultait d'abord le vent, de crainte que Boréas, le vieux grogneur, ne vînt tout à coup le rudoyer d'une façon peu agréable.

Les plus rusés, il est vrai, gardaient toujours le silence. Ah! je m'en souviens, il y avait là un écho qui, en répétant les paroles, méchamment les falsifiait toutes.

Au milieu du jardin était un bassin de marbre orné de sphinx, et jamais on n'y voyait une goutte d'eau, quoique mainte larme y eût coulé.

Jardin maudit! Ah! il n'y avait pas là une seule place où mon cœur n'eût été torturé, où mes yeux n'eussent versé des pleurs.

Non, en vérité, il n'y avait pas un seul arbre à l'ombre duquel je n'eusse essuyé des outrages, tantôt d'une bouche délicate et tantôt d'une bouche grossière.

Le crapaud, aux aguets dans l'herbe, a tout raconté au rat, qui aussitôt a rapporté à sa tante la vipère ce qu'il venait d'apprendre.

La vipère l'a dit à sa belle-sœur la grenouille, et c'est ainsi que toute la sale engeance a pu savoir directement les affronts que j'avais reçus.

Les roses du jardin étaient belles, et il y avait dans leurs parfums des séductions charmantes; mais elles se flétrirent vite, et elles moururent rongées par un poison étrange.

Depuis lors, une maladie mortelle a frappé aussi le rossignol, le noble chanteur de la nuit, qui chantait son *Lied* à ces roses. Je crois qu'il a pris du même poison.

Jardin maudit! Oui, c'était comme si une malédiction pesait sur lui. Maintes fois, en plein soleil, j'avais peur de voir apparaître des fantômes.

Le jardin lui-même était comme un spectre vert qui me regardait en ricanant; il se moquait de moi d'un air cruel, et du sein des buissons d'ifs j'entendais s'exhaler un soupir, un gémissement, un râle de mort.

Au bout de l'allée s'élevait la terrasse sous laquelle, là bas, tout au fond, les vagues de la Mer du Nord, à l'heure du flux, viennent se briser avec fracas.

De là, la vue s'étend au loin sur la mer. J'y restais souvent plongé dans de sauvages rêveries. La tempête était aussi dans mon cœur. Quels bruits! quelles colères! quelles écumes de rage!

Oui, c'étaient des bruits, c'étaient des colères, c'étaient des écumes de rage au fond de mon cœur; mais tout cela était impuissant comme les vagues elles-mêmes, qui venaient, malgré leurs fières allures, se briser en gémissant sur le dur rocher.

Je voyais avec envie passer les navires voguant vers les contrées heureuses; mais le château sinistre me tenait enchaîné dans ses liens maudits.

VIII.

RÉMINISCENCES.

I.

Laisse là les paraboles sacrées, laisse là les pieuses hypothèses; essaie de nous résoudre sans ambages ces maudites questions :

« Pourquoi le juste se traîne-t-il sanglant, misérable, sous le fardeau de la croix, tandis que le méchant, heureux comme un triomphateur, se pavane sur son fier coursier?

« A qui en imputer la faute? Notre-Seigneur n'est-il pas tout-puissant, ou bien est-ce lui-même qui est l'auteur de ce désordre? Ah! vraiment ce serait lâche. »

Telles sont les questions que nous répétons sans cesse, jusqu'à ce qu'on nous ferme la bouche avec une poignée de terre; — mais est-ce là une réponse?

II.

La *femme noire* avait pressé tendrement ma tête sur son cœur. Ah! mes cheveux devinrent gris là où ses larmes avaient coulé.

Elle m'embrassa, et je fus paralysé; elle m'embrassa, et je perdis la santé; elle me baisa les yeux, et je devins aveugle; elle suça de ses lèvres sauvages, elle suça la moelle de mes reins.

Mon corps maintenant est un cadavre où l'esprit est emprisonné. Maintes

fois il se sent étouffé, il se démène, il est fou de fureur, il crie comme les Berserkers scandinaves.

Impuissantes malédictions! ta malédiction la plus terrible ne tuera pas une mouche. Supporte ton sort et essaie de pleurnicher tout doucement et de prier.

III.

Comme elle rampe lentement, cette limace horrible appelée le temps! moi cependant, je reste là immobile à la même place.

Dans ma sombre cellule pas un rayon de soleil, pas une lueur d'espérance; je le sais, c'est seulement pour la fosse du cimetière que je quitterai cette chambre fatale.

Peut-être suis-je mort depuis longtemps. Peut-être ne sont-ce que des spectres, toutes ces fantaisies qui, la nuit, déroulent leur procession bigarrée dans mon cerveau.

Ce pourraient bien être les ombres de toute la clique des dieux païens; ils choisissent volontiers pour y prendre leurs ébats le crâne d'un poète trépassé.

Et cette douce et terrible orgie, cette folle bacchanale nocturne des esprits, souvent le lendemain matin la main du poète mort essaie de les écrire.

IV.

Je les vis rire, je les vis sourire, puis je les vis tomber dans l'abîme. J'entendis leurs sanglots, leurs râles d'agonie, et j'assistai à tout cela sans être troublé.

Vêtu de deuil, je suivis leur convoi funèbre et l'accompagnai jusqu'au cimetière; ensuite, je ne le cacherai pas, je dînai de bon appétit.

Aujourd'hui cependant, voici que tout à coup je pense avec tristesse à tout ce cortége d'amies mortes depuis si longtemps. Un amour subitement allumé agite d'étranges flammes dans mon cœur!

Ce sont surtout les larmes de la petite Juliette qui me reviennent en mémoire. Le doux regret devient un désir fougueux, et jour et nuit je l'appelle!

Souvent la fleur morte s'offre à moi dans les songes de ma fièvre; alors je reprends courage comme si elle donnait un aliment posthume au feu de mon amour.

O gracieux fantôme, enveloppe-moi de tes bras. Plus ferme, plus ferme encore! presse ta bouche sur ma bouche; adoucis l'amertume de la dernière heure!

V.

Tu étais une blonde jeune fille, si gracieuse, si gentille, — et si froide! Vainement j'attendais l'heure où ton cœur s'ouvrirait pour laisser jaillir l'enthousiasme,

L'enthousiasme de ces choses sublimes que le sens commun et la prose estiment peu, il est vrai, mais pour lesquelles tout ce qu'il y a de noble, de beau et de bon sur cette terre rêve, souffre et saigne.

Aux bords du Rhin, près des coteaux couverts de vignes, nous allions jadis pendant les jours d'été. Le soleil riait; du calice amoureux des fleurs s'exhalaient des parfums embaumés.

Les œillets de pourpre et les roses nous envoyaient de rouges baisers qui brûlaient comme des flammes. Dans les plus humbles paquerettes, une vie idéale semblait s'épanouir.

Mais toi, tu marchais tranquille auprès de moi, dans ta blanche robe de satin, chaste et digne comme ces images de jeunes filles que dessine le crayon de Netscher. Ton cœur dans ton corset était comme un petit glacier.

VI.

Devant les assises de la raison, tu as été complétement absoute. L'arrêt porte ces mots : La petite, ni par paroles, ni par action, n'a violé aucune loi.

Oui, tu étais là, muette et inerte, tandis que de folles flammes me dévoraient. Tu n'attisais pas le feu, tu ne disais pas un mot, et cependant mon cœur est obligé de te condamner.

Dans mes rêves, chaque nuit, une voix accusatrice s'élève, qui porte plainte contre ta mauvaise foi et soutient que tu m'as ruiné.

Elle apporte les preuves, elle produit les témoignages, elle traîne toute une liasse de documens; toutefois, chaque matin, l'accusatrice disparaît en même temps que mon rêve.

Elle s'est réfugiée dans le fond de mon cœur avec toutes ses paperasses; une seule chose me reste en mémoire, c'est que je suis ruiné.

VII.

Ta lettre a été pour moi un de ces éclairs d'orage qui illuminent subitement la nuit de l'abîme. Elle m'a montré avec une clarté effrayante combien mon malheur est profond, combien il est profondément horrible.

Toi-même, te voilà émue de compassion, toi qui dans le désert de ma vie te tenais là, silencieuse, pareille à une statue, belle comme le marbre, froide aussi comme le marbre!

O mon Dieu! faut-il que je sois misérable! Elle se met à me parler, des larmes coulent de ses yeux, la pierre elle-même a pitié de moi!

Ce que j'ai vu là m'a ébranlé. Toi aussi, aie pitié de moi, ô Dieu! envoie-moi le repos, et mets fin à cette tragédie affreuse.

VIII.

Les jardins du ciel dans le paradis, dans le séjour des bienheureux, ne m'attirent nullement; je n'y trouverai pas de femmes plus belles que celles que j'ai vues sur la terre.

Il n'y a pas d'ange, paré même des ailes les plus fines, qui pût remplacer pour moi ma femme. Chanter des psaumes sur un siége de nuages ne serait pas non plus précisément le passe-temps qui me convient.

O Seigneur! le mieux, je crois, c'est que tu me laisses dans ce monde; mais d'abord guéris mon pauvre corps et prends soin aussi de ma bourse.

Je le sais, ce monde est plein de péchés et de vices; mais je suis accoutumé déjà à battre en flânant le pavé de bitume de cet enfer terrestre.

Le bruit du monde ne me gênera pas, car je sors rarement; en robe de chambre et en pantoufles, j'aime à rester chez moi auprès de ma femme.

Laisse-moi près d'elle! Quand je l'entends babiller, mon âme boit avec

délices la musique de cette voix charmante. Son regard est si loyal, si honnête!

De la santé et un supplément d'argent, c'est tout ce que je te demande, Seigneur! Oh! laisse-moi joyeux vivre encore de beaux jours auprès de ma femme dans le *statu quo!*

IX.

LA DEMOISELLE.

La jolie demoiselle danse sur la surface de l'eau; elle danse de çà, elle danse de là, la brillante, l'étincelante coquine.

Maint jeune fou de scarabée admire sa robe de crêpe bleu, et l'émail de son joli corps, et aussi son svelte corsage.

Maint jeune fou de scarabée en a perdu sa cervelle de scarabée; les amoureux vont bourdonnant à ses oreilles des sermens de tendresse et de fidélité; ils lui promettent par-dessus le marché la Hollande et le Brabant.

La jolie demoiselle rit et répond : « Je n'ai besoin ni de la Hollande ni du Brabant; mais dépêchez-vous, mes amoureux, allez me chercher un brin de feu.

« La cuisinière est en couches, il faut que je fasse ma soupe moi-même; — le foyer de la cheminée s'est éteint; — vite, apportez-moi du feu, un brin de feu. »

A peine la perfide a-t-elle prononcé ces mots, les scarabées s'envolent au plus vite; ils vont chercher du feu, et bientôt ils sont loin de la forêt natale.

Ils aperçoivent des lampes brillantes (c'était, je crois, dans un jardin illuminé), et les amoureux, emportés par leur aveugle ardeur, se précipitent dans le feu des lampes.

Les flammes des lampes dévorèrent en pétillant les scarabées et leurs cœurs amoureux. Les uns payèrent de leur vie, les autres ne perdirent que leurs ailes.

Oh! malheur au scarabée dont les ailes sont brûlées! Dans un pays étranger, il faut qu'il rampe comme un ver au milieu d'insectes humides qui répandent une odeur infecte.

La mauvaise société, — c'est en ces termes qu'il se plaint, — est une des plus terribles plaies de l'exil. On est forcé de vivre avec un tas de vermine, avec des punaises même,

Qui nous traitent comme des camarades parce que nous habitons la même fange. Le disciple de Virgile, le poète de l'exil et de l'enfer, s'est déjà plaint de cet ennui.

Je pense avec tristesse au temps plus heureux où, dans ma splendeur ailée, je folâtrais joyeusement au sein de l'éther natal, où je me balançais sur les héliotropes,

Où je puisais ma nourriture au calice des roses, où j'étais une créature distinguée, où je fréquentais les papillons, race aristocratique, et la cigale, brillante artiste.

Maintenant mes ailes sont brûlées, je ne puis retourner dans mon pays, je suis un ver, je meurs et je pourris dans une fange étrangère.

Oh! plût à Dieu que je n'eusse jamais connu la demoiselle, la coquette bleue au fin corsage, — la belle, la perfide canaille!

X.

AU CIEL.

Le corps était sur la civière; mais la pauvre âme, arrachée au vacarme d'ici-bas, était déjà sur le chemin du ciel.

Arrivée là-haut, elle frappa à la grande porte, soupira profondément, et prononça ces paroles : Saint Pierre, viens, ouvre-moi! Je suis si fatiguée de ma besogne terrestre; je voudrais m'étendre sur des coussins de soie dans le royaume du ciel, je voudrais jouer à colin-maillard avec de jolis petits anges, je voudrais enfin goûter le bonheur et le repos!

On entend alors un frôlement de pantoufles qui traînent, on entend retentir aussi le cliquetis d'un trousseau de clés, et par un guichet de la porte voici que paraît le visage de saint Pierre.

Il dit : « Il nous vient ainsi des vagabonds, des Bohémiens, des Polonais, des vauriens, des filous, des Hottentots, soit isolés, soit par troupes, qui veulent tous entrer au ciel et devenir des anges et des bienheureux. Holà! holà! ce n'est pas pour des gibiers de potence, pour de la canaille de votre espèce que sont construits les célestes palais. Vous êtes la propriété de Satan. Holà! vite, qu'on parte d'ici! Allez, et promptement, allez chercher les gouffres noirs de l'éternel enfer. »

Ainsi grogne le vieux saint Pierre, mais il ne persiste pas longtemps dans sa mauvaise humeur; il prononce à la fin d'une voix débonnaire ces consolantes paroles : « Pauvre âme, tu ne sembles pas appartenir à cette race de coquins. Non, non! j'accomplirai tes désirs, parce que c'est précisément ma fête aujourd'hui et qu'une fantaisie de compassion m'attendrit l'âme. Dis-moi de quel royaume et de quelle ville tu es; dis-moi aussi si tu as été marié. La patience conjugale expie souvent les plus graves péchés de l'homme. Un mari n'a pas besoin de cuire à l'étuvée dans l'enfer, et on ne le fait pas attendre devant les portes du ciel! »

L'âme répond : « Je suis de Prusse. La capitale se nomme Berlin. La Sprée y coule, la Sprée aux nobles eaux, que la pluie et les jeunes officiers de la garde font souvent déborder. Berlin est un beau pays! J'y ai été *privat-docent*, et j'ai fait des cours de philosophie. J'ai été marié avec une dame chanoinesse qui me querellait souvent d'une façon épouvantable, surtout quand il n'y avait pas de pain à la maison. J'en ai fait une maladie mortelle, et maintenant me voilà mort. »

Saint Pierre s'écria : « Hélas! hélas! la philosophie est un triste métier. En vérité, je ne comprends pas qu'on s'occupe de philosophie. C'est une science ennuyeuse, qui ne rapporte rien, et impie par-dessus le marché. On y vit dans les angoisses de la faim et du doute, et finalement le diable arrive, qui vous emporte. Sans doute ta Xantippe s'est souvent lamentée sur la maigre soupe à l'eau où jamais un œil de graisse ne la consolait d'un regard sou-

riant. Maintenant sois consolée, pauvre âme! Il est vrai que j'ai reçu les ordres les plus sévères contre ceux qui pendant leur vie se sont occupés de philosophie, surtout de la philosophie athée des Allemands; je dois les chasser d'ici ignominieusement, à coups de fouet. Pourtant, je te le répète, c'est aujourd'hui mon jour de fête : tu ne seras pas chassée, je t'ouvre les portes du paradis, entre vite!

« Te voilà en sûreté; bon! Pendant toute la journée, depuis le matin de bonne heure jusqu'au soir bien tard, tu peux te promener dans le ciel et flâner en rêvant par les rues pavées de diamans; mais, sache-le, ici tu ne dois jamais t'occuper de philosophie; tu me compromettrais terriblement. Si tu entends chanter les anges, fais une grimace de béatitude; si c'est un archange qui a chanté, sois tout pénétré d'enthousiasme, et dis-lui que jamais la Malibran n'a possédé un pareil soprano. Applaudis toujours aussi la voix des chérubins et des séraphins; compare-les à Rubini, à Mario, à Tamburini, donne-leur le titre d'excellences, et fais-leur maintes révérences cérémonieuses. Les chanteurs, au ciel comme sur la terre, veulent tous être flattés. Lui-même, en ces régions sublimes où nous sommes, le maître de chapelle des mondes aime à entendre louer ses œuvres; il aime qu'on chante les louanges du Seigneur Dieu, il aime qu'un psaume à son honneur et à sa gloire retentisse au milieu des plus épais nuages d'encens.

« Ne m'oublie pas. Si quelque jour tu t'ennuies des magnificences du ciel, viens me trouver; nous jouerons aux cartes. Je connais toutes les espèces de jeux, depuis le lansquenet jusqu'au pharaon. Nous boirons aussi... Mais, à propos! si par hasard le bon Dieu te rencontre et qu'il te demande d'où tu es, ne dis pas que tu es de Berlin, dis plutôt que tu es de Munich ou de Vienne. »

XI.

LES FIANCÉS PRÉDESTINÉS.

Tu pleures, tu me regardes, et tu t'imagines que c'est ma misère qui te fait pleurer. Tu ne sais pas, femme, qu'elles coulent pour toi-même, ces larmes que versent tes yeux.

Oh! dis-moi, ton cœur n'a-t-il jamais eu un soupçon, une lueur subite, te révélant que la volonté du sort nous avait destinés l'un à l'autre? Unis, ce devait être pour nous le bonheur; séparés, c'était la ruine.

Il était écrit dans le grand livre que nous devions nous aimer. Ta place était sur ma poitrine; c'est là que se serait éveillée la conscience de ton être, c'est moi qui t'aurais délivrée des liens de l'existence végétale, ô douce fleur; je t'en aurais émancipée par mes baisers, je t'aurais élevée vers moi, élevée vers la suprême vie, je t'aurais donné une âme!

Maintenant que toutes les énigmes sont dévoilées, maintenant que le sable achève de s'écouler dans le sablier, oh! ne pleure pas; cela devait être ainsi. Je m'en vais, et toi, restée seule, tu vas te flétrir; tu vas te flétrir avant de t'être épanouie, tu vas t'éteindre avant d'avoir été enflammée; tu vas mourir, tu es morte, avant d'avoir vécu!

Je le sais maintenant. Oui, par Dieu, c'est toi que j'ai aimée. Quelle des-

tinée amère quand l'heure où l'on se reconnaît est aussi l'heure où il faut pour jamais se quitter! Les paroles de bienvenue sont en même temps des paroles d'adieu! Nous nous séparons aujourd'hui, et nous nous séparons à jamais. Pour nous, point d'espérance de se revoir dans un autre monde! — La beauté est dévolue à la poussière; tu te dissiperas, tu t'évanouiras au sein du vide. Le sort des poètes est bien différent; eux, la mort ne saurait les tuer tout entiers. L'anéantissement terrestre ne nous atteint pas. Nous continuons à vivre dans le domaine de la poésie, dans Avalon, le pays des fées. Adieu pour toujours, beau cadavre!

XII.

LE PHILANTHROPE.

Ils étaient frère et sœur. La sœur était pauvre, le frère était riche; la sœur dit au frère : Donne-moi un morceau de pain.

Le frère dit à la sœur : « Laisse-moi en paix, seulement pour aujourd'hui; je donne ce soir mon repas annuel à messieurs les membres du grand conseil.

« L'un aime la soupe à la tortue, l'autre est amateur d'ananas, le troisième mange volontiers du faisan avec des truffes du Périgord.

« Le quatrième ne prend que du poisson de mer; il faut du saumon pour le cinquième; quant au sixième, il mange de tout, sans compter qu'il boit encore plus. »

La pauvre, la pauvre sœur s'en retourna chez elle tout affamée; elle se jeta sur son grabat, soupira profondément et mourut.

Nous sommes tous mortels. La faux de la mort finit par frapper le riche frère comme elle avait frappé la pauvre sœur.

Et lorsque le riche frère vit s'approcher sa dernière heure, il envoya chercher un notaire et fit son testament.

Il légua des sommes considérables au clergé, aux écoles, au grand musée de zoologie.

Il n'oublia pas non plus d'assurer des legs importans à la société pour la conversion des Juifs et à l'institut des sourds-muets.

Il fit don d'une cloche au nouveau clocher de Saint-Étienne; elle pèse cinq cents quintaux, et elle est du meilleur métal.

Voilà une grande cloche qui sonne soir et matin! elle sonne pour l'honneur et la gloire de l'immortel donateur.

Elle proclame de sa bouche d'airain tout le bien qu'il a fait à sa ville et à ses concitoyens, de quelque confession qu'ils fussent.

O grand bienfaiteur de l'humanité! après ta mort comme pendant ta vie, la grosse cloche aura annoncé chacune de tes bonnes actions!

L'enterrement fut célébré avec pompe et magnificence. La foule s'y pressait pleine d'admiration et de respect.

Sur une voiture noire, ornée, comme un baldaquin, d'une touffe de noires plumes d'autruche, reposait le cercueil.

Il était tout resplendissant de lames d'argent, de broderies d'argent; de l'argent sur un fond noir fait toujours un bel effet.

Le char était traîné par six chevaux affublés de housses noires; elles tombaient, comme des manteaux de deuil, jusqu'à leurs sabots.

Derrière le char marchait un bataillon de domestiques en livrée noire, tenant des mouchoirs blancs comme la neige sur leurs visages rouges de douleur.

Tous les notables de la ville, une longue file de noires calèches de parade, suivaient le convoi.

Parmi eux, cela va sans dire, se trouvaient aussi messieurs les membres du grand conseil. Toutefois ils n'étaient pas au complet.

Il manquait celui qui aimait le faisan aux truffes; il était mort tout récemment d'une indigestion.

XIII.

LES CAPRICES DE LA BIEN-AIMÉE.

(Histoire véritable, racontée d'après d'anciens documens originaux, et traduite en belles rimes allemandes.)

Le scarabée était posé sur une haie, triste et pensif; il est devenu amoureux d'une mouche.

« O mouche de mon âme, sois l'épouse que je choisis!

« Épouse-moi, ne rejette pas mon amour! j'ai un ventre tout d'or.

« Mon dos est d'un éclat splendide; ce ne sont que rubis et émeraudes. »

« — Je serais bien folle, vraiment! Non, jamais je ne prendrai un scarabée.

« Ni l'or, ni les rubis, ni les émeraudes ne m'attirent. Je sais que la richesse ne fait pas le bonheur.

« Mes rêves sont pour les choses idéales, car je suis une mouche qui se respecte. »

Le scarabée s'envola accablé de tristesse; la mouche s'en alla prendre un bain.

« Où donc est ma servante l'abeille pour qu'elle m'aide à me laver?

« Où est-elle, pour frotter doucement ma fine peau? car je suis la fiancée d'un scarabée.

« En vérité, c'est là un magnifique parti; de plus beau scarabée, il n'en est point.

« Son dos est d'un éclat splendide; ce ne sont que rubis et émeraudes.

« Son ventre est tout d'or; il a de nobles traits. Plus d'une grosse mouche en crèvera de dépit.

« Hâte-toi, mon abeille, hâte-toi de me friser, de lacer mon corsage, et de répandre sur moi les parfums.

« Frotte-moi avec de l'essence de rose et verse-moi de l'huile de lavande sur les pieds.

« Il ne faut pas que j'exhale de mauvaise odeur quand je reposerai dans les bras de mon fiancé.

« Déjà les demoiselles bleues, comme mes filles d'honneur, viennent me complimenter;

« Elles me tressent dans ma couronne virginale de blanches fleurs d'oranger.

« Beaucoup de musiciens sont engagés, des chanteuses aussi, des cigales du grand monde.

« Les butors, les frélons, les taons, les bourdons sonneront de la trompette et battront du tambour.

« Ils joueront la musique de la noce; déjà voici venir tous les hôtes aux ailes bigarrées.

« Voici venir toute la famille, parée et joyeuse. A vrai dire, il y a dans le nombre beaucoup de vilains insectes.

« Les sauterelles et les guêpes, les tantes et les cousines arrivent. Les trompettes retentissent.

« La taupe, pasteur en robe noire, se présente aussi. — Il se fait tard déjà.

« Les cloches sonnent, bim-bam, bim-bam... Où reste mon cher fiancé? »

Bim-bam, bim-bam, répète la cloche. Mais le fiancé volait toujours là-bas, bien loin, bien loin...

Les cloches sonnent, bim-bam, bim-bam. — Où reste donc mon fiancé chéri?

Le fiancé, pendant ce temps-là, s'était posé bien loin, sur un tas de fumier.

Il y resta sept ans, jusqu'à ce que la fiancée fût morte et pourrie.

XIV.

MIMI.

« Je ne suis pas une petite chatte bourgeoise et morale. Je ne tourne pas mon rouet dans une chambre de dévote. Sur le toit, au grand air, je suis une chatte libre.

« Lorsque je rêve sur le toit, pendant les nuits d'été, à la fraîcheur, la musique gronde et ronfle dans mon cœur, et je chante ce que je sens. »

Ainsi parla Mimi. Aussitôt de son cœur jaillissent de sauvages chants de fiançailles, et l'harmonie attire de toutes parts les jeunes gars de la tribu des chats.

Tous les jeunes gars de la tribu des chats grondant, grommelant, ils viennent tous, ils viennent faire de la musique avec Mimi, ardens d'amour, altérés de plaisir.

Ce ne sont pas des virtuoses qu'un art profane dégrade pour un salaire; tous ils restent les apôtres de l'harmonie sacrée.

Ils n'ont pas besoin d'instrumens; ils sont eux-mêmes violon et flûte; leurs ventres sont des timbales, leurs nez sont des trompettes.

Ils élèvent toutes leurs voix ensemble dans un majestueux *tutti;* ce sont des fugues comme celles de Bach et de Gui d'Arezzo.

Ce sont des symphonies folles comme des caprices de Beethoven et de Berlioz; oui, ce sont des grondemens, des ronflemens fantastiques.

Merveilleuse puissance des sons! accens magiques et sans pareils! ils émeuvent le ciel même, et les étoiles pâlissent.

A ces magiques accens, à cette merveilleuse harmonie, Sélène, au haut des cieux, voile sa face d'un crêpe de nuages.

Seule, la méchante langue, la vieille prima donna, Philoméla enfin, seule elle fait la moue, et renifle, et dédaigne le chant de Mimi. — Ame froide!

Qu'importe cependant? le concert continue malgré la jalousie de la signora jusqu'à ce que paraisse à l'horizon, toute rose et souriante, la fée Aurora.

XV.

BON CONSEIL.

Plus de tristesse ni de timidité! parle haut, fais hardiment ta demande, on s'empressera de l'agréer, et tu conduiras ta fiancée dans ta maison.

Jette ton or aux musiciens, c'est le violon qui fait la fête. Embrasse les vieilles tantes, quand même tu penserais tout bas : la peste vous emporte!

Parle bien des princes et ne médis pas des femmes. Si tu fais tuer une truie, ne lésine pas avec les boudins.

Si tu n'aimes pas l'église, fou que tu es, entres-y d'autant plus souvent. Découvre-toi devant monsieur le pasteur; envoie-lui aussi une bouteille de vin.

Si tu sens une démangeaison, gratte-toi en homme d'honneur; si tes souliers te gênent, mets des pantoufles.

Ta femme a trop salé ta soupe? surmonte ta colère, et dis-lui avec un sourire : Ma chère poupée, tout ce que tu apprêtes est bien cuisiné!

Ta femme désire un châle? achète-lui en deux. Achète-lui aussi des épingles et des agrafes d'or et des bijoux.

Suis mon conseil, cher ami; tu auras un jour là-haut le royaume du ciel, et tu goûteras le repos ici-bas.

XVI.

NOUVELLE SOCIÉTÉ PHILHARMONIQUE DES CHATS.

La société philharmonique des matous était assemblée sur le toit la nuit dernière; ce n'étaient pas les ardeurs sensuelles qui l'avaient convoquée; on ne s'attaquait pas, on ne faisait pas l'amour.

Les rêves de noces des nuits d'été, les mélodies amoureuses ne conviennent pas à la saison d'hiver, aux temps de glace et de neige. Toutes les gouttières étaient gelées.

Il faut dire aussi qu'un esprit nouveau s'est emparé de la race des chats. La jeunesse surtout, la jeune chatterie est enthousiaste des choses sérieuses.

La vieille génération frivole est à l'agonie. Un nouvel essor, un printemps de poésie féline se produit dans l'art et dans la vie des chats.

La société philharmonique des matous revient maintenant à l'art primitif sans art, à la naïveté naturelle.

Ce qu'elle veut, c'est la musique-poésie, des roulades sans trilles, la poésie instrumentale et vocale, qui n'est pas de la musique.

Elle veut aussi la souveraineté du génie, du génie qui bousille souvent, il est vrai, mais qui souvent aussi, à son insu, atteint le degré suprême de l'art.

Elle aime le génie qui ne s'est pas éloigné de la nature, qui ne tire pas vanité de l'érudition, et qui en effet n'a jamais rien appris.

Tel est le programme de la société philharmonique des matous, et dans

l'enthousiasme de ses idées elle a donné cette nuit son premier concert d'hiver sur le toit.

Effroyable fut l'exécution de la grande pensée, du programme pompeux. — Pends-toi, mon cher Berlioz, tu n'y étais pas!

C'était un charivari, comme si trente-six joueurs de cornemuse enivrés d'eau-de-vie eussent commencé leur bastringue.

C'était un tohu-bohu comme si dans l'arche de Noé tous les animaux à l'unisson eussent entonné le chant du déluge.

Oh! quels croassemens! quels hurlemens! quels grognemens! quels miaulemens! Les vieux tuyaux de cheminée se mettaient de la partie et ronflaient des chorals d'église.

On distinguait surtout une certaine voix à la fois criarde et terne, comme était la voix de la Sontag quand elle n'avait plus de voix.

Quel concert diabolique! je crois qu'on chantait un grand *Te Deum* pour célébrer la victoire du délire sur le bon sens.

Peut-être aussi la société des matous faisait-elle la répétition du grand opéra que le plus grand pianiste de Hongrie a composé pour Charenton.

Ce n'est qu'au point du jour que le sabbat a fini. Il a été cause qu'une cuisinière enceinte est accouchée avant terme.

La pauvre accouchée, devenue folle, a complétement perdu la mémoire; elle ne sait plus quel est le père de son enfant.

Était-ce Pierre? était-ce Paul? Dis-nous, Lise, quel est le père de l'enfant? Lise sourit, transfigurée par la béatitude, et s'écrie : O Liszt! ô matou céleste!

XVII.

L'AUDIENCE (vieille fable).

Je n'ai pas fait, comme Pharaon, noyer les enfans dans les flots du Nil; je ne suis pas non plus un tyran Hérode, un massacreur de petits innocens.

Je veux, comme autrefois mon Sauveur, me rafraîchir par la vue des enfans; laissez venir à moi les petits enfans, et même le grand enfant de la Souabe.

Ainsi parla le roi. Le chambellan courut et revint, amenant le grand enfant de la Souabe, qui se mit à faire sa révérence.

Le roi lui dit : N'es-tu pas un Souabe? Ce n'est pas une honte. — Bien deviné! dit le Souabe; je suis né dans le pays souabe.

— Descends-tu des sept Souabes? lui demanda le roi. — Je ne descends que d'un seul d'entre eux, répond le Souabe, mais non de tous les sept à la fois.

Le roi continue : Les *nouilles* souabes sont-elles bien venues cette année? — Merci pour elles, dit le Souabe; elles sont très bien venues.

Avez-vous encore de grands hommes? dit le roi. — En ce moment, dit le Souabe, il n'y en a pas de grands; il n'y en a que de gros.

— Menzel, ajoute le roi, a-t-il encore reçu beaucoup de soufflets? — Merci pour lui, dit le Souabe; il en a encore assez de ceux qu'il a reçus autrefois.

Le roi dit : Tu n'es pas aussi bête que tu en as l'air, mon ami. — Cela vient, dit le Souabe, de ce que les Kobolds m'ont changé en nourrice.

Le roi dit : Les Souabes aiment leur pays; qui t'a décidé à quitter le foyer natal?

Le Souabe répond : Je n'avais à manger tous les jours que de la choucroûte et des navets; si ma mère m'avait servi de la viande, je serais resté.

— Demande-moi une grâce, dit le roi. — Le Souabe s'agenouille et s'écrie : Oh! rendez, sire, rendez au peuple allemand la liberté!

L'homme est né libre; la nature ne l'a pas créé pour en faire un valet. Sire, restituez les droits de l'homme au peuple allemand!

Le roi était profondément ébranlé. C'était une belle scène. Avec la manche de son habit, le Souabe essuyait les larmes de ses yeux.

Le roi dit enfin : Un beau rêve! Adieu. Sois moins niais à l'avenir. Comme tu es un peu somnambule, je te donne deux compagnons pour te protéger, Deux gendarmes très sûrs qui te conduiront jusqu'à la frontière. Adieu; il faut que j'aille à la parade. J'entends déjà les tambours qui battent.

Telle fut la fin touchante de cette touchante audience. Depuis ce jour-là, le roi ne fit plus venir à lui les petits enfans.

XVIII.

COBÈS PREMIER.

En l'année quarante-huit, au moment de la grande effervescence, le parlement du peuple allemand tenait séance à Francfort.

Alors aussi apparaissait souvent dans le palais du Roemer la dame blanche, fantôme aux présages sinistres : elle est connue sous le nom de la Sommelière.

On dit qu'elle se montre la nuit au Roemer chaque fois que les chers Allemands vont commettre quelque grosse sottise.

Je l'ai vue là moi-même à cette époque, je l'ai vue pendant les nuits silencieuses, parcourant les salles vides où est entassé le bric-à-brac du moyen âge.

Elle tenait dans ses pâles mains une lampe et un trousseau de clés. Elle ouvrait les grands bahuts et les armoires des murailles.

Là sont gardés les insignes de la dignité impériale, la bulle d'or, le sceptre, la couronne, la main de justice, la pomme de l'empire, et mainte drôlerie du même genre.

Là est tout l'antique habillement impérial, les vieilleries de pourpre fanée, enfin la garde-robe de l'empire d'Allemagne, aujourd'hui rouillée et moisie.

La Sommelière, à cette vue, branle tristement la tête, et soudain elle s'écrie avec dégoût : Tout cela pue horriblement!

Tout cela sent les crottes de rats, tout cela est gâté, pourri, et dans ces fiers oripeaux fourmille aujourd'hui la vermine.

Il paraît que sur cette hermine, sur ce vieux manteau du couronnement, toutes les chattes du quartier du Roemer sont venues faire leurs couches.

Épousseter tout cela ne servirait de rien. Que Dieu ait pitié du futur empereur! Le manteau du couronnement lui donnera des puces pour sa vie entière.

Et vous le savez, lorsque l'empereur a une démangeaison, tous les peu-

ples de l'empire se grattent. O Allemands, je crains que les puces impériales ne vous coûtent plus d'un thaler.

Mais pourquoi parler d'empereur et de puces? Le vieux costume est fané et pourri. Pour un temps nouveau, il faut de nouveaux habits.

Le poète allemand d'ailleurs l'a dit avec raison à Barberousse dans la caverne du Kyffhaüser : — A considérer la chose avec soin, nous n'avons pas du tout besoin d'empereur.

Pourtant, si voulez à toute force un empire, s'il vous faut absolument un empereur, ô chers Allemands, ne vous laissez pas séduire par l'esprit et la gloire.

Ne choisissez pas un patricien, choisissez quelqu'un de la plus basse plèbe. Il ne faut élire ni le lion ni le renard, mais le plus niais des moutons.

Il faut élire le fils de Colonia, le stupide Cobès de Cologne. Dans l'ordre de la bêtise, celui-là est presque un génie. Ce n'est pas lui qui se moquera de son peuple.

Un soliveau est toujours le meilleur des monarques, Ésope l'a montré dans sa fable : il ne nous mange pas, nous autres pauvres grenouilles, comme la cigogne avec son long bec.

Soyez sûrs que Cobès ne sera pas un tyran, ce ne sera ni un Néron ni un Holopherne; ce n'est pas un cœur cruel à l'antique, c'est un cœur doux, un cœur moderne.

L'orgueil des boutiquiers a dédaigné ce cœur, mais l'infortuné s'est jeté dans les bras des ilotes du travail, et il est devenu parmi eux la fleur des pois.

Les frères de la *Burschenschaft* du compagnonnage ont pris Cobès pour président. Il a partagé avec eux leur dernier morceau de pain; quant à eux, ils étaient tout pleins de ses louanges.

Ils disaient en le glorifiant qu'il n'avait jamais fait d'étude dans les universités, et qu'il écrivait des livres tirés de son propre fonds sans aucune faculté.

Oui, toute son ignorance, il l'avait acquise lui-même; aucune culture, aucune science étrangère n'avait corrompu son cœur candide.

Son esprit aussi, sa pensée est demeurée complétement libre de l'influence de la philosophie abstraite. Il est resté lui-même. Cobès est un caractère!

Dans son bel œil brille une larme stéréotypée, et une épaisse sottise repose constamment sur sa lèvre.

Il bavarde et pleurniche, il pleurniche et bavarde. Toutes ses paroles ont de longues oreilles. Une femme enceinte qui l'avait entendu parler est accouchée d'un âne.

Il emploie ses heures de loisir à écrire des livres et à tricoter des bas. Les bas qu'il a tricotés ont obtenu un grand succès.

Apollon et les muses l'encouragent à se livrer tout entier au tricotage; ils s'effraient chaque fois qu'ils lui voient une plume d'oie à la main.

Le tricot rappelle l'ancien temps des *Funken* (1). Ils tricotaient dans leurs guérites, ces héros de Cologne. Dans leurs mains, le fer ne se rouillait jamais.

(1) Soldats de Cologne avant la révolution, qui tricotaient dans leurs guérites.

Si Cobès devient empereur, il ressuscitera certainement les *Funken*. La vaillante troupe entourera son trône en qualité de garde impériale.

Il pourrait bien lui prendre fantaisie d'envahir la France à leur tête, pour rendre à l'Allemagne l'Alsace, la Bourgogne et la Lorraine.

Ne craignez rien cependant, il restera chez lui; une mission pacifique l'enchaîne : c'est l'accomplissement d'une grande idée, l'achèvement de la cathédrale de Cologne!

Mais sitôt la cathédrale achevée, Cobès se fâchera, et l'épée à la main il demandera des comptes aux Français.

Il leur prendra l'Alsace et la Lorraine et en fera la restitution à l'empire; il entrera aussi en vainqueur dans les champs de la Bourgogne — sitôt la cathédrale achevée!

Allemands, si vous persistez dans vos désirs, si vous voulez absolument un empereur, que ce soit un empereur du carnaval de Cologne, et qu'il s'appelle Cobès Ier!

Les fous de la joyeuse société du carnaval de Cologne, avec leurs marottes sonores, seront ses ministres; il portera dans ses armes un bas tricoté.

Drickès sera chancelier de l'empire et s'appellera le comte Drickès de Drickeshausen. La maîtresse d'état Marizebill (1) sera chargée de nettoyer la chevelure de l'empereur.

Cobès résidera dans sa bonne, dans sa sainte ville de Cologne. Dès que les habitans de Cologne sauront cette joyeuse aventure, ils feront une illumination.

Écoutez! les cloches, ces chiens d'airain qui aboient dans l'air, poussent déjà des hurlemens de joie, et les rois mages de l'Orient s'éveillent dans leurs chapelles.

Ils s'avancent en faisant claquer leurs ossemens, et ils dansent d'allégresse, et ils gambadent. Je les entends chanter *Alleluia* et *Kyrie eleison*.

Ainsi parla le blanc fantôme de la nuit, et il éclata de rire à plein gosier. L'écho répéta lugubrement son rire à travers les salles retentissantes.

XIX.

ÉPILOGUE.

La gloire réchauffe notre cercueil. Folies et sottises que tout cela! Mieux valent, pour nous réchauffer, les lourdes caresses d'une vachère amoureuse. Mieux vaut aussi, pour nous réchauffer les entrailles, mieux vaut boire largement du vin chaud, du punch et du grog, même au fond des plus ignobles tavernes, au milieu de voleurs et de vagabonds échappés à la potence, mais qui vivent, qui respirent, qui ronflent, et qui sont plus dignes d'envie que le glorieux enfant de Thétis. Le fils de Pélée l'a dit avec raison : vivre en haut, sur la terre, comme le plus misérable des valets, cela vaut mieux que d'être aux bords du Styx un chef des ombres et un héros, fût-ce même un des héros qu'a célébrés Homère!

HENRI HEINE.

(1) Drickès et Marizebill sont des masques populaires du carnaval de Cologne.

GÉOGRAPHIE PHYSIQUE

QUILLEBŒUF.

EXCURSIONS ET ÉTUDES MÉTÉOROLOGIQUES A L'EMBOUCHURE DE LA SEINE.

Pour étudier le développement des lois de la nature dans le monde entier, les observateurs ont parcouru les diverses régions, et ensuite les théoriciens, en rassemblant les faits analogues, ont pu en conclure les principes généraux qui forment le beau domaine de la géographie physique. Il semble néanmoins que, pour saisir les mille détails dont se compose tout ce qui se rapporte au climat de chaque lieu de la terre, les études faites par un habitant de chaque pays sans les inconvéniens d'un voyage rapide, de l'ignorance de la langue et de la nouveauté des objets, offriraient à la connaissance de la vérité plus de chances favorables que la manière trop habituelle d'observer en courant. En un mot, comme l'ont fait plusieurs auteurs grecs qui nous ont laissé des descriptions de la Grèce, il serait avantageux que la France fût parcourue par un Français, la Grande-Bretagne par un Anglais, et ainsi des autres pays, à la condition cependant que ces voyageurs indigènes fussent préparés pour leurs recherches locales comme on l'est ordinairement pour l'exploration des pays étrangers. En effet, quand on visite les provinces même voisines de Paris, on est frappé de circonstances remarquables relatives à la chaleur, à l'arrosement naturel, à l'humidité, aux brouillards, à la qualité du sol et à ses productions, enfin aux divers modes dont ce sol est exploité par les habitans, sans compter les rivières qui se perdent sous terre, les précipices et accidens de terrain, les effets curieux

des vents, des tempêtes et des orages, les particularités des marées de nos côtes et de nos rivières, — tous phénomènes non moins remarquables ou imposans que ceux auxquels les touristes ont donné une célébrité européenne.

Nous avons déjà signalé dans cette *Revue* la beauté et la salubrité de climat des régions de la France qui longent la Méditerranée dans la portion occidentale de son bassin. Cependant on met toujours un voyage en Italie au rang des jouissances hygiéniques que procure un climat privilégié; or rien ne serait plus facile que de prouver la supériorité de la France sur l'Italie, en comparant les deux bords opposés de la Méditerranée. Tout le monde sait du reste que les Romains quittaient l'été le sol brûlant et malsain de leur pays pour les vallées fraîches et salubres du Roussillon et de la Gaule narbonnaise. En signalant la France à l'attention des voyageurs et surtout de ses propres habitans, il faut reconnaître toutefois qu'il leur manque beaucoup des données qui peuvent rendre un voyage utile. Sans doute il est pour chaque province, et principalement pour les grandes villes, des itinéraires descriptifs où l'on peut recueillir quelques indications scientifiques; mais l'énumération des monumens et des produits de la civilisation y occupe toujours la plus grande place. On semble ne voyager que pour voir les hommes et non point la nature; on oublie que c'est la qualité du terrain et toute la *météorologie* en général qui sert de base à la population, qui détermine ses subsistances, son commerce, ses manufactures, et les influences beaucoup trop négligées auxquelles est soumise la santé publique.

La description physique de chaque localité devenant ainsi l'objet d'un travail spécial, la science aurait bientôt d'utiles résultats à signaler, et l'ensemble de ces monographies météorologiques ne tarderait pas à constituer pour la France de précieux matériaux qu'on exploiterait ensuite tant au profit des théories physiques qu'au point de vue de la statistique et de l'économie politique. Plusieurs bons esprits isolés et fixés sur divers points de la France, qui ne trouvent point à employer utilement leurs loisirs et leur capacité, pourraient se charger de ces *reconnaissances météorologiques*, si les corps savans surtout avaient publié des canevas ou listes d'observations à faire et de renseignemens à recueillir. Au total, il s'agit d'abord de faire, sauf à faire mieux ensuite. Les Grecs, trois siècles avant notre ère, étaient déjà riches de descriptions topographiques : « Il est des écrivains, dit Aristote, qui nous ont représenté la nature d'une contrée restreinte, l'aspect d'une seule ville, le cours d'un vaste fleuve, les beaux sites d'une montagne. Nous avons la description du mont Ossa, celle de la ville de Nyssa, consacrée à Bacchus, celle

des grottes du Parnasse, enfin de plusieurs localités tout à fait particulières. » Aristote semble traiter de petits esprits les auteurs de ces monographies si exceptionnelles; mais la science moderne réserve son admiration pour ce qui est bien observé, et à côté des Humboldt, des Pallas et des grands navigateurs, elle aime à placer tous ceux qui ont apporté une pierre, fût-elle unique, à l'édifice de la connaissance du monde.

Jusqu'ici, toutes les descriptions de contrées semblent avoir été ou tout à fait consacrées à l'étude des populations, en omettant les particularités physiques du pays qu'elles occupent, ou tout à fait consacrées à la physique, à la géologie, à la météorologie du sol, des eaux et de l'air, sans aucun égard à la population, qui, suivant l'expression d'Homère, trouve une mère nourrice dans la terre. Indépendamment de l'importance des productions de chaque localité, le seul moyen de jeter quelque intérêt dramatique sur les descriptions physiques, c'est cependant d'y faire intervenir l'espèce humaine. Lorsqu'en descendant le cours de la Seine, on arrive près de Villequier, en face d'une vallée profonde d'où s'élança la rafale subite, le *pampero* qui fut si fatal à la famille d'un des premiers poètes de notre époque, doit-on s'interdire de rappeler les effets désastreux de ces aspirations aériennes et les nombreux accidens qui en ont été la suite? A ce point de vue, l'ouvrage tout récent et déjà très célèbre de l'amiral Smyth sur la Méditerranée, ouvrage qu'il conviendra d'examiner prochainement ici, semble un modèle admirable à suivre. A chaque particularité de la nature, l'amiral Smyth rattache un fait historique intéressant qui se trouve ainsi mieux connu ou mieux compris. Sur cette mer et autour de cette mer, berceau du monde civilisé, l'histoire nous montre depuis trois mille ans l'homme favorisé ou contrarié par les grands phénomènes physiques, et tantôt triomphant, tantôt victime, toujours témoin intéressé de la lutte des élémens. C'est comme une voix qui crie aux indifférens ces paroles sévères : *Posteri, posteri, vestra res agitur!* c'est-à-dire : « Apprenez par l'expérience du passé à vous garantir des inconvéniens de l'avenir. »

Il n'est peut-être aucune localité dans le monde qui offre des phénomènes si divers et si imposans que les alentours de la petite ville de Quillebœuf, située au point où le lit de la Seine s'élargit en véritable bras de mer, dans une contrée où la nature et l'homme semblent avoir déployé ou rencontré tout ce qu'il y a de plus accidenté dans le sol, — les eaux, les marais, les promontoires, les cultures et les monumens. Cette ville de quatorze cents âmes n'est en quelque sorte qu'un accessoire propre à désigner la portion inférieure du bassin de la Seine au point où dominent tantôt l'Océan fougueux,

tantôt le régime paisible du fleuve qui a baigné les quais de la capitale de la France. Nulle région n'est plus propre que celle dont Quillebœuf est le centre à montrer ce que certaines localités peuvent offrir à la science de problèmes divers à résoudre et de phénomènes à observer.

Avant tout, il faut dire un mot de la population de ce port de sauvetage. Quillebœuf a le privilége de fournir à la navigation de la Seine et de l'Océan, en dehors de l'embouchure du fleuve, une pépinière de hardis pilotes, qui, aguerris par les dangers de la difficile navigation de ces parages, vont trouver en mer les navires qui arrivent au Havre et à Honfleur, et les guident avec sûreté dans nos ports. Lorsque par un temps désastreux ou de grosse mer, et surtout de fatale brume, on aperçoit au large un esquif ballotté par les vagues comme une mouette maritime, on reconnaît un pilote de Quillebœuf placé comme une bouée de sauvetage pour les vaisseaux qui abordent en France. Un nombre considérable de ces habiles marins guident aujourd'hui nos vaisseaux dans la Mer-Noire et dans la Baltique. Ils se distinguent par leur zèle, comme par leur capacité et leur intrépidité. On se loue de leur caractère facile comme de leur intelligence.

En moins de deux heures et demie, on franchit l'intervalle de Paris à Rouen, qui exigeait précédemment quinze ou seize heures de voitures incommodes. On peut voir, dans une épître de Jean-Baptiste Rousseau, appelé dans le XVIIIe siècle le *grand Rousseau*, qu'il met quatre jours pour arriver de Paris

A Rouen, séjour du sophisme,

Ce Rouen qu'un autre poète apostrophait ainsi :

Cette ville où l'on voit le commerce insolent
Estimer le coton bien plus que le talent.

Lorsqu'on pense que cette belle cité est la patrie des deux Corneille et de Fontenelle, qu'elle est ornée de magnifiques édifices anciens et modernes, et qu'une race vigoureuse et active joint les avantages du commerce à ceux des travaux de nombreuses manufactures, on est peu disposé à trouver du *sophisme* dans les intelligens efforts qui ont produit là une noble et riche ville de cent mille habitans. Quant aux grandes basiliques qui, à Rouen, à Caen et dans une foule d'autres localités, ont signalé par leur construction gigantesque l'époque du moyen âge, je saisis cette occasion de faire connaître le motif d'économie politique qui a présidé à leur érection, d'autant plus que l'emploi des mêmes efforts, dirigés vers un but mieux assorti aux tendances utilitaires de notre époque, pourrait conduire à de notables améliorations dans le régime agricole d'un

grand nombre de points de la France et de toutes les contrées aujourd'hui stérilisées par le séjour permanent de races nombreuses qui en épuisent les ressources.

Lorsqu'à la suite des expéditions militaires et des guerres prolongées, la paix venait rendre inutiles les armées des souverains, que faire de ces populations belliqueuses qui ne pouvaient reprendre les habitudes de la vie ordinaire, et qui n'auraient pas trouvé de place dans une société organisée sans elles? Alors point d'hôtel des invalides, point de budget; la religion seule, par les aumônes des fidèles, pouvait pourvoir à la vie de ces nombreux vétérans. Le souverain se trouvait fort à propos avoir fait un vœu à quelque saint vénéré dans le pays. Tous les soldats devenaient maçons, et sauf à laisser l'ouvrage imparfait quand le but philanthropique était atteint, on assurait le sort d'ouvriers énergiques, qui autrement eussent pu devenir très dangereux. Voilà le secret de l'érection de ces immenses basiliques, qui, malgré leurs beautés architecturales, n'ont point échappé à la critique philosophique du XVIIIe siècle, où elles ont été signalées comme des monumens ruineux de superstition et d'ignorance. Ayons un peu de charité pour nos pères; peut-être ne sera-ce que de la justice. Et de nous que pensera la postérité?

A voir l'universalité de ces constructions, on aurait cependant dû présumer qu'un motif de profonde politique sociale leur avait donné naissance. Maintenant, s'il s'agissait d'employer à d'utiles travaux publics les vétérans de nos armées, déjà pliés à la discipline et aux exigences de la vie commune, faudrait-il en faire des constructeurs d'édifices religieux, comme le devinrent ces preux du temps de Charlemagne, ces Renaud de Montauban, ces Maugis, qui finissent pieusement par servir les architectes des cathédrales? Qu'on employât quelques vétérans à bâtir quelques églises un peu moins mesquines que les tristes constructions dont le régime municipal dote les villes modernes à la honte du plus noble de tous les arts, l'architecture monumentale, il n'y aurait pas grand mal à cela; mais il est d'autres travaux publics où les efforts simultanés d'une masse considérable d'ouvriers, travaillant à bon marché comme font les soldats, produiraient les effets les plus avantageux. Si l'on songe aux urgentes améliorations que réclame l'immense delta du Rhône, entre Avignon, Cette et Marseille; si l'on relève sur le littoral et le long des rivières de la France les terrains à conquérir, à consolider, à fertiliser et à assainir, on voit que l'emploi ne manquerait guère à nos émérites de la victoire. Malheureusement la plupart des localités que nous venons de nommer pourraient faire craindre pour la santé de ces ouvriers militaires. Le mieux serait donc d'établir des régimens de planteurs; on reviendrait ainsi à une de ces théories qui, indiquées

à l'époque de 1830, semblent depuis complétement oubliées. Les défrichemens et le déboisement, qui suivent la présence de l'homme dans une contrée, ont pour effet de dessécher le terrain, de dénuder les coteaux et les plaines élevées de leur terre végétale, et par suite de rendre stériles de grands espaces qui produisaient naguère de riches moissons, ou qui nourrissaient des bestiaux nombreux. Aristote signale de son temps le territoire d'Argos comme desséché par une culture trop exigeante. Celui d'Athènes, précédemment trop humide et trop marécageux, lui paraît être dans les meilleures conditions possibles de fertilité et de richesse productive. Il pronostique l'époque où les champs d'Athènes seront à leur tour semblables à ceux d'Argos, desséchés et épuisés par la culture. Il y a longtemps que sa prédiction s'est vérifiée et qu'ont disparu de cette belle Attique, suivant les strophes d'Euripide, même les fleuves sur les bords desquels Vénus *enfantait la blonde Harmonie.*

Tout le monde a vu, sous le dernier règne, avec quel soin les forêts de l'état, et notamment les bois qui avoisinent Paris, ont été repeuplés d'essences diverses dans toutes leurs clairières un peu considérables. Un décret récent a pourvu au boisement et à la fixation des dunes du bassin d'Arcachon, près de Bordeaux, c'est-à-dire à la conquête de plusieurs milliers d'hectares. Le travail du planteur et en général l'arboriculture n'offriraient donc à des militaires convenablement embrigadés rien de pénible ou de répugnant. Mais pour sortir des généralités et revenir à cette fertile Normandie, qui fait l'admiration des cultivateurs anglais (les premiers cultivateurs du monde) arrivant des districts les plus productifs de leur île, je choisirai les coteaux dénudés qui dans le voisinage de Pont-Audemer, le long du cours de la Rille, affligent les regards par la plus triste absence de toute végétation. Imaginons sur leurs crêtes un système de fossés ou de tranchées formant une lisière de quelques dizaines de mètres seulement; qu'au moyen de terres rapportées, s'il le faut, d'amendemens et surtout de clôtures, un fourré continu d'arbres et de buissons couronne toutes ces hauteurs : alors les terrains inférieurs, soustraits à la vaine-pâture, recevront peu à peu des semences; il se formera une nouvelle couche de détritus de plantes; les eaux pluviales, arrêtées dans leur course trop rapide, fertiliseront les flancs de la colline, au lieu d'en entraîner la terre végétale. Les sources taries par le déboisement reparaîtront, et l'action desséchante du vent, paralysée par les arbres, laissera reprendre à la contrée l'aspect qu'offrent maintenant les plus heureuses vallées de ce riche pays.

A partir de Rouen peut commencer l'étude de ce que produisent tous les agens physiques dans le vaste domaine de la nature vivante

et inanimée. Deux fois par jour, l'Océan envoie ses flots salés, qui, après avoir pénétré à plus de 50 kilomètres dans l'intérieur des terres, propagent ensuite dans l'eau douce du fleuve une onde profonde, qui est sensible au-dessus de Rouen jusqu'à Pont-de-l'Arche, situé, en remontant le cours de la Seine, à 60 kilomètres de la capitale normande. Si l'on dessine sur une carte l'effet curieux de ces marées, on verra par exemple que, tandis que la Seine au-dessus de Pont-de-l'Arche coule constamment vers son embouchure, il est des points entre Rouen et Pont-de-l'Arche, comme entre Rouen et la mer, où la rivière, poussée par la marée, remonte vers sa source; mais au moment où ce fait se produit au-dessus de Rouen, la rivière a déjà cessé de monter aux environs de Caudebec, et de là jusqu'à quelques kilomètres de son embouchure, elle coule vers l'Océan. Là elle rencontre la marée montante, qui la fait de nouveau rétrograder vers sa source, formant ainsi des alternatives bizarres de mouvemens directs et de mouvemens rétrogrades, depuis la portion du bassin qui précède Rouen jusqu'à son embouchure dans l'Océan Atlantique. On estime que la vitesse de propagation des ondes de marée dans le lit de la Seine est environ de 30 kilomètres à l'heure. Le flot remonte de Quillebœuf à Rouen à peu près en quatre heures.

Les écrivains du moyen âge avaient déjà remarqué combien ces mouvemens alternatifs étaient favorables aux transports des marchandises et aux communications entre les riverains. De Rouen à Quillebœuf, le cours de la Seine n'est pas moins sinueux qu'entre Paris et Poissy. A chaque saillie des terres se trouve une ville ou un bourg considérable; c'est ainsi qu'on rencontre La Bouille, Duclair, Caudebec et Lillebonne. Dans les rentrans du fleuve, il va sans dire que, le terrain manquant, la population manque de même. Dans un de ces rentrans, entre Duclair et Caudebec, sont les restes de la célèbre abbaye de Jumiéges, terrains marécageux et malsains, concédés autrefois aux moines, qui les ont assainis et mis en rapport, sans doute après avoir payé la fertilité du nouveau terroir par la vie de plusieurs colons aussi bien que par leurs travaux. Les environs marécageux de l'abbaye de Saint-Denis, près Paris, concédés également à cause de leur peu de valeur, offrent la même série d'améliorations et d'assainissemens. De tels témoignages répondent éloquemment aux préjugés qui ont longtemps eu cours sur l'ignorance des moines. C'est dans les murs des cloîtres que se conservait au moyen âge la civilisation intellectuelle et morale; c'est là seulement que se concluaient les traités de paix, de transmission d'héritages souverains, et tout ce qui regarde la diplomatie, dont presque toutes les fonctions étaient remplies par des religieux. Le nom d'Agnès Sorel plane encore au-dessus des ruines de Jumiéges, où la cour se tint à plusieurs épo-

ques. Les richesses de cette abbaye, augmentées par de pieuses dotations, s'étendirent des deux côtés de la Seine, et rivalisèrent avec celles de Saint-Denis. Quillebœuf tout entier appartenait aux moines de Jumiéges. Une œuvre modeste des premiers habitans de l'abbaye atteste que depuis bien des siècles le régime de la rivière, ses crues, ses marées et le niveau de ses rives sont restés invariables. C'est une modeste jetée, haute seulement d'environ un mètre, et qui court sous les arbres fruitiers à une petite distance du rivage. Rien de mieux entendu, de mieux construit, de plus habilement dirigé que cette petite digue, dont le sommet fournit à peine un sentier pour un seul homme, et dont l'utilité égale la modestie. Quand on compare ce petit travail des ponts et chaussées monastiques avec l'orgueilleuse jetée de la Loire, œuvre des Romains, entre Blois et Tours, laquelle porte une route de première classe, on s'étonne de ce que peut la pauvreté aidée par la persévérance. La petite jetée de Jumiéges, n'ayant d'ailleurs été construite que tout juste à la hauteur nécessaire pour s'opposer à l'envahissement des eaux, nous sert de témoin qu'à l'époque où on l'éleva, les actions de la nature n'étaient ni plus fortes ni plus faibles qu'elles le sont maintenant.

Les rivières que reçoit la Seine, à partir de Rouen, sont d'un si médiocre volume, que l'augmentation des eaux du fleuve doit être attribuée principalement aux sources de fond qui viennent sourdre dans le lit même de la rivière. C'est là un fait dont l'art des ingénieurs profite aujourd'hui, et l'habile M. Belgrand, chargé de la navigation de la Seine entre Paris et Rouen, s'en est notamment préoccupé. Ce qu'on peut tirer de données théoriques et pratiques de ce mouvement des eaux, tant pour la culture des végétaux que pour l'élève des animaux, est vraiment incroyable.

Lorsqu'on remonte par la pensée aux temps primitifs du globe, c'est-à-dire à ceux qui ont précédé ou accompagné la dernière catastrophe qui a déterminé l'état actuel de la surface du globe, on ne peut guère se refuser, — en considérant la vallée encaissée de la Seine, avec de hautes falaises à droite et à gauche, tellement disposées que les saillans d'un côté correspondent aux rentrans de l'autre, — on ne peut guère se refuser, disons-nous, à l'idée d'un brisement de la couche qui forme le continent actuel, brisement qui a dû s'opérer de manière à laisser une vaste fente, une vallée profonde, comblée ensuite par les éboulemens des falaises voisines et par les dépôts fluviatiles.

La facilité avec laquelle, au-dessous de Quillebœuf, l'Océan crée et détruit des terrains rend vraisemblable toute formation de vallée renfermant un cours d'eau, surtout lorsque cette vallée s'ouvre sur l'Océan et en reçoit les eaux et les marées. Il y a quelques dizaines

d'années, sur la rive gauche de la Seine, située entre le promontoire de Quillebœuf et celui de La Roque, on naviguait à la vapeur dans une portion du lit qui forme maintenant une immense terre cultivée où paissent des centaines de chevaux et de bêtes à cornes, en attendant que l'Océan vienne reprendre son ancien domaine. Tous ces grands effets n'ont au reste rien de plus merveilleux que ces petites alluvions qui forment le sol de nos petites prairies, dont le terrain a été déposé par les cours d'eau qui les traversent; mais ce qui passe inaperçu quand c'est l'œuvre lente du temps commande l'attention, lorsque de grands effets se produisent en un petit nombre d'années. Tout le long du cours de la Seine, aux endroits où la marée arrive en cataracte, elle ronge le bord et pénètre de plus en plus dans le terrain qu'elle délaie. On dit alors que la prairie est en fonte, et telle propriété qui rapportait autrefois 25,000 francs de rente se trouve aujourd'hui réduite à une lisière tellement étroite, qu'elle perd toute valeur. Les ventes et les transactions se font d'après la durée présumée de la propriété vendue, laquelle, au bout de plusieurs siècles, sera reproduite de nouveau par l'action du fleuve et de la mer, suivant des alternatives à périodes immenses. Entre Quillebœuf et l'Océan, le bassin de la Seine, large de 10 à 12 kilomètres, fournit au courant du fleuve un lit comparativement étroit, qui se transporte capricieusement de la rive droite à la rive gauche, et que les pilotes de Quillebœuf sont continuellement occupés à sonder, à reconnaître et à garnir de signaux fixes ou flottans, indiquant les passes et les dangers.

Le promontoire assez bas de Quillebœuf fait exactement face à la pleine mer, vers laquelle le fleuve se dirige en ligne droite, formant comme une immense porte qui rappelle les colonnes d'Hercule, et s'ouvre sur l'Océan entre les hauteurs escarpées qui dominent Honfleur à gauche, et celles qui dominent Le Havre à droite. La perspective qu'offrent des deux côtés de ce vaste bassin les caps richement boisés qui viennent s'y terminer à droite et à gauche présente des points de vues d'une admirable variété; mais c'est surtout à l'automne et au printemps, lorsque le soleil couchant descend dans toute sa majesté sur la portion de l'horizon qui communique avec l'Océan, que tous les effets de perspective aérienne imaginables se déploient dans leur magnificence. Les teintes des lointains varient continuellement depuis le gris terne d'un brouillard aérien jusqu'à l'azur foncé d'un ciel lavé par une pluie récente. On peut même dire qu'il n'est point de quart d'heure où la perspective ne change sur quelque point de l'horizon. Vers l'orient se trouve l'immense bassin qui remonte vers Rouen; au nord s'étendent des plaines basses tour à tour envahies et abandonnées par la mer; dans le lointain, on aperçoit

les tours en ruine du château de Guillaume, le conquérant de l'Angleterre, la flèche en pierre blanche de l'église de Lillebonne et les colossales ruines d'un théâtre romain. Plus près, et plus à l'ouest, on découvre le château féodal de Tancarville; au sud, la langue de terre qui vient finir au phare peu élevé de Quillebœuf; enfin, à l'ouest et à gauche en regardant la mer, un marais immense de plusieurs kilomètres de profondeur, encaissé dans une rangée circulaire de falaises élevées et tellement malsain, qu'il s'y produit les mêmes phénomènes que dans les marais Pontins des environs de Rome. Là végètent des habitans faibles et amaigris par la *malaria*, des enfans jaunes et dévorés par la fièvre, et dont un seul survit à peine sur quatre ou cinq. Par opposition, la nature animale et végétale déploie une exubérance de force qu'on a peine à concevoir. D'innombrables têtes de bétail trouvent dans ces marais une abondante nourriture. Les herbes et le blé atteignent une dimension extraordinaire; les épis mûrs, au lieu de la couleur pâle de la paille ordinaire, sont d'un orangé foncé; le gris du lin est complétement bleu; le tronc des arbres et le poil des animaux sont lisses et brillans; enfin il semblerait qu'il ne manque rien ici à l'homme, sinon la possibilité de vivre.

Pour en finir avec les curiosités de ce marais appelé *Marais-Vernier*, nous dirons qu'une portion est occupée par une espèce de lac ou d'étang dont le fond est de la tourbe, et dont les eaux, parfaitement semblables aux ondes du Styx que nous dépeignent les poètes, sont exactement de la teinte de l'encre à écrire, malgré leur transparence remarquable. Si l'on joint à ces curiosités des espèces d'îles flottantes bordées de roseaux, dont la hauteur surpasse celle des habitations rurales, on reproduira la description des îles et des roseaux du Nil par laquelle s'ouvre le roman de *Théagène et Chariclée*. Quant aux milliers ou plutôt aux millions d'oiseaux de mer qui volent en troupes sur ces immenses rivages, aucune description n'en peut donner une idée.

S'il est un lieu où l'on puisse supposer l'établissement d'une école de paysage, c'est sans contredit Quillebœuf; là tous les phénomènes de la terre, du ciel et de la mer, semblent s'être réunis pour rivaliser de splendeur. Parfois, lorsque des nuages peu élevés forment une voûte au-dessus de la contrée, les rayons de l'aurore les illuminent par-dessous et jettent d'un bord à l'autre de l'horizon une tenture de pourpre et d'écarlate d'un éclat inoui, et dont le reflet rose pénètre dans tous les lieux qui peuvent apercevoir le moindre espace du ciel. Le soleil couchant est presque toujours accompagné de ces nuages que les physiciens appellent *cumulus*, et qui nous donnent à Paris, sur le Pont-des-Arts et vers l'occident, ces aspects de ciel célèbres pour leur beauté. A cause de la courbure de la terre

les nuages de la mer que nous apercevons de Paris sont élevés de 3 kilomètres au-dessus de l'Océan, et ce sont les plus élevés de ces nuages, ou ceux que le vent apporte vers nous, qui produisent ces figures si variées de montagnes, de poissons, d'animaux et d'êtres fantastiques que l'on contemple agréablement le soir sur un fond éclatant et enrichi de toutes les teintes que donne la diffraction de la lumière.

Considéré dans de petites épaisseurs, l'air nous semble parfaitement transparent; mais dans ces vastes perspectives la moindre influence météorologique de chaud, de froid ou d'humidité agit aussitôt sur sa transparence et sur sa couleur; c'est donc un voile coloré qui s'interpose entre les objets et notre œil. Lorsque le soleil illumine certains nuages, ils se projettent sur le fond du ciel avec une richesse de couleur qui rappelle les admirables vitraux de Saint-Maclou ou de Saint-Patrice à Rouen. Lorsqu'à côté de ces vitraux on met un tableau à l'huile, il paraît d'un terne repoussant, et lorsque les peintres, par un beau jour d'été, sont au milieu de ce paysage étincelant de Quillebœuf, leur palette ne leur fournit aucun moyen de rendre la splendeur du ciel et des eaux. Rapportées à Paris, leurs peintures paraissent invraisemblables, comme les ciels bleus de Raphaël le paraissent à ceux qui n'ont pas vu l'Italie. Si des hauteurs de la falaise qui domine le port on contemple au soleil levant un arc-en-ciel dont l'arche en plein-cintre semble poser un de ses pieds sur un bord du fleuve et l'autre sur le bord opposé, alors le tableau est si merveilleux, qu'il n'est point d'homme rebelle aux beautés de la nature qui ne contemple avec ravissement cette double écharpe de couleurs splendides. Tout prend ici un caractère grandiose. Qu'un orage accompagné de foudre vienne à éclater sous des nuages lourds et bas, les immenses lointains que chaque éclair révèle à la vue rappellent les descriptions que les Arabes donnent de la foudre dans le désert, où, suivant leur expression, « à un éblouissement subit succède un aveuglement plus subit encore. » Lorsqu'avec l'instrument que les physiciens nomment *polariscope* on jette sur le fond du ciel ces bandes colorées, brillantes, qui résultent de l'illumination de l'atmosphère, on découvre dans le ciel certains points qui échappent à la polarisation : ces points sont désignés sous le nom de *points neutres*. M. Arago en a découvert un à l'opposé du soleil. Nous-même, en contemplant, à Étretat, au Havre et à Quillebœuf, l'Atlantique éclairé des derniers feux du jour, nous en avons découvert un second, situé au-dessus du soleil. Enfin l'illustre physicien anglais M. Brewster est parvenu à en découvrir un troisième, très difficile du reste à reconnaître, et qui est situé au-dessous du soleil, quand celui-ci est médiocrement élevé sur l'horizon.

Si l'on voulait passer en revue, dans la région où nous sommes placé, tous les effets de nuages, de brouillards, de troubles dans l'air, tant pour le paysage que pour l'aspect du soleil et de la lune, un volume entier ne suffirait pas à en comprendre toutes les descriptions. Les météores aériens, c'est-à-dire les vents, ne se prononcent guère que du côté de la mer; mais de là ils arrivent sans obstacle jusqu'au promontoire qui s'avance en face de l'embouchure de la Seine. Parfois les gouttes de pluie et les rejaillissemens des vagues du fleuve sont poussés par le vent avec une force telle que, sur la figure et même sur les mains, ils font l'effet de petits cailloux lancés avec force. Dans une grande marée d'équinoxe, lorsque la mer, soulevée par le vent d'ouest, le *zéphyre* d'Homère, pousse ses lames sur la plage, rien ne résiste à sa furie. Ce fut dans une de ces convulsions de l'air et des eaux que fut démoli le presbytère de Quillebœuf, situé alors presque sur la grève en face de l'Atlantique, et que depuis on a rebâti prudemment un peu plus loin, hors des atteintes de l'Océan et du zéphyre. Tous ceux qui sur les montagnes, sur les rives des mers, dans les plaines, dans les vallées, ont vérifié les descriptions d'Homère ont admiré la fidélité scrupuleuse des tableaux de ce grand peintre de la nature, que le plus stupide des contresens a pu seul nous donner comme aveugle. Ce vent d'ouest est représenté par Homère avec ses caractères véritables; ce n'est point le vent léger et sans force qui joue et folâtre au printemps avec Flore dans les compositions galantes du siècle de Louis XV : c'est le violent zéphyre, le vent au souffle pernicieux, celui auquel les autres ne résistent pas; c'est le zéphyre au sifflement aigu qui pousse devant lui la tempête et soulève les flots. Or tels sont encore les caractères de notre vent d'ouest ou zéphyre français, vent dominant de l'Europe. Il y a longtemps qu'Auguste lui élevait un temple dans les environs de Narbonne, pour l'engager à lui souffler moins fort dans les oreilles. Sur les côtes de Bretagne, ce vent désastreux rase la tête de tous les arbres à la hauteur des abris. Tous les pommiers de Normandie ont le tronc penché du côté opposé à la mer par la violence et la persistance de ce vent. A Paris même, les allées du Luxembourg, dans la partie voisine de la pépinière, qui n'est abritée que depuis peu d'années par des constructions élevées à l'ouest du jardin, offrent des arbres inclinés vers l'est par l'effort du vent qui arrive du côté opposé.

Nous pénétrons si peu avant dans le mécanisme de la nature, que souvent nous nous plaignons des agens physiques qui nous sont le plus utiles. Ainsi ce même vent d'ouest qui incommodait si fort Auguste dans les environs de Narbonne, et qui arrivait de l'Océan, pardessus les vallées de la Garonne et de l'Aude, pour incliner les arbres du littoral vers la Méditerranée; ce même vent, qui sur les intermi-

nables quais de Quillebœuf incommode le visiteur curieux des beaux phénomènes de la nature, donne à cette localité une salubrité qui manque à l'immense cirque du Marais-Vernier, abrité complétement du souffle du vent de mer par les hautes falaises qui viennent aboutir au cap de La Roque. Dans une récente excursion, un de mes compagnons de voyage se félicitait à Quillebœuf d'un appétit peu habituel à son tempérament; c'était le pays dont parle Sénèque, et où *les rats mangent le fer : Venisti hùc ubi mures ferrum rodunt.* Heureusement, la nature prévoyante a pourvu abondamment à l'appétit présumé des visiteurs de Quillebœuf. Indépendamment des troupeaux de Normandie engraissés dans le pays d'Auge et sur les rivages du Marais-Vernier, on a la chasse sur les bords de la mer, dans le marais, dans la plaine, sur les falaises et dans les bois; enfin la mer elle-même y répand son abondance ordinaire. Les gourmets y recherchent pour la qualité la crevette et l'éperlan, que les habitans du pays semblent mépriser à cause de leur trop grande abondance. « Monsieur, me disait le batelier qui nous transportait de Quillebœuf vers Lillebonne, et qui nous montrait une grande quantité d'oiseaux posés sur un banc laissé à sec par la mer, ce banc que vous voyez n'est pas un banc de vase, c'est un banc de gibier! »

Venons maintenant au régime des eaux dans cette partie de la Seine. La particularité qu'offre la marée dans la portion du fleuve comprise entre Quillebœuf et Caudebec consiste en ce que la mer, au lieu de monter, comme sur les côtes maritimes, par lames successives, se précipite ici par une vraie cataracte qui détruit tout ce qui se rencontre sur son passage. A l'époque de mes premières excursions à l'embouchure de la Seine, vers 1821, c'était à moitié chemin de Quillebœuf à Caudebec que cette cataracte, désignée vulgairement sous le nom de *barre,* se précipitait avec le plus d'impétuosité, détruisant et délayant les terrains qu'elle attaquait. On peut se faire une idée de l'effet que produit une cataracte de quatre à cinq mètres de hauteur, arrivant avec un bruit formidable sur une largeur de 6 à 700 mètres, et faisant tout à coup remonter le fleuve vers sa source avec la vitesse d'un cheval au galop. Dans ce temps-là, les remorqueurs à vapeur n'existaient pas encore; quand le vent et le courant venaient à manquer, tout bâtiment était forcé de rester en place, et il périssait infailliblement à la barre suivante. C'est ce qu'attestaient un grand nombre de mâts appartenant à des navires enfoncés sous les vases des bancs, et dont ces débris indiquaient la récente catastrophe. Aujourd'hui la force mécanique de la vapeur rend la navigation indépendante du vent et du courant, qui ne sont pas à la disposition de l'homme. Aussi ces signaux de funeste présage, ces mâts naufragés, ne se montrent aujourd'hui

qu'en petite quantité. Personne alors n'avait essayé d'expliquer ce mouvement bizarre des eaux. On savait seulement qu'un effet de ce genre, sous le nom de *mascaret,* se produisait dans la Dordogne, où Bernard Palissy avait tenté d'en donner une théorie bizarre. Dans plusieurs rivières d'Angleterre, et notamment dans l'Humber et la Severn, ce mascaret porte le nom anglais de *bore;* c'est aussi le nom qu'on lui donne dans le Gange. A l'embouchure de l'Amazone, cette crue de la mer par une cascade subite porte le nom de *pororoca.* Cette influence se fait sentir même sur des points où il n'existe pas de rivière, comme, par exemple, dans l'anse du Mont-Saint-Michel. Frappé d'étonnement à la vue de ces mouvemens si curieux du flux de l'Océan, et comme dit Virgile,

Ingenti motu stupefactus aquarum,

je revins toutes les années contempler ces marées d'équinoxe, si singulières et si violentes. J'étais connu des habitans du littoral. Cela dura au moins un quart de siècle. Enfin les travaux de M. Scott Russell ayant établi que les vagues marchaient bien moins vite dans une eau moins profonde, il me vint en tête que c'était sans doute à la diminution de profondeur de l'eau qui recevait la marée qu'étaient dus la vitesse moindre de l'eau arrivante et le déversement des vagues suivantes par-dessus les premières, qui étaient retardées dans leur marche. Ayant consulté à ce sujet M. Binet de l'Institut, qui veut bien mettre souvent sa science mathématique *au bout de la mienne* (à peu près comme on mettrait le chemin de Marseille au bout du chemin de Versailles), j'appris que Lagrange avait déjà trouvé par la théorie ce que M. Russell avait constaté par l'expérience sur les marées de la Clyde. Il était donc évident que partout où des vagues qui se succéderaient rencontreraient de l'eau moins profonde, les premières vagues, retardées par la moindre profondeur de l'eau, seraient gagnées de vitesse par celles qui les suivraient, et qu'il en résulterait la cascade que présente le flux arrivant dans une eau moins profonde. Ce n'est ni le resserrement de la rivière, ni la forme des bords, ni leur pente, qui influent sur le phénomène, car dès que le mascaret atteint un endroit plus profond, il cesse à l'instant, parce que les premières vagues qui arrivent dans cette eau plus profonde devancent les suivantes, au lieu d'être devancées par elles. Ceci explique encore pourquoi le long du cours de la Seine, et hors des localités où se produit le mascaret, il se manifeste de petits effets de barre et de fonte des prairies, de destruction d'estacades et d'autres travaux riverains : c'est que dans cette localité le fond va en se relevant graduellement; le flot, en y arrivant, est retardé dans

sa marche et dépassé par les vagues qui suivent, et qui par conséquent retombent par-dessus les premières.

On cite plusieurs exemples de la terreur inspirée par le mascaret à des marins fort habitués à la mer. Un amiral se présente pour traverser la Severn au moment où le flot allait arriver; le batelier refuse de le passer, et ce n'est que d'après des ordres qui n'admettaient pas de réplique qu'il entreprend le trajet. L'embarcation, vivement ballottée par le mascaret, ayant surmonté le danger, l'amiral interdit demanda au batelier : *Are lost any body here?* — ne se perd-il aucun corps ici? — La réponse fut : Non, milord; *aucun corps* ne se perd ici (*no body*), car à la dernière marée mon beau-frère s'est noyé, et à la basse mer suivante nous avons retrouvé son corps. — L'équivoque n'était pas rassurante. Quant à moi, je puis affirmer qu'aucun des pilotes de Quillebœuf ni des bateliers d'Aizier ou de Vieux-Port n'a voulu me prendre dans sa barque pour attendre le mascaret au milieu de la rivière. Lorsque je leur disais que je nageais très bien, ils me répondaient que quand la barque, eux et moi nous aurions douze ou quinze pieds de vase par-dessus le corps, il n'y aurait pas de nageur qui pût se tirer de là.

Il est des terrains peu consistans, soit sablonneux, soit marécageux et argileux, où les hommes et les bestiaux s'enfoncent d'une manière périlleuse, et qui semblent absorber comme un gouffre les objets pesans placés à leur surface. Les vases et les bancs noyés de la Seine semblent être de cette nature. On a souvent entrepris de dispendieux travaux pour ramener en flottaison plusieurs navires submergés et envasés; jamais ces essais n'ont réussi. Les nouveaux endiguemens de la Seine ont couvert une place où, à quelques mètres des quais de Quillebœuf, un navire de l'état, *le Télémaque,* expédié de Rouen aux États-Unis, périt corps et biens. L'époque de cette perdition coïncidant avec la crise révolutionnaire où devait s'abîmer, à la fin du dernier siècle, l'ancienne monarchie, l'opinion s'était accréditée dans le peuple que ce navire emportait loin de la France les trésors de la couronne. Aussi que de fables, que d'espérances excitées par la présence de cette coque de navire submergé! Là, vous disait-on en désignant une distance tout au plus égale à la largeur d'une rue de Paris, il y a des trésors à enrichir un roi! Vouloir essayer de déblayer la vase amassée dans le voisinage du navire, c'était vouloir, à cause de leur fluidité, retirer toutes les vases de la Seine, à moins de circonscrire l'espace occupé par le bâtiment, ce que la violence des flots ne permettait même pas de tenter. Des essais, qu'on fit inutilement à plusieurs reprises, n'aboutirent qu'à *sauveter* quelques planches et quelques faisceaux de bois. On en conclut que ces objets peu précieux de chargement étaient là pour

dissimuler la richesse de la cargaison inférieure. Enfin, il y a peu d'années, une société fut formée, et à grands frais les parties du navire que l'on pouvait atteindre furent cerclées en fer pour servir de point d'attache aux chaînes des flotteurs qui devaient soulever *le Télémaque* et ses richesses; mais la coque pourrie ne suivit point le bordage, et on vit s'évanouir les dernières espérances des chercheurs de trésors. J'ai vu moi-même l'agent préposé à ces travaux, qui, disait-on, ne voulait pas survivre à ce désappointement. En cela du moins, comme l'homme de La Fontaine, il fut servi à souhait par la fortune : dans une petite excursion à Aizier, à quelques kilomètres de Quillebœuf, ce malheureux, sautant à bas de sa barque, glissa sur la vase; il tomba à la renverse et se noya dans le lieu le moins dangereux du rivage. Je ne voudrais pas répondre que plus tard le sol consolidé de la place où gît *le Télémaque* ne fût fouillé aux dépens de nouveaux actionnaires, car à la honte de la cupide espèce humaine, en fait de valeurs financières, la marchandise qui se vend le mieux, c'est l'espérance, et d'après le peu de valeur que lui assigne mathématiquement la théorie des probabilités, aucune denrée n'est aussi chère. C'est du reste l'histoire de toutes les loteries.

Avant l'établissement des remorqueurs à vapeur, dès qu'un navire était arrêté sur un banc et que la barre arrivait, il était déclaré en perdition; on l'attachait tant bien que mal aux arbres du cimetière avec des câbles d'un kilomètre de longueur, tout le monde descendait à terre, et on attendait l'effet de la chance, qui souvent était fatale. Il y avait ordre exprès d'abandonner le navire et de sauver l'équipage, comme si le naufrage eût déjà été accompli. J'ai plusieurs fois été témoin des efforts désespérés que faisaient les braves pilotes de Quillebœuf pour sauver des navires que le vent, le courant et surtout le brouillard amenaient dans une position critique. Un matin de forte barre, le brouillard, s'étant dissipé, laissa voir un bâtiment en détresse chargé de bois, et sur lequel étaient huit personnes dans le plus grand danger. A l'instant même, plusieurs embarcations furent mises à l'eau, on attacha des câbles qui, mis au bout l'un de l'autre, faisaient plus de 4 kilomètres. Les premières tentatives ramenèrent à terre sept des huit hommes d'équipage. Le dernier, forcément abandonné, semblait devoir périr, lorsque huit pilotes vigoureux, avec un homme au gouvernail, faisant force de rames, parvinrent à accoster le navire en péril, et non-seulement purent sauver le huitième marin, mais encore amarrer le navire, et, suivant leur expression, « ramener le cheval à l'écurie. » Dans plusieurs de ces circonstances, j'observai qu'un câble fixé au rivage permettait à un bateau de remonter contre le courant, à peu près comme un cerf-

volant remonte en sens inverse du vent, par l'effet même de l'impulsion de celui-ci.

C'est au temps des équinoxes de printemps et d'automne, le surlendemain de la nouvelle lune ou de la pleine lune, que les effets du mascaret se font sentir le plus énergiquement (1). Un jour ou deux avant ou après le maximum d'effet, le mascaret est encore redoutable; mais ensuite sa force diminue très rapidement. Pour des peuples peu familiers avec les notions astronomiques et encore moins avec celles de la mécanique et de la physique, ce devait être un prodige inexplicable que de voir le mascaret détruisant les vaisseaux d'une expédition, mais seulement à certains jours et dans certaines localités. Cette circonstance a dû se présenter dans plusieurs des invasions normandes. Si à une époque de fort mascaret des vaisseaux ont été arrêtés entre Quillebœuf et Caudebec, ils auront péri au flux subséquent, tandis que ceux dont la pose aura été plus en amont ou plus en aval auront été épargnés, et par là auront fait croire à l'effet d'une volonté surnaturelle agissant contre les victimes.

On sait qu'Alexandre rencontra à l'embouchure de l'Indus un vrai *mascaret,* qui a été parfaitement décrit par Quinte-Curce (2), bien qu'il fût inexplicable pour lui. Il est curieux que cette observation, recueillie sur les traces du dévastateur des Indes, soit encore la seule que nous ayons sur les mascarets de l'Indus, tandis que ceux de l'Hoogly, l'une des embouchures du Gange, sont connues de tous les marins. Il y a tel Raoul ou Rollon ou Rou, arrivé récemment du Nord pour s'établir en Normandie, qui a dû rencontrer dans la Seine tout juste les mêmes accidens que le vainqueur de l'Asie. Quant à décider lequel des deux était le plus en droit comme envahisseur de nations, je laisse ce soin à d'autres. Pour la férocité dévastatrice, je pense que le conquérant grec n'a point de rival parmi les chefs normands. Ceux-ci s'emparaient du pays pour s'y établir et le coloniser; on voit, entre la route de Villequier à Lillebonne et la Seine, des communes encore organisées comme au temps de la conquête, où le laboureur habitant son champ même tenait d'une main la charrue et de l'autre l'épée qui lui avait conquis la terre. Dans ces curieux parages, il n'y a point d'agglomération en villages ou en hameaux. Chaque champ, chaque propriété a sa maison. La mairie, l'église, l'auberge, sont à distance, dans des enclos séparés. Les habitations couvrent toute la commune. En cas de guerre, se rendre maître de pareilles localités, dont la population est partout et nulle

(1) L'année prochaine sera signalée par de très fortes marées, qui dépasseront de beaucoup celles de cette année-ci. Le maximum aura lieu le 25 septembre 1855.

(2) Voyez, sur le phénomène décrit par Quinte-Curce et sur quelques détails du sujet qui nous occupe ici, la *Revue* du 1er novembre 1852.

part, offrirait de grandes difficultés à des armées régulières, marchant en masse et offrant partout trop ou trop peu de force. Ce sont là des traces bien persistantes des mœurs anciennes; du reste, dès que l'on quitte le littoral de la Seine, on observe que les populations des campagnes sont moins exclusivement de race normande pure. Ces observations m'ont été confirmées par un administrateur qui a été longtemps à la tête de l'arrondissement du Havre, et qui avait curieusement noté les traits distinctif des populations de sa circonscription politique.

On a entrepris et en partie exécuté d'immenses travaux pour améliorer la navigation dans les dangereux parages de Quillebœuf. Le but général de ces constructions est de resserrer le lit de la rivière, de manière à lui donner plus de profondeur en diminuant sa largeur. C'est ainsi que dans plusieurs rivières d'Écosse et même dans la Tamise, au-dessus de Londres, on a obtenu un flottage bien plus permanent à la basse-mer. Plusieurs personnes ont cru que l'on supprimerait en même temps la barre ou mascaret de la Seine. Sans doute, en donnant plus de profondeur aux eaux d'un fleuve dans une localité, on supprime l'arrêt des ondes en cet endroit; mais on le reporte plus haut, au point où la profondeur diminue nécessairement, car il est impossible de donner à une rivière la même hauteur d'eau depuis son embouchure jusqu'à sa source. Les grands empierremens qui tracent un bassin restreint et plus profond à la Seine, en amont et en aval de Quillebœuf, ont donc reporté le point où s'opère la diminution de profondeur beaucoup au-dessus de cette ville, dans les environs de Villequier. Pendant bien des années, j'ai vu le mascaret atteindre sa plus grande force à Aizier, à moitié distance de Quillebœuf à Caudebec. Jusqu'ici, aucune crise de mer n'est venue contrarier les travaux des ingénieurs des ponts et chaussées. La grande marée du commencement d'octobre 1854 a été accompagnée d'un si grand calme, que les digues en voie d'exécution n'ont point eu à souffrir.

Rien n'est plus satisfaisant pour le juste orgueil de l'homme intellectuel que de se figurer cette fourmi penseuse debout sur l'extrême langue de terre qui porte aujourd'hui le phare de Quillebœuf. Ce petit être imperceptible au milieu de la vaste enceinte des mers, des promontoires, des vallées, des marais, des plaines, des falaises, a oublié le sentiment de sa nullité de taille dans ce grand monde physique. L'homme s'est dit : Cet Océan indomptable, je le dirigerai; ces écueils mobiles, je les fixerai ou je les délaierai; ces passes dangereuses, je les approfondirai; ce mascaret destructeur, je le rendrai inoffensif. J'emprunterai aux escarpemens des rochers pour endiguer les vases du fleuve, et, tout en travaillant pour la navigation,

je conquerrai pour la culture des centaines d'hectares, dont la fertilité future honorera encore mes projets accomplis. — Il l'a pensé, et il l'exécute. L'astronomie lui donne la mesure de l'effort des eaux de l'Océan, la physique les propriétés des matériaux qu'il doit employer et des agens qu'il doit combattre, la mécanique les moyens d'exploitation et de transport. Enfin il n'est pas jusqu'au terrible mélange chimique que le génie destructeur de la guerre a amené sur les champs de bataille, que l'homme n'ait plié à des usages philanthropiques. Avec la poudre de mine, il fait voler en gros éclats les falaises abruptes, dont les rocs détachés sont ensuite voiturés par de petites voies de fer improvisées jusqu'au point où elles doivent être submergées pour former plus tard une rive artificielle au bassin amélioré du fleuve. Depuis plusieurs années, des phares à feux fixes et à éclipses, des feux de port et de petits fanaux éclairent l'extrême cours de la Seine et les côtes voisines de l'Océan. Un philosophe de l'antiquité abordant une plage inconnue vit des figures de géométrie tracées sur le sable, et s'écria : « Courage, j'aperçois des traces d'hommes ! » En arrivant sur les côtes de France, nos phares sont pour le navigateur étranger des témoignages de civilisation avancée. Il est *poétiquement* d'usage de faire entrevoir le temps où nos villes et nos monumens n'existeront plus que pour les antiquaires futurs. *Un jour viendra !* disent Homère et Virgile. Eh bien ! moi, je dis qu'il ne viendra pas ce jour où une portion inintelligente et barbare de l'espèce humaine dominera et détruira la portion civilisée, forte de toutes les ressources que la science emprunte à la nature, pas plus qu'on ne verra le bœuf atteler l'homme à la charrue et le chameau lui faire transporter des fardeaux à travers le désert.

L'observateur qui vient d'étudier à Quillebœuf tant de curieux phénomènes maritimes ou météorologiques trouve encore aux environs de cette ville d'autres spectacles non moins dignes de sa curiosité. En face de Quillebœuf s'ouvre, de l'autre côté de la Seine, l'embouchure d'une vallée fertile occupée par de riches pâturages où l'on engraisse de nombreux bestiaux, où l'on élève de jeunes chevaux qui viennent curieusement et inoffensivement offrir leur crinière et leur cou aux caresses du passant étranger. Cet animal sociable et ami de l'homme, pour être ici en liberté, n'en est pas pour cela plus farouche. Là, les eaux rapides de la Bolbec se jettent dans la Seine après avoir prêté leur force motrice à de nombreuses usines et manufactures, et leur irrigation fécondante à la plus belle vallée que jamais la nature ait créée pour l'offrir à l'admiration du poète et de l'homme d'état.

En remontant cette vallée, on arrive, au bout de quelques kilo-

mètres, à Lillebonne, située sur la grande voie romaine qui de Rouen longeait le cours de la Seine au nord jusqu'auprès de son embouchure. Lillebonne est un des points d'où partirent avec Jules-César et avec Guillaume le Conquérant les expéditions dirigées contre l'Angleterre. Des tours normandes, restes du château du duc qui, en 1066, fut couronné roi à Londres, montent dans le ciel à une hauteur prodigieuse, et semblent avoir été inexpugnables avant la poudre de guerre et les canons. On pense avec effroi au ravage que devaient produire des pierres *ruées à contre-mont* du sommet de créneaux si élevés. J'ai bien des fois visité ces ruines pittoresques, dont une partie est tapissée d'un lierre gigantesque, le plus beau sans doute de tous ceux qui tapissent de nobles ruines; car il surpasse infiniment celui qui, à Jumiéges, garde le souvenir et le nom d'Agnès Sorel, cette femme qui a marqué son nom dans notre histoire autrement encore que par sa beauté. Aujourd'hui les ruines du château de Lillebonne, conservées et décorées par les soins d'un propriétaire artiste et homme de goût, avec des perspectives uniques, semblent n'avoir échappé à la main destructive du temps et des hommes que pour former un type de tout ce que l'art peut désirer.

Puisque je suis à Lillebonne, où Guillaume fit décider par les états de Normandie la conquête de l'Angleterre, je ne veux pas laisser échapper l'occasion de régler avec les Normands de classe moyenne un compte de vieille rancune relatif à leur expression ordinaire : *du temps que nous appartenions à l'Angleterre!* Cette phrase avait toujours le don d'exciter en moi la mauvaise humeur la plus prononcée. — Comment! leur disais-je, vous étiez aux Anglais! mais... c'étaient les Anglais qui étaient à vous! J'ai vu à Londres la rue du *Couvre-Feu,* indiquant la place de la cloche qui après la conquête forçait les habitans de Londres à rentrer dans leurs maisons comme des poules au coucher du soleil. Après la mort du Conquérant, son fils aîné prit la Normandie et laissa, entendez-vous? *laissa* le royaume d'Angleterre au cadet. Les familles aristocratiques anglaises se vantent d'être normandes. J'ai vu près de Windsor, bâti en pierre de Caen, les habitans de la campagne porter encore le costume des paysans normands, et les mots officiels employés pour les relations entre le souverain et les chambres sont également encore français. Apprenez votre histoire pour votre honneur!... — Le bas peuple de Lillebonne, en cela très excusable, fait la plus complète confusion entre Jules-César et Guillaume, entre les ruines du château et celles du théâtre romain qui lui fait perspective. Je n'ose pas rappeler que dans notre récente excursion à Quillebœuf un homme de Lillebonne assez bien mis, que l'un de nous interrogeait sur les souvenirs du

Conquérant, répondit qu'on « avait récemment retrouvé les *canons* de ce fameux guerrier. » Il n'y a donc pas de maîtres d'école en Normandie!

Encore quelques mots sur Lillebonne, cette belle perspective de Quillebœuf, lequel sert de même aussi de perspective à Lillebonne. Ici l'abondance des produits de la terre et des manufactures rivalise avec l'abondance des produits des côtes et de la pêche dans l'autre localité. Une jolie église élève vers le ciel une élégante flèche en pierre dont la teinte est celle du marbre blanc. Cette petite basilique, peu riche d'ornemens, contient une seule sculpture qui représente en bas-relief une *descente de croix* d'une admirable composition, où l'art du statuaire atteint, pour le dramatique, aux effets de la peinture; mais nous devons nous borner ici à considérer les effets des agens physiques sur les populations humaine, animale, végétale et minérale, ces quatre grandes existences du monde. Un de mes compagnons de voyage, qui a vu à loisir l'Italie, visitait avec nous l'immense théâtre romain de Lillebonne, où trente mille spectateurs pouvaient trouver place, et qui, comme beaucoup d'autres, a servi de forteresse au moyen âge; il ne le trouvait point inférieur à ceux de l'Italie et de la Gaule romaine. On admire les exploits de Jules-César, qui donna son nom à Lillebonne (*Juliobona*), et qui eut l'insigne honneur de vaincre trois millions d'hommes et d'en tuer un million. Les Romains sont en général admirés pour le grandiose des constructions qu'ils nous ont laissées; mais on prend leurs monumens en horreur, quand on se rappelle leurs guerres d'extermination, les populations entières réduites en esclavage et vendues pour enrichir les trafiquans romains qui faisaient la traite à la suite des armées envahissantes, quand on pense surtout à l'argent que fit César en Gaule, dans un pays pauvre, par la vente de nos ancêtres vaincus. La condition des esclaves publics appartenant aux villes, *servi publici,* était cent fois plus triste que celle des malfaiteurs condamnés aux travaux forcés de Brest, de Rochefort et de Toulon. Qu'on se figure le sort des habitans d'une ville grecque située dans un beau climat, avec les jouissances d'une vie délicate, les représentations théâtrales, la peinture, la sculpture, la poésie, la contemplation de la nature et le culte des divinités mythologiques! Ils sont conquis et vendus par un général romain ignorant et avide, soit pour lui, soit pour le trésor public; ils sont envoyés au fond de la Gaule, encore sauvage de mœurs et de climat, pour y périr en bâtissant des monumens splendides, toujours aux fers, avec *huit* bouchées de pain par jour, parqués dans une prison infecte! Le théâtre immense de Lillebonne n'est pas encore déblayé, et les explorateurs des anciennes races humaines, sous la bannière du savant M. Serres,

trouveront un jour dans l'ossuaire romain de Lillebonne des échantillons de bien des races étrangères à la Gaule avec les os des lions et des bêtes féroces qui les ont mises en pièces sur l'arène du théâtre. Au reste toute l'histoire des Romains, si fatalement mêlée à la nôtre, est dans cette observation : *les Romains ne furent pas un peuple, ce n'était qu'une ville.*

On aurait lieu de s'étonner que le site de Quillebœuf fût aussi peu connu des touristes parisiens et étrangers, si l'on ne savait qu'il y a peu de temps encore cette petite ville était d'un difficile accès. Il fallait d'abord aller de Rouen à Pont-Audemer, et ensuite se procurer, comme on pouvait, une voiture, un cheval ou une chaise de poste, pour arriver à destination. Maintenant deux voitures au moins font le service avec la plus grande régularité, et pendant les mois d'été les deux bateaux à vapeur de Rouen au Havre y déposent commodément chaque jour les rares curieux qui sont tentés d'y passer quelques heures. Caton disait qu'il s'était toujours repenti d'avoir fait par eau un trajet qu'il pouvait faire par terre. Je suis de l'avis contraire, sauf respect pour la vénérable antiquité, qui du reste n'avait pas nos bateaux à vapeur. Les touristes ne manquent pas de visiter le lac de Genève; ils ont remarqué l'agrément de ses bords élevés en collines pittoresques, et ils lui ont donné la préférence sur le lac de Constance, qui, quoique plus grand en réalité, ne le paraît pas autant à la vue à cause de l'abaissement de ses bords. Le bassin de la Seine à Quillebœuf est au moins égal en étendue au lac de Genève, auquel il ressemble par l'agréable saillie des collines et des caps boisés qui se mirent dans ses eaux, à la vérité rarement tranquilles; mais cette porte immense ouverte sur l'Océan et sur le monde, ces mille bâtimens marchant à la voile ou menés par la vapeur, cet envahissement de l'Océan à chaque demi-journée lunaire, les catastrophes même d'une navigation dangereuse, sont des spectacles inconnus aux riverains du lac de l'Athènes de la Suisse, dont la population est à peu près celle du Havre.

Lillebonne marque le terme de cette excursion à l'embouchure de la Seine. En quelques quarts d'heure, après avoir quitté la ville de Jules-César, on atteint à Bolbec le chemin de fer, où volent les locomotives dues à un ingénieur français, M. Seguin, et, chose que les Romains n'eussent jamais pu croire, on se trouve à Paris *quatre heures après.* Quant à la nouvelle du départ du convoi, grâce au télégraphe électrique, qui est aussi dû aux travaux des savans français, elle est à Paris en moins d'une seconde. Cette voie, que nous indiquons pour le retour, est aussi la plus expéditive et la plus pittoresque pour atteindre Quillebœuf, car une fois sur le bord de la Seine, un drapeau en permanence que le voyageur hisse au haut d'un mât fait arriver

de la rive opposée un bateau qui le dépose sain et sauf sur les quais de la ville des pilotes.

La conclusion de l'étude de géographie physique dont Quillebœuf nous a fourni le sujet est facile à tirer. L'exemple de cette localité et des questions si variées qu'elle soulève doit engager les esprits sérieux à donner au public des monographies météorologiques servant de types pour le climat. C'est du climat que dépend en effet la production végétale et animale sur laquelle définitivement est basée la population. Des études historiques sur les diverses communes de la France ont été recommandées et en partie exécutées; les voyages agronomiques d'Arthur Young, si abondans en détails spéciaux, ont été fort utiles à la science. Les études des localités physiques considérées sous le rapport du terrain et du climat, de la vie végétale et animale, enfin de l'espèce humaine utilisant les minéraux, les plantes et les animaux, offriront de précieux matériaux que l'on coordonnera ensuite, et qui seront la pierre de touche des théories. Les réflexions suggérées par ces études porteront des fruits immédiats. Par ce qui a été fait, on pourra juger de ce qui pourrait et devrait être fait encore, c'est-à-dire présumer les améliorations possibles au physique et au moral. — Mais, dira-t-on, beaucoup de perfectionnemens sont actuellement impossibles. — D'accord; toutefois l'opinion qu'ils sont désirables est une grande puissance. On rejette souvent une idée parce qu'elle est nouvelle, et qu'on redoute les essais et les déceptions : eh bien! cette idée vieillira avec le temps, et pour attendre le moins possible, il faut se hâter de la faire éclore au jour de la publicité; il faut lui donner une date qui lui assure bientôt un âge convenable. La renommée des conquêtes est encore de nos jours la première de toutes, pour notre nation plus que pour toute autre. Combien n'y aurait-il pas à s'enorgueillir plutôt des progrès de l'organisation sociale dans notre pays, progrès qui en ont porté la population de 24 millions à 36, et qui nous ont ainsi *paisiblement* conquis une nouvelle France comparable à bien des états européens, tout en augmentant sa force et sa richesse! Pour les Français bien gouvernés administrativement, industriellement et scientifiquement, la plus fructueuse de toutes les conquêtes d'ici à bien des années encore, ce sera la *conquête* de la France!

BABINET, de l'Institut.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

31 octobre 1854.

Au moment où la guerre s'engage de plus en plus, sans qu'on puisse désormais pressentir comment elle se dénouera; lorsque, selon toutes les probabilités qui résultent des faits diplomatiques aussi bien que des faits militaires, cette lutte est destinée à s'étendre et à s'aggraver, il faut bien en accepter toutes les conditions, et s'attendre à ne point voir toujours la rapidité des événemens répondre à l'impatience de l'opinion publique. Il faut se préparer à toutes ces lenteurs nécessaires de difficiles opérations, pour lesquelles le temps est un indispensable complice, même quand elles sont le plus favorisées. On a supprimé le temps l'autre jour, lors de cette prise subite de Sébastopol qui couronnait si bien la bataille d'Alma : le temps a repris ses droits; il a fallu en revenir à la stratégie, aux travaux de siége, à un investissement régulier, pour arriver à un bombardement et à un assaut. C'est ce qu'ont fait nos armées depuis la première rencontre qui a signalé leur entrée en Crimée, et ces opérations nouvelles n'ont point été sans gloire et sans résultat. Qu'on lise les rapports de lord Raglan, et on verra que tout n'a point été facile dans ce mouvement par lequel la ligne russe a été tournée et les armées alliées ont été portées sur Balaclava. Après avoir franchi la Katcha et le Belbeck sans obstacles, l'armée anglaise a eu à se frayer un chemin à la boussole à travers des bois épais, et elle a manqué d'eau toute la journée. Au sortir de ces bois, elle s'est trouvée sur les flancs d'une division russe qu'elle a attaquée aussitôt, et dont elle abandonnait la poursuite après quelques milles. La nuit, elle allait camper dans la vallée de la Tchernaïa, et le lendemain elle se présentait devant Balaclava, où elle entrait. La marche de nos soldats n'a point été moins difficile.

Ainsi, tandis que les principaux préparatifs de défense des généraux russes étaient au nord de Sébastopol, les armées alliées gagnaient le sud et s'emparaient de Balaclava, où elles trouvaient une position puissante à portée du

point le plus vulnérable de la citadelle russe; elles avaient conquis une base d'opérations solide, un port d'approvisionnement et de débarquement, et au besoin un abri sûr pour nos flottes. C'est à Balaclava, à ce qu'il paraît, que nos généraux avaient eu un moment l'idée de débarquer pour envahir la Crimée; mais ils s'étaient arrêtés devant les formidables moyens de défense naturelle que la côte offrait aux Russes. La journée de l'Alma leur a ouvert le chemin par terre vers le même point. C'est là que le matériel de siége a été débarqué, c'est de ce côté aussi qu'ont commencé les opérations d'investissement, tandis qu'une partie de l'armée restait en observation, prête à combattre. Le signal de l'attaque a été donné enfin le 17 octobre par l'ouverture du feu, et chaque jour désormais ne peut que révéler les péripéties successives de ce conflit redoutable. La gravité d'une telle lutte ressort assez d'elle-même sans nul doute, et elle ressort encore plus, s'il est possible, de l'accroissement incessant des forces qui sont en présence. Les armées alliées n'ont point reçu seulement les renforts qu'elles attendaient de Varna et de Bourgaz : l'Angleterre et la France envoient de nouveaux soldats; le corps d'occupation de la Grèce a été embarqué pour la Crimée; les divisions turques ont été augmentées. L'armée russe, de son côté, s'est vraisemblablement accrue, et bien que les secours dont elle a pu se recruter aient été singulièrement exagérés, ils ne paraissent pas moins réels. Les forces du tsar restent donc assez considérables pour disputer une victoire et la faire chèrement acheter. Quoi qu'il en soit, les événemens qui s'accomplissent aujourd'hui dans la Crimée ont un rare et émouvant intérêt, parce que là est la lutte et là coule le sang de nos soldats. Il ne faudrait point cependant se faire trop d'illusion sur le résultat définitif de ces événemens : ils ne sont plus qu'un épisode dans la guerre actuelle. Militairement, ils ne terminent rien; ils ne peuvent tout au plus que déplacer la lutte. Politiquement, ils ne peuvent que hâter la solution de toutes ces difficultés dans lesquelles s'embarrasse encore la diplomatie d'une partie de l'Europe. Plus on va en effet, plus la question se simplifie de manière à ne laisser place à aucune politique timide et irrésolue, à aucune de ces neutralités singulières qui ont la prétention de cumuler tout à la fois l'influence et l'inaction.

L'Europe, cela est certain, est pour le moment dans un état de crise extrême et décisive où elle ne peut rester longtemps en présence des événemens qui marchent, et c'est principalement vers l'Allemagne que se tournent encore tous les regards pour en attendre le mot qui peut décider des suites de la guerre actuelle. Depuis plus de six mois déjà, l'Allemagne travaille à se donner une politique, une volonté commune, en quoi par malheur elle a peu réussi jusqu'à ce moment. Depuis deux mois particulièrement, elle offre le spectacle de la plus singulière lutte diplomatique engagée entre l'Autriche et la Prusse devant tous les autres états allemands. Les dépêches se succèdent, et on dirait en vérité qu'elles n'ont point d'autre but que de donner lieu à des interprétations et rectifications mutuelles bien propres à tout obscurcir, si une parole nette et décidée du cabinet de Vienne n'était venue à propos dissiper toutes ces confusions calculées, en mettant une fois de plus à nu les indécisions de la Prusse. Nous n'avons pas besoin, au surplus, de rappeler l'objet de ces discussions diplomatiques, complétées aujourd'hui par une dernière dépêche

prussienne du 13 octobre, en réponse à la note autrichienne du 30 septembre. Il s'agit toujours de savoir quel est le sens du traité du 20 avril et si la convention austro-prussienne est restée en vigueur après la retraite des Russes derrière le Pruth, quelle est la portée réelle de l'occupation des provinces du Danube par l'armée autrichienne, comment on peut s'entendre pour proposer à la diète une résolution commune au sujet des quatre conditions de paix du 8 août. La véritable importance de ces débats diplomatiques, c'est qu'ils marquent nettement la situation des deux grandes puissances allemandes dans les complications présentes; leur dernier mot à travers toutes les circonlocutions les plus subtiles, c'est que la Prusse aurait voulu ne rien faire et le voudrait encore, tandis que l'Autriche accepte les chances d'une politique qui s'est décidée avec lenteur, mais qui se sent arrivée à la limite extrême de la temporisation.

S'il est en effet une chose qui ressorte clairement de la vive et pressante argumentation du cabinet de Vienne dans ses deux notes du 30 septembre, dont l'une avait un caractère confidentiel, c'est qu'il a pris son parti sur deux ou trois points essentiels, qui peuvent incontestablement d'un jour à l'autre le mettre en état d'hostilité déclarée avec la Russie. Ainsi l'Autriche n'abandonne nullement son droit de coopérer plus activement à la guerre; elle le revendique au contraire, en manifestant l'intention de ne point attendre la paix des efforts et des combats d'autrui, pas plus qu'elle ne se montre disposée à supporter indéfiniment les sacrifices nécessités par sa position actuelle. L'Autriche n'est pas moins formelle en ce qui touche le sens de l'occupation des principautés par ses troupes. Elle ne se reconnaît aucun droit d'entraver les opérations de l'armée turque, non plus que celles des armées alliées contre le territoire russe; c'est là justement ce qu'elle a refusé de garantir au cabinet de Saint-Pétersbourg. Elle est dans les provinces du Danube pour les défendre contre une invasion nouvelle, cette invasion se produisît-elle à l'occasion d'une attaque quelconque qui ne serait pas de son fait, et dans ce cas, où elle serait restée dans la limite défensive tracée par le traité du 20 avril, elle ne voit pas comment ce traité n'aurait point tout son effet. Tel est le sens des dépêches par lesquelles le cabinet de Vienne réduit à sa valeur l'argumentation de la Prusse. La Prusse déclare le traité du 20 avril périmé par le fait même de la retraite des Russes, et l'Autriche lui répond victorieusement que cette retraite, fondée sur des motifs stratégiques, n'a rien d'irrévocable, n'offre aucune garantie. La Prusse affecte d'attribuer un caractère exclusif à l'occupation des provinces du Danube par les troupes impériales, et l'Autriche lui montre avec évidence qu'elle ne peut exclure ni la Porte, qui est la souveraine des principautés, ni les puissances occidentales, qui ont acquis le droit d'y entrer.

Ce qu'il y a de singulier, c'est la prétention implicitement émise par le cabinet de Berlin de diriger l'action de l'Autriche, de lui dicter un rôle, lorsque lui-même il n'a pas fait mouvoir un soldat et ne s'est imposé aucun sacrifice pour une politique qu'il a cependant contribué à créer. Quel est donc cet intérêt allemand dont nous ne connaissons jusqu'ici l'existence que par une inaction érigée en théorie? Comme si on ne connaissait pas assez ce fanatisme d'inaction, le cabinet de Berlin prend le soin de le rappeler encore

dans sa dernière dépêche du 13 octobre. La Prusse se défend vivement au sujet de la manière dont elle a envisagé les propositions de paix du 8 août; elle leur a donné tout son appui, et la preuve en est qu'après les avoir recommandées à Saint-Pétersbourg, elle a offert à l'Angleterre et à la France comme à l'Autriche de les consigner dans un nouveau protocole où elle interviendrait. Seulement, ajoute M. de Manteuffel, c'était « avec cette réserve expresse, que pas plus que dans la signature des protocoles précédens, le cabinet prussien n'y verrait l'obligation contractuelle d'une coopération militaire contre la Russie. » Dans le fait, les trois puissances ont dû penser que c'était assez de protocoles ainsi, et que l'adhésion de la Prusse dans ces conditions ne conduisait pas à un grand résultat. C'est là ce que le cabinet de Berlin appelle sa politique : — signer des protocoles, éviter les engagemens, et ne rien faire! — La Prusse a cherché de son mieux à communiquer ses incertitudes et sa passion d'inaction à l'Autriche; elle n'a point heureusement réussi. Le cabinet de Vienne, en effet, marche de plus en plus dans la voie de décision où il est entré, et au bout de laquelle est peut-être une alliance plus étroite, plus effective avec l'Angleterre et la France dans un temps très prochain. Si on n'en est point là, l'Autriche vient tout au moins de manifester ses tendances par un acte qui prend une valeur singulière dans les circonstances présentes : elle vient de concéder à une compagnie à demi française, pour une somme de 200 millions, les chemins de fer autrichiens construits ou achetés par l'état, avec des mines, des forges et des forêts. Comment une telle opération serait-elle possible, si une dissidence politique sérieuse existait entre le cabinet de Vienne et la France?

Tout sert ainsi à caractériser la position de plus en plus avancée de l'Autriche dans la crise actuelle; il ne manque peut-être que son véritable nom à cette position vis-à-vis de la Russie. Si ce n'est point la guerre déclarée, ce n'est point la paix à coup sûr. Rien n'égale du reste, assure-t-on, l'irritation du tsar contre le gouvernement autrichien. Si l'empereur Nicolas se rend prochainement à Varsovie, ainsi que le bruit en a couru, il n'est point impossible qu'il n'adresse à l'Autriche quelque ultimatum, et même qu'il ne l'attaque ouvertement. La marche de la garde impériale russe, à laquelle faisait récemment allusion le cabinet de Vienne dans ses communications avec les cours allemandes, donnerait peut-être lieu de penser que ce n'est point là une hypothèse trop chimérique. Chose plus singulière! ces deux puissances qui se touchent par la frontière de Pologne, qui se heurteront peut-être de ce côté, en sont aujourd'hui à rechercher le concours et l'appui des Polonais. Les efforts de l'empereur Nicolas dans ce sens ont amené le cabinet de Vienne sur le même terrain, et on va jusqu'à dire qu'un des chefs de l'armée autrichienne, allant il y a un mois à Cracovie, offrait un commandement à un général polonais qui a joué un rôle dans la révolution de 1831. On voit combien tout se prépare pour une lutte redoutable, qui pourrait embrasser à la fois l'Orient et l'Occident. Si on cherche à résumer cette situation, l'Autriche n'a plus qu'un mot à prononcer pour consommer sa rupture avec la Russie.

Les dangers du dissentiment qui s'est élevé entre la Prusse et l'Autriche ne pouvaient manquer d'éveiller la sollicitude des cours secondaires de l'Al-

lemagne. Après avoir encouragé d'abord le cabinet de Berlin à se maintenir sur le terrain indécis où il s'est placé, à paralyser les mouvemens de la cour impériale par une mauvaise volonté chaque jour mieux déguisée, ces cours, qui, par le plus singulier abandon de leurs alliances naturelles, s'étaient faites les auxiliaires de la politique prussienne, n'ont pas tardé à sentir que le désaccord des deux grandes puissances allemandes ne pouvait se prolonger et s'aggraver sans compromettre jusqu'à un certain point l'existence même de la confédération germanique. En effet, n'ayant pas réussi à ébranler la fermeté du cabinet de Vienne, les hommes d'état qui avaient prétendu rendre l'Allemagne indifférente en apparence au grand conflit de l'Orient et réellement hostile aux vues des puissances occidentales, se sont brusquement tournés du côté de la Prusse, pour opérer entre elle et l'Autriche un rapprochement, à défaut duquel ils voient bien que cette dernière ne prendrait plus bientôt conseil que de ses intérêts et de ses engagemens comme puissance européenne, abandonnant ainsi le corps germanique à ses divisions et à sa faiblesse. Tel est le but de la mission que M. von der Pfordten s'est donnée à Berlin, et à laquelle s'est associé avec moins d'éclat le ministre dirigeant du royaume de Saxe, M. de Beust. Au fond, cette tentative n'a rien de flatteur pour la Prusse, qui aimerait sans doute mieux donner l'impulsion que la recevoir, et qui a souvent prouvé qu'elle savait au besoin et qu'elle préférait s'entendre directement avec l'Autriche par-dessus la tête des puissances secondaires, dont l'importance la gêne et dont la médiation lui est importune. On éprouve aussi en ce moment à Berlin un autre mécompte assez sensible. Les petits états de la Thuringe, que leur position géographique et leurs affinités traditionnelles rattachent étroitement au système prussien, se sont cependant mis d'accord pour voter éventuellement avec l'Autriche à la diète, si la question du concours fédéral aux mesures que peut nécessiter la continuation de la guerre est posée à Francfort en vue de certains cas qu'il y aurait de l'aveuglement à ne pas prévoir dès aujourd'hui. Enfin il est évident que le terrain manque de tous côtés à cette politique d'indifférentisme dont la Prusse était sortie timidement, il y a quelques mois, par le traité du 20 avril, et dans laquelle elle est retombée, en essayant de la faire passer pour la politique des intérêts allemands, au grand préjudice de son influence en Europe, et (qu'on le croie bien à Berlin) au détriment de la paix qu'on y désire. Il est donc probable maintenant qu'après beaucoup de temps perdu, la Prusse cessera de contrarier en Allemagne la politique de l'Autriche, rapprochera son langage et son attitude des résolutions que la France et l'Angleterre maintiennent invariablement, et désarmera leurs légitimes défiances par des actes qui feront perdre à la Russie ses dernières illusions. Elle ne doit pas au cabinet de Saint-Pétersbourg le sacrifice de l'intérêt vital qui lui commande de conserver ses bonnes relations avec les puissances occidentales, car ce cabinet ne lui a pas fait la moindre concession depuis le commencement de la crise, et ne tient aucun compte des embarras que son injuste ambition cause à l'Allemagne entière. Il ne se soucie pas davantage des dangers de toute espèce auxquels il expose les gouvernemens allemands, et dont il serait impuissant à les défendre, si les esprits s'aigrissaient au printemps prochain. Cette situation est bien comprise par M. de Manteuffel, qui vient de

prouver, en imposant silence aux passions insensées de la coterie dont la *Gazette de la Croix* est l'organe, combien la droiture de son jugement et la modération de son caractère l'éloignent d'une rupture avec les ennemis de la Russie. Cet homme d'état aura, nous l'espérons, au moment décisif, tout le courage de son opinion. Nous sommes convaincus que, malgré de grandes difficultés, il saura ramener la politique prussienne dans la seule voie qui soit digne d'un gouvernement sage et indépendant, la seule aussi qui soit sûre au dehors et au dedans, car personne en Prusse ne braverait la crise que ferait éclater sa retraite.

Au milieu de ces tiraillemens, c'est avec une vive satisfaction que nous voyons le cabinet de Vienne persister honorablement dans tous les principes au nom desquels il s'est lié avec nous, et se refuser à circonscrire dans le cercle mesquin d'intérêts particuliers cette grande question d'équilibre européen et de sûreté générale. Il faut lui savoir gré de cette fermeté d'attitude, parce qu'elle creuse entre la Russie et l'Autriche un abîme de plus en plus profond, ce qu'on ne sent peut-être pas également partout. Il serait sans doute à désirer que la marche de cette puissance fût moins méthodique, et que dans la conscience de sa force comme de son droit elle prît le plus tôt possible une part active aux opérations militaires, sans se préoccuper autant des irrésolutions et des défaillances de ceux qu'elle serait sûre d'entraîner par une initiative hardie, ou qui du moins n'oseraient certainement pas l'inquiéter pendant qu'elle agirait de concert avec nous; mais tout en regrettant que le cabinet de Vienne juge indispensable d'assurer chacun de ses pas avec une circonspection peut-être excessive, nous croyons à sa loyauté, et c'est une bonne politique d'y répondre par une juste confiance. Si l'empereur Nicolas ne se résigne pas à céder sans équivoque sur les quatre points solennellement proclamés comme le minimum des conditions de la paix, il semble impossible que l'Autriche ne soit pas très prochainement amenée, par le soin de son honneur et par la force des choses, à devenir aussi partie belligérante dans la guerre à outrance que nécessitera l'obstination de la Russie. Elle y rendra les plus grands services, on ne saurait le méconnaître, comme on ne saurait méconnaître non plus que son abstention prolongée affaiblirait d'une manière fâcheuse l'efficacité de nos efforts et en restreindrait le champ, ou pourrait même, d'entraînement en entraînement, imprimer à la guerre un caractère différent de celui qu'il est à souhaiter qu'elle conserve. Tout ce qui resserrera les liens de l'Autriche avec les puissances occidentales est donc, à ce point de vue, un avantage pour leur cause, un échec pour la Russie, qui se trouvera ainsi renfermée dans un cercle de plus en plus étroit, et forcée de s'avouer qu'elle lutte sans espoir contre la réprobation de toute l'Europe. Les rapports entre Vienne et Saint-Pétersbourg sont d'ailleurs arrivés au dernier degré de froideur; au-delà, c'est une rupture ouverte, et malgré la présence des envoyés respectifs dans les deux cours, des préparatifs dont la direction est évidente continuent des deux côtés au milieu de récriminations d'une aigreur croissante. C'est un singulier spectacle où le désagrément est tout entier pour l'empereur Nicolas, dont l'inutile représentant à Vienne y voit le comte Buol se féliciter hautement des succès de nos armes en Crimée sur celles de la Russie, et multiplier ses con-

férences avec les ambassadeurs de la France et de l'Angleterre dans un autre intérêt que celui d'une ambition trop longtemps tolérée.

Il y a là une grande et dure leçon pour un orgueil qui jamais, depuis trente ans, n'avait été mis à une pareille épreuve, et c'est un affaiblissement réel pour cette puissance russe, dont le prestige moral était un élément si considérable. Le tsar doit amèrement regretter d'avoir forcé la France et l'Angleterre à s'approcher du géant et à le mesurer. De loin, nous aurions continué à le croire plus redoutable; *major è longinquo reverentia.* La Prusse elle-même, qui le ménage tant, s'enhardit quelquefois à lui tenir un langage que le cabinet de Saint-Pétersbourg n'aurait pas souffert il y a deux ans. On parle d'ultimatum qu'elle aurait signifié : nous ne le croyons pas; mais qu'elle ait fait des représentations très vives, c'est ce qui nous paraît tout simple. On ne les lui pardonnera pas mieux que les résolutions plus tranchées de l'Autriche. Ce devrait être pour le cabinet de Berlin une raison de plus pour s'associer à une politique qui travaille à mettre la Russie hors d'état d'en demander compte de longtemps.

De cet ensemble de traits propres à caractériser l'état de l'Europe, des faits les plus actuels aussi bien que des faits qu'il est facile de pressentir, il résulte une vive et forte impression : c'est qu'on ne fut jamais peut-être plus près de grands et sérieux événemens. Quelle influence ces événemens pourront-ils avoir sur la prospérité et le développement intérieur de chaque pays? C'est ce qu'il serait difficile de dire. Matériellement sans doute la guerre ne se fait pas sans laisser quelques traces dans le commerce, dans l'industrie, en un mot dans le mouvement tout entier de la richesse publique. Les ressources mêmes de l'état peuvent subir quelque atteinte, et il n'y a que simple prudence à le prévoir. Il pouvait être curieux à ce point de vue de connaître les premiers effets des complications qui sont venues troubler la paix du continent sur les revenus publics que leur nature rend plus variables. On en peut prendre une idée aujourd'hui d'après le relevé des recettes provenant des impôts et revenus indirects pendant les neuf premiers mois de cette année, c'est-à-dire dans la période même où la guerre a éclaté. Toute balance faite des augmentations et des réductions des divers revenus, il se trouve que la recette des trois premiers trimestres de cette année, comparée à la période correspondante de l'année dernière, a subi une diminution de 7 millions. C'est principalement sur le premier semestre que porte ce déficit; les trois mois qui expiraient récemment n'y ajoutent qu'une somme insignifiante. Les revenus qui se sont trouvés diminués sont ceux qui proviennent des droits d'enregistrement, des droits de douane, des boissons, des sucres indigènes, et une partie notable de ces diminutions tient à des circonstances étrangères à la guerre. Les revenus dont le produit a augmenté sont le timbre, les sucres des colonies, les tabacs, la taxe des lettres. L'ensemble de ces résultats n'offre rien qu'il ne fût aisé de pressentir. L'essentiel est qu'il n'en ressort aucun symptôme sérieux de ralentissement. Par le fait, il y a dans le mouvement des choses matérielles un cours régulier qui se poursuit, et que la guerre n'interrompt pas sensiblement. La guerre a parfois en vérité des effets fort imprévus, qui ne laissent point de nous rappeler nos crises politiques intérieures, les révolutions par lesquelles nous sommes passés, toutes ces dis-

cordes violentes qui ont laissé plus d'une trace et fait plus d'une victime. Lorsque quelque jour on écrira l'histoire de cette mémorable année qui s'écoule et des événemens qui l'ont remplie, il s'y rattachera, si l'on veut, comme par voie de diversion, un tout petit épisode qui n'est pas absolument sans prix à plus d'un point de vue : c'est l'élargissement de M. Barbès, détenu, comme on sait, à Belle-Isle. M. Barbès a écrit à un de ses amis qu'il ambitionnait des victoires pour nos soldats; il plaint son parti, s'il pense autrement. « Hélas! dit-il, il ne nous manquait plus que de perdre le sens moral après avoir perdu tant d'autres choses. » M. Barbès a raison, ce serait perdre le sens moral que de ne point être de son âme avec la France sur le champ de bataille. Voilà pourquoi nous ne saurions en accuser un parti pas plus qu'on ne peut lui faire un grand mérite de ne point abdiquer le plus simple sentiment national. Quoi qu'il en soit, c'est l'expression de ce sentiment qui a valu la liberté au captif de Belle-Isle par un acte spontané de l'empereur; mais voici où la question se complique : M. Barbès a refusé d'abord la liberté, il a écrit une lettre pour provoquer sa réintégration dans une prison. Heureusement une grâce est un acte irrévocable, et les vœux de M. Barbès n'ont pu être satisfaits. Nous n'entrerions point dans d'autres détails au sujet de la lettre de l'ancien captif de Belle-Isle, s'il n'y avait cette étrange prétention émise par tous les révolutionnaires de ne relever d'aucune justice. Leur théorie est fort simple : ni gouvernement ni société n'a le droit de les juger, le tribunal qui les condamne prévarique; ils ne sont pas des condamnés, mais des ennemis vainqueurs ou vaincus; la vie sociale pour eux est une bataille, voilà tout. On conçoit qu'il n'y a de place ici pour aucune grâce. Soit donc, M. Barbès est un ennemi vaincu. L'essentiel pour lui, c'est d'être libre, et nous souhaitons fort qu'il reste libre en France ou au dehors; nous le souhaitons pour lui et pour nous. Ce ne sera peut-être pas la moindre preuve du raffermissement réel de cette société ébranlée par tant de secousses et de violences qui ont malheureusement marqué notre existence politique de plus d'une empreinte terrible.

Une des questions les plus graves et les plus délicates nées des révolutions, qui ont mis si brusquement à nu la situation morale de la France il y a quelques années, serait de savoir par quel lent et secret travail tant d'influences corruptrices ont pu s'infiltrer dans la vie des populations laborieuses, par quels moyens aussi il serait possible d'assainir et d'épurer cette atmosphère de la vie populaire. Cette question, qui a un double aspect, qui touche au passé et à l'avenir, c'est la question même de l'éducation du peuple. Là est le grand problème. Cette éducation d'ailleurs, elle ne consiste pas seulement dans ce que l'école enseigne : elle est ce que la font les tendances générales d'un temps, elle tient au degré de moralité universelle, aux impressions qui se propagent, à cette multitude de livres colportés de toutes parts, et qui sont l'unique aliment de l'intelligence de toute une race d'hommes. Ces livres forment ce qu'avec un peu de bonne volonté on nomme la littérature du peuple. Or quelle est la part d'action du gouvernement dans l'œuvre de l'éducation des masses par ce genre de livres populaires? Quelle est même l'efficacité de cette action? De quoi se compose en même temps cette littérature inconnue, qui existe sans qu'on la puisse saisir, qui depuis des siècles

a le privilége ou la prétention d'instruire et de récréer le peuple? On voit combien s'étend et se complique une question en apparence si simple; elle touche à tout, aux droits et aux devoirs de l'état en matière de surveillance, à la culture morale et intellectuelle des masses, aussi bien qu'à cette industrie, l'une des plus vieilles peut-être et l'une des plus singulières, — le colportage. Le colportage est évidemment un des plus actifs et des plus puissans moyens de propagation intellectuelle parmi les masses. Le colporteur lui-même est devenu une sorte de type populaire. Là où une industrie plus régulière et plus élevée ne saurait atteindre, le colporteur arrive et distribue ses produits; il parcourt les campagnes, visite le village, ouvre son ballot sur le bord d'un chemin ou dans le bruit d'une fête, ayant à coup sûr plus de mauvais jours que de bon temps. C'est le Juif errant de toute une littérature clandestine, qui a le double attrait du bon marché et souvent du fruit défendu. Le livre ainsi vendu devient la lecture familière de la veillée d'hiver. Que cette industrie soit pleine de périls, cela n'est point douteux. Le difficile est de la supprimer, et même de la régler de façon à ne la laisser efficace et puissante que pour le bien. Autrefois il y avait la censure, ce qui n'empêchait point l'obscénité de se cacher au fond du ballot du colporteur. Aujourd'hui il y a une commission d'examen instituée par le gouvernement nouveau peu après sa naissance; cette commission a fonctionné depuis deux ans, et elle fonctionne encore. Naturellement elle a été un centre où ont affluë tous ces livres vagabonds, enfans malvenus de l'esprit humain, qui, avant de reprendre leur course dans le monde, ont eu à venir chercher leur passeport administratif; et tandis que la commission agissait, il s'est trouvé que son secrétaire-adjoint, M. Charles Nisard, avait là sous la main tous les élémens d'une *Histoire des livres populaires ou de la littérature du colportage*. Le rapport administratif est devenu ainsi un ouvrage complet, qui a pris des proportions presque formidables.

M. Charles Nisard a donc fait un livre avec tous les *livres populaires*, les manuels de magie blanche, les almanachs, les épopées des héros de grande route, les facéties, les dialogues d'amour, les récits soldatesques, les histoires bouffonnes et les catéchismes burlesques qui ont passé sous ses yeux; il les a étiquetés, classés, en les suivant dans leurs pérégrinations et leurs transformations depuis le xve siècle jusqu'à nos jours. Ce n'est pas le sentiment de l'importance de sa mission qui manque à M. Nisard. On pourrait dire même qu'il y met trop de gravité et de poids, et qu'il arrive à créer une certaine confusion à travers laquelle on ne distingue plus ce qui est sérieux et ce qui ne l'est pas. M. Charles Nisard en parle bien à l'aise quand il accuse tous les écrivains français, les journalistes, les publicistes, les vaudevillistes, les avocats, les prédicateurs eux-mêmes, de ne tendre qu'à un seul but, — faire rire et assurer à la France la réputation dont elle jouit déjà, d'être la nation la plus spirituelle et la plus facétieuse du monde. L'auteur de l'*Histoire des livres populaires* ne se considère point sans doute comme un écrivain pour traiter si légèrement la littérature de son pays à l'occasion de quelques calembours; il oublie qu'on peut prêter à rire de bien des manières, quelquefois en voulant être trop sérieux, en manquant de cette justesse, de cette propriété de ton qui est la moitié de l'art. Quand M. Nisard

fait intervenir la Providence pour expliquer comment l'*Oraison funèbre de Jean-Gilles Bricotteau* a perdu la popularité qu'elle a eue autrefois, comme quoi cette décadence est juste, on ne sait plus bien exactement s'il reste sérieux ou s'il veut s'égayer, et il est à craindre qu'il ne travaille pas à diminuer notre réputation de peuple facétieux, comme aussi on n'eût point mis en doute à coup sûr l'orthodoxie de l'historien des *livres populaires*, lors même qu'il n'eût pas fait des professions de foi politiques à propos d'un almanach, et qu'il ne se fût pas cru tenu à des réserves en faveur du fond de quelques mauvais vers faits à la louange du prince qui était alors président. M. Charles Nisard poursuit ainsi sa marche assez pesante à travers bien des choses frivoles ou vulgaires, et il n'est pas beaucoup plus heureux, ce nous semble, quand il touche à la mémoire de l'empereur Napoléon Ier et aux hommages qui lui sont rendus dans les livres populaires. Que l'historien de la *littérature du colportage* se félicite de voir ces hommages se multiplier, rien n'est plus simple; qu'il y voie le fait d'un retour de la France condamnant « sa propre ingratitude et cherchant à l'ensevelir sous la masse imposante des réparations, » c'est là ce qui peut sembler singulier. M. Charles Nisard n'a point vécu sans doute depuis quarante ans, ou bien il n'a ni vu ni lu tout ce qui s'est fait dans cet intervalle durant lequel a régné une si étrange émulation d'apothéose impériale, et c'est ainsi qu'il arrive aujourd'hui à formuler avec solennité des jugemens historiques qui égalent au moins ses théories sur l'intervention de la Providence dans les affaires du colportage.

Ce n'est point que le livre de M. Nisard n'offre en lui-même bien des parties curieuses. C'est, comme nous le disions, le triste et trop véridique inventaire de toutes ces richesses littéraires dont on soupçonne à peine l'existence, de cette masse de livres cent fois réédités depuis trois siècles, et dont la fortune se fonde sur la crédulité populaire. Sciences occultes, prédictions astrologiques, art de tirer les cartes, cabale, légendes mystiques, épistolaires, recettes pharmaceutiques, civilité puérile et honnête, vies de personnages fameux transfigurés par la tradition, types populaires, tout cela se mêle; voilà ce qui a nourri l'intelligence du peuple jusqu'au jour où à cette substance vulgaire et malsaine sont venues se joindre les prédications du fanatisme révolutionnaire, mises à leur tour sous une forme familière. M. Nisard ne néglige rien; il analyse ces produits presque comme il ferait de *l'Esprit des Lois*. Seulement, en sondant cette plaie profonde, il ne dit point ce qu'il y aurait à faire. L'histoire qu'il a péniblement composée est un ouvrage de peu de critique et sans conclusion, à moins qu'il ne faille voir un indice de l'idéal de l'auteur en fait de livres populaires dans le regret qu'il exprime de voir *la Danse macabre* retirée de la circulation. Qu'y a-t-il donc à faire? direz-vous. La commission dont M. Nisard fait partie, par son existence même, par la charge qu'elle a d'arrêter au passage les livres mauvais, ne répond-elle pas à tout? Oui, sans doute; mais quels sont les mauvais livres et quels sont les bons livres? Pour tout dire, M. Nisard a négligé la seule question sérieuse qui pût naître d'un tel travail; il est resté en dehors du terrain où semblait le conduire ce long voyage à travers tant d'inventions oiseuses ou perverses, et ce terrain, c'est la création d'une véritable littéra-

ture populaire. Il est trop vrai en effet que tous les livres qui portent ce nom ne le méritent à aucun titre. A quoi cela tient-il, si ce n'est à ce qu'on a cru longtemps qu'écrire pour le peuple était au-dessous d'un esprit élevé et d'une plume habile? On a laissé ce soin à des écrivains vulgaires, à des spéculateurs sans aveu, en pensant que dans tous les cas le soin de décider de nos destinées morales et politiques appartiendrait toujours à ceux qui font profession de mener les affaires du monde. Aujourd'hui cependant, dans une mesure quelconque, le peuple a sa part dans la vie publique; en certains momens il a des interventions décisives. Ces interventions peuvent s'exercer dans un sens ou dans l'autre, selon les sentimens qu'on entretient, selon les idées qu'on développe dans l'âme et dans l'intelligence du peuple. De ces circonstances nouvelles, pourquoi ne naîtrait-il pas une littérature, nouvelle aussi, dont les petits livres de Franklin ont laissé le modèle, et qui aurait pour but, non de perpétuer ces traditions dont M. Nisard recherche les curieuses origines, mais d'instruire réellement le peuple, de lui rendre accessibles sous une forme familière et simple toutes les notions vraies et justes, de fortifier ses idées sans affaiblir ses mœurs, d'élever même son goût intellectuel? Il ne s'agit pas d'affecter un langage grossier, il s'agit de trouver une forme simple et saisissante, capable d'attirer, d'intéresser des intelligences naïves et incultes, et cette veine d'inspiration nouvelle viendrait se mêler à ce mouvement plus vaste et plus compliqué de la littérature proprement dite, qui a ses lois et ses directions, ses heures de fortune éclatante et ses défaillances.

La littérature moderne, en effet, est passée déjà par bien des phases diverses, et s'il n'est point toujours facile d'en démêler toutes les complications, on peut du moins en saisir les caractères principaux. Il y a surtout un fait à observer dans le travail de la pensée contemporaine, c'est le développement singulier de l'esprit critique. La critique n'a point changé de nature sans doute, elle a seulement étendu son domaine, et s'est transformée comme tout se transformait autour d'elle. Elle s'est appliquée à toutes les manifestations de l'imagination humaine, elle a comparé toutes les littératures, elle a cherché à pénétrer le secret de toutes les conceptions de l'intelligence, et elle est arrivée à être elle-même une création, une des formes de l'art. L'analyse d'une œuvre a pris tout à coup une couleur et une animation inattendues. L'étude d'un homme est devenue un portrait d'histoire ou une peinture morale. La discussion des questions littéraires a dépouillé la sécheresse d'une froide dissection pour prendre les allures de la vie. Au lieu de chercher à tout exclure au nom d'une règle étroite, elle s'est efforcée de tout comprendre, de tout expliquer, d'éclairer l'œuvre par l'homme, l'homme par son siècle. Là est la nouveauté réelle de la critique moderne et là était aussi son piége, car en entrant dans cette voie elle risquait souvent de devenir moins le jugement scrupuleux d'une raison exacte et ferme que l'impression d'un esprit sans guide, désireux avant tout d'étonner ou d'amuser par la fécondité et le piquant des aperçus. L'esprit critique s'est glissé partout, a pris toutes les formes, et il y a eu en même temps moins de vraie critique. Il y a eu la critique qui n'était qu'un enthousiasme adulateur, la critique spirituelle et amusante, la critique paradoxale; dans le fond, il manquait presque toujours la notion fixe et juste de cet idéal supérieur et de ces règles

immuables qui président aux conceptions de l'art dans tous les temps et dans tous les pays. S'il est un homme qui ait maintenu à la critique son caractère précis et exact sans la renfermer dans des limites désormais franchies, c'est M. Gustave Planche. Les *Nouveaux Portraits littéraires* qu'il vient de publier sont le fruit de la même pensée qui a fait comparaître devant elle bien des œuvres et bien des hommes depuis vingt ans.

Dans cette laborieuse enquête ouverte sur la littérature contemporaine, M. Planche ne cède ni aux complaisances ni à l'esprit de divagation. Il ne demande pas à un ouvrage d'où il vient, à quel but secret il vise; il lui demande ce qu'il est, ce qu'il vaut au point de vue de l'histoire, de la philosophie et des lois générales de l'art; il l'interroge sur son caractère moral; il arrête l'imagination là où elle n'est qu'une insulte à la raison. C'est ainsi que sa critique, exerçant une autorité réelle, est devenue un des plus incorruptibles témoins de la littérature actuelle; et ce qu'il a fait pour la littérature, il l'a fait aussi pour la peinture, cherchant toujours dans la tradition non une entrave, mais un exemple et un idéal. M. Gustave Planche, il faut le dire, a été le trouble-fête de bien des triomphes complaisamment décernés. Ces triomphes sont passés cependant; les bulletins de ces anciennes batailles existent encore, il y en a plus d'un dans les *Nouveaux Portraits littéraires :* qui avait raison du critique ou du poète? Le malheur de notre temps, c'est qu'à une grande émulation de dénigrement il se mêle un ardent besoin d'apothéose; on a quelque peine à comprendre l'indépendance sévère et ferme qui ne consent à plier ni devant les engouemens ni devant les vanités intéressées. S'il est des royautés littéraires de notre temps, ce que nous souhaitons fort quant à nous, ce sont du moins des royautés très constitutionnelles, qui ne peuvent gouverner que selon les lois de l'art et même du bon sens. Telle est la vérité que M. Gustave Planche a sans cesse rappelée et qu'il rappelle encore dans ces études variées, qui vont de M. de Lamartine à M. Victor Hugo, de Béranger au poète italien Giusti. La critique ne fait point sans doute éclore les œuvres de la pensée; elle ne leur communique pas l'inspiration et la force, mais elle peut les préparer en ramenant les esprits au culte d'un idéal plus sévère et plus élevé, en leur montrant ce qu'il y a de fécond dans la poursuite de cet idéal.

Tout se tient d'ailleurs dans le domaine de l'imagination. Ce qui est vrai de la littérature l'est aussi de toutes les formes que peut revêtir l'inspiration humaine. Tous les arts obéissent aux mêmes lois et tendent au même but; les moyens seuls sont différens. Ce n'est point certes par des procédés identiques que la littérature, la peinture, la musique elle-même, agissent sur les hommes; elles se dénatureraient d'ailleurs par des imitations réciproques. La littérature qui viserait à une représentation matérielle des objets ou à un effet musical tout extérieur ne serait plus de la littérature, elle ne serait qu'un puéril caprice d'imagination. La peinture et la musique qui auraient la prétention de vivre d'une vie abstraite, d'entreprendre avec la pensée des dialogues de philosophie, risqueraient fort d'être incomprises, comme on l'a vu quelquefois. Chacune a sa sphère où elle est reine. Entre ces arts divers cependant, il y a un intime et mystérieux lien. Tous, suivant leur nature et dans la mesure de ressources inégales, ils tendent à la même fin, qui est d'ex-

primer la vérité des sentimens, de réaliser un certain idéal de beauté invisible. Plus ils se rapprochent de cette vérité et de cet idéal, plus ils sont parfaits. La même impression ne semble-t-elle pas s'éveiller dans l'âme à la lecture d'une description magnifique, au spectacle d'un paysage de Claude Lorrain, ou en entendant la *symphonie pastorale* de Beethoven? Le mérite de M. Scudo est de sentir cette merveilleuse solidarité, et de l'exprimer dans ces pages qu'il rassemble sous le titre de *la Musique ancienne et moderne*. Par-là, il se place à un point de vue élevé, il rend à l'art qu'il étudie son rang dans la civilisation intellectuelle, et il fait de la critique musicale une science ingénieuse et savante. Instruit de toutes les choses de l'art musical, familier avec toutes les traditions, doué d'un goût sévère et pur, M. Scudo réussit à rendre intéressante et attrayante une étude qui semble spéciale. Le secret de cet intérêt consiste justement à ne point séparer la musique des autres arts d'imagination, à la rattacher sans cesse, au contraire, à tous les mouvemens de l'inspiration humaine, et ce procédé, il l'applique à la France, à l'Italie, à l'Allemagne. M. Scudo reconstruirait presque l'histoire de la civilisation allemande avec des symphonies et des oratorios, par la filiation des écoles. C'est ainsi que l'analyse d'un ouvrage musical et la biographie d'un artiste deviennent des portraits ingénieusement tracés ou des dissertations piquantes qui touchent à tout. Quoi donc! la musique n'a-t-elle pas sa place même dans la politique, pourtant assez discordante? Qu'on relise l'étude sur Mme Grassini, on verra comment les rivalités des chanteurs devenaient une des formes des luttes des partis en Angleterre, il y a moins d'un siècle. Chaque parti avait son artiste de prédilection. Sous la figure de Haendel et de Porpora, les deux directeurs rivaux, de même que sous la figure de Farinelli et de Senesino ou de Mme Grassini et de Mme Billington, les whigs et les tories poursuivaient au théâtre leurs luttes de la presse et de la tribune. Il y a même des cas où la musique réconcilie tout, — témoin la même Mme Grassini, qui réconciliait volontiers dans son admiration Napoléon et lord Castlereagh. Malheureusement c'est là un procédé qui, tout spirituellement raconté qu'il soit par M. Scudo, n'est pas complétement infaillible dans les rudes secousses de la politique.

La politique ne marche pas tout à fait ainsi; elle a d'autres épreuves et d'autres incidens qui ne rentrent pas précisément dans cet ordre de considérations faciles. Les gouvernemens n'eussent-ils qu'à pourvoir à l'administration des intérêts permanens d'un pays, à la direction régulière et normale de ses affaires, ils auraient certes encore une œuvre laborieuse et pénible à accomplir. Qu'est-ce donc, lorsqu'il vient s'y joindre quelqu'une de ces crises qui font flotter à tous les vents la politique d'une nation, ou qui même en disparaissant, laissent des traces profondes? Il y a peu de pays aujourd'hui qui n'aient passé par l'une de ces épreuves et qui n'aient vu s'accroître les difficultés de leur situation. Plus que partout peut-être, ces difficultés ont été grandes dans les États-Romains après les dernières révolutions, et il s'en faut que le gouvernement pontifical ait pu toujours les résoudre avec efficacité. Quelque gravité qu'aient toujours à Rome les questions politiques, les embarras administratifs et financiers ne sont peut-être pas les moins périlleux et les moins insolubles. Il y a une chose certaine,

c'est la bonne intention manifestée avec persévérance par le pape de réorganiser et de régulariser l'administration et les finances romaines. Récemment encore, diverses mesures attestaient cette volonté d'arriver à des améliorations pratiques et réellement utiles. L'une de ces mesures avait pour but de retirer de la circulation le papier-monnaie, qui depuis 1848 est un élément de perturbation pour le commerce romain. Deux jours par semaine ont été fixés pour l'échange des bons contre leur valeur en numéraire à la caisse du trésor. Cette mesure a reçu à peine un commencement d'exécution, qu'elle a produit les plus heureux effets. Le gouvernement modifiait en même temps le système d'administration des tabacs et du sel, en plaçant cette source de revenu sous la direction immédiate de l'état à l'expiration du bail par lequel elle est actuellement entre les mains de l'industrie privée. Une société en commandite est formée pour la mise en œuvre du système nouveau, de telle sorte que le public se trouve appelé à participer aux bénéfices prévus de l'administration reconstituée. Ces différentes mesures peuvent avoir sans nul doute une influence utile, malgré ce que peut présenter de dangers le système de régie adopté pour le sel et les tabacs. Il est malheureusement difficile de rattacher au même ordre d'idées un autre acte par lequel le gouvernement élève à une taxe démesurée le tarif d'importation des denrées coloniales et impose un droit d'exercice au débitant en détail. Quel peut être le but de cette aggravation de tarifs? Si l'on a pensé augmenter les recettes de l'état, il n'est point impossible que le résultat ne soit entièrement contraire à l'intention. La contrebande tout au plus y gagnera en devenant plus active et en s'organisant sur une plus vaste échelle; nous ne parlons pas des mécontentemens qui peuvent se produire. Rome a pu ainsi s'occuper pendant quelques jours de finances et de droits de douanes; mais déjà la réunion des prélats convoqués par le pape pour une question de dogme religieux lui a rendu le caractère qui fait de Rome un pays si différent de tous les autres.

L'Espagne, pour sa part, ne cesse point d'offrir le spectacle prolongé de ses incertitudes et de ses confuses agitations. C'est une mêlée qui dure depuis trois mois, et à travers tout cela les intérêts sérieux et réels du pays deviennent ce qu'ils peuvent. Il n'y a qu'une pensée aujourd'hui au-delà des Pyrénées : c'est d'arriver au 8 novembre, jour de la réunion des cortès, sans secousse nouvelle, et on ne sait point si on y arrivera. Pour le moment, l'Espagne se trouve entre une assemblée politique à peine sortie du scrutin, dont l'esprit est inconnu, et un gouvernement qui a bien du mal à s'entendre sur les plus simples mesures. Ce sont là les deux traits les plus caractéristiques de la situation actuelle de la Péninsule. Que peut-on augurer des élections qui viennent d'avoir lieu? Il serait d'autant plus difficile de rien préciser à ce sujet, que, le scrutin ayant été ajourné dans certaines provinces envahies par le choléra, et un assez grand nombre d'élections doubles nécessitant de nouvelles opérations électorales, il reste environ cent députés à nommer encore. En réalité, ce sont des élémens nouveaux qui vont se trouver aux prises dans l'assemblée qui doit se réunir le 8 novembre, et la question est de savoir si elle aura assez d'ascendant pour dominer toutes les difficultés, ou si elle ne fera qu'ajouter elle-même à la confusion. Le malheur veut que

jusque-là ce soit un gouvernement divisé qui préside aux destinées de l'Espagne. La lutte d'influences existe depuis le premier jour; par momens cependant elle éclate d'une manière plus sensible, et alors c'est une crise menaçante, comme il est arrivé il y a peu de jours. C'est au sujet des questions les plus graves que les dissentimens se sont manifestés dans le cabinet espagnol. Il s'agissait d'abord de savoir si le gouvernement présenterait un projet de constitution au congrès. La portion la plus modérée du ministère pensait que le gouvernement devait proposer ce projet; mais le duc de la Victoire a fait triompher l'opinion de la minorité du conseil, qui voulait laisser aux cortès une pleine initiative. Il s'agissait en outre d'une levée de troupes d'autant plus nécessaire que les derniers licenciemens ont désorganisé l'armée. Ici encore, l'opinion de la majorité, favorable à cette mesure, a dû céder devant l'opinion contraire d'Espartero, ou plutôt du général Allende Salazar, qui est le conseiller du duc de la Victoire. Il y avait enfin une question plus grave, qui était celle de savoir si la reine ouvrirait en personne les cortès. La présence de la reine devant le congrès était, selon quelques révolutionnaires, une atteinte portée à la liberté du corps constituant. La reine elle-même a tranché cette question en exprimant la volonté d'inaugurer les cortès nouvelles. Quoi qu'il en soit, à la suite de ces faits, une sérieuse mésintelligence paraît avoir éclaté entre le duc de la Victoire et le général O'Donnell. Les deux généraux cependant ont fini par se remettre d'accord pour le moment, et maintenant c'est devant les cortès que nous retrouverons toutes ces luttes d'opinions et de partis qui travaillent l'Espagne, et qui ont remis en doute tout un ordre politique qu'on croyait affermi. CH. DE MAZADE.

LA RÉACTION ABSOLUTISTE EN DANEMARK.

Le parlement danois vient d'être encore dissous, le 20 octobre dernier, trois semaines seulement après sa nouvelle réunion. Chacun prévoyait ce nouvel épisode de la crise parlementaire en Danemark. Un funeste malentendu prolonge ces débats, qui mettent en péril l'existence de ce petit royaume, et que la diplomatie occidentale sera peut-être seule capable de faire cesser.

Nous avons assez souvent exposé dans la *Revue* (1) comment s'est nouée cette inextricable question danoise pour pouvoir nous dispenser de la reprendre ici dès le commencement. On se rappelle en résumé qu'en 1848 le roi Frédéric a doté de lui-même le Danemark d'une constitution fort libérale, qui a été publiée pendant l'année suivante. Comme les duchés de Lauenbourg, de Slesvig et de Holstein étaient à cette époque en pleine insurrection et occupés par l'armée prussienne, complice de la révolte, la constitution ne fut pas immédiatement étendue à ces trois pays; on l'appliqua seulement au royaume proprement dit, c'est-à-dire au Jutland et aux îles. Les amis des institutions libérales espéraient qu'aussitôt la guerre terminée, les duchés,

(1) Voyez notamment la livraison du 15 novembre 1853.

ou au moins le Slesvig, terre scandinave et danoise, partageraient le bienfait de cette constitution; mais leur espoir fut trompé, grâce à la réaction européenne qui s'était manifestée de 1850 à 1852, et les négociateurs allemands imposèrent au gouvernement danois le double engagement de replacer les deux duchés de Slesvig et de Holstein sous les institutions absolutistes qui les régissaient avant la guerre, et d'unir les parties diverses de la monarchie par une constitution commune. La première de ces deux promesses causa au parti constitutionnel une amère déception; la seconde lui parut ne pouvoir s'accomplir qu'aux dépens de la constitution de 1849. La *publication* royale du 28 janvier 1852 proclama la ferme intention d'accomplir les conditions imposées du dehors, et l'acte du 26 juillet 1854 commença de les mettre à exécution. Que devenait la loi fondamentale au milieu de cette tentative d'organisation? Au lieu de s'étendre aux duchés, elle se trouvait restreinte jusqu'à n'être plus que la charte particulière d'une province de la monarchie; les chambres du parlement danois devenaient elles-mêmes une simple représentation locale, au même titre que les états de chacun des duchés.

Les députés danois prétendirent qu'un pareil changement ne pouvait pas se faire sans leur consentement, et que la constitution commune ne pouvait être publiée, quelle qu'elle fût, avant d'avoir été discutée par eux, c'est-à-dire qu'ils n'acceptaient pas à l'avance l'humiliation qu'on voulait leur imposer, et que l'acte du 26 juillet 1854 était à leurs yeux un attentat contre la loi fondamentale du Danemark. On se rappelle que pendant la dernière session, terminée le 24 mars 1854, les deux chambres d'un côté, les électeurs de l'autre, adressèrent au roi des protestations contre le cabinet et demandèrent son éloignement; tout fut inutile. Les élections suivantes ramenèrent cependant une majorité imposante contre le ministère, et lorsque les nouvelles chambres se réunissaient au commencement d'octobre, elles annonçaient dès les premières séances l'intention de résister ouvertement.

Trois voies légales s'offraient à leur choix : l'adresse au roi, la mise en accusation du ministère, le refus de voter l'impôt. Elles pensèrent qu'elles devaient employer concurremment les deux premiers moyens, l'un pour engager une lutte décidée contre le cabinet, l'autre pour expliquer leur conduite et prévenir dans l'esprit du roi toutes les interprétations fâcheuses, car c'est un trait remarquable, dans cette crise constitutionnelle, que le respect inaltérable que les chambres danoises ont sans cessé témoigné envers le roi comme envers la légalité.

L'adresse avait à répondre à un discours du trône qui n'était autre chose qu'un nouveau manifeste de la politique ministérielle. Elle le fit avec fermeté, mais avec beaucoup de modération. Elle déclara que la constitution commune publiée le 26 juillet aurait dû être soumise à l'approbation préalable des chambres, et subsidiairement que la constitution du 5 juin 1849 ne devait être modifiée que conformément à l'article 100 de cette même constitution, c'est-à-dire du consentement des deux chambres. L'acte du 26 juillet avait donc violé ouvertement la loi fondamentale. Du reste la représentation nationale souhaitait contribuer, elle aussi, à l'œuvre difficile de la constitution commune, mais elle exprimait le vœu formel que les duchés ne fussent pas privés actuellement des institutions libérales que le roi lui-même

avait promis naguère de leur concéder, et surtout que le royaume de Danemark ne perdît pas, par les dispositions ou l'influence de cette constitution commune, les avantages dont il était déjà en possession. L'adresse se terminait en rappelant que le bon accord entre le roi et la nation avait seul, quelques années auparavant, sauvé le Danemark, menacé de toutes parts, et qu'aujourd'hui encore c'était dans une parfaite union entre toutes les forces du pays que serait sans doute le seul espoir de salut. — Les illégalités commises par le ministère avaient failli rompre cette union; il fallait, pour la rétablir, éloigner le ministère après avoir effacé les illégalités en les condamnant. Les protestations adressées au roi par les députés et même par les électeurs n'avaient jusqu'à présent servi de rien; il ne restait donc plus autre chose à faire que de soumettre les actes du cabinet au jugement de la cour suprême.

M. Tutein, député de la seconde chambre, l'un des plus riches et des plus estimés propriétaires du Danemark, se chargea d'élever et de soutenir cette proposition. Il la motiva non-seulement sur la publication de l'acte du 26 juillet, attaque directe contre la constitution de 1849, destinée, si elle pouvait réussir, à refouler le Danemark dans l'absolutisme en confiant le pouvoir à des ministres presque irresponsables, mais encore sur la transgression récente de toutes les lois financières. Les ministres de la guerre et de la marine en particulier avaient, à l'occasion de la neutralité armée, dépassé à l'envi, sans aucune autorisation des chambres, toutes les limites de leurs budgets respectifs; aucun droit constitutionnel, aucune tradition même n'était plus respectée.

Par malheur, nous l'avons dit, un singulier malentendu entre le ministère et l'opposition jette au milieu de ce débat une incroyable confusion et altère le sens même des mots. On peut en juger par la lecture même des débats de la seconde chambre, tels qu'ils sont rapportés dans le *Berlingske Tidende* du 12 octobre. Le spectacle vivant de cette assemblée qui défend ses droits et la ressemblance des discussions qui l'agitent avec les anciens débats de nos chambres donnent à cette lutte parlementaire un certain attrait de nouveauté imprévue. Après que M. Tutein eut exposé et motivé, dans un long discours, sa proposition tendant à faire mettre en accusation le cabinet tout entier, le ministre de l'intérieur demanda la parole. C'était pour lui un sujet d'étonnement d'entendre parler de constitution violée. « Si je pouvais croire, dit-il, que la loi fondamentale fût en danger, je me réunirais aussitôt à l'honorable membre. Je ne crois pas, messieurs, que le moindre danger menace la loi fondamentale; si quelque péril doit la menacer un jour, ce sera lorsque la chambre écoutera, des motions comme celle-ci, qui dépassent toutes les limites de sa compétence. Le vrai danger pour la loi fondamentale consiste en ce qu'on oublie toujours que la constitution danoise, telle qu'elle a été donnée en 1849, telle que nous l'aurions tous conservée avec plaisir, n'existe plus. Ce qui faisait le fond même de la constitution donnée à la *monarchie* danoise a disparu le 28 janvier 1852. Il ne faut jamais oublier cela; il ne sert à rien de l'oublier. Ce qui en subsiste aujourd'hui, c'est une forte et libre constitution pour le *royaume* de Danemark. Si nous voulons affermir cette constitution pour le royaume, ne perdons pas le temps à nous quereller sur les

restes froids et périssables de la constitution de la monarchie, dont il n'y a plus rien à faire. » Après que l'orage excité par ces paroles se fut apaisé, le ministre insista pour démontrer que la constitution danoise, telle qu'elle a été primitivement publiée pour toute la monarchie, n'existait plus aux yeux du gouvernement. C'était donc une prétention tout à fait illégale et bizarre de la part de la chambre de demander que le roi renvoyât son ministère, et il était encore plus singulier que la chambre nommât expressément, parmi ces ministres qu'elle désirait éloigner des affaires, les ministres des duchés de Slesvig et de Holstein. « En vérité, messieurs, disait le ministre de l'intérieur, quelques reproches que vous croyiez avoir à faire à ces deux personnes, vous accorderez bien qu'il est absolument impossible que la diète danoise ait le droit de s'ingérer dans les choix qu'il plaît à sa majesté de faire pour ce qui concerne l'administration des duchés. Que diriez-vous si les états provinciaux du Slesvig ou ceux du Holstein prétendaient savoir quels hommes le roi a l'intention de nommer pour ministres du royaume de Danemark? Cela est impossible; une telle prétention, croyez-le bien, ne servirait qu'à rendre plus difficile à sa majesté l'accomplissement des promesses qu'elle a faites. »

Voilà qui est clair; mais avant de tirer toutes les conclusions de ces paroles, il faut achever l'analyse du débat. M. l'évêque Monrad, le chef du parti national, de l'ancien parti de l'Eyder, répondit au ministre de l'intérieur par quelques paroles nettes et incisives. Il releva surtout le mot qui avait le plus étonné la chambre, ce mot de « restes de la constitution. » Une telle expression, pensait-il, n'avait pu qu'échapper par mégarde au ministre; il avait voulu dire sans doute que, par suite de la publication du 28 janvier, les rapports entre les différentes parties de la monarchie danoise devraient être ordonnés autrement qu'on s'était proposé de le faire quand on a publié la constitution, et c'était dans sa bouche, à son avis, une très malheureuse expression de dire que le rescrit royal du 28 janvier 1852 eût annulé ou transformé la constitution, quand on lisait au contraire dans ce rescrit : « Il ne peut s'élever aucun doute au sujet de notre ferme volonté de maintenir inviolablement la constitution danoise.» Comment, en présence de ces paroles royales, venir parler des *restes* de la constitution! La constitution avait conservé toute la signification, toute l'étendue qu'elle avait d'abord; mais le but final désigné par la publication du 28 janvier était à la vérité différent de celui qu'on avait fixé primitivement. Du reste l'orateur regrettait avec franchise, non sans malice, que le ministère ne voulût pas s'expliquer devant le *Folksthing* sur l'ordonnance du 26 juillet. « Il paraît que cette ordonnance, dit-il, est un acte trop haut placé pour qu'il en puisse être question ici; c'est une de ces grandes *affaires communes* auxquelles nous ne devons pas atteindre; nous sommes trop petits pour cela. » Mais si le ministère ne voulait pas discuter devant les chambres la légalité de cet acte, — raison de plus, soutenait M. Monrad, pour que les chambres offrissent au ministère l'occasion de s'expliquer ailleurs, devant une autre assemblée, devant la cour suprême. « D'après ma conviction profonde et d'après celle des jurisconsultes que j'ai eu l'occasion d'interroger, déclara l'orateur, le ministère, en publiant l'ordonnance du 26 juillet, a violé la constitution et s'est rendu passible d'une

condamnation sérieuse. C'est l'opinion d'un grand nombre d'hommes instruits; c'est celle, j'ose le dire, de la grande majorité de la nation : le 26 juillet a violé la constitution et porté atteinte aux droits les plus sacrés du Danemark, droits reconnus par le roi lui-même, non pas une fois, mais deux fois, et solennellement. » Pour trancher nettement la question, il n'y avait qu'un seul moyen : il fallait que la cour suprême vidât ce procès entre le ministère et les chambres. Les chambres ne voulaient pas, elles ne devaient pas attendre, parce que l'arbitraire s'affermit en durant et s'étaie peu à peu de quelques droits particuliers qu'il acquiert et groupe autour de soi, et parce qu'il est immoral et dangereux de laisser à toute une nation la conscience que le régime qui lui est imposé repose uniquement sur une violation de la loi. Une fois la nation convaincue qu'on aurait violé d'en haut le droit et la loi, serait-il facile de l'empêcher d'entrer elle-même dans la voie que le gouvernement aurait été le premier à choisir, dans la voie de l'illégalité?

On voit bien maintenant quel est précisément l'objet du débat et quel est le malentendu auquel nous avons fait allusion. Les chambres danoises ne demandent plus l'extension de la constitution libérale du 5 juin 1849 aux autres parties de la monarchie danoise : c'était leur première espérance, au moins pour ce qui concerne le Slesvig; mais la publication du 28 janvier 1852 les a forcées d'y renoncer. Elles se bornent à demander, elles réclament expressément le respect des promesses de 1849, qui garantissaient à toute la monarchie des institutions libérales, en même temps que l'inviolabilité de la constitution du 5 juin. Elles soutiennent que les promesses libérales sont violées aussi bien que la constitution par l'acte du 26 juillet, parce que la constitution commune proclamée par cet acte ne peut effacer ni restreindre, à leur avis, la constitution de 1849 tant qu'elle n'a pas été consentie par la représentation nationale, parce que le sénat ou conseil institué par cet acte du 26 juillet n'offre qu'une représentation tout à fait insuffisante des différens états de la monarchie, parce que ce sénat, faiblement organisé, laisse le pouvoir à un conseil de ministres en partie irresponsable, parce qu'enfin voici les duchés retombés sous les institutions absolutistes, dont l'influence paraît dangereuse pour le Danemark lui-même. Pour ce qui regarde particulièrement la violation de la foi fondamentale, les chambres, outre les argumens tirés de l'interprétation des textes officiels, rappellent que quelques jours après la publication du 28 janvier 1852, dans une séance du 13 février, M. Bluhme, le ministre des affaires étrangères, est venu déclarer expressément que le gouvernement se croyait engagé à respecter le paragraphe 100 de la constitution du 5 juin 1849, c'est-à-dire à ne modifier cette constitution qu'avec le concours des chambres. L'acte du 26 juillet, en modifiant les rapports entre le royaume de Danemark et les duchés, entre la constitution qu'il laissait à l'une des parties de la monarchie et les institutions nouvelles imposées aux duchés, avait au contraire modifié la loi fondamentale sans le consentement de la représentation.—Voilà en résumé la situation des chambres; elles ont fait des concessions, mais elles croient qu'il ne leur est plus permis d'en faire sans trahir le mandat qui leur a été confié; elles se croient engagées d'honneur à sauvegarder la constitution libérale du royaume de

Danemark, à préserver les duchés de l'absolutisme autant qu'il est en leur pouvoir, et à ne pas souffrir que la constitution commune précipite toute la monarchie danoise de ce côté. De leur côté, les ministres allèguent, comme on l'a pu voir, que les chambres n'ont aucun droit de se mêler des affaires des duchés ni de tout ce qui regarde la constitution commune. Ils soutiennent que la constitution donnée naguère par le roi Frédéric VII pour toute la monarchie danoise est restreinte aujourd'hui par le fait aux limites d'une constitution pour le royaume de Danemark, c'est-à-dire pour le Jutland et les îles, et ils affirment que ce changement a pu se faire sans aucune illégalité, grâce à une réserve insérée dans la constitution de 1849, réserve imaginée à dessein pour faire échec à l'article 100 de la même constitution, et ménageant d'avance au gouvernement, s'il croyait devoir redouter un jour l'influence d'une constitution libérale, le moyen de la modifier sous le prétexte de son accord avec les institutions du Slesvig. On peut demander seulement comment le ministère explique les paroles de M. Bluhme pendant la séance du 13 février 1852; il est permis de soupçonner que ce jour-là M. Bluhme a éventé le piége.

Les amis du cabinet ne dissimulent pas non plus que le mot de toute l'énigme pourrait bien être une *nécessité européenne*. Beaucoup d'entre eux reconnaissent que la politique du parti de l'Eyder, unissant le Slesvig au Danemark sous des institutions absolument semblables, serait la meilleure, mais ils ne croient pas ses vues exécutables; ils disent que le Slesvig méridional est devenu allemand, et qu'il est impossible de l'obliger à redevenir danois; ils assurent que le Slesvig et le Holstein ne veulent pas de la liberté, et qu'ils préfèrent les institutions absolutistes; ils déclarent surtout que les grandes puissances voisines du Danemark ont imposé au gouvernement danois la publication du 28 janvier 1852, qu'il a bien fallu céder et qu'il faut exécuter à présent les engagemens qu'on a pris. Voilà l'explication des paroles du ministre de l'intérieur aux chambres : « Nous aurions tous bien voulu conserver cette constitution telle qu'elle a paru en 1849... Vous rendrez plus difficile à sa majesté l'accomplissement des promesses qu'elle a faites. » Ces engagemens pèsent donc sur le roi et sur le ministère. Cela suffit pour expliquer le malentendu entre le gouvernement et les chambres; cela ne suffit pas pour laisser entrevoir quelle pourra en être l'issue. En effet les chambres n'ont pris aucune part à ces engagemens, elles ne les connaissent pas; qui les forcera à se résigner, ou bien qui les persuadera qu'elles doivent, pour complaire à la diplomatie européennee, sacrifier le dépôt qu'elles ont reçu de la nation, le dépôt de la liberté, que dis-je? celui même de l'existence du Danemark; car, il ne faut pas se le dissimuler, il s'agit ici de l'existence du Danemark. Le Danemark n'est plus rien sans les duchés, tout au moins sans le duché de Slesvig; le Slesvig lui échappera, s'il a des institutions différentes de celles du royaume, surtout si ces institutions sont pareilles à celles du Holstein, et alors le Danemark, devenu beaucoup trop faible, sera infailliblement effacé de la carte d'Europe; les îles resteront scandinaves, suédoises sans doute; la partie continentale se fondra dans l'Allemagne, dans *la grande patrie, das grosse Vaterland*. Quant à la constitution libérale de 1849, affaiblie déjà par les restrictions qu'on se croit obligé de lui faire

subir, elle ne luttera pas longtemps contre l'ascendant des institutions absolutistes qui dominent dans les duchés et dans la nouvelle constitution commune. Il est permis de croire que son libéralisme a été pour quelque chose dans la rigueur des grandes puissances qui ont imposé au Danemark la publication du 28 janvier, et qu'elle est maintenant le but caché de beaucoup de ressentimens. La parole du roi et son refus de consentir à une abdication qu'un certain parti voudrait lui arracher sont presque les seules garanties de l'existence de la constitution danoise; elle disparaîtrait sans doute, sauf un secours inespéré, si elle était prochainement privée de ces garanties. Voilà le triste avenir qui s'offre en ce moment au Danemark.

J'ai entendu des hommes éminens en Danemark, partisans de la politique ministérielle, s'humilier d'avance devant ces éventualités qu'ils reconnaissent probables, et donner pour excuse la *nécessité européenne*. Ne devraient-ils pas dire *la nécessité orientale?* C'est là le nœud de la question. La différence entre le parti national et le gouvernement, c'est d'abord que le premier n'a pas voulu encore accepter les ordres de puissances étrangères évidemment intéressées à la ruine du Danemark : il n'a pas désespéré de la patrie; c'est ensuite que, dans les circonstances nouvelles que la guerre a créées, il a cru entrevoir une lueur subite, une lueur inattendue d'espérance. Ce serait la seule, puisque le dernier effort tenté par les chambres a encore échoué. L'adresse avait été présentée au roi par une députation du *Folksthing*, le 19 octobre; dans la séance du 20, le cabinet (excepté les ministres du Slesvig et du Holstein, qui tiennent à constater en toute occasion qu'ils n'ont rien à faire avec les chambres de Copenhague) est venu en corps apporter la réponse royale. C'était l'ordonnance de dissolution de la seconde chambre (la première chambre, qui s'était du reste associée aux mêmes protestations, doit cesser par là même ses séances) et l'annonce de nouvelles élections pour le 1er décembre.

L'ordonnance royale était accompagnée d'une *lettre ouverte* adressée au *Folksthing* et d'une autre lettre royale à la nation danoise. Dans la première, le roi reprochait aux députés « d'avoir témoigné par toute leur conduite d'une résistance réfléchie contre son gouvernement, d'avoir, sans égard à son désir contraire, accueilli et lu des adresses hostiles, d'avoir voté une adresse osant exprimer un défaut de confiance dans les hommes que, selon son droit, sa majesté avait appelés pour lui servir de conseillers et qu'elle était bien décidée à conserver auprès d'elle, d'avoir dédaigné et regardé comme non avenu l'expédient que sa majesté avait choisi pour assurer l'unité de la monarchie et qu'elle avait proclamé à dessein absolument nécessaire (l'acte du 26 juillet), d'avoir oublié sans cesse que la diète danoise ne saurait avoir aucun droit de s'ingérer dans ce qu'il plaît à sa majesté d'ordonner concernant les parties de sa monarchie autres que le royaume de Danemark. » L'autre *lettre ouverte* n'était qu'une proclamation au peuple pour le sommer d'élire maintenant d'autres députés que ceux qu'il avait envoyés aux deux dernières diètes. Cette étrange proclamation se terminait par ces mots : « Ayant remarqué avec déplaisir que plusieurs de nos fonctionnaires, tant ecclésiastiques que laïques, ne se sont pas assez scrupuleusement conformés à leurs devoirs politiques envers notre gouverne-

ment au milieu des agitations récentes, nous les avertissons de la manière la plus sérieuse, tous *et particulièrement ceux du clergé*, avec la vocation desquels une telle conduite doit être considérée comme incompatible, d'observer désormais une plus grande attention à cet égard, et nous enjoignons à tous ceux à qui leurs fonctions permettent d'y contribuer d'appliquer tous leurs soins à favoriser les intentions de notre gouvernement. » Nous disions tout à l'heure que les représentans et les électeurs du royaume de Danemark nous semblaient avoir montré jusqu'à présent, dans cette lutte, de la modération, un grand respect pour la légalité et une véritable intelligence des principes et des mœurs constitutionnelles. On voit qu'il y avait quelque mérite à acquérir si tôt cette sorte d'expérience, et que tout près d'eux d'autres exemples leur étaient donnés.

La dissolution du parlement laisse au ministère une facile victoire qu'il semble vouloir poursuivre. Les élections prochaines témoigneront probablement de l'impatience du pays. Quelle sera la fin d'une lutte qui menace d'être acharnée de part et d'autre? Le refus de voter l'impôt, en admettant que les chambres fussent soutenues par les électeurs, amènerait des violences qui compromettraient la cause danoise aux yeux des puissances amies. Dans un tel embarras, il faut espérer avec le parti national que les complications européennes ouvriront pour les difficultés intérieures du Danemak quelque issue encore invisible. Les vœux que forme ce parti pour le succès de nos armes sont sincères, ils sont intéressés. Le parti national compte sur *la nécessité occidentale;* il souhaite de tous ses vœux que la guerre vienne briser des liens qui étouffent son pays. L'occasion est offerte à la diplomatie occidentale de sauver une nationalité de plus, une nationalité intelligente, active, énergique, et de regagner un allié fidèle. On se rappelle que le Danemark est resté le dernier avec nous, dans les guerres du premier empire, au prix de bien des souffrances. Tant de luttes et de constance n'auraient-elles pas dû lui assurer l'intégrité de son territoire et l'affermissement de ses institutions libérales? Peut-être enfin le temps de la justice approche-t-il malgré des apparences contraires. C'est la croyance de tous les peuples que la guerre actuelle est destinée à redresser bien des torts et à faire cesser beaucoup d'oppressions.

A. GEFFROY.

REVUE MUSICALE.

La saison musicale est en pleine activité. Tous les théâtres lyriques, à commencer par l'Opéra, ont ouvert leurs portes et livré déjà au public quelques nouveautés plus ou moins intéressantes, sans préjudice d'ouvrages plus considérables qu'on prépare pour l'hiver. L'approche de l'exposition universelle, qui doit attirer à Paris tout ce qu'il y a en Europe et dans le monde d'esprits curieux d'assister à ce congrès des arts de la paix et de la civilisation, excite les artistes à faire tous leurs efforts pour s'élever à la hauteur de ce grand événement. Aussi bien, le moment est-il plus opportun qu'on ne croit pour

cette vaste exhibition de l'industrie humaine, car le siècle se fait vieux, et après avoir été si orageux et si fécond en péripéties politiques, il semble se recueillir et vouloir faire tranquillement son examen de conscience. Il lui sera beaucoup pardonné parce qu'il a beaucoup aimé ce qui fait le prix de la vie, et l'histoire pourra lui appliquer ces deux admirables vers de Dante :

Libertà va cercando, *ch' è si cara*
Come sa chi per lei, vita rifiuta.

L'administration de l'Opéra a subi, depuis l'année dernière, une modification très importante. M. le ministre d'état a désintéressé le directeur qui en avait le privilége depuis 1847, et s'est substitué à sa place. L'Opéra est maintenant dans les attributions du ministre de la maison de l'empereur, qui se charge de liquider son passif et de pourvoir à son avenir. Cet état de choses n'est pas nouveau, car depuis Louis XIV, qui a institué l'Académie royale de musique en 1669, ce grand établissement lyrique a été successivement sous la main de l'état, de la ville de Paris, ou livré à des entrepreneurs. Sous l'empire et la restauration, l'Opéra dépendait de la liste civile, et ce n'est qu'en 1831 que le gouvernement essaya de nouveau le système de l'entreprise, qu'on vient d'abandonner.

On peut donner de très bonnes raisons pour ou contre ces deux systèmes, et ici même, on a fait ressortir dernièrement (1), avec beaucoup de justesse, tous les inconvéniens qui peuvent résulter de l'intervention directe de l'état dans l'administration des théâtres. Pour notre compte, nous serions assez favorable au système qui permet au gouvernement d'être le tuteur des intérêts matériels de quelques théâtres privilégiés, à la condition qu'il s'abstînt scrupuleusement d'intervenir dans les questions d'art, et qu'il laissât aux petits théâtres des boulevards une liberté entière dans le choix du répertoire et de leurs élémens de succès. Pour les théâtres comme pour l'instruction publique, nous voudrions concilier les avantages de l'ordre et de la tradition avec les bénéfices de la lutte et de la liberté. Deux ou trois théâtres modèles sous la main de la liste civile ou de l'état, où l'on n'admettrait que des artistes éprouvés et des œuvres d'une certaine élévation de style, et puis le droit laissé à l'industrie particulière de chanter, de danser et de jouer la comédie comme on l'entendrait, et sans autre surveillance que celle qu'impose la morale publique: — tel serait notre système, si nous avions mission de donner un avis sur une question qui intéresse non-seulement la musique, mais toute l'économie de l'art dramatique. La tendance à tout administrer, tout réglementer, crée au gouvernement des embarras infinis. La France a fait une révolution pour secouer le joug d'une religion de l'état; essaierait-on de lui imposer un *art* gouvernemental, une musique de princes et de potentats? Une pareille tentative serait plus qu'impossible, elle serait ridicule, et la malice gauloise en aurait bientôt fait justice.

Quoi qu'il en soit, la nouvelle administration de l'Opéra est maintenant à l'œuvre, et parmi les résultats qu'on lui doit, il en est du moins qu'on peut

(1) Voyez la livraison du 15 octobre.

signaler avec éloge. De ce nombre est l'engagement de Mme Stoltz, qui a reparu avec un certain éclat sur l'ancien théâtre de ses succès. Mme Rosine Stoltz n'est point une artiste ordinaire. Elle a de la passion, de la verve, une voix fortement trempée, que le temps n'a pas émoussée dans la partie moyenne de son clavier. Sans doute le goût de la cantatrice n'est pas toujours irréprochable, on pourrait même désirer qu'elle n'eût point emprunté à l'Italie quelques ornemens parasites qui ne peuvent s'excuser dans le style soutenu et déclamatoire de l'école française, que lorsque la fantaisie se mêle à la passion, et que l'exécution vocale est d'ailleurs parfaite. Nous aurions encore à relever dans la manière de Mme Stoltz quelques défauts de prononciation, tels que des mots trop fortement scandés et des syllabes ambitieuses qui attirent plus qu'on ne voudrait l'attention de l'oreille. Mme Stoltz se corrigera facilement de ces légères imperfections, qu'on lui a déjà signalées, et son talent incontestable grandira dans ce travail d'épuration qu'elle est digne d'entreprendre.

Il nous faut bien aussi dire un mot d'un incident qui a occupé l'opinion publique, et qui menace de devenir un épisode judiciaire : nous voulons parler de la disparition de Mlle Cruvelli, qui a rompu violemment la chaîne d'or qui l'attachait à l'Opéra depuis un an. Elle a fui, non pas comme un Parthe, en lançant ses traits, mais comme un soldat qui déserte à l'ennemi avec armes et bagages. Ce n'est pas nous qui sommes étonné d'une pareille conduite. Mlle Cruvelli a été à Paris ce qu'elle a été à Milan, à Gênes, à Londres, à Francfort, — un esprit indiscipliné, une artiste peu digne de l'intérêt qu'on lui a témoigné. Sans nous aventurer dans les suppositions que fait naître un procédé que l'opinion a déjà jugé sévèrement, nous dirons que l'administration de l'Opéra est plus heureuse qu'habile de se voir débarrassée d'une cantatrice capricieuse qui ne pouvait pas lui rendre l'argent qu'elle lui coûtait. Laissons cependant ces querelles de coulisses pour nous occuper du nouvel ouvrage en cinq actes qu'on vient de représenter à l'Opéra, *la Nonne sanglante* de M. Gounod.

Le sujet de la *Nonne sanglante* est tiré d'un roman de Lewis, *le Moine*, qui a eu un grand retentissement au commencement de ce siècle. Ce roman, qui reproduisait la manière d'Anne Radcliffe, a déjà été la proie des faiseurs de mélodrames, qui en ont défrayé les théâtres des boulevards. M. Scribe, qui ne recule devant aucune tentative, s'en est inspiré à son tour et en a tiré un poème lyrique qui pourrait être moins sombre et mieux conçu dans l'intérêt du compositeur.

La scène se passe en Bohême, aux environs de la ville de Prague, vers le XIe siècle. Deux familles rivales, celles du comte de Luddorf et du baron de Moldaw, sont en guerre et s'assiégent dans leurs châteaux. Pour mettre un terme à ces dissensions qui troublent le pays, Pierre l'Ermite intervient, et ordonne, au nom de Dieu, d'unir les deux familles par un mariage. Agnès, la fille unique du baron de Moldaw, épousera Théobald, fils aîné du comte de Luddorf. Cette paix de Dieu est acceptée avec joie par tout le monde, excepté par Rodolphe, frère de Théobald, qui depuis longtemps aime secrètement Agnès, et dont l'amour est partagé. Rodolphe, désespéré d'un projet d'union qui brise ses plus chères espérances, propose à sa fiancée de fuir et

de quitter le château sous le costume de la *nonne sanglante*, qui, tous les ans, vient errer à minuit sur les remparts du château. Après quelques hésitations bien naturelles, Agnès consent au vœu de son amant, et lui promet d'aller le trouver à minuit. Ainsi finit le premier acte.

La *nonne sanglante* est un esprit, une ombre qui n'a pu trouver le repos sous la froide pierre où elle est ensevelie. Pourquoi? Parce qu'elle avait aimé le comte de Luddorf, dont elle était la fiancée avant son départ pour la Palestine. Le croyant mort dans la guerre sainte, elle prit le voile et s'enferma dans un couvent. Ayant appris que le comte est de retour et qu'il va se marier avec une autre femme, elle quitte son couvent et va réclamer la foi promise à son amant. Celui-ci la repousse et la tue d'un coup de poignard au cœur. Depuis ce crime, la nonne sanglante erre autour du château de l'homme qui l'a trahie et immolée. On devine déjà que Rodolphe, au lieu de rencontrer Agnès au rendez-vous qu'il lui a donné, se trouve en face de la *nonne sanglante*, qui accepte ses sermens d'amour en lui tendant une main glacée par la mort. Cette méprise forme le nœud de la pièce. Pour dégager sa parole, Rodolphe s'engage à tuer le meurtrier de la nonne, qui n'est autre que son propre père, le comte de Luddorf. Celui-ci expire en effet, mais sous les coups d'une troupe d'assassins apostés par le baron de Moldaw pour tuer Rodolphe lui-même. La mort du coupable apaise la justice de Dieu, et rend le repos aux cendres de la pauvre religieuse. Tel est en résumé cet étrange poème, dont les moindres défauts sont l'obscurité et l'absence de caractère. On ne sait à qui s'intéresser dans cet interminable mélodrame, qui aurait pu être condensé en trois actes sans grand dommage pour la poésie de M. Scribe.

M. Ch. Gounod, qui a eu le courage d'accepter ce pâle libretto qu'ont refusé Meyerbeer, M. Halévy, et jusqu'à M. Berlioz, qui l'a eu pendant plusieurs années entre les mains, est un musicien de mérite, qui s'est acquis assez promptement une réputation des plus honorables. Lauréat de l'Institut, il est revenu de son voyage de Rome avec un goût prononcé pour la belle musique religieuse, un esprit diversement éclairé et nourri de la substance des maîtres. Après quelques tâtonnemens inévitables et un noviciat fait à la petite église des Missions-Étrangères, dont il dirigeait la chapelle, M. Gounod eut le bonheur de rencontrer une véritable artiste, Mme Viardot, qui s'intéressa à son avenir, et l'appuya de son crédit auprès de l'administration de l'Opéra, où il fit représenter un ouvrage en trois actes, *Sapho*, qui ne put se maintenir devant le public, mais qui valut au jeune compositeur une renommée de bon aloi. Les chœurs qu'il écrivit ensuite pour la tragédie de M. Ponsard, *Ulysse*, donnèrent à son nom assez de popularité pour que l'administration de l'Opéra lui confiât un poème en cinq actes, témoignage bien rare d'une confiance extrême. Peut-être M. Gounod eût-il mieux fait de restreindre encore son ambition en des limites moins grandioses, car, excepté Meyerbeer, je ne vois pas en Europe de musicien capable de supporter sans défaillance le fardeau énorme d'un ouvrage en cinq actes. Quoi qu'il en soit, voyons si la partition de *la Nonne sanglante* confirme ou dissipe nos scrupules.

Il n'y a pas d'ouverture à *la Nonne sanglante*, mais une simple introduction symphonique, dont les principaux détails sont empruntés à plusieurs

passages de la partition. Après ce prélude, qui n'a rien de remarquable, Pierre l'Ermite, en intervenant au milieu de soldats chrétiens qui s'entr'égorgent, chante un air d'un assez beau caractère, dont la phrase mélodique qui se trouve sous ces paroles :

Dieu puissant, daigne m'entendre,

n'est pas sans offrir un peu d'analogie avec l'air du cardinal au premier acte de *la Juive*. La réponse du chœur, qui reprend à l'unisson l'idée émise par l'éloquent prédicateur, forme un ensemble d'un bel effet et qui prépare l'auditeur à une action où domine l'élément religieux. La seconde partie de cette composition, ce qu'on appelle la *cabalette*, où Pierre l'Ermite exhorte les partisans et les vassaux des deux familles ennemies à employer leur courage contre les infidèles,

C'est Dieu qui vous appelle,

est aussi une belle phrase mélodique, une sorte d'hymne guerrier que le chœur reprend de nouveau à l'unisson avec une allure rhythmique où tout le monde a reconnu une imitation heureuse de la manière de Haendel, c'est-à-dire un de ces ensembles pleins de majesté, d'où l'auteur des *Machabées* et du *Messie* faisait jaillir les éclairs de la poésie biblique. Un dessin de violoncelles, *encastré*, qu'on nous permette l'expression, dans le tissu de l'instrumentation de ce bel ensemble, nous paraît un effet trop ingénieux pour la situation des personnages, et nous aurions désiré aussi que la cadence de ce morceau, d'ailleurs remarquable, fût moins banale, et ne visât point aux applaudissemens vulgaires.

Le duo pour soprano et ténor entre Rodolphe et Agnès, sa fiancée, renferme des parties excellentes. Lorsque Rodolphe propose à son amie de s'enfuir avec lui du château paternel et qu'il lui donne rendez-vous à minuit sous le rempart du nord : « Non, non, lui répond la pauvre fille tremblante; cette nuit est celle où tous les ans on voit apparaître l'ombre errante. — Quelle ombre? » réplique Rodolphe. Agnès lui raconte alors la légende de la nonne sanglante :

Avant minuit les portes sont ouvertes
Par le fantôme en habits blancs;
La nonne sanglante, à pas lents,
Traîne ses pieds sur les dalles désertes.

La phrase musicale qui traduit cette légende aux lugubres reflets est fort remarquable, mais nous lui préférons celle qui en est le complément, la réponse de Rodolphe aux inquiétudes de son amie, où il l'encourage à profiter de cette croyance naïve pour s'échapper avec moins de danger. Les deux vers qui terminent cette anti-strophe :

Grand Dieu! c'est mon Agnès qui passe :
Sous tes ailes fais-la passer!

ont inspiré au musicien une page délicieuse où l'idée mélodique est illuminée

d'une harmonie fine, pittoresque et vraiment poétique. Le compositeur a eu l'heureuse intention de faire ressortir le contraste des deux récits par une tonalité différente. La légende est en *mi mineur*, tandis que la contre-partie est en *mi majeur*, et si nous insistons sur ce détail matériel, c'est qu'il a son prix et fait mieux comprendre la nuance de sentiment qui distingue le récit d'Agnès de celui de Rodolphe. L'ensemble de ce duo n'est malheureusement pas à la hauteur de ce qui précède. La conclusion en est commune, et tranche d'une manière fâcheuse avec le commencement d'une inspiration si élevée. Nous aurons souvent l'occasion de relever ce défaut d'unité dans le style de M. Gounod, ainsi que la tendance de son esprit à trop se complaire dans des combinaisons d'accompagnement plus ingénieuses que dramatiques. Par exemple, le dessin de violoncelle qui serpente dans la première partie de ce duo remarquable est-il bien à sa place, et ne pourrait-on pas y voir plutôt une imitation de Weber et de Meyerbeer qu'un accent spontané de la passion?

Le finale du premier acte, où éclate si intempestivement la colère du comte de Luddorf contre son fils Rodolphe, qu'il maudit un peu trop facilement et pour le besoin de la cause du compositeur, ce finale est fort bien dessiné. Dans l'*andante* qui en est l'exposition, le musicien a cependant prodigué encore une fois les effets d'unisson qui sont trop commodes pour qu'un artiste aussi habile que M. Gounod veuille en abuser. Ce sont là des moyens extrêmes et vulgaires que M. Verdi a popularisés par des raisons qui doivent engager M. Gounod à s'en abstenir. On frappe fort quand on ne sait pas frapper juste, et il ne faut jamais oublier que les effets de la musique dramatique sont perçus par des organes exercés et délicats, qui demandent à être nourris d'harmonie et non pas repus de sonorité.

Le second acte commence par un chœur de buveurs bientôt interrompu par des couplets que chante le page de Rodolphe. Celui-ci arrive au rendez-vous qu'il a donné à Agnès, et il exprime les angoisses de son cœur dans un air dont le motif incertain tourne tout autour de la belle romance du quatrième acte de *la Favorite : Ange si pur!* Survient enfin la nonne, qu'on voit descendre à pas lents et sinistres l'escalier du château et s'avancer vers une grille qu'elle passe, tenant une lampe à la main. Après une scène obscure et compliquée entre Rodolphe et l'ombre errante de la nonne, dont il saisit la main glacée, croyant étreindre celle de sa fiancée, après un changement à vue opéré au milieu des éclairs qui annoncent l'intervention d'une puissance surnaturelle, le public voit s'élever sous ses regards ébahis les ruines d'un château gothique dont les croisées et les portiques sont à moitié détruits. La lune glisse ses pâles rayons à travers ces débris gigantesques, et projette sur l'ensemble du tableau une couleur fantastique. Pendant ce court entr'acte, le musicien évoque les esprits invisibles, et dans un morceau de symphonie, il traduit les plaintes des âmes abandonnées se mêlant au souffle de la bise qui traverse ces ruines et en révèle les secrets. Ce rêve de poésie fait le plus grand honneur à M. Gounod, et sans être entièrement original, puisqu'il a pour précédens la fonte des balles dans *Freyschütz* de Weber, la scène des nonnes dans le troisième acte de *Robert*, et bien d'autres pages dans l'œuvre de Mendelssohn, nous ne craignons pas de dire que, par ce morceau remarquable, le compositeur français s'est placé au rang des vrais

poètes; c'est le plus grand éloge qu'on puisse faire d'un artiste. Voici comment il nous est possible d'expliquer au lecteur cette page de musique fantastique. Qu'on s'imagine une harmonie triste et condensée remplie de reflets et de modulations sinistres qui s'éparpillent en tous sens, comme des clartés bleuâtres et fugitives dans une nuit sombre, et, sur ce fond qui est le thème choisi, qu'on entende un registre de voix humaines de l'orgue de Saint-Vincent-de-Paul, par exemple, murmurant une mélopée mélancolique de quelques notes chromatiques et s'arrêtant tout à coup, comme si elles ne pouvaient en dire davantage. Cet effet est produit par des voix de femmes invisibles qui chantent derrière la coulisse à *bocca chiusa*, c'est-à-dire avec les lèvres contractées comme l'anche d'un hautbois ou d'un basson. L'effet produit sur le public par ce court intermède symphonique nous confirme dans l'idée que nous avons émise bien souvent sur la possibilité de rajeunir la vieille forme du ballet en y ajoutant l'élément nouveau d'un grand développement symphonique. Ce n'est point à des écoliers ni à des compositeurs de contredanses que nous aurions confié la mission d'écrire la musique d'une fable poétique et intéressante. Si nous avions eu quelque influence sur la direction de l'Opéra, nous n'aurions pas laissé mourir Mendelssohn, ni s'évaporer le talent gracieux de M. Félicien David, sans avoir essayé de les intéresser à une conception chorégraphique, où leur muse aurait pu donner l'essor à toutes ses fantaisies. Beethoven, Weber, Mendelssohn, Meyerbeer, ont fait des mélodrames et de la musique de ballet où le génie de chacun de ces maîtres s'est révélé sous des formes impérissables.

Rodolphe se trouve transporté, par un pouvoir magique, dans le château de ses pères dont il vient de contempler les ruines. Il retrouve tous les objets qui ont charmé son enfance et voit apparaître dans la salle du banquet les ombres de ses aïeux qu'il interpelle :

Ombres que je révère, ancêtres glorieux,
Parlez!... Qui vous ramène au foyer domestique?

Toute cette grande scène d'évocation, qui rappelle malheureusement celle du troisième acte de *Robert*, n'a pas trouvé dans le musicien un interprète suffisamment pénétré de ce qu'un thème si riche lui offrait de ressources. M. Gounod ne semble pas avoir pleinement compris la situation qu'on lui avait préparée, et n'a pu éviter quelques réminiscences du chef-d'œuvre de Meyerbeer.

Au troisième acte, on remarque d'abord le duo entre Rodolphe et son page Urbain qui renferme des idées gracieuses, mais dont l'*allegro* ne semble pas du même style que le commencement. Ce défaut d'unité que nous avons déjà signalé indique que M. Gounod n'est pas encore parvenu à fondre les divers élémens qui doivent constituer sa manière. Il a été plus heureux dans l'air que chante Rodolphe pour exprimer le bonheur auquel il s'attend :

Un air plus pur,
Un ciel d'azur
Brille à ma vue!
Rêve d'amour
Calme en ce jour
Mon âme émue!

La mélodie qui accompagne ces vers est d'une grâce exquise. Le mouvement plus rapide qui succède à cet *adagio :*

La lune brille,
L'herbe scintille, etc.

forme un contraste bien ménagé avec le premier motif, dont le retour produit un effet délicieux. A notre avis, c'est là le meilleur morceau de la partition, et peut-être indique-t-il dans quel ordre d'idées et de sentimens M. Gounod doit se maintenir. — L'entrevue de Rodolphe et de la nonne sanglante qui vient lui demander l'accomplissement de ses sermens est la scène la plus intéressante de l'ouvrage, et le compositeur s'en est assez bien inspiré :

Me voici, — moi, ton supplice! —
J'ai ta foi, — j'ai ton anneau! —
Le ciel veut qu'on accomplisse
Les sermens faits au tombeau.

Ces quatre vers forment un beau récitatif mesuré dans le style élevé et pathétique de Gluck, et Mlle Wertheimber, qui joue le rôle de la nonne, les déclame avec une émotion contenue qui lui vaut des applaudissemens mérités.

On remarque au quatrième acte la musique très élégante du divertissement et le finale, où M. Gounod a saisi de nouveau l'occasion d'écrire un beau morceau d'ensemble qui se termine par une *stretta* moins bien réussie que le commencement. Le cinquième acte est fort court. On peut y signaler un air de baryton que chante le père de Rodolphe.

Nous avons indiqué toutes les parties remarquables de la nouvelle œuvre de M. Gounod : — au premier acte, le beau chœur : *C'est Dieu qui nous appelle,* puis le duo entre Rodolphe et Agnès, qui renferme surtout une phrase d'une exquise élégance, et le finale, dont l'*andante* est largement dessiné; — au second acte, l'intermède symphonique d'une couleur vraiment idéale, quelques passages du duo entre Rodolphe et son page Urbain; — au troisième acte, le bel air de Rodolphe, le meilleur morceau de la partition, et la scène de la nonne et de Rodolphe; — au quatrième acte, la musique facile et très élégante du divertissement, et le finale, qui produit un grand effet. Si maintenant nous cherchons à saisir le caractère dominant de l'œuvre que nous venons d'analyser, nous dirons qu'elle se distingue bien plus par l'élégance et l'élévation du style que par l'originalité des idées. On y sent tour à tour l'influence de Gluck, de Weber, de Mendelssohn, de Meyerbeer et même de M. Berlioz, à qui M. Gounod a emprunté quelques petits effets de sonorité, les seules choses qu'on puisse extraire des étranges symphonies de ce compositeur *drolatique*, comme on l'a si heureusement qualifié (1); et loin de reprocher à M. Gounod cette tendance à *prendre son bien partout où il le trouve,* selon la belle expression de Molière, nous aurions plutôt désiré qu'il se

(1) Dans un excellent article de M. Louis Veuillot, sur le *Requiem* de M. Berlioz, — morceau plus *fort* que celui de Mozart, parce qu'il y a plus de trombones!

l'appropriât d'une manière plus intime. N'est-ce pas ainsi que la vie se nourrit de la vie, et que sur des pensers antiques on peut faire des vers nouveaux? On ne trouve pas en effet dans le style de M. Charles Gounod cette homogénéité qui accuse une personnalité saillante. Les tâtonnemens y sont nombreux, les effets ingénieux; les petites combinaisons d'accompagnement y tiennent plus de place que la passion, qui ne s'amuse point à faire de l'esprit, quand elle anime le cœur d'un artiste. Par exemple, le dessin obstiné de violoncelle dans la première partie du duo entre Rodolphe et Agnès, au premier acte, est-il suffisamment en relief pour être perçu par la masse des auditeurs et contribuer efficacement à l'effet de la situation? Dans l'*allegro* du bel air de Rodolphe, au troisième acte, cette imitation microscopique du chant de la fauvette est-elle d'un goût bien sévère? Nous en dirons autant de tout ce que chante le page Urbain, qui appartient plus au genre de l'opéra-comique qu'à la tragédie lyrique. Dans *Iphigénie en Aulide*, dans l'*Armide* de Gluck, dans *Robert* et *les Huguenots*, dans *Guillaume Tell*, on trouve aussi des morceaux qui forment un heureux contraste avec le caractère général de la fable; mais ces morceaux, d'une couleur moins sévère, tiennent à l'ensemble par la tenue du style, qui ne tombe jamais au-dessous d'un certain niveau. Nous aurions bien d'autres observations à faire sur les tendances de l'instrumentation, trop chargée de petits dessins intérieurs, de ciselures, de mièvreries, d'*à-parte* ingénieux et d'harmonies plaintives et délicates qui projettent sur l'ensemble de l'œuvre une monotonie fâcheuse que l'exécution, très imparfaite, ne parvient point à dissiper. M. Gueymard, qui joue le rôle important de Rodolphe, succombe sous le fardeau, et sa voix stridente trahit son courage. M. Depassio possède une belle voix de basse profonde, qui convient au personnage de Pierre l'Ermite, et Mlle Dussy ne vocalise pas trop mal les espiègleries musicales du page Urbain. Les chœurs et les ensembles ne laisseraient rien à désirer, si M. Girard, le chef d'orchestre, pouvait se résigner à modérer les signaux de son commandement.

Quel que soit le sort de *la Nonne sanglante* devant le public, le seul juge, après tout, des œuvres dramatiques, la réputation de M. Gounod s'en trouvera agrandie. Si quelques amertumes viennent se mêler à son succès, M. Gounod ne se découragera pas, en pensant que le génie d'Hérold, avant d'écrire *Marie*, *Zampa* et *le Pré aux Clercs*, a dû éprouver de nombreuses mésaventures. M. Gounod peut commettre encore de nombreux péchés, car, comme don Juan, il peut se dire : *J'ai du temps devant moi!*

Le théâtre de l'Opéra-Comique est toujours un théâtre heureux dans ses entreprises, parce qu'il répond à un vrai besoin et qu'il ne donne pas plus de musique que n'en comporte le goût de la nation. On va à l'Opéra par bienséance, pour faire comme la bonne compagnie, pour voir un grand spectacle et se montrer parmi les raffinés; on va à l'Opéra-Comique pour son plaisir, pour se distraire aux sons d'une musique qui suspend momentanément l'action, comme l'a très bien dit M. Alfred de Musset dans son discours de réception à l'Académie française, et isole mieux ainsi le sentiment de l'intrigue vulgaire qui l'a fait naître. La reprise du *Pré aux Clercs*, qui n'avait pas été donné depuis plusieurs années, s'est faite avec beaucoup d'éclat. Le

public est accouru à ce chef-d'œuvre du meilleur musicien qu'ait produit l'école française, et par son empressement, par ses acclamations enthousiastes, il semble qu'il ait voulu venger la mémoire d'Hérold des outrages dont l'a abreuvé pendant sa vie une critique aussi misérable qu'impuissante. Si dans notre humble carrière nous avions à nous reprocher d'avoir méconnu un artiste tel que Hérold et une partition comme *le Pré aux Clercs*, nous croirions avoir perdu le droit d'émettre un avis sur l'art de Grétry, de Méhul, de Boïeldieu et de M. Auber. Nous ne ferons du *Pré aux Clercs* qu'un seul éloge qui les contient tous : c'est la grâce dans la vérité, c'est la vérité dans la beauté, comme il convient aux beaux-arts de la rendre. *Le Pré aux Clercs* est monté avec beaucoup de respect et de soin, et Mme Miolan, dans le rôle d'Isabelle, s'y élève au premier rang des cantatrices de style. Il serait injuste d'oublier Mlle Lefebvre, qui joue et chante le rôle de Nicette avec une fine coquetterie. Un acte plein de fraîcheur, *les Trovatelles*, recommande le nom de M. Duprato. A ce petit ouvrage ont succédé *les Sabots de la Marquise*, opéra-comique en un acte de MM. Carré et Jules Barbier, musique de M. Ernest Boulanger. Nous n'analyserons pas l'action inadmissible de ce libretto, d'ailleurs amusant, et que la verve de Mlle Lemercier et de M. Sainte-Foy ont sauvé du naufrage. La partition de M. Ernest Boulanger, qui s'est déjà produit à l'Opéra Comique, où il a donné *le Diable à l'école*, qu'on n'a pas oublié, renferme quelques morceaux de talent, d'abord les jolis couplets que chante Mlle Lemercier :

Aimons qui nous aime,
C'est le bon système,

dont la première partie est une mélodie tendre et distinguée, qui contraste fort heureusement avec le refrain comique :

Si Nicolas m'aime,
Va pour Nicolas.

L'air que chante M. Bussine en l'honneur des plaisirs de la chasse n'est pas mal non plus; mais nous préférons les agréables couplets que débite encore Mlle Lemercier, et dont le refrain :

Voilà ce qu'il faut faire
Pour charmer et pour plaire,

est bien tourné. Toute cette partition est facilement écrite, et on l'écoute avec plaisir.

La reprise de *l'Étoile du Nord* a eu lieu à l'Opéra-Comique avec non moins d'éclat que celle du *Pré aux Clercs*. Nous n'insisterons pas sur les beautés d'un ouvrage que nous avons longuement apprécié ici lors de son apparition, et qui a fourni la brillante carrière que nous lui avions prédite. *L'Étoile du Nord* a déjà fait le tour de l'Europe, et a triomphé de tous les obstacles qu'on lui a suscités. La critique est parfaitement à l'aise avec Meyerbeer. Génie profond et passionné, esprit sagace et naïf, âme élevée qui se plaît dans la contemplation des idées et des sentimens généreux, l'auteur de *Ro-*

bert-le-Diable, des *Huguenots*, du *Prophète* et de *l'Étoile du Nord* est un poète doublé d'un philosophe, un Alexandrin, une sorte de Plotin qui vous émeut autant qu'il vous donne à réfléchir. Vous pouvez discuter sa manière, lui contester certaines qualités, faire vos réserves au nom de certains principes immuables de l'art : il faudra toujours que vous lui accordiez cette faculté suprême qu'un critique éminent, M. Planche, trouvait dernièrement dans l'œuvre de Rubens : la vie. Meyerbeer marche et prouve le mouvement en laissant aux sophistes le plaisir d'en nier l'existence. *L'Etoile du Nord* brille encore de son premier éclat, et l'exécution en est aussi soignée qu'aux premiers jours.

Le troisième théâtre lyrique a subi également, depuis l'année dernière, une petite révolution. La mort subite de M. Seveste a permis à l'autorité supérieure de confier à M. Perrin, le directeur de l'Opéra-Comique, les destinées d'une entreprise qui avait précisément pour objet de lui faire concurrence. Cette mesure était-elle la meilleure à prendre? Nous ne le pensons pas. Quels que soient l'intelligence et le bon vouloir de M. le directeur de l'Opéra-Comique, il faut bien, en définitive, qu'il voie par ses yeux et entende par ses oreilles. Il ne peut pas avoir deux manières d'apprécier un compositeur, et s'il se trompe dans ses prévisions ou dans ses répugnances, le musicien qu'il aura repoussé ne trouvera plus aucune issue à ses talens méconnus. La concurrence est aux esprits ce que ce frottement est aux corps, elle fait jaillir la lumière, et rien ne la remplace. Le seul événement qui mérite d'être signalé au Théâtre-Lyrique, c'est la représentation du *Billet de Marguerite*, opéra-comique en trois actes, de MM. de Leuven et Brunswick, musique de M. Gevaërt. La scène se passe en Allemagne, aux environs de Bamberg, et toute l'intrigue roule sur une équivoque, sur une promesse de mariage consignée dans un billet à La Châtre qui n'amène que des scènes insipides et un dénoûment sans intérêt.

L'auteur de la musique, M. Gevaërt, est un jeune compositeur belge qui s'est déjà fait connaître avantageusement par un opéra en un acte, *Georgette*, où il y avait du talent. Le nouvel ouvrage, beaucoup plus important, se distingue moins par la nouveauté des idées que par l'habileté et le savoir-faire du compositeur. Nous avons remarqué au premier acte un fort beau chœur dans la manière de Weber, un duo pour baryton et ténor qui est bien coupé pour la scène; au second acte, un joli trio, spirituellement conçu, une romance d'un bon sentiment, *Gardez-moi*, un duo pour deux voix de femme, dont le commencement est d'une tournure vulgaire, et qui se termine par une sorte de nocturne plein de grâce; au troisième acte, les couplets du messager Jacobus, qui ont du piquant, et le finale, qui est un morceau d'ensemble rempli d'incidens fort habilement groupés. Ce finale méritait un meilleur sort que la place qu'il occupe à la fin d'une histoire de village dont il dépasse le cadre par ses proportions et son développement. Il y a certainement de l'avenir dans le talent déjà remarquable de M. Gevaërt, s'il parvient à se dépouiller d'une foule de vieilles formules d'accompagnement dont son instrumentation est remplie. Il use et abuse jusqu'à la satiété d'une certaine progression ascendante qu'on trouve dans tous les opéras de M. Verdi,

et dont M. Meyerbeer s'est parfois servi en grand maître. Il serait dommage qu'un musicien aussi distingué que M. Gevaërt employât son talent à rééditer des lieux-communs.

Après la musique de M. Gevaërt, ce qu'il y a de plus intéressant dans *le Billet de Marguerite*, c'est l'apparition d'une nouvelle cantatrice qui, fort heureusement pour son avenir, a échappé aux ovations de la presse. Mme Deligne-Lauters est une Belge aussi, élève du conservatoire de Bruxelles, et que le hasard, plus que la vocation, a conduite au théâtre. Sa voix est un *mezzo-soprano* assez étendu, d'un timbre agréable et suffisamment sonore. Elle chante avec beaucoup de sentiment, et vise même au style par de fréquens *portamenti* qui n'ont pas toujours leur à-propos, mais dont l'exagération ne messied pas à une débutante. Mme Deligne-Lauters chante un peu comme une jeune fille qui jouerait à faire *la dame*, et qui veut s'exprimer toujours avec dignité et *con impegno*. L'expérience et l'habitude de la scène la corrigeront de ces légères dissonances, et il restera à Mme Deligne-Lauters ce qui n'est pas commun, l'instinct et le sentiment d'une cantatrice. Nous la signalons à M. Meyerbeer.

Le Théâtre-Italien a bravement ouvert la campagne par la *Semiramide* de Rossini, où Mme Bosio dans le rôle de la reine de Babylone, Mme Borghi-Mamo dans celui d'Arsace, et M. Gassier sous le costume d'Assur se sont produits pour la première fois. Mme Bosio, que nous avons déjà entendue à l'Opéra, est une jeune et brillante cantatrice, dont la voix de soprano aigu n'a peut-être pas assez de puissance pour le rôle important de Semiramide. D'ailleurs il manque aussi à Mme Bosio un certain charme, quelque chose de communicatif qui achève l'émotion. Mme Borghi-Mamo ne possède pas un véritable contralto, mais une voix de mezzo-soprano qui ne manque pas de souplesse, bien qu'elle soit dépourvue de la sonorité nécessaire pour rendre avec énergie le rôle d'Arsace. La cantatrice y a été faible et n'a pas réalisé les espérances qu'avait fait concevoir sa réputation. M. Gassier au contraire est un ancien élève du conservatoire de Paris, qui a eu le bon esprit d'aller apprendre en Italie l'art de se servir d'une très belle voix de baryton. Cette voix sonore s'est assouplie de manière à faire presque illusion sur le pays qui l'a vu naître, et il a chanté le rôle très difficile d'Assur avec beaucoup de *brio* et d'assurance. Il a été moins heureux dans celui de Figaro du *Barbier de Séville*, où il n'a pu dissimuler entièrement qu'il était étranger à la langue de cette musique fluide et lumineuse. Mme Gassier, sa femme, qui débutait dans le rôle de Rosine, est une Espagnole pur sang qui chante comme une Italienne avec une bravoure étonnante; mais si Mme Gassier s'élance intrépidement sur les notes les plus aiguës, qu'elle attaque sans sourciller, c'est un peu aux dépens de la grâce, de la justesse, qui n'est pas toujours irréprochable, et surtout du style, dont elle semble ignorer les secrets. Tous ces tours de gosier peuvent exciter un instant la surprise et convenir dans une *cabaletta* à la Verdi, comme celle que chante Mme Gassier pendant la leçon de chant; mais il faut des choses moins surprenantes et plus difficiles pour captiver le public parisien. Après *le Barbier de Séville*, dont l'exécution générale a laissé beaucoup à désirer, on a donné *Otello*, avec Mme Frezzolini dans

le rôle de Desdemone, qu'elle a chanté avec sa distinction ordinaire. Malgré tous les efforts qu'elle a faits pour recruter une nouvelle troupe, nous ne cesserons pas de dire à la direction du Théâtre-Italien que, pour surmonter les obstacles qui entourent son entreprise, il faut encore d'autres élémens de succès que ceux qu'elle nous présente au commencement de cette saison. Si les soirées du Théâtre-Italien ne sont pas un plaisir d'élite qui s'adresse aux délicats, ce théâtre n'a pas de raison d'être.

Il y a eu à l'Institut un petit mouvement qu'il est bon de ne pas laisser passer inaperçu. M. Halévy ayant eu l'ambition d'être nommé secrétaire de l'Académie des Beaux-Arts, place restée vacante par la mort de M. Raoul-Rochette et qui aurait si bien convenu aux connaissances solides et diverses, au talent éminent de M. Vitet, il restait un vide à remplir dans la section de musique, et M. Clapisson a été choisi par un assez grand nombre de suffrages. Nous n'avons rien à dire contre la nomination de M. Clapisson, qui est après tout un artiste de talent; mais nous sommes plus touché de l'exclusion de M. Berlioz, qui a obtenu quatre voix. Qu'allait donc faire le compositeur fantastique dans cette galère? Lui qui a tant clabaudé contre l'esprit bourgeois qui pervertit le goût de la France, pourquoi va-t-il humblement frapper à la porte de l'Institut, qui n'est rempli que de bourgeois? MM. Auber, Halévy, Ambroise Thomas, Reber, sont tous des bourgeois, c'est-à-dire des hommes studieux qui se sont donné la peine d'apprendre la musique des maîtres qui les ont précédés, tandis que M. Berlioz en a inventé une pour son propre compte et que personne ne lui conteste. M. Berlioz n'a-t-il pas pour se consoler de ses nombreuses mésaventures l'admiration de M. Théophile Gautier? On connaît le goût de ce spirituel écrivain pour les réputations contestées et les talens incompris. Il aime les peintres qui ne peuvent pas faire de tableaux, les sculpteurs qui ne savent pas faire une statue, les architectes qui inventent des palais babyloniens et qui ne sauraient édifier une maison; il les aborde avec respect, les excuse, les embaume, il les enveloppe de bandelettes sacrées, et les place dans sa nécropole, où ils sont parfaitement à l'abri des insultes des bourgeois. Que M. Berlioz se contente donc de cette gloire puérile et honnête, car il n'en aura pas d'autre. P. SCUDO.

Dans une lettre adressée au directeur de la *Revue des Deux Mondes*, M. Alfred Michiels m'accuse d'avoir, en parlant de Rubens, exploité ses découvertes, ses idées, ses interprétations, ses jugemens; il proteste contre cette *spoliation*, et annonce qu'il va prouver au public, pièces en main, qu'il a été dévalisé. Ma réponse est très simple, et quelques lignes me suffiront pour réfuter cette terrible accusation.

A quoi se réduisent les découvertes de M. Michiels? A un extrait du livre publié par M. Bakhuisen en juin 1853. En restituant à Siegen l'honneur d'avoir donné naissance à Rubens, qui devais-je nommer? L'auteur même

de la découverte, c'est-à-dire M. Bakhuisen. Depuis plus d'un an, tous les hommes en Europe qui s'occupent de l'histoire de la peinture connaissent les faits exposés et prouvés par l'écrivain hollandais. Pour avoir donné un extrait d'un livre imprimé à Amsterdam, M. Michiels voudrait-il se placer entre Eugène Burnouf et Stanislas Julien? Croit-il être seul capable de consulter utilement les documens hollandais? Ce serait une étrange illusion.

A quoi se réduisent les idées de M. Michiels, ses interprétations, ses jugemens, sur le chef de l'école flamande? Il affirme que Rubens ne doit rien à l'Italie, il va même jusqu'à regretter qu'il ait franchi les Alpes. Il lui refuse d'une manière absolue le sentiment chrétien, et l'accuse de spinosisme. C'est là sans doute une idée qui, à défaut d'évidence, possède au moins le mérite de l'originalité. Une idée si neuve est une propriété sacrée à laquelle je me garderai bien de toucher. Je suis pénétré d'un tel respect pour cette interprétation inattendue du génie de Rubens, que je n'ai pas même osé la mentionner. Est-ce qu'aux yeux de M. Michiels mon silence équivaut à une spoliation?

Que le public apprenne donc en même temps ma faute et mon repentir. Rubens n'est pas seulement un païen, mais un panthéiste de la plus dangereuse espèce. Voilà ce que j'aurais dû dire pour contenter M. Michiels, en ayant soin, bien entendu, de le nommer, car il a le droit de revendiquer cette admirable interprétation. En parlant de Rubens, j'ai assigné à son talent une double origine : Paul Véronèse et Michel-Ange; mais j'ai oublié Spinoza. J'ai osé soutenir que la *Descente de Croix* ne blesse en rien le sentiment chrétien. Après cette confession, ma culpabilité est malheureusement trop bien établie. J'ai dévalisé M. Michiels, j'ai affirmé ce qu'il nie, j'ai nié ce qu'il affirme; le crime de spoliation est flagrant. Que M. Michiels me permette pourtant de lui rappeler un vieux proverbe : « on ne dépouille que les riches. »

GUSTAVE PLANCHE.

Nous recevons aussi, à propos du travail de M. Planche, une lettre non moins inattendue, mais qui nous arrive trop tard pour qu'on s'en occupe dans ce numéro; nous la réservons pour le prochain. C'est celle de M. le directeur des musées, qui réclame contre une assertion au sujet de la restauration des *Noces de Cana* de Paul Véronèse. Cette réclamation se trompe peut-être de date, et nous aurons diverses observations à présenter à cet égard.

V. DE MARS.

POÈTES ET ROMANCIERS

DE

L'AMÉRIQUE DU NORD

HENRY W. LONGFELLOW. — TENDANCES DE LA POÉSIE AMÉRICAINE.

La race anglo-saxonne s'applique en ce moment avec une énergie singulière à manifester ses qualités intellectuelles dans leur originalité primitive, et ce mouvement se poursuit sur un double théâtre. En Angleterre, c'est sous l'influence posthume de Shelley qu'il a commencé et qu'il se continue (1); en Amérique, il prend un caractère plus prononcé encore peut-être d'indépendance, et si on ne peut méconnaître entre ces deux manifestations d'une même race plus d'un trait de ressemblance, on doit y noter aussi plus d'une différence essentielle. Parmi les esprits les plus novateurs de la vieille Europe, la marque du passé se retrouve à chaque pas; elle est au contraire presque toujours absente chez les écrivains les plus artistes même du Nouveau-Monde. La nature, invoquée par les Européens comme une consolatrice, comme un refuge dans la fatigue ou dans la douleur, n'est ni aimée ni comprise de même par les Américains. L'amour de *l'universelle mère,* ainsi que l'appellent les Allemands, est chez eux bien moins contemplatif. Procédant directement de la nature, l'Américain la connaît et l'aime, mais il n'en fait pas la confidente de ses peines, et ne lui demande surtout pas le repos. Si une grande douleur l'atteint, c'est moins de l'isolement que du *travail* qu'il attend la santé morale, et si l'Amérique pouvait produire un Alceste, loin

(1) Voyez, sur le *Mouvement poétique en Angleterre depuis Shelley*, les livraisons du 1er juillet 1853 et du 15 septembre 1854.

d'enfouir son ennui au fond de la solitude, c'est dans le tumulte d'un comptoir ou dans d'incessans efforts intellectuels qu'il chercherait l'oubli de son chagrin. Le travail, voilà chez le penseur transatlantique la loi suprême, et il dirait volontiers avec Goethe : « Celui-là seul mérite la liberté et la vie qui chaque jour travaille à se les conquérir. »

On comprend que ceci s'applique à la généralité des écrivains qui représentent, dans les deux hémisphères, les aspirations intellectuelles des races saxonne et germanique : toute conclusion de ce genre deviendrait par trop arbitraire si elle n'admettait des exceptions. D'un côté par exemple, Goethe a pour l'activité le culte d'un fils du *far-west,* et certes Jean-Paul n'apporte à la nature aucune blessure à guérir, mais il l'aime fortement et joyeusement. De l'autre, le poète américain Longfellow joint à toutes les qualités distinctives de sa race certains attributs qui semblent n'appartenir qu'aux derniers héritiers d'une civilisation excessive; il a parfois de la mélancolie comme Bellini. Seulement, qu'on ne s'y trompe pas, sous des formes qui rappellent parfois l'*old world,* il reste éminemment Américain par le but qu'il aperçoit et poursuit sans cesse à travers les routes en apparence les plus diverses. *Le Psaume de la vie* et *Hypérion* ne peuvent sortir que de la plume d'un homme dont le principe est de subordonner, en tant que sources d'inspiration, l'avenir et le passé au présent.

« Que l'avenir, pour brillant qu'il soit, ne te séduise pas! que le passé, mort lui-même, ensevelisse ses morts! Agis, agis dans le présent, dans ce temps qui est et qui vit : » voilà le précepte de Longfellow, lequel, en vrai poète qu'il est, ne laisse cependant pas de temps en temps de prêcher une tout autre doctrine, mais dont celle-ci demeure la conviction fondamentale et inspiratrice. La poésie du présent! le mot a pour nos oreilles un sens étrange, et nous ne concevons pas ce que peut faire en si rude mêlée la divinité délicate que nous nous efforçons de rendre plus insaisissable de jour en jour, et que nous voudrions exiler à tout jamais dans l'éternel azur. La poésie n'était pas dans l'antiquité une chose à part, reléguée on ne sait dans quel ciel inaccessible; bien au contraire, elle animait toute chose, comme l'âme anime le corps, et aucun acte de l'homme, aucune manifestation de la pensée n'était nécessairement dépourvue de *sa muse,* autrement dit de sa poésie. L'antiquité eût connu l'industrie, que, loin de la proscrire de son olympe, elle lui eût à coup sûr trouvé son inspiration, son dieu. Elle nous le démontre assez en donnant la beauté suprême pour épouse à Vulcain, le laid, le boiteux, le forgeron, l'archétype et l'ancêtre du travailleur de notre âge de fer. Un critique allemand prétendait, il y a quinze ans, que Vul-

cain était précisément le sujet par excellence du poème de l'avenir, et que cela étant, l'Homère qui devait le chanter se trouverait infailliblement un jour. Si la prédiction s'accomplit, il y a tout à parier que le poète annoncé sera un Américain.

A ce point de vue et en rappelant que l'idéal garde toujours, même dans le monde matériel, ses droits nécessaires, les écrivains américains me semblent plus avancés que les Anglais, plus décidément dans la droite voie. J'ai dit *avancés,* et je m'explique : les tendances de la littérature dans l'Amérique du Nord sont, je crois, plus en rapport avec l'esprit des temps à venir et partant plus vraies que celles de l'Angleterre, mais il s'en faut que le talent se développe dans la même proportion, et pour vingt écrivains de mérite que nous fournira la Grande-Bretagne, nous en compterons à peine un dans les États-Unis. Cela posé en principe, il est également juste de dire que si le niveau général du talent est plus élevé du côté du vieux continent, l'Amérique prend sa revanche lorsqu'il s'agit d'une supériorité réelle. Les deux hommes les plus éminens des pays transatlantiques, Emerson et Longfellow, me semblent, à part une ou deux exceptions, incontestablement au-dessus de ce que la race anglo-saxonne a produit en Angleterre depuis quinze ans.

Avant d'aller plus loin, il faut rechercher quelques-unes des causes de certaines spécialités américaines, de certains traits qui distinguent les peuples de l'ouest de leurs ancêtres du nord. Le travail, avons-nous dit, est une religion pour l'Américain; on me répondra que l'Anglais est travailleur aussi : oui, mais à de bien autres conditions. L'Anglais travaille *pour arriver* et pour se reposer à la fin; l'Américain travaille pour travailler, et pour ne se reposer jamais; son but dans le travail, c'est d'employer l'énergie qui est en lui, de s'épanouir, de se manifester, de vivre en un mot avec le plus d'intensité possible. L'Anglais auquel ses aïeux n'ont pas assuré une position sociale s'adresse pour se la créer, soit à la politique, soit à l'industrie; dans les deux cas, il devient un homme pratique et prosaïque, et dont la considération s'attache au *résultat* de son activité, tandis qu'en Amérique le travail, en tant que travail même, commande l'honneur et le respect de tous. On conçoit aisément quelles différences psychologiques peuvent découler de là. Pendant que l'Anglais arrivé s'arrête et tend à conserver aussitôt ce qu'il a pu acquérir, son rival va toujours, selon sa devise de *go ahead,* et préfère les émotions de la lutte aux jouissances du succès. Livré pour la plupart du temps à ses propres ressources dès l'enfance, l'Américain se fraie une route à travers la vie comme à travers ses forêts vierges, jetant au vent le cri de *chacun pour soi!* la moitié seulement du vieux proverbe français. Ardent à vaincre, insouciant à garder le fruit de la victoire, remettant en jeu sa vie aussi souvent que sa fortune,

comme si l'une et l'autre pouvaient également se renouveler, c'est le peuple le moins chevaleresque et le plus aventureux de l'univers. On se tromperait fort pourtant si on lui attribuait les défauts qui dans notre vieille société européenne accompagnent d'ordinaire l'âpreté au gain. L'Américain est bien moins égoïste que l'Anglais. L'incertitude constante de la prospérité du moment lui impose l'obligation d'assister ses semblables, dont l'appui lui deviendra nécessaire à un moment donné. « Mon mari, à coup sûr, ne sait pas combien il a de millions aujourd'hui, » me disait dernièrement une de ces élégantes transfuges des *States,* dont le luxe et la prodigalité étonnent Paris, « mais le courrier de demain m'annoncera peut-être que nous ne possédons plus un dollar. Ce sera alors à recommencer, mais avec des difficultés moindres que vous ne supposez; *nous avons tant d'amis!* » Tant d'amis! comptez donc sur une pareille garantie pour trouver quelques centaines de mille francs sur la place de Manchester ou de Londres, si la veille votre ruine totale est constatée! De ceci dérive aussi le premier élément du romanesque chez l'Américain, le respect du choix individuel dans le mariage. « Un duc et pair qui *par intérêt* épouse la fille d'un marchand de bois a pour fils des bourgeois, disait le prince de Ligne, tandis que le noble hongrois qui par amour donne son nom à une paysanne est infailliblement père de gentilshommes. » De ce point de vue, on se mésallie peu en Amérique. Un millionnaire de New-York ou de Boston s'éprend d'une belle personne, et il ne s'enquiert plus de rien, sinon de se savoir aimé; après quoi il met sa richesse aux pieds de la femme choisie par son cœur, bien certain que si le moment de la déconfiture arrive, elle partagera avec joie et vaillance ses nouvelles luttes, et que la compagne de son opulence ne se plaindra nullement d'être celle de son infortune. Le lien conjugal est peut-être le plus fort de tous chez ce peuple de travailleurs. Affranchi de bonne heure de l'intimité de famille, indépendant, presque isolé même dans ces vastes contrées de l'ouest, l'Américain ne connaît véritablement d'autre *associé* que l'épouse qui parcourt avec lui toutes les phases de sa destinée. De là la rareté (plus grande en Amérique qu'en Angleterre) des mariages d'intérêt. L'Anglais, beaucoup plus souvent que l'Américain, devient l'esclave et l'époux d'une de ces *magiciennes* dont il s'affole au point d'oublier qu'il la méprise, mais bien moins fréquemment que lui il prend pour femme la jeune fille belle, pauvre et modeste, qu'il respecte.

Et maintenant, dans quel milieu se place l'individu dont nous avons cherché à désigner quelques-uns des traits les plus saillans? — Au sein d'une nature où tout est sans bornes, la beauté et la terreur, la grandeur et la solitude. L'Américain est né en pleine poésie, et le sublime l'entoure de toutes parts. Que pendant les temps où il

s'est agi d'assurer l'existence, il ait négligé la littérature, cela se comprend; mais du moment où le sentiment et le besoin de l'idéal se sont réveillés en lui, que d'avantages ne posséde-t-il point! Croyez-vous qu'au jour venu la magnificence de tout ce qu'il voit ne se reflète pas dans sa pensée, et que sous sa plume la langue ne se pare pas comme le sol? Jeté au milieu du désert avec tous les besoins de la civilisation, sa loi est de dompter la nature avant de l'admirer; mais peu à peu il appréciera ce que Dieu lui a donné, et, s'inspirant du monde extérieur avec l'intensité qu'il met à toute chose, l'expression qu'il trouvera sera égale à l'impression qu'il aura reçue. C'est en effet aussi ce qui est à remarquer chez les deux écrivains déjà cités comme représentant le mieux la complexité du caractère américain, complexité que l'on peut désigner ainsi : le plus fort développement possible de l'activité humaine au sein de ce que la nature a de plus infini. Dans le discours intitulé *le Jeune Américain*, lisez les pages d'Emerson sur le négoce (j'évite de dire commerce, car *trade* est le mot qu'il emploie), et vous verrez si, parmi les sujets que nous regardons comme exclusivement dignes de s'unir à l'idéal, beaucoup ont inspiré une pareille éloquence. On voit dans la langue elle-même une richesse *naturelle* qui, chez l'Anglais, provient du talent de l'auteur seul. On dirait de ces Péruviens barbares dont la batterie de cuisine était d'or. Ceci, on le comprend, n'a que peu d'importance, tant que manque l'ouvrier qui doit tailler cette matière précieuse; mais du jour où il se trouve, on devine quelles magnificences peuvent éclore. M. de Chateaubriand disait de la langue anglaise qu'elle lui semblait avoir plus que toute autre « la capacité de la force. » Nous ajouterons que, telle qu'elle nous apparaît dans les contrées transatlantiques, elle a surtout la facilité de la splendeur. Déjà Byron s'étonnait, il y a près de quarante ans, de la beauté et de la richesse du langage de Washington Irving, et disait dans une de ses lettres que, « sans contredit, l'homme qui alors écrivait le mieux l'anglais était un Américain. » Que serait-ce s'il avait pu lire certaines pages de Longfellow!

Les caractères de la littérature américaine s'expliquent donc par deux influences : — d'une part la vie publique développée dans toute sa puissance, de l'autre la nature contemplée dans toute sa splendeur. Connaissant la double action qui s'exerce sur le génie américain, nous pouvons maintenant apprécier avec plus de précision celui qui en a été avec Emerson le plus notable interprète.

I.

Longfellow nous est à peu près uniquement connu en France par son poème d'*Evangeline*, et c'est, selon moi, fort à tort. Il y a dans

Evangeline une puissance descriptive presque incomparable, mais par les autres qualités non moins nécessaires à la complète beauté d'une œuvre d'art, je crois celle-ci inférieure à bien d'autres conceptions de l'auteur. Les pages éblouissantes de ce récit nous rappellent, en se succédant, l'image si hardie d'Alexandre Smith, « un fleuve de soleils couchans, » *a stream of sunsets,* et, comme dans les tableaux de Claude Lorrain, vous vous demandez, au milieu de ce luxueux éclat de la nature, de tout cet or, de toute cette flamme, ce que vient faire la chétive figure humaine. Les personnages du premier plan sont pour le moins inutiles : voilà le défaut capital d'*Evangeline.* On se passerait de l'héroïne, de son fiancé, de son père, en un mot de tout l'élément humain du poème, mais non pas des prairies odorantes et des fermes de la Nouvelle-Écosse, non pas des plaintes du « pâle Océan, » qui frémit sous le regard argenté de la lune, non pas de ces pins gigantesques drapés de mousse, qui, au crépuscule incertain, « paraissent de vieux bardes druidiques appuyés sur leurs harpes et murmurant tout bas d'étranges et mystiques chants. » La narration est froide et compassée; les incidens, émouvans en eux-mêmes, nous laissent indifférens; aucun secret du cœur n'est pénétré, nulle fibre cachée ne vibre; d'émotion, il n'en est pas trace, et vous ne pouvez sérieusement vous affliger de la perte de l'amant d'Evangeline, attendu que les efforts persistans de sa fiancée pour le retrouver motivent les plus beaux passages du livre, notamment la description des rives du Mississipi. Ceci prouve assez combien l'intérêt romanesque est ici subordonné à l'intérêt descriptif. — Une des principales raisons aussi, hâtons-nous de le dire, de la froideur où ce poème laisse le lecteur, c'est la solennité du rhythme dans lequel il est raconté. A force d'exubérance dans l'imagination et de cette *facilité de splendeur* que nous indiquions tout à l'heure dans la langue, M. Longfellow a pu arriver à peindre dans le vers homérique les aspects les plus variés et les plus riches du monde inanimé; mais les battemens du cœur, les pulsations de la veine, tout ce que le mouvement de la vie humaine a de puissant, d'irrégulier, d'indomptable et de vrai, tout cela manque à cette mélopée monotone et traînante.

Maintenant, malgré ce qui nous paraît constituer des défauts incontestables et marquans, *Evangeline* pourrait néanmoins à bon droit faire la réputation de quiconque dans sa vie ne produirait pas autre chose; mais dès qu'il s'agit de Longfellow et qu'il est question de choisir dans ses titres de gloire, je me permettrai toujours de préférer à ce poème entier telle pièce de vers que j'indiquerai dans ses poésies fugitives. Seulement ici le choix devient difficile, car dans les deux recueils intitulés *Voices of the Night* et *Seaside and Fireside,* presque chaque morceau est un chef-d'œuvre. A propos des œuvres

lyriques de Longfellow, on nous permettra donc de citer de préférence le petit poème par où sa gloire a commencé en Angleterre. *Excelsior* a paru en 1840, et depuis lors, chaque année n'a servi qu'à graver davantage ces strophes éloquentes dans la mémoire de tout le monde. Quatorze ans ont passé là-dessus, et hier encore, dans les annonces du *Times*, deux nouvelles entreprises prenaient, pour se recommander au public, le nom, l'enseigne, pour mieux dire, d'*Excelsior!* Ceci est de la véritable popularité, ou je m'y connais peu, et la critique, ce semble, n'a plus rien à démêler avec des créations que la voix de tant de millions d'hommes a proclamées admirables. Je me borne à donner sans commentaire ce morceau si fameux dans les deux mondes :

« Les ombres de la nuit tombaient vite : — à travers un hameau alpestre passa un bel adolescent, à travers neiges et glaces, une bannière déployée à la main — et sur la bannière, cette étrange devise : *excelsior!*

« Sombre était son front, mais l'épée sortant du fourreau n'a pas plus d'éclat que son œil, et pareille au clairon résonnait sa voix! — sa voix, interprète d'une langue inconnue : *excelsior!*

« Devant d'heureuses demeures il passe et voit flamboyer sur l'âtre la douce et chaude lumière du feu de la veillée; — puis devant lui, là-haut, s'élèvent menaçans les grands glaciers, comme de gigantesques spectres! — Quel gémissement lui échappe! — *excelsior!*

« — Oh! ne tente point le passage! s'écrie le vieillard, l'orage tout noir gronde déjà; — entends mugir le torrent, — le torrent vaste et profond! — Et cette voix de clairon répond : *excelsior!*

« — Oh! reste ici! murmure la jeune fille, reste, et sur mon sein repose ta tête chargée d'ennuis! — Une larme voila l'éclat de son bel œil bleu, et en soupirant, il dit encore : *excelsior!*

« — Gare aux grandes branches du sapin foudroyé! gare surtout à l'avalanche!... Du vieillard ce fut l'adieu dernier. — Une voix lointaine du haut de la montagne crie : *excelsior!*

« A l'aube, tandis que les pieux moines de Saint-Bernard chantent la prière accoutumée, une voix fend l'air, éveillant l'écho étonné : *excelsior!*

« Mais un voyageur est découvert à moitié enseveli dans la neige; sa main glacée tient un drapeau, — le drapeau à la devise mystique : *excelsior!*

« Là, dans le froid et terne crépuscule, là, étendu sans vie, qu'il paraissait encore beau!... Mais du fond des cieux quelle voix descend?... pure, mais si loin, si loin! Elle tombe, comme tombe une étoile : *excelsior!* »

Tel est le poème auquel Longfellow doit sa première, peut-être sa plus grande célébrité, ce poème, qui est devenu le cri de guerre de toute une école. Malgré cette célébrité si persistante, nous n'hésiterons pas à dire qu'on aurait tort d'y voir le symbole de la doctrine de Longfellow. *Excelsior* est une production isolée, à part, dans l'œuvre du poète. Sa muse est plus forte et moins *chercheuse* que cela; elle résiste vaillamment aux fatigues et aux périls de sa route,

mais aussi elle ne se condamne point à toujours aspirer. Voyez plutôt sa profession de foi dans *Hypérion* : « Je ne vois pas le charme que peut avoir le visage pâle et ridé du passé pour que l'âme d'un jeune homme s'en éprenne. J'aimerais autant m'amouracher de ma grand'mère! Donnez-moi l'heure présente, où vermeille et brûlante la vie palpite; — elle est ma maîtresse! — Quant à l'heure qui est à venir, elle m'attend, ainsi qu'une épouse future pour qui, à vrai dire, je ne sens rien jusqu'ici. Ah! mon ami, étudiez donc davantage cette philosophie-là, et ne gaspillez pas la période dorée de la jeunesse dans de stériles regrets pour le passé et dans de vagues et indéfinies aspirations vers un avenir inconnu! » Ces paroles, je m'estime autorisé à les traiter de « profession de foi, » parce que j'en retrouve le sens dominant partout où Longfellow s'affirme le plus, est le mieux lui-même. Quelle est par exemple l'épigraphe d'*Hypérion?* « Ne regarde pas mélancoliquement le passé. *Il ne revient pas.* Cultive le présent. Il est à toi. Affronte l'avenir sans crainte et d'un cœur ferme. » L'avenir indiqué là n'a rien de commun avec l'*inconnu* vers lequel aspire *Excelsior*. Il s'agit seulement de l'avenir tangible, réel, du *demain* d'aujourd'hui et nullement de l'*autre rive*, comme disent les Allemands, du *jenseits*. Point de mystiques spéculations, ni d'aspiration vague, — une exhortation à la lutte, à la persistante énergie, — voilà, je pense, ce qu'il faut regarder comme la vraie doctrine de Longfellow.

« Ne me dis point, dans tes chants attristés, ne me dis point, psalmiste, que la vie n'est qu'un rêve...

« La vie est réelle, la vie est grave... Dans ce vaste champ de bataille du monde, dans ce bivouac éternel, n'appartiens pas au troupeau muet, stupide, asservi, — troupeau de bétail s'il en fut, mais sois donc un héros dans la mêlée!

« Jouissance! souffrance! Non; ni l'un ni l'autre n'est le mot de la destinée de l'homme... Agir, agir afin que chaque lendemain se trouve plus avancé que la veille, — voilà sa mission. »

Se refusera-t-on à voir là l'hymne de l'activité humaine, l'apothéose de la *Thætigkeit* de Faust? Et je tiens à constater ceci par tous les moyens possibles, attendu que les plus grands admirateurs de Longfellow ont voulu voir en lui une espèce d'élégiaque, un rêveur à la façon allemande. Longfellow est mieux que cela, et les nombreux travaux qui se sont succédé sur lui en Angleterre ont tous, selon moi, trop peu compté ses qualités purement et exclusivement américaines.

Les œuvres lyriques de Longfellow peuvent être, je crois, divisées en trois catégories : les poésies domestiques ou intimes, les ballades ou récits, et les poésies philosophiques et élégiaques. Un exemple nous suffira pour caractériser chacun de ces groupes.

Les poésies intimes du chantre d'*Excelsior* rappellent souvent la manière de Wordsworth, au point de justifier l'empressement avec lequel certains *rewievers* anglais ont salué dans l'auteur un compatriote. Parmi les *domestic poems,* nul n'est plus fameux que *l'Horloge de l'escalier* (*the old Clock on the stairs*), et chez nos voisins d'outre-Manche n'échappe pas qui veut aux illustrations sans nombre que l'on en a faites et aux élucubrations musicales moins inoffensives qu'on en a tirées. Nous voudrions pouvoir introduire le lecteur dans ce vieux manoir (il y en a donc jusque dans cette démocratique Amérique?) où génération après génération a vu l'antique horloge dont il est question, et où les heures, les jours, les années de la vie du poète se sont mesurés sur le monotone bruit de son balancier.

« Non loin de la rue du village s'élève le manoir d'antique date. Sur sa porte d'entrée de grands peupliers jettent leur ombre, et de sa place sur le palier une ancienne horloge dit à tous les habitans : Pour toujours, jamais! Jamais et pour toujours!

« A mi-chemin de l'escalier, la voilà, de ses longs doigts faisant des signes mystérieux dans sa lourde cape de chêne massif, tout comme un moine qui, sous son manteau de bure, fait le signe de la croix, et soupire, et d'une voix lugubre dit aux passans : Pour toujours, jamais! Jamais et pour toujours!

« Le jour, la vieille horloge a un son assez doux; mais dans le morne silence de la nuit sa voix se détache distinctement comme un pas qui marche, réveillant l'écho dans les salles désertes. Sur les plafonds ainsi que sur les planchers ce pas court partout, et à la porte de chaque chambre semble dire: Pour toujours, jamais! Jamais et pour toujours!

« A travers les jours et de peine et de joie, à travers ceux de mort et ceux de naissance, à travers les vicissitudes rapides du temps, qui perpétuellement varie, elle seule est demeurée invariable, répétant sans cesse ces paroles solennelles : Pour toujours, jamais! Jamais et pour toujours!

« Jadis dans cette demeure trônait l'hospitalité; de grands feux grondaient dans les cheminées, et au festin tout étranger trouvait sa place; mais, semblable au squelette des banquets fabuleux, ce symbole du temps qui fuit avertissait sans cesse : Pour toujours, jamais! Jamais et pour toujours!

« Là jouaient et riaient des groupes d'enfans; là des jeunes filles écoutaient, rêveuses, les propos amoureux des jeunes gens; de cette chambre sortit, vêtue de blanc, la fiancée lors de la nuit nuptiale, et en bas, dans cette grande pièce silencieuse, des morts se sont couchés dans leur linceul de neige. Puis, dans le silence qui succède à la prière autour du cercueil, on distinguait la voix de la vieille horloge : Pour toujours, jamais! Jamais et pour toujours!

« Tous sont dispersés à cette heure, les uns mariés, les autres morts, — et quand avec une tristesse amère je demande : Où et comment se retrouveront-ils? les jours du passé, les verrons-nous revenir? — l'antique pendule répond : Pour toujours, jamais! Jamais et pour toujours!

« Ici jamais! — et pour toujours, là où plus n'est question de souffrance ni de souci, de séparation, de mort ni de temps. Pour toujours là, mais jamais ici! L'horloge de l'éternité s'en va le redisant incessamment : Pour toujours, jamais! Jamais et pour toujours! »

Les ballades de Longfellow forment la moins grosse portion de ses œuvres lyriques, mais en revanche elles arrivent à la perfection du genre, et peuvent sans trop de désavantage figurer à côté des plus fameuses parmi celles d'Uhland, de Coleridge ou de Goethe lui-même. Cette merveille rhythmique, *l'Orgie nuptiale* (1), ne l'emporte pas, en impétuosité de verve, en richesse d'harmonie, sur le *Skeleton in armour*, dont l'origine peut se raconter en quelques mots.

Il y a peu d'années, on déterra près de la ville de Newport, sur les bords de l'Atlantique, et non loin d'un vieux moulin appelé la Tour-Ronde, un squelette encore tout vêtu de son armure. Or il faut savoir que, selon le dire des archéologues les plus renommés, la Tour-Ronde de Newport, l'humble moulin à vent d'aujourd'hui, ne serait qu'une construction de la plus haute antiquité, et que l'on s'accorde assez généralement pour y reconnaître un édifice bâti par des gens du Nord, des Danois probablement, avant le commencement du XIIe siècle. « Là-dessus, dit Longfellow, l'idée me vint, un soir que je me promenais à cheval dans les environs, de lier ensemble l'histoire du chevalier-squelette que l'on venait de trouver et celle de la Tour-Ronde. La donnée m'a semblé assez bien disposée pour les exigences d'une ballade, quoique en même temps il ne fût nullement impossible qu'un bon bourgeois, familier depuis sa naissance avec la soi-disant forteresse danoise, ne me dît comme Sancho : « Halte-là! ne vous ai-je point prévenu qu'il n'y avait là qu'un moulin? A moins d'en avoir soi-même un dans la tête, qui diable irait s'y méprendre? »

Malgré cette pointe de raillerie qu'il se permet à l'avance, Longfellow ne s'est jamais montré plus poétiquement convaincu que dans la narration qu'il prête à l'aventurier danois. Il se suppose rencontré par le squelette, qui, les mains décharnées étendues vers lui, semble lui demander l'aumône. Aux questions du poète, le fantôme répond qu'il était en effet un écumeur de mer, un *viking*, mais que les bardes de son pays n'ont point chanté ses hauts faits. « C'est pourquoi, ajoute-t-il, si tu ne répètes pas ce que je te confierai, la malédiction des morts t'atteindra. Je te cherche pour te dire ma vie. » De là il part pour raconter une existence de chasseur, de buveur, de corsaire, qui tire son principal intérêt de l'admirable forme dont elle est revêtue. Un jour cependant le *viking* a été surpris et dompté par un sentiment inconnu. « Je riais aux éclats, poursuit-il, en parlant de ce que j'avais vu sur les mers en furie; — deux yeux doux se fixèrent sur moi, — des yeux ardens, mais tendres; — comme les blanches étoiles laissent tomber leurs rayons sur le sombre pin de la Norvége, ainsi sur mon cœur sombre tomba la douce splendeur de ces yeux! »

(1) Le *Hochzeitschmaus* de Goethe.

Aimé de la jeune fille, le rude guerrier demande sa main à son père; mais celui-ci est un prince souverain, et le *viking* essuie un refus dédaigneux. Aussitôt il décide l'enlèvement de sa bien-aimée. « Si la blanche tourterelle, dit-il, ne doit pas suivre le vol du goëland, pourquoi cette nuit laisser son nid sans défense? » Cet enlèvement nocturne, cette course sur des mers inconnues, se terminant par la découverte d'une plage déserte du *far-west*, sont d'un vigoureux élan. Citons la fin du récit :

« A peine fus-je en mer, — avec moi la jeune fille — (oh! c'était la plus belle parmi celles du Nord), que sur la plage blanche paraît le vieux Hildebrand! — Il étend sa main gantée de fer; — vingt cavaliers l'accompagnent.

« Alors eux aussi tentèrent la mer et le vent; les mâts se courbaient comme des joncs. — Pourtant nous aussi nous allions vite. — Nous gagnions, nous gagnions! — Soudain le vent nous trahit! Virant tout à coup, une vraie trombe nous saisit, et nous pûmes voir *les autres* rire en nous hélant.

« Puis, quand le vent nous eut amenés l'un vers l'autre, *mort* fut le cri du timonier, — *mort sans quartier!* De notre quille de fer nous frappâmes ses reins d'acier. — Le coup porta en plein, et sa carène noire s'abîma dans les noires eaux!

« Comme le féroce cormoran, ses grandes ailes déployées, cherche quelque rocher pour abriter sa proie, ainsi à travers l'ouragan je gagnai encore le large, emportant avec moi la jeune fille.

« Pendant trois semaines nous tendîmes vers l'ouest, et quand les tempêtes cessèrent, nous vîmes enfin la terre. Nous abordâmes, et là je bâtis pour ma dame la tour qui, aujourd'hui encore, regarde la mer.

« Là nous demeurâmes longues années; les pleurs de la jeune fille se sèchèrent, ses craintes disparurent. Elle fut mère! La mort vint fermer ses doux yeux bleus; sous la tour je l'enterrai : jamais le soleil ne verra sa pareille.

« Après cela, mon cœur s'arrêta et devint comme une eau stagnante. Les hommes, je les abhorrai. Le soleil blessait ma vue. Dans cette grande forêt voisine, tout vêtu de mon armure, je tombai sur ma lance. — Oh! que la mort fut bonne!

« J'étais couvert de cicatrices; franchissant sa prison, mon âme s'envola vers les étoiles. — Là, l'âme du guerrier puise à une coupe intarissable. — Salut! terre du Nord, — salut!... » Ainsi finit l'histoire. »

Il serait impossible, même à une traduction allemande je pense, de rendre l'admirable sonorité et le singulier entrain de ce morceau dans l'original. Malgré l'extrême difficulté de la forme choisie, on est forcé de convenir que chaque mot est d'une nécessité absolue. Le sens intime de l'œuvre domine tellement le poète, qu'on le dirait contraint par une puissance extérieure de développer son sujet de telle manière et non pas autrement. Dans la langue anglaise de ces dernières années, nous ne connaissons guère que certains poèmes de Shelley, l'*Hymne à Pan* surtout, où la forme la plus impraticable

semble pour ainsi dire s'imposer comme la seule voulue par la nature du sujet même.

Dans son *Skeleton in armour*, Longfellow s'est rencontré non-seulement avec Shelley, mais avec Campbell, dont la ballade de *la Fille de lord Ullin* (*Lord Ullin's daughter*) a exercé toutes les mémoires et toutes les voix des trois royaumes il y a quelque trente ou quarante ans. Cette ballade a été peinte, brodée, gravée, dite et chantée par tout ce qui tenait de près ou de loin à la bonne compagnie britannique, qui à cette époque connaissait seule des œuvres littéraires. Le *Highland-Chief* de Campbell donnant tout ce qu'il possède à un batelier pour lui faire traverser un bras de mer en pleine tempête, puis s'abîmant dans les vagues avec sa fiancée à la vue d'un père qui alors dans son désespoir pardonne, n'égale cependant pas, il s'en faut, ce terrible pirate de Longfellow, qu'un vent contraire ramène face à face avec son ennemi, et que la passion même condamne au crime. Il y a dans cette destruction presque instantanée de tant d'êtres, dans ce complet anéantissement de tout obstacle, dans ce meurtre que voient seuls le ciel et l'océan, et que seul le vent d'orage pourrait redire, il y a je ne sais quelle grandeur barbare qu'on ne saurait s'empêcher d'admirer. Je crois le dénouement de Longfellow préférable même à celui du poète anglais; cependant, comme il n'est jamais sans intérêt de suivre deux esprits supérieurs traitant le même sujet, j'aime mieux comparer avec le chantre de *Prométhée* l'auteur du *Skeleton in armour*, et je laisserai juge le lecteur en lui donnant le mot à mot des *Fugitifs* de Shelley :

« Les vagues scintillent, — la blanche grêle tombe à flots, — les éclairs flamboient, — l'écume danse. — En route! en route!

« L'ouragan tourbillonne, — le tonnerre rugit, — les arbres de la forêt se balancent, — les cloches sonnent. — Allons! en route!

« La terre est, comme l'océan, — jonchée de débris et agitée; — l'oiseau, l'animal, l'homme et le ver, se sont sauvés de l'orage. — Allons! viens!

« Notre barque n'a qu'une voile, — et le timonier est pâle. — Hardi pilote, ma foi! — serait qui nous suivrait. — *Lui* dit ces mots.

« Mais *elle* s'écria : « Prends la rame, — quitte la rive gaiement! » — Pendant qu'elle parlait, le plomb mortel, mêlé à la grêle, *moucheta* tout leur chemin (*specked their path*) — sur la mer.

« Et sur les îles, les tours, les rochers, — le bleu signal éclate, — et quoique muet dans l'ouragan, — le rouge canon darde sa flamme — de la plage.

« Et crains-tu donc, crains-tu? — Et vois-tu et entends-tu? — Libres, ne voguons-nous pas bien — sur cette terrible mer, — moi et toi?

« Un seul manteau couvre — la bien-aimée et l'amant; — leurs veines battent même mesure. — Pleins d'une volupté fière, — ils parlent tout bas.

« Tandis qu'autour l'océan, flagellé — comme de mouvantes montagnes, — est abaissé et soulevé, — abîmé, refoulé, brisé et poussé — çà et là,

« Dans la cour de la forteresse, — près de la pâle tourière, — ainsi qu'un limier battu, — se tient le futur, dévoré — par la honte.

« Sur la plus haute tourelle, — semblable au génie de la mort, — se tient le tyran, le père à cheveux blancs. — Comparée à sa voix, la folle tempête — semble douce.

« Et avec toutes les malédictions — dont on puisse charger un enfant, — il voue à la fureur de la tempête — la plus belle, la meilleure, la dernière — de son nom. »

Avant d'en finir avec les ballades de Longfellow, nous noterons encore ces quelques stances, encore inédites, d'une pièce sur la mort du duc de Wellington, et qui a pour titre *le Chef des cinq ports* (1). Après avoir décrit le lever du soleil chassant devant lui les nuages de brume, après avoir dépeint le retour à la vie et au mouvement des villes et des forteresses de la côte, le tambour qui bat, le canon qui gronde, les voix qui de partout s'interpellent et se répondent, « leur but à tous, dit-il, était-ce donc d'arracher à son sommeil le gardien des cinq ports ? — Hélas ! » s'écrie-t-il,

« Nul rayon de soleil, nul roulement de tambour, nul coup de canon, si retentissant qu'il soit, plus ne le réveillera, *lui*, désormais !

« Plus jamais maintenant, de son œil impartial, surveillant tout, plus jamais on ne le reverra à son poste, ce vieux et austère maréchal !

« Car dans la nuit un guerrier solitaire, vêtu d'une noire armure, un guerrier que les hommes redoutent et qu'ils nomment *le Destructeur*, a seul escaladé la muraille du rempart.

« A pas muets il entra dans la chambre du dormeur, chambre silencieuse, ténébreuse ! et à mesure qu'il avançait, plus profonds devenaient et le silence et les ténèbres.

« Il n'hésita point, ne dit mot, ni ne se cacha; mais d'uu coup abattit l'antique sénéchal ! Quel coup ! toute l'Angleterre en tressaillit, et ses gémissemens retentirent jusqu'à ses plus lointains bords !

« Cependant au dehors le canon se taisait, le soleil se levait éclatant et calme, et dans l'aspect de toute la nature rien n'annonçait qu'un grand homme venait de mourir. »

La partie la plus considérable des poésies lyriques de Longfellow est l'œuvre de sa première jeunesse, et n'en vaut pas moins pour cela. Le poète américain ne compte pas encore quarante ans, et il est probable que les productions de son âge mûr n'auront rien à envier comme élan à celles de sa naissante verve; déjà d'ailleurs, comme perfection plastique, il avait, ainsi que Shelley, atteint dès le début

(1) On n'a pas oublié qu'une des dignités du duc de Wellington l'appelait à séjourner quelques semaines de chaque année sur la côte, en sa qualité de *lord warden of the cinq ports*. C'est au château de Walmer près Douvres, et pour ainsi dire dans l'exercice de ses fonctions, comme le rappelle Longfellow, qu'il est mort par une belle matinée d'automne et au moment où, pendant tant d'années, le premier coup de canon l'avait toujours trouvé levé et prêt à la besogne.

les limites de son talent. La race anglo-saxonne, à l'inverse des races latines, a pour la jeunesse une prédilection marquée. Loin de s'en méfier comme nous en France, elle a confiance en elle, et croit que même dans les affaires les plus sérieuses son énergie n'est jamais ni mal placée ni de trop. « Nos jeunes hommes! » ce mot que l'Américain répète si souvent et avec un si légitime orgueil, on sent qu'il veut dire « ce que nous possédons de plus fort et de meilleur. » Il est vrai que l'homme grandit plus vite et agit plus tôt en Amérique et en Angleterre. Dans ces deux pays, ce que l'homme doit être, il l'est avant trente ans, et à la longue tout y gagne, même l'art. Voilà ce qui fait que le mot *earnestness*, impliquant ardeur et dignité à la fois, peut servir de devise à l'école anglo-saxonne tout entière.

On se sent forcément amené à ces considérations chaque fois qu'on ouvre un livre de quelque valeur, soit anglais, soit américain. Il est impossible de ne pas être frappé de la vigueur saine de cette race anglo-saxonne. Exempte de tout parti-pris, elle est active sans être remuante, et par le culte également profond qu'elle a voué au beau et au vrai, elle tend tous les jours davantage à s'élever sans détruire, à se pénétrer de la conviction qu'attendre n'est point se désister. Personne plus que Longfellow ne me semble réunir toutes les qualités qui distinguent la jeune génération actuelle. Il a de commun avec Shelley ce qu'il faut pour devenir un chef d'école, et entre sa vie et ses œuvres il y a unité complète. Je dirai plus, l'histoire de sa vie a passé tout entière dans ses ouvrages, et c'est là que les esprits curieux de détails de ce genre doivent l'aller chercher. Que raconter en effet d'une existence dont le plus grand événement a été une passion profonde, contrariée pendant des années par les refus de celle-là même qui règne aujourd'hui sur l'aimable intérieur du poète? Il y a des existences dont le propre est de remuer des mondes, selon l'expression vulgaire, mais en *elles-mêmes*. C'est là, je crois, le secret de la vie de Longfellow. Personne peut-être n'a plus *vécu*, et personne ne s'est heurté contre moins d'événemens positifs. A mon sens, la biographie de Longfellow se résume en trois dates : celles de sa naissance, de son mariage et de sa nomination comme professeur de belles-lettres à l'université de Cambridge, la Florence, l'Athènes des *United-States*. La vie de Longfellow, je le répète, c'est lui-même. En lui vous trouvez tout; en dehors de lui, rien.

Nature enthousiaste et modeste, homme du monde à la fois et poète, par la grâce de son esprit, le charme et l'élégance de ses manières, Longfellow attirerait à lui ce que la société de notre vieille Europe a de plus difficile. Jugez en Amérique s'il doit être recherché de tous! Ajoutez à cette individualité celle non moins distinguée de son aimable compagne; vous concevrez facilement l'influence de cet intérieur sur tout ce qui l'entoure. Peut-être, en cherchant bien,

trouverait-on plus d'un rapport entre la *Mary* de Longfellow et cette autre *Mary* si adorée, si chantée, qui fut l'épouse de Percy Shelley. J'entends ceci en tant que femmes seulement, car je ne sache pas que Mme Longfellow ait jamais rien écrit. — C'est chez l'une, comme c'était chez l'autre, même élévation et même profondeur, même enthousiasme contenu, même sérénité parfaite. Je ne serais donc pas éloigné de croire que Longfellow ne dût une partie de sa vraie supériorité à l'influence inévitable résultant de son union de toutes les heures avec une nature aussi calme et aussi élevée. On sent la jeunesse du poète américain dans chaque ligne qu'il écrit, mais la jeunesse forte, intelligente, arrivant par l'excès de l'élévation même à la modération, et puisant la tolérance dans l'étendue du savoir. Ce que j'admire surtout, c'est l'exquise pureté qui nulle part ne fait défaut, l'inspiration qui ne craint pas de s'affaiblir ni de s'affadir en proclamant que *rien n'est au-dessus du devoir*, et qui *dans ce qui est honnête* sait trouver une énergie, une expansion que tant d'autres ont cru inséparables de ce qui ne l'était point. C'est cette pureté même qui permet de porter dans l'étude de l'humanité une franchise inconnue à des écrivains qui, tout en aimant la vérité, s'en inspirent avec une timidité que repousse l'instinct de notre siècle. En Angleterre même, la société a ouvert les yeux et n'entend plus désormais qu'on la traite en aveugle. Les conventions ont croulé, on s'est avoué sa faiblesse (pas immense dans un pays protestant), et on a compris qu'il est aussi immoral de nier l'influence des passions qu'il est niais de prétendre qu'à force d'ignorance on y échappera. Nul être intelligent n'aime le mal pour le mal, mais en fait de littérature on a tenté d'y contraindre le public en lui prêchant l'infériorité du bien, son absence de couleur, de force, de vie en un mot. Cette erreur disparaît journellement devant un plus grand développement intellectuel, et c'est peut-être, comme le dit Shelley, « la laideur du vice qui établit la moralité de l'art. »

II.

La preuve de cette alliance possible entre ce qu'il y a de plus entraînant et ce qu'il y a de plus pur se trouve un peu partout à cette heure, mais nulle part plus que chez Longfellow. Prenez pour exemple le *Spanish Student*. Nous suivons ici le poète américain dans un nouveau domaine, celui du drame. Qu'est-ce que le *Spanish Student?* L'histoire fort simple de l'amour d'un étudiant espagnol pour une danseuse, une bohémienne par-dessus le marché. Les amateurs de la littérature la plus échevelée n'auront, je pense, rien à redire à une pareille donnée. Eh bien! jamais peut-être on ne vit œuvre plus chaste et plus passionnée; — et la preuve, c'est que la femme la plus

scrupuleuse trouve là dedans un appui à ses plus austères convictions, tandis que les jeunes gens les plus *viveurs*, passez-moi l'expression, en savent par cœur chaque ligne.

Les adorateurs de la couleur locale m'objecteront, j'imagine, qu'elle manque totalement dans le drame de M. Longfellow, et je suis d'accord avec eux jusqu'à un certain point. Aucun de ses principaux personnages n'appartient à l'Espagne plutôt qu'à un autre pays. Victorian, l'amoureux, peut venir de partout, et don Carlos est un *gentleman* anglais dans toute la force du terme, mais un *gentleman* véritable, à qui tout ce qui n'est pas droit, loyal et élevé, demeure étranger. La Préciosa elle-même, l'héroïne, n'a certes pas vu le jour sous ce ciel ardent où, selon les rois maures, Mahomet avait placé son paradis. Elle n'a de la vraie *maja* rien, pas même la démarche; le *meneo* lui manque, et le jeu de son éventail, comme de ses castagnettes, doit à coup sûr laisser beaucoup à désirer. Ce n'en est pas moins une ravissante fille de ces régions d'où descendent sur notre terre tant de figures aimées, et ses droits de naturalisation sont bien acquis au pays de Thékla, d'Imogène ou de Mignon. « A-t-elle dansé ce soir au théâtre? demande don Carlos dans la première scène au comte de Lara. — Si elle a dansé! répond celui-ci. Chaque pas tombait comme un rayon de soleil sur l'onde! » Or jamais Madrilègne ne reconnaîtrait un éloge dans ces mots, et nous nous contenterons de cet extrait de naissance pour certifier que Préciosa vient du royaume des fées.

Le comte de Lara se permet, vu le métier de la jeune fille, d'affirmer qu'il réussira quand bon lui semblera auprès d'elle. Son ami lui objecte la réputation intacte de la belle danseuse. — « Bah! s'écrie le comte, vierge extérieurement, je la tiens pour pécheresse au fond. Elle ressemble, croyez-moi, à certains devans d'autel que les moines d'autrefois barbouillaient d'images de la sainte Vierge au dehors, tandis qu'en dedans on n'y voyait que Vénus! » Don Carlos secoue la tête. « Quelle crédulité! dit Lara, comme si dans Madrid se trouvait une seule femme vertueuse! Et vous prétendriez que cette baladine le fût? — C'est une *gitana!* lui est-il répondu. — D'autant plus facile à gagner, riposte le libertin. — D'autant plus impossible, réplique son interlocuteur; les femmes de sa race, si elles n'ont qu'une vertu, ont au moins celle-là à toute épreuve. » Le comte de Lara s'impatiente : « Eh! pourquoi diable persistez-vous à croire à la vertu de Préciosa? demande-t-il. — Parce que, répond don Carlos avec chaleur, je crois et *veux* croire que la femme, dans la plus profonde dégradation même, conserve encore quelque chose de sacré, quelque gage de sa nature meilleure, de sa pureté primitive, et que, pareille au diamant dans les ténèbres, on retrouve toujours enfoui en elle un rayon, ne fût-ce qu'un seul, de

cette lumière qui ne peut s'éteindre! » Lara hausse les épaules en ricanant. « Aussi vrai que Victorian est son amant aujourd'hui, aussi vrai je le serai demain, » assure-t-il. Et là-dessus on se sépare.

L'invention, on le voit, a peu de chose à faire dans tout ceci; mais au point où nous en sommes, le lecteur sérieux ne doit pas chercher dans la donnée de l'écrivain cette nouveauté superficielle qui résulte uniquement des combinaisons de l'intrigue. Le nœud de la pièce de Longfellow se trouve un peu partout. Une tentative obstinée de séduction repoussée, des apparences trompeuses qui condamnent la jeune fille innocente, le désespoir de l'amant, qui s'éloigne de celle qu'il aimait, puis sa découverte de la vérité et son union avec l'unique être qui ait jamais régné sur son cœur, et à qui sans hésiter il donne alors son nom, — voilà des incidens que nous connaissons tous fort bien, mais la manière de les traiter les remplit d'un intérêt réellement neuf. Je n'en veux pour preuve que la première scène entre Victorian et Préciosa. L'entrevue de deux amoureux! un *love-scene!* disent les Anglais, Dieu sait avec quel accent de méfiance et d'effroi, et cependant on ne peut nier que Longfellow n'ait réussi dans cette entreprise si difficile. « L'air chargé des parfums du lilas » a rarement recueilli plus jolies confidences que les aveux murmurés par la gitana et le jeune étudiant. Il y a un passage notamment qui m'a toujours semblé délicieux. Victorian rappelle à sa bien-aimée leur première rencontre; c'était un dimanche, sous les orangers, sur la place de la cathédrale à Cordoue. Ils ne se parlèrent point, mais au moment où de l'intérieur de l'église vint le signal de l'élévation, tous deux s'agenouillèrent simultanément et prièrent. Préciosa raconte qu'en s'en allant seulement, l'étranger qu'elle aimait déjà lui adressa un mot : Adieu! « Oh! s'écrie-t-elle, je pensais ne te revoir jamais! » Victorian demeure pensif un moment et comme frappé par ce souvenir. « Adieu! répète-t-il lentement; — la première parole dans l'hymne de l'amour, un adieu! — à peine plus que le silence, et pourtant... quelle vibration!... quelle invisible main touche alors les cordes de l'âme, cette lyre mystérieuse! quels sons s'en échappent, préludes de l'avenir! quelle voix prophétique entendons-nous! »

Préciosa le tire de sa rêverie, et comme la plupart des femmes vraiment aimantes, mais simples, elle part du sentiment de sa propre infériorité intellectuelle pour redouter l'inconstance de son amant. « Qu'as-tu à douter et à t'inquiéter? répond l'étudiant (lequel, notons-le en passant, est en fait de science la gloire de l'université d'Alcala); le cœur, non l'intelligence, voilà ta vraie richesse. L'intelligence est condamnée à une limite, et seule la passion est infinie, inépuisable, dis-le-toi bien. Moi, que tu exaltes, que suis-je en regard

des grands hommes de cette terre? — Rien! un misérable pygmée au milieu de géans, tandis que toi, si tu m'aimes, — saisis bien le sens de ce mot, *si tu m'aimes,* parmi tout ton sexe nulle ne peut s'élever au-dessus de toi. Dans ce calme profond et saint de l'esprit qui convient à la femme, tu veilles incessamment sur la flamme de ton cœur, et tu la nourris (*thou sittest by the fireside of the heart feeding its flame*). Il est de l'essence de la flamme d'être toujours pure. Inaltérable partout et partout impuissante à dissimuler sa nature, elle brille d'une même clarté dans un camp de bohémiens et dans les salles d'un palais de roi. — Es-tu convaincue? » — « D'une seule chose, répond Préciosa, c'est que je t'aime. » Maintenant y a-t-il là une réminiscence, un léger et lointain souvenir de Gretchen et des immortelles *scènes au jardin?* La question est posée, c'est au lecteur de la résoudre.

Cependant le comte de Lara n'oublie pas son pari, et, d'après les termes dans lesquels il l'a formulé, il peut le perdre et le gagner en même temps, car aussi sûrement que son rival est l'heureux amant de la gitana, aussi sûrement il le sera, lui, avec cette différence que l'amour de Victorian pour Préciosa est pur et respectueux comme le sentiment qu'il pourrait vouer à une fille de roi. Qu'on juge de sa douleur, de son amertume, de sa rage, lorsque tout se combine pour lui prouver qu'il est trompé. Il se bat comme de raison avec Lara, auquel il fait cadeau de la vie, et qui le récompense de sa générosité par une déloyauté infâme. « Dites-moi seulement qu'elle m'est restée fidèle, s'écrie Victorian. — Hélas! répond le comte, nous avons été joués tous deux! » Et pour preuve il lui offre une bague qu'il a fait imiter exactement sur une bague semblable donnée par l'étudiant à sa bien-aimée. Victorian aussitôt quitte Madrid et ignore ainsi l'indigne vengeance qu'a préparée contre la danseuse le grand seigneur repoussé par elle. Richement payées et menées par d'autres sacripans de son espèce, des bandes sont à l'instigation de Lara postées dans le théâtre, et Préciosa, hier l'adorée du public, se voit accueillie par une tempête de sifflets et d'injures. La malheureuse enfant tombe évanouie sur les planches, et son père, Beltran Cruzado, se résout à l'enlever de Madrid dès la pointe du jour. En attendant, Lara, comptant sur l'humiliation pour l'aider dans ses desseins, a gagné la servante de Préciosa, et, délivré de Victorian, s'apprête à entrer nuitamment chez la danseuse; mais les bohémiens rôdent autour de la demeure de celle-ci, et, croyant le comte de bonne prise, lui tombent dessus. Il résiste, on le tue, et Préciosa est entraînée dans une fuite que ce meurtre rend inévitable. Toutefois dans le camp des *gitanos* même il existe pour elle un danger pire que l'était le comte de Lara. Elle est, depuis son enfance, fiancée,

selon la coutume de sa race, à un audacieux coquin nommé Bartolomé Roman, à qui elle a inspiré un amour voisin de l'idolâtrie. Le tout se complique au bout de quelques jours d'un édit royal par lequel tout hohémien est, dans un certain délai, banni du royaume sous peine de mort. Le temps passe; de nombreux périls menacent Préciosa, dont la vertu et la fidélité ont fini par s'établir clairement aux yeux de son amant. Victorian la cherche en désespéré par toutes les *sierras* de toutes les Espagnes. Naturellement la Providence finit par le guider précisément là où elle se cache, et il se trouve que la passion de tous deux n'a fait que s'augmenter au contact de chaque obstacle qui la menaçait. De plus (et un peu moins naturellement peut-être), don Carlos arrive en poste pour dévoiler le secret de la naissance de Préciosa. Volée au berceau par une vieille vagabonde qui vient de se confesser en rendant l'âme, la prétendue bohémienne est par le fait fille et héritière d'un très haut personnage, riche comme on ne l'a jamais été hors d'Espagne, et qui l'attend à Ségovie dans le poste officiel où l'a placé la confiance du souverain. Or précisément la fin du drame me semble réunir deux qualités fort opposées : une fantaisie charmante et une grande réalité. La scène se passe au haut d'un ravin dont l'issue se perd au fond du théâtre, le soleil va se lever. Survient un muletier sur sa bête, allumant une cigarette et chantonnant entre ses dents. Ensuite paraît un moine, qui, sur les rochers au-dessus du chemin, avise un berger.

« *Amigo*, dit-il, est-ce la route de Ségovie?—Oui, *padre reverendo*.—Est-ce loin? — Passablement. — Y a-t-il des voleurs par ici? — Pire que cela. — Et quoi donc? — Des loups. — Jesu-Maria! Accompagne-moi à San-Ildefonso, je te récompenserai bien. — Que me donneras-tu, *padre?* — Un *Agnus Dei* et ma bénédiction. » (Tous deux descendent le ravin. — Apparaît un contrebandier sur son cheval; il passe en chantant. — Entrent Préciosa, Victorian et don Carlos.)

« VICTORIAN. — Voici le plus haut point. Reposons-nous. Vois, Préciosa, tout autour de nous les sommets des montagnes, encapuchonnés de brume comme des moines de leurs cagoules, semblent se courber devant la bénédiction du soleil.

PRÉCIOSA. — Où est Ségovie?

VICTORIAN. — Bien loin! bien loin! Un point sur l'horizon, là, le vois-tu?

PRÉCIOSA. — De mon cœur, je le vois; de mes yeux, non. Oh! avec quelle ardeur toutes mes pensées tendent là-bas! (Elle pleure.)

VICTORIAN. — Oh! douce âme! tu as supporté vaillamment les orages du sort, et à son premier sourire tu faiblis! Appuie ton cœur désormais sur le mien, et tu ne connaîtras plus de défaillance.

« PRÉCIOSA. — Partons! je sens et il me semble voir l'impatience de mon père. Oh! partons, ne tardons plus! (Ils descendent le ravin. — Le théâtre reste vide quelques instans, puis entre Bartolomé d'un air égaré, un fusil à la main. Il a l'air de poursuivre quelqu'un.)

« BARTOLOMÉ. — Ils ont passé là! J'entends encore le pas de leurs chevaux! Ah! les voilà, je les vois! Viens, ma douce carabine! ce sera la dernière séré-

nade du gitano. (Il tire.) Bien! bien! ma belle carabine! Bien sifflé, ma balle! (Il regarde au fond du ravin.) Je l'ai manqué! Oh! mon Dieu! (On entend un second coup venant de l'autre côté. — Bartolomé tombe.)

La conduite de cette scène, dont j'ai dû nécessairement abréger quelques détails, me paraît aussi ingénieuse que pleine d'intérêt dramatique. Ce défilé mystérieux, dont les profondeurs cachent un dénoûment que l'écho seul nous révèle, est d'un effet heureux et original à la fois. Quel que soit cependant le mérite du drame de Longfellow, ce n'est pas vers le théâtre qu'il nous semble appelé par la nature de son talent. Je ne sais trop si je dois citer *la Légende dorée* comme une preuve de ce que j'avance, car j'hésite quelque peu, je l'avoue, sur la classification à donner à ce dernier venu des ouvrages du poète américain. Poème ou légende, cette composition se rattache, par la mise en scène des personnages et l'économie générale, à la série des œuvres romantiques de M. Longfellow. Je n'en parle du reste que pour mémoire, et pour ne rien omettre de ses écrits. Il n'est guère de poète qui ne se soit passé quelque fantaisie de ce genre. On a rêvé de la cathédrale de Strasbourg ou de Cologne; on se souvient du prologue de *Faust*, et, le dilettantisme aidant, le mystère s'accomplit à peu de frais. *Fantaisie à la manière de Callot,* disait l'humoristique Hoffmann. Qu'il s'agisse de Callot ou de Goethe, ces sortes de fantaisies sont toujours à la *manière* de quelqu'un, et n'ont en somme rien à nous apprendre sur l'originalité de l'écrivain. C'est sans doute un rare plaisir d'entendre un grand maître improviser au piano, *inventer* tour à tour du Weber, du Beethoven, du Meyerbeer. Les plus habiles s'y trompent parfois, mais après qu'en reste-t-il? — Le *Golden Legend* est à mon sens une invention de ce genre; c'est un caprice de l'écrivain plutôt qu'un pas nouveau dans sa carrière.

Le roman philosophique, tel que l'ont compris certains grands esprits allemands, tel, il faut l'avouer, que ne l'admet aucune de nos combinaisons littéraires en France, voilà, je pense, le but où tendront de plus en plus l'expansivité intellectuelle et les facultés créatrices de l'auteur d'*Hypérion;* mais à ce propos déjà le mot de création demande qu'on l'explique. Nous attachons en France l'idée d'invention trop exclusivement peut-être à ce qui ressort du domaine des faits, ou pour le moins aux phénomènes psychologiques que telle ou telle succession de faits peut produire dans un caractère donné. Des physionomies saillantes et des incidens dramatiques, c'est là ce qui chez nous constitue le roman proprement dit; nul doute aussi que ce ne soient là ses matériaux les plus évidemment naturels. Cependant il existe en Allemagne et en Angleterre un système de roman tout différent de celui-ci, dont l'invention se tire de sources absolument opposées, et qui pourtant parvient à exciter

chez le lecteur non-seulement de l'intérêt, mais de l'émotion. Il est vrai que pour l'apprécier parfaitement il faut être doué du sens spéculatif des races septentrionales, et se sentir possédé de ce que Shelley appelait *the unselfish passion of things* (mots qu'on pourrait traduire par « la passion de l'abstrait »). Nous ajouterons, en ce qui touche *Hypérion,* que l'auteur de ce roman a trouvé plus peut-être qu'aucun autre écrivain anglais depuis dix ans *le ton* de certaines vibrations mystérieuses qui, vagues et insaisissables, résonnaient au fond de tant de cœurs (1). Longfellow a éloquemment et simplement raconté une peine que tous ont éprouvée, et de plus il s'est trouvé qu'il l'éprouvait comme tout le monde, c'est-à-dire avec cette participation de l'intelligence aux choses du cœur qui pourrait bien être une des particularités de notre époque. D'incidens il n'en est point question, et cependant vous vous intéressez ardemment au héros de l'histoire, parce que ce héros (vous le sentez avant de vous le dire), c'est vous-même, vous avec vos vastes chimères et vos actes mesquins, avec vos curiosités et vos incertitudes, vos hautes aspirations et votre absence d'unité, mais surtout avec ces attaches qui vous lient inséparablement au monde extérieur, forces inconnues au dedans de vous, qui obéissent à des forces du dehors plus inconnues encore.

Ce qui agit en Paul Flemming, le héros d'*Hypérion,* ce ne sont point les événemens, mais certaines idées que provoque un commerce incessant avec la nature. L'histoire, la fable d'*Hypérion* ne regarde pas le cœur tout seul, comme la plupart des soi-disant romans d'analyse, mais le cœur et l'esprit tout ensemble, l'action de l'un sur l'autre, le développement de l'un par l'autre. Je ne jurerais même pas que l'esprit n'y maintienne point ses avantages sur le cœur, et je n'y verrais qu'un accord de plus entre l'écrivain et son siècle. *Hypérion* est éminemment le *roman de l'âme,* et a surtout affaire à ce quelque chose de délicat et d'indescriptible par quoi nous *sentons* ce qui est beau et nous tâchons de comprendre ce qui est instinctif, à cet élément mystérieux appelé par Emerson le *over-soul,* et qui, — en nous lumière, autour de nous nuage, —

(1) La popularité du roman de Longfellow est constatée aujourd'hui par des preuves sans réplique : sur le *library-table* de l'homme politique, dans le boudoir de la grande dame, chez l'artisan studieux, dans la poche du *grouse-shooter*, sur la cheminée des clubs, dans le panier à ouvrage de la jeune fille, je ne sache en vérité pas où l'on chercherait inutilement le livre de Longfellow. A tous les degrés de l'échelle, depuis *l'in-quarto* illustré jusqu'au microscopique *diamond-edition*, partout certainement on le trouverait à titre de livre *aimé*. Or on ne peut se dissimuler que, ce fait se produisant en Angleterre, dans le pays où *à priori* tout sentiment national s'insurge contre l'admission d'une supériorité américaine, où chaque succès remporté par *brother Jonathan* froisse une vanité séculaire, il faut, ou que le livre réponde à des besoins intellectuels très prononcés, ou que le mérite individuel en soit éclatant.

nous préserve du choc trop rude des grossières réalités de la vie, et nous sert de trait d'union avec ce qui est immortel et infini.

« La mort n'est ni le commencement ni la fin, dit Longfellow. Ce n'est nullement une transition d'une vie à une autre, c'est la transition d'une forme d'existence à une autre forme. *La vie est toujours*, et aucun anneau n'est brisé dans le perpétuel enchaînement de l'être pas plus que lors du passage de l'enfance à la maturité, de la maturité à la vieillesse. Il y a des momens de torpeur de l'âme où la forme que vous connaissez existe encore, mais que, moi, je n'envisage pas moins comme autant de morts. Contemplée de ce point de vue, quelle magnifique chose pourtant que la vie de l'homme, et de quelle splendeur se revêt la destinée! *Je suis, tu es!* conjugaison d'écoliers, dites-vous; — non pas! symbole au contraire de *l'éternel présent*, de la vie! Autour de nous qu'y a-t-il? Il y a, quoi qu'en ait l'individu, une vaste union de tous, car *nul ne peut travailler pour lui seul*. Tous ceux qui dans l'humanité ont été grands, bienfaisans, illustres, tous ont travaillé pour moi, et à cette heure, moi, j'entre dans le champ de leur moisson, je reprends leur tâche là où ils l'ont abandonnée; j'avancerai leur besogne, puis à mon tour je serai appelé, et la quitterai. Jamais je ne puis achever l'œuvre, et cette œuvre étant ma destinée, *jamais je ne puis cesser d'être*. Ce que l'on appelle la mort n'interrompt et ne change rien; la tâche continue incessamment, et aucune fin ne m'est imposée. La destruction n'atteint que cet atome de poussière qui, sous le nom de corps, s'associe à mon âme; — mais mon âme, ma volonté dure, — *moi* je subsiste, *je suis*. »

N'est-ce point là cette glorification du présent que nous indiquions tout à l'heure? Cette religion de l'activité humaine, nous n'entreprendrons point de la discuter en tant que doctrine philosophique; la laissant aux appréciations de chacun, nous nous contenterons de constater son existence, d'y voir le principe inspirateur de Longfellow, la marque distinctive de sa nationalité américaine ainsi que la moralité du roman d'*Hypérion*. Quand le héros du livre, Flemming, voit s'écrouler à jamais ce qu'il nommait le *bonheur*, il se retourne vers le devoir, et, demandant quel il est, répond : *le travail*. « Le regret remplissait son cœur, regret de ses années perdues plus que de ses espoirs déçus. Il avait soif d'activité, et n'aspirait qu'à créer quelque chose qui durerait, — qu'à tirer des innombrables formes éphémères de la vie une seule qui devînt permanente et pût vivre réellement. » — Il faut noter encore, avant d'entrer dans les détails du sujet d'*Hypérion*, d'austères et saines paroles sur l'utilité de la souffrance, comme amenant l'homme plus vite à se débarrasser des fictions terrestres et à se dévouer plus entièrement à ce qui seul est digne de lui :

« Le grand mot de tout, c'est *renoncement;* mais qu'il est difficile à dire!... Désappointement! ta main est froide et rude, mais c'est une main d'ami. Ta voix est dure et rauque : — voix d'ami aussi pourtant! Oh! oui! la patience

est sublime, et la résistance déterminée à la douleur, la souffrance qui n'arrache pas une plainte, aguerrissent l'homme et l'élèvent. Oui, le désappointement est plus sain que le succès. »

Arrivons à l'incident unique du roman, l'amour de Paul Flemming pour Mary Ashburton. Paul Flemming, on le devine au premier mot, c'est l'auteur lui-même. Ses amis savent du reste avec quelle intime vérité c'est lui, et combien par le fait il s'épanche dans ce qu'il raconte. « Tôt ou tard, dit-il, le roman de chacun trouve nécessairement son expression, que ce soit à travers des paroles ou des actes, et actes ou paroles, n'importe, cette fois-là diront vrai; car le vrai n'est que le choix fait par la pensée d'une forme *qui est à elle,* tandis que le faux est la pensée qui prend dans le domaine de l'action ou des écrits ce qui ne lui appartient point. Toi qui me lis, par exemple, tu as dans ton cœur en ce moment même un roman plus doux que tout ce qui s'est jamais écrit, et mon roman ne te touchera que parce qu'il est le tien. » En effet, telle est probablement la première cause de la prodigieuse réussite d'*Hypérion.*

Paul Flemming est Américain, et déjà dans sa première jeunesse un chagrin sérieux vient de l'atteindre. Celle qu'il aimait est morte, et la vue de ce qui l'entoure et de *ce qu'ils ont vu ensemble* lui est insupportable. Il fuit son pays et part pour l'Allemagne, où il avait fait son éducation et où d'anciens amis l'attendent. « Vivre *seul* là où il avait vécu avec elle, il ne le pouvait pas. Il voulait mettre la mer entre ce tombeau et lui, et ne calculait pas qu'entre lui et sa douleur l'océan du temps pouvait seul servir de séparation. »

La première fois qu'on lit *Hypérion,* on se demande le sens précis des huit premiers chapitres, et ce n'est qu'à force de les étudier qu'on aperçoit la ténacité de l'auteur à poursuivre son but à travers mille détails qui d'abord nous semblent oiseux, et qui au fond remplissent chacun leur rôle dans cette œuvre de modification psychologique. Le cœur, chez Flemming, est dans ce moment éteint, épuisé, vaincu par une trop forte peine; mais l'intelligence ne s'en relève que plus forte, et par elle nous verrons l'équilibre se rétablir peu à peu. Nous assistons en quelque sorte au réveil de l'âme. Inoccupée à la fois et ardente, tout semble lui profiter dans ce sommeil du cœur, et dans la plainte du vent parmi les sapins, dans le rayon qui brille, dans la neige qui tombe, on dirait qu'elle cherche des apaisemens à sa curiosité. La leçon ne vient pourtant pas uniquement de l'auguste et universelle consolatrice, de la nature; elle vient avant tout de l'élément humain, de la voix humaine, qui au milieu de ce désert moral prêche *la vie.* Paul Flemming s'est réfugié à Heidelberg chez un ami de collége, un certain baron de Hohenfels, dont le type, soit dit en passant, ferait honneur aux plus minutieux peintres hollandais de la littérature moderne. Je ne connais rien de plus

vraiment allemand que ce blond et aristocratique jeune homme, « mélange où se confond de tout un peu. » Hautain et bon enfant, superstitieux et sceptique, plein d'aptitudes, inconstant, paresseux et romanesque, grand partisan du *réel* au demeurant, tel est le baron. De sa voix viennent les premiers accens qui proclament la supériorité de l'homme, la puissance et la poésie de ce qui vit, de ce *qui est*. « Vous cherchez, dit le baron, où le penseur doit vivre? dans la solitude ou dans le monde? au milieu du verdoyant silence des champs où il peut entendre battre le cœur de la nature, ou bien dans la sombre cité où il sentira battre le cœur de l'homme? Moi, je vous répondrai tout de suite : dans la cité. Ceux qui s'imaginent que la seule poésie des villes est dans les étoiles se trompent fort, comme on se trompe aussi à vouloir reléguer les penseurs et les poètes dans le désert ou sous les arbres des bois. Personne ne songe à nier la beauté des formes de la nature; les forêts et les flots, les champs de blés et les montagnes, nous en admettons tout le charme, mais au fond que sont-ils, sinon les décors du théâtre? Sublime en effet est le monde dont Dieu nous a entourés, mais que bien plus sublime encore est celui qu'il a mis *en nous!*... Voilà le vrai pays de la Muse, voilà la véritable patrie du poète! Ce torrent de la vie, endigué dans les grands centres du mouvement général et charriant des existences brisées en manière d'épaves!... tant de familles tournant chacune autour de son foyer ainsi qu'un monde autour de son soleil!... tant d'aspects différens de joie et de souffrance enserrés dans un étroit espace, — voilà le milieu du poète! Se mêler à tout ceci, en être une portion active, voilà sa destinée. Il doit agir, penser, se réjouir et s'affliger *avec* ses semblables et non pas s'isoler loin d'eux. Pour peindre les hommes, il faut vivre avec les hommes. »

Il entre évidemment dans le dessein de l'auteur de faire comprendre tout ce qui manque à la première douleur de son héros, tout ce qui empêche qu'elle ne soit féconde et ne le transforme. La mort lui a enlevé celle qu'il aimait, et il croit au désespoir, mais il l'aimait ainsi que l'on aime au début de la vie, — de sentiment seulement, — et ce qui en lui est vraiment souverain, ce qui le domine et l'élève n'a jamais connu cette bien-aimée du cœur. Jean-Paul dit quelque part : « L'amour n'est qu'une plante parasite, qui dans chaque caractère trouve où se cramponner, » et ceci est exact, mais on n'examine peut-être pas assez minutieusement la cause latente de destruction que portent en eux les neuf dixièmes des attachemens de ce monde. L'homme aime, perd l'objet aimé et se croit de bonne foi inconsolable; il se peut qu'il le soit, mais ce n'est qu'à de certaines conditions. Tant qu'il n'a pas aimé avec ce qui prime en lui, avec ce qu'il a de plus fort et de plus subsistant, il a mal aimé et n'a pas aimé définitivement. Un homme chez qui le cœur

absorbe tout peut être ébloui, fasciné, jusqu'à en perdre la raison, par la beauté ou par l'esprit, mais il n'aimera complétement que celle qui occupera chaque fibre de son cœur. L'homme intellectuel également se laissera tromper par le sentiment, mais il saura qu'il n'a *aimé* que le jour où il a pu aimer de *toute son âme*. Il en est de même pour l'individu qu'assujettissent (malgré lui parfois) de moins délicats penchans : l'admiration, l'affection. — Il croit être dompté par ces penchans jusqu'au jour où la présence de ce qui répond davantage à ses intimes instincts lui révélera son erreur et lui apprendra qu'on n'aime pas avec ce qu'on a de *meilleur* en soi, mais avec ce qu'on a en soi de *plus fort*. — Que de gens passent leur vie sans s'en douter, et meurent croyant avoir dépensé la somme d'amour qu'ils portaient en eux !

Ainsi ferait le héros d'*Hypérion*, si, après ce qu'il prend pour la mort du cœur, il ne s'occupait de développer en lui une autre force en vertu de laquelle il éprouvera véritablement plus tard tout ce qu'il peut être donné à sa nature d'éprouver. Pendant les deux premiers tiers du livre, le lecteur suit le silencieux et graduel épanouissement de cette âme, qui, dans la passion que lui inspirera Mary Ashburton, entrera pleinement en possession d'elle-même, et qui alors, par l'enthousiasme ou la souffrance, par l'amour ou par le sacrifice, tendra désormais de tous les côtés à l'infini.

La première fois que Flemming rencontre la femme qui doit régner à jamais sur lui, sa présence ne lui est annoncée que par le son de sa voix. On est dans le salon du principal hôtel d'Interlaken, et le crépuscule, de plus en plus obscur, n'est éclairé par aucune lampe. Flemming est arrivé du matin, ne connaît personne autour de lui et ne prend nul intérêt à ce qui se dit. Tout à coup une forme féminine, vêtue de deuil, traverse la pièce comme une ombre, et va s'asseoir à la fenêtre ouverte. Elle écoute presque tout le temps ce que disent les autres, cependant les quelques paroles qu'elle prononce partent d'une voix si étrangement harmonieuse, que Flemming croit entendre le murmure des anges, et tout son être répond à cette voix par une vibration involontaire. Avec quelle impatience il attend la lumière ! mais avant qu'elle ne vienne, il est arraché à ses rêves par l'aubergiste, qui insiste pour qu'il examine deux chambres, dans un ancien cloître, qui constituent l'unique appartement qu'il a pu lui procurer. Flemming est suivi dans sa recherche par un ami qu'il a découvert à Interlaken, — Berkley, personnage fort amusant et très vrai. Après bien des plaisanteries sur le bonheur d'avoir pour logement un cloître ruiné où sans doute les revenans ne manqueront pas, Flemming hasarde la seule demande qui lui tienne au cœur : — « Qui est donc cette jeune dame à la voix si charmante? »

Berkley ouvre les yeux : — « Quelle dame et quelle voix? » Flemming s'étonne déjà qu'on admette l'existence de plus d'une : — « Celle en deuil, répond-il, celle qui se tenait à la fenêtre. » Il apprend qu'elle s'appelle miss Ashburton, qu'elle est la fille d'un officier anglais mort à Naples, et qu'elle voyage pour sa santé avec sa mère. — « Est-elle belle? poursuit-il. — Je ne trouve pas, dit Berkley, mais elle est fort *intellectuelle;* je ne serais pas étonné d'apprendre que ce fût une femme de génie. »

Malgré ce qu'en dit l'excentrique Berkley, Mary Ashburton est très belle, mais belle pour qui sait comprendre sa beauté, et non pas pour la foule, à qui cette beauté-là ne dit rien. « Il y avait dans sa figure une sérénité si grande, et dans ses yeux quel regard profond! Ce n'étaient pas des yeux brillans, mais lumineux. Sa taille était superbe, et chaque mouvement d'une si majestueuse grâce, qu'on eût dit d'une *musique muette.* Dans tout son être pas une nuance discordante, l'harmonie la plus parfaite entre le corps, le visage et l'âme. Et celui dont l'âme arrivait à comprendre la sienne devait nécessairement l'aimer, et l'ayant aimée, elle, ne plus jamais aimer d'autre femme dans cette vie. »

C'est là aussi la destinée de Paul Flemming. A dater du moment où il a *senti* la beauté de cette femme, elle le possède irrévocablement, car ce qui le domine lui est soumis, à elle. « Il ne concevait pas comment Berkley pouvait ne pas la trouver belle, et cependant, loin d'en être offensé, cela lui faisait plaisir. Il se répétait toujours quel bonheur il y aurait à comprendre *seul* la beauté de l'être aimé et à trouver en même temps cette beauté incomparable. A cette pensée, que l'univers entier lui semblait beau!... Notre vie n'a rien de plus sublime que la première conscience de l'amour, ce premier bruissement de ses ailes d'or, le souffle naissant de ce vent d'orage qui plus tard bouleversera l'âme, la purifiant ou la dévastant. »

Malheureusement il suffit d'un mot pour jeter l'épouvante dans l'esprit de Flemming, et ce mot est dit avec tant de simplicité, il est si naturellement amené dans le récit, que ce qu'il a de cruel et de fatal n'en ressort que mieux. La vie du héros d'*Hypérion* s'écoule à côté de Mary Ashburton, qui apprécie en lui une intelligence aussi haute que la sienne. A tant de sympathie, à cet ardent enthousiasme de la nature et de l'art, à ce culte, à ces sentimens si vivement *partagés,* Flemming pourrait se tromper, s'il aimait moins ou s'il était d'une nature moins supérieure; mais on sent dès le début qu'une crainte mystérieuse se mêle à toutes ses joies, et l'empêche de jamais se livrer à une bien franche espérance. Un jour enfin, miss Ashburton s'est mise à parler du Mont-Blanc avec un sentiment *vrai* de la nature qui l'entraîne; puis, se retournant soudain : « Est-il possible,

s'écrie-t-elle, que vous ne l'ayez pas vu? — Jamais, répond Flemming; la grande merveille m'est encore inconnue. — Alors, riposte miss Ashburton, je ne conçois pas que vous restiez ici. Si j'étais vous, je serais parti dans une heure. » Mary Ashburton, en disant cela, est de si bonne foi dans son enthousiasme, elle se doute si peu du mal qu'elle fait, qu'elle n'en devient que plus charmante et pour le lecteur et pour celui qui l'aime; mais le coup porte, et Flemming se sent étourdi, ébranlé jusqu'au fond de l'âme. Toute cette partie du livre est d'une réalité admirable, et prouve une intime connaissance du cœur humain, connaissance à laquelle, du reste, plus d'un est arrivé par la simple observation de soi-même.

La fin d'*Hypérion* me paraît aussi vraie que poétique, et elle vous laisse sous l'impression d'événemens dont il semble qu'on se soit trouvé le témoin oculaire. On devine que, malgré les avertissemens de la voix intime, si rarement trompeuse, un jour vient où Paul Flemming, oubliant tout, excepté sa passion, dit à Mary Ashburton ce qu'il eût mieux valu taire à jamais. La réponse, nous la savons d'avance. Lui aussi la savait, et s'explique à peine pourquoi il n'a pas su éviter qu'elle se traduisît en autant de paroles. Cependant la sentence est prononcée, et la séparation est inévitable. Flemming quitte à jamais les lieux où se sont encadrés ses rêves, et cherche non pas à se distraire, mais à se fuir. Quelle différence de cette douleur-ci à la première! Il ne s'agit plus maintenant d'une blessure au cœur *seul,* mais de la destruction de l'être tout entier. Cette fois-ci, la nature demeure muette pour lui, ou plutôt il a cessé de l'interroger. Il ne voit partout que ce visage calme, que le divin trouble de l'amour n'altère point; il n'entend que la douce et harmonieuse voix qui toujours répète : « Hélas! non, ce n'est pas vous! »

Dans cette catastrophe générale, le corps succombe d'abord. La fièvre, le délire tiennent Flemming longtemps éloigné de la conscience de lui-même, et lorsqu'il y revient, la vie est trop faible pour alimenter la souffrance. A mesure que la santé se rétablit, la douleur reparaît, il est vrai, mais non pas comme avant. Elle est visible et tangible toujours, mais terrassée, et de plus le silence lui est imposé. Aucune plainte n'échappe à Flemming, et, signe infaillible de salut, l'idéal dans son entière pureté subsiste encore; le culte a survécu à la perte de l'espoir. Il aime Mary Ashburton comme il l'aimera toute sa vie, mais en renonçant à elle du plus profond de son âme. C'est alors que sur les murs d'une église de village l'inscription qui forme l'épigraphe du livre le frappe : « Ne regarde pas le passé; *il ne revient pas.* Cultive le présent, il est à toi. Affronte l'avenir sans crainte et d'un cœur ferme! » Pourquoi ces mots-là l'impressionnent-ils si vivement? Pourquoi en ce jour plutôt qu'en tout autre reçoit-il

le premier rayon consolateur? Qui le sait? « Il s'opère, dit-il, dans la vie de chacun de soudaines transitions qui semblent presque miraculeuses. D'un seul coup se dissipent les nuages, le vent tombe, et la sérénité succède à la tempête. Les causes de ces changemens travaillent sans doute sourdement en nous depuis bien longtemps, mais eux-mêmes n'en sont pas moins presque instantanés, et sans raisons suffisantes la plupart du temps. » Il en fut ainsi avec Paul Flemming : il se promit soudain à lui-même de sortir vainqueur de la lutte, d'être un homme parmi les hommes, et non pas un rêveur parmi les ombres. « Je travaillerai, se répétait-il, et je prendrai patience avec tout... Mais pourquoi n'avoir pas résolu cela plus tôt? — Le pouvais-je? Ce but, ne saurait-on jamais l'atteindre que par la plus réelle, la plus dure expérience? Hélas! il faut donc que le temps, de sa main terrible, ait arraché la moitié des feuilles au livre de la vie et les ait livrées au feu dévorant des passions, pour que l'homme s'effraie du peu de pages qui y restent et qu'il songe à ce qui est écrit dessus! Son plus grand désir alors est de retrouver les annales de son enfance; il veut y revenir à toute force et ne le peut. Ensuite viennent l'irrésolution, l'inaction inévitable, le désespoir infécond, ou bien la ferme résolution de reprendre le livre et d'inscrire sur les pages qui restent une histoire plus noble, plus utile et aussi pure que celle qui en fait le premier chapitre. »

Voilà la vraie fin du livre, celle qui satisfait le lecteur pleinement, et après laquelle on n'a que faire de tout ce qui peut survenir aux personnages qui ont atteint le but de leur existence poétique. Je me sens donc fort disposé à critiquer certain chapitre de conclusion intitulé *Dernière Douleur*, qui, je ne l'ignore pas, charme au plus haut degré les neuf dixièmes des lecteurs, mais que je ne saurais qualifier autrement que de superfétation. Pendant son voyage d'adieu à travers l'Allemagne et la Suisse, voyage dont le terme est l'Amérique, le retour à la patrie, le héros d'*Hypérion* se trouve un soir porte à porte dans une auberge avec une voyageuse inconnue. Une voix dans cette chambre voisine dit tout haut des prières de l'église anglicane. C'est la voix de Mary Ashburton, et, on le comprend, la résignation de Flemming soutient un rude assaut. « Son premier mouvement, dit l'auteur avec une grande vérité, n'était dû qu'à l'affection seule, une affection illimitée, irrésistible, insensée, l'amour qu'il sentait autrefois dans la verte vallée d'Interlaken. Il n'attendit qu'un moment de silence pour accourir auprès d'elle et jouir un seul instant du bonheur de la revoir. Puis son orgueil se redressa et lui reprocha sa faiblesse. Il se rappela ses grands projets et rougit de son irrésolution. La voix se tut, et il ne bougea pas. L'orgueil s'était donc jusqu'ici assuré la victoire!... Il se jeta sur son lit comme

un enfant qu'il était, et le silence qui l'enveloppait lui parut sacré, imprégné qu'il était d'*elle*. Il entendait presque les battemens de son cœur, tant elle était près de lui!... Dans cette nuit cependant il put mesurer l'étendue de sa passion pour cette femme. Son cœur, ainsi que l'autel des Israélites du saint livre, bien que saturé de la pluie de ses larmes, s'enflamma de nouveau dès que descendit en lui le feu du ciel. »

Ce passage, qui ne manque ni de vérité ni de beauté, manque, selon moi, d'à-propos. Il n'est pas à sa place, non plus que le rêve qui, lorsque Flemming s'endort vers le matin, lui montre Mary Ashburton dans un vague avenir revenant sur son refus, et, souriante, lui tendant la main. Je n'ignore pas que la vérité des *faits* vient à l'appui de ce songe prophétique, — que Paul Flemming est véritablement Henry Longfellow, et que la vie du poète se partage entre un cruel désespoir, une détermination vigoureuse et un bonheur d'autant plus immense, que bien des années s'étaient écoulées à essayer d'y renoncer; mais cette réalité-là est précisément celle dont on se passe le mieux et qui apprend le moins. La vérité psychologique, si éclatante et si intéressante à suivre pendant tout le récit, est comme troublée par la soudaine intervention d'incidens que rien n'appelle, et ce dernier chapitre gêne l'idée complète, harmonieuse, que laisse la lecture des autres parties du roman.

Nous venons surtout de rechercher dans M. Longfellow ce qui fait sa supériorité comme écrivain américain. Nous voudrions, en terminant cette étude, nous placer à un point de vue plus général, et montrer, en dehors des influences de race, les facultés qui marquent à l'auteur d'*Hypérion* un rang à part dans l'ensemble du mouvement intellectuel de notre siècle. Ces facultés sont le jugement et l'inspiration répartis avec une égale puissance. Bien des poètes prennent l'habitude d'habiller de vers dont la sonorité trompe l'oreille des pensées qui parviendraient tout aussi entières au sens du lecteur par le moyen de la prose; mais on ne saurait prétendre ceci d'aucune des poésies de Longfellow. Elles viennent évidemment au monde telles qu'elles sont, inséparables d'idée et de forme. Loin de se laisser fabriquer petit à petit, on sent qu'elles surgissent toutes faites déjà, et qu'au lieu d'obéir à leur créateur, elles le dominent bien plutôt. Cette notion de la nécessité me semble inaliénable de l'idée de l'inspiration; sans elle, point de spontanéité, point de verve.

Le don de l'inspiration étant reconnu à Longfellow, il ne sera pas moins aisé de mettre en évidence les précieuses qualités qui s'y joignent: — un profond jugement et un sens critique des plus fins. Les exemples de cette dualité de dons intellectuels sont fort rares

partout, et surtout en France, où l'inspiration et la critique affectent de se traiter de puissances ennemies. En Angleterre, les dernières quarante années ont deux fois montré, dans Coleridge et dans Shelley, l'union possible du créateur et du critique, de celui qui sans réserve et sans arrière-pensée se livre lui-même tout entier et de celui qui cherche patiemment la raison d'être et la loi des choses. L'Allemagne en est pleine, de ces esprits *à plusieurs faces*, ainsi qu'ils se désignent eux-mêmes dans ce terme *vielseitig*. Goethe, Jean-Paul, Tieck et tant d'autres nous prouvent que l'imagination n'obscurcit pas la clarté de la perception, et que la profondeur n'empêche pas l'entrain. Il y aurait tout un volume à faire sur l'enchevêtrement des deux natures opposées dans les œuvres qu'elles enfantent, ou plutôt sur l'infiltration du sens poétique dans le jugement, qu'il élève sans l'emporter dans le vide. Comme critique, le talent de M. Longfellow me paraît tout à fait hors ligne. Il y a dans *Hypérion* tel chapitre sur Jean-Paul, tel autre sur Hoffmann, telle dissertation sur la nature du génie en lui-même, qui ne seraient pas déplacés à côté de ce que les plus grands ont fait de meilleur.

Je ne serais nullement étonné si dans l'avenir les tendances de son esprit entraînaient M. Longfellow entièrement du côté de l'esthétique, c'est-à-dire vers cette étude passionnée du beau, où, à mesure que l'individu s'absorbe, l'individualité du talent (qui est bien autre chose) s'affirme davantage. Seulement je me demande dans quelle forme il encadrera ses pensées. Le beau, le sublime, le merveilleux sont partout, et le sens qui sert plus spécialement à les deviner n'est pas condamné à se renfermer dans des essais ou des cours de littérature. Le drame, le roman, l'histoire, tous peuvent fournir le moule, et le jugement, parvenu à une certaine hauteur, s'exerce aussi bien sur les secrètes combinaisons du cœur que sur les faits héroïques ou sur les œuvres d'art. Élevez-le assez, affranchissez-le surtout des mille détails qui entravent sa marche ascensionnelle, et vous aurez toute l'étendue de ce qu'on appelle l'esprit critique. Il est bien moins spécial qu'on ne suppose, et touche à plus de choses qu'on ne croit. C'est en ce sens que je ne puis m'empêcher d'applaudir à ce que je pense être les tendances d'un homme réellement supérieur. Si, comme je suis porté à le croire, l'auteur d'*Hypérion* se voue à la prose désormais, et de lyrique inspiré qu'il s'est d'abord montré devient un des héros de ce qu'on pourrait appeler la littérature *réflective*, nul doute que son talent personnel ne doive y gagner, et que des deux côtés de l'Atlantique le mouvement anglo-saxon n'en profite.

ARTHUR DUDLEY.

LA PEINTURE

EN ANGLETERRE

A PROPOS DES EXPOSITIONS DE 1854.

Cette année, au mois de juillet, Londres ne renfermait pas moins de neuf expositions de peinture et de sculpture, en laissant de côté le *National Gallery* et la collection de sculptures antiques du *British Museum*. Cela prouve que les choses de l'esprit tiennent leur place, aussi bien que le fer et l'or, dans les pensées du peuple anglais. Sans vouloir rechercher minutieusement dans quelle proportion les intentions de lucre ou la rivalité d'imitation ont pu contribuer à ces résultats, et dans quelle mesure ils représentent réellement les instincts de l'art britannique, il nous semble que quelques remarques, suggérées à un habitué de la palette par les diverses galeries, peuvent valoir la peine d'être lues. Nous sommes d'autant plus porté à dire notre mot, que la plupart des jugemens et des théories sur l'art qui arrivent au public sont écrits par des hommes voués à la profession de la plume et non à celle du pinceau. Le côté littéraire de la question, en tout cas le côté le plus propre à frapper ceux qui ne sont que spectateurs, a donc été amplement développé; le point de vue de ceux qui pratiquent n'a pas, à beaucoup près, trouvé autant d'organes, et il peut ainsi avoir un certain intérêt de nouveauté. D'ailleurs n'est-il pas juste que cette autre face de la cause soit également soumise au grand juge? Elle est sans contredit aussi essentielle pour l'art que pour les artistes : elle embrasse tout ce qui tient le plus à la peinture dans un tableau, tout ce qui en fait autre chose et plus qu'un drame ou un poème, ou même une image, en un mot

tout ce qui donne à une œuvre le caractère et la valeur d'un objet plastique. Ce sont là, nous le craignons, des paroles peu précises, et elles peuvent paraître étranges, tant il est d'usage de représenter la peinture et la sculpture comme de purs arts d'imitation. Qu'une statue et qu'un tableau soient vrais, c'est à peu près tout ce que le public a été accoutumé à demander; quand de tels ouvrages lui ont causé la même sensation que la réalité eût pu produire sur ses yeux, il se tient pour satisfait. Et cependant c'est en dehors de l'imitation et au-delà du vrai que s'étend la partie plastique de l'art, celle à laquelle nous faisions allusion, et qui n'est guère reconnue en dehors des ateliers. Quoiqu'elle soit la source de toutes les qualités qui font vivre les œuvres destinées à l'immortalité, le monde en général ne lui attribue pas une telle importance, et tout plaidoyer en sa faveur court risque d'être taxé de solennel enfantillage ou d'oiseuse gravité.

Le fait est que ces matières sont en elles-mêmes difficiles à manier. Les émotions causées par les arts plastiques aussi bien que par la musique, les formes et les couleurs qui charment l'œil, ou les sons qui séduisent l'oreille, toutes ces mystérieuses influences, avec leurs rhythmes et leurs combinaisons, souffrent mal qu'on les définisse par des mots. Il faut prendre beaucoup de peine pour n'y réussir qu'imparfaitement, et en se fatiguant soi-même on fatigue les lecteurs. La gravité en effet a lieu de sembler déplacée, quand il s'agit de choses où la majorité des hommes ne cherche que ses distractions du dimanche. De là vient que l'écrivain est tenté de laisser là ces matières rétives pour jeter sur le papier ce qui se présente au courant de la plume et ce qui a chance de plaire. Peut-être cela explique-t-il comment tant de critiques d'art, évidemment intéressantes pour le public, sont loin de satisfaire autant les artistes.

Aux yeux de quelques-uns, l'art toutefois est plus qu'un passe-temps. S'il représente seulement un objet d'étonnement pour l'ignorance, un jouet pour l'homme instruit, il est une science pour ceux qui l'étudient. Nous qui sommes de ce nombre, et qui ne pouvons nous empêcher de le prendre au sérieux, ce sont les impressions d'un artiste que nous essaierons de rendre. En examinant quelques œuvres d'une école moderne, nous voudrions appuyer sur certaines données plastiques qui n'ont pas été assez remarquées, sur certains aperçus sans lesquels il nous semble impossible de porter des jugemens tant soit peu justes en matière d'art. Ajouter un grain au trésor de la vérité, c'est tout ce que nous désirons.

La forte impulsion donnée à l'art anglais par la *commission royale des beaux-arts,* qui fut créée, il y a environ dix ans, pour la décoration des nouvelles salles du parlement, continue toujours à se faire sentir, bien que les résultats attendus n'aient pas été complétement

atteints, et bien que le mouvement se soit produit en dehors de la direction indiquée. La commission demandait des peintures de haut style, des œuvres où la composition et l'exécution seraient marquées au coin de la grandeur et de l'élévation. Dans le concours qu'elle avait ouvert, il y avait à gagner des prix et de la renommée: aussi y eut-il beaucoup de prétendans; mais en définitive très peu des tentatives faites approchèrent des conditions posées par le programme. Néanmoins les juges décernèrent des prix en abondance, dans l'idée qu'il était convenable de récompenser l'effort même en l'absence de la force, et probablement aussi dans la crainte d'effrayer le public en avouant trop ouvertement que bon nombre des couronnes préparées n'avaient pas trouvé de vainqueurs à couronner.

A nos yeux, cet échec ne prouve point contre la capacité des artistes du pays; il accuse plutôt la commission elle-même d'avoir trop agi à l'étourdie. Avec la perspective d'un nom à se faire et d'un salaire à gagner, des hommes qui avaient passé leur vie à peindre en petit des scènes du *Vicaire de Wakefield* et des *enfans perdus dans la forêt*, ou à perpétuer les poses et les sourires stéréotypés du portrait à la mode, commandèrent soudain des cartons de vingt pieds pour se mettre sur l'heure à les remplir, dans un beau feu pour l'art épique que leur ignorance absolue rendait sublime. Comment penser que les artistes pussent hésiter à accourir, quand ce brusque appel aux armes était appuyé par le puissant attrait du gain et de la popularité, et quand les juges du camp, tout les premiers, oubliaient le long et laborieux apprentissage que réclament de pareilles productions ?

Évidemment néanmoins il existait alors quelque heureux rapport de temps et d'occasion entre le pays et cette sommation, car, malgré la méprise des membres de la commission, l'école a continué sa marche en avant; leur aveugle bonne volonté s'est trouvée coïncider avec le possible du moment. Ainsi, durant la période qui a suivi le concours des cartons, l'attention s'est tournée vers la grande peinture, et quoique nul nom nouveau ne soit venu s'ajouter aux noms de MM. Dyce, Herbert, Cope et Maclise, — qui ont donné suite à leurs heureux débuts en peignant des fresques de grand mérite dans le palais du parlement, — on peut constater une amélioration générale dans tous les genres de sujets, un seul peut-être excepté. Chose étrange à dire, c'est précisément l'art historique qui n'a pas progressé du même pas, comme nous le verrons en venant au détail des œuvres.

Parmi les expositions ouvertes au public, cinq se composent des produits du sol; les autres consistent en une petite collection de tableaux français, un salon allemand et deux galeries de vieux maî-

tres. Remarquons cependant que sur les cinq expositions anglaises, il n'en est que trois qui embrassent des peintures à l'huile; les deux autres sont réservées à l'aquarelle et au dessin.

De fait comme de nom, c'est l'*Académie royale* qui se place au premier rang, et par le nombre des objets exposés, et en général aussi par leur intérêt comme par la réputation des exposans. — La sculpture n'y est représentée que par 166 morceaux; mais les envois des peintres s'y élèvent à 1,365. La foule, aussi compacte qu'à l'ordinaire, des portraits de tout genre, toiles et marbres, miniatures et dessins, offre peu matière aux commentaires de la critique, le but de ces sortes d'œuvres n'étant guère que d'achalander l'artiste qui les signe. Il y a lieu pourtant d'en signaler plusieurs où le peintre ne s'est point tenu aux simples nécessités du sujet, mais où il s'est laissé tenter par son modèle ou séduire par les agaceries de la Muse jusqu'à s'oublier dans l'amour de l'art. Le portrait d'une *Dame avec ses enfans*, par M. Buckner, est riche et brillant de couleur, d'une grande vérité d'expression et bien composé. M. F. Grant nous a donné une figure en pied, pleine de hardiesse et de caractère : le vétéran lord Gough, sous le costume qu'il portait pendant ses campagnes dans l'Inde; plus un portrait de lord John Russell, où la tête est d'un beau travail, mais où les proportions du corps ont trop d'ampleur pour la petite et maigre personne de l'original. On a également de M. Knight, le secrétaire de l'académie, deux excellentes œuvres, traitées dans un style large, et qui gardent pourtant beaucoup d'individualité. En parlant des portraitistes, nous ne devons pas omettre sir J. Watson Gordon, qui jouit d'une réputation haute et bien acquise. Le meilleur de ses envois, à notre avis, est la figure en pied de M. J. C. Harter; mais l'artiste, cette année, n'a fait tout au plus que maintenir son rang. M. Boxal enfin, avec ses quatre toiles, mérite que l'on compte avec lui pour s'être proposé quelque chose de plus que la pure ressemblance. Ses têtes respirent le sentiment de l'art, et les chairs y ont des finesses de ton et d'effet qui parlent à l'imagination. Il est à regretter que ces peintures soient gâtées par une indécision et une incertitude qui, en somme, les rendent trop incomplètes pour qu'on puisse les ranger parmi les productions du premier ordre.

Dans la classe des portraits en miniature, qui sont très nombreux, comme d'habitude, on rencontre, comme d'habitude aussi, une forte somme de talent, et entre plusieurs artistes éminens c'est toujours à sir W. Ross et à M. Thorburn que reste la primauté. Cette branche de l'art est beaucoup plus cultivée en Angleterre qu'en France : le nombre des peintres qui s'y adonnent est plus considérable, et leur supériorité ne saurait faire doute.

Nous sommes loin sans doute d'avoir épuisé la liste des artistes qui ont fait preuve d'habileté dans le portrait; mais les œuvres de ce genre ont tant de ressemblance entre elles, comme exécution elles procèdent tellement d'une même routine inévitable, et d'ailleurs elles affluent à tel point, que, pour les nommer seulement, il faudrait plus de temps et d'espace que nous ne pouvons leur en accorder.

Avant de passer outre, il faut cependant nous arrêter encore à une œuvre française qui figure dans la salle d'honneur de l'académie, et qui peut suggérer d'intéressantes comparaisons. C'est un portrait en pied de lord Dufferin par M. Ary Scheffer, et certainement une consciencieuse étude. Depuis longtemps nous étions accoutumé à admirer le sentiment tendre et recueilli que le célèbre maître sait répandre dans les sujets mystiques ou qui touchent à la poésie; mais nous avions eu moins souvent l'occasion d'apprécier ses moyens dans cette spécialité. Le portrait signé de son nom nous a frappé comme rappelant beaucoup ceux de M. Henry Scheffer, avec plus de lourdeur cependant, mais en même temps avec plus de largeur de caractère. Sans vouloir décider à quel point la couleur pâle et sans corps de ses compositions religieuses ou d'imagination peut tenir à la nature même de l'inspiration qui les dicte ou à la bonne foi du travail, nous avons peine à concevoir qu'une pareille manière soit applicable au portrait, qui, à notre sens, se passe mal d'une touche vigoureuse et d'un certain luxe de relief. Aussi la page de M. Scheffer ne peut-elle, malgré ses belles qualités, nous faire oublier ses défauts : comme tableau, elle est froide d'effet et de ton; comme image d'un personnage réel, elle pèche encore plus par son aspect morne et blême et par son manque de vie.

En rencontrant ainsi un envoi français dans le rendez-vous de la peinture anglaise, on eût pu s'attendre à un contraste plus tranché entre ce spécimen d'un art étranger et la masse des tableaux environnans; mais durant ces vingt-cinq dernières années, les deux écoles, en poursuivant leur développement dans des directions contraires à maint égard, ont sensiblement diminué la distance qui les séparait. Les sévérités de la forme et du dessin préoccupent davantage les peintres anglais, et les aménités de la couleur et de l'effet ont trouvé grâce devant la France. Ce n'est pas que toutes les dissemblances se soient effacées : il en reste, et de fort essentielles; mais elles ne sont plus assez flagrantes pour sauter aux yeux à première vue, surtout dans ce qu'on nomme la peinture de chevalet. Pour retrouver entre les styles des deux pays un désaccord patent, une opposition absolue, il faut en venir aux compositions de grande dimension historiques ou mystiques, et plus particulièrement aux peintures murales. Là où il s'agit d'être maître du dessin et des vastes surfaces, la longue

éducation académique de la France la porte bien plus haut que l'Angleterre, qui ne fait que débuter dans ce rigide et nécessaire apprentissage.

Si le nombre des portraits forme à l'Académie royale un trait saillant de l'aspect général, il n'en est pas de même dans les quatre autres expositions nationales. Sur les 355 peintures à l'huile que nous présente la *Society of British artists*, 14 seulement sont des portraits; on n'en compte que 11 parmi les 439 tableaux de la *National Institution*, et dans les deux expositions d'aquarelles il ne s'en trouve pas un au milieu des 723 morceaux qui décorent leurs salles. Il y a là, ce nous semble, un fait significatif et dont il faut tenir compte. Voilà donc 2,500 sujets de dimensions et de genres divers qui viennent s'offrir au public sans autre recommandation ni appui que leur propre valeur et l'intérêt que peut inspirer la peinture. Par cela seul qu'un produit continue chaque année à abonder sur le marché, on peut être certain qu'il est demandé, et pour l'art aussi, si mal que sa dignité s'en accommode, cette mercuriale du commerce est un sûr renseignement. Il se peut que le jeune artiste, en débutant dans sa profession, n'y soit poussé que par un goût naturel, par un amour irrésistible pour les seuls attraits de l'art; mais il n'importe, et bien que la constance dans une carrière sans profit ne soit pas une rareté, il n'est pas moins positif que la sympathie du dehors est nécessaire à qui travaille, qu'il en faut des preuves irrécusables et même substantielles pour soutenir l'ouvrier à ses heures de doute, pour le relever quand il faiblit dans le sillon, et pour attirer beaucoup de laboureurs dans le champ, comme pour y faire mûrir une riche moisson.

Mais outre l'affluence des produits, un indice encore plus direct et plus sensible est là pour attester que les œuvres de la brosse et du ciseau n'en sont pas réduites à un public exceptionnel d'amateurs. Il est de règle à Londres que les ouvrages qui ont trouvé un acquéreur reçoivent une étiquette où est écrit le mot *vendu*, et le nombre de ces inscriptions de bon augure dans les diverses expositions est fait pour frapper. L'or anglais a ses placemens honorables, et la faveur populaire, ajoutons-le, ne s'est montrée ni aveugle ni mesquine. En parcourant avec attention les marques de vente, nous les avons invariablement rencontrées sur les œuvres du plus grand mérite, — ce qui atteste un degré considérable de goût et de jugement chez les acheteurs. De plus, nous avons pu remarquer que beaucoup de ces peintures achetées avaient été découvertes dans les sentiers perdus, dans les petites expositions qui n'ont pas pour elles le prestige de l'Académie royale, et dans les rangs des productions qui n'avaient pas reçu d'un nom déjà accrédité ou de la mode leur *bon pour circuler*.

Outre le discernement, tout cela révèle une indépendance de sentiment qui mérite d'être relevée, et les choix faits sous cette double inspiration prennent une valeur et un poids dont il est bon de leur faire honneur.

A cela toutefois nous avons certaines réserves à faire, ou du moins nous devons dire que ce goût se tient dans des limites assez arrêtées. Ainsi, tandis que le paysage est loin de figurer en première ligne dans les salons parisiens et dans les affections du public français, c'est le contraire qui a lieu à Londres; ce sont les paysages qui forment la grande majorité des tableaux achetés, et cette préférence des amateurs nous paraît donner assez juste la mesure du développement plastique du pays. Pour être sensible à la plupart des qualités d'un paysage, il suffit d'avoir le goût médiocrement formé, il suffit d'avoir en général le sentiment de la poésie; celui de la peinture n'est pas indispensable. Quant au paysagiste lui-même, le succès lui est comparativement facile. Avec la même somme de travail qui ne mènerait pas à bonne fin la moindre composition à figures, il peut, dans sa spécialité, atteindre à des résultats déjà fort savans. Il est donc à présumer que la préférence pour le paysage correspond à une phase inférieure du sens plastique, et que l'amour de la figure dénote à la fois et une pénétration artistique plus étendue et une culture de plus vieille date. En France, c'est la figure qui a toujours été le principal but des peintres et l'objet principal des études. La tradition classique et les influences académiques ont sans doute contribué pour beaucoup à cette direction de l'école, comme elles ont été pour beaucoup dans la raideur et l'apparat convenu de l'ancien paysage français; mais, quoi qu'il en soit, ces courans ont déposé leur limon, ils ont propagé l'instruction supérieure en fait d'art, ils ont répandu plus au large les préoccupations ou les habitudes qui permettent d'apprécier avec un certain raffinement les branches sévères de la peinture, et ce passé, qui n'a pas eu d'analogue en Angleterre, nous donne en grande partie la clé des contrastes que présentent les deux écoles. Le goût anglais semble plus restreint, quoique moins appris et plus naturel; le goût en France est plus général, plus cultivé et plus porté au grand.

Comme on peut s'y attendre, ces dispositions des deux peuples ne sont pas sans se traduire dans la physionomie de leurs expositions; toutefois c'est seulement en scrutant de près que l'on découvre toute la portée et la gravité de la dissemblance. Il en est de ces choses comme des deux nations elles-mêmes : à première vue, on s'aperçoit qu'elles ne se ressemblent pas, et plus on les connaît à fond, plus on découvre entre elles d'oppositions radicales. Qui sait du reste si, en creusant assez avant, on ne reconnaîtrait pas que leurs destinées

sociales, comme leurs procédés artistiques, proviennent dans une large mesure de cette différence d'organisation?

Ce qui se fait remarquer le plus vite à Londres, c'est l'absence de ces vastes toiles dont Paris voit toujours un ample déploiement. — Les dimensions du canevas influent sur le caractère de la peinture. L'ambition de couvrir une immense surface est déjà pour l'œuvre un élément de grandiose, et la capacité de la remplir en est un autre. Si l'espace est dignement employé, si la beauté et l'élévation du sentiment s'allient à une puissante entente de la forme, et si cette double inspiration est dirigée par une connaissance approfondie de l'art, le résultat est une peinture de la plus sublime espèce : un morceau épique. En France, l'écolier met à peine le pied dans un atelier, qu'il parle de produire sa grande page; il tremble déjà de bonheur à l'idée d'entendre le grand canevas clapoter sous sa brosse, et aussi loin que peut conduire le savoir-faire qui s'apprend, les moyens d'arriver sont à sa portée. Il va sans dire que peu de ces titans gravissent jusqu'aux cimes et que beaucoup restent au-dessous de leurs prétentions; toujours est-il que dans la masse des grandes compositions on compte quantité d'œuvres qui ont une valeur au-dessus du commun, qui montrent en tout cas la science et l'expérience où l'on n'arrive que par un cours complet d'études poursuivies avec persévérance et avec des aptitudes naturelles.

En Angleterre au contraire, on dirait que la peinture résiste et se ferme à des aspirations qui ont pourtant largement attesté leur existence par sa littérature. Bien que, dans les œuvres de la plume, le sentiment du grandiose ou du sublime ait atteint aux plus imposantes hauteurs, bien qu'il ait jailli avec l'énergie soutenue qui révèle un instinct parfaitement spontané, il lui faut des stimulans pour le décider aux grands efforts du pinceau, et peu de courages s'enflamment à l'appel, peu des coups aussi que portent les braves sont réellement des exploits héroïques. Comment se fait-il que l'audace et la ténacité proverbiale de la race paraissent ici en défaut? Pourquoi les peintres hésitent-ils ou n'avancent-ils qu'avec timidité? Ne serait-ce point parce qu'ils se défient de leur propre force et de la sympathie d'autrui? En eux-mêmes ou dans le public, ils ne rencontrent aucun point d'appui suffisant; nul fonds de grande science n'existe ni d'un côté ni de l'autre, et sans cette érudition qui ne peut venir que d'une initiation spéciale, le grand art ne saurait se produire. Peu importe que l'âme ait été coulée dans le moule royal de la beauté et que les nobles extases lui soient accordées : si l'œil n'a pas été préparé à distinguer et à mesurer les modulations des lignes et des couleurs, et si la main n'a pas acquis, par un labeur obstiné, le talent de les saisir, jamais le pinceau et le ciseau ne rendront visibles pour d'au-

tres yeux ces apparitions secrètes. L'artiste sera comme le muet qui peut imaginer des choses magnifiques, mais qui n'a pas de langue pour les dire, et qui ne les communiquera jamais à aucune oreille humaine.

A l'appui de nos remarques, un simple coup d'œil jeté sur les catalogues des diverses expositions attesterait assez à quelle petite place la peinture de style est réduite à côté des trois genres en faveur : le portrait, le paysage et l'art de chevalet; mais nous pouvons descendre à une statistique plus précise. Sur 3,442 morceaux envoyés par les ateliers, il n'y en a pas plus de 50 que l'on puisse strictement qualifier de sujets religieux. Laissant de côté pour le moment ces peintures dont nous dirons un mot plus tard à d'autres titres, et arrivant aux tableaux d'histoire, nous en découvrons un nombre encore plus restreint. Si nous nous en rapportions au titre des œuvres, nous aurions à grossir de beaucoup notre chiffre; mais à juger les productions elles-mêmes, à voir combien les gentillesses de la peinture de salon y prédominent et avec quelle recherche amoureuse les étoffes et autres accessoires y sont traités, il est clair que les artistes ont pris leur sujet par ce côté, et qu'ils se sont mis au travail avec des alléchemens que la gravité historique n'eût pu que dérouter. Néanmoins tous les interprètes de l'histoire n'ont pas ainsi entendu leur tâche; il en est, quoiqu'en petit nombre, qui, par leur manière de concevoir et de rendre, ont mieux répondu aux exigences de leur thème.

Le comte de Pembroke épousant sur le champ de bataille la fille d'un roi irlandais vaincu, de M. Maclise, et *le Dernier Sommeil d'Argyle avant son exécution*, de M. E.-M. Ward, sont évidemment les deux œuvres principales de cette catégorie. De plus, ce sont les deux plus grandes toiles des cinq expositions, bien qu'à elles deux elles ne fassent pas même la moitié de l'espace si vigoureusement couvert par M. Couture dans son *Orgie romaine*. Les auteurs de ces tableaux ont fait preuve l'un et l'autre d'une grande habileté et d'amples ressources, mais chacun à sa manière. Le pinceau de M. Ward a plus de réalité, parce qu'il est plus soumis et qu'il s'en tient davantage à imiter. M. Maclise l'emporte par la verve et la fougue, parce qu'il se préoccupe plutôt de son propre rêve d'artiste que des probabilités de l'épisode réel. Cette manière d'entendre une composition pourrait être appelée *poético-historique*. Les faits et les personnages se sont mariés dans son imagination avec les rhythmes et les accords de lignes, de formes et de tons, et il a saisi un des aspects de cette vision sans cesse tournoyante pour le fixer sur sa toile. Hors de la toile, sa composition et ses agencemens seraient une impossibilité. Un pareil événement ne peut se produire sous aucune

forme et nulle part, sauf en silhouette et sur une surface plane. Si on pensait que par là nous voulons déprécier ce genre de création et que nous rapetissons bien l'artiste en lui attribuant une toile pour tout royaume, nous n'avons qu'une chose à répondre : c'est que toutes les conquêtes des Michel-Ange et des Raphaël ont été accomplies dans ce domaine. De fait, c'est là la région où l'art donne ses grands coups d'aile, alors qu'il cesse de parler la langue vulgaire des sens et de raconter des histoires pour leur amusement, et qu'il prend son essor vers le foyer suprême de son essence, pour s'enivrer lui-même de ses divins attributs, libre de toutes les exigences des sentimens humains, et sans autres lois que celles de ses propres harmonies. Ceux qu'une haute aspiration pousse à le suivre doivent être prêts à vouer leur vie au labeur et à la pensée, car une telle excellence est sainte, et on ne la gagne que par les veilles et la prière. Le manteau du prophète ne tombe pas sur tous ceux qui s'humilient pour adorer et qui ceignent leurs reins pour agir. Pourtant la tendance seule fortifie, et le travail qu'elle provoque ne peut manquer de produire, sinon des fruits du premier ordre, au moins des mérites très estimables. Et ainsi, sans quitter la page de M. Maclise, nous y trouvons beaucoup des qualités qui appartiennent à cette manifestation suprême du sentiment plastique : un grand empire sur le dessin et la composition, la richesse et la variété dans les combinaisons de formes et de groupement, et cette facilité magistrale qui est un accompagnement si nécessaire de la fécondité; mais il faut plus que tout cela pour qu'une œuvre ait droit aux premiers honneurs. Il faut surtout de la majesté et de l'élévation, et le tableau de M. Maclise en manque; sa couleur aussi est d'une dureté uniforme et vitreuse qui fatigue et ahurit comme le retentissement trop prolongé d'un instrument de cuivre avec ses notes mordantes et sans variété.

Après avoir payé notre tribut au talent de M. Maclise, et un peu aussi aux proportions de sa toile comme à celles de sa réputation, nous avons hâte de mentionner un ouvrage, bien petit de surface, et qui n'est guère autre chose qu'un paysage, mais sur lequel l'admiration peut dignement s'arrêter. *Le Prophète désobéissant,* par M. J. Linnel, réunit tous les élémens d'une création épique. Les formes et l'effet y respirent la grandeur; la couleur est pleine et profonde, et elle se masse en une harmonie sombre et mélancolique, parfaitement en accord avec un jugement de Dieu, avec le prophète coupable gisant à terre auprès du lion vengeur et avec le groupe des voyageurs que l'épouvante a soudain arrêtés au milieu de l'obscurité de la forêt. Quand un homme possède et déploie de telles puissances, son œuvre, de quelque nature qu'elle soit, se classe d'emblée parmi

les productions capitales. Tenter de l'analyser serait vain, car si elle est éminente, c'est bien plutôt par ses qualités émouvantes que par les idées ou les images de réalité qu'elle est propre à transmettre. Que l'on s'arrête devant la *Vénus* de Milo et que l'on cherche à exprimer ses impressions, on pourra dire que l'antique déesse est pleine de beauté, de grandeur et de grâce; mais en vingt pages dirait-on rien de plus et pourrait-on donner, à qui ne l'a pas vue, une idée plus distincte de sa sublimité?

Nous en avons fini avec les créations enfantées sur le trépied, avec les rares inspirés qui, en produisant, ont oublié le monde et jusqu'à eux-mêmes peut-être, pour converser avec les choses d'en haut sans trop s'inquiéter du sens commun. Bien que plus d'une autre œuvre ait cherché à jouer ce beau délire, nulle en réalité n'en porte la trace. Nous attacherons donc nos sandales pour descendre parmi les hommes. De tous ceux qui se sont entretenus avec leurs semblables dans l'idiome universel, le plus remarquable est M. E.-M. Ward, le peintre du *Dernier Sommeil d'Argyle,* que nous avons déjà cité. Ici l'artiste s'adresse directement aux sensibilités naturelles. Il ne s'agit plus d'une composition qui serait sur la terre une impossibilité et qui ne peut avoir d'existence qu'en peinture. Les figures et les accessoires sont si exactement disposés et étudiés d'après nature, et toutes les inflexions des physionomies sont tellement calculées en vue du sujet, que la scène entière fait singulièrement illusion. Le peintre a voulu que l'art fût le serviteur du drame, et il a mis dans son despotisme une habileté si consommée, que, tout en le réduisant à des fonctions serviles, il ne l'a pas trop dégradé. L'effet d'ensemble est pittoresque en même temps que vraisemblable, et la couleur a de la vivacité et de la profondeur, quoique sans variété. Il se peut que cette monotonie convienne pour une scène de prison; mais nous croyons reconnaître que dans le choix et l'emploi de ses tons l'artiste se laisse plus guider par les différences de lumières que par les différences de couleurs. Le pinceau imitateur qui vise à rendre le relief et l'air de réalité des objets n'hésite pas à sacrifier les relations intrinsèques des teintes, il y est même condamné, car il est difficile d'arriver à l'effet vrai sans beaucoup de retouches et de changemens qui font perdre aux couleurs une grande partie de leur limpidité et de leur éclat naturel.

Pour peu que nous eussions cherché à être méthodique, nous aurions à nous excuser d'avoir rejeté jusqu'ici un tableau de M. Millais, qui, en raison de ses prétentions mystiques, eût dû venir en premier lieu; mais le genre religieux n'occupe qu'un rang secondaire dans les sympathies de l'Angleterre. En réalité, il est opposé au sen-

timent protestant, et si ce n'était le bruit qu'une secte de peintres (1) a récemment fait autour d'elle par sa manière singulière, plutôt que digne, de traiter les sujets de cet ordre; si ce n'était aussi que M. Millais passe pour le chef en quelque sorte de cette petite église, et joint à beaucoup d'affectation et de bizarrerie une forte dose de talent, nous garderions volontiers le silence sur sa page. En tout cas, nous n'y pouvons toucher qu'en passant, car un examen plus approfondi exigerait des discussions à la fois difficiles et trop longues pour l'occasion, peut-être aussi pour la valeur de l'œuvre. De nos jours, une grande cause d'embarras pour le critique, comme pour l'artiste sans doute, tient à la multitude des exemples, des traditions et des précédens accumulés par le passé. Si c'est là une mine de lumières qui donne au choix plus de latitude et suggère au pinceau plus de ressources, c'est là aussi une source de confusion pour l'esprit. Il faut tant de discernement pour opter et tant de persévérance pour appliquer, que bien peu sont capables d'éviter les écueils et de toucher au port. La composition de M. Millais doit être rangée au nombre des anomalies enfantées par cette mêlée d'influences. Sous le titre de *la Lumière du monde,* il nous présente une figure d'homme qui frappe à une porte, la tête couronnée d'épines, et tenant d'une main une lanterne d'antique modèle. Est-ce le Christ, est-ce Diogène, que nous avons devant nous? La couronne d'épines indiquerait le premier, la lanterne est l'emblème du second; la robe blanche dont la figure est vêtue convient autant à l'un qu'à l'autre; le *pallium* richement brodé est également déplacé dans les deux cas : on n'y peut voir qu'une affectation d'archaïsme, comme dans l'exécution générale du tableau. De fait, c'est là une de ces productions où la religion, l'érudition, la métaphysique et le sentiment, les vieilles traditions et les innovations se combinent si étrangement avec d'excellentes qualités plastiques, qu'il en résulte un tout à la fois exubérant et incomplet qui échappe entièrement à la juridiction ordinaire de la critique. Cette peinture reflète éloquemment l'état moral de notre époque; elle est évidemment l'œuvre d'un jeune homme qui, avec des milliers d'êtres comme lui à ses côtés, et la tête plongée dans l'épaisse fumée de notions informes qui pèse sur les grands centres de population, absorbe à chaque haleine le mélange hétérogène sans pouvoir le digérer. Il y a pour nous quelque chose de pénible à voir un

(1) A propos d'une exposition antérieure, nous avons eu occasion de mentionner quelques jeunes peintres qui, sous le nom de *pré-raphaëlites,* avaient réussi à attirer l'attention du public. Leur manière au moins est très particulière, quoique leur but soit loin d'être aussi original. Ce qui les distingue surtout, c'est l'ardeur systématique avec laquelle ils s'appliquent à calquer les plus minutieuses apparences de la réalité.

vrai savoir-faire et un sentiment délicat se perdre et se déformer sous un amas de connaissances mal classées, pour n'aboutir qu'à de pareilles puérilités.

En jetant un regard en arrière, en comptant toutes les autres peintures qui se sont données comme des compositions historiques ou sacrées, et auxquelles cependant il nous est impossible d'accorder cette qualité, nous sentons le besoin de mieux expliquer notre pensée sur ce point. A nos yeux, pour être un peintre d'histoire, ce n'est pas assez de choisir un de ces épisodes où les passions et les sentimens humains font encore du passé une vivante actualité, et de le traduire ensuite en couleurs avec patience et habileté. La grandeur et l'élévation, ces qualités sur lesquelles nous revenons à dessein, sont les seules magies dont la peinture dispose pour élever de telles scènes au-dessus des aventures de grand chemin, et pour leur garder l'importance que l'historien leur a donnée en les recueillant dans ses annales. Quand un tableau veut refléter dignement les côtés graves de la vie, et le bien ou le mal qu'ils renferment, il faut qu'il soit grave lui-même, il faut que par la sensation qu'il cause il soit propre à enseigner, à élever et à ennoblir. Sans cela, il ne sera guère qu'un jouet ingénieux ou un simple objet d'ornement.

Et cependant ce style mitoyen qui n'est pas le *genre* (car il est trop sérieux et trop ambitieux), et qui n'est pas davantage l'*histoire* (car il se sent trop de la mesquinerie et du tracas de la vie journalière), a trop de chauds partisans pour que nous refusions de compter avec lui, ou du moins de l'admettre pour ce qu'il est; d'ailleurs il a fourni a tant de peintres l'occasion de déployer de remarquables aptitudes, que force nous est d'accorder en tout cas un mérite à ses créations hybrides, celui d'avoir ouvert un rôle à nombre d'individus qui sans elles n'auraient jamais pu avoir ni rôle ni place comme artistes. Toutefois un doute nous arrête à ce moment. Si, la mémoire respectueusement occupée des chefs-d'œuvre du passé, nous nous bornions à mesurer ces capacités modernes sur des mesures taillées d'après les vieux géans, et si, dans notre désappointement de les trouver trop petites, nous allions jusqu'à méconnaître leur importance, nous serions injuste, car elles ont certainement une importance, ne fût-ce que celle qui leur vient de leur nombre et du crédit dont leurs produits jouissent auprès des masses. Le mieux peut-être serait d'avoir un terme à part pour désigner cette espèce nouvelle et vivace de compositions; quant à nous, on nous permettra de lui donner le nom de *peinture dramatique*. Évidemment tous les sujets où la figure humaine est le principal centre de l'intérêt sont susceptibles d'être conçus au point de vue du drame, et, présentés de la sorte, ils peuvent, avec peu de qualités artistiques, devenir intéressans pour la

généralité des hommes. Les académies et les systèmes actuels d'enseignement, s'ils n'ont point semé le germe de ce genre de style, ont au moins servi de pépinière à la jeune pousse, qui, bien que toute nouvelle dans le monde, a déjà atteint de robustes proportions. Dans l'espace de ces vingt-cinq dernières années, la peinture dramatique a perfectionné son instrument avec une étrange rapidité. Chez ceux qui s'y livrent, la vérité de la mise en scène et la convenance de la mimique sont entendues avec une expérience et une précision qui n'ont pu être conquises qu'à force de persévérance et d'actes d'intelligence. Une science enfin a été créée, et si peu de valeur que les chefs de cette école aient, suivant nous, comme artistes, on ne peut nier qu'ils se soient montrés très distingués comme hommes.

En comparant les anciens aux modernes, il n'y a pas d'illusion à se faire. Dans l'art de raconter une histoire ou de reproduire une image, les vieux maîtres ont été considérablement dépassés, et si la perfection du drame était réellement la perfection de la peinture, il faudrait ne voir en eux que des novices. Eux, ils représentaient les objets par des types et sans jamais tenter de tromper l'œil par des effets de relief et de perspective vraie; leurs peintures veulent être des peintures; elles ne se proposent point de rendre la figure sensible d'une scène réelle pas plus que de se montrer érudites dans la métaphysique et la psychologie des actions humaines. L'auteur des *Noces de Cana* s'est peu soucié de faire croire aux spectateurs qu'ils avaient sous les yeux un vestibule, avec des colonnes de marbre et une assemblée d'hommes et de femmes attablés à un festin. Un habile peintre de décors, aidé d'un élève quelque peu expert de l'Académie des Beaux-Arts, produirait sans peine un tableau beaucoup plus rapproché du fait, beaucoup plus parfait comme imitation. En se plaçant devant la toile qu'il voulait remplir, ce que Paul Véronèse vit en esprit, ce furent des couleurs et des splendeurs flottant par masses sur toute cette étendue. Au sommet il plaça la lumière vague et pâle, puis il la fit descendre sous des tons francs, mais délicats, et augmentant peu à peu l'intensité des teintes dont il la revêtait, il en vint à l'étendre toute resplendissante dans la région inférieure de son tableau. Les draperies et les riches étoffes qui tiennent la moitié de son espace ne furent pour lui qu'une occasion et une raison de déployer des couleurs, et il mit dessous des personnages pour leur donner une forme et une place. De prime-saut, le peintre s'était élevé jusqu'à l'art; il n'avait pris que ses ordres pour les transcrire dans leur propre langage et avec leur jet spontané, auprès desquels la phraséologie méticuleuse et didactique du conteur d'histoires semble si boiteuse et si terre-à-terre. Si Titien, ou Corrége, ou en vérité tout autre des anciens maîtres pouvait revenir ici-bas, rien

dans toute la sphère de l'art moderne ne l'étonnerait autant que nos peintures dramatiques. Avec les matériaux qui ont été les leurs et qui sont les nôtres, il serait difficile de composer aucune autre combinaison qui ressemblât aussi peu aux résultats qu'eux-mêmes en ont tirés. Les combinaisons des modernes vont-elles de pair avec les leurs? sont-elles meilleures ou pires? Nous ne trancherons pas la question; nous dirons seulement que, pour nous personnellement, ces drames peints sont froids, calculés et sans intérêt, quand ils ne nous choquent pas par la dissonance d'un groupe de physionomies et d'attitudes où tout remue et d'une surface colorée où ne règnent que le silence et la laideur de la mort. Devant ces drames, nous ne pouvons nous défendre d'une sensation assez analogue au demi-frisson et à l'indicible répulsion que causent des figures de cire, si voisines de la vie, et pourtant sans vie.

Mais, à vrai dire, cette recherche même du drame se rattache à quelque chose de plus général, à un parti pris d'imitation, dans la seule pensée d'imiter, ou, pour employer le mot consacré, à un *réalisme* qui tend à la fois à devenir le caractère dominant de l'art moderne et à en faire une chose radicalement différente de l'art ancien. On pourra opposer certains exemples fournis par les vieilles écoles, et plus particulièrement par les Hollandais et les Flamands; mais entre cette vérité et celle du pinceau contemporain nous ne saurions admettre qu'il y ait rien de similaire. L'intérieur le plus fini d'un Gérard Dow fait toujours l'effet d'une image, d'une combinaison fantasmagorique, tandis qu'un sujet analogue exécuté par un peintre du jour nous cause le même genre de sensation qu'une réalité. Pourvu qu'on isole son regard, le tableau prend des apparences de solidité matérielle, et cette espèce de succès tient surtout à ce que l'artiste s'est appliqué du premier coup à mettre en place ses lumières et ses ombres, à poser les colorations locales des objets où il les voyait, sans tenir compte des propriétés intrinsèques des tons, et sans se demander seulement quels procédés il pouvait ou devait employer. Le degré de souplesse naturelle que l'on a dans la main décide du point où l'on peut s'élever dans l'échelle de ces tentatives d'imitation, à partir des sujets les plus faciles, comme les *natures mortes,* jusqu'à la figure humaine. Les chairs seules dépassent la portée de ce mode de peinture, et c'est ainsi que nous voyons chaque jour des tableaux où les étoffes luisent et frissonnent, où les fauteuils semblent s'avancer vers notre main, tandis que les carnations, sauf des cas très rares, sont aussi mortes et aussi dures que le plus lourd des accessoires.

Et il est bon d'appeler l'attention sur une des conséquences naturelles de ces tendances au calque littéral. En devenant de plus en

plus générales, elles effacent tout ce qui donnait un cachet aux styles des diverses nations. Quand l'artiste, devant son chevalet, fait abnégation de lui-même et de ce qu'il peut sentir pour se changer en un simple instrument de précision; quand l'idée fixe de transcrire la chose qu'il a sous les yeux ne lui permet pas de garder une seule pensée pour les relations harmoniques des couleurs, pour ce qu'elles permettent sur une surface plane et pour ce qu'elles défendent, il se ferme lui-même le vaste domaine que l'art ouvrait à son imagination et à ses facultés créatrices; il renie son individualité, et s'il avait en lui une divine étincelle, il l'étouffe. De la sorte, l'originalité disparaît, la nationalité aussi; toutes les œuvres prennent un air de ressemblance, un aspect banal. Les tableaux historiques de M. Ward ne se distinguent plus des tableaux de M. Delaroche. Leurs différences se réduisent à des minuties sans intérêt; elles ne consistent plus en de grandes qualités fortement accentuées, et nous ne nous soucions point de les rechercher ou de les relever. Cependant nous ne devons pas oublier que le drame et la vérité ont pour eux le suffrage universel; c'est là un fait établi; la majorité fait la loi, et devant la voix du peuple beaucoup s'inclinent comme devant la voix de Dieu. Quoique la divine clameur ne vaille guère mieux que l'*aboiement ordinaire des dogues*, ainsi que la nommait Shakspeare, il peut se faire que la meute soit sur la véritable piste, et qu'il sorte de là quelque chose de bon. Pour le moment, nous attendons, car jusqu'ici nous n'avons pas vu de raisons suffisantes pour nous convertir à la foi de l'art nouveau, ni pour admettre la souveraineté du jugement populaire. Nous ne pouvons considérer l'opinion générale que comme un faisceau d'opinions individuelles qui isolément nous inspirent peu de respect, et tout en reconnaissant volontiers que les peintres dramatiques et réalistes ont montré des facultés supérieures, nous pensons que, si le sens artistique eût été plus dominant chez eux, ils auraient vite rompu avec les calculs et les entraves du drame pour rendre l'art à ses propres inspirations.

Après ce que nous avons dit sur l'abandon des études sérieuses en Angleterre, on peut s'attendre à trouver la sculpture fort en arrière de la peinture et assez négligée. Elle ne figure que dans deux des cinq expositions de Londres, et elle y tient une petite place. Le ciseau n'est pas aussi docile à la main que la brosse; il ne faut rien moins qu'un courage obstiné pour le réduire à l'obéissance, et lors même qu'il est dompté, ce sont les graves commissions qu'il exécute le plus volontiers; pour les légers services, il reste toujours gauche, sinon impuissant. Pour le peintre, il est comparativement facile de déguiser beaucoup d'ignorance et de vain travail sous quelques touches ingénieuses et quelques jeux de couleurs; mais les adroits expé-

diens et les pures coquetteries sont déplacées et absurdes dans les travaux du sculpteur. Le marbre veut qu'on l'attaque franchement, avec pleine conscience de ses propriétés particulières, qui sont la solidité, l'ampleur et la simplicité, et nul ciseau ne saurait rester sincère et fidèle à ces exigences à moins d'être guidé par la science, la grandeur et la vérité. Marbre, cire et plâtre, tous les envois de la sculpture ne dépassent pas, au total, le chiffre de 184, et si l'on retranche les portraits, qui s'élèvent à 137 et qui sont pour la plupart des bustes, il ne reste que 47 morceaux parmi lesquels on puisse chercher des œuvres où l'imagination et les capacités plastiques de l'artiste aient pris libre carrière. Quelques figures de nymphes et de déesses, d'une conception poétique, mais qui s'adressent autant, notons-le, à nos instincts d'homme qu'à nos sentimens esthétiques, composent toute la fête qui nous est offerte. Si parmi les sculpteurs anglais il en est qui savent rendre les idées héroïques et sublimes, qui assurément s'allument encore dans une race pleine de sève et accoutumée de longue date aux pensées élevées et aux nobles audaces, c'est ailleurs qu'il faut les chercher. Ici ils ne se montrent pas.

Pour clore ces remarques sur l'art anglais, il nous reste à jeter un regard sur les deux expositions d'aquarelles. Quoique nous sentions de l'éloignement à les admettre aux mêmes honneurs que la peinture à l'huile, nous aurions assez de peine à dire pourquoi, car le plaisir qu'elles causent est grand, et il est encore relevé par l'idée que des résultats aussi admirables ont été obtenus avec d'aussi faibles moyens. Les Anglais, comme on le sait, s'adonnent avec grand succès à ce genre de peinture, on peut même aller jusqu'à dire qu'ils l'ont créé en l'amenant à sa perfection, car, à moins d'être poussé fort loin, il est trop insignifiant et trop futile pour se faire recevoir au nombre des types de l'art. On n'a donc pas lieu de s'étonner que les deux galeries soient remplies de chefs-d'œuvre. Néanmoins il y a des différences de poids entre les morceaux d'élite, et la balance n'est pas en faveur des sujets à figures. On peut leur reprocher une dureté et une sécheresse qui marquent sans doute l'étroite portée des ressources de l'aquarelle; en revanche, ses charmes particuliers, où l'heureuse indécision des formes et les effets vaporeux de couleur ont tant à faire, se trouvent pleinement à l'aise dans les paysages, qui sont d'un singulier mérite, et qui constituent le gros des deux expositions.

A peu de distance de l'Académie royale et dans un local modeste, mais au centre d'un quartier fashionable, une exposition française, composée d'environ deux cents tableaux, s'est ouverte en même temps que les exhibitions nationales. Le catalogue renferme un avis au public, rédigé dans de fort bons sentimens, qui annonce le salon

actuel comme une première tentative, ce qui semble promettre une continuation annuelle. Deux des plus célèbres artistes de Londres, tous deux membres de l'académie, sont à la tête de l'entreprise, à laquelle nous devons souhaiter bon succès, car, suivant les paroles mêmes de l'avis joint au catalogue, « elle ne peut manquer d'accroître l'estime du public anglais pour l'école française et d'étendre les sentimens d'amitié entre les deux nations. » Bon nombre des ouvrages exposés ont déjà fait leurs preuves en France et sont d'une date plus ou moins ancienne; mais quoique la liste des noms embrasse ceux de MM. Delaroche, Scheffer, Decamps, H. Vernet, Delacroix et bien d'autres artistes célèbres, nous ne pouvons pas dire que l'art français soit réellement représenté. La plus grande partie des envois sont des paysages ou des toiles de genre, et l'on sait que dans cet ordre de tableaux le talent est chose commune en tout pays. D'ailleurs les qualités distinctives des peintres français ne sont pas là sur leur terrain. C'est dans les grandes compositions et les sujets graves que le génie propre de l'école trouve occasion de se mettre en saillie; il faut qu'il trouve place pour la science, la robuste vigueur, la vérité et une certaine grandeur, peut-être un peu plébéienne. L'énumération des principales pages de la collection permettra de juger à quel point le petit salon de Londres peut renseigner l'Angleterre sur le véritable état de l'art français. Parmi les peintres que nous avons déjà nommés, deux seulement ont suffisamment donné leur mesure. Ce sont MM. Delaroche et Ary Scheffer. Le premier a envoyé son chef-d'œuvre, *la Mort du duc de Guise,* qui, soit dit en passant, fait, comme couleur, une figure assez noire et lourde; il y a joint une réduction de *l'Hémicycle,* dont la touche semble dénoter une autre main que la sienne. M. Scheffer a fourni six tableaux, et dans le nombre, deux excellentes reproductions de la *Françoise de Rimini* et du *Larmoyeur*, bien connus l'un et l'autre pour l'émouvante tristesse que le peintre exprime avec tant de sentiment. M. Decamps n'a qu'une petite toile, et nous regrettons qu'elle soit un très faible échantillon de l'un des plus remarquables génies de l'école. Les deux tableaux de M. H. Vernet sont sa *Chasse au Moufflon* et une composition fantastique, *l'Ame purifiée par la Mort.* Nul n'ignore la singulière puissance que possède M. Vernet pour faire revivre sous sa brosse toute la création animale, depuis les espèces les plus infimes jusqu'à l'homme; mais sa souveraineté ne s'étend qu'aux manifestations matérielles de la vie et au monde extérieur, et sa tentative mystique est une méprise. Quand nous aurons dit que deux petites peintures sont tout ce qui parle de M. Delacroix, quiconque a pu voir ses magnifiques travaux du Louvre et des deux palais législatifs comprendra sans peine que son envoi

donne une idée bien exclusive et bien pauvre du feu et de la splendeur de son pinceau. M. Meissonnier a également exposé deux sujets : l'un d'eux, *le Bibliomane,* sans être un de ses beaux succès, reflète au moins son admirable talent; mais son autre tableau, qui est un portrait à mi-corps de grandeur naturelle et qu'il intitule *Charlemagne,* s'éloigne de tout point de ses bons ouvrages, sous le rapport des qualités comme sous celui de la taille, et n'est qu'une production très banale.

A tout prendre et malgré le plaisir que nous avons eu à renouer connaissance avec d'anciens amis, l'ensemble de cette exposition est un miroir trop infidèle de l'école française pour qu'elle ait pu nous satisfaire. En admettant même que dans vingt pieds carrés il eût été possible d'entasser une représentation suffisante de tout l'art d'une époque, quel temps et quelle supériorité de jugement n'eût-il pas fallu pour choisir ces spécimens! Tel que le choix a été fait, il ne peut suggérer qu'un jugement vague et partiel, par conséquent trompeur. Là où l'art a pris comme en France un large développement, nul ne saurait l'apprécier sans avoir vu ses œuvres dans les églises et les palais, sur les monumens et dans les places publiques du pays.

Si l'exposition française est de nature à égarer la curiosité du public et à désappointer le connaisseur mieux instruit, on reçoit une impression encore moins favorable en visitant les quelques tableaux allemands modernes qui sont réunis dans une maison voisine. Pas un seul nom de marque ne paraît au catalogue, et dans la collection même il n'est pas une page qui rappelle, de si loin que ce soit, le style des écoles germaniques tel que tous les rapports nous le représentent. Cette collection se réduit à une centaine de peintures de dimensions médiocres, consistant en paysages et en sujets de genre. Quelques-uns des premiers sont bons; on n'en peut dire autant des seconds, qui, à peu d'exceptions près, sont faibles et en plus d'un cas positivement mauvais. Quant aux grandes tentatives du pinceau allemand, dont la renommée s'associe depuis longtemps aux noms de Cornelius et d'Overbeck, un seul tableau historique s'y rattache quelque peu : c'est une œuvre due à M. Bewer, et qui représente la mort de Louis IX de France. Composée correctement, bien dessinée, proprement peinte, on pourrait la croire sortie d'un de ces inépuisables ateliers où le roi Louis-Philippe entretenait sa fabrique de tableaux pour Versailles. Elle est ce que sont les neuf dixièmes de ce musée célèbre : une toile couverte de lieux communs spirituels exécutés avec habileté.

A l'égard des deux collections de tableaux anciens que nous avons

mentionnées au commencement, c'est assez de dire qu'on y trouve bon nombre de morceaux d'élite fournis par la plupart des vieilles écoles : des flamands et des hollandais surtout au *British Institution* et des *quattroventisti* italiens dans la galerie de lord Ward. Notre but n'a pas été de faire une revue générale, mais de jeter un coup d'œil sur l'aspect de l'art anglais dans ses expositions nationales, d'interroger celles-ci comme une manifestation de ses phases les plus récentes, et de recueillir quelques-unes des impressions qu'il peut provoquer à ce point de vue.

En terminant, nous n'avons pas besoin de faire remarquer que nos observations ont été forcément restreintes; nous avons pu tout au plus saisir quelques traits saillans de la physionomie que nous désirions esquisser, et faire brièvement sentir ce qu'ils indiquent. Bien des œuvres dont nous n'avons rien dit ont probablement un prix réel qui, dans l'échelle des valeurs artistiques, les place au-dessus des œuvres dont nous avons parlé; mais elles n'avaient aucune réponse à faire aux questions que nous voulions nous poser. Les tendances les plus générales et les directions les plus patentes du développement esthétique de l'Angleterre étaient l'objet de notre préoccupation, et la conclusion où nous sommes arrivé, c'est que la reproduction exacte de l'apparence des choses telles qu'elles sont est de plus en plus le pôle qui attire tout à lui. Les expositions anglaises ont perdu ce qui en avait fait longtemps le caractère individuel : les tableaux fantastiques ont disparu avec leurs couleurs éclatantes et leur dessin défectueux. Le pinceau est devenu plus humble et plus vrai. L'avenir peut-être réserve au monde le spectacle des hautes conquêtes que cette sincérité et ces efforts méritent sans doute comme récompense. En attendant, le chef-d'œuvre de la peinture réaliste est toujours à venir : les bonnes choses de l'art anglais ne se trouvent encore que parmi les produits indépendans et irréguliers de l'ancienne école.

D'un autre côté pourtant et quels qu'en soient l'avantage ou l'inconvénient, il est certain que les dogmes nouveaux jettent dans le monde une masse beaucoup plus considérable d'habiles exécutans; sous leur influence, l'esprit court les rues, — et cela se conçoit, car pour une composition historique de l'école du drame, le livre où est puisé le sujet fait, avec le modèle et le mannequin, les trois quarts des frais du travail; pour achever sa chronique imagée, l'ouvrier n'a plus guère besoin que de temps et d'attention. On compte tellement sur toutes ces ressources d'érudition et de couleur locale, que partout les peintres contemporains n'aiment plus à mettre en scène que les époques récentes, celles dont on connaît les costumes, les ameu-

blemens, les armes, etc. Ils renient l'antiquité, tandis qu'au contraire l'instinct des vrais et rares artistes qui sont dominés surtout par des conceptions poétiques et plastiques est de fuir les chaînes et les laborieuses nécessités de ces peintures narratives, et d'aller droit aux siècles reculés où le temps a mis plus de brume et de grandeur, et où ils trouvent eux-mêmes plus de liberté pour leur imagination et pour leurs inspirations artistiques.

En résumé, — et c'est pour le montrer que nous avons écrit ces pages, — le principal caractère de la peinture nous semble être en Angleterre ce qu'il est universellement à cette heure. L'imitation directe est devenue le principe fondamental de ceux qui manient la brosse comme de ceux qui usent du ciseau, et à nos yeux un tel principe, tout susceptible qu'il est d'autres applications précieuses, ne peut être poussé aussi loin sans rendre impossible le développement des beautés et des harmonies. Or ces qualités-là sont précisément les conditions essentielles de l'art plastique, et toute œuvre où elles font défaut n'a pas accompli ses fins légitimes. En lui-même sans doute, le *sens* du beau et de l'harmonie n'a pas cessé d'être une partie immuable de l'être humain, comme leurs élémens n'ont pas cessé d'exister invariablement dans les corps qui nous entourent. Les progrès que nous avons faits dans le savoir et le pouvoir ont pu tromper cet instinct et le jeter pour le moment hors de la grande voie, mais ils ne sauraient l'avoir anéanti. Pour nous expliquer comment les œuvres que nous avons examinées portent si peu la trace des qualités qu'il aime, nous ne voyons donc qu'une supposition à faire : il faut croire, ou que le style imitatif de notre époque est une mode, et comme telle doit passer, ou qu'un jour nous verrons s'accomplir la fusion, jusqu'ici encore attendue, de la peinture mimique et réaliste avec la beauté et l'harmonie.

W. H. Darley.

DE LA

LITTÉRATURE HISTORIQUE

Histoire de la Réunion de la Lorraine à la France, avec notes, pièces justificatives et documens historiques entièrement inédits, par M. le comte d'Haussonville.

La vocation historique de notre siècle est de tout point incontestable : il a, Dieu merci, à sa disposition la matière et l'art; il a le sujet et la forme. Il a vu des événemens prodigieux, et peut-être, sous des auspices nouveaux, il en commence aujourd'hui de très considérables. Il décrit sans cesse ceux dont il a été déjà témoin et partie trop intéressée, et plus d'une fois, sous des plumes justement célèbres, il les a décrits avec un éclat de couleur ou une sagacité qu'admirera l'avenir. Pour ne citer qu'un nom, le premier de tous, les fragmens d'histoire, les épisodes de prédilection dans sa propre destinée que Napoléon dictait à Sainte-Hélène, ces récits sobres, sévères, impassibles jusqu'au moment où traverse l'éclair de la passion, ces lames d'airain burinées d'un style d'acier, *la Campagne d'Italie, l'Expédition d'Egypte, le Retour en France* et *le* 18 *Brumaire,* etc., demeureront comme des monumens de l'art, comme des œuvres immortelles de réflexion et d'éloquence égales au génie d'activité du héros. Ce seront dans la mémoire des hommes les plus durables vestiges de son passage sur la terre, et le signe le moins douteux, comme le plus personnel, de sa supériorité sur ceux qu'il subjugua et sur ceux même qui l'ont vaincu.

Après lui, et sans atteindre au ton de sa parole souveraine, *imperatoria brevitas,* après lui, par d'autres qualités, la vive impression, la haute intelligence, la peinture complète, lors même qu'elle est

partiale, ont marqué bien des pages de nos historiens actuels racontant nos faits contemporains.

Ce n'est pas tout. Cette habitude de peindre d'après nature, ce travail sur des modèles vivans a réagi d'une manière heureuse sur la contemplation studieuse du passé : l'histoire même ancienne a été mieux comprise, à la faveur et à la lumière de la grande histoire présente, qui se faisait et se récitait devant nous.

Ce n'est pas sans doute qu'une fâcheuse influence, de système plutôt que de passion, n'ait pu se glisser parfois dans notre interprétation historique des époques plus ou moins reculées. Quand un siècle est fort préoccupé de lui-même, il teint de ses couleurs les temps éloignés qu'il veut décrire.

Cela était arrivé en France à la grande littérature du XVIIe siècle. Cela se retrouve plus encore, je ne dis pas dans les peintures, mais dans les jugemens et dans les dédaigneuses *prétéritions* du XVIIIe siècle. Cela devait se rencontrer quelquefois aussi dans les œuvres historiques de notre temps, mais avec une grande compensation, celle qui résulte d'une étude plus approfondie des faits et d'une disposition d'esprit plus désintéressée, plus générale, et, si vous voulez, plus exercée, à force d'avoir vu des changemens rapides et comparé des ruines diverses.

De là, sous la condition première du savoir et du talent, plusieurs beaux écrits de notre XIXe siècle touchant l'état social, les événemens, les mœurs et même le génie théologique du moyen âge. De là par exemple les *Lettres* de M. Thierry sur nos anciennes communes, et certaines parties singulièrement pittoresques et vraies de l'*Histoire des Ducs de Bourgogne* par M. de Barante; de là, sous la plume de M. de Rémusat, les *vies* à la fois si animées et si analytiques d'Abailard et de saint Anselme, et, de la main de M. Cousin, les traits de biographie et d'histoire si attachans et si vrais mêlés à une *Dissertation* sur le *Sic et Non* de ce même Abailard, personnage mixte entre la science théologique, la liberté d'examen et l'imagination romanesque.

Dans la peinture d'un passé plus rapproché de nous, plus grand et plus connu que le moyen âge, plus analogue à notre civilisation, avec des caractères qui en sont profondément distincts, notre époque a également montré un heureux progrès d'intelligence et d'émotion historique. Est-il besoin de dire à quel point l'Angleterre de 1640 et des vingt années suivantes, le génie de la guerre civile et de la liberté légale, l'ascendant passager du despotisme sur un peuple ami des lois, le retour des principes indestructibles que la force avait comprimés, toutes ces grandes scènes de la glorieuse vie du peuple anglais apparaissent mieux expliquées et mieux retracées dans le livre

d'un Français de nos jours qu'elles ne l'avaient été dans tous les écrits étrangers ou nationaux des contemporains et de leurs successeurs immédiats? Et chez nous Français, dans notre propre pays, malgré tant de précieux témoignages du siècle de Louis XIV sur lui-même, malgré l'abondance des mémoires historiques inspirés par cette grande époque et écrits sous sa dictée, malgré tout l'éclat qui en avait presque directement rejailli sur les tableaux qu'en a laissés Voltaire, n'est-il pas vrai qu'une part éminente de ce règne, la principale œuvre de sa diplomatie, n'a été bien éclaircie et dignement dépeinte que de nos jours (1) et par un de nos récens maîtres en histoire, dont la méthode et le talent s'appliquent avec une égale supériorité aux sujets contemporains et à l'étude approfondie, parfois à la restitution d'époques plus anciennes incomplétement ou faussement reproduites avant nous?

En signalant ces titres nouveaux et cette supériorité actuelle de notre littérature historique, nous voulons appeler et non décourager l'émulation; ils sont pour nous la preuve d'un rapport entre l'esprit du temps, la facilité des renseignemens et l'à-propos des tentatives de composition historique :

Clio gesta canens transactis tempora reddit.

M. Viennet, dans ses vers voltairiens pour l'esprit et la rime, a beau regarder les muses comme tout à fait surannées et gronder Clio comme la moins véridique de toutes; elle restera longtemps, nous le croyons, la muse favorite de notre époque. Elle y découvrira des points de vue sur le passé; elle y rajeunira des côtés entiers de l'histoire convenue, en les éclairant d'une lumière nouvelle; elle y traitera d'une manière isolée, distincte, et partant plus exacte et plus complète, des portions importantes qui demeuraient enveloppées et confuses dans la masse de l'histoire générale. Le goût des recherches neuves et précises, la découverte de documens inédits, l'étude des pièces officielles et jusqu'à la curiosité des autographes partis de mains célèbres, viennent merveilleusement à l'appui de cette disposition à mieux écrire l'histoire. Longtemps, dans notre pays, des écrivains, même estimables, croyaient qu'être historien, c'était recevoir de confiance ce que d'autres narrateurs avaient compilé avant nous, le récrire en meilleurs termes et y mêler une pointe de raison philosophique ou quelques lieux communs de morale. C'est ainsi que composaient même un homme d'un esprit rare, Duclos, et plusieurs hommes renommés dans les premières années de ce siècle. Il en était à peu près de même chez nos plus proches voisins : un habile cri-

(1) *Histoire des Négociations relatives à la succession d'Espagne*, par M. Mignet.

tique anglais, tout en admirant la clarté, l'élégance facile, l'intérêt des récits de Hume, a noté de longs fragmens de son ouvrage où il suit pas à pas un seul guide antérieur, le docte Carte, se bornant à le renouveler par l'expression et à l'animer çà et là par l'épigramme; on peut s'assurer encore, par d'autres épreuves, que ce célèbre historien, pour décrire et juger la révolution d'Angleterre, n'avait pas même consulté le recueil imprimé des *débats parlementaires*, mais s'était contenté des extraits souvent tronqués et fautifs qu'en avait donnés Clarendon dans sa grande *Histoire de la Rébellion*.

C'est le savant et minutieux investigateur D'israéli, le père de l'ex-ministre et du spirituel romancier de ce nom, qui un des premiers inquiéta les Anglais sur cette manière confiante, expéditive, d'écrire l'histoire; c'est lui qui fit ressortir tout ce que les documens inédits, l'amas oublié des pièces officielles, les correspondances privées et secrètes renfermaient de curieux démentis à l'histoire courante, à la tradition vulgaire, et enfin tout ce que l'érudition des textes originaux jetait de lumières nouvelles sur les événemens et les hommes.

Vers le même temps, les collections d'Ellis et d'autres recueils restituaient à l'histoire britannique une foule de documens authentiques cachés jusque-là dans les archives de la couronne, ou de quelques grandes familles d'Angleterre, à peu près comme parmi nous le recueil tardif des lettres d'Henri IV, la publication commencée des lettres de Richelieu, les extraits de notre diplomatie en Orient au XVIe siècle ont apporté depuis quelques années à notre histoire mille curieux renseignemens, appréciés surtout, il faut en convenir, par le suffrage des critiques étrangers.

Quoi qu'il en soit, on ne peut trop accueillir et trop désirer les efforts tentés dans cette voie nouvelle de scrupuleuse recherche et de dépouillement direct des monumens originaux; c'est là pour l'histoire un rajeunissement plus utile et plus vrai que les couleurs sceptiques ou religieuses dont une plume facile cherche à relever un canevas de renseignemens incomplets. Qu'on le sache bien, pour une grande partie des temps moyens et des temps modernes, l'histoire est à faire, c'est-à-dire à trouver dans les sources, à surprendre dans des monumens à part, dans les attestations contemporaines habilement recueillies.

A la vérité, pour réussir à pareille œuvre, il faut en borner l'étendue, choisir une époque, un fait important, un personnage caractéristique, puis l'étudier à fond par un examen comparé de ce qu'en a dit l'histoire générale et de ce que peut y ajouter l'étude des textes originaux. C'est là ce que nous paraît avoir commencé avec un heureux travail et une sagacité supérieure M. d'Haussonville dans l'*Histoire de la réunion de la Lorraine à la France*.

On a dit, il y a longtemps, qu'un point de vue très intéressant de notre histoire serait de montrer surtout comment s'est formée notre grande unité nationale par l'accession, l'incorporation, l'effacement successif de plusieurs petites unités indigènes longtemps distinctes et même antipathiques, comme quelques-unes de nos provinces du midi et du nord. Ce que le temps a fait pour une telle œuvre, ce qu'a fait la guerre, la violence, ce qu'a fait le rapprochement graduel des mœurs, la diversité ou l'identité ancienne des langages, l'influence d'une civilisation et d'une littérature dominante, formerait dans cette étude historique autant de tableaux divers et attachans. Mais la loi qui préside à de telles réunions serait bien difficile à retrouver et à suivre avec certitude. Consultez-vous la langue, les mœurs, ce signalement principal de l'unité d'un peuple? La ville de Valenciennes, résidence passagère des Mérovingiens, ne fut conquise par les armes françaises et réunie à la France par un traité qu'en 1678, et dès le milieu du XIVe siècle Valenciennes était la patrie et la première école du plus Français de nos vieux écrivains, Froissart, de celui qui rendait le mieux dans notre idiome du temps le génie chevaleresque et la gaieté guerrière des Français d'alors. Plus loin de notre frontière, Liége, autre ville réellement française, où le seigneur évêque protégea et inspira Froissart, n'a été réunie à la France, dont elle est une alluvion, que pendant une vingtaine d'années de nos plus grandes guerres, de nos plus grands débordemens de conquêtes, et on s'effraie de songer à tout ce qu'il faudrait aujourd'hui de remaniemens à l'orient et à l'occident de l'Europe pour ajouter à la France cet *appendice* qui lui est originairement identique!

Il faut donc reconnaître en principe que bien des conditions sont nécessaires pour rendre possibles ces réunions de territoire, que souvent une seule cause semblerait expliquer. Par là, le sujet qu'a choisi M. d'Haussonville, le point particulier qu'il a pris sur la carte de la France actuelle nous paraît doublement instructif et piquant. Comment la Lorraine, si naturellement adhérente à la France, en affinité avec elle de mœurs et de langage, entraînée et comme enclavée dans la sphère de cette grande puissance dès le milieu du XVIe siècle par notre possession des trois évêchés, Metz, Toul et Verdun, ne fut-elle cependant incorporée à notre état français qu'en 1766, dans la langueur du règne de Louis XV? Y a-t-il donc des conquêtes à la portée d'une époque de décadence? y a-t-il des accroissemens amenés par le temps, rendus inévitables, qui échoient comme un fruit mûr tombe dans la main la plus débile?

Quoi qu'il en soit de ce dénouement, ce qui le précéda, ce qui le suspendit, le rapprochement social dans le divorce politique, et pour

conséquence dernière la réunion achevée même par l'autorité la moins conquérante, lorsque tout moyen de séparation fut pour ainsi dire épuisé, voilà sans doute un problème et un tableau dignes de la méditation et du talent d'un écrivain qui cherche la raison de l'histoire. Les préliminaires, les circonstances, les détails en seront d'un vif intérêt, et remontent d'abord à la crise la plus dramatique de notre histoire avant 1789, le débat sur le culte national et sur la maison régnante, la lutte contre le *protestantisme,* et l'attaque à la dynastie par la rébellion tumultueuse ou le protectorat oppressif.

Évidemment ces révolutions aristocratiques et populaires de notre ancienne histoire ne pouvaient se produire qu'à la faveur de cette composition fédérale de notre ancienne monarchie, ayant de grands vassaux plus ou moins indépendans, et à sa porte de petits états alliés plus ou moins dépendans par le voisinage, plus ou moins enhardis à l'hostilité par les troubles intérieurs de l'état principal. C'est ainsi qu'au XVIe siècle, quoique la grande féodalité fût déjà bien affaiblie, les princes lorrains se crurent un moment en droit d'espérer et de tenter ce qu'avait fait cinq siècles auparavant Hugues Capet, lorsqu'il réunit à son comté de Paris et à son duché de France la couronne incertaine des derniers et imbéciles Carlovingiens, apportant ainsi sa dot à cette monarchie française qu'il épousait.

Mais de Hugues Capet aux Guises, les différences des deux situations étaient plus grandes que les ressemblances, et dès lors le succès ne pouvait être le même. Le point d'appui des princes lorrains était trop faible pour la hauteur de leur ambition. Leur titre non pas seulement de grands vassaux, pour une partie de leur mouvance, mais de princes possessionnés indépendans, ne suffisait pas. Être duc actuel ou futur de la Lorraine était trop peu pour absorber le reste de la France. Ces princes avaient besoin de s'appuyer sur un fanatisme populaire ou un ascendant ecclésiastique étranger. Il leur fallait être rois de Paris par la *ligue,* et dès lors l'ambition du plus hardi d'entre eux, forcée tantôt de s'approcher du roi véritable pour le dominer, tantôt de conspirer ouvertement contre lui à l'aide des passions d'une assemblée, était soumise aux hasards d'une entreprise qui peut tout à coup être arrêtée par un crime de palais ou par une défection populaire.

Le rôle des Guises en France est donc l'avant-scène de l'histoire locale, et pourtant assez étendue, qu'entreprend M. d'Haussonville. S'attarder longtemps à cette avant-scène, raconter ce qui est bien connu, retoucher de vieux portraits et expliquer de nouveau la *ligue,* c'était même une tentation qui s'offrait ici d'abord au talent; mais l'excellent esprit de l'auteur n'y a pas cédé : il aime dans les choses non pas seulement la nouveauté de la forme, mais celle du fond. Il

veut écrire non de seconde main, mais d'original, sur des faits négligés ou mal compris, et d'après des documens nouveaux.

Sauf donc quelques pages bien frappées, qui résument vivement le caractère, l'ascendant, la vie et la mort du duc de Guise, nous avançons vite dans le récit vers l'histoire intérieure de la Lorraine, c'est-à-dire l'état précaire où la laissait la grande tentative manquée par des princes issus de sa maison régnante, et dès lors la rancune défiante et ambitieuse que lui gardait en retour la royauté française, un moment insultée de cette inégale concurrence. En voyant l'auteur ainsi arriver d'une marche prompte et sûre au cœur du sujet, à son point de nouveauté distincte et d'originalité propre, on peut regretter seulement une réflexion qui lui échappe sur le malheur de la Lorraine de s'être trouvée compromise dans l'ambition des Guises, et d'avoir à ce prix dû perdre plus tard son indépendance. L'habile historien, malgré la nuance de partialité lorraine qui anime, j'en conviens, ses recherches et son récit, ne peut ignorer que le sort de ces petits états voisins des grands ne dépend pas du hasard de quelque ambition imprudente et de quelque lutte trop vite engagée. La raison, la cause de la réunion existant toujours, l'occasion ne manque jamais; avec ou sans les *Guises,* il était impossible à la Lorraine d'éviter la puissante attraction de la France. Le voisinage l'y soumettait; les mœurs, les usages, la langue, l'y préparaient chaque jour, et loin d'imputer une adjonction inévitable à telle ou telle rencontre d'événemens ou d'hommes, on doit s'étonner que cette adjonction si naturelle ait été si tardive.

Cela tenait, il faut le dire, à ce qui s'est considérablement affaibli de nos jours, à la puissance du *droit public* dans l'ancienne Europe, et par conséquent aux difficultés, à la lenteur de toute modification dans ce droit, de tout changement dans l'état des souverainetés et la répartition des territoires. Le seul *traité de Vienne,* dans notre siècle, a transféré, morcelé, accru ou absorbé plus de possessions antérieures, plus de *statu quo* préalables que l'Europe n'avait vu de changemens pendant une durée de plusieurs siècles.

C'est ainsi, c'est en vertu de cet état des esprits que l'ancienne France avait mis tant d'années et pour ainsi dire tant de procédés successifs à s'approprier la Lorraine, travaillant d'abord à la détacher de l'Allemagne, puis à la dominer par son alliance, puis à la cerner et à l'isoler comme par autant de postes jetés en avant d'elle, puis à y séjourner militairement sur quelques points, à diverses époques, enfin à la couvrir et à l'enclore par des conquêtes durables, lui laissant même, en-deçà de ses conquêtes, une existence distincte et intérieurement indépendante, jusqu'à l'heure où, de l'état de suzeraineté amie et de principauté de famille, on la fit passer, en 1766,

à l'état de province française, pour devenir en 1790 les départemens de la Meuse, de la Meurthe, de la Moselle et des Vosges.

C'est ce long acheminement à une fin nécessaire, c'est ce travail d'appropriation et de conquête graduelle que M. d'Haussonville excelle à décrire avec un sentiment des lieux, une intelligence native des faits, un patriotisme local qui répand sur ses récits autant d'intérêt que de clarté. Prenons pour cela son livre à la mort soudaine de Henri IV, de cet habile et excellent prince, qui, dans sa haute fortune, gardait à la Lorraine un malin vouloir de la candidature que le duc Charles III avait osé élever jusqu'à la couronne de France. Voilà bien des événemens interceptés, détruits en germe par cette mort funeste! L'Allemagne et la maison d'Autriche respirent d'un grand danger, ou du moins d'une grande commotion qui les menaçait. La lutte des intérêts protestans et des intérêts catholiques va être laissée à elle-même, délivrée de la puissante et douteuse intervention qu'elle avait sollicitée, jusqu'au moment du moins où le génie du cardinal de Richelieu reprendra plus hardiment la politique d'Henri IV, encore gêné dans son abjuration et dans sa gloire par les souvenirs de son ancien culte et les fanatiques défiances qui ne cessaient de les lui reprocher.

Ce crime, cette calamité de la mort d'Henri IV fut un grand changement ou du moins une grande suspension dans le mouvement des affaires de l'Europe, et à ce point de vue M. d'Haussonville en marque les effets immédiats dans quelques pages aussi justes et aussi courtes que fortement tracées; mais, en ce qui concerne la Lorraine, elle ne changea rien à la tendance des choses, et pour ainsi dire au mouvement instinctif de la France pour s'affermir et se compléter. Là commence le long drame de la réunion, assez souvent interrompu par des intermèdes de repos ou d'intrigues insignifiantes, puis repris par des actes décisifs, mais non persistans, comme le jour où Louis XIII mit garnison dans Nancy, et le jour où Louis XIV conquit tout à fait la Lorraine, pour la rendre bientôt par un traité. C'étaient là des essais de prise de possession, comme la Moldavie et la Valachie en ont tant éprouvé depuis un demi-siècle. Toutefois ces tâtonnemens de conquêtes, qui, pour l'avenir, avancent fort peu la réunion d'un peuple encore inculte à une domination arbitraire et dure, préparent déjà et cimentent à demi la réunion de deux pays inégaux en force matérielle, mais rapprochés par une civilisation analogue et croissante. Ce n'est pas que, durant la régence de Marie de Médicis et sous Richelieu, les procédés de la France envers la Lorraine, tels que le cardinal les avoue ou plutôt les célèbre dans ses *Mémoires*, n'aient été fort rudes et fort iniques, mêlés de guet-apens et de guerres, de perfidies et de cruautés : il n'importe; cela n'augmentait ni ne créait

pour l'avenir l'incompatibilité d'humeurs entre les deux pays. La monarchie française, sous ce rapport, traitait ses sujets futurs comme ses sujets actuels, et disons-le même, elle était moins rude et moins impitoyable pour ses grands vassaux externes en quelque sorte que pour ses vassaux intérieurs et domestiques.

Richelieu, quelque irrité qu'on le suppose contre les princes de Lorraine, n'aurait osé contre eux rien de semblable à ce qu'il fit contre les plus grands noms de la noblesse de France; c'est que dans la vive attaque à l'aristocratie le respect aux souverainetés, même aux plus petites, se conservait encore tout entier. La monarchie française, avant de conquérir au dehors les annexes, même les plus voisines et les plus accessibles, avait besoin de subjuguer au dedans toute force rebelle et tout reste de féodalité indépendante et de priviléges hautains ou réfractaires : elle affermissait son unité avant de prendre toute son étendue naturelle.

C'est la réflexion qui frappe à la lecture des détails, d'ailleurs si curieux et parfois si neufs, que donne l'auteur sur l'administration du duc Henri II, après Charles III, et sur l'avénement et les premiers actes de Charles IV : c'est la vérité que font partout ressortir ses relations et ses luttes avec la cour de France, ses velléités timides de coalition avec l'Angleterre, ses soumissions sous la pesante main de Richelieu, sa campagne forcée à notre suite en Allemagne avec les troupes qu'il avait intentionnellement équipées contre nous, ses embarras, sa faiblesse et son petit rôle devant la grande figure de Gustave-Adolphe, ses cessions partielles à la France, et finalement son abdication inutile en faveur de son frère le cardinal de Lorraine, second du nom et de titre, sans l'être de génie. Dans toute cette complication d'événemens si bien démêlés par l'historien, il ne nous a paru manquer qu'une chose, un héros. En vérité, Charles IV ne peut prétendre à l'être, malgré ses succès de jeunesse à la cour de France, son air guerrier, ses qualités brillantes, sa prodigieuse adresse à tous les exercices du corps. M. d'Haussonville en fait un portrait vivement touché, à la manière de Salluste; mais il ne suffit pas de dire de ce prince comme de Catilina : *Corpus patiens inediæ, vigiliæ, algoris suprà quàm cuique credibile,* etc. *Animus audax, subdolus, varius, cujus rei libet simulator ac dissimulator*, etc., *alieni appetens, sui profusus, ardens in cupiditatibus.* — « Personne mieux que lui ne faisait de son corps ce qu'il voulait : il l'avait habitué au travail et rompu à la fatigue. Ni le froid, ni le chaud ne lui importaient, ni la faim, ni la soif, etc. Il était profondément sagace et prompt à apprendre ce qu'il avait intérêt à connaître, etc. Chez lui, le don et une sorte de divination naturelle suffisaient si bien à tout, qu'il semblait ne rien ignorer. » Et ailleurs encore : « Il

avait le cœur haut et l'esprit fin. Son courage était sans égal; il recherchait les hasards, paraissait s'y complaire, et sa gaieté n'était jamais si grande que dans le danger. »

Tous ces traits, et d'autres encore qu'on pourrait recueillir, saillans et bien contrastés par eux-mêmes, ne suffisent pas pour recommander un personnage, si les actions manquent, si le caractère se dément, s'il y a disproportion même entre les facultés apparentes et les résultats. On revient alors, pour qualifier et juger Charles IV, aux deux épithètes que lui donne M. Cousin dans un de ses piquans articles sur les carnets de Mazarin ; on l'appelle l'*incertain et aventureux Charles IV*, et on le juge un antagoniste trop faible, un esprit trop versatile et trop léger pour nous intéresser longtemps à ses levées d'armes et à ses fuites, à ses tentations d'audace et à ses impuissances devant les hommes d'état qu'il avait en tête. En histoire, les portraits ont besoin d'être soutenus par le récit. Tout ce que Voltaire décrit si bien de la personne de Charles XII et de ce *corps de fer gouverné par une âme inébranlable* attacherait peu le lecteur, si on ne voyait vite à l'appui le passage de la Dwina, la victoire de Narva, l'invasion de la Saxe, et même, dans le détrônement du roi Auguste, ces éclairs de génie politique mêlés aux prodiges de hardiesse militaire et frappant la Russie au point vulnérable de sa grandeur, au lieu d'aller, comme plus tard, à Pultawa, se perdre dans ses déserts glacés, et se briser contre la discipline et l'artillerie de ses masses barbares.

Ce sont là de grandes inégalités de conduite et de destinée; mais il y avait dans Charles XII un homme enfin, dont le courage et l'esprit d'entreprise élevèrent un moment la Suède bien haut. Charles IV au contraire non-seulement ne fit rien, et probablement ne pouvait rien pour agrandir la Lorraine : il ne fit rien pour sa propre gloire. Tous ses projets manquèrent, toutes ses velléités avortèrent. Il lutta sans grandeur et tomba sans bruit. Le nouvel historien ne s'y trompe pas sans doute. « L'à-propos, dit-il, manquait complétement à Charles IV, et jamais prince ne comprit moins son rôle entre les maisons de France et d'Autriche, qui reprenaient le cours un moment interrompu de leurs vieilles rivalités. La Lorraine avait surtout besoin alors d'un souverain pacifique, modéré et prudent, satisfait de garder dans la querelle une attitude conciliante et modeste. « Charles ne l'entendit jamais ainsi. Amoureux de la guerre, il souhaitait beaucoup plus qu'il ne redoutait un conflit, d'où il espérait tirer à la fois renommée et puissance. Les exploits d'un Walstein, les lauriers d'un Gustave-Adolphe lui agréaient mieux que la paisible sagesse d'un Charles III. »

Mais c'était précisément cette supériorité d'un Walstein qui man-

quait absolument à Charles IV, et quoi qu'il ait pu rêver, la mesure de ses talens politiques et guerriers ne lui permit pas de prendre par lui-même, dans les affaires de l'Europe, le rôle que ne pouvait lui donner la petitesse de ses états. Il ne sut ni choisir entre la France et l'Autriche, ni porter le secours de son bras là où il ne pouvait fournir une armée.

La principauté de Bouillon, transmise nominalement par les femmes jusqu'au père du vicomte de Turenne, était bien moindre encore que la Lorraine; mais elle donna un grand général à la France. Le XVIe et le XVIIe siècle avaient vu plusieurs exemples de ces titulaires de petites souverainetés devenus par leur épée et leur conseil les soutiens illustres des plus grandes puissances. Charles IV, que son spirituel et savant historien accuse de trop d'ambition active et guerrière, ne fit pourtant rien de semblable, et se consuma dans des projets sans portée et des intrigues sans but.

Sa plus grande faute ne fut pas de méconnaître le génie et l'ascendant futur de Richelieu, très marqués cependant dès l'origine : ce fut de ne pas opter entre la France et l'Autriche, et de ne pas se porter tout entier du côté qu'il aurait choisi. Son indécision, puis, quand il choisit enfin, son activité contrainte et passive hâtèrent par l'insignifiance de son règne l'annulation de son petit état, destiné dès lors à être englobé dans la France, dont la Lorraine pouvait rester longtemps une vaillante et fidèle avant-garde.

Cet intérêt et l'espoir de ce rôle une fois manqués par les vacillations vaniteuses de Charles IV, il reste encore pour l'histoire le piquant tableau des intrigues politiques d'alors et le tableau instructif et moral de l'état intérieur de la Lorraine. Sous ce double rapport, les récits de M. d'Haussonville sont attachans, curieux, tout à fait neufs d'agrément et de vérité. Il a ouvert, dans l'époque de Louis XIII et les temps qui suivirent, un filon négligé.

Au siècle dernier, un savant religieux, homme d'esprit, à qui toutes les archives étaient ouvertes, le père Griffet, que M. Royer-Collard nommait le plus impartial des jésuites, a fort habilement décrit la concentration et l'accroissement de la France sous Richelieu. Beaucoup plus tard, depuis la révolution et l'empire, et après quelques essais de la restauration et de la charte, un homme de lettres, qui connaissait les affaires et la vie, M. Jay, a écrit l'histoire du grand cardinal dans une vue de réhabilitation posthume du despotisme, au nom de la gloire.

De nos jours enfin, un écrivain royaliste et sceptique, du reste chercheur habile, M. Bazin, a curieusement traité ce qu'il n'hésitait pas à nommer le siècle de Louis XIII. Eh bien! nous sommes frappé de tous les faits retrouvés ou mieux éclaircis, de toutes

les vues, de tous les détails caractéristiques, qui, manquant à ces divers ouvrages, où ils pouvaient avoir leur place, abondent et se pressent dans le livre vraiment nouveau de M. d'Haussonville. C'est que la méthode de l'auteur est excellente, qu'il ne se paie jamais de généralités et de mots, et qu'il veut connaître et décrire une époque éloignée, comme un esprit bien fait étudie et pénètre les affaires contemporaines qu'il a sous les yeux. A cet égard, le talent remarquable, la sagacité complète dont M. d'Haussonville a fait preuve, il y a quelques années, dans son livre de *la Politique extérieure de la France,* se reproduit très heureusement dans ce nouveau volume, où elle s'applique, à deux siècles de distance, dans des conditions de politique et de société si différentes. C'est que le scrupule des recherches, la sûreté du jugement et l'art de l'exposition doivent être toujours les mêmes, quel que soit le sujet. On ne raconte bien que ce qu'on sait avec la plus juste précision, et on ne connaît bien les faits qu'en étudiant à fond les pièces originales. M. d'Haussonville s'est servi de cette étude à tous les degrés, et pour toutes les faces de l'histoire, depuis les chroniques romanesques de la cour jusqu'aux vieilles lois et coutumes du pays. Par là, et grâce à cette variété de détails nouveaux, la Lorraine, déjà dominée par la langue et les mœurs de France, avant d'être conquise et tout à fait assimilée, garde sous la plume de l'historien sa physionomie à part, son originalité, lors même qu'elle va perdre son indépendance. On s'intéresse au peuple, tout en se détachant du souverain compromettant et vaniteux. On souhaite la durée de l'un, sans s'inquiéter beaucoup pour la couronne ducale de l'autre. C'est qu'en effet, si la société lorraine avait des mœurs saines et fortes, de précieux usages, des libertés bien acquises et sagement maintenues, la cour de Charles IV, moitié intrigante, moitié chevaleresque, semble frivole et vaine.

Cela même n'est pas une des moins agréables diversions du récit de M. d'Haussonville. Aujourd'hui surtout qu'il est reconnu avec raison que tout ce qui a fait partie des influences d'un temps fait partie de son histoire, et depuis que de grands et graves talens ont rendu à la célébrité et presque à la gloire jusqu'aux faiblesses et aux pénitences modestement cachées du XVIIe siècle, on ne s'étonnera pas de trouver mêlés aux angoisses politiques du petit royaume de Lorraine les combats du cœur et les faiblesses de son roi. Mme de Chevreuse, la veuve du connétable de Luynes, l'ambitieuse amie de la reine Marie de Médicis, la persécutée de Richelieu, Mme de Chevreuse, à la cour de Nancy, ne commence pas seulement un chapitre de roman; elle noue une intrigue politique, elle prépare une guerre que Charles IV ne fera pas. M. d'Haussonville, toujours exact et précis, remarque, la chronologie à la main, qu'à cette époque sur-

tout Mme de Chevreuse devait avoir un grand ascendant diplomatique. Ce n'était pas en effet la duchesse de Chevreuse de la fronde et du cardinal de Retz, si belle encore et si redoutée, mais ayant déjà quarante-cinq ans; c'était la duchesse de Chevreuse de 1626, c'est-à-dire de vingt ans plus jeune, et dans tout l'éclat, dans tout l'épanouissement, dans toute la primeur de sa beauté.

Cette remarque et toutes les conséquences qui s'y rapportent, l'étude comparée des portraits de Mme de Chevreuse à plusieurs époques de sa vie, le récolement scrupuleux des divers témoignages contemporains sur ses traits, ses yeux, sa voix, sa grâce, son esprit, tout cela forme sous la main de l'historien un très piquant épisode, que nous ne pouvons lui reprocher. La sévère exactitude de M. d'Haussonville ne fait d'ailleurs défaut nulle part. Tandis que la nacelle enchantée qui porte Mme de Chevreuse descend sur le palais de Charles IV à Nancy, et que le duc, perdant la tête plus que jamais, multiplie les fêtes, les tournois aux flambeaux, et y remporte lui-même des prix qu'il dépose aux pieds de sa belle cousine, le commandant des troupes du roi (de France) dans la ville de Metz écrit jour par jour au cardinal sur les mauvais procédés et les mauvaises pensées du duc de Lorraine envers la France à mesure que l'empereur prévaut en Allemagne contre les protestans. Il dénonce particulièrement les prohibitions faites aux sujets lorrains de vendre leurs blés à Metz, et les *galanteries qui se font à Nancy durant ce carnaval, ès-quelles madame de Chevreuse a bonne part.* Le cardinal en conséquence renforce les garnisons des trois évêchés, presse l'achèvement d'une citadelle commencée depuis un demi-siècle à Verdun, et y fait travailler sans interruption cette fois malgré les excommunications de l'évêque, que le cardinal premier ministre fait judiciairement déclarer abusives et attentatoires aux droits de la couronne.

Tout cela, bien attesté et bien raconté dans un chapitre de l'historien, nous fait comprendre et nous met sous les yeux à quel point cette petite souveraineté de Lorraine était de toutes parts investie et resserrée, indépendamment des étourderies du jeune duc, suspect et mis en surveillance dans sa cour et au milieu de ses fêtes.

Richelieu, qui, tout grand homme qu'il était, avait malheureusement plusieurs sujets de rancune contre Mme de Chevreuse, fut impitoyable à la poursuivre pour elle-même et dans son protecteur. Il employait à cette inquisition de police généraux, gouverneurs de provinces voisines, agens publics, agens secrets, dames de cour et dames anonymes. Pour résister à un blocus si vigilant, il aurait fallu tout ce que le duc de Lorraine n'avait pas, coup d'œil et fermeté, déci-

sion rapide et persévérante, non pas seulement grâce chevaleresque dans un tournoi, mais génie militaire s'attachant une fois pour toutes à une cause et servant l'Allemagne au point de se faire grandement compter par elle, ou se dévouant à la France sous le drapeau de Gustave-Adolphe, de manière à le remplacer, du moins comme général. Au lieu de cela, le duc de Lorraine vint à Paris faire ses soumissions et ses excuses en même temps que Mme de Chevreuse, et ils s'en retournèrent comme deux exilés, l'une à Dampierre, l'autre dans son duché, pour y tramer de nouvelles intrigues avec Gaston d'Orléans et y recevoir bientôt après garnison dans sa capitale.

A travers ces affaiblissemens et ces fautes, la réunion qui devait tarder si longtemps encore s'acheminait sans doute, — et, il faut le dire, comme on peut le constater par tant de témoignages du temps et de pièces inédites qu'emploie M. d'Haussonville, cette réunion, facilitée par l'imprudence de la cour lorraine, ne semblait pas rencontrer grand obstacle dans l'instinct et le bon sens du pays. Richelieu peut se faire préparer des mémoires et des notes sur la meilleure manière de prendre la Lorraine, sur la question de savoir s'il faut envoyer au duc des huissiers ou des régimens, le déposséder partiellement par des procès, des reprises, des sequestres, ou envahir tout à coup ses états : ce qui importe davantage, ce qui est décisif et constaté involontairement par l'historien, c'est, ce semble, qu'il n'y avait plus dès lors dans la race lorraine cette répugnance du joug voisin, cette personnalité nationale qui est l'âme d'un petit état et qui seule le fait durer devant des ennemis égaux ou supérieurs, rien enfin de cette ténacité des républiques grecques de l'antiquité ou des cités italiennes du moyen âge à garder leur existence propre, et surtout à ne pas se fondre dans l'existence d'une autre. Athènes ne pouvait pas rester sujette de Lacédémone, ni Sienne ou Pise être incorporée à Florence; mais la Lorraine, duché à part, semblait toujours en train de devenir une province ou du moins un pays d'état du grand royaume de France. Quelque tard que se fît la réunion officielle et définitive, elle n'en devait pas moins être absolue et complète, précisément parce qu'elle aurait été préparée par les mœurs, et serait naturelle avant d'être politiquement déclarée.

Et cela se faisait ainsi, notons-le bien, quoique la Lorraine fût à l'intérieur, et sauf la pression étrangère, un pays librement gouverné, qu'elle eût des institutions, des garanties contre le pouvoir arbitraire, et que ses habitans vécussent dans un bien-être et une sécurité qui se retrouvent rarement sous une grande domination. C'est, il faut le dire, que sous ce dernier rapport, la distinction entre la Lorraine et la France n'était pas alors aussi réelle et aussi frap-

pante qu'elle a pu le devenir. Même avec Richelieu et après Richelieu, la France n'apparaissait pas comme une terre de souveraineté absolue qui ne pourrait englober de petits états, sans les asservir tout à fait et absorber dans son uniformité leurs usages et leurs droits de liberté locale. On sait ce que conservaient de priviléges particuliers et de libres coutumes diverses provinces plus ou moins difficilement réunies au noyau central de la France; on sait enfin ce que plus tard, même dans l'unité croissante du pouvoir, Louis XIV laissa de priviléges à la Franche-Comté et reconnut de garanties expresses à la ville de Strasbourg.

Ainsi, en même temps que la civilisation, le culte, la langue, les mœurs assimilaient la Lorraine à la France, les institutions de liberté, quoique très réelles et sincèrement établies chez elle, ne la séparaient pas de nous, qui en gardions encore l'image et le principe. C'est là même ce que l'habile historien aurait pu marquer davantage dans ses récits. « L'ancienne France, a dit souvent un grand orateur politique de nos jours, était hérissée de libertés; il aurait fallu alors casser d'autorité bien des arrêts de cour souveraine, biffer bien des protestations, annuler bien des interdits, pour faire ou pour maintenir ce que peut aujourd'hui un arrêté administratif et parfois un ordre télégraphique. Prenons garde à ce progrès, ajoutait-il, et craignons d'avoir perdu en forme tutélaire du droit ce que nous avons gagné en uniformité et en célérité. »

Nous n'exagérons pas cette opinion piquante et prévoyante d'un homme politique justement honoré; nous n'avons ni prédilection ni regret pour l'ordre de choses qu'il rappelait ainsi. A nos yeux, il n'importe pas qu'un pays soit hérissé de libertés; c'est assez qu'il en soit bien et sagement muni, et surtout qu'on ne puisse les retirer à volonté. Mais enfin, dans cette étude spéculative du passé, la reconnaissance de l'état fréquemment légal de l'ancienne France, la remarque tout historique sur l'action régulière de ses parlemens, sur la protection qu'ils donnaient aux droits privés et à certains droits publics, sur les priviléges plus ou moins étendus de quelques provinces, sur les garanties municipales des villes, sur la perspective des états-généraux, suffit pour expliquer comment la Lorraine, malgré ses habitudes permanentes de libertés locales, ses assemblées presque annuelles, son droit surtout de voter librement les aides et les subsides, n'avait pas de répugnance absolue pour le régime moins paternel et les entraves plus étroites de la grande monarchie dont elle était trop voisine pour n'en être pas tôt ou tard dépendante. Ce qui restait de corps intermédiaires indépendans et de vieilles libertés dans la France des commencemens du XVIIe siècle devait faire illusion et imposer au loin, et tout, jusqu'aux

arrêts de parlement par lesquels Richelieu croyait avoir besoin de préparer ses envahissemens de la Lorraine, donnait l'idée d'une puissance qui n'était pas sans justice et sans lois. Entre la Lorraine et la France, ce n'était donc pas l'esprit de liberté luttant contre l'esprit de servitude; c'était une liberté locale et contente d'elle-même qui répugnait, plus faiblement chaque jour, à se perdre dans les institutions moins favorables et moins connues d'elle d'une grande nation voisine.

Quoi qu'il en soit, ce côté constitutionnel du sujet historique traité par M. d'Haussonville méritait bien une place à part dans ses recherches et ses récits. Tout le monde sait avec quel plaisir on suivait encore, il y a vingt ans, ces vestiges du droit, ces premières traces de libertés politiques et d'administration régulière et tempérée qui se rencontrent partout dans les monumens de l'histoire des communes en France. Un état longtemps souverain comme la Lorraine prête encore mieux à cette étude, et il est certain que l'esprit général des habitans, leur sens droit et industrieux, leur goût de la justice, semblaient très-heureusement s'adapter aux institutions de forme un peu démocratique qu'ils avaient reçues de bonne heure et qu'ils gardèrent longtemps. Chose remarquable : en Lorraine, les corps privilégiés même concouraient au maintien du droit commun. Le peuple tenait à sa liberté, et la noblesse était protectrice du peuple. Cette disposition ne se marquait cependant par aucun esprit d'indiscipline et de soulèvement, mais par de sages représentations, faites avec fermeté dans tous les rangs, et auxquelles accédait le souverain. M. d'Haussonville en donne, dès la première partie de son histoire, un exemple fort curieux, antérieur il est vrai à l'imprudent Charles IV. Évidemment toutefois la même tradition se maintenait dans la gestion intérieure du duché, et les excès, les fautes qui compromirent le prince tenaient surtout à sa conduite plus ou moins inhabile et présomptueuse avec l'étranger. Voici l'exemple cité par M. d'Haussonville, et que cent ans plus tard n'imitait guère la France. Le duc Charles III, à la suite des longs troubles de la ligue, trouvant son trésor chargé de plusieurs emprunts dont l'intérêt lui semblait une lourde charge, voulut en réduire le taux. Pareil coup d'état de la part d'un prince débiteur était alors et longtemps après chose fort commune. Nous voyons, au temps de Louis XIV, le poète favori du roi plaisanter sur les *édits de réduction*.

. . . . . Plus pâle qu'un rentier,
A l'aspect d'un arrêt qui retranche un quartier.

Cela ne se faisait pas ainsi en Lorraine. « La sensation fut grande, dit M. d'Haussonville, quand on apprit l'intention de Charles III,

Comme d'ordinaire, ce fut le corps de l'ancienne chevalerie de Lorraine qui se fit auprès du souverain l'interprète des sentimens des populations. Les principaux de la noblesse, parmi lesquels les chroniques locales citent le marquis de Beauvau, les comtes de Salm et des Armoises, s'adressèrent à Charles III, dans un langage que leurs services passés autorisaient, et dont la déférence n'excluait pas un certain accent de mâle liberté. Les conventions, représenta le marquis de Beauvau, étaient des chaînes respectables qui liaient les souverains comme les autres hommes, et toute la puissance de Charles ne pouvait le dispenser de remplir à la lettre les engagemens contractés avec les créanciers. Réduire les intérêts de leurs contrats, ce serait évidemment abuser de leur bonne foi et détruire toute confiance entre le prince et les particuliers.... la prochaine assemblée des assises ne consentirait jamais à un règlement semblable.... » Il finit en disant que, « comme il était sûr de n'être pas désavoué par les anciens chevaliers, il offrait, en leur nom, de remettre dans les coffres du duc tout l'argent qui pouvait lui revenir de cette réduction, et qu'il allait se cotiser pour donner l'exemple aux autres. Touché de cette intervention, qui faisait pressentir une résistance plus formelle encore, le roi remercia les chevaliers et les assura qu'il pouvait avant peu, avec de l'ordre et de l'économie, trouver moyen d'acquitter ses dettes sans les faire payer à son peuple, et ce qui vaut mieux encore, il tint sa promesse. »

Que malgré ses précédens, si honorables en fait de crédit public, la Lorraine ait eu dans la suite de grandes charges à supporter par les apprêts des guerres que projetait son prince et les rudes précautions que faisait peser sur elle la défiance du gouvernement français, nous le croyons sans peine; mais nulle part nous ne voyons que l'administration intérieure du duché en soit devenue plus tyrannique. Cela tenait non pas seulement à l'esprit de la maison régnante, mais à la puissance des garanties locales, des formes établies et respectées.

Sous ce rapport, en rendant pleine justice aux scrupuleuses recherches, au savoir pénétrant de l'historien, nous avons un doute à lui soumettre sur une partie de son travail et l'emploi de son érudition dans un point si important. Pourquoi faire des anciennes institutions du duché de Lorraine, de l'action régulière de ses trois ordres, des attributions permanentes de son tribunal des *assises*, l'objet d'une note en appendice, au lieu d'en résumer l'esprit et d'en marquer partout l'influence dans le texte du récit? De nos jours, nous abusons des notes, des longues citations de pièces officielles, de tous ces matériaux indigestes de l'histoire. Nous les jetons en bloc au lecteur, qui les étudie rarement. Quant à l'auteur, il ne saurait

lui-même les avoir trop lus, trop retournés en tout sens et expliqués l'un par l'autre. C'est là qu'est la vérité, et non-seulement la vérité, mais la chaleur et le coloris de l'histoire. Pour cela, il faut faire jaillir ce feu vital et en éclairer l'ensemble même du récit. C'est ainsi que faisaient les historiens de l'antiquité, auxquels la typographie n'offrait pas ses ressources pour multiplier les notes, contre-notes, pièces officielles, et qui, j'en conviens, n'avaient pas à soulever ce poids énorme de renseignemens dont est surchargée la vieillesse du monde. Ils étudiaient cependant, ils faisaient de grandes et difficiles recherches; mais, ou ils ne prenaient que l'essence des témoignages pour vivifier leur récit, ou parfois ils plaçaient dans leur texte même le monument original, qui était là debout comme une inscription du passé. Rien ne s'oublie d'une semblable composition; tout y est saisissant et nécessaire. Le même procédé nous frappe dans Machiavel (*Histoire de Florence*) et quelques autres modernes, y compris Voltaire, qui en a fait parfois un instructif et piquant usage, comme par exemple dans le chapitre où il résume brièvement, avec une vive clarté, tout à travers le récit, l'origine, la forme, la durée des institutions de la Suède, de son ordre des paysans et de son sénat, au lieu d'en renvoyer la démonstration à des notes; mais nous insistons trop sur ce détail, et il vaut mieux, en louant les recherches, la méthode générale et le talent de l'auteur, le presser de finir son ouvrage, que ce premier volume laisse en suspens à l'évasion du successeur provisoire de Charles IV, de son frère le cardinal Nicolas, marié à sa cousine Claude en supplément de droit héréditaire, et forcé de fuir avec sa femme devant l'invasion française.

La continuation de cette crise et les péripéties à venir jusqu'à la cession définitive de la Lorraine à la France nous promettent bien d'autres attachans détails, pour lesquels sans doute se sont empressées de contribuer toutes les archives du pays. M. d'Haussonville a beaucoup cherché et habilement choisi dans quelques archives particulières de Lorraine et dans quelques manuscrits inédits de l'histoire locale. Cependant la mine inépuisable, c'est le dépôt des affaires étrangères, d'où il a tiré quelques pièces précieuses, et qui lui fournirait encore davantage pour l'avenir. Nous savons, il est vrai, que plusieurs *in-folio*, transcrits de la correspondance ministérielle sous Richelieu, existent à la Bibliothèque impériale, et nous y avons remarqué sur les affaires diplomatiques du temps plusieurs lettres qui, sous le contre-seing de *Châteauneuf* ou de tel autre, laissent voir la griffe du cardinal; mais c'est surtout le riche dépôt des affaires étrangères qui peut encore beaucoup donner au savant et spirituel historien. Même sous l'indolent Louis XV, ce département était toujours très actif et bien renseigné sur tous les points de l'Europe. Il abon-

dait en savoir, à défaut de décision et d'influence. Quel meilleur usage à faire de cette vieille diplomatie que de la confier rétrospectivement à l'histoire, que d'en éclairer à propos les annales de notre pays et le récit des événemens qui ont servi à la formation et à l'unité de la France? Nous ne pouvons en même temps trop inviter M. d'Haussonville à poursuivre sa tâche pendant qu'il a la vive impression et la ferveur de son sujet. Il en est de l'étude historique d'une ancienne époque comme d'un voyage en pays étranger : on en a d'abord la curiosité et le goût; on porte un intérêt passionné à tous les objets, comme à autant d'aspects nouveaux des lieux et des hommes; on voit tout, parce qu'on regarde avec attention, et si parfois on est ébloui, l'éblouissement n'est pas sans charme, même pour autrui, parce qu'il est plein de vérité pour nous-mêmes. Ayant pris l'accent de la contrée, on la comprend mieux, et on la décrit dans un langage qui lui ressemble. Tel est littérairement le mérite incontestable et distingué du premier volume de M. d'Haussonville; telle est la supériorité que l'auteur gardera dans la suite de cet ouvrage, s'il le continue vivement, comme il l'a conçu, sous l'inspiration directe et le commerce assidu des faits et des hommes qu'il décrit.

On ne peut trop accueillir et trop honorer, dans l'instabilité de nos temps, dans nos vicissitudes de destinées individuelles comme d'institutions publiques, cette aptitude à changer de carrière, ou à se passer tout à fait de son ancienne carrière, et à trouver dans l'étude, dans le travail spéculatif un noble emploi de ses loisirs et des forces de son esprit. M. le comte d'Haussonville, par l'indépendance de sa situation sociale, par l'éducation de sa jeunesse, par les goûts sérieux de son esprit, par son caractère et ses principes, était naturellement appelé à faire longtemps partie de ces chambres législatives où il a paru quelques années avec distinction. Chez nos braves alliés, les Anglais, il eût été vingt ou vingt-cinq ans de suite réélu membre de la chambre des communes, s'attachant soit à y défendre, soit à y blâmer la marche du pouvoir, selon qu'elle lui aurait paru se rapprocher ou s'éloigner de certains principes de liberté, de justice légale et de perfectionnement éclairé, qu'il faut toujours recommander à la politique active et fortifier dans l'esprit d'une nation; puis, à son jour, par un privilége de naissance qu'auraient pleinement justifié les services, comme cela se fait sans cesse en Angleterre, comme nous en avons vu quelques nobles exemples durant *nos études* de gouvernement représentatif, il serait passé à la chambre des pairs, toujours occupé de recherches et de travaux, mais les vouant surtout à l'intérêt public, à ces questions de réformes graduelles, d'améliorations et parfois de hautes réparations sociales, qui ne manquent jamais de s'élever dans un grand état librement gouverné, et qui

reçoivent une heureuse solution, lorsque beaucoup d'hommes d'un esprit libre et désintéressé, estimés de leurs concitoyens et s'estimant eux-mêmes, peuvent longtemps s'occuper d'un changement à faire et y mettre le prix de leurs efforts et l'honneur de leur vie.

Cette continuité et ces degrés successifs de la vie publique, par où se maintiennent à leur place naturelle tant d'hommes distingués de l'empire britannique, ailleurs il est nécessaire, bon gré mal gré, d'y substituer autre chose, une autre occupation possible, un autre but légitime, une autre ambition différemment honorable.

La philosophie, l'histoire, les lettres, cette belle et croissante éducation des âmes, restreinte aujourd'hui pour la première jeunesse, demeure toujours ouverte aux vocations généreuses de l'âge adulte. Ces précieux instrumens, cette forte armure de l'homme public, si recherchée et si enviée là où il y a publicité et concurrence des esprits, tout cela, disons-nous, est encore une puissante occupation de la retraite, un fécond exercice pour la méditation, dans le silence général et l'apaisement de toute rivalité possible. La *presse* polémique en effet ne peut guère coexister avec ce calme extérieur imposé dans les hautes régions de la société. C'est beaucoup, sans être trop sans doute, s'il reste à cette presse la faculté de donner dans quelques rares occasions quelque avertissement impartial, tel qu'il peut résulter de détails techniques et désintéressés, où les faits et les chiffres parlent seuls. Mais, en dehors de la *presse* polémique, ainsi désarmée, sans doute par la considération de son crédit probable dans un pays comme la France, originairement si intelligent et si vif, c'est justice et nécessité qu'il reste au moins la presse contemplative, celle qui, en histoire, en droit public, s'occupe d'un passé plus ou moins lointain, avec liberté sans doute, mais une liberté toute de philosophie ou d'imagination, décrivant des temps, des mœurs, des caractères qui ne sont plus et ne peuvent renaître, s'intéressant à des constitutions d'un autre siècle, à des luttes désormais inconnues, à des dévouemens, à des courages civils, dont la contagion n'est pas à craindre. Considérée à ce point de vue, l'histoire est une sorte de musée de l'hôtel de Cluny, où les armes les plus redoutables ne sont plus que des curiosités savantes et des échantillons inoffensifs de la vigueur des anciens bras.

Que dans l'ordre politique la censure même la plus scrupuleuse accueille donc volontiers et que l'attention de tous les esprits éclairés encourage et récompense ces études historiques, ces restitutions piquantes et fidèles du passé, qui étaient déjà depuis longtemps dans l'esprit et dans le goût de notre époque, et qui lui deviennent plus que jamais un délassement nécessaire et permis!

VILLEMAIN, de l'Institut.

DES

JARDINS ZOOLOGIQUES

LES SOCIÉTÉS D'HISTOIRE NATURELLE EN BELGIQUE.

La science est fille de la liberté d'examen : au moyen âge, quand cette liberté n'existait pas, les savans se contentaient presque de commenter Aristote, et de défigurer par des fables la majestueuse simplicité de ses descriptions zoologiques. L'histoire naturelle était inféodée à la théologie, laquelle était, à un certain point de vue, une négation de la nature. Il fallait que la raison reprît ses droits pour affranchir les connaissances humaines. Luther ayant parlé, Galilée ayant affirmé par des calculs positifs le mouvement de la terre, Michel-Ange ayant brisé le moule de l'art mystique, une nouvelle direction, forte et précise, ne tarda pas à remplacer la période des songes et des illusions. Au XVIIIe siècle enfin, Linnée et Buffon parurent. Avant eux, la zoologie expérimentale n'existait pas; mais à peine eurent-ils répandu sur l'histoire de la vie, l'un les clartés d'un esprit sévère, l'autre les ornemens d'une imagination délicate, que les progrès de cette science devinrent rapides et universels. Vers la fin du même siècle, un événement politique contribua encore à développer le goût de la nature en versant sur toute l'Europe les lumières de la philosophie et en fondant à Paris le Muséum d'histoire naturelle : on devine que nous parlons de la révolution française.

Chaque série de connaissances nouvelles crée dans l'humanité un sens nouveau. Le besoin de connaître par nos yeux les animaux qui habitent avec nous la terre est né dans ces derniers temps de la lecture des maîtres en histoire naturelle. Le goût de la zoologie vivante

s'est répandu avec une rapidité incroyable en France, en Angleterre, en Allemagne, en Belgique, et partout il a créé des institutions scientifiques, plus ou moins modifiées par la constitution et le caractère des sociétés. En France, où la force d'initiative de l'état est considérable, le Muséum d'histoire naturelle est sorti d'un décret de la convention nationale; en Angleterre et en Belgique au contraire, où le pouvoir central n'intervient que dans les intérêts collectifs du pays, où l'initiative des mesures d'utilité locale appartient tout entière aux villes et aux particuliers, les jardins zoologiques ont été créés par des compagnies. Notre but serait de déterminer les résultats auxquels l'esprit d'association et de liberté, appliqué à la science, est parvenu en Belgique. Nous aurons à rechercher ensuite, en prenant le jardin zoologique d'Anvers pour principal exemple et pour point de départ, si les établissemens de ce genre ne pourraient agrandir leur rayon d'utilité, en exerçant une influence non-seulement sur l'étude des animaux, mais encore sur les services que l'histoire naturelle peut rendre à l'économie politique.

I.

Il existe aujourd'hui dans le petit royaume de Belgique trois sociétés d'histoire naturelle.

D'autres ont parlé de la ville d'Anvers au point de vue monumental; nous ne dirons donc rien de la citadelle, ni de la cathédrale, ni du musée, ni de la bourse; arrêtons-nous seulement au port. Ces navires qui battent de l'aile comme des oiseaux voyageurs, cette population hâlée de matelots qui parlent diverses langues, l'odeur exotique des bois, des épices et des autres marchandises qu'on décharge, la palpitation éternelle des cordages et des voiles qui apportent dans leurs plis un souffle des contrées lointaines, l'air vaillant de ces mâts qui ont vu des mers agitées et peu connues, ces vergues, délicats monumens de l'industrie nautique, ce beau fleuve, l'Escaut! et derrière l'Escaut la mer, et derrière l'océan l'infini, c'est-à-dire l'Inde, la Chine, le Nouveau-Monde, l'Australie, les pays qu'on connaît et ceux qu'on n'a pas découverts encore: tel est Anvers! On comprend tout de suite que la position de cette ville ait été favorable aux progrès de l'histoire naturelle. La connaissance des êtres vivans est intimement liée à la connaissance du globe terrestre : au moyen âge, quand il y avait une géographie fabuleuse, il y avait de même un règne animal fabuleux. D'après ces données, quiconque, le doigt sur la carte de la Belgique, chercherait le point sur lequel le premier jardin zoologique a dû se fonder ne manquerait pas de désigner ce

port de mer, qui sert d'entrepôt aux richesses naturelles de toutes les parties du monde.

Le jardin zoologique d'Anvers est situé un peu en dehors de la ville et près de la station du chemin de fer. L'entrée n'a rien de remarquable : une avenue longue, sablée et bordée d'arbres, conduit à une plate-forme d'où la vue s'étend bientôt sur des feuillages, de l'eau et quelques accidens de terrain qui ne sont point sans grâce. L'été, c'est une jolie promenade, d'un dessin peu correct, mais qui ne manque ni de mouvement ni d'une certaine variété pittoresque. Les bâtimens qui méritent d'arrêter l'attention sont un musée d'histoire naturelle, construction magistrale et froide, un café dans le goût mauresque, et une charmante maison, en forme de chalet suisse, qui sert d'habitation au directeur. Le bâtiment principal contient une collection d'animaux empaillés qui, pour la plupart, ont vécu dans le jardin zoologique d'Anvers. Nous nommerions volontiers cette galerie les *Champs-Élysées* de l'établissement, car ces oiseaux et ces mammifères, quoique préparés avec art, ne sont plus que les ombres d'eux-mêmes. Le rez-de-chaussée de ce cabinet d'histoire naturelle est occupé par des loges de carnassiers vivans, entre lesquels nous avons noté un tigre, une tigresse, un lion du Sénégal, une panthère, un couguar du Paraguay et un guépard. L'avant-corps du bâtiment abrite les oiseaux des régions tropicales; là jasent, sifflent, brillent et s'épanouissent au soleil du poêle la perruche jaune, la perruche ondulée de la Nouvelle-Hollande, l'ara bleu d'Amérique, l'ara maximilien, et quantité d'autres volatiles qui se recommandent par l'éclat de leur plumage. Dans un coin de cette salle, réservée aux oiseaux, repose engourdi, du 15 septembre au 15 mai, le crocodile. Au milieu du jardin, une maisonnette exposée au midi a reçu deux girafes, deux éléphans, et de nombreux antilopes du Sénégal. Les ruminans se promènent dans des parcs que limite un léger treillage; nous avons remarqué parmi eux un bouc des Açores. Plusieurs cages logent une assez riche collection d'oiseaux de proie. Des volières construites avec goût sont habitées par la poule sultane du Sénégal, l'ibis sacré, l'ibis rouge du Brésil, le canard mandarin, le pigeon couronné, la demoiselle de Numidie, et quantité d'autres oiseaux exotiques. A côté d'eux se déploie une nappe d'eau dans laquelle nagent, barbottent, plongent et s'ébattent à l'envi tous les palmipèdes qui existent en Europe. Sous les arbustes, vous rencontrez sans ordre et à chaque pas des loges d'animaux plus ou moins élevés dans l'échelle des êtres. Voici le palais des singes : l'établissement possède un exemplaire du cynopithèque, singe très rare des îles Philippines. Plus loin, c'est la fosse aux ours. Le dimanche, quand il fait beau, les femmes d'Anvers, dont le pinceau de Rubens

a illustré la beauté haute en couleur, amènent là leurs enfans, les joues pleines de roses et les mains pleines de gâteaux, car c'est le caractère des jardins zoologiques de convenir en même temps à la promenade et à l'étude.

L'origine et la constitution économique de la société d'histoire naturelle d'Anvers sont des souvenirs qu'on aime à évoquer au milieu du jardin qui est sa création. C'était en 1843. Une société se constitua, ayant à sa tête huit principaux membres. Un naturaliste, M. Kets, fut nommé directeur perpétuel de l'établissement qu'on allait fonder. Un emprunt de 100,000 francs, dont les actions furent souscrites par les habitans d'Anvers, devait être consacré à l'achat du terrain et à la construction des premiers bâtimens. Le terrain a été agrandi en 1847, et les travaux intérieurs se sont successivement élevés. Voilà pour la fondation; voici maintenant pour l'entretien actuel de l'établissement. Les frais du jardin zoologique d'Anvers montent aujourd'hui à près de 100,000 francs par année. Cette somme est fournie : 1° par la rétribution d'un franc d'entrée que la société prélève sur les visiteurs; 2° par la vente d'oiseaux exotiques et d'autres animaux, pour la plupart nés dans l'établissement; 3° par une cotisation annuelle de 25 francs, que versent les sociétaires et par l'apport d'une somme de 20 francs, une fois payée à leur entrée dans l'association. Le nombre des visiteurs est considérable, et la société d'histoire naturelle compte maintenant deux mille cinq cents membres. On voit que la situation est prospère.

L'acquisition des animaux est favorisée par les relations établies entre certains sociétaires et les capitaines de vaisseaux. C'est à qui, parmi les membres de la société, se servira de ses influences pour obtenir à prix réduits les exemplaires vivans que les navires amènent dans le port; plusieurs dons sont même arrivés par cette voie au jardin zoologique. Chacun des associés, se considérant comme copropriétaire de l'œuvre, met une sorte d'amour-propre à cultiver la prospérité de l'établissement, à accroître et à entretenir les collections. La police du jardin est faite par tous les membres intéressés; les richesses d'histoire naturelle sont placées sous leur sauvegarde, et partout éclate, dans l'administration de ces richesses, l'esprit d'ordre et de conservation que développe le sentiment de la solidarité. La surveillance d'une ménagerie est d'ailleurs chose délicate et minutieuse. Pour entretenir vivans des animaux nés sous des climats si opposés, il faut une connaissance pratique de leurs mœurs, de leurs caractères, de leurs besoins, et beaucoup d'exactitude dans le service. Les pertes faites par cette société d'histoire naturelle ont été peu considérables, et les résultats méritent encouragement, si l'on considère surtout en combien peu d'années ils ont été obtenus.

Anvers possède aujourd'hui une collection d'animaux vivans qui ferait honneur à toutes les villes maritimes.

L'exemple donné par les Anversois ne pouvait manquer d'imitateurs. Vers la fin de 1851, une société anonyme s'organisait à Gand pour fonder un jardin zoologique. Le capital social, qui était d'abord de 300,000 francs, fut porté en 1853 à 450,000 francs. Le terrain, successivement accru, présente aujourd'hui une superficie de plus de cinq hectares. Les habitans de Gand, qui avaient d'abord répondu avec hésitation à l'appel du comité fondateur, se montrent maintenant très jaloux et très empressés de s'inscrire sur les registres de la société d'histoire naturelle. Le nombre des membres associés vient d'atteindre le chiffre de quatre mille. Le jardin zoologique de Gand possède une collection d'environ sept cents animaux vivans (1); c'est peu sans doute, mais il faut se souvenir que cet établissement est né d'hier. La ménagerie a fait quelques pertes graves : un crocodile et un ours blanc se sont majestueusement laissés mourir, l'un par regret de son soleil, l'autre de ses glaces. Ces pertes sont inévitables au début d'une fondation; l'entretien des animaux demande un sérieux apprentissage. Au reste, le jardin zoologique de Gand est en bonne voie. Le directeur, homme capable et dévoué, a établi des relations avec tous les pays d'où viennent les animaux rares. Les ressources abondent. L'année dernière, l'établissement a fait une recette d'environ 65,000 francs, et toutes les dépenses ne se sont guère élevées à plus de 48,000 francs. Comme le jardin zoologique d'Anvers, celui de Gand est en même temps un lieu d'étude, de réunion et de divertissement. Dans la belle saison, des concerts de musique militaire attirent, au moins une fois par semaine, de nombreux visiteurs. Les femmes de la ville s'y rendent en toilette, un peu pour voir les animaux et un peu pour être vues.

La capitale de la Belgique, Bruxelles, est en retard sous le rapport de l'histoire naturelle. Son jardin zoologique est encore dans l'enfance. Le terrain est assez vaste et heureusement planté; quelques constructions agréables s'y élèvent (2); les loges sont faites de manière à dissimuler sous quelques ornemens naturels ce qu'a toujours de triste le spectacle de la captivité, mais les collections sont pau-

(1) Parmi les constructions du jardin de Gand, l'œil distingue tout d'abord le bâtiment principal, qui ne manque point de caractère, — un élégant palais des singes, un kiosque qui s'élève, parmi les rocailles, au-dessus d'une pièce d'eau où nagent des cygnes, des canards, des pélicans, — une charmante cabane pour loger les autruches, — des étables d'une architecture rustique, mais non sans style, — une fosse aux ours, — — et de légères habitations pour les oiseaux de proie.

(2) Nous citerons la fosse aux ours et un bassin considérable, dans lequel s'ébat un peuple de canards et d'autres oiseaux nageurs. Ce bassin est alimenté par une machine hydraulique d'une forme svelte et d'une grande puissance.

vres. Les quadrupèdes nous ont surtout paru représentés au jardin zoologique de Bruxelles par le genre *canis*, et les oiseaux par les gallinacés. Les pertes ont été énormes et témoignent que l'art de conserver les animaux vivans est un art d'expérience et de pratique. « Voici quarante ans que je m'occupe de cela, nous disait le directeur du jardin d'Anvers, et j'apprends tous les jours. » Notre conviction est pourtant que la société d'histoire naturelle fondée à Bruxelles triomphera là comme ailleurs des difficultés d'une installation toute récente. Déjà l'établissement attire des visiteurs, et les acquisitions se multiplient.

Le mécanisme des sociétés d'histoire naturelle, telles qu'on les trouve établies en Belgique, est, on le voit, extrêmement simple. Un comité organisateur se forme; ce comité nomme un conseil d'administration et un directeur; un fonds social, divisé en actions, est évalué et fixé sur les besoins probables de l'entreprise. De ce jour, l'établissement vit; il a une tête, des membres, et, si l'on ose ainsi dire, des organes alimentaires. Dès que ces premières conditions satisfaites assurent son existence à la compagnie, on procède à l'achat d'un terrain. Le choix de l'emplacement est capital : il faut une exposition au midi pour les animaux des contrées chaudes, une exposition au nord pour les animaux des contrées froides, et un fond marécageux pour les animaux aquatiques. Une fois ouvert, l'établissement vit de ses recettes et des souscriptions qu'il perçoit. L'achat des animaux est surtout confié au directeur, qui doit se mettre en rapport avec les voyageurs, les consuls et les capitaines de vaisseaux. Ces animaux obtenus, il n'y a qu'une connaissance approfondie de leurs mœurs et de leurs besoins qui puisse pourvoir à leur conservation; il s'agit de reproduire artificiellement autour d'eux les conditions naturelles de leur patrie, de distribuer par conséquent aux uns le froid, à d'autres la chaleur, à d'autres encore l'humidité. Il s'agit, en un mot, de faire des climats. Un comité fondateur, des actionnaires, des souscripteurs, qui pour une somme annuelle de 20 ou 25 fr. acquièrent le droit d'entrée dans le jardin, tel est le personnel sur lequel s'appuie au dehors l'établissement. Une administration dont les actes sont soumis à la surveillance des fondateurs et des actionnaires, tel est le pouvoir intérieur qui exécute.

En résumé, les jardins zoologiques d'Anvers, de Gand, de Bruxelles, nous offrent un type d'institutions qui manquent à la France. Élevés par souscription, ils ne doivent rien à l'état, et ils puisent leurs propres ressources dans leur développement même. Il est question d'annexer aux collections d'animaux vivans une bibliothèque d'histoire naturelle et des cours publics. Tels qu'ils sont, si ces établissemens ne professent point la science, du moins ils apprennent à l'aimer. Il

y a un demi-siècle à peine, la girafe, le kanguroo, l'ornithorinque, étaient pour la foule des bêtes aussi paradoxales que la licorne et le griffon des anciens. Si quelques animaux exotiques étaient mieux connus, on ne les rencontrait guère néanmoins que dans nos cabinets d'histoire naturelle, ces froides hypogées de la science. De tristes galeries dans lesquelles toute la nature était classée, étiquetée, empaillée et couverte de poussière, étaient plutôt faites pour répandre de l'ennui sur l'étude des animaux que pour lui donner de l'attrait. Aujourd'hui ces mêmes animaux vivent, s'agitent, se promènent, marchent, volent, rampent sous nos yeux. C'est un progrès. Les jardins zoologiques ont rendu de véritables services à l'histoire naturelle, en popularisant la connaissance des animaux, et en donnant à la science un air de fête. Ils ajoutent à l'agrément des villes, à l'éducation publique, à la civilisation et à la morale; « car, dit un ancien, l'homme devient meilleur en étudiant les œuvres de Dieu. »

Malgré des services incontestables, on nous permettra de dire que le véritable caractère de ces établissemens n'a point été jusqu'ici déterminé. Créés par l'initiative de quelques individus et par le concours d'une ville, les jardins zoologiques ne peuvent prétendre à être des foyers d'enseignement illustrés par toutes les lumières scientifiques d'un siècle. Ils ne feront jamais concurrence au Muséum d'histoire naturelle de Paris, que protége dans un grand pays le pouvoir central. Ces établissemens ont néanmoins une place à prendre : qu'ils propagent la connaissance des animaux, qu'ils rendent la science attrayante en la dépouillant de sa gravité morose, rien de mieux, mais là ne devrait point s'arrêter l'ambition de ceux qui les dirigent. Le jardin zoologique d'Anvers, les établissemens analogues de Gand, de Bruxelles, n'ont jusqu'ici qu'une valeur de curiosité; ils pourraient s'élever au rang d'institutions utiles. Nous avons dit ce qu'ils sont; il faut dire maintenant ce qu'ils devraient être.

II.

La véritable destination des jardins zoologiques serait de servir de théâtre aux faits et aux expériences d'histoire naturelle. La recherche des lois en vertu desquelles les animaux passent de l'état sauvage à l'état domestique, les essais d'acclimatation, le perfectionnement des races conquises et l'éducation de celles qui restent à conquérir, tel est, selon nous, le champ d'études pratiques dans lequel les jardins zoologiques devraient circonscrire leur enseignement. Comme dans cette voie le passé est destiné à éclairer l'avenir, il conviendrait d'abord de rassembler les faits qui constituent, pour

ainsi dire, l'échelle du développement des anciennes races domestiques.

Le règne animal est pour l'observateur un cours de géographie vivante, car le génie des différens climats se personnifie dans les différens membres de la grande famille zoologique. Nous pouvons ajouter que, si à côté des espèces sauvages, on prenait le soin d'exposer les espèces domestiques, le règne animal deviendrait un cours d'histoire universelle. Reportons-nous aux origines de la civilisation. La nature n'avait émis que des forces, des élémens de production, des ébauches de choses : l'homme a créé le travail; non-seulement il l'a créé dans sa race, mais encore ce travail, générateur de toutes les richesses positives, il l'a formé lentement et péniblement chez les autres espèces vivantes. Ces êtres organisés, doués comme lui d'instincts et de besoins, il les appelle au secours de l'économie naissante; ces brutes, il les élève à la dignité d'êtres utiles. Dans la lutte ouverte entre la force productive et la parcimonie de la nature, l'homme développe des moyens successifs et gradués. A mesure qu'il perfectionne l'état social, il se réfléchit avec ses lumières et ses progrès sur le règne animal, dont il augmente chaque jour les services. Auteur des bienfaits de la domesticité, il se nourrit de son propre labeur dans le labeur des bêtes de somme; dans les organes et les mouvemens de ses muets auxiliaires, il met de sa pensée, de sa volonté, de son courage; l'homme crée ainsi un à un les instrumens animés de l'industrie. Il y a là, nous le répétons, toute une histoire économique dont les monumens ne doivent point être cherchés dans les livres ni dans les traditions effacées des peuples : ces monumens, une administration intelligente pourrait les mettre sous les yeux du spectateur; ce sont en effet les animaux domestiques, pris à différens degrés sur l'échelle de la civilisation du globe.

Sortons des généralités et abordons le terrain pratique de la question. Prenons pour exemple l'espèce domestique la plus connue, celle qui ajoute, sur toute la terre, des sens et des organes aux sens et aux organes de l'homme; prenons la race canine. Il ne suffit pas de montrer dans le chacal la souche probable de notre chien, il faudrait montrer par une série de spécimens les degrés que le chacal a parcourus avant d'arriver aux formes, aux instincts et aux fonctions du chien d'Europe. Une *ménagerie philosophique*, si l'on me permet cette expression, rétablirait la chaîne des progrès accomplis par l'animal domestique, en exposant d'abord le chien le moins modifié par l'homme. Ce chien est celui de la Nouvelle-Hollande. Tout près de l'état sauvage, cet animal à oreilles droites a sous son poil soyeux une sorte de poil laineux ou de duvet qui est comme la robe naturelle de sa race, et que nos chiens domestiques ont entièrement perdue; il n'aboie pas,

l'aboiement est chez le chien *civilisé* (qu'on nous passe le mot) une faculté acquise. Après le chien de la Nouvelle-Hollande viendrait le chien des Esquimaux, qui marque en quelque sorte le second degré de la croissance domestique. Si le chien de la Nouvelle-Hollande exprime dans son œil ardent, dans son allure sauvage, dans ses formes heurtées et dans ses mœurs grossières l'état social de la race la moins industrieuse et la plus abaissée de la terre, le chien des Esquimaux, dont tout l'instinct se borne, ou à peu près, à tirer des traîneaux sur la glace, manifeste les besoins d'une civilisation encore très peu compliquée, mais déjà capable d'approprier ses forces et celles du règne animal à un certain ordre de services. A la suite du chien des Esquimaux s'échelonneraient, dans leur ordre de dignité, des chiens appartenant aux peuplades barbares ou semi-barbares de l'Afrique et du Nouveau-Monde, puis aux civilisations arrêtées de l'Asie, telles que l'Inde, le Thibet, la Chine, la Perse. Cette série canine amènerait ainsi l'animal, successivement modifié, du type sauvage au type de nos plus beaux chiens domestiques, intendans de l'homme, compagnons de son travail et distributeurs de son action sur les autres animaux. La chaîne des progrès vivans se terminerait par le chien des États-Unis d'Amérique, qui bat le beurre, qui remplit dans la maison des fonctions variées, et dont les formes cultivées par l'homme dénotent une société laborieuse et supérieure.

Ce que nous proposons de faire pour le chien, on le ferait en même temps pour les animaux qui contribuent à notre système d'alimentation ou à notre industrie. Non content de confronter les espèces sauvages aux espèces domestiques, on établirait les degrés intermédiaires de la transformation. Les individus se succédant dans l'ordre de leurs instincts appris et de leurs services exprimés par leurs caractères extérieurs, on verrait le bouquetin ou l'œgagre *devenir* bouc, le moufflon *devenir* mouton, l'orops *devenir* bœuf, le sanglier *devenir* cochon, et cela en passant par des nuances qui exprimeraient toujours les influences exercées d'âge en âge par la main de l'homme sur le poil, la taille, les organes et les mœurs de ces animaux. Nous avons dit que la zoologie ainsi pratiquée ne serait plus seulement une science, mais qu'elle deviendrait en outre une histoire universelle. Quoi de plus évident? L'homme a tout fait : il a commencé, si on ose le dire, par se faire lui-même; puis à peine a-t-il eu ébauché les destinées de sa race, qu'il a poursuivi dans toute la nature les moyens de suppléer aux forces et aux organes qui lui manquaient. C'est alors qu'il a jeté les yeux sur le règne animal. Après avoir cherché seulement une proie dans les êtres vivans, il a imaginé un jour de leur demander des services. De ce jour, l'agriculture, l'industrie, les arts utiles et l'économie domestique sont nés. Amener quelques

animaux sauvages à partager la vie de l'homme, ses travaux, ses goûts, ce fut l'œuvre de quelques générations; mais amener ces individus à l'état de races conquises, sérieusement utiles, ce fut l'œuvre des siècles. Les âges historiques se transmirent le soin d'améliorer les races d'animaux, et cette entreprise fut favorisée par les lois mêmes de la nature. La bête est capable de développement, non d'un développement volontaire, libre, spontané, actif, mais d'un développement communiqué. Si l'animal n'invente pas, il reçoit. Créations passives du progrès, les espèces domestiques n'avancent point par elles-mêmes, mais elles ne se refusent pas aux perfectionnemens que l'homme trace dans leur intelligence, dans leurs instincts ou même dans leurs organes. Or, comme l'homme ne peut agir sur le règne animal qu'avec la somme de ses facultés relatives, il s'ensuit que la plus étroite relation existe nécessairement entre l'histoire des races domestiques et l'histoire des progrès de la civilisation sur le globe. Nul ne donne aux autres que ce qu'il possède lui-même, et l'état social d'un peuple, comme son âge historique, se représente exactement par le nombre, la nature et le degré de perfectionnement des animaux domestiques qu'il élève. Dans le dénombrement que César, Tacite et les autres historiens nous ont laissé des richesses zoologiques appartenant aux Celtes ou aux Germains, figurent des troupeaux de vaches, de taureaux, de moutons et de chèvres, le cheval, *bellator equus,* le chien de chasse ou de berger. Tous ces animaux, par leur caractère, indiquent les mœurs nomades, pastorales et guerrières des peuples qui les nourrissaient.

D'après ce principe, — à hommes barbares animaux barbares, à hommes civilisés animaux civilisés, — on peut hardiment créer une zoologie historique. Pour jeter les bases de cet enseignement tout nouveau, que faut-il? Il s'agit de réunir, de grouper et d'échelonner pour chaque série domestique des individus sur les caractères desquels on puisse suivre et parcourir les caractères des sociétés plus ou moins avancées dont ces animaux procèdent. Un jardin zoologique où, dans des enclos réservés à cet ordre d'études, on verrait toutes nos espèces domestiques sortir par degrés de leur souche naturelle, où l'on verrait enfin se former dans les types modifiés des divers animaux les types des diverses civilisations qui les élèvent; un tel jardin, dis-je, ne serait plus un simple rendez-vous d'amateurs, un but de promenade et de curiosité stérile : ce serait un théâtre d'idées, un théâtre de faits sur lequel le grand drame de la civilisation se représenterait par des acteurs choisis dans la nature.

La confrontation des espèces sauvages avec les espèces domestiques, en passant par les nuances intermédiaires, nous montrerait

aux deux extrémités de l'échelle, d'une part l'uniformité, de l'autre la variété. Ce qui distingue les races humaines primitives, c'est la ressemblance des individus entre eux; il n'y a pour ainsi dire chez elles qu'un homme et qu'une femme. Cette observation n'a point échappé au génie de Tacite, lorsque, parlant des Germains, il dit : *Habitus quoque corporum, quanquam in tanto hominum numero, idem omnibus.* Ces races pures et uniformes ont des animaux qui leur ressemblent, c'est-à-dire des animaux également représentés par un type unique. Dans les civilisations ébauchées, il n'y a pour ainsi dire qu'un cheval, qu'un chien, qu'un âne, qu'un mouton. L'homme crée la variété dans sa race et dans les espèces domestiques en substituant à l'uniformité primitive donnée par la nature un système de croisemens utiles. Ainsi, dans une ménagerie où les espèces sauvages seraient mises en regard des espèces domestiques et de leurs différens degrés de formation, tel genre qui, au point de départ, serait représenté par un ou deux types au plus, finirait par aboutir, vers la fin de la série, à un nombre très considérable de types engendrés les uns des autres. Ainsi se dessinerait en relief, et pour ainsi dire dans la vie, cette grande loi : — tout se ressemble en sortant des mains de la nature; tout diffère en sortant des mains de l'homme civilisé.

Ce n'est pas tout : dans les civilisations simples, les animaux se montrent capables d'un ordre unique de services en rapport avec leurs instincts primitifs; dans les civilisations compliquées, les animaux domestiques se montrent capables de services nombreux et diversifiés, de plus en plus en rapport avec les besoins de l'homme. Chaque fonction nouvelle constitue un progrès qui n'efface point les progrès antérieurs, mais qui les continue et qui superpose des facultés acquises à des facultés naturelles. Pour ne regarder ici qu'aux grandes divisions, nous retrouvons les trois âges primitifs de la civilisation gravés dans trois variétés inférieures de la race canine : — le chien de chasse, état sauvage; — le chien de berger, état pastoral; — le chien de garde, naissance de la propriété. La division du travail, l'inégalité des conditions sociales, la différence d'éducation, de nourriture et de soins hygiéniques parmi les différentes classes de citoyens, tous ces faits qui se produisent à la naissance des états, s'écrivent en traits multiples dans les caractères des races domestiques et engendrent des variétés de services dont la somme constitue la richesse agricole et industrielle des nations. L'histoire des animaux domestiques, c'est l'histoire de l'organisation du travail.

Cette sorte d'épopée économique, où la poésie des faits aurait bien vite remplacé la sécheresse des classifications et la froideur des conjectures, conduirait naturellement le spectateur à un nouveau

théâtre d'expériences. Les questions relatives à la domesticité des animaux commencent, et avec raison, à préoccuper les naturalistes. Tous conviennent que l'amélioration des races conquises dans nos climats, l'acquisition de celles qui restent à conquérir, seraient un des plus grands bienfaits que l'on pût répandre sur un pays. Cela rendrait, disent-ils, les travaux moins pénibles et les moyens de subsistance plus assurés. L'œuvre de l'acclimatation des animaux étrangers demande à être éclairée par l'histoire de la naturalisation des anciennes espèces domestiques. Ici encore les faits abondent. La plupart des espèces domestiques dont l'Européen tire sa richesse n'appartiennent point à l'Europe. Quand la race de Japhet, *audax Japeti genus*, s'avança dans la partie du monde que nous habitons, et où se déploient maintenant toutes les merveilles de l'industrie, toutes les conquêtes de l'agriculture, que trouva-t-elle? En fait d'arbres, le chêne; en fait d'animaux, le sanglier. Toutes ces belles espèces domestiques auxquelles les civilisations européennes doivent leur bien-être, leur supériorité, leur magnificence, l'Europe les a empruntées aux autres parties de la terre. Tout ce que la nature avait refusé à nos climats, l'industrie humaine se l'est donné. Originairement, cette mère nature, *rerum alma parens*, avait peu favorisé le nord du globe; l'homme destiné à vivre dans nos contrées pauvres avait été doué seulement d'un cerveau plus riche que celui des autres races, et c'est à l'aide de ce cerveau privilégié qu'exerçant sur le monde une sorte de magistrature économique, l'Européen a augmenté ses forces de toutes les forces cosmopolites du règne animal. A l'Asie centrale il a demandé le cheval, à l'Inde et à l'Égypte le bœuf, à la Perse la chèvre, à l'Indostan la poule, à la Colchide le faisan, à l'Afrique la pintade, au Nouveau-Monde le dindon. Ainsi le règne animal qui existe en Europe est notre conquête.

Cette conquête pacifique est-elle terminée? L'œuvre de la domestication des animaux est-elle accomplie? La science nous répond que non. L'histoire nous indique un très grand nombre d'animaux exotiques sur lesquels l'homme pourrait certainement étendre sa main. La plupart de ces animaux figurent dans les ménageries et dans les jardins zoologiques, mais ils y figurent comme simples objets de curiosité. Il faut d'ailleurs bien distinguer entre la possession accidentelle de quelques individus et la possession de la race. Certains animaux peuvent être asservis, apprivoisés même, sans être domestiques. La domesticité est un fait qui repose sur une loi, et cette loi, c'est l'hérédité des modifications acquises. L'animal issu d'un père et d'une mère sauvages naît sauvage; l'animal issu d'un père et d'une mère apprivoisés naît apprivoisé; l'animal issu d'un père et d'une mère domestiques naît apte à la domesticité. Les inclinations, les carac-

tères, les facultés, que les espèces soumises contractent dans le commerce avec l'homme, se transmettent par voie de reproduction naturelle. Une sorte de progrès lent germe dans les organes de l'animal qui passe de l'état de nature à l'état domestique, et ce progrès, continué de génération en génération, dessine une nouvelle manière d'être. Cette tradition passive à laquelle participent, selon des degrés différens, tous les individus de la race, cette hérédité des caractères acquis justifie scientifiquement les efforts et les essais du genre humain pour introduire dans la création un règne animal à lui. Les artistes peuvent admirer, si bon leur semble, les formes primitives de ces animaux des forêts sur lesquels la main de l'homme n'a rien imprimé; libre à eux de préférer même les espèces sauvages, expression farouche des forces aveugles de la nature, aux espèces domestiques, sur lesquelles revivent les traits des différentes civilisations du globe. L'économiste, lui, envisage les faits à un autre point de vue : il apprécie dans les animaux les organes qui se rapportent à un ordre de services déterminés; il estime les formes vivantes dans le développement desquelles nous avons un intérêt. Pour l'économiste, l'animal qui travaille ou qui nourrit l'homme n'est jamais laid, il a la poésie de l'utile.

Nous venons de poser la loi, il nous faut dire maintenant pourquoi cette loi ne s'est point étendue à tous les membres de la famille zoologique. Des obstacles s'élèvent à la conquête du règne animal, et le premier de ces obstacles est dans la distribution géographique des êtres. La nature, au moyen des climats, a limité, circonscrit, localisé l'existence de chaque espèce vivante sur le globe. Hâtons-nous pourtant de le dire, cet obstacle, si sérieux qu'il soit, ne paraît point être invincible. Toutes les fois que l'homme a vu pour lui un intérêt considérable à s'emparer d'une espèce sauvage, il l'a fait, et les barrières topographiques, après un moment de résistance, se sont abaissées devant sa volonté persévérante. Jetez un coup d'œil sur le monde, et vous reconnaîtrez bien vite que l'ubiquité de tel ou tel animal domestique est en raison directe des services que cet animal rend à son maître. Les êtres organisés, dans l'état primitif, ne présentent pas tous les mêmes dispositions ni la même répugnance à la domesticité. Il y en a évidemment de plus rebelles les uns que les autres, soit à l'acclimatation, soit à l'apprivoisement; mais quand l'utilité d'un animal est telle que les sociétés humaines n'auraient pu ni se fonder, ni prospérer sans lui, on peut dire que sa conquête est décrétée en principe. Si donc l'homme ne s'est point approprié les instincts et la chair d'un plus grand nombre d'animaux domestiques, il ne faut en accuser ni les climats, ni les températures différentes du globe, ni les mœurs primitives des animaux réfractaires;

l faut plutôt dire que, ayant pourvu à ses besoins les plus urgens par l'assimilation d'une petite quantité d'espèces utiles, il a ralenti son action sur la nature organique, et abandonné une victoire qui demandait trop de sacrifices à sa paresse.

L'Europe ne possède encore que trente-cinq espèces domestiques, parmi lesquelles trente et une sont originaires de l'ancien monde et quatre de l'Amérique. Évidemment, c'est trop peu, tous les naturalistes sérieux en conviennent; quelques-uns ont même émis le vœu et conçu l'espérance d'accroître la famille de nos animaux utiles. Pour se rendre compte de la somme de bienfaits que répandrait sur l'agriculture, sur l'industrie, sur les arts, l'acquisition des espèces exotiques confinées aujourd'hui bien au-delà des limites de l'Europe, il faut se figurer la perte que feraient nos civilisations, si l'une des espèces d'animaux acclimatés depuis longtemps, comme le cheval, l'âne, le mouton, le bœuf, la poule, venait à disparaître. La richesse publique en serait visiblement atteinte, et l'économie sociale aurait autant à déplorer une telle perte que l'histoire naturelle. Parmi ces animaux en effet, les uns contribuent à notre alimentation; les autres, comme le mouton, servent en même temps à nous nourrir et à nous vêtir; les autres enfin, en qualité d'auxiliaires, prennent à la charge de leurs membres vigoureux une somme de travail qui, eux absens, retomberait tout entière sur les bras de l'homme. Il a fallu la maladie des pommes de terre pour nous apprendre la valeur économique de ce tubercule et l'étendue des services que Parmentier nous a rendus en le propageant : faudra-t-il de même une épizootie générale et terrible pour nous enseigner de quelle importance est la culture du règne animal? *Dî, talem avertite casum!* La raison seule doit nous apprendre de quels bienfaits nous sommes redevables aux premiers hommes qui ont accouplé les bœufs sous le joug, dompté le cheval, adouci le sanglier, et quelle reconnaissance attend dans l'avenir la main assez heureuse pour doter l'Europe d'une nouvelle espèce domestique.

III.

Il doit suffire maintenant de passer rapidement en revue le règne animal pour voir, dans chaque grande division de la vie organique, quels sont les types dont il est raisonnable d'espérer la conquête.

Aux carnassiers, l'Européen a demandé le plus utile et le plus intelligent de ses auxiliaires, le chien; puis, cela fait, il s'est arrêté. Quelques personnes ignorantes des faits s'imaginent que si l'industrie humaine n'a point réclamé à l'état de nature la plupart des grands carnivores, c'est qu'elle a reculé devant la férocité naturelle

de ces animaux. Là n'est point l'obstacle. Il y a des exemples de lions, de tigres, d'ours, de loups, de renards, fort traitables et même complétement apprivoisés. La hyène, qui est en général un objet d'aversion, la hyène que les naturalistes du dernier siècle avaient peinte sous des couleurs si sombres, la hyène, dis-je, est déjà passée à l'état d'animal domestique dans une grande partie du continent africain, où elle rend les services du chien le plus fidèle et le plus attaché à son maître. L'éducation de la race féline est commencée : je ne parle pas du chat, cet hôte inconstant de nos demeures, qui n'a jamais voulu renoncer à son indépendance; je parle du guépard, dont la ménagerie d'Anvers possède un exemplaire, et qui dément par ses mœurs les préjugés vulgaires touchant la cruauté du tigre. Bon et docile dans l'état de liberté, il suit les seigneurs indiens à la chasse; prisonnier, il touche ses geôliers eux-mêmes par la douceur de son caractère. Il est vrai que le guépard présente quelques différences organiques avec les autres *feles*. La partie antérieure du cerveau est plus élevée, et ses ongles non rétractiles sont autrement conformés que ceux du tigre; mais on se demande si ces caractères spécifiques sont fournis par la nature ou créés par l'éducation. C'est un champ de conjectures que je ne veux point ouvrir; il nous suffira de savoir qu'au sein des familles zoologiques qui passent pour les plus redoutables se rencontrent des animaux très susceptibles de subir l'influence de l'homme. Il n'y a point de bêtes féroces, en ce sens qu'il n'y a point d'animaux, au moins parmi les mammifères, incapables d'attachement et de reconnaissance. C'est même une loi connue des naturalistes que chez la brute, comme chez l'homme, la bonté est un fruit du développement de l'intelligence. Les animaux qui se montrent les plus capables d'affection et de bons rapports avec nous ne sont pas ceux que la nature a le moins pourvus de moyens d'attaque; ce sont ceux qu'elle a doués de plus d'esprit. Le caractère plus ou moins dangereux des animaux est si peu en rapport avec leur régime alimentaire, ou même avec la force de destruction dont ils sont doués, que la plupart des herbivores sont en général des êtres farouches, grossiers, et dont l'apparente douceur est souvent suivie d'un acte de brutalité. Il a fallu plus de patience, plus de courage, plus de travail, pour dompter le cheval et le taureau, qu'il n'en eût fallu à l'homme pour conquérir la plus terrible des espèces carnivores, et si l'industrie agricole s'est adressée de préférence aux ruminans et aux solipèdes, c'est uniquement parce qu'elle y a vu une utilité plus immédiate.

Cet obstacle écarté comme imaginaire, que reste-t-il? Il reste la difficulté d'acclimatation. La plupart des carnassiers, parmi lesquels les sociétés européennes pourraient recruter de nouveaux auxiliaires,

appartiennent à des climats brûlans ou glacés. Cette barrière, élevée par la nature à l'humeur envahissante de l'homme, est très sérieuse; mais voyons si des raisons semblables ne s'opposaient point à la conquête de nos anciennes races domestiques, et cherchons de quelle manière l'homme s'y est pris pour effacer les limites géographiques dans lesquelles ces mêmes espèces, à l'état sauvage, étaient emprisonnées. L'histoire nous apprend que nos animaux originaires des contrées chaudes n'ont pas brusquement changé de patrie; ils n'ont point sauté d'un bond du midi au nord; ils ont suivi la marche lente, régulière, graduée de la civilisation, qui s'avance pas à pas d'orient en occident, mais qui avance toujours. C'est par les rivages de la Grèce que le faisan de la Colchide et le paon de l'Inde se sont répandus dans toute l'Europe; la pintade et le furet, tous deux Africains, ont été naturalisés, l'une en Italie, l'autre en Espagne, puis en Languedoc et en Provence, avant d'arriver jusqu'à nos contrées froides, où la pintade orne nos basses-cours et où le furet réprime la trop grande multiplicité des lapins. Ainsi la voie est tracée. Si, comme il est permis de l'espérer, l'exemple donné par l'Angleterre et par la Belgique est suivi en Europe; si des jardins zoologiques, à l'instar de ceux de Londres, de Liverpool, d'Anvers, de Gand, de Bruxelles, se fondent d'ici à quelques années dans d'autres villes plus aimées du soleil, et si, mariant l'histoire naturelle avec l'économie politique, ces établissemens ajoutent à un but de plaisir un but d'utilité, la conquête du règne animal pourra faire de sérieux progrès. Supposons, par exemple, deux jardins zoologiques situés l'un dans les environs de Venise et l'autre à Lisbonne : ces deux écoles d'acclimatation transmettraient, au bout d'un certain nombre de naissances, leurs élèves et le résultat de leurs essais à Marseille ou à Bordeaux, qui correspondraient avec le Muséum d'histoire naturelle de Paris, mis lui-même en relations avec les jardins zoologiques d'Angleterre ou de Belgique. La race nouvellement acquise par les soins de la science s'avancerait ainsi, d'étape en étape, vers une naturalisation européenne. Dans cette marche graduée, elle suivrait le même chemin géographique et parcourrait les mêmes phases mobiles de température que nos anciennes races domestiques ont traversées; seulement cette marche artificielle serait accélérée par les lumières et par l'action de l'hygiène pratique.

Dans cette série de carnassiers auxquels nous demandons des auxiliaires, il existe un animal qui pourrait nous rendre de grands services : c'est le phoque. Intelligent, doux, affectueux, il a toutes les qualités qui prédisposent à l'état domestique. A Dijon, chez le directeur du cabinet d'histoire naturelle, vivait il y a quelques années un phoque tellement apprivoisé, que cet habitant des mers avait

tout à fait modifié ses mœurs et ses habitudes primitives : il n'allait presque plus dans l'eau et se plaçait l'hiver près de son maître, au coin du feu, le ventre sur la cendre tiède. Dressé par l'homme, le phoque serait pour la pêche ce que le chien est pour la chasse. La seule difficulté réside dans la circonscription géographique de cet animal. Les naturalistes ont observé un fait dont ils se sont peut-être trop hâtés de déduire une loi. Le fait, le voici : aucun des animaux exotiques acclimatés maintenant en Europe n'est originaire d'une contrée plus froide que la nôtre. — On peut répondre à cela que la civilisation étant partie de l'Inde, de la Perse, de l'Égypte, il est tout naturel que nos animaux domestiques aient suivi dans sa marche vers l'occident cette civilisation dont ils étaient les ouvrages et les membres indispensables. Il est vrai que les races du nord sont aussi descendues à plusieurs reprises sur le midi de l'Europe; mais quelle différence dans la nature de ces mouvemens! La marche de l'élément social qui s'avance d'orient en occident a toute la majesté de l'évolution solaire, tandis que les déplacemens des races septentrionales ont toujours le caractère d'invasions tumultueuses. Une violence stérile a marqué partout le passage de ces torrens de barbares, qui, après avoir détruit les anciennes sociétés, ont fini par s'évanouir dans leur victoire.

A supposer d'ailleurs que ce fait historique fût une loi de la nature, il ne saurait rien prouver contre la conquête probable du phoque. Quoique cet animal soit un hôte des mers du Nord, il vit dans des latitudes assez variées. Les côtes de la Belgique et de l'Angleterre pourraient convenir à son éducation. Pour concevoir l'importance de cette œuvre, il faut se dire que sur cette solitude des mers, sept fois grande comme la terre, l'homme ne compte jusqu'ici que des ennemis. De quel intérêt ne serait-il point pour lui de se faire, au milieu du peuple actuel des eaux, un allié, un ami, un compagnon, un auxiliaire qui le suivrait dans ses entreprises! Les résultats les plus positifs et les plus concluans ont été obtenus déjà sur des individus; il ne s'agit plus que d'étendre les mêmes dispositions à la race, et on peut dire que le phoque est une conquête toute préparée par la nature.

Si de la famille des carnassiers nous passons à celle des herbivores, nous trouvons que l'Europe manque de plusieurs espèces domestiques auxquelles les civilisations de l'Asie, de l'Afrique et du Nouveau-Monde doivent une partie de leurs richesses, celles que donnent le chameau, le dromadaire, l'hémione, le couagga, le lama, l'alpaca. Le chameau et le dromadaire par leur sobriété, leur patience, la structure de leur estomac, qui leur permet d'endurer la privation d'eau, rendraient dans les pays secs et montagneux de l'Europe des

rvices que le meilleur cheval ne peut procurer. Au Jardin des lantes de Paris, des dromadaires ont été longtemps attelés au mége du puits, et l'on s'est assuré qu'un seul dromadaire équivalait our l'ouvrage à deux forts chevaux. Moins de nourriture et plus de avail, ce serait là un profit tout clair pour la constitution économique des sociétés.

Le lama est le chameau du Nouveau-Monde. Quoique faible et nt, il ne nous semble point à dédaigner comme bête de somme ans les pays pauvres et montagneux, où l'âne, le cheval et le mu- t lui-même ont de la peine à se maintenir. L'accession de cet ani- al serait pour certains départemens de la France, notamment pour elui des Hautes-Alpes, une bonne fortune. Originaire des monta- nes les plus élevées du globe, le lama a le pas très sûr; il descend, urdement chargé, des ravins très dangereux, et se fraie entre s rochers, sur le bord même des précipices, une route où souvent homme renonce à l'accompagner. Le lama ne réclame presque au- un soin; il n'a presque pas besoin d'être abrité contre les injures e l'air; il trouve lui-même et partout ses moyens de subsistance. Le ama conviendrait comme bête de somme à quelques localités, mais conviendrait à toutes comme animal de boucherie, car sa chair est stimée; sa laine, filée et préparée, donne des étoffes de prix. Le ama n'est d'ailleurs point comparable sous ce rapport à l'alpaca, ont le poil est aussi fin que le poil des chèvres de Cachemire et eaucoup plus long. La fabrication et la vente des tissus auxquels ette toison a servi de matière ont longtemps constitué une des ares branches d'industrie et de commerce de l'Amérique du Sud. ntroduits tout récemment dans quelques contrées de l'Europe, ces nimaux ont déjà réussi à vivre sur plusieurs points et à se repro- luire. Il n'y a guère de jardins zoologiques où, avec un peu de oins, on n'ait obtenu des naissances de lama et même d'alpaca. La ace des lamas est déjà presque acclimatée en Hollande. Que ces ssais continuent, et avant un demi-siècle ces animaux du Nouveau- Monde pourront être regardés comme faisant partie de notre règne conomique. Leur conquête, aujourd'hui assurée en principe, ne era certes oublier ni le cheval, ni l'âne, ni le mulet, ni le mouton, nais elle introduira un élément de plus dans l'agriculture et dans industrie.

Enrichir par des auxiliaires nouveaux le système actuel du mou- vement, ce serait ajouter au bien-être et à la force productive des sociétés. Quelques naturalistes anglais ont pensé que, malgré leur caractère vicieux et obstiné, le daw et le zèbre n'étaient point inca- pables d'éducation; ils soutiennent même que, cultivés, leurs défauts deviendraient les germes de qualités précieuses pour l'homme, telles

que l'impétuosité, le courage, l'ardeur. Il est un autre animal moins farouche et doué d'une grande vitesse : — c'est l'élan, connu aux États-Unis sous le nom de *wapeti*. Ce noble animal, l'orgueil des forêts américaines, fut introduit à Baltimore par un naturaliste allemand. Les Indiens l'apprivoisèrent, et il leur rendit bien vite tous les services d'un animal domestique : l'élan porte les fardeaux, tire les traîneaux sur la glace pendant l'hiver avec une rapidité extrême, et nourrit l'homme de sa chair, qui a de la finesse. Quatre élans américains furent amenés en Angleterre dans l'année 1817 et achetés fort cher par lord James Murray, qui obtint de ces animaux trois générations superbes. Il y a quelques années, un élan fut vu à Londres, harnaché comme un cheval et emportant un tilbury avec une admirable vigueur. Cet animal paraît être de la race des élans antédiluviens dont les énormes débris fossiles se retrouvent pêle-mêle avec les ruines des forêts dans lesquelles il cachait son inoffensive majesté. L'élan doit être désigné au zèle des naturalistes qui s'occupent d'acclimatation.

De tous les animaux néanmoins que dans nos climats tempérés l'industrie pourrait adjoindre aux auxiliaires actuels du travail humain, celui qui mérite le plus d'intérêt, c'est le renne. Cet animal constitue presque toute la richesse des peuples du Nord; il leur tient lieu à la fois de la vache, du mouton et du cheval, car il les nourrit de son lait, les réchauffe de sa laine et transporte leurs fardeaux; sa chair est excellente. On comprend tout de suite de quel prix serait pour nos campagnes l'accession d'un animal utile à tant de points de vue. Une telle conquête a déjà tenté l'ardeur des Anglais; des essais ont été entrepris dans ces dernières années pour introduire le renne, sur une certaine échelle, dans les contrées froides de la Grande-Bretagne. Ces essais, nous sommes forcé de le dire, n'ont point été heureux. On ne peut accuser de cet insuccès le changement de régime diététique, car la mousse, qui forme la principale nourriture de cet animal, abonde en Écosse. Reste donc la difficulté d'acclimatation. Le renne, comme en général tous les animaux du Nord, adhère, on ne saurait le nier, avec une ténacité extrême aux conditions géographiques dans lesquelles l'a placé la nature. Toute la question est de savoir si cette ténacité est invincible. On ne saurait en vérité rien conclure des essais qui ont été tentés jusqu'ici. L'art de l'acclimatation consiste avant tout à ménager les nuances du changement. Tout être organisé est susceptible de céder à l'action des modifications combinées, mais c'est à la condition expresse que cette action sera lente, graduée, insensible. Un animal arraché violemment à sa situation originaire prend difficilement racine dans la patrie artificielle qu'on lui destine. Pour bien faire, il faut que

industrie ait eu soin de préparer en quelque sorte les conditions géographiques de cette nouvelle résidence. Le renne est très répandu en Norvége, où l'on estime beaucoup ses services, soit comme objet de luxe, soit comme auxiliaire de l'homme, soit encore comme animal de boucherie. Pour amener ce froid habitant des glaces dans les climats modérés de l'Europe, il faudrait un système de transitions organisées; sa race devra s'avancer d'étape en étape sur les bords de la Baltique ou de la Mer du Nord. Des jardins zoologiques conçus d'après cette idée, et réalisant du nord au midi une échelle mobile de températures, seraient seuls capables d'enrichir notre règne domestique d'un sujet si docile et si précieux. Anvers pourrait jouer vis-à-vis des animaux polaires le rôle que Marseille est appelé à jouer vis-à-vis des animaux de l'Afrique; c'est un pied-à-terre où le renne viendrait se poser, après avoir passé par le Danemark et par la Hollande, et d'où il pourrait peut-être se répandre plus tard dans l'intérieur de la France. Le climat de la Belgique, surtout celui d'Anvers, est un climat peu favorisé du soleil, qui ne convient guère aux essais de naturalisation en ce qui touche les races du midi; mais cette disgrâce elle-même deviendrait une condition heureuse et féconde pour la conquête des races du nord (1).

Notre régime alimentaire est pauvre, comparé surtout aux richesses vivantes que la nature a répandues sur le globe, et dont l'Européen, quoique le plus industrieux des hommes, ne s'est encore approprié qu'une très faible partie. Il serait trop long de passer en revue toutes les espèces exotiques de mammifères dont nos tables pourraient s'enrichir; mais il en est une qui se recommande par sa grande taille, par l'abondance de sa chair et par la facilité de sa conquête : nous voulons parler du tapir américain. Le tapir est l'hippopotame du Nouveau-Monde, de même que le lama en est le chameau. Ce pachyderme compléterait la race de nos cochons domestiques, dont l'utilité est proverbiale. Une considération doit nous diriger non-seulement dans la conquête du tapir, mais dans celle du cabiai, de la vigogne, de la gazelle et de tant d'autres espèces inconnues en Europe, que réclament, soit notre économie alimentaire, soit notre industrie. Tous les animaux qui se sont laissé réduire à l'état domestique se sont considérablement accrus en nombre malgré les sacrifices imposés à leur race par nos besoins; tous les

(1) On a un exemple de la rapidité avec laquelle la conquête du renne est capable de se propager, quand elle rencontre des conditions favorables. En 1773, treize rennes furent exportés de Norvége en Islande; trois seulement arrivèrent au but de leur voyage. On les lâcha dans les montagnes, où ils prospérèrent et se multiplièrent tellement que, quarante ans après, il n'était pas rare de rencontrer dans plusieurs parties de l'Islande des troupeaux de cinquante à cent rennes.

animaux au contraire qui ont persisté à vivre dans l'état sauvage diminuent de jour en jour. Quelques-uns même tendent, selon toute vraisemblance, à s'effacer du monde. A mesure que la civilisation s'avance sur le globe, elle refoule le règne animal. Les grandes espèces surtout ne peuvent se maintenir à l'état libre dans le voisinage des sociétés. Que l'Afrique et l'Asie suivent un jour l'exemple du Nouveau-Monde, que la hache du pionnier ouvre sur cette vieille terre un chemin à la colonisation, et les races sauvages auront à choisir entre ces deux alternatives, — passer dans le domaine de l'homme ou disparaître. En favorisant les essais qui doivent accroître le groupe de nos animaux domestiques, la science ne servirait pas seulement les intérêts de l'économie sociale; elle ferait acte de conservation naturelle. Plusieurs races sauvages de ruminans, circonscrites dans des régions peu étendues, exposées aux attaques perpétuelles d'ennemis tels que le lion et le tigre, dénoncées comme la girafe par la grandeur de leur taille et par l'éclat de leurs couleurs, sont menacées de passer dans quelques siècles à l'état de races perdues, si elles ne cherchent une protection sous la main de l'homme.

Cette crainte n'est point chimérique; elle s'appuie sur des faits. On a déjà l'exemple d'un animal qui s'est éteint depuis les temps historiques. Du dodo, grand oiseau à ailes courtes, découvert dans l'île de France, quand l'île de France était encore inhabitée, il ne reste qu'une description écrite, une jambe qui figure au *British Museum,* et une peinture qui a, dit-on, été prise sur l'animal vivant. Voilà donc un oiseau, qui, par suite de l'introduction de l'homme dans certaines contrées de l'Afrique, a été rejoindre les espèces perdues du monde antédiluvien. Le même sort paraît réservé à l'*ému* et au kanguroo; l'un et l'autre se retirent rapidement devant les progrès de la colonisation en Australie, et si la science ne vient à leur secours en les acclimatant chez nous, ces deux animaux seront dans quelque temps, comme le dodo, extirpés du globe.

Il est un autre animal précieux pour l'industrie qui convoite sa peau, estimé à cause des qualités de sa chair, et qui, en raison même de ses services, semble promis à une extermination certaine, quoique plus ou moins éloignée : c'est le castor. Traqué par les Indiens du nord de l'Amérique, que la civilisation traque à leur tour, le castor échappera malaisément à la guerre qui lui est déclarée, s'il ne réussit à se faire adopter par son ennemi. L'homme n'adopte, il est vrai, les animaux alimentaires et industriels qu'en vue de les détruire; mais cette destruction régulière, organisée, corrigée d'ailleurs par les soins de la reproduction, ne compromet point l'existence de la race, comme font les fureurs de la chasse et de la pêche. Si les

craintes exprimées par quelques naturalistes sur l'avenir de certaines espèces sauvages ne manquent point de fondement, s'il est vrai que les faits donnent à ces appréciations une valeur de probabilité, il faut ou accuser la nature d'imprévoyance, ou conclure que tous les animaux sont destinés à devenir domestiques, et la perpétuité de leur existence sur le globe ne pourra être assurée qu'à cette condition.

La conquête des races exotiques, cette œuvre de conservation et de prévoyance, fait des progrès insensibles, mais sûrs. Hier le kanguroo était à peine connu; aujourd'hui on peut déjà fonder des espérances sérieuses sur la naturalisation de cet animal dans nos climats. Des naissances de marsupiaux ont été obtenues par quelques établissemens d'histoire naturelle. Il serait intéressant pour la science d'observer dans quelle proportion la domesticité modifierait chez nous les mœurs du didelphe. C'est une loi que les parties du monde à situation excentrique donnent naissance à un règne animal extraordinaire. Si cette loi géographique est aussi bien appuyée sur les faits que nous le croyons, si les êtres organisés sont en quelque sorte les puissances animées des régions où ils ont reçu le jour et où ils continuent de vivre; si, sur l'inspection de leurs caractères extérieurs et de leurs habitudes, on peut se faire une idée du pays dont ils sont originaires, quiconque voit le kanguroo a pour ainsi dire vu l'Australie. Cet animal qui saute plutôt qu'il ne marche, dont l'attitude est très souvent verticale, et auquel la queue, quand il se tient debout, sert de pilier, cet animal est calqué sur les circonstances topographiques au milieu desquelles il vit. Sa grande taille, la force considérable de ses membres postérieurs, les bonds de douze à vingt pieds de haut qu'il exécute avec aisance, tout annonce une contrée où, comme le rapportent les voyageurs, croissent de distance en distance d'énormes touffes d'herbe, et où la vue s'élance de roc en roc, de buisson en buisson. Quelques naturalistes anglais ont affirmé que les kanguroos, élevés et domestiqués depuis longtemps sur les côtes de l'Australie, avaient perdu dans cette nouvelle manière de vivre leur allure saccadée, que l'élévation et la force de leur taille avait diminué, et qu'ils faisaient plus fréquemment usage de leurs quatre pattes pour courir. Si ces faits étaient confirmés sous nos yeux par l'expérience, ils éclaireraient une question d'histoire naturelle restée jusqu'ici fort obscure : quel est le degré d'influence exercé par les circonstances extérieures sur l'organisation et les mœurs des êtres vivans?

Si des mammifères nous passons aux oiseaux, ici encore nous trouverons que la main de l'homme a été beaucoup trop économe de ses conquêtes. Au moyen âge, alors que la société était fondée sur

la prédominance de l'élément militaire, l'art de la fauconnerie tenait une grande place dans le monde. Les caractères de la féodalité, la vie de château, les mœurs de cette sanglante époque se reflétaient dans les habitudes de l'oiseau de proie, dont l'éducation ne faisait que diriger les instincts sauvages et destructeurs. L'art de la fauconnerie a disparu avec la hiérarchie des castes, avec les grandes fortunes d'épée, avec le pillage et la dévastation. L'éducation actuelle de notre règne animal domestique doit refléter les traits d'une société industrieuse qui aspire au bien-être sans doute, mais qui compte fonder sa prospérité matérielle sur les conquêtes de la paix et du travail. La chasse exprime l'enfance de notre action sur les espèces alimentaires, comme le butin auquel la guerre donne naissance exprime l'enfance de l'économie politique. Le choix des races ornithologiques dont l'acclimatation peut enrichir nos volières, nos parcs ou nos basses-cours, doit être dirigé aujourd'hui, non par un fol orgueil, ni par un but de déprédation, mais par la recherche de l'utile et par le respect de tous les droits.

Un obstacle s'opposait jusqu'ici à ce que les grandes espèces d'oiseaux exotiques se reproduisissent dans nos climats; on n'avait jamais pu obtenir que les œufs d'autruche et de casoar donnassent lieu à des naissances par les voies naturelles. Aujourd'hui les naturalistes ont le droit de compter, pour le succès, sur la puissance des incubateurs hydrauliques dont la Grande-Bretagne a perfectionné l'échelle. Déjà des œufs d'autruche et de casoar ont été soumis à ces appareils; une vive curiosité s'attache à cette incubation artificielle, que l'on voit se faire à travers une vitre. Si ces essais réussissent, l'industrie nationale ne sera bientôt plus tributaire de l'Afrique pour ces belles plumes qui font l'orgueil et la parure des femmes. C'est, dans tous les cas, un spectacle digne de l'homme que d'assister au silencieux travail de la germination de l'œuf, à l'éclosion des petits, à tous ces mystères, en un mot, que la femelle de l'oiseau ensevelit d'ordinaire sous ses ailes, et qui sont révélés cette fois par l'instrument dispensateur indiscret de la chaleur et de la vie.

Le zèle des acclimatateurs devra s'attacher surtout à la famille des gallinacés. La série de nos volailles est jusqu'ici peu variée; il y manque une foule de sujets que possèdent soit l'Afrique, soit l'Australie, soit le Nouveau-Monde. Il nous suffira d'indiquer le hocco et le pauxi. Quand on considère les mœurs familières de ces oiseaux, quand on sait avec quelle facilité ils passent de l'état de nature à l'état domestique, quand on songe qu'ils ont été depuis longtemps apprivoisés dans plusieurs parties de l'Amérique du Sud, on est, en vérité, surpris de chercher ces oiseaux sur nos tables et de ne les point trouver. Que le hocco puisse s'habituer à nos climats, c'est ce

qui ne doit plus former pour nous l'objet d'un doute. Le hocco a déjà été naturalisé une fois en Hollande, où il devint aussi prolifique au bout de quelques mois que la plupart de nos volailles communes. Cette conquête avait été commencée un peu avant la première révolution française, et elle serait assurée maintenant sans les troubles civils et les guerres qui traversèrent alors la Hollande. L'établissement dans lequel la conquête du hocco avait été entreprise fut emporté par l'orage; la nouvelle race domestique fut dispersée, les soins et les peines donnés à l'éducation de cet oiseau se trouvèrent perdus. Si les naturalistes regardaient moins aux grands intérêts de l'humanité qu'aux pertes et aux inconvéniens qui les touchent, ils auraient là un beau motif d'incriminer les révolutions. Quoi qu'il en soit, la conquête du hocco est aujourd'hui à recommencer : cette charge incombe aux jardins zoologiques. L'introduction de cet oiseau dans nos climats serait désirable à plus d'un point de vue : non-seulement sa taille et sa beauté le recommandent aux amateurs, mais il serait encore recherché sur nos marchés pour l'excellence de sa chair, qui surpasse, dit-on, en saveur, celle du faisan.

La famille des poissons nous a encore moins fourni d'espèces étrangères que la famille des oiseaux. Jusqu'ici, l'homme en est presque réduit à se nourrir des quelques espèces icthyologiques dont l'avare nature a peuplé les lacs, les fleuves, les rivières, les étangs, sur le bord desquels il est destiné à vivre, et cependant le cyprin doré, si commun dans nos villes, qu'il forme souvent le seul luxe du pauvre, le cyprin doré est là pour nous dire qu'on peut enlever un poisson à son soleil natal, fût-ce celui de la Chine, et lui donner pour patrie les contrées les plus brumeuses. La pisciculture est encore dans l'enfance, mais cet art est appelé à faire des progrès incalculables. Les nouveaux appareils que la Grande-Bretagne vient de se donner permettent d'observer à travers une cuve de cristal les mœurs, les amours, les naissances des poissons et des mollusques. Une telle étude de la vie aquatique servira, sans aucun doute, à diriger notre action avec connaissance de cause sur les diverses tribus d'un peuple qui se couvrait jusqu'ici contre nos regards des voiles et des profondeurs de son élément vital. Cette invention n'est rien, comparée à l'œuvre de la fécondation artificielle. Nous n'avons plus à indiquer ici en quoi consiste cette expérience (1).

Non contente de créer des animaux à volonté, comme le chimiste forme des sels, la science a voulu faire mieux encore; elle a voulu, en croisant la semence d'une espèce avec celle d'une autre espèce, produire des espèces nouvelles. Quoique les essais tentés jusqu'ici

(1) Voyez, dans la livraison du 1er jutn 1854, *la Pisciculture* par M. J. Haime.

n'aient point été heureux, des physiologistes parmi les plus éminens n'ont point perdu l'espoir de réussir un jour. Substituer la main de l'homme aux actes de la nature, ce n'est point seulement pour la science une conquête d'amour-propre, c'est avant tout une conquête d'utilité. Grâce à cette invention toute récente, on commence déjà à repeupler nos étangs, et par suite nos rivières, que menaçait de solitude le mouvement de la navigation à la vapeur. Cet art pourrait être d'un grand secours, appliqué à des essais de conquête sur les nombreuses familles que nourrissent les eaux de l'Afrique, de l'Asie et du Nouveau-Monde. S'en tenir aux poissons que le hasard du climat a mis à portée de nos filets, c'est agir à la façon du sauvage pour lequel il n'y a de fruits et d'animaux que ceux de sa contrée; le propre de l'homme civilisé au contraire, c'est de forcer la main parcimonieuse de la nature en substituant à la distribution originelle des êtres une distribution motivée par les besoins économiques des sociétés.

Nous venons d'indiquer les services que les jardins zoologiques pourraient rendre en devenant des écoles d'acclimatation. Conquérir des espèces nouvelles, c'est un noble motif d'émulation; mais une œuvre non moins utile serait le perfectionnement des anciennes espèces domestiques. Il y a un art qui consiste à modifier les races. C'est même à cet art que la Grande-Bretagne doit une partie de ses richesses. Quoique le germe du chien, du bœuf, du cheval, du mouton, du porc, de la chèvre, de la poule, se retrouve dans la nature, on peut dire que ces animaux sont de création humaine. Une lente action économique a changé leurs rapports, leurs mœurs, les lois de leur fécondité naturelle; elle a même produit chez eux des formes inattendues qui se rapportent à un nouvel ordre d'utilité. Voyez par exemple la race des bœufs de Durham : l'Angleterre a marqué sur ces animaux, comme sur ses autres ouvrages, les traits d'une agriculture et d'une industrie puissantes. Les cornes de ces ruminans étaient inutiles à l'alimentation : l'Anglais a supprimé les cornes; il a développé les parties charnues du bœuf aux dépens de la charpente osseuse; il a cultivé les parties délicates que convoite notre gourmandise, et grâce à cet incessant travail de la volonté, il a fait des animaux que la nature n'avait point soupçonnés. Le développement des autres espèces alimentaires a été poussé avec non moins d'ardeur, de telle sorte qu'en augmentant le volume et la qualité de ses anciens animaux domestiques, la Grande-Bretagne a augmenté ses ressources sans recourir à de nouvelles conquêtes sur l'état sauvage. Que dire de l'éducation du cheval? Cet animal farouche et borné qui, chez les peuples primitifs, s'applique seulement aux exercices de la guerre, les Anglais se le sont complète-

ment assimilé; ils ont tiré de lui un auxiliaire qui, par ses formes et ses instincts variés, se prête aux besoins les plus compliqués de l'agriculture et de l'industrie. Accroître les forces des anciennes races domestiques, c'est accroître la somme de bien-être que nous sommes en droit d'attendre de leurs services. Les directeurs des jardins zoologiques auraient donc encore, sous ce point de vue, une mission à remplir : ces établissemens pourraient devenir de véritables institutions économiques d'histoire naturelle. La culture du règne animal, en augmentant les moyens de subsistance et les instrumens de travail, pourvoirait, dans une certaine mesure, au soulagement des classes laborieuses.

L'art d'améliorer les races s'appuie sur des lois aujourd'hui connues, et la première de ces lois, c'est l'hérédité des caractères acquis. Les êtres organisés tendent à reproduire par voie de génération non-seulement le type de leur espèce, mais encore les circonstances fortuites qui ont modifié, altéré ou embelli ce type fondamental. Les causes accidentelles et fugitives peuvent ainsi donner naissance à des formes stables. Sur ces principes, il s'est établi une science pratique dont les résultats sont aussi merveilleux que profitables à la richesse publique des nations. En agissant sur les individus du règne animal, l'homme agit par voie de transmission sur la race; il sculpte ainsi dans la vie l'idéal de ses besoins et de ses désirs. Aux formes primitives de la nature il substitue des formes belles, si l'on peut ainsi dire, d'utilité. Les variétés naissent sous sa main : il allonge ou raccourcit les membres antérieurs et postérieurs du cheval, il charge de chair les parties succulentes du bœuf, il accroît le volume de la queue dans certains moutons et le nombre des cornes dans quelques autres; par le croisement, il engendre des races nouvelles de mammifères et d'oiseaux, dont il façonne jusqu'au poil, jusqu'à la plume. Ce ne sont pas seulement quelques caractères physiques, extérieurs, qui sortent des modifications imposées à l'animal par la volonté de l'homme; les instincts les plus surprenans, les plus détournés, souvent même les plus opposés en apparence aux mœurs de l'état sauvage, s'enracinent par l'habitude et par l'éducation. Non-seulement l'animal acquiert les facultés que l'art lui communique, mais encore il perd celles dont l'avait pourvu la nature. Ses anciennes dispositions s'effacent, ses goûts primitifs se perdent dans la croissance organique de la race et dans les nouvelles manifestations dont elle s'enrichit. Ce n'est plus le même être : l'animal ainsi modifié, moulé en quelque sorte sur les appétits, les convoitises, les caprices ou les calculs de l'homme, est un véritable produit industriel. Les jardins zoologiques où de pareilles expériences seraient tentées devien-

draient en quelque sorte des fabriques de la science et de la vie. Les espèces domestiques, acclimatées ou perfectionnées, constituent en effet de véritables produits. L'homme agit sur les animaux, comme il agit sur toutes les matières premières; il leur donne une destination, un but, une valeur; il se montre en un mot, vis-à-vis d'eux, créateur d'utilité.

Il ne faut pas croire que les animaux dégénèrent en devenant domestiques. Pour la plupart de nos espèces acclimatées, l'éducation a été au contraire la source d'ornemens nouveaux. L'homme a développé la taille, perfectionné la structure, accru l'énergie prolifique de la plupart des animaux soumis à son action immédiate et continue. Il est pourtant vrai de dire qu'après un temps de domesticité les races ont besoin de se retremper dans la nature. Nous avons vu en Belgique des porcs nés du sanglier et du cochon domestique, dont la taille, l'allure et la corpulence étaient remarquables. La race de nos dindons gagnerait à remonter vers sa souche. Les dindons sauvages de la Pensylvanie sont de superbes et volumineux oiseaux dont les couleurs se sont éteintes et les formes amoindries en passant de l'état de nature dans nos basses-cours. Qui ne sait que les races humaines, après avoir traversé le progrès et la civilisation, ont de même un intérêt réel à se régénérer dans le croisement avec les races jeunes et primitives? Les jardins zoologiques, ayant sous la main la plupart des types originels, pourraient de temps en temps renouveler le sang de nos animaux domestiques dans le sang des animaux sauvages. On s'est dégoûté de l'art pour l'art, on se dégoûtera de la science pour la science. Connaître et comprendre tout ce qui vit, c'est un charme sans doute; mais se servir des ressources que nous propose la nature pour augmenter la force et la prospérité des nations, c'est un devoir.

A tous ces essais d'éducation, à ces tentatives de conquête sur la nature, il y a maintenant un obstacle qui s'élève, et cet obstacle est la découverte de la vapeur. Les lois du mouvement sont changées. Nous sortons de l'âge des bêtes de somme, et nous entrons dans l'âge des machines. Que sont le cheval, le chameau, le buffle, qu'est l'éléphant lui-même auprès de ces puissantes locomotives, créatures du progrès, animaux de l'industrie? Cela souffle, respire, mange, rugit, s'agite; cela vit. Il est à craindre que le nouveau règne mécanique ne détourne l'attention de l'homme et ne suspende la hardiesse de ses entreprises sur le règne animal. En France surtout, c'est une conséquence des progrès récens que de faire négliger les anciennes conquêtes. Tant s'en faut pourtant que cette concurrence des machines efface les services si réels et si sérieux des auxiliaires

empruntés à la nature vivante. L'industrie et l'agriculture auront toujours besoin des bêtes de somme pour les transports à courte distance. Le télégraphe électrique a beau casser l'aile à nos pigeons voyageurs, ce sera longtemps encore un art ingénieux que celui qui consiste à réunir les distances par le vol de ces messagers. Le progrès de la mécanique et l'amélioration des races peuvent d'ailleurs marcher de front. L'Angleterre, tout en créant son peuple de machines, n'a point négligé d'accroître les forces et la valeur de ses animaux domestiques; elle a compris au contraire, cette grande nation, que du concours des deux forces devait sortir le développement de la puissance économique des sociétés.

En résumé, on l'a vu, les animaux domestiques sont les ouvrages de l'homme et les monumens de son histoire. La plupart des espèces les plus communes et les plus répandues dans nos contrées sont originaires du centre de l'Asie; elles remontent, comme nos langues, nos premiers instrumens de travail agricole et nos arts utiles, au berceau de la civilisation. La guerre ayant été dans le passé le lien des races et l'agent des communications à distance, l'introduction de la plupart des sujets du règne domestique dans nos climats a été le fait des expéditions militaires. Les historiens, qui aiment à trouver des compensations dans le mal et une sorte d'utilité dans les fléaux, peuvent partir de ces conquêtes solides, profitables et précieuses, pour absoudre ce que les autres conquêtes ont de violent et de factice. Il ne faut pourtant pas jouer avec ces antithèses et ces contradictions morales. Le mal n'est point nécessaire à l'accomplissement du bien. L'empire de l'homme sur les animaux peut désormais s'établir sans le concours du sabre. Aujourd'hui que les voyages, l'industrie, la science, la vapeur, tendent à nouer entre les diverses régions du globe des rapports pacifiques, nos victoires sur la nature doivent se passer du levier de la force. Les jardins zoologiques, ces établissemens nés d'hier, sont appelés, si les directeurs comprennent leur mission, à organiser l'action de l'homme vis-à-vis des animaux, à constituer l'échelle graduée des températures, et à enrichir ainsi notre régime alimentaire de toutes les espèces exotiques dont nos climats sont déshérités.

Un fait n'est point assez présent à l'esprit des naturalistes, c'est que la plupart des objets de consommation qui entrent dans le mouvement des sociétés modernes, le sucre, la pomme de terre, le riz, le café, sont d'origine exotique et d'introduction plus ou moins récente. L'alimentation de l'homme s'est pour ainsi dire renouvelée depuis deux ou trois siècles; mais les végétaux seuls ont fait les frais de cette révolution économique. Le règne animal, si riche pourtant,

n'a fourni presque aucune ressource nouvelle aux besoins croissans des populations. Nous vivons sur les espèces fort peu nombreuses que l'art des anciennes sociétés a réunies. La découverte du Nouveau-Monde ne nous a encore donné que quatre espèces domestiques dont la principale est le dindon, et cependant les hôtes primitifs de cette partie de la terre s'effacent chaque jour sous les pas de l'homme et reculent devant la civilisation qui s'avance. Il est temps que la science se préoccupe des besoins matériels de la société et qu'elle avise à les satisfaire dans la mesure de ses moyens. Le règne animal, pris au point de vue économique, représente une somme de services; cette somme est susceptible de s'accroître ou de diminuer selon que l'art dirigera sur les espèces domestiques une action plus ou moins efficace. Beaucoup des races sauvages restent à conquérir, beaucoup des espèces conquises restent à perfectionner. Les animaux domestiques, ces monumens de la civilisation pétris dans la chair, sont des ouvrages inachevés. L'Angleterre a montré ce que pouvait l'art d'améliorer les races; elle a montré par quelle voie on parvenait, avec la même matière sous la main, à faire de nouveaux instrumens de travail et de nouveaux moyens de subsistance. Agir ainsi, c'est accroître le capital social des nations. La richesse économique est toujours conquise sur la nature; mais en se donnant pour auxiliaire le règne animal, l'homme intéresse au dénoûment de cette lutte les alliés que la nature elle-même lui fournit; il les dirige, il les cultive, il augmente leurs forces, et au bout de cette œuvre opiniâtre il récolte du champ de la vie ce qu'il y a semé.

A. Esquiros.

LE ROMAN

ET

LES ROMANCIERS EN ITALIE

L'ÉCOLE DE MANZONI. — LE ROMAN DÉMOCRATIQUE ET M. GUERRAZZI. — LE ROMAN INTIME ET M. CARCANO.

Il n'est donné à aucun pays de séparer complétement ses destinées politiques de ses destinées littéraires, et nous voyons aujourd'hui l'Italie porter dans les travaux de l'esprit la même aspiration vers l'indépendance et l'unité qui marque depuis le commencement du siècle le développement de sa vie nationale. Seulement il faut reconnaître que dans le domaine des lettres cette noble aspiration ne rencontre pas les mêmes obstacles que dans le domaine des intérêts publics. Si les grandes œuvres, si les directions fécondes manquent en ce moment, quelques triomphes sérieux, quelques conquêtes durables ont du moins ouvert une voie où il ne reste qu'à s'affermir. A côté des maîtres, déjà souvent appréciés ici même (1), toute une jeune école continue, avec une ardeur infatigable, sinon toujours victorieuse, l'œuvre de rénovation littéraire commencée il y a cinquante ans. C'est là un spectacle que l'Europe néglige un peu, et qui mérite cependant une attention sérieuse. Savoir dans quelle mesure l'Italie participe à la vie intellectuelle de notre siècle, ce n'est pas une question qu'il convienne de traiter avec indifférence, et quiconque voudra interroger de près les récens travaux littéraires de la péninsule transalpine pensera sur ce point, nous l'espérons, un peu comme nous.

(1) Voyez notamment *Manzoni* dans la *Revue* du 1er septembre 1834; *Pellico*, 15 septembre 1842; *Leopardi*, 15 septembre 1844; *Niccolini*, 15 septembre 1845.

Avant tout, pour ne pas tomber vis-à-vis des écrivains italiens dans un injuste excès de sévérité, qu'on n'oublie pas dans quel milieu ils ont à se produire, et quels obstacles pèsent sur l'expression de leur pensée. Le public d'au-delà des Alpes connaît ces obstacles : aussi est-il porté à l'indulgence pour ceux qui cherchent à les vaincre. Un charme plus puissant que le mérite littéraire attire le lecteur italien vers l'écrivain. Il sait que sous ce qu'on lui dit, il trouvera ce qu'on n'ose, ce qu'on ne peut lui dire, et n'ayant de pensée que pour la résurrection de la patrie, il accepte tout, il excuse tout, pourvu qu'on l'entretienne de ses désirs et de ses espérances. De là sa prédilection pour la philosophie, qui pose les principes, et pour l'histoire, qui en montre l'application ou la violation dans les faits. D'autres genres littéraires, — la poésie, le roman, — sont tenus de célébrer les gloires passées de la patrie ou de formuler ses espérances présentes. C'est par les lettres et dans les lettres en quelque sorte que l'Italie réalise cette unité tant souhaitée qui la fuit dans l'ordre des faits politiques. Devant les œuvres de l'art et de l'esprit, les barrières municipales tombent, les préjugés provinciaux disparaissent, les rivalités de clocher s'évanouissent; la gloire de Manzoni appartient à Naples et à Rome non moins qu'à Milan; Leopardi n'est pas Romagnol, il est Italien. Cette solidarité volontaire dans la gloire comme dans le malheur est, quoi qu'on puisse dire, un sérieux argument en faveur des aspirations unitaires. Dans tous les cas, elle provoque des manifestations qu'on doit se plaire à étudier.

C'est dans le roman que se traduit le plus nettement peut-être cette tendance de l'Italie à faire des œuvres littéraires l'expression indirecte des préoccupations politiques. C'est le roman historique, par exemple, qui a tenu le plus de place, après l'histoire proprement dite, dans la littérature contemporaine de l'Italie. Les écrivains qui ont succédé à Manzoni et à son école ont conservé ce cadre, tout en y introduisant un esprit nouveau, que personnifie, dans sa violence un peu déclamatoire, M. Guerrazzi. Plus récemment encore, une direction nouvelle s'est produite, et le roman de mœurs a pris place à côté des récits empruntés aux chroniques italiennes. C'est sous ces trois aspects, — roman historique, roman démocratique, roman de mœurs, — que nous voudrions interroger la littérature contemporaine de l'Italie.

I.

La période où a fleuri le roman historique proprement dit au-delà des Alpes est aujourd'hui terminée, on peut l'affirmer sans crainte; mais la tendance nationale qui en fut le caractère lui a survécu. Il convient donc de saisir cette tendance telle que nous l'offre la première moitié du siècle, si nous voulons la suivre et en apprécier nettement la portée d'après ses manifestations les plus récentes.

Le roman historique est né en Italie avec l'auteur des *Fiancés;* il y a cependant un romancier qui, dans l'ordre des temps, a précédé Manzoni. Walter Scott eut dans M. Bazzoni un imitateur aussi docile que zélé. Plus tard, M. Bazzoni devait obéir non moins complaisamment à l'influence de Manzoni. C'était cependant beaucoup pour le succès que d'être venu le pre-

mier; *le Château de Trezzo* fut lu avec empressement. On oublia volontiers la faiblesse de l'action et du dialogue, les négligences de style, les erreurs de faits et même de couleur historique; on remarqua à peine que l'auteur faisait bien le portrait des habits, mais jamais celui des personnes, que s'il racontait beaucoup et longuement, on pouvait encore, après l'avoir lu, se demander quel était au juste le sujet de son livre. On n'eut d'yeux et d'oreilles que pour ces scènes de souterrains, de brigands et de cachots qu'on trouvait alors émouvantes, et qui avaient passionné tour à tour l'Angleterre et la France. Aujourd'hui que le goût a fait justice de ces engouemens passagers, qui donc lit, en Italie même, le premier roman de M. Bazzoni? L'auteur du *Château de Trezzo* eut beau prendre sa revanche plus tard dans un nouveau récit, *Falco della Rupe*, infiniment supérieur au premier : cet ouvrage passa presque inaperçu. Peut-être la position officielle de l'auteur dans l'administration autrichienne lui fit-elle tort aux yeux des patriotes italiens, mais une cause plus sérieuse explique l'indifférence du public : *les Fiancés* avaient paru.

Il ne saurait entrer dans notre plan de nous arrêter sur le remarquable roman de Manzoni; seulement il importe, pour apprécier l'école d'écrivains que ce livre a suscitée, de dire quelques mots des qualités qui ont étendu et prolongé jusqu'à nos jours l'influence de l'illustre romancier. Résigné, par conviction religieuse, à toutes les volontés du ciel, paisible bourgeois de Milan depuis tant d'années sans que les révolutions lui aient appris le chemin de l'exil, Manzoni a flétri l'occupation étrangère par le simple récit des maux qu'elle engendre, et sa modération même, son imperceptible sourire, sa douce, mais incisive ironie, plaident plus éloquemment en faveur de l'autonomie des peuples que ne le feraient les plus énergiques imprécations. Je doute que ce fût là le but qu'il se proposait : il ne voulait sans doute que faire un roman de mœurs nationales dans le goût de son temps; mais, par entraînement, il a choisi l'époque de la domination espagnole, si propre à fournir des allusions contre la domination autrichienne. La conscience de l'érudit, le talent du conteur ont fait le reste, et l'Italie a compté non-seulement un bel ouvrage de plus, mais un acte, un premier pas dans cette voie des souvenirs historiques et nationaux qui lui ont rendu le sentiment de ses droits et de ses devoirs.

L'alliance de la fiction et de l'histoire devenait pour l'Italie, grâce à Manzoni, un moyen de se recueillir, d'opposer son passé au présent, et de reprendre en quelque sorte possession d'elle-même. Une école se forma dès lors, et dans un groupe d'écrivains décidés, les uns par la simple ambition du succès, les autres par de plus sérieux mobiles, à suivre la voie tracée, on put remarquer quelques physionomies dignes d'une mention ou d'un souvenir, même au rang secondaire où l'imitation les avait placés. Il y eut les romanciers purement érudits à côté des disciples plus fidèles à l'exemple du maître; il y eut aussi quelques tentatives originales qu'il convient de ne pas oublier.

Un vieillard presque octogénaire aujourd'hui, M. Rosini, professeur à l'université de Pise et connu déjà par des travaux sérieux et quelques poésies, fut le premier à marcher sur les traces d'un maître plus jeune que lui.

Il eût mieux fait de ne jamais quitter la science pour le roman : nul ne possède moins d'imagination que l'érudit professeur, même de cette imagination extérieure qui sert quelquefois à cacher sous la splendeur de la forme la pauvreté du fond. Trop scrupuleux historien pour traiter librement les thèmes fournis par l'histoire, M. Rosini fait de ses récits autant de procès-verbaux rédigés dans le style officiel et froid d'un greffier sans entrailles. Jamais un sentiment, jamais un mot qui parte du cœur et qui touche; les personnages s'agitent, l'histoire les mène; partout des faits ou des dialogues comme on en peut trouver dans un acte d'accusation! Joignez à cela une médiocre habileté dans le choix du sujet, et vous aurez une idée de ce qu'est M. Rosini comme romancier. M. Rosini a publié plusieurs *récits*, car, après ce que je viens de dire, je n'ose plus employer le mot de romans. Dans l'un, *Ugolino della Gherardesca*, le héros, comme le titre l'indique, est ce fameux gibelin dont les vers de Dante ont immortalisé l'horrible supplice. N'est-il pas téméraire, je le demande, de prendre au poète florentin un de *ses grands morts*, et peut-on parler d'Ugolin après lui, fût-ce pour raconter sa vie? Il y a quelque intérêt sans doute à savoir comment un tel homme a pu mériter une telle fin; mais je vois là tout au plus la matière d'une note, d'une dissertation historique, non le sujet d'un roman.

L'*Ugolin* de M. Rosini nous rappelait *l'Enfer* et la tour de la faim; sa *Religieuse de Monza* nous ramène à Manzoni. Il s'agit en effet de cette Gertrude dont les sombres aventures forment un des plus remarquables épisodes des *Fiancés*. Avec une sobriété qui est un caractère de son talent, Manzoni laisse Gertrude dans sa cellule dès qu'elle n'a plus de part aux infortunes de Lucie; il l'abandonne à ses remords, et ne nous apprend pas l'issue de sa criminelle intrigue. Toutefois le lecteur n'oublie pas cette étrange créature, et quand on lui en apporte des nouvelles, il écoute très volontiers. Voilà sans doute pourquoi *la Religieuse de Monza* a eu plus de douze éditions : le titre a fait le succès de l'ouvrage. Est-il possible en effet d'attribuer ce succès à une autre cause? M. Rosini n'a aucune des qualités qui permettraient de se tirer avec honneur d'une lutte contre Manzoni : s'exposer à la comparaison, c'était ou bien de l'audace, ou trop de modestie. Si Gertrude inspire de l'intérêt, c'est en raison des tourmens de sa jeunesse; mais, devenue criminelle, quel peut être son avenir, sinon une longue et monotone expiation, ou une série de crimes nouveaux? Entre ces deux alternatives, M. Rosini a choisi la première, il a dû dénaturer les caractères si bien composés par Manzoni, et les détails du récit ne rachètent pas cette infidélité.

Le troisième récit de M. Rosini, *Luisa Strozzi*, n'est pas de nature à nous faire modifier notre jugement. Il est donc superflu d'invoquer ce nouvel exemple d'une regrettable méprise. M. Rosini a trop méconnu la différence qui existe entre la tâche de l'érudit et celle du romancier; heureusement il a d'autres titres que ses récits à l'estime publique. Sans parler de son enseignement, ses nombreux travaux d'histoire et de philologie lui assurent une place honorable dans les annales littéraires de son pays. On n'oubliera point, par exemple, son édition et son excellent commentaire de Guicciardin.

Un érudit avait été le premier disciple de Manzoni, le second fut un poète. Cette fois l'imitation vint de plus près, et elle sembla plus digne du modèle.

Il y a quelques mois à peine, tout Milan suivait en larmes les restes mortels de Thomas Grossi. Lié avec Manzoni d'une étroite amitié, Grossi marcha longtemps à côté de lui, mais dans une voie différente. Ses poèmes, ses nouvelles en vers lui acquirent une grande réputation, et tel était le charme de ses chants, qu'on put l'appeler le Lamartine de l'Italie. Pourtant des critiques quelquefois sérieuses, mais le plus souvent acerbes et injustes, furent dirigées contre cet homme si pacifique et si bon. Mal trempé pour la lutte, Grossi n'essaya point de tenir tête à ses ennemis; renonçant à cette poésie qui avait fait sa gloire, et, dans une certaine mesure, celle de sa génération, il résolut de suivre son ami sur le terrain moins contesté du roman historique. Ceux qui connaissaient cette nature fine et tendre auraient pu s'étonner qu'il ne préférât pas écrire un roman de mœurs intimes : son génie eût été plus à l'aise; mais telle était encore l'influence du triomphe obtenu par Manzoni, qu'il semblait téméraire de tenter la fortune, impossible d'espérer le succès dans un autre genre. Grossi était trop modeste et trop enthousiaste de celui qu'il appelait son maître pour penser autrement que tout le monde. Il se laissa doucement aller au courant, et un beau jour on vit paraître *Marco Visconti, histoire du quatorzième siècle, tirée des chroniques de cette époque, et racontée* par Thomas Grossi.

L'intention d'imiter Manzoni était évidente : on en trouvait la trace dans le choix du sujet, dans la dédicace, dans le style, dans la composition, et jusque dans les moindres expressions. Pourtant l'ensemble de l'ouvrage n'est qu'une longue déviation de ce qu'il y a de plus profond et de plus heureux dans la poétique de l'auteur des *Fiancés*. Après s'être bien inspiré du génie de l'époque dont il voulait retracer les principaux traits, Manzoni avait inventé une fable, des personnages qui n'avaient d'autre vie que celle qu'il leur donnait lui-même. A son exemple, Grossi feuilleta les livres et les manuscrits; mais ce fut moins pour y apprendre l'histoire que pour y trouver un thème à de faciles développemens. Il prit donc une aventure assez brutale, où le condottiere Marco Visconti joue un grand rôle; seulement, pour la rendre romanesque, il fut obligé de la dénaturer, et ainsi son œuvre eut tous les inconvéniens du récit historique sans en avoir la fidélité. Au lieu d'un peuple, Grossi ne ressuscite qu'un homme; encore donne-t-il au féroce capitaine du moyen âge des mœurs douces et généreuses qu'il n'a pas dans l'histoire, et qui ressemblent beaucoup à celles dont l'auteur trouvait le modèle en lui-même. Quoi qu'il en soit, prenons Visconti tel qu'on nous le dépeint. Pourquoi reste-t-il en dehors de l'action? Pourquoi semble-t-il y avoir deux lignes parallèles que le fameux condottiere et les autres personnages suivent sans jamais se rencontrer? Tartufe, même absent, est l'âme de la maison d'Orgon, rien ne s'y fait que par lui ou pour lui; Marco Visconti au contraire a beau être présent, il n'agit en rien sur les événemens.

Mais si l'on veut faire abstraction des emprunts malheureux que le poète milanais a faits à l'histoire, si l'on considère son sujet et ses personnages comme de pures créations de son esprit, il sera impossible de ne pas admirer la connaissance du cœur humain dont Grossi fait preuve dans ce roman. Si le sens historique fait défaut à l'auteur, il a du moins le sentiment moral à un très haut degré. Il connaît les passions, il sait leur faire parler leur véri-

table langage; il nous émeut, il nous arrache des pleurs, il nous fait aimer ses personnages et lui plus qu'eux tous, parce qu'on sent bien que c'est son âme qui les anime. Aussi, malgré les longueurs, les hors-d'œuvre et les invraisemblances, ce livre mérite une place distinguée parmi les romans de l'Italie contemporaine.

Grossi avait donné au roman historique une sorte de grâce élégiaque. M. Cantù y fit, comme M. Rosini, mais avec plus d'habileté, dominer l'érudition. Son roman de *Margherita Pusterla* est assez estimé en Italie, et digne à certains égards de sa réputation. Les tragiques aventures que M. Cantù raconte dans cet ouvrage fournissent un motif à des scènes pathétiques plutôt qu'à un roman. Si la douleur abonde, les passions manquent, ou du moins sont trop nécessairement et trop constamment les mêmes. Dès le premier moment, le sort des victimes est décidé, et si le lecteur voulait à toute force concevoir quelque espérance, M. Cantù s'empresserait de la lui ôter, en l'avertissant que l'histoire qu'il raconte est semée de malheurs. Le roman se réfugie donc dans les épisodes, et c'est là un défaut; mais, pris à part, il est tel de ces épisodes qui forme une remarquable nouvelle et donne une haute idée du talent de l'auteur. M. Cantù traite d'ailleurs la lettre de l'histoire avec un respect digne d'éloges. Il a en outre une connaissance parfaite du caractère de l'exilé politique et un sentiment très prononcé de l'inaptitude civique du vulgaire. *Margherita Pusterla* date presque de vingt ans, et néanmoins ce livre semble écrit d'hier, tant il porte l'empreinte de la triste réalité, telle que les évènemens nous l'ont faite. Voyez-vous le pauvre exilé se figurant que tout le monde va s'armer pour lui rendre une patrie? Devinez-vous sur son front ridé les sentimens acerbes auxquels s'ouvre son âme ulcérée? Le jeune patriote s'indigne de voir, malgré les malheurs publics, les paysans poursuivre leurs travaux, les commerçans vaquer encore à leurs affaires, tous les citoyens savourer comme auparavant les paisibles joies de la famille! Il s'étonne que ces hommes, qui auraient gémi si la grêle avait détruit leurs moissons, restent insensibles à l'oppression de la patrie, à l'exil de ses défenseurs! Il voudrait battre ces enfans qui suivent avec joie les soldats, leurs trompettes et leurs tambours! N'est-ce point là un douloureux et véridique portrait?

M. Cantù paraît avoir puisé dans l'intimité de Manzoni et de Grossi ses meilleures inspirations; il n'est pas le dernier à qui cette intimité ait porté bonheur. A cet historien succéda bientôt un homme qui n'avait guère connu de la nature et de la fortune que leurs plus aimables sourires. La nature l'avait fait artiste; sa bonne fortune le fit gendre de Manzoni, soldat, député, ministre même. La politique a jeté sur M. Maxime d'Azeglio un éclat dont son nom n'avait pas besoin pour franchir les Alpes; son triple talent de peintre, de romancier, de poète aurait assuré sa réputation. Ce qui est surtout digne d'éloges, c'est que, parmi tant d'aptitudes ou de fonctions diverses, il ait su donner de l'unité à sa vie. Imitateur de Manzoni, non par disette d'esprit, mais par piété filiale, il a su se défendre, grâce à ses habitudes actives, d'imiter cette résignation au mal que je ne veux pas appeler chrétienne, parce que, dans l'état où se trouve aujourd'hui l'Italie, elle ne saurait être une vertu. Avant tout, M. d'Azeglio est Italien. Plus que tout autre il a con-

sacré sa vie à combattre pour l'indépendance de la patrie. Il change de costume et d'armes, mais il est toujours sur la brèche : romancier quand il a quitté l'épée, homme d'état quand il a posé la plume, toujours actif, dévoué, convaincu.

Deux romans ont marqué la place de M. d'Azeglio au premier rang après le maître. *Ettore Fieramosca*, le premier-né de cet élégant esprit, donnerait toutefois de lui une idée très incomplète, quoique cet ouvrage ait eu en Italie un succès populaire. Le fait d'armes de Barletta, ce combat chevaleresque entre Italiens et Français (1), lui a fourni une occasion de flatter quelques vieilles rancunes qu'il eût mieux valu laisser dormir. C'est une réhabilitation un peu suspecte du courage des Italiens. La légèreté avec laquelle nous parlons souvent de la bravoure italienne peut seule excuser l'importance qu'on attache en Italie au défi de Barletta, comme au roman qui en a popularisé le récit. Qu'il me soit permis de le dire cependant : les descendans des Piccinini, des Malatesta, des Braccio de Montone, des Ferrucci, les compatriotes des défenseurs de Venise et de Brescia n'ont pas besoin de s'attacher à si peu de chose; leur passé et leur présent nous répondent de l'avenir.

Si M. d'Azeglio n'avait publié qu'*Ettore Fieramosca*, il jouirait à juste titre de la faveur publique en Italie, mais il n'aurait pas obtenu des hommes de goût cette estime réfléchie et motivée à laquelle *Niccolò des Lapi* lui donne d'incontestables droits. *Ettore Fieramosca* était un hommage rendu au goût gothique du temps pour les tournois et les défis du moyen âge; *Niccolò des Lapi* est un heureux retour à une esthétique moins banale. « On trouve partout, dit l'auteur dans sa préface, le récit des guerres et des événemens politiques; » mais la vie intime, les passions de ces hommes qui ont tous joué leur rôle, avec ou sans éclat, sur la scène du monde, voilà ce qu'on ne trouve à peu près nulle part, et ce que M. d'Azeglio a voulu nous faire connaître en se plaçant à une des époques les plus touchantes et les plus glorieuses de l'histoire de Florence. Là les hommes les plus obscurs sont dignes qu'on recherche leurs actes, et leurs actes donnent du prix à leurs moindres sentimens. Comment ne pas admirer cette race énergique qui croit aux promesses d'un moine pendu et brûlé par elle, et qui y croit au point de résister à la famine, à la peste, à la trahison? Fous, si l'on veut, mais fous sublimes, qui, sous le règne de la violence, ont voulu, au péril de leur vie, croire à la force du droit!

Ce n'est pas que *Niccolò des Lapi* soit une œuvre acccomplie. On pourrait sans doute reprocher au style des tours trop exclusivement piémontais, regretter que l'auteur ait trop d'esprit pour s'émouvoir facilement, signaler enfin une certaine vulgarité dans les combinaisons de l'intrigue et dans la plupart des caractères; mais je reprocherais surtout à M. d'Azeglio de n'être

(1) Les deux historiens qui rapportent cette affaire, Paul Jove et Guicciardin, ne tombent pas d'accord. Le premier, que suit M. d'Azeglio, donne tous les torts aux Français. Le second, sans dissimuler leur défaite, met la provocation et les bravades du côté de leurs adversaires. Or on sait à quel point l'autorité de Paul Jove est contestable. Quant au défi même, faut-il y attacher tant d'importance, puisqu'un de nos champions était piémontais, et que Bayard, quoique présent, ne fut pas appelé à prendre part au combat?

pas resté assez fidèle à son programme, et d'être entré trop souvent dans le détail des faits historiques. Après Nardi, après Varchi surtout, qu'était-il besoin de raconter divers épisodes du siége ou la bataille de Gavinana? De ces événemens lamentables, on ne devrait voir dans le roman que l'influence qu'ils ont exercée sur les destinées des principaux personnages: le lecteur désireux de les mieux connaître aurait alors recours à l'histoire; on pouvait au surplus réunir dans un appendice les textes importans des chroniqueurs. Ainsi du moins la grandeur du fait et ses conséquences politiques ne feraient pas oublier les conséquences privées, le roman ne pouvait qu'y gagner.

On voudrait aussi voir dans le développement des passions quelque chose de neuf et d'original. Or des deux filles de Niccolò, l'une a trop d'abnégation pour être bien sérieusement éprise; l'amour de l'autre pour un traître nous répugne. L'attention aime mieux se porter sur Niccolò des Lapi. C'est là un caractère bien conçu, développé avec amour et talent. Niccolò des Lapi est un vieillard de quatre-vingt-neuf ans, jadis ami de Jérôme Savonarole, aujourd'hui inébranlable partisan et propagateur zélé de ses idées. Dans cette âme fortement trempée, le patriotisme n'étouffe pas les autres sentimens, mais il les domine, et quoi de plus naturel au moment où la patrie court les plus grands dangers? Niccolò, presque toujours en scène, fait oublier l'insuffisance des autres personnages; il intéresse, il émeut toujours, alors même que ses sentimens, comme ceux du vieil Horace, sont trop héroïques pour être humains. Il faut l'entendre reprocher à sa fille de s'être déshonorée, non pas tant par la perte de sa vertu que par le choix qu'elle a fait d'un ennemi public pour son amant. Il faut l'entendre encore répondant avec un calme stoïque au nom de chacun de ses fils, quand on lui en demande des nouvelles : Mort pour la patrie! Je ne sais s'il y a dans tout l'ouvrage une scène plus noble et plus majestueuse que celle où, entouré de toute sa famille, il reçoit cette fille qu'il avait d'abord chassée, et avec elle son séducteur, non parce qu'un mariage a lavé la faute, mais parce que ce mariage a rendu un citoyen à Florence aux abois. Sentimens forcés! dira-t-on ; mais n'oublions pas que ce vieillard aux mœurs antiques avait puisé dans son intimité avec Savonarole la conviction qu'il faut aimer sa patrie plus encore que sa propre famille, et tout lui sacrifier. Or, si ce devoir existe, même dans des circonstances ordinaires, combien il devient impérieux quand la patrie est à la veille de succomber! — Enfin la trahison ouvre à l'étranger les portes de la malheureuse ville, et le vieillard octogénaire dit adieu avec fermeté à la maison qui l'avait vu naître, où il avait vécu, où il comptait mourir; il prend avec sa famille entière le chemin de l'exil, pour ne pas rester une heure de plus dans ces murs déshonorés, et c'est la trahison de son gendre qui le plonge dans les cachots et fait tomber sa tête sous la hache du bourreau. Ainsi périt avec Florence cet homme, la plus pure personnification du patriotisme, et c'est à ce noble sentiment aussi que l'auteur de *Niccolò des Lapi* doit ses plus belles inspirations.

M. d'Azeglio avait ramené dans ses vraies limites le genre illustré par Manzoni. Après lui, on n'a plus guère à signaler que des déviations. L'école se continue, mais comme par tradition, et avec une décadence marquée. On doit

nommer, seulement pour mémoire, les écrivains qui la représentent encore : M. Canale a publié *Gerolamo Adorno;* M. Varese, *Folchetto Malaspina, Sibilla Odaletà;* M. Colleoni, *Isnardo;* M. Cabianca, *Giovanni Tonesio;* M. Rovani, *Lamberto Malatesta;* M. Bresciani, *le Juif de Vérone;* M. Travisani, *les Mercenaires de Monteverde;* Mme Sajani, *les Derniers jours des Chevaliers de Malte.* Ces ouvrages se distinguent tous par quelque mérite, celui-ci par de laborieuses recherches, celui-là par une certaine facilité; aucun ne se recommande par l'invention et l'originalité. J'en aurais fini avec le roman historique, s'il ne convenait de dire un mot du dernier ouvrage que cette école ait produit, pour mieux nous convaincre que sa gloire est toute dans le passé.

L'auteur du roman dont il nous reste à parler, M. Corelli, a cherché un modèle, et, après de mûres réflexions, il s'est arrêté à M. Rosini. Certaines affinités naturelles lui faisaient presque de ce choix une nécessité. J'ignore si M. Corelli a autant de savoir que M. Rosini, mais à coup sûr il a encore moins d'imagination que lui. Je ne dirai rien de son *Olivier Capello*, qui remonte à l'année 1846, et qui n'est pas une œuvre assez distinguée pour nous arrêter. Quant à *Fra Girolamo Savonarola*, le dernier roman de M. Corelli, publié à Turin en 1852, l'auteur avait une rude tâche à remplir après le naïf et charmant récit de Burlamacchi. Ce récit ne laissait de place qu'à l'histoire proprement dite, et M. Corelli, adoptant pour son sujet un cadre romanesque, soulevait une comparaison périlleuse entre ses inventions et la candide chronique de Burlamacchi. La crédulité n'a plus aujourd'hui ses priviléges d'autrefois, et si nous l'aimons encore dans les monumens du passé, nous en rions chez nos contemporains. M. Corelli a succombé; mais aussi, au lieu de raconter simplement, pourquoi à tout propos ce luxe d'une érudition facile, ces descriptions de lieux qui seraient mieux placées dans un dictionnaire de géographie ou un guide des voyageurs? Pourquoi remonter jusqu'à la conjuration des Pazzi et paraphraser les historiens, en leur ôtant tout leur intérêt, tout leur éclat? Glose de Nardi et des autres annalistes florentins, ou réminiscence mal déguisée d'un drame de M. Revere (*I Piagnoni e gli Arrabbiati*), le livre de M. Corelli n'est ni une histoire ni un roman; c'est une série de scènes sans lien, une galerie de personnages monotones qui se ressemblent tous, et que l'auteur emprunte sans façon à ses devanciers. Sa Lora n'est-elle pas une pâle et maladroite copie de la Selvaggia de M. d'Azeglio? Savonarole du moins est consciencieusement étudié, mais l'exécution est faible, et je retrouve bien mieux le hardi prédicateur dans les pages naïves et partiales de ses disciples immédiats.

On le voit, détourné de sa poétique naturelle et primitive, le roman historique en Italie n'a presque plus rien du roman; il ne doit rien à l'art, c'est une chronique de seconde ou de troisième main, moins le charme que la naïveté jette sur les vieux récits. C'est donc une forme usée aujourd'hui. Manzoni avait donné un modèle presque accompli; chacun aussitôt tint à honneur de marcher sur ses traces, et tous, comme s'ils s'étaient donné le mot, se montrèrent infidèles à ce que sa méthode a de plus essentiel, de plus vrai, de plus délicat, de plus élevé. Manzoni prend l'histoire non comme un thème, mais comme le lien des personnages qu'il veut faire mouvoir; il in-

vente une fable, il peuple la scène d'êtres de fantaisie, plus vrais pourtant que bien des héros empruntés aux chroniques. Il introduit parmi eux quelque homme illustre dont il décrit avec beaucoup de soin et d'exactitude le caractère et les traits, il le jette au cœur de la fiction, il s'inspire des chroniqueurs et des historiens pour donner à chacun le costume, les mœurs, les idées de son temps, de son état; mais il se garde bien de leur faire concurrence par une maladroite imitation, il sait rester lui-même; l'histoire et l'art y gagnent à la fois. Ses infidèles disciples, un seul excepté, font tout le contraire : ils prennent pour sujet principal quelques circonstances des annales d'un peuple, pour héros quelque personnage dans ces annales; ils mettent les unes en lumière, les autres en scène avec plus ou moins de détails; ils dissimulent autant qu'ils le peuvent la pauvreté de leurs inventions sous un pompeux étalage de faits, et atteignent ainsi à un demi-succès, à une honorable médiocrité. Uniquement occupés du but, les lecteurs italiens applaudissent; nous qui voyons les choses de sang-froid et de plus loin, nous sommes forcément plus sévères. Au point de vue de l'art, la décadence est complète. Manzoni lui-même daignât-il rentrer dans la lice : ses exemples, ses leçons, je le crains, resteraient sans effet. Au point de vue politique, le roman historique a contribué au réveil de 1847 : ce sera sa gloire; mais ce mouvement a échoué. A des efforts nouveaux il faut de nouvelles armes.

II.

M. Guerrazzi avait-il, avant 1847, le pressentiment de l'impuissance finale du roman historique? On serait tenté de le croire en voyant les modifications profondes apportées par lui à l'esthétique du genre. Les événemens marchaient trop lentement à son gré, les Italiens montraient trop de patience, il voulut hâter le dénoûment. Pour cela, que fallait-il? Puisque la foule des lecteurs semblait ne pas comprendre la leçon renfermée dans les faits historiques qu'on mettait sous leurs yeux, il fallait parler plus clairement. Ce n'était pas chose facile dans un pays où le pouvoir exerce une si minutieuse inquisition sur la parole et la pensée. M. Guerrazzi résolut d'essayer.

J'ignore s'il s'imposa cette tâche parce qu'il la crut utile, ou s'il la crut utile parce qu'elle convenait à ses goûts, à son tempérament; ce qu'il y a de sûr, c'est que nul mieux que lui n'était propre à la remplir. Naturellement morose et déclamateur, aigri par les malheurs publics au milieu de sa propre fortune et malgré la position brillante qu'il s'était faite comme avocat, il n'avait pas d'effort à faire pour gémir et maudire; il lui suffisait de dire tout haut ce que depuis longtemps il pensait tout bas. Il se constitua ainsi le chantre du désespoir. Pour M. Guerrazzi, Dieu est le grand destructeur, les femmes cachent une âme perfide sous des dehors séduisans; dans la vie, il n'y a que misère et crime, parmi les hommes que victimes et persécuteurs; encore trouve-t-on mille bourreaux pour un martyr. La lyre de M. Guerrazzi n'a qu'une corde; on le voit, quoiqu'elle puisse résonner à son heure avec quelque vigueur, un chant si monotone fatigue à la longue. C'est chez lui un vice organique ou du moins un mal sans remède tant que l'Italie ne sera pas indépendante et libre. Encore la malédiction est telle-

ment dans le tour de son esprit, que si ses idées triomphaient, on le verrait presque dès le lendemain dans les rangs de l'opposition.

Il fallait un texte aux déclamations : où le trouver plus abondant et plus varié que dans l'histoire? Il y avait donc lieu de ne pas sortir entièrement du cadre que consacrait d'ailleurs l'autorité d'un talent heureux, et M. Guerrazzi comprit qu'il ne pouvait mieux faire que d'y enfermer ses lyriques élans. Une fois ce système adopté, et quels qu'en soient les inconvéniens, il est juste de reconnaître qu'avec un scrupule rare en France le romancier s'abstient de dénaturer les faits historiques : ils sont dans ses livres tels qu'on les trouve dans les chroniqueurs, du moins quant à leur substance. Si la couleur n'y est pas, il faut s'en prendre non à la volonté, mais à l'esprit de M. Guerrazzi. Pour reproduire fidèlement l'histoire, il aurait fallu être moins personnel, savoir s'identifier avec les hommes, comprendre leurs passions, leurs mœurs et leur temps, et non les affubler tous de sa livrée, leur donner à tous ses idées, ses sentimens, son langage.

Malgré ce vice capital, qui fait du roman historique le plus faux de tous les genres, M. Guerrazzi a obtenu en Italie un très grand succès, qu'il faut, je crois, attribuer principalement à deux causes. D'abord, sous ses amplifications verbeuses et boursouflées, il y a un talent réel d'exposition et de narration, une véritable poésie, un coloris digne de revêtir une pensée plus nourrie. Ensuite la langue dont l'auteur se sert n'est pas gâtée par les idiotismes lombards ou piémontais, dont Manzoni et M. d'Azeglio ne savent pas se défendre : c'est ce pur toscan qui est l'idéal de la langue italienne et que l'académie de la Crusca conserve avec un soin religieux. Et non-seulement M. Guerrazzi parle le toscan, mais il le parle et l'écrit mieux que personne. Quoiqu'il sache très bien le français, il est resté Italien, et le génie de cette grande nation revit dans ses ouvrages avec ses qualités, mais surtout avec ses défauts. C'est là, on ne peut le nier, une très légitime cause de succès, et si à cet avantage on joint la nature des sujets traités, cette continuelle flatterie aux préoccupations italiennes, la véhémence des imprécations contre toutes les tyrannies sous lesquelles l'Italie étouffe et se débat en vain, la nouveauté de ces attaques contre l'église catholique dans un pays où elle a jusqu'à présent régné sans rivale, on comprendra non-seulement le succès, mais encore l'immense influence que M. Guerrazzi a dû conquérir. Comment n'aurait-on pas oublié de remarquer les nombreuses imperfections de ses ouvrages, quand il fallait les lire en cachette, quand on les savourait comme le fruit défendu?

Néanmoins M. Guerrazzi n'entra pas en lice armé de toutes pièces, et bien que dans l'ouvrage qui le fit connaître on puisse voir déjà tous ses défauts et pressentir ses qualités, il serait injuste de juger ce talent par la première et la plus imparfaite de ses productions. Si *la Bataille de Bénévent* mérite de nous arrêter, c'est surtout comme essai de transition entre l'école historique et celle que M. Guerrazzi prétendait créer.

La Bataille de Bénévent, c'est la défaite de Manfred par le frère de saint Louis, c'est la chute des gibelins dans l'Italie méridionale. Par le choix même de ce sujet se révèle toute l'inexpérience de l'écrivain. — On sait son but : attaquer par des remèdes plus violens la maladie de langueur dont l'Italie est

atteinte, et que les étrangers se hâtent trop de déclarer incurable. Or de quel côté peut venir l'allusion cherchée? par quel endroit peut-on rattacher la conquête de Charles d'Anjou à l'histoire contemporaine? Pour prévenir toute méprise, M. Guerrazzi veut bien nous dire que son héros c'est Manfred, représentant de la nationalité italienne et de la patrie opprimée. Choisir un scélérat pour représenter un si noble principe, c'est là une insigne maladresse; mais n'insistons pas. Les Allemands étaient-ils donc moins étrangers en Italie que les Français? avaient-ils d'autre droit contre eux que celui du premier occupant? La patrie enfin, le sentiment national existait-il à cette époque, et les guelfes ne pouvaient-ils pas se dire au moins aussi bons patriotes que les gibelins?

Peu importe l'exactitude des détails quand l'esprit de l'histoire est si étrangement violé. Aussi passerait-on volontiers au romancier l'abus des ornemens romanesques, si on voyait poindre dans son récit une vérité morale et historique. Malheureusement il y a chez l'écrivain autant de légèreté que de prétentions. N'allez pas croire que M. Guerrazzi se range parmi les romanciers : *la Bataille de Bénévent* est une histoire. S'il n'a pas osé lui donner ce nom, « c'est que ce n'est pas le livre qui fait le titre, mais le titre qui fait le livre, et que nous ne savons plus ce que c'est que l'histoire. » M. Villemain pense au contraire, et avec bien plus de raison, « qu'aux époques voisines des grandes crises sociales et politiques tout le monde a le sentiment historique. » Au surplus, M. Guerrazzi condamne lui-même ses prétentions scientifiques et sa boutade en imaginant une intrigue amoureuse qui n'a rien de réel, rien même de vraisemblable, rien de sympathique, et qui nous plonge désagréablement dans le monde de la fiction. L'intérêt qu'on ne peut accorder à Manfred ne s'attache pas davantage aux deux jeunes princes qui sont les seuls personnages à peu près honnêtes de tout ce livre; il manque, à plus forte raison, à la tourbe qui les entoure. Aucun caractère vigoureux ne s'en détache, aucun incident dramatique ne vient réveiller l'attention du lecteur, sans cesse fatiguée par d'obscures complications.

Malgré de si grands défauts, on sut gré à M. Guerrazzi des élémens nouveaux qu'il apportait à un genre compromis par une imitation servile. On se passionna pour ses tirades de mélodrame et ses malédictions patriotiques; on n'eut garde de se demander si elles n'étaient pas des hors-d'œuvre. La question de l'art resta dans l'ombre. Il y avait lieu de remarquer cependant que les innovations du romancier livournais se réduisaient à bien peu de chose : ses devanciers voyaient dans l'histoire un texte à descriptions; il la prenait, lui, comme un texte à déclamations, et même dans cette partie oratoire, qui fait toute l'originalité de ses livres, il n'est pas toujours original. Il n'est pas rare de trouver dans les plus belles pages de M. Guerrazzi des réminiscences peu déguisées de Goethe, de Chateaubriand et surtout de lord Byron. Certes je n'accuse pas le romancier italien d'avoir voulu nous cacher ses emprunts; je suis assuré qu'il n'en a pas conscience, et qu'il croit créer quand il ne fait que se souvenir. Lui-même s'est d'ailleurs caractérisé un jour avec une rudesse d'expressions dont il faut lui laisser la responsabilité : « Je serais un homme éminent, disait-il, si je tenais un peu moins du singe et un peu plus de l'aigle. »

Le Siége de Florence est très supérieur à *la Bataille de Bénévent*. Dans ce roman, M. Guerrazzi, il est vrai, touche aux plus grands souvenirs de l'histoire florentine. A ce sublime dévouement d'un peuple qui s'ensevelit dans la gloire, il n'a manqué qu'un poète capable de rivaliser avec Homère ou Dante. Qui dira pourquoi la cause des vaincus n'a encore trouvé de vengeurs que parmi les historiens? On peut noter plus d'une page éloquente dans *le Siége de Florence;* il est à regretter seulement que l'histoire ne soit pour l'écrivain, comme toujours, que l'accessoire : les déclamations, voilà le principal. Heureusement la passion politique anime des *tirades* un peu trop multipliées. Toscan, M. Guerrazzi aime et célèbre les héroïques défenseurs de sa patrie; il gémit sur leur défaite, dont Florence ne s'est jamais relevée; il maudit les traîtres qui l'ont vendue, les impies qui l'ont achetée; il arrive à être parfois réellement ému, et parfois aussi il communique son émotion. On lui sait gré de ce qui perce de naturel à travers son enflure ordinaire. Une citation fera mieux comprendre les défauts et les qualités de l'ouvrage de M. Guerrazzi. Je prends l'introduction du *Siége de Florence*. Ce morceau contient la pensée-mère du livre; il nous fera connaître la disposition d'esprit où était l'auteur quand il l'a composé.

« Tu es seule, ô mon âme! n'essaie pas de te tromper toi-même; élève la voix et laisse éclater tes sanglots. La patience! oh! la patience est chose dure; elle convient mieux à la brute qu'à l'homme; fais donc un fouet de cette chaîne spirituelle pour en frapper tes oppresseurs au visage. Les puissans de la terre te flagellent avec des verges de fer ou même avec des scorpions (1)! Emploie contre eux les verges de ta patience exaspérée. Ose! David triompha avec la fronde, et tes ennemis ne sont pas des géans, ou tout au plus ils sont des géans de folie. Si tu exhales tes plaintes, ce n'est de ta part ni colère, ni lâcheté : c'est que le malheur s'appesantit chaque jour davantage sur la race mortelle. Quand le stoïcien lève la tête et dit : « Je n'ai jamais pleuré, » il se ment à lui-même. Parce que des larmes n'ont pas coulé de ses yeux, affirmera-t-il, le superbe, qu'il n'a jamais pleuré? Est-ce que, sous la surface glacée du fleuve, l'eau court moins rapide vers la mer? Tout pleure ici-bas; chaque jour, la nature verse des larmes,— la rosée des cieux,— sur les misères de la création. Gémis, gémis, ô mon âme! Les muses, les génies, les fées, Apollon, ne sont plus. La douleur, qui, avant eux, inspirait les chants des hommes, la douleur, qui survit aux tombeaux, la douleur, qui ouvre et ferme les portes de la vie, la douleur, qui mesure le temps, — voilà l'éternelle, voilà l'unique muse de l'homme.

« Depuis bien longtemps déjà j'ai appris à me tenir en garde contre les espérances humaines. Je vis au milieu des hommes, mais je ne leur demande rien; d'eux je n'espère, je ne crains rien. Mortels, que pourriez-vous me donner? Votre haine? la prison? l'exil? Tout cela, je l'ai reçu de vous. Ç'a été comme la pierre que le fou lance en l'air et qui lui retombe sur la tête. Votre compassion? Oh! buvez cette coupe de vinaigre et de fiel; je puis supporter votre haine, mais non votre pitié; gardez-la pour vous-mêmes, car comme

(1) *Pater meus cecidit vos flagellis, ego autem cædam vos scorpionibus.* (Reg., l. III, cap. 12, v. 11.)

moi vous êtes venus au monde, comme moi vous vivez, comme moi vous subirez la mort; chez vous comme chez moi règnent les maladies du corps et de l'esprit, l'erreur, la souffrance, la sottise, la faute.

« Notre globe est peuplé d'une race qui par décrépitude, par abrutissement, par aveuglement ou par lâcheté, se traîne avec effort sur cette terre d'exil et crie à ceux qui la précèdent : Pas tant de presse! Le repos, c'est le bonheur. Quoi! ne savez-vous pas que vivre, c'est courir vers la mort? Le repos n'est pas la vie. Passer d'un malheur à l'autre, s'agiter incessamment dans l'inquiétude et le chagrin, frapper et être frappé, aimer, haïr, être tantôt ange, tantôt démon, ver et Dieu, voilà la vie. Est-elle un bien? est-elle un mal? Demandez-le à celui qui, pouvant ne créer que le bien, ne l'a pas voulu. Si l'absence de la passion était le bonheur, la tombe n'aurait pas moins de vie que l'homme. Or la différence qu'il y a entre l'homme et la pierre, saint Étienne vous le dira, lui qui mourut lapidé. Êtres impassibles! demandez aux prêtres de Jupiter le sort de Niobé! Prenez garde cependant : vos prêtres ont bien le pouvoir de transformer les cœurs en pierre; mais, comme l'hydrophobie, ce pouvoir ne passe pas à la seconde génération, et au temps où nous sommes, il faut regarder cela comme un bien.

« Que ces hommes écoutent donc, mais qu'ils n'entendent pas; qu'ils regardent, mais qu'ils ne voient pas! Je hais leurs jugemens, et quoique ma voix se fasse entendre près de leurs demeures, je souhaite qu'elle retentisse solitaire comme le rugissement du lion dans les sables du désert, comme le cri de l'aigle sur les rochers des Alpes. »

D'après ces dernières paroles, on serait fondé à croire que M. Guerrazzi ne parle que pour lui-même, afin de soulager son cœur, qui déborde d'amertume; il nous dit cependant un peu plus bas qu'il s'adresse aux jeunes gens seuls, « parce que le temps lui a appris que les cheveux blancs ne sont pas sur la tête des vieillards une auréole de sagesse, que chaque année efface une vertu, et que bien avant de mourir l'homme n'est plus qu'un cadavre. » Or que dit-il à ces jeunes gens dont il fait son auditoire? « La force n'a conclu avec personne un pacte éternel. Tant que vos bras, se levant vers le ciel, sentiront le poids des fers, ne demandez pas grâce... Dieu est avec les forts. La mesure de votre abjection est comble; vous ne pouvez descendre plus bas; la vie consiste dans le mouvement; donc vous remonterez. Ayez la colère au cœur, la menace sur les lèvres, la mort dans la main, brisez tous vos dieux; n'en adorez d'autre que Sabaoth, le génie des batailles; vous vous relèverez. Encore une fois notre bannière flottera sur les tours ennemies, terrible aux fils des Cimbres; l'antique tombe de Marius se soulèvera et laissera voir son spectre; encore une fois nous traînerons dans la poussière, vers le Champ-de-Mars, les couronnes des tyrans. — Serons-nous heureux alors? qu'importe? Qu'ils reviennent, oh! qu'ils reviennent, ces jours désirés, ces jours de joie pour l'orgueil italien! Amer est le plaisir d'opprimer, mais c'est encore un plaisir : la vengeance réjouit l'esprit de Dieu. »

Ainsi tout ce découragement, ce n'est qu'une figure de rhétorique, et ce livre est un cri de guerre. Montrer aux Italiens la vertu et l'infortune de leurs ancêtres, n'est-ce pas leur apprendre à s'élever à la hauteur de l'une et à se garantir de l'autre?

Il y a encore dans cette introduction quelques pages éloquentes. M. Guerrazzi nous peint la nature riante et belle comme elle lui apparaissait aux jours de la jeunesse, quand, semblable à l'alouette voyageuse, il se levait pour recevoir sur sa tête les premières bénédictions de la lumière et du soleil. Il admirait tout alors, les formes du lion, les bigarrures du tigre, les couleurs de la digitale, les ondulations de l'océan. Plus tard il découvrit le mal et le poison caché sous ces brillans dehors : il maudit la mer en furie, le soleil qui verse également ses rayons sur le fer du meurtrier et sur la blessure de la victime. Il foula aux pieds la ciguë qui avait tué Socrate. Si le pessimisme de M. Guerrazzi n'avait d'autre fondement que celui qu'il lui donne dans la brillante introduction que j'essaie de résumer, il serait bien superficiel et bien peu raisonnable; car pour que certaines choses soient *bien*, il faut que d'autres soient *mal*. Le raisonnement de M. Guerrazzi a été celui d'un esprit à outrance : ne voyant que le mal dans l'ordre des faits politiques, il en vint à se demander s'il n'était pas partout le fond des choses, et si le bien ne se trouvait pas seulement à la surface. C'est la logique de la passion, et ce devait être celle de l'auteur du *Siége de Florence*.

Il est facile de comprendre combien ce génie atrabilaire dut se trouver à l'aise en présence d'un tel sujet. La ruine de la florissante république était plus qu'une catastrophe municipale : c'était le râle de la liberté italienne traquée dans son dernier asile; c'était la plus grande douleur et tout ensemble la plus grande gloire du passé, une leçon d'héroïsme et une excitation à la vengeance. Pourtant, au lieu d'un chef-d'œuvre, M. Guerrazzi ne nous a donné qu'un ouvrage où l'éclat du style ne saurait racheter de mortelles longueurs; mais cet ouvrage, il faut le reconnaître aussi, est celui qui offre la plus vive, la plus sincère expression de son talent.

Le Siége de Florence s'ouvre par le récit des derniers momens de Machiavel. Ce grand homme, à son lit de mort, dicte à ses amis éplorés son testament politique, ou plutôt il commente longuement avec eux l'histoire de Florence, les agitations du passé et les menaces de l'avenir. Est-il besoin de dire que les dernières paroles de Machiavel aux hommes de cœur qui entourent sa tombe entr'ouverte sont des pressentimens fatidiques, ou plutôt des oracles raisonnés qui donnent la clé de tout ce qui va suivre? Et cette clé n'est point inutile, car les événemens vont se succéder sans transition, sans autre lien que celui qu'y a mis l'histoire. C'est ainsi que nous assistons successivement aux derniers efforts de l'indépendance dans les provinces italiennes, puis à je ne sais quelle conférence entre Charles-Quint et Clément VII, qui se disent l'un à l'autre de dures vérités, quand l'auteur est las de leur en dire à tous les deux, puis aux entretiens singuliers de l'empereur avec son astrologue et aux fêtes qui signalent le traité d'alliance qu'il a conclu avec le saint-siége. Peu à peu le drame fait un pas. Les premiers complots des traîtres, les dernières tentatives des Florentins auprès du pape, leur compatriote, pour conjurer le danger, les délibérations intérieures des magistrats de Florence, les discours patriotiques des prédicateurs formés par Savonarole, voilà les scènes principales de ce qu'on pourrait appeler la seconde partie du poème. Enfin commencent les combats, les défis solennels, un peu trop multipliés peut-être, le procès des traîtres subalternes, impuissant à comprimer les autres,

plus habiles et plus dangereux. Les événemens se pressent dès lors avec une extrême rapidité, et après la bataille de Gavinana, après la mort de l'héroïque Ferruccio et des derniers défenseurs de Florence, se place le récit des châtimens terribles que la justice de Dieu infligea plus tard à presque tous les bourreaux.

Le danger presque inévitable d'une aussi longue série de scènes, c'était la monotonie. Quelques épisodes remarquables qui s'y détachent n'atténuent qu'imparfaitement ce défaut. Nous citerons particulièrement la scène entre un transfuge florentin et deux champions qui se présentent pour le combattre. Ludovic Martelli et Dante de Castiglione ont envoyé au camp impérial défier Bandino Bandini, Florentin qui est allé s'associer aux oppresseurs de sa patrie. Bandini accepte le cartel, mais il faut trouver un chevalier qui consente à prêter au traître l'appui de son bras et à se mesurer avec Dante le patriote.

« — Illustre prince, dit le transfuge Bandini à Philibert de Châlons, prince d'Orange général en chef de l'armée impériale, je prie votre seigneurie de désigner parmi les nobles chevaliers qui vous entourent celui qui devra m'assister.

« — De grand cœur, Bandino. Comte Lodron, cette rencontre ne tente-t-elle pas votre courage? Ne voulez-vous pas ajouter un nouveau fait d'armes à ceux qui déjà vous honorent?

« On entend le bruit d'une pesante armure de fer, on voit s'avancer un colosse allemand. Il avait le visage blanc comme la cire, les cheveux à moitié gris, à moitié d'un blond fauve. On voyait que sur ce front lisse la pensée prenait difficilement place, et qu'à peine née, elle s'évanouissait; ses muscles avaient la raideur du fer dont ils étaient constamment revêtus; le cœur était dans sa poitrine comme un cercueil de marbre : si par hasard quelque sentiment y prenait naissance, il y était bientôt enseveli, comme un cadavre dans sa bière, et cependant le comte Lodron était un vaillant et loyal chevalier.

« — Prince, répondit-il avec un visage impassible, tous mes aïeux, depuis Varnefrid le Saxon, dorment avec honneur dans leurs sépulcres de pierre. Peut-être la rouille des siècles aura-t-elle rongé leur écu guerrier, mais ni dans la vie, ni dans la mort, la honte n'en a terni l'éclat. Je tiens pour une infamie de s'associer à la querelle d'un traître, et il n'est ni récompense ni châtiment qui puisse me faire combattre pour lui.

« — Comte, interrompit le prince d'Orange rougissant de colère, que signifient ces paroles? Ainsi tous les Florentins qui se trouvent dans mon camp doivent être regardés comme des traîtres? Vous vous trompez, ils combattent pour les Médicis, qui sont les maîtres légitimes de Florence; mais vous-même, comte, ne combattez-vous pas pour les remettre en possession de leur antique domaine?

« — Je combats pour sa majesté Charles-Quint mon maître, reprit le comte, et il porta la main à son front en témoignage de respect. Quant au pape et à sa famille, loin de leur donner ma vie, je ne me baisserais pas pour les relever. Jusqu'à présent, personne n'a regardé les Médicis comme des princes...

« — Il suffit, comte; nous choisirons quelqu'un de mieux disposé. »

C'est en vain toutefois que le prince d'Orange s'adresse aux chevaliers qui l'entourent. Un gentilhomme italien, un *hidalgo* espagnol, sont consultés successivement et répondent comme le comte allemand. Les angoisses de Bandino sont alors vivement dépeintes.

« Quant à Bandini, il était accablé sous le poids de son ignominie; il était devenu couleur de cendre; il tenait les yeux fixés à terre; il aurait voulu que le sol s'entr'ouvrît pour l'engloutir. Jamais prêtre, jamais tyran n'imagina dans sa férocité un tourment qui approchât de ce que souffrait alors Bandini, et c'est bien heureux, car les yeux des hommes ne se lèveraient plus vers le ciel, s'il n'était habité par un Dieu terrible pour l'âme des traîtres.

« Il y avait alors au camp un beau et brillant jeune homme, âgé de dix-huit ans à peine. Bettino Aldobrandi eût pu être l'orgueil et l'espoir de sa patrie, s'il l'avait connue; mais conduit à Rome dès son enfance, élevé à la cour du pape, son cœur ne battait que pour les Médicis. Non moins brave qu'étourdi, il courait aux combats comme à une fête. Ému de compassion pour Bandino, il ne se demanda pas si cet homme avait mérité son malheur, si ce n'était pas là le commencement de la peine terrible que la justice divine réserve aux traîtres : il vit un homme humilié, il éprouva le besoin de lui tendre une main secourable. Cependant il hésitait par modestie. Il s'approcha de Bandino sur la pointe des pieds, et lui dit à l'oreille :

« — M'accepteriez-vous pour votre compagnon?

« Avez-vous lu dans la Genèse l'histoire touchante d'Agar, quand, vaincue par la soif au milieu du désert, elle jette son fils sous un arbre et s'éloigne pour ne pas le voir mourir? Tout à coup apparaît l'ange consolateur qui lui montre la fontaine. Telle apparut à Bandino l'offre généreuse d'Aldobrandi. Il le regarda, resta quelque temps immobile, puis il lui jeta avec impétuosité les bras autour du cou, l'étreignit avec force, et, approchant son visage de celui du jeune homme, il versa une larme, la plus amère et la plus triste qu'aient jamais versée des yeux mortels.

« — Si je t'accepte! s'écria-t-il, si je t'accepte! Mais si tu avais tardé encore une minute, je me serais percé le sein! La vie n'est plus pour moi qu'un désert, et tu es le seul qui t'offres à m'accompagner dans ces solitudes de l'infamie. Tu t'es attaché à ma destinée; maintenant il n'est plus temps d'en détester l'horreur et la fatalité : je ne te laisse plus, je te tiens comme le démon tient sa proie, je t'entoure de mes bras comme un serpent de ses replis.

« Et Bettino, souriant avec une angélique douceur, lui répondit :

« — Pourquoi essaies-tu de me troubler? Ne sais-tu pas que celui qui ne connaît pas le remords est inaccessible à la crainte?

« Et se tournant vers le prince d'Orange :

« — Avec la permission de votre seigneurie, ajouta-t-il, je me joindrai à ce chevalier pour répondre au défi... »

Chacun aura pu remarquer une certaine exagération dans les détails de cette scène; mais on ne saurait y méconnaître non plus quelque grandeur. On trouve çà et là dans l'ouvrage de semblables beautés. Ce que j'y voudrais voir davantage, ce sont des caractères. Deux ou trois figures se distinguent seules par la vie et la fermeté du dessin. Nous citerons le mendiant Pieruc-

cio, qui est le Jérémie de la ville assiégée. Il y a dans quelques-uns des discours que l'auteur prête à Pieruccio le vrai sentiment de ce qui faisait l'originalité de Florence au XVe siècle. Dans ce roman d'ailleurs, les passions démocratiques ne sont pas un anachronisme, comme dans *la Bataille de Bénévent*. Seulement, pourquoi l'auteur ne les exprime-t-il pas avec plus de simplicité? A quoi bon y mêler une âpreté d'humeur qui appartient plus au romancier qu'à ses héros? Ayons des haines vigoureuses, je le veux bien, mais du moins qu'elles soient compensées par des affections puissantes. Pour avoir le droit de maudire si obstinément les hommes et les choses, le présent et le passé, il faudrait marcher droit à un but et tenir ce but pour le meilleur de tous, ou même pour le seul qu'il soit permis à l'honnête homme de poursuivre. Or M. Guerrazzi n'en est point là. Après avoir amèrement exprimé son horreur pour la tyrannie, son dédain pour le régime constitutionnel, il ajoute : « Peut-être les formes américaines, avec les modifications que le caractère des hommes et la nature des choses commandent, pourraient-elles convenir à l'Italie, peut-être aussi ne lui conviendraient-elles pas. Le système fédératif semble devoir s'adapter à merveille aux dissentimens qui existent entre les diverses nations italiennes; mais si les confédérations contiennent des germes de discorde, elles perpétueraient le mal. Au surplus, nous avons le temps d'y penser. Pour le moment, nos maîtres ne m'invitent pas à m'asseoir dans leurs conseils, ni à prendre part à la délibération des lois. »

M. Guerrazzi ne se doutait pas, quand il écrivait ces lignes, qu'il serait bientôt mis en demeure de se prononcer sur ces graves questions. On voit s'il était préparé à la dictature. En vérité, un homme dont les idées sont si peu arrêtées est mal venu à railler, à maudire ceux qui, au péril de leur gloire et de leurs jours, ont proposé une solution, alors même qu'ils se sont trompés. Malheureusement M. Guerrazzi n'épargne personne : rois et ministres, noblesse et bourgeoisie, institutions et coutumes, gouvernemens et religion, il poursuit tout de son âpre censure. Faut-il s'étonner si les princes italiens ont opposé et opposent encore tant d'obstacles à l'introduction d'un pareil livre dans leurs états? C'est à Paris seulement que M. Guerrazzi put trouver un éditeur. Un tel fait n'explique guère, disons-le en passant, les sarcasmes et les injures dont l'écrivain livournais accable volontiers notre pays.

Isabella Orsini, son troisième récit, n'a pas, comme tableau historique, la même importance que *le Siége de Florence;* mais le conteur s'y laisse aller moins souvent au mauvais goût et à la boursouflure. Le sujet même indique plus d'intelligence des conditions du roman : si les personnages sont encore empruntés à l'histoire, ils n'y figurent que par le hasard de leur naissance ou à cause de quelque scène tragique de leur vie privée, dont le souvenir s'est perpétué. L'intérêt dans *Isabella Orsini* naît plutôt de quelques scènes émouvantes que de l'habile développement des caractères. Parmi les personnages qui entourent Isabelle, et qui sont tous jetés dans le même moule, on ne trouve vraiment à signaler que la piquante, mais fugitive silhouette d'une dame d'honneur dont la docilité obséquieuse vis-à-vis de sa maîtresse fournit au conteur quelques détails plaisans. On aimerait à trouver sou-

vent chez M. Guerrazzi de ces analyses finement ironiques; mais tel n'est pas son génie : il ne se sent à l'aise que lorsqu'il peut inspirer la terreur ou célébrer le désespoir, et il ne connaît guère d'autre moyen pour y parvenir que l'abus de la parole. On s'expliquerait cette tendance pessimiste, si les trois romans qui ont fait à M. Guerrazzi une si grande célébrité au-delà des monts étaient postérieurs à la révolution de 1848. Quelle qu'ait été la conduite de cet avocat, de cet homme de lettres jeté par l'orage à la tête de la république toscane, sa punition a très certainement dépassé ses erreurs et ses fautes. Il a vu sa popularité s'évanouir en quelques heures, son pouvoir tomber devant une simple manifestation de la municipalité florentine; il a passé plusieurs années dans une dure prison, il a subi les angoisses d'un long procès, enfin il a dû partir pour un exil provisoirement perpétuel. On serait pessimiste à moins; mais n'est-ce pas une fâcheuse disposition d'esprit que de l'être de parti pris et à toute époque de sa vie?

Il était impossible, on le voit, que la révolution de 1848 ne déterminât pas chez l'écrivain livournais un redoublement d'amertume. Le dernier ouvrage de M. Guerrazzi a paru depuis sa condamnation, et l'exagération qui y règne suffirait pour nous l'apprendre. C'est sur les rivages de la Corse que l'ex-dictateur, maintenant exilé, a écrit *le Marquis de Santa-Prassede, ou la Vengeance paternelle*. Cette œuvre bizarre peut être caractérisée d'un mot : c'est un tissu d'horreurs. Le marquis de Sainte-Prassède, déjà veuf et touchant à la vieillesse, épouse une femme jeune et belle, une Sicilienne qui avait été la maîtresse de Marc-Antoine Colonna, l'un des vainqueurs de Lépante. Irrités de ce mariage, quatre des fils du marquis assassinent cette belle-mère, qui déshonore leur nom, et s'enfuient de la maison paternelle. Le marquis revenant du Vatican, où le retenaient ses fonctions de camérier du pape, ne trouve plus qu'un cadavre et meurt aussitôt, frappé d'apoplexie, non toutefois sans avoir pu maudire ses parricides enfans. Cette fatale malédiction les poursuit dans leur fuite et s'appesantit sur leur tête. L'un, dévoré de la soif de l'or, commence par se livrer à l'usure, puis meurt empoisonné par un de ses frères, en marchandant au prêtre la messe de ses funérailles et sa bière au menuisier. L'empoisonneur lui-même, passionné pour l'alchimie et les sciences occultes, commet une foule de meurtres pour arracher aux entrailles saignantes de ses victimes le secret de la vie, et meurt sous la hache du bourreau. Le troisième, un débauché, un ivrogne, meurt, brûlé par les liqueurs dont il a fait abus, de cet effroyable mal qu'on appelle la combustion spontanée. Le quatrième, devenu capitaine de vaisseau, ne peut chasser le remords, veut en finir avec la vie et se fait tuer par les Turcs. Quant au cinquième, qui n'avait pas participé au meurtre, il échappe à la malédiction et survit seul à toutes ces catastrophes; mais l'auteur, qui aurait pu tirer un heureux parti du contraste d'un homme de bien parmi tant de scélérats, regarde sans doute son existence comme une exception, ses aventures comme un hors-d'œuvre, et il ne daigne pas même nous dire comment il vit, ni comment il meurt.

Si monotone, si dépourvu d'intrigue que soit cet affreux récit, il faut tenir compte à M. Guerrazzi, premièrement, de sa persistance louable à écrire dans une langue et d'un style qui peuvent servir de modèle partout où l'en-

flure ne les dépare pas; en second lieu, de quelques scènes habilement décrites, celle de la combustion de Marco Massimi, le troisième fils; du caractère de l'usurier, peu original, il est vrai, et trop chargé, mais enfin où l'on trouve les traces d'une étude sérieuse; il faut lui tenir compte surtout de la modification qui semble s'être opérée dans ses idées sur la morale. Jusqu'ici, il nous avait toujours montré le crime triomphant, la vertu persécutée; voici enfin un ouvrage où il n'y a pas une faute qui n'ait son châtiment. M. Guerrazzi commencerait-il à croire que la justice vengeresse n'attend pas toujours l'autre vie pour frapper les coupables? Malheureusement, si le but est honorable, les moyens employés pour l'atteindre manquent tout à fait d'habileté.

Ce que nous avons dit du romancier florentin suffit pour montrer qu'il n'a ni la flexibilité ni la liberté d'esprit nécessaire pour écrire un roman. Il est assez clair qu'il manque à la fois d'imagination pour créer, d'art pour composer selon les lois du goût et de la raison. Il se peut que le nouvel ouvrage de lui qu'on annonce comme devant paraître sous peu, *l'Appendice au Jugement dernier*, *ou l'Ane avocat*, nous montre une heureuse transformation de son talent; mais nous craignons fort que M. Guerrazzi ne reste ce qu'il a été jusqu'à ce jour, un déclamateur éloquent.

Un critique italien exprimait dernièrement le vœu que l'école de M. Guerrazzi s'éteignît avec lui. Ce vœu n'était pas téméraire : je le crois bien près d'être réalisé. M. Eugène Maestrazzi a eu seul la singulière fantaisie d'imiter, je ne dirai pas le plus inimitable, mais à coup sûr le moins raisonnablement imitable des romanciers italiens, et le résultat de ses efforts permet d'espérer que le genre déclamatoire restera un accident isolé dans la littérature italienne. *La Ligue lombarde* et *Jeanne d'Anjou* méritent à peine une mention, car M. Maestrazzi n'a su emprunter à l'auteur du *Siége de Florence* que ses défauts.

III.

Nous venons de voir le roman historique se développer en Italie sous une double influence. Dans l'école de Manzoni, c'est la conciliation entre l'histoire et la fiction qui est le but d'efforts trop souvent maladroits ou stériles. Pour M. Guerrazzi, l'histoire devient un thème à déclamations politiques. L'Italie semble avoir tiré du cadre choisi par l'auteur des *Fiancés* tout ce qu'elle en pouvait attendre. Pourquoi donc ne s'interrogerait-elle pas de plus près? Chercher par l'évocation des souvenirs du passé à réveiller le sentiment national, c'est une noble tâche qui a été remplie : il reste une œuvre plus délicate à essayer. La vie contemporaine a été à peine étudiée par les écrivains de l'Italie. Craignent-ils de toucher à des douleurs trop poignantes? N'y a-t-il pas en dehors des faits politiques tout un domaine moral et intime où le roman peut prétendre à s'établir? « Pour aborder le roman de mœurs, disent les Italiens, nous n'avons pas cette vivacité des Français qui pique sans blesser, qui met le ridicule en évidence sans l'exagérer; quant au roman de caractère, nous manquons d'un centre politique pour étudier le caractère national dans son expression la plus condensée. Ne connaissant

pas la vie publique, nous ne pourrions que nous traîner servilement sur les traces des Français. » Mais quoi! avec un peu d'étude et de talent, ne vient-on pas à bout de faire un portrait au lieu d'une caricature? Est-il donc besoin d'être initié à la vie publique pour décrire la vie privée, pour raconter les scènes du foyer domestique? Le malade connaît son mal; il a tort de le croire incurable : pour en guérir, il lui suffirait de vouloir. Cette volonté se concilie peu, je le sais, avec les passions politiques qui animent le plus grand nombre des Italiens; mais il se trouve quelques esprits plus doux, quelques talens moins disposés à monter sur la brèche, qui ont dans les lettres la hardiesse dont ils manquent pour la vie publique, et qui ne craignent pas d'entrer dans la voie nouvelle. Leurs efforts ont pour nous d'autant plus de prix, qu'ils semblent un jalon planté sur la route de l'avenir. Au surplus, faire de l'art pour l'art, comme on dit aujourd'hui, n'est pas aussi inutile qu'on pourrait le penser. Dans les choses que mène la Providence, on atteint d'autant mieux le but qu'on s'en préoccupe moins; seulement, comme il faut se détacher du monde extérieur, se raidir en stoïcien contre les douleurs les plus poignantes, peu d'hommes en Italie sont capables de cet effort, à moins d'avoir été brisés dans la lutte, ou de n'en voir ni les péripéties ni les conséquences. Dans tous les cas, ils ont des admirateurs, non des disciples; leurs chants ont beau être harmonieux, ils restent sans écho.

C'est ce qui est arrivé à M. Nicolas Tommaseo. On connaît ce respectable martyr de l'indépendance; on sait la mansuétude et la vertu dont il fit preuve pendant la dernière insurrection de Venise, où il marcha toujours à côté de l'héroïque Manin, partageant d'abord ses espérances à l'heure du combat, puis sa fermeté à l'heure de la défaite. Presque aveugle aujourd'hui, il oublie au sein de la famille les amers déboires de la vie publique, et cherche dans ses croyances religieuses une suprême consolation. Cependant il n'a pas entièrement renoncé à des espérances déjà anciennes : du fond de sa retraite, il publiait, il y a trois ans à peine, un ouvrage écrit en français sous ce titre *Rome et le Monde*. Le choix de notre langue indique assez que M. Tommaseo entendait s'adresser à toute l'Europe catholique. Comme solution du problème social encore pendant aujourd'hui, et pour sauver la religion menacée, il proposait d'ôter au pape tout pouvoir temporel. Si cette proposition est d'un catholique, elle est au moins d'un catholique comme il y en a peu.

Ce n'est pas en qualité d'écrivain français toutefois que M. Tommaseo doit nous occuper. Sa réputation est fondée sur de meilleurs titres : d'intéressans travaux philologiques, quelques poésies, d'excellens conseils sur l'éducation, enfin deux ouvrages auxquels, faute d'un nom plus convenable, on s'accorde à donner celui de *roman*. Un style plein de caprice, de laisser-aller, de douce langueur et de grâce y relève partout les moindres choses; seulement ce style manque de naturel. On dirait que l'auteur s'est donné beaucoup de mal pour tourmenter sa pensée; mais il paraît que tel est le tour de son esprit : sa correspondance la plus intime ne porte pas moins que ses livres ce caractère de bizarrerie et d'étrangeté. Les Italiens ont un mot particulier pour désigner ce genre de style : ils l'appellent *sazievole;* cela veut dire, dont on est facilement rassasié.

Si, avant d'arriver aux essais des Italiens dans la voie du roman intime, nous signalons les deux récits de M. Tommaseo, — *le Duc d'Athènes* et *Fede e Bellezza*, — ce n'est pas que nous puissions les rattacher directement au groupe d'écrits où commence à se refléter la vie contemporaine de l'Italie. Ce qui nous frappe dans les romans de M. Tommaseo, c'est que l'un introduit dans le genre du récit historique une manière nouvelle, et que l'autre semble un appel adressé aux Italiens en faveur du roman d'analyse. *Le Duc d'Athènes* est le récit de la patriotique conjuration qui eut pour résultat l'expulsion de ce Gauthier de Brienne que les Florentins, toujours en quête d'expédiens pour rétablir la paix dans leurs murs, y avaient fort imprudemment appelé. Villani et Machiavel avaient déjà écrit cette belle page d'histoire. M. Tommaseo était homme de trop de goût pour entreprendre de lutter contre ces grands maîtres. Loin de là, selon un usage honorable et assez commun en Italie, il cite lui-même, comme pièces justificatives, les récits de ses deux modèles; mais au lieu de mêler aux événemens historiques des aventures imaginaires, il se borne à mettre en saillie les détails les plus dramatiques, et à faire tenir aux acteurs les discours qui étaient dans la situation. *Le Duc d'Athènes* est moins un roman, on le voit, qu'une brillante amplification dialoguée.

Quant à *Fede e Bellezza*, c'est une étude psychologique dans le genre de *Werther* ou plutôt de *Jacopo Ortis*, mais avec une part plus grande donnée à l'élément dramatique. M. Tommaseo y fait le portrait anonyme de deux personnes aimées et qui ont joui d'une certaine célébrité; cela explique pourquoi, depuis tant d'années, cette brillante étude n'a pas été réimprimée : si nous sommes bien informé, l'auteur ne l'a pas voulu. On s'expliquerait difficilement sans cela que les éditeurs n'eussent pas été affriandés par le succès de la première édition. Dans cet ouvrage plus encore que dans les autres, M. Tommaseo ne marche que par vives et capricieuses saillies; esprit essentiellement personnel et lyrique, il est incapable de suivre une idée ou un plan avec la rigueur du logicien. C'est là une disposition d'esprit peu favorable au roman; aussi *Fede e Bellezza* n'est-il guère susceptible d'une analyse. Je comparerais volontiers cet ouvrage à l'agréable volume intitulé *Desiderii sull' educazione*, où M. Tommaseo passe incessamment d'un objet à un autre, de la dissertation à un récit dont il laisse quelquefois deviner la fin plutôt qu'il ne la raconte. Ce n'est ni l'esprit, ni l'élégance, ni le sentiment qui manque à M. Tommaseo, c'est la force et le nerf, c'est surtout la volonté si nécessaire de ne pas se laisser détourner du but par les accidens et les curiosités du chemin. L'auteur de *Fede e Bellezza* est un moraliste, un rêveur spirituel plutôt qu'un romancier.

On peut dire tout le contraire de M. Carcano. Homme d'imagination, poète non moins dans sa prose que dans ses vers, M. Jules Carcano est le premier, le seul en Italie qui ait obtenu un grand et légitime succès dans le genre à peu près inexploré du roman domestique. Deux ouvrages, *Damiano*, *Angiola-Maria*, ont fondé sa réputation. Je ne parlerai pas du premier. L'auteur essaie d'y montrer la lutte courageuse, mais impuissante, de l'homme contre les difficultés sociales auxquelles il se heurte incessamment : l'intention de relever ainsi l'activité, la volonté humaine qui proteste noblement et sans désespoir

contre la défaite est honorable; mais la mise en œuvre est trop insuffisante. Je m'en tiendrai à *Angiola-Maria*, qui est le meilleur travail de quelque étendue qu'ait publié M. Carcano, et qui est à présent le modèle du genre intime en Italie, comme *les Fiancés* le sont du genre historique. Est-il besoin de dire que, si estimable que soit ce roman, il ne peut soutenir la comparaison sur aucun point avec celui de Manzoni, et qu'il ne doit qu'au hasard et aux circonstances dont j'ai parlé l'honneur d'être signalé comme modèle? Il suffira pour le prouver d'indiquer les objections que ce livre soulève; mais, avant d'exprimer nos scrupules, il est juste de dire quelles sont les qualités qui font d'*Angiola-Maria* un des meilleurs romans de l'Italie contemporaine. Le sentiment vrai des beautés de la nature transalpine, l'émotion, le pathétique obtenu par les moyens les plus simples et même les plus vulgaires, une certaine connaissance de la réalité, assez rare dans ce pays, — voilà en quoi M. Carcano excelle, voilà en quoi il me paraît mériter qu'on salue son avénement.

Il faut en prendre son parti quand on étudie les œuvres d'imagination chez les Italiens; aucun d'eux, — nous exceptons toujours Manzoni, — ne se doute des ressources qu'on peut trouver dans l'invention. Chez nous, un romancier cherche à plaire par les développemens, par le mouvement et l'imprévu; en Italie, c'est uniquement à la forme qu'il demande le succès. Sans doute une œuvre supérieure doit réunir ces deux mérites; mais n'est-il pas juste de reconnaître qu'à tout prendre, le peuple qui se passionne pour les beautés de la forme est mieux né pour l'art que celui dont toute l'attention se porte sur des combinaisons d'autant plus applaudies qu'elles sont moins naturelles? Les Italiens y vont simplement; ils prennent les circonstances les plus ordinaires de la vie, et ils tâchent d'y intéresser leurs lecteurs. Le problème est difficile, mais il est en partie résolu lorsque, sans expédiens romanesques, sans caractères, on parvient, comme M. Carcano, à faire pleurer sur le sort d'une jeune villageoise et à provoquer dans l'âme de douces émotions.

Rien de plus simple que cette histoire : Angiola-Maria vient de perdre son père. Accouru pour lui rendre les derniers devoirs, son frère Charles, vicaire dans une paroisse assez éloignée, fait connaissance avec un jeune Anglais, Arnold Leslie, dont la famille passe au château du village, loué par elle, la saison d'été. Arnold s'éprend de la charmante villageoise. Bientôt ses sœurs font d'Angiola leur amie, et, l'hiver venu, l'emmènent à Milan, du consentement de sa mère, qu'elles décident avec peine à s'en séparer. Là, dans une intimité de chaque jour, Arnold ose parler de ses sentimens. Angiola-Maria, quoiqu'elle garde le silence, se croit déjà coupable pour avoir répondu dans le secret de son cœur. Elle écrit au vicaire, qui accourt, l'arrache au danger et la conduit dans une maison amie, chez de pauvres gens. A partir de ce moment et comme pour la récompenser de sa vertu, le malheur s'appesantit sur la jeune fille. Emprisonné pour un prétendu délit politique, le vicaire meurt dans son cachot; sa mère le suit bientôt dans la tombe, et Marie, pour ne pas rester à la charge d'une étrangère, entre en condition. Sa beauté l'expose, dans toutes les maisons où elle sert, à d'indignes insultes; elle se voit forcée de retourner au village. Arnold brave alors la malédiction pater-

nelle pour l'y rejoindre et l'épouser; mais l'infortunée repousse avec courage une union conclue sous d'aussi peu favorables auspices, elle est d'ailleurs atteinte d'une maladie de langueur qui l'emporte en deux saisons.

On le voit, rien de moins compliqué que cette histoire. On peut cependant élever contre quelques détails, au point de vue même de la vraisemblance, d'assez graves objections. Sans exprimer ici le regret qu'on place la scène en Italie pour la peupler d'Anglais, je demanderai du moins comment une pauvre veuve, privée de son fils, peut consentir, pour je ne sais quelle gloriole ou quel intérêt hypothétique, à se séparer de sa fille et à la laisser dans une maison où il y a un jeune homme. C'est encore au point de vue de la vraisemblance qu'on ne peut guère accepter la résolution d'Angiola-Maria quand la mort de sa mère l'a laissée seule au monde. Pourquoi s'égare-t-elle d'abord dans un atelier de modiste, puis au service d'un vieux libertin, plutôt que de retourner au pays, dans cette maison, déserte il est vrai, mais qui lui appartient encore, où elle peut vivre de son modique revenu, où elle serait entourée d'amis qui la connaissent dès l'enfance et qui respecteraient sa jeunesse, sa pureté, son malheur? Lorsque son historien l'a bien promenée à Milan de misère en misère, il lui fait prendre enfin ce dernier parti, le seul raisonnable et qui n'avait d'autre inconvénient, en venant à son heure, que de mettre trop tôt fin au récit.

Peut-être sommes-nous sévère pour un livre qu'on ne lit pas sans plaisir; mais M. Carcano est un écrivain sérieux et d'assez de talent pour qu'on lui doive la vérité sur les défauts de ses ouvrages. Quant aux mérites qui assignent à *Angiola-Maria* un rang distingué dans la littérature contemporaine, quelques-uns, ceux de la forme, de la langue et du style, sont difficilement appréciables pour nous. Comment faire sentir ce doux laisser-aller, cette gracieuse et spirituelle familiarité du langage qui est si éloignée de ce que le génie de la langue française nous permet? Voltaire se plaignait vivement de cette contrainte que nous impose un besoin exagéré de noblesse dans le style, et tout homme de goût sera de son avis, surtout lorsqu'on verra les peuples étrangers jouir de cette liberté précieuse de dire simplement les choses simples. Aucune langue n'est plus large à cet égard que la langue italienne, et aucun écrivain, parmi les meilleurs de cette nation, n'use avec plus de mesure et de justesse que M. Carcano de cette libéralité.

Si nous laissons de côté cet avantage, auquel nous ne pouvons que porter une stérile envie, ce qui nous plaît surtout, ce que nous cherchons dans un roman italien, c'est tout ce qui nous fait connaître l'Italie, ses mœurs, les beautés incomparables de sa riche nature. M. Carcano s'est attaché dans *Angiola-Maria* plutôt à développer les sentimens du cœur humain que les coutumes les plus particulières, les plus originales de son pays. Pourtant quelques parties de son livre indiquent un vrai talent d'observation. Je voudrais espérer que la traduction ne fera pas trop de tort à la scène suivante, si agréable dans l'original :

« Qui de nous, dans les beaux jours de l'automne, à la campagne, n'a pris place plus d'une fois au milieu de la brillante compagnie qui fait cercle dans la boutique de l'apothicaire? A qui n'est-il pas arrivé de se trouver porté parmi les habitués de cette officine qui est le centre, le cœur du village, par

le hasard de la promenade, le désœuvrement ou l'habitude? Qui ne s'est assis à côté de ces petites gens qui raisonnent sur de grandes choses, et n'a essuyé un feu croisé de vieilles plaisanteries, de nouvelles politiques réchauffées, d'anecdotes de la ville, toujours les mêmes, aliment quotidien des cancans et des petites intrigues?

« La boutique de l'apothicaire est la chambre législative, l'académie, le club, le café, la cour encyclopédique du pays. Il n'y a pas de question d'état ou de conflit ministériel dans aucun des cinq grands cabinets européens et même jusqu'au divan du grand-seigneur, dont les motifs ne soient attaqués, combattus, défendus, pesés, décidés dans la boutique d'un pharmacien de village. Il n'y a pas de question de paix ou de guerre, de dépêche télégraphique, de loi nouvelle touchant l'état ou la moindre commune, qui n'y soit lue, méditée, commentée, de manière à faire honte à tous les pairs, à tous les députés de France et d'Angleterre!—et tout cela sur la foi d'un seul témoin, mais inépuisable, irréfragable, timbré, sur la foi d'une piteuse gazette de province qui, attendue avec une ardente curiosité, arrive toute fraîche au village, tout au plus cinq ou six jours après la date qu'elle porte!

« Les notabilités de ..... étaient dans l'*officine chimico-pharmaceutique de Samuel D...* Telle était l'enseigne écrite au-dessus de la boutique en ces termes inexplicables et effrayans pour les bons campagnards. Les habitués étaient monsieur le curé, l'agent communal, un vieux seigneur qui comptait parmi les notables de l'endroit, le médecin et un gros propriétaire. Un soir, la réunion était réduite à ces trois premiers. Le vieux seigneur était un de ces nababs au petit pied qui habitent sur les bords du lac, un de ces hommes qui, partis dans leur jeunesse avec le bâton et le paquet du colporteur sur l'épaule, voyagent en France et en Angleterre, et qui, après avoir fait une modeste fortune, reviennent à la chaumière où ils sont nés, la font élever d'un étage et badigeonner du haut en bas, puis y passent au sein du repos le reste de leurs jours, se faisant appeler *seigneurs*, et toujours prêts à raconter les merveilles dont ils ont été les auteurs ou les témoins.

« Le curé approchait de la soixantaine; il avait l'air paterne, le corps replet; c'était une bonne pâte de vieillard qui paraissait fait pour vivre paisiblement ses cent ans; il était de mœurs faciles, pourvu qu'il n'eût pris ni rhume, ni refroidissement, en faisant sa promenade sur le rivage, pourvu qu'une digestion difficile, après un dîner d'étiquette chez un des seigneurs qui passaient la saison d'été dans le pays, ne lui eût pas mis la tête à l'envers, et il est vrai de dire que ces accidens n'étaient pas d'une extrême rareté. Selon son habitude, le curé prenait ses aises dans un grand fauteuil que M. Samuel avait placé là, dans le coin le mieux abrité, exclusivement pour le révérend personnage. Il lisait, à la lumière d'une mauvaise chandelle, la gazette qui venait d'arriver. Les trois personnes qui l'entouraient prêtaient l'oreille à cette lecture comme les bonnes gens de l'antiquité aux paroles de l'oracle. Seulement M. Gaspard (c'était le nom du vieux hobereau) hochait de temps en temps la tête pour témoigner de son dissentiment, ou souriait d'une manière toute particulière. Le pharmacien et l'agent communal écoutaient, bouche béante, les nouvelles politiques que le curé entremêlait

volontiers, en les lisant, de gloses, de commentaires très profonds, comme vous le pensez bien.

« *On assure que le ministère anglais va être changé.* — Je l'avais bien dit que cela devait finir ainsi! Cela ne pouvait pas durer. Ces messieurs des chambres n'ont jamais pu se mettre d'accord avec les ministres. Plaisante chose en vérité que de vouloir gouverner et de ne pas savoir s'entendre pour faire les lois!

« — C'est comme dans nos réunions, où chacun veut dire ce qui lui passe par la tête, hasarda l'agent de la commune....

« — *La compagnie des Indes orientales a tenu, la semaine dernière, une séance à laquelle ont assisté...* Je passe ce paragraphe et tous ces noms diaboliques, cela n'a aucune importance.

« — Mais au moins dites-moi, s'écria le pharmacien, qu'est-ce que cette compagnie dont il est si souvent question dans les journaux?

« — Ce doit être, répondit le curé, une société de savans, de philosophes, d'hommes de lettres qui ont envoyé depuis longtemps aux Indes des personnes chargées d'y découvrir des antiquités; mais dans quel intérêt, c'est ce que je ne sais pas.

« — Vous vous trompez, monsieur le curé, interrompit M. Gaspard avec un sourire moqueur. La compagnie des Indes est une société de négocians, de richards qui ne connaissent pas leur fortune. Il s'agit bien de littérateurs et de savans!

« — Oh! pour le coup, je ne m'y laisse pas prendre, dit le curé, piqué au vif de cette nouvelle interruption. Je vois bien que vous vous moquez. Que voulez-vous qu'aillent faire des négocians dans ce pays de barbarie et de misère? Mais n'y eût-il que la dépense du voyage?... Et puis là, voyons, avec ces belles manières d'empaler les gens et de les brûler vifs!... Ils en savent quelque chose, ces pauvres missionnaires qui vont porter la parole de vie à ces diables incarnés d'Indiens! Des négocians, allons donc!

« — Mais j'ai vu l'Angleterre, moi, vous le savez bien, monsieur le curé! Je l'ai parcourue en long et en large, et de ces Crésus qui parlent de millions comme nous d'écus, j'en ai vu et connu quelques-uns comme je vous connais. Vous devez me croire, moi qui ai vu tant de pays, qu'à peine je m'en rappelle les noms.

« — C'est une autre compagnie alors; mais quant à celle-là...

« — Eh bien! mon cher curé, cette fois...

« — Je vous soutiens que ce n'est pas une compagnie de marchands...

« — Si c'était par hasard une compagnie de comédiens? dit l'agent communal, qui voulait mettre d'accord les deux adversaires.

« — Silence! — Ici le pauvre curé, qui, dans toute sa vie, n'avait jamais perdu son clocher de vue, s'échauffa, et regardant fixement son contradicteur: — Il me semble, reprit-il, que j'ai lu assez de bons livres, et que cela vaut autant que d'avoir voyagé, car ceux qui écrivent ont toujours raison et en savent un peu plus que vous et moi. Ainsi, mon cher monsieur Gaspard, il se pourrait bien que j'eusse raison et que vous eussiez tort.

« — Calmez-vous, monsieur le curé, et permettez...

« — Sornettes! poursuivit celui-ci en jetant le journal sur la table avec

colère. Vous êtes toujours contre moi; il y a longtemps que je m'en suis aperçu...

« Pendant que le curé parlait, le pharmacien et l'agent communal avaient toutes les peines du monde à le retenir sur son fauteuil : déjà il faisait mine de se lever avec dédain; il avait pris sa canne et son chapeau pour s'en aller. Ce ne fut pas une petite affaire que de l'en empêcher : il grommelait qu'il était déjà bien tard, qu'il avait d'autres choses en tête que toutes ces misères, et, tirant de sa poche sa grosse montre d'argent, il comptait avec soin les heures et les minutes. De son côté, M. Gaspard, qui, cette fois du moins, était sûr d'avoir raison, avait retiré sa chaise en arrière, tourné le dos au curé et murmurait : Quel ignorant obstiné! A coup sûr il a mal fait sa digestion aujourd'hui. — Peut-être les choses n'en seraient-elles pas restées là, si le médecin du village n'était entré d'un air tout affairé dans l'officine, comme quelqu'un qui a du nouveau à raconter. La curiosité fit plus en un instant pour la réconciliation que tous les efforts de M. Samuel. Le curé posa sa canne et son chapeau; M. Gaspard rapprocha sa chaise, et une trève fut tacitement conclue jusqu'à l'arrivée de la prochaine gazette, ou jusqu'à la prochaine digestion laborieuse. »

Ce dernier trait de mœurs est le couronnement naturel de la scène piquante et vraie qu'on vient de lire. Ce sont là, dira-t-on peut-être, des caractères trop généraux, et il est permis de voir sous les traits de M. Gaspard ou du curé plus d'un notable, plus d'un desservant de nos villages français. D'accord; mais où l'on reconnaît l'étude vraie des mœurs italiennes, c'est dans l'excès même de cette ignorance, peu vraisemblable en général dans notre pays. Il est malheureusement trop certain que tels sont dans les campagnes de la Lombardie, et ailleurs encore en Italie, les représentans de la science, de l'intelligence et des classes éclairées : M. Carcano n'a pas fait leur caricature, il a fait leur portrait.

Quand M. Carcano décrit la nature italienne, il n'est pas moins bien inspiré que quand il met en scène ses compatriotes. Les romanciers lombards excellent en général à décrire les beautés de la nature dans leur merveilleux pays. Dans les lignes qui suivent, ne sent-on pas que M. Carcano écrit d'abondance et presque sans réflexion?

« Quiconque voit l'aurore d'un jour de printemps dans notre Italie, sous ce ciel calme et transparent de la Lombardie, et ne sent pas son cœur s'épanouir librement, sa poitrine se soulever légère et sereine en respirant cet air qui la nourrit et qu'elle sent lui appartenir, celui-là n'aura jamais ce sens divin que Dante appelle avec tant de vérité et de profondeur *l'intelligence de l'amour*. Ce sentiment si pur, ce n'est pas de la joie, ce n'est pas de l'étonnement, ce n'est pas même de l'extase : c'est un amour profond des beautés de la nature, c'est la vraie poésie. Si vous avez contemplé quelquefois une de ces aurores sur les rives fortunées du lac de Côme, dites-moi, n'avez-vous pas pensé, presque sans le vouloir, que la vie ne peut être plus heureuse, les années plus lentes et plus légères, le cœur plus juste et plus paisible? N'avez-vous pas alors prié Dieu de rendre meilleurs les fils de ce doux pays auquel il a prodigué les beautés, les bénédictions de la nature? — Si vous ne l'avez pas fait, je l'ai fait pour vous. C'était le matin. Le jour s'annonçait

plein de charme. Le printemps commençait à peine; la limpidité de l'air et la splendeur du ciel, l'harmonie de la vie et de la nature, tout resplendissait d'une mystérieuse beauté. C'est le temps heureux où le poète songe à la jeunesse du monde, aux jours de la création, quand le ciel et la terre portaient peut-être le même nom; c'est le temps heureux qui renouvelle ces miracles de la production qui sont une révélation au sage, rendent au riche sa santé épuisée et font au pauvre la promesse d'une bonne récolte. C'est alors surtout que nous sentons le besoin d'aimer nos frères, d'aimer la terre où nous vînmes au jour, les lieux où notre cœur a appris tant de noms chéris, où il fit tant de beaux rêves d'innocence et d'amour, où nous avons connu la douleur, où nous avons pleuré pour la première fois!

« O ma patrie! — Voici le soleil qui, dans la plénitude de sa lumière, remplit le ciel d'allégresse, répand la fécondité dans les campagnes, la tranquillité dans la vie, l'amour dans toutes les âmes! Voici des plaines sans fin où le regard se perd, voici les lacs qui réfléchissent la sérénité des cieux, voici les fleuves majestueux, les courans irrigateurs; voici les campagnes aux mûriers verdoyans, aux moissons florissantes, les riantes collines, les montagnes couvertes de vignobles, de pâturages, de chaumières et de villages! Ici les cieux sont beaux, la terre est belle, les hommes sont nombreux, les femmes sont jolies... C'est le pays de nos pères, de notre religion et du petit nombre de souvenirs sacrés qui nous restent.

« C'était un dimanche. Sur le rivage et sur le penchant des montagnes qui couronnent les eaux tranquilles du lac de Côme, on entendait par intervalles les cloches nombreuses des paroisses retentir dans l'air et marier leurs joyeux accords. La plus grande beauté de cette scène, — la riante perspective de tant de villages que le soleil éclaire et qui se réfléchissent dans le lac, ce mélange de lumière et de couleurs, ces teintes indéfinies d'ombres et de vapeurs, — toutes ces merveilles défient le pinceau et trouvent la parole impuissante. Il n'y a pourtant que de pauvres chaumières éparses çà et là sur la croupe d'une colline, sur le penchant de la montagne, ou les pieds baignés dans le lac; à peine quelques-unes se détachent-elles par leur éclatante blancheur, par la vigne verdoyante qui les entoure ou le bizarre feuillage de l'arbre séculaire qui les protége. Et cependant il suffit de cela pour réjouir l'œil et le cœur; il suffit de l'avoir vu une fois pour ne plus l'oublier. De tous côtés, de charmans villages s'étendent au bord du lac, d'où ils semblent sortis par enchantement pour rivaliser de pittoresques beautés. Sur chaque rive, sur chaque colline, de nobles et vastes châteaux princiers, où l'on monte par de somptueux escaliers, arrêtent nos regards; de petites villas isolées et élégantes s'élèvent au pied de la montagne ou sur le penchant d'une colline, entourées de jardins en fleurs, ornées de plantes rares, abritées sous de frais ombrages; plus haut, on voit la cabane du montagnard et son pauvre petit champ. Bientôt la pente devient plus rapide, les broussailles dominent seules; plus haut encore, on ne voit que de larges bandes de terre d'un gris d'ardoise, une rare végétation et des ruisseaux qui bondissent et descendent vers la plaine.....

« En face de vous, un beau promontoire que couronnent quelques groupes de pins déroule devant vos yeux, du sommet à la base, le plus charmant

paysage, panorama pittoresque de maisons modestes et tranquilles, de vignobles ombragés et de jardins exposés au soleil; asile paisible qui séduit et attire quiconque est fatigué des choses d'ici-bas. Et par derrière ces eaux, ces ombrages, ces habitations, vous voyez d'autres montagnes, et par derrière encore d'autres cimes, les Alpes, puis l'horizon étincelant, le soleil qui répand à torrens sa plus pure lumière sur la surface agitée du lac, et qui règne au milieu du ciel avec tout son éclat, comme le regard de Dieu qui se dirige vers la terre pour la rappeler à la vie! »

Il y a dans ce gracieux tableau mieux que l'indice d'un heureux talent descriptif, il y a un sentiment vif et original de ce qui fait la beauté du paysage lombard. Toutefois, si agréable que soit le récit où se rencontrent de telles pages, je préfère encore à *Angiola-Maria* une petite nouvelle, un récit de mœurs villageoises, — *la Nunziata*, — renfermé par M. Carcano dans moins de cent pages. L'embarras évident que les Italiens éprouvent à créer des caractères ou à imaginer un imbroglio romanesque de quelque étendue les appelle à réussir mieux dans la nouvelle que dans le roman. C'est même dans ce genre, après la poésie, qu'ils ont obtenu les plus anciens et les plus légitimes succès. Là le cadre est moins vaste et moins difficile à remplir; là, au lieu d'une peinture aux contours arrêtés, on peut se contenter d'une esquisse ou d'une ébauche; on sait gré à l'auteur d'une intention légèrement indiquée, comme si l'exécution y répondait.

L'idée-mère de *la Nunziata* est une simple, mais éloquente protestation contre cette agglomération hideuse des enfans des deux sexes dans les manufactures, contre l'abrutissement prématuré et la promiscuité qui en sont la conséquence. Cette morale du récit est exposée d'une manière piquante dans une conversation de café entre les notables de l'endroit. Rien n'est d'ailleurs plus digne d'intérêt que cette jeune fille presque maudite par son père, chassée du logis comme bouche inutile, et gagnant un pain amer aux dépens de sa santé dans la manufacture; rien de plus sobre et de plus chaste que le récit des assauts que soutient sa vertu, rien de plus touchant que sa résignation, ses pressentimens et sa mort. Ici encore nous retrouvons les qualités de M. Carcano, le pathétique et la mesure dans l'expression, et nous n'avons à lui reprocher aucun des défauts qui déparent *Angiola-Maria*.

Ce gracieux esprit pourrait être considéré comme chef d'école, s'il avait eu des imitateurs. Je ne lui en connais guère d'autre que M. Caccianiga; encore ce jeune écrivain semble-t-il s'être plutôt formé à l'école des romanciers français. En 1848, lorsque Milan se croyait libre parce qu'elle avait fermé ses portes sur les Autrichiens et qu'elle ne les voyait plus, M. Caccianiga y rédigeait avec esprit et succès *l'Esprit Follet*, journal dans le goût du *Charivari*. D'innocentes plaisanteries le forcèrent, au jour de la défaite, à prendre la route de l'exil. A Paris, sa vive intelligence s'est facilement pénétrée des qualités les plus saillantes du génie français, et quand il a repris la plume, le jeune journaliste était déjà trop naturalisé parmi nous pour se retrouver à volonté exclusivement Italien. C'est là sans doute un inconvénient, mais qui n'a pas été sans compensation : M. Caccianiga a évidemment beaucoup gagné à être proscrit. L'émigration politique n'est pas un propagateur moins puissant de la civilisation que la télégraphie électrique ou les chemins de

fer; encore quelques exils, et les Alpes tomberont à leur tour, comme autrefois les Pyrénées, mais pour ne plus se relever.

Le Proscrit, scènes de la vie contemporaine, tel est le titre d'un roman où M. Caccianiga soutient cette proposition peu contestable, que l'exil est une source de malheurs; mais, pour sortir du lieu commun, l'auteur prend pour héros un de ces jeunes patriciens qui d'ordinaire se croient partout chez eux, parce que l'or leur ouvre toutes les portes. Si, malgré les jouissances de la fortune, la proscription chasse bientôt le bonheur, il est clair que la thèse de M. Caccianiga, déjà plus originale, sera aussi plus concluante.

Nous touchons ici dès l'abord au principal écueil d'un tel sujet : c'est qu'au lieu d'écrire sur ce qu'il connaît bien, sur l'Italie et les mœurs de son pays, M. Caccianiga est fatalement conduit à placer la scène, du moins pour une partie de son roman, sur la terre d'exil, au milieu de ce Paris qu'il habitait récemment encore, avant qu'une amnistie honorable l'eût rappelé dans ses foyers. Or cinq ans de séjour n'ont pu lui en apprendre autant sur Paris que vingt-cinq sur l'Italie; d'ailleurs il a l'âme trop honnête pour pénétrer à fond certains mystères de la vie parisienne, et les vulgaires aventures qui remplissent la seconde partie de son roman sont dénuées d'intérêt pour le public italien comme pour le public français. Heureusement la première partie du roman nous dédommage de la seconde. Là du moins la scène est en Italie, tantôt sur les bords séduisans du lac de Côme, tantôt à Milan, au milieu des bruits précurseurs et du tumulte même de la révolution. Là le futur proscrit aime une charmante jeune fille, fait partie des sociétés les plus inoffensives, porte des toasts imprudens à l'indépendance, gémit dans cette prison de Sainte-Marguerite, illustrée par Pellico, entend du fond de son cachot la fusillade victorieuse du peuple, combat jusqu'à la fin pour sa patrie, et ne s'exile qu'au moment où une nouvelle captivité, la mort peut-être, le menacent.

Toutes ces scènes et d'autres encore, M. Caccianiga les raconte de verve, avec beaucoup d'esprit et d'entrain, avec une vivacité plus française qu'italienne. Son style a ce trait, ce mordant, ces allures nettes et décidées qu'on trouve si rarement de l'autre côté des Alpes, et que Manzoni presque seul possède sans cesser d'être Italien. Par un remarquable privilége, cette impétuosité d'esprit n'exclut pas la discrétion, la retenue la plus sévère. M. Caccianiga a su renfermer son récit, si élastique qu'en fût le sujet, dans un tout petit volume, et s'interdire les allusions politiques, les déclamations, les imprécations que les exilés se croient volontiers permises. Sans doute il sent et exprime très vivement les plaies sociales de notre époque, mais jamais son improbation, jamais son ironie ne dépassent ce qu'un homme bien élevé peut avouer et signer.

Les Italiens pourront remarquer dans le style même de M. Caccianiga de trop visibles traces de l'influence étrangère. Mme Carletti-Calani, auteur du dernier roman dont nous ayons à parler, écrit de même dans une langue où les puristes toscans trouveraient à signaler beaucoup d'incorrections. Bien que Mme Calani ait fixé sa résidence en Toscane, sa *Palmyre* prouve clairement qu'elle n'est pas née dans la patrie de Dante et de Boccace. Le talent du romancier ne rachète pas malheureusement chez Mme Calani l'inexpérience de

l'écrivain; mais peu lui importe sans doute la critique : elle n'est point entrée en champ-clos dans le dessein de faire une vaine parade, elle s'y précipite la lance en arrêt, la visière baissée, et bien résolue à livrer un combat à outrance. L'ennemi qu'elle se propose de terrasser, c'est la funeste négligence que la société porte dans l'éducation des femmes. De là viennent, selon l'auteur de *Palmyre*, tous les malheurs conjugaux. De là vient même, à l'en croire, cet abaissement moral, cette décadence universelle qu'il n'est plus temps de nier et qu'il est peut-être trop tard pour combattre. Ces infortunées créatures, élevées seulement pour briller et pour plaire, gouvernées par leur instinct et condamnées à une éternelle enfance, font le malheur d'une société dont, mieux dirigées, elles seraient la providence et le salut.

Ainsi *Palmyre*, roman de mœurs domestiques, a une tendance sociale très marquée. L'auteur plaide plus qu'il ne raconte, et, dans son inexpérience, il ne sait pas échapper au double écueil du roman-plaidoyer. Le premier, c'est de tomber dans l'exagération du principe, et de rapporter tous les maux à la cause dont on est préoccupé. Que les femmes soient mieux élevées, elles élèveront mieux les hommes, cela n'est pas douteux; mais il restera encore fort à faire, et d'ailleurs l'éducation ne supprime ni les passions ni l'ennui, ces deux causes ordinaires des malheurs domestiques. Le second écueil, c'est que, devant la souveraineté du but, le récit disparaît ou se retire modestement à la seconde place, pour laisser la première aux raisonnemens et aux démonstrations. A peine les personnages ont-ils fait un pas, qu'une main qui ne prend pas la peine de se cacher les arrête, et le mouvement d'un plaidoyer se substitue à l'intérêt du roman.

On passerait cependant sur un défaut si grave, mais non sans exemple, si la fiction prouvait réellement ce que l'auteur veut prouver. Malheureusement les tragiques aventures qu'elle met sous nos yeux peuvent provenir de mille causes autres que la mauvaise éducation des femmes. Une jeune fille élevée dans le goût du jour épouse un jeune homme qui réunit tous les avantages, naissance, beauté, fortune, talent et réputation, mais plein de lui-même, despote dédaigneux et railleur, en un mot un de ces tyranneaux domestiques qui tuent à coups d'épingle les victimes qu'on jette entre leurs bras, sans jamais manquer à ces devoirs qu'au pied de l'autel ils ont juré de remplir. Plein de dédain pour sa femme, qu'il trouve trop inférieure à lui pour vivre en communauté d'esprit avec elle, il renonce à faire son éducation; il rougirait de la conduire dans le monde. Bientôt il la relègue à la campagne. Un jour vient cependant où la pauvre délaissée rencontre un homme plus équitable qui parle à son intelligence et l'élève jusqu'à lui. Le cœur aussitôt se met de la partie, et le mari, informé trop tard de ces amours adultères, ne peut que tirer une horrible vengeance de son honneur outragé. Encore meurt-il lui-même de la maladie affreuse qu'il a inoculée à sa femme pour la défigurer.

Que prouve tout cela? Si le ménage est malheureux au début, c'est la faute du mari. Superbe comme on nous le peint, il eût toujours dédaigné sa femme, alors même qu'elle aurait reçu cette instruction relative qui ne peut manquer de rester au-dessous de celle de l'homme. Il y a plus : par une singulière coïncidence, c'est le jour où l'esprit et le cœur de la jeune femme s'épanouis-

sent qu'elle devient infidèle. Il y a là un fâcheux hasard que l'auteur, dans l'intérêt de sa thèse, eût bien fait d'éviter.

On sent, par ce peu de mots, que, pour se faire un nom dans les lettres, Mme Carletta-Calani a besoin d'étudier encore et de mûrir son talent. Il faut qu'elle acquière plus d'égalité dans le ton, plus de certitude dans la marche, plus de liaison dans les idées. Des pensées élevées, des sentimens généreux, un patriotisme sincère, une sainte horreur de l'hypocrisie, peuvent signaler quelques parties du roman de *Palmyre* à notre estime, mais ne suffisent pas à en racheter les défauts.

On le voit, la vie contemporaine commence à préoccuper les romanciers italiens. Si nous cherchions à tirer une conclusion de ce tableau où nous venons de comprendre trois écoles distinctes, nous dirions que le roman historique a accompli sa mission et fait son temps. Sous l'influence de Manzoni, il a contribué par des œuvres plus ou moins puissantes, mais toujours recommandables, à réveiller l'esprit national des populations italiennes. L'effort de M. Guerrazzi pour le retremper et lui donner une nouvelle vie a échoué, parce que la réforme était dans les mots plus que dans les choses et les idées. Aujourd'hui le roman intime prend la place du roman historique, et c'est à lui qu'appartient l'avenir : il a beaucoup à faire cependant pour s'assurer les sympathies du public italien, car les passions politiques ne laissent pas au-delà des Alpes assez de calme aux esprits pour qu'ils se livrent volontiers à des observations minutieuses, à de paisibles études. Espérons qu'il se trouvera quelques écrivains assez heureusement doués pour concilier l'émotion du patriote avec les devoirs du romancier, pour peindre la société italienne sans amertume et sans froideur dans sa vie de chaque jour, comme Manzoni avait su la montrer dans son glorieux passé. Espérons aussi qu'une ère plus calme s'ouvrira pour ces populations qui ne peuvent guère poursuivre, à travers tant d'obstacles et de préoccupations douloureuses, la gloire littéraire. Une vie politique meilleure, voilà ce qui garantirait à l'Italie un meilleur développement de son heureux génie. « N'insultons pas le génie de l'Italie, disait un critique illustre, parce qu'il sommeille. Croyons que cette nation, à la tête de toutes les autres dans le XIVe siècle, si brillante au XVIe, si spirituelle, si vive, si bien née pour la politique et les arts, croyons que cette nation, si elle pouvait jouir et d'elle-même et de favorables institutions, montrerait bientôt tout ce que le ciel du midi nourrit de flamme et de génie dans les habitans de ces heureux climats. » Il y a longtemps déjà que M. Villemain prononçait ces paroles. L'esprit italien, mûri par le malheur, nous autorise de plus en plus à partager de si nobles espérances; fasse le ciel qu'on les voie un jour pleinement justifiées!

F.-T. PERRENS.

FILS ET SUCCESSEURS

D'ATTILA

III.

L'EMPIRE DES AVARS. — BAIAN, FONDATEUR DU SECOND EMPIRE HUNNIQUE.

I.

La vie des peuples nomades, mobilisée pour ainsi dire dans le désert et soumise à un perpétuel flux et reflux de fortune, a quelque chose de l'imprévu qui s'attache aux aventures de la vie individuelle. Leur histoire est souvent un roman. Telle fut au plus haut degré celle des Huns-Avars, qui, s'incorporant les débris des premiers Huns (1), relevèrent le trône d'Attila sur les bords du Danube, amenèrent Constantinople et la Grèce à deux doigts de leur ruine, et après avoir effrayé l'Europe par une résurrection de l'empire hunnique, finirent par tomber sous l'épée de Charlemagne, ajoutant, comme leurs prédécesseurs, tombés sous celle d'Aëtius, une page glorieuse à nos annales.

Avar n'était point leur nom; ils s'appelaient *Ouar*, mot auquel s'ajoutait communément celui de *Khouni*, qui indiquait leur origine hunnique. Effectivement les Ouar-Khouni étaient Huns du rameau oriental, et compris dans cette masse de tribus qui, sous le nom d'*Ougour* ou *Ouigour*, parcouraient au ve et au vi^e^ siècle les grands

(1) Voyez sur les *Fils et Successeurs d'Attila* les livraisons du 15 juillet et 1er novembre 1854.

espaces au nord de la Mer-Caspienne et à l'est du Volga. Les Ouar-Khouni avaient été jadis puissans entre toutes ces tribus; ils avaient eu leur période d'expansion et de gloire, puis, à une époque qu'on ne saurait bien déterminer, ils avaient subi le joug de conquérans d'une autre race, qui étendirent leur domination sur toute l'Asie centrale depuis la frontière chinoise jusqu'aux limites de l'Europe. Ces conquérans étaient les *Avars*. Tous les peuples de la Haute-Asie obéirent à cette nation redoutable ou se turent devant elle; mais nulle part la fortune n'est plus fragile et plus passagère que dans ces solitudes sans bornes, condamnées par la nature à être le domicile des peuples pasteurs : une des nations vassales des Avars se souleva contre eux, les dispersa, les vainquit, et s'empara de tout le pays qu'ils avaient possédé. C'étaient les Turks, dont le nom apparaît alors dans l'histoire pour la première fois. Leur domination eut pour siége les monts Altaï, et leur souverain, qui prenait le titre de « grand *kha-kan,* roi des sept nations et seigneur des sept climats du monde, » dressa sa tente impériale dans les vallées de la Montagne-d'Or. Pour s'assurer la soumission des anciens vassaux des Avars, le kha-kan des Turks voulut visiter les bords du Volga et se montrer dans tout l'éclat de sa puissance aux populations ougouriennes. Sa visite fut sanglante, car, s'il en faut croire les historiens, ces peuples ayant voulu lui résister, trois cent mille hommes périrent par les mains des Turks, et leurs cadavres couvrirent la terre sur une longueur de quatre journées de chemin. Frappée et vaincue comme les autres, la nation des Ouar-Khouni fut emmenée en captivité.

Internés dans un coin de ces déserts, les Ouar-Khouni auraient pu se consoler par le spectacle d'une plus grande infortune, celui de leurs anciens maîtres, les Avars, dont les restes, traqués de toutes parts, trouvaient à peine un asile chez les peuples les plus éloignés; mais ils n'avaient point tant de philosophie, et dans leur désir de la liberté, ils ne se donnèrent ni paix ni trève, qu'ils n'eussent trouvé les moyens de s'enfuir. Bien des années s'écoulèrent dans l'attente. Un jour enfin, profitant du moment propice, leur principale horde, qui comptait deux cent mille têtes, attela ses chariots et partit dans la direction du soleil couchant. Elle laissait derrière elle trois autres tribus, les Tarniakhs, les Cotzaghers et les Zabenders, qui ne voulurent ou ne purent pas la suivre. La peur donna des ailes aux Ouar-Khouni. Devenus terribles dans leur fuite, ils culbutent tout ce qui s'oppose à leur passage : les Sabires sont rejetés sur les Hunnougours, les Sakes sur les Acatzires, et ceux-ci vont se choquer contre les Alains. Chaque peuple en mouvement en déplaçait d'autres, qui se précipitaient sur leurs voisins. La comparaison d'une fourmilière en désordre rendrait à peine l'idée de ces masses d'hommes,

de troupeaux, de chars errant pêle-mêle, se poussant, se croisant, se choquant dans les plaines du Volga, du Khouban et du Don. Ce qui rendait la frayeur plus grande, c'est que tous ces peuples croyaient avoir affaire aux Avars à cause de la similitude de ce nom avec celui des Ouars; d'ailleurs les nouveaux arrivans portaient un des signes distinctifs des races intérieures de l'Asie et en particulier de la race turke : leurs cheveux pendaient sur leurs épaules en deux longues tresses entrelacées et retenues avec des rubans, ornement étranger aux Huns, dont les cheveux étaient courts et complétement rasés sur le front. Les Ouar-Khouni avaient adopté cette mode pendant leur captivité chez les Turks. Voyant qu'on les prenaît pour les Avars, ils se gardèrent bien de détruire une erreur qui leur était si favorable; ils reçurent au contraire, comme leur étant dus, les présens de beaucoup de tribus et toutes les marques de soumission que ce nom jadis redouté inspirait toujours. Tandis qu'ils erraient ainsi de lieu en lieu sans savoir où se fixer, l'idée leur vint de s'adresser aux Romains, dont la richesse excitait la convoitise de tous les barbares, et à qui ils espérèrent bien arracher, comme tant d'autres, des terres et de l'argent. Leur kha-kan (c'est le titre que prit leur chef, à l'imitation des rois de l'Asie intérieure, et pour compléter la transformation des Ouar-Khouni en Avars), leur kha-kan s'adressa dans cette pensée à Saros, roi des Alains, qui se piquait d'être bien vu à la cour de Constantinople, et Saros, désireux d'éloigner de lui ce terrible voisinage, promit de mettre les Avars en « connaissance et amitié » avec le grand empereur des Romains. Le gouverneur de la province de Lazique, au midi du Caucase, informé par ses soins, demanda les ordres de Justinien, dont il était le neveu. Justinien répondit qu'on devait laisser passer librement les ambassadeurs que le kha-kan des Avars voudrait lui envoyer, et sur cette assurance, celui-ci fit partir pour Constantinople un de ses officiers, nommé Kandikh, accompagné d'un cortége considérable.

Le nom des Avars, leur ancienne puissance et leurs revers étaient parfaitement connus des Romains d'Orient, et la nouvelle que ce vaillant peuple, échappé au joug des Turks, venait d'arriver dans les plaines du Caucase et envoyait une ambassade à Constantinople, excita un intérêt universel. On courut de toutes parts sur les routes pour voir passer les ambassadeurs, et quand ils firent leur entrée dans la ville, les fenêtres et les toits des maisons, les rues et les places étaient encombrés de curieux. On remarqua que leur costume était celui des Huns, leur langage celui des Huns, attendu qu'ils avaient pour truchement l'interprète ordinaire de ce peuple; mais ce qui surprit les yeux comme une nouveauté, ce furent ces deux tresses flottantes qui leur tombaient jusqu'au milieu du dos et

que les poètes romains comparèrent à de longues couleuvres. Les Ouar-Khouni ayant accepté nettement leur rôle d'Avars, les ambassadeurs s'étaient préparés à le soutenir jusqu'au bout, et Kandikh, prenant une attitude qu'il crut convenir à son personnage, prononça à l'audience impériale ce discours passablement arrogant : « Empereur, dit-il à Justinien, une nation vaillante et nombreuse, la plus nombreuse et la plus vaillante de l'univers, vient se livrer à toi. Ce sont les Avars, race invaincue et invincible, capable d'exterminer tous les ennemis de l'empire romain et de lui servir de bouclier. Ton intérêt étant de faire société d'armes avec une pareille nation, et de te l'attacher à tout jamais comme auxiliaire, nous t'offrons notre alliance, pour laquelle il ne faudra que deux choses, faire aux Avars des présens dignes d'eux, leur payer annuellement une pension, et leur concéder de bonnes terres où ils puissent s'établir en paix. » Justinien plus jeune et moins accablé par les calamités publiques (on était alors dans la funeste année 557, au milieu de la peste et des tremblemens de terre) aurait su relever ce que ces paroles renfermaient d'irrespectueux et d'outrecuidant, mais il se contenta de répondre qu'il aviserait, et l'audience fut levée. Le sénat, dont il voulut avoir l'avis, le pria de suivre son inspiration personnelle, toujours si salutaire à la chose publique, et l'empereur fit délivrer aux ambassadeurs, comme gage de bon vouloir, des cadeaux du genre de ceux qui plaisaient aux Orientaux, savoir des chaînes d'or émaillé dans la forme de celles dont on liait les captifs, des lits d'or sculptés propres à servir de couche et de trône, de riches vêtemens et des étoffes de soie brochées d'or. Il les congédia ensuite en leur annonçant qu'ils seraient suivis de près par un officier nommé Valentinus, porteur de ses instructions pour leur kha-kan.

Valentinus était chargé de négocier avec le kha-kan au nom de l'empereur le paiement d'une subvention annuelle à la condition que celui-ci s'engagerait à faire la guerre à tous les ennemis de l'empire du côté du Caucase; il devait promettre aussi des cadeaux conformes à la dignité de ce chef, mais ne point parler de concession de terres, ou ne s'expliquer sur cet article que d'une façon ambiguë, évitant de rien promettre ni refuser. L'affaire urgente aux yeux de l'empereur était de tourner l'activité dangereuse des Avars contre les ennemis de sa frontière d'Orient. L'historien grec Ménandre loue à ce propos la sagacité de Justinien, et nous révèle un point caché de sa politique : c'est qu'il tenait assez peu à ce que les Avars fussent vainqueurs dans la lutte qu'il provoquait, attendu que l'empire aurait presque également à gagner, soit qu'ils fussent battans, soit qu'ils fussent battus. Quant au chef des Ouar-Khouni, se mettant consciencieusement à l'œuvre, il assaillit d'abord les Hunnou-

gours, puis les Huns-Ephthalites, et ensuite les Sabires, qu'il faillit exterminer. Des rivages de la Mer-Caspienne, qu'habitaient ces peuplades, passant à ceux de la Mer-Noire, il se jeta sur les Outigours, en guerre alors avec les Coutrigours, et sans s'inquiéter si les premiers étaient amis et les seconds ennemis des Romains, il les traita exactement de la même façon : déjà affaiblies par leurs guerres acharnées, les deux hordes succombèrent presque sans résistance, et leurs débris incorporés allèrent grossir la horde des Ouar-Khouni. Maître des rives du Dniéper, le kha-kan se trouva en face des Antes, qui essayèrent de l'arrêter, mais qui furent battus. Un incident de cette guerre montra le peu de respect qu'avaient les Ouar-Khouni pour le droit des gens observé pourtant par les nations les plus sauvages. Les Slaves, voulant traiter du rachat de leurs prisonniers et sonder les dispositions de l'ennemi au sujet de la paix, lui avaient député un certain Mésamir, beau parleur, bouffi de vanité, mais qui jouissait d'un grand crédit chez les siens. Mésamir aborda le kha-kan avec un discours plein d'arrogance et de menaces, et qui ressemblait plus à une déclaration de guerre perpétuelle qu'à une offre de paix. Le kha-kan restait tout interdit, quand un de ses intimes conseillers, que l'histoire appelle Cotragheg ou Coutragher, et qui pouvait bien être un des chefs coutrigours entré dans le conseil des Avars, le prit en particulier et lui dit : « Cet homme-ci exerce dans son pays par son bavardage une autorité toute-puissante; s'il veut que les Slaves te résistent, ils te résisteront tous jusqu'au dernier. Tue-le et jette-toi ensuite sur eux, c'est ce que tu as de mieux à faire. » Le kha-kan trouva ce conseil bon, et fit tuer Mésamir sans souci du titre d'ambassadeur qui rendait cet homme inviolable.

Les Ouar-Khouni avaient ainsi tourné la Mer-Noire, et, descendant à travers les plaines pontiques, de proche en proche ils arrivèrent au Danube. On était alors en 562, et il y avait cinq ans qu'ils guerroyaient ou prétendaient guerroyer pour le service de Rome. Leur avant-garde, lancée avec ardeur, passa le delta du fleuve, et pénétra dans la petite Scythie; mais le kha-kan fit halte avec le gros de l'armée sur la rive gauche, où il planta ses tentes et dressa son camp de chariots; en même temps il faisait demander à l'officier qui commandait les postes romains de la rive droite qu'on lui montrât les terres que l'empereur Justinien lui avait destinées. Fort embarrassé de répondre, l'officier l'engagea à s'adresser directement à l'empereur au moyen d'une ambassade qu'il se chargeait de faire parvenir à Constantinople, et le kha-kan y consentit. Au nombre des personnages qui composèrent l'ambassade se trouva un certain OEcounimos, qu'à la physionomie de son nom on peut prendre pour un Grec des villes pontiques, enlevé peut-être par les Avars, auxquels il servait d'interprète. Cet OEcounimos, pour reconnaître le

bon accueil de l'officier romain, le prévint secrètement qu'il avait à faire bonne garde, car, suivant ses propres expressions, « les Avars avaient une chose sur les lèvres et une autre chose dans le cœur. » Ne sachant pas bien quelle résistance les Romains pouvaient leur opposer, ils cherchaient à franchir le Danube sans combat; mais une fois de l'autre côté, ils n'en sortiraient plus. L'officier se hâta d'expédier cet avis à l'empereur, et sa lettre trouva la cour de Constantinople déjà bien renseignée sur le compte des prétendus Avars, dont on connaissait l'origine, la fuite et toutes les impostures : or voici à quelle aventure bizarre Justinien devait ces révélations, qui lui venaient des Turks eux-mêmes. Les anciens maîtres des Ouar-Khouni, en apprenant la fuite de leurs vassaux, étaient entrés dans une violente colère, et le grand kha-kan s'était écrié en étendant la main : « Ils ne sont pas oiseaux pour s'être envolés dans l'air; ils ne sont pas poissons pour s'être cachés dans les abîmes de la mer; ils sont sur terre, et je les rattraperai. » Suivant les fugitifs à la piste, il avait découvert successivement leur changement de nom, leur passage en Europe et leur alliance avec les Romains, dont ils se vantaient d'obtenir des terres. Ce fut alors contre l'empereur des Romains, coupable d'avoir donné assistance et refuge à ces misérables, que se tourna la colère des Turks, et le grand kha-kan, seigneur des sept climats du monde, fit partir pour Constantinople des ambassadeurs chargés de réclamer, non pas les Avars qui étaient subjugués dans l'intérieur de l'Asie, mais les Ouar-Khouni, vassaux de ces mêmes Avars, vassaux des Turks, et de faire sentir à l'empereur combien il s'était abaissé en prenant pour amis les esclaves de leurs esclaves. Ce fut ainsi que le mystère se dévoila. La chancellerie romaine, honteuse probablement de s'être ainsi laissé prendre, s'épuisa en explications de toute sorte et en protestations d'amitié vis-à-vis des Turks, que l'on combla de cadeaux et de promesses. Justinien jeta même à cette occasion les fondemens d'une alliance offensive des deux peuples contre la Perse, alliance qui se réalisa plus tard. Cette aventure, comme on le pense bien, diminua considérablement le crédit des Ouar-Khouni auprès du gouvernement impérial, qui dissimula pour le moment, attendu que les barbares étaient là sur le Danube, dans une position à ménager; toutefois on se réserva le droit de les appeler en temps et lieu *menteurs et faux Avars* (1), et les poètes de la cour limèrent déjà des vers dans lesquels on les menaça de couper « les sales tresses de cheveux » qu'ils se permettaient de porter à la manière des Avars et des Turks, quoiqu'ils ne fussent que des Huns.

L'ambassade des Ouar-Khouni,—auxquels, malgré leur imposture,

(1) *Pseudo-Abares.* L'historien Théophylacte ne leur donne même guère d'autre nom.

nous laisserons le nom d'Avars, qu'ils ont conquis par leur bravoure et sous lequel leur domination fut connue en Europe, — arrivant en de telles circonstances à Constantinople, y fut accueillie avec une froideur et une défiance fort naturelles. On lui fit attendre longtemps l'honneur d'être introduite en la présence sacrée du césar, puis on lui fit attendre sa réponse; en un mot, on s'étudia à la promener de délai en délai pour les moindres choses. Quand ces hommes fiers et impatiens s'irritaient des lenteurs, Justinien les calmait par des présens, des paroles flatteuses ou des promesses qui n'aboutissaient à rien, mais qui retardaient une déclaration de refus que l'empereur ménageait pour la fin. Le kha-kan se laissa d'abord abuser comme ses deputés; puis, soupçonnant la manœuvre des Romains, il rappela son ambassade, que l'on retint pourtant encore en la promenant de prétextes en prétextes. Lorsque Justinien se trouva poussé dans ses derniers retranchemens, il parut céder, et proposa au kha-kan d'échanger la petite Scythie, que celui-ci avait sous la main, contre le canton occupé naguère par les Hérules dans la Haute-Mésie, autour de Singidon, et que ce peuple avait laissé vacant à son départ pour l'Italie. Ce canton, resserré entre les possessions des Gépides et des Lombards, barré au midi par l'empire et dominé par la ville de Singidon, où stationnait une garnison nombreuse, présentait un territoire facile à isoler; le kha-kan le sentit bien et déclina l'offre de l'empereur. « La Scythie lui convenait, disait-il, et il n'en sortirait pas; » elle lui convenait surtout en ce qu'elle n'interrompait point ses communications avec les pays qu'il avait conquis à l'est et à l'ouest de la Mer-Noire. Cette dernière proposition rejetée, il fallut bien laisser partir les ambassadeurs. Justinien les avait autorisés à se fournir à Constantinople de toutes les marchandises qui pourraient leur plaire, mais il apprit qu'ils avaient accaparé sous main une grande quantité d'armes. Au nom du droit des gens, il les fit arrêter sur la route, leur enleva les armes et s'exhala en plaintes contre leur mauvaise foi. Grâce à tous ces retards, le maître des milices d'Illyrie avait eu le temps de réunir des troupes, d'approvisionner les forteresses, d'équiper la flotte, en un mot de mettre le Danube en un état de défense respectable. Le kha-kan s'aperçut qu'il avait rencontré plus habile et plus rusé que lui, et comme il n'osait pas s'aventurer armes en main dans un pays inconnu, il se contenta de répondre aux plaintes par des menaces. Seulement il assit ses campemens d'une manière stable dans les plaines au nord du Danube, surveillant de là ses conquêtes, et ayant par la petite Scythie un pied posé sur l'empire romain.

Les Antes, mal soumis, s'étaient livrés à des hostilités contre lui, il leur fit une nouvelle guerre dans laquelle il les écrasa. Des

Antes il passa aux Slovènes, des Slovènes aux Vendes : la terreur précédait ses armes toujours victorieuses. Il traversa ainsi la Slavie de l'est à l'ouest jusqu'aux montagnes de la Thuringe, où il se trouva face à face avec un ennemi tout autrement redoutable que ces essaims de sauvages qu'il chassait jusqu'alors devant lui : c'étaient les Franks austrasiens, dont les possessions, englobant l'ancien royaume de Thuringe, s'étendaient jusqu'à l'Elbe, où elles confinaient aux Saxons, et déjà aux populations vendes qui s'avançaient vers le midi par un accroissement régulier. Chlotaire, fils de Clovis, venait de mourir l'année précédente, 561, et dans le partage de sa succession, qui renfermait l'empire frank tout entier, l'Austrasie était dévolue à Sigebert, le quatrième de ses enfans. Le jeune Sigebert accourut au devant des Avars, qui menaçaient sa frontière, et les défit au-delà de l'Elbe, dans une grande bataille, à la suite de laquelle le kha-kan demanda la paix. Il paraît que Sigebert ne se montra pas difficile sur les conditions, tant l'affaire avait été rude. Les Avars revinrent par le même chemin, mais harcelés dans leur marche par les Gépides, qui ne voyaient pas leur voisinage de bien bon œil. Au moment où ils reprenaient leurs campemens du Bas-Danube, un grand changement s'opérait dans l'empire romain : Justinien mourait, et son neveu Justin II le remplaçait sur le trône des césars.

Ce fut plus qu'un changement de personnes, ce fut une révolution dans la politique étrangère comme dans l'administration intérieure. Justin, fils d'une sœur de Justinien et élevé soigneusement comme un candidat possible au trône, ne retira des écoles des rhéteurs que le goût de la déclamation, des idées fausses sur les choses du monde, et avec une haute estime de son mérite, une secrète jalousie contre son oncle, dont la gloire l'offusquait. Ce fut la plaie hideuse qu'il recélait dans son sein et qui emporta l'empire avec lui. Les établissemens de ce grand règne furent abandonnés ou compromis; avoir coopéré à sa grandeur devint une cause naturelle de discrédit, et la flatterie la plus douce au cœur du nouveau césar fut de dénigrer son bienfaiteur. L'impératrice Sophie, femme vaniteuse et cruelle, le secondait avec ardeur dans cette œuvre d'ingratitude. On avait trouvé mauvais que Justinien, dans ses dernières années, fît la guerre aux barbares d'Asie avec de l'or, comme s'il n'avait pas montré contre les Vandales et les Goths qu'il la faisait assez bien avec du fer; c'était là l'accusation banale des malveillans et des envieux, qui proclamaient que le second fondateur de l'empire et le libérateur de Rome n'avait pas eu le cœur romain. Justin II partit de cette base pour fonder sa politique extérieure. Il se posa devant les Avars comme Marius devant les Teutons, et parla aux Perses le langage de Trajan : malheureusement ce Trajan manquait de génie, et ce Marius de soldats. Il

croyait payer le monde, comme il se payait lui-même, avec un patriotisme d'école. A force d'outrecuidance et de paroles hautaines que rien ne soutenait, il arma contre l'empire romain tout le monde barbare, et à force d'ingratitude contre les serviteurs de Justinien, il perdit sa plus belle conquête; puis à la vue des tempêtes qu'il avait soulevées, aussi dénué de courage que de bon sens, il devint fou comme pour sortir d'embarras. Tel était le successeur que la mauvaise fortune de l'empire donnait à Justinien. Vers la même époque et comme pour contraster avec ce césar fatal, les Ouar-Khouni eurent pour kha-kan un grand homme à la manière des peuples d'Asie, un de ces politiques conquérans dont Tchinghiz-Khan, Timour et Attila nous présentent les types complets. Ce nouveau chef se nommait Baïan, et était dans toute la vigueur de la jeunesse. L'habileté à démêler les desseins secrets des hommes et le revers des choses, la ruse et l'opiniâtreté formaient, plus que la passion des batailles, le côté saillant de son caractère. Il ne faisait point la guerre par orgueil ou pour étaler sa bravoure : bien différent de ces fiers Germains que le point d'honneur amenait à leurs duels de peuples, dussent-ils ne s'y point battre, Baïan ne trouvait nulle honte à fuir quand il avait le dessous, et ne tirait l'épée que pour gagner. Sa patience à supporter l'injustice, les manques de foi, les humiliations, plutôt que d'entreprendre une guerre inégale, pouvait étonner et encourager un adversaire imprudent; mais le moment venu, Baïan se vengeait bien. Quand il jugeait à propos de sévir, sa cruauté froide et calculée ne respectait rien; le droit des nations, les traités, les sermens ne valaient à ses yeux que comme des moyens de succès, et il ne voyait dans le parjure qu'un stratagème. Avec tout cela, Baïan, toujours altéré d'argent et sans vergogne dans sa cupidité vis-à-vis de l'étranger, était considéré par son peuple comme un grand chef. Il se montrait généreux envers les siens, magnifique dans son entourage, poussant même la délicatesse et le luxe à des recherches surprenantes pour un barbare. Nous le verrons critiquer les arts de la Grèce et repousser avec dédain comme indigne de lui un lit d'or ciselé auquel avaient travaillé les meilleurs ouvriers de Constantinople. Sa longue vie lui permit de tenir tête successivement à trois empereurs romains, d'établir son peuple sur le Danube et de voir un instant presqu'à l'apogée l'empire qu'il fondait en Europe. Baïan, malgré ses revers et de cruels retours de la fortune, fut pour ce second âge des Huns ce qu'Attila avait été pour le premier.

Les Avars connaissaient un peu Justin, qui leur avait servi d'introducteur près de Justinien en 557, lorsqu'il était gouverneur de la province de Lazique. Ils se hâtèrent donc de lui envoyer une ambassade pour le féliciter, renouveler avec lui les anciennes conven-

tions et recevoir de sa main les présens d'usage. Baïan avait composé cette ambassade de jeunes gens fiers, hardis et de belle apparence, et leur avait donné pour chef un certain Targite, personnage important dont il sera souvent question dans la suite de ces récits. Justin, qui avait préparé pour ses débuts impériaux une scène théâtrale et une harangue, ne fit point attendre les ambassadeurs, qui reçurent audience peu de jours après leur arrivée. Un poète, témoin oculaire, nous a laissé le tableau de cette réception solennelle et du cérémonial auquel les envoyés avars se trouvèrent soumis. En le reproduisant ici, je ne ferai guère que traduire les vers du poète, dont le nom est Corippus; on trouvera peut-être qu'indépendamment de l'intérêt qui les recommande au point de vue de l'histoire, ils ne sont dénués ni de mérite littéraire, ni même d'un certain éclat de poésie.

« Dès que le prince, vêtu de sa pourpre, a monté les degrés du trône, le maître des cérémonies, ayant pris ses ordres, va ouvrir aux ambassadeurs l'intérieur du palais sacré... Cette fière jeunesse parcourt avec étonnement les vestibules et les longues galeries qui précèdent la demeure des césars. A chaque pas, elle s'arrête, elle admire la haute stature des guerriers rangés en haie, leurs boucliers d'or, leurs lances d'or, surmontées d'une pointe d'acier, et leurs casques d'or, d'où retombe un panache de pourpre. Elle tressaille involontairement quand elle passe sous le tranchant des haches ou le fer acéré des piques. Cette pompe éblouit les jeunes barbares, et ils se demandent si le palais des césars n'est pas un autre ciel; mais à leur tour ils sont fiers qu'on les admire, et les regards fixés sur eux leur chatouillent le cœur. Ainsi, quand la nouvelle Rome donne un spectacle à ses peuples, on voit des tigres d'Hyrcanie, amenés la chaîne au cou par leurs conducteurs, gémir d'abord avec un redoublement de férocité, puis quand ils sont entrés dans l'amphithéâtre, dont les gradins disparaissent sous un épais rideau de spectateurs, ils promènent en haut leurs yeux ébahis, et la peur leur enseigne à s'adoucir. Ils ont déposé toute leur rage, ils ne se révoltent plus contre leurs chaînes, mais d'un pas étonné ils arpentent le terre-plein du cirque, attentifs à la foule qui les applaudit. On dirait qu'ils s'étalent aux regards avec complaisance et qu'ils en marchent plus superbes... Mais voici le voile qui ferme la salle des audiences impériales; il s'entr'ouvre, et l'on aperçoit les lambris étincelans de dorure, le trône et le diadème brillant sur la tête de césar. A cette vue, Targite plie le genou trois fois et salue l'empereur le front contre terre; les autres se prosternent à son exemple, et le tapis de la salle est inondé des flots de leurs chevelures. »

Le poète ajoute que l'orateur de l'ambassade ayant entonné, comme

de coutume, les louanges du peuple avar, « ce peuple innombrable et invincible, roi des régions intérieures du monde, conquérant de l'Altaï, terreur de la Perse, et dont l'armée, s'il la réunissait, suffirait pour boire les eaux de l'Èbre jusqu'à la dernière goutte, » Justin l'arrêta par ces paroles : « Tu me racontes là, jeune homme, des choses que nous ne croyons guère, et auxquelles tu n'as ajouté foi que sur de vains bruits, si tant est que tu y croies toi-même. Ce sont des rêves ou des mensonges que tu me débites. Cesse de me vanter des fugitifs, épargne-moi la gloire d'une tourbe exilée qui cherche en vain une patrie. Quel puissant royaume aurait-elle subjugué, elle qui n'a pas su se défendre elle-même? » Il est très probable, quoique l'histoire ne le dise pas, que ces mots ou d'autres, d'une égale amertume, furent prononcés par Justin, car ils étaient dans son caractère et dans le rôle qu'il s'était donné. Toutefois nous laisserons là le poète pour nous en tenir strictement à la version des historiens.

Suivant ceux-ci, Targite, dans un discours dont la feinte modération ne déguisait ni l'arrogance, ni les intentions ironiques, rappelait à l'empereur que, tenant la puissance impériale des mains de son père (c'est ainsi qu'il désignait Justinien), son premier devoir était de remplir les obligations de ce père vis-à-vis de fidèles alliés, et de faire mieux encore pour bien prouver sa reconnaissance. — Les Avars étaient les bons amis de son père; mais s'ils avaient reçu de lui beaucoup, ils lui avaient beaucoup donné. En premier lieu, ils n'avaient point pillé ses provinces, pouvant le faire impunément; en second lieu, ils avaient empêché les autres de les piller. Il existait des peuples dont l'habitude était autrefois de dévaster la Thrace chaque année et qui ne l'avaient plus fait. Pourquoi? Parce qu'ils savaient que les Avars, amis et alliés des Romains, n'étaient pas d'humeur à le souffrir. « Nous venons ici, ajouta Targite, bien convaincus que tu seras avec nous comme était ton père, et mieux encore, afin que notre amitié pour toi soit aussi plus vive; mais sache bien ceci : c'est que notre chef ne sera ton ami qu'autant que tu lui feras des présens convenables, et qu'il dépend de toi, par la façon dont tu voudras bien le traiter, de dissiper toute pensée qu'il pourrait concevoir de prendre les armes contre toi. » Ce discours assurément était d'une insolence extrême. Justin aurait pu y répondre sans phrases par les embarras qu'il aurait suscités au kha-kan, et qui eussent plus vivement piqué celui-ci que la déclamation la plus injurieuse : Justin préféra le procédé contraire. — « Oui, répondit-il aux ambassadeurs, je ferai pour vous plus que n'a fait mon père, en rabattant votre outrecuidance et vous ramenant à de plus sages conseils; car apprenez de moi que celui qui arrête l'insensé courant à sa perte, et lui rend la raison, est plus son ami que celui qui se prête à ses ca-

prices pour le perdre. Allez-vous-en avec cet avis salutaire, qui vous fera vivre tranquilles et saufs dans vos campemens, si vous le suivez, et au lieu de l'argent que vous espériez remporter d'ici, remportez-en une crainte salutaire. Nous n'avons point besoin de votre assistance, et vous ne recevrez rien de nous que ce que nous daignerons vous accorder comme un prix de vos services et un gage de votre obéissance envers l'empire, dont vous êtes les esclaves. » C'était la rupture de toutes relations avec les Avars. Justin était-il en mesure d'en garantir les suites? Il n'y avait pas même songé. Les ambassadeurs partirent furieux; leur maître, non moins irrité, n'en fit rien paraître : il ne déclara point de son côté la rupture de l'alliance, il ne dit mot. Baïan voulait conserver le droit d'invoquer dans l'occasion les traités faits avec Justinien, les engagemens solennels de la nation romaine, et de prolonger la guerre sourde qu'il faisait à l'empire sous le manteau de l'amitié.

D'ailleurs Baïan était préoccupé d'une affaire plus importante encore à ses yeux. D'un côté, il voyait l'inimitié des Lombards et des Gépides, ses voisins sur le Danube, s'exaspérer graduellement et marcher vers une catastrophe prochaine; d'un autre côté, il n'ignorait pas le projet des Lombards de se jeter quelque jour à l'improviste sur l'Italie, projet qu'arrêtait seule la crainte inspirée par Narsès, qui, après avoir achevé la conquête de ce pays, le gardait avec vigilance et fermeté. Des campemens avars, où il se tenait en observation, Baïan épiait attentivement l'une ou l'autre occasion, ou plutôt toutes les deux à la fois, et ce fut précisément Justin qui se chargea de les lui offrir. Narsès, coupable entre tous d'avoir illustré le règne de Justinien, était également entre tous l'objet de la haine du nouvel empereur et de sa femme. On avait commencé par le dénigrer, par se moquer de son âge (il était plus que nonagénaire); puis on provoqua des plaintes des Italiens, et l'empereur lui adressa de vertes remontrances tant sur les rigueurs de son administration que sur l'argent que coûtait son armée. Ces reproches avaient un caractère personnel que l'empereur s'étudiait à rendre blessant. Le vieux général réfuta avec calme tous les griefs, et démontra la nécessité d'entretenir en Italie une armée d'occupation qui maintînt dans l'obéissance le reste des Goths et les partisans des Goths, et empêchât d'autres barbares (les Lombards particulièrement) de se ruer en-deçà des Alpes. Sa modération ne fit qu'enhardir ses ennemis; on parla de le destituer, et l'impératrice Sophie, ajoutant une insulte de femme à l'injustice de la souveraine, envoya à Narsès une quenouille et un fuseau, lui faisant dire qu'il vînt prendre l'intendance des travaux de ses femmes et laissât la guerre aux hommes. Narsès, comme on sait, était eunuque, et cette grossière injure lui causa une dou-

leur poignante. « Allez, répondit-il au messager, et dites à votre maîtresse que je lui prépare une fusée qu'elle et les Romains ne démêleront pas facilement. » Quittant à l'instant sa charge, il se retira dans la ville de Naples, en dépit des prières des Italiens et des supplications de son armée. L'histoire ajoute que dans un aveugle emportement il fit porter au roi des Lombards quelques fruits et du vin d'Italie avec ces mots : « Tu peux venir ! » Ce dernier trait, dont on aimerait à douter, ne serait-il pas vrai, sa retraite en disait autant.

L'heure des Lombards était donc arrivée, et Alboïn, leur roi, fit ses dispositions pour un prompt départ. Pourtant une chose le retenait en Pannonie, la haine de son peuple contre les Gépides, et son propre ressentiment contre leur roi Cunimond, fils de ce Thorisin qui avait été un ennemi si acharné des Lombards. S'en aller comme un fugitif sans avoir assouvi sa vengeance, et laisser derrière soi des terres sur lesquelles les Gépides ne manqueraient pas de se jeter, bravant la rage impuissante des Lombards et profitant de leurs dépouilles, c'était un parti qu'Alboïn, au dernier moment, ne se sentit pas le courage de prendre. On a prétendu avec assez de probabilité que les aiguillons de l'amour se mêlaient dans le cœur de ce barbare à ceux de la vengeance, — qu'épris de la belle Rosemonde, fille de Cunimond, il l'avait enlevée autrefois pour en faire sa maîtresse ou sa femme, mais que Rosemonde, échappée de ses mains, s'était sauvée chez son père; or Alboïn avait juré de la reprendre et de l'emmener avec lui en Italie. En proie à ces anxiétés, il songea à se servir des Avars, qui se trouvaient là tout à propos pour l'assister, et il envoya en grande pompe une ambassade à leur kha-kan. Les ambassadeurs lombards avaient pour mission principale de mettre les Avars en communauté de sentiment avec eux, en les piquant d'honneur et leur rappelant tous les mauvais procédés des Gépides et des Romains à leur égard. « Si les Lombards sont animés d'un vif désir de guerre contre les Gépides, dirent-ils à Baïan, c'est qu'ils veulent affaiblir l'empereur Justin, ennemi mortel des Avars, qui leur a retiré leur pension et les traite avec ignominie. Que les Avars se joignent aux Lombards, et les Gépides seront infailliblement exterminés; alors les richesses ainsi que le pays de ce peuple leur appartiendront à chacun par moitié. Plus tard, les Avars, maîtres de la Scythie entière, passeront une vie tranquille et heureuse; rien ne leur sera plus facile que d'occuper la Thrace, de ravager toutes les provinces grecques, et d'aller même jusqu'à Byzance. » Ils ajoutèrent que si les Avars consentaient à une alliance, il leur fallait se hâter pour empêcher les Romains de les prévenir; qu'ils pouvaient bien compter au reste que l'empire était pour eux un implacable ennemi, qui les poursuivrait dans tous les coins du monde et n'épar-

gnerait rien pour les détruire. — Les ambassadeurs s'attendaient à voir Baïan accueillir avec empressement ces ouvertures, et se jeter à corps perdu dans une alliance qui lui annonçait tant d'avantages; mais il n'en fut point ainsi. Baïan les écouta froidement, et parut faire peu de cas de leurs propositions : « il ne voyait pas clairement, disait-il, ce que son peuple y gagnerait. » Tantôt il déclarait qu'il ne pouvait pas entrer dans cette guerre, tantôt il confessait qu'il le pouvait, mais qu'il ne le voulait pas. Il les ballotta ainsi pendant longtemps, et quand il vit leur impatience de conclure arrivée à son terme, il feignit de céder avec répugnance et proposa ceci : 1° que les Lombards lui abandonnassent immédiatement la dixième partie de tout le bétail qu'ils possédaient, 2° qu'ils lui assurassent en cas de victoire la moitié des dépouilles et la totalité du territoire appartenant aux Gépides. Ces deux conditions furent reportées à Alboïn, qui ne les examina seulement pas; il eût tout donné, son royaume, les enfans de son premier mariage et lui-même, pour voir la Gépidie détruite, Cunimond sous ses pieds et Rosemonde en son pouvoir. Cunimond effrayé envoya à Constantinople des avis et des demandes de secours; mais Justin ne comprit pas quel intérêt l'empire avait à défendre les Gépides dans la circonstance présente; il promit tout et ne tint rien. La guerre ne fut pas longue. Pris en face par les Lombards, en flanc par les Avars, les Gépides furent rompus, dispersés, repris et accablés partiellement. Les Lombards ne firent point de quartier, et si les vaincus trouvèrent quelque compassion, ce fut auprès des Avars, qui n'étaient pourtant point leurs frères de race, et qui épargnèrent cette population infortunée, en la réunissant dans quelques villages où elle fut tenue en état de servitude. Des Huns avaient donc reconquis l'ancienne Hunnie, et Baïan tout joyeux planta sa tente aux lieux où s'élevait, cent ans auparavant, le palais d'Attila. Alboïn, non moins joyeux, partit pour l'Italie avec la belle Rosemonde, qu'il avait retrouvée parmi les captifs, et le crâne de Cunimond, qu'il fit nettoyer et enchâsser pour lui servir de coupe à boire dans les festins.

Baïan ne fut pas plus tôt installé dans la Hunnie, qui reprit avec lui son ancien nom, que les Romains le virent arriver chez eux. Les Gépides possédaient, comme on sait, sur la rive droite du Danube et dans cette langue de terre située entre la Drave et la Save, qu'on appelait la presqu'île sirmienne, plusieurs cantons qu'ils avaient conquis à différentes époques sur les Lombards ou sur les Goths, et ils avaient même enlevé Sirmium aux Romains. Baïan se prétendait le maître de ces cantons et de la ville, attendu qu'ils avaient appartenu aux Gépides, et qu'en outre les Lombards les lui avaient cédés; mais Sirmium n'était déjà plus à sa disposition. Au plus fort de la guerre,

les provinciaux pannoniens qui formaient la population de la ville, et les soldats gépides qui la gardaient, s'entendirent pour ouvrir leurs portes aux troupes romaines, et Sirmium rentra sous les lois de l'empire. Or Baïan n'avait rien de plus à cœur que de reprendre sa ville, comme il disait, et d'en chasser les Romains, qui la lui avaient enlevée injustement. Il essaya de s'en emparer par surprise, mais il fut repoussé dans un combat où le duc Bonus, qui commandait la place, reçut une blessure après avoir vigoureusement battu l'armée assiégeante. Suivant son habitude quand il avait le dessous, Baïan décampa, et on le croyait déjà loin, lorsqu'un des habitans, placé en vedette dans une sorte d'observatoire qui dominait les bains publics, aperçut des cavaliers qui s'avançaient à toute bride dans la campagne. L'alerte fut donnée, la garnison prit les armes; mais on reconnut bientôt à leurs signaux que c'étaient des parlementaires qui venaient conférer avec le commandant. Bonus voulait se rendre à la conférence, malgré sa blessure qui le retenait au lit; son médecin, nommé Théodore, s'y opposa nettement, et ce furent des officiers et quelques citoyens notables qui se rendirent auprès des parlementaires, en dehors des portes. Le kha-kan, disaient ceux-ci, se tenait à quelque distance de là, et ils devaient servir d'intermédiaires entre le commandant et lui. Ne voyant pas le duc Bonus arriver, ils demandèrent ce qu'il était devenu, et comme on n'osa pas leur dire qu'il était blessé, de peur d'enfler leur confiance, ils soupçonnèrent davantage, ils le crurent mort; appuyant avec d'autant plus de vivacité sur la nécessité de sa présence, ils protestèrent qu'ils n'avaient mission de traiter qu'avec lui.

La situation devenait difficile. Théodore, qui était citoyen de Sirmium, où il occupait un rang distingué, après avoir mûrement réfléchi, pensa qu'il pouvait garantir la vie de Bonus sans compromettre la sûreté de sa patrie : il appliqua un baume puissant sur la blessure, la banda fortement, et fit placer le général à cheval. Les Avars en l'apercevant se trouvèrent passablement désappointés. La conférence commença. Les Huns exposèrent leur prétention sur la propriété de Sirmium, et demandèrent en outre l'extradition d'un chef gépide appelé Ousdibade, celui-là même probablement qui venait de livrer la ville aux Romains. Leurs raisons se résumaient ainsi : « Tout Gépide nous appartient comme esclave, de même que toute chose possédée par les Gépides nous appartient en propriété. » Ils s'exhalèrent ensuite en plaintes sur l'injustice de l'empereur envers de si bons amis, qui ne désiraient que deux choses : vivre en paix et le servir. Bonus déclina toute espèce d'examen de leurs propositions; il était chargé, disait-il, de défendre Sirmium et nullement de faire un traité; toutefois il consentirait volontiers à faire

passer leurs ambassadeurs sur le territoire romain, s'ils voulaient s'adresser à l'empereur. Baïan, à qui cette réponse fut portée, la trouva juste et raisonnable; mais il ajouta qu'il était fort embarrassé de ce que penseraient de lui les peuples qu'il avait traînés à la guerre. « J'ai honte, disait-il, de m'en retourner sans avoir rien fait et sans rien remporter que je puisse faire voir comme un gain de cette campagne. Envoyez-moi quelques présens de peu de valeur, afin que je ne paraisse pas avoir essuyé inutilement les fatigues de cette expédition, car à mon départ je n'ai rien pris avec moi, et si vous ne me venez en aide pour mon honneur, je ne partirai pas d'ici. » Cette demande, qui peut nous paraître étrange, l'était beaucoup moins dans l'idée des barbares d'Asie. Ne rien rapporter d'une course était bien pis qu'avoir été battu en sauvant son butin, et Baïan, qui voulait renouer ses négociations avec les Romains, tenait à prouver que les Romains avaient fait vers lui le premier pas. Ce qui est certain, c'est que les Sirmiens présens à la conférence, particulièrement l'évêque de la ville, trouvèrent la demande de Baïan fort sensée et l'appuyèrent près du duc Bonus; Baïan d'ailleurs, fort modéré dans ses prétentions, ne réclamait qu'une coupe d'argent, une petite somme en or et un habit à la scythique. Bonus et son conseil n'osèrent rien prendre sur eux. « Les Romains, fut-il répondu au kha-kan, avaient un maître prompt à s'irriter et dont il fallait attendre les ordres; de plus, ni Bonus ni les siens n'avaient avec eux autre chose que ce qui est nécessaire dans un camp, leurs armes et leurs habits, et assurément le kha-kan ne leur conseillerait pas de se déshonorer en livrant leurs armes. — « Si l'empereur veut t'obliger en te faisant des présens, dit encore Bonus, j'en serai heureux pour mon compte; j'exécuterai ses ordres avec empressement, et je m'efforcerai d'être agréable à un serviteur et ami de mon seigneur. » Baïan accueillit ces excuses avec des invectives et des menaces, et jura qu'il ferait le dégât sur les terres de l'empire. « Eh bien donc! répliqua Bonus, l'empire te châtiera. » A quelque temps de là, dix mille Coutrigours firent irruption dans la Dalmatie, qu'ils mirent à feu et à sang et dont ils occupèrent plusieurs cantons. Le kha-kan protesta que c'était sans son aveu, et qu'il n'était pas responsable de ce que faisaient ces peuples turbulens; en effet, comme s'il eût été complétement étranger à ce qui venait de se passer, il envoya une ambassade pacifique à Constantinople.

L'expédition des Coutrigours avait inspiré au kha-kan la prétention la plus extraordinaire qu'il eût encore mise en avant dans ses négociations : il eut l'idée de réclamer l'arriéré des pensions payées autrefois par Justinien aux Coutrigours et aux Outigours, arriéré qui lui appartenait d'après le système qu'il appliquait aux Gépides.

Les Coutrigours et les Outigours étant devenus ses esclaves, leurs créances sur l'empire romain étaient tombées dans son domaine, il en était propriétaire, et il les réclamait à ce titre. Suivaient les demandes relatives à Sirmium et à l'extradition du Gépide Ousdibade. Le discours que fit à ce sujet Targite, l'orateur ordinaire des députations avares, était conçu dans une forme si curieuse, que nous croyons devoir le reproduire ici au moins en partie. « Empereur, dit à Justin le noble hun, je suis ici de la part de ton fils, qui m'a envoyé, car tu es vraiment le père de Baïan, notre maître; aussi n'ai-je point douté que tu ne marques ton affection paternelle à ton fils en lui rendant ce qui lui appartient. Quand tu nous auras restitué ce qui nous revient, tu le posséderas encore par cela seulement que nous le tiendrons. Eh bien! lui feras-tu abandon de ce qui lui est dû? En le faisant, tu n'avantageras ni un étranger ni un ennemi; la chose restituée ne changera pas de mains, puisqu'elle te reviendra par ton fils. Seulement il faut que tu consentes de bonne gâce aux demandes que je suis chargé de te faire. » Je ne sais si Baïan comptait beaucoup sur l'effet de pareils syllogismes pour réussir dans sa négociation; au moins procura-t-il à Justin II une magnifique occasion pour une de ces harangues où le neveu de Justinien déployait sa fermeté patriotique beaucoup mieux que sur les champs de bataille. Le duc Bonus reçut une verte réprimande pour avoir laissé passer les ambassadeurs sans ordre de l'empereur, et puis Justin crut tout fini. Il n'en était point ainsi : Baïan armait à force, et l'empereur, dont la puissance reculait en Italie devant les Lombards, et qui s'était aliéné par ses manières hautaines les Perses et les Sarrasins, n'avait point de troupes à lui opposer. Obligé de reprendre lui-même les négociations malgré tout l'éclat qu'il venait de faire, il envoya sur les lieux Tibère, un de ses généraux, pour traiter avec le kha-kan l'affaire de Sirmium. Il fut impossible de s'entendre. Tibère, à propos de la cession de quelques cantons de la Pannonie, avait demandé comme otages les enfans de plusieurs nobles avars; le kha-kan exigea la même chose des Romains. C'était trop de honte, et Tibère préféra recourir aux armes. Il osa tenir la campagne avec des recrues, et fut battu; on dit qu'il suffit presque des cris des barbares et du tintamarre de leurs cymbales pour mettre en fuite ces levées tumultuaires. Il fallut se résigner à traiter à tout prix, rendre au kha-kan sa pension avec l'arriéré, et signer une convention dans laquelle pourtant Sirmium resta aux Romains, Baïan, contre toute attente, n'ayant plus insisté pour l'avoir. Un convoi partit pour Constantinople à l'effet de toucher les sommes dues au kha-kan ainsi que les cadeaux que l'empereur y devait ajouter; mais l'annonce de ce convoi mit les voleurs en éveil. Une troupe de ces bandits, qui,

sous le nom de Scamares, infestaient le voisinage de l'Hémus, où ils avaient leurs repaires, se posta sur la route qu'il devait suivre au retour, mit l'escorte en déroute, et enleva les chevaux, les voitures et tout ce qu'elles contenaient. Justin fit courir après les voleurs, et dut restituer à Baïan ce qui lui avait été enlevé, sous peine de passer pour complice du vol aux yeux des Avars. Tel était le déluge de misères et d'ignominies que cet insensé faisait pleuvoir sur le monde romain.

En effet, les tristes événemens de la Pannonie n'étaient qu'un épisode de la ruine universelle qui s'étendait sur l'empire. Le roi de Perse Chosroès envahissait l'Asie-Mineure et la Syrie; les Lombards conquéraient l'Italie; la vie romaine s'en allait de toutes parts. Sous le poids de ces désastres qui faisaient la condamnation de son orgueil, la faible intelligence de Justin s'égara; il devint fou. En proie à des accès de démence furieuse, il ne voyait plus que des ennemis, il voulait tuer tout ce qui l'approchait; puis, revenu à lui, il demandait pardon à tout le monde en versant des torrens de larmes. Cet homme présomptueux, qui devait éclipser tous les empereurs, se sentit enfin incapable de gouverner et prit pour régent, sous le nom de césar, Tibère, ce général qui venait d'échouer fatalement contre les Avars, mais dont les talens militaires, le caractère généreux et la vie irréprochable promettaient aux Romains la réparation de leurs maux. Tibère-César releva l'empire en Asie par la défaite de Chosroès, et aida Rome à se garantir des Lombards. Proclamé auguste en 578, à la mort de Justin, il continua ce qu'il avait commencé comme césar. S'il ne fit pas davantage, ce fut plus la faute de sa fortune que la sienne; Tibère serait grand dans l'histoire, s'il eût été toujours heureux.

Tandis que les Ouar-Khouni prenaient racine au centre de l'Europe sous le nom emprunté d'Avars, leurs anciens maîtres les Turks, se rapprochant graduellement des contrées occidentales, se mettaient en relation avec les Romains. Devenus possesseurs des contrées qui forment aujourd'hui le Turkestan, et se trouvant voisins, c'est-à-dire ennemis de la Perse, ils comprirent qu'ils avaient intérêt de s'allier aux Romains, et cette ambassade de reproches et de menaces adressée à Justinien par le seigneur des sept climats aboutit, sous Justin II et Tibère, à une alliance offensive contre Chosroès. A la faveur des rapports politiques se nouèrent des rapports commerciaux entre les deux nations; des marchands et même des curieux, suivant les ambassades envoyées dans l'empire, visitèrent Constantinople, et les historiens nous disent que vers la fin du VIe siècle, cette ville renfermait un grand nombre de Turks dans ses murs. Toutefois, malgré l'empressement de ce peuple et les marques de son amitié intéressée,

il garda longue rancune au gouvernement romain de sa conduite passée à l'égard des Ouar-Khouni. Si les Turks à ce sujet dissimulaient prudemment leur pensée dans la grande métropole dont la richesse aiguillonnait leur convoitise en les émerveillant, ils ne craignirent pas d'ouvrir leur cœur plus d'une fois aux Romains qu'ils tenaient en leur pouvoir chez eux, et que leur sincérité brutale dut inquiéter à plus d'un titre. Tibère en 580 ayant envoyé une ambassade au grand kha-kan pour lui faire part de son avénement au trône impérial et en même temps obtenir de lui quelques secours contre la Perse, il s'engagea entre l'ambassadeur Valentinus et Turxanth, personnage important, chef d'une des huit tribus dont se composait alors la fédération turke, une conversation relative aux Ouar-Khouni, et dans laquelle se déploya librement toute la haine que les hommes de cette race portaient aux Romains. Lorsque Valentinus, après les complimens d'usage, vint à lui parler des secours que l'empereur espérait de sa nation, Turxanth l'interrompit par un geste de colère et s'écria : « Vous êtes donc toujours ces Romains qui ont dix langues pour un seul mensonge! » et mettant ses dix doigts dans sa bouche, puis les retirant avec précipitation, il continua :

« Oui, c'est ainsi que vous donnez et retirez votre parole, trompant tantôt moi, tantôt mes esclaves. Toutes les nations ont éprouvé tour à tour vos séductions et vos tromperies, et quand l'une d'elles, pour vous plaire, s'est jetée dans le péril, vous l'y laissez. Et vous-mêmes, qui vous appelez ambassadeurs, que venez-vous faire chez moi, sinon essayer de m'abuser par des fourberies ? Aussi vais-je fondre sur votre pays à l'instant, et ne croyez pas à de vains mots de ma part : un Turk n'a jamais menti... Celui qui règne chez vous recevra la peine de sa perfidie, lui qui se prétend mon ami et qui s'est fait l'allié des Ouar-Khouni, ces fugitifs soustraits à la domination de mes esclaves. Que ces Ouar-Khouni se montrent à moi, qu'ils osent attendre ma cavalerie, et au seul aspect de nos fouets ils rentreront dans les entrailles de la terre! Ce n'est pas avec nos épées que nous exterminerons cette race d'esclaves, nous l'écraserons comme de viles fourmis sous le sabot de nos chevaux. C'est sur quoi vous pouvez compter par rapport aux Ouar-Khouni. — Mais vous-mêmes, ô Romains, pourquoi vos ambassadeurs viennent-ils toujours me trouver par le Caucase avec des peines infinies? Ils disent que de Byzance ici, il n'y a point d'autre chemin qu'ils puissent prendre, mais ce n'est que pour me tromper, et afin que la difficulté des lieux me fasse perdre l'envie de les attaquer au centre de leur empire. Je sais pourtant très exactement où coule le Dniéper; je sais de même quel pays arrosent le Danube et l'Ebre, ces fleuves que les Ouar-Khouni, nos esclaves, ont passés pour envahir vos terres; je n'ignore pas non plus quelles sont vos forces, car toute la terre m'obéit depuis les contrées où naît le soleil jusqu'aux barrières de l'Occident. »

On le voit, l'empire romain était prédestiné à sa ruine du côté de

l'Orient, et il faut savoir gré aux césars de Byzance d'avoir retardé si longtemps cette catastrophe pour le salut de la civilisation. Tous ces barbares qu'envoyait par myriades la Haute-Asie, vraie matrice des nations, en possédaient pour ainsi dire la carte et la statistique. Les Turks et les Tartares marquaient déjà leurs étapes de Samarcande et de Boukhara au Danube et au Bosphore.

Cependant le kha-kan Baïan semblait avoir oublié ses prétentions sur Sirmium, il n'en parlait plus et vivait en bonne intelligence avec le commandant romain de cette ville et avec celui de Singidon. Il s'occupait, disait-il, de constructions dans lesquelles il se modelait sur les Romains, et il demanda à l'empereur des ouvriers pour se bâtir des bains chauds. Tibère lui en envoya, et dans le nombre d'habiles charpentiers; mais à peine furent-ils arrivés, que Baïan, changeant d'idée ou plutôt révélant son idée véritable, voulut leur faire construire un pont sur le Danube. Un pareil travail était long, difficile, et devait déplaire sans nul doute aux Romains, qui l'empêcheraient aisément au moyen de leurs navires : ces considérations le frappèrent, et il sentit le besoin d'avoir aussi sa flotte. On fit main basse, par son ordre, sur tous les gros bateaux qu'on put trouver dans la Haute-Pannonie, de quelque forme qu'ils fussent, et l'on en prit beaucoup, que les charpentiers romains transformèrent comme ils purent en vaisseaux de guerre, en les élargissant, les haussant ou les allongeant. Il sortit de ce travail une flotte grossière et fort mal équipée, mais capable de contenir beaucoup de soldats. Des captifs romains servirent d'instructeurs pour former les rameurs à la manœuvre; puis le kha-kan fit descendre cette flotte jusqu'à Singidon, avec ordre de remonter à l'embouchure de la Save, entre Singidon et Sirmium, le tout sous les apparences les plus pacifiques. Lui-même, pendant qu'on équipait ses navires, fit passer une armée de terre dans la presqu'île sirmienne, et il se trouvait déjà campé dans une forte position, sur la Save, en face de Sirmium, quand son armée navale le rejoignit. Cette coïncidence, comme on le pense bien, jeta l'alarme dans toutes les villes de la Pannonie, et ce fut bien pis quand on vit le kha-kan installer le long de la rivière les escouades d'ouvriers qui lui avaient construit sa flotte, et y commencer un pont de bateaux. Aux explications que lui demanda le gouverneur de Singidon, qui avait la surveillance militaire de toute cette zone, Baïan répondit qu'il travaillait pour les Romains autant que pour lui en joignant les deux rives de la Save, que le pont qu'il voulait construire permettrait d'envoyer rapidement des troupes contre les Slovènes, qui, traversant le Bas-Danube, venaient de ravager affreusement la Mésie et la Pannonie; c'était de concert avec l'empereur qu'il allait châtier ces brigands; lui-même avait d'ailleurs des in-

jures personnelles à venger sur eux, car ils avaient tué ses ambassadeurs. Le gouverneur de Singidon, qui n'avait point entendu parler d'un pareil concert pour une guerre pareille, déclara qu'il ne laisserait pas continuer le pont sans un ordre formel de l'empereur. « Qu'à cela ne tienne, dit Baïan, j'irai moi-même à Constantinople; » mais en attendant, et pour ne point interrompre des travaux de si grande urgence, il offrit de jurer par ce qu'il y avait de plus sacré au monde, par ses dieux et par le Dieu des Romains, qu'il n'avait aucune mauvaise intention contre l'empire, et n'entreprendrait rien contre ce *chaudron*. C'est ainsi qu'il appelait habituellement la ville de Sirmium, soit pour la déprécier et faire croire qu'il en faisait peu de cas, soit que cette place, située sur la Save, et en partie dans un îlot, présentât par sa forme arrondie quelque ressemblance avec une chaudière.

Tout en protestant que son pont était imaginé dans l'intérêt des Romains plus encore que dans le sien, le kha-kan ajoutait froidement qu'un seul trait décoché sur ses travailleurs serait considéré par lui comme une déclaration de guerre, et qu'il rendrait alors attaque pour attaque. La question ainsi posée parut grave au gouverneur de Singidon et à son conseil d'officiers, qui en délibérèrent. Il fut décidé que l'on attendrait les ordres de l'empereur avant de rien faire, et que puisque le kha-kan offrait de jurer qu'il n'entreprendrait rien contre Sirmium, on ferait bien de recevoir son serment comme une garantie, la seule qu'on pût espérer en ce moment. La chose étant ainsi résolue, le gouverneur fit savoir à Baïan qu'il était prêt à l'entendre jurer, comme il l'avait proposé lui-même. On choisit pour cette étrange solennité un lieu situé hors de la ville, parce que Baïan ne s'aventurait guère dans des murailles romaines, et à l'heure marquée le gouverneur, accompagné de l'évêque de Singidon, qui faisait porter avec lui le livre des saintes Écritures, se trouva au rendez-vous. Pour que l'acte qui allait se passer reçût plus d'éclat du concours des assistans, le gouverneur et l'évêque se firent suivre, selon toute apparence, par un nombreux cortége d'officiers, de notables habitans et de prêtres. Baïan arriva de son côté, et alors commença une scène vraiment horrible, et qui fait voir à quel degré effrayant ces barbares de l'Asie poussaient l'impiété, outrageant à la face du monde, et pour le plus mince intérêt, toutes lois divines et humaines.

En présence de sa suite, composée de nobles avars et probablement aussi de chamans, Baïan s'avança dans l'intervalle qui le séparait des Romains, et, tirant son épée, dont il leva la pointe vers le ciel, il prononça à haute voix et de manière à être entendu des deux partis les paroles suivantes : « Si en bâtissant un pont sur la Save je fais une

chose qui puisse nuire aux Romains, et si c'est là mon intention, que Baïan périsse, que tous les Avars périssent jusqu'au dernier; que le ciel tombe sur eux; que le feu, qui est le dieu du ciel, tombe sur eux; que les sommets des montagnes et les forêts tombent sur eux; que la Save sorte de son lit et les submerge! » Après avoir prêté ce serment, qui était celui de sa religion, il garda un moment le silence, puis il dit : « Maintenant, Romains, je veux jurer à votre manière, » et il demanda ce que les Romains avaient de plus sacré, de plus inviolable, et par quoi ils ne crussent pas pouvoir se parjurer sans attirer sur eux la malédiction du ciel; ce furent ses propres paroles, au témoignage des historiens. L'évêque de Singidon alla prendre alors à l'endroit où on l'avait déposé le livre des Écritures, dans lequel étaient contenus les saints Évangiles, et le présenta ouvert au kha-kan. Baïan, qui s'était rassis après son serment, se lève de son siége, s'avance comme en tremblant, et, recevant le livre avec les signes du plus profond respect, il s'agenouille et dit : « Je jure, au nom du Dieu qui a proféré les paroles contenues dans ce saint livre, que tout ce que j'ai avancé est vrai, et que telle est ma pensée. » Comme il avait parlé d'aller de sa personne à Constantinople pour conférer avec l'empereur, il s'excusa d'avoir changé d'avis, demandant qu'on y fît passer du moins ses ambassadeurs. Le gouverneur de Singidon s'en chargea. Pendant le délai qu'exigèrent les pourparlers et la sombre solennité qui en fut la suite, Baïan avait poussé ses travaux avec une activité incroyable, et le pont avançait rapidement.

L'ambassade n'entretint guère l'empereur que de la nécessité de prévenir les brigandages futurs des Slovènes par une bonne répression, et, pour cela, d'envoyer une flotte romaine qui, réunie à la flotte du kha-kan, transporterait les troupes avares; elle glissa légèrement sur tout ce qui concernait le pont de la Save, dont la construction fort innocente ne pouvait, disaient les ambassadeurs, offusquer l'amitié des Romains. L'embarras de l'empereur, qui connaissait déjà toute l'affaire, n'était pas moindre que celui de son gouverneur de Singidon; car le kha-kan avait là son armée toute prête, tandis que l'armée romaine, qui se battait en Orient, où elle soutenait glorieusement la guerre contre les Perses, ne pouvait rien en Occident. Que faire en de telles conjonctures? L'esprit de l'empereur flottait indécis. Il prit un détour et répondit que pour son compte il remettait à un autre temps le devoir de châtier les Slovènes et qu'il s'en chargeait; « mais vous, Avars, ajouta-t-il, pourquoi vous jeter dans une entreprise difficile, quand vos ennemis les Turks se rassemblent en force autour de la Chersonèse taurique? Vous devez savoir qu'ils ne vous oublient pas, et ils choisiront peut-être le moment où vous serez engagés en Slavie pour se jeter sur vous et vous détruire. »

Les ambassadeurs ne crurent point à ce que leur disait Tibère; ils le remercièrent néanmoins de ses avis et partirent. Ils n'étaient encore qu'à peu de journées de Constantinople, quand une seconde ambassade y entrait. Celle-ci, conduite par un certain Solakh, était partie des bords de la Save immédiatement après l'achèvement du pont : elle n'avait plus rien à ménager et ne ménagea rien. « Empereur, dit Solakh à Tibère, je crois inutile de t'annoncer que les deux rives de la Save sont aujourd'hui jointes par un pont : tu le sais aussi bien que moi, et il est inconvenant de vouloir apprendre aux gens ce qu'ils savent déjà. Sirmium est perdue; les Avars l'assiégent, et la Save interceptée n'y peut plus porter les vivres dont les habitans ont le plus pressant besoin, à moins pourtant que tu n'aies une armée assez forte pour percer la nôtre, arriver à notre pont et le détruire. Mais fais mieux, crois-moi, renonce à cette mauvaise ville, à ce chaudron qui ne vaut pas le sang que tu verserais pour le conserver. Écoute-moi, empereur : on ne nous ôtera jamais de la tête que les Romains ne tiennent à la paix vis-à-vis de notre kha-kan que parce que leurs troupes sont occupées contre les Perses, et qu'une fois débarrassés de cette dernière guerre ils nous en feront une qui sera rude, car ils disposeront alors de toutes leurs forces. Eh bien! dans ce cas, nous autres Avars, nous aurons dans Sirmium un rempart pour nous couvrir et une porte pour entrer chez vous sans qu'un grand fleuve et les difficultés d'une longue route nous gênent dans nos opérations. Notre kha-kan jouit à la vérité des présens que l'empereur lui octroie tous les ans; mais on aurait beau nager dans l'abondance de toutes choses, avoir de l'or, de l'argent et des habits de soie : la vie est encore plus précieuse et mérite la préférence de nos soins. Le kha-kan fait toutes ces réflexions, ô empereur, et trouve dans le passé de quoi se justifier. On lui dit que les Romains, dans les mêmes lieux, par les mêmes moyens, avec l'appât des mêmes largesses et de traités semblables, ont attiré successivement un grand nombre de nations, mais qu'ils ont si bien pris leur temps pour les attaquer, qu'il n'en est pas une seule qu'ils n'aient détruite. Le kha-kan te déclare ceci : Ni présens, ni protestations, ni promesses, ni menaces, ne pourront me faire désister de mon entreprise. Je tiens Sirmium des Gépides; Sirmium sera à moi ainsi que la presqu'île sirmienne, que je peuplerai de mes sujets. » Tibère à ces paroles s'écria comme frappé d'une douleur mortelle : « Et moi, par ce Dieu que votre kha-kan a pris à témoin pour s'en jouer, ce Dieu qui le punira, je déclare qu'il n'aura pas Sirmium, et que j'aimerais mieux lui donner une de mes deux filles que de lui céder jamais cette place. »

Une guerre bien inégale commença. Les officiers romains, à force

de battre le pays, réunirent une armée de recrues qui tint pourtant la campagne. Sirmium se ravitailla, et les troupes romaines, retranchées dans deux petites îles de la Save nommées Casia et Carbonaria, gênèrent beaucoup les opérations du siége, qui traîna en longueur. Cependant les malheureux Sirmiens, redoutant le retour prochain de la famine, demandaient à grands cris qu'on livrât une bataille décisive, ou qu'on fît la paix. Baïan profita de ces dispositions pour sonder le général en chef, nommé Théognis, et l'appeler à une entrevue qui se passa sur la rive gauche du fleuve. Théognis y vint en bateau, et Baïan à cheval. Le barbare, après avoir mis pied à terre, s'assit sur un siége d'or qu'on lui avait préparé au-dessous d'un dais enrichi de pierreries, et l'on plaça en guise de rempart, devant sa poitrine et son visage, un large bouclier, dans la crainte probable que les Romains ne se missent à tirer sur lui par trahison; les Romains et les Avars n'étaient éloignés les uns des autres que de la portée de la voix. Quand il fut temps, les interprètes des Avars, s'avançant dans l'intervalle, crièrent qu'il y avait trêve, et les hérauts romains répondirent par le même cri. Baïan n'avait rien à dire de nouveau, si ce n'est que, d'après des avis sûrs qu'il avait reçus, les provisions de Sirmium étaient encore une fois épuisées; mais Théognis refusa de l'entendre, opposant un refus péremptoire à toute proposition tant que les Avars ne seraient pas rentrés dans leur pays, et menaceraient la ville. Les deux interlocuteurs disputèrent ainsi longtemps et avec vivacité sur la condition préliminaire posée d'une manière absolue par Théognis, et celui-ci, s'échauffant outre mesure, finit par dire au kha-kan : « Retire-toi de devant mes yeux, et prends tes armes! » C'était annoncer assez clairement qu'il voulait livrer bataille le lendemain; mais ni le lendemain, ni les deux jours suivans, on ne vit les Romains quitter leurs lignes. Attendaient-ils eux-mêmes l'attaque des Avars? Théognis se repentait-il d'un défi jeté dans un accès de colère, et qu'il n'osa pas soutenir de sang-froid? L'inaction des Romains, quelle qu'en fût la cause, enhardit les barbares, qui achevèrent de bloquer Sirmium du côté de la Dalmatie par l'établissement d'un second pont. Quelques semaines après l'entrevue dont je viens de parler, on apprit que cent mille Slovènes, traversant le delta du Danube, s'abattaient sur la Mésie et la Thrace, et il ne fut pas difficile de deviner la main qui les avait lancés, en songeant que Baïan était maître de la rive droite du fleuve dans la petite Scythie. Les envahisseurs semblaient avoir pour mot d'ordre de détruire plus encore que de piller, et des cris de détresse partirent de ces provinces, que l'armée de Théognis ne secourait point. Entre ces cris et ceux des Sirmiens, que la famine commençait à tourmenter, l'empereur hésitait à faire un choix

douloureux; il le fit enfin, et sacrifia Sirmium. Baïan, qui n'avait cessé de déclarer qu'il voulait la ville nue, les murailles, et pas davantage, exigea dans la capitulation que les habitans, qui sortiraient, laisseraient leurs meubles, même leurs habits; il exigea en outre que l'empereur lui fît le rappel des trois dernières années de sa pension, ce qui faisait deux cent quarante mille pièces d'or, à raison de quatre-vingt mille par année. Enfin, comme il fallait toujours une nullité dans toutes les conventions que consentait le kha-kan, il voulut imposer aux Romains l'obligation de trouver dans l'empire et de lui livrer un transfuge avar qui avait eu commerce avec une de ses femmes : il ne voulait considérer la paix comme définitive que lorsque cette condition aurait été remplie. On s'épuisa à lui démontrer qu'elle était presque impossible dans un empire aussi vaste que celui des Romains, où un homme trouvait aisément moyen de se dérober aux recherches, que d'ailleurs il pouvait se faire que cet homme fût déjà mort. « Eh bien! s'écria Baïan, jurez-moi du moins de ne le point cacher, et de me le livrer, mort ou vif, dès qu'il vous tombera sous la main. » Les Romains le jurèrent, et les Avars prirent possession de Sirmium.

II.

Le second empire des Huns était fondé, et il l'était dans des proportions d'étendue et de force que le premier n'aurait pas dédaignées. Il y eut là pour l'Europe tout entière, — soit civilisée, soit barbare, soit romaine, soit germanique ou slave, — un événement d'une grande importance. Tous les états, tous les peuples, durent compter avec le nouvel empire. Un intervalle d'un siècle et quart le séparait du premier : qu'était-ce qu'une pareille interruption pour de pareils souvenirs? Encore l'intervalle avait-il été rempli par des guerres où le nom des Huns figurait. La tradition pouvait donc se relier aisément, naturellement aux faits présens, et c'est ce qui arriva : l'empire fondé par Baïan ne parut pas autre chose qu'une seconde époque de celui d'Attila. Les noms de Hunnie et d'Avarie furent employés indistinctement pour désigner le siége de la nouvelle domination, et même chez les peuples de l'Europe occidentale, moins au courant des différences de détail, le mot de Huns prévalut pour désigner les Avars : c'est ce qu'on peut voir dans la plupart des écrivains latins. Par suite de la même confusion, les premiers Huns devinrent des Avars, et la synonymie des deux noms fut complète dans le passé comme dans le présent. De là ces formules très bizarres au point de vue de l'exactitude historique, mais admissibles pourtant dans l'hypothèse où se plaçaient les contemporains : savoir qu'Attila

était un roi des Avars, que les Avars avaient envahi la Gaule et menacé Rome, dont ils s'étaient ensuite éloignées à la prière du pape saint Léon. Ce ne sont pas seulement des poètes qui s'expriment ainsi, mais de graves historiens instruits des faits, et qui se pliaient sciemment à l'idée populaire. La politique tenait aussi le même langage, et nous la verrons dans une circonstance importante, où l'épée gallo-franke sortit du fourreau, faire payer rudement aux kha-kans avars la dette de leur prédécesseur Attila. Telle fut l'opinion qui s'établit dans l'Europe civilisée, et qui tendait à rejoindre et à ressouder les deux tronçons de l'empire hunnique. Quant aux Ouar-Khouni, ils semblent avoir compris à merveille le rôle qu'ils étaient appelés à jouer. Ce peuple, qui avait usurpé en Orient un nom étranger, parce que ce nom était redouté, et qui s'affublait de la gloire des Avars, ses anciens maîtres, aurait-il répudié celle des premiers Huns ses frères et la puissance morale attachée au nom d'Attila? Cela n'est pas croyable. On le voit au contraire s'étudier à ranimer des souvenirs traditionnels qui étaient une force et un honneur pour lui. Baïan place son camp royal entre la Theïsse et le Danube, aux lieux où s'élevait le palais du conquérant; c'est de là qu'il domine les Slaves, les Bulgares et le reste des Huns, qu'il provoque les Franks austrasiens, et qu'il fait entendre à Justin II le langage d'Attila aux fils de Théodose.

Ce fut une bonne fortune pour les nouveaux Huns d'avoir à leur tête un homme tel que Baïan. Sans le génie de ce fondateur d'empire, ils auraient peut-être flotté un demi-siècle ou un quart de siècle dans les plaines du Danube, comme les sujets de Balamber, avant de prendre une assiette solide et de faire des conquêtes durables. Baïan les fixa dans une position formidable, qui entamait l'empire romain sur deux points, dominait la Slavie, et laissait leurs communications libres avec les tribus de leur race sur le Caucase, la Mer-Caspienne et le Volga. Les Slaves, après quelques résistances, finirent par se reconnaître leurs tributaires. Les Bulgares conclurent avec eux des alliances qui ressemblaient fort à un servage, et les kha-kans les traitèrent effectivement comme des sujets. Ces deux peuples, les Bulgares et les Slaves, furent d'utiles instrumens de conquête pour les Avars, non pas seulement par les soldats qu'ils pouvaient fournir, mais encore par les colonies qu'ils fondèrent au profit de leurs maîtres dans les provinces du Danube et dans celles de l'Adriatique. Les Coutrigours furent employés aussi à cet usage, ainsi qu'on l'a vu plus haut, et voici comment s'opérait cette colonisation forcée. Les Avars prenaient dix ou quinze mille Slaves par exemple et les poussaient devant eux sur un point du territoire romain, où ils devaient se défendre et s'établir sous peine d'extermi-

nation. Ce premier noyau, quand il réussissait à vivre, se grossissait successivement, et devenait en définitive une colonie dépendante du kha-kan, qui lui donnait des chefs. Grâce à ces alluvions humaines, si je puis ainsi parler, les Avars remplirent la Mésie, surtout le voisinage du Danube, de points d'occupation et de repère pour leur extension future. Des Bulgares prirent racine de cette façon sur quelques cantons de la Basse-Mésie. Les dix mille Coutrigours jetés par Baïan dans la Dalmatie s'y firent place et n'en sortirent plus. Tel fut le barbare procédé de conquête ajouté par les Avars à la puissance de leurs armes. Les Romains reculaient devant l'idée d'anéantir des myriades d'êtres humains souvent sans armes, des vieillards, des enfans, des femmes; ils les toléraient sur des terres incultes qu'ils finissaient par leur abandonner, puis le kha-kan venait revendiquer les hommes comme ses sujets, et le territoire comme son domaine.

Les mœurs des Avars étaient un mélange de grossièreté et de luxe; ils recherchaient les beaux habits, la vaisselle d'argent et d'or, et leurs kha-khans s'étendaient sur des lits d'or ciselés garnis d'étoffes de soie et qui leur servaient de couche et de trône; au-dessus de ces lits ou divans étaient placés quelquefois des dais ou pavillons étincelans de pierreries. Ils avaient soin, dans les capitulations, de se faire livrer par les villes des étoffes précieuses pour leurs vêtemens; Baïan poussait même la recherche de l'élégance jusqu'à se faire remettre des vêtemens tout faits ou en demander à l'empereur : il fallait qu'un habit *à la scythique,* pour être à son goût, fût fabriqué d'étoffe romaine et sortît des ciseaux d'un tailleur romain. Le même kha-khan jugeait assez impertinemment les arts de la Grèce, et les riches cadeaux de l'empereur attirèrent parfois sa critique et son dédain. L'ivrognerie, la débauche, le vol, étaient les vices ordinaires des Avars. Leurs femmes semblent avoir été peu retenues, à en juger par celles du kha-khan, dont les aventures occupent un petit coin de cette histoire, et quant aux femmes de leurs vassaux ou serfs, elles étaient censées leur appartenir par droit de suzeraineté. Quand des Avars allaient en quartier d'hiver dans un village slave, ils en chassaient les hommes, s'établissaient dans les maisons, prenaient les provisions, et le bétail et abusaient des femmes et des filles : il en résulta un peuple de métis qu'ils voulurent traiter de la même façon, et qui finirent par se révolter contre leurs pères. Une brutalité cruelle s'unissait chez eux à la débauche. Une tradition encore en vigueur au temps de Nestor, le plus ancien historien russe, rapporte qu'ils attelaient les femmes slaves comme des bêtes de somme à leurs chariots. L'histoire ne nous donne guère de lumière sur le gouvernement de ce peuple, lequel était fort

simple, comme celui de tous les peuples pasteurs. On remarque cependant que le pouvoir du kha-khan n'était pas unique et absolu, et qu'à côté de ce chef de l'armée et des relations politiques se trouvait un autre chef représentant le gouvernement de la nation sous certains points de vue, et dont les fonctions pouvaient être analogues à celles du grand-juge chez les tribus hongroises. Ce second magistrat prenait chez les Avars le titre de *ouigour* ou *iougour*, qui reporte naturellement notre pensée à l'origine ougourienne des Ouar-Khouni. Produite vraisemblablement par un mélange d'Ougours et de Huns occidentaux, la fédération des Ouar-Khouni aura voulu, dans le principe, garantir chacun de ces élémens par une représentation distincte, en leur donnant des chefs séparés. L'historien Théophylacte nous dit en effet que de son temps, c'est-à-dire au VIe siècle, on distinguait dans la nation avare, les Ouar et les Khouni, qu'il appelle Khéounni. Plus tard, quand la fusion se fut opérée, et que les deux races n'eurent plus besoin d'une protection particulière, la dignité de *ouigour* changea de caractère; elle resta comme une haute magistrature placée au-dessous et près du kha-kan, chef suprême de toute la nation.

Un des premiers soins de Baïan après son installation dans la Hunnie avait été de sonder la force de tous ses voisins, et particulièrement de ses voisins du côté de l'ouest, les Franks austrasiens, dont les possessions s'étendaient jusque dans le Norique, qui commençait alors à porter le nom de Bavière. Les Franks austrasiens avaient, comme on se le rappelle, battu les Avars cinq ou six ans auparavant dans les montagnes de la Thuringe; impatient de prendre une revanche, Baïan entra sur leur territoire, où il se trouva face à face avec ce même Sigebert qui avait vaincu son prédécesseur. Les deux armées se mesurèrent encore une fois, mais avec un résultat tout différent du premier : ce furent les Franks qui s'enfuirent après avoir jeté bas leurs armes, et le roi Sigebert, un instant prisonnier, n'échappa à ceux qui le tenaient qu'en leur distribuant les trésors renfermés dans ses chariots. On expliqua cet événement par des raisons puisées dans les préjugés du temps, c'est-à-dire par la sorcellerie dont on accusait les Avars comme tous les peuples asiatiques. « Au moment d'en venir aux mains, nous dit l'historien des Franks, Grégoire de Tours, les Huns, experts en magie, fascinèrent leurs ennemis par des apparitions fantastiques, et remportèrent aisément la victoire... » Sigebert, ravi d'en être quitte malgré sa défaite, envoya des présens au roi des Huns, qui lui rendit la pareille. « Ce roi se nommait Gaganus, nous dit encore Grégoire de Tours, et c'était là le nom de tous les rois de ce peuple. — Les deux ennemis firent la paix et jurèrent de ne se plus livrer bataille pendant toute la durée de leur vie. » Quel-

que temps après, les Avars et leur kha-kan revinrent sur les terres de la France austrasienne, mais ce fut cette fois sans hostilité contre les Franks, et probablement en poursuivant avec trop d'ardeur des tribus slaves auxquelles Baïan donnait la chasse. Là les subsistances lui manquèrent, mais il n'hésita pas à en demander à son nouvel ami Sigebert, lui faisant dire qu'un roi tel que lui devait assistance à un allié, et promettant au reste de vider le pays sous trois jours, s'il recevait des vivres. Sigebert fit conduire immédiatement dans le camp avar des légumes, des moutons et des bœufs : pouvait-on faire moins pour des sorciers ?

Affermi sur sa frontière de l'ouest par ce traité avec les Franks, Baïan put diriger tous ses efforts du côté de l'empire romain. Sur ces entrefaites, Tibère mourut, dans l'année 582, laissant le trône impérial à son gendre Maurice, qu'il s'était déjà associé en qualité de césar. Généralement les traités des empereurs avec les Barbares étaient considérés, sinon comme personnels, au moins comme ne liant pas absolument leur successeur, et l'on en négociait la continuation à chaque avénement. C'est ce que nous avons vu se pratiquer de la part des Avars à la mort de Justinien, et ce qu'ils firent encore à la mort de Tibère, en exigeant que leur pension annuelle, qui montait déjà à quatre-vingt mille pièces d'or, fût portée désormais à cent mille. Ce n'est pas que Baïan crût au succès de sa demande, car Maurice, prince d'ailleurs ferme et vigilant, avait une réputation assez méritée de dureté et d'excessive économie; mais Baïan voulait un prétexte de rupture avec l'empire romain, qu'il était en mesure d'attaquer. Il avait une forte armée dans la presqu'île sirmienne, et Sirmium, bien approvisionné, devait lui servir de base d'opérations au-delà de sa frontière. Au refus de l'empereur, il cerna à l'improviste la place de Singidon par un beau jour d'été, pendant que les habitans, occupés à leur moisson, étaient dispersés dans la campagne. Quoique la ville fût presque déserte et la garnison prise au dépourvu, on se battit bien, et avec l'aide des habitans accourus de tous côtés, la garnison fit un grand carnage des Avars; mais les Avars restèrent maîtres de la place. De Singidon, Baïan descendit, en suivant le Danube, jusqu'à Viminacium, qu'il enleva de vive force; puis il se jeta sur une petite ville nommée Augusta, célèbre par les eaux minérales qui décoraient son voisinage, et pour l'usage desquelles les habitans avaient construit des thermes magnifiques. Baïan, pour répandre la terreur, démolissait et incendiait en vrai barbare tout ce qui tombait sous sa main, et il allait en faire autant des thermes d'Augusta, lorsque ses femmes, qui s'y étaient retirées pendant le siége et s'étaient mises bien vite à se baigner, demandèrent merci pour l'édifice qui leur avait procuré du plaisir. Le kha-

kan ne sut pas leur résister, et les bains d'Augusta demeurèrent debout. Tout le pays sur une partie du Danube ressentit ainsi sa fureur; puis, traçant dans sa marche une diagonale qui traversait la Basse-Mésie, il alla s'abattre sur la côte de la Mer-Noire, dont les riches cités, entrepôts du commerce maritime entre l'Asie et les pays du Danube, avaient été jusqu'alors exempts de la guerre. Mésembrie et Odyssus, aujourd'hui Varna, échappèrent, à ce qu'il paraît, au sac qu'il leur réservait; mais il prit Anchiale et y séjourna. C'est là qu'il reçut la visite de deux personnages éminens que lui avait députés l'empereur pour lui demander en quoi les Romains l'avaient offensé et lui faire sentir la déloyauté de sa conduite. « Vous voulez savoir ce que j'ai le dessein de faire, répondit durement Baïan; j'ai dessein d'aller détruire la longue muraille derrière laquelle vous vous cachez. »

Cette brutale explication frappa les députés de stupeur. Helpidius, l'un d'eux, ancien préteur de Sicile et versé dans la pratique des affaires, se taisait dans l'attitude d'une profonde consternation, méditant probablement quelque réponse qui n'irritât point par trop ce barbare intraitable, quand son compagnon prit la parole. C'était un officier supérieur de la garde palatine, nommé Commentiolus, orateur prétentieux, infatué de son mérite, et qui avait gagné son grade de général par le cliquetis de son éloquence verbeuse plus que par celui de son épée. Trouvant là matière à un beau plaidoyer sur la majesté romaine, il adressa au kha-kan cette solennelle allocution : « Kha-kan, lui dit-il, les Romains avaient cru que tu honorais les dieux de tes pères, et que tu craignais les autres dont tu as invoqué le nom en garantie de tes sermens. Ils pensaient aussi que tu te souvenais de l'hospitalité que tes pères errans et fugitifs ont reçue chez nous, et que tu ne rendrais pas le mal pour le bien. Voilà pourtant que tu fais le contraire : tu violes le droit des gens, et tu nous attaques en pleine paix; mais la modération de notre empereur est telle qu'il oublie ta conduite, et qu'il t'offre encore le bien pour le mal. Pourtant, crois-moi, ne lasse pas notre patience; crains d'armer contre toi cette liberté romaine, mère de tant de prodiges dans tous les temps, et, par ton insolence excessive, ne nous force pas à nous rappeler ce que nous sommes et ce que furent nos pères. Les Romains sont grands, ils renferment dans leur empire de puissantes nations, des richesses, des armes, et quand ils veulent récompenser ou châtier, ils récompensent ou châtient. Que te faut-il? De l'argent? Les Romains te prodiguent le leur. Un pays grand et riche? Tel est celui que les Romains t'ont donné. Vous vous trouvâtes heureux dans votre exil, ô Avars, de n'être point rejetés de nos frontières. Vaincu, banni, sans asile, ce peuple roulait vers l'Occident comme le débris d'un édifice renversé, quand nous lui avons ouvert un refuge et donné

une place pour s'y asseoir et y mener une vie commode et abondante. Qu'il n'en sorte pas, qu'il n'empiète pas sur nos frontières! L'empire romain est un grand arbre, au front sublime, aux rameaux immenses, au tronc robuste, à la racine vivace et qui se rit de toutes les tempêtes. Les eaux du ciel l'abreuvent, et une terre féconde le nourrit. Malheur à qui l'attaque, il ne le fera pas longtemps impunément! » Pendant ce discours, récité probablement d'un ton déclamatoire, et dans l'agencement duquel Commentiole ne songea qu'à la rondeur des périodes, Baïan avait peine à se contenir. Les historiens nous le peignent dans un paroxysme effrayant de colère, le teint enflammé, les sourcils tendus, les yeux écarquillés, la prunelle étincelante : on eût dit qu'il allait se précipiter sur le Romain pour le dévorer. Il se contenta pourtant de l'envoyer en prison avec les fers aux mains et les ceps aux pieds; puis il fit mettre en pièces sa tente, ce qui était chez les Avars un arrêt de mort. La nuit ne calma point sa fureur, mais le lendemain matin plusieurs chefs importans vinrent le supplier de ne point faire mourir un homme qui avait le caractère d'ambassadeur; « il était, disaient-ils, assez puni d'avoir été mis à la chaîne. » Le kha-kan céda par condescendance pour les siens, et les députés rentrèrent à Constantinople, tout épouvantés de ce qu'ils avaient vu. Rien n'était disposé pour faire une campagne à l'intérieur et encore moins à l'extérieur de la longue muraille, car Maurice avait toutes ses troupes dans les provinces voisines de la Perse, et la brusque attaque des Avars le déconcertait au dernier point. Mais Baïan n'alla pas plus loin cette année : l'hiver qui commençait à sévir le ramena chez lui avec son armée gorgée de butin. Au commencement de l'année suivante, il reçut l'avis que l'empereur augmentait sa pension de vingt mille pièces d'or, et par réciprocité il jura une nouvelle paix.

Le traité était à peine conclu, qu'on vit fondre sur le Bas-Danube une nuée de Slovènes, qui traversa la Mésie et la Thrace jusqu'à la longue muraille au pied de laquelle elle s'arrêta. Ces barbares deminus ne présentaient pas la résistance des Avars, qui apprenaient la guerre en la faisant chaque jour contre des armées régulières, et les mêmes troupes qu'on n'avait pas osé commettre avec le kha-kan balayèrent cette tourbe sans beaucoup de peine jusqu'au-delà du Danube. Les Slovènes étaient tributaires des Avars, tributaires fort indisciplinés sans doute, et qui ne reconnaissaient guère leur maître quand ils n'étaient pas sous sa main; toutefois, en songeant que Baïan était possesseur de la petite Scythie, par où les Slaves étaient entrés, on se demandait comment il n'avait pas fermé le passage à ces pillards, lui qui venait de prendre avec l'empire de nouveaux engagemens d'amitié. Mais une aventure fort peu attendue fournit toute la clé de ce mystère. Chez les Avars vivait à cette époque un

certain prêtre ou mage, comme dit l'historien grec à qui nous empruntons ceci, un *bocolabras,* comme disaient les Avars dans leur langue. Personnage distingué et important dans sa caste, ce bocolabras avait ses entrées libres près du kha-kan, et parfois même près du harem royal, car, s'étant épris violemment d'une des femmes de Baïan, il entretint avec elle un commerce criminel. Le premier enivrement de la passion une fois dissipé, le prêtre ne vit plus que l'image de la mort à laquelle il était infailliblement réservé, et ne pensa plus qu'aux moyens de s'en mettre promptement à couvert. Comme grand seigneur avar, il avait des Gépides à son service ou dans sa clientèle; il persuada à sept d'entre eux de le suivre jusqu'au pays de la Haute-Asie d'où il tirait son origine, et où résidaient encore trois tribus des Ouar-Khouni. Ces Gépides, résolus à partager le sort de leur maître, préparèrent secrètement leur départ. Le territoire romain devait leur procurer d'abord un refuge, et en effet ils passèrent tous ensemble le Danube; mais le bocolabras tomba dans un des postes romains préposés à la garde du fleuve. Conduit devant l'officier, il n'hésita point à avouer quelle était sa naissance, quel avait été son état, et comment l'attrait du plaisir l'avait poussé dans une aventure dont il avait reconnu plus tard les dangers. Son récit n'ayant rien que de vraisemblable, l'officier jugea à propos de le faire conduire à Constantinople, pour qu'il répétât ses confidences à l'empereur; mais le bocolabras ne se borna pas devant Maurice à ses révélations amoureuses, il lui en fit aussi de politiques : il lui dépeignit la mauvaise foi du kha-kan, sa duplicité dans tous les traités de paix, et affirma qu'il était non-seulement le complice, mais le provocateur de la dernière irruption des Slaves. Baïan avait imaginé effectivement une double façon de faire la guerre à l'empire : en état d'hostilité déclarée, il la faisait lui-même avec ses troupes; en état de paix et d'amitié, il la faisait par les Slaves ou les Bulgares, ses tributaires, avec lesquels il partageait le butin. L'empereur était encore sous l'impression de colère et d'indignation que cette découverte lui avait causée, quand arriva Targite, l'ambassadeur privilégié des Avars, qui venait toucher les arrérages de la pension du kha-kan. Maurice, naturellement violent, le menaça de lui faire trancher la tête comme à un espion et à un traître placé en dehors du droit des gens, puis il réfléchit et se contenta de le reléguer dans une île de la Propontide, où on le soumit pendant six mois au plus rude traitement. Le kha-kan démasqué ne ménagea plus rien. Attaquant comme un furieux toutes les villes du Danube, Ratiaria, Bononia, Durostorum, Marcianopolis et les autres, il détruisit tout ce qu'il put détruire, et à la fin de l'année 586, quand on jetait les yeux sur la vallée du Danube, on pouvait croire que tous les fléaux de la nature avaient passé par là.

C'était un défi jeté aux Romains pour l'année suivante; mais quelques généraux distingués, placés à la tête du peu de troupes dont on disposait dans ces provinces, se chargèrent de la défense de l'Hémus. Des levées faites de tous côtés grossirent la petite armée, et, bien conduites, finirent par donner de bons soldats. Baïan, soit nécessité de faire vivre ses gens, soit tactique des voleurs qui se disséminent pour faire plus de coups à la fois, divisait son armée en corps détachés qui battaient le pays et n'avaient pas soin de s'appuyer les uns les autres, de sorte qu'on pouvait, par des marches habiles, les attaquer isolément. C'est ce que fit l'armée romaine. Avec sa parfaite connaissance du pays et la solidité de son infanterie, elle détruisit les uns après les autres beaucoup de détachemens de cette cavalerie errante. On put voir là les prodiges de la tactique contre des masses inorganisées. La guerre se promena ainsi de l'Hémus au Danube et du Danube à l'Hémus, le Balkan des modernes, dont les fraîches et riantes vallées ont été si souvent souillées de sang humain (1). Les historiens sont pleins d'incidens curieux qui signalèrent cette campagne, mais qu'il serait trop long de reproduire ici. J'en rapporterai cependant un qui, dénué d'importance sous le point de vue de l'histoire proprement dite, en a beaucoup sous le point de vue de la philologie, parce qu'il nous fournit un spécimen des altérations qu'avait reçues la langue latine au VIe siècle dans les provinces du Danube. Les deux armées occupaient en Thrace un des cantons voisins de l'Hémus, et les Romains, que Baïan ne soupçonnait pas si près, tentèrent un coup de main nocturne sur le camp des Avars, où tout le monde dormait dans une profonde sécurité. Déjà ils n'étaient plus séparés de l'ennemi que par un sentier étroit qui débouchait sur son campement, et dans lequel les soldats marchaient avec précaution sur deux files entre lesquelles on avait rangé les chevaux et les mulets de bagages. Un de ces mulets s'abattit sous sa charge et embarrassa tellement le chemin, que ceux qui suivaient ne purent plus avancer. Cependant le conducteur des bagages, ignorant ce qui venait d'arriver, continuait sa marche en tête du convoi. Les soldats lui crièrent d'arrêter afin de venir relever sa bête : *Torna, torna, fratre,* lui disaient-ils dans leur jargon, ce qui signifiait : « Retourne, retourne, frère. » Ces mots, passant de bouche en bouche, furent interprétés dans les derniers rangs comme un avertissement de ne pas aller plus avant; des peureux y virent un cri de sauve qui peut, et au bout de quelques hésitations la troupe tout entière s'enfuit à la débandade. Ce qu'il y a de curieux, c'est que les Avars, réveillés en sursaut par le bruit, en firent autant d'un autre

(1) Nous ne faisons que répéter ici la triste réflexion de l'historien grec Théophylacte Simocatta, contemporain des guerres que nous décrivons.

côté avec Baïan à leur tête. L'intérêt de cette anecdote, donnée par les historiens byzantins, est de savoir que dans les provinces pannoniennes et mésiennes, où la petite armée dont il est question avait été très probablement recrutée, on parlait le latin vulgaire, déjà fortement altéré, soit quant aux radicaux, soit quant aux désinences, et touchant de près aux langues romanes. La phrase des soldats pannoniens, *torna, torna, fratre,* et, suivant une autre version, *retorna, retorna, fratre* (1), est déjà de l'italien ou du provençal. Pour en revenir à Baïan, il perdit beaucoup de monde dans cette campagne, fut vaincu dans une grande bataille près d'Andrinople en 587, et se vit enlever l'une après l'autre toutes les places du Danube qu'il avait si traîtreusement occupées. Quand la fortune lui devenait contraire, il demandait la paix, et c'est ce qu'il fit.

Cette paix ne fut qu'une trêve de cinq années pendant laquelle les deux partis se préparèrent à recommencer la guerre sur une plus vaste échelle. Maurice, ayant terminé heureusement la guerre de Perse, eut une bonne armée disponible et un bon général à mettre à sa tête, Priscus, à qui étaient dus en grande partie les succès obtenus contre Chosroès. Il fit venir partiellement cette armée, dont il assigna le rendez-vous sous les murs d'Anchiale, et il voulut l'y installer lui-même pour témoigner de la part qu'il prenait aux malheurs des provinces danubiennes. Baïan, de son côté, remuait tous les barbares du nord jusqu'aux glaces polaires, et Maurice en acquit personnellement la preuve par suite d'une rencontre fort singulière qui lui advint pendant son voyage. Il se trouvait à environ quatre journées d'Héraclée, quand les soldats de son cortége aperçurent trois voyageurs qui suivaient la même route en sens contraire, et dont la taille gigantesque et l'accoutrement étrange éveillaient tout d'abord l'attention. Ils ne portaient ni casque, ni épée, ni armes d'aucune sorte, mais une cithare suspendue à leur cou. Amenés à l'empereur, qui les interrogea sur leur nation, leur état, et ce qu'ils venaient faire dans l'empire, ces hommes répondirent en langue slave qu'ils appartenaient à la nation slavone, et aux dernières tribus de cette nation vers l'océan occidental. « Le kha-kan des Avars avait, disaient-ils, envoyé à leurs rois des ambassadeurs avec des présens pour les engager à lui fournir des soldats; les rois avaient reçu les présens, mais ils s'étaient excusés de fournir les troupes sur le trop grand éloignement de leur pays et sur la difficulté des chemins. C'étaient eux qui avaient été chargés de porter au kha-kan ces excuses, et ils n'étaient pas restés moins de quinze mois en route; mais

(1) Le texte de Théophane porte *torna, torna, fratre,* τόρνα, τόρνα, φράτρε; — Théophylacte Simocatta donne la version ρετόρνα, ρετόρνα, φράτρε.—On peut consulter M. Raynouard dans l'introduction aux *Recherches sur l'Origine et la Formation de la Langue romane*, p. 9 et 10.

le kha-kan irrité les avait retenus prisonniers au mépris du droit des ambassadeurs. Ayant appris par les récits qui leur étaient parvenus combien les Romains avaient de puissance et d'humanité, ils avaient saisi la première occasion de passer en Thrace. « Ces cithares qu'ils portaient, ajoutèrent-ils, étaient les seules armes qu'ils sussent manier. Étrangers au tumulte des guerres et des séditions, ils remplissaient chez les peuples un ministère de paix. » On reconnaît aisément dans les trois interlocuteurs de Maurice trois de ces poètes ou chanteurs qui servaient d'ambassadeurs chez presque toutes les nations du Nord, auxquels les Scandinaves avaient donné le nom de scaldes, et que les anciens Gaulois appelaient bardes. Maurice les traita bien, admira leur haute stature et leurs membres nerveux, et les envoya séjourner à Héraclée. Lui-même, après avoir présidé à la concentration d'une partie de ses troupes, retourna à Constantinople.

Le kha-kan ne lui laissa pas le temps de les réunir toutes, et marcha hardiment sur Anchiale avec une armée nombreuse et pleine d'ardeur. En trois jours, il força les défilés qui couvrent à l'ouest la côte de la Mer-Noire, puis il s'empara d'Anchiale, qu'il saccagea de fond en comble, Priscus, qui ne voulait pas s'y faire enfermer, ayant fait retraite vers le midi, afin de garantir les avenues de la longue muraille. D'Anchiale, Baïan marcha sur Drizipère. Cette ville, assez bien fortifiée, fut bien défendue par les habitans. Baïan en commença le siége avec un formidable appareil de machines de toute sorte (car les transfuges et les prisonniers romains enseignaient aux Avars les procédés de l'art des siéges); les habitans troublaient ses travaux par de fréquentes sorties dirigées hardiment : pourtant il n'était plus possible qu'ils tinssent longtemps, quand un incident bien imprévu vint les délivrer. Ces Avars, si experts en magie pour fasciner les autres, avaient aussi des hallucinations auxquelles ils se laissaient prendre tous les premiers, et c'est ce qui arriva au kha-kan pendant les travaux du siége. Un jour qu'il observait en plein midi les murailles de Drizipère, il vit les portes s'ouvrir et bientôt s'élancer de la place, enseignes déployées, des légions innombrables de soldats qui accouraient sur lui : il apercevait le scintillement des armes; il entendait le pas des chevaux, le cri des hommes, le bruit de la trompette. La peur le prit, et il se sauva, donnant ordre à son armée de plier bagage et de le suivre. Ces légions n'étaient que des fantômes de son imagination; mais sa peur fut très réelle et ne se calma que lorsqu'il se trouva à plusieurs journées de la place. L'armée romaine manœuvrait alors entre Héraclée et Tzurulle, à l'ouest de la longue muraille; Baïan la refoula et força Priscus à s'enfermer dans cette dernière ville, qui précédait immédiatement le grand rempart, et, craignant de s'aventurer plus loin avant d'être maître d'un point si important, il en commença

l'attaque régulière. Une aventure qui rappelle un peu celle de Drizipère lui fit lever ce siége plus vite qu'il ne se l'était proposé. Les avant-postes avars se saisirent un jour d'un espion qui rôdait autour des murailles; on le fouilla, et on le trouva porteur d'une lettre de l'empereur Maurice, que le kha-kan se fit expliquer par ses interprètes. Elle était adressée à Priscus, auquel le porteur, qui venait de Constantinople, devait la remettre. L'empereur y suppliait Priscus de tenir ferme et d'avoir confiance, attendu qu'il se préparait, disait-il, un coup décisif : une flotte considérable entrait en ce moment dans le Danube, avec mission de remonter le fleuve, de mettre la Hunnie à feu et à sang, d'enlever les enfans et les femmes du kha-kan, et de les amener pieds et poings liés à Constantinople, où le kha-kan viendrait bientôt demander la paix à genoux. Tel était le contenu de la lettre saisie sur l'espion. Elle jeta la plus vive inquiétude dans le cœur de Baïan, qui vit ses enfans et ses femmes outragés, traînés en servitude et son pays envahi : il n'eut plus d'autre pensée que d'aller à leur secours en se retirant honorablement. Des ouvertures adressées par lui à Priscus furent bien accueillies; il s'ensuivit encore une paix. La nouvelle était fausse, et la lettre, fabriquée à dessein, n'avait d'autre but que de donner le change au kha-kan : la ruse était bonne et réussit. Si le sorcier avait été ensorcelé à Drizipère, le trompeur fut trompé à Tzurulle.

L'hiver amena d'autres soins. Les Slaves attardés commençaient à se rendre par grandes masses à l'appel du kha-kan; chaque jour, les vedettes romaines signalaient de nouveaux mouvemens dans les plaines pontiques : l'empereur envoya Priscus garder les passages du Danube, et prendre, s'il y avait lieu, l'offensive contre les Barbares. Au printemps de l'année 593, le général établit ses quartiers à Durostorum, et se prépara à la double éventualité d'une guerre de défense et d'une guerre d'attaque. Il était absorbé dans ces préparatifs, lorsqu'il vit arriver dans son camp une ambassade avare qui avait pour orateur un certain Kokh, déclamateur barbare, espèce de Commentiole sauvage, dont la mission sans doute était d'effrayer les Romains par la virulence de ses discours. Priscus le reçut au milieu de ses officiers, et le barbare commença de cette façon : « Dieux! qu'est ceci? Ceux qui faisaient profession de respecter la sainteté des sermens les violent sans scrupule; les Romains foulent aux pieds les engagemens de la paix; ils jettent au vent le sel des traités; ils ne respectent pas plus leur parole que leurs dieux! En vérité, le Danube voit un beau spectacle : ce même Priscus, qui signait hier la paix, Priscus, à qui nous avons accordé la vie, est ici en armes contre nous! Chef Priscus, imite donc l'humanité avec laquelle nous nous sommes conduits envers toi, et songe que nous avons voulu épargner un ami futur et non pas un ennemi..... Oh! c'est bien vous,

Romains, qui avez formé les Barbares à la méchanceté ! Nous n'aurions jamais enfreint les traités, si vous n'aviez pas été nos maîtres dans l'art du mensonge. Quand vous faites la guerre, c'est avec injustice; quand vous faites la paix, c'est pour la rendre incertaine et amère; mais attendez l'heure de la vengeance : ceux qui nous ont dû merci apprendront ce qu'on gagne à nous attaquer témérairement..... » Puis, apostrophant par une sorte de prosopopée l'empereur absent, le barbare continua : « Et toi, césar, tu es injuste quand tu emploies la fraude pour couvrir tes préparatifs de guerre; c'est un attentat exécrable, l'œuvre d'un brigand et non d'un prince. Il faut que tu déposes la couronne ou que tu cesses de la déshonorer. » Cette déclamation avait tout simplement pour but d'expliquer que les Slaves devaient être couverts par le traité de paix juré entre les Romains et les Avars, vu que les seconds étaient les suzerains des premiers, et que par conséquent faire la guerre aux Slovènes et aux Antes, c'était la faire au kha-kan. Dix fois pendant le discours de l'orateur, les officiers romains furent tentés de se jeter sur lui et de le châtier d'importance; mais Priscus les arrêta : « Laissez, dit-il; c'est du style et de l'insolence barbares. » Puis il signifia froidement à l'ambassadeur que ce qu'il faisait ne regardait point les Avars, que les Slaves n'avaient été compris dans aucun traité, et que la paix avec les Avars n'empêcherait pas les Romains de faire la guerre à qui bon leur semblerait. Kokh s'en alla, éclatant en menaces, et Priscus se mit en mesure d'ouvrir aussitôt la guerre offensive, car les Slaves paraissaient faire un temps d'arrêt. Au fond, le kha-kan et lui se comprenaient parfaitement, et Priscus savait bien que battre les Slaves, c'était affaiblir les Avars.

Les grandes plaines qui bordent le Danube au nord, et qui portent aujourd'hui les noms de Valachie et de Moldavie, recélaient alors un des principaux repaires des Slaves, situé, suivant toute probabilité, dans la zone qu'arrose le Sereth, et défendu par des marais et de grands bois presque impraticables. Ils y avaient déposé le butin de leurs dernières expéditions, la déplorable dépouille des provinces de Mésie, de Dalmatie et de Thrace. Un chef important, nommé Ardagaste, en avait la garde avec une assez forte armée. Priscus projeta de s'en emparer, et une marche nocturne l'amena à travers la forêt jusqu'au milieu du camp barbare. Ardagaste n'eut que le temps de se jeter tout nu sur un cheval sans selle, n'ayant d'autre arme que son épée. Tombé dans un parti de Romains, il met pied à terre, lâche son cheval, et fait face seul contre tous; mais, près de succomber sous le nombre, il s'enfuit encore et gagne à toutes jambes les chemins les plus escarpés. Un tronc d'arbre qui se trouve sur son passage le fait choir, et il était perdu sans le voisinage d'une rivière qu'il aperçoit; il y court, la franchit à la nage, et laisse bien loin

derrière lui les Romains étonnés de sa vigueur. Il se sauva, mais sa peuplade et son armée furent presque anéanties. Alléchés par l'immense butin tombé en leur possession, les soldats romains demandèrent à grands cris de marcher plus loin, et Priscus, répondant à leur désir, envoya un détachement d'hommes déterminés sonder les bois sous la conduite du tribun Alexandre. Ces hommes découvrirent un bivac de Slaves non loin de leur route, ils voulurent l'atteindre; mais, ayant affaire à des chemins brisés et croisés de vingt façons, ils s'égarèrent et allèrent se perdre dans un marais, où ils seraient restés sans l'assistance d'un Gépide qui se trouvait là. Ce Gépide était un ancien chrétien, longtemps serf ou esclave des Avars, qui, ennuyé de sa dure servitude, l'avait secouée un beau jour et s'était donné la liberté des bois. Depuis ce temps, il vivait parmi les tribus slaves, errant de village en village, connaissant tous les chefs, et il s'était fait païen pour exciter plus de confiance et de sympathie. Il paraît pourtant que, à l'aspect des drapeaux d'un peuple chrétien, le renégat sentit son cœur ému, et que le remords l'amena vers les Romains, qui l'accueillirent comme transfuge. Le Gépide, retirant Alexandre du mauvais pas où celui-ci s'était engagé, le conduisit par un chemin parfaitement sec jusqu'au bivac, et lui indiqua les moyens de cerner les Slaves, qui furent tous pris comme dans un piége et attachés ensuite avec des cordes ou des chaînes. Alexandre voulut les interroger lui-même, pour savoir ce qu'ils faisaient là et de quelle nation ils étaient, mais tous refusèrent de répondre. Il les fit frapper avec des fouets et n'en obtint pas davantage; seulement, quand leurs chairs étaient entamées par les coups et que le sang ruisselait sur tout leur corps, les malheureux disaient : « Tuez-nous ! » Force fut donc au tribun Alexandre de se fier au seul Gépide pour tous les renseignemens dont il avait besoin. Celui-ci exposa que ces Slaves étaient des soldats d'un roi voisin appelé Musok ou Mousoki, lequel, ayant appris la défaite du roi Ardagaste et le sac de son camp, les avait envoyés pour observer le mouvement de l'armée romaine. « Si l'on marchait sur-le-champ, en surmontant quelques difficultés, ajouta le Gépide, on pourrait surprendre Musok dans sa ville, dont il ne bougera pas qu'il n'ait reçu les informations de ses éclaireurs. Il y a bien une large et profonde rivière à passer pour y arriver, mais je me fais fort de procurer le passage aux Romains par les soins de Musok lui-même. » Ainsi parla le Gépide. Alexandre accepta son offre, et pour que rien ne transpirât de son expédition, il fit, avant de partir, égorger tous ses prisonniers.

Le grand village, résidence du roi Musok, était situé à quarante lieues de là; le Gépide fit diligence pour y arriver; Alexandre et son détachement, composé de trois mille hommes, le suivirent à distance, et Priscus, qui approuva tout, se mit aussi en route pour appuyer

son détachement au besoin. Le renégat, très au fait des lieux, traversa la rivière aisément, et alla trouver Musok dans sa cabane. Il lui raconta que les malheureux sujets d'Ardagaste échappés à l'extermination étaient en marche dans la forêt pour venir lui demander asile, qu'ils étaient trois mille environ, et que, sachant la parfaite connaissance que lui, le Gépide, avait du pays et du roi, ils l'avaient dépêché en avant pour leur obtenir des barques. Musok, en ce moment préoccupé d'autres soins, n'en demanda pas plus long, et mit à la disposition du renégat cent cinquante barques et trois cents rameurs que celui-ci conduisit à l'opposite du village sur une plage ouverte et facile. Les soins qui préoccupaient Musok étaient ceux des funérailles de son frère, lesquelles avaient été célébrées dans la journée. Le repas des morts avait été magnifique; le vin avait coulé à flots, à tel point que le roi, vers le soir, resta étendu ivre-mort dans son palais. Aussi les cent cinquante rameurs, qui avaient eu leur part du festin, n'eurent rien de plus pressé, arrivés sur l'autre rive, que de se coucher par terre et de dormir à côté de leurs canots amarrés. Ils dormaient encore lorsqu'au point du jour Alexandre arriva. Ses soldats tuèrent sans bruit ces hommes endormis, les roulèrent dans le fleuve, et montant vingt dans chaque bateau, eurent bientôt atteint le village. Musok, qui cuvait son vin, se réveilla prisonnier. Son village fut saccagé comme celui d'Ardagaste; les Romains gardèrent pourtant un grand nombre d'hommes et de femmes choisis pour être vendus dans les marchés à esclaves de la Mésie. Mais la guerre a des retours bien imprévus. Le soir de ce même jour les Romains se trouvèrent dans l'état où ils avaient surpris les Slaves. Ayant du vin en abondance, ils s'enivrèrent et ne se gardèrent plus; les sentinelles elles-mêmes dormaient. Les prisonniers profitèrent de cette bonne occasion pour rompre leurs liens, saisir des armes et fondre sur les Romains comme des furieux. C'en était fait d'Alexandre et de son détachement sans Priscus, qui se montra fort à propos. Invoquant les lois de la vieille discipline romaine, le général irrité fit pendre les officiers qui avaient été de garde dans cette nuit funeste et passer par les verges tout soldat qui n'avait plus ses armes.

Des expéditions du même genre eurent lieu pendant les années 594 et 595 contre les tribus slaves, cette arrière-garde de la Hunnie, et Baïan intimidé ne dit rien; il redoutait Priscus, dont les talens militaires se révélaient assez hautement, et qui, joignant aux qualités du guerrier celles du politique, savait opposer la ruse à la ruse aussi bien que les armes aux armes. Le chef avar, tout en le détestant comme adversaire, ressentait un secret attrait pour lui; c'était à lui personnellement qu'il faisait remonter ou les faveurs ou les déboires qui lui venaient du gouvernement romain; c'est lui qu'il cherchait à flatter ou qu'il provoquait suivant l'occasion. Priscus, de son côté,

ne le traitait pas comme un barbare ordinaire; il appréciait son génie; il eût voulu le voir, tranquille dans l'empire qu'il avait fondé si glorieusement, se plier aux idées de justice et de bon voisinage. Il savait que plus d'un noble avar, corrompu dans sa barbarie par un avant-goût de civilisation, ne demandait pas mieux que de jouir en paix à la manière des Romains de l'opulence qu'il avait acquise à leurs dépens. Aussi Priscus s'était-il fait des intelligences jusque dans le conseil du kha-kan, où des personnages considérables osaient soutenir le bon droit de l'empire et gourmander la haine opiniâtre de Baïan. Targite lui-même, le négociateur indispensable des grandes affaires, se faisait le champion de ces sentimens nouveaux. Priscus eût désiré qu'ils frappassent l'intelligence de Baïan à défaut de son cœur, et il employait à cet effet un intermédiaire habile, le médecin Théodore, dont nous avons déjà parlé dans cette histoire.

Si l'on se rappelle le personnage qui lors de la première attaque de Sirmium par les Avars vint ingénieusement au secours de la ville en mettant le duc Bonus sur pied, ce personnage, c'était lui. Après la cession de Sirmium, sa patrie, au kha-kan des Avars, Théodore s'était retiré dans quelque ville voisine pour rester Romain, et Priscus, qui connaissait son esprit et son patriotisme, le chargea de plusieurs missions près du chef barbare. Théodore était un homme instruit, adroit, insinuant, qui mêlait une grande séduction à une grande liberté de langage : le kha-kan l'aimait pour sa gaieté, et peut-être un peu aussi pour ses bons conseils. Leur conversation, dans le laisser-aller de la vie intime, roulait assez ordinairement sur des points de morale qui ne devaient pas être plus étrangers aux barbares qu'aux hommes civilisés, et il assaisonnait ses leçons de traits d'histoire que le kha-kan écoutait avec le vif intérêt qu'apportent à tout ce qui est récit les hommes de l'Orient. Théodore le surprenait-il dans ses bouffées d'orgueil, exaltant les grandes choses qu'il avait accomplies, et prétendant qu'il n'existait personne sous le soleil qui eût la force de lui résister? Le médecin arrivait timidement avec une anecdote, tirée de l'histoire grecque ou romaine, dont il savait à propos adoucir ou acérer le trait. Un jour que la conversation prenait son cours habituel après une discussion sur Priscus et sur l'injustice des Romains dans la guerre des Slaves, Théodore captiva l'attention de son hôte par un récit dont le héros était le grand Sésostris, roi d'Égypte. Le monarque égyptien, dans un enivrement impie de sa puissance, dressait les rois des peuples qu'il avait vaincus à le traîner dans son char, le mors aux dents et la selle sur le dos. « Sésostris remarqua, disait le narrateur, qu'un des rois attelés tournait souvent la tête en arrière et semblait observer avec attention la roue qui se déplaçait sous son effort. — Que regardes-tu là? lui demanda Sésostris. — Je regarde, répondit le roi vaincu, com-

ment le haut de cette roue descend en bas, et comment le bas remonte en haut. — Sésostris tressaillit, et depuis ce moment, ajoutait Théodore, il ne se servit plus d'attelages humains, respectant dans les hommes l'inconstance et la fragilité de la fortune. » Baïan avait écouté un peu triste et pensif; il se prit ensuite à dire : « Crois-le, Théodore; je sais me maîtriser moi-même et combattre mes emportemens, mais cela dépend des circonstances. Tiens, je n'en veux plus à Priscus; je désire être son ami, s'il lui plaît d'être le mien. Qu'il me donne la moitié des dépouilles qu'il a enlevées aux Slaves; il les a conquises par ses armes, mais dans un pays de mon obéissance et sur mes sujets; n'est-il pas juste que nous partagions? » Ainsi le barbare reparaissait, et la moralité, qui allait jusqu'à l'ambitieux, ne pénétrait pas jusqu'au voleur.

Les intrigues de Constantinople rompirent brusquement ces relations qui pouvaient conduire à un rapprochement des deux peuples. Priscus, sur le compte duquel on inspira des ombrages à l'empereur, fut privé de son commandement, remplacé par un frère même de Maurice, puis renvoyé à son armée, compromise par l'incapacité du nouveau général. Ces tergiversations rendirent de l'audace au kha-kan. D'ailleurs pendant l'absence de Priscus il s'était passé une chose grave. Un corps de cavalerie bulgare, appelé des rives du Volga par Baïan, était arrivé dans les plaines pontiques, et prenait, par la rive gauche du Danube, le chemin qui conduisait en Hunnie, n'attaquant point, ne menaçant point les Romains, lorsqu'un corps de cavalerie romaine, en observation dans ces parages, fit pleuvoir sur lui une grêle de traits. Les Bulgares s'arrêtent, se retranchent, font valoir leur attitude et leurs intentions pacifiques, ainsi que la paix qui existe entre les Romains et les Avars; mais le général romain (c'était le frère de l'empereur) vient de la rive gauche avec des renforts, charge les barbares, et est lui-même mis en déroute. Nouvelles réclamations du kha-kan, nouvelles explications hautaines de part et d'autre. Baïan soutint que les Romains n'avaient pas le droit de mettre le pied sur la rive gauche du Danube, qui lui appartenait en totalité, qui était *sa province* à lui. Priscus, rentré sur ces entrefaites dans son commandement, n'accueillit pas sans une violente colère cette nouvelle prétention, plus insolente encore que les autres. « Et depuis quand, s'écria-t-il tout hors de lui, depuis quand un fugitif, reçu par grâce chez nous, ose-t-il fixer les limites de notre empire? » Ce mot blessa Baïan au cœur. Il s'approcha de Singidon sans rien dire, enleva la ville, la démantela, et en transporta les habitans en Pannonie. Accouru trop tard avec son armée, Priscus occupa une des îles du Danube, près de cette malheureuse cité, et les deux chefs se trouvèrent en présence, séparés seulement par un bras du fleuve. Il paraît qu'en ce moment leurs anciennes relations,

peut-être leur ancien penchant l'un pour l'autre, leur revinrent à l'esprit, et ils désirèrent se voir. Le kha-kan vint à cheval et descendit sur le bord, Priscus s'avança dans une barque jusqu'à la portée de la voix; mais l'entrevue se passa en récriminations et en reproches mutuels. Il ne restait plus que la guerre, et Priscus s'y préparait activement sur le Danube, quand il apprend que le kha-kan était en Dalmatie, où il mettait tout à feu et à sang.

Furieux, il court vers la Haute-Pannonie, attend l'armée des Avars, la bat et lui enlève tout son butin. La même fureur animait le kha-kan; il appelle à lui toutes ses bandes, et s'élance avec elles vers la Thrace, ne laissant derrière lui qu'un fleuve de sang. Baïan n'était plus un homme, c'était une bête féroce; il sévissait contre les pierres, il déclarait la guerre aux morts. A Drizipère, où il entra cette fois, et dont il fit un monceau de débris, il brûla l'église dédiée à saint Alexandre, qui était en grande vénération dans le pays, dépouilla la sépulture du martyr, toute revêtue de lames d'argent, et dispersa ses ossemens; puis, comme pour célébrer ce beau triomphe, disent les historiens, il alla s'attabler avec ses officiers et passer la nuit en débauches. Ce fut la vie que menèrent aussi ses soldats dans ces tristes journées de pillage et d'égorgement; mais bientôt la peste se déclara parmi eux. Dans une seule nuit, Baïan vit mourir dix de ses fils, atteints de bubons pestilentiels dans l'aine. Ce barbare aimait tendrement ses enfans, et faillit devenir fou de douleur. « Il fallait voir, dit un écrivain du temps, comment la joie triomphale, les chants et le *pœan* de la victoire firent place tout à coup au deuil, aux larmes, aux interminables gémissemens. » Dans son égarement, le kha-kan s'écriait sans cesse : « Que Dieu juge entre Maurice et moi, entre les Romains et les Avars; il sait ceux qui ont violé la paix ! » L'occasion était favorable pour l'aborder, et des négociateurs romains lui demandèrent une entrevue; mais Baïan resta douze jours sans vouloir les entendre. Enfin il conclut la paix avec une facilité qui prouvait son profond abattement.

L'année suivante, 600 de notre ère, la guerre reprit, non pas précisément sur l'initiative du kha-kan, mais parce qu'il vit que Priscus, s'emparant de la rive gauche du Danube, le traquait peu à peu dans ses frontières, et pourrait pénétrer quelque jour jusqu'au cœur de la Hunnie. Il sentit qu'il y allait de sa vie et de l'existence de son peuple, et qu'il devait tout épuiser pour reconquérir sa position au nord du fleuve. Priscus, posté dans Viminacium et dans l'île du Danube située en face, paraissait vouloir opérer le débarquement d'une forte armée destinée à agir au printemps : Baïan envoya quatre de ses fils défendre le passage, tandis qu'avec une partie de ses troupes, il irait prendre les Romains à dos; mais ses fils furent battus, le passage livré, et lui-même fut obligé de revenir au nord du

Danube pour y défendre son propre territoire. Cinq batailles terribles se donnèrent coup sur coup, où Baïan combattit avec désespoir, mais où Priscus, formant son infanterie en carrés impénétrables et variant à propos ses manœuvres, déploya toutes les ressources de la tactique la plus savante. Les quatre fils de Baïan périrent dans un marais, culbutés et noyés avec leurs corps d'armée; Baïan lui-même n'eut que le temps de traverser la Theïsse, sur le point d'être tué ou pris. Enfin les Romains passèrent cette rivière fameuse, interdite à leurs aigles depuis deux cents ans, non loin de laquelle s'était élevée la demeure d'Attila et où s'élevait encore celle de Baïan; mais ils ne la passèrent qu'en petit nombre et pour observer l'ennemi. Ce détachement tomba au milieu de trois bourgades habitées par des Gépides, et dans lesquelles ces serfs des Avars célébraient par des festins une de leurs fêtes nationales. Chose incroyable, ils ignoraient qu'il se fût livré la veille une grande bataille dans leur voisinage, tant leurs maîtres les tenaient isolés et étrangers à tout intérêt public! Les Romains tombèrent sur cette tourbe de serfs désarmés et endormis pour la plupart, comme ils étaient tombés sur la peuplade du roi Musok, et la traitèrent de même. Baïan n'avait fui que pour revenir, avec le dernier débris de sa puissance, livrer une dernière bataille, qu'il perdit. Pourtant les Romains n'allèrent pas plus avant, ils évacuèrent même bientôt la rive septentrionale du Danube pour rentrer dans leurs quartiers.

Baïan ne mourut pas dans cette bataille, mais il y survécut peu, car son nom disparaît presque aussitôt de l'histoire. Élevé au commandement de son peuple vers 565 et fort jeune encore, il l'avait gouverné pendant trente-six ans. La fortune, qui se retire des vieillards, lui fit payer cher dans ses dernières années les faveurs trop éclatantes dont elle l'avait comblé à son début. Ce fondateur du second empire hunnique, qui de prime-saut l'avait égalé presque au premier, le laissa en mourant humilié et compromis. Cet amer retour du sort lui remit peut-être en mémoire les roues du char de Sésostris et les autres moralités dont le médecin Théodore l'amusait autrefois : la perte de ses quatorze fils, tombés sous ses yeux victimes de son insatiable ambition, l'avait atteint d'une blessure qui ne se ferma plus. Comme s'il eût toujours senti sur sa tête la main du Dieu des chrétiens, dont il s'était joué par ses parjures, il répéta plus d'une fois, comme à Drizipère, « que Dieu jugerait entre Maurice et lui. » Maurice périt la même année ou l'année suivante, 602, décapité par les ordres du centurion Phocas, à la suite d'une révolte de soldats venue à propos de la dernière guerre contre les Avars. Le kha-kan put aller rendre ses comptes en face de son adversaire devant le juge qu'il avait choisi.

AMÉDÉE THIERRY.

LES

FINANCES DE LA GUERRE

RESSOURCES FINANCIÈRES DE LA RUSSIE.

A MONSIEUR LE DIRECTEUR DE LA REVUE DES DEUX MONDES. [1]

Monsieur,

Ce n'est que depuis peu que j'ai eu le loisir de lire le travail de M. Léon Faucher sur *les finances de la Russie*, inséré dans la *Revue des Deux Mondes* du 15 août dernier.

Si cet article avait paru dans un recueil moins estimé que celui qui se trouve depuis bien des années sous votre direction éclairée, et s'il n'était pas sorti de la plume d'un publiciste aussi distingué que M. Léon Faucher, dont l'opinion fait autorité en matière de finances et d'économie politique, je ne m'en serais pas plus occupé que de toutes les autres publications hostiles à la Russie qui abondent dans la presse quotidienne, et auxquelles on est tellement habitué chez nous, qu'on ne leur accorde plus une attention sérieuse. Ce n'est que l'importance de la *Revue des Deux Mondes* comme organe de la partie éclairée du public et le nom de l'auteur, dont je lis toujours avec intérêt les productions littéraires, qui m'ont engagé à vous adresser ces lignes.

A une époque où l'esprit public est dans une agitation constante, où les passions sont plus que jamais en effervescence, tout homme qui aime une

(1) Nous recevons de Saint-Pétersbourg, comme un appel à la liberté de discussion et à notre impartialité, le document qu'on va lire, en réponse à l'étude de M. Léon Faucher sur *les Finances de la Russie*. Nous puisons surtout dans les graves complications où l'Europe se voit placée la raison d'accueillir ce document. Notre pays et les gouvernemens de l'Occident n'ont-ils pas un intérêt manifeste à connaître les faits et les argumens que les publicistes russes croient pouvoir opposer aux publicistes de la France et de l'Angleterre? Est-il besoin d'ajouter d'ailleurs que le document russe va fournir une réplique péremptoire à M. Léon Faucher? (*N. d. D.*)

vie tranquille livrée à des études et à des occupations sérieuses doit être naturellement porté à éviter la polémique sur des questions du jour qui impressionnent si vivement les esprits, car ce n'est pas le moment de discuter avec calme. Il faut espérer que cette animosité contre la Russie, produite en grande partie par les instigations d'une presse passionnée, dont le vertige semble avoir atteint son point culminant, passera comme tous les autres égaremens de l'esprit humain, dont nous avons vu tant de phases depuis quarante ans, et qu'il viendra un temps où l'on jugera la Russie d'une manière plus raisonnable et moins passionnée, et où l'on se convaincra, j'en suis bien sûr, que le danger pour les intérêts de l'équilibre de l'Europe continentale ne se trouve pas du côté où l'on s'évertue à le voir aujourd'hui.

Je m'abstiendrai donc de toute discussion sur les considérations politiques de M. Léon Faucher et ne m'occuperai, dans ma réponse, que de la partie purement financière de son travail, pour en relever quelques erreurs matérielles.

Je vous avoue, monsieur, bien sincèrement qu'en lisant cet article, j'ai été quelque peu surpris qu'un auteur aussi distingué eût prêté l'autorité de son nom à des faits complétement inexacts, et je n'ai pu m'en rendre compte qu'en prenant en considération que M. Léon Faucher, ajoutant une entière confiance aux révélations d'un organe officiel de la presse française, l'a adopté pour base de tous ses raisonnemens sur la situation financière de la Russie, dont il a tiré, avec sa lucidité ordinaire, des déductions qui seraient très-justes, si elles n'étaient pas fondées sur des faits erronés.

Je ne ferai pas au gouvernement français le tort de supposer qu'il a sciemment dénaturé les faits; mais je regrette qu'une connaissance imparfaite des opérations financières de la Russie et de ses ressources l'ait entraîné à confondre quelques données vraies avec d'autres qui ne le sont pas, et à construire un échafaudage de chiffres qui donne une idée complétement fausse de l'état de nos finances. Les erreurs qui s'y trouvent, et que nous supposons involontaires, ont été réfutées en substance dans deux articles qui ont paru dans le *Journal de Francfort* du 9 juillet et du 18 août dernier; mais comme il se pourrait que ces deux articles ne fussent point parvenus à la connaissance de vos lecteurs, et que d'ailleurs l'emploi que M. Léon Faucher a fait des données publiées par *le Moniteur* et les développemens dont il les accompagne exigent quelques explications complémentaires, je crois devoir récapituler ici les inexactitudes qui se trouvent reproduites dans le travail de M. Faucher.

Les chiffres et les raisonnemens qui s'y rattachent se croisent tellement les uns les autres, que, voulant surtout être court, il me serait difficile de les soumettre à une analyse systématique; je me bornerai donc à relever les inexactitudes qui s'y trouvent en suivant l'ordre dans lequel elles se présentent au lecteur.

1° Il est dit page 736 de la *Revue* (1) : « Le gouvernement russe, après avoir tâté les divers marchés, se voit exclu des principales places de crédit et réduit à l'expédient odieux, autant que stérile, de l'emprunt forcé. »

(1) Tome VIII, livraison du 15 août 1854.

Que l'emprunt russe soit, dans ce moment, exclu des marchés de Londres et de Paris, c'est bien naturel, et le gouvernement russe ne pouvait pas espérer d'y placer les inscriptions de cet emprunt. Il est également naturel qu'une opération financière de cette nature, entreprise sur un marché rétréci, au milieu d'une guerre qui menace de prendre des proportions colossales, et pendant que tant d'autres emprunts encombrent les principales places de l'Europe, ne peut pas marcher aussi rondement et aussi vite que cela pourrait avoir lieu sous l'empire de circonstances plus favorables. Cependant elle marche, et les souscriptions qui continuent, sauf quelques interruptions momentanées, selon que l'horizon politique et financier de l'Europe se rembrunit plus ou moins, ont atteint sur les principales places de l'Allemagne et de la Hollande une somme assez considérable. Donc le gouvernement russe n'a pas échoué dans cette entreprise, et ce qui prouve le mieux que les capitalistes de l'Europe n'ont pas perdu confiance dans le crédit de la Russie, qu'on prétend être si épuisé, c'est l'inquiétude manifestée par le gouvernement anglais que ses sujets ne participent à cet emprunt, et les moyens extraordinaires qu'il a cherchés dans la législation pour les en empêcher (1), ainsi que les expédiens d'intimidation inouïs jusqu'à présent, et aussi contraires au droit des gens qu'à l'indépendance des autres états, auxquels il a eu recours pour contrecarrer cet emprunt même sur les marchés étrangers.

Quant au prétendu emprunt forcé, c'est un fait entièrement controuvé. Personne n'y a pensé, personne n'en a entendu parler, et l'on a de la peine à concevoir à quelle source l'auteur peut avoir puisé ce faux renseignement.

2° Page 740. « Le commerce russe, privé des avances importantes que lui faisait chaque année l'Angleterre et qui ne montaient pas à moins de cinq millions sterling, a perdu en outre ses meilleurs débouchés au dehors, depuis que les flottes combinées bloquent hermétiquement les ports de la Baltique et ceux de la Mer-Noire. »

Que le commerce extérieur de la Russie soit en souffrance par suite de la guerre et du blocus, c'est incontestable; mais les intérêts des autres états qui sont en communication maritime avec la Russie, à commencer par l'Angleterre elle-même, en souffrent également, et l'auteur s'exagère beaucoup la part des sacrifices qui tombent à la charge de la Russie. Le commerce de plusieurs ports russes a pris la voie de terre, et l'Angleterre elle-même profite de cette voie détournée, par laquelle elle reçoit différens produits russes nécessaires à son industrie, tels que suif, chanvre, lin, etc., avec la différence toutefois qu'elle supporte le surplus des frais de transport de terre, surplus qui tourne en grande partie au profit de nos charretiers. Encore faut-il observer que jusqu'à présent, et contre toute attente, c'est plutôt le commerce d'importation que le commerce d'exportation qui a souffert du blocus des ports russes.

La valeur des exportations de la ville d'Odessa jusqu'à la fin de juin a dépassé d'environ 200,000 roubles celle des exportations, à la même date, de

(1) Le cours des fonds russes à la bourse de Londres semble justifier cette inquiétude du gouvernement anglais, car, malgré la guerre survenue entre les deux pays, le 5 pour 100 russe y est coté à peu près au pair.

l'année 1853, qui a été une des plus brillantes pour les opérations commerciales de cette ville; mais quand même le commerce extérieur de la Russie serait entièrement paralysé, ce qui n'est pas le cas jusqu'à présent, cela n'aurait pas, tant s'en faut, des conséquences aussi désastreuses et aussi décisives pour son attitude, comme partie belligérante, que celles que l'auteur croit y trouver.

L'interruption momentanée de ce commerce (nous disons momentanée, car dans la vie des nations quelques années critiques ne sont que des épreuves passagères que le patriotisme peut supporter dans une cause nationale) imposerait sans doute au pays de la gêne, des sacrifices et des privations; mais elle ne réduirait pas aux abois un empire doté de forces productives aussi variées et aussi étendues que celles de la Russie, et dont la prospérité nationale ne repose pas essentiellement, comme celle de l'Angleterre et de quelques autres états, sur l'activité de son commerce extérieur, — ce dernier étant encore chez nous très peu développé comparativement à l'étendue et à la population de l'empire. La valeur totale de nos importations et de nos exportations prises ensemble n'atteint pas un sixième des reviremens du commerce intérieur, qui s'élève, d'après les estimations les plus modérées, à environ cinq milliards de francs.

La foire de Nijni-Novgorod, dont les opérations commerciales s'élèvent jusqu'à la valeur de 60 millions de roubles (240 millions de francs), est le meilleur baromètre du mouvement de notre commerce à l'intérieur et en partie aussi de notre commerce extérieur. Or les résultats de cette foire, qui aurait pu être sérieusement affectée par les circonstances actuelles, ont été, cette année, si satisfaisans, qu'ils ont surpassé toute attente. Les affaires se sont faites rondement, tout a été payé au comptant, et les engagemens de l'année passée ont été exactement soldés.

3° Même page. « Le change a baissé de plus de 20 pour 100 (1), l'exportation de l'or est prohibée, les faillites se succèdent et s'accumulent sur toutes les places. »

Nous devons répéter ici ce qui a été dit dans un des articles déjà cités du *Journal de Francfort*, que la baisse rapide du change de 4 fr. à 3 fr. 8 cent. pour un rouble n'a été que le résultat momentané de la défense de l'exportation des monnaies d'or russes, et qu'elle n'a pas même eu la durée d'une seule bourse, car le même jour (1/13 mars) le cours s'est élevé au taux de 3 fr. 25 cent., et depuis ce moment il a monté successivement au point d'avoir bientôt atteint les anciennes cotes, ce qui prouve le peu d'influence que la guerre a exercé en général sur les opérations du change.

Ce fait en lui-même, tel qu'il s'est produit en réalité, et non tel qu'il a été caractérisé par *le Moniteur*, savoir que le cours du change de Saint-Pétersbourg, tombé rapidement par suite d'une panique instantanée, motivée uniquement par la défense de l'exportation de l'or, s'est relevé par sa propre force, sans le concours d'aucune mesure exceptionnelle, malgré le maintien de la mesure prohibitive concernant l'exportation de l'or et malgré la continuation de la guerre, ce fait, disons-nous, est à nos yeux la meilleure preuve

(1) La valeur du rouble-argent est tombée de 4 fr. à 3 fr. 8 cent.

de la solidité de notre crédit et de nos rapports commerciaux avec les autres pays.

Quant aux faillites, qui sont en général moins fréquentes en Russie que dans beaucoup d'autres pays, il n'en est survenu aucune, depuis le commencement de cette guerre, qui mérite une attention particulière, ou qui puisse être considérée comme un symptôme inquiétant pour le commerce en général.

4° Pages 741 et 742. Pour prouver « que le cabinet de Pétersbourg se trouve dès à présent acculé à tous les expédiens qui caractérisent un gouvernement aux abois, » l'auteur fait l'énumération des fonds qui ont été absorbés par les frais de la guerre en sus des ressources ordinaires du budget. Dans cette énumération, M. Faucher a compris, entre autres, différentes sommes fictives telles que : 1° les fonds restant disponibles du dernier emprunt contracté à Londres, qu'il porte à 75 millions de francs; 2° les fonds qui avaient été temporairement placés en France, en Angleterre et en Hollande, évalués par l'auteur à 100 millions de francs; 3° les 30 millions de roubles pris sur la réserve métallique déposée en garantie du remboursement des billets de crédit; 4° le produit du prétendu emprunt forcé porté à 200 millions de francs; 5° le bénéfice de la banque de crédit foncier à Varsovie montant à 28 millions de francs, sur lequel le trésor russe doit avoir mis la main.

Or il se trouve : 1° que le dernier emprunt contracté à Londres avait une destination spéciale pour les chemins de fer et autres constructions tout à fait indépendantes des préparatifs de la guerre, et que le reliquat de cet emprunt n'a pas été affecté à d'autres emplois; 2° que les fonds placés en pays étrangers appartenaient à la réserve métallique déposée en garantie des billets de crédit et n'ont jamais été détournés de cette destination spéciale. La majeure partie de ces fonds, consistant en rentes françaises, a été réalisée lors de la dernière conversion de la rente; le produit en a été déposé intact à la caisse de réserve, à laquelle il appartenait, et les effets de cette catégorie non encore réalisée sont restés comme par le passé dans la susdite caisse : tout cela s'est accompli sous le contrôle d'une députation composée de membres choisis par la noblesse et la congrégation marchande, et des hauts fonctionnaires délégués par le gouvernement; 3° qu'aucune somme n'a été et n'a pu être touchée par le gouvernement sur la réserve métallique, dont le maniement se trouve sous le contrôle permanent de la députation qui vient d'être désignée : on ne prend à la caisse de réserve, et toujours sous le contrôle de la députation, que les sommes nécessaires aux caisses d'échange ouvertes pour les billets de crédit, car telle est sa destination; 4° que le prétendu emprunt forcé n'existe que dans l'imagination de ceux qui l'ont inventé; 5° que la prétendue saisie opérée par le gouvernement sur le fonds de réserve de la banque de crédit foncier du royaume de Pologne n'est également qu'une fable de pure invention.

Le maniement de tous les fonds de la banque foncière du royaume de Pologne est confié, sous le patronage et le contrôle du gouvernement, qui est lui-même un des principaux intéressés, y ayant engagé une partie de ses domaines, à une direction composée, d'après les statuts, de membres librement élus par les actionnaires, et le fisc n'a jamais porté la main à ces

fonds. Le fonds de réserve de cette société d'actionnaires, formé de diverses économies et des amendes encaissées pour les retards de paiemens, qui ne s'élève pas à 7 millions de roubles, mais seulement à 2,863,000 roubles, est consigné, conformément aux statuts, à la banque de Pologne, strictement à titre de dépôt, et la banque ne peut en disposer pour aucune de ses opérations. D'après les anciens statuts, la banque foncière ne pouvait garder sur ce fonds dans ses caisses plus de 15,000 roubles pour les dépenses courantes, et, par les statuts révisés en 1852, cette somme a été portée à 150,000 roubles.

M. Léon Faucher fait également mention (page 741) des emprunts faits aux caisses publiques, « dont le chiffre n'est pas connu, dit-il, mais qui ont dû être considérables, à en juger par ce fait révélé par *le Moniteur* du 4 juin, que le lombard de Moscou aurait envoyé en une seule fois 19 millions de roubles (76 millions de francs). »

Cet envoi de 19 millions du lombard de Moscou est encore un fait entièrement controuvé. Jamais on n'a enlevé, ni au lombard de Moscou, ni à aucun autre des établissemens de crédit existant en Russie, une aussi forte somme, et jamais pareille somme n'a été disponible à aucun de ces établissemens.

M. Faucher évalue à 96 millions de francs les billets de série qui, d'après *le Moniteur*, auraient été émis depuis le mois de janvier 1853 jusqu'au mois de juin 1854, et il ajoute dans une note, au bas de la page 741, « qu'il ignore si, dans cette somme, se trouve comprise la série des bons du trésor mise en circulation dans le royaume de Pologne par un ukaze du 28 avril, et qui s'élevait, dit-il, à 20 millions de francs. »

On n'a mis en circulation dans l'empire, depuis le mois de janvier 1853 jusqu'au 1er juin 1854, que quatre séries, montant à 12 millions de roubles, et quatre autres séries n'ont été émises que depuis le 1er juin jusqu'au mois de septembre 1854, ce qui fait effectivement la somme de 24 millions de roubles (96 millions de francs); mais comme, à partir du 1er janvier 1853, trois anciennes séries, nos V, VI et VII, montant à 9 millions de roubles, ont été remboursées, la masse totale des bons du trésor en circulation ne s'est trouvée augmentée que de 15 millions de roubles ou 60 millions de francs.

Quant à la série des bons du trésor, dont l'émission a été autorisée dans le royaume de Pologne, et qui n'est pas comprise dans la susdite somme, elle s'élève à 3 millions de roubles ou 12 millions, et non pas 20 millions de francs, dont il n'a été mis jusqu'à présent en circulation que les deux tiers, ou 2 millions de roubles; le reste se trouve dans le fonds de réserve.

Pour embellir ce tableau des finances de la Russie, l'auteur y ajoute que le gouvernement s'est emparé des vases sacrés de Tchenstohowa pour un million de roubles, ce qui est une fable inventée par les journaux allemands et officiellement signalée comme telle par les feuilles de Varsovie. M. Faucher porte en outre à 100 millions de francs le produit des dons volontaires et des confiscations. Nous ne savons pas au juste à quelle somme s'élève le total des dons volontaires, et nous ignorons complétement quelles sont les confiscations dont l'auteur a voulu faire mention.

C'est ainsi que, par une erreur que nous aimons à supposer involontaire, et en ajoutant à quelques données tirées des documens authentiques d'au-

tres faits entièrement controuvés, l'auteur a porté à 700 millions de francs les fonds déjà dévorés par la guerre, — somme dont l'exagération est évidente par elle-même, indépendamment des erreurs qui viennent d'être indiquées.

En rectifiant les faits signalés par M. Léon Faucher, nous ne prétendons pas vouloir prouver que la Russie puisse soutenir la guerre actuelle avec les ressources ordinaires, car aucun état ne se trouve dans l'heureuse position de pouvoir le faire.

L'Angleterre, dont la dette publique absorbe déjà en intérêts et amortissement près de la moitié du revenu de l'état, puise les ressources de la guerre dans l'augmentation des impôts.

Le gouvernement français a contracté un emprunt de 250 millions de francs, déjà épuisé, et qui doit être suivi d'un second emprunt, plus considérable, dit-on, que le premier.

L'Autriche, pour couvrir son déficit ordinaire et pour se préparer aux éventualités de la guerre, vient de contracter un emprunt national de 1 milliard 250 millions de francs, et la Prusse, dont les finances sont dans l'état le plus prospère, a dû également avoir recours, quoique dans une moindre proportion, à cette ressource extraordinaire pour se maintenir dans une attitude appropriée à la gravité des circonstances.

Il est donc naturel que la Russie aussi, ayant à soutenir une guerre contre trois puissances, ait été obligée d'augmenter sa dette flottante et de contracter un emprunt qui n'est encore qu'en partie réalisé; mais l'emploi effectif de toutes ces ressources extraordinaires aux besoins de la guerre n'atteint pas la moitié du chiffre auquel il a été porté par les évaluations de M. L. Faucher, et la charge en résultant n'est nullement en disproportion avec les ressources du pays. Sans parler d'immenses propriétés de l'état, telles que biens-fonds, forêts, lavages aurifères, salines, usines, etc., qui peuvent servir d'hypothèque à la dette publique, il suffira d'alléguer ici qu'en dernier lieu, c'est-à-dire dans le budget de 1854, l'intérêt et l'amortissement de la dette flottante et de la dette consolidée ne prennent que 21 1/2 pour 100 des revenus ordinaires de l'état, proportion bien moins désavantageuse que celle que présente la dette publique de tous les autres principaux états de l'Europe, à l'exception de la Prusse.

5° Page 742. « La réserve monétaire de la forteresse, qui était encore au mois de mars, suivant *le Moniteur*, de 116 millions de roubles (464 millions de francs), peut supporter, j'en conviens, des réductions ultérieures; mais cette ressource ne conduira pas bien loin : une nouvelle saignée de 30 millions de roubles (120 millions de francs) faite à ce grand dépôt métallique mettrait en péril la solidité de la circulation, dès à présent fort compromise. »

Nous n'avons qu'à répéter ici ce qui a déjà été dit plus haut, que le gouvernement n'a pas touché pour les dépenses extraordinaires au fonds de réserve métallique de la forteresse, qui ne diminue et n'augmente que selon le mouvement des caisses d'échange, c'est-à-dire selon que le montant des billets apportés à l'échange excède les nouveaux dépôts en numéraire qu'on vient convertir en billets et *vice versâ*.

Ce fonds s'élevait au mois de mars dernier non à 116, mais à 159,918,000 rou-

bles-argent, et il est maintenant (16-28 septembre) de 146,563,000 roubles, représentant plus de 42 pour 100 de la masse totale des billets en circulation et dans les caisses de l'état (345,927,000 roubles), ce qui excède de beaucoup la proportion nécessaire en Russie pour assurer la circulation de la monnaie fiduciaire, car une longue expérience a prouvé qu'en Russie, à moins d'augmenter outre mesure les émissions, un cinquième, voire un sixième de la masse totale du papier en circulation affecté à la dotation des caisses d'échange suffirait, au besoin, pour en maintenir le cours (1), d'autant plus que les mines d'or et d'argent jettent chaque année dans la circulation plus de 20 millions de roubles (80 millions de francs), qui affluent en majeure partie au fonds de réserve métallique pour être convertis en billets de crédit, et remplacent le numéraire employé à l'échange de ce même papier-monnaie.

6° Pages 742 et 743. « Il ne faut pas oublier que le rouble de papier, qui avait, dans le principe, la valeur du rouble-argent, soit 4 francs de notre monnaie, a été successivement déprécié par des émissions surabondantes jusqu'à perdre 75 pour 100. Le rouble de papier ne vaut plus aujourd'hui que 1 franc; encore un pas de plus, et cette monnaie fiduciaire aura le sort des assignats. »

Nous ne savons pas de quel rouble de papier il est question dans ce passage. L'ancien papier-monnaie, connu sous le nom d'assignats, n'existe plus dans la circulation, et ce n'est que dans quelques provinces qu'on a conservé l'habitude de faire les comptes en roubles-assignats, représentant les deux septièmes d'un rouble-argent. Il n'y a plus en Russie d'autre papier-monnaie que les billets de crédit, qui sont pour ainsi dire des billets au porteur, échangeables à volonté en numéraire, et qui circulent au pair dans toute l'étendue de l'empire. Que veut donc dire cette phrase? « Le rouble de papier ne vaut plus aujourd'hui que 1 franc; encore un pas de plus, et cette monnaie fiduciaire aura le sort des assignats. » Il y a ici évidemment erreur ou confusion dans les données sur notre circulation monétaire.

7° Page 743. « Le revenu public de la Russie était évalué par les statisticiens, il y a quelques années, à 600 ou 650 millions de francs, en y comprenant le produit des lavages aurifères de la Sibérie et de l'Oural. Les recettes du trésor n'ont pas dû faire des progrès très-sensibles dans ces contrées, où le système prohibitif contribue, autant peut-être que le servage des cultivateurs, à rendre la richesse stationnaire. Il n'en est pas de la Russie comme de l'Autriche, où la réforme administrative a porté le revenu, en quelques années, de 164 millions de florins, point culminant de l'ancien état de choses en 1846, et de 122 millions de florins, chiffre qui exprimait l'in-

(1) Les anciens assignats n'auraient jamais essuyé la dépréciation qu'ils ont successivement éprouvée, si on avait eu pour les caisses d'échange un fonds métallique équivalent à un cinquième ou à un sixième de la masse du papier en circulation. Or la réserve métallique actuelle est encore de plus de deux cinquièmes. Il s'est produit dans l'histoire de la dépréciation du papier-monnaie en Russie un fait très remarquable, c'est qu'au milieu des progrès de la guerre d'invasion en 1812, pendant qu'on ne pouvait changer les assignats aux caisses publiques que contre la monnaie de cuivre, le cours de ce papier a monté de plus d'un pour 100. Il était de 23,8 pour 100 au mois d'avril, et de 24,9 pour 100 au mois de décembre.

fluence de l'état révolutionnaire en 1848, à 226 millions de florins en 1852. »

La première de ces entraves influe sans aucun doute sur le revenu de l'état. Cependant le produit des douanes, qui n'était, année moyenne, pendant la période quinquennale de 1822-1826, que de 47,997,000 roubles-assignats, représentant, au cours de cette époque (27 pour 100), 12,959,000 roubles-argent, a donné pour la période quinquennale de 1848-1852, année moyenne, 29,519,000 roubles-argent, ce qui présente une augmentation de 16,560,000 roubles-argent (66,240,000 francs) ou de 128 pour 100. Ces progrès obtenus malgré un tarif douanier encore très-restrictif par l'élévation des droits d'entrée et malgré d'autres circonstances qui entravent le développement du commerce extérieur, prouvent la force expansive des ressources du pays, et l'on peut en inférer dans quelle forte proportion cette branche de revenu aurait pu augmenter avec un système moins restrictif que celui qui existe encore aujourd'hui, quoique sensiblement modifié depuis 1850, et dont la France nous a donné le premier exemple. Quant au servage, le gouvernement s'occupe constamment, depuis bien des années, à en atténuer les conséquences, autant que les circonstances le permettent, et sans bouleverser la fortune des particuliers et les rapports économiques du pays, et M. Léon Faucher aurait pu voir, par les données consignées dans mes *Études sur les forces productives de la Russie* (tome 1er, page 327 de la deuxième édition), qu'en 1851, sur le total de 23,370,000 cultivateurs, il n'y avait que 11,683,000 paysans à corvée, ou un peu moins de la moitié, dont une grande partie dispose librement de son temps et de son travail, moyennant des accords volontaires, en payant aux propriétaires une certaine rente sous le nom d'*obrok*, et que l'autre moitié se compose de cultivateurs entièrement libres.

Les revenus ordinaires de l'état ont augmenté en Russie depuis quinze ans dans la proportion suivante : jusqu'en 1839, le chiffre le plus élevé était de 163,751,000. En 1853, le budget des recettes ordinaires s'est élevé à 224,308,000 roubles, ce qui présente pour quatorze ans une augmentation de 60,557,000 roubles (242,228,000 francs), ou de plus de 36 pour 100, et cet accroissement de revenu a été obtenu sans aucune augmentation des impôts existans, bien que la matière imposable soit loin d'être épuisée en Russie, comme elle l'est dans beaucoup d'autres pays. Il nous suffira de reproduire ici quelques faits qui ont déjà été signalés en réponse au *Moniteur* dans le *Journal de Francfort* du 9 juillet.

On consomme en Russie environ 50 millions de kilogrammes de tabac, et l'imposition de cet article ne rapporte pas 3 millions de roubles-argent, y compris le droit d'entrée prélevé sur les tabacs étrangers; ce qui ne donne que 6 kop. ou 24 centimes par kilogramme.

L'impôt sur le sel, prélevé sur une consommation de 580 millions de kilogrammes et sur une population de 60 millions (1), ne rapporte, avec le droit prélevé sur le sel étranger, que 9,700,000 roubles, ce qui donne 1 1/2 kop. ou 6 centimes par kilogramme, et 16 kop. ou 64 centimes par habitant.

Les impôts prélevés sur le commerce et l'industrie sous le titre de guildes et de certificats ou patentes ne rapportent que 4 millions de roubles sur un

(1) Sans la Finlande et le royaume de Pologne.

revirement annuel de valeurs engagées dans le commerce et l'industrie qu'on peut porter, d'après les évaluations les plus modérées, à 1,500 millions de roubles ou 6 milliards de francs.

M. Léon Faucher est trop bon financier pour ne pas saisir toute la portée de ces indications.

Pour ce qui concerne la comparaison avec le progrès du revenu public en Autriche, il y a à faire observer que l'augmentation présentée par M. Faucher n'est pas le résultat exclusif des progrès de la richesse nationale et du rendement des impôts existans, mais aussi et en majeure partie de la création de nouveaux impôts après les événemens de 1848 et de l'augmentation de quelques taxes déjà existantes, mais plus encore de l'introduction du système général d'imposition dans les provinces hongroises, qui ne participaient que faiblement aux charges de l'état avant la révolution de 1848. Cet état de choses résulte clairement du chiffre relatif de l'augmentation : elle a été, en 1850, de 22 pour 100; en 1851, de 11 pour 100; en 1852, de 10 pour 100, et en 1853, de 5 pour cent. Il y a d'ailleurs à faire observer qu'on ne peut pas comparer le revenu public de l'Autriche, avant et après la révolution de 1848, sans tenir compte de la dépréciation des billets de banque, qui constituent la monnaie courante du pays, et qui perdent encore maintenant 18 à 20 pour 100 malgré le grand emprunt national dont un des buts principaux était d'en relever le cours, de sorte que la somme totale des revenus de l'état, portée en 1852 à 226 millions de florins, équivalait à environ 180 millions avant 1848.

8° Même page. « Cependant *le Moniteur*, sur des données dont le gouvernement français a sans doute vérifié l'exactitude, évalue à 800 millions de francs les recettes annuelles du trésor moscovite. La moitié de ces recettes étant fournie par la ferme des eaux-de-vie et par les droits de douane, *le Moniteur* suppose que la guerre actuelle et le blocus des deux mers amèneront un déficit de 50 millions de roubles ou de 200 millions de francs, en calculant le rouble au pair, dans le produit de ces deux branches d'impôt. »

M. Léon Faucher est un financier trop éclairé pour ne pas voir que cette évaluation du déficit dans les deux branches du revenu en question est exagérée, et il la réduit à 100 millions de francs.

L'auteur de l'article inséré dans le *Journal de Francfort* du 9 juillet dernier évalue le maximum possible de la diminution du revenu, par suite de la guerre actuelle, à 20 pour 100 sur le produit des douanes, ce qui ferait, sur une somme d'environ 30 millions de roubles-argent, 6 millions, et à 10 pour 100 sur le produit des fermes du débit des boissons, dont il n'y aurait à défalquer, d'après cette évaluation, que 8,200,000 roubles, de sorte que ces deux non-valeurs présumées représenteraient ensemble un déficit de 14,200,000 roubles, ou moins de 57 millions de francs. Or, d'après les renseignemens puisés en dernier lieu à des sources authentiques, on peut affirmer dès à présent que la réduction sur la ferme des boissons sera, sinon nulle, au moins très insignifiante. Les contrats de ferme conclus provisoirement, en dernier lieu, pour les années 1855 et 1856, pour un grand nombre de gouvernemens, loin de présenter une diminution, donnent au contraire une augmentation de quelques centaines de mille francs sur le revenu effectivement perçu en 1853.

9° Page 744 : « Le cabinet de Pétersbourg, ayant à couvrir ses frontières de terre et de mer à la fois, ne peut pas mettre sur pied moins de huit à neuf cent mille hommes. Or, que l'on s'y prenne comme on voudra, une armée de neuf cent mille hommes en campagne représente une dépense annuelle d'au moins 900 millions de francs ; ajoutez l'entretien de quarante vaisseaux de ligne, avec l'accessoire des bâtimens légers et des navires à vapeur qui doivent être toujours prêts à prendre la mer, et vous arriverez sans peine au milliard. Supposez maintenant que la Russie ne prélève que 200 millions sur son revenu pour servir l'intérêt de sa dette et pour subvenir aux dépenses de l'administration civile, il faudra encore que le gouvernement, en dehors de son revenu ordinaire, se procure chaque année, pour soutenir la lutte, une somme de 500 millions !

« Cela est-il possible aujourd'hui ? Cela sera-t-il possible l'année prochaine? En admettant que la Russie fournisse quelque temps les hommes, pourra-t-elle fournir l'argent? Sous une forme ou sous une autre, la population de l'empire est-elle en état de payer chaque année au trésor un tribut additionnel et extraordinaire de 500 millions de francs? Toute la question de la guerre est là, et je crois qu'il suffit de la poser pour la résoudre. »

Le budget militaire pour 1854, calculé sur un effectif de 800 à 900 mille hommes, a été porté à 84,200,000 roubles argent (1), et celui de la marine à 14,400,000 roubles, ce qui fait ensemble 98,600,000 roubles ou 394,400,000 fr., par conséquent moins des deux cinquièmes de la somme à laquelle M. Léon Faucher évalue la dépense totale pour l'armée et la marine. En admettant que l'effectif de l'armée fût porté à 1,250,000 hommes, ce qui supposerait une augmentation de 450,000 hommes, ou de 50 sur 100, et en ajoutant au budget militaire de 84,200,000 roubles, en somme ronde, largement comptée, 50 millions de roubles ou 200 millions de francs (ce qui fait 60 pour 100), cela ne porterait encore le total de la dépense, avec le budget de la marine, qu'à 594,400,000 fr., tandis que M. Léon Faucher l'évalue à 1 milliard. C'est ainsi qu'en augmentant, d'après une évaluation exagérée, les dépenses de la guerre, et en réduisant de 200 millions les revenus ordinaires de l'état, l'auteur porte à 500 millions le déficit annuel qui doit en résulter. Mais en admettant même que, par suite des dépenses extraordinaires et imprévues, ce déficit fût effectivement aussi considérable, ce qui n'est nullement le cas, nous croyons connaître assez bien la situation financière de la Russie et les moyens dont elle peut disposer pour oser affirmer avec conviction qu'elle serait en état de le combler pendant plusieurs années moyennant ses ressources intérieures extraordinaires, et quand même elle serait dans le cas d'augmenter sa dette, pendant la durée de la guerre, d'un ou de deux milliards de francs, cette charge, quelque considérable qu'elle soit en elle-même, ne serait point en disproportion avec les ressources naturelles du pays et celles dont l'état peut disposer, vu les immenses propriétés qu'il possède (2).

(1) Cette somme, répartie sur une armée de 8 à 900,000 hommes, donne en moyenne environ 100 roubles ou 400 francs par tête, tandis que M. Léon Faucher compte probablement, d'après l'entretien du soldat français, 1,000 francs par tête.

(2) Voir sur ce sujet les données authentiques insérées dans la feuille déjà citée du *Journal de Francfort* du 9 juillet.

10° Les pages 748 et suivantes sont consacrées à la critique des institutions de crédit en Russie et aux dangers qu'elles présentent pour le gouvernement, surtout dans les circonstances actuelles.

Les idées et les principes en matière de crédit, développés dans ces pages avec beaucoup de lucidité, sont si justes, que l'on ne pourrait pas les révoquer en doute, et l'erreur ne consiste que dans la rigoureuse application de ces idées et de ces principes à l'état de choses en Russie tel qu'il existe et que les circonstances l'ont fait. C'est une erreur dans laquelle tombent ordinairement tous les écrivains étrangers, qui ne jugent de ce qui se passe en Russie que d'après les idées reçues et reconnues justes dans d'autres pays (1).

La Russie est un pays très difficile à connaître et à juger. Il faut y avoir vécu et l'avoir longtemps étudié pour bien saisir les causes de chaque fait qui se présente à l'œil de l'observateur et les conséquences qu'on peut en déduire. La rapide croissance de cet empire, l'origine de sa grandeur, les éléments dont il se compose, ses mœurs, ses traditions nationales, le caractère et les idées prédominantes de ses populations, toutes ces circonstances réunies ont créé un état de choses tout à fait particulier propre à ce pays, et bien souvent tel fait qui, dans d'autres contrées, amènerait inévitablement telle ou telle conséquence, produit en Russie un effet tout opposé, de sorte que la simple logique à laquelle la connaissance du pays ne vient pas en aide se trouve souvent déroutée dans ses calculs. C'est une observation que nous avons souvent entendu faire par des étrangers éclairés qui sont venus s'établir en Russie, et qui ont eu à y manier de grands intérêts commerciaux ou industriels. Ce caractère particulier à la Russie se reflète aussi dans ses institutions de crédit.

« Ce que le gouvernement russe (dit M. Léon Faucher) n'a pas fait par lui-même en matière de crédit, il l'a suscité par sa garantie et se l'est approprié. Banques d'émission, caisses de prêt et de dépôt, institutions de crédit hypothécaire, caisses d'épargne et monts-de-piété, tout émane de lui seul, ou remonte à lui en dernière analyse. C'est une espèce de communisme financier qui s'ajoute au communisme foncier, et qui en aggrave les conséquences en faisant de toutes ces mailles une chaîne sans fin. »

Cette observation est très-juste, mais le fait signalé par l'auteur est en lui-même la conséquence naturelle des circonstances qui l'ont produit. Après avoir secoué le joug des Tartares, la Russie est entrée dans la carrière de la civilisation avec un immense amas de ressources et de forces vitales qu'il s'agissait de développer. Le pouvoir absolu, qui en était une conséquence et une condition essentielle d'existence, placé à la tête d'une nation intelligente et énergique, mais encore peu familiarisée, dans les premières périodes de sa culture, avec les ressources d'une civilisation plus avancée, est devenu par la force des choses le principe et le moteur de tout progrès. L'esprit d'association, si fécond ailleurs en résultats, n'étant pas encore assez développé, c'est le gouvernement qui a dû prendre l'initiative de toutes les institutions

(1) Nous ne faisons ici allusion, bien entendu, qu'aux auteurs de bonne foi et non à ceux qui, mus par un sentiment hostile ou par un intérêt de parti, se sont attachés à dénigrer ce pays.

utiles. C'est ainsi qu'en matière de crédit, ce grand levier de la prospérité des nations, le gouvernement a dû également prendre sur lui de le créer et de le développer, en fondant des banques de commerce et des banques d'emprunts pour la propriété foncière. Ces institutions étaient d'autant plus indispensables en Russie qu'il n'y existe pas encore de système hypothécaire dont une bonne organisation suppose et exige des conditions qu'il n'a pas encore été facile de réunir dans un si vaste empire. Une grande masse de propriétés se trouvait et se trouve encore en litige (1).

L'arpentage général n'a été achevé que depuis peu dans une grande partie de l'empire. Il n'existe pas de cadastre, et c'est une œuvre qui demande beaucoup de temps et des dépenses très considérables (2). Or il est connu que sans un système régulier d'hypothèque, lorsque celui qui prête sur un bien-fonds n'a pas les moyens de constater les charges dont ce bien est grevé, lorsqu'il n'a aucun droit de priorité sur les dettes que l'emprunteur peut contracter par la suite, le crédit foncier, ou ce qu'on appelle en termes de législation le crédit réel, ne peut pas être solidement établi. En Russie, il n'existe d'autre moyen d'hypothéquer une créance sur une propriété immobilière qu'en prenant cette dernière en gage. C'est ce qui s'appelle *pravo zastavne*, mais ce système est défectueux et ne remplace l'hypothèque que très imparfaitement. Avec une bonne loi d'hypothèque, le créancier est parfaitement assuré dans ses droits, et le propriétaire continue à posséder la terre, à l'administrer et à l'améliorer, tandis qu'en la mettant en gage il est obligé de s'en dessaisir et de l'abandonner à la merci de son créancier. Il en résulte de fréquentes contestations et d'interminables procès. Il faut y ajouter que les imperfections de notre législation, en matière de concours des créanciers et de poursuites contre les débiteurs insolvables, et les formes embarrassées de la procédure nuisent également au crédit personnel.

Par suite de toutes ces circonstances et vu l'insuffisance du crédit réel et personnel, ce n'est que dans les établissemens publics placés sous le patronage et la garantie du gouvernement que la propriété foncière a pu puiser les capitaux dont elle avait besoin, et c'est aussi vers ces établissemens qu'ont afflué les capitaux disponibles, à défaut d'autre placement solide. C'est ce qui a donné à nos banques un si grand développement et concentré les principales ressources de crédit public entre les mains du gouvernement.

Comme les banques en Russie reçoivent les capitaux qui leur sont apportés à titre de placemens à intérêt, et que ces capitaux sont remboursables à bref délai, sous la garantie du gouvernement, tandis que les prêts qu'elles font sur les propriétés immobilières ne sont remboursables qu'à des termes éloignés de dix, quinze, jusqu'à trente-sept années, M. Léon Faucher considère tous les fonds placés aux banques par des particuliers comme une dette flottante de l'état, qu'il porte ainsi, en y ajoutant les billets de crédit et les billets de série, à un total de 5 milliards de francs. Il représente cette situation comme très grave et dangereuse, en admettant la possibilité des de-

(1) Voyez sur cette matière les notions qui se trouvent dans nos *Etudes sur les Forces productives de la Russie*, tome Ier, p. 343 et suiv. de la première édition, et p. 354 et suiv. de la seconde édition.

(2) On sait ce qu'elle a coûté en France.

mandes subites de remboursement qui excéderaient les ressources disponibles des banques et de l'état.

Ce chiffre énorme de la soi-disant dette flottante se compose donc, d'après les évaluations de l'auteur, de trois élémens distincts : 1° des billets de série remboursables en huit années, 2° des billets de crédit qui représentent le papier-monnaie, 3° des capitaux placés aux banques et aux lombards.

Le total des billets de série en circulation montant à 75 millions de roubles (300 millions de francs), qui constitue la dette flottante proprement dite, n'est pas exorbitant pour un état comme la Russie, et ce qui le prouve le mieux, c'est que ces effets s'écoulent facilement dans la circulation et sont toujours très-recherchés. Le cours des billets de crédit qui constituent la monnaie fiduciaire du pays est suffisamment garanti par un dépôt métallique dont *le Moniteur* a arbitrairement réduit le montant (1).

La chance de l'insolvabilité n'existerait donc que pour les capitaux placés aux différentes banques et remboursables à bref délai, dont M. Léon Faucher porte le montant à 3 milliards 200 et quelques millions de francs. Il y aurait bien à défalquer sur cette évaluation quelques sommes qui ne peuvent pas être considérées comme une dette remboursable à volonté; mais cela entraînerait des explications qui seraient peut-être peu intelligibles pour ceux qui ne connaissent pas en détail le maniement des fonds et la comptabilité de nos banques : nous ne prendrons donc ici en considération que le fond même de la question.

La sécurité des sommes que les banques doivent aux déposans, en tant que les actifs de ces établissemens de crédit ne sont pas couverts par les effets escomptés à la banque de commerce et par les dépôts des marchandises, repose sur l'hypothèque des biens-fonds engagés aux banques et sur la garantie générale du gouvernement. Elles sont effectivement remboursables à bref délai, tandis que les créances de la banque sont hypothéquées pour des termes plus ou moins éloignés, et c'est ce qui constitue aux yeux de M. Léon Faucher le danger de la situation.

Les observations de M. Faucher, fondées sur des principes généralement adoptés en matière de crédit et sur l'expérience des autres pays, sont très rationnelles, et au point de vue général nous partageons entièrement ses opinions sur ce sujet.

Nous convenons que des banques établies sur le même principe que celle de la Russie ne pourraient se soutenir longtemps dans aucun autre pays et crouleraient à la première crise financière. En Russie, elles existent parce qu'elles ont une raison d'être. Elles se soutiennent depuis plus d'un demi-siècle, elles ont traversé bien des crises sans être ébranlées, et leur crédit n'a fait que grandir de plus en plus, parce que cet état de choses est fondé sur une situation spéciale dont le vice se corrige en grande partie par les circonstances mêmes qui ont donné lieu à cette organisation exceptionnelle de nos établissemens de crédit, comme nous l'avons observé plus haut. Le danger d'une demande subite de remboursemens, dans des proportions qui excéderaient la possibilité d'y faire face, est considérablement atténué par

(1) Voyez ce qui a été dit plus haut sur ce sujet.

la difficulté de trouver un autre placement solide à de grandes masses de capitaux qu'on retirerait des banques. La confiance dont jouissent en Russie les établissemens de crédit placés sous le patronage de l'état est si grande, qu'elle se maintient même dans le temps de crises financières (l'expérience l'a plus d'une fois prouvé d'une manière irrécusable), car elle est fondée sur la nécessité et favorisée par une longue habitude qui l'a en quelque sorte fait passer dans les mœurs du pays.

Les demandes de remboursement excèdent rarement le montant des nouveaux dépôts, et proviennent ordinairement des petits rentiers qui ont temporairement placé aux banques le fruit de leurs économies. Les riches capitalistes et les gros déposans, qui ont contracté l'habitude de vivre d'une partie de leur rente et de voir leur capital s'accumuler dans les banques par les intérêts composés, se gardent bien d'y toucher pour courir les chances et les embarras d'un autre placement productif et solide. Ils savent bien qu'indépendamment de la garantie générale du gouvernement, la solvabilité des banques repose sur une grande partie de la propriété immobilière du pays et qu'ils ne courent aucun risque de perdre leurs capitaux. On ne doit pas non plus perdre de vue que, parmi les capitaux placés aux banques, il y en a et de très considérables qui appartiennent à des institutions, corporaions et établissemens publics qui se trouvent sous la tutèle et la direction du gouvernement. Ces capitaux, qui ne peuvent pas être considérés comme une dette flottante exigible à volonté, constituent bien au delà d'un tiers de toutes les sommes déposées aux banques.

Quant aux crises financières comme il y en a eu plusieurs depuis que les banques existent, et qui momentanément pourraient augmenter en dehors des proportions ordinaires les demandes de remboursement, le gouvernement les a prévues, et s'est mis en mesure d'y faire face en créant un fonds de réserve général séparé, indépendamment de celui qui se trouve auprès de chaque banque.

Si le danger d'une grande crise, qui pourrait amener l'insuffisance de tous ces moyens et épuiser toutes les réserves, était tel que M. Léon Faucher l'a caractérisé dans son étude sur les finances de la Russie, les symptômes de ces dangers se seraient déjà manifestés d'une manière sensible tant en 1812 (1) qu'au milieu des circonstances graves où nous nous trouvons depuis bientôt dix-huit mois.

Or, en examinant les opérations de nos banques depuis le 1er janvier 1853, nous y trouvons au contraire des résultats très-rassurans sous ce rapport.

Pendant l'année 1853, qui se trouvait déjà, depuis le mois de mai, sous l'influence des complications politiques, très-inquiétantes pour toute l'Europe, aggravées dès le mois d'octobre par la déclaration de guerre de la Porte ottomane, les capitaux déposés à la banque d'emprunts, à la banque de commerce et à tous les autres établissemens de crédit public qui se trouvent

(1) En 1812, lorsque la Russie était envahie par les armées ennemies, le crédit des banques n'a pas été sérieusement ébranlé; le pays s'est relevé rapidement, plus fort que jamais, de cette guerre colossale, et pourtant les ressources de l'état étaient bien minimes à côté de celles dont il dispose maintenant.

sous la direction du ministère des finances se sont élevés à 241,512,818 roubles, et les capitaux remboursés à 212,874,598 roubles, de sorte qu'il y avait un excédant des sommes déposées de 28,638,220 roubles (114,544,880 francs). Depuis le 1er janvier de l'année courante jusqu'à la fin d'août, les mêmes établissemens ont reçu, de la part des nouveaux déposans, 129,819,225 roubles, et ils ont remboursé 135,778,454 roubles, de sorte que les remboursemens ont excédé de 5,959,229 roubles les capitaux déposés pendant ces huit mois, ce qui est une conséquence naturelle de l'émission de plusieurs séries des billets du trésor portant intérêt et des souscriptions sur le nouvel emprunt de 50 millions, car une partie des capitaux disponibles se sont tournés vers ces deux placemens, comme plus avantageux sous le rapport du taux des intérêts.

Cet excédant des remboursemens, sur les opérations des huit derniers mois, qui forment un revirement total de plus de 265 millions 1/2 de roubles (1,062,000,000 francs), n'a absorbé qu'un peu plus d'un cinquième de l'excédant des capitaux placés dans les banques pendant l'année précédente et ne présente certes rien d'inquiétant. Il rentre dans la catégorie des cas prévus et qui se sont déjà plus d'une fois manifestés dans les temps ordinaires par suite des opérations commerciales et industrielles, de l'émission de nouvelles séries des bons du trésor, ou d'autres circonstances locales qui réclamaient les capitaux retirés des banques, ou qui en détournaient une partie de ceux qui auraient dû y affluer. Ce sont de ces éventualités auxquelles les banques sont parfaitement en mesure de faire face sur leurs fonds sans recourir même aux ressources que l'état tient en réserve pour soutenir la solvabilité de ces établissemens. La somme de l'excédant des remboursemens qui résulte des opérations des banques pendant l'année courante jusqu'à la fin du mois d'août pourrait décupler avec le temps, sans amener des embarras irrémédiables. Les demandes de remboursement n'arrivent jamais subitement et en masse, mais graduellement, et elles sont toujours couvertes en majeure partie par les sommes reçues des nouveaux déposans et par les annuités payées aux banques à compte des capitaux hypothéqués sur les biens-fonds, ce qui laisse au gouvernement le temps d'aviser aux moyens de venir au secours des banques en cas de besoin. Celles-ci ont aussi la ressource de suspendre ou de restreindre, dans les temps critiques, les avances qu'elles font sur des immeubles, pour employer leurs fonds aux exigences de leur dette flottante.

Si par la suite le chiffre trop élevé des capitaux remboursables à bref délai et celui de la dette flottante de l'état donnaient lieu à des appréhensions sérieuses au sujet d'une crise financière, le gouvernement aurait un moyen sûr d'y remédier en ouvrant le grand-livre de la dette consolidée.

Comme les banques ne paient aux déposans que 4 pour 100 d'intérêt, une grande partie des capitaux placés dans ces banques se porteraient sur le grand-livre, si le gouvernement accordait des inscriptions de rente 4 1/2 ou 5 pour 100, en les garantissant pour vingt ou vingt-cinq ans de toute conversion.

Les grands capitalistes, vivant de leurs rentes et ne cherchant qu'un placement sûr, profiteraient de ce moyen d'augmenter leur revenu, et même ceux qui placent temporairement leurs fonds aux banques pour les retirer

au besoin pourraient profiter de cette augmentation des intérêts, ayant toujours la faculté de négocier leurs inscriptions à la bourse ou de les engager, soit à la banque de commerce, soit à d'autres établissemens de crédit, dans le cas où ils auraient besoin de leurs capitaux. De cette manière, la dette flottante des banques se convertirait en dette consolidée de l'état.

L'idée de cette opération a été plus d'une fois mise en avant par quelques financiers, et si le gouvernement russe n'y a pas encore eu recours, c'est probablement parce qu'il n'a pas eu lieu de se convaincre du danger de l'état de choses actuel.

Quoi qu'il en soit, nous concevons parfaitement que, pour tout financier étranger, la situation de nos banques puisse paraître anormale, et qu'elle ait suggéré à M. L. Faucher les observations développées dans son article. Nous n'avons été étonné que de la facilité avec laquelle cet auteur distingué a pu adopter pour base de ses raisonnemens les données et les faits erronés publiés par *le Moniteur* et par d'autres organes de la presse.

Nous aurions encore bien des choses à relever dans cet article, mais nous ne voulons pas ouvrir la voie à une polémique qui serait, pour le moment, hors de saison. Nous nous sommes donc borné à rétablir quelques faits dans leur vrai jour pour l'information de ceux qui s'occupent sérieusement de la statistique financière des principaux états de l'Europe.

Il me semble que, même lorsqu'on est engagé dans une guerre, il ne peut être dans l'intérêt bien entendu d'aucune des parties belligérantes de déprécier et d'amoindrir les ressources de son adversaire; comme d'ailleurs la *Revue des Deux Mondes* s'adresse aux hommes sérieux, il ne peut pas entrer dans ses vues d'abuser le public sur un sujet aussi grave que celui dont s'est occupé M. Léon Faucher, et j'aime à croire, monsieur, que vous ne refuserez pas une place dans votre intéressant recueil à cette simple rectification des faits, écrite de bonne foi et fondée sur des données authentiques.

Veuillez agréer, monsieur, l'assurance de mes sentimens les plus distingués.

L. TEGOBORSKI,

auteur des *Études sur les Forces productives de la Russie.*

Saint-Pétersbourg, le 30 septembre (12 octobre) 1854.

M. Tegoborski me permettra de lui dire, quelque prix que j'attache à son opinion, qu'il ne m'eût pas paru nécessaire de revenir sur le chapitre un peu rebattu aujourd'hui des finances russes, si je ne l'avais considéré dans cette circonstance comme l'organe du gouvernement qu'il sert. En appelant au jugement du public des critiques dont il a été l'objet, le cabinet de Pétersbourg donne un exemple qui n'est pas commun dans les états despotiques. Nous le voyons avec plaisir se placer sur le terrain de la discussion, et c'est là une tendance qu'il ne tiendra pas à nous d'encourager.

Le gouvernement russe, dans la réponse qu'il nous fait, cherche à établir deux points principaux : il veut d'abord prouver que son crédit, son revenu et son commerce extérieur ont peu souffert jusqu'à ce jour, et ne se ressenti-

ront que médiocrement à l'avenir d'une guerre qui ferme déjà toutes les mers au pavillon de cette puissance. Il prétend ensuite que, dans le cas même où la Russie serait appelée à des efforts extraordinaires, les ressources de l'empire lui permettraient de faire face aux plus extrêmes nécessités. Ces assertions sont appuyées de quelques chiffres, dont il peut être à propos d'examiner la valeur, bien que M. Tegoborski les déclare authentiques.

L'apologiste des finances russes débute par une assertion hardie. L'emprunt nouveau, cette opération dont l'avortement est public en Europe, cette valeur dont les banquiers de Berlin n'ont pas voulu à 83, avec une prime de 17 pour 100 sur le capital nominal, n'a pas *échoué*, suivant M. de Tegoborski. Il veut bien nous apprendre que l'emprunt marche, et que les souscriptions ont atteint une *somme assez considérable* sur je ne sais quelles places de l'Allemagne et de la Hollande. Quelle est l'importance de cette somme? M. de Tegoborski ne le dit pas. Avec une franchise dont il faut lui savoir gré, il éveille même la défiance et le doute, car c'est lui qui confesse que, si l'emprunt marche, ce n'est pas très *rondement*. Rayons donc cet article du catalogue des ressources financières : je suppose que ce n'est ni sur l'argent allemand ni sur l'or hollandais que compte l'empereur Nicolas pour fournir la campagne de 1855.

Après tout, n'y a-t-il pas quelque chose de bien étrange quand on a jeté un défi à l'Europe civilisée, quand on la brave, à venir solliciter une part des capitaux qu'elle tient en réserve, à lui demander son argent pour le convertir en bombes et en boulets? Depuis vingt ans, la Russie emprunte périodiquement sur les marchés de Londres et d'Amsterdam, afin de couvrir le déficit que laisse dans son budget la permanence de ses préparatifs militaires. Elle pousse aujourd'hui l'assurance, la guerre étant déclarée et les hostilités commencées, jusqu'à renouveler ce manége, qui ne peut plus faire de dupes. Eh bien! la mine est éventée, et, nous le répétons, l'emprunt échoue.

Par forme de consolation pour l'amour-propre de son gouvernement, M. de Tegoborski nous signale la bonne tenue habituelle des fonds russes sur le marché de Londres. Il n'y a pas là cependant de quoi s'exalter beaucoup : le 4 et 1/2 russe est coté 85 ou 6 pour 100 au-dessous du 4 et 1/2 belge. L'empire moscovite ne prend pas, comme on voit, un rang fort élevé dans l'échelle du crédit.

Mais pourquoi s'adresser à l'étranger, si la Russie renferme toutes les ressources que passe en revue, avec tant de complaisance, l'imagination de M. de Tegoborski? Que vous manque-t-il donc pour tenir tête aux nations occidentales, si vous avez de l'or chez vous comme vous avez du fer? Sur ce point, qui domine pourtant le sujet, l'apologiste officiel, quoique placé à la source des renseignemens, prodigue les réticences. Ne lui demandez pas combien ont produit les dons volontaires, il répondra qu'il ne sait pas cela *au juste*, et que le total lui en est inconnu. Ne lui parlez pas de l'emprunt forcé, c'est une « fable inventée par les feuilles allemandes. » Comment! les fonc-

tionnaires du gouvernement n'ont pas invité les personnes auxquelles on suppose de l'aisance à souscrire à l'emprunt? Et qui peut ignorer qu'en Russie une invitation du gouvernement est un ordre?

En niant ces faits et bien d'autres, que nous avons trouvés de notoriété publique, le gouvernement russe nous apprend qu'il a déjà répondu, mais en prenant soin de cacher sa réponse, tantôt dans quelque feuille allemande, tantôt dans un journal de Varsovie. Si le cabinet de Pétersbourg recherchait réellement la publicité, il aurait tenu une tout autre conduite : il se serait adressé au *Moniteur* lui-même, puisqu'il prend *le Moniteur* à partie, et *le Moniteur* n'eût pas sans doute été moins courtois que la *Revue des Deux Mondes;* il aurait, en un mot, battu le tambour par ses ambassadeurs dans tous les foyers de publicité; il aurait appelé partout la contradiction, certain de lutter avec avantage.

Mais ce n'est pas le système que l'on suit. La Russie est l'empire du silence; aucun bruit extérieur n'y pénètre, et aucune rumeur n'en sort. La douane établie aux frontières s'occupe bien moins de saisir ou de taxer les marchandises que d'arrêter et d'expulser les idées. Il n'y a de journaux en Russie que ceux du gouvernement, et de publiciste en définitive que l'empereur. On n'admet qu'un petit nombre de journaux étrangers, qui passent, à leur arrivée, par les mains de la censure. Celle-ci, quand elle ne les confisque pas tout à fait, répand des flots d'encre sur deux ou trois pages, ou coupe sans pitié tous les passages qui lui déplaisent. Les nouvelles ne sont pas plus épargnées que les réflexions politiques : pendant quelque temps, les abonnés du *Journal des Débats* à Varsovie n'en ont reçu que le feuilleton. Qu'est-ce que la presse, et quel crédit peuvent obtenir ses assertions dans un pays ainsi gouverné? Le pouvoir a seul la parole. Quoi qu'il avance, et affirmât-il, à la connaissance de tout le monde, le contraire de la vérité, personne n'aurait la faculté ni les moyens de le contredire. Il en résulte ce qui est la conséquence naturelle du despotisme : le gouvernement a le pouvoir, mais il n'a pas l'autorité ; il empêche ses sujets de parler, mais il n'est pas toujours cru de ses sujets quand il leur parle.

Je dirais volontiers à M. de Tegoborski : « Vous affirmez que votre gouvernement n'a pas dépouillé le couvent de Tzenstochowa de ses vases sacrés, qu'il n'a pas mis la main sur la réserve de la banque foncière à Varsovie, et qu'il n'a pas touché jusqu'à présent à la réserve métallique qui forme la garantie des billets de crédit. Personnellement je ne demande pas mieux que d'ajouter foi à une déclaration aussi catégorique. Dussiez-vous me reprocher encore une fois de juger la Russie avec les idées de l'Occident, je ne puis pas supposer qu'un gouvernement se respecte assez peu pour donner sa parole en vain.

« Mais qu'importent mes dispositions personnelles dans ce débat? L'organe du cabinet russe s'adresse au public, et c'est le public qu'il doit convaincre. Or l'opinion publique n'accepte que sous bénéfice d'inventaire les assertions

des gouvernemens. Elle sait, en Europe, que le cabinet de Pétersbourg a fait essuyer au clergé catholique, dans les provinces qu'il a envahies, des persécutions bien autrement graves que ne le serait l'enlèvement de quelques vases sacrés, et que ces violences ont été ensuite audacieusement niées à la face de l'Europe. La chancellerie russe a de tout temps joui d'une assez mauvaise réputation sous le rapport de la véracité. Ce n'est donc pas assez d'affirmer, il faut des preuves. Voilà ce qui manque à la réponse de M. Tegoborski. On a beau réitérer les déclarations, soit officieuses, soit officielles; ne communique pas qui veut aux faits le caractère d'authenticité. L'authenticité résulte d'un ensemble de garanties dont une publicité libre est la première et la plus essentielle. Tant que vous écrirez du fond de votre despotisme, vous serez toujours suspect. »

M. de Tegoborski n'évalue qu'à 57 millions de francs pour l'année 1854 la diminution que devront éprouver les revenus de l'état. C'est là une hypothèse très optimiste; mais le cabinet russe ne diffère point en ceci des cabinets de l'Occident. Ses illusions en matière de budget sont les mêmes; il ne voit clair, comme eux, qu'à la lueur de la foudre, et il faut que les événemens se chargent de le détromper.

Suivant M. de Tegoborski, les recettes du trésor, qui étaient de 651 millions de francs en 1839, ont atteint en 1853 le chiffre de 897 millions. Un accroissement de 36 pour 100 en quatorze ans dans les revenus de l'état, en le supposant avéré, prouverait qu'en Russie comme ailleurs l'ère de la paix a favorisé le développement de la richesse. Il faudrait en conclure aussi que la guerre a déjà changé ou va bientôt changer cet état de choses, car la guerre consomme et ne produit pas.

Mais ce chiffre énorme, inattendu, incroyable de 897 millions n'a-t-il pas l'air d'être mis en avant pour le besoin de la cause? C'est la première fois que le gouvernement russe se décide à faire connaître le revenu de l'état. Cependant, si le trésor moscovite a de pareilles rentrées, quand il a voulu emprunter à l'étranger, il eût été dans l'intérêt de son crédit d'en avertir les prêteurs; l'emprunt ne pouvait pas avoir un meilleur prospectus. Sa réserve de cette époque s'explique mal en présence de l'abandon, sans doute calculé, auquel il se livre aujourd'hui.

La franchise, après tout, n'est qu'apparente. On accuse en bloc un revenu de 900 millions de francs. Est-ce le revenu brut ou le revenu net? On a laissé ce point important dans l'ombre. De quelles sources encore proviennent les recettes que l'on fait sonner si haut? Quels sont les élémens du revenu public? M. de Tegoborski n'en dit rien : il nous donne un chiffre global qui peut être échafaudé sur des nuages, quand il faudrait nous donner un budget.

Je vois bien ce qui arrête l'organe du gouvernement russe. S'il mettait sous les yeux du public les élémens du revenu, il faudrait nécessairement produire le budget des dépenses, et c'est là un secret que le cabinet de Péters-

bourg veut garder. Un état n'est vraiment riche que lorsque ses revenus dépassent ses besoins. Le trésor russe aurait beau recevoir chaque année 900 millions; s'il dépense un milliard, il est pauvre, et le chemin de la banqueroute s'ouvre devant lui. La publicité des recettes et des dépenses en Russie, voilà le seul moyen d'établir que nous avons exagéré la faiblesse de cet empire, et que l'apologiste de ses finances n'en a pas exagéré la solidité. Nous acceptons l'épreuve; M. de Tegoborski peut-il nous garantir que le gouvernement russe s'y résignera?

Au surplus, les ressources d'un état sont en définitive celles de la population. Si la guerre diminue le commerce, trouble l'industrie et enlève les débouchés essentiels à l'agriculture d'un pays, il est impossible que ce pays, même en se saignant des quatre veines, paie la même somme d'impôts. M. de Tegoborski a trop battu les sentiers de l'économie politique pour contester des vérités aussi élémentaires; mais il biaise et cherche à les ébranler par l'accumulation de cinq ou six petits argumens qui reposent sur des faits mal compris. Suivant lui, le commerce extérieur de la Russie a peu souffert du blocus, une bonne partie ayant pris la voie de terre, et en tout cas les charretiers russes y ont beaucoup gagné. Je ne voudrais pas troubler la satisfaction patriotique de M. de Tegoborski à l'endroit des charretiers, mais je lui ferai remarquer qu'il n'est nullement certain que les acheteurs étrangers aient fait les frais de cette dépense. Le prix des denrées se règle sur le marché par le rapport qui existe entre l'offre et la demande; or l'offre a dû très souvent excéder la demande, attendu que les Anglais notamment, en se détournant des ports russes, étaient allés s'approvisionner en Australie, au Canada et aux États-Unis. Or, si l'offre a excédé la demande, les frais accessoires de transport ont dû retomber à la charge des expéditeurs; les charretiers russes ne se sont donc partagé que les dépouilles des propriétaires russes ou des marchands.

Mais voici une théorie bien autrement extraordinaire. M. de Tegoborski prétend que, le commerce extérieur fût-il absolument paralysé, la prospérité de la Russie s'en ressentirait à peine; la raison, c'est que « la valeur totale des importations et des exportations ne représente pas un sixième des viremens du commerce intérieur. » Dans toutes les contrées, les échanges que font entre eux les habitans d'un même pays ont une importance bien supérieure à la somme des échanges qu'ils font avec les pays étrangers; cela ne veut pas dire cependant qu'ils pussent renoncer sans dommage à ces rapports que la diversité des climats, des aptitudes et des produits établit entre les nations. La Russie, en y renonçant volontairement ou contre son gré, fera même un sacrifice plus grand que tout autre peuple, car l'importance de ces relations tenait bien plus à leur nature qu'au chiffre d'affaires qu'elles représentaient. La Russie était payée, six mois ou même une année à l'avance, des marchandises qu'elle envoyait au dehors. Le commerce extérieur fournissait ainsi le fonds de roulement à l'aide duquel marchait le commerce intérieur lui-même;

c'était en quelque sorte le moteur de toutes les transactions. Ce moteur disparaissant aujourd'hui, je ne donnerais pas grand'chose de la machine.

Sans doute, la Russie a fait des progrès, mais ce sont les progrès d'un pays pauvre. Comment peut-on nous vanter sérieusement la richesse d'une contrée qui est encore de tant de côtés un désert à défricher et à peupler! Eh quoi! vous comptez à peine onze habitans par kilomètre carré; la vie moyenne chez vous n'est que de vingt ans, ce qui présente des ressources bien peu durables pour recruter de nombreuses armées; la bourgeoisie russe ne fait que de naître; la noblesse est endettée; les paysans en sont réduits à l'état de servage, ou vivent dans les liens d'un communisme qui est la pratique des plus immorales comme des plus sauvages théories; l'industrie est une œuvre artificielle éclose sous la protection des tarifs; l'agriculture, à l'exception du royaume de Pologne, se maintient dans les rudimens de l'état patriarcal. Les forêts, les steppes et les marais occupent les cinq sixièmes du territoire. Et vous imaginez qu'un sol aussi mal préparé vous fournira les moyens de lutter contre les puissances de l'Occident, qui ont en abondance tout ce qui vous manque ou vous manquera bientôt : des hommes et de l'argent! Quelques chiffres que M. de Tegoborski tienne en réserve pour appuyer cette prétention, elle est de tous points insoutenable.

Il est vrai que l'organe du gouvernement russe ne se tient pas toujours à cette hauteur. Dans une autre partie de sa réponse, M. de Tegoborski cherche à démontrer que le trésor n'aura pas à faire des sacrifices aussi considérables, et qu'il lui suffira d'ajouter à l'effectif quatre cent mille hommes, aux dépenses 200 millions de francs. Nous contestons sans hésiter la base de ces calculs. M. de Tegoborski nous apprend que les évaluations du budget, en ce qui concerne les dépenses de la guerre et de la marine en 1854, s'élèvent à 394 millions pour un effectif de huit à neuf cent mille hommes. Or chacun sait la différence qui existe entre les prévisions et les faits. Quoique la Russie n'ait pas et n'ait jamais eu huit cent mille hommes sous les armes, elle n'a jamais comblé que par des emprunts le déficit que les dépenses de son état militaire amenaient dans son budget. Si le gouvernement prévoit 400 millions de dépenses ordinaires pour le chapitre des armemens, on peut mettre 500 millions sans crainte de se tromper. Quant aux quatre cent mille hommes dont M. de Tegoborski reconnaît qu'il faut augmenter l'effectif pour faire face aux nécessités de la guerre, nous ne saurions pas davantage adopter ses calculs, qui portent la dépense à 4 ou 500 francs par tête de soldat Ce n'est pas ici le lieu d'examiner ce que coûte à chaque puissance l'armée qu'elle entretient; mais personne n'admettra que, même en Russie, même en ne donnant pas de pantalons aux soldats, comme cela s'est vu dans l'armée du maréchal Paskiévitz en Hongrie, et au risque de voir le choléra emporter ces malheureux par milliers, cette dépense puisse descendre à 400 francs par tête. M. de Tegoborski oublie encore qu'un soldat en campagne coûte beaucoup plus qu'un soldat en garnison. L'Angleterre a dépensé 100 millions de francs à trans-

porter en Orient le personnel et le matériel de son armée, et la Russie, qui n'a plus la voie économique et prompte de la mer, la Russie, qui est obligée de réunir des milliers de chariots quand elle veut seulement transporter des troupes d'Odessa à Sébastopol, ne porterait rien en ligne de compte pour un chapitre aussi absorbant! Mais quand les longues marches font périr les hommes, n'est-ce pas un capital qui périt pour le trésor et qu'il faut remplacer? Le gouvernement russe ressemble à ces fils de famille qui se croient toujours riches parce que, ne tenant pas note de toutes les richesses qu'ils dissipent, ils ne savent jamais au juste de combien leurs dépenses excèdent leurs revenus.

M. de Tegoborski trouvera donc bon que j'insiste; si le gouvernement russe veut continuer la guerre, il devra pourvoir chaque année à un déficit d'au moins 500 millions. Un pareil fardeau n'excède-t-il pas ses forces? Nous l'avons pensé, et il nous a semblé que cette opinion avait de l'écho. Cependant la foi de M. de Tegoborski est intrépide : à l'entendre, la Russie comblera ce déficit, «dût-elle augmenter sa dette d'un ou deux milliards de francs.» Sur ce point, notre incrédulité n'est pas ébranlée. Si la Russie avait dû trouver aussi aisément à emprunter parmi les sujets de son empire, elle ne se serait pas adressée constamment à l'étranger. Je ne crains pas d'avouer que la France, qui est un pays riche, ne pourrait pas défrayer pendant longtemps un emprunt annuel de 500 millions. Comment veut-on que la Russie, qui est un pays pauvre, généralement très pauvre, où la fortune mobilière commence à peine à se développer, où l'on n'emprunte et ne place que sur la terre, où la civilisation, en un mot, est encore dans les limbes, fasse ce que la France ne ferait pas ou ne ferait qu'en s'épuisant et avec une extrême difficulté?

M. de Tebogorski n'espère pas sans doute que je prenne pour des ressources actives toutes les valeurs qu'il énumère comme appartenant à l'état, telles que des forêts, des salines, des usines, des lavages aurifères. On ne vend pas des biens-fonds en temps de guerre. Dans des époques plus tranquilles, ces propriétés trouveraient même bien peu d'acquéreurs. Est-ce que le sol manque aux propriétaires en Russie? Ce qui leur manque, ce sont les capitaux à l'aide desquels on met la terre en valeur, et les connaissances spéciales, autre capital non moins précieux que le premier. Nous conseillons fort à M. de Tegoborski de ne pas faire un budget des valeurs territoriales que possède le gouvernement russe, car ce budget irait rejoindre dans l'estime publique celui dans lequel le gouvernement provisoire proposait à l'assemblée constituante de tirer parti des terrains retranchés sur la largeur des routes ainsi que des lais et relais de mer.

Le gouvernement a voulu être tout en Russie : l'état réduit en monopole dans ses mains non-seulement le pouvoir, mais encore le crédit et la circulation de l'argent. Son châtiment sera de trouver la nation aussi accablée et frappée de la même impuissance que lui dans les jours difficiles. Quand il

manquera d'argent, tout le monde en manquera, et la ruine de son crédit entraînera celle de tous les établissemens ainsi que de tous les individus. Dans les pays libres et industrieux, comme l'Angleterre, la Belgique et la Hollande, quand l'état éprouve des embarras, il fait retraite vers le terrain fécond des ressources individuelles. En Russie au contraire, en dehors de l'état, il n'existe rien, ni forces, ni ressources. Et lorsque la guerre aura dévoré cette réserve métallique qui est encore, selon M. de Tegoborski, d'environ 600 millions de francs, il ne restera plus que le papier-monnaie. Or l'expédient du papier-monnaie, pour la nation qui l'emploie, c'est invariablement la fin du monde.

Nous touchons au côté le plus grave et au point culminant de ce débat. Il s'agit de savoir, non plus si le cabinet de Pétersbourg trouvera des ressources pour continuer la guerre longtemps, mais bien s'il ne doit pas succomber plus tôt que plus tard sous le poids des engagemens qu'il a déjà contractés. Nous avions montré que le danger le plus imminent pour le crédit de la Russie consistait dans l'énormité de sa dette flottante, qui égale, ou peu s'en faut, la dette fondée de la France, et que, soit à titre de débiteur direct, soit à titre de garant, il était exposé à rembourser, à la première réquisition de ses créanciers, une somme qui représente la valeur des espèces qui circulent dans toute l'Europe, environ cinq milliards de notre monnaie. Cette démonstration reposait sur des documens authentiques, émanés du gouvernement russe lui-même; il était donc bien difficile de contester ou de se réfugier derrière des équivoques : aussi le gouvernement russe ne le tente pas, mais il a recours à un subterfuge assez curieux, et qu'en terme de palais on appellerait, je crois, un déclinatoire.

M. de Tegoborski nous dit à peu près en somme : « Vous avez raison, les faits sont tels que vous les exposez, et vous défendez les vrais principes. Un état chargé d'une dette flottante de cinq milliards doit sombrer à la première crise; mais la Russie est un pays à part, les conditions de crédit n'y sont pas les mêmes que dans l'Occident, c'est un malade qui résistera à un accès qui emporterait des gens robustes. »

Sans doute il ne faut pas se laisser prendre à ce vernis de civilisation qui recouvre l'épiderme moscovite. Les Russes ont encore beaucoup de chemin à faire pour atteindre à notre niveau. C'est, comme on l'a dit avec raison, une nation du XVIe siècle en présence des peuples plus intelligens et plus instruits du XIXe; mais je vois là des différences de degré et non de nature. Les Russes ne nous égalent assurément ni dans les sciences, ni dans le commerce, ni dans l'industrie, mais enfin ils ne restent pas étrangers au mouvement qui entraîne l'Europe : ils vendent et achètent, produisent et consomment, et ils introduisent tant qu'ils peuvent le crédit dans leurs transactions. Le crédit de la Russie demeure bien inférieur à ceux de l'Angleterre et de la France, mais elle n'a trouvé des prêteurs qu'aux mêmes conditions, c'est-

à-dire en remplissant fidèlement et ponctuellement les engagemens qu'elle contractait.

M. de Tegoborski veut-il dire que, la guerre s'échauffant et les affaires, par suite, étant en souffrance, le peuple russe ne fera pas ce que tout autre peuple ferait à sa place : qu'il continuera à verser de l'argent en dépôt dans les caisses publiques, au lieu de retirer les sommes qu'il a déposées, et que la confiance à l'abri de laquelle circulent 1,200 millions de billets de crédit en petites coupures ne sera pas altérée? Cette prétention ne supporte pas l'examen. D'abord en fait, et de l'aveu de M. de Tegoborski lui-même, la somme des retraits, depuis la déclaration de guerre, dépasse de plusieurs millions de roubles (environ 24 millions de francs) celle des nouveaux dépôts. La gêne publique augmentant, les dépôts s'arrêteront nécessairement tout à fait, tandis que les retraits deviendront plus considérables et plus nombreux. Quand les déposans ne pourront plus vivre de leur revenu, il faudra bien qu'ils échancrent le capital.

Le gouvernement précipitera la crise lui-même. Il a déjà demandé, il demandera encore de l'argent aux contribuables, soit sous la forme de dons volontaires, soit sous celle d'impôts additionnels, soit sous celle de réquisitions. Or les contribuables, auxquels la guerre enlève les débouchés de leurs produits, n'amassent pas de capitaux et ne font pas d'économies. Comment pourront-ils répondre aux exigences du gouvernement sans retomber sur les établissemens de crédit et sans retirer les sommes qu'ils leur ont confiées? Ces établissemens à leur tour, qui ont immobilisé ou prêté à l'état les valeurs dont ils étaient nantis, s'adresseront au gouvernement, qui est à la fois débiteur personnel et garant de la dette. Comment l'état remboursera-t-il? Par une émission extraordinaire de billets de crédit? Mais alors nous tombons dans le régime des assignats. Par une émission de rentes? M. de Tegoborski y a pensé; mais d'abord cela ne donnera pas aux créanciers remboursés les moyens d'acquitter les nouveaux impôts : ce ne sera pas de l'argent; ensuite il est à craindre que, pour éviter une banqueroute totale, l'état ne fasse une banqueroute partielle, en livrant à ses créanciers des valeurs qui seront infailliblement dépréciées. On le voit, les gouvernemens despotiques, quand ils se trouvent dans l'embarras, ne procèdent pas autrement que les révolutions. C'est là ce que nous apercevons de plus clair dans la réponse du publiciste russe.

Un dernier mot. M. de Tegoborski, en terminant son apologie, nous fait remarquer qu'il n'est ni adroit ni prudent de dissimuler ou de rabaisser, de parti pris, les forces de ses adversaires. Cette tactique n'est pas à notre usage. Nous ne cherchons pas à inspirer aux gouvernemens de l'Occident une fausse sécurité. Nous leur conseillerions bien plutôt d'exagérer la prévoyance et de multiplier les préparatifs. On gagne toujours à regarder les difficultés en face, à mesurer les moyens d'action à la grandeur des obsta-

cles. Une guerre avec la Russie est une entreprise sérieuse et difficile qui exige l'emploi de toutes nos ressources et de toute notre énergie.

Mais en même temps il ne faut pas permettre à l'ennemi de propager des illusions en sens contraire. Depuis plus d'un demi-siècle, la politique de la Russie s'évertue, à l'aide d'un mystère calculé et de fictions hardies, à répandre l'idée de sa domination comme celle d'une puissance irrésistible et en quelque sorte surnaturelle. On nous dit sans cesse, quoique rien ne ressemble moins à la vérité, qu'elle dispose en temps de paix d'un million de soldats. On représente l'ordre européen comme n'existant que par sa tolérance, et peu s'en faut que l'on ne mette à la place de la Providence, qui règle le sort des empires, la volonté de l'empereur Nicolas. En un mot, on cherche à effrayer l'Europe par toute espèce de fantômes, et l'on agit avec elle comme les Chinois qui peignent des monstres sur leurs drapeaux pour effrayer leurs ennemis dans le combat.

Ce sont ces fantômes de la politique russe que j'ai voulu dissiper. J'ai cherché les côtés faibles d'un pouvoir que je consens bien à croire colossal, mais que je ne crois ni à l'épreuve du temps, ni à l'abri de la corruption, ni, pour tout dire, invincible. Cette faiblesse n'était que trop visible, et je n'ai pas eu de peine à la découvrir. La Russie s'organise pour la conquête, quand ses besoins et ses témérités la condamnent à la paix. Elle ne peut ni faire la guerre, à la façon de Gengis-Kan, avec des torrens d'hommes, car la population civile lui manquerait, ni la conduire avec la force disciplinée et savante des nations civilisées, car il faut pour cela beaucoup d'argent. Elle marche au combat, enlacée dans les replis d'une dette flottante qui la paralyse : il lui faudrait, pour sortir d'embarras, des succès immédiats et décisifs, que je ne lui souhaite pas, et qui ne sont guère probables. Le temps est contre elle, la justice la condamne ; nous pouvons attendre avec confiance le jugement de Dieu.

LÉON FAUCHER.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

14 novembre 1854.

Il n'est personne aujourd'hui en Europe dont le regard ne reste obstinément, invinciblement fixé sur ce coin de terre orientale où s'agite la grande question du moment. Aussi quoi de plus émouvant! quoi de plus propre à saisir l'attention universelle! Parmi ces forces qui sont en présence et qui se heurtent chaque jour, sans compter les soldats de la Turquie, il y a les armées de trois des plus puissantes nations du monde. Le point qu'on attaque et que défend l'armée du tsar, c'est une place lentement créée, fortifiée par une longue préméditation d'une manière formidable; c'est l'œuvre de prédilection de la politique russe dans la Mer-Noire! Et cette citadelle elle-même, prix d'un combat acharné, cette citadelle de Sébastopol ne laissera que des ruines au vainqueur! Tout contribue, comme on voit, à rehausser les événemens actuels de la Crimée, — et la nouveauté d'une telle guerre, et la grandeur du but, et l'importance des forces qui se mesurent, et les sanglantes péripéties qui accompagnent cette lutte, qui précèdent le dernier assaut livré à Sébastopol. Chercher à rabattre de l'énergie de la défense, à rabaisser les efforts des Russes, ce serait d'un singulier et bien étroit patriotisme; — ce serait rabaisser en même temps les efforts et l'héroïsme des armées assaillantes. La vérité est que les Russes soutiennent la lutte avec une courageuse ténacité; ils multiplient les diversions et les tentatives pour briser ce réseau de fer et de feu qui les enveloppe, et qui se resserre de plus en plus autour de la ville assiégée. Ils défendent Sébastopol mieux qu'ils n'ont attaqué Silistria. On voit qu'il s'agit d'un des plus inaccessibles asiles de leur puissance. Seulement, quelque désespérée que soit la résistance de l'armée russe, la vigueur de l'attaque égalera ici la vigueur de la défense, elle la surpassera par un dernier effort, nous n'en doutons pas, et les trois drapeaux victorieux iront flotter sur les murs de Sébastopol, comme ils flottent déjà sur les positions environnantes, chaque jour rapprochés du but poursuivi par nos soldats. Nous touchons donc, on peut

l'espérer, au dénouement, non certes de la campagne, mais de cet épisode de la campagne, — le siége de Sébastopol, — auquel ont coopéré les flottes et les armées de terre, qui, indépendamment des opérations régulières, compte jusqu'ici plusieurs combats, et qui ne fera qu'attester une fois de plus la puissance des armes réunies de la France et de l'Angleterre. La dernière bataille qui vient d'être livrée le 5 novembre, quelque sanglante qu'elle ait été, quelque chèrement qu'il ait fallu acheter la victoire, ne peut par son issue même que confirmer cette espérance et hâter le dénouement.

Il eût été plus commode indubitablement pour nos généraux de pouvoir annoncer dans leurs bulletins un succès rapide, instantané, comme l'on s'en était fait un moment l'illusion. Malheureusement les opérations de la guerre ne se règlent pas sur les illusions et les impatiences de l'opinion: elles ont leurs conditions qu'il n'est au pouvoir d'aucun courage d'éluder, et ces conditions sont particulièrement laborieuses autour de Sébastopol, selon l'aveu du général Canrobert. Il y a des travaux de siége à poursuivre, des tranchées à ouvrir, un investissement méthodique à accomplir, et en même temps il faut toujours se tenir prêt à combattre, à repousser les sorties et les attaques combinées pour entraver le siége. Les armées alliées ont vigoureusement pourvu à tout dans leur situation difficile. Elles ont poussé leurs travaux et elles ont combattu, serrant chaque jour la place de plus près et opposant une fermeté en définitive invincible aux diverses tentatives dirigées contre elles par l'armée russe. C'est dans les premiers jours du mois dernier, après la bataille de l'Alma, que commençait le siége de Sébastopol, on s'en souvient. Le 17 octobre, les travaux étaient assez avancés pour que le bombardement pût s'opérer, et il s'exécutait par une première attaque combinée des flottes du côté de la mer et des armées de terre. Depuis ce moment, on peut le dire, la lutte est engagée corps à corps entre l'armée de siége et la place. Le feu répond au feu jusqu'au jour où la brèche ouvrira un passage à nos soldats et où l'assaut décidera des destinées de la ville. Que les pertes des Russes aient été jusqu'ici considérables, cela n'est point douteux malgré les efforts du prince Menchikof pour pallier le mal dans ses bulletins. Nous n'avons point certes à énumérer les forts ou les batteries réduits au silence, pas plus qu'à évaluer le nombre des morts ou des blessés. Parmi ceux-ci, du côté des Russes, on compte seulement deux des principaux chefs militaires, les amiraux Kornilof et Nachimof, qui par une coïncidence étrange avaient été, l'an dernier, les exécuteurs de l'affaire de Sinope.

Quelle était pourtant la force réelle de la garnison de Sébastopol? Qu'était devenue la masse de l'armée russe dans la Crimée? De quels renforts avait-elle pu s'accroître? Il était difficile de le savoir dans les premiers jours du siége. La tactique du prince Menchikof, qui paraît consister à harceler les alliés, à essayer de les attirer hors des positions puissantes qu'ils ont prises, a commencé de se révéler dans une attaque dirigée par le général Liprandi contre Balaclava. Il y avait en avant de la ligne de défense de Balaclava quelques redoutes gardées par les Turcs, lesquels n'ont point été, à ce qu'il semble, très-solides, n'étant pas d'ailleurs très-nombreux. Ces redoutes ont été emportées facilement par les Russes, et il a fallu un effort énergique des Anglais, appuyés à propos par la cavalerie française, pour rétablir les choses, de telle sorte que si le général Liprandi est resté en possession de quelques

canons, il n'est pas resté maître du terrain. C'est tout ce qu'on peut conclure de cette affaire du 26 octobre, qui par son résultat n'avait rien de décisif. La véritable bataille qu'on devait attendre avant d'en venir à un assaut, c'est celle qui vient d'être livrée le 5 novembre sous les murs de Sébastopol même. L'armée russe, grossie cette fois de tous les renforts qui lui sont venus du Danube ou des provinces méridionales, ayant pour stimulant la présence des grands-ducs Michel et Nicolas, a attaqué l'armée anglaise dans ses positions devant la place. Une partie de l'armée française est accourue pour prendre part au combat, et ce choc terrible s'est prolongé un jour entier pour finir par la retraite des Russes, qui ont éprouvé une perte de huit à neuf mille hommes. D'un autre côté, la garnison de Sébastopol tentait en même temps une sortie qui a été vigoureusement repoussée, et ici encore les Russes ont perdu un millier d'hommes. Ainsi, sur ces divers points, l'action se dénouait par un nouveau et sérieux succès pour les alliés. Malheureusement la longueur et l'acharnement de la lutte, les pertes mêmes des Russes indiquent assez ce que cette victoire a pu coûter à nos armées. Quelle sera maintenant la conséquence de cette bataille? Hâtera-t-elle l'assaut? N'est-elle que le prélude de tentatives nouvelles de la part des Russes pour chercher dans leur défaite même à prolonger la défense? Quel que soit le résultat, quelques épreuves qu'aient encore à supporter ensemble les soldats de la France et de l'Angleterre, on ne peut détourner le regard de ce théâtre sanglant et glorieux sans observer la généreuse et virile émulation de ces deux armées, mettant en commun leurs qualités diverses : l'une son entraînante vigueur, l'autre son inexpugnable solidité. Chefs et soldats rivalisent d'intrépidité sous le feu, et comme ils s'entr'aident dans le combat, ils se rendent une justice mutuelle, sans songer à diminuer les services qu'ils se doivent. C'est là ce qu'on a pu toujours remarquer dans les rapports des généraux. Autrefois Anglais et Français apprenaient ce qu'ils valaient en se combattant; aujourd'hui c'est en soutenant la même cause, le même droit, en se mêlant pour ainsi dire sous le même drapeau, qui est celui de la civilisation occidentale.

La politique de l'Angleterre et de la France heureusement est claire comme le jour. Après avoir inutilement essayé de tous les moyens de transaction diplomatique, de tout ce qui pouvait préserver la paix du monde, elle se résume aujourd'hui dans l'action, dans une action énergique et décidée. Nous plaignons l'Autriche, qui dans ses manifestations officielles ne juge point autrement la situation, de se sentir encore retenue dans les liens d'une politique différente. Nous ne savons s'il faut plaindre beaucoup la Prusse d'en être toujours à s'interroger sur ce qu'elle doit vouloir et sur ce qu'elle doit faire. Quant à l'Allemagne prise dans son ensemble, quelle est sa politique? Est-il survenu quelque fait propre à l'éclaircir? L'Allemagne, il faut l'espérer, aura une opinion sur la question d'Orient, quand la guerre sera finie. En attendant, sa politique ressemble un peu, en vérité, à quelqu'une de ces forêts noires où il est assez difficile de se retrouver et d'apercevoir la lumière. A travers cette confusion et cette obscurité, la question essentielle évidemment, celle qui doit décider du système de conduite des états germaniques, c'est la question des rapports entre l'Autriche et la Prusse. Les deux grandes cours allemandes sont-elles arrivées à un degré de dissidence complète? Sont-elles au contraire sur le point de s'entendre de nou-

veau? On a pu le remarquer récemment, il est impossible de différer plus que ne le faisaient les deux principaux cabinets de l'Allemagne dans leur manière d'envisager la crise actuelle et les devoirs de leur propre politique. Autant la Prusse employait d'efforts de subtilité et de zèle à compromettre l'Autriche dans son immobilité, autant la cour de Vienne mettait de netteté et d'insistance à affranchir sa situation des inextricables entraves qu'on cherchait à lui créer. Si rien n'est venu changer en fait l'attitude expectante que l'Autriche a prise depuis l'origine, et d'où elle n'est point matériellement sortie encore, elle ne soutenait pas moins avec une ferme décision les quelques principes essentiels qui la mettent en communauté de vues et de politique avec les cabinets de l'Occident. Elle répudiait hautement cette situation étrange d'une puissance qui d'avance se lie les mains et se condamne à l'inaction dans une affaire où tous ses intérêts sont engagés. Elle maintenait son droit d'agir et d'intervenir par les armes contre la Russie à son jour et à son heure. Elle restituait à son occupation des principautés son vrai caractère, qu'on dénaturait en transformant cette occupation en une neutralité armée. Elle interprétait enfin la convention du 20 avril dans le sens le plus large, celui d'une coopération éventuelle de l'Allemagne à la guerre. Il y a peu de jours encore, dans une dernière dépêche du 23 octobre au cabinet de Berlin, M. de Buol résumait ces considérations principales propres à définir nettement la situation du gouvernement impérial, en insistant pour que la Prusse comprît ses devoirs dans toute leur étendue. Qu'en faut-il conclure? C'est que, s'il y a un rapprochement véritable entre les deux cours allemandes, ce ne saurait être sans doute par suite d'un désaveu que l'Autriche infligerait à ses déclarations précédentes, à une politique qu'elle a si récemment et si catégoriquement professée.

Est-ce de la Prusse que viendraient les concessions? La Prusse n'est point, à ce qu'il paraît, à bout de médiations et d'interventions, qui l'engagent, il est vrai, aussi peu que possible. Le cabinet de Berlin a donc imaginé un dernier expédient, terme suprême de sa puissante initiative. Il a tenté un dernier effort à Saint-Pétersbourg pour faire accepter par le tsar les quatre garanties dites du 8 août, et en même temps il s'adressait à Vienne pour obtenir du cabinet impérial l'engagement de se contenter désormais de ces garanties. Il sollicitait de l'Autriche une conduite sage, inoffensive, en un mot de nature à ne point inquiéter la Russie sur le Pruth, moyennant quoi il n'était pas loin d'entendre la convention du 20 avril d'une manière un peu plus large relativement aux éventualités qui pourraient naître encore de l'occupation des principautés. En définitive, la cour de Berlin demandait au cabinet de Vienne ce qu'elle lui a toujours demandé, — de l'imiter, de ne rien faire dans le présent et de s'engager à ne rien faire dans l'avenir. Nous ne savons au juste ce qu'a répondu l'Autriche. La réponse cependant paraît bien simple, elle est dictée par le bon sens, et c'est probablement celle qui a été faite. Quant aux garanties du 8 août, comment déclarerait-on immuables des conditions de paix déterminées, lorsque la guerre est dans tout son feu, lorsqu'elle peut d'un instant à l'autre changer la face des choses? N'y a-t-il pas une puérilité singulière à venir solliciter ces engagemens, qui consisteraient à dire d'avance à l'agresseur le prix auquel il peut troubler le repos du monde pendant des années, quelles que soient les chances de la guerre? D'ailleurs

que sont ces garanties en elles-mêmes? Elles sont, qu'on nous passe le terme, le sommaire d'un livre qui reste à écrire; ce sont des principes généraux qu'il s'agit d'interpréter, de commenter, et dont l'interprétation peut varier étrangement suivant les circonstances. La Prusse, qui se rattache aujourd'hui avec une ardeur si nouvelle à ces garanties, est-elle en mesure de dire comment les entendrait la Russie, comment elle les entend elle-même? Si l'Autriche, pour sa part, a une interprétation à donner de ces conditions, il n'est point douteux que ce ne sera point celle de la Russie et de la Prusse; ce sera plutôt celle des puissances avec qui elle les a stipulées. Quant à un engagement nouveau de la part de l'Autriche de garder indéfiniment dans les principautés une position strictement défensive vis-à-vis de la Russie, la réponse, ce nous semble, est dans toutes les communications diplomatiques du cabinet de Vienne depuis deux mois.

C'est ainsi que la Prusse arrive toujours trop tard. Il faudrait bien cependant dégager le dernier mot de tous ces faux-fuyans de la politique prussienne. L'empereur Nicolas acceptât-il aujourd'hui les conditions du 8 août, dans le cas où les puissances occidentales ne les trouveraient plus suffisantes, comme cela est fort probable, la Prusse se rangerait-elle du côté de la Russie? Elle se croira fondée, dira-t-on, à se renfermer plus que jamais dans la neutralité, et c'est là peut-être le grand mot de l'énigme. Soit donc, la lutte continuera entre les puissances occidentales et la Russie, et la Prusse restera neutre; mais comme le cabinet de Berlin a solennellement déclaré dès l'origine que les intérêts de l'Allemagne étaient engagés dans la guerre actuelle, si à la paix il n'est point tenu compte de ces intérêts, la Prusse se résignera-t-elle, ou bien songera-t-elle alors à couvrir de son épée ce qui ne vaut point aujourd'hui à ses yeux une active intervention? Telles sont les dernières conséquences de la politique prussienne : elle aboutit à un non-sens ou à une véritable abdication du rôle d'une puissance sérieuse. C'est en quoi justement la politique autrichienne diffère de la politique de la Prusse. L'Autriche a maintenu sa liberté d'action, son droit d'intervenir; il lui reste à user plus complétement de ce droit et de cette liberté. Ce n'est point seulement son intérêt, c'est l'intérêt de l'Allemagne tout entière, qui marchera là où elle apercevra une pensée résolue. On a vu récemment ce qu'a produit un peu de décision du cabinet de Vienne : la plupart des états secondaires se montraient disposés à suivre l'Autriche. Un moment d'incertitude ne ferait aujourd'hui que rejeter l'Allemagne dans ses fluctuations, en la livrant aux directions et aux conseils vulgaires.

La question est nettement posée aujourd'hui au-delà du Rhin entre ceux qui ne veulent rien faire, prêtant ainsi indirectement leur appui à la politique russe, et ceux qui veulent assurer à l'Allemagne un rôle digne d'une grande puissance dans les complications actuelles. Cette question, c'est le cabinet de Vienne seul qui peut la résoudre, et nous doutons fort que les récentes pérégrinations diplomatiques du premier ministre de Saxe et du premier ministre de Bavière puissent avoir une bien sérieuse influence. N'importe, M. de Beust et M. von der Pfordten, pour peu qu'on se veuille prêter à leur illusion, n'en sont pas moins depuis quelque temps les deux Atlas de la politique allemande. Ils se sont de leur chef institués les messagers de toute sorte de combinaisons, cachant dans leur portefeuille la paix et

la neutralité de l'Allemagne, mais en réalité trop semblables à l'éternelle mouche du coche. Nous ne parlons pas de M. de Beust, dont l'ambition paraît se borner à bien servir la Russie, et qui s'est donné une assez bizarre importance; mais M. von der Pfordten n'a point, que nous sachions, le même genre d'ambition. Il vise à stipuler pour les états secondaires de l'Allemagne; il est allé de Berlin à Vienne, et on s'est généralement demandé quel était le secret de cette mission, sans laquelle le monde allait sans doute péricliter! Nous inclinerions fort à penser que M. von der Pfordten n'avait de mission d'aucune espèce, qu'il n'avait d'autre mission que celle qu'il s'était donnée à lui-même, d'aller visiter les cours de Prusse et d'Autriche. Tout au plus le président du conseil de Bavière a-t-il pu se faire à Vienne le défenseur officieux des propositions récemment émanées de Berlin, et s'il l'a fait, il a certainement reçu la réponse qui a été adressée à la Prusse elle-même. Que si M. von der Pfordten a jugé à propos d'élever la question des états secondaires, il est à croire qu'il aura su promptement à quoi s'en tenir; — après quoi il sera revenu à Munich, et il aura sauvé l'Allemagne! Pour tout dire, si le premier ministre de Bavière eût été un homme d'état sensé, pratique et net, il ne serait point allé peut-être à Berlin et à Vienne, où on ne l'appelait pas et où il n'avait rien à faire; mais il se serait montré prêt à toute intervention sérieuse et utile de l'Allemagne. C'est là du reste le problème qui ne cesse de peser sur la politique germanique jusqu'au jour où elle se dessinera, bien que tardivement, dans une question qui est celle de tous et pour laquelle meurent chaque jour les soldats de l'Occident, sans que l'Allemagne soit intervenue autrement que par des protocoles inutiles, des traités controversés et des dissidences intérieures.

Ainsi, de jour en jour, les affaires générales de l'Europe se montrent sous leurs aspects divers. Les armées concentrées en Crimée combattent sur cette sorte de promontoire de l'Euxin, devenu le théâtre d'un choc gigantesque; la diplomatie, là où elle peut trouver sa place encore et renouer ses fils mille fois rompus, la diplomatie s'agite en se croyant fort habile, et en n'étant qu'impuissante. En un mot, c'est une situation qui suit son cours avec ses incidens, ses perspectives, ses incertitudes, parfois ses contradictions, et cela suffit pour tenir le sentiment public attentif et inquiet. On ne doute pas du succès prochain de nos armes devant Sébastopol; on en mesure mieux peut-être le prix et la portée réelle. S'il y a eu à l'origine des esprits peu accoutumés à considérer la gravité des choses, ou trop prompts à l'illusion, qui ont imaginé qu'une telle guerre pouvait se dénouer par une campagne heureuse, par un coup de foudre, le nombre en est considérablement réduit, pensons-nous. Ce que les plus clairvoyans ont toujours aperçu, la masse de l'opinion commence à le pressentir : c'est que nous sommes dans une crise dont la durée sera probablement proportionnée à sa gravité et aux intérêts qu'elle embrasse, comme aussi à la puissance des nations engagées dans la guerre. Et alors naturellement on en vient à se demander quelles seront les conséquences de cette lutte formidable, par quelles phases elle devra passer encore, quelle sera son influence sur l'ordre général des événemens, sur le commerce, sur l'industrie, sur toutes ces questions d'approvisionnement public et d'alimentation que l'infidélité des saisons rend parfois plus pressantes. On entrevoit les efforts nouveaux, les difficultés, les charges, les sacrifices inhé-

rens à une guerre prolongée. Il ne faut point s'étonner de ces dispositions partout où elles existent, en France comme en Angleterre; elles naissent du plus simple instinct de conservation et de prévoyance, et il y a moins à les combattre qu'à les éclairer et à les diriger. Quoi qu'il en soit, c'est sous l'empire de cette préoccupation unique que nous entrons dans cette saison d'hiver, où renaissent d'habitude et la vie sociale et la vie politique intérieure, — vie peu accidentée toutefois, et où il n'y aurait à noter aujourd'hui que la nomination de M. le comte de Morny à la présidence du corps législatif. Parce que tous les esprits cependant sont tournés vers un but unique, qui est devenu la grande affaire de l'Occident, parce que ce qui reste d'attention s'absorbe sans effort dans les questions matérielles, parce que dans le domaine des choses politiques rien ne remue et ne s'agite, ce ne serait point un motif de croire qu'il n'y ait aucune place, au sein de cette société française toujours si prompte à se réveiller, pour une certaine vie morale et intellectuelle qui retrouve naturellement sa puissance et son attrait.

La vie intellectuelle peut avoir ses trêves, ses intermittences, ses éclipses; elle a aussi ses momens où l'on sent que le goût des choses de l'esprit survit, et où un intérêt nouveau s'attache à un livre bien inspiré, à un discours généreux, à une manifestation élevée et pure. C'est cet intérêt qui rassemblait l'autre jour à l'Institut tout un monde illustre ou choisi, et qui faisait une sorte d'événement de la réception de Mgr l'évêque d'Orléans à l'Académie française. M. Dupanloup était le premier évêque élu depuis longtemps; il venait, si l'on nous passe le mot et comme on l'a dit d'ailleurs, renouer l'alliance de l'épiscopat et de l'Académie. Or sa présence seule dans l'enceinte de l'Institut réveillait naturellement toute sorte de questions qui sont devenues le plus singulier aliment de polémique. Quelles sont justement les conditions de cette alliance des lettres et de l'église? quelle part fait l'église aux lettres humaines? comment les considère-t-elle dans leur essence, dans leur but, dans les diverses périodes de leur histoire? Questions bien simples, peut-on dire; elles ne sont pas si simples, puisqu'elles ont été si étrangement dénaturées, puisqu'on s'est trouvé soulagé et charmé à la fois par la parole persuasive de M. Dupanloup, venant offrir une pensée de bon sens enveloppée de grâce et d'éloquence. Il y a par malheur des esprits qui ne s'arrêtent point sur la pente d'un paradoxe ou d'une idée extrême. Le christianisme luit sur le monde, diront-ils; il est l'essence et la loi de la civilisation. Pourquoi aller demander au paganisme son éloquence, sa poésie, sa littérature? La raison est bien claire, c'est qu'Homère et Virgile ne sont point seulement des païens; ils sont de grands esprits exprimant quelques-unes des vérités les plus instinctives et les plus naturelles de l'âme humaine, et par là ils ne s'adressent pas seulement à l'homme d'un temps, ils s'adressent à l'homme de tous les âges et de toutes les civilisations. M. Dupanloup n'est point heureusement de ces esprits qui entendent abolir l'antiquité comme une école de corruption. Bien loin de proscrire le génie d'Homère et de Platon, il veut recueillir, partout où il les trouve, tous ces fragmens épars de la lumière immortelle. Bien loin de rabaisser sans cesse l'intelligence et la parole humaine, il les relève et les honore comme ce qu'il y a de plus grand après la parole de Dieu. Sans manquer à son caractère et à sa mission, Mgr l'évêque d'Orléans a pu parler des lettres antiques avec le sentiment épuré, avec la douceur pé-

nétrante de Fénelon, qu'il semblait rappeler. Si l'on observe bien ce qu'il y a surtout de remarquable dans le discours de M. Dupanloup, ce qui lui a donné ce caractère d'un événement qu'on s'est plu à lui attribuer, c'est ce grand et sincère esprit de tolérance qui l'anime, cette bonne grâce évangélique qui cherche ce qui rapproche et non ce qui divise, qui ne livre pas le sanctuaire, mais qui l'ouvre à tout ce qui peut légitimement y pénétrer. M. Dupanloup a fait même une spirituelle application de cet esprit de tolérance au sujet de son prédécesseur, M. Tissot, avec lequel il serait parvenu à s'entendre, dit-il, ne fût-ce que sur un vers de Virgile, sauf à marcher par là vers un accord plus parfait. Mgr l'évêque d'Orléans d'ailleurs n'a point voulu recevoir le baptême académique sans entrer tout de suite dans les devoirs de son rôle, et il s'est livré à la plus ingénieuse dissertation sur la grammaire et le dictionnaire, qu'il appelle les deux colonnes de la société. M. Dupanloup allait peut-être un peu loin, car enfin l'une de ces colonnes, le dictionnaire, n'existe point encore; l'Académie s'en occupe à loisir. Il n'en reste pas moins une grande vérité dans cette idée : c'est que les altérations de la langue sont le symptôme d'altérations bien autrement profondes. Quand on ne s'entend plus sur les mots, c'est qu'on ne s'entend plus sur les choses. M. Dupanloup a parcouru ainsi bien des sujets, multipliant les traits éloquens ou les aperçus pleins de finesse, et ne laissant partout qu'une impression dont M. de Salvandy s'est fait l'organe à son tour en le recevant au nom de l'Académie.

C'est donc une journée heureuse pour l'intelligence et pour les lettres, relevées au nom même de la foi religieuse et ramenées aussi à leur mission supérieure, qui est d'éclairer ou d'émouvoir les âmes par l'expression du vrai, du beau et du bien. Qu'on étende, qu'on multiplie ou qu'on renouvelle cette expression, le champ est assez vaste; par malheur il n'a pas toujours la même fécondité, et c'est assurément un des phénomènes littéraires les plus remarquables aujourd'hui que l'indigence de la poésie ou l'insignifiance de ce qui prend trop souvent ce nom. Quoi! nous objecte-t-on parfois en ayant soin de nous indiquer des volumes nouveaux, les livres manquent-ils? Il en est de tous les titres et de tous les genres. Il y a des poésies religieuses et des poésies sociales, des poésies mélancoliques et des poésies cavalières, des poésies humoristiques et des poésies champêtres. Oui, sans doute, il y a toutes ces poésies; il n'y manque qu'une chose : c'est l'inspiration et l'originalité, c'est-à-dire la poésie elle-même. Nous assistons au dernier résultat du mouvement de rénovation accompli il y a trente ans. Dans son premier essor, ce mouvement a produit des œuvres qui ont conservé leur jeunesse et leur puissance émouvante. De déclin en déclin, d'imitation en imitation, il n'est plus resté qu'un vain assemblage de mots, le bruit assoupissant des antithèses, les lieux-communs d'une sensibilité factice, le puéril mélange de toute sorte de couleurs et d'images. Bien des vers contemporains ressemblent à un écho lointain et affaibli, où on ne reconnaît plus le son primitif. Aussi n'y a-t-il pas entre eux souvent une différence sensible; il sont empreints d'une désespérante uniformité. Ce n'est pas que quelques-uns de ces vers n'aient par instant de la grâce, de la facilité; mais ceux-là mêmes ne font d'habitude que reproduire ce qui a reçu déjà une expression plus puis-

sante, et en répétant une strophe nouvelle, on retrouve parfois dans sa mémoire la strophe ancienne qui lui a donné naissance.

Ainsi sont une foule de ces livres, qui voient le jour pour disparaître avant même les feuilles d'hiver. Dans les pages qu'il met sous le titre d'*Amour et Poésie*, M. Éliacin Greeves ne dépasse point les limites d'une inspiration intime, gracieuse et peu nouvelle. Il n'en est point tout à fait de même des *Bordelaises* ou *Poésies* de Jacques Durand, publiées par M. Théodore Durand. L'auteur mêle un peu tous les tons; il fait des vers *aux amis du progrès*, sur *la guerre d'Orient*, à *Amelina Ninette* ou sur *une étude de corps*, donnant une suffisante idée de l'incohérence de sa poésie. Quant à l'auteur de *la Plume et l'Épée*, Mme Claudia Bachi, il semble parfois qu'elle veuille suivre les traces de M. de Musset, comme dans le conte du *Quatrain;* puis son esprit s'échappe au hasard vers un autre ordre d'inspirations, et le livre finit par une série de pensées morales qui ne manquent pas quelquefois d'une certaine vigueur, sans atteindre à un relief bien original. Il est cependant un de ces livres qui, en se présentant sans prétention, en affectant même l'absence de toute prétention, contient plus d'un vers qui n'est point vulgaire. Il porte ce simple titre : *Rimes légères*, *Chansons et Odelettes*. L'auteur a, dit-on, un nom connu dans la poésie, et s'il en est ainsi, on ne saurait certes imaginer un plus frappant contraste que celui de ces vers nouveaux et du mode énergique des *Iambes* ou du *Pianto*. Comme le dit l'auteur, les *Rimes légères* sont quelques petites fleurs cueillies çà et là dans une heure de caprice et d'oubli. Le poète s'est fait à lui-même une petite anthologie placée sous l'invocation d'Anacréon. C'est ici au surplus le seul point par lequel l'auteur des *Odelettes* rappelle le poète grec. Il a beau affecter la forme antique, on retrouve l'inspiration toute moderne dans les meilleurs de ces fragmens, notamment dans le plus remarquable peut-être, *les Bords de la Mer*. Il ne faudrait point d'ailleurs attacher plus d'importance que ne fait l'auteur lui-même à ces chansons légères : c'est un badinage d'imagination. Il reste à retrouver la véritable source d'où jaillira une poésie nouvelle, originale par l'expression comme par la force des sentimens et des inspirations.

Que les lettres parcourent toutes les phases ordinaires de déclin ou de rajeunissement, c'est l'œuvre de l'esprit critique de les suivre dans leurs transformations; elles ont aussi un côté plus saisissant pour ainsi dire, quand on les observe de près, quand on considère combien d'hommes elles voient passer, qui les quittent ou reviennent vers elles, selon le hasard d'une carrière agitée. Récemment encore il mourait ici, à Paris, un homme qui était un diplomate aujourd'hui, et qui compta, il y a vingt ans, parmi les écrivains les plus brillans, mêlé à toutes les polémiques de la politique et de la littérature : c'est M. Loève-Veimars, qui entre deux missions dans l'Amérique du Sud est venu finir tristement parmi nous. Esprit pénétrant et actif, plein de souplesse et de ressources, M. Loève-Veimars avait produit plus qu'on ne pourrait dire. C'est lui qui avait popularisé en France les contes d'Hoffmann. Dans cette *Revue* surtout, il fut un temps où M. Loève-Veimars multipliait son activité, suivant avec une sagacité singulière et un instinct rare tous les mouvemens de la politique, toutes les crises ministérielles ou parlementaires;

et comme il avait un esprit prêt à tout, un trait rapide et net, il faisait de ses récits périodiques des tableaux pleins d'animation. Une de ses plus remarquables études fut sur la Russie, et elle n'a point encore perdu son intérêt. M. Loève-Veimars avait quitté la vie littéraire pour la diplomatie en 1840, et il avait porté dans sa nouvelle carrière toutes les ressources de son intelligence. C'était un de ces hommes, on peut le dire, qui sont faits pour toutes les situations. Il était récemment à Caracas comme chargé d'affaires, et il allait partir pour Lima au moment où une mort prématurée est venue éteindre ce vif esprit, qui a tant semé de sa verve un peu partout, et qui ne laisse peut-être qu'un livre, recueil de quelques-uns de ses articles, — *le Népenthès*. Bien que devenu diplomate et livré à d'autres travaux, M. Loève-Veimars n'en a pas moins sa place dans ce mouvement confus de la génération émancipée en 1830, et il a laissé son souvenir particulièrement ici même, où il a pu observer l'histoire contemporaine à une époque plus agitée pour la France, et qui ne l'était pas moins pour l'Espagne, déjà engagée dans le labyrinthe étrange de ses révolutions.

L'Espagne a cet avantage d'être revenue aujourd'hui au point où elle était à cette époque. Depuis trois mois, elle a vécu certainement dans des circonstances très hasardeuses. Elle vient d'arriver enfin au jour de la réunion des cortès. Le 8 novembre, l'assemblée constituante a été inaugurée à Madrid solennellement, et elle a même déjà nommé un président provisoire : c'est le général Evaristo San-Miguel qui a été élu. Ce n'est point sans peine que l'Espagne a pu atteindre ce jour où la représentation nationale se trouve avoir, elle aussi, sa part de responsabilité dans les destinées qui vont être assurées au pays; ce n'est pas sans avoir vu se produire jusqu'à ces derniers temps quelques-uns de ces incidens où se révèlent toutes les perturbations des esprits et toutes les incertitudes de la situation qui se prolonge depuis quelques mois. Un des plus caractéristiques de ces incidens à coup sûr, c'est ce qui est arrivé au sujet de la présentation d'une députation de la milice nationale à la reine par le général San-Miguel. C'était indubitablement une démarche assez simple. Le général San-Miguel avait choisi le moment où la milice nationale était définitivement habillée et équipée, pour présenter les officiers à Isabelle. Qu'arrivait-il cependant? D'une part, on attribuait à cette démarche le sens politique d'un acte de dévouement envers la reine, et c'est à ce titre surtout qu'elle apparaissait comme une garantie d'ordre et de conservation. D'un autre côté, on accusait gravement le général San-Miguel de se constituer le chef des prétoriens, de jeter l'épée des miliciens dans la balance, et de préjuger la question monarchique, que les cortès seules pouvaient résoudre. Le général San-Miguel s'est vu même obligé d'écrire plusieurs lettres pour se défendre, fort naïvement ce nous semble, du rôle qu'on lui attribuait. La présentation n'en a pas moins eu lieu; mais, pour balancer l'effet de cette démonstration, les officiers de la milice, au sortir du palais, se sont rendus aussitôt chez le duc de la Victoire, et Espartero les a harangués en protestant que la volonté nationale s'accomplirait : mot d'ordre énigmatique sous lequel se cachent tous les projets! Un autre épisode qui n'est pas moins étrange, c'est une allocution adressée par le ministre de la marine, le général Allende Salazar, aux provinces basques, qui l'ont nommé député. Ministre d'Isabelle II, M. Allende Salazar disait tout simplement à ses compatriotes qu'ils n'avaient

point à s'occuper de question dynastique, de république ou de monarchie, quelque forme de gouvernement qu'il plût à la nation de se donner, qu'ils ne devaient tenir qu'à leurs *fueros*. Il eût semblé naturel, puisque M. Allende Salazar faisait si bon marché de la monarchie et de la dynastie actuelle, qu'il ne continuât pas à exercer le pouvoir au nom de cette monarchie et de cette dynastie même.

Ce qu'il y a de plus grave, comme on ne l'ignore pas, c'est que le général Allende Salazar est le confident, le conseiller actif et dévoué du duc de la Victoire. Ainsi au bout de toutes ces démonstrations, qui semblent mettre la monarchie en interdit, se retrouve le nom d'Espartero, complaisant ou complice. Le duc de la Victoire, selon son habitude, laisse faire autour de lui. Il serait fort inutile de prétendre pénétrer ce qu'il veut; il se laissera conduire par les circonstances et par ceux qui sauront s'emparer de sa volonté flottante. La réunion des cortès mettra-t-elle fin à ces doutes et à ces problèmes, qui pèsent sur la situation de l'Espagne? L'assemblée n'a point commencé ses travaux. Déjà cependant quelques symptômes indiquent que la plus grande influence appartient à la fraction du parti progressiste la plus modérée. Le jour de l'ouverture des cortès, après avoir lu son discours, la reine a été accueillie par de vives acclamations, qui sont devenues plus vives au dehors. Depuis ce moment, le général San-Mignel a été nommé président provisoire de l'assemblée. Or le général San-Miguel, sans abdiquer ses idées libérales, passe pour être dévoué à la reine. Il n'est donc point impossible que toute question de monarchie ou de dynastie ne se trouve définitivement tranchée par ces premières manifestations spontanées, quelques efforts que puisse faire un petit nombre de démocrates exaltés pour appeler la discussion sur ces points redoutables. Dans le fond, de quoi s'agit-il donc? Est-ce que la Péninsule n'est point profondément monarchique? Le mal de l'Espagne aujourd'hui, c'est l'incertitude où elle est sur les fondemens mêmes de son existence. C'est cette incertitude que l'assemblée de Madrid doit se hâter de dissiper en laissant à la monarchie sa place dans les lois, comme elle l'a dans les mœurs, en votant une constitution suffisante et en rétablissant partout la sécurité absente. Si elle se livre à de stériles et irritans débats, il est fort à craindre pour elle qu'elle ne finisse misérablement, pour avoir eu trop de pouvoir et pour n'en avoir pas su faire un usage utile, comme finissent la plupart des assemblées de ce genre.

CH. DE MAZADE.

REVUE DES THÉATRES.

Je n'ai jamais songé à contester les droits de la fantaisie; cependant, malgré ma déférence pour ses droits et ses priviléges, je ne crois pas qu'il lui soit permis de méconnaître la nature humaine. C'est pourquoi je suis très loin de partager l'engouement du public pour *Flaminio*. Dans cette œuvre applaudie, plus étrange qu'intéressante, je ne reconnais pas l'auteur de *François le Champi* et de *Claudie*. Dans ces deux derniers ouvrages en effet,

nalgré l'abus de la naïveté rustique ou de la déclamation philosophique, tous les personnages gardaient un accent de vérité. Dans *Flaminio*, je ne vois, je n'entends rien de pareil. On a beau me dire que l'auteur a voulu faire une œuvre de fantaisie, qu'il ne faut pas le juger d'après les lois ordinaires de la poétique : mon intelligence se refuse à le suivre dans le monde nouveau où il veut nous introduire. La fantaisie la plus hardie, la plus puissante, la plus ingénieuse ne saurait oublier qu'elle s'adresse à des hommes, et qu'elle ne peut les émouvoir qu'à la condition de leur présenter des sentimens humains. Qu'elle oublie les temps et les lieux, je le veux bien; qu'elle se joue de l'histoire, c'est-à-dire qu'elle l'ignore, je ne protesterai pas, pourvu qu'elle tienne compte de notre nature; mais si elle s'arroge le droit de fouler aux pieds tous les sentimens que nous respectons, de réduire à néant les passions qui inspirent les plus nobles dévouemens, je ne crois pas pouvoir garder le silence. Le bruit des applaudissemens n'ébranlera pas ma conviction. Or, pour moi, tous les personnages de *Flaminio* sont placés non-seulement en dehors de la réalité prosaïque, mais en dehors de la vérité poétique. Ils ne savent ni aimer, ni haïr, ni rêver, ni penser, ni agir. Au fond de tous ces cœurs qui ont la prétention de battre plus vite que les nôtres, de tous ces cerveaux qui se disent plus puissans que les cerveaux vulgaires, je n'aperçois qu'une vie languissante, un sang attiédi, des idées incomplètes et contradictoires. Flaminio n'est, à proprement parler, que le petit-fils dégénéré du neveu de Rameau. C'est le même mépris pour l'humanité, sans la verve de Diderot. Ce génie universel et privilégié, qui passe tour à tour du métier de modèle au métier de chanteur, qui connaît toutes les sciences sans les avoir apprises, qui a deviné tous les arts sans les étudier, ne tarde pas à nous lasser par ses éternelles vanteries. Il s'admire trop volontiers, il se loue avec trop de complaisance, pour que nous consentions à l'admirer; un peu de modestie ne messied pas, même au génie.

A quel monde appartient lady Sarah Melvil, qui s'énamoure de Flaminio? J'admets sans hésiter que la veuve d'un pair d'Angleterre peut s'abandonner aux passions les plus romanesques; je crois que l'amour se moque de la diversité des conditions; mais je n'admets pas qu'une femme bien élevée, qui a le sentiment de sa dignité, qui sait ce qu'elle vaut, se laisse prendre aux déclamations, aux fanfaronnades d'un vagabond qui lui parle sous des habits d'emprunt, ce vagabond eût-il tenu en chef l'emploi de ténor à la Scala ou à la Fenice. Se laissât-elle égarer pendant quelques instans, l'orgueil reprendra bientôt le dessus. Il a beau dire qu'il chante comme Rubini, qu'il tire l'épée comme Saint-George, qu'il fait la mouche à trente pas, qu'il serait au besoin éloquent comme Mirabeau, ou commanderait une armée comme Condé, s'il voulait en prendre la peine : il n'y a pas dans toute cette forfanterie de quoi justifier l'amour d'une femme vraiment digne d'être aimée. Une telle passion est tout simplement impossible. Ne me parlez pas de fantaisie. La fantaisie peut se jouer de la vraisemblance dans les incidens, dans le costume, dans le paysage : dès qu'il s'agit des sentimens, il faut qu'elle se résigne à demeurer dans la vérité. Lui remontrer qu'elle s'égare lorsqu'elle méconnaît notre nature, ce n'est pas porter atteinte à ses priviléges, c'est la détourner du gaspillage de sa puissance. Et non-seulement lady Sarah ne peut aimer Flaminio, mais elle a beau affirmer qu'elle l'aime,

qu'elle le vénère comme un être supérieur : personne ne veut le croire, car les applaudissemens de l'auditoire ne prouvent pas qu'il ajoute foi aux paroles de lady Sarah. Ce qui l'étonne, ce qui le séduit, hélas! il faut bien le dire, c'est l'étrangeté même des sentimens qui se révèlent dans une langue tour à tour ingénieuse ou éclatante; quant à la vérité, il ne s'en inquiète guère; il n'obéit qu'à la curiosité. Le devoir de la critique est d'affirmer hautement que dans les mutuels aveux, dans les mutuels épanchemens de Flaminio et de lady Sarah, il n'y a ni jeunesse ni amour. La grande dame est arrivée à la vieillesse du cœur aussi vite que le vagabond, seulement elle y est arrivée en suivant une autre route. Ce que la misère et la débauche ont fait pour Flaminio, le désœuvrement et l'ennui ont su le faire pour lady Sarah. Ces deux cœurs glacés, impuissans pour le bonheur comme pour la souffrance, nous parlent en vain de leur ardeur : ils ne peuvent exciter notre sympathie, car ils font semblant de vivre et ne vivent pas. Après avoir caractérisé sévèrement, mais justement, Flaminio et lady Sarah, il est à peu près inutile d'estimer la valeur individuelle des autres personnages, à qui l'auteur n'a confié que des rôles de comparses. Miss Barbara est une caricature qui serait à peine acceptée dans un vaudeville; son jargon demi-anglais, demi-français, ne saurait compter pour une invention comique. Gérard n'est qu'un fat ennuyeux, mais dont la fatuité n'a rien d'original. Le duc de Treuttenfeld n'est pas non plus une figure très nouvelle. Que dire de Kologrigo, qui arrive à point nommé pour jouer un million sur une mouche, et qui baise l'épaule de lady Sarah pour offrir à Flaminio l'occasion de jouer sa vie contre la sienne? Toutes ces figures ne sont que des ombres, et ne peuvent respirer, marcher, agir, même dans le domaine de la fantaisie.

L'absence complète de vérité n'est pas d'ailleurs le seul reproche que mérite *Flaminio*. Il y a dans cette œuvre singulière quelque chose qui blesse les sentimens les plus délicats. Quand la princesse Palmerani vient réclamer *son* ténor Flaminio, qu'elle a engagé pour le théâtre de Venise, en apprenant que le héros de la pièce a été son valet et son amant, le spectateur se détourne avec dégoût. L'indifférence de lady Sarah en présence de cette princesse qui a pris le métier d'*impresario* pour contenter plus facilement ce qu'elle appelle son grand cœur, son indulgence pour l'avilissement avéré de l'homme qu'elle se vante d'aimer, ne se comprennent pas. Aussi *Flaminio* n'est pour moi qu'une aberration, car je n'admettrai jamais que l'idée de promiscuité puisse se concilier avec la passion. Lady Sarah, bien que fille d'une comédienne et d'un grand seigneur, doit être femme avant tout. Or toute femme incapable d'être jalouse est incapable d'aimer. L'esprit qui éclate dans plusieurs parties du dialogue a sauvé la pièce et enlevé les applaudissemens : c'est gain de cause pour M. Montigny; mais en présence même des applaudissemens, la critique ne perd pas ses droits. Si cette pièce n'était pas signée du nom de George Sand, il est probable qu'elle n'eût pas été écoutée jusqu'au bout sans protestation. Rien de meilleur assurément que la déférence pour des noms consacrés par de légitimes succès. Il ne faut pourtant pas que cette déférence réduise à néant toutes les remontrances du bon sens et du goût. Que le public applaudisse tout à son aise, mais qu'il sache bien qu'il s'est trompé.

Le drame joué à l'Odéon sous le titre de *la Conscience*, et signé du nom

de M. Alexandre Dumas, appartient en toute propriété à Iffland, qui n'est plus là pour réclamer. Avec trois pièces du comédien allemand, *le Crime par point d'honneur*, *la Conscience*, *le Repentir expie*, l'écrivain français a construit une pièce qui rappelle toutes les allures de nos vieux mélodrames. L'ombre de Pixérécourt a dû se réjouir, si elle assistait à la première représentation. Les injures prodiguées par M. Alexandre Dumas à tous les hommes assez hardis pour se permettre de discuter son talent ne nous empêchent pas de reconnaître que les trois drames d'Iffland sont arrangés avec habileté. Que M. Lockroy ait ou non aidé M. Dumas, peu nous importe; puisque M. Lockroy s'est effacé et ne paraît pas sur l'affiche, notre opinion ne doit s'adresser qu'au signataire de l'œuvre nouvelle, dont les premiers vagissemens ont devancé la dernière convocation des états-généraux. Eh bien! nous devons le dire, s'il y a de l'habileté dans l'arrangement, si les entrées et les sorties sont adroitement ménagées, si la conduite de chaque scène révèle une main exercée, il manque à ces trois pièces condensées en une seule quelque chose que M. Dumas prodiguait autrefois, et qu'il ne paraît plus posséder aujourd'hui; ce quelque chose s'appelle tout simplement la vie. Autrefois M. Dumas péchait par exubérance; aujourd'hui, il faut bien le dire, sa plume n'enfante plus que des créations inanimées. Il avait reçu du ciel de précieuses facultés, il les a gaspillées, et ses amis les plus sincères, ceux qui ont applaudi à ses premiers débuts, qui ont suivi tous ses travaux avec une attention sympathique, déplorent le dépérissement de ses facultés. Si le public ne lui témoigne plus le même empressement, M. Dumas ne doit s'en prendre qu'à lui-même. Il a voulu faire à lui seul ce que vingt hommes ne pourraient accomplir. Il n'a pas mesuré ses forces, et son épuisement n'étonne personne. A proprement parler, son drame de *la Conscience*, dont tous les élémens appartiennent à Iffland, n'est que le squelette d'un poème dramatique. Toutes les scènes sont plutôt indiquées que développées. Qu'il renonce à l'improvisation, qu'il prenne son temps, qu'il se donne la peine d'étudier des caractères, d'analyser des passions, de mettre aux prises des personnages nettement dessinés, et nous serons les premiers à battre des mains. Nous oublierons volontiers les invectives plus ou moins attiques par lesquelles il répond aux censeurs, pour ne plus nous souvenir que des œuvres vivantes qui portent son nom. Au lieu de pourfendre ses vrais amis, qu'il appelle ses adversaires, qu'il s'applique à retrouver le talent de ses premières années; qu'il se rajeunisse par la méditation, si la méditation ne lui est pas devenue impossible; qu'il se régénère par le travail, qu'il ne fasse plus d'emprunts à l'Allemagne, qu'il crée de toutes pièces un poème dramatique vraiment nouveau, — et nous saluerons avec joie son retour à la vie. Jusque-là, qu'il ne compte pas sur notre indulgence. Nous lui dirons la vérité sans tenir compte de ses terribles menaces. Les gros mots sont de tristes argumens dans toutes les bouches. Dans la bouche de M. Dumas, que la critique a toujours traité en enfant gâté, les gros mots ne se comprennent pas. Il a été loué d'abord selon ses mérites, et plus tard au-delà de ses mérites. Maintenant qu'il s'affaisse après avoir poursuivi pendant dix ans une besogne au-dessus de ses forces, il s'étonne de l'apathie du public, et il essaie de le ramener en battant lui-même la grosse caisse pour ce qu'il appelle son *génie*. C'est une manœuvre maladroite. Qu'il produise des œuvres dignes de

louanges, et les louanges ne lui manqueront pas. Ce n'est pas en se plaçant de sa main entre Eschyle et Shakspeare qu'il rajeunira son nom. Qu'il abandonne à la postérité le soin d'un classement toujours très délicat, et prenne un peu plus de souci de ses contemporains; qu'il ne se pose plus en Galaor, qu'il invente au lieu de menacer, et nous accepterons volontiers des comédies ingénieuses, des drames énergiques en échange des grands coups d'épée dont il menace tous ses détracteurs.

Que dire de *la Niaise* de M. Mazères? Le courage nous manque pour caractériser cette œuvre sans nom. J'entends dire que c'est une littérature nouvelle, qui n'avait pas encore obtenu chez nous le droit de bourgeoisie, que c'est l'inauguration au théâtre du genre administratif. Va donc pour un genre nouveau! mais hélas! c'est un genre ennuyeux, et je crains bien qu'il ne soit pas né viable. Je n'aperçois dans cette prétendue comédie que des costumes fripés qui moisissaient depuis longtemps dans le vestiaire du théâtre, des personnages retirés depuis longtemps du service, à qui l'auteur s'est contenté d'imposer des noms nouveaux. Dans cette cohue de barons, de chevaliers, de marquis, de maréchales, de fermiers et de gardes champêtres, on ne sait à qui s'intéresser. La niaise, ainsi nommée par antiphrase, sans doute pour plaire aux professeurs de rhétorique, n'est guère plus vivante que son mari le procureur; elle dissimule si bien ses rares qualités, que les plus clairvoyans ne réussissent pas à les deviner. Et sur quoi repose toute la fable de cette comédie? Sur une fille naturelle que l'organe du ministère public voulait cacher à sa femme, et qui finit par épouser le marquis. Qui amène le dénouement? M. le garde des sceaux en personne, qui a fait élever la fille naturelle de son ami. Qui égaie la pièce? Un valet qui a étudié ses devoirs dans le répertoire du Théâtre-Français, qui se dit élève de Labranche et de Frontin, dont la mère était femme de chambre chez Mlle Mars. Traiter sérieusement de telles vieilleries serait se montrer sévère jusqu'à la cruauté. Quelle forme donner à l'indulgence pour ne pas renoncer au bon sens?

George Sand et Alexandre Dumas pourront prendre leur revanche, je l'espère du moins; quant à M. Mazères, je crains bien qu'il ne soit condamné à l'inaction; qu'il se console donc en songeant au *Jeune Mari* et aux *Trois Quartiers*. Souhaitons que l'hiver ne s'achève pas sans nous offrir une fantaisie plus vraie que *Flaminio*, un drame plus vivant que *la Conscience*, une comédie plus gaie que *la Niaise*. C'est le vœu de tous les bons esprits, auquel je m'associe de grand cœur.

GUSTAVE PLANCHE.

La critique qui a une tradition et qui se préoccupe de la défense de l'art plus que de la glorification des artistes, cette critique, qu'il faudrait inventer de nos jours si elle n'existait pas, est parfois incommode à la vanité des contemporains. En musique surtout, où il est si facile d'agir sur un public ignorant et de l'abreuver de cantilènes frelatées et de rhythmes grossiers, si un juge sévère intervient au milieu de cette foule de convives impatiens, et qu'il leur dise : Prenez garde, on vous trompe, on vous repaît de bruit, au lieu de vous nourrir d'harmonie et d'effets délicats ! — ce juge-là est souvent mal venu, et on le traite volontiers de trouble-fête; mais le lendemain et lorsque la nuit a porté conseil, on reconnaît, un peu tard, il est vrai, que le juge sévère était moins un esprit importun qu'un ami éclairé. Il faut que

ı vraie critique se résigne à ces mécomptes, car c'est une des conditions du ut élevé qu'elle se propose. Nous ne sommes pas assez naïf pour croire que oute peine a sa récompense immédiate, puisqu'alors le courage qui brave impopularité et la vertu qui s'immole obscurément à un devoir de la conscience ne seraient qu'un calcul de l'intérêt bien entendu. Si nous avons hoisi la voie que nous parcourons, ce n'est pas ignorance des obstacles ont elle pouvait être semée. Aussi, quand nous trouvons une occasion de ouer, nous la saisissons avec empressement, tant nous avons à cœur de rouver que le blâme n'est pour nous qu'une manifestation indirecte de 'amour du beau.

Le Théâtre-Italien, que nous avons traité dernièrement avec un peu de évérité, parce que nous voudrions le voir prospérer, et que nous lui portons n intérêt plus vif que cette foule d'aveugles complaisans qu'on rencontre ux premières représentations, vient d'obtenir un franc et beau succès que ous sommes heureux de signaler. *Matilde de Sabran*, de Rossini, a été hanté par Mmes Bosio et Borghi-Mamo, par MM. Lucchesi, Gassier et Rossi, vec un ensemble et un éclat remarquables. Cette partition, qui n'est pourant pas un chef-d'œuvre, et que Rossini a improvisée à Rome, en 1821, pour e théâtre d'Apollo, renferme quatre ou cinq morceaux où le génie du maître a déployé sa fougue merveilleuse. C'est lorsqu'on voit un mauvais *libretto* comme celui de *Matilde de Sabran* transformé en un poème délicieux, qu'on apprécie toute la valeur de cette excuse banale des musiciens ordinaires, qui s'en prennent toujours à la fable dramatique quand ils échouent au théâtre. Mais, dira-t-on, que voulez-vous que fasse un compositeur avec une pièce sans intérêt? Qu'il vive et qu'il prouve sa puissance, comme Rossini dans *Guillaume Tell* et Meyerbeer dans *le Prophète*. Quoi qu'il en soit, *Matilde de Sabran*, dont le sujet rappelle un opéra estimé de Méhul, *Euphrosine et Corradin*, est une sorte de *pasticcio* délicieux, où l'on trouve un résumé de toutes les formes rossiniennes. Citons d'abord l'introduction, dont l'*allegro* fait partie maintenant de l'introduction du *Comte Ory* et dérive de *la Gazza ladra;* l'air d'Edoardo au premier acte : *Piange il mio ciglio*, que Mme Borghi-Mamo chante d'une manière qui nous a rappelé le style noble de Mme Pasta; un trio admirable : *Padre, m'abbraccia*, qu'on a bien tort de passer sous silence; un duo pour soprano et basse, entre la comtesse Mathilde et le docteur : *Di capricci, di smorfietti*, plein de coquetterie et de malice, et le quintette : *Questa à la dea*, où Mme Bosio est charmante. Dans l'*andante* à *douze-huit* de ce beau quintette en forme de *canon*, il y a une série de modulations ravissantes. Citons encore le joli quatuor du second acte : *Ah! capisco*, dont l'*allegro* est d'un effet irrésistible; le sextuor, qui rappelle un quintette de la *Cenerentola;* le duo : *No, Matilde non morrai*, où Mme Bosio et Mme Borghi-Mamo se disputent la palme du bel art de chanter, et que le public fait répéter avec enthousiasme. Cela suffit pour défrayer largement une soirée et satisfaire les plus difficiles. Mme Bosio, dans le rôle de Mathilde, s'est élevée au premier rang des cantatrices *di mezzo carattere*. Il est impossible d'avoir à la fois plus de légèreté, d'assurance et de spontanéité dans la vocalisation. Mme Borghi-Mamo chante certaines parties du rôle d'Edoardo avec un talent et une noblesse de style qui font oublier que certaines cordes de sa voix de *mezzo soprano* sont trop faibles pour un contralto. Nous engageons même la vir-

tuose à abandonner la prétention de vouloir imiter ce que la nature lui a refusé. M. Lucchesi se tire à merveille du rôle si difficile du féroce Corradino, ainsi que M. Gassier de celui du docteur. Puisque nous sommes dans un jour de clémence, n'oublions pas M. Rossi, qui, dans le rôle du poète affamé, ne fait pas trop de grimaces. L'ensemble de l'exécution est parfait, et si le Théâtre-Italien nous donne souvent de pareilles représentations, nous lui présageons une campagne aussi brillante que fructueuse. P. SCUDO.

A PROPOS DE VÉRONÈSE ET DE RUBENS.

En réponse à un passage de mon article sur Rubens relatif aux *Noces de Cana* de Paul Véronèse, le directeur des musées adresse au directeur de la *Revue* la lettre suivante :

Palais du Louvre, le 26 octobre 1854.

Monsieur le directeur,

Hier seulement j'ai eu connaissance d'un article intitulé *Rubens, sa vie et ses œuvres*, publié par M. Gustave Planche dans le numéro du 15 octobre de la *Revue des Deux Mondes*.

M. Planche (en parlant, page 227, des *Noces de Cana* de Paul Véronèse) dit que ce chef-d'œuvre *a subi l'outrage d'une restauration*.

Déjà, dans la même *Revue*, M. Planche avait inséré, le 1er août 1851, un long acte d'accusation contre les *lessivages*, *ponçages*, *savonnages*, dont l'administration des musées s'était rendue coupable à l'égard de plusieurs peintures italiennes et flamandes.

Je ne crus pas à cette époque devoir répondre à des critiques aussi malveillantes que peu fondées ; mais comme mon silence pourrait être mal interprété, et que les attaques se renouvellent, je suis décidé à y mettre un terme en donnant chaque fois un démenti formel à l'énonciation de tous faits matériellement faux.

Le tableau des *Noces de Cana* n'a subi aucun outrage, n'a point été restauré : il a été sauvé, par un rentoilage habile et indispensable, d'une ruine prochaine et inévitable.

La toile des *Noces de Cana*, partagée transversalement en deux parties à peu près égales à la hauteur de la balustrade qui règne dans le fond, était tendue sur deux châssis juxtaposés. Les liens de fer qui les retenaient ayant cédé, un des châssis se trouvait en surplomb sur l'autre. Un pli fort désagréable s'était formé dans toute la longueur, et le mastic couvert de peinture qui dissimulait la ligne de jonction était tombé en grande partie.

En outre des boursouflures commençaient à se manifester et menaçaient de s'étendre. Après un examen approfondi de l'état du tableau, il fut décidé, afin d'arrêter les progrès du mal et de faire disparaître le pli, qu'on rentoilerait le chef-d'œuvre du maître vénitien, et qu'on l'appliquerait sur une seule toile tendue sur un châssis unique.

Ce rentoilage, qui présentait de grandes difficultés en raison de l'énorme

mension de la peinture, fut confié à M. Mortemart, qui l'exécuta avec une xtrême habileté. Le succès fut tel que l'enlèvement du papier collé sur la ce peinte pour la protéger pendant le cours des opérations n'entraîna 1'une légère portion de l'ancien *vernis*. Il ne resta sur la peinture qu'un eu de *chanci*, qui disparut facilement sans emporter avec lui le moindre lacis, et il suffit, pour rendre au tableau tout son éclat, d'y passer un verris coupé.

A l'exception d'un léger ton *en détrempe*, appliqué le long de la balustrade *la place où se trouvait le mastic tombé*, et d'un raccord *également en détrempe* sur les *bords* du tableau, éraillés par le frottement du cadre, qui en ouvrait environ cinq centimètres, *j'atteste* qu'il n'a été donné aucune touche, aucun glacis sur un endroit quelconque de cette peinture, qui emrunte à son admirable conservation une partie de sa splendeur.

Le fait, s'il n'était pas évident pour l'œil le moins exercé, pourrait être onfirmé au besoin par une centaine de personnes qui travaillaient ou passaient constamment dans le grand salon où le rentoilage a été exécuté. Ainsi tombe de soi-même l'accusation de restauration de la tête et de la draperie du Christ, à qui l'artiste a donné judicieusement un ton plus éclatant, fin de détacher la figure principale de la foule qui l'entoure.

Les repeints qui font tache dans le ciel ont même été respectés, pour éviter en les enlevant de rouvrir des blessures qu'on n'est pas toujours certain de mieux cicatriser.

Quant à l'historiette rapportée par M. Planche au sujet de ce restaurateur qui, après avoir commencé à défigurer le tableau, n'a pu achever son œuvre impie, parce qu'il demandait six mois pour en venir à bout, et que l'administration ne pouvait lui accorder que vingt jours, je m'abstiendrai de la qualifier; avant d'inventer une pareille fable, et surtout de la publier, il eût été plus loyal de prendre des informations sérieuses auprès de l'administration elle-même.

J'ai l'honneur de vous prévenir, monsieur le directeur, que je n'ai nullement l'intention d'établir une polémique. Il ne s'agit pas de l'appréciation d'un fait scientifique, de l'examen d'une question d'art, mais d'une assertion complétement fausse.

J'ai recours, monsieur, à votre bonne foi, à votre impartialité, en vous priant d'insérer cette rectification dans votre prochain numéro, bien certain que vous nous éviterez à tous deux le désagrément d'avoir recours aux moyens que la loi met à ma disposition.

Agréez, monsieur le directeur, l'assurance de ma considération distinguée.

Le directeur général des musées impériaux,
intendant des beaux-arts de la maison de l'empereur, membre de l'Institut,

Cte DE NIEUWERKERKE.

Il y a deux manières de gâter un tableau : ajouter ou retrancher. Or que dit M. le directeur des musées? Il affirme que pas une touche n'a été donnée à la toile de Paul Veronèse. Ai-je dit le contraire? En aucune façon. Il n'y a pas une seule de mes paroles qui puisse se prêter à une telle interprétation. M. le directeur des musées ajoute que l'opération du rentoilage a été exécutée par M. Mortemart avec une rare habileté; je ne songe pas à le contester.

A l'appui de son témoignage, il invoque celui d'une centaine de personnes qui ont *passé* dans le salon où s'exécutait l'opération du rentoilage, et qui peuvent certifier que le pinceau n'a pas même effleuré *les Noces de Cana*. Jusque-là nous sommes parfaitement d'accord. Je tiens pour vrais, pour incontestables tous les faits affirmés par M. le directeur des musées; mais il avoue en même temps que, pour revivifier la peinture en quelques endroits, on a eu recours à un vernis coupé. Il s'agit évidemment d'un vernis coupé d'essence, car que signifierait un vernis coupé d'eau? Or cet aveu, pour tout homme qui veut prendre la peine d'en peser les expressions, justifie complétement ce que j'ai avancé. Un vernis coupé d'essence! mais il n'en faut pas davantage pour altérer le plus bel ouvrage. Qu'on soumette à cette épreuve la *Joconde* ou l'*Antiope*, et l'on verra ce qu'elles deviendront. On n'a rien ajouté aux *Noces de Cana;* mais sans le vouloir, sans le savoir, avec les meilleures intentions du monde, on a retranché quelque chose. Or la seconde méthode, loin d'être inoffensive, n'est pas moins dangereuse que la première. M. le directeur des musées en appelle aux cent personnes qui ont *passé* dans le salon où se faisait le rentoilage; j'en appelle à tous les peintres qui ont regardé *les Noces de Cana* après le rentoilage, qui savaient d'avance ce que produit le vernis coupé d'essence, et qui ont pu constater une fois de plus les effets désastreux de cette prétendue revivification. Les lois qui président à la composition et à la décomposision des corps sont des lois absolues, des lois sans pitié. Il n'existe pas une chimie particulière à l'usage des restaurateurs de tableaux; ce qui est vrai dans un laboratoire n'est pas moins vrai dans une salle du musée. Or tous les marchands de couleurs, tous les peintres savent parfaitement qu'un vernis coupé d'essence, appliqué sur une peinture ancienne ou nouvelle, altère notablement l'aspect de la toile. On a voulu revivifier *les Noces de Cana*, les rajeunir et leur donner plus d'éclat; on a tout simplement enlevé les glacis qui concouraient à l'harmonie de cet admirable ouvrage. Je n'ai donc pas à me défendre; M. le directeur des musées s'est constitué à son insu mon avocat; il ne saurait plus longtemps m'imputer des accusations malveillantes, puisqu'il a pris soin d'établir lui-même la vérité de mes affirmations. Tous les hommes éclairés, tous ceux qui connaissent par la théorie ou par la pratique les lois qui président à la composition et à la décomposition des corps me donneront raison après avoir entendu mon avocat. Son plaidoyer est tellement puissant, tellement victorieux, que mon acquittement n'est pas douteux. M. le directeur des musées n'avait conçu aucun mauvais dessein contre Paul Véronèse, il ne voulait que le revivifier; malheureusement il s'est laissé égarer par des conseils dangereux. L'accomplissement d'une bonne pensée confié à des mains inhabiles entraîne trop souvent des conséquences funestes. Puisqu'on avait délibéré mûrement avant de trancher la question du rentoilage, il n'eût pas été hors de propos de délibérer à nouveau sur la question du vernis. Si l'on eût appelé à cette nouvelle délibération des hommes du métier, j'ai la ferme confiance qu'ils se seraient prononcés à l'unanimité contre le vernis coupé d'essence, car ce malencontreux vernis ressemble aux eaux merveilleuses que les femmes achètent pour se rajeunir, et qui sillonnent leur visage de rides plus nombreuses. Pour conserver les tableaux entamés par la vétusté, il n'y a que trois moyens inoffensifs, les rentoiler,

enouveler les châssis vermoulus, et boucher les trous bien modestement, si a couleur s'écaille. Hors de ces trois moyens, il n'y a qu'imprudence, témé-ité. Il n'y a ni malveillance ni improbité à signaler le danger, à montrer es dégâts du vernis coupé d'essence. C'est plus qu'un droit, c'est un devoir.

Si les injures étaient des argumens, M. Michiels serait un écrivain de pre-nier ordre, un logicien de première force. Heureusement les injures ne prou-vent rien; les honnêtes gens s'en indignent, le bon sens public en fait justice, et l'homme injurié n'a pas même à s'en occuper. Je pourrais donc me dispen-ser de répondre à M. Michiels; mais, puisqu'il veut absolument que je parle de lui, je me rendrai à ses instances. Il paraît, d'après une lettre publiée par lui, qu'il m'avait tué il y a quatorze ans. Il m'accuse de l'avoir oublié, et s'étonne de me voir encore vivant. C'est en effet, de ma part, une incroyable prétention. Cependant je dois lui dire que je n'ai pas eu la peine d'oublier ma mort, car je n'ai jamais lu ce qu'il a écrit contre moi. J'ai entendu dire qu'il m'accusait d'avoir emprunté à Walter Scott et à Quatremère de Quincy des détails biographiques sur Fielding, Maturin, Mackenzie, Michel-Ange, et cette terrible accusation n'a excité ni ma colère ni ma curiosité. Je ne me suis jamais posé en biographe. Depuis que je tiens une plume, depuis que j'offre ma pensée au public, une seule préoccupation a dominé tous mes travaux : j'ai tâché de raisonner juste. Lorsqu'il m'arrive de me tromper, et je ne prétends pas à l'infaillibilité, je n'ai pas à me reprocher d'avoir prononcé légèrement. Avant d'entamer une argumentation, j'interroge les documens qui peuvent m'éclairer. S'il s'agit de Phidias, j'ouvre Plutarque ou Pausanias; de Fielding, Walter Scott; de Michel-Ange, Vasari ou Quatremère de Quincy. C'est là ce que M. Michiels appelle un plagiat. Je ne pousserai pas l'ingénuité jusqu'à discuter la valeur d'un tel reproche; ce serait abuser de l'attention du lecteur. Je n'invente pas les faits, je les prends chez les écrivains qui les connaissent et les ont consignés. Je ne m'attribue l'honneur d'aucune découverte : je me contente de penser par moi-même, et c'est déjà une tâche assez difficile. M. Michiels ne comprend pas ainsi les devoirs de l'écrivain, et il l'a bien prouvé dans son livre sur Rubens.

Rubens lui appartient; il n'est permis à personne de toucher à ce grand nom, qui est sa propriété. Comment un homme qui sait le flamand et le hollandais beaucoup mieux que le français, je veux le croire du moins, ne serait-il pas le maître absolu, le possesseur privilégié de l'école flamande? Son droit n'est-il pas évident? Qui donc oserait le contester? Le doute à cet égard équivaut à l'impertinence. Aussi voyez comme M. Michiels use de Weyermann et de M. Bakhuizen! Il sait le flamand et le hollandais; il faut bien qu'il profite de ses avantages. Il assure que personne, excepté lui, ne connaît parmi nous ces idiomes mystérieux. Je ne sais pas le hollandais, et je cite M. Bakhuizen : quelle irrévérence! Il est pourtant question de cet écrivain apocalyptique dans l'*Annuaire* de la *Revue* et dans le travail justement estimé de M. Quinet sur Marnix; mais ni l'*Annuaire* ni M. Quinet n'ont entrepris une monographie sur Rubens, et c'est là mon crime. Il semble que la connaissance du flamand et du hollandais devrait dispenser M. Michiels d'inventer des faits, lorsqu'il s'agit de la Flandre ou de la Hollande. Les découvertes de Weyermann et de M. Bakhuizen, dont il possède le secret par privi-

lége philologique, ne suffisent pas à son ardente imagination. Un homme tel que lui ne peut se contenter des faits découverts par ses devanciers; il faut à tout prix qu'il arrache au passé des révélations ignorées jusqu'alors. Rendons-lui donc pleine justice. Ne cachons pas la lumière sous le boisseau : le jour de la réparation est enfin arrivé. Tressons-lui des couronnes, et ne marchandons pas plus longtemps les honneurs dus à son génie. Ses débuts ont été laborieux, il a subi toutes les angoisses de la persécution. Il a offert à la *Revue des Deux Mondes* des pages écrites de sa main, que la *Revue* a refusé de publier. Aussi quelles invectives, quelles injures ne lui a-t-il pas prodiguées! Ses pages refusées, pour lui quelle irrévérence! pour la France quelle calamité! C'est ce qu'il appelle partager le sort de Lamartine et de Victor Hugo. Cette déclaration ingénue ne doit-elle pas lui concilier la sympathie de ses juges? La découverte inattendue dont M. Michiels peut revendiquer hautement la propriété exclusive, que personne, je l'espère, n'osera lui disputer, prépare une grande joie au monde des érudits : je dis prépare, car les érudits ne connaissent pas tout leur bonheur; mais, dès qu'ils sauront la découverte de M. Michiels, ils lui témoigneront leur reconnaissance par un immense éclat de rire. De quoi s'agit-il donc? Le lecteur est sans doute impatient d'apprendre cette merveilleuse nouvelle. Les prodiges de sagacité qui ont établi la renommée de Galilée, de Newton, de Kepler, ne sont que des enfantillages, si on les compare au secret que M. Michiels vient de nous révéler. Sans lui, nous ne saurions pas que Rubens est le disciple de Spinoza. Au premier aspect, cette découverte n'a l'air de rien; mais quand on prend la peine de l'examiner, on est saisi d'admiration. C'est tout un monde de pénétration et de sagacité. Rubens disciple de Spinoza! Voilà qui suffit pour classer un homme, pour lui assigner le rang qui lui appartient, pour établir ses droits aux yeux de la postérité! C'est comme le *quoi qu'on die* des *Femmes savantes*. Ce seul mot en dit plus qu'il n'est gros. Si j'avais eu le bonheur de révéler aux savans étonnés un secret si merveilleux, je voudrais me reposer toute ma vie et jouir paisiblement de la gloire que j'aurais conquise. Un homme vulgaire, un homme asservi à la routine, n'aurait jamais osé prononcer de telles paroles; avant de compter Rubens parmi les disciples de Spinoza, il aurait voulu savoir dans quel temps vivait Spinoza; mais de pareils tâtonnemens ne conviennent pas aux hommes de génie. Fi donc! fouiller dans les biographes! Cela est bon tout au plus pour les petits esprits, pour les chétifs, pour les plagiaires, qui ne savent inventer ni les dates ni les faits. Quand Rubens mourut en 1640, Spinoza n'avait que *huit ans*, car il était né en 1632; mais une pareille objection peut-elle arrêter une intelligence qui domine tous les temps et tous les lieux? Allons donc! Le premier livre de Spinoza n'a paru qu'en 1663, vingt-trois ans après la mort de Rubens. Qu'importe? Quand M. Michiels rencontre sur sa route un caillou de cette importance, il le broie sous son talon, et passe outre. Les *Méditations* de Descartes, sans qui Spinoza n'existerait pas, n'ont paru qu'un an après la mort de Rubens : autre grain de sable que M. Michiels réduit en poudre. L'auteur de cette découverte admirable est assuré de vivre dans la postérité la plus reculée, son nom ne périra pas, et pourtant cette part si belle, cette part splendide, ne suffit pas à son ambition. Il veut réduire à néant tous les noms qui ne sont pas le sien. Riche d'une gloire si justement acquise, en possession de l'éton-

nement de ses contemporains, admiré, fêté comme un prodige d'érudition, cité partout comme un puits de science, comme l'héritier direct de Pic de la Mirandole, capable comme lui de parler sur tout ce qu'on sait et sur quelques autres choses, il n'est pas content. Il connaît à fond l'histoire, la philosophie, l'archéologie, l'esthétique, tous les progrès de l'esprit humain depuis deux mille ans, et le flamand, et le hollandais! Que faut-il de plus pour rendre un homme heureux, pour combler tous ses vœux? Et pourtant M. Michiels accuse ses contemporains d'ignorance et d'ingratitude; il rêve la gloire d'Érostrate et cherche en vain le chemin qui mène au temple d'Éphèse.

GUSTAVE PLANCHE.

Les Populations ouvrières et les Industries de la France dans le mouvement social du XIXe siècle, par M. A. Audiganne (1). — Depuis 1815, l'industrie a pris un grand essor, et elle exerce aujourd'hui une influence prépondérante sur les destinées des états. Ce sera l'honneur du XIXe siècle d'avoir développé et amélioré les moyens de production, créé de nouvelles branches de travail et ouvert de larges horizons à l'activité humaine. La France peut revendiquer une grande part dans ce mouvement que la paix, l'abondance des capitaux, les découvertes des sciences et le progrès des arts ont imprimé au génie de tous les peuples. Elle a conquis à côté de l'Angleterre le rang de puissance industrielle de premier ordre. Elle fabrique les produits les plus variés, et elle les fabrique avec une perfection sans égale. Aussi n'y a-t-il point d'étude qui soit à la fois plus intéressante et plus attrayante que celle de l'industrie française. En même temps, et par une conséquence naturelle, l'attention s'arrête sur la nombreuse armée de travailleurs que l'industrie a enrolée sous ses drapeaux. Cette armée couvre aujourd'hui en quelque sorte le sol de la France, et les ouvriers des manufactures, de même que les ouvriers des champs, occupent un rang à part, et un rang très considérable, dans notre organisation sociale.

M. Audiganne a entrepris de peindre le tableau si animé, si varié, que présentent nos populations industrielles. Les lecteurs de cette *Revue* ont pu déjà le suivre dans l'ensemble d'études qu'il leur a consacré. L'auteur a divisé la France en un certain nombre de groupes, et il a retracé les traits généraux comme les traits particu- liers qui caractérisent chacune de ces régions. Quelle est actuellement la condition matérielle et morale des ouvriers? Quelles sont leurs idées, leurs aspirations dans le grand mouvement social dont notre siècle est témoin? Comment ont-ils traversé la dernière période révolutionnaire? Enfin par quels moyens la société peut-elle, avec profit pour eux, avec honneur et profit pour elle-même, les maintenir sous la discipline salutaire du travail? Tels sont les principaux points que M. Audiganne a successivement abordés, et dont l'étude, au temps où nous sommes, vient fort à propos.

Sans revenir sur des questions traitées ici même par l'auteur de ce livre, nous croyons devoir nous arrêter surtout aux nouvelles études par lesquelles M. Audiganne a complété son premier travail. Il y a ajouté notamment un exposé de l'industrie parisienne, ainsi que des observations générales dans

(1) Deux vol. in-12; Paris, chez Capelle, rue Soufflot, 16.

lesquelles il a résumé la pensée de son livre et présenté un plan d'enseignement industriel. Suivant lui, cet enseignement, tel qu'il est aujourd'hui constitué, ne répond pas aux besoins de l'industrie. Les écoles sont peu nombreuses, trop théoriques, trop éloignées des masses; l'instruction y est uniforme, alors qu'elle devrait varier dans les différens districts, et être appropriée au caractère du travail local. Les défauts du système sont si manifestes que déjà l'on a émis plusieurs projets de réformes. On a proposé, soit d'augmenter le nombre des écoles d'arts et métiers, soit d'annexer aux lycées et colléges, en dehors des études littéraires, un enseignement spécial qui préparerait un certain nombre de jeunes gens aux carrières industrielles. M. Audiganne ne pense pas que ces deux projets puissent être utilement adoptés. « Comme c'est en bas, dit-il, qu'on veut porter la lumière, c'est en bas qu'il faut agir. De petites écoles industrielles communales dirigées par des hommes pratiques, où les enfans seraient admis avant, pendant ou après l'apprentissage, et où ils recevraient une instruction adaptée aux exigences des industries locales, sont les seuls moyens d'arriver au but. » Indépendamment des écoles industrielles, M. Audiganne recommande la création de bibliothèques spéciales et les dons de livres. Il rappelle à ce sujet l'exemple de l'Angleterre, où de grandes manufactures possèdent des bibliothèques ouvertes aux ouvriers qu'elles emploient. Quant au mode d'exécution, comme il s'agit de besoins qui changent suivant le caractère de l'industrie dans les diverses parties du pays, M. Audiganne estime que les conseils généraux ou les conseils municipaux seraient beaucoup mieux que le gouvernement central en mesure d'apprécier ces besoins. Tel est le projet dont M. Audiganne s'attache à développer les avantages. Il nous a paru utile d'en indiquer ici les bases; il n'y a pas en effet de question qui présente plus d'intérêt pour nos populations ouvrières, et on ne doit pas perdre de vue que les pays voisins, nos rivaux en industrie, étudient très sérieusement les moyens d'organiser ou de développer l'enseignement professionnel. En Angleterre notamment, l'administration consacre aujourd'hui de larges sommes à l'entretien des écoles de dessin.

En exposant, d'après une série d'observations scrupuleusement déduites de l'examen impartial des faits, la condition des classes ouvrières, M. Audiganne a rendu à l'industrie un véritable service. « Il a dit le bien comme le mal, le premier avec contentement, le second avec ménagement. » C'est ainsi que l'un de nos écrivains les plus éminens, excellent juge en pareille matière, M. Michel Chevalier, a déjà caractérisé un fragment de cette excellente étude. On peut généraliser cette appréciation si compétente et l'étendre aujourd'hui à l'ensemble du travail que vient de publier M. Audiganne. Lors même que l'on contesterait l'exactitude de certains détails qui rentrent dans le domaine de la politique, et qui par cela même provoquent naturellement un conflit d'opinions, on ne saurait méconnaître la portée économique et l'utilité sociale d'un livre où se trouvent retracés avec une rare sûreté de coup d'œil le tableau de notre situation industrielle et la physionomie des populations ouvrières de la France au milieu du XIXe siècle. C. LAVOLLÉE.

V. DE MARS.

CHARLES FOX

Memorials and Correspondence of Charles James Fox,
edited by lord John Russell; Londres 1853, Richard Bentley.

Les ennemis de la liberté lui reprochent, entre autres griefs, de faire trop d'honneur à la nature humaine et de supposer en elle une perfection chimérique. On ne saurait, en effet, disculper la liberté du tort de convenir d'autant plus aux hommes qu'ils sont meilleurs, et d'exiger quelques vertus particulières des peuples qui la veulent obtenir ou conserver. Il est bien vrai qu'elle les élève jusqu'à elle, ou qu'elle périt en tombant à leur niveau; mais ni le raisonnement ni l'histoire n'autorisent à soutenir qu'elle ait pour condition d'existence une supériorité idéale de moralité et de raison chez les nations qu'elle honore de sa présence, et que pour s'établir et prospérer, elle commence par réclamer l'extinction totale des vices et des passions de l'humanité. On ne le soutient que pour avoir le droit de la déclarer impossible. On ne lui donne pour base l'hypothèse d'une société imaginaire qu'afin de la mettre en l'air comme la cité d'Aristophane. On lui fait une renommée de justice absolue dans l'espoir de l'atteindre par l'ostracisme qui proscrivit Aristide.

Que les peuples libres dans l'antiquité et dans les âges modernes aient eu besoin d'abaisser un peu leurs regards pour contempler les autres nations, nous le voudrions en vain contester; mais rassurons les amis de l'infirmité humaine : il est en tout temps resté à ces peu-

ples privilégiés un suffisant contingent de faiblesses et de violences, et leur histoire ne les montre que trop exempts de cette perfection philosophique ou chrétienne qu'on leur impose pour décourager leurs imitateurs. Sous quelques lois que les hommes se rangent, le mal garde sa place, et une grande place dans les sociétés qui se gouvernent elles-mêmes. Là, ni l'intérêt, ni l'ambition, ni la haine, ni la colère ne sont choses proscrites. Il est même certaines passions, les plus viriles à la vérité, qui y fleurissent comme sur leur sol naturel. D'autres enfin, qui ne sont pas celles des forts, n'y demeurent point pour cela inconnues. La dissipation, le luxe, la licence des mœurs, sans être encouragées par les institutions libérales, peuvent coexister avec elles et se déployer à leur ombre. La liberté ne commande ni le rigorisme, ni l'humilité, ni l'abnégation. Elle laisse un champ ouvert à ces désirs turbulens que ne contente pas une vie calme et modeste. Elle les tolère, et parfois même elle les accepte, elle les emploie, elle les intéresse à sa cause. Elle s'empare de l'énergie des âmes et lui donne un but nouveau. Ce qui gagne avec elle, ce ne sont pas les mœurs, mais quelquefois, il faut bien l'avouer, ce sont les caractères.

Dans nos esquisses de la société politique anglaise, nous n'avons pas caché notre estime et notre sympathie, mais sans jeter un voile sur les passions qui animaient la scène historique. Le XVIIIe siècle particulièrement a été en Angleterre signalé par des mœurs qui rappellent Rome plutôt que Sparte. Les injustices des partis, les excès de l'ambition, du ressentiment, de la cupidité, de la vengeance, une hardiesse qui va jusqu'à l'impudence dans l'âpreté de l'intérêt personnel masqué sous l'intérêt public, voilà ce que nous avons montré ou laissé voir sans restriction ni complaisance au temps de Bolingbroke, de Walpole, de Chatham, et en louant beaucoup, en admirant plus encore, nous n'avons rien ménagé. Il y a faiblesse et danger à parer les choses humaines. On s'expose à fonder les principes sur des illusions, et à jeter tôt ou tard les esprits désabusés dans le découragement et le scepticisme. Ce n'est qu'en montrant les choses telles qu'elles sont qu'on inspire un désir raisonnable et persévérant de les améliorer. C'est dans l'histoire vraie qu'apparaît la possibilité du bien, et l'empire réel qu'il exerce là où il existe. Si malgré des corruptions célèbres, si à travers tant d'abus et de fautes, la liberté s'est maintenue et développée en Angleterre, tandis que le gouvernement gagnait en puissance et la nation en prospérité, ce tableau n'était-il pas la meilleure apologie de la réalité des choses humaines? Mieux qu'aucune utopie, plus impérieusement que l'arbitraire conception d'une société supposée ou fardée, il enseigne à ne jamais désespérer du vrai ni du juste; il ne sépare pas le fait du droit ni le

but des obstacles. Il prévient un découragement, railleur chez ceux qui voient exclusivement le mal, plaintif chez ceux qui n'ont rêvé que le bien. En tout, la constance dans les convictions et les sentimens n'est permise qu'à ceux qui, acceptant la vérité tout entière, aperçoivent l'esprit des choses à travers les choses, comme le soleil derrière le nuage et Dieu derrière le monde.

Les Anglais ne nous accuseront pas de malveillance, si nous leur disons que de la mort de Guillaume III au règne de George III, leur gouvernement, sans avoir été un moment en décadence, et qui s'est relevé de tous ses revers, a cependant offert le spectacle de toutes les misères morales que les passions peuvent mêler aux plus nobles œuvres de l'humaine politique. Tout ce que l'intrigue, l'égoïsme, l'avidité, la jalousie unissent aux travaux du généreux amour de la puissance, de la liberté et de la gloire; tout ce que, sous des institutions dont la pensée profonde est la vérité et la justice même, le préjugé, la routine, la faiblesse, l'intérêt peuvent conserver et exploiter d'abus pervers ou grossiers peut être signalé dans le drame du développement séculaire du premier des gouvernemens modernes, régénéré par la plus sage des révolutions. Tout ce qu'ailleurs on a noté avec complaisance comme les impossibilités de la liberté, comme les déviations pernicieuses, comme les altérations mortelles du système représentatif, s'est produit chez nos voisins incessamment et d'une manière éclatante. Aucun des maux dont on peut imaginer que soit menacée une constitution n'a été épargné à la constitution britannique. *Et pourtant elle se meut.* Elle a résisté aux prédictions sinistres, aux doutes savans, aux déclamations dédaigneuses de l'absolutisme et de la démocratie, également superbes, ridicules également. Au rebours de la jument tant citée du Roland de l'Arioste, elle a eu toutes les raisons de mourir, hors une seule, c'est qu'elle est pleine de vie.

Ces réflexions nous ont plus d'une fois frappé en lisant les nouveaux *Mémoires* que lord John Russell a publiés sur Fox. L'époque où cet homme d'état a paru est de celles où la confusion semblait s'emparer de la scène, où le théâtre même menaçait en apparence de s'écrouler sur les acteurs. Lui qui a passé presque toute sa vie à dénoncer le mal et à signaler le péril, il n'a pas échappé, tant s'en faut, à la contagion des mœurs environnantes, et les fautes de sa vie privée, même de sa vie publique, ont eu grand besoin, pour être rachetées, de l'attrait du caractère le plus loyal et le plus aimable, et de l'éclat d'un esprit rare et d'un incomparable talent. Les événemens auxquels il a pris part, le milieu dans lequel il a respiré, la conduite qu'il a tenue, tout se réunit pour nous apprendre à nous garder des idées exclusives, des illusions de l'engouement, du dés-

espoir qu'engendrent les mécomptes, et à nous suggérer cette impartialité sans indifférence qui admet tous les faits, mais qui les juge et nous permet d'assister, comme un chœur de tragédie, aux combats de la scène en chantant la justice et la vérité.

On sait ce que les Anglais entendent souvent par des mémoires; ce sont plutôt des mémoires *sur* que des mémoires *de*. Ce sont des lettres, des papiers, des notes écrites à la suite d'une conversation, des fragmens d'un journal tenu par un confident ou un témoin. Tout cela est relié et complété par des extraits de récits contemporains ou des éclaircissemens que prend aux sources un éditeur attentif et bienveillant. Cette fois, cet éditeur devait être lord Holland, le neveu de Fox, l'héritier de ses nobles idées et de ses qualités excellentes, celui dont nous avons tous connu et goûté l'affable hospitalité et le charmant entretien; mais lord Holland, qui voulait écrire une vie de Fox, n'en a jamais trouvé le temps, grâce aux affaires, grâce à l'amour des lettres, à la goutte et à cette paresse qui accompagne presque toujours le goût et le talent de la conversation. Il n'a pu même recueillir toutes les pièces d'une collection telle que celle qui nous est livrée aujourd'hui. Après l'avoir commencée, préparée, il l'a laissé à terminer à M. Allen, son ami, connu par d'excellens articles historiques dans l'ancienne *Revue d'Edimbourg*. Enfin, par la mort et la dernière volonté de lady Holland, la tâche est échue à lord John Russell, qui, dans l'intervalle de deux ministères, nous a donné les deux volumes que nous avons sous les yeux. D'après ce que nous venons de dire, il n'y faut pas chercher un ouvrage régulier; nulle composition, point d'ensemble; il y a des écrits de toutes mains, réunis par des transitions dues à trois éditeurs successifs. Chaque chose néanmoins est soigneusement rapportée à son auteur; avec un peu d'attention, on sait en lisant à qui l'on a affaire. Nous ne répondrions pas que pour un lecteur tout à fait étranger à l'histoire politique de cette époque, l'ouvrage fût ni bien clair ni fort attrayant; mais pour peu que l'on soit au courant, ce recueil est rempli de documens précieux, de détails caractéristiques et de ces petites choses peu connues qui font pénétrer dans l'intimité des affaires. On s'y forme une idée plus nette de certaines situations et de certains actes jusqu'ici livrés à la sagacité conjecturale des historiens, et les réflexions sages, fermes, lumineuses de lord John, écrites à la distance des événemens par un homme d'état ami de la cause plus que des personnes, engagé dans leurs principes, non dans leurs actions, par conséquent éclairé, bienveillant et libre, préparent, si même elles ne le dictent d'avance, le jugement de la postérité. A mesure que le temps marche, il est remarquable combien se rapprochent dans l'appréciation d'un même passé les bons esprits venus des points les

plus divers de l'horizon. De ces deux volumes de *Mémoires*, le premier va de 1749 à 1782; c'est à peu près la même période d'années qu'embrassent les derniers volumes publiés de l'*Histoire d'Angleterre* de lord Mahon. Lord Mahon est né dans ce parti tory reformé sous la main puissante de Pitt, transformé, il est vrai, sous la main non moins puissante de sir Robert Peel; lord John Russell est un whig décidé, du même sang que ce Bedford dévoué par le courroux de Burke aux furies conservatrices, et sur les questions difficiles et délicates de l'époque qu'ils retracent et jugent ensemble, lord John Russell et lord Mahon sont tout près de s'entendre, et chacun de son point de vue arrive presque à voir de même. Chacun, forcé de conclure, prononce à peu près la même sentence.

Le père de Fox, le premier lord Holland de cette famille, était un homme d'état d'un talent incontestable, mais dont le caractère peut être sévèrement jugé. Il était fils de sir Stephen Fox, qui d'une extraction très obscure, qu'Horace Walpole assimile brutalement à la condition d'un domestique du palais, s'était élevé au rang d'un courtisan, et d'un courtisan très riche. C'était sous les Stuarts, et il avait toutes les opinions et toutes les habitudes qui semblaient condamner sa race au plus fidèle jacobitisme. Cependant il y échappa, et les mêmes causes peut-être qui l'auraient dévoué aux Stuarts firent de son second fils Henri un fidèle serviteur de la royauté de Brunswick et de Hanovre. Celui-ci entra dans les affaires sous le patronage de sir Robert Walpole, le défendit habilement et vaillamment à la chambre des communes, et quand il eut perdu son chef, il conserva ce principe invariable d'identifier autant que possible la cour et le gouvernement, et dans les rares occasions où la nécessité et l'ambition l'obligèrent à se séparer du ministère, il mesura toujours son opposition au-dessous du degré où elle eût atteint et blessé la royauté. Après s'être uni au premier Pitt pour renverser le duc de Newcastle, il défendit contre lui le duc de Newcastle, qui l'avait fait secrétaire d'état; mais son talent tout de discussion n'était point suffisant pour faire vivre un cabinet engagé dans une crise européenne. Il sentit lui-même la faiblesse de la position, et il l'abandonna, laissant ainsi le champ libre à son rival, et de ce moment il disparut de la scène politique. Occupé de refaire ou de grossir sa fortune dans l'obscurité d'un emploi lucratif, il ensevelit enfin dans le repos de la chambre des lords les restes d'une réputation brillante et les ennuis d'une vieillesse prématurée.

Charles-James Fox, son troisième fils, était né à Londres le 24 janvier 1749. Sa mère, lady Georgina-Caroline Fox, était la fille aînée du second duc de Richmond. Il descendait donc en ligne directe de Charles Ier, son arrière-grand-père étant fils naturel du

roi Charles II. De très bonne heure son esprit s'alluma, et sa première séduction s'exerça sur son père. « Charles, écrivait celui-ci en 1756, est très éveillé et très bon raisonneur (*very argumentative*). » L'enfant s'empara peu à peu des volontés qui l'auraient dû maîtriser. A l'école de Wandsworth où il eut pour maître un Français (1), à Eton où le père de sir Philip Francis, de celui qui fut peut-être Junius, lui servit de précepteur, mais surtout dans la maison paternelle, il s'habitua à voir tout plier devant ses caprices, et son père, faisant d'une faiblesse un système, résolut de lui complaire en tout pour le former au commandement. A quatorze ans, il le conduisit à Paris, puis à Spa, où il lui fit faire connaissance avec le jeu, alors comme aujourd'hui la distraction scandaleuse des buveurs d'eaux thermales. On date de là cette passion qui fut comme le fléau de la vie de Fox.

Si son intelligence n'eût été aussi vive et aussi curieuse, si un goût naturel ne l'eût porté vers tout ce qui exerce et orne l'esprit, on sent ce qu'une pareille éducation aurait produit; mais au milieu d'études un peu décousues, l'élève, accoutumé de trop bonne heure à la liberté de ses fantaisies, de trop bonne heure initié aux joies et aux succès du monde, ne laissa pas d'acquérir à l'université des connaissances variées, et qu'il aimait à rendre, autant que possible, exactes et complètes. En tout temps il tint à savoir avec précision. On est surpris de trouver, dans une lettre qu'il écrivait d'Oxford à quinze ans, des nouvelles du monde et de la politique données avec l'aplomb d'un personnage qui passerait sa vie dans les salons de Londres, et de lire sur la même page des phrases comme celles-ci : « Mon frère Stephen aime Paris plus que jamais... Nous n'entendons pas dire qu'il joue, ce que, je pense, vous serez bien aise d'apprendre... J'aime assez Oxford; j'ai lu beaucoup, et je suis épris des mathématiques. Je crois que j'irai à Paris au printemps. » De tels voyages et d'autres distractions interrompaient sa vie académique. Il la termina par une lecture attentive et générale de tout ce qu'avait produit de mauvais ou de bon le théâtre anglais. Ainsi à son goût pour la poésie, développé par l'étude de l'antiquité, il joignit un goût nouveau, celui de la déclamation dramatique. Tout enfant, on lui avait fait jouer avec des compagnons de son âge la tragédie chez son père, et ce devint un des plaisirs de sa jeunesse. Par-là, il acquit de l'assurance à parler en public et un certain art de débit oratoire. Au collége, on l'avait de bonne heure choisi pour figurer dans les exercices

(1) Il se nommait Pampelonne, et devait être d'une de ces familles de protestans français qui s'établirent en assez grand nombre, lors de la révocation de l'édit de Nantes, à Wandswoth, village voisin de Londres et qu'habita Voltaire.

auxquels assistaient des étrangers, et avant d'en avoir donné de véritables preuves, il s'était fait une réputation de future éloquence. Son père charmé n'en doutait pas, et se consolait par ces espérances des chagrins politiques de ses vieux jours. Lady Caroline, sa mère, aux mêmes espérances mêlait plus d'inquiétudes. Elle disait un jour à lord Holland : « J'ai vu ce matin lady Chatham, et il y a là un petit William Pitt qui n'a pas huit ans, et qui est réellement l'enfant le plus distingué que j'aie jamais vu, élevé si régulièrement et si correct dans sa conduite que, remarquez bien mes paroles, ce petit garçon sera une épine dans le côté de Charles pendant toute sa vie. »

A cette époque, Fox, de dix ans plus âgé que ce rival à venir, quittait l'université et visitait Paris pour la troisième fois, puis le reste de la France et de l'Italie, et en revenant en Angleterre il faisait à Ferney la visite obligée que tout homme d'esprit ou voulant en avoir devait au génie du siècle. Voltaire lui dit qu'il venait pour l'enterrer, se promena avec lui dans son jardin, lui offrit du chocolat et le congédia. « Voilà des livres dont il faut se munir, » avait-il ajouté en lui montrant quelques-uns de ses écrits les moins orthodoxes. Fox parcourait encore le continent, lorsqu'en 1768 il fut élu par le bourg de Midhurst, quoiqu'il n'eût pas les vingt et un ans exigés pour siéger en parlement. Ce ne fut pourtant pas ce motif qui l'empêcha d'y entrer sur-le-champ, mais un nouveau voyage. Il partit pour la Hollande et retourna à Florence et à Rome. Cependant il fallut bien revenir à Westminster. Il rapportait de ses courses l'habitude du monde, la connaissance familière du français et de l'italien, le goût de la dissipation, la passion de la comédie et l'amour du jeu. « J'ai besoin, écrivait-il à son ami Robert Macartney, d'un exemple tel que le vôtre pour me faire vaincre ma paresse, dont lady Holland vous dira des prodiges. Vraiment, je crains qu'elle ne finisse par l'emporter sur le peu d'ambition que j'ai, et de n'être jamais rien qu'un garçon fainéant. » Heureusement il avait pour combattre sa paresse plus d'ambition qu'il ne croyait, un esprit plein de feu, une âme hardie et le désir de bien faire tout ce qu'il entreprenait. Il n'essayait pas, ou il ne s'arrêtait que dans la perfection.

Mais plus d'une épreuve lui restait à traverser avant de trouver sa voie. On a vu qu'il avait été élevé dans une sorte de torisme de cour. Son père, mécontent des autres et de lui-même, était sorti de la carrière avec beaucoup d'ennemis et une durable impopularité. Affilié par ses alliances à la plus haute aristocratie, beau-frère du duc de Richmond, frère de lord Ilchester, il n'avait plus qu'une ambition que même alors on trouvait singulière, celle d'un titre de comte. En se plaignant des ministres, il les ménageait et soignait la cour qu'il accusait de l'oublier. Son fils avait accepté sans trop d'examen ses opi-

nions et ses calculs. On a conservé du temps où il était encore écolier de détestables vers français de sa façon, où il oppose la vertu méconnue de lord Bute à l'injuste popularité de Chatham, et la paix de 1763 à la gloire funeste de la guerre de sept ans (1). La première fois qu'on l'avait conduit au parlement, c'était pour y entendre la chambre déclarer infâme et séditieux le fameux numéro 45 du journal de Wilkes, et il s'était passionnément associé aux colères de la majorité (novembre 1763). Lorsqu'il dut y entrer pour son compte, il y trouva le cabinet du duc de Grafton aux prises avec les suites interminables de cette malencontreuse affaire, et comme personne n'éleva contre lui l'objection d'âge, il put se jeter aussitôt, avec la fougue de la jeunesse et de sa nature, dans les rangs de l'armée ministérielle et dans la mêlée du combat. La seconde fois qu'il parla ce fut pour appuyer, après son frère Stephen, l'expulsion de Wilkes. Son talent éclata dès son premier discours; mais sa manière franche et assurée surprit un peu (avril 1769). « Charles Fox, dit Horace Walpole, avec une supériorité infinie de talent, n'a pas été inférieur à son frère en insolence. » La majorité appela cette insolence fermeté, et il fut placé au premier rang des espérances de la patrie; aussi à la prochaine session passa-t-il des troupes volontaires dans les troupes soldées, et peu de jours après avoir provoqué, en attaquant Wilkes de nouveau, les murmures approbateurs de la chambre, il fut nommé un des lords de l'amirauté dans le ministère de lord North, qui avait succédé au duc de Grafton (24 février 1770).

L'usage n'imposait pas alors une solidarité absolue ni un accord systématique à tous les membres d'une même administration; chaque ministre tendait à s'isoler dans son département. Le roi poussait à cela, et North le tolérait. Fox profita de cette sorte d'indépendance pour faire de son chef diverses motions que le gouvernement n'eût pas autorisées; mais sur les questions où la politique du cabinet était en jeu, il ne se distingua des ministres que par son ardeur; son zèle

(1) Longtemps du peuple Pitt, favori adoré,
Les méprisant toujours, en fut toujours aimé.
Le peuple malheureux...
Loua de ses projets le détestable auteur,
Content d'être perdu pourvu qu'il fût vainqueur,
Et chantant de leur Pitt la vertu si vantée,
De la Chine au Pérou étend sa renommée,
Tandis que de son prince véritable ami,
Bute vivait toujours vertueux et haï.
En vain il terminait par une paix heureuse
Une guerre à la fois funeste et glorieuse...
Recevez ce portrait, cher Nicole, d'une terre
Que je rougis en effet de nommer ma mère.

fit honte à leur quiétude. Mécontent de n'être pas compté par eux suivant sa valeur et prévoyant des questions où sa dissidence éclaterait, il se démit de ses fonctions, sans toutefois se jeter dans l'opposition ni se rallier aux idées de liberté; son heure n'était pas venue.

A cette époque, et même quand il faisait partie de l'administration, la dissipation et le désordre disputaient sa jeunesse à la politique. Il avait entrepris d'obtenir l'abrogation d'une loi sur le mariage, fort attaquée par son père sous le règne de George II.

« Lorsqu'il en demanda le rappel, dit Horace Walpole, il ne l'avait pas lue, et il passa plusieurs jours sans la lire davantage. Quelques soirées auparavant, il était allé à Brompton (1) pour deux choses : d'abord pour consulter le juge Fielding sur un point de droit pénal, puis pour emprunter 10,000 livres sterling qu'il rapporta à Londres au risque d'être dévalisé. Comme le jeu et l'extravagance des jeunes gens de qualité étaient arrivés à un degré inoui, il vaut la peine d'en donner la mesure. Ils avaient un club à Almack's, dans Pallmall, où ils ne jouaient que des rouleaux de 50 livres sterling, et généralement il y avait sur la table 10,000 livres en espèces; lord Holland en a payé plus de vingt mille pour ses deux fils. Les manières des joueurs ou même leurs costumes méritent qu'on les fasse connaître. Ils commencent par mettre bas leurs habits brodés ou par les retourner. Ils attachent à leurs poignets des gardes en peau pour préserver leurs manchettes, et pour protéger leurs yeux contre la lumière et ne pas déranger leur coiffure, ils mettent de grands chapeaux de paille de forme haute, à larges bords, ornés de fleurs et de rubans. Enfin ils portent des masques pour cacher leurs émotions, quand ils jouent au quinze. Chacun a une petite table à côté de lui pour placer son thé, et une jatte de bois à bordure d'or moulu où il met ses rouleaux. Ce sont des juifs qui fournissent, à des prix usuraires, les voies et moyens de cette ruineuse guerre. Fox en avait souvent une troupe qui attendait son lever dans une pièce qu'il appelait sa chambre de Jérusalem. »

Ses pertes étaient si grandes, que des contemporains n'ont pas douté qu'il n'existât dans les nobles tripots une bande secrète qui exploitait le loyal aveuglement de cette jeunesse, et il fallut que pour libérer son fils, en 1774, lord Holland fît à son patrimoine une entaille de 140,000 livres sterling (3,500,000 francs).

Dans sa nouvelle situation, Fox conserva les plus grands égards pour lord North, et ne déplut qu'au roi en combattant un nouveau bill sur le mariage des princes. George III lui en garda rancune, et cependant un nouvel arrangement ministériel eut lieu à la fin de 1772, uniquement pour faire à Fox une place à la trésorerie. Il s'y distingua par un talent qui chaque jour jetait plus d'éclat, mais qui ne connaissait ni tempérament, ni mesure; il semblait défier l'impo-

(1) Village près de Londres, et qui en forme maintenant un quartier.

pularité. La presse opposante n'avait pas de plus rude ennemi. Il voulut, quand l'imprimeur Woodfall fut traduit devant la chambre pour l'affaire de Horne Tooke, se montrer plus sévère que lord North, que les courtisans eux-mêmes, et contraignit le ministère à le suivre. Un des plus curieux documens insérés dans les nouveaux *Mémoires*, c'est la suite des lettres confidentielles du roi à lord North; on y voit que le zèle impérieux de Fox indisposa jusqu'à ce prince. « Je suis irrité, écrivait-il, de la présomption qu'a eue Charles Fox de vous forcer à voter hier soir avec lui; mais je vous approuve d'avoir fait voter vos amis avec la majorité. Vraiment, ce jeune homme a si complétement rejeté tout principe d'honneur et de modestie commune, qu'il doit devenir aussi méprisable qu'il est odieux. J'espère que vous lui ferez connaître que vous n'êtes pas insensible à sa conduite envers vous. » Le bruit se répandit en effet que Fox allait être destitué. « On n'en fera rien, disait-il; mais que lord North s'y décide, et je lui écrirai pour l'en féliciter, et lui dire que s'il avait eu toujours la même énergie, je n'aurais pas été obligé hier de me distinguer de lui. » Il tint à peu près le même langage à la chambre quelques jours après, et tança si fortement l'indécision et la faiblesse du chef du cabinet, que celui-ci le remercia de ses services, et le roi écrivit à son ministre : « Je n'attribue pas la conduite de Fox à sa conscience, mais à son aversion pour toute contrainte » (24 février 1773).

Mais le moment approchait où Saul devait être illuminé du feu céleste sur la route de Jérusalem à Damas. L'esprit de famille, l'éducation, l'entourage, l'irréflexion, les distractions du monde, l'empire d'une situation prise et l'emportement de la lutte avaient trop longtemps retenu le jeune et grand orateur dans les liens d'une politique indigne de la générosité de son âme et de l'élévation de son esprit. C'est une chose triste, mais trop prouvée, que l'influence souvent irrésistible de nos circonstances personnelles sur la direction de nos idées et de nos sentimens. On s'est plaint souvent des hasards de la naissance. Il est étrange qu'ils dominent jusqu'à notre raison et disposent pour nous de la vérité. Elle est rare, l'indépendance d'un esprit qui brise ces chaînes, et qui, sans y être poussé par les événemens, opère de lui-même sa propre conversion. C'est trop souvent notre destinée qui seule nous maintient ou nous ramène dans la voie du juste et du vrai. Tout le monde n'entend pas la voix intérieure du génie qui parlait à Socrate.

A l'instant où Fox voyait se rompre ses liens avec la cour et le pouvoir, l'Angleterre était dans une situation souvent décrite et qui ne pouvait manquer de frapper des yeux enfin dessillés. Depuis la paix de 1763, le torisme de cour, très-distinct de ce torisme de

gouvernement qui n'est que l'esprit de conservation politique, avait pris une certaine influence dans la direction des affaires. L'opinion publique s'obstinait à personnifier cette influence dans lord Bute, qui en avait été quelques jours l'instrument, mais qui depuis sa retraite n'était rien en passant pour être tout. C'était faire injustice à George III que de lui croire un favori nécessaire pour le pousser dans les voies d'un absolutisme relatif. Il avait par lui-même toute la vanité, toute la petitesse et tout l'entêtement qu'il fallait pour cela. Bien différent de ses deux prédécesseurs, qui ont si utilement servi l'Angleterre par leur sagesse et leur médiocrité, malheureusement secondé par les divisions insensées de cette phalange de l'ancien parti whig, qui, trop sûre de posséder le gouvernement, se passait toutes les fantaisies de l'orgueil individuel et toutes les intrigues de l'ambition désœuvrée, le roi ne cessa jamais d'attacher ce qu'il appelait son honneur à faire dominer ses idées propres sur celles des partis, à dégrader les hommes politiques en subordonnant leurs opinions à leurs intérêts, et en ne leur faisant espérer le pouvoir qu'au prix de la complaisance. Jamais sans doute il ne réussit complétement, et toujours l'énergie des nobles institutions du pays résista plus ou moins à ses efforts. Cependant l'histoire parlementaire des vingt-cinq premières années de son règne est remplie d'incidens qui ne s'expliquent ni ne se justifient par les conditions ordinaires du système représentatif et qui accusent l'influence corruptrice de la royauté personnelle. Ce parti des *amis du roi*, dont Burke a signalé avec tant de sagacité et de verve la formation et les desseins, tendait à s'élever sur les ruines de ces grands partis qui représentaient de vraies pensées politiques, et à qui appartenait la révolution de 1688, puisqu'elle était leur ouvrage et leur cause. Qui sait à quel point la constitution aurait pu enfin être dénaturée par cette détestable influence, si deux événemens n'étaient survenus vers la fin du siècle, qui ont servi à maintenir dans leur intégrité les principes du gouvernement constitutionnel? L'un est la démence du prince, l'autre est la révolution française. La première mit à néant tout empire et toute prétention de la personnalité royale. Avant même que cet effet fût produit, la seconde ralliant des partis ou des fractions de partis effrayés en une forte association de défense et de guerre, dont la royauté n'était plus qu'un élément, substitua au torisme de cour un torisme conservateur, qui put avoir ses excès et ses violences, mais qui fut le drapeau d'un vrai parti politique, existant par lui-même, en vertu de ses convictions et de ses passions, digne de gouverner, s'il était sage, capable de gouverner, s'il était fort.

Mais c'étaient là autant de choses cachées dans le secret de

l'avenir à l'époque où Fox commença à regarder d'un œil plus libre la situation de son pays. Une autre question s'était peu à peu emparée des esprits, la question américaine. Elle était posée depuis neuf ans; mais c'est en 1774, on peut le dire, que la rupture entre la métropole et ses colonies devint par le fait irréparable. C'est dans cette année même que Franklin comparut devant le conseil privé pour y voir attaquer sa personne avec une violence imprudente par le solliciteur général, et déclarer fausse et scandaleuse la pétition qu'il avait été chargé de présenter au nom de l'assemblée du Massachusetts. Le parlement, après avoir établi, puis aboli le droit de timbre aux colonies, l'avait remplacé par d'autres taxes, dont il maintenait une seule, celle sur le thé, comme pour conserver à dessein une cause de discorde. Boston répondait par la résistance ouverte, et pour punir la ville, on fermait son port, tandis qu'on révisait, pour l'altérer, la charte coloniale. C'était un prélude de guerre : le roi s'indignait que son autorité fût méconnue au-delà des mers. Par un point d'honneur qu'approuva longtemps la nation anglaise, il était résolu à ne souffrir jamais que les établissemens transatlantiques fussent soustraits à la puissance métropolitaine, encore moins détachés de l'empire britannique. Lord North partageait alors, quoique avec plus de lumières et de modération, les idées de son maître. Fils du comte de Guilford, dont la famille était toute imbue des principes des anciens tories, il en avait conservé l'héritage, et se vantait de n'avoir jamais voté en parlement pour une mesure populaire. C'était un homme qui ne manquait ni de jugement, ni de sang-froid, ni de persévérance : il savait les affaires et en parlait avec esprit; mais les grandes vues, la haute prévoyance, l'indépendance du caractère et de la conduite faisaient tristement défaut. Jusque-là, toutes les mesures irritantes prises contre l'Amérique l'avaient eu pour auteur ou pour défenseur. Il ne songeait pas encore à se départir d'un système de résistance à outrance, et quoique bien près d'apercevoir les dangers de la voie où il marchait, il était destiné à la suivre jusqu'au bout sans conviction ni colère, mais par respect pour ses propres antécédens, par crainte de paraître faible, et surtout par cette complaisance envers le prince que tant de gens prennent pour du dévouement.

Les élections de 1774 n'avaient fait que fortifier la majorité ministérielle; mais Fox entrait dans le nouveau parlement avec une liberté entière quant à la question d'Amérique. Par un hasard heureux, il ne s'était jamais sur ce point solennellement expliqué. La même année, il perdit son père, qui mourut sans avoir jamais réussi à obtenir la couronne de comte ni à réparer les brèches de sa fortune. Son fils aîné Stephen le suivit de près, laissant la pairie à un

enfant en bas-âge qui fut l'excellent lord Holland. Lady Caroline n'avait survécu que d'un mois à son mari. Tous ces malheurs domestiques rompaient les liens que Fox portait sans s'en douter, et désormais ne pouvant compter que sur ses propres forces, n'ayant plus à ménager certains intérêts par ses opinions, à régler sa conduite sur aucun exemple, il devint peu à peu lui-même, et le seul Fox enfin que connaisse aujourd'hui la postérité.

Dès le commencement de la session de 1775, il proposa un amendement à l'adresse, et le développa dans un discours de longue haleine. Il avait jusque-là montré le talent plutôt de débattre des incidens que d'exposer tout un ensemble de vues politiques. Il fit, au dire des contemporains, une plus grande figure ce jour-là qu'il n'avait encore fait, et le rejet de son amendement fut considéré par les esprits prévoyans comme le vote de la guerre civile. Rien ne serait rebutant comme de le suivre dans les phases innombrables de la discussion des affaires d'Amérique. Elle dura huit ans encore, et de bons juges ont pensé que c'était la plus belle époque de son talent. C'est du moins celle où ce talent fut le moins contesté, et où la politique qui l'inspira rencontrerait aujourd'hui le moins de censeurs. Cette admirable question de la liberté américaine avait un effet doublement heureux. D'abord elle le plaçait, dès qu'il eut pris parti, dans une indépendance absolue envers la cour; puis en provoquant, en ramenant sans cesse le débat sur ces principes tutélaires de la dignité des nations, la taxation consentie, la résistance à l'oppression, les prérogatives historiques de la race anglo-saxonne, les droits philosophiques de l'humanité, elle conduisait peu à peu, elle enchaînait leur éloquent défenseur à cette sainte cause de la liberté dont son nom est à jamais inséparable. « Il faut, écrivait-il à lord Rockingham, exprimer ouvertement et noblement les craintes trop fondées que tout homme doit concevoir du pouvoir de la couronne, dans le cas où sa majesté serait en état de réduire par la force des armes le continent américain. Sur toutes choses, mon cher lord, j'espère que ce sera un point d'honneur parmi nous que de soutenir les prétentions de l'Amérique dans l'adversité comme nous l'avons fait dans sa prospérité, et que nous ne déserterons jamais des hommes qui se sont conduits par les principes whigs sans réussir, tant que nous continuerons de professer notre admiration pour ceux qui ont réussi par les mêmes principes en 1688. »

L'opposition se composait alors des whigs purs dont le marquis de Rockingham était le chef avec le duc de Richmond, et que guidait Burke à la chambre des communes avec plus d'éclat que de sagesse; de lord Chatham et de quelques amis que sa mort isola bientôt, et dont lord Shelburne était le plus habile et lord Camden

le plus respecté; enfin de quelques membres détachés, exempts par leur âge d'une solidarité absolue avec aucune fraction des anciens partis, et dont Fox était le modèle et le héros. C'est dans ce temps qu'il se lia de plus en plus avec Burke, qui admirait son talent et croyait conduire son esprit. Il l'avait connu dès sa plus tendre jeunesse. Malgré des dissentimens antérieurs, un attrait puissant unissait ces intelligences d'élite. Burke était le nœud entre Rockingham et Fox, et s'efforçait de les diriger l'un et l'autre. Burke, *égal à tout, impropre à tout* (1), n'était pas le plus sûr des guides; mais aucun n'était plus propre à exciter, à féconder pour ainsi dire un esprit plein de verve et de ressources, et à donner au talent, sinon sa direction la plus utile, du moins son essor le plus élevé. Jamais Fox n'oublia ce qu'il avait dû à cette noble amitié, réservée à de si tragiques retours. Alors il en jouissait avec orgueil, et ne prévoyait pas qu'étroitement unis pour la cause d'un peuple insurgé, une cause à quelques égards analogue les séparerait un jour en poussant chacun d'eux sous un drapeau contraire à celui qu'ils avaient séparément suivi dans leurs premières divisions.

Pendant tout le temps que l'événement de la guerre d'Amérique demeura incertain, on voit chacun persister dans la conduite que lui dictait son caractère.

Le roi, obstiné, immobile, sourd aux conseils même de l'expérience et du malheur, n'a jamais qu'une politique, soumettre les rebelles et tenir pour ennemis quiconque parle de leur promettre l'indépendance. Fidèle à ses ministres, ne leur demandant que de ne pas l'abandonner, il ne se refuse pas à des négociations avec l'opposition, pourvu que l'opposition prenne ses idées et s'identifie avec le cabinet. Il hait tout ce qui résiste et tout ce qui brille, mais Chatham moins que Rockingham, Rockingham moins que Fox. Ses lettres sont l'expression la plus naïve et la plus forte des préjugés de sa condition et des travers de sa nature. Il ne peut concevoir le faible de lord North pour l'opposition. Plutôt que d'accepter les services de *ce perfide* (lord Chatham), plutôt que d'être mis aux fers par *ces hommes désespérés*, il aime mieux perdre sa couronne et « voir introduire dans cette île une forme quelconque de gouvernement. » Comment son ministre peut-il se plaindre de manquer d'*autorité?* Cette parole le choque, ne l'a-t-il pas constamment soutenu? Il n'entend admettre à son service que ceux qui déclareront explicitement la volonté de poursuivre la guerre dans toutes les parties du monde. Il faut qu'ils signent l'engagement de conserver l'intégrité de l'empire.

(1) D'après ce vers :

« Though equal to all things, to all things unfit. »

« Si j'avais, dit-il, le pouvoir de l'éloquence ou la plume d'un Addison, je ne pourrais vous dire que ceci : c'est que si vous êtes courageusement résolu à rester, je saurai maintenir la constitution dans son ancien lustre. » L'opposition s'est tant égarée, que ceux de ses membres qui entreront en place doivent donner l'assurance qu'ils n'entendent pas s'embarrasser de tout ce qu'ils ont soutenu. Pour M. Fox, un office lucratif, mais hors du ministère; *comme il n'a jamais eu aucun principe*, son intérêt le guidera. Enfin quand lord North demandait trop instamment son congé (et il finit par le prendre), George III ne parlait que de s'en retourner en Hanovre, et même il paraît certain qu'il fit ses préparatifs de retraite; entre autres, il ordonna de changer ses livrées (1).

Lord North, en faisant tête à l'orage avec un calme qui ressemblait à une conviction inébranlable, était bourrelé d'inquiétudes et de doutes. De bonne heure, il s'était défié de cette politique de compression, dont il consentait à rester le principal instrument. De là cette mollesse que le gouvernement portait dans un système de vigueur. Clairvoyant et modéré, North voulait s'arrêter, il avertissait le roi, il retenait son parti; il parlait de modifier le cabinet, de prendre sa retraite. En 1778, il en annonça la résolution, disant que depuis trois ans il désapprouvait les mesures du gouvernement. C'était un étrange aveu. Le roi s'écriait qu'on voulait l'abandonner, qu'il résisterait seul, qu'il partirait. Lord North restait par déférence, par faiblesse, par une fausse prudence. Pour ne pas trahir ses collègues et ses amis, il trahissait l'intérêt public. Essayait-il de modérer les actes et le langage, lord George Germaine était là. Il avait le département des colonies. Sa main était rude, sa parole hautaine, homme prédestiné à traîner partout le malheur avec lui. Dans la chambre, son attitude toujours offensive provoquait les fureurs éloquentes de Fox et de Burke. Vingt fois l'accusation fut suspendue sur sa tête, et il faillit voir terminer par un procès sa carrière publique, comme un procès terrible avait mis fin à sa carrière militaire. Il fallait que lord North vînt à son secours, que pour calmer l'irritation produite il en prît quelque chose à son compte et se montrât plus vif que ses propres intentions. Ainsi il se compromettait chaque jour davantage, en se refroidissant davantage chaque jour sur les opinions et les mesures qui le conduisaient à sa perte. C'était une conduite inexcusable et cependant digne de pitié. Un autre aurait fui de désespoir; mais il était d'une humeur sereine, et sa gaieté na-

(1) C'est le roi George IV qui l'a raconté à lord Holland *avec plus de gaieté que de respect filial*. (*Mem. of Fox*, t. Ier, p. 287.)

turelle l'aidait à soutenir avec philosophie une situation insupportable.

Sans cesse avertie par la tribune, sans cesse découragée ou éclairée par des revers, l'opinion publique, d'abord si vive contre les Américains, allait se détachant de la politique ministérielle. Les intérêts commerciaux en souffrance désarmaient le patriotisme et tempéraient l'orgueil de la nation. Le parlement, piqué au jeu, enchaîné par ses votes, suivit bientôt le roi par faiblesse ou les ministres par intérêt; mais il sentit par degré baisser son énergie et faiblir sa conviction. On voit par une lettre de Fox que dès 1777 il regardait comme évident que l'opinion de la chambre était maintenant de son côté, et il ne pouvait s'empêcher d'espérer que l'opinion finirait par influer sur le vote. Ce qui, dans une affaire où la persistance sans la conviction se conçoit malaisément, contribuait à perpétuer l'entraînement de la majorité, c'est qu'une publicité incomplète et un système vicieux d'élection allégeaient pour les membres des communes le fardeau de la responsabilité. On laissait celle-ci peser tout entière sur les ministres, et plus la question était grave et difficile, plus on hésitait à la résoudre autrement que le gouvernement, alors que la voix publique ne se faisait pas clairement entendre.

L'opposition, amenée par les faits à épouser chaque jour plus résolument la cause de l'indépendance américaine, était cependant agitée par la crainte de paraître indifférente au péril ou à l'honneur du pays, et, sans cesse sollicitée à des négociations secrètes, elle se divisait comme toujours en esprits qui se refusent à tout, en esprits qui se prêtent à tout. Elle avait plus d'un but : le premier était de limiter l'influence royale, et pour cela diverses réformes devaient supprimer quelques abus nuisibles à l'indépendance ou à la pureté du parlement. Quant aux affaires d'Amérique, elles étaient embarrassantes. Devait-elle, s'il lui était donné satisfaction sur d'autres griefs, si les portes du pouvoir s'entr'ouvraient pour elle, tout sacrifier à une question épineuse sur laquelle le roi semblait intraitable? Il y aurait une chronique parlementaire très intéressante à écrire sur les essais de transaction sans cesse abandonnés et repris. Chacun des hommes du temps y paraîtrait avec son caractère et le tour de son humeur et de son esprit. Parmi eux, Fox, toujours franc, décidé, véhément dans la chambre, n'était pas dans la diplomatie extra-parlementaire le plus inabordable. Il avait une grande et juste idée de la difficulté des affaires et du danger de la situation, nulle haine contre les personnes, et une bienveillance générale qui comptait sur la réciprocité. Longtemps libre de tout engagement, il prêtait l'oreille aux propositions de rapprochement; mais bientôt, comme du côté du roi on

ne voulait qu'avoir les hommes sans les mesures, il négociait avec une franchise qui mettait en lumière l'impossibilité de s'entendre, et tout était rompu presque aussitôt que commencé. Par momens, il renonçait à tout désir de pouvoir. Il écrivait à son ami le colonel Fitzpatrick, qui servait en Amérique (1) (3 février 1778) : « Pour ce qui me regarde, je puis dire seulement qu'on me flatte que je continue à gagner plutôt qu'à perdre comme orateur, et je suis si convaincu que c'est tout ce que je gagnerai jamais (si je n'aime mieux devenir le plus vil des hommes), que je ne pense jamais à un autre objet d'ambition. Ambitieux, je le suis certainement par nature; mais j'ai réellement ou je crois avoir tout à fait dominé cette passion. J'ai encore autant de vanité que jamais, passion plus heureuse de beaucoup; car je crois pouvoir acquérir une grande réputation et la garder, et je ne pourrai jamais acquérir une grande situation, ou, si je l'acquiers, la garder, sans faire des sacrifices que je ne ferai jamais. » Il parlait ainsi lorsqu'il croyait le roi invincible et la complaisance des chambres inépuisable. Plus souvent, à la pensée du danger public, excité par ses craintes mêmes pour son pays, il mettait son honneur à le sauver et pressait Rockingham et Richmond de ne pas se refuser aux occasions de ramener le parti whig au gouvernement. Il ne fallait qu'un pied dans le pouvoir pour arrêter l'état sur le penchant de sa ruine; il suffisait pour maîtriser le roi de pénétrer dans son conseil. Cependant, à mesure que le temps avançait, il prenait de nouveaux engagemens avec la popularité, et renonçait de plus en plus à cette excessive indépendance qui tente et isole quelquefois les hommes supérieurs, et à laquelle Chatham avait tant sacrifié. L'arrière-neveu de Charles Ier devenait le représentant du parti parlementaire contre le parti royal.

Mais tandis qu'il se disciplinait dans sa vie publique, il continuait de desservir sa cause et son avenir par sa façon de vivre; il aliénait sa liberté à ses passions. Dans un voyage qu'il avait fait à Paris en 1776, il s'était livré si follement à ses goûts, que cette vie déréglée, jointe à la franche hardiesse de sa conversation, effarouchait les esprits les moins sévères. Mme du Deffand, qui, en détestant l'ennui et l'uniformité, prenait l'originalité et la force en mauvaise part, écrivait à Walpole en parlant de Fox :

(1) Richard Fitzpatrick, frère de lord Ossory, était oncle de la belle-sœur de Fox et son intime ami. Il le suivit dans sa carrière politique, quoique beau-frère de lord Shelburne. C'était un homme aimable et distingué, connu en France par ses relations avec M. de Lafayette. Tous deux s'étaient liés en Amérique, quoique combattant sous des drapeaux différens. C'est lui qui fit à la chambre des communes, le 16 décembre 1796, la motion en faveur des prisonniers d'Olmütz.

« Il a beaucoup d'esprit, j'en conviens; mais c'est un genre d'esprit dénué de toute espèce de bon sens... Il n'a pas un mauvais cœur, mais il n'a nulle espèce de principes, et il regarde avec pitié tous ceux qui en ont. Je ne comprends pas quels sont ses projets pour l'avenir; il ne s'embarrasse pas du lendemain. La plus extrême pauvreté, l'impossibilité de payer ses dettes, tout cela ne lui fait rien. Le Fitzpatrick paraîtrait plus raisonnable, mais le Fox assure qu'il est encore plus indifférent que lui sur ces deux articles; cette étrange sécurité les élève, à ce qu'ils croient, au-dessus de tous les hommes. Ces deux personnages doivent être bien dangereux pour toute la jeunesse. Ils ont beaucoup joué ici, surtout le Fitzpatrick. Il a perdu beaucoup... Il me semble qu'il (Fox) est toujours dans une sorte d'ivresse. Il joint à beaucoup d'esprit de la bonté, de la vérité; mais cela n'empêche pas qu'il ne soit détestable. Je lui aurai paru une plate moraliste, et lui il m'a paru un sublime extravagant. »

Malheureusement pour lui, plus d'un trait de cette sévère peinture portait juste.

« M. Fox est la première figure en tout lieu, dit Horace Walpole dans une de ses lettres, le héros du parlement, de la table de jeu, de Newmarket. La semaine dernière, il a passé vingt-quatre heures sans interruption dans ces trois endroits ou sur la route de l'un à l'autre. »

C'est après de telles citations qu'il est bien nécessaire de rapporter ce que disait de lui un de ses adversaires politiques les plus décidés et les plus éclairés, Gibbon : « Jamais peut-être aucun être humain ne fut plus parfaitement pur de toute tache de malveillance, de vanité ou de fausseté. » C'est alors qu'il importe de rappeler que dans un temps où les plus nombreux, les plus éclatans exemples semblaient autoriser les hommes politiques à songer à leur fortune, il n'y pensa jamais, et s'abstint constamment de ces précautions tolérées contre la pauvreté, qu'à l'aide de sinécures ou de pensions on pouvait prendre sans compromettre sa renommée. Ce joueur forcené était le plus désintéressé des hommes.

C'est qu'il n'était plus le même quand la politique l'élevait à lui, heureux s'il eût compris que la réputation privée est une force et un devoir de la politique. Cependant tout se réunissait pour l'avertir. En devenant homme populaire, il aurait dû songer aux défiances du peuple. Aux élections générales de 1780, il fut candidat pour Westminster, et reçut de ses nouveaux commettans comme une empreinte démocratique. En même temps pénétraient dans la chambre des communes des hommes nouveaux dont la présence pouvait lui créer de nouveaux soins, Fitzpatrick et Townshend, dont l'amitié n'était qu'un appui, Sheridan, dont la sagesse ne pouvait faire ombrage à la sienne, mais aussi ce jeune Pitt, objet à vingt et un ans de tant de

mystérieuses espérances. A peine eut-il paru dans la chambre, qu'il débuta dans l'opposition avec beaucoup d'effet (26 février 1781). Lord North dit en l'écoutant que c'était le meilleur premier discours qu'il eût entendu. Calme et passionné, ambitieux et sévère, le fils du grand Chatham parut dès le premier jour le rival prédestiné de Fox. Celui-ci, incapable de crainte et de jalousie, le félicitait de son début, lorsqu'un vieux membre, le général Grant, lui dit : « Eh! monsieur Fox, vous louez le jeune Pitt pour son discours, et vous faites bien, car, excepté vous, il n'y a pas dans la chambre un homme qui pût en faire un pareil, et tout vieux que je suis, je m'attends à vous voir tous deux combattre entre ces quatre murs, comme j'ai vu faire vos pères avant vous. » Le compliment assez maussade embarrassait un peu celui à qui on l'adressait, lorsque Pitt, avec beaucoup d'à-propos : « Je ne fais aucun doute, général, dit-il, que vous n'aimassiez à vivre aussi longtemps que Mathusalem. »

Cependant l'heure fatale du ministère allait sonner. A la nouvelle de la prise de Yorktown, lord George Germaine offrit sa démission, que le roi n'accepta qu'en lui donnant la pairie en échange; mais les motions hostiles se succédèrent, les minorités grandirent, et quand le général Conway proposa une adresse pour demander la paix avec l'Amérique, il succomba devant une majorité d'une seule voix. Il se réduisit alors à une déclaration portant qu'il était désormais impossible de réduire les colonies par la force, et 234 membres contre 215 votèrent avec lui. Dans la séance du 20 mars 1782, lord North annonça la démission des ministres. La chambre s'ajourna immédiatement. C'était un jour de vent et de neige; le temps était affreux, et les honorables membres restèrent longtemps à se morfondre dans les salles d'attente avant de pouvoir sortir. Lord North seul avait son carrosse, et en y montant avec quelques amis : « Bonsoir, messieurs, leur dit-il; vous voyez l'avantage d'être dans le secret. »

Le roi ne partit point pour le Hanovre, mais il ne voulut traiter d'un nouveau cabinet qu'avec lord Shelburne, quoiqu'il consentît à donner le titre de premier au marquis de Rockingham, chef de la portion la plus nombreuse et la mieux liée de l'opposition. Lord Shelburne, qui pouvait n'avoir point cherché cette distinction, la dut sans doute aux petits calculs de la vanité royale; mais elle le plaça dès le début dans une situation particulière, et lui attira la défiance du public et du parlement, sans l'empêcher de devenir le collègue de Fox comme secrétaire d'état. Le duc de Richmond fut grand-maître de l'artillerie, lord John Cavendish chancelier de l'échiquier, lord Camden président du conseil. Burke, nommé payeur général, n'entra pas dans le cabinet, et, chose étrange, il n'y semblait pas prétendre.

Mais les yeux cherchaient dans la nouvelle administration le jeune Pitt, dont la place y semblait marquée. Lui-même, il s'était donné l'exclusion en disant d'avance en plein parlement que, quels que fussent les nouveaux arrangemens, il n'y participerait pas, résolu qu'il était à n'accepter jamais une position subordonnée : confession naïve et menaçante d'une hautaine ambition.

Il tint parole, et demeura dans une neutralité indépendante, ne combattant pas le nouveau cabinet, mais ne l'aidant pas davantage, dédaignant les questions qui n'intéressaient que l'existence ou l'amour-propre des ministres, et poursuivant ses propositions de réforme parlementaire que ceux-ci ne pouvaient accepter. C'était une question restée ouverte, mais que la majorité se souciait peu d'aborder. Fox votait pour les propositions réformatrices de Pitt, en s'inquiétant de son attitude. Il avait de lui une haute opinion ; mais il craignait que le désir *d'être le premier* ne l'aveuglât au point de se laisser persuader de rétablir l'ancien système de gouvernement. Il soupçonnait lord Shelburne de tendre à ce but, et d'éloigner Pitt du système actuel en lui faisant craindre de n'y figurer jamais qu'en seconde ligne. Une désunion intime faisait la grande faiblesse du ministère. Lord Rockingham manquait d'autorité dans sa personne; Richmond, Shelburne, Camden s'effaçaient dans la chambre des lords; Fox était tout dans celle des communes, mais il marchait seul et se concertait peu. C'était cependant un excellent ministre. Il se montrait attentif, exact, laborieux. Les affaires faisaient trève à de vains plaisirs; le pouvoir régularisait sa vie. Il était de ces hommes pour qui les devoirs positifs ont besoin de l'attrait d'un grand but. L'empire sur lui-même ne lui venait que lorsqu'un peu de gloire recommandait la vertu.

« M. Fox, dit Horace Walpole, brille déjà avec autant de grandeur dans le pouvoir qu'il a fait dans l'opposition, quoique la tâche soit infiniment plus difficile. Il est maintenant aussi infatigable qu'il était paresseux. Il a une parfaite égalité de caractère (*a perfect temper*) ; non-seulement il est de bonne humeur, mais de bonne nature, et c'est la principale qualité d'un premier ministre dans un pays libre. Il a plus de sens commun que personne avec des talens surprenans, que ni l'ostentation ni l'affectation ne déparent. Lord North avait l'esprit et la bonne humeur, mais ni le bon caractère, ni le sentiment, ni l'activité, ni les manières d'un homme bien élevé. Lord Chatham était un éblouissant météore; il a fait au loin la guerre avec succès, mais il est tombé à rien dans la paix. Peut-être suis-je partial pour Charles Fox, parce qu'il ressemble à mon père pour le bon sens. »

Le ministère entreprit quelques réformes; mais c'était là sa tâche la plus aisée : sa grande affaire était la paix.

« Pour nous, écrivait Fox à Fitzpatrick avant d'être ministre, qui espérions jouer quelque rôle sur la scène du monde, et qui avions du moins notre part individuelle de la grandeur du pays, il est un peu dur d'être obligés de rabattre nos espérances et nos vœux à nous montrer capables de guérir d'une façon quelconque les plaies que d'autres ont faites, et de mettre ce pays, qui était le premier de l'Europe, sur le pied d'être une des nations du monde... Pour qui eut jamais de l'ambition, bon Dieu! qu'est-ce que cela? En vérité, il est intolérable de penser qu'il ait été au pouvoir d'un *blockhead* (une tête de bois) de faire autant de mal. »

Ce *blockhead* n'aidait guère, comme on le conçoit, à réparer ses fautes. Les difficultés des négociations lui paraissaient la juste punition des négociateurs, et il n'était pas fâché que la paix humiliât ceux qui l'avaient voulue. En même temps qu'il se prêtait peu aux concessions nécessaires, il s'attachait peu aux compensations possibles. Fox voulait d'une part une déclaration franche et de bonne grâce de l'indépendance de l'Amérique, et de l'autre un système d'alliances européennes qui tempérât la prépondérance française. Il s'en ouvrit au vieux roi de Prusse, et vit avec sagacité que ce rapprochement devait être la base de la politique anglaise. Il prit très au sérieux ses fonctions de secrétaire d'état, et dans ce qu'on nous livre de sa correspondance, il montre un esprit étendu et vigilant qui regarde au loin et songe à l'avenir; mais en travaillant au traité qui devait pacifier les deux mondes, il rencontra la discorde dans le cabinet, ou tout au moins une difficulté intérieure qui devait en abréger la durée, et par ses effets exercer une longue influence sur les destinées de l'Angleterre et de l'Europe.

Les nouveaux *Mémoires* nous font entrevoir la façon dont se conduisent les affaires en Angleterre. Le cabinet, qui n'est en droit qu'un comité du conseil privé, délibère régulièrement. On tient note de ses décisions rendues sous la forme d'une injonction au ministre compétent. Celui-ci rend compte au roi s'il y a lieu, et généralement par lettre. George III répondait par écrit. Les choses se passent encore à peu près de même. On imprime des ordres du jour et des pièces pour préparer les délibérations du cabinet, et telle est la discrétion anglaise que jamais ces documens ne s'échappent jusque dans les mains du public. Le temps seul permet d'en divulguer quelques-uns, et nous avons sous les yeux plusieurs des courts procès-verbaux du conseil et une partie de la correspondance du roi et de son ministre. On peut donc maintenant connaître avec la dernière exactitude ce qui s'est passé.

Pendant longtemps, deux secrétaires d'état avaient eu chacun par moitié la direction de la diplomatie britannique, l'un au nord, l'autre au midi. Au département du midi étaient réunies l'Irlande, les colo-

nies et la correspondance avec l'ouest de l'Europe. Les relations avec le reste du monde formaient le département du nord. La guerre avait motivé la création d'un troisième secrétaire d'état chargé des affaires d'Amérique ou des colonies. Appelé pour faire la paix, le ministère supprima cette place, et établit la division qui a subsisté jusque dans ces derniers temps (1). Un des secrétaires d'état, Fox, fut chargé des affaires étrangères ; l'autre, lord Shelburne, eut le département de l'intérieur, duquel dépendaient l'Irlande et les colonies. Par suite de cette dernière attribution, il ne pouvait être tout à fait en dehors des mesures diplomatiques, puisque des colonies étaient parties belligérantes. L'indépendance de l'Amérique intéressait officiellement le ministre qui correspondait avec l'Amérique. Une certaine communauté d'action et par suite un parfait accord était donc nécessaire entre les deux secrétaires d'état. Or cet accord n'existait pas. Le caractère de lord Shelburne avait peu d'analogie avec la franchise, l'abandon, la supériorité confiante de son collègue. La commune renommée refusait au premier la sincérité. La presse, depuis Junius, l'avait surnommé *le Jésuite*. C'était un homme défiant; mais aucun fait cependant ne prouve que la réserve allât chez lui jusqu'à la duplicité. Seulement, dans le cabinet, ses origines le distinguaient de ses collègues. Il avait toujours fait partie de cette coterie que lord Chatham tenait à conserver libre de toute connexion avec les partis. La confiance relative que le roi lui témoignait le compromettait encore. C'était une ressource particulière dont il pouvait dans l'occasion se servir, mais dont on ne voit pas qu'il ait usé contre ses collègues. N'importe, il était suspect, et rien dans ses manières n'était propre à lui rendre la confiance que sa position lui faisait perdre. Fox écrivait à Fitzpatrick : « Shelburne est chaque jour de plus en plus lui-même. Il est ridiculement jaloux de mes empiètemens sur son département, et il a grande envie d'empiéter sur le mien... il affecte le ministre (2) de plus en plus chaque jour, et il est, je crois, parfaitement assuré que le roi a l'intention de lui en donner le titre. Pourvu que nous puissions tenir assez longtemps pour donner un bon coup à l'influence de la couronne, il est, je pense, fort indifférent que nous nous en allions un peu plus vite.»

Avec de tels sentimens, il était difficile que la coopération diplo-

(1) L'étendue et l'importance des possessions outre-mer de l'Angleterre a fait rétablir, il y a déjà assez longtemps, le secrétaire d'état des colonies. Pendant la guerre actuelle, on vient de créer une place de secrétaire d'état de la guerre. Il n'y avait jusqu'alors qu'un secrétaire de la guerre, rarement membre du cabinet. Il y a donc maintenant quatre secrétaires d'état.

(2) *Le ministre,* dit emphatiquement en anglais, signifie le premier ministre. Quand un cabinet se forme, on demande : Qui sera *le ministre?*

matique des deux secrétaires d'état fût parfaitement cordiale. Les négociations avaient commencé à Paris d'une manière non officielle par l'entremise d'un trafiquant écossais, Richard Oswald, qui était en relation avec Franklin. Il connaissait lord Shelburne, et il lui avait écrit spontanément pour lui rendre compte de ses conversations avec l'illustre représentant de l'Amérique insurgée. Le cabinet accueillit cette ouverture, et par ses ordres cette négociation se continua non pas à l'insu de Fox, mais un peu en dehors de sa direction. Un agent officiel, Thomas Grenville (1), avait été bientôt envoyé par lui pour traiter régulièrement. Franklin, dont la philanthropie s'alliait au patriotisme le plus intéressé, et la bonhomie à la plus rusée diplomatie, avait tiré parti de cette double négociation. L'inexpérience politique d'Oswald lui convenait, et il espérait beaucoup de la rivalité des deux agens et de leurs patrons respectifs. Il croyait et les historiens ont supposé jusqu'ici le ministère encore bien plus divisé qu'il ne l'était. Il soupçonnait les deux secrétaires d'état d'agir chacun pour son compte, sans se concerter ni informer leurs collègues. On voit par une lettre de M. de Lafayette (2) que le comte de Vergennes, Franklin et lui croyaient à un double jeu, et regardaient le cabinet de Londres comme livré à toutes les rivalités de l'intrigue. Il n'y avait rien au fond qu'une affaire mal engagée. Tout en souffrait; Grenville se plaignait d'être contrarié ou trompé par le correspondant de lord Shelburne, tout fier d'avoir la confidence de Franklin. Cet agent avait eu la simplicité de se charger de transmettre la demande d'une cession du Canada aux États-Unis. Fox en prenait ombrage, et sa défiance allait au-devant des soupçons de Grenville. M. Cornewall Lewis, qui a examiné diligemment toute cette affaire, a déclaré, dans le plus whig des recueils (3), que les griefs contre Shelburne, au sujet de la mission diplomatique d'Oswald, étaient sans fondement. Nous en jugeons comme lui; mais, justes ou non, la défiance et l'irritation étaient naturelles, et leurs effets inévitables.

Sur ces entrefaites, le marquis de Rockingham, qui était entré au pouvoir avec une santé profondément altérée, mourut (1er juillet 1782.) Sa succession, en s'ouvrant, achevait de décomposer le ministère. Fox n'aspirait pas à la première place, mais il pouvait prétendre à la donner. Le duc de Richmond était, à quelques égards, en mesure de l'obtenir; mais, exclu par son radicalisme en matière de réforme parlementaire, il s'attendait du moins à des offres que

(1) C'est celui qui a donné au *British Museum* la bibliothèque qui porte son nom.
(2) *Mémoires*, t. II, p. 30.
(3) *Edinburgh Review* de janvier 1854.

Fox ne lui fit pas. Ce dernier proposa pour la trésorerie le lord-lieutenant d'Irlande, le duc de Portland, qui avait le rang, la considération, mais qui pour l'expérience et les talens n'égalait ni Richmond, ni Shelburne. On devine comment fut reçu ce dernier, quand il annonça que le choix du roi s'était fixé sur lui, et qu'il n'avait pu refuser. Fox donna aussitôt sa démission; mais, quoique approuvé et suivi par le chancelier de l'échiquier, lord John Cavendish, et le payeur général Burke, il n'obtint pas l'assentiment unanime de son parti ni du public. On pensait avec raison que la difficulté de la situation exigeait le concours de tous les efforts, au prix même de quelques sacrifices, et que le seul moyen de rétablir dans leur vérité, dans leur énergie, les principes constitutionnels, c'était, au lieu d'opérer dans les partis de nouveaux fractionnemens, de coaliser toutes les opinions conciliables, et d'unir tous les talens et toutes les ambitions pour la victoire commune des grands talens et des grandes ambitions.

Qu'aurait-on dit, si l'on avait pu prévoir les futures conséquences de cette rupture, si l'on s'était douté qu'elle traînât à sa suite et la décomposition de l'ancien parti whig, et la naissance d'un torisme nouveau, et la dissidence éternelle, l'éternelle inimitié de Pitt et de Fox, et peut-être, si rien n'est fatalement réglé dans ce monde, les longs déchiremens de l'Europe dans une guerre dont le monde n'a pas vu l'égale?

Bien que lord Shelburne eût gardé avec lui la majorité du ministère, la retraite de Fox, de Burke, de Cavendish le laissait pour ainsi dire sans défense dans la chambre des communes. S'il était réduit à les remplacer par des hommes de seconde ligne, la tentative même de gouverner devenait impossible. Dès le premier moment de la crise, Fox rencontra Pitt dans la galerie de la chambre, et, questionné par lui avec une inquiétude qui semblait bienveillante : « Oui, lui dit-il, le cabinet est dissous, l'ancien système va renaître. Ils ont les yeux sur vous. Sans vous, ils ne peuvent rien faire; avec vous, je ne sais. — S'ils comptent sur moi, répondit Pitt, ils pourront bien se trouver déçus. » Fox, en racontant cette conversation à ses amis, ajoutait : « Et moi, je crois qu'ils comptent effectivement sur lui, et je crois qu'ils ne seront pas déçus. » Quelques jours après, Pitt, en acceptant le titre de chancelier de l'échiquier, devenait ministre dirigeant dans la chambre des communes, et se plaçait à vingt-trois ans à la tête du gouvernement de son pays. Au risque de scandaliser la philosophie de l'histoire, je demanderai si l'on est bien sûr que ce résultat accidentel d'une crise ministérielle n'ait pas été pour quelque chose dans les plus grands événemens du siècle. Qui sait si un autre dénoûment n'eût pas suffi pour donner un autre cours

aux guerres de la révolution française? Un peu moins d'orgueil ou de précipitation dans deux hommes, et le monde peut-être ne voyait ni Austerlitz ni Waterloo.

Le nouveau ministère était au fond une coalition. Il avait pour lui le roi, et les *amis du roi,* et quelques-uns des hommes les plus compromis, à la suite de lord North, dans la politique de résistance; mais les noms de Shelburne et de Pitt étaient les seuls apparens, et ils ne suffisaient pas pour donner au cabinet force et durée. Il y avait en dehors lord North et le gros de son parti, Fox et la majorité des whigs. Alors se posa, comme dit un écrivain spirituel, *le problème des trois corps.* Il fallait que deux des trois se réunissent, ou qu'un seul ralliât les deux autres par une attraction puissante. Shelburne fit ou permit des ouvertures de chaque côté; on négocia pour lui avec lord North, on négocia pour lui avec Fox. Pitt lui-même, qui répugnait à l'alliance avec le premier, eut avec le second une entrevue. Rien ne s'opposait à un rapprochement, sauf un point : Fox ne voulait pas, et là où les choses en étaient venues, il ne devait guère accepter la primauté de Shelburne, que la loyauté de Pitt ne lui permettait pas d'abandonner; mais une retraite volontaire du premier ministre pouvait tout concilier. Shelburne s'y prétendait disposé. « Fox et le duc de Portland, disait-il, feront un gouvernement avec Pitt, car je ne puis entendre parler des grandes idées de Pitt de ne pas prendre part à une administration où je ne serais pas. » Mais Pitt songeait déjà peut-être au pouvoir sans partage, et les amis de lord North entouraient Fox. Il y avait toujours eu entre ces deux hommes une certaine familiarité bienveillante à travers les hostilités parlementaires. La coalition fut conclue.

J'ai ailleurs essayé d'apprécier cet acte décisif de la vie de Fox (1). Quoique le caractère de North lui inspirât une sympathie naturelle, quoiqu'on sût que ce ministre avait fini par soutenir à contre-cœur la politique de la guerre, la responsabilité en pesait sur lui; il ne pouvait dignement entrer dans le ministère de la paix, ni former une coalition contre l'abus de la prérogative royale, après en avoir fait longtemps son point d'appui. Quoique approuvé par Cavendish, Burke, Sheridan, Fitzpatrick, Townshend, Fox compromettait son autorité morale, celle même de la tribune politique, en ne paraissant tenir aucun compte des accusations formidables qu'il avait fait gronder sur la tête de lord North. Il alléguait la maxime : *Inimicitiæ breves, amicitiæ sempiternæ.* Malheureusement il n'avait pas à pardonner des injures personnelles toujours pardonnables : il s'agissait de mettre en oubli ce qu'on avait qualifié de trahison envers le

(1) Voyez *Burke*, deuxième partie, dans la *Revue* du 1er février 1853.

pays et la liberté. La nouvelle alliance ne pouvait être dictée que par les ressentimens et les impatiences de l'orgueil et de l'ambition, et dans un temps où l'empire de l'opinion publique était encore trop imparfaitement établi pour servir de seconde conscience aux hommes d'état.

La paix était impopulaire. Pouvait-elle ne pas l'être, conclue dans la situation humiliée où la fortune avait placé la Grande-Bretagne? Quand les préliminaires en furent communiqués au parlement, l'opposition, qui savait la difficulté presque insurmontable d'obtenir des conditions meilleures, fit rendre par la chambre des communes un vote de désapprobation, et le ministère se retira.

Le but était atteint; le roi était vaincu; mais on avait eu recours à des moyens extrêmes. L'association forcée du roi et d'un cabinet de coalition ne devait être qu'une guerre intestine. Il eût fallu toutes les ressources de l'habileté, de la prudence, de l'adresse pour faire sortir de tels antécédens un bon et durable gouvernement. « Si en voulant empêcher que le roi soit son propre ministre, disait lord North à Fox, vous entendez que le cabinet ne sera pas un gouvernement par départemens, je suis d'accord avec vous. C'est un mauvais système. Il doit y avoir un homme ou un cabinet pour gouverner l'ensemble et diriger chaque mesure. Je n'avais pas introduit le gouvernement par départemens, je l'ai trouvé établi, et la vigueur et la résolution m'ont manqué pour y mettre un terme. » La nouvelle administration n'avait pas cet homme qui dût tout conduire. Le duc de Portland n'était qu'un chef éclairé, un grand seigneur digne de respect. North, fourvoyé dans un cabinet où dominait l'esprit de l'opposition qui l'avait renversé, ne pouvait figurer en première ligne. Son caractère ni son talent ne l'y portaient, et c'était à lui maintenant que George III en voulait le plus. Fox enfin, l'homme principal de la combinaison, plus suspect et plus odieux que désagréable au roi, atteint dans sa considération personnelle par les irrégularités de sa vie, dans sa considération politique par ses dernières manœuvres parlementaires, n'avait pas cet art de ménager les hommes ou ce don de leur commander, cette universalité d'expérience, d'aptitude et d'activité nécessaire pour suffire à tous les besoins d'une administration faible de composition, entourée de puissans ennemis. Pitt avait été sur le point d'en empêcher la formation. S'il l'eût voulu, le roi, plutôt que d'accepter les fers de la coalition, lui aurait livré le pouvoir; mais Pitt n'avait pas jugé le moment encore venu, et plutôt que de rester en substitut de lord Shelburne, il aimait mieux rentrer en maître. Et cependant Fox rêvait encore leur réunion dans le cabinet. Il la regardait comme le meilleur moyen de fonder une administration permanente, seule capable de

elever l'Angleterre en Europe. Il écrivait à lord Ossory : « Si l'on pouvait persuader Pitt, il pourrait rendre au pays le plus réel service que jamais homme lui ait rendu. »

Un cousin de Pitt, lord Temple, venait de quitter les fonctions de lord-lieutenant d'Irlande, et, selon l'usage, il demanda au roi une audience de pure étiquette. Il fut surpris d'être reçu avec des marques de faveur et un langage plein d'abandon. Le prince lui fit le plus grand éloge de Pitt, et lui déclara que ses ministres n'auraient jamais sa confiance, et qu'il saisirait le premier joint pour les congédier. Lord Temple lui conseilla de prendre patience, d'attendre que le public eût reconnu la vanité de leurs promesses de réforme, et plutôt que de les renvoyer, de les amener à donner leur démission. Dans ce dernier cas, lord Temple lui garantissait qu'il ne serait pas abandonné. Une sorte de complot fut ainsi ourdie par le roi contre son ministère. On assure que l'ancien chancelier, lord Thurlow, fut mis dans le secret, et il y aurait beaucoup d'innocence à croire que Pitt n'en sut rien. Ainsi s'engagea cette sourde guerre, que Johnson, le plus violent des tories, appelait une lutte entre le sceptre de George III et la langue de M. Fox.

Les actes du ministère ne purent de quelque temps fournir au roi l'occasion d'éclater. Les efforts de Fox pour améliorer les conditions de la paix, pour former avec la Prusse, la Hollande et même la Russie une opposition européenne à la France, purent être mal secondés par le roi, qui triomphait des disgrâces d'une paix conclue malgré lui. L'abaissement de l'Angleterre le vengeait de l'opposition; mais il n'avait rien à dire, et paraissait tranquille. La session se terminait sans rupture. Fox comptait beaucoup sur la session prochaine. L'écueil où il devait périr fut une mesure qui lui fait un véritable honneur.

Le bill de l'Inde n'était pas en effet une mesure de parti. L'opinion n'y était point préparée. Aucun intérêt de majorité, aucune exigence d'auxiliaires avides ou ambitieux, aucun engagement d'amour-propre ne forçait, ne poussait les ministres à entreprendre cette réforme. Une pensée de bien public et de bon gouvernement la leur inspirait seule. Lord Chatham avait conçu un projet analogue à l'époque de son second ministère, lorsqu'une maladie funeste vint le réduire à l'inaction et jeter une année de ténèbres dans sa vie. « Je regarde, disait-il au duc de Grafton, la mesure relative à l'Inde comme le plus grand des objets, si j'ai quelque sentiment de ce qui est grand. » Fox en jugea de même. C'était en effet une étrange anomalie, on peut dire une monstruosité politique, qu'une compagnie de marchands, établie pour gérer quelques factoreries, eût conquis et gouvernât un empire trois fois plus grand que le pays qui l'avait

instituée. A quel prix, l'histoire le sait. La justice et l'humanité avaient été outrageusement violées dans la création de l'Inde anglaise. La morale comme la politique commandait donc un changement profond dans l'état légal de son administration. Toute réforme devait avoir pour principe la réunion de l'Inde à l'empire britannique sous la puissance du gouvernement. Pour atteindre ce but, les moyens pouvaient varier, mais on conviendra que c'était avec une parfaite sécurité de conscience que des hommes tels que Fox et Burke devaient entreprendre une telle réforme.

« Ils s'efforcent, lisons-nous dans une lettre très intime du premier, d'exciter une grande clameur contre nous, et ils réussiront, je le crains, à nous rendre très impopulaires dans la Cité. Cependant je sais que j'ai raison, et je dois en supporter les conséquences, quoique j'aie autant qu'homme au monde l'aversion de l'impopularité. Réellement ce n'est pas en moi hypocrisie que de dire que la conscience d'avoir toujours agi par principes dans les affaires publiques, et ma détermination de faire toujours de même est la grande consolation de ma vie. Je sais que je n'ai jamais plus agi par principe que dans cette occasion où je suis tant attaqué. Si je n'avais considéré que la conservation de mon pouvoir, le plus sûr était de laisser les choses comme elles étaient, ou de proposer quelque insignifiante modification, et je ne suis nullement ignorant du danger politique que je cours par cette démarche hardie; mais que je réussisse ou non, je serai toujours heureux de l'avoir tentée. »

Il attaquait une corporation puissante dans son orgueil et dans ses intérêts. Encore aujourd'hui, un ministère aurait de la peine, s'il le voulait, à se délivrer des restes de la compagnie des Indes, et l'on en recule par des mesures provisoires la réforme définitive. En 1784, la tentative de Fox n'aurait pas réclamé moins que l'initiative d'un ministère affermi, loyalement soutenu par la couronne, suivi avec enthousiasme par les deux chambres. Chatham, au faîte de sa gloire, n'aurait pas réussi sans effort. Fox commettait donc une noble imprudence. Tous les intérêts et tous les sentimens hostiles au ministère se groupèrent autour de cette question et s'en saisirent comme d'une arme mortelle. L'intrigue et la calomnie se mirent à l'œuvre. Les objections les plus contradictoires, les imputations les plus disparates furent dirigées contre le cabinet et son plan. Une seule a surnagé, et le reproche qui dans le temps vint en seconde ligne est encore articulé par des écrivains d'une certaine gravité. Le moyen le plus simple de régulariser le gouvernement de l'Inde, en conservant la compagnie, était de remplacer par des autorités légales l'administration arbitraire et pour ainsi dire domestique de quelques négocians de la Cité, et c'est ce qu'avait déjà fait un bill de lord North en 1773, mais il laissait la compagnie sans contrôle organisé. Un second

pas était à faire, c'était de la soumettre à la surveillance, à la direction du gouvernement ou d'une autorité qui le représentât. Comme le gouvernement en Angleterre diffère peu du parlement, et qu'on ne voulait pas être accusé de chercher l'extension du pouvoir ministériel, on imagina de soumettre les affaires de l'Inde à un comité nommé pour quatre ans par le parlement, et dont les vacances seraient remplies par nomination royale. Le bill qui instituait ce comité en désignait le président, c'était le comte de Fitzwilliam, un des hommes du temps les plus respectés. Ces dispositions insolites, peu conformes aux doctrines de la responsabilité gouvernementale, furent dénoncées comme les violations flagrantes des droits de la couronne. Le bill était un travail très étendu et d'un grand mérite. On souleva contre une seule clause, avec une affectation hypocrite, tous les scrupules de l'orthodoxie constitutionnelle; on oublia que cet article remplaçait d'autres dispositions législatives qui désignaient nominativement certains fonctionnaires, et n'attribuaient rien au roi ni à son gouvernement. On ne voulut voir dans une mesure de bien public qu'une manœuvre pour perpétuer la domination du parti whig, comme si dans une vue d'influence les ministres n'auraient pas mieux fait de réserver le choix des commissaires à l'autorité royale, c'est-à-dire à eux-mêmes. Les hommes politiques du temps avaient fait trop de fautes pour qu'on leur supposât facilement des intentions désintéressées.

Que George III crût à une trahison, rien de plus simple. Cependant il approuva le bill, jusqu'à ce qu'il y reconnût un prétexte pour rompre sa chaîne, comme il l'avait promis à lord Temple. On possède encore une note secrète rédigée ou revue par ce dernier, et dans laquelle il trace au roi la marche convenable. « Le refus de sanction du bill de l'Inde serait, dit-il, une mesure extrême à laquelle on doit préférer le rejet par la chambre des lords. » Pour obtenir ce rejet, un pouvoir fut remis à lord Temple, qui l'autorisait à dire que le roi tiendrait pour son ennemi quiconque voterait pour le bill. Le complot réussit; le bill fut rejeté par les pairs à huit voix de majorité. Tandis que les ministres faisaient appel à la chambre des communes, le roi donna à lord Temple les pouvoirs de secrétaire d'état, afin qu'il leur notifiât régulièrement leur congé. C'était la première fois depuis la reine Anne qu'un cabinet était ainsi destitué. Pitt était l'heritier désigné. La conspiration de la cour et de la Cité n'avait qu'en lui son espérance; il avait combattu le bill de l'Inde avec plus d'acharnement que de bonne foi; il concentrait en lui toutes les oppositions. Il forma donc le nouveau ministère, et il le composa faiblement; mais il en était le chef.

Fox était loin de se montrer abattu. Fort de l'appui de la chambre

des communes et de son redoutable talent de discussion, il avait dans le pouvoir compté pour rien l'inimitié du roi, la défiance de la chambre haute, les clameurs de la Cité, la froideur du public. Il conserva la même sécurité dans l'opposition, et regarda sa défaite comme un accident passager. Le roi était visiblement en dehors de ses devoirs constitutionnels. « Sa conduite, écrit Fitzpatrick à son frère lord Ossory, est généralement comparée à celle de Charles Ier en 1641. » La chambre des communes avait été dédaignée; elle devait partager, épouser toutes les indignations des ministres, qu'on avait traités comme elle. Fox s'adressa sans ménagement à tous les sentimens qu'elle devait éprouver, et qu'elle éprouvait en effet, quoiqu'un peu moins vivement qu'il ne pensait. Il exigea d'elle, avec plus de passion que de prudence, et il obtint, non sans effort, des votes de censure et de résistance, des protestations menaçantes qui dépassaient la mesure constitutionnelle et surtout la vivacité de l'opinion générale. Il fit par là un meilleur jeu à Pitt dans son entreprise hasardeuse d'établir un cabinet contre la chambre des communes. On a souvent cité la campagne parlementaire de Pitt dans l'hiver de 1784. Sans aucun doute, son attitude eut de la grandeur. A quelque prix qu'il eût gagné son pouvoir, il en racheta la triste origine par la manière dont il le soutint, et réussit à le faire enfin sanctionner par l'opinion publique. Cependant il avait moins de fermeté d'âme que d'autorité dans le caractère. Il jouait admirablement le rôle du gouvernement, mais il craignait au fond les situations et les résolutions extrêmes. Il tenait beaucoup à sa réputation et même à sa popularité. Des mémoires très dignes de foi nous ont révélé combien d'hésitations et d'anxiétés l'ont agité dans les momens de sa vie où il semblait le plus résolument engagé dans une politique tranchée. Quand on le croyait en avant de tous, il songeait à revenir sur ses pas. En 1784, c'était risquer beaucoup pour le fils de Chatham, pour un ministre whig et réformiste, que de fonder même temporairement son pouvoir sur une vengeance de la prérogative royale, que de devenir le chef et le représentant du parti décrié des amis du roi, que de paraître une sorte de Strafford d'un second Charles Ier, aussi capable que Stuart de s'avancer par mauvaise humeur et de reculer par embarras, parfaitement propre en un mot à compromettre et à déserter ses serviteurs. Pendant que Pitt opposait un calme assez fier aux orages de la tribune, il avait peine à triompher de son agitation intérieure. Lord Temple n'avait pu résister, même dans la chambre des lords, à l'embarras de sa situation, et il était sorti du ministère après l'avoir créé. On dit que Pitt aurait imité cet exemple, si la fermeté du duc de Richmond ne l'avait retenu. Il songea du moins à traiter avec ses adversaires, et

il y obligea le roi, qui écrivit un billet ostensible pour le duc de Portland. Cette puissance de la vérité, qui se fait toujours entendre et rarement obéir, amenait Pitt, amenait George lui-même à reconnaître que le mieux serait enfin de former une nouvelle administration *sur une large base et sur un pied honorable et égal* (*fair and equal*). Portland et Fox ne pouvaient refuser d'admettre le principe; mais la vengeance leur tenait au cœur. Ils soutenaient que pour qu'il y eût *égalité,* il fallait que Pitt commençât par donner sa démission de premier ministre. Pitt interprétait l'*égalité* dans le sens d'*équité.*

Après les procédés réciproques, la réconciliation était difficile; elle eût été médiocrement digne. Lord Chatham s'était bien au même prix rapproché dans son temps du duc de Newcastle, et cette coalition avait été justifiée et couverte par l'éclat des victoires de l'Angleterre. On ne pouvait en 1784 compter sur le même genre d'apologie. Les négociations, entamées par raison, mais sans goût, échouèrent, et Fox ne le regretta pas. Il s'imaginait toujours qu'un rapprochement n'avait rien d'indispensable et que l'avenir était à lui. Burke, dont la supériorité d'esprit ne brillait pas dans l'appréciation des circonstances, a toujours passé pour l'avoir encouragé dans une confiance imprudente. Il avait méconnu tous les dangers du bill de l'Inde; il méconnut ceux de la situation nouvelle. La juste irritation des amis de la prérogative parlementaire les aveuglait sur leurs forces. C'est une des choses les plus importantes et les plus difficiles dans un état libre que de saisir avec certitude le degré auquel les sentimens enfantés par les luttes de chambre sont partagés par le public. Il peut arriver que l'indignation la plus naturelle, la mieux fondée, d'une partie d'une assemblée contre une autre trouve la nation parfaitement froide, et ne soit pas même comprise de ceux chez qui elle ne s'est pas spontanément développée. Les passions des hommes d'état ne retentissent pas nécessairement dans les passions populaires, et plus ceux-là sentent avec énergie, plus ils ont de pente à croire que la nation ressent tout ce qu'ils éprouvent et vit pour ainsi dire en eux-mêmes. Fox, sans rien écouter, déclara donc la guerre la plus violente à Pitt, pour qui la persévérance devint la seule voie de l'honneur et du salut. Les fautes de ses adversaires, qui allèrent jusqu'à frapper d'un interdit moral le droit de dissolution dans les mains du roi, rendirent sa cause meilleure et son plan moins périlleux. La nécessité lui donna de l'audace, et l'appel au pays lui donna la victoire.

Les élections de 1784 furent une leçon pour Fox et ses amis. Elle était méritée peut-être, mais elle fut bien sévère. Pour Fox et pour l'avenir de l'Angleterre, elle affaiblit trop le parti whig. La force inattendue de la majorité nouvelle ne peut s'expliquer que par la

lassitude et le dégoût que les divisions sans terme et les luttes sans fruit des hommes politiques avaient justement produits dans les esprits. Dans cette joûte stérile des partis et des fractions de parti, les caractères avaient perdu leur autorité et les talens leur prestige. La coalition surtout avait porté une funeste atteinte au crédit de ceux qui l'avaient faite, et le public ne trouva pas qu'il y eût raison, pour leur rendre le pouvoir, de renverser une administration établie et d'en déposséder le chef qui, pour le mérite éclatant et pour les opinions populaires, n'était au-dessous d'aucun autre.

L'administration de Pitt, de 1784 à 1792, n'est pas la moins belle époque de sa vie (1); c'est celle assurément où sa manière de gouverner prête le moins au doute et à la critique. L'opposition fut assez souvent embarrassée pour trouver des points d'attaque, et elle ne les choisit pas toujours avec bonheur. L'ordre rétabli dans les finances compromises par l'administration de lord North, la fondation de l'amortissement, le traité de commerce avec la France, sont des mesures honorables pour un gouvernement. Celles qu'on prit à l'égard de la compagnie des Indes méritent moins d'être approuvées. Pitt fut obligé, par le rôle récent qu'il avait joué, de se contenter d'une réforme bâtarde, d'une organisation incohérente qui fondait un double gouvernement, celui de l'état et celui de la compagnie, mais qui, sujette à beaucoup d'objections et d'inconvéniens, s'est améliorée dans la pratique, et a mieux réussi qu'elle ne vaut. Sa politique étrangère fut longtemps à peu près nulle, et ce qui peut surprendre chez un homme de son nom, il parut peu soucieux de détruire ou d'atténuer, par une active diplomatie, les tristes effets de la paix de 1783. Sur ce point, l'esprit de Fox avait plus de vues et de ressources que le sien, et c'est la nécessité seule qui a forcé Pitt à intervenir, comme il a fait depuis, dans les affaires du monde.

Cependant le cours paisible des six premières années de son administration fut troublé par un moment de danger : c'est quand il fallut songer à organiser une régence. Le roi et le prince de Galles suivaient fidèlement la tradition de famille de la maison de Hanovre : le père et le fils vivaient en rupture ouverte. La jeunesse du prince était fort déréglée; ses dettes et ses goûts lui faisaient désirer une indépendance que lui refusaient ou lui contestaient ses parens, car sa mère même avait pris parti contre lui. Il était lié avec les jeunes amis de Fox; Fitzpatrick et Sheridan étaient sa société intime. Il avait appuyé la coalition, soutenu Fox dans le monde et dans les élections. Utile à l'opposition, il trouvait chez elle pour ses faiblesses

(1) Voyez dans la *Revue* les études de M. de Viel-Castel sur *Pitt*, nos du 15 avril, 1er mai, 1er et 15 juin 1845.

une indulgence dont il espérait abuser. C'en était assez pour que le gouvernement partageât et entretînt à son égard la sévérité paternelle. En 1788, le roi devint fou. Il paraît que vingt-trois ans auparavant il avait éprouvé une première atteinte, restée fort secrète, de la même maladie. Cette fois, le mal se prolongea trop pour ne pas devenir public. Le parlement était absent. Il y eut une lacune dans l'exercice de l'autorité royale, un vide dans le gouvernement. Il est évident qu'en pareille occurrence l'héritier présomptif, s'il est majeur, est naturellement appelé à la régence. Il n'est pas moins certain que cette promotion ne peut avoir lieu sans l'aveu du parlement, et que, par le caractère même du fait qui réclame leur intervention, les deux chambres doivent agir de leur autorité propre, et faire à elles seules acte de souveraineté.

Quand elles furent réunies, Pitt était si fort opposé au prince de Galles, et Fox si impatient de le voir régent, que l'un alla jusqu'à lui contester tout droit en principe, et à pousser ainsi le parlement à une sorte d'usurpation, — que l'autre disputa sur l'intervention du parlement et soutint que le prince était régent de plein droit. Le ministre tendait à exagérer le pouvoir parlementaire, l'orateur de l'opposition à outrer le principe de l'hérédité monarchique. C'est dans une de ces discussions où la passion entraîna les deux rivaux si loin des principes naturels de leur position, qu'un jour où Fox s'animait en faveur des droits de naissance du prince de Galles, on entendit Pitt s'écrier : « Je *dewhiguerai* le gentleman pour le reste de sa vie. » La vérité était entre ces deux opinions extrêmes, et il y fallut bien revenir de part et d'autre. Le prince, bien conseillé par Fox, par Burke, par Sheridan, se conduisit avec assez de mesure et de fermeté. Le ministère fut, après de longs délais, obligé de proposer un bill pour lui déférer la régence, mais sans lui accorder la plénitude de l'autorité royale, et en soumettant son pouvoir à des restrictions qui auraient, pour un temps du moins, modifié en Angleterre les conditions de la monarchie. Le prince, en protestant contre l'esprit de la mesure, dit qu'il accepterait par dévouement. Il semblait donc toucher au pouvoir, et pendant quelques jours, Fox se regarda comme assuré de reprendre la direction des affaires. Le prince et le cabinet étaient en effet incompatibles, et une révolution de palais et de chambre paraissait imminente, quand tout à coup on annonça la guérison du roi. Pitt, qui avait eu le courage de prolonger cet intérim de gouvernement, et par là même de s'investir d'une sorte de dictature, qui avait séquestré le père de ses enfans, et mis la famille royale à la merci de la chambre des communes, ne se montra pas sans doute fort exigeant sur les conditions du rétablis-

sement du roi, et Fox et ses amis furent contraints, en loyaux sujets, de se féliciter d'une convalescence qui leur ôtait tout espoir.

Dans une chronique parlementaire, dans une biographie de Fox, il faudrait parler des motions pour les catholiques, pour les dissidens, et contre la traite des noirs, du procès de Hastings, qui le vengea de la compagnie des Indes; mais nous n'écrivons pas l'histoire, et nous touchons à 1789. On a vu que, parmi les reproches adressés par Fox au ministère, il y avait celui de se montrer trop peu inquiet de l'ascendant de la France. Suivant la formule du temps, on effrayait la jalousie nationale de la domination de la maison de Bourbon. Oui, c'est cette crainte du grand Chatham que l'on exprimait encore la veille de la prise de la Bastille, alors que l'arbre destiné à fournir le bois de l'échafaud du 21 janvier était déjà coupé; mais tout à coup le grand drame commence, et Fox écrit le 30 juillet 1789, au général Fitzpatrick qui se rendait à Paris, le billet suivant :

« Cher Dick, je n'ai pas été étonné d'apprendre que vous projetiez d'aller à Paris, mais je le suis beaucoup que vous ayez différé votre départ. Si vous partez, vous feriez mieux de prendre par ici, je serais heureux de causer avec vous, et il ne serait pas impossible que je fusse du voyage. Combien ceci est le plus grand événement qui soit jamais arrivé dans le monde! Et combien c'est le meilleur! Si vous partez sans me voir, dites, je vous prie, pour moi, quelque chose de civil au duc d'Orléans, dont la conduite paraît avoir été parfaite, et dites-lui, ainsi qu'à Lauzun, que toutes mes préventions contre les liens de ce pays avec la France touchent à leur fin, et en effet la plus grande partie de mon système de politique européenne sera changée, si cette révolution a les conséquences que j'en attends. A vous.

« C. J. Fox. »

Ici commence une ère nouvelle pour Fox et pour le monde. Les *Mémoires* publiés s'arrêtent au début de cette seconde partie de sa vie politique, et ne donnent que quelques lettres écrites pendant les premières années de la révolution au jeune lord Holland, qui voyageait alors sur le continent. Elles ne sont pas ce que les deux volumes contiennent de moins précieux, et elles font pour nous un grand honneur à l'homme illustre qui les a écrites dans l'abandon de l'intimité; mais pour en tirer parti il nous faudrait entrer dans le récit des événemens de 1790 à l'année de la mort de Fox (1806), et nous attendrons que la fin de l'ouvrage, qui doit embrasser ces seize années, soit donnée au public.

Ce qu'on vient de lire suffit, ce me semble, pour justifier les réflexions par lesquelles nous avons commencé. Assurément ces vingt

ans de l'histoire du gouvernement représentatif en Angleterre ne sont pas un âge d'innocence et de vertu politique. Le roi George III n'était pas le modèle du monarque constitutionnel; il y avait des courtisans qui travaillaient sourdement contre les influences parlementaires. Les chambres ne se signalaient ni par une intégrité sévère, ni par une fière indépendance, ni par une infaillible sagesse. Les hommes éminens se contraignaient peu, et donnaient rarement l'exemple du sacrifice au bien général de leur vanité et de leur passion. Des manœuvres reprochables, des témérités, des exagérations et des violences, enfin des fautes graves contre la prudence et le patriotisme ont compromis leur renommée, et cela dans un moment où l'état, accablé de formidables difficultés, avait des périls à courir et des revers à réparer. Et cependant cette époque n'est pas de celles qui méritent les dédains de l'histoire, où les hommes se montrent sous un jour qui les dégrade, et dont rougisse une nation. Pendant ces vingt ans, l'Angleterre a donné un spectacle instructif, animé, dramatique. Le combat des passions humaines mettant en jeu de grands talens n'inspire pas une humble idée de l'humanité. Enfin les institutions, violemment exploitées par l'ambition, ont conservé leur force et déployé leur vertu. Rien en un mot n'est arrivé qui ait pu laisser au dernier des Anglais mauvaise opinion de son pays et de ses lois. La liberté politique s'est conservée au milieu des orages; elle n'a ni reculé d'un pas, ni perdu un ami. Bien plus, elle a, pour ainsi dire, acquis dans ces épreuves la force et le besoin de se purifier et de se développer encore. Elle s'est mûrie pour les grandes réformes de nos jours. Les noms de Fox et de Pitt, malgré leurs fautes, ne sont pas de ces noms qu'elle songe à effacer de ses fastes. Et quant à celui de ces deux hommes qui est l'objet de cette étude, et pour lequel on nous trouvera sévère peut-être, son souvenir est resté cher à son pays. Sa gloire subsiste, car il a soutenu les plus nobles causes, et il unissait à la supériorité de l'esprit et du talent la généreuse passion du bien, le charme du naturel, et, comme Grattan le disait de son éloquence, une *grandeur négligente*.

CHARLES DE RÉMUSAT.

SCÈNES DE LA VIE

ET DE

LA LITTÉRATURE AMÉRICAINES

I.

LE ROMAN DE MŒURS.

The Lamplighter, Boston et Londres, 1854.[1]

Le roman du *Lamplighter*, le grand succès littéraire de l'année présente en Amérique, est l'œuvre d'une femme, miss Cumming; il sort de la ville de Boston, autrefois la capitale du puritanisme, aujourd'hui la métropole de l'unitarisme et le lieu d'asile de la philosophie allemande. Tous ceux qui suivent curieusement, nous ne dirons pas les progrès, mais les mouvemens de l'âme humaine à notre époque, ont pu remarquer le rôle éminent, *capital*, comme disent les Anglais, que jouent depuis quelques années dans la littérature de leur pays et dans la lutte active contre les préjugés et les superstitions de leurs concitoyens les femmes de race anglo-saxonne et de religion protestante. On sait quelle guerre sans trève ni merci les écrivains anglais ont déclarée au *cant* ou cagoterie religieuse, au lâche respect des convenances, des usages établis, ou cagoterie sociale. Dans cette guerre énergiquement poursuivie contre deux idoles monstrueuses qui ont étouffé plus de sentimens vrais que le dieu Jaggernaut n'a écrasé de martyrs volontaires sous les roues de son char

(1) Une traduction de ce roman vient de paraître à Paris, à la librairie de M. Meyrueis, rue Tronchet.

et que le dieu Moloch n'a dévoré d'enfans, ce sont des femmes qui ont lancé les traits les plus meurtriers. Les hommes ont saisi le côté grotesque ou odieux de la question, mais les femmes en ont saisi le côté douloureux. La religion sans âme, les étiquettes sociales, l'injustice mondaine, le bonheur insolent et sans pitié, l'activité brutale et sans dévouement de l'industrie, le foyer domestique sans tendresse, l'éducation hypocrite, la vie contemporaine enfin, avec ses labeurs desséchans, ses cruelles vulgarités et ses petitesses égoïstes, ont été exposés, expliqués et flétris avec cette fine analyse, cette indignation naïve et ces explosions de colère nerveuse qui sont propres à la nature féminine. Comptez les femmes américaines ou anglaises dont les écrits sont devenus populaires en quelques années, même hors de leur pays : mistress Stowe, miss Elisabeth Wetherell, mistress Gaskell, les trois miss Bronty. Et cette influence féminine n'a rien qui nous étonne, car les femmes possèdent la seule force morale qui nous reste et qui ait encore quelque action, je veux dire la force de l'instinct et du sentiment. Or cette force, dont l'homme se sert toujours d'une manière maladroite et souvent d'une manière ridicule, est au contraire le seul moyen d'action de la femme, le don spécial qui renferme en lui tout ce que la femme a d'admirable et de mauvais : la capacité de souffrir et la puissance de faire souffrir.

Il y a d'ailleurs une raison cachée qui agite peut-être à leur insu tous ces cœurs féminins et qui les pousse à l'assaut des vices contemporains. Puisque l'occasion s'en présente, il n'est pas hors de propos de dire quelques mots sur le rôle des femmes dans notre société, moins en vue de l'Amérique, où elles sont encore toute-puissantes, qu'en vue de l'Europe, où leur influence commence à décliner. Si les mœurs funestes qui s'étendent et se propagent de plus en plus parviennent définitivement à s'établir, ce sont les femmes qui en souffriront le plus : elles en souffrent déjà. Quelles sont donc ces mœurs nouvelles si menaçantes? Pour répondre à cette question, il suffit de regarder quelle est la condition présente de la femme. Elle est reine et maîtresse encore en apparence, mais en apparence seulement; elle domine encore officiellement; quelques restes de vieux parfums chevaleresqnes, moisis et rancis, sont encore brûlés devant la belle idole, quelques faibles vestiges de respect suranné sont encore accordés à sa faiblesse. Au fond, elle a perdu son prestige moral et cette influence religieuse qui l'a faite libre pendant tant de siècles; elle commence à n'avoir plus d'empire sur les âmes. Tout son magnétisme ne peut vaincre les lourdes et grossières passions qu'excitent chez les hommes le coton brut et le 5 pour 100. La position que le christianisme et le moyen âge avaient

faite à la femme, et qu'on pouvait considérer comme inébranlable, tant elle semblait le fondement même de la famille et de la société modernes, tend à disparaître fatalement. « L'âge de la chevalerie est passé! » s'écriait douloureusement le brave Edmond Burke en racontant les outrages qu'avait eu à subir la reine Marie-Antoinette pendant les journées d'octobre : que dirait-il donc aujourd'hui? Une insubordination violente, un certain esprit de brutale indépendance, un goût prononcé pour les plaisirs faciles, rapides, qui sont toujours à portée de la main, et que l'on peut pour ainsi dire avaler comme un breuvage entre deux marchés, la préoccupation ardente du bien-être matériel, sont quelques-uns des traits qui distinguent nos contemporains. Les femmes sont donc délaissées parce qu'elles sont gênantes, et parce que la position traditionnelle que le temps et la religion leur ont faite est en contradiction flagrante avec ces mœurs nouvelles. Les hommes fréquentent encore les femmes, mais seulement par habitude. Ils se détournent bien vite pour aller à des affaires qui font pitié et à des plaisirs qui font peur. Pour quiconque sait voir, il est évident que si le courant moral ne varie pas, cet abandon n'est que le commencement d'un ordre de choses tout nouveau dans la condition de la femme, le présage d'un changement auquel on ne pense pas encore, qu'on ne s'avoue pas, devant lequel on reculerait, mais que l'inévitable logique de la vie ne peut manquer d'amener tôt ou tard.

Quelle sera dans l'avenir la condition de la femme? Ce qu'on peut affirmer sans crainte de se tromper, c'est que la femme ne peut conserver son ancien empire, si l'homme ne conserve en même temps le respect chevaleresque, l'esprit de dévouement, la noblesse d'âme, la sincérité et la naïveté passionnées qu'il avait portés jusqu'à nos jours dans l'amour, le mariage et la vie de famille. Il est impospossible que la liberté de la femme se maintienne, si la femme elle-même n'est entourée d'un respect tout à fait exceptionnel, et il est impossible que ce respect exceptionnel subsiste, si l'amour des jouissances matérielles continue à l'emporter sur l'amour des voluptés morales. En vérité on peut dire que chaque fois qu'un nouveau moyen de plaisir est créé, que l'industrie fait un pas nouveau, l'influence de la femme descend d'un degré plus bas. Or il ne semble pas que cet esprit industriel, la seule chose réelle et vivante aujourd'hui, soit prêt à disparaître et à céder la place par galanterie. L'industrie d'ailleurs a ses compensations. C'est elle qui crée le luxe qui sera la dernière consolation des femmes; abandonnées, délaissées, elles vivront en compagnie des imitations de l'Inde, des parures et des bijoux. Le troupeau féminin pris en masse, toujours séduit par ce qui brille, ne songera pas à se plaindre et se préci-

pitera tête baissée vers le miroir aux alouettes que font étinceler la science et l'industrie. Nous sommes à l'heure présente sur la limite extrême qui sépare deux manières de vivre fort différentes : un degré de sensualité et de brutalité de plus chez l'homme, un degré de corruption de plus chez la femme, et c'en est fait des anciennes relations entre les sexes.

Il y a pour ainsi dire de nos jours deux sociétés en présence. L'une est toute morale; nous la sentons fort bien en nous. C'est la société des quelques esprits cultivés, civilisés, moralisés, qui existent encore aujourd'hui. Elle comprend quelques millions d'individus sur toute la surface de la terre, lesquels forment comme une grande franc-maçonnerie, et défendent encore une foule de vieilleries telles que la justice, la liberté, les droits de la conscience. Cette société-là est le commencement de celle qui, j'en ai la ferme espérance, vaincra tous les obstacles et obtiendra la protection de Dieu, de celle qui sera la société moderne, fille du temps et de l'histoire, du christianisme et de la science. Malheureusement il y en a une autre qui se prétend faussement fille de la philosophie et de la révolution, et qui n'est que la fille de l'industrie; une société barbare, puérile comme le sauvage, sensuelle comme la bête fauve, affamée de plaisirs, et qui, si on ne trouve pas moyen de la refréner, mettra le monde dans un tel état, qu'un grand miracle seul pourra le sauver. Cette activité effrénée, sans âme et sans cœur, que les Américains expriment par le *go ahead,* qui existe ailleurs qu'en Amérique, et dont nous sommes beaucoup trop glorieux, produit ces mœurs déplorables, qui menacent de devenir affreuses, si la partie sage et sensée de l'humanité ne s'occupe pas de la régler et de lui donner un but moral. L'industrie est certainement une grande et belle chose, mais jusqu'à présent elle n'a eu ni cœur ni entrailles. — Un illustre Anglais l'a bien nommée un *héroïsme sans yeux;* elle a besoin d'être pénétrée par l'esprit chrétien pour prendre une âme et perdre ce caractère cruel et implacable qui l'a distinguée jusqu'à présent. Ce serait une belle esquisse à faire que de retracer les changemens accomplis ou en train de s'accomplir dans nos mœurs, nos arts, notre vie morale par la toute-puissance de l'industrie, et cette esquisse faite avec impartialité prouverait incontestablement ce que nous avons avancé, — que si le courant moral n'est pas modifié, le monde est menacé de voir s'établir une société sans noblesse et sans amour. Or une telle société est essentiellement contraire aux instincts de la femme, et si elle s'en alarme, si elle cherche à réagir contre elle, il n'y a pas à s'en étonner. Que les femmes écrivent donc, qu'elles parlent et qu'elles agissent : ce n'est pas nous qui nous en plaindrons. Nous laisserons les pédans et les mondains se récrier

tant qu'ils voudront contre les bas-bleus et citer Molière. Jamais au contraire l'influence morale des femmes n'a été aussi nécessaire que de notre temps, car nous ne péchons pas par délicatesse de sentimens, et si quelque influence peut donner à nos mœurs demi-barbares cette tendresse, cet esprit de charité, cette sollicitude pieuse qui adoucissent et ornent la vie, ce ne peut être que l'influence féminine. Ce rôle utile n'a par malheur jamais été rempli dans notre pays, où il semble que les femmes qui prennent la plume n'aient rien de plus intéressant à faire que de raconter en prose sentimentale de vieilles histoires d'adultère, dont les plus vulgaires lecteurs ne veulent plus.

Telles sont les réflexions que font naître en nous les innombrables écrits féminins qu'il nous a été donné de lire depuis quelques années. Tous ont un but commun, recommander l'esprit de charité, et nous n'entendons pas ce mot dans son sens étroit, nous ne le prenons pas seulement comme synonyme de bienfaisance : ces livres ne recommandent pas seulement la charité envers les misérables, ils la recommandent envers tous les êtres humains, quelle que soit leur condition ou leur rang. Ils nous enseignent à nous défier des jugemens du monde, à fouler aux pieds les préjugés cruels qui sacrifient à une abstraction purement conventionnelle des cœurs vivans et souffrans, et pour nous résumer d'un mot, ils ne rendent tous qu'une même note et un même son : amour du prochain et sympathie humaine.

Le lieu où a été écrit le *Lamplighter* est le Massachusetts; ce petit fait a son importance aussi bien que le sexe de l'auteur, et pourrait également donner naissance à de nombreuses réflexions. En vérité, il n'y a guère à l'heure présente, sur la planète fangeuse où nous vivons, de coin de terre plus remarquable que ce petit état du Massachusetts. Nous parlions, il y a un instant, de cette société moderne toute morale qui existe éparse sur toute la surface du globe, et qui s'efforce de tempérer la barbarie de l'autre société. C'est dans le Massachusetts qu'elle a fixé son séjour en Amérique, c'est de là qu'elle parle, écrit, prêche et réagit contre les tendances américaines. Là se trouvent des écrivains qui recommandent à leurs concitoyens moins d'activité fébrile et plus de sage lenteur, moins de vanteries patriotiques et plus de naïveté. Là se trouvent des prédicateurs qui recommandent à leurs fidèles moins d'assujettissement superstitieux aux pratiques de tel ou tel culte et plus d'esprit chrétien; là se trouvent des philosophes qui recommandent de croire plutôt aux principes éternels de la morale qu'au jugement des foules. L'activité exagérée, l'égoïsme rapace des Américains, la bigoterie des sectaires, le quasi-athéisme qui consiste à regarder comme juste et bon tout ce qui a été sanctionné par une loi émanée d'hommes passionnés, créatures

de foules plus passionnées encore, ont été attaqués et flétris en même temps qu'ont été proclamées la supériorité de l'individu sur les masses anonymes, l'obéissance à laquelle ont droit tout héroïsme et toute grandeur morale, l'adoration en esprit et en vérité que l'homme doit à tout ce qui porte dans le monde la marque divine. Un grand nombre de livres, les uns d'une profondeur et d'une sagacité singulières, les autres d'une bizarrerie extraordinaire, tous remarquables par leur esprit à la fois novateur dans la forme des idées et conservateur du fond même des idées qui sont nécessaires à l'existence de l'homme, ont été écrits sur cet étroit espace de terre, foyer du puritanisme et berceau de la révolution. C'est, je crois, le seul lieu où de nos jours une réunion d'hommes ait cherché à vivre conformément aux doctrines philosophiques qu'ils professaient et à pratiquer ce qu'ils pensaient. Bien des excentricités de visionnaires et de mystiques, bien des hallucinations dangereuses, se sont mêlées sans doute à ces doctrines; mais en dernier résultat le bon l'emporte sur le mauvais, et depuis que l'Europe se tait, depuis que pas une voix véritablement *humaine* ne s'élève de nos vieilles civilisations, depuis que l'Allemagne (la dernière nation qui ait écrit quelques livres valant la peine d'être lus et prononcé quelques paroles valant la peine d'être entendues) est muette, il ne s'est rien dit et rien écrit de meilleur que ce qui a été dit et écrit dans le Massachusetts. Honneur au docteur Channing, à Emerson, à Théodore Parker! Ils nous ont appris que toute sollicitude pour le bien et la vérité n'était pas éteinte dans le monde, et que dans le pays même de l'activité matérielle, le précieux feu sacré pouvait trouver un autel et des pontifes. Ce petit état du Massachusetts mérite désormais de voir son nom inscrit parmi les noms des villes et des peuples qui ont servi la cause de la civilisation moderne, à la suite des noms de Paris et de Londres, villes aujourd'hui à demi silencieuses, de Genève, dont l'horizon se rétrécit un peu, et de l'Allemagne, trop tôt égarée.

Le roman du *Lamplighter* appartient à la littérature dite réaliste. Il est essentiellement réaliste en ce sens que les incidens n'y ont rien de bien romanesque et les personnages rien de bien idéal. Les acteurs du livre sont ceux que l'on rencontre tous les jours et non pas ceux que l'on rencontre une seule fois dans la vie. Jadis les livres nous racontaient ce qui pouvait passer dans la vie comme un événement, aujourd'hui on commence à poser en système qu'ils doivent raconter exactement les trivialités et les vulgarités de chaque jour. Nous n'entrerons pas dans l'examen de ce système, qui a d'ailleurs sa raison d'être philosophique et se trouve en accord parfait avec les tendances démocratiques modernes, avec le règne du pur instinct, dernière et brutale expression de la sincérité, de la

naïveté et de la spontanéité de l'âme dans une époque confuse, artificielle et adonnée au mensonge. En Amérique, le réalisme a une autre raison d'être. Jusqu'à présent, la littérature américaine a revêtu ces trois formes : l'imitation, l'observation exacte et triviale de la réalité, l'abstraction philosophique. L'imitation n'était qu'une affaire d'habitude et un reste de respect pour l'Europe, et elle est en train de disparaître; en revanche, tous les écrivains qui s'efforcent d'être originaux tombent dans l'un ou l'autre de ces deux défauts, la trivialité ou l'abstraction. La raison en est simple : les Américains n'ont pas de passé, et par conséquent l'idéal pour eux ne peut se fondre dans la réalité. Ils vivent dans l'heure présente et de l'heure présente. Dans nos vieilles sociétés, toutes bouleversées qu'elles soient, le passé maintient encore ses droits. Nous le portons en nous, il fait partie de notre vie; il brille dans nos yeux, parle par nos lèvres, et si nous avions assez de force d'attention pour nous écouter et nous observer, nous surprendrions souvent dans nos sentimens et dans nos actes un certain élément *historique* qui, combiné avec nos vertus et nos vices personnels, communique à notre existence une élévation, une idéalité romanesque, un charme imprévu, qu'elle n'aurait pas, si nous appartenions à un peuple né d'hier. Chez nous, la vie, malgré la teinte d'uniformité qui s'étend sur tous les caractères, n'est donc pas sans idéal. Rien de pareil n'existe en Amérique; la vie y a encore tous ses ennuis vulgaires, tous ses soucis mesquins, toute sa lourde monotonie, sans avoir les compensations qu'une longue existence apporte avec elle, les beaux souvenirs, matières à rêveries sans fin, l'intelligence exquise et raffinée des beautés naturelles, l'habitude des arts, la faculté, finement aiguisée dès le berceau, de sentir et de jouir. L'éducation de nos sens est faite depuis notre enfance; nos pères nous l'ont léguée pour ainsi dire avec leur sang; nous pouvons percevoir, même au milieu de la vie la plus vulgairement occupée, mille nuances délicates. Cette éducation de l'âme et des sens ne s'est pas faite encore en Amérique. Aussi les Américains se trouvent-ils condamnés fatalement à décrire une vie qui n'a encore rien d'idéal, ou à chercher dans des combinaisons abstraites de sentimens l'idéal qui leur manque. Nathaniel Hawthorne, un des plus remarquables conteurs de l'Amérique, parcourt tout le champ du *possible* philosophique pour y trouver l'élément qui lui manque. Il fait des assortimens de sentimens comme un peintre des assortimens de couleurs; il se pose des problèmes moraux. Si l'écrivain américain n'emploie pas ce procédé d'analyse abstraite, il cherchera cet idéal, comme Edgar Poë, dans le merveilleux moderne, le magnétisme, les aérostats, l'électricité. Il lui reste encore la ressource de mettre en poème quelque question politique brûlante,

comme Mme Beecher-Stowe, et il gagnera peut-être à l'emploi de ce procédé une certaine chaleur et une certaine passion; mais s'il se contente de reproduire la vie contemporaine, il produira un livre comme le *Lamplighter*, plein de trivialités, de caractères qui ne sont encore qu'en préparation, et de sentimens que le temps n'a pas fait épanouir.

C'est là en effet le côté curieux de tous les livres américains. Il semble, en les lisant, que l'on se promène au sortir de l'hiver dans quelque plaine que le souffle du printemps a eu à peine le temps d'effleurer. La terre est encore dure, cependant on sent qu'elle va s'ouvrir; la verdure voudrait poindre, la séve voudrait monter aux rameaux des arbres, mais une puissance fatale enchaîne tous les désirs de la nature. Çà et là volent quelques oiseaux qui n'osent pas encore chanter; l'eau des ruisseaux coule argentée et froide, semblable à de la glace liquide. Encore quelques semaines, et tout ce paysage rayonnera de lumières et de couleurs; il retentira de voix d'insectes et d'oiseaux. Il en est de même de ces livres. Il y a des commencemens de caractères qui ne se seront entièrement développés que dans cinquante ans d'ici, et des velléités de sentimens qui seront épanouis lorsque notre génération aura disparu. Nous assistons à la formation d'une manière de vivre toute nouvelle, qu'il ne nous sera pas donné de voir. Nous avons là des *américanismes* de langage, de sentimens et de pensées qui ne sont encore que bizarres, mais qui un jour feront partie d'une civilisation qui nous est inconnue. Ce sont les premiers bourgeons d'un paysage moral futur. Tel est aussi le grand intérêt du *Lamplighter*, et malheureusement il est à peu près impossible de le faire saisir au lecteur français. Cet intérêt, qui n'en est un que pour le philosophe et le curieux, ne suffit pas pour fixer l'attention de la foule. Il manque à ce livre les deux choses qui font le succès, la passion et la chaleur. Il a de la délicatesse, de la finesse, et il semble parfois, en le lisant, qu'on entend une de ces conversations distinguées qui, dites d'un ton de voix toujours égal, commencent par flatter l'oreille et l'esprit, mais fatiguent bientôt par leur calme et douce monotonie. Tels sont quelques-uns des mérites et des défauts du roman dont nous voudrions présenter un résumé aussi fidèle que possible. Le *Lamplighter* ne soulève pas une de ces questions brûlantes dont nous avons entretenu souvent nos lecteurs, et il n'excite pas la pensée comme les bizarreries philosophiques de certains romanciers modernes; mais il offre un curieux spécimen de l'art auquel sont arrivés les écrivains américains dans la composition littéraire. Ils ont écrit de meilleures choses, de plus profondes, de plus originales, de plus éloquentes; ils n'en ont pas écrit de plus *littéraires*, ni de plus travaillées.

Nous sommes dans un faubourg de Boston, à la tombée de la nuit. Dans la campagne, il ferait jour encore une heure ou deux; mais dans ces quartiers populaires les rues sont si étroites, que le jour, lorsqu'il languit, n'y peut plus pénétrer. La lumière, comme la vie des habitans, s'y épuise plus vite que dans les beaux et riches quartiers. Il fait froid; dans les environs, les rues sont blanches de neige, mais ici la neige s'est fondue, et n'a fait qu'ajouter à la saleté habituelle des rues. La pauvreté n'embellit rien de ce qu'elle touche, et la nature elle-même se souille en l'approchant. A la porte d'une misérable demeure est assise une petite fille mal vêtue et mal peignée, dont le regard étrange attirerait l'attention d'un observateur. Malheureusement les pauvres gens qui la fréquentent ne sont guère connaisseurs en fait de visages humains, et sa figure brune, mobile, animée par des yeux perçans et énormes, ne lui a jamais valu d'autres complimens que ceux-ci : « Oh! l'horrible petite fille! fi la vilaine petite sorcière! » Un esprit moins grossier s'apercevrait bien vite que Gerty n'est pas un enfant ordinaire. C'est un de ces enfans qui semblent l'expression même de la vie, tant son visage irrégulier et passionné indique d'activité, de mouvement et d'inquiétude intérieure, tant ses yeux regardent autour d'elle avec curiosité. C'est un de ces enfans nerveux, fébriles dès le berceau, qui semblent le mouvement incarné, et dont on tremblerait de tirer l'horoscope. Que seront-ils? que feront-ils? Oh! comme ils aimeront! comme ils haïront! Leur vie, malheureuse selon toute probabilité, ne sera-t-elle pas tissue de contradictions : dévouement, vengeance, tendresse, rancunes implacables? Ils seront capables des plus grandes actions, capables aussi des plus grands crimes, car l'instinct est trop puissant chez eux, et pourra dominer la liberté; et si la liberté, qui, selon la belle pensée de Swedenborg, est l'équilibre entre le ciel et l'enfer, ne réussit pas à diriger leur vie, que seront-ils? des anges ou des démons? Tels sont les problèmes qu'on pourrait s'adresser en regardant Gerty assise sur le seuil de la pauvre maison du faubourg, et semblable, non, comme le disent ses voisins, à une petite sorcière, mais à une petite Euménide.

Gerty est une orpheline abandonnée et vit avec une vieille femme, Écossaise d'origine, Nan Grant, créature brutale qui l'accable d'injures et de coups. Elle n'a jamais eu aucune joie ni aucun plaisir; personne ne l'aime, elle n'aime personne. Sa seule distraction est de surveiller l'arrivée de l'allumeur de réverbères, de voir sa torche vaciller sous le vent, les lanternes s'allumer comme par magie, et la flamme jaillir avec empressement, toute semblable à un esprit appelé par un enchanteur. La figure du vieil allumeur lui est sympathique, et son instinct lui dit qu'elle aura en lui un ami. L'heure approche

où elle va contempler cette féerie quotidienne, lorsque tout à coup la voix de Nan Grant retentit : — Gerty, êtes-vous allée chercher le lait? — Pas moyen d'échapper; il lui faut accomplir l'ennuyeuse commission, et pendant ce temps l'allumeur viendra, elle sera privée de son spectacle. Elle se hâte donc, et dans sa précipitation se heurte contre l'échelle de son ami inconnu. « Eh bien! voilà le lait par terre, dit le vieillard; que dira maman? Allons, si la vieille se fâche, tu répondras que c'est moi qui suis le coupable. »

Malheureusement la vieille mégère n'était pas aussi facile à apaiser que le supposait le bon allumeur de réverbères. Gerty fut battue, privée de souper et envoyée au lit. Aussitôt qu'elle se vit enfermée, l'indignation et la rage s'emparèrent de son petit cœur; elle se précipita vers la porte et la frappa en criant dans un de ces éclats de colère passionnée qui lui étaient habituels : « Nan Grant, je vous hais! vieille Nan Grant, je vous hais! » Puis, lorsque cet orage fut passé, elle ne pensa plus à l'odieuse Nan Grant, et ses pensées enfantines prirent une direction tout opposée. Elle se mit à contempler les étoiles aussi passionnément qu'elle avait tout à l'heure injurié Nan Grant. « Il y en avait une surtout, une si large, si brillante, si douce à contempler cependant, qui semblait lui parler et dire : — Gerty, Gerty, pauvre petite Gerty! — Cette étoile semblait pareille à une douce physionomie qu'elle avait contemplée il y avait longtemps, ou dont peut-être elle avait rêvé. Soudainement une pensée s'éleva dans son esprit : — Qui a allumé cette étoile? Quelqu'un l'a allumée, quelque bonne personne, j'en suis sûre! Comment a-t-il pu monter si haut? — Et Gerty s'endormit en se demandant qui avait allumé l'étoile. » Dès cette première scène, on aperçoit la double nature de l'enfant et les passions contraires qui lutteront en elle. Laquelle dominera? La haine ou l'amour?

Le lendemain, l'enfant sortit de bonne heure et s'en alla rêver sous un petit abri qu'elle s'était choisi dans un chantier voisin, car elle était toujours seule et évitait avec soin la compagnie des enfans de son âge. Le temps était froid, et Gerty n'avait pas de souliers. L'allumeur de réverbères lui avait promis de lui apporter quelque chose; si c'était seulement une paire de souliers! Le vieux Trueman Flint (c'était le nom de l'allumeur) vint en effet à l'heure habituelle et lui remit son présent : un beau petit chat, au poil bien soyeux. « Voici la petite créature que je vous avais promise, dit-il; ayez-en bien soin, ne lui faites pas de mal, et si, comme je le suppose, il ressemble à sa mère, qui est à la maison, vous l'aimerez bientôt. » Gerty avait souvent pensé à apprivoiser quelqu'un des matous du voisinage, mais elle avait hésité en songeant à la difficulté de le nourrir, lorsqu'elle-même était nourrie à peine. Il fallait cacher à Nan Grant

ce nouvel hôte. Gerty multiplia les ruses et les stratagèmes, partagea avec lui ses maigres soupers, et arriva avant peu de temps à l'aimer à la folie, Elle s'attacha à la pauvre bête avec cette passion singulière et assez profonde que les enfans et les femmes ont pour les animaux gracieux et inoffensifs; mais le secret ne pouvait être toujours gardé, et le petit chat fut découvert. « A qui est ce chat, Gerty? demanda Nan. — C'est le mien, répondit bravement Gerty. — Le vôtre? depuis quand élevez-vous des chats? » Et la vieille femme saisit le pauvre ami de Gerty et le plongea dans une marmite d'eau bouillante. Toute la colère naturelle à Gerty s'éveilla. « Immédiatement elle saisit une bûche et la lança de toutes ses forces contre Nan. Le coup était bien dirigé et frappa la vieille femme à la tête. Le sang jaillit de la blessure, mais Nan sentit à peine la douleur, tant sa fureur était grande contre l'enfant. Elle la prit par le bras, ouvrit la porte et la jeta dans la rue. — Vous n'infecterez plus ma maison, enfant du diable, dit-elle en rentrant et en laissant la petite fille au milieu du froid et de la nuit. »

Le vieux Trueman Flint, en faisant sa tournée habituelle, aperçut l'enfant, qui, circonstance caractéristique, poussait des cris perçans sans verser une larme, ainsi qu'il lui arrivait toujours dans ses momens de passion violente. Il la releva et l'interrogea sans que Gerty pût répondre à ces interrogations autre chose que ces deux mots : « Mon chat! mon chat! »

« — Quoi! le chat que je vous ai donné? Eh bien! l'avez-vous perdu? il ne faut pas pleurer pour cela. Mais il fait froid, et il faut rentrer.

« — Oh! elle ne me laisserait pas rentrer, dit Gerty, et je ne le voudrais pas, quand bien même elle le voudrait.

« — Qui ne voudrait pas vous laisser rentrer? votre mère?

« — Non, Nan Grant.

« — Qu'est-ce que Nan Grant?

« — C'est l'horrible vieille scélérate qui a noyé mon chat dans l'eau bouillante.

« — Mais où est votre mère?

« — Je n'en ai pas.

« — A qui appartenez-vous donc, pauvre petite créature?

« — A personne.

« — Mais avec qui vivez-vous, et qui prend soin de vous?

« — Oh! je vivais avec Nan Grant, mais je la hais. Je lui ai jeté une bûche à la tête. Je voudrais l'avoir tuée.

« — Chut! chut! il ne faut pas dire de telles choses. Je vais aller la trouver, et je lui parlerai.

« True s'achemina vers la porte en s'efforçant d'entraîner Gerty avec lui; il trouva Nan Grant occupée à bander sa blessure. « Cette enfant ne m'appartient pas, lui dit la vieille femme; elle a demeuré longtemps ici. C'est la plus

mauvaise petite créature que j'aie jamais connue : je m'étonne d'avoir pu la garder si longtemps; mais j'espère bien maintenant ne plus la voir. Elle a failli me briser la tête et mériterait d'être pendue; elle est possédée du diable, si jamais créature humaine le fut.

« — Mais que va-t-elle devenir? répondit True. La nuit est terriblement froide. Que diriez-vous, madame, si on la trouvait demain matin gelée au seuil de votre porte?

« — Est-ce votre affaire? Prenez soin d'elle si vous voulez. Que d'embarras et de vacarme vous faites à propos de cette bambine! Emmenez-la chez vous; vous verrez s'il vous sera facile de l'aimer. Que d'autres se chargent d'elle s'ils veulent; pour moi, j'en ai assez, et quant à la trouver gelée ou morte, il n'y a pas de danger. Ces enfans qui viennent dans le monde on ne sait comment n'en sortent pas si facilement. Elle appartient à la ville, que la ville s'en charge. Pour vous, vous feriez mieux de passer votre chemin que de vous mêler de ce qui ne vous regarde pas. »

Le bon True n'avait pas un caractère capable de résister à une telle furie; il retourna donc tristement près de Gerty.

« — Elle dit qu'elle ne veut plus vous recevoir!

« — Oh! je suis si contente! dit Gerty.

« — Mais où irez-vous?

« — Je ne sais pas. J'irai avec vous peut-être, et je vous regarderai allumer les lanternes.

« — Mais où coucherez-vous cette nuit?

« — Je ne sais pas. Je coucherai dehors, et je pourrai voir les étoiles. Je déteste les endroits obscurs.

« — Bonté divine! mais vous gèlerez, mon enfant.

« — Eh bien! mais alors que vais-je devenir?

« — Dieu seul le sait. — En disant ces derniers mots, True regarda Gerty et fut étonné de son air tranquille. Un léger combat s'éleva dans son âme, car il était pauvre et pouvait à peine suffire à ses besoins. Un accès de toux de l'enfant le décida. Il lui prit la main. — Eh! venez avec moi, dit-il. »

Ce premier épisode, raconté avec une énergie et une rapidité qui ne se soutiennent malheureusement pas toujours dans le cours du roman, éveille deux pensées, dont l'une est toute morale, et l'autre toute littéraire. On a rendu des lois pour protéger les animaux contre la brutalité de leurs maîtres. Maltraiter une bête inoffensive est une preuve de méchanceté. Cependant ce délit (car c'en est un) ne fait tort qu'au misérable qui le commet, et n'a pas de conséquences ultérieures : la bête souffre et se tait; mais de tous les crimes, le plus grand est l'injustice envers les enfans, car les mauvais traitemens auxquels un enfant est soumis changent sa nature même, lui font perdre sa précieuse naïveté, et lui donnent une expérience précoce et une fatale connaissance du mal. L'injustice commise envers un homme fait comprendre à cet homme tout le prix et toute

la beauté de la justice; l'injustice envers un enfant ne lui fait comprendre que l'injustice. On a pu remarquer dans la vie que les misanthropes et les pessimistes sont généralement les meilleurs et les plus bienfaisans des hommes : l'homme qui hait fortement est souvent préférable à l'homme qui n'a pas de haines; mais un enfant misanthrope et qui a des raisons de haïr est la plus triste des créatures, car en grandissant il deviendra un être méchant, si la détestable éducation qu'on lui a donnée n'est pas arrêtée à temps. Tel est le cas de Gerty. Combien de mauvaises actions, combien même de fausses opinions sur le degré de perversité et d'égoïsme du monde ont leur origine dans les injustices subies pendant l'enfance! Nan Grant avait tué le chat de Gerty, et savez-vous ce que c'est que de tuer le chat d'un enfant? J'ai connu un homme qui détestait la révolution française et qui avait certes ses raisons pour cela : une de ces raisons, c'est que la canaille *sans-culottique,* dans une visite domiciliaire, s'était amusée, malgré ses cris et ses larmes, à tuer quelques lapins qu'il élevait.

L'autre observation que nous suggèrent les premières pages du *Lamplighter* est, avons-nous dit, toute littéraire. C'est un trait caractéristique en effet des écrivains de race germanique que l'importance qu'ils accordent aux enfans. On connaît les innombrables portraits d'enfans dessinés par les romanciers anglais, surtout par Dickens; il est rare d'ailleurs que le héros d'un roman anglais ne soit pas enfant pendant un tiers au moins du récit. En Angleterre et en Allemagne, il existe une littérature pour les enfans, tout aussi soignée que la littérature à plus hautes prétentions. Cette littérature est représentée par des hommes de talent, et peut même intéresser un esprit habitué à une nourriture intellectuelle plus solide. Rien de pareil n'existe chez nous. Notre littérature, trop dédaigneuse, en même temps qu'elle repoussait la nature et se complaisait dans un milieu élevé, mais abstrait, et sur des sommets sereins et un peu froids, a négligé de tourner ses regards vers ce monde frais, bruyant et naïf de l'enfance. Les anciens écrivains français, dans leur dédain de ce qui était puéril, se sont interdit une foule d'impressions naturelles, et se sont fermé ainsi bien des sources vives de poésie. Ils en ont été punis, et leur punition, c'est cette sévérité glaciale qui règne trop souvent dans leurs écrits, et qui rend la lecture de leurs œuvres difficile pour tout esprit paresseux, infructueuse pour tout esprit naturellement inculte. Le seul livre de notre littérature où vive ce monde de l'enfance est *Paul et Virginie,* et encore cet admirable récit s'adresse-t-il évidemment plutôt à des hommes corrompus et affaiblis, qui demandent à tout prix la naïveté, qu'à des cœurs jeunes et réellement naïfs.

De même qu'au XVIIIe siècle on découvrit la nature, qui depuis les grands poètes des siècles précédens n'avait plus été connue, de même le XIXe siècle est en train de découvrir un autre monde aussi gracieux que la nature, moins muet qu'elle, un monde qui a toute la fraîcheur des ruisseaux, toute la confuse harmonie des bois, et qui possède de plus cet intérêt profond que le vieux poète latin définissait si bien en déclarant que rien de ce qui était humain ne lui était étranger. Qui donc écrira ce poème de l'enfance? Selon toute probabilité, un écrivain de race germanique, et s'il est permis de conjecturer auquel des peuples germaniques appartiendra cet écrivain, on peut avancer que ce sera un Américain du Nord. Cette tendance particulière s'est déjà révélée plusieurs fois, et parmi les figures poétiques que nous devons à l'Amérique du Nord, les figures d'enfans tiennent une place considérable. Nous en citerons trois qui sont connues de tout le monde : Evangeline dans le roman de Mme Stowe, Pearl dans le *Scarlet Letter* d'Hawthorne, et Gerty, dont nous nous occupons aujourd'hui. De ces trois figures, celle que nous préférons est Gerty. Evangeline est beaucoup trop une figure de *keepsake*, elle est trop angélique. Pearl est beaucoup trop bizarre et excentrique. Gerty est plus vraie, elle n'est ni trop ange comme la première, ni trop démon comme la seconde. La suite du roman de miss Cumming ne fera que confirmer cette remarque.

Trueman Flint avait exercé plus d'un métier et rempli plus d'une tâche pénible. Tour à tour vendeur de journaux, cocher de fiacre, casseur de bois, il s'était énergiquement remué pour ne pas se laisser mourir, ou, comme le dit très bien un écrivain anglais, pour maintenir aussi longtemps que possible l'union de son âme et de son corps. C'est une terrible existence que celle qui est employée tout entière, depuis l'enfance jusqu'à la vieillesse, à un seul but, ne pas se laisser surprendre par la mort. Les années s'écoulent, et les diverses périodes de la vie passent sans avoir produit leurs fruits naturels. L'enfance s'évanouit sans avoir connu cette certitude instinctive d'être vêtu et nourri, aimé et choyé, qui donne à l'enfant tant d'indépendance et de bonheur exempt de préoccupation. La jeunesse arrive, et son esprit d'aventure, son activité exubérante, ne peuvent trouver leur emploi. L'âge mûr avec ses ambitions avorte tristement. La vieillesse, qui vient clore cette carrière d'impuissance, ne peut elle-même satisfaire son amour du repos. Cependant il reste une consolation au pauvre; il peut conquérir la sympathie de ses semblables en remplissant honnêtement la tâche infertile qui lui est dévolue, et Trueman Flint avait conquis cette sympathie qui, on ne saurait trop le répéter aux heureux du monde, est due, absolument due au malheureux qui est resté honnête et moral. Em-

ployé naguère dans la maison d'un riche marchand, il avait été blessé grièvement par la chute de quelques lourds ballots. Malgré les soins dont son maître l'avait entouré, il n'avait jamais retrouvé son ancienne vigueur, et il avait été obligé d'accepter les fonctions d'allumeur de réverbères, qu'il remplissait, ainsi que nous l'avons vu, au moment où Gerty avait été chassée du foyer inhospitalier de Nan Grant.

L'*oncle* True, comme on l'appelait familièrement, n'avait jamais été marié, et il se mit à aimer Gerty avec toute la tendresse d'un célibataire. Il est à remarquer en effet que les célibataires de l'un ou de l'autre sexe, lorsque l'isolement ne les a pas rendus entièrement égoïstes ou n'a pas enfiellé leur cœur, sont de toutes les créatures humaines les plus sensibles et les plus affectueuses. Leurs sentimens, qui n'ont jamais été mis à l'épreuve, sont neufs et simples; leur dévouement n'a jamais été payé d'ingratitude, leur confiance n'a jamais été trahie, la vie n'a pas desséché en eux les sources du cœur. Gerty trouva donc dans l'oncle True plus qu'un père et un protecteur, elle trouva un homme qui épanchait sur elle tous les flots d'amour qui s'étaient accumulés en lui durant sa longue et laborieuse existence.

L'oncle True vivait très solitaire; cependant il avait un petit groupe d'amis, le vieux sacristain Cooper, un grognon à tendances pessimistes, sa fille mistress Sullivan, et une jeune aveugle, fille d'un riche marchand, miss Emily Graham. Tous s'employèrent charitablement en faveur de Gerty. Mistress Sullivan, mère d'un joli petit garçon, fournit à l'orpheline un camarade, et apprit à la petite sauvage à se rendre utile à son bienfaiteur. La chambre du vieux célibataire, naguère en désordre, révéla bientôt par sa propreté la présence d'une femme, et ce ménage singulier, composé d'un vieillard célibataire et d'un enfant abandonné, devint aussi riant qu'il est possible de l'être à la pauvreté. Cependant Gerty effrayait ses protecteurs par son ignorance religieuse et par l'esprit de vengeance qui semblait l'animer. Elle ne savait ce qu'était Dieu, et parlait souvent avec haine de la vieille Nan Grant. Un jour Willie, le fils de mistress Sullivan, lui apporta une petite statuette en plâtre représentant Samuel enfant dans l'attitude de la prière. Cette image la tourmenta longtemps. Qui était cet enfant? que faisait-il? qui priait-il?

« — Comment l'appelez-vous? dit-elle à Willie.

« — Un Samuel. Ce sont tous des Samuels.

« — Qu'est-ce qu'un Samuel?

« — C'est le nom de l'enfant qui est représenté.

« — Pourquoi donc est-il à genoux?

« Willie se mit à rire. — Ne le savez-vous pas? dit-il.

« — Non, dit Gerty, dites-moi pourquoi?

« — Il est en prière.

« — Est-ce pour cela qu'il a les yeux tournés en haut?

« — Certainement; il regarde le ciel tout en priant.

« — Il regarde quoi? dites-vous.

« — Le ciel. Mais quoi! Gerty, j'aurais cru que vous saviez ce que c'était que prier.

« — Non, dit Gerty; apprenez-le-moi.

« — N'avez-vous jamais invoqué Dieu?

« — Non, jamais. Qu'est-ce que Dieu? où est Dieu?

« Willie se montra blessé de l'ignorance de Gerty et répondit avec respect : — Dieu est dans le ciel, Gerty.

« — Je ne sais pas où est le ciel, dit Gerty; je crois bien que je n'en sais rien.

« — Je ne crois pas que vous le sachiez, dit Willie. Je croyais que le ciel était dans les nuages; mais notre maître d'école dit que le ciel est partout où est le bien, ou quelque chose d'approchant.

« — Les étoiles sont-elles dans le ciel?

« — On dirait qu'elles y sont; elles sont dans les nuages, où j'avais toujours supposé qu'était le ciel.

« — Je voudrais bien aller au ciel.

« — Vous irez un jour peut-être, si vous êtes bonne.

« — Est-ce qu'il n'y a que les bons qui vont au ciel?

« — Oui.

« — En ce cas, je n'irai jamais, dit tristement Gerty.

« — Comment donc? n'êtes-vous pas bonne?

« — Oh! non, je suis très méchante.

« — Quelle drôle d'enfant! dit Willie. Qu'est-ce qui vous fait penser que vous êtes méchante?

« — Oh! je suis méchante, dit Gerty d'un son de voix triste. Je suis le plus méchant enfant qu'il y ait au monde.

« — Qui vous a dit cela?

« — Tout le monde. Nan Gran le dit, et elle prétend que tout le monde pense comme elle; je le sais bien aussi, moi.

« — Nan Grant, est-ce cette vilaine vieille femme chez qui vous demeuriez?

« — Oui. Comment savez-vous qu'elle était vilaine?

« — C'est ma mère qui m'en a parlé. Maintenant, dites-moi, est-ce qu'elle ne vous a pas envoyée à l'école et ne vous a pas appris quelque chose?

« Gerty secoua la tête négativement. »

Le premier éveil de cette intelligence passionnée et sauvage est vivement décrit dans le roman de miss Cumming. Les longs combats que se livrent le bien et le mal dans cette âme d'enfant, le difficile abandon des pensées de haine et de vengeance, sont dramatiquement retracés, et nous intéressent autant que s'il était question d'une personne d'un autre âge et d'une autre condition. C'est le spectacle de la vie en miniature et vu par le gros bout de la lorgnette. Cette longue résistance de la nature et de l'instinct, du péché ori-

ginel contre les lumières du bon exemple, de l'éducation et de la religion, a aussi sa philosophie. On dirait que miss Cumming a voulu faire l'apologie indirecte de la nature humaine, et prouver par l'exemple de Gerty que la religion n'avait jamais autant de puissance que sur les personnes douées à leur naissance de toutes les passions de l'homme originel et non régénéré. Cette pensée, qui se trouve en germe dans le roman, mériterait bien d'être développée par quelqu'un de ces écrivains protestans qui sont assez libres de préjugés pour comprendre ce qu'il y a de réellement grand dans la nature humaine et de fécond dans la passion, même sans la grâce. Le christianisme n'a jamais eu et il n'a jamais toute sa puissance que sur les hommes primitivement affligés de passions violentes et portés par une irrésistible impulsion autant vers le bien que vers le mal. Il fait des saints des hommes violens; il ramène à une soumission vraie et sincère ceux qui sont portés à la révolte, et réserve la perfection, non pour ces âmes dociles et béates qui tirent leur bonté de leur inertie et de leur état passif, mais pour ces âmes singulières, formées de contradictions, à la création desquelles semblent avoir également contribué le diable, la nature et les anges. Le christianisme n'est pas, comme on peut l'entendre dire souvent aux mondains qui se flattent de lui appartenir, une école de bonnes manières et de politesse; c'est une école de perfection, et il prend de préférence ses favoris, non parmi ceux que la nature a doués de qualités négatives, mais parmi ceux qu'elle a doués de passions violentes, et chez lesquels elle a versé avec profusion le soufre inflammable, la lave incandescente, toutes ces substances stimulantes qui poussent à l'amour, à la haine, au dévouement et à la vengeance. Ainsi se trouvent pour ainsi dire réconciliées ces deux puissances toujours ennemies : la nature humaine et le christianisme. L'histoire moderne offre une série d'illustres exemples de cette union que le romancier américain nous fait peut-être à son insu contempler dans la personne d'une humble enfant abandonnée.

La charité de ses protecteurs a enseigné l'amour à Gerty, mais elle ne lui a pas appris le renoncement à la haine. Il suffit d'un incident pour donner lieu à une de ces explosions de colère qui lui étaient habituelles autrefois. Un soir, passant avec Willie près de la maison de Nan Grant, elle contemple avec des yeux étincelans de haine la vieille femme qui l'a si longtemps tyrannisée, s'écarte de son petit compagnon, s'arme d'une pierre et fait voler en éclats les vitres de la fenêtre. Le vieil oncle True l'avait envoyée à l'école; un jour elle en revient en déclarant qu'elle n'y remettrait plus les pieds. « Quel est cet homme? avait demandé une des petites filles à Gerty en désignant l'allumeur de réverbères. — C'est mon oncle True, répondit Gerty. — Votre quoi?... — Mon oncle, M. Flint, chez qui

e demeure. — Ainsi vous vivez avec lui? Eh? ha! ha! ha! Plutôt que le vivre avec ce vieux ramoneur... » L'insulte n'était pas prononcée, que Gerty fondait à coups de poing contre l'école entière pour venger son bienfaiteur. Ici nous citerons la conversation suivante, qui donnera mieux que notre analyse l'idée exacte de ce remarquable caractère d'enfant.

« — N'êtes-vous pas allée à l'école, Gerty? demanda miss Emily.

« — Oui, j'y suis allée; mais je ne veux plus y retourner.

« — Pourquoi donc?

« — Parce que je hais ces petites filles, dit Gerty avec colère; oui, je les hais, les vilaines!

« — Gerty, reprit Emily, ne parlez pas ainsi; vous ne devez haïr personne.

« — Pourquoi donc pas?

« — Parce que cela est mal.

« — Non, cela n'est pas mal; je dis que cela n'est pas mal; je les hais. Je hais Nan Grant, et je la haïrai toujours. Ne haïssez-vous personne?

« — Non, répondit Emily.

« — Est-ce que personne n'a jamais noyé votre chat? personne n'a-t-il jamais appelé votre père vieux ramoneur? dit Gerty. Si quelqu'un a fait cela, je suis sûre qu'aussi bien que moi vous le haïssez.

« — Gerty, dit solennellement Emily, ne m'avez-vous pas dit l'autre jour que vous étiez une méchante enfant, mais que vous désiriez être bonne, et que vous essaieriez de le devenir?

« — Oui.

« — Si vous voulez devenir bonne et être pardonnée, il faut d'abord pardonner aux autres.

« Gerty ne répondit rien.

« — Ne voulez-vous pas que Dieu vous pardonne et vous aime?

« — Dieu qui vit dans le ciel et qui a fait les étoiles?

« — Oui.

« — Voudra-t-il m'aimer et me laisser aller un jour au ciel?

« — Oui, si vous voulez essayer d'être bonne et d'aimer tout le monde.

« — Miss Emily, dit Gerty après un moment de silence, je ne le puis pas; par conséquent je présume que je ne puis pas aller au ciel.

« En ce moment, une larme tomba sur le front de Gerty; elle regarda pensivement Emily et dit :

« — Chère miss Emily, irez-vous au ciel?

« — Je fais tout ce que je puis pour cela.

« — J'aimerais bien y aller avec vous, dit Gerty en tournant la tête et comme absorbée par une pensée.

« Emily ne répondit pas; elle laissa l'enfant à ses propres méditations.

« — Miss Emily, reprit enfin Gerty d'une voix faible et comme dans un chuchottement, j'essaierai; mais je crois que je ne pourrai pas.

« — Dieu vous bénisse et vous soutienne, mon enfant! dit Emily en posant la main sur la tête de Gerty. »

Mais Gerty est aussi aimante que vindicative, et elle a pour ses

bienfaiteurs autant d'affection que de haine pour ses ennemis. Une intimité, — germe d'un de ces amours durables qui ne sont pas comme les passions de l'âge mûr, l'effet d'un hasard ou d'un accident, qui ont leurs racines dans l'enfance, et croissent à mesure que la vie se développe, à la manière des plantes et des arbres, — se forme bientôt entre la jeune fille et Willie, le fils de mistress Sullivan, enfant dévoué, aimant et ayant au service de son dévouement une santé robuste et une activité tout américaine. Cet amour naissant est décrit avec charme, il laisse dans l'esprit une impression douce et triste à la fois. Les deux enfans sont bons et gracieux; mais le milieu dans lequel ils sont placés est si froid, leur condition si humble, la chambre témoin de leurs jeux si dépouillée! Il y a toujours quelque chose de mélancolique dans les passions les plus heureuses, lorsqu'elles ne se produisent pas dans un riche milieu, lorsqu'elles ne sont pas environnées comme de draperies et d'ornemens par l'aisance, le repos, la tranquillité de l'esprit. La gêne, la pauvreté, l'inquiétude du lendemain, le souci de la vie matérielle enveloppent et décolorent les généreuses flammes du cœur. L'amour dans ces conditions peut être assez bien représenté par la lutte pénible de la lumière contre les brumes épaisses de l'hiver. Willie et Gerty passent de longues heures ensemble, suivent dans ses expéditions nocturnes l'oncle True, admirent ensemble les flammes qu'il allume, les éclairages des boutiques, les étalages des marchands, prennent les mêmes goûts, les mêmes habitudes. Un jour, le patron de Willie meurt subitement et laisse le pauvre enfant sans emploi. Pendant plusieurs mois, il va frapper de porte en porte pour trouver une nouvelle place, et il est près de se livrer au désespoir, lorsqu'il reçoit pour étrennes, la veille de *Christmas*, la nouvelle que le riche marchand Clinton désire l'employer dans ses bureaux. Quelques pages touchantes et assez vivement senties sont consacrées par l'auteur à la description de ces tristesses et de ces joies. Willie entre en qualité de commis chez M. Clinton et part bientôt pour les Indes, emportant avec lui pour toute fortune les vivaces espérances de la jeunesse et l'amour de Gerty.

Cependant le temps marche et pèse toujours plus lourdement sur la tête du bon oncle True. Les forces du vieillard diminuent; il devient infirme. Il reçoit maintenant la récompense de ses anciens bienfaits. Gerty veille à son chevet, prépare ses repas, l'accompagne ou plutôt le soutient dans ses courtes promenades quotidiennes. L'oncle True fait presque l'envie de ses voisins, tant Gerty lui témoigne d'affection et de sollicitude. « Vraiment, se dit mentalement Mme Peekout en mettant la tête à la fenêtre, cet enfant semble beaucoup aimer ce vieillard; c'est sans doute son grand-père. Voyez que d'attentions et de soins! Elle lui laisse le meilleur côté du trottoir et surveille chacun de

es pas. — Je me demande, dit à son tour Mme Grumble, si quelqu'un ura soin de moi comme cet enfant a soin de son grand-père, lorsue je serai vieille et infirme. Je jurerais bien que non. » Le robuste oucher, aux joues rosées, à qui Gerty a donné sa pratique, se enche avec politesse vers la jeune fille pour lui demander à voix asse quel genre de nourriture peut prendre M. Flint. « Pensez-ous, dit-il, qu'il aime les petits pois? J'en ai là de tout frais; s'il es aime, je vous en enverrai une ou deux mesures. » Chacun admire t aime Gerty sans la connaître; elle appelle la sympathie. Quant sa beauté, c'est là une question controversée. « Elle est laide à aire peur, » dit la jeune miss Isabelle Clinton, la fille du patron le Willie, sottement orgueilleuse de sa beauté régulière et de sa rande fortune. Tel n'est pas l'avis de sa cousine Kitty Ray : « Je ne uis comprendre, Isabelle, que vous ne la trouviez pas jolie. J'admire sa physionomie. » Willie lui-même, l'amoureux Willie, est indécis et n'ose déclarer que Gerty soit belle; mais, belle ou non, Gerty attire invinciblement les regards, car elle dispose de cette force de sympathie qui, mieux que la beauté et même que les dons de l'esprit, sait enlever les cœurs.

Les promenades de l'oncle True eurent bien vite un terme. Il put mourir sans inquiétude sur le sort de Gerty; la jeune aveugle, miss Emily Graham devait recueillir l'orpheline. Le vieillard ne connut pas les douleurs de l'agonie et les souffrances du dernier adieu, car l'ange du sommeil se chargea d'accomplir les fonctions de l'ange de la mort.

« Ce soir-là, lorsque Gerty eut fini de faire à haute voix, comme elle en avait l'habitude à l'heure du coucher, sa lecture de la Bible, True l'appela à son chevet et lui demanda, comme il l'avait fait fréquemment dans les derniers jours, de répéter sa prière favorite pour les malades. Gerty s'agenouilla au bord du lit et se rendit à sa demande avec un empressement solennel et touchant.

« — Maintenant, chérie, la prière pour les morts. N'y en a-t-il pas une dans votre petit livre?

« Gerty trembla : il y en avait une et très belle, que la pensive enfant, à qui l'idée de la mort était familière, savait par cœur; mais pourrait-elle la réciter? pourrait-elle commander à sa voix? Tout son être était en proie à l'agitation. Cependant l'oncle True désirait entendre cette prière, qui serait pour lui un soulagement; elle essaierait donc. Appelant à elle toute son énergie et toute sa puissance de volonté, elle commença, et, gagnant de la force à mesure qu'elle récitait, elle alla jusqu'à la fin. Une ou deux fois sa voix lui fit défaut; mais à force d'efforts et en dépit des larmes qui l'étouffaient, elle réussit à accomplir sa tâche. Sa voix résonnait si calme et avec un timbre si clair, que l'oncle True ne fut pas troublé un instant dans ses dévotions par la pensée de la douleur de sa fille, car heureusement il ne pouvait entendre

les battemens et les sanglots silencieux de son cœur, tout prêt à se laisser aller au désespoir.

« Lorsque la prière fut terminée, elle ne se leva point, elle ne le pouvait pas; mais elle resta agenouillée, la tête ensevelie dans les draps du lit. Un moment, il se fit dans la chambre un silence solennel; enfin le vieillard posa la main sur la tête de Gerty, qui leva les yeux.

« — Vous aimez miss Emily, n'est-il pas vrai, *petit oiseau* (1)?

« — Oui, en vérité.

« — Vous serez pour elle un enfant soumis lorsque je ne serai plus?

« — Oh! oncle True, dit Gerty en sanglotant, vous ne pouvez pas me laisser. Je ne puis pas vivre sans vous, cher oncle True.

« — C'est la volonté de Dieu de m'appeler à lui, Gerty. Il a toujours été bon pour nous, et nous ne devons pas douter de sa bonté maintenant. Miss Emily peut faire pour vous plus que je n'ai fait, et vous serez heureuse avec elle.

« — Non, je ne serai pas heureuse, je ne le serai plus dans ce monde! Je n'ai été heureuse que lorsque vous m'avez prise avec vous, et maintenant, si vous mourez, je voudrais mourir aussi.

« — Vous ne devez pas désirer de telles choses, chérie. Vous êtes jeune, et vous devez rester dans le monde pour essayer d'y faire le bien, en attendant votre tour de partir. Je suis un vieillard et ne suis plus qu'un fardeau.

« — Non, non, oncle True, dit tendrement Gerty, vous n'êtes à charge à personne, vous ne l'avez jamais été. Je voudrais ne vous avoir jamais été à charge.

« — Quant à cela, cher petit oiseau, Dieu le sait, vous avez été longtemps au contraire la joie de mon cœur. Je suis seulement fâché de penser que vous passez là tout votre temps auprès de moi, au lieu d'aller à l'école comme autrefois; mais nous ne sommes pas libres de nous-mêmes, nous dépendons de Dieu d'abord, nous dépendons d'autrui ensuite. Et ceci me rappelle, Gerty, ce que j'ai à vous dire. Je sens que Dieu va m'appeler bientôt, plus tôt que vous ne pensez. D'abord vous pleurerez et vous aurez bien du chagrin sans doute; mais miss Emily vous prendra avec elle, et vous dira, pour vous consoler, de bonnes paroles. Elle vous dira que nous serons tous réunis de nouveau un jour, et que nous serons heureux dans ce monde où il n'y a plus de séparation; Willie fera aussi tout ce qu'il pourra pour vous consoler dans votre douleur, et un jour vous pourrez sourire encore comme autrefois. D'abord, et peut-être pendant longtemps, vous serez une charge pour miss Emily, elle aura beaucoup de dépenses à faire pour vous, et ce que j'ai besoin de vous dire, c'est que l'oncle True espère que vous serez aussi bonne que possible, et que vous ferez tout ce que miss Emily vous dira de faire; puis peu à peu, à mesure que vous grandirez, vous pourrez lui rendre quelques services. Elle est aveugle, vous le savez; vous devez donc avoir des yeux pour elle. Elle n'est pas forte, et vous devez prêter à sa faiblesse l'appui de votre bras, comme vous l'avez fait pour moi. Si vous êtes bonne et patiente, Dieu vous donnera un cœur tranquille, et lorsque vous serez triste et affligée, pensez au vieil oncle True, et comment il avait l'habitude de dire : Sois gaie, petit oiseau! car je suis de cette opinion que tout finira par s'arranger. Que tout

(1) *Birdie*, expression familière.

ela ne vous fasse point de la peine; allez au lit, chérie, demain nous irons aire une bonne promenade, et Willie viendra avec nous, vous savez.

« Gerty essaya d'être gaie pour faire plaisir à l'oncle True, et alla se coucher. Elle rêva que le matin était déjà venu, et que l'oncle True et Willie aisaient une charmante promenade, que l'oncle True avait retrouvé ses orces et sa santé, que son œil était brillant, son pas ferme, et qu'elle-même t Willie riaient et se sentaient heureux; mais tandis qu'elle rêvait ce beau onge, le messager vint, un affectueux et silencieux messager, qui, dans la ranquillité de la nuit et lorsque l'univers dormait, prit l'âme du bon vieux rue et l'emporta pour la remettre à Dieu ! »

Une nouvelle existence va commencer pour Gerty, une existence oute de patience, de résignation, d'humiliations amères. Elle apprendra de quel poids pèse un bienfait. En vérité je crois qu'on peut dire, sans être taxé d'immoralité, que de tous les fardeaux le plus lourd à supporter est celui des services rendus. Involontairement le bienfaiteur se croit certains droits sur son obligé, et, même lorsqu'il a du tact et de la délicatesse, il lui échappe de le faire sentir. Il se trouve toujours d'ailleurs à côté du bienfaiteur quelque âme assez grossière pour rappeler à l'obligé les services qu'il a reçus. Ce n'est point de miss Emily que Gerty peut redouter de telles choses. La belle et jeune aveugle a depuis trop longtemps été privée de la société du monde pour partager certains de ses préjugés et de ses indélicatesses. La maladie, en la clouant sur son fauteuil, a achevé de purifier son cœur, naturellement doux. C'est une touchante figure que celle de cette jeune aveugle, qui, de son siége de malade, forcément immobile, préside à toutes les péripéties du roman, et juge les sentimens des personnages qui passent et s'agitent devant ses yeux fermés. Miss Emily partage cette jeunesse de cœur et cette beauté de visage que les maladies irréparables communiquent souvent à leurs victimes. Le repos forcé, en leur épargnant les agitations des passions, leur épargne en même temps les stigmates qu'elles impriment. Une tristesse résignée et pieuse, une égalité d'humeur charmante, une sérénité affectueuse, sont quelques-unes des compensations que la nature accorde aux personnes infirmes, et qu'elle avait accordées à miss Emily. Malheureusement à côté de la jeune aveugle il y a son père, homme excellent, mais sujet à des boutades de dureté, et chez lequel les délicatesses du tact sont fort émoussées par la vie active et l'habitude des affaires; il y a mistress Ellis, la femme de chambre d'Emily, acariâtre, pleine de préjugés de la pire espèce, une de ces créatures à qui il sera toujours difficile de faire comprendre qu'un obligé n'est pas nécessairement un inférieur. bonne femme au demeurant. Mistress Ellis agit cavalièrement avec Gerty, dont le caractère n'est pas encore assez transformé pour ne pas sentir se réveiller ces facultés de haine qui sommeillent en elle, mais

qui n'y sont point éteintes. Miss Emily a besoin de toute sa douceur pour rappeler au calme cette jeune fille emportée, qui, lorsqu'elle était un enfant, avait quitté le logis de Nan Grant sans savoir où elle irait coucher, et qui serait prête à recommencer encore. « Je ne veux pas vous rendre malheureuse, dit-elle à miss Emily, je ne veux être à charge à personne. Je m'en irai, je m'en irai quelque part où vous ne pourrez plus me voir ! »

La dernière fois que Gerty se laissa aller à ses explosions de colère, ce ne fut point par haine du mal qu'on lui faisait, mais par souvenir de la protection dont on l'avait entourée, par reconnaissance et par amour.

« Lorsque Gerty était venue loger chez M. Graham, elle avait apporté, avec une malle contenant ses effets, une vieille boîte qu'elle plaça dans un des placards de sa chambre. Cette boîte resta là tout l'hiver sans être ouverte et sans attirer l'attention de personne. Lorsque la famille quitta la ville pour la campagne, la boîte, soigneusement surveillée et protégée par sa propriétaire, suivit aussi. Comme il n'y avait ni placard, ni cachette d'aucune sorte dans la nouvelle chambre de Gerty, elle plaça cette boîte derrière son lit. Le soir, avant son voyage à la ville, elle avait passé quelque temps à contempler une partie des objets qu'elle contenait. Un souvenir était attaché à chacun de ces objets, et bien des larmes tombèrent des yeux de la jeune fille sur ce petit trésor. Il y avait là l'image de Samuel, maintenant endommagée par le temps et les accidens. Elle remarqua une cassure grave sur le derrière de la tête, causée par une inadvertance de l'oncle True lui-même, et, se rappelant la patience avec laquelle le bon vieillard avait cherché à réparer sa faute, elle sentit que pour le monde entier elle ne consentirait à se séparer de ce souvenir. La boîte contenait encore les pipes en terre commune noircies par le temps et la fumée, et en pensant au plaisir qu'elles avaient donné à son vieil ami, elle sentit que c'était pour elle une consolation de les posséder. Elle avait aussi emporté la lanterne, car elle se rappelait toujours sa belle lumière, la première qui eût éclairé les ténèbres de sa vie, et elle n'avait pas non plus oublié un vieux bonnet de fourrures, sous lequel elle avait souvent cherché, et jamais en vain, un sourire de tendresse, qu'il lui semblait pouvoir y rencontrer encore. Il y avait aussi quelques joujoux et livres d'images, présens de Willie, un petit panier qu'il avait taillé pour elle dans une noisette, et quelques autres bagatelles.

« Tous ces objets, à l'exception de la lanterne et du bonnet, avaient été laissés par Gerty sur la cheminée. En entrant dans la chambre, son œil chercha ses trésors; ils avaient disparu. La cheminée avait été proprement frottée, et elle était vide. Elle courut vers l'endroit où elle avait laissé la vieille boîte; la boîte avait également disparu. Courir après la fille de chambre qui se retirait, la rappeler et lui faire avec précipitation une série d'inquiètes questions, tout cela fut l'affaire d'un instant.

« Brigitte était une nouvelle domestique, remarquablement stupide d'ailleurs. Néanmoins Gertrude parvint à lui arracher tous les renseignemens dont elle avait besoin. L'image, les pipes et la lanterne avaient été jetées dans

a tas de verre et de faïence cassés, et, comme le déclara Brigitte, brisés en ille pièces. Le bonnet, qu'on avait déclaré rongé par les vers, avait été con-amné aux flammes; quant aux autres objets, Brigitte ne savait ce qu'ils aient devenus, mais elle croyait bien les avoir laissés dans le feu. Tout cela était accompli par les ordres de mistress Ellis. Gertrude laissa partir Bri-itte sans lui faire soupçonner la grandeur de sa perte, puis, fermant la porte, le se jeta sur son lit et donna cours à ses larmes.

« — C'était donc pour cela que mistress Ellis avait favorisé mon plan, et étais assez folle pour penser que c'était par bonté pour moi! Elle voulait enir dans ma chambre pour me dérober, la voleuse!

« Elle se leva de son lit aussi soudainement qu'elle s'y était jetée, et se di-igea vers la porte, puis une nouvelle pensée sembla la saisir et elle retourna e nouveau vers son lit, et, avec de profonds soupirs, elle tomba à genoux t s'ensevelit la tête dans ses mains. Une ou deux fois elle leva la tête et sem-la sur le point d'aller affronter son ennemi; mais à chaque fois une pensée raversa son esprit et la retint. Ce n'était pas la crainte, oh! non, Gerty ne raignait personne; c'était un motif probablement plus puissant que celui-là. uel que fût ce motif, il avait certainement une influence adoucissante, car près chaque nouvelle lutte elle devint plus calme. Enfin elle s'assit près de a fenêtre, appuya sa tête sur sa main et regarda. La fenêtre était ouverte, la luie avait cessé, et les sourires de la terre rafraîchie se réfléchissaient dans n brillant arc-en-ciel. Un petit oiseau vint, se percha sur une branche d'arbre près de la fenêtre, et entonna un *Te Deum*. Un lilas de Perse en pleine florai-on répandait ses parfums délicieux. Une merveilleuse tranquillité envahit e cœur de Gertrude, qui, au bout de quelques instans, sentit la grâce qui apporte la paix succéder aux passions qui apportent le trouble. Elle avait riomphé, elle avait remporté la plus grande des victoires de la terre, une vic-toire sur elle-même. Le brillant arc-en-ciel, le chant de l'oiseau, le parfum des fleurs, toutes ces belles choses qui réjouissaient la terre après l'orage n'étaient pas de moitié aussi belles que le rayonnement qui se répandit sur la figure de la jeune fille, lorsque, la tempête intérieure qui l'agitait s'étant apaisée, elle leva les yeux au ciel, et envoya vers Dieu le silencieux hom-mage de son cœur. »

Ce fut là, ainsi que nous l'avons dit, la dernière explosion de l'an-cienne Gerty ou Gertrude. A partir de ce moment, un nouvel être se révéla en elle, et pour employer le langage de l'Écriture, elle se sentit renaître de nouveau. Toutefois ce ne fut pas la dernière méchanceté de mistress Ellis. Emily tomba malade, et Gertrude, qui avait l'habi-tude de passer les journées auprès d'elle, fut exclue de sa chambre. Chaque fois qu'elle se présentait, on lui répondait que miss Emily n'avait pas besoin d'elle. Les fleurs qu'elle envoyait à sa protectrice étaient dédaigneusement jetées dans un coin. Gertrude implora en vain la grâce de soigner son amie. « Ne m'ennuyez plus de vos de-mandes, lui répondit mistress Ellis; est-ce que vous entendez quel-que chose à soigner les malades? » Heureusement Gertrude fut ac-costée un jour à l'improviste, dans le petit jardin que M. Graham lui

avait donné, par le médecin de la famille, le docteur Jeremy, personnage original, type de l'Américain qui s'en va, franc, loyal, gai et narquois, d'un cœur chaud, d'une enveloppe robuste, prodigue de sincères poignées de main, peu savant dans les détours subtils de la politesse, et ne connaissant que la ligne droite qui va du cœur au cœur. « Eh! mais je vous reconnais, dit le bon docteur en abordant Gerty, c'est vous que j'ai vue chez Trueman Flint. Bonté divine! comme les enfans poussent! — Comment va miss Emily? demanda Gertrude. — Mal, mal; mais je m'étonne que vous restiez ici, au lieu d'aller soigner votre amie. — Mistress Ellis ne veut pas me laisser entrer, et dit que miss Emily n'a pas besoin de moi. — Cela ne la regarde pas, et c'est mon affaire. J'ai besoin de vous pour soigner miss Emily. Que mistress Ellis retourne à ses pâtés et à ses sauces, qu'elle comprend mieux que les soins à donner aux malades. Vous commencerez dès demain. » Le docteur va trouver Emily, et lui demande pourquoi Gerty a été exclue de sa chambre. « Elle est timide, répond Emily, et craint d'attraper la fièvre, à ce que me dit mistress Ellis. — Mistress Ellis a dit un mensonge. Gerty demande à vous voir et à vous soigner, et elle s'acquittera de sa tâche beaucoup mieux que mistress Ellis. C'est une douce petite souris, et qui a une bonne tête sur les épaules. » Le docteur avait deviné parfaitement la nature propre à Gerty, mélange de tendresse et d'activité, qui la rendait capable des choses les plus diverses, — de soigner un malade, d'élever un enfant, de conduire un ménage et de manier un cheval. Pendant plusieurs semaines de suite, il enseigna à Gerty à conduire une voiture, et lorsqu'il commanda à Emily, entrée en convalescence, des promenades fréquentes, grande fut la surprise de la jeune aveugle en apprenant le nom de son gracieux cocher. Cet incident lui acquit la première place dans le cœur de miss Emily, et mit fin aux persécutions de mistress Ellis.

Mais pour celui qui vit des libéralités d'autrui il y a des épreuves plus grandes que les persécutions d'un inférieur à gages : ce sont les reproches du bienfaiteur lui-même et les accusations d'ingratitude qu'il peut vous jeter à la face. Il suffit pour cela que le bienfaiteur ait un de ces caprices d'humeur qui sont naturels à tous les hommes, ou qu'il apprécie mal quelqu'un des actes de l'obligé. M. Graham avait arrêté que la famille irait faire un voyage à La Havane, et que Gerty serait de la partie. Quelques jours avant le départ, Gerty apprit que le père de mistress Sullivan était tombé en démence, et que la pauvre femme ne pouvait suffire à le soigner. Abandonnerait-elle dans le chagrin et le malheur ses anciens amis, la mère de son cher Willie, qui lui écrivait des lettres si tendres, et lui avait envoyé de Calcutta de si jolis oiseaux des Indes? Son parti fut bientôt pris : elle décida qu'elle ne ferait pas le voyage projeté, qu'elle res-

terait avec mistress Sullivan, et qu'elle se créerait une position indépendante en se faisant maîtresse d'école. Elle pensait, en agissant ainsi, obéir à son devoir. Miss Emily approuva, sans l'encourager trop vivement, un plan qui la privait de sa meilleure amie; mais le jugement de M. Graham sur la conduite de Gerty différa grandement de celui de sa fille.

« — J'espérais partir avec M. et miss Graham, répondit Gertrude, et je voyais arriver ce voyage avec le plus grand plaisir; mais je viens de décider que je resterai à Boston cet hiver.

« — Qu'est-ce que vous dites, Gertrude? demanda M. Graham. Que voulez-vous dire? Tout cela est nouveau pour moi.

« — Et pour moi aussi, monsieur, sans cela je vous en aurais déjà informé; je vous aurais déjà fait part des circonstances qui m'obligent à ne pas vous accompagner, mais elles sont d'une date toute récente.

« — Mais nous ne pouvons vous abandonner, Gertrude : je ne veux pas entendre parler de cela; vous devez venir avec nous malgré les circonstances.

« — Je crains de ne le pouvoir point, dit Gertrude en souriant doucement, mais en conservant un ton ferme. Vous êtes trop bon, monsieur, de désirer que je prenne part à ce voyage.

« — Le désirer! c'est-à-dire que j'insiste. Vous êtes sous ma tutelle, enfant, et j'ai le droit de vous dicter votre conduite.

« M. Graham commençait à se mettre en colère. Gertrude et Emily étaient troublées, mais aucune d'elles ne parla.

« — Donnez-moi vos raisons, si vous en avez quelqu'une, dit M. Graham avec véhémence; dites-moi qui vous a mis dans la tête cette singulière idée.

« — Je vous l'expliquerai demain, monsieur.

« — Demain! Je veux le savoir maintenant.

« Mistress Bruce, s'apercevant qu'un orage domestique allait éclater, se leva sagement pour prendre congé. M. Graham suspendit sa fureur jusqu'après le départ des visiteurs; mais, aussitôt que la porte se fut refermée sur eux, il entra dans une grande colère.

« — Enfin dites-moi ce que tout cela signifie : je mets ordre à mes affaires, je prends tous mes arrangemens afin de pouvoir consacrer l'hiver à ce voyage, et cela beaucoup plutôt pour vous procurer un plaisir à toutes deux que par rapport à moi! et puis au moment où tout est prêt et où nous sommes à la veille de partir, Gertrude m'annonce qu'elle ne viendra pas! Maintenant je veux savoir ses raisons.

« Emily essaya de les expliquer et termina en approuvant sa conduite. Aussitôt qu'elle eut fini, M. Graham, qui l'avait écoutée avec impatience et qui l'avait interrompue plusieurs fois par un « bah! » ou un « allons donc! » se laissa aller à un accès d'indignation encore plus violent que le précédent.

« — Ainsi Gerty nous préfère les Sullivan, et vous semblez l'encourager. Je voudrais savoir ce qu'ils ont fait pour elle, et si cela est comparable à ce que j'ai fait.

« — Ils ont été ses amis pendant de longues années, et maintenant qu'ils sont dans le malheur, il lui semble qu'elle ne doit pas les abandonner, et j'avoue que je ne suis pas étonnée de sa détermination.

« — J'en suis étonné, moi. Elle aime mieux se faire esclave dans l'école de M. W... et plus esclave encore dans la famille de mistress Sullivan que de rester ici, où elle a toujours été traitée comme une dame, et mieux que cela, comme un membre de ma propre famille.

« — Oh ! monsieur Graham, dit Gertrude, ce n'est pas une affaire de préférence et de choix, il me semble que c'est une affaire de devoir.

« — Quelle raison vous en fait un devoir? Est-ce parce que vous aviez coutume de vivre dans la même maison qu'eux, et que ce garçon qui est à Calcutta vous a envoyé une écharpe de poil de chameau et une cage pleine de misérables petits oiseaux et un tas de lettres? est-ce pour cela que vous croyez devoir oublier vos propres intérêts afin d'aller prendre soin des malades de sa famille? Je ne vois pas comment leurs droits sur vous peuvent se comparer aux miens. Ne vous ai-je pas donné la meilleure des éducations? ai-je épargné quelque dépense pour vos progrès et votre bonheur?

« — Je n'ai pas pensé, monsieur, répondit Gertrude humblement, mais cependant avec une dignité calme, à faire la somme des faveurs que j'ai reçues et à mesurer ma conduite en conséquence; les obligations que je vous ai sont immenses, et certainement c'est vous qui avez les premiers droits à mes services.

« — Services ! je n'ai pas besoin de vos services, enfant. Mistress Ellis peut faire tout ce que vous faites pour Emily ou moi; mais j'aime votre compagnie, et je trouve qu'il est très ingrat à vous de nous laisser comme vous parlez de le faire. Emily, ajouta M. Graham, je vous dis que c'est une affaire de sentiment. Vous ne semblez pas voir la chose comme moi; mais, comme vous êtes deux contre moi seul, je ne dirai plus rien à ce sujet.

« En parlant ainsi, M. Graham prit une lampe et entra dans son cabinet, dont il ferma la porte avec bruit, pour ne pas dire avec fracas. »

Le lendemain de cette scène, Gerty quitta la maison de M. Graham, et se retira auprès de mistress Sullivan. Elle réalisa son projet d'indépendance et se fit maîtresse d'école, partageant son temps entre sa tâche et ses affections. Gerty avait sacrifié les convenances sociales à son devoir. A juger sa conduite au point de vue du monde, elle pouvait être taxée d'ingratitude, car les soins que mistress Sullivan avait pris d'elle dans son enfance ne pouvaient se comparer aux dépenses que M. Graham avait faites pour elle. Cependant qui pourra la condamner? La quantité matérielle des dons n'en fait pas l'importance, et mistress Sullivan lui avait donné ce qu'elle avait, de l'affection. Cette dette de reconnaissance voulait être payée la première de toutes. Il y a dans la conduite de Gerty un beau spécimen de l'indépendance de caractère sur laquelle repose toute démocratie, et une judicieuse appréciation des doctrines de l'Évangile, dont la lumière éclairait maintenant sa vie.

Le voyage de M. et de miss Graham fut heureux; le séjour de Gerty à Boston le fut moins. Elle eut à veiller successivement au lit de mort du vieux père de mistress Sullivan et de mistress Sullivan elle-même. Ses devoirs de maîtresse d'école, les lettres de Willie,

toujours pleines de tendresse, maintenant empreintes de reconnaissance, la société du bon docteur Jeremy et de sa femme, furent pour Gerty autant de consolations. Elle était seule maintenant au monde, et il ne lui restait plus un seul de ses anciens amis. La mort avait frappé le vieux Trueman Flint, puis mistress Sullivan. La vieille Nan Grant, son odieuse persécutrice, était morte aussi en recevant les pardons de sa victime. Willie était loin, ainsi qu'Emily. Les reverrait-elle jamais, et M. Graham consentirait-il à reprendre chez lui la jeune fille? Heureusement la colère de M. Graham n'était qu'une boutade dont il ne tarda pas à être honteux. Il écrivit à Gertrude pour l'engager à venir à leur rencontre. Gerty aurait peut-être préféré sa nouvelle indépendance aux bienfaits de M. Graham; mais un grand changement s'était opéré dans la famille. M. Graham s'était remarié. Quel était le caractère de la nouvelle épouse? serait-elle pour Emily une bonne mère ou une marâtre? Ces considérations décidèrent Gerty, et elle retourna dans la maison des Graham.

Cette maison était bien changée. Là où régnaient autrefois le silence et la simplicité domestique régnaient maintenant le tumulte et le bruit. Un brillant *rout* se tenait chaque jour dans cette demeure, qui pendant si longtemps n'avait contenu qu'une infirme et un vieillard. La nouvelle mistress Graham aimait le monde et le bruit, et avait emmené avec elle tout un gai cortége de parens et d'amis, lesquels, par affinité naturelle, attirèrent d'autres visiteurs. Boston et ses environs connurent bientôt la maison de M. Graham et la route qui y conduisait. Un tohu-bohu assez confus de figures vivement dessinées passe sous les yeux du lecteur pendant tout un tiers du roman. Voici miss Isabelle Clinton, la fille du patron de Willie, une odieuse jolie femme, pleine de vanité, de dédain, de méchanceté vulgaire, et Kitty Ray, jeune fille naïve, spirituelle, sans malice, mais négligente de sa personne, défaut qui lui vaut les sarcasmes et les dédains de sa belle cousine, artiste en toilette, dandy féminin. Il y a là aussi miss Patty Pace, originale figure de vieille fille, très sensée dans toutes les choses de la vie ordinaire, mais dont le cerveau a été dérangé par des pensées opiniâtres de mariage, peut-être par quelque vieux chagrin d'amour; il y a encore le jeune M. Bruce, type assez curieux du jeune Américain mondain, de l'Américain qui a vu l'Europe, et qui mêle à sa brutalité primitive des prétentions aristocratiques. Tous ces personnages jasent, coquettent, font des cabrioles amoureuses, et se livrent à cet exercice dangereux qu'on appelle en anglais *flirtation*, et que nous définirions par le mot *badinage avec l'amour*. Sentimentaliser, jouer avec les émotions du cœur, s'approcher des limites extrêmes de la passion sans y tomber, tous ces tours d'adresse, assez équivoques et légèrement immoraux, sont contenus dans ce mot *flirtation*, et sont, paraît-il, assez en vogue aux États-

Unis. Le roman de miss Cumming est plein de scènes de ce genre. Isabelle Clinton fait de la *flirtation* avec tout le monde, et Kitty Ray avec M. Bruce, qui serait bien aise d'en faire avec miss Gertrude Flint, dont le caractère sérieux et le cœur sincèrement passionné repoussent naturellement ces mensonges de l'amour.

Nous extrairons de toutes ces scènes, qui sont dans le roman comme autant d'épisodes et de superfétations agréablement contés, les quelques traits qui se rapportent directement à l'héroïne, et qui peuvent servir à éclairer son caractère. Gertrude porte dans l'amour la naïveté, la passion, la sincérité qu'elle porte dans l'amitié et dans le dévouement. Elle n'a à son service aucun de ces artifices féminins faits pour exciter les désirs, et cependant elle est l'objet de l'admiration de tous les hommes. Elle n'a jamais cherché à faire de la toilette un moyen de séduction, et cependant les étoffes simples dont elle se revêt font ressortir ses avantages physiques mieux que ne pourraient le faire les étoffes de soie si chères à miss Clinton. Il en est de même de sa conversation et de ses manières. Gertrude s'habille noblement et parle noblement; son élégance, son esprit, sa politesse, ne sont pas des choses apprises, mais viennent de l'âme. « Apprenez-moi, lui disait un jour la sœur de M. Bruce devant la brillante société réunie au foyer de M. Graham, apprenez-moi, Gerty, à être polie comme vous. — Rappelez-vous, répondit Gerty, la maxime de votre maître de musique : si vous voulez faire des progrès en musique, développez votre cœur; si vous voulez être polie, développez votre cœur. » Une vérité qui a son importance est contenue dans ce mot de Gerty : c'est que le mot *manières* n'a aucune signification, que la vraie politesse vient de l'âme, que l'homme le plus noble est aussi le plus gracieux, et que rien, pas même un salut ou une poignée de main, ne peut échapper à l'empire de l'âme. Nous sommes heureux de trouver cette maxime chez un peuple jeune, qui n'a pas encore eu le temps de se faire des manières d'emprunt, et qui peut ressusciter un jour ces prodiges d'élégance animée, de politesse idéale (aujourd'hui disparus et remplacés tristement par le dandysme), qui brillent dans les héros de Shakspeare, images des manières dont un Walter Raleigh et un sir Philip Sidney pouvaient fournir les modèles au grand poète, et qui distinguèrent les Italiens du XVIe siècle et les Français du XVIIe. Cette maxime de Gerty est d'ailleurs en parfait accord avec cette philosophie américaine qui professe que de l'âme découlent toutes choses, les lois et les mœurs, les manières et les arts.

La beauté de Gerty est aussi toute morale, et l'on serait tenté de dire que miss Cumming a voulu faire un plaidoyer en faveur de la beauté romantique contre la beauté classique. Gerty est-elle belle, ne l'est-elle pas? On ne saurait le dire; mais ce qui est certain, c'est que le regard aime à se reposer sur elle, sur ces traits fins, mobiles,

mince enveloppe charnelle qui suit tous les mouvemens de la pensée, tremble, rit, s'attriste avec l'âme. Gerty possède en un mot ce genre de beauté que possèdent les modernes, — la physionomie, — qui nous semble préférable, nous le disons en tremblant, même à la beauté régulière de l'art antique et à tous les chefs-d'œuvre de la sculpture grecque. La beauté classique a pour nous quelque chose de repoussant. Cette beauté est trop complète, et sa perfection a je ne sais quoi de borné qui excite une sorte de compassion. On sent qu'il n'y a rien à ajouter, et que cette beauté, inflexiblement arrêtée entre des lignes mathématiques, n'est pas susceptible d'un plus grand développement. Dans la beauté moderne, au contraire, rien d'arrêté ni de régulier. Le visage est susceptible d'expressions innombrables, et participe en quelque sorte de la nature de l'âme, dont l'essence est l'activité, et la loi le mouvement. Le règne de l'infini, inauguré par le christianisme, se révèle sur le visage humain, et a détrôné pour jamais l'antique beauté régulière, mais froide et dure.

Depuis longtemps, M. Bruce a été séduit par le charme irrésistible de ce visage, et a essayé à plusieurs reprises de faire comprendre son amour à Gerty. Il a tenté de piquer sa jalousie en se montrant très assidu auprès de miss Kitty Ray, qui, prenant au sérieux ses galanteries, est devenue sincèrement amoureuse. M. Bruce est riche, Gerty est orpheline et pauvre, et M. Bruce a pensé assez naturellement que Gerty s'empresserait d'accepter ses avances; mais Gerty n'a pas fait son éducation dans le *Vanity Fair* de M. Thackeray, et elle n'a pas cet odieux esprit d'intrigue particulier aux jeunes filles pauvres et qui s'ennuient de l'être. Son cœur est occupé d'ailleurs; il n'est plus en elle; il est loin, bien loin, sur l'Océan, dans les Indes, auprès de Willie. M. Bruce hésite longtemps avant de se décider à ce mariage. Il pourrait faire un bon parti et augmenter sa fortune. Enfin, n'y tenant plus, il va trouver Gerty, et lui propose sa main. La scène est curieuse et a un côté fort comique : l'ébahissement de l'homme qui croit à la toute-puissance de l'argent et s'étonne d'être repoussé.

« Elle était depuis peu de temps dans sa chambre, lorsqu'elle entendit un bruit de pas. Elle se retourna, et vit M. Bruce derrière elle; elle tressaillit et s'écria : — Monsieur Bruce, est-ce possible? Je croyais que vous étiez allé à la noce?

« — Non, il y avait ici pour moi de plus grands attraits. Pensez-vous, miss Gertrude, que j'aurais pu prendre du plaisir à une partie où vous n'étiez pas?

« — Je n'aurais certainement pas la vanité de supposer le contraire, répliqua Gertrude.

« — Je voudrais que vous eussiez un peu plus de vanité, miss Gertrude. Peut-être croiriez-vous un peu plus à ce que je dis.

« — Je suis heureuse que vous ayez assez de candeur pour reconnaître que sans la vanité il est impossible d'ajouter aucune foi à vos paroles dorées.

« — Je ne reconnais rien de semblable. Je vous dis ce que toute autre jeune fille que vous écouterait bien volontiers; mais comment pourrais-je vous convaincre que je suis sérieux et que je désire me faire comprendre de vous? Comment pourrais-je vous amener à converser librement avec moi et à ne plus éviter ma société?

« — En me parlant avec sincérité et simplicité, et en m'épargnant ces paroles et ces attentions qui, ainsi que je me suis efforcée de vous le faire comprendre, ne sont pas acceptables pour moi et sont indignes de vous.

« — Mais j'ai un dessein, un grand dessein. J'ai cherché pendant plusieurs jours une occasion de vous le communiquer, et maintenant il faut que vous m'écoutiez, dit-il en la voyant changer de couleur et prendre une physionomie inquiète. Il faut que vous me donniez tout de suite une réponse, réponse qui, je l'espère, sera favorable à mes vœux. Vous aimez la franchise: eh bien! je serai franc maintenant que j'ai pris mon parti. Mes amis et mes parens pourront bavarder et s'étonner tant qu'ils voudront de me voir épouser une femme qui n'a ni fortune ni famille; mais je suis décidé à tout braver, et je vous offre sans hésitation de partager mon avenir. Après tout, à quoi l'argent est-il bon, sinon à donner à un homme l'indépendance et le droit de faire ce qui lui plaît? Quant au monde, vous pouvez porter la tête aussi haut que personne, Gertrude. Ainsi donc, si vous n'avez pas d'objection à faire, nous ne nous créerons pas plus longtemps de difficultés, et nous considérerons la chose comme arrangée. — Et il s'efforça de lui prendre la main.

« Mais Gertrude recula, le rouge lui monta au visage, et ses yeux, en se fixant sur M. Bruce, étincelèrent d'une expression d'étonnement et d'orgueil à laquelle on ne pouvait se méprendre. Le regard calme et pénétrant de ces yeux noirs disait des milliers de choses, et M. Bruce répondit à leur air interrogateur par ces mots : — J'espère que ma franchise ne vous a pas blessée?

« — Votre franchise, non, reprit Gertrude avec calme; la franchise ne me blesse jamais. Mais qu'ai-je donc fait pour vous inspirer involontairement tant de confiance, que vous me donniez à peine le droit d'exprimer mon opinion, tandis que vous parlez déjà de résister à vos amis?

« — Rien, fit Bruce en s'excusant : j'ai cru que vous agissiez sous l'empire de cette impression, que j'étais disposé à jouer avec vos sentimens; j'ai supposé que vous ne vous seriez pas ainsi tenue à l'écart, si vous aviez pensé que j'étais sérieux; mais, croyez-moi, je vous ai encore plus admirée pour la dignité de votre conduite. Pardonnez-moi si j'ai osé compter sur votre faveur. Je serai trop heureux de recevoir de vous une réponse favorable.

. . . . . .

« Gertrude, dit-il enfin, vous vous jouez de moi ou de vous-même. Si vous êtes disposée à coqueter avec moi, je suis bien aise de vous faire comprendre que je ne m'humilierai pas au point de vous prier davantage; mais si d'un autre côté vous êtes à ce point oublieuse de vos intérêts que vous refusiez de propos délibéré une fortune comme la mienne, je crois qu'il est malheureux

que vous n'ayez pas près de vous quelque ami pour vous conseiller. Pareilles bonnes fortunes ne se présentent pas tous les jours, surtout pour de pauvres maîtresses d'école, et j'ose dire que, si vous êtes assez insensée pour la dédaigner, vous n'en trouverez jamais une autre... » Un court silence s'ensuivit. M. Bruce fit un pas ou deux vers la porte, s'arrêta, puis revint et dit : « Après tout, Gertrude Flint, je crois qu'il viendra un jour où vos opinions seront moins romanesques; alors vous vous souviendrez de cette nuit, et vous désirerez d'avoir agi autrement. Vous vous apercevrez ce jour-là que dans le monde chacun doit penser à soi. »

Gertrude a triomphé successivement de toutes les épreuves; il lui reste à triompher d'une dernière, plus grave que la détresse, l'humiliation et la tentation vulgaire de la richesse, — l'ingratitude de l'être aimé. C'est pour Willie qu'elle a tout supporté, pour lui qu'elle a encouru la colère et la disgrâce momentanée de M. Graham, pour lui qu'elle se dérobe aux hommages des adorateurs qui l'entourent. Si Willie ne pensait plus à elle! Depuis longtemps, elle n'a point reçu de nouvelles. De tristes pressentimens, auxquels elle ne veut point croire, l'assiégent souvent, et troublent par de rapides accès de tristesse son égalité d'humeur et sa sérénité d'âme.

M. Graham et sa nouvelle épouse se décident à aller faire ce fameux tour d'Europe, voyage obligé de tout Américain riche et à prétentions aristocratiques. On épargne ce voyage à l'aveugle Emily et à Gertrude, et toutes deux en profitent pour aller, en compagnie du docteur Jeremy et de sa femme, faire une courte excursion à Saratoga, le rendez-vous du monde élégant de la grande république, le Hombourg ou le Baden-Baden américain. C'est là que, dans une salle d'hôtel, les voyageurs font la rencontre d'un homme singulier dont la destinée se trouve, à leur insu, mêlée à la leur. C'est le *Deus ex machinâ* qui arrive, comme dans les vieux romans et les vieilles pièces de théâtre, pour tout expliquer et terminer les difficultés à la satisfaction d'un chacun; mais il faut savoir gré à l'auteur d'avoir fait un personnage original de ce personnage nécessaire au dénoûment. M. Philipps, tel est le nom de l'étranger, frappe à première vue par de singuliers contrastes. Est-il jeune? ne l'est-il pas? Ses traits sont fatigués et même dévastés, cependant ils trahissent encore un reste de jeunesse. Les yeux sont beaux et brillans comme ceux d'un homme de vingt-cinq ans, mais la chevelure est celle d'un homme qui touche à la vieillesse. Sa physionomie intelligente et attristée raconte une longue histoire de douleurs et de souffrances impatiemment supportées. On dirait que l'âme qui l'anime est celle de Gertrude elle-même, de la Gertrude d'autrefois, de la Gertrude irritable, aimante, sans empire sur elle-même, et victime de ses passions. Quoi qu'il en soit, sa physionomie a beaucoup frappé les voyageurs, et surtout Gertrude. « — Un homme d'une apparence très élégante, n'est-il pas

vrai? demanda Gertrude à ses amis. — Élégant! répondit mistress Jeremy, avec cette chevelure grisonnante? — Je trouve que cela lui va bien, dit Gertrude, mais je ne lui voudrais pas un air aussi mélancolique; cela vous rend triste de le regarder. — Quel âge lui donnez-vous? demanda le docteur Jeremy. — Environ cinquante ans, environ trente ans, répondirent en même temps Mme Jeremy et Gertrude. — Deux opinions fort différentes, remarqua Emily. Docteur, décidez la question. — Impossible! Je ne me hasarderais pas à conjecturer l'âge de cet homme à dix ans près. Ma femme le fait trop vieux certainement, et Gertrude, trop jeune; mais ce n'est pas l'âge qui a fait blanchir ses cheveux, voilà ce qui est sûr. »

Une grande intimité se forma bientôt entre M. Philipps et Gerty. Ces deux âmes singulières étaient faites pour se comprendre. M. Philipps ouvrit son cœur à Gerty, qui ne put y regarder sans effroi. Ce cœur désert n'avait plus pour habitans que le désespoir et l'ennui. M. Philipps ne croyait plus aux hommes et désespérait de Dieu. Des malheurs qu'il ne racontait pas l'avaient isolé de la vie du monde; jamais il n'avait trouvé une main secourable. Il rendait au monde ou plutôt il feignait de lui rendre haine pour haine, car aux mots affectueux qui lui échappaient il était aisé de voir qu'il lui en coûtait de haïr, et lorsqu'il allait trop loin dans ses accès d'irréligion et de misanthropie, il se laissait battre comme un enfant par la tendre logique de Gertrude.

Pendant que Gerty s'occupait ainsi à consoler son nouvel ami, il arriva un incident qui l'obligea elle-même à chercher des consolations; miss Isabelle Clinton apparut un jour inopinément à Saratoga, plus parée, plus brillante, plus coquette que jamais, donnant le bras à un jeune homme bruni par le soleil des pays chauds, vieilli prématurément par un climat défavorable ou par de longues fatigues, mais que l'œil de Gerty reconnut immédiatement : c'était Willie Sullivan, dont depuis si longtemps elle ne recevait plus de nouvelles. Elle le vit causer avec miss Clinton, lui présenter galamment la main, l'accompagner à la promenade, au spectacle; elle l'entendit lui assigner des heures de rendez-vous. Autour d'elle, les jeunes femmes et les élégans le désignèrent, par leurs gestes et leurs chuchottemens, comme le préféré de la belle miss Clinton. Vingt fois Gerty eut la pensée de s'élancer vers Willie et de lui dire : Je suis ici. Un sentiment d'orgueil la retint. « Il me reconnaîtra, » se dit-elle; mais Willie semblait absorbé par la pensée d'une seule personne. Le cœur de Gertrude éclata; les larmes, longtemps refoulées, jaillirent en abondance, et la triste mélodie des sanglots, brisant le silence de la chambre où Gertrude veillait à côté d'Emily, réveilla la jeune aveugle. « Gertrude, pourquoi chercher à me cacher vos peines? Dites-moi tout, mon enfant. » Lorsque Gertrude eut confié sa peine

à Emily : « Vos chagrins sont amers, mais sont bien loin d'avoir l'amertume des miens, » lui dit l'aveugle, et à son tour elle ouvrit son cœur si longtemps fermé.

L'histoire d'Emily, complétée par les confidences que M. Philipps fit quelque temps après à Willie, est fort romanesque, trop romanesque peut-être. Emily aussi avait aimé. L'objet de son amour était le propre fils de la seconde femme de son père, Philip Amory, jeune homme étourdi, emporté, irréfléchi, bon et généreux comme les hommes de son caractère. Cet amour était contrarié par M. Graham, homme d'affaires exact, sévère et froid, et qui abhorrait Philip Amory autant pour ses qualités que pour ses défauts. Plusieurs fois le jeune homme s'était rendu coupable de négligences qui lui avaient attiré les reproches insultans de son beau-père, reproches auxquels il avait répondu avec un emportement voisin de la colère. Un faux fut commis au préjudice de M. Graham, et ce dernier désigna Philip Amory comme le coupable. Philip ne put se justifier, protesta de son innocence, et accepta avec rage et douleur l'accusation qui pesait sur lui. Un soir, pendant qu'il se trouvait dans la chambre d'Emily, retenue au lit par la fièvre, M. Graham entra soudainement. Une scène effroyable eut lieu. M. Graham l'accabla d'injures et d'accusations, lui reprocha son prétendu crime et l'audace avec laquelle il cherchait à s'emparer du cœur de son enfant. Le bras de Philip Amory se leva contre M. Graham. Emily poussa un cri et s'évanouit. Lorsqu'elle revint à elle, elle était aveugle. Dans le trouble où l'avaient jeté et sa colère contre M. Graham et ses craintes pour Emily, Philip avait saisi une fiole contenant un acide corrosif, et l'avait répandu par mégarde sur le visage de sa bien-aimée. A compter de ce jour, il ne la revit plus; les portes de la maison lui furent fermées. Il partit et promena sa triste existence dans toutes les régions du monde. Sur le vaisseau qui l'emportait à Rio-Janeiro, but de son premier voyage, il inspira un amour profond à la fille du capitaine, qui resta bientôt orpheline et sans autre protection que celle de Philip. Il l'épousa, et une fille fut le fruit de ce mariage. Le besoin força Philip d'abandonner sa femme pour chercher quelque emploi capable de le faire vivre, lui et les êtres qui lui étaient chers; mais il chercha en vain, et pour comble d'infortune, lorsqu'il revint à Rio-Janeiro, maigre, hâve et en haillons, sa femme et sa fille avaient disparu. La mère était morte, et la fille avait été recueillie par un vieux marin nommé Ben Grant, époux de l'indigne Nan Grant. Cette enfant n'était autre que Gerty elle-même, et M. Philip, l'étranger mélancolique, n'était autre que Philip Amory, l'ancien amant d'Emily.

Le titre d'une des charmantes fantaisies de Shakspeare : *Tout est bien qui finit bien,* peut résumer la conclusion du roman. Les pressentimens de Gerty l'avaient trompée. Willie n'avait jamais songé à

miss Clinton. Bien souvent dans ses longs voyages, pendant son séjour dans les capitales européennes, son cœur avait failli être pris. Tant de beaux visages avaient passé sous ses yeux! Mais l'image de Gerty l'avait sauvé de toutes les séductions. Tout se termine comme dans les livres d'autrefois par un double mariage, celui de Gertrude avec Willie et celui de Philip Amory avec l'aveugle Emily. Et ainsi se trouve réalisée cette parole de l'oncle True : « Sois gai, petit oiseau, car je suis de cette opinion, que tout finira par s'arranger. » Le roman se termine par quelques pages charmantes, expression d'un bonheur sérieux et religieux, où le souvenir des morts chéris et des épreuves passées vient jeter une ombre de mélancolie.

« — Venez, Gerty, dit Willie, venez à la fenêtre, et voyez quelle belle nuit!

« Penchée sur l'épaule de Willie, Gertrude regarda le ciel jusqu'à ce que le disque de la lune fût visible dans un brillant espace bleu, clair et sans nuages. Ils ne parlèrent pas, mais leurs cœurs battaient des mêmes émotions en pensant aux jours passés.

« En ce moment, l'allumeur de gaz passa rapidement, alluma comme par un attouchement électrique les lanternes qui bordaient la rue, et en un instant tout fut resplendissant de lumière.

« Gerty soupira. — La tâche du pauvre oncle True n'était pas aussi facile, dit-elle. Il s'est fait bien des progrès depuis lui.

« — Oui vraiment, dit Willie en jetant un regard sur le comfortable salon de leur demeure et en reposant ensuite ses yeux sur le visage de la bien-aimée dont la physionomie rayonnante réfléchissait son propre bonheur; oui, des progrès comme nous en rêvions autrefois. Je voudrais que le cher vieillard fût là pour les voir et en jouir avec nous.

« Une larme jaillit de l'œil de Gertrude, mais elle pressa le bras de Willie et lui montra religieusement une belle et brillante étoile qui sortait en ce moment d'un nuage argenté sous lequel elle avait été jusque-là à demi cachée, l'étoile dans laquelle Gertrude avait toujours cru reconnaître le sourire du bon vieillard.

« — Cher oncle True! dit-elle, sa lampe brille encore dans le ciel, Willie, et sa lumière ne s'est pas encore éteinte sur la terre. »

Le grand mérite du *Lamplighter* consiste tout entier, selon nous, dans le caractère de Gerty, et c'est là le point que nous avons surtout voulu mettre en lumière. Gerty, c'est le triomphe de la naïveté et de la simplicité sur l'esprit mondain. C'est là la leçon morale qui ressort pour nous de ce livre, et que miss Cumming y a mise peut-être à son insu. Rien ne résiste à la patience de la jeune fille; les dédains, les humiliations, le malheur, se lassent devant cette résignation. Gerty traverse le monde comme les peintres du moyen âge nous représentent les vierges et les saintes, sans crainte au milieu des bêtes du désert qui les regardent passer avec étonnement, et qui s'approchent, domptées par l'énergie de la douceur, pour lécher leurs pieds déli-

cats. Le roman laisse à désirer; il est froid, souvent maladroit, plein de longueurs, d'incidens assez vulgaires; mais Gerty est une vraie création, qui pourrait être plus originale encore, et qui était faite pour tenter même un esprit plus vigoureux que celui de la femme de talent à qui nous la devons. Quelque jugement qu'on puisse porter sur ce livre, dont le succès a été prodigieux, et sur sa valeur intrinsèque, il lui restera toujours le mérite d'avoir le premier montré la force que peut avoir au milieu de nos sociétés artificielles et compliquées une âme simple et franche. Nous qui avons bu à tant de sources malsaines, nous avons besoin de tels breuvages, et nous les acceptons, même présentés dans la coupe de miss Cumming. Les poètes et les artistes restent silencieux; ils se plaignent de leur impuissance, de l'infertilité de leur époque : voilà un sujet tout trouvé et fait pour tenter ceux d'entre eux qui ont une âme saine. Qu'ils reprennent le caractère de Gerty : ils sont, pour en faire un chef-d'œuvre, dans de meilleures conditions que l'auteur américain. Ils n'ont pas besoin de raffiner, de parler le langage un peu fade de la religiosité féminine, de donner au sentiment cette teinte de *sentimentalité* si agréable aux femmes, mais si contraire à l'expression franche et mâle des choses de la vie. Qu'ils mettent le monde, qui ne vit que d'artifices et de convention, aux prises avec une âme naïve, résignée, et sans autres armes que des instincts incorruptibles et la force redoutable de la patience : nous leur promettons le succès qu'a obtenu le *Lamplighter*.

Mais si la vieille Europe ne trouve plus de charme dans ces récits des choses de l'âme, que la jeune Amérique continue à rechercher les sources fraîches de la vie vers lesquelles soupirent tant d'altérés dans le monde entier! « Retournons à la nature! » disait le XVIIIe siècle, lassé et fatigué de sensualités, de corruptions et de systèmes improductifs. Que le cri du XIXe siècle soit : — Retrouvons l'âme humaine ensevelie sous une couche épaisse de superfétations parasites! Revenons à elle, et faisons briller de nouveau sa lumière immortelle. Nous en avons assez, des curiosités intellectuelles, des bizarreries de l'esprit, des dépravations du cœur, dont la littérature nous a si longtemps entretenus. Ce sont des sources infécondes qui s'épuisent vite et qui se sont vite épuisées. La littérature demande une révolution morale, qui devra s'accomplir bon gré, mal gré, en dépit du monde qui demande qu'on l'amuse, des gens d'affaires qui exigent qu'on les fasse rire, et des oisifs qui veulent jouir par l'imagination des sottises que leur fortune et leur condition ne leur permettent pas.

ÉMILE MONTÉGUT.

LA PRUSSE

LA COUR ET LE CABINET DE BERLIN

DANS LA QUESTION D'ORIENT.

La *Revue* a toujours suivi, on lui rendra cette justice, avec une attentive sympathie le mouvement littéraire et politique de l'Allemagne. Nous nous sommes constamment appliqués à maintenir et à resserrer les liens intellectuels qui unissent l'Allemagne à la France, et nous ne croyons point nous abuser sur la valeur du rôle que nous avons essayé de remplir à cet égard, en disant qu'on l'apprécie et qu'on nous en tient compte au-delà du Rhin.

La gravité de l'épreuve que traverse l'Europe devait attirer plus particulièrement depuis une année notre attention sur l'Allemagne, appelée à exercer dans la crise présente une action peut-être décisive. Le jour où la guerre éclata entre les puissances occidentales et la Russie, il fut en effet évident pour nous que le contre-coup s'en ferait inévitablement sentir à l'Allemagne. Toutes les questions d'équilibre européen se décident, depuis le XVIe siècle, en Allemagne et par l'Allemagne : c'est la conséquence de la position que le peuple allemand occupe en Europe et la raison de sa grandeur. A partir surtout du moment où l'Autriche a dessiné son attitude vis-à-vis de la Russie, la neutralité de la confédération germanique, à quelque point de vue que l'on se place, est devenue pratiquement impossible. Engagée contre la Russie, l'Autriche a besoin pour sa sécurité du concours moral et éventuellement du concours matériel de l'Allemagne. Si la confédération refuse son concours à l'Autriche, sa pré-

tendue neutralité équivaut à l'instant à une hostilité véritable : hostilité contre l'Autriche, dont elle paralyse la liberté d'action; hostilité contre les puissances occidentales, dont elle inquiète et entrave le plus efficace allié. Ainsi, bon gré mal gré, par la force des choses, l'Allemagne est dans le débat, elle ne peut pas s'y soustraire : elle n'a que le choix de ses amis et de ses ennemis.

La position de la confédération germanique au centre du continent, avec une population compacte de soixante-dix millions d'âmes, ne lui permet point de rester en dehors des grandes questions européennes; mais la nature de sa constitution organique donne à son intervention des influences et des caractères bien différens, suivant qu'elle est unie ou divisée dans son propre sein. Formée d'une ligue d'états qui conservent, à travers un léger lien fédéral, la diversité de leurs intérêts et l'indépendance de leurs vues, l'Allemagne est une combinaison politique lente à mouvoir, difficile à réunir dans une même pensée, plus difficile encore à enflammer d'une même passion. Quand les membres de ce grand corps sont unis, il est incontestable que l'Allemagne apporte dans les affaires de l'Europe non-seulement une force décisive, mais une grande force modératrice. La complication des rouages et la multiplicité des frottemens font de cette machine un frein à toute politique impétueuse et téméraire. Quand au contraire l'Allemagne se divise, elle ajoute à la perturbation générale le chaos de son anarchie intérieure. Si l'Allemagne unie peut tout régulariser, l'Allemagne divisée embrouille tout. Si l'Allemagne unie peut conjurer toutes les crises, l'Allemagne divisée les envenime, les enchevêtre et les éternise. C'est alors qu'elle devient le foyer de ces vastes guerres qui embrasent l'Europe entière, et que pendant sept ans, dix ans, trente ans, elle leur livre son territoire pour champ de bataille.

De ces deux influences, l'une rassurante pour l'Europe et bienfaisante pour l'Allemagne, l'autre grosse de difficultés nouvelles et de périls futurs, quelle est celle que la confédération germanique se décidera enfin à exercer dans la guerre actuelle? Certes, quand on compare les conséquences de l'une ou de l'autre alternative, on ne comprend pas que l'hésitation ait été possible, et qu'elle ait déjà duré si longtemps. L'union franche et active de la confédération avec la politique autrichienne et, par l'Autriche, avec les puissances occidentales ne pouvait avoir que deux résultats, ou rendre la paix à l'Europe sur-le-champ, ou circonscrire et abréger la guerre. S'il restait un dernier espoir d'amener l'empereur Nicolas à renoncer à sa funeste politique, c'était, comme l'Autriche l'a compris, l'adhésion prompte et ferme de l'Allemagne à la cause soutenue par la France et l'Angleterre. L'Allemagne eût ainsi fourni un moyen hono-

rable de réconciliation à l'empereur Nicolas, qui en présence de cette unanimité aurait pu, sans avoir l'air de céder aux deux puissances dont il lui a plu de faire ses adversaires, se rendre aux vœux formels de ceux qu'il a toujours affecté de regarder comme ses plus chers et plus intimes alliés. Si le cabinet de Pétersbourg au contraire fût demeuré inflexible et intraitable, au moins, grâce à l'union de l'Allemagne avec l'Occident, la lutte eût été localisée pendant toute sa durée sur les frontières de la Russie; on eût été sûr qu'elle ne se compliquerait pas d'accidens qui pussent en dénaturer l'objet et en éloigner la conclusion. L'Europe occidentale eût été enfin affermie dans cette heureuse confiance qui lui a permis jusqu'à présent de continuer, malgré la guerre, les plus actives et les plus fécondes entreprises de la paix. Quels étaient en Allemagne les hommes d'état qui auraient dû embrasser le plus vivement cette politique, dont les conséquences, si nettement tracées, étaient, soit de forcer la Russie à rendre la paix à l'Europe et d'épargner par là à l'empereur Nicolas les diminutions de puissance que la prolongation de la guerre lui infligera infailliblement, soit de mettre au moins la confédération et son territoire à l'abri d'une conflagration générale? N'est-ce pas surtout ceux qui redoutent l'amoindrissement et l'abaissement de la Russie et ceux qui ont l'habitude de toujours placer le point de vue germanique au-dessus du point de vue européen?

Ces questions, qui tiennent en suspens le public sérieux, nous ont depuis longtemps préoccupés. Nous avons eu à cœur de les éclaircir; nous avons voulu pénétrer au-delà des indications abstraites que présentent les documens diplomatiques, pour aller rechercher les intérêts particuliers, les mobiles secrets, les influences personnelles qui sont en jeu depuis un an dans les affaires germaniques. Les anciennes relations que la *Revue* possède avec l'Allemagne nous offraient de précieuses ressources pour l'accomplissement de cette tâche. Nous en avons profité : nous avons interrogé à Vienne, à Berlin, dans les autres centres d'action, des personnes bien placées pour suivre le fil des incidens qui ont signalé depuis un an les diverses phases de la politique allemande; des renseignemens spontanés nous sont aussi parvenus, et c'est le résultat de cette sorte d'enquête, c'est l'ensemble de ces informations que nous nous proposons aujourd'hui de dépouiller, de classer, de coordonner, en le reliant aux faits généraux déjà connus, aux documens diplomatiques déjà publiés, afin d'éclairer aussi complétement qu'il nous sera possible le sens de ces documens et la portée de ces faits.

C'est de Berlin et sur Berlin que nous sont venues les informations les plus nombreuses et les plus intéressantes. Cela tient à deux causes. La première est particulière au régime politique de la

Prusse, au régime parlementaire. Grâce à l'agitation et à la lutte des partis, tout se sait et se redit à Berlin, et, chose curieuse, parmi ces partis, le moins réservé, celui qui livre avec le plus d'indiscrétion, on pourrait même dire avec forfanterie, ce que ses adversaires ont le plus d'intérêt à connaître, est le parti le mieux établi à la cour, le *parti de la croix*. La seconde raison est la place élevée que la Prusse occupe dans la confédération et l'attitude que son gouvernement a prise dans la question d'Orient. L'union de l'Allemagne et sa coopération avec les puissances occidentales dépendaient de la Prusse, et tout le monde sait que la politique du cabinet de Berlin a été la cause des indécisions et des lenteurs de l'Allemagne jusqu'à ce jour. La politique du cabinet de Berlin formera donc l'objet principal et l'unité de ce récit.

I.

On emploie à Pétersbourg un mot pittoresque pour désigner ces altérations systématiques de la vérité qui sont si fréquentes dans le monde officiel de Russie, dont le cabinet russe est si prodigue envers l'Europe, et dont l'empereur lui-même est souvent victime de la part de ses agens : cela s'appelle l'*enguirlandage*. Disons donc tout de suite, pour parler poliment, que la mission du prince Menchikof à Constantinople fut présentée à la Prusse comme aux autres puissances sous une trompeuse parure de guirlandes. Dans le principe, le cabinet russe n'avait fait aucune communication au cabinet de Berlin relativement à la mission Menchikof. Plus tard, quand les affaires allaient se gâter à Constantinople, M. de Manteuffel écrivit à M. de Nesselrode pour lui exprimer ses inquiétudes et le prier de détourner de l'Europe les dangers dont les prétentions russes la menaçaient. Le chancelier prit la chose sur le ton léger, et, tout en rassurant le ministre prussien, lui répondit que cette question devait être regardée par l'Europe comme une de ces affaires domestiques que l'on débat en famille, et dont on poursuit la solution à sa convenance et au moment que l'on croit opportun. Lorsque le prince Menchikof eut présenté sa sommation à la Porte : « Que ferez-vous, demandait-on au ministre de Russie à Berlin, si votre ultimatum est rejeté? — Mais rien, » répliquait nonchalamment M. de Budberg. Dans la suite, le gouvernement prussien s'est plaint plus d'une fois d'avoir été trompé à cette époque, et *grossièrement* trompé par la cour de Pétersbourg.

Il faut rendre cette justice à la prévoyance de M. de Manteuffel, qu'il s'inquiéta dès le début des suites de cette affaire d'Orient, et à la confiante bonne foi du roi de Prusse, que, séduit par l'enguir-

landage, il refusa longtemps de croire à la gravité des événemens qui approchaient, et ne voulut point s'en préoccuper; mais avant d'exposer la marche suivie d'abord par le gouvernement prussien, essayons de nous rendre compte de la situation où cette grande crise européenne allait surprendre la Prusse.

A considérer la Prusse dans son développement intérieur et dans ses relations avec l'Europe, rien, au commencement de 1853, n'enchaînait sa liberté d'action, et ne semblait pouvoir l'empêcher de jouer son rôle et de remplir son devoir de grande puissance. Au dedans, elle n'était point menacée par des factions révolutionnaires et des déchiremens de races : elle trouvait un aliment paisible à sa vie politique dans les institutions représentatives dont elle fait l'apprentissage, et poursuivait ses rapides progrès matériels sous la direction éclairée d'une administration savante et habile. Au dehors, elle n'avait aucun de ces liens qui pèsent sur l'indépendance des gouvernemens; comme ses hommes d'état le rappellent souvent avec une légitime fierté, elle avait traversé et dominé les orages de 1848, sans avoir besoin de secours extérieurs et sans contracter d'obligations de reconnaissance envers aucune puissance étrangère. La Prusse ne doit rien à personne; cependant, malgré la netteté et la liberté de sa situation extérieure, la Prusse, nous le savons, n'en est pas contente. Quand elle montre sur la carte les profondes échancrures qui creusent ses flancs, elle se plaint d'avoir la taille trop fine. De là un fonds d'inquiétude qui se trahit dans toute sa politique étrangère, et qui met ses hommes d'état de mauvaise humeur un peu contre tout le monde. La Prusse se trouve mal faite, et elle en accuse tour à tour la Russie, l'Autriche et la France; mais, quel que soit le jugement que l'on porte sur ces dispositions de la politique prussienne, ne semble-t-il pas qu'elles dussent plutôt l'engager à intervenir activement et à saisir sa chance dans une crise qui allait remettre tant de choses en question?

Ressentiment contre la Russie, jalousie traditionnelle vis-à-vis de l'Autriche, défiance vague à l'endroit de la France, tels étaient à l'origine du conflit turco-russe les sentimens prussiens à l'égard des grandes puissances continentales. Des trois, celle que la Prusse avait le moins de raisons d'aimer était certainement la Russie. C'était la Russie que la Prusse avait constamment trouvée sur son chemin en 1849 et en 1850, dans la politique allemande et dans l'affaire de la succession danoise, et qui l'avait forcée à subir de dures humiliations : plaies encore toutes saignantes. Du côté de l'Autriche, une chose consolait au moins l'amour-propre prussien, c'était la pensée que le cabinet de Vienne avait abdiqué toute indépendance vis-à-vis de la Russie et affaiblissait par là son crédit en Europe. Quant à la

France, on la craignait par souvenir; quelques hommes haineux et passionnés s'efforçaient de raviver le mouvement national de 1813, devenu un radotage de vieillard, en attribuant au gouvernement français des desseins d'agrandissement vers le Rhin, sous le masque de sa politique orientale.

Il y avait en effet en Prusse un parti ouvertement russe et antifrançais, le parti de la croix. Ce parti, qui joue un si grand rôle à Berlin depuis 1848, a pour base en religion le piétisme, dans la politique intérieure l'intérêt féodal, dans la politique étrangère l'alliance russe. C'est le résumé et l'exagération de toutes les idées et de tous les intérêts réactionnaires. On a bien eu raison de dire de lui qu'il est petit, mais puissant. Impopulaire dans le pays, dont il blesse tous les instincts, il répare cette défaveur par son activité, son audace, sa violence et surtout par les hautes influences dont disposent ses chefs. Il compense largement par son crédit à la cour la répulsion qu'il inspire au peuple prussien. Le lien et l'organe de ce parti est la *Nouvelle Gazette de Prusse*, la *Kreuz-Zeitung*, la *Gazette de la Croix*, qui lui a donné son nom. Ce journal, fondé en 1848, avait défendu avec une extrême énergie les idées conservatrices contre les entraînemens révolutionnaires, et s'était acquis par là des amitiés et des concours considérables. Le président de Gerlach, un des meneurs les plus fougueux du parti piétiste et féodal et frère du général de Gerlach, aide de camp du roi, était son collaborateur habituel; M. de Bismark, représentant de la Prusse à Francfort, y avait écrit en 1848. On dit que de hauts personnages ont plusieurs fois aidé par de fortes libéralités l'existence de la *Gazette de la Croix*. Un fait qui s'est passé au mois de juillet de l'année dernière donnera une idée de la puissance de ce journal dans son parti. La *Gazette* avait attaqué vivement M. de Manteuffel; le ministre se plaignit au roi, et le roi exigea que l'on fît cesser la polémique du journal contre le président du conseil. Le rédacteur en chef de la *Gazette*, M. Wagner, choqué de la pression qu'on voulait exercer sur lui, donna sa démission. Grand émoi dans le parti. Un ministre, M. de Westphalen, et le chef du cabinet du roi, M. Niebuhr, se rendent en personne auprès de M. Wagner pour le supplier, et il se fit prier, de reprendre la direction du journal. Peu de temps après, une souscription recueillie dans le parti dota M. Wagner d'une somme considérable, et on le fit entrer dans la seconde chambre. On voit de quels appuis est entouré le journal qui défend à Berlin l'alliance russe comme le premier dogme de la foi conservatrice, et qui prétendait sans cesse, au commencement de 1853, qu'en intervenant dans les affaires de Constantinople, le but secret de la France était la conquête de la Belgique.

La Russie avait d'ailleurs à Berlin deux agens qui n'étaient pas hommes à laisser dormir les moyens d'influence que leur fournissait la ferveur moscovite du parti de la croix. L'un était le ministre russe, M. de Budberg, l'autre le général de Benkendorf, attaché à la légation pour les affaires militaires. M. de Budberg est un des représentans achevés de la diplomatie russe hautaine et impérieuse. Il affectait les allures vives et cassantes; il ne tarissait pas d'exagérations sur la puissance de son maître; il s'efforçait d'éblouir par son ostentation et son mouvement de courriers, de bateaux à vapeur, de convois spéciaux lancés à toute vitesse sur les chemins de fer; il prenait enfin le ton et les airs de supériorité du ministre d'une puissance prépondérante. Dédaigneux pour M. de Manteuffel, toutes ses sympathies et ses caresses étaient pour le parti de la croix. Il s'y était noué des relations dans le plus intime entourage du roi, qui ne lui laissaient ignorer aucun des mouvemens les plus secrets de la cour de Potsdam, et qui lui permettaient d'arriver à l'oreille de Frédéric-Guillaume IV en passant par-dessus son ministre. Le général de Gerlach était son ami le plus actif et son plus utile auxiliaire. Il est plus d'une fois arrivé que, par l'intermédiaire du général de Gerlach, des communications du cabinet de Saint-Pétersbourg ont été placées sous les yeux du roi avant d'avoir été portées à la connaissance du président du conseil. L'envoyé militaire de la Russie, le général Benkendorf, neveu de la princesse de Lieven si connue à Paris, avait une attitude plus digne et plus considérée. Il était chargé d'agir sur les chefs de l'armée et d'entretenir la popularité de l'empereur Nicolas parmi les officiers des corps privilégiés. On sait tout ce que l'empereur Nicolas a mis de calcul, de persévérance et d'art à s'attacher les états-majors des armées allemandes. Pluies de décorations, distinctions flatteuses, prévenances touchantes, gracieuses familiarités, l'empereur Nicolas, dans ses fréquentes tournées en Allemagne, a prodigué toutes ses séductions personnelles, et l'on sait qu'elles sont grandes, pour gagner les cœurs des généraux autrichiens et prussiens. La tâche des envoyés militaires de la Russie auprès des cours germaniques est de cultiver les semences laissées par l'action personnelle de leur souverain dans les rangs élevés des armées allemandes. La situation du comte de Benkendorf dans la société de Berlin, ses amitiés, son adresse, s'adaptaient merveilleusement à ce rôle. De tous côtés donc la politique russe avait de fortes positions à Berlin. La *Kreuz-Zeitung* lui donnait la majorité de la noblesse, et parmi les esprits spéculatifs tous les théoriciens de l'école ultra-conservatrice. Elle avait des intelligences dans le ministère, où le parti de la croix était représenté par M. de Westphalen, et jusqu'auprès du président du conseil par le directeur des affaires

étrangères, M. de Lecoq. L'aristocratie militaire lui était favorable : le comte de Dohna, le général Wrangel, le commandant de la cavalerie de la garde, le général Groeben, lui étaient dévoués. Elle était établie au cercle intime de la cour dans la personne du grand-chambellan, le comte de Stolberg, du général de Gerlach, de M. Niebuhr. Enfin par l'un des frères du roi, le prince Charles de Prusse, et par les deux fils de ce prince, qui étaient ses partisans déclarés, elle arrivait à la famille royale et aux degrés du trône.

Cet étroit réseau d'influences parviendrait-il à envelopper la raison du roi et à entraîner sa volonté? Là était la question. Lorsqu'un souverain a l'activité d'esprit et l'expansion de caractère qui distinguent le roi Frédéric-Guillaume IV, il a le privilége (c'est quelquefois un inconvénient) de ne pouvoir se soustraire au jugement de ses contemporains. Le roi de Prusse, pendant les quinze années de son règne, a trop vécu en dehors et a remué trop de choses pour que les traits de sa physionomie aient pu échapper au regard des observateurs les plus éloignés de lui; mais, lorsqu'on tient à concilier le respect avec la vérité, on est à l'aise pour dire sa pensée sur ce prince. Ses intentions sont si honnêtes, sa conscience est si religieuse, qu'il est impossible de mêler à la critique de ceux de ses actes qu'on ne peut approuver aucun mauvais sentiment contre sa personne. Nous ne ferions que répéter ce que tout le monde sait en rappelant les qualités nombreuses, brillantes, aimables qui ornent l'esprit et l'âme de Frédéric-Guillaume. Ce prince a été pourtant souvent méconnu, et l'on a trop oublié qu'en lui les rares imperfections du souverain tiennent étroitement aux vertus et aux mérites de l'homme. Esprit vif et curieux, instruit et métaphysicien comme un Berlinois, épris de poésie et d'art, si on lui attribue une certaine indécision de jugement, elle ne vient que de la surabondance de ses idées. S'il est imbu des doctrines monarchiques par le sentiment même de sa haute vocation, s'il est amoureux du gothique et des formes féodales par romantisme littéraire, on doit avouer qu'il a bien compris le rôle naturel de son pays dans la confédération germanique, en donnant des institutions libérales à la Prusse. Si l'on est parfois tenté de déplorer l'abus que font de sa faveur quelques-uns des hommes qui l'approchent, il faut reconnaître que son âme ouverte et généreuse n'est que trop accessible à l'amitié. Parmi ces prétendus amis, il en est qui l'accusent d'avoir laissé échapper les occasions que les circonstances ont plus d'une fois offertes à son ambition; n'est-ce pas dire qu'on pourrait appliquer à Frédéric-Guillaume ce mot d'un homme d'esprit sur un autre souverain : « Sa conscience lui veut du mal? » Et sait-on beaucoup d'éloges qui soient préférables à un tel blâme?

Nous sommes donc disposés à tenir grand compte de la position particulière et délicate où se trouvait le roi de Prusse vis-à-vis du tsar. Certes, quand on repasse l'histoire de ces dernières années, il semble, au premier aspect, que l'empereur Nicolas a peu de titres à l'affection du roi Frédéric-Guillaume. L'empereur de Russie a montré en maintes circonstances qu'il n'aime pas la Prusse : ce vieux fonds de libéralisme et d'aspirations progressives qui est le génie même de la nation prussienne inspire au tsar une défiance et une répugnance naturelles. Le roi, qui, on peut le dire à sa louange, est si éminemment Prussien par tant de côtés, a eu souvent à subir les effets de cette antipathie de son beau-frère pour la Prusse. L'empereur de Russie avait fréquemment à la bouche, en parlant de Frédéric-Guillaume, les mots de poète, d'idéologue, de révolutionnaire. Le roi de Prusse a un trop juste amour-propre pour n'avoir pas été souvent piqué de la façon dont on le traitait à Pétersbourg, et pour n'avoir pas ressenti les humiliations dont le tsar a quelquefois abreuvé sa politique. Cependant deux sentimens qui honorent la bonté de son âme lui ont toujours fait oublier ses griefs contre l'empereur de Russie. Le roi aime sincèrement son peuple; la seule perspective des sacrifices qu'une lutte inégale imposerait à ses sujets l'effraie et lui donne la patience d'endurer les procédés blessans du cabinet de Pétersbourg. Le cœur de Frédéric-Guillaume ressent aussi avec une vive délicatesse l'influence des affections de famille : l'impératrice de Russie est sa sœur; la pensée d'affliger, par une rupture avec son beau-frère, une sœur tendrement aimée lui est insupportable. Nous ne citerons qu'un trait pour donner une idée des mille petits liens intimes que ces affections de famille ont créés entre la cour de Potsdam et celle de Pétersbourg. Frédéric-Guillaume aime peu la chasse, et ses détracteurs ne l'accuseront jamais d'être un Nemrod. Croirait-on pourtant que chaque année, le 2 janvier, par les temps même les plus affreux, Frédéric-Guillaume fait une partie de chasse dans le lieu où, ce jour-là, le roi son père, étant aussi à la chasse, reçut la nouvelle de l'avénement de l'empereur Nicolas? Voilà vingt-neuf ans que cet anniversaire est invariablement célébré avec la même exactitude religieuse. Une sollicitude pour les intérêts de ses peuples s'exagérant parfois jusqu'à la crainte, l'affection du sang fortifiée par une longue habitude de déférence et toujours prête à s'émouvoir, avaient donc ordinairement dominé les relations de Frédéric-Guillaume avec l'empereur Nicolas. D'autres mobiles compliqués allaient sans doute agir sur lui pendant l'affaire d'Orient. De certaines défiances à l'égard de la France activement soufflées au roi par les amis de la Russie, l'exemple de l'Angleterre dont il aime la reine, la conduite de l'Autriche, dont il est jaloux, devaient sans doute

exercer sur lui des influences diverses; mais, comme au début le roi de Prusse ne croyait pas à la gravité de la question d'Orient, on pouvait présumer qu'il y verrait une de ces occasions faciles où il aime à constater sans trop de périls son indépendance vis-à-vis de Pétersbourg, et où il n'appréhende même pas d'engager contre son beau-frère quelques escarmouches diplomatiques.

Le premier ministre du roi de Prusse, le baron de Manteuffel, était l'homme le plus capable de donner une impulsion droite à la politique prussienne, s'il était au pouvoir de quelqu'un de fixer entièrement l'esprit de Frédéric-Guillaume, ou peut-être si, chez M. de Manteuffel lui-même, la fermeté des résolutions correspondait à la rectitude du jugement. M. de Manteuffel est un homme éclairé, sensé, positif. Il a contenu le mouvement démocratique de 1848, et il résiste aux exagérations réactionnaires du parti de la croix, qui ne voit en lui qu'un bourgeois, un bureaucrate. Sa modération et sa prudence ont rendu à son pays les plus grands services dans les affaires de 1849 et de 1850, et ont conjuré la guerre qui fut au moment d'éclater entre l'Autriche et la Prusse. Sa capacité administrative et ses lumières lui auraient donné une place élevée parmi les hommes d'état économistes, si, comme on aurait pu le croire il y a quelques années, les questions économiques fussent restées la préoccupation principale de la politique européenne. Par son intelligence des intérêts de notre temps et par ses tendances progressives, M. de Manteuffel appartient à la cause des idées occidentales; mais si la modération et la prudence lui ont souvent réussi, ses amis ont pu se plaindre qu'il les ait quelquefois poussées jusqu'à l'inconsistance et à la faiblesse. M. de Manteuffel a la volonté paresseuse; il n'aime pas à aller au-devant des difficultés, ce qui n'est pas toujours un défaut, et il aime mieux les tourner que les résoudre, ce qui n'est pas toujours un mérite. Aussi, que l'on doive l'attribuer soit à ce pli de son caractère, soit à la complexité des choses en Prusse, M. de Manteuffel n'avait de position nette et décidée ni devant les chambres prussiennes, ni dans le cabinet qu'il préside, ni vis-à-vis du roi. Une des prétentions de M. de Manteuffel dans sa politique parlementaire est de n'adopter la solidarité d'aucun parti; les majorités qui votent ses mesures sont le résultat de l'accord accidentel de telle et telle fraction des chambres sur les propositions du gouvernement. De là ce qu'on appellerait chez nous une politique de bascule; mais il faut dire, à l'honneur du bon esprit de M. de Manteuffel, que cette politique lui a plus souvent obtenu le concours du parti libéral que celui du parti de la croix. Malgré cette tendance, M. de Manteuffel, que ce dernier parti attaque souvent, et qui est loin lui-même d'en aimer les hommes et les doctrines, compte avec lui, et lui a cédé dans le

cabinet deux places occupées par MM. de Westphalen et de Raumer. De même auprès du roi l'influence de M. de Manteuffel n'est pas entière. Le roi sent qu'il a besoin de ses services; mais le premier ministre n'a ni ce tour d'esprit romantique qui serait peut-être nécessaire pour gagner tout à fait l'imagination du roi, ni l'énergie qu'il faudrait pour éloigner de ce prince un entourage dont il déplore la malfaisante puissance. Lorsqu'il s'agissait pour M. de Manteuffel de vaincre les inspirations fâcheuses de la cour, sa ressource ordinaire était d'offrir sa démission. Ce moyen réussissait dans les premiers temps : le roi prenait les mains de son ministre, l'embrassait, versait des larmes, l'appelait son ami, et le conjurait de ne pas l'abandonner. Malheureusement M. de Manteuffel a trop abusé de cette péripétie, et le roi, avec tout le monde, a fini par s'apercevoir qu'après tout le président du conseil tient peut-être un peu plus à la conservation du pouvoir qu'au triomphe immédiat et complet de ses idées. Cependant lorsque les complications orientales éclatèrent, comme les difficultés n'apparaissaient que dans un lointain où elles pouvaient encore s'évaporer, comme elles ne réclamaient pas des résolutions soudaines et hardies, comme elles ne mettaient encore en jeu que la raison de M. de Manteuffel, le président du conseil les envisagea et les apprécia avec toute la droiture naturelle de son jugement. Il s'unit aux sages esprits de l'Europe pour regretter et condamner les injustifiables extrémités de la politique russe contre la Turquie.

Telle fut l'impression que produisit sur M. de Manteuffel l'ultimatum du prince Menchikof. Il en fit part, comme nous l'avons rapporté ailleurs (1), aux ministres d'Angleterre et de France. Le roi de Prusse trouva même bon que son ministre ne laissât point ignorer à la Russie que l'on désapprouvait sa conduite. M. de Manteuffel se mit donc en devoir d'écrire dans ce sens d'abord à Pétersbourg, ensuite à Paris et à Londres. M. de Budberg essaya de prévenir cette démarche par l'intimidation. En apprenant de la bouche du ministre le blâme que l'on allait envoyer à Pétersbourg : « Prenez garde, s'écria-t-il avec vivacité, de faire quelque chose qui puisse blesser l'empereur, car il n'entend pas raison sur cette question. » M. de Manteuffel répondit avec sang-froid et à propos qu'il serait fâché d'indisposer le moins du monde l'empereur, mais qu'il n'était point son ministre, et qu'il devait avant tout faire les affaires de son souverain et de son pays. Voilà comment tout d'abord on essayait de faire sentir le joug à la Prusse. M. de Manteuffel connaissait sans doute par expérience la violence de l'empereur Nicolas, dont les progrès se sont accrus avec les années; mais la façon blessante dont

(1) *Revue des Deux Mondes* du 1er mars 1854.

M. de Budberg essayait de traduire, en la devançant, l'irritation de son maître, n'était guère de nature à changer la manière de voir de M. de Manteuffel : aussi le ministre prussien laissa-t-il espérer le concours de la Prusse aux mesures de médiation diplomatique auxquelles la France et l'Angleterre préparaient déjà l'Allemagne.

Quoique dans ce temps-là deux nuances de l'opinion prussienne fussent hostiles à la France ou défavorables à son gouvernement, l'une que nous avons déjà fait connaître, celle du parti de la croix, l'autre, celle du parti libéral, cependant la conduite de la diplomatie russe à Constantinople, l'invasion des principautés, le premier manifeste de l'empereur Nicolas, produisirent bientôt dans tous les rangs du parti libéral un mouvement contraire à la Russie. Parmi les diverses sections du parti libéral en Prusse, la plus importante par la valeur des hommes qui sont à sa tête et par son influence dans les chambres est celle que l'on appelle le parti constitutionnel modéré, ou, d'après le nom de l'un de ses chefs, le parti Bethmann-Hollweg. L'héritier présomptif, le prince Guillaume de Prusse, frère du roi, passe pour partager les idées que ce parti représente dans le parlement prussien, et M. de Manteuffel, vers le temps dont nous parlons, paraissait disposé à s'allier avec ses principaux membres. Le parti Bethmann-Hollveg se déclara hautement contre la Russie. Ses vues sur le rôle qui convenait à la Prusse dans la crise européenne à laquelle on touchait étaient développées dans la *Feuille hebdomadaire de Prusse,* son organe habituel. Il n'est pas sans intérêt de les reproduire ici pour montrer les préoccupations particulières qui s'unissaient alors chez les meilleurs esprits prussiens aux idées antirusses, préoccupations dont plus tard nous retrouverons souvent les traces. Voici comment on peut les résumer.

« La Prusse doit-elle s'unir à la France et à l'Angleterre ? Non, parce que la Prusse retirera de la défaite de la Russie autant d'avantages que si elle s'était mêlée de la querelle, et qu'elle évitera les dangers que lui ferait courir le triomphe de cette puissance. Pourrait-on citer l'exemple du cabinet de Londres pour engager celui de Berlin à contracter une alliance étroite avec la France ? Non, parce que cette alliance peut-être si dangereuse, il serait moins facile à la Prusse qu'à l'Angleterre de s'en retirer; et d'ailleurs si cette dernière se voit forcée de recourir à la France, c'est la conséquence de la fausse politique qu'elle a suivie à l'égard de l'Allemagne et de la Prusse en 1848 et 1849. Que faut-il donc faire dans les circonstances actuelles ? Doit-on protester contre la violation des traités, donner à la Turquie opprimée son appui moral, refuser son concours aux injustes prétentions de l'empereur Nicolas ? Oui. Ce que nous devons surtout, c'est profiter de la circonstance pour nous soustraire aux

liens dont la Russie et l'Autriche ont enchaîné la Prusse depuis 1850, sous prétexte d'une étroite alliance. Le pouvons-nous à l'égard de la Russie? Oui, car cette puissance est tellement isolée en ce moment, qu'elle est matériellement et moralement impuissante contre la Prusse, et qu'elle doit au contraire trembler de voir le cabinet de Berlin s'unir à la France et à l'Angleterre. Dès que la Prusse ne se laissera plus aveugler par le spectre de la révolution, dont la Russie ne s'inquiète guère lorsqu'il s'agit de ses intérêts, elle pourra faire reconnaître son indépendance et forcer sa voisine à rendre hommage à sa position de grande puissance. Il est important à ce point de vue que la Russie ne triomphe pas dans ses injustes prétentions. D'un autre côté, la Prusse peut-elle s'affranchir de la dépendance de l'Autriche? Encore plus facilement. Cette puissance se montre aux yeux de l'Europe paralysée, sans influence et contrainte de sacrifier ses sympathies et ses intérêts. Sa faiblesse éclate trop pour que la Prusse n'en profite pas et ne secoue pas le joug cruel auquel elle a dû se soumettre en 1850. Quelles seront les conséquences de ce double affranchissement de la Prusse? Il lui permettra d'être ce qu'elle est en droit et en réalité, non une cinquième roue à un carrosse, mais le cœur et la force de l'Allemagne. Forte et indépendante, elle pourra tendre une main secourable à l'Autriche, rétablir avec elle l'ancienne union des états germaniques appuyée sur l'Angleterre, et résister ainsi aux dangers dont l'est les menace aujourd'hui, et l'ouest peut-être dans l'avenir. »

On trouve réunis dans ce point de vue, celui qui était cependant le moins défavorable à la France, les mobiles complexes de la politique prussienne, même dans son expression la plus intelligente et la plus indépendante. Avant tout, antipathie décidée contre la Russie; au fond, prédilection marquée pour l'Angleterre, regardée comme l'alliée naturelle de l'Allemagne et particulièrement de la Prusse; défiance inquiète à l'égard de la France, et ici nous devons mentionner un des motifs les plus caractéristiques de cette défiance, lequel reparaîtra plus d'une fois dans la suite de ces transactions. Les Allemands et surtout les Prussiens ont une crainte vague de nous voir unis un jour avec les Russes; ils se refusent à croire à la sincérité et à la durée de notre antagonisme contre la Russie. La possibilité d'une entente secrète entre Pétersbourg et Paris et l'illusion d'un vaste projet de conquête que nous pourrions exécuter à l'aide de cette alliance sont un des cauchemars qui troublent leurs rêves. Les diplomates russes ont fréquemment pris soin, au reste, de les entretenir dans cette appréhension par des insinuations mystérieuses et des ménagemens affectés envers la France et ses ministres. La rivalité de l'Autriche achève enfin ce tableau des perplexités prussiennes.

Or, dans les commencemens de la guerre d'Orient, la jalousie de l'Autriche inspirait à Berlin des prédictions que la fermeté de l'empereur François-Joseph et de ses ministres a promptement démenties. Quelques hommes d'état prussiens assuraient d'un air railleur et avec une pitié dédaigneuse que l'Autriche subirait le joug de la reconnaissance vis-à-vis de la Russie, et n'oserait pas se joindre aux puissances occidentales. Quand ils parlaient de l'occupation des principautés par les Russes, « sans doute, disaient-ils, il y a là en jeu des intérêts allemands; mais cela regarde bien plus l'Autriche que nous : nous ne sommes pas limitrophes. » Et ils ne cachaient pas une sorte de joie maligne à savourer d'avance l'atteinte et l'humiliation que l'occupation des principautés passivement soufferte allait, suivant eux, porter à la puissance autrichienne.

Le cabinet de Berlin n'aurait pas été probablement bien fâché de pouvoir couvrir sous cette paralysie trop tôt annoncée de l'Autriche sa propre inaction. Regarder les événemens, se tirer d'affaire avec de bonnes paroles et ne se compromettre dans aucun acte, telle est sans doute l'attitude qu'il eût préférée, et dont il eût aimé à rejeter sur l'Autriche la responsabilité et la déconsidération; mais dès que les principautés eurent été envahies par les Russes, l'Autriche inquiète, donnant aux puissances occidentales des assurances qui dépassaient celles de la Prusse, vint troubler les illusions du cabinet de Berlin, et appela elle-même à Vienne, par la réunion de la conférence, l'action concertée des quatre puissances. Le seul fait de la constitution de la conférence était un acte menaçant pour la politique russe; on en comprenait la gravité à Berlin. Une maladresse de M. de Budberg vint heureusement au secours du gouvernement prussien. C'était une des tactiques habituelles et assez puériles du ministre russe, pour agir sur le roi et M. de Manteuffel, que de faire valoir sans cesse aux dépens de la Prusse l'exemple de l'Autriche. M. de Manteuffel et ses collègues étaient déjà fort blessés de la façon dont M. de Budberg s'exprimait tout haut et partout sur la satisfaction que causait à l'empereur Nicolas l'attitude de la cour de Vienne. « Sa conduite en toute cette affaire et ses procédés à notre égard, disait-il à qui voulait l'entendre, sont au-dessus de tout éloge. » Quand les ministres prussiens apprirent un peu à l'improviste que l'Autriche se rangeait du côté de Paris et de Londres, ils s'empressèrent donc de prendre malicieusement au mot M. de Budberg; ils entrèrent dans la conférence et s'unirent à l'Autriche pour tenir comme elle vis-à-vis de Pétersbourg « une conduite au-dessus de tout éloge. »

La participation de son gouvernement à la conférence de Vienne rendit M. de Manteuffel plus hardi. Il gémit de l'avortement de la

note de Vienne et du rejet des modifications turques par la Russie. Pressenti sur l'idée de donner une garantie européenne à l'indépendance et à l'intégrité de la Turquie, il se montra disposé à entrer, quand le moment serait venu, dans un arrangement semblable. Le principe de l'action collective des quatre puissances dans les affaires de Turquie avait été posé par la réunion de la conférence de Vienne; M. de Manteuffel en acceptait les conséquences diplomatiques. Ce principe si contraire aux traditions et aux prétentions de la politique russe en Orient excita promptement les défiances du cabinet de Pétersbourg. L'empereur Nicolas en voulait au cabinet de Vienne du rôle qu'il avait pris dans la conférence; son irritation portait principalement contre M. de Buol, auquel il attribuait tous les torts qu'il imputait à l'Autriche; elle épargnait encore l'empereur François-Joseph. Le tsar, sentant le péril que son influence courait en Allemagne, essaya de la ressaisir par son action personnelle sur les souverains d'Autriche et de Prusse, et se rendit aux revues d'Olmütz.

Ce voyage d'Olmütz était une épreuve critique pour la politique des grandes cours allemandes. Il était évident que l'empereur Nicolas voulait, par la réunion des trois souverains du Nord, raffermir la triple alliance et en montrer le prestige et la menace à l'Europe occidentale. La visite du roi de Prusse à Olmütz eût servi ce dessein. Frédéric-Guillaume IV avait été invité; suivant les conseils de M. de Manteuffel, il s'excusa. La Prusse fut représentée à Olmütz par le prince Guillaume, frère du roi et héritier présomptif, dont la présence était naturellement motivée par l'inspection des contingens fédéraux, et que sa discrétion et sa fermeté connue mettaient plus à même que le roi de tenir bon contre l'empereur Nicolas. Le péril ne fut qu'ajourné. Le tsar voulut reprendre à Varsovie la tentative infructueuse d'Olmütz. Tout à coup on apprit à Berlin le brusque départ de Frédéric-Guillaume pour Varsovie, où devait aussi se rendre l'empereur d'Autriche. Les hommes du parti de la croix, les adversaires de M. de Manteuffel, ne voulurent voir d'abord dans ce coup de théâtre qu'une espiéglerie. Le roi, disaient les Gerlachs et leurs amis, profitait de l'absence de son prudent ministre pour lui échapper et s'amuser de sa surprise. Cette explication, qui ménageait si peu le roi pour aller piquer M. de Manteuffel, n'était point exacte. Voici la vérité : M. de Munster, qui remplit à Pétersbourg, comme envoyé militaire de la Prusse, les mêmes fonctions que M. de Benkendorf à Berlin, et qui avait accompagné l'empereur Nicolas en Allemagne, était venu deux fois à Potsdam pour inviter le roi de Prusse à la réunion de Varsovie. Deux fois Frédéric-Guillaume avait refusé; il ne crut pas pouvoir résister à une troisième invitation, encore plus pressante. Il partit accompagné seulement de deux officiers

d'ordonnance, n'emmenant avec lui ni ministres ni aucune des personnes de sa cour connues pour leurs prédilections russes. La visite de Varsovie fut rendue au roi de Prusse, à Potsdam, par l'empereur de Russie. En somme, malgré ces trois voyages d'Olmütz, de Varsovie et de Potsdam, malgré le fracas de ces allées et venues de têtes couronnées, l'empereur Nicolas ne rapporta point d'Allemagne ce qu'il y était venu chercher. L'empereur d'Autriche avait subordonné ses promesses aux engagemens pris par le tsar de ne pas franchir le Danube et de ne pas incorporer les principautés à la Russie. Le roi de Prusse, auquel le tsar demandait au moins sa coopération en Pologne dans le cas d'une insurrection, ne voulut contracter aucun engagement. L'assaut avait été rude à Potsdam contre M. de Manteuffel; mais le premier ministre et le roi demeurèrent inébranlables sur le terrain de la neutralité. Ils virent partir l'empereur Nicolas en n'ayant rien aliéné de leur liberté d'action au profit de la Russie.

Ceci se passait dans les premiers jours d'octobre 1853, sous le coup de la déclaration de guerre de la Porte à la Russie. Ce fut en ce moment que, sur les interrogations de M. de Buol, M. de Nesselrode déclara que son cabinet était prêt à rentrer dans les négociations, si la Porte proposait des préliminaires de paix. Le chancelier de Russie autorisait M. de Buol à instruire Constantinople de ces propositions. Au lieu de transporter directement cette communication à la Porte, on sait que M. de Buol s'en servit comme d'un moyen de faire revivre la conférence de Vienne, de maintenir le débat sous le contrôle concerté des quatre puissances, et de conserver la position arbitrale prise par les grands cabinets entre la Turquie et la Russie. Cette hardie manœuvre diplomatique étonna le gouvernement prussien, dont on réclamait la signature au protocole du 5 décembre. Que faire? La Prusse ne voulait pas aller seule en avant du côté de la Russie; son parti à cet égard était bien pris. Pouvait-elle rester seule en arrière? Mais alors c'était abandonner son rang de grande puissance, c'était s'exclure soi-même de toute participation aux grandes affaires de l'Europe. Une pensée calmait les scrupules du roi : si le protocole de la conférence devait contrarier son beau-frère, ce n'était pas la Prusse qui avait pris dans cette affaire l'initiative. M. de Manteuffel ne se dissimulait pas que l'empereur Nicolas allait éprouver un violent chagrin; mais franchement est-ce que l'intervention si sage de la conférence n'était pas de nature à arrêter la Russie sur une pente fatale, et ne servait pas les intérêts bien entendus de l'empereur? La nouvelle de la signature de l'acte du 5 décembre produisit à Berlin une vive sensation. Où l'on en fut surtout décontenancé, ce fut parmi les représentans des cours secondaires d'Allemagne, dans ce petit monde affairé, curieux, important et

bourdonnant, qui s'agite autour des grandes cours germaniques. Ce corps diplomatique des états secondaires, qui jusque-là pensait suivre en chœur la politique autrichienne et croyait garder le ton et la mesure en appuyant de ses mouvemens, de sa voix, de ses vœux, de ses prophéties, la politique russe, ne comprenait plus rien à la situation, et se demandait avec confusion et anxiété où allaient donc les quatre puissances. On dit que le roi de Prusse, lorsqu'il eut donné son consentement à M. de Manteuffel, ne put cacher son émotion, tant une résolution dont il comprenait la nécessité et devant laquelle il ne reculait pas lui coûtait à prendre. On ajoute que, pour en atténuer l'effet à Pétersbourg, il se hâta d'écrire à l'empereur Nicolas une lettre remplie de considérations religieuses et de pieux conseils.

Plusieurs faits qui furent à cette époque connus du monde politique à Berlin laissent voir ce qui se passait alors dans l'esprit de Frédéric-Guillaume IV. Le roi commençait évidemment à comprendre la gravité de la crise. Quand il considérait toutes les difficultés qui s'accumulaient sur l'avenir de l'Europe, quand il mesurait celles qui allaient s'imposer à la Prusse, il ne pouvait s'empêcher d'en vouloir à l'auteur de tout ce trouble, et de condamner les prétentions de l'empereur Nicolas, origine de tout le mal. Il sentait bien en même temps que la question d'Orient ne pouvait être résolue que dans le sens où marchait la conférence de Vienne; il voyait que chercher à contester les principes soutenus par la France et l'Angleterre et formulés dans les protocoles, ce serait manquer à la justice, au droit européen, aux intérêts de la Prusse, et appeler sur son gouvernement des dangers plus redoutables que ceux qu'il avait à craindre d'une résistance à la Russie. Malheureusement le roi de Prusse est si impressionnable, que, voyant et sentant les choses isolément et successivement, il lui est difficile de les embrasser dans leur ensemble, de les coordonner suivant leur importance, et d'en tirer une résultante fixe qui soit la règle invariable de sa conduite. De là les perplexités qui font quelquefois hésiter son jugement, souffrir sa conscience et vaciller sa politique. Ainsi les conclusions auxquelles l'amenait l'appréciation des prétentions russes étaient balancées dans son esprit, s'il faut en croire les indiscrétions du parti de la croix, par d'autres considérations ou erronées, ou secondaires, ou intempestives. Il blâmait, par exemple, l'empereur de Russie violant les traités contre la Turquie; mais aussitôt, entrant dans un ordre d'idées différent, il ne voyait plus que le côté religieux de la question d'Orient. Alors il s'éprenait contre la présence du mahométisme en Europe d'une ferveur de croisé, et tandis qu'il faisait signer par son ministre à Vienne des actes publics qui le liaient lui-même à la conservation de l'intégrité et de l'indépendance de la Turquie, il

ordonnait à Berlin des prières pour « les chrétiens qui ont le malheur de vivre sous le joug des infidèles. » Une autre fois il se laissait persuader par les hommes du parti de la croix qu'une alliance avec la France serait la ruine du protestantisme en Allemagne, et de nouveaux scrupules l'entretenaient dans de nouvelles hésitations. Il fallait défendre le roi contre ces surprises si activement exploitées par les partisans de la Russie. Des hommes importans dans le parti Bethmann-Hollweg, et qui se rapprochaient chaque jour davantage du gouvernement, tentèrent avec succès cette œuvre délicate. Ils présentèrent au roi un mémoire qui exposait si nettement et si logiquement les intérêts de la Prusse dans la question d'Orient, que ce prince en fut frappé, et, avec cette droiture qui le porte naturellement vers la vérité lorsqu'on ne la lui cache point, en adopta les conclusions comme les véritables bases de sa politique. Frédéric-Guillaume en effet, dans les actes publics de son gouvernement, suivit d'abord fermement cette direction : il mit sans objection la signature de la Prusse au bas du protocole du 13 janvier. Pendant ce temps, l'influence de M. de Manteuffel sur son souverain s'était fortifiée, et le premier ministre avait imprimé un caractère de plus en plus décidé à sa politique en s'alliant étroitement au parti Bethmann-Hollweg. Le gendre de M. Bethmann-Hollweg, M. de Pourtalès, autrefois ministre de Prusse à Constantinople, avait été chargé, vers la fin de décembre, d'une mission à Londres pour s'enquérir des véritables dispositions du gouvernement britannique. Il était revenu à Berlin très satisfait de son voyage et avec l'espoir que la Prusse suivrait une politique indépendante de la Russie. M. de Manteuffel, à son retour, l'avait même associé à ses travaux, en le plaçant à la tête de la division politique des affaires étrangères, d'où il avait éloigné un membre du parti de la croix dévoué à la Russie, M. de Lecoq.

Pour le roi, la politique de la Prusse se résumait alors en un mot : neutralité. Ce mot, à l'époque où il fut pour la première fois prononcé par l'Autriche et par la Prusse, n'avait rien de malsonnant pour la France et l'Angleterre. C'était au mois d'octobre, lorsque la guerre venait d'être déclarée par la Porte à la Russie. Les puissances occidentales gardaient encore alors la même attitude médiatrice que l'Autriche et la Prusse. De la part des puissances allemandes, les anciennes et intimes alliées du tsar, la déclaration de neutralité n'avait donc et ne pouvait encore avoir qu'une seule signification pratique : elle était un avertissement donné à la Russie; elle lui disait : « La guerre existe pour vous et par vous; si elle se prolonge par votre faute, si par votre obstination vous rendez stériles les efforts que nous allons tenter à Vienne pour rétablir la paix à des conditions honorables pour vous et rassurantes pour l'Europe, soyez prévenu

que, quels que soient les développemens ultérieurs que cette guerre puisse prendre, vous ne devez pas compter sur notre coopération; nous ne serons pas avec vous. » Or, tandis que l'Autriche et la Prusse signifiaient ainsi leur refus de concours militaire à la Russie, elles nous prêtaient leur concours moral au sein de la conférence, où elles proclamaient et consacraient dans les protocoles les mêmes principes que nous, où elles condamnaient avec nous les prétentions russes comme attentatoires à l'indépendance et à l'intégrité de l'empire ottoman. A vrai dire, le mot de neutralité était un terme impropre pour caractériser cette phase où entrait la politique allemande, et cette phase nous était complétement favorable. Le roi de Prusse se rendait-il parfaitement compte de cette interprétation de la neutralité qui, à Vienne, était franchement avouée par les ministres de l'empereur François-Joseph? Nous n'oserions l'affirmer. Un incident qu'il faut mentionner ici, car on en retrouvera plus tard les suites dans les affaires d'Allemagne, indiquerait que le roi Frédéric-Guillaume ne voulait pas aller aussi vite, sinon aussi loin que le cabinet de Vienne. L'Autriche, au mois d'octobre, avait pensé à porter sa déclaration de neutralité à la diète de Francfort en l'accompagnant de garanties puisées dans les assurances du cabinet de Pétersbourg relativement au maintien de l'intégrité de l'empire ottoman. C'était prendre possession d'un principe d'ordre au sein de la diète, c'était une occasion et un moyen d'engager la confédération germanique dans le développement naturel de la politique loyalement adoptée par l'Autriche. Les difficultés qui se sont plus tard élevées dans la confédération, et qui entravent encore l'action de l'Autriche, montrent la justesse de la pensée du cabinet de Vienne : on eût probablement gagné beaucoup de temps, si cette pensée avait été réalisée en 1853; mais elle avorta par l'opposition du gouvernement prussien. M. de Manteuffel consulté avait paru accepter le projet de M. de Buol. Lorsqu'au mois d'octobre M. de Prokesch, ministre d'Autriche à Francfort et président de la diète, voulut, en passant à Berlin, combiner la déclaration de neutralité avec M. de Manteuffel, le ministre prussien refusa. Une des raisons données alors par M. de Manteuffel à l'appui de son refus mérite d'être signalée : il pensait qu'il y aurait plus d'un inconvénient à introduire dans la diète des questions qui ne la regardent pas, et auxquelles elle devait, suivant lui, rester étrangère. L'argument est curieux de la part du gouvernement que l'on a vu plus tard exciter les susceptibilités des états secondaires et diriger leur opposition contre la politique orientale de l'Autriche. La conduite du cabinet de Berlin en cette circonstance fut, si l'on en croit les Autrichiens, entachée d'ambiguité; on s'est plaint dans le temps à Vienne que le ministre prussien se soit fait

un mérite de son refus auprès de M. de Budberg, comme ayant paralysé une démarche hostile à la Russie, et auprès de la France et de l'Angleterre, comme ayant empêché l'Autriche de séparer l'Allemagne des puissances maritimes et de lui créer une situation intermédiaire entre la Russie et l'Occident.

Au surplus, le sens pratique de la neutralité allemande était bien celui que nous avons défini; elle était, pour emprunter un mot au vocabulaire subtil de la diplomatie germanique, unilatérale; elle n'était inquiétante que pour la Russie. La preuve, c'est que la Russie sentit la première la nécessité d'interroger les puissances allemandes sur le sens de leur neutralité, et voulut la faire interpréter à son profit par des actes catégoriques. Ce fut l'objet de la mission qui conduisit le comte Orlof à Vienne à la fin de janvier 1854.

Le comte Orlof portait au cabinet autrichien un projet de protocole et une lettre explicative de M. de Nesselrode. Le même protocole et le même commentaire furent présentés simultanément au roi de Prusse et à M. de Manteuffel par M. de Budberg.

La pensée du protocole que la Russie proposait à la signature de la Prusse et de l'Autriche était d'établir une union plus intime des trois puissances en présence des dangers qui menaçaient la paix du monde, et une entente sur la ligne de conduite que les trois cours auraient à suivre tant entre elles que vis-à-vis des puissances occidentales. Voici les points stipulés dans ce projet de protocole : 1° la guerre éclatant entre la Russie d'une part et la France et l'Angleterre de l'autre, les deux puissances allemandes devaient s'engager à observer la plus stricte neutralité, et déclarer, dans le cas où les puissances occidentales voudraient exercer sur elles une pression quelconque, qu'elles étaient prêtes à défendre leur neutralité les armes à la main contre ceux qui ne voudraient pas la respecter; 2° les trois puissances devaient regarder toute attaque de la France et de l'Angleterre dirigée contre le territoire de la Prusse, de l'Autriche ou de tout autre état de la confédération, comme une attaque à leur propre territoire, et être prêtes à porter assistance à la puissance attaquée selon que l'exigeraient les circonstances et les rapports des commissaires militaires; 3° l'empereur de Russie renouvelait l'assurance de son désir de terminer la guerre aussitôt que l'honneur et les intérêts de son empire le lui permettraient. Dans l'espoir que le cours des événemens changerait la situation des choses en Orient, l'empereur de Russie prenait l'engagement de ne rien conclure avec les puissances maritimes sans s'être préalablement entendu à ce sujet avec ses alliés.

La lettre autographe de M. de Nesselrode qui accompagnait ce projet de protocole est un curieux document. Le chancelier commen-

çait par invoquer le souvenir de la triple alliance des cours du Nord, laquelle, disait-il, a été si longtemps la gardienne de l'Europe. En présence de la guerre actuelle, ajoutait-il, son souverain se croyait obligé de faire un appel sérieux à ses amis et à ses alliés. Leur intérêt mutuel exigeait qu'ils définissent la ligne de conduite qu'ils adopteraient en face des événemens. « La politique des puissances occidentales, reprenait M. de Nesselrode, n'a pris nul souci des intérêts de l'Allemagne. Telle ne sera pas la conduite de la Russie. Elle est décidée à supporter seule le poids de la guerre, et ne demandera à ses alliés ni appui ni sacrifice. Le salut des deux puissances allemandes et celui de la confédération dépendent de leur union. Unies, elles pourront arrêter le développement de la crise et peut-être en hâter la solution. » M. de Nesselrode passait ensuite en revue trois hypothèses au sujet de l'attitude que pourraient prendre les états allemands : alliance avec la Russie contre les puissances occidentales, union avec ces dernières contre la Russie, enfin stricte neutralité. Le cabinet de Pétersbourg retirait lui-même la première hypothèse : il ne prétendait pas à une alliance. Quant à la seconde, il la considérait comme impossible, à moins que les puissances allemandes ne cédassent aux menaces des puissances occidentales. « Elles se soumettraient alors à une nécessité outrageante, et iraient au-devant d'un avenir digne de commisération. La Russie, inattaquable chez elle, ne craint ni les invasions militaires ni l'esprit révolutionnaire. Si ses alliés l'abandonnaient, elle en prendrait note en se confiant à ses propres forces, et en s'arrangeant de manière à pouvoir se passer de leur concours à l'avenir. Mais l'empereur a confiance dans les sentimens et les dispositions connues de ses amis et alliés, et dans la valeur de leurs armées, qui sont unies depuis si longtemps aux siennes par l'identité de principes et le baptême du sang. » Le cabinet de Pétersbourg regardait donc la troisième hypothèse comme seule digne des cours allemandes, seule d'accord avec leurs véritables intérêts et comme également propre à réaliser les vœux de la Russie, en leur permettant de continuer à jouer le rôle de médiatrices; mais cette neutralité ne devait être ni indécise, ni flottante, ni expectante. Une semblable attitude serait sans nul doute considérée comme hostile par les parties belligérantes et principalement par la Russie. « L'attitude des puissances allemandes doit au contraire s'appuyer sur les principes qui, à travers de longues épreuves, ont maintenu l'ordre général et la paix du monde. » Elles devaient être prêtes à soutenir cette politique les armes à la main. Si l'une des deux puissances maritimes avait l'imprudence de risquer une attaque contre l'Allemagne, la ligne politique de l'autre pourrait bien ne pas rester la même; dans tous les cas, l'Allemagne pouvait

compter que la Russie viendrait à son secours avec toutes ses forces.

L'empereur Nicolas enlevait par ces propositions leurs dernières illusions à ceux qui croyaient encore à ses intentions pacifiques. Il annonçait franchement qu'il voulait la guerre, et dans cette guerre il demandait à l'Allemagne, sous le faux nom de neutralité, une connivence réelle et un véritable traité d'alliance défensive. Ces propositions étaient en outre présentées sous une forme comminatoire. Le fond et la forme des ouvertures russes révoltèrent également le roi Frédéric-Guillaume. Les procédés de M. de Budberg fortifièrent encore ses répugnances et accrurent son irritation. M. de Budberg commit deux fautes : il eut recours à la ruse et à la menace; il voulut tromper et intimider. Il affirma au roi que l'adhésion du cabinet de Vienne au protocole russe était assurée; l'artifice était grossier, et M. de Budberg en avait lui-même déjoué d'avance l'effet, car il avait dit à ses amis de la cour, et le roi le savait, qu'il fallait l'emporter promptement à Berlin pour entraîner M. de Buol, dont on doutait. Il réclama le consentement du roi avec des argumens offensans; il s'emporta jusqu'à lui dire que c'était à l'empereur Nicolas qu'il devait la conservation de sa couronne. Le roi fut obligé de lui imposer silence et prononça un refus absolu. M. de Manteuffel déclina les ouvertures russes par deux dépêches adressées le 31 janvier à M. de Rochow, ministre de Prusse à Pétersbourg. Il y disait que le protocole du 5 décembre et les négociations qui en étaient la suite avaient créé entre les quatre puissances réunies dans la conférence de Vienne un lien dont la Prusse n'était plus libre de se délier. Le roi de Prusse devait donc attendre la réponse que ferait le cabinet de Pétersbourg aux travaux de la conférence; en aucun cas, il ne pouvait retirer sa coopération à l'œuvre qu'il avait commencée avec les autres puissances, de peur de sacrifier le fruit de leurs efforts. Proclamer une neutralité armée entre l'Autriche, la Prusse et la Russie eût été d'ailleurs se lier les mains en vue d'éventualités dont on ne pouvait prévoir la portée. M. de Manteuffel faisait en effet ressortir que, par le projet russe relatif à une triple alliance défensive sous une forme déguisée, on exigeait réellement de la Prusse le concours auquel on prétendait cependant renoncer. Le ministre prussien relevait enfin avec dignité l'insinuation menaçante de M. de Nesselrode sur les périls révolutionnaires qu'aurait courus l'Allemagne. Si la Russie n'avait pas à redouter l'esprit de révolution, la Prusse, disait M. de Manteuffel, avait montré qu'elle savait le comprimer chez elle sans assistance étrangère. Le roi écrivit en même temps à son beau-frère une lettre autographe pour annoncer et motiver son refus.

Le dépit que l'on ressentit à Pétersbourg de l'échec de cette tentative se conçoit facilement. La Prusse fut traitée un peu comme le

bouc émissaire. La colère de l'empereur Nicolas contre le cabinet de Berlin se manifesta dans des minuties peu dignes peut-être de la gravité de la situation. Ainsi, quand il donna audience à M. de Rochow, qui lui apportait la dernière lettre du roi, au lieu d'accueillir cet ambassadeur de famille avec son affabilité habituelle, il le reçut avec une pompe et une cérémonie glaciales. Il alla jusqu'à interdire de porter à Pétersbourg aucune décoration prussienne. La réponse du cabinet de Pétersbourg aux dernières dépêches de Berlin ne se fit pas attendre. L'amertume du langage y trahissait une irritation qui ne se contenait pas. M. de Nesselrode établissait que, si la Russie avait demandé aux puissances allemandes une neutralité mieux définie, c'était bien moins dans un intérêt russe que dans un intérêt germanique. Il attribuait l'échec de ce projet à l'inconcevable esprit d'hostilité qui régnait, disait-il, entre les cours de Vienne et de Berlin, malgré l'intérêt évident qu'au point de vue de l'indépendance de l'Allemagne et des idées de conservation sociale, elles avaient à rester unies, comme l'empereur le leur avait toujours conseillé. Elles auraient trouvé aussi dans leur union entre elles et avec la Russie l'avantage de rendre à l'organisation fédérale l'équilibre qui lui manque. Cette dernière insinuation mérite d'être remarquée, car on y voit poindre la pensée qui a dirigé depuis six mois la politique russe au sein de la confédération, la pensée de tenir en échec les grandes puissances allemandes, lorsqu'elles lui sont contraires, par ses moyens d'influence sur les cours secondaires. « Au surplus, ajoutait M. de Nesselrode, on avait rendu assez de services pour n'avoir pas dû s'attendre à tant d'ingratitude de la part des puissances allemandes, que la Russie abandonnait désormais à leur sort, et auxquelles elle n'avait plus rien à demander. » M. de Munster, M. de Rochow, qui passait pour le plus russe des diplomates prussiens, recevaient à Pétersbourg le premier choc de ces emportemens contre la Prusse; ils étaient consternés. « M. de Manteuffel perd la Prusse ! » écrivait M. de Munster au général de Gerlach, qui allait le répétant partout.

Mais à Berlin toutes ces démonstrations produisirent un effet contraire à celui que la cour de Pétersbourg en attendait. Elles ne firent qu'augmenter le mécontentement de Frédéric-Guillaume et le confirmer dans sa nouvelle politique. Il était parfaitement d'accord avec son président du conseil. Dans l'opinion, les prétentions de l'empereur Nicolas exprimées à Vienne par le comte Orlof, à Berlin par M. de Budberg, excitèrent une réprobation universelle; les hommes du parti russe éprouvaient de l'embarras à les défendre. Les gouvernemens de France et d'Angleterre publiaient en ce moment les documens diplomatiques relatifs à la question d'Orient. Le public, éclairé enfin par la connaissance des faits, donna pleinement raison à la po-

litique occidentale, à laquelle tous les hommes qui ont le sentiment de l'honneur et de la grandeur de l'Allemagne ambitionnaient de voir leur pays associé. Bien des gens osaient dire maintenant ce qu'ils n'auraient pas osé penser plusieurs mois avant. Dans les chambres, les libéraux modérés, les amis du prince de Prusse, s'étaient entièrement rapprochés du parti bureaucratique et conservateur dont M. de Manteuffel est le chef, sous l'influence de la nouvelle direction imprimée à la politique extérieure par le rejet des propositions russes. Ce parti, qui nous était autrefois hostile, revenait à la France grâce à notre union avec l'Angleterre. M. de Pourtalès, collaborateur de M. de Manteuffel aux affaires étrangères, repartait pour Londres, où il allait remplir une nouvelle mission de confiance. L'alliance occidentale avait ses partisans déclarés, et, chose plus extraordinaire, la fermeté de la politique autrichienne, le rôle indépendant et élevé que cette politique rendait à l'Allemagne, gagnaient à l'Autriche des sympathies prussiennes. Le parti de la croix, le parti russe, en butte aux défiances de l'opinion, semblait être devenu impuissant à la cour. La mort venait de lui enlever, dans la personne du comte de Stolberg, un de ses meilleurs appuis auprès de Frédéric-Guillaume. Le général de Gerlach, qui avait essayé de prêter son entremise à des communications directes de M. de Budberg au roi, s'était vu renvoyé par ce prince à M. de Manteuffel. Le roi traitait très froidement les amis de la Russie, et ne leur permettait plus de l'entretenir d'affaires. Le jeu de la diplomatie russe était compromis; décidément elle avait perdu à Berlin la première partie.

II.

Après l'affaire de Sinope, exécutée contrairement à la promesse de la Russie de ne point entreprendre d'opération offensive contre la Turquie tant que dureraient les négociations, la France et l'Angleterre, qui avaient leurs escadres au Bosphore, durent interdire à la flotte russe la navigation de la Mer-Noire. A la suite de la déclaration des puissances maritimes à ce sujet, la Russie rompit avec elles les relations diplomatiques. La France et l'Angleterre étaient donc entrées dans une situation plus tranchée vis-à-vis du cabinet de Pétersbourg que celle où se trouvaient encore l'Autriche et la Prusse. L'attitude active et militante qu'allaient prendre les nations maritimes n'était cependant que la conséquence naturelle et nécessaire des principes proclamés en commun à Vienne par les quatre puissances. L'intégrité de l'empire ottoman, l'indépendance du sultan, la participation de la Turquie à la sécurité générale qui résulte de cette solidarité collective que l'on appelle l'équilibre européen, tels

étaient les principes que nos escadres allaient protéger matériellement dans la Mer-Noire, et auxquels les puissances allemandes s'étaient moralement liées autant que nous dans la conférence. Si dans l'action il y avait maintenant entre elles et nous une différence, cette différence ne tenait qu'à des circonstances particulières et à des motifs accidentels. Sur le fond de la question, sur le point de départ, le caractère et la portée du conflit, il y avait au contraire entre elles et nous identité de principes et d'engagemens. Au moment où une différence accidentelle se produisait entre l'attitude des puissances maritimes et celle des puissances allemandes, il était donc important de fixer et de consacrer l'identité persistante des principes dans un acte solennel qui fût la récapitulation, le résumé, le couronnement des protocoles de Vienne. C'est ce que l'on se proposa dans un projet de convention dont nous avons parlé ailleurs (1) et dont les dispositions sont bien connues, car elles sont plus tard devenues le célèbre protocole du 9 avril. Ce projet de convention, concerté entre la France et l'Angleterre, fut communiqué vers le milieu de février à l'Autriche et à la Prusse. L'Autriche l'accueillit avec empressement, et demanda même à le renforcer. Nous allons voir le sort qu'il eut à Berlin.

Puisqu'un des principaux argumens du gouvernement prussien pour repousser les dernières propositions d'alliance de la Russie avait été justement la nature des engagemens qu'il avait contractés en s'unissant à la conférence de Vienne, il semblait tout simple qu'il s'associât à un acte qui confirmait ces engagemens sans y rien ajouter, et qui, avant que le canon ne fût tiré entre l'Occident et la Russie, présenterait, comme un avertissement suprême à l'empereur Nicolas, l'Europe unanime contre ses prétentions. L'adhésion de la Prusse eût donc été l'acte le plus naturel du monde. Chose étrange, ce projet de convention, qui paraissait la conséquence obligée de ses dernières résolutions, fut au contraire pour le gouvernement prussien le motif du plus brusque et du plus malheureux revirement.

D'abord le mot de convention effraya le roi. Une convention est un acte auquel les chefs des gouvernemens doivent apposer leur signature personnelle. Le roi de Prusse se croyait apparemment plus lié et plus compromis par sa signature que par celle de ses ministres agissant d'après ses instructions. « Ses dispositions, assurait-il, étaient toujours les mêmes. Son gouvernement marcherait dans le même sens que les autres puissances; mais il ne voulait pas d'une pièce où il devrait apposer sa signature. » Il se trompa ensuite sur la portée de la convention. Il crut qu'on lui demandait, en sens

(1) *Revue des Deux Mon des* du 1er juin 1854.

inverse, l'équivalent de ce qu'il venait de refuser à la Russie. Il ne cessait, il est vrai, de donner tort à son beau-frère; mais les lettres de Pétersbourg lui faisaient un sombre tableau de l'humeur de l'empereur Nicolas, lui peignaient la douleur de sa propre sœur, l'impératrice, en des termes déchirans, et sa sensibilité émue, éveillant ses scrupules, lui reprochait de s'être déjà montré trop dur peut-être dans ses récens rapports avec la cour de Russie. Puis il paraissait frappé d'une idée fixe : il était persuadé que la Russie allait lui déclarer la guerre, que deux cent mille Russes étaient déjà en marche vers ses frontières. Paralysée sur le Danube par l'Autriche, la Russie, croyait-il, chercherait à relever ailleurs, par un coup d'éclat, le prestige de ses armes. La Prusse était à sa portée, c'est elle qui recevrait les premiers coups, car l'empereur passerait tout à l'Autriche, mais ne pardonnerait rien à la Prusse. Le parti russe à la cour s'attachait sans doute à entretenir le roi dans cette crainte chimérique : Frédéric-Guillaume était entouré de généraux qui exagéraient à dessein les forces de la Russie et diminuaient celles de la Prusse. Dans ce temps-là précisément, le tsar, qui défendait à Pétersbourg de porter les décorations prussiennes, répandait les grands cordons dans l'état-major de Berlin : il en envoyait au comte de Keller, grand-maréchal du palais, au général de Groeben, commandant de la cavalerie, et au général Mœllendorf, commandant de l'infanterie de la garde. De la terreur vis-à-vis de la Russie, le roi passait enfin à la défiance envers les puissances occidentales. Il prétendait que la convention était inutile, si elle n'ajoutait rien d'essentiel à ce qu'il avait déjà fait, qu'on ne voulait donc lui extorquer sa signature que pour le forcer à faire à son beau-frère une mortelle injure et l'entraîner fatalement à la guerre.

Le parti de la croix assurait également qu'un des principaux motifs de la résistance du roi de Prusse était sa répugnance à s'allier avec la France et la crainte de déchirer, par un pareil acte, le testament de son père, qui lui recommandait de rester uni à la Russie. Voici le passage du testament du vieux roi, dont on a tant parlé : « A toi, mon cher Frédéric, passe le gouvernement de l'état avec tout le poids de sa responsabilité.... Ne néglige pas, autant qu'il sera en ton pouvoir, la paix entre les puissances de l'Europe; mais avant tout tâche de maintenir la bonne intelligence entre la Prusse, la Russie et l'Autriche. Leur union est comme la pierre fondamentale de la grande alliance européenne. » Le roi Frédéric-Guillaume III écrivait ces lignes le 1er décembre 1827, treize ans avant sa mort. Il faut tenir compte de la date. On voit d'ailleurs que son conseil n'était pas impérieux et demeurait subordonné à la possibilité. Nous sommes, dans tous les cas, persuadés qu'aucune pensée hostile à la

France ne s'y mêlait dans l'esprit de ce prince. Le père du roi actuel aimait la France. Il avait le goût de nos mœurs, de nos usages, de nos spectacles, de notre langue. Il était heureux lorsqu'il pouvait à son aise et avec raison louer ce qui se faisait chez nous, et lorsque nous lui fournissions pour ainsi dire la justification de ses préférences. Ses malheurs, qui l'ont rendu si intéressant aux yeux de ceux qui en ont été les instrumens, ne l'avaient rendu lui-même ni amer, ni injuste envers ceux par lesquels il avait souffert. Ennemi généreux, il demanda à Louis XVIII en 1815 le portrait de Napoléon qui était au corps législatif, et le fit placer dans le musée de Berlin, en face de la statue de César. Ceux d'entre nous qui connaissent les précieux témoignages qu'il a donnés de sa sympathie à la France après 1830 vénéreront toujours cette grave et douce figure. C'est par respect pour sa mémoire que nous protestons contre l'indigne abus qu'en ont voulu faire nos ennemis de Berlin. Non, ce n'est pas lui qui eût encouragé ni toléré la ridicule et sauvage aversion des hommes du parti de la croix contre la France.

Cependant, s'il faut dire toute notre pensée, quels que fussent les avantages de la convention projetée, dès qu'elle soulevait de tels orages dans l'esprit et dans la conscience du roi de Prusse, elle ne valait pas la peine qu'on en fît entre lui et nous une pierre d'achoppement. Les résultats de la convention eussent été de donner une sécurité à l'opinion européenne en lui montrant la persévérance de l'accord des puissances au début de la guerre dans laquelle deux d'entre elles allaient s'engager, d'avertir la Russie qu'il lui serait impossible de créer aux deux puissances allemandes une situation intermédiaire, et de lui enlever par là toutes poir d'obtenir désormais la sécurité qu'elle avait réclamée de ces puissances en leur envoyant les propositions présentées par le comte Orlof et par le baron de Budberg, enfin d'ouvrir peut-être les yeux à l'empereur Nicolas dans un moment où il pouvait encore s'arrêter honorablement, puisque la lutte n'était pas commencée. Mais, quelque intérêt qu'il y eût à obtenir ces résultats, il y avait un plus grand intérêt à ne pas jeter le roi de Prusse dans les bras du parti de la croix. Nous croyons que cette situation fut prudemment appréciée à Paris et que le gouvernement français s'abstint de pousser trop vivement le roi de Prusse sur la convention. Malheureusement la question prit un autre tour à Berlin; elle y devint le prétexte d'une lutte d'influences personnelles et de partis.

Nous avons déjà parlé de l'importance qu'avait prise récemment cette élite d'hommes éclairés, nationaux et constitutionnels, qui sont plus particulièrement les amis du prince de Prusse. Quand ou étudie les ressorts de la cour de Potsdam, il ne faut jamais perdre de vue

la position du prince héréditaire et de la princesse de Prusse. Le prince et la princesse surtout sont connus pour leurs tendances opposées à l'influence russe : leurs sympathies, conformes aux anciennes traditions de la politique prussienne, les inclinent vers l'Angleterre; il a même été souvent question d'un projet d'alliance qui unirait le fils aîné du prince de Prusse, destiné à porter un jour la couronne, à la fille aînée de la reine Victoria. La presse anglaise est allée plus loin : elle a souvent fait allusion à un certain éloignement qui existerait entre la princesse de Prusse et une auguste personne, éloignement dont les effets seraient sensibles dans les mouvemens politiques de la cour. C'est à cette cause que l'on a attribué le séjour ordinaire du prince et de la princesse loin de la cour, dans le gouvernement des provinces rhénanes, dont le prince est investi. On s'est également permis de supposer que les tendances anglaises, ou, pour mieux dire dans la circonstance dont nous nous occupons, les tendances occidentales du prince et de la princesse de Prusse avaient pu, par une sorte de représailles, valoir à la Russie, auprès du roi, le concours d'une influence bien intime et bien puissante, influence elle-même excitée et secondée par tous les partisans de la Russie qui peuplent la cour. Un sujet aussi délicat appartient peut-être aux mémoires de l'avenir, mais il n'est pas du domaine où peuvent s'étendre les hypothèses de l'histoire contemporaine, et la presse anglaise s'arroge ici d'indiscrètes prérogatives qui ne sont point de notre goût. Revenons aux faits publics. Naturellement les progrès que les amis du prince de Prusse faisaient depuis quelque temps vers le pouvoir, l'alliance de M. de Manteuffel avec M. Bethmann-Hollweg, les missions confidentielles de M. de Pourtalès à Londres, sa présence à côté du président du conseil dans le ministère des affaires étrangères, les opinions franchement anti-russes du ministre de la guerre, le général de Bonin, la vive correspondance du ministre prussien à Londres, M. de Bunsen, contre la Russie, le séjour prolongé à Berlin d'un diplomate distingué, M. d'Usedom, dont le roi aimait l'entretien et qui soutenait également la politique occidentale, tout cela devait froisser, effrayer, éperonner les amis de la Russie dans l'entourage du roi, et il faut convenir que les répugnances, les défiances, les scrupules et les terreurs de Frédéric-Guillaume IV au sujet de la convention venaient leur prêter une grande force et leur fournir une rare occasion de ressaisir leur ascendant.

Ce fut malheureusement sur le terrain de la convention que les partisans de l'alliance occidentale voulurent se mesurer avec les amis de la Russie. Tout en la regrettant, puisqu'elle leur a été funeste, nous comprenons leur impatience. Hommes sérieux, jaloux de conserver à la Prusse son rang en Europe, ils rêvaient pour leur

pays une politique sérieuse et digne de lui. Ils se sentaient portés par l'opinion nationale ; ils voulurent en finir d'un coup avec la politique d'arguties et de tâtonnemens poursuivie par leurs adversaires. La probité du roi leur garantissait qu'en obtenant sa signature au bas de la convention, ils assuraient la rectitude future de la politique prussienne et prévenaient les contradictions et les défaillances auxquelles nous avons en effet assisté depuis neuf mois. Ils furent donc plus pressans qu'habiles auprès du roi. Après plusieurs assauts inutiles, MM. de Manteuffel, de Pourtalès, de Bonin, parlèrent de donner leur démission; le prince de Prusse ne cacha pas non plus, à ce que l'on rapporte, le déplaisir avec lequel il verrait le succès des idées russes. La question, ainsi posée par les partisans de l'alliance occidentale, ne pouvait se terminer que par une victoire décisive ou une défaite signalée. Plus honnêtes qu'adroits, ils allaient apprendre à leurs dépens et au détriment de leur cause que la ligne droite n'est pas toujours, sur un certain terrain, le plus court chemin d'un point à un autre.

Déjà quelques jours avant que n'eût commencé la crise de la convention, les ministres de France et d'Angleterre, M. de Moustier et lord Bloomfield, avaient prévenu M. de Manteuffel que leurs gouvernemens allaient adresser à la Russie la sommation d'évacuer les provinces danubiennes, et que de la réponse de la Russie dépendrait la question de paix ou de guerre. M. de Manteuffel avait promis d'appuyer cette sommation. On connut à Berlin le 27 février le discours où lord Clarendon fit part à la chambre des lords de l'envoi de la sommation et du concours que la Prusse et l'Autriche devaient prêter à cette démarche. Ce discours et la netteté avec laquelle y étaient exposées les conséquences de la sommation et du concours des puissances allemandes émurent le roi. Le soupçon lui vint que pour que lord Clarendon se fût cru autorisé à tenir un langage aussi positif, il fallait que l'on eût donné en son nom à Londres des assurances par lesquelles on l'aurait engagé à son insu au-delà de sa volonté. Cela redoubla ses défiances à l'égard de la convention, dont le projet fut présenté le 28 février par le ministre d'Autriche, M. de Thun. L'Autriche aurait voulu que cette communication demeurât secrète; mais deux jours après elle était connue de toute la cour, qu'elle mettait en ébullition. Le roi refusa sa signature, et il croyait en cela rendre service à l'empereur d'Autriche. Il était impossible, suivant lui, que l'empereur d'Autriche signât cet acte avec plaisir, et il pensait qu'au fond François-Joseph ne lui saurait pas mauvais gré de son refus. On ne s'arrêta pas au premier mouvement du roi; on chercha à le rassurer sur les intentions de la France et de l'Angleterre et à lui faire comprendre qu'on ne voulait pas attenter le

moins du monde à son indépendance et l'entraîner à la guerre malgré lui. L'on était dans le feu de ce travail de persuasion, lorsqu'arriva une dépêche de M. de Bunsen, conçue dans les termes les plus pressans, où le ministre prussien à Londres gourmandait les lenteurs de son gouvernement et s'étonnait que la Prusse n'eût point pris encore un parti décisif contre la Russie. Cette dépêche fit éclater l'orage : le roi y vit la confirmation de ses soupçons. Il venait à peine de la lire, que MM. de Manteuffel et de Pourtalès entrèrent dans son cabinet. Ces messieurs espéraient avoir triomphé des hésitations de Frédéric-Guillaume; ils regardaient la question comme à peu près gagnée au fond, et pensaient n'avoir plus à s'entendre avec le roi que sur les réserves dont il accompagnerait la signature de la convention. M. de Pourtalès reçut un accueil très froid. N'en devinant pas la cause, il crut qu'il fallait porter un dernier coup, et reprit avec chaleur tous ses argumens. Quand il eut fini, le roi, qui l'avait écouté sans l'interrompre, mais avec des marques visibles d'impatience, tira de sa poche la dépêche de M. de Bunsen, et s'écria en colère qu'on l'avait trompé, qu'on s'était entendu pour donner des assurances qu'il n'avait ni autorisées ni connues, et qu'on voulait l'engager malgré lui dans une guerre avec la Russie. Le roi ordonna à M. de Pourtalès de ne plus lui reparler de la question d'Orient et de ne plus s'en mêler. M. de Pourtalès sortit, et M. de Manteuffel essaya d'arranger les choses; mais c'en était fait. La crise était dénouée aux dépens des partisans de l'alliance occidentale. Ils étaient ruinés dans l'esprit du roi de Prusse; ils devaient être bientôt écartés l'un après l'autre des affaires; la disgrâce de M. de Pourtalès était le signal de leur déroute.

C'est surtout à dater de ce jour qu'il devient difficile et pénible de suivre la politique de la cour de Potsdam. Nous ne reculerons pourtant point devant cette tâche ingrate: La grandeur des intérêts européens qui sont en jeu dans les mouvemens du cabinet de Berlin, l'estime et la sympathie que mérite cette intelligente et noble nation prussienne, nous donneront le courage de débrouiller cette confusion. Tout désormais se croise et s'enchevêtre en même temps et à la fois. Le gouvernement aura la prétention de persévérer dans la politique des protocoles de Vienne et de professer une politique de neutralité; il demandera un emprunt aux chambres, et, malgré l'opinion vivement prononcée du parlement et du pays en faveur de l'alliance occidentale, il montrera pour la Russie une incurable partialité, et ne se lassera pas d'imaginer à son profit toute sorte d'expédiens chimériques; il voudra ralentir la marche de l'Autriche, il espérera y réussir en contractant avec elle un traité particulier, puis à l'échéance des stipulations de ce traité il se réservera d'équivoquer

sans fin sur les obligations qu'il lui impose. Il faudra démêler tout cela à travers les illusions bien intentionnées du roi, les vues perfides et les sourdes menées du parti russe, l'effacement, la docilité passive et les sous-entendus de M. de Manteuffel jusqu'à la disgrâce totale et définitive des partisans de l'alliance occidentale.

Le trait caractéristique de la période dans laquelle nous entrons, c'est que Frédéric-Guillaume IV voudra y jouer un rôle actif. Après l'incident que nous venons de raconter, le roi de Prusse était dans la disposition d'esprit d'un souverain qui croit avoir sauvé son autorité du mauvais usage qu'en voulaient faire ses mandataires, et pense avoir ressaisi son pouvoir au moment où il allait être aliéné au profit d'une politique contraire à ses vœux et à ses espérances. On lui attribue un mot qui peint bien le sentiment qu'il avait des devoirs que lui imposaient la gravité des circonstances et la responsabilité de la couronne : « Le temps des diplomates est passé, aurait-il dit vers cette époque, c'est maintenant aux rois à faire leurs affaires. » Mais sur la situation dont sa conscience lui commandait de prendre en mains la direction, quels étaient ses aperçus, ses desseins, ses idées? Il est moins difficile qu'on ne croit de répondre à cette question intéressante, car il ne faut jamais oublier que le roi de Prusse est le moins dissimulé des souverains, et que les hommes qui l'entourent et usurpent sa confiance sont les plus indiscrets des courtisans.

Dans la question d'Orient, telle que l'avaient posée les prétentions du prince Menchikof, une chose touchait particulièrement chez le roi de Prusse l'honnête homme et le chrétien : c'était le point de vue religieux. Aussi, lorsque les puissances occidentales eurent obtenu de la bienveillante équité du sultan l'égalité des droits civils pour les chrétiens de l'empire ottoman, la question parut à Frédéric-Guillaume résolue au fond. Il lui semblait qu'après un pareil résultat la Russie n'avait plus rien à demander, et il se flattait d'amener le tsar à se déclarer satisfait et à traiter sur cette base. Dans la candeur de ses espérances, le roi ne se rendait pas compte du véritable mobile qui portait la politique russe à réclamer un patronage religieux en Orient. Ce que voulait le cabinet de Pétersbourg, le roi n'avait pas l'air d'y prendre garde; c'était de deux choses l'une : ou bien que les priviléges des rayas découlassent d'un engagement contractuel de la Porte envers la Russie, ou bien que la situation des chrétiens, restant mal définie, lui permît de réclamer à tout propos pour eux, de réclamer seul et d'intervenir sans cesse dans les affaires de la Turquie. Le roi reconnaissait bien, il est vrai, les torts de la Russie; mais, s'obstinant à la confiance, il croyait que l'empereur Nicolas céderait à la raison. Il soutenait que le tsar n'avait pas d'ambition. Si on l'arrêtait par l'expression d'un doute, il répétait la protestation célèbre de

l'empereur Alexandre à lord Castlereagh : « Le peuple russe, oui; — c'est le peuple qui veut les conquêtes, mais pas l'empereur. » A en croire les partisans de la Russie à Berlin, le roi aurait mêlé, il est vrai, aux espérances que lui faisait concevoir l'émancipation des chrétiens une vive antipathie contre les Turcs. Si l'on s'avisait, devant un membre du parti de la croix, de rappeler les engagemens pris depuis six mois par la Prusse dans les protocoles de Vienne en faveur de l'intégrité et de l'indépendance de l'empire ottoman, le partisan de la Russie vous riait au nez : « Comptez-y; nous savons, nous, ce que désire le roi : c'est la fin et la ruine de ces misérables Turcs! »

Le roi de Prusse croyait donc tenir dans l'émancipation des chrétiens la solution de la question d'Orient. Deux autres pensées le dominaient : il voulait d'un côté conclure un arrangement avec l'Autriche de façon à rallier au centre de l'Europe une force une et compacte, et à retenir l'Allemagne dans une attitude expectante et réservée comme un arbitre entre les parties belligérantes. Il était d'un autre côté résolu, pour sa part, à ne pas se mêler aux hostilités, à ne faire la guerre à personne. Il ne rêvait d'autre rôle, il n'avait d'autre ambition que d'apporter le rameau d'olivier aux combattans. La coterie de la croix, on le devine aisément, blâmait dans ce parti pris la volonté arrêtée de n'entrer jamais en hostilité contre l'Angleterre et la France, mais elle s'emparait de la même résolution manifestée à l'avantage de la Russie. Quant à nous, tout en regrettant les conclusions auxquelles s'arrêtait le roi de Prusse, nous respectons, même dans celles de leurs conséquences qui nous paraissent erronées, les sentimens philanthropiques qui animaient évidemment ce prince, et nous ne voulons profiter de cette échappée sur les vues qu'on lui prêtait dans son entourage qu'afin de mieux comprendre et d'éclairer les incidens qui vont suivre.

Et d'abord, pour en finir avec la convention, le gouvernement prussien expliqua son refus par deux dépêches adressées à Vienne. Le premier de ces documens exprimait le désir qu'avait la Prusse de maintenir l'accord qui avait subsisté jusque-là entre les quatre puissances malgré les différences de position et d'attitude. Ces différences allaient s'accroître encore, puisque la France et l'Angleterre étaient à la veille de passer à l'état de guerre, et que l'Autriche elle-même serait peut-être amenée, par sa position, à prendre une part active aux événemens. La Prusse ne demandait pas mieux que de s'associer sans réserve, comme par le passé, aux travaux de la conférence actuelle; il était donc superflu de remplacer celle-ci par une conférence nouvelle. La Prusse signerait tous les protocoles qui seraient de nature à être acceptés à la fois par les quatre puissances,

lesquelles, pour toutes les choses qui ne seraient pas convenues en commun, conserveraient leur liberté d'action. La seconde dépêche, d'un caractère confidentiel, disait que si le cabinet de Vienne voulait signer la convention particulière déclinée par le cabinet de Berlin, la Prusse ne le trouverait point mauvais, et que si l'Autriche était menacée par la Russie, elle pouvait compter sur le concours matériel de la Prusse. Les deux dépêches étaient remplies d'assurances sur la volonté qu'avait le cabinet de Berlin de persévérer dans la ligne de conduite à laquelle il avait conformé jusque-là tous ses actes.

Après avoir rempli cette formalité vis-à-vis du cabinet de Vienne, qui lui avait présenté la convention, le roi voulut se mettre également en règle envers l'Angleterre et la France. Le général de Groeben fut envoyé à Londres, le prince de Hohenzollern à Paris. Quelques jours après, le colonel de Manteuffel, cousin du premier ministre, fut expédié à Munich, où se trouvait l'empereur François-Joseph, et fut chargé de lui porter, avec une lettre autographe, les ouvertures du roi pour arriver à un arrangement particulier avec l'Autriche. Puis Frédéric-Guillaume envoya le général Lindheim à Pétersbourg, en le chargeant également pour l'empereur d'une lettre autographe où il exposait, dit-on, dans les termes les plus pressans, son plan d'arrangement basé sur l'émancipation des rayas. Enfin, tandis que ces envoyés extraordinaires étaient ainsi lancés sur les grandes routes de l'Europe, les chambres furent saisies en quelque sorte de la politique du gouvernement dans la question d'Orient par la présentation de l'emprunt.

On était au milieu de mars. La crise avait retenti dans les chambres. La vérité sur la situation transpirait dans le pays. On commençait à se douter que la neutralité était la devise de la nouvelle politique du roi; c'était à un projet de neutralité allemande que l'on attribuait la mission du colonel de Manteuffel à Munich, et l'on voyait M. de Budberg, le parti russe, la *Gazette de la Croix*, s'emparer de cette idée de neutralité et la proclamer comme un mot d'ordre. Le bon sens public comprenait que ces professions de neutralité étaient maintenant incompatibles avec une politique conséquente et indépendante pour la Prusse. Évidemment il n'est plus permis de se dire neutre quand dans un conflit on a, par des actes publics, donné raison à l'une des parties et tort à l'autre. La Prusse pouvait sans doute, par des motifs particuliers, s'abstenir encore d'employer les mêmes moyens d'action que les puissances occidentales pour redresser les torts de la Russie; mais cette abstention ne pouvait prendre le nom de neutralité sans changer de caractère.

Elle devait rester un secret entre le gouvernement prussien et les puissances maritimes, car si on la faisait connaître à la Russie comme un système arrêté, on créait à celle-ci, par la sécurité qu'on lui donnait, un avantage matériel que la France et l'Angleterre avaient le droit de regarder comme entaché d'hostilité à leur égard; en un mot, on lui livrait par le fait ce que M. de Budberg et le comte Orlof avaient au mois de janvier vainement demandé à Berlin et à Vienne. Le langage des partisans de la Russie ne laissait du reste subsister sur ce point aucune ambiguité. Il n'y avait qu'à lire la *Gazette de la Croix*. Hors de la neutralité, disait-elle, en se pliant habilement à l'inclination présumée du roi, il n'y a que la guerre contre la Russie, — ce qui serait une politique anti-prussienne et imprudente, — ou la guerre contre la France, ce qui serait une politique prussienne, mais téméraire. « Nous comprenons parfaitement, ajoutait l'aimable gazette, que la perspective de visiter Paris les armes à la main échauffe plus d'un cœur, et que les têtes politiques, malgré 1815, n'aient point encore renoncé à rendre à l'Allemagne du côté de l'ouest les anciennes frontières de l'empire. » Mais l'organe du parti russe daignait contenir cette gloutonnerie teutonique avec laquelle il sympathisait si bien. Il se contentait de la neutralité allemande. « La Prusse, disait-il en concluant, a *dans de certaines limites* avec l'Autriche, et *complétement* avec le reste de l'Allemagne, des intérêts politiques communs. Là est la force du cœur de l'Europe, force collective dont la neutralité commande le respect. Mettons-nous derrière ce rempart auquel on ne saurait toucher impunément. »

L'opposition, dans la deuxième chambre, voulut éclaircir cette situation. Une interpellation collective signée par cent quatorze députés appartenant à la gauche, aux fractions catholique et polonaise, et à la nuance Bethmann-Hollweg, fut adressée au ministère dans la séance du 13 mars. On demandait aux ministres jusqu'à quel point l'accord constaté par les conférences de Vienne avait amené une entente de la Prusse avec les cabinets de Paris, de Londres et de Vienne, et si le gouvernement de sa majesté était prêt à s'expliquer sur l'attitude qu'il comptait prendre dans la guerre qui était sur le point d'éclater. Le président de la chambre, M. de Schwerin, appuya l'interpellation. On n'obtint de M. de Manteuffel que quelques mots de réponse. Il renvoya les explications au moment où le projet d'emprunt serait présenté. « Quant au point principal de l'interpellation, dit-il, je ferai remarquer, afin de tranquilliser le pays, que les flottes alliées que nous verrons incessamment entrer dans la Baltique appartiennent à des puissances avec lesquelles la Prusse

est en paix et en bonne intelligence. » M. de Manteuffel, en prononçant ces paroles, chercha à en colorer l'insignifiance par l'énergie de l'accent; elles furent prises par l'assemblée comme l'expression d'un sentiment anti-russe.

C'était en ce moment une position assez singulière que celle de M. de Manteuffel. Il avait soutenu auprès du roi la convention dont le rejet avait amené la retraite de M. de Pourtalès; il avait même eu l'air de vouloir à ce propos sortir du ministère : il y était pourtant resté. Le parti Bethmann-Hollweg ne le lui pardonnait pas. Certes la conservation du pouvoir n'avait guère alors de quoi satisfaire ses convictions ou flatter son amour-propre. Ses préférences étaient pour une alliance nette avec l'Occident, et il était obligé de les dissimuler sous un pénible entortillage. Il avait le titre de président du conseil et de ministre des affaires étrangères, et il n'avait plus en réalité la direction de la politique dont il gardait la responsabilité. Nous le savons, M. de Manteuffel pouvait donner de bonnes raisons à l'appui de sa longanimité. Nous autres Français et Anglais, nous aurions peut-être gagné à sa retraite après la crise que nous venons de décrire. S'il avait laissé sa place au parti qui nous était hostile, nous aurions su du moins à qui nous avions affaire. Mieux vaut l'adversaire qui vous tient en éveil que l'ami qui vous amuse; mieux valait la Prusse ennemie déclarée qu'alliée incertaine. Cependant nous l'avouons, le point de vue de M. de Manteuffel devait être différent; il connaissait les successeurs au profit desquels il abdiquerait; il prévoyait les agitations et les hasards où ils plongeraient son pays. Une poignée d'hommes impopulaires occupait toutes les avenues de l'esprit du roi. M. de Manteuffel pouvait croire que lui seul était encore à même de faire entendre à son souverain des paroles raisonnables et d'empêcher d'irréparables fautes. Nous comprenons que de pareilles considérations donnent le courage de surmonter pendant quelque temps les ennuis et les dégoûts d'une position fausse, et nous ne regardons point comme de véritables hommes d'état ces natures nerveuses qui au premier déboire jettent, comme on dit, le manche après la cognée. Mais cette patience à laquelle peuvent se résigner un esprit profond et une âme forte n'est une vertu qu'à la condition de s'être fixé des bornes : autrement elle change de nom et n'est plus qu'une banale complaisance. Malheureusement on n'a point vu encore à quelles limites pourrait s'arrêter la patience de M. de Manteuffel. En tout cas, puisque dans cette circonstance il ne devait pas donner sa démission, il eût mieux fait de ne pas l'offrir; il ne se fût pas du moins attiré cette verte riposte du roi qui le transperçait et le clouait à sa place : « Allons donc!

mon cher, c'était bon en carnaval; maintenant nous sommes en carême! » Le ministre avait assez d'adversaires pour qu'un pareil mot fût répété et courût bientôt dans les salons de Berlin.

M. de Manteuffel arriva devant la deuxième chambre, le 18 mars, avec son projet d'emprunt. Deux passages de l'obscure harangue qu'il prononça à cette occasion furent applaudis; c'étaient ceux où il annonçait la volonté de demeurer sur le terrain des protocoles de Vienne et l'intention de secourir l'Autriche au besoin. Dans l'assemblée et dans le public, on trouva le discours du président du conseil trop énigmatique. Une commission de vingt et un membres fut nommée pour examiner le projet du gouvernement. L'opposition y eut 16 voix, et l'extrême droite, le parti russe, 5. Le ministère fut obligé de communiquer à la commission quelques-uns des documens diplomatiques relatifs à la question d'Orient, parmi lesquels les plus intéressans furent sans contredit les propositions présentées à la fin de janvier par M. de Budberg. La commission prit sa tâche à cœur. Ce puissant intérêt de la politique extérieure avait rendu au système parlementaire, qui languissait au commencement de la session, une grande force et une véritable popularité; le pays sentait que les chambres étaient sa principale garantie contre l'influence russe et les tendances anti-nationales du parti de la croix. La commission comprenait qu'elle avait à préserver la Prusse de la déconsidération que faisaient rejaillir sur elle, aux yeux de l'Europe, les incertitudes du gouvernement. Elle pressa vigoureusement les ministres de s'expliquer. Après une discussion assez aigre, M. d'Auerswald, président de la commission, arracha de M. de Manteuffel l'affirmation que le gouvernement était résolu à maintenir le lien collectif de la conférence de Vienne, et que, si l'on demandait de l'argent, c'était pour parer aux éventualités d'un conflit avec la Russie. Le général de Bonin, ministre de la guerre, s'exprima, lui, avec une franchise toute militaire. La Prusse pouvait, suivant lui, choisir entre trois partis : ou marcher immédiatement contre les Russes, ou garder une attitude expectante, et dans ces deux hypothèses il développa la position stratégique qu'il fallait prendre. « Quant au troisième parti, dit-il, celui qui consisterait à épouser la cause de la Russie contre la France et l'Angleterre, je m'abstiens d'en parler. Il y a des choses qu'on ne doit pas prévoir; Solon à Athènes ne voulait pas qu'on prévît le parricide. » Cette énergique déclaration du général produisit un scandale au sein du parti russe, et blessa le roi Frédéric-Guillaume. Il interpella vivement son ministre de la guerre dans le conseil, et lui dit qu'il ne l'avait pas envoyé devant la commission pour y discuter des hypothèses ou y exposer des plans d'opérations militaires. Ni le parti russe ni le roi n'oublièrent le propos du général de Bonin.

On n'osa pas le frapper avant le vote de l'emprunt; sa disgrâce ne fut qu'ajournée.

La commission prit acte des assurances des ministres. En présence de M. de Manteuffel, et avec son adhésion formelle, elle adopta une résolution qui devait servir de base à son rapport, et où les engagemens du cabinet étaient ainsi définis : « Considérant que le gouvernement déclare qu'il persévérera dans la politique suivie jusqu'à présent, c'est-à-dire qu'il marchera d'accord avec les cabinets de Paris, de Vienne et de Londres, et qu'il coopérera intimement avec l'Autriche et les autres états germaniques au rétablissement de la paix sur la base du droit, telle qu'elle a été posée par les protocoles de Vienne, en se réservant sa liberté d'action relativement à la coopération active, la commission pense qu'il y a lieu de voter l'emprunt. » Un membre du parti Bethmann-Hollweg, M. de Goltz, frère d'un aide de camp du prince de Prusse, fut nommé rapporteur. Le rapport présenta un historique complet de la question d'Orient d'après les communications diplomatiques. Il insistait sur le projet de convention qui avait échoué par le refus de la Prusse. Les membres de la commission, disait le rapport, avaient blâmé le parti pris à cet égard par le gouvernement, surtout si cette convention n'avait pour but que de constater dans une forme solennelle le résultat de la conférence de Vienne, et si elle n'entraînait pas la Prusse à une participation immédiate à la guerre. Le ministre leur avait répondu qu'il n'y avait eu aucun changement dans la politique du gouvernement, ni dans son désir de se maintenir sur le terrain des protocoles de Vienne. D'après le ministre, on avait attaché trop d'importance à la convention, que l'on essaierait d'ailleurs de remplacer par un protocole équivalent. Le gouvernement maintenait toujours hautement l'accord qui avait existé depuis le principe entre lui, l'Autriche et les puissances maritimes. Seulement, de même que la France et l'Angleterre avaient fait entrer leurs flottes dans la Mer-Noire sans s'être entendues préalablement avec les puissances allemandes, de même le cabinet de Berlin réclamait le droit de faire à côté de la conférence toutes les démarches qu'il jugerait les plus favorables à l'aplanissement des difficultés. Ainsi expliquée, l'attitude du gouvernement prussien ne pouvait être confondue sans mauvaise foi avec le système de neutralité préconisé par le parti russe. La commission l'approuvait. Enfin, comme pour mieux lier le ministère à ses déclarations, le rapport se terminait par les considérations suivantes : « La Prusse ne pourra soutenir une lutte avec succès qu'autant que cette lutte sera nationale. L'alliance avec la Russie est impossible. La Prusse et l'Allemagne sont intéressées à ce que leur puissant et redoutable voisin n'augmente pas sa puissance. L'histoire démontre

d'une façon toute spéciale quels en seraient les dangers. Deux fois déjà la Russie s'est inféodé la Prusse. A la paix de Tilsitt, elle s'est enrichie aux dépens de la Prusse, son ancienne alliée. Ses droits prohibitifs, son système vexatoire de douanes, les charges qu'elle fait peser sur la navigation de la Vistule, portent au commerce les plus grands préjudices. On ne saurait oublier l'hostilité avec laquelle elle a combattu la politique prussienne de 1850 et 1851 et le mouvement national des duchés de Slesvig-Holstein. Comment enfin ne pas tenir compte de l'antipathie que le peuple nourrit contre la Russie, antipathie qui, en dehors même de ces faits historiques, se fonde sur l'intolérance religieuse et les formes despotiques de son gouvernement? »

Un fait heureux préluda à la discussion de l'emprunt au sein de la chambre. Le protocole auquel M. de Manteuffel avait fait allusion devant la commission, et qui devait remplacer la convention, se rédigeait à Vienne. Comme il reproduisait à peu près en entier l'acte auquel le roi avait si obstinément refusé sa signature, M. de Manteuffel s'attendait peut-être à des difficultés nouvelles de la part de ce prince; mais le roi donna son consentement sans observation. Le ministre télégraphia sur-le-champ au comte d'Arnim l'ordre de signer. Soit qu'il eût hâte de profiter de la conclusion de cette affaire pour s'en servir dans la discussion de l'emprunt, soit que, redoutant un retour offensif des partisans de la Russie auprès du roi, il lui tardât d'être armé de la force du fait accompli, M. de Manteuffel avait à peine expédié son ordre, qu'il redemandait par le télégraphe au comte d'Arnim si le protocole était signé. Cette impatience est un de ces petits traits qui peignent au vif la cour de Potsdam, et qui méritent d'être saisis au passage.

M. de Manteuffel ouvrit lui-même le débat. Il s'empressa d'informer la chambre de ce qui se passait à Vienne. « Je ne reviendrai pas, dit-il après un court préambule, sur ce qui se trouve dans le rapport de la commission. Je n'ajouterai qu'un fait dont je n'ai pu parler dans son sein parce que je ne le connaissais pas encore, c'est que les plénipotentiaires des quatre puissances réunis à Vienne ont arrêté un protole constatant la communauté de leurs efforts, et que notre ministre à Vienne a été autorisé à le signer il y a deux jours. » Cette nouvelle fut accueillie par des applaudissemens presque unanimes. Arrivant au commencement de la discussion, elle suffisait pour donner aux engagemens du gouvernement vis-à-vis de la chambre et à l'adhésion de la chambre, manifestée par le vote de l'emprunt, le sens le plus précis et le plus correct. Malheureusement, par complaisance pour le parti de la cour, M. de Manteuffel jeta du louche sur une situation si simple. Le roi entendait que le vote eût

lieu sans conditions; il ne voulait pas, disait-il avec une susceptibilité légitime chez un souverain, se laisser lier les mains. « Le gouvernement, déclara donc M. de Manteuffel, ne veut pas laisser de doute sur la façon dont il envisagera votre vote. Il regardera un vote conditionnel comme un refus (bravo! cria la droite), car il considère comme de la plus haute importance, dans les circonstances actuelles, qu'on lui accorde immédiatement les moyens qu'il demande. Le but serait manqué, s'il avait les mains liées dans un moment où avant tout il importe de les avoir libres. Le gouvernement, ne peut pas s'enchaîner pour l'avenir, parce qu'il regarderait cela comme préjudiciable au pays. Ayez confiance dans le gouvernement et croyez qu'il fera du crédit son véritable usage. » Cette déclaration répondait d'avance au projet de l'opposition, qui, trouvant que ce qui se passait depuis un mois à la cour n'était guère de nature à mériter au gouvernement la confiance du pays, voulait faire voter les considérans du rapport en même temps que l'emprunt et comme condition du consentement de la chambre. Il n'y aurait eu dans cette dispute qu'une puérile chicane de mots, si en effet il eût été permis de croire à la fermeté et à la résolution du gouvernement prussien. La commission concluait au vote de l'emprunt : voter purement et simplement ses conclusions, c'était en réalité voter par le fait même les motifs sur lesquels elles étaient fondées. La prétention du gouvernement, de ne contracter aucun engagement et d'écarter du vote à ce titre les considérans du rapport de la commission était encore moins logique. Qu'était-ce que le vote qu'il demandait à la chambre? Un vote de confiance. Quels étaient ses titres à cette confiance? Les déclarations des ministres au sein de la commission. Or le gouvernement pouvait-il soutenir que ces déclarations, confirmées par le discours même de M. de Manteuffel et sanctionnées par le protocole qu'il venait de signer, n'étaient pas des engagemens qui le liaient vis-à-vis des chambres prussiennes de même que le protocole du 9 avril le liait vis-à-vis des puissances maritimes et de l'Autriche. L'opposition eût dû se borner à démontrer l'absurdité et l'impossibilité d'une prétention pareille, et faire du vote pur et simple le verdict d'une majorité écrasante pour le parti de la croix; mais l'opposition fut mauvaise tacticienne. Sa proposition fut rejetée par 182 voix contre 131, — faible majorité si l'on considère les efforts des ministres et du roi lui-même pour recruter des voix, et l'annonce du protocole du 9 avril, qui enlevait à l'opposition la principale raison de ses défiances. Du reste la séance fut bonne. Elle dura sept heures. Les récentes fluctuations du cabinet y furent sévèrement appréciées. Les orateurs les plus remarquables furent M. de Wincke et M. Bethmann-Hollweg. M. de Wincke parla avec une grande verve. Un pas-

sage de son discours réussit surtout auprès de l'opposition. Il traça un portrait systématiquement flatté des qualités politiques de l'empereur Nicolas, dont tous les traits étaient par le contraste des allusions vivement saisies par l'auditoire. Un seul membre du parti russe, le président de Gerlach, osa déployer son drapeau avec un cynisme d'impopularité qui ne pouvait que nuire à sa cause : il s'attira une écrasante réplique de M. Bethmann-Hollweg. Pour la première fois, l'alliance russe était discutée et attaquée publiquement dans les chambres prussiennes. Pour la première fois, on y parlait avec chaleur de s'unir à la France. La chose était nouvelle et remarquable dans un pays où, dix-huit mois auparavant, les partis les plus contraires se retrouvaient toujours d'accord dès qu'il s'agissait d'exprimer contre la France d'injustes antipathies.

A la première chambre, l'emprunt fut voté paisiblement le 26 avril. Le passage le plus significatif du rapport de la commission était celui-ci : « On peut espérer que les autres états de la confédération accéderont au traité que nous négocions avec l'Autriche..... A côté de cette union devenue plus intime, l'accord de l'Autriche et de la Prusse avec les puissances maritimes subsiste toujours conformément aux principes posés dans les conférences de Vienne. » L'orateur du parti de la croix, dans la première chambre, M. Stahl, prononça un discours habile et mesuré. L'abstention et la neutralité étaient, suivant lui, la vraie politique de la Prusse. « Nous ne pouvons pas nous battre, disait-il, pour soutenir les prétentions exagérées du prince Menchikof; mais nous devons nous défier d'une indépendance garantie par la France et nous garder de rompre notre antique alliance avec la Russie pour faire triompher la politique particulière des puissances occidentales. » Il termina en engageant la chambre à s'en remettre à la sagesse du roi. Plus à l'aise devant la première chambre que devant la seconde, M. de Manteuffel y fut moins catégorique. Il annonça qu'il ne répondrait pas aux divers orateurs, mais il ne dédaigna pas de répondre un mot à la polémique vigoureuse de la presse anglaise contre les oscillations de la politique prussienne. Il dit que le gouvernement ne règlerait pas sa conduite sur les insinuations du journalisme et ne s'engagerait pas dans la guerre pour mériter une poignée de main du *Times*, et il finit par cette vague conclusion ; « Nous suivrons d'un œil attentif le cours des événemens, et le roi saura choisir, dans sa sagesse, le moment d'agir. »

L'affaire de l'emprunt était terminée. Le roi était enchanté d'avoir emporté un vote sans condition; mais son impression ne fut point partagée par le public. L'opinion, fortement remuée en notre faveur par les discussions parlementaires, voyait avec défiance le succès

que s'attribuait le parti de la cour. La Prusse ressentait déjà dans ses intérêts matériels le mal que lui causaient les équivoques récentes de la politique du gouvernement. Le commerce anglais ne se servait presque plus des navires prussiens, et à Hambourg on leur imposait des primes d'assurance plus fortes qu'aux navires des autres nations. De tous côtés, les chambres de commerce envoyaient des adresses contre la politique de neutralité. En somme donc, le bruit qui s'était fait autour de l'emprunt profitait à la cause de l'Occident; les manifestations des chambres et de l'opinion publique nous étaient ouvertement favorables. Quant au gouvernement, malgré l'échec parlementaire que l'opposition s'était attiré par une manœuvre maladroite et inutile, il n'en était pas moins lié par ses déclarations, et il ne pouvait conserver d'arrière-pensées contraires à ces engagemens, sans manquer de foi à la Prusse, non moins qu'aux puissances représentées à la conférence de Vienne.

Tandis que l'affaire de l'emprunt occupait les chambres, le roi poursuivait activement ses négociations particulières avec l'Autriche et avec la Russie.

Le cabinet de Vienne et la cour de Potsdam entrèrent dans ces négociations avec des dispositions fort diverses. L'Autriche avait sérieusement travaillé, depuis la mission du comte Orlof, à conformer son action à ses principes. Elle voyait venir le moment où elle serait obligée d'intervenir dans les principautés et d'affronter une collision avec la Russie. Elle commença sur-le-champ ses armemens et ses concentrations de troupes. Pour parer à toutes les éventualités et achever de se mettre en mesure, elle avait besoin, et comme grande puissance germanique et comme limitrophe de la Prusse dans la portion de son territoire la plus vulnérable à une agression russe, de fixer nettement ses relations avec la Prusse et l'Allemagne. Elle y pensait depuis longtemps, et, comme nous l'avons déjà dit, au mois d'octobre 1853 et au mois de janvier 1854, elle avait voulu lier la confédération germanique à la politique qu'elle suivait dans la conférence de Vienne. Ces tentatives réitérées avaient échoué par le refus de concours de la Prusse. L'empereur d'Autriche avait en outre, dès le mois de février et par une lettre autographe, demandé au roi Frédéric-Guillaume sa coopération active dans la situation nouvelle que lui créaient les événemens. Les préoccupations du roi de Prusse étaient bien différentes; son plan fut dès le principe d'empêcher le cabinet de Vienne de se prononcer trop vite. Décidé à ne pas prendre lui-même une part active à la lutte, mais sentant que la Prusse, liée par ses devoirs de confédérée, serait peut-être entraînée malgré elle, une fois l'Autriche engagée, il ne songeait qu'à retenir celle-ci. Quand il eut refusé de signer la convention

à quatre, il craignit de rester isolé en Europe. Il eut alors l'idée de conserver comme un débris de la vieille alliance du Nord, en contractant avec l'Autriche une alliance distincte et séparée de la nôtre. Ainsi uni à l'Autriche, il formerait au centre de l'Europe une force compacte qui permettrait à l'Allemagne de conserver une position intermédiaire entre les parties belligérantes et d'assister à la guerre dans une oisive neutralité.

Ce fut dans cette pensée que le roi de Prusse envoya, au milieu de mars 1854, le colonel de Manteuffel à Munich, où se trouvait l'empereur François-Joseph. L'impression que le colonel rapporta de Munich n'était guère en harmonie avec le rêve du roi Frédéric-Guillaume. L'envoyé prussien fut frappé des sentimens énergiques et même belliqueux du jeune empereur. Cependant, à peine de retour à Berlin, le colonel de Manteuffel fut réexpédié à Vienne avec une nouvelle lettre autographe du roi à l'empereur d'Autriche. Les clauses secrètes du traité d'Olmütz par lesquelles l'Autriche et la Prusse s'étaient réciproquement garanti en 1850 leurs territoires allaient expirer au mois de mai. Le roi de Prusse en offrait le renouvellement en ajoutant, au bénéfice de l'Autriche, la garantie de la Hongrie à celle des provinces italiennes. Il espérait par là rassurer son neveu et retenir l'Autriche en dehors de l'action. L'empereur accepta l'ouverture, mais en étendit la portée. Ce qu'on voulait à Vienne, c'était une assistance sans réserve et une solidarité complète de la part de la Prusse. L'empereur d'Autriche envoya le général Hess à Berlin, et demanda une convention militaire relative aux affaires d'Orient.

Le roi de Prusse se trouva ainsi pris au mot; il s'était trop avancé pour pouvoir reculer. Il ne lui restait plus qu'à disputer le terrain sur lequel l'Autriche voulait établir le traité. L'Autriche demandait que la Prusse réunît un puissant corps d'armée sur la frontière de la Gallicie, qui pût la garantir contre une attaque des Russes lorsqu'elle s'engagerait dans une opération sur le Danube. Mais quand et comment s'engagerait-elle? Voilà le champ sur lequel le roi se débattit pour le restreindre autant que possible. Cette négociation eut plus d'un incident. Le général Hess avait demandé à être mis en rapport avec deux généraux pour fixer les points de la convention militaire. Les lois de la hiérarchie indiquaient pour cette mission le général de Bonin, ministre de la guerre, et le général de Reyher, chef d'état-major-général de l'armée; mais ils étaient favorables à l'alliance occidentale : on désigna à leur place les généraux de Groeben et de Gerlach. On raconte qu'en entendant nommer les étranges collaborateurs qu'on lui destinait, le général Hess s'écria qu'on ferait aussi bien de l'aboucher tout de suite avec le maréchal

Paskiévitch. On ne put pas maintenir de pareils choix. Les négociations furent concentrées entre le général Hess et M. de Manteuffel. Le premier ministre, qui n'est rien moins qu'Autrichien, soutint sur plusieurs points les résistances du roi aux demandes de l'Autriche. Lorsqu'il fut question de poser les cas de guerre, Frédéric-Guillaume prit l'alarme et fit toute sorte de difficultés. Le général Hess proposait d'indiquer dans le traité, comme justifiant l'entrée en campagne de l'Autriche, tout mouvement de l'armée russe au-delà de la muraille de Trajan. Le roi s'emporta et s'écria avec colère qu'il ne voulait pas faire la guerre à la Russie, qu'il ne le voulait à aucun prix. Le général Hess désirait que la Prusse assurât à l'Autriche la coopération de cent cinquante mille hommes; mais le roi se révoltait chaque fois qu'on lui en parlait. Le général de Gerlach aurait voulu que l'Autriche ne pût rien commencer sans le consentement préalable de la Prusse, en d'autres termes que la Prusse tînt toujours l'Autriche; mais cette prétention n'était pas acceptable : le cabinet de Vienne n'avait pas refusé d'abdiquer sa liberté d'action entre les mains du colosse moscovite pour la lier aux caprices vétilleux de la cour de Berlin. Il fallut pourtant en finir. Le gouvernement prussien avait fait les premières avances, il se sentait isolé en Europe et se savait impopulaire au sein même de la confédération. L'opinion publique en Prusse le poussait en avant. Après une adresse vigoureuse de la chambre de commerce de Breslau, une adresse plus énergique encore de la chambre de commerce de Berlin s'élevait contre la politique de neutralité. Le traité d'alliance fut signé le 20 avril. Cet acte se composait de trois parties, un traité, une annexe et une convention militaire qui devait rester secrète. Deux cas de guerre y étaient posés pour l'Autriche : l'occupation indéfinie des principautés et tout effort accompli ou tenté par les armées russes pour franchir les Balkans. L'Autriche s'engageait à faire face à la Russie, si les cas de guerre se réalisaient, avec deux cent cinquante mille hommes. La Prusse s'engageait de son côté à concentrer, selon les circonstances, cent mille hommes, dans l'espace d'un mois, dans ses provinces orientales, et, si cela était nécessaire, à porter son armée à deux cent mille hommes.

On pense bien que la conclusion d'un pareil traité n'eut pas lieu sans exciter dans l'entourage du roi, si favorable à la Russie, une émotion profonde. Il est d'ailleurs probable que, si Frédéric-Guillaume consentit à laisser poser des cas de guerre contre la Russie, ce fut avec la pensée que ces éventualités ne se présenteraient pas. Le roi de Prusse était alors en plein rêve de paix : il croyait au succès des missions pacifiques qui se croisaient sans cesse entre Pétersbourg et Berlin. La cour de Pétersbourg avait paru entrer dans ses

vues sur la possibilité d'une solution dont les priviléges accordés par la Porte aux rayas serait la base. Quelques heures après l'arrivée du général Lindheim à Pétersbourg, et au moment où on venait d'y apprendre la mission du général Hess à Berlin pour travailler à un traité entre la Prusse et l'Autriche, l'empereur Nicolas dépêcha vers le roi de Prusse le duc George de Mecklembourg-Strélitz. Ce prince apporta l'assurance que l'empereur était prêt à céder sur la question religieuse et comptait sur son beau-frère pour l'aider à sortir honorablement des difficultés où il était engagé. Cette mission n'était évidemment qu'une manœuvre : on voulait caresser les illusions du roi et l'empêcher de conclure une alliance offensive avec l'Autriche. Le duc de Mecklembourg était arrivé à Berlin le 1er avril, et fut bientôt suivi du général Lindheim, qui revint avec les mêmes protestations pacifiques et un projet d'arrangement. Le 6, M. de Manteuffel écrivit à Pétersbourg que, pour seconder les tentatives de médiation de la Prusse, il fallait que la Russie s'abstînt de faire des progrès au-delà du Danube, et donnât des garanties pour la prompte évacuation des principautés. Le roi appuya cette dépêche par une lettre particulière à M. de Rochow. On dit qu'il s'y plaignait que l'empereur de Russie, par l'entrée de ses troupes en Bulgarie, lui rendît chaque jour plus difficile sa tâche de pacificateur, et qu'il s'excusait en même temps d'avoir consenti à la signature du protocole du 9 avril, en alléguant la nécessité de rester au sein de la conférence afin d'y défendre les idées pacifiques, dont il ne cesserait de poursuivre la réalisation. La participation de la Prusse à un acte aussi décidément hostile à la Russie que le protocole du 9 avril avait en effet besoin d'excuse aux yeux du cabinet de Pétersbourg. M. de Budberg, à Berlin, s'en était montré fort irrité. « C'est une infamie, disait-il, d'avoir signé un pareil acte pendant qu'on acceptait d'un autre côté le rôle de médiateur. » La tête pleine de ses projets de transaction, le roi affectait néanmoins la plus grande confiance. « La guerre n'aura pas lieu, disait-il; je répondrais sur ma tête que, si l'on me laisse faire, tout sera arrangé avant qu'un coup de canon soit tiré. » Cette sérénité explique la signature de la convention du 20 avril : le roi attendait de la Russie l'évacuation spontanée des principautés, tandis que la convention faisait de l'occupation indéfinie un cas de guerre. Le duc George de Mecklembourg employa cependant les plus grands efforts pour empêcher la signature du traité austro-prussien. Il apostropha durement à ce sujet M. de Manteuffel en présence du roi, qui fut obligé de l'arrêter. Le duc de Mecklembourg demandait que l'on ajournât jusqu'à ce qu'on eût reçu de Pétersbourg la réponse aux dépêches prussiennes du 6 avril

et les nouvelles propositions qui devaient être en route. Le roi impatienté, trouvant avec raison que si les propositions qui étaient, disait-on, en route étaient acceptables, elles seraient aussi bonnes après la signature du traité qu'avant, ordonna de passer outre. Quant au duc de Mecklembourg et à M. de Budberg, une fois la convention signée, ils furent réduits à feindre par tactique une fausse satisfaction. Ils affectèrent un grand calme et assurèrent partout que la convention n'était point désavantageuse à la Russie. Il faut d'ailleurs convenir, pour être juste, qu'ils avaient amplement sujet de se consoler et d'espérer, lorsqu'ils voyaient le zèle et la faveur croissante des partisans de la Russie à la cour de Potsdam, tandis que la disgrâce avait fini par atteindre et éloigner des affaires tous les partisans déclarés de l'alliance occidentale.

Les nouveaux engagemens contractés par le cabinet de Berlin envers l'Europe par le protocole du 9 avril, envers l'Autriche par le traité du 20, avaient en effet plus irrité que découragé le parti de la croix. Il n'avait négligé aucune occasion de témoigner publiquement ses sympathies russes et de mêler à ses témérités le nom du roi. L'affaire de l'équipage du *Navarin* est un échantillon de son audace. Le *Navarin,* appartenant à la marine militaire russe, se trouva bloqué en Hollande par la déclaration de la guerre entre la Russie et les puissances maritimes. Le navire fut vendu, les officiers et les matelots revinrent en Russie par terre. Leur passage en Prusse fut l'occasion d'une manifestation dont la *Gazette Militaire,* rédigée par un lecteur du roi, et la *Gazette de la Croix* se plurent à publier le récit. Suivant ces journaux, une réception solennelle fut faite à Potsdam, au nom du roi, aux officiers et aux matelots du *Navarin.* Un banquet leur fut donné, et ce banquet fut présidé par le général-major comte de Schlieffen, commandant de Potsdam, qui porta la santé de l'empereur de Russie. Le banquet fini, chaque sous-officier de l'équipage reçut un ducat, et chaque matelot un thaler « de la part des princes de la maison royale, » disaient toujours la *Gazette Militaire* et la *Gazette de la Croix.* Les chefs du parti, le général de Gerlach, le comte de Dohna, affectaient cependant de mettre leurs prédilections russes à couvert sous une hostilité déclarée contre la France. Le maréchal de Dohna, de passage à Dantzig, s'exprima sur la France, devant le corps d'officiers de cette ville, dans les termes les plus injurieux : « Je suis déjà entré deux fois en France, dit-il; j'espère bien marcher sur Paris pour la troisième fois de ma vie. » Il est vrai que les journaux du gouvernement censurèrent cette grossière bravade; mais le vieux maréchal n'en était pas moins un des personnages les plus influens de la cour, où il occupait auprès du roi,

depuis la mort du comte de Stolberg, le poste de grand-chambellan. Le plan de campagne de ce parti violent était de blesser la France, de la provoquer à quelque démonstration militaire sur le Rhin, puis d'alléguer un prétendu danger, et de réclamer le concours de l'Autriche au nom du traité du 20 avril, qu'on eût ainsi détourné de son but primitif. Ils espéraient aussi obtenir de la Russie l'évacuation des principautés, faire évanouir de la sorte le cas de guerre, et alors pouvoir entraîner toute l'Allemagne contre nous. Voilà les idées que ne se donnaient pas la peine de dissimuler les hommes qui marchaient de concert avec le prince Charles de Prusse, qui se vantaient de leur crédit sur la reine, et qui cernaient pour ainsi dire le roi. Un tel zèle méritait assurément d'être payé de retour à Pétersbourg. L'empereur Nicolas était bien revenu de ce mouvement d'humeur qui l'avait porté à prohiber à sa cour les décorations prussiennes. Le ministre de Prusse à Pétersbourg, M. de Rochow, venait de mourir. On célébra ses obsèques avec une pompe inusitée. L'empereur et les grands-ducs y assistèrent en uniformes prussiens, et l'impératrice elle-même y parut suivie du régiment qui porte son nom.

L'ascendant de ce parti finit par évincer des affaires tous les amis de l'Occident à Berlin. Le premier sacrifié fut M. de Bunsen. Depuis cette grande colère du roi contre lui, dont nous avons parlé, la situation de M. de Bunsen fut nécessairement précaire. On ne lui reprochait pas seulement de pousser le dévouement à l'Angleterre au-delà de la limite que lui traçaient ses devoirs; M. de Bunsen avait, dit-on, envoyé au mois de mars un projet de remaniement de territoires en Allemagne. Ce travail, ébruité par les indiscrétions ordinaires de l'entourage, alarma les petites cours qui craignaient naturellement de faire les frais du nouveau plan. M. de Bunsen leur devint odieux; il y était traité de Radowitz protestant. On ne fut pas fâché d'avoir l'air de sacrifier M. de Bunsen aux préjugés des petites cours. Le gouvernement demanda d'abord à M. de Bunsen de prendre un congé de six semaines pour faire sentir à Londres qu'on était mécontent des tirades de la presse et du parlement contre la cour de Potsdam. M. de Bunsen, ennuyé de ces misères, répondit qu'il resterait à Londres, à moins qu'on ne lui donnât un congé sérieux de six mois; mais bientôt, sur de nouvelles tracasseries, il envoya sa démission. La disgrâce de M. de Bunsen fut vivement ressentie à Londres, où ce ministre jouissait, comme diplomate et comme écrivain, d'une considération universelle. Le gouvernement britannique ne laissa pas ignorer à Berlin qu'il voyait avec regret et déplaisir le rappel de M. de Bunsen. Le roi de Prusse, assure-t-on, crut devoir s'excuser de cette mesure auprès de la reine Victoria. « J'aime beaucoup Bunsen, disait-il; je

l'aimerai toute ma vie; mais il voulait suivre et m'imposer une aut politique que la mienne. Je veux ce que j'ai toujours voulu, la pai et Bunsen voulait la guerre. Je veux la paix; mais si l'on m'attaqu l'agresseur me trouvera prêt à lui répondre. »

A l'époque où M. de Bunsen donna sa démission, l'emprunt éta voté, et les chambres finissaient leur session. Le parti de la cour n' vait plus de ménagemens à garder. « Il ne nous reste plus qu'à no débarrasser de M. d'Usedom et du général de Bonin, disait-on da le parti de la croix. » L'effet suivit promptement la menace. M. d'Us dom, qui ne voulait pas retourner à son poste à Rome, fut mis en di ponibilité. Quant à M. de Bonin, les chambres étaient à peine parti depuis quatre jours, qu'il était congédié de la façon la plus singu lière. Le général dînait à la cour : avant de se mettre à table, le r le prit à part, et lui annonça, la larme à l'œil, que, si content qu' fût de ses services, ils avaient, le général et lui, des idées politique trop différentes pour qu'il pût lui conserver son portefeuille. Cett séparation coûtait évidemment au cœur du roi; le général de Boni n'avait guère lieu de s'y attendre, car le roi, avec lequel il avait tra vaillé la veille encore, avait approuvé tous ses projets. Cette scèn était d'autant plus pénible pour le général qu'elle se passait devant se adversaires habituels, qui en colportèrent le récit. Le lendemain, l destitution fut contresignée par M. de Manteuffel et portée au généra — par qui? par le comte de Dohna, son ennemi acharné, celui-là même qui avait longtemps tourmenté le roi pour lui arracher cette résolution. Le vieux maréchal, à ce qu'il paraît, dit assez brutalement à l'ancien ministre qu'il devait attribuer la perte de son portefeuille à ce discours devant la commission de l'emprunt où il avait comparé l'alliance russe au parricide. M. de Bonin remit dignement à sa place l'inconvenant messager des vengeances russes. Sa chute achevait la déroute des amis du prince de Prusse. La destitution du ministre avait été signée sans que le prince eût été consulté ou même averti, ce qui était contraire à tous les précédens. Ce coup, qui l'atteignait si directement, fit sortir le prince de sa réserve habituelle. Il écrivit, dit-on, au roi son frère une lettre où se montrait sa blessure : il s'y plaignait de la destitution du général de Bonin et de la persécution organisée contre ses amis, appréciait avec une juste sévérité l'ensemble de la politique, et annonçait qu'il allait partir pour Bade, à moins qu'un ordre du roi ne le lui interdît. S'il fallait ajouter foi aux vanteries du parti triomphant, la réponse du roi aurait été fort sèche et aurait exprimé un blâme très dur des idées du prince de Prusse; mais il n'en coûtait rien aux amis de la Russie de méconnaître ainsi les sentimens fraternels de Frédéric-Guillaume, et nous sommes sûrs qu'en cette

irconstance ils ne faisaient, suivant leur usage, que prêter leur pro-re acrimonie à un souverain dont l'âme affectueuse repousse loin 'elle toutes ces amertumes.

Nous pourrions prolonger ce récit; mais nous nous arrêterons là ujourd'hui, après avoir répondu cependant à une question bien na-urelle : — Quelle était à cette époque l'attitude des puissances occi-entales vis-à-vis de la Prusse?

Les cabinets de Paris et de Londres ne pouvaient sans doute igno-er ni voir sans déplaisir les mouvemens intimes de la cour de Pots-lam. La chute de leurs amis, le triomphe auprès du roi Frédéric-Guillaume d'un triumvirat tel que celui que formaient le maréchal le Dohna, le général de Groeben et le général de Gerlach, étaient cer-ainement de nature à exciter leurs légitimes défiances. Mais cela se passait dans une sphère où ils n'avaient pas qualité pour intervenir. C'était une affaire intérieure qui échappait à leur compétence. Le roi de Prusse, à ses risques et périls, était maître, après tout, de re-tirer ou de donner sa confiance à qui bon lui semblait. Le roi n'était lié envers la France et l'Angleterre que par ses engagemens exté-rieurs, par les actes auxquels il s'était associé dans la même mesure qu'elles. Maintien de l'intégrité et de l'indépendance de l'empire ot-toman, entrée de la Turquie dans le concert européen, condamna-tion des prétentions de la Russie, qui étaient l'origine de la guerre, promesse de ne pas traiter avec l'empereur Nicolas en dehors des trois autres puissances représentées à la conférence de Vienne, tels étaient les points sur lesquels le roi de Prusse avait pris la même position strictement obligatoire que les puissances maritimes. La France et l'Angleterre avaient fait, il est vrai, un pas de plus. Comme il convient à deux puissantes nations qui ne peuvent sans se décon-sidérer laisser bafouer leurs déclarations publiques, elles soutenaient maintenant les armes à la main les principes proclamés à Vienne et mis en péril par l'agression armée de la Russie. Exigeaient-elles que la Prusse les imitât tout de suite? Non. La Prusse venait de contrac-ter des obligations précises envers l'Autriche par le traité du 20 avril; et l'accomplissement loyal de ces obligations, par une transition plus lente et plus conforme, si l'on veut, aux antécédens, aux intérêts et à la situation de l'Allemagne, conduisait au but pratique poursuivi par la France et l'Angleterre. Que la Prusse conformât sa conduite à l'esprit qui avait animé la conférence, qu'elle se gardât, par des actes contraires à cet esprit et par de fausses démarches, d'encoura-ger les illusions et de seconder les manœuvres de la Russie, qu'elle exécutât enfin fidèlement son traité avec l'Autriche, voilà ce que la

France et l'Angleterre avaient le droit d'attendre du roi Frédéric-Guillaume. Elles n'allaient pas au-delà des devoirs qu'imposaient à la Prusse la bonne foi, la logique, sa propre consistance, le soin de son honneur, le respect d'elle-même; en un mot, on ne lui demandait pas d'être française ni anglaise, on lui demandait d'être ce qu'elle doit être : une grande puissance.

Le gouvernement prussien, nous regrettons de le dire, dans les phases de sa politique qui ont suivi celles que nous avons exposées, n'a pas justifié la patiente confiance que l'Occident avait en lui. L'écart de sa politique l'a conduit à se séparer de la conférence de Vienne au moment où il refusa de soumettre à la conférence la réponse de la cour de Pétersbourg à la sommation autrichienne. Plus tard, on l'a vu s'aider des résistances des cours secondaires d'Allemagne pour susciter des obstacles à l'exécution du traité du 20 avril et entamer avec l'Autriche une vive polémique au sein de la confédération. Parmi les informations que nous avons rassemblées, celles dont nous avons fait part jusqu'à présent à nos lecteurs suffisent pour donner la clé de ces déviations de la politique prussienne. Les autres nous permettraient d'expliquer en détail les incidens divers dont l'Europe attend la conclusion; mais, nous le répétons, nous n'irons pas plus loin aujourd'hui. La diète de Francfort est prochainement appelée à se prononcer sur les fermes demandes de l'Autriche; les chambres prussiennes se réunissent en ce moment, elles seront bientôt en mesure de voir par elles-mêmes si le gouvernement de Berlin a rempli les espérances qu'il leur avait données dans leur dernière session. Par l'Allemagne et par les organes constitutionnels de la Prusse, le cabinet de Berlin va être mis en demeure de prendre un parti tranché. Espérons que sa décision sera conforme au génie de la Prusse et à la mémoire du grand Frédéric. Nous venons de retracer deux périodes de la politique prussienne; si la seconde est défavorable aux idées et aux intérêts de l'Occident, nous avons vu la première se terminer heureusement par le rejet de la neutralité proposée par la Russie. Nous nous en tenons à cet encourageant présage du début. Nous désirerions finir comme nous avons commencé et rencontrer, au terme des deux périodes qui nous restent à raconter, la Prusse unie à l'Autriche comme au moment où ces deux puissances repoussaient les propositions du comte Orlof et du baron de Budberg. Nous ne voulons donc point désespérer, et nous attendons.

V. DE MARS.

LA BASTARDA

SCÈNES DE LA VIE SICILIENNE.

I.

Un matin, pendant mon séjour à Palerme, l'affiche du théâtre Ferdinando annonça la première représentation dans cette ville de *Vito Bergamasco,* drame pathétique tiré d'une nouvelle du célèbre *Onorato di* Balzac, le plus *accrédité* de tous les romanciers français! Auquel de ses nombreux romans était emprunté ce personnage de Vito de Bergame? C'est, je l'avoue, ce que je ne sus point deviner. Je dînais ce jour-là chez le prince P... avec trois autres personnes. En sortant de table, nous prenions le café dans le jardin, et je cherchais un prétexte de m'esquiver pour aller au théâtre Ferdinando, lorsque notre amphitryon nous proposa de nous y conduire. La compagnie comique se composait des plus médiocres sujets de la troupe des Fiorentini de Naples, et il se trouva que la pièce, du genre larmoyant, était mortellement ennuyeuse, ce dont le romancier français demeure fort innocent. A la fin du second acte, le prince, voyant que je m'endormais, vint me dire à l'oreille :

— Ceci tourne mal. Prenez votre chapeau et allez vous divertir ailleurs.

— Je n'osais vous demander ma liberté, répondis-je, mais à cette heure que pourrais-je en faire?

— A Palerme, reprit le prince, l'heure est toujours favorable à qui cherche aventure. Si vous êtes curieux des mœurs de notre pays, je vous avertis qu'on n'y songe qu'à l'amour et au plaisir. Occupez-vous des femmes, fréquentez les jeunes gens, et je vous garantis

une abondante récolte d'historiettes. Surtout vivez la nuit; sans cela vous ne verrez rien de ce qui se passe.

— Où faut-il aller? répondis-je; un étranger a besoin d'un pilote.

— Nous le trouverons sans peine. Suivez-moi, je vous mettrai en bonnes mains.

On venait de baisser la toile. Le prince aborda dans le couloir des premières loges un jeune homme d'une figure charmante, auquel il dit trois mots que je n'entendis pas, et puis il s'éloigna en me souhaitant beaucoup de plaisir.

— Nous avons, me dit le jeune homme, plus d'un pilote capable de bien diriger votre seigneurie. J'ai aperçu tout à l'heure au parterre l'homme qu'il lui faut.

Dans le couloir du *pian-terreno,* mon guide frappa sur l'épaule d'un beau garçon de trente-cinq ans, d'une encolure athlétique, et lui répéta la phrase du prince P..., que je n'avais pas entendue. L'hercule sicilien m'adressa un sourire de courtoisie, et, fixant sur mon compagnon ses grands yeux d'un bleu de mer, il fit avec les paupières et les muscles du visage trois ou quatre petites grimaces qui apparemment exprimaient quantité de choses, car le jeune homme lui répondit :

— Certainement, et tout ce que tu pourras encore imaginer pour faire passer à *questo signore* une bonne nuit sicilienne. Tu es prié seulement de le ramener chez lui demain sain et sauf, avec ses quatre membres sans plaie ni contusion.

— Nous tâcherons, répondit l'athlète, d'obéir fidèlement aux ordres du prince.

— A présent, me dit le jeune homme, permettez-moi de vous présenter mon ami, don Cornelio ***, surnommé le corsaire Dragut, homme du monde ou du peuple selon l'occasion, expert en toutes sortes de métiers, matelot, pêcheur, chasseur, cocher, maniant aussi bien l'épée que la fourchette, enjôleur de jolies filles comme un Maltais, doué d'une force peu commune et plus doux qu'un agneau, lorsque la colère, la rancune, la jalousie ou aucune autre maladie quelconque ne règne dans son âme, ouverte à toutes les passions comme un hangar à tous les vents.

— Ne croyez pas qu'il me flatte, interrompit le seigneur Cornelio; il oublie la moitié de mes mérites.

— Un si brave compagnon, reprit le jeune homme, saura donner de l'occupation à votre seigneurie, et si j'apprends que la partie de plaisir vous a menés au sommet de l'Etna ou sur la côte de Tunis, je ne m'en étonnerai pas.

— Je suis préparé à tout événement, répondis-je.

— Sur ce, je souhaite bonne chance à vos seigneuries; je les

compagnerais volontiers, si je n'étais retenu au théâtre par un voir de famille.

Le jeune homme se rendit où l'appelait son devoir, et le *signor* rnelio me prit le bras d'un air plutôt amical que familier.

En sortant du théâtre Ferdinando, nous traversâmes la place Ma-ıa. — Je sais, me dit mon guide, que vous employez souvent en ançais une expression que je condamne : *tuer le temps,* comme si temps avait besoin d'être aidé pour mourir! Nous autres Paler-itains, nous en connaissons mieux le prix; au lieu de le tuer, nous ımusons, nous l'enivrons, si bien qu'il ne bat que d'une aile, et ous nous attachons à sa robe, comme la Putiphar au manteau de seph. L'on m'a dit aussi qu'à Paris il n'y avait point de plaisir ossible sans les trois grands moyens que le maréchal de Trivulce emandait pour faire la guerre : de l'argent, de l'argent et de l'ar-ent! Payer le vin qu'on boit et les vivres qu'on mange, cela se doit n tout pays; mais acheter à ses convives la permission de les réga-er! payer jusqu'aux sourires et aux regards des femmes! fi! c'est ıer le plaisir, et non le temps. Je vous montrerai ce soir comment n forme une joyeuse tablée de six personnes, presque sans bourse élier. Je dis six personnes, parce que nous allons inviter quatre aires de beaux yeux, de peur d'en manquer. Vous estimerez ensuite e que pareil festin coûterait à Paris : tant pour la jeunesse, tant our les grâces, tant pour la gaieté. Nous ne porterons pas l'appétit n ligne de compte.

Le seigneur Cornelio interrompit son discours pour entrer dans la outique d'un rôtisseur, et donna l'ordre à un petit garçon d'aller hercher *Monsieur.* — C'est ainsi qu'on appelle encore à Palerme les uisiniers et les coiffeurs, ces deux professions ayant été pendant tout le siècle dernier le privilége exclusif des Français. Le patron arriva bientôt, et mon guide engagea avec lui un de ces dialogues par signes usités dans toute transaction commerciale entre Siciliens. L'acheteur désigna de l'index une volaille, ce qui signifiait : « Combien vaut cette pièce ? » Le rôtisseur leva le pouce en l'air pour répondre : « Un ducat. » Le chaland leva le petit doigt, ce qui voulait dire : « Je vous en offre la moitié. » *Monsieur* regarda le plafond pour exprimer que c'était impossible. Don Cornelio tourna la tête vers la porte; c'était exactement comme s'il eût dit : « Je vais m'en aller. » Le marchand fit un haussement d'épaules équivalent à cette réponse : « Eh bien ! j'y consens, quoique ce soit pour rien. » Le petit marmiton qui observait cette pantomime avait déjà déposé la volaille dans une corbeille pour la porter à domicile. Le seigneur Cornelio paya un demi-ducat, et sortit avec moi sans avoir prononcé une parole. Il me conduisit ensuite dans une *trattoria* où il com-

manda pour onze heures précises un plat de poisson, une salade de légumes, et beaucoup de fraises. Trois mots et quelques signes lui suffirent à conclure cette grande affaire. — C'est assez, me dit-il pour un souper impromptu ; occupons-nous maintenant du choix des convives. Nous trouverons près d'ici une des plus jolies demoiselles de comptoir de tout Palerme. Afin qu'on ne nous soupçonne pas de préméditation, vous marchanderez quelque chose, comme une cravate ou un foulard. Dix heures vont sonner ; on remettra le marché à demain. Je déteste les dépenses inutiles.

Nous entrâmes dans un petit magasin de soieries. Tandis que la *padrona* me montrait des cravates, don Cornelio s'approcha d'une jeune fille remarquablement belle, et, quittant le langage télégraphique, il se mit à chuchotter avec une volubilité prodigieuse. La demoiselle paraissait indécise.

— Seigneur Cornelio, dit la *padrona*, qui avait l'oreille fine, cela ne se peut pas. Zullina est une fille sage ; elle n'ira pas souper chez un garçon, à moins d'être sûre qu'elle y trouvera de la compagnie, et encore il faudrait savoir quelles seront les autres personnes invitées.

— Je vous attendais là, répondit Cornelio. Nous avons déjà trois dames : premièrement, la signora Stefanina de Messine, renommée pour son extrême prudence ; secondement, Rosina, la petite Catanaise, que vous connaissez bien; enfin la maîtresse du marquis ***, celle que nous appelons Fillidi, parce que ses vertus ont été célébrées en vers (1). Ce seigneur français, en sa qualité de témoin, peut certifier la vérité de mes paroles.

Mon silence passa pour une attestation.

— Mais, dit la jeune fille, croyez-vous que la signora Fillidi voudra souper avec moi ?

— Pourquoi donc pas? demanda don Cornelio. Elle achète des robes ; vous en vendez. Est-ce une raison de ne point s'asseoir à la même table ?

— Le marquis est fier.

— Il n'en saura rien, et d'ailleurs Fillidi ne lui ressemble pas. Comme dit le proverbe : « Autre chose pense le mulet que celui qui le monte. »

— Taisez-vous, Dragutto, dit la *padrona* en riant, vous êtes un mauvais sujet. Et qui aurez-vous en hommes ?

— Un seul, ce seigneur français. Il s'ennuyait au théâtre, et le prince P... m'a chargé de le divertir un peu.

— Oh ! c'est différent.

(1) Fillidi est la traduction de Philis en dialecte sicilien.

— Fort différent, l'évidence vous frappe. Puis-je compter sur vous, belle Zullina?

— Absolument, répondit la jeune fille avec abandon.

— *Brava!* courons à nos préparatifs.

— Un moment, dis-je, le plaisir après les affaires. Je suis venu pour acheter une cravate.

— Il est trop tard, répondit la *padrona*; dix heures viennent de sonner. Pour rien au monde, je ne ferais un marché de nuit.

Don Cornelio me conduisit dans une rue voisine de la place Pretoria, et frappa doucement à une petite porte.

— Ici demeure, me dit-il tout bas, la Vénus de Messine. C'est une personne très-silencieuse, très-rêveuse pendant le jour seulement, qui ne sort pas sans être accompagnée d'une vieille femme de chambre, et qui ne lève jamais les yeux, même à l'église; mais cette prudence extrême n'est qu'un maintien, et une fois le soleil couché, la dame ne baisse plus autant ses longues paupières. Si nous pouvons gagner la suivante, nous aurons la princesse qui l'honore de sa confiance.

Une vieille au long nez, coiffée d'une capuce, vint présenter son visage maigre dans l'ouverture de la porte qu'elle tenait entrebâillée comme pour en défendre le passage. La lueur de sa chandelle, qui l'éclairait de bas en haut, marquait ses rides en traits profonds. Ghérard *de la nuit* eût volontiers donné cette figure austère à la duègne qui mena Judith jusqu'à la tente d'Holopherne. Après de longs chuchottemens, Cornelio toucha probablement une corde sensible, car la vieille mit de côté sa sévérité d'emprunt et s'épanouit tout à coup.

— Attendez-moi là, dit-elle, je vous ferai savoir la réponse par la fenêtre.

Au bout de cinq minutes, comme rien ne bougeait dans la maison, je fis part à mon compagnon de mes doutes sur le succès de l'ambassade. — Au contraire, me dit-il, ce silence est de bon augure. Ne faut-il pas sauver les apparences? Quel air aurait-on si un mot suffisait pour écarter les scrupules? Les murs de Jéricho ne se sont pas écroulés dès la première note des trompettes. Un *non* est toujours plus vite prononcé qu'un *oui*.

En effet, la duègne se montra au balcon et laissa tomber cette réponse solennelle : —Vous avez vaincu, généreux Dragut; la signora accepte. N'oubliez pas le *ditale* que vous m'avez promis.

— Il paraît, dis-je, que vous avez employé les grands moyens de séduction?

— Les moyens extrêmes, répondit le seigneur Dragut. Cette maudite sorcière exploite à son profit la réserve de sa maîtresse. Elle

n'aurait pas même transmis mon invitation, si je ne lui eusse promis un dé à coudre en argent.

— Laissez-moi le soin de chercher ce rare bijou dans l'orfévrerie de Palerme.

Mon guide me fit parcourir plusieurs petites rues et s'arrêta devant une maison haute. Il tira fortement une longue ficelle qui descendait du troisième étage; aussitôt une fenêtre s'ouvrit, et j'entendis une voix fraîche demander : *chi è?* Après avoir décliné ses noms et qualités, don Cornelio formula son invitation. A chacune de ses propositions la voix fraîche répondit par un *già!* nettement articulé, et puis la fenêtre se referma.

— Et de trois, me dit Cornelio. Celle-ci n'a jamais su dire non. Vous aurez le plaisir de voir une petite Catanaise dans le costume de son pays et gaie comme une linotte. Tâchons à présent d'aborder la grande dame, l'illustre Fillidi.

Nous étions rentrés dans le beau quartier. Avant d'arriver à la rue de Tolède, don Cornelio me montra du doigt une fenêtre ouverte et éclairée au premier étage d'une petite maison. Il s'arrêta sous le balcon et fit un *pst* imperceptible. La silhouette d'une femme grande et svelte se dessina subitement sur le cadre lumineux de la fenêtre.

— Je suis Dragut, dit Cornelio, et je viens vous proposer un souper suivi d'une promenade en barque et d'une excursion à la campagne.

— Hélas! répondit la dame, je ne puis pas sortir, mon bon Dragut.

— Est-ce que vous avez votre jaloux?

— Le marquis est à sa villa, et il n'en reviendra que demain matin; mais il m'a enfermée.

— Quelle horreur! s'écria Cornelio; mettre sous clé une femme comme vous! Et vous endurez ces façons espagnoles! Voilà comme on encourage la tyrannie.

— Oh! je me vengerai! dit la belle prisonnière.

— N'attendez pas à demain, reprit Cornelio; vengez-vous à l'instant même. La porte de votre appartement n'est-elle pas à deux battans? Ouvrez les verrous et tirez des deux mains.

— J'ai déjà essayé, répondit la dame, et je n'ai réussi qu'à m'écorcher les doigts.

— Eh bien! attachez à ce balcon une corde ou un drap de lit, et j'irai vous délivrer, dussé-je faire sauter la serrure et la gâche.

Fillidi rentra dans la chambre. Nous l'entendîmes ouvrir et refermer plusieurs armoires. Elle revint bientôt munie d'une grosse corde qu'elle noua fortement à la rampe de fer. Cornelio saisit le bout de la corde et monta lestement à la façon des matelots; en un moment il fut sur le balcon. Trois secousses, suivies d'un fracas à

ébranler la maison, m'apprirent que l'effraction avait réussi. La lumière s'éteignit, et je vis arriver Cornelio donnant le bras à une figure blanche encapuchonnée dans un châle de mousseline de laine.

— L'infante est délivrée, dit le seigneur Dragut. Belle Fillidi, réfugiez-vous chez moi, tandis que nous irons au café commander des glaces.

La dame fit un rire mélodieux et partit en courant. Mon guide me conduisit dans un café de la rue Cassaro. Deux énormes chauves-souris voltigeaient autour du lustre sans que personne y prît garde.

— Après avoir enlevé la colombe, me dit Cornelio, il serait bon de la remplacer par une chauve-souris. Gageons que vous ne savez pas comment se pratique la chasse au *pipistrello*. Pour abattre l'animal, il suffit d'effleurer le bout de ses ailes, car le moindre choc lui fait perdre l'équilibre. La difficulté est de le toucher, vu l'agilité singulière avec laquelle il évite tout objet qui vient à sa rencontre; mais il ne pare pas aussi bien le coup qui lui arrive par derrière. Observez la manœuvre.

Cornelio monta sur une chaise et fit tourner sa canne avec une vitesse croissante, de manière à poursuivre une des chauves-souris, pendant l'espace d'un quart de cercle, à chacune de ses évolutions. Vers le cinquième ou sixième tour, la vitesse de la canne surpassa celle du vol, et le pauvre *pipistrello*, légèrement touché, tomba sur le plancher. Il avait plus d'un pied d'envergure. Le chasseur acheva sa victime, et l'ensevelit dans un numéro de la *Gazette des Deux-Siciles*.

— Tout à l'heure, me dit-il avec une joie d'écolier, j'enverrai le mousse de mon *iachetto* (yacht) clouer ce monstre fantastique sur la porte du marquis, afin qu'il reconnaisse les traces de Dragut. Ce sera comme la signature de l'auteur, et cette leçon lui profitera. Le pauvre homme se couvre de ridicule en voulant jouer le personnage de jaloux sans amour. La jalousie est chose sérieuse, et je lui apprendrai à la respecter.

Nous sortîmes du café suivis d'un garçon portant sur sa tête une pyramide de glaces à *tutti frutti*. Don Cornelio occupait dans la rue *Nuova* le second étage d'un véritable palais. Son appartement eût été fort beau si la pénurie des meubles n'en eût fait ressortir la grandeur démesurée. Dans le salon, un charmant tableau de Novelli, représentant la Vierge et sainte Élisabeth, avait pour pendant un trophée d'ustensiles de marine et de pêche. La belle Zullina et la signora Fillidi, assises sur un canapé recouvert en crin, causaient ensemble sur le pied de l'égalité la plus parfaite. Le mousse, que ces dames avaient réveillé, s'était affublé d'une veste à galons, et mettait le couvert dans la salle à manger. Un coup de sonnette retentissant

annonça l'arrivée de la Catanaise. C'était une gracieuse figure mauresque. Sa bouche, toujours entr'ouverte, avait une expression de gaieté sauvage, et ses yeux, fendus jusqu'aux tempes, se braquaient sur les gens avec une fermeté naïve qui ne ressemblait point à de l'effronterie. La Rosina commença par jeter sur une chaise la *toppa* de soie noire qui l'enveloppait des pieds à la tête; elle raconta ensuite avec une vivacité incroyable comment elle s'était échappée pour venir au rendez-vous. De temps à autre, voyant que j'avais quelque peine à suivre le fil de son récit, elle poussait don Cornelio par l'épaule en lui disant : *Spiega;* mais dans l'explication je ne retrouvais plus la verve piquante de l'original. L'entrée de la majestueuse Messinienne répandit une froideur qui dura jusqu'au moment où le mousse en livrée vint dire que le souper était servi. On passa dans une salle à manger en rotonde. Afin de briser la glace, notre hôte s'écria, en dépliant sa serviette : *Allegri!*

— *Allegri!* répétèrent les convives.

Et au bout d'un quart d'heure tout le monde parlait à la fois, Cornelio et moi en toscan, et les dames en sicilien, le plus gracieux de tous les dialectes. A l'exception de l'espiègle Rosina, j'aurais pu prendre mes voisines pour de véritables infantes, tant elles avaient d'aisance et de dignité naturelles. Sans affecter une pruderie que la circonstance n'exigeait point, elles eurent le bon goût de rappeler à l'ordre le seigneur Dragut, lorsqu'il voulut s'émanciper dans ses propos. Elles faisaient éloquemment l'éloge des morceaux en mangeant beaucoup; mais il peut exister des princesses gourmandes. Notre hôte, qui avait tiré de sa cave d'excellent marsala et du vin muscat de Syracuse, ne buvait que de l'eau, et comme je lui reprochais de ne point faire honneur aux précieux produits de la Sicile :

— Le marsala et moi, répondit-il, nous sommes ennemis mortels.

— J'en suis fâché, dis-je. Il m'a préservé du mal de mer sur les bateaux à vapeur, et je voudrais vous réconcilier avec lui.

— N'y songez pas; j'aimerais mieux avoir dans le corps une légion de diables qu'un seul verre de ce vin de feu : il m'a joué un tour abominable que je ne lui pardonnerai jamais.

— Vous me raconterez cette aventure-là, seigneur Dragut.

— Peut-être, répondit Cornelio en fronçant le sourcil.

— Il vous en racontera bien d'autres, dit la signora Fillidi, car il a eu plus d'aventures que Jupiter.

— Qu'est-ce que Jupiter? demanda la Catanaise.

— C'est, dit Cornelio, un prince païen qui eut huit femmes légitimes et plusieurs centaines de maîtresses.

— Comme le roi Salomon, observa la belle mercière.

— Précisément, et soupçonné, comme ce grand roi, de s'être

adonné à la magie; mais il alla plus loin que Salomon, un jour qu'il se changea lui-même en pluie d'or.

— Vous vous moquez de moi, dit la pauvre Rosina. Patience! j'apprends à lire, et bientôt on ne pourra plus m'en faire accroire.

Lorsqu'on eut servi le dessert, la signora Fillidi se mit à gazouiller les vers d'une romance pour engager notre hôte à chanter. Cornelio prit une guitare suspendue au mur, tourna sa chaise de côté en posant son pied droit sur son genou gauche, et se mit à préluder en musicien consommé. Les dames lui demandèrent plusieurs morceaux dont il introduisit les ritournelles dans son improvisation. A la fin, il se décida pour une *popolana* qu'il entonna d'une belle voix de basse. Le chant, accompagné en sourdine, ressemblait à ces sérénades espagnoles qu'on appelle *tiranas,* parce que le mot *tirana* y revient souvent sous la forme d'une apostrophe que l'amant adresse à la dame de ses pensées (1). Celle-ci était une sorte de complainte d'un caractère mélancolique sur la mort d'une femme assassinée dans les mêmes circonstances que Françoise de Rimini. Le dernier couplet tirait de l'histoire tragique cette moralité à l'usage des Siciliens :

« Plaignez le pauvre jaloux. — Comme un cheval échappé, sa folie le mène à l'aveugle au milieu des abîmes. — Vivante, il croit détester sa maîtresse; — morte, il la pleure et n'a plus de repos. — Ses fautes, sa fureur et son crime odieux, — tout est l'œuvre de l'amour. — L'amour commence dans les rires et la joie; — souvent il finit dans les pleurs et le sang. — Aimer est doux, trop aimer fait mourir. — A ceux qui chanteront ces vers, — l'auteur souhaite une fidèle amie. »

Cette complainte éveilla sans doute un souvenir pénible dans l'esprit de Cornelio, car sa voix s'altéra en chantant le dernier couplet. Je me promis de guetter le moment favorable pour lui demander la confidence de ses chagrins. Après la complainte, il nous fit entendre plusieurs romances moins sombres, et entre autres la fameuse chanson : *Vi vugghiu fari ridiri,* composée par un homme du peuple, et dont les muletiers de la côte orientale m'avaient déjà régalé.

— Par grâce, dit Cornelio en quittant la table, donnons-nous un peu de mouvement. Je propose une promenade en mer dans mon *iachetto.*

Le petit mousse, qui était sorti pour faire son expédition de la chauve-souris, annonça que la brise soufflait du sud-ouest.

— Profitons-en, dit le patron. Nous pourrons doubler le cap avant le lever du soleil, et pêcher quelques poissons sur la côte de Solanto.

Les dames, coiffées seulement de leurs magnifiques cheveux, arrangèrent leurs châles en manière de capuchons, tandis que Corne-

(1) Le mot *tyran* n'ayant point de féminin en français, on dirait *tigresse.*

lio s'habillait en marin. Le mousse, débarrassé de sa livrée, courut en avant pour éveiller le matelot du yacht. Un vent tiède, qui soufflait par légères rafales, promettait d'animer les voiles; mais en apprenant qu'il nous serait contraire pour revenir, les dames témoignèrent de l'hésitation. D'importantes affaires les rappelaient à la ville de grand matin. Cornelio leva la difficulté en proposant d'envoyer un carrosse de place au village de Bagheria, pour assurer le retour à Palerme. Sur une petite place où se tenaient les fiacres, nous trouvâmes une seule voiture. Le cocher vint au-devant de nous, et don Cornelio avait déjà conclu le marché, lorsqu'il s'aperçut que le carrosse était une vieille berline fermée.

— Notre contrat est nul, dit-il; je ne veux point d'une *bastarda*.

— Excellence, répondit le cocher, mes chevaux sont bons.

— Jamais, s'écria Cornelio, jamais je ne monterai dans une *bastarda*. On ne m'y reprendra plus.

Je lui demandai s'il craignait autant les voitures fermées que le vin de Marsala.

— Plus encore, me répondit-il, et pour la même cause. Je suis superstitieux.

— Excellence, dit le cocher, il fera frais ce matin, et vos dames gagneront des fluxions dans un carrosse découvert.

— Il a raison, crièrent les dames; nous voulons la *bastarda*.

— Eh bien! soit, reprit Cornelio; vous reviendrez en voiture, et moi je resterai sur le yacht.

Le carrosse partit pour Bagheria, tandis que nous descendions vers le quai de Santa-Lucia. Le *iachetto* était un simple bateau de pêche, mais mâté en fourche et ponté. Le matelot nous attendait. Je m'assis à l'avant, les dames se rangèrent au centre sur deux bancs, et le patron se mit à la barre pour gouverner lui-même. Après avoir couru quelques bordées, le yacht tourna devant la citadelle de la *Garita;* il déploya ensuite toutes ses voiles et prit la direction de la pleine mer en se cabrant sur le dos des vagues. A la clarté de la lune, Palerme ressemblait à une ville orientale; la baie demi-circulaire à laquelle un dicton local a donné le nom de *conca d'oro* était devenue une coquille d'argent. Au bout de trois quarts d'heure, l'équipage exécuta une nouvelle manœuvre, et le yacht se dirigea rapidement vers le cap Zaferano, dont l'aurore commençait à rougir le sommet. Avant de doubler la pointe, nous entendîmes de loin les cloches de plusieurs villages sonner l'*Angelus,* et bientôt après le ciel parut tout en feu.

— Voici le moment, dit Cornelio, de pêcher des *lacerti*.

Le mousse apporta une grosse bobine montée en rouet, et sur laquelle était roulé un cordeau qui se terminait par une masse de plomb. Don Cornelio jeta le plomb dans la mer en dévidant la bo-

bine. De distance en distance, il attachait après le cordeau des lignes de crin garnies d'hameçons et d'appâts. Lorsqu'il eut ainsi lié une douzaine de lignes, le plomb, traîné par le yacht à une grande profondeur, fit vibrer le cordeau, qui se mit à rendre un son plein comme celui d'un tuyau d'orgue; on aurait dit une voix humaine gémissant au milieu des vagues. Sans quitter le gouvernail, don Cornelio posa un de ses doigts sur la corde; presque aussitôt il sentit une légère secousse, et nous annonça qu'un poisson s'était pris à l'un des hameçons. En moins d'un quart d'heure, il eut compté douze secousses pareilles. On retira le cordeau avec précaution, et au bout de toutes les lignes on trouva des *lacerti* de diverses grosseurs (1).

Le divertissement de la pêche et le spectacle du soleil levant auraient fait plus de plaisir aux dames, si un mouvement de roulis ne les eût incommodées depuis le passage du cap. Les visages devenaient pâles, et la pétulante Rosina, immobile sous son domino noir, avait perdu l'usage de la parole. En ce moment, les devoirs qui rappelaient chacune d'elles à la ville revenaient tout à coup à l'esprit de nos compagnes de voyage. La signora Fillidi voulait rentrer avant l'arrivée de son marquis jaloux, la belle mercière craignait de manquer l'ouverture de son magasin, et la grave Messinienne se souvenait d'avoir invité à déjeuner une personne extrêmement respectable. Un changement dans les voiles nous fit cingler vers la côte, et le yacht aborda dans une petite anse, où la route de Palerme à Termini rase le rivage de la mer. Nous arrivâmes vers six heures à Bagheria. Don Cornelio me prit le bras en entrant dans le village.

— Ces dames, me dit-il en confidence, sont venues l'une après l'autre aux informations sur votre compte. Je vous ai fait dans leur estime une position admirable. Quant à la belle Messinienne, qui entend malice à tout, elle vous soupçonne d'être un grand personnage déguisé en artiste. La recommandation du prince P... et la marque de votre mouchoir qu'elle a observée ont confirmé ses soupçons. Elle vous a orné d'un des noms les plus illustres de la cour d'Autriche et de la sainte-alliance. La Messinienne est une rusée qu'on ne trompe pas facilement. Un coup d'œil lui a suffi pour pénétrer ce profond secret, et je ne sais trop comment vous pourrez lui ôter cette chimère de l'esprit.

— J'en fais mon affaire, répondis-je. Elle verra bientôt que je ne gouverne aucun empire.

La voiture nous attendait sur la place du village. Ni les plaisanteries ni les prières ne purent déterminer don Cornelio à monter dans

(1) Le *lacerto*, qu'on appelle *macarello* à Rome et *scombro* à Venise, n'est autre chose que le maquereau.

une *bastarda*, et comme je lui témoignais mon grand désir de savoir la cause de ses superstitions, il me promit de me raconter son histoire, si je consentais à revenir par mer avec lui. Les quatre donzelles étaient déjà dans la voiture. Malgré leurs œillades, j'acceptai la proposition de Cornelio; mais avant de me séparer de la joyeuse compagnie, je m'approchai de la portière ouverte pour demander l'autorisation de rendre mes devoirs à chacune de ces dames en particulier. Outre les heures où l'on pouvait les trouver chez elles, toutes les quatre m'indiquèrent leur église paroissiale et la messe qu'elles y allaient entendre le dimanche. Zullina et Fillidi ne manquaient jamais d'assister à la grand'messe au Dôme. La Messinienne, plus mystérieuse, se levait matin; c'était à la messe de huit heures que ses amis venaient la chercher. La Catanaise allait à Saint-Dominique pour écouter l'orgue, qui est le meilleur de la ville (1). Muni de ces renseignemens, je dis adieu à toute la carrossée; le cocher fouetta ses chevaux, et la berline partit pour Palerme.

La rosée du matin et l'air de la mer avaient imprégné nos habits d'une humidité désagréable. Cornelio me proposa d'entrer dans une *locanda*. Comme la salle d'honneur était basse et froide, nous allâmes à la cuisine. Tandis que le patron nous servait le café au lait de chèvre et le fromage blanc appelé *ricotta*, sa fille apporta une botte d'herbes sèches et de sarment encore garni de ses feuilles. Afin d'entretenir le feu, elle y jetait un à un les brins d'herbe et de vigne, et la flamme reproduisait en pétillant les formes de chaque plante. Quand je vis le seigneur Dragut ranimé par le feu et par la bienfaisante chaleur du café, je lui rappelai sa promesse de me raconter ses malheurs. Il bourra de tabac une pipe de terre brune représentant le masque de l'acteur Pasquino, et, tout en fumant, il commença le récit qu'on va lire.

II.

Puisque vous avez l'envie de me connaître, dit le seigneur Cornelio, nous remonterons, s'il vous plaît, non au déluge, mais à l'invasion des Normands en Sicile. Vous savez que les expéditions de cette race turbulente se distinguaient par un certain caractère de violence et de férocité. Un arbre généalogique dessiné de la main de mon grand-père prouve que je descends par les femmes d'un vaillant chevalier, compagnon d'armes de Robert Guiscart. Malgré les mélanges du sang sicilien et de l'espagnol avec celui de mon an-

(1) Les touristes en Sicile savent que les femmes galantes de Palerme ne croient pas mal faire en donnant des rendez-vous dans les églises. On recueille les détails de ce genre; on ne se permettrait pas de les inventer.

cètre, je suis resté Normand, c'est-à-dire remuant, inquiet, colère et un peu brigand. Sans fanfaronnade, je puis me vanter d'avoir été le plus mauvais écolier du collége de Palerme. Les verges et la prison, au lieu de me dompter, ne faisaient que m'irriter davantage. Je vivais en pirate avec mes maîtres et mes camarades, à l'exception d'un seul élève, pour qui j'avais une amitié fraternelle.

Pippino Castri était un enfant d'un caractère doux, flexible et docile, toujours le plus jeune dans ses classes et le meilleur sujet. La supériorité de son intelligence excitait la jalousie des autres et lui attirait tant de coups et de mauvais traitemens, que j'eus pitié de lui. Je le pris généreusement sous ma protection, et en me constituant le défenseur du faible opprimé, je rachetai du moins quelques-uns de mes actes nombreux de tyrannie et de rapine. Après le temps maudit du collége, on m'envoya étudier à l'université de Catane, où je retrouvai Pippino Castri. Pour rester conséquent vis-à-vis de moi-même, je me brouillai avec mes professeurs, je fus insolent aux examens, et je manquai tous mes degrés, tandis que mon ami achevait ses brillantes études. Nous revînmes ensemble à Palerme, lui avocat, et moi sans profession. J'entrais dans la jeunesse avec la chaleur de sang d'un bon Sicilien et les instincts d'un corsaire normand. Je prenais en pitié mon sage ami, qui cherchait l'emploi de ses talens dans notre pays éteint, et vivait terre-à-terre, comme vont les barques de Cefalù (1). A cette époque, une petite *zingara,* qui disait la bonne aventure aux passans sur la place Marina, regarda le creux de ma main, et me prédit que je mourrais tout habillé. J'ai pensé bien des fois à cette prédiction, et ce n'est pas ma faute si elle ne s'est point accomplie; elle n'a plus de vraisemblance aujourd'hui que je suis philosophe et retiré du monde.

Mon père, que j'avais perdu dans mon bas âge, m'avait laissé plus de fortune qu'il ne m'en fallait pour commettre beaucoup de sottises, et ma mère, qui s'était remariée, s'occupait fort peu de moi. Pour satisfaire mon humeur vagabonde, je conçus le désir de faire une excursion à Malte et sur les côtes d'Afrique. Parmi mes compagnons de plaisir, je choisis trois garnemens de mon espèce, sur lesquels mon caractère et ma force physique me donnaient une sorte d'autorité; ils s'embarquèrent avec moi sur un bateau de commerce que je louai pour un mois. Nous avions des vivres, des armes, de l'argent dans nos poches et la tête montée. Après avoir mené joyeuse vie à Malte et visité Tripoli et Tunis, nous abordâmes un matin dans l'île de Zerbi, sans savoir où nous étions. En cherchant à qui parler, nous

(1) *Terra-terra, comù li varchi di Cefalù*, proverbe sicilien. Le commerce entre Cefalù et Palerme se fait sur des barques fragiles qui suivent prudemment la côte.

arrivâmes près d'une fontaine où des jeunes filles puisaient de l'eau. A notre approche, toute la bande s'enfuit effarouchée. Nous avions pris nos fusils de chasse, pensant trouver des perdrix ou des lièvres; mais à la vue d'un gibier plus aimable, je proposai à mes amis une partie de chasse à courre. Les jeunes filles montaient un sentier rapide, au sommet duquel était leur village. Une d'elles, moins leste que les autres, se vit sur le point de tomber dans les mains des corsaires et poussa des cris aigus. Pendant ce temps-là, ses compagnes répandaient l'alarme dans le village. Quinze ou vingt femmes armées de fourches et de bâtons s'avancèrent en vociférant des menaces; un coup de fusil que je tirai à vingt pieds au-dessus de leurs têtes les mit en déroute complète; nous les suivîmes en bon ordre jusqu'à une petite place, au milieu de laquelle s'élevait un figuier. J'y établis mon quartier-général, et le village se trouva pris d'assaut.

Un vieillard, qui savait quelques mots d'italien, nous fut envoyé en parlementaire. Je commençai par déclarer que nos intentions étaient pacifiques; mais, au lieu d'éclaircir le malentendu, je parlai avec l'arrogance d'un vainqueur, et je demandai qu'une députation vînt nous faire des excuses. Le parlementaire s'en alla en grondant et ne reparut plus. Quelques Arabes, revenus des champs, avaient pris leurs carabines. Un coup de feu parti du haut d'un toit fit voler en l'air mon chapeau. Pour nous mettre en sûreté, il fallut forcer l'entrée d'une maison. L'ennemi nous y assiégea, et après une demi-heure de combat, où la mousqueterie résonna sans interruption, le siége fut levé. Nous avions blessé légèrement deux Arabes avec notre plomb de chasse. Notre dessein n'étant pas de conquérir l'île de Zerbi, je proposai à mes amis de battre en retraite. La troupe des pirates traversa le village et gagna le bord de la mer, en chantant cette marche militaire du divin maestro Verdi...

Ici le narrateur entonna le chœur des *Lombardi* d'une voix de stentor.

— Par malheur, reprit don Cornelio, lorsque notre navire eut quitté le rivage, on tira sur nous du haut de la colline, et une balle m'atteignit à l'épaule. Je revins à Palerme fort souffrant de ma blessure et un peu inquiet des suites de mon équipée. Pippino Castri s'établit près de mon lit et me prodigua les soins les plus tendres et les remontrances les plus éloquentes. Il me rappela les prédictions de la *zingara* et me fit promettre d'être plus sage à l'avenir, ce qu'on obtient facilement d'un homme affaibli par les saignées et la tisane. Cependant les habitans de Zerbi se tinrent cois, pensant qu'ils n'obtiendraient pas justice de chiens de chrétiens, et je ne fus point poursuivi. Cette aventure ajouta un nouveau lustre à ma réputation.

La barbe commençait à me pousser au menton, et comme elle était d'un blond de feu, on m'appelait Hariadan Barberousse. Depuis que je l'ai rasée, on a changé ce sobriquet pour me donner celui de Dragut. Je vous épargne le récit de mes autres folies de jeunesse. La liste, sans être aussi longue que celle des fredaines de Jupiter, atteindrait encore des proportions imposantes. Ma fortune, dont j'étais mauvais ménager, avait besoin d'un temps de repos. Mon intendant me déclara un matin que, si je continuais à puiser au coffre sans compter, je finirais par aller m'asseoir sur la *balata* (1). Afin d'apporter au gouvernement de mes finances une réforme radicale, je vendis chevaux et voiture, je congédiai laquais et maîtresses, et je résolus de me livrer à quelque goût dominant et peu dispendieux. Je partis en équipage de chasseur pour les montagnes de l'intérieur. Je parcourus le pays à pied, vivant de mon gibier, dormant chez le paysan, souvent mal couché, mais bercé par la fatigue. A mon retour à Palerme, je trouvai l'occasion d'acheter un yacht; à peu de frais, je devins marin et pêcheur consommé. Le thon, le *spada* (espadon) et le *lacerto* n'ont pas d'ennemi plus dangereux que moi dans les madragues de Solanto. Absorbé par ces occupations, je menais une vie active et saine, lorsqu'une fatale rencontre bouleversa mon existence.

C'était au printemps de l'année 1842. Un négociant de Trapani, enrichi par le commerce des soufres, vendit ses mines à une compagnie anglaise pour venir s'établir à Palerme. Il avait une femme, encore belle, et une fille unique, âgée de dix-huit ans, ou plutôt un ange, une grâce, toute pétrie de pâte d'amour. Ce n'est pas moi qui pourrai jamais tracer le portrait de l'incomparable Aurelia, et pourtant je porte son image gravée dans mon cœur en traits de feu. Pour la dépeindre, il faudrait aller chercher Pétrarque dans son tombeau. Imaginez une nymphe parmi les femmes, une divinité parmi les nymphes...

— Arrêtez, seigneur Cornelio, m'écriai-je en étendant le bras, nous sommes perdus si vous prenez le ton des anciens trouvères siciliens, dont les chants langoureux ont propagé cette maladie de l'esprit qui a fait tant de ravages dans les belles-lettres italiennes.

— Quelle maladie? demanda Cornelio.

— L'enflure, la fausse chaleur, le pathos, puisqu'il faut l'appeler par son nom. Une cascatelle de mots creux et sonores ne peut donner une idée ni de la belle Aurelia ni d'aucune autre femme. Parlez tant que vous voudrez, mais, pour Dieu! dites quelque chose.

(1) Banc de pierre qui servait de pilori pour les banqueroutiers à l'époque de la domination espagnole.

— Votre erreur est grande, répondit Cornelio, ou tous mes malheurs ne seraient qu'une amère dérision. Longtemps, dans ma barbare ignorance, j'ai traité de bagatelles les vagues chansons de nos anciens poètes et le jargon qu'elles ont engendré; mais ma propre expérience m'a appris ce que vaut l'art de bien dire. C'est précisément là le sujet de mon histoire et la cause de tous mes maux.

— Comme il vous plaira. Je vous supplie seulement de ne point monter le ton si haut. Restez Normand, restez corsaire, seigneur Dragut. Faites cela pour m'obliger.

— J'y consens, puisque vous le voulez. Figurez-vous donc des cheveux plus noirs que l'aile du corbeau, des yeux de Niobé voilés sous de longs cils, un nez fin et droit, une bouche garnie de perles, un air doux et réfléchi, un visage plutôt allongé que rond, et si mignon que tous les autres visages semblaient des masques en comparaison.

— Ce signalement me suffit, dis-je; poursuivez à présent votre récit.

— Ce fut un dimanche, au Dôme, reprit Cornelio, que je rencontrai cette fille sans pareille, pour laquelle je m'enflammai d'un amour soudain. Don Massimo, le père de ma belle, était un bon homme, quoiqu'un peu avare, et sa femme, qui avait du goût pour la dépense, l'entraînait plus loin que ne l'eût mené sa ladrerie naturelle. Cette famille, nouvellement débarquée de la province, ne demandait qu'à se faire des amis à Palerme. L'accès de la maison me fut une conquête facile. Je promenai les dames dans mon yacht, et je m'insinuai dans les bonnes grâces du père en perdant contre lui quelques pièces de monnaie blanche à divers jeux de cartes. J'avais été bien avisé en me présentant des premiers, car aussitôt qu'on vit la jeune fille aux concerts du jardin public, sa beauté attira les regards, et les concurrens arrivèrent en grand nombre. Un soir, dans les allées de la Flora, je saisis l'occasion de parler à Aurelia et je hasardai quelques mots d'amour. La jeune fille m'écoutait la tête penchée sur son épaule, en jouant avec une fleur de magnolia. Tout à coup elle comprit où tendait mon discours, et, relevant ses grands yeux, elle me regarda d'un petit air curieux :

— Mais, dit-elle, vous m'aimez donc, seigneur Cornelio?

Encouragé par cette question, je déclarai mes sentimens sans précaution ni artifice.

— Oh! tant mieux! s'écria la belle enfant avec une joie naïve. Ce doit être si amusant d'être aimée d'un homme tel que vous! J'espère au moins que cela est sérieux, et que vous ne m'aimerez pas seulement en paroles.

— Mettez-moi à l'épreuve, répondis-je. Faut-il conquérir tout de

bon l'île de Zerbi? aller en Chine? descendre dans les flammes d'un volcan? Ordonnez, disposez de votre esclave, et ne craignez point que je recule devant les obstacles ou les dangers.

Ce langage de corsaire parut l'intéresser.

— Non, dit-elle en souriant, vous ne descendrez point dans les flammes d'un volcan, à moins que je n'y jette mon mouchoir. Nous verrons bien si vous saurez deviner et prévenir mes désirs. Ne vous dissimulez pas que d'autres m'ont exprimé leur amour en termes plus choisis que vous ne l'avez fait; mais je crois que les soins attentifs me toucheront davantage, et je vous en tiendrai compte. Parmi les témoignages d'une passion véritable, il en est un seulement que je redoute et qui me fait horreur, la jalousie. On en cite des exemples terribles. Si vous voulez m'inspirer d'autres sentimens que l'épouvante, ne soyez point jaloux, seigneur Cornelio; à cette condition je pourrai vous aimer un jour.

— J'y appliquerai mes efforts, répondis-je; mais si votre intention n'est pas de faire de moi un *patito,* il faut m'accorder une bonne place dans votre cœur, afin que le mien demeure fermé à la jalousie. Le préservatif de ce vilain mal est la confiance. Promettez-moi d'être franche et loyale.

— C'est convenu, dit Aurelia d'un ton sérieux; point de mensonge entre nous. Quant à la préférence que vous souhaitez, en voici pour commencer un petit signe. Si quelqu'un me demandait cette fleur, je la refuserais : recevez-la comme un gage d'amitié; mais ne la montrez point, car on me l'a vue à la main.

Je pressai la fleur de magnolia sur mes lèvres, et je la serrai précieusement dans ma poche.

— Çà, reprit la jeune fille en badinant, qu'allez-vous entreprendre à mon service, seigneur chevalier?

— Tout ce qu'il vous plaira, répondis-je. Mon ancêtre le Normand et son compagnon Robert Guiscard ont malheureusement chassé de ce pays le dernier des Sarrasins, sans quoi je vous proposerais de le provoquer en combat singulier.

Don Massimo et sa femme interrompirent notre entretien; mais j'en avais entendu assez pour rentrer chez moi brûlant de la première fièvre d'amour et d'espérance. Dès le lendemain, Aurelia exprima devant moi le désir de manger des figues d'Inde. Ce fruit, si abondant à la fin de l'été, ne devait arriver que dans un mois sur les marchés de Palerme. Je partis pour Noto, où le cactus est plus précoce que dans cette partie de l'île. Une douzaine de figues d'Inde que je rapportai en triomphe me valut des sourires que je n'aurais pas cédés pour un trésor. Je trouvai beaucoup d'autres occasions de rendre quelques services à Aurelia; mais lorsque je la pressais de

m'autoriser à demander sa main à ses parens, elle me répondait avec effroi : — Pas encore!

Un soir, au milieu d'un cercle de jeunes élégans qui papillonnaient autour d'elle, Aurelia prenait un plaisir extrême à écouter la description des bals du lundi à l'*Académie* de Naples. Le dandy qui absorbait l'attention de ma maîtresse avait remarqué à l'un de ces bals une parure de femme composée de ces plumes bleues que le geai porte à la racine de l'aile. Je compris que la fantaisie d'avoir une parure semblable se logeait dans l'esprit d'Aurelia. Sous peine de perdre le fruit de mes services passés, il fallait contenter cet enfant capricieux. Je parcourus les montagnes et même la partie de l'Etna qu'on appelle *Nemorosa*, et je revins au bout d'un mois avec une provision de plumes de geai. Je m'attendais cette fois à être accueilli comme si j'eusse ravi aux infidèles un des exemplaires de la sainte tunique ; mais, hélas ! « qui conduit des ânes ou qui se fie aux femmes ne va point en paradis (1). » J'obtins à peine un remercîment, et mon présent fut jeté dans un coin, où il est encore.

Tandis que je battais les bois pour détruire de pauvres oiseaux, quelques nouveaux personnages s'étaient introduits dans la maison de don Massimo. J'y retrouvai, entre autres, mon compagnon d'études Pippino Castri. Quoique son visage de Narcisse attirât l'attention de toutes les femmes, l'idée ne me vint pas d'abord que mon ami le plus cher pût devenir un rival, et pour éviter ce danger, je me promis de faire à Pippino la confidence de mes amours. Tout le monde à Palerme s'occupait alors d'une fête qui devait avoir lieu à *Piana dei Greci*. Il s'agissait d'une cérémonie religieuse dans le rite grec, suivie de divertissemens et de danses. La population de Piana, qui se compose d'Albanais, devait se parer de ses costumes nationaux. Don Massimo se fit longtemps prier pour mener sa fille à la fête, et ne se décida que la veille au soir. Toutes les personnes présentes voulurent être de la partie ; nous étions trop nombreux pour aller dans une seule voiture, et lorsque je proposai de louer une calèche de place, don Massimo s'y opposa en disant qu'on attèlerait la *bastarda*. Dans les maisons riches de Palerme, on a deux carrosses, l'un d'apparat pour la promenade et les visites, l'autre vieux et fané, dont on ne se sert que la nuit, attelé de mauvais chevaux que l'on ne craint pas de faire attendre aux portes des palais ou des théâtres. La plupart de ces *bastarde* sont d'anciennes berlines de formes un peu gothiques. Celle du seigneur Massimo, avec ses velours râpés, sa large caisse et ses dorures noircies, avait bercé jadis quelque

(1) Proverbe sicilien. Les âniers, blasphémant sans cesse, sont considérés comme en état permanent de péché mortel.

cardinal ou gouverneur espagnol. En ma qualité de cocher émérite, je fus chargé de conduire ce véhicule respectable. Les grands parens montèrent dans la calèche, et la jeunesse éveillée s'entassa dans la *bastarda*. Pendant tout le voyage, j'entendis au-dessous de moi des rires et des cris. On attaquait les provisions de bouche; quand on eut mangé, on chanta, et je reconnus la voix légère d'Aurelia. Mon ami Pippino récita ensuite une longue kyrielle de vers que deux petites mains applaudirent. En arrivant à Piana, je remarquai dans les yeux de la jeune fille je ne sais quoi d'exalté qui me donna de l'ombrage. Pour la première fois, le serpent de la jalousie me mordit le cœur. Je donnais au diable tous les comparses qui m'empêchaient d'aborder la seule personne à laquelle j'eusse un mot à dire, lorsqu'en allant à l'église grecque, je vis Aurelia ralentir le pas et s'écarter de la compagnie.

— Il faut que je vous parle, me dit-elle avec empressement. Vous attendez de moi une explication, je veux vous la donner. Chaque minute de retard aggrave la situation. Armez-vous de courage, mon bon Cornelio, rappelez-vous que je n'ai pas pris avec vous d'engagement sérieux. Après toutes les preuves d'amour que j'ai reçues de vous, cela est cruel, je le confesse, mais nous n'y pouvons rien; d'aujourd'hui seulement je vois clair dans mon cœur : je n'aurai jamais pour vous d'autre sentiment que l'amitié.

— Qu'est-il donc arrivé? demandai-je en tremblant.

— Le voici. J'avais à Trapani plusieurs adorateurs qui ne tarissaient pas lorsqu'ils vantaient ma beauté. Ils m'avaient fatiguée de leurs adulations, et je partis pour Palerme sans autre regret que celui de quitter la maison où je suis née. Dans cette disposition de cœur et d'esprit, j'entendis parler de votre folle expédition à Zerbi. Votre caractère aventureux me plut, et je me persuadai qu'un amour exprimé par des actes m'amuserait bien plus que tous les discours du monde. Cela prouve du moins que jamais je n'eus l'idée de faire de vous un *patito;* mais, malgré ma bonne volonté, mon cœur demeura insensible, et je connus enfin la puissance du langage, car il y a discours et discours, mon bon Cornelio. Un jour, pendant votre voyage dans l'Etna, au moment où j'y pensais le moins, on m'apporte un papier cacheté, je le déplie, et qu'est-ce que j'y trouve? Une pièce de vers de trente-deux strophes; entendez-vous cela? trente-deux strophes toutes à ma louange, et si jolies que je ne saurais à laquelle donner la préférence! Probablement on a beaucoup adressé de vers aux femmes; eh bien! je l'affirme sans partialité, jamais depuis qu'il existe des femmes, on n'a rien fait de si beau pour elles. D'abord l'auteur me compare au soleil, qui répand la chaleur et l'amour dans tout l'univers. Avant qu'il m'eût rencontré, dit-il, ses

jours étaient des nuits : je l'ai rendu à la lumière. Et puis mes yeux sont deux étoiles qui lancent des feux mourans, et ces feux mourans font mourir celui qui les regarde. Hé! que pensez-vous de cette nouvelle manière de parler? quand donc a-t-on tenu pareil langage à une femme?

— Cent millions de fois! répondis-je en colère.

— Le dépit vous égare, reprit Aurelia; je le conçois et je vous excuse. D'où vient qu'en lisant ces trente-deux strophes j'éprouvais comme un vertige de plaisir, si bien qu'à la dernière les idées tournoyaient dans ma pauvre tête, et que je fermais les yeux comme si une épée flamboyante eût passé devant mon visage? Ce fut bien autre chose quand je les entendis réciter à l'auteur lui-même. Et ne croyez pas que le poète m'appelle Aurelia, quoique ce soit mon nom; il me donne celui de Cloridi, pensant que je saurai percer ce voile mystérieux, et il ne s'est pas trompé. A-t-on jamais appelé une femme Cloridi, quand son nom était Aurelia?

— On l'a fait si souvent, dis-je, qu'en France ces fadaises sont connues sous le nom de bouquets à Chloris.

— Oh! dans ce cas, poursuivit Aurelia, il eût été impardonnable à moi de ne point percer le voile. Que la ruse est ingénieuse, et qu'il a d'esprit le gentil rimeur! De bonne foi, je vous le demande, à moins d'être folle et aveugle, pourrais-je ne pas l'aimer? Il résulte de tout cela, mon bon Cornelio, que vous ferez bien de ne plus songer à moi. La poésie, que j'avais offensée, a repris ses droits.

— Vous en parlez à votre aise, m'écriai-je, fille ingrate et frivole! Croyez-vous que ce soit une chose facile que de vous oublier?

— Oui, cela est facile à un cœur généreux et dévoué comme le vôtre. D'ailleurs votre sacrifice fera le bonheur d'un aimable garçon dont je vous ai entendu louer le mérite et les qualités.

— Je l'écraserai, dis-je en frappant du pied, je l'écraserai comme une vipère, ce petit traître de Pippino.

Deux jets de larmes sortirent tout à coup des yeux d'Aurelia.

— Seigneur Dieu! s'écria-t-elle, voilà ce que je craignais, la jalousie, la vengeance. Écraser son meilleur ami! le cœur de bronze! Et moi aussi, sans doute, il voudra me tuer! Ah! cher Cornelio, si vous avez résolu de nous assassiner tous deux, avertissez-moi quelques jours d'avance. Sainte Vierge! faut-il déjà mourir pour une faute si légère!

Aurelia pleurait à étouffer; les sanglots lui ôtaient la parole, et je voyais une attaque de nerfs se préparer. Je lui pris les mains en lui disant : — Calmez-vous, je ne tuerai personne.

Les larmes s'arrêtèrent subitement. — Vous me faites grâce de la vie, dit-elle, et aussi à Pippino? Vous le jurez?

— Je vous le jure.

— Oh! bien alors je suis plus tranquille.

— Mais je n'entends pas me sacrifier pour un caprice de jeune homme. J'interrogerai Pippino, et malheur à lui s'il ne vous aime pas!

Avant d'entrer dans l'église, je fis signe à Pippino de me suivre, et je l'emmenai sur le parvis. Mon agitation et le son altéré de ma voix l'intimidèrent. Il ne put supporter mon regard. Cependant, aussitôt que je lui eus appris en quels termes j'étais avec Aurelia, il poussa un grand cri :

— Ah! malheureux, qu'ai-je fait? dit-il. Et toi, Cornelio, pourquoi n'avoir pas confié ce secret à ton ami? Qu'allons-nous devenir à présent?

Après un moment de silence, il ajouta : — C'est à moi de souffrir. Je quitterai la Sicile; j'irai vivre à Naples, ou plutôt j'irai y mourir, car il n'est que trop vrai, mon ami, si je perds Aurelia, il faudra que j'en meure.

Cette résignation, à laquelle je ne m'attendais point, me désarma : — N'en doute pas, dis-je à Pippino, je te laisserais partir, je te laisserais mourir, si j'étais l'amant préféré; mais le triste privilége du dévouement m'appartient.

Mon ami me sauta au cou, me pressa contre sa poitrine, me prodigua les noms les plus tendres, et après m'avoir fait répéter que je renonçais à mes prétentions sur le cœur d'Aurelia, il courut après sa maîtresse. Sans regarder où j'allais, je pris le chemin de Palerme. Il me semblait que j'aurais assez de courage pour accomplir mon sacrifice, et je me crus sincèrement un héros; mais bientôt, la jalousie me montant à la gorge, tous les beaux sentimens s'envolèrent; mon ami redevint un rival, Aurelia une perfide, et leur bonheur un outrage insupportable. Des tableaux funestes se succédaient dans mon imagination : je surprenais les deux amans appuyés l'un sur l'autre, causant à voix basse, et je m'apprêtais à les poignarder; puis la beauté de la jeune fille me touchait, et c'était contre moi-même que je tournais le fer. Pendant toute la nuit, je marchai dans ma chambre, en proie au délire et à la rage. La fatigue et le jour me calmèrent un peu; j'allais me jeter sur mon lit pour essayer de dormir, lorsque Pippino entra. Il me tendit les mains en m'appelant généreux ami; mais je l'interrompis brusquement.

— Garde tes éloges, lui dis-je; ils sont mal placés. Décidément je ne puis renoncer à Aurelia. Il faut qu'un de nous deux extermine l'autre. Cherchons un moyen de nous battre avec des chances égales, car je ne prétends pas abuser de mes avantages.

Pippino avait pris quelques leçons d'escrime. Je lui donnai un fleuret en lui commandant de se mettre en garde; mais il n'était pas

de force à se défendre, et je lui portai trois bottes qu'il ne sut point parer. Dans le maniement des armes à feu, j'avais une supériorité plus grande encore. Un duel était impossible. Je m'avisai d'un autre expédient. Pippino était assez bon nageur; je lui proposai de sortir du port, avec moi, dans une barquette et de la faire chavirer en pleine mer, à deux milles du rivage.

— Insensé! me répondit-il, et si tu m'entendais appeler au secours d'une voix défaillante, aurais-tu donc la cruauté de me laisser périr? Non, tu ne l'aurais pas. Tu oublierais les femmes, les amours, la jalousie, et tu retournerais en arrière pour sauver cet ami qui t'aime et que tu as secouru et protégé pendant toute son enfance. Va, ce n'est point un combat sanglant et impie qui doit mettre un terme à notre différend; c'est une lutte plus noble et plus glorieuse, d'où le vainqueur sortira peut-être malheureux, mais sans remords. S'il est vrai, comme tu le dis, que tu ne peux renoncer à Aurelia, prends-la donc : je te la cède.

— Hélas! m'écriai-je, elle ne m'aime pas!

— Eh! t'aimera-t-elle davantage quand tu m'auras égorgé? Si tu dois perdre ta maîtresse, garde au moins ton ami.

— Oui, je le garderai, dis-je en embrassant Pippino; oui, je conserverai cette amitié d'enfance qui me paiera de mes sacrifices. Maudits soient l'amour et les femmes qui ont failli me la ravir! Je les défie, je les brave, je les excommunie. Marie-toi, mon cher garçon. Épouse-la, cette délicieuse, aimable et changeante créature, que le ciel a jetée ici-bas pour nous pousser à nous entretuer. Il n'aura réussi qu'à nous rendre tous deux sublimes. Aurelia t'appartient; que je meure, si jamais je te la dispute! Je la verrai avec un front de marbre, un cœur d'airain; car il est maître de lui-même, ce cœur-là, il est fort comme celui d'un lion, il est grand comme celui de César.

Saint Cornelio, mon patron, peut certifier là-haut qu'en parlant ainsi, j'étais de la meilleure foi du monde. Les louanges, les pleurs et les expressions de reconnaissance de mon ami me confirmèrent dans mon magnanime dessein. Je l'appuyai de tant de sermens solennels et de tragiques imprécations, que je ne pouvais plus revenir à mes premières pensées à moins d'être une pitoyable girouette.

Ici don Cornelio s'interrompit, gratta le fond de sa tasse de café pour y chercher un reste de sucre, remit sa pipe dans sa poche, et baissa les yeux d'un air embarrassé.

— Eh bien! lui dis-je, comment avez-vous tenu ces sermens solennels? Faites-moi votre confession entière.

— L'abnégation, reprit-il, est une fort belle vertu, mais difficile à pratiquer pour un homme de ma trempe. Après le départ de Pippino, je reçus la visite du père d'Aurelia. Il venait me reprocher ma

désertion de la veille. Malgré les amusemens de la fête, on s'était aperçu de mon absence. Don Massimo m'avait remplacé sur le siége de la berline, et on ne l'avait pas trouvé si bon cocher que moi. Les dames ayant pris goût aux parties de campagne, une excursion à Santa-Flavia était organisée pour le lendemain. On comptait sur moi pour conduire la *bastarda;* c'était l'ordre et la prière d'Aurelia. Pénétré de mon nouveau rôle, je crus pouvoir accepter sans danger cette invitation. Pendant la nuit suivante, je dormis d'un sommeil de stoïcien et je m'éveillai le lendemain satisfait de moi-même, sans me douter que le plaisir de revoir Aurelia entrait pour quelque chose dans ma bonne humeur. Je me rendis à huit heures chez don Massimo, et j'y trouvai la compagnie au complet. La jeune fille m'accueillit en souriant, et me tendit une main que je pressai avec émotion. Pippino voulut monter à côté de moi sur le siège; la calèche partit en avant, et je fouettai les chevaux de la *bastarda.* A Santa-Flavia, don Massimo exhiba une permission de visiter la villa du marquis Artale. Le concierge nous ouvrit les jardins sans prendre la peine de nous surveiller. La journée se passa gaiement; je me sentais une liberté d'esprit qui me donnait la plus haute opinion de mon courage. Nous devions dîner à Palerme en rentrant; mais pour attendre plus patiemment, nous avions apporté une collation. Don Massimo eut la fatale idée de m'offrir du vin de Marsala qu'il avait récolté lui-même. Je vidai la bouteille aux trois quarts, et tout à coup je sentis ma raison s'envoler comme si quelque sorcier me l'eût ravie pour l'enfermer dans une fiole.

La romance populaire que je vous ai chantée à table compare la folie du jaloux à un cheval emporté : c'est un tigre altéré de sang que l'auteur aurait dû dire; mais si vous ajoutez à la jalousie cette ivresse du vin qui vous change un homme en brute, comme *Nabucco,* il n'y a plus de faute, d'extravagance ni même de crime dont un corsaire de mon espèce ne devienne capable sous cette double influence. Lorsque je vis Aurelia s'approcher de son amant et lui parler à l'oreille, j'éprouvai une sorte de transport au cerveau. Je courus à travers les plates-bandes du jardin comme un fou échappé de son cabanon. J'ouvris mon couteau et je le lançai dans les arbres à de grandes distances avec une sûreté de main qui n'abandonne jamais le Sicilien.

Pour appuyer son discours d'une démonstration, don Cornelio prit sur la table un couteau qu'il introduisit dans la manche de son habit. En frappant de la main gauche sur le poignet droit, il lança le couteau à l'autre bout de la chambre, et la lame pénétra d'un pouce dans le bois de la porte. Je le regardai de travers en lui demandant s'il avait un meurtre sur la conscience; mais il ne répondit pas à ma question.

— Je ne sais, poursuivit-il, quels autres signes de démence je donnai pendant ce terrible accès. J'avais perdu jusqu'au souvenir des lieux où j'étais, lorsque j'entendis des voix qui m'appelaient dans le lointain. Le jour baissait, et l'on m'attendait pour retourner à Palerme. Pippino et sa maîtresse montèrent ensemble dans la *bastarda*.

Ce qu'il me reste à vous raconter ne me fait pas beaucoup d'honneur; mais le supplice de la honte me sera peut-être compté comme une pénitence. Tout à l'heure, quand nous irons nous embarquer sur le yacht, je vous montrerai près d'ici le village de Santa-Flavia et la villa du marquis Artale, dont le casino est situé au sommet d'une colline escarpée. La route, praticable pour les carrosses et taillée dans le roc, serpente en zigzag sur le flanc de la colline. Le cocher de don Massimo retenait avec soin les chevaux de la calèche et descendait au pas; à son grand scandale, il vit la *bastarda* passer devant lui et le pacifique attelage courir au galop. En pensant au plaisir des deux amans, assis côte à côte dans cette machine roulante que je conduisais, je sentis augmenter mon vertige. Quelque furie volait dans les airs, le bras étendu sur ma tête; elle me souffla l'infernale idée de faire verser la voiture, et de soumettre ainsi mon procès au jugement de Dieu, ou plutôt du hasard. Arrivé à un passage périlleux que je connaissais bien, je rasai de si près le bord du chemin, qu'une des roues manqua de point d'appui. La *bastarda* roula sur un talus de vingt pieds. Je sentis le vent causé par la rapidité de la chute; j'entendis un coup de tonnerre résonner dans ma tête, et puis plus rien! J'avais un trou à la tempe et une clavicule rompue.

Lorsque je repris connaissance, j'écoutais le murmure d'un petit ruisseau : c'était le sang qui coulait de mon bras dans une cuvette. Je me retrouvais dans mon lit à Palerme. Le chirurgien, qui me vit ouvrir les yeux, assura que j'étais sauvé; alors commencèrent les souffrances. Pendant trois mois, il fallut demeurer couché sur le dos, immobile comme une statue sépulcrale, et serré comme dans un étau par vingt-cinq aunes de bandelettes roulées autour de mon corps. Ixion sur sa roue ne dut rien éprouver de plus pénible. Il est un Dieu pour les amans, il n'en est point pour les jaloux. Au moment de l'accident, Pippino et Aurelia s'étaient entrelacés dans leur chute, et la catastrophe leur avait procuré les douceurs d'un tendre embrassement. Personne, excepté moi, n'avait été blessé.

Il n'est rien qui guérisse mieux de la folie d'amour et de jalousie qu'un trou à la tête et une clavicule brisée. Avant que je fusse rétabli, mon ami obtint la main de sa belle, et pour ma première sortie je me traînai jusqu'à l'église de Santa-Zita, où je vis célébrer son mariage sans dépit ni chagrin. Peu de temps après, Pippino eut un

procès à plaider à Messine. Il emmena sa femme avec lui et se fixa dans cette ville. Don Massimo a quitté Palerme et habite aujourd'hui dans la même maison que sa fille. Depuis ma triste aventure, mes passions ne se sont plus réveillées. Les années, la réflexion, l'expérience m'ont prémuni contre les égaremens; je n'ai plus songé, en véritable philosophe, qu'à bien vivre et à me divertir. J'ai reconnu le danger d'aimer trop une seule femme : c'est pourquoi je les aime toutes... Et voilà comment, seigneur Français, ajouta don Cornelio, j'ai voué une haine éternelle au vin de Marsala et aux *bastarde*.

— Pour le vin, je le comprends, dis-je; mais, comme assurément la *bastarda* n'aurait point versé si vous ne l'eussiez un peu aidée, je ne m'explique pas votre préjugé superstitieux.

— Parce que vous n'avez point goûté des trois mois de lit et des bandages de linge. Moi, qui les ai appréciés à loisir, je ne puis voir une *bastarda* sans un frisson. Je crois sentir le vent de la chute; j'entends le coup de tonnerre dans ma tête, et le formidable appareil du chirurgien vient m'enlacer de ses replis. Comprenez-vous, à présent?

— Parfaitement, seigneur Cornelio. Je comprends aussi pourquoi le prince P... vous a fait prier de me ramener sain et sauf, sans plaie ni contusion. Quant à la prédiction de la *zingara*, j'espère, en vous voyant si raisonnable, qu'elle ne vous atteindra pas, et que vous ne mourrez point de mort violente.

— Qui le sait? Nul n'échappe à son destin; mais un bon corsaire doit considérer comme une faveur du ciel de partir pour l'autre monde les pieds dans ses chaussures.

Pour retourner au bord de la mer, don Cornelio me conduisit par Santa-Flavia, et me montra le précipice dans lequel il avait versé. Nous nous embarquâmes ensuite sur le yacht, qui fit son entrée dans le port à la nuit noire, tant le vent contraria sa marche. On nous apprit que l'essieu de la *bastarda* s'était rompu sur la route. Les quatre donzelles, retardées par cet accident, avaient manqué leurs importantes affaires. Pendant le mois que je passai à Palerme, le seigneur Dragut se mit entièrement à ma disposition, et je trouvai l'occasion de me livrer aux études de mœurs les plus belles et les plus sérieuses sous la direction d'un pilote si habile et si prudent.

En 1847, don Cornelio s'empressa de se rendre à Messine pour assister à l'insurrection et au bombardement de cette ville. Il y fut tué d'un éclat d'obus, le fusil sur l'épaule, à la tête d'un détachement qu'il commandait, et la prédiction de la *zingara* se trouva ainsi accomplie.

PAUL DE MUSSET.

SYMPHONIE ALPESTRE

CHŒUR DES ALPES.

Vois ces vierges là-haut, plus blanches que les cygnes,
Assises dans l'azur sur les gradins des cieux!
Viens! nous invitons l'âme à des fêtes insignes,
Nous, les Alpes, veillant entre l'homme et les dieux.

Des amans indiscrets l'abîme nous protége;
Notre front n'a rougi qu'aux baisers du soleil,
Et les rosiers du soir sur notre sein de neige
Répandent seuls l'ardeur de l'ambre et du vermeil.

Nos flancs ont retenu leur première ceinture;
Nul œil n'en profana les mystiques attraits;
Là, sous l'épais rideau des grands bois sans culture,
Le cœur seul est admis à goûter nos secrets.

Nous laissons sur nos pieds verdoyans de prairies
Se jouer les pasteurs et croître les troupeaux;
Viens, nous t'y verserons le lait des vacheries
Sur nos tapis de fleurs argentés de ruisseaux.

Notre souffle y répand toute vie, et nous sommes
Le réservoir sacré de toutes les vigueurs;
Nous gardons pur le sang des taureaux et des hommes.
Chez nous est le remède à tes vaines langueurs.

Pour qu'il reste ici-bas une place au mystère,
Nous cachons nos déserts avec un soin jaloux;
Nos bases de granit sont les reins de la terre,
Et ce vieux continent s'étaie encor sur nous.

L'Europe, où grandit l'âme, à nos urnes s'abreuve;
Nous portons notre sève aux Celtes, aux Germains.
Chaque peuple, à nos pieds, reçoit de nous son fleuve
Et le bois des vaisseaux façonné de nos mains.

En vain l'Himalaya mit le vieux Gange au monde,
Et vit les fils du ciel descendre et s'y baigner :
Les hommes et les dieux qui sont nés de notre onde
Sont forts entre les forts et seuls doivent régner.

Nous avons donné l'âme à des races guerrières
Que nous berçons encor sous les chênes gaulois;
Nous sommes les autels d'où montent leurs prières;
Nous sommes les remparts de leurs antiques lois.

Chez nos rudes pasteurs nourris d'orge et de seigle
Naquit la liberté, cet enfant des hauts lieux;
Et c'est là, dans le nid du chamois et de l'aigle,
Qu'elle viendra mourir quand vous serez trop vieux.

Si vos lâches cités l'accusent de leurs fautes,
Sous notre dernier chêne elle aura son autel;
Car nous resterons, nous dont les dieux sont les hôtes,
Fières d'avoir tendu l'arc de Guillaume Tell.

Toi donc, puisqu'il te faut un sol chaste, un air libre,
Viens et fuis les bas lieux et leur souffle grossier;
Si ton corps amolli veut retremper sa fibre,
Viens le frotter de neige au sommet du glacier.

Viens réveiller ton âme aux sources éternelles,
Toi, somnolent rêveur par la ville engourdi!
L'Alpe, fille du ciel, de ses blanches mamelles
Verse un lait généreux qui fait le cœur hardi.

Viens! si tu veux monter au niveau de ton rêve
Et gravir l'idéal par son échelle d'or,
Nous prenons dans nos mains l'âme qui se soulève,
Et l'emportons vers lui d'un invincible essor.

De nos premiers parvis tout roses de bruyères
Monte aux créneaux d'argent perdus dans le ciel bleu;
C'est là, de nos fronts purs, que l'aigle et la prière
S'élancent dans leur vol vers le soleil et Dieu.

Sur nos mille degrés qui mènent à son trône
Fleurissent les moissons dont ton âme a besoin;

Recueille, en y passant, le fruit de chaque zone,
La vertu qu'il te faut pour atteindre plus loin.

D'abord nous donnerons la force à tes pieds frêles,
Puis le calme à ton cœur plein de trouble et de fiel;
Puis à ton âme enfin tu sentiras des ailes,
Et l'aigle dépassé te cédera le ciel.

Là tu respireras l'éther incorruptible
Où germe toute chose, où s'allume le jour,
Et, par-delà ce monde et l'univers visible,
Tes haines s'éteindront dans un immense amour.

I.

FRANTZ.

Salût, ô noirs sapins que les glaciers défendent!
Temple contre l'homme abrité,
Asile des vaincus, mes douleurs te demandent
Ta sauvage hospitalité.

Ici je n'entends plus gronder comme une injure
La voix des cités que je hais;
Si je puis respirer ton silence, ô nature,
Je serai guéri pour jamais.

Je suis venu croyant à ta verte jeunesse,
A l'éternité du désert,
T'apportant, pour qu'un jour leur empire y renaisse,
Mes dieux dont le culte se perd.

J'ai cru que la forêt, m'abritant sous sa robe,
Régnait en paix sur tes hauteurs;...
Mais voilà que j'entends, sur ces confins du globe,
Crier les outils destructeurs!

LES SAPINS.

Oui, les bois gémissans sont pleins de noirs présages;
Un monde qui t'est cher avec nous disparaît.
Viens donc! Recueille encor les leçons des vieux âges
Dans les derniers soupirs de la sainte forêt!

Elle meurt! Nos remparts de rochers et de neige,
Rien n'arrête un seul jour ce siècle audacieux;

Les chênes sont tombés sous un fer sacrilége,
Le même dont il frappe et les rois et les dieux.

C'est notre tour, à nous, de combler les abîmes!
Souillant sa chevelure aux fanges du torrent,
Le sapin qui trônait, voix des Alpes sublimes,
Croule avec les débris de tout ce qui fut grand.

Les sévères chansons avec nous sont bannies!
Hâte-toi, si ton cœur, disciple des hauts lieux,
Veut savourer encor les grandes harmonies
Dont la terre a nourri l'âme de tes aïeux!

FRANTZ.

Me voici! Du désert je ne veux plus descendre;
Plus de pacte avec les humains!
Mes pieds de leurs foyers ont secoué la cendre
Et la poudre de leurs chemins.

Les dieux, la liberté, seuls biens d'une âme forte,
Sont nés chez vous sur les sommets;
Ils y viennent mourir et je vous les rapporte :
La terre y renonce à jamais.

Chez vous, en plein soleil, sur ce lit de bruyère
Où nos amours avaient dormi,
Nous trouverons là-haut une mort libre et fière
Loin des yeux d'un monde ennemi.

Mais avant de tomber avec tout ce que j'aime,
Avant de brûler mon drapeau,
Je veux lancer encor un dernier anathème
Sur les hommes, ce vil troupeau!

LES TORRENS.

Prêtant ses fureurs à ta haine,
Le torrent se gonfle à ta voix;
Il court en grondant vers la plaine,
Par la cime où furent les bois.
Tremblez, humains, stupide engeance!
C'est nous qui sommes la vengeance
Des monts dépouillés jusqu'aux os.
Vos désirs qui lui font injure
Ont forcé la sainte nature
A déchaîner les grandes eaux.

La trombe éclate, et sur la pente
Qu'abritaient les chênes divins,
Vos champs où la vigne serpente
Sont emportés dans les ravins.
Le sol, œuvre de mille années,
Les chaumières déracinées,
Les sapins croulant des hauteurs,
La glèbe arrachée aux collines
Vont enfouir sous les ruines
La cité des profanateurs.

Aide, ô foudre, à notre colère!
Frappe aussi le glacier d'azur!
Car l'homme aujourd'hui ne tolère
Rien de sublime et rien de pur.
La neige est trop blanche et trop belle;
Qu'un limon vil fonde avec elle
Pour grossir nos flots irrités!
Allons, roulant ce noir mélange,
Noyer dans une mer de fange
Votre orgueil et vos lâchetés.

FRANTZ.

Moi, je veux que le cri de mon âpre justice
Égale vos rugissemens,
Afin que l'âme aussi gronde et les avertisse
Jusqu'à l'heure des châtimens.

Vous savez s'il jaillit de quelque lâche envie,
L'anathème que j'ai lancé;
Leurs coups ne sont pour rien dans le deuil de ma vie;
Je ne suis pas leur offensé.

Mais je maudis en eux leur propre servitude,
L'orgueil qui leur cache leurs fers,
Leur main cupide osant, jusqu'en ma solitude,
Dépouiller les dieux que je sers.

Je les hais de l'amour que j'ai pour la nature,
Les vieux droits et la liberté.
Je puis mêler sans honte à votre saint murmure
La voix de l'honneur irrité.

Je sais bien qu'à leur souffle il est aisé d'éteindre
Et ma flamme, et ces vains discours;

Mais, ô volcans! ô flots! qui les forcez à craindre,
Sur eux vous gronderez toujours.

Portez, fléaux vengeurs, dans vos feux, dans votre onde,
Portez, à ce siècle odieux,
La menace qui sort des entrailles d'un monde
D'où l'homme osa chasser les dieux.

RANZ DES VACHES.

Voici les beaux jours, alerte!
L'herbe est verte,
La montagne nous attend;
Les troupeaux couvrent les routes;
Venez toutes,
Mes vaches que j'aime tant!

Par vos noms je vous appelle;
La plus belle,
Fauve et blanche au brun naseau,
Tend son cou pour que j'y mette
Sa clochette;
C'est la reine du troupeau.

Elle marche la première;
Et derrière,
Bondissant vers l'abreuvoir,
Vont, sans cloches argentines,
Les mutines,
Celles dont le poil est noir.

Mais du cornet de vos pâtres,
Mes folâtres,
Vous aimez toujours les sons;
Et sur le versant rapide
Je vous guide
Avec mes seules chansons.

L'oiseau gris de nos bruyère
Familières
Vole, et sans s'effaroucher,
Joyeux de notre venue,
Bien connue,
Sur vos fronts veut se percher.

Qu'on est bien sous le mélèze,
Bien à l'aise
Pour traire et battre son lait,
En sifflant dès que l'aurore
Passe et dore
Le toit noir du vieux chalet!

Hier, j'ai vu seul et l'air sombre,
Cherchant l'ombre,
Descendre un jeune étranger :
Quel ennui dans la montagne
L'accompagne?
J'y sens mon cœur si léger!

Oh! comme la vie est douce
Sur la mousse,
A l'ombre des grands taillis,
Sous le chêne ou sous le tremble
Où s'assemble
Le groupe des *armaillis!*

Qu'il fait bon, sous les arcades
Des cascades,
Voir, au refrain de nos chants,
Briller sur l'eau transparente
L'amarante
Et l'or des soleils couchans!

L'écho du long précipice
M'est propice;
Le signal de mon cornet,
Sans y réveiller personne,
Y résonne,
Et Mina le reconnaît;

Mina folle et toute en joie
Qu'on l'envoie
Ramasser de grand matin
Les fraises, dans ses corbeilles,
Moins vermeilles
Que sa bouche au ris mutin.

Voici les beaux jours, alerte!
L'herbe est verte,
La montagne nous attend;

Les troupeaux couvrent les routes;
Venez toutes,
Mes vaches que j'aime tant!

II.

LES FLEURS DU DÉSERT.

Les Alpes nous gardent encore,
Sur quelques sommets préservés,
Des jardins que le monde ignore,
Et que Dieu seul a cultivés.

Là, nos fleurs vivent dans la joie
D'un parfum qui reste inconnu;
Mais, s'il faut qu'un homme nous voie,
Poète, sois le bienvenu!

L'orgueil, dont tu connais l'empire,
T'avait dit peut-être : A quoi sert
La fleur que pas un ne respire,
Et qui sèche au fond du désert?

Eh bien! à l'auguste nature,
Quand elle compte son trésor,
Le bouquet de fleurs sans culture
Est plus cher que la mine d'or.

Nous sommes les beautés secrètes
Dont la terre, aux jours de bonheur,
Se pare en ses chastes retraites
Pour s'offrir aux yeux du Seigneur.

Dieu voit la pervenche sourire
A l'ombre du rocher natal,
Pareille aux yeux bleus qu'on admire
Voilés du bandeau virginal.

Dans son ravin, seule et paisible,
La fleur n'y connaît pas l'ennui;
Car le jardinier invisible
Nous cultive au désert pour lui.

Il nous aime, il nous connaît toutes.
Or, malgré son amour jaloux,
Il cède aux humains quelques gouttes
Du baume qu'il prépare en nous.

S'il cache au désert ses corbeilles,
S'il a fait si haut son jardin,
Il permet à quelques abeilles
De boire aux fleurs de notre Éden.

Et l'âme, aspirant à les suivre,
Goûte, avec leur miel merveilleux,
Un parfum qui l'excite à vivre
Pour atteindre aussi les hauts lieux.

FRANTZ.

Chastes fleurs du désert dont l'haleine est si douce,
Près de vous je respire un calme inattendu.
L'orage qui grondait en mon cœur éperdu
Se dissipe en touchant la bruyère et la mousse.

Jusqu'à vous n'atteint pas le bruit de la cité,
Et sa noire vapeur rampe, au loin, dans les plaines;
Vos soleils ont chassé toutes mes ombres vaines,
Et convié mon âme à la sérénité.

Je m'enivre d'oubli, de repos, de silence;
Je ne sais plus s'il est des cœurs vils, des tyrans;
Et le mol éventail que le zéphyr balance
M'endort sur le velours des gazons odorans.

LES LACS DES MONTAGNES.

Monte encore, et sur les faîtes
Cherche, à l'orient vermeil,
Des voluptés plus parfaites
Que l'oubli dans le sommeil.
Ton âme, en nos flots trempée,
Comme l'acier de l'épée,
Doit flamboyer au soleil.

L'argent de ma zone blanche
Encadre mon bleu miroir;
Le ciel est proche et se penche
Sur l'eau sans plis pour s'y voir.
Mon sein des chastes fontaines
Qui vont jaillir dans vos plaines
Est le profond réservoir.

Déjà ton pied qui s'allége
A dépassé les grands bois;
Viens vers la coupe de neige
Où s'abreuvent les chamois;
Jamais une main grossière,
Jamais l'homme et sa poussière
N'ont souillé l'onde où tu bois.

Viens t'y plonger! et peut-être,
Toi qui rêves liberté,
Des vertus qui la font naître,
Par nous tu seras doté.
Notre eau d'azur et de glace
Prête à tous ceux qu'elle enlace
Sa force et sa pureté.

FRANTZ.

C'est toi que je demande à la lumière, aux ondes,
Toi qu'enferme la terre en ses reins de granit,
Toi que je veux puiser à ces roches fécondes
D'où jaillit le grand fleuve où l'aigle a fait son nid.

Toi qui meus l'univers de ta base immobile,
O force, ô bien suprême, ô mère des vertus!
Viens rapporter le calme en mes flancs abattus :
L'homme reste agité quand son cœur est débile.

Ce repos que j'invoque, il n'appartient qu'aux forts;
Eux seuls auront connu cette paix souveraine
Qui n'est point le sommeil, la torpeur où je dors;
Eux seuls sont à jamais sans colère et sans haine.

Ici je sens mon âme et mon corps raffermis;
J'aspire à pleins poumons la vie universelle;
Un soleil créateur sur tout mon corps ruisselle,
Et, mieux prêt au combat, je n'ai plus d'ennemis.

Ici, la nature ouvre à mon nouveau courage
Un monde à conquérir sans y causer de pleurs.
J'y suis fier d'arracher les cristaux et les fleurs
Aux abruptes sommets défendus par l'orage.

J'y sens, à chaque essor vers l'horizon vermeil,
A chaque halte au bout d'une cime élancée,
J'y sens la passion qui cède à la pensée
Comme un feu trop grossier éteint par le soleil.

LES CHAMOIS.

Si tu veux briser tes chaînes,
Fuis au-delà des grands chênes;
L'homme est encor trop près d'eux.
Prends, pour éviter ses piéges,
Dans les rochers et les neiges,
Prends nos sentiers hasardeux.

Le chamois à barbe blanche,
Au-dessus de l'avalanche
Monte avec son pied de fer;
Le vieux chamois solitaire,
Le seul des fils de la terre
Qui soit resté libre et fier!

S'il te faut gras pâturage,
Lit de fleurs et tiède ombrage,
Retourne avec les troupeaux;
Fuis ces rocs où le pied saigne;
L'amant des hauteurs dédaigne
La richesse et le repos.

Jamais, au prix d'une chaîne,
Je n'ai dans la tourbe humaine
Accepté l'herbe ou le pain.
La liberté seule est douce;
Avec elle un peu de mousse
Prise au tronc d'un vieux sapin.

Sous un joug, fût-il de soie,
Mon cou jamais ne se ploie
Comme celui du chevreuil,
Et jamais une caresse
N'éteint, quand mon front se dresse,
Le feu sombre de mon œil.

Le chamois noble et sauvage,
Vivant au nid de l'orage,
Mourra fidèle aux sommets.
Le chasseur qui suit ma trace
Peut exterminer ma race...
Mais l'apprivoiser, jamais.

Courage, enfans de l'aurore!
Bravons l'homme un jour encore,
Demain nous serons sauvés.
Son pied chancelle à mesure
Qu'il trouve une arme plus sûre,
Et ses reins sont énervés.

Il a perdu toute haleine
Dans l'air épais de la plaine.
Tous ses enfans naissent vieux,
Et l'âme, dans leurs corps frêles,
N'a plus d'essor et plus d'ailes
Pour monter si près des cieux.

Mais, sur sa cime éternelle,
Toujours l'Alpe maternelle
Verra bondir d'un pied sûr,
Fier de sa robuste adresse,
Le noir chamois, qui se dresse
Entre la neige et l'azur.

III.

LE GLACIER.

Il est sur l'Alpe immense, il est un froid empire
Où plus rien ne végète, où la nature expire,
Et dont nulle saison de joie ou de douleur
Ne change au gré des jours l'immobile couleur.
Là nul être vivant n'a laissé de vestige,
Et le sang le plus chaud dans les veines se fige.
Lorsqu'à ces blancs sommets l'âme atteint dans son vol,
Le feu des passions meurt en touchant le sol;
Car sur cette hauteur lumineuse et glacée
Rien ne peut habiter, si ce n'est la pensée.
Délivré de ton cœur et de tes sens épais,
Là ton esprit plus pur aura trouvé sa paix.
Va donc! pour embrasser cette vierge sans tache,
Monte à travers la brume où sa tête se cache.
Tu verras, de là-haut, s'élargir l'horizon
Dans la sérénité de l'auguste raison,
Et ton âme, ô poète, aura su faire en elle
Le calme et la clarté de ma neige éternelle.

FRANTZ.

Ici le jour rayonne, égal, tranquille et pur,
Sur la vie et les choses,
Et je vois du même œil, du haut de mon azur,
Les cyprès et les roses.

Je promène au hasard un œil indifférent
Sur cette foule humaine,
Et regarde couler le fleuve et le torrent
Sans amour et sans haine.

Ici tout vain regret s'est éteint dans mon cœur,
J'y pourrais voir paraître
Mon siècle tout entier sans éprouver d'horreur,
Ni de mépris peut-être.

Sur ces hauteurs de l'âme établi sans retour,
Loin des lieux où l'on pleure,
J'y sens flotter, avec un impassible amour,
L'infini qui m'effleure.

Montons, enveloppé dans notre austère orgueil,
Et si la foudre gronde,
Là nous aurons du moins soustrait notre cercueil
A la pitié du monde.

LA CLOCHE DE L'HOSPICE.

Voyageur errant,
La nuit te surprend,
L'avalanche est proche.
Entends-tu, dans l'air,
Vibrer un son clair?
Entends-tu la cloche?

Pour si haut voler
Et pour t'appeler
Par des sons fidèles,
Notre lourd métal
Dans le feu natal
A trouvé des ailes.

Le fondeur pieux,
Qui fit pour les cieux

La cloche aumônière,
Au bronze écumant
Mêla saintement
L'or de sa prière.

Et l'oiseau d'airain,
Cher au pèlerin
Qui sur lui se règle,
S'est venu percher
Au bout du clocher,
Plus haut qu'un nid d'aigle.

Or, toutes les fois
Qu'on entend sa voix
Tinter à l'oreille,
La nuit ou le jour,
C'est l'ardent amour
Qui frappe et l'éveille.

Il dit : qu'au désert
Un cœur reste ouvert,
Un toit qui protége;
Qu'en des lampes d'or
Un feu brûle encor
A travers la neige!

FRANTZ.

Qui m'a parlé plus haut que le glacier géant;
Est-ce une voix des hommes?
Vertu, qui fais ici subsister leur néant,
Il faut que tu te nommes!

CHŒUR DES HOSPITALIERS.

Il est un feu dans l'âme et plus pur et plus chaud,
Éclairant mieux pour elle un horizon sans borne;
Il est une vertu qui la porte plus haut
Que ton orgueil vantant sa sérénité morne.
Près de la sphère ardente où l'amour nous conduit,
L'astre de ta raison est froid comme la nuit.

Tu ne la connus pas, en ta vie infertile,
Cette clarté plus chaude et pourtant plus subtile,
Cette flamme étrangère aux cœurs où tu frappais!

Tes amours ont vécu dans les pleurs, dans les chaînes ;
Tous sont morts au milieu des mépris ou des haines,...
Le nôtre est immortel et nous consume en paix !

Un perfide sommeil t'a surpris sur la neige
Et va livrer ton cœur au néant qui t'assiége.
Sur sa froide raison malheur à qui s'endort !
Ne tiens pas pour sagesse et vrai repos de l'âme
Ton impassible orgueil, cette lueur sans flamme ;
La pâle indifférence est la sœur de la mort.

Mais va ! sous ta froideur qui n'est rien qu'un mensonge
Un souci noble et pur à ton insu te ronge;
Un amour doit renaître en ton cœur agité :
Celui par qui notre âme, en son printemps vivace,
Se couvre encor de fleurs dans ces déserts de glace...
Viens l'apprendre avec nous : son nom est charité !

Viens ! tu n'auras de paix que dans le sacrifice;
Goûte au moins les douceurs de ton amer calice.
L'homme, tu le sais bien, n'excelle qu'à souffrir;
Mais il peut de ses maux faire sa joie intime,
Si du prix de son sang il sauve une victime.
Tu serais épargné si tu voulais t'offrir,

Si tu voulais monter sur la hauteur sereine
Où s'éclipsent les sens, où l'âme est souveraine,
Non pour fouler aux pieds tes souvenirs d'avril,
Non pour t'ensevelir sous la neige qui tombe
Et prendre ton orgueil pour chevet de ta tombe,
Mais pour rester debout au poste du péril.

Nous n'avons pas si haut porté notre demeure
Pour y rêver sans vivre et devancer notre heure,
Et pour nous adorer dans notre oisif orgueil ;
Mais, comme l'aigle aux cieux planant ivre de joie,
Notre amour y vola pour découvrir sa proie
Et l'embrasser au loin d'un plus large coup d'œil.

L'âme qui sait atteindre à la cime où nous sommes
S'y rapproche de Dieu sans s'éloigner des hommes ;
Elle est là pour descendre et monter tour à tour,
Et, des sommets parés de neige et de bruyères,
Elle s'élance au ciel en gerbes de prières,
Et revient sur la terre en semences d'amour.

VICTOR DE LAPRADE.

GÉOGRAPHIE PHYSIQUE

LA MÉDITERRANÉE.

The Mediterranean, a Memoir Physical, Historical and Nautical,
by rear-admiral William Henry Smyth ; London, John W. Parker, 1854.

La Méditerranée, dont le nom signifie « mer entourée de terre de tous côtés, » n'est cependant pas isolée des grandes masses d'eau salée qui constituent l'ensemble des océans et qui occupent plus des trois quarts de la surface de notre globe, car elle communique avec l'Atlantique par un détroit à la vérité très resserré, mais qui néanmoins autoriserait à la considérer comme une espèce de grand golfe par lequel l'Océan pénétrerait dans les terres de l'ancien continent pour baigner à la fois les côtes de l'Afrique, de l'Asie et de l'Europe. Il n'est guère de mer véritablement « méditerranéenne, » sinon la Mer-Caspienne, à moins qu'on ne veuille comprendre parmi les mers le lac ou mer d'Aral, la Mer-Morte, et quelques autres nappes d'eau salée de petites dimensions. La Méditerranée, qui n'est comparable en étendue ni à l'Atlantique, ni au Pacifique, ni même à la Mer des Indes, est cependant, au point de vue historique et politique, supérieure en importance à toutes les autres mers du globe.

L'Europe, l'Asie et l'Afrique peuvent la considérer comme étant la grande voie de communication entre les peuples riverains. Au midi, elle sert de base à l'Europe tout entière, sous l'Espagne, sous la France, sous l'Italie, sous la Grèce et même sous la Russie d'Europe, en y comprenant la Mer-Noire, qui en est une annexe que tous les géographes ont comprise dans le système méditerranéen. L'Asie touche la Méditerranée à l'occident par les côtes des provinces cauca-

siennes, par celles de l'Asie-Mineure jusqu'à Alep, et enfin, de ce point jusqu'à l'Égypte, par les côtes de la Syrie et de la Palestine. L'Afrique, au nord, est entièrement bornée par la Méditerranée, comme l'Europe l'est au sud. Les diverses nations civilisées qui tour à tour ont fixé l'attention du monde ont été presque exclusivement riveraines de cette mer. L'Espagne, la France, l'Italie orientale et occidentale, la Grèce antique et ses immenses populations, la Syrie, la Judée et l'Arabie, qui ont dominé le monde par leurs religions et leurs lois, enfin l'Égypte et les contrées africaines qui, sous les rois égyptiens, sous les Grecs et les Carthaginois, et plus tard sous la domination de l'islamisme, ont eu plusieurs civilisations, tout cet ensemble, dont l'histoire est presque exclusivement celle du monde entier, comprend encore, malgré le dépeuplement de l'Afrique et de l'Asie, la portion la plus puissante comme la plus civilisée du genre humain, puisque l'Europe seule pèse dans la balance par une population de 250 millions d'habitans et par la forte organisation des sociétés modernes. Là, les sciences et les arts par lesquels on domine la nature, les lois par lesquelles on règle les forces sociales et le rapprochement des populations, assurent une prépondérance qui ne pourra plus tard être balancée qu'au moment où d'aussi puissantes agglomérations se seront formées dans d'autres parties du globe. Quand on voyage par la pensée tout autour de cette belle nappe d'eau, les noms historiques se pressent en foule, et jusqu'ici l'histoire des peuples voisins de la Méditerranée est presque celle du monde entier. Leur part dans ce qu'on appelle la gloire ne laisse presque rien en dehors d'elle pour le reste du genre humain. Il suffit de citer Carthage et l'Afrique occidentale avec toutes ses civilisations successives; — l'Afrique orientale et l'Égypte sous les Pharaons, sous les Grecs, sous les Romains et sous les princes musulmans, tant sarrasins que turcs; — l'Arabie et la Palestine avec la religion de Moïse, celle du Christ et celle de Mahomet; — la Syrie et ses populations presque entièrement grecques; — l'Asie-Mineure, colonisée de même par les Grecs, depuis Chypre jusqu'au Phase; — la Grèce avec ses mille petits états, depuis l'Èbre, à l'orient, jusqu'à l'Adriatique, à l'occident; puis toute la péninsule italique, puis la Gaule méridionale, tantôt celtique, tantôt romaine, et maintenant française; puis enfin l'Espagne, qui fit presque à elle seule tout l'empire de Charles-Quint. Les villes, les fleuves, les golfes, les promontoires, les détroits, les courans, les vents dominans, et tout ce que fournit la nature peut aider l'homme dans ses relations commerciales, les plus civilisatrices de toutes, tout est connu dans cette mer, tout y est célèbre, tout y a brillé, tout est resté dans la mémoire des hommes. Pas un lieu qui n'ait une renommée, *nullum sine nomine saxum.* Carthagène, Mar-

seille et Lyon, — Gênes, Pise et Florence, Rome, Naples, Syracuse, Venise, Malte et Cythère, — Lacédémone, Athènes, Constantinople, Smyrne, Rhodes, Alep, Antioche, Éphèse, Tyr, Jérusalem, Alexandrie et le Caire, — Tunis, Alger, voilà les illustrations sans rivales de la Méditerranée depuis trente ou quarante siècles. Avant la grande découverte de Christophe Colomb, c'était à peu près le monde entier civilisé, à part l'Allemagne et l'Angleterre. On a remarqué depuis longtemps que le pouvoir et les lumières avaient constamment marché vers l'Occident. Des parages de l'Inde, de l'Égypte et de l'Asie-Mineure, la force et l'intelligence étaient passées dans la Grèce continentale et insulaire, de la Grèce en Italie, puis de là en Espagne, en France et dans l'Allemagne occidentale, où elles semblent fixées pour longtemps. L'Angleterre, à l'extrême occident de l'Europe, est bien loin de donner un démenti à cette assertion. Espérons que, sans quitter l'occident de l'ancien monde, les principes organiques des sociétés européennes, — la science et le travail, — produiront de l'autre côté de l'Atlantique une autre Europe compacte de 250 millions d'hommes dans un pays supérieur au nôtre en étendue et en fertilité, et placé du reste dans des latitudes analogues. Espérons encore que la civilisation renaîtra dans l'est de la Méditerranée, qui lui a déjà servi de berceau.

L'amiral Smyth, qui sous le nom de « capitaine Smyth » avait rendu son nom célèbre comme astronome, comme hydrographe, ayant travaillé à la détermination des points principaux des cartes de la Méditerranée, et comme navigateur civil et militaire, a eu l'heureuse idée de rassembler sous ce titre, *la Méditerranée*, tout ce que ses travaux et ceux de ses contemporains, comme aussi de ses devanciers, nous ont permis de recueillir sur ce vaste bassin, considéré par rapport à la terre entière, par rapport aux productions et au commerce des nations qui l'entourent, et surtout par rapport à leur caractère distinctif en général. Il décrit encore le climat, les vents régnans, les influences salubres ou malfaisantes de l'air dans chaque localité. Il donne des exemples et des applications de tous les principes qu'il établit. L'histoire et les sciences sont tour à tour mises utilement à contribution par M. Smyth. Le vent d'ouest, dominateur de nos latitudes, le mistral, le sirocco, le levantin, la *bora*, le *libecchio*, la tramontane et les vents étésiens arrivent et se classent dans ce tableau, fortement conçu pour le plan et riche de détails innombrables. A côté d'un fait dont la date remonte à la Bible ou à Homère se trouvent des observations qui datent de la guerre anglo-française du commencement de ce siècle, et des explorations encore plus récentes de l'auteur et des marins français qui ont travaillé en même temps que lui et depuis lui à l'hydrographie de cette mer. M. Smyth est, comme il le dit d'un autre marin, homme de

plume et d'épée. Comme il avait toujours été désigné dans le monde savant par le nom de capitaine (*captain*) Smyth, plusieurs personnes ne l'ont pas reconnu sous son nouveau titre, parfaitement mérité du reste, d'*amiral* Smyth. Ce grade semble presque avoir diminué la notoriété de son nom en la déguisant un peu. L'ouvrage déjà célèbre de l'amiral William Henry Smyth, membre correspondant de l'Institut de France, publié en 1854, sous le titre de *la Méditerranée au point de vue physique, historique et nautique*, ne contribuera pas peu à reporter sur l'amiral la renommée du capitaine.

Pour donner une idée de ce travail ou plutôt de ce recueil, nous indiquerons d'abord les cinq importantes parties qui en constituent l'ensemble. La première, comme nous l'avons dit, se rapporte aux productions, au commerce et à l'industrie des différentes contrées riveraines de la Méditerranée depuis le détroit de Gibraltar jusqu'à l'extrémité de la Mer d'Azof, en parcourant le bassin oriental et le bassin occidental de la Méditerranée séparés par la Sicile, entre l'Afrique et l'Italie, — puis en pénétrant, par l'Archipel, les Dardanelles, la mer de Marmara et le Bosphore, dans la Mer-Noire jusqu'au pied de la chaîne du Caucase, — enfin en arrivant par le Bosphore cimmérien jusqu'à la limite des eaux méditerranéennes, à l'orient de la Crimée. Dans ce vaste périple, que de peuples ont été, sont ou seront! Après les travaux de l'historien et du géographe, quel vaste champ ouvert à ceux de l'homme d'état pour les intérêts présens et futurs des peuples et de l'humanité!

Plus spécialement consacrée à la mer elle-même, que l'auteur considère comme voie de communication et comme soumise aux lois générales de la physique du globe ou de la météorologie, la seconde partie comprend la température, les courans, les marées, le système des fleuves, l'évaporation et ce qui est relatif aux peuplades de poissons et d'êtres vivans qui habitent cette mer et en enrichissent diverses contrées. La profondeur des eaux, l'aspect des rivages et les effets des volcans anciens et modernes sont décrits dans une juste mesure.

Dans la troisième partie se placent les questions relatives aux vents régnans, aux saisons et à la climatologie de cette mer avec tous les phénomènes de l'atmosphère, y compris les tempêtes, la pluie et les orages électriques.

La quatrième partie contient l'histoire des recherches géographiques qui ont établi les précieuses cartes actuelles de la Méditerranée, depuis les anciens jusqu'au moyen âge et jusqu'aux opérations modernes des Anglais et des Français. L'auteur a pris dans ces opérations une part aussi honorable qu'exempte de toute rivalité envieuse envers ses collaborateurs, et, au moment même où nous écrivons, la France les poursuit encore, pour ajouter à l'admirable

catalogue des cartes de détail dues à l'amirauté française et à l'amirauté anglaise, depuis la forme des côtes et les dangers enregistrés jusqu'aux sondages qui nous ont fait connaître presque en chaque point la profondeur des eaux et les habitans qui les peuplent à divers étages.

La cinquième partie est plus spécialement technique; elle traite des longitudes et des positions géographiques, et se termine par une précieuse table des positions méditerranéennes, accompagnée de symboles indiquant pour chaque point les ancrages, les havres, les rochers, les dangers sous-marins, les écueils, les lieux où l'on doit se tenir sur ses gardes, les coups de vent qui peuvent menacer les navigateurs, la pente graduée ou escarpée de la côte, la nature du terrain qui la borde, les terres, les rochers, les bois qui sont en perspective, et même les bandes d'oiseaux qui fréquentent telle ou telle localité. A la suite des positions de l'auteur sont celles du capitaine Gauttier, de la marine française, qui a travaillé plus à l'est, et jusque dans la Mer-Noire et dans la Crimée. Le nom de M. Daussy, chargé par le bureau des longitudes de la partie géographique de la *Connaissance des temps,* se trouve honorablement cité dans cette partie du livre, aussi bien que ceux de MM. Deloffre et Mathieu. Ce dernier, actuellement parvenu au grade de contre-amiral et directeur du dépôt hydrographique de la marine française, est à la tête des travaux qu'exécutent nos ingénieurs géographes conjointement avec les officiers de cette marine. Nous retrouverons bientôt les déterminations de profondeurs obtenues, d'après ses instructions, en octobre 1854, entre la Sardaigne et l'Algérie française, ainsi que dans le détroit de Gibraltar.

Après avoir rendu justice à l'œuvre de l'amiral Smyth, nous devons mettre sous les yeux de nos lecteurs les notions générales qui nous paraissent de nature à les intéresser spécialement.

Ainsi que nous l'avons dit, la Méditerranée se divise naturellement en deux grands bassins séparés l'un de l'autre par les deux détroits que forme la Sicile, l'un dans le voisinage de Carthage, du côté de l'Afrique, l'autre entre Messine et l'Italie. Le premier de ces bassins, qui est à l'occident, communique avec l'Océan par le détroit de Gibraltar, entre les deux escarpemens si célèbres dans l'antiquité sous le nom de *colonnes d'Hercule;* mais comme le courant porte continuellement les eaux de l'Atlantique dans la Méditerranée, cette mer est privée de toute issue extérieure, comme si l'on eût fermé le fameux détroit entre l'Espagne et l'Afrique. Le second bassin ou bassin oriental est deux fois le premier en étendue, si l'on y comprend l'Adriatique et l'Archipel; il reçoit au nord les eaux de la Mer-Noire, qui est un accessoire considérable, par un courant assez rapide qui traverse le Bosphore et les Dardanelles, et porte les eaux du Pont-

Euxin au bassin oriental, comme, à l'autre extrémité de la Méditerranée, le courant de Gibraltar porte dans le bassin occidental les eaux de l'Océan. On remarque une grande différence entre le nord et le sud de cette immense nappe d'eau, car, tandis que les côtes méridionales qui bornent l'Afrique au nord sont peu tourmentées et n'ont que très peu d'îles dans leur voisinage, les côtes septentrionales, notamment celles de l'Adriatique et de la Grèce, sont excessivement découpées, sinueuses et peuplées d'une infinité d'îles. Sous ce point de vue, la Mer-Noire est remarquable par l'absence complète d'îles proprement dites, à moins qu'on ne compte le petit rocher qui, à une certaine distance des bouches du Danube, porte le nom d'île des Serpens. Quoique la Méditerranée appartienne par ses côtes aux trois grandes parties du monde ancien, on peut remarquer que l'Afrique, à cause du petit nombre de ses habitans, n'est presque rien parmi les puissances riveraines de la Méditerranée; dans notre siècle, pour créer de puissantes populations, il faut des lois protectrices du travail et de la propriété. Les mêmes causes ont aussi dévasté l'Asie. Au temps des Romains et des Grecs, les masses d'habitans que nourrissaient la Palestine, la Syrie et l'Asie-Mineure étonnent l'imagination. Aujourd'hui ces contrées, dépeuplées par l'islamisme, l'instabilité du sort des propriétaires du sol et des commerçans, et enfin par l'arbitraire des gouvernans, offrent le spectacle affligeant d'une terre privilégiée d'où l'homme semble ne retirer que le moins d'avantages possible. Au moyen âge, les côtes d'Afrique ont eu des cités florissantes et nombreuses que la guerre et la dévastation des chrétiens, des païens et des musulmans ont successivement détruites. L'occupation française, par les soins éclairés du maréchal Vaillant, fait entrevoir l'époque où les évêchés grecs de l'Afrique, si nombreux du temps de Genseric et de saint Augustin, seront remplacés par autant de diocèses français, avec une population proportionnée, en sorte que la France africaine puisse rivaliser avec la France européenne, comme autrefois l'Afrique grecque et romaine rivalisait pour les arts et la civilisation avec Rome et Athènes. Dans l'économie politique bien entendue, peupler son pays c'est conquérir une nouvelle nation, de même que, dans l'économie agricole, fertiliser son domaine, c'est en acquérir un nouveau.

On a remarqué que la navigation de cette mer, comme celle de toutes les mers intérieures, est en général difficile, peu sûre et sujette à de grands coups de vent arrivant de l'intérieur des terres; les vents étésiens ou du nord y dominent une grande partie de l'année, aussi bien que le vent d'ouest arrivant de l'Océan; il n'y a point, comme sur l'Atlantique et le Pacifique, des vents réglés favorables au commerce. Sous ce point de vue, la navigation à vapeur est non-seulement un avantage, mais on peut même dire une nécessité pour

les communications méditerranéennes. Malheureusement aucun des pays limitrophes ne fournit en abondance le charbon de terre nécessaire aux bâtimens à vapeur; on peut s'en consoler d'après cette remarque déjà anciennement faite, que les besoins rapprochent les peuples, et que le plus puissant moyen de civilisation a été l'échange des produits des différentes nations, qui les a forcément mises en rapports. Lorsqu'à la foire de Nijney-Novogorod en Russie, où les affaires se font par centaines de millions, les produits de la Chine, de la Sibérie, de la Tartarie, de l'Inde, de la Perse, de l'Asie-Mineure et de la Grèce sont échangés pour les produits manufacturés de l'Europe, — y compris les articles de chimie et de médecine, — le mouvement matériel et intellectuel qui en est la suite surpasse infiniment l'effet de toutes les écoles de philosophie bouddhistes, musulmanes ou chrétiennes.

Quand on veut établir le bilan de la Méditerranée relativement à la plus importante détermination de toute mer, savoir, la quantité d'eau qu'elle contient, on ne trouve qu'une seule cause de perte, l'évaporation, tandis qu'elle reçoit le tribut des eaux de toutes les mers et terres environnantes, et de plus la pluie qui tombe directement sur son bassin. Outre ce qu'elle tire de l'Océan et de la Mer-Noire, l'Èbre d'Espagne, le Rhône de France, le Tibre d'Italie, mentionné ici seulement à cause de l'illustration de son nom, le Pô de Lombardie, l'Èbre de Thrace, et enfin le Nil d'Égypte, sans compter un grand nombre de fleuves sans importance, viennent s'y perdre. On peut expliquer cette grande évaporation en remarquant que les vents dominans sont ceux du nord, qui sont généralement des vents secs, puisque l'air contient d'autant moins de vapeur qu'il est à une température moins élevée. Or ces vents du nord, en se réchauffant sur la France, sur l'Italie et sur la Grèce, deviennent aptes à enlever une plus grande quantité d'humidité qu'ils portent enfin au-dessus des déserts de l'Afrique, de l'Arabie et de la Perse, pour aller produire au sud la saison des pluies tropicales. Quant au vent d'ouest, qui généralement est un vent humide, il n'arrive à la Méditerranée que par-dessus les montagnes de l'Espagne et de la France, où il dépose en grande partie son humidité; ce dépôt est l'origine de la Guadiana, du Tage, du Douro, de la Gironde, de la Loire et du Rhône. Ce vent d'ouest arrive donc presque desséché au bassin de la Méditerranée. Suivons les importantes conséquences de ces principes.

D'abord on a pensé que le niveau de cette mer, admettant d'une part le courant de l'Océan, de l'autre celui de la Mer-Noire, devait être beaucoup au-dessous de ces deux mers, et par suite de la Mer-Rouge, laquelle communique au Grand-Océan par le détroit de Bab-el-Mandel. L'expédition française en Égypte avait constaté que la Mer-Rouge surpassait la Méditerranée d'environ dix mètres.

Ce résultat paraît avoir été infirmé par de nouvelles mesures, et notamment par celles de M. Bourdaloue. Au reste un courant marchant avec la vitesse que produirait une différence de niveau de dix mètres serait bien plus rapide que celui qu'on observe aux *colonnes d'Hercule* ou à l'Hellespont, dans le voisinage de Troie, et la preuve de la faiblesse comparative de ces courans, d'ailleurs très constans, se tire de cette considération, que les brises aériennes, quand elles sont un peu fortes, suffisent pour renverser à la surface le sens du courant dans ces deux localités. Je suis disposé à avoir une grande confiance en M. Bourdaloue, dont les recherches sont hautement appréciées. Cependant, quand on considère les anciens travaux des Egyptiens, qui établissaient l'égalité de niveau entre le Nil au Caire et la Mer-Rouge à Suez, et qu'on songe de plus qu'entre le Caire et les bouches du Nil le fleuve a une pente qui produit, par le choc de ses eaux contre celles de la mer, les *boghaz* si poétiquement décrits par Homère, on en conclura naturellement que, si le résultat de l'expédition scientifique de l'Égypte était peut-être un peu exagéré en plus, les nouvelles déterminations le sont peut-être en moins. L'amiral Smyth attribue à l'action d'un vent soutenu des variations de niveau ou *dénivellemens* de plusieurs mètres, et comme l'action de ces vents est comparable à l'action des courans qu'elle renverse souvent, on doit en conclure que les courans, qui sont de même force que les vents, peuvent correspondre aussi à des dénivellemens de plusieurs mètres. Nous dirons en général cependant que les grands nivellemens français de Dunkerque à Perpignan, et de l'Océan à la Méditerranée, par la vallée de la Garonne et de l'Aude, n'ont donné aucune différence sensible de hauteur entre la Méditerranée et l'Océan, pas plus qu'en Amérique on n'en a constaté entre le Pacifique et l'Atlantique des deux côtés de l'isthme de Panama. Là comme ailleurs, ce que nous ne savons pas, nos descendans le sauront; mais il y a un mérite considérable à pouvoir leur indiquer dès ce jour ce qu'ils auront à rechercher : on a dit depuis longtemps qu'une question bien posée était plus qu'à moitié résolue.

Puisque la Méditerranée reçoit de l'Océan et de la Mer-Noire des eaux salées qui n'en sortent que par l'évaporation, c'est-à-dire en y laissant toute leur salure par une vraie distillation, il est évident que, d'année en année, la salure de ses eaux doit augmenter. Nous sommes naturellement portés à nous plaindre de ce que les Grecs, il y a vingt-cinq siècles, n'ont pas déterminé la salure des eaux de leur mer, loin des courans fluviatiles. Ils pourraient à juste titre récriminer contre nous en nous demandant si nous-mêmes aujourd'hui nous avons pourvu à l'instruction de la postérité, en fixant pour notre époque ces données de la nature. L'ouvrage de M. Smyth, si complet du reste, nous montre la pauvreté actuelle de la science

quant à cet important point de la géographie physique. Voici la maigre table des résultats connus jusqu'ici. En prenant l'eau douce de pluie pour point de départ, ou bien l'eau que donne la distillation, on trouve en général que l'Océan Atlantique est plus lourd que l'eau douce d'environ 28 millièmes, et que dans les localités suivantes l'eau de la Méditerranée, aux profondeurs indiquées, surpasse la même eau douce du nombre de millièmes suivans. Les profondeurs sont marquées en brasses anglaises de 6 pieds, qui équivalent chacune à $1^m,629$.

LOCALITÉS.	PROFONDEUR en brasses anglaises.	EXCÈS DE POIDS en millièmes.
Détroit de Gibraltar	250	30
A 50 milles en-deçà du détroit	670	129
Devant Marseille	à la surface.	27
Entre l'Espagne et les îles Baléares	8	27
Entre Minorque et la côte de Barbarie	450	29
Entre Carthagène et Oran	400	30
Entre la Sardaigne et Naples	60	29
A l'embouchure de l'Adriatique	45	29
Entre Malte et Cyrène	60	28
A l'entrée de l'Hellespont	34	28
A l'embouchure du Bosphore	30	14
La Mer-Noire	à la surface.	14
L'Océan en général		28

La Mer-Noire, ce grand bassin isolé de la Méditerranée, est sensiblement moins salée que celle-ci, puisque son excédant de poids sur l'eau douce n'est que la moitié de celui de l'Océan, savoir 14 au lieu de 28. La raison de cette différence est évidente. Cette mer, d'une étendue restreinte, reçoit d'immenses cours d'eau : le Danube, le Dniester, le Dniéper ou Borystène, le Don ou Tanaïs, le Kouban ou Hypanis, et enfin le Phase et les petits fleuves de l'Asie-Mineure, qui ont perdu depuis longtemps leur nom grec et leur célébrité; c'est donc une masse d'eau douce qui vient se mêler à ces eaux salées, et qui ressort par un trop plein dans la Méditerranée au moyen du Bosphore et de l'Hellespont. Lucain dit très poétiquement que la Propontide, qui porte le poids de l'Euxin, se précipite par une étroite embouchure dans la Méditerranée :

Euxinumque ferens parvo ruit ore Propontis.

Il doit s'ensuivre que la salure de cette masse considérable d'eau doit aller continuellement en diminuant, puisqu'elle reçoit sans cesse de l'eau douce tout en versant de l'eau salée par le Bosphore. Si les Argonautes ou les Grecs du temps d'Aristote en eussent déterminé la salure exacte, nous aurions aujourd'hui un moyen de plus pour vérifier l'âge du monde, c'est-à-dire l'époque où s'est établi l'ordre actuel

des choses. En effet, puisque la salure de la Mer-Noire n'est que la moitié de celle de l'Océan, on pourrait calculer combien il a fallu de temps pour ce dessalement partiel, sachant que depuis un certain nombre de siècles il se serait opéré une certaine déperdition de salure. En général, tous les lacs à écoulement qui sont traversés par des eaux douces se sont ou complétement dessalés, ou diminuent graduellement leur quantité de sel, tandis que ceux qui n'ont point d'issue, comme la Mer-Morte, la Mer-Caspienne, le lac d'Aral et autres nappes d'eau confinées, voient au contraire augmenter leur salure de plus en plus. Parmi les lacs d'eau douce ou plutôt parmi les lacs maintenant complétement dessalés, on peut citer le lac de Genève, traversé par le Rhône, et le lac de Constance, traversé par le Rhin, et, sur une plus grande échelle, les immenses lacs de l'Amérique du Nord, traversés par le fleuve Saint-Laurent. Entre la Sibérie et la Chine, pour le lac Baïkal, dont les eaux douces sont d'une pureté extrême, la salure primitive et l'origine maritime sont mises hors de doute par la présence de phoques et d'autres animaux marins qui se sont peu à peu acclimatés dans ces eaux devenues graduellement douces. Au contraire la Mer-Morte et le lac d'Ourmiah sont excessivement salés et paraissent augmenter graduellement en matières salines par ce que leur fournissent leurs affluens. L'excès de poids de l'eau de l'Océan étant de 28 millièmes, comme nous venons de le dire, l'eau de la Mer-Morte offre un excès de poids huit fois plus grand, c'est-à-dire 240 millièmes. Quand on pense qu'à l'opposé du Jourdain, la vallée d'El-Ghor, entre cette mer et la pointe voisine de la Mer-Rouge, est bordée par des montagnes de sel deux ou trois fois aussi hautes que notre Montmartre, et qui sont formées de sel comme Montmartre l'est de plâtre, on concevra qu'à chaque saison de pluie les torrens d'eau salée qui viennent s'y perdre y laissent à perpétuité leurs dépôts salins, que n'enlève point l'évaporation, laquelle, comme la distillation, ne sublime dans l'atmosphère que de l'eau parfaitement pure. Pour le lecteur peu habitué aux considérations physiques, je dirai qu'on ne se fait pas une juste idée de l'énorme quantité d'eau que peut enlever cette puissante cause de déperdition. Lorsque, pour la défense des places fortes (comme notamment à Metz en 1813 et 1814), on barre le cours d'une rivière, on se figure qu'on va produire une véritable mer intérieure. L'étendue de la nappe d'eau qui en résulte n'est pourtant que celle d'un vaste étang ou d'un très-petit lac, et si le Rhône et le Rhin, en traversant le lac de Genève et celui de Constance, ne sont pas épuisés par l'immense évaporation de ces belles nappes d'eau douce, c'est qu'ils reçoivent par des sources de fond bien d'autres eaux que celles des fleuves qui les traversent.

Nous avons déjà eu l'occasion (1) de mentionner les travaux analogues du savant ingénieur M. Belgrand, chargé de la navigation de la Seine entre Paris et Rouen. Dans la partie inférieure de son cours, à partir de la chute de l'Oise, la Seine reçoit si peu de cours d'eau considérables, que l'évaporation seule de son lit suffirait de reste pour épuiser complétement tout l'eaue qui passe sous les ponts de Paris; de même, si en amont de la capitale, à la hauteur de Charenton, au-dessous de la jonction de la Marne et de la Seine, on construisait une immense digue reliant transversalement les hauteurs de droite et les hauteurs de gauche, bien loin de produire un lac égal à celui de Genève ou de Constance, on n'aurait qu'un petit lac bifurqué, recouvrant seulement les plaines basses d'alluvion des deux rivières arrêtées. Il est honorable pour la puissance de l'industrie moderne que ces suppositions ne soient aucunement des hypothèses impraticables. J'ai déjà dit combien, dans les salons de Paris et dans les conversations de société, on acquiert de science positive, quand on sait écouter, interroger et se souvenir. Un jour qu'il était question des fontaines artificielles et en même temps des admirables travaux du génie civil à Paris pour le canal Saint-Martin (œuvre qui n'est pas assez admirée), pour l'île des Cygnes, pour les îles et les quais de la Cité, quelques personnes élevaient des doutes sur la possibilité de certains travaux hydrauliques qui faisaient le sujet de l'entretien. — Eh! messieurs, s'écria le modeste M. Séguin, songez donc qu'à Lyon j'ai pu maîtriser le Rhône et lui tracer des quais qu'a respectés cette redoutable rivière. — Avec les progrès de l'industrie mécanique et physique, que ne feront pas nos descendans!

Une question bien posée, avons-nous dit, est plus qu'à moitié résolue; nous devons donc saisir l'occasion de demander aux hommes de capacité, de loisir et de fortune convenable, comme aussi aux gouvernemens et aux administrations locales, des travaux purement scientifiques. La Tamise a été sondée de Londres à la mer, et la Seine est aussi assez bien connue pour la profondeur de son lit : pourquoi n'avons-nous point la carte détaillée des sondages du lac de Genève et la topographie de son bassin, tel qu'il paraîtrait si toute l'eau en avait été enlevée, et que ce fût une vallée à ciel découvert? La question, si l'on veut, n'est pas de moi; mais je saisis l'occasion de la proposer de nouveau, surtout en y joignant la notice des terrains sous-jacens, tant primitifs qu'alluvionnaires; l'importance de l'étude des eaux à différentes profondeurs s'accroît encore de cette considération nouvellement introduite dans la science, que les plantes, les coquillages, les mollusques, les poissons, et en général tous les êtres vivans varient suivant la profondeur de l'eau

(1) Voyez l'étude sur Quillebœuf, dans la *Revue* du 1er novembre 1854.

douce ou salée, de même que le long des flancs des montagnes de l'équateur, la végétation et aussi les espèces animales varient depuis les peuplades tropicales jusqu'à celles des zones tempérées et de la Norwége ou de la Sibérie. La météorologie du fond de la Méditerranée, si différente de celle des plaines ou des vallées continentales, pour être plus difficile à connaître, n'en est pas moins curieuse. L'ouvrage de l'amiral Smyth donne l'énumération des produits ichthyologiques de cette mer; mais l'influence de la profondeur, d'ailleurs bien indiquée dans l'ouvrage, n'y est pas mise en ligne de compte, quoiqu'il ait très bien établi que, d'après la profondeur des mers qui les entourent, la Sardaigne et la Corse sont, suivant lui, de véritables îles marines, tandis que la Sicile, à peine séparée de l'Italie et de l'Afrique par des mers peu profondes, est, suivant son expression pittoresque, une île continentale, c'est-à-dire une île tenant au continent par des terrains à peine submergés. En suivant cette nomenclature, on peut dire que l'Angleterre est, par rapport à l'Europe, une véritable île continentale, puisqu'elle n'est séparée de la France que par un canal de quelques centaines de mètres de profondeur, tandis qu'en dehors des deux Finistères anglais et français, la sonde n'atteint pas le fond à plusieurs milliers de brasses. On peut prendre pour terme de comparaison la mince couche d'eau qui couvre les parapets des ponts de la Seine pendant la pluie, comparée à la profondeur d'eau de la rivière elle-même, et on sera encore au-dessous de la vérité.

Pour en finir avec la question relative à la quantité d'eau de la Méditerranée, nous dirons qu'en certaines localités, même loin des embouchures des fleuves et des dépôts qu'ils charrient dans la mer, on remarque certaines étendues de terrain qui semblent avoir été abandonnées par la mer, tandis que celle-ci a gagné sur d'autres points. Ce fait se rapporte à une question bien plus générale, que nous ne pouvons examiner ici dans toute son étendue, savoir : le changement de forme de la terre quant à son noyau et à sa surface. Lors de la catastrophe, comparativement récente, qui a fait surgir les continens et déprimé le bassin des mers, un brusque changement a eu lieu dans l'aspect de notre globe; mais ensuite les mêmes effets ont dû continuer à se produire sur une échelle infiniment moindre, et cependant, sensibles pour l'homme à cause de sa petitesse, ces changemens sont surtout apparens à la limite de la terre et des eaux, qui nous donnent un nivellement perpétuel des côtes. Toute la partie occidentale de l'Europe se soulève ainsi graduellement, comme j'ai pu le constater par plusieurs renseignemens authentiques. Le soulèvement des bords de la Baltique est connu et constaté depuis longtemps. Sur les côtes de France, qui s'enfoncent sous l'Océan par une pente douce et graduée, le moindre soulèvement est révélé par

une retraite apparente de la mer, de même que les marées sur les côtes peu escarpées avancent ou reculent à de grandes distances. Dans les terrains disloqués et dont les assises brisées ne forment pas de masse continue, comme dans la Suisse, la Calabre et une partie de la Grèce, souvent une portion de terrain s'élève, tandis que la partie voisine s'abaisse. Je ne parle pas ici des terrains volcaniques, essentiellement portés sur un fonds fluide de chaleur, dont les éruptions amènent une partie à la surface. Rien de plus célèbre que l'*aventure* du temple de Sérapis à Pouzzoles, dont les colonnes sont descendues au-dessous du niveau de la mer, ont été percées par les pholades et les vers lithophages, et, par la suite des siècles, se sont relevées de telle sorte, que la mer aujourd'hui baigne à peine leurs piédestaux. Je crois savoir, par les travaux de M. Capocci, astronome de Naples, que les débris du temple semblent disposés à s'enfoncer de nouveau sous la mer, pour y recommencer la bizarre pêche aux pholades qu'ils ont déjà exécutée entre le siècle des Romains et le nôtre; c'est aussi l'opinion de M. Smyth, qui du reste fait très bien observer que dans la Méditerranée les soulèvemens sont bien plus nombreux que les enfoncemens.

L'étude de la profondeur des mers semble à beaucoup de personnes un objet purement scientifique, et comme le vaisseau de guerre le plus grand et le plus chargé d'artillerie ne s'enfonce pas à plus d'une dizaine de mètres de profondeur, il leur semble que toute mer ou toute masse d'eau qui surpasse cette quantité est inutile à sonder. D'après la coupe du détroit de Gibraltar, insérée dans l'ouvrage de l'amiral Smyth, la profondeur du détroit dans son milieu n'excède guère 60 brasses anglaises (environ 110 mètres); mais cette donnée est importante pour la théorie du courant qui coule de l'Atlantique dans la Méditerranée, car une si petite profondeur admettrait difficilement le contre-courant dont l'on a souvent supposé l'existence pour expliquer comment la Méditerranée, recevant continuellement les eaux salées de l'Océan, n'augmente pas de salure, ce qui du reste n'est aucunement prouvé.

Dans la table donnée plus haut des quantités de poids de l'eau de mer, on trouve en général une salure plus grande que celle de l'Océan quand on est à une grande profondeur. L'excès de salure observée en dedans du détroit à six cent soixante-dix brasses semble difficile à expliquer, tandis que les faibles salures observées près de la surface en dehors de Marseille et près des Baléares sembleraient indiquer que l'eau des fleuves, se mêlant et se confondant difficilement avec l'eau salée sur laquelle elle s'étend, est promenée à la surface, dans un faible état de salure, à des distances considérables de l'embouchure de ces mêmes fleuves. L'Amazone, l'Orénoque, la Plata, l'Indus, le Gange et les rivières du pays de Siam dessalent

l'Océan à sa surface à d'immenses distances dans la saison des crues. Le Rhône, le Pô, le Nil, sont cités pour la même particularité par M. Smyth. S'il était aussi commode de retirer le sel de l'eau de mer que d'en prendre la température, on reconnaîtrait à la surface de la Méditerranée l'origine des eaux que les courans y promènent d'une manière vagabonde d'après la quantité de sel dont elles sont imprégnées. Nous reviendrons tout à l'heure, à propos des courans, sur cette faible salure observée en dehors de Marseille et le long de la côte d'Espagne. Elle provient évidemment du Rhône et de l'Èbre; mais en quelle saison a-t-elle été constatée?

Parmi les applications étonnantes de la science à l'industrie, on peut citer les câbles sous-marins des télégraphes électriques, qui porteront à la postérité le nom de M. Bret. Le câble qui traverse le Pas-de-Calais a été suivi de deux autres communications de l'Angleterre avec le continent : l'une par la Belgique, l'autre par la Hollande. Tout en regrettant de voir que la France ne prenne aucune part à l'établissement de la ligne qui va d'Europe en Afrique par le golfe de la Spezzia, la Corse, le détroit de Boniface, et ensuite de la Sardaigne à la côte d'Afrique, en passant par la petite île de Galite, nous dirons que c'est à la marine française que l'on doit la reconnaissance du fond de la mer entre la Sardaigne et l'Afrique. M. le contre-amiral Mathieu a bien voulu nous communiquer plusieurs des beaux résultats obtenus par son active initiative dans plusieurs parties de la Méditerranée. On suit avec intérêt (je n'ose dire avec bonheur) le profil du fond des mers qui atteint en certains endroits près de deux kilomètres et demi, et qui cependant n'offre point d'escarpemens ni de précipices, comme on en rencontrerait au débouché du canal de la Manche en entrant dans l'Océan, et même, d'après quelques indications fournies par les sondages de M. Smyth, la même plongée abrupte s'observerait en dehors du détroit de Gibraltar. En jetant les yeux sur ces documens, qui sont l'œuvre de MM. Darondau et Lecoat de Kerveguen, on est tout étonné d'y voir la date d'octobre 1854. Sous la direction du même amiral français, et d'après ses instructions, d'autres observateurs relèvent et sondent le détroit de Gibraltar, et vont résoudre enfin, au grand honneur de la France, les questions si controversées des courans de ce fameux détroit. La difficulté de retirer des eaux d'une grande profondeur, sans mélange avec les eaux supérieures, nous fait craindre que les questions relatives à la salure dans ces parages ne soient encore ajournées.

Passons à la question des marées. Tout le monde répète qu'il n'y a point de marées dans la Méditerranée, si ce n'est dans le voisinage du détroit de Gibraltar, où se propagent celles de l'Atlantique. L'amiral Smyth combat victorieusement cette assertion, tout en convenant que l'action des vents, de la pression atmosphérique et des

courans maritimes ou fluviatiles peut produire des effets comparables ou même supérieurs aux effets de la marée. Après l'observation des Grecs sur les mouvemens singuliers de l'Euripe entre l'Eubée et la côte d'Aulide, mouvemens auxquels les Grecs ont attaché la renommée qui suivait toutes leurs paroles, et mettant de côté l'anecdote très apocryphe d'Aristote se précipitant dans ce détroit de désespoir de ne point trouver la théorie de ses agitations, nous dirons qu'à Venise, au fond du golfe Adriatique, les marées, renforcées par le resserrement local, sont très sensibles et souvent dépassent un mètre. Il est vrai que l'action du vent est augmentée dans la même proportion; mais en s'aidant d'observations faites dans les pleines et dans les nouvelles lunes et pendant des temps calmes, Toaldo nous a donné de bonnes études des influences des actions de la lune et du soleil sur le niveau de la mer dans ces localités. Alexandrie d'Égypte paraît avoir des marées d'au moins un demi-mètre, dont l'ignorance a été fatale à l'époque de la bataille d'Aboukir, en éloignant l'idée de la possibilité de mettre la flotte à l'abri. L'amiral Smyth cite encore d'autres localités où l'influence luni-solaire n'est pas douteuse. On voit avec étonnement qu'il attribue certains courans du détroit de Messine à l'action des marées; il en résulterait que les deux grands bassins de la Méditerranée verseraient tour à tour leurs eaux à l'orient ou à l'occident, et que par cet étroit passage l'effet des dénivellemens deviendrait bien plus sensible.

Je ne puis m'empêcher de citer les belles paroles de Newton sur ce point intéressant des mouvemens des marées en général. « Tandis que dans les mers ouvertes l'élévation des eaux est en proportion avec la force soulevante de la lune et du soleil, et ne monte qu'à quelques pieds, — dans les localités restreintes au contraire, la vitesse acquise par les eaux, tant pour le flux que pour le reflux, ne peut être détruite qu'après que la mer s'est élevée à trente, à quarante pieds, même à cinquante et au-dessus. » Newton fait preuve ici comme ailleurs d'une grande habileté dans le choix des expressions de la langue latine, et il cite plusieurs des ports de la Manche, tant sur la côte anglaise que sur la côte française, où les marées sont énormes. Nous ajouterons qu'il eût pu citer les marées de cent et cent vingt pieds qui s'observent dans la baie de Fundy au Canada, dans les anciennes possessions françaises. On peut rendre à l'amiral Smyth la justice qu'il ne lui échappe dans son ouvrage aucun trait de rivalité nationale contre la France militaire ou scientifique, et cependant il est un des officiers qui ont tenu le plus longtemps la mer dans le blocus des côtes de France qui a précédé 1815. On aime à lire dans le paragraphe relatif à nos côtes méditerranéennes ces mots encadrés dans la suite du discours : « La France, ce pays tour à tour royaume, république ou empire, mais toujours puissance de pre-

mier ordre. » Qu'on nous permette d'ajouter que c'est surtout sous son nouveau titre que nous devons espérer aujourd'hui que la France ne déchoira pas.

En général, il nous semble que l'influence du vent a été un peu exagérée dans les estimes du savant amiral. Des soulèvemens de dix ou douze pieds anglais nous paraissent difficiles à admettre, tandis que si une partie considérable de la Méditerranée, par exemple le golfe de Lyon, est déchargée d'une certaine quantité de la pression barométrique, toute l'eau environnante affluera dans ce point, où la contre-pression ne fera plus équilibre, et alors, par un temps calme, dans le silence des vents et des orages électriques, la mer montera par un de ces soulèvemens assez rares et assez peu destructeurs sur nos côtes, mais qui, dans les parages de l'Inde, poussent à l'embouchure du Gange de vraies cataractes qui couvrent la plaine à une immense distance, en engloutissant les hommes et les animaux et en rasant au niveau du sol toutes les habitations, tous les travaux agricoles. Ces *raz* de marées ont paru tellement étonnans, qu'on les a souvent attribués au mouvement que les tremblemens de terre imprimaient au fond de la mer; j'ai même partagé longtemps cette opinion, qui peut-être dans quelques circonstances expliquerait certaines particularités, si du moins les indications du vent et du baromètre n'indiquaient une cause plus naturelle. Dans la riche collection de faits cités par l'amiral Smyth, on trouve un certain nombre de secousses ressenties à bord des vaisseaux non plus par des tremblemens de terre, mais bien, suivant l'expression de l'auteur, *par des tremblemens de mer*. Remarquons ici que les mouvemens barométriques de la mer, constatés par M. Daussy d'après les observations des grandes marées de l'Europe occidentale, ne sont qu'une très-faible partie des marées de l'Atlantique, tandis que dans la Méditerrannée ces effets sont de même ordre et de même grandeur que ceux de la marée elle-même. Que dire de cet ensemble de documens? Ce sont toujours des questions posées, des questions bien posées; les chercheurs scientifiques qui observeront dans chaque localité en fourniront plus tard la solution. Le mérite dans les sciences n'est pas de savoir, mais de savoir le premier. Un armateur du Havre ou de Dieppe envoie un bâtiment à New-York ou à Terre-Neuve ou aux grandes Indes, sous la conduite d'un patron qui certes n'est ni un Christophe Colomb, ni un Vasco de Gama, et celui-ci accomplit cette traversée fort obscurément, mais bien plus sûrement que ces illustres navigateurs. « C'est quelque chose, dit Horace, que d'arriver jusqu'à un certain point quand il est impossible d'aller plus loin. »

Est quodàm prodire tenùs, si non datur ultra.

On doit légitimement ajouter au mérite des découvertes, même incomplètes, une part de la gloire que ces tentatives ont permis de recueillir aux successeurs de ces premiers inventeurs, sans lesquels les découvertes subséquentes n'auraient pas été faites. L'orgueilleux Charles-Quint, qui avait supprimé le *non* dans la fameuse devise de l'antiquité sur les colonnes d'Hercule, *non plùs ultra,* ne s'est enrichi des dépouilles du Mexique et du Pérou, et n'a possédé la Mer-Pacifique par les Fernand Cortez, les Pizarre et les Balboa qu'après les tristes expéditions de ce Christophe Colomb, qui, suivant son épitaphe, ne reçut qu'une prison en échange d'un monde, et des fers pour une couronne qu'il avait donnée à l'Espagne. A mesure que la civilisation fera des progrès, l'équitable postérité fera une meilleure part aux inventeurs, et les archives du genre humain conserveront avec reconnaissance les noms de ceux qui, par leurs travaux, ont été véritablement les bienfaiteurs de l'humanité, en mettant la force du côté de l'intelligence et réalisant ainsi ce vieil apophthegme : savoir, pouvoir!

Autant les lois de la mécanique se déploient majestueusement et complétement dans les courans qui sillonnent les grands océans, et qui font naître cinq grands circuits d'eaux chaudes et d'eaux froides dans l'Atlantique du nord, dans l'Atlantique du sud, dans l'Océan Pacifique du nord, dans l'Océan Pacifique du sud, et enfin dans la Mer des Indes, autant il est difficile de bien reconnaître les courans de la Méditerranée, resserrés dans deux bassins limités, contrariés par les vents, influencés par les fleuves qui s'y jettent, par les eaux qui arrivent de l'Océan, et enfin par celles qui descendent de la Mer-Noire. La belle carte des courans de M. Duperrey n'indique que le courant du détroit de Gibraltar. L'ouvrage de l'amiral anglais, tout en comprenant l'ensemble des notions que l'on possède en 1854 sur cette question, n'en est pas moins, comme il le remarque lui-même, bien au-dessous des exigences de la science moderne. Essayons de rattacher ces courans à la même théorie qui nous a donné le secret des mouvemens généraux de ces grands océans qui ne laissent aux continens qu'un quart au plus de la surface du globe.

Rappelons d'abord que toute masse fluide d'air ou d'eau, transportée vers le sud, y arrive, à cause de la rotation de la terre, avec une vitesse moindre *vers l'est* que celle des lieux où elle aborde, et que par suite elle doit se porter vers l'ouest, tandis qu'une masse qui remonte vers le nord y porte un excès de vitesse *vers l'est,* et par conséquent tend à se diriger vers l'orient. Ainsi les eaux du Rhône et de l'Èbre de l'Espagne, en descendant vers le sud, doivent prendre sensiblement vers l'ouest et raser les côtes d'Espagne; c'est ce qui explique la moindre salure observée entre les Baléares et la

côte de Valence; c'est encore ce qui explique pourquoi, dans le courant rapide des Dardanelles, les eaux de la Mer-Noire suivent la côte d'Europe de préférence à la côte asiatique. De même le courant du Nil, qui marche en sens contraire, se porte à l'est, et il longe les côtes de Syrie. Il semble donc s'établir une espèce de circuit qui, dans le bassin du levant, suit la côte d'Asie, et, tournant ensuite à l'occident, vient rejoindre les eaux fournies par la Mer-Noire. Ce circuit se complète naturellement en revenant par l'Archipel, par la Grèce méridionale, par le sud de la Sicile et par le nord de l'Afrique, où, comme courant de retour, il est dirigé de l'ouest à l'est. Depuis la côte de Tunis jusqu'à celle de Tripoli et d'Alexandrie, ce courant s'observe indubitablement; mais il reste fort douteux qu'il se relie avec le courant, dirigé aussi vers l'est, qui longe la côte d'Algérie jusqu'à Carthage, dans le bassin occidental. Tout porte à croire qu'il s'établit dans cet autre bassin un circuit tout pareil, formé par les eaux de l'Océan, qui entre par l'ouest dans le détroit de Gibraltar, côtoie l'Afrique française, et, remontant le long de l'Italie occidentale, vient rejoindre, par le golfe de Gênes, les eaux du Rhône et de l'Èbre. La salure de la mer, à la superficie et dans des profondeurs considérables, trahira l'origine des eaux qui la composent; mais c'est surtout le courant de la Mer-Noire, dont les eaux sont si peu salées, qui sera facile à reconnaître dans les parages de Rhodes, de la Crète, des Cyclades et de Cythère. Dans la table des degrés de salure donnée plus haut, on voit pourquoi la salure est bien plus considérable à l'est et vers le milieu de la mer qu'à l'ouest et sur les côtes d'Espagne. Reste la question de savoir si la salure n'est pas beaucoup plus considérable au fond de la Méditerranée que vers la surface, qui reçoit immédiatement les eaux douces des fleuves et de la pluie. Il suffit d'avoir remarqué combien, dans une tasse de thé où l'on jette du sucre sans agiter le liquide, le fond sucré se mêle lentement à la surface qui ne l'est pas; avec un peu de dextérité, on fait aussi cette expérience curieuse, de remplir d'abord à moitié avec de l'eau un verre sur lequel on met ensuite du vin sans que le mélange s'opère. Rumford allait encore plus loin, car, après avoir rempli à moitié un vase d'eau froide, il versait au-dessus de l'eau chaude qui ne s'y mêlait que tardivement. Il pourrait donc se faire que la plupart des courans méditerranéens ne fussent que des courans superficiels et pas du tout des courans de fond. Alors la salure du fond serait plus considérable que celle de la surface. Le sel qu'amène l'Océan serait ainsi logé dans les profondeurs de notre mer intérieure, ce qui expliquerait l'étonnante salure de 129 millièmes reconnue dans l'intérieur du détroit, à 670 brasses anglaises de profondeur. Attendons l'observation, et nous saurons; jusque-là, malgré notre légitime

impatience, sachons ignorer : c'est un principe que je ne cesserai de répéter. La traduction de ce mot dans le langage du sens commun est celui-ci : ne demandons pas l'impossible.

L'amiral Smyth, dont l'ouvrage a servi de texte à cette étude, est membre correspondant de l'Institut de France pour la section d'astronomie, et il est lui-même, ainsi que son fils, un astronome de première distinction; son ouvrage intitulé *Cycle de notions astronomiques* (*Cycle of celestial objects*) a reçu la grande médaille de la Société royale de Londres. Après la guerre du commencement de ce siècle, il a déterminé avec précision les positions géographiques d'un grand nombre de points du bassin occidental de la Méditerranée, et même il est arrivé jusqu'à la Morée, en retournant ensuite à la Sicile, à l'Algérie et au Maroc. On voit dans son ouvrage, à la suite de ses nombreuses déterminations dans l'ouest, les déterminations du capitaine Gauttier sur les côtes de Candie, l'Archipel, la Turquie d'Europe, la Mer-Noire tout entière, enfin l'Anatolie et l'Asie-Mineure, la Syrie et l'Égypte. La longitude de Palerme, point essentiel entre les deux bassins de la Méditerranée, est déterminée par lui et par M. Daussy. Il se montre toujours empressé de rendre justice à ses compétiteurs en hydrographie comme en toute autre chose. On peut lui appliquer cette pensée que Sophocle met dans la bouche d'OEdipe : « En avançant dans la vie, j'ai appris à être bienveillant; mais cette bienveillance est naturelle aux âmes élevées. »

Comment donc résumer un ouvrage plein de faits qui se rapportent à la nature entière, en y comprenant, avec l'homme, tous les êtres animés qui foisonnent sur les rivages, sur les bords, enfin au milieu de cette mer africaine, asiatique et européenne? Les migrations seules des poissons qui suivent les courans et les côtes depuis les colonnes d'Hercule jusqu'à la Mer d'Azof, à l'extrémité de la Mer-Noire, réclameraient une étude à part. L'auteur met en doute s'il est un seul individu de ces espèces neptuniennes qui arrive au terme de sa carrière et meure de vieillesse; mais la nature a compensé ces grandes destructions par une prodigieuse fécondité, car dans plusieurs cas l'éclosion des œufs produit de véritables bancs marins vivans, qui fournissent amplement à la consommation active des espèces carnassières, de manière à limiter, d'une part, la population de chaque poisson, et de l'autre à en conserver le nombre à peu près constant. On peut regretter que l'auteur ne parle presque pas de nos pêcheries de corail sur la côte de Bône. La difficile question de la quantité d'eau que la Méditerranée perd par l'évaporation est aussi peu développée; mais les déterminations scientifiques manquent ici complétement. On doit considérer l'ouvrage de l'amiral Smyth comme le point de départ des travaux futurs qui le compléteront, et en mettront les parties faibles au niveau des parties les plus brillantes.

Il ne faut pas croire qu'en marchant sur les erremens d'un auteur célèbre, il n'y ait rien à gagner, même pour les découvertes originales. Dans l'état actuel des sciences, l'imprévu, comme disait Arago, garde encore la meilleure part : en cherchant à vérifier une assertion connue, on rencontre presque toujours des choses nouvelles. Mille exemples pourraient en être cités; mais la logique seule nous crie que, pour trouver, il faut chercher. Admettre l'hypothèse contraire, suivant l'expression populaire, ici fort appropriée aux éventualités de la science, ce serait vouloir gagner à la loterie sans avoir pris de billets.

Les vents, ces dominateurs des mers, n'offrent point, sur la Méditerranée, cette constance qui a fait donner à beaucoup des mouvemens de l'atmosphère au-dessus des grands océans le nom de *vents réglés* et de *vents périodiques*. Lorsque Magellan, ouvrant ses voiles aux alisés de l'Océan Pacifique du sud, traversa la moitié du globe pour retrouver les possessions espagnoles qu'il avait déjà visitées en marchant vers l'est, il ne connut pas toutes les chicanes des vents inconstans des mers méditerranéennes. Plus tard les galions chargés de l'or du Mexique et du Pérou se décidèrent à traverser l'immense Océan Pacifique et à revenir par le cap de Bonne-Espérance plutôt que de traverser l'Atlantique à contre-courans d'air et d'eau. D'après la constitution générale de l'Europe, le vent d'ouest semblerait devoir dominer sur la Méditerranée; mais la grande chaleur que prennent les déserts de l'Afrique, de l'Égypte, de l'Arabie et de la Perse cause dans l'atmosphère de ces régions un courant ascendant que viennent remplacer les couches d'air plus froides qui reposent sur l'Europe méridionale. De là un transport continu des masses d'air européennes vers le sud, par-dessus la Méditerranée. Avant la navigation à vapeur, il était fort difficile de quitter les côtes du Maroc, de l'Algérie et de la Mauritanie pour remonter vers l'Europe. La traversée de Marseille à Alexandrie était sept ou huit fois plus facile que le retour en France. Suivant l'observation du maréchal Marmont, l'Égypte semble être faite pour être conquise. César et Napoléon y sont descendus à pleines voiles, l'un du bassin oriental, l'autre du bassin occidental. Comme il n'est point de vérité absolue, nous dirons que ces mêmes courans d'air assuraient aux pirates du Maroc, d'Alger et de Tunis une impunité qu'ils conservèrent encore, à la honte de l'Europe, trois cents ans après Charles-Quint, dont le grand amiral Doria disait, en parlant de la Méditerranée : « Il n'y a que trois ports sûrs dans cette mer : Juin, Juillet et Carthagène. » Tout le monde connaît l'épouvantable désastre de Charles-Quint devant Alger au mois d'octobre 1541. « Ce fut là, dit l'amiral Smyth, que le sanguinaire Fernand Cortez perdit les bijoux et les trésors de pierres précieuses avec lesquels il comptait racheter la faveur

de son souverain. » Ajoutons que si les conquérans de l'Amérique, les Fernand Cortez, les Pizarre et même les gens de Christophe Colomb ont encouru le reproche de férocité en détruisant par millions les paisibles habitans des deux Amériques, leurs descendans, dans les guerres civiles de nos jours, ne se sont pas montrés moins sanguinaires et moins cruels. Il semble que la Providence, après l'extermination des races autres que la race conquérante, armait les Espagnols les uns contre les autres et les décimait sur le théâtre même des immenses exterminations dont s'étaient souillés leurs ancêtres. Mais, dira-t-on, le savant amiral doit-il s'occuper à moraliser les peuples? A cela je répondrai hardiment : — Oui, l'humanité est encore cent fois au-dessus de la science.

Aujourd'hui même la cause de l'humanité triomphe sur les bords qui furent témoins du désastre de Charles-Quint. La France a fait justice des pirates barbaresques, et la navigation à vapeur a permis le retour comme l'arrivée sur les côtes de l'Afrique française.

Puisque nous parlons ici des ports de la Méditerranée, qui dans le premier comme dans le second bassin sont extrêmement peu nombreux, je dirai, d'après des autorités compétentes, que si à Carthage on fondait un Gibraltar anglo-français, non visité par la peste et servant de station, de port-franc entre les deux bassins de la Méditerranée, Carthage renaîtrait de ses ruines, et qu'avant la fin du siècle il y aurait là une ville européenne de 100,000 âmes, sans compter Tunis, qui en a déjà 150,000. Une de mes autorités, qui le croirait? est celle du roi Charles X, transmise par son ancien ministre M. Lainé. Malheureusement cet homme d'état a emporté dans la tombe toutes ses idées et toutes ses connaissances politiques, qui eussent été si utiles à la France et à l'humanité. C'était, suivant l'expression de Quintilien, le *vir bonus dicendi peritus*, c'est-à-dire l'homme de bien doué d'éloquence; mais sa modestie l'emportait encore sur sa capacité. Après Carthage et Malte, il n'y a plus guère dans le second bassin de la Méditerranée que le port de Milo et celui de Lesbos. Je ne sais lequel des deux les États-Unis d'Amérique voulaient acquérir à tout prix. Ils paraissent du reste y avoir renoncé.

Si le vent d'ouest et le vent du nord soufflaient alternativement sur la Méditerranée, la navigation à voile pourrait tirer parti de ces directions diverses; mais il arrive presque toujours qu'ils soufflent en même temps, et qu'il en résulte un vent de nord-ouest. Sur plusieurs parties de la Méditerranée, notamment dans les provinces illyriennes, ce vent, connu sous le nom de *bora*, est un vent désastreux qui détruit la végétation, comme le fait le vent d'ouest sur les côtes occidentales de France. Les vents étésiens sont aussi un fléau sous le beau climat de Constantinople. La côte sud de la Crimée, qui

en est abritée par la chaîne prolongée du Caucase, paraît offrir le plus beau climat du monde pour la salubrité, pour la douceur des saisons et la richesse des productions de la terre, tandis que la partie nord, balayée par ces impitoyables courans d'air, n'offre, comme la partie méridionale de la Russie, que des steppes sans végétation arborescente. Par un singulier effet d'abritement local, tandis que la partie méridionale de la Mer-Noire est sujette aux tempêtes qui lui avaient valu le nom de *Pont-Axin,* c'est-à-dire « mer inhospitalière, » la partie septentrionale est comparativement calme et sûre. A voir dans l'ouvrage de M. Smyth tout ce que la science peut encore obtenir de notions importantes par l'observation, on se demande dans quel siècle futur pourra être terminée l'histoire naturelle de cette mer; ce ne sera évidemment qu'après que la civilisation aura fait naître sur chaque point des observateurs sédentaires, qui recueilleront sans peine plus de renseignemens précis que toutes les expéditions scientifiques de France et d'Angleterre n'en pourraient rassembler dans leurs stations temporaires.

Si l'action du vent est souvent incommode et même nuisible, son absence est aussi souvent pire. On connaît le dicton populaire qui prétend que la ville d'Avignon est ennuyeuse quand il fait du vent, et malsaine quand il n'en fait pas.

Avenio ventosa,
Cum vento fastidiosa,
Sine vento venenosa,
Omni tempore odiosa.

Sans vouloir garantir l'exactitude de cette boutade, remarquons que l'homme se plaint bien souvent de ce qui lui est utile, et qu'en satisfaisant à ses vœux, la Providence lui rendrait un fort mauvais service. Il est, suivant l'expression de Virgile, « ingrat par ignorance. »

Ignarus rerum, ingratusque salutis.

Tout ceci s'applique à cette terrible *malaria* qui infeste tant de localités sur les côtes d'Espagne, de France et surtout de la Corse orientale et de la campagne de Rome, et dont le vent d'ouest préserve les côtes occidentales d'Europe. Sans doute l'abri des montagnes de Corse est pour beaucoup dans la production de la *malaria* des rivages bas de la Corse et des côtes d'Italie qui lui font face. L'amiral Smyth examine la question de savoir si, depuis Romulus, qui, dit-on, *choisit un lieu salubre au milieu d'une région pestilentielle,* le climat de la campagne de Rome a changé ou est resté le même; je pense qu'il a sensiblement empiré, puisque certains quartiers de Rome sont aujourd'hui envahis par ce fléau qui n'admet

aucune acclimatation. Comme le sulfate de quinine est cher et peu abondant, ce ne seront que les travaux hydrauliques exécutés sur une grande échelle qui assainiront les côtes de France et d'Italie. Ainsi que nous l'avons dit plusieurs fois, la France est encore à conquérir pour les Français; heureusement la science n'a pas dit son dernier mot, et nous avons trente-six millions de Français.

On peut être assuré qu'en ouvrant au hasard le livre de l'amiral Smyth on rencontrera des notions solides et intéressantes. La partie géographique, avec l'histoire de la géographie pratique depuis Hipparque et Ptolémée jusqu'à l'époque de Christophe Colomb, et depuis cette époque jusqu'à nos jours, est un chef-d'œuvre de science positive. L'auteur cite honorablement les somptueuses publications du vicomte de Santarem, qui a recueilli tous les documens manuscrits depuis le xe siècle, et qui les a publiés en fac-simile au grand profit de la science. Nous avons nous-même examiné cette précieuse publication du compatriote de Vasco de Gamà, qui peut servir à fixer bien des points débattus en géographie et en histoire. Dans cette collection comme dans l'ouvrage de l'amiral Smyth, on voit les Juifs, les Égyptiens et les Grecs primitifs bornant l'Océan à l'Archipel et atteignant tout au plus les côtes de Sicile. Plus tard la Méditerranée est explorée jusqu'aux colonnes d'Hercule, et les voiles lançant les vaisseaux en pleine mer, la rame cesse de les guider le long des côtes et d'être, suivant Sophocle, la dominatrice des mers. Puis viennent les expéditions par terre, qui d'une part arrivent à l'Europe occidentale et de l'autre atteignent l'extrémité des Indes. Cependant même dans cette étendue restreinte on se figure à peine jusqu'à quel degré l'ignorance des chartographes était poussée au moyen âge. Ils ne donnaient à l'Europe, l'Asie et l'Afrique aucune forme approchant de la réalité. L'Afrique, coupée en deux par une mer équatoriale hypothétique, laissait supposer un monde inconnu faisant pendant à l'Europe; quant au reste de la terre, malgré les paroles d'Aristote et de Sénèque, son existence n'était pas même soupçonnée. L'impossibilité où les anciens étaient de déterminer les longitudes et leur négligence à prendre les latitudes produisaient les effets les plus extraordinaires. On ne comprend pas qu'au moins ils n'aient pas donné aux côtes maritimes leurs directions vraies, car rien n'est plus facile que de voir si l'ensemble d'un rivage court au nord, à l'est, à l'ouest ou dans les directions intermédiaires. Les meilleurs portulans du moyen âge sont tous incroyablement défectueux. Au reste ce n'est guère que depuis le commencement de ce siècle ou tout au plus vers la fin du siècle dernier que la connaissance des mouvemens de la lune et le perfectionnement des montres marines ont permis de bonnes déterminations géographiques. Après les calculs

d'Euler, qui, comme on sait, perdit un œil dans ses veilles obstinées sur la théorie de notre satellite, les marines de France, d'Angleterre et plus récemment des États-Unis ont pu se guider dans les voyages maritimes les plus hasardeux, et obtenir des cartes exactes du monde entier. Ces cartes forment maintenant une des richesses de l'humanité tout entière, et les récens travaux des Américains, sous la direction de M. Bache, l'arrière-petit-fils de Franklin, ajoutent de jour en jour, sur une immense échelle, à ces trésors de science pratique. C'est une chose curieuse que pendant longtemps on ait mieux connu la distance de la lune à la terre que celle de Paris à Constantinople. Louis XIV se plaignait que les astronomes de l'Académie des sciences, en rectifiant et resserrant la côte de Gascogne d'après les observations astronomiques, l'avaient privé d'une partie de son royaume. A cette époque, et même beaucoup plus tard, la latitude du détroit de Gibraltar était en erreur de plusieurs degrés; on peut juger d'après cela de l'état où en était l'hydrographie du reste du monde.

Depuis 1815, les travaux de l'amiral Smyth pour la Méditerranée, combinés avec ceux de nos hydrographes, ont rectifié des centaines d'erreurs et marqué une ère nouvelle honorable à notre siècle. Nous n'avons pas même indiqué tout ce que la publication récente qui nous occupe renferme de questions importantes. L'étendue des divers bassins maritimes y est donnée avec soin. Chose remarquable, la Sicile y est reconnue *un peu plus petite* que la Sardaigne. La Corse ne vient qu'au sixième rang après la Sardaigne, la Sicile, la Crète, Chypre et l'Eubée. Il eût été curieux de donner l'étendue superficielle des contrées européennes, asiatiques et africaines qui versent leurs eaux dans la Méditerranée par les fleuves qui s'y déchargent depuis l'Espagne et le Maroc jusqu'à l'extrémité des Palus-Méotides. C'est là, pour ainsi dire, le bassin continental de cette mer dont Napoléon voulait faire le *lac français*, et que les Romains appelaient *notre mer*, *mare nostrum*. Elle sera bien mieux un jour la mer des peuples civilisés, quand, sous l'influence de l'ascendant moral et des lois de la France et de l'Angleterre, la Grèce, l'Asie-Mineure, la Syrie, l'Égypte, la Mauritanie et les provinces limitrophes de la Mer-Noire auront vu renaître les immenses populations qu'elles peuvent encore nourrir comme autrefois, et que les guerres entre nations seront prévenues par le développement des droits et des relations internationales, comme le sont les rixes sanglantes entre les hommes privés dans toute cité bien policée. En dépit de l'état actuel des choses, et, nous osons le dire, par cela même, ce temps n'est pas éloigné.

BABINET, de l'Institut.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

30 novembre 1854.

Il se débat aujourd'hui en Europe un problème étrange en vérité. Il s'agit de savoir si la vigueur d'action que la France et l'Angleterre ont montrée dans les affaires d'Orient fera pencher la balance du côté du droit et de toutes les garanties conservatrices de la sécurité du continent, si elle parviendra à incliner toutes les volontés vers une politique plus décisive, ou si les deux puissances auront à combattre la Russie assistée de toutes les temporisations, de toutes les divergences intérieures et des neutralités mal déguisées de l'Allemagne. Il y a plus d'un an déjà que ce drame, noué par l'irrésolution et la faiblesse, se déroule dans toutes les chancelleries de l'Europe, lassant et décourageant toutes les prévisions. Il a eu ses personnages, ses épisodes, ses mystères, et même ses coups de théâtre; il ne se peut pas qu'il ne touche désormais à son terme, soit que l'Allemagne prenne une résolution définitive favorable à l'Occident, soit que l'Angleterre et la France aient à continuer seules une guerre qui leur a été imposée par le sentiment le plus strict d'un intérêt universel. C'est là le double nœud de la situation de l'Europe au point où elle est arrivée.

Quoi qu'il en soit, c'est une lutte formidable, à coup sûr, qui se poursuit en ce moment dans la Crimée, tandis que l'Allemagne est en travail d'une politique. La guerre est suspendue sur tous les autres points de l'Europe; nos escadres ont quitté la Baltique, et les vaisseaux russes ont pu librement sortir. Rien n'a été tenté sur le Pruth, comme on s'y attendait. Tout s'est effacé devant l'intérêt de ce choc terrible et toujours nouveau où nos armées sont forcées de balancer la supériorité du nombre de l'ennemi par la puissance de leur discipline et l'impulsion de leur courage. Trois fois, depuis qu'elles sont entrées en Crimée, les armées alliées ont eu à se mesurer avec les forces russes, — sur l'Alma, à Balaklava, et plus récemment à Inkerman; — trois fois elles sont sorties en définitive victorieuses de la lutte, emportant les posi-

tions russes, ou restant inexpugnables dans celles qu'elles occupaient elles-mêmes, et poursuivant les opérations du siége le plus laborieux. Joignez à ceci les difficultés qui naissent d'une saison déjà rigoureuse, les tempêtes de la Mer-Noire, qui menacent nos vaisseaux et troublent nos communications, toutes les fatigues et toutes les privations stoïquement supportées : il y a sans nul doute dans ce spectacle de quoi réveiller le sentiment de patriotisme le plus endormi, et, de tous les résultats de ce conflit, celui-là n'est pas le moindre. S'il y a une compensation aux maux de la guerre, elle est dans cette révélation émouvante de tant d'héroïsme naturel et intelligent, comme aussi en présence de tant de braves gens qui meurent obscurément à ce simple mot d'ordre : La France vous regarde! on peut se dire qu'il n'y a qu'une grande cause qui vaille ces immolations sanglantes. C'est surtout dans cette dernière journée du 5 novembre, dans la bataille d'Inkerman, que ces deux armées, fières de combattre et de mêler leurs drapeaux, ont montré ce qu'elles pouvaient et ce qu'il était donné à l'héroïsme militaire de notre temps d'accomplir. Tout indique dans ce combat, de la part de la Russie, une tentative extrême, dans la prévision d'un assaut qu'elle considérait comme prochain. Les généraux russes ont voulu évidemment, par un suprême effort, briser ce réseau de fer et de feu qui se rapprochait chaque jour de Sébastopol, en prenant l'offensive sur plusieurs points à la fois contre les alliés et en combinant une attaque extérieure avec une sortie de la garnison. Ils en avaient reçu l'ordre, dit-on, du tsar lui-même, qui avait envoyé ses deux fils, les grands-ducs Michel et Nicolas, pour assister à la délivrance de la ville assiégée. Des renforts nombreux avaient été expédiés sur Sébastopol, soit du Danube, soit des provinces méridionales de l'empire. Plusieurs divisions avaient été transportées en poste d'Odessa à Simphéropol. Les forces étaient considérables : elles s'élevaient au chiffre de soixante-dix mille hommes. Ce n'est point non plus le courage qui a manqué aux Russes, et, il faut le dire, c'est l'honneur de ce vieillard de soixante-douze ans, du prince Menchikof, de porter le poids de cette lutte, d'animer encore son armée de son feu et de son énergie. Le nombre et le courage des Russes sont venus échouer cependant devant l'inébranlable vigueur des soldats alliés, qui ont eu à soutenir le combat le plus inégal.

C'est le matin du 5 novembre, à la faveur d'un brouillard épais et sous une pluie qui durait depuis vingt-quatre heures, que les masses russes s'ébranlaient avant le jour, pour attaquer l'aile droite des Anglais, dont les positions avancées, malheureusement mal fortifiées sur les hauteurs d'Inkerman, offraient peu de résistance. Il en est résulté qu'au premier choc le petit nombre d'hommes intrépides qui défendaient ces positions n'ont pu que déployer un courage inutile. Bientôt cependant les divisions anglaises, au nombre de sept ou huit mille hommes, accouraient au combat, et alors la mêlée devenait générale. Il y avait des scènes terribles, des luttes corps à corps, des positions prises et reprises plusieurs fois. Les soldats anglais opposaient au nombre cette inébranlable solidité qui est leur génie militaire. Ainsi pendant plusieurs heures se prolongeait cette mêlée, où le duc de Cambridge lui-même était blessé, lorsqu'un hurra enthousiaste vint annoncer l'approche des colonnes françaises que le général Bosquet menait

au combat. C'est là, à vrai dire, le moment où la bataille changeait de face. L'armée russe n'était point vaincue encore, mais elle avait devant elle l'impassibilité anglaise et la fougue française. Devenu moins inégal, le combat se rétablissait par degrés, jusqu'à ce que la résistance des Russes fût brisée et se changeât en un mouvement prononcé de retraite, qui devenait bientôt lui-même une déroute sous le feu meurtrier de notre artillerie. La sortie de la garnison de Sébastopol, on le sait, avait le même sort; elle était vigoureusement repoussée, et nos soldats arrivaient jusque sous les murs de la ville, où le général de Lourmel, entraîné par son ardeur, allait tomber mortellement frappé. Ainsi finissait cette journée. Ce qu'elle a eu de terrible, on peut le pressentir par les pertes des diverses armées. Cinq mille morts russes restaient sur le champ de bataille; près de quinze mille hommes avaient été mis hors de combat parmi les soldats du tsar. Les armées alliées avaient environ cinq mille morts ou blessés. Les Anglais avaient trois généraux tués et cinq blessés. Dans nos rangs, le général Canrobert lui-même avait reçu une blessure. Il en résultait évidemment que, si les Russes étaient hors d'état de renouveler pour le moment leur tentative, les armées alliées étaient également dans la nécessité de ne point risquer témérairement un assaut avant l'arrivée de nouvelles forces. Expédier ces forces, c'est là maintenant le soin le plus pressant pour la France et pour l'Angleterre. Aussi des renforts sont-ils déjà partis et partent-ils chaque jour de nos côtes, outre le corps d'occupation de la Grèce, arrivé déjà sur le théâtre de la guerre. Deux nouvelles divisions françaises s'embarquent encore en ce moment pour la Crimée. L'Angleterre elle-même presse ses envois de troupes, et paraît devoir porter son armée au chiffre de trente-six mille hommes. L'armée russe de son côté réparera ses pertes sans nul doute, et recevra de nouveaux accroissemens. Tout annonce ainsi des luttes prochaines, plus redoutables encore peut-être que celles qui ont eu lieu, et si l'illusion est dissipée sur la facilité de la prise de Sébastopol, la chute de la ville russe sera du moins le couronnement d'une campagne soutenue jusqu'ici avec la plus héroïque intrépidité.

C'est là la part de la guerre. La paix n'apparaît ici, on le voit, que comme le prix d'une série de nouveaux combats. Or cette paix, qui sera toujours chèrement achetée désormais, cette paix, que tout le monde désire et appelle, sortira-t-elle plus aisément des conclaves de l'Allemagne que de nos champs de bataille? Telle est la question dont l'Allemagne croit avancer beaucoup la solution en rédigeant bien des dépêches et des circulaires, et en offrant au monde le spectacle de la plus prodigieuse élaboration diplomatique. Soit donc : l'Allemagne est parvenue, provisoirement du moins, à se mettre d'accord avec elle-même, c'est-à-dire que l'Autriche et la Prusse, après des dissidences très vives et très marquées, semblent avoir retrouvé un terrain commun pour agir d'intelligence et proposer les mêmes résolutions à la diète de Francfort; mais sur quelles bases s'est rétabli cet accord? Quelles sont ses conditions? quelle est sa portée au point de vue de l'Allemagne et de l'Europe? Les deux puissances allemandes, on le sait, étaient divisées sur des points politiques très essentiels, plus essentiels même, nous osons le croire, que ne le disait M. de Buol, quand il exprimait récemment l'opinion que l'Autriche et la Prusse différaient moins sur les principes que dans la manière d'appré-

cier certains faits. Ainsi, lorsque le cabinet de Berlin était d'avis que la convention du 20 avril était expirée par le fait même de l'évacuation des provinces du Danube par les Russes, tandis que l'Autriche considérait ce même traité comme ayant conservé toute sa force, c'était là sans doute plus qu'une simple nuance. Lorsque la Prusse, dans ces derniers temps, élevait l'étrange prétention d'exclure des principautés les Turcs et leurs alliés et de constituer l'Autriche dans une situation de neutralité armée entre les belligérans, lorsqu'elle demandait au cabinet de Vienne l'engagement de ne prendre en aucun cas l'offensive contre la Russie, de se contenter désormais, quelles que fussent les chances de la guerre, des propositions de paix du 8 août, de ne point contracter d'alliance en dehors de l'Allemagne et de soumettre toute résolution de sa part à une décision allemande, quelle était la réponse de l'Autriche? Elle était aussi simple que formelle. L'Autriche répondait sur le premier point que sa position dans les principautés n'était nullement celle d'une neutralité armée, et qu'elle ne lui conférait aucun droit d'entraver les opérations de la Turquie ou de ses alliés. Elle refusait d'aliéner l'indépendance de son action vis-à-vis de la Russie en abdiquant son droit d'offensive. Le cabinet de Vienne ne cessait point de considérer les conditions du 8 août comme une base de paix acceptable; mais ces conditions, essentiellement variables, pouvaient se modifier selon l'état de la guerre, et on ne dissimulait point que, si les puissances occidentales demandaient davantage, elles seraient fondées à le faire. Enfin, quant à l'engagement de ne contracter aucune alliance en dehors de l'Allemagne, l'Autriche était si peu disposée à y souscrire, que d'un autre côté elle se montrait au même instant prête à traiter avec l'Angleterre et la France pour régler son intervention éventuelle dans la guerre. L'Autriche était logique autant que l'était la Prusse elle-même. L'une marchait pas à pas à une action plus décisive, l'autre cherchait à faire sortir de toutes les circonstances la justification et le triomphe de son inaction. Comment un accord nouveau a-t-il été scellé entre les deux puissances allemandes? La réalité est que sur la plupart des points de dissidence la Prusse a retiré ses conditions et ses oppositions. Elle a laissé l'Autriche libre de tout engagement; elle a consenti à ce que l'Allemagne s'appropriât les quatre garanties du 8 août. Le cabinet de Berlin n'a obtenu gain de cause que sur une question, c'est que le traité du 20 avril ne suffisait pas pour assurer à l'Autriche les secours de l'Allemagne dans le cas où elle serait attaquée par la Russie en raison de sa position dans les principautés, et alors un article additionnel a été signé entre les deux cabinets. L'Allemagne se trouve donc pour le moment à l'abri de la scission qui la menaçait, mais il est bien évident que l'Autriche et la Prusse ne peuvent attacher le même sens à cet accord nouveau.

On va voir sans doute se dessiner cette différence à l'occasion de l'offre faite, dit-on, par l'empereur Nicolas de souscrire aux garanties du 8 août. Ces dispositions nouvelles du tsar connues à Berlin, voilà peut-être la grande cause des concessions de la Prusse, qui ne s'est point tenue pour très compromise de faire entrer dans la politique de l'Allemagne ce que la Russie acceptait. Les dernières propositions de la Russie, si elles étaient sincères, si elles portaient réellement la marque du désir de souscrire aux nécessités européennes,

auraient incontestablement leur valeur et leur poids; mais il faut se rendre compte de la nature de ces garanties du 8 août, acceptées aujourd'hui, assure-t-on, par le cabinet de Pétersbourg. La Russie ne refuse pas, dites-vous, de laisser substituer un protectorat collectif de cinq puissances au droit exclusif de protection qu'elle s'attribue sur les chrétiens d'Orient. Or, qu'on le remarque bien, il n'a nullement été proposé de remplacer un protectorat par un autre protectorat, mais bien de les supprimer tous, en laissant intacte la souveraineté du sultan, et en réservant simplement l'influence naturelle de l'Europe sur les conseils de la Porte, dans l'intérêt des populations chrétiennes. Il en est de même des principautés, où tout protectorat doit s'effacer devant la garantie diplomatique des priviléges qui constituent ces provinces dans une quasi-indépendance. La Russie accepte le principe de la révision du traité de 1841. Soit; mais ici encore il est bon de s'entendre. Il y a dans ce traité deux parties assez distinctes : il y a un article unique qui ne fait que consacrer une vieille tradition de la politique ottomane par la clôture des détroits, et il y a le préambule, où est la véritable pensée de l'Europe, pensée de garantie en faveur de l'intégrité et de l'indépendance de la Turquie. Par qui et comment cette indépendance a-t-elle été menacée? Elle l'a été par la Russie en raison de la situation de cette puissance en Orient et dans la Mer-Noire. Il est donc clair que la révision du traité de 1841 doit porter moins sur la stipulation officielle que sur le changement essentiel de ces situations inégales qui ont amené la crise actuelle. Or est-ce ainsi que la Russie entend les conditions qu'elle vient d'accepter? Elle le pourrait indubitablement aujourd'hui, d'autant plus que l'attitude de son armée a mis son honneur militaire hors de cause, et que nul jusqu'ici n'a eu sérieusement la pensée d'une atteinte à l'intégrité de l'empire russe. Pour que la Russie reconnût le droit de l'Europe, il suffirait qu'elle désarmât son ambition, et qu'elle se résignât à abdiquer une politique qui rencontrera toujours devant elle la coalition de tous les intérêts et de toutes les forces de l'Occident. Les garanties du 8 août n'ont point d'autre but général que de désarmer l'ambition russe. Le cabinet de Saint-Pétersbourg leur attribue-t-il cette signification? La récente et tardive acceptation qu'il viendrait d'envoyer à Berlin n'est-elle pas plutôt tout simplement un habile expédient imaginé pour diviser encore une fois et immobiliser l'Allemagne, en offrant un prétexte à son inaction? Il y a quelques mois déjà, il en a été ainsi dans un moment où l'Autriche, prête à marcher sur le Danube, était sur le point de signer une alliance plus étroite avec la France et l'Angleterre. Ce spectacle peut-il se renouveler aujourd'hui?

Que la Prusse se soit engagée sans péril à s'approprier les quatre garanties de paix, lorsqu'elle les savait acceptées, en apparence du moins, par le cabinet de Pétersbourg, qu'elle ait saisi avec empressement ce moyen d'échapper à la nécessité d'une résolution sérieuse, rien n'est plus simple : c'est dans la politique qu'elle suit fort tristement jusqu'ici, allant de l'un à l'autre, intervenant partout, cherchant à s'entendre avec tout le monde, et en définitive ne trompant plus même personne. Mais l'Autriche ne saurait évidemment être arrêtée par de telles considérations. Les dernières démarches de la Russie ne peuvent arrêter la main du cabinet de Vienne, prêt à signer aujourd'hui un traité d'alliance offensive et défensive avec l'Angleterre et la France.

C'est là en effet qu'en sont les choses en ce moment. L'Autriche n'a cessé de dire que l'année actuelle était consacrée par elle aux négociations, et que ces négociations une fois reconnues inutiles, elle était prête à agir. L'instant est venu, et il y a une raison bien simple de croire que l'empereur François-Joseph ne faillira pas à cette politique : c'est qu'il y va du crédit de l'Autriche. Le cabinet de Vienne a pu se faire un jour l'illusion qu'il accomplissait un acte sérieux par l'envoi des troupes autrichiennes dans les principautés. L'acte était sérieux en effet; mais la retraite volontaire des Russes en diminuait immédiatement la portée, et depuis il n'a été rien fait. Non-seulement il n'a été rien fait, mais la Russie a pu se croire en assez grande sécurité sur le Pruth pour précipiter ses forces sur la Crimée, si bien que les armées alliées voyaient dans l'arrivée de chaque bataillon russe une défection de l'Autriche. Nos soldats se trompaient sans nul doute, ils ne comprenaient pas la diplomatie allemande, et ils étaient fort excusables; cependant leur impression même dans sa vivacité était l'indice manifeste d'une situation qui ne pouvait se prolonger. Plus que jamais aujourd'hui il importe que toutes les forces disposées à entrer dans la lutte se réunissent et combinent leurs mouvemens. Tandis que l'Autriche se liera, comme nous n'en pouvons douter, avec l'Angleterre et la France, Omer-Pacha, de son côté, reprendra sur le Pruth des opérations qui, poussées avec vigueur dans un temps plus opportun, eussent été une diversion puissante. Des divisions françaises vont être envoyées, dit-on, dans les principautés pour marcher sur la Bessarabie, pendant que les armées de Crimée, renforcées de troupes nouvelles, pourront poursuivre leur laborieuse campagne. Ainsi se dessine la situation actuelle, au point de vue militaire comme au point de vue diplomatique. Le voyage récent de lord Palmerston parmi nous dans ces circonstances a eu certainement pour but de régler de plus près quelques-unes des conditions de la lutte où l'Angleterre et la France sont engagées ensemble. Les conditions financières par exemple ont pu être l'objet de combinaisons qui ne tarderont point sans doute à se révéler. Au surplus, toutes ces questions vont se poser de nouveau dans tout leur jour au sein du parlement anglais, qui va se réunir le 12 décembre, et le corps législatif français est convoqué lui-même pour la fin du mois. Avec des prérogatives fort inégales, les deux corps politiques vont se trouver en face du même problème de la guerre, avec toutes ses nécessités et ses impérieuses conditions.

Peut-être dans les deux pays, en Angleterre et en France, y a-t-il en ce moment une même pensée : c'est qu'on s'est fait d'abord beaucoup d'illusions sur ce qu'il y avait à faire, et qu'il faut aujourd'hui redoubler d'efforts pour suppléer à ce qui a été négligé. Si ce n'était cette obsession puissante et permanente d'une grande lutte à soutenir, il est certain que la vie intérieure de la France resterait invariablement uniforme. Elle serait un composé de petits incidens, de préoccupations matérielles et de bruits de toute sorte qui ont leur retentissement naturel à la Bourse, où la spéculation hardie les exploite, où la crédulité les propage. Cette société française si souvent éprouvée retrouvera-t-elle le goût des soucis virils, de l'activité publique et des travaux qui élèvent le caractère d'un peuple au-dessus de la poursuite exclusive des bienfaits matériels de la civilisation? Il faut le croire sans doute. En atten-

dant, elle profite de son repos et de son calme, elle oublie le plus qu'il lui est possible, elle crée des entreprises pour l'exploitation de tous les élémens, elle tâche de faire sa fortune et d'en jouir vite; elle va à la Bourse, et se repose de ses émotions en s'informant des actrices qui partent ou qui reviennent, des causes de leur fuite ou de leur retour. Il y a ainsi deux parts dans notre existence actuelle, — l'une remplie par toutes les préoccupations des affaires extérieures et de la guerre, l'autre perdue dans tous les soins matériels et les futiles entraînemens. Entre ces deux points extrêmes, n'aperçoit-on pas un vide, — ce vide que laisse toujours l'absence d'une activité réglée appliquée aux intérêts les plus sérieux et les plus élevés d'un pays?

Mettons donc toujours de côté, comme il est juste, tout ce qui touche à ces grandes questions internationales et au mâle héroïsme de nos soldats. Dans ce qui reste de nos mœurs intérieures, dans ce monde ainsi fait, plus accoutumé aux jeux capricieux de la fortune qu'à l'idéal, dévoué à la passion du bien-être et des jouissances matérielles bien plus qu'à une pensée sérieuse, dans ce monde de frivolité et de calcul, de recherches factices et de fausses élégances, certes un moraliste ou même un politique pourrait aller puiser sans effort le conseil de plus d'une page saisissante. Sans pénétrer si profondément, un écrivain vient d'y trouver le sujet d'un récit, — *la Robe de Nessus*, — qui reflète en courant tout un côté de la vie actuelle, avec ses personnages, ses épisodes et ses mœurs. *La Robe de Nessus* de M. Amédée Achard nous montre dans un de ses derniers aspects ce roman moderne, qui n'est plus déjà ce qu'il fut, et qui n'est point encore ce qu'il redeviendra quelque jour. Le roman autrefois, il y a moins de dix ans, avait conquis sa place dans le journal; il y régnait en souverain, il y était fêté. Il a été quelque peu banni depuis, mais il n'est pas redevenu simplement un livre, — et en attendant, s'il s'obstine encore par habitude dans le journal, c'est pour s'y traîner sans éclat, d'une façon obscure; s'il tente la fortune du livre, c'est sous la forme la plus vulgaire, presque sur ce papier brouillard des éditions mal venues. Le conte nouveau de M. Amédée Achard, par l'esprit, par l'observation, par la peinture d'une situation vraie, tranche aisément avec la plupart de ces fictions sans originalité et sans grâce. Sous cette trame légère, il y a une idée qui ne manque pas de nouveauté. Quand on s'est laissé entraîner dans les régions du vice élégant et des âcres voluptés, est-il possible de revenir sur ses pas? En un mot, quand on s'est laissé envelopper de cette robe de Nessus, de toutes les séductions et de tous les plaisirs défendus, peut-on s'en dépouiller comme on fait d'un vêtement hors de saison? L'auteur ne le croit pas, et il raconte cette éternelle histoire en la plaçant dans le cadre de la vie moderne, en personnifiant son idée dans un jeune homme, Léon Chapui, fils prodigue et ardent d'un père qui a vécu par le travail, qui a gagné une immense fortune par l'exactitude, la ténacité et l'intégrité des mœurs. Léon Chapui cédera à la fascination; il laissera s'enfoncer dans son âme l'hameçon cruel de l'amour d'une danseuse. Une fois subjugué, dominé et enlacé dans les replis du serpent, tout est fini pour lui. Marié par sa mère mourante avec une jeune femme simple et belle, il s'échappera bientôt avec celle qui n'a cessé d'avoir l'œil sur lui, et s'il revient au foyer, ce sera l'âme pleine encore de l'image qu'il s'efforce en

vain d'oublier. C'est dans un récit rapide, souvent ingénieux et trop peu concentré, que M. Achard raconte cette histoire. Et en vérité, dans ces pages mêmes, ne peut-on pas apercevoir un autre trait de mœurs contemporaines auquel l'auteur n'a point songé peut-être? M. Chapui le père sera le type de cette bourgeoisie vigoureuse qui a conquis son rang par le travail, par le mâle exercice de toutes les vertus pratiques. Léon Chapui sera le type de ces enfans dégénérés d'une forte race, qui prodiguent la fortune de leurs pères sans avoir recueilli leur esprit et sans continuer leurs traditions. Ils dissiperont dans l'oisiveté et dans toutes les fantaisies corruptrices ce qui a été acquis par un labeur patient et obstiné, — non-seulement la fortune matérielle, mais encore le crédit, l'autorité, l'influence. Tandis que leurs pères intervenaient partout avec la force d'une classe qui s'élève et qui se fonde, ils contracteront rapidement les vices des noblesses en décadence, — et tandis qu'ils resteront eux-mêmes inactifs, ils ne s'apercevront pas qu'il y a d'autres classes qui montent à leur tour, qui vont leur disputer leur place et leur ascendant. C'est là le mystère des destinées de la bourgeoisie en France, et voilà cependant comment un conte rapide, un récit tracé d'une main légère peut ramener aux plus délicats et aux plus profonds problèmes de la vie sociale de notre temps.

N'est-ce point là, au surplus, ce qui fait le charme sérieux et élevé des choses littéraires? Les œuvres de l'esprit ne sont point indépendantes du mouvement au sein duquel elles se révèlent. Si humbles qu'elles soient, elles en sont l'expression, elles l'éclairent toujours par quelque côté, elles se mêlent aux phénomènes sociaux qu'elles complètent ou qu'elles commentent, et à côté de ceux-ci elles sont un des élémens de ce vaste et libre tableau d'un temps. Entre la vie idéale et la vie réelle, entre la littérature et les mœurs, il y a un échange permanent d'influences. C'est à saisir ces fils secrets, ces mille rapports indistincts que s'emploie une critique qui n'est pas seulement l'analyse abstraite d'une œuvre d'art. De là vient encore que la critique n'est point elle-même une œuvre aussi aisée et aussi peu féconde que semblent le croire ceux qui ont intérêt à méconnaître son caractère : elle a son originalité, son genre d'invention, sa nouveauté d'observation; c'est un travail permanent de découverte, un voyage à travers toutes les choses de la pensée et du monde moral. Et pour ne se point perdre dans ce voyage, il faut la sûreté de l'intelligence, le savoir, la pénétration. M. Jules Janin, pour sa part, a accompli son voyage dans le monde dramatique, et il n'a point fini. Il est un de ceux qui ont suivi avec le plus intrépide héroïsme les destinées du théâtre contemporain, et tout ce qu'il a écrit, tout ce qu'il a pensé, il l'élève au rang d'une *Histoire de la Littérature dramatique*. Il fait, lui aussi, son monument. Quand M. Jules Janin écrit le mot d'histoire sur ses pages, il faut s'entendre; c'est une histoire telle que peut la faire l'imagination la plus vive, la verve la plus souple, l'esprit le plus prompt à tout saisir. Qu'on ne demande pas à l'historien de la littérature dramatique des nomenclatures, des classifications méthodiques. Il raconte les impressions du moment, et se laisse aller au courant de toutes les mobilités, de toutes les diversités du temps où il vit.

Depuis le jour où M. Jules Janin s'est dit que tout ce monde de l'imagi-

nation et des arts, tout ce monde terrible ou futile qui va du drame le plus émouvant au plus mince vaudeville, était à lui, il a vu passer bien des engouemens, bien des succès éphémères; il a vu tous les types de la vie moderne se succéder dans la littérature; il a assisté à tous les excès comme à tous les triomphes au milieu d'un monde qui se transformait chaque jour; c'est tout cela que son livre reproduit avec la fidélité d'une impression instantanée. Il en résulte nécessairement une certaine confusion dans ce livre, qui ranime toute une époque. M. Janin s'est appelé lui-même un jour *le* critique : ce n'est point peut-être *le* critique, mais c'est à coup sûr un critique, dernier né de Diderot, auquel il élève quelque part une statue, mettant comme lui sa sensibilité, son imagination, ses enthousiasmes dans ce qu'il écrit. C'est encore mieux un journaliste, pourrait-on dire, — et en sentant les grandeurs de ce métier de journaliste, ne croyez pas qu'il ignore ses misères, ses conditions terribles, tout ce qui compose cette vie dévorante, suivie d'un prompt oubli! Il est certainement peu de fragmens plus éloquens que quelques pages consacrées à Martainville, un journaliste inconnu aujourd'hui, qui mourut après 1830. De même aussi M. Janin s'adressera à tous les jeunes esprits qui ont la fantaisie cruelle de jouer dans leurs inventions avec toutes les impuretés et toutes les horreurs. — Prenez garde, leur dira-t-il, un jour quelqu'un viendra tirer de l'oubli ce souvenir, dont rougira votre esprit plus mûr. Vous aurez, vous aussi, votre robe de Nessus. Si ce n'est qu'un paradoxe que vous aurez lancé dans le monde en un moment de caprice, prenez garde encore que le pli moqueur ne reste en vous, et que vous ne vous accoutumiez à vous amuser de tout, des autres et de vous-mêmes. — Ainsi parle ou à peu près M. Janin, et il fait lui-même sa confession au sujet de *l'Ane mort et la Femme guillotinée*. Ce ne sont donc pas les pages éloquentes ou bien inspirées qui manquent dans cette *Histoire de la Littérature dramatique*. Qui que vous soyez cependant, vivans ou morts, tâchez de ne point vous trouver sur le chemin de M. Janin, un jour où par hasard il aura oublié ce qu'il faut faire. Il saura transformer au besoin l'éloge en satire, il vous exécutera avec toute la grâce d'une imagination enthousiaste. Pourquoi? Pour ne point laisser passer l'occasion de tracer un parallèle, pour opposer la nuit au jour, l'esprit à la déclamation prétentieuse, le talent à la vanité maladive, et pour arriver, en fin de compte, à ne pas toujours donner raison au talent et à l'esprit! N'est-ce pas ce qui lui est arrivé l'autre jour en parlant de la mort de M. Loève-Veimars, cet écrivain si fin et si délicat, qu'il avait l'air vraiment de sacrifier à l'auteur de la *Profession de foi du dix-neuvième siècle?* M. Janin devait-il mêler la voix d'un homme de talent à toutes les voix qui semblent poursuivre de tant d'anecdotes suspectes la mémoire de ce pauvre homme d'esprit?

Combien d'œuvres dont M. Janin raconte l'histoire, combien de ces œuvres ont déjà vieilli et sont éclipsées de la scène, où elles n'ont brillé qu'un moment! Combien de comédies, de drames, de tragédies, n'auront pas même un nom dans l'histoire littéraire de notre temps! Les œuvres qui avaient le plus de prétentions à la nouveauté ne sont point celles qui ont le moins vieilli peut-être, et l'historien du théâtre contemporain aurait pu naturellement se poser à lui-même cette question grave, de savoir comment les tentatives dra-

matiques modernes ont si peu réussi littérairement. Malgré tous les efforts et tous les essais, malgré tous les éclairs de talent, il n'y a point eu un esprit créateur, un génie vigoureux, pour renouveler la scène et imprimer à la littérature dramatique un cachet d'originalité et de puissance. Ce génie ne s'est point trouvé dans la première période de ce siècle; se rencontrera-t-il dans celle qui commence? Chaque jour n'en a pas moins sa moisson d'œuvres nouvelles, et c'était l'autre soir le Théâtre-Français qui représentait une tragédie de M. Latour de Saint-Ybars, sous le nom de *Rosemonde*. Le Théâtre-Français n'est point heureux avec la muse tragique. Il s'est trouvé récemment entre deux tragédies, — *Médée* et *Rosemonde*. Quelle était la meilleure? Il pouvait choisir indifféremment; mais, par une fatalité singulière, il s'est mis en procès avec *Médée*, et il a joué *Rosemonde*, qui n'a eu qu'un succès médiocre. L'œuvre de M. Latour de Saint-Ybars contient sans doute quelques situations fortes et des vers bien frappés; malheureusement on ne sait trop en vérité quel nom lui donner : elle tient de la tragédie et du drame, elle réunit les défauts des deux genres. L'auteur met en mouvement le monde barbare et le monde romain, les Lombards et les Gépides, pour arriver à faire un acte de tragédie! Ce n'est point de la brièveté de la pièce que nous nous plaignons; c'est de la disproportion du sujet et du cadre. La tragédie nouvelle d'ailleurs, il faut le dire, est loin d'avoir été bien servie par Mlle Rachel, à qui le rôle de Rosemonde était confié. Mlle Rachel a eu un malheur que tout grand et sérieux artiste devrait avec un soin jaloux écarter de soi : elle a oublié ce qui fit la gloire de ses premiers commencemens, ce qui était son talent, cette nette et pure diction qui fit d'elle un jour l'interprète naturel de Corneille et de Racine. Mlle Rachel ne prononce plus, la moitié de chaque vers disparaît dans sa bouche. C'est qu'en réalité on ne résiste pas aux épreuves dans lesquelles elle s'engage; on ne se forme pas à parler cette belle et noble langue du XVIIe siècle en parcourant tous les théâtres et tous les pays. Justement, par le genre de son talent, Mlle Rachel est l'artiste qui peut perdre le plus dans ces luttes impossibles; elle arrivera au but de cette carrière fiévreuse après avoir perdu ses qualités premières, et elle ne comptera plus que comme un souvenir dans l'art, comme l'exemple d'un talent volontairement diminué. Est-ce là un avenir fait pour tenter une ambition d'artiste?

Et maintenant revenons à la politique et à ses scènes fort diverses, à ses épisodes toujours nouveaux, à ses discussions positives. La Belgique vient d'avoir ses débats parlementaires, où toute la politique du pays a été agitée, où la question de l'existence du ministère a été discutée. Quel a été le résultat de ces débats engagés au sujet de l'adresse en réponse au discours du roi? La politique générale de la Belgique est restée la même, et le ministère s'est trouvé raffermi, pour le moment du moins. On se souvient des circonstances dans lesquelles s'est formé le cabinet belge actuel, dont M. Henri de Brouckère est le principal membre. Il est né, il y a deux ans, dans un moment où les deux grands partis du pays étaient égaux en force dans le parlement, et où aucun d'eux n'aurait pu occuper exclusivement le pouvoir. Le cabinet de M. Henri de Brouckère venait justement inaugurer une sorte de trève; il adoptait une politique de conciliation, il était d'ailleurs composé de libé-

raux d'une nuance modérée. Ce qui a fait naître le ministère belge est ce qui l'a fait vivre jusqu'ici, parce que la situation respective des partis n'a point changé. Un moment, les élections faites au mois de juin dernier avaient compromis l'existence du cabinet. Les ministres avaient offert leur démission; ils restaient néanmoins au pouvoir, toutes les tentatives pour former un nouveau ministère ayant échoué, et en retirant leurs démissions, ils annonçaient qu'ils s'expliqueraient devant les chambres. Ce sont ces explications qui ont été données par M. Henri de Brouckère, et c'est à la suite quela chambre a rendu un vote de pleine confiance en faveur du gouvernement.

Le terrain naturel du débat dans le parlement a été la partie de l'adresse qui traite de l'exécution donnée par le gouvernement à l'article 8 de la loi du 1er juin 1850 sur l'instruction secondaire, relativement au concours du clergé à l'enseignement de la morale et de la religion. Cette question s'était déjà présentée le 14 février dernier à l'occasion d'un arrangement conclu par le gouvernement avec le cardinal-archevêque de Malines, et connu sous le nom de *convention d'Anvers*. La pensée de cette convention avait été pleinement approuvée par la chambre à cette époque. Depuis, le gouvernement était accusé de porter atteinte, par son système d'arrangement avec le clergé, à l'indépendance des conseils communaux, aux droits des pères de famille, à la liberté des cultes dissidens. Telles étaient les imputations dirigées contre le cabinet par la presse libérale. Ce langage avait trouvé de l'écho dans plusieurs conseils communaux, et la question religieuse, que l'on avait cru vidée par le vote du 14 février, se réveillait dans les conditions les plus fâcheuses, car la convention d'Anvers pouvait être considérée comme l'ultimatum de l'épiscopat; si cet ultimatum était rejeté, il n'y avait plus de solution possible. Il s'agissait de savoir si la chambre des représentans, se déjugeant à neuf mois d'intervalle, blâmerait ce qu'elle avait approuvé à une si grande majorité. C'est ce que M. Frère-Orban, ancien ministre des finances, aujourd'hui chef de l'opposition libérale avancée, a proposé par un amendement. Il a été combattu avec succès par ses anciens amis politiques, les hommes les plus éminens du parti libéral, tels que M. Devaux et M. Delfosse, président de la chambre, qui ont montré que sous l'empire de la constitution de 1831, qui proclame l'indépendance du clergé, la question religieuse ne pouvait être résolue que par une transaction, et que celle qui avait été conclue, respectant les droits de tous, était parfaitement acceptable. M. Frère-Orban n'a rallié à son opinion qu'une fraction minime du parti libéral, et l'ensemble du projet d'adresse, qui promet au gouvernement un loyal concours, a été voté par 80 voix contre 11. En général, cette discussion a laissé voir la pensée de mettre les intérêts nationaux au-dessus des intérêts de parti. M. Dedecker s'est fait surtout l'organe de ce sentiment, qui a prévalu, et il s'est fait aussi le défenseur des politiques modérées, de conciliation, qu'il appelle les politiques mixtes. C'est la politique du cabinet actuel. Quand elle a été inaugurée, elle avait un caractère transitoire selon l'aveu de M. de Brouckère. Le ministère attendait que les partis fussent reconstitués et pussent offrir au roi le moyen de former un gouvernement. Deux ans sont passés, et la même situation, existant encore, est soumise naturellement aux mêmes conditions.

Heureuse Belgique où la vie constitutionnelle a sa règle sans cesser d'être libre, et où les dissentimens naturels des partis ne dégénèrent pas en révolutions périodiques! Par quels moyens et à travers quels chemins difficiles on revient de ces révolutions, l'Espagne le montre aujourd'hui, et elle est loin d'être encore affranchie de tous les périls que lui ont créés les événemens récens de son histoire. Depuis trois semaines environ, les cortès sont rassemblées à Madrid. Ce n'est point dans ce peu de temps évidemment qu'un corps politique tout nouveau, sorti d'un pays en révolution, composé des élémens les plus confus, peut arriver à mettre un certain ordre en lui-même et à formuler une pensée précise. Déjà cependant quelques actes sérieux ont été accomplis, et révèlent la situation actuelle de l'Espagne. Le plus grave des incidens qui se passaient à Madrid il y a quelques jours est la démission du ministère portée aux cortès par le duc de la Victoire le 21 novembre. Comment s'expliquait cette résolution subite d'Espartero de provoquer la dissolution du cabinet avant que le congrès n'eût manifesté une majorité politique? Elle naissait de tous ces tiraillemens qui n'ont cessé d'exister depuis la dernière révolution dans le sein même du gouvernement. La nomination du général San-Miguel comme président provisoire des cortès avait assez vivement froissé Espartero, qui eût préféré l'élection d'un de ses amis, M. Martin de los Heros. Dans le conseil, l'élément qu'il personnifiait était en lutte avec l'élément plus modéré; déjà même quelques dissentimens avaient éclaté au sujet du candidat à choisir pour la présidence définitive de l'assemblée, lorsque le général Espartero prenait la résolution qu'il rendait publique le 21 novembre. Cette résolution cachait d'ailleurs une pensée qui ne tendait qu'à mieux établir l'ascendant du duc de la Victoire. Espartero se décidait à se porter lui-même comme candidat à la présidence définitive du congrès. Restait à savoir comment l'assemblée accueillerait cette pensée, et quel serait le sens de la manifestation politique qui allait sortir de là. Le résultat a montré que la majorité du congrès n'entend point dépasser certaines limites, qu'elle veut maintenir l'alliance qui s'est faite entre les libéraux modérés et les progressistes : aussi, en nommant le général Espartero pour son président, l'assemblée de Madrid a-t-elle élevé le général O'Donnell à la vice-présidence. C'est dans l'alliance de ces deux noms que se résume la situation actuelle, et c'est sur cette base sans nul doute que se formera aujourd'hui un cabinet nouveau. Il est à souhaiter que ce ministère se forme promptement et reprenne avec vigueur la direction des affaires du pays. CH. DE MAZADE.

REVUE LITTÉRAIRE.

Il est peu d'époques dans notre histoire plus féconde en douloureux problèmes que celle qui s'étend de la prise de la Bastille à la révolution de février. C'est pendant ces années, remplies tour à tour par les luttes civiles, par la guerre extérieure ou par les stériles débats des partis, c'est pendant cette période d'épreuves incessantes et de crises toujours nouvelles que l'ap-

itude politique des diverses classes de la société française se révèle avec une netteté singulière à quiconque a sérieusement interrogé leur histoire particulière et leurs intérêts. Pour les classes moyennes par exemple, quels monens solennels que ceux qui suivent le serment du Jeu de paume! Et plus ard, quelle noble et difficile tâche que celle qui commence en 1815, avec la estauration, pour être reprise en 1830, avec la monarchie de juillet! Suivre es classes, à travers leurs fautes et leurs victoires, de 1789 à 1848, c'est rencontrer sur sa route toutes les questions vitales dont la solution semble reculer sans cesse derrière les mobiles horizons de notre histoire. Une telle tude est de nature à séduire non-seulement ceux qui aiment le drame du assé pour les spectacles variés qu'il déroule et les émotions qu'il procure; lle doit plaire aux esprits plus sérieux qui veulent y trouver des directions t comme des préceptes d'une application durable. Si l'histoire ainsi comprise provoque souvent des méditations qui ont leurs amertumes, elle a ussi ses hauteurs où le courage se retrempe, et ses grandes perspectives qui élèvent l'âme en la calmant.

C'est une satisfaction de ce genre qu'a cherchée M. de Carné dans l'étude de la révolution française. Nos lecteurs n'ont pas besoin qu'on leur rappelle la série de travaux où le rôle de la bourgeoisie, à toutes les phases de la révolution française, a trouvé dans M. de Carné un juge si équitable et si pénétrant. Ces travaux forment aujourd'hui un livre qui est au moment de paraître (1), et dont l'auteur indique l'unité dans une introduction éloquente. Résumer ici les idées qu'expose et développe cette introduction, ce sera donner l'idée la plus complète de l'ouvrage qu'elle précède, et la série publiée dans cette *Revue* trouvera comme son complément naturel dans les citations qui s'ajouteront à notre analyse.

« En étudiant la révolution française dans ses phases les plus diverses, dit M. de Carné, une chose m'a surtout frappé : c'est la promptitude avec laquelle les principes ont toujours engendré leurs conséquences et le rapport immédiat des malheurs avec les fautes. Soit que des crimes sans nom aient été suivis d'expiations sans exemple, soit que des déceptions aussi humiliantes qu'inattendues aient succédé aux enivremens de la confiance et de l'orgueil, partout une corrélation directe se révèle entre les effets et les causes, entre la ruine des partis et les passions qui l'ont provoquée.

« Le chantre du *Paradis perdu* se proposait comme but à lui-même de glorifier la Providence et de justifier les voies de Dieu devant les hommes. Telle sera certainement aussi, soit qu'ils la comprennent, soit qu'ils l'ignorent, la mission des historiens de la révolution, car il n'est pas d'époque où les grandes justices d'en haut aient été exercées d'une manière plus visible, où les peuples se soient plus manifestement préparé leurs propres destinées.

« Un autre caractère de ces temps si obscurs et si troublés, c'est de confondre le bien et le mal, d'enlacer l'erreur avec la vérité au point d'en rendre la distinction très-difficile, de telle sorte qu'à moins d'une grande droiture de cœur et d'esprit, on se trouve conduit à tout consacrer ou à tout maudire. La révolution n'est pourtant ni une panacée ni une boîte de Pandore. C'est

(1) *Études sur l'Histoire du Gouvernement représentatif en France, de 1789 à 1848*, par M. L. de Carné, 2 vol. in-8°, chez Didier.

une force mise en mouvement par les inspirations les plus diverses, et qui dans ses résultats pratiques a été à la fois et très féconde et très stérile. Elle a été féconde, lorsqu'elle a terminé dans la famille et dans l'état l'œuvre d'unité politique et de fusion sociale à laquelle avaient concouru à leur manière et à leur tour Louis IX comme Louis XIV, Suger comme Richelieu. Elle a été stérile, lorsqu'au lieu de s'inspirer de la pensée chrétienne, par laquelle s'était développée durant mille ans la nationalité française, elle a prétendu appliquer les paradoxes contemporains et puiser dans les livres d'une école le texte d'institutions éphémères...

« Distinguer ce que l'esprit de parti s'attache à confondre, expliquer par le jeu des passions et par la mauvaise conduite les extrémités trop souvent justifiées par la prétendue fatalité des circonstances, replacer autant que possible les effets sous la lumière de leurs causes, en restituant à chacun sa responsabilité tout entière, tel a été le but de mes *Études;* c'est de ce point de vue qu'ont été esquissés les divers tableaux qui retracent ce que je pourrais nommer les principales stations de la France durant sa longue et infructueuse poursuite de la liberté politique. »

Ces tableaux, dont l'ensemble forme le livre même, M. de Carné en indique ensuite les traits principaux. Il montre d'abord la bourgeoisie au lendemain du 14 juillet faisant passer ses colères avant ses intérêts véritables, et se tournant contre la royauté au lieu de se fortifier contre les redoutables auxiliaires qu'elle a recrutés dans les clubs de Paris. Cette première faute entraînera une série de punitions qui, commencée avec le 10 août, continuée avec la chute de la gironde, ne s'arrêtera pas même après la terreur. L'état de la France au moment où triomphe la réaction thermidorienne ne permet plus en effet les hésitations, les tâtonnemens, qui ont compromis la victoire des classes moyennes. Cet état est vivement caractérisé par M. de Carné.

« La terreur finit comme elle avait commencé, par un calcul de l'égoïsme et de la peur. Les hommes de thermidor ne valaient guère mieux que les hommes de septembre; mais ils se trouvaient avoir alors un intérêt aussi pressant à renverser l'échafaud que ceux-ci en avaient eu à l'élever. Le sort des victimes touchait peu des tigres tout entiers au soin de s'entre-dévorer, mais il fut donné à la France de respirer un moment pendant la lutte de ses oppresseurs; elle put donc, en poussant un cri de salut, se dégager du somnambulisme sanglant qui la livrait à ses bourreaux sans défense et sans voix, et la délivrance de l'humanité sortit tout à coup de la victoire d'un parti.

« Mais cet affreux régime fut suivi d'une prostration plus humiliante et non moins désastreuse qu'il ne l'avait été lui-même. Moins épuisée par les blessures que par les scandales, par le sang qu'elle avait perdu que par les poisons qu'on lui avait versés, la France chancelait comme au sortir d'une longue orgie; elle avait perdu la fébrile excitation d'une époque terrible en demeurant incapable de rentrer, par ses propres efforts, dans les conditions normales des sociétés civilisées. Une immoralité hideuse, un athéisme effréné, des institutions déguisées sous un appareil ridicule, le discrédit des hommes, la stérilité des choses, le désordre dans tous les pouvoirs, l'impuissance dans tous les partis, tels furent ces temps du directoire, durant lesquels se révélaient de toutes parts les signes d'une imminente dissolution sociale. La

France était atteinte à toutes les sources de sa vie, et voyait lui échapper le présent sans être en mesure de s'ouvrir par elle-même aucun horizon. Incapable de supporter la république, plus incapable encore de revenir à la monarchie, elle était le jouet de partis qui ne lui présentaient en perspective que des solutions impossibles.

« La Providence la sauva comme elle l'a sauvée d'ordinaire aux crises décisives de son histoire, en suscitant un homme devant lequel toutes les factions firent silence, et qui prononça des mots qu'aucune d'elles n'aurait su trouver. Cet homme vint non pour contraindre le pays à abjurer la révolution qu'il avait faite, mais pour séparer dans celle-ci les aspirations légitimes des idées qui les avaient si odieusement compromises. Sans esprit de réaction comme sans engouement, et soutenu par une confiance sereine en lui-même et en son œuvre, il reprit le travail d'unité administrative, d'égalité sociale, de liberté politique et religieuse, que la révolution de 89 avait promis sans l'accomplir. »

L'auteur apprécie successivement l'œuvre du consulat, puis celle de l'empire, dans leurs conséquences et dans leurs fortunes si diverses. Avec la restauration, la bourgeoisie française se retrouve de nouveau appelée à exercer un rôle politique, et on est ramené au sujet même du livre, qui est l'histoire du gouvernement représentatif en France depuis la révolution jusqu'en 1848. Nous laissons ici la parole à M. de Carné. Nous tenons à montrer avec quelle honorable franchise M. de Carné a su apprécier la révolution de 1830 sans oublier les égards dus à un régime qu'il avait servi.

« La monarchie de juillet ne déclina aucune des conséquences de la liberté; elle triompha des partis sans les opprimer et conquit en Europe, sans guerre et sans sacrifice, la place qu'on aurait tant aimé à lui refuser. Confiante dans les intérêts nombreux groupés autour d'elle et dans la puissance de l'idée qu'elle représentait, elle réalisa, à un degré qui ne s'était pas encore rencontré, ce gouvernement du pays par le pays et cette mise au concours du pouvoir par l'intelligence qui forment la double base du système constitutionnel.

« Mais sitôt que les difficultés suscitées par l'établissement de la monarchie nouvelle furent honorablement résolues, lorsque celle-ci put s'asseoir au sein des grands pouvoirs européens, avec sa physionomie à la fois pacifique et libérale, les questions de personnes succédèrent aux questions de choses au point de les déborder. Après que le pouvoir, à force de courage et d'habileté, eut assuré contre les factions la sécurité publique et le repos du monde, il ralentit son action comme s'il eût épuisé tous les problèmes, perdant son initiative au moment même où le désordre, chaque jour croissant dans la sphère parlementaire, paraissait révéler la convenance d'en user plus résolûment. Les plus hautes questions de l'ordre moral et politique auraient pu devenir pour les partis, au sein des chambres, l'occasion heureuse de classemens nouveaux, et leur mise à l'étude aurait eu du moins cet avantage de contraindre les ambitions à s'abriter derrière des idées, au lieu de se donner pour but avoué la seule possession du pouvoir. Ou je m'abuse, ou l'on pouvait entreprendre, dans le sens même des intérêts conservateurs, les réformes les plus larges et les plus utiles, en remaniant des institutions créées sur un type aristocratique pour les mettre en harmonie

avec des mœurs et des nécessités toutes nouvelles dans le moule d'un grand gouvernement bourgeois. Cette tâche ne fut point entreprise; à peine fut-elle soupçonnée. Le pouvoir, s'estimant assez bien constitué pour n'avoir plus qu'à vivre, réserva pour d'autres l'honneur des œuvres même les plus faciles en finance et en économie politique, et, par une sorte d'inertie calculée, favorisa la disposition dont on a le plus abusé contre le régime constitutionnel, celle qui tendait à faire prévaloir la parole sur l'action, en substituant dans l'exercice du gouvernement représentatif l'esprit d'académie à l'esprit politique.

« J'oserais à peine, après la chute d'un pouvoir que j'ai aimé et servi, présenter cette observation, tant je craindrais qu'elle pût revêtir l'apparence d'un blâme, si je n'étais dans le cas de reproduire textuellement aujourd'hui des travaux écrits aux jours où la monarchie de 1830 paraissait en possession d'un long avenir, et dans lesquels je m'efforçais d'appeler l'attention publique sur l'urgence de prévenir, par un remaniement judicieux du mécanisme constitutionnel, une crise qui pouvait emporter nos institutions, au sein de la confiance universelle et par l'effet de cette confiance même.

« Dans une série de lettres sur la nature et les conditions du gouvernement représentatif en France, adressées à un membre de la chambre des communes en 1839 et 1840 (1), je consignai les inquiétudes qui traversaient mon esprit, et que rendait plus vives encore la sécurité générale. C'était au lendemain de la coalition qui avait porté au système parlementaire une atteinte si profonde, c'était à la veille de ce traité de Londres, qui ouvrait la question d'Orient par l'isolement de la France. Je m'efforçais de signaler les périls et d'indiquer quelques remèdes, bien moins pénétré d'ailleurs de la valeur de ceux-ci que de la réalité de ceux-là. J'étudiais successivement dans cette correspondance l'état intérieur de notre parlement et les causes qui menaçaient alors d'y porter et d'y maintenir une sorte d'anarchie; je signalais l'organisation déplorable de la pairie et les vices d'un système électoral qui allait à substituer l'esprit de clocher à l'esprit politique; puis, abordant des intérêts d'un ordre différent, très-propres à agrandir la portée trop restreinte des horizons de la tribune, j'indiquais la convenance de donner pour aliment à l'activité parlementaire, absorbée par la poursuite des portefeuilles, les rapports alors si délicats de l'état avec l'église, une nouvelle organisation de l'enseignement, et la mission de la France dans les complications prochaines de l'Europe. Ces lettres passèrent à peu près inaperçues, il m'en coûte peu d'en convenir. La pensée qui les inspirait n'était, à bien dire, celle de personne. Peut-être les événemens accomplis leur auront-ils donné aujourd'hui une valeur qu'elles n'avaient point par elles-mêmes.

« Le moment est moins défavorable qu'il ne paraît pour chercher la cause des grands désastres où se sont abîmées tout à coup des institutions dont la vitalité n'était mise en doute par qui que ce fût. Par la prostration des partis, la critique politique a peut-être retrouvé en liberté d'esprit plus qu'elle n'a perdu du côté de la liberté de la parole. Qui que nous soyons,

(1) On trouvera plusieurs de ces écrits à leur date dans la *Revue des Deux Mondes*, livraisons du 15 septembre, 1er octobre, 15 octobre, 1er novembre, 15 décembre 1839, et 1er février 1840.

acteurs illustres ou obscurs du drame si tristement dénoué, il ne subsiste plus rien entre nous des misères qui nous divisèrent en d'autres temps : conservateurs et opposans, broyés ensemble sous le char dont le roulement lointain n'avait pas frappé nos oreilles, enveloppés dans un désastre que les uns ont provoqué sans le vouloir, que les autres n'ont rien tenté pour prévenir, il ne reste qu'à nous unir pour faire profiter le pays de leçons si chèrement payées, et pour faire prévaloir le seul intérêt qui survive à tous les autres, celui de la vérité dans l'histoire. »

Ainsi se termine l'introduction aux *Études sur l'histoire du gouvernement représentatif en France;* nous n'ajouterons rien à ces paroles. La préface de M. de Carné résume, on vient de le voir, un groupe de travaux variés qui soulèvent des questions trop graves pour que la *Revue* n'y revienne pas à propos du livre et de l'écrivain.

V. DE MARS.

LA PRESSE ET LES ÉCRIVAINS ALLEMANDS SUR LA QUESTION D'ORIENT.

Si la crise que traverse en ce moment l'Europe n'a encore provoqué jusqu'à ce jour parmi la plupart des gouvernemens de l'Allemagne que de stériles et laborieuses délibérations, les populations germaniques ont du moins cherché en toute occasion à manifester énergiquement les tendances qui les animent. Nulle part les forces respectives des grandes puissances, leurs intérêts divers, la marche qu'on aurait à suivre pour arriver à l'établissement d'un nouvel équilibre européen, nulle part toutes ces questions d'un intérêt si puissant pour la civilisation moderne n'ont été agitées plus sérieusement depuis quelques mois qu'en Allemagne; nulle part aussi, il faut le dire, elles n'ont été traitées dans un sens plus généralement favorable à la politique et aux légitimes exigences de l'Occident.

C'est un spectacle intéressant que celui de la presse allemande à l'heure actuelle. En temps ordinaire, la plus petite question la désunit; les intérêts de localité ne manquent guère de l'emporter sur les intérêts généraux. A l'époque même la plus favorable peut-être au rétablissement de cette unité allemande tant poursuivie, le désaccord de la presse n'avait pas médiocrement contribué à faire avorter les efforts de ceux qui avaient cru un moment possible la réunion de l'Allemagne sous un seul sceptre. Aujourd'hui, au contraire, l'accord le plus parfait règne dans la presse germanique. La grande période de 1813 à 1815 exceptée, on n'a pas d'exemple d'une pareille unanimité. La *Nouvelle Gazette de Prusse* défend presque seule la politique de neutralité, et cet organe même, quoique très chaud partisan de la Russie, ne va cependant pas jusqu'à conseiller une alliance entre la Prusse et la puissance moscovite. Les journaux cités autrefois comme favorables au gouvernement du tsar, le *Journal français de Francfort*, la *Gazette des Postes*, *l'Ami du Soldat*, etc., ont presque entièrement abandonné le gouvernement de Saint-Pétersbourg, et la plus influente de toutes les feuilles allemandes, la *Gazette d'Augsbourg*, appartient plus que jamais dans cette question à la politique autrichienne. Il est probable que si la *Gazette d'Augsbourg* ne paraissait pas sur le territoire bavarois, berceau de la coalition de Bamberg, et n'était pas souvent mal inspirée par des correspondans qui veulent lui faire croire à on ne sait quelle ambition cachée de la France et de l'Angleterre, elle se pro-

noncerait dans les termes les moins équivoques pour l'alliance de l'Allemagne entière avec les puissances occidentales.

A côté du mouvement de la presse, il y a toutefois un mouvement plus significatif encore : c'est celui des écrits de circonstance, des études souvent très sérieuses qui se multiplient sous l'influence des diverses complications de la crise. Parmi ces écrits, il n'en est presque aucun qui soit ouvertement favorable à l'alliance russe; ceux qui soutiennent la *neutralité* de l'Allemagne forment une petite minorité; la plupart réclament, dans un langage souvent empreint d'une véritable passion nationale, la participation la plus énergique à la guerre contre la Russie (1). Outre les brochures politiques proprement dites, on doit noter aussi des recherches savantes telles que celles de M. de Reden, qui prouve avec autorité combien peu les forces matérielles et morales de la Russie répondent aux vastes projets de sa politique. C'est ce curieux mouvement d'écrits dont il serait opportun peut-être de montrer les directions principales d'après les travaux les plus notables qu'il a provoqués.

Les deux grandes puissances de l'Allemagne représentent en quelque sorte deux groupes flottans dans cet immense courant d'idées. On ne tient pas assez compte de la constitution politique de ce pays, de ce système fédéral qui, à la satisfaction des autres grandes puissances de l'Europe, présente tous les avantages d'un corps politique désuni et par conséquent moins dangereux, et qui laisse néanmoins subir à l'Allemagne toutes les exigences qui pèsent d'ordinaire sur les états dirigés par un seul gouvernement. Sans les obstacles de tout genre qui, depuis le traité de Westphalie jusqu'à la destruction du grand empire germanique, s'opposèrent au développement unitaire de l'Allemagne, il y aurait en ce moment peut-être au-delà du Rhin un ensemble d'intérêts communs, qui seraient la barrière naturelle de l'Occident contre la politique envahissante de la Russie. La France et l'Angleterre, si favorables au rétablissement de la Pologne, rêvé par des esprits plus généreux que pratiques, n'ont-elles pas elles-mêmes agi contre la formation d'un meilleur équilibre des forces germaniques? Quoi qu'il en soit, nous n'avons à considérer ici les populations allemandes que dans leur attitude vis-à-vis de la Russie, et la crainte que celle-ci leur inspire ne laisse aucune place à d'anciens ressentimens. L'Allemagne aime à se rappeler ce qu'elle a fait pour arrêter les empiètemens de la Russie. N'a-t-elle pas multiplié de persévérans efforts pour étendre l'élément germanique, surtout dans les

(1) Ces écrits ne se prêtent guère pour la plupart à l'analyse, et quelques titres que nous nous bornerons à citer indiquent suffisamment sur quels points se porte le plus volontiers l'attention publique. Voici ces titres : *le Théâtre de la Guerre turco-russe; — les Résultats de la première année de la guerre; — de la Politique russe et de la Neutralité allemande; — la Réponse allemande à la Question orientale; — la Guerre turco-russe en Europe et en Asie; — le Péril dans l'état de l'Europe; — la Politique anglo-française dans la Question orientale; — Schamyl comme guerrier, sultan et prophète; — les Principaux personnages sur le théâtre de la guerre russo-turque; — la Guerre turco-russe dans les années* 1828 *et* 1829, par M. le capitaine Junck; — *la Question brûlante de l'Europe; — la Question orientale dans son développement historique*, par le professeur Roeppel; — *l'État social de la Russie*, par M. Hertzen; — *la Russie et l'Angleterre*, par M. Bruno Bauer, etc.

pays slaves de l'Europe centrale? La Russie elle-même a trop bien éprouvé ce que valaient les forces intellectuelles de l'Allemagne pour ne pas reconnaître que le slavisme est destiné à recevoir par elle les lumières de la civilisation occidentale. Lorsque, de 1848 à 1850, la Russie s'opposa par tous les moyens imaginables à la formation d'une Allemagne unitaire, lorsque la Prusse défit elle-même l'œuvre qu'elle avait commencée, l'opinion publique éclata avec fureur de l'autre côté du Rhin contre cet empire hautain qui, après avoir exploité les ressources des états germaniques, cherchait à en rendre l'absorption plus facile en les empêchant de se rapprocher. Cependant ce n'est pas seulement dans le souvenir de cette campagne diplomatique de la Russie qu'il faut chercher le secret de l'antipathie que les Allemands manifestent aujourd'hui contre la cause du tsar. Cette antipathie a des racines plus profondes. En lisant la plupart des récens écrits politiques publiés en Allemagne, on acquiert la conviction que les Allemands voient dans la Russie la personnification de l'absolutisme, et dans les puissances occidentales les représentans de la civilisation et de la liberté humaine. Ils n'ignorent pas que, bien avant 1848, l'influence russe a retardé dans les pays germaniques le développement d'institutions libérales; ils ont suivi, avec une attention particulière, le développement de la crise d'Orient, et ils savent parfaitement de quel côté la guerre a été provoquée. La publication des documens anciens et nouveaux de la diplomatie russe réunis dans le *Nouveau Portfolio* et dans le recueil de M. Frédéric Paalzow (1) vient puissamment en aide aux récriminations des Allemands contre la politique du cabinet de Saint-Pétersbourg. La fameuse dépêche secrète et confidentielle que M. Pozzo di Borgo, alors ambassadeur russe à Paris, adressa le 4-16 octobre 1825 au chancelier de Nesselrode, révolte encore actuellement la conscience des peuples germaniques. Le gouvernement autrichien n'a pu sans doute oublier ces paroles audacieuses : « Notre politique exige de nous d'agir énergiquement vis-à-vis de l'Autriche et de la persuader par nos préparatifs que, si elle fait un mouvement contre nous, une des tempêtes les plus terribles dont elle aurait jamais été menacée éclatera sur sa tête. » Ce document mérite qu'on le relise aujourd'hui en entier, ainsi que la circulaire secrète et confidentielle adressée aux agens diplomatiques du cabinet russe en Allemagne, et dont l'origine remonte à 1834. Le mémoire présenté à l'empereur Nicolas après la révolution de février par un fonctionnaire supérieur du ministère des affaires étrangères russe, qui fait également partie de la collection de M. Paalzow, et le mémoire du 10 février 1850, sont des pièces non moins curieuses. Ils respirent ce sentiment intime de toute-puissance, cette tendance à exercer particulièrement sur l'Allemagne une influence prépondérante qui ont fini par réunir contre la Russie la plus grande partie de l'Europe.

Les Allemands ne contestent pas que des deux grandes puissances qui se disputent la direction politique du corps germanique, ce ne soit l'Autriche qui ait le premier intérêt à entrer en lice contre la Russie. C'est l'opinion de M. Wolfang Menzel, auteur de la remarquable brochure intitulée : *la Tâche de la Prusse* (*die Aufgabe Preussens*). Un écrivain ultra-conservateur comme

(1) *Aktenstücke der russischen Diplomatie.* — Berlin, 1854.

M. Menzel demandant à la Prusse une participation énergique à la guerre contre la Russie, c'est là ce qui prouve nettement la direction nouvelle du mouvement politique en Allemagne. Il est évident que si la Prusse s'était prononcée dès l'origine contre la politique du tsar, elle en aurait retiré un avantage double : non-seulement elle eût par ce moyen empêché l'Autriche de se rendre populaire à ses dépens, mais les Allemands, sachant que la Prusse avait dans cette guerre beaucoup moins d'intérêts matériels à défendre que l'Autriche, lui auraient d'autant plus facilement reconnu l'honneur d'exercer une véritable politique européenne. Aussi les écrits politiques les plus remarquables qui ont paru en Allemagne depuis le commencement de cette crise s'occupent-ils de préférence du rôle que la Prusse aurait dû jouer dans la guerre actuelle. Chose bizarre, l'existence même de ces brochures est en quelque sorte en contradiction avec la politique attribuée au gouvernement prussien, car c'est une singulière façon, il faut l'avouer, de défendre les intérêts de la Russie que de laisser paraître dans les journaux de Berlin les articles les plus anti-russes, tout en faisant saisir la *Gazette de la Croix* parce qu'elle attaque la France et l'Angleterre.

Parmi ces adversaires que rencontre la politique prussienne dans la presse allemande, l'auteur de l'écrit intitulé *la Prusse et la Russie* mérite une place à part. Il est impossible de combattre un gouvernement plus ouvertement qu'il ne l'a fait. On attribue cette publication à un savant professeur de l'université de Halle. L'écrivain a pris pour épigraphe ces paroles de Frédéric le Grand : « Une fois que les Russes auront Constantinople, deux années leur suffiront pour être à Kœnisberg. » Et tous les argumens que l'auteur fait valoir avec une foudroyante logique sont en quelque sorte des variations sur ce thème emprunté à la bouche d'un grand homme : « Jamais, dit-il, un état n'a été mieux éclairé que la Prusse par sa propre histoire sur la voie qu'il doit suivre. La Prusse a été fondée par le refoulement des puissances polonaise et suédoise vers l'est et vers le nord. Elle a prospéré par sa lutte contre la monarchie universelle de Louis XIV. Elle est devenue grande puissance en se défendant, appuyée par l'Angleterre, contre la coalition de trois grandes puissances continentales. Elle est tombée en restant neutre de 1795 à 1805, et elle n'a retrouvé sa force qu'en luttant contre la monarchie universelle de Napoléon. Veut-elle maintenant ne pas participer à la lutte contre la monarchie universelle de la Russie, pour tomber peut-être plus bas qu'en 1806? En donnant la main aux puissances occidentales, la Prusse aurait pu empêcher un remaniement trop radical de la carte de l'Europe, tandis qu'il serait absurde de supposer que la France et l'Angleterre laisseront un jour la Prusse à la merci du tsar... Si au contraire la Prusse se trouvait entraînée dans une guerre contre les puissances occidentales, l'affaiblissement qui résulterait pour elle de cette guerre la livrerait bien plus facilement à la Russie, son ennemie jurée. »

Aux raisons tirées de l'histoire d'Allemagne viennent se joindre, pour quelques publicistes, des raisons non moins graves, tirées de la situation même de la Russie. On sait que cette puissance se donne volontiers le titre de *sainte* et d'*invincible*. Quelques personnes ont une haute idée de la force matérielle qu'elle aurait à mettre en ligne, s'il s'agissait de protéger les états germaniques

soit contre des révolutions intérieures, soit contre des envahissemens du côté de l'Occident. Un important écrit de M. de Reden (1) répond entre autres à cette erreur. M. de Reden, qui a publié récemment divers travaux de statistique très remarquables, émet sur la Russie, dans l'étude qu'il lui consacre, divers jugemens que les faits ont déjà confirmés en partie. Il nous montre que la disproportion qui existe en Russie entre les 300,000 milles carrés de pays incultes et les 75,000 milles qui ont réellement de la valeur force le gouvernement russe à gagner autour de ses vastes frontières des pays fertiles et accessibles à la civilisation. Or la Russie, après avoir vaincu la Suède, la Pologne et la Turquie, n'a actuellement en Europe que deux voisins puissans, l'Autriche et la Prusse. C'est une nécessité de sa politique de s'immiscer dans les affaires de ces deux états et d'empêcher leur union. C'est encore une nécessité pour elle de s'assurer des limites maritimes moins étroites que celles où se développent aujourd'hui si péniblement son industrie et son agriculture. Un préjugé malheureusement partagé par plusieurs gouvernemens de l'Europe consiste à voir dans les souverains de la Russie les défenseurs par excellence du système conservateur. La Russie a prouvé maintes fois que, pour atteindre un but politique, elle se sert volontiers des moyens révolutionnaires. Il entre même dans son système de provoquer des insurrections pour accomplir plus facilement ses conquêtes. Pierre le Grand avait déjà employé ce moyen contre la Suède. La Russie a-t-elle réellement d'ailleurs la force de soutenir cette politique d'agrandissement? M. de Reden le nie formellement; il prouve que dans le cas d'une guerre longue et générale, les moyens de défense de la Russie ne seraient pas en harmonie avec ses besoins. En ce qui touche les finances de cet état, l'éminent statisticien est d'accord avec l'auteur du remarquable travail publié dans cette *Revue* sur les *finances de la guerre*. « Les finances de la Russie, dit M. de Reden, ne lui permettent pas de faire des sacrifices continus, et elle risquerait fort de jeter sa fortune publique dans une de ces crises dont les suites funestes se font sentir longtemps. Si l'immense étendue de ses frontières est un obstacle naturel à l'occupation par des troupes ennemies, elle est par la même raison un obstacle au développement de ses propres forces. » Ce qui rend doublement intéressant le résultat du livre de M. de Reden, c'est que l'auteur avait commencé son ouvrage longtemps avant la guerre d'Orient, et dans une pensée purement scientifique.

Suivons maintenant en Autriche ce mouvement de recherches sur la Russie, où l'esprit allemand dévoile si nettement ses haines et ses sympathies. Comparons avec les données de M. de Reden celles que nous trouvons dans une brochure anonyme intitulée : *les Résultats de la première année de la guerre* (2). L'auteur constate que, même d'après M. de Haxthausen, qui est un des admirateurs les plus déclaré de la Russie, l'état social de ce pays est loin d'être rassurant. L'équilibre manque dans la répartition du travail, de sorte que l'agriculture produit plus qu'on ne consomme, et que l'industrie reste de beaucoup au-dessous des besoins du pays. Le paysan russe, pour se sous-

(1) *Russlands Kraftelemente und Einflussmittel* (*Élémens de force et moyens d'influence de la Russie*), par M. de Reden. — 1 vol. in-8°, Berlin 1854.

(2) Cette brochure a été distribuée aux abonnés du journal viennois le *Wanderer*.

traire au joug insupportable de la servitude, préfère souvent aller en Sibérie. Le service militaire n'en est pas moins un grand sujet de crainte pour lui; il n'y entre qu'avec une sorte de désespoir stupide. Et ce n'est pas seulement le peuple des campagnes qui offre au philanthrope un sujet d'amères réflexions; des remarques non moins sévères s'appliquent aux fonctionnaires publics russes. Que dire de leur pédantisme, de leur ambition insatiable et puérile? Un homme sans *tschin* (rang) est tout aussi méprisé par les fonctionnaires qu'un serf. Seule, l'individualité énergique de l'empereur Nicolas a pu conserver la Russie telle qu'elle est. Un peu plus ou moins de ménagement, plus ou moins d'énergie auraient depuis longtemps ébranlé cet édifice. Un biographe de l'empereur Nicolas a dit qu'il était le « dernier tsar véritablement russe. » Si un jour les Slaves écrivent leur histoire, ils l'appelleront « le dernier chevalier du slavisme. » Comme chef de l'église orthodoxe d'après le dogme russe, comme représentant de Dieu sur la terre, l'autocrate s'est donné une auréole d'inviolabilité et d'infaillibilité qui l'empêche, en face de son peuple croyant, de revenir sur une faute, et c'est ainsi qu'aujourd'hui son gouvernement est obligé d'avoir recours à des faux-fuyans et à des détours non moins contraires à la dignité de la couronne qu'aux intérêts du pays. Les élémens d'un mouvement plus libéral ne manquent du reste pas en Russie. Il y a encore çà et là des loges de francs-maçons, et jadis ces loges étaient répandues sur tout l'empire. On a vu des hommes puissans sacrifier leur fortune à des sociétés secrètes. Un de ces hommes, le prince Galitzin, fut même ministre de l'instruction publique, et l'empereur Alexandre, le représentant du despotisme libéral en Russie, avait appelé dans son conseil les *martinistes*, autrefois tant persécutés. Des hommes considérables ont joué en Russie le rôle de prophète, et ont subi la mort des martyrs pour avoir professé des doctrines qui, malgré leur caractère abstrait, furent néanmoins avidement adoptées par les paysans. Outre les sectes de la foi ancienne (*Starowerzen*), il existe en Russie, d'après le publiciste viennois, d'autres sectes appelées *Malabanen* (buveurs de lait), *Duchoborzen* (lutteurs spirituels), *Skoptzi* (qui mutilent certains membres de leurs corps) et beaucoup de *Raskolniken* (hérétiques), dont le nombre, malgré la police la plus sévère, augmente continuellement. Beaucoup de catholiques, de grecs-unis, de protestans et de juifs, qui par contrainte ont adopté la religion gréco-russe, sont en secret restés fidèles à leur ancienne foi, et des renseignemens recueillis, il y a quelques années, par la presse allemande représentaient la plupart des officiers de l'armée russe comme voltairiens et athées.

Presque tous les écrits qu'on voit paraître en Autriche sur la question d'Orient (et ils sont en grand nombre) se distinguent surtout par deux traits parfaitement caractéristiques : d'abord par une sympathie réelle pour la politique de la France, puis par des assurances mille fois répétées que l'Autriche désire plus que toutes les autres nations l'affaiblissement de la Russie. A propos d'une étude publiée dans cette *Revue*, l'auteur de l'écrit (1), que nous venons de citer (*les Résultats de la première année de la guerre*) va même jusqu'à dire que la question posée dans ce travail par M. Eugène

(1) Voyez la livraison du 1er juin 1854.

Forcade comme le nœud de la crise orientale, — à savoir si l'Autriche et la Prusse iront jusqu'au bout avec la France et l'Angleterre, — doit être retournée, et qu'on doit se demander si les puissances occidentales iront jusqu'au bout avec l'Autriche. Un pareil doute, il faut en convenir, est assez étrange, et nous le notons comme un symptôme des inquiétudes persistantes dont quelques esprits en Allemagne ne savent pas encore se dégager. Le même publiciste fait remarquer qu'il y a vingt-cinq ans, au moment où commençait le grand drame qui se déroule actuellement, M. de Metternich conduisit seul pendant neuf années la lutte diplomatique contre la Russie, et qu'abandonné par la politique des cabinets des puissances occidentales, il dut céder à la force. Il explique par cet antécédent la politique expectative que l'Autriche observe actuellement. Il cherche ensuite à prouver que l'Europe ne restera pas longtemps peut-être le seul théâtre de la guerre. La Russie et l'Angleterre se rencontreront probablement sur la route des Indes, et tout dépendra alors du rôle que la Perse adoptera dans ce conflit. Si cet état reste l'ami de l'Angleterre, il se produira peu de complications sur le territoire asiatique; mais si la cour de Téhéran se laisse gagner par la promesse de la restitution des provinces d'Érivan et de Schirvan, et si, par une ancienne antipathie religieuse, la Perse en vient à se battre contre la Turquie, alors il pourra arriver que sous le puissant effort de l'Angleterre, on voie disparaître les faibles états qui se trouvent entre l'Indus et l'Ararat. On aurait à craindre ainsi dans l'avenir la ruine de la Perse, et l'auteur de la brochure autrichienne établit nettement l'intérêt qu'aurait l'Europe à la conservation de cet empire. Ce pays a une grande importance comme soutien de l'islamisme. Les Persans sont en quelque sorte les protestans du mahométisme, et les réformes seraient d'une réalisation beaucoup plus facile dans cette secte que dans celle qui domine en Turquie.

D'autres vues tirées de l'écrit sur *les Résultats de la guerre* montrent combien l'esprit allemand aime à élargir les horizons de la politique. Il ne serait pas non plus impossible, dit l'auteur, qu'un troisième allié vînt dans l'Océan-Pacifique rejoindre les deux puissances maritimes, car il a le plus grand intérêt à mettre un obstacle aux tentatives d'extension que la Russie poursuit du côté du Japon et vers la côte occidentale de l'Amérique. Depuis quelques dizaines d'années, la Russie a sans grand bruit considérablement augmenté ses possessions d'Amérique; elle y a établi des forts, des mines d'or, de platine, de cuivre, de plomb et de houille; elle y a donné à son commerce de fourrures un essor considérable, et elle a fondé dans l'île de Sitka, sous le nom de Nouvel-Arkhangel, un établissement que le gouvernement des puissances unies regarde depuis longtemps avec jalousie. Cette île, dont la côte méridionale est visitée par le colibri des tropiques, tandis que ses côtes occidentales servent de refuge aux vaches marines de la Mer-Glaciale, a la position la plus favorable pour les transactions commerciales entre le nord et le midi; en même temps elle a pour la république des États-Unis une valeur inappréciable comme centre de la pêche qui s'exerce sur ces côtes. Il se pourrait donc que le gouvernement de Washington profitât de la première occasion pour s'emparer de cette île, ainsi que de tout le groupe des îles Kouriles. Dernièrement le gouverneur du Kamtschatka lui a déjà fourni un prétexte

en ôtant aux Américains le droit de la pêche exclusive sur certaines côtes, et en faisant enlever un des navires de l'Union.

La question de l'intervention russe en Hongrie ne pouvait être omise dans la brochure viennoise. L'auteur prétend qu'en soutenant l'Autriche contre les Magyars, la Russie a agi dans son propre intérêt, car elle savait que l'émancipation de la Hongrie ne serait possible que moyennant une alliance avec les pays situés sur le courant inférieur du Danube. La constitution d'un tel état aurait rendu plus difficile encore toute tentative ultérieure de la Russie sur Constantinople. La Russie a du reste exercé en Hongrie une influence morale plutôt qu'une influence militaire. Il n'y eut que treize mille Russes du général Paniutine qui combattirent sous le *feldzeugmeister* Haynau; les autres, au nombre de cent quarante mille, restèrent sous le commandement du maréchal Paskiévitch. Cette armée, sans avoir été arrêtée par des combats sérieux, eut besoin d'un mois entier pour arriver de l'autre côté des Karpathes, sur la route d'Eperies jusqu'à Hatvan et dans les environs de Waizen. Sur le Danube et de l'autre côté de la Theiss, devant Komorn et Raab, près Szegedin et devant Temesvar, ce furent les armes de l'Autriche qui, après des batailles meurtrières, remportèrent des victoires longtemps indécises. Si le général Haynau n'avait pas eu l'avantage dans cette lutte décisive, Bem et Dembinski, forts de plus de soixante mille hommes, et ralliés à Goergey, que Paskiévitch, avec ses forces si considérables, n'avait pu arrêter, seraient redevenus les maîtres du pays. Malgré cette inaction des Russes, le maréchal Paskiévitch écrivit au tsar après la journée de Vilagos ces paroles superbes : *la Hongrie est aux pieds de votre majesté*, et l'ambassadeur autrichien qui à Saint-Pétersbourg protestait contre cette phrase n'était autre que le ministre actuel des affaires étrangères de l'Autriche, M. le comte de Buol-Schauenstein.

Nous ne savons pas jusqu'à quel point ces récriminations de l'Autriche contre la Russie sont fondées dans la forme surtout que leur donne le publiciste viennois, mais il nous paraît parfaitement superflu de vouloir justifier la politique actuelle de l'Autriche par des antécédens qui dans tous les cas ne peuvent avoir assez d'importance pour être jetés dans la balance, quand il s'agit de l'existence même d'un grand état. Si les tsars ont appelé Constantinople *la clé de leur maison*, il ne faut pas oublier que cette clé pourrait ouvrir aussi l'antique résidence des anciens empereurs d'Allemagne. L'intérêt autrichien est donc manifestement lié dans la crise actuelle à l'intérêt occidental, et pour la Prusse la situation est la même. C'est la conclusion à laquelle conduisent tous les écrits politiques que nous venons d'interroger. Nous gardons l'espoir qu'après de longues hésitations la Prusse saura enfin adopter une politique plus énergique. Son gouvernement est trop éclairé pour vouloir songer à lier ce peuple à la fois sage et libéral à la cause de la Russie, si éminemment antipathique à la nation allemande. Sans doute la rupture avec un ancien allié lui sera douloureuse, mais il y a des nécessités devant lesquelles doivent disparaître toutes les considérations d'un ordre secondaire.

Dr BAMBERG.

V. DE MARS.

MLLE DE MALEPEIRE

I.

Quand j'étais au collége, — il y a de ceci trente ans et plus, — j'allais chaque année passer une partie de mes vacances chez un oncle de ma mère, lequel habitait une jolie maison de campagne dans la haute Provence, à quelques lieues de la frontière du Piémont. Cet oncle était un ancien bénédictin tout pétri de science et nourri d'in-folios; on s'accordait à dire qu'il aurait été une des gloires de la savante congrégation de Saint-Maur, si la révolution ne l'eût chassé de son couvent lorsqu'il achevait à peine son noviciat.

Dom Gérusac, comme on l'appelait encore dans la famille, n'avait guère que vingt-cinq ans lors de la promulgation du décret qui rompait ses vœux religieux; mais il ne profita pas du bénéfice de cette loi pour rentrer dans le courant des choses humaines. Il n'essaya pas non plus de retourner à la vie monastique, et n'alla pas, comme la plupart des membres de l'ordre, reprendre dans quelque couvent d'Espagne ou d'Italie l'habit de saint Benoît. Quand l'orage révolutionnaire fut un peu apaisé, il réunit les débris de l'héritage paternel, et se réfugia sur un coin de terre qu'il appela Saint-Pierre de Corbie, en souvenir de la célèbre maison où il avait passé les premières années de sa studieuse jeunesse. Ce petit domaine était pour ainsi dire caché dans un pli des Alpes, sur le versant méridional de cette chaîne de montagnes qui va s'abaissant graduellement jusqu'à l'embouchure du Var. C'était un site tout à la fois sauvage et riant; la maison, bâtie sur une petite colline, était dominée par d'immenses

cônes rocheux aux pentes desquels croissaient quelques bouquets de chêne et une multitude d'arbrisseaux. On y arrivait par un chemin sinueux, bordé de saules et de peupliers d'Italie. Ces arbres formaient, des deux côtés, comme un clair rideau de feuillage, à travers lequel on apercevait des prairies, des vergers d'oliviers et des allées de vignes qui ressemblaient à de longs rubans verts de diverses nuances, déroulés sur un sol crayeux.

Ordinairement la diligence me déposait au bord de la grande route, à une bonne lieue de là, et je prenais un chemin de traverse où jamais cocher ni voiturier n'aurait osé lancer son équipage. J'avançais leste et content sur cette voie peu fréquentée; j'étais ravi de m'en aller ainsi tout seul, mes hardes nouées dans un mouchoir et le bâton de voyageur à la main, comme si j'allais faire mon tour de France.

En approchant, je pressais encore le pas, et lorsque j'entrais enfin dans l'allée, je m'arrêtais un moment, regardant de tous côtés et reconnaissant, avec une joie inexprimable, chaque arbre, chaque banc de pierre, chaque petit ruisseau perdu dans l'herbe. C'était toujours le même tableau paisible et charmant : en haut, la maison avec sa façade blanche et son toit rouge, au-dessus duquel tournoyait un long jet de fumée; plus bas, le jardin encore vert et fleuri comme au printemps; à l'entour, le verger où les pommiers tout rouges et les pruniers tout violets ployaient sous le poids des fruits mûrs; puis encore au-delà, les belles montagnes couronnées de chênes où l'on entendait le bêlement des troupeaux.

Le bon vieil oncle venait au-devant de moi les bras ouverts, s'informait avant tout si j'arrivais chargé de lauriers universitaires et ne manquait pas de me complimenter en latin quand je lui avais annoncé mes succès; puis, remarquant que j'étais en nage, il se hâtait de me faire entrer dans le petit salon du rez-de-chaussée et d'appeler Marion, sa vieille servante, pour qu'elle me fît un verre de vin sucré et me débarrassât de mon bagage.

L'impression que faisait sur moi la vue de Marion était comme une compensation désagréable du ravissement que je venais d'éprouver en me retrouvant dans ce charmant séjour. C'était bien la plus laide créature que j'aie jamais envisagée; elle avait je ne sais quoi de rechigné, de tristement vieux qui me causait une invincible répulsion. Quand j'étais un garçonnet de huit ou dix ans, je n'osais la regarder en face, et, plus tard, je ne la voyais jamais sans me rappeler involontairement les personnages de la légende infernale; elle me faisait l'effet d'un vampire, d'une goule, avec sa longue taille raide, ses mains osseuses, son œil éraillé et les rides innombrables qui sillonnaient son front blême. C'était du reste une servante comme on

n'en voit guère, active, exacte, soumise et silencieuse jusqu'à la taciturnité.

Mon oncle avait arrangé son intérieur avec la simplicité recherchée, le luxe commode et solide des anciennes maisons religieuses. Tout chez lui, hormis la vieille Marion, avait un aspect agréable et gai. L'ameublement du petit salon où il se tenait habituellement était d'une élégance modeste dont on ne découvrait que peu à peu les raffinemens. Tout y était calculé pour la vie paisible, studieuse et contemplative. Les fauteuils douillets et profonds glissaient doucement sur leurs roulettes et venaient se ranger presque d'eux-mêmes autour de la cheminée, où dès le mois de septembre on allumait, vers le soir, un petit feu clair. Des vases du Japon, toujours garnis de fleurs, surmontaient les encognures, et les boiseries peintes en gris encadraient quatre grandes toiles qui représentaient des paysages historiques. Une large porte toujours ouverte laissait apercevoir une seconde pièce dont les lambris étaient entièrement tapissés des trésors bibliographiques amassés par mon oncle. Là figuraient, en bel ordre, le bataillon profane des auteurs latins, la savante cohorte des bénédictins de Saint-Maur, et la foule des écrivains moins illustres qui se sont appliqués à l'étude de nos vieilles chroniques nationales. Quelques poètes modernes s'étaient égarés parmi ces gros in-folios, et leur reliure élégante brillait çà et là sur les rayons poudreux. Plusieurs tableaux dont mon oncle faisait grand cas et une suite très curieuse de vieilles estampes ornaient la salle à manger qui précédait le petit salon, et il y avait sur le modeste buffet de noyer quelques pièces d'argenterie d'un beau travail; mais j'avoue que toutes ces raretés attiraient bien moins mon attention qu'une peinture fort médiocre que dom Gérusac avait jugé à propos de placer au-dessus du trumeau de la cheminée. C'était un pastel tant soit peu pâli par le temps et dont la bordure ovale était endommagée en plus d'un endroit. Il représentait une femme dans toute la splendeur de la jeunesse et de la plus éclatante beauté. Son ajustement était à peu près celui des bergères de Vatteau; un long corsage busqué et orné d'une échelle de rubans roses soutenait sa taille ronde et fine; elle portait en guise de bracelet un large velours noir, noué autour de son beau bras nu jusqu'au coude, et ses cheveux poudrés étaient simplement rattachés avec des pompons d'un bleu pâle. Cette figure avait une expression souveraine attrayante; les yeux bleus et légèrement saillans étaient pleins de flammes et de langueur; la bouche, qui s'entr'ouvrait avec un vague sourire, laissait apercevoir des dents du plus pur émail et ressemblait à une fleur de grenade dans le calice de laquelle seraient tombés des jasmins.

Ma place à table était en face de la cheminée, et je ne pouvais

lever la vue sans voir cette ravissante personne, qui de son côté semblait me regarder du haut de son cadre et me sourire avec une tendre langueur; mais si mes yeux s'abaissaient, ils rencontraient inévitablement le visage sec et rechigné de Marion, qui debout derrière le fauteuil de dom Gérusac changeait nos assiettes et nous servait silencieusement à boire. Ce contraste me faisait toujours une certaine impression et augmentait, s'il est possible, l'espèce d'antipathie que m'inspirait la vieille servante. Peut-être me serais-je mieux habitué à sa sombre laideur, si je n'avais eu si souvent devant les yeux ce type idéal, cette fraîche et radieuse beauté. Quant à mon oncle, il avait pour certaines choses la simplicité d'un saint et l'indifférence d'un savant. Jamais, j'en suis convaincu, il n'avait pris garde à la figure de Marion. Un jour que je m'avisai de lui demander s'il se souvenait de l'avoir vue moins sèche et moins ridée, il réfléchit un peu et me répondit ingénument : — Ma foi non; est-ce que tu crois qu'elle est vieille? Je n'ai jamais songé à lui demander son âge. Elle doit avoir une soixantaine d'années, comme moi.

Et comme je me récriais, il ajouta : — Peut-être même est-elle plus jeune; il y a des personnes qui sont ainsi vieilles avant le temps. Depuis dix ans qu'elle est à mon service, il me semble que je lui ai toujours vu la même figure. Du reste elle est active et robuste comme une jeune fille.

Dom Gérusac vivait tout à fait retiré du monde; il n'était en correspondance qu'avec les sociétés savantes auxquelles il adressait ses travaux, et ne recevait guère que quelques membres de sa famille qui de loin en loin venaient le visiter. Un bon vieux prêtre appelé l'abbé Lambert était la seule personne qu'on rencontrât souvent sur le chemin de Saint-Pierre; une fois la semaine, durant les vacances, je le voyais arriver, sa pauvre soutane retroussée dans les poches, son bréviaire sous le bras et son bâton de lambrusque à la main. C'était lui qui desservait la paroisse de Malepeire, sur les confins de laquelle était situé le domaine de mon oncle, et le digne homme était certainement le plus pauvre curé de France. Ses ouailles étaient dispersées sur un vaste territoire, couvert de bois, coupé par des vallées profondes et traversé par des torrens souvent infranchissables. Le village de Malepeire, situé à peu près au centre de la paroisse, n'avait guère qu'une centaine d'habitans; mais, à en juger par ses murs d'enceinte et par les habitations qui s'écroulaient, la population avait dû être jadis plus considérable. L'église, dont la flèche gothique dominait encore tous les alentours, était un assez vaste édifice où l'on retrouvait les traces d'une ancienne splendeur; de magnifiques vitraux décoraient le sanctuaire, et des sculptures mutilées, des cadres brisés, indiquaient la place où l'on voyait jadis des œuvres d'art.

Le village de Malepeire était situé à une lieue de Saint-Pierre, par delà une haute montagne que nous gravissions tous les dimanches pour aller entendre la messe, car dom Gérusac ne se dispensait pas de ce devoir, bien qu'il eût renoncé depuis longtemps aux pratiques de la vie religieuse. Par un phénomène ordinaire dans les contrées alpestres, nous jouissions d'une température égale et douce sur le versant méridional de la montagne, tandis que de fréquens orages crevaient sur les terres hautes et que le froid se faisait sentir dans le reste de la paroisse. Aussi ne manquions-nous pas de prendre nos précautions avant de gravir ces plateaux élevés; Marion partait la première, chargée de nos manteaux, et allait nous attendre à l'entrée d'une gorge qui coupait le sommet de la montagne, et où soufflait ordinairement un courant d'air glacé. La vieille servante avait en outre un panier passé au bras et une lourde besace sur l'épaule : c'étaient notre déjeuner et les aumônes de mon oncle qu'elle s'obstinait à transporter ainsi, au lieu de les placer en manière de porte-manteau sur le pacifique bourriquet que montait dom Gérusac.

Ordinairement nous faisions une petite halte en arrivant à la gorge dont je viens de parler. Cet endroit qu'on appelait le pas de Malepeire avait un aspect sombre et sauvage qui me plaisait singulièrement. Le rocher, coupé par quelque convulsion du monde antédiluvien, présentait un écartement dont les parois étaient presque perpendiculaires, et sa double crête, profondément déchiquetée, se dessinait en noirs festons sur le ciel d'un bleu pâle. Le fond de cette fente prodigieuse était entièrement couvert d'une multitude de plantes et d'arbrisseaux dont les enlacemens inextricables cachaient des abîmes. Le chemin était tracé entre le rocher stérile et ces masses de verdure sous lesquelles on entendait murmurer les eaux rapides d'un torrent. Une telle voie de communication était impraticable en hiver, quand la neige nivelait tous les accidens de terrain; mais durant l'été on y marchait à l'ombre, sur un tapis de mousse et de gazon, en respirant les vives fraîcheurs qui s'élevaient des gouffres de verdure que côtoyait le sentier. Un immense bloc de rochers barrait l'entrée de ce défilé, et s'avançait comme un promontoire au-dessus des terrains bouleversés qui formaient le versant septentrional de la montagne. Au sommet de cette espèce d'arête, dont les pentes arides tombaient presque à pic sur le village, on apercevait les murailles à jour et les tours ruinées du château de Malepeire.

Lorsque nous arrivions à l'entrée de la gorge, Marion, qui nous attendait assise au pied des rochers, venait au-devant de nous pour aider dom Gérusac à mettre pied à terre; ensuite elle déployait nos manteaux, les jetait silencieusement sur nos épaules, et poursuivait aussitôt son chemin en tirant le bourriquet par la bride.

— En vérité cette fille a les jambes de l'autruche, qui fait, dit-on, sept lieues à l'heure ! s'écriait mon bon oncle en la suivant du regard; la voilà déjà hors de vue.

— Tant mieux ! disais-je en moi-même, car la figure de Marion me gâtait le paysage; mon imagination se révoltait à l'aspect de cette bergère des Alpes en toilette du dimanche, avec sa grosse chaussure, son affreux chapeau de paille noire, relevé sur son vieux chignon, et son déshabillé d'indienne dont les manches coupées au coude laissaient à nu ses longs bras décharnés. Quand elle avait disparu, je suivais plus lentement le sentier; mon imagination s'éveillait au milieu de ces agrestes solitudes, et je contemplais avec un vague enthousiasme le tableau qui s'offrait à mes regards lorsque j'atteignais l'extrémité de la gorge. J'étais alors en face du rocher à la cime duquel s'élevait jadis le château seigneurial; au pied de ce bloc gigantesque, j'apercevais la petite église et les maisons du village irrégulièrement groupées à l'entour, et devant l'église une place assez vaste, ombragée par deux ormeaux, dont les troncs très rapprochés étaient soudés en quelque sorte, de manière à ne former qu'un seul arbre, le plus grand et le plus beau qu'il y eût dans toute la contrée. Par delà le hameau s'ouvrait une immense perspective où l'œil ne saisissait aucun détail; on eût dit que dans quelque convulsion de notre globe ces terrains bouleversés et mouvans s'étaient solidifiés tout à coup et avaient formé les vagues immobiles d'un océan de montagnes. Les ruines qui dominaient ce sévère paysage formaient une masse imposante où l'on retrouvait l'architecture de plusieurs époques. Dom Gérusac n'avait pas manqué de m'expliquer, en passant, le caractère de ces diverses constructions; selon lui, la tour principale avait vu camper sur ce plateau les légions romaines; le mur d'enceinte qui l'environnait datait des temps féodaux, tandis que la façade cantonnée de deux pavillons élégans était tout à fait moderne. Quoi qu'il en soit, toutes ces constructions, sans portes ni toitures, avaient un aspect également délabré.

Parfois j'avais interrogé mon oncle sur les anciens seigneurs de Malepeire; mais le digne homme ne s'était pas occupé des traditions locales, et il me répondait en hochant la tête : — C'est le chaos à débrouiller que l'histoire de ces grandes familles. Pourtant les documens ne manquent pas, il y en a de très précieux dans le cartulaire de l'église de Saint-Maurin, lequel est en ma possession. Dernièrement j'ai jeté les yeux, par hasard, sur un titre qui fournit la preuve incontestable que Ferrand, septième baron de Malepeire, fut un des seize seigneurs provençaux qui passèrent en Terre-Sainte avec Godefroy de Bouillon. Quelque jour j'entreprendrai une notice sur ce sujet, et je te promets de te la faire lire.

En attendant la chronique de ce Ferrand le Croisé, je tentai de me faire raconter par Marion l'histoire plus récente du pays. Un jour que nous montions à Malepeire, je la rejoignis à l'entrée de la gorge, et au lieu de l'éviter comme de coutume, je commençai résolument l'entretien. — Voilà une belle matinée, lui dis-je en l'abordant; je me sens léger comme un chamois, et j'ai marché si vite sans m'en apercevoir, que j'ai laissé mon oncle là-bas, là-bas. Voulez-vous me permettre de m'asseoir à côté de vous, pour l'attendre, ma chère Marion?

Elle se rangea un peu pour me faire place, détourna la tête avec sa mauvaise grâce ordinaire, et se mit à fouiller et à arranger son panier, évidemment pour se dispenser de m'adresser la parole; mais je repris aussitôt sans me déconcerter : — Il y a bien des années déjà que vous faites ce chemin, ma chère Marion; est-ce que vous ne commencez pas à le trouver un peu long et difficile pour vos pauvres jambes?

— Non, monsieur, me répondit-elle avec cet accent bref et ce son de voix fêlé particulier aux vieilles femmes de méchante humeur.

Je ne me rebutai pas cependant. — Avant la révolution, il y avait là-haut un beau château, continuai-je en regardant les ruines; l'avez-vous vu en ce temps-là, Marion, du temps qu'il était encore habité par les anciens seigneurs?

Comme elle ne répondait pas, j'ajoutai poliment : — Vous deviez être bien jeune alors?

— Si jeune, que je ne me rappelle rien de tout cela, fit-elle d'un ton rogue, et, ramassant la besace et le panier, elle alla au-devant de mon oncle.

Cette réponse me parut une coquetterie comique dans la bouche de Marion; évidemment elle avait pour le moins l'âge de discrétion à l'époque où finissait l'ancien régime. Je questionnai non moins inutilement l'abbé Lambert; le digne homme ne desservait la cure de Malepeire que depuis le rétablissement du culte. Les paysans n'étaient pas mieux au fait de l'histoire locale; ils se souciaient fort peu de ce qui s'était passé autrefois, et la jeune génération ne savait pas, j'en suis convaincu, s'il y avait trente ans ou trente siècles que le château des barons de Malepeire avait été démoli. Une fois cependant que je m'étais arrêté sous l'ombrage, à la porte de l'église, un petit paysan dit en me montrant les ormeaux d'un air glorieux : — N'est-ce pas, monsieur, que voilà deux beaux arbres, bien droits, bien feuillés? Il y a pour le moins cinquante nids de pies dans les plus hautes branches. Je me suis laissé dire qu'on n'en trouverait pas de pareils dans toute la Provence et même encore plus loin.

— Ils ne me semblent pas très vieux, dis-je en considérant les bran-

chages vigoureux dont les entrelacemens formaient un impénétrable dôme de verdure.

— Eh! eh! qui sait? reprit le petit paysan, qui sait combien il y a d'années qu'ils ont été plantés et baptisés?

— Baptisés? m'écriai-je.

— Oui, monsieur; celui de ce côté s'appelle monsieur le marquis et l'autre monsieur le baron.

— Et pourquoi, mon garçon?

— Ah! pourquoi? fit-il en haussant les épaules d'un air insouciant, ma foi, je ne l'ai jamais entendu dire; il y a si longtemps de cela, que personne n'en sait rien.

II.

J'ai dit qu'il y avait dans la salle à manger de mon oncle un pastel qui captivait singulièrement mon attention; cette peinture figurait au-dessus d'un antique miroir où l'on se voyait affreusement vert. Il y avait en outre, sur la cheminée, deux petites tasses de Sèvres enjolivées de chiffres et de guirlandes en miniature, deux vrais bijoux où Marion fourrait ses paquets d'allumettes. Je ne sais comment j'en étais venu à me figurer que le miroir, les tasses et le pastel avaient fait partie du même mobilier; que l'original du portrait s'était regardé souvent dans la glace verdâtre et que ses lèvres purpurines avaient touché plus d'une fois le rebord des tasses de porcelaine. Cette idée s'étant emparée de mon imagination, je fus tourmenté d'une véhémente curiosité, et je formai une foule de conjectures, qui ressemblaient à des chapitres de roman. Peu à peu, un sentiment étrange, inoui, naquit de cette préoccupation. A force de contempler ce vieux portrait, dont le regard chargé de languissantes ardeurs semblait s'arrêter sur moi, j'en devins éperdument amoureux. J'éprouvais à son aspect les secrets transports où m'aurait jeté la présence d'une maîtresse vivante. Tous les objets qui décoraient la cheminée étaient devenus pour moi de mystérieuses reliques; dans l'ingénuité de mon amour, je leur rendais une espèce de culte : j'avais jeté les allumettes de Marion, et chaque jour je mettais à la place les plus belles fleurs que je pouvais trouver dans le parterre. Tandis que dom Gérusac me croyait absorbé dans la lecture de ses in-folios, je rêvais, les coudes sur mon pupitre, et les emportemens de ma passion allaient jusqu'à me rendre poète : je faisais des vers pour cette beauté qui n'existait qu'en peinture. Quand cette folie me prit, j'avais dix-sept ans et je venais de finir ma rhétorique. Au milieu de ces troubles intérieurs, je conservais

assez d'empire sur moi-même pour dissimuler les émotions continuelles, l'amour bizarre, extravagant, auquel j'étais en proie; l'idée seule qu'on pourrait le soupçonner me causait une mortelle honte. Ma curiosité était devenue un insupportable tourment d'esprit; j'en étais venu aux suppositions chimériques; je cherchais sans cesse l'origine et le nom de cette beauté fatale, qui s'était fait peindre, il y avait cent ans peut-être, pour le bonheur et le tourment de ma vie. Rien n'eût été plus simple que de chercher à éclaircir un tel fait, je n'avais qu'à interroger mon oncle; mais ma tête se troublait à la seule idée de cette explication, je tremblais d'aborder ce sujet et de trahir par quelque signe involontaire ce qui se passait au fond de mon cœur... Un jour cependant que nous étions à table, le courage me vint tout à coup, je levai les yeux et m'écriai en feignant de rire : — Eh! eh! mon cher oncle, vous avez là un vieux miroir qui donne aux gens un visage de cire verte.

— C'est un bien joli meuble pourtant, répliqua dom Gérusac, le cadre est d'ébène incrusté d'argent et de nacre; par malheur le couronnement a été brisé; je suppose que c'étaient des armoiries avec supports et cimier. J'ai trouvé cela à D..., dans la boutique d'un fripier, le pastel et les tasses aussi; le tout pêle-mêle avec de vieilles ferrailles.

Le cœur me battait, je repris d'une voix étranglée : — Ces objets provenaient de quelque maison riche, pillée à la révolution?

— Très probablement, répondit mon oncle, mais je ne vois nul indice auquel je puisse reconnaître les possesseurs de ces vieilleries, comme vous appelez avec dédain, vous autres jeunes gens, tout ce qui n'est pas à la dernière mode.

Dom Gérusac s'était tourné pour considérer le dessus de sa cheminée, et il ajouta en me montrant le portrait : — N'est-ce pas, Frédéric, que ce cadre aussi est charmant?

— Le portrait? oh! oui! m'écriai-je.

— Eh! non, répliqua dom Gérusac : c'est très effacé et d'un dessin détestable; mais le cadre est un vrai chef-d'œuvre. Quelque jour je le ferai restaurer, et je donnerai ce portrait à Marion, afin qu'elle le cloue, dans sa chambre, à côté de celui du Juif-Errant.

Ce mot me donna le frisson; je devins tout pâle, mais je n'osai demander à mon oncle cet objet de mes secrètes adorations, et je me résignai à le voir passer entre les mains de Marion, en songeant qu'il ne me serait pas impossible de le lui acheter.

Sur ces entrefaites, mon oncle reçut une nouvelle qui le combla de joie et bouleversa toute sa maison, ordinairement si réglée et si tranquille : un grand personnage, le marquis de Champaubert, ambassadeur près d'une cour étrangère, annonçait à dom Gérusac que, pas-

sant par Toulon, il se détournait de son chemin pour lui rendre visite et renouveler leur ancienne amitié.

Mon oncle assembla aussitôt son conseil privé, c'est-à-dire qu'il appela Marion et lui signifia la lettre qu'il venait de recevoir. — Que tout le monde se mette à la besogne, lui dit-il ensuite; faites préparer la chambre bleue par Babelou, et vous, mettez-vous à vos fourneaux. M. de Champaubert sera ici demain; que tout soit prêt de bonne heure. Je vous recommande spécialement le dîner. Il y a des plats que vous réussissez en perfection, la tourte aux pigeons par exemple; tâchez de nous en servir une; donnez-nous aussi des œufs à la neige, un chapon au gros sel, enfin ce que vous pourrez imaginer de meilleur.

— Je ferai de mon mieux, répondit laconiquement Marion. Et sans attendre de plus amples instructions, elle retourna à sa cuisine.

— Ce bon Maximin, que je serai heureux de le revoir! me dit alors dom Gérusac. C'est mon plus ancien ami, nous avons commencé nos études ensemble chez les oratoriens; mais j'étais prédestiné pour Saint-Maur, et deux ans après j'allai à la Chaise-Dieu. Champaubert obtint d'y venir avec moi. Il n'avait point d'attrait pour l'état religieux; mais c'était un bon écolier, fort appliqué à l'étude des langues anciennes. Sa famille voulait qu'il fût d'église; mais la mort de son frère aîné l'ayant rendu fils unique, il rentra dans le monde, pour ainsi dire avant de l'avoir quitté. J'allais commencer mon noviciat quand il partit. C'était pour la fête de tous-les-saints; il me semble le voir encore avec sa roupe gros bleu et son chapeau à l'américaine, prêt à monter à cheval et nous faisant ses adieux : quel air! quelle bonne grâce! quel beau cavalier!

— Il y a longtemps de cela? dis-je étourdiment.

— Eh! eh! attends un peu, répondit mon oncle, c'était en 87, la seconde fête de Pâques; il y a par conséquent trente-cinq ans passés. Depuis cette époque, je n'ai pas revu Champaubert, et je n'ai guère reçu de ses nouvelles que par les papiers publics. Dès le commencement de la révolution, il avait émigré, et il n'est rentré qu'à la paix. Alors ses talens et sa fidélité ont eu leur récompense. Le roi l'a comblé d'honneurs et de biens; il est pair de France, ambassadeur; il a je ne sais combien de titres et de dignités : que Dieu le maintienne dans cette grande fortune! Il en est digne.

L'idée de voir de près un si haut personnage, de lui être présenté, m'empêcha de dormir toute la nuit, et dès le matin je me mis en observation sur la terrasse, fort en peine de savoir comment le carrosse de son excellence se tirerait des ornières et des fondrières du chemin vicinal. La réception qu'on lui préparait ne me causait pas

non plus un médiocre souci; il me semblait qu'elle était tout à fait indigne de l'hôte que nous attendions. Je supposais que le marquis de Champaubert voyageait avec une suit enombreuse, et je me figurais l'effet que ferait notre vieille servante au milieu de tout ce monde-là; la rougeur me montait au front quand je songeais qu'elle viendrait intrépidement, la serviette au bras, se placer derrière le fauteuil de son maître, et que de son affreuse main crochue elle verserait à boire à l'illustre convive de dom Gérusac.

Dans l'après-midi, Babelou, la petite servante qui aidait à la cuisine, parut à l'entrée de la terrasse et me cria de sa voix la plus perçante : — Venez, monsieur Frédéric; voilà ce monsieur qui arrive... il est là, dans l'allée.

— Et sa voiture?... Par quel chemin a-t-elle donc passé? dis-je tout étourdi; elle aura versé dans quelque ravin!

— Sa voiture! fit la Babelou en riant, sa voiture est comme celle de votre oncle; elle passe aisément par toutes les routes où un âne peut poser ses quatre pieds.

En effet, M. l'ambassadeur venait d'arriver sur un petit baudet harnaché à la mode du pays, avec une bardelle sans étriers, et toute sa suite se réduisait à un paysan qui portait sa valise et chassait le baudet avec une branche de noisetier.

Le marquis mit lestement pied à terre et se jeta avec effusion au cou de mon oncle, qui pleurait de joie, le digne homme, et balbutiait en lui serrant les mains : — Ah! je ne m'attendais pas à une telle visite... Quel bonheur pour moi, monseigneur!...

— Qu'est-ce à dire, monseigneur! interrompit le marquis en le prenant sous son bras; appelle-moi Maximin, comme autrefois. Sais-tu, mon cher Thomas, que je t'ai tout de suite reconnu!

— Moi de même, répondit vivement mon oncle; tu n'es pas changé vraiment.

— Eh! eh! il est pourtant tombé bien des neiges depuis que nous ne nous sommes vus! fit le marquis en passant la main dans ses cheveux grisonnans.

— Si ta lettre m'était parvenue un jour plus tôt, je serais allé t'attendre à C..., reprit mon oncle; tu dois avoir été bien embarrassé pour arriver jusqu'ici?

— Pas le moins du monde, répondit son excellence. J'ai laissé tout simplement ma voiture sur la grande route, et je suis allé demander à la bastide la plus prochaine une monture et un paysan pour me conduire chez toi.

— Mais qui t'avait renseigné sur le chemin que tu devais prendre? demanda encore mon oncle.

— Personne; je connaissais ce pays déjà, répondit M. de Cham-

paubert en parcourant la vallée et les montagnes du regard; je suis venu ici autrefois.

— Après avoir quitté la Chaise-Dieu?

— Environ deux ans après.

— Ah! s'écria dom Gérusac étonné, d'où vient que je n'en ai rien su?

Le marquis sourit d'un air presque triste et lui répondit en baissant la voix : — Tu étais alors à Saint-Pierre de Corbie; tu allais faire tes vœux; il y avait des choses que je ne pouvais pas t'écrire.

— Est-il possible? murmura mon pauvre oncle avec ingénuité.

Je me tenais à l'écart tout surpris et confondu, ne pouvant me persuader que j'avais devant les yeux un homme qui représentait le roi de France et adressait souvent la parole à des têtes couronnées. Au premier coup d'œil, on aurait pu le prendre pour un petit rentier. Son habit bleu croisé sur sa poitrine ne laissait pas passer le moindre bout de ruban, et toute sa toilette était d'une parfaite simplicité. Ses manières étaient aisées et naturelles, et sa physionomie exprimait une bonhomie mêlée de finesse. Pourtant il avait, à son insu peut-être, certains airs de tête imposans, et par momens une fierté, une assurance singulière brillait dans son regard. Sa figure était encore belle, et, chose étrange, il paraissait bien plus jeune que mon oncle. Celui-ci, dont la vie s'était écoulée dans les tranquilles labeurs de la science, avait déjà l'allure pesante d'un vieillard, tandis que l'homme du monde qui avait subi le rude choc des passions et suivi sa carrière à travers tant de vicissitudes marchait encore d'un pas ferme et viril.

Dom Gérusac m'appela et me présenta; ce fut l'affaire d'un moment. Ensuite les deux amis entrèrent, bras dessus, bras dessous, dans la maison. Le marquis se dirigeait vers le jardin.

— Il fait trop chaud là-dehors, dit dom Gérusac en l'entraînant; viens plutôt voir ma bibliothèque.

— Je le veux bien, répondit-il gaiement; c'est là ton monde à toi, ta société, ta famille. Tu vas m'introduire dans l'illustre compagnie des auteurs anciens et modernes; mais avant fais-moi donner à boire, je t'en prie, car j'ai grand' soif.

— Marion! cria mon oncle en allant vers la porte de la cuisine.

Je crus qu'elle allait paraître, et j'attendais avec une anxiété comique l'effet qu'elle produirait sur le marquis; par bonheur elle ne se montra pas : ce fut Babelou qui vint chargée d'un immense plateau où il y avait une bouteille de vin vieux, du sucre, une corbeille de fruits magnifiques et une assiette de petites pêches velues et d'un jaune orangé.

— C'est parfait! dit M. de Champaubert en aidant lui-même Ba-

belou à déposer le plateau sur la table encombrée de manuscrits et de bouquins. Cette petite a deviné que j'aime les pêches jaunes du pays, un petit fruit aigrelet qui n'a pas son pareil dans le reste du monde, je te le jure!

— Je le crois bien, répondit mon oncle en riant; il y a longtemps que ce produit sauvage ne se trouve plus que dans nos pauvres montagnes.

— Viens çà, mon vieux camarade, reprit le marquis en montrant à dom Gérusac une place à côté de lui; nous allons avoir bien des choses à nous raconter.

Mon oncle s'assit; je lui demandai ses ordres à voix basse et me retirai discrètement en refermant la porte sur moi.

Un peu avant l'heure du dîner, Babelou vint me trouver dans la salle à manger : — Jésus-Dieu! comment allons-nous faire? me dit-elle d'un air effaré. Marion a pris tant de peine depuis hier, que la voilà malade; elle vient de s'aliter.

J'avoue que j'eus un mouvement de satisfaction. — Eh bien! tu feras le service à sa place, répondis-je à la fillette. Cours mettre ta plus belle robe avec un tablier blanc, et dis à Marion de se tenir tranquille dans son lit. Je vais avertir mon oncle.

Les deux amis avaient passé de la bibliothèque dans le jardin, et mon oncle promenait glorieusement le marquis à travers ses carrés de fleurs et de légumes. Celui-ci paraissait enchanté de tout ce qu'il voyait; il s'extasiait avec une bonhomie charmante devant une belle plante d'œillet ou devant un chou colossal, et picorait le raisin des treilles comme un franc écolier. J'annonçai tout bas à mon oncle l'incident fâcheux survenu dans la maison; l'excellent homme voulut aussitôt aller voir lui-même comment se trouvait Marion, et je restai seul avec M. de Champaubert, lequel, après avoir fait encore un tour dans le jardin, me dit familièrement :

— Mon jeune ami, je crois que nous ferons bien d'aller voir si le dîner est servi.

La salle à manger avait une porte-fenêtre qui donnait sur le parterre; j'ouvris la persienne du dehors, et me rangeai pour donner le pas au marquis. Les rideaux étaient tirés; un jour clair illuminait tous les détails de l'appartement, et la dorure des vieux cadres resplendissait sous les rayons du soleil couchant. Le marquis entra, fit quelques pas en regardant autour de lui, et s'arrêta tout à coup en face de la cheminée, les yeux fixés sur le pastel; puis il se retourna et me dit vivement : — Savez-vous d'où vient ce portrait?

Je rougis jusqu'aux oreilles et balbutiai d'une voix troublée : — Oui, monseigneur..., mon oncle l'a acheté à D..., dans une boutique de bric-à-brac.

— Avec ce miroir et ces petites tasses? reprit le marquis.

— Je crois que oui, monseigneur.

Dom Gérusac rentra en ce moment.

— Mon cher Maximin, excuse-moi, dit-il; le service laissera peut-être quelque chose à désirer; la moitié de mes gens me manque, c'est-à-dire que ma vieille servante est tombée malade tout à coup.

— Eh bien! nous nous servirons nous-mêmes, répondit M. de Champaubert en se mettant à table; crois-tu que pareille chose ne m'est jamais arrivée durant l'émigration?

Heureusement Marion avait pu rester à ses fourneaux toute la journée et diriger son aide de camp, la petite Babelou; le couvert était parfaitement dressé et le dîner excellent. J'avais en outre déterré dans un coin de la cave quelques bouteilles de vin vieux qui véritablement eussent été dignes de figurer sur la table d'un roi. Le marquis mangeait sobrement et vite, en continuant la conversation, tandis que mon oncle dînait comme d'habitude, avec un appétit calme et solide, qu'excitait encore la joie qu'il éprouvait d'avoir en face de lui un tel convive. Quant à moi, je ne touchais à rien; j'étais bouleversé. Les questions du marquis me prouvaient clairement qu'il avait reconnu cet adorable visage devant lequel j'étais en extase depuis six semaines, qu'il savait quelle était cette femme dont j'avais désespéré de connaître jamais le nom, qu'il pouvait me dire enfin la chose du monde que je désirais le plus ardemment savoir; mais comment oser l'interroger à mon tour? comment aborder seulement un tel sujet de conversation?

Tout à coup, pendant le dessert, à travers un entretien où s'entrecroisaient les questions politiques et les réminiscences du collége, mon oncle s'avisa de dire au marquis :

— Les grandes affaires ont absorbé toute ton existence; tu n'as jamais songé à te marier?

— Si fait, répondit-il en levant les yeux vers le pastel, j'ai dû épouser cette belle personne dont tu as là le portrait.

— Comment! comment! ce portrait anonyme? s'écria dom Gérusac.

— C'est un étrange hasard, poursuivit M. de Champaubert; je ne m'attendais certes pas à revoir aujourd'hui le bel objet de mon premier amour.

— Tu vas me raconter cette histoire, dit dom Gérusac; puisque nous sommes en train de rappeler nos souvenirs de jeunesse, je suis bien aise que tu aies retrouvé ici celui-là.

Le marquis sourit avec amertume. — Aujourd'hui, répondit-il, je peux en parler tranquillement, et, puisque tu le veux, je te raconterai cette époque de ma vie; je la raconterai, non pour ton édifica-

tion, mon sage ami, mais pour l'instruction de ce petit jeune homme, qui contemple ma fiancée d'un air troublé, comme si ces yeux de basilic eussent insinué leur poison jusqu'au fond de son âme.

A cette espèce d'apostrophe, je perdis tout à fait contenance; il me sembla que le marquis lisait dans les plus secrets replis de mon cœur, et une petite toux convulsive fut ma seule réponse. Mon oncle ouvrit de grands yeux, vida son verre d'un trait et appuya ses deux mains sur la nappe, ce qui chez lui était le signe d'une profonde attention.

— Fais servir le café et renvoie Babelou, reprit le marquis; nous resterons ici; il faut que je te fasse cette histoire en face de ce portrait.

III.

Le jour tombait; j'allumai les bras de cheminée qui étaient aux côtés de la glace. Alors les bougies, illuminant de bas en haut le pastel, firent ressortir ses teintes affaiblies, et donnèrent un vague relief à cette ravissante figure, qui semblait se montrer en souriant à travers le verre opaque, comme les blondes têtes de Greuze derrière le rideau entr'ouvert d'une fenêtre.

Le marquis considéra un moment ce tableau d'un œil fixe, puis, comme s'il eût deviné ma violente et secrète curiosité, il dit en s'adressant à moi : — Ce portrait est celui de Mlle de Malepeire, la fille unique du baron de Malepeire.

— Du dernier seigneur? m'écriai-je, et elle demeurait dans le vieux château, là-haut sur la montagne?...

— Oui, mon jeune ami; c'est là que se sont passés tous les événemens que je vais vous raconter, répondit le marquis. — Et après un silence il poursuivit, en se tournant vers dom Gérusac :

— Te rappelles-tu, mon cher Thomas, une lettre dans laquelle je t'annonçais que je quittais Paris pour faire un voyage dans le midi de la France?

— Oui certes, je m'en souviens, répondit dom Gérusac; c'est la dernière lettre que tu m'aies écrite, et, soit dit sans reproche, elle date d'avant la révolution; si je ne me trompe, elle est du mois d'août 1789.

— Tu es un homme incomparable pour la chronologie! s'écria M. de Champaubert; en effet, j'arrivai dans ces montagnes quelque temps après la fameuse nuit du 4 août; mais d'abord il faut que je t'explique pourquoi j'avais fait ce voyage et comment les Champaubert, d'une ancienne maison de Normandie, étaient en relations avec les Malepeire de Provence. Il y a plus de cent ans, du temps des

guerres avec le Piémont, le corps d'armée du maréchal de Tessé occupait cette frontière. Mon trisaïeul, Guillaume de Champaubert, servait dans le régiment d'Auvergne avec un gentilhomme du pays, le baron de Malepeire, lequel devint bientôt son ami et son frère d'armes. Ils étaient l'un et l'autre à la fleur de l'âge et mariés à deux jeunes femmes qui les avaient suivis jusque sur le théâtre de la guerre, c'est-à-dire qu'elles s'étaient retirées dans le château de Malepeire, qui était une forteresse imprenable. Il y eut plusieurs combats entre les Français et les Piémontais qui dévastaient le bas pays. Le marquis de Champaubert fut blessé dans une de ces rencontres; l'action s'était passée à deux lieues d'ici seulement; sa jeune femme accourut jusque sur le champ de bataille et parvint à le faire transporter au château de Malepeire, où il mourut le lendemain. A quelque temps de là, le baron de Malepeire fut tué sous les murs de C..... Après ce double malheur, les deux dames restèrent à Malepeire, enfermées par les neiges qui couvrent ces montagnes six mois de l'année, et elles y mirent au monde deux fils qui naquirent le même jour et furent baptisés ensemble à l'église du village. En mémoire de cet événement, on planta deux ormeaux auxquels on donna les noms des nouveau-nés. De mon temps, leur ombrage couvrait toute la place : existent-ils toujours?

— Oui, monseigneur, répondis-je vivement, et même on les appelle encore le marquis et le baron, mais personne ne sait pourquoi.

— Les deux veuves passèrent ensemble l'année de leur deuil, continua M. de Champaubert. Plus tard, elles durent se séparer; mais la conformité de leur destinée avait fait naître entre elles une amitié qui ne finit qu'avec leur vie, et elles élevèrent leurs fils dans les mêmes sentimens. Ceux-ci continuèrent et transmirent ces relations à leurs enfans. Quoiqu'on habitât en quelque sorte aux deux extrémités du royaume, on se faisait part réciproquement de tous les événemens domestiques un peu importans, et on ne manquait pas de s'écrire pour les anniversaires. Le désir d'une alliance entre les deux familles existait chez elles par tradition; mais la Providence semblait vouloir ajourner éternellement ces projets et ces vœux : pendant trois générations, il n'y eut point de filles dans la maison de Champaubert, et celles qui naquirent dans la maison de Malepeire moururent toutes au berceau. J'avais entendu raconter tout cela dans mon enfance, autour du foyer; je savais aussi que le dernier baron de Malepeire avait eu enfin une fille, et qu'elle était à peu près de mon âge. Je ne fus donc pas étonné lorsque, deux ans après que j'eus quitté la Chaise-Dieu, mon père m'annonça qu'il avait arrangé mon mariage avec Mlle de Malepeire. — Mon cher enfant, me dit-il, je crois que cette

union réunit toutes les convenances. J'ai connu le baron de Malepeire lorsqu'il vint à Paris pour épouser Mlle d'Herbelay, la plus charmante personne du monde; c'est un gentilhomme des temps anciens, un peu ignorant et simple d'esprit, mais loyal, plein d'honneur et de grandeur d'âme. La fortune est solide et suffisante. Quant au nom, il n'y a pas à s'enquérir, c'est un des plus beaux du nobiliaire de Provence. Je ne me suis pas informé de l'esprit et de la beauté de la demoiselle, tu verras; je sais seulement qu'elle a près de vingt ans.

Mon père dit ceci avec un sourire qui me fit soupçonner qu'il me ménageait une agréable surprise, et qu'il savait que Mlle de Malepeire était d'une beauté accomplie. Vous voyez d'après ce portrait que je ne me trompais pas.

— C'était une jolie personne en effet, dit mon bon oncle en relevant ses gros sourcils de l'air d'un paysan qui s'efforcerait d'admirer une médaille antique ou un manuscrit en langue pali.

— J'arrivai ici aux derniers jours d'août, comme je vous le disais tantôt, continua M. de Champaubert. Depuis huit jours, je roulais dans une incommode chaise de poste sur la poussière des grands chemins, et je me rappelle encore la sensation de joie que j'éprouvai à l'aspect de ces montagnes verdoyantes et de ces fraîches vallées, où j'entendais de tous côtés le murmure des eaux. J'avais laissé ma chaise à C.... Le chemin vicinal n'existait pas alors; il n'y avait qu'un sentier pour les bêtes de somme. J'étais à cheval, et un muletier venait derrière moi avec mon bagage. Cet homme avait un peu voyagé, et il parlait français, quoiqu'il fût du pays. Il me nommait tous les hameaux que nous apercevions au loin, et me faisait des histoires sur chaque localité. Quand nous fûmes à l'entrée de la gorge qu'on appelle le *Pas de Malepeire,* il s'arrêta en me montrant une pierre plate qui fait saillie au bas du sentier. Peut-être cette espèce de siége subsiste-t-il encore?

— Oui, certainement, dit mon oncle; c'est là que Marion, ma vieille servante, se repose le dimanche quand nous allons à la messe.

— Je m'attendais à quelque histoire de voleur arrivée dans ce coupe-gorge, reprit M. de Champaubert; mais le muletier me dit simplement : — Tenez, monsieur, voilà l'endroit où la fille de monsieur le baron a été ressuscitée...

— Quelle fille? m'écriai-je.

— Eh! eh! celle qui est encore pleine de vie et de santé, répondit-il. Figurez-vous, monsieur, qu'à l'âge de sept ans elle tomba malade et mourut comme ses autres frères et sœurs, qui depuis longtemps sont devant le bon Dieu. Elle mourut si bien, qu'on la mit dans la bière avec une couronne blanche sur la tête et le crucifix entre les mains; ensuite on partit pour aller l'enterrer là-bas, dans

une vieille chapelle où les seigneurs ont leur sépulture. Quand les filles qui portaient le corps arrivèrent ici, elles se sentirent fatiguées, et elles posèrent la bière sur cette pierre plate pour se reposer un peu. M. le curé ne récitait plus le *Libera,* chacun gardait le silence, et l'on n'entendait que le bruit de l'eau qui coule dans le ravin. Tout à coup une petite voix sortit de la bière; l'enfant se releva et dit en cherchant des yeux le ruisseau : — J'ai bien soif! Tous les assistans eurent grand'peur en la voyant soulever son linceul; mais M. le curé la prit dans ses bras et la reporta bien vivante à Mme la baronne.

Cette histoire me donna le frisson. Je ne sais quelle folie troublait déjà mon cœur. Je m'étais habitué à ces pensées d'amour et de mariage, et je tremblai en apprenant que j'avais été si près de perdre ma fiancée inconnue. D'irrésistibles influences agissaient en ce moment sur mon imagination; l'aspect de la nature me jetait dans une sorte de ravissement; j'étais enivré par le sauvage parfum des plantes alpestres, par la solitude, par les bruits doux et confus qui s'élevaient du fond des bois, par l'air que je respirais.

Ce fut dans ces dispositions que j'arrivai à Malepeire.

Le château était à cette époque une vieille forteresse entourée de formidables murailles, flanquée de tours crénelées, sur laquelle on avait plaqué quelques constructions modernes. Une façade neuve masquait le pied du donjon, qui se dressait sur un rocher à pic, au bord d'un précipice; des persiennes vertes garnissaient les fenêtres, et la plateforme avait été transformée en un petit parterre exposé à tous les vents. Mais ces embellissemens ne changeaient rien au caractère primitif de la vieille enceinte féodale; l'entrée principale était au nord, et de ce côté le château avait tout à fait conservé la physionomie sombre et guerrière des édifices du moyen âge. Un large fossé entourait le rempart, et la porte s'ouvrait entre deux tourelles encore munies de leurs fauconneaux. Le pont-levis existait tel qu'au temps des guerres de Provence, mais depuis nombre d'années on ne relevait plus cet engin, dont les planches solides formaient une sorte de passerelle, sans chaînes ni garde-fou.

Le soleil se couchait quand j'arrivai; je mis pied à terre devant le pont-levis, et, jetant la bride de mon cheval au muletier, je m'avançai seul en cherchant des yeux quelqu'un à qui parler. Après avoir franchi un passage voûté, j'entrai dans une vaste cour, environnée de bâtimens très anciens, dont les fenêtres à croisillon étaient toutes fermées. Personne ne se montrait; le plus profond silence régnait autour de moi; on eût dit que le château était inhabité. Après avoir fait le tour de la cour d'honneur, je me hasardai à pousser une porte entr'ouverte, et je vis devant moi les premières marches d'un esca-

lier en limaçon, et dans la muraille une niche où il y avait une image de la Vierge avec des bouquets à l'entour. Je montai presque à tâtons; en arrivant au premier étage, je me trouvai à l'entrée d'une grande salle dont l'ameublement datait pour le moins du temps de la ligue. Une lampe brûlait déjà au coin d'une table, et elle jetait une clarté suffisante pour que j'aperçusse d'un coup d'œil la tapisserie de Bergame, les fauteuils à grand dossier, les torchères de cuivre qui sortaient de la muraille, chargées d'énormes bougies de cire jaune, et la cheminée dont le vaste chambranle s'avançait comme un dais de pierre au-dessus du foyer. Cette salle paraissait servir d'antichambre à une seconde pièce, où j'entendis l'aigre fausset d'un petit chien qui, flairant sans doute un étranger, aboyait avec fureur. Au premier coup que je frappai pour annoncer ma présence, je vis accourir une grosse fille habillée de drap vert et coiffée d'un béguin de toile rousse, laquelle n'attendit pas que je me fusse nommé et courut vers la porte du fond en criant : Mlle Boinet! Mlle Boinet!

Une personne d'un certain âge, et dont le costume était celui d'une suivante de bonne maison, parut aussitôt et vint à moi en me faisant la révérence. Lorsque j'eus décliné mon nom, elle se prit à sourire discrètement comme pour me faire entendre qu'elle connaissait le motif de mon voyage, et me dit avec un accent parisien qui prouvait qu'elle était née non loin des tours de Notre-Dame : — Monsieur, agréez mes très humbles services, je cours avertir Mme la baronne.

Un moment après, les deux battans de la porte s'ouvrirent, et la baronne elle-même vint au-devant de moi en disant : — Monsieur de Champaubert, je vous fais mes excuses... Je suis on ne peut plus mortifiée que vous n'ayez trouvé personne en bas pour vous recevoir; c'est qu'on ne vous attendait que demain.

Je m'excusai à mon tour d'arriver ainsi à l'improviste, et, la baronne m'ayant invité à entrer, je lui donnai la main pour la ramener dans son appartement. Quand j'eus franchi la porte qui séparait la grande salle du salon où Mme de Malepeire passait sa vie, je fus si frappé du contraste, que je m'arrêtai en disant : — Ceci tient du prodige, madame la baronne; vous avez transporté au sommet de cette montagne le salon d'un des beaux hôtels de Versailles ou du faubourg Saint-Germain!

— Eh! oui monsieur, me répondit-elle en soupirant; je suis venue à bout de m'arranger dans un coin de ce vieux château. Quand les rideaux sont baissés et les bougies allumées, je puis me croire encore à Paris; mais si je mets la tête à la fenêtre, l'illusion n'est plus possible. Au lieu des jardins du Luxembourg, je vois là-dessous les toits du village, et de tous côtés les rochers, les bois et les montagnes. En vérité, j'ai été souvent tentée de dire ce que feu ma belle-

mère, une Forbin-Mandols, qui venait d'épouser le père de M. le baron, écrivait en arrivant ici à son oncle le cardinal : « Me voici casée de manière à avoir les aigles sur le dos et à pouvoir prendre la lune avec les dents. »

Elle se mit à rire à ces mots et se renfonça dans sa bergère avec un geste nonchalant, après m'avoir montré un siége auprès d'elle et attiré sur ses genoux le carlin qui s'obstinait à japper sourdement contre moi. La baronne était une petite femme mince et fluette qui paraissait jeune au premier abord, quoiqu'elle fût sur le retour de l'âge. Sa toilette était un peu surannée, mais elle allait bien à ses traits mignards; le rouge et la poudre lui donnaient l'éternelle fraîcheur d'un joli portrait de famille; elle portait en grande dame l'incommode attirail d'une jupe à falbalas, étalée sur d'énormes poches de crin, et marchait avec une aisance incomparable dans des souliers à talons d'une hauteur prodigieuse. Je fis vaguement toutes ces remarques; j'avais l'imagination trop préoccupée, le cœur trop profondément troublé, pour suivre une autre idée que celle qui m'absorbait. A chaque instant je prêtais l'oreille, et je regardais autour de moi, espérant que Mlle de Malepeire allait paraître, et n'osant m'informer d'elle ni prononcer seulement son nom. — Le baron est à la chasse, comme d'habitude, reprit Mme de Malepeire, mais il ne tardera pas à rentrer; en attendant, je vais vous faire servir ici quelques rafraîchissemens; un peu de vin, n'est-ce pas, avec une rôtie? ou bien un verre d'eau sucrée.

Je remerciai; mais elle insista.

— Vous allez prendre du café avec moi, poursuivit-elle; une tasse de café, cela ne se refuse jamais. Mlle Boinet! apportez le tête-à-tête, et sonnez pour avoir de l'eau bouillante.

La caméristé poussa devant sa maîtresse un petit guéridon sur lequel elle plaça, entre deux bougies, un coffret de bois des îles. Mme de Malepeire ouvrit cette espèce d'écrin où étaient disposés, dans des compartimens de velours bleu, un sucrier, une cafetière et les deux tasses de porcelaine de Sèvres que voilà sur la cheminée...

— Ah! murmurai-je en serrant mon front dans mes mains, je me l'étais toujours figuré!...

Le marquis me regarda, sourit légèrement et reprit :

— Quand le café fut prêt, Mme de Malepeire le versa elle-même dans les deux tasses et m'en présenta une; ensuite elle dit en prenant l'autre : — Mlle Boinet, avertissez ma fille que je l'attends; rien de plus, entendez-vous.

Je tressaillis et demeurai muet; mon trouble fit sourire la baronne, et elle me dit avec une expression presque railleuse : — Si vous étiez une fille, passe encore? Et après un moment de silence elle

ajouta d'un ton plus sérieux : — Cette enfant ne s'attend pas à vous trouver ici. Ne vous étonnez pas si au premier abord elle ne vous fait pas l'accueil que vous méritez.

— Je ne mérite rien encore, dis-je vivement; j'espère seulement, j'espère me rendre digne à ses yeux du bonheur qui m'est promis.

Presque au même instant Mlle de Malepeire entra par une porte opposée à celle qui s'ouvrait sur la grande salle. Je l'avais entendue venir d'un pas léger; mais en m'apercevant elle s'arrêta brusquement, il me sembla même qu'elle était tentée de s'enfuir. Sa mère comprit apparemment cette hésitation, car elle se leva et l'amena par la main en me disant d'un ton enjoué : — C'est ma fille, monsieur, une petite personne très sauvage; la solitude où nous vivons l'a rendue ainsi, mais je crois qu'elle sera tout à fait aimable quand elle aura un peu vu le monde.

Je balbutiai un compliment auquel Mlle de Malepeire ne répondit que par une révérence; puis elle s'assit le front sérieux, la contenance froide, presque hautaine. Évidemment cette humeur sauvage que sa mère tâchait d'excuser allait jusqu'à une réserve excessive, jusqu'à l'absence la plus complète du désir de plaire; mais tel était le charme répandu sur toute sa personne, que malgré cette visible indifférence elle attirait irrésistiblement les cœurs. Le portrait que vous avez sous les yeux ne donne qu'une faible idée de cette belle créature; quel pinceau aurait pu rendre la fraîcheur de son teint, les douces flammes de son regard, la langueur de son sourire? Oui, elle était belle à miracle; elle avait cet attrait invincible qui séduisit le premier homme, et qui aurait fasciné le serpent lui-même, s'il eût été pétri de notre argile mortelle. J'étais comme ébloui par tant de charmes; le trouble de mon cœur était si grand, qu'il m'ôtait ma liberté d'esprit : en vérité, je dus paraître un sot pendant toute cette soirée, où je sentis pour la première fois que je devenais éperdûment amoureux.

Mme de Malepeire prenait son café à petites gorgées, et faisait, elle seule, presque tous les frais de la conversation.

— Mon cher cœur, dit-elle en jetant un coup d'œil sur la toilette fort simple de sa fille, je ne vous aime pas ainsi en déshabillé d'indienne et en souliers plats. Pourquoi ce chignon bas et ces cheveux sans poudre? On voit bien que ce n'est pas Mlle Boinet qui vous a coiffée aujourd'hui; vous êtes à faire peur.

— En vérité, ma mère! murmura Mlle de Malepeire en levant les yeux sur une glace qui se trouvait en face d'elle, et dans laquelle je contemplais moi-même depuis un quart d'heure ses beaux cheveux blonds négligemment bouclés et retenus par un peigne d'écaille, la transparence, l'éclat naturel de son teint et l'élégance de sa taille à peine serrée dans un corsage d'indienne bleue à grands ramages.

Son regard ayant rencontré le mien dans la glace, elle détourna aussitôt la tête d'un air embarrassé plutôt que timide.

— Excusez le négligé de ma fille, continua Mme de Malepeire en s'adressant à moi; elle ne savait pas que nous aurions un convive ce soir; autrement elle se serait habillée pour le souper. Je voudrais bien qu'elle mît habituellement plus de recherche dans sa toilette, mais je ne puis la gagner sur ce point; elle prétend qu'on ne peut marcher qu'avec une chaussure plate.

— Mademoiselle n'a pas tout à fait tort, répondis-je; il me paraît très difficile de se tenir en équilibre avec une chaussure comme la vôtre, madame la baronne.

— Point du tout, répliqua-t-elle vivement, ce n'est qu'une habitude à prendre; je ne saurais faire un pas hors de ma chambre avec mes mules de marocain, et je me promène fort bien dans ces souliers mignons.

A ces mots, elle avança son petit pied enfermé dans cette chaussure extravagante qui ne permettait de poser sur le sol que le gros orteil, et fit sonner ses hauts talons de bois recouverts de canepin blanc. — J'ai dansé avec des souliers pareils, ajouta-t-elle en soupirant; c'était dans un ballet, à l'hôtel de Richelieu, où je figurais en habit de bergère; il y a longtemps de cela.

Puis, passant sans transition de ces puérilités à des idées plus graves, elle reprit : — C'est une terrible chose, monsieur, de vivre comme nous vivons ici, loin de toute compagnie et presque sans aucun commerce avec le monde! Je ne me suis jamais accoutumée à cette espèce d'exil. Quand j'arrivai dans ce pays sauvage, il ne m'était jamais venu à l'esprit que j'y resterais toujours. Je prenais mon isolement et mon ennui en patience, parce que j'étais jeune; il me semblait qu'ayant un si grand nombre d'années devant moi, il m'en resterait encore assez pour le monde, et je laissais sans effroi le temps s'écouler et ma jeunesse s'enfuir. M. le baron est la bonté, la complaisance même; quoique nous n'ayons pas les mêmes goûts et que la vie qu'il mène ici lui convienne infiniment, il m'aurait volontiers ramenée à Paris. Chaque printemps et chaque automne il était question de ce voyage; mais j'ai eu beaucoup d'enfans, et quand il aurait fallu partir, je me trouvais toujours empêchée. Si je n'étais parvenue à m'arranger, comme vous voyez, dans cet appartement, et si je n'avais eu près de moi cette pauvre Boinet, je crois que je serais morte de langueur et d'ennui.

— Par une faveur du ciel, il vous est resté un enfant, madame la baronne, dis-je timidement; en vous occupant de l'éducation de mademoiselle votre fille, vous avez dû vous apercevoir bien moins de votre isolement.

— Il est vrai, répondit-elle en se penchant vers Mlle de Malepeire pour lui mettre dans les cheveux un nœud de ruban qu'elle venait de trouver sous sa main, cette petite personne ne m'a jamais quittée; c'est moi qui lui ai appris à lire. J'ai voulu aussi lui enseigner un peu de musique et à jouer du clavecin, mais je n'ai guère réussi... Son éducation s'est faite un peu au hasard. Parmi les meubles que je fis venir de Paris, il se trouva une petite bibliothèque remplie de livres choisis par feu mon oncle, le bailli d'Herbelay, un philosophe, un savant, qui était lié avec tous les beaux esprits de ce siècle. Ma fille s'est emparée de tous ces ouvrages anciens ou modernes; son plus grand plaisir est de les lire, bien qu'ils ne soient pas fort amusans. Aujourd'hui elle a passé toute l'après-midi en tête-à-tête avec un gros volume.

J'osai m'adresser à Mlle de Malepeire et lui demander quel était le livre qui l'intéressait si vivement.

— L'*Histoire philosophique des deux Indes,* par M. l'abbé Raynal, me répondit-elle; c'est un beau livre; je suis fâchée seulement d'y trouver certains passages favorables aux jésuites.

— Vous avez pris parti contre eux! dis-je alors; vous êtes janséniste, mademoiselle?

—Non, monsieur, répliqua-t-elle avec vivacité; je ne suis rien du tout.

— Je suis charmée que ma fille aime la lecture; c'est une grande ressource contre l'ennui, poursuivit la baronne en jouant avec sa tabatière; quant à moi, je n'ai pas l'esprit capable d'application, et je ne puis souffrir les livres sérieux.

— Mais il y aurait peut-être ici d'autres moyens de distraction, dis-je étonné de cette frivolité incurable; si vous vouliez me permettre un conseil, madame la baronne, je vous engagerais à aller vous promener sur ces belles montagnes pastorales où il y a maintenant moins d'herbe que de fleurs; assurément les plus beaux parterres n'offrent pas un si riant coup d'œil.

— Oui, c'est joli, dit-elle négligemment; mais on n'arrive pas là comme dans les jardins de Versailles par un chemin tout uni, et pour gagner ces lieux champêtres il faut traverser je ne sais combien de précipices.

— Alors il faut chercher plus près, répondis-je; à votre place, madame la baronne, j'essaierais de m'intéresser à ce qui se passe autour de moi; je m'occuperais des détails de la vie rurale; je descendrais au village, j'entrerais parfois dans les maisonnettes où demeurent les tenanciers...

— Pouah! fit-elle en riant; vous ne savez pas ce que vous me conseillez là! Tous les dimanches à l'église, j'aperçois à distance ces bonnes gens, et je vous jure que cela suffit pour m'ôter l'envie de les voir de plus près.

Il me sembla qu'un éclair d'indignation brillait dans le regard de

Mlle de Malepeire, et qu'en entendant ce propos elle avait fait un imperceptible mouvement comme pour s'éloigner de sa mère. Elle parut au contraire approuver tacitement mes paroles, et un instant après elle dit en tournant vers moi un front moins sévère : — Il est donc vrai, monsieur, qu'on trouve sur nos montagnes pastorales de bien belles fleurs?

— Les plus belles fleurs de nos jardins! m'écriai-je; il y a des pentes recouvertes d'immenses tapis de pensées bleuâtres, d'aconits au casque violet, et d'autres plantes rares et charmantes. Mais, mademoiselle, vous vous êtes souvent promenée, sans doute, dans cette partie du domaine de Malepeire?

— Jamais, monsieur, répondit-elle froidement; ma mère ne sort d'ici que pour aller à l'église, et elle ne permettrait point que je fisse un seul pas sans elle.

— Voici le baron, dit Mme de Malepeire en se tournant vers la fenêtre entr'ouverte; il entre dans la cour.

En effet, on entendait de ce côté un certain fracas, et les aboiemens des chiens. Presque aussitôt le parquet de la grande salle cria sous une lourde chaussure, et le baron parut la carnassière au dos et son fusil de chasse à la main. En vérité, si je l'avais rencontré ailleurs, je l'aurais pris pour un braconnier. Il jeta son chapeau sur la bergère, essuya son visage hâlé et m'embrassa cordialement en me demandant des nouvelles de mon père.

— Bonjour, ma femme, bonjour, ma fille, dit-il ensuite; devinez le gibier que je vous apporte?

— Gibier à poil ou gibier à plume? demanda Mlle de Malepeire en glissant la main dans la carnassière.

— L'un et l'autre, répondit le baron triomphalement; j'ai là trois gelinottes blanches, deux bartavelles et deux levrauts qui m'ont fait courir toute la matinée; je n'aurais pas eu celui-ci sans ce grand garçon qui a gagné le plat d'étain à la lutte l'an dernier.

— Pinatel? demanda Mlle de Malepeire.

— Lui-même, répondit le baron en étalant sa chasse; il s'est trouvé là avec son chien, un chien dont je donnerais bien dix écus, quoiqu'il ait l'air d'un blaireau. Ce lièvre avait reçu mon coup de fusil dans les reins, et il était allé tomber sous la barre de Piedfourcha, au fond d'un précipice. Mes chiens n'ont pas voulu descendre; Léandre lui-même a refusé. Alors ce Pinatel s'est mis en quête avec son roquet, et il m'a rapporté la bête que voilà. — Tiens! tiens! ajouta-t-il en achevant de vider sa carnassière, qu'est-ce que c'est que ce marmouset?

— Voyons! s'écrièrent les deux dames.

C'était une figure en buis, dans le genre des poupées de Nuremberg, grossièrement façonnée à la pointe du couteau.

— Que représente ce morceau de bois? dit Mme de Malepeire en le regardant sans y toucher.

— Un chasseur, je pense, répondit le baron; il a son fusil à la main.

— Vous vous trompez, mon père, c'est un berger qui garde les troupeaux, appuyé sur son bâton, interrompit Mlle de Malepeire en s'emparant de la figurine.

— Ma fille, mettez vos gants pour toucher à cela! s'écria la baronne; qui sait par quelles mains cette vilaine petite image a passé? C'est quelque pâtre qui l'aura fabriquée dans une étable, assis sur la litière de ses moutons.

— Oui, probablement, répondit Mlle de Malepeire en serrant la figurine dans sa poche.

— C'est quelque image de saint que Choiset, mon garde-chasse, aura glissée au fond de ma carnassière pour me porter bonheur, — dit naïvement le baron; puis il se débarrassa de sa bandoulière, jeta sa poire à poudre sur le guéridon, et s'enfonça dans la bergère en reposant ses coudes sur les carreaux de damas gris de perle. Mme de Malepeire, assise en face de lui, jouait avec son éventail et puisait de temps en temps une prise de tabac d'Espagne dans une petite boîte d'or bruni. Vous pouvez imaginer le contraste que formaient ces deux personnages : l'un avec sa grosse veste de drap bleu, ses guêtres de cuir qui lui allaient au-dessus des genoux, sa figure brûlée par le soleil, ses larges mains velues et sa stature colossale; l'autre avec ses pompons, ses dentelles, sa taille menue, son air mignard et ses délicatesses de grande dame. Quant à moi, j'en étais stupéfait.

Le baron s'informa de ce qui se passait à la cour, comme nous disions encore, et naturellement la conversation roula sur les derniers événemens. Le vieux gentilhomme ne comprenait pas la portée de ce qu'il appelait une audacieuse sédition, et il en parlait avec une indignation méprisante. — Monsieur, nous n'avons rien à craindre, me dit-il avec force; le roi est le maître; il le prouvera quand il voudra; d'un geste, d'un seul mot il écrasera les factieux.

— Qui sait? murmura Mlle de Malepeire avec une expression singulière.

Je remarquai ce mouvement, et dès lors je pensai que la lecture de l'*Histoire philosophique des deux Indes* avait porté ses fruits; mais je considérai comme le rêve d'un esprit généreux cette tendance aux opinions nouvelles, et je ne m'inquiétai nullement des conséquences qu'elle pouvait avoir. On passa dans la grande salle pour souper. Sur un signe de la baronne, j'offris la main à Mlle de Malepeire et je pris place à ses côtés; mais elle ne tourna plus les yeux vers moi, et quand je lui adressais la parole, elle me répondait d'un ton bref et avec une froideur marquée; pourtant je voyais clairement qu'elle n'était

ni attristée, ni mécontente; je lui trouvais au contraire un air souriant et rêveur qui la faisait encore plus belle et achevait de me rendre fou.

Après le souper, on rentra dans le salon, qui était fort éclairé et arrangé comme si l'on eût attendu nombreuse compagnie. Les fauteuils, disposés en demi-cercle, faisaient face à la cheminée, dont le foyer était masqué par un écran brodé or et pourpre, avec l'écusson des Malepeire au milieu. Le clavecin était ouvert, et la table de jeu préparée devant la bergère. La baronne se mit au clavecin et joua une petite sonate facile en regardant au plafond et en balançant la tête d'un air vainqueur. Pendant cette musique, le baron s'était endormi profondément, et Mlle de Malepeire avait reculé peu à peu jusque dans l'embrasure d'une fenêtre dont les rideaux la cachaient à demi. Je la voyais ainsi de profil; elle était debout, le front appuyé sur sa main, et regardait à travers les persiennes l'espace sombre au fond duquel deux ou trois points lumineux indiquaient l'emplacement du village et les maisons où la veillée durait encore.

— Voulez-vous faire une partie, monsieur? me demanda la baronne en quittant le clavecin; je vous propose un cent de piquet : c'était le jeu de prédilection du bailly d'Herbelay, et il y avait une chance surprenante. J'ai été son écolière; mais il y a si longtemps, que je crains d'avoir oublié ses leçons.

La table de jeu était près de la fenêtre, et, en m'asseyant, je me trouvai placé de manière que le rideau seul me séparait de Mlle de Malepeire; elle quitta alors la fenêtre et vint s'asseoir derrière sa mère. — Vous ne jouez donc jamais, madame la baronne? dis-je en mêlant les cartes.

— Au piquet? non, monsieur, répondit-elle. Le baron ne saurait tenir les yeux ouverts après souper. Quant à ma fille, elle n'a jamais pu apprendre à distinguer le roi de cœur du valet de carreau. N'ayant personne pour faire ma partie, je m'amuse quelquefois à la *patience;* c'est une manière de tirer les cartes et de lire dans l'avenir.

— M'accorderez-vous une séance? dis-je en plaisantant.

— Très volontiers! s'écria-t-elle du même ton et en regardant sa fille; nous consulterons les cartes pour savoir si c'est prochainement qu'un beau jeune homme brun deviendra l'époux d'une belle blonde.

Mlle de Malepeire rougit à cette allusion directe, et ses sourcils déliés se contractèrent légèrement. Un moment après, elle se leva en demandant à sa mère la permission de se retirer, et sortit après m'avoir fait une muette révérence.

— Ah! madame, dis-je à la baronne, je crains bien que les cartes ne me fassent pas une réponse favorable!

— En ce cas, elles auront menti, répliqua-t-elle vivement et en me présentant le jeu. Coupez, mon gendre!

Nous fîmes cinq ou six parties de piquet. Mme de Malepeire était aux anges; il lui semblait, disait-elle, qu'elle était allée en soirée à Paris.

Au premier coup de minuit, le baron s'éveilla et me dit en regardant la pendule : — Vous devez être fatigué; pardon de vous avoir gardé si tard! C'est la faute de la baronne : elle m'a fait prendre l'habitude de veiller ainsi tous les soirs.

Selon les usages de l'antique hospitalité, le vieux gentilhomme marcha devant moi avec un flambeau pour me conduire lui-même à l'appartement qui m'était destiné. Avant de se retirer, il me serra la main en me disant d'un air attendri : — Votre arrivée m'a comblé de joie; bonsoir, mon cher comte; demain, à votre réveil, je vous parlerai.

Malgré les fatigues de la journée, je ne dormis pas beaucoup cette nuit-là. L'image de Mlle de Malepeire me poursuivait sous les rideaux de mon grand lit à quenouilles. Dès que je fermais les yeux, je la voyais en songe, et si je m'éveillais, ma pensée continuait ce rêve. Je me complaisais dans ce trouble, dans cette ivresse de mon propre cœur, et c'était avec une sorte de joie que je me sentais entraîné, vaincu, entièrement subjugué par un penchant plus fort que toutes les puissances de ma raison et de ma volonté. Cette fièvre d'esprit se dissipa pourtant avec les ténèbres. Le fantôme charmant qui m'obsédait disparut aux premiers rayons du jour, et je passai tout à coup d'un espoir exalté à un abattement mélancolique. J'étais dans cette disposition, lorsque le baron entra dans ma chambre le lendemain matin. Quoique l'horloge du château n'eût pas encore sonné sept heures, j'étais levé déjà. Le baron prit un siége, s'assit près de moi et me dit sans préambule :

— Mon cher comte, l'accueil que vous avez reçu ici suffit pour vous faire connaître nos dispositions à votre égard. Vous avez déjà gagné le cœur de la baronne : elle est enchantée de votre esprit, de votre figure, de vos manières. Quant à moi, je vous ai aimé à première vue, parce que vous ressemblez trait pour trait à votre père, qui est le plus honnête homme que j'aie jamais connu. A présent il faut à votre tour me faire connaître vos sentimens et me dire si notre fille n'a rien en sa personne qui vous déplaise, si vous la trouvez suffisamment belle et agréable.

— Ah! monsieur, m'écriai-je, pouvez-vous en douter? Elle me paraît d'une beauté sans égale, et je m'estimerai le plus heureux des hommes si j'obtiens sa main!

— En ce cas, reprit gaiement le baron, il ne nous reste plus qu'à rédiger le contrat et à fixer le jour de votre mariage.

— Ne prévoyez-vous aucun obstacle? dis-je timidement.

— Quel obstacle? fit-il étonné; vous avez mon consentement et celui de la baronne.

Je serrai la main qu'il me tendait en signe de promesse, et après avoir ainsi accepté cet engagement d'honneur qui nous liait l'un et l'autre mieux qu'un contrat, je lui demandai comme une grâce de différer mon bonheur. — Je vous en supplie, lui dis-je, ne déclarez pas encore à Mlle de Malepeire que vous avez agréé ma demande; accordez-moi quelques jours pour obtenir d'elle-même son consentement!

— Je n'ai rien à vous refuser, me répondit-il en riant. Faites votre cour, bel Amadis; il faudrait que ma fille eût un cœur d'acier pour ne pas se rendre bientôt à vos vœux... Maintenant, ajouta-t-il, nous allons déjeuner, puis je vous ferai visiter le château; nous en avons tout le temps : la baronne ne se lève qu'à midi, pour le dîner.

Le château de Malepeire ne doit plus être aujourd'hui qu'un monceau de ruines; mais à cette époque, pas une pierre ne s'était détachée de ses vieux remparts, et il renfermait un mobilier précieux. La salle d'armes et les archives surtout contenaient des raretés d'une grande valeur. Je vis dans la tour du donjon des drapeaux rapportés de la première croisade par un des seigneurs de Malepeire : c'étaient des lambels de soie jaune attachés à une simple hampe de bois noir. Le baron s'arrêta devant ce trophée et me dit en le considérant : — La loi qui abolirait les titres de noblesse ne saurait faire que ces vieilles bannières sarrasines ne fussent plus que de méprisables chiffons; c'est comme nous : tant que notre race subsistera, elle restera noble de droit et de fait malgré les révolutions.

Je vous rapporte ces paroles du vieux gentilhomme pour vous donner une idée de ses principes et vous faire comprendre la terrible inflexibilité dont il fit preuve plus tard.

Un peu avant l'heure du dîner, la baronne m'envoya Mlle Boinet pour me prier de passer dans son appartement. Je la trouvai seule, à mon grand déplaisir.

— Monsieur, je vous souhaite le bonjour, dit-elle en me donnant gracieusement sa mitaine à baiser. Le baron vient de me toucher un mot de votre entretien de ce matin; j'étais impatiente de vous voir pour vous dire combien j'ai été charmée de votre procédé. Cette délicatesse est d'un galant homme. Je vous approuve fort d'avoir voulu avant tout gagner le cœur de ma fille.

— J'essaierai, madame, dis-je en soupirant.

— Les occasions de faire votre cour ne vous manqueront pas, reprit la baronne. Pour commencer, je vous engage à descendre dans le parterre, où vous trouverez ma fille. Allez bien vite, c'est un quart d'heure de tête-à-tête que je vous ai ménagé.

Mlle de Malepeire marchait lentement à l'ombre d'une charmille qui bordait le parterre, et à l'extrémité de laquelle il y avait un berceau de verdure, si toutefois on peut appeler ainsi un treillis peint

en vert céladon où serpentaient les rameaux chétifs de quelques plantes grimpantes. Je m'avançai, le cœur palpitant, dans une petite allée parallèle à la charmille; mais telle était la préoccupation de Mlle de Malepeire, qu'elle ne s'aperçut pas de ma présence. Je la vis entrer dans le cabinet de verdure, et se rasseoir pensive sur le banc où elle avait laissé sa corbeille à ouvrage. Un instant elle resta la tête baissée, le front appuyé sur sa main, puis elle se mit à travailler à l'aiguille avec application. J'osai l'aborder alors. Elle s'était levée en m'apercevant. Je compris qu'elle allait s'éloigner, et je me hâtai de lui dire : — Madame votre mère m'a permis de venir vous chercher. Ne me ferez-vous pas la faveur d'accepter ma main pour remonter au salon? Elle s'inclina avec un geste qui n'exprimait ni un consentement ni un refus, et continua son ouvrage sans lever les yeux sur moi. J'étais trop ému pour trouver le premier mot de ce que je voulais lui dire, et je gardais de mon côté un silence embarrassé qui devait lui paraître étrange. J'étais assis sur le banc, tout auprès d'elle, et j'avais pris par contenance le bout d'une large bande de taffetas bleu-de-ciel qu'elle était occupée à enjoliver avec des passementeries d'or et d'argent. Cette espèce de broderie était d'un goût fort médiocre, pourtant je me mis à la considérer comme si j'avais sous les yeux un chef-d'œuvre digne de toute mon admiration, et après l'avoir suffisamment regardée, je replaçai respectueusement le coin d'étoffe que je tenais devant Mlle de Malepeire, en lui demandant à qui elle destinait ce travail de ses mains.

— A celui qui le méritera, répondit-elle en l'étalant sur ses genoux pour voir l'effet d'une frange qu'elle venait de mettre au-dessus de la broderie.

— Est-il donc question d'un tournoi? dis-je en plaisantant. En ce cas, mademoiselle, j'entrerai en lice pour disputer à tous venans le prix que vous destinez au vainqueur.

— Je ne crois pas, monsieur, fit-elle en souriant.

— Pourquoi donc, mademoiselle? répliquai-je avec feu. Quand même il s'agirait de ma vie, je la risquerais volontiers pour moins que ceci, pour un ruban, une fleur qui vous aurait appartenu!

Elle me punit sur-le-champ de cette fadeur en détournant la tête d'un air effarouché.

— Je vous en supplie, ajoutai-je, dites-moi ce qu'il faut faire pour mériter une chose si précieuse à mes yeux.

— Il faut l'emporter sur une foule de concurrens, me répondit-elle d'un air de raillerie sournoise.

— Je l'emporterai! m'écriai-je plein de confiance.

Elle sourit de nouveau et me dit tranquillement : — Vous n'essaierez même pas.

— Qui m'en empêchera? répliquai-je.

— C'est dimanche prochain la fête du pays, poursuivit-elle, toujours du même ton. Toute la jeunesse des environs y sera pour prendre part aux jeux. Dans l'après-midi, les hommes lutteront sur la place du village, et c'est le plus agile et le plus fort qui gagnera cette écharpe. Vous voyez bien, monsieur, que vous ne pouvez pas vous mesurer avec de tels concurrens, et que j'ai raison de dire qu'il ne vous prendra pas même l'envie de leur disputer le prix.

J'eus la faiblesse d'être confus et piqué de cette explication, et je répliquai aussitôt : — Ainsi, mademoiselle, cette écharpe que vous avez brodée doit figurer à côté du plat d'étain qui est aussi le prix de la lutte, d'après ce que disait hier monsieur votre père? Je trouve que c'est faire beaucoup d'honneur à cet ustensile de cabaret.

Je l'avais blessée à mon tour, et plus profondément que je ne pensais; elle rougit, et me dit d'un air d'indignation, de secrète menace : — Vous méprisez les amusemens du peuple! votre orgueil dédaigne ces hommes laborieux et simples dont le travail vous nourrit; mais patience, patience...

Ce n'était guère le moment de lui faire ma profession de foi philosophique et politique; je lui répondis simplement :

— Soyez persuadée que je ne méprise ni ne dédaigne personne, pas même les plus humbles. Cependant j'ai, je vous l'avoue, des sympathies et des répugnances qui tiennent à mon éducation.

— A vos préjugés, murmura-t-elle.

Je ne relevai pas ce mot, qui aurait pu devenir le texte d'une discussion, et je me contentai d'ajouter : J'aime exclusivement, il est vrai, le monde dans lequel je vis, et, j'en suis convaincu, vous serez du même sentiment lorsque vous y aurez pris rang, à côté de vos pareilles, parmi les plus belles, les plus admirées, les plus honorées.

Elle secoua la tête, et dit sourdement : — Jamais!

— Eh quoi! m'écriai-je, n'avez-vous aucun désir de connaître cette société d'élite dont votre éducation vous a déjà donné une idée? ne voudriez-vous pas sortir de votre solitude, ne fût-ce que pour voir cette grande ville de Paris dont vous avez si souvent entendu parler?

— Non, monsieur, me répondit-elle; j'appréhende au contraire tout ce qui peut m'éloigner d'ici, et ce serait avec une douleur inexprimable que je quitterais nos pauvres montagnes.

Cette déclaration, articulée d'un ton net et ferme, ne me découragea pas : il était évident que si Mlle de Malepeire s'obstinait à passer sa vie au fond du vieux château où elle était née, son choix devait nécessairement tomber sur moi, ne fût-ce que faute d'autre prétendant. J'entrevoyais d'ailleurs dans l'avenir des orages qui menaçaient l'existence calme et brillante que j'aurais voulu lui assurer

en l'emmenant, et l'idée de m'enfermer avec elle dans ce coin du monde ne m'épouvanta pas.

— Vous avez raison peut-être, lui dis-je après un silence; vous avez raison de préférer à tout la tranquillité, la sécurité dont on jouit ici. Partout ailleurs votre vie pourrait être troublée par des événemens dont aucune prévoyance humaine ne saurait vous garantir. Si la révolution ne s'arrête pas, qui sait, grand Dieu! ce que deviendra le monde élégant, spirituel et poli dont je vous parlais tantôt? Mieux vaudrait sans doute s'ensevelir dans la plus profonde retraite que d'assister à la décadence et à la dissolution de cette vieille société française à laquelle le nouveau régime a déjà porté de si terribles atteintes. Les rangs sont éclaircis, la noblesse émigre ou se disperse dans les provinces. En retournant à Paris, je trouverai peut-être bien des salons déserts, bien des maisons fermées. Dans ces prévisions, moi-même je me résignerais aisément à me retirer du monde et à vivre en simple gentilhomme campagnard.

— Vous, monsieur? interrompit-elle brusquement. Eh! le pourriez-vous? Allez! vous feriez comme ma mère, vous regretteriez éternellement les assemblées, les visites, le jeu, le bal, toutes les dissipations et tous les plaisirs auxquels vous êtes accoutumé.

— Il dépendrait de vous que je ne regrettasse rien, lui répondis-je avec un élan involontaire de tendresse et d'amoureux dévouement.

Elle recula jusqu'à l'autre extrémité du banc en haussant les épaules d'un certain air fier et revêche qui eût enlaidi toute autre femme, et qui par un diabolique prestige la rendait encore plus charmante. Puis, sans se soucier de ma présence et comme fatiguée de l'entretien, elle s'accouda contre le treillage et se mit à regarder la campagne à travers cette espèce de jalousie. Ce mouvement avait dérangé sa capeline de gaze, et, quoiqu'elle détournât la tête, je voyais à travers ses cheveux blonds l'adorable contour de son visage, sa tempe satinée et son cou de cygne, derrière lequel flottaient deux bouts de ruban noir. Il y eut un assez long silence, durant lequel je la regardais inquiet, soucieux et charmé, attendant qu'elle tournât de nouveau les yeux vers moi et n'osant lui adresser la parole. Elle n'avait pas changé d'attitude et semblait plongée dans une boudeuse rêverie. Tout à coup je la vis tressaillir et rougir; on aurait pu compter à travers les plis raides de son fichu de mousseline les battemens précipités de son cœur, et elle s'appuya tremblante contre le treillage, comme si elle se sentait près de succomber à l'excès de son émotion. Je m'étais levé avec un saisissement inexprimable, et, debout derrière elle, je regardais par dessus son épaule pour tâcher de découvrir la cause d'un si grand trouble; mais ce fut inutilement: personne ne passait sous les murs du château; tout était muet et désert aux alentours, et, en jetant les yeux plus loin, je ne vis rien que

des lavandières occupées à sécher leur linge près de la fontaine où mon muletier faisait boire ses bêtes de somme, et par delà le village quelques paysans dispersés dans la campagne, quelques pauvres chevriers errans à la suite de leurs troupeaux vagabonds.

Tout cela ne dura qu'un moment; Mlle de Malepeire respira profondément, passa son mouchoir sur ses joues, dont la rougeur brûlante s'était déjà dissipée, et se retourna d'un air tranquille et fier, qui marquait bien qu'elle croyait que je n'avais rien vu. En effet, je restai dans le doute, ne sachant comment expliquer ce fait étrange, et tout près de croire que je m'étais trompé.

Un moment après, le premier coup de midi sonna et en même temps une cloche carillona pour annoncer le dîner. Mlle de Malepeire s'était levée. J'allais lui offrir la main; mais elle me devança sous prétexte de faire un bouquet dans le parterre. Je ne la rejoignis qu'à la porte de la salle; alors elle me fit une révérence, posa le bout de ses doigts sur la manche de mon habit, et nous entrâmes ensemble.

Pendant le dîner, la conversation revint naturellement sur les affaires publiques et sur les événemens qui s'étaient accomplis depuis quelques mois.

— Le contre-coup de ces désordres s'est fait sentir jusqu'ici, me dit le baron; nos paysans sont animés d'un mauvais esprit, la jeunesse surtout. Une certaine agitation règne dans tout le pays, et les nouvelles politiques entretiennent cette effervescence.

— Les nouvelles politiques! m'écriai-je; eh! comment parviennent-elles à ces braves gens?

— Par des messagers nombreux et infatigables, me répondit le baron; par ces artisans nomades qui parcourent les hameaux et les campagnes leur fond de boutique sur le dos; par ces hercules vagabonds dont l'unique métier est de hanter les foires et les fêtes de village pour faire assaut à la course et à la lutte. Les nouvelles qu'ils débitent se transmettent de proche en proche avec une inconcevable rapidité; ce sont des agens de désordre qui ont déjà fait beaucoup de mal. Dernièrement, ils répandirent le bruit que l'assemblée avait décrété la démolition de toutes les habitations seigneuriales, depuis les châteaux-forts munis de remparts jusqu'aux petits manoirs ayant colombier et garenne. Aussitôt les paysans remuèrent comme une fourmillère dans le bas pays, et ils marchèrent à l'assaut du château de Maussane, un beau château bâti à la moderne, et où l'on entrait de plain-pied, comme dans une salle de bal. Le lendemain un détachement du régiment de Bourgogne, cantonné à D..., arriva pour réprimer cette sédition; mais tout était fini déjà : les paysans s'étaient dispersés après avoir dévasté, pillé et incendié le château.

— Le pays où l'on commet impunément de telles violences est un pays perdu, dis-je tristement.

— Les temps sont difficiles; mais je suis tranquille sur l'issue des événemens, ajouta le baron avec une imperturbable confiance; ce n'est pas la première fois que les factions ont désolé le royaume, et nos pères savaient ce que c'est que les guerres civiles. Nous ferons comme eux; nous défendrons notre foi, notre loi, notre droit. Ces vieilles murailles ont été assiégées plus d'une fois au temps de la ligue; mais les huguenots ne les ont jamais escaladées!

En sortant de table, le baron prit son fusil pour aller faire le tour de ses guérets, comme il disait en plaisantant; c'était une promenade de trois lieues, et elle durait ordinairement jusqu'à la nuit close. Je restai donc en tête-à-tête avec la baronne, car Mlle de Malepeire avait disparu au moment où nous entrions dans le salon. J'avais pu la suivre des yeux; elle s'était retirée dans un cabinet dont la porte était restée entr'ouverte, et lorsqu'elle marchait, je voyais son ombre se dessiner vaguement sur le parquet de chêne.

— Eh bien! monsieur, avez-vous essayé de faire votre cour? me demanda Mme de Malepeire en reprenant sa place dans la bergère.

— Hélas! oui, madame, répondis-je; mais je suis fort découragé.

— Bah! fit-elle; je ne vois pas pourquoi. Ma fille est, je le sais, d'un naturel peu sensible; elle ne vous traitera pas favorablement d'abord, quoique au fond elle rende justice à votre mérite. Il vous faudra longtemps peut-être pour vous faire aimer de cette belle indifférente; mais qu'importe? vous l'épouserez en attendant, je n'y vois aucun obstacle.

Le fait inexplicable qui m'avait inquiété le matin me revint à la mémoire, et je dis en hésitant : — Mais si un autre, plus heureux, avait déjà touché son cœur?

A cette supposition, la baronne leva les mains au ciel en s'écriant : — Eh! monsieur, il n'y a pas à dix lieues à la ronde un homme sur lequel une fille bien née puisse jeter les yeux : vous n'avez pas l'ombre d'un rival. Personne ne fréquente ici, car je ne compte pas quelques vieux gentilshommes du voisinage qui nous font parfois l'honneur d'accepter à dîner après avoir chassé avec le baron : c'est M. de la Tusette, co-seigneur de Piedfourcha; M. de Verdache, noble verrier; M. de Cadarasse, ancien gruyer des forêts du roi, tous fort honnêtes gens et de bonne noblesse, j'en conviens, mais de très maussade compagnie.

Tandis que la baronne me rassurait ainsi, je regardais machinalement un cadre ovale du plus beau travail dans lequel figurait une méchante gravure anglaise dont le format n'était nullement approprié aux dimensions de cette magnifique bordure, et qui représentait l'héroïne de Richardson au moment où elle s'enfuit de la maison paternelle.

— Vous trouvez qu'on a fait trop d'honneur à cette estampe? dit la baronne en changeant tout à coup de propos avec sa mobilité ordinaire; je suis fort de votre avis, et pourtant c'est moi qui l'ai fait mettre là : vous allez voir si j'avais mes raisons. Figurez-vous, monsieur, que la première année de mon mariage il me prit un ennui si profond, que je faillis en mourir. Le baron cherchait sans cesse les moyens de me récréer. Ayant entendu dire qu'il y avait un peintre italien qui parcourait les châteaux en cherchant de l'ouvrage, il imagina de le mander pour lui faire faire mon portrait. En même temps il écrivit pour qu'on lui envoyât de Paris un beau cadre et une boîte de couleurs, car je n'aime que les portraits au pastel, et je ne voulais pas qu'on fît le mien d'une autre manière. L'Italien ne vint qu'au bout de deux ou trois mois. J'étais si amaigrie et si défaite, que je ne pouvais me soutenir ni faire un pas; cependant, par complaisance pour le baron, je consentis à me faire peindre, mais dès la première séance il fallut y renoncer; ma santé devint tout à fait mauvaise, et durant six semaines il me fut impossible de quitter le lit. La première fois que je sortis de ma chambre, le baron m'amena ici et me fit asseoir en face de ce cadre, en me disant d'un air satisfait : — Notre peintre italien n'a pas eu besoin de vous voir plus d'une fois pour se mettre à l'œuvre. Levez les yeux, mon cher cœur, et dites-moi si vous reconnaissez vos traits dans cette figure. Je jetai un cri : le maudit homme avait fait mon portrait à l'huile; de plus il avait eu la belle imagination de m'habiller à la turque, à la romaine, que sais-je? avec une draperie jaune en guise de corps de jupe, et une façon de turban sur mes cheveux sans poudre. — Ah! monsieur, dis-je au baron, je ne saurais me souffrir ainsi, même en peinture, et avec votre permission je vais faire monter cette toile au garde-meuble. En effet, on l'y transporta aussitôt; le cadre resta en place, et Boinet eut l'idée d'y mettre cette gravure. J'avais serré aussi la boîte de pastel, espérant que quelque autre peintre passerait par ici; mais on ne voit plus venir de ces artistes forains, et me voilà remplacée définitivement par cette mijaurée de Clarisse Harlowe.

— Peut-être, madame la baronne, lui dis-je alors. Je sais un peu de dessin, et, si vous le permettez, j'essaierai de faire votre portrait.

— Non, non, je vous rends grâces; il n'est plus temps, répondit-elle avec une vivacité mélancolique; pour se faire peindre, il faut avoir vingt ans, comme ma fille : c'est son portrait que je voudrais voir dans ce cadre.

— Si elle le permet, je commencerai dès demain, dis-je ravi de cette insinuation.

— Tout de suite! s'écria la baronne; il ne s'agit que de prévenir ma fille.

Et en même temps elle m'invita d'un signe de tête à la suivre dans le cabinet. Mlle de Malepeire lisait debout près d'une petite bibliothèque, celle du bonhomme d'Herbelay, sans doute. En nous voyant, elle jeta vivement son livre, mais sans essayer de le dérober à nos regards. Lorsque sa mère lui eut annoncé que j'allais commencer son portrait, elle ne manifesta ni satisfaction ni déplaisir, et répondit laconiquement, en relevant avec nonchalance les longs anneaux de sa chevelure : — Me voilà prête.

— Non pas, non pas, mademoiselle! s'écria la baronne; je veux que vous soyez coiffée en nymphe, avec un œil de poudre sur vos cheveux. Vous mettrez aussi des rubans bleu céleste.

— Oui, ma mère, répondit-elle d'un air résigné.

— Passez dans votre chambre avec Boinet, continua la baronne; tandis qu'elle vous coiffera, je ferai tout préparer ici.

Me trouvant seul un moment, j'eus la tentation de jeter les yeux sur le livre que lisait Mlle de Malepeire : c'était *la Nouvelle Héloïse.* Je me rappelai aussitôt cette phrase de la préface : « Celle qui osera lire une seule page de ce livre est une fille perdue. » — Par bonheur, dis-je en moi-même, il n'y a point de Saint-Preux ici! — J'étais trop jeune et trop amoureux pour que cette découverte fît naître dans mon esprit de plus graves réflexions, et je remis le volume à sa place en regrettant seulement que le hasard l'eût fait tomber entre les mains de Mlle de Malepeire.

Comme toutes les personnes dont la vie est excessivement désœuvrée, la baronne était d'une activité singulière dans les rares occasions où elle trouvait à s'occuper de quelque chose. Elle présida elle-même à l'arrangement du cabinet, qu'elle transforma en une espèce d'atelier de peinture où elle fit apporter la boîte de couleurs, les feuilles de vélin et tous les accessoires qui jadis avaient dû servir à l'artiste italien; Mlle de Malepeire, habillée et pomponnée comme l'avait ordonné sa mère, assistait d'un air indifférent à tous ces préparatifs. Quand ils furent terminés, elle fit remarquer à la baronne que déjà le jour baissait, et que je n'aurais pas le temps d'esquisser son portrait.

— Vous avez raison, ma fille, dit celle-ci, d'autant plus que c'est l'heure du goûter; sonnez, je vous prie, pour que Boinet fasse servir les gâteaux et le fruit.

On dressa un petit couvert dans le salon, et l'on apporta le goûter. Ce que la baronne appelait le fruit consistait en une assiette de ces mauvaises petites pêches jaunes dont je me suis régalé cet après-midi avec un plaisir sans pareil. Mlle Boinet les prit l'une après l'autre au bout d'une fourchette, les pela avec une lame d'argent et les accommoda au vin et au sucre. La baronne m'en servit quelques

quartiers de sa main, et me dit en soupirant : — C'est le seul fruit qui mûrisse ici.

— Je le trouve délicieux, lui répondis-je sans flatterie.

— Vous êtes bien honnête ! s'écria-t-elle. Il ne serait pas mangeable, si Boinet n'avait le talent de lui faire perdre son âpreté en l'accommodant au vin de Malvoisie. Dans la saison, elle me prépare aussi des cerneaux. C'est une fille incomparable : elle fait toutes choses avec de petites manières propres et adroites qui me rendent ses services extrêmement agréables. J'aurais voulu la marier avec quelque villageois qu'elle serait peut-être parvenue à façonner un peu et dont j'aurais fait un valet de chambre; mais elle n'a jamais pu se résoudre à épouser un de ces rustres !

— Eh ! madame, c'eût été trop d'honneur pour elle! dit Mlle de Malepeire avec animation; ces rustres sont des hommes libres, et elle est de condition servile!

— Ah ! ciel ! que signifient ces grands mots? fit dédaigneusement la baronne. Où avez-vous pris ces sottises-là, ma fille? Sachez que par son savoir-vivre et ses sentimens, Mlle Boinet s'est depuis longtemps élevée au-dessus de cet état que vous qualifiez de condition servile. Sachez encore qu'elle aurait réellement dérogé en s'alliant à son inférieur sous le rapport de l'intelligence et de l'éducation, en épousant un de ces paysans stupides et malappris que vous appelez des hommes libres.

A cette espèce de leçon, Mlle de Malepeire rougit vivement et baissa la tête avec un mouvement de confusion, de sourde colère. Je m'étonnai qu'une simple contradiction la jetât dans un trouble d'esprit si violent; mais ma pensée n'alla pas plus loin. Pourtant j'aurais dû comprendre dès lors quels abîmes mettait entre nous l'espèce d'éducation qu'elle s'était faite en secret. J'aurais dû m'effrayer davantage des sentimens, des convictions qu'elle manifestait parfois, et prévoir jusqu'où ils l'entraîneraient. Oui, il fallait partir alors et renoncer pour toujours à cette fille odieuse et charmante. Peut-être l'aurais-je sauvée ainsi d'un grand malheur... Mais je restai, et sa destinée s'accomplit...

Mme CHARLES REYBAUD.

(*La seconde partie au prochain numéro.*)

CHANNING

ET

LE MOUVEMENT UNITAIRE

AUX ÉTATS-UNIS

Œuvres sociales de W. E. Channing, traduites de l'anglais, précédées d'un essai sur la vie et les doctrines de Channing, et d'une introduction, par M. E. Laboulaye, membre de l'Institut.

Il est dans la destinée du protestantisme de partager la loi commune des choses humaines, je veux dire de vivre et de se développer sans atteindre jamais un point fixe et un état permanent. C'est là son privilége, ou si l'on veut son anathème. Si l'on croit qu'il y a ici-bas un système complet et donné une fois pour toutes de vérités révélées, il est clair que Bossuet a raison, dans son orgueilleuse *Histoire des Variations,* quand il présente cette perpétuelle mobilité comme le signe assuré de l'erreur. Que si l'on pense au contraire qu'aucun système religieux ou philosophique ne peut prétendre à une valeur exclusive et absolue, il faut louer évidemment celui qui possède en lui-même des ressources de flexibilité pour s'accommoder au mouvement de l'humanité, se modifier avec elle et poursuivre avec elle des conséquences toujours nouvelles et un but inconnu.

Cette tendance du protestantisme vers un idéal religieux de plus en plus épuré s'est montrée jusqu'ici sous deux aspects assez distincts, selon le génie divers des deux grandes fractions de la ré-

forme. L'Allemagne d'une part, appliquant à la théologie sa profondeur d'esprit, sa haute imagination, sa merveilleuse aptitude aux recherches de la critique, est arrivée à la fin du dernier siècle et au commencement de celui-ci à l'une des formes religieuses les plus grandes et les plus poétiques qu'il soit donné de concevoir. Ce ne fut qu'un moment; mais quel moment dans l'histoire de l'esprit humain que celui où Kant, Fichte, Herder étaient chrétiens, où Klopstock traçait l'idéal du Christ moderne, où s'élevait ce merveilleux édifice de l'exégèse biblique, chef-d'œuvre de critique pénétrante et de rationalisme élevé! Jamais sous le nom de christianisme ne tinrent tant et de si grandes choses; mais le vague et l'indétermination, condition essentielle de la poésie en religion, condamnaient cette belle apparition à ne durer qu'un jour et à ne rien asseoir pour l'avenir : le schisme des élémens divers qui s'étaient un moment conciliés dans son sein ne tarda pas à se manifester. Le sentiment religieux pur aboutit à un piétisme étroit, le rationalisme et la critique à des formules négatives et tranchantes assez analogues à celles de notre XVIIIe siècle; le catholicisme, qui veille sans cesse pour profiter de toutes les défaillances, envahit le terrain de toutes parts.

La race anglaise de son côté, en Europe et en Amérique, s'attachait à la solution du grand problème posé par la réforme et poursuivait à sa manière la formule d'un christianisme qui pût être accepté par l'esprit moderne. Elle ne porta dans cette œuvre ni la puissance de facultés intellectuelles, ni la haute poésie, ni la liberté de critique, ni la science vaste et pénétrante que l'Allemagne seule, dans les temps modernes, a su appliquer aux choses religieuses. Une grande droiture d'esprit, une admirable simplicité de cœur, un sentiment exquis de moralité, telles furent les données avec lesquelles cette sérieuse et forte race chercha le Christ. L'unitarisme, sorte de compromis assez analogue à celui que tenta au IVe siècle le diacre Arius, fut le plus haut résultat de sa théologie; d'excellentes applications pratiques, un esprit vraiment évangélique dans le sens le plus élevé qu'on s'est habitué à donner à ce mot, compensent ce qui manque à son œuvre en poésie et en profondeur. On peut dire sans hésiter que de cette direction sont sorties les plus excellentes leçons de morale et de philosophie sociale qu'ait jusqu'ici entendues le monde. Servie par de bonnes et solides natures, étrangères d'une part aux raffinemens et aux caprices de l'artiste, de l'autre aux exigences et aux scrupules du savant, cette honnête et sage école a prouvé une fois de plus combien les dons de l'esprit sont divers, et quel abîme sépare les vues du génie de la sagesse pratique qui organise d'une manière efficace l'amélioration du genre humain.

Channing, dont le nom, bien nouveau parmi nous, groupe déjà tant

de sympathies et de précoces admirations, a été sans contredit le représentant le plus complet de cette tentative tout américaine de religion sans mystères, de rationalisme sans critique, de culture intellectuelle sans haute poésie, qui semble l'idéal auquel aspire la religion des États-Unis. S'il n'est pas le fondateur, Channing est vraiment le *saint* des unitaires. Les bruits qui nous arrivent d'Amérique nous montrent l'opinion de sa sainteté grandissant de jour en jour et confinant déjà à la légende. Le charme qui opère autour de lui a subitement attiré vers ses écrits un certain nombre d'âmes d'élite en France et en Angleterre. On ne peut donc qu'applaudir à la pensée qui a porté un de nos publicistes les plus distingués, M. Laboulaye, à attacher son nom à l'introduction parmi nous de ces curieux écrits. Divers travaux (1), des études remarquables de M. Laboulaye lui-même, avaient déjà appelé en France l'attention sur le nom de Channing et inspiré aux esprits éclairés le désir de connaître de plus près l'excellent docteur dont la renommée remplit toute l'Amérique. Le volume de traduction qui vient de paraître répond à ce désir : il renferme la partie la plus excellente des œuvres de Channing, ses œuvres sociales. Au début d'une apparition religieuse vraiment propre à notre temps et qui semble assurée d'un avenir, il est bon d'étudier avec la sympathie que méritent les bonnes et belles choses, mais sans prédilection décidée, la physionomie de cet illustre réformateur, et de rechercher le rôle que ses idées peuvent être appelées à jouer parmi nous.

I.

William Ellery Channing naquit à Newport, dans l'état de Rhode-Island, le 7 avril 1780, d'une famille honnête et aisée. On ne peut dire que son éducation ait été fort distinguée, ni le milieu dans lequel il se forma très propre à développer un esprit élevé. Newport était une ville de commerce et de plaisir, et les détails mêmes dans lesquels entre naïvement son biographe pour relever la société qu'on y trouvait nous en donnent une assez pauvre idée. « De riches marchands, dit-il, des capitaines de marine retirés du service et d'autres personnes attirées par des motifs de santé y formaient une société raffinée et même dissipée. La présence des officiers anglais et français durant la guerre de l'indépendance acheva de polir les manières; il faut même ajouter que, par l'effet du libéralisme français et de la licence de discours si commune parmi les

(1) La *Revue*, à plusienrs reprises, avait eu l'occasion de signaler le rôle de Channing dans le mouvement intellectuel et religieux des États-Unis.

gens de mer, l'impiété était assez répandue dans la plupart des classes... » Nous comprenons difficilement comment au milieu de marchands et d'officiers retraités, loin des grands centres d'instruction, eût pu se former une de ces puissantes et hautes individualités auxquelles nous donnons le nom de génies. Dès lors en effet apparaît ce qui manque essentiellement à Channing, cette délicatesse d'esprit qui résulte du contact d'une aristocratie intellectuelle, et que peut-être le milieu populaire, mieux que la société bourgeoise, saurait développer.

Chez un homme voué spécialement aux travaux de l'esprit, ce serait là certes une irréparable lacune; mais chez un homme destiné, comme Channing, à un apostolat tout pratique, ce fut peut-être un bonheur. Il faut reconnaître que les qualités de finesse et de flexibilité qui s'acquièrent par une culture variée des facultés intellectuelles ne feraient que nuire à l'entraînement de l'apôtre. A force de voir les différens côtés des choses, on devient indécis. Le bien ne passionne plus, car on le voit compensé par une dose presque équivalente de mal. Le mal dégoûte toujours, mais n'irrite plus autant qu'il le devrait; car on s'accoutume à l'envisager comme nécessaire, et parfois même comme la condition du bien. L'apôtre ne doit pas connaître toutes ces nuances. L'honnête Channing dut peut-être à son éducation sobre et peu dissolvante l'avantage de conserver toute sa vie l'énergie de ses tendances morales et le tour absolu de ses convictions. Il eut cet heureux privilége des bons esprits de côtoyer l'abîme sans être pris de vertige, et de voir le monde sous un angle assez réduit pour n'avoir jamais été effrayé de son immensité. En spéculation, il ne dépassa point l'école écossaise, dont il porta la sage modération dans sa théologie. Il ne connut pas bien l'Allemagne et ne la comprit qu'à demi. Ses idées littéraires et ses connaissances scientifiques étaient celles d'un homme instruit et cultivé, mais sans don spécial de pénétration et d'originalité.

Au contraire, sur toutes les questions de l'ordre social, moral, politique, il pensa de très bonne heure et avec beaucoup de force. L'idée du communisme, la première et par conséquent la plus fausse qui se présente à l'esprit quand on commence à réfléchir sur la réforme de la société humaine, traversa un moment son esprit; il eut même la tentation de se joindre comme ministre à une société d'émigrans dont le principe était la communauté des biens. Son enfance et sa jeunesse furent travaillées par de grandes inquiétudes qui contrastent étrangement avec le calme profond du reste de sa vie. Quarante ans après cette période d'épreuve, il y reportait avec douceur sa pensée et en parlait en ces termes : « Je vivais seul, consacrant mes nuits à construire des plans et des projets, et n'ayant

personne sous mon toit, excepté aux heures des leçons que je donnais; là je travaillai comme je ne l'ai jamais fait depuis. N'ayant pas un être humain à qui je pusse communiquer mes pensées et fuyant les sociétés ordinaires, je passai par des combats intellectuels et moraux, par des émotions de cœur et d'esprit assez vifs et assez absorbans pour m'enlever le sommeil et pour altérer sensiblement ma constitution. J'étais réduit presque à l'état de squelette; cependant, c'est avec bonheur que je me rappelle ces jours d'isolement et de tristesse. Si jamais j'ai aspiré de toute mon âme vers la pureté et la vérité, c'est bien alors. Au milieu de rudes combats, se posa au dedans de moi cette grande question : Obéirai-je aux principes les plus élevés ou les plus humbles de ma nature? serai-je la victime des passions du monde ou l'enfant et le serviteur de Dieu? Je me souviens que ce grand conflit se passait en moi sans qu'aucune des personnes qui m'entouraient pût même soupçonner ce que j'éprouvais. »

Ses réflexions sur la religion l'amenèrent de très bonne heure à un profond mécontentement de l'église établie et à une forte antipathie contre les dogmes absolus et terribles du calvinisme. Sa mauvaise humeur contre *cette vulgaire et effroyable théologie,* ainsi qu'il l'appelle, éclate à chaque page de ses écrits. Toute sa théologie se résuma dès lors en un mot : « Dieu est bon. » La manière sévère d'envisager la religion, qu'on regarde comme favorable à la piété, lui semblait un rigorisme cruel qui étend une morne obscurité sur Dieu, sur la vie présente, sur la vie future, et conduit fatalement par la tristesse aux superstitions du paganisme. « La théologie anglaise, écrivait-il vers 1801, me semble, en somme, de bien peu de valeur. Une église établie me paraît le tombeau de l'intelligence. Imposer une croyance fixe, invariable, c'est élever les murs d'une prison autour de l'âme... La timidité, la froideur et la pesanteur qui distinguent généralement tous les livres de théologie doivent être attribuées principalement à la cause dont nous parlons. » Et quelques années après : « Je sais que le calvinisme est embrassé par beaucoup d'hommes excellens; mais je sais aussi que sur quelques cœurs il a les plus tristes effets, qu'il étend sur eux d'impénétrables ténèbres, qu'il donne naissance à un esprit de servitude et de crainte, qu'il refroidit les meilleures affections, qu'il arrête les plus vertueux efforts, qu'il ébranle quelquefois le siége de la raison. Sur les esprits impressionnables, l'influence de ce système est toujours à redouter. Si on y croyait, on y trouverait les motifs d'un découragement qui irait jusqu'à la démence. Si moi et tous mes amis bien-aimés et toute ma race nous sommes sortis des mains du Créateur totalement dépravés, irrésistiblement entraînés vers le mal et détestant le bien; si une partie seule du genre humain peut se

sauver de ce misérable état, et que le reste soit condamné par l'Être qui nous donna une nature perverse et dépravée à des tourmens sans fin et à des flammes éternelles, alors je pense qu'il ne reste qu'à se lamenter dans l'angoisse du cœur; l'existence est une malédiction, et je n'ose dire ce qu'est le Créateur... O Père miséricordieux, je ne puis parler de toi avec le langage que ce système suggère. Non, tu m'as donné trop de preuves de ta bonté pour que ce reproche se trouve sur mes lèvres. Tu m'as créé pour être heureux; tu m'as appelé à la vertu et à la piété, parce que dans la piété et dans la vertu consiste le bonheur, et tu n'attends de moi que ce que tu m'as rendu capable d'accomplir. »

L'état religieux auquel Channing se trouva ainsi amené était une doctrine assez analogue à celle des ariens et des pélagiens. Il ne regardait pas l'homme comme entièrement corrompu par le péché, et ne voyait pas dans le Christ le Dieu incarné, descendu sur la terre pour porter le fardeau de nos fautes et pour obtenir par ses propres souffrances notre justification; mais il ne regardait pas non plus l'homme comme étant dans un état normal et s'avançant naturellement vers le bien; il ne voyait pas seulement dans Jésus-Christ une personne d'un génie religieux supérieur qui, par l'effet d'un tempérament délicat, et sous le stimulant de l'enthousiasme de sa nation, avait atteint l'union la plus parfaite avec Dieu. Il se joignait plutôt à ceux qui considèrent le genre humain comme actuellement dégénéré par un abus de la libre volonté. En Jésus-Christ il reconnaissait un être sublime, qui avait opéré une crise dans la condition de l'humanité, renouvelé le sens moral et touché avec une salutaire efficacité les sources du bien cachées au fond du cœur de l'homme.

Ces doctrines avaient beaucoup d'analogies avec celles de l'unitarisme, qui comptait déjà en Amérique quelques églises. Channing se rallia aux unitaires, et, dès l'âge de vingt-trois ans, il accepta une fonction de pasteur, qu'il exerça le reste de sa vie dans l'église de *Federal-Street*, à Boston; mais jamais il n'y porta un esprit de secte ou de parti. Son aversion pour tout établissement officiel en religion lui fit craindre que même la plus large des sectes ne fût encore trop étroite. A peine est-il un de ses sermons où il ne revienne sur cette pensée fondamentale : « Je vous prie de vous souvenir, dit-il, que dans ce discours je parle en mon propre nom. Je ne vous donne les opinions d'aucune secte; je vous donne les miennes. Moi seul je suis responsable de ce que je dis; que personne ne m'écoute pour savoir ce que d'autres pensent! J'appartiens, il est vrai, à cette société de chrétiens qui croient qu'il n'y a qu'un seul Dieu, le Père, et que Jésus-Christ n'est pas ce Dieu unique; mais mon adhésion à cette secte est bien loin d'être entière, et je ne cherche pas à y attirer de nouveaux

prosélytes. Ce que croient d'autres hommes est pour moi de peu d'importance. Leurs argumens, je les écoute avec reconnaissance; leurs conclusions, je suis libre de les accepter ou de les rejeter. Je prends, il est vrai, avec joie le nom d'unitaire, parce qu'on essaie de le décrier, et que je n'ai point appris la religion du Christ pour reculer devant les reproches des hommes. Si ce nom était plus honoré qu'il ne l'est, je serais heureux peut-être de le rejeter, car je crains les chaînes qu'impose un parti. Je veux appartenir non point à une secte, mais à la communauté de ces esprits libres qui aiment la vérité et qui suivent le Christ et sur cette terre et dans le ciel. Je désire m'échapper de l'étroite enceinte d'une église particulière, pour vivre sous le ciel ouvert, en pleine lumière, regardant au loin et tout autour de moi, voyant avec mes propres yeux, écoutant avec mes propres oreilles, et suivant la vérité humblement, mais résolument, quelque ardue ou solitaire que soit la voie où elle conduit. Je ne suis donc point l'organe d'une secte; je parle pour moi seul, et je remercie Dieu de vivre dans un temps et dans des circonstances qui me font un devoir d'ouvrir mon âme tout entière avec franchise et simplicité. »

La véritable originalité de Channing est dans cette idée d'un christianisme pur, dégagé de tout lien de secte, dans son aversion contre tout despotisme spirituel, même librement accepté, dans sa haine contre ce qu'il appelle une *dégradante uniformité d'opinions*. Personne n'a trouvé de plus fortes paroles pour condamner la foi officielle et de commande; personne n'a mieux compris qu'une vérité que l'homme n'a pas tirée de son propre cœur, et qu'il s'applique comme une sorte de topique extérieur, est inefficace et sans valeur morale. Le mot croire est antipathique à Channing. Il voit dans l'obéissance requise pour la foi un reste du vieux système qui reposait sur la crainte et l'oppression des consciences individuelles par l'autorité constituée. Il croit qu'il vaut mieux soulever quelques mauvaises passions que de perpétuer l'esclavage et la léthargie. L'unité telle que l'église l'a entendue depuis son origine lui paraît désormais impossible à poursuivre. L'unité dans la variété, telle est pour lui la loi de l'église future, et il se berça de ce beau rêve, que la catholicité, imposée par un clergé distinct des fidèles et gardant pour lui le monopole des choses religieuses, serait remplacée dans l'avenir par la communion universelle des chrétiens animés du pur amour.

Cette tolérance libérale et élevée est le côté qui plaît le plus en Channing, et lui fait trouver les plus nobles accens; on ne se lasse pas de le citer sur ce sujet : « Votre principal devoir à l'endroit de la croyance, dit-il, peut se résumer en deux préceptes : *Respect à ceux qui diffèrent de vous; respect à vous-mêmes.* Honorez les

hommes des différentes sectes. Ne vous figurez point que vous ayez le privilége exclusif de la vérité et de la bonté. Ne considérez jamais l'église du Christ comme renfermée dans les limites d'une invention humaine, mais comme comprenant toutes les sectes. Honneur à tous les hommes! En même temps, respect à vous-mêmes. Ne souffrez jamais que vos opinions soient traitées avec mépris; mais puisque vous ne les imposez à personne, laissez voir que vous les révérez comme la vérité, et que vous attendez le respect et la courtoisie de ceux qui conversent avec vous sur ce point. Placez-vous toujours sur un pied d'égalité vis-à-vis de chaque secte ou parti, et n'enhardissez personne, par votre timidité, à prendre envers vous un ton de dictature, de supériorité ou de mépris. »

Une conséquence singulière de cette largeur indéfinie, de cette exclusion de toute exclusion, fut de le rendre particulièrement tolérant pour la plus intolérante de toutes les sociétés religieuses. Il vit autour de lui le catholicisme calomnié, à demi persécuté, il l'aima. La vive sympathie qu'il conçut pour les écrits de Fénelon, l'influence des beaux souvenirs que Cheverus avait laissés aux États-Unis, et surtout l'avantage qu'avait à ses yeux le catholicisme de n'être pas officiel autour de lui, déterminèrent ses pensées en ce sens. Il crut à l'avenir des tentatives du catholicisme en Angleterre, et en particulier du mouvement d'Oxford, parce qu'il y vit une réaction de la conscience individuelle contre l'église établie. Il s'indigne contre les théologiens qui s'alarment des progrès du catholicisme, et se croient eux-mêmes aussi infaillibles que le pape. « Ne sentent-ils pas, dit-il, que si les hommes doivent choisir entre deux infaillibilités, ils choisiront le pape comme la plus ancienne et celle qui est soutenue par le plus grand nombre de voix? Ce système n'a pu durer si longtemps ni s'étendre si loin sans avoir quelque fondement profond dans notre nature. Les idées et les mots d'*église* et d'*antiquité* ont un charme puissant. Les hommes, dans leur faiblesse, leur ignorance et leur paresse, aiment l'abri où ils trouvent une vaste organisation que le temps a consacrée. Que nous devenons forts et fiers quand nous sommes soutenus par la foule, par un grand nom et par l'autorité des âges! Il n'est pas étonnant que l'église romaine revive en ce moment, quand une crainte maladive des innovations réagit contre l'esprit de réforme et entraîne les hommes vers le passé. Ce mouvement d'Oxford a beaucoup de chances de s'étendre, parce qu'il semble être moins l'œuvre de la police ou de l'ambition du clergé que d'un fanatisme réel. »

Tel fut Channing durant quarante ans dans sa chaire de *Federal-Street*. Possédé par l'idée exclusive du bien, il vit peu de chose en dehors de ce but suprême. Il visita l'Europe, ne la comprit pas et ne

chercha pas à la comprendre. Sa vie extérieure fut simple et douce. En France, où toute vocation exceptionnelle consacrée aux choses divines est mise hors du droit commun et implique le célibat, ce serait un spectacle étrange que celui d'un apôtre, d'un saint, vivant de la vie de tout le monde : l'empire de la vulgarité est si fort parmi nous qu'aucune jeune fille n'eût consenti à épouser Channing. — Nul incident ne traversa cette calme et sereine existence. L'optimisme infatigable qui fut toute sa religion ne l'abandonna pas un moment. « La terre, disait-il, devient plus jeune avec les années, l'homme meilleur en vieillissant. » Dans le dernier été qu'il passa sur la terre, on se demandait en sa présence à quel âge on devait placer la période la plus heureuse de la vie; il sourit et répondit que c'était à *environ soixante ans!* Il avait cet âge alors. Il mourut peu après, en octobre 1842, sans douleur ni tristesse, au coucher du soleil, heure qu'il avait toujours aimée et qu'il fêtait comme sacrée. Il avouait lui-même qu'en avançant dans la vie il avait été de plus en plus heureux. « La vie, écrivait-il, me paraît un don qui acquiert chaque jour une plus grande valeur. Je n'ai pas trouvé que ce fût une coupe écumeuse et pétillante à la surface, mais devenant insipide à mesure qu'on l'épuise. En vérité je déteste cette comparaison surannée... La vie est une bénédiction pour nous. Si je pouvais voir les autres aussi heureux que je le suis moi-même, quel monde serait le nôtre! Mais ce monde est bon, malgré l'obscurité qui l'entoure. Plus je vis, plus je vois la lumière percer à travers les nuages. Je suis sûr que le soleil est au-dessus. »

II.

Ce fut sans préméditation que Channing devint écrivain. Ses ouvrages ne témoignent aucune prétention littéraire; il n'en est pas un seul où se remarque la moindre préoccupation de composition et de style. Channing est un ministre évangélique et un prédicateur : ses œuvres ne sont que des sermons, des lettres spirituelles, ou des articles insérés dans un journal religieux, le *Christian Examiner*. L'idée d'écrire un livre ne lui vint qu'assez tard, et heureusement il ne la réalisa pas. Le plan de ce livre n'était ni neuf ni original. C'eût été un *essay* comme tant d'autres, sur l'homme et la nature humaine, le thème perpétuel de la philosophie anglo-écossaise. Je suis bien porté à croire que l'essai de Channing n'eût pas fait exception à l'ennui de ces sortes de livres, excellens sans doute pour certains degrés de culture intellectuelle, mais qui n'apprennent rien, et ont bien peu de valeur depuis que l'histoire et les considérations

générales sur le développement de l'espèce humaine ont presque fait oublier cette mesquine philosophie.

Si Channing n'est pas un écrivain, ce n'est pas davantage un savant ou un philosophe. Il manque d'instruction; ses connaissances historiques sont toutes de seconde ou de troisième main. Il n'a pas ce sentiment délicat des nuances qui s'appelle la critique, et sans lequel il n'y a pas d'entente du passé, ni par conséquent d'intelligence étendue des choses humaines. Il est surprenant de voir à quel point les Anglais sont en général dépourvus de ce don d'intuition historique, si richement départi à l'Allemagne, si largement possédé en France par quelques esprits, pourvu qu'il ne s'agisse pas d'une antiquité trop reculée, ni d'un état intellectuel trop différent du nôtre. A l'heure qu'il est, l'histoire s'enseigne encore à Oxford comme elle s'enseignait chez nous du temps de Rollin, moins bien peut-être. Pour certaines parties de l'histoire politique, cette médiocre pénétration peut produire des ouvrages estimables et suffisamment vrais; mais pour l'histoire littéraire, religieuse, philosophique, qui est destinée à devenir de plus en plus la grande histoire, et à rejeter dans l'ombre ce qu'on appelait autrefois de ce nom, il faut une tout autre puissance de divination, et telle est l'importance qu'ont prise de nos jours les recherches de cet ordre, qu'on ne peut plus être penseur ni philosophe sans avoir cette qualité-là. Heureusement on peut fort bien sans cela être un honnête homme. Voilà ce que Channing est par excellence; il l'est à ce degré qui devient presque du génie, et vaut au moins mille fois mieux que le talent. Comme tous les hommes nés pour la pratique de la vertu plutôt que pour la spéculation, il a peu d'idées, et des idées fort simples. Il croit à la révélation, au surnaturel, aux miracles, aux prophètes, à la Bible. Il cherche à prouver la divinité du christianisme par des argumens qui ne diffèrent en rien de ceux de l'ancienne école. Ce puritain, qui marchande si chèrement sa foi, est au fond très crédule en tout ce qui est de l'histoire, faute d'être rompu à cette gymnastique que donne une longue habitude des problèmes de l'esprit humain.

En même temps qu'il manque de critique, Channing manque aussi du sentiment de la haute poésie. Quand on compare cette âme excellente, ce saint de l'Amérique contemporaine, à ceux qui comme lui, dans le passé, ont été possédés du zèle de la gloire de Dieu ou du bien de leurs frères, un sentiment de tristesse et de froid saisit d'abord. Au lieu de la splendide théologie des âges antiques, au lieu de ce grand enivrement d'un François d'Assise, qui parle si puissamment à l'imagination, on se trouve ici en face d'un honnête gentleman, bien posé, bien vêtu; enthousiaste et inspiré à sa manière, mais sans l'auréole du merveilleux; dévoué, mais sans grandeur; noble et

pur, mais sans poésie, si ce n'est d'une poésie toute domestique et privée. Loin de nous ces paradoxes d'esprits incomplets qui, parce qu'ils ont compris la beauté du passé, voudraient reconstruire un monde évanoui avec des regrets d'archéologues, comme si la première condition de l'admiration sérieuse n'était pas d'envisager chaque chose dans son milieu naturel, c'est-à-dire dans son époque. Les éblouissantes fantaisies des religions anciennes ne seraient de nos jours que chimériques. On ne refait pas un rêve par la réflexion et la volonté, et on ne saurait sans injustice reprocher aux hommes modernes de n'avoir pas les qualités dont l'homme des époques naïves était redevable à son ignorance et à sa simplicité. Il ne serait pas moins injuste de reprocher à Channing la pauvreté de sa théologie, puisque cette humilité même est une condition pour être raisonnable. Sa théologie est au fond tout ce que peut être la théologie au XIXe siècle et en Amérique, — plate, simple, honnête, pratique; une théologie à la Franklin, sans grande portée métaphysique ni visées transcendentales. Ceux qui apprécient une religion par sa simplicité et son degré de transparence doivent être enchantés de celle-ci. Il est certain que si l'esprit moderne a raison de vouloir une religion qui, sans exclure le surnaturel, en diminue la dose autant que possible, la religion de Channing est la plus parfaite et la plus épurée qui ait paru jusqu'ici.

Mais est-ce là tout, en vérité, et quand le symbole sera réduit à croire à Dieu et au Christ, qu'y aura-t-on gagné? Le scepticisme se tiendra-t-il pour satisfait? La formule de l'univers en sera-t-elle plus complète et plus claire? la destinée de l'homme et de l'humanité moins impénétrable? Avec son symbole épuré, Channing évite-t-il mieux que les théologiens catholiques les objections de l'incrédulité? Hélas! non. Il admet la résurrection de Jésus-Christ et n'admet pas sa divinité; il admet la Bible et n'admet pas l'enfer. Il déploie toutes les subtilités d'un scolastique pour établir contre les trinitaires en quel sens le Christ est fils de Dieu et en quel sens il ne l'est pas. Or si l'on accorde qu'il y a eu une existence réelle et miraculeuse d'un bout à l'autre, pourquoi ne pas franchement l'appeler divine? L'un ne demande pas un plus grand effort de croyance que l'autre. En vérité, dans cette voie il n'y a que le premier pas qui coûte; il ne faut pas marchander avec le surnaturel; la foi va d'une seule pièce, et, le sacrifice accompli, il ne sied pas de réclamer en détail les droits dont on a fait une fois pour toutes l'entière cession.

Là serait, à mon sens, le côté étroit et contradictoire de Channing. Qu'est-ce qu'un rationaliste qui admet des miracles, des prophéties, une révélation? A quoi sert-il de me dire que cette révélation doit être jugée par la raison, et qu'en cas de conflit la raison

doit être préférée? Tout point d'arrêt dans le rationalisme est arbitraire. Le fait de cette révélation, que l'on suppose tout d'abord comme démontré, n'est-il pas d'ailleurs le point essentiel qu'il faudrait établir? Et avec les exigences de la critique moderne, on ne peut pas dire que ce soit là chose facile. On se trouve donc ramené à la diversité des opinions, à laquelle on voulait remédier par l'hypothèse d'une révélation. Or si l'on suppose qu'il y a une formule absolue de la vérité, comment espérer qu'on puisse y arriver par des efforts individuels? Comment pousser la confiance dans son propre jugement au point de s'attribuer l'infaillibilité et de croire qu'on trouvera le point fixe que personne n'a encore rencontré jusqu'ici?

Je n'ignore pas que j'adresse ici à Channing l'objection que les théologiens catholiques adressent au protestantisme en général. C'est qu'en effet l'argumentation des controversistes catholiques sur ce point m'a toujours paru sans réplique. Quand le protestantisme n'aboutit pas à un christianisme purement rationnel, il me semble inconséquent. Que cette inconséquence soit excusable et souvent honorable, je suis le premier à le reconnaître; mais il faut avouer que si le protestantisme n'aspire qu'à remplacer un ensemble de croyances dogmatiques par un autre, il n'a plus de raison d'être : le catholicisme alors vaut bien mieux que lui. Faute de rigueur d'esprit, Channing n'arriva jamais, sur ce point, à une formule claire de sa propre pensée. Si d'une part il prêche la plus entière liberté de symbole, de l'autre il s'arrête bien en-deçà de la critique pure. S'il s'élève avec énergie contre l'église établie, il ne renonce nullement à l'espoir de trouver la forme véritable de la doctrine évangélique. S'il ordonne de chercher par soi-même, il n'imagine pas qu'on puisse être porté par la recherche indépendante hors du christianisme. Et pourtant, si l'on admet la réalité d'une révélation faite à un certain moment de l'histoire, si l'on admet des vérités divinement manifestées, et s'imposant par conséquent à la conscience de celui qui les croit révélées, quelle difficulté y a-t-il à reconnaître un établissement extérieur, une église enseignant avec des lumières surnaturelles? Un miracle arrivé il y a dix-huit cents ans n'est ni plus facile ni plus difficile à admettre qu'un miracle qui se continuerait de nos jours. Le catholique a quelque droit de dire à Channing : « Vous n'êtes pas plus libre que moi, et vous obéissez à une autorité bien moins claire : vous obéissez à la Bible; moi, j'obéis à l'église. » J'avoue que, pour ma part, j'accepterais plus volontiers l'autorité de l'église que celle de la Bible. L'église est plus humaine, plus vivante; quelque immuable qu'on la suppose, elle se plie mieux aux besoins de chaque époque. Il est, si j'ose le dire, plus facile de lui faire entendre raison qu'à un livre clos depuis dix-huit siècles.

Channing ne vit jamais bien clairement que la conséquence du fait de l'admission d'une révélation est l'admission d'une autorité, en d'autres termes le catholicisme. Il ne comprit jamais l'institution politique de la religion comme l'entendent les nations issues de Rome. Préoccupé de cette inquiète recherche, qui est la conséquence du protestantisme, il méconnut la poésie et la grandeur de la religion moins tourmentée des peuples du midi (et la France devient de plus en plus un pays du midi). Parce que ces peuples, au lieu de comprendre la religion comme une poursuite sans fin, l'entendent comme un repos; parce que, fuyant la peine, ils savourent à loisir une religion qu'on leur donne toute préparée, est-ce une raison pour les dédaigner et les exclure du royaume de Dieu? Qui sait si au fond ils ne sont pas plus sages que ceux qui cherchent la vérité théologique? S'ils n'agitent pas le problème, n'est-ce pas parce qu'ils sentent vaguement et par instinct qu'il est insoluble? Le catholique prenant le dogme tel que le temps l'a fait est, en un sens, bien plus près de la grande philosophie que le protestant, qui cherche à revenir sans cesse à une prétendue formule primitive du christianisme. Il y a dans la manière catholique de laisser faire le dogme par le courant de l'opinion dominante, par une sorte d'entente tacite des fidèles, quelque chose de plus profond que dans l'appel à une révélation immuable, faite à un moment de l'histoire et où l'on s'oblige à trouver une foi pour tous les temps.

Il est tout simple que l'âme hautement pénétrée de la sainteté des choses religieuses se récrie contre cette religion extérieure, reste du paganisme romain, qui ne commandait pas la foi, mais le respect. Je me souviendrai toujours de la profonde horreur que me témoigna un missionnaire américain qui venait d'assister à une cérémonie officielle à la Madeleine. Cet appareil tout profane, ces uniformes dans le lieu saint, ces places marquées comme dans un théâtre, toute cette préoccupation qui certes n'était pas de Dieu, cette foule où personne ne songeait à prier, tout cela lui fit l'impression d'un affreux paganisme. Mais on ne peut nier que le paganisme n'ait de très profondes racines dans la nature humaine et n'exige, dans une certaine mesure, qu'on lui fasse sa part. Si une religion abstraite, purement monothéiste, était la meilleure, aucune religion ne pourrait être comparée à l'islamisme. Par ses mystères variés, et surtout par le culte des saints et de la Vierge, le catholicisme répond à ce besoin de démonstrations extérieures et d'arts plastiques qui est si fort dans le midi de l'Europe. D'ailleurs la conséquence naturelle d'une religion officielle, c'est de commander moins impérieusement la croyance, précisément parce qu'elle ne se pose que comme une institution à laquelle on peut se conformer sans y accorder une foi absolue, de

même que pour obéir aux lois de l'état il n'est pas nécessaire de croire qu'elles sont les meilleures du monde. De là vient qu'au fond les pays protestans, où la religion est prise tout à fait au sérieux, sont plus intolérans, au moins pour le libre examen, que les pays catholiques; de là vient enfin ce singulier phénomène que les pays catholiques seuls ont connu la liberté de penser. Y a-t-il un pays qui ait été moins gêné par sa religion que l'Italie du moyen âge et de la renaissance? La philosophie du XVIIIe siècle ne pouvait naître que dans un pays catholique; ces deux choses sont de même ordre et se tiennent par une foule d'analogies secrètes qu'il serait trop long d'énumérer ici.

La critique impartiale ne peut donc partager sur ce point tous les scrupules de l'école américaine. Elle sait que tout ici-bas confine au bien et au mal; elle voit d'un côté l'indifférence religieuse comme conséquence du système officiel, de l'autre les aberrations individuelles comme suites de la manie théologique. Sans doute, s'il y avait une vérité absolue qui fût la récompense des efforts faits pour l'atteindre, il faudrait prêcher à tous la recherche et l'examen; mais de bonne foi peut-on espérer qu'on sera plus heureux que tant d'autres et que seul on jouit d'un privilége pour retrouver le véritable symbole de la religion du Christ? Jusqu'à quel point même est-il avantageux qu'un pays se passionne ainsi pour la recherche théologique? Voyons-nous, après tout, que l'Angleterre et les États-Unis, où chacun se fait de la théologie une affaire personnelle, possèdent une culture intellectuelle supérieure à celle de la France, où personne ne fait de théologie? La lecture habituelle de la Bible en particulier, conséquence nécessaire du système protestant, est-elle donc un si grand bien, et l'église catholique est-elle si coupable d'avoir mis un sceau à ce livre et de l'avoir dissimulé? Non certes, et je suis tenté de dire que le plus magnifique coup d'état de cette grande institution est de s'être substituée, elle vivante, agissante, à une autorité muette. C'est une admirable littérature sans doute que la littérature hébraïque, mais pour le savant et le critique qui peuvent l'étudier dans l'original et restituer leur vrai sens à chacun des curieux morceaux qui la composent. Quant à ceux qui l'admirent de confiance, le plus souvent ils y admirent ce qui n'y est pas; le caractère vraiment original des livres de l'Ancien et du Nouveau Testament leur échappe. Que dire des personnes peu lettrées qui s'enfoncent dans cette obscure antiquité? Qu'on s'imagine le renversement d'esprit que doit causer à des gens simples, sans critique et sans instruction, la lecture habituelle d'un livre comme l'Apocalypse? On sait les étranges aberrations qui, à l'époque de la révolution d'Angleterre, sortirent de cette méditation malsaine. En Amérique, la source de ces folies n'est pas

encore tarie. J'ose dire que, pour le peuple, la lecture de la Bible est peu profitable et même dangereuse. C'est au moins un triste spectacle que celui d'une nation intelligente passant son temps à lire un monument d'un autre âge et cherchant tout le jour des symboles dans un livre où il n'y en a pas.

Les efforts de Channing pour échapper à cette pression de la Bible l'amènent parfois à de singulières subtilités. L'enfer, tel que l'a entendu l'orthodoxie, répugne à sa mansuétude. L'enfer pour lui n'est que dans la conscience, de même que le ciel n'a rien de local et n'est autre chose que l'union avec Dieu et avec tous les êtres bons et grands. Je le veux bien; mais quelle puérilité de se mettre à compter combien de fois l'enfer est nommé dans la Bible, de remarquer avec satisfaction qu'il ne l'est que cinq ou six fois, et que même une *bonne* traduction trouverait moyen de se débarrasser de ce mot désagréable! Il n'y a pas d'à peu près pour le Saint-Esprit : ce qui est révélé l'est tout à fait ou ne l'est pas. — En histoire, ce sont les mêmes contre-sens. Channing est amené à se faire un christianisme primitif tout idéal auquel il ne s'agirait que de revenir. « La religion, dit-il, qui fut donnée pour élever l'homme, on s'en est servi pour le rendre abject. La religion qui fut donnée pour créer en nous une généreuse espérance, on en a fait un instrument d'intimidation servile et de tortures. La religion révélée de Dieu pour enrichir l'âme humaine a été employée à la renfermer dans l'étroite enceinte d'une secte, à fonder l'inquisition, à allumer les bûchers des martyrs. La religion donnée pour rendre libres l'intelligence et la conscience a servi, par une criminelle perversion, à les briser l'une et l'autre pour les soumettre aux prêtres, aux symboles purement humains. » Cette théorie protestante d'un âge d'or du christianisme, suivi d'un âge de fer où la pensée primitive se serait obscurcie, est inacceptable. Le christianisme n'a jamais été ni si parfait que les protestans le supposent à l'origine, ni si dégradé qu'ils le font à son déclin. Il n'y a aucun siècle de sa longue carrière qui puisse être pris comme l'idéal, comme il n'en est aucun où il ait précisément manqué à sa mission. Une histoire critique des origines du christianisme montrerait les singulières illusions que l'on se fait sur cet âge primitif, encore si peu connu, parce qu'on ne l'a guère étudié qu'avec un parti pris et avec l'intention d'y chercher des argumens pour ou contre des dogmes dont le germe était dès lors à peine entrevu.

En général il a manqué à Channing ce qui manque à l'Amérique, la haute culture intellectuelle, la finesse, la grande science critique. Il n'est pas parfaitement au courant des choses de l'esprit humain; il ne sait pas tout ce qu'on sait de son temps, quant au résultat général. Comme religion de l'esprit, sa religion ne vaut pas celle

de l'Allemagne du nord; comme grande institution, elle ne vaut pas le catholicisme; elle demande trop de sacrifices au critique, et elle n'en demande pas assez à ceux qui éprouvent le besoin de croire. Que la tendance des temps modernes semble appeler une religion de cette sorte, formée du résidu commun de toutes les religions après l'élimination des particularités dogmatiques propres à chacune d'elles, des faits nombreux ont pu porter à le croire. L'Asie entière, depuis deux ou trois siècles, semble arriver par la simplification de ses vieux cultes au déisme. L'Inde, fatiguée d'errer dans le dédale de sectes infinies, y aboutit de toutes parts. Rammohun-Roy, le plus illustre représentant de la race brahmanique dans notre siècle, mourut unitaire à la manière de Channing. Voltaire, traduit en guzarati, sert de nos jours à la controverse des derniers disciples de Zoroastre, devenus déistes purs, contre les missionnaires protestans. Sous la révolution de la Chine se cache évidemment un appel au monothéisme contre la dégradation dont les vieilles religions du Céleste Empire semblent frappées. Est-ce là un signe qui doit nous montrer dans le déisme le terme final des évolutions de l'humanité? Cela pourrait être, si l'esprit humain à côté de la raison ne renfermait des instincts beaucoup plus capricieux. Ce grain de fantaisie, qu'on ne saurait détruire, dérangera toujours les combinaisons en apparence les plus sensées. Le besoin de croire à quelque chose d'extraordinaire est inné dans l'homme; une religion trop simple ne le contentera jamais. Au lendemain des plus sévères exclusions, les bizarreries, les croyances particulières, les pratiques mesquines reprendront leurs droits. La religion n'est pas seulement philosophie, elle est art; il ne faut donc pas lui demander d'être trop raisonnable. Que signifiaient Adonis et Sabazius, dont s'éprenait l'antiquité? Rien en soi, mais tout par le sentiment qu'on y mettait. La foi veut l'impossible; elle n'est satisfaite qu'à ce prix. Aujourd'hui encore, tous les ans, les Hindous marchent sur des charbons ardens pour attester la virginité de Draupadi, l'épouse commune des cinq fils de Kourou.

III.

La véritable mission de Channing était évidemment toute morale. Sa théologie est de tous points très attaquable; quant à sa morale, on peut la louer sans réserve : c'est par là qu'il est pour nous original et neuf. Rien, en effet, dans notre organisation européenne, ne peut nous donner une idée d'un tel apostolat. A nos yeux, l'ardeur de prosélytisme qui fait l'apôtre ou le missionnaire ne va pas

sans une religion positive et compliquée, chargée de dogmes et de pratiques. Ici nous avons un Vincent de Paul moins la dévotion, un Cheverus moins le sacerdoce. Il faut lire la biographie que Channing lui-même nous a donnée du révérend Tuckermann, son maître et son guide dans cette voie de charité, pour se représenter la forme nouvelle de la sainteté laïque, telle que les États-Unis paraissent destinés à la révéler au monde. La nature éminemment anglaise de Channing, ses délicatesses de gentleman, son optimisme aussi, qui faisait de la vue du mal un véritable supplice pour lui, rendaient d'autant plus méritoire son ministère de charité. « Mon esprit cherche le bon, le parfait et le beau, écrivait-il. Je ne puis sans une sorte de torture présenter vivement à mon imagination ce que l'homme souffre de ses propres crimes et des torts ou des cruautés de ses frères. Toute la perfection de l'art répandue sur des sujets horribles ou purement tragiques ne peut me réconcilier avec ces sujets. C'est seulement par un sentiment de devoir que je lis dans les journaux le récit des crimes et des malheurs... Vous voyez qu'il y a en moi peu d'étoffe pour un réformateur. »

Je ne connais vraiment de nos jours rien qui rappelle ces belles et grandes prédications morales et cette manière élevée de prendre les questions sociales. Les problèmes, qui chez nous ont troublé l'esprit humain, et dont la solution n'est pas encore entrevue, sont tous résolus chez Channing par la charité, l'estime de l'homme, la croyance que la nature humaine est bonne et qu'en se développant elle va au bien. Jamais on n'a cru plus fermement au progrès, aux influences bienfaisantes des lumières et de la civilisation sur toutes les classes. Channing est un démocrate, en ce sens qu'il n'admet d'autre noblesse que celle de la vertu et du travail, qu'il ne voit de salut pour l'humanité que dans la culture intellectuelle des masses populaires et dans leur introduction au sein de la grande famille civilisée. « Je suis un niveleur, écrivait-il en 1831, mais je voudrais accomplir ma mission en élevant ceux qui sont au dernier rang, en tirant les travailleurs de l'indigence qui les dégrade et de l'ignorance qui les abrutit. Si je comprends ce que signifient christianisme et philanthropie, il n'y a pas de précepte plus clair que celui-là. »

En politique, Channing est peu raffiné. Il est libéral, et, chose assez rare, libéral par motif religieux. La révolution de 1830 lui causa une vive joie. Il en apprit la nouvelle à Newport, et repartit immédiatement pour Boston, afin d'échanger ses félicitations avec des amis de la liberté constitutionnelle et de communiquer du haut de la chaire les espérances dont son cœur était rempli. Il fut fort étonné de ne trouver que peu de réponse à son enthousiasme, et maudit plus énergiquement que jamais l'engourdissement de l'opinion

causé par les intérêts. La froideur de la jeunesse surtout le surprit et l'affligea. Il se reportait aux processions et aux feux de joie de son enfance et ne comprenait pas que les hommes libres de l'Amérique vissent avec indifférence la réapparition de Lafayette, la fermeté, le calme du peuple et l'avenir de liberté qui semblait s'ouvrir pour l'Europe. Un soir, vers cette époque, il rencontra une personne de sa connaissance : « Eh bien! monsieur, dit-il avec un accent de sarcasme qui ne lui était pas habituel, êtes-vous aussi trop *vieux*, trop *sage*, comme les jeunes gens du collége, pour avoir quelque enthousiasme à témoigner en faveur des héros de l'École polytechnique? — Monsieur, répondit son interlocuteur, vous me semblez être le seul jeune homme que je connaisse. — Toujours jeune pour la liberté! » repartit Channing d'une voix vibrante et en serrant chaleureusement la main de son ami.

Voilà de nobles sentimens dont il est bien de ne jamais rougir. Et pourtant les idées politiques et sociales de Channing, qui sont assurément le côté par lequel il est le plus acceptable, sont-elles à l'abri de la critique? Un peuple qui réaliserait l'idéal de Channing serait-il vraiment un peuple organisé d'après les principes de la civilisation moderne? Nous ne le pensons pas. Ce serait un peuple honnête, rangé, composé d'individus bons et heureux; ce ne serait pas un peuple grand. La société humaine est plus complexe que Channing ne le suppose. En présence de calamités comme celles du moyen âge, on se laisse aller à croire que l'essentiel serait de rendre la vie le moins malheureuse possible; en présence d'un relâchement moral comme celui dont nous sommes les témoins, on se figure volontiers que l'œuvre de la réforme sociale consisterait à donner au monde un peu d'honnêteté; mais ce sont là des vues exclusives conçues sous l'empire de nécessités momentanées. L'homme n'est pas ici-bas pour être heureux; il n'y est même pas pour être simplement honnête : il y est pour réaliser de grandes choses par la société, pour arriver à la noblesse (à la sainteté, comme disait le christianisme) et dépasser la vulgarité où se traîne l'existence de presque tous les individus. Le moindre inconvénient du monde de Channing serait qu'on y mourrait d'ennui; le génie y serait impossible, le grand art inutile. L'Italie est certainement le pays où l'idéal de Channing a été le moins réalisé : au XVe et au XVIe siècle, païenne, sans morale, livrée à tous les emportemens de la passion et du génie; puis abattue, superstitieuse, sans ressort; dans le présent, sombre, irritée, privée de sagesse. Et pourtant, s'il fallait voir s'abîmer l'Italie avec son passé ou l'Amérique avec son avenir, laquelle laisserait le plus grand vide au cœur de l'humanité? Qu'est-ce que l'Amérique tout entière auprès d'un rayon de cette gloire infinie dont brille en Italie une ville de

second ou de troisième ordre, Florence, Pise, Sienne, Perugia? Avant de tenir dans l'échelle de la grandeur humaine un rang comparable à ces villes-là, New-York et Boston ont bien à faire, et je doute que ce soit par les sociétés légumistes et la propagation de la pure doctrine unitaire qu'elles arrivent à s'en approcher.

Persuadé que le perfectionnement de la société humaine consiste uniquement dans l'amélioration de l'individu, Channing s'attache avec passion à des détails qui nous font presque sourire. Il a vu avec raison que l'intempérance est la principale cause de la misère et de la grossièreté des classes inférieures, d'où il conclut que guérir l'intempérance serait attaquer à sa racine le mal social : une grande partie de sa vie et de son activité fut en effet consacrée à cette œuvre très louable assurément. Mais en vérité un peuple qui ne boira que de l'eau en sera-t-il plus grand? réalisera-t-il une plus belle page de l'histoire humaine? trouvera-t-il un plus haut idéal de l'art, de la pensée? Cette manière d'attacher une importance sociale à une chose que nous ne pouvons envisager que comme relevant de la morale individuelle montre bien l'abîme qui sépare la pensée américaine de la nôtre, et combien il est difficile qu'en suivant des vues si différentes le nouveau et le vieux monde se rencontrent jamais dans une même politique et une même foi.

Des deux façons en effet de concevoir le progrès humain, — soit comme résultant de l'élévation graduelle de l'ensemble de l'humanité, et par conséquent des classes inférieures, vers un état meilleur, — soit comme réalisé par une aristocratie, supposant au-dessous d'elle un vaste abaissement, — Channing s'attacha très décidément à la première. A Dieu ne plaise que je lui en fasse un reproche : ce sera évidemment la destinée de l'Amérique d'essayer l'œuvre du progrès de l'esprit humain sur ce pied inconnu jusqu'ici : belle et grande destinée, mais qu'il faut se garder d'envisager comme absolue et d'opposer à la manière toute différente dont l'Europe continuera vraisemblablement d'envisager la civilisation! Si l'on prend son parti une fois pour toutes sur le sacrifice de quelques-uns aux besoins de l'œuvre commune, si l'on admet, comme le faisait l'antiquité, que la société se compose essentiellement de quelques milliers d'individus vivant de la vie complète, les autres n'existant que pour la leur procurer, le problème est infiniment simplifié et susceptible d'une bien plus haute solution. On n'a pas à tenir compte d'une foule d'humilians détails auxquels la démocratie moderne est obligée de songer. L'élévation d'une civilisation est d'ordinaire en raison inverse du nombre de ceux qui y participent; la culture intellectuelle cesse de monter dès qu'elle aspire à s'étendre; la foule, en s'introduisant dans la société cultivée, en abaisse presque toujours le niveau.

Telle est la véritable raison pour laquelle nous croyons que les idées de Channing seraient peu applicables en France. Ces idées supposent ou du moins aspirent à créer une population éclairée, mais non pas précisément une grande culture. Or, sous le rapport de l'intelligence, la France est un pays essentiellement aristocratique. Le tempérament moral de la France réunit les extrêmes : une vulgarité générale au-dessous du médiocre et une aristocratie intellectuelle à laquelle aucune autre peut-être ne saurait être comparée. Nulle part on ne trouve à la fois tant d'esprit et si peu de goût pour les choses libérales. L'éducation, telle que l'entend Channing, serait chez nous trop forte pour les uns, trop faible pour les autres. — En religion, les idées de Channing ne me semblent pas mieux appropriées à notre pays. La France est dénuée d'initiative religieuse. Si la France avait été capable de se créer un mouvement religieux qui lui fût propre, elle serait devenue protestante. Jamais les circonstances ne seront aussi favorables qu'elles le furent au XVIe siècle. Eh bien! la France, il faut le dire, a vomi le protestantisme comme antipathique à sa nature. La France est le pays du monde le plus orthodoxe, car c'est le plus indifférent en religion. Innover en théologie, c'est croire à la théologie. Or la France a trop d'esprit pour être jamais un pays théologique. L'*hérésie* n'a rien à y faire; le seul grand hérésiarque qu'elle ait produit, Calvin, ne fit fortune qu'au-delà de ses frontières. Le misérable avortement de toutes les tentatives faites plus récemment pour modifier chez nous les formes et l'esprit du catholicisme est l'indice manifeste du sort réservé aux essais du même genre dans l'avenir.

En religion comme en toutes choses la France veut l'universel, et se soucie peu du délicat et du distingué. Elle n'aime pas les petites sectes, les *a parte*, ces religions de chapelles et de coteries où se complaît si fort la race anglaise. Toute controverse religieuse paraît en France de mauvais goût; on ne comprend pas qu'on se divise pour si peu de chose. L'argument des théologiens, reprochant au protestantisme ses perpétuelles divisions et les sectes nouvelles qu'il ne cesse de produire (comme si ce n'était pas là en réalité un signe de vie et d'activité religieuse, comme si l'uniformité de la croyance n'avait pas presque toujours pour cause l'abaissement des esprits), cet argument, dis-je, est trouvé en France tout à fait décisif (1). Voilà pourquoi, après chaque effort tenté pour secouer son indifférence, la France retombe plus lourdement que jamais dans le catholicisme ou l'incrédulité. Ce pays est absolu en toute chose : il lui faut

(1) Je n'insiste pas sur ce point, qui a été si habilement touché par M. de Rémusat dans la *Revue* du 15 juin 1854.

des thèses tranchées, qui lui donnent occasion de placer sa rhétorique et de satisfaire son goût pour les déclamations générales. Les sages voient et veulent quelque chose de mieux; mais les sages ne sont pas de leur pays. La philosophie du XVIIIe siècle, qui est bien quelque chose d'éminemment français, est en un sens profondément *catholique* par sa tendance universelle, son manque de critique, son peu de souci des nuances et sa prétention de substituer à l'infaillibilité théologique une autre infaillibilité.

On ne peut donc espérer, ce nous semble, que les idées de Channing soient destinées à réunir parmi nous une bien nombreuse famille d'adhérens. Lui-même le comprit. Ses lettres à MM. de Sismondi et de Gérando trahissent une perpétuelle préoccupation de la France, et, au milieu des sentimens d'une vive sympathie, laissent percer peu d'espoir. « Je désire, écrivait-il à ce dernier, vous poser une question à laquelle vous répondrez, je l'espère, avec une entière franchise. Les vues religieuses développées dans mon volume sont-elles en quelque chose applicables aux besoins et à l'état de la France? Je ne suis pas fâché de lire dans votre lettre que les sectes anglaises ne réussissent point à s'étendre parmi vous. Elles ne peuvent donner qu'une pauvre forme de religion. Depuis quelque temps, l'Angleterre a fait peu de progrès dans les hautes vérités. Ses missionnaires, si on leur prêtait l'oreille, feraient reculer la France de trois siècles. Je crois que la religion, quand elle reparaîtra parmi vous, se montrera sous une forme plus divine. Je crois que la France, après tant d'efforts vers le progrès, ne reprendra point la théologie vermoulue des âges d'antiquité. » — « Je n'espère ni ne désire, écrit-il à M. de Sismondi, que le christianisme revive en France sous ses anciennes formes. Quelque chose de mieux est nécessaire... Un des plus grands moyens pour restaurer le christianisme, c'est de rompre l'habitude presque universelle en France de l'identifier avec le catholicisme ou le vieux protestantisme. Un autre moyen, c'est de montrer combien il est en harmonie avec l'esprit de liberté, de philanthropie, de progrès, et de faire voir que ces principes exigent, pour leur entier développement, l'aide du christianisme. L'identité de cette religion avec la bienveillance la plus étendue a particulièrement besoin d'être comprise. A moins que le christianisme ne remplisse toutes ces conditions, je n'en puis désirer le succès. » — « D'où nous viendra le salut? dit-il encore. C'est la question qui s'élève sans cesse dans mon esprit. Le monde recevra-t-il l'impulsion de réformateurs individuels ou de nouvelles institutions? L'œuvre s'accomplira-t-elle par une action silencieuse s'exerçant au sein des masses? ou bien de grandes convulsions, renversant l'état de choses actuel, seront-elles nécessaires, comme à la chute de l'empire romain, pour

introduire une réforme digne de ce nom? Quelquefois je crains que ce dernier moyen ne l'emporte, tant la corruption de l'église et de la société me semble profonde. »

Ces doutes sur l'avenir religieux de l'ancien monde ne se dissipèrent jamais pour lui. Il comprit que son christianisme libéral et sans tradition était bon pour une terre jeune, où se fonde un autre plan de l'humanité, mais serait inapplicable à nos vieilles civilisations, où tout le monde est antiquaire à sa guise. Il resta fidèle à l'Amérique. Là, en effet, ses idées nous semblent avoir un immense avenir. Les États-Unis sont peut-être destinés à réaliser pour la première fois aux yeux du monde une religion éclairée, purement individuelle, faisant d'honnêtes gens, et tout à fait exempte de prétentions métaphysiques. Le nom de Channing s'attachera sans doute à cette fondation, non comme celui d'un chef de secte (il aurait été le premier à repousser cet honneur), mais comme celui d'un des hommes en qui l'esprit nouveau arriva d'abord à une complète et attrayante expression.

Si le problème du monde devait être résolu par la droiture du cœur, la simplicité, la modération de l'esprit, Channing l'aurait résolu; mais d'autres dons sont pour cela nécessaires, et Channing, qui les reçut peut-être de la nature autant que la nature les donne, ne se trouva pas dans le milieu intellectuel qui les développe et les fait fructifier. Disons tout d'abord que rien ne vaut l'honnêteté, la bonté, la piété véritable, ces dons essentiels des belles âmes. « Lorsque Dieu forma le cœur de l'homme, il y mit premièrement la bonté, comme le propre caractère de la nature divine, et pour être comme la marque de cette main bienfaisante dont nous sortons (1). » La bonté ne suffit pas cependant pour résoudre le problème des choses. Sa part est assez belle : consoler cette vie, mais non en révéler le secret. Ceci appartient à la science et au génie. Savoir l'hébreu ou savoir le sanscrit est aussi nécessaire pour cela que d'avoir le cœur simple et l'âme honnête. Un monde sans science et sans génie est aussi incomplet qu'un monde sans bonté. Channing ne comprit guère que la seconde condition, et cette fois pécha encore pour avoir entrevu le monde comme beaucoup plus simple qu'il ne l'est en réalité.

A Dieu ne plaise que je veuille décourager les nobles esprits qui, justement frappés de l'imperfection de notre état religieux, en désirent la réforme et appellent de leurs vœux un culte mieux approprié à leurs besoins! Quand leurs efforts n'aboutiraient qu'à améliorer et consoler quelques âmes d'élite, ne seraient-ils pas assez récompensés? Mais je n'ose espérer pour eux d'action étendue et

(1) Bossuet.

véritablement sociale. Il ne paraît pas qu'il y ait place désormais pour des spéculations nouvelles et originales dans le champ de la théologie, ni que l'état religieux de l'humanité soit susceptible de changer d'une manière notable. Le bouddhisme semble, il est vrai, destiné à disparaître, et l'islamisme ne sera éternel que dans la race arabe; mais il est difficile de croire que l'équilibre des trois grandes branches du christianisme fondées par les siècles (église latine ou catholique, église grecque ou orthodoxe, protestantisme) doive désormais être troublé d'une manière notable. Les relations de la philosophie et du christianisme changeront-elles? L'une de ces deux formes de la pensée humaine réussira-t-elle à absorber l'autre? ou bien une paix durable réunira-t-elle leurs prétentions contraires? Nous ne le pensons pas davantage. La philosophie sera toujours le fait d'une minorité imperceptible quant au nombre, mais qu'il serait impossible de détruire à moins de déraciner en même temps la civilisation. Maintenir en face l'une de l'autre ces puissances rivales, ne pas décourager ceux qui veulent les réconcilier, et cependant ne pas trop croire à la réconciliation d'ennemis qui se brouilleront le lendemain, tel est le seul programme que puisse se proposer dans le temps où nous sommes un esprit vraiment critique. Il serait injuste de reprocher au passé de n'avoir pas pratiqué une tolérance qui n'est que le résultat bon ou mauvais de l'état intellectuel que nous traversons; mais il n'est pas moins certain que la liberté est le seul code religieux des temps modernes, et on ne conçoit guère comment, après s'être accoutumée à envisager ses croyances d'une façon toute relative, l'humanité s'habituerait de nouveau à les prendre comme la vérité absolue.

ERNEST RENAN.

LA PHYSIQUE

DEPUIS LES RECHERCHES D'HERSCHEL

I.

MELLONI ET SES TRAVAUX SUR LA CHALEUR RAYONNANTE.

La physique expérimentale, qui n'a été longtemps qu'une science de curiosité, cultivée par un petit nombre d'hommes spéciaux, a conquis depuis quelques années une place plus importante dans l'opinion publique. Des applications qui ont changé la face du monde, des découvertes ingénieuses qui s'adressent aux besoins des arts ou aux usages de la vie, lui ont mérité le respect de ceux mêmes qui ne la connaissent pas, et ceux qui l'étudient, prévoyant les ressources qu'offriront les forces naturelles alors qu'elles seront mieux connues, poursuivent les études commencées avec une pleine confiance dans les bienfaits qu'on peut en attendre.

On se tromperait beaucoup cependant, si l'on pensait que le but unique des savans est de subordonner la physique à l'utilité que l'on peut en tirer. Ils ont une préoccupation plus sérieuse peut-être, quoique moins directement profitable : c'est de connaître le mécanisme des actions naturelles, et de découvrir les agens qui les produisent. Ce but tout philosophique est le seul qu'aient poursuivi les Newton, les Volta, les Ampère, les Fresnel, et peut-être s'étonneraient-ils s'ils pouvaient voir comment la société a matériellement tiré parti des spéculations qu'ils avaient uniquement en vue. Les

physiciens veulent donc avant tout étudier les lois de la nature, et la science qu'ils construisent si laborieusement ne vise qu'à l'interprétation des règles qui gouvernent la matière; les applications aux besoins des hommes en sont le corollaire, mais non le principe. Cette science purement spéculative, dont l'attrait est invincible, ne sera complétée que lorsqu'il ne restera rien d'inconnu dans le monde physique. S'il est désespérant de s'avouer que cette perfection ne sera jamais atteinte, on peut se consoler en songeant à la suite indéfinie de créations utiles que l'humanité devra aux progrès futurs de la science.

Dans tous les temps, la physique a fait des découvertes; seulement elles étaient rares autrefois, et de nos jours elles sont fréquentes. Elles sont loin d'avoir toutes la même valeur, et l'on peut dire qu'elles sont de deux sortes. Les unes, réservées aux talens modestes, portent sur des faits de détail; elles ne changent rien aux idées générales du moment, mais, acceptant les théories comme vraies, elles les complètent en élucidant les points obscurs, en perfectionnant les procédés, en simplifiant les démonstrations. Les autres, plus rares et d'un ordre plus élevé, viennent brusquement révéler un principe nouveau ou un phénomène primordial qui agrandit ou transforme les théories; elles sont le point de départ de travaux prolongés et de découvertes successives qui en sont les conséquences : telle a été l'invention de la vapeur ou de la pile de Volta. Ces grandes découvertes, qui datent dans l'histoire, se personnifient le plus souvent dans le nom des inventeurs qu'elles illustrent, et que les annales de la science conservent avec un respect proportionné à l'importance des résultats. L'homme dont nous allons étudier les travaux a été un de ces inventeurs privilégiés. Sans avoir un génie de tout point égal à celui des grands maîtres, Macedonio Melloni était doué d'une persévérance opiniâtre qui en tient lieu quelquefois. Il n'a découvert aucun agent nouveau, mais il a contribué pour une large part à analyser la nature de la chaleur. Il n'a point déduit de ses études quelqu'une de ces applications qui font d'un savant un bienfaiteur de l'humanité, mais la science lui doit un de ces rares progrès philosophiques qui la transforment. On peut regretter qu'il n'ait point achevé seul l'œuvre qu'il avait entreprise, et qu'il se soit laissé dépasser par des rivaux ou des élèves; mais il avait créé un instrument et donné des modèles qu'il n'y avait plus qu'à employer et à suivre.

L'histoire de la vie scientifique de Melloni résume en quelque sorte le mouvement des sciences physiques au XIXe siècle dans une de leurs directions les plus fécondes, c'est-à-dire dans la voie de ces études sur les propriétés comparées de la chaleur et de la

lumière dont Herschel et Ampère signalèrent les premiers l'importance. Raconter les travaux du savant italien, c'est retracer une des plus remarquables évolutions de la physique moderne, et pour la faire comprendre, il importe de montrer où en était avant Melloni la science de la chaleur et de la lumière. L'histoire générale d'abord, puis les faits nouveaux qui la complètent, telles sont les deux parties du sujet que nous avons à traiter; telles seront aussi les divisions de cette étude.

I.

Pour faire mieux apprécier l'intérêt qui s'attache aux recherches poursuivies depuis un demi-siècle sur les phénomènes de la chaleur et de la lumière, il faut rappeler d'abord quelques faits généraux et quelques expériences bien connues. Le soleil verse sur la surface de la terre des rayons de lumière et des rayons de chaleur : les premiers sont appréciés par nos yeux, les seconds sont rendus sensibles par l'impression générale qu'ils développent sur nos organes, par l'échauffement des corps qu'ils rencontrent et par une multitude d'actions naturelles dont nous sommes les témoins.

Cette chaleur nous arrive en même temps que la lumière, car si un obstacle intercepte celle-ci, il arrête en même temps celle-là; il est donc infiniment probable que les rayons calorifiques se propagent avec la vitesse des rayons lumineux, et qu'ils nous viennent du soleil en huit minutes et quelques secondes, après avoir parcouru environ quarante millions de lieues.

La chaleur et la lumière ont donc une origine commune et une vitesse égale de propagation; elles ont encore d'autres ressemblances plus précises. — Recevons par exemple les faisceaux solaires sur un miroir concave de verre étamé ou de métal poli : ils se réfléchissent et se concentrent en un point que l'on nomme le foyer; l'œil y voit une lumière vive, et en même temps le thermomètre y accuse une très haute température, quelquefois même les combustibles y prennent feu. Nous apprenons par là que la chaleur se réfléchit avec la lumière, et que les deux rayonnemens ne cessent pas de s'accompagner.

On produit des résultats semblables avec un de ces verres lenticulaires dont on fait usage en optique. Les rayons solaires que l'on reçoit sur sa surface le traversent en s'inclinant sur leur direction primitive, et se dirigent vers un espace étroit où l'on trouve accumulées à la fois et la lumière et la chaleur. Si la lumière s'est réfractée, la chaleur a subi la même action et l'a suivie dans sa nouvelle direction. L'expérience prend plus d'intérêt et devient plus significative quand la lentille est taillée pendant l'hiver dans un large mor-

ceau de glace. La glace se laisse alors traverser par les rayons solaires, et sans s'échauffer, sans se fondre sensiblement, elle les concentre en un foyer où le bois s'enflamme et où les métaux se liquéfient.

Il y a ainsi, à côté des radiations qui éclairent les objets, d'autres radiations analogues qui les échauffent. Nous sommes habitués à les attribuer à deux causes que nous nommons *lumière* et *chaleur*, sans être précisément bien certains qu'elles soient distinctes. Nous reconnaissons ensuite que les deux espèces de rayons se propagent avec une énorme vitesse, se réfléchissent toutes deux sur les miroirs polis, traversent toutes deux, sans s'y arrêter, les substances transparentes, de telle façon que la chaleur et la lumière semblent toujours s'accompagner et subir les mêmes actions, et que toutes deux méritent au même degré l'attention des physiciens.

Cependant les deux agens n'ont pas été étudiés avec un soin égal. La lumière a d'abord presque seule attiré les expérimentateurs : Descartes a trouvé les lois de sa transmission; Newton l'a décomposée en ses élémens simples; Huyghens, Young, Fresnel ont achevé d'en découvrir les propriétés, et l'on n'avait presque plus rien à apprendre sur la lumière, qu'on ignorait encore tout sur la chaleur. On avait l'idée préconçue que les deux agens n'ont rien de commun; on s'obstinait à séparer les deux ordres de phénomènes dans les études que l'on en faisait et dans les théories que l'on imaginait; loin de se laisser guider par des analogies évidentes, on refusait pour ainsi dire de les apercevoir.

Il y a une raison qui explique comment la lumière était si bien et la chaleur si peu étudiée; la nature nous a donné un organe merveilleusement délicat qu'elle a rendu sensible à tous les phénomènes lumineux; c'est pour ainsi dire un instrument de physique toujours prêt, qui nous accompagne toujours, et rappelle à chaque instant notre attention sur des phénomènes qui ne cessent jamais de se produire; c'est ce qui a conduit les philosophes à étudier les propriétés et la nature de la lumière. Nous ne sommes pas aussi bien doués pour la chaleur; nous n'avons pas un œil qui la voie; elle nous impressionne, il est vrai, mais d'une manière vague, et sans être analysée par un nerf particulier. A défaut d'un organe spécial qui leur avait été refusé, les physiciens ont dû attendre l'invention d'un instrument capable de remplacer, par ses indications, les sensations qui les auraient dirigés; de là l'inégalité que nous observons entre les progrès de deux sciences si voisines.

Quand on se mit à étudier la chaleur rayonnante, on ne connaissait que le thermomètre. On s'en servit; mais cet appareil, qui suffit pour mesurer les grandes variations de température, est loin de posséder la sensibilité qu'une étude si délicate rend nécessaire, et en

supposant même qu'on eût pu la lui donner, il y a toujours entre les indications d'un pareil instrument et celles d'organes comme l'œil ou l'oreille une différence caractéristique. Ces organes ne se bornent point à nous révéler l'existence de la lumière ou des sons, ils distinguent entre les impressions qu'ils reçoivent des qualités particulières; l'œil nous avertit que la lumière peut affecter des couleurs très variables, et l'oreille saisit des sons plus graves qu'elle distingue de sons plus aigus. Le thermomètre au contraire, en nous accusant les rayons calorifiques, les confond tous, ne saisit aucune différence entre ceux qui nous arrivent de foyers différens, et nous laisse indécis sur la question de savoir s'il y a plusieurs espèces de chaleur, comme il y a plusieurs espèces de lumières, et si ces chaleurs se distinguent l'une de l'autre par une qualité spéciale rappelant la coloration.

On comprend maintenant quelles difficultés ont rencontrées les physiciens qui ont voulu suivre la chaleur dans le détail de toutes ses modifications. Ces difficultés ont été surmontées cependant, mais par quelle suite d'efforts persévérans et d'expériences ingénieuses, c'est ce qu'il nous reste à dire.

En parcourant les ouvrages des savans qui les premiers ont effleuré cette importante étude, on trouve qu'en 1686 Mariotte avait vu la chaleur du soleil traverser aisément une lame de verre, et la chaleur d'un foyer ordinaire s'y arrêter en presque totalité. L'illustre Scheele, un siècle plus tard, reprit cette même expérience et fit la même remarque. Tous deux convinrent que les chaleurs rayonnantes, pouvant éprouver des actions inégales, devaient n'être pas identiques quand elles venaient d'origines différentes : c'était là le germe de découvertes capitales.

En 1800, la question fit des progrès subits et inattendus par les travaux admirables de W. Herschel. Cet homme, illustre déjà par des découvertes astronomiques, fut conduit aux études que nous allons raconter par une circonstance fortuite. Il voulait observer le soleil avec le grand télescope qu'il avait inventé; mais les rayons de l'astre, concentrés par un immense miroir, venaient se réunir à l'espace étroit où se pose l'œil; ils y apportaient une telle lumière et une telle chaleur, que le papier pouvait s'y enflammer. Il fallait les éteindre dans une grande proportion, en interposant des verres colorés dans leur trajet jusqu'à rendre l'image du soleil inoffensive. « Ce que je reconnus alors, dit Herschel, fut remarquable. Quand j'employais certains verres, j'éprouvais une sensation de chaleur, quoique j'eusse peu de lumière, pendant que d'autres me donnaient beaucoup de lumière et une chaleur à peine sensible, et comme avec ces diverses combinaisons de verres l'image du soleil était différemment colorée, il me vint

à l'esprit que les rayons prismatiques pouvaient avoir une propriété calorifique inégale (1). »

Un observateur ordinaire, s'il avait rencontré ces différences entre l'effet optique et l'effet calorifique des rayons du soleil, aurait pu les consigner comme une singularité et passer à d'autres recherches; mais c'est le propre des esprits éminens de s'emparer des plus légers indices pour deviner l'insuffisance des idées admises et se décider à des expériences qui doivent confirmer les doutes et corriger les erreurs. Herschel, abandonnant les graves spéculations de l'astronomie, se mit avec une ardeur extrême à étudier les propriétés de la chaleur et à rechercher sa nature, car il soupçonnait qu'un même rayon parti du soleil pourrait bien être la cause unique de deux actions jusqu'alors attribuées à des principes différens, — l'action d'échauffer et celle d'illuminer les objets.

Pour se diriger dans les études qu'il allait entreprendre, Herschel avait l'analogie connue des effets, cette croyance vague à l'identité des causes, et l'exemple des travaux dont l'optique avait été l'objet. Il pensa judicieusement qu'il fallait rechercher dans la chaleur les propriétés que l'on connaissait à la lumière, afin de savoir jusqu'où s'étendaient les analogies et où commençaient les dissemblances. Il fit cette comparaison en essayant de décomposer la chaleur comme Newton avait décomposé la lumière. Il convient de rappeler à ce propos l'expérience de Newton.

Quand on fait passer la lumière solaire par un trou très étroit percé dans le volet d'une chambre fermée, elle se propage en un faisceau de rayons qui suivent une route commune et peignent l'image du soleil sur la paroi opposée; mais quand on la reçoit sur un prisme de verre, elle le traverse et en sort dans des conditions toutes différentes.

On remarque d'abord que le nouveau faisceau n'est pas la continuation du premier; il fait un angle avec lui, et chaque rayon, changeant sa direction à l'intérieur du prisme, se dévie en le traversant.

Avec plus d'attention on voit ensuite que les rayons ne suivent plus une route commune; les uns sont plus déviés que les autres, si bien qu'ils vont très sensiblement en s'écartant, et se séparent de plus en plus en forme de gerbe lumineuse.

Mais ce qui frappe le plus dans ce phénomène, c'est que les rayons séparés n'ont pas la même couleur : ceux qui sont le moins déviés sont rouges, ceux qui le sont le plus sont violets, et entre ces limites extrêmes on en remarque d'autres dont les déviations sont intermédiaires et dont les colorations sont orangée, jaune, verte, bleue,

(1) *Philosophical Transactions*, année 1800, page 256.

indigo. En recueillant ce faisceau sur un écran, on y voit se peindre une magnifique image, illuminée des teintes les plus pures, qui passent de l'une à l'autre par des dégradations insensibles : cette image se nomme le spectre solaire.

L'expérience de Newton montre avec évidence que la lumière envoyée par le soleil est le mélange d'une infinité de rayons simples superposés, rouges ou jaunes, bleus ou violets; en passant dans le prisme, ils se dévient tous, mais inégalement; ils ont, pour parler le langage des physiciens, des *réfrangibilités inégales* : c'est pourquoi ils se séparent et s'étalent dans le spectre.

La question qui se posait pour Herschel était de rechercher les mêmes propriétés et d'arriver aux mêmes conséquences pour la chaleur. Ayant donc reçu sur le prisme un faisceau solaire et dirigé le spectre dans une chambre obscure, il introduisit dans l'image un thermomètre très sensible, le plaçant en premier lieu dans le violet, l'amenant ensuite dans le bleu, et le faisant marcher successivement dans toutes les couleurs jusqu'au rouge : partout le thermomètre s'élevait, partout il y avait de la chaleur. Toutefois, si l'œil nous avertit que les diverses couleurs étalées dans le spectre jouissent de propriétés spéciales, le thermomètre qu'on place dans ces couleurs ne nous apprend rien de pareil sur les chaleurs dont il nous révèle l'existence, et l'on serait tenté au premier abord de les croire identiques. Herschel ne tomba point dans cette erreur, car, dit-il, ces chaleurs diffèrent par une propriété physique très caractérisée, l'inégale réfrangibilité : la chaleur du rouge dévie moins que la chaleur du violet, et si elles étaient les mêmes, elles n'auraient pu quitter une route commune pour se séparer dans le prisme et s'étaler en des endroits différens du spectre (1).

Si les observations d'Herschel s'étaient terminées à ce point, on aurait pu exprimer entre la chaleur et la lumière une relation fort simple, on aurait pu dire : L'ensemble de tous les rayons lumineux qui se trouvent dans la nature se rapporte à sept types de couleurs principales, et il en est de même pour l'ensemble des rayons calorifiques; le soleil nous envoie sept types de chaleurs, rouge, jaune...; ces mots auraient désigné les espèces particulières de chaleurs qui accompagnent les lumières du même nom. Il n'en est point ainsi cependant; outre ces chaleurs, il en existe encore d'au-

(1) « The prism refracts radiant heat so as to separate which is less efficacious from which is more so. The whole quantity of radiant heat contained in a sun-beam, if this different refrangibility did not exist, must inevitably fall in a space equal to the area of the prism; and if radiant heat were not refrangible at all, it would fall upon an equal space where the shadow of the prism, when covered, may be seen. » *Philosophical Transactions*, année 1800, page 272.

tres, et c'est toujours Herschel qui nous l'apprend. Après avoir promené le thermomètre dans le spectre depuis le violet jusqu'au rouge, il continue de le pousser dans le même sens, atteint la limite visible, la dépasse et s'avance dans l'endroit obscur qui la suit. L'effet thermométrique ne diminue pas avec l'éclat lumineux; loin de là, il augmente, prend son maximum quand déjà la lumière est nulle, et ne disparaît qu'à une grande distance du spectre que nous voyons.

Que des corps non lumineux, comme un poêle ou l'eau chaude, nous envoient de la chaleur, c'est un fait incontestable; mais que le soleil, outre l'immense proportion de chaleurs lumineuses qu'il lance, pût encore envoyer des chaleurs obscures, distinctes et séparées des premières, c'est ce que l'on n'avait jamais soupçonné. Aussi la découverte d'Herschel eut-elle dans le monde savant un long retentissement.

Ce que nous avons peine à comprendre, c'est que, tout en gardant le souvenir de ce résultat capital, les physiciens aient laissé tomber dans l'oubli les raisonnemens qu'il avait inspirés à Herschel; ils ont signalé la découverte des chaleurs obscures dans tous leurs ouvrages, ils ont passé sous silence la signification théorique des expériences. Entre les mains d'Herschel, cette découverte ne fut pas seulement un fait : elle avait dans son esprit la même valeur que la décomposition de la lumière dans celui de Newton. Elle établissait que la chaleur du soleil est multiple comme sa lumière, qu'elle se compose de radiations différentes, caractérisées par leurs réfrangibilités, les unes superposées aux lumières simples du spectre, les autres s'en écartant et composant, pour employer son expression, une *lumière invisible*. Tel était, on le verra bientôt, le point de vue élevé où se plaçait Herschel.

Après avoir raconté les expériences qu'il vient de faire, l'astronome anglais transporte ses pensées du domaine des faits à celui des généralisations, et dit : « Il se peut que les mêmes rayons aient à la fois la propriété d'éclairer et celle d'échauffer, que la lumière et la chaleur soient deux effets différens d'une même cause; mais il se peut aussi que la chaleur et la lumière soient les manifestations de deux rayonnemens distincts, marchant ensemble, se réfléchissant ensemble, sortant ensemble du prisme, mais n'ayant rien de commun dans leurs principes, rien de commun dans leurs propriétés. »

A cet égard, Herschel fait remarquer que nous ne sommes pas autorisés par les règles de la philosophie à admettre deux causes pour expliquer certains effets quand ils peuvent être attribués à une seule (1), et, partant de ce sage principe, il s'efforce de montrer qu'il n'y a

(1) *Philosophical Transactions*, année 1800, page 291.

aucune impossibilité à concevoir tous les faits qu'il a découverts en admettant l'existence d'un principe unique. Pour les rayons qui sont à la fois lumineux et calorifiques, pour les chaleurs qui accompagnent les lumières du spectre, la difficulté est nulle; mais elle existe tout entière et elle est grave quand il s'agit des chaleurs obscures, c'est-à-dire de rayons qui viennent des corps non lumineux ou qui se placent dans le spectre à la suite du rouge. Alors Herschel, qui croyait, comme tous les physiciens de son temps, que la lumière est due à des molécules en mouvement, Herschel raisonne de la manière suivante : « On peut supposer, dit-il, que les molécules lumineuses envoyées par le soleil ont des masses très différentes; les unes sont petites, les autres plus grosses; elles suivent le même chemin dans la radiation solaire, mais elles prennent des routes différentes dans le prisme, et se séparent suivant l'ordre de leur grosseur. Il y en a qui peuvent à la fois échauffer les corps et les éclairer, ce sont les *moyennes;* mais celles dont les masses sont ou trop ou trop peu considérables peuvent perdre la propriété d'éclairer tout en conservant celle d'échauffer; elles seront, s'il est possible de parler ainsi, de la *lumière invisible,* elles produiront la *chaleur obscure* (1). Il suffirait d'admettre que ces molécules sont arrêtées par les enveloppes et les humeurs de l'œil pour comprendre qu'elles ne produisent aucune impression sur le nerf optique, tout en gardant la propriété d'échauffer (2). »

C'est par ces mémorables paroles qu'Herschel terminait ses premières recherches sur la chaleur rayonnante. Il venait de prouver jusqu'à l'évidence qu'il ne faut point attribuer à la chaleur une homogénéité complète; que ces rayons qui nous affectent d'une sensation commune, qui produisent sur le thermomètre un effet identique, sont cependant très distincts, et qu'on peut les séparer l'un de l'autre en les réfractant par un prisme. Il avait vu que certains de ces rayons suivent la même route que les couleurs de la lumière, que d'autres

(1) « In this case radiant heat will at least partly, if not chiefly, consist, if it may be permitted the expression, of invisible light, that is to say, of rays coming from the sun, that have such a momentum as to be unfit for vision. And admitting, as is higly probable, that the organs of sight are only adapted to receive impression from particles of a certain momentum, it explains why the maximum of illumination, should be in the middle of refrangible rays; as those which have greater or less momenta are likely to become equally unfit for impressions of sight. » *Philosophical Transactions,* 1800, page 272.

(2) « It remains only for us to admitt that such of the rays of the sun as have the refrangibility of those which are contained in the prismatic spectrum, by the construction of the organs of sight are admitted under the appearance of sight and colours, and that the rest being stopped in the coats and humours of the eye, act upon them as they are known to do upon all the other parts of our body by in occasionning a sensation of heat. » *Philosophical Transactions,* 1800, page 292.

prennent une direction différente. Alors il se demande si la chaleur est distincte de la lumière, et sans faire aucune expérience de vérification ou d'infirmation, il s'abandonne à cette pensée séduisante, que la même cause pourrait produire les deux effets; il suffirait pour cela d'admettre que certains rayons sont arrêtés par l'œil. Il devait arriver un moment où des physiciens plus heureux feraient de cette hypothèse une réalité.

Ce ne sont là, il est vrai, que les premiers travaux d'Herschel, et il eût mieux valu peut-être pour sa gloire qu'il ne cherchât pas à les continuer. Herschel voulut par des expériences irrécusables établir l'identité des deux causes, et il essaya de démontrer que les effets calorifiques étaient numériquement égaux aux effets lumineux. Alors il exécuta une immense série de mesures; il les fit avec les appareils qu'il connaissait, que l'on connaissait à son époque, et dont les indications, plus souvent inexactes que justes, devaient égarer un grand esprit; il prit naturellement ses résultats pour des vérités; il en tira des conséquences qu'il crut fondées et qui n'étaient que des erreurs. Bientôt ses illusions s'évanouirent, ses opinions se transformèrent, et au lieu de ces pensées fécondes qu'il avait si clairement exprimées, nous le voyons soutenir avec embarras et sans transition une opinion entièrement opposée. On comprend qu'il ait montré la contradiction de ces expériences avec la théorie de l'identité; mais ce dont on a droit de s'étonner, c'est qu'il ait réfuté lui-même et dans des termes presque violens les raisonnemens que lui-même avait produits.

Il avait dit : « Quand une seule cause suffit, nous ne sommes pas en droit d'en imaginer deux. » Il reprend maintenant : « La nature n'est pas dans l'habitude d'user d'un seul et même mécanisme avec deux de nos sens différens, témoin les vibrations qui font le son, les effluves qui occasionnent l'odorat, les particules qui produisent le goût, la résistance des corps qui affecte le toucher; tous ces moyens sont particuliers à chaque organe spécial des sens. Allons-nous maintenant supposer qu'un même mécanisme puisse causer deux sensations si différentes, la perception si précise de la vision et la moins délicate de toutes nos affections, celle qui est commune aux plus grossières parties de notre corps quand elles sont exposées à la chaleur (1) ? » Il continue : « Ceux qui veulent admettre l'identité des deux causes sont obligés d'accepter les propositions suivantes, qui sont arbitraires et révoltantes, qu'en étudiant le spectre du violet au rouge, on trouve d'abord des chaleurs et des lumières croissant en même temps; — du jaune au rouge extrême, une chaleur crois-

(1) *Philosophical Transactions*, 1800, page 507.

sante et une lumière diminuant jusqu'à l'extinction; — au-delà du rouge, de la chaleur sans lumière. Quelle supposition pourrait-on faire pour expliquer des résultats si inconséquens (1) ? »

Il serait facile de prolonger ces citations en opposant à Herschel ses propres argumens; nous aimons mieux faire connaître les expériences qui avaient si profondément modifié ses croyances.

Le physicien anglais avait rassemblé une série considérable de lames différentes; les unes étaient les verres blancs que l'on fabriquait de son temps; les autres, des cristaux naturels; les dernières, les verres colorés dont on garnit les vitraux des églises. Chaque substance interposée dans le trajet de la lumière en arrêtait une partie et laissait passer l'autre. Herschel mesura avec toute l'exactitude possible la portion qui passait et la portion qui était interceptée. Arrivant aux mêmes épreuves pour la chaleur, il trouva que les mêmes substances en arrêtaient une partie (il la détermina), et qu'elles en éteignaient une autre qu'il calcula. Pour varier ces recherches autant qu'il le pouvait, il employa les diverses sources calorifiques connues : le soleil, une chandelle, un foyer ordinaire ou un poêle de fer chauffé sans être rouge. Ce travail considérable comprend deux cent vingt expériences diverses : Herschel les résuma dans des tableaux, et plaça en regard de chaque substance les nombres qui expriment les proportions de chaleur et de lumière qu'elles arrêtent.

Nous l'avons déjà dit, il ne faut pas chercher dans ces expériences une exactitude parfaite. Quand on discute les méthodes d'observation, on reconnaît qu'elles ne pouvaient pas être précises, et cependant, quand on parcourt l'ensemble des résultats, on y reconnaît un caractère général de vérité. Si on se contente de raisonner d'une manière générale sur les indications ainsi obtenues, on est conduit à des conséquences vraies; mais si on les prend comme des expressions numériques exactes et qu'on en déduise des lois mathématiques, ces mêmes indications cessent d'être justes. Supposez qu'on ait donné à Herschel, au lieu d'un thermomètre paresseux, un instrument plus délicat, plus propre à suivre les phénomènes et à les mesurer : il est incontestable que la question eût été résolue finalement par lui, et que, raisonnant sur des bases vraies au lieu d'appuyer ses argumens sur des valeurs peu exactes, il n'aurait point si brusquement abandonné la véritable théorie, qu'il avait prévue et devinée, pour une opinion sans fondement, qu'il a finalement et malheureusement adoptée.

Une des premières remarques que l'on puisse faire sur le résumé de ces expériences, c'est que les rayons calorifiques émanés des

(1) *Philosophical Transactions*, 1800, page 508.

sources différentes ne traversent pas avec la même abondance une même substance. Herschel ne s'en étonne point et ne le fait point remarquer à son lecteur. Il ne s'en étonne point, parce qu'il a démontré et qu'il répète à chaque instant que les chaleurs des diverses sources ne sont pas les mêmes, et qu'elles doivent inévitablement se comporter différemment. Il ne le fait point remarquer, mais le lecteur ne peut s'empêcher de saisir ces différentes actions, et de reconnaître cette inégalité du pouvoir de transmission d'une même substance sur les rayons calorifiques envoyés par diverses sources, puisqu'elle est inscrite dans tous les nombres d'Herschel.

Mais, dans le résumé qu'Herschel fait lui-même de ses résultats, il insiste tout spécialement sur un autre point, sur un autre fait général surabondamment démontré aussi par tous les nombres : c'est que l'on voit certains verres parfaitement transparens arrêter presque toute la chaleur, tandis que d'autres, qui sont pour ainsi dire opaques, sont très aisément traversés par la chaleur des sources qu'il emploie. En un mot, il n'existe aucune relation entre la facilité plus ou moins grande possédée par les corps d'être traversés par la chaleur ou par la lumière, entre ce que nous appelons la *transparence* et ce que nous pouvons nommer la *transcalescence*. Cette loi générale, sur laquelle appuie Herschel, et dont il tire des argumens, a une grande valeur; elle lui appartient, elle a depuis été vérifiée par des expériences plus précises, mais elle ressort et des résultats et des paroles d'Herschel (1).

Cette observation générale conduit Herschel à la conclusion suivante : s'il n'y a point égalité entre les actions d'une même substance pour arrêter les deux pouvoirs calorifique et éclairant, il ne peut y avoir d'identité entre les causes qui les produisent. Cette conséquence hâtée et regrettable peut être immédiatement combattue, et Herschel le reconnaît. Il formule lui-même l'objection à peu près en ces termes : « On peut dire que les chaleurs émises par les sources se composent à la fois de rayons éclairans et de rayons obscurs. Il peut arriver que les ingrédiens qui composent les verres employés les disposent à arrêter plus ou moins aisément l'une ou l'autre de ces deux espèces de chaleur. S'ils arrêtent les rayons obscurs en laissant passer les chaleurs lumineuses, ils seront transparens comme le verre, et pourtant éteindront une notable portion de chaleur; si au contraire ils laissent passer les rayons obscurs et arrêtent les chaleurs lumineuses, ils seront opaques à l'œil, et pourtant transmettront la chaleur. »

Pour se décider entre sa conclusion, qui n'est pas logique, et cette

(1) *Philos. Trans.*, page 509. « Now, by casting an eye on the above table, it will be seen immediately that no kind of regularity takes place among the proportions of rays of one sort and of another which are stopped in their passage, heat and light seem to be entirely unconnected, etc. »

objection, dont il sent toute la valeur, Herschel fait appel aux résultats de ses travaux. Il n'y aurait aucun intérêt ni aucun agrément à le suivre dans la discussion de certains cas particuliers. Nous nous bornerons à dire qu'il trouva dans cette discussion des raisons de persister dans sa nouvelle croyance, et nous arriverons à un argument qu'il croit être sans réplique et qui l'est en effet.

Il recueille à la sortie du prisme un faisceau de rayons rouges, il les isole de tous les autres et les étudie spécialement. Comme ils possèdent une réfrangibilité unique, ils contiennent une seule espèce de lumière simple et une seule chaleur élémentaire, c'est-à-dire deux radiations distinctes et superposées, si on attribue les deux propriétés à des causes différentes, et un seul rayon, si la chaleur et la lumière dérivent d'une cause unique. Dans le premier cas on pourra éteindre la radiation calorifique sans toucher à la radiation lumineuse, puisqu'elles sont indépendantes; dans le second, on ne pourra altérer la chaleur sans produire un effet égal sur la lumière, puisqu'elles sont deux manifestations d'un même rayon. Herschel n'avait plus qu'à faire passer les rayons rouges à travers une même lame transparente et à constater l'égalité ou l'inégalité des deux transmissions (1).

Avoir posé ce dilemme, c'est avoir fait connaître la seule méthode qui puisse amener une solution irrécusable de la question; malheureusement il eût fallu des expériences bien précises pour reconnaître l'égalité des extinctions lumineuses et calorifiques, et celles d'Herschel étaient très imparfaites : il répondit négativement et se prononça pour l'hétérogénéité des deux agens.

En résumé, Herschel avait fait de grandes découvertes et émis de grandes idées. Il avait proclamé la diversité des rayons calorifiques, et les avait distingués les uns des autres par leur différente réfrangibilité; il avait fait voir que le soleil, outre les radiations qui sont lumineuses, envoie des chaleurs qui n'ont pas de pouvoir éclairant, et ce sont les plus abondantes; celles-là sont les moins réfrangibles. Puis il avait montré que si on reçoit sur un verre un faisceau de rayons calorifiques et lumineux, il n'y a aucune relation entre la transparence et la transcalescence. Il avait ensuite posé une grande question philosophique, celle de savoir si la cause de la chaleur et de la lumière est la même, ou si elle est différente. Primitivement partisan de l'identité, il avait donné tous les argumens que l'on pou-

(1) *Philosophical Transactions*, page 521. « The question which we are discussing at present may therefore at once be reduced to this single point. Is the heat which has the refrangibility of the red rays occasioned by the light of these rays? For should that be the case, as there will be only one set of rays, one fate only can attend them in being either transmitted or stopped according to the power of the glass applied to them.»

vait faire valoir pour la soutenir; il donna ensuite tous ceux qui la combattent, et termina par un dilemme qui remettait la question à l'expérience. Il fit cette expérience, il la fit mal, parce que ses appareils étaient mauvais; elle lui donna un résultat inexact, il conclut inexactement que la chaleur était distincte de la lumière.

Depuis l'année 1800, cette féconde et importante question fut abandonnée. D'autres préoccupations entraînèrent les savans, qui parurent oublier et le sujet et les études dont il avait été l'objet. Aussi voyons-nous peu à peu disparaître la notion de l'hétérogénéité de la chaleur. On étudie sa réflexion, sa diffusion, son absorption, son émission, sans se préoccuper de spécifier l'espèce particulière de chaleur que l'on emploie, et comme si elle n'avait aucune influence sur les résultats : des erreurs s'introduisent, des assertions inexactes sont acceptées, et la question arrive à un déplorable état d'obscurité, de confusion. Si de temps à autre quelques expériences intéressantes se produisent, elles demeurent stériles et ne reçoivent aucune explication.

Vers 1832, le célèbre Ampère, à qui la préoccupation des détails ne cachait point les idées générales, reprit la question qu'Herschel paraissait plutôt avoir abandonnée que résolue. C'est d'un point de vue très-élevé qu'il l'envisagea.

Des deux théories qui avaient essayé d'expliquer la lumière et qui pendant si longtemps avaient séparé les philosophes en deux camps, l'une, celle de Newton, venait d'être mise en contradiction avec les expériences; l'autre, que Descartes avait développée, expliquait et prévoyait toutes les propriétés de la lumière, et se faisait accepter de tous les physiciens. Ampère essaya d'établir sur des principes voisins une théorie de la chaleur.

On sait que la lumière est un mouvement. Ce mouvement prend naissance dans les corps lumineux, se propage à travers l'éther et vient apporter à l'œil, en ébranlant le nerf optique, l'impression de la lumière. Ces actions sont comparables à celles du son, qui, se développant dans les vibrations du corps sonore, se propage par l'air, et se perçoit par l'ébranlement de l'oreille. Seulement les vibrations lumineuses se font avec une immense rapidité, celles du son s'exécutent assez lentement pour être comptées; les premières se transmettent par un fluide extrêmement subtil, et les secondes par un corps plus grossier. Une autre analogie rapproche les qualités du son et celles de la lumière : les notes graves proviennent de vibrations lentes, les sons aigus dérivent de mouvemens plus vifs; dans la lumière, la rapidité plus ou moins grande des oscillations entraîne aussi la diversité des couleurs, les plus lentes vibrations donnent le rouge, les plus précipitées produisent le violet, et en général

elles sont d'autant plus déviées par le prisme, qu'elles se font plus rapidement.

Cela posé, Ampère remarque que la chaleur rayonnante suit, dans les diverses modifications qu'elle éprouve, des lois identiques à celles de la lumière. Il en conclut que si l'on voulait exprimer la cause de ce fait par une théorie, il faudrait la trouver dans des vibrations de l'éther qui ne pourraient différer des ondulations lumineuses. Il admet dès lors que ces vibrations possèdent à la fois la propriété d'agir sur l'œil pour y développer l'impression lumineuse, et sur un thermomètre pour en élever la température; il conçoit des mouvemens rapides pour la chaleur et la lumière violette, des vibrations lentes produisant la lumière et la chaleur rouge, et des ondulations plus lentes encore et moins refrangibles occasionnant les rayons obscurs.

Jusqu'ici Ampère et Herschel expriment au fond la même idée, mais ils la vêtissent différemment, avec les mots et les principes des théories qu'ils avaient acceptées, Ampère plaçant des vibrations où Herschel supposait des molécules lumineuses. Tous deux arrivent bientôt à la véritable difficulté, à savoir comment les chaleurs obscures ne sont pas lumineuses, et tous deux pensent qu'elles n'arrivent pas au fond de l'œil; la différence, c'est qu'Herschel supposait et qu'Ampère prouve. L'expérience qu'il décrit est très ingénieusement choisie.

Que l'on suppose un boulet de fer placé dans l'obscurité, s'échauffant peu à peu et d'une manière continue : il est d'abord obscur, quoique chaud, puis il devient rouge sombre, rouge clair, et enfin blanc. Pendant les diverses phases de l'expérience, il émet des chaleurs qui se transforment progressivement, et cela s'accorde avec l'idée d'Ampère, puisqu'il suffit d'admettre que les vibrations envoyées se précipitent peu à peu, et s'accélèrent sans changer de nature. Pendant toute la durée de l'expérience on a fait passer la chaleur émise à travers une couche d'eau, et on a observé l'effet produit sur un thermomètre situé derrière elle. L'action a été nulle tant que le boulet était obscur, elle est devenue sensible aussitôt qu'il est devenu lumineux. La chaleur obscure s'est donc peu à peu transformée en lumière; elle ne traverse l'eau qu'après cette transformation, et comme l'œil est un globe plein d'eau, elle n'arrive à la rétine et ne nous impressionne qu'au moment où elle prend une vitesse d'oscillation suffisante.

Des objections de détail contre cette théorie devaient encore se produire, mais elles ont été facilement réfutées.

Il était utile de passer en revue tous ces travaux et d'exposer toutes ces idées. Dans l'histoire scientifique d'un homme, il faut essentiellement comprendre l'état de la science quand il arrive, et le point où on la retrouve quand il disparaît; c'est seulement par la compa-

raison de ces deux époques que l'on juge avec connaissance de cause les résultats qu'on lui doit et le rôle qu'il a joué; c'est alors que l'on classe l'homme en appréciant les progrès qu'il a déterminés et les idées qu'il a répandues. Nous savons maintenant où en était la chaleur rayonnante quand arriva Melloni.

II.

Melloni naquit à Parme; il y fit ses études avec succès et montra dès ses premières années pour les sciences physiques un goût qui était une vocation. Il raconte lui-même que le spectacle de la nature, où d'autres ne trouvaient à son âge qu'un sujet de poétique contemplation, éveillait en lui le désir d'en connaître et d'en expliquer les lois. Le rôle que joue la chaleur excitait avant tout sa curiosité; l'écolier se posait des problèmes sur la fonction de cet agent dans le mécanisme du monde, et comme il n'en trouvait point la solution dans les ouvrages qu'il lisait, il ne cessait de la chercher dans ses méditations. C'est ainsi qu'il préludait aux occupations qui remplirent sa vie, s'abandonnant dès le jeune âge à une de ces impulsions providentielles dont on connaît, dont on a cité tant d'exemples.

Tout jeune encore et quand il quittait les bancs de l'université, Melloni reçut de ses maîtres, comme un témoignage de leur estime et une preuve des espérances qu'il faisait naître, l'honorable mission de professer la physique aux lieux mêmes où il l'avait apprise. L'histoire des sciences nous montre quelquefois des hommes à chaque instant détournés de leur but par les occupations que la société leur impose. Melloni n'eut point ce malheur; les devoirs de sa position étaient ses plus chers plaisirs, et les travaux qu'elle lui imposait le ramenaient sans cesse vers les méditations qu'il s'était choisies. Il profita de ses premiers loisirs pour commencer des expériences; mais il avait avant tout le goût et pour ainsi dire le besoin de la précision. Les appareils thermométriques qu'il avait à sa disposition ne satisfaisaient point ces tendances : il interrompit ses recherches et attendit.

Il y avait alors à Reggio un physicien éminent, c'était Nobili. Il avait une réputation européenne, et la méritait; il ne connaissait pas la jalousie trop souvent reprochée aux adeptes de la science, ni cette personnalité envieuse qui voit un ennemi dans chaque élève qui se fait célèbre. Il entretenait obligeamment une correspondance avec Melloni, l'encourageait en le conseillant, recevait l'avis de ses découvertes, qu'il publiait quelquefois lui-même en leur donnant le poids de son autorité et les faisant valoir par des éloges complaisans. Bientôt, l'abandon du disciple provoquant la confiance du maître, Melloni fut à son tour instruit des recherches de Nobili, et dans cet échange mutuel de confidences scientifiques, il apprit la découverte

d'un appareil propre à étudier les lois de la chaleur rayonnante. C'est à l'habile emploi de cet instrument que Melloni doit son illustration, et la philosophie naturelle une de ses plus belles pages.

L'appareil inventé par Nobili a exercé une trop grande influence sur la destinée scientifique de Melloni pour que nous ne le décrivions pas avec quelque détail. On prend deux métaux particuliers, l'un est le bismuth, l'autre l'antimoine; on les façonne en barreaux allongés ayant la grosseur des aiguilles à tricoter, puis on les coupe en petites tiges à deux centimètres de longueur environ. Cela fait, on soude à l'extrémité d'un barreau de bismuth le bout d'un morceau d'antimoine; à celui-ci on soude un deuxième barreau de bismuth, et on continue ainsi de façon à former une chaîne continue dont les parties sont alternativement composées des deux métaux réunis bout à bout. On replie alors la chaîne sur ses soudures, on ramène le long du premier barreau de bismuth le morceau d'antimoine qui lui est soudé, sur celui-ci le deuxième cylindre de bismuth, et ainsi de suite. La chaîne finit par prendre l'aspect d'un faisceau dont tous les élémens sont couchés l'un sur l'autre; elle a la forme d'un paquet d'allumettes, et sur ses deux extrémités se rangent les soudures destinées à faire adhérer entre elles les diverses aiguilles des deux métaux réunis. Les deux bouts de cette chaîne sont alors mis en communication par un fil métallique auquel on peut donner telle longueur que l'on veut.

Cet instrument jouit d'une très remarquable propriété : quand on garantit l'une de ses faces de tout rayonnement, et que l'on fait tomber sur l'autre la chaleur émanée d'un foyer quelconque, il devient une pile de Volta : un courant d'électricité prend naissance, circule dans les parties hétérogènes qui constituent la chaîne et se prolonge dans le fil métallique qui en joint les extrémités.

Voilà donc un effet produit par la chaleur; elle donne naissance à un courant d'électricité; quand elle est intense, le courant est énergique; quand elle diminue, il décroît; quand elle cesse, le courant disparaît, et on comprend que si on peut trouver un moyen de mesurer l'intensité du courant électrique développé dans ces circonstances, on aura par cela même un procédé pour en mesurer la cause, c'est-à-dire la quantité de chaleur qui échauffe la pile.

Or il est un moyen général et très simple d'apprécier la force d'un courant électrique, c'est de placer dans le voisinage du fil métallique qui réunit les deux bouts de la pile une aiguille aimantée : quand un courant traverse le fil, l'aiguille est impressionnée et se déplace; s'il est fort, la déviation est considérable; s'il diminue, elle décroît; s'il est nul, la déviation disparaît. L'aiguille aimantée que l'on emploie est ordinairement disposée dans un appareil construit à cet effet et que l'on nomme *galvanomètre*.

On peut dès lors ne pas se préoccuper de l'électricité qui sert pour

ainsi dire de lien entre l'effet obtenu et la cause que l'on veut apprécier, on peut s'arrêter aux deux phénomènes extrêmes et dire : Quand la chaleur arrive sur une des faces de la pile, l'aiguille aimantée du galvanomètre se déplace, et le moyen de constater et de mesurer la chaleur qui tombe sur la pile, c'est de constater et de mesurer le déplacement qu'elle imprime à l'aiguille aimantée.

Melloni, nous l'avons dit, n'avait point inventé cet appareil : il le devait à Nobili; il n'avait point découvert l'influence de l'électricité sur l'aiguille aimantée : c'est OErsted qui l'avait reconnue le premier; mais il sut, en s'emparant de résultats jusqu'alors inutiles, créer des applications qui n'étaient point soupçonnées. Il ne recula ni devant les dépenses lourdes que nécessitaient des essais nombreux, ni devant l'ennui de tentatives souvent stériles. Il rencontra des artistes ingénieux qu'il forma et ne découragea point; il donna à son appareil une forme élégante et presque coquette. A chaque besoin des expériences, il fit correspondre un mécanisme qui les facilite et les mesure; il s'attacha surtout à obtenir une sensibilité extraordinaire, et il y réussit au point qu'elle gêne les expérimentateurs moins habiles qu'il ne l'était lui-même. Melloni avait doté dès lors la physique d'un œil qui voit la chaleur, qui peut en accuser les plus insensibles traces et en mesurer toutes les variations; il ne fallait plus que de la patience pour en étudier toutes les lois : Melloni se mit à l'œuvre.

Veut-on démontrer que la chaleur se propage avec une grande vitesse, on dispose la pile dans une chambre vis-à-vis d'une lampe que l'on couvre d'abord par un écran : au moment même où l'on enlève cet obstacle, l'aiguille se met en mouvement. Un thermomètre n'aurait commencé ses indications dans un essai semblable qu'au bout d'un temps assez long. Veut-on savoir si le rayonnement se transmet à travers les corps transparens, on intercale entre la lampe et la pile ou un carreau de verre, ou une lame de glace, ou une petite caisse de verre remplie d'eau froide, et cette expérience, conduite comme la précédente, accuse à l'instant la transmission de la chaleur à travers le corps interposé.

L'appareil imaginé par Nobili, mais perfectionné par Melloni, se prête, on le voit, aussi bien que les anciens instrumens thermométriques à montrer que la chaleur se propage, se réfléchit, se transmet, se réfracte comme la lumière; mais il a sur eux des avantages précieux, il a des mouvemens tellement subtils, que l'on ne peut apprécier aucun intervalle entre le moment où le rayon est lancé et celui où son effet se montre. Il a tellement de précision dans ses indications, que si l'on agite périodiquement la flamme d'une bougie qui l'influence, on voit périodiquement se déplacer l'aiguille; il a tant de sensibilité, que les moindres courans d'air, les rayonnemens calorifiques les plus imperceptibles sont indiqués par les effets qu'ils dé-

veloppent. Si vous vous approchez de la pile, le galvanomètre vous accuse; si votre main la touche, il bondit; la lune elle-même, qu'un préjugé généralement adopté considère comme une source de froid, envoie sur l'appareil de Melloni assez de chaleur pour l'affecter.

On comprend aisément quelle révolution fit dans les études sur la chaleur un instrument si impressionnable. Quand Herschel voulait mettre en mouvement de quelques fractions de degré des thermomètres d'une *exquise sensibilité*, il lui fallait un large poêle, un boulet de fer rougi, un vaste feu de charbon, sources bien incommodes et à peine suffisantes d'une chaleur variable. Melloni les remplace par des foyers simples, portatifs, délicats, fournissant une chaleur égale et de qualité identique. C'est une lampe de petit format, à mèche carrée, dite de Locatelli; c'est une flamme d'alcool, un vase plein d'eau qui bout, ou une lame de cuivre chauffée à l'esprit de vin; on les place ou on les enlève, on les allume ou on les éteint, on les change ou on les remplace, et les expériences se font simplement, rapidement, sans dépenses et sans ce cortége de soins ennuyeux ou de préparations grossières, quelquefois forcées, mais toujours pénibles.

Possédant enfin l'appareil qu'il avait tant rêvé, touchant le but qu'il s'était proposé, le physicien de Parme venait de commencer, avec Nobili, d'importantes recherches, quand des événemens d'un autre ordre apportèrent à ses travaux une funeste interruption. Italien, jeune, aussi inflexible dans ses opinions politiques que dans ses convictions scientifiques, Melloni fut entraîné dans les mouvemens qui suivirent la révolution de 1830. Contraint d'abandonner sa chaire, il se réfugia en France : « J'emportais avec moi, dit-il, mon appareil thermoscopique, dont je prenais autant de soin que le spéculateur du faible capital sur lequel repose l'espoir de sa fortune. »

Alors commença pour lui une vie plus pénible, et qu'il n'avait point encore connue; alors vinrent les privations, les luttes contre les nécessités de l'existence et contre l'inattention des hommes de science dont il dérangeait les vues. Il résista avec un courage qui ne s'est jamais démenti, poursuivant son but avec le zèle de ses premières années, soutenant ses idées avec obstination, s'abandonnant à un esprit de discussion que la nature avait fait ardent, que l'infortune rendit quelquefois injuste. Une certaine communauté d'opinions, jointe à celle des études qu'ils cultivaient tous deux, rapprocha Melloni d'Arago. L'illustre secrétaire de l'Académie des sciences avait l'âme aussi bienveillante qu'il avait l'esprit élevé; il offrait ses services aussi aisément que ses conseils, et prodiguait les bienfaits comme les encouragemens; il comprit ce que valait Melloni, et crut de son devoir de rouvrir au savant exilé sa carrière in-

terrompue : il le fit nommer professeur de physique au collége de Dole. Cependant les nécessités du physicien ne se bornent pas aux satisfactions de la vie matérielle; il lui faut un cabinet bien peuplé d'appareils de recherches, il a besoin d'artistes qui puissent les exécuter avec précision, et Melloni s'aperçut bientôt qu'il était chargé d'enseigner la physique sans avoir un instrument pour la démontrer; il prit patience, amassa quelques épargnes, et partit pour Genève.

Genève offrit abondamment à Melloni toutes les ressources qu'il n'avait point trouvées à Dole; il termina rapidement ses premières et ses plus remarquables recherches, et, pressé d'en recueillir le fruit, il revint à Paris communiquer à l'Institut le premier de ses mémoires. Les vues développées dans cet important travail étaient par malheur en désaccord avec des idées qu'une longue habitude avait rendues respectables. Melloni proposait l'introduction d'un appareil nouveau dont on ne connaissait ni la valeur ni l'exactitude; ses idées avaient le tort de toutes les innovations; elles eurent à l'origine le destin des découvertes inattendues. Des objections furent présentées, des dénégations se produisirent, et la commission nommée pour l'examen des travaux de Melloni, comprenant la responsabilité qui pesait sur elle, fit attendre le rapport que l'auteur réclamait avec une impatience extrême. Il résolut alors de se passer du suffrage qu'il avait sollicité, et publia ses travaux. Ce qu'il faut regretter, ce ne sont point les sages lenteurs de l'Académie, ce n'est pas cette résolution de Melloni : chacun était dans son rôle, Melloni comme l'Académie; ce qu'il faut regretter, c'est un ressentiment injuste que Melloni n'a pas caché et qu'il n'a jamais oublié.

Les publications de Melloni furent lues par les savans français comme par les savans étrangers, et accueillies avec une extrême faveur. Les mémoires qui les suivirent, confirmant la réputation de l'auteur, achevèrent de convaincre les corps savans, et l'Académie chargeant une nouvelle commission de l'examen général de ces mémoires, M. Biot accepta le rôle de rapporteur. Si Melloni avait eu primitivement, ce dont il est permis de douter, des motifs pour se plaindre, il eut cette fois des raisons incontestables pour se féliciter; il put attendre avec confiance le jugement du rapporteur. Le public comptait sur un chef-d'œuvre, et son attente ne fut pas trompée.

Mieux renseigné que personne sur les travaux antérieurs, habile surtout dans la discussion et l'appréciation des expériences délicates, M. Biot avait sans doute été attentif aux procédés employés par Herschel, et ce qu'ils laissaient à désirer au point de vue de l'exactitude ne lui avait point échappé. Dès lors, ce qu'il devait étudier spécialement dans les résultats soumis à son examen, c'était leur degré de précision. Là était en effet la question capitale, car, s'il avait reconnu

dans les mesures de Melloni quelque imperfection notable, il eût considéré les conséquences qu'on en tirait comme hasardées. Il se condamna dès lors à une revue minutieuse des appareils et des procédés, et, ne se contentant pas d'accepter les assertions de l'auteur, il ajouta des problèmes nouveaux à ceux qu'il avait résolus; il lui demanda des séries entières d'expériences, les soumit au calcul, et ne se déclara satisfait qu'après avoir constaté un accord rigoureux entre les résultats de l'expérience et ceux de la théorie. Une fois convaincu de la précision des moyens d'observation, de l'exactitude des faits annoncés, M. Biot en fit ressortir toute l'importance, et couvrit de son autorité toutes les découvertes qu'il avait vérifiées avec tant de patience et d'abnégation.

S'il est un regret que l'on puisse exprimer après la lecture d'un rapport aussi complétement admirable, c'est que M. Biot, se retranchant dans une modestie dont il avait bien le droit de s'affranchir, ait décliné la tâche d'apprécier les travaux antérieurs comme il avait apprécié ceux de Melloni. « Outre qu'il est toujours assez périlleux, nous dit-il, de fixer la part des inventeurs dans une science qui marche, ce que chacun ne peut jamais faire que dans la limite d'idée personnelle, il serait comme impossible de remplir cette tâche avant d'avoir fait connaître tout ce que les découvertes de M. Melloni apportent d'élémens nouveaux dans cette appréciation, et les physiciens l'achèveront aisément quand nous les aurons fait connaître. » Malheureusement les physiciens ne possèdent pas tous au même degré l'érudition que M. Biot paraît leur accorder; cela est si vrai, que l'opinion générale fait honneur à Melloni de tout ce qu'on sait sur la chaleur rayonnante, et que cette opinion, consacrée par la plupart des traités de physique, constitue pour Herschel en particulier une injustice qu'il n'est pas convenable de laisser subsister.

Il est temps de suivre maintenant Melloni dans le détail des expériences qu'il a faites et dans les conclusions qu'il en a tirées. On pourra remarquer que sa méthode diffère essentiellement de celle qu'avait adoptée Herschel; il commence précisément par où son devancier finissait, nous le verrons finir par où avait commencé Herschel, et l'opposition des deux méthodes sera pour nous le sujet de remarques qui ne manqueront pas d'intérêt.

Melloni présente une des faces de sa pile au rayonnement de la lampe de Locatelli; il mesure la déviation qu'il communique à l'aiguille aimantée; puis, sans toucher à la pile, sans déranger la lampe, il intercale entre elles une lame mince de verre; elle éteint une portion de la chaleur envoyée, elle laisse passer l'autre, et naturellement l'effet observé sur l'aiguille se montre sensiblement diminué. Si la nouvelle déviation était la moitié de la première, on admettrait

que la moitié de la chaleur a passé ; si elle était réduite au tiers, on dirait que le tiers des rayons envoyés a été transmis, et en général le rapport des déviations mesurées dans les deux cas marquera la proportion de chaleur qui a franchi la lame. On trouve, dans le cas du verre, que cette proportion est supérieure à la moitié du rayonnement total.

Cela posé et conservant les mêmes dispositions de l'expérience ainsi que le même verre, Melloni enlève la lampe et la remplace par un vase rempli d'eau bouillante; rien n'est changé que la source calorifique, mais tout est transformé dans le résultat; aucune trace de la nouvelle chaleur ne pénètre le verre.

L'expérience que nous venons de raconter en détail est le type de toutes celles que Melloni a exécutées. Voulant accumuler des résultats très nombreux pour les passer tous en revue dans une discussion minutieuse, il s'est mis à la recherche de substances transparentes diverses prises dans les produits des arts ou dans la nature, diaphanes comme le verre ou obscurcies comme le cristal de roche enfumé ou colorées comme les vitraux. Il les a fait tailler en lames d'épaisseurs égales, et a répété sur chacunes d'elles les épreuves auxquelles il avait soumis le verre, puis il a réuni tous les résultats dans un tableau synoptique. Ce sont là, j'en conviens, les expériences d'Herschel, mais plus nombreuses, mais exactes, exécutées avec des substances mieux choisies, et qui vont fournir bientôt des élémens irrécusables à la discussion.

Le premier coup d'œil que l'on jette sur le tableau synoptique tracé par Melloni montre des irrégularités inattendues : des corps bien transparens sont à peine perméables à la chaleur, pendant que des substances noircies que la lumière ne franchit pas se laissent traverser par des chaleurs convenablement choisies. Tous les résultats obtenus avec la lampe à huile se transforment quand on la remplace par la lampe à alcool ou tout autre foyer. Les différences, les complications se multiplient, et aucune loi simple ne se révèle. C'est de ce dédale que Melloni va sortir. Nous ferons porter la discussion sur l'exemple particulier que nous avons décrit, et nous la réduirons à deux points essentiels : l'hétérogénéité des chaleurs émises par les divers foyers calorifiques, et la diversité des actions exercées sur elles par un même corps.

Nous voyons d'abord le verre arrêter la chaleur d'eau chaude et transmettre en partie celle de la lampe à huile, c'est-à-dire exercer dans les deux cas une action inégale, ce qui ne pourrait avoir lieu si les deux chaleurs étaient identiques, ce qui permet de conclure qu'elles ne sont pas les mêmes. Et comme la généralité des expériences a étendu la même propriété à tous les foyers calorifiques, il

faut généralement admettre que chacun de ces foyers émet un rayonnement spécial qui ne doit pas se confondre avec celui d'un foyer différent. Ainsi se trouve établie la notion de l'hétérogénéité des chaleurs émises, et sans faire pour le moment aucune hypothèse, on peut dire qu'il doit exister dans la nature des espèces très diverses de rayons, caractérisées chacune par des propriétés personnelles, mais possédant toutes indistinctement le pouvoir de chauffer les corps. Tous sont des rayons de chaleur. Si on les réunissait tous, on aurait l'ensemble des chaleurs naturelles confondues en un même faisceau; si on les superpose partiellement en groupes ne contenant qu'une partie seulement des diverses chaleurs naturelles, on aura les divers rayonnemens émis par les diverses sources; mais combien y a-t-il d'espèces différentes? quelle est la propriété physique qui les caractérise? C'est ce que les expériences ainsi dirigées ne permettent pas d'établir.

Melloni considère en second lieu les mêmes expériences à un autre point de vue; il remarque que le verre laisse passer la chaleur de la lampe et éteint celle de l'eau chaude; il agit inégalement sur les diverses espèces de rayons calorifiques, et toutes les autres substances se comportent d'une manière identique; elles décomposent pour ainsi dire les *flux calorifiques* qu'elles reçoivent, font un choix de certains rayons qu'elles éteignent, de certains autres qu'elles laissent passer, se montrant opaques ou mieux *athermanes* pour les premiers, diaphanes, c'est-à-dire *diathermanes*, pour les autres.

Melloni avait donc montré l'existence de diverses espèces calorifiques et l'action spéciale qu'elles éprouvent sous l'influence des corps qui les reçoivent. Cependant il ne lui suffisait point d'avoir fait ces deux importantes remarques : il fallait expliquer à la fois ce qui fait cette diversité des chaleurs et ce qui produit cette action élective des corps sur chacune d'elles. Pour arriver à cette explication, Melloni a judicieusement pensé qu'il fallait continuer le parallèle déjà commencé entre la chaleur et la lumière, chercher des analogies entre les deux agens et fixer les idées sur les diverses espèces de chaleur en les comparant aux diverses espèces de lumière. Voyons donc comment se produisent et s'expliquent les phénomènes lumineux du même ordre.

Le soleil émet un faisceau de rayons lumineux composé, et qu'on peut séparer en ses élémens simples, si on les dirige à travers un prisme. On trouve alors que les lumières élémentaires sont en nombre infini, et qu'elles affectent nos yeux d'impressions spéciales variant progressivement du rouge extrême au violet foncé, mais qui peuvent se rapporter aux sept types principaux des couleurs prismatiques. Or ce qui distingue ces élémens lumineux, c'est précisé-

ment leur coloration; c'est en la nommant que l'on spécifie et que l'on fait connaître l'espèce particulière de lumière simple que l'on veut désigner.

Si après le soleil on étudie les flammes ou les lumières quelconques envoyées par les objets, on les trouve encore composées des mêmes rayons élémentaires, séparables par le prisme; mais ce qui les distingue de la lumière blanche, c'est qu'elles ne renferment pas les mêmes proportions de couleurs simples; il est des lumières qui envoient un excès des élémens rouges, elles apparaissent avec une teinte dominante rouge; d'autres sont vertes ou bleues quand elles émettent des proportions excessives de ces teintes, et en général, quand une couleur domine dans le mélange des rayons simples envoyés à l'œil, son effet domine dans l'impression. C'est à ces différences dans la composition élémentaire de la lumière totale qu'il faut attribuer la coloration des flammes de Bengale, des fusées d'artifice, des feux colorés que la chimie nous enseigne à préparer, et en général des lumières envoyées par les fleurs ou les objets peints.

Après cet exposé des phénomènes lumineux, Melloni se laisse guider par les analogies : il admet que les élémens calorifiques sont, comme les élémens lumineux, en nombre infini, et qu'ils diffèrent l'un de l'autre par un caractère analogue à la couleur, et qu'il nomme *thermochrose* ou coloration calorifique, qualité que nous percevrions indépendamment de la lumière, si un organe particulier nous était donné. Quant aux divers foyers de chaleur, ils émettront des faisceaux de rayons diversement composés d'une infinité de rayons élémentaires, mais dans lesquels se trouveront en proportion dominante certains rayons d'une *thermochrose* particulière, et ces différentes constitutions des flux émanés de diverses sources expliqueront aisément les diverses propriétés qu'ils présentent.

Pour reconnaître l'exactitude de ce rapprochement, il suffit d'étudier l'effet optique des verres colorés. Si l'on place un verre rouge devant les yeux, tous les objets extérieurs deviennent rouges; si on interpose un verre bleu, ils prennent une couleur bleue, et quand on observe le passage des rayons du soleil à travers une fenêtre garnie de vitraux colorés, on les voit sortir avec la couleur propre à chacun des verres qu'ils ont traversés. C'est que ces verres ne transmettent pas avec une égale facilité tous les élémens de la lumière solaire. Il en est qui absorbent tous les rayons, à l'exception du rouge, d'autres qui éteignent toutes les couleurs qui ne sont pas vertes : chacun d'eux choisit dans une radiation multiple certains rayons simples qu'il transmet et certains autres qu'il arrête, et par suite le faisceau qui était blanc au moment de son entrée est coloré à l'instant de sa sortie. Il arrivera ainsi qu'un verre rouge transmet-

tra la lumière d'une flamme rouge et éteindra celle d'un feu vert, et en général il sera transparent ou opaque pour des lumières de coloration semblable à la sienne ou différente. Melloni suppose que les lames sont thermocolorées pour la chaleur comme les vitraux sont colorés pour la lumière, et dès lors elles doivent être perméables aux chaleurs de même thermochrose qu'elles et infranchissables aux sources dont la coloration calorifique est opposée.

Nous n'avons voulu que résumer succinctement ces principes sans suivre l'auteur dans l'examen particulier des effets de chaque substance sur chaque source calorifique; mais ses mémoires contiennent une telle accumulation de preuves, que s'il est possible de reprocher quelque chose à Melloni, c'est de les avoir trop multipliées. Nous citerons cependant quelques vérifications que ces idées théoriques ont inspirées, et qui les justifient de la manière la plus heureuse.

Quand la lumière du soleil est reçue sur un verre rouge, elle se dépouille dans son passage de tous les rayons de coloration contraire, subit un affaiblissement considérable et se réduit, quand elle sort, à un faisceau qui renferme tous les rayons rouges de la lumière incidente; or ceux-là sont aptes à traverser un second et un troisième verre de même espèce sans y être éteints. Cette action peut être grossièrement assimilée au tamisage d'une poudre à travers plusieurs toiles identiques : la première retient les fragmens de grosse dimension, et les grains qui la traversent passent aussi à travers toutes les autres. Il y avait longtemps que Delaroche avait prouvé le même résultat pour la chaleur. Celle qui a traversé une première lame de verre passe plus aisément à travers une seconde et une troisième.

Toutefois, si on vient à superposer deux verres rouge et vert, on constitue un ensemble que la lumière ne peut franchir, car le second éteint ce que le premier transmet : ainsi dans la chaleur on peut réunir un morceau d'alun et un cristal de roche noir, et tous deux forment un système impénétrable aux rayons calorifiques.

Voilà certes et des expériences complètes et une discussion bien approfondie. S'il est vrai de dire qu'Herschel et Melloni se sont rencontrés sur le même sujet pour arriver à des résultats généralement concordans, ce qui enlèverait à Melloni le mérite de l'invention, il faut au moins accorder à celui-ci la supériorité que prennent des expériences précises sur des essais approximatifs; il faut en outre remarquer qu'Herschel est loin d'avoir déduit de ses observations toutes les conséquences qu'elles renfermaient. — Après avoir été éclairés par la vive lumière qu'a répandue Melloni sur ces phénomènes compliqués, nous trouvons dans les résultats d'Herschel tous les élémens de la dicussion précédente, et nous inclinons naturel-

lement à penser que les idées qu'elle nous a données étaient aussi claires dans l'esprit de l'astronome anglais que dans le nôtre. En cela, nous pouvons être mauvais juges, et c'est ce que l'on perd trop souvent de vue dans ces sortes de débats sur la priorité des découvertes. Ce qui le prouve jusqu'à un certain point dans l'exemple présent, c'est l'oubli dans lequel étaient tombées ces expériences d'Herschel, oubli qui atteint rarement les principes bien établis et clairement exprimés.

La notion de thermochrose établie par Melloni paraît, nous devons en convenir, aussi naturelle que facile à comprendre. Il y a cependant quelques raisons pour regretter qu'elle ait été introduite, d'autant que l'on pouvait exprimer les phénomènes d'une autre manière qui aurait eu pour elle l'avantage d'une plus grande simplicité.

Quand on étudie la lumière, on l'analyse avec les yeux, et on en différencie les espèces par la diversité des impressions qu'elles produisent : leur couleur est ici un caractère appréciable, une propriété physique que chacun saisit; mais il n'en est point de même dans la chaleur. Nous sommes aveugles sur ce point, et la notion de couleur calorifique n'existe que dans notre esprit, où elle prend naissance par une généralisation philosophique fondée sur l'analogie, et qui n'est établie sur aucun caractère physique apprécié. On pouvait au contraire remarquer, d'après Newton, que chaque lumière simple éprouve, en traversant un prisme, une déviation spéciale qui la sépare de toutes les autres, tellement que nous avons pour la définir une autre propriété que sa couleur : nous avons sa réfrangibilité, c'est-à-dire une propriété physique indépendante de nos sens et des illusions ou des imperfections de l'œil. Cette manière de définir un rayon de lumière s'applique avec le même degré de rigueur et absolument la même signification à un rayon de chaleur. L'expérience primitive d'Herschel a démontré qu'un flux calorifique se sépare comme un flux lumineux en traversant le prisme, et se résout en une infinité de radiations diversement déviées, dont chacune a pour propriété spéciale une réfrangibilité distincte qui peut servir à la définir.

En disant avec Melloni qu'il y a des chaleurs d'un *thermochroïsme* différent, on exprime une qualité que l'on conçoit, mais qui ne se réalise point, et qui ne pourrait être perçue qu'avec un organe dont nous ne sommes point doués. En établissant au contraire leur distinction sur la réfrangibilité particulière de chacune d'elles, on les représente sans qu'il reste aucun vague par une propriété saillante et toujours observable. Alors il sera permis de remarquer que certaines d'entre ces chaleurs accompagnent les rayons rouges, bleus ou verts, et on pourra les nommer chaleurs *rouge, bleue* ou *verte*, sans atta-

cher à ces mots d'autre sens que celui qui résulte de l'identité de direction.

En suivant ces idées, la tâche de l'expérimentateur eût été singulièrement simplifiée. On aurait pu prendre en particulier chacune des chaleurs simples, fournie par un prisme, et on aurait montré dans quelle proportion elle se propage ou s'éteint à travers une substance, et quand on aurait ainsi apprécié l'effet individuel de chacune d'elles, on aurait connu l'effet total exercé par la substance employée sur l'ensemble des rayons calorifiques. Au lieu de cette marche, qui part du simple pour arriver au composé, Melloni partit du cas complexe; il fit tomber sur une lame le flux tout entier des rayons de chaleur, c'est-à-dire l'ensemble de tous les rayons dont les uns sont rouges, violets et en général lumineux, et dont les autres sont obscurs; chacun d'eux éprouva une action spéciale, et du résultat général Melloni ne put que très péniblement déduire les actions individuelles éprouvées par chaque rayon.

Cette critique nous est aujourd'hui facile; elle serait bien injuste si elle signifiait un blâme, car si nous la pouvons faire, c'est grâce aux travaux de Melloni lui-même. Quand on commence des recherches sur les sujets que l'on connaît peu, la marche que l'on doit suivre ne se présente pas toujours la première. On est entraîné souvent en aveugle par l'enchaînement des découvertes qui se suivent. Et quand tous les faits ont été observés, que le moment de les coordonner arrive, alors seulement on s'aperçoit qu'au lieu de la route que l'on a si laborieusement parcourue, il existe un chemin plus droit que l'on se reproche de n'avoir point suivi. C'est ce qui arriva à Melloni, et plus d'une fois. Ce n'est qu'après avoir avancé beaucoup ses études qu'il revint à l'expérience d'Herschel. Il la refit, et en la perfectionnant grandement; mais, pour faire comprendre la valeur de ses perfectionnemens, nous devons faire connaître une de ses plus heureuses découvertes.

La nature ou les arts nous livrent une quantité considérable de substances absolument pénétrables aux rayons lumineux : nous les appelons *transparentes;* elles n'éteignent aucune des lumières, et leur interposition entre l'œil et les objets extérieurs n'en diminue aucunement l'éclat : tels sont le verre et l'eau. Jusqu'à Melloni, on n'avait rencontré aucun corps qui fût doué de la transparence calorifique, disons mieux, de la *transcalescence;* les plus purs à l'œil éteignent une très grande proportion des chaleurs solaires, comme Herschel, comme Melloni l'avaient démontré, si bien que ces deux ordres de phénomènes paraissaient entièrement indépendans. Heureusement Melloni parcourut avec une patience louable toutes les substances connues et rencontra le sel gemme, qui se laisse égale-

ment pénétrer par tous les rayons, qui agit sur la chaleur comme les verres transparens sur la lumière. C'est le seul qui offre cette propriété d'une manière à peu près absolue.

Cette découverte fut une bonne fortune pour Melloni; elle lui causa une joie qu'il aimait à raconter, car elle était le point de départ de travaux plus importans que lui ou ses successeurs devaient exécuter. Il vit clairement que l'expérience d'Herschel était incomplète. Ce physicien avait en effet décomposé la chaleur avec un prisme de verre; mais, comme cette substance est *thermocolorée*, elle arrête au passage une notable portion du rayonnement primitif, et ceux des rayons que l'on retrouve à la sortie ne sont point la totalité de ceux qui étaient dirigés sur l'appareil. « On trouverait certainement absurde, dit Melloni, le procédé de celui qui voudrait comparer entre elles les intensités relatives des élémens lumineux séparés au moyen des différences de réfraction d'un prisme de verre fortement coloré en bleu ou doué de toute autre coloration énergique; c'était tout juste l'œuvre que l'on avait accomplie jusqu'alors en étudiant la distribution de la chaleur sur les spectres donnés par les prismes ordinaires... Il fallait évidemment décomposer le rayon solaire avec le prisme de sel gemme, qui, étant perméable à toute espèce de radiation calorifique, constituait, pour ne pas sortir de notre comparaison, le verre blanc de la chaleur (1). »

Melloni fit cette expérience, elle confirma tout ce qu'avait reconnu Herschel, elle ajouta même aux résultats obtenus par l'astronome anglais des résultats nouveaux. Il se trouva que ceux des rayons qu'arrêtait le prisme de verre sont précisément ceux de la chaleur obscure, et qu'Herschel, loin d'en avoir mis en évidence la totalité, en avait arrêté au passage la plus notable partie. Melloni les vit se prolonger dans l'espace obscur qui borde le rouge, et put s'assurer que la moitié au moins de la chaleur totale du soleil était obscure. C'est cette partie que le verre, l'eau et l'alun arrêtent si aisément, tandis que ces substances sont pénétrées par les chaleurs lumineuses aussi aisément que par la lumière elle-même.

Nous arrivons à une question qui a tenu une grande place dans les études de Melloni; il s'agit de l'identité des causes qui produisent les effets lumineux et calorifiques. Il y a cela de remarquable, qu'Herschel et Melloni ont d'abord embrassé une opinion pour se convertir ensuite à la croyance opposée; mais il y a cette différence entre eux, que le premier quitta la vérité pour accepter l'erreur, tandis que le second soutint l'erreur, mais pour en sortir. Nous avons vu Herschel produire dans sa première phase des argumens

(1) *Thermochrose*, première partie, page 255.

qu'il combat dans la seconde; nous trouvons maintenant Melloni dans une situation identique, au sens près, — et comme si la matière des raisonnemens avait été épuisée par Herschel, Melloni les reproduit, les discute, les soumet au contrôle de l'expérience, et ne quitte le sujet qu'après avoir fait disparaître l'incompatibilité apparente des faits et de la théorie d'identité.

« ...Ces vues théoriques, dit Melloni, paraissent les seules admissibles dans l'état actuel de la science; si l'on voulait en embrasser d'autres, il faudrait, suivant les principes de la philosophie naturelle, démontrer d'abord l'impossibilité de rallier à une cause unique tous les faits qui constituent les sciences de l'optique et de la chaleur rayonnante. Cependant, malgré les analogies qui se rencontrent entre deux sciences si voisines, malgré les actions communes auxquelles les deux agens se soumettent, nous voyons des différences se produire, et les mêmes corps se comportent quelquefois d'une manière complétement opposée sur les deux espèces de radiations. Cette opposition ne suffit-elle point pour donner le droit d'admettre que la chaleur rayonnante est un agent distinct de la lumière (1) ? »

Cette question, on se le rappelle, était une de celles qu'avait agitées Herschel. Melloni, après l'avoir posée, répond : « On le dirait au premier abord, et j'ai été moi-même de cet avis pendant longtemps; » mais après un examen attentif il explique ces différences par un raisonnement que nous avons déjà trouvé sous la plume de son devancier. Je cite textuellement Melloni :

« Imaginons trois milieux parfaitement incolores, — l'un perméable à toute sorte de rayons, l'autre perméable aux rayons lumineux et à une partie des rayons obscurs, l'autre enfin perméable aux seuls rayons lumineux.

« Il est facile de se convaincre que ces trois milieux si limpides et privés de toute couleur apparente auront, relativement à la somme des radiations lumineuses et des radiations obscures, des propriétés de coloration très distinctes, car le premier sera un corps. Véritablement incolore pour la série entière des rayons, le second constituera une substance colorée par rapport au groupe des rayons obscurs, et le troisième sera un milieu opaque à l'égard de ces derniers rayons, malgré sa transparence parfaite par les radiations lumineuses. Tous trois agiront inégalement, mais cette inégalité résultera d'actions égales sur les rayons lumineux et inégales sur les rayons obscurs (2). »

Dans toutes les questions controversées, il y a toujours certains

(1) *Thermochrose*, page 236.
(2) *Ibid*, page 244.

points délicats sur lesquels les opinions se rencontrent. Il y a deux argumens qui se combattent et deux conclusions opposées qui s'en déduisent. Ce sont ces points qui méritent l'attention la plus spéciale. Nos deux physiciens sont arrivés chacun à ce moment critique, à ces deux argumens qu'ils produisent chacun de son côté, à ce dilemme qui va décider la conclusion, et chacun d'eux hésite pendant si longtemps, qu'à deux époques séparées de leur existence ils admettent alternativement l'une et l'autre des solutions. C'est donc là le nœud qu'il faut trancher, et Melloni le fait nettement par des épreuves irrécusables. Je cite la plus simple.

Il examine l'effet que produit une lame d'alun sur les rayons calorifiques obscurs, et il reconnaît qu'elle les arrête tous indistinctement. Alors il tamise à travers cette lame le rayonnement envoyé par une lampe, et le faisceau qui en sort se réduit à un ensemble de couleurs lumineuses dépouillées de tout rayon obscur. Ce faisceau peut être dirigé sur des verres transparens, et il les traverse en totalité sans éprouver aucun affaiblissement dans son intensité lumineuse ou dans son intensité calorifique. Toute inégalité entre les deux effets a disparu : la transcalescence est devenue égale à la transparence.

Pour ne point quitter ce sujet sans avoir épuisé toutes les réponses que l'expérience peut nous donner, il convient de rappeler le dilemme par lequel Herschel terminait ses recherches. Nous le généraliserons ainsi. On peut prendre à la sortie du prisme les radiations qui suivent une direction déterminée, celle des couleurs rouges ou jaunes ou bleues, pourvu qu'on les isole avec soin de celles qui les précèdent et de celles qui les suivent. Dans la direction choisie, il peut se faire qu'il y ait un seul rayon ayant à la fois la propriété calorifique et le pouvoir lumineux, ou bien il peut se trouver deux rayonnemens distincts, l'un produisant la lumière, l'autre la chaleur. Dans le premier cas, on ne pourra jamais affaiblir l'effet optique sans exercer une action égale sur l'effet calorifique; dans le second, au contraire, il sera possible d'éteindre la lumière sans toucher à la chaleur, puisque dans la direction considérée il y aurait deux rayons distincts. Or les expériences ont été reprises sur ce point et dans cet esprit; on faisait passer le rayon à travers un verre, on mesurait par des appareils d'optique l'affaiblissement de la lumière, on cherchait avec la pile de Melloni la diminution de la chaleur : on a toujours trouvé les deux effets égaux.

Il ne reste plus maintenant aucune objection sérieuse à faire contre la théorie de l'identité des causes qui produisent les effets lumineux et calorifiques; mais il convient d'examiner encore certaines observations générales et de faire connaître des faits d'un autre ordre qui complètent ce vaste sujet.

Le spectre lumineux qu'avait étudié Newton commence au rouge et finit au violet, mais il n'a pas dans toute son étendue une égale visibilité; les deux extrémités sont très sombres, et le pouvoir éclairant qui s'y manifeste à peine se développe et s'accroît peu à peu quand on marche de ces limites à la partie moyenne, où se place le jaune et où se trouve le maximum d'éclairement.

Nous savons maintenant, au moins nous admettons, que chacun des rayons simples qui s'étalent ainsi possèdent, en même temps que la propriété d'affecter l'œil, celle de chauffer les objets, et quand nous étudions les variations de cette nouvelle propriété, nous voyons qu'elle commence au violet, qu'elle croît progressivement jusqu'au jaune, mais que, loin de diminuer au-delà de cette couleur, elle continue sa marche ascendante jusqu'à une grande distance du rouge, pour diminuer enfin et s'éteindre à son tour.

En même temps que l'on étudiait les propriétés calorifiques des rayons, d'autres expériences, entreprises dans une pensée différente, conduisaient à des découvertes intimement liées à celles d'Herschel. On chercha s'il n'existait pas un nouvel ordre de rayons dépassant l'extrémité violette du spectre solaire, comme les radiations de chaleurs obscures dépassent la limite rouge, et on parvint à en démontrer l'existence.

Que l'on prenne une lame préparée à l'effet d'obtenir une image daguerrienne, et qu'on reçoive sur sa surface le spectre solaire bien épuré : il s'y peindra comme une épreuve photographique avec les plus délicates particularités, qui s'y voient à l'œil. Chaque rayon impressionne donc la couche sensible déposée sur la lame, et jouit ainsi d'une troisième propriété qu'il faut ajouter à celles d'éclairer et d'échauffer; mais ce nouveau pouvoir, comme les précédens, n'a pas la même intensité dans sa manifestation pour tous les rayons indistinctement. Il est à peu près nul pour les rayons rouges, et il s'accroît progressivement jusqu'au violet. Il ne se termine pas là; l'image obtenue se prolonge au-delà de la limite visible et ne s'éteint qu'à une très grande distance d'elle. Il y avait donc encore après le violet des rayons que l'œil ni le thermomètre ne faisaient pas découvrir, mais dont l'existence est révélée par les impressions photographiques.

Après cette découverte, dont l'importance est immédiatement appréciée, les idées que nous nous faisons sur les radiations solaires se transforment et s'agrandissent; nous généralisons les conceptions de Newton, d'Herschel et de Melloni, et nous voyons que le soleil est la source de rayons en nombre infinis, différens tous entre eux, quoique dus à une cause commune, et pouvant se séparer dans un prisme qu'ils traversent avec des réfrangibilités inégales. Ceux dont

la réfrangibilité est moyenne se montrent entre le rouge et le violet; ceux qui se réfractent plus s'étalent après cette couleur; ceux qui se dévient moins bordent et dépassent la couleur rouge.

Ces rayons ont en général une triple propriété, celle d'échauffer, d'éclairer et de produire les impressions daguerriennes, mais ils ne la possèdent pas tous à un même degré d'intensité; le pouvoir d'échauffer commence avec les moins déviés, s'exagère jusqu'à un certain rayon obscur voisin du rouge, et diminue ensuite dans les rayons lumineux pour cesser aux rayons violets et ne se plus retrouver dans ceux qui les suivent. Le pouvoir d'éclairer ne commence qu'aux rayons rouges, il grandit jusqu'au jaune et s'éteint au violet obscur. Enfin le pouvoir d'impressionner commence après les rayons rouges, et se termine à une grande distance du violet.

La théorie qui explique les phénomènes lumineux va maintenant se généraliser elle-même et s'appliquer à tous les rayons dont l'existence nous est connue. Chacun d'eux est le produit d'une vibration éthérée qui se propage en ligne droite; elle peut être lente, et alors elle donne de la chaleur obscure; elle peut s'accélérer peu à peu, et le rayon qui prend naissance devient lumineux; puis, l'accélération des vibrations se continuant encore, il sera un rayon chimique. La question s'est ainsi considérablement agrandie, et la théorie des ondulations se transportant naturellement du domaine de la lumière à celui de la chaleur, tous les faits de l'optique moderne que cette théorie a expliqués ou fait découvrir ne doivent plus être particuliers à la lumière et deviennent des propriétés communes à tous les rayons solaires. Une multitude de travaux s'est ainsi offerte aux expérimentateurs avec l'exemple de ceux qui ont été faits dans l'optique, et la presque certitude de résultats que l'on pouvait calculer à l'avance. Ces travaux ont été exécutés avec beaucoup de précision, et la conséquence générale a été celle qu'on en devait attendre : la chaleur se polarise, elle éprouve la double réfraction dans les cristaux, elle suit les lois numériques de la réflexion et de la réfraction que l'on avait trouvées pour la lumière. En un mot, toutes les modifications que l'on fait subir à une ondulation éthérée peuvent se manifester indifféremment ou par son pouvoir calorifique, ou par sa faculté d'impressionner, ou par sa propriété éclairante. Dans ces travaux qui complétaient si heureusement une si longue série d'expériences et de discussions, Melloni eut sa part : elle ne fut pas aussi grande qu'elle aurait dû l'être; ce n'est plus lui qui joua le principal rôle. Il semble que son premier, son unique soin, après avoir accepté la théorie de l'identité, aurait dû se porter sur les importantes vérifications dont nous venons de parler, et qu'il aurait pu les esquisser à grands traits en montrant généralement qu'il n'y a pas une seule

des propriétés de la lumière qui ne se retrouve dans la chaleur. Malheureusement Melloni paraît avoir été absorbé par le soin des détails plus qu'il n'était attiré par les généralisations des principes.

Les travaux que nous venons d'énumérer avaient cependant obtenu leur récompense. Les plus illustres académies s'étaient associé Melloni. Son appareil était dans toutes les collections, ses découvertes étaient enseignées dans tous les cours de physique. Il ne manquait rien à sa gloire, et bientôt rien ne manqua plus à son bonheur : il fut rappelé en Italie, non comme un exilé que l'on amnistie, mais comme un enfant célèbre que sa patrie réclame. Il professa à l'université de Naples, et ne cessa de continuer ses travaux par une suite de mémoires instructifs. Il voulut les résumer tous et laisser un monument de ses œuvres. Il publia la *Thermochrose*. Il écrivit cet ouvrage en français, et c'était peut-être une marque de reconnaissance pour un pays qui l'avait longtemps adopté. On regrette, en lisant ce livre, une trop grande prolixité. La science a besoin d'être développée, mais elle ne gagne rien à se noyer dans des longueurs qui la dissimulent : elle demande les détails qui la complètent, elle repousse ceux qui sont inutiles à son but. Peut-être aussi eût-on été en droit de demander à Melloni un résumé plus complet des recherches qui avaient précédé les siennes. L'auteur a trop parlé de lui-même et trop peu des autres.

C'est au milieu de cette période plus calme de sa vie que des préoccupations étrangères à la science vinrent encore assaillir Melloni. De nouveaux orages politiques troublèrent ses dernières années, comme ils avaient agité sa jeunesse : il fut une seconde fois privé de sa chaire, vécut plus retiré, et ne s'occupait plus que de compléter la publication de son ouvrage, dont la première partie seulement avait paru; mais cette tâche ne fut point achevée, il fut emporté à Naples par l'épidémie dont nous sortons à peine.

Le moment est venu maintenant de résumer cette étude sur la vie et les travaux de Melloni, et je me rappelle involontairement les graves paroles que j'ai déjà citées : « Il est toujours périlleux de vouloir fixer la part des inventeurs dans une science qui marche. » L'opinion publique toutefois a déjà marqué cette part en ce qui touche Melloni, et nous essaierons de préciser ses jugemens.

La lecture des mémoires de Melloni laisse croire aisément que les travaux exécutés par ses devanciers étaient de faible portée. Elle apprend, il est vrai, qu'Herschel avait découvert les rayons obscurs du spectre, qu'il avait trouvé le maximum de chaleur auprès du rouge, que Delaroche avait fait une expérience intéressante; mais elle laisse ignorer les vues générales d'Herschel, toutes ses expériences sur la transmission et toutes ses discussions sur la théorie de la chaleur.

On est bientôt conduit à penser que s'il existait avant Melloni des expériences de détail, des faits isolés, il n'y avait aucune idée d'ensemble, et dès lors les travaux de Melloni se présentent comme une série remarquable de découvertes que l'on n'avait point soupçonnées avant lui. Cette opinion est très répandue, elle est une injustice pour Herschel.

Quelques personnes, mieux instruites de l'histoire des sciences, ont raisonné d'une manière opposée. Elles ont remarqué qu'Herschel avait démontré l'hétérogénéité de la chaleur, et caractérisé chaque rayon simple par sa réfrangibilité; qu'il avait prouvé l'inégale transmissibilité des diverses chaleurs par une même substance, et la différence qui existe entre la transparence et la transcalescence. Elles ont admis que les principales découvertes de Melloni dérivaient de ces faits généraux; elles lui ont reproché de s'être approprié des découvertes qu'il fallait rendre à son devancier; elles ont pensé que les principes de la chaleur rayonnante étaient connus avant lui, et qu'il lui restait uniquement le mérite d'avoir utilisé l'appareil de Nobili et découvert les propriétés du sel gemme. Cette nouvelle opinion est une injustice pour Melloni.

C'est entre ces appréciations, toutes deux vraies, quoique exagérées, toutes deux fondées, bien qu'elles soient toutes deux injustes, qu'il faut asseoir un jugement impartial. Melloni n'a point eu le bonheur bien rare de prendre à son origine une science ignorée pour la développer tout entière. Il a eu des devanciers, tous les savans en ont; il a recommencé leurs travaux, retrouvé des vérités qui s'étaient perdues, corrigé des erreurs qui s'étaient enracinées, et porté la lumière où il n'y avait que confusion. Il apportait dans les détails l'attention minutieuse qui mène à la précision : il généralisait peu, mais il le faisait sûrement, et personne ne le surpassait dans l'art d'interpréter et de faire parler les faits. Il exposait longuement, supposait que tout était inconnu pour tout expliquer, et se faisait lire des plus savans comme des moins instruits. En répétant souvent, sous des formes différentes, des idées identiques, en accumulant des démonstrations variées des mêmes principes, en occupant souvent l'attention des mêmes sujets, il a rendu familière à tous la science qu'il développait. Il fut un des physiciens qui ont le plus instruit ses contemporains. S'il n'a pas tout découvert dans la chaleur rayonnante, au moins a-t-il tout fait connaître. Son succès a été immense; il était mérité.

JULES JAMIN.

JEAN-JACQUES ROUSSEAU

SA VIE ET SES OUVRAGES.

XI.[1]

ROUSSEAU ET L'*ÉMILE*.

I. — L'ÉDUCATION DOMESTIQUE ET L'ENFANT SELON ROUSSEAU.

I.

L'éducation naturelle, c'est-à-dire l'éducation du sauvage, qui serait la meilleure, est impossible dans la société actuelle, Rousseau le reconnaît; l'éducation publique, selon Platon, qui serait fort bonne, est impraticable aussi. Que reste-t-il donc à faire? Une éducation qui suive la nature de loin, ne pouvant pas la suivre de près, qui s'en rapproche autant qu'il est possible, une éducation enfin qui du bourgeois refasse un homme. C'est là, ne l'oublions pas, la façon dédaigneuse dont Rousseau exprime le problème qu'il veut résoudre dans l'*Emile*.

Cette expression dédaigneuse ne nous empêche pas de reconnaître ici le procédé habituel de Rousseau, qui est de commencer par le paradoxe pour arriver au lieu-commun. Ainsi, à prendre les premières pages de l'*Emile*, il n'y a de bon que l'éducation de la nature ou l'éducation de *la République* de Platon, et il faut, pour élever un enfant, commencer par détruire la société ou par la refondre;

(1) Voyez les livraisons du 1er janvier, 15 février, 1er mai, 1er août, 15 novembre 1852, 15 juin, 15 septembre, 1er octobre 1853, 1er août et 15 septembre 1854.

mais, comme cela est impossible, l'auteur se calme et se rabat à chercher comment on peut le mieux s'y prendre pour corriger dans l'homme « le vice et l'erreur, qui, étrangers à sa constitution, s'y introduisent du dehors et l'altèrent insensiblement (1). » Et peu importe ici que Rousseau croie à la bonté primitive de l'homme, car que le mal vienne à l'homme de sa nature propre ou de la société, il faut toujours tâcher de l'en corriger, c'est-à-dire combattre le vice et l'erreur. Or c'est là le but de tous les systèmes d'éducation.

Il faut, dit Rousseau, élever l'homme pour la condition humaine. « Qu'on destine mon élève à l'épée, à l'église, au barreau, peu m'importe; avant la vocation des parens, la nature l'appelle à la vie humaine; vivre est le métier que je veux lui apprendre. En sortant de mes mains, il ne sera, j'en conviens, ni magistrat, ni soldat, ni prêtre: il sera premièrement homme. Tout ce qu'un homme doit être, il saura l'être au besoin tout aussi bien que qui que ce soit, et la fortune aura beau le faire changer de place, il sera toujours à la sienne... Vu la mobilité des choses humaines, vu l'esprit inquiet et remuant de ce siècle, qui bouleverse tout à chaque génération, peut-on concevoir une méthode plus insensée que d'élever un enfant comme n'ayant jamais à sortir de sa chambre, comme devant être sans cesse entouré de ses gens? Si le malheureux fait un seul pas sur la terre, s'il descend d'un seul degré, il est perdu. Ce n'est pas lui apprendre à supporter la peine, c'est l'exercer à la sentir. (2). »

Ces réflexions sur les inconvéniens d'une éducation molle et renfermée étaient fort de saison au XVIIIe siècle; elles n'ont rien perdu de leur à-propos dans la société du XIXe siècle. Un des plus grands éloges qu'on puisse faire d'un homme, selon moi, c'est de dire qu'il sait se tirer d'affaire; non pas se tirer d'affaire par un discours habile dans une assemblée, par une conversation spirituelle et aimable dans un salon, par une bonne plaidoirie dans un procès, par une juste appréciation des chances de gain ou de perte dans une spéculation industrielle; non pas se tirer d'affaire seulement par l'intelligence et par l'esprit, mais par l'adresse aussi de ses mains, s'il le faut; non pas seulement se tirer d'affaire dans les grandes choses, mais aussi dans les petites; n'avoir pas besoin de mettre sans cesse les bras des autres au bout de ses bras, n'être embarrassé ni de sa personne ni de son bagage, avoir l'esprit d'expédient et d'activité, n'être ni gauche ni mou, savoir vivre enfin autrement qu'avec une sonnette sous la main et un domestique au bout de la sonnette. Grande science que celle de savoir se tirer d'affaire, ou plutôt bonne

(1) *Troisième dialogue sur Rousseau, juge de Jean-Jacques*, p. 131.
(2) *Émile*, livre Ier.

habitude que ne procure pas le moins du monde l'éducation molle et renfermée que la tendresse irréfléchie des parens donne aux enfans! Je ne parle pas ici des inconvéniens d'une éducation trop lettrée; les lettres ne sont pas en cause, car l'éducation molle et inerte que je critique n'admet pas plus l'activité de l'esprit que celle du corps, elle écarte tout effort et toute peine; elle n'élève pas les enfans pour être des lettrés, elle les élève pour être des oisifs. Heureusement l'état militaire sauve un grand nombre des fils de bonne maison des dangers de cette inaptitude dédaigneuse. Ils désapprennent dans la profession des armes l'oisiveté du corps, sinon celle de l'esprit, et comme il n'y a pas d'activité du corps qui n'amène avec elle une sorte d'activité de l'intelligence, les divers exercices de l'état militaire aident à des degrés différens au développement de l'esprit. Le paysan qui a été soldat revient dans son village plus habile et plus adroit qu'il n'en était parti. Je ne mets pas la parade et la manœuvre au nombre des études intellectuelles; elles valent mieux cependant, même pour l'esprit, que la vie oisive du citadin. Quant à la guerre, c'est un grand art dans Condé et dans Turenne; mais c'est aussi pour chaque sous-lieutenant de notre armée une excellente éducation du corps et de l'esprit, parce que les qualités de notre double nature y sont également en jeu. Il faut à la guerre un corps agile et dispos, des membres alertes; un esprit prompt et vif ne gâte rien. Je ne suis pas suspect de partialité envers l'état militaire; mais, tout examiné, je suis disposé à croire que de toutes les professions, c'est celle qui tire le mieux parti des intelligences médiocres, c'est-à-dire du grand nombre, et c'est celle en même temps qui, par la guerre, développe le mieux les grandes intelligences; elle sert à la fois à l'élite et au grand nombre.

Il n'y a de bonne éducation que celle qui développe dans une juste proportion les qualités de l'esprit et les qualités du corps. *Nec litteras didicit nec natare,* disaient les Romains pour désigner un homme mal élevé et qui n'était bon à rien (1). Cet équilibre entre les qualités du corps et celles de l'esprit faisait le fond de la pédagogie antique. Les anciens ne voulaient pas qu'un poète ou un savant fût nécessairement un maladroit, et ils ne voulaient pas davantage qu'un homme habile dans les exercices du corps fût nécessairement un ignorant. C'est dans l'éducation moderne seulement qu'on s'est habitué à séparer le développement du corps du développement de l'esprit. Veut-on faire un lettré? on fait un homme de cabinet qui ne sait se servir de ses yeux que pour lire et de ses doigts que pour

(1) Locke cite cette maxime romaine et s'en appuie pour défendre le système d'éducation rude et laborieuse qu'il propose. Locke, *de l'Éducation des Enfans*, t. Ier, p. 16.

écrire. Veut-on faire un homme robuste et fort? on fait un ignorant, si bien que dans l'opinion ordinaire qui dit un homme robuste dit un nigaud d'esprit, et qui dit un savant dit un nigaud de corps. Le pire, c'est d'être à la fois nigaud d'esprit et nigaud de corps, ignorant et valétudinaire, comme l'étaient ceux dont les Romains disaient qu'ils n'étaient ni lettrés ni nageurs, comme le sont les enfans élevés trop mollement et qui ne savent se servir ni de leur esprit ni de leur corps.

Rousseau, qui, pour élever un enfant, voulait commencer par refondre la société, ne devait pas hésiter à proposer de refondre tout au moins la famille : il commence donc l'éducation de l'enfant par celle du père et de la mère. Au père il conseille d'élever lui-même son enfant, à la mère il propose de le nourrir. Un mot sur ces deux points.

L'auteur de l'*Emile* n'est point assurément le premier qui ait prescrit à la mère de nourrir elle-même son enfant. Bien d'autres l'avaient dit avant lui, et le bénédictin Cayot (1) est loin d'avoir noté sur ce point tous les plagiats de Rousseau. « Il faut, dit Plutarque dans son traité sur l'éducation des enfans, que les mères nourrissent elles-mêmes leurs enfans et qu'elles leur donnent le sein, parce que, les ayant nourris, elles les aimeront mieux que ne peuvent faire des nourrices mercenaires. » Au XVIe siècle, un poète à la fois latin et français, Scévole de Sainte-Marthe, dans son poème de *la Nourriture des Enfans* (*Pædotrophia*), avait déjà rappelé les mères à leur devoir. — Eh quoi! disait le poète en vers touchans :

Ipsæ etiam alpinis villosæ in cautibus ursæ,
Ipsæ etiam tigres et quidquid ubique ferarum est,
Debita servandis concedunt ubera natis!
Tu, quam miti animo natura benigna creavit,
Exsuperes feritate feras nec te tua tangant
Pignora, nec querulos puerili e gutture planctus,
Nec lacrymas misereris, opemque insueta recuses,
Quam præstare tuum est et quæ te pendet ab unâ?
Dulcia quis primi captabit gaudia risus,
Et primas voces et blæsæ murmura linguæ?
Tune fruenda aliis potes ista relinquere demens?
Tantique esse putas teretis servare mamillæ
Integrum decus et juvenili in pectore florem?

Pendant que le poète du XVIe siècle (2) conjurait les mères de s'acquitter d'un devoir qui devient un plaisir, le grand chirurgien Am-

(1) Cayot, bénédictin, né en 1726, mort en 1779, auteur d'un livre intitulé *les Plagiats de Jean-Jacques Rousseau.*

(2) Voir sur Scévole de Sainte-Marthe la notice intéressante de M. Feugère, placée à la suite de la vie d'Henri Étienne que vient de couronner l'Académie française.

broise Paré leur donnait le même conseil au nom de son art et au nom plus puissant encore des affections naturelles : « L'empereur Marc-Aurèle, disait Ambroise Paré, soutient que les femmes doivent nourrir et allaiter leurs enfans, afin qu'elles soient mères entières et non imparfaites, car la femme est moitié mère pour enfanter et moitié pour la nourriture de son fruit, de manière que la femme se peut appeler mère entière lorsqu'elle a enfanté et nourri son enfant de ses propres mamelles, car les nourrices n'aiment les enfans d'autrui que d'un amour supposé et pour un loyer; mais les mères les aiment par grande amitié et grande affection naturelle (1). » Au XVIIIe siècle enfin, en 1760, deux ans avant la publication de l'*Emile,* un habile médecin de Villers-Coterets, le docteur Dessesartz, dans un *Traité de l'Education corporelle des enfans en bas âge,* prescrivait hardiment aux femmes de nourrir leurs enfans : « Je sais bien, disait-il, que regretter l'exécution de cette loi précieuse de la nature, avancer que les mères sont obligées par la loi naturelle et par la religion de nourrir leurs enfans, quand elles n'ont point d'incommodités réelles qui les en empêchent, c'est s'afficher pour un homme extraordinaire et ridicule, c'est avancer un paradoxe inhumain qui ne tend qu'à prolonger l'ennui, les peines et les douleurs qui les ont déjà si cruellement tourmentées pendant leur grossesse (2). » On voit que nous sommes tout près des idées de Rousseau et tout près aussi de son ton bourru et impérieux contre les femmes du monde, non que je veuille dire par toutes ces citations que Rousseau, pour conseiller aux femmes de nourrir leurs enfans, ait eu besoin d'en emprunter le précepte à Plutarque, à Scévole de Sainte-Marthe, à Ambroise Paré ou à son contemporain Dessesartz. Cependant le médecin Dessesartz, dans la préface de la seconde édition de son ouvrage publiée en 1799, nous révèle une circonstance singulière : « Piron, dit-il, ayant eu connaissance du plan d'éducation que Jean-Jacques Rousseau s'était tracé pour son Émile et qui ne commençait qu'au moment où celui-ci sortait des mains de sa nourrice, exhorta le philosophe à faire remonter ses conseils jusqu'à l'instant où l'enfant sortait du sein de sa mère. Rousseau s'excusa sur ce que les soins qu'exigeait le nouveau-né regardaient plutôt les médecins, les accoucheurs et les sages-femmes que les philosophes, et sur ce qu'il ne s'en était jamais occupé. L'auteur de *la Métromanie* lui remit alors mon ouvrage qu'il venait de lire, lui promettant qu'il y trouverait tout ce qui était nécessaire pour compléter son plan. Rousseau prit le livre. — J'ai su ces détails par

(1) Ambroise Paré, in-4°, p. 603.
(2) *Traité de l'Éducation corporelle des Enfans en bas-âge,* p. 151.

une lettre que Piron me fit écrire en me demandant un nouvel exemplaire (1). »

Rousseau n'est donc pas le premier qui ait dit aux mères de nourrir leurs enfans; mais il le leur dit mieux que les autres, et c'est par-là qu'il fut aussi mieux écouté que les autres. Il revenait sans cesse sur ce point comme sur le point capital de la réforme qu'il avait entreprise de la famille. Je dois remarquer en effet que Rousseau songe bien moins à l'allaitement qu'à l'effet moral d'un devoir rempli et d'un sentiment naturel exercé et accru par l'usage. Il ne veut pas seulement que les mères soient des nourrices, il veut surtout qu'elles soient mères de famille. « Voulez-vous rendre chacun à ses premiers devoirs, commencez par les mères, vous serez étonnés des changemens que vous produirez... L'attrait de la vie domestique est le meilleur contre-poison des mauvaises mœurs. Le tracas des enfans qu'on croit importun devient agréable, il rend le père et la mère plus nécessaires, plus chers l'un à l'autre; il resserre entre eux le lien conjugal. Quand la famille est vivante et animée, les soins domestiques sont la plus chère occupation de la femme et le plus doux amusement du mari. Ainsi de ce seul abus corrigé résulterait bientôt une réforme générale, bientôt la nature aurait repris tous ses droits. Qu'une fois les femmes redeviennent mères, bientôt les hommes redeviendront maris et pères (2). »

Ce n'est pas seulement dans l'*Emile* et sous la forme didactique qu'il prêche aux mères l'accomplissement d'un devoir dont il attend la résurrection de l'esprit de famille, et que l'esprit du monde avait presque entièrement étouffé au XVIIIe siècle; dans sa correspondance, et quand il écrit à quelques-unes de ses dévotes inconnues qui le poursuivaient de leurs lettres, afin d'avoir une réponse à montrer, il est encore plus vif et plus pressant sur ce point, dont il ne se départ jamais. Ainsi en 1770 une dame lui écrit pour le prier de lui enseigner un remède à l'ennui qu'elle se sent dans l'âme, « à ce vide interne qui, selon Rousseau, ne se fait sentir qu'aux cœurs faits pour être remplis, » et qui allait bientôt faire école dans la littérature avec le *Werther* de Goethe et plus tard avec le *René* de M. de Chateaubriand. Rousseau lui répond avec une sagacité admirable qu'elle ne peut guérir de l'ennui qu'elle éprouve qu'en cultivant et en développant son sens moral. « Mais que faire, me direz-vous, pour cultiver ce sens moral? Voilà, madame, à quoi j'en voulais venir : le goût de la vertu ne se prend point par des préceptes; il est l'effet d'une vie simple et saine : on parvient bien-

(1) Préface de la nouvelle édition, p. IX.
(2) *Émile*, livre Ier.

tôt à aimer ce qu'on fait, quand on ne fait que ce qui est bien. Mais pour prendre cette habitude, qu'on ne commence à goûter qu'après l'avoir prise, il faut un motif; je vous en offre un que votre état me suggère : nourrissez votre enfant. J'entends les clameurs, les objections; tout haut, les embarras, point de lait, un mari qu'on importune; tout bas, une femme qui se gêne, l'ennui de la vie domestique, les soins ignobles, l'abstinence des plaisirs. Des plaisirs? Je vous en promets et qui rempliront vraiment votre âme... L'habitude la plus douce qui puisse exister est celle de la vie domestique qui nous tient plus près de nous qu'aucune autre... J'ai beau chercher où l'on peut trouver le vrai bonheur, s'il en est sur la terre, ma raison ne me le montre que là. Les comtesses ne vont pas d'ordinaire l'y chercher, je le sais : elles ne se font pas nourrices et gouvernantes, mais il faut aussi qu'elles sachent se passer d'être heureuses; il faut que, substituant leurs bruyans plaisirs au vrai bonheur, elles usent leur vie dans un travail de forçat pour échapper à l'ennui qui les étouffe aussitôt qu'elles respirent, et il faut que celles que la nature doua de ce divin sens moral, qui charme quand on s'y livre et qui pèse quand on l'élude, se résolvent à sentir incessamment gémir et soupirer leur cœur, tandis que leurs sens s'amusent... Jeune femme, voulez-vous travailler à vous rendre heureuse? commencez d'abord par nourrir votre enfant : ne mettez pas votre fille dans un couvent, élevez-la vous-même. Votre mari est jeune, il est d'un bon naturel; voilà ce qu'il nous faut. Vous ne me dites point comment il est avec vous : n'importe, fût-il livré à tous les goûts de son âge et de son temps, vous l'en arracherez par les vôtres, sans lui rien dire; vos enfans vous aideront à le retenir par des liens aussi forts et plus constans que ceux de l'amour : vous passerez la vie la plus simple, il est vrai, mais aussi la plus douce et la plus heureuse dont j'aie l'idée. Mais, encore une fois, si celle d'un ménage bourgeois vous dégoûte et si l'opinion vous subjugue, guérissez-vous de la soif du bonheur qui vous tourmente, car vous ne l'étancherez jamais (1). »

J'ai cité cette belle lettre, d'abord parce qu'elle est peu connue, et ensuite parce qu'elle pose la question comme l'entendait Rousseau. L'allaitement en effet n'est pas la partie la plus importante des soins d'éducation que Rousseau veut que la mère donne à l'enfant. Soyez nourrice, si vous pouvez, c'est-à-dire si vous avez la force et la santé nécessaires pour bien nourrir votre enfant; lorsque vous n'avez pas vous-même de quoi donner un bon lait à votre enfant, donnez-lui le lait d'une étrangère, et ne le faites pas jeûner sous prétexte de le nourrir; mais avant tout soyez mère, c'est-à-dire occupez-vous de

(1) *Correspondance*, t. IV, édit. Furne, 786-787.

votre enfant (1). Il y a dans la mère deux choses, le lait de la nourrice et l'affection de la mère. Rousseau ne demande l'un que pour avoir l'autre. L'allaitement n'est que le moindre côté du devoir maternel. Il y a beaucoup de femmes qui sont bonnes nourrices et médiocres mères; elles ont les mamelles pleines et le cœur sec. Il y a par contre beaucoup de femmes qui sont mauvaises nourrices et très bonnes mères, c'est-à-dire qui aiment le berceau de leur enfant, ses premiers pas, ses premiers ris et ses premiers bégaiemens, qui ne cèdent à la nourrice que l'allaitement et qui gardent les autres soins, non pas soins ignobles, puisqu'ils sont le signe d'un doux et grand devoir accompli avec patience. Et c'est par l'accomplissement de ce devoir que la famille se régénère et se reforme; c'est par là qu'auprès d'une femme qui sait être mère le mari apprend aussi à être père.

Croire qu'on satisfait au précepte de Rousseau en donnant seulement le sein à son enfant, grande erreur qui fut la transaction que le siècle fit avec les maximes de Rousseau. Comme il devint de mode, après l'*Emile*, de nourrir ses enfans, toutes les femmes se firent nourrices; mais elles ne se firent pas toutes mères, parce que la chose était plus laborieuse et plus grave. Elles concilièrent le monde avec la mode, qui, après tout, ne demande jamais que l'apparence des vertus qu'elle impose. Les belles dames furent à la fois nourrices et femmes du monde. Mme de Genlis, dans *Adèle et Théodore*, roman d'éducation qui veut imiter et réfuter l'*Emile*, nous fait une peinture fort piquante de ces nourrices, « qui allaient aux bals et qui y dansaient, qu'on rencontrait sans cesse aux spectacles ou faisant des visites, bien parées, avec des paniers et des corps. Croyez-vous, dit avec raison Mme de Genlis, que les enfans de ces élégantes nourrices n'eussent pas été beaucoup plus heureux dans le fond d'une chaumière, avec une bonne paysanne assidue à son ménage?... Je me souviens que pendant un hiver je dînais souvent dans une maison où je rencontrais toujours une jeune femme qui nourrissait son enfant. Elle arrivait coiffée en cheveux, mise à peindre, et à peine était-elle assise, qu'elle avait déjà trouvé le secret de parler deux ou trois fois de son enfant. Nous entendions les cris aigus d'un petit au maillot qu'on apportait dans une bercelonnette bien ornée, et sa mère, devant sept ou huit hommes, lui donnait à teter. Je voyais ces hommes rire entre eux et parler bas, et tout cela ne me paraissait qu'indécent et importun (2). »

(1) Voyez sur ce point les réflexions judicieuses de M. Donné, aujourd'hui recteur de l'académie de Montpellier, dans son excellent livre intitulé *Conseils aux mères sur la manière d'élever les enfans nouveau-nés.*

(2) *Adèle et Théodore*, t. Ier, p. 167-168.

Voilà les succès que la mode fit à Rousseau; mais ces succès, tout frivoles qu'ils étaient, ne doivent cependant pas être dédaignés : ils en indiquaient et en précédaient de plus sérieux et de plus durables. Je n'attribue pas seulement à Rousseau et à ses préceptes sur la nourriture des enfans la régénération de l'esprit de famille dans notre pays. Les douloureuses épreuves de la révolution, le malheur, le trouble des fortunes, le bouleversement des rangs, et, même de nos jours, les vicissitudes politiques qui, tous les quinze ou vingt ans, font des loisirs forcés tantôt à une partie de la société, tantôt à une autre, loisirs qui ramènent à la vie domestique et à ses soins paisibles et heureux ceux qui s'en étaient écartés pour un moment, et qui y confirment ceux qui y étaient restés attachés; tout cela, je l'avoue, a plus fait pour la régénération de l'esprit de famille que les conseils éloquens de Rousseau. Il ne faut pas croire cependant que ces conseils n'aient eu aucune part à cet heureux changement. L'éloquence de Rousseau a rendu à la vie domestique le service de l'honorer, de l'accréditer, de la mettre à la mode, et le service n'est pas médiocre dans un pays où la vanité décide des choses même les plus graves, où personne ne veut être singulier, même en ayant raison, et où tout le monde aime mieux se priver d'être heureux que de s'exposer à être ridicule. La nécessité a beaucoup aidé à la restauration de l'esprit de famille chez nous; mais la mode venue de Rousseau avait préparé cette révolution morale.

L'habitude que les femmes ont prise de nourrir leurs enfans ou de les soigner les a amenées aussi peu à peu à vouloir les élever dans leurs premières années, et cela encore a été un grand bien pour les mères et pour les enfans : pour les mères, que les premières leçons qu'elles ont à donner aux enfans ont fait réfléchir sur elles-mêmes. Que de femmes, j'en suis sûr, n'ont commencé à réfléchir que le jour où elles ont eu un enfant à élever! Que de ménages où il n'est entré une idée morale, une idée à la fois douce et sérieuse, que le jour où un enfant est arrivé! Jusque-là, les plaisirs du mariage en cachaient les devoirs. Pour les enfans, l'avantage n'est pas moins grand, car ils ont près d'eux dans leur mère l'institutrice qui sait le mieux les comprendre et qui sait aussi le mieux se faire comprendre par eux. Quelles leçons plus douces et plus aisées que celles qui sont mêlées aux plus tendres soins, et que ces soins même n'interrompent point! Comme la mère s'achemine facilement du cœur de son enfant à son esprit! Avec un instituteur ou une institutrice étrangers, tout est nouveau, tout est inconnu. L'apprentissage que l'enfant a à faire de son maître est déjà une grosse étude. Avec la mère, cet apprentissage est tout fait; rien ne déconcerte l'enfant, rien ne le dépayse. Ajoutez la conformité vraisemblable des natures rendue plus grande

par la conformité des habitudes, le génie imitateur des enfans, qui se forme sur les exemples qu'il a sous les yeux, et qui n'en a pas qui lui soient plus proches que ceux de sa mère. Les docteurs chrétiens, sachant cette vocation naturelle que les mères ont pour élever les petits enfans, n'ont pas manqué de leur en faire un devoir et un mérite auprès de Dieu : non qu'ils veuillent faire des mères des professeurs d'arts et de sciences; ils se défient fort de l'enseignement des femmes. « Mes sœurs, dit saint Chrysostôme, ne vous ingérez point de procurer la gloire de Dieu et le salut du prochain par des instructions publiques. La femme s'est mêlée une seule fois d'enseigner l'homme, et elle a perdu tout le monde. Ne vous laissez pas abattre néanmoins par ce reproche : Dieu vous a donné une occasion de vous sauver, c'est l'éducation de vos fils que vous devez considérer comme autant d'aides qu'il vous procure pour arriver au salut... Oui, Dieu, pour consoler la femme, lui a donné d'élever les enfans qu'elle a enfantés. L'enfantement, dites-vous, est une nécessité de la nature. Il est vrai; mais l'éducation est une œuvre de volonté, et c'est par là que la femme répare la faute primitive. L'enfantement tient du châtiment, l'éducation tient de la rédemption (1). »

Du devoir qu'ont les mères de nourrir leurs enfans, Rousseau passe à celui qu'ont les pères de les élever. « Comme la véritable nourrice est la mère, le véritable précepteur, dit-il, est le père. Qu'ils s'accordent dans l'ordre de leurs fonctions ainsi que dans leur système; que des mains de l'une l'enfant passe dans celles de l'autre. Il sera mieux élevé par un père judicieux et borné que par le plus habile maître du monde, car le zèle suppléera mieux au talent que le talent au zèle. — Mais les affaires, les fonctions, les devoirs... Ah! les devoirs! sans doute le dernier est celui de père? Ne nous étonnons pas qu'un homme dont la femme a dédaigné de nourrir le fruit de leur union dédaigne de l'élever. Il n'y a point de tableau plus charmant que celui de la famille; mais un seul trait manqué défigure tous les autres. Si la mère a trop peu de santé pour être nourrice, le père aura trop d'affaires pour être précepteur (2). »

Rousseau veut-il donc que le père soit véritablement le précepteur et le professeur de son fils? Oui, comme il veut que la mère en soit la nourrice et dans la même mesure. Ce qu'il blâme, ce sont ces familles où les enfans sont envoyés en nourrice quand ils naissent, envoyés au collége quand ils reviennent de nourrice, appliqués à une profession quand ils reviennent du collége, et toujours hors de la maison paternelle. Y a-t-il là vraiment une famille? Il y a un nom commun,

(1) Saint Chrysostôme, t. XI, p. 663. *Homélies sur l'épître à Timothée.*
(2) *Émile,* livre Ier.

mais le nom est le seul lien; dans tout le reste, les enfans sont étrangers au père et à la mère, les frères étrangers aux frères, à moins qu'ils ne soient camarades d'école. Il y avait au temps de Rousseau des familles de ce genre; il n'y en a plus guère de nos jours, grâce à Dieu, non que les pères se fassent les maîtres d'étude et les répétiteurs de leurs fils; ils n'en ont pas le temps, et j'ajoute qu'ils n'en ont pas besoin pour être vraiment les précepteurs de leurs fils. Un père peut être le précepteur de son fils, même quand son fils est au collége, s'il le voit souvent, s'il l'assiste de ses conseils, de ses encouragemens, s'il entre dans ses chagrins d'enfance, s'il prend part à ses succès, si enfin, de même que la mère peut céder l'allaitement à la nourrice en se réservant tout le reste, le père cède l'instruction au collége en se réservant l'éducation. Je sais que l'instruction et l'éducation se tiennent de près; cependant de nos jours surtout l'éducation vient en grande partie des conseils et encore plus des exemples de la famille. L'influence de la famille est toute-puissante, soit en bien, soit en mal, et un de nos plus habiles proviseurs me disait un jour qu'il savait, sans le vouloir, quel était l'intérieur des familles de tous les élèves de son collége, en voyant comme les élèves lui revenaient après un ou deux jours de sortie, ou meilleurs et plus dociles à cause du bon milieu dans lequel ils avaient vécu, ou plus frivoles et plus impatiens du joug à cause des exemples de frivolité et de plaisir qu'ils avaient reçus. L'influence du père est donc grande sur son fils, sans que ce père ait besoin de se faire le précepteur quotidien de son fils; mais il ne doit pas oublier qu'il doit sans cesse l'assister, l'exhorter, le diriger et ne jamais l'abandonner à lui-même. Voilà de quelle manière il s'acquittera du devoir que lui impose Rousseau, voilà comment les liens de la famille se resserreront chaque jour davantage par les soins que la mère donne aux enfans en bas-âge et par l'éducation morale que le père donne à ses fils.

N'hésitons pas à le dire cependant : beaucoup de pères se font justice en n'élevant pas leurs enfans. L'enfant ne peut profiter de l'éducation qui vient de la famille que si la famille elle-même a une règle et si l'ordre moral y est respecté et pratiqué. Juvénal, témoin du désordre moral des familles romaines, disait aux pères de son temps de respecter leurs enfans et de leur épargner la vue du mal.

> Nil dictu fœdum visuque hæc limina tangat,
> Intra quæ puer est : procul hinc, procul inde puellæ
> Lenonum et cantus pernoctantis parasiti!
> Maxima debetur puero reverentia : si quid
> Turpe paras, ne tu pueri contempseris annos,
> Sed peccaturo obsistat tibi filius infans.

Quels admirables vers, et presque dignes d'être chrétiens, tant ils

se rapprochent de la doctrine chrétienne! Eusèbe raconte en effet que le père d'Origène allait souvent découvrir le sein de son fils lorsqu'il dormait et qu'il était encore enfant, pour le baiser avec beaucoup de respect et de révérence, le regardant comme la demeure et le tabernacle de l'esprit. « Devez-vous avoir moins de respect pour vos enfans, qui ont pareillement été remplis de la grâce de Jésus-Christ et consacrés au culte de Dieu par le baptême? dit l'auteur d'un *Traité de l'Education chrétienne des enfans* publié en 1670. Veillez donc soigneusement à leur conservation..... Chérissez-les, nourrissez-les comme les membres de Jésus-Christ, et soyez persuadés que votre maison doit être toute sainte, puisqu'elle renferme ces enfans qu'il a sanctifiés (1). » Ainsi donc il y a dans la maison de chacun de nous, que nous soyons païens ou que nous soyons chrétiens, il y a une sorte d'ange gardien qui protége nos foyers domestiques et qui les préserve du mal, un ange devant qui nous devons nous interdire toute parole et toute action déshonnête, de peur de profaner sa pureté, et l'ange est cet enfant qui dort dans son berceau. Prenez garde, dit la mère attentive à protéger son sommeil; ne faites pas de bruit, *l'enfant dort!* Prenez bien plus garde encore, disent Juvénal et les docteurs chrétiens, attentifs à respecter son innocence; ne faites point, ne dites point de mal: l'enfant veille, l'enfant vous voit et vous entend! Et qui donc, s'il est père, ne s'arrêterait au moment de faire une méchante action ou de dire une méchante parole, à l'idée que cette jeune âme, qui est jusqu'ici le miroir de l'innocence et de la beauté, va s'empreindre et se souiller du mal qu'elle aura vu ou qu'elle aura entendu? Qui donc, s'il est père, trouvant le berceau de son enfant entre le mal et lui, ne reculerait pas devant ce faible obstacle comme devant une barrière toute-puissante? Ah! oui, il est bon qu'il y ait dans la famille des enfans qui la règlent, qui la sanctifient, qui en resserrent et en épurent les liens; mais quand les enfans ne font pas dans la maison tout le bien qu'ils doivent y faire, quand l'insouciance morale des parens ne respecte pas ces images du bien que Dieu avait proposées à leurs respects, quand les enfans ne sont plus la grâce de Dieu dans une maison, il faut qu'ils en sortent, car ils en seraient la condamnation vivante, ils en seraient le reproche quotidien.

Sans vouloir aller jusqu'à cette pieuse sévérité de la doctrine chrétienne, on peut croire que lorsque les parens se décident à se séparer de leurs fils, lorsque surtout, comme de nos jours, ils veulent que leurs enfans reçoivent une éducation très religieuse, et ce sont sou-

(1) *Traité de l'Éducation chrétienne des enfans selon les maximes de l'Écriture sainte et les instructions des saints Pères de l'Église*, 1 vol.; nouvelle édition, 1678, p. 51.

vent les plus frivoles qui ont le plus cette prétention, on peut croire que dans cette résolution il y a deux sentimens, un excellent et un médiocre, qu'il est bon de noter en passant. Le sentiment médiocre, c'est d'aimer mieux éloigner de soi ses enfans que de régler sa vie; c'est de s'affranchir du frein moral que la présence des enfans met à la liberté des parens; le sentiment excellent, c'est de vouloir protéger ses enfans contre l'influence de ses propres faiblesses, c'est de vouloir qu'ils vivent mieux que nous ne vivons nous-mêmes.

J'ai examiné ce qui dans Rousseau tient aux devoirs des parens dans l'éducation; voyons maintenant ce qui concerne l'enfant lui-même dans ses premières années, et comment Rousseau comprend cet être mystérieux et gracieux qui s'appelle un enfant, et où il y a tant et si peu de l'homme.

II.

Nous vivons avec les enfans et nous ne les comprenons pas, parce que nous sommes toujours tentés de nous substituer à eux et de les interpréter d'après nous-mêmes. Quand l'enfant étend la main vers quelque chose, ce n'est pas qu'il commande aux choses de s'approcher, c'est qu'il ne connaît pas encore la distance, et voilà pourquoi il étend la main vers ce qui est loin comme vers ce qui est près. Que font les parens? Ils interprètent le geste comme un vœu d'avoir la chose, et ils la donnent à l'enfant. Où est le mal, direz-vous? Il est grand, selon Rousseau : vous troublez l'éducation naturelle qui se faisait, et vous y substituez l'éducation artificielle. En ne laissant pas l'enfant à sa propre faiblesse, vous ôtez à la nature le procédé qu'elle avait pris pour développer insensiblement la force de l'enfant; vous mettez à la place votre procédé, qui est moins bon et qui donne à l'enfance des désirs plus grands que sa force, désirs qu'il satisfait à l'aide de la complaisance d'autrui. La contradiction entre la nature et la société se manifeste dès ces premiers momens. L'éducation de l'homme s'arrête; celle du bourgeois commence.

Voyez en effet quelle interversion des choses : la faiblesse de l'enfant le rend naturellement dépendant de tous ceux qui l'entourent, et cette dépendance produit un bon sentiment; elle engage l'enfant à l'obéissance. L'idée de sa faiblesse et l'idée de la force du père et de la mère composent déjà à l'enfant un petit monde moral qui lui suffit, qui est vrai, et qui lui enseignera peu à peu le grand monde moral; nous troublons cet ordre admirable. Au lieu de confirmer l'enfant dans l'idée de sa dépendance, nous la lui ôtons par nos complaisances; nous nous empressons de le servir, et sa faiblesse même lui devient par notre indulgence un moyen de pouvoir et d'autorité.

Comme il ne peut rien faire, il fait tout faire, et il s'habitue à la fois à l'inaction et au commandement. Ne servez pas trop l'enfant. Les enfans les plus servis sont les plus mal élevés, et cela du petit au grand. Si les meilleurs rois sont ceux qui dans leur jeunesse ont été malheureux, cela tient à ce que l'adversité, en contrariant l'homme, lui enseigne à ne compter que sur lui-même. Henri IV doit sa grandeur aux épreuves de sa jeunesse, et Louis XIV a beaucoup profité de la fronde; ce fut sa meilleure éducation. Nos complaisances maladroites font de nos enfans de petits tyrans qui nous amusent quand ils ont deux ou trois ans, nous tourmentent quand ils en ont sept, et nous désespèrent quand ils en ont vingt. Si ces tyrans encore étaient heureux! car nous avons beau donner beaucoup aux enfans, il vient un moment où le refus commence, et c'est à ce moment aussi que commence la passion qui est propre à tous les despotes, je veux dire la passion de l'impossible, qui arrive la dernière pour punir toutes les autres. De désirs en désirs, les enfans et les despotes arrivent vite aux bornes de la possibilité humaine, c'est-à-dire au refus, que le refus soit dans les hommes ou dans les choses. Il ne faut pas contrarier inutilement les enfans, disent les mères; il ne faut pas résister inutilement au despote, disent les flatteurs. Oui, mais il faut encore bien moins leur complaire inutilement, et comme il y aura toujours un moment où il faudra dire non, autant vaut le dire plus tôt que plus tard. L'enfant veut un gâteau, vous le donnez; il en veut deux, trois, quatre, vous refusez, et il pleure; il n'aurait pas pleuré davantage au premier gâteau refusé. Voilà l'histoire des tyrans au maillot. Prenez celle des empereurs romains, elle est la même. Rassasiés de tout, ils veulent l'impossible, car il n'y a plus que l'impossible qu'ils aient à désirer, — l'impossible dans le luxe, l'impossible dans la volupté, l'impossible dans la cruauté; mais qu'ils arrivent vite à l'impuissance des arts, à l'impuissance des sens, à l'impuissance des bourreaux, à l'impuissance même de la servitude romaine, quoiqu'il semble que là l'impossible ne soit pas une chimère, et que la servilité puisse aller aussi loin que la tyrannie! Elle s'arrête pourtant, et ce jour-là le despote meurt égorgé et insulté. Il eût vécu et il eût régné, s'il avait pu dès les premiers momens rencontrer un refus.

Et ne dites pas, pour vous excuser de trop servir les enfans, qu'il faut bien deviner et prévenir leur volonté, puisqu'ils ne peuvent pas l'expliquer par la parole. Êtes-vous donc de ceux qui croient que les enfans ne parlent pas quand ils n'ont point encore l'usage de la parole? Ils ont un langage plus expressif que le nôtre : c'est le langage d'action. L'action était tout dans l'éloquence antique, disait Démosthène. Or cette action si chère à l'éloquence antique et qui se com-

pose surtout de l'accent et du geste, voilà le langage des enfans. Ils y excellent, et nous devrions le rapprendre à leur école. « Cette langue n'est pas articulée, dit fort bien Rousseau, mais elle est accentuée, sonore, intelligible. L'usage des nôtres nous l'a fait négliger au point de l'oublier tout à fait... Les nourrices sont nos maîtres dans cette langue; elles entendent tout ce que disent leurs nourrissons; elles leur répondent, elles ont avec eux des dialogues très bien suivis, et quoiqu'elles prononcent des mots, ces mots sont parfaitement inutiles; ce n'est point le sens du mot qu'ils entendent, mais l'accent dont il est accompagné (1). Au langage de la voix se joint celui du geste, non moins énergique. Ce geste n'est pas dans les faibles mains des enfans, il est sur leur visage. Il est étonnant combien ces physionomies mal formées ont déjà d'expression : leurs traits changent d'un instant à l'autre avec une inconcevable rapidité. Vous y voyez le sourire, le désir, l'effroi naître et passer comme autant d'éclairs; à chaque fois vous croyez voir un autre visage (2). »

Puisque les enfans ont un langage fort intelligible pour exprimer leurs pensées dans tout ce qui leur est nécessaire, ne vous pressez pas d'interpréter l'enfant, ne lui prêtez pas vos pensées et vos sentimens, ne lui suggérez point ce qui n'est pas de son âge, ne hâtez pas son développement; laissez faire la nature, et laissez-lui sa marche et ses procédés, n'y substituez pas les vôtres. Dans le bas âge, la meilleure éducation, selon Rousseau, est celle qui élève le moins, celle qui contrarie le moins la nature.

Rousseau a raison quand il veut que les enfans restent enfans; mais qu'est-ce que les enfans? Que sont-ils capables de comprendre? Quel est leur monde? Y a-t-il pour eux un monde moral, ou n'y a-t-il que le monde physique? Grande question que Rousseau tranche sans hésiter en renfermant les enfans dans le monde physique et en leur interdisant le monde moral jusqu'à un certain âge. « Tant que l'enfant, dit-il, n'est frappé que des choses sensibles, faites que toutes ses idées s'arrêtent aux sensations, faites que de toutes parts il n'aperçoive autour de lui que le monde physique; sans quoi, soyez

(1) Je me souviens d'avoir lu dans les *Lettres édifiantes* qu'en Amérique les missionnaires s'aperçurent au bout de quelque temps que les sauvages qu'ils avaient instruits des vérités de la religion et qu'ils interrogeaient, pour mieux fixer ces vérités dans leur esprit, répondaient non pas à la question que les pères leur faisaient, mais selon l'accent de la question, si bien que si on leur demandait : « Y a-t-il un Dieu? » avec l'accent négatif, ils disaient aussitôt « non! » De même, si on disait : « L'homme peut-il être Dieu? » avec l'accent affirmatif, ils répondaient « oui. » Ces pauvres sauvages, n'entendant pas bien leur langue, mal parlée par les missionnaires, entendaient l'accent et non la parole. Nous avons en effet un autre accent pour dire oui que pour dire non, et cet accent est si sensible, que nous pourrions nous passer du mot. Le son de voix suffirait.

(2) *Émile*, livre Ier.

sûr qu'il ne vous écoutera point du tout, ou qu'il se fera du monde moral dont vous lui parlez des notions fantastiques que vous n'effacerez de sa vie (1). »

Nous retrouvons ici encore la prédilection que Rousseau a pour l'éducation naturelle et la peur qu'il a du développement des facultés intellectuelles de l'homme. Il veut retarder l'instant où l'enfant se mettra à réfléchir, parce que l'homme qui réfléchit est un animal qui se déprave; il veut donc que l'enfant reste le plus longtemps possible dans le monde physique, où il n'y a que des sensations, et qu'il n'entre que fort tard dans le monde moral, c'est-à-dire dans le monde des réflexions. Est-ce possible? Voilà ma première objection.

L'enfant est entouré par le monde moral comme par le monde physique, et il ne peut pas plus rester étranger à l'un qu'à l'autre. Étant homme et destiné à vivre dans le monde moral aussi bien que dans le monde physique, l'enfant acquiert peu à peu la connaissance de ces deux mondes, et si en commençant il vit plus dans l'un que dans l'autre, il voit cependant le monde moral s'ouvrir peu à peu pour lui. Rousseau craint qu'il n'y entre par la mauvaise porte, c'est-à-dire par la porte des préjugés et des conventions sociales. Il faut tâcher assurément qu'il n'y entre pas par cette mauvaise porte, mais par la bonne, et ce doit être là l'œuvre de l'éducation. Cependant vouloir lui fermer tout à fait ce monde qu'il voit partout, vouloir le confiner dans le monde physique, des deux connaissances qu'il doit acquérir progressivement lui interdire la plus importante, l'empêcher de marcher de peur qu'il ne tombe et lui ôter le libre développement de son âme après avoir plaidé si énergiquement pour qu'il ait le libre développement de ses membres, c'est une étrange prétention; c'est de plus une impossibilité, et je n'en veux d'autre preuve que les précautions que Rousseau est obligé de prendre pour cacher à son élève ce monde moral que la nature veut lui révéler peu à peu, mais que le philosophe ne veut lui révéler qu'à l'heure qu'il a marquée.

Voici par exemple un homme qui se met en colère devant Émile; la colère est une passion, les passions appartiennent au monde moral. Or Émile doit ignorer tout cela. Que faire? Un pédagogue vulgaire, et qui n'aurait point pour maxime de dérober le monde moral à la connaissance de son élève, profiterait peut-être de cette occasion pour dire à Émile que la colère est un péché capital que Dieu condamne et qu'il faut bien prendre garde de tomber dans la même faute que cet homme. Une passion, un péché, une faute, Dieu, toutes choses qu'Émile doit ignorer encore profondément! Mais pourtant

(1) *Émile*, livre II.

sa curiosité s'est éveillée : si vous n'y prenez garde, il va chercher ce qu'avait cet homme; il va réfléchir, il va entrer dans le monde moral. Que faire dans ce cas? « Eh! nous dit Rousseau, point de beaux discours, rien du tout, pas un seul mot. Laissez venir l'enfant. Étonné du spectacle, il ne manquera pas de vous questionner. La réponse est simple : *elle se tire des objets mêmes qui frappent ses sens*. Il voit un visage enflammé, des yeux étincelans, un geste menaçant, il entend des cris, tous signes que le corps n'est pas dans son assiette. Dites-lui posément, sans affectation, sans mystère : Ce pauvre homme est malade; il a un accès de fièvre (1). » Bon! voilà l'enfant préservé pour cette fois de la connaissance du bien et du mal moral et ramené par un stratagème salutaire à la connaissance du mal physique; mais prenez garde : dans cette comédie que vous jouez autour de l'enfant, il faut que tout le monde sache bien son rôle; qu'il y ait un seul acteur maladroit ou distrait, tout est perdu. Rousseau le reconnaît : « Un éclat de rire indiscret peut gâter le travail de six mois et faire un tort irréparable pour toute la vie... Je me représente mon petit Émile, au fort d'une rixe entre deux voisines, s'avançant vers la plus furieuse et lui disant d'un ton de commisération : — Ma bonne, vous êtes malade; j'en suis bien fâché! — A coup sûr cette saillie ne restera pas sans effet sur les spectateurs et peut-être sur les actrices. Sans rire, sans le gronder, sans le louer, je l'emmène de gré ou de force avant qu'il puisse apercevoir cet effet ou du moins avant qu'il y pense, et je me hâte de le distraire sur d'autres objets qui le lui fassent bien vite oublier. » Quels soins, quelles précautions pour remplacer la vérité! Et notez que si l'enfant s'aperçoit un seul instant qu'on l'a trompé, tout est perdu, ou bien, ce qui est pis encore, l'enfant, sans le dire et même sans s'en rendre un compte exact, prend un rôle dans la comédie qu'on joue autour de lui; il consent à être trompé, parce que l'appareil compliqué qu'on emploie pour le tromper l'amuse et flatte sa vanité. Je dirais volontiers qu'il se fait prince encore de ce côté, c'est-à-dire qu'il se prête de bonne grâce aux efforts qu'on fait pour le mettre en scène.

Les précautions que prend Rousseau pour faire croire à son élève que la colère est la fièvre me font souvenir d'une petite histoire que me contait il y a plusieurs années un médecin de mes amis. Il avait été appelé pour donner des soins à un jeune prince. C'était au mois de janvier. Il trouve l'enfant qui avait devant lui une grande corbeille de dragées qu'il remuait à pleines mains. Ne pensant qu'au mal que l'enfant pouvait se faire en mangeant ces dragées, le médecin lui demanda ce qu'il faisait là. « Je joue avec des haricots, répond l'enfant. —

(1) *Émile*, livre II.

Ah! très bien! » dit le médecin, songeant tout bas qu'il était fort heureux que l'enfant n'eût pas été curieux de mettre dans sa bouche un de ces haricots, car alors tout était perdu : il entrait dans le monde moral par la gourmandise. A quoi cela tenait-il? A un mouvement de curiosité de l'enfant, au sourire d'un domestique, à l'avertissement d'un petit camarade. Quel attirail pour faire vivre ainsi les enfans dans la fiction! quelles machines! quelle mise en scène perpétuelle! Dans l'éducation comme ailleurs, j'admire toujours combien il faut de mensonges pour étouffer la vérité, et combien il faut peu de vérité pour détruire beaucoup de mensonges.

On vient de voir s'il est possible de cacher le monde moral aux enfans. Voyons maintenant s'il est bon de le faire. Ici, au lieu de discuter contre Rousseau, j'aime mieux lui opposer un ouvrage fort justement estimé de Mme Necker-Saussure intitulé *l'Education progressive*. Rousseau croit qu'il faut retarder le plus possible l'entrée de l'enfant dans le monde moral; Mme Necker-Saussure croit au contraire qu'il faut l'y faire entrer de bonne heure et dès que la nature elle-même l'y amène, car la question n'est pas de savoir, comme le pense Rousseau, si l'enfant peut entrer dans le monde moral avant un certain âge; la question est de savoir s'il y entrera avec nous ou sans nous, avec un guide ou sans guide, selon une règle ou au hasard. Quoi que nous fassions ou quoi que nous ne fassions pas, le monde moral est tellement le milieu nécessaire de l'homme, que l'enfant s'y trouvera placé presque sans le savoir. Il vaut donc mieux l'y introduire nous-mêmes. Tel est le système de Mme Necker-Saussure dans son *Education progressive,* système fort opposé, comme on le voit, à celui de Rousseau; mais cette opposition même se rattache à des différences fondamentales de doctrine entre Rousseau et Mme Necker.

Rousseau croit que l'homme est bon primitivement et que la société seule l'a gâté; Mme Necker croit, selon la religion chrétienne, que l'homme est né disposé au mal, et que la nature humaine, pervertie par le péché originel, a besoin d'être redressée par la règle religieuse et morale. De là suit que Rousseau croit que la meilleure éducation est celle qui, ne faisant rien ou presque rien et laissant l'homme se développer lui-même, le laisse le plus près possible de la nature, c'est-à-dire du bien primitif. Point d'instruction religieuse, point d'instruction morale, sinon le plus tard possible. Quand l'enfant aura quinze ans, quand il sera près d'entrer dans la société, alors vous lui parlerez de la religion et de la morale. Encore vous ne lui en parlerez à cet âge que parce que, si vous ne lui en parliez pas, d'autres lui en parleraient. Mme Necker-Saussure au contraire, croyant à la corruptibilité originelle de la nature humaine, pense

que l'éducation morale et religieuse ne peut pas commencer trop tôt. Elle attaque sans hésiter le système d'éducation négative de Rousseau, dont le premier inconvénient à ses yeux comme aux miens est d'être impossible. Vous avez beau faire en effet, l'enfant ne restera pas isolé; il ne vivra pas dans une Thébaïde sans aucun commerce avec les hommes. Rousseau fait vivre son Émile dans un milieu imaginaire ou dans je ne sais quel château solitaire où le maître est seul avec l'enfant, où le précepteur conduit et dirige tout, où les domestiques même parlent et se taisent comme il veut. A ce compte et pour maîtriser ainsi la force des choses, il faut être grand seigneur ou deux ou trois fois millionnaire. Émile est donc une exception qui ne peut pas faire loi. Prenons les enfans du monde ordinaire; ils ont des camarades, ils ont des parens; ces parens ont des domestiques, et tout ce monde-là parle aux enfans et les instruit au bien ou au mal, même sans le vouloir. L'isolement moral des enfans est donc une chimère. De plus, les enfans, outre les suggestions inévitables du dehors, ont des penchans naturels, et ces penchans sont souvent mauvais. Les laisserez-vous se développer librement? ne chercherez-vous pas à les réprimer? L'âme de l'enfant n'est pas aussi indifférente et aussi inactive que veut le croire Rousseau; elle n'attend pas un certain âge pour vivre et pour agir. Le corps grandit, l'âme aussi, et Dieu n'a pas doué la nature morale de l'homme de moins de vitalité et de moins de sève que la nature physique. L'homme croît dans tous les sens. Ne devancez pas l'ordre de la nature : le précepte est excellent; mais suivez cet ordre, avancez quand elle avance, agissez quand elle agit. L'éducation et la nature doivent marcher du même pas. Il ne faut pas que l'éducation en soit encore aux commencemens quand la nature en est déjà au progrès. Trop de retard est aussi mauvais que trop de hâte. Quand le maître va trop lentement, de même que lorsqu'il va trop vite, l'élève finit par aller tout seul.

La meilleure preuve que la nature ne veut pas que l'enfant reste étranger au monde moral, c'est qu'il y a chez l'enfant dès ses premières années des sentimens qui l'introduisent dans le monde moral, — par exemple la sympathie, que Mme Necker-Saussure cite avec raison comme un des sentimens qui ont le plus de part dans l'éducation des enfans. La sympathie est un instinct qui, chez les enfans comme chez les hommes, tient à la fois du moral et du physique, et je dirais volontiers que, selon les divers degrés de l'éducation, la sympathie tient plus du physique que du moral, ou du moral que du physique; mais chez tous les hommes elle garde de sa double nature. Chez les enfans, elle est toute-puissante, et il est visible que ce sentiment est un des moyens que la nature emploie pour l'éducation

des enfans. L'enfant a besoin de s'accorder avec nous; il est triste quand nous sommes tristes, gai quand nous sommes de bonne humeur. Ce n'est pas seulement chez l'enfant la faculté de l'imitation qui fait qu'il se règle ainsi sur nous. Il nous imite, il est vrai, mais il nous ressent, si je puis ainsi parler, encore plus qu'il ne nous imite. Si la mère pleure, l'enfant pleure aussi. Est-ce un simple besoin d'imitation? Non, il ressent le chagrin de sa mère sans en savoir la cause. Mme Necker-Saussure croit, et je crois avec elle, que l'enfant a des affections avant d'avoir des idées, et que le cœur s'éveille dans l'homme avant l'intelligence. S'il en est ainsi, que penser d'une éducation qui négligerait dans l'enfant tout ce qui est sentiment pour s'attacher uniquement à ce qui est sensation, qui des deux parts de l'homme oublierait systématiquement la meilleure, et qui laisserait volontairement en friche ce coin de terre promise que nous avons tous en nous pour ne cultiver qu'un sol médiocre et grossier? Je reviendrai plus tard, dites-vous, vers ce coin de l'Éden. — Oui! mais l'Éden alors sera peut-être couvert de ronces, et cette terre vigoureuse, laissée à sa fécondité naturelle, aura pris la mauvaise végétation pour la bonne; vous aurez à extirper l'ivraie avant de pouvoir semer le froment.

La sensibilité des enfans, et je dirais volontiers l'aimable docilité de leur cœur, est une grande prise que nous avons sur eux; il ne faut pas la négliger, il ne faut pas non plus en abuser, car cette sensibilité a sa portée; elle n'est que celle d'un enfant, et par conséquent courte et limitée. Nous nous trompons souvent sur ce point. Ayant reconnu que les enfans ont de la sympathie et qu'ils ressentent ce que nous ressentons, nous en concluons à tort qu'ils ont toute la sensibilité d'un homme, et qu'on peut se servir de cette sensibilité comme d'un ressort dans l'éducation; mais en nous servant trop du ressort, nous le forçons. Que de parens qui, lorsque l'enfant a mal fait, lui disent d'un air affligé : Vous me faites de la peine, mon enfant! Et comme la première fois le moyen a réussi parce que l'enfant a vu que sa mère en lui parlant avait l'air sérieux et triste, et qu'il a ressenti l'émotion qu'il croyait voir à sa mère, les parens triomphent et disent qu'avec les enfans bien nés (et quels parens n'ont pas des enfans bien nés?) il suffit de s'adresser à la sensibilité pour empêcher ou corriger le mal. Qu'ils y prennent garde; quand ils disent à l'enfant, chaque fois qu'il fait une faute : Vous m'affligez, — l'enfant s'aperçoit que cette affliction est une manière de le gronder, et que ses parens prennent cet air grave et triste quand ils le veulent. Alors sa sympathie s'arrête, il ne ressent plus un chagrin dont on veut lui faire un châtiment. Il aurait pleuré si vous l'aviez grondé, parce qu'alors ce lui aurait été un chagrin d'être grondé. Il ne pleure plus

de votre tristesse, qui lui semble préméditée, ou, ce qu'il y a de pis, de même que vous prenez un air affligé, il prendra aussi un air triste et se tirera d'affaire avec quelques larmes. Dans le premier cas, sa sensibilité s'est émoussée à force d'être excitée, et ce sera désormais une prise de moins que vous aurez sur lui; dans le second, sa sensibilité se sera tournée en affectation et en simagrées, ce qui est une des maladies que prend le plus aisément la sensibilité.

Ce ne sont pas là les seuls inconvéniens de la sensibilité prise comme moyen d'éducation morale. La sensibilité et la sympathie sont de leur nature des facultés capricieuses et mobiles; elles dépendent du temps, du moment, de l'individu, de je ne sais combien de circonstances. Pourquoi étais-je sensible hier à telle ou telle émotion? Pourquoi ne le suis-je plus aujourd'hui? Pourquoi ai-je de la sympathie pour les douleurs et pour les joies de Paul et point pour celles de Pierre? Je ne sais. La sensibilité, à cause de la mobilité même de sa nature, ne peut point être une base solide pour la morale : elle est trop vacillante et trop personnelle. La morale doit toujours garder son caractère de règle et de loi; elle blâme ou elle approuve les actions, selon qu'elles sont mauvaises ou bonnes, et non pas selon qu'elles font peine ou plaisir, tandis que le propre de la sensibilité est de juger les choses selon qu'elles plaisent ou qu'elles déplaisent. Quand le père ou la mère dit à l'enfant : Ne faites point cela, parce que c'est mal, ou bien parce que je ne le veux pas, j'entends et j'approuve ce langage. Dans le premier cas, ils parlent au nom de la morale, et dans le second, au nom de leur autorité, deux choses que l'enfant n'a point à discuter, et dont le père et la mère n'auront à lui rendre compte que plus tard. Quand au contraire ils disent à l'enfant, à propos de ce qu'il fait ou de ce qu'il dit : Vous me faites de la peine ou vous me faites du plaisir, l'enfant, qui s'aperçoit bien vite qu'il y a d'autres choses que ses actions, bonnes ou mauvaises, qui font plaisir ou peine à ses parens, n'attribue plus aux paroles du père et de la mère l'autorité toute particulière qu'elles doivent avoir; il ne s'habitue pas à l'idée d'une règle inflexible comme est la loi morale, ou d'un pouvoir sacré comme est le pouvoir domestique; il s'habitue à croire qu'il n'y a dans le monde moral que des émotions de joie ou de peine, et non des préceptes et des devoirs. Les enfans élevés à l'aide de la sensibilité n'ont point l'idée du devoir.

Il ne faut donc pas trop user de la sensibilité; il ne faut pas non plus la négliger. Il faut la cultiver comme les autres facultés morales de l'enfant, sans lui donner ni trop de soins, ni pas assez, et en suivant la marche de la nature elle-même. Il y a d'ailleurs, et c'est là une juste et touchante observation de Mme Necker-Saussure,

il y a dans les événemens ordinaires de la vie de quoi développer suffisamment la sensibilité de l'enfant. Les coups que la mort et la fortune frappent dans la famille, voilà d'inévitables occasions qui excitent la sensibilité de l'enfant sans la forcer. Voilà les momens où il ressent les chagrins du père et de la mère, où il tâche de les consoler par ses caresses, parce qu'il comprend que ses parens souffrent véritablement, et que, sans savoir la cause de leurs souffrances, il en voit et il en sent l'effet. Même dans ces tristes occasions, ne cherchez pas à trop vous consoler en partageant votre douleur avec vos enfans; épargnez-leur encore l'apprentissage de la douleur humaine; laissez-leur la douleur enfantine. C'est par leur douce et gracieuse présence qu'ils doivent vous consoler; ce n'est point par leurs larmes. Surtout contentez-vous de ces inévitables initiations à la douleur que Dieu ménage aux enfans de toutes les familles, aux enfans des rois comme à ceux des pauvres, et n'allez pas, pour exciter la sensibilité des enfans, inventer des épreuves morales. Ne cherchez point à développer plus vite et plus fort que ne le veut la nature ou la sensibilité — l'activité ou la moralité de l'enfant par des scènes inventées à plaisir. Le XVIIIe siècle aimait fort ces petits drames d'éducation qui se jouent autour de l'enfant, où tout le monde prend un rôle, le jardinier, le valet de chambre, le précepteur, et où l'enfant en a un lui-même sans le savoir (et Dieu veuille qu'il ne le sache jamais!). Il y a de ces scènes dans l'*Émile*, il y en a encore plus dans *Adèle et Théodore*, de Mme de Genlis, qui les défend comme utiles dans l'éducation. « Vous ne sauriez croire, dit la mère d'Adèle et de Théodore, écrivant à une de ses amies, vous ne sauriez croire combien cette manière de donner des leçons est amusante; au lieu de ces froids sermons, si ennuyeux à répéter et à entendre, et qui fatiguent également les instituteurs et les élèves, nous avons le plaisir d'inventer de jolis plans que nous mettons en action, et de faire jouer les principaux acteurs, sans qu'ils aient la peine d'apprendre leurs rôles. Et je vous assure que ces petites comédies, qui durent souvent dix ou douze jours, ont pour nous un intérêt et nous procurent un plaisir dont vous ne pouvez vous faire une idée (1). » Je ne sais pas si ces scènes amusent les parens qui les jouent, mais elles risquent d'énerver les enfans, s'ils les prennent pour vraies, et de fausser pour longtemps leur jugement, s'ils s'aperçoivent que ce sont de petites comédies.

Rien n'est beau que le vrai; le vrai seul est aimable.

Cette maxime est de mise dans l'éducation encore plus que dans la

(1) *Adèle et Théodore*, t. II, p. 102.

littérature, et si je cherchais à déterminer quel est l'avantage particulier de la vérité dans l'éducation, je dirais qu'elle calme et qu'elle affermit les esprits parce qu'elle est simple, tandis que la fiction et le drame les agitent, parce que la fiction et le drame sont compliqués de leur nature.

Rien n'est si bon aux enfans que le calme et la simplicité. « Un habile médecin allemand était frappé, en arrivant en France, dit Mme Necker, de voir à quel point on y cherchait à exciter la vivacité des enfans. — Il m'a paru, dit-il, que les mères jouaient trop avec leurs enfans dans la première époque de leur vie, et qu'elles excitaient trop tôt leur vivacité. En Allemagne, on entend souvent les mères recommander à leurs enfans de se tenir tranquilles.... Je crois en effet, continue Mme Necker, que bien souvent nous agitons trop les enfans. Il ne faut pas les laisser s'ennuyer, je l'accorde : l'ennui est une léthargie de l'âme; mais ce qui ramène sans cesse une telle maladie, c'est l'excès des distractions que nous croyons devoir donner aux nouveau-nés (1). » L'excès de la distraction pour les enfans nouveau-nés, l'excès de l'amusement pour les enfans et pour les jeunes gens introduit de fausses idées dans l'esprit de l'homme, et c'est là le principal reproche que je fais à la méthode qu'ont les parens de trop amuser les enfans. Ils commencent par s'en amuser beaucoup eux-mêmes, quand les enfans sont tout petits; ils finissent par se plaindre que les enfans, à mesure qu'ils grandissent, ne soient plus amusables qu'à grands frais. Le mal va plus loin que cette plainte. La vie humaine est un cercle de devoirs et de travaux, non de plaisirs. Or qu'arrive-t-il quand vous habituez l'homme de si bonne heure à tant s'amuser? Vous lui faites une enfance qui est le contre-pied de la vie, et qui par conséquent n'en est pas l'apprentissage; vous l'accoutumez à demander à la vie plus qu'elle ne peut lui donner, et vous lui préparez les plus cruels désappointemens. Les enfans ont une qualité charmante, c'est leur sérénité, et leur sérénité tient à ce qu'ils n'ont que des impressions et des distractions mesurées à leur force, tant qu'ils sont laissés à eux-mêmes. Les hommes à leur tour ont une qualité admirable, c'est leur patience, et la patience de l'homme tient à l'expérience qu'il fait chaque jour de la vie; il sait ce qu'elle donne et ce qu'elle refuse. Quand vous donnez à l'enfant l'habitude de la distraction, je veux dire de la distraction qui lui vient de l'empressement des autres et non de son activité enfantine, vous ôtez à l'enfant sa sérénité, que vous remplacez fort mal par la joie turbulente et affairée que vous lui procurez. L'enfant qui n'a pas eu de sérénité risque fort d'être un homme qui

(1) *Éducation progressive* de Mme Necker-Saussure, t. Ier, p. 175-177.

n'aura pas de patience, et cela par la même raison. Il demandera à la vie les amusemens qu'on a donnés à son enfance, et comme il ne les trouvera pas, comme il rencontrera les devoirs et les travaux au lieu des plaisirs, il s'impatientera contre la condition humaine ou plutôt contre la société, qui ne l'amusera pas assez. Les enfans amusés sont en général des jeunes gens tristes et mécontens.

L'art de l'éducation de l'enfance est donc d'étudier attentivement quelle est la nature de l'enfant, de ne rien lui refuser de ce qui est à sa portée naturelle, soit dans le monde moral, soit dans le monde physique, mais de ne point ajouter à la portée de ses mains, de ses idées et de ses affections par un empressement indiscret. Ne supprimez rien de ce qu'il y a dans l'enfant, n'y ajoutez rien, n'y substituez rien. Point d'inertie et d'inaction, sous prétexte d'aider à l'éducation naturelle; point de développement systématique et prématuré, sous prétexte d'avancer l'éducation morale de l'enfant.

Pourquoi Mme Necker-Saussure a-t-elle mieux compris l'enfant que ne l'a fait Rousseau? C'est qu'elle a vu qu'il y avait dans l'enfant deux choses : une création et une ébauche, quelque chose d'achevé et quelque chose de commencé, une perfection qui en prépare une autre, un enfant et un homme. Dieu, qui a composé la vie humaine de plusieurs pièces, a voulu, il est vrai, que toutes ces pièces se rapportassent l'une à l'autre; mais il a voulu aussi que chacune de ces pièces fût complète en soi, si bien que chaque âge de la vie a ce qu'il lui faut pour le but de sa saison et ce qu'il lui faut aussi pour amener la saison prochaine. Admirable combinaison de buts et de moyens qui se manifeste à tous les degrés de la création! Tout est but et tout est moyen; tout est absolu et tout est relatif. Prenez l'homme, et considérez-le en lui-même : c'est une création complète, une œuvre qui a en elle son but et ses moyens; il est, par son âme immortelle, une personne indépendante, soit dans le temps, soit dans l'éternité. Prenez l'humanité; l'homme n'est plus que l'élément d'un grand tout, et l'humanité elle-même n'est dans le monde qu'une des parties de la création. Les générations s'enfantent et se préparent les unes les autres, et quand je considère cette loi de la continuité humaine, je me prends à croire que mon père n'a existé que pour que j'existasse, et que je n'existe moi-même que pour que mon fils existe à son tour. Que suis-je donc? Un germe sorti d'autres germes, et d'où sortiront à leur tour d'autres germes. Suis-je pour eux? suis-je pour moi? Je suis pour eux et je suis pour moi; je suis en même temps un tout et une partie, un monde et l'élément d'un monde.

Ce qu'est l'homme à l'égard des générations humaines, chaque âge l'est à l'égard de la vie tout entière. Chaque âge est un tout organisé pour vivre, et qui a en soi ce qu'il lui faut pour atteindre

son but. Cela est visible et admirable dans l'enfant. L'enfant est une créature ignorante; mais cette créature a en elle tout ce qu'il faut pour s'instruire, et ses organes sont si bien disposés pour cet effet, que nous ne retrouvons pas après l'enfance la délicatesse et la vivacité d'organes que nous avions alors. Nous apprenons moins vite dans la jeunesse et dans l'âge mûr que dans l'enfance, parce que nous avons moins besoin d'apprendre. L'enfant est une créature faible et dépendante; mais cette créature a ce qu'il faut pour obtenir le secours qui lui est nécessaire. Elle a le don d'inspirer la pitié et l'affection; tout enfin dans l'enfance est disposé pour faire vivre l'enfant et pour le faire croître. De ce côté, rien ne manque à l'enfant; il est complet. Essayez de concevoir l'enfant autrement que l'a fait la nature : tantôt vous lui donnerez moins qu'il n'a, ce que fait Rousseau, qui lui refuse la nature morale; tantôt vous lui donnerez plus qu'il n'a, en le traitant comme s'il avait une intelligence déjà mûre et une raison déjà formée. Vous en faites enfin, ou bien un animal gracieux et vif, ou bien un homme, trop ou trop peu. L'enfant au contraire est un être parfait comme enfant, et il a au plus haut degré toutes les facultés et toutes les grâces qui conviennent à son âge.

Nous voyons bien toutes les facultés de l'enfant, nous avons même l'idée de sa perfection; mais cette perfection nous trompe, ou plutôt elle nous cause une illusion singulière. Comme nous sommes toujours disposés à voir l'homme dans l'enfant, nous jugeons de l'un sur l'autre, et nous croyons que ces qualités merveilleuses que nous découvrons dans l'enfant, cette délicatesse d'organes, cette grâce de mouvemens, cette singulière facilité à apprendre, que tout cela se conservera dans l'homme en s'accroissant chaque jour davantage, et de là l'habitude que les parens ont de se promettre un brillant avenir pour leurs enfans. Quels hommes ce seront, se disent-ils, étant de si gracieux enfans! Grande erreur que n'expliquent pas seulement les préjugés de l'amour paternel et maternel! Les parens se trompent moins qu'on ne le croit quand ils trouvent que leurs enfans sont vifs, aimables, ingénieux, intelligens. Ils sont tout cela en effet, mais ils le sont comme enfans. Le tort est de croire qu'ils le seront comme hommes, et de conclure de l'enfance à la jeunesse ou à l'âge mûr. Si l'homme devait toujours grandir, il finirait par toucher au ciel. Il en est de la taille de son esprit comme de celle de son corps; elle s'arrête quand elle a atteint sa stature. Il grandit; donc il grandira toujours! fort sotte manière de raisonner, dont tout le monde se moquerait s'il s'agissait du corps de l'homme, et que tout le monde adopte plus ou moins, quand il s'agit de l'esprit. L'enfant arrive vite à la perfection de son âge et s'y arrête; c'est nous qui, dans nos prédilections paternelles, prenons cette perfection de l'enfant pour

un progrès qui doit continuer. Il n'en est rien. S'il y avait autant d'hommes distingués qu'il y a d'enfans ingénieux, le monde n'y suffirait pas. Dieu y a mis ordre, si je puis ainsi parler; il a donné à l'enfant d'arriver promptement à tout ce qu'il doit être comme enfant. Alors commence à se faire le jeune homme, mais déjà la marche est moins rapide et les progrès sont moins grands, et cependant, quoique le jeune homme retarde déjà sur l'enfant, qu'est-ce que ce retard sur celui qui se fait de la jeunesse à l'âge mûr? Nous serions encore trop heureux si la maturité donnait dans tous les hommes tout ce que promet la jeunesse. Que de désappointemens encore! Combien d'hommes s'arrêtent à vingt-cinq ans et restent toujours des jeunes gens qui promettent, de même que beaucoup de jeunes gens sont déjà restés et resteront toujours des enfans de belle espérance! Que d'étapes dans la vie humaine, et qu'il y a peu d'hommes qui les font toutes! Il n'y a de grands hommes que ceux qui grandissent toujours, qui ajoutent les progrès de la jeunesse à ceux de l'enfance, les progrès de l'âge mûr à ceux de la jeunesse, et qui, comme des chênes vigoureux, ne se couronnent que dans leur extrême vieillesse. Mais aussi combien parmi les hommes il y a peu de ces sèves vivaces à qui chaque année donne une nouvelle feuille et chaque âge une nouvelle force!

J'ai aimé à comparer l'éducation que Rousseau veut donner à Émile enfant avec l'éducation que Mme Necker-Saussure veut donner au petit enfant, et à signaler la supériorité de l'une sur l'autre. Cette supériorité, selon moi, tient à ce que Mme Necker voit l'enfant tel qu'il est, tout entier, avec sa double nature morale et physique, et croit que l'éducation doit s'appliquer également dès les premiers momens à ces deux natures de l'homme, tandis que Rousseau, accommodant l'enfant à son système, croit que les deux natures de l'homme sont séparées, qu'il faut retarder le développement de l'une et aider au développement de l'autre. De cette façon, son élève dans le commencement n'est que la moitié de l'homme, c'est-à-dire l'homme animal, et Rousseau attend que la seconde moitié de l'homme, l'homme moral, soit près d'éclore pour s'en occuper. « Grande erreur, dit avec raison Mme Necker-Saussure, de croire que la nature procède dans cet ordre systématique! Avec elle, on ne saisit de commencement nulle part; on ne la surprend point à créer, et toujours il semble qu'elle développe (1). »

Nous en avons fini avec l'enfant comme le conçoit Rousseau, c'est-à-dire avec l'homme animal; voyons maintenant l'homme moral, c'est-à-dire l'instruction morale et religieuse d'Émile, ou la profession de foi du vicaire savoyard.

(1) *Éducation progressive*, t. Ier, p. 261.

II. — L'INSTRUCTION ET L'ÉDUCATION MORALE.

I.

La conduite de la vie dépend de l'instruction de l'esprit presque autant que de l'éducation du cœur. Avant donc de s'occuper particulièrement de l'éducation morale d'Émile, avant de lui révéler les idées religieuses qui devront lui servir de règles et d'appuis, Rousseau s'occupe de la manière d'instruire Émile et de former son esprit. Il ne cherche pas si Émile doit être appliqué aux lettres plutôt qu'aux sciences, aux sciences plutôt qu'aux lettres, toutes questions dont Rousseau ferait grand fi : il explique seulement de quelle façon il veut s'y prendre pour développer l'esprit de son élève. Cette méthode d'instruction a ses avantages et ses inconvéniens, qui méritent d'être examinés.

De même que l'enfant a sa sensibilité, sa moralité et son activité, mais que tout cela est d'un enfant et non d'un homme, de même il a aussi de la mémoire, de l'intelligence et du raisonnement, mais tout cela aussi dans la mesure d'un enfant et non d'un homme : voilà le principe qu'il ne faut jamais oublier. De ce côté, la faculté la plus intéressante à étudier dans les enfans est la mémoire, parce que nous y pouvons voir plus clairement qu'ailleurs la méthode naturelle d'instruction que suivent les enfans. Rousseau croit que « les enfans, n'étant pas capables de jugement, n'ont point de véritable mémoire. Ils retiennent des sons, des figures, des sensations, rarement des idées, plus rarement leurs liaisons (1). » Les enfans n'ont pas la mémoire des hommes, mais ils ont la mémoire des enfans, celle qu'il leur faut, celle qui les initie le plus vite possible aux connaissances qui leur sont le plus nécessaires, celle qui leur apprend la langue et l'écriture, celle qui les met en communication avec le monde qui les entoure.

Rousseau ne semble pas d'avis de faire apprendre plusieurs langues aux enfans. « L'enfant, dit-il, ne peut apprendre à parler qu'une langue. Il en apprend plusieurs, me dit-on : je le nie. J'ai vu de ces petits prodiges qui croyaient parler cinq ou six langues. Je les ai entendus successivement parler allemand en termes latins, en termes français, en termes italiens; ils se servaient à la vérité de cinq ou six dictionnaires, mais ils ne parlaient toujours qu'allemand (2). » Rousseau a mille fois raison. A prendre la langue comme l'expression de l'intelligence propre à chaque homme et à chaque peu-

(1) *Émile*, livre II.
(2) *Ibid.*

ple, on n'a jamais qu'une langue, celle de sa nature et de sa nation, eût-on vingt idiomes différens à sa disposition. Cependant il y a dans les langues deux choses à considérer, l'étude grammaticale et l'étude littéraire d'une part, la pratique de l'autre. Les enfans n'apprennent les langues que par la pratique. Donnez-leur une seule langue à apprendre ou donnez-leur-en plusieurs, c'est pour eux à peu près la même chose. Leur mémoire suffira à plusieurs comme à une seule; mais ne croyez pas qu'il y ait autre chose que la mémoire qui soit en jeu dans l'apprentissage qu'ils font d'une ou de plusieurs langues. Il n'y a là pour eux aucune étude littéraire, et ce serait une grande erreur que de croire que l'intelligence s'accroît à mesure que s'accroît le nombre des mots dont elle peut se servir. La meilleure preuve que cet apprentissage des langues est une pure affaire de mémoire, c'est que les enfans ne sont pas dispensés de rapprendre plus tard les langues qu'ils se sont habitués à parler dans leur enfance, pour peu qu'ils veuillent en savoir la grammaire et la littérature; ils ne gardent de la pratique de leur enfance qu'une plus prompte et plus facile connaissance du dictionnaire de la langue : c'est quelque chose assurément, mais ce n'est pas tout; car des trois parties fondamentales de toute langue, la grammaire, le dictionnaire et la littérature, le dictionnaire est la moins importante et celle qui est le moins une science. Cette nécessité de rapprendre par l'intelligence ce qu'on avait appris par la mémoire n'existe pas seulement pour les langues : elle existe pour toutes choses, et Rousseau a raison de dire « qu'il faut que les enfans rapprennent, étant grands, les choses dont ils ont appris les mots dans l'enfance (1). »

Si l'apprentissage de plusieurs langues dans l'enfance ne fortifie pas l'esprit des enfans, l'affaiblit-il? Ne fait-il pas prévaloir de trop bonne heure les mots sur les choses? Mme Necker-Saussure fait à ce sujet une juste et curieuse observation. Elle commence par faire remarquer que les enfans apprennent les langues avec une extrême facilité, et que jamais les idiomes divers ne se mêlent dans leurs petits discours. « Il n'y a surtout aucun risque de confusion, dit-elle, quand la même personne s'adresse toujours à l'enfant dans la même langue. Alors, l'idée de cette personne se liant dans son souvenir à celle d'une certaine manière de parler, il emploie cette manière en lui répondant. » Mme Necker ajoute : « C'est là sans doute un moyen commode de faciliter à l'enfant une acquisition importante; mais je ne crois pas qu'il puisse en résulter un bien grand développement d'intelligence, du moins n'est-il pas comparable à celui que fait obtenir l'étude régulière d'une langue. Il est douteux que la connaissance purement pratique d'un idiome contribue beaucoup à former

(1) *Émile*, livre II.

l'esprit. Aussi l'on ne voit pas que les habitans des pays frontières, qui savent toujours deux langues à la fois, aient l'esprit plus délié que les autres hommes; et chez ces peuples du Nord, où les enfans apprennent dès le berceau à s'exprimer dans plusieurs idiomes, les génies transcendans ne semblent pas plus abondans qu'ailleurs, quoiqu'il règne généralement une facilité de compréhension très remarquable. Il y aurait à cet égard des faits intéressans à observer. L'union de la pensée et de la parole est si intime, que les effets de leur première association ne sauraient être indifférens. L'influence d'une éducation *polyglotte* serait en conséquence utile à étudier (1). »

Mme Necker pose la question comme elle doit, selon moi, être posée. L'apprentissage de plusieurs langues dans l'enfance est une commodité que l'enfance ménage à la jeunesse; mais il ne faut prendre cette acquisition que pour ce qu'elle vaut. Avoir plusieurs mots dans la bouche, ce n'est pas avoir plusieurs idées dans l'intelligence. Cela est vrai même pour les gens qui ne parlent qu'une seule langue avec abondance, et vrai aussi pour ceux qui en parlent plusieurs. L'homme qui sait plusieurs langues, c'est-à-dire qui en sait la grammaire et la littérature, vaut, selon un vieil adage, plusieurs hommes; mais l'homme qui parle seulement plusieurs langues, et qui n'en sait que le dictionnaire, cet homme-là ne vaut que ce que vaut son intelligence. Je serais même tenté de dire qu'au lieu de croire augmenter l'intelligence par les instrumens multipliés que vous lui donnez, il faut fortifier autant que possible l'intelligence pour la rendre capable de suffire à ces nombreux instrumens. Il ne faut pas être un esprit médiocre pour supporter de parler plusieurs langues; autrement on n'est qu'un sot polyglotte qui a plus de moyens que tout autre de prouver sa sottise.

Rousseau ne veut pas non plus qu'on enseigne l'histoire aux enfans. Les enfans, selon lui, ne sont point capables de goûter l'histoire, parce que « la véritable connaissance des événemens n'est point séparable de celle de leurs causes, de celle de leurs effets, et que l'historique tient de si près au moral, que l'on ne peut pas connaître l'un sans l'autre (2). » Cette histoire des causes et des effets est l'histoire faite pour les hommes; mais il y a aussi une histoire faite pour les enfans, ou plutôt une histoire qu'ils se font eux-mêmes, et de même que leur mémoire, quoique incapable de jugement, est pourtant une mémoire qui leur sert beaucoup, de même l'histoire qu'ils se font, quoiqu'elle ne rapporte pas les effets à leur cause, n'en est pas moins expressive et animée. Il est bien entendu que je ne parle pas ici de ces histoires où l'auteur, sous prétexte de se pro-

(1) *Éducation progressive*, livre II, p. 237-238.
(2) *Émile*, livre II.

portionner à l'esprit des enfans, se fait niais et plat de propos délibéré; je parle de l'histoire telle que les enfans se la représentent. Si vous leur racontez Abraham, Isaac, Jacob, Joseph, soyez sûrs qu'ils ne comprendront pas la grandeur et la beauté de la vie patriarcale comme vous la comprenez; ils s'en feront cependant une image, et ils n'oublieront aucun des traits principaux de l'histoire que vous leur racontez. Je sais bien qu'ils seront forcés plus tard de rapprendre cette histoire, mais y a-t-il là de quoi nous étonner? N'est-ce pas notre sort, pendant notre vie, de rapprendre sans cesse ce que nous avons appris? Je croyais connaître Tacite; je viens de le relire, je l'ai mieux entendu, j'y ai pénétré plus profondément. Nous passons notre vie à apprendre ce que nous savons. Chaque âge fait la science à sa taille. Les enfans ont aussi une histoire, une philosophie, une théologie à leur taille. Ces diverses sciences n'entrent pas toutes faites dans l'esprit des enfans, elles s'y font au contraire peu à peu, s'y développent, y grandissent, et passent de l'enfance à l'âge mûr avec l'intelligence même de l'enfant. L'histoire n'est d'abord qu'une image et un tableau, et l'enfant ne s'inquiète pas si c'est conte ou vérité. Plus tard, le triage se fait dans son esprit entre les événemens et les fictions, et une de ses premières questions, quand vous lui racontez quelque chose, est de demander si c'est vrai. Plus tard enfin il s'inquiète des causes et des effets, et il mêle la philosophie à l'histoire. Voilà les diverses phases de l'histoire telle qu'elle se fait dans l'esprit de l'enfant et dans l'esprit de l'homme. Il en est ainsi de toutes nos connaissances. Rousseau les interdit à l'enfance, parce qu'il ne les conçoit qu'à leur plus haut degré; il oublie que l'enfant, quand il les apprend, les proportionne à son intelligence. Singulière histoire! direz-vous. Petite assurément, mais qui contient la grande, comme l'esprit de l'enfant contient l'esprit de l'homme.

Rousseau a horreur des livres dans l'éducation. Cependant il faut bien lire ou tout au moins savoir lire et écrire : quelle méthode prendrons-nous pour apprendre à lire et à écrire à Émile? Ici écoutons le philosophe. Il y a, si je ne me trompe, un singulier mélange d'erreur et de vérité dans ses réflexions : « On se fait, dit-il, une grande affaire de chercher les meilleures méthodes d'apprendre à lire; on invente des bureaux, des cartes; on fait de la chambre d'un enfant un atelier d'imprimerie. Locke veut qu'il apprenne à lire avec des dés. Ne voilà-t-il pas une invention bien trouvée? Quelle pitié! Un moyen plus sûr que tous ceux-là, et celui qu'on oublie toujours, est le désir d'apprendre. Donnez à l'enfant ce désir, puis laissez là vos bureaux et vos dés; toute méthode lui sera bonne (1). » Tout dépend

(1) *Émile*, livre II.

donc du désir d'apprendre, et l'intelligence ne se met en mouvement que par le désir de savoir; mais comment faire naître le désir? Alors vient cette mise en scène dont Rousseau fait un si fréquent usage dans l'éducation de son élève. Émile reçoit quelquefois de son père, de sa mère, de ses parens, de ses amis, des billets d'invitation pour un dîner, pour uue promenade, pour une partie sur l'eau, pour voir quelque fête publique. Il faut lire ces billets. Lisez-les-moi, mon ami, dit Émile. — Je n'ai pas le temps! Ou bien : Non! vous m'avez refusé hier quelque chose; c'est à mon tour aujourd'hui. — Ah! si je savais lire! Il commence; autre billet qui vient et qu'il déchiffre à moitié. Il s'agit d'aller demain manger de la crême..., on ne sait où ni avec qui. Combien on fait d'efforts pour lire le reste! Voilà la manière de donner à Émile le désir de savoir lire. Examinons-la un instant.

Défions-nous, j'y consens, comme le veut Rousseau, des méthodes abrégées d'enseignement et des recettes ingénieuses à l'aide desquelles on apprend tout en peu de temps. Ces inventions sont toutes fondées sur le principe absurde de *faire apprendre les choses sans y penser*. J'aimerais autant inventer un moyen d'exercer le corps sans le remuer. Comme c'est la pensée qu'il s'agit de développer par l'instruction, c'est elle qui doit agir. C'est la peine et le travail qui instruisent, et l'homme profite toujours moins de ce qu'il apprend que de la manière dont il l'apprend. Le travail a deux effets dont l'un est bien plus grand que l'autre : il crée une œuvre, mais il crée surtout un ouvrier, et c'est là sa plus grande efficacité. Gardons-nous donc bien de supprimer la peine dans l'étude; nous en supprimerions la plus grande utilité. « Boileau se vantait, dit Rousseau, d'avoir appris à Racine à rimer difficilement. Parmi tant d'admirables méthodes pour abréger l'étude des sciences, nous aurions grand besoin que quelqu'un nous en donnât une pour les apprendre avec efforts (1). »

Faire du travail un jeu ou du jeu faire un travail, c'est du même coup défigurer le travail et le jeu : le travail alors devient frivolité, ou le jeu devient ennui; mais c'est surtout troubler l'ordre établi par la loi divine et ôter au travail le caractère grave et sacré que Dieu lui a donné. Le travail est pour l'homme un châtiment, mais un de ces châtimens *médicinaux* dont parle saint Augustin dans *la Cité de Dieu*, c'est-à-dire un châtiment qui corrige et qui purifie ceux qu'il frappe. Le travail est même un tel bien, quoiqu'il soit un châtiment, que saint Augustin croit qu'Adam dans le paradis terrestre, avant sa faute et sa punition, a travaillé par plaisir et par

(1) *Émile*, livre III.

goût. Il reste dans le travail, tout pénible qu'il est d'abord, un peu de cette joie qui l'aurait accompagné dans le paradis terrestre.

Jusqu'ici je suis tout à fait de l'avis de Rousseau : le travail est bon à l'homme, l'effort est utile à l'esprit, et vouloir apprendre les choses sans y penser n'est qu'un moyen compliqué de rester ignorant; mais je ne suis plus de l'avis de Rousseau, quand il prétend qu'il faut donner à l'enfant le désir du travail et ne jamais lui en imposer la nécessité. Rousseau oublie ici que le travail est un devoir. Il n'y a pas de mal assurément que le travail soit un goût, pourvu qu'il soit bien entendu que le travail n'a pas seulement le goût pour cause et pour principe. La distinction est importante : on n'est pas coupable de n'avoir pas tel ou tel goût, mais c'est une faute que d'admettre ou d'éluder un devoir, et voilà ce qu'il faut que l'enfant apprenne de bonne heure. L'apprentissage du devoir est une partie essentielle du travail et la partie qu'il faut le moins négliger dans l'éducation. Dites que le travail est utile, oui! Dites qu'il est agréable, oui, j'y consens! Mais dites surtout que le travail est obligé et qu'il est la loi imposée à tout le monde, car c'est la vérité fondamentale de la vie. Quand le travail en effet n'est pas une nécessité matérielle comme pour le grand nombre, il est une nécessité morale. Le riche doit travailler pour ne pas mourir des vices de l'oisiveté, comme le pauvre pour ne pas mourir de faim.

Je m'arrangerai, dit Rousseau, pour donner à mon élève le désir d'apprendre : qui vous dit que la paresse de l'élève ne sera pas plus ingénieuse encore pour désirer ne pas apprendre? Si c'est une lutte d'habileté, je parie d'avance pour la paresse; elle sera plus industrieuse à se défendre que le maître à la combattre. Voyez dans le conte de Voltaire, *Jeannot et Colin*, le programme de l'éducation du jeune marquis de la Jeannotière. — Point de latin, « car il est clair qu'on parle beaucoup mieux sa langue, quand on ne partage pas son application entre elle et des langues étrangères. » — Point de géographie : « à quoi cela servirait-il? Quand M. le marquis ira dans ses terres, les postillons ne sauront-ils pas les chemins? » — Point d'histoire : « toutes les histoires anciennes ne sont que des fables convenues, et pour les modernes, c'est un chaos qu'on ne peut débrouiller. » — Point de géométrie : « si M. le marquis a besoin d'un géomètre pour lever le plan de ses terres, il les fera arpenter pour son argent..... Enfin, après avoir examiné le fort et le faible des sciences, il fut décidé que M. le marquis apprendrait à danser. » Ne prenez pas cette scène charmante pour une comédie : c'est le tableau vif et piquant de la victoire de la paresse sur les désirs d'apprendre qu'on veut lui donner. Voici, dit un précepteur ingénieux, une bonne raison pour savoir. — Oui, mais voici, répond la

paresse plus ingénieuse encore, une meilleure raison pour ne pas savoir. Qui décidera, puisque, selon Rousseau, il faut que le désir vienne à l'élève? Revenons-en au devoir; là, il n'y a pas de détours possibles. Quand je dis à l'élève : Travaillez, le travail est une loi, — il ne peut pas me répondre que cette loi n'est pas de son goût; la loi n'a pas la prétention d'être du goût des gens : elle est leur règle, et non leur plaisir. Mais quand je dis à l'élève d'avoir le désir du travail, s'il me répond qu'il ne l'a pas, le voilà quitte avec moi.

Préoccupé de l'idée de mettre l'homme aux prises avec les choses et non avec les livres, il y a un livre pourtant que Rousseau excepte de la condamnation et qu'il regarde comme un excellent traité d'éducation naturelle. « Ce livre, dit Rousseau, sera le premier que lira mon Émile; seul il composera durant longtemps toute sa bibliothèque... Il servira d'épreuve durant nos progrès à l'état de notre jugement, et tant que notre goût ne sera pas gâté, sa lecture nous plaira toujours. Quel est donc ce merveilleux livre? Est-ce Aristote? est-ce Pline? est-ce Buffon? Non, c'est *Robinson Crusoé* (1)! » Ce qui frappe et ce qui enchante Rousseau dans *Robinson*, c'est de voir un homme retrouvant peu à peu par son travail et par son industrie les arts de la civilisation les plus nécessaires à l'homme. Robinson, pour se vêtir, se loger, se nourrir, se défendre, se fait tour à tour tailleur, maçon, menuisier, potier, vannier, forgeron, armurier, que sais-je? Son esprit et ses mains sont sans cesse en jeu, et cet apprentissage de tous les arts utiles semble à Rousseau une admirable méthode d'éducation. « Dans ce livre, dit-il, tous les besoins naturels de l'homme se montrent d'une manière sensible à l'esprit d'un enfant, et les moyens de pourvoir à ces mêmes besoins s'y développent successivement avec la même facilité. » Rousseau a raison : nous nous intéressons à tous les efforts, à tous les essais de Robinson, et quand il tâche de faire cuire de la poterie, nous suivons avec une grande attention les progrès de la cuisson; mais à côté de cette éducation naturelle qu'admire Rousseau, à côté de cette industrieuse reprise des arts utiles à l'homme, il y a une éducation morale dont je suis les progrès avec bien plus d'attention encore : c'est celle de Robinson lui-même. N'oublions pas en effet que Robinson, comme l'a fait l'auteur, n'est pas seulement un homme isolé qui va retrouver peu à peu l'art de bâtir, de forger et de tisser; c'est un marin mécréant qui vit dans un profond oubli des choses divines, et qui va aussi retrouver peu à peu Dieu et la religion. Rousseau estime singulièrement l'habileté que Robinson met à refaire le monde industrieux dans lequel nous sommes habitués à

(1) *Émile*, livre III.

vivre. Robinson ne s'en tient pas là, grâce à Dieu; il refait aussi le monde moral, et c'est par là que l'exemple qu'il donne est complet, puisque nous n'assistons pas seulement au développement des besoins et de l'industrie de l'homme, mais au développement de ses sentimens et de ses idées. De cette manière, tout l'homme est dans Robinson, c'est-à-dire non pas seulement un corps à nourrir et à vêtir, mais une âme à soutenir et à épurer. La lutte de Robinson contre son dénûment physique est curieuse et intéressante; la lutte contre son dénûment moral est plus belle et plus touchante.

La conversion de Robinson se fait de cette manière simple et naturelle qui est le grand art de l'auteur du roman, et de même qu'il n'y a ni singularité ni invraisemblance dans la façon dont Robinson trouve des expédiens pour pourvoir à ses besoins, il n'y a rien non plus de merveilleux ni de théâtral dans son retour à Dieu, qui se fait peu à peu et par le mouvement naturel des pensées de Robinson. Il y a certes plus d'apparat dans la profession de foi du vicaire savoyard, et Émile est initié à la religion avec plus de pompe que Robinson n'est ramené à la connaissance et au respect de Dieu. Ce n'est pas que Robinson n'ait cru un instant qu'il était l'objet d'un miracle; il a trouvé près de son rocher des épis de blé et de riz qu'il ne se souvenait pas d'avoir semés, et il a pensé que Dieu avait fait croître ce blé miraculeusement pour le faire subsister dans sa misérable solitude; mais bientôt il se rappelle « qu'il avait secoué dans cet endroit un sac où il y avait eu du grain pour les poulets, et j'avoue, dit-il, que ma pieuse reconnaissance envers Dieu s'évanouit aussitôt que j'eus découvert qu'il n'y avait rien que de naturel dans cet événement. » Quelle vérité! et que l'auteur a bien retracé ici le mouvement du cœur humain! Robinson est ému de reconnaissance et de piété quand il croit que Dieu a opéré un prodige en sa faveur; mais aussitôt que le prodige s'explique par une cause naturelle, la piété cesse et l'indifférence religieuse reprend ses droits. Ce qui est d'une vérité aussi grande et plus profonde, c'est que pour un homme vivant dans la solitude comme Robinson et n'ayant d'entretiens qu'avec ses sentimens et avec ses pensées, un pareil mouvement de cœur, tout fugitif qu'il est, ne peut pas être perdu. « Oui, il y avait du grain dans ce sac que j'ai secoué; mais je ne l'avais pas vu, mais comment est-il resté douze grains entiers dans ce sac abandonné aux rats? mais comment sont-ils tombés justement dans un endroit propre à les faire germer, à l'abri des trop grandes pluies et du trop grand soleil? » Voilà où est la faveur que Dieu a faite à Robinson. Cependant ces pensées ne suffisent pas pour accomplir la conversion de Robinson : ce sont des émotions pieuses plutôt que des résolutions. Ce qui ramène Robinson à la religion, c'est la Bible, comme il

sied à un véritable protestant, la Bible qu'il trouve en cherchant du tabac dans un coffre de matelot, la Bible qu'il ouvre machinalement, et où il rencontre ces paroles : « Invoque-moi au jour de ton affliction, je te délivrerai et tu me glorifieras. » Voilà le livre qui vient peupler sa solitude. Depuis ce jour, il n'a plus seulement ses pensées pour s'entretenir : il a la parole sainte, il cause avec Dieu, il le prie, il le bénit des biens qu'il lui a donnés, et le travail moral qui lui fait retrouver Dieu et la religion dans son île déserte n'est pas moins bien décrit que le travail industrieux qui lui fait retrouver les arts nécessaires à la vie. Il y a donc deux éducations dans *Robinson Crusoé :* une éducation naturelle comme le veut Rousseau, et une éducation morale. Rousseau a eu soin de ne pas dire un mot de cette éducation morale, parce que, dans son système, l'enfant doit rester le plus longtemps possible dans le monde physique, même quand il s'agit de l'instruction; mais il est si difficile de dérober le monde moral à la connaissance de l'enfant, que dans le livre même de prédilection de Rousseau, dans *Robinson Crusoé,* le monde moral a la grande part, et que si Émile le lit, il entendra parler de Dieu avant l'heure marquée par le précepteur.

II.

Nous avons vu comment Rousseau veut instruire Émile; il veut que l'instruction lui vienne par les choses plutôt que par les livres, afin de retarder autant que possible l'éducation morale. Il faut bien pourtant se décider à commencer enfin cette éducation. Il y a quatre grandes influences qui font le caractère moral de l'homme : ses mœurs, le monde qu'il fréquente, la profession qu'il entreprend, la religion qu'il suit. Reprenons rapidement ces quatre points.

J'ai dit, en commençant l'examen de l'*Emile,* ce qui faisait que j'aimais cet ouvrage de Roussau, malgré ses défauts, et je lui ai trouvé deux mérites principaux : l'idée qu'il y a une éducation pour chaque âge de la vie, et l'idée que l'homme ne peut point se passer de Dieu et de religion. Il y a dans l'*Emile* un troisième mérite qui est grand : c'est le respect qu'il a pour les bonnes mœurs, c'est l'éloge et la prédication qu'il n'hésite pas à faire de la chasteté et de l'innocence, et cela au milieu du XVIIIe siècle, en face des romans de Crébillon le fils : non que l'éloge des bonnes mœurs dans un traité d'éducation soit une nouveauté et une invention, tous les traités d'éducation chrétienne recommandent la chasteté et préconisent l'innocence; mais il semblait que la chasteté était la vertu des cloîtres, et qu'elle ne pouvait pas être prêchée aux mondains. Le mérite de Rousseau, c'est d'avoir rompu avec cette fausse honte et d'avoir hardiment

vanté les avantages de la chasteté dans un traité d'éducation fait pour le monde et non pour le couvent. J'ai quelque plaisir à rendre ce témoignage à Rousseau, car je n'ai pas hésité à commenter devant mes étudians de la Sorbonne l'apologie que Rousseau fait de l'innocence des mœurs. Je ne dis pas que je n'aie pas pris pour cela quelques précautions oratoires : l'auditoire n'était guère approprié à la leçon: mais j'ai commencé par dire avec Horace que je haïssais et repoussais loin de moi le profane vulgaire; puis, pour que l'auditoire ne se prît pas lui-même pour le profane vulgaire, j'ai dit quels étaient mes profanes, que j'ai cherchés d'abord loin de la Sorbonne et du quartier latin, parmi les roués et les libertins du grand monde, parmi les viveurs de l'Opéra, tous gens dont on peut fort commodément se moquer en Sorbonne, parce qu'ils n'y viennent pas. De ces profanes de la Chaussée-d'Antin et du quartier Saint-George, j'ai passé à des profanes plus voisins, aux mauvaises mœurs de l'estaminet et de la tabagie, aux coureurs de bals masqués, aux étudians qui n'étudient pas et qui consument en sottises grossières l'argent de leurs pauvres et honorables familles; et sur ce point encore, trouvant l'assentiment de mon auditoire, quoique mes blâmes déjà passassent plus près de lui, sans avoir, grâce à Dieu, à s'y arrêter, j'ai lu sans hésiter cette belle page de Rousseau : « J'ai toujours vu que les jeunes gens corrompus de bonne heure et livrés aux femmes et à la débauche étaient inhumains et cruels; la fougue du tempérament les rendait impatiens, vindicatifs, furieux; leur imagination, pleine d'un seul objet, se refusait à tout le reste; ils ne connaissaient ni pitié ni miséricorde; ils auraient sacrifié père, mère et l'univers entier au moindre de leurs plaisirs. Au contraire, un jeune homme élevé dans une heureuse simplicité est porté par les premiers mouvemens de la nature vers les passions tendres et affectueuses; son cœur compatissant s'émeut sur les peines de ses semblables; il tressaillit d'aise quand il revoit son camarade; ses bras savent trouver des étreintes caressantes, ses yeux savent verser des larmes d'attendrissement; il est sensible à la honte de déplaire, au regret d'avoir offensé. Si l'ardeur d'un sang qui s'enflamme le rend vif, emporté, colère, on voit le moment d'après toute la bonté de son cœur dans l'effusion de son repentir; il pleure, il gémit sur la blessure qu'il a faite, il voudrait au prix de son sang racheter celui qu'il a versé; tout son emportement s'éteint, toute sa fierté s'humilie devant le sentiment de sa faute. Est-il offensé lui-même? Au fort de sa fureur une excuse, un mot le désarme; il pardonne les torts d'autrui d'aussi bon cœur qu'il répare les siens. L'adolescence n'est l'âge ni de la vengeance ni de la haine; elle est celui de la commisération, de la générosité. Oui, je le soutiens et je ne crains pas d'être démenti par l'expérience, un enfant qui n'est

pas mal né, et qui a conservé jusqu'à vingt ans son innocence, est à cet âge le plus généreux, le meilleur, le plus aimant et le plus aimable des hommes. On ne nous a jamais rien dit de semblable, je le crois bien; nos philosophes n'ont garde de savoir cela (1). »

Mes jeunes gens, à cette lecture, applaudissaient, ou, ce qui vaut mieux, il y avait dans l'auditoire ce léger frémissement qui dénote les consciences honnêtes qui se sentent averties ou redressées. La bonne et salutaire vérité des paroles de Rousseau pénétrait dans tous les cœurs comme un reproche ou comme un encouragement, et je sentais que je n'avais plus à craindre de prendre çà et là dans les docteurs chrétiens et même dans la Bible les conseils qui s'y rencontrent partout sur l'innocence des mœurs. Ce que j'aime en effet à montrer par le rapprochement des moralistes divers, soit ceux qui procèdent du christianisme, soit ceux qui procèdent de la sagesse philosophique, c'est que s'il y a des moralistes différens, il n'y a qu'une morale. Sur la nécessité de la pudeur et de l'innocence dans l'adolescence et dans la jeunesse, saint Bernard parle comme Rousseau, et Salomon dans le livre des Proverbes parle avec plus de force que personne. « Il y a, dit saint Bernard, une fleur d'innocence qui sied surtout à la jeunesse, non que la pudeur ne convienne aussi aux autres âges; mais elle a, si je puis ainsi parler, plus de grâce et de charme dans la jeunesse. Qu'y a-t-il de plus beau et de meilleur qu'un jeune homme chaste et pur? » La sagesse inspirée a un langage plus persuasif encore et en même temps plus hardi quand elle veut détourner les jeunes gens de la débauche. Il y a dans ses paroles l'accent du père et du poète, et c'est ce qui en fait la beauté : « Mon fils, prête ton oreille aux conseils de la prudence. Aime la règle et pratique-la de cœur et de bouche. Défie-toi de la ruse des femmes perdues. Les lèvres de la courtisane distillent le miel, et sa parole est plus douce et plus brillante que l'huile; mais attends un peu, bientôt vient l'amertume de l'absinthe... Ne la suis pas, ses pieds vont à la mort et ses pas descendent vers l'enfer. Elle ne marche pas vers la vie et vers le jour. Sa marche est tortueuse et obscure. Mon fils, écoute-moi; mon fils, ferme l'oreille à sa voix; ne mets point le pied sur le seuil de sa maison, ne livre pas ton honneur aux étrangers, ne donne pas ta jeunesse en proie aux méchans. » *Ne des alienis honorem tuum et annos tuos crudeli.* — Quel verset! disais-je aux jeunes gens qui m'écoutaient; l'honneur! et non-seulement l'honneur tel qu'on l'entend dans le monde honnête, mais l'honneur de la jeunesse, plus pur et plus délicat qu'aucun autre, et qui ressemble à l'innocence! ne jamais faire une action ou basse ou mal-

(1) *Émile*, livre IV.

honnête pour avoir un plaisir! ne jamais souiller ni son nom ni sa signature d'un mensonge! l'honneur qu'il faut que la jeunesse garde intact à la vieillesse, dont c'est la plus belle couronne! et à côté de votre honneur, qu'il ne faut pas livrer aux étrangers, les années de votre jeunesse, qu'il ne faut pas non plus donner en proie aux méchans, car c'est votre patrimoine, et votre âge mûr ne récoltera que ce qu'aura semé votre jeunesse. Défendez donc, défendez votre nom et votre temps, ces deux grands dépôts qui vous sont confiés et dont l'avenir vous demandera compte. Mais comment me défendre, comment me sauver? dites-vous. Écoutez la parole de salut : « Buvez de l'eau de votre citerne et n'allez pas aux puits étrangers, » c'est-à-dire ne quittez pas votre famille, non son séjour, mais son esprit; aimez la vie domestique, et une fois marié avec la femme que vous avez choisie pour votre compagne, qu'elle vous soit toujours chère et sacrée, que son amour soit votre joie et votre honneur! *Lætare cum muliere adolescentiæ tuæ*. Lorsque Salomon a opposé l'amour conjugal à l'amour libertin, rassuré par ce contraste, il ne craint plus de peindre la courtisane, ses amours et ses dangers. Ce n'est plus en vérité le poète ou le prophète qui va parler; c'est un vieillard, un père peut-être, le soir appuyé sur sa fenêtre, songeant à sa vie qui s'écoule et regardant les jeunes gens qui passent, *de fenestrâ enim domûs meæ per cancellos prospexi*. — Et moi-même à ce moment, pourquoi ne le dirais-je pas? m'appuyant sur ma chaire et regardant ces générations de jeunes gens qui se succèdent chaque année sur les bancs et dont les visages toujours frais m'apprennent comme les feuilles de chaque printemps que j'ai une année de plus, moi-même je continuais la lecture, ne sachant plus, pour ainsi dire, si c'était moi ou la Bible qui parlait, tant j'étais dans les sentimens du livre et tant j'y sentais mon auditoire.

Qu'on me pardonne de m'être laissé aller à ces souvenirs du commentaire que je faisais de Jean-Jacques Rousseau à l'aide de la Bible. Il y a dans ces peintures des livres saints tant de vérité et tant de poésie en même temps, elles sont si bien d'un poète et d'un moraliste, que, persuadé comme je le suis que la principale mission du professeur est d'enseigner à la fois ce qui est bon pour l'esprit et ce qui est bon pour le cœur, je ne pouvais pas résister au plaisir de lire soit dans Rousseau, soit dans la Bible, ce qui s'adressait si bien par l'éloquence et par la poésie à l'âme et au cœur des jeunes gens, et leur donnait l'avertissement le plus approprié à leur âge sous la forme la plus appropriée à leur imagination.

Du soin des mœurs, Rousseau passe à l'entrée dans le monde et à l'entrée dans les affaires ou au choix d'un état. Rousseau se plaint du peu de rapport qu'il y a ordinairement entre l'éducation des

jeunes gens et l'état qu'on choisit pour eux. « Quand je vois, dit-il, que dans l'âge de la plus grande activité l'on borne les jeunes gens à des études purement spéculatives, et qu'après, sans la moindre expérience, ils sont tout d'un coup jetés dans le monde et dans les affaires, je trouve qu'on ne choque pas moins la raison que la nature, et je ne suis plus surpris que si peu de gens sachent se conduire. Par quel bizarre tour d'esprit nous apprend-on tant de choses inutiles, tandis que l'art d'agir est compté pour rien? On prétend nous former pour la société, et l'on nous instruit comme si chacun de nous devait passer sa vie à penser seul dans sa cellule ou à traiter des sujets en l'air avec des indifférens (1). » Je reconnais volontiers avec Rousseau que l'art d'agir est le plus important; mais comment peut-on l'enseigner, puisqu'il ne s'apprend qu'en agissant, et que c'est le propre de l'action, quand elle est efficace, de se rapporter si exactement à son œuvre ou à son but, qu'elle ne peut convenir à aucun autre, et que par conséquent il n'y a point de règle générale dans l'art d'agir? On n'agit pas pour ceci comme pour cela, avec celui-ci comme avec celui-là. Tout varie dans l'art d'agir, selon l'œuvre, selon les instrumens, selon le temps, selon les hommes. Il n'y a donc point d'enseignement possible de l'art d'agir. Cela veut-il dire que, comme l'art d'agir ne peut pas s'enseigner, il ne faut pas l'apprendre? C'est tout le contraire : il faut choisir un état qui ait ses degrés, et où l'on commence par obéir avant de commander. J'aime les états dont l'apprentissage est long, et qui ne mettent pas du premier coup l'homme au milieu des affaires, les états où l'exemple des autres et des supérieurs sert d'expérience. Beaucoup d'états, grâce à Dieu, en sont là; le commerce, par exemple, a tous ses degrés, quand le commerce et l'industrie sont bien pratiqués, c'est-à-dire quand on comprend qu'il faut être apprenti avant d'être patron, et commis avant d'être maître.

Les bonnes mœurs, le choix du monde et d'un état importent essentiellement à la conduite morale de l'homme; mais de toutes les influences morales, celle de la religion est, selon Rousseau, la plus importante et la plus durable. Je suis tout à fait de cet avis, et je ne m'arrête point à l'objection que font volontiers les indifférens de nos jours, qui, voyant le peu de part que la religion a dans la conduite des hommes de notre temps, même dans ceux qui prétendent avoir la foi, n'hésitent pas à douter de l'influence morale de la religion en ce monde. Les indifférens peuvent nier aisément l'influence de la religion, mais ils ne peuvent pas s'en séparer, car la morale générale du monde s'est tellement imprégnée depuis dix-huit cents ans de la

(1) *Émile*, livre IV.

morale chrétienne, que ceux même qui n'ont pas la foi suivent sans le savoir la loi chrétienne. Je ne consentirais à prendre l'objection des indifférens comme un argument que s'ils commençaient par retrancher de leur morale tout ce qu'elle doit sans s'en douter à la morale chrétienne : alors ils pourraient avec quelque fondement nier l'influence morale de la religion en ce monde; mais comme ce triage est impossible à faire, nous pouvons croire avec Rousseau que de toutes les influences morales l'influence de la religion est la plus importante; seulement nous n'en conclurons pas avec lui que, comme cette influence est la plus forte, elle doit venir la dernière, et qu'il ne faut enseigner la religion aux hommes que lorsque leur esprit est capable de la comprendre tout entière.

« Les idées de création, dit Rousseau, d'annihilation, d'ubiquité, d'éternité, de toute-puissance, celle des attributs divins, toutes ces idées qu'il appartient à si peu d'hommes de voir aussi confuses et aussi obscures qu'elles le sont, et qui n'ont rien d'obscur pour le peuple parce qu'il n'y comprend rien du tout, comment se présenteront-elles dans toute leur force, c'est-à-dire dans leur obscurité, à de jeunes esprits encore tout occupés aux premières opérations des sens et qui ne conçoivent que ce qu'ils touchent (1)? » Tout cela est la théologie, qui est, je l'avoue, fort au-dessus de l'esprit de l'enfant; mais n'y a-t-il donc que de la théologie dans la religion? et n'est-ce pas le caractère divin de l'enseignement religieux de pouvoir être à la fois le plus élevé et le plus simple du monde? *Sinite parvulos ad me venire,* disait Jésus-Christ; il ne rebutait pas les petits et les faibles. Il y a une religion pour tout le monde, et dans cette vaste échelle qui monte de la terre au ciel, chaque intelligence a son degré, et même où l'esprit manque, la religion trouve sa prise dans le cœur, parce qu'elle répond à toutes les facultés de l'homme et qu'elle se fait toute à tous. On peut donc être religieux sans être théologien, et l'enfant peut avoir sa religion sans avoir aussitôt toute la science de la religion. Peut-être même ne l'aura-t-il jamais tout entière. Cela veut-il dire qu'il ne doit pas en avoir ce qu'il peut? Cela veut-il dire qu'il ne peut pas avoir de Dieu parce qu'il ne peut pas le comprendre tout entier? Et qui donc le peut? Prenez garde, dit Rousseau, « tout enfant qui croit en Dieu est nécessairement idolâtre, ou du moins anthropomorphite, et quand une fois l'imagination a un Dieu, il est bien rare que l'entendement le conçoive (2). » Non! le Dieu de l'enfant ne fait pas tort au Dieu du jeune homme, et le Dieu du jeune homme ne fait pas tort au Dieu de l'homme mûr.

(1) *Émile*, livre IV.
(2) *Ibid.*

L'idée change et se développe avec l'âge; elle grandit avec l'intelligence. Quand elle prend l'homme enfant, elle se fait petite et se proportionne à sa taille, puis elle s'élève à mesure qu'il s'élève et l'accompagne ainsi pendant tout le cours de la vie. Ce que fait l'enfant, l'humanité l'a fait; elle a suivi le même chemin; elle a été d'abord idolâtre, puis déiste, et les déistes, qui sont devenus chrétiens, ont su, quand ils ont adoré à la fois un homme dans un Dieu et un Dieu dans un homme, trouver tour à tour, pour parler le langage de Rousseau, le Dieu nécessaire à l'imagination de l'homme et le Dieu nécessaire à son entendement. Voulez-vous laisser de côté l'acheminement du monde au christianisme? L'homme a passé de l'idolâtrie au déisme, comme le fait l'enfant, par le développement de son intelligence, sans que l'idolâtrie enfantine de ses premières années ait nui au déisme pieux et éclairé de son âge mûr. « A mesure que les hommes sont devenus plus parfaits, les dieux le sont devenus aussi davantage, dit Fontenelle, que je cite ici volontiers, parce qu'il n'est pas un père de l'église. Les premiers hommes sont fort brutaux, et ils donnent tout à la force; les dieux seront presque aussi brutaux et seulement un peu plus puissans; voilà les dieux du temps d'Homère. Les hommes commencent à avoir des idées de la sagesse et de la justice; les dieux y gagnent, ils commencent à être sages et justes et le sont toujours de plus en plus à proportion que ces idées se perfectionnent parmi les hommes. Voilà les dieux du temps de Cicéron, et ils valaient bien mieux que ceux du temps d'Homère, parce que de bien meilleurs philosophes y avaient mis la main (1). » Ainsi, dans l'humanité, l'imagination ébauche l'idée religieuse et la raison l'achève, ou plutôt Dieu se révèle à chaque siècle selon l'intelligence du temps. Ce que Dieu fait pour les divers siècles de l'humanité, il le fait aussi pour les divers âges de l'homme, et il est le Dieu de l'enfant comme il est aussi le Dieu de l'homme mûr; il ne se dérobe à aucun esprit, si petit qu'il soit; il ne se cache à aucun regard, si faible qu'il soit. L'homme arrive à Dieu par l'imagination, par le cœur, par la raison, par tout ce qu'il y a en lui d'idées et de sentimens, sans que ses idées ni ses sentimens aient jamais besoin d'être aussi hauts et aussi grands que leur objet.

Puisque l'enfant, toute faible qu'est son intelligence, est capable de religion, comment la lui enseigner? Il est curieux de voir comment Fénelon veut qu'on enseigne la religion aux enfans : il semble en vérité avoir prévu les objections de Rousseau. Il craint si peu que le Dieu des enfans ne soit le Dieu de l'imagination, qu'il prescrit de leur enseigner la religion à l'aide d'images et de récits.

(1) Fontenelle, *de l'Origine des Fables*, tome III, p. 277.

« Frappez vivement leur imagination, dit-il; ne leur proposez rien qui ne soit revêtu d'images sensibles. Représentez Dieu sur un trône avec des yeux plus brillans que les rayons du soleil et plus perçans que les éclairs; faites-le parler; donnez-lui des oreilles qui écoutent tout, des mains qui portent l'univers, des bras toujours levés pour punir les méchans, un cœur tendre et paternel pour rendre heureux ceux qui l'aiment. Viendra le temps où vous rendrez toutes ces connaissances plus exactes (1). » Voilà assurément de l'anthropomorphisme. Fénelon n'en a pas peur, car il comprend le progrès qui se fait dans l'esprit des enfans, et il sait qu'ils peuvent commencer sans danger par l'idolâtrie : cela ne les empêchera pas d'aboutir aux connaissances exactes et élevées de la théologie chrétienne

Si l'on peut et si l'on doit enseigner la religion aux enfans, ce sont les mères qui, selon Fénelon, ont surtout qualité pour le faire, et le choix même qu'il fait des mères pour institutrices montre quelles leçons il entend. Les mères parleront à l'imagination et au cœur de l'enfant plutôt qu'à son entendement; elles lui apprendront à aimer Dieu et à le prier comme bon et tout-puissant plutôt qu'à le comprendre; elles enseigneront la religion et non la théologie. Pour être simple et familier, cet enseignement maternel n'en sera pas moins élevé et presque divin. Le penseur et l'humoriste allemand Jean-Paul Richter dit quelque part : « Quand ce qui est sacré chez la mère s'adresse à ce qui est sacré chez l'enfant, les âmes s'entendent et se répondent. » Pensée profonde et vraie sous une expression un peu obscure, comme il arrive souvent en Allemagne! Nous avons tous en effet le sens du divin, et c'est par là que tous les hommes sont capables de religion et souvent même de superstition; l'homme a besoin de croire à un être ou à des êtres supérieurs. Quand ce sens divin qui est chez la mère s'adresse au sens divin qui est chez l'enfant, et que l'amour maternel anime et échauffe ce pieux commerce des deux âmes, comment ne s'entendraient-elles pas, et comment l'amour de Dieu ne naîtrait-il pas dans le cœur de l'enfant, s'allumant au foyer des deux plus purs amours de cette terre, l'amour maternel et l'amour filial?

Au lieu d'amener peu à peu l'enfant à la religion, de le conduire des images aux idées, Rousseau, après avoir laissé longtemps ignorer à son élève le nom et l'idée de Dieu, s'arrange pour lui en faire une révélation solennelle. Il choisit le lieu de la scène : ce n'est point dans un simple et modeste intérieur, c'est sur une montagne élevée, en face des Alpes, au lever du soleil, que Dieu va être révélé à Émile. C'est avec cette pompe majestueuse et apprêtée que le vicaire sa-

(1) Fénelon, *Éducation des Filles*, édition de Toulouse, 1810, tome III, p. 69.

voyard initie Émile à la religion. Quelle que soit la magnificence du cadre et la grandeur du tableau, je me laisse aller malgré moi à préférer une de ces scènes de famille qui se rencontrent dans les plus obscures maisons : un enfant agenouillé près de sa mère, répétant d'une voix innocente la prière qu'elle lui enseigne; Dieu entrant familièrement dans l'âme du fils avec les paroles de la mère, rien qui ne soit de tout le monde et de tous les jours, rien qui sente la mise en scène et le coup de théâtre. Je reconnais volontiers que, dans la profession de foi du vicaire savoyard, l'émotion des grands aspects que Rousseau aime à me montrer se mêle heureusement à l'émotion des sentimens religieux qu'il excite dans mon âme; cependant l'humble scène que je me figure en lisant Fénelon, cette scène qu'éclairent à la fois le doux visage d'une mère enseignant son enfant et la majesté du Dieu tout-puissant, ce contraste ou cette union de ce qu'il y a de plus humble et de ce qu'il y a de plus grand, parlent plus à mon cœur que toute la pompe éloquente de Rousseau.

III.

Il y a dans la profession de foi du vicaire savoyard deux choses qu'il faut distinguer : d'une part, ce qui tient à Jean-Jacques Rousseau, ce qui exprime ses opinions, ce qui se rapporte à l'histoire de sa vie; d'autre part, ce qui tient à la question religieuse. La première partie touche au drame, car il y a un drame dans le prologue de la profession de foi; la seconde partie touche à la philosophie et au christianisme.

Voyons d'abord ce que j'appelle le drame dans le vicaire savoyard, et ce qu'il y a de l'âme et des opinions de Rousseau dans ce personnage. Rousseau ne souffrait pas volontiers qu'on attaquât devant lui l'existence de Dieu. Un jour, dans le salon de Mlle Quinault, les beaux esprits du temps s'évertuaient à railler la religion. Mme d'Épinay, qui raconte la scène, « craignant qu'ils ne voulussent détruire toute religion, demanda grâce pour la religion naturelle. — Pas plus pour celle-là que pour les autres, me dit Saint-Lambert; qu'est-ce qu'un Dieu qui se fâche et qui s'apaise? — *Mademoiselle Quinault :* Mais parlez donc, marquis! est-ce que vous seriez athée? — A sa réponse, Rousseau se fâcha et murmura entre ses dents; on l'en plaisanta. — *Rousseau :* Si c'est une lâcheté que de souffrir qu'on dise du mal d'un ami absent, c'est un crime que de souffrir qu'on dise du mal de son Dieu, qui est présent, et moi, messieurs, je crois en Dieu (1)! » Cette profession de foi chez Mlle Quinault me paraît presque plus belle que celle du vicaire en face des Alpes.

(1) *Mémoires de madame d'Épinay*, t. II, p. 63.

Partout dans la correspondance de Rousseau, je trouve des témoignages de sa foi en Dieu, et il ne serait pas difficile de recueillir çà et là dans ses lettres les pensées éparses de la profession de foi du vicaire. « J'ai de la religion, mon ami, écrit-il en 1758 à M. Vernes, et bien m'en prend; je ne crois pas qu'homme au monde en ait autant besoin que moi. J'ai passé ma vie parmi les incrédules sans me laisser ébranler, les aimant, les estimant beaucoup sans pouvoir souffrir leur doctrine... Mon ami, je crois en Dieu, et Dieu ne serait pas juste, si mon âme n'était pas immortelle. Voilà, ce me semble, ce que la religion a d'essentiel et d'utile; laissons le reste aux disputeurs. — Je vous l'ai dit bien des fois, nul homme au monde ne respecte plus que moi l'Évangile, dit-il encore à M. Vernes dans une autre lettre écrite aussi en 1758; c'est à mon gré le plus sublime de tous les livres. Quand tous les autres m'ennuient, je reprends toujours celui-là avec un nouveau plaisir; et quand toutes les consolations humaines m'ont manqué, jamais je n'ai recouru vainement aux siennes. »

La profession de foi du vicaire savoyard n'est donc pas dans Rousseau une fiction romanesque; il y exprime sa pensée et son sentiment; mais il n'a pas pris son vicaire et l'élève qu'il lui donne dans l'histoire de sa vie seulement et de ses sentimens; il les a pris aussi dans son imagination. Il a fait pour eux comme pour Saint-Preux et comme pour Julie, où il a mis beaucoup de sa personne, en substituant souvent ce qu'il aurait voulu être à ce qu'il avait été. Ce disciple qu'il met près du vicaire pour en faire le confident et le converti de la profession de foi a eu toutes les erreurs de Rousseau; il en a aussi les qualités. Le vicaire, quoique Rousseau en fasse un sage ou un apôtre, tient aussi des défauts de Rousseau, et on dirait que l'auteur s'est partagé lui-même entre ces deux personnages, voulant être à la fois l'apôtre et le prosélyte des vérités qu'il va annoncer. « J'apprenais à le respecter chaque jour davantage, dit le disciple parlant du vicaire, et tant de bontés m'ayant tout à fait gagné le cœur, j'attendais avec une curieuse inquiétude le moment d'apprendre sur quel principe il fondait la paix de sa vie uniforme. » Mais le maître ne trouvait pas le disciple encore assez préparé de cœur à goûter la vérité. « Ce qu'il y avait en moi de plus difficile à détruire, dit le disciple ou plutôt Rousseau avec un retour évident sur son caractère, était une orgueilleuse misanthropie, une certaine aigreur contre les riches et les heureux du monde, comme s'ils l'eussent été à mes dépens, et que leur prétendu bonheur eût été usurpé sur le mien. » Peu à peu le bon prêtre apprend au jeune homme à mieux comprendre le mystère de la vie humaine. « L'homme qui fait le plus de cas de la vie est celui qui sait le moins en jouir, et

celui qui aspire le plus avidement au bonheur est toujours le plus misérable. — Ah! (s'écrie alors le disciple) s'il faut se refuser à tout, que nous a donc servi de naître? et s'il faut mépriser le bonheur même, qui est-ce qui sait être heureux? — C'est moi, répondit un jour le prêtre d'un ton dont je fus frappé. — Heureux, vous, si peu fortuné, si pauvre! Exilé, persécuté, vous êtes heureux! et qu'avez-vous fait pour l'être? — Mon enfant, reprit-il, je vous le dirai volontiers. »

La profession de foi est la révélation de ce grand secret du bon prêtre. Pauvre et persécuté, il s'est fait une âme qui croit en Dieu et en sa propre immortalité; voilà d'où lui vient son bonheur. Ajoutez-y la pratique des devoirs du prêtre qu'il remplit avec un zèle scrupuleux. Il ne faut pas seulement en effet que l'âme soit convaincue, il faut aussi que la vie soit occupée aux choses même dont l'âme est pénétrée. Cette harmonie fait le bonheur du vicaire. Il a douté, il a vacillé, mais enfin il a ressaisi d'une main ferme la foi en Dieu et en l'immortalité de l'âme (1), de douteur devenu croyant, de croyant devenu pieux, mais croyant et pieux à sa manière.

Le vicaire savoyard n'est pas le seul prêtre que nous connaissions, éprouvé par le doute et par le malheur, revenu à Dieu et à la religion, et qui trouve dans l'humble exercice de ses pieuses fonctions la seule paix et le seul bonheur que puissent goûter les âmes troublées. Le Jocelyn de M. de Lamartine est de la famille du vicaire savoyard. Comme le vicaire, il a souffert, il a douté, il a aimé, il a été aimé, il a vu le monde et ses orages, et après cette vie de trouble et de passion, revenu à Dieu et à l'église, il cherche la paix dans l'accomplissement de ses fonctions, il l'y trouve :

Et j'instruis les enfans du village, et les heures
Que je passe avec eux sont pour moi les meilleures.....
Je me dis que je vais donner à leur esprit
L'immortel aliment dont l'ange se nourrit,
La vérité, de l'homme incomplet héritage,
Qui descend jusqu'à nous de nuage en nuage,
Flambeau d'un jour plus pur.... (2).

Remarquons-le bien, ce qui fait la paix de Jocelyn et du vicaire savoyard, ce n'est pas seulement la résignation de leur âme, c'est leur vie occupée au bien, c'est l'exercice de la charité pastorale, les malades consolés, les enfans enseignés, Dieu invoqué dans le sacrifice de la messe avec une foi tremblante encore des atteintes du doute. Les grandes idées qu'ils ont retrouvées les élèvent; mais leurs hum-

(1) Livre IV, p. 156.
(2) *Jocelyn*, IXe époque.

bles fonctions les soutiennent, et ce qu'ils font vient en aide à ce qu'ils pensent. Il n'y a point de résignation sans occupation, et la patience du cœur a besoin de l'activité de l'esprit ou des mains. Quand vous souffrez, priez et agissez. Ceux qui souffrent ont beau invoquer Dieu; s'ils n'agissent pas, ils arriveront promptement à l'aigreur et au désespoir, et ils perdront par l'oisiveté ce qu'ils auront gagné par la prière.

Il y a donc dans Jocelyn et dans le vicaire savoyard un philosophe qui médite et un prêtre qui remplit les fonctions de son ministère, l'un soutient l'autre; mais n'allons pas nous imaginer que les méditations du vicaire savoyard soient des méditations profanes, et que sa profession de foi soit une révélation mystérieuse. Le caractère de la profession de foi est d'être un lieu-commun sublime; rien de nouveau, rien de singulier, rien qui s'éloigne des vérités que l'homme a de tout temps accueillies comme sa consolation ici-bas. Faut-il énumérer quelques-uns de ces grands lieux-communs qui servent de rendez-vous à tous les esprits et à toutes les âmes qui ne se sont pas corrompues volontairement par le sophisme, — l'existence de Dieu, — l'immortalité de l'âme, et par conséquent son immatérialité, — la puissance de l'esprit sur le corps, — nos passions maîtrisées par la raison, et souvent aussi la maîtrisant, — l'homme esclave par ses vices et libre par ses remords, — l'espoir en la justice divine et en un monde meilleur naissant de la vue même de l'injustice qui règne parmi les hommes, — la conscience enfin, « cet instinct divin, immortelle et céleste voix, guide assuré que Dieu nous a donné pour nous avertir du chemin et pour redresser nos pas, » la conscience, que Rousseau célèbre comme notre lumière divine, et dont il fait presque ce que les théologiens font de la grâce? « Ce n'est pas assez en effet, dit Rousseau, que ce guide existe; il faut savoir le reconnaître et le suivre... La conscience se rebute à force d'être éconduite; elle ne nous parle plus, elle ne nous répond plus, et après de si longs mépris pour elle, il en coûte autant de la rappeler qu'il en coûta de la bannir. » Qui ne reconnaît ici ce que Corneille dit de la grâce dans *Polyeucte?*

. . . . . La grâce
Ne descend pas toujours avec même efficace;
Après certains momens que perdent nos langueurs,
Elle quitte ces traits qui pénètrent les cœurs;
Le nôtre s'endurcit, la repousse, l'égare :
Le bras qui la versait en devient plus avare,
Et cette sainte ardeur qui doit porter au bien
Tombe plus rarement ou n'opère plus rien.

Conformer sa volonté aux inspirations de la conscience ou de la grâce, voilà le véritable but de la vie humaine, et voilà en même

temps la préparation de l'homme à la vie qui lui est réservée au sein même de Dieu. Ce sont là, je l'avoue de grand cœur, les lieux-communs éternels de la morale et de la religion. Rien d'inventé en effet, rien d'étrange et de merveilleux, rien qui prétende être une révélation dans cette première partie de la profession de foi; mais c'est pour cela même que je l'estime et que je l'admire. Ces lieux-communs que Rousseau a mieux aimé recueillir de la bouche de tous les siècles que de les remplacer par je ne sais quel Alcoran vaniteux sorti de son cerveau, comme ont fait depuis tant de révélateurs de club ou d'école, ces lieux-communs n'ont pas seulement pour eux le témoignage de tous les temps et de tous les lieux; ils ont à mes yeux une sanction plus sainte encore. Ils viennent consoler l'humanité, toutes les fois que l'humanité se sent abattue et désespérée. Ils ne sont pas seulement le refuge des justes qui sont persécutés sur la terre : il y a des siècles malheureux où le mal semble triompher insolemment du bien, où la conscience du genre humain se trouble et se déconcerte, où la liberté veut dire l'anarchie, où l'ordre veut dire la tyrannie, où la religion veut dire l'hypocrisie, où la sagesse et la philosophie veulent dire l'impiété; c'est dans ces heures de confusion et d'abâtardissement moral que ces grands et secourables lieux-communs arrivent pour rendre à l'humanité l'espoir et le courage dont l'homme a besoin pour supporter les tristesses et les dégoûts de la vie. Non que ces lieux-communs soient jamais absens de ce monde, ils vivent toujours au fond de l'âme humaine dont ils font la force; mais quand ils se sentent attaqués et la conscience humaine atteinte avec eux, alors ils s'animent, se redressent, prennent une allure et un accent nouveaux, et disent non plus seulement aux individus, mais aux nations, de laisser passer comme de fugitives images du mal ces triomphes du crime, de ne point s'en soucier plus que de l'orage ou de la maladie d'hier, et de ne désespérer ni de Dieu ni de la vertu.

Voyez! voici Athènes qui, après la guerre du Péloponèse, semble s'affaisser sous le poids de la corruption et de l'anarchie; les dieux s'en vont bafoués par Alcibiade et surpassés par Socrate : que va devenir l'âme humaine? où prendra-t-elle sa force? Le *Phédon* arrive et donne à cette âme troublée l'immortalité pour se raffermir. Lieu-commun! oui, ou assistance divine! Rome maîtresse du monde succombe sous ses vices : que vont devenir tous ces généreux esprits qui respiraient l'air de la liberté? N'y a-t-il plus pour l'homme que la servitude et le plaisir? Non : en attendant la divine régénération de l'Évangile, voici venir Cicéron qui tombe orateur et se relève philosophe pour léguer à Rome *le Songe de Scipion* et qui place l'immortalité de l'âme humaine sous la recommandation de cette autre im-

mortalité que les grands noms se font dans la mémoire des hommes. Fiction toute romaine, mais qui soutient les âmes; lieu-commun encore si vous voulez, ou plutôt assistance divine! Faut-il se rapprocher des temps modernes? Voyez la France à la fin du XIVe siècle et au commencement du XVe, déchirée par les factions, livrée à l'étranger, sans roi et sans patrie, ravagée, désolée, désespérant d'elle-même et de Dieu! Qui la soutiendra et qui la relèvera? Un livre et une femme : l'*Imitation de Jésus-Christ* et Jeanne d'Arc; le mysticisme le plus pur et le plus sublime, c'est-à-dire l'abandon à Dieu et le souverain oubli des choses de la terre; le mysticisme, qui, se changeant en patriotisme dans Jeanne d'Arc, fit d'elle la libératrice et la martyre de la France. Admirable travail de l'âme humaine sur elle-même! Un peuple allait disparaître de l'histoire, s'ensevelissant dans ses dissensions et dans ses malheurs. Dieu alors lui fait retrouver un de ces lieux-communs qui relèvent toutes les faiblesses, celles des peuples comme celles des individus, l'abandon à Dieu, l'abnégation de la terre. Et à mesure que l'homme abdique la vie terrestre, il se sent plus fort, plus hardi, plus confiant même pour défendre cette terre qu'il reniait quand elle s'appelait le monde, qu'il se prend à aimer quand elle s'appelle la patrie et qu'elle exprime un devoir sacré, si bien qu'il la reconquiert pied à pied, au prix de son sang et de sa vie, et qu'il finit par retrouver une patrie en récompense d'avoir d'abord retrouvé Dieu.

Voyez enfin le XVIIIe siècle : il s'affaissait dans l'incrédulité religieuse et dans l'insouciance morale, énervé par les délices de la civilisation, comme la France du XVe siècle l'était par le malheur. Qu'est-ce qui est venu le tirer de cet engourdissement moral et lui rendre l'inquiétude religieuse, sinon la croyance? Ce sont encore ces antiques lieux-communs de l'existence de Dieu, de l'immortalité de l'âme, de la conscience et de la liberté, c'est-à-dire la profession de foi du vicaire savoyard. Ne médisons donc pas de ces lieux-communs qui viennent de temps en temps régénérer et raffermir l'âme humaine. Attachons-nous à ces nobles doctrines qui retardent la chute des nations en relevant la faiblesse des individus. A qui ne peut vivre, c'est quelque chose de mourir plus tard. J'entends bien les railleurs qui disent que Sénèque n'a point empêché Néron, quoiqu'il l'eût élevé, et que la profession de foi du vicaire savoyard n'a point empêché les horreurs de 93. Le bien, je le sais, ne germe pas vite dans le monde, et ses moissons sont lentes à venir, mais elles viennent. Le stoïcisme ne s'est point découragé de prêcher, et Rome a eu son siècle des Antonins. Otez du monde ces philosophes que raillaient les beaux esprits de la cour de Néron, que Domitien persécutait et qui n'en continuaient pas moins à avertir et à raffermir les âmes, vous

passerez de Domitien à Commode; vous n'aurez ni Nerva, ni Trajan, ni Adrien, ni Antonin, ni Marc-Aurèle. Qu'y aura gagné le monde?

Otez des âmes du XVIIIe siècle ce doute dans l'incrédulité que Rousseau y a déposé par sa profession de foi, laissez l'impiété sans contradiction; croyez-vous que les âmes seront mieux préparées à la réforme morale et religieuse que notre siècle a sans cesse essayée et qu'il a souvent réussi à faire? Comme il a plu à Dieu de ne point faire de miracles pour rappeler les hommes à la foi chrétienne, comme il a voulu que cette régénération se fît par les voies humaines, par l'ébranlement des consciences, par le regret des erreurs, par le retour progressif à la vérité chrétienne, tout a concouru à ce grand travail : l'horreur de la persécution révolutionnaire, le sang des martyrs chrétiens, les doutes précurseurs du vicaire savoyard, la vénération pour l'Évangile, vénération salutaire qui mène à la foi, quoiqu'elle n'y arrive pas elle-même. A Dieu ne plaise que je fasse un chrétien du vicaire savoyard! j'ai horreur de ces travestissemens; mais j'ose dire qu'entre les hommes de son temps, le vicaire a un grand mérite. Ils ne sont plus chrétiens; le vicaire, au contraire, ne l'est pas encore; il est du côté de l'avenir au lieu d'être du côté du passé. Ah! si vous prenez la foi chrétienne pour le but que veut atteindre le vicaire, il en est loin, bien loin; mais si vous prenez l'impiété et l'athéisme pour point de départ, il en est plus loin encore, car il s'en éloigne. Tout est là. Ne mesurez pas les distances, voyez les intentions; il n'y a de loin de la religion que ceux qui s'en éloignent; tous ceux qui s'en rapprochent en sont près, à quelque distance qu'ils soient encore du but. Le vicaire est-il de ceux qui s'éloignent ou de ceux qui se rapprochent? Voilà la question, et cette question nous amène naturellement à la seconde partie de la profession de foi du vicaire, car c'est dans cette seconde partie que Rousseau essaie de déterminer à quelle distance il veut rester du christianisme.

Fénelon disait que les apologistes de la religion devaient s'appliquer d'abord à convertir les athées en déistes, puis les déistes en chrétiens, et enfin les chrétiens en catholiques. Rousseau a suivi cette méthode jusqu'au premier degré. Il a dans la première partie de la profession de foi du vicaire fait de l'athée un déiste. Ira-t-il plus loin? Le déiste deviendra-t-il chrétien? Voilà ce qui fait l'intérêt de la seconde partie de la profession.

IV.

Il y a dans cette seconde partie deux points importans que je veux traiter rapidement : — les doutes en faveur du christianisme, — les doutes contre le christianisme.

« Je ne vous ai rien dit jusqu'ici que je ne crusse pouvoir vous être utile et dont je ne fusse entièrement persuadé, dit le vicaire; l'examen qui me reste à faire est bien différent : je n'y vois qu'embarras, mystère, obscurité; je n'y porte qu'incertitude et défiance, je ne me détermine qu'en tremblant, et je vous dis plutôt mes doutes que mon avis. Si vos sentimens étaient plus stables, j'hésiterais de vous exposer les miens; mais dans l'état où vous êtes, vous gagnerez à penser comme moi (1). » Incertitude et défiance, voilà donc ce que le vicaire nous promet. Il n'est pas difficile de trouver des doctrines plus assurées; mais le vicaire s'inquiète de sa croyance plus que de sa logique. Les intolérans de l'incrédulité et les intolérans de la religion attaqueront cette réserve. Ceux qui se souviennent de la parole de Jésus-Christ : *Sunt plurimæ mansiones in domo patris mei*, et qui croient que, même dans le sein du christianisme il y a plusieurs degrés dans la croyance, sinon dans le dogme, mais qu'il n'y en doit point avoir dans la sincérité, ceux-là me pardonneront de savoir gré au vicaire des pas qu'il fait vers le christianisme. Ces pas sont encore incertains et même défians, comme il le dit; qu'importe? Je ne sais rien au monde de plus touchant que cet acheminement à la fois volontaire et involontaire d'une âme vers la foi.

Je commence d'abord par rejeter une idée de Rousseau qui gâte l'intérêt qu'inspire l'état de cette âme inquiète et pieuse qui n'exagère ni ses doutes ni ses croyances. Rousseau prétend que, le culte n'étant qu'une affaire de police, on peut pratiquer celui qu'impose l'état, sans qu'on soit pour cela obligé de croire ce qu'exprime le culte public : doctrine détestable, qui ôte à la conscience humaine sa dignité, c'est-à-dire sa sincérité, et qui autorise l'hypocrisie, sous prétexte d'obéissance aux lois (2)! Si le vicaire, au lieu de l'homme sincère et pieux que je veux écouter, n'est plus qu'un indifférent qui prend des mains de la loi le culte qu'il plaît à la loi de décréter, qu'ai-je affaire de sa profession de foi? Et que m'importe l'expression d'une pensée toujours prête à se déguiser et à se cacher? J'admire le martyr qui proclame sa foi au milieu des tourmens, et une foi ainsi attestée est pour moi la vérité; mais comment croire à la vérité d'une croyance qui n'a pas le sceau de la sincérité? Qu'est-ce que cette conscience qui met ses scrupules à chicaner avec Dieu sur le dogme et qui consent à tout avec les hommes sur la forme du dogme? Le sentiment religieux est celui qui engage le plus la conscience de l'homme, et où la sincérité par conséquent semble d'obligation étroite. Si je ne suis pas sincère en ma foi, où le serai-je?

(1) *Émile*, livre IV.

(2) Nous retrouverons cette doctrine dans *le Contrat social*. C'est là que Rousseau la développe à loisir, et c'est là que nous l'examinerons.

Si je me déguise sur Dieu, sur quoi ne me déguiserai-je pas? Je sais bien que vous vous déguisez par dédain : je n'aime pas que le dédain aille jusqu'à l'hypocrisie; il y perd ce qu'il a de fier et de périlleux; il y prend ce que l'hypocrisie a de bas et de commode. Ne serait-ce même que par indifférence que vous vous déguiseriez, cela ne vaudrait pas mieux, selon moi. Toutes les indifférences sont mauvaises. L'homme ne vaut que par le prix qu'il met à ses sentimens. L'indifférence a un grand air dont je ne suis pas dupe; au fond, c'est faiblesse et mesquinerie de cœur. Qu'est-ce que la patrie? qu'est-ce que la famille? qu'est-ce que la religion? dit l'indifférent. — Les noms de conventions sociales qui ne touchent à l'âme de l'homme qu'autant que l'âme veut bien y donner prise. — Essayez d'ôter à l'âme ces prises qu'elle donne sur elle-même, l'âme ne vit plus. Ce que vous appelez les concessions de l'âme, ce sont les causes mêmes de sa vie. Plus il y a de choses à quoi l'homme est indifférent, moins il est homme, et chaque fois qu'il met en doute un de ses sentimens et de ses affections, il s'affaiblit et s'anéantit lui-même.

Laissons donc de côté cette indifférence systématique qui me gâte le vicaire et qui lui ôte sa dignité en lui ôtant sa sincérité. Venons aux doutes, à ses doutes sincères et scrupuleux, doutes contre le christianisme et doutes pour le christianisme. Ici l'homme est ouvert; point de déguisement, point d'indifférence : l'Évangile l'attire et le domine; mais dans l'Évangile aussi que de choses qui le déconcertent! Jamais la confession d'une âme sincère et pieuse où le doute est entré et d'où la foi ne veut pas sortir n'a été plus expressive et plus éloquente. « J'avoue que la majesté des Écritures m'étonne; la sainteté de l'Évangile parle à mon cœur. Voyez les livres des philosophes avec toute leur pompe; qu'ils sont petits près de celui-là! Se peut-il qu'un livre à la fois si sublime et si simple soit l'ouvrage des hommes? Se peut-il que celui dont il fait l'histoire ne soit qu'un homme lui-même? Est-ce là le ton d'un enthousiaste ou d'un ambitieux sectaire? Quelle douceur, quelle pureté dans ses mœurs! quelle grâce touchante dans ses instructions! quelle élévation dans ses maximes! quelle profonde sagesse dans ses discours! quelle présence d'esprit, quelle finesse et quelle justesse dans ses réponses! quel empire sur ses passions! Où est l'homme, où est le sage qui sait agir, souffrir et mourir sans faiblesse et sans ostentation! Quand Platon peint son juste imaginaire, couvert de tout l'opprobre du crime et digne de tous les prix de la vertu, il peint trait pour trait Jésus-Christ. La ressemblance est si frappante, que tous les pères de l'église l'ont sentie et qu'il n'est pas possible de s'y tromper. Quels préjugés, quel aveuglement ne faut-il pas avoir pour comparer le fils de Sophronisque au fils de Marie! Quelle distance de l'un à l'autre!

Socrate mourant sans douleur, sans ignominie, soutient aisément jusqu'au bout son personnage, et si cette facile mort n'eût honoré sa vie, on douterait si Socrate, avec tout son esprit, fut autre chose qu'un sophiste... La mort de Socrate philosophant tranquillement avec ses amis est la plus douce qu'on puisse désirer; celle de Jésus expirant dans les tourmens, injurié, raillé, maudit de tout un peuple, est la plus horrible qu'on puisse craindre. Socrate prenant la coupe empoisonnée bénit celui qui la lui présente et qui pleure; Jésus, au milieu d'un supplice affreux, prie pour ses bourreaux acharnés. Oui, si la vie et la mort de Socrate sont d'un sage, la vie et la mort de Jésus sont d'un Dieu (1)! »

Non-seulement Rousseau a des momens où il se rapproche volontairement du christianisme, mais même, quand il semble vouloir s'en écarter, il y penche par une sorte de disposition naturelle. Je lis à la fin de la première partie de la profession de foi : « Je médite sur l'ordre de l'univers, non pour l'expliquer par de vains systèmes, mais pour l'admirer sans cesse, pour adorer le sage auteur qui s'y fait sentir. Je converse avec lui, je pénètre toutes mes facultés de sa divine essence, je m'attendris à ses bienfaits, je le bénis de ses dons, mais je ne le prie pas. Que lui demanderais-je? qu'il changeât pour moi le cours des choses, qu'il fît des miracles en ma faveur?... » Quelle idée a donc le vicaire de la prière, s'il croit ne pas prier « en conversant avec Dieu, en s'attendrissant à ses bienfaits, en le bénissant de ses dons? » Bizarre distinction! Admirez Dieu et adorez-le sans cesse, mais ne le priez pas! Ne dites pas : *Sanctificetur nomen tuum.* Écriez-vous, si vous voulez : « Source de justice et de vérité, Dieu clément et bon! dans ma confiance en toi, le suprême vœu de mon cœur est que ta volonté soit faite; » mais ne priez pas et ne dites pas : *Fiat voluntas tua, sicut in cœlo et in terrâ!* — Vous pouvez demander à Dieu de « redresser votre erreur si vous vous égarez, et si cette erreur est dangereuse; » mais vous ne devez pas lui dire : *Et ne nos inducas in tentationem, sed libera nos a malo!* Rousseau,

(1) Livre IV. — Rousseau n'est pas le premier qui ait comparé ainsi Socrate à Jésus-Christ pour faire ressortir tout ce qu'il y a d'humain dans Socrate et de divin dans Jésus-Christ. Je lis dans les *Réflexions morales* de Nicole sur les épîtres et les évangiles le passage suivant à propos de l'Évangile du dimanche de la Passion : « Qu'on examine tous les hommes que nous pouvons connaître par les livres, et qu'on voie s'il y a rien en eux de ce caractère. Socrate, qui paraît le plus singulier de tous, est un homme tout rempli de petites idées et de petits raisonnemens qui ne regardent que la vie présente, un homme qui prend plaisir à discourir de vérités pour la plupart inutiles et qui ne tendent qu'à éclairer l'esprit à l'égard de quelques objets humains; mais on ne voit rien ni dans lui ni dans aucun des autres hommes du caractère de Jésus-Christ, de cette élévation au-dessus du monde présent et de toutes les choses de la terre, et de cette application unique à ce qui regarde l'autre vie. » (Nicole, t. XI, p. 159.)

en vérité, a l'air d'entendre la prière comme l'entendent les petites filles, qui demandent à Dieu de leur donner une robe ou un ruban. Jamais les docteurs chrétiens n'ont entendu la prière de cette façon mesquine et frivole. « Nous vous avertissons et nous vous exhortons, mes frères, au nom de notre Seigneur, dit saint Augustin, que vous ne demandiez jamais rien à Dieu des choses mortelles et périssables de ce monde, mais seulement ce qu'il sait être le plus utile pour le salut de votre âme, car certainement vous ne savez ce qui vous est bon (1). « Entre Rousseau, qui veut que l'homme ne paie pas, mais qu'il s'abandonne à la volonté de Dieu, et saint Augustin, qui veut que l'homme prie, mais qu'il ne demande à Dieu aucun des biens ou des plaisirs d'ici-bas, Dieu sachant mieux que l'homme ce qu'il faut à l'homme, où est la différence? Ce sont les mêmes argumens et les mêmes motifs, si bien que l'abandon sans prière que Rousseau impose, et la prière avec abandon que prescrit saint Augustin, se ressemblent trait pour trait. C'est ainsi que Rousseau se rapproche de la doctrine chrétienne, même quand il croit ou qu'il veut s'en éloigner.

La péroraison du vicaire savoyard, et surtout la note jointe à cette péroraison, exprime admirablement le sens et l'intention de Rousseau, car c'est là surtout qu'il s'éloigne des philosophes du temps, et qu'il réprouve énergiquement leurs doctrines; c'est là enfin qu'il montre avec une force singulière que la morale, quoiqu'elle procède de l'âme humaine et n'ait pas besoin d'être révélée, ne peut pourtant point se passer d'une croyance surnaturelle pour fin et pour sanction. « Fuyez ceux qui, sous prétexte d'expliquer la nature, sèment dans les cœurs des hommes de désolantes doctrines, et dont le scepticisme apparent est cent fois plus affirmatif et plus dogmatique que le ton décidé de leurs adversaires. Sous le hautain prétexte qu'eux seuls sont éclairés, vrais, de bonne foi, ils nous soumettent impérieusement à leurs décisions tranchantes, et prétendent nous donner pour les vrais principes des choses les inintelligibles systèmes qu'ils ont bâtis dans leur imagination. Du reste, traversant, détruisant, foulant aux pieds tout ce que les hommes respectent, ils ôtent aux affligés la dernière consolation de leur misère, aux puissans et aux riches le seul frein de leurs passions; ils arrachent du fond des cœurs le remords du crime, l'espoir de la vertu, et se vantent encore d'être les bienfaiteurs du genre humain.... Les mahométans disent, selon Chardin, qu'après l'examen qui suivra la résurrection universelle, tous les corps iront passer un pont appelé *poul Serrho*, qui est jeté sur le feu éternel... Les Persans sont fort infatués de ce pont, et

(1) Saint Augustin, sermon sur le psaume 53.

lorsque quelqu'un souffre une injure dont, par aucune voie ni dans aucun temps, il ne peut avoir raison, sa dernière consolation est de dire : « Eh bien! par le Dieu vivant, tu me le paieras au double au dernier jour. Tu ne passeras point le *poul Serrho* que tu ne me satisfasses auparavant; je m'attacherai au bord de ta veste et je me jetterai à tes jambes. » J'ai vu beaucoup de gens éminens et de toutes sortes de professions qui, appréhendant qu'on ne criât ainsi *haro* sur eux au passage de ce pont redoutable, sollicitaient ceux qui se plaignaient d'eux de leur pardonner... Croirai-je que l'idée de ce pont, qui répare tant d'iniquités, n'en prévient jamais? Que si l'on ôtait aux Persans cette idée, en leur persuadant qu'il n'y a ni *poul Serrho*, ni rien de semblable, où les opprimés soient vengés de leurs tyrans après la mort, n'est-il pas clair que cela mettrait ceux-ci fort à leur aise, et les délivrerait du soin d'apaiser ces malheureux?... Philosophe, tes lois morales sont fort belles; mais montre-m'en, de grâce, la sanction; cesse un moment de battre la campagne, et dis-moi nettement ce que tu mets à la place du *poul Serrho* (1) ! »

En relisant ces belles et fortes paroles dans mon cabinet, je me reporte malgré moi à la lecture que j'en faisais à la Sorbonne, aux impressions que mon auditoire en recevait, aux explications qu'il me demandait, aux lettres qu'il m'écrivait, enfin à toute cette communication d'idées et de sentimens qui est la plus grande utilité du professorat, et qui en est aussi le charme et l'honneur. J'ai toujours eu l'habitude de combattre les préjugés que je pense trouver dans mon auditoire, et je n'avais garde d'y manquer le jour où je commentais l'éloge que Rousseau fait du *poul Serrho* ou de la nécessité des croyances surnaturelles pour servir de sanction à la morale privée et publique. Je représentais donc qu'il y a deux sociétés : l'une qui a des croyances surnaturelles, c'est-à-dire des scrupules, des remords, des expiations, des pénitences, où l'homme relève surtout de sa conscience, et où le pouvoir de la conscience dans le monde est représenté par le culte et par les ministres du culte; l'autre qui n'a pas de croyances surnaturelles, qui croit que tout finit avec cette vie, et qui ne craint par conséquent de châtimens que ceux de la loi. Je cherchais à personnifier ces deux sociétés entre lesquelles il faut que l'homme choisisse : celle de la conscience et celle du code pénal, et, pour type de l'une, je prenais le prêtre, dont le devoir est de s'adresser aux consciences, et qui souvent même remplace celles qui sont muettes et insensibles; pour type de l'autre, je prenais le gendarme, qui repousse le mal par la force. Il faut choisir, disais-je, entre le prêtre et le gendarme! Je vis aussitôt au mouvement de

(1) Fin de la profession de foi du vicaire savoyard.

l'auditoire que le mot semblait dur. Bon, me dis-je, j'aurai des lettres demain. Elles ne manquèrent pas, quelques-unes spirituelles, d'autres déclamatoires, presque toutes se ressentant de l'agitation qui régnait encore à ce moment dans les esprits; c'était en 1851. Je ne reculai pas, et c'est ainsi que la question du *poul Serrho* ou de la nécessité des croyances surnaturelles fut débattue plus longtemps que je n'avais voulu le faire.

— Prenez garde, disais-je aux adversaires du *poul Serrho* ou des croyances surnaturelles, plus il y a de scrupules dans une société, moins il y a besoin de gendarmes, et, par contre, tout ce que vous ôtez à la conscience, vous le donnez à la police. Il faut une règle et un ordre dans une société. Toute la question est de savoir d'où viendra cette règle et cet ordre : de la conscience ou de la force? Je ne déteste pas le gendarme, je l'estime même fort; mais enfin il représente la force dans la société. Je n'admire pas toujours le prêtre, je puis même le blâmer parfois; mais enfin il représente la conscience dans la société. Il n'y a des églises et des prêtres que parce que l'homme a autre chose qu'un corps, parce qu'il a des idées morales. Il n'y a une force publique et des gendarmes que parce que les idées morales ne suffisent pas à maintenir l'ordre dans la société. Cette distinction entre la conscience et la force, entre la peur du péché et la peur du châtiment, est vieille comme le monde. Quand Démosthènes gourmandait l'indolence des Athéniens, il leur disait aussi qu'il y avait dans ce monde deux nécessités, celle des hommes libres et celle des esclaves : la nécessité des hommes libres, c'est la nécessité de l'honneur, du courage, de l'amour de la patrie. « Obéissez à cette noble et sainte nécessité, disait l'orateur, sans quoi vous obéirez à la nécessité des esclaves, c'est-à-dire à celle des coups et des mauvais traitemens; car Philippe vous battra et vous dépouillera comme des esclaves si vous ne vous défendez pas comme des hommes libres. » Ces deux nécessités, celle d'obéir à la conscience et à l'honneur et celle d'obéir à la force, seront toujours dans le monde. Laquelle devons-nous choisir. Prendrons-nous pour règle le scrupule ou le châtiment? Toute la question est là : d'un côté la conscience ou le prêtre, de l'autre la force ou le gendarme.

Deux cités se partagent le monde et ont chacune leurs formes de gouvernement, la cité de Dieu et la cité des hommes, la cité de l'âme et la cité du corps, la cité qui se gouverne par le scrupule et celle qui se gouverne par la force. Quant à moi, entre ces deux cités, mon choix est fait, quand même devrait dégénérer un jour celle que je choisis. J'aime mieux le gouvernement qui s'adresse à mon âme que celui qui s'adresse à mon corps; j'aime mieux celui qui veut me persuader, dût-il mal me guider, que celui qui me con-

traint, dût-il bien me conduire. Avec l'un je me sens homme encore, avec l'autre je ne suis qu'un animal apprivoisé.

Ai-je, en parlant ainsi, persuadé mes contradicteurs? Je n'en sais rien; ce dont je suis sûr, c'est que ces libres et familiers entretiens n'ont pas diminué dans mon auditoire le respect de la conscience humaine, le culte de l'ordre moral, le goût du spiritualisme, le penchant vers la religion, et que de cette façon j'ai commenté la profession de foi dans le sens et dans l'esprit même de Rousseau. Je n'ai point prêché la religion, cette autorité ne m'appartenait pas; j'ai montré seulement comment Rousseau s'approchait du christianisme, tantôt le voulant, tantôt ne le voulant pas, et combien il pouvait aider à nous y ramener. Je ne fais point, encore un coup, de Rousseau un apologiste de la foi chrétienne; ce serait une fraude dangereuse, car les dévots qui sur ma parole iraient y chercher de nouveaux motifs de croire y trouveraient des motifs de douter; mais je n'en fais point non plus un ennemi du christianisme : ce serait une plus grave erreur. Prise en son temps, la profession de foi du vicaire savoyard est un événement important dans l'histoire des idées; elle marque la fin du mouvement qui emportait le XVIIIe siècle vers l'impiété et le commencement du retour aux idées religieuses. Prise dans son sens général et sans plus tenir compte de la date, la profession de foi, je l'avoue, donne peu à la foi chrétienne; mais ce peu a ce qu'il faut pour devenir beaucoup, si l'âme qui le reçoit se met en état de le vouloir : « Mon fils, dit le vicaire en finissant, tenez votre âme en état de désirer toujours qu'il y ait un Dieu, et vous n'en douterez jamais. » C'est cette disposition salutaire de croire à Dieu, de souhaiter d'être chrétien et de demander à la foi l'appui nécessaire à la morale qu'inspire la profession de foi, et je ne puis mieux exprimer cette disposition qu'en citant cette phrase de saint Augustin dont Rousseau semble s'être inspiré sans la connaître, tant elle résume exactement, selon moi, les intentions du vicaire savoyard : « *Restat igitur in hac mortali vitâ, non ut homo impleat justitiam cùm voluerit, sed ut se supplici pietate convertat ad eum cujus dono eam possit implere.* — Que reste-t-il donc à l'homme ici-bas? Il lui reste non pas d'accomplir la justice, même quand il le veut, mais de se tourner avec une piété humble et suppliante vers celui qui peut lui donner la force de l'accomplir (1). »

SAINT-MARC GIRARDIN.

(1) Saint Augustin, *ad Simplicium*.

ÉTUDES

SUR

L'ART EN ITALIE

LE CORRÈGE.

Vasari, qui publiait pour la première fois ses biographies vingt-huit ans après la mort d'Antonio Allegri, vulgairement appelé le Corrège, a recueilli sur ce peintre éminent plusieurs traditions populaires qui sont aujourd'hui démenties par des monumens authentiques. Tiraboschi, Pungileoni, Affò, ont interrogé avec une persévérance qu'on ne saurait trop louer les archives des couvens et des églises pour lesquels Antonio avait travaillé; ils ont compulsé avec une patience monastique tous les recueils d'actes publics ou privés où figure son nom, et l'on peut croire qu'ils ont épuisé toutes les sources d'information. S'ils n'ont pas fait une riche moisson, s'ils n'ont pas pleinement contenté la curiosité légitime qui s'attache aux hommes de génie, ils ont du moins redressé plus d'une erreur, et les anecdotes qu'ils ont glanées dans le champ du passé ne sont pas sans intérêt. Il n'est guère probable que les biographes futurs parviennent à faire de nouvelles découvertes sur ce terrain fouillé avec tant d'ardeur et de soin, et nous devons renoncer à l'espérance de connaître dans tous ses détails la vie d'Antonio Allegri. Les trois écrivains que j'ai nommés ont poursuivi leur tâche avec un dévouement patriotique. Considérant à bon droit la gloire d'Allegri comme une partie de la

gloire nationale, ils n'ont regretté ni temps ni veilles pour recueillir tous les documens qui pouvaient jeter quelque jour sur le caractère et sur les travaux de ce grand homme. Malheureusement leur labeur est trop souvent demeuré stérile. Ne trouvant pas ce qu'ils espéraient trouver, ils ont rassemblé sans se décourager les actes mêmes qui pour nous, dans l'état présent de nos connaissances, n'ont pas de signification. Ils pensaient sans doute que ces documens inanimés s'animeraient un jour sous la volonté d'un investigateur plus heureux. Il ne faut donc pas les blâmer d'avoir enregistré des faits qui pour nous demeurent sans importance. Nous devons au contraire leur savoir gré de n'avoir rien négligé pour réunir tous les élémens de la vérité. S'ils ne sont pas arrivés à reconstruire la vie tout entière d'Allegri, ils ont préparé des matériaux précieux pour ceux qui voudront entreprendre cette tâche délicate.

Cette tâche en effet offre plus d'un écueil. Il ne s'agit pas seulement d'apprécier les travaux d'un génie de premier ordre, qui se place, dans l'histoire de l'art, après le Vinci, le Buonarroti, le Sanzio, le Vecelli, c'est-à-dire après les noms les plus glorieux de l'Italie; il s'agit de marquer les origines de ce talent si pur, si gracieux et en même temps si puissant, car Allegri, qu'on ne s'y trompe pas, réunit dans ses œuvres la grâce et la puissance. Nous autres ultramontains, comme disent les Italiens, nous ne connaissons qu'une seule face de ce talent si varié. Les galeries de Dresde et de Paris, qui possèdent des ouvrages admirables de ce maître éminent, n'offrent pourtant que des renseignemens incomplets sur l'étendue et la portée de ses facultés; c'est à Parme seulement qu'il est permis de les embrasser d'un regard. Quiconque n'a pas vu la coupole de San-Giovanni, la coupole de la cathédrale, le réfectoire du couvent de Saint-Paul, ne connaît tout au plus qu'une moitié du Corrège. Il admire la délicatesse de son pinceau, la mollesse des contours, la vérité des chairs, qui signalent ses moindres tableaux à l'estime des connaisseurs; il ignore une autre face de son génie, il ne peut pas même l'entrevoir. L'*Antiope* et *le Mariage mystique de sainte Catherine* ne sauraient révéler à l'esprit le plus clairvoyant la puissance et l'audace du Corrège, et pourtant, par les pendentifs de San-Giovanni et de la cathédrale, il se place tout simplement à côté de Michel-Ange. Ses apôtres et ses pères de l'église rappellent les prophètes de la Sixtine. S'il y a diversité dans les styles, si le Buonarroti et l'Allegri interprètent la forme chacun selon la nature de son génie, par la grandeur de l'expression, par la hardiesse des attitudes, ils appartiennent à la même famille. Or les documens réunis avec tant de patience par Tiraboschi, Pungileoni et Affò sont loin de résoudre toutes les questions soulevées par les œuvres d'Antonio Allegri. La première

qui se présente se rapporte aux études de sa jeunesse, aux maîtres qui lui ont ouvert la voie, et sur ce point capital ses laborieux biographes n'ont jeté qu'un jour incomplet. A proprement parler, ils n'ont guère formulé que des solutions négatives. Ils ont victorieusement réfuté les erreurs accréditées depuis trois siècles, sans établir avec évidence la vérité qui doit les remplacer. Nous savons à merveille maintenant ce qu'il nous est défendu de croire : nous sommes très loin de connaître aussi bien la croyance qui nous est permise, la seule que la raison puisse avouer. Par les documens mis sous nos yeux, nous sommes amenés à comprendre qu'Antonio Allegri n'a pu apprendre les premiers élémens de son art dans l'atelier d'Andrea Mantegna : le rapprochement des dates suffit pour le démontrer. Le chef de l'école de Parme est né en 1494, et Andrea Mantegna est mort en 1506. Les leçons qu'aurait pu recevoir un enfant de douze ans ne sauraient être considérées comme la véritable origine de son style. Veut-on que le Corrège ait étudié dans l'atelier de Francesco Mantegna, fils d'Andrea? Les leçons d'un tel maître, si on en juge d'après ses œuvres, ne pouvaient avoir une grande autorité. Nous sommes donc obligés de renoncer aux deux Mantegna; mais quel fut le premier maître du Corrège? Les investigations les plus récentes tendent à démontrer qu'Antonio eut pour premier guide dans le maniement du crayon et du pinceau son oncle paternel, Lorenzo Allegri. En admettant comme vraie cette dernière affirmation, nous sommes encore fort embarrassés : Lorenzo Allegri ne jette pas grande lumière sur le style du Corrège.

La tradition place la naissance du Corrège en 1494, mais sans désigner ni le jour ni le mois, et les investigations les plus patientes n'ont pu fournir aucun document positif à cet égard. Son père s'appelait Pellegrino Allegri, et sa mère Bernardina Piazzoli. Le nom qu'il porte dans l'histoire de la peinture est celui de sa ville natale, Correggio, dans le duché de Modène. Sa famille, sans posséder de grandes richesses, n'était cependant pas réduite à la condition précaire dont parle Vasari. Nous savons en effet par les nouveaux documens publiés à Parme en 1817 et 1818 que le jeune Antonio fut initié à la littérature par Giovanni Berni de Plaisance, par Marastoni de Modène, et à la philosophie par Lombardi de Correggio. Or ces trois hommes, bien qu'ils ne jouissent pas d'une renommée européenne, s'étaient acquis l'estime de leurs concitoyens par l'étendue de leur érudition, par la pureté de leur goût, par l'élévation de leur pensée. Pour confier l'éducation d'Antonio Allegri à de tels maîtres, il fallait que sa famille fût à l'abri de la pauvreté. Si Pellegrino Allegri eût été obligé de subvenir par un travail quotidien aux premiers besoins de la vie, il n'aurait pas songé à développer d'une manière générale

l'intelligence d'Antonio avant de choisir pour lui une profession. Il vivait modestement d'un petit négoce, et avait sans doute amassé quelques économies pour l'éducation de ses enfans.

Quoi qu'il en soit, il demeure établi qu'Antonio, avant de manier le pinceau, avait étudié les poètes, les historiens, les philosophes. Aujourd'hui, chez nous, les jeunes gens qui se destinent à la peinture sont loin de suivre la même voie. Toute leur attention se concentre sur l'étude spéciale du métier; c'est un fait malheureusement trop facile à constater. A l'École des Beaux-Arts de Paris, l'enseignement littéraire n'existe pas. La philosophie n'a jamais figuré sur le programme des leçons. Quant à l'histoire, bien qu'elle ne soit pas bannie de l'école, les élèves ne s'en occupent guère, car l'histoire n'entre pour rien ni dans les examens ni dans les concours. Il est donc tout naturel que les élèves ne lui attribuent qu'une importance très secondaire. La vie des grands hommes qui se sont illustrés dans les arts du dessin prouve surabondamment qu'avant de se consacrer tout entiers à leur profession, ils ont sondé la plupart des problèmes qui excitent la curiosité de notre intelligence. C'est une route bien longue, me dira-t-on; si avant d'aborder la peinture il faut parcourir le cercle entier des connaissances humaines, la vie sera trop courte pour l'accomplissement d'une pareille tâche. Les adversaires de l'enseignement littéraire à l'École des Beaux-Arts se font la partie trop belle en exagérant l'étendue et la durée de cet enseignement. Il ne s'agit pas en effet d'imposer aux jeunes peintres l'étude approfondie de la littérature, de l'histoire, de la philosophie, mais de leur donner sur ces trois sujets des notions élémentaires qu'ils puissent agrandir et développer par eux-mêmes. Les partisans exclusifs de l'enseignement technique nous rappellent sans cesse Giotto gardant les moutons, quittant son troupeau pour l'atelier de Cimabuë, et prenant place parmi les maîtres les plus éminens de son art. Ils oublient que Giotto, à peine familiarisé avec le maniement du pinceau, comprit la nécessité d'étudier la philosophie et la littérature de son temps. Toutes ses œuvres sont là pour attester l'étendue et la variété de ses connaissances. Depuis la charmante église de Padoue connue sous le nom de Sainte-Marie-All'-Arena jusqu'à l'Incoronata de Naples, il n'y a pas une de ses fresques où ne resplendissent les trésors d'une intelligence cultivée. Citer Léonard, Michel-Ange et Raphaël pour établir les avantages des études littéraires serait affirmer l'évidence. Chacun sait en effet que ces trois hommes, dont le nom est devenu le symbole du génie, interrogeaient avidement tous les écrivains qui pouvaient féconder leur pensée, et ne bornaient pas leur tâche à l'étude technique de leur profession.

Antonio Allegri, dont les œuvres se placent naturellement entre

la Sixtine et les chambres du Vatican, est un exemple de plus qu'on peut citer en faveur de l'enseignement littéraire appliqué aux arts du dessin. Avant d'interroger les œuvres d'Andrea Mantegna, il s'est initié à l'expression de tous les sentimens par la lecture des poètes, des historiens et des philosophes. Berni, Marastoni et Lombardi n'ont pas été pour le développement de son génie des auxiliaires moins utiles que les tableaux et les statues qui plus tard déterminèrent le caractère de son style. Je ne crains pas d'insister sur ce point. La vérité sur laquelle je veux appeler l'attention des jeunes peintres, devenue depuis longtemps un lieu commun pour tous les hommes qui prennent la peine de réfléchir, a besoin d'être souvent rappelée pour entrer dans le domaine de la pratique. Il n'est pas hors de propos de signaler les avantages d'une éducation générale pour le maniement du pinceau ou de l'ébauchoir : la connaissance la plus complète du métier ne suppléera jamais à l'exercice préliminaire de l'intelligence sans aucun parti pris, sans aucun but déterminé. Avant de peindre ou de modeler, apprenez d'abord à penser, et sachez bien que c'est la méthode la plus sûre pour vous illustrer dans l'art que vous avez choisi. Les hommes de talent ne manquent pas, les hommes qui pensent et savent donner à leur talent une direction sérieuse sont, hélas! très peu nombreux. C'est pourquoi il ne faut négliger aucune occasion de remettre en lumière l'importance de l'éducation générale dans les arts mêmes qu'on est convenu d'appeler arts d'imitation. Pellegrino Allegri, obscur marchand de Correggio, l'avait compris par lui-même ou par ses amis, et son fils Antonio dut songer plus d'une fois avec reconnaissance aux études de ses premières années.

Les historiens de la peinture ne s'accordent pas sur le nom du premier maître d'Antonio Allegri. Le nom d'Andrea Mantegna étant éliminé par une date sans réplique, il faudrait choisir entre Lorenzo Allegri, Bartolotti et Bianchi. Les deux premiers vivaient modestement de leur métier dans la petite ville de Correggio, le troisième s'était acquis à Modène une sorte de célébrité. A vrai dire, aucun de ces trois noms n'expliquerait le style d'Antonio Allegri ; il faut donc chercher ailleurs les auxiliaires de son génie. Or nous savons qu'il a travaillé pour le duc de Mantoue, qui possédait une collection de sculptures antiques. Francesco Mantegna et Begarelli avaient réuni dans leurs ateliers des plâtres moulés sur les marbres grecs et romains et des dessins exécutés d'après les originaux. C'est dans ces trois collections, selon toute vraisemblance, que le Corrège puisa les premiers élémens de sa manière. Begarelli s'était acquis une grande réputation dans l'art de modeler; quelques historiens pensent qu'Antonio Allegri a travaillé chez lui, et qu'il doit à ses conseils le rare

talent qu'il a porté plus tard dans les draperies et dans les raccourcis. On a trouvé dans les combles de la cathédrale de Parme quelques maquettes en cire qui avaient été faites par le Corrège pour lui servir de renseignemens pendant l'exécution de ses peintures. Enfin, sans pouvoir le prouver, plusieurs écrivains affirment qu'Antonio a vu ce qu'ils appellent les *choses* de Léonard. La nature même de cette dénomination démontre qu'ils ne possèdent à cet égard aucun document précis. Sans doute les *choses* de Léonard ne pouvaient demeurer sans action sur l'intelligence d'Antonio; mais où et quand les aurait-il vues? C'est une question à laquelle il n'est pas facile de répondre. Antonio n'a jamais visité ni Florence ni Milan; or ces deux villes étaient les seules où il pût rencontrer les œuvres de Léonard, très peu nombreuses, comme chacun le sait. Il n'a renoncé au séjour de Correggio que pour le séjour de Parme. Son voyage à Mantoue est le seul dont on retrouve la trace. Quant au voyage de Rome, c'est une pure invention qui ne soutient pas l'examen. Les écrivains qui ont imaginé ce voyage se fondaient sur des analogies de style entre la coupole de la cathédrale de Parme et *le Jugement dernier* de la Sixtine; mais à l'époque désignée par eux, *le Jugement dernier* n'était pas même commencé. Il faut donc renoncer à chercher dans ce voyage le secret du talent d'Antonio.

On a beau fouiller le passé, on ne réussit pas à trouver un maître illustre, et la discussion des témoignages nous amène à penser qu'Allegri doit à lui-même, à ses études solitaires, à ses facultés primitives, le style qui lui assigne un rang si élevé dans l'histoire de son art. Puisqu'il a fait de si grandes choses sans le secours de Rome, que n'eût-il pas fait avec un tel secours! La question du voyage à Rome est maintenant abandonnée en Italie; personne ne croit plus que le Corrège ait vu les œuvres de Michel-Ange et de Raphaël. S'il est entré dans cette glorieuse famille de grands hommes dont l'Italie est si justement fière, c'est à la puissance créatrice de son génie et non aux œuvres de ces maîtres qu'il doit l'honneur de figurer près d'eux. Mais s'il n'a pas vu Rome, s'il n'a pu contempler de ses yeux les marbres et les peintures réunis dans cette ville privilégiée, il a connu, il a étudié les œuvres de l'art antique. Quoique le moulage le plus parfait ne remplace jamais les originaux, le moulage, pour un esprit clairvoyant, est un enseignement fécond. Certes les marbres du Parthénon placés dans le Musée britannique ont un charme que le plâtre le plus fidèle ne possédera jamais; cependant, sans quitter Paris, on peut se faire de Phidias une idée à peu près complète. Antonio trouvait dans l'atelier de Francesco Mantegna ou de Begarelli les leçons que trouvent au Louvre les jeunes peintres qui veulent connaître les Panathénées sans passer la Manche, et pour tout homme qui prend

la peine d'étudier l'ensemble des œuvres du Corrège, il est évident qu'il doit beaucoup aux monumens de l'art antique. Je n'entends pas contester l'originalité de son génie, mais je pense qu'il a trouvé dans le passé un puissant auxiliaire.

Ni Lorenzo Allegri, ni Bartolotti, ni Bianchi, ne pouvaient lui enseigner la grâce et la majesté que nous admirons dans ses œuvres. Ces maîtres obscurs ne lui ont appris tout au plus que la partie matérielle de son art. C'est aux débris mutilés de la Grèce qu'il a demandé le secret de la beauté suprême. Pour comprendre tout ce qu'il doit à la statuaire antique, il suffit de regarder le réfectoire du couvent de Saint-Paul. Si la coupole de San-Giovanni se rattache par plus d'un point aux traditions de l'école attique, le souvenir de l'antiquité ne se révèle nulle part avec plus d'éclat que dans le réfectoire de Saint-Paul. Si le Corrège eût fait le voyage de Rome, il aurait trouvé des enseignemens plus nombreux et plus attrayans; la tâche qu'il a si glorieusement accomplie lui serait devenue plus facile; mais il n'est pas douteux que les plâtres de Francesco Mantegna et de Begarelli lui ont appris la meilleure partie des secrets que Rome lui eût révélés. L'insistance que je mets à établir les services rendus au Corrège par l'art antique étonnera peut-être plus d'un lecteur. Les gens du monde sont trop souvent disposés à confondre le style antique avec le style académique. Or une telle confusion est la négation même de la vérité. Le style académique n'est qu'une interprétation erronée de la tradition. Au nom de la tradition même, envisagée directement, la raison et le goût réprouvent le style académique, avec lequel Antonio Allegri n'a rien de commun. S'il consulte les monumens de l'art antique, il ne consulte pas moins souvent la nature. Quand il a vu comment les statuaires d'Athènes exprimaient la vie, il interroge la vie elle-même, et c'est à ce double conseil qu'il doit l'alliance de la grandeur et de la souplesse.

On a beaucoup parlé de la pauvreté d'Antonio Allegri. Une anecdote racontée par Vasari sur la foi d'une tradition populaire, et souvent répétée après lui par les historiens de la peinture, nous le montre expirant dans un accès de fièvre, exténué de fatigue, pour avoir rapporté sur ses épaules, de Correggio à Parme, une somme de soixante écus qui lui avait été payée en *quattrini*, c'est-à-dire en cuivre. Un poète danois, OEhlenschlæger, s'est emparé de cette anecdote et en a fait le sujet d'un drame émouvant. Aujourd'hui, grâce aux recherches de Tiraboschi et de Pungileoni, nous savons ce que vaut cette historiette. Aucun document ne vient à l'appui du récit de Vasari. Le voyage à pied de Parme à Correggio est une fable imaginée à plaisir, acceptée sans examen par la crédulité publique, et transmise d'âge en âge, mais qui ne résiste pas à l'analyse. Les

pièces que nous possédons sur la condition matérielle du Corrège, quoique peu nombreuses, ne permettent pas d'ajouter foi à son dénûment. Je n'irai pas jusqu'à dire avec Lanzi qu'il reçut en dot de sa femme une somme importante, car cette dot, dont nous connaissons le chiffre, s'élève à 251 ducats, soit 2,510 francs, et tout en admettant qu'une honnête médiocrité se prête merveilleusement au développement du génie, je ne saurais voir dans une dot de cent louis une somme importante. Cependant, pour rester dans la vérité, pour estimer équitablement la condition du Corrège à l'époque de son mariage, il faut se rappeler que, dans les premières années du XVIe siècle, cent louis représentaient un bien-être très supérieur à celui qu'on pourrait se procurer aujourd'hui en échange de la même somme. D'après les calculs les plus modérés des économistes, il faut au moins tripler la dot d'Antonio Allegri pour se faire une juste idée des avantages que cette dot lui apportait. Soyons généreux et quadruplons; nous arrivons à dix mille francs. Quelque modeste qu'on le suppose dans ses goûts, dans ses habitudes, de bonne foi ce n'est pas là une fortune. Qu'on lui prête toutes les vertus imaginables, qu'on ajoute même à la dot de sa femme toutes les richesses morales dont Frosine entretient Harpagon pour le décider au mariage, on ne parviendra pas à lui donner l'opulence; mais il faut avouer pourtant qu'il se trouve à l'abri de la pauvreté, si la maladie ne vient pas arrêter ses travaux.

Lorsque Antonio Allegri se maria, il avait vingt-six ans, et la jeune fille qu'il épousait, Girolama Merlini, n'en avait que seize. La dot de Girolama était en terres, circonstance dont il faut tenir compte, si l'on veut estimer à sa juste valeur l'opinion de Lanzi, car chacun sait que le revenu de la terre est inférieur à l'intérêt des capitaux engagés dans l'industrie. Avec une fortune ainsi constituée, ce qu'on gagne en sécurité, on le paie par l'abandon approximatif de 50 pour 100. Plus d'un lecteur sans doute ne pourra s'empêcher de sourire en lisant ces évaluations minutieuses. Il est impossible pourtant de ne pas les aborder dès qu'il s'agit de la condition matérielle d'Antonio Allegri. Or en 1530, c'est-à-dire dix ans après son mariage, il achetait une terre de Lucrezia Pusterla, de Mantoue, veuve de Giovanni Cattania. Veut-on savoir quel était le prix de cette acquisition? 195 écus. Admettons qu'il s'agisse d'écus d'or, de ducats : nous n'obtiendrons encore qu'une somme bien modeste, 1,950 francs. N'oublions pas qu'à cette époque, parvenu à l'âge de trente-six ans, le Corrège avait exécuté la plupart de ses grands travaux. Nous sommes donc forcé de croire, malgré l'optimisme de Lanzi, que ces travaux, dont nous dirons tout à l'heure le prix, ne l'avaient pas enrichi. Il avait pourvu aux besoins de sa famille, ce

qui n'était pas une tâche facile, car il avait quatre enfans, mais il n'était pas en mesure de leur laisser un brillant héritage.

Quant au dessin conservé aujourd'hui dans la bibliothèque Ambrosienne et annoté par Resta comme représentant la famille du Corrège, il ne saurait être invoqué comme un argument en faveur de l'anecdote rapportée par Vasari, car ce dessin représente un homme d'un âge avancé, une femme encore jeune, une jeune fille et trois garçons pieds nus. Or nous savons par Pungileoni que le Corrège n'a jamais eu qu'un fils, et que ses trois autres enfans étaient des filles. On ne peut donc citer ce portrait de famille comme un document sérieux.

Par cette rapide discussion, nous sommes amené à conclure qu'Antonio Allegri n'a connu ni la misère ni la richesse. Il n'est pas mort exténué de fatigue pour avoir porté un fardeau dont il aurait dû charger une bête de somme, il a vécu de son travail, et grâce à son énergie il a pu soutenir sa famille; mais il n'a jamais connu les douceurs du loisir, la joie du repos après la tâche accomplie. Toute sa vie n'a été qu'un labeur sans relâche, tous les documens relevés par Tiraboschi et Pungileoni nous autorisent à l'affirmer. Si l'on compare le nombre et l'importance des œuvres qu'il a exécutées à la durée de sa vie, on arrive à comprendre qu'il n'a jamais dû mériter le reproche d'oisiveté. Une fois engagé dans la carrière qu'il avait librement choisie, il ne s'est pas arrêté un seul jour. Son unique délassement était la variété même de ses travaux. Il renouvelait ses forces en appliquant son imagination et son pinceau à des sujets tantôt graves, tantôt gracieux, tantôt chrétiens, tantôt païens. Il n'a jamais eu l'occasion de se laisser énerver par le bien-être, par la perspective d'une longue suite de jours assurés à sa famille sans qu'il fût obligé de se remettre à la besogne. Son génie ne s'est jamais endormi dans l'inaction. Quant à sa vie domestique, nous n'en savons rien. Nous aimons à croire que Girolama Merlini n'a rien fait pour troubler la vie de son mari.

Nous connaissons le chiffre des sommes reçues par Antonio Allegri pour ses travaux les plus importans. Ces documens sont de nature à prouver aux plus incrédules que l'anecdote racontée par Vasari ne repose sur aucun fait réel. Ceux qui ne savent pas les variations survenues dans la valeur de l'argent trouveront sans doute que les travaux de ce peintre éminent ont été rémunérés d'une manière misérable; mais cette opinion s'évanouit devant un examen attentif : il est désormais démontré que le Corrège n'a jamais ressenti les angoisses de la détresse. La coupole de San-Giovanni lui fut payée 472 sequins, somme très modique assurément, si on la compare au prix actuel des travaux de peinture; mais cette somme si modique

valait, dans les premières années du XVIe siècle, trois fois au moins ce qu'elle vaut aujourd'hui, c'est-à-dire trois fois 4,720 francs, ou 14,160 francs. Pour la peinture de la frise dans la même église, le Corrège reçut 60 sequins. On s'étonne à bon droit des modestes conditions acceptées par ce maître illustre, quand les peintures de l'abside dans l'église de la Madeleine à Paris ont été payées 80,000 fr., car, même en triplant le salaire d'Antonio, nous n'arrivons pas à trouver le quart de cette somme. A l'époque où vivait le Corrège, les peintres ne rêvaient pas l'oisiveté des grands seigneurs; pour eux, le travail n'était pas seulement un moyen de subvenir aux besoins les plus impérieux de la vie, c'était aussi un bonheur. Ils se contentaient volontiers d'un salaire modique dans l'espérance d'obtenir bientôt des travaux plus importans. Ce fut là sans doute la raison qui décida le Corrège à peindre la coupole de San-Giovanni pour 472 sequins, et son espérance ne fut pas trompée, car on lui offrit 1,100 sequins pour peindre la coupole du dôme, c'est-à-dire de la cathédrale de Parme, somme qui représenterait aujourd'hui 33,000 fr. Pour estimer l'importance réelle de ces peintures murales, il convient de savoir que, dans l'église de San-Giovanni, le Corrège peignit, outre la coupole proprement dite, les pendentifs et les piliers de cette coupole, ainsi que la tribune, ce qui pour les Italiens signifie l'abside. Il devait pareillement dans la cathédrale peindre la coupole et la tribune; mais, justement blessé dans son orgueil par les railleries impertinentes d'un marguillier, il abandonna la seconde partie de sa tâche. Le facétieux marguillier ne voyait dans la coupole de la cathédrale qu'un plat de grenouilles. Ce bon mot charmant, qui égaya les fabriciens, nous a privés d'un chef-d'œuvre. Aujourd'hui parmi nous il se trouve encore des marguilliers facétieux, mais les peintres ne se laissent pas décourager par une plaisanterie, si triviale qu'elle soit: ils comptent sur les gens d'esprit pour les venger des sots, et c'est à coup sûr le parti le plus sage; cependant la colère et le découragement du Corrège ne doivent pas nous étonner.

Parmi les tableaux dont le prix nous est connu, il nous suffira d'en citer trois qui jouissent à bon droit d'une renommée européenne : *la Vierge au bas-relief*, le *Saint Jérôme* et *la Naissance du Christ*. Le premier de ces tableaux, que les Italiens appellent *la Vierge au saint Antoine*, fut exécuté pour l'église de San-Francesco à Correggio et payé 100 sequins. Il représente la Vierge assise sur un trône entre des colonnes d'ordre ionique. Au pied du trône sont placés saint François, sainte Catherine d'Alexandrie, saint Jean-Baptiste et saint Antoine de Padoue. C'est aujourd'hui un des plus beaux ornemens de la galerie de Dresde. Le *Saint Jérôme*, qui se voit encore dans le musée de Parme et qui porte le nom de ce grand

docteur, quoiqu'il représente une *sainte famille*, fut payé 80 sequins. Cette dénomination s'explique par la présence de saint Jérôme, qui offre ses écrits au Christ placé dans les bras de la Vierge. A ce tableau se rattache une anecdote assez singulière, dont je n'entends pas garantir la parfaite authenticité, mais racontée par des écrivains sérieux et dignes de foi. Donna Briseide Colla, veuve d'Orazio Bergonzi, qui avait commandé le *Saint Jérôme*, fut tellement satisfaite de cet ouvrage, qu'elle voulut faire un cadeau à l'auteur pour lui témoigner sa reconnaissance. Après avoir acquitté le prix convenu, elle lui envoya deux chariots de bois, quelques mesures de froment et un porc. C'est là sans doute une étrange manière d'encourager le génie, mais il ne paraît pas que le peintre se soit trouvé offensé de ce singulier cadeau. Comme le *Saint Jérôme* était destiné à l'église de Saint-Antoine, peut-être les beaux esprits du temps voyaient-ils dans le porc donné au Corrège par donna Briseide une allusion délicate.

La Naissance du Christ, qui se voit à Dresde, et connue dans toute l'Europe sous le nom de *la Nuit*, fut payée 47 sequins 1/2. Elle avait été commandée par Alberto Pratonero pour une chapelle de famille dans l'église de San-Prospero, de Reggio. Les historiens ne font mention d'aucun cadeau supplémentaire. Alberto Pratonero, après avoir compté 47 ducats 1/2, se crut quitte envers l'auteur.

Ainsi *la Vierge au bas-relief*, le *Saint Jérôme* et *la Nuit* ont valu au maître 227 sequins, 2,370 francs. Ces trois tableaux, sans posséder un mérite égal, représentent aujourd'hui une somme immense. S'ils étaient mis en vente, il est impossible de prévoir jusqu'où monteraient les enchères. Il ne faut pourtant pas croire qu'Antonio Allegri eût à se plaindre de donna Briseide et d'Alberto Pratonero. Lors même qu'il n'eût pas reçu de donna Briseide deux chariots de bois, quelques mesures de froment et un porc, il ne l'eût pas accusée de lésinerie. Remarquons en passant que les franciscains ont été plus généreux que les premiers acquéreurs du *Saint Jérôme* et de *la Nuit;* ils ont déboursé 100 sequins. Il faut croire qu'ils appréciaient plus justement le génie du Corrège. Leur clairvoyance n'étonnera pas ceux qui connaissent l'histoire de la peinture.

Le réfectoire du couvent de Saint-Paul est le premier travail qui doive nous occuper, non qu'il soit le début du Corrège dans la peinture à fresque, mais parce qu'il présente un ensemble de compositions où le génie du maître s'est librement déployé. Il avait fait ses premiers essais en ce genre dans sa ville natale. Avant le mémoire publié par le père Affò, on avait peine à s'expliquer le caractère païen de ce réfectoire; aujourd'hui l'énigme est résolue. Nous savons que l'abbesse de ce couvent n'était pas astreinte à la clôture, et, pour

nous servir de l'expression consacrée, vivait *dans le siècle*. Il n'y a donc pas lieu de s'étonner qu'elle ait demandé au Corrège pour la décoration de son réfectoire *la Chasse de Diane*, des faunes, des satyres et des nymphes, Hâtons-nous d'ajouter qu'il n'y a rien dans ces compositions dont puissent s'alarmer les esprits les plus scrupuleux : c'est la mythologie païenne prise du côté gracieux, mais non du côté lascif. Le goût le plus pur n'a pas un reproche à exprimer. *La Chasse de Diane*, qui forme le sujet principal, est une scène ingénieuse et animée, où respire le sentiment le plus vrai de l'antiquité. En contemplant la chaste déesse sur les murs du couvent de Saint-Paul, on croit avoir devant ses yeux un des tableaux dont Pline l'Ancien nous a transmis la description dans le trente-cinquième livre de son *Histoire*. Il y a dans ce poème païen tant d'abondance et de spontanéité, que les noms de Parrhasius et de Timanthe se présentent au souvenir du spectateur. Il semble que l'invention de cette fresque vivante n'ait rien coûté à l'imagination de l'auteur. Il faut la regarder à plusieurs reprises pour comprendre tout ce qu'il y a de savant et de médité dans le choix des attitudes et des vêtemens, dans l'expression des physionomies. Antonio n'avait que vingt-quatre ans lorsqu'il peignit *la Chasse de Diane* dans le réfectoire de Saint-Paul, et pourtant il y a dans cette composition une élégance, une sévérité qui révèlent un savoir consommé. Pour concevoir, pour exécuter une telle scène, il faut évidemment quelque chose de plus que la pratique matérielle du métier; il faut avoir cultivé son esprit d'une manière générale, et s'être préparé à l'accomplissement de cette tâche délicate par des études littéraires. Lanzi croit que le Corrège, pour décorer le réfectoire de Saint-Paul, eut recours aux conseils d'Orselini, dont la fille demeurait au couvent. Il me paraît plus naturel de penser qu'Antonio trouva dans sa propre mémoire tous les renseignemens dont il avait besoin. L'éducation qu'il avait reçue le dispensait d'appeler à son secours l'érudition d'Orselini. Quant au reste de la décoration, je ne crains pas de la recommander à tous les peintres comme le type du goût le plus pur, de la sobriété la plus exquise. Les têtes d'enfans et de jeunes filles imaginées par Antonio étonnent et ravissent tous les yeux par l'éclat de la couleur et la vivacité du regard. Il est impossible de rêver des physionomies plus riantes, des lèvres plus fraîches, des joues plus vermeilles : c'est la vie même prise sur le fait et reproduite avec un rare bonheur.

Au-dessus de ces figures charmantes, dont le souvenir ne s'efface pas, et qui sont vues à mi-corps, le Corrège a placé des scènes païennes qui rappellent à tous les esprits éclairés le style des pierres gravées que la Grèce et l'Italie antiques ont léguées à notre admiration. Quoiqu'il n'eût pas visité Rome, il est évident qu'il s'était nourri avec

empressement des plus belles œuvres du génie païen. Les faunes, les satyres et les nymphes de Saint-Paul attestent chez l'auteur un commerce familier, un commerce assidu avec les monumens les plus sévères, avec les débris les plus précieux qui ornent aujourd'hui les musées d'Europe. Ce qui caractérise particulièrement les fresques de Saint-Paul, ce qui leur assigne une place à part dans l'histoire de la peinture, c'est leur extrême simplicité, et c'est par là surtout qu'elles se rattachent au génie d'Athènes. Le Corrège a prouvé mainte fois la puissance et la variété de son imagination. Je ne crois pas qu'il ait jamais concilié d'une manière plus heureuse l'élégance et l'érudition, car il ne faut pas hésiter à le ranger parmi les peintres érudits. Quand on prend la peine d'analyser ces compositions, on s'étonne à bon droit du petit nombre d'élémens qui s'y trouvent réunis : elles sont faites à peu de frais, avec si peu de chose, qu'on les dirait improvisées; mais cette première pensée s'évanouit bientôt. Pour agir ainsi sur l'imagination du spectateur, il est hors de doute que le Corrège a réfléchi longtemps et n'a rien livré au hasard. J'ai dit que ces scènes rappellent le style des pierres gravées; il est impossible en effet de se dérober à ce souvenir, mais dans ces gracieuses idylles tracées par le pinceau d'un maître ingénieux, l'imitation de l'antiquité n'a jamais rien de servile. On reconnaît partout l'interprétation libre et hardie des plus admirables modèles. On voit que le Corrège, malgré la nécessité qui le confinait dans sa terre natale, s'était nourri de l'antiquité, et lui demandait des inspirations sans jamais la copier. C'est de fait la seule manière de mettre à profit la tradition. Il ne transcrit pas ses souvenirs, il les interroge, et les transforme après les avoir interrogés. L'étude attentive du réfectoire de Saint-Paul suffirait à démontrer les immenses avantages de l'éducation littéraire pour la pratique de la peinture. Un artiste obligé de recourir à l'érudition d'un lettré n'eût jamais imaginé *la Chasse de Diane*. Son pinceau eût vainement cherché les faunes et les nymphes qui nous ravissent et nous étonnent. Pour inventer avec une telle liberté, il est indispensable de travailler sur son propre fonds. Jamais les conseils les plus éclairés, les renseignemens les plus précis recueillis dans la conversation des érudits les plus consommés ne pourront remplacer l'étude directe et personnelle de l'antiquité. Le réfectoire de Saint-Paul offre l'union constante de la vérité la plus savante avec la beauté la plus exquise, et cette union ne se rencontre que dans les œuvres spontanées, c'est-à-dire conçues par un esprit armé de toutes pièces.

De toutes les peintures murales d'Antonio Allegri, la coupole de San-Giovanni est peut-être celle qui permet de juger le mieux l'étendue et la souplesse de son talent. Le sujet principal, *l'Ascension du*

Christ, remplit tout le champ de la coupole. Sur les pendentifs sont représentés les quatre évangélistes et les quatre saints protecteurs de l'église. Dans la tribune se trouvait figuré *le Couronnement de la Vierge;* mais cette partie de l'église ayant été abattue pour l'agrandissement du chœur, la Vierge et le Christ furent heureusement sauvés, et sont aujourd'hui placés dans la bibliothèque de Parme. La décoration de la tribune nouvelle fut confiée au pinceau d'Aretusi. Je ne m'arrêterai pas à louer l'expression fervente des apôtres suivant d'un regard ébloui le Christ qui remonte au ciel. Je n'appellerai pas l'attention sur les myriades d'anges qui encadrent cette dernière scène. Ce qui me frappe, ce qui me paraît un éternel sujet d'admiration et d'étude, c'est le style des évangélistes et des saints protecteurs; c'est là que le génie d'Antonio se révèle dans toute sa puissance, dans toute sa maturité. Ces huit figures sont à mes yeux la partie capitale de la composition. Si le temps nous les eût enviées, nous n'aurions des facultés d'Antonio qu'une notion très incomplète. Si *l'Ascension* était ruinée, cette perte, si regrettable qu'elle fût, ne laisserait pas dans l'histoire de la peinture une lacune aussi affligeante. L'attitude des apôtres exprime admirablement le caractère du prodige dont ils sont témoins. Les chérubins et les séraphins sont à bon droit réputés comme l'expression la plus vraie de l'allégresse; mais le Christ, c'est-à-dire le personnage principal, n'a peut-être pas toute la grandeur, toute la sérénité dont l'imagination et la foi se plaisent à le revêtir. Il semble qu'en peignant cette figure, Antonio n'ait eu d'autre préoccupation que la perspective verticale. Tous les hommes du métier reconnaissent d'une voix unanime qu'il a résolu victorieusement ce problème difficile. C'est là sans doute un glorieux éloge. Cependant la difficulté vaincue ne saurait être acceptée comme le but suprême de la peinture. Aussi *l'Ascension du Christ* de San-Giovanni me paraît-elle plus digne d'étonnement que d'admiration.

A ne considérer que la question de géométrie descriptive, c'est une merveille; si l'on oublie la science pour ne songer qu'à la beauté, la surprise fait place au désappointement. On regrette de ne pas trouver dans le fils de Marie le caractère surnaturel qui lui appartient : ce n'est plus qu'un homme ordinaire vu de bas en haut. Les apôtres et les saints protecteurs défient l'examen le plus attentif. Plus on les étudie, plus on est forcé de les admirer. Toutes les parties de ces étonnantes figures sont traitées avec le même soin, rendues avec la même vérité. Les têtes se recommandent par une physionomie originale, les pieds et les mains sont modelés avec une fermeté magistrale; quant aux draperies, elles sont bien conçues et n'ont rien de capricieux; elles plaisent aux yeux par le choix et la vérité des plis, et contentent l'intelligence en expliquant la forme

du corps, c'est-à-dire qu'elles réalisent la perfection idéale dans cette partie de l'art. Quiconque n'a pas vu, n'a pas contemplé à loisir les évangélistes de San-Giovanni, ne peut se flatter de connaître le génie d'Antonio Allegri. Il y a dans ces figures une énergie, une simplicité qu'on chercherait en vain dans ses autres compositions. S'il fallait trouver dans l'histoire de la peinture un terme de comparaison, nous serions forcé de nommer les prophètes de la Sixtine. Les prophètes en effet sont les seules créations du pinceau moderne qui réunissent au même degré que les évangélistes de San-Giovanni la puissance et la simplicité; c'est d'ailleurs la seule parenté qui les rapproche, car lors même que nous ne saurions pas qu'Antonio n'a jamais vu la Sixtine, nous serions obligé de confesser que le style des évangélistes n'a rien de commun avec le style des prophètes. S'il arrive au Corrège d'éveiller en nous le souvenir de Michel-Ange, il ne lui arrive jamais de se confondre avec lui et de perdre son originalité.

La coupole, les pendentifs et la tribune de San-Giovanni furent peints de 1520 à 1526. Ainsi Antonio avait vingt-six ans lorsqu'il commençait cet immense travail, et il le terminait à l'âge de trente-deux ans. Un fait singulier, qui n'est pas à négliger puisqu'il sert à caractériser l'esprit du temps, c'est qu'Antonio dut au réfectoire de Saint-Paul la protection des moines du Mont-Cassin, et obtint par leur entremise la décoration de San-Giovanni. Le génie de la renaissance avait envahi jusqu'aux moines du Mont-Cassin; *la Chasse de Diane* flattait leurs goûts érudits, et la coupole d'une église chrétienne récompensait le talent païen d'Antonio.

Quant à l'exécution matérielle des travaux dont je viens de parler, il convient de l'étudier non pas dans la coupole même, à moins qu'on ne prenne la peine de monter dans les combles de l'église, mais dans la bibliothèque de Parme. Le Christ et la Vierge de la tribune de San-Giovanni suffisent amplement pour nous édifier sur les procédés techniques de l'auteur. Il est impossible d'imaginer quelque chose de plus simple et de plus sûr. Il y a dans le maniement du pinceau une régularité que les ignorans pourraient appeler froideur. Pour tous ceux qui ont regardé attentivement *le Couronnement de la Vierge* détaché de la tribune de San-Giovanni, il demeure évident qu'Antonio transcrivait ses cartons comme un praticien met au point le modèle, et n'avait plus d'autre souci en face de la muraille que le mélange et la fusion des couleurs. Il n'y a pas un coup de pinceau qui révèle la moindre hésitation. On comprend toute la justesse du mot attribué à Michel-Ange : « La fresque est la seule peinture qui offre à l'homme une tâche digne de ses forces. »

La coupole de la cathédrale de Parme, décorée par Antonio Allegri de 1526 à 1530, n'offre pas un intérêt moins puissant que la cou-

pole de San-Giovanni, mais peut-être ne réunit-elle pas au même degré l'élégance, le savoir, l'élévation et la pureté. C'est parmi les historiens de la peinture une opinion accréditée, que ce dernier travail est supérieur au premier. Cependant je crois qu'il est permis de ne pas se rallier à cette opinion, et qu'on peut, sans tomber dans le paradoxe, maintenir les droits de San-Giovanni. Ce n'est pas que je prétende signaler un affaiblissement dans le talent de l'auteur entre les années 1526 et 1530, une telle prétention ne saurait se justifier; mais je ne trouve pas dans la coupole de la cathédrale une seule figure qui me semble comparable aux évangélistes et aux docteurs de San-Giovanni : c'est à ces termes que se réduit ma pensée. J'admire, comme tous les hommes de bonne foi, l'abondance et la variété qui éclatent dans la coupole de la cathédrale, je reconnais avec tous les esprits éclairés qu'un génie de premier ordre a pu seul enfanter une telle composition; mais quelle que soit la vivacité de mon admiration, je suis bien obligé de confesser qu'Antonio n'a pas conçu *l'Assomption de la Vierge* aussi simplement que *l'Ascension du Christ.* Le regard le plus attentif ne suit pas sans effort l'ordonnance de ce poème. A parler franchement, il semble même que l'auteur n'ait pas songé à l'ordonnance. Pour ma part, je ne crois pas qu'il l'ait négligée; toutefois il faut reconnaître qu'il n'a pas mis dans l'expression de sa pensée la clarté qui ajoute tant de prix aux plus beaux ouvrages. Les anges, les docteurs et les martyrs qui reçoivent la Vierge dans le ciel offrent aux peintres d'innombrables sujets d'étude. Envisagée au point de vue technique, la coupole de la cathédrale ne saurait être louée trop vivement. L'auteur a multiplié les problèmes les plus ardus pour se donner le plaisir de les résoudre; il ne recule devant aucune difficulté. Je reconnais, avec tous les hommes du métier, que son audace lui porte bonheur; il se joue des obstacles et paraît à peine en avoir conscience, tant il demeure puissant et varié; mais ces figures si facilement inventées n'offrent pas toujours des lignes heureuses. Il y a d'ailleurs dans les raccourcis une ostentation qui frappe tous les yeux. Je laisse aux érudits en cette matière le soin de décider si le Corrège a surpassé Melozio dans la perspective verticale; je me contente de déclarer que la science et l'art ne sont pas pour moi une seule et même chose. En peinture comme en statuaire, la science est un moyen de toucher le but, et non le but même. Or, dans la coupole de la cathédrale, le Corrège me paraît avoir confondu plus d'une fois le but et le moyen. Cependant, malgré ces réserves, je comprends sans peine l'admiration et la sympathie qui s'attachent à *l'Assomption* de Parme; car si l'on consent à ne pas se préoccuper de l'ordonnance, on se laisse facilement séduire par la beauté des visages, par la grâce des attitudes, par le choix et l'harmonie des tons. Si je préfère les pendentifs de

l'Ascension à la coupole de la cathédrale, je comprends très bien qu'on préfère *l'Assomption* à *l'Ascension*. L'invention que l'auteur a prodiguée dans le premier de ces deux poèmes explique cette prédilection.

Ces deux coupoles, qui ont soulevé tant de questions dans le domaine purement poétique, ont suscité aussi de très vives discussions dans l'ordre technique. Le parti adopté par Antonio à l'égard de l'architecture, en agrandissant le champ de la peinture, réduit l'architecture à néant. Antonio, au lieu de respecter la surface solide offerte à son pinceau, prend plaisir à la trouer. Il dispose dès lors d'un espace illimité, et c'est à la faveur de cet agrandissement qu'il multiplie les raccourcis. Son exemple a trouvé de nombreux imitateurs, qui ont pris soin d'en démontrer tous les dangers. Pour tous ceux qui ont pris la peine de méditer sur ce problème délicat, il est aujourd'hui hors de doute qu'il vaut mieux en pareille occasion respecter les divisions de l'architecture et ne pas trouer la surface offerte au pinceau. Toutefois il ne serait pas juste d'imputer au génie d'Antonio toutes les extravagances commises en son nom. Les périls de son exemple ne sauraient lui être comptés comme une faute personnelle.

Ce qui demeure établi, c'est qu'il a fait de la perspective verticale un emploi plus hardi que ses devanciers, et que dans son ardeur pour cette nouveauté savante, il n'a pas su s'arrêter à temps. Il a trop souvent procédé comme un homme égaré par le désir de montrer son habileté. Pour le juger en toute équité, il faut oublier les fruits de son enseignement et considérer son œuvre en elle-même. Or les deux coupoles de Parme occupent dans l'histoire de l'art une place considérable, et méritent une attention aussi assidue, aussi profonde que les grands travaux de Rome et de Florence. Si elles ne satisfont pas à toutes les conditions exigées par le goût et indiquées par l'étude de l'antiquité, elles excitent vivement l'imagination et révèlent une singulière puissance. Pour se tromper comme s'est trompé Antonio, il faut posséder des facultés de premier ordre, et les erreurs d'un tel génie ne doivent être signalées qu'avec respect. D'ailleurs, quelques reproches qu'on puisse lui adresser, les évangélistes et les docteurs de San-Giovanni rachètent amplement toutes ses fautes. C'est ce que ne doivent jamais oublier les esprits les plus sévères.

Après avoir parlé des peintures murales du Corrège, il nous reste à examiner les tableaux de galerie qui jouissent en Europe d'une légitime et universelle renommée. J'essaierai d'abord de caractériser les tableaux qui se trouvent à Parme. Les plus célèbres sont le *Saint Jérôme* et *la Vierge à l'écuelle*. Le premier de ces tableaux a séjourné pendant quelques années en France. Il est d'ailleurs connu

par la gravure de Strange, qui, sans être d'une fidélité irréprochable, en reproduit cependant les principaux mérites. Or ces deux tableaux se recommandent surtout par la naïveté. La *sainte famille* connue sous le nom de *Saint Jérôme* est une composition dont la grâce n'a jamais été dépassée. On ne saurait imaginer une scène plus simplement conçue et rendue avec moins d'artifice. Et quand je parle ainsi, il est bien clair que j'entends parler de l'artifice apparent, car pour atteindre à cette simplicité, il ne s'agit pas de posséder la naïveté des temps primitifs : il s'agit de concilier les progrès de la science avec la simplicité de l'expression. Le *Saint Jérôme* et *la Vierge à l'écuelle* réalisent admirablement le programme que je viens d'indiquer. Dans ces deux compositions, on ne sait ce qu'il faut admirer le plus, de la science déployée par l'auteur dans la forme des corps, ou de la vérité des physionomies. L'ange qui présente au Christ les écrits de saint Jérôme est dessiné avec un rare bonheur. Le visage du Christ, tout à la fois souriant et sérieux, justifie dans une certaine mesure tout ce qu'il y a d'étrange dans cette présentation. Il est assez difficile en effet de concevoir saint Jérôme offrant ses écrits au Christ; mais il serait puéril de chicaner l'auteur sur cet anachronisme, car il pourrait invoquer l'exemple de ses plus célèbres contemporains.

Ce qu'il faut surtout admirer dans le *Saint Jérôme*, ce qui assigne à ce tableau un rang à part dans les œuvres du Corrège et dans l'histoire de la peinture, c'est la beauté du personnage principal, je veux dire de celui qui donne son nom au tableau. L'illustre docteur de l'église à qui nous devons la traduction latine des saintes Écritures nous offre dans le tableau du Corrège, je ne dirai pas seulement l'alliance de la vieillesse et de la majesté, ce que d'autres maîtres ont plus d'une fois réalisé, mais l'alliance de la vieillesse et de l'élégance. Cette *sainte famille* doit compter parmi les œuvres les plus savantes, les plus vraies et les plus naïves de la peinture, et une composition de cet ordre suffit pour classer l'homme qui l'a signée de son nom. Aussi tous les compatriotes du Corrège s'empressent-ils de la montrer aux étrangers comme un titre de gloire nationale. La poitrine et les membres de saint Jérôme sont rendus avec une vérité au-dessus de tout éloge. L'affaissement des chairs est exprimé franchement, mais sans pauvreté. C'est la nature acceptée sans hésitation, librement interprétée. Ce que je dis de ce tableau, je ne pourrais que le répéter à propos de *la Vierge à l'écuelle*. Ici peut-être la naïveté est-elle poussée plus loin; l'expression du Christ est peut-être plus enfantine, le regard de la Vierge a peut-être plus de tendresse. Cependant je ne place pas *la Vierge à l'écuelle* au-dessus du *Saint Jérôme*, et je pense que les hommes du métier partagent mon avis. Ce qu'il y a de certain, c'est que le

Saint Jérôme et *la Vierge à l'écuelle* suffisent pour ranger l'auteur parmi les maîtres les plus éminens de son art.

J'arrive à *la Nuit,* c'est-à-dire à la Nativité, que tous les voyageurs s'empressent d'aller voir dans la galerie de Dresde, et qui mérite en effet l'admiration dont elle est entourée. Il est juste pourtant, il est nécessaire de contrôler cette admiration, et d'affirmer que, légitime dans sa source, elle se produit sous une forme exagérée. Sans doute *la Nuit* est un admirable ouvrage, sans doute il y a dans cette composition une prodigieuse dépense de savoir et d'habileté; mais il ne faut pas se méprendre sur la valeur et la portée des moyens employés par l'auteur. Ce qui éblouit la foule n'est pas toujours ce qui contente les esprits éclairés. Or l'artifice employé par Antonio Allegri ne se rattache pas directement aux lois suprêmes de l'art. En quoi consiste en effet la magie de ce tableau, vanté par les touristes comme le dernier mot de la peinture? Dans la lumière qui émane de la tête du Christ au lieu de l'éclairer. Lanzi, qui accepte sans la discuter la célébrité européenne de ce tableau, propose de l'appeler *le commencement du jour.* Le nom n'y fait rien : il s'agit de savoir si l'artifice employé par Antonio satisfait ou non aux plus hautes conditions de la peinture, si c'est là une manière sérieuse d'envisager le sujet, ou tout simplement une ruse destinée à séduire les ignorans. Or, pour peu qu'on prenne la peine de réfléchir, on ne tarde pas à se convaincre de la puérilité de cet artifice. On voit à la chartreuse de San-Martino, à deux lieues de Naples, un tableau de Guido Reni qui représente le même sujet, et qui reproduit le même artifice. Je ne veux établir aucune comparaison entre Guido Reni et Antonio Allegri; je me contente de remarquer qu'un maître secondaire a pu, à l'aide de cet artifice, obtenir une admiration que le goût ne ratifie pas.

Il y a dans la galerie de Dresde plusieurs tableaux qui ne jouissent pas de la même renommée que *la Nuit,* et qui cependant méritent une attention plus sérieuse. Je ne veux pas parler de la *Madeleine pénitente,* qui réunit au plus haut point l'élégance et la tristesse : cette admirable figure, si justement populaire, soulèverait plus d'une objection, car elle est plus voluptueuse que pénitente; elle appelle le désir plutôt qu'elle n'exprime le repentir. Comment trouver pourtant le courage de la blâmer? Son adorable beauté désarme les esprits les plus sévères. Il y a dans ses paupières abaissées tant d'humilité, dans son corps tant de souplesse, dans ses membres tant d'élégance, dans le vêtement qui l'enveloppe tant de grâce et d'harmonie, qu'il est bien difficile de la condamner. Les deux compositions dont je veux parler sont *la Vierge au saint Antoine* et *la Vierge au saint George.* La première de ces deux compositions remonte à l'année 1512. Antonio Allegri n'avait donc que dix-huit

ans lorsqu'il la conçut et l'exécuta. Or, de l'avis unanime de tous les hommes compétens, ce tableau est le plus pur, le plus élégant, le plus sévère qu'il ait jamais signé de son nom, et pourtant il ne jouit pas de la même célébrité que *la Nuit*. Il y a dans *la Vierge au saint Antoine* une précision de contours, une majesté d'attitude que l'auteur n'a jamais surpassées, je pourrais dire qu'il n'a jamais retrouvées. Je reconnais volontiers toute l'excellence de ce morceau; cependant je ne voudrais pas placer toutes les œuvres postérieures d'Antonio au-dessous de cet admirable poème. S'il n'a pas retrouvé, je n'hésite pas à le déclarer, la pureté qui nous ravit dans *la Vierge au saint Antoine*, il a montré des qualités que ce tableau ne révélait pas, une tendresse que Raphaël n'avait pas connue, que Léonard avait indiquée sans la manifester pleinement. C'en est assez pour ne pas voir dans les œuvres postérieures à 1512 un signe de décadence. C'est en pareille occasion surtout qu'il faut se défier de l'opinion des puristes. Trop souvent en effet les hommes d'un goût éclairé se laissent entraîner à proscrire des œuvres d'une incontestable valeur au nom d'un type absolu dont ils ne veulent pas s'écarter. C'est ce qui est arrivé pour *la Vierge au saint Antoine*, dont le mérite défie d'ailleurs toute discussion.

On a dit, et je transcris exactement une opinion accréditée, que le Corrège eût été plus grand, qu'il occuperait dans l'histoire de son art un rang plus élevé, s'il fût demeuré fidèle au style de ce tableau. Pour ma part, je n'en crois rien. Tout en reconnaissant, tout en proclamant l'élégance et la pureté de cette composition, je suis forcé d'avouer qu'elle tient à la fois de Mantegna et de Léonard, c'est-à-dire qu'elle n'appartient pas en propre à Antonio. Or, pour signifier quelque chose dans l'histoire, il faut avant tout être soi-même, vivre d'une vie individuelle, se manifester sous une forme nouvelle, et ces conditions ne se trouvent pas réalisées dans *la Vierge au saint Antoine*. Quant à *la Vierge au saint George*, il faut en parler en d'autres termes. C'est une œuvre savante, une œuvre pure, une œuvre originale. Si le souvenir de Mantegna et de Léonard s'y fait encore sentir, il y règne cependant une indépendance de manière qui frappe tous les yeux. A ce tableau se rattache une touchante légende dont je n'entends pas garantir l'authenticité, mais que j'ai plaisir à rappeler, parce qu'elle s'accorde merveilleusement avec le caractère de la composition. On assure qu'une jeune femme, se promenant un jour dans un jardin avec Antonio, lui offrit une rose en lui disant : « Vous avez beau faire; malgré tout votre talent, vous ne concevrez jamais une composition aussi fraîche que cette fleur. » Antonio se piqua au jeu, et composa *la Vierge au saint George*. Si l'on veut tenir compte de la légende en examinant ce tableau, on y trouve la tige, le calice et la corolle. La Vierge, placée

dans la partie supérieure du tableau, a tant de grâce et de fraîcheur, tant de tendresse et de sérénité, qu'Antonio nous paraît avoir gagné la gageure.

A Paris, nous possédons plusieurs compositions du Corrège, parmi lesquelles il me suffira de citer *le Mariage de sainte Catherine* et l'*Antiope*. *Le Mariage de sainte Catherine,* excellent sous le rapport de l'expression, laisse quelque chose à désirer dans le modelé; les contours n'ont pas toute la précision qu'on pourrait souhaiter. C'est pourtant un tableau de premier ordre, qui ferait l'ornement du plus riche musée.

L'*Antiope* est et sera toujours pour les hommes studieux un sujet d'émulation et de surprise. Il est impossible en effet d'imaginer une peinture plus franche, plus hardie. Tous ceux qui connaissent les difficultés que présente une figure modelée en pleine lumière s'extasient à l'envi devant cette nymphe, dont les contours splendides et voluptueux sont accusés sans le secours des ombres portées. C'est une merveille que la parole doit renoncer à célébrer. Dans la solution de ce problème difficile, la peinture n'est jamais allée plus loin. Les membres et le torse de l'*Antiope* sont rendus avec une vérité qui n'a jamais été dépassée, et l'étonnement redouble quand on prend la peine d'examiner les procédés employés par l'auteur. Il nous a montré la forme d'Antiope sans recourir à aucun des artifices familiers à ses devanciers; il a modelé comme aurait pu le faire un statuaire sans rappeler aucune des lignes de la sculpture antique.

Quel rang faut-il donc assigner à cet homme prodigieux? Quelle est sa place dans l'histoire de l'art? Je ne m'arrêterai pas à la pensée émise par quelques historiens italiens; je ne dirai pas, après eux, qu'il a *clarifié* la manière de Léonard, quoique l'*Antiope* puisse leur donner raison, puisque Léonard condensait l'ombre pour augmenter le relief. Je vais tâcher de trouver pour ma pensée une forme plus simple et plus facile à saisir. Léonard, Michel-Ange et Raphaël avaient exprimé la forme, la grâce et l'harmonie; il semblait qu'il ne restât plus rien à faire, et qu'ils eussent épuisé le champ de la peinture. Antonio cependant trouva quelques épis à glaner dans le champ visité par ces puissans moissonneurs. Pour la forme, il ne peut lutter ni avec Léonard, ni avec Michel-Ange; pour la grâce, il peut soutenir la comparaison même avec Raphaël. S'il ne possède pas au même degré que lui l'harmonie linéaire, il se place près de lui par la suavité des contours, par la tendresse de l'expression; quelquefois même il lui arrive de le dépasser dans le domaine de la grâce : il me suffira de citer la *Madeleine pénitente*. Cette gloire suffit à son nom. Antonio Allegri compte parmi les sept princes de la peinture.

GUSTAVE PLANCHE.

L'ÉPOPÉE NATIONALE

DES RUSSES

D'APRÈS LES TRAVAUX DES PHILOLOGUES ALLEMANDS.

On sait quel développement ont pris depuis un demi-siècle les études philologiques en Allemagne. L'ancienne poésie russe a eu sa part dans ce vaste mouvement de recherches, et la récente publication faite à Berlin d'un des textes les plus précieux pour l'étude de ses origines est un nouveau témoignage de l'intérêt avec lequel l'érudition germanique interroge et discute les monumens primitifs du génie slave. M. Boltz, professeur de langue russe à l'école militaire de Berlin, ne s'est pas borné, comme quelques autres savans, à traduire le *Poème sur l'expédition d'Igor*, ce remarquable document, cette espèce d'épopée russe dont la découverte, il y a cinquante ans à peine, fit une si grande sensation dans le monde slave. Il en a reproduit le texte original, imprimé avec beaucoup de soin en caractères cyrilliques, d'après les meilleures éditions russes, et il a joint à ce texte des notes, des commentaires pleins d'intérêt. Une grammaire raisonnée du dialecte russe dans lequel le *Poème d'Igor* est composé, un vocabulaire de tous les mots qu'on y rencontre avec leurs différentes acceptions, complètent ce petit traité de philologie slave, où le sujet, exposé sous toutes ses faces, est approfondi dans les moindres détails. Sans nous arrêter cependant à la partie essentiellement philologique du travail de M. Boltz, nous voudrions surtout donner ici une idée du poème pris en quelque sorte par le savant allemand pour texte de ses curieuses recherches : c'est la restitution d'un antique monument littéraire qui appelle sur la publication de M. Boltz un intérêt général, et qui la désigne particulièrement à l'attention du public français.

En 1795, un bibliographe fort estimé, M. Moussine-Pouchkine, découvrit le *Poème d'Igor* dans un manuscrit intitulé *Chronographe*, qu'il avait acheté à un moine du couvent de Space-Yaroslavski; il le présenta comme une

production écrite en *langue vulgaire* par un auteur russe du XIIe siècle, et à ce titre comme le plus ancien monument de la littérature nationale (1). Cette assertion trouva bientôt des contradicteurs. Quelques érudits assurèrent même que l'œuvre était apocryphe. Il s'engagea une discussion très vive, dans laquelle prévalut l'avis d'un juge très compétent en matière de bibliographie slave, le savant Schloetzer, qui reconnut hautement l'authenticité du document découvert par M. Moussine-Pouchkine. Il y a vingt ans néanmoins, un petit groupe d'écrivains, disciples d'Ewers (2), cherchèrent à porter de nouveau le doute là où l'érudition de Schloetzer avait fait pénétrer la lumière. Non-seulement ils récusaient la valeur historique du *Poème d'Igor*, mais ils niaient l'authenticité de la plupart des anciennes chroniques du pays. C'est au milieu de cette polémique, qui dure encore, mais en s'apaisant, que s'est produite la publication de M. Boltz.

Si nous acceptons le *Poème d'Igor* comme un document authentique, il nous reste encore une question à résoudre. Dans quel dialecte est écrit ce poème? — La *Société des amis de la littérature slave* mit cette question au concours. — Le texte publié par M. Moussine-Pouchkine n'étant qu'une copie, il importait de préciser l'époque à laquelle remonte ce manuscrit, afin de le purger des locutions que le copiste aurait pu y introduire. On l'étudiait à ce point de vue, lorsque l'incendie de Moscou, en 1812, détruisit le précieux document avec beaucoup d'autres. De 1794 à 1812, dix-huit années s'étaient écoulées, et pendant cet espace de temps assez long, personne, il faut bien le dire, n'avait songé à examiner attentivement le manuscrit du *Poème d'Igor*. « On ne sait même point, dit M. Boltz, si le papier des feuillets était de fil ou de

(1) Depuis la fin du Xe siècle jusqu'au règne de Pierre le Grand, il y eut en Russie deux langues, l'une vulgaire et l'autre écrite. Cette dernière, qui est le slavon, idiome adopté pour la liturgie par les fondateurs du culte gréco-slave, fut longtemps à se fixer. C'est à Kief qu'elle prit peu à peu la forme sous laquelle on la retrouve dans les livres d'église actuellement en usage. A Novgorod, elle se rapprocha beaucoup plus du russe vulgaire. Plus tard, ces deux branches de l'idiome littéraire se répandirent dans le reste du pays, et y donnèrent naissance aux dialectes provinciaux contemporains. Ceux-ci se décomposent en deux groupes : l'un comprend les dialectes parlés au centre de l'empire, dans les districts de Moscou, de Vladimir et de Novgorod, l'autre ceux qui sont en usage plus au nord, dans les districts d'Arkhangel, de Zavolojsk et dans toute la Sibérie. Chacun de ces dialectes compte plusieurs variétés; celui de Moscou, qui est le plus répandu, sert aujourd'hui de langue écrite. Dans les autres provinces slaves de l'empire, l'idiome vulgaire est mélangé de polonais.

(2) Ewers est un érudit allemand dont l'influence s'est exercée en Russie parmi les professeurs de l'université de Moscou. Esprit éminemment critique, Ewers écarta comme fabuleux les renseignemens fournis par le premier chroniqueur russe, Nestor, sur les temps antérieurs au XIe siècle. Il rompait ainsi avec l'opinion qui avait prévalu jusqu'à lui, représentée par Muller, Schloetzer, etc., et qui acceptait ces renseignemens comme véridiques. Les professeurs formés à l'école d'Ewers ont poussé plus loin que lui le scrupule historique; ils ne font dater l'histoire de Russie que du XIVe siècle. Une tendance exagérée vers le cosmopolitisme, partagée un moment par les hautes classes de l'empire, explique ces théories si peu indulgentes pour les partisans de l'ancienneté de la puissance russe. Aujourd'hui on en revient à une appréciation plus équitable et plus sérieuse de la question.

coton. » Cependant il eût été bon de s'en assurer; on aurait pu tirer de ce renseignement quelques inductions, car le papier de fil n'est devenu commun en Russie qu'au XVIe siècle, tandis que le papier de coton l'avait été quatre siècles plus tôt. Une pareille négligence est vraiment impardonnable; mais n'oublions pas qu'autrefois les auteurs russes ne voyaient guère dans les questions littéraires qu'une sorte de passe-temps mondain. Ajoutons que les renseignemens les plus précis sur l'ancienneté de cette pièce eussent encore été fort insuffisans pour déterminer le dialecte de l'œuvre originale. On ne pourra évidemment se prononcer à cet égard d'une manière positive que lorsque l'on aura conféré entre eux plusieurs exemplaires de cette étrange production. Tout porte à croire qu'il en existe quelques-uns dans les nombreuses bibliothèques des couvens russes, et on finira sans doute par les découvrir. En attendant, la plupart des philologues, et M. Boltz est du nombre, s'accordent sur un point : c'est que la langue du poète a beaucoup d'analogie avec celle des chroniques de Nestor (1) et de quelques autres anciennes compositions nationales, à cela près toutefois que l'antagonisme du slavon et de l'idiome vulgaire y est beaucoup plus marqué. Le poète se serait servi du dialecte que l'on parlait à la fin du XIIe siècle dans les provinces méridionales du pays.

Quoique écrit en prose, le *Poème d'Igor* était évidemment destiné à être chanté comme les psaumes et d'autres morceaux de littérature slave; mais il est difficile d'en déterminer le rhythme, l'accent prosodique de la langue russe ayant dû nécessairement se modifier depuis le XIIe siècle. On a pourtant essayé de le marquer; rien ne prouve qu'on y ait réussi. Au reste ce n'est point assurément par sa forme que cette œuvre est digne d'attention; elle présente de nombreuses lacunes, le style en est incorrect, et jusqu'à présent les critiques les plus sagaces n'ont pas réussi à en expliquer certains passages. Cette obscurité ne doit pas être attribuée exclusivement à l'infidélité du copiste; elle tient aussi, il est permis de le croire, à l'ignorance où l'on est encore des anciens usages russes et des mythes auxquels le poète fait sans doute allusion dans la plupart des métaphores dont le sens nous a échappé. Quelque défectueuse qu'elle soit à beaucoup d'égards, cette antique composition n'en est pas moins très digne d'être étudiée avec soin. On retrouve dans les sentimens que l'auteur y exprime tous les traits poétiques qui caractérisaient anciennement le génie national du peuple russe : une sensibilité naïve, une profonde vénération pour le côté mystérieux de la nature, et surtout une ardeur patriotique que le christianisme n'est pas encore venu modérer. A défaut d'autres témoignages, ces fragmens littéraires, miraculeusement parvenus jusqu'à nous, suffiraient à prouver qu'au XIIe siècle les Russes étaient moins barbares qu'on ne serait tenté de le supposer. Leur histoire du reste abonde à cet égard en faits irrécusables, et il n'est pas inutile de les rappeler. Quelques sceptiques n'ont pas craint d'avancer qu'au XIIe siècle la Russie était encore beaucoup trop inculte pour

(1) Les chroniques de Nestor sont du XIe siècle; mais on n'a point retrouvé non plus jusqu'à présent le manuscrit original. La plus ancienne copie que l'on en possède est de l'année 1377, et date par conséquent d'une époque où le slavon littéraire était déjà fort altéré.

que le *Poème d'Igor* datât de cette époque. Qu'ils parcourent cependant le tableau généalogique des premiers descendans de Rurik, ils les verront s'allier avec les principales familles régnantes des contrées occidentales (1). Ce rapprochement s'explique aisément, car depuis l'introduction du christianisme jusqu'à la période d'anarchie qui précéda l'invasion mongole-tatare (1237), la plupart d'entre les descendans de Rurik s'efforcèrent à l'envi d'éclairer la Russie. Le grand prince Vladimir fonda des écoles où l'on enseignait aux enfans du peuple à lire et à écrire. Cet exemple fut suivi par Yaroslaf son fils, esprit éclairé, qui appela à sa cour des écrivains étrangers, fit traduire des ouvrages grecs en slavon et composa plusieurs livres destinés à l'enseignement. On affirme même qu'une école d'enseignement supérieur, instituée pour former des prêtres et des administrateurs, fut ouverte par ses ordres dans la ville de Novgorod, et que les cours en étaient suivis par trois cents jeunes gens des meilleures familles. Une institution du même ordre existait à Smolensk; on y avait formé une bibliothèque qui comprenait, à la fin du XIIe siècle, plus de mille volumes d'ouvrages grecs, et il paraît qu'indépendamment de cette langue et du slavon, on y enseignait aussi le latin. Il est certain encore que le commerce russe entretenait dès lors d'actives relations avec les peuples orientaux, ainsi que le prouvent les monnaies que l'on a retrouvées dans les environs de Kief, de Novgorod, de Tchernigof et de beaucoup d'autres villes. Tels étaient les rapports maritimes entre la Russie et Constantinople, que le Dniéper avait reçu le nom de *Chemin de la Grèce*, et la Mer-Noire celui de *Mer des Russes*. Les annales du temps attestent que les lois en vigueur étaient déjà rédigées sous forme de code, et, chose bien digne de remarque, tout homme libre était affranchi des peines corporelles. Enfin les auteurs contemporains appellent Kief, alors capitale du pays, l'émule de Constantinople. Tout semblait annoncer que la Russie allait hériter des richesses littéraires et scientifiques dont la Grèce se montrait indigne. Malheureusement les guerres civiles et l'invasion tatare devaient arrêter ce rapide essor. La Russie était destinée à perpétuer jusqu'à nos jours en Europe les instincts grossiers et les vertus primitives qu'une civilisation raffinée tend à effacer de plus en plus parmi les autres peuples.

Le *Poème d'Igor* nous transporte à la fin de cette période de civilisation précoce si brusquement interrompue. L'expédition militaire d'Igor contre les Polovtsi nous place en 1185. Le puissant empire dont Rurik avait jeté les fondemens s'est écroulé : la Russie n'a plus de centre; elle est divisée en provinces rivales dont les chefs prennent arbitrairement le titre de *grands-princes*, et se font reconnaître en cette qualité par les princes apanagés qui se trouvent dans leur dépendance. Ainsi démembrée, la Russie était nécessairement hors d'état de résister longtemps à la pression incessante des peuplades sauvages qui la bornaient à l'orient. Par un aveuglement fatal, les princes russes et particulièrement ceux de Tchernigof ne craignaient point, dans les guerres qu'ils se faisaient entre eux, d'appeler à leur aide ces redou-

(1) Une des filles du grand prince Yaroslaf épousa Henri Ier, roi de France. Le prince Vladimir Monomaque, mort en 1125, fut marié en premières noces avec une fille d'Harold, roi d'Angleterre; mais c'est surtout avec les princes et les princesses des cours de Constantinople et de Hongrie que ces alliances étaient communes.

tables voisins; ils sèmblaient avoir pris à tâche d'encourager leur audace.

La plus puissante de ces tribus nomades était celle des Polovtsi, dont l'auteur du poème parle avec un profond dédain. Au IXe siècle, ils s'étaient répandus des gorges de l'Oural dans les plaines que les farouches Petchenègues occupaient à l'embouchure du Volga, et pouvaient mettre, assure-t-on, près de six cent mille hommes sous les armes. A peine descendus de l'Oural, les Polovtsi se firent redouter des Grecs par de fréquentes invasions. Malheureux dans ces tentatives, ils regagnèrent les bords du Volga, s'emparèrent de quelques villes fondées par les Khozars et s'y établirent. Leur première incursion en Russie remonte, suivant Nestor, à l'an 1055 ou 1066, et jamais ils n'y furent plus redoutés qu'à la fin du XIe siècle. Cependant, longtemps après et peut-être même à l'époque où se passe l'action qui fait l'objet du *Poème d'Igor*, ils possédaient encore Tmoutorakane (1) et presque toute la Crimée.

Le portrait que le chantre d'Igor nous fait des Polovtsi et les termes de colère qu'il leur applique ne sont nullement exagérés. A l'époque où ce poème fut composé, les Polovtsi étaient plongés dans la plus profonde barbarie, et Nestor assure même qu'ils se nourrissaient d'animaux morts. Ce peuple avait d'ailleurs la plupart des qualités militaires qui distinguent de nos jours les Kosaks, ses descendans (2); aussi les princes russes les prenaient-ils volontiers pour auxiliaires. Le héros du poème, le prince Igor, eut maintes fois recours à eux dans ses nombreuses campagnes; mais le plus souvent les Polovtsi, oubliant et leurs alliances et leurs sermens, se jetaient inopinément sur les provinces russes et les dévastaient pour leur propre compte. Ils infestaient surtout les bords du Dniéper, et les caravanes de marchands qui descendaient annuellement ce fleuve pour se rendre en Grèce avaient toujours à repousser quelque attaque de ces audacieux pillards.

Les princes russes dont les possessions souffraient le plus du voisinage des Polovtsi se bornèrent pendant longtemps à les repousser, mais plus tard ils ne se firent pas faute d'aller châtier ces indomptables ennemis au fond de leurs déserts. Quelque terribles qu'elles fussent, ces représailles n'amenaient d'autre résultat que des pertes réciproques. Peu de temps avant l'expédition d'Igor, plusieurs princes, commandés par Sviatoslaf de Kief, réunirent leurs forces

(1) Le lieu où était située la principauté de Tmoutorakane, dont le nom disparait des annales russes dès les premières années du XIIe siècle, a été longuement discuté. Il parait que l'on appelait ainsi anciennement l'île de Taman, dans la Mer-Noire, et qu'un prince russe y régnait encore à la fin du XIe siècle. Ce qui le prouve, c'est une inscription trouvée dans les ruines de Taman ou Phanagrie, sous le règne de Catherine II; mais les Russes n'avaient point conservé ce territoire, car, lorsqu'en 1016 ils abandonnèrent à la Grèce leurs anciennes possessions en Crimée, il fut stipulé que Tmoutorakane leur appartiendrait; ils en furent chassés par les Polovtsi au siècle suivant.

(2) Lorsqu'en 1223 les Tatars parurent pour la première fois dans les plaines du Don, les Polovtsi, refoulés par eux dans les déserts, furent réduits à s'attaquer et à s'entre-dévorer. Ils se réfugièrent dans les marais à l'embouchure du Dniéper, du Volga et du Don. Plus tard, des Russes et des hommes de toutes les tribus qui erraient dans ces contrées se joignirent à eux. Telle est l'origine des Kosaks; mais l'élément russe a fini par effacer presque complétement, au sein de ces associations guerrières, l'esprit et les mœurs qui les avaient d'abord caractérisées.

pour marcher contre les Polovtsi. L'historien russe Karamsine parle de cette guerre, et donne même à ce propos des renseignemens que nous ne saurions passer sous silence, car ils font connaître les mœurs étranges au milieu desquelles le poète russe va nous transporter.

Ayant franchi le Dniéper, les princes coalisés se mirent à la recherche des Polovtsi; ils ne parvinrent à les rencontrer que le cinquième jour. Le combat s'engage; les Russes, suivant leur habitude, se précipitent avec fureur sur l'ennemi, les archers en tête et les lanciers au second rang. Les Polovtsi soutiennent ce choc; mais la *drougina* (1) du prince Vladimir les charge à son tour si vigoureusement, qu'ils prennent la fuite et rentrent dans leurs steppes. Les Russes leur firent sept mille prisonniers, et dans le nombre se trouvaient quatre cent dix-sept petits princes (2). Tels sont les événemens qui précèdent le fait d'armes célébré dans le *Poème d'Igor*. Suivons maintenant le récit du conteur russe.

A la nouvelle de l'éclatante victoire remportée par les princes russes sur les Polovtsi, le prince Igor de Novgorod, jaloux de la gloire et du riche butin que Sviatoslaf de Kief vient de recueillir, décide plusieurs membres de sa famille à l'accompagner, et prend la route du Don avec un corps de troupes assez considérable (3), suivi de nombreux chariots portant les armes. Les Russes approchent du Donetz, lorsque tout à coup, et quoiqu'il n'y ait pas un seul nuage au ciel, le jour s'obscurcit. C'est une éclipse de soleil, et ce phénomène leur paraît d'un mauvais augure. Cependant ils poursuivent leur route et passent le fleuve. A peine sur le sol ennemi, ils s'arment à la hâte, endossent leurs cuirasses, et, formés en colonnes par régimens, ils se portent avec rapidité dans la direction de l'ennemi. Les Polovtsi, sans attendre leur attaque, s'avancent à leur rencontre en bandes innombrables. « — Prince, disent prudemment les vieux boyards de la suite d'Igor, les ennemis sont nombreux, retirons-nous. — On se rira de nous, répond le prince; plutôt la mort que la honte! » Cet élan courageux porte bonheur aux Russes; ils battent les Polovtsi et s'emparent de leur camp, où leurs femmes et leurs enfans se croyaient à l'abri de tout danger. Les vainqueurs, dans l'enivrement de ce premier succès, se précipitent à la poursuite des fuyards; mais ceux-ci, arrivés sur les rives de la Kaïala (4), tournent bride. Les Russes, assaillis de tous côtés, s'arrêtent, plantent leurs larges boucliers dans le sol, et pendant quelque temps se bornent à lancer des flèches contre leurs adversaires. Ils attendent des renforts. Le soleil est d'une ardeur dévorante, et

(1) Comme les anciens chefs germains, les princes russes avaient en tous temps une garde spéciale nommée *drougina*, et composée de guerriers expérimentés, de porte-glaives et de pages d'armes. Aucune solde n'était attachée à ces fonctions, qui donnaient seulement droit à une part dans le butin.

(2) Lorsqu'ils se convertissaient au christianisme, tous les petits dignitaires tatars réclamaient le titre de prince; c'est pourquoi il est si commun parmi la noblesse russe.

(3) Les armées russes étaient alors moins nombreuses qu'au XIe siècle; elles ne dépassaient guère cinquante mille hommes. Cette diminution s'explique naturellement par la division du pays en petites principautés rivales.

(4) Petite rivière qui porte aujourd'hui le nom de Kayalnik; elle traverse le pays des Kosaks du Don, qui ont sur ses bords une grande *stanitsa* ou établissement militaire.

ils manquent de vivres et d'eau. Dans cette cruelle extrémité, ils prennent la résolution de se frayer un passage à travers les rangs ennemis. Leurs chevaux épuisés ne peuvent plus se soutenir et tombent au milieu de la mêlée; le cheval d'Igor est le seul qui résiste, et ce prince intrépide continue à encourager les siens de la voix et du geste, quoiqu'il soit couvert de blessures. Son frère Vsevolod, dont la bravoure était renommée, le seconde puissamment; mais sa lance et son épée se brisent, il reste sans armes. Les Russes se défendent longtemps; le nombre finit cependant par l'emporter, et leur déroute est complète. Ceux qui survivent au carnage essaient en vain d'échapper; ils sont entraînés par leurs farouches vainqueurs et réduits en captivité. La nouvelle de la défaite n'est apportée en Russie que longtemps après, par des marchands étrangers. Lorsque le prince Sviatoslaf de Kief apprend ce désastre, il rassemble ses boyards et se dispose à marcher sur le Don. Toutefois il ne donne point suite à ce projet, et les Polovtsi en profitent pour faire irruption dans le pays et le ravager. Le prince Vsevolod, Igor et son fils Vladimir, qui avaient été faits prisonniers, sont traités par le khan Kontchak avec beaucoup d'égards. Le khan accorde à Igor l'autorisation d'avoir un prêtre, des serviteurs, et même lui permet de se livrer à la chasse au faucon, passe-temps favori des grands personnages de l'époque. Le prince ne se croit point engagé par ces faveurs; un des hommes qui l'approchent lui facilite bientôt les moyens de prendre la fuite. La nuit venue, il monte à cheval et il échappe avec son guide à la surveillance des Polovtsi, qui dorment enivrés de *koumis* (1). Après cinq jours de marche, il arrive heureusement sur les bords du Don, et gagne bientôt le territoire russe. Quant à son fils Vladimir, il reste avec Vsevolod parmi les Polovtsi. La fille de Kontchak consent à recevoir le baptême; Vladimir lui donne le nom de *Svoboda* (liberté) et l'épouse. Enfin, après deux années de captivité, il rentre avec son oncle en Russie et vient rejoindre son père.

Tel est, en quelques mots, l'épisode que le poète russe a choisi. Quoique l'œuvre dans laquelle il l'a retracé ait été mutilée par le temps, il est facile, comme on va le voir, de retrouver dans ces poétiques débris les circonstances principales de la relation que nous venons d'emprunter aux chroniqueurs.

Après un court exorde, dans lequel il regrette de ne pouvoir se livrer à ses inspirations comme le grand poète Boïane (2), le chantre d'Igor donne la parole à son héros, qui se dispose à entrer en campagne. Le prince est au milieu de ses soldats; mais tout à coup le soleil s'obscurcit. Ce sinistre présage ne l'ébranle point, il persiste à marcher contre les Polovtsi. — « Frères et *drougina*, s'écrie-t-il fièrement, il vaut mieux être morts que prisonniers; montons sur nos chevaux agiles, et dirigeons-nous vers le Don aux flots azurés. Allons rompre une lance dans les plaines des Polovtsi; je veux y reposer ma tête, ou boire toute l'eau du Don avec mon casque. » — Le poète interrompt ici son récit; il adresse une nouvelle invocation à Boïane, et regrette modes-

(1) Boisson des Tatars et des autres tribus nomades de ces contrées : elle est faite de lait de jument fermenté.

(2) On suppose généralement que Boïane était un poète slave très célèbre qui vivait au xie siècle. Quelques critiques ont prétendu que ce mot était un terme générique et qu'il signifiait *chantre* ou *barde*.

tement que ce « rossignol du vieux temps » ne puisse redire à sa place les exploits du jeune prince; puis il reprend en ces termes :

« Les chevaux hennissent derrière la Soula, les trompettes sonnent à Novgorod (1), les drapeaux flottent à Poutivle; mais Igor attend son doux frère, Vsevolod, le taureau sauvage. Celui-ci paraît et lui dit : — « Frère unique, mon unique lumière, ô Igor! nous sommes fils du même père. Prépare tes chevaux agiles; les miens sont sellés d'avance à Koursk; partons, mes Kouriens sont, tu le sais, des hommes intrépides; leurs mères les ont emmaillottés au son des trompettes; ils ont été bercés à l'ombre des casques et nourris sur la pointe d'une pique. Aucun sentier ne leur est étranger; ils connaissent tous les précipices; leurs arcs sont bandés, leurs carquois ouverts, leurs sabres aiguisés; ils courent dans la plaine comme des loups gris, en quête d'honneur pour eux et de gloire pour leur prince. »

« A ces mots, le vaillant Igor met le pied dans son étrier d'or, et les Russes s'avancent dans la plaine ouverte; mais le soleil s'obscurcit de nouveau, et l'ombre éveille les oiseaux aux chants sinistres; les bêtes féroces hurlent dans les champs; le *dive* (2) jette son cri du haut des arbres pour avertir les pays inconnus, les bords du Volga, et ceux de la mer, de la Soula, du Souroj, Khorsoun, et l'idole de Tmoutorakane.

« A l'approche des Russes, les Polovtsi accourent par des routes non frayées; leurs chariots nocturnes crient comme une bande de cygnes effarouchés. Le prince marche vers le Don, mais les animaux pressentent le malheur qui attend son armée. En la voyant passer, les loups hurlent dans les ravins, les renards glapissent, les aigles battent des ailes sur les ossemens et appellent les bêtes fauves; mais la nuit vient peu à peu, le brouillard a couvert la campagne, le chant du rossignol s'est tu, et le bavardage des pies a cessé. Les Russes s'arrêtent au milieu d'une vaste plaine et l'entourent de leurs boucliers rouges; ils se préparent à acquérir des honneurs et à donner de la gloire à leur prince.

« Le combat s'engage dès l'aurore; les rangs des Polovtsi maudits sont foulés aux pieds; les Russes se répandent dans la plaine comme des flèches; ils s'emparent de belles filles polovtsiennes et d'une foule d'objets précieux. Les *ortma* (3), les manteaux, les fourrures et beaucoup d'autres vêtemens qu'ils recueillent leur servent à faire des ponts sur les marais et les fondrières. Un étendard rouge, un guidon blanc, une écharpe rouge, un bâton d'argent, reviennent de droit au fils de Sviatoslaf; puis son intrépide couvée

(1) Il y a en Russie trois villes de Novgorod, et on les distingue par des surnoms : Novgorod-Veliki (la grande), située au nord; Nijnei-Novgorod (la basse) à l'est, et Novgorod-Severskoï (septentrionale) dans le midi, ainsi nommée parce qu'elle se trouve au nord de Kief. Il est question, bien entendu, de cette dernière, qui était le chef-lieu de la principauté à laquelle Igor commandait.

(2) Oiseau fabuleux qui était le symbole du malheur chez les Slaves; il en était de même du corbeau. Les peuples de cette race ont eu de tout temps un respect particulier pour les oiseaux. Ils pensaient qu'après la mort les âmes prenaient la forme de pigeons blancs. Les hommes du peuple ont encore, en Russie, une sorte de vénération pour les pigeons.

(3) Pièce d'habillement.

s'endort dans la plaine. — « Ah! elle est venue s'abattre bien loin pour rencontrer un triste sort, remarque l'émule de Boïane, — et cependant elle n'était pas née pour le malheur, ni pour le faucon, ni pour le vautour, ni pour toi, corbeau noir, impur Polovtsien! » Mais d'autres hordes de Polovtsi vont paraître; « le khan Gzak s'avance comme un loup gris; Kontchak le suit, et tous deux se dirigent vers le grand Don. »

Le lendemain, une aurore sanglante annonce le jour; des nuages noirs s'élèvent de la mer, et des éclairs bleuâtres les sillonnent; le tonnerre gronde, une nuée de traits partent des bords du fleuve. Les Russes prennent les armes; le combat recommence plus terrible que la veille, les lances se brisent, les casques résonnent dans la vaste plaine que traverse la Kaïala. « — O Russie! reprend le chantre d'Igor soudainement inspiré, tu n'es plus à Chélomia (1)! Les vents, petits-fils de Stribog (2), soufflent une grêle de flèches sur les braves soldats d'Igor; la terre tremble, les rivières se troublent, la poussière s'élève en tourbillons, et les étendards frémissent. Les Polovtsi accourent de tous côtés, ils enveloppent les Russes; puis ces enfans du démon se retranchent dans la plaine en poussant de grands cris. Les braves Russes dressent leurs boucliers rouges. » — Le poète célèbre ensuite le courage que déploie le frère d'Igor. — « O Vsevolod! — taureau sauvage! s'écrie-t-il, tu vomis des flèches contre l'ennemi, tu le frappes de ton épée redoutable; le sol est couvert de maudites têtes polovtsiennes, les casques sont fendus par ton sabre d'acier. O Vsevolod! taureau puissant! quel vaste champ pour ta valeur! Frères, il a oublié la gloire et l'existence, la ville de Tchernigof, le trône d'or de ses pères, et la bien-aimée, la belle Glébovna, et le charme qu'elle répand autour d'elle. »

Le poète abandonne pour un moment la scène de carnage que son sujet l'amène à décrire, pour rappeler les sanglantes rencontres des siècles passés. Après les avoir rapidement esquissées, il ajoute : « Tels étaient les guerres et les guerriers d'autrefois, mais jamais on n'avait entendu parler d'une mêlée comme celle-ci. » — Le combat continue en effet, et c'est une lutte à mort; mais les Russes vont succomber. « Depuis le matin jusqu'au soir et du soir au matin, les flèches aux dards trempés volent, les sabres retentissent, les lances durcies résonnent dans ces plaines inconnues. Le sol est noirci par le piétinement des chevaux; il est couvert d'ossemens et inondé de sang russe, prédestiné au malheur. Mais qu'est-ce que j'entends? quel est ce bruit qui retentit au loin dès l'aube? C'est Igor, qui ramène ses bataillons pour secourir son doux frère Vsevolod. On combat encore un jour et le suivant; mais au milieu du troisième les drapeaux d'Igor s'abaissent. Les deux frères se quittent sur les bords de la rapide Kaïala. Le vin sanglant est épuisé, les Russes ont terminé le festin, leurs convives sont rassasiés, et ils ont succombé eux-mêmes pour la Russie. L'herbe s'incline tristement, et les arbres se penchent vers le sol. »

Accablé de douleur en repassant dans sa mémoire le malheur de la patrie,

(1) Lieu inconnu : on suppose qu'il se trouvait près des frontières.

(2) L'Éole des Slaves : il avait à Kief un temple célèbre où l'on immolait des victimes humaines.

l'émule de Boïane ajoute : « Ah! le faucon étend son vol au loin; il chasse les oiseaux devant lui vers la mer... Les braves guerriers d'Igor ne ressusciteront pas. » Mais les Polovtsi vont franchir les frontières; l'éloquent narrateur nous l'apprend. « Les khans Karna et Jlia, nous dit-il, jettent un cri; ils courent vers la terre russe et y secouent les brandons d'une corne enflammée. » A la vue des Polovtsi, les femmes russes fondent en larmes et se disent : « Il ne nous sera plus permis de penser à nos époux, ni de rêver à eux, ni de les contempler de nos yeux, et nous n'aurons en outre ni or ni argent. »

Pendant que la Russie se défend contre ses agresseurs, Igor est emmené captif; il est devenu le prisonnier de Koschteï, khan des Polovtsi. Bientôt le poète s'arrache à ces tristes souvenirs. Nous sommes à Kief, dans le palais de Sviatoslaf. Ce prince vénéré raconte aux boyards de sa suite un songe sinistre qu'il vient d'avoir, et se demande s'il n'enverra point de troupes contre les Polovtsi. Les boyards l'y engagent; ils lui apprennent que ces barbares, enhardis par leur récent succès, parcourent de nouveau les plaines du pays « comme une couvée de panthères » et s'y gorgent de butin. « La gloire, ajoutent-ils douloureusement, s'est changée en honte; la misère a succédé à l'abondance, et le *dive* a dévasté la terre. Les filles des Goths (1) entonnent leurs chants sur les bords de la Mer-Bleue; elles font résonner l'or russien, elles célèbrent le règne de Bous (2) et vantent la vengeance de Charakan (3). Et à nous, *drougina*, il nous faut du bonheur! »

Le grand Sviatoslaf « laisse tomber de sa bouche des paroles d'or entremêlées de larmes. » Puis dans son désespoir il interpelle les plus renommés des princes russes. L'émule de Boïane retrace à cette occasion les victoires qui ont illustré leur nom et la puissance dont ils disposent; quoique ces invocations patriotiques soient pleines d'images allégoriques dont le sens nous échappe, elles ne manquent point de grandeur. Le poète reproche amèrement aux princes de vivre dans la discorde; il les conjure en termes éloquens de cesser leurs querelles intestines et de s'unir pour marcher contre les païens qui dévastent le sol russe. Comme contraste à ces viriles invectives, viennent ensuite les plaintes de la tendre Yaroslavna, l'épouse d'Igor, dont le sort vient d'être connu à Novgorod. Il y a là un touchant passage que nous essaierons de rendre textuellement.

« La voix de Yaroslavna se fait entendre, comme un coucou caché, dès l'aube du jour; elle dit : Je vais m'envoler vers le Danube comme le coucou; je tremperai ma manche de castor dans la Kaïala, j'essuierai les plaies sanglantes qui couvrent les membres aguerris de mon prince.

« Yaroslavna pleure dès l'aurore sur les murs de Poutivle et s'écrie : O vent! mon doux vent! pourquoi, seigneur, souffler si fort? pourquoi porter sur tes ailes légères les flèches du khan vers l'armée de mon époux? Borne-

(1) Il existait encore des Goths en Crimée au milieu du xve siècle. Le tsar de Russie Jean III envoya des présens à leur prince Issaïko en 1467; c'étaient des Goths tétraxites, de religion grecque, successivement tributaires de tous les peuples qui depuis le iiie siècle avaient dominé en Crimée; mais ils étaient gouvernés par leurs propres chefs.

(2) On suppose que Bous était un ancien chef des Polovtsi.

(3) Ville des Polovtsi, près de laquelle, en 1111, les Russes furent surpris par leurs adversaires.

toi à chasser les nuages le long des rives, à balancer les navires sur la mer azurée. Pourquoi, seigneur, glaces-tu mes joies dans l'herbe de la steppe?

« Yaroslavna pleure dès le matin sur les murs de Poutivle et dit : O Dniéper renommé, tu as percé les montagnes rocheuses du pays des Polovtsi; tu as porté les navires de Sviatoslaf jusqu'aux hordes de Kobjak. Ramène-moi mon époux, ô seigneur, afin que mes larmes matinales ne coulent plus vers la mer.

« Yaroslavna pleure dès l'aube sur les murs de Poutivle et dit : O soleil trois fois lumineux, tu es réjouissant et beau pour tout le monde; pourquoi, seigneur, dardes-tu tes rayons brûlans sur les guerriers de mon époux? Au milieu de la plaine aride, leurs arcs sont desséchés par la chaleur, et l'angoisse a fermé leurs carquois. »

Le poète russe nous ramène sur les bords du Don. « Il est minuit, et la mer bouillonne; des colonnes d'eau s'élèvent; Dieu va montrer au prince Igor la route qui conduit de la terre des Polovtsi aux frontières de Russie, vers le trône d'or de son père. Le crépuscule s'est éteint; Igor repose, mais il se réveille, et parcourt dans ses pensées les plaines qui s'étendent du grand Don au petit Donetz... A minuit, un cheval l'attend; Ovlour a sifflé sur l'autre bord pour avertir le prince, et celui-ci disparaît

« La terre résonne et tremble, l'herbe frémit, les tentes des Polovtsi se ferment; mais Igor s'est élancé comme une hermine dans les roseaux, il nage comme un *gogol* blanc (1); il monte à cheval sur le rivage; il descend et se dirige comme un loup agile vers les plaines du Donetz; il vole comme le faucon dans les ténèbres, abattant des oies et des cygnes pour son déjeuner, son dîner et son souper. »

Pendant qu'Igor vole comme un faucon, Ovlour le suit comme un loup trempé par la froide rosée du soir. Leurs chevaux sont accablés par cette course rapide; ils atteignent cependant les rives du Donetz. « Prince Igor, dit le Donetz, ta gloire est grande; Kontchak est irrité, et la Russie va être dans la joie. » Igor lui répond : « A toi l'honneur de bercer un prince sur tes flots, d'étendre pour lui une herbe verdoyante sur tes rives argentées, de l'envelopper de chaudes vapeurs à l'ombre des arbres verts, de le veiller comme le gogol sur l'eau, la mouette sur les vagues, le canard dans les airs!

« Ce n'est pas ainsi, ajoute-t-il, qu'a fait la Stougna (2), rivière aux eaux perfides, qui engloutit les ruisseaux lointains et brise les esquifs dans les buissons. Aussi le Dniéper a-t-il fermé ses sombres bords au jeune prince Rostislaf, que sa mère a si longtemps pleuré. Les fleurs se flétrirent de douleur, les arbres se penchèrent tristement vers la terre, et les pies cessèrent de jaser.

« Mais Gzak et Kontchak se sont élancés à la poursuite d'Igor. A cette heure, les corbeaux ne croassent point, les geais se taisent, les pies ne bavardent plus. Le pic noir indique cependant par ses coups de bec le chemin de la rivière, et déjà le chant joyeux du rossignol annonce le jour. « Puisque le

(1) Sorte de canard sauvage.

(2) Le jeune prince Rostislaf s'était noyé en 1093 dans cette rivière en voulant gagner le Dniéper pour échapper aux Polovtsi.

faucon regagne son nid, dit Gzak, tuons le fauconneau avec nos flèches d'or.» Kontchak répond à Gzak : « Puisque le faucon vole vers son nid, enlaçons le fauconneau avec une fille jeune et belle (1). — Si nous l'enchaînons avec une jeune fille, reprend Gzak, ni lui ni elle ne nous resteront; ils tueront les oiseaux de nos plaines. »

Le chantre d'Igor adresse une dernière pensée à Boïane, puis il revient à son héros : « Le soleil brille dans les cieux, nous dit-il; — Igor est sur le sol de la Russie. Les jeunes filles chantent aux bords du Danube, et le son de leurs voix est porté sur la mer jusqu'à Kief. Le prince se rend par Boritchevo (2) vers la sainte Vierge de Pirogochtch. Les campagnes et les villes sont dans la joie; elles célèbrent d'abord les vieux princes, et ensuite les jeunes. Chantez la gloire d'Igor Sviatoslavitch, du taureau puissant Vsevolod et de Vladimir Igorévitch. Salut aux princes et à la *drougina* qui ont combattu les armées païennes au nom des chrétiens! Gloire au prince et à sa *drougina! — Amen.* »

Telle est dans son ensemble l'œuvre remarquable que M. Boltz a étudiée avec tant de soin. On le voit, malgré les lacunes et les incorrections qui la déparent, elle présente encore nombre de traits qui annoncent un grand poète. Nous avons pris pour guide l'élégante traduction dont M. Boltz vient d'enrichir la littérature allemande. Avant de quitter le poème russe, nous ne saurions nous dispenser d'apprécier la version que M. Eichof en a fait paraître il y a quelques années. Les nombreux commentaires qui ont été consacrés à expliquer le *Poème d'Igor* facilitent singulièrement la tâche des traducteurs; il ne leur est plus permis de s'égarer. Les deux versions que nous avons sous les yeux présentent néanmoins quelque différence; il est évident que les traducteurs n'ont point puisé aux mêmes sources, et nous devons dire que dans le choix des textes à étudier, c'est M. Boltz qui nous paraît avoir montré le plus de tact.

L'œuvre du poète russe renferme, nous l'avons déjà dit, un grand nombre de passages qui sont encore lettre close pour les commentateurs, et dont nous n'aurons peut-être jamais la clé. Tel est le songe que Sviatoslaf raconte à ses boyards; il contient plusieurs phrases dont le sens a complétement échappé jusqu'à présent aux plus habiles philologues. En voici une entre autres que M. Eichof a rendue comme il suit : « Et d'un carquois vidé par la magie païenne, vous répandîtes dans mon sein une grosse perle, *en me frottant.* » L'image est assurément fort étrange; mais le traducteur n'a-t-il point ajouté quelque peu à cette bizarrerie? Consultons M. Boltz; il fait dire à Sviatoslaf : « De l'ouverture en carquois d'une conque païenne, vous avez laissé tomber une grosse perle sur mes genoux *pour m'honorer.* » Cette version nous paraît préférable. Le verbe *niégouïout*, que M. Eichof a exprimé par « en me frottant, » a pour racine le mot *niéga*, qui signifie actuellement, comme nous l'apprennent tous les dictionnaires, *mollesse, délicatesse,* et s'il ne répond pas précisément au mot d'*honneur* qu'a choisi M. Boltz, il est encore

(1) Ce passage se rapporte évidemment à Vladimir, fils d'Igor, et à la fille de Kontchak, que le jeune prince épousa pendant sa captivité.

(2) Colline située dans Kief, sur laquelle s'élève aujourd'hui l'église de Saint-André.

plus éloigné de correspondre à celui de *frottement* que M. Eichof a cru devoir adopter. Ce qui nous fait d'ailleurs incliner pour la traduction allemande, c'est que les Tatars et probablement aussi d'autres peuples orientaux avaient la coutume de répandre des pièces d'or et des pierres précieuses sur la tête de leurs chefs en signe de respect. — Voici un autre exemple. En parlant des chariots des Polovtsi, le poète russe ajoute : « Ils criaient comme une troupe de cygnes qui se dispersent. » Comment M. Eichof a-t-il traduit cette phrase? « Leurs chariots retentissent dans la nuit; on dirait de cygnes dispersés. » Le commentateur que suit M. Eichof n'a évidemment point compris le poète russe. L'image qu'il nous présente est fort bien choisie. Quelques tribus tatares avaient pour point d'honneur de ne jamais graisser les roues de leurs *kibitka*, afin de ne pas donner à croire qu'elles cachaient leur marche à l'ennemi, et le son aigu que rendaient ces chariots est de tous points semblable aux cris d'une bande d'oies sauvages; mais il est vrai que pour le savoir il faut connaître le bruit que font souvent les longues files de *telega* (1) qui sillonnent en été les plaines de la Russie. Nous remarquons encore dans la traduction de M. Eichof quelques autres passages que M. Boltz nous paraît avoir rendus avec plus de fidélité. Parmi les notes que M. Eichof a placées dans sa notice, il en est plusieurs aussi qui nous semblent peu exactes. Est-il vrai, par exemple, qu'Igor soit fils de Sviatoslaf, grand-prince de Kief? Nous ne le pensons pas; ce dernier, qui est mort en 1196, était son cousin. Quant au père d'Igor, il a fini ses jours en 1166 dans la principauté de Tchernigof, dont il était possesseur; mais il est permis de se tromper lorsqu'on parle de ces temps d'anarchie : l'usage qu'ont tous les Slaves de se donner les noms de père, de fils et de frère, sans qu'il existe entre eux le moindre degré de parenté, est très propre d'ailleurs à induire en erreur sur leur généalogie.

Ce que nous avons dit du *Poème d'Igor* et des questions qu'il soulève suffit pour faire apprécier l'intérêt du travail de M. Boltz. En terminant, nous devons adresser aux écrivains russes un reproche mérité. M. Boltz nous apprend que malgré toutes ses instances il lui a été impossible d'obtenir d'eux aucun des renseignemens qui lui étaient nécessaires. Ce n'est pas la première fois qu'une accusation de ce genre est portée. Comment expliquer le peu d'empressement que mettent les écrivains russes à entrer en rapport avec les savans étrangers? Est-ce de leur part dédain ou indifférence? L'un et l'autre peut-être, mais dans tous les cas le travail dont nous venons de parler atteste que l'on peut fort bien se passer d'eux pour traiter à fond les questions qui intéressent le plus leur littérature nationale.

H. DELAVEAU.

(1) Chariots de paysan.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

14 décembre 1854.

On a vu comment se sont déroulés jusqu'ici les événemens, avec quelle terrible et impérieuse logique s'est développée la crise qui est venue précipiter l'Europe dans les difficultés et les émotions d'une lutte formidable. A chaque période de cette crise, il y a toujours eu un moment de halte en quelque sorte où l'on a pu se demander si on approchait d'un dénoûment pacifique, ou si on allait se trouver de plus en plus en face de cette nécessité obstinée de la guerre. Seulement, à mesure que ces périodes se succédaient, les complications s'aggravaient, les antagonismes prenaient des proportions plus sérieuses, les solutions devenaient plus difficiles. C'est ainsi qu'on est passé du conflit diplomatique soulevé par la mission du prince Menchikof à la guerre entre la Russie et la Turquie, de la médiation représentée par la conférence de Vienne à une intervention plus directe et plus active, d'une paix de quarante ans entre tous les grands états de l'Europe à une rupture déclarée entre la Russie d'une part, la France et l'Angleterre de l'autre, — la Prusse et l'Autriche restant encore à la tête de l'Allemagne spectatrices d'une lutte dans laquelle les attirait la responsabilité de leurs premiers engagemens. Nous touchons aujourd'hui à ce qu'on peut considérer comme la dernière période de cette lutte restreinte, à la limite extrême au-delà de laquelle la guerre s'étendra nécessairement à toutes les puissances, si l'empereur Nicolas, éclairé par une lueur de sagesse, n'obtempère pas aux conditions dans lesquelles l'Europe a placé la garantie de sa sécurité. Cette limite, c'est le traité signé le 2 décembre à Vienne qui la pose en réunissant l'Autriche, la France et la Grande-Bretagne sur un terrain commun, sous la sanction d'une alliance plus étroite et plus effective. *Le Moniteur* annonçait le succès de cette négociation le lendemain même. Il y a deux jours, la reine d'Angleterre notifiait cette transaction nouvelle au parlement assemblé. Les ratifications sont échangées à l'heure qu'il est; le traité du 2 décembre est un fait accompli; il domine tout en ce moment. Or dans quelles conditions ce grand

acte diplomatique trouve-t-il le continent? Quelle est sa portée, sa signification? Quel est son caractère, non-seulement au point de vue des circonstances actuelles et du but déterminé qu'il se propose, mais encore au point de vue de la situation générale de l'Europe?

Que le traité du 2 décembre ait surpris ceux qui prétendaient retenir l'Autriche dans les liens d'une inerte temporisation ou d'une neutralité impossible, cela est fort simple. Il suffit cependant d'observer la politique de l'Autriche depuis un an pour voir que le traité actuel n'est que le couronnement de tout un système suivi avec une patience et une habileté singulières. Dès le moment où s'est élevée cette question par laquelle le tsar semblait aller au-devant d'un conflit, l'Autriche a clairement avoué sa politique. Sans rompre avec la Russie, elle ne lui a point laissé ignorer qu'elle ne seconderait pas ses desseins, qu'elle y voyait au contraire un fait menaçant pour leurs relations. En même temps qu'elle refusait de se lier avec l'empereur Nicolas, elle acceptait la solidarité des actes et de toute la politique des puissances occidentales. Le jour où il a été avéré que la force allait seule trancher ce débat, l'Autriche, sans entrer encore directement en lutte, s'est alliée avec la Turquie pour lui garantir la possession des principautés du Danube, occupées par les Russes, et d'un autre côté elle associait l'Allemagne à cette défense de l'intégrité de l'empire ottoman, en s'assurant à elle-même un secours et une garantie. Puis, comme il était dès lors évident que la guerre devait avoir son prix, elle n'hésitait plus à fixer dans les notes du 8 août, avec l'Angleterre et la France, des conditions nouvelles de paix, — conditions très différentes de celles qui réglaient jusque-là les relations de la Russie et de l'empire ottoman. Qu'on le remarque bien : l'Autriche avait à faire face à des difficultés diverses; elle avait à mener de front sa situation particulière en Allemagne et sa situation vis-à-vis des puissances occidentales. Le jour où elle a eu vaincu tous les obstacles en Allemagne, où elle est sortie les mains libres d'une négociation dans laquelle s'étaient concentrés tous les efforts de partisans avoués ou clandestins de la Russie, en un mot le jour où a été signé l'article additionnel à la convention du 20 avril, par lequel la Prusse s'engage à la soutenir contre toute agression de l'armée russe, — ce jour-là l'Autriche a repris son œuvre collective avec l'Angleterre et la France, et elle a contracté avec elles l'alliance du 2 décembre. Le cabinet de Vienne n'a fait aujourd'hui que ce qu'il a toujours fait depuis l'origine de ce grand conflit : il a cherché à concilier son double rôle de puissance germanique et de puissance européenne. Il a attendu, si l'on nous passe ce terme, que l'Allemagne se fût remise à son pas avant de faire lui-même un pas décisif de plus avec l'Angleterre et la France.

Intimement rattaché au protocole du 9 avril et aux notes du 8 août dont il est le corollaire, le traité du 2 décembre est pour l'Autriche le préliminaire nécessaire, invincible d'une intervention plus nette et mieux définie. Quant au sens et aux dispositions principales de cet acte diplomatique, ils ressortent naturellement des circonstances. Ainsi il est évident que l'Autriche s'engage envers l'Angleterre et la France, comme elle s'est engagée déjà, envers la Turquie, à défendre les principautés contre la Russie, sans que sa présence sur le Danube puisse entraver les opérations des armées alliées.

L'intérêt essentiel du traité, on le conçoit, est dans les bases de paix qu'il pose comme le point de départ de l'alliance. Ces bases sont les garanties du 8 août. Seulement, comme il eût été assez inutile de stipuler de nouveau ces conditions sans aucune sanction, si la Russie ne les a point acceptées d'ici au 1er janvier, non comme base de négociations, mais purement et simplement, les puissances contractantes devront convenir des moyens les plus efficaces afin de poursuivre le rétablissement de la paix, ce qui ne peut signifier qu'une chose en d'autres termes : c'est que l'Autriche, l'Angleterre et la France uniront leurs forces pour dompter les résistances de la Russie. C'est là, nous le croyons, le sens réel du traité du 2 décembre. L'alliance offensive et défensive peut n'y être point explicitement formulée, elle en est la conséquence naturelle dans le cas où la Russie n'accepterait point la question telle que l'Europe la pose aujourd'hui. Il se peut encore sans doute que l'Autriche n'agisse point à jour dit et à heure fixe : l'importance du fait n'en subsiste pas moins. En signant un traité qui consacre sa solidarité avec les puissances de l'Occident, qui rompt une alliance de quarante ans, qui s'élèvera toujours entre elle et la Russie, — qui pourrait dire que l'Autriche n'a point accompli un acte sérieux au point de vue de sa propre politique comme au point de vue de la politique générale de l'Europe? Ainsi, en lui-même, eu égard aux circonstances actuelles, le traité du 2 décembre a toute la gravité d'un pas nouveau fait par l'Autriche dans la voie d'une action collective; il fixe une date où cette action deviendra un fait nécessaire, et en fixant cette date très rapprochée, il précise, pour ainsi dire, l'heure où finit ce qu'on pourrait appeler la phase des garanties du 8 août. Cette heure passée, ce sera l'œuvre de la guerre de déterminer la mesure des concessions qui pourront être réclamées de la Russie.

C'est donc de ces conditions du 8 août, ainsi qu'on le voit, que tout dépend aujourd'hui, dans ce court intervalle laissé entre une guerre déjà cruelle et une lutte qui peut prendre un caractère plus ardent et plus général. On sait en quoi consistent ces garanties générales; il reste à les interpréter, et les puissances signataires du traité du 2 décembre n'en sont point sans doute à s'entendre sur la valeur de ces stipulations, qui ont formé la base de leur alliance. Ce que veut l'Europe, c'est que la prépondérance exclusive de la Russie dans les principautés et sur les bouches du Danube cesse d'exister; c'est que le protectorat russe sur les populations chrétiennes de l'Orient, d'où est née la guerre actuelle, disparaisse en même temps. Ce qu'elle veut en outre, c'est la révision du traité de 1841, dans la pensée de garantir plus efficacement l'équilibre général du continent. Il suit de là que tous les traités anciens qui liaient la Russie et l'empire ottoman sont virtuellement abolis. Il suit de là encore qu'il reste à créer dans la Mer-Noire un état de choses tel qu'il réalise la pensée formulée dans la proposition du 8 août. Comment cet état sera-t-il créé? Ce ne peut être évidemment par l'abolition pure et simple du traité de 1841, ce qui n'aurait d'autre effet que d'ouvrir à la Russie les portes de la Méditerranée. Sera-ce par la réduction des forces navales russes, par la présence d'une force européenne dans l'Euxin, par la destruction de Sébastopol? Toujours est-il que ce qu'on a entendu et ce qu'on entend encore, c'est la limitation de la puissance de la Russie dans la Mer-Noire.

C'est sur ces divers points que l'Autriche, la France et l'Angleterre ont dû nécessairement se mettre d'accord, outre que les puissances belligérantes ont réservé leur droit d'y joindre telles conditions additionnelles qu'elles pourraient juger utiles; mais en ne prenant que les conditions primitives du 8 août dans leur vrai sens, dans leur portée réelle, la Russie les accepterat-elle comme la juste rançon qu'elle doit à la sécurité de l'Europe, si profondément troublée? Elle a paru un moment y souscrire, on le sait. La publication récente d'une dépêche de M. de Nesselrode à M. de Budberg a montré quel sens le cabinet de Pétersbourg attachait à ces garanties. La grande concession de la Russie consistait à laisser substituer le protectorat collectif de l'Europe à son protectorat exclusif, soit dans les principautés, soit en ce qui touche les populations chrétiennes. Or c'est ce protectorat qu'on ne veut sous aucune forme. Quant à la liberté de la navigation du Danube, la Russie protestait qu'elle n'y avait jamais apporté aucune entrave. Le cabinet de Saint-Pétersbourg éludait soigneusement enfin la véritable signification de l'article qui concerne l'état de la Mer-Noire. Depuis ce moment, il est vrai, l'envoyé russe à Vienne, le prince Gortchakof, avait accepté sans restriction le principe des garanties du 8 août. Il est permis seulement de se demander si cette acceptation, produite peu avant le 2 décembre, n'avait point pour unique objet de faire avorter les négociations d'où allait sortir le traité nouveau. Dans tous les cas, la Russie est aujourd'hui dans l'alternative de souscrire à ces garanties qu'elle a donné le droit de prendre contre sa politique, ou de s'obstiner dans la lutte. Si elle refuse d'accepter la paix aujourd'hui, le traité du 2 décembre produit toutes ses conséquences; il devient un fait permanent, il crée des relations, des solidarités nouvelles, et c'est ce qui fait sa gravité. Pour l'Autriche, c'est l'affranchissement d'une vieille et onéreuse alliance; pour la France particulièrement, c'est la cessation d'un état qui remonte à 1815, que quarante ans de paix n'avaient pu détruire. Ni la restauration avec ses déférences, ni la monarchie de juillet avec sa modération et sa sagesse, n'avaient pu briser ce réseau formé au nord contre son influence. Il s'est trouvé un intérêt élevé et puissant pour réaliser cette transformation, que n'avait pu accomplir la sagesse des hommes et des gouvernemens, pour changer tout un système d'alliances, pour modifier toutes les situations, en mettant à nu l'antagonisme profond, menaçant de l'Occident et de la Russie.

Là est la valeur de l'acte diplomatique du 2 décembre à différens points de vue. C'est le gage sérieux d'une politique nouvelle, préservatrice et libérale. C'est ce qui explique aussi l'impression immense et très diverse que le traité signé à Vienne a produite en Allemagne; il a été une déception véritable pour les partisans de la Russie, qui espéraient encore que l'Autriche ne prendrait point une résolution si nette; ils comptaient du moins ajourner cette résolution. L'article additionnel consenti par la Prusse avait ce sens à leurs yeux, et peut-être n'avaient-ils pas perdu toute confiance de voir se réveiller dans les conseils de l'Allemagne le vieil esprit de 1813. C'était là l'idéal proposé à la jeunesse de l'empereur François-Joseph. S'allier avec la Russie, ou tout au moins s'enfermer dans une neutralité qui eût été une abdication, voilà le résumé de cette politique. Le traité du 2 décembre a été le dernier

coup porté à ce teutonisme russe, qui se débat depuis si longtemps pour neutraliser tout acte décisif. La surprise et l'embarras où le dénoûment de cette négociation a jeté les partisans d'une politique plus favorable au tsar ou moins prononcée contre lui se seraient traduits, assure-t-on, par des incidens singuliers à Vienne. A la première réception de M. de Buol qui a suivi la signature du traité, plusieurs représentans d'états allemands, les envoyés de Prusse, de Saxe, de Bavière, de Wurtemberg, n'auraient pas paru. L'envoyé russe lui-même, le prince Gortchakof, n'a pu dissimuler la vivacité de son désappointement, et a laissé percer, dit-on, le sentiment de la situation impossible qui lui était faite. On aurait pu conclure de quelques-unes de ses paroles que son acceptation des quatre garanties antérieure au traité n'avait point un caractère bien sérieux et bien sincère au fond. Pour le moment donc, et en attendant qu'ils se soient rattachés à quelque tactique nouvelle, les partisans avoués ou déguisés de la Russie en Allemagne ont amèrement ressenti le coup; ils y ont vu le signe visible de leur défaite. Parmi les esprits libéraux au contraire, l'impression, sans être moins profonde et moins forte, a été complétement favorable. Pour tous ces esprits, le traité du 2 décembre a été un point de ralliement au milieu des incertitudes de l'Allemagne, l'acte viril d'une politique décidée à garantir à la puissance germanique l'influence qui lui est due dans cette grande question. Les partis libéraux en Allemagne inclinent naturellement vers les puissances occidentales, comme les partis féodaux et absolutistes inclinent vers la Russie. Il s'est produit un fait remarquable, qui montre les tendances véritables de l'opinion allemande. Beaucoup d'hommes qui depuis longtemps s'étaient accoutumés à voir dans la Prusse l'âme, la tête et le bras de l'Allemagne, se tournent vers l'Autriche, qu'ils proclament aujourd'hui la seule puissance comprenant et servant avec intelligence les intérêts germaniques.

Si l'on observe la politique de l'Autriche dans ses actes récens, dans ses effets, dans les alliances qu'elle rencontre, dans les intérêts qu'elle satisfait, on peut y voir tous les caractères d'une politique prévoyante et libérale, qui marque sa place dans la coalition des forces occidentales contre la prépondérance menaçante de la Russie. Le traité du 2 décembre n'a pas seulement une portée extérieure, il a une signification tout intérieure pour l'Autriche : il est le signe manifeste du travail qui s'est accompli depuis 1848, qui a fait prévaloir d'autres tendances, d'autres hommes. C'est un esprit nouveau qui se fait jour et gagne lentement, qui s'atteste par des vues de gouvernement intérieur très différentes des traditions anciennes, et qui a aussi ses tendances, ses affinités dans la politique internationale. C'est cet esprit, se manifestant sous un double aspect, qui rallie aujourd'hui bien des sympathies. Ne serait-il point quelque peu puéril de chercher le secret de la politique de l'Autriche ailleurs que dans cette transformation, par exemple dans le dépit et l'amour-propre blessé de quelques-uns des conseillers de l'empereur François-Joseph, notamment d'un des hommes les plus éminens, M. Alexandre Bach, que l'empereur Nicolas aurait taxé légèrement de ministre sorti des barricades de 1848?

Mais la Prusse suivra-t-elle l'Autriche sur ce terrain nouveau, où l'a placée le traité du 2 décembre? On n'a pu évidemment ignorer à Berlin les né-

gociations d'où est sortie l'alliance nouvelle contractée à Vienne. On dit même qu'au dernier moment le roi de Prusse a tout fait pour en suspendre la conclusion. Il aurait supplié, au nom du ciel, par le télégraphe, qu'on ne signât pas; on a signé néanmoins. Le jour de l'ouverture des chambres prussiennes, le roi Frédéric-Guillaume disait dans son discours que sa mission était de soutenir la paix, la modération, mais que s'il se voyait obligé de donner une expression plus marquée à l'attitude de la Prusse, il comptait que son peuple fidèle saurait supporter les sacrifices inévitables qui en seraient la suite. On ne pourrait en conclure absolument que le cabinet de Berlin fût décidé à suivre l'Autriche dans la voie où celle-ci allait entrer. C'est là cependant ce qui est le plus probable. En accédant, comme il le fera sans doute, au traité nouveau, le cabinet de Berlin cédera à l'impulsion universelle, à cette force des choses qui semble le dominer et le guider dans ses résolutions. C'est là en effet le malheur de la Prusse de se laisser conduire là où elle aurait pu si aisément prendre une initiative utile pour elle, efficace pour l'Europe, d'être devancée partout et de n'avoir nulle part l'influence que donne une politique prévoyante et forte. Maintenant la situation de l'Allemagne se résume dans deux faits : d'un côté, c'est l'article additionnel par lequel la Prusse s'engage à soutenir l'Autriche dans les principautés et sur son propre territoire, — article qui se trouve étendu à toute l'Allemagne par une décision récente de la diète de Francfort; — de l'autre côté, c'est le traité signé à Vienne entre l'Autriche, l'Angleterre et la France. Et ce qui achève de caractériser cette situation, c'est que la diète de Francfort s'est approprié l'article additionnel du 26 novembre, lorsque le traité du 2 décembre était déjà conclu, c'est-à-dire en pleine connaissance des conséquences qui pouvaient résulter des engagemens nouveaux de l'Autriche.

Ainsi se poursuit et se dessine ce travail diplomatique qui vient aboutir, du moins en ce moment, à un acte dont la portée peut se faire promptement sentir, et pendant ce temps nos armées continuent leur campagne héroïque en Crimée. Elles n'ont point eu depuis quelques jours à livrer de nouveaux combats à l'armée russe, mais elles ont eu à combattre les élémens. Les soldats de l'Angleterre et de la France ont eu à poursuivre leurs opérations sous des pluies torrentielles; nos escadres ont eu à soutenir le choc d'une tempête effrayante, durant laquelle plusieurs de nos vaisseaux ont sombré. C'est là le côté lugubre de la guerre, comme aussi un des plus tristes et des plus douloureux épisodes de cette lutte est l'atteinte que le duc de Cambridge paraît avoir reçue. Le duc de Cambridge avait été violemment impressionné par le carnage terrible d'Inkerman, où la canonnade surpassait celle de Waterloo, selon le témoignage de lord Raglan; il avait eu à supporter en mer la tempête du 14 novembre; il s'est trouvé hors d'état de rester sur ce champ de bataille, où il s'était distingué. La guerre d'ailleurs ne se concentre point uniquement en Crimée. Tandis que nos soldats débarquaient sur le sol russe, presque le même jour où ils gagnaient la bataille de l'Alma, nos vaisseaux attaquaient le port et les défenses extérieures du port de Petropolowski, dans l'Océan-Pacifique. La seule, la grande question qui se dégage de cet ensemble de faits diplomatiques et militaires, c'est celle de

savoir si la paix va redevenir possible, ou si cette guerre, déjà poursuivie dans des proportions si vastes, va s'étendre encore.

Nous n'avons pas la prétention, on le conçoit, de trancher une telle question. Il faudrait connaître le secret de trop de conseils et de trop de volontés. Il suffit de préciser la situation actuelle de l'Europe dans sa simplicité terrible et dans sa grandeur. Si la Russie refuse de souscrire aux conditions qui sont devenues le dernier mot des cabinets réunis, il n'est point douteux que les puissances se trouvent en présence d'une guerre dont le but, la durée, les proportions et les moyens restent nécessairement indéterminés. Quant à la Russie elle-même, elle ne saurait ignorer les conséquences d'un refus dans les circonstances actuelles. Elle n'aura point seulement à soutenir le choc des puissances déjà engagées; l'Allemagne tout entière ne peut manquer aujourd'hui de suivre l'impulsion de l'Autriche. Dans peu de temps peut-être, la Suède sentira le besoin de prendre position dans cette lutte. En Danemark, l'opinion publique s'est soulevée contre un ministère qui passait pour représenter l'absolutisme et l'influence russe. Des élections où s'est révélé un esprit unanime ont mis le roi dans l'heureuse obligation de choisir un nouveau cabinet. Ainsi la Russie se trouvera pressée, cernée par une coalition formidable de toutes les forces, de toutes les opinions, de tous les intérêts. Il y a là de quoi faire réfléchir l'empereur Nicolas dans cette courte trève laissée à la sagesse, de même que la perspective d'une guerre longue et acharnée est de nature à borner les vœux actuels de l'Europe à ce qui est juste, à ce qui est nécessaire pour sa sécurité et pour son repos.

Au milieu de ces puissantes et émouvantes diversions, il reste infiniment moins de place, comme on le comprend, pour les préoccupations ordinaires d'une vie politique intérieure, déjà assez débarrassée de toute cause de mouvement et d'agitation. C'est dans les actes des pouvoirs publics que tout se résume, soit qu'ils s'appliquent aux intérêts matériels du pays, soit qu'ils pourvoient aux nécessités financières et administratives des grandes choses qui s'accomplissent, soit qu'ils touchent au choix des hommes, si important surtout quand il s'agit de la représentation de la France au dehors. Il s'est opéré récemment un certain mouvement dans le corps diplomatique par suite de l'entrée au sénat de M. de Béarn, ministre dans le Wurtemberg. C'est M. de Ferrière Le Vayer, esprit fin et habile, qui est envoyé à Stuttgart. D'un autre côté, M. Forth-Rouen, dont la position était devenue peut-être difficile en Grèce depuis qu'il avait été obligé de parler avec fermeté, va en Saxe remplacer M. Mercier, qui passe lui-même à Athènes. C'est un échange de postes diplomatiques. A ces choix vient se joindre une série d'avancemens réguliers, de déplacemens ou de nominations nouvelles.

La vie intérieure, bornée à ces actes administratifs ou au travail permanent des intérêts matériels, serait peu de chose, si sous ce calme apparent elle ne cachait au fond ces fermentations religieuses, morales, intellectuelles qui se traduisent de temps à autre par des signes et des incidens caractéristiques. On voit aujourd'hui un de ces incidens. L'église catholique offre pour ainsi dire le spectacle d'une émission nouvelle de doctrine. Le souverain pontife érige en dogme la croyance religieuse, libre jusqu'ici, à l'immaculée conception. Nous ne sommes point des théologiens; seulement, en accom-

plissant un acte de cette nature, le souverain pontife a dû se demander sans nul doute si l'heure était opportune, s'il n'y a point toujours quelque danger à toucher à l'immutabilité de la foi, à représenter le catholicisme comme incomplet dans son symbole depuis tant de siècles, enfin à transformer en dogme une croyance religieuse, fût-elle universelle. Toutes ces questions ont dû se présenter à l'esprit du chef de l'église. Si elles se sont réveillées tout à coup, si elles ont été jetées dans la discussion, c'est peut-être qu'elles se lient à un mouvement étrange, à tout un effort d'opinion et de passion pour faire prévaloir les doctrines les plus absolues. Il est des hommes pour qui la liberté et la modération sont d'éternelles ennemies; ils veulent l'absolutisme dans la religion comme dans la politique. Et quel est le plus clair résultat de ces tendances passionnées et exclusives? C'est de compromettre la religion elle-même, de jeter la division dans le clergé en partageant ses membres en deux camps, les ultramontains et les gallicans, de réveiller toutes ces luttes où un prélat chargé d'années, l'ancien évêque de Chartres, Mgr Clausel de Montals, intervient à son tour en dénonçant au souverain pontife ce qu'il appelle une cabale artificieuse répandue en Italie et en France. Dans une brochure sous le titre de *Coup d'œil sur la constitution de la religion catholique et sur l'état présent de cette religion dans notre France*, Mgr Clausel de Montals s'élève avec une vigueur singulière contre ces docteurs nouveaux qui prétendent flétrir les grandes traditions de l'église de France, qui persécutent les opinions les plus consacrées, qui veulent tout transformer et tiennent même à donner la couleur ultramontaine à l'habit du prêtre. Quand on s'efforce de supprimer les traditions gallicanes, quand on veut pousser la religion dans cette voie de l'absolutisme universel, il y a cependant deux choses à considérer : c'est que l'église de France est certainement une des plus dignes par les lumières comme par les vertus, et qu'elle s'est formée justement sous l'empire de ces traditions qu'on répudie; il n'est pas moins vrai que si la religion a retrouvé un juste et légitime ascendant sur les âmes, c'est sous les régimes qu'on décrie et par la liberté qu'elle s'est relevée, au point de voir une révolution s'arrêter désarmée devant elle. C'est à l'abri de la liberté des opinions et des consciences qu'une réaction religieuse spontanée s'est produite. Il reste à savoir ce que la religion et l'église pourront gagner dans les routes périlleuses, où l'on prétend les ramener.

Ces questions toujours graves et délicates, parce qu'elles touchent aux plus secrets ressorts de l'âme humaine, laissent suffisamment apercevoir ce qui s'agite de notre temps dans le monde religieux. Elles ne peuvent évidemment s'élever à un égal degré dans les affaires de l'intelligence et de la littérature, qui ne sont pas peut-être d'un gouvernement plus simple, mais qui dans tous les cas ont une autre manière d'intéresser et de passionner. Les affaires de l'intelligence intéressent par toutes les manifestations de l'esprit, par les œuvres qui se succèdent, par le travail des imaginations, par la révélation des talens nouveaux, aussi bien que par la disparition des talens éprouvés. L'Académie y a sa place naturelle certainement, et peut-être cette place pourrait-elle être plus grande encore. L'Académie a perdu, il y a quelques jours, un de ses membres les plus distingués, M. de Sainte-Aulaire, dont le nom avait marqué dans la politique autant que dans les lettres. Long-

temps ambassadeur, homme d'un grand monde, M. de Sainte-Aulaire a laissé une *Histoire de la Fronde* qui avait été son titre académique, et qui mérite de lui survivre par l'habileté avec laquelle est pénétrée et dépeinte cette époque de la minorité de Louis XIV. Esprit cultivé, M. de Sainte-Aulaire réunissait en outre deux conditions essentielles pour écrire l'histoire avec simplicité et avec vérité : il savait le monde, et il connaissait les affaires. Ainsi l'Académie se trouve avoir en même temps à remplacer M. de Sainte-Aulaire et M. Ancelot, qui est mort également il y a quelques mois.

Quels seront les nouveaux élus? Les candidats ne manquent point, on le pense; il y en a de tous les genres, il y a ceux qui ont fait une tragédie et ceux qui n'ont rien fait, ceux qui ont eu de tout temps la vocation académique et ceux pour qui l'Institut est une sorte de refuge dans la tempête. Par malheur, il est souvent difficile de savoir quelle pensée dirige l'Académie dans ses choix. Une élection est un champ de bataille où se déploie la plus savante stratégie. Ce n'est pas trop de tout le génie des combinaisons électorales; il faut peser les nuances, faire la part du monde et celle des lettres, compter avec les influences, choisir parmi les écrivains, non d'après leur talent, mais d'après certaines convenances. Quoi qu'il en soit, M. Ponsard semble devoir être un des candidats favorisés de l'Académie dans les prochaines élections. La tragédie, on le voit, porte bonheur, même quand elle se présente sans un trop grand génie d'invention, sans ces qualités puissantes d'une vigoureuse et originale poésie. Certes, bien que M. Ponsard se soit plaint quelquefois de la critique, il y aura eu peu de carrières plus faciles et moins remplies; mais M. Ponsard représente la tragédie, et cela suffit. Dans toutes ces élections où elle déploie tant de tactique, où la politique elle-même trouve sa place, l'Académie atteint-elle toujours son but? Exerce-t-elle l'influence qu'elle pourrait naturellement exercer par ses choix et par ses exemples? C'est par ce double moyen surtout qu'elle pourrait rappeler sans cesse les conditions supérieures de la vie intellectuelle, maintenir l'autorité des grandes traditions de l'art et de la pensée au milieu de la liberté permise à tous les efforts et à toutes les entreprises de l'esprit littéraire d'un temps.

Il est donné à la littérature, dans la variété complexe de ses manifestations, de toucher à tout et de tout remuer, d'ouvrir tous les domaines de l'imagination et de la pensée, ou d'éclairer d'un jour étrange quelques-uns des côtés les plus saisissans de la vie contemporaine. Dans ce mouvement des lettres, il est même parfois des livres qui se confondent avec certains épisodes dramatiques de la réalité, qui en sont en quelque sorte la continuation ou le commentaire, ainsi qu'il arrive aujourd'hui de ce récit vigoureux laissé par le comte Gaston de Raousset-Boulbon, — *une Conversion*. Étrange destinée de cette œuvre et de celui qui l'a écrite, qui l'avait oubliée peut-être! C'est la mort hasardeuse et tragique de l'auteur qui a fait songer à mettre au jour *une Conversion*. Nous savons ce qu'on peut dire de cette vie si tristement dénouée; il n'est pas moins vrai qu'il y avait dans cet homme, jeune encore, le fonds d'une nature valeureuse et chevaleresque. Autrefois M. de Raousset-Boulbon eût été aisément un chef remarquable, un de ces hardis et intrépides aventuriers qui se précipitaient vers le Nouveau-Monde. Aujourd'hui il n'a réussi qu'à mener une existence déclassée, portant partout sa fierté de gentil-

homme, assiégé par des rêves impossibles, attaquant des gouvernemens, se heurtant au droit public, et finissant par périr fusillé comme un soldat. Qu'était-il allé faire au Mexique? Il avait été attiré par l'inconnu, par l'éclat des fortunes merveilleuses. Un jour il lui était arrivé, en allant s'établir dans l'état de Sonora, de battre tout simplement avec une poignée d'hommes un corps d'armée mexicain, et cela ne laissait point de lui donner un relief singulier. Le nouveau gouvernement qui surgissait alors au Mexique, celui du général Santa-Anna, cherchait à l'attirer à Mexico, soit pour traiter avec lui, soit pour tromper son énergique activité, et le vainqueur d'Hermosillo devenait l'objet de toutes les curiosités dans la capitale mexicaine, où il passa quelques mois. Il fut question de bien des projets, d'une vaste entreprise de colonisation, de l'organisation d'une légion étrangère dont M. de Raousset-Boulbon aurait été le chef. On finit par lui offrir le grade de colonel dans l'armée mexicaine. Imaginez ce qu'était ce grade de colonel pour lui, qui aspirait à commander, qui rêvait peut-être la conquête du Mexique! Il partit en faisant le serment d'Annibal, roulant dans sa tête son plan de vengeance, organisant une expédition nouvelle qu'il méditait de lier à un mouvement national. Quand il revint, ce fut pour être fait prisonnier dans le premier combat, à Guaymas, après avoir été abandonné par les siens et avoir refusé de les abandonner par la fuite. Tout cela était étrange à coup sûr. A l'heure de la mort cependant, M. de Raousset-Boulbon retrouvait cette virile simplicité d'un homme fait pour une meilleure fin. Il n'argumentait pas sur sa position, il ne subtilisait pas, on l'a vu récemment dans ses lettres; il acceptait sa mort comme une expiation de sa vie, il demandait simplement à finir en chrétien et en soldat. Il y a comme un reflet de cette nature dans ce récit d'*une Conversion*, si singulièrement mêlé à l'un des plus bizarres épisodes de notre temps. C'est l'œuvre d'un homme en qui l'instinct de race lutte sans cesse avec les instincts de notre siècle. Il y a de la politique dans *une Conversion* juste ce qu'il en faut pour faire ressortir les caractères. Il y a peu de composition, mais ces figures ont on ne sait quoi de vivant et qui parle à l'esprit. Cette jeune fille, Berthe de Langenais, qui vit avec ses ancêtres, qui se retranche fièrement dans son idéal, n'est-ce pas l'image poétique et forte du passé? Saint-Lambert, ce type de l'élégance sceptique et dépravée, Louis Monot, ce parvenu avide de jouissances, n'ont pas un caractère moins saisissant. Quant au héros même, Robert de Langenais, l'auteur avait mis peut-être son idéal dans ce jeune homme qui, après une vie livrée à toutes les passions, se reprend au bien et à la règle par une alliance qui l'apaise et qui l'épure, en comblant les vœux de son cœur et en le rendant au respect de son nom. Ainsi éclate le plus dramatique contraste entre ce dénoûment créé par l'imagination et cet autre dénoûment que la réalité est venue donner à la vie de l'auteur.

Les événemens, les spectacles contemporains ne sont point, à coup sûr, sans une secrète et forte poésie qui s'exhale par instans comme une pénétrante émanation, et qu'il est plus facile de sentir que d'exprimer. La poésie, elle est partout, elle est dans toutes les régions visibles et invisibles; elle est dans ces luttes engagées par la puissance de l'homme dans le monde, dans les épreuves sociales, dans le travail permanent et mystérieux de la vie, dans les tragédies solennelles de l'histoire comme dans le mouvement

actif et obscur de l'existence familière et domestique. Et s'il se trouve quelque rare esprit pour ressaisir cette pure et immortelle essence des choses en l'enveloppant d'une forme rajeunie, notre siècle dans sa vieillesse, notre siècle lui-même, indifférent et blasé, cédera encore à ce charme d'une grande et originale inspiration. Le difficile est d'atteindre à ce degré où la poésie véritable se révèle. Dans cette foule de poètes de tous les temps, combien d'essais inconnus se sont produits! combien peu survivent! Il ne reste que l'inspiration vraie, l'expression heureuse et accomplie d'un sentiment ou d'une pensée réellement poétique. De tous les genres littéraires, la poésie est celui où la médiocrité compte le moins. Ce n'est pas un motif cependant pour ne point observer sans cesse toutes ces bonnes volontés qui cherchent parmi nous la poésie sous toutes ses formes, qui multiplient leurs essais, imitant souvent, répétant ce que d'autres ont dit, se perdant dans bien des puérilités d'imagination et parfois aussi trouvant un accent vrai et sincère. Dans ses *Prières et Souvenirs*, M. Octave Ducros se montre fidèle à une inspiration religieuse qui se répand dans toutes les pages et donne à ses vers une certaine élévation épurée. Le chrétien se retrouve dans le poète, soit dans les strophes qu'il adresse *à la Jeunesse*, soit dans les fragmens sur *une Vallée des Alpes*, sur *une Avalanche*, sur *la Solitude*. La poésie de ces morceaux a de l'abondance et de la couleur sans atteindre au dernier degré de l'originalité. M. Octave Ducros ne s'est point arrêté là; il a mis *la Messe* en vers, et là est son erreur de penser que dans la messe ou dans la communion spirituelle il y a le thème d'un développement poétique. Il ne suffit pas en effet de paraphraser la collecte, l'épître et l'offertoire. — L'auteur d'*un Mois au Presbytère* n'est point un novice en poésie; M. N. Martin est l'auteur de plus d'un fragment gracieux, il s'est heureusement inspiré souvent des poètes de l'Allemagne. Le sujet semblait promettre ici. Un mois au presbytère! que de peintures trouvaient leur place dans ce cadre simple et à demi rustique! Seulement le sujet promet plus qu'il ne tient; l'auteur raconte en vers plus faciles que poétiques les tribulations de la servante du presbytère et les embarras du pauvre curé bouleversant sa maison pour recevoir dignement sa mère, — la veuve d'un procureur du roi! Et c'est ainsi que M. N. Martin se perd en des détails puérils, au lieu de tracer ces tableaux d'une poésie vraie et simple, dont il éveillait la pensée par le titre de son petit récit.

Cette poésie vraie, simple, domestique, réelle, telle que l'imagination de Cowper l'a créée en Angleterre, telle qu'elle a été essayée en France, cette poésie a certainement de quoi tenter plus d'un esprit bien inspiré; elle peut ouvrir encore à l'imagination des voies inexplorées. Un poète nouveau, M. Charles Des Guerrois, s'est dévoué tout entier à cette inspiration intime et réelle, et il l'a développée dans plusieurs ouvrages, — *Sous le Buisson*, les *Paysages de Champagne*, — auxquels vient même se joindre un recueil de prose qu'il appelle les *Pensées de l'art et de la vie*. Dans le premier de ces livres, selon l'auteur, c'est l'expression de la vérité du cœur au point de vue des sentimens personnels; dans le second, c'est la vérité de la nature; dans les *Pensées*, c'est la vérité morale. Ainsi la vérité se révélerait sous un triple aspect, et cela certes suffirait à la gloire d'un homme! Les vers de M. Des

Guerrois ont un mérite réel souvent; ils expriment avec sincérité les impressions les plus intimes, bien que l'auteur multiplie les expressions d'une même pensée, et bien qu'il se trompe peut-être sur le degré de nouveauté de son entreprise. La poésie de M. Charles Des Guerrois est évidemment la fille très-directe et très-légitime des *Consolations;* mais voyez le malheur ou le piége! on croit avoir créé une poésie nouvelle; on veut aussitôt forcer toutes les portes de la gloire, et si ces portes ne tombent pas subitement devant vous, on s'arme en guerre un peu contre tout le monde, contre le siècle, contre le public, contre les critiques surtout. Quant aux critiques, il faut l'avouer, M. Des Guerrois les réduit complétement en poudre. Ce sont des égoïsmes féroces, prétendant accaparer la gloire, et ne voulant laisser tomber miette de leur festin; ils n'ont que « la supériorité de l'insignifiance. » Des critiques, de leurs opinions et de leurs jugemens, il ne restera pas même « un peu de poussière pour danser dans un rayon de soleil. » Après quoi l'auteur des *Paysages de Champagne* se fait lui-même sa place. « Je veux mon rang, dit-il, je l'attends, je l'aurai; je l'aurai, quoique je ne fasse courbette à aucun journaliste grand ou petit, quoique j'aie entre mes idées qu'un poète est quelque chose de plus qu'un critique payé pour l'être... » Ainsi parle M. Des Guerrois avec un mépris superbe, colletant quelque peu cette gloire rétive, et disant leur fait aux critiques. Qu'ont-ils fait cependant, ces critiques? Ils n'ont rien dit; que serait-ce s'ils avaient parlé! Amusante et naïve irritation d'une nature poétique inquiète, douloureuse, à qui le silence pèse! M. Des Guerrois a trop le goût des préfaces oiseuses. Sans ses préfaces, ses vers ne seraient pas meilleurs, mais ils apparaîtraient mieux dans leur grâce voilée, modérée, discrète, et on ne serait point tenté de leur demander s'ils sont au niveau de l'ambition qui les inspire.

Les choses contemporaines, disons-nous, ont leur poésie secrète et forte, et elles ont aussi leur ironie. C'est cette vive et profonde ironie qui ressort du jeu secret des événemens humains, des passions, des vices, des ridicules, des vénalités et des transactions de la conscience, des hypocrisies et des fraudes déguisées en vertus. Vices, passions, ridicules changent de forme suivant les temps; ils restent les mêmes au fond, inépuisable aliment de la satire et de la comédie. Certes c'est un aliment qui ne manque pas de nos jours; le poète de l'ironie manquerait plutôt, outre que pour bien des raisons les Aristophanes ne sont pas de toutes les époques. M. Paulin Limayrac a essayé de se saisir de cette arme de l'ironie; il n'a point eu tort de puiser dans les mœurs modernes le sujet du tableau satirique auquel il donne le nom de *la Comédie en Espagne;* il a seulement cédé à une pensée singulière en identifiant ces vices et ces ambitions qu'il peint avec les habitudes d'un régime politique qui n'existe plus, car enfin ne serait-ce que sous le régime parlementaire qu'il y a des cupidités de pouvoir, des écrivains qui trafiquent de leur plume, des servilités intéressées? M. Limayrac a transporté en Espagne, il est vrai, la scène de son drame, se rappelant où Beaumarchais avait placé Figaro. Un député, un industriel, un écrivain réunis par une même pensée, celle d'arriver à tout prix, tous ces personnages s'appuyant les uns les autres, et cherchant par la fascination de leur nom à se ménager une alliance opulente, tels sont les élémens avec lesquels M. Limayrac a composé son tableau sati-

rique, semant les traits hardis, animant parfois ces scènes rapides de mots heureux et d'une verve mordante. Une des scènes les plus amusantes de cette comédie, qui est moins une comédie qu'une satire, c'est celle où le grand écrivain reçoit la visite d'un honnête provincial qui vient saluer son génie, et qui connaît bien mieux ses livres qu'il ne les connaît lui-même. Le grand écrivain est pris en flagrant délit d'ignorance de ce que contient un de ses livres, et alors il se rejette sur son secrétaire, lequel n'est pas lui-même l'auteur, si bien que le roman finit par être de père inconnu. Comment finit la comédie de M. Limayrac? Elle finit par une révolution. C'est beaucoup pour le dénoûment d'une comédie; c'est une grande erreur si l'auteur croit que les révolutions sont la fin des ambitions, des cupidités et des hypocrisies; elles ne font au contraire que leur communiquer un redoublement sinistre; elles créent une issue nouvelle à toutes les défections de la conscience, et quand elles s'inaugurent, et quand elles viennent à se clore. Le monde moderne est plein de ces leçons, et la politique contemporaine porte la trace de toutes ces blessures au milieu du mouvement plus régulier qui se poursuit aujourd'hui.

Pour le moment, un des traits de la politique actuelle en Europe, c'est la réunion simultanée des parlemens de divers pays. En même temps, ou à peu de jours de distance du moins, s'ouvraient les chambres d'Angleterre, de Prusse, de Piémont, les plus anciennes et les plus nouvelles. La reine d'Angleterre, dans son discours, payait un juste tribut d'éloge et de sympathie à ces intrépides armées qui combattent en Crimée. Elle semblait d'ailleurs nourrir peu d'espérances de paix. Il n'est point douteux que les esprits sont divisés en Angleterre : il y a ceux que la passion anime contre la Russie, qui ne reculent point devant les perspectives d'une guerre ardente, extrême, infatigable, et il y a aussi les hommes qui, mesurant les intérêts engagés, seraient prêts à faire la paix à des conditions suffisantes. Ces divisions se retrouvent visiblement dans les deux chambres anglaises, mais elles s'effacent et disparaissent dans un sentiment commun de patriotisme. Les premières discussions qui se sont engagées ne portent point un autre caractère. Quant au parlement prussien, les affaires extérieures ne pouvaient y trouver place. Les chambres de Berlin ne discutent point d'adresse en réponse au discours du chef de l'état. Le roi Frédéric-Guillaume d'ailleurs réserve avec une extrême jalousie sa prérogative quant à la direction de la politique extérieure. C'est donc au point de vue intérieur que les premières opérations du parlement prussien peuvent avoir surtout une signification, et à ce point de vue tous les avantages restent au parti libéral. Dans la seconde chambre, c'est le comte de Schwerin, candidat de ce parti, qui a été élu président; c'est M. Bethmann-Hollweg, l'un des chefs du libéralisme prussien, qui a été élu vice-président. La première chambre, qui, comme on le sait, a été récemment reconstituée, a vu se produire un incident singulier. Les princes médiatisés qui en font partie ont semblé dédaigner de venir prendre place dans une assemblée délibérante, et le roi n'est point sans avoir ressenti ce procédé peu courtois. Il s'est étonné, dit-on, que ces princes, qui étaient trop heureux en 1848 de faire appel à l'armée prussienne, trouvent aujourd'hui au-dessous d'eux de siéger dans une chambre de Berlin. Les travaux du parlement vont

maintenant commencer sans doute, et alors, quelque soin que prenne le roi de soustraire les affaires extérieures à l'examen des chambres, il est difficile qu'il ne s'élève point quelque discussion sérieuse. Une proposition a même été déjà faite dans ce sens, sans trop de succès, il est vrai. Les affaires extérieures de l'Europe ont eu leur retentissement même dans le parlement piémontais, ouvert depuis un mois. A quelle occasion cette question a-t-elle pu être évoquée dans les chambres de Turin? C'est au sujet du passage accordé sur le sol piémontais à un de nos régimens de cavalerie venant de Rome et retournant en France. M. Brofferio a cru devoir interpeller le gouvernement sur ce fait, dans lequel il voyait, avec une touchante sollicitude pour la Russie, une violation de la neutralité du Piémont. C'est là du reste une singulière et triste faiblesse de beaucoup de libéraux italiens et piémontais. Leurs tendances naturelles les inclinent forcément vers les puissances occidentales; mais on dirait qu'ils craignent d'avouer leurs sympathies, parce que l'Autriche ne se sépare point de l'Angleterre et de la France, et parce que dès lors l'occasion d'attaquer l'Autriche deviendra moins facile. Au milieu des grands et universels intérêts qui se débattent, ils songent à leur intérêt particulier, à leur passion, au risque de mettre cet intérêt et cette passion en contradiction avec le but que l'Europe poursuit en commun. Nous n'avons pas besoin d'ajouter que le cabinet de Turin n'obéit point à ces suggestions. Tout en maintenant la neutralité matérielle, que le passage d'un régiment ne peut violer à cette distance du théâtre de la guerre, il n'a point hésité à manifester toutes ses sympathies pour la cause soutenue par l'Angleterre et la France.

Parmi tous ces pays, l'Espagne est le seul encore qui, en dehors des affaires générales, trouve dans les difficultés d'une situation mal apaisée de légitimes sujets de préoccupation. Un député disait récemment aux cortès qu'après la guerre d'Orient la révolution espagnole était l'événement le plus important du moment, le plus propre à fixer l'attention de l'Europe. Oui, certes il en est ainsi, l'Espagne le sait bien, et peut-être, si on la consultait, ne tiendrait-elle pas essentiellement à conserver ce privilége. Elle trouverait de plus sérieux avantages dans un état calme, régulier, où ses intérêts pussent se développer librement. Cet état est-il prêt à renaître pour l'Espagne après cet interrègne de tout ordre régulier pendant quelques mois? Toutes les difficultés sont loin d'être vaincues sans nul doute; il semble toutefois maintenant que la situation de la Péninsule tende à se simplifier et à se dégager des inextricables complications où elle a paru un moment plongée. Le fait le plus sérieux, le plus caractéristique aujourd'hui à ce point de vue, c'est que le congrès, abordant enfin cette grande question de la monarchie qu'on semblait tenir suspendue sur l'Espagne, l'a résolue nettement, simplement, en déclarant à une quasi-unanimité que la monarchie d'Isabelle II et de sa dynastie était une des bases fondamentales de l'ordre politique espagnol. La Péninsule a eu un grand malheur depuis quelques mois; les passions factices se sont substituées à la réalité au-delà des Pyrénées; c'est de là qu'est née cette mise en question de la monarchie, qui a tout tenu en suspens. C'était, on peut le dire, un véritable fantôme, non pas que les fantômes ne soient très dangereux; on finit par y croire, pour peu que le rêve se prolonge. Le rêve,

c'est une révolution. Qu'est-il arrivé cependant le jour où la révolution s'es un peu calmée en Espagne et où la réalité a repris son empire? La monarchie a retrouvé sa place, marquée par le sentiment le plus invincible du pays. Tandis qu'on déclamait encore, le président des cortès se rendait tout naturellement au palais pour offrir ses hommages à la reine. L'un des membres du cabinet qui passait pour nourrir des idées républicaines, le général Allende Salazar, faisait ouvertement devant le congrès une profession de foi monarchique, et depuis même il s'est défendu avec énergie du triste mérite qu'on lui avait fait d'avoir parlé avec peu de respect à la reine au mois de juillet. Ainsi la réalité retrouvait sa puissance, et le jour où la question a été posée et discutée solennellement dans l'assemblée, combien s'est-il rencontré de voix contre la monarchie? Il y a eu 20 votes contre 200. Le général Prim a eu la conscience d'avouer que s'il n'avait point été nommé député dans les premières élections à Barcelone, c'est qu'il avait publié un manifeste où son sentiment monarchique n'éclatait pas avec assez de vivacité.

C'est donc là un élément d'incertitude de moins dans la situation de l'Espagne. Malheureusement l'incertitude reste encore dans le congrès et dans le pouvoir ministériel, et ici encore on pourrait être trompé par les apparences dans un sens inverse. En apparence, le duc de la Victoire est certainement le maître de la situation de la Péninsule, et même dans une certaine mesure il en est ainsi. Espartero a été nommé président de l'assemblée constituante. Ce vote de confiance à peu près unanime le désignait naturellement au choix de la reine, qui l'a chargé de nommer un nouveau cabinet. En réalité, le nouveau ministère était le même que le précédent, sauf M. Pacheco, qui a été remplacé aux affaires étrangères par M. Luzurriaga, et M. Alonzo, qui a eu pour successeur à la justice M. Aguirre. Le général O'Donnell restait dans le conseil, dont Espartero était le chef. Le duc de la Victoire paraissait indubitablement investi de la confiance universelle. Qu'arrivait-il pourtant? Deux jours après, le congrès, au milieu de toute sorte de propositions incohérentes, votait, malgré les efforts du ministre des finances, l'abolition d'un impôt qui rapporte au trésor une somme de près de 200 millions de réaux. Une nouvelle crise ministérielle surgissait, et l'assemblée avait à raffermir le cabinet par un nouveau vote de confiance. Que voulons-nous prouver ici? C'est que l'incertitude est partout, la direction nulle part. Une chose est claire cependant au milieu de cette incertitude, l'élément libéral modéré domine dans l'assemblée espagnole. Là est le point d'appui d'Espartero, et il paraît le comprendre aujourd'hui, puisque le ministère semble devoir se fortifier dans ce sens. Nous ne disons pas que toutes les difficultés seraient écartées ainsi, mais du moins une force politique serait créée, une direction serait imprimée au gouvernement de l'Espagne.

CH. DE MAZADE.

REVUE MUSICALE.

L'année qui aura bientôt fini son cours n'aura produit rien de remarquable dans l'empire de la fantaisie, et particulièrement dans l'art musical : tout est morne et silencieux dans cette Europe naguère si bruyante et si vivace, et, sous la main de Dieu qui nous conduit sans doute où il lui plaît, on ne voit guère s'agiter, au lieu de vrais musiciens, que des talens médiocres et de pauvres ouvriers de la pensée, comme on disait du temps où les sophistes parlaient, en 1848. L'Italie, l'Allemagne et la France, les seules contrées où la musique moderne a pris naissance et s'est développée sous les trois principales formes qui la caractérisent,—la mélodie vocale, la symphonie et l'art dramatique, — se taisent, languissent, et attendent qu'il vienne un de ces hommes prédestinés chargés d'annoncer la *bonne nouvelle*. D'où surgira-t-il cet élu du Seigneur? *Non si sà*. Mais, qu'il vienne du levant ou du ponant, il sera le bienvenu, s'il nous délivre de cette tourbe de médiocrités vaniteuses qui nous assourdissent de leurs insolentes clameurs. Au milieu de cette Gomorrhe ravagée par le péché, il nous reste d'ailleurs encore quelques justes qui ont conservé la foi en le Dieu d'Israël, et en première ligne l'auteur de *Robert* et des *Huguenots*.

Un nouveau changement s'est opéré dans la direction de l'Opéra. M. Crosnier, ancien directeur du théâtre de l'Opéra-Comique, a été nommé administrateur général de l'Académie impériale de musique, avec pleins pouvoirs d'agir comme il l'entendrait. M. Crosnier aura fort à faire s'il veut redonner un peu de vie à ce grand corps qui tombe et à cette voix qui s'éteint. Pour le moment, nous n'avons à signaler que la réapparition à l'Opéra de Mlle Cruvelli, qui est revenue comme elle s'en était allée, sans rime ni raison. Le public, c'est-à-dire les auditeurs, car il n'y a plus de véritable public dans aucun théâtre de Paris, ont fait semblant de ne pas la connaître et l'ont laissé chanter le rôle de Valentine des *Huguenots* aussi gauchement que par le passé. M. Gardoni, cet agréable et jeune ténor qui fut enlevé jadis comme la belle Hélène, et dont la conquête a failli brouiller la France avec l'Autriche, est revenu aussi pour quelques mois seulement à l'Opéra, où il n'a jamais obtenu qu'un succès d'estime. Sa voix plus gracieuse que forte, et dont les sons grêles et fiévreux inquiètent constamment l'oreille, n'a gagné ni en volume ni en flexibilité. Il a chanté convenablement le rôle de Fernand de la *Favorite*, où Mme Stoltz retrouve, au quatrième acte, les inspirations d'autrefois. On prépare la mise en scène d'un opéra en cinq actes, de la composition de M. Verdi. Ce sera un événement qui ne peut manquer d'intéresser les partisans aussi bien que les adversaires du trop célèbre *maestro*.

Au théâtre de l'Opéra-Comique, les choses vont toujours

Pian, pianino,
Per la porta del giardino.

C'est toujours *le Pré aux Clercs* et *l'Étoile du Nord*, entremêlés de quelques opérettes en un acte, parmi lesquels *l'Épreuve villageoise*, de Grétry, n'est pas celui qui a le plus vieilli. On voudrait entendre quelque chose de nouveau, ne fût-ce qu'une voix de ténor et qu'une voix de soprano bien caractérisées; l'absence de ces voix se fait vivement sentir au théâtre de l'Opéra-Comique. Quant au Théâtre-Italien, comme un vaisseau battu par des vents contraires, il oscille sur sa quille et n'avance qu'assez péniblement. Après *Mathilde de Shabran*, qu'on a donné trop rarement peut-être, puisque c'est le seul ouvrage que le public ait paru accueillir avec faveur, on a représenté *Tre Nozze*, opéra bouffe en trois actes, de M. Alary, qui ne manque pas de mérite et qui renferme plusieurs morceaux heureusement venus. On nous promet une grande fête, c'est-à-dire un opéra de M. Verdi, *il Trovatore*, où doit débuter un nouveau ténor, M. Beaucarde. Nous souhaitons vivement que l'opéra aussi bien que le virtuose obtiennent le succès qu'on leur promet d'avance.

Au Théâtre-Lyrique, où Mme Cabel règne et gouverne, les succès sont aussi nombreux que les étoiles du ciel. Toutefois *le Bijou perdu*, de M. Adam, et *la Promise*, de M. Clapisson, se disputent toujours la première place dans la faveur de ce public naïf et constant. *Le Billet de Marguerite*, de M. Gevaërt, a fait un peu diversion à l'enthousiasme contenu qu'excitent toujours les deux opéras que nous venons de citer; et puis voici un petit ouvrage en un acte, le *Roman de la rose*, qui n'empêchera pas M. Adam de dormir, mais qui, par cela même, est digne de fixer l'attention de la critique. Le sujet du libretto n'a rien de commun avec le fameux roman ou poème du XIVe siècle, qui est l'un des premiers monumens de la langue française. Il s'agit ici d'un pauvre jeune homme qui est devenu fou par désespoir d'amour et qui s'éprend d'affection pour une rose. Sur ce thème un peu trop élégiaque et parfois monotone, M. Prosper Pascal a composé une musique élégante qui n'a d'autres défauts que ceux de la jeunesse et de l'inexpérience de la scène. L'ouverture, conçue sur de trop grandes proportions pour un cadre aussi modeste, renferme quelques détails heureux, qui auraient beaucoup gagné à être resserrés sur une idée-mère plus saillante. Le premier duo pour basse et soprano, entre le jardinier et la soubrette, est fort joli, très-bien coupé, mais un peu long; le duo pour deux voix de femmes qui vient après est tout à fait charmant, c'est un délicieux madrigal tout imprégné de la fraîcheur et de la senteur des bois, et Mme Meillet le chante avec goût; les couplets *pauvres amoureux*, de la baronne, sont bien venus, mais semblent aussi un peu longs, parce que la mélodie ne tranche pas assez avec les morceaux précédens. Le quatuor pour basse et trois voix de femmes était fort difficile à bien traiter, et le jeune compositeur s'en est tiré à son honneur; mais nous reprocherons à ce morceau, comme à presque tous les autres, de trop prolonger une situation pénible et de ne point varier suffi-

samment la donnée première par des incidens de rhythme et de modulation. Nous ferons aussi remarquer à M. Prosper Pascal que dans l'accompagnement de ce quatuor, comme dans son ouverture, il affecte d'isoler les instrumens à cordes des instrumens à vent. Son orchestre se trouve ainsi coupé en deux tronçons, et manque par conséquent de corps et d'homogénéité. Le duo entre la baronne et son amant est encore de la même couleur élégiaque et se prolonge plus qu'on ne voudrait. Nous sommes de l'avis du public, qui préfère à ce duo langoureux celui pour soprano et basse entre le jardinier et la soubrette. Il est vif, d'une mélodie élégante et facile, bien rhythmé et parfaitement approprié à la situation des deux personnages. N'oublions pas de signaler encore dans cette partition le récitatif mesuré que chante le pauvre fou au milieu des éclairs et de l'orage. Il y a là quelques détails d'un style vraiment élevé. En somme, le début de M. Prosper Pascal est des plus heureux, et le jeune compositeur doit être d'autant plus fier de son succès qu'il est de bon aloi et pur de tout alliage, ce qui n'est pas un mince éloge par le temps qui court. M. Prosper Pascal, qui porte peut-être dans ses veines quelques gouttes du sang de l'immortel auteur des *Provinciales*, est élève de M. Maleden, homme modeste, érudit, scrutateur patient des secrets de l'art et l'un des bons professeurs d'harmonie et de composition qu'il y ait à Paris. Nous sommes heureux, pour notre part, d'avoir à constater le succès du disciple et celui du maître.

La société Sainte-Cécile, comme la plus jeune et la plus hardie des sociétés consacrées au culte de l'art musical, a ouvert bravement la saison des concerts. Il y avait d'autant plus de courage à braver ainsi les préoccupations de l'opinion publique, que la société Sainte-Cécile vient de subir une petite révolution qui a failli compromettre son existence. M. Seghers, qui a créé et mis au monde la société Sainte-Cécile, a déposé le bâton du commandement qu'il tenait si bien et s'est retiré d'une œuvre qu'il a eu tant de peine à édifier. Sans vouloir entrer dans les débats intérieurs qui ont amené cette scission regrettable, nous dirons cependant que le comité de la société Sainte-Cécile aurait pu être plus reconnaissant pour un chef aussi dévoué que M. Seghers, et nous sommes d'autant plus désintéressé que l'ancien chef d'orchestre était souvent en désaccord avec les tendances bien connues de nos doctrines; mais M. Seghers rachetait ses défauts s'il en avait, et sa faiblesse pour la nouvelle école allemande, pour les Wagner, les Schumann et autres compositeurs de ce calibre, par la ténacité, la patience et la passion, qui, comme le feu, purifie tout, et sans laquelle on ne fait rien de durable. Si quelque chose pouvait nous consoler du départ de M. Seghers, c'est la nomination de M. Barbereau comme chef d'orchestre de la société Sainte-Cécile. Ancien grand prix de Rome, ancien chef d'orchestre du Théâtre-Italien, M. Barbereau est non-seulement un musicien et un harmoniste éminent, c'est un savant, un philosophe quelque peu pythagoricien qui ne vise à rien moins qu'à formuler la loi de la tonalité. Ce n'est point ici le moment d'entrer dans cette grande question de la science musicale, et de dire par quel enchaînement de théorèmes M. Barbereau arrive à nier l'existence de toute autre série de sons que celle qui constitue notre gamme diatonique

moderne: M. Barbereau prépare un mémoire où cette question sera débattue devant l'Institut. En attendant, M. Barbereau a dirigé avec beaucoup de précision et de chaleur le premier concert que la société Sainte-Cécile a donné le dimanche 26 novembre 1854. Il se composait de l'ouverture de *Guillaume Tell* de Rossini, dont l'exécution a laissé à désirer, particulièrement pour les instrumens à vent, et de la symphonie en *ut mineur* de Beethoven. La séance s'est terminée par le mélodrame de Weber, *Preciosa*, qui a été, sans contredit, la partie saillante du concert. Dans cette œuvre exquise, pleine d'imagination, de tendresse et de charme, on a entendu une jeune cantatrice, Mlle Camille Berg, qui a dit avec émotion et un excellent style la ballade adorable : *Jusqu'ici ta douce image*. Mlle Camille Berg, dont la voix de mezzo soprano peut aller, au besoin, jusqu'au *si* aigu, est élève de M. Gustave Héquet, un des rares écrivains de la presse parisienne qui parlent bien de ce qu'ils savent. C'est un homme plein de préjugés que M. Gustave Héquet, car il pense que la musique est de tous les arts le plus difficile à bien juger, et il croit que tout l'esprit de Stendhal n'a pu l'empêcher d'écrire des énormités sur l'œuvre de Rossini. Hélas! nous partageons les préjugés de M. Héquet.

Au nombre des sociétés particulières où l'on cultive avec zèle la musique de chambre et particulièrement le quatuor, il faut citer les matinées de M. Gouffé, contre-bassiste à l'Opéra. Dans l'une de ces matinées, qui ont lieu tous les mercredis chez l'artiste distingué que nous venons de nommer, nous avons entendu un fort joli sextuor pour piano, deux violons, alto, violoncelle et contre-basse, de la composition de M. Salvator. M. Salvator, qui vit presque sous le toit de M. Augustin Thierry, qui aime la musique comme un grand artiste qu'il est dans son genre, est un jeune homme qui s'est lancé dans la carrière de la composition, il y a quelques années, comme un romantique pur qui ne compte que sur les hasards de la spontanéité. Il s'est aperçu, un peu tard peut-être, que cela ne suffisait pas, et qu'il manquait à ses improvisations l'art d'en tirer un bon parti. Après quelques hésitations douloureuses que l'on conçoit de reste, M. Salvator a pris, comme on dit, son courage à deux mains, et il est allé trouver M. Barbereau, qui lui a administré le baptême et l'a mis sur le droit chemin. Le sextuor que nous avons entendu est le premier fruit de cette régénération de M. Salvator. Il y a du talent, des idées vraiment musicales, et si toutes les parties qui le composent ne portent pas l'empreinte d'une conception suffisamment homogène, il est juste de reconnaître qu'il y a de la grâce dans le *scherzo* et une certaine fougue passionnée dans le finale. M. Salvator n'a qu'à développer ces bonnes qualités, et il arrivera à se conquérir la seule réputation que doive ambitionner un véritable artiste.

Dans un autre de ces petits sanctuaires où la bonne musique trouve des adorateurs éclairés, nous avons entendu un hautboïste italien, M. Paggi, de Florence, dont l'exécution nous a émerveillé. M. Paggi, qui a parcouru l'ancien monde et le nouveau, a transformé le hautbois, instrument champêtre aux accens plaintifs et élégiaques, et lui a imprimé un caractère énergique d'une puissante sonorité. Il chante, il pleure, il rit sur cet instrument

magique, et produit les effets les plus compliqués, les plus étonnans. Peut-être le hautbois de M. Paggi est-il plus approprié au talent d'un virtuose qui exécute des solos qu'il ne serait utile dans un orchestre, dont il troublerait l'harmonie. Le son nous a paru d'un timbre complexe et composé de trois nuances, celles du hautbois proprement dit, de la clarinette et du cor anglais. Il résulte de ce mélange de timbres divers que les sons aigus de l'instrument de M. Paggi sont parfois d'une clarté trop *blanche* et manquent de couleur ou de mordant; mais ce qui est hors de toute contestation, c'est le talent remarquable du virtuose italien.

Et maintenant, seigneur, expliquons-nous tous deux.

Ceci s'adresse à M. Berlioz, qui vient encore de faire des siennes. Il n'a pas voulu que l'année s'achevât tranquillement; en conséquence il a réuni dans la salle Herz une troupe de symphonistes et de chanteurs qui ont exécuté une trilogie sacrée intitulée *l'Enfance du Christ*, dont les paroles et la musique sont de M. Berlioz. C'est dimanche, le 10 décembre, qu'a eu lieu la représentation de ce pieux mystère, qui doit faire le bonheur de M. l'abbé Gaume, s'il l'entend jamais, car il trouvera comme nous que l'œuvre nouvelle de M. Berlioz n'est pas du tout piquée du *ver rongeur* de la renaissance. C'est par-delà Giotto et Cimabuë, au temps où régnaient la foi et les types byzantins, avant la décadence dont Raphaël vint donner le signal, que nous transporte l'imagination de M. Berlioz! Aussi l'historien de *Sainte Élisabeth de Hongrie*, M. de Montalembert, a-t-il dû tressaillir d'aise et de contentement, s'il a assisté à cette pieuse cérémonie, qui donne pleine raison à sa grande théorie de l'histoire de l'art. Il n'y avait que M. Berlioz qui, par sa complète innocence de toute science musicale moderne, fût en état de nous transporter en ces temps fortunés où

De pèlerins, dit-on, une troupe grossière
. . . . . .
Jouait les saints, la Vierge et Dieu par piété.
Le savoir, à la fin dissipant l'ignorance,
Fit voir de ce projet la dévote imprudence.

Boileau en parlait bien à son aise au milieu du grand siècle, qui n'avait pas prévu la théorie du progrès indéfini d'une part, et de l'autre le mal que devait opérer le *ver rongeur* de la renaissance.

La trilogie de M. Berlioz est divisée, comme de raison, en trois parties : *l'Enfance du Christ*, *la Fuite en Égypte* et *l'Arrivée de la sainte famille* à Saïs, *ville depuis longtemps réunie à l'empire romain*, dit le poème de M. Berlioz, qui ne le cède pas à la musique en naïvetés primitives. Nous renonçons à décrire l'incroyable fouillis de sons et de bruits discordans avec lesquels M. Berlioz a illustré la première partie de son libretto. C'est à la fois puéril et insensé, et nous n'avons pu saisir dans ce chaos de l'impuissance qu'une petite phrase du duo que chantent Joseph et la vierge Marie avec les paroles suivantes :

Ils sont heureux de tes dons (les agneaux), cher enfant;
Vois leur gaîté, vois leurs jeux, vois leur mère
Tourner vers toi son regard caressant!

La deuxième partie commence par une petite ouverture qui vise à la peinture des jours d'innocence et de paix, et qui n'est en réalité qu'une symphonie agreste dans le genre de celle que jouent les *pifferari* de Rome à la Noël; c'est tristement puéril, ce n'est nullement un effet de l'art. Le chœur des bergers qui vient après ne serait pas remarqué partout ailleurs; mais dans une œuvre aussi étrange on l'applaudit, parce qu'il contient une phrase commune, mais enfin saisissable. *Le Repos de la sainte Famille*, que nous avons déjà entendu à l'un des concerts de la société Sainte-Cécile, est le meilleur morceau de toute la trilogie. Cette scène se compose d'un récit dont la couleur mélodique est d'un bon sentiment, et dans lequel nous avons particulièrement remarqué la phrase toute gracieuse qui accompagne ces paroles de Marie :

Voyez ce beau tapis d'herbe douce et fleurie :
Le Seigneur pour mon fils au désert l'étendit.

Signalons encore dans cette même scène, car il faut être plus que juste avec les pauvres, la phrase que chante toujours le même récitant :

Les sacrés voyageurs quelque temps sommeillèrent,
Bercés par des songes heureux,

ainsi que la réponse du chœur d'anges invisibles : *Alleluia! alleluia!* Il y a dans toute cette petite scène un sentiment poétique d'un noble caractère. Quant à la troisième partie, elle dépasse tout ce que l'on peut imaginer en fait de grotesque et de galimatias. On nous avait beaucoup parlé d'un trio pour deux flûtes et harpe exécuté dans l'intérieur de la maison du père de famille par de jeunes Ismaëlites. Ce morceau en effet nous a paru digne de servir d'exercice aux élèves du Conservatoire qui veulent concourir pour le prix de flûte; mais il n'a pas d'autre mérite. Si l'on cherche un beau morceau pour deux flûtes avec accompagnement de voix de soprano, qu'on aille entendre le troisième acte de *l'Étoile du Nord*. Si nous revenons souvent à parler de M. Berlioz, c'est qu'il est un exemple curieux du genre d'industrie qui caractérise éminemment notre époque, l'art de se faire prôner. Voilà vingt ans qu'il escompte avec son feuilleton la fiction d'une prétendue gloire musicale qui n'existe que dans une demi-douzaine de cerveaux fêlés. Toutes les fois que le vrai public a été admis à entendre quelque chose des essais bouffons de M. Berlioz, il s'est sauvé en riant aux éclats, comme on l'a vu au dernier concert.

Revenons à la musique sérieuse en signalant aux amateurs une publication extrêmement intéressante, l'œuvre de piano de Domenico Scarlatti, revue et doigtée par Zerny de Vienne. Fils d'Alexandre Scarlatti, le chef de

l'école napolitaine, Domenico a été le claveciniste le plus célèbre et le plus remarquable de l'Italie pendant la première moitié du XVIIIe siècle. Il est mort à Madrid en 1757, où il est resté vingt-sept ans, et où il a composé la plus grande partie de ses délicieuses sonates. Il y a de la grâce, de l'esprit, de la gaieté, du rhythme, et toujours de la mélodie dans ces charmantes compositions de Domenico Scarlatti, qui sont, avec les fugues de Sébastien Bach, son contemporain, la musique la plus difficile à bien exécuter sur le piano qu'on puisse encore aborder de nos jours. Les fugues et pièces de piano de Sébastien Bach, les sonates de Philippe-Emmanuel Bach, son fils, et les sonates de Domenico Scarlatti, forment une œuvre classique que doit étudier tout artiste qui aspire à sortir de la foule innombrable des pianistes contemporains. C'est une préparation nécessaire avant d'aborder la musique d'Haydn, de Mozart, de Clementi, de Weber et de Beethoven.

Avant de terminer ce court aperçu des faits et gestes des derniers mois de l'année 1854, qu'on nous permette d'élever notre voix contre les nombreux larcins dont nous sommes la victime depuis quelque temps. Plusieurs journaux étrangers reproduisent constamment les travaux que nous publions dans cette *Revue* sans daigner citer notre nom, et quelquefois sans même indiquer la source où ils les puisent. La *Gazette d'Augsbourg*, l'*Écho musical* de Berlin, deux ou trois autres journaux prétendus de musique, qui se publient dans les provinces rhénanes, nous ont fait l'honneur, tout récemment, de nous emprunter l'étude sur Rubini insérée dans la *Revue*, en oubliant d'indiquer le nom de l'auteur. Un recueil qui se publie à Turin a reproduit dans ses colonnes un chapitre d'un livre que nous avons publié en 1849 (*Critique et littérature musicales*), et donne ce travail comme un produit tout récent dont il aurait acquis la propriété exclusive. Un mauvais journal de Milan, qui s'intitule modestement l'*Italia musicale*, donne une suite d'articles intitulés : *Il cavaliere Sarti, storia musicale*, sans indiquer ni la *Revue*, où est pris ce travail, encore inachevé, ni le nom de l'auteur ! La direction de la *Revue* saura bien défendre ses intérêts contre cette piraterie clandestine; quant à nous, humble serviteur de la bonne cause, nous demandons simplement justice. Si vous êtes obligé de rendre à César ce qui lui appartient, parce que César porte une épée pour défendre son droit, ne refusez donc pas au prêtre du Seigneur le bénéfice bien léger de ses prières. P. SCUDO.

ESSAIS SUR AGRIPPA D'AUBIGNÉ, SUR HENRI ESTIENNE, etc.; par M. Léon Feugère (1). — Entre nos trois grands siècles littéraires, il est permis d'avoir des préférences et de placer, par exemple, dans ses affections, le XVIIe siècle, ou même le XVIIIe, avant ce XVIe siècle si étrange et si turbulent; mais ce dont chacun conviendra sans doute en dépit de ses prédilections philosophiques ou littéraires, c'est que de ces trois siècles, le plus vivant, le plus tragique, le plus amusant à étudier, c'est celui de Rabelais et de Montaigne,

(1) 2 vol. in-18, chez Delalain, rue des Mathurins.

de Calvin et de Montluc. Aussi ne doit-on pas s'étonner qu'il ait repris faveur de nos jours, et que de laborieux érudits, tels que M. Léon Feugère, s'en soient particulièrement occupés. Parmi les physionomies si expressives et si variées de cette époque si fertile en types divers, l'une de celles qui ont le plus éveillé l'attention de notre temps et qui la méritent le mieux, c'est Agrippa d'Aubigné. De ses mémoires, complétés et contrôlés à l'aide de l'*Histoire universelle* du même auteur, M. Feugère vient de tirer une étude pleine de curieuses recherches et de judicieuses observations. Nous regrettons seulement qu'en quelques points l'écrivain ait cru devoir adoucir le caractère de d'Aubigné. C'est là un penchant qui semble naturel à M. Feugère, car nous l'avions remarqué dans quelques-uns de ses précédens travaux, notamment dans son étude sur La Boétie. Pour préciser notre critique par un exemple, nous citerons un passage où M. Feugère, racontant d'après d'Aubigné une de ses nombreuses querelles avec Henri IV, atténue singulièrement la portée du récit original. D'Aubigné raconte dans ses *Mémoires* que « le roi son maître... forma la résolution de le faire poignarder et jeter ensuite dans la rivière pour en ôter la connaissance. » — « Ce qu'ayant appris, ajoute-t-il, je le fus trouver, et lui tins ce langage en bonne compagnie : « Quoi ! sire, vous avez pu penser à la mort d'un serviteur que Dieu a choisi pour être l'instrument de la conservation de votre vie? etc. » — M. Feugère parle vaguement de *menaces* qu'Henri IV aurait faites à son écuyer, menaces auxquelles d'Aubigné se serait contenté de répondre : « Quoi ! sire, avez-vous pu penser à *maltraiter* un serviteur que Dieu a choisi pour être l'instrument de la conservation de votre majesté? » Poignarder un homme en secret et le faire jeter à la rivière, c'est là ce que M. Feugère désigne sous ce mot vague, *maltraiter !* Peut-être a-t-il douté un peu de l'exactitude de l'anecdote rapportée par d'Aubigné, et en effet il n'y aurait rien de surprenant que ce fût là une de ces imaginations auxquelles cette nature fougueuse et visionnaire était sujette; mais encore faudrait-il le dire et ne pas se contenter de dénaturer entièrement l'anecdote sans en prévenir le lecteur.

A cette étude, si instructive d'ailleurs, nous préférons le travail de M. Feugère sur Henri Estienne et sur Scévole de Sainte-Marthe. Nous en dirons autant de son étude sur Mlle de Gournay. On n'avait guère parlé, jusqu'à présent, de cette docte fille que pour s'en moquer d'après Tallemant des Réaux : M. Feugère nous prouve que, par son caractère et par son esprit, la *fille d'alliance* de Montaigne méritait plus d'égards. En vivant au milieu de ces savans personnages, M. Feugère semble avoir contracté quelques-unes de leurs habitudes d'érudition abondante et discursive. Ce n'est point du tout ici une critique que nous prétendons lui adresser; nous croyons au contraire que c'est là le seul moyen de nous bien faire connaître une époque qui se présente sous des aspects si divers et si changeans. EUGÈNE DESPOIS.

V. DE MARS.

TABLE DES MATIÈRES DU HUITIÈME VOLUME.

SECONDE SÉRIE DE LA NOUVELLE PÉRIODE. — OCTOBRE. — NOVEMBRE. — DÉCEMBRE.

LORENZO BENONI, LES CONFESSIONS D'UN RÉVOLUTIONNAIRE ITALIEN, par M. ÉMILE MONTÉGUT 5

L'EMPIRE ET SES HISTORIENS. — LE ROI JOSEPH ET SES MÉMOIRES, par M. LOUIS DE CARNÉ 54

LITTÉRATURE POPULAIRE DE LA GRANDE-BRETAGNE. — ROBIN HOOD ET LES BALLADES DU CYCLE DU FRANC-ARCHER, par M. ÉTIENNE 89

LE GOUFFRE-GOURMAND, RÉMINISCENCES DE LA VIE RÉELLE, par M. MAX BUCHON. 114

LA MÉTÉOROLOGIE EN 1854 ET SES PROGRÈS FUTURS. — DES INFLUENCES MÉTÉOROLOGIQUES SUR LA SANTÉ DES HOMMES ET DES ANIMAUX ET SUR LES PRODUCTIONS AGRICOLES, par M. BABINET, de l'Institut 170

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE, HISTOIRE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE 183

MÉLANGES. — M. OZANAM ET UN PÈLERINAGE AU PAYS DU CID, par M. LOUIS DE LOMÉNIE 197

RUBENS, SA VIE ET SES ŒUVRES, par M. GUSTAVE PLANCHE 209

UN MISSIONNAIRE FRANÇAIS EN CHINE (*l'Empire chinois*, de M. Huc), par M. CHARLES LAVOLLÉE 241

LA LITTÉRATURE ESPAGNOLE EN EUROPE ET SES HISTORIENS AU XIXe SIÈCLE, par M. SAINT-RENÉ TAILLANDIER 278

LES BUVEURS D'EAU. — III. — LAZARE, par M. HENRY MURGER 318

LA MISSION DE BABYLONIE ET L'ART BABYLONIEN, par M. FREDERIC MERCEY 364

HISTOIRE MUSICALE. — RUBINI, par M. P. SCUDO 381

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE, HISTOIRE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE 391

THÉATRES. — LA COMÉDIE-FRANÇAISE ET Mlle RACHEL, par M. G. PLANCHE 403

LES FILS ET SUCCESSEURS D'ATTILA. — II. — LES TRIBUS HUNNIQUES APRÈS ATTILA ET LA COALITION HUNNO-SLAVE CONTRE L'EMPIRE D'ORIENT, par M. AMÉDÉE THIERRY, de l'Institut 409

HISTOIRE RELIGIEUSE. — DES HALLUCINATIONS DU MYSTICISME CHRÉTIEN. — LA STIGMATISATION ET LES STIGMATISÉS DEPUIS SAINT FRANÇOIS D'ASSISE, par M. ALFRED MAURY 454

UN MISSIONNAIRE DE LA CITÉ DE LONDRES (*The Deus of London*, by R. W. Vanderkiste). — DU SAUVAGE DE LA CIVILISATION, par M. ÉMILE MONTÉGUT 483

UN POÈTE BOURGEOIS AU XVe SIÈCLE. — II. — LA VIE ET LA POESIE DE GUILLAUME COQUILLART, par M. CHARLES D'HÉRICAULT 508

LE LIVRE DE LAZARE, par M. HENRI HEINE 538

Géographie physique. — Quilleboeuf, excursions et études météorologiques a l'embouchure de la Seine, par M. BABINET, de l'Institut..... 559
Chronique de la quinzaine, histoire politique et littéraire..... 582
De la Réaction absolutiste en Danemark..... 596
Revue Musicale, par M. P. SCUDO..... 603

Poètes et Romanciers de l'Amérique du Nord. — Henry Wadsworth Longfellow. — Tendances de la Poésie américaine, par M. Arthur DUDLEY. 617
La Peinture en Angleterre a propos des Expositions de 1854, par M. W. H. DARLEY..... 647
De la Littérature historique dans notre siècle (*Histoire de la Réunion de la Lorraine à la France*, de M. d'Haussonville), par M. VILLEMAIN, de l'Académie Française..... 668
Les Sociétés d'histoire naturelle en Belgique. — Des Jardins zoologiques pour l'acclimatation des animaux, par M. ESQUIROS..... 688
Le Roman et les Romanciers en Italie. — L'École de Manzoni, le Roman démocratique et le Roman intime, par M. F.-T. PERRENS..... 717
Les Fils et Successeurs d'Attila. — III. — L'Empire des Avars. — Baïan fondateur du second empire hunnique, par M. Amédée THIERRY, de l'Institut. 749
Les Finances de la Guerre. — Ressources financières de la Russie, par M. TEGOBORSKI..... 792
Réponse a M. Tegoborski, par M. Léon FAUCHER..... 808
Chronique de la quinzaine, histoire politique et littéraire..... 818
Revue des Théatres, par M. G. PLANCHE..... 828
Une Discussion a propos de Véronèse et de Rubens..... 834

Charles Fox et ses Mémoires, par M. Charles de RÉMUSAT, de l'Académie Française..... 841
Scènes de la Vie et de la Littérature américaines. — Le Roman de Moeurs, *The Lamplighter*, de miss Cumming, par M. Émile MONTÉGUT..... 876
Histoire contemporaine. — La Prusse, la Cour et le Cabinet de Berlin dans la Question d'Orient, par M. V. de MARS..... 912
La Bastarda, Scènes de la Vie sicilienne, par M. P. de MUSSET..... 961
Poésie. — Symphonie alpestre, par M. Victor de LAPRADE..... 986
Géographie physique. — La Méditerranée, par M. BABINET, de l'Institut.. 1001
Chronique de la quinzaine, histoire politique et littéraire..... 1025
La Presse allemande sur la Guerre d'Orient, par M. BAMBERG..... 1041

Mademoiselle de Malepeire, première partie, par Mme Charles REYBAUD... 1049
Channing et le Mouvement unitaire aux États-Unis, par M. Ernest RENAN.. 1085
La Physique depuis les recherches d'Herschel. — I. — Melloni et ses Travaux sur la Chaleur rayonnante, par M. Jules JAMIN..... 1108
Jean-Jacques Rousseau, sa Vie et ses Ouvrages. — XI. — Rousseau et L'Émile, par M. Saint-Marc GIRARDIN, de l'Académie française..... 1142
Études sur l'art en Italie. — Le Corrège, par M. Gustave PLANCHE.... 1198
L'Épopée nationale des Russes, par M. H. DELAVEAU..... 1219
Chronique de la quinzaine, histoire politique et littéraire..... 1232
Revue musicale. — *Tre Noze* de M. Alary, etc. — *L'Enfance du Christ*, de M. H. Berlioz, par M. P. SCUDO..... 1247

FIN DE LA TABLE.

AP
20
R5
n.pér.
ser.2
t.8

Revue des deux mondes

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY